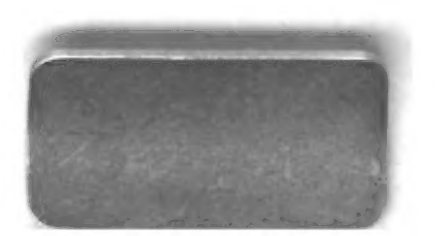

Digitized by Google

AA
+
Biographie
Digitized by Google

Ae. 1

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

AA. — AZZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

D.e.2

Schubert Del.

... de Loux

ALEXANDRE Ier

EMPEREUR DES RUSSIES

Digitized by Google

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE

DE

TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR PLUS DE 300 COLLABORATEURS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Auger, Barante (de), Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Bonald (de), Capefigue, Châteaubriand, Clavier, Cousin, Cuvier, Daumont, Delambre, Eyriès, Feletz (de), Gérando (de), Guinguenée, Guizot, Humboldt (de), Klaproth, Lacretelle, Lally-Tollendal, Laplace (de), Malte-Brun, Michaud, Michelet, Naudet, Ch. Nodier, Parisot, Portalis, Raoul-Rochette, Rémusat, Salvandy, Silvestre de Sacy, Simonde de Sismondi, Staël (Mad. de), Stassart, Suard, Tissot, Villemain, Visconti, Walkenaër, Weiss, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS, NOUVEAUX,

ET

DE CÉLÉBRITÉS BELGES,

Par une Société de gens de Lettres et de Savants.

On doit des égards aux vivants;
on ne doit aux morts que la vérité.
(VOLTAIRE.)

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, ÉDITEUR, 34, BOULEVARD WATERLOO.

1843-1847

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Notre siècle est avide de connaissances autant qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, mais il les demande clairement et brièvement exposées, rapides à acquérir, faciles à retrouver. Quoi qu'on en dise, il veut de la science, de la science réelle, mais il la veut toute faite et toujours à la main. Or, un des livres qui répondent le mieux à ce besoin de l'époque est assurément une *Biographie universelle*.

De tous les ouvrages destinés à l'instruction des hommes, celui-ci, par sa nature, comprend le plus de documents, de faits, d'appréciations sur toutes les matières imaginables, sur tous les temps, sur tous les lieux; ou plutôt, il n'est rien qu'il ne doive comprendre, car il n'est point de chose, matérielle ou intellectuelle, qui ne se personnifie dans un individu.

L'histoire universelle expose les événements publics, leurs prémisses et leurs conséquences; la biographie universelle les expose également, en traitant des personnages célèbres qui en ont été les héros ou les victimes, ou même qui n'y ont joué qu'un

Digitized by Google

rôle accidentel; et souvent, pour faire comprendre le personnage, elle est forcée de résumer toute une époque. Étudiez à fond la vie de tel grand homme, vous aurez nécessairement embrassé tout son pays, et parfois tout son siècle. Lycurgue, Thémistocle, Alcibiade, Épaminondas, voilà l'ancienne Grèce sous toutes ses faces jusqu'aux Macédoniens. La France est tout entière dans cinq ou six de ses rois; ses annales ne sont guère que le récit des causes qui ont amené ces princes, des faits qui les ont illustrés, des résultats de leur règne. Un des biographes de l'Empire l'a dit avec raison : « La vie d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon, renferme l'histoire du monde contemporain. Chacun de ces êtres merveilleux fut une époque de laquelle sortirent les destins de la postérité. » Sous bien des rapports la biographie remplace donc l'histoire, ou plutôt, elle est l'histoire.

Mais elle ne s'arrête pas aux limites historiques. Son but étant l'homme plutôt que le fait, il lui faut pénétrer dans la vie intime; après avoir monté avec l'esclave officiel derrière le char du triomphateur, il lui faut emprunter la lampe de l'esclave cubiculaire, raconter les habitudes, les vertus ou les vices domestiques, offrir enfin un cours de morale en exemples, non-seulement comme l'histoire, pour la vie publique, mais encore pour la vie privée. Aussi le biographe Plutarque, l'éternel modèle du genre, est-il le premier des moralistes, en même temps qu'un des plus grands historiens, de l'antiquité; et tandis qu'il fournit à Montesquieu une grande partie de ses considérations politiques, Montaigne et Rousseau y puisent presque toute leur philosophie.

Il y a plus : l'histoire doit sans doute aborder les sciences, les lettres, les arts, l'industrie; mais elle ne le fait que lorsque leur influence sur l'ensemble social a été assez prononcée pour le modifier sous certains rapports; encore ne peut-elle en retracer que les traits les plus généraux. La biographie, à chaque illustration qui s'offre à elle, descend de force dans toutes les spécialités, analyse tous les systèmes, décrit tous les genres, apprécie toutes les écoles. Dans sa marche, en effet, la philosophie, la poésie, la peinture, se présentent à chaque pas, sous des personnifications successives, depuis Platon jusqu'à Hegel, depuis Homère jusqu'à Byron, depuis Zeuxis jusqu'à David. Toute l'astronomie n'est-elle pas dans Galilée, Newton et De la Place? toute la théorie de la vapeur dans Watt et Fulton? toute l'éloquence dans Démosthène, Bossuet et Mirabeau? Quel est le livre qui nous présente la peinture italienne sous une forme à la fois plus instructive et plus intéressante que la *Vie des Peintres,* du Vasari? Existe-t-il sur la musique un ouvrage plus complet, plus profond, plus varié que la *Biographie des Musiciens,* de notre savant compatriote, M. Fétis? N'est-il donc pas vrai que la réunion des biographies spéciales en une *Biographie universelle* est la meilleure encyclopédie des hommes et des choses, des idées et des faits, que l'on puisse offrir au public, et qu'elle suffirait seule à remplacer toutes les autres?

On ne s'étonnera donc pas que notre siècle ait été plus fécond en biographies spéciales et universelles qu'aucun des siècles antérieurs. Sans parler des premières, dont la

Digitized by Google

nomenclature est infinie, arrêtons-nous un moment à celles dont fait partie le livre que nous offrons aujourd'hui au public.

Le premier ouvrage où l'on trouve quelque germe d'une biographie universelle proprement dite est le *Lexique de Suidas*. Ce compilateur, qui vivait au dixième siècle, et dont la première édition date de 1499, crut devoir faire entrer dans son dictionnaire, avec les autres mots de la langue, quelques-uns des noms propres les plus connus, et il ajouta à chaque nom un résumé et souvent plusieurs résumés de la vie du personnage qu'il citait ; mais le tout fut rédigé avec si peu de soins et de méthode, que parfois les articles qu'il entasse sans choix à la suite l'un de l'autre, sur le même individu, se contredisent entre eux.

En 1566, parut une compilation latine un peu meilleure, par Charles Estienne, frère du fameux imprimeur, Robert Estienne. Son *Dictionnaire historique, géographique et poétique,* corrigé et augmenté en Angleterre, par Nicolas Lloyd, en 1670, avait déjà été à peu près reproduit en français, en 1644, par Juigné de la Brossinière, sous le titre de *Dictionnaire théologique, historique, poétique et cosmographique.* Environ trente ans après, Louis Moréri publia, en un volume in-folio, la première édition de son *Grand dictionnaire historique,* qui, à force de suppléments, d'additions, de révisions, dues à J. Le Clerc, à Dupin, à Drouet, à l'abbé Goujet, parvint, en 1759, à sa dix-neuvième édition, et forma dix volumes in-folio.

Nous mettons à part le fameux *Dictionnaire historique et critique,* de Bayle, où un caractère indépendant, une immense érudition, une dialectique puissante, un esprit net et pénétrant, se combinent pour discuter le pour et le contre de toutes les questions intéressantes en histoire, en philosophie, en littérature ; arsenal inépuisable, où le dix-huitième siècle vint continuellement chercher ses armes, sans savoir les employer toujours avec la fermeté contenue de celui qui les avait rassemblées.

Le livre de Bayle, œuvre de génie, échappait par sa supériorité même aux spéculations des abréviateurs. On sentait qu'il perdrait en leurs mains ce cachet d'originalité que lui donnaient la suite rigoureuse des raisonnements et la spirituelle variété des aperçus. Il n'en était pas de même du travail de Moréri. Aussi fut-il largement exploité. Dans son *Dictionnaire historique et bibliographique portatif,* publié en 1752, 2 vol. in-8°, l'abbé Ladvocat le réduisit à une sorte de nomenclature terne et rapide, qui n'a pu devoir sa popularité qu'à la commodité du format et à la modicité du prix.

L'abbé Ladvocat avait cependant commencé à donner à la biographie un caractère beaucoup plus ecclésiastique qu'historique ; l'abbé Barral, d'ailleurs assez bon littérateur, mais avant tout partisan fanatique du diacre Pâris et de ses adeptes, s'avisa d'en faire une espèce de factum en faveur du jansénisme. Son *Dictionnaire historique, littéraire et critique,* en 6 vol. in-8°, de 1758, n'est, selon le jugement d'un écrivain du temps, qu'un *Martyrologe des jansénistes, écrit par un convulsionnaire.*

Toute action amène inévitablement une réaction. L'ouvrage de l'abbé Ladvocat et celui de l'abbé Barral firent naître d'un côté le *Nouveau dictionnaire historique* de

Digitized by Google

Chaudon et Delandine, rédigé dans un esprit plus philosophique, ou, comme l'on dirait aujourd'hui, plus libéral que ses prédécesseurs, et dont la neuvième édition parut de 1810 à 1812, en 20 vol. in-8°; et de l'autre, le *Dictionnaire historique* de l'abbé Feller, ex-jésuite belge, publié d'abord en 6 vol. in-8°, en 1781, et qui s'accrut successivement dans les éditions subséquentes. Il est aisé de voir que l'abbé Feller prétendit répondre à la fois au manifeste de l'abbé Barral et à celui de Chaudon, il justifiait ainsi et son titre de jésuite, et celui que lui-même y avait ajouté d'*antichaudoniste*.

Plus impartiaux, mais insignifiants et sans couleur philosophique ou littéraire, le *Dictionnaire historique* du général Beauvais et d'A. Barbier se contentait d'être d'une irréprochable exactitude sous le rapport de la chronologie et de la bibliographie, et le *Dictionnaire historique, critique et biographique* de Desenne, en 30 vol. in-8°, n'était qu'une compilation de tous les travaux précédents.

Je ne cite que pour mémoire les biographies universelles qui ne traitent que des hommes vivants, et qui se sont multipliées dans notre siècle. Quatre ouvrages de cette espèce ont paru depuis l'Empire : la *Biographie des vivants,* 1816-1819, 5 vol. in-8°; la *Galerie historique des contemporains,* composée à Bruxelles par des exilés de la Restauration, qui s'associèrent quelques écrivains belges, 1817-1819, 8 vol. in-8°; la *Biographie nouvelle des contemporains,* par Arnault, Jouy, Jay et Norvins, 20 vol. in-8°; la *Biographie universelle et portative des contemporains,* par MM. Rabbe, de Boisjolin et Sainte-Preuve, 1826 et suiv., 1 vol. in-8° compacte; il faut y ajouter la *Biographie des hommes du jour,* par G. Sarrut et B. Saint-Edme, commencée en 1835 et arrivée aujourd'hui (1842) à six volumes in-8°. On comprend que ces sortes de biographies, inévitablement rédigées dans un esprit de dénigrement, d'adulation ou d'intérêt, ne peuvent offrir l'impartialité exigée dans un ouvrage sérieux et durable. Et puis, combien de circonstances peuvent contribuer à modifier l'opinion sur un homme aux diverses époques de sa vie? Que signifierait une vie de Napoléon écrite avant 1812, ou de Mirabeau, avant 1788. La mort seule imprime sur un caractère un cachet indélébile, et il en est des vertus, des vices et du talent comme du bonheur :

. . . . Dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Je passe également sous silence les écrits de ce genre dans les langues étrangères non moins fécondes que la langue française en biographies de toute espèce. Qu'il me suffise de nommer, en Allemagne, Gottl. Jœcher, Adelung, Fr. Hirsching, Ernesti, etc.; en Angleterre, John Watkins, en partie traduit en français par M. L'Ecuy, en 1804, Aikin, Chalmers, etc.

Cependant, des divers ouvrages publiés en France, nul n'avait été conçu sur un plan aussi vaste, nul ne réunissait dans sa rédaction des spécialités aussi nombreuses et aussi distinguées, nul, en un mot, ne paraissait répondre aussi bien aux besoins de

Digitized by Google

l'époque et aux exigences de la science que la *Biographie universelle, ancienne et moderne,* commencée en 1810 par les frères Michaud, et qui aujourd'hui, avec le supplément, qui lui-même n'est pas encore terminé, ne forme pas moins de 72 vol. in-8°. Les hommes les plus illustres de la France, dans l'histoire, dans la littérature, dans les arts, dans les sciences, dans la bibliographie, ont contribué à sa rédaction, et cette collaboration, trop souvent nominale dans de pareils travaux, a été réelle cette fois; chacun d'eux a imprimé non-seulement ses initiales, mais le cachet de ses opinions et de son style aux articles qui lui appartiennent.

Dès le principe, les noms de Barante, de Cuvier, de Guizot, de Chateaubriand, de Villemain, celui de Mme de Staël et de tant d'autres illustrations historiques, scientifiques et critiques, fixèrent sur l'entreprise des frères Michaud l'attention du public et lui concilièrent la sympathie générale. Plus sa publication avançait, plus elle comptait d'écrivains célèbres parmi ses rédacteurs. Une foule de savants et de gens de lettres tinrent à honneur de s'associer aux hommes d'élite qui avaient ouvert la voie. Quand l'ouvrage fut terminé, plus de 300 collaborateurs, la plupart membres de l'Institut et d'autres corps savants, y avaient consacré leurs talents et leurs veilles. Le manuscrit de cette œuvre gigantesque a coûté au delà de 500,000 francs. Aussi le succès, en dépit des critiques et des intérêts de concurrence, ne se ralentit pas un instant.

En présence de ces faits, celui qui concevait le dessein de populariser en Belgique une biographie universelle ne pouvait ni tenter, en créant un livre nouveau, une lutte où il eût été infailliblement vaincu, ni hésiter dans le choix de l'ouvrage qu'il reproduirait. Mais ici de grandes difficultés se présentaient à l'éditeur. D'une part la biographie de Michaud avait déjà atteint les immenses dimensions de 72 vol. in-8° à double colonne; de l'autre, les travaux parallèles au sien avaient enrichi la biographie d'une foule de noms plus ou moins illustres, mais dont la plupart ne pouvaient plus être passés sous silence; et d'ailleurs, pendant une période de trente années, la mort avait ouvert à bien des hommes, dans toutes les carrières, les portes de ce Panthéon des célébrités posthumes. Il fallait donc ou ajouter à l'ouvrage ces nouvelles richesses, et dès lors on entreprenait une collection colossale que son prix élevé et sa volumineuse étendue eussent mis hors de la portée de la plupart des fortunes; ou réimprimer le livre tel qu'il est, et l'on présentait ainsi une œuvre incomplète; ou enfin se résoudre dans la copie à des retranchements nécessaires pour faire place à une foule d'articles intéressants, forcément omis ou involontairement négligés dans l'original. C'est ce dernier parti qu'a adopté l'éditeur, et voici quelles raisons l'ont déterminé.

Sans doute, les écrivains les plus distingués de la France, des hommes de mérite incontestable et de conscience à l'épreuve, ont pris part à la rédaction de la *Biographie universelle,* mais l'immensité de l'œuvre, mais la prodigieuse multiplicité des matières, mais enfin, il faut bien le reconnaître avec tous les critiques, l'esprit de parti, les idées préconçues, les amitiés plutôt politiques que scientifiques, ont laissé envahir un assez grand nombre d'articles soit par des médiocrités vaniteuses ou intéressés qui se sont

Digitized by Google

jetées dans les longueurs et les amplifications hors de propos, soit par des séides d'une opinion réactionnaire, heureux de trouver une nouvelle tribune dans un livre que son mérite réel et son intérêt général avaient popularisé. Commencée, sous l'Empire, dans un esprit d'impartialité reconnue, et avec l'intention positive d'être rapide autant que complète (elle ne promettait alors que 18 vol.), la *Biographie,* sous la Restauration, a subi des modifications, a obéi à des influences que l'on ne peut justifier. Les 18 volumes sont devenus 52 volumes, auxquels il en a fallu ajouter 20 de supplément; des pages entières se sont empreintes d'un caractère manifeste de dénigrement et d'exagération. Critiques et lecteurs ont unanimement blâmé dans plusieurs articles la prolixité ou la partialité.

Notre éditeur n'a pas cru devoir respecter ces vices et ces erreurs. Tout en conservant religieusement les parties irréprochables de ce vaste et beau monument, il a pensé pouvoir retrancher celles qui le déparaient, et en même temps y ajouter celles que le temps et les travaux postérieurs lui indiquaient comme complément indispensable. Toutes les fois qu'un article sort de la plume d'un écrivain distingué et consciencieux, dont tous les lecteurs tiennent à connaître et le style et les opinions, lors même qu'ils ne les partageraient pas, l'article est maintenu dans son intégrité. On conçoit qu'il eut été téméraire de retrancher quelque chose à Chateaubriand, à Cuvier, à Guizot, à Villemain, à Mme de Staël. Mais quand, par ignorance de la précision historique, par esprit de parti, par influence de coterie, des hommes plus ou moins obscurs se jettent dans les redites, dans les développements ambitieux, dans les manifestes ou les diatribes, en faveur ou en haine de telle ou telle opinion, le scrupule eût été tout à fait déplacé qui eût arrêté la main prête à trancher dans le vif et à supprimer des appendices parasites ou même nuisibles.

Que demande l'immense majorité des lecteurs d'une biographie? dans la forme, un juste milieu entre la prolixité et la sécheresse; dans le fond, les faits qui doivent déterminer leur opinion sur l'homme dont on a écrit, et non pas l'opinion de l'homme qui a écrit.

Guidé par ce principe, et moyennant des suppressions qui doivent être pour lui sujet d'éloge plutôt que de blâme, notre éditeur a pu, sans dépasser les limites matérielles qu'il s'était imposées, ajouter à cette nouvelle impression plus de 30,000 articles, qui ne se trouvent ni dans l'ouvrage de Michaud, ni dans le supplément.

Mais en prenant pour point de départ les intérêts du plus grand nombre, il n'a pourtant pas oublié ceux des hommes de cabinet, qui veulent avant tout une notion complète des choses, et les moyens de recourir aux sources; qui se soucient peu des extraits, des passages cités, des opinions du biographe sur tel ou tel individu, mais qui demandent qu'on leur indique avec une rigoureuse exactitude les ouvrages originaux d'où ces extraits ont été tirés, ou qui servent de base à ces opinions. C'est pour eux, c'est pour satisfaire à ces justes exigences de la science, qu'une attention toute particulière a été donnée à la bibliographie. Non-seulement aucune suppression n'a eu lieu dans les

Digitized by Google

indications bibliographiques fournies par les frères Michaud, mais leur travail a été, sous ce rapport, l'objet d'un rigoureux examen.

Le principal guide dans cette partie a été M. Weiss qui, par son érudition et son exactitude, fait autorité. Le *Manuel* de Brunet et la *France littéraire* de Quénard ont été également consultés.

Il en a été de même pour la chronologie. Autant que la chose a été possible, les dates ont été vérifiées pour les hommes et pour les événements comme pour les livres. Ainsi ont été corrigées beaucoup de fautes d'autant plus dangereuses que ces immenses compilations permettent rarement, comme les ouvrages de moindre étendue, une exacte révision. Les erreurs se transmettent alors d'une édition à la suivante, et se perpétuent si bien, qu'il est souvent fort difficile de les saisir au passage et de remonter à leur source.

Que l'on compare un article quelconque de la nouvelle édition avec le même article dans l'ouvrage original, et l'on comprendra à l'instant quel esprit a présidé à la rédaction actuelle. Je prends, dès les premières pages, le plus étendu qui se présente, l'article *Abailard*, par M. Gallais. Le texte était assez complet pour qu'il n'y eut rien à ajouter. On a donc littéralement conservé tout le résumé de la vie d'Abailard, tel qu'il était écrit, tous les faits qui servent à faire connaître Abailard comme théologien, comme professeur et comme amant. On a cru pouvoir retrancher seulement, d'une part, quelques observations sur sa doctrine religieuse que ni leur nature, ni le nom de leur auteur ne faisaient à la critique un devoir de respecter; de l'autre, les citations assez nombreuses extraites et traduites des lettres latines d'Abailard et d'Héloïse. Le public n'a pas à regretter ces citations qui ne sont que la justification des faits avancés par le biographe; et les savants pourront les retrouver aux sources mêmes qui sont scrupuleusement annotées à la fin de l'article, car on a eu soin de ne pas supprimer un seul mot de la notice bibliographique. Par là l'article *Abailard*, sans avoir rien perdu de son intérêt historique et littéraire, occupe une place de moitié moindre que dans les frères Michaud. Et ce système de rédaction a été suivi partout.

Aussi, sans avoir la prétention de présenter au public un ouvrage absolument exempt d'erreurs ou d'omissions, le nouvel éditeur de la *Biographie universelle* espère avoir mieux fait que ses devanciers, et il en devait être ainsi, puisqu'il a pu profiter de leur travail. Ce dont il peut répondre, c'est qu'il mettra à l'exécution de cette importante entreprise un zèle et une exactitude qui ne se démentiront pas, et qu'il poursuivra, comme il l'a commencée, une *Biographie universelle* plus complète et en même temps plus concise, plus impartiale et proportionnellement moins dispendieuse, qu'aucune de celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

A. Baron.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

A

AA (Pierre van der), jurisconsulte distingué, né à Louvain, où il était professeur de droit en 1559, fut assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil à Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé : *Commentarium de Privilegiis creditorum ; Prochiron sive Enchiridion judiciarum.*

AA (P. van der), géographe et libraire éditeur établi à Leyde, publia, au commencement du 18ᵉ siècle, un grand nombre de cartes géographiques, et des recueils de voyages peu estimés aujourd'hui. Sa *Galerie agréable du monde,* collection de gravures avec des explications historiques, en 66 vol. in-folio, n'est recherchée que parce qu'il est rare d'en trouver des exemplaires complets. Ses éditions des ouvrages sur la botanique, la médecine et les antiquités, par Vaillant, Malpighi et Gronovius, ont obtenu plus de succès ; il mourut vers 1730. On recherche encore son *Recueil de voyages curieux en Perse, en Tartarie,* etc., avec cartes et figures, Leyde, 1729 ; la Haye, 1735, 2 vol. in-4°, avec une *introduction* par Bergeron. — Aa (H. van der), frère cadet du précédent, graveur à Leyde, a consacré son burin aux entreprises de son frère.

AA (C.-C.-Henri van der), ministre luthérien, né à Zwolle en 1718, fut un des fondateurs et le secrétaire de la Société des Sciences établie à Harlem en 1752. Il prêcha dans cette ville avec un succès soutenu, et y mourut en 1793, après avoir, l'année précédente, célébré le 50ᵉ anniversaire de son entrée au ministère à Harlem, événement consacré par une médaille de Holtrey, l'un des plus habiles graveurs de la Hollande.

AAGARD (Christian), né à Wiborg (Danemark) en 1616, est auteur de poésies latines recueillies dans le tome 1ᵉʳ des *Deliciæ quorumdam poetarum Danorum Frederici Rostgaard,* imprimé à Leyde en 1693. Ce poëte mourut en 1664. Sa vie, par son fils Severin Aagard, se trouve insérée dans le recueil précité.

AAGARD (Nicol.), frère de Christian, a publié quelques opuscules de philosophie et de physique, dont le plus remarquable est : *Disputatio de stylo Novi Testamenti,* Soroe, 1635, in-4°. Il mourut le 22 janvier 1657.

AAGESEN (Swend), le plus ancien historien danois, plus connu sous le nom latin de *Sueno Agonis filius,* langue dans laquelle il a écrit, florissait vers la fin du 12ᵉ siècle. On a de lui une *Histoire abrégée des rois de Danemark depuis Skiold jusqu'à Canut VI,* et une autre *Histoire des lois militaires de Canut le Grand.* Ces deux ouvrages ont été imprimés à Soroe en 1642, in-8°, sous ce titre : *Suenonis quæ extant opuscula.* Rare.

AALAM, astrologue persan qui jouit d'un grand renom dans le 9ᵉ siècle, était le confident et le conseil du sultan Adah-Eddaulah. Son crédit ne se soutint pas sous le successeur de ce prince, et il dut nécessairement se faire ermite.

AALSH (Everard van), peintre de Delft, mort en 1658, était très-habile dans la peinture des fruits et des sujets galants.

AALSH (William van), neveu du précédent, le surpassa dans son art, et lui fut attaché toute sa vie. Mort en 1679.

AALST. *Voyez* **AELST.**

AAMA (Guillaudin), roi d'Éthiopie dans le 8ᵉ siècle.

AARE (Dirk van der), évêque et seigneur d'Utrecht dans le 13ᵉ siècle, avait été prévôt à Maestricht. Parvenu à l'épiscopat, il eut bientôt à soutenir une guerre périlleuse contre Guillaume, comte de Hollande, qui le battit et le fit prisonnier à Stavoren ; mais ayant voulu le faire transférer au couvent d'Oosterzée, les moines, aidés des habitants de l'évêché d'Utrecht, délivrèrent leur souverain. Celui-ci dissimula d'abord son ressentiment ; mais le comte de Hollande ayant été à son tour surpris et fait prisonnier par le comte de Brabant, Aare profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs places de la Hollande ; mais Guillaume étant rentré dans ses États après avoir acheté sa liberté, l'évêque d'Utrecht fut obligé de lui accorder la paix, qui ne fut pas de longue durée. Le comte de Loox, qui avait épousé la fille de Guillaume, et qui était devenu son ennemi, n'eut pas de peine à communiquer son ressentiment à Aare ; il lui vendit pour mille marcs d'argent l'investiture du comté de Hollande, et tous deux se mirent en campagne pour s'en emparer. Ils eurent d'abord quelques succès, mais bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes, ils furent réduits à chercher leur sûreté dans les murs d'Utrecht. Aare s'empara néanmoins ensuite de Dordrecht, qu'il pilla et réduisit en cendres ; enfin il fut contraint de faire la paix, et de renoncer à tous les projets d'envahissement qui avaient occupé son règne. Il mourut à Deventer l'an 1212, après avoir régné 14 ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Utrecht.

AARON, frère aîné de Moïse, auquel il s'associa pour délivrer les Juifs de la captivité d'Égypte. Cédant aux sollicitations des Israélites, il fit élever dans le désert un veau d'or, qu'ils adorèrent comme un dieu ; s'étant ensuite repenti de cette idolâtrie, il fut élu grand prêtre, c'est-à-dire premier pontife et sacrificateur des Juifs. On croit, d'après la Bible, qu'il mourut 1463 ans avant l'avénement de Notre-Seigneur.

AARON (St.), des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius, lors de la persécution de l'empereur Domitien.

AARON (St.) vivait dans le 6ᵉ siècle. Il fut abbé d'un monastère de l'Armorique (depuis la Bretagne), autour duquel fut bâtie plus tard la ville de Saint-Malo.

AARON *d'Alexandrie*, prêtre chrétien et médecin, vivait au commencement du 7ᵉ siècle. Il est auteur d'un ouvrage en langue syriaque intitulé *Pandectes,* divisé

Digitized by Google

en 30 livraisons, et qui n'est qu'un faible commentaire des ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de cette version syriaque, et de quelques autres, que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Aaron est le premier qui ait décrit, dans un traité particulier, la petite vérole, que les médecins grecs ne paraissent pas avoir connue. Il la fait originaire d'Égypte, d'où les Arabes la répandirent en Afrique, et, par suite de leurs conquêtes, dans toute l'Europe.

AARON. *Voyez* Haroun.

AARON (Isaac), Juif, interprète de l'empereur Manuel Comnène, n'est connu que par son infidélité envers son maître, dont il dénaturait les volontés en les expliquant aux ambassadeurs des princes d'Occident. Il eut les yeux crevés, et ensuite la langue coupée, en punition de ses perfidies.

AARON, lévite juif de Barcelone, mort en 1292, a laissé en hébreu un *Catéchisme* de 613 préceptes de la loi de Moïse. Venise, 1523, in-4°.

AARON, abbé de St.-Martin de Cologne, naquit en Écosse dans les dernières années du 10ᵉ siècle. Il était jeune encore lorsqu'il fit un pèlerinage à l'abbaye de St.-Martin. Aaron y trouva le terme de ses voyages, il y prit l'habit du monastère, dont il devint abbé en 1042. Il mourut le 14 décembre 1052, âgé d'environ 60 ans. Il a laissé un traité *De Utilitate cantùs vocalis et de modo cantandi atque psallendi*, et un livre intitulé *De Regulis tonorum symphoniarum*.

AARON (Pietro), chanoine de Rimini, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui divers ouvrages sur la théorie musicale de son temps, parmi lesquels on cite *il Toscanello della musica*. Venise, 1523, in-folio.

AARON *de Pesaro*, juif italien du 16ᵉ siècle, a publié en hébreu, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un *index* général de tous les passages de l'Écriture sainte.

AARON *de Raguse*, rabbin du 17ᵉ siècle, a publié, sous le titre de *Barbe d'Aaron*, des remarques sur le Pentateuque et plusieurs autres livres de l'Écriture sainte.

AARON *de Bistra*, né en Transylvanie, entra chez les jésuites, devint évêque de Fogaras, et mourut en 1760. Il est auteur d'un ouvrage sur le concile œcuménique de Florence, écrit en langue valaque.

AARON-ARIOB, rabbin juif, né à Thessalonique dans le 16ᵉ siècle. Il a écrit en hébreu un commentaire sur le livre d'Esther, sous le titre bizarre de *Huile* ou *Essence de myrrhe, extraite des Commentaires des rabbins*, etc. 1 vol. in-4°, imprimé à Thessalonique en 1601.

AARON-BEN-ASER, rabbin du 11ᵉ siècle, est l'auteur des *Variantes du texte sacré*, insérées dans les différentes Bibles rabbiniques; on lui doit en outre un *Traité des accents*, pour faciliter l'étude de la langue hébraïque, et une *Grammaire* de la même langue. Ces deux derniers ouvrages ont été imprimés le 1ᵉʳ en 1517, le 2ᵉ en 1615.

AARON-BEN-CHAIM, né dans le 16ᵉ siècle à Fez en Afrique, a publié en hébreu, sous les titres de *Cœur, Offrandes* et *Qualités d'Aaron*, des commentaires sur les livres de Josué, des Juges et du Lévitique, avec un *Traité des treize manières d'expliquer la loi sainte*, 3 vol. in-fol. imprimés à Venise en 1609.

AARON-BEN-SAMUEL, qui vivait sur la fin du 17ᵉ siècle, est auteur d'un *index* de la Bible, publié en hébreu sous le titre de *Maison d'Aaron*.

AARON-HACHARON, rabbin caraïte, né à Nicomédie au 14ᵉ siècle, a composé plusieurs ouvrages où sont exposés les principes dogmatiques de la secte des caraïtes. Ces ouvrages sont : *le Jardin d'Éden*, ou *Livre des préceptes; la Couronne de la loi; le Gardien de la loi*. Les deux derniers sont des commentaires de la Bible.

AARON-HARISCON, rabbin caraïte, né à Constantinople au 13ᵉ siècle. Il est auteur de *Commentaires* sur le Pentateuque, sur les premiers prophètes, sur Isaïe, les Psaumes et Job; d'un *Traité de grammaire et de critique*; d'un *Ordre de prières selon le rit de la synagogue des Caraïtes*.

AARON-SCHASCON, rabbin, né à Thessalonique vers la fin du 16ᵉ siècle, et mort vers 1650. On connaît de lui deux ouvrages en hébreu : *la Loi* et la *Lèvre de la vérité*, espèce de commentaire sur la jurisprudence de la Bible.

AARSCHOT (duc d'), d'une illustre famille du Brabant, fut décoré, par Philippe II, roi d'Espagne, de l'ordre de la Toison d'or, en 1556, obtint un commandement dans l'armée, et fut créé membre du *Raad van state* (conseil d'État). Ayant refusé d'entrer dans la confédération des nobles contre l'Espagne et le saint-siége, il fit frapper une médaille de la Vierge, qu'il porta à son chapeau, et toute sa maison fut obligée de suivre son exemple. Arrivé à Bruxelles, il fut imité par une foule de personnes, et sa conduite plut tellement à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, qu'elle en instruisit le pape Pie V. Le pontife, charmé du zèle d'Aarschot, accorda des indulgences à tous ceux qui portaient le même signe. Les États lui confièrent ensuite la direction de la guerre. En 1577 il fut nommé burgrave d'Anvers; quelque temps après il parut à Gertruidemberg en qualité de député, pour faire révoquer l'*édit séculaire;* mais il n'y put réussir. Il fit aussi d'inutiles efforts contre la maison d'Orange, et contre le prince Mathias, que ce parti venait de faire nommer *landvoogd*. Étant ensuite allé à Gand, en qualité de stathouder de Flandre, et ayant annoncé qu'il venait pour rétablir les anciens priviléges, les partisans du prince d'Orange armèrent les bourgeois et le firent prisonnier dans son propre palais. Devenus, par ce coup hardi, maîtres de Gand, les orangistes firent prêter aux bourgeois serment de fidélité; mais leur hardiesse déplut à l'assemblée des États, et le duc d'Aarschot fut remis en liberté. Nommé ensuite stathouder de Bruges, il fut député en 1588 à la diète de l'Empire, où il resta quelques années. De retour en Hollande il ne put supporter les désagréments auxquels l'exposaient son rang et sa religion, et il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

AARSSEN (Corneille van), seigneur de Spyck, greffier des États-Généraux de Hollande, d'une ancienne famille du Brabant, naquit à Anvers en 1545. En 1574 il obtint la charge de secrétaire de Bruxelles, et fut nommé pensionnaire en 1584. Dans la même année on lui confia les fonctions de greffier des États-Généraux, qu'il exerça pendant quarante ans. Son grand âge et les troubles qui agitèrent la Hollande en 1621 et en 1623,

Digitized by Google

le forcèrent de renoncer à sa charge. Il mourut peu de temps après, laissant sa mémoire souillée par sa conduite envers Olden-Barnevelt, dont il était devenu l'ennemi. Après avoir défendu longtemps avec lui les intérêts de sa patrie contre Maurice de Nassau, Aarssen avait fini par passer dans le parti de ce prince.

AARSSEN (François van), ambassadeur hollandais, fils du précédent, naquit à la Haye en 1572. Son père le plaça dans la maison du prince d'Orange et sous la direction de Duplessis-Mornay, avec qui il avait des relations d'amitié. Le jeune Aarssen accompagna le prince dans ses voyages. Connaissant bien la langue et les affaires politiques de la France, il fut nommé en 1598, par les États-Généraux, résident des Provinces-Unies auprès de Henri IV. Ce fut le pensionnaire Olden-Barnevelt qui lui fit confier cette mission. Il s'en acquitta avec succès, se fit aimer à la cour de France, et reçut en 1609, des États-Généraux et du roi Henri IV, le titre d'ambassadeur; il prit place immédiatement après l'ambassadeur de Venise, et concourut aux négociations difficiles qui amenèrent enfin une trêve de 12 ans entre l'Espagne et les États-Généraux, sous la garantie de la France; mais après la mort de Henri IV il entra dans des intrigues de cour. S'étant uni à plusieurs grands qui faisaient ombrage à la reine mère, il s'opposa à quelques demandes de Louis XIII, se permit même de publier un libelle contre ce prince, et fut disgracié. Rappelé dans sa patrie en 1615, sa conduite fut aussi odieuse que celle de son père. Il se déclara contre Barnevelt, devint l'âme de tous les projets de Maurice de Nassau, et attaqua le grand pensionnaire dans des écrits pleins d'art et d'éloquence. Ce fut lui qui conseilla la convocation du fameux synode de Dordrecht, où furent condamnés Barnevelt et les principaux adversaires de Maurice. Le meurtre judiciaire de Barnevelt acheva de rendre Aarssen odieux à tous les partisans de cet illustre citoyen. Maurice étant devenu tout-puissant, Aarssen fut nommé en 1619 ambassadeur auprès de la république de Venise. Pendant les troubles de la Bohême il remplit aussi plusieurs missions auprès des princes allemands et italiens. En 1626 il fit partie de la députation envoyée en Angleterre pour conclure un traité d'alliance, et l'année d'après il se rendit en France, chargé d'une mission semblable. Il gagna l'estime du cardinal de Richelieu, qui de son temps n'avait, disait-il, connu que trois grands politiques, Oxenstiern, Viscardi et Aarssen. En 1640 il passa une seconde fois en Angleterre pour négocier le mariage de Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier. Il mourut un an après ce voyage, à l'âge de 69 ans. Il a écrit des mémoires inédits sur ses différentes ambassades; ils sont pleins de détails intéressants, et prouvent une grande finesse d'esprit et cette souplesse dont les négociateurs se font un mérite sans oser la regarder comme une vertu. Aarssen fut rampant et ambitieux; on lui reprocha avec raison d'avoir vendu sa plume à Maurice, et d'avoir trop aimé l'argent. Il laissa à sa mort un revenu de 100,000 liv. — Son fils, Corneille Aarssen, né en 1602, commandant de Nimègue et colonel d'un régiment de cavalerie, passait pour le plus riche particulier de la Hollande; il mourut en 1662. — Son petit-fils, qui portait également le nom de Corneille, se rendit puissant à Surinam; mais s'étant attiré la haine de ses soldats, il fut massacré par eux en 1688. — Enfin, son arrière petit-fils, connu sous le nom de seigneur de Chastillon, mourut avec le rang de vice-amiral.

AARSSEN (François), seigneur de la Plaate, l'un des petits-fils du précédent, se noya en passant d'Angleterre en Hollande, l'an 1659, après un voyage de huit ans en divers endroits de l'Europe. On a de lui: *Voyage d'Espagne, curieux, historique et politique, fait en l'année* 1655.

AARTGENS ou **AERTGENS**, né à Leyde en 1498, d'abord cardeur de laine, prit du goût pour le dessin, et devint un peintre renommé. Il se noya par accident en 1564.

AARTSBERGEN (Alex. van der Capellen van), noble hollandais, né vers la fin du 16e siècle. Ami du prince Guillaume II de Nassau, il le seconda puissamment dans ses vues ambitieuses, et mourut à Dordrecht en 1656. Il a laissé des Mémoires publiés par son arrière-petit-fils Rob. Gasp. van der Capellen, en 1777, 2 v. in-8°.

AARTSEN (Pierre), appelé communément *Lange Pier* (le long Pierre), à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam en 1507. Il fut l'élève d'Allart Klaassen, qui passait pour un des meilleurs peintres de cette époque. Admis parmi les maîtres de l'école d'Anvers, Aartsen s'attacha plus particulièrement à peindre des objets familiers, tels que des intérieurs de cuisine, des mets, gibier, poissons, fruits, etc. Il peignit aussi des tableaux pour quelques églises; mais ces derniers furent détruits en 1566, par suite des troubles religieux. Mort en 1575.

AASCOW (A. B.), médecin danois, mort vers 1780, a publié un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent à bord de la flotte danoise chargée de bombarder Alger en 1770.

ABA, fille de Xénophanes, obtint, suivant l'historien géographe Strabon, en toute propriété et souveraineté, d'Antoine et de Cléopâtre, la ville d'Olbus en Cilicie, dont son père avait été gouverneur.

ABA, autrement **OWON**, roi de Hongrie, fut élu en 1041 à la place de Pierre dit l'Allemand, chassé par ses sujets à cause de sa conduite tyrannique. Cet exemple n'effraya point Aba, qui, ayant suivi les errements de son prédécesseur, fut massacré par ses soldats, en 1044, dans la guerre entreprise contre lui par l'empereur Henri III, et à la suite de laquelle Pierre l'Allemand remonta sur le trône.

ABA, magicien, fut mis à mort par ordre du calife Merwan, au 7e siècle, pour avoir persécuté les chrétiens.

ABACA. *Voyez* **ABOKA**.

ABACO (Antoine), architecte et graveur, né et mort à Rome dans le 16e siècle, élève de l'architecte Ant. di San-Gallo, a gravé les planches d'un ouvrage que ce dernier a publié sur l'architecture.

ABACO (Evariste Felice del), né à Vérone en 1662, fut directeur des concerts de l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, et mourut le 26 février 1726. Il a publié 12 sonates pour violon et basse; 10 concerts pour l'église; 12 sonates pour deux violons, violoncelle et basse; une sonate pour violon et basse. Ces œuvres ont été gravés à Amsterdam.

ABACUC (St.), martyrisé sous l'empire de Claude.

ABAD Ier (Mohammed-ben-Ismael-Aboul-Cacimben),

Digitized by Google

premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes, ajouta à son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le souverain. Mort en 1055 (433 de l'hégire).

ABAD III (Mohammed al Motahmed-al'Allah ben) succéda à son père Amrou sur le trône de Séville, en 1083 (461 de l'hégire). Il fit la guerre avec succès contre les chrétiens; mais, ayant conclu la paix avec Alphonse VI, roi de Castille, et lui ayant donné sa fille Zaïdah en mariage, les autres rois maures se liguèrent contre lui; et Youçouf-Tachefyn, sultan de Maroc, chef de cette coalition, après avoir d'abord vaincu Alphonse VI, vint ensuite attaquer Séville, fit Abad prisonnier, et l'envoya en Afrique, où ce prince mourut dans la misère. On a de lui quelques poésies où il rappelle sa grandeur passée, et se donne comme exemple de l'instabilité de la fortune.

ABADI (Ebn al), auteur d'un livre sur la punition réservée aux pécheurs dans le Coran.

ABAFFI ou **APAFFI** (Michel), noble de Transylvanie, fut élu prince par les États de ce pays, sous la protection du Grand Seigneur. Après la levée du siége de Vienne par les Turcs, il abandonna leur cause, et conclut avec l'empereur Léopold I^er^ (en 1687) un traité qui lui conservait les mêmes avantages que la Porte lui avait faits; il mourut en 1690.

ABAFFI (Michel II), qui eut le célèbre Tékéli pour compétiteur, avait été d'abord reconnu pour successeur de son père par la cour de Vienne; mais il fut obligé de renoncer à la souveraineté, et finit ses jours à Vienne en 1713, à l'âge de 36 ans.

ABAGA, kan des Tatars, combattit les croisés vers la fin du 18^e^ siècle.

ABAI (Hussein), auteur d'un livre où il cherche à accorder les différents commentateurs du Coran.

ABAILARD, ou **ABÉLARD** (Pierre), religieux de l'ordre de St.-Benoît, naquit en 1079 à Palais, petit bourg, à quelques lieues de Nantes, dont Berenger son père était seigneur. Son goût l'entraîna vers l'étude, dès l'âge le plus tendre; et pour s'y livrer avec moins de distraction, il abandonna à ses frères son droit d'aînesse et ses biens. Ce qui était un travail pour ses camarades n'était qu'un jeu pour lui : poésie, éloquence, philosophie, jurisprudence, théologie, langue grecque, hébraïque et latine, tout lui était facile, tout lui devint bientôt familier, mais il s'attacha principalement à la *philosophie scolastique*. Quoique la Bretagne possédât alors, parmi ses professeurs, des savants distingués, Abailard eut bientôt épuisé leur savoir. Il vint chercher d'autres maîtres à Paris, dont l'université attirait des écoliers de toutes les parties de l'Europe. Parmi ses professeurs les plus célèbres on remarquait Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris, qui fut depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et ensuite religieux de Cîteaux. C'était le dialecticien le plus redoutable de son temps. Abailard suivit ses cours, et profita si bien de ses leçons, que l'écolier embarrassa souvent le maître dans ces assauts d'esprit et de subtilités qu'on appelait *thèses publiques*. A l'amitié qui les avait d'abord unis, succéda bientôt la haine, lorsque Champeaux se fut aperçu que son élève, non moins orgueilleux que savant, ne disputait avec lui que pour l'embarrasser, et ne l'embarrassait jamais que pour l'humilier. Les autres élèves de Champeaux prirent le parti de leur maître; et autant pour éviter l'orage qui allait se former contre lui, que pour se mettre plus en état de le braver par la suite, Abailard, qui n'avait encore que 22 ans, quitta brusquement Paris, se retira à Melun, où déjà le bruit de ses succès était parvenu, et lui procura une foule d'élèves qui abandonnèrent les écoles de Paris pour venir l'entendre et l'admirer. L'envie et la persécution le suivirent dans cette retraite. Il en changea, et vint à Corbeil, où il ne fut ni moins admiré, ni plus tranquille. Mais plus avide de gloire qu'effrayé des dangers qu'elle entraîne, Abailard ne songeait point à calmer l'envie. Il ne répondait à ses rivaux que par de nouveaux succès, et par des études dont l'assiduité excessive épuisa ses forces. Les médecins lui ordonnèrent d'aller prendre du repos dans son pays natal. Il obéit à regret, suspendit le cours de ses travaux, soigna sa santé; et après l'avoir rétablie, il revint au bout de deux ans à Paris, se réconcilia avec son ancien maître, et ouvrit une école de rhétorique, dont l'éclat extraordinaire fit bientôt déserter toutes les autres. Il enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie. On lit dans les mémoires du temps que le nombre de ses auditeurs s'élevait à plus de 3,000, et que dans ce nombre il y en avait de tous les âges et de toutes les nations. C'est de cette école que sont sortis plusieurs docteurs célèbres dans l'Église, tels que Guy du Chatel, depuis cardinal, et pape sous le nom de Célestin II; Pierre Lombard, évêque de Paris; Gaudefroy, évêque d'Auxerre; Berenger, évêque de Poitiers, et saint Bernard lui-même. La méthode qu'employait Abailard dans ses leçons mérite que nous en fassions mention. Il commençait par faire l'éloge de la science, et la censure de ceux qui, suivant les préjugés d'une certaine classe d'hommes de ce temps-là, regardaient l'ignorance comme un titre de noblesse; puis il donnait des leçons de logique, de métaphysique, de physique, de mathématiques, d'astronomie, de morale et enfin de théologie. Il lisait à ses élèves des extraits de tous les anciens philosophes grecs et romains, en les invitant à ne s'attacher à aucun en particulier, mais à la vérité seulement, ou plutôt à Dieu, *source de toute vérité*. Enfin, il expliquait les saintes Écritures dont il était le plus savant et le plus éloquent interprète de son temps. C'est ainsi qu'il devint le maître des maîtres, l'oracle de la philosophie, et le *docteur à la mode*. Cela ne doit pas étonner; il était le seul qui, dans ce siècle de subtilités scolastiques, joignit la science du philosophe et les talents de l'homme de lettres aux agréments de l'homme du monde. Il fut aimé des femmes, autant qu'il était admiré des hommes. Dans ce temps-là vivait à Paris une jeune demoiselle, nommé Louise, ou Héloïse, âgée de 17 ans, nièce de Fulbert, chanoine de Paris; peu de femmes la surpassaient en beauté, aucune ne l'égalait en esprit et en connaissances de tout genre; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Abailard voulut connaître ce prodige. Il avait alors 39 ans. Ce n'était plus l'âge des passions. Cependant celle qu'Héloïse lui inspira fut portée à un tel excès qu'il oublia pour elle ses devoirs, ses leçons, et jusqu'à la célébrité dont il était si avide. Héloïse ne fut pas moins sensible à son mérite. Sous prétexte d'achever son éducation, Abailard obtint de Fulbert la permission de la voir souvent; et pour la voir plus souvent,

Digitized by Google

il se mit en pension chez son oncle. Ces heureux amants vécurent ainsi plusieurs mois, s'occupant plus de leur passion que de leurs études. Mais ce commerce secret et dangereux transpira et devint bientôt public. Abailard faisait, à la louange de sa maîtresse et sous des noms empruntés, des chansons dont on le nommait publiquement l'auteur, et qu'il chantait avec beaucoup de goût. Fulbert n'apprit que le dernier les déréglements de sa nièce, et il l'apprit par les chansons qui couraient la ville. Il essaya d'y mettre ordre en séparant les deux amants; il n'était plus temps. Héloïse portait dans son sein le *fruit* de sa faiblesse. Abailard l'enleva, la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils que son père nomma Astralabe (Astre Brillant), et qui ne vécut point. Abailard songeait alors à l'épouser en secret. Il en fit faire la proposition à Fulbert, qui l'accepta, ne pouvant faire mieux; mais Héloïse n'y consentit qu'avec peine, disant, dans son délire passionné, qu'*elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme*. Cependant le mariage se fit; et pour le cacher au public, Héloïse alla demeurer chez son oncle; Abailard reprit son ancien appartement, et continua ses leçons : ils se voyaient rarement. Fulbert, mécontent de ce mystère qui compromettait l'honneur de sa nièce, le divulgua. Mais Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus chère que son honneur, nia le mariage avec serment. Fulbert, très-irrité, la maltraita; et, pour la soustraire à sa tyrannie, Abailard l'enleva une seconde fois, et la mit au couvent d'Argenteuil. Fulbert, croyant qu'il voulait la forcer de se faire religieuse, conçut un projet de vengeance atroce, et l'exécuta. Des gens apostés par lui, entrèrent de nuit dans la chambre d'Abailard, et tandis que quatre de ces misérables le retenaient par les bras et par les jambes, un cinquième, armé d'un rasoir, lui fit subir une mutilation infâme, dont la trace et l'effet devaient empoisonner le reste de ses jours. Le lendemain, toute la ville apprit cet attentat, et en fut indignée. Fulbert fut décrété, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent arrêtés, et subirent la peine du talion. Ces actes de justice ne consolèrent point le malheureux Abailard. Il alla cacher ses larmes et sa honte dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. De son côté, Héloïse non moins désespérée, prit le voile à Argenteuil. Lorsque le temps eut adouci les chagrins d'Abailard, il consentit à reprendre ses leçons. Il ne tarda pas à retrouver de nombreux élèves, et avec eux des envieux de son mérite. Soit zèle pour la religion, soit jalousie de ses succès, Albéric et Rothulphe, professeurs à Reims, dénoncèrent au concile de Soissons, en 1122, un *Traité sur la Trinité*, qu'Abailard venait de composer, aux instantes prières de ses élèves, et qui avait été reçu du public avec un applaudissement universel; ils parvinrent à le faire condamner comme hérétique. Abailard, aussi malheureux dans ses écrits que dans ses amours, fut obligé lui-même de brûler son ouvrage en plein concile. Par suite des persécutions qui lui furent suscitées, il fut obligé de quitter l'abbaye de St.-Denis, dont l'abbé Suger était alors le supérieur. Il se retira dans le voisinage de Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il dédia au St.-Esprit, et qu'il nomma le *Paraclet* ou le *Consolateur*. On l'accusa d'hérésie, pour avoir dédié son église au St.-Esprit, mais il triompha en cette occasion de ses adversaires. Nommé abbé de St.-Gildas-de-Ruys, dans le diocèse de Vannes, il invita Héloïse et les religieuses d'Argenteuil à venir habiter le Paraclet; il les reçut lui-même dans cette retraite, où les deux malheureux époux se revirent, pour la première fois, après avoir été séparés pendant onze ans. Abailard se rendit ensuite à l'abbaye de St.-Gildas, où il trouva peu de consolations à ses chagrins. Il voulut mettre la réforme dans le monastère; mais sa conduite, le bruit de ses amours, les pensées profanes qu'il avait portées dans sa retraite, et qu'il exprimait encore dans ses lettres avec une éloquence peu religieuse, ne lui permettaient point d'obtenir la gloire d'un réformateur; les moines dont il était le supérieur, aimèrent mieux suivre son exemple que ses conseils; ils lui reprochèrent ses torts, sans chercher à réformer leurs mœurs, et portèrent même la haine contre leur abbé, jusqu'à tenter de s'en délivrer par le poison. Tandis qu'Abailard était exposé à toutes leurs fureurs, il recevait des lettres d'Héloïse qui lui parlait de la paix qui régnait dans la retraite du Paraclet. Il quitta plusieurs fois le monastère de St.-Gildas, pour visiter le Paraclet. Tandis qu'il s'occupait de la réforme de St.-Gildas, et qu'il faisait de vains efforts pour triompher lui-même des passions, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. On le représenta à St. Bernard comme un homme qui prêchait des nouveautés dangereuses. St. Bernard refusa d'abord de commencer une lutte avec un homme dont il estimait les lumières; mais, à la fin, entraîné par les discours de ses amis, et peut-être aussi, importuné par la réputation d'Abailard qu'on lui représentait comme son rival, il déféra sa doctrine au concile de Sens, en 1140, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Abailard en appela au pape, publia son apologie, et partit pour Rome. En passant par Cluny, il vit Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, homme doux et pieux, aussi compatissant qu'éclairé, qui entreprit de calmer ses chagrins, de le ramener à Dieu, et de le réconcilier avec ses ennemis. Il réussit dans tous ces points; Abailard résolut de finir ses jours dans la retraite; il revit St. Bernard, et les deux hommes les plus célèbres de leur siècle se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Son corps s'affaiblit par les austérités et les jeûnes, et peut-être aussi par le chagrin qui empoisonna toute sa vie. Il fut envoyé au prieuré de St.-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142, le 21 avril, âgé de soixante-trois ans. Abailard fut d'abord enseveli au prieuré de St.-Marcel; mais, sur la demande d'Héloïse, ses restes furent transportés au Paraclet. Ils ont subi plusieurs translations, et, comme s'il eût été dans la destinée d'Abailard de ne trouver le repos ni pendant sa vie ni après sa mort, ses ossements et ceux d'Héloïse ont été transportés, en 1800, à Paris, où ils furent déposés au Musée des Monuments français, et depuis transférés au cimetière du *Père Lachaise*. Les œuvres d'Abailard et d'Héloïse ont été recueillies et imprimées sous ce titre : *Petri Abælardi et Heloisæ conjugis ejus opera nunc primum edita ex Mss. codd. Francisci Amboesii*. Paris, 1616, in-4°. Au frontispice d'une partie des exemplaires l'édition est attribuée aux soins d'André Duchesne (*Andreæ Quercetani*) qui est en effet l'auteur des notes.

Digitized by Google

Quelques exemplaires portent la date de 1606, d'autres la date de 1626. On y trouve des *Lettres* (dont la 1re contient le récit de ses malheurs; les 3e, 5e, 7e et 8e sont adressées à Héloïse, d'autres aux religieuses du Paraclet; etc.); des *Traités moraux et dogmatiques*, parmi lesquels des sermons au nombre de trente-deux. L'*Hexameron in Genesim* d'Abailard est imprimé dans le tome III du *Trésor des Anecdotes* de Martène. Dom Gervaise donna, en 1720, la *Vie de Pierre Abeilard et celle d'Héloïse son épouse*, 2 vol. in-12; et en 1723 une traduction de leur correspondance, sous le titre de *Véritables lettres d'Abeilard et d'Héloïse, avec le texte latin à côté*, 2 vol. in-12. Parmi les nombreuses éditions de ces lettres on doit distinguer celle de 1782, 2 vol. in-12, corrigée par Bastien où le texte se trouve en regard. Le libraire Fournier a donné en 1796 une très-belle édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard en latin et en français, avec une nouvelle Vie*, par M. Delaulnaye, 3 vol. in-4°. Beauchamps a traduit ces Lettres en vers français. On recherche l'édition latine de ces lettres publiée par les soins de Richard Rawlinson; Londres, 1718, in-8°, de 279 pages; et Oxford, 1728. On a publié en anglais une histoire très-estimée d'Héloïse et d'Abailard, sous ce titre : *The History of the lives of Abailard and Heloisa, with their original letters*, Birmingham, 1787, et Bâle, 1793.

ABAKA, kan des Tatars-mogols, de la race de Gengis, régnait sur la Perse vers la fin du 13e siècle; il garantit ses États de l'invasion des Tatars septentrionaux, et mourut en 1300 (680 de l'hégire).

ABAKUM, ecclésiastique russe, chef d'une congrégation de Moscou, fut mis à mort dans une émeute élevée contre le patriarche, en 1684.

ABALANTIUS (Leo), Grec qui aida Zémiscès dans le meurtre de l'empereur Nicéphore.

ABALPHAT, mathématicien d'Ispahan, a traduit en arabe le Traité des *sections coniques*, d'Apollonius de Perge. C'est sur cette version qu'ont été traduits en latin les livres V, VI et VII, dont l'original est perdu.

ABANCOURT (C.-X.-J. Franqueville d'), ministre de la guerre sous Louis XVI, n'en remplit les fonctions que pendant six semaines, au bout desquelles il fut décrété d'accusation le 10 août 1792, et envoyé par-devant la haute cour établie à Orléans : transféré à Versailles avec les autres victimes désignées à la fureur populaire, il fut massacré le 9 septembre suivant. M. d'Abancourt était le neveu du célèbre contrôl. gén. des finances de Calonne.

ABANCOURT (C. Frerot d'), adjudant général de l'armée française, mort à Munich en 1801, avait voyagé dans le Levant. Il a laissé sur la Turquie des *Mémoires* qui sont au dépôt de la guerre.

ABANCOURT (F.-J. Willemain d'), homme de lettres, né à Paris en 1745, mort en 1803. On a de lui quelques poésies et des pièces de théâtre médiocres, parmi lesquelles on citera des *Fables*, 1777, in-8°, insérées pour la plupart dans le *Mercure*, et une traduction en vers de *la Mort d'Adam*, tragédie de Klopstock.

ABANO. *Voyez* **APONO**.

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, dans le 3e siècle avant J. C., usurpa le pouvoir souverain après avoir tué Clinias, père du célèbre Aratus et 1er magistrat élu par le peuple. Il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABARBANEL. *Voyez* **ABRABANEL**.

ABARCA, roi d'Aragon et de Navarre, fit heureusement la guerre aux Sarrasins. Il périt dans un engagement avec les Castillans, en 926.

ABARCA (Pierre), jésuite espagnol, né à Jaca en 1619, mort en 1661, a publié des *Traités* de théologie en latin, et une *Biographie des rois d'Aragon* en espagnol.

ABARCA-BOLEA-Y-PORTUGAL (D. Jerom.), seigneur aragonais, vivait au commencement du 16e siècle. Il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, restée en manuscrit, et que l'historien Zurita a beaucoup consultée.

ABARCA-BOLEA-Y-CASTRO, de la même famille, fut ministre de Charles-Quint et de Philippe II. On a imprimé sous son nom en 1578, quelques poésies peu estimées, et on lui attribue une *Histoire de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant*.

ABARIS, Scythe, prêtre d'Apollon, vivait avant la guerre de Troie, ou, suivant d'autres traditions, du temps de Pythagore. Il voyagea par toute la Grèce, et se fit surtout admirer à Athènes. On croyait qu'il avait reçu d'Apollon une flèche volante avec laquelle il traversait les airs, et le don de divination; on lui attribuait aussi de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

ABARUS, citoyen de Numance, présenta une adresse à Scipion l'Africain en faveur de ses compatriotes.

ABAS, nom assez commun dans les temps anciens. Le plus connu est celui qu'on suppose avoir été roi d'Argos vers l'an 1384 avant J. C., et qui régna 32 ans. Il était fils de Bélus, ou, selon d'autres de Lyncée et d'Hypermnestre, et fut père de Crœtus et d'Acrisius.

ABAS, chef latin, secourut Énée contre Turnus.

ABAS, devin en l'honneur duquel les Spartiates érigèrent une statue dans le temple d'Apollon, pour les services qu'il avait rendus à Lysandre.

ABAS, sophiste auquel Suidas attribue des commentaires historiques et des traités de rhétorique.

ABASCAL (don J. Fernando), capitaine général des armées espagnoles, naquit à Oviédo en 1743, fit l'expédition d'Afrique en 1775, et se trouva à la bataille d'Alger; il fut ensuite nommé gouverneur de la Nouvelle-Galice; pris par les Anglais dans la traversée, il arriva en Amérique et fut présent à l'insurrection des colonies espagnoles. Révoqué en 1816 par Ferdinand VII, il revint à Madrid où il mourut en 1821.

ABASCANTUS, médecin, né à Lyon dans le 2e siècle, est cité par Galien, qui vante son antidote contre la morsure des serpents. On pense qu'il avait écrit en grec quelques ouvrages sur son art; mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ABASSA, officier turc, fut étranglé par ordre du sultan Mustapha en 1634, pour avoir succombé dans une expédition contre les Polonais.

ABASSARUS, officier auquel Cyrus confia le rétablissement du temple de Jérusalem.

ABASSON, imposteur, qui se faisait passer pour le petit-fils d'Abbas le Grand, en imposa quelque temps à la France et au Grand Seigneur; mais ce dernier le fit arrêter et mettre à mort.

Digitized by Google

ABATI, nom d'une famille de Florence, à laquelle Dante a donné de la célébrité par son poëme de *l'Enfer*, mais d'ailleurs fort peu connue dans l'histoire.

ABATI, prêtre et poëte, né à Carpi. On ne connaît de lui que 4 sonnets imprimés à Venise en 1557.

ABATI (Antoine, Nicolas et Pierre), peintres de Modène au 16e siècle, furent employés en France au palais de Fontainebleau, et en Italie pour la galerie de Florence et plusieurs autres palais.

ABATI (Antoine), poëte, né à Gubbio, mort à Sinigaglia en 1667. Il fut attaché à l'archiduc Léopold, et a laissé 3 *recueils* de poésies ainsi qu'une pièce lyrique intitulée : *il Consiglio degli dei*, à l'occasion de la paix des Pyrénées, et du mariage de Louis XIV avec Anne d'Autriche.

ABATI (Balde-Ange), médecin italien du 16e siècle, né à Gubbio, fut médecin du duc Urbin et floris. vers 1530.

ABATUCCI, général sous la république française, né en Corse, et mort en 1795 ; sa vie n'offre aucune particularité bien remarquable.

ABATUCCI (Charles), fils du précédent, a acquis de la célébrité. Élève à l'école militaire de Metz, il en sortit en 1790 pour entrer dans le 2e régiment d'artillerie, comme sous-lieutenant. Au bout de 3 ans, il passa dans l'artillerie à cheval que l'on venait d'organiser, et devint, en 1794, capitaine aide de camp du général Pichegru. Nommé bientôt adjudant général dans la campagne de Hollande, il fut en moins d'un an promu au grade de général de brigade. Il continua de se signaler pendant la campagne de 1796, devint général de division et chargé de la défense d'Huningue, fut tué dans la nuit du 1er au 2 décembre, à l'âge de 26 ans. Le général Moreau fit ériger en 1801 un monument en l'honneur de ce guerrier justement estimé et regretté de l'armée, sur le lieu même où il avait succombé avec gloire.

ABAUNZA (Pierre), écrivain espagnol, né à Séville, a composé sur les décrétales une dissertation qui se trouve dans le tome 2 du *Novus Thesaurus juris civilis et canonici* de Gérard Meerman. Il existe de lui dans la bibliothèque de Séville un commentaire manuscrit sur quelques livres de Martial. Mort en 1649, âgé de 80 ans.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès en 1679. Après avoir fait ses études à Genève, avec un succès éclatant, il visita l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, fit connaissance avec les savants les plus distingués, tels que Bayle et Newton, et gagna leur estime avec leur amitié. De retour à Genève, il vécut dans la retraite et se rendit familières toutes les connaissances humaines : la physique, les sciences, l'histoire, les antiquités. Il était en correspondance avec les hommes les plus célèbres, qui le consultaient sur les questions les plus difficiles. Son goût pour l'indépendance lui fit refuser une chaire à l'académie de Genève ; mais il accepta la place de bibiothécaire-adjoint sans appointements, et sut, en puisant dans le riche trésor dont la garde lui était confiée, seconder son collègue Baulacre. Ce savant modeste n'a fait que des morceaux de peu d'étendue dont la plupart n'ont été publiés qu'après sa mort. On connaît le pompeux éloge qu'en fait J. J. Rousseau, dans une note de la *Nouvelle Héloïse*. Il mourut à Genève, en 1767, âgé de 87 ans. Ses œuvres ont été recueillies en 1773, 2 vol. in-8°.

ABAZA, successivement pacha d'Erzeroum, de Bosnie et de Van, vers le milieu du 17e siècle, prit prétexte de la mort violente du sultan Othman II pour se révolter contre son successeur Mustapha Ier. Fait prisonnier après avoir vaincu tour à tour trois grands vizirs envoyés contre lui, il obtint son pardon du sultan Amurath, ou plutôt Mourad IV, devint un sujet dévoué, et défendit avec un succès constant les frontières de l'empire, jusqu'à sa mort, arrivée en 1636 à Van, place forte dont les Persans, qui l'assiégeaient, s'emparèrent bientôt après.

ABBACO (Paul del), géomètre, astronome et poëte florentin du 14e siècle. On ne connaît de lui que quelques poésies fort au-dessous de celles de Dante, de Pétrarque, etc., ses contemporains. Il mourut quelque temps avant Boccace, dont la mort arriva en 1375.

ABBADIE (Jacques), célèbre théologien protestant, né à Nay dans le Béarn, en 1657, a fait plusieurs livres de théologie, entre autres le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, qui eut le suffrage des catholiques et des réformés : *l'Art de se connaître soi-même*, traduit en différentes langues, et réimprimé plusieurs fois en France. Il mourut en Angleterre le 25 septembre 1727.

ABBADIE, chanoine de Comminges, a publié en 1702 une dissertation où il cherche à prouver que le christianisme fut prêché dans les Gaules avant le milieu du 2e siècle.

ABBADIE (Vincent), chirurgien de marine, a traduit de l'anglais les *Essais de Macbride*, 1766.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord opposé à son neveu, devint un de ses plus zélés partisans, et mourut en 652 (32 de l'hégire) très-vénéré des musulmans. Son fils reçut le surnom de *Rabbhani*, c'est-à-dire docteur des docteurs, et mourut en 687.

ABBAS, premier du nom, septième *schah*, ou roi de Perse, et 3e fils de Mohammed-Khoda-Bendeh, n'attendit pas la mort de son père, ni celle de ses frères pour se faire reconnaître solennellement souverain du Khoraçan, province dont l'administration lui était confiée. Cette cérémonie eut lieu à Hérat, le 5 décembre 1587, c'est-à-dire deux ans avant son installation sur le trône de Perse ; car ce ne fut qu'en 1589—90, qu'il monta sur ce trône abandonné par son faible père, et souillé du sang de ses deux frères. Aussitôt il quitta Casbin, qui avait été jusqu'alors la capitale de la Perse sous les Sofys, ses prédécesseurs, et fixa le siége de l'empire à Ispahan. Il débuta par faire la paix avec les Ottomans, ces éternels ennemis des Persans ; et, malgré cette paix, son règne ne fut pas moins agité. Dès le commencement, les Usbeks s'étant emparés de Hérat, l'année qui suivit l'inauguration d'Abbas dans le Khoraçan, cette province fut longtemps livrée aux plus affreux brigandages, et il serait difficile de dire combien de fois elle fut prise, saccagée et évacuée par ces nomades. Les gouverneurs du Farsistan, du Kerman et d'Yezd levèrent l'étendard de la révolte, et l'on ne parvint à la réduire qu'en 1591—2. La conquête de Guylan suivit de près cette expédition. Les malheureux Guylaniens furent vengés par les Usbeks qui, sous la conduite de leur sultan, nommé Tilym, mirent l'armée persane en pleine déroute, et en firent un horrible carnage. Abbas trouva quelque dédommagement du côté du Mazendéran, dont la conquête pourtant lui coûta trois années, de 1596 à 1599. L'expédition du Mazendéran

Digitized by Google

éloigna Abbas du pays des Usbeks, et leur donna la facilité de tenter une nouvelle invasion dans le Khoraçan, d'où ils furent encore chassés. Tandis que le monarque persan se mesurait avec ces audacieux ennemis, son général Allah-Veyrdy-Kan réunissait à la Perse le Bahhréin et le Laristan. Ce fut vers cette époque, si glorieuse pour ses armes, qu'il empoisonna sa vie et imprima à sa mémoire un opprobre ineffaçable, par un de ces actes de cruauté si ordinaires chez les Persans. Sséfy-Mirza, son fils aîné, eut le malheur de lui inspirer quelques soupçons. A l'instant même l'ordre fut donné de faire périr ce jeune prince, et Sséfy-Mirza n'existait plus lorsque son père se rétracta. Livré aux regrets les plus douloureux, il porta pendant dix jours un bandeau sur les yeux pour ne point voir la lumière, et pendant le même temps ne mangea qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas périr de besoin; il porta le deuil pendant un an, et affecta, tout le reste de sa vie, de n'avoir qu'un costume extraordinairement simple. Il combla de caresses et de bienfaits le fils de Sséfy, le désigna pour son héritier, et, afin de lui assurer la couronne, il fit crever les yeux aux deux fils qui lui restaient. Abbas était alors à Recht, dans le Mazendéran; quand les dix premiers jours de son deuil furent écoulés, il se rendit à Casbin, où il convoqua plusieurs *kans*, ou gouverneurs de province, dont la fidélité lui était suspecte. On leur servit des breuvages empoisonnés, et on ne leur permit plus de sortir de la salle d'audience. Tous expirèrent en présence du monarque. Les troubles que les Ottomans fomentaient dans les provinces occidentales de la Perse, arrachèrent Abbas à l'espèce de stupeur où l'avait plongé l'événement que nous venons de raconter. La guerre fut déclarée, et les campagnes de 1602 et 1603 procurèrent aux Persans les forteresses de Nackshivan, de Tauris, d'Érivan, etc. Le monarque voulant séparer ses États de ceux du sultan de Constantinople par un immense désert, transporta, au mois de juin 1604, les habitants de l'Arménie, dans l'intérieur de la Perse, tant du côté de Tauris que dans le Laristan. La conquête de Chirvan, de grandes victoires sur les Ottomans, et la soumission du Kourdistan, signalèrent les années suivantes. Enfin, les Ottomans, lassés d'une guerre désastreuse, demandent la paix et l'obtiennent en 1611. Abbas profite de cette tranquillité pour embellir la nouvelle capitale de ses États. Le *méidan*, ou grande place, fut tracé, environné d'un immense portique et de différents édifices, parmi lesquels on distingue encore aujourd'hui la grande mosquée. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer avec les Turcs qui avaient fomenté des troubles en Géorgie. Et, après plusieurs défaites, ils s'estimèrent encore une fois trop heureux de conclure, en 1617, une paix qui assura à leurs ennemis la paisible possession de leurs conquêtes. Le prince victorieux alla prendre quelques délassements à Sultanièh, de là à Casbin, où il reçut les hommages du souverain des Afghans, et se rendit ensuite dans le Mazendéran, son séjour favori, à cause du gibier qui est très-abondant dans cette province. Son premier soin fut d'assurer la couronne à Aboul-Nasr-Sam-Mirza, fils du prince dont Abbas avait ordonné la mort, et qu'il ne cessait de regretter. Mais il n'eut pas la satisfaction de consommer lui-même l'acte expiatoire qu'il méditait. Tout à coup il ressentit les atteintes d'une maladie qui le conduisit au tombeau, la nuit du jeudi 27 au 28 janvier 1628. Il était âgé de 70 ans, et en avait régné 41.

ABBAS II, fils unique de Sséfy, lui succéda au mois de mai 1642 : il n'était alors âgé que de 13 ans. Il fit son entrée dans Ispahan au commencement de l'année suivante, et les circonstances de cette cérémonie ont été soigneusement décrites par Tavernier. Son père avait ordonné qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge; mais l'eunuque chargé d'exécuter cet ordre eut le courage de ne pas obéir; Abbas contrefit l'aveugle jusqu'au moment ou Sséfy, sentant sa fin approcher, se repentit de cette cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infaillible pour rendre la vue, et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. L'événement le plus remarquable du règne d'Abbas, fut la conquête du Candahar. Cette province enlevée d'abord à l'empire Mogol par Allah-Veyrdy-Kan, généralissime d'Abbas I^{er}, avait été reconquise par Akbar, sous le règne de Sséfy. Abbas II la reprit, et il dut cette importante conquête plutôt à son adroite politique qu'à la force de ses armes. Son règne, qui dura 24 ans, fut très-paisible. Le monarque persan aimait les arts et les plaisirs. Il avait appris à dessiner de deux peintres hollandais, et il donna à Chardin et à Tavernier les dessins de différents bijoux, tracés de sa propre main, qu'il les chargea de faire exécuter en France. Il avait une assez belle écriture et tournait avec beaucoup d'adresse. Heureux ce prince et ses sujets, si des occupations aussi innocentes eussent rempli tous ses moments, et ne lui en eussent laissé aucuns pour se livrer à la débauche! Il aimait le vin avec passion, et au milieu de ses orgies il ordonnait ou faisait lui-même les exécutions les plus sanglantes. Un jour il fait couper la langue à son *calyoundjy* ou porte-pipe, qui lui avait fait une réponse peu respectueuse. Un autre jour il commande que l'on attache dans une cheminée et qu'on enfume la plus belle femme de son harem, qui avait essayé de se soustraire à ses sollicitations. En sortant d'une orgie, privé de force et de raison, il voulait encore boire avec ses femmes : elles profitèrent de l'état où il se trouvait pour disparaître successivement. Après quelques instants de repos, le roi s'aperçut qu'on l'avait laissé seul. Un eunuque se rend aussitôt au harem, amène toutes ces infortunées. Abbas ordonne qu'on allume un bûcher, et les fait toutes brûler vives en sa présence. Les voyageurs qui ont rapporté ces anecdotes et plusieurs autres non moins tragiques, louent beaucoup son affabilité envers les étrangers, et voudraient même diminuer l'horreur qu'un pareil monstre doit inspirer. A la vérité Tavernier fut admis, en 1665, à s'enivrer avec lui : Chardin eut le même honneur, et reçut de sa propre main le brevet de *bijoutier du roi*. Le récit de sa mort est une espèce de dédommagement que nous devons à nos lecteurs. On aime à apprendre comment l'espèce humaine fut délivrée d'un aussi épouvantable fléau. Parmi les danseuses de la cour, il en remarqua une singulièrement belle; vainement elle le prévint de la maladie incurable dont elle était attaquée, Abbas ne voulut point l'écouter : la malheureuse connaissait les dangers auxquels l'exposait une plus longue résistance; elle céda; et, peu de temps après, le roi éprouva les symptômes les plus alarmants; ses débauches non

Digitized by Google

interrompues accélérèrent les progrès du mal ; un énorme abcès se manifesta à la gorge et creva, de manière que, ne pouvant prendre aucune nourriture, il périt, âgé de 38 ans, au milieu des plus cruelles douleurs, le 26 de rabyï 1er 1077 de l'hégire (25 septembre 1699), à Khosrou-Abad, maison de plaisance située à 2 lieues de Damégan dans le Tabéristan, et fut enterré à Com, où on lui éleva un magnifique tombeau, dont Chardin a donné le plan et la description.

ABBAS III, fils du faible et infortuné Thamas, dernier roi de la dynastie des Sofys, n'avait que huit mois lorsque l'ambitieux Thamas-Kouly-Kan posa sur son berceau la couronne, le fit proclamer souverain de la Perse, et ordonna que les monnaies porteraient le nom de ce roi-enfant. Thamas voulait se débarrasser de la présence importune de Schah-Thamas, qui fut aussitôt envoyé dans la terre sainte du Khoraçan, pour y passer le reste de ses jours. Il y mourut en 1736.

ABBAS (Ali), astronome et médecin persan, vivait au 10e siècle. On a de lui un traité intitulé : *le Livre royal*.

ABBAS-MIRZA (le prince), fils et héritier présomptif du schah de Perse, né en 1785, mort en 1833, s'était mis à la tête d'une armée pour repousser l'insurrection de l'un de ses frères. Chef du parti russe, ce prince puisait ses inspirations à la cour de St-Pétersbourg. La succession au trône, d'après cet événement, amènera probablement en Perse la guerre civile.

ABBASSA (A'bbaçah), sœur d'Haroun-al-Réchyd, 5e calife Abbasside. Sa beauté, ses talents pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage par son frère au grand vizir Giafar (Dja'far-ben Yahya), chef de la famille des Barmécides, et ami du calife ; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. On a prétendu que le calife leur fit cette défense parce qu'épris d'Abbassa, et trop pieux pour se livrer à un commerce incestueux, il ne voulait pas qu'un autre éprouvât le bonheur auquel lui-même ne pouvait prétendre. D'autres donnent à cette défense un motif moins odieux : ils disent que le calife n'avait marié sa sœur à son favori que pour permettre à Giafar l'entrée du sérail, et lui faire ainsi partager tous ses plaisirs. Quoi qu'il en soit de ce caprice singulier, la jeunesse et une passion mutuelle eurent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa devint mère et donna le jour à un fils que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mecque (quelques écrivains disent même qu'elle accoucha de deux jumeaux). Le fait parvint à la connaissance du calife, qui fit périr Giafar avec tous les Barmécides, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence.

ABBATE (Nicolo dell'), peintre, né à Modène en 1509 ou en 1512. Toute sa famille de père en fils fut vouée aux arts. On cite avec honneur parmi les peintres modénois, Jean, son père ; P.-Paul son frère ; Jules-Camille, son fils ; Hercule, fils de Jules-Camille ; et P.-Paul, fils d'Hercule. Les principales fresques de Nicolo sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il mourut en 1571. Le musée possède un de ses tableaux représentant le *Mariage mystique* de Ste. Catherine d'Alexandrie.

ABBATEZZA (Jean-Baptiste), né à Bitonto, dans la Pouille, vers le milieu du 17e siècle, musicien, a publié une tablature pour la guitare.

ABBA-THULLE, rupack de l'île Couroura, et le chef le plus puissant de l'archipel des îles Pelew, naquit vers 1740. Vénéré de ses peuples il professait les sentiments les plus nobles. Il reçut des Anglais des armes à feu en 1783 et en 1791, don funeste qui en 1793 occasionna les plus grands ravages et la mort d'Abba-Thulle.

ABBATIA ou **ABATIA** (Bernard), médecin et astrologue, né à Toulouse vers 1540, s'étant rendu très-habile dans toutes les sciences cultivées de son temps, alla à Paris en donner des leçons. Il mourut vers 1590. Abbatia composa divers traités et *Une Pronostication sur le mariage de Henri, roi de Navarre et de Marguerite de France son épouse*.

ABBATINI (Antoine-Marie), compositeur de musique, naquit en 1595, à Tiferno. Maître de chapelle de St.-Jean-de-Latran, de l'église de St.-Jean-de-Jésus et de Ste.-Marie-Majeure de 1628 à 1645, il mourut à Castello âgé de 82 ans. On a de lui quatre livres de psaumes à 4, 8, 12 et 16 voix ; cinq livres de matines à 2, 3, 4 et 5 voix et plusieurs livres de messes à 4, 8, 12 et 16 voix.

ABBATIUS (Baldus-Angelus), médecin italien du 16e siècle, naquit à Gubbio. Son ouvrage intitulé *De admirabili viperæ Natura*, et *de mirificis ejusdem Facultatibus*, eut 4 éditions depuis 1589 jusqu'en 1660. Il fit encore paraître : *Discussæ Concertationes de rebus, verbis et sententiis controversis*, etc. Pesaro, 1594, in-4°.

ABBATTEGIO (Mariano d'), moine célestin, né dans le 14e siècle. Devenu général de son ordre, il fut nommé gouverneur d'Aquila en 1317. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort.

ABBAUCAS, philosophe stoïcien, cité par Lucien pour avoir, dans un incendie, sauvé son ami de préférence à sa femme et à ses deux enfants, qu'il laissa périr dans les flammes.

ABBEMA (Balthazar), magistrat hollandais, fut un des principaux chefs du parti patriotique dans l'insurrection de ce peuple contre le stathouder, vers 1784. Il se réfugia en France lors de l'entrée des Prussiens en Hollande, en 1787, ouvrit à Paris une maison de banque, et retourna plus tard dans sa patrie où il est mort, avec le titre de ministre plénipotentiaire de Hambourg. Il a eu part à la construction de la cour Batave à Paris.

ABBES. *Voyez* **GABBEMA.**

ABBON, moine de St-Germain-des-Prés, mort vers 923, est auteur d'une *Relation* en vers latins *du siége de Paris par les Normands*, en 886, dont il avait été témoin. Ce poëme, qui renferme plus de 1200 vers, se trouve dans la collection de Duchesne et dans les *Nouvelles annales de Paris* de Toussaint Duplessis. Paris, 1753, in-4°. Cette édition est la meilleure.

ABBON, abbé de Fleury, ou de St-Benoît-sur-Loire, dédia aux rois Hugues et Robert un recueil de canons sur les devoirs des rois et des sujets. Il fit, en 986, sous le pontificat de Jean, puis en 996, sous le pape Grégoire, deux voyages à Rome avec une mission du roi Robert, et obtint tout ce qu'il voulut. A son retour en France, il fut envoyé pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réole, qui dépendait de celle de St-Benoît-sur-

Digitized by Google

Loire. Mais, dans une querelle, un moine gascon le blessa d'un coup de lance, dont il mourut le même jour, en 1004. Ses ouvrages ont été recueillis dans les *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*. On trouve quelques lettres d'Abbon dans le tome X du *Recueil des histoires de France*, par D. Bouquet.

ABBOT (George), fils d'un tisserand, né en 1562, à Guilford, dans le comté de Surrey, puritain zélé, l'un des prédicateurs de l'Église anglicane, fut successivement doyen de Wincester, évêque de Lichfield et de Londres, archevêque de Cantorbéry. Il eut, dans plusieurs occasions, le courage de s'opposer aux volontés de la cour, en particulier dans l'affaire du comte et de la comtesse d'Essex, dont le divorce était si vivement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage ayant été prononcée à la majorité seulement de 2 voix, l'archevêque protesta contre ce jugement. Il assista Jacques Ier à son lit de mort, et fut présent au sacre de Charles Ier. Ce roi venait de lever, sous le nom d'emprunt, un subside qui n'était pas autorisé par la loi. Un sermon, prêché aux assises de Northampton en faveur de cet emprunt, fut adressé au primat, avec un ordre de la cour qui lui enjoignait d'en autoriser l'impression : ayant refusé sa signature, il fut relégué dans sa maison de campagne, et la primatie resta confiée à une commission. A la rentrée du parlement, la chambre des pairs réclama le rétablissement de l'archevêque; mais il perdit les bonnes grâces du roi. Ses ouvrages sont nombreux; il suffira de citer sa traduction du *Nouveau Testament* et son *Histoire des Massacres de la Valteline*. Il mourut en 1633.

ABBOT (Robert), frère aîné du précédent, célèbre comme lui par ses sermons, né à Guilford en 1560. Jacques Ier le nomma son chapelain, et fut si content de son livre *de Antechristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec celle de son propre ouvrage sur *l'Apocalypse*. Son *Traité sur la Suprématie des rois* lui valut en 1615 l'évêché de Salisbury. Il mourut deux ans après, le 2 mars 1617.

ABBOT (Maurice), frère du précédent, fut directeur de la compagnie des Indes orientales, et lord maire en 1625. Il mourut en 1640.

ABBOT (George), fils de Maurice, auteur de plusieurs ouvrages de piété. Né en 1600, mort en 1658.

ABBOT (Hull), né dans le 18e siècle, élève du collége d'Harvard à Charleston, fut ministre dans cette ville pendant près de 60 ans, et mourut à l'âge de 80 ans, après avoir publié plusieurs sermons.

ABBOT (Lord Charles), comte de Colchester, né à Abingdon, en 1757, fit de très-bonnes études à Westminster. En 1781 il alla à Genève étudier la législation étrangère; entra au parlement en 1795. Pitt ayant formé un comité de finances, Abbot en fut président. Le 10 février 1802 il fut élu orateur (président de la chambre des députés). Abbot signala sa présidence par des règlements extrêmement utiles. En 1817 il fut atteint d'un érésipèle qui le força à renoncer à ses fonctions d'orateur. Il fut alors créé pair avec le titre de Colchester. Il voyagea plusieurs années sur le continent, parcourut ensuite les montagnes de l'Écosse et rentra au sein de sa famille où il mourut le 8 mai 1829, laissant deux fils dont l'aîné a hérité de ses noms et de ses titres.

ABBOTT (Lord Charles), baron de Tenterden, né d'une famille obscure le 7 octobre 1762. Devenu avocat il se lia avec M. Law, depuis lord Ellenborough; c'est à cette amitié qu'il dut sa première place judiciaire. Peu de juges ont autant et si bien jugé que lui. Il fut nommé pair le 30 avril 1827 et mourut le 4 novembre 1832.

ABBRACCIA-VACCA (Meo), poëte italien du 13e siècle. On a conservé de lui un sonnet inséré dans *l'Histoire de la poésie vulgaire*, par Crescimbeni 1730.

ABBT (Thomas), né à Ulm en 1738, dirigea ses études vers la philosophie et les mathématiques, abandonnant la théologie, à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis professeur de mathématiques à l'université de Rinteln en Westphalie. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages en allemand et en latin; les premiers sont sur des matières théologiques. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est intitulé : *du Mérite*, il a été traduit en français par Dubois. Abbt coopéra avec Lessing, Moses Mendelssohn et d'autres écrivains du premier ordre, aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal qui fit époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. Il mourut en 1766. Ses œuvres *diverses*, recueillies par Nicolai Stein, 1768-1781, ont été réimprimées à Berlin, 1790, 6 vol. in-8o. Abbt s'est essayé dans notre langue par une traduction française des *Recherches* de Moses Mendelssohn *sur les sentiments moraux*, Genève, 1763; Berlin, 1764, in-8o.

ABDALCADER, cheik persan dont les docteurs orientaux ont vanté la piété et le savoir.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coreich, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'avança jusqu'à Yatreb (aujourd'hui Médine), où il mourut, ne laissant, dit-on, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recherché par une reine de Syrie, charmée de sa beauté et de ses vertus; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'histoire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas-al-Saffah, le premier des califes abbassides, réussit par sa bravoure à élever sa famille sur les ruines de celle des Ommiades; mais ayant prétendu lui-même au califat après la mort de son neveu, il fut tué dans l'Irac, en 755, par les troupes de Mansour, frère et successeur d'Aboul-Abbas.

ABDALLAH, fils d'Abdallah, est auteur d'un livre sur l'astronomie.

ABDALLAH, fils d'Abou-Bekr, auteur du livre intitulé *Giauhar-al-Naki*.

ABDALLAH, fils de Macleran, réputé saint parmi les musulmans.

ABDALLAH, fils d'Omar, un des compagnons de Mahomet, renommé pour sa science et sa libéralité.

ABDALLAH, fils de Saba, porta la vénération qu'il avait pour Ali (le prophète) jusqu'à l'adoration.

ABDALLAH, fils de Salam, disciple de Mahomet,

Digitized by Google

auteur d'un commentaire sur un prétendu livre du prophète Daniel. — Les historiens orientaux font mention d'un grand nombre d'autres Abdallah sans donner d'ailleurs sur eux aucun détail important.

ABDALLAH, quatrième et dernier chérif des Wahabites, était l'aîné des onze fils de Sehoud qui, en 1805, le déclara son successeur, et l'investit du titre d'imam-al-djaïsch ou généralissime. En avril 1806, Abdallah entreprit contre la ville d'Imam-Ali une expédition dans laquelle il perdit cinq cents hommes. Il voulut prendre sa revanche sur Semawat; mais il échoua au siége de cette place, qui lui coûta le double. Il ne réussit pas mieux dans une attaque contre Zobaïr, près de Bassora. Plus tard il sembla vouloir se venger de ce fâcheux début contre son propre père, qu'Abdallah et deux de ses frères quittèrent brusquement au milieu de son pèlerinage à la Mecque : ils retournèrent à Déreyeh, sa capitale; et, après avoir enlevé trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, d'armes et de munitions de guerre, ils se dirigèrent sur Al-Ahsa, dont les habitants leur ouvrirent leurs portes; mais l'expédition dont Mohammed-Ali, vice-roi d'Égypte, chargea alors son fils Towsoun-Pacha contre les Wahabites, amena une réconciliation entre Sehoud et ses fils. Abdallah avait fait encore une tentative sans succès contre quelques places du gouvernement de Bagdad. Irrité de cet échec, il avait exterminé ou réduit en esclavage une tribu arabe, lorsque son père le rappela pour l'opposer aux troupes ottomanes et égyptiennes, qui, vers la fin de la même année, s'étaient emparées d'Yambo, sur la mer Rouge. Abdallah vint les attaquer à la tête de quinze mille hommes; mais après deux heures de combat il se retira. Plus tard, il écrasa les Turcs dans les défilés de Safra et les réduisit à la famine, en s'emparant de leurs munitions de guerre et de bouche; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu de garder cette position importante qui couvrait Médine, il en confia la défense aux habitants, et retourna dans le Déreyeh. Towsoun gagna par sa bienveillance et ses présents les Arabes de Harb, qui lui livrèrent les défilés de Safra; il bloqua Médine et la prit d'assaut. La ville sainte fut respectée ainsi que ses habitants; mais la garnison fut égorgée, à l'exception d'une partie qui, s'étant défendue dans la citadelle, obtint une capitulation. La Mecque se rendit peu de temps après, sans coup férir, à Moustafa-Bey, oncle du jeune pacha, par l'influence du chérif Ghaleb, dont les soldats auxiliaires des Wahabites se tournèrent contre eux aussitôt qu'ils purent compter sur l'appui des Turcs. Mais la fin de la campagne ne fut pas si favorable aux Égyptiens. Sehoud et un autre de ses fils les battirent en plusieurs rencontres. Arrêtés par le soulèvement des Arabes de l'Yémen, Towsoun et son oncle furent condamnés à l'inaction, après avoir perdu dix mille hommes. En 1813, Mohammed-Ali, voulant presser le succès de cette expédition, conduisit lui-même des troupes en Arabie. La mort de Sehoud (17 avril 1814) laissa alors le gouvernement des Wahabites à son fils Abdallah, dans les circonstances les plus difficiles. Déjà plusieurs de leurs généraux avaient été battus, faits prisonniers et mis à mort, soit au Caire, soit à Constantinople : mais ils résistaient sur divers points, et les masses de combattants, qu'ils renouvelaient et qu'ils multipliaient de tous côtés, l'emportaient souvent sur la tactique de la petite armée égyptienne. En 1815, Mohammed-Ali obtint des avantages plus signalés. Après avoir surpris et défait un corps de Wahabites de l'Yémen, il attaqua, entre Bessel et Tarabé, une armée de trente mille hommes, commandée par Faïçal, l'un des frères d'Abdallah, que le gouverneur de la Mecque, Haçan-Pacha, à la tête de quatre mille Albanais, n'avait pu entamer. La victoire ne fut pas longtemps indécise; Faïçal se retira en désordre, perdit tous ses équipages, et fut abandonné par un de ses généraux, qui se rendit avec ses troupes au vice-roi. Cette défection et la défaite d'un autre de ses lieutenants, qui fut pris et envoyé à Constantinople, firent tomber au pouvoir des Turcs Tarabé et plusieurs autres places, et les laissèrent maîtres de toute la partie occidentale de l'Arabie. Alors Towsoun-Pacha se porta sur le pays de Nedjed avec deux mille cinq cents hommes et un corps considérable d'Arabes alliés. Abdallah, menacé dans le centre de ses États, songea enfin à les défendre. Il vint camper à Aneyseh, surprit un convoi ennemi et fit passer au fil de l'épée son escorte de deux cents cavaliers et le trésorier de Towsoun, qui la commandait. Il attaqua le camp que le pacha avait affaibli. Pendant vingt jours il y eut des escarmouches qui furent suivies d'un armistice. Towsoun ayant reçu des renforts se disposait à recommencer les hostilités, lorsque le chef des Wahabites envoya son oncle et quatre autres de ses parents, avec des présents de chevaux et de dromadaires, pour traiter de la paix. Les députés baisèrent la main du pacha, et lui présentèrent la lettre de leur prince, qui demandait à être admis au nombre des sujets du sultan, à faire des vœux et des prières pour lui, promettant qu'il n'y aurait plus aucune tentative de rébellion de la part de ses compatriotes. Towsoun, après avoir reçu d'eux l'assurance que les Wahabites suivaient les mêmes dogmes que les autres musulmans, exigea qu'Abdallah ibn-Sehoud promît de se rendre à Constantinople s'il y était appelé; qu'il se contentât du rang de prince arabe ou de Cheikh-al-Belad; qu'il remît Déreyeh; qu'il restituât les trésors enlevés au tombeau de Mahomet; qu'il assurât le passage des pèlerins, et qu'enfin il obéît au gouverneur de Médine. Les députés acceptèrent ces conditions et en signèrent le traité, subordonné à la ratification du vice-roi et du sultan. Abdallah sembla d'abord vouloir en exécuter les clauses, et reçut de riches présents de Towsoun-Pacha; mais, dans le temps qu'il envoyait des députés et des otages au quartier général ottoman, il destituait, il punissait les partisans des Turcs, il semait la discorde parmi leurs alliés, et fortifiait Déreyeh et ses principales places. Mohammed-Ali, ayant alors insisté pour obtenir les trésors enlevés au tombeau de Mahomet, Abdallah répondit que tout avait été vendu et dissipé, et demanda d'être dispensé du voyage de Constantinople. Le vice-roi lui adressa une lettre menaçante, lui renvoya ses présents, et dirigea de nouvelles troupes vers l'Arabie, avec ordre de mettre garnison à la Mecque, à Médine, etc. Abdallah de son côté continua ses préparatifs de défense, confia les principaux emplois et le commandement de ses places fortes aux officiers les plus braves et les plus dévoués, rassembla à Déreyeh tous les chefs arabes, et leur fit prêter serment. Il forma une ar-

mée de trente mille hommes, dont une partie tint garnison dans Déreyeh, et le reste fut organisé en colonnes mobiles; il fit élever des batteries de canon en avant de sa capitale et sur la route de Médine; et, au milieu de ces préparatifs de guerre, il envoya en Égypte deux députés pour porter au vice-roi des assurances de paix. Ayant reçu par eux une réponse du vice-roi qui lui enjoignait de rentrer dans le devoir, il y substitua une lettre fausse qu'il lut à ses parents et à ses principaux chefs, pour les affermir dans leur résolution. Mais les menaces de Mohammed-Ali ne tardèrent pas à se réaliser. Ibrahim-Pacha vint prendre le commandement des troupes qu'avait laissées en Arabie son frère Towsoun, et il occupa la redoutable position d'Hénakieh, près de Médine. Abdallah résolut de prendre l'offensive avant que l'armée ottomane eût été grossie par de nouveaux secours et par la jonction des Arabes dissidents. Pour arrêter la défection, qui faisait des progrès parmi eux, il attaqua et dépouilla les tribus qui refusaient de se retirer sur Rass. Mais ce moyen violent produisit un effet tout contraire. Faïçal-al-Daouyeh, cheik de la tribu de Monteyr, ayant à venger le sang de ses frères répandu par Abdallah, vint se joindre à Ibrahim. Dans le même temps, le 2 mai 1817, Abdallah, sans dispositions préparatoires, livra bataille avec dix mille hommes, dans la position de Mahouyeh, à Ouzoun-Ali, l'un des lieutenants d'Ibrahim, et fut complétement battu, par suite de l'abandon de ses alliés. Ibrahim arriva assez tôt pour faire massacrer deux cents prisonniers, dont il envoya les oreilles à son père, avec celles de trois cents Wahabites restés au nombre des morts. Après cette défaite, Abdallah s'enfuit dans le Nedjed, et concentra ses forces à Rass, à Aneyseh et à Déreyeh. Au mois de juillet, Ibrahim traversa le désert et mit le siége devant Rass : mais après y être resté trois mois et demi, après avoir perdu trois mille quatre cents hommes, il fut forcé de conclure un armistice, et de reconnaître la neutralité de cette place, jusqu'après la reddition d'Aneyseh. La belle défense de Rass fut due à la bravoure de la garnison et des habitants, plus qu'aux diversions d'Abdallah, qui toutes furent malheureuses. Les propositions de paix qu'il fit à Ibrahim n'eurent pas plus de succès. Ce dernier se porta sur Khabra, qui se rendit au bout de quelques heures. Aneyseh, la seconde ville des États d'Abdallah, capitula après six jours de canonnade, et entraîna la soumission de toute la province d'Al-Kassym. Boureydeh se rendit après qu'un de ses forts eut été pris d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Chakra fut assiégé le 14 janvier 1818; c'était la dernière des places qu'Abdallah avait successivement fortifiées et abandonnées pour se renfermer enfin dans Déreyeh, avec l'intention de chercher un dernier asile dans la province d'Al-Ahsa. Ibrahim ayant fait raser toutes les plantations de dattiers autour de Chakra, les habitants séparèrent leurs intérêts de ceux de la garnison, qui obtint une capitulation, avec la faculté de se retirer, en laissant ses armes et ses bagages. Darama, ville alors florissante, n'eut pas un sort aussi heureux. Prise d'assaut, il n'y eut qu'une partie de la garnison qui put se retirer; tous les habitants furent égorgés. Le massacre dura sept jours, et les soldats égyptiens reçurent quinze francs pour chaque paire d'oreilles. Ce fut le 22 mars qu'Ibrahim quitta Darama avec une armée de cinq mille cinq cents hommes et douze pièces d'artillerie pour assiéger Déreyeh. Abdallah, secondé par ses frères, ses parents et ses meilleurs guerriers, encourageait ses soldats; pendant sept mois, il se défendit avec la plus grande bravoure; il fit plusieurs sorties et soutint plusieurs assauts; et, lorsqu'il fut abandonné par une partie des habitants et de ses troupes, par ses parents eux-mêmes, il continua de se défendre, et finit par se renfermer dans la dernière enceinte avec sa garde, composée de quatre cents esclaves noirs. Enfin, après un bombardement de trois jours, il se vit forcé, par les clameurs du peuple, de demander à Ibrahim une suspension d'armes et une conférence. L'entrevue eut lieu le 9 septembre. Abdallah fut complétement dupe de l'accueil qu'il reçut. Il fuma et prit le café avec Ibrahim : il obtint la vie sauve pour ses frères, ses enfants et ses soldats; son fils Saad, qui avait été fait prisonnier, lui fut rendu; mais il ne put obtenir un sauf-conduit pour lui-même, ni l'assurance que sa capitale ne serait point rasée. Bien que ce refus dût lui faire connaître tous les dangers de sa position, il s'abusa et ne voulut point fuir, de peur de compromettre ses parents. A l'expiration du délai qui lui avait été accordé, il fit ses adieux à sa famille éplorée, à ses amis, à ses défenseurs : suivi de son trésorier, de son secrétaire et de ses esclaves noirs les plus affidés, il retourna avec ses équipages à la tente d'Ibrahim, reçut ses dépêches pour Mohammed-Ali, et fut dirigé sur l'Égypte, sous l'escorte de quatre cents hommes. Arrivé au Caire le 9 novembre, il fut présenté au vice-roi qui lui fit servir le café. Dans l'entretien, il donna les plus grands éloges à la bravoure, aux talents militaires et à la générosité d'Ibrahim. Mohammed-Ali lui ayant demandé ce que contenait une boîte qu'il tenait dans la main, il l'ouvrit et montra des objets du plus grand prix qui provenaient des trésors enlevés par son père au tombeau du prophète. Le vice-roi y mit son sceau et la lui laissa pour la remettre au Grand Seigneur. Il le fit ensuite revêtir d'une pelisse d'honneur, et le logea dans le palais de son fils Ismaël. Deux jours après, Abdallah partit pour Constantinople avec ses deux compagnons. Arrivés le 16 décembre 1818 dans cette capitale, ils furent promenés, chargés de chaînes, dans les principales rues, conduits ensuite en prison et appliqués à la torture. C'est alors, sans doute, et non pas lorsqu'ils étaient en Arabie ou en Égypte, qu'on leur arracha les dents. Le lendemain ils furent amenés devant le sultan Mahmoud, qui ordonna qu'ils fussent décapités. L'exécution eut lieu dans la soirée, sur la place de Sainte-Sophie, et leurs cadavres exposés trois jours furent ensuite abandonnés à la populace. Tel fut le sort du dernier prince des Wahabites; il était brave, mais il manquait de jugement et de sagacité, n'écoutait pas les sages conseils, et ne savait ni punir ni récompenser à propos. Mohammed-Ali avait réellement demandé la grâce d'Abdallah; mais, s'il ne put le dérober à la sévérité du divan et à la vengeance d'un peuple fanatique, il sauva du moins ceux de ses fils et de ses frères qui avaient été conduits au Caire, et leur assura des pensions alimentaires. Ibrahim fit raser Déreyeh et dévaster les campagnes voisines, pour éterniser la mémoire du châtiment des Wahabites; et cette secte disparut dans toute l'Arabie.

Digitized by Google

ABDALLAH-BEN-YASIN, missionnaire musulman, fondateur de la secte des marabouts (*morabethoun*). Il parcourut les côtes de l'Afrique pour convertir diverses peuplades à l'islamisme. Retiré dans une île près de la côte, avec un des chefs de ces peuplades, il donna le nom de *morabethoun* aux nombreux néophytes attirés par ses leçons sur le Coran; et il en forma bientôt une petite armée avec laquelle il entreprit d'étendre ses conquêtes spirituelles. Il périt dans une de ses excursions chez les tribus de Barakouata, l'an 1059.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, proclamé calife de la Mecque et de Médine, en 680. Il régna 53 ans, et fut tué dans la Mecque lors de la prise de cette ville par l'armée d'Abdel-Melek, calife de Syrie, en 733.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARI, le premier chef arabe de la côte d'Afrique qui fit une descente en Sicile vers l'an 667, et rapporta au calife Moawiah un riche butin ramassé dans cette expédition.

ABDALLAH IBN-SAAD, Ibn Abou-Sarah, général arabe, issu de la tribu d'Amer, l'une des plus considérables familles des Koraïschites, était frère de lait d'Othman-Ibn-Affan, qui fut depuis le 4me calife. Ayant embrassé l'islamisme, il écrivit divers chapitres du Coran sous la dictée de Mahomet qu'il tourna plus tard en ridicule; obligé de s'expatrier, il alla chez Othman qui implora et obtint sa grâce de Mahomet. Abd-Allah prit une part honorable aux conquêtes des Arabes en Syrie. Il fut chargé d'une expédition en Nubie, il y pénétra à la tête de 20,000 hommes, et il y aurait obtenu des succès s'il n'eût été rappelé. L'an 26 de l'hégire (647) il fut investi du gouvernement de l'Égypte. Après avoir surpris et défait les Nubiens, il alla trouver le calife à Médine pour le défendre contre la faction d'Ali et laissa en Égypte son lieutenant qui en fut chassé par Mohammed-Ibn-Hassifa, chef de rebelles; il voulut alors rentrer en Égypte, mais n'ayant pu y pénétrer ni retourner à Médine où Othman venait de succomber sous les coups de ses ennemis, il fut obligé de s'arrêter à Ascalon ou à Ramlah; il y mourut l'an 36 ou 37.

ABDÆLMALEK, petit-cousin de Mahomet, gouverna l'Égypte jusqu'en 794 de J. C.

ABDALLATIF, kan des Tatars Usbeks, et de la famille de Gengis-kan, régnait en 1541. Les noms de ses successeurs ne sont pas connus; on croit seulement qu'ils règnent aujourd'hui dans le Mauwral-Nahar.

ABDALLATIF ou **ABDEL-LATHIF**, né à Bagdad en 1161, étudia la médecine, qu'il professa jusqu'en 1185, et mourut en novembre 1231. Parmi les nombreux ouvrages qu'il composa, deux l'ont placé au rang des plus grands historiens de l'Orient : une *Description de l'Égypte; Instructions et réflexions sur les objets et les événements vus en Égypte*. Ce dernier a été traduit en français par M. Silvestre de Sacy, et publié en 1810, in-4°.

ABDALONYME ou **ABDOLONYME**, descendant des rois de Sidon, tomba dans une telle pauvreté, qu'il était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains pour subsister. Lorsqu'Alexandre prit la ville de Sidon, il tira Abdalonyme de son obscurité pour le placer sur le trône.

ABD-ALRAHMAN Ibn-Hossain, écrivain arabe moderne, naquit au Caire vers le milieu du 18e siècle; il tirait son origine de Djebaret, village de la haute Égypte, d'où il reçut le surnom de *Djebarti*. Voué de bonne heure à l'étude de la religion et des lois musulmanes, il obtint le titre de *scheikh* ou de docteur, et jouissait au Caire d'une grande réputation de science lorsque les Français envahirent l'ancien empire des Pharaons. Abd-Alrahman se tint d'abord à l'écart, évitant de se prononcer; et ce ne fut qu'après le retour de Bonaparte en France, sous l'administration de Kléber, qu'il fit partie du divan du Caire, conseil composé des notabilités du pays, et qui servait d'intermédiaire entre l'administration française et les indigènes. Après l'évacuation des Français, il rédigea une histoire de leur invasion, sous le titre de *Fatihet alnasr fy khelasset misr* ou *Annonce de la victoire qui a délivré l'Égypte;* et en 1807, lorsque Moustafa IV fut monté sur le trône ottoman, il se rendit à Constantinople, pour en faire hommage au sultan. Le prince accueillit cet écrit avec intérêt et le fit même traduire en turc. L'auteur reçut un emploi distingué dans la capitale. Il est mort depuis cette époque; mais on ignore en quelle année.

ABD-ALRAHMAN, prince africain, né à Tombouctou, dont son grand-père était roi, entra dans l'armée du Foutah-Jallo, royaume qui dépendait alors de Tombouctou, et fut chargé du commandement d'une expédition contre les Hébohs; mais il fut fait prisonnier avec presque tous les siens, et mis à bord d'un bâtiment négrier, destiné pour les Antilles. On le vendit comme esclave, et il vécut longtemps dans cette condition à Natchez où il avait été envoyé. Quelques années auparavant, le docteur Cox, chirurgien à bord d'un navire qui faisait le commerce sur la côte d'Afrique, ayant pénétré dans le pays s'y était égaré, et avait été abandonné. Après avoir erré quelque temps, il était arrivé à la capitale du Foutah-Jallo, où blessé et malade, il avait été accueilli par Abd-Alrahman qui lui donna l'hospitalité pendant six mois. De retour aux États-Unis, le docteur Cox eut occasion de visiter Natchez, seize ans après, et fut reconnu par le prince déchu. Pénétré de reconnaissance et touché de compassion pour le sort de cet infortuné, il lui procura la liberté, et le recommanda au gouverneur, qui lui accorda un passage pour son pays natal; mais le malheureux prince mourut le 6 juillet 1829, au moment où il allait jouir de ce bienfait.

ABD-AL-WAHAB, dont le nom a produit celui des Wahabites, est le véritable fondateur de cette secte. Abd-al-Wahab naquit vers la fin du 17e siècle, soit dans les environs de Hillah, sur les bords de l'Euphrate, soit dans la province de Nedjed, en Arabie. Son père Soliman, pauvre Arabe d'une tribu de cette province, rêva qu'une flamme sortant de son corps se répandait au loin et embrasait les tentes du désert et les maisons des villes. Un cheik expliqua ce songe, en lui présageant que son fils serait le chef d'une religion qui convertirait tous les Arabes. Suivant une autre opinion qui n'est pas inconciliable avec la précédente, Abd-al-Wahab fut adopté par Ibrahim, riche Arabe d'une tribu différente. Dès sa jeunesse, il se distingua par son esprit, sa mémoire et sa générosité. Tout l'argent dont il pouvait disposer, il le donnait à ses compagnons. Après avoir fait dans sa patrie ses premières études, et acquis une légère connais-

Digitized by Google

sance des lois et des sciences des Arabes, il alla passer plusieurs années à Ispahan, alors capitale de la Perse, où il étudia sous les maîtres les plus habiles. Il se rendit ensuite dans le Khoraçan, poussa jusqu'à Ghaznah, et revint séjourner à Bagdad et à Bassora. De retour dans sa patrie naturelle ou adoptive, il soutint de nouvelles opinions qui se rapprochaient de la doctrine du célèbre Abou-Hanifeh ne s'en écartant que dans l'interprétation du Coran. Plusieurs cheiks de la province d'Al-Ared, qui fait partie du Nedjed, les adoptèrent. A l'exemple de leurs chefs, les sujets devinrent disciples du nouvel apôtre. Cette ligue détruisit la balance politique parmi les petits princes d'Al-Ared, et il en résulta de nouvelles querelles qui devinrent d'autant plus meurtrières que la religion en était le prétexte; les deux partis s'accusaient réciproquement d'hérésie et d'incrédulité. Abd-al-Wahab mourut en 1760, après avoir jeté, vers l'an 1740, les fondements d'une secte qui aurait pu, réalisant les prédictions de Niébuhr, causer de grands changements dans la croyance et dans le gouvernement des Arabes, si ses zélateurs, par leur cruelle intolérance et leurs horribles brigandages, n'eussent, dans la suite, soulevé contre eux tous les États musulmans voisins de l'Arabie.

ABDAS, évêque de Perse, sous Théodose le Jeune, ayant fait abattre un temple consacré au feu par les païens, donna lieu à une persécution dirigée contre les chrétiens, puis à une longue guerre entre les Grecs et l'empire persan.

ABDASTRATE, quatrième roi de Tyr, 979 avant J. C., fut tué par les enfants de sa nourrice.

ABDÉAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, cacha les cent prophètes que Jésabel voulait faire mourir, vers l'an du monde 3130.

ABDÉCALLAS, martyr avec Simon, évêque de Séleucie, sous Sapor, roi de Perse.

ABDEL-AZYS, 2e gouverneur arabe d'Espagne, était fils de Mouça, lieutenant du calife Walid Ier, et seconda son père dans la conquête de l'Espagne. Il fut, en 717, assassiné dans une mosquée aux environs de Séville.

ABDEL-AZYS, cheik ou prince des Wahabites, sectaires mahométans, fut tué en 1803 par un Persan qui, pour exécuter son projet, avait paru embrasser la croyance wahabite.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, écriv. arabe, est auteur d'un *Traité sur le café*, publié vers la fin du 16e siècle.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammairien arabe, mort en 1078. Son ouvrage le plus connu est un *Traité des particules* (A'Waniel), traduit en latin par Erpenius, et imprimé à Leyde, en 1617, avec une grammaire arabe intitulé *Djeroumyyah*.

ABDEL-MELEK, 5e calife de Damas, de la dynastie des Ommiades, étendit ses conquêtes en Arabie, où il prit la Mecque, et dans les Indes. Il mourut en 705, après un règne de 21 ans.

ABDEL-MELEK Ier, 5e prince de la dynastie des Sassanides, mort en 961. Les écrivains orientaux vantent la valeur, l'équité et les autres qualités de ce prince.

ABDEL-MELEK II, 9e et avant-dernier prince de la même dynastie, ne régna que 8 mois et demi, et mourut dans la prison où le fit enfermer Ilek-kan, souverain du Turkestan en 999.

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, est célèbre par la bataille qu'il livra en 1578 au roi de Portugal D. Sébastien. Trois souverains y périrent : Abdel-Melek lui-même, Mahomet son neveu, et le roi Sébastien.

ABDEL-MOUMIN, 2e chef ou prince (cheik) des Mowahhad (unitaires), né en Afrique en 1101, fils d'un potier de terre, s'attacha à Tomrhut, fondateur de cette secte, et qui visait à la souveraineté de la Mauritanie, au moyen de ses nombreux et ardents prosélytes. Celui-ci étant mort avant d'avoir accompli son dessein, Abdel-Moumin, son successeur, réussit à se faire proclamer calife par les Mauritaniens, et fut chef d'une dynastie qui gouverna longtemps l'empire de Maroc. Il mourut en 1131, après un règne de 33 ans; il en avait vécu 63. Les historiens disent que son fils Abu-Yakoub n'hérita point de son génie, ni de son activité, de sa politique et de sa douceur envers les peuples soumis à sa puissance.

ABDELQUIVIR, fils aîné de Asson, chérif de la province de Dara, se faisait passer pour descendant de Mahomet; il était versé dans la philosophie et la magie. Il fut tué dans un combat devant la ville d'Anega en 1505 de J. C.

ABDEL-REZZAC, fondateur de la dynastie des Sarbédariens, au royaume de Sebzwar en Tartarie, régnait dans le 14e siècle. Dans une vive discussion qu'il eut avec son frère, celui-ci tira son épée, Abdel-Rezzac en fut si effrayé qu'il sauta par la fenêtre et se tua.

ABDEL-VAHEBTEMIN, né en 1485, a écrit en langue arabe une *Géographie d'Espagne*, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, et traduit en allemand, par Karsten; Rostock, 1802.

ABDEMON, jeune homme envoyé par Hiram, roi des Tyriens, à Salomon, afin qu'il devinât ses énigmes.

ABDEMON, Tyrien, ami des Perses, s'empara de l'île de Chypre, après l'expulsion d'Évagoras, et en fut chassé à son tour la 2me année de la 97e olympiade, 391 avant J. C.

ABDÉNAGO ou **AZARIAS**, jeune Hébreu, fut, vers l'an 538 avant J. C., jeté par ordre de Nabuchodonosor avec Ananias, ou Sidrach, et Misaël, dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Tous trois furent conservés miraculeusement.

ABDÉRAME (ABDOUL-RAHAMAN-BEN-ABDOULLAH-EL-GHAFIKI), gouverneur ou vice-roi d'Espagne, sous le calife Yézid, avait porté les armes dès sa plus tendre jeunesse. Ambitieux, jaloux de son autorité, cruel surtout envers les chrétiens dont il était l'ennemi implacable, Abdérame projetait de faire une irruption en France, lorsqu'il fut rappelé à Damas, en 722, cinq mois après son arrivée en Espagne. Ce dernier gouvernement lui fut donné pour la seconde fois, neuf ans après. A peine fut-il maître des forces musulmanes de la péninsule, qu'il reprit son projet favori d'envahir la France, dont la conquête lui paraissait facile, quoique Zama, lieutenant du calife, après y avoir pénétré avec de grandes forces, eût perdu la vie et presque toute son armée, sous les murs de Toulouse. Avant de passer les Pyrénées, Abdérame voulut étouffer la révolte de Munuza, gouverneur de la Catalogne, son ennemi personnel, qui s'était allié à Eudes,

Digitized by Google

duc d'Aquitaine, dont il avait épousé la fille. Munuza vaincu se donna la mort, et sa femme captive fut conduite à Abdérame qui, frappé de sa beauté, l'envoya en présent au calife Hecham. Après avoir triomphé de Munuza il traversa la Navarre, entra dans l'Aquitaine avec une armée formidable, assiégea et prit Bordeaux, passa la Garonne et la Dordogne sans opposition, et rencontra les troupes d'Eudes, duc d'Aquitaine, et de Charles-Martel. Abdérame les tailla en pièces, et cette défaite fut si fatale aux chrétiens, que, de leur aveu, Dieu seul put compter le nombre des morts. Abdérame envahit alors l'Aquitaine; et bientôt le Périgord, la Saintonge et le Poitou, furent ravagés par les musulmans, qui poussèrent des détachements jusqu'en Bourgogne. La tradition a conservé longtemps le souvenir de cette invasion, dont les circonstances sont dénaturées d'une manière si bizarre dans les romans la chevalerie. Les soldats d'Abdérame portèrent le fer et le feu partout où ils passèrent, et surtout dans les monastères et les églises. Ils étaient déjà maîtres de la moitié de la France, et Abdérame s'avançait triomphant vers la Loire, lorsque parut, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel, à la tête des forces de trois royaumes. Une chaîne de collines avait couvert sa marche, qui fut tellement bien calculée, qu'Abdérame fut saisi d'étonnement en voyant l'armée française. C'était au mois d'octobre 733. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches. Enfin, le septième, on en vint à une action générale; les Sarrasins ayant attaqué avec peu de précaution, furent écrasés par l'impétuosité des soldats de Charles-Martel. On combattit cependant jusqu'aux derniers rayons du jour. Abdérame fut tué, et les vaincus se retirèrent en désordre. Au milieu de la confusion de la nuit, les diverses tribus musulmanes de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; et chaque émir ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. 80,000 Sarrasins se retirèrent, pendant la nuit, sans être poursuivis par les vainqueurs qui, le lendemain, pillèrent le camp d'Abdérame, où ils trouvèrent les tentes toutes dressées et des richesses immenses, dépouilles des provinces que les Arabes avaient ravagées. La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt répandue dans le monde chrétien. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que le marteau de Charles écrasa près de 400,000 musulmans, et que les chrétiens ne perdirent que 1,500 hommes. Mais l'inaction du vainqueur après la victoire prouve assez que sa perte fut plus considérable. On s'étonne, avec raison, que les anciens historiens n'aient pas donné des détails plus complets et plus authentiques de cette journée mémorable, qui sauva la France du joug des Arabes, et fut l'époque de leur décadence. Les débris de l'armée d'Abdérame se réfugièrent à Narbonne, et les musulmans ne songèrent plus à la conquête des Gaules.

ABDÉRAME (Abdoul-Rahman-Ben-Moawyah), dit Abou-Motharref-el-Sakar), premier calife ommiade d'Espagne, né à Damas l'an 731 de J. C., n'avait que 18 ans lorsqu'il échappa au massacre des princes de sa famille qui régnait à Damas. Poursuivi par des soldats chargés de le tuer, il se réfugia dans une forêt sur les bords de l'Euphrate, où il vit égorger son frère et son fils. Après avoir erré longtemps, il passa en Afrique, y courut de nouveaux dangers, et ne trouva d'asile contre la fureur des Abassides, qu'à Bargah, dans la puissante tribu de Zenata. Abdérame débarqua à Almonecar au mois d'août 755, avec quelques amis attachés à sa fortune, et réunit bientôt un grand nombre de partisans, qui le proclamèrent émir d'Occident le 15 mars 756, à Archidona. Séville lui ouvrit ses portes; le 20 mai suivant il passa le Guadalquivir, et remporta une victoire complète sur Jousouf-el-Fahry, vice-roi pour les Abassides, il ne fut pas longtemps en paix; de nouvelles révoltes, excitées par les Abassides, des guerres renaissantes avec les rois de Léon, l'irruption des Français dans la Catalogne, l'occupèrent sans cesse; il triompha par sa valeur et son activité de tant d'ennemis; et soutenant le sceptre avec gloire, il mérita le surnom de *Juste*. Ce prince mourut l'an 787 de J. C., âgé de 59 années lunaires, après en avoir régné 33.

ABDÉRAME II (Abdoul-Rahaman-Ben-Al-Hakem), surnommé el-Mouzzaffer, c'est-à-dire, *le Victorieux*, 4e calife ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J. C., à l'âge de 30 ans. La fortune le seconda dès son avénement au trône, et le délivra d'Abdoullah son grand-oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé de s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songeait à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les villes de Lisbonne, Médina-Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flottille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poëtes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particuliers; la Navarre devint un royaume; tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le calife de Cordoue. Il mourut dans sa capitale d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J. C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne*. Il eut de ses différentes femmes 45 fils et 41 filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

ABDÉRAME III (Abdoul-Rahaman), huitième calife ommiade d'Espagne, surnommé Al-Nassir-Lidyn-Allah (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la suc-

Digitized by Google

cession, et écartèrent les fils d'Abdoullah, en faveur d'Abdérame qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr-el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin*. Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St. Etienne de Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; et secondé par eux, il rassembla une armée de 150 mille hommes, et s'avança au centre de la Castille, portant le fer et le feu sur son passage. Ramire II, roi de Léon, le joignit le 6 août 938, dans la plaine de Simancas. La bataille dura une journée entière, et ce ne fut qu'après 8 heures de carnage que la victoire se déclara en faveur des chrétiens. 80,000 musulmans périrent par l'épée et dans les eaux de la Pisuergua et du Duero. Abdérame voulut rallier les débris de ses troupes près de Salamanque; mais attaqué une seconde fois par les chrétiens, et blessé dans l'action, il se vit obligé de fuir avec les restes de son armée. Il sut cependant réparer ses pertes, et profita habilement de quelques légers avantages. Battu souvent, quelquefois vainqueur, toujours grand et redouté, il soutint longtemps la guerre contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, alors peu considérable. Il fut assez habile pour fomenter la division parmi les princes chrétiens, et porta vingt-deux fois ses armes dans le centre de leurs États. Créateur d'une marine, il s'empara de Ceuta, sur les côtes d'Afrique. Mouça, roi de Mauritanie, le reconnut pour souverain, et fit faire la prière en son nom dans toutes les mosquées de son empire. Abdérame fit aussi une alliance avec l'empereur de Constantinople, et reçut à sa cour des ambassadeurs grecs. Malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, et les secours qu'il acheta en Afrique, il fit briller à sa cour un luxe dont les détails paraîtraient fabuleux, s'ils n'étaient attestés par tous les historiens de son siècle. Sous son règne les arts et les sciences furent cultivés. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe; et fit construire, à 3 lieues de Cordoue, une ville et un palais magnifique, auxquels il donna le nom de *Zhéra*, que portait une de ses plus belles favorites. Ennemi généreux, il accueillit don Sanche, roi de Léon, qui chassé de ses États, et malade d'une hydropisie, était venu se faire traiter à Cordoue, par des médecins arabes. Il lui donna un corps d'armée, et l'aida, en 960, à remonter sur son trône. Abdérame mourut l'année suivante, à l'âge de 73 ans.

ABD-ERRAHMAN IBN MOHAMMED, IBN AL-ASCHAT, capitaine arabe de race royale, naquit dans le 7e siècle. Il se distingua dans toutes les guerres de l'islamisme sous les califats de Moawiah Ier et de Yézid Ier, et conquit le Caboulistan à la tête de 20,000 hommes. Par suite de mésintelligence, entre lui et le général en chef Hedjadj, il fit la paix avec le roi de Caboul, s'assura un asile en cas de revers dans les États de ce monarque, où en effet il se retira malgré les conseils de ses amis. Des ambassadeurs de Hedjadj vinrent menacer le roi de Caboul de toute sa colère, s'il ne livrait pas le fugitif. Le roi résista à ces menaces, mais il ne fut point insensible à la promesse d'une exemption de tribut pendant sept ans : il exigea seulement qu'elle fût ratifiée par Hedjadj. Lorsque les ambassadeurs eurent reçu cette ratification, il leur remit en échange la tête du malheureux Abd-Errahman qu'il avait lui-même coupée. Cette tête et celles de dix-huit de ses compagnons d'infortune furent envoyées à Hedjadj qui en fit hommage au calife Abd-el-Mélek. Suivant une autre version, Abd-Errahman se précipita du haut d'une maison pour n'être pas livré vivant à son ennemi. Ainsi se termina, vers la fin de l'année 702, une révolte qui coûta à l'empire musulman des flots de sang et un de ses plus grands capitaines.

ABD-ERREZZAK-KEMALEDDEN, grammairien, historien et voyageur persan, né à Hérat en 1413, recteur, iman et khaddi du sultan en 1459, directeur du collége d'Hérat en 1463, mort en 1470.

ABDIAS, 4e des 12 petits prophètes, vivait au temps de Jérémie et de la captivité de Babylone. Nous avons de lui un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens. Il imite quelquefois le style de Jérémie, et se sert même de ses paroles.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé, sous le nom duquel on a une histoire apocryphe intitulée *Historia certaminis apostolici*. Wolfgang Lazius, dans le 16e siècle, en trouva le manuscrit en Carinthie et le publia à Bâle en 1552, in-fol. Il a été plusieurs fois réimprimé. Quoique regardé comme suspect par la plupart des savants, il se trouve encore dans l'*Historia christiana veterum patrum* de Laurent de la Barre, dans les *Orthodoxographes* et dans les Bibliothèques des Pères.

ABDILA, cruel persécuteur des chrétiens en Espagne, sous l'empereur Justin.

ABDIRAN, roi des Sarrasins, résista à Charlemagne, il saccagea Bordeaux.

ABDISSI ou **ABD JESCHOUA**; V. **EBED JESU**.

ABDOLONYME. *Voyez* **ABDALONYME**.

ABDON, 12e juge d'Israël, gouverna pendant 6 ans; et laissa 40 fils et 30 petits-fils qui l'accompagnaient toujours dans ses tournées. Il y a eu trois autres ABDON, dont le plus connu est celui qui consulta, par ordre du roi Josias, une prophétesse sur l'authenticité du livre de la loi trouvé dans le temple de Jérusalem.

ABDON ou **ADDAN**, nom de l'homme de Dieu qui menaça de mort Jéroboam, parce qu'il avait sacrifié aux idoles.

ABDON (St.), né en Perse, martyr en 250, sous l'empereur Dèce.

ABDOUL-FÉTA-BEY, vice-amiral ottoman, fut envoyé par la Porte en 1799 dans la rade d'Aboukir pour remplacer Séid-Mustapha fait prisonnier; mais il fut encore plus malheureux, et périt massacré par ses troupes.

ABDOUL-HAMID, 27e empereur ottoman, le 5e et dernier fils d'Achmet III, monta sur le trône en 1774, après la mort de Mustapha III, son frère. Né en 1725, il vivait depuis 40 ans relégué dans le vieux sérail, étranger

Digitized by Google

aux grands événements qui précipitaient l'État vers sa ruine. Il honora son avénement par un acte d'humanité, en épargnant les jours de Sélim, fils de son prédécesseur. Il résolut même de poursuivre les préparatifs de ce dernier pour venger les échecs qu'il avait essuyés de la part des Russes. Mais ceux-ci, commandés par les généraux Romanzoff, Soltikoff, Kamenskoi et Souvaroff, taillèrent son armée en pièces, et lui dictèrent les conditions du traité de Koutschouk-Kaynardji (21 juillet 1774), qui rendait Catherine maîtresse des provinces turques au delà du Danube, et notamment de la Crimée. La guerre recommença plus désastreuse encore en 1788, campagne dans laquelle la ville d'Oczakoff servit de tombeau à 25.000 Turcs. Abdoul-Hamid ne put supporter la douleur qu'il ressentit de cet échec, et mourut le 7 avril 1789. Son successeur fut Sélim III.

ABDOUL-KERYM, personnage distingué du pays de Cachemire. Ayant échappé au carnage dont en 1738 Nadir-Chah (Thamas-Kouli-kan) remplit la ville de Delhi, dans son invasion du Mogol, il voyagea en Arabie et dans l'Inde. On a de lui des *Mémoires* curieux sur la vie de Nadir-Chah et les événements politiques de l'Indoustan, trad. en anglais, et publiés à Calcutta en 1788, 1 vol. in-8°.

ABDOUL-RAHHYM, écrivain mogol aussi distingué par sa naissance que par ses talents et son immense érudition, mourut à Delhi en 1628, âgé de 72 ans. Il a traduit en persan des *Commentaires* que l'empereur Babour avait composés en langue tatare oigoure; cette traduction se trouve à la biblioth. du roi, à Paris.

ABDULA, kan des Tatares, fit la guerre au sophi de Perse vers la fin du 16ᵉ siècle.

ABDULADH, roi de Fez, très-illustre parmi les Maures, vivait dans le 12ᵉ siècle.

ABDULASSIS, gouverneur d'Espagne pour les Arabes; ayant voulu se faire roi, il fut assassiné dans une mosquée l'an 725.

ABDULMOLI se fit calife des Arabes en Espagne; vaincu par son compétiteur, il eut la tête tranchée en 1553.

ABDUS, eunuque parthe, n'est connu que par un passage de Tacite. Il entra dans la conjuration que Sinacès forma contre Artaban, roi des Parthes; mais il en devint la première victime. Ce prince l'ayant invité à sa table l'y reçut avec beaucoup d'amitié, et l'empoisonna dans le repas. Cette scène tragique se passa sous Tibère, l'an de J. C. 35.

ABEILLE (GASPARD), né en 1648 à Riez en Provence, vint très-jeune à Paris, où le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrétaire. Admis en 1704, à l'Académie française, il fut ensuite pourvu de la charge de secrétaire général de la province de Normandie, et mourut à Paris en 1718. Quoique prêtre, Abeille travailla pour le théâtre. On a de lui : *Argélie, reine de Thessalie*, tragédie en 5 actes, représentée en 1673 (imprimée en 1676) : c'est le début de l'auteur; *Coriolan*, tragédie qui eut 17 représentations; *Lyncée*, *Hercule*, qui obtint un grand succès; *Soliman*, tragédie; l'abbé Abeille fit paraître ces deux dernières pièces sous le nom de l'acteur la Thuillerie. *Crispin bel esprit*, comédie que l'on trouve aussi dans les œuvres de la Thuillerie, passe encore pour être d'Abeille, dont on cite en outre deux tragédies non imprimées et deux opéras non représentés, *Silanus* et *la Mort de Caton*, *Hésione* et *Ariane*. Sacy, dans la réponse au discours de réception de Mongault qui remplaçait Abeille à l'Académie, compare ces deux opéras aux meilleurs de Quinault. Abeille a, dans différentes occasions, publié des *épîtres* et des *odes* qu'il avait lues à l'Académie; enfin, il passa pour avoir eu part à la *traduction de Justin*, par Ferrière.

ABEILLE (SCIPION), son frère, chirurgien-major du régiment de Picardie, mort à Paris en 1697, a laissé une *Histoire des os*, Paris, 1685, in-12, enrichie de vers. *Le parfait Chirurgien d'armée*, 1696, in-12, etc. — Son fils, comédien de province, donna au théâtre *la Fille valet*, comédie en 3 actes, et *Crispin jaloux*.

ABEILLE (LOUIS), pianiste, compositeur et directeur des concerts du duc de Wurtemberg, naquit à Bayreuth vers 1765 : il a publié une vingtaine de compositions tant pour le chant que pour le piano.

ABEILLE (LOUIS-PAUL), né à Toulouse, le 2 juin 1719, mort à Paris, le 28 juillet 1807, inspecteur général des manufactures de France, et secrétaire du bureau de commerce, est auteur d'un ouvrage sur *la Liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°, et de quelques autres opuscules sur l'économie politique.

ABEL, 2ᵉ fils d'Adam. Caïn, son frère aîné, jaloux de ce que les sacrifices d'Abel étaient reçus favorablement de Dieu, tandis que les siens étaient rejetés, lui donna la mort, l'an 3874 avant J. C.

ABEL, roi de Danemark, 2ᵉ fils de Waldemar II, eut en partage le duché de Sleswick ou le Jutland méridional; mais le trône étant échu, en 1241, à Éric, son frère aîné, l'ambition divisa bientôt ces deux princes. Abel fit une étroite alliance avec Adolphe de Holstein, dont il avait épousé la fille nommée Mechtilde. Se voyant appuyé, il déclara la guerre à son frère, et soutint ses autres frères dans leur rébellion contre Éric. Ce monarque successivement vainqueur de tous ses rivaux, força Abel à demander la paix et à se reconnaître son vassal. Peu après, en 1250, les comtes de Holstein ayant refusé de restituer à la couronne la ville de Rendsborg, Éric marcha contre eux ; comme il passait par le duché du Jutland méridional, Abel, qui avait formé le plus horrible dessein, l'invite à un repas près de Sleswick, comme pour resserrer les nœuds de l'amitié : au repas succèdent des jeux et des fêtes; les deux frères se mettent à jouer aux échecs, jeu favori des Scandinaves. Tout à coup Abel dit au roi, son frère : « Te souvient-il quand tu livrais au « pillage la ville de Sleswick? Te rappelles-tu avoir forcé « ma fille à se sauver nu-pieds au milieu des filles du « peuple? » Éric répondit : « Soyez content, mon cher « frère, j'ai, Dieu merci, de quoi lui payer ses souliers. « — Non, réplique Abel d'une voix de tonnerre, tu ne « seras plus dans le cas de le faire. » Éric est aussitôt chargé de fers et jeté dans un bateau, sur la rivière de Sley, où il est livré à un Danois nommé Gudmundson, autrefois exilé par ses ordres, qui le décapita, et jeta son corps dans la rivière. Pour voiler son crime, Abel témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et tout le Danemark crut Abel innocent du meurtre de son frère, meurtre découvert par le corps déchiré du roi que les vagues avaient jeté sur le rivage. D'ailleurs, six nobles holstenois affirmèrent par serment qu'Abel n'était point coupable de la mort de son frère, occasionnée, sui-

Digitized by Google

vant ses faux témoins, par une chute accidentelle. Le malheureux Éric ne laissait pas d'enfants mâles, et les États de Danemark, pour ne point s'écarter de la coutume établie, élurent pour souverain, en 1250, le fratricide Abel. Ce prince obtint les suffrages de la nation, en accordant aux États plus de pouvoir qu'ils n'en avaient eu sous les règnes précédents; mais, ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire, établie par son frère, les Frisons se révoltèrent; il marcha contre eux et les défit en 1252. Le lendemain de la bataille les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute et le tuèrent. Aussi fourbe qu'inhumain, Abel avait eu l'art de cacher sa cruauté sous une apparence d'humanité. Son frère Christophe Ier lui succéda.

ABEL (Clamor-Henri), musicien de chambre à la cour de Hanovre, naquit en Westphalie, vers le milieu du 17e siècle. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre : *Erstlinge musikalischer Blumen, Allemanden, Couranten, Sarabanden*, etc.

ABEL (Gaspard), prédicateur à Westdorf, dans la principauté d'Halberstadt, né à Hindenburg, en 1676, mort à Westdorf, en 1763, fit ses études à l'université de Helmstædt, et fut successivement recteur à Osterburg et à Halberstadt. C'était un savant antiquaire : ses *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques* en sont la preuve. Outre ces grands ouvrages, il a écrit : *Historia monarchiarum orbis antiqui* (Leipzig, 1715, in-8o), et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il était aussi poëte; il a traduit en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau*.

ABEL (Ch.-Fréd.), musicien célèbre et le plus habile joueur de *viola da gamba* de son temps, naquit à Cothen en 1719, parcourut l'Allemagne, visita l'Angleterre et mourut à Londres, le 22 juin 1787. Abel a composé 27 œuvres diverses et a écrit quelques morceaux pour un opéra anglais.

ABEL (Clarke), médecin et voyageur anglais, fut attaché à l'ambassade de lord Amherst que le gouvernement britannique envoya en 1816 à la Chine. En revenant de l'Inde ce bâtiment ayant, suivant l'usage, relâché à Sainte-Hélène, Abel fut présenté à Bonaparte qui, entre autres questions, lui demanda s'il avait fait beaucoup de découvertes qui pussent ajouter à nos connaissances en histoire naturelle. Le 17 août on fut de retour en Angleterre. Abel s'occupa de la publication de ses observations; ensuite, la compagnie des Indes l'ayant nommé chirurgien du gouvernement général de l'Inde, il passa plusieurs années à Calcutta. Il étudiait les productions naturelles du pays, et se disposait à parcourir les provinces supérieures de l'Indoustan baignées par le Gange, lorsqu'il mourut le 26 décembre 1826, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Relation d'un voyage dans l'intérieur de la Chine et de la traversée pour y aller et en revenir dans les années* 1816, 1817, etc. *Mémoires sur le graphite de l'Himalaya*.

ABEL (Nicolas-Henri), Norwégien, quoique mort très-jeune, a pu se placer, dans sa trop courte carrière, au premier rang des géomètres. Il naquit le 25 août 1802, sur la côte occidentale de la Norwége, dans un village appelé Frindoë, dont son père était pasteur protestant. En 1803 sa famille ayant été transférée à Gierrestadt, Abel y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra à l'école cathédrale de Christiania. En 1820 il commença à publier, dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania*, des mémoires d'analyse. Il s'occupa ensuite des équations algébriques du cinquième degré, et il crut un instant en avoir trouvé la solution générale. Il quitta la Suède en 1825 avec plusieurs de ses camarades d'université, et arriva dans l'été de la même année à Berlin. Après un séjour de six mois, Abel quitta Berlin et se dirigea vers le midi de l'Europe. En quittant l'Italie, il se rendit à Paris, où il demeura dix mois. Il y rédigea, pour le Bulletin de M. de Férussac, un extrait de son Mémoire sur l'impossibilité de résoudre généralement les équations du cinquième degré, et demanda à présenter à l'Académie des sciences un mémoire sur une classe particulière de fonctions transcendantes. Personne ne devina le génie du jeune homme dont la mort, deux ans plus tard, devait retentir douloureusement dans toute l'Europe; et ce ne fut qu'après bien des sollicitations que M. Fourier se chargea de présenter le mémoire à l'Académie. Abel n'obtint aucun succès à Paris. De retour dans sa patrie après un voyage de vingt mois, il ne put avoir aucune place, aucun secours; et, dénué de toute ressource, il alla se réfugier auprès de sa pauvre mère, à Christiania, où il dut accepter pour vivre une place très-secondaire. Abel, après avoir langui encore plus de six mois dans le malheur, mourut le 6 avril 1829, aux mines de fer de Froland en Norwége, où il était allé pour visiter ses parents. Sa mort, et les circonstances déplorables qui l'avaient peut-être amenée, causèrent des regrets universels. L'Institut de France, par une décision sans exemple, ordonna que la moitié du grand prix de mathématiques, pour l'année 1830 serait donnée à la mère d'Abel; et cette mère infortunée dut ressentir davantage, par cet honneur, la perte qu'elle avait éprouvée.

ABELA (J. F.), commandeur de l'ordre de Malte, né dans cette île vers la fin du 16e siècle, n'est guère connu que comme auteur d'un ouvrage rare intitulé : *Malta illustrata, ovvero della descrizione*, etc. Malte, 1647, in-fol.; traduit en latin par Seiner, et inséré dans le tome 15 du *Thesaurus antiq. Siciliæ*, etc., de Grævius.

ABELE (Christophe comte de), seigneur de Haking, président du Conseil aulique de l'empereur Léopold, l'un des juges des trois comtes hongrois, Serini, Frangipani, et Tarlenbach; il présida à leur exécution à Gratz le 1er décembre 1791.

ABELIN (Jean-Philippe), historien, né à Strasbourg, mort vers l'an 1646, est plus connu sous le nom de Jean-Louis Gottfried ou Gothofredus, qu'il a pris en tête de la plupart de ses ouvrages; il n'a publié sous son véritable nom que le 1er vol. du *Théâtre de l'Europe*, écrit en allemand, et quelques tomes du *Mercurius gallo-belgicus*. On citera de lui : *Description du royaume de Suède*, Francfort, 1632, in-fol., en allemand; la *Chronique historique*, ou *Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en* 1619, ibid., 1633, in-fol., ibid.; enfin, *Historia antipodum*, ou *Description des Indes orientales*, ibid, 1655, in-fol., aussi en allemand. Ces ouvrages sont ornés de jolies fig. de Merian, qui les font encore rechercher des amateurs.

Digitized by Google

ABELL (Jean), célèbre chanteur anglais et joueur de luth, renvoyé par Charles II, comme catholique, passa sur le continent, dissipa follement l'argent qu'il y gagna, et voyagea son luth sur le dos. Arrivé à Varsovie, le roi de Pologne voulut l'entendre. Abell refusa d'abord; fut conduit au palais, placé dans un fauteuil, et guindé fort haut au milieu d'une grande salle. La cour parut dans une galerie. Des ours entrèrent, et Abell eut l'option de chanter ou de leur être livré. Il n'hésita pas, et de sa vie il n'avait si bien chanté. Après avoir erré plusieurs années, il revint en Angleterre, en 1701, y publia un recueil de chansons en plusieurs langues, et mourut dans l'obscurité, après avoir conservé sa voix jusqu'à une extrême vieillesse.

ABELLA, Napolitaine, née à Salerne dans le 13e siècle, célèbre par ses connaissances en médecine, a laissé un *Traité de la bile noire*.

ABELLI (Antoine), abbé de Livry, et prédicateur du roi, né à Paris en 1527, entra fort jeune dans l'ordre des frères prêcheurs. Ayant eu quelques différends avec ses supérieurs, il fut relégué à Troyes; mais il rentra bientôt en grâce et fut nommé vicaire général de sa congrégation. Il avait prêché avec tant de succès, dans plusieurs églises du royaume, que la reine Catherine de Médicis le choisit pour directeur de sa conscience. Après avoir été pourvu d'une abbaye, il paraissait réservé à l'épiscopat. La mort de son illustre pénitente, arrivée en 1589, lui en ferma le chemin. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *la Manière de bien prier; Sermon sur les lamentations du saint prophète; Lettre du fr. Abelli à la reine Catherine de Médicis.* Abelli mourut vers 1804.

ABELLY (Louis), né à Paris en 1605, fut confesseur du cardinal Mazarin, qui le fit nommer évêque de Rhodez. Il se démit de son évêché 3 ans après sa nomination, pour se retirer dans la maison de St.-Lazare, où il mourut en 1691. Les auteurs contemporains font l'éloge de ses vertus; ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, furent estimés de son temps. Les principaux sont : *Medulla theologica*, qui lui fit donner dans le *Lutrin* l'épithète de *moelleux* Abelly; des *Méditations*, intitulées *Couronne chrétienne*, et qui furent appelées une couronne de pavots.

ABEN-BITAR (Abdallah-Ben-Ahmed), ou correctement, *Al-Beithar*, le vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, né à Benaama, village près de Malaga. Il voyagea longtemps pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Sa réputation était telle que, lorsqu'il alla en Égypte, il en fut, d'un concert unanime, nommé premier médecin. Mélek-Al-Kamil, prince de Damas, le combla de bienfaits, et le nomma intendant général de ses jardins. Il mourut dans cette ville, l'an 1248 de J. C. Aben-Bitar a laissé un monument précieux pour la botanique, sous le titre de *Recueil de médicaments simples*.

ABENCHAMOT, chef arabe dont les exploits contre les Portugais dans la Mauritanie firent l'admiration du 16e siècle.

ABEN-DANA, Juif espagnol, mort en 1685, a écrit un *Spicilegium* ou *Commentaire hébreu de passages choisis de la Bible*.

ABEN-GNEFIL, médecin arabe du 12e siècle, a laissé un *Traité sur les vertus des médicaments et des aliments*, imprimé à Venise, in-fol., 1581.

ABEN-HEZRA, rabbin, né à Tolède en 1119, étudia avec succès les sciences, apprit toutes les langues savantes, et fut un des plus célèbres commentateurs de la Bible. Indépendamment de nombreux ouvrages de théologie et de morale, il a laissé un *Traité de la sphère*, traduit en français en 1273. Aben-Hezra mourut en 1274, suivant l'opinion commune.

ABEN-MELEK, rabbin, a écrit en hébreu un *Commentaire sur la Bible*, imprimé in-fol., à Amsterdam, et traduit en latin, in-4o et in-8o, 1661.

ABEN-PAGEH, ou mieux **IBN-BADJEH**, philosophe arabe, né à Cordoue et mort à Fez, en 1138. Les savants arabes le placent au rang des premiers métaphysiciens et moralistes de leur nation. Il a écrit un *Commentaire sur Euclide*.

ABEN-RAGEL (Ali), astrologue arabe, né à Cordoue au 11e siècle, est auteur de deux ouvrages traduits en latin sous ces titres : *De Judiciis seu fatis stellarum*, Venise, 1485, et *De Revolutionibus nativitatum*, *ibid.*, 1524. Ces livres d'astrologie judiciaire sont fort estimés des mahométans.

ABENSPERG (Nicolas comte d'), héros célèbre dans les chroniques allemandes pour sa taille gigantesque, fut tué en 1487 par Christophe de Bavière, qui l'égalait en stature et en force.

ABEN-ZOHAR, médecin arabe, né en Andalousie au 13e siècle, était de la religion judaïque. On a traduit en latin ses *Traités du régime, de la cure des maladies, et des fièvres*, Venise, 1490. — Son fils, né à Cordoue, s'est acquis également de la réputation en médecine.

ABEN-ZOHAR, dont les noms sont : Abou-Merwan-Ben-Abdel-Melek-Ben-Zohr, fameux médecin arabe, natif de Penaflor, près de Séville, vécut au 12e siècle. Il était juif de religion, fils et petit-fils de médecin. Son père commença à l'instruire dans son art à l'âge de dix ans, et lui fit faire, bien jeune encore, serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment, qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Bentemin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parents irrités persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent longtemps en prison. A la fin il entra au service de Yousouf-Ben-Tachefyn, prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne. Ce souverain généreux le combla d'honneurs et de richesses, et il mourut à son service l'an 1261-2 de J. C., à l'âge de 92 ans. Il est auteur d'un *Traité de la guérison des maladies* et de deux traités des *fièvres*, traduits en latin et imprimés à Venise en 1570.

ABEN-ZOHAR le jeune, fils du précédent et son disciple, né à Cordoue en 1142, et mort en 1216, fut aussi très-célèbre médecin, et en grande faveur auprès de l'émir Yousouf-Ben-Tachefyn. Léon, Africain, nous a conservé un trait de ce souverain, qui montre sa générosité, son esprit, et la bonté qu'il avait pour Aben-Zohar. Cet empereur, partant pour l'Afrique, mena avec lui ce médecin, qui était aussi un poète élégant. Un jour il entra à l'improviste dans l'appartement de ce dernier, et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur sa table; il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait les regrets d'être séparé de sa famille. Le prince, sans rien dire à Aben-Zohar, envoya un ordre au gouverneur de Séville, de faire venir en toute hâte la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison,

Digitized by Google

richement meublée et dont il lui fit présent. Abou-Zohar envoyé dans cette maison sous prétexte d'y voir des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver ainsi au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. Ce médecin a laissé des ouvrages estimés, dont aucun n'a été imprimé. Nous observerons que la famille des Zohar a produit plusieurs médecins célèbres, souvent confondus, et à chacun desquels Abou-Osaïba a consacré un article dans sa *Biographie des médecins*.

ABER ou **HABER**, Cinéen descendu d'Abab, allié de Moïse; sa femme Jaël tua Sisara en lui enfonçant un clou dans la tête.

ABERCROMBIE (Jean), auteur écossais, mort en 1706 à Londres, où il avait une place dans les jardins royaux, a laissé, entre autres ouvrages, le *Calendrier du jardinier*, qui parut sous le nom de M. Mawe, jardinier du duc de Leeds; *Dictionnaire universel du jardinage et de la botanique; Vade-mecum du jardinier, etc.*

ABERCROMBIE (John), fils d'un jardinier des environs d'Édimbourg, annonça de bonne heure un goût presque exclusif pour les études qui se rattachaient à la profession de son père, et non-seulement il acquit des connaissances étendues en botanique, mais montra un rare talent pour tirer un parti avantageux des divers terrains. Venu à Londres, et ayant eu occasion de déployer son habileté dans des jardins royaux, on l'exhorta à mettre ses idées sur le papier. Après avoir longtemps hésité, il fit imprimer, vers 1767, un manuscrit intitulé : *Que chacun soit son propre jardinier*. John Abercrombie mourut en 1806, à 80 ans.

ABERCROMBY (Thomas), savant écossais, né en 1656 à Forfar, fut médecin du roi Jacques II, qui lui fit abjurer la religion protestante. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Martial achievements of Scotland* (*Exploits militaires de l'Écosse*), en 2 vol. in-fol., et d'un *Traité sur l'Esprit*, presque oublié aujourd'hui. Il mourut en 1726, âgé de 70 ans.

ABERCROMBY (sir John-Robert), lieutenant général anglais, né en 1774, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et se trouvait, dès 1790, à la tête d'un corps de troupes anglaises destinées à combattre Tippoo-Saëb. Dans le mois de janvier 1794 il envahit les États de la reine de Cananore, alliée du sultan, et six mois après il s'établit sur quelques points du royaume de Mysore. Nommé gouverneur de Bombay le 20 octobre 1793, il passa ensuite au gouvernement de Madras, et il eut sous ses ordres toutes les troupes anglaises en deçà et au delà du Gange. Dans la même année, il s'empara des comptoirs que la Hollande possédait encore sur la côte du Malabar. Rappelé en Europe à cette époque, sans que l'on connaisse la cause de cette révocation, il cessa d'être employé, et devint membre du parlement. Il fit plusieurs voyages sur le continent, et se trouvait en 1817 à Marseille, où il mourut le 14 février. Ses obsèques s'y firent avec beaucoup de solennité, et on lui rendit tous les honneurs dus à son grade.

ABERCROMBY (sir Ralph), général anglais, d'une ancienne famille d'Écosse, entra de bonne heure au service, en qualité de cornette, dans les gardes du corps; il obtint en 1760 le grade de lieutenant, et fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel, major général et commandant du 7e régiment de dragons. Employé à l'armée anglaise, sur le continent, en 1793, il se distingua à l'attaque du camp de Famars, le 23 mai, et ensuite devant Dunkerque. Il se signala également dans l'affaire de Câteau-Cambresis; reprit le fort Saint-André, sur la Meuse, et dirigea une des principales attaques du siége de Valenciennes. Abercromby commanda l'avant-garde de l'armée anglaise pendant la campagne de 1794; et le duc d'York eut souvent occasion de rendre le compte le plus honorable de sa conduite. Blessé à Nimègue, au commencement de l'hiver de 1796, il dirigea néanmoins la retraite des troupes anglaises, et fut nommé l'année suivante, commandant en chef des troupes des Indes orientales. Il s'embarqua à Portsmouth au mois de février, et s'empara de quelques établissements français et hollandais. A son retour en Europe, en 1797, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wight; peu de temps après, on l'éleva au grade de lieutenant-général. En 1798, on lui donna le commandement de l'armée anglaise en Irlande, où il montra de l'habileté et de la modération; mais l'insubordination des troupes, les agitations des divers partis, et les contrariétés de l'administration, ne lui permirent pas de conserver longtemps ce commandement. Il repassa en Angleterre, et commanda en 1799, sous le duc d'York, l'expédition contre la Hollande. Abercromby adressa aux amis du stathoudérat une proclamation qui fit peu d'effet. Il commandait la gauche à la bataille du 17 septembre, perdue par le duc d'York à qui on reprocha de n'avoir point assez écouté les avis de ce général, dont le corps avait eu des succès et s'était emparé de Horn. L'armée anglo-russe fut défaite de nouveau, le 2 octobre suivant, et Abercromby eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée. Ces mauvais succès ne lui firent rien perdre dans l'opinion publique, et n'empêchèrent pas qu'il ne fût regardé comme le meilleur officier de l'armée britannique. Il se retira quelque temps en Écosse, et fut bientôt désigné pour commander en chef l'expédition qui se préparait contre l'Égypte, occupée alors par une armée française. Abercromby entra dans la Méditerranée avec une flotte. Tout entier à ses grands desseins sur l'Égypte, il refusa de se rendre aux sollicitations du roi de Naples, qui le pressait de débarquer ses troupes dans ce royaume, où s'étendait le feu de l'insurrection. Il avait auparavant insulté Cadix, dont l'état de défense respectable l'obligea de renoncer à toute attaque sérieuse. Ce ne fut que le 1er mars 1801, que la flotte anglaise, qui avait quitté Rhodes en janvier, parut dans la rade d'Aboukir. Le 7, Abercromby ordonna le débarquement, et força les troupes françaises qui défendaient la côte, à se retirer. Il attaqua d'abord le fort d'Aboukir, dont il s'empara, et marcha ensuite sur Alexandrie, à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Il s'avançait avec précaution, couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars il fut attaqué dans ses retranchements par l'armée française, sous les ordres du général Menou. Malgré leur bravoure, les Français furent repoussés sur tous les points. Les troupes revinrent cependant à la charge, et la cavalerie pénétra même jusqu'à la seconde ligne de l'infanterie anglaise et de la réserve. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fit des prodiges de

Digitized by Google

valeur, et fut blessé mortellement. Il eut assez de sang-froid et de courage pour cacher sa blessure jusqu'au moment où le sort de la bataille fut décidé. Le général Hutchinson prit alors le commandement, et fit poursuivre les Français, qui abandonnèrent successivement toutes leurs positions. Cette bataille entraîna pour eux la perte de l'Égypte, et confirma la haute opinion que les Anglais avaient de leur général. Il mourut 7 jours après, à bord d'un vaisseau qui le conduisait à Malte. Ses restes furent déposés dans cette île, à la suite d'une pompe funèbre à la fois simple et touchante. Abercromby avait été deux fois appelé à siéger au parlement comme député du comté de Kinross, en 1774 et en 1796; mais il est plus connu par ses services militaires que par ses travaux législatifs. Deux de ses frères étaient entrés comme lui dans la carrière des armes; l'un d'eux fut tué à la bataille de Bunker's-hill en Amérique.

ABERLI (Jean-Louis), graveur, né à Winterthur en 1723, mort à Berne en 1786. Ses *paysages suisses*, dessins coloriés, ont fait époque et créé un genre; on en a trente planches; les plus grandes et les plus belles représentent les vues de Cerlier, d'Iverdun, de Muri et de Vimmis.

ABERNETHY (Jean), théologien anglais, né à Colraine en Irlande en 1680, mort à Dublin en 1740; ses sermons ont été imprimés à Londres après sa mort; ils sont très-estimés.

ABERNETHY (John), anatomiste anglais, né en 1764 à Perth en Écosse, mort le 23 avril 1831, vint de bonne heure à Londres, où il se distinguait autant par son application aux études médicales que par la singularité de ses habitudes et de ses mœurs. Il eut l'avantage, en 1775, de recueillir les leçons du célèbre John Hunter. En 1780, il entra en qualité d'élève interne dans l'hôpital de Saint-Barthélemy à Londres, et peu de temps après il en devint le chirurgien en chef. Ses ouvrages ou ses Mémoires sur l'anatomie et la physiologie sont nombreux et au-dessous de sa réputation; mais les opérations hardies et heureuses qu'il concevait et exécutait avec une rare habileté, l'ont fait mettre au rang des plus célèbres chirurgiens modernes. Indolent, capricieux, il offrait dans son caractère un mélange inconcevable de philosophie et de puérilité, d'humanité et de rudesse. Sa vie a été une suite de saillies bizarres et d'actions honorables. Il professait avec une dignité et une éloquence qui laissait une profonde impression dans l'âme de ses auditeurs.

ABERTINELLI (Mariotto), peintre florentin, mort vers 1512, se fit une réputation par les excellents élèves qu'il forma.

ABEZAN ou **IBZAN**, 10e juge d'Israël, successeur de Jephté, gouverna 7 ans, et mourut à Bethléem.

ABGAR, roi des Arabes et souverain d'Édesse. Eusèbe dit que Abgar étant malade envoya consulter le Christ et lui demanda un miracle en sa faveur et qu'il en reçut une réponse favorable.

ABIA, **ABIAM** ou **ABIAS**, 2e roi de Juda, fils de Roboam, succéda à son père 958 ans avant J.-C., et régna 3 ans; il fut presque toujours en guerre avec Jéroboam, sur lequel il remporta une grande victoire la seconde année de son règne. — Il y a eu plusieurs autres Abia : un fils de Samuel, un autre fils de Jéroboam, un 8e chef d'une des 24 classes des prêtres juifs, dont faisait partie Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. — Un roi des Parthes se nommait aussi Abia.

ABIATHAR, grand prêtre des Juifs, fils et successeur d'Achimélech, fut persécuté par Saül à cause de son attachement pour David. Salomon le priva du sacerdoce vers l'an 1014 avant J.-C., parce qu'il avait embrassé le parti d'Adonias.

ABIATHAR, petit-fils d'Héli, partagea avec Achitob la grande sacrificature.

ABICHT (J.-George), théologien et orientaliste, né en 1672, mort en 1740, ou selon quelques-uns le 5 juin 1749, professeur à Wittemberg, est auteur d'un grand nombre d'écrits philosophiques, philologiques et théologiques, et a travaillé aux *Acta eruditorum* de Leipzig.

ABIDENO est cité par Eusèbe comme auteur d'une *Histoire des Chaldéens et des Assyriens*.

ABIGAIL, femme de Nabal. David l'épousa après la mort de son premier mari, vers 1057 avant J.-C.

ABILDGAARD (P.-Christ.), médecin et naturaliste danois, mort en 1808, fut l'un des fondateurs de l'École vétérinaire de Copenhague, ainsi que de la Société d'histoire naturelle de la même ville. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie.

ABILDGAARD (Nicol.), son frère, peintre d'histoire, mourut en 1809, à Copenhague, de chagrin d'avoir vu périr ses plus beaux ouvrages dans l'incendie du château.

ABIMÉLECH ou **ACHIMÉLECH**, roi de Gérare, fit enlever Sara, femme d'Abraham, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, et que ce patriarche, dans ses voyages, la fit passer pour sa sœur; ayant appris qu'elle était femme d'Abraham, il la lui rendit. La Bible rapporte le même fait d'un autre Abimélech, successeur du précédent, à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, fit périr ses 70 frères, prit le titre de roi d'Israël à Sichem, vers 1236 avant J.-C., et régna 3 ans.

ABINGTON (Henri), l'un des premiers chanteurs de son temps en Angleterre, fut organiste à l'église de Wells, puis à la chapelle royale de Londres. Mort vers 1520.

ABINGTON (Guill.), historien anglais, mort en 1659, a laissé une *Histoire d'Édouard*, roi d'Angleterre, et une tragédie intitulée *la Reine d'Aragon*.

ABINGTON (Thomas), né en 1560, dans le Surrey; historien et antiquaire; condamné à mort en 1605; sa peine fut commuée en exil par Jacques Ier. Mort dans ses terres, le 8 octobre 1647.

ABINGTON (lord), le Mécène des musiciens anglais, vivait à Londres en 1780; ses *compositions* sur la flûte ont de la mélodie, mais elles manquent d'expression.

ABIOSI (J.-Bapt.), médecin et mathématicien, né dans le royaume de Naples vers la fin du 15e siècle, a écrit un *Dialogue sur l'Astrologie judiciaire*, avec une *Prédiction depuis le déluge jusqu'à l'an 17 de J. C.*, imprimé à Venise en 1464, et deux autres ouvrages sur l'astrologie et l'astronomie, imprimés également à Venise.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel, fut une victime de la malédiction prononcée par Josué contre celui qui relèverait les murs de Jéricho.

ABIRON, Juif séditieux, fut englouti avec Coré et

Digitized by Google

Dathan, pendant la traversée des Israélites dans le désert, pour s'être opposé à l'élévation d'Aaron au souverain pontificat.

ABISAG, jeune fille de Sunam, d'une extrême beauté, que David épousa dans sa vieillesse.

ABISAI, un des braves capitaines de David, fit périr de sa main 300 hommes, mit en fuite 18,000 Iduméens, et tua un géant philistin.

ABIU, fils d'Aaron, fut dévoré par le feu céleste dans le tabernacle, vers l'an 1490 avant J.-C., parce qu'il avait mis du feu profane dans son encensoir.

ABLAINCOURT. *Voyez* **BRUHIER.**

ABLANCOURT (NICOLAS PERROT D'), de l'Académie française, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1606; doué d'un esprit vif, pénétrant, d'un jugement sain, il a donné un grand nombre de traductions écrites d'un style correct et facile, mais regardées, même de son temps, comme peu fidèles. Les plus connues sont : *Minutius Félix*; *Quatre oraisons de Cicéron*; *Tacite*; *Lucien*; *La Retraite des dix mille* de Xénophon; *Arrien*, *les Guerres d'Alexandre*; *Thucydide*; *les Commentaires de César*; *l'Histoire grecque de Xénophon*; *les Apophthegmes des anciens*; *les Stratagèmes de Frontin*; *l'Histoire d'Afrique* de Marmol, ouvrage curieux. Ce traducteur infatigable mourut en 1664.

ABLAVIUS, préfet du prétoire, et favori de Constantin le Grand, de 326 à 337. Après la mort de Constantin, Constance, son fils, le destitua et le fit périr.

ABLE ou ABEL, théologien et chapelain de la cour de Henri VIII, fut, en 1540, condamné par ordre de ce prince à être étranglé, pour avoir décliné sa suprématie spirituelle. Il avait composé quelques écrits, qui se sont perdus.

ABLESSIMOF (ALEXANDRE-ANISIMOVITSCH), officier russe, mort à Moscou en 1784, est auteur de plusieurs pièces de théâtre, entre autres du *Meunier*, opéra-comique, représenté pour la 1re fois en 1779, et dont le succès n'est pas encore épuisé.

ABNER, général des armées de Saül, qui avait épousé sa fille, le servit avec une inébranlable fidélité. Après la mort de ce roi, il fit reconnaître Isboseth pour son successeur, et le maintint sept ans sur le trône : mais Isboseth lui ayant donné des sujets de mécontentement, il embrassa le parti de David, et fut assassiné peu après par Joab, jaloux de son crédit. David le pleura, et lui fit élever un tombeau magnifique.

ABNER, rabbin, médecin juif, reçut le baptême en 1295, et prit alors le nom d'Alphonse de Burgos, sa patrie. On a de lui un *Traité sur la peste*, en espagnol, Cordoue, 1501, in-4°.

ABONDIO (ALEX.), peintre florentin de l'école de Michel-Ange, mort à Prague dans le 16e siècle, se fit une réputation par ses portraits en cire.

ABOS (JÉRÔME), compositeur de l'école Napolitaine, maître de chapelle au conservatoire de la Pieta, vers 1760, est connu par ses compositions dramatiques et sacrées. Parmi les opéras on cite : *Tito Manlio*, *Artaserse*, *Adriano*, *Creso*, etc.

ABOS (MAXIMILIEN FRANÇOIS et GABRIEL D'), deux frères nés dans le Béarn, vers la fin du 17e siècle, résistèrent dans le port de Nio, avec deux bâtiments, à cinquante galères turques, et les dispersèrent en 1698. Maximilien survécut peu à cet exploit glorieux; Gabriel, jeté par la tempête sur les côtes de Tunis, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en 1703.

ABOU-ABDALLAH. Il y a eu trois saints musulmans de ce nom, dont Jaffey a écrit les *Vies*.

ABOU-ALI, géomètre et poëte arabe, vivait en Égypte vers l'an 1135.

ABOU-ALI, surnommé Al-Aloavi, est auteur d'un *Traité de l'art poétique* dont il existe une copie à la bibliothèque du roi à Paris, n° 1143.

ABOU-ALI-AMER, saint musulman.

ABOU-ALI-ATTALI, auteur d'un ouvrage sur la grammaire arabe, intitulé *Bari*.

ABOU-ALI-AL-HAÇAN. *Voyez* **AL-HAÇAN.**

ABOU-ALI-BEN-SINA. *Voyez* **AVICENNE.**

ABOU-ASCHRAF, auteur d'une *Chronique des Abassides*.

ABOU-BASCHAR-MATTA, a traduit du grec en arabe le traité de *l'Interprétation*, et *la Poétique d'Aristote*.

ABOU-BEKR, beau-père et successeur de Mahomet, fut élu premier calife en 632, et l'emporta sur Ali et Omar, ses concurrents. Le triomphe de la nouvelle religion fut assuré par les victoires des lieutenants de ce calife en Arabie, en Syrie, etc., et par les soins qu'il prit de réunir les feuillets épars du Coran en un seul corps d'ouvrage. Il défit les troupes de l'empereur Héraclius en Palestine, mourut en 634 (an 13 de l'hégire), et fut enterré à Médine auprès de son gendre.

ABOU-BEKR, fils d'Abdallah, saint musulman dont Jaffey a écrit la *Vie*.

ABOU-BEKR, fils d'Ibrahim, recueillit les traditions musulmanes jusqu'à Mahomet, et mourut l'an 770 de l'hégire. — Abou-Bekr est encore le nom de quatre princes arabes ou persans qui occupent peu de place dans l'histoire.

ABOU-BEKR-AL-DAKAH, saint musulman, se trouve cité dans la *légende* de Jaffey.

ABOU-BEKR-BEN-AL-BEDR, médecin du sultan d'Égypte Melek-Al-Nasser, est auteur d'un *Traité d'hippiatrique* manuscrit, à la bibliothèque du roi à Paris, n° 940.

ABOU-DAOUD a traduit en arabe et commenté *Aristote*.

ABOU-DAOUD (SOLIMAN-AL-SEGHESTANI) est auteur d'un livre arabe de la pratique et des exercices de l'islamisme.

ABOU-DSCHAFAR (MOHAMMED, etc.), né en Perse en 784, mort à Bagdad en 870, a écrit une histoire ou *Chronique universelle*.

ABOU-DSCHAFAR (ACHMED), médecin arabe, mort en 1080, est auteur du *Viatique des pèlerins*, traité de médecine en 7 livres, traduit en latin et en grec.

ABOU-DSCHAFAR-IBN-TORHAIL, auteur d'un *Traité philosophique* traduit par Pockocke (Édouard), Oxford, 1671, in-4°.

ABOU-GEHEL, nom d'un Arabe que Mahomet a, dans le Coran, signalé comme l'ennemi de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, auteur d'un livre en vers arabes, qui traite des points principaux de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, 12e prince des Mowahedites. (*Voy.* Mowahedin.)

Digitized by Google

ABOU-HAGELAH, auteur d'un livre intitulé *Succardan* (sucrier), qui traite de différentes matières, et d'un *Commentaire* sur ce même livre.

ABOU-HAMZAH-AL-BABELI, docteur célèbre chez les musulmans.

ABOU-HANYFAH, surnommé Al-Nooman, né en 699, est le chef des hanéfites, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Il écrivit des *Commentaires sur le Coran*, très-estimés des musulmans, et mourut par le poison à Bagdad en 767.

ABOU-JUSSUF, disciple du précédent, et l'un des docteurs de l'islamisme, contribua à répandre la doctrine de son maître, sous la protection des califes Mehdy, Hady, et Haroun-al-Réchyd.

ABOU-MAASCHAR, par corruption **ALBOUMAZAR**, astronome arabe, mort en 885, est auteur d'un *Traité d'astrologie* et de plusieurs autres ouvrages dont on trouve le catalogue dans la *Bibliothèque arabo-hispanique* de Casiri.

ABOU-MANSOUR (Jahya-ben-Ali), astronome arabe, né en 835 (241 de l'hégire), dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas, et composa dans ses loisirs un *Recueil de vies des poëtes arabes*.

ABOU-MANSOUR-MAUHOUB, auteur de trois poëmes arabes qui portent le titre de *Lamiat*, parce que la lettre finale de chaque vers est un L que les Arabes prononcent *lam*.

ABOU-NOAVAS, poëte arabe dont on trouve plusieurs manuscrits dans les bibliothèques d'Europe. Il vécut à la cour du calife Haroun-al-Réchyd, et mourut en 710.

ABOU-OBEIDAH, compagnon de Mahomet, conquit la Syrie et la Palestine sous Omar, et mourut de la peste l'an 18 de l'hégire, 639 de J. C.

ABOU-OSAIBAH, médecin arabe du 13e siècle, auteur d'une *Histoire des médecins* depuis Esculape. Cette biographie importante se trouve à la bibliothèque royale à Paris et dans plusieurs autres bibliothèques de l'Europe. Abou-Osaibah a écrit aussi un *Traité de médecine*.

ABOU-RYHAN, astronome, astrologue et philosophe arabe, mort en 941, auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, d'un *Traité de chronologie* qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et d'une *Introduction à l'astrologie judiciaire*.

ABOU-SAHAL, médecin arabe du 11e siècle, fut, dit-on, le maître du célèbre Avicenne. On a de lui un *Traité de médecine*, conservé à la bibliothèque royale à Paris, sous les nos 109 et 110.

ABOU-SAID-BEHADUR-KAN, sultan des Mogols, de la race de Gengis, mort l'an 1335 de J. C. Après lui, les Mogols ne reconnurent plus aucun monarque de la race de Gengis, mais se cantonnèrent dans chaque province de l'empire, qui fut ainsi démembré et ravagé par les guerres que ces petits souverains se firent entre eux.

ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIN, auteur d'une version arabe du *Pentateuque*, qu'il entreprit pour remplacer celle du juif Saadias, reconnue inexacte.

ABOU-SAID-MIRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, fit valoir auprès du sultan Ouloug-Beyg ses prétentions à la souveraineté de quelques provinces de l'empire mogol, et se créa par ses victoires un État considérable; mais après sa mort arrivée en 1469, dans une embuscade que lui tendit Ussun-Cassan, sultan de l'Irac, cet État fut démembré par ses enfants.

ABOU-TEMAN-HABYB-BEN-AWS, surnommé le *prince des poëtes*, naquit en Syrie, l'an 787 de J. C. Comblé de bienfaits par les califes sous le règne desquels il vécut, il les célébra dans ses vers. Il a composé trois recueils de poésies, extraites des œuvres des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet : les siennes en font partie. Schultens et d'autres orientalistes en ont publié divers fragments.

ABOU-THAHER, chef des Carmathes, secte arabe qui s'éleva parmi les musulmans en l'an de J. C. 891, détrôna son frère l'an 915, pilla une partie de la Syrie et de l'Arabie, le temple de la Mecque, et se forma un État considérable aux dépens de l'empire des califes. On place sa mort vers l'an 957.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, auteur de la traduction persane des *Institutes politiques et militaires* de Timour (Tamerlan), que Langlès a traduites en français, Paris, 1787, in-8o.

ABOU-THALEB-KAN (Mirza), voyageur et littérateur, naquit en 1751, à Lucknow, dans l'Indostan. A 16 ans il se trouva chargé de soutenir sa famille. Fiancé à la fille d'un proche parent du nabab du Bengale, il fut nommé percepteur général des taxes; après des revers de fortune il s'embarqua pour l'Angleterre, parcourut l'Europe pendant quatre ans, retourna à Calcutta où il mourut en 1810. *Les Voyages de Mirza-Abou-Thaleb-Kan, en Asie, en Afrique et en Europe*, écrits par lui-même en persan, ont été traduits en anglais. Il a laissé un poëme de 1200 vers persans, contenant une description de l'empire britannique et un recueil d'odes consacrées à célébrer le vin, l'amour et les femmes.

ABOUL-ABBAS (Ahmed...) est auteur d'un livre où il traite de l'excellence et du privilége des esclaves noirs eunuques.

ABOUL-ABBAS-CASSAB, docteur musulman et supérieur d'un couvent de derviches, fut célèbre dans l'Orient par sa piété.

ABOUL-ABBAS-BEN-MARROUD, saint musulman compris dans la légende de Jaffey.

ABOUL-ABBAS-SAFFAH, premier calife de la dynastie des Abassides, né en 722 (104 de l'hégire), et mourut en 754.

ABOUL-ABBAS-SCHEHABELDIN, auteur d'une *Géographie* arabe, écrite en 1301 de J. C.

ABOUL-AHAB, oncle de Mahomet et l'un de ses persécuteurs. Il mourut subitement en lançant une grosse pierre contre son neveu, circonstance que les commentateurs du Coran ont fait passer pour un miracle.

ABOUL-AINA, docteur musulman, célèbre par son savoir et ses reparties spirituelles.

ABOUL-AITH-CANDI, iman et jurisconsulte renommé chez les musulmans, a composé un livre des *Préparations à la prière*, manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, no 606.

ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS, plus connu sous le nom d'Abu ou d'Albucasis, médecin arabe, mort à Cordoue en 1107, auteur de divers ouvrages réunis sous le titre de *Méthode de pratique*, traduite en latin. On a plusieurs éditions de cette traduction.

Digitized by Google

ABOUL-DEM (Ibrahim-ben-Abdallah), auteur d'une *Histoire arabe*, et d'un traité *des Devoirs d'un bon juge*.

ABOUL-FARADY (Ali), auteur arabe, né à Ispahan en 897 de J. C. étudia la jurisprudence, la médecine, l'histoire et la poésie, à Bagdad, et se rendit célèbre par l'étendue de ses connaissances. On a de lui, sous le titre de *Kitab Aghani*, un recueil des anciens chants ou poésies arabes, dont une copie en 4 vol. in-folio, mais que l'on croit incomplète, a été rapportée d'Égypte par la commission des savants français en 1801, et déposée à la bibliothèque royale à Paris. Mort à Bagdad en 967.

ABOUL-FARADY (Grégoire), historien et médecin arabe du 13e siècle, né dans l'Asie Mineure en 1226, était de la secte des chrétiens jacobites, et mourut évêque d'Alep en 1286. Il a composé une *Chronique* ou *Histoire universelle depuis la création du monde*, ouvrage fort estimé des orientalistes, et dont Édouard Pockocke a donné la traduction latine sous le titre de *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°. La nouvelle édition, 1805, in-4°, est augmentée d'extraits de l'histoire d'Aboul-Feda, par M. Silvestre de Sacy.

ABOUL-FAZEL, premier vizir et historiographe de l'empereur mogol Akbar, mourut assassiné en 1604. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Akbar-nameh* (livre d'Akbar), qui renferme le précis historique des ancêtres de cet empereur, et l'histoire des événements de son règne.

ABOUL-FEDA, prince de Hamah, en Syrie, célèbre historien et géographe arabe, né à Damas en 1273, et mort à Hamah en 1331. On a de lui deux ouvrages remarquables : le 1er a pour titre : *Histoire abrégée du genre humain*; le 2e *Vraie Situation du pays*. Quelques parties de ces ouvrages ont été traduites en latin par divers savants, principalement en ce qui concerne la géographie. C'est du premier qu'ont été tirés *De Vitâ et rebus gestis Muhammedis*, *arab. et lat.*, *curâ Joh. Gagnier*, Oxford, 1723, in-fol.; *Annales muslemici*, *operâ J. J. Reiskii*, Copenhague, 1789-94, 5 vol. in-4°; et du second, *Tabula Syriæ*, Leipsig, 1766, in-4°; *Descriptio Ægypti*, Goetting., 1776, in-8°; *Africa*, ibid., 1791, in-8°, etc.

ABOUL-GHAZY-BEHADER, prince de la famille de Gengis, et kan d'un pays de la Tatarie, appelé *Khawarizm*, naquit en 1606, et quelques années avant sa mort, arrivée en 1664, abdiqua la souveraineté pour se livrer à la composition d'une *histoire des Tatars*, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa. Une traduction française, faite d'après cette dernière version, a été publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, qui l'a enrichie de notes savantes.

ABOUL-HAÇAN-ALI, roi de Maroc, s'est rendu célèbre par son ambition, son courage et ses malheurs. Monté sur le trône en 1330 il sacrifie son frère Omar, rival dangereux, s'embarque pour l'Espagne, s'empare de Gibraltar, revient en Afrique, prend Tlemcen, après trois ans de siége. S'embarque de nouveau pour l'Espagne, remporte une victoire complète sur la flotte chrétienne, assiége sans succès Tarifa. Il retourne dans sa capitale, après avoir perdu ses bagages, ses trésors et ses femmes. Il s'occupe quelque temps à réparer les malheurs de sa défaite, à réorganiser son armée. Tourmenté par l'ambition il entre en campagne, s'empare du royaume de Tunis dont il est proclamé souverain; mais, ses exactions, sa tyrannie poussèrent à la révolte les tribus arabes qui le forcèrent bientôt à s'embarquer. Il fit naufrage, parvint à se sauver à la nage et arriva à Alger. Sur ces entrefaites il apprit que son fils, aidé par son beau-père, avait usurpé le trône de Fez. Aboul-Haçan rentre dans ses États, y rassemble des forces; et il était peut-être à la veille de recouvrer sa puissance lorsque la mort arrêta ses projets le 20 juin 1351 après un règne de 21 ans.

ABOUL-HAÇAN-KAN (Mirza), diplomate et voyageur persan, naquit à Chiraz vers 1774; gouverneur de Chouster en 1804, il fut exilé, par suite d'une conspiration. Alors il quitta la Perse, visita l'Arabie, accomplit le pèlerinage de la Mecque et de Médine, fut rappelé et chargé en 1808, d'une mission auprès de sir Harford, envoyé du gouvernement anglais. Aboul-Haçan fut nommé en janvier 1809 envoyé extraordinaire auprès du Grand Seigneur et du roi d'Angleterre. Après neuf mois de séjour à Londres il s'embarqua le 18 juillet 1810. En arrivant à Chiraz il apprit la mort de son fils unique. En 1815 Aboul-Haçan fut nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de Russie; il fut reçu en audience particulière par l'empereur Alexandre le 1er janvier 1816. De retour en Perse il fut chargé d'une mission auprès de l'empereur d'Autriche. Reçu par M. de Metternich, le 5 février 1819, il fit son entrée solennelle et fut admis à l'audience de l'empereur. Il se rendit ensuite à Paris où il arriva le 6 mars. Il y visita les principaux établissements consacrés aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts et à l'industrie; on le vit partout, aux spectacles, sur les promenades, à l'inauguration d'une loge maçonnique, à une dégradation militaire, aux repas et aux soirées de la cour. Il se rendit à Londres, revint à Paris et retourna à la cour de Téhéran en passant par Varsovie et Moscou. Il fut bientôt nommé ministre des affaires étrangères et mourut quelques années après.

ABOUL-HAÇAN (Ali), astronome arabe du 13e siècle, est auteur d'un traité d'astronomie intitulé : *des Commencements et des Ans*. La traduction française de cet ouvrage par M. Sédillot, lui a mérité d'être proposé par le jury pour un des prix décennaux en 1840.

ABOUL-MAHAÇAN, historien arabe, naquit dans le 15e siècle à Alep; il est principalement connu par une histoire de l'Égypte et du Caire, intitulée : *les Étoiles brillantes*. Dom Berthereau s'en est utilement servi dans son *Histoire des Croisades*.

ABOUL-MOSLEM-MEROVI, capitaine arabe, gouverneur du Khoraçan, fut massacré en 755 par l'ordre du calife Aboul-Abbas qui lui devait en grande partie son élévation.

ABOUL-MYAMEN (Mustapha), médecin arabe, mort en 1606, a eu quelque célébrité par un livre *sur la Physionomie*.

ABOUL-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALLAM, auteur arabe du 9e siècle, a composé un traité *sur les Traditions populaires*, et un recueil de *Proverbes* ou d'*apologues arabes*, conservés à la bibliothèque de Leyde. C'est de ce dernier ouvrage que Scaliger a tiré les deux *Centuries de proverbes arabes*, publiées par Erpenius.

ABOUL-OLA, célèbre poëte arabe, né en Égypte

Digitized by Google

en 975, et mort en 1057; a composé, sur divers sujets, des poésies où il professe une doctrine et des mœurs fortement censurées par les musulmans.

ABOUL-VELYD-BEN-ZAIDOUN, poëte arabe, mort en 1070; fut vizir de Mohammed-ben-Asad, roi de Séville; il a composé de nombreux ouvrages, dont il ne reste qu'une lettre remarquable par les grâces du style, publiée par Reiske en arabe et en latin, Leipzig, 1756.

ABOVILLE (Julien d'), lieutenant général des armées du roi; mort en 1773, premier inspecteur général de l'artillerie. Il avait servi de 1704 à 1757 et commandé en chef l'artill. du maréchal de Saxe dans la guerre de 1741.

ABOVILLE (Fr.-Marie, comte d'), lieutenant général, pair de France, né en 1730, à Brest, entra au service dans l'artillerie à l'âge de 14 ans. Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, il fit en cette qualité la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. Maréchal de camp en 1789, lieutenant général en 1792, il commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes, devint inspecteur général de cette arme en 1800, sénateur en 1802, et commanda en 1805 et 1809 les gardes nationales de plusieurs départements. Au premier retour du roi, en 1814, il fut placé sur la liste des pairs de France. Conservé dans cette dignité par Napoléon en 1815, il refusa; ce qui lui valut d'être maintenu au second retour du roi. Il mourut en 1817. On lui doit l'invention des *roues à voussoir* pour le service de l'artillerie.

ABOVILLE (Augustin-Gabriel, comte d'), fils aîné du précédent et, après lui, pair de France, naquit à la Fère le 20 mars 1773. Entré au service en 1789, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie à la suite, il devint lieutenant, puis capitaine en 1792, et fit, en cette qualité, les premières campagnes de la révolution dans les armées du Nord, de la Moselle et de Sambre et Meuse. Promu au grade de chef de bataillon le 13 mars 1800, il fut employé, en avril de la même année, à l'armée de réserve qui se formait à Dijon. Peu après la bataille de Marengo, il fut nommé directeur général des parcs d'artillerie de l'armée, et se distingua au siége de Vérone. En 1803, il fut envoyé en Zélande, et mit dans le plus bel état de défense l'île de Walcheren et la place de Flessingue. L'année suivante il obtint les titres de colonel et d'officier de la Légion d'honneur. Il fit successivement les campagnes d'Allemagne et de Portugal, à la suite desquelles il reçut, en Westphalie, une dotation de quatre mille francs de rente et le grade de maréchal de camp. Il servit encore en Espagne avec beaucoup de distinction. Enfermé dans la place de Tuy, il s'y maintint contre des forces supérieures; il contribua beaucoup au gain de la sanglante bataille de Talavéra, où il commandait l'artillerie sous le maréchal Victor; assista au siége de Cadix, où il fut légèrement blessé; et s'empara du fort de Matagorda en 1810. Lors des désastres qui forcèrent les Français d'évacuer ce royaume, il eut la gloire de sauver, pendant la retraite, une soixantaine de pièces de canon qu'il dirigea sur Bayonne. Il avait été créé baron en 1812. A la première restauration, il alla jusqu'à Calais au-devant de Louis XVIII qui le nomma chevalier de Saint-Louis et commissaire près l'administration des poudres et salpêtres. En novembre 1817, il succéda à son père dans la dignité de pair et le titre de comte. Lorsqu'on discuta dans la chambre le projet de loi relatif à la fabrication des poudres, il combattit la disposition de cette loi qui supprimait les fouilles obligées, alléguant le long usage, les prérogatives de la couronne, le tort qui serait fait à une branche d'industrie indigène et aux familles qui y trouvaient leur subsistance; mais il ne put faire prévaloir son opinion. Le comte d'Aboville fut l'un des fondateurs de la société créée en 1819 pour l'amélioration des prisons; il faisait aussi partie du comité spécial et consultatif de l'artillerie. Il est mort à Paris le 15 août 1820; et son éloge, lu à la chambre des pairs par le comte Ruty, se trouve dans le *Moniteur* de cette année, page 1168. — Ce fut le frère de ce général (*Augustin-Marie*) qui, le 10 mars 1815, s'opposa à l'entrée de Lefebvre Desnouettes dans la place de la Fère dont il avait le commandement.

ABRAAMIUS (St.), évêque d'Arbelles, martyrisé sous Sapor l'an 348 de J. C.

ABRABANEL, **ABARBANEL** ou **AVRAVANEL** (Isaac), né à Lisbonne en 1437, fut conseiller d'Alphonse V, roi de Portugal, puis de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, et mourut à Venise en 1508. Ses ouvrages qui le placent à un rang distingué parmi les rabbins, sont des *Commentaires sur l'Ancien Testament*, et un livre intitulé: *Les OEuvres de Dieu*, dans lequel il réfute Aristote sur la durée du monde. Il laissa trois fils: Juda, Joseph et Samuel; Juda, qu'on nommait ordinairement maître Léon, exerça la médecine à Gênes.

ABRACE, général en chef des armées d'Artaxerce.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, en reconnaissance de sa générosité envers son épouse; il fut tué peu après en combattant vaillamment; et Panthée, sa femme, se tua sur son cadavre, l'an 548 avant J. C.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, dont l'expédition contre la Mecque a donné lieu à l'époque de l'éléphant, connue parmi les chronologistes arabes, et qui correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire.

ABRAHAM ou **ABRAM**, patriarche, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, l'an 1996 avant J. C., renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara son épouse, à Haran, où il perdit son père. Là, Dieu lui ordonna (1921) d'aller dans la terre de Chanaan (ou Palestine), qu'il promit de lui donner tout entière, et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Chaldée avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem: sa femme l'obligea à aller en Égypte, d'où il revint bientôt pour se fixer à Béthel; il fut obligé de se séparer de Loth son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. C'est alors que Dieu lui apparut de nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui était restée stérile jusqu'à l'âge de 90 ans, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaïl (1910). Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même; et en effet elle mit au monde Isaac (1896). Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier.

Digitized by Google

Abraham allait obéir, quand un ange substitua un bélier à son fils. Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, l'an 1821 avant J. C.

ABRAHAM (St.), solitaire de Syrie, mourut à Constantinople, où Théodose le fit venir en 439.

ABRAHAM (St.), autre solitaire de Syrie, fonda, dit-on, un monastère en Auvergne, et mourut vers 472.

ABRAHAM ou **IBRAHIM**, d'Antioche, fonda au 9e siècle la secte des abrahamites, qui n'est qu'une branche de celle des paulianistes.

ABRAHAM (Gérard), capitaine flamand, tué en 1600, devant Bois-le-Duc, dans un combat singulier de 22 Français contre 22 Flamands.

ABRAHAM DE BOLMA, né à Lucques, au 16e siècle, est auteur d'une *Grammaire hébraïque*.

ABRAHAM DE Ste CLAIRE (Ulrich-Megerle), moine augustin, né en Souabe en 1642, se fit une réputation par le comique et l'originalité de ses sermons : les titres de ses écrits ne sont pas moins singuliers : *Fi du monde; Judas archicoquin : Attention, soldat!* Mort à Vienne en 1709.

ABRAHAM-BEN-CHIJA, astrologue juif du 11e siècle; il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358, et laissa plusieurs ouvrages conservés à la bibliothèque du Vatican, entre autres un *Traité des naissances*, manuscrit, et *la Sphère du monde*, imprimée en 1545 et 1546 à Rome et à Bâle.

ABRAHAM-DJEDDAOUY, rabbin de Syrie qui vivait en 1650, a fait un commentaire sur un autre commentaire de la Bible, intitulé : *Jalkut*. — Un autre Abraham, rabbin et médecin, a fait un *Traité des choses qui étaient dans le sanctuaire du temple*, Mantoue, 1612.

ABRAHAM-ECHELLENSIS, du nom d'Eckel, sa patrie, savant maronite, professa le syriaque et l'arabe à Rome, où il mourut en 1664. On a de lui : *Linguæ syriacæ sive chaldaicæ perbrevis institutio*, Rome, 1628, in-24; *S. Antonii magni Epistolæ viginti*, Paris, 1641, ibid, *Regulæ*, etc., 1646; *Semita sapientiæ*, Utrecht, 1709, traduit de l'arabe de Borhan-Eddyn; *De Proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum*, etc., Paris, 1647, traduit de Soyouhy; *Apollonii Pergæi conic.* lib. V, VI et VII; *Paraphraste Abalphato Asphahanensi et Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi*, Florence, 1661, in-fol. Il a de plus fourni à la polyglotte de Lejay *le Livre de Ruth* en syriaque, arabe et latin, et le 2e livre des *Machabées* en arabe.

ABRAHAM-GALANTI, rabbin italien du 16e siècle est auteur d'un *Commentaire sur Jérémie*, Venise, 1611.

ABRAHAM-SCHALUM, rabbin espagnol, mort en 1593, est auteur de deux traités intitulés : *Habitation de la paix* et *Médecine de l'âme*, Venise, 1593, in-fol.

ABRAHAM-USQUE, Juif portugais, a traduit en communauté avec Tobie Athias, la Bible en espagnol, imprimée in-folio à Ferrare, 1553.

ABRAHAM-ZACHUT, rabbin polonais, est auteur du *Livre des Familles*, Cracovie, 1541 in-4o.

ABRAHAMSEN (Isaac), né à Flessingue en 1663, mort en 1704, a laissé quelques écrits de piété, et une *Table chronologique de l'histoire ecclésiastique et civile, depuis la création*, imprimée plusieurs fois.

ABRAHAMSON (P.), jurisconsulte suédois, a publié en 1704 une édition du *Jus Christophorianum*.

ABRAM (Nicolas), né à Xaronval, près de Charmes en Lorraine, en 1589, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson le 7 décembre 1655, a composé des *Commentaires* sur Virgile, dont Lallemant a publié un bon *abrégé*, Rouen, 1710, in-12, très-souvent réimprimé; sur les Oraisons de Cicéron, dont on a détaché les analyses, qui valent mieux que le commentaire; un ouvrage de théologie intitulé : *Pharus Veteris Testamenti, sive sacrarum questionum libri XV*, qu'il a dédié à Dieu, etc.

ABRAMS (miss et mistriss), deux très-bonnes cantatrices anglaises, qui concoururent avec Mme Mara aux concerts donnés à Londres, en 1784 et 1785. Miss Abrams a publié trois chansonnettes; *Little Boy blue*, air à trois voix; *And must we part*, duo; *Crazi Jane*, dont l'air est devenu populaire.

ABRANCHÈS (Alvarez), Portugais, fut l'un des chefs de la révolution de 1640, qui porta au trône la maison de Bragance.

ABRANTÈS (don José de Sa Almeida e Menezes marquis d'), fils aîné du marquis don Pedro et issu d'une des familles les plus illustres du Portugal, naquit à Lisbonne en 1782, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. En 1807, lors du départ de la cour pour le Brésil, il resta en Portugal. Le prince régent, en quittant son royaume, avait nommé pour le gouverner une régence dont le vieux marquis d'Abrantès, père de celui-ci, était président. Mais cette régence fut bientôt dissoute par Junot, lorsque ce général prit possession du pays au nom de l'empereur des Français. On ne peut plus douter aujourd'hui que, fier de la faveur de Napoléon et du titre de duc d'Abrantès que son maître lui avait conféré, Junot ne se soit aussi cru sérieusement destiné à porter une couronne et à fonder une dynastie. Ce fut évidemment dans cette vue qu'il flatta la noblesse portugaise, et que, par l'entremise du comte da Ega, ex-ambassadeur à Madrid, il fit prononcer la déchéance de la maison de Bragance dans une réunion à laquelle assistèrent les principaux *hidalgos* résidant à Lisbonne. Il fut même dressé, à cette occasion, un acte revêtu de nombreuses signatures, mais qui n'a jamais été publié. Junot décida ensuite les chefs de la noblesse à envoyer à Bayonne une députation pour complimenter Napoléon, obtenir de lui une réduction sur l'énorme contribution de cent millions imposée au Portugal par le décret de Milan, du 23 décembre 1807, et enfin lui demander un roi de son choix. Le jeune marquis d'Abrantès fut un des membres de cette députation; et il adressa de Bayonne à Lisbonne, le 27 avril 1808, une lettre qui fait assez connaître les vues et l'esprit de la députation. Cette lettre étant arrivée à Lisbonne, Junot convoqua une réunion de nobles, de magistrats, présidée par le comte da Ega qui rédigea une adresse à Napoléon, laquelle fut signée par tous les grands du royaume alors en Portugal, à l'exception du marquis das Minas, qui seul de la noblesse refusa sa signature. De Bayonne, le marquis d'Abrantès se rendit à Paris, où il fut retenu comme otage, ainsi que son père; et l'un et l'autre restèrent dans cette capitale jusqu'à la chute de Napoléon, en 1815. Pendant cette longue captivité le jeune marquis suivit les cours d'agriculture de Thouin,

Digitized by Google

et manifesta l'intention d'introduire de grandes améliorations dans l'exploitation de ses vastes domaines. De retour dans sa patrie, il parut s'occuper de ce soin, et fut nommé président d'une société d'agriculture. Promu au grade de colonel de cavalerie après l'arrivée de Jean VI, en 1821, il fit de vains efforts auprès de ce prince pour être élevé à la dignité de duc. Mécontent et fort opposé aux principes du gouvernement constitutionnel, il se lia intimement avec la reine Charlotte et l'infant dom Miguel dont il devint bientôt un des principaux confidents. Lorsque l'infant, dans les derniers jours de mai 1823, quitta Lisbonne pour aller se mettre à la tête des troupes qui devaient renverser la constitution, le marquis d'Abrantès fut un de ceux qui l'accompagnèrent; et on le vit, lors de la rentrée de Jean VI dans la capitale (5 mai), ouvrir la marche à la tête d'une troupe de paysans de ses terres, armés de bâtons. A partir de cette époque, il voua une haine implacable au marquis de Loulé; et l'on croit qu'il ne fut point étranger au complot qui amena la mort de cet ami du roi. Dès lors le jeune d'Abrantès, que l'infant généralissime avait nommé son aide de camp, se montra un de ses plus zélés partisans, et prit une part très-active au mouvement du 30 avril 1824. Arrêté au moment où il cherchait à s'enfuir, le marquis d'Abrantès fut excepté du pardon accordé par le roi aux auteurs de la rébellion et aux complices de l'assassinat de Loulé. Exilé du royaume, il se rendit en Italie, d'où il revint en 1826, après la mort de Jean VI, et chercha à rentrer en Portugal en vertu de l'amnistie générale que don Pedro venait d'accorder pour tous les délits politiques. La régente et ses ministres lui ayant défendu de débarquer, il se rendit en Angleterre, où il est mort d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1826.

ABRANTÈS (DUC D'). *Voyez* **JUNOT**.

ABRENTIUS, préposé au gouvernement de Tarente par Annibal; il livra cette ville aux Romains.

ABRESCH (FRÉDÉRIC-LOUIS), savant helléniste, né à Hambourg le 29 décembre 1699, mort à Zwoll en 1782, fut recteur de plusieurs colléges en Hollande. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont des *Remarques sur Eschyle*, et des *notes critiques sur les Lettres d'Aristenète*, dont il a publié une bonne édition, Zwoll, 1749, in-8°.

ABREU (ALEXIS), médecin portugais du 17ᵉ siècle, est l'auteur d'un traité des maladies les plus communes aux gens de cour, écrit en latin sous ce titre : *De septem Infirmitatibus*, Lisbonne, 1622.

ABREU (EMMANUEL), missionnaire espagnol, mort en 1736 au Tonquin, victime de son zèle pour la foi.

ABREU (D. J.-ANTOINE), publiciste espagnol, mort en 1775, est l'éditeur de la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne* avec les autres États de l'Europe, 12 vol. in-fol.

ABREU (JEAN-MANUEL DE), géomètre portugais, né en 1754, professeur de mathématiques à l'académie royale de marine et au collége des nobles, mort aux îles Açores en 1815.

ABREU (FÉL.-JOS.), auteur d'un *Traité juridico-politique concernant les prises*, Cadix, 1746, in-8°; traduit en français en 1758, in-12; réimprimé en 1802, avec des notes de M. Bonnemain.

ABRIAL (ANDRÉ-JOSEPH, comte), pair de France, né en 1750 à Annonay (Ardèche), mort à Paris le 15 novembre 1828, était avocat au parlement de cette ville à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes. Successeur de Hérault de Séchelles dans la place de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, il la remplit jusqu'en 1799, fut alors envoyé par le Directoire pour organiser le gouvernement républicain à Naples, devint ministre de la justice après la révolution du 18 brumaire, et enfin sénateur en 1802. Six ans plus tard il eut la mission d'organiser sur de nouvelles bases les tribunaux dans la portion de l'Italie réunie à l'empire français, et d'y mettre le nouveau code en vigueur. Le comte Abrial avait été créé grand officier de la Légion d'honneur. Il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814.

ABRIANI (PAUL), religieux carme, né à Vicence, mort à Venise en 1699, à 92 ans, s'était fait une réputation comme prédicateur. Sur le retour de l'âge, il se fit séculariser, cultiva les lettres avec zèle, et publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue des traductions en vers italiens d'Horace et de Lucain.

ABRIL (PIERRE-SIMON), né en 1530, à Alcaraz, diocèse de Tolède; un des plus habiles grammairiens de son temps; professa 24 ans la philosophie à Sarragosse, et mourut à la fin du 16ᵉ siècle.

ABROCONE ou **ABROCOME**, fils de Darius et de Pratogune; fut tué par les Lacédémoniens, au passage des Thermopyles, la première année de la 75ᵉ olympiade, avant J. C. 480.

ABRON, Argien, empêcha par une confidence, Phédon roi d'Argos, de soumettre le Péloponèse. Il se retira à Corinthe, l'an du monde 3241.

ABRON, fils de Lycurgue, est l'un des dix orateurs du Traité de Plutarque.

ABROTA, femme de Nisus, roi de Mégare. Ce prince lui fit élever un tombeau magnifique, et régla qu'à l'avenir les Mégariennes porteraient des habillements de même forme et couleur que ceux d'Abrota dans la dern. année de sa vie.

ABROTELLA, femme de Tarente, citée par Jamblique comme un des soutiens de la secte de Pythagore.

ABRUPALIS, allié des Romains, chassé par Persée, roi de Macédoine.

ABRUZZO (BARTHÉLEMI), juriscons. sicilien, mort en 1665, a publié divers ouvrages de droit civil et canon.

ABRUZZO, architecte napolitain du 17ᵉ siècle, a orné sa patrie d'édifices publics et particuliers.

ABSALON, fils de David et de Maacha, assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Éphraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel, vers 1023 avant J. C.

ABSALON, né en Sélande, en 1128, archevêque de Lund en Danemark, le ministre et l'ami du roi Waldemar Iᵉʳ, fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Aux qualités du général et de l'administrateur, il joignait, disent les historiens danois, toutes les vertus civiles et religieuses. Il mourut en 1202. Sa vie a été publiée par divers auteurs, Éric Pontoppidan, Martin Pontan, Vandal, etc.

Digitized by Google

On a aussi son éloge par Jacobi, et un autre par Vogelius.

ABSALON, chanoine régulier de St.-Victor au 15e siècle, a laissé des sermons imprimés à Cologne en 1534.

ABSIMARE-TIBERE, empereur d'Orient. *Voyez* TIBERE.

ABSTÉMIUS (Laurent), savant critique, mais plus connu comme fabuliste, vivait à la fin du 15e siècle. Son recueil a pour titre : *Hecatomythium*, c'est-à-dire 100 fables, Venise, 1495, in-4o, *editio princeps*. Il y en ajouta 100 autres : *Hecatomythium secundum*, ibid., 1499, in-4o. Ces deux recueils ont été réimprimés plusieurs fois, notamment à Francfort, 1580, in-16, Anvers, à la suite des fables d'Ésope, traduites en latin par divers auteurs, et depuis avec les anciens fabulistes Phèdre, Gabrias (Babrius), Avienus, etc.

ABSYRTE de Nicomédie, soldat de Constantin le Grand, il écrivit un traité d'*Hippiatrique*.

ABSYTUS, médecin, né à Pérouse au 4e siècle, est un des premiers qui aient écrit sur l'art vétérinaire. Il ne reste de son traité que des *fragments*.

ABUBEKER. *Voyez* ABOU-BEKR.

ABUCARA (Théod.), évêque de Carie, assista au concile de Constantinople en 869. On a de lui plusieurs *Traités théologiques sur les juifs, les hérétiques*, publiés par le Père Gretier, Ingolstadt, 1606, in-4o. Son traité sur *l'Incarnation* fut imprimé à Paris, 1680, in-8o.

ABUGEAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris en 1798, fut emprisonné au Temple l'année suivante, par représailles de la conduite de son gouvernement, et mourut en juillet de la même année.

ABUDIUS RUSO accusa Lentulus Getulicus, chef des légions romaines en Allemagne, d'avoir malversé, et fut lui-même proscrit et chassé de Rome.

ABUL-FARAGE. *Voyez* ABOUL-FARADY (Grégoire).

ABULFEDA. *Voyez* ABOUL-FEDA.

ABULGASI-BAYADUR. *Voyez* ABOUL-GHAZY-BEHADER.

ABULITES de la Susiane, qui livra Suze à Alexandre le Grand.

ABUNDANCE (Jean d'), poète français du 16e siècle, connu aussi sous le nom de maistre Tyburce, a composé un grand nombre de petits poëmes, ballades, rondeaux, chansons, mentionnés dans la *Bibliothèque* de du Verdier, et mourut vers 1550. Ce poète est aussi l'auteur de quelques mystères restés manuscrits. Celui de *la Passion de J. C.*, Lyon, Benoît Rigaud, in-8o, est si rare, que l'on croit unique l'exemplaire de la bibliothèque du roi à Paris.

ABUNDIUS, pieux et savant évêque de Côme en Italie, fut légat du pape Léon au concile de Constantinople en 450 de J. C., et mourut en 469.

ABU-THAHER. *Voyez* ABOU-THAHER.

ABYDÈNE, nom sous lequel est connu Polyphante, historien grec, né à Abydos, auteur d'une *histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont Eusèbe a conservé un fragment dans le 9e livre de sa *Préparation évangélique*. On le croit contemporain et disciple d'Aristote.

ABZAN, de la tribu de Juda, juge d'Israël après la mort de Jephté. Il eut trente fils et trente filles, tous mariés de son vivant.

ACACE, successeur de Basile en 458 sur le siége d'Antioche. Un horrible tremblement de terre eut lieu sous son pontificat; il mourut vers l'an 459 de J. C.

ACACIUS d'Alexandrie, général sous l'empereur Adrien, fut pendu à un noyer pour s'être dit chrétien.

ACACIUS, surnommé le Borgne, évêque, disciple et successeur d'Eusèbe de Césarée, en 338, fut déposé au concile de Sardique. Il eut grande part au bannissement du pape Libère, et fit déposer St. Cyrille; il mourut en 365.

ACACIUS ou **ACACE**, évêque de Bérée en Palestine, ami de St. Épiphane et de Flavien, persécuta St. Jean Chrysostôme. Il assista en 381 au concile de Constantinople, et mourut en 432, à l'âge de 110 ans.

ACACIUS ou **ACACE**, évêque d'Amide sur le Tigre, en 420, vendit les vases sacrés pour racheter 7,000 esclaves perses, qu'il renvoya dans leur pays. Le roi de Perse, touché de cette générosité, fit la paix avec Théodose le Jeune.

ACACIUS ou **ACACE**, patriarche de Constantinople en 471, porta l'empereur Zénon à rendre un édit favorable aux eutychéens. Ayant été condamné par le pape Félix comme hérétique, il persécuta les catholiques et refusa de reconnaître le pape. Mort en 488.

ACADÉMUS, Athénien, révéla à Castor et à Pollux le lieu où était cachée Hélène leur sœur, que Thésée avait enlevée. On croit que c'est du jardin d'Académus, où se rassemblèrent les platoniciens, que leur réunion prit le nom d'*Académie*. Selon d'autres, Académus est un surnom de Bacchus, qui veut dire Sauveur, et le nom d'Académie fut donné au jardin parce qu'il était consacré à ce dieu.

ACAIRE (St.), évêque de Noyon et de Tournay, l'an 621; mort le 25 novembre 639.

ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques ou anciens Mexicains, régna 40 ans, et mourut en 1420, regretté de ses sujets, auxquels il avait donné de sages lois. Ce fut lui qui réunit les tribus éparses jusqu'alors, et fonda la ville de Tenochtitlan, devenue depuis Mexico.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, fut député avec Diomède auprès des Troyens, pour leur redemander Hélène. Dans cette ambassade, il eut de Laodicé, fille de Priam, un fils nommé Munitus. Il alla au siége de Troie, et fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. A son retour à Athènes il donna son nom à la tribu acamantide.

ACANTHIUS (Georges), savant allemand, est auteur d'un poëme intitulé : *Philosophiæ platonicæ lib. III*, Bâle, 1554, in-8o.

ACARIE (Marguerite), religieuse carmélite, née à Paris en 1660, contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Sa *Vie* a été écrite et publiée à Paris par Tronçon de Chenevières, en 1690, in-8o.

ACARQ (d'), des académies d'Arras, de la Rochelle et de la Crusca, né à Audruick, dans l'Artois, vers 1720, fut professeur à l'école royale militaire, et publia en 1760 et 1761 une *Grammaire française philosophique*, 2 vol. in-12. *Observations sur Boileau*, etc.; elles prêtent elles-mêmes à la censure, mais ne sont pourtant pas quelquefois sans justesse et sans profondeur; *Discours de réception à l'académie de la Rochelle sur la balance philosophique*, 1765, in-8o; *Portefeuille hebdomadaire*, 1770; *Plan d'éducation*, 1776; *Remarques sur la Gramm. française de Wailly*, 1787.

ACCA (St.), moine de l'ordre de St.-Benoît, évêque

Digitized by Google

d'Hexam dans le comté de Northumberland, embellit sa cathédrale, et favorisa les arts dans son diocèse. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints*, et des lettres à ses amis. Après sa mort, en 740, il fut mis au rang des saints.

ACCA, célèbre courtisane sous le règne d'Ancus Martius, étant devenue subitement riche par son mariage avec Tartutius, fit le peuple romain héritier de ses biens. On institua par reconnaissance en son honneur des fêtes licencieuses sous le nom de la déesse Flore.

ACCA-LAURENTIA, femme de Faustulus, berger de Numitor, sauva et nourrit Romulus et Rémus. La licence de ses mœurs l'avait fait nommer *louve*, d'où vint la fable qui donne à Romulus une louve pour nourrice; on célébrait en son honneur des fêtes nommées *Laurentales*.

ACCARIAS DE SERIONE. *Voyez* **SERIONNE**.

ACCARISI (Albert), grammairien, né dans le duché de Ferrare au 16e siècle, a publié : *Vocabulaire, grammaire et orthographe de la langue vulgaire italienne*, in Cento, 1543, in-4o.

ACCARISI (Franç.), né dans le 16e siècle à Ancône, professa le droit civil à Sienne, ensuite à Pavie, et fut honoré du titre de conseiller par le duc de Parme, qui lui donna la première chaire de jurisprudence à Pise. Accarisi mourut en 1622, sans laisser aucun ouvrage; son éloquence et son érudition l'ont fait comparer à Cujas.

ACCARISI (Jacques), professeur de rhétorique à Mantoue, mourut évêque de Veste en 1654; il a laissé manuscrit un volume de *Discours*, un autre de *Lettres*, une traduction latine de l'*Histoire des troubles dans les Pays-Bas*, du cardinal Bentivoglio.

ACCEPTUS, prêtre de Fréjus en Provence, dans le 4e siècle, s'accusa faussement de plusieurs crimes pour ne pas être élu évêque. Son exemple ayant été imité, le concile assemblé à Valence en Dauphiné, en 374, ordonna que ceux qui s'accuseraient eux-mêmes de quelque crime, même à tort, seraient crus sur parole, et punis comme criminels.

ACCETTO (Réginald), dominicain de Massa, mort à Naples en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire*, Naples, 1572, in-4o.

ACCIAJO (Paris), sculpteur italien dont les principaux ouvrages sont le tabernacle du grand autel et les ornements de l'orgue de la cathédrale de Sarzane en Toscane.

ACCIAJUOLI (Nicolas), grand sénéchal de Naples, né en 1310. Sa famille était originaire de Brixia, et tirait son nom du commerce de l'acier qui était sa profession. Elle se divisa en plusieurs branches, dont une s'établit à Florence, où elle obtint un rang distingué sans quitter son commerce. L'éducation du prince Louis de Tarente lui fut confiée. Il fut nommé grand sénéchal par la reine Jeanne Ire lorsque le prince Louis l'eut épousée. Acciajuoli fut chargé de l'administration générale du royaume de Naples. Ministre fidèle et incorruptible il suivit la reine Jeanne lorsqu'elle fut forcée de quitter ses États et il contribua puissamment à l'y faire rentrer en 1355. Le grand sénéchal mourut en 1366, comblé d'honneurs et de richesses. Sa vie a été écrite par Matteo Palmieri, et imprimée au tome 13e de la *Collection des historiens d'Italie*, par Muratori.

ACCIAJUOLI (Reinier), Florentin, neveu du précédent, né dans le 14e siècle, acquit, en 1364, les seigneuries de Vostitza et de Corinthe, et se rendit successivement maître d'une grande partie de la Grèce méridionale. En mourant il partagea ses domaines entre les Vénitiens, son gendre, Th. Paléologue, et un fils bâtard nommé Antoine.

ACCIAJUOLI (Ange), archevêque de Florence, sa patrie, et cardinal légat, mort en 1407, est auteur d'un ouvrage en faveur d'Urbain VI, écrit dans le but de faire cesser le schisme qui divisait l'Église.

ACCIAJUOLI (Donat), né à Florence en 1428, orateur, philosophe et mathématicien, remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, et mourut pauvre en 1478. Les Florentins dotèrent ses deux filles, et donnèrent pour tuteurs à ses trois fils trois riches citoyens, et Laurent de Médicis lui-même. Ses ouvrages sont : *Expositio super libros ethicorum Aristotelis, in novam traductionem Argyropili. In Aristotelis libros VIII politicorum Commentarii.* Il a traduit en latin l'*Histoire* de Florence, de Léonard Arétin; et dans les *Vies de Plutarque*, celles d'Alcibiade et de Démétrius; et composé ou du moins publié la *Vie de Charlemagne* qui se trouve à la fin de l'ancienne traduction latine des *Vies de Plutarque*.

ACCIAJUOLI (Zanobio), dominicain, né à Florence en 1461, mort à Rome en 1519, était savant dans les langues anciennes. Nommé par Léon X bibliothécaire du Vatican, ce pontife le chargea de transporter de cette bibliothèque au château St. Ange les plus anciens manuscrits; il en rédigea la table qui a été publiée par Montfaucon dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, 1, 202; il a publié des traductions latines d'Eusèbe, d'Olympiodore et de Théodoret; il mit au jour les *épigrammes grecques* d'Ange Politien qui l'en avait prié au lit de mort.

ACCIAJUOLI (Pierre-Antoine) et Jacques, son fils, Florentins d'origine, nés à Ferrare dans le 16e siècle, ont composé des poésies latines qu'on ne connaît que par les éloges de quelques écrivains italiens.

ACCIAJUOLI (Philippe), poète dramatique et compositeur, né à Rome en 1637, entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Malte. Il écrivit plusieurs pièces dont il composa lui-même la musique; la facilité prodigieuse dont il était doué lui suggéra aussi la pensée d'être en même temps le décorateur et le machiniste de ses opéras, et pour ces accessoires il devint bientôt l'un des plus habiles de son temps. L'académie des *Arcadi illustri* l'admit au nombre de ses membres, et il y figura sous le nom d'*Irenio Amasiano*. Il mourut à Rome le 3 février 1700. Les opéras dont Acciajuoli a fait les paroles et la musique sont : 1o *Il Gerillo, dramma burlesco per musica*, Modène, 1675, et Venise, 1682; 2o *La Damira placata*, Venise, 1680; 3o *l'Ulisse in Feacia*, Venise, 1681; 4o *Chi è causa del suo mal, pianga se stesso; poesia d'Ovidio e musica d'Orfeo*.

ACCIAJUOLI-SALVETTI (Madel.), dame de Florence, morte en 1610, a laissé quelques poésies et trois chants d'un poëme intitulé : *Davide perseguitato*, Florence, 1611, in-4o.

ACCIEN, dont le nom véritable est **BAGHY-SYAN**, émir ou prince d'Antioche, mentionné dans les histoires

Digitized by Google

des croisades, fut tué en 1098, après la prise d'Antioche. On apporta sa tête aux chefs de l'armée des croisés.

ACCIO-ZUCCO, poëte, né à Vérone dans le 15e siècle, a traduit en autant de sonnets italiens les *Fables d'Ésope*, chacune précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnet renfermant la moralité. La première édition de ce curieux ouvrage est de 1479, in-4°.

ACCIUS. *Voyez* **ACTIUS TULLUS.**

ACCIUS, ou plus exactement **ATTIUS** (Lucius), tragique latin, naquit l'an de Rome 584, 170 ans avant J. C. A l'exception de sa tragédie sur *l'expulsion des Tarquins*, il avait, comme Pacuvius, emprunté tous ses sujets du théâtre grec. Cicéron, qui le cite souvent, faisait cas surtout de son *Philoctète*. Indépendamment de ses tragédies, Attius avait rédigé en vers des *Annales historiques*, et célébré les exploits en Espagne du consul Décimus Brutus, qui fut son protecteur et son ami. On lui attribue aussi deux comédies : *le Mariage* et *le Marchand*. Ce poëte était tellement considéré à Rome, qu'un citoyen fut sévèrement réprimandé par le magistrat pour avoir irrévérencieusement prononcé son nom. Nous n'avons plus que les titres de ses pièces, et quelques vers épars dans différents ouvrages de Cicéron, et recueillis par Henri Estienne.

ACCIUS NEVIUS ou **ACTIUS NAVIUS**, l'un des augures romains du temps de Tarquin l'ancien.

ACCOLTI (Benoit), né à Arezzo en 1415, commença par professer le droit à Florence; ensuite, se livrant à l'étude de l'histoire, il composa : *de Bello à christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæâ recuperandis*, Venise, 1532, in-4°. Son second ouvrage : *de Præstantiâ virorum sui ævi*, parut à Parme en 1789. Nommé citoyen, puis chancelier de la république de Florence, il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, naquit à Arezzo en 1418, professa le droit à Bologne, puis à Ferrare, et mourut en 1483. Accolti réunissait à l'érudition d'un savant l'imagination d'un littérateur et d'un poëte; il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence et de philologie, ainsi que des traductions des *homélies de St. Chrysostôme sur l'évangile de St. Jean;* Rome, 1470. Des *lettres de Phalaris*, S. D., in-8°, *editio princeps*, très-rare.

ACCOLTI (Bernard), fils de Benoit, et né à Arezzo, se fit, comme poëte, une réputation qui lui valut le surnom de l'*unico Aretino*. La postérité ne l'a point confirmée quant à l'élégance du style de Bernard, mais on reconnaît dans ses vers l'imagination et la verve d'un poëte. Ses *œuvres* ont été publiées à Florence et à Venise en 1513 et 1519, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

ACCOLTI (Pierre), frère du précédent, après avoir étudié et professé le droit, entra dans les ordres, fut nommé cardinal par le pape Jules II, et mourut à Rome en 1532, à 77 ans; il a laissé quelques ouvrages de droit peu importants. Il s'était marié étant encore laïque, et il eut deux fils et une fille. Le second de ses fils, Benoit, chef, en 1564, d'une conspiration des Florentins contre Pie IV, fut pris et pendu avec ses complices.

ACCOLTI (Benoit), neveu du précédent, connu sous le nom de cardinal de Ravenne, eut pour père un 3e fils de Benoit le jurisconsulte et l'historien; son oncle l'ayant fait avancer promptement dans l'Église, il fut nommé cardinal à 30 ans par le pape Clément VII. Il mourut en 1549, après avoir composé quelques ouvrages latins dont on n'a imprimé qu'une partie et des poésies insérées dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*

ACCOLTI (Léonard), petit-fils du précédent, n'est connu dans les lettres que pour avoir publié avec son frère Pierre, en 1623, l'ouvrage de Benoit, leur quatrisaïeul, intitulé : *de la Guerre des Chrétiens contre les Barbares*, avec les notes de Thomas Dempster.

ACCOLTI (Pierre), frère de Léonard, a laissé deux écrits en italien : un *Panégyrique de Cosme II, duc de Florence*, dans le tome III des *Prose fiorentine;* et un *Traité de Perspective*, Florence, 1625, in-fol.

ACCORAMBONI (Virginie), épouse de François Peretti, neveu de Sixte-Quint. Son mari ayant été assassiné, elle fut accusée de sa mort, et enfermée pendant quelques années au château St.-Ange. A sa sortie elle se remaria avec Paul Orsini, duc d'Arcenno, qui se retira sur le territoire vénitien où il mourut. Louis Orsini, un de ses parents, intenta un procès à la veuve, procès qu'il perdit et dont il se vengea en faisant assassiner Virginie en 1585. On a de cette dame des poésies dont un poëme intitulé *Lamento di Virginia N.*

ACCORAMBONI (Jérome), né dans le duché d'Urbin, enseigna la médecine à Padoue, et mourut en 1535, laissant des *Traités* en latin *sur la corruption, le catarrhe et le lait*, Venise, 1534-36, in-8°.

ACCORAMBONI (Félix), un des fils du précédent, fut à la fois poëte, médecin et philosophe. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, Galien et Théophraste; Rome, 1590, 1603, 4 vol. in-fol.

ACCORAMBONI (Fabio), autre fils de Jérôme, professa le droit à Padoue, et remplit divers emplois près de la cour de Rome, où il avait été appelé par le pape Paul III. Il a composé quelques ouvrages qui lui ont fait moins de réputation qu'il n'en acquit de son temps comme négociateur, publiciste et homme d'État. Il mourut à Rome en 1559.

ACCORAMBONI (Vittoria), dame de la même famille, a eu de la célébrité par sa beauté et ses malheurs. Adry a publié son *histoire*, 1800, in-4°, et 1807, in-12.

ACCORAMBONI (Auguste), compositeur, né à Rome en 1754. A l'âge de 28 ans il composa, pour le théâtre de Parme, un opéra intitulé : *Il Regno delle Amazoni*, qui eut beaucoup de succès; il donna en 1786 *Il Podesta di Tuffo antica*. Il s'adonna ensuite à la musique d'église. On ignore l'époque de sa mort.

ACCORDS (des). *Voyez* Tabourot.

ACCORSO (Marie-Ange), un des plus savants critiques du 16e siècle, natif d'Aquila, royaume de Naples, vécut longtemps à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Indépendamment de plusieurs opuscules de critique et de philologie, il a publié : *Observations sur Ausone, Solinus et Ovide*, Rome, 1524, in-fol.; une édition corrigée et augmentée d'*Ammien Marcellin*, Augsb., 1533, in-fol., une édition des *lettres de Cassiodore* et de son *Traité de l'âme*, ouvrage qu'il a purgé des fautes nombreuses qui s'étaient glissées dans

Digitized by Google

les éditions précédentes. Les curieux recherchent le Dialogue dans lequel il se moque fort plaisamment des écrivains qui de son temps affectaient de se servir des termes les plus surannés ; il est intitulé : *Osci et Volsci dialogus ludis romanis actus.* Quoique réimprimé plusieurs fois, 1531, in-8°, Rome, 1574, in-4°, Cologne, 1598, cet opuscule est rare.

ACCURSE ou **ACCORSO** (François), né à Florence en 1151, d'autres disent en 1182, professa la rhétorique à Bologne; mais il abandonna les lettres pour revenir à l'étude du droit, et termina dans moins de sept ans l'immense collection connue sous le nom de *Grande Glose*. Toute la famille d'Accurse, hommes et femmes, se livrèrent à l'étude des lois. Fravenlobius raconte qu'une de ses filles excella dans ces études si étrangères à son sexe, et qu'elle donna des leçons publiques de droit romain à l'université de Bologne. Accurse mourut dans cette ville en 1229. La meilleure édition de sa *Grande Glose* est celle de Godefroi, imprimée à Lyon, 1589, 6 vol. in-fol.

ACCURSE (François), son fils aîné, professa également le droit à Bologne avec un grand succès. Édouard I^er^ l'attira en Angleterre, d'où il revint dans sa patrie, et mourut en 1321.

ACCURSE (Cervo), frère du précédent, suivit la même carrière. Ses *gloses* sont peu estimées.

ACCURSE ou **ACCORSO**, imprimeur de Milan au 15^e^ siècle, a publié divers ouvrages latins dont le catalogue se trouve dans les *Annales* typographiques de Maittaire.

ACERATOS, prêtre de Delphes; il resta seul dans cette ville avec soixante habitants lorsque Xercès y entra l'an du monde 3544.

ACERBI (Henri), médecin milanais, né en 1785, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Pavie en 1810, remplit les fonctions de médecin assistant, puis de médecin suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de professeur d'histoire naturelle aux lycées de Porte-Neuve et de St.-Alexandre, et sut trouver du temps pour toutes ces occupations, quoiqu'il vît augmenter tous les jours sa clientèle, et qu'il ne négligeât pas pour cela les travaux du cabinet. Il mourut en 1827 d'une phthisie pulmonaire. Il était un des collaborateurs de la *Biblioteca italiana*, qui se publie à Milan, et a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité intitulé : *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiale.*

ACERBO (François), jésuite et poëte napolitain, né dans le 17^e^ siècle, a publié un recueil de poésies sous ce titre : *Ægro corpori a musa solatium*, 1666, in-8°.

ACERNUS (Sébast.-Fab.), écrivain polonais, dont le vrai nom est Klonowicz, né en 1551, mort en 1608, est auteur d'un poëme latin intitulé : *Victoria deorum*, etc., sur l'éducation d'un véritable héros, 1600. Ce poëme dont l'auteur fut surnommé l'*Ovide sarmate*, est très-rare, parce que les exemplaires en furent brûlés.

ACÉRONIE, suivante d'Agrippine, mère de Néron, que l'on voulait faire périr ; elle se fit passer pour elle et fut tuée à sa place.

ACÉSAS ou **ACÉSÉUS**, Grec, né en Chypre, se rendit célèbre par son talent pour la broderie. Son fils, Hélion, partagea ses travaux et sa réputation. Athénée, qui a fait connaître ces deux artistes, rapporte qu'on voyait de son temps, dans plusieurs temples d'Athènes, des ouvrages où leurs noms étaient inscrits, entre autres le manteau de Minerve Poliade.

ACÉSIUS, évêque novatien, prétendit, au concile de Nicée, que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés en faute après le baptême.

ACESTE, roi d'une partie de Sicile, secourut Priam dans la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée, quand ce prince s'arrêta en Sicile.

ACEVEDO (don Alonzo Mar.), jurisconsulte espagnol, mort jeune à Madrid, en 1771, a publié des ouvrages estimés, parmi lesquels on doit distinguer celui où il attaque l'affreux usage de la torture, imprimé en 1770.

ACEVEDO (Félix-Alvarez), un des principaux acteurs de la révolution d'Espagne en 1820, était avocat à Madrid, lorsqu'il renonça à cette profession pour entrer dans les gardes du corps du roi Charles IV. Il devint ensuite chef du 8^e^ corps des volontaires de Léon en 1808, colonel l'année suivante, et se distingua dans les campagnes de 1808 à 1814 contre les Français. Mis en 1820, par le peuple de Galice, à la tête de l'insurrection de cette province, il fut tué dans une embuscade, après avoir défait un corps d'Espagnols du parti du roi Ferdinand.

ACHA (Maimoun-ben-Cais), poëte arabe du 6^e^ siècle, est auteur d'un poëme dont M. Silvestre de Sacy a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi.*

ACHAB, roi d'Israël, fils d'Amri, monta sur le trône l'an 918 avant J. C., et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jésabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même, mais il le rétablit dans ses États. La guerre s'étant peu de temps après rallumée entre ces deux princes, Achab périt dans le combat, percé d'une flèche.

ACHAB, faux prophète du temps de la captivité de Babylone, fut mis à mort par l'ordre de Nabuchodonosor.

ACHÆMÈNES, chef d'une famille qui régna en Perse jusqu'à Darius I^er^, ce qui a fait souvent donner aux Perses le nom d'Achéméniens.

ACHÆMÈNES, fils de Darius I^er^, roi de Perse, commanda la flotte d'Égypte dans l'expédition contre la Grèce. Chargé depuis de soumettre les Égyptiens révoltés, il fut tué par Inarus, leur chef, 462 ans avant J. C.

ACHÆUS, poëte tragique grec antérieur à Euripide et postérieur à Sophocle, florissait vers la 74^e^ olympiade. Des 30 ou 40 tragédies, ainsi que des autres ouvrages qu'il avait écrits, il ne reste que des *fragments* conservés par H. Grotius.

ACHÆUS, autre poëte tragique grec, né à Syracuse vers 420 avant J. C., avait composé dix tragédies, qui sont perdues.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus le Grand, se révolta contre ce prince et s'empara d'une partie de ses États. Après s'être soutenu cinq ans dans l'Asie Mineure, il fut vaincu et mis à mort l'an 225 avant J. C.

ACHAIE, roi d'Écosse en 788, repoussa les incursions des Anglais et des Irlandais, fit alliance avec Charlemagne, et mourut en 819.

Digitized by Google

ACHALEM, roi des Northumbres dans le 6e siècle, perdit son territoire et passa dans le pays de Galles où régnait son frère Arthaned. Ils sont tous les deux célèbres par une bataille livrée dans le comté de Cardigan, où, selon les chroniques anglaises, ils montaient le même cheval.

ACHAN, capitaine hébreu, lapidé par ordre de Josué, avec sa femme et ses enfants, pour avoir, lors de la prise de Jéricho, dérobé, contre la défense de Dieu, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et un lingot d'or.

ACHAINTRE (Nicolas-Louis), philologue et critique estimable, né en 1771 à Paris, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais la révolution de 1789 dérangea ses projets. Atteint peu de temps après par la réquisition, il fit plusieurs campagnes à l'armée du Nord, et, ayant été fait prisonnier en 1795, fut conduit en Hongrie, d'où il ne revint qu'après une captivité de près de deux ans. De retour à Paris, il embrassa le rude métier d'instituteur; mais ses précoces infirmités l'ayant forcé d'y renoncer, il se fit éditeur, et publia successivement de belles éditions d'auteurs classiques grecs et latins, dont le succès ne put améliorer sa position. Aussi modeste que laborieux, il eut le bonheur de trouver accès près de Louis XVIII, et ce prince éclairé lui accorda sur sa cassette une modique pension qui lui fut continuée. Depuis quelque temps il vivait retiré à Évreux, lorsqu'il y mourut en 1836. Outre de bonnes éditions, entre autres d'*Horace* et de *Juvénal*, avec des notes, on lui doit la première traduction française de l'*Histoire de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète; celle d'un ouvrage inédit de St. Jean-Damascène sur la musique, etc. Il est encore auteur de divers ouvrages pour les humanistes. Il a eu part à la *Collection des classiques latins* de Lemaire, etc.

ACHARD DE St-VICTOR, né en Normandie vers le commencement du 12e siècle, chanoine régulier de St-Augustin, fut le 2e abbé de St-Victor-lez-Paris. Henri II, roi d'Angleterre, le nomma au siége d'Avranches, et lui donna toujours des marques particulières d'estime. On a de lui: un *Traité sur l'abnégation de soi-même*, un autre *sur la division de l'âme et de l'esprit*, manuscrits de l'ancienne abbaye de St-Victor, dont la bibliothèque de Cambridge a des copies. Il mourut le 29 mars 1171.

ACHARD, théologien célèbre dans le 12e siècle, fut l'un des maîtres de St.-Bernard, qui le nomma directeur des novices du monastère de Clairvaux.

ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort en mai 1772, pasteur de l'Église française et de l'Académie de Berlin. Ce ministre, d'une constitution faible, et qui ne vécut pendant 20 ans que de laitage, avait au premier degré le talent de la déclamation, et prêcha souvent devant la famille royale de Prusse. Les mémoires de l'Académie de Berlin renferment les matériaux d'un ouvrage qu'il faisait sur la liberté de l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°.

ACHARD (François), né à Genève en 1708, conseiller de justice de Berlin, mort en 1784, a publié dans les mémoires de l'académie de Berlin, des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

ACHARD (Claude-François), médecin, né à Marseille en 1753 et mort en 1809, fut secrétaire de l'Académie et bibliothécaire de cette ville. Il est auteur du *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, 4 vol. in-4°, 1785-87. *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat Venaissin*, in-4°, 1787; il n'a paru que le 1er vol. *Tableau de Marseille*, in-8°, ouvrage resté, comme le précédent, incomplet; *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départements du midi*, 1802. *Cours élémentaire de Bibliographie*, ou *la Science du bibliothécaire*, Marseille, 1807, 3 vol. in-8°, compilation indigeste.

ACHARD (François-Charles), chimiste allemand, né à Berlin, le 28 avril 1753, mort le 20 avril 1821, et directeur depuis 1782 de la classe de physique de l'Académie des sciences de Berlin, se livra de bonne heure à l'étude de la physique et de la chimie. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de travaux, sinon bien remarquables, du moins attestant un louable zèle pour les progrès de ces deux branches intéressantes du savoir humain, lorsqu'en 1800 il conçut l'idée d'appliquer en grand la découverte que Marcgraf avait faite autrefois sur la possibilité d'extraire un sucre cristallisable du suc concentré de plusieurs racines, et notamment de la betterave. Il reprit les expériences de son prédécesseur, et bientôt apprit au monde savant qu'il avait trouvé des procédés à l'aide desquels on pouvait parvenir à tirer, d'un poids donné de racines, une quantité de sucre assez considérable pour mériter de fixer l'attention des spéculateurs et la sollicitude des gouvernements européens. Toutes les gazettes retentirent de cette annonce; mais un rapport peu favorable de l'Institut de France vint bientôt refroidir l'enthousiasme, en établissant, d'après un certain nombre d'expériences, que l'extraction du sucre de betteraves n'offrirait aucun avantage réel. Cependant Achard ne se découragea point, et, fort de l'appui du gouvernement prussien, qui le secourut puissamment dans son entreprise, il établit une fabrique à Kunern, village de la Silésie, près de Breslau, où une propriété rurale lui avait été concédée dans cette vue. Ses produits ne purent d'abord soutenir la concurrence avec ceux des colonies; mais la proclamation du système continental ne tarda pas à lui assurer des avantages dont il sut profiter avec habileté, et cette fois du moins la prohibition, généralement si funeste au commerce, tourna au profit de la prospérité nationale. Les bénéfices importants qu'Achard en retirait fixèrent de nouveau l'attention des hommes éclairés et du gouvernement. Depuis lors la fabrication du sucre de betteraves acquit un grand développement, vainquit tous les obstacles, et triompha même des préjugés populaires, après qu'on eut été longtemps obligé de recourir au mensonge pour les ménager. Un moment on put croire que le rétablissement de la paix générale lui porterait un coup funeste, puisqu'il ruina la plupart des manufacturiers alors établis; mais des améliorations successivement apportées aux procédés d'extraction, et la construction de machines ingénieuses, n'ont pas tardé à lui faire prendre un nouvel essor, au point de compromettre l'existence des colonies dont la production du sucre de canne est la seule richesse. Les ouvrages d'Achard, écrits en langue allemande, sont: *Mémoires de physique et de chimie; Collection de mémoires sur la phy-*

Digitized by Google

rique et la chimie; Recherches sur les propriétés des alliages métalliques; Leçons de physique expérimentale; Instruction à l'usage des gens de la campagne, sur la manière la plus avantageuse de former des prairies artificielles; Courte et utile instruction sur les moyens de mettre les propriétés rurales à l'abri des désastres causés par les orages; Instruction sur la manière de préparer le sucre brut, le sirop et l'eau-de-vie de betteraves; Preuve de la possibilité d'extraire en grand le sucre de betteraves, et des avantages que j'ai retirés de ma fabrique; Comment doit être conduite la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de betteraves, pour ne pas nuire aux douanes royales; Instruction sur la culture des betteraves dont on peut extraire du sucre; De l'influence de la fabrication du sucre de betteraves sur l'économie domestique et rurale.

ACHARDS (Éléazar-Fr. de **LA BAUME** des), évêque missionnaire, né à Avignon le 29 janvier 1670, prévôt de la cathédrale de cette ville, se signala lors de la peste de 1720, qui ravagea Marseille et la Provence, et fut pour cette raison nommé évêque d'Halicarnasse. Clément XII lui proposa d'aller, en qualité de vicaire apostolique, pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les missionnaires de la Chine. Il partit en 1738. Après six mois de traversée et trois ans de courses et de travaux, il mourut à Cochin, le 2 avril 1741, martyr d'un zèle infatigable. L'abbé Fabre, provisiteur dans cette mission, en fit imprimer à Venise, en 1753, une *relation* curieuse, mais diffuse.

ACHARIUS (Éric), botaniste et médecin suédois, naquit à Gefle le 10 octobre 1757. Son père, qui était contrôleur des douanes, lui fit faire ses premières études au collége de cette ville. Il fréquenta en 1773 les cours de l'université d'Upsal, où la médiocrité de sa fortune le mit dans la nécessité d'employer beaucoup de temps à donner des leçons particulières. Malgré cet obstacle, ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à devenir un des élèves les plus distingués de Linné. Il se mit en rapport avec Bergius, Martin et Wilcke; par la fréquentation de ces savants, il acquit des connaissances fort étendues en physique, en chimie, en minéralogie et en médecine. Il obtint le grade de docteur à Lund, en 1782, après avoir soutenu avec éclat une thèse intitulée : *Animadversiones physicæ et medicæ de tænia.* Trois ans après il fut nommé médecin à Landscrona. L'Académie l'admit en 1796 au nombre de ses membres, et en 1801 il reçut le titre de professeur de botanique. Il est auteur des ouvrages suivants : *Lichenographiæ sueciæ Prodromus*; une méthode en latin pour classer les lichens selon leurs genres, leurs espèces et leurs variétés; une *Lichénographie universelle.* Une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé à l'âge de 62 ans, l'enleva le 14 août 1819.

ACHARY, docteur musulman, né l'an 260 ou 270 de l'hégire, et mort à Bagdad en 325, chef de la secte des achariens, dont les points fondamentaux sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, vainquit d'abord Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, l'an 726 avant J. C., et fut privé de la sépulture des rois.

ACHÉ (le comte d'), vice-amiral des armées navales de France, né en 1710, servit avec distinction, mais sans commander des forces considérables, jusqu'en 1757. A cette époque, il fut chargé de l'escadre que le gouvernement envoyait dans les mers de l'Inde. Ses revers dans cette partie du monde, lui ont donné une célébrité malheureuse. Presque tous les combats qu'il soutint eurent des résultats funestes; il perdit en peu de mois tous les établissements que la France possédait sur les côtes du Malabar et du Coromandel, et laissa détruire presque entièrement le commerce de la compagnie des Indes, qui, depuis longtemps, rivalisait de richesses et d'ambition avec la compagnie anglaise. Le comte d'Aché n'en fut pas moins élevé, à son retour, aux premiers grades de la marine, et vieillit dans les honneurs militaires, sans relever sa réputation par aucune action d'éclat. Il mourut vers la fin du 18e siècle.

ACHÉ (Robert-François d'), ancien officier de la marine française, était de la même famille que l'amiral de ce nom; il émigra au commencement de la révolution, et revint bientôt dans les départements de l'Ouest, pour y concourir aux efforts du parti royaliste. Après différentes expéditions, il fut condamné à mort par le tribunal spécial de Rouen en 1799, pour avoir pris part aux attaques de diligences. Il échappa à ce jugement et retourna en Angleterre, puis revint sur le continent; mais, dans la nuit du 9 au 10 septembre 1809, il fut rencontré sur le bord de la mer avec un de ses compagnons par une patrouille de gendarmes qui les sommèrent de dire qui ils étaient; question à laquelle ils répondirent par une décharge de pistolets. Le combat s'engagea au milieu d'une profonde obscurité; le compagnon d'Aché s'échappa; mais celui-ci, après la plus courageuse résistance, succomba dans une lutte inégale, et tomba frappé d'un coup de crosse de fusil qui le laissa sans vie.

ACHÉE, fils de Xuthus, roi de Thessalie, se retira dans la Laconie après avoir commis un homicide : de là vient le nom d'Achéens.

ACHÉE, fils d'Andromaque, fut un des plus puissants rois d'Asie, dans la 140me olympiade; assiégé dans la citadelle de Sardes par Antiochus et Attale, et trahi par un Crétois, nommé Bolis, il fut pris et mis à mort, 217 ans avant J. C. Les extrémités de ses membres et sa tête furent enveloppées dans une peau d'âne et son corps attaché à un gibet.

ACHELNOT, archevêque de Cantorbéry dans le 11e siècle, rapporta dans sa patrie un bras de St. Augustin; il mourut en 1038.

ACHEN (Jean von), peintre, né à Cologne, en 1556, d'une famille aisée. Dès sa plus tendre jeunesse il témoigna du goût pour la peinture, et, à l'âge de 11 ans, il fit un portrait qui fut trouvé très-ressemblant. Ses parents le laissèrent se livrer à ses dispositions. Après avoir étudié sous un peintre médiocre, il entra dans l'école de Georges, ou Jerrigh, habile peintre de portraits. Six années d'étude mûrirent les talents de von Achen. A 22 ans il fit le voyage d'Italie, et fut adressé à Venise à un peintre flamand, nommé Gaspard Reims. Cet homme

Digitized by Google

n'eut pas plutôt su que von Achen était Allemand, que, prévenu contre son talent, il l'envoya chez un Italien qui accueillait les artistes nécessiteux, parce qu'il trafiquait de leurs tableaux. Von Achen y fit quelques copies; mais ne pouvant oublier la réception que Reims lui avait faite, il peignit son propre portrait et le lui envoya. Celui-ci en fut si satisfait, qu'il adressa des excuses à von Achen, le logea chez lui, et conserva le portrait toute sa vie. De Venise, von Achen alla à Rome, où il peignit à l'huile, sur une plaque de plomb, une *Nativité*, pour l'église des Jésuites. L'empereur d'Allemagne ayant vu un portrait du célèbre sculpteur Jean de Bologne, peint par von Achen, désira que ce peintre vînt à sa cour: après quatre années d'hésitation, von Achen se rendit aux désirs du monarque, et alla le trouver à Prague, où il commença un tableau de *Vénus et Adonis;* mais il ne le finit point, et revint à Munich. Dans un second voyage à Prague, il orna les palais impériaux de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1621.

ACHENCHÈRES, fils et successeur d'Orus, roi d'Égypte, mort l'an du monde 3573; il y eut après lui deux autres rois de ce nom.

ACHENWALL (Godef.), créateur de la statistique, né en 1719, à Elbing en Prusse, professa d'abord à Marbourg l'histoire, le droit de la nature et des gens, et la statistique, passa depuis à Gœttingue où il fut pourvu d'une chaire, et mourut le 1er mai 1772. Les plus remarquables des ouvrages qu'il a laissés sont: *les Éléments du droit naturel*, en latin, et *la Constitution des royaumes et États de l'Europe.*

ACHÉRY (dom J.-Luc d'), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1609, à St-Quentin, mort à Paris en 1685, joignait à une vaste érudition toutes les vertus de son état. Il a rendu d'importants services à la religion et aux lettres, par la publication des ouvrages suivants: *Veterum aliquot scriptorum spicilegium*, Paris 1653, 1677, 13 vol. in-4°, réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol. *L'Épître* attribuée à St Barnabé, Paris, 1645, in-4°. Les *OEuvres de Lanfranc*, 1648, in-fol. *OEuvres de Guibert*, abbé de Nogent, 1651, in-fol. *Regular. solitarior.*, 1653 in-12. *Catalogue* des *Ouvrages ascétiques des Pères*, 1643 et 1671, in-4°. Il a eu aussi une très-grande part aux *Actes des Saints de l'ordre de St.-Benoît*, publiés par D. Mabillon.

ACHESEUS ou **AGESCUS-OCARAS** ou **METHUSUPHIS**, 21e roi des Thébains en Égypte, fils de Phioh ou d'Apaphus et frère de la reine Nitocris.

ACHIAB, neveu d'Hérode le Grand, lui sauva plusieurs fois la vie.

ACHILLAS, principal ministre et général des troupes de Ptolémée Denis, roi d'Égypte, s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et chassa Cléopâtre sa sœur, l'an 42 avant J. C., pour gouverner sans opposition. Ayant été d'avis, après la bataille de Pharsale, de massacrer Pompée qui venait se réfugier en Égypte, il fut un des assassins de cet illustre proscrit, et envoya sa tête à César. Mais, lorsque César eut déféré la couronne à Cléopâtre, Achillas lui fit déclarer la guerre par Ptolémée, et l'assiégea dans Alexandrie. César battit les troupes d'Achillas, qui fut pris et mis à mort par ordre du vainq.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, dit la Fable, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de bêtes fauves. Lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y pérît, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros. Achille y épousa secrètement Déidamie, fille du roi, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, le força par une ruse habile à se trahir, et l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à se distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre jusqu'à la mort de son ami Patrocle: il reprit les armes pour le venger, tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10e année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris, l'ayant blessé d'un coup de flèche au talon, il mourut de cette blessure. On raconte sa mort de plusieurs autres manières, mais cette tradition est la plus reçue. Les Grecs déposèrent ses cendres au promontoire de Sigée. La colère d'Achille, après l'enlèvement de Briséis, est le sujet de l'Iliade.

ACHILLE, fils de Lyson, inventeur de l'ostracisme à Athènes.

ACHILLE TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du 5e siècle, embrassa le christianisme, et devint évêque: il est auteur des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, roman dont il existe plusieurs éditions; la plus jolie est celle de Leyde, avec les notes de Saumaise, 1646, in-12; et la meilleure, celle de Leipzig, 1776, in-8°, revue par Boden. Ce roman a été traduit en France, par Montenault d'Egly, Deux-Ponts, 1734, in-12. On lui attribue encore un Traité sur la sphère, grec et latin, dans l'*Uranologium* de Petau.

ACHILLES (Alexandre), noble prussien, mort à Stockholm en 1675, à 91 ans, a publié en allemand un *Traité* sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer.

ACHILLÉUS (L. Elpidius), gouverneur d'Égypte, se révolta contre Dioclétien, et prit la pourpre dans sa province, l'an 287; après avoir régné 9 ans, il fut vaincu et mis à mort à Alexandrie.

ACHILLIN ou **ACILÈNE**, soldat de l'armée de Bélisaire; il repoussa seul à Rome l'assaut des Goths à la porte *Pinciana*, en 546.

ACHILLINI (Alex.), professeur de philosophie et de médecine à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1512. On a un recueil de ses ouvrages, imprimé à Venise en 1545, in-folio.

ACHILLINI (Jean-Philothée), frère du précédent, né en 1466, à Bologne, et mort en 1538, est principalement connu par un poëme intitulé: *il Viridario*, Bologne, 1513, in-4°.

ACHILLINI (Claude), petit-fils d'Alexandre, médecin, jurisconsulte, théologien et poëte, né à Bologne

Digitized by Google

en 1574, mort en 1640, a composé des *Poésies* imprimées à Bologne en 1632, in-4°, et à Venise, en 1662, in-12.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand prêtre Sadoc, vers l'an 1034 avant J. C. épousa une des filles de Salomon, et eut pour successeur, dans le pontificat, son fils Azarias.

ACHIMAS, roi d'Éthiopie, contemporain de Pharamond.

ACHIMÉLECH, grand prêtre des Juifs, fut tué par les ordres de Saül, l'an 1061 avant J. C., pour avoir favorisé David.

ACHINOAM de Jesraël, femme de David et mère d'Amnon, qu'Absalon son frère fit assassiner; prise par les Amalécites et délivrée par David l'an du monde 2980.

ACHIOR, chef des Ammonites, se joignit à Holopherne pour assiéger Béthulie. Comme il était cependant assez favorable aux Hébreux, Holopherne, pour le punir, le fit attacher à un arbre; mais les Juifs ayant fait lever le siége, le délivrèrent, et il embrassa leur religion.

ACHIS, roi de Geth, donna l'hospitalité à David, prit les armes en sa faveur, et remporta une victoire où périrent Saül et ses enfants.

ACHITOB, grand prêtre, fils de Phinée, fut père d'Achia et d'Achimélech.

ACHITOPHEL, conseiller de David et ensuite d'Absalon, se pendit de désespoir parce que ce dernier prince n'avait pas suivi ses conseils.

ACHMET ou **AHMET-BEN-SEIRIM**, auteur arabe du 9e siècle, a écrit un livre sur *l'interprétation des songes*, qu'on ne trouve plus en original, mais qui a été traduit en grec. Nicol. Rigault en a publié une version latine avec cette traduction grecque, à la suite de l'*Onéirocrit.* d'Artémidore, Paris, 1603, in-4°.

ACHMET, fils aîné du sultan Bajazet II, devait remplacer son père qui venait d'abdiquer le trône en sa faveur; mais son frère Sélim Ier s'empara du pouvoir, et après avoir fait massacrer Bajazet, il marcha contre Achmet qu'il vainquit et fit étrangler en 1512.

ACHMET Ier, 14e sultan des Ottomans, 3e fils de Mahomet III, monta sur le trône à 15 ans (1603 de J. C.): c'était la première fois que les rênes de l'empire tombaient en d'aussi jeunes mains. Loin d'imiter la cruauté de son père, Achmet se montra humain, en épargnant les jours de son frère Mustapha, qui devint depuis son successeur. Il choisit de bons ministres, et les conserva longtemps. Achmet porta le sceptre avec plus de modération et d'équité que de gloire. On dit qu'il avait un sérail de 3,000 femmes; le nombre de ses seuls fauconniers, dans tout son domaine, était de 40,000. Quoique Achmet fût d'une constitution robuste, il mourut en 1617, âgé seulement de 29 ans, après en avoir régné 14. Il laissa trois fils qui régnèrent l'un après l'autre, et dont les noms suffisent pour rappeler des destinées bien différentes. Otthman, Amurath IV et Ibrahim naquirent d'Achmet et de la fameuse sultane Kiosem.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, succéda à son frère Soliman III, et fut placé sur le trône par le 3e grand vizir du nom de Kiuperli, qui continua de gouverner l'empire. Achmet ne commença à régner qu'à l'âge de 46 ans, en 1691. Le principal événement de son règne, aussi court que malheureux, fut la bataille de Salankemen, gagnée par les Impériaux, sous les ordres du prince Louis de Bade; le grand vizir Kiuperli y périt avec 25,000 Turcs, et les vainqueurs s'emparèrent de toute l'artillerie et de la caisse militaire. Ce désastre fut suivi de troubles dans l'intérieur du sérail, de la famine, de la peste, de plusieurs incendies à Constantinople, et d'un violent tremblement de terre à Smyrne. De mauvais vizirs se succédèrent, et augmentèrent le désordre dans l'État; mais, aux yeux des musulmans, la catastrophe la plus désastreuse fut le pillage de la caravane de la Mecque, par les Arabes, dont les hordes, redoutant peu un gouvernement aussi faible, obligèrent Achmet à leur payer tribut. Dans le même temps, les Impériaux reprenaient Lippa et Waradin, en Hongrie; les Vénitiens battaient les Ottomans en Dalmatie, s'emparaient de l'île de Chio, et menaçaient la ville de Smyrne. Frappé de tant d'humiliations et de revers, Achmet II tomba malade de chagrin, et mourut le 27 janvier 1695, après un règne de 4 ans, laissant le trône à son neveu, Mustapha II.

ACHMET III, fils du sultan Mahomet IV, succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires révoltés, en 1703. Bien que cette sédition lui eût donné l'empire, il n'en fit pas moins périr les principaux chefs. Il amassa de grands trésors, altéra les monnaies, et augmenta les taxes publiques. C'est sous son règne que le célèbre Charles XII vint chercher un asile à Bender après la défaite de Pultawa. Achmet III fit la guerre contre les Russes, les Persans et les Vénitiens, auxquels il enleva la Morée, mais ses armes échouèrent contre les Impériaux, commandés par le prince Eugène. Bientôt après, la milice toujours séditieuse des janissaires lui fit éprouver le sort de son frère, en le déposant (1730), et en appelant au trône Mahomet V, son neveu. Détenu dans le vieux sérail de Constantinople, il y mourut en 1736, à l'âge de 74 ans.

ACHMET, dey d'Alger, monta sur le trône le 30 août 1805, à la suite d'une révolution sanglante, dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. A la fois avare et féroce, il permit à sa milice le pillage des juifs, fit périr par les supplices un grand nombre de personnes, et, en moins de trois ans, combla la mesure de tous les crimes. Sa milice s'étant soulevée pour lui nommer un successeur, le 7 novembre 1808, Achmet voulut négocier, offrit le pillage des Maures, et demanda enfin qu'on le laissât partir pour le Levant; tout lui fut refusé; ses soldats forcèrent son palais, le tuèrent d'un coup de fusil, portèrent sa tête en triomphe dans toute la ville, et traînèrent son corps mutilé hors des portes.

ACHMET-EBN-ARABSCHA, Syrien de Damas, historien célèbre du 15e siècle.

ACHMET-EBN-ZUR-ALADIN, seigneur persan, né à Ispahan; écrivit dans le 17e siècle une réfutation du *Miroir de Vérité*, du père jésuite Jérôme Xavier.

ACHMET-GIÉDICK, grand vizir de Mahomet II, surnommé *Giédick*, c'est-à-dire le brèche-dent, prit Caffa aux Génois, soumit la Crimée, et fit une descente en Italie, à la tête d'une armée nombreuse. Il ravagea la Pouille, et ne poussa pas plus loin ses succès, parce que Mahomet, son maître, le rappela pour l'opposer, sur les frontières de la Perse, à Ussum-Cassan, qui menaçait les

Digitized by Google

provinces asiatiques. Achmet-Giédick resta grand vizir du successeur de Mahomet II. Il fut un des plus grands guerriers dont les annales ottomanes aient consacré le souvenir; mais il offre, de plus, un des plus beaux caractères qui puissent honorer une nation. Mahomet II faisait la guerre en Asie, il avait emmené avec lui Bajazet, son fils, encore très-jeune. Au moment de livrer une bataille, le sultan envoya le grand vizir examiner comment le sézada avait disposé le corps qu'il commandait. Le sévère Achmet ayant adressé des reproches assez vifs à l'héritier du trône, devant toute l'armée, Bajazet offensé le menaça de le punir quand il serait devenu son maître : « Que me feras-tu? reprit le vieux guerrier : je jure, par « l'âme de mon père, de ne jamais ceindre le cimeterre « pour ton service. » Bajazet, monté sur le trône, passa en revue l'armée ottomane. Le grand vizir Achmet parut à la tête des spahis; mais son cimeterre était attaché au pommeau de la selle : « La la, mon père, lui dit le nou« veau sultan, en s'approchant de lui, tu te souviens des « fautes de ma jeunesse? Reprends ton cimeterre, et frappe « mes ennemis avec ta valeur accoutumée. » Achmet ne put résister à tant de grandeur d'âme; il pardonna, et continua de vaincre pour Bajazet, comme il avait fait pour Mahomet II. Plus sensible à l'honneur ottoman que son maître lui-même, il osa blâmer hautement le traité honteux par lequel Bajazet II s'était soumis, en 1482, à traiter avec les chevaliers de Rhodes; offensé de sa hardiesse, et prévenu contre lui par les nombreux ennemis de sa faveur et de ses vertus, le sultan fit jeter Achmet-Giédick au fond d'une prison. A cette nouvelle, tous les janissaires coururent au sérail, jurant que la tête même de Bajazet répondrait de celle de leur vieux général, l'idole du peuple et de l'armée. Le sultan effrayé se vit forcé de relâcher sa victime. Achmet excusa son maître, apaisa la multitude, et rendit au sultan une sécurité qu'il n'espérait pas pour lui-même. En effet, Bajazet pardonna le crime, parce que les coupables étaient en trop grand nombre; mais il ne pardonna pas le bienfait. Le grand vizir, rentré en apparence dans toute la faveur de son injuste maître, fut attiré par lui hors de la capitale, et l'ayant suivi à Andrinople, le vertueux et brave Achmet-Giédick fut étranglé en secret par l'ordre de Bajazet II.

ACHMET-PACHA commandait l'armée ottomane devant Rhodes, en 1522, lorsque le grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, d'Aubusson, fut forcé de capituler après la plus héroïque résistance. Envoyé depuis en Égypte, Achmet voulut s'y rendre indépendant, traita même avec les chevaliers pour les faire rentrer dans la possession de Rhodes, mais il fut tué par le pacha Ibrahim, qui fit porter sa tête à Soliman Ier.

ACHMET-PACHA, grand vizir du même sultan, fut étranglé en 1554, par suite des intrigues de la fameuse Roxelane dont il avait contrarié les desseins dans la catastrophe du prince Mustapha.

ACHOLIUS, historien latin, renommé par son exactitude; il vécut sous le règne des empereurs Alexandre et Valérien, vers le milieu du 3e siècle de l'ère chrétienne, et mourut au temps d'Aurélien.

ACHOMATH. *Voyez* **ACOMAT.**

ACHQUI ou **ACHEQUI**, usurpateur de la royauté au Japon, après avoir fait périr le prince légitime Nobunanga, pour le punir d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu; défait par un parti du fils de ce prince, il fut assassiné par des paysans.

ACHTER (Ulrich), naquit à Aichbach, en Bavière, le 10 mars 1777. Son père, qui était tailleur, lui fit apprendre la musique chez les bénédictins, où il fut reçu le 13 mai 1798. Il prit l'habit de cet ordre le 3 mai 1801, il mourut en octobre 1803. Il jouait bien du violon et se distingua dans la composition. On cite de lui une messe solennelle d'une beauté remarquable.

ACHTERI, auteur d'un dictionnaire des langues arabe et turque.

ACHUIN ou **MOHAMED BEN MOHAMMED**, interprète du Coran, mort l'an 1498 de J. C.

ACICHORIUS, capitaine gaulois, l'un des compagnons de Brennus, le suivit dans son expédition en Grèce, et succomba avec ce chef et toute l'armée après le pillage du temple de Delphes.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistoch en 1567, critique distingué, a composé quelques *poésies* latines peu estimées. Après avoir étudié la médecine en Italie, il se fit recevoir docteur quoiqu'il n'eût pas l'intention de pratiquer. A son retour d'Italie, il embrassa la religion catholique et s'établit à Neiss, où il mourut en 1595, à 28 ans. Il a commenté Quinte-Curce, Velléius-Paterculus, Plaute, les Panégyristes latins, Tacite, et quelques autres auteurs, et laissé des notes sur Ausone et sur le dialogue *de Oratoribus* de Tacite, ou de Quintilien. Un *Recueil de ses lettres* a été publié par son frère, Hanau, 1611, in-8°.

ACILIUS AVIOLA, lieutenant dans les Gaules sous Tibère, l'an 19 de J. C. Il eut part à la défaite de Julius Florus et Julius Sacrovir, qui s'étaient révoltés dans les Gaules. Tombé en léthargie, il fut placé comme mort sur le bûcher, où l'ardeur du feu le réveilla, sans qu'on pût le secourir : il fut dévoré par les flammes.

ACILIUS (Caïus), soldat de Jules-César. Dans un combat naval près de Marseille, il renouvela l'action de Cynégire.

ACILIUS GLABRIO, consul l'an 91 de J. C., sous Domitien, qui le contraignit de descendre dans l'amphithéâtre pour y combattre un énorme lion qu'il étouffa dans ses bras. Tibère, jaloux de l'adresse et de la force qu'il avait déployées, le bannit et le fit mourir comme conspir.

ACILIUS GLABRIO (Marcius), de la famille plébéienne *Acilia*, et petit-fils de L. Acilius Glabrio; trois fois tribun du peuple à Rome, nommé consul l'an de Rome 563 (191 avant J. C.), avec Scipion Nasica, il battit Antiochus aux Thermopyles, et reçut les honneurs du triomphe. Il fit bâtir à Rome, sur la place *aux herbes*, le temple de la Piété, pour accomplir le vœu qu'il en avait fait à sa victoire. Son fils Acilius, étant duumvir, dédia ce temple et fit élever une statue équestre d'or pur, en mémoire de son père. Ce fut, dit-on, la première de ce métal qu'on ait vue en Italie.

ACINDYNUS (Septimius), consul de Rome avec Valerius Proculus, l'an 340.

ACINDYNUS (Grégoire), moine grec du 14e siècle, se déclara contre Grégoire de Polamas, et contre les moines du mont Athos.

ACKERMANN (Conrad), comédien, né au com-

Digitized by Google

mencement du 18e siècle, passe pour le créateur du théâtre allemand. Il prit, en 1705, la direction de celui de Hambourg, où Lessing a fait jouer un grand nombre de ses pièces, et mourut dans cette même ville en 1771. Il jouait les rôles comiques avec un talent remarquable.

ACKERMANN (J.-Christ.-Gottlieb), professeur de médecine à Altorf, en Franconie, né en 1756 à Zeulenrode (haute Saxe), étudia son art à Jena et à Gœttingue, acquit de la réputation autant par sa science théorique que par son habileté pratique, et mourut dans sa patrie en 1801. Parmi ses écrits, il faut distinguer : *Institutiones historiæ medicinæ* 1792, in-8°; *Manuel de médecine militaire* en allem., 1794-95, 2 vol. in-8°. Il a, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, inséré les *Vies d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste*, etc.,

ACKERMANN (Dorothée), actrice et cantatrice du théâtre de Hambourg, naquit à Dantzick en 1752. Elle se retira du théâtre en 1778.

ACKERSDYCK (Corneille d'), écrivain hollandais, auteur d'une logique imprimée à Utrecht, en 1666.

ACLISSI ou **ALITHI-AL-NAGEBI**, écrivain religieux de l'islamisme, mort en 550 de l'hégire, de J. C. 1155.

ACLOQUE (André-Arnoult), brasseur du faubourg St.-Marcel, né à Paris, fut président de son district et chef de bataillon dans la garde nationale. Étant de garde au château des Tuileries le 20 juin 1792, il resta constamment auprès du roi qui courait les plus grands dangers, et, par son sang-froid et sa fermeté, contribua beaucoup à sauver le monarque. Après la mort de Louis XVI, il se retira dans les environs de Sens, et ne revint à Paris que lorsque les troubles furent apaisés; il y mourut en août 1802.

ACMÉ, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut mise à mort pour avoir contrefait l'écriture de cette princesse. Catulle célèbre dans ses vers la beauté d'une autre Acmé, amante de Septimus.

ACOLUTH (André), orientaliste et professeur de théologie à Breslau en Silésie, mort en 1704. On a de lui quelques chapitres du Coran en langues arabe, persane, turque et latine, Berlin, 1701, in-folio; *Obadias, armenius et latinus*, Leipzig, 1680, in-4°. C'est le premier ouvrage imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens.

ACOMAT (Étienne), fils de Chersech, souverain de Montevera dans l'Esclavonie. Sa fiancée lui ayant été enlevée par son père, il quitta son nom d'Étienne, se fit appeler Acomat et embrassa le mahométisme; aimé de Bajazet II, dont il épousa la fille, il devint, en Turquie, le protecteur des chrétiens; persuada son beau-père de faire la paix avec les Vénitiens, et obtint de lui un firman qui ouvrit toutes les bibliothèques de la Grèce au savant Jean Lascaris, envoyé dans ce pays par Laurent de Médicis. Il combattit pour Bajazet le jour où ce prince fut battu par son fils Sélim, l'an 1514 de J. C.

ACONCIO (Jacques), philosophe, juriscons. et théologien, né dans le diocèse de Trente au 16e siècle, se retira en Angleterre, où il embrassa le luthéranisme, et mourut vers 1665. Ses principaux ouvrages sont : *de Stratagematibus Satanæ*, Bâle, 1565 et 1610, in-8°; traduit en français, Bâle, 1565, in-4° (édition estimée), Delft, 1611 et 1624, in-8°; Amsterdam, 1664, in-8°; *De Methodo sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum libellus*, Bâle, 1558, in-8°, souvent réimprimé; *L'Art de fortifier les places*, italien et latin, Genève, 1585.

ACORIS, roi d'Égypte, régnait dans le 4e siècle avant J. C. Il fit la guerre à Artaxerce, roi de Perse, et mourut vers l'an 374 avant J.-C.

ACOSTA (Emmanuel), jésuite portugais, naquit en 1541, à Lisbonne, d'une famille dont le véritable nom est Da Costa; mais il a été latinisé par l'usage. Après avoir professé quelque temps les humanités et la théologie dans différents colléges, il fut élu recteur de celui de Braga. Envoyé depuis dans la mission des îles Açores ou Tercères, il y signala son zèle pour la propagation de la foi catholique. Il mourut à Lisbonne le 25 février 1604. On a de lui en portugais : *L'Histoire des missions des jésuites en Orient, jusqu'à l'année* 1568.

ACOSTA (Christophe), chirurgien portugais, né en Afrique au 16e siècle, a publié : la *Relation de ses voyages aux Indes orientales*; un *Traité des drogues et plantes médicinales des Indes orient.*, en espagnol, Burgos, 1578, traduit en italien et en français; plusieurs autres écrits peu connus sur la vie solitaire et religieuse, sur les femmes, sur l'amour divin et humain.

ACOSTA (Joseph d'), jésuite espagnol, né vers l'an 1539 à Medina del Campo, professa la théologie à Ocana, passa depuis dans les Indes, et fut nommé provincial de son ordre au Pérou. Après avoir rendu compte de sa mission au général des jésuites, à Rome, il revint en Espagne, et mourut recteur de Salamanque en 1600. On a de lui : *Histoire naturelle et morale des Indes* (en espagnol), très-estimée et traduite en latin par Jean Hug. de Linschot; en français par Robert Regnault; en italien, en flamand, en allemand, etc.; *De naturâ novi orbis*; traduit en espagnol par l'auteur, et refondu dans l'ouvrage précédent.; *De Promulgatione Evangelii apud barbaros*, Salamanque, 1588; Cologne, 1596, in-8°.; *De Christo revelato*, Rome, 1590, in-4°.; un *Recueil de sermons* en latin, Salamanque, 1596, in-4°.

ACOSTA (Gabriel d'), professeur de théologie à Coimbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien Testament.

ACOSTA (Uriel), noble portugais, né vers la fin du 16e siècle, à Oporto, acquit quelque célébrité par l'inconstance de ses opinions religieuses. Après avoir été successivement chrétien, matérialiste et juif, il finit par se donner la mort, en l'an 1647. On a de lui deux ouvrages intitulés : *Examen traditionum pharisaicarum ad legem scriptam*; et *Exemplar vitæ humanæ*.

ACOSTA (Jean d'), né au Bengale en 1775, d'une famille originaire de Portugal, fit ses études à Paris et retourna dans l'Inde où il se livra en même temps à la littérature et au commerce. Il publia en 1807, à Calcutta un *projet d'assurances commerciales*, fort remarquable par la sagesse et la profondeur des vues. Lorsque les Anglais s'emparèrent des établissements français dans l'Inde, d'Acosta, qui habitait Chandernagor, ne fut pas traité avec une extrême rigueur, et il eut même occasion de rendre des services à quelques victimes des événements. Il publia en 1812, avec M. Morenas, un recueil périodi-

Digitized by Google

que intitulé *Magasin de Calcutta*. Il se transporta en 1816 à Calcutta, où il acquit les deux tiers de la propriété et de l'imprimerie du journal connu sous le nom de *Times de Calcutta*, dont il se trouva bientôt le seul rédacteur. Il est mort dans cette ville en 1820, à peine âgé de 45 ans. D'Acosta fut en correspondance avec Lanjuinais, Langlès et Thouin.

ACQUAVIVA (And.-Matt.), duc d'Atri, né en 1456, après avoir suivi la carrière des armes et servi les intérêts du roi de France Charles VIII, lors de son expédition en Italie, consacra le reste de sa vie à la culture des lettres, et mourut en 1528. Le seul ouvrage de lui qui soit connu est un *Commentaire* sur une traduct. lat. du traité de Plutarque de la vertu morale, Naples, 1526, in-fol.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère du précédent, resta attaché au parti du roi Ferdinand lors de la conquête de Naples par Charles VIII; mais il suivit l'exemple de son aîné quant à la culture des lettres, et profita de son propre crédit auprès du successeur de Ferdinand, pour faire rendre à ce même frère ses biens confisqués à la restauration. Il eut pour amis les principaux littérateurs de son temps, et laissa plusieurs *traités* sur différents sujets, réunis en un vol. in-fol., Naples, 1519. — D'autres membres de cette honorable famille ont également cultivé les lettres et surtout la poésie. Crescimbeni, dans son *Histoire de la poésie italienne vulgaire*, en cite deux avec éloge.

ACQUAVIVA (Claude), général des jésuites, de la famille des précédents, né en 1543, mort en 1615, gouverna sa compagnie avec une fermeté mêlée d'obstination. On a traduit en français son *décret* contre la doctrine d'attenter à la personne des rois. Nous citerons parmi ses ouvrages, l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, qui fut supprimée par l'inquisition; *Industria ad curandos animæ morbos*, dont il a paru une traduction sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et réguliers*.

ACRAGAS, célèbre ciseleur grec sur or et sur argent. Du temps de Pline, vers l'an 60 de J. C., on voyait à Rhodes dans le temple de Bacchus, des coupes sur lesquelles Acragas avait représenté des bacchantes et des centaures. On vantait beaucoup une chasse qu'il avait gravée.

ACRATE, affranchi de l'empereur Néron et l'instrument de ses crimes; il fut envoyé en Asie et dans l'Achaïe pour spolier les temples; les habitants de Pergame s'opposèrent à ses déprédations.

ACREL (Olaus), chirurgien et médecin, naquit en Suède, près de Stockholm, au commencement du dix-huitième siècle. Il étudia d'abord à Upsal, et se rendit ensuite à Stockholm pour s'y appliquer à la chirurgie sous des maîtres habiles. En 1741, il entreprit un voyage en Allemagne et en France, séjourna quelque temps à Gœttingue, à Strasbourg et à Paris, et servit pendant deux ans, dans les armées françaises, en qualité de chirurgien. En 1745, il retourna en Suède, et se fixa dans la capitale, où il fut pendant un demi-siècle l'oracle de la chirurgie et de la médecine. Il donna des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et publia en suédois plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: un *Traité sur les plaies récentes*, Stockh., 1745; des *Observations de chirurgie*, ibid., 1750; une *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, ibid., 1766; un *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, ibid., 1767. Les talents et le zèle d'Acrel lui firent obtenir des places importantes et des distinctions flatteuses. Il fut nommé directeur général de tous les hôpitaux du royaume. On lui accorda des titres de noblesse. Créé d'abord chevalier de Wasa, il devint ensuite commandeur de cet ordre. L'université d'Upsal lui envoya le diplôme de docteur en médecine en 1764; il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm depuis 1746, et associé étranger de l'Académie de chirurgie de Paris, depuis 1750. Parvenu à un âge très-avancé, il mourut en 1806.

ACRISIUS, l'un des fils d'Abas, roi d'Argos, à qui il succéda l'an du monde 2675. Danaé était sa fille unique. Il mourut l'an du monde 2722.

ACRON, roi des Céciniens, fut tué par Romulus dans la guerre qui suivit l'enlèvement des Sabines. Ses dépouilles furent consacrées à Jupiter sous le nom de dépouilles opimes.

ACRON, médecin d'Agrigente, guérit les Athéniens de la peste dans le 5e siècle avant Jésus-Christ, en allumant des feux devant la maison des pestiférés.

ACRON, ancien scoliaste d'Horace, vivait vers le 7e siècle. Son *Commentaire*, imprimé pour la 1re fois séparément, Milan, Ant. de Zaroth, 1477, grand in-4°, se retrouve dans plusieurs éditions du lyrique latin.

ACRONIUS (Jean), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, né à Acroum en Frise, et mort de la peste en 1564, était plus mathématicien que médecin, comme le prouvent les ouvrages qu'il a laissés: *Confectio astrolabii et annuli astronomici; De Sphera; De Motu terræ*, etc.

ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, ministre évangélique à Schiedam, se distingua par son zèle dans la querelle avec les remontrants, qui dans ce siècle divisait la Hollande, et donna, en 1601, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre de: *Enarrationes catecheticæ*.

ACRONIUS (Jean), frère du précédent, pasteur de Harlem, mort en 1627 à l'âge de 62 ans, publia, l'année de sa mort, un *Traité sur le droit de patronage*.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, attaché à l'empereur grec Th. Lascaris, fut chargé de plusieurs missions importantes, et parvint au poste de grand logothète, qui répond à celui de premier ministre. Il assista au 2e concile de Lyon, en 1274, et de retour à Constantinople y mourut vers 1282. On a de lui une *Chronique* de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260, époque de la reprise de cette capitale par Michel Paléologue. Cette chronique, qui fait partie de l'Histoire byzantine, est surtout recommandable comme relation détaillée et exacte d'événements arrivés la plupart sous les yeux de l'auteur.

ACROPOLITE (Constantin), fils de George, lui succéda dans la charge de grand logothète, et écrivit plusieurs *Vies* de saints, et quelques *Traités* de théologie dont il ne reste que des extraits.

ACROTATUS, fils de Cléomènes, roi de Sparte, allait faire la guerre en Sicile en faveur des Agrigentins.

Digitized by Google

s'y étant rendu odieux par le meurtre de Sosistrate, il fut obligé de fuir, et revint à Lacédémone, où il mourut sans avoir régné. Il laissa un fils nommé Aréus, qui régna par la suite.

ACROTATUS, roi de Sparte, petit-fils du précédent, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 268, et fut tué l'année suivante dans une expédition contre Aristodème. Dans sa jeunesse il s'était illustré en défendant sa patrie contre Pyrrhus. Il eut avec Chélidonis, femme de Cléonyme, des liaisons adultères.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, que les historiens des croisades appellent *Borsequin, Borgel, Burgoldas* ou *Burso*, gouverneur de Moussul en 1114; en 1124, il se préparait de nouveau à combattre les Francs lorsqu'il fut assassiné par les Ismaéliens.

ACTARD, ATTARD ou **ECTARD**, évêque de Nantes, élu sur la fin de 843. C'était un prélat remuant et ambitieux; en 849, il desservit auprès du roi Charles le Chauve et de Nominoë, devenu souverain de Bretagne, le comte Lambert qui dominait à Nantes; en 850, il fut chassé lui-même par Nominoë, qui fit sacrer à sa place Gislard; en 855, il fut rétabli par Érispoë, fils de Nominoë. Peu de temps après, il fut encore chassé par Salomon, roi de la Bretagne, successeur d'Érispoë, et, sous la protection du roi de France, il devint, en 871, évêque de Tours, après avoir été honoré du *pallium* pendant qu'il était sans siége. Actard est le premier évêque de Nantes qui ait changé de siége.

ACTÉE ou **ACTÉON**, premier roi d'Attique, qui fut appelée Actée ou Attique de son nom. Il fut le beau-père de Cécrops, et mourut l'an du monde 2477, avant J. C. 1558.

ACTÉOLINO, tyran de Padoue, dans le 13ᵉ siècle.

ACTISANES, roi d'Éthiopie, mentionné par Diodore de Sicile, réunit l'Égypte à sa domination, après avoir vaincu le roi Aménophis, contre lequel les Égyptiens s'étaient soulevés, et leur laissa la liberté de se donner un roi après sa mort.

ACTIUS (Lucius). *Voyez* **ACCIUS**.

ACTIUS, orateur, natif de Pisaure, contre lequel Cicéron défendit Cluentius.

ACTIUS, fabuliste latin du 14ᵉ ou du 16ᵉ siècle.

ACTIUS III, prince d'Est, duc de Modène; il étouffa son père Apisc II et chassa ses frères, pour laisser la principauté à Élisque, son fils naturel.

ACTIUS PRISCUS, peintre célèbre sous Vespasien; il peignit cet empereur dans le temple de l'Honneur et de la Vertu au commencement du 1ᵉʳ siècle de J. C.

ACTIUS-TULLUS, général des Volsques, 500 ans avant J. C. Ce fut chez ce général que Coriolan se rendit lorsqu'il abandonna Rome. Ils partagèrent le commandement et portèrent leur armée sur le territoire de Rome. A la veille d'entrer dans cette ville, Coriolan ayant cédé aux prières de sa mère, donna le signal de la retraite. Ce mouvement rétrograde, au moment de la victoire, mécontenta l'armée volsque. Actius-Tullus, secrètement jaloux de Coriolan, l'accusa d'avoir sacrifié à ses affections privées les plus chers intérêts du peuple hospitalier qui avait tant fait pour lui. Coriolan entreprit de se justifier; mais Tullus, qui craignait son éloquence, excita une émeute et le fit tuer par des gens apostés.

ACTON ou **ATTON**, théologien et canoniste, évêque de Verceil en 945, a laissé des ouvrages recueillis par Baronzio, Verceil, 1768, 2 vol. in-fol.

ACTON (Joseph), né à Besançon, le 1ᵉʳ octobre 1737, était fils d'un médecin irlandais, établi dans cette ville depuis quelques années. Entré jeune dans la marine française, il passa bientôt en Toscane au service du grand-duc Léopold. Une action d'éclat, dans laquelle il sauva 4,000 Espagnols des croisières barbaresques, le fit connaître de la cour de Naples. Il y fut accueilli avec distinction, et devint, par la faveur de la reine Caroline, ministre de la marine, puis des finances. Il se lia particulièrement avec le ministre d'Angleterre Hamilton, et ne fut plus dès lors qu'un instrument du cabinet anglais dans la lutte des puissances d'Europe. Renvoyé du ministère en 1803, à la demande de l'ambassadeur français qui était accrédité à cette époque auprès de la cour de Naples, il se retira en Sicile, où il mourut en 1808, chargé de la haine de la plupart des Napolitains, mais surtout de la noblesse.

ACTORIUS NASON, historien romain, vivait du temps d'Auguste.

ACTUARIUS. Ce nom, qu'ont porté tous les médecins attachés à la cour de Constantinople, était un office de la cour; mais il a été plus particulièrement donné à un médecin grec, qui s'appelait auparavant Jean, fils de Zacharie. Il vivait, selon Wolfgang-Justus, dans le 11ᵉ siècle; selon Séné Moreau, dans le 12ᵉ. Fabricius le place dans le 13ᵉ, et Lambecius au commencement du 14ᵉ. C'est le premier auteur grec qui ait introduit dans la pratique l'usage des purgatifs doux, de la casse, du séné, de la manne; c'est aussi le premier qui ait parlé des eaux distillées. Il est supérieur aux écrivains arabes, mais bien inférieur aux grands médecins de sa nation: Galien, Aëtius et Paul d'Égine, sont ceux qu'il a le plus particulièrement suivis. On a de lui une *Thérapeutique* en six livres, et un *Traité sur la composition des Médicaments*.

ACUINUS, citoyen romain, voulait qu'on le crût complice du meurtre de César.

ACUNA (don Antonio-Osorio d'), évêque de Zamora, sous les règnes de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. Appelé par sa naissance aux plus hautes dignités de l'Église, auxquelles il fut destiné de bonne heure, Ferdinand le Catholique l'envoya en ambassade auprès des rois de France et de Navarre. Acuna fut ensuite nommé à l'évêché de Zamora, qu'il occupait en 1519, après l'avénement de Charles-Quint, époque célèbre dans la monarchie espagnole, et malheureusement trop favorable au développement des passions et du caractère fougueux de ce prélat. Obligé de s'éloigner de son siége, Acuna s'était rendu à Tordesillas au moment où les députés de la sainte ligue s'y réunissaient; il se jeta aussitôt dans leur parti, et fut accueilli avec empressement. Dès cet instant, don Antonio Acuna devint l'un des principaux chefs de la ligue populaire. Il était alors dans sa 60ᵉ année, et tous les auteurs espagnols s'accordent à dire qu'il avait le feu d'un jeune homme et l'adresse du militaire le plus exercé dans le maniement des armes. Le cardinal Adrien et les grands, restés fidèles à l'empereur, employaient les moyens de douceur et de persuasion pour réduire ou diviser les chefs de la ligue; mais rien ne put adoucir l'esprit du prélat. Jean de Padilla, général en

chef de la ligue sainte, ayant été battu à Villalar, le 24 avril 1521, et fait prisonnier avec ses principaux officiers, cet événement décisif étouffa la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver en France, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusques aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans cette prison, où il était gardé avec assez d'égards, qu'il fendit la tête à l'alcayde, ou gardien de la forteresse, avec un morceau de brique qu'il avait substitué à son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Le fils de l'alcayde étant accouru au bruit, rencontra l'évêque qui s'échappait, et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuna. Charles-Quint fit usage d'un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, était soumis à la justice ordinaire. L'impitoyable alcayde Ronquillo, le même dont la rigueur avait exaspéré les esprits au commencement de l'insurrection, reçut ordre de faire son procès, et don Antonio fut décapité dans la prison même; son corps fut suspendu et exposé à l'un des créneaux de la forteresse.

ACUNA (Ferdinand d'), né à Madrid, au commencement du 16ᵉ siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par les talents militaires qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le grand succès qu'obtinrent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols, l'ouvrage d'Olivier de la Marche, intitulé le *Chevalier délibéré,* et y ajouta un livre entier de sa composition. Acuna réussit également, en traduisant Ovide, et le poëme de *Roland amoureux*, du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée.

ACUNA (don Pedro d'), noble espagnol, gouverneur des îles Philippines au commencement du 17ᵉ siècle, remporta de grands avantages sur les Chinois et sur les Hollandais, et mourut en 1606, empoisonné par des envieux. On a de lui une *Relation du soulèvement des Chinois*, imprimée à Manille, en 1603.

ACUNA (Christophe d'), jésuite espagnol, né à Burgos en 1597, passa en Amérique pour travailler à la conversion des Indiens du Pérou et du Chili. De retour en Espagne, il y publia la *Relation de la Découverte de la rivière des Amazones*, Madrid, 1641, in-4°. Cette édition fut, par des raisons politiques, supprimée avec tant de soin, qu'il n'échappa qu'un très-petit nombre d'exemplaires, mais l'ouvrage a été traduit en français par Gomberville, Paris, 1682, 2 vol. in-12. D'Acuna fit ensuite un voyage à Rome, d'où il revint avec le titre de qualificateur de l'inquisition, et reparut quelques années après à Lima, où il mourut vers 1675.

ACUNA (Tristan d'), capitaine portugais, fut en 1506 chargé du commandement d'une escadre envoyée par le roi Emmanuel au secours de François d'Almeida, récemment établi dans les Indes comme gouverneur, et qui était menacé d'une attaque vigoureuse de la part du sultan d'Égypte. Deux ans après il eut la conduite de la flotte avec laquelle Alphonse d'Albuquerque se rendait aux Indes en qualité de vice-roi. Il se signala par divers exploits durant sa longue traversée, et arriva heureusement au port de Cananor, au moment où les Portugais venaient d'essuyer un échec contre les Indiens dans un engagement où Laurent d'Almeida avait été tué. On le retrouve en 1514 chef de l'ambassade que le roi Emmanuel envoya avec de magnifiques présents à Léon X, pour lui demander entre autres choses la convocation d'un concile afin de rétablir la régularité à tous les degrés de la hiérarchie, et la cession, à titre de subvention dans la guerre qu'il faisait aux Maures, du tiers des revenus assignés à l'entretien des églises et du clergé. — Plusieurs personnages du même nom figurent dans l'histoire de Portugal.

ACUNA (don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, fut l'un des chefs de la conjuration qui plaça le duc de Bragance, en 1640, sur le trône de Portugal. Ce prélat prêta le premier au nouveau roi le serment de fidélité au nom de tout le clergé portugais. Laclède le représente comme un homme pieux, modéré, simple, mais éloquent, et fort attaché aux intérêts de son pays. Le même historien rapporte avec quelques détails un miracle qui eut lieu tandis que D. Rodrigue d'Acuna donnait sa bénédiction aux gens du peuple sur qui l'on comptait pour l'exécution du complot ourdi par Pinto.

ACUS, roi des Huns, fut tué en duel sur les bords du Danube, par Ladislas, roi de Hongrie.

ACUSILAS ou **ACUSILAUS**, d'Argos, fils de Cabas, vivait avant l'expédition de Darius contre la Grèce, à peu près à la même époque que Cadmus de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. On dit qu'il n'avait fait qu'enlever la mesure des vers d'Hésiode, à ce compte il serait le premier des plagiaires.

ACUSILANUS, athlète rhodien, l'aîné des trois fils de Diagoras, le plus célèbre athlète de l'antiquité; il vainquit aux jeux olympiques la première année de la 88ᵉ olympiade, avant J. C. 428 ans. — Un rhéteur d'Athènes, de ce nom, fit fortune à Rome sous l'empereur Galba. A sa mort, il légua au peuple d'Athènes dix mille myriades (environ 100,000 fr.) qu'il avait gagnées en professant l'éloquence.

ACUTIA, femme de Publius Vitellius, accusée de lèse-majesté par Lelius Balbus; elle fut condamnée à mort sous le cons. de Cneius Acerronius et de Caïus Pontius.

ACYES, roi des Arcadiens; usant de stratagème, il tua les Lacédémoniens qui, par trahison, s'étaient rendus maîtres de la ville de Tégée.

ACYNDINUS (Grégoire), moine grec du 14ᵉ siècle, est auteur d'un *Traité de l'Essence et des OEuvres de Dieu,* traduit en latin par Gretser. On trouve encore des fragments de quelques autres ouvrages de ce moine dans la *Grèce orthodoxe* d'Allatius.

ADA, l'une des deux femmes de Lamech, mère de Jabel, le père des pasteurs. Ada et Cella, l'autre femme, eurent soixante et dix-sept enfants.

ADA, fille d'Élon, prince héthéen, et l'une des deux femmes qu'Ésaü épousa à l'âge de quarante ans, l'an du monde 2259 (avant J. C. 1796); il en eut Éliphas.

ADA, reine de Carie, épousa, selon la coutume des Cariens, son frère Hydriéus avec lequel elle régna sept ans. Hydriéus étant mort 344 ans avant J. C., les Cariens

Digitized by Google

déférèrent le pouvoir à Ada qui gouverna seule pendant quatre ans. Détrônée par ses sujets, elle fut remise par Alexandre en possession de son royaume, l'an 334 av. J. C.

ADA, comtesse de Hollande, succéda à son père Thierri VII, en 1203. Son mariage avec un comte de Looz la mit en guerre avec Guillaume Ier, frère de Thierri, qui s'empara de la Hollande en 1204.

ADA-BER-HAHABA, fameux astronome parmi les Hébreux, qui préfèrent son calcul à celui de Jarchi.

ADAD ou **ADER**. L'Écriture parle de plusieurs personnages de ce nom. Le premier descendait d'Ésaü, et régna dans l'Idumée; le second, prince du même sang, échappé au massacre, ordonné par Joab, de tous les enfants mâles de cette contrée, se réfugia en Égypte, où il épousa la sœur de la femme de Pharaon; après la mort de David et de Joab, il retourna en Idumée, et monta sur le trône de ses pères; le troisième Adad, dernier roi d'Idumée, succéda à Balanam.

ADAD, fils de Badad, roi d'Idumée, défit les Madianites dans une plaine, et sur leurs morts, il bâtit une ville qu'il nomma *Avith*, c'est-à-dire *monceau*.

ADAD Ier, roi de Syrie et de Damas et allié d'Adarezer contre David qui défit son armée près de l'Euphrate dans une bataille où furent tués vingt mille de ses guerriers.

ADAD ou **DAVID**, roi des Éthiopiens Axumites, se convertit au christianisme sous le règne de l'empereur Justinien Ier: c'est depuis ce temps qu'il y a des chrétiens dans l'Éthiopie.

ADÆUS, Grec de Mitylène, écrivit un livre des *Statuaires*.

ADAIR (James-Makittrik), médecin écossais, exerça quelque temps la médecine dans les îles d'Antigoa et aux Indes occidentales. Revenu en Angleterre, il se fixa à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse, et mourut en 1802. Ses principaux ouvrages sont: *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8°, 1786; un *Aperçu de philosophie et de médecine sur l'histoire naturelle du corps et de l'esprit humain*, 1787, in-8°; *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*, in-8°.

ADAIR, Américain, publia en 1775, en 4 vol., un ouvrage curieux, intitulé: *Histoire des Indes américaines, et surtout des peuples voisins du Mississipi, la Floride orientale et occidentale, la Géorgie, la Caroline, la Virginie*, etc. Il y fait remonter l'origine des Indiens jusqu'aux Hébreux.

ADALARD ou **ADALHARD**. *V.* **ADELARD** (St.).

ADALARIC, fils de Loup II, duc de Gascogne, pendu par ordre de Charlemagne qu'il avait trahi, et dont il avait défait une partie de l'armée dans la vallée de Roncevaux. L'an 778, Charlemagne ayant confisqué les États de son père, lui donna en fief le Bigorre, le Béarn et la basse Navarre; en 788, après avoir exigé des otages pour sa personne, il se rendit à l'assemblée générale du royaume d'Aquitaine, où il avait été cité par Louis, fils de Charlemagne, pour justifier des hostilités qu'il avait commises contre son souverain, et fut renvoyé absous et chargé de présents; en 790, sa conduite ayant été examinée de nouveau dans une diète générale convoquée à Worms, il fut proscrit et exilé. Les Gascons s'étant révoltés à ce sujet, ne déposèrent les armes qu'à la condition du rétablissement d'Adalaric dans le duché de Gascogne; bientôt il se révolta de nouveau, et, après diverses vicissitudes, il fut défait en 812 dans un défilé par Louis le Débonnaire, et périt dans le combat avec Centulle son second fils; d'autres disent qu'il fut pendu sur le champ de bataille.

ADALBÉRON, douzième abbé d'Elwangen, et vingt-troisième évêque d'Augsbourg, vivait à la fin du 9e siècle et au commencement du 10e; il composa des légendes, et fut précepteur et conseiller de Louis IV, fils de l'empereur Arnoul.

ADALBÉRON, archevêque de Reims, et grand chancelier du royaume sous Lothaire, Louis V, Hugues Capet, fut l'un des plus savants prélats de son siècle. Il tint plusieurs conciles, enrichit son église cathédrale, favorisa les arts, et protégea les écoles de son diocèse. En 987 il fit la cérémonie du sacre de Hugues Capet, et mourut l'année suivante, le 3 janvier. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur.

ADALBÉRON surnommé Ascelin, évêque de Laon, né en Lorraine au milieu du 10e siècle, prélat courtisan, eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archevêque de Reims Arnould, auxquels il avait donné asile. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire firent tort à la réputation de cette reine. Il dédia au roi Robert une longue satire contre les moines et contre ses ennemis, imprimée dans le 10e vol. des *Historiens de France*. Ce poëme est d'un style obscur et barbare; mais il renferme des faits curieux, qui servent à faire connaître les mœurs du temps. Il mourut le 19 juillet 1030, après avoir occupé 53 ans le siége de Laon.

ADALBERT, ADELBERT ou **ADLEBERT**, imposteur, né dans le 8e siècle, se vantait d'avoir reçu par le ministère d'un ange le pouvoir de faire des miracles. Condamné par le concile de Soissons, en 744, et par un autre concile tenu à Rome, il finit ses jours dans la prison où Carloman et Pépin le firent renfermer. Des évêques ignorants et séduits lui avaient conf. la prêtrise et même l'épiscopat.

ADALBERT Ier, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane. Boniface avait été dépouillé de ses fiefs par l'empereur Lothaire Ier. Son fils Adalbert fut rétabli dans le duché de Toscane dès l'année 847. Le règne de ce prince fut long et glorieux; ce fut lui qui éleva les ducs de Toscane au premier rang parmi les feudataires italiens. Comme le pape Jean VIII, trop favorable à Charles le Chauve, songeait en 878 à lui transmettre la couronne de l'Empire, Adalbert, qui soutenait le parti de Carloman, marcha contre Rome avec son beau-frère Lambert, duc de Spolète, et contraignit le pape à se réfugier dans la basilique de St.-Pierre, força les Romains à prêter serment de fidélité à Carloman, et méprisa, pour arriver à son but, l'excommunication dont il fut frappé. Adalbert mourut entre les années 884 et 890. Il eut pour success. son fils, de même nom que lui.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, régnait à l'époque où la maison Carlovingienne venait de s'éteindre: les seigneurs italiens se disputèrent les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Adalbert II était alors le plus puissant des grands feudataires, sa cour

Digitized by Google

était la plus riche et la plus somptueuse, et quelque goût pour les lettres et les beaux-arts commençait à s'y introduire. Adalbert aurait pu prétendre à la couronne, à aussi juste titre que Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul; il aima mieux assurer l'indépendance et la prospérité de ses États héréditaires, et tenir la balance entre les monarques rivaux. Il s'attacha d'abord à l'empereur Guido, qui était son oncle; mais il changea plus d'une fois de parti, et, au milieu des divisions de l'Italie, sa fortune se démentit plus d'une fois. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894, comme il était venu lui rendre hommage. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de San Donnino, et le fit prisonnier. Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, le força bientôt par son ingratitude à se détacher de lui. On croit qu'Adalbert mourut en 917. Les dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont enveloppés de beaucoup d'obscurité. Muratori le regarde comme l'un des ancêtres de la maison d'Este.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, fut le père du roi Bérenger II. Il se laissa entraîner par l'ambition de sa seconde femme, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, un des concurrents à la couronne d'Italie, et mourut en 925.

ADALBERT, fils de Bérenger II, couronné roi d'Italie avec son père, le 15 décembre 950; s'étant révolté avec Gui, son frère, contre Othon le Grand, il fut défait sur les bords du Pô, l'an 965, par le duc Burchard, et tué en 966, dans une seconde bataille : d'autres disent qu'il se retira à Constantinople, près de Nicéphore Phocas. Depuis lors, l'Italie fut soumise à l'Allemagne.

ADALBERT ou **ADELBERT** (St.), archevêque de Magdebourg, annonça l'Évangile aux Slaves, prêcha la foi dans l'île de Rugen, et vint mourir à Presbourg en 981.

ADALBERT (Saint), né en 939, évêque de Prague, est l'apôtre de la Bohême, de la Hongrie et de la Prusse, où il obtint l'honneur du martyre le 23 avril 997. Boleslas, prince de Pologne, racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Les Polonais le vénèrent comme l'auteur de l'hymne guerrier *Boga Rodzica*, qu'ils ont coutume de chanter avant une bataille.

ADALBERT, archevêque de Brême et de Hambourg, fut toujours occupé du soin de soumettre au clergé les peuples et les rois, et jouissait dans l'Europe de la plus haute considération. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1046, il aurait pu facilement obtenir la tiare; il aima mieux la faire donner à l'évêque de Bamberg, qui fut élu sous le nom de Clément II. L'empereur Henri III le consultait sur toutes les affaires de l'Empire; le roi de France et l'empereur grec lui donnèrent souvent des marques d'estime et d'amitié. Les missions qu'il envoyait dans les États du Nord, lui assuraient dans ces contrées un pouvoir suprême. Il contraignit, en 1069, Suénon, roi de Danemark, à répudier la reine Gutha, parce qu'elle était sa parente et qu'il n'avait pu l'épouser. Nommé régent de l'Empire pendant la minorité de Henri IV, il se rendit tellement odieux, que le peuple et les grands se soulevèrent. Henri, sommé d'abdiquer ou de le renvoyer, prit ce dernier parti. De retour dans ses États, Adalbert eut à soutenir une guerre malheureuse contre le duc de Saxe et son fils, qui le dépouillèrent des deux tiers de ses domaines; mais, rappelé vers la fin de sa vie à la cour impériale, il reprit la direction des affaires avec une ardeur nouvelle, que l'âge et le travail eurent bientôt épuisée. Accablé de fatigue et d'ambition, il mourut à Goslar le 16 mars 1072.

ADALBERT, archevêque de Saltzbourg en Bavière, né en 1168, fut chassé de son évêché pour avoir pris, contre Frédéric Barberousse, le parti du pape Alexandre III, qui lui envoya alors le *pallium*. Pris par ses diocésains dans la forteresse de Halmbourg qu'il avait fait construire pour sa sûreté, il ne tarda pas à recouvrer sa liberté, et mourut en 1200.

ADALDAGUE, archevêque de Hambourg, pendant cinquante ans chancelier des trois premiers Otton, empereurs, dont le dernier mourut en 1002; on lui attribue leurs belles ordonnances.

ADALGISE ou **EDELGISE**, fils de Didier, dernier roi des Lombards; après la chute de son père, dépossédé par Charlemagne en 774, il se retira à Vérone, puis à Constantinople, où il devint patrice. En 778, l'empereur Constantin, fils de Léon, lui ayant donné des troupes, il voulut recouvrer sa principauté; il fut entièrement défait en Calabre, et retourna à Constantinople où il mourut dans sa dignité de patrice.

ADALGISE, Lombard, prince de Salerne; chargé par Louis II, fils de Lothaire, de défendre Bénévent, il se laissa gagner par les Grecs à qui il livra cette place.

ADALGOTHE, onzième archevêque de Magdebourg, du temps de l'empereur Henri IV; il fonda la coutume de donner chaque jour, pendant le carême, à cent pauvres, à chacun un pain et un hareng.

ADALOALD, roi des Lombards en 615, fut déposé par ses sujets pour avoir envoyé au supplice douze des grands de son royaume rebelles à ses volontés. Il eut pour successeur, en 625, le duc de Turin, Ariovald, son beau-frère, et mourut la même année, à l'âge de 23 ans.

ADALRIC, **ATHIC** ou **ÉTHICON**, fils de Leuthaire, duc d'Alémanie; obtient, en 662, de Childéric II, le duché d'Alsace et le territoire de Munster; se retire dans l'abbaye de Hohembourg, et y meurt le 20 février 690; de lui descendent les maisons de Hapsbourg, Lorraine, Autriche et Bade.

ADALULFE, seigneur lombard, de la cour d'Arioalde; ayant voulu attenter à l'honneur de la reine Gundebergue, épouse de ce prince, il l'accusa le premier de trahison avant qu'elle se plaignît. Gundebergue fut enfermée pendant trois ans; mais, sur la demande de Clotaire, roi de France, l'épreuve du duel fut ordonnée contre son accusateur qui y succomba en l'an 625.

ADAM, le père du genre humain. Dieu le tira du néant le 6e jour de la création, grava sa propre image sur son front et dans son âme, l'établit roi de toute la nature, en soumettant à son empire tous les êtres auxquels il venait de donner l'existence, et lui associa une compagne, formée de sa propre chair, afin que, par leur union, ils pussent se perpétuer dans la postérité qui naîtrait d'eux. Le jardin d'Éden, où ils furent placés, leur offrait des arbres de toute espèce, dont le spectacle était ravissant, et dont les fruits délicieux devaient servir à leur nourriture. Dieu ne leur avait interdit que le seul arbre de vie, planté au milieu de ce jardin. Adam, séduit

Digitized by Google

par Ève, transgressa cette défense. A l'instant, les yeux des deux époux s'ouvrirent; toute la nature changea de face; leur nudité, qui ne les avait point encore frappés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de confusion; ils voulurent la cacher sous une ceinture faite de feuilles de figuier. En vain Adam chercha à se soustraire à la présence de Dieu; en vain il voulut rejeter sa faute sur la compagne qu'il en avait reçue, comme pour le rendre en quelque sorte responsable de sa prévarication. Dieu prononça irrévocablement un arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchu de l'état d'innocence où il avait été créé, se vit condamné à toutes les misères de la vie et de la mort. Il fut chassé honteusement, et pour toujours, du jardin de délices qui devait être le séjour de son bonheur. Réduit à se couvrir de vêtements faits avec la peau des animaux, ce ne fut qu'à la sueur de son front que la terre lui produisit de quoi se nourrir. Après cette terrible sentence, il eut trois enfants, Caïn, Abel et Seth, et il mourut âgé de 930 ans, dont il en avait passé 130 dans le paradis terrestre; l'Écriture marque que c'est à cet âge qu'il commença à avoir des enfants. L'opinion de Tatien, qui soutenait qu'Adam n'était pas sauvé, a été censurée par les anciens Pères. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes latins la placent au 24 avril ou au 24 décembre. L'histoire d'Adam se conserve, plus ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples : sa chute est le fondement de presque toute leur théologie. Dans Phérécide, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu; dans Hésiode, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érèbe, ou de la lumière qui succède aux ténèbres; dans Sanchoniaton, du vent Colpiah, qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le Dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Persans avaient conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité; créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissé séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens; Abraham Roger, qui avait passé 20 ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers auteurs du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte. L'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originairement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas jusqu'à leurs noms, qui n'aient été conservés dans quelques-unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Zabiens, des anciens Perses, des anciens brahmanes, que le premier homme fut Adimo, l'*enfant de la terre* : c'est effectivement ce que le nom d'Adam signifie dans la langue hébraïque. C'est ainsi que tous les monuments de l'antiquité païenne, en s'amalgamant avec ceux de l'antiquité juive et chrétienne, attestent une source commune qui, dès les premiers temps, s'est transmise par les différents canaux de la tradition, soit orale, soit écrite, pour mettre hors de contestation l'histoire de nos premiers parents. Adam a donné lieu à une secte d'hérétiques, nommée *Adamites* qui, dans leurs temples, paraissaient tout nus, sous prétexte que la mort de J. C. avait rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avait créé Adam et Ève. Cette secte, renouvelée à Anvers, dans le 14e siècle, par un nommé Taurmède qui, suivi de 3,000 brigands, enlevait les filles et les femmes, fut portée en Bohême, au 15e siècle, par un Flamand, nommé Picard et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore.

ADAM, chanoine et directeur de l'école de Brême en 1067, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, Leyde, 1595, in-4°, et réimprimée par les soins de J. Mader, Helmstadt, 1670. Cette édition est la meilleure de cet ouvrage, le plus détaillé que nous ayons sur l'établissement du christianisme dans le nord de l'Europe; d'un traité de géographie intitulé : *Chronographia Scandinaviae*, Stockholm, 1615, qu'Adam avait écrit d'après les renseignements recueillis de la bouche même du roi Suénon, dans un voyage qu'il fit en Danemark; et d'un livre *de situ Daniae*, Leyde, 1629. On ignore la date de sa mort.

ADAM, abbé de Saint-Denis, sous Louis le Gros; reçut dans son abbaye le pape Pascal II; mourut en 1122.

ADAM, savant chartreux de Londres, qui vivait dans le 11e siècle, a laissé, entre autre ouvrages la *Vie* de St. Hugues de Lincoln, insérée dans la Bibliothèque ascétique de Bernard Pez.

ADAM, chanoine de St.-Victor, né à Arras, mort le 11 juillet 1177, a fait quelques *ouvrages* de dévotion, parmi lesquels on cite la *Prose* en l'honneur de la Vierge, traduite en français dans *le grand Martial de la mère de vie*, 1539, in-4°.

ADAM, religieux prémontré dans le 12e siècle, fut professeur de théologie en Écosse, puis évêque de Withern, et mourut en 1180; ses *OEuvres*, imprimées en 1518, et plus complètes, Anvers, 1659, in-fol., consistent en sermons, lettres pieuses et traités de théologie.

ADAM (Scotus), moine, historien du 12e siècle, natif d'Écosse, fut élevé dans le monastère de Lindisfarne, qu'il quitta pour venir à Paris, où il fut reçu membre de la Sorbonne. Il retourna ensuite dans son pays natal, fut moine d'abord à Melrose, ensuite à Durham, où il écrivit les *Vies* de St. Colomban et de David Ier, roi d'Écosse, et mourut en 1195.

ADAM, d'Arras, évêque de Thérouanne en 1213, mort en odeur de sainteté chez les religieux de Clairvaux en 1229; écrivit une histoire de cet ordre.

ADAM, surnommé *Dorensis* parce qu'il était moine au couvent de Dorham, près d'Hereford, en Angleterre, vécut vers l'année 1200 et se livra à l'étude des arts, des sciences et des lettres et particulièrement de la musique. On a de lui : *Contra speculum Giraldi; lib. un. Rudimenta musices.*

ADAM de Marisco, né à Sommerset, religieux de l'or-

Digitized by Google

dre de Saint-François, docteur d'Oxford, dans le 13e siècle, grand théologien et ami de Saint-Antoine de Padoue : il mourut en 1257.

ADAM, d'Amberg en Bavière, imprimeur du 15e siècle, paraît s'être établi à Venise, où il a publié des *éditions* de Lactance, de Virgile, et des oraisons de Cicéron, en 1471 et 1472. On connaît, au surplus, plusieurs autres imprimeurs de ce nom établis en Italie; mais les biographes ne sont point d'accord sur ces personnages, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

ADAM ou **ADAMANTIO**, savant religieux florentin de l'ordre de Saint-Augustin, assista au concile de Trente en qualité d'ambassadeur des cantons catholiques de la Suisse, appelé à Rome par le pape Grégoire XIII pour traduire et corriger le Talmud, mort en 1581.

ADAM (Guillaume). *Voyez* **ADAMS**.

ADAM (Thomas). *Voyez* **ADAMS**.

ADAM (Melchior), né dans le 16e siècle, dans le territoire de Grotkaw, en Silésie, de parents peu fortunés, fit ses études dans le collége de Brieg, sous la protection des ducs de ce nom, fut précepteur, puis recteur d'un collége à Heidelberg, mort en 1622, a écrit les *Vies* des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins allemands de la communion réformée. Francfort, 1615-20, 5 vol. in-8o, et réimprimés en 1705, in-folio.

ADAM (Jean), jésuite silicien, travailla 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, et mourut en 1633, suspendu par les pieds à une potence, et la moitié du corps caché dans une fosse.

ADAM (Jean), jésuite, né à Limoges en 1608, professeur de philosophie et prédicateur, mourut à Bordeaux le 12 mai 1684; il a laissé des *sermons* et des *ouvrages* de controverse depuis longtemps oubliés.

ADAM (Jacques), littérateur, né à Vendôme en 1663, membre de l'Académie française en 1723, traduisit de l'allemand *les Mémoires de Montécuculli,* Amsterdam, 1734, in-12; de l'italien, *la Relation du cardinal de Tournon;* du grec, *les Dipnosophistes* d'Athénée, ouvrage resté manuscrit; il eut part à la traduction de l'*Histoire universelle* de J.-A. de Thou., et mourut le 12 novembre 1735.

ADAM, supérieur des religieux de la Chaldée, envoyé au commencement du 17e siècle, par Élie, patriarche des nestoriens de Babylone, au pape Paul V; abjure le nestorianismo, et veut le faire abjurer à ses compatriotes.

ADAM, curé de Paris dans le 18e siècle; on lui attribue l'ouvrage intitulé : *L'Avocat du Diable sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de St. Vincent de Paul.*

ADAM (Lamb.-Sigisb.), sculpteur, né à Nancy le 10 février 1700, élève de l'Académie de Paris, y remporta le premier prix, et alla ensuite à Rome perfectionner son talent. De retour en France, il exécuta des statues et des groupes en marbre et en bronze, que l'on voit encore dans les parcs de St.-Cloud, de Versailles, et dans plusieurs autres endroits. Il publia en 1754 un *Recueil de sculptures antiques, grecques et romaines,* dont il avait fait les dessins, et mourut le 13 mai 1759. Ses ouvrages, qui se ressentent un peu trop du mauvais goût de l'époque, l'ont placé dans la seconde ou même dans la troisième classe des sculpteurs français.

ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, né le 22 mars 1705, et mort le 27 mars 1778, suivit la même carrière que son aîné, étudia comme lui à Paris et à Rome, et devint professeur de l'Académie de Paris. On voit à Nancy, à Paris et dans le parc de St.-Cloud, des ouvrages de ce sculpteur, qui le rangent dans la classe de son frère : le plus remarquable est un *Prométhée dévoré par le vautour,* morceau dont le roi de Prusse, Frédéric le Grand, fit offrir jusqu'à 30,000 fr., mais qui n'est point sorti de France.

ADAM (François-Gaspard), frère des précédents, et sculpteur comme eux, naquit en 1710, n'atteignit point à leur réputation; il travailla plusieurs années à Berlin, où se trouvent la plupart de ses ouvrages, et mourut à Paris en 1759.

ADAM (Nicolas), né à Paris en 1716, d'abord professeur d'éloquence au collége de Lisieux, fut ensuite chargé d'affaires à Venise, et mourut à Paris en 1792. On a de lui *la vraie Manière d'apprendre une langue vivante ou morte par le moyen de la langue française,* Paris, 1779-87, 10 vol. in-8o. Ce recueil contient, outre une introduction et des grammaires française, latine, italienne, anglaise et allemande, des traductions littérales de Phèdre, d'Horace, du Rasselas de Johnson, du Caton d'Addison, de la lettre d'Héloïse de Pope, de la première nuit d'Young, etc., etc.

ADAM (Jean), né à Pierrefitte en Normandie, en 1726, mort à Londres en 1795, était professeur à l'université de Caen; on a de lui un *Cours de philosophie* souvent réimprimé.

ADAM (Alexandre), savant écrivain, né à Raffort, dans le comté de Moray, en 1741, reçut, malgré la pauvreté de ses parents, une bonne éducation dans son école paroissiale, et à Édimbourg, où il étudia avec une grande application. Nommé en 1761 instituteur à l'hôpital de Watson, il fut appelé en 1771 à la direction de la principale école d'Édimbourg, où il voulut introduire une nouvelle grammaire, objet d'une discussion entre lui et les maîtres de l'école. Elle fut soumise au docteur Robertson, principal de l'université, qui ne donna pas gain de cause à Adam. L'ouvrage, qui fit un si grand bruit, parut en 1772, sous le titre de *Principes de grammaire anglaise et latine,* réimprimé plusieurs fois. Adam mourut d'une attaque d'apoplexie le 18 décembre 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquités romaines,* 1791, in-8o, traduit en français par M. de Laubespin, Paris, 1818, 2 vol. in-8o; un *Sommaire de géographie et d'histoire,* 1794, in-8o; *Biographie classique,* in-8o; *Lexicon linguæ latinæ*, etc., in-8o.

ADAM, dit de Guiency, a été confondu avec le précédent par plusieurs biographes. Il existe à la bibliothèque royale de Paris une traduction manuscrite des distiques de Caton, attribuée à cet auteur.

ADAM (Robert), architecte célèbre, né en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife en Écosse, fit ses études à Édimbourg. Un goût de préférence pour les arts du dessin se distingua en lui de bonne heure, et le porta vers l'étude de l'architecture. Il fit le voyage d'Italie aux frais du gouvernement d'Angleterre, qui, à l'imitation de celui de France, entretient à Rome un certain nombre d'élèves. Avant de revenir dans sa patrie, il visita différentes par-

Digitized by Google

ties de l'Italie, pour y étudier les monuments des arts, et il y conçut le plan d'un ouvrage qu'il publia ensuite sous le titre de *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie.* De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il construisit plusieurs édifices qui lui firent une grande réputation. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi: mais en 1768, il donna sa démission de cette place, parce qu'il fut nommé député au parlement britannique, comme représentant du comté de Kinross en Écosse. Il mourut en 1792.

ADAM (Maître). *Voyez* **BILLAUT.**

ADAM DE FULDE, moine de Franconie, auteur d'un traité sur la musique dont on ne connaît qu'un seul manuscrit, qui se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg. Cet ouvrage a été achevé le 5 novembre 1490, car l'auteur a consigné cette date à la fin de son livre. Adam de Fulde doit être né en 1450.

ADAM DE LA HALE fut un de ces trouvères qui, dans les 12e et 13e siècles, travaillèrent à former la langue française, et répandirent le goût de la poésie et de la musique. Adam paraît être né en 1240. Il porta d'abord l'habit religieux qu'il quitta pour se marier ; il abandonna bientôt sa femme et suivit à Naples Robert II, comte d'Artois. Il mourut dans cette ville de 1285 à 1287. Adam de la Hale se distingua particulièrement dans le genre de la chanson ; il en composait les paroles et la musique. Il est auteur du plus ancien opéra-comique qui existe intitulé : *le Jeu de Robin et de Marion ;* cette pièce paraît avoir été composée à Naples vers 1285, pour le divertissement de la cour ; et devait suffire pour immortaliser le nom d'Adam de la Hale.

ADAM DE MUREMUTH, Anglais, chanoine de Saint-Paul, et chroniqueur à Londres ; fut envoyé à Rome par l'archevêque de Cantorbéry, vers 1380.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait enseigné dans ce quartier de Paris ; chanoine de Notre-Dame vers 1145, ensuite évêque de St.-Asaph en Angleterre, avait des connaissances très-étendues. On a de lui un *Traité de l'art de bien parler.*

ADAM D'ORLETON, né à Hereford, évêque de cette ville, puis de Winchester, fut l'oracle des factieux du 14e siècle. Consulté par les complices de la reine Isabelle, pour savoir s'il était permis de tuer le faible Édouard, il leur fit une réponse à double sens : *Edwardum occidere nolite timere bonum est*, phrase qui, suivant la transposition de la virgule après *nolite* ou bien après *timere*, pouvait signifier : Gardez-vous de tuer le roi, il est bon de craindre ; ou bien : Ne craignez pas de tuer le roi, c'est une bonne action. Cette réponse coûta la vie au malheureux Édouard. Adam mourut aveugle et dans un âge avancé, en 1375.

ADAM DE SURLINGAM, carme théologien de Norwick, en Angleterre ; florissait vers 1350.

ADAMÆUS (Théodoric), philologue du 16e siècle, naquit à Schwalenberg, dans le comté de la Lippe, et mourut en 1540. On a de lui : *De christiani orbis Concordia ; De insula Rhodo et militarium ordinum Institutione, etc., etc.*

ADAMAN ou **ADAMANUS**, abbé de Hy en 679, fut envoyé vers l'année 701, comme ministre, auprès d'Alfred, roi de Northumberland. Il eut le bonheur de donner l'hospitalité à un évêque français, nommé Arculphe, jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande. Arculphe avait visité la terre sainte ; il fit à son hôte le récit de son voyage, qui servit à ce dernier à composer sa *Description de la Palestine.* Adaman présenta son ouvrage au roi Alfred, qui l'accueillit avec distinction. Ce fut dans le moyen âge un des livres classiques des pèlerins de Jérusalem ; et il contribua puissamment à faire naître le désir de visiter ces contrées. Pendant son séjour en Angleterre, il apprit les usages de l'Église romaine pour la célébration de la Pâque, et tenta, mais vainement, de l'introduire en Écosse : il fut plus heureux en Irlande. Son écrit de *Paschate legitimo*, et quelques *canons* sur des points de discipline sont restés manuscrits. Sa *Vie de St. Colomb* se trouve dans le recueil de Canisius, dans celui de Surrius et dans les Bollandistes, au 9 juin, avec un savant *commentaire* de François Baert. Ussérius en a fait réimprimer, d'après un MS. plus correct, le prologue, l'épilogue et l'*Admonitio ad scriptores.* Adelung reproche à Joecker d'avoir fait deux ouvrages différents du traité d'Adamanus : *De locis Terræ sanctæ*, et de son livre *De situ Jerusalem.* Cet ouvrage a été publié par Gretser, Ingolstadt, 1619, in-4°.

ADAMANTIUS, médecin au 4e siècle, était un juif converti qui demeurait à Alexandrie ; il a écrit sur la *science de la physionomie* un traité que l'on trouve dans les *Script. physiognom. veter.*, grec latin, publiés par Franzius.

ADAMANZIO, moine augustin orientaliste, mort à Rome en 1581, fut député des cantons suisses catholiques au concile de Trente, et s'y fit remarquer.

ADAMI (Jacob), théologien protestant du 16e siècle, né en Poméranie, a publié plusieurs *dissertations* théologiques.

ADAMI (Tobie), célèbre jurisconsulte d'Allemagne ; voyagea en Grèce, en Syrie, en Palestine, en 1611, et se lia, à Naples, avec Campanella, qui l'initia à sa science, et dont il publia plusieurs ouvrages ; mort à Weimar, le 29 septembre 1643.

ADAMI (Adam), bénéd. allem., né à Mulheim, en 1610, évêque d'Hiérapolis, député par son ordre au congrès de Westphalie, en a publié l'histoire sous ce titre : *Arcana pacis Westphalicæ*, Francfort, 1698, in-4°. Cette première édition est très-fautive ; mais God. de Meiern en a donné, sur le manuscrit original, une bonne sous ce titre : *Historica relatio de pacificatione Osnabrugo-Monasteriensi*, Francfort, 1737.

ADAMI (Annibal), né à Fermo, dans le Picentin, en 1626, célèbre jésuite prédicateur, théologien, et poëte latin ; mort dans la maison professe de la compagnie, le 26 juillet 1706.

ADAMI ou **MISANDER** (Jean-Samuel), ministre et écrivain protestant, né à Dresde en 1636, mort à Prexschendorff, en 1713.

ADAMI (Léonard) naquit le 12 août 1690, à Bolsena, en Toscane. Il était encore enfant, lorsqu'il fut envoyé à Rome, chez son oncle, l'abbé Andrea Adami, excellent musicien attaché au cardinal Pietro Ottoboni. A l'âge de onze ans, le cardinal Ottoboni le fit entrer au séminaire de Rome, où il fit tant de progrès, qu'au bout de deux ans, il avait terminé son cours de physique. Mais

Digitized by Google

alors il eut le malheur de prendre part à une espèce de révolte qui eut lieu dans le séminaire, et, pour éviter la punition qu'il avait méritée, il s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et prit part à un combat que son vaisseau, réuni à d'autres de la même nation, livra aux Anglais, qui furent vaincus et conduits à Toulon. Il entra alors au service de France, et fut fait prisonnier, dans une bataille, par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après 26 mois d'absence, il songea à retourner dans sa patrie, et il obtint le pardon de son oncle; le cardinal Ottoboni lui procura son congé. De retour à Rome, il s'appliqua de nouveau à l'étude, principalement à celle de la langue grecque, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs avec une facilité étonnante. Les langues hébraïque, arabe et syriaque devinrent aussi l'objet de son application. Sa réputation engagea, en 1717, le cardinal Imperiali à lui confier la garde de sa nombreuse bibliothèque; et il remplissait cette charge lorsqu'il fut enlevé aux lettres. Il mourut à 28 ans, le 9 janvier 1719, d'une maladie de poitrine, suite de sa trop grande application, et fut enterré à Rome, dans l'église de St.-Laurent *in Damaso*. Il a laissé une savante *Histoire de l'Arcadie* depuis les temps les plus reculés jusqu'au dernier des rois qui ont régné sur ce pays; Rome, 1716, in-4°. Cet ouvrage, dont il n'a paru que le 1er vol. qui finit avec le règne d'Aristocrate le Jeune, son dernier roi, est fort estimé. Adam l'a publié sous son nom académique *Philocles Æpeus*.

ADAMI (Ernest-Dan.), musicien et ministre luthérien, né dans la grande Pologne, le 19 novembre 1716, a publié des *dissertations* en allemand sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin, Leipzig, 1755, in-8°.

ADAMI (Antoine-Philippe), littérateur, philosophe, militaire, historien, né à Florence en 1720, mort en 1761.

ADAMI (André), maître de la chapelle papale, au commencement du 18^{e} siècle, a publié en italien des *observations* sur la manière de diriger les chœurs des chanteurs de la chapelle pontificale dans les cérémonies ordinaires et extraordinaires, Rome, 1711.

ADAMIRUS ou **CAMIR** (Mehammed) recueillit tout ce qu'on savait de son temps sur la zoologie; mort l'an de l'hégire 808.

ADAMOLI (Pierre), naquit à Lyon le 5 août 1707. Il fut garde des ports, ponts et passages de cette ville. Bibliophile et antiquaire éclairé, il passa la plus grande partie de sa vie à former une collection de livres, de manuscrits et de médailles, qu'il légua à l'Académie royale des sciences et des arts de Lyon. D'après ses intentions, cette bibliothèque devait être ouverte au public une fois par semaine, et la direction n'en pouvait être confiée qu'à un académicien, père de famille, s'il est possible, *mais jamais à un moine membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins*. Adamoli mourut à Lyon le 5 juin 1769.

ADAMS (Robert), architecte et graveur anglais, né à Londres en 1550, mort en 1591, était intendant des bâtiments de la reine Élisabeth. Il a représenté dans une *suite* de gravures les différentes actions qui eurent lieu entre la flotte anglaise et la fameuse *Armada*. Cette suite, publiée en 1589, est très-rare.

ADAMS (Guillaume), navigateur anglais, né à Gillingham (Kent). Dès l'âge de 12 ans il fut envoyé à Limehouse pour y apprendre la navigation, il en sortit à 20, et servit comme pilote. C'est en cette qualité qu'il s'embarqua en 1598 sur une flotte hollandaise destinée pour les Moluques. Un des bâtiments de l'escadre fut jeté sur les côtes du Japon, l'équipage fut fait prisonnier, mais Adams, grâce à son habileté dans divers arts, parvint à gagner la faveur de l'empereur. Grâce à son crédit le capitaine obtint la liberté de sortir de l'empire. Adams, quoique retenu au Japon, put cependant en sortir comme pilote sur les vaisseaux de ses compatriotes qui allaient dans les contrées voisines: toujours il revenait dans le pays où il jouissait d'une grande considération et où il possédait des terres; il différait sans cesse son retour en Angleterre; la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. On peut le regarder comme ayant facilité aux Hollandais la faculté qu'ils ont conservée depuis, de faire le commerce dans le Japon, et ils lui sont redevables de la permission de faire le voyage de Jedo.

ADAMS (Thomas), né à Wem en 1609, lord maire de Londres en 1645, était dévoué au parti du roi, et fut pour cette raison mis à la Tour par les républicains. Il fit passer 11,000 livres sterling à Charles II pendant son exil, et fut, à la restauration, chargé par la cité de Londres d'aller au-devant de ce prince; il fonda une école de langue arabe à Wem, fit seul les frais de l'impression d'un Évangile en langue persane, qu'il envoya dans l'Orient, et mourut en 1667.

ADAMS (Thomas), chapelain de l'Église anglicane, mort en 1670, a laissé sous ce titre: *Union protestante, ou Principes de la religion réformée*, un ouvrage fort estimé en Angleterre.

ADAMS (Richard), mort en 1698, fut l'un des éditeurs des *œuvres* de Charnock.

ADAMS (Jean), issu d'une famille de la Nouvelle-Écosse, élève du collège de Harvard, fut ministre à Hessport dans Rhode-Island, et mourut en 1740 à 36 ans, regretté comme bon prédicateur et comme poëte. Ses *poésies*, publiées à Boston, en 1745, in-8°, contiennent des imitations et des paraphrases de morceaux de l'Écriture sainte, des traductions d'Horace, et le livre *de la Révélation*, tout entier en vers héroïques. Sa versification est très-harmonieuse et facile, surtout pour l'époque où la civilisation du pays était encore peu avancée.

ADAMS (Éliphalet), ministre à la Nouvelle-Londres (Connecticut), élève du collège de Harvard, fut ordonné en 1709, et mourut en 1753 à 77 ans. On a de lui plusieurs *sermons* et *discours*.

ADAMS (Zabdiel), renommé par ses talents dans la chaire, fut ordonné en 1764, et exerça le saint ministère à Lunenbourg au Massachusett. Ses *sermons* sont estimés.

ADAMS (Amos), ministre à Roxbury (Massachusett), prit ses degrés au collège de Harvard en 1752, et mourut à Dorchester, en 1775, à 48 ans. Outre un grand nombre de *sermons*, il a publié un *abrégé* de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, réimprimé à Londres.

Digitized by Google

ADAMS (Joseph) était, en 1715, ministre à Newington (New-Hampshire), où il prêcha jusqu'à sa mort arrivée en 1783, à 93 ans. On a de lui un *sermon* contre les progrès de l'impiété.

ADAMS (Robert), architecte, né en Écosse en 1728, embellit, de concert avec son frère Jacques Adams, architecte comme lui, la ville de Londres d'une suite de maisons sur un plan uniforme, près des bords de la Tamise, lesquelles conservent le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Il construisit ensuite, dans différents comtés d'Angleterre, plusieurs châteaux remarquables par leur originalité et l'art des distributions intérieures. On doit à cet architecte une *Description des ruines du palais de Dioclétien*, à Spalatro en Dalmatie, Londres, 1764, in-fol. maximo, avec 61 planches. Ses œuvres et celles de son frère ont été publiées en 1778, 2 vol. in-fol., 81 planches. Robert mourut en 1792.

ADAMS (Samuel), un des hommes qui ont montré un grand caractère dans la révolution d'Amérique, naquit à Boston de parents respectables. Dès 1743, n'étant encore que maître ès arts, il se fit remarquer par ses principes d'égalité et son opposition sous l'administration de Shirley. Il fut en 1765 appelé à remplacer Oxenbridge-Tacher, comme membre et ensuite greffier de l'assemblée générale du Massachusett, et y présida pendant dix années à toutes les décisions importantes. Nommé en 1774 membre de la convention de sa province et ensuite du congrès, il s'y distingua par son courage et son éloquence persuasive. Proscrit en 1775, il se réunit l'année suivante à Franklin, Jefferson et autres pour proclamer l'indépendance des États-Unis. Enfin la constitution du Massachusett ayant été adoptée, il fut élu lieutenant gouverneur, puis gouverneur à la place de M. Hancock. Il est mort à 82 ans en 1808. On a de lui quelques *articles* politiques et des *harangues* insérées dans les journaux du temps.

ADAMS (Joseph), médecin, fils d'un apothicaire de Londres, suivit la même profession, obtint un diplôme à Aberdeen, et alla se fixer à Madère. A son retour en 1805, il fut nommé médecin de l'hôpital des malades atteints de la variole, et mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818, âgé de 62 ans. Il publia des *Observations sur les poisons*; un *Traité sur les cancers*; des *Recherches sur les épidémies*; *l'histoire de Madère*, un *Traité sur les affections héréditaires*; un *Manuel sur la vaccine*.

ADAMS (John), né à Braintrée, dans le Massachusett, en 1735, d'une famille qui a donné aux États-Unis plusieurs patriotes d'un talent remarquable, embrassa de bonne heure la profession de jurisconsulte, et fut dès l'âge de 25 ans désigné chef de justice de l'État; mais il refusa cet emploi. Il manifesta l'un des premiers son opposition au système tyrannique de l'Angleterre, et lors de l'insurrection de Boston, il se fit connaître comme l'un des hommes les plus capables de seconder par de bonnes mesures politiques les efforts militaires des indépendants : aussi partagea-t-il avec D. Hancock l'honneur d'être excepté de la première promesse d'amnistie faite par la métropole aux insurgés américains. Lorsque ceux-ci eurent pris les armes et juré de ne les déposer que vainqueurs et libres, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus d'énergie et d'éloquence pour que cette grande détermination fût proclamée et rendue irrévocable, à la face du monde entier, par un acte digne d'elle. T. Jefferson et lui furent chargés de proposer chacun une rédaction de l'acte : celle de Jefferson fut préférée; mais, depuis la déclaration de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. On le vit, durant cette période si pénible, négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires qui signèrent, en 1782, la paix avec l'Angleterre. En 1787, il publia à Londres un ouvrage intitulé : *a Defense of the constitutions of gouvernem. of the United States of America*, 2 vol. in-8°, traduit en français, avec des notes et observations, par Delacroix, Paris, 1792, 2 vol. in-8° : dans ce livre l'auteur laissait apercevoir une prédilection marquée pour les principes de la constitution anglaise. Aussi, dans l'assemblée qui produisit la constitution des États-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste*, qui tendait à donner au président et au gouverneur général de plus grands pouvoirs. L'on sait que l'opinion contraire prévalut : savoir, celle de Franklin, de Madisson et de Jefferson, qui tendait à modérer l'action du pouvoir central en étendant celle des États particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams, qui avait été consulté par cet illustre ami dans toutes les affaires importantes, lui succéda. Sous son administration les fédéralistes et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement les républicains s'attaquèrent avec violence à propos de la révolution française, dont les premiers n'apercevaient que les excès, tandis que les autres la jugeaient de plus en plus avec faveur. Cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernement des États-Unis. Adams, cherchant un appui dans ce qu'on nommait ses idées anglaises, proposa un *alien-bill*, et demanda une loi qui permît la suspension de l'*habeas corpus* : mais ces propositions furent rejetées, et leur auteur, à l'expiration de la première période de son administration, ne fut pas réélu. Il vécut dans une retraite absolue tant que dura la présidence de Th. Jefferson, son heureux successeur, qui toutefois ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix. Sous Madisson, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les États-Unis de venger leur honneur national par une guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit le silence qu'il gardait depuis si longtemps et publia une *Lettre* pleine de raison et d'éloquence, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent alors leurs suffrages pour divers emplois importants; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis 1816, sa santé s'affaiblit insensiblement. Dans les dernières années de sa vie, il ne pouvait plus porter ses mains à la bouche; mais ses infirmités ne l'empêchaient pas de s'intéresser toujours aux affaires du pays. Il mourut le 4 juillet 1826, après avoir vu la présidence décernée à son fils.

ADAMS (William), théologien anglican, né à Shrews-

Digitized by Google

bury en 1707, fit ses études à l'université d'Oxford, et se lia dès lors avec Samuel Johnson d'une amitié qui ne cessa qu'à la mort de cet homme célèbre. Il occupa plusieurs places, et mourut archidiacre de Landaff et principal du collége de Pembroke d'Oxford, en 1789. On a de lui un volume de *Sermons,* 1777, et un Essai sur l'*Essai de Hume touchant les miracles,* 1752, in-8°.

ADAMS (John), dit le patriarche de l'île de Pitcairn, naquit en Angleterre vers 1764, fit partie de l'équipage du Bounty qui se révolta contre son capitaine. Après avoir poussé au large la chaloupe dans laquelle on l'avait forcé à descendre, la navire fut dirigé vers Otahiti. Plusieurs naturels avec leur famille se joignirent à ces aventuriers et ils allèrent s'établir à l'île Pitcairn, où ils abordèrent le 23 janvier 1790. Après avoir débarqué ils brûlèrent le navire. Adams ayant pris un certain ascendant sur le reste de la bande en devint en quelque sorte le chef. Une femme otahitienne ayant été enlevée à un des naturels pour être donnée à un Anglais, un combat opiniâtre eut lieu, dans lequel plusieurs Anglais succombèrent. Cette inimitié dura jusqu'à la mort du dernier homme de couleur; de sorte que la population se trouva réduite en 1793 à Adams, trois de ses compatriotes, dix femmes et quelques enfants. En 1799 il ne restait plus qu'Adams et un nommé Young. A la suite de tous ces malheurs des idées religieuses germèrent dans l'esprit d'Adams; il commença à célébrer le service divin, et à moraliser la génération naissante. Young qui n'était pas dépourvu d'instruction, l'aida jusqu'à sa mort, en 1801. Alors Adams se trouva seul chargé de l'éducation de 19 enfants âgés de 7 à 9 ans. Les femmes, d'un caractère très-doux, l'aidèrent et exécutaient ses ordres avec empressement. En 1814 la frégate le Breton ayant touché à l'île Pitcairn, rapporta des renseignements certains sur cette colonie naissante; la population était alors de 48 individus, et vivait très-heureuse. Le capitaine anglais Beechey visita Pitcairn en 1825; Adams était alors âgé de 60 ans; il avait conservé le costume, l'allure et les gestes d'un matelot anglais. Il alla à bord accompagné de dix jeunes gens ayant une taille svelte, une physionomie douce et des manières décentes. Le nombre des habitants s'élevait déjà à 66. Depuis l'établissement de la colonie on comptait 52 naissances et 8 décès naturels. Un missionnaire anglais, M. Buffet qui alla à Pitcairn en 1828, fut si charmé de cette île, qu'il résolut de ne plus la quitter. Ce même M. Buffet écrivit au capitaine Beechey et lui annonça qu'Adams, était mort le 5 mai 1829, à l'âge de 65 ans.

ADAMSON (Patrick), né en 1543 à Perth, fut fait archevêque de S^t-André en 1576. Les presbytériens attaquèrent la validité de son élection, et ne consentirent à la ratifier qu'à des conditions humiliantes auxquelles il fut obligé de souscrire. Malgré cet engagement, il servit le dessein qu'avait le roi d'établir l'épiscopat en Écosse. Le parti presbytérien, qui se composait de l'immense majorité de la nation, parvint aisément à se venger du prélat; il le fit excommunier; et le roi Jacques fut contraint d'accorder le revenu de l'archevêché de S^t-André au duc de Lenox. Adamson ne trouva de ressources que dans les contributions de la charité, et mourut dans l'indigence à la fin de 1591. Il a laissé des *poésies latines*, Londres, 1619, in-4°, publié par Th. Wilson, son gendre, précédées d'une notice apologétique sur l'auteur, et un traité *de sacro pastoris Officio,* ibid., 1619, in-8°.

ADANETE, martyr; issu d'une grande famille d'Italie; il était un des premiers magistrats d'une ville de Phrygie, qui fut réduite en cendres, et dont la population fut égorgée par des soldats de Dioclétien, l'an de J. C. 303. Il est le seul dont le nom se soit conservé.

ADANSON (Michel), célèbre botaniste, membre de l'institut de France, né à Aix, en Provence, le 7 avril 1727, d'un père Écossais d'origine, fit de brillantes études à Paris, suivit les cours de Réaumur et de B. de Jussieu. Passionné pour la botanique, il avait étudié à 14 ans toutes les plantes du Jardin du roi. On le vit bientôt sacrifier son patrimoine pour explorer le Sénégal, où, pendant 5 ans, il ne cessa de puiser une masse d'observations et de richesses dans les trois règnes. Après avoir conçu sous ce ciel brûlant son vaste système, qui embrassait toutes les espèces d'*existences physiques, morales et intellectuelles*, qu'il évaluait à plus de quatre-vingt-dix mille, il présenta en 1775 à l'académie 120 vol. MSs et 75,000 figures, bases et matériaux de ce grand ouvrage, qui fut jugé au-dessus des forces d'un seul homme. Il voulut élever cependant seul cet énorme édifice, et consacra toute sa vie à des recherches continuelles propres au développement de son système, et qui absorbèrent le reste de ses jours. Nommé censeur royal et gratifié de plusieurs pensions, la révolution lui enleva tout. Le désastre d'un jardin d'expériences, où il cultivait 130 espèces ou races de mûriers et un grand nombre de plantes dont il avait perfectionné la culture, influa davantage encore sur le moral et le physique d'Adanson, déjà aigri par la perte de ses places. Le directoire le tira de sa fâcheuse position en lui donnant une pension de 6,000 francs qui fut doublée par Napoléon. Il mourut le 3 août 1806. On a de lui *les Familles des plantes,* Paris, 1763, 2 vol. in-8°; *Voyage au Sénégal,* 1757, in-4°; des *Mémoires* substantiels et profonds sur l'invariabilité des espèces de plantes contre Linné; d'autres sur la météorologie; sur les tarets (vers destructeurs des navires); sur la torpille, la tarentule, lus à l'Académie des sciences dont il était membre; et un grand nombre de savants *articles* fournis à l'Encylopédie. Il était membre de la Légion d'honneur. M. Cuvier a lu son éloge à l'Institut en 1807.

ADAOUST (d'), littérateur provençal, mort en 1819, est auteur d'une traduction en vers français de *l'Art poétique* d'Horace et de quelques autres *poésies*, parmi lesquelles on remarque une *ode* sur le rétablissement de la statue de Henri IV. Il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, entre autres une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : l'*Égoïste sans le savoir,* et une petite comédie, aussi en vers, intitulée : *l'Amant timide.*

ADAR-EZER ou **ADRAZAR**, fils de Rohob ou Arach, roi de la Syrie de Soba, pays des Sophoniens, fut défait une première fois, sur l'Euphrate, par David, l'an du monde 2291; une seconde fois dans la Syrie, peu de temps après.

ADASCHEFF ou **ADASCHEW** (Alexis), ministre d'Iwan IV, fut le seul homme qui put obtenir quelque influence sur l'esprit de ce prince féroce. Après que le czar, fatigué de l'esclavage où le tenait Zouiski, eut livré à la mort ce ministre despote, ainsi que ses adhérents,

Digitized by Google

Adascheff parvint à faire pardonner au petit nombre de proscrits qui avaient échappé à la fureur d'Iwan. Il accompagna son maître dans l'expédition de Casan, et négocia les conditions de la trève qui termina cette guerre. De perfides insinuations lui firent perdre son crédit auprès d'Iwan. S'étant aperçu de ce changement, et craignant les violences de ce prince sanguinaire, il demanda et obtint le gouvernement de la Livonie; mais la haine de ses ennemis le poursuivit dans cette retraite; et le soupçonneux czar fit emprisonner dans la forteresse de Fellin l'homme qui lui avait rendu tant de services; il le fit ensuite transférer à Dorpat, où l'infortuné ministre mourut, dit-on, de la fièvre, mais plus probablement par le poison.

ADASCHEFF (Daniel), frère du précédent, militaire distingué, fut chargé par Iwan IV d'une expédition contre les Tatars de la Tauride, qu'il battit complétement. Il envahit toute cette contrée, et revint à Moscou chargé de butin, et amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers.

ADCANTUAN, à la tête des Sontiates, peuple de la troisième Aquitaine, aujourd'hui canton de Leictoure en Guienne, défendit si héroïquement leur capitale contre Crassus, lieutenant de César, qu'il fut obligé de les recevoir à composition.

ADDA (Ferdinand d'), patrice de Milan, né vers 1534, reçut le laurier doctoral à Padoue, et le célèbre Alciat prononça dans cette circonstance un *discours* à la louange du candidat; Ferdinand s'acquit la réputation d'un grand jurisconsulte, et mourut en 1574, laissant, outre quelques *ouvrages* de droit, réimprimés dans le tome II du *Thesaur. juris* d'Otton, plusieurs *discours*, parmi lesquels on citera celui dans lequel il fait l'apologie de la jurisprudence contre ses détracteurs. Venise, Alde, 1546, in-8°. A la suite de ces discours on trouve quelques *épigrammes* reproduites dans divers recueils.

ADDINGTON (Antoine), médecin, né en 1713, étudia à Oxford au collége de la Trinité, parvint au grade de maître ès arts en 1740, à celui de docteur en médecine en 1744, et fut nommé membre du collége de médecine en 1756. On a de lui des *Mémoires* sur le scorbut, où il traite de la manière de conserver l'eau douce en mer, 1753, in-8°; un *Traité* sur la mortalité des bestiaux, in-8°; et un *pamphlet* politique sur une négociation entre lord Chatam et lord Bute. Il mourut en 1790.

ADDISON (Lancelot), né à Mauldismaburne, dans le Westmoreland, en 1632, se distingua par son zèle pour la cause royale. Dans une thèse publique en 1658, il fit une satire si violente du gouvernement républicain, que le parti dominant l'obligea de demander pardon à genoux. On distingue parmi ses ouvrages la *Barbarie occidentale, ou courte relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc*, Londres, 1674; *L'État présent des Juifs, en particulier de ceux des États barbaresques*, Oxford, 1675, où se trouve un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes. Il mourut en 1703, laissant un fils dont l'article suit, et qui, par ses talents, assure à jamais à son nom une gloire que ne lui auraient pas méritée ses propres ouvrages.

ADDISON (Joseph), né à Milston dans le Wiltshire, le 1er mai 1672, reçut sa première éducation à Salisbury et Lichtfield, fut admis en 1687 au collége de la reine à Oxford, où il commença sa réputation par des poésies latines. A l'âge de 22 ans, il adressa quelques vers à Dryden, et, peu de temps après, il publia la traduction d'une partie du 4e livre des *Géorgiques* de Virgile avec un essai sur ce poëme. En 1695, il présenta une pièce en vers au roi Guillaume qui lui accorda une pension de 300 livres sterling pour les frais d'un voyage en France et en Italie. De retour dans sa patrie, il entra en faveur auprès de lord Godolphin et même à la cour, par son poëme sur la bataille de Blenheim. L'année d'après il se rendit à Hanovre avec lord Halifax, et plus tard accompagna le marquis de Warton en Irlande, en qualité de secrétaire de ce seigneur, nommé lord lieutenant. Ce fut pendant son séjour en Irlande que Steele publia *le Babillard* (*the Tatler*); Addison y prit bientôt part. Le *Spectator* suivit cet ouvrage. En 1713, sa tragédie de *Caton* fut jouée aux applaudissements des whigs et des torys; à cette même époque parut le *Guardian*. En 1715 commença le *Free Holder* qu'il ne continua que jusqu'au milieu de l'année suivante. En 1716 il épousa la comtesse douairière de Warwick, dont il avait été longtemps amoureux. Cette union ne fut pas heureuse. La réputation littéraire d'Addison le porta au poste de secrétaire d'État, qu'il abandonna bientôt pour une pension de 1,500 livres sterling. Il projetait une tragédie intitulée *la Mort de Socrate*, mais il y renonça pour un ouvrage plus important, *la Défense de la religion chrétienne*, dont une partie parut après sa mort. Il avait conçu le plan d'un dictionnaire anglais tel qu'il fut plus tard exécuté par le docteur Johnson. Il avait confié à M. Tickell la publication de ses ouvrages qu'il dédia lui-même à M. Craygs. Addison mourut le 17 juin 1719. La tragédie de *Caton*, *le Babillard*, *le Spectateur* et *le Free Holder*, ont été traduits en français. Cet écrivain exerça une grande influence sur la prose anglaise par les essais périodiques dont il fut le principal rédacteur. Ses ouvrages sont également remarquables par un atticisme élégant, un goût pur, une grâce toujours naturelle et une correction toujours facile. Moins heureux comme poëte anglais que comme poëte latin, il prétendit réformer le théâtre irrégulier de sa nation par l'exemple de son *Caton;* mais cette tragédie, restée la seule classique de l'Angleterre, est à peine lue aujourd'hui. Comme homme politique, Addison ne fit que passer au ministère, et n'y laissa pas de grands souvenirs de talents. Le célèbre Baskerville a donné une belle édition des œuvres d'Addison, 1761, 4 vol. in-4°.

ADDY (Guill.), écrivain anglais, mort au commencement du 18e siècle, a laissé une *Sténographie, ou l'Art d'écrire en abrégé,* Londres, 1695, in-8°; *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litter. tachygraph. imprim.*, ibid., 1627, in-16.

ADEL ou **ADIL**, roi de Suède au 6e siècle, fit avec succès la guerre aux Danois, qu'il rendit tributaires de Suède, et mourut d'une chute de cheval après 6 ans de règne.

ADÉLAIDE, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, née en 931, épousa successivement Lothaire II, roi d'Italie, l'empereur Othon III, et mourut le 16 décembre 999 au monastère de Seltz en Alsace, comme elle se rendait en Bourgogne pour réconcilier son neveu Rodolphe avec ses sujets. La vie d'Adélaïde a été écrite en allemand

Digitized by Google

par S. Odilon, abbé de Cluny, et par Auguste de Breitenbach.

ADÉLAIDE, **ADÉLAIS** ou **ALIX**, femme de l'usurpateur Hugues Capet, et mère de Robert, roi de France; on la disait venue d'Italie, mais l'opinion la plus générale l'a faite fille de Guillaume III, dit Tête d'Étoupes, duc de Guienne; elle vivait encore en 987. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

ADÉLAIDE ou **ADÈLE** de Normandie, surnommée *Gerloc* ou *Guibord*, fille de Rollon et sœur de Guillaume Longue-Épée, qui la maria en 927 à Guillaume Tête d'Étoupes; on l'a dit mère d'Adélaïde, femme de Hugues Capet.

ADÉLAIDE, fille de l'empereur Louis le Débonnaire, veuve de Conrad le Jeune, comte de Paris, et femme de Robert le Fort, duc et marquis de France, fut mère d'Eudes et Robert, tous deux couronnés rois de France, et belle-mère de Tertulle, premier comte d'Anjou.

ADÉLAIDE ou **PROXÈDE**, fille du roi des Russes, veuve d'Othon, margrave de Brandebourg, remariée, en 1089, à l'empereur Henri IV, qui, par aversion pour elle, la fit enfermer, en 1093, dans une prison où il voulut que son fils abusât d'elle. Évadée peu de temps après, elle parut, en 1095, au concile de Plaisance, où elle porta plainte, y obtint le pardon des souillures auxquelles elle n'avait pas consenti, et se retira dans un monastère où elle mourut la même année.

ADÉLAIDE (Ste), fille du comte de la Gueldre, mourut en 1015, dans un monastère de Cologne, dont elle était abbesse.

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, fit assassiner son mari en 1055, par son amant, le marquis de Thuringe, qu'elle épousa bientôt après.

ADÉLAIDE, fille et unique héritière d'Odelric Manfredi, marquis de Suze; eut trois maris; gouverna le Piémont; fut médiatrice entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV, de 1073 à 1086, et mourut en 1091.

ADÉLAIDE ou **ALIX DE SAVOIE**, mariée en premières noces, en 1125, à Louis le Gros, roi de France; en secondes noces, en 1138 ou 39, au connétable Mathieu de Montmorency; morte en 1154, âgée de 60 ans, ayant fondé l'abbaye de Montmartre où elle fut enterrée.

ADÉLAIDE, nommée communément Aleid, ou Alyt van Poelgeest, à cause de la famille hollandaise de ce nom dont elle était issue, gagna par sa beauté le cœur du duc Albert de Bavière, et devint sa maîtresse. Née hautaine et ambitieuse, elle se mêla des affaires d'État, et s'attira la haine d'un parti puissant. Guillaume, fils d'Albert, indigné de voir son père dans les chaînes d'une concubine qui dictait des lois aux nobles, et dépouillait de leurs dignités tous ceux qui ne lui étaient pas dévoués, entretenait dans le cœur de ceux-ci la haine qu'il avait lui-même conçue contre Adélaïde. Un complot fut formé contre la vie de cette femme; et les conspirateurs, ayant pénétré la nuit dans son appartement l'assassinèrent à coups de poignard, l'an 1392.

ADÉLAIDE DE FRANCE, épouse de Louis le Bègue, vécut peu de temps avec ce prince, qui, pour s'unir à elle, répudia Ausgarde sa femme légitime, quoiqu'il en eût deux enfants : mère de Charles le Simple, on ignore l'époque de sa mort.

ADÉLAIDE (Madame) de France, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles, le 3 mai 1732, et vécut à la cour, où elle fut toujours respectée par sa piété et la pureté de ses mœurs, jusqu'à l'époque de la révolution. En 1791, elle demanda la permission de sortir du royaume, à cause des troubles dont il était agité, et elle quitta Paris avec sa sœur, Madame Victoire, le 19 février 1791. Ces deux princesses furent arrêtées d'abord à Moret, et ensuite à Arnay-le-Duc; et il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent à Rome, dans le palais du cardinal de Bernis, et y résidèrent jusqu'à l'approche des armées françaises en 1799. Madame Adélaïde se rendit alors à Trieste, où elle mourut dans le courant de la même année.

ADELARD (St.), vulgairement saint Allard, né l'an 753, de Bernard, petit-fils de Charles Martel; moine de Corbie, en Picardie, l'an 772; se retire au mont Cassin; rappelé par Charlemagne, rentre à Corbie, dont il devient abbé en 777; premier ministre de Pépin, roi d'Italie, en 796; envoyé à Rome, en 809, pour terminer un débat avec le pape; tuteur du fils de Pépin en 810; relégué en 814, par Louis le Débonnaire, dans l'abbaye d'Heræ ou Noirmoutier; rentré dans celle de Corbie en 821; mort le 2 janvier 826.

ADELARD ou **ATHELARD**, bénédictin anglais qui vivait sous Henri Ier (12e siècle), était très-instruit pour son temps. Avide de nouvelles connaissances, il fit un voyage en Espagne, dans l'Égypte et l'Arabie, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue, en latin, les *Éléments d'Euclide,* avant qu'on eût découvert le texte grec. Il a traduit encore un ouvrage arabe sur les sept planètes. Les colléges d'Oxford possèdent quelques-uns de ses manuscrits.

ADELARD, nommé aussi *Calunée d'Adelardis*, gentilhomme véronais; de chanoine il fut fait cardinal par le pape Luce III, venu à Vérone pour y célébrer un concile; puis légat de Clément III, en Orient, à l'occasion des croisades, dans l'an 1191; élu évêque de Vérone par le peuple et le clergé, il entreprit de réformer les mœurs des ecclésiastiques; mort dans sa patrie, en 1211.

ADÉLARDS (Guillaume Marcheselli des), chef de la faction Guelfe, à Ferrare, délivra Ancône en 1174, et mourut en 1184.

ADELBARD, roi de Northumberland, en Angleterre, tué en 788, après un règne de 13 ans; Osred lui succéda.

ADELBERO, duc de Bavière, frère de l'impératrice Cunégonde.

ADELBERT, duc d'Alsace, fils d'Éthice ou Athicus, pourvu de ce duché par Thierri; fit bâtir l'église de St.-Étienne à Strasbourg, vers la fin du 7e siècle; c'est de son frère Helton que la maison d'Autriche tire son origine.

ADELBERT, fils d'un roi d'York, né vers la fin du 7e siècle; mort en 730, archidiacre de la cathédrale d'Utrecht.

ADELBERT. *Voyez* **ADALBERT** (Saint).

ADELBERT, souverain de Bamberg, trahi par Hatton, évêq. de Mayence, qui le livra à Louis de Germanie.

ADELBERT ou **ALBERT**, comte de Bavière,

Digitized by Google

pourvu de l'archevêché de Hambourg et de Brême par l'empereur Henri III; dépouillé de ses biens et honneurs par Ordulphe et Magnus, ducs de Saxe, en 1066; rentre bientôt en faveur auprès de l'empereur Henri IV, dont il avait été tuteur, qui le rétablit; se met en lutte contre les grands; triomphe; devient le conseil et le premier ministre de l'empereur qui l'emmène dans toutes ses expéditions; mort en 1062. Il fut un des prélats les plus fastueux que l'on ait connus; dur aux grands et aux riches, charitable et bon envers les petits et les pauvres.

ADELBERT, marquis de Lucques; excité par Berthe, sa femme, il voulut se faire roi d'Italie, à la place de Lambert, qui l'attaqua à l'improviste et le fit prisonnier.

ADELBERT, marquis d'Yvrée. *Voyez* **ADALBERT**.

ADELBOLDE, nommé aussi **ATHELBOLDE**, **ADALBALDE**, **ADABOLDE**, **ATHALBALDE**, **ALBALDE**, **ADELBAND**, **ADALBERON**, né dans le pays de Liége, était, en 994, un des hommes les plus savants de son temps; il fut historien, géographe, astronome, poëte, profond politique et guerrier; il fut chancelier de Henri, roi de Germanie, qui le fit évêque d'Utrecht, en 1010; en 1015, il entreprit de réédifier, dans cette ville, l'église de Saint-Martin, achevée en 1023, et vers la même époque, il rebâtit la collégiale de Tiel. Il prit les armes plusieurs fois pour défendre les biens de l'Église, et mourut le 27 novembre 1027, laissant inachevée l'histoire de l'empereur saint Henri, mort en 1024.

ADELBURNER (Michel), mathématicien et médecin allemand, né à Nuremberg en 1702, et mort professeur de logique à Altorf, en 1779, a publié un ouvrage intitulé: *Commercium astronomicum*, et une *feuille* périodique sur les phénomènes célestes les plus remarquables (en allem.).

ADELER (Curtius Siversen), célèbre marin du 17e siècle, né dans la Norwége en 1622; fit ses premières armes sous Tromp et Jean Regers; devint amiral d'une flotte vénitienne, et pendant quinze ans remplit de ses exploits l'Adriatique et l'Archipel; le 23 mars 1651, sous les ordres de Jacques de Riva, il décida de la victoire des Vénitiens sur les Turcs, auprès des Dardanelles; en 1652, pendant une tempête, il arracha seul, à un péril imminent, les sénateurs inquisiteurs destinés pour la Candie; en 1653, il ravitaille cette île, et sauve la ville de Suda; le 16 mai 1654, à l'entrée de l'Hellespont, séparé de sa flotte, et cerné par 77 voiles turques, il les disperse ou les coule à fond; le même jour, il enlève un vaisseau de 60 canons; tue, quoique blessé, l'amiral Ibrahim-Balla, s'empare de ses dépouilles, et continue ses triomphes jusqu'en 1661. En 1662, il prend congé des Vénitiens, qui l'avaient comblé d'honneurs et de pensions, se marie à Amsterdam en 1662, et revient en Danemark en 1663, où Christian V le fit amiral de sa flotte et l'anoblit: meurt en 1675, à Copenhague, au moment où il se préparait à combattre la flotte suédoise.

ADELGASSER (Antoine Cajetan), né en Bavière vers 1720, était organiste et timbalier de la chapelle de Salzbourg en 1757. Ses compositions lui ont fait beaucoup d'honneur, quoiqu'on lui reprochât d'irriter trop le style d'Oberlin son maître. On ignore l'époque de sa mort.

ADELGISE, chef des Azéroniens qui ravagèrent la Lombardie, égorgea l'ambassadeur de Capoue et de Bénévent, qui était allé demander du secours à l'empereur Basile.

ADELGISE, roi lombard associé au trône, en 759; marié en 770 à Gisèle, sœur de Charlemagne; envoyé, en 787, en Sicile; en 788, débarque dans la Calabre; est vaincu dans une grande bataille, et y périt.

ADELGISE, prince de Bénévent, succède à son frère Radelgaire, en 854; défait par les Sarrasins, en 856; achète la paix en 862; appelle à son secours, en 866, l'empereur Louis II; fait face, en 873, à tous ses ennemis. En 875 et 876, défait par les Sarrasins; souscrit à un traité honteux, en 877, et meurt assassiné par ses neveux, en 879.

ADELGISE, épouse de Sicard, prince de Bénévent, causa, par son imprudence, la mort de ce prince en 839.

ADELGREIFF (Jean-Albert), imposteur, né à Elbing, en Prusse, prétendit que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur la terre. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie et de magie, condamné et exécuté le 11 octobre 1636.

ADELHELME, **ADALHELME** ou **ADELIN**, évêque de Seez en Neustrie, auteur des *Bénédictions dominicales*, à l'usage des évêques, admises dans le diocèse de Paris, fut élevé à l'épiscopat en 876 par le roi Charles le Chauve, qui en fit le successeur de Hildebrand; il fut arraché à son siége par les Normands et conduit en Angleterre, d'où il revint en 877; mort en 910.

ADELINDE, maîtresse de Charlemagne, dont il eut Théodoric.

ADELMAN, clerc de l'église de Liége, fut nommé évêque de Brescia en 1048, et mourut en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, écrite à l'hérésiarque Bérenger, imprimée pour la première fois à Louvain en 1551, et reproduite dans les différentes éditions de la *Bibliothèque des Pères;* un poëme rhythmique: *de Viris illustribus sui temporis*, inséré par Mabillon dans le tome Ier des *Analectes*, et depuis par le chan. Gagliardi avec la lettre à Bérenger, à la suite des sermons de S. Gaudence.

ADELME, **ADÉMAR** ou **ADHÉMAR**, bénédictin, chapelain de l'empereur Charlemagne, auteur d'une histoire de France, incorporée dans celle d'Aimoïn.

ADELME, évêque de Sherburn, aujourd. Salisbury, dans le 7e siècle, fut, dit-on, le premier Anglais qui ait écrit en latin et cultivé la poésie. Il mourut en 709, laissant plusieurs ouvrages. Ses opuscules ascétiques ont été publiés par le P. Delrio, Mayence, 1601, in-8°. La *Vie* d'Adelme, par Guillaume de Malmesbury, se trouve dans les *Acta sanctor. ord. Bened.* de Mabillon.

ADELPHE, philosophe platonicien dans le 3e siècle, adopta les principes des gnostiques, comme développement du platonicisme, qu'il mêla avec les opinions d'Alexandre le Libyen et de prétendues révélations de Zoroastre, dont il composa un corps de doctrine; il eut pour adversaires Plotin et Porphyre.

ADELPHE, prince des Cances, peuples de la basse Allemagne, fut envoyé par Charlemagne, dans la Grande-Bretagne, vers 805, d'où il revint victorieux.

ADELPHE (Jean), né à Strasbourg, médecin, historien et conteur; vivait dans le 16e siècle.

ADELPHIUS ou **DELIUS**, favori de l'empereur

Digitized by Google

Marc-Antoine; écrivit l'histoire de son expédition contre les Parthes dans laquelle il avait eu un commandement. — Un *Adelphius* fut consul romain avec Ætius, l'an de Rome 1102. — Un autre fut proconsul et mari de la savante Proba Falconia.

ADELPHIUS, évêque de Bâle, assista au premier concile tenu en France, en 511, à Orléans, et dans la même ville à un autre concile en 533, sous Childebert.

ADELSTAN ou **ATHELSTAN**, huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne; monté sur le trône en 925, par le suffrage des peuples, et mort en 941, après seize ans de guerres.

ADELUNG (Jacques), constructeur de clavecins, né à Bindersleben, près d'Erfurt, le 14 janvier 1699, prit le grade de professeur à l'université d'Iéna. Il occupa la place d'organiste à l'école luthérienne depuis 1728 jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1762. On lui doit quelques écrits traitant de la construction des orgues, etc.

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né en 1734, professeur au gymnase d'Erfurt en 1759, et en 1787 bibliothécaire de l'électeur à Dresde, où il mourut en 1806. 70 vol. sont sortis de sa plume, entre autres : un Dictionnaire grammatical et critique, réimprimé à Leipzig, de 1793 à 1801, avec des augmentations, 4 vol. in-4°; *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, 6 vol. in-8°, abrégé de Ducange et de Carpentier; *trois grammaires allemandes*, un *traité du style allemand*, un autre fort étendu sur *l'orthographe allemande;* des suppléments au *Dictionnaire des gens de lettres* de Joëcker, 2 vol. in-4°, continué par Rotermund; *Histoire des folies humaines, ou biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins, etc.*; *Tableau de toutes les sciences, des arts et des métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agréments de la vie; Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain; Histoire de la philosophie; la plus ancienne Histoire des Teutons; de leur Langue et de leur littérature jusqu'à l'époque de la grande migration des peuples; Mithridate, ou tableau universel des langues, avec le* Pater *en cinq cents langues ou idiomes*. La première partie seulement est de lui.

ADELUNG (Frédéric), précepteur des grands-ducs de Russie, est connu par des recherches curieuses sur les anciens poëtes allemands, conservées dans la bibliothèque du Vatican.

ADÉMAR ou **AIMAR**, prêtre et célèbre historien, né en 988 à Chabanois, dans l'Angoumois; eut pour père le comte Raimond, et pour oncles Adalbert, doyen et prévôt de St.-Martial, et Roger, chantre de cette abbaye, tous personnages d'un haut mérite; il soutint l'apostolat et les faux actes de saint Martial avec tant d'éclat que son opinion donna lieu aux conciles tenus à ce sujet à Limoges en 1028, à Bourges et à Limoges en 1031. Il mourut en 1030, laissant une chronique fameuse à partir de l'origine de la monarchie française, jusqu'au dimanche des Rameaux de l'an 1029.

ADÉMAR, autrement **AIMAR ROBERTÉ** de Limoges, cardinal de Sainte-Anastasie; fut successivement évêque de Lisieux, d'Arras et de Térouane; mort en 1353.

ADENÈS, surnommé *le Roi* ou *ly Roix*, poëte français, sous le règne de Philippe le Hardi, avait été domestique de Henri, duc de Brabant; mort en 1260; il laissa plusieurs romans, notamment un de *Cléomades*, qui lui fut en grande partie dicté par Marie de Brabant, reine de France, et une dame nommée Blanche.

ADEODAT. *Voyez* **DIEUDONNÉ**.

ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, mort vers 1630, est auteur d'un traité : *de Ægrotis et morbis evangelicis*, 1621, in-4°; d'un autre ouvrage intitulé : *de Pestis cognitione, previsione et remediis*, Toulouse, 1628, in-8°, et d'un poëme macaronique en l'honneur de Henri IV.

ADGANDESTÈS, prince des Cattes, offrit à Tibère de le délivrer d'Arminius si on voulait lui envoyer du poison à cet effet. Tibère refusa son offre, et lui fit dire que les Romains ne savaient vaincre leurs ennemis que les armes à la main.

ADGILLUS, premier prince ou duc chrétien de la Frise, avait été mis à la tête de ce duché par Clotaire, roi des Francs. C'est à ce prince que la Frise doit en partie son existence, puisqu'il la garantit des envahissements de la mer par des digues dont il subsiste encore des restes.

ADGILLUS II, fils du précédent, abjura le christianisme, et tenta de ramener le peuple à ses anciennes croyances.

ADHAD-EDDAULAH, sultan de Perse, de la dynastie des Bouides, agrandit son empire, prit Bagdad en 978, fut le protecteur des sciences et des lettres, et mourut en 983 (de l'hég. 372).

ADHED-LEDIN-ALLAH, quatorzième et dernier calife fatimite, placé sur le trône d'Égypte, en 1160; renversé par Saladin, le 8 septembre 1171, et mort cinq jours après, se croyant encore calife. Sous son règne, l'an de J. C. 1163, les Francs descendirent en Égypte et lui accordèrent la paix moyennant un million de dinars.

ADHELM. *Voyez* **ALDHELM**.

ADHEM, docteur célèbre pour les traditions musulmanes; il fut contemporain d'Aalnasch, autre traditionnaire de premier ordre, et eut pour fils Abou-Ishac, surnommé Al-Balkhi, saint thaumaturge des musulmans, qui vivait du temps du calife Aaroun-Al-Raschid.

ADHÉMAR DE MONTEIL (Lambert d'), prince d'Orange, fut le chef de l'ancienne et illustre famille de ce nom. On voit, par un acte passé à Metz, qu'il épousa dans cette ville, le 9 janvier 785, Madeleine de Bourgogne. Il fut fait duc de Gênes par l'empereur Charlemagne, en 800, pour récompense de ses services dans les guerres que cet empereur eut à soutenir contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie. Adhémar les chassa de cette contrée, et plus particulièrement de la ville de Gênes, les poursuivit en Corse, où ils s'étaient réfugiés, et fit la conquête de cette île, après les avoir battus sur terre et sur mer. Il s'empara de tous leurs vaisseaux, et en coula à fond quatorze des plus considérables. Il fut suivi dans cette expédition par trois de ses petits-neveux, fils de Hugues Adhémar, baron de Hombert en Albigeois; tous les trois périrent dans différents combats livrés aux Sarrasins.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque du Puy en Velay, avait embrassé le métier des armes, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique; il fut le premier qui, au concile de Clermont, tenu par Urbain II en 1095.

Digitized by Google

se présenta pour demander la croix. Le pape le nomma son légat auprès de l'armée des Croisés. Adhémar, à la tête d'un clergé nombreux, et d'une foule de guerriers accourus sous ses drapeaux des provinces d'Auvergne, de la Provence, du Limousin, partit pour la terre-sainte avec Raimond, comte de St.-Gilles et de Toulouse. Après avoir traversé les Alpes et la Dalmatie, arrivé sur les frontières de l'empire grec, il fut surpris par les Albanais, et courut risque de perdre la vie; Alexis Comnène, assis sur le trône de Constantinople, redoutait les entreprises des Croisés; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations, pendant lesquelles les Grecs et les Francs en vinrent plusieurs fois aux mains, les chefs de la Croisade jurèrent foi et hommage à Alexis; Adhémar se soumit comme les autres, et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conseilla aux Croisés de commencer la guerre sainte par le siége de Constantinople. Adhémar, en quittant la capitale de l'empire grec, se rendit au siége de Nicée, où il réussit, par ses discours et son exemple, à entretenir l'union, la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait six cent mille combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie Mineure; mais ce fut surtout au siége d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les Croisés, qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise, se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine, et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Karbouga, prince de Mouzoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes; tout à coup, le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur; et bientôt une lance, trouvée sous le maître-autel de l'église de St.-Pierre, est montrée en triomphe aux soldats de J. C. Cette vue ranime leurs forces et leur courage; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains, on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude, qui fut reconnue quelque temps après, mais qui sauva l'armée des Croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent cent mille musulmans, et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée, portant la lance merveilleuse, et exhortant les Croisés à vaincre ou à mourir pour J. C. Au milieu de la bataille, plusieurs cavaliers, vêtus de blanc, parurent tout à coup sur les montagnes voisines; Adhémar éleva la voix, et dit à ses compagnons que les martyrs SS. George et Démétrius venaient combattre avec eux; les paroles d'Adhémar, répétées de rang en rang, redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats, et décidèrent la victoire. Dès lors les chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après la bataille d'Antioche. Il appartenait à une famille illustre de Provence qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

ADHÉMAR ou **AYMAR DE MONTEIL**, évêque de Metz en 1327, guerroya contre les seigneurs de son diocèse; fit prisonnier le seigneur d'Aigremont avec quatre-vingt-dix autres personnes de qualité; attaqua le duc de Lorraine; bâtit le château de Beaurepaire auprès de celui de Salins, appartenant à ce duc; s'empara de Salins et de quatre autres forteresses qu'il fit raser; mort à Metz, en 1361.

ADHÉMAR (Guillaume), gentilhomme provençal, de la même famille que les précédents, mort vers 1190, est auteur d'un *traité en vers des femmes illustres*, qu'il dédia à l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Ier, surnommé Barberousse. Ce monarque lui inféoda, en récompense, le château de Grignan.

ADHÉMAR ou **ADZÉMAR** (Guillaume), troubadour du 13e siècle, pauvre gentilhomme de Marveil, aujourd'hui Marjevols, dans le Gévaudan, ayant quitté le manoir de ses pères, et ne pouvant soutenir l'état de chevalier, composa des chansons en l'honneur des dames, et fut accueilli d'elles comme troubadour et même comme jongleur. Il paraît que Guillelm Adhémar vécut pendant quelque temps à la cour de Ferdinand III, roi de Castille, et que, dégoûté du monde, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. On trouve 18 pièces de ce poëte dans les manuscrits de Ste.-Palaye, à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; ils renferment aussi une *chanson* d'un Adzémar de Roca-Ficha, sur lequel les manuscrits ne donnent aucun renseignement.

ADHÉMAR (Jean d'), officier au régiment de Cambrésis, fut égorgé à Versailles le 9 septembre 1792, avec ses deux fils, lors du massacre des prisonniers d'Orléans.

ADHERBAL, général carthaginois, défit le consul Claudius Pulcher dans un combat naval sur les côtes de Sicile, l'an 249 avant J. C.

ADHERBAL, autre général carthaginois, fut battu dans le détroit de Gadès par le général romain Lélius, 206 ans avant J. C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, après avoir vainement imploré le secours des Romains, fut assiégé dans Cirta, et massacré par ordre de Jugurtha, l'an 112 avant J.-C.

ADIATORIX, fils de Meclius, tétrarque de Galatie, préposé au gouvernement d'Héraclée par Marc-Antoine; sur un ordre prétendu de celui-ci, il fit massacrer tous les Romains qui étaient dans cette ville, peu de temps avant la bataille d'Actium. Pris et emmené à Rome par Auguste, il y fut mis à mort avec son fils puîné, qui s'était fait passer pour l'aîné, l'an de J. C. 29.

ADIMANTUS, général athénien, combattit pendant la guerre du Péloponèse la proposition de couper le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens pour les rendre inhabiles à manier la lance. Cette acte d'humanité lui sauva la vie lors de la prise de la flotte d'Athènes à Ægros-Potamos par Lysandre, roi de Sparte, 405 ans avant J.-C.

ADIMANTUS, sectaire manichéen de la fin du 3e siècle, niait l'autorité de l'Ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre réfuté par St.-Augustin.

ADIMARI (Raphael), né à Rimini vers la fin du 16e siècle, a publié l'histoire de sa patrie sous ce titre : *Sito riminense*, Brescia, 1616, 2 vol. in-4°.

ADIMARI (Alexandre), poëte florentin, né en 1579, et mort en 1649, d'une famille illustre de Florence. Il est auteur de plusieurs *recueils* de sonnets, et d'une *traduction*, en vers italiens, des odes de Pindare, Pise, 1631, in-4°, médiocrement estimée des littérateurs italiens.

Digitized by Google

ADIMARI (Louis), de la même famille, poète satirique, né à Naples en 1644, et mort en 1708, fut professeur de langue toscane à l'académie de Florence, et de science chevaleresque à l'académie des nobles. On cite de lui, *Prose sacre*, Florence, 1706, petit in-4°; des *Odes*, des *Pièces* de théâtre, et cinq *Satires* que les critiques regardent comme sa meilleure production.

ADIM-EBN-AL-ADIM, historien arabe, né à Alep, en Syrie; mort l'an de l'hégire 660.

ADJUTUS ou **HUGO MARIA** (Joseph), surnommé le Chaldéen, né en 1602, à Ninive, en Assyrie; venu de Jérusalem à Naples, il s'y fit moine, et devint un célèbre théologien; passa en Allemagne, embrassa le protestantisme à Wittemberg, où il fut professeur, et mourut en 1665.

ADLERBETH (Gudmund George), savant et poète suédois, naquit à Jœnkœping en 1751. Son père, assesseur à la haute cour de justice de Gothie, donna sa démission pour s'occuper entièrement de l'éducation de son fils, qu'il dirigea principalement vers les langues et les sciences. En 1768, le jeune Adlerbeth fut envoyé à l'université d'Upsal, où il fit de rapides progrès dans les mathématiques et la philosophie; il subit, en 1771, avec beaucoup de succès, un examen pour entrer dans la chancellerie royale, où un emploi lui fut confié dans le département de la guerre et des affaires étrangères. Il le conserva jusqu'en 1778, époque où il fut nommé antiquaire et secrétaire du roi. Il accompagna Gustave III, en 1783, à Rome, et fut chargé par ce prince de la correspondance ministérielle. Il se sépara de lui, et revint en Suède en 1785. L'année suivante il fut nommé secrétaire de l'académie des belles-lettres, d'histoire et des antiquités, puis conseiller de la chancellerie, place qu'il conserva jusqu'en 1793; alors il se démit de toutes ses fonctions. Gustave IV le nomma, en 1801, commandeur de l'Étoile polaire. Après la révolution de 1809, il fut nommé conseiller d'État et baron; et, plus tard, chevalier du Séraphin. En cette même année 1809, si célèbre dans l'histoire de Suède, Adlerbeth fut élu par la diète membre du comité de constitution, et il s'occupa de la révision des lois fondamentales du royaume. En 1815, sentant le besoin du repos, il donna sa démission de conseiller d'État, et se retira en Smolandie. Ce fut là que, pendant trois ans encore, il put se livrer exclusivement à son goût pour la poésie, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1818. Adlerbeth avait eu l'honneur de présenter à Gustave III une traduction de l'*Iphigénie* de Racine, et ce prince le chargea, avec le comte de Gyllenborg, un des meilleurs poëtes de cette époque, de terminer le drame *Birger Jarl*, dont le roi avait donné le canevas. Adlerbeth a laissé plusieurs traductions, fort estimées en Suède, de Virgile, d'Horace et d'Ovide.

ADLERFELD (Gustave), noble suédois, né en 1671, suivit Charles XII dans toutes ses campagnes, et rédigea le *journal* des opérations de l'armée suédoise jusqu'à la bataille de Pultawa, où il fut tué d'un boulet de canon en 1709. Son fils fit traduire ce journal en français, et cette traduction a été imprimée sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, Amsterdam, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté la relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois.

ADLZREITER (Jean), chancelier de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim en 1596, mort en 1662, est auteur des *Annales boicæ gentis*; c'est l'histoire de la Bavière depuis l'origine de cet État jusqu'au temps où vivait l'écrivain. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Francfort, 1710, in-folio, que l'on doit à Leibnitz. L'illustre éditeur y joignit différents morceaux tirés des *Annal. Boiorum* d'André Brunner.

ADMAI, écrivain arabe, vivait sous le règne du calife Haroun-al-Réchid, au 8e siècle. Il a composé un ouvrage intitulé : *Vie d'Antar*, qui se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne.

ADMET, l'un des plus forts et des plus vaillants capitaines d'Alexandre le Grand, eut la tête fendue d'un coup de hache au siége de Tyr.

ADMIRAL (Henri l'), né vers 1744 à Aujolet (Puy-de-Dôme), vécut dans la domesticité jusqu'à la révolution; il se trouvait employé comme garçon de bureau, à la loterie nationale, lorsque sa haine envers les persécuteurs de ses anciens maîtres lui inspira le dessein de délivrer la France de la tyrannie de Robespierre et de Collot-d'Herbois. Le 3 prairial an II (24 avril 1794), après avoir épié tout le jour une occasion de frapper Robespierre au sein même du comité de salut public, il attendit Collot-d'Herbois à la porte de son appartement, et lui tira trois coups de pistolet à bout portant sans pouvoir l'atteindre. Une lutte corps à corps qui s'engagea entre le conventionnel et l'assassin donna le temps à une patrouille d'accourir; mais l'Admiral parvint à s'échapper, et alla s'enfermer dans sa demeure, d'où on ne l'arracha qu'après qu'il eut étendu presque sans vie le premier des assaillants, un serrurier nommé Geoffroi. Dans l'interrogatoire qu'il eut à subir, l'Admiral répondit avec fermeté qu'on ne pouvait lui reprocher comme un crime ce que lui-même n'avait entrepris que comme un service à rendre à la France; qu'au reste il avait conçu seul, sans suggestion étrangère, le dessein qu'il n'avait pu accomplir, et que son unique regret était de n'avoir pas réussi. Toutefois on prétendit y trouver la preuve d'une conspiration dirigée contre la république; cinquante-deux autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient MM. de Sombreuil et de Sartines fils, et Mme de Sainte-Amaranthe, furent impliquées dans ce prétendu complot, et toutes portèrent leur tête sur l'échafaud.

ADMON, graveur grec, dont il reste un *Hercule buvant*, au cabinet de Stosch.

ADNAN, l'un des descendants d'Ismaël; il est le point de départ des généalogies des Arabes, et même de celle de Mahomet.

ADO, fils aîné d'Authaire, sous Dagobert, roi de France; fit bâtir le monastère de Jouarre.

ADOLFATI (André), musicien compositeur, élève de Balthazar Galuppi, naquit à Venise en 1711. Il fit à Gênes l'essai d'un nouveau genre de mesure à cinq temps ou à deux temps inégaux. Il a composé les opéras suivants : *Ariane*; *Adriano in Syria*; *La gloria e il piacer* et un *Laudate pueri* à quatre voix. On ignore l'époque de sa mort.

ADOLPHE, roi des temps incertains de la Suède avant J. C.; il chassa de son royaume le roi de Danemark et le rendit tributaire.

Digitized by Google

ADOLPHE II, comte de Holstein, embrassa le parti de Henri le Superbe, dont il partagea les succès et les revers. Il bâtit la ville de Lubeck, et fut tué au siége de Demmin en Poméranie, en 1164.

ADOLPHE, comte de Bergh, défait et pris par Sigefroid de Westerbourg qu'il avait tenu sept ans en prison ; il fut enfermé nu et frotté de miel, dans une cage de fer, exposée au soleil, où il mourut de faim, de soif, de chaud et des piqûres de mouches, en 1296.

ADOLPHE, comte de Nassau, élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle, avait pour compétiteur Albert d'Autriche. Forcé par sa position de se mettre à la solde de l'Angleterre, il révolta ses sujets par ses exactions, et fut dépossédé de l'empire en 1298. Il voulut alors défendre ses droits, et parvint à lever une armée supérieure à celle d'Albert ; mais trompé par de faux rapports, il fut enveloppé par son ennemi, qui le tua de sa propre main à Gelheim, entre Worms et Spire, le 2 juillet 1298. Son fils, Gerlac, est regardé comme la tige des trois branches des princes de Nassau-Usingen, Saarbruck et Weilburg.

ADOLPHE X, deuxième fils d'Adolphe IX, comte de la Marche et de Marguerite, évêque de Munster en 1357 ; archevêque de Cologne en 1362 ; se démet en 1370 ; épouse Marguerite, fille du comte de Juliers ; investi, en 1392, du comté de Clèves et du comté de la Marche ; meurt en 1394. On lui attribue l'institution de l'ordre des *Fous*.

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précédent, né en 1371, surnommé *le Victorieux* ; duc et prince de l'empire en 1417 ; en 1418, soutient une longue guerre avec son frère Gérard, terminée par un congrès en 1447 ; mort en 1448.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswick, fils de Gérard, comte de Holstein, investi, en 1440, du duché de Sleswick ; en 1448, refusa la couronne de Danemark, qu'il réussit à faire passer sur la tête de Christiern, son neveu, en 1448, et mourut en 1459.

ADOLPHE LE SIMPLE, duc de Bavière, laissa usurper son titre d'électeur, ainsi que la plus grande partie de ses terres, et céda la basse Bavière à l'empereur Louis. Il fut père de Robert-Adolphe, père de l'empereur Robert le Petit, couronné en 1400.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, fit la guerre à son père pour régner à sa place. Charles, duc de Bourgogne, voulut se rendre médiateur et ne put vaincre l'obstination d'Adolphe qui fut tué dans un combat devant Doorniek, le 27 juin 1477, âgé de 39 ans.

ADOLPHE, fils de Gérard le Belliqueux, comte d'Oldenbourg, périt avec son frère Othon, l'an 1500.

ADOLPHE, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, mort en 1526, eut, parmi ses contemporains, la réputation de grand prédicateur et de savant théologien.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemark ; né en 1526, mort en 1586, après avoir, en 1552, accompagné Charles-Quint au siége de Metz, et s'être battu pour Philippe II, contre les Hollandais, en 1579.

ADOLPHE, archevêque de Cologne, mis en possession de ce siége par l'empereur Charles V, en 1547 ; succéda à Herman, dépossédé pour avoir embrassé le luthéranisme ; se fit implacable ennemi de la réforme ; assista au concile de Trente, en 1562 ; assembla, à son retour, un synode, à Cologne ; et mourut en 1556.

ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, né en 1685, servit plusieurs années dans les troupes hessoises, et devint lieutenant général. Il passa en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major général de son armée. Il obtint plusieurs succès sur les généraux de Charles XII, pacifia la Lithuanie et la Pologne, et prit Dantzick sous le règne d'Auguste III ; enfin il ne cessa point de combattre avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à la bataille de Willdorf, en 1744.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, naquit en 1710. Il fut d'abord évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Après la mort de son père Frédéric Ier, les États de Suède l'appelèrent au trône malgré les efforts d'un parti qui désignait un prince de Danemark. Son élection eut lieu en 1743, et rétablit la paix entre la Russie et la Suède. Adolphe-Frédéric réforma les lois, protégea les sciences et les arts, et fit fleurir le commerce. Il mourut en février 1771, pleuré de ses sujets.

ADOMANT, auteur qui vivait du temps d'Honorius, a écrit sur la *Physiognomonie*.

ADOMÉ, nègre de Cayenne, s'est acquis quelque célébrité comme chef d'une insurrection qui avait pour but d'égorger les blancs de cette colonie dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Il fut pris et fusillé.

ADON (St.), archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 875, âgé de 76 ans. Le roi Charles le Chauve et Louis II le consultaient sur les intérêts de l'État. Il prit part aux affaires publiques de son temps, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans plusieurs conciles, en tint lui-même à Vienne pour maintenir la pureté des mœurs et de la foi. On doit à ce prélat une *Chronique universelle* en latin, citée pour les premiers temps de l'histoire de France. Imprimée plusieurs fois à Paris en 1512, 1522, in-4°, avec Grégoire de Tours, 1561, elle l'a été depuis à Rome en 1745, in-fol ; un *Martyrologe*, dont la meilleure édition est celle du P. Rosweyde, Anvers, 1613, in-fol.

ADON, **ADO**, **ADDO** ou **IDDO**, dit *le Voyant* ou prophète, écrivain israélite, vivait l'an du monde 3060, qui fut celui de la mort de Salomon.

ADONIAS, second fils de David après Absalon. Salomon, son frère, après lui avoir fait une première fois grâce de la vie, le fit tuer par Benaïas, capitaine de ses gardes, l'an du monde 3021.

ADONI-BESEC, roi des Chananéens, redouté d'Israël. Soixante et dix rois qu'il avait vaincus et à qui il avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains mangeaient sous sa table les restes des mets qu'on lui servait ; les Israélites, l'ayant défait et pris, le traitèrent comme il avait traité les rois, l'an du monde 2611 ; il mourut peu de temps après à Jérusalem.

ADONIRAM, intendant des tributs de Salomon, qui l'envoya au Liban pour couper les cèdres nécessaires à la construction du temple et de son palais.

ADONISEDEC, l'un des cinq rois vaincus et mis à mort l'an du monde 2584 par Josué, qui fit murer leurs cadavres dans la caverne où ils étaient cachés. C'est dans

Digitized by Google

la fameuse bataille où ils furent défaits qu'à sa voix le soleil et la lune s'arrêtèrent.

ADORAM, **HADORAM** ou **JORAM**, vint, de la part de son père, Tohu, roi de Aamat, apporter des félicitations et des présents à David, vainqueur d'Adarezer.

ADORNE (Jean-Auguste), fondateur de la congrégation des clercs réguliers, mourut à Naples, en 1591.

ADORNO (Gabriel), 2e doge de Gênes, fut appelé à cette dignité par le peuple, en 1361, après la mort de Simon Boccanegra, et dut cette distinction autant à la réputation de probité dont il jouissait comme marchand, qu'au crédit qu'avait sa famille dans le parti gibelin. Toutefois ses qualités estimables ne le mirent point à l'abri de l'inconstance du peuple; exilé en 1370, à la suite d'un soulèvement, il eut pour successeur Dominique Fregoso.

ADORNO (Antoniotto), élu doge en 1384, fut déposé et rétabli quatre fois dans cette dignité. Il donna aux Génois le conseil de se mettre sous la protection du roi de France Charles VI, ce qui eut lieu en 1396. Antoniotto mourut l'année suivante.

ADORNO (George), fils du précédent, nommé doge en 1413, abdiqua deux ans après, parce qu'il reconnut l'impossibilité de dompter la violence des factions qui déchiraient alors la république.

ADORNO (Raphael), fils de George, élu doge en 1443, se démit en 1447. Au milieu des troubles civils, sa modération et son impartialité avaient tourné contre lui ses propres partisans.

ADORNO (Barnabas) s'empara immédiatement, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer : mais il ne la garda pas plus d'un mois, et fut chassé de son palais par la faction des Fregoses, qui mit à sa place Pierre Fregoso. Les deux familles Adorno et Fregoso divisaient ainsi Gênes depuis que le peuple avait pris la résolution d'exclure les nobles de la magistrature suprême, vers le milieu du 14e siècle.

ADORNO (Prosper), doge en 1461, expulsa les Français de Gênes; chassé à son tour par Paul Fregoso, rétabli par J. Galeas Sforce, duc de Milan, il fut contraint, par la faction Fregose, de quitter Gênes une deuxième fois, et mourut à Naples en 1486.

ADORNO (Antoniotto II), doge en 1513, déposé par Octavien Fregoso, rétabli en 1522 avec l'appui des troupes de Charles-Quint, fut enfin obligé de renoncer à la magistrature suprême, lorsqu'André Doria, passé du service de France à celui de l'empereur, rendit Gênes à l'indépendance en 1528. Alors fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvernement; et, pour punir les familles Adorno et Fregoso d'avoir si longtemps compromis l'existence de la république par leur rivalité, elles furent obligées de quitter leur nom, et de prendre à leur choix celui d'une des 28 familles nobles qui formèrent constitutionnellement le patriciat génois. Cette mesure anéantit deux factions qui avaient déchiré Gênes pendant 165 ans.

ADORNO (Jean-Auguste), prêtre, fondateur d'une congrégation de clercs réguliers mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1591.

ADORNO (Catherine), dame de la maison noble des Fieschi, née en 1447, épousa Julien Adorno. Après la mort de son mari, elle se retira à Genève. où elle se plut à soigner les pauvres dans les hôpitaux; elle mourut en 1510. Elle a laissé en italien un *Traité sur le purgatoire* et un *Dialogue de l'âme et du corps*.

ADORNO (le P. François), jésuite, naquit à Gênes en 1531; fut envoyé dans sa jeunesse en Portugal, où il embrassa la règle de St.-Ignace. Il fut bientôt rappelé à Rome et chargé de l'administration de plusieurs maisons de son ordre. Consultant plus son zèle que ses forces, Adorno s'était dévoué aux missions. Épuisé de fatigues, il mourut à Gênes le 13 janvier 1586. Il a laissé un *Traité de la discipline ecclésiastique*; des *vers latins*; des *sermons*; *de Ratione illustrandæ Ligurum historiæ*, etc.

ADRAMAN, plus connu sous le nom de fils de la bouchère de Marseille, pris par les Turcs dans son enfance, devint pacha de Rhodes, grand amiral et général des galères, se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement, apaisa une révolte de janissaires, fut accusé par ses envieux d'avoir suscité un incendie dans la capitale, et étranglé en janvier 1706, laissant 22 enfants, dont l'aîné, capitaine de vaisseau, hérita de la valeur de son père. Son innocence fut reconnue après sa mort, et ses ennemis furent punis du dernier supplice.

ADRAMELECH, assisté de son frère Sarrasar, tua son père Sennacherib, roi d'Assyrie, dans le temple de Nesroc, à Ninive, l'an 712 avant J. C.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir à des femmes une opération du même genre que celle que subissent les eunuques, pour les employer ensuite dans son palais aux mêmes fonctions. On croit avoir trouvé son portrait sur une médaille d'Adramyttium.

ADRASTE, roi d'Argos, acquit une grande renommée dans la fameuse guerre de Thèbes. Ayant quitté ses États, il régna à Sicyone de l'an 2756 du monde à l'an 2761. Il y institua les jeux Pythiens; revint à Argos, leva une puissante armée l'an du monde 2815, organisa la ligue des Sept Chefs, la conduisit au siége de Thèbes où, défaits après un premier combat dans lequel il avait été victorieux, il fut le seul des sept qui eut la vie sauve; revenu à Argos, il forma une seconde ligue et leva une nouvelle armée appelée des Épigones, c'est-à-dire des survivants à leurs pères; à l'exception d'Ægialée, fils d'Adraste, les chefs encore au nombre de sept étaient tous les fils de princes qui avaient été tués. En l'an du monde 2825, ils défirent les Thébains et revinrent victorieux sans Ægialée qui avait péri et dont la mort causa un tel chagrin à Adraste, qu'il mourut de douleur après un règne de cinquante ans.

ADRASTE, fils de Gordius et petit-fils de Midas, rois de Phrygie, ayant tué son frère par imprudence, se retira en Lydie à la cour de Crésus dont il tua aussi le fils Atys, en voulant lancer son trait à un sanglier; il se tua de désespoir, probablement après l'an du monde 3478, qui fut le premier du règne de Crésus.

ADRASTE, de Philippopolis en Thrace, philosophe péripatéticien et disciple d'Aristote; vécut de 360 à 313 ans avant J. C. On lui a attribué un traité de musique en trois livres que Porphyre et Théon de Smyrne ont cité.

Digitized by Google

ADRASTE, avec son frère Amphius, alla, malgré le vœu et le pressentiment de leur père Percosius, à la guerre de Troie, où ils périrent tous deux.

ADRETS (François **BEAUMONT**, baron des), né en Dauphiné l'an 1513, embrassa la cause des réformés ou protestants, sous le prétexte, dit-on, d'un ressentiment contre le duc de Guise; prit différentes villes sur les catholiques, et se signala autant par sa valeur que par sa cruauté envers les vaincus. Il passa ensuite du côté des catholiques, par dépit de n'avoir pas obtenu le gouvernement du Lyonnais, et mourut méprisé et abhorré des deux partis en 1586. Les biographes ont cru expliquer la première apostasie du baron des Adrets par sa haine contre les Guise, qui avaient prêté leur appui tout-puissant à sieur d'Ailly de Pecquigny qu'il avait voulu flétrir comme un lâche à l'occasion de la reddition aux Espagnols de la place de Moncalvo en Montferrat, dans la guerre de 1559, où lui-même il commandait, sous le maréchal de Brissac, les légions du Dauphiné, de Provence, du Lyonnais et d'Auvergne. Mais il semble plus naturel d'expliquer l'une et l'autre de ses désertions par son dévouement à Catherine de Médicis, qui avait intérêt à étouffer l'une par l'autre les deux factions des Guise et des protestants. En effet, cette princesse, dans une lettre qu'on a conservée, écrivait au baron des Adrets « qu'il lui ferait plaisir de s'attacher à détruire en Dauphiné l'autorité du duc de Guise; que tous les moyens étaient bons, pourvu que l'affaire réussit; qu'il pouvait prendre parmi les protestants des forces pour lui opposer; que ce n'était pas ici une affaire de religion, mais de politique; que l'Église était moins intéressée que le roi; qu'enfin elle prenait tout sur elle, et le soutiendrait partout, etc. » Dans tous les cas, le baron des Adrets dut regretter amèrement de s'être fait le docile instrument d'une politique infernale, lorsque, commandant pour le roi Charles IX le corps d'armée dirigé contre le duc de Savoie dans le marquisat de Saluces, il apprit que l'aîné de ses fils avait péri dans les massacres de la St.-Barthélemi, et que le second avait été tué au siége de la Rochelle. Outre le *Dictionnaire critique* de Bayle, on peut consulter, sur le baron des Adrets, sa *Vie*, écrite par Guy Allard, Grenoble, 1675, 1 vol. in-18, réimprimée en 1803, in-8°, par J. Cl. Martin de l'Isère, avec des notes plus étendues que le texte.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique du 9e siècle, naquit vers l'an 818 dans un village près du monastère de Fleury, où il fit sa profession religieuse. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits, et mourut vers l'an 878. Ses ouvrages sont : Un traité de l'*Eucharistie*; une *Vie de Saint Aigulfe ou Ayoul*; un *Recueil des miracles de Saint-Benoît.*

ADRIA (J.-J.), historien né en Sicile, mort en 1560, a écrit sur la peste, la saignée, les bains de Sicile, etc., et a donné une *topographie* de la ville de Mazzara, lieu de sa naissance, Palerme, 1515, in-4°.

ADRIAM (Marie), héroïne lyonnaise, n'avait que 16 ans lorsqu'elle prit des vêtements d'homme et servit comme canonnier pendant le siége de Lyon en 1793. Traduite devant la commission révolutionnaire établie dans la même ville après le siége, « Comment, lui dit un des juges de ce tribunal de sang, as-tu pu prendre les armes contre ta patrie? — C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppresseurs. » Cette héroïne fut condamnée à mort.

ADRIANI (Marcel-Virgile), professeur de belles-lettres, puis chancelier de la république de Florence, né en 1464, mort en 1521, avait donné en 1518 une traduction latine, avec des commentaires de Dioscoride, *De materiâ medicâ*, qui lui fit une grande réputation.

ADRIANI (J.-B.), son fils, né en 1513, porta d'abord les armes pour la défense de sa patrie, professa l'éloquence pendant trente ans, et mourut en 1578. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus important est l'*Histoire* de son temps, depuis 1536 jusqu'en 1574, faisant suite à celle de Guicciardini, Florence, 1583, in-folio. C'était un amateur éclairé des arts, et Vasari, auquel il avait adressé une lettre sur les peintres nommés dans l'*Histoire* de Pline, convient qu'il lui avait été fort utile pour la décoration du palais du grand-duc à Florence.

ADRIANI (Marcel), fils du précédent, né en 1533, professa les belles-lettres à Florence comme son père et son aïeul, et mourut en 1604. Il a laissé en manuscrit une traduction italienne des *OEuvres morales* de Plutarque, et une autre du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère, publiée en 1738, in-8°, par les soins de Gori.

ADRIANI (François), compositeur italien, naquit à Santo-Severino, dans la marche d'Ancône, en 1539. Il fut nommé maître de chapelle de St.-Jean de Latran en 1573. Il mourut le 16 août 1575. Ce musicien a écrit des psaumes à quatre voix qui ont été publiés avec ceux de Jacques Wert, sous ce titre : *Adriani et Jachet psalmi vespertini omnium festorum per annum*, Venise, 1567.

ADRIANI (Adrien), *Adrianus ab Adriano*, jésuite de Louvain et écrivain ascétique, né à Anvers; après la mort de saint Ignace, il fut appelé à Rome pour assister à la congrégation générale, qui devait élire le second général de sa compagnie; mort en 1580.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, et frère lai dans l'ordre des Carmes déchaussés. Ses ouvrages sont en petit nombre, et ne se trouvent que dans le lieu de sa naissance. Le plus remarquable est un *Crucifiement*, dans le goût de Sadeler, peintre dont il estimait beaucoup la manière. Cet artiste se défiait tellement de lui-même, qu'il était dans l'usage d'effacer ses tableaux aussitôt qu'il les avait exécutés. Ses amis lui demandèrent de les conserver, au nom des âmes du purgatoire, pour qui le pieux Adriano adressait de fréquentes prières au ciel; ils parvinrent ainsi à préserver de la destruction des ouvrages dignes d'estime. On ignore l'année de la naissance d'Adriano, il mourut à Cordoue en 1630.

ADRIANSEN (Corneille), prédicateur flamand de l'ordre de St.-Benoît, né à Dordrecht, en 1521, mort à Ypres, en 1581, accusé d'avoir souillé par ses mœurs la chasteté du confessionnal, a laissé des *Sermons* remplis d'expressions obscènes et d'invectives contre les chefs des protestants des Pays-Bas.

ADRIANSENS (Emmanuel), luthiste fort habile qui vivait dans la seconde moitié du 16e siècle, était né à Anvers. On ignore l'époque de sa mort. Adriansens a publié deux suites de pièces, pour un, deux, trois et quatre luths. Sous le rapport de l'art d'écrire, cette musique, dit M. Fétis, est remarquable, et c'est vraiment une merveille de combinaison harmonique que la fantaisie d'A-

Digitized by Google

driansens pour quatre luths sur la chanson flamande d'Hubert Walrant : *Als ick winde*. Ce luthiste célèbre a également composé des *préludes*, *fantaisies*, *motets*, *chansons*, etc., etc.

ADRICHOMIA (Cornélia), religieuse hollandaise du 16e siècle, a laissé des poésies latines sacrées.

ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft, en Hollande, le 14 février 1533, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre le 2 mars 1561, et eut la direction des religieuses de Ste.-Barbe, jusqu'au moment où, les guerres de religion l'ayant contraint de quitter sa patrie, il se retira d'abord à Malines, ensuite à Maestricht, et enfin à Cologne, où il mourut le 20 juin 1585. On a de lui : *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta*, Anvers, 1578, in-12 ; il donna, sous le nom de *Christianus crucius*, cet ouvrage, à la suite duquel il fit imprimer un discours de *Christiana Beatitudine; Theatrum terræ sanctæ*, ouvrage orné de cartes géographiques.

ADRIEN (P. Ælius Adrianus ou Hadrianus), empereur romain, eut pour père Ælius Adrianus Afer, et pour mère, Domitia Paulina, d'une illustre maison de Cadix. Il n'avait que 10 ans lorsqu'il perdit son père, et eut pour tuteurs Trajan, et Tatien chevalier romain. Après avoir fait de grands progrès dans la langue grecque, il servit en Espagne jusqu'à ce que Trajan le rappelât. Il paraît que Trajan n'avait pas pour Adrien une affection réelle ; mais il était mieux vu de l'impératrice Plotine ; elle obtint de l'empereur qu'il lui donnât en mariage sa petite-nièce, Julia Sabina. Adrien, nommé questeur, et chargé des registres du sénat, abandonna cet emploi pour accompagner l'empereur dans la guerre contre les Daces, la 12e année du règne de Trajan. Il devint consul, fut ensuite tribun du peuple, et marcha de nouveau contre les ennemis, à la suite de l'empereur. Il se distingua tellement dans cette guerre, que Trajan lui fit présent du diamant que lui-même avait reçu de Nerva, lorsque ce prince l'avait adopté. Adrien regarda avec raison ce présent comme le gage de son adoption future. Devenu préteur, il donna au peuple des jeux magnifiques en l'absence de Trajan, et, dans la suite, fut nommé archonte d'Athènes. Trajan, étant tombé malade, laissa l'armée sous les ordres d'Adrien, qu'il avait fait gouverneur de Syrie, et mourut peu de temps après. Adrien, parvenu à l'empire, commença par gouverner avec douceur ; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis, et on cite le mot qu'il dit à l'un d'eux à son avénement : « Vous voilà sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple, ennemi du faste, et rempli de bonté pour les gens de guerre, dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs règlements dont l'ordre et l'équité étaient le principe. Les sénateurs, les chevaliers pauvres et le peuple furent comblés de ses largesses ; et, dès le moment où il commença ses voyages, qui occupèrent la plus grande partie de son règne, il laissa partout des traces de sa magnificence. Enfin, on ne verrait en lui qu'un excellent prince, si ces qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts, et même de vices tellement odieux, que, selon la manière dont on le considère, Adrien peut également être comparé à Domitien ou à Titus ; il était très-superstitieux, et c'est à cette disposition d'esprit que l'on attribua la persécution qu'il fit subir aux chrétiens. On n'eut aussi que trop sujet de lui reprocher ses débauches et sa cruauté. S'étant fait déclarer empereur à Antioche, le 11 août 117, il écrivit au sénat que ses soldats l'avaient forcé de prendre ce titre, et nomma son tuteur Tatien, préfet du prétoire. Il abandonna ensuite toutes les conquêtes de Trajan, soit qu'il ne voulût pas trop étendre un empire déjà immense, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur. Il fit même abattre les arches du magnifique pont élevé sur le Danube, par ordre de Trajan, dans la crainte, disait-il, qu'il ne servît aux barbares pour faire des incursions sur les terres de l'empire. Arrivé à Rome, Adrien refusa les honneurs du triomphe préparé pour Trajan, que le sénat lui offrait, et il les fit rendre à l'image de son prédécesseur. Il fit remise de tout ce qui était dû au fisc depuis 16 ans, et en brûla publiquement tous les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Plusieurs autres libéralités achevèrent de lui concilier la faveur publique, et il marcha ensuite contre les Sarmates qui avaient fait une irruption en Illyrie. Il les défit ; mais, des lieux mêmes où il venait d'obtenir la victoire, il écrivit au sénat contre quatre personnages consulaires qui avaient été honorés de l'amitié de Trajan, et les accusa d'avoir conspiré contre lui ; le sénat les fit mettre à mort, sans même leur apprendre de quoi ils étaient accusés. L'indignation publique força Adrien de revenir promptement à Rome, et de déclarer que ces illustres victimes avaient péri à son insu ; mais on ajouta d'autant moins foi à cette justification, qu'Adrien ne laissa pas de faire périr encore plusieurs autres citoyens distingués. Il cessa cependant enfin de faire couler le sang ; et, se contentant d'ôter la charge de préteur à Tatien, dont il redoutait l'ambition, il lui donna en échange une place dans le sénat. Adrien, qui aimait les voyages, et qui disait souvent, « qu'un empereur devait imiter le soleil qui éclaire « toutes les régions de la terre, » se mit à visiter toutes les provinces de l'empire, et employa 17 ans à ces courses continuelles. Il passa d'abord dans les Gaules et en Germanie, d'où il se rendit en Angleterre. Pour garantir les pays que possédaient les Romains des incursions des Calédoniens ou Écossais, il fit bâtir une muraille qui s'étendait dans la longueur de 80 milles, depuis la rivière d'Éden, dans le Cumberland, jusqu'à celle de Tyne, en Northumberland. Il disgracia alors plusieurs Romains d'un rang distingué, qui avaient manqué de respect à l'impératrice Sabine, et l'historien Suétone fut de ce nombre. De retour dans la Gaule, il y fit élever divers monuments. On lui attribue même la construction de l'arène de Nîmes et du pont du Gard. Ce fut en Afrique qu'il apprit la mort de Plotine ; il s'empressa de retourner à Rome, et après lui avoir rendu de grands honneurs funèbres, il la plaça au rang des dieux : il n'avait jamais oublié que c'était à elle qu'il devait la couronne. Ce fut lui qui donna les plans du temple qu'il fit bâtir en l'honneur de la ville de Rome et de Vénus ; mais il ne put souffrir la critique qu'en fit le sculpteur Apollodore, dont la mort, arrivée peu après, est un des crimes qui souillent la mémoire d'Adrien. Ce prince passa de nouveau en Asie, appela près de lui tous les rois voisins, et combla de présents ceux qui se rendirent à son invitation. Étant en Égypte, il fit rebâtir le tombeau de Pom-

Digitized by Google

pée, et honora ses mânes par des cérémonies funèbres. Ce voyage est devenu honteusement fameux, en ce qu'on y vit éclater l'odieuse passion de l'empereur pour Antinoüs, jeune Bithynien d'une beauté rare, qui, selon les uns, se noya dans le Nil, et selon d'autres, s'immola pour prolonger la vie d'Adrien. Toujours livré à la plus folle superstition, l'empereur avait eu recours à la magie pour conserver ses jours, et avait appris que, pour y parvenir, il lui fallait trouver quelqu'un qui s'immolât pour lui. Son favori fut le seul qui voulût lui faire un si grand sacrifice. Si la seule reconnaissance pour un dévouement aussi rare eût produit les regrets immodérés d'Adrien, à peine oserait-on en blâmer l'exagération; mais l'infâme passion qui s'y joignait les rendit aussi odieux que ridicules. Adrien, dit Spartien, pleura son Antinoüs comme une femme adorée; il lui érigea une multitude de temples, et lui donna des prêtres, qui rendaient des oracles composés par lui-même. Enfin le bruit se répandit qu'on avait vu dans le ciel un nouvel astre, et que c'était celui d'Antinoüs. Les artistes eurent ordre d'immortaliser la douleur d'Adrien, en multipliant les images de l'objet de son culte; les peintres et les statuaires travaillèrent à l'envi. Quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'ils produisirent sont parvenus jusqu'à nous. Peu de temps après, Pauline, sœur d'Adrien, mourut, et celui qui avait poussé jusqu'à l'extravagance les profusions pour les obsèques d'un vil favori, laissa ensevelir sa propre sœur sans la moindre pompe. Tout corrompus qu'étaient les Romains, un contraste si choquant ne manqua pas de faire sur eux une profonde impression. Vers ce temps, les Juifs se révoltèrent contre Adrien, qui, après avoir établi une colonie romaine à Jérusalem, avait donné à cette ville le nom d'Ælia Capitolina, et bâti un temple aux divinités païennes dans le lieu même où l'on avait adoré Jéhovah. Les Juifs, indignés, choisirent pour chef un certain Barcochébas, et lui donnèrent le titre de roi. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, eut d'abord sur eux quelques avantages; mais leur nombre croissant toujours, tous les Romains qui s'y trouvaient furent massacrés. Adrien confia la conduite de cette guerre à Jules Sévère; ce général, regardé comme le plus habile de son temps, reprit Jérusalem, et la réduisit en cendres, l'an 136 de J. C., 20e du règne d'Adrien. Bitther ou Béther, place forte, fit plus de résistance; mais elle se rendit aussi, lorsque la plupart des assiégés furent morts de faim. La guerre cependant ne fut point terminée; elle dura 30 ans et demi, jusqu'à ce qu'une victoire complète des Romains, et la prise de Barcochébas y eussent mis fin. Peu de temps après, les Alains ou Messagètes attaquèrent l'empire; mais Adrien envoya contre eux Arrien, alors gouverneur de la Cappadoce, et célèbre par son histoire d'Alexandre. L'empereur se rendit ensuite à Athènes, et décora cette ville, qu'il affectionnait, de plusieurs monuments dont les ruines subsistent encore. Il eut le fol orgueil de s'y consacrer à lui-même un autel, et de permettre aux Grecs de lui dédier un temple qui fut appelé Panhellénien. Revenu à Rome, après tant de voyages, Adrien, dont la santé s'affaiblissait, résolut de se choisir un successeur. Commodus Vérus, qui l'emporta sur plusieurs concurrents, était un homme de mœurs dépravées, et on prétendit qu'Adrien ne l'avait adopté qu'à des conditions déshonorantes. Quoi qu'il en soit, le nouveau César fut créé préteur, et mis à la tête de l'armée de Pannonie. Adrien fit ensuite construire près de Tivoli cette fameuse villa, dont aujourd'hui encore les restes attestent la magnificence. Il s'y plongea dans de honteuses débauches. Vérus étant mort, Adrien lui accorda les honneurs de l'apothéose, et, après avoir hésité quelque temps sur le choix d'un autre successeur, il nomma Titus Antonin, à condition que celui-ci adopterait à son tour M. Annius Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus Vérus. L'impératrice Sabine mourut peu de temps après l'adoption d'Antonin, et Adrien fut accusé de l'avoir empoisonnée, ou de l'avoir traitée si indignement qu'elle se donna la mort. Toutefois, il ne manqua pas d'en faire une divinité. Sa maladie augmentant, il eut recours à la magie; puis, devenu féroce par l'excès de ses souffrances, il ordonna la mort de quelques sénateurs, et chargea Antonin d'en faire périr plusieurs autres. Antonin n'exécuta point cet ordre barbare. Fatigué d'exister, Adrien demanda plusieurs fois une épée ou du poison, et promit de récompenser ceux qui l'aideraient à abréger ses jours; mais personne ne voulut s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il alla à Bayes, où, méprisant les médecins et leurs ordonnances, il se livra à l'intempérance de la table, et parvint ainsi à avancer le terme de sa vie. Il mourut dans cette ville, le 10 juillet 138, à 62 ans. Il nous est parvenu quelques fragments des poésies d'Adrien, que l'on trouve dans l'*Anthologie grecque* de Brunck et dans celle de Burmann. Il avait composé une *Alexandriade* qui ne nous est pas parvenue.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du 3e siècle, né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Hérode Atticus, et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques extraits de ses *déclamations*, en grec et en latin, dans le recueil de Léon Allatius: *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*, Rome, 1641, in-8°. — Un autre ADRIEN, écrivain grec du 5e siècle, est auteur d'une *Introduction à l'Écriture sainte*, imprimé à Augsbourg en 1602, in-4°.

ADRIEN, quatre saints de ce nom. — Le premier, officier dans l'armée romaine, converti et martyr en 306 de J. C., le 5 mars. — Le deuxième, né en Afrique, mort dans la Grande-Bretagne en 720. — Le troisième, évêque de Saint-André, en Écosse, martyr, en 874. — Le quatrième, abbé du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, mort le 9 janvier 709.

ADRIEN Ier, pape, fils de Théodore, d'une des plus nobles familles de Rome, succède à Étienne III, le 9 février 772; secouru sur sa demande par Charlemagne, qui prend Pavie, délivre le saint-siége des attaques de Didier, roi des Lombards en 774, et confirme la donation de Pepin son père; envoie deux légats au second concile universel de Nicée, tenu contre les iconoclastes en 787, et au concile de Francfort assemblé en 794 par Charlemagne; a des différends apaisés par cet empereur avec Léon, archevêque de Ravennes, avec Naples et l'empereur Constantin le Jeune; répare et embellit l'église de St.-Pierre, qu'il dote d'un chandelier sur lequel on pouvait mettre sans confusion mille trois cent soixante et dix

Digitized by Google

cierges; meurt le 25 décembre 795, après avoir tenu le siége vingt-trois ans dix mois et dix-sept jours. Il eut pour successeur Léon III.

ADRIEN II, pape, né à Rome en 791, succède à Nicolas Ier, le 14 décembre 867, après avoir refusé deux fois la tiare; menacé par des séditieux excités par le duc de Spolette, il en est délivré en 868 par Lothaire, roi de Lorraine, dont il lève l'excommunication portée par Nicolas; tient en 869 un concile contre Photius; envoie la même année ses légats au concile œcuménique de Constantinople; se brouille avec l'empereur grec et le patriarche Ignace au sujet de la Bulgarie; a des différends avec Charles le Chauve au sujet de la sentence portée par le concile de Verberie en 869 contre Hincmar, évêque de Laon, et meurt en 872. Jean VIII lui succède.

ADRIEN III, pape, né à Rome, succède à Martin II, le 20 janvier 884; refuse à l'empereur Basile le Macédonien d'annuler les décisions de son prédécesseur, et de recevoir Photius patriarche de l'Église de Constantinople à la communion de l'Église romaine; mort le 9 mai 885.

ADRIEN IV, pape, né près de l'abbaye de St.-Alban, en Angleterre, d'un père nommé Nicolas Brekspese, qui était domestique de ce monastère, fut lui-même domestique des chanoines de St.-Ruf, à Arles; fut élu abbé et général de cet ordre; cardinal-évêque d'Albano et légat du pape Eugène III en Danemark et en Norwége en 1146: succéda au pape Anastase IV le 3 décembre 1154; excommunia les Romains et mit leur ville en interdit jusqu'à ce qu'il eût fait pendre et brûler le chef de leur révolte, Arnaud de Brescia, en 1155; excommunia Guillaume, roi de Sicile; se réconcilia avec lui; fut en lutte avec l'empereur Frédéric Ier; transféra le siége pontifical à Orviette, d'où il fut rappelé par les Romains, et se retira une seconde fois à Anagni, où il mourut le 1er septembre 1159.

ADRIEN V, pape, Génois, fils de Théodore de Fiesque, frère du pape Innocent IV; fait cardinal de Saint-Adrien par son oncle en 1251; légat en Allemagne et en Angleterre, en 1253 et 1260; succède à Innocent V, le 12 juillet 1276, et meurt le 18 août même année sans avoir été sacré.

ADRIEN VI (Adrien-Florent), pape, fils d'un ouvrier d'Utrecht, nommé Florent Boyens, né en 1459; reçoit à Louvain le bonnet de docteur le 21 juin 1491; Marguerite, sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre, et veuve de Charles le Téméraire, fit la dépense de cette cérémonie; devint vice-chancelier de l'université de Louvain, où il fonda un collége célèbre; fut précepteur de Charles-Quint en 1512; ambassadeur en Espagne près du roi Ferdinand et évêque de Tortose en 1515; co-régent de ce royaume avec le cardinal Ximenès en 1516; vice-roi en 1517; fait cardinal le 1er juillet 1517 par le pape Léon X; lui succède le 9 janvier 1522; couronné à Rome le 30 août même année; renouvelle l'alliance avec l'empereur Charles-Quint dont le parti l'avait porté au pontificat; pacifie l'Italie; entreprend la réforme de l'Église; envoie son nonce à la diète tenue à Nuremberg, 1522; laisse sans secours l'île de Rhodes attaquée et prise par Soliman le jour de Noël; et meurt le 14 septembre 1523.

ADRIEN LE CHARTREUX (Adrianus-Cartusianus), florissait dans les premières années du quinzième siècle, et habitait en 1410, la chartreuse située près de Gertruidenberg. On lui doit un ouvrage ingénieux et savant, intitulé : *De Remediis utriusque fortunæ*, dont la première édition, imprimée à Cologne en 1471, est rare et recherchée. L'édition in-4°, sans date, impr. avec les caractères d'Ulrich Zel, est également estimée des amateurs.

ADRIEN, cardinal, né vers 1458, à Corneto, et, suivant quelques auteurs, de la famille des Castellesi, suivant d'autres, d'une naissance obscure. Après avoir étudié à Rome, avec beaucoup d'ardeur, le grec, le latin et l'hébreu, il se distingua tellement par son savoir et par son habileté dans les affaires, qu'il fut envoyé, par le pape Innocent VIII, nonce en Écosse et en Angleterre. Alexandre VI le rappela auprès de lui, lui donna le titre de son secrétaire, l'admit à sa confiance la plus intime, le chargea de plusieurs nonciatures importantes, lui conféra la charge de trésorier, et enfin le décora de la pourpre. Les richesses qu'il avait acquises excitèrent la cupidité de César Borgia, qui le fit, dit-on, empoisonner dans le même repas où l'on prétend qu'Alexandre VI prit le poison qu'il destinait à plusieurs cardinaux. Adrien ayant échappé à l'effet du poison, fut, quelques années après, obligé de s'enfuir de Rome, sous le pontificat de Jules II, et resta dans le territoire de Trente jusqu'à la mort de ce pontife. Il revint à Rome après l'exaltation de Léon X; mais, accusé d'être entré dans la conspiration du cardinal Petrucci, il fut condamné à une amende, et s'enfuit encore, dans la crainte d'un sort plus funeste. On n'a plus de détails sur sa vie après cet événement. L'opinion la plus commune est qu'il fut tué par un de ses domestiques qui en voulait à son argent. Adrien a composé des poésies latines écrites avec élégance, et parmi lesquelles on remarque le morceau sur la chasse et le voyage de Jules II à Bologne. Il a fait deux autres ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois : *De vera Philosophia*; c'est un traité de la religion chrétienne, élégamment écrit et rempli d'érudition; *de Sermone latino et de modis latinè loquendi*.

ADRIEN (Martin-Joseph), dit *la Neuville*, naquit à Liége en 1766. Après avoir étudié la musique à la maîtrise de la cathédrale de cette ville, il alla à Paris, et entra à l'Opéra le 20 juin 1785, où il obtint du succès parce qu'il avait de la chaleur et de l'intelligence; mais sa voix était dure et ingrate. Il se retira en 1804. En mars 1822 il fut nommé professeur de déclamation lyrique et mourut le 19 novembre de la même année. Adrien a composé la musique de l'*Hymne à la Victoire* sur l'évacuation du territoire français et de l'Hymne aux martyrs de la liberté.

ADRIEN, frère du précédent, chanteur et composit. de romances, né à Liége vers 1767, s'est fait connaître à Paris en 1790, par la publication de quelques recueils de romances. On lui doit aussi une *Invocation à l'Être Suprême*.

ADRIEN, frère des précédents, professeur de chant à Paris, entra à l'Opéra comme maître des chœurs en l'an VII, et en fut renvoyé l'an IX, pour cause d'inexactitude dans son emploi.

ADRY (Jean-Félicissime), philologue et bibliographe, né à Vincelotte, près d'Auxerre, en 1749, mort le 20 mars 1818, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire à

Digitized by Google

Paris jusqu'en 1790, époque de la suppression des ordres religieux et congrégations séculières. Rendu à la société civile, il enrichit la littérature de plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes, parmi lesquelles on cite celles de Quintilien, traduit de Caperonnier; des *Aventures de Télémaque*, des *Fables* de la Fontaine; il inséra de bons articles dans le *Magasin encyclopédique*; il en avait, dès 1782, publié de fort curieux dans le *Journal encyclopédique*.

ADSON (Henricus), né près de St.-Claude, jouit d'une si grande réputation, que les souverains de l'Europe se plaisaient à le consulter. Moine de Luxeuil, puis abbé de Moutier-en-Der, en 968, il mourut en 992, dans un voyage qu'il avait entrepris pour visiter les lieux saints avec Hilduin, comte d'Anci en Champagne. Il a laissé quelques *Vies* de saints, imprimées dans les recueils de D. Martenne et de Mabillon; un *Traité de l'Antechrist*, attribué à St. Augustin, et qui se trouve dans l'édition de 1685 des *OEuvres* de ce Père.

ADURAM, intendant des finances du roi Roboam, fils de Salomon, envoyé pour apaiser une sédition contre son maître, fut lapidé par les Juifs, l'an du monde 3060, ou 975 avant J. C.

ADVENCE (Adventius), évêque de Metz en 855; assista au concile de Metz, en 859, pour la pacification des princes; appuya, avec le concile de Savonières, la requête de Charles le Chauve, contre Wenilon de Sens; alla, en 860, à l'assemblée de Coblentz, où il fut commis avec quatre-vingts autres évêques, deux abbés et trente seigneurs, pour régler le serment entre les princes et les devoirs de leurs sujets; fut déposé et excommunié par le pape Nicolas Ier, en 865, pour avoir approuvé le divorce de Lothaire; rétabli, en 866, à la recommandation de Charles le Chauve; fut le premier évêque qui se donna à ce prince, qu'il fit couronner dans sa cathédrale, le 9 septembre 869; appuya, au concile de Douai, en 871, les accusations contre l'évêque Hincmar; mort à Saultz, le 31 août 875.

ADVENIER-FONTENILLE (Hippolyte-Antoine), né à Paris le 15 février 1775, mort le 18 avril 1827, entra à l'école des ponts et chaussées; capitaine du génie en 1794, chevalier de la Légion d'honneur en 1807, il fut attaché au comité des fortifications, perdit cette place, mais devint, en 1812, référendaire de 2e classe à la cour des comptes. Dans ces diverses positions, Advenier concourut à la composition de vaudevilles, tels que *l'Aînée et la Cadette*, *Panard clerc de procureur*, *Gresset*, *le Trois Mai*, *Griselidis*: on a de lui, en outre, *le Jeune oncle*, opéra-comique, et un pot pourri: *la Grande Joie de la rivière de Seine*, à l'occasion des réjouissances du 18 brumaire an x, où l'on ne reconnaît pas son esprit, d'ordinaire heureux et piquant.

ADZIGERI, **ACIKIREI** ou **EZIGEREI**, grand kan des Tatars; il régna en paix, et eut pour successeur son fils Haider, en 1446.

ÆACIDE, roi des Molosses de l'Épire à la mort d'Alexandre le Grand, 234 avant J. C.; tué dans un combat, en Acarnanie, par Philippe, frère de Cassandre; eut pour fils le célèbre Pyrrhus.

ÆCHMIS, roi d'Arcadie, succéda à son père, Polymestor, pendant que Théopompe était roi des Spartiates. — Un autre Æchmis, fils de Briace, fit la guerre aux Lacédémoniens.

ÆDEMON, **ADEMON**, **EDOMON**, affranchi de Ptolémée, voulut soulever les peuples de la Mauritanie, pour venger son maître, que Caligula avait fait mourir; il périt dans cette entreprise.

ÆDÉSIUS, philosophe platonicien du 4e siècle, remplaça Jamblique dans l'enseignement des arcanes de la théurgie en Cappadoce; usant des mêmes prestiges, il fit croire aussi à ses communications avec la divinité par l'intermédiaire des démons.

ÆELREDE, **AILREDE** ou **ETHELREDE**, abbé de Riedval ou de Reverbi, diocèse d'York, vers le milieu du 12e siècle. Il était allié à la maison royale d'Angleterre; refusa plusieurs évêchés que lui offrit David, roi d'Écosse; fut auteur de la règle de Saint-Augustin pour les hommes, et de plusieurs sermons et traités religieux; mort le 12 janvier 1166. On lui attribue un traité: *De Abusu musices*.

ÆELREDE fut abbé de l'ordre de Cîteaux en Angleterre, vers 1220.

ÆGEATES, moine nestorien, vivait dans le 5e siècle. Il composa une *histoire ecclésiastique* et une *diatribe* contre le concile de Chalcédoine.

ÆGIALÉE, fils d'Adraste et de Démonassa, fut le seul des Épigones qui périt devant Thèbes, 27 ans avant la ruine de Troie, 1236 avant J. C.; il fut tué par Laodamante.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, qui vivait vers le milieu du 8e siècle. Quelques historiens le regardent comme le véritable auteur d'un *poëme* sur la vertu des médicaments, sur les urines, et sur la connaissance du pouls.

ÆGIDIUS (Gilles de Corbeil), chanoine de Paris, médecin de Philippe-Auguste, a traduit l'ouvrage du précédent.

ÆGIDIUS, diacre de Paris, vivait au 14e siècle, et enseigna la grammaire. Il est auteur d'un livre intitulé: *Carolinus*, et d'une *Histoire de la première expédition de Jérusalem*.

ÆGIDIUS (Pierre), né à Anvers, vivait au commencement du 16e siècle. Il fut l'éditeur des *lettres latines* d'Ange-Politien, Anvers, in-4°, 1514.

ÆGIDIUS (Gabriel), écrivain du 17e siècle. On a de lui: *Specimen moralis christianæ etc; de Philosophiâ universâ; de Microcosmo*.

ÆGIDIUS (Romanus). *Voyez* **COLONNE**.

ÆGIMUS ou **ÆGIMIUS**, médecin grec que Galien croit antérieur à Hippocrate, avait écrit un *livre* sur les palpitations.

ÆGINETA. *Voyez* **PAUL D'ÉGINE**.

ÆGINÈTE, **ÆGINETA**, roi des Arcadiens, après Pompus, sous lequel Lycurgue publia ses lois; son fils Polymestor lui succéda.

ÆGIUS ou **ÉGIO**, jurisconsulte de Spolette, né dans cette ville au 16e siècle, mort en 1578, a publié, d'après les manuscrits du Vatican, la première édition de la *Bibliothèque d'Apollodore*; Rome, 1550, in-8°, avec une traduction latine et des notes très-savantes.

ÆGON, premier roi des Argiens, après les Héraclides. Un oracle ayant fait connaître aux Argiens qu'un aigle leur indiquerait celui qu'ils devaient faire roi, il fut choisi par eux parce qu'un aigle s'était posé sur sa maison.

Digitized by Google

ÆLF (Samuel), théologien et littérateur, né en Suède, et mort vers la fin du 18e siècle, avait professé les belles-lettres à l'académie d'Upsal, avec succès. On a de lui des poésies latines remarquables par l'harmonie de la versification autant que par la pureté du style.

ÆLFRICUS, nommé *le Grammairien*, abbé de Malmesbury, mort le 28 août 1016, est auteur d'une *Grammaire* et d'un *Dictionnaire saxon-latin*, publiés par Somner, à Oxford en 1659; d'une traduction saxonne de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, Londres, 1625 et 1638; d'une *homélie* sur l'Eucharistie, Cambridge, 1641.

ÆLIANUS (Meccius), médecin, né en Grèce dans le 2e siècle, fut le maître de Galien, qui le cite avec éloge pour avoir, le premier, employé avec succès la thériaque comme remède et préservatif dans un temps de peste.

ÆLIUS CELSUS, l'un des sénateurs que fit mourir l'empereur Sévère, et dont Spartien fait le dénombrement.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, l'un des plus célèbres jurisconsultes de Rome; fut édile, l'an de Rome 541, puis triumvir; consul, l'an 556, et enfin censeur avec M. Cethegus; voulut que dans les spectacles les sénateurs fussent séparés du peuple; il fut auteur des *Tripartita*, appelés *Jus ælianum*, qui est l'origine du droit romain.

ÆLIUS STILO, de *Lanuvium*, grammairien et rhéteur, vivait du temps de Térence Varron qui fut son élève; composa un livre *de Ratione vocabulorum*, et un autre *de Proloquiis*; il passait pour le plus savant des Romains.

ÆLIUS SERENIANUS, jurisconsulte de Rome, disciple de Papinien, et l'un des conseillers de l'empereur Alexandre Sévère, dont il était cousin, vivait l'an de J. C. 225.

ÆLIUS PÆTUS, célèbre préteur de Rome. Pendant qu'il rendait la justice, un pivert étant venu se percher sur sa tête, les aruspices déclarèrent que s'il ne le tuait pas, sa famille serait très-heureuse, et la république malheureuse, et que s'il le tuait, le contraire aurait lieu. Ælius déchira aussitôt l'oiseau avec ses dents; c'était peu de temps avant la journée de Cannes où périrent dix-sept de ses parents.

ÆLIUS MÉLISSUS, grammairien et jurisconsulte de Rome, contemporain d'Aulu-Gelle, vivait vers l'an 130 de J. C.; on croit que c'est le même qu'Ælius Gallus, auteur d'un traité en douze livres dont il y a des fragments dans les *Pandectes*.

ÆLIUS GALLUS, chevalier romain, envoyé par l'empereur Auguste dans l'Arabie-Heureuse qu'il soumit le premier; il fut le contemporain et l'ami du géographe Strabon.

ÆLIUS LAMIA, premier mari de Domitia Longina, débauchée par Domitien, qui le fit périr sous un faux prétexte.

ÆLIUS LANIA, gouverneur de Syrie, sous Tibère; mort à Rome où il avait été retenu par Tibère, à la fin de l'année du consulat de Servius Galba et de Lucius Sylla.

ÆLIUS MANTIA, de Formiano, fils d'un affranchi; ayant dans sa vieillesse accusé Libon devant les censeurs, et Pompée, que blessait cette attaque, ayant voulu l'humilier, il le réduisit au silence en lui reprochant tous ses crimes.

ÆLIUS MARTIANUS, jurisconsulte célèbre, condamné à mort par l'empereur Didianus Julianus; s'étant sauvé, il devint l'un des conseillers de l'empereur Alexandre; il écrivit sur la jurisprudence, de l'an de J. C. 193 jusqu'à 222.

ÆLIUS SUCCESSUS, surnommé *Pertinax*, marchand de bois, père d'Ælius Pertinax, fait empereur à la mort de Commode. Il y eut un Ælius Xifidius, intendant des finances, sous Valérien; un Ælius Cesetianus, préfet de Rome, sous l'empereur Tacite; un Ælius Scorpianus, consul sous Probus; un Ælius Varro, sous Firmus, et un Ælius Sabinus, historien.

ÆLIUS (Franciscus), auteur italien de la famille des Marchese; on a de lui un ouvrage sur les familles napolitaines, 15e et 16e siècle.

AELST (Évrard van), peintre hollandais, né à Delft en 1602, mort en 1658, excellait à représenter les fleurs, les fruits, les oiseaux morts, etc. Ses tableaux, en petit nombre, sont fort chers.

AELST (Guillaume van), neveu et élève du précédent, né en 1620, et mort en 1679, peignit le même genre que son oncle, mais acquit plus de réputation. Il avait voyagé en France et en Italie.

AELST (Nicolas van), graveur, né à Bruxelles en 1530, a gravé, d'après Jules Romain, divers sujets de l'*Ancien Testament*.

ÆMILIUS (George), né à Mansfeld en 1517, parent de Luther, a traduit les Évangiles en vers : *Evangelia heroico carmine reddita*, 1509, in-8°.

ÆMILIUS (Antoine), professeur d'histoire, né à Aix-la-Chapelle en 1589, fut le disciple de Vossius et l'ami de Descartes. On a de lui un *Recueil* de harangues et de poésies latines, 1651, in-12.

AENEAE (Henri), né en 1743 à Oldemardum dans la Frise occidentale, mourut à Amsterdam en 1812. Il fit ses études à Franeker, passa maître ès arts à Leyde en 1769, et soutint une thèse sur le phénomène de la congélation, qui lui valut le titre de docteur en philosophie. Plus tard il fut appelé à la Haye auprès du gouvernement, et chargé de plusieurs missions diplomatiques dans le midi de l'Europe. En 1795 il fit partie de l'assemblée des savants français et étrangers réunis à Paris pour établir l'uniformité des poids et mesures. Dans les dernières années de sa vie il remplit successivement les fonctions d'inspecteur des poids et mesures et de membre de la commission générale de la marine. On a de lui quelques écrits estimés sur les sciences technologiques, parmi lesquels on remarque ceux qui traitent de la roue hydraulique d'Eckhard, des ailes de moulin à vent de Dyck, des instruments d'astronomie inventés par Van Adam, et de l'emploi du vernier. Son rapport adressé au gouvernement de Hollande, sur les améliorations à introduire dans le système des poids et mesures, mérite aussi d'être mentionné.

ÆNESIDÈME, philosophe pyrrhonien, de Gnosse dans la Crète, contemporain de Cicéron, enseignait à Alexandrie; il avait écrit huit livres sur la philosophie sceptique, dont il ne reste qu'un extrait dans la bibliothèque de Photius.

ÆNGUS ou **ÉNÉE**, surnommé l'*Hagiographe* et le *Cildé* ou *Colideus*, descendant des rois d'Ultonie; il fut

Digitized by Google

ermite dans un désert d'Irlande, puis frère lai dans l'abbaye de Taulaught près de Dublin, gouvernée par Mælruan dont il devint l'ami, et avec qui il écrivit la vie de plus de deux mille saintes ou saints; il mourut le 11 mars, un vendredi, d'où l'on a conjecturé que ce fut en 819, 824 ou 830.

ÆNOTHÈRE, géant de la Souabe, cavalier dans les troupes de Charlemagne; les historiens parlent de lui comme d'un prodige de force.

ÆPINUS (Jean), célèbre coopérateur de Luther, né dans la marche de Brandebourg en 1499; en mission près de Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1534; signa, en 1538, les articles de Smalcalde, et mourut en 1553.

ÆPINUS (François-Marie-Ulrich-Théodore), savant, né à Rostock, le 13 décembre 1724, mort à Dorpt, en Livonie, au mois d'août 1802; appliqua les mathématiques à la physique et fit faire un pas immense aux sciences naturelles; on lui doit le bétrophore et le condensateur électrique; il fit le premier des expériences sur l'électricité de la tourmaline, dans laquelle Adanson avait le premier découvert cette propriété.

ÆPOLION, graveur grec sur pierres dures. On connaît de lui une tête de l'empereur Marc-Aurèle.

AÉRIUS, hérésiarque, né dans le 4e siècle, d'abord sectateur d'Arius, fonda depuis par jalousie contre Eustathe, patriarche de Constantinople, la nouvelle secte dont les partisans furent, de son nom, appelés aériens. Aérius, en suivant le dogme d'Arius, y ajoutait que l'évêque n'avait point de supériorité sur le prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques; il condamnait aussi les prières pour les morts. Cette secte des aériens subsistait encore du temps de St. Augustin.

AERSCHOT (Van), ecclésiastique belge, mort en 1833 à Malines, âgé de 40 ans, était professeur d'hébreu au petit séminaire. A une vertu solide et aux qualités les plus aimables, il joignait un grand savoir.

ÆSCHRIOU, médecin empirique de Pergame au 2e siècle, est cité par Galien, avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la rage.

ÆSINUS (François), évêque d'Iasi, dans la Valachie, mort en 1549, est auteur de quelques opuscules conservés dans la bibliothèque du Vatican.

ÆSION, orateur grec, contemporain de Démosthènes.

ÆTHÉRIUS, architecte grec, vivait vers l'an 500, sous le règne de l'empereur Anastase Ier. Il bâtit à Constantinople un édifice appelé *Chalcis*, et on lui attribue la construction de la muraille qu'Anastase ordonna pour mettre Constantinople à l'abri des insultes des Goths, des Huns et des Bulgares, et qui s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria.

ÆTHES, général des armées de Dromichète, roi de Thrace; ayant feint de se rendre à Lysimaque, chef des Lacédémoniens, il les trahit et en égorgea un grand nombre.

ÆTION, père d'Andromaque, femme d'Hector, fut tué, avec ses sept fils, devant Thèbes.

AÉTION, peintre grec, était contemporain d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque; il est connu par un tableau représentant les noces d'Alexandre et de Roxane, qui fut exposé aux jeux olympiques. Lucien cite Aétion parmi les plus grands peintres de l'antiquité.

AÉTIUS, hérétique arien du 4e siècle, chassé de toutes les villes où il avait tenté de s'établir, fut accueilli par Julien l'Apostat, et mourut à Constantinople l'an 367. Il attaquait le mystère de la Ste. Trinité, et enseignait que la foi suffit sans les œuvres.

AÉTIUS, médecin du 4e siècle, surnommé *Amidenus*, du lieu de sa naissance, Amida, en Mésopotamie, a laissé un ouvrage en 16 livres, distribué en quatre parties, et pour cette raison intitulé : *Tetrabiblos*, qui renferme toutes les connaissances médicales que l'on avait de son temps. Cet ouvrage, imprimé par parties séparées en 1534, in-fol., à Venise, en 1535, à Bâle, in-fol., a été complétement traduit en latin par Cornarius, et imprimé à Bâle, par Froben, en 1542, in-fol.; réimprimé à Paris en 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., et 1565, 4 vol. in-12.

AÉTIUS SICULUS, médecin, est auteur du livre *De atrâ bile*, attribué à Galien.

AÉTIUS CLÉTUS, de Segni, médecin, a composé un livre *De morbo strangulatorio*, Rome, 1636, in-8o.

AÉTIUS D'ANTIOCHE, surnommé l'Impie, dans la Cœlé-Syrie, fut d'abord orfèvre, puis sophiste et ensuite médecin; devint un des plus zélés propagateurs de l'arianisme, auquel il fut initié l'an 330 après J. C., par Paulin, évêque d'Antioche; fut plusieurs fois chassé de cette ville pour ses doctrines; y revint en 358; condamné la même année au concile d'Ancyre, tenu par les semi-ariens; dispute contre eux au concile de Séleucie, condamné par les aériens, dans celui de Constantinople; banni à Mopsuete en Cilicie, puis à Lamblade, au pied du Taurus; rappelé par Julien l'Apostat, et ordonné évêque par Eudoxe, patriarche de Constantinople; fait secte du temps de l'empereur Jovien; condamné de nouveau sous l'empereur Valens, et exilé à Lesbos; revient à Constantinople, où il meurt l'an de J. C. 367. Il enseignait que Dieu ne demandait autre chose que la foi.

AÉTIUS, général romain, né dans la Mœsie, comte de l'empire et patrice des Gaules; otage à la cour d'Alaric roi des Goths de 408 à 411; en 424, entre en Italie avec une armée de Huns, pour secourir l'usurpateur du trône d'Honorius, Jean, qui fut défait, en 425, par Aspar, général de l'armée de Théodose et de Valentinien III; en 426, il défait, dans les Gaules, Théodoric, roi des Visigoths, et fait lever le siége d'Arles; pousse à la révolte le comte Boniface, afin de le perdre, et est nommé à sa place *maître de la milice*; en 427, il bat les Francs, et oblige Clodion leur roi à repasser le Rhin; en 431, sa perfidie envers Boniface étant découverte, celui-ci rentre en grâce, et lui-même, disgracié, dispute, à la tête de ses troupes, la dignité de maître de la milice; il est vaincu, et Boniface blessé à mort; en 432, à la tête d'une armée de Huns qu'il était allé chercher, il défait le gendre de ce dernier, et réussit à se faire rappeler par l'impératrice Placidie, qui l'envoie dans les Gaules avec le titre de patrice; en 436, il bat deux fois Gondicaire, roi des Bourguignons, à qui il accorde ensuite la paix, afin d'être plus à même de résister aux Visigoths et aux Francs : en même temps il forme trois armées de Huns, et traite bientôt après avec toutes ces nations, ce qui lui vaut le titre de défenseur de l'empire; en 450, il s'oppose

Digitized by Google

à la marche d'Attila, roi des Huns, venu dans les Gaules avec près de sept cent mille hommes, contre lesquels il réunit les Francs, les Bourguignons et les Visigoths; en 451, il attaque Attila devant Orléans, dont il l'oblige à lever le siége, le poursuit, et le défait complétement *in campo moriaco*, ou *in campis catalaunicis*, ce qui veut dire, selon les uns, dans les plaines de Châlons, selon d'autres, dans celles de la Sologne; selon d'autres encore, près de Miri-sur-Seine; et d'après deux opinions insoutenables, en Catalogne ou en Auvergne, près de Mauriac. Après cette grande bataille, dans laquelle fut tué Théodoric, roi des Goths, Aétius ayant laissé Attila se retirer avec les débris de ses troupes, revient triomphant à Rome, où il est assassiné, en 454, par l'empereur Valentinien, jaloux des acclamations prodiguées à son général.

AÉTIUS, chef des eunuques de l'impératrice Irène, à l'insolence duquel cette princesse ne crut pouvoir se soustraire, qu'en demandant la paix à l'empereur Charlemagne, à qui elle fit proposer de l'épouser. Mais Aétius, qui voulait mettre sur le trône son frère Léon, empêcha ce mariage. Les officiers de l'empire et les patrices, à qui il était odieux, proclamèrent empereur, en 802, Nicéphore, qui le fit périr.

AÉTIUS, archidiacre de Paris, cité à un concile tenu dans cette ville, en 577, pour y juger Prétextat, évêque de Rouen, accusé d'avoir marié, avec Brunehaut, son filleul Mérovée, fils de Chilpéric, et d'avoir conspiré contre ce roi; seul, avec Grégoire de Tours, il eut le courage de soutenir l'innocence du prélat.

AFACKER (Gille), professeur de théologie à Cologne, fit imprimer en 1618, in-8°, sous le nom de *Salomo Theodotus*, une *Histoire de l'origine et du progrès de la controverse des remontrants et des contre-remontrants*.

AFER (Cn.-Domitius), orateur romain, né vers l'an 15 avant J. C., à Nîmes, enseigna l'éloquence à Quintilien; il vécut sous Tibère, sous Caligula, qui le fit consul, se déshonora par ses délations, et mourut l'an 59 de J. C. Il avait composé un traité *des Preuves*, et deux livres sur *l'art oratoire*, dont on trouve quelques lignes dans Quintilien, Dion et Pline le Jeune.

AFFABILI-WESTENHOLZ (Mme), cantatrice, née à Venise en 1725, morte à Hambourg en 1776.

AFFAITATI (Fortunat), philosophe, né à Crémone vers la fin du 15e siècle; il se noya, en Angleterre, dans la Tamise, en 1550.

AFFAROSI (Camille), bénédictin, né en 1680 à Reggio, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut en 1763. On a de lui des *Mémoires historiques* sur le monastère de St.-Prosper de cette ville, Padoue, 1733-37, 2 vol. in-4°.

AFFELMAN (Jean), né à Soest en Westphalie, fut professeur de théologie à Rostock, où il mourut en 1624. On cite, parmi ses ouvrages, le traité *De ferendis hæreticis, non auferendis*, où, contre l'avis des théologiens de son temps, il soutient la thèse de la liberté de conscience.

AFFICHARD (Thomas l'), auteur dramatique, né en 1698, à Pont-Floh, en Bretagne, mort à Paris en 1753, a composé seul ou bien en société avec Panard, d'Orville et Gallet, un grand nombre de pièces jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique. Il a fait aussi quelques romans plus oubliés encore que ses pièces, dont on a le recueil très-incomplet sous le titre de *Théâtre de l'Afficheur*, 1746 et 1768, in-12, 2 vol., qu'il faut réunir, puisque la plupart des comédies qui sont dans l'un ne se trouvent pas dans l'autre volume.

AFFLITTO (Mathieu), né vers l'an 1430 à Naples, où il mourut âgé de 80 ans, fut en crédit auprès du roi Ferdinand Ier, qui l'admit dans son conseil, et le nomma président de la chambre royale. Ses ouvrages sont: *Comment. in constitutione Siciliæ et Neapolis*, Francfort, 1603, in-fol. *Commentarius super tres libros feudorum*, Venise, 1534, in-fol. *Decisiones neopolitanæ antiquæ et novæ*, Venise, 1564. *Lecturæ super consuetudines Neapolitani Siciliæque regni*, Leyde, 1535, in-fol. *Lecturæ super VII codicis Justiniani*, 1560.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominicain, servit plusieurs années comme ingénieur dans les armées commandées par don Juan d'Autriche, fut ensuite employé par la république de Gênes, et mourut à Naples en 1673. Il a publié en italien, un *Traité sur l'art de l'ingénieur*, et des *Mélanges théologiques et philosophiques*, in-8°.

AFFLITTO (Gaetan), jurisconsulte napolitain, a publié des controverses et décisions de droit à Naples, en 1655. Cette famille a produit plusieurs autres hommes célèbres par leur rang et leur savoir.

AFFO (Irénée), historien, philologue et écrivain laborieux et érudit, né en 1741, à Busetto, dans le Parmesan, fit profession aux récollets, et fut en 1768 nommé professeur de philosophie à Guastalla, censeur du saint-office, professeur d'histoire à l'université de Parme; il remplaça depuis Paciandi dans la direction de la bibliothèque ducale, et mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont: *Dizionario precettivo, critico ed istorico della poesia volgare*, 1777, in-8°. *Storia della citta di Parma*, 1793, 2 vol. in-4°. *La zecca e moneta parmigiana illustrata*, 1788, in-fol. *Istoria di Guastalla*, 1785, 4 vlo. in-4°. *Delle zecche e monete di tutti i principi di casa Gonzaga*, 1782, in-4°. *Saggio di memorie sulla tipografia parmese*, 1791, in-4°. *Memori degli scrittori e litterat. parmigiani*, 1789-97, 5 vol. in-4°. On lui doit en outre plusieurs opuscules relatifs aux antiquités, à la bibliographie, et à la biographie. Il a laissé en manuscrit une *histoire* de Pierre-Louis Farnèse. M. le professeur Angelo Pezzana, son successeur dans la charge de bibliothécaire, a publié la *Vie* d'Affo, suivie de la liste chronologique des ouvrages de ce laborieux écrivain, qui s'élèvent à 121.

AFFRY (L.-A.-Aug. d'), né à Versailles en 1713, successivement capitaine aux gardes, maréchal de camp et lieutenant général, servit avec distinction dans plusieurs campagnes, fut ambassadeur en Hollande, et colonel des gardes suisses en 1780. Dévoué au parti de la cour, il montra beaucoup de fermeté dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, mais, plus tard, il s'abstint de tout rôle politique. Arrêté le 10 août 1792, il échappa aux massacres de septembre et mourut dans le canton de Vaud, en 1793, du chagrin que lui causa la perte d'un de ses fils tué le 10 août au château des Tuileries.

AFFRY (L.-Aug.-Philippe comte d'), fils du précédent, né à Fribourg en 1743, obtint successivement les grades

Digitized by Google

de capitaine, brigadier, maréchal de camp et lieutenant général; il commanda l'armée française sur le haut Rhin, en 1792. Après le licenciement des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, et fut, en 1798, nommé commandant des forces militaires, chargé de défendre le pays menacé d'une invasion. Député à Paris en 1803, il reçut des mains du premier consul l'acte de médiation de la Suisse, et fut peu de temps après nommé landamman. Choisi pour complimenter Napoléon sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il reçut à cette occasion la grande décoration de la Légion d'honneur, et mourut à Berne, en juin 1810. Il s'était acquitté avec succès des fonctions de conciliateur et de magistrat suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts.

AFFRY (Charles-Philippe, comte d'), fils du précédent, né en 1772, était lieutenant dans les gardes suisses à l'époque du 10 août 1792, et n'échappa au massacre de cette journée que parce que sa compagnie se trouvait alors détachée en Normandie. Il se retira après le renversement de la monarchie et ne reprit du service que sous le gouvernement impérial, lorsque son père eut accepté les fonctions de landamman. Il fut alors nommé colonel d'un régiment suisse, et fit en cette qualité plusieurs campagnes, notamment celle de Russie en 1812, où il fut nommé officier de la Légion d'honneur après le combat de Smolensk. Il était revenu en France à l'époque du retour des Bourbons en 1814, et il reçut d'eux l'accueil que méritaient son nom et les services de ses ancêtres. Créé chevalier de S^t-Louis et commandant de la Légion d'honneur, il commandait un régiment suisse lors du retour de Napoléon en mars 1815. Ayant reçu du général Castella, ainsi que tous les officiers suisses l'ordre de ne pas paraître aux Tuileries, il ne s'y rendit que sur un ordre positif de Napoléon; et il eut le courage de lui déclarer qu'il n'obéirait qu'aux ordres du roi à qui il avait prêté serment. Napoléon, très-irrité d'une pareille résistance, n'en montra cependant alors aucun ressentiment, et M. d'Affry put retourner paisiblement dans sa patrie où il fut employé comme maréchal de camp. Il commandait la garnison de Bâle lorsque cette ville fut bombardée, dans le mois de juin, par la forteresse d'Huningue, et il mérita par sa conduite dans cette occasion que l'empereur d'Autriche lui envoyât la croix de S^t-Léopold. Louis XVIII remonté sur le trône, ayant créé une garde royale, le comte d'Affry fut nommé colonel de l'un des régiments suisses qui en firent partie; et il commanda cette troupe avec zèle et dévouement jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 9 août 1818, à sa terre de Belfaux près Fribourg où il était venu pleurer sur la tombe de sa mère.

AFRANIA, femme de Licinius Buccio, sénateur romain; elle plaidait elle-même et aimait tellement les procès qu'elle donna lieu à une loi qui défendit aux femmes de faire le métier d'avocat; elle vivait encore sous le premier consulat de Jules-César, 59 ans avant J. C. On appelait de son nom les femmes qui se signalaient par leur effronterie.

AFRANIUS (Lucius), poëte comique latin, vivait 100 ans environ avant J. C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il peignit dans ses pièces les mœurs de son pays et les ridicules de son siècle : ainsi la toge romaine remplaça le manteau grec, et la dénomination de *togata* fut substituée à celle de *palliata*, pour désigner la comédie latine. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragments réunis dans les différents recueils publiés sous le titre de *Corpus poetarum latinorum*.

AFRANIUS (Lucius), consul avec Quintus Celer, l'an 60 avant J. C. S'étant déclaré pour Pompée, il commandait avec Pétréius l'armée qui fut défaite par César près d'Ilerda (aujourd'hui Lérida, en Catalogne), avant J. C., 58; accusé d'avoir trahi en cette occasion, il n'en suivit pas moins Pompée à Pharsale, où il opina pour livrer la bataille qui fut perdue, l'an 48 av. J. C.; passa à Corfou; de là en Afrique où, après la défaite de Scipion et de Juba près d'Utique, l'an 46 avant J. C., il se tua, à l'exemple de Caton pour ne pas tomber vivant entre les mains de César.

AFRANIUS (Quinctianus), sénateur romain; pour se venger d'une satire de Néron contre ses débauches, il entra dans la conspiration de Pison à laquelle Sénèque fut accusé d'avoir pris part, l'an 69 avant J. C., et fut envoyé, après avoir avoué, au dernier supplice qu'il souffrit avec courage, l'an 67, sous le consulat de L. Fontéius Capito et de C. Julius Rufus.

AFRANIUS POTITUS, plébéien; ayant dit devant Caligula malade qu'il mourrait volontiers, pourvu que cet empereur recouvrât la santé, celui-ci voulut qu'il s'y engageât par serment, ce que fit Afranius; mais Caligula étant guéri le fit mourir, afin, disait-il, de l'empêcher d'être parjure.

AFRASIAB, neuvième roi de Perse de la première dynastie, nommée des *Pischdadiens*, et conquérant fameux; quoique Turc de naissance, il prétendait descendre de Tour, fils de Feridoun, roi de Perse. Les Orientaux lui attribuent des expéditions qui auraient duré au moins quatre cents ans; ce qu'il y a de plus probable, c'est que le nom d'Afrasiab, ou Frasiab, qui signifie *conquérant de la Perse*, a été porté par tous les rois conquérants du Turkestan. On ne peut assigner aucune date, même approximative, à leur existence. L'Afrasiab dont il est ici question fut le fondateur de Bagdad, rebâtie ensuite par le calife Almanzor. Toutes les familles turques qui ont fait du bruit dans le monde se disent descendantes d'Afrasiab, dont Selguik, fondateur de la monarchie des Selguicides, voulait qu'on le crût le trente-quatrième descendant en ligne droite et masculine. Les souverains ottomans, sous prétexte qu'ils touchent aux Selguicides par la famille d'Agouz-Kan, ont pris souvent le nom d'Afrasiab.

AFRE (Sainte), martyre à Augsbourg, avec sa mère et ses trois servantes, l'an 304; leur fête, le 5 août.

AFRICAIN (Sexte-Jules), historien, né dans la Palestine, vers l'an 218 de J. C; député vers Hélogabale pour qu'il fît rebâtir la ville d'Emmaüs; embrassa, en 231, le christianisme à Alexandrie. Il composa une excellente chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 221 de J. C.; il y comptait 5,500 ans jusqu'à la naissance de J. C. Une généalogie, qui se trouve dans une de ses lettres à Aristide, concilie la contradiction apparente dans la généalogie de J. C. entre saint Luc et saint Mathieu, dont l'un fait Joseph fils d'Héli et l'autre de Jacob.

AFRICANUS (Sextus-Cecilius), jurisconsulte ro-

main, disciple de Papinien ; fut conseiller d'Alexandre Sévère, l'an 223 avant J. C.

AFRICANUS (Sextus), Libyen, composa plusieurs livres, intitulés *Cestes*, traitant des herbes et philtres qui peuvent porter à l'amour.

AFRICANUS (Politien) est aussi l'auteur d'un livre, sous le titre de *Cesto*. On ignore le temps où l'un et l'autre vécurent.

AGABE (Agabus), l'un des soixante et douze disciples de J. C. Selon les Grecs, venu de Jérusalem à Antioche, où était saint Paul avec saint Barnabé, il annonça la terrible famine qui eut lieu la quatrième année de l'empire de Claude (43 de J. C.). Ce fut encore lui qui prédit à Paul qu'il serait pris par les Juifs et livré aux gentils. Les Grecs disent qu'il souffrit le martyre à Antioche ; ils célébraient sa fête le 8 mars, et les Latins du 9e siècle, le 13 février.

AGACLYTUS, affranchi et favori de l'empereur Verus qui lui donna la femme de Libon, contre la volonté de Marc-Antonin.

AGAG, roi des Amalécites, épargné par Saül qui l'avait fait prisonnier, et coupé en morceaux, à Galgala, devant l'autel, par le prophète Samuel, l'an 2971 du monde, avant J. C. 1033.

AGALIS ou **ANAGALIS**, fille savante de l'antiquité ; naquit dans l'île de Corfou ; elle enseigna la rhétorique, et inventa un nouveau jeu de paume, consistant à prendre la balle avant qu'elle n'eût touché la muraille.

AGALLIEN, général de l'armée navale de l'empereur Léon d'Isaurie : s'étant révolté, avec Étienne, contre ce prince, il fut vaincu, eut sa flotte brûlée ou coulée à fond, et n'échappa au sort des autres rebelles, qui furent tous mis à mort, qu'en se précipitant dans la mer, l'an de J. C. 727.

AGA-MAHMED, empereur de Perse, né dans le Khoraçan, en 1738 ; encore au berceau, il échappa seul au massacre de son père et de ses frères, égorgés par Thamas-Kouli-Kan, qui le fit eunuque. Après des luttes terribles contre ses frères utérins qu'il vainquit, après avoir réprimé plusieurs tentatives d'envahissement par la Russie, il mourut quelques années avant Catherine II.

AGAMÈDE, fils d'Ergidus, prince d'Orchomène, dans la Béotie, fut, ainsi que son frère Trophonius, un des plus grands sculpteurs et architectes de l'antiquité. Leurs principaux ouvrages étaient le lit d'Amphitryon et d'Alcmène, à Thèbes ; le temple de Neptune au pied du mont Alesse, en Arcadie, dont l'entrée, quoique défendue par un simple cordon de laine, ne pouvait être forcée sans une punition subite ; et un temple d'Apollon, à Delphes. S'étant ménagé, avec beaucoup d'art, une entrée secrète dans la chambre du trésor d'Hyriée qu'ils avaient construite, ils allaient y puiser ; mais Hyriée, s'étant aperçu qu'on le volait, et ne pouvant deviner par quelle voie, disposa, à l'ouverture des vases dans lesquels il mettait son or, un piége auquel Agamède se trouva pris ; son frère Trophonius lui coupa la tête pour n'avoir pas à craindre d'être déclaré par lui. Ici s'arrête la vérité de leur histoire, dont le temps ne peut être assigné. Agamède et Trophonius furent révérés comme des dieux par les Thébains.

AGAMEMNON, fils d'Atrée, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs au siége de Troie, fut obligé de sacrifier à Diane sa fille Iphigénie. Après une dispute longtemps funeste à la cause des Grecs, il fut forcé de rendre à Achille Briséis, jeune captive qu'il lui avait enlevée. A son retour dans ses États, il fut assassiné par Clytemnestre, sa femme, et Égisthe qui l'avait séduite, vers l'an 1210 avant J. C. Agamemnon fut père d'Oreste et d'Électre.

AGAMESTOR, onzième archonte perpétuel d'Athènes, de l'an du monde 3238 à l'an 3258. Eschyle lui succéda.

AGAMESTOR, philosophe académicien, du temps de Platon, 4e et 5e siècle avant J. C.

AGAN, né en Poitou au 13e siècle, fut l'un des premiers chansonniers français. Il vivait avant que les troubadours fussent connus.

AGANDURU (Roderic-Moriz), missionnaire espagnol dans le 17e siècle, eut une part très-active à la conversion de la nation des Tagales, peuples de la grande île de Luçon. Il a écrit l'*Histoire* de cette mission et l'*Histoire générale des îles Moluques et Philippines* depuis leur découverte. Ces deux ouvrages en espagnol sont restés manuscrits.

AGANON ou **HAGANON**, évêque d'Autun, dans le onzième siècle, et successeur d'Helmin ; assiste, en 1059, au couronnement de Philippe Ier ; au concile d'Ausem, 1070 ; à celui d'Issoudun, 1081 ; à celui de Meaux, 1082 ; fait le pèlerinage de Jérusalem, 1083 et 1084 ; se trouve à la mort du pape Grégoire VII à Salerne, 1085 ; est, en 1094, un des prélats les plus influents du concile d'Autun, par lequel furent excommuniés le roi Philippe V, l'empereur Henri II et l'antipape Guibert, et furent renouvelés les décrets contre la simonie et l'incontinence des clercs ; assiste, en 1097, aux funérailles de Landri de Mâcon, et à l'élection de Bérard, son successeur ; obtient la même année de faire nommer abbé de Flavigni, Hugues, auteur d'une célèbre chronique ; et meurt le 25 juin 1098.

AGAPE (St.), et ses deux sœurs Chionie et Irène, martyrs à Thessalonique, sous Valérien Maxime, par ordre du gouverneur Dulcetius, les deux premiers à la fin de mars 304, la dernière le 1er avril. Leur fête, le 1er avril chez les Latins, le 16 chez les Grecs.

AGAPE, martyr de Palestine, exposé aux bêtes dans Césarée, et ensuite jeté à la mer par ordre du césar Maximin Daïa, l'an de J. C. 306.

AGAPET (St.), martyr de Palestine, ou Prœneste, vers l'an 274, à l'âge de 15 ou 16 ans ; sa fête, le 18 août.

AGAPET Ier, pape, né à Rome, fils du prêtre Gordien, succède à Jean II, le 4 mai 535 ; refuse à l'empereur Justinien Ier de confirmer dans leurs dignités les prélats ariens ; contraint par les menaces de Théodat, roi des Goths, en Italie, d'aller à Constantinople demander pour lui la paix à l'empereur, il ne l'obtint pas, mais il réussit à faire chasser et remplacer par Mennas, l'eutychéen Antimée qui devait à la faveur de l'impératrice Théodora, éprise de sa doctrine, d'occuper le siége de Constantinople ; mort le 22 avril 536. Silvère lui succéda. Sa fête est le 20 septembre, jour de sa translation à Rome.

AGAPET II, pape, succède à Marin III, en 946 ; assemble un synode la même année ; appelle l'empereur

Digitized by Google

Othon contre Bérenger, qui voulait se faire roi d'Italie. Mort en 955; Jean XII lui succède.

AGAPET, diacre de Constantinople au 6e siècle, est auteur d'une lettre à Justinien sur les devoirs d'un prince chrétien, imprimée pour la première fois, grec et latin, Venise, 1509, in-8°, et réunie depuis aux *Fables d'Ésope*, dans diverses éditions. On la retrouve encore dans la Bibliothèque des PP. et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. L'édition de Banduri passe pour la plus correcte. Cet opuscule a été traduit en français par Louis XIII, Paris 1612, in-8°.

AGAPET, abbé de Compredon, possédait une nombreuse bibliothèque qui fut brûlée par imprudence. Il en mourut de regret en 817.

AGAPIS, philosophe d'Alexandrie, ouvrit une école à Byzance, et écrivit sur la médecine. — Un philosophe d'Athènes du même nom était disciple de Marin, de Naples.

AGAPIUS Ier, patriarche d'Antioche, vers l'an 968 de J. C.

AGAPIUS II, élu patriarche d'Antioche en 976, mourut en 994, dans un monastère où l'empereur l'avait relégué en 987 de J. C.

AGAPIUS, moine grec, né en Crète au 17e siècle, a écrit en grec moderne *le Salut des pécheurs* et *l'Art de planter et de greffer*, Venise, 1640.

AGAR, Égyptienne, servante d'Abraham et de sa femme Sara, qui ne pouvant avoir des enfants de lui, l'engagea à perpétuer sa race avec elle. Elle devint mère d'un fils qui fut appelé Ismaël, avant J. C. 1910 ans. Abraham en avait alors 86.

AGAR (Paul-Ant. d'), poète provençal, mort en 1551, est auteur de plusieurs pièces en patois provençal, qui dans le temps eurent du succès.

AGARD (Arthur), antiquaire anglais, né en 1540 dans le Derbyshire, fut clerc de l'échiquier, puis *deputy chamberlain* près de la même cour, et mourut à Londres en 1615. Il a laissé sur les antiquités anglaises des recherches intéressantes, conservées à la bibliothèque cottonienne; Thomas Hearne en a publié des extraits.

AGARISTE, Athénienne, fille de Clisthènes, qui chassa le tyran Hippias, l'an 510 avant J. C. Elle était si belle que les jeunes Grecs célébraient des jeux en son honneur.

AGARISTE ou **AGARISTIE**, fille d'Hippocrate et femme de Xantippe; ayant songé qu'elle donnait le jour à un lion, peu de jours après elle mit au monde Périclès, vers 495 avant J. C.

AGARRAT (Antoine), né à Saint-Maximin, en Provence; fut secrétaire de Gassendi, et l'un des premiers mathématiciens et astronomes de son temps.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse, célèbre par la belle statue connue sous le nom du *Gladiateur mourant*, trouvée avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno; il vivait dans le 4e siècle avant J. C.

AGASICLES, roi des Lacédémoniens, fils d'Archidamus et père d'Ariston, de la famille des Proclides: renvoya Philophanes et tous les autres sophistes étrangers. Il jouit d'une longue paix, et régna de l'an 663 avant J. C. à l'an 630.

AGASSAMÈNE, roi élu par les Thraces venus sous la conduite de Butès, fils de Borée, dans l'île de Naxos, alors Strongyle; épousa Pancratès, fille d'Aloëus et fut détrôné quelque temps après par ses deux beaux-frères Otus et Éphialtes; on ignore l'époque de ce fait.

AGASSE jeune, né à Paris, imprimeur et propriétaire du *Moniteur*, dès l'établissement de cette feuille. Au nom d'Agasse se rattache un fait de la révolution française; deux des frères de l'imprimeur ayant été pendus le 9 février 1790, pour fabrication de faux billets, il voulut se retirer de la garde nationale, lorsque le bataillon de Saint-Honoré tout entier, considérant que les fautes étaient personnelles, non-seulement ne voulut pas souffrir qu'il abandonnât ses rangs, mais encore le nomma lieutenant à la place de Beaulieu, acteur des Variétés, qui avait donné sa démission afin de rendre son poste vacant, et d'y faire élire le jeune Agasse.

AGASTE, second archonte perpétuel d'Athènes, succéda à Médon l'an du monde 2987; eut pour successeur Archippe, en 3023.

AGASTHÈNES, roi d'Élide, fils d'Augias; pour se conformer aux volontés de son père, il exerça la royauté en commun avec Amphimaque et Talpius, avec Diores et avec Polyxènes, son propre fils, dont Homère a chanté la beauté; fut un des quatre chefs éléens à la guerre de Troie, où il commandait dix galères; il régnait vers l'an 1194 avant J. C.

AGASTROPHE, fils de Péon, l'un des plus vaillants défenseurs de Troie; mort d'une blessure que Diomède lui avait faite à la cuisse.

AGATHANGE (St.), diacre de St.-Clément, évêque d'Ancyre, martyrisé avec ce saint dans l'une des premières persécutions. Quoique leur martyre soit certain, on ne peut faire aucun fond sur leurs actes; leur fête, le 23 janvier. — On donna aussi le surnom d'Agathange à St.-Acace, évêque d'Antioche en Asie, martyrisé le 29 mars 250 ou 251, et honoré par les Grecs le 31 du même mois.

AGATHANGÉLUS, Arménien, est auteur d'une *Vie de St. Grégoire, premier patriarche d'Arménie,* surnommé l'*illuminateur*, imprimée en grec et en latin, d'après un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne de Florence, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes au 30 septembre. Cette *Vie*, accompagnée de notes savantes, est précédée d'une introduction dans laquelle on prouve qu'Agathangélus n'était pas, comme il le dit, contemporain de St. Grégoire.

AGATHARCHIDES, géographe, né à Gnide, environ 130 ans avant J. C., avait composé plusieurs ouvrages historiques et géographiques. Il ne reste que des fragments de son Périple, *De mari Rubro,* dans les *Geograph. minores* de Hudson, et commentés par Gosselin, dans ses *Recherches sur la géographie.*

AGATHARCIDES, historien grec, de Samos, peut-être le même que le précédent, est auteur d'une *Histoire de Perse* dont on trouve des fragments dans les *Excerptæ historiæ*, d'Estienne, 1557, in-8°.

AGATHARQUE, peintre, né à Samos; par les conseils d'Eschyle, il exerça son art à Athènes. Il mit le premier en pratique les règles de la perspective dans les décorations de théâtre. Alcibiade le fit mettre en prison, et l'employa ensuite à peindre chez lui, vers l'an 480 av. J. C.

AGATHE (Ste.), née à Palerme; martyrisée par l'ordre du gouverneur de Sicile Quintien, qui, n'ayant

Digitized by Google

pu ni s'en faire aimer ni la faire renoncer à ses croyances, la fit périr le 5 février 251, sous le troisième consulat de l'empereur Dèce. Pendant les éruptions de l'Etna, les habitants de Catane courent au sépulcre de Ste. Agathe, et prennent le voile qui couvre son corps pour l'opposer aux flammes.

AGATHÉMÈRE, géographe que l'on conjecture avoir vécu dans le 3e siècle, est auteur d'un *Abrégé* de la Géographie de Ptolémée, *Hypotyposes geographicæ*; publié pour la première fois, Amsterdam, 1674, in-8°, et réimprimé par Gronovius en 1697 et 1700, in-4°.

AGATHIAS, dit *le Scolastique*, historien grec du 6e siècle, a continué l'*Histoire* de Procope. Cette histoire en 5 livres, publiée avec une traduction latine par Bonav. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4°, fait partie de la *Collection byzantine*. Agathias avait composé une *Anthologie*, en 7 livres, qui ne nous est pas parvenue; mais il nous reste de cet écrivain un assez grand nombre d'épigrammes publiées par Brunck, dans les *Analecta*, 3.

AGATHOCLÉE ou **AGATHOCLIE**, courtisane, et joueuse d'instruments, d'une beauté si parfaite que pour l'épouser, Ptolémée Philopator, l'an 207 avant J. C., fit mourir la reine Eurydice sa femme, et sa sœur dont il avait eu Ptolémée Épiphane; depuis lors, Agathoclée, secondée par Agathoclès, son frère, et OEnanthe, sa mère, régna sous le nom de Ptolémée dont elle cacha la mort afin d'avoir le temps de piller ses trésors, et de faire périr son fils; mais elle-même fut massacrée avec ses deux complices par le peuple d'Alexandrie, vers l'an 204 av. J. C.

AGATHOCLÈS, tyran de Syracuse, fils de Carnusi, potier de terre dans la ville de Regge, né l'an 362 avant J. C.; général des Syracusains après Damascon dont il épousa la veuve; il battit les Carthaginois en Sicile, l'an 314; fut défait par eux près du fleuve Himer, l'an 315; faillit périr dans une sédition militaire; prit Messine; s'établit en 311 tyran de Syracuse, et bientôt après de toute la Sicile; passa en Afrique où il vainquit souvent les Carthaginois; s'empara d'Utique, où il laissa son fils Archagate, bientôt assiégé par ses propres soldats; revint pour le dégager, n'y réussit pas, fut arrêté et relâché; vengea à son retour en Sicile la mort d'Archagate et de ses autres enfants qu'avaient égorgés ses soldats, par celle des enfants et des femmes de ces derniers, qu'il fit peu de temps après passer tous au fil de l'épée; ravagea la côte d'Italie; jeta dans Hippomion (aujourd'hui Monte-Leone, en Calabre), une garnison que les habitants massacrèrent après qu'il leur eut rendu leurs otages, et mourut empoisonné par son petit-fils Archagate, vers l'an 290, à l'âge de soixante et douze ans dont il en avait régné vingt-huit.

AGATHOCLES, né à Babylone, on ne sait en quel temps, écrivit une histoire de la ville de Cyzique où il s'était établi. — Il y eut d'autres écrivains de ce nom: un de Chio, fit un *Traité des travaux rustiques;* un d'Atrace, écrivit sur les poissons; un de Samos, touchant le gouvernement de Pessinonte, et un autre, de Milet, dont le nom des ouvrages est ignoré.

AGATHOCLES, fils de Lysimaque, fait prisonnier avec son père dans la guerre contre les Gètes; épousa Lysandra, fille de Ptolémée Lagus; passa avec une flotte en Asie, où il s'empara du royaume d'Antigone; bâtit Éphèse qu'il peupla avec les Colophoniens et les Lébadiens dont il détruisit les villes.

AGATHON, fils de Priam, fit tous ses efforts pour retirer le corps de son frère Hector, des mains d'Achille.

AGATHON d'Athènes, poëte grec tragique et comique. Sa première tragédie fut représentée devant trente mille spectateurs, aux principaux desquels il donna ensuite un magnifique festin, la quatrième année de la 90e olympiade, 416 avant J. C. Il suivit Pausanias de Gramine, à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, où l'on croit qu'il mourut.

AGATHON, musicien grec, était renommé par le charme séduisant de sa voix.

AGATHON, philosophe pythagoricien, grand faiseur d'antithèses, ami du roi Archélaüs de Lacédémone, vivait en 398 avant J. C.

AGATHON, diacre de Constantinople, écrivit vers 715, sous l'emp. d'Anastase II, les actes du sixième concile.

AGATHON ou **AGATHION**, d'Athènes, cité pour sa taille extraordinaire et sa force prodigieuse, vivait du temps de l'empereur Adrien, vers l'an 125 avant J. C.

AGATHON (St.), né à Palerme, donne aux pauvres tous ses biens, qui étaient considérables; se fait bénédictin; est fait prêtre par le pape en 678; élu pape après Domnus ou Domnion, le 11 avril 679; sacré le 29 mai; condamne les monothélites dans un synode de plus de 120 évêques; fait convoquer le sixième concile œcuménique à Constantinople en 680; fait affranchir le saint-siége du tribut qu'il payait aux empereurs de Constantinople; meurt le 10 janvier, selon d'autres le 10 juin 682. Léon II lui succède. L'Église latine en fait mémoire le 10 janvier et l'Église grecque le 20 février.

AGATHON, prêtre attaché à la cathédrale de Sainte-Sophie, à Novogorod, composa, en 1540, une *Chronologie complète*, en 58 tableaux, comprenant un espace de 8,000 ans. Cet ouvrage manuscrit, bibliothèque de Ste.-Sophie, dénote dans l'auteur des connaissances extraordinaires pour le lieu et le temps où il vivait.

AGATHOSTRATE, Rhodien, remporta une célèbre victoire sur le général de la flotte de Ptolémée, roi d'Égypte.

AGATHYLLE, poëte grec de l'Arcadie, a écrit que Rome fut bâtie par Romus, fils d'Énée, dans le second âge, c'est-à-dire un peu plus de trente ans après la destruction de Troie; on ignore l'époque où il vivait.

AGAY (Fr.-Mar.-Bruno d'), né en 1722 à Besançon, fut à 25 ans nommé avocat général au parlement de Franche-Comté, maître des requêtes en 1759, puis conseiller d'État et président au grand conseil. Il fut en 1760 intendant de Bretagne, d'où en 1771 il passa à l'intendance de Picardie. C'est sous son administration que fut achevé le canal de la Somme, et que la ville d'Amiens s'embellit de plusieurs édifices dignes de son importance. Obligé de fuir avec sa famille en 1789, il fut mis en prison pendant la terreur et ne sortit de reclusion qu'après le 9 thermidor. Il mourut à Paris en 1805, à 83 ans. Il a publié *Discours sur l'utilité des sciences et des arts*, 1774, in-4°. *Sur les Avantages de la navigation intérieure*, 1782, in-4°.

AGAZZARI (Agostino), né à Sienne en 1578; mu-

Digitized by Google

sicien et compositeur, maître de chapelle de la cathédrale de Sienne, en 1630; mort en 1640. On connaît de ce musicien : *Madrigali armoniosi a cinque o sei voci*, Anvers, 1600; *Madrigali a cinque voci, con un dialogo a sei voci*, etc., Anvers 1602. Agazzari a également publié un traité sur la musique.

AGEDORN. *Voyez* **HAGEDORN**.

AGELADAS ou **AGELAS**, sculpteur d'Argos dans le 5e siècle avant J. C., passe pour avoir le premier fait ressortir habilement dans ses figures les nerfs et les veines; il s'attachait à bien imiter la chevelure, et y réussissait parfaitement. Polyclète et Myron furent ses élèves.

AGELAUS Ier ou **AGELAS**, de la race des Héraclides, roi des Corinthiens, après Ixion son père et avant Prumnis son fils, régna de l'an 1058 avant J. C. à 1021.

AGELAUS, fils de Damastor, amant de Pénélope.

AGELET (J. LE PAUTE D'), astrologue, né près de Montmédy, en 1751; fut l'élève de Lalande, et fit, en 1773, partie de l'expédition aux terres australes. A son retour, nommé membre de l'Académie des sciences, il y lut des *Mémoires* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année; il repartit en 1785 avec la Pérouse, et périt dans ce voyage si désastreux.

AGELIUS, évêque de la secte des novatiens, appuya le patriarche Nectaire dans le concile assemblé à Constantinople par l'empereur Théodose le Grand, en 383, pour réunir ou faire condamner les différentes sectes chrétiennes : il appuya le patriarche Nectaire défendant la consubstantialité du Verbe à laquelle croyaient aussi les catholiques.

AGELLI ou **AGELLIUS** (ANTOINE), religieux théatin, savant helléniste; bibliothécaire et directeur de l'imprimerie du Vatican; nommé, en 1593, à l'évêché d'Acerno; mort en 1608.

AGELIO (JOSEPH); de Sorrente, peintre italien, élève du chevalier Roncalli; au commencement du 17e siècle.

AGELNOTH, archevêque de Cantorbéry, en 1020, refusa de couronner Harold qui s'était emparé de l'Angleterre dans l'absence du successeur légitime de Canut; il avait composé un *panégyrique* de la Vierge, une *lettre* sur St.-Augustin, et plusieurs autres.

AGEMAQUE ou **AGEMACHUS**, général des Messéniens, reprit la ville de Phères dans le Péloponèse, sur le pirate Nycon qui s'en était emparé.

AGEMON, gouverna les Corinthiens après son frère Aristodème VIII, leur roi, à la place de Téleste trop jeune pour régner, de l'an 861 avant J. C. à 845.

AGERIN (AGERINUS), affranchi d'Agrippine, lequel fut dénoncé à Néron son fils, par Anicet, comme envoyé par elle pour l'assassiner.

AGERIO (THADÉE), né en Bohême dans le 16e siècle; astronome et médecin de l'empereur Maximilien, en 1570.

AGERIUS ou **AGER** (NICOLAS), professait la médecine et la botanique à Strasbourg au commencement du 17e siècle. Il est auteur de quelques thèses ou dissertations latines parmi lesquelles on distingue les deux suivantes, sur les zoophytes, 1625, et sur l'âme végétative, 1629 in-4o.

AGÉSANDRE, sculpteur rhodien du 1er siècle de l'ère chrétienne, fit, avec Polydore et Athénodore de Rhodes, le célèbre *groupe du Laocoon*, retrouvé à la fin du 16e siècle.

AGÉSIAS, philosophe platonicien, professait à Alexandrie; le roi Ptolémée fit fermer son école, parce que ses disciples se donnaient la mort pour se convaincre de l'immortalité de l'âme.

AGÉSILAS Ier, cinquième roi de Sparte, fils de Doryssus et père d'Archélaüs, monta sur le trône l'an 928 avant J. C., et régna 44 ans.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus, de la famille des Proclides; règne à l'exclusion de Léotychides, réputé fils d'Alcibiade et non d'Agis, l'an 397 avant J. C.; élu aussitôt général de l'armée de mer pour s'opposer aux entreprises du roi de Perse, bat, auprès de Sardes, Tissapherne, l'un des généraux de l'armée perse, l'an 396; accorde une trêve à Tétrauste, successeur de ce chef; est élu général des armées de terre et de mer; fait alliance avec Coty, roi de la Paphlagonie; rappelé en Grèce par les éphores au moment où il va entrer dans la Perse; passe l'Hellespont avec ses troupes et fait en trente jours le chemin que Xercès avait fait en un an; défait, en arrivant en Béotie, les Thébains et les Athéniens, à Coronée; se rend maître de Corinthe; bat les Acarnaniens; ruine une seconde fois la Béotie; ravage le pays des Mantiniens et sauve ainsi deux fois Sparte en 371; conduit du secours, en 386, à Nectanèbe, contre Thareus, roi d'Égypte, et meurt au retour dans la Cyrénaïque vers l'an 356, âgé de quatre-vingt-quatre ans, la quarante et unième année de son règne.

AGÉSILAS, oncle d'Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte; criblé de dettes, il poussa son neveu à rendre un édit qui abolissait les dettes et ordonnait, entre tous les citoyens, le partage égal des terres; mais tous les créanciers ayant brûlé leurs titres, il fit ajourner la seconde partie de l'édit, et excita ainsi la colère du peuple, lequel rappela Léonidas, qui fit condamner à mort Agis et toute sa famille, l'an 280 avant J. C. Agésilas, blessé, se sauva dans le temple de la Peur, et obtint grâce de la vie.

AGÉSILAS, l'Athénien, frère de Thémistocle; envoyé pour reconnaître la marche de Xercès, il pénétra, vêtu en Persan, au milieu de son armée, tua le favori Mardonius en croyant tuer le roi, et couronna son dévouement par une action semblable à celle de Scévola, l'an 480 avant J. C.

AGÉSIPOLIS Ier, fils de Pausanias, roi de Sparte, lui succéda l'an 364 avant J. C., fit la guerre aux Olynthiens; commanda différentes expéditions contre les Argiens et les Arcadiens de Mantinée; mourut l'an 380 av. J. C.

AGÉSIPOLIS II, fils et successeur de Cléombrote et frère du précédent, avant J. C. l'an 371.

AGÉSIPOLIS III, roi de Sparte après la mort de Cléomènes, l'an 221 avant J. C.; détrôné l'an 516.

AGESISTRATE, mère d'Agis IV, roi de Sparte, étranglée en prison avec son fils, l'an 280 avant J. C.

AGETA (G. N.), jurisconsulte napolitain, auteur d'un *epitome* sur la matière des fiefs, Naples, 1670, in-4o.

AGGAS ou **AUGUS** (ROBERT), peintre anglais, mort en 1679, sous Charles II.

AGGÉE, le dixième des douze petits prophètes, et le premier de ceux qui prophétisèrent après le retour de la captivité en 520 avant J. C. Sa mémoire se célèbre chez les Grecs le 16 décembre, et chez les Latins le 4 juillet avec celle d'Osée.

Digitized by Google

AGGRAMES ou **ANDRAMES**, fils d'un barbier amant de la reine des Gangarides et des Pharrasiens; il s'empara de la royauté après qu'il eut fait assassiner le roi, son mari, ainsi que ses enfants : à la tête de 200,000 fantassins et 20,000 chevaux, il imposa à Alexandre, qui se vit obligé de renoncer à l'attaquer l'an 327 avant J. C.

AGIER (Pierre-Jean), président à la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1748, mort en 1823, se montra magistrat intègre, et ami de la liberté, dont il sut concilier les droits avec les devoirs de l'homme religieux. Grâce, sans doute, à l'estime que lui méritaient ses vertus, et à l'assiduité constante que lui commandaient les travaux immenses qu'il avait embrassés, il traversa heureusement la sanglante époque de la révolution, et sous l'empire sut se préserver du reproche de bassesse qu'ont justement encouru un trop grand nombre de gens de mérite parmi ses contemporains. Entre les nombreuses publications du président Agier, on se bornera à citer : *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de France*, 1800, 2 vol. in-8°; *les Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu*, etc., 1809, 3 vol in-8°; *les Prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, 1820-22, 9 vol. in-8°; *Commentaires sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8°. M. Ph. Dupin a consacré à ce digne magistrat une *notice* qui a été reproduite dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, t. 4.

AGIER (Charles-Gui-François), cousin du précédent, ancien membre de l'assemblée constituante, naquit à Niort, le 24 août 1753. Il exerçait, avant la révolution, les fonctions de lieutenant général de la sénéchaussée du Poitou et de procureur du roi à St.-Maixant. Le tiers état de sa province le nomma, en 1789, député aux états généraux, et s'il se distingua peu dans cette assemblée, on eut lieu d'y remarquer au moins sa modération et son utile coopération aux travaux des comités. Le gouvernement consulaire le nomma, en 1800, commissaire près le tribunal civil de Niort, place qu'il échangea, après le retour de la maison de Bourbon, contre celle de procureur du roi près la cour royale de cette ville. Agier est mort à Niort, en 1828.

AGIER-PRÉVOST (Mlle), morte à Genève en 1823, dans un âge très-avancé, connue surtout par l'amitié qu'eut pour elle à Lyon le jeune Bonaparte, alors sous-lieutenant. Il n'oublia point dans sa prospérité celle qu'à cette époque il ne nommait que *bonne maman*. Mlle Agier-Prévost reçut de l'empereur une pension de 6,000 fr. On a publié sous son nom : *Éléonore de Cressy*, 1823, 2 vol. in-12.

AGILA ou **AGUILANE**, roi des Visigoths, en Espagne; élevé sur le trône en 549; vaincu près de Cordoue par Athanagilde, qui s'était révolté contre lui et le patrice Libereus, et massacré à Mérida par ses sujets en 554.

AGILBERT ou **AILBERT** (Saint), évêque de Dorchester, en Angleterre, l'an 650; de Paris l'an 664; mort en 675; honoré le 11 octobre.

AGILE ou **AILE** (Saint), premier abbé de Rebais, offert à l'âge de 4 ans à saint Colomban, dans le temps qu'il bâtissait le monastère de Luxeuil, c'est à dire en 590; mort âgé de cent ans, le 30 août.

AGILÆO (Henri), d'origine italienne, né à Bois-le-Duc, en 1533, fut un des hommes les plus savants de son temps dans les lettres grecques et latines; il traduisit presque tout ce que l'on possédait de la jurisprudence grecque et romaine. Pendant les troubles de sa patrie il fut le chef de la faction qui s'éleva en 1579 pour obliger ceux de Bois-le-Duc à entrer dans l'alliance d'Utrecht. Le 27 août 1586 la faction de Lincestre l'établit conseiller du tribunal suprême et avocat du fisc.

AGILES (Raimond d'), dit de Podio, historien de la première croisade, dans laquelle il accompagna son évêque Adhémar, en 1095; mort chanoine du Puy en Velai.

AGILMAR ou **AIMAR**, évêque de Clermont au 9e siècle; assista au concile de Ponteguy, en 866; député par le pape Jean VIII, en 878, au roi Louis le Bègue; on ignore la date de sa mort.

AGILMAR, AGLIMAR ou **ÉGILMAR**, archevêque de Vienne en Dauphiné, succéda, en 842, à saint Bernard; fut un des trois métropolitains qui, en 855, présidèrent au concile de Valence; assista à celui de Langres, en 859 : mort à la fin de cette année, eut pour successeur saint Adon.

AGILULPHE, ou **AGON** (Paul), duc de Turin et roi de Lombardie; reconnu par les chefs de la nation, en 592; converti au catholicisme par sa femme Theulinde, attaque l'exarque de Ravenne, en 594; dévaste les environs de Rome; assiége Padoue et la brûle en 601; prend Crémone et détruit Mantoue, en 603; fait la paix avec le roi des Francs, et meurt en 615 ou 616, après un règne de 25 ans.

AGINCOURT (Jean-Baptiste-Louis-George **SÉROUX** d'), historien et antiquaire, né en 1730 à Beauvais, d'une famille noble d'épée en grand crédit à la cour de Louis XV, quitta lui-même de bonne heure les armes pour la diplomatie, fut fermier général, mais, emporté par ses dispositions naturelles, se voua bientôt exclusivement à l'étude. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Rome, cultivant les arts en amateur éclairé et protégeant les artistes. On lui doit l'*Histoire de l'art par les monuments*, depuis sa décadence au 4e siècle jusqu'à son renouvellement au 16e, Paris, 1810-23, 6 vol. in-folio, avec 325 planches, gravées sous la direction de M. Émeric David; l'ouvrage est précédé d'une bonne *notice* sur l'auteur, qui mourut à Rome le 24 septembre 1814. Séroux d'Agincourt fut lié avec tout ce que le dernier siècle eut d'hommes illustres dans les lettres et dans les arts, notamment avec J. J. Rousseau, Buffon, Jussieu et Daubenton, qui lui donnèrent des leçons; avec Tiraboschi et Morelli; avec Vernet, Vien, le comte de Caylus, et l'architecte Pâris qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Indépendamment du grand ouvrage que l'on vient de citer, on a de d'Agincourt : *Recueil de fragments de sculptures antiques, en terre cuite*, Paris, 1814, grand in-4°, avec 39 planches.

AGIO DE SOLDANIS (Pierre-Franç.), grammairien, antiquaire, né vers 1710 dans l'île de Gozo, fut pourvu, jeune encore, d'un canonicat du chapitre de St.-Jean, et se livra dès lors à l'étude. Il mourut vers 1760, laissant incomplet un dictionnaire de la langue maltaise. On a de lui : *Della lingua punica presentamente usata da' Maltesi*, Rome, 1750, in-8°, traduit en français dans le

Digitized by Google

Journal de Verdun, juillet et septembre 1756; *Discours sur le naufrage de St. Paul dans la mer Adriatique*, Avignon, 1757, in-12. L'auteur veut y prouver, contre le sentiment de l'abbé Ladvocat, que St. Paul aborda à Malte; *Spiegazione della comedia di Plauto fatta con la lingua moderna maltese o sia l'antica cartaginese*, Rome, 1758, in-4°.

AGION, archevêque de Narbonne, élu à la place d'Arnuste, assassiné en juin 912; assiste en 915, à un concile tenu à Châlons-sur-Saône; mort au commencement de 927.

AGIS Ier, roi de Sparte, succéda à son père Eurysthène, l'an 1050 avant J. C., et ne régna qu'un an; chef des Agides de Sparte.

AGIS II, roi de Sparte, fils et successeur d'Archidamus, de la famille des Proclides, règne avec Pausanias, de l'autre famille, l'an 427 avant J. C.; fait la guerre aux Athéniens et aux Argiens, à qui il accorde une trêve bientôt rompue par les premiers : entre dans le pays de ceux-ci la dix-neuvième année de la guerre du Péloponèse, l'an 413 avant J. C., s'empare de Décilie, qu'il fortifie; apaise la révolte des Éléens, en 398, et meurt en 399.

AGIS III, petit-fils d'Agésilas le Grand, monte sur le trône de Sparte l'an 333 avant J. C.; ayant fait soulever le Péloponèse contre Alexandre le Grand, il fut défait devant Mégalopolis par Antipater; grièvement blessé, il fut tué hors du champ de bataille en combattant seul et à genoux, en 324 avant J. C.; régna neuf ans.

AGIS IV, successeur d'Eudamidas son père, roi de Sparte, de la famille des Eurypontides, l'an 244 avant J. C., veut renouveler les lois de Lycurgue; rend un édit qui abolit les dettes et prescrit la communauté des biens; exile son collègue Léonidas qui s'oppose à cette mesure, et fait élire à sa place Cléombrote; va au secours des Achéens; revient victorieux; est forcé par le peuple de rappeler Léonidas, qui se venge en le faisant étrangler par un éphore, dans une prison, avec Archidamée son aïeule, et Agésistrate sa mère, vers l'an 280 avant J. C. Sa veuve Agiatis fut forcée d'épouser Cléomène.

AGIS, l'un des capitaines grecs pris par Tissapherne, en combattant pour Cyrus, contre son frère Artaxercès.

AGIS, poëte d'Argos, ami et flatteur d'Alexandre le Grand, au 4e siècle avant J. C.

AGIS, auteur d'un célèbre traité sur la cuisine, cité par Athénée.

AGIUS, prêtre et moine de la nouvelle Corbie, en Saxe; assista, en 874, à la mort de sainte Hatumade, première abbesse de Gandersheim, dont il écrivit la vie.

AGLAB, IBRAHIM-BEN-AGLAB, envoyé par le calife Haroun-al-Raschid, pour gouverneur en Afrique, l'an 800 de J. C.; y devint chef de la dynastie des Aglabites, maîtres d'une grande partie de l'Afrique, jusqu'en 908, que Ziadat-Allah, le dernier d'entre eux, fut dépouillé de ses États par Abou-Abdallah, précurseur des Fatimites.

AGLAONICE ou **AGANICE**, fille d'Hegetor, seigneur thessalien, était savante en astronomie; prévoyant les éclipses, elle se vantait de faire descendre la lune du ciel; on ignore l'époque de sa vie.

AGLAOPHON, peintre de Thasos, maître de Polygnotes et d'Aristophon, peignit Alcibiade ayant sur ses genoux la courtisane Némée. Ce tableau scandaleux n'en fut pas moins admiré des Athéniens.

AGLAOSTHÈNES, auteur d'une histoire de Naxos, cité par Germanicus et Lactance. On ne sait quand il vécut.

AGLIATA (Gérard), né en 1420 à Palerme, obtint en 1450 la charge de protonotaire de Sicile, qu'il reçut en 1468 l'autorisation de transmettre à son fils Mariano. Il a laissé, sous le titre d'*Allegationes*, quelques écrits oubliés aujourd'hui.

AGLIATA (Gérard), mort à Palerme en 1590, a publié des *Rimes* dans le recueil de l'académie des *Accesi*.

AGLIATA (François), poëte sicilien, né dans le 17e siècle; on a de lui des chansons siciliennes.

AGLIBERT (St.) et St. **AGLOARD**, et leurs compagnons, martyrs à Créteil, près Paris, au 5e siècle; leur fête, le 24 juin.

AGLIOMBY (Jean), chapelain de la reine Élisabeth et de Jacques Ier, fut l'un des traducteurs du Nouveau Testament dans la langue anglaise, et mourut en 1610. — Son fils, Édouard Agliomby, doyen de Cantorbéry, mourut en 1645.

AGNAN (St.), Aianus, Anianus, évêque d'Orléans, successeur d'Euverte, en 391; va, en 44, à Arles, demander du secours contre Attila, à Aëtius, dont il rapporte une promesse; meurt le 17 novembre 455. Depuis lui, les évêques d'Orléans ont joui du privilége de délivrer tous les criminels, le jour de leur entrée, qu'ils faisaient assis sur une chaire portée sur les épaules de quatre barons du duché d'Orléans.

AGNANI (Jean d'), jurisconsulte italien, professa le droit à Bologne et mourut en 1457, après s'être fait ecclésiastique. Il a laissé des *commentaires* sur les décrétales et un *recueil* de consultations.

AGNEAUX (J. B. d'), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né en 1728, mort en 1792. On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques, littéraires, etc., dont les plus remarquables sont : *Histoire de la ville de Bordeaux*; *Éloge de Montaigne, et discours sur la religion*; *Histoire d'Artois*; *Lettres sur l'incrédulité*; *le Triomphe du chrétien*, poëme, etc.

AGNELLI (Joseph), jésuite, théologien, prédicateur, écrivain ascétique, et l'un des consulteurs de l'inquisition; né à Naples en 1621, mort à Rome, 8 octobre 1706.

AGNELLI (Frédéric), graveur italien du 17e siècle, a exécuté un grand nombre de *portraits*, le *Dôme de Milan* en plusieurs grandes planches, et d'autres *gravures* peu remarquables.

AGNELLO, archevêque de Ravenne, au 6e siècle, a été confondu avec le suivant par Vossius et Moreri. La *Bibliothèque des Pères*, t. VIII, contient une *Lettre* qui peut être attribuée à ce prélat.

AGNELLO (André), chanoine de Ravenne dans le 9e siècle, a écrit l'*Histoire* des évêques et des archevêques de cette ville. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1708, 2 vol. in-4°, par le père Bacchini, qui l'enrichit de notes, a été réimprimé par Muratori dans les *Scriptor. rer. ital.* 2.

AGNELLO (Jean), obscur citoyen de Pise, usurpa la souveraineté de sa patrie en 1364, avec le secours de Bernabas Visconti, qui lui fournit de l'argent et des sol-

Digitized by Google

dats; mais, après 4 ans de tyrannie, il eut la cuisse cassée par accident, et les Pisans prirent les armes, chassèrent ses satellites, et recouvrèrent leur liberté.

AGNÈS (Ste.), jeune vierge, souffrit le martyre à Rome à 13 ans, vers 303 de J. C.

AGNÈS (Ste.), de Monte-Pulciano en Toscane, mourut en 1317, abbesse d'un monastère dans le comté d'Orviette, sous la règle de St.-Dominique. Elle fut placée par le pape Clément VIII dans le martyrologe romain; et Benoît XIV la canonisa solennellement en 1726.

AGNÈS, impératrice, fille de Guillaume V, duc de Guienne et comte de Poitou, et d'Agnès de Bourgogne-Comté, mariée à Henri III, empereur d'Allemagne, dont elle eut Henri IV et Conrad, duc de Bavière; veuve en 1056; tutrice de son fils aîné, qui lui fut enlevé et conduit en Saxe; se retira dans un couvent de la Lombardie; fut envoyée par le pape Grégoire VII en Allemagne pour détourner l'empereur son fils de ses intentions contre le saint-siége; mort sans avoir rien obtenu en 1077.

AGNÈS, impératrice de Constantinople, fille de Guy Ier, comte de Nevers et d'Auxerre, et de Mahaud de Bourgogne; mariée par Philippe-Auguste, en 1184, à Pierre II, seigneur de Courtenai, empereur de Constantinople, à qui elle porta les comtés de Nevers et d'Auxerre, puis celui de Tonnerre, provenant de Renaud de Nevers, son oncle, mort à la croisade en 1191.

AGNÈS de Poitiers, reine d'Aragon, fille de Guillaume IX, duc de Guienne, comte de Poitiers; mariée en secondes noces à dom Ramire II, roi d'Aragon, surnommé le Moine, en 1135; eut de lui une fille nommée Petronilla ou Urraque, mariée l'an 1131 à Raimond VI, comte de Barcelone et roi d'Aragon.

AGNÈS de Vermandois, duchesse de Lorraine, fille d'Herbert de Vermandois, comte de Troyes, et de la reine Ogine ou Ogive, mariée à Charles de France, premier du nom, duc de Lorraine, prise à Laon avec lui et enfermée dans la même prison.

AGNÈS de Bourbon, comtesse d'Artois, fille d'Archambaud IX, sire de Bourbon, et d'Yolande de Châtillon; mariée d'abord à Jean de Bourgogne, veuve, et remariée, en 1277, à Robert II, comte d'Artois, petit-fils de Louis VIII, roi de France; morte sans postérité de cette union, en 1183.

AGNÈS de France, fille de Louis le Jeune, née en 1171; fiancée, en 1179, et mariée en 1180 à Alexis, fils de Manuel Comnène, massacré en 1183 par Andronic Comnène, dont elle devint l'épouse, et qui fut tué lui-même en 1185; remariée vingt ans après, à Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople.

AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa, en 1196, Philippe-Auguste, qui venait de répudier Ingelburge; abandonnée de ce prince par déférence aux censures de l'Église; meurt de chagrin en 1201, au château de Poissy.

AGNÈS, fille d'Ottocar, roi de Bohême; ayant refusé la main de l'empereur Frédéric II, elle se fit religieuse de Ste. Claire en 1234.

AGNÈS de Navarre, comtesse de Foix, fille de Philippe III, roi de Navarre, et de Jeanne de France, fille de Louis X dit le Hutin, roi de France; mariée le 5 juillet 1348 à Gaston-Phœbus III, comte de Foix et de Béarn; eut de cette union le célèbre Gaston de Foix.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier, assassiné en 1303, née en 1280; passa plus de cinquante ans dans le monastère élevé en mémoire de son père, et mourut en 1364. Elle avait été mariée, en 1296, à André, roi de Hongrie. Elle fut souvent médiatrice de la paix entre son frère et les Suisses, afin de lui donner le temps de faire de nouveaux préparatifs pour les écraser.

AGNÈS de Savoie, comtesse de Longueville, fille puînée du duc de Savoie et d'Anne de Chypre; mariée le 2 juillet 1466, à François d'Orléans, premier du nom, comte de Dunois et de Longueville; morte le 16 mars 1508.

AGNÈS SOREL. *Voyez* **SOREL**.

AGNÈSE, dame romaine, fondatrice de l'ordre monastique des *hospitalières de St-Jean de Jérusalem*, approuvé par le pape Pascal II en 1113; ce fut l'origine de l'ordre connu depuis sous le titre d'ordre de Malte.

AGNESI (Marie-Gaetane), femme de lettres, philosophe et mathématicienne, membre de l'institut de Bologne, née à Milan le 16 mars 1718; fut une des organisations intellectuelles les plus précoces et les plus puissantes. A onze ans, elle savait huit langues; à vingt, elle publia un recueil encyclopédique de quatre-vingt-onze thèses qu'elle avait soutenues publiquement. En 1748, elle fit paraître les *Istituzioni analitiche*, que l'Académie des sciences de Paris, par l'organe de Fontenelle, proclama le meilleur ouvrage dans ce genre : le pape Benoît XIV la nomma lectrice honoraire et professeur de mathématiques à l'université de Bologne; morte à Milan, le 9 janvier 1799.

AGNESI (Marie-Thérèse), sœur de la précédente, naquit à Milan vers 1724. Elle eut la réputation d'être la plus habile claveciniste de son temps. Elle composa beaucoup de musique de clavecin, qu'elle dédia à l'impératrice Marie-Thérèse. On ignore l'époque de sa mort.

AGNI (Thomas), de Léontini en Sicile, dominicain, patriarche de Jérusalem et évêque de St.-Jean d'Acre, fonde la première maison de l'ordre des dominicains à Naples, l'an 1231; légat du pape Alexandre III à la terre sainte, en 1256; nommé au patriarcat de Jérusalem en 1272, il termina le différend entre les deux prétendants au royaume de Jérusalem, Marie, fille du prince d'Antioche, et Hugues, roi de Chypre, se prononçant en faveur de ce dernier contre le vœu du pape Grégoire X, qui voulait laisser l'affaire indécise; il mourut à Acre en 1277.

AGNIFILO (Amicio), né à Aquilée, cardinal sous Paul II, en 1464, et conseiller des rois de Naples Alphonse et Ferdinand.

AGNIS (Astorgo), surnommé Spatinfacia, né à Naples, célèbre cardinal; avait été évêque d'Ancône et gouverneur de la Marche sous le pape Martin V, et en outre gouverneur de Bologne sous Eugène IV; créé cardinal par Nicolas V en 1449; mort à Rome le 10 octob. 1450.

AGNODICE, jeune Athénienne, vivait dans le 3e siècle avant J. C.; déguisée en garçon, elle étudia la médecine sous Hiérophile; accusée devant l'Aréopage de ne pratiquer les accouchements que pour avoir l'occasion de corrompre les femmes, elle déclara son sexe aux juges

Digitized by Google

qui dès lors permirent aux femmes libres d'exercer cette profession.

AGNOLO *de Sienne*, sculpteur et architecte dans le 13e siècle, a exécuté avec son frère Agostino plusieurs monuments qu'on voit encore à Orviette, Arezzo et Sienne leur patrie.

AGNOLO (Gabriel), architecte napolitain, mort en 1510, a donné les plans et dirigé la construction de plusieurs beaux édifices qui décorent la ville de Naples, entre autres le palais Gravina, les églises de Ste-Marie Égyptienne, de St.-Joseph, etc.

AGNOLO (Baccio), sculpteur et architecte florentin, mort en 1543, commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna à l'architecture; ses travaux lui acquirent une grande réputation. Florence lui doit quelques édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculptures en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

AGNOLO (Michel), moine de Florence et prédicateur; après avoir porté trente-deux ans la robe de son ordre, il se convertit à la réforme; s'évada, en 1550; passa en France, de là en Angleterre, puis en Allemagne en 1555 pour fuir les persécutions de la reine. Marié, il devint pasteur à Sogla, dans le pays des Grisons, où il mourut on ne sait en quelle année.

AGNON, fils de Nicias, eut part à la prise de Samos par Périclès. Ce fut lui qui bâtit la ville d'Amphipolis.

AGNONIDE, orateur athénien, fut l'accusateur de Phocion, qu'il fit condamner à mort; mais il éprouva bientôt le même sort, quand le peuple eut reconnu l'injustice de son premier jugement, et l'infamie du délateur.

AGNOSCIOLA (Sophonisbe), femme peintre, née à Crémone, et morte en 1620, s'acquit à la cour de Madrid une grande réputation par ses *Portraits*. Van Dyck estimait son talent.

AGOBARD, archevêque de Lyon en 830, prit part à la révolte des enfants de Louis le Débonnaire, et fit de la conduite de ces princes une *apologie* que nous avons encore. Déposé par le concile de Thionville en 835, il se réconcilia bientôt après avec l'empereur, et fut rétabli sur son siége. Il mourut quatorze jours avant ce monarque, le 6 juin 840. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont la meilleure édition est celle qu'a publiée Baluze, Paris, 1666, 2 vol. in-8°. A sa sollicitation, la loi qui autorisait les duels judiciaires fut abrogée. Une espèce d'épilepsie qui régnait de son temps faisait tomber comme morts les malades; et certains prêtres abusaient de la terreur du peuple pour l'engager à faire des donations aux églises : Agobard écrivit pour faire cesser cet abus. Il écrivit aussi contre les épreuves de l'eau et du feu, appelées jugements de Dieu, et se prononça de même contre l'opinion généralement reçue alors que les sorciers étaient la cause des orages.

AGOCCHI (Jean-Baptiste), né à Bologne, archevêque d'Amasie, secrétaire d'État du pape Grégoire XV en 1629, mourut en 1631 à Venise, où il était nonce du saint-siége. On a de ce prélat une lettre *sur la fondation et sur la puissance de la ville de Bologne*, 1638, in-4°. Ses autres ouvrages n'ont point été imprimés.

AGONAX, AZOMAX, AZONACH ou **NOACH**, l'un des disciples de Sem ou d'Heber, père de l'astronomie; il rétablit les sciences qui s'étaient perdues par le déluge : selon les uns, Zoroastre était son fils, selon d'autres, son disciple.

AGORACRITE, de Paros, célèbre sculpteur, élève de Phidias; ayant fait, en concurrence avec l'Athénien Alcmènes, autre élève de Phidias, une Vénus qui fut à tort jugée moins belle que celle de son compétiteur, il la vendit à la condition qu'elle ne serait jamais rapportée à Athènes, indigne de la posséder, puisqu'on y préférait l'œuvre incorrecte d'un citoyen, au chef-d'œuvre d'un étranger. Agoracrite vivait l'an 448 avant J. C. Sa statue, qu'il nomma Némésis, fut placée à Rhamnus.

AGOSTARIC, né à Amalfi, dans le royaume de Naples, mort en 1282, médecin et jurisconsulte, recueillit les statuts municipaux et les priviléges de sa patrie.

AGOSTI (Jules), poëte, né à Reggio, mort très-jeune en 1704, a laissé deux tragédies, *Artaxerce* et *Cianippe*, et un *oratorio*.

AGOSTIN (Michel), agronome espagnol, enseigna le premier à ses compatriotes que l'agriculture est une véritable science fondée, comme toutes les autres, sur l'expérience et l'observation; et fut ainsi pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France. Michel était né vers 1560 à Banolas près de Girone; il entra jeune dans l'ordre de Malte, et trouva, dans plusieurs croisières sur les côtes de Barbarie, l'occasion de signaler sa valeur. En récompense de ses services, il obtint le prieuré de Saint-Jean de Perpignan, et y fixa sa résidence. Il s'occupa d'améliorer les terres qui dépendaient de ce bénéfice, multiplia les essais, et consigna les résultats de sa propre expérience dans un ouvrage, qu'il publia sous ce titre : *Libro de los secretos de agricultura, casa de campo y pastoril*, Perpignan, 1626, in-4°, figures. Les Secrets de l'agriculture ont été réimprimés plusieurs fois.

AGOSTINI (Louis), théologien, protonotaire apostolique et compositeur habile, naquit à Ferrare en 1534, mourut le 20 septembre 1590. On connaît de lui : *Messe, Vespri, Mottetti, Madrigali e Sinfonie*, in Ancona 1588.

AGOSTINI (Nicolo degli), poëte vénitien du 16e S., auteur de poésies assez médiocres, mais parmi lesquelles il faut remarquer un *poëme* sur les guerres d'Italie de 1509 à 1521; une suite en 3 livres au *Roland amoureux*, de Bojardo; les *Amours de Lancelot et de Ginevre*, en 3 chants.

AGOSTINI (Paul), musicien, né en 1593, maître de la chapelle pontificale de St.-Pierre, a composé beaucoup de musique d'église à 4, 6 et 8 voix.

AGOSTINI (Léonard), antiquaire, né à Sienne au commencement du 17e siècle, a donné une nouvelle édit. augmentée de *La Sicilia di Filippo Paruta descritta con medaglie*. Est auteur de *Gemme antiche figurate* réimprimé plusieurs fois; mais comme les gravures en font le principal mérite, les curieux donnent la préférence à cause de la beauté des épreuves, à la 1re édit., Rome, 1re partie 1636, 2e partie 1670, 2 vol. in-4°.

AGOSTINI (le Père Jean degli), biographe savant et laborieux, naquit à Venise, le 10 décembre 1701. A peine âgé de 16 ans il composa en vénitien un *Pronostic* joyeux pour l'année 1717. Il fut envoyé à Corfou, pour faire son noviciat et entra ensuite dans l'ordre de l'Observance. Il professa la scolastique dans plusieurs couvents, il forma le projet de publier l'*Histoire de l'ordre* de l'Ob-

servance, projet qu'il fut obligé d'abandonner; il mourut dans le couvent *della Vigna* en 1755, à un âge qui semblait lui permettre de pouvoir terminer les *Notizie istorico-critiche intormo la vita e le opere degli scrittori veneziani*, etc., conten. les vies de 70 auteurs qui ont fleuri de 1315 à 1591.

AGOSTINO. *Voyez* **AGNOLO** *de Sienne.*

AGOSTINO ou **AUGUSTIN**, célèbre imprimeur du 15e siècle, se nommait CARNERIO. Son père, Bernard, libraire distingué par son talent et par sa probité, lui procura tous les avantages d'une bonne éducation. Augustin lui en témoigne sa reconnaissance dans la souscription de la plupart des ouvrages sortis de ses presses. Ce fut en 1474 qu'il commença d'exercer à Ferrare. Comme dans la souscription de son édition d'*Horace* il se qualifie *Puer,* on peut en conclure qu'il touchait encore à l'enfance. Cependant on ne connaît aucune édition de cet artiste qui soit postérieure à 1476. Ainsi Carnerio n'exerça que pendant trois ans. Quels motifs le firent renoncer si promptement à un art qui conduisait alors à la considération et à la fortune? C'est ce qu'on n'a pu découvrir. Outre l'*Horace,* Augustin mit au jour, en 1474, les *Vite di SS. Padri* et la *Grammaire latine* de Léonicénus. Suivant le P. Laire, *Index libror.*, il aurait publié la même année la *Mythologie* d'Hygin; mais il est certain qu'elle ne parut qu'en 1475. Ce fut également en 1475 que la *Teseide* de Boccace, et le *Fatiche d'Ercole* de Bossi sortirent des presses d'Augustin. En 1476, il mit au jour les *Métamorphoses* d'Ovide. Ces sept ouvrages exécutés en caractère rond, sur beau papier, sont les seules éditions d'Augustin connues jusqu'à ce jour; elles sont toutes de la plus grande rareté.

AGOSTINO des perspectives, peintre italien, travaillait à Bologne en 1525.

AGOSTINO (PAOLO), de Valerano, compositeur de musique, né en 1593; maître de la chapelle pontificale de Saint-Pierre.

AGOUB (JOSEPH), professeur d'arabe au collége de Louis le Grand, à Paris, membre de l'académie de Marseille et de plusieurs autres sociétés savantes, né au Caire le 18 mars 1795, mort à Marseille en octobre 1832, s'était fixé en France depuis longtemps. Ce savant estimable coopérait à la rédaction de plusieurs recueils littéraires, et, indépendamment des résultats de ses études spéciales sur les langues de l'Orient, on a de lui des *Vers* pleins de grâce et de fraîcheur.

AGOULT (GUILLAUME D'), poëte provençal du 12e siècle, est cité avec éloges par quelques auteurs, mais ses *poésies* sont perdues.

AGOULT (CHARLES-CONSTANCE-CÉSAR-LOUP-JOSEPH-MATHIEU D'), évêque, né à Grenoble en 1747, fut d'abord grand vicaire de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et devint évêque de Pamiers en 1787. Son épiscopat fut court, mais marqué par la fondation d'un hôpital. Dans les débats relatifs à la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes,* puis émigra dès 1789. Il revint secrètement à Paris vers la fin de 1790 par ordre du roi, dont il reçut les confidences, et dont il approuva le projet de quitter la France. Il était reparti toutefois avant l'exécution de ce projet. Rentré en France en 1801, il donna sa démission du siége de Pamiers, sur l'invitation du pape, et mourut à Paris le 21 juillet 1824. On a de lui quelques écrits: *Lettres à un Jacobin,* ou *Réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale, considérée dans ses rapports avec l'ancienne constitution de la monarchie française*, Paris, 1815, 1816, in-8o. *Des Impôts indirects et des Droits de consommation,* etc., ib., 1817, in-8o. *Essai sur la législation de la presse* (anonyme), 1817, in-8o. L'évêque de Pamiers a laissé plusieurs manuscrits.

AGOULT (ANTOINE-JEAN, vicomte D'), frère du précédent, fut constamment attaché à la maison de Bourbon, dont il partagea toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, sous-lieutenant des gardes du corps en 1781, mestre de camp en 1783, et commandeur de l'ordre de St.-Lazare en 1787, il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 sous le prince de Condé, rejoignit Louis XVIII à Vérone, et l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il rentra en France avec ce prince, qui le nomma premier écuyer de Madame, lieutenant général, commandeur de St.-Louis, et gouvern. de Saint-Cloud. Il mourut le 9 avril 1828, à l'âge de 78 ans. Sa veuve a accompagné madame la dauphine dans son nouvel exil.

AGOUST (VINANT D') blessa en duel le prince de Condé à la maison duquel il était attaché, et qui avait consenti à lui faire raison, sur le terrain, d'une offense qu'il disait avoir reçue; en mai 1788, étant aide-major au régiment des gardes françaises, il viola le parlement au nom du roi, opéra l'arrestation de d'Esprémenil et de Montsabert, et reçut pour récompense le gouvernement des Tuileries.

AGOUST (ANTOINE, comte D'), député aux états généraux par la noblesse du Dauphiné en 1789; se réunit au tiers état dans la séance du 22 juin; se réunit à la majorité de son ordre après le décret du 4 août qui supprimait la noblesse et contre lequel il protesta; servit, en 1793, dans l'armée de Condé; voulut, en 1815, lever des forces à Grenoble pour empêcher le retour de Napoléon, et n'ayant pas réussi, courut à Lyon, où il détermina le comte d'Artois à revenir à Paris; déposa dans le procès du colonel Labédoyère; mort en 1829.

AGRÆUS (CL.-JEAN), jurisconsulte suédois du 17e siècle, fut professeur de droit, et publia des ouvrages qui éclaircissent la législation du Nord. Il y a eu en Suède d'autres savants du même nom qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale.

AGRAIN, nom d'une ancienne famille du Vivarais, dont l'illustration remonte aux croisades. — Eustache d'AGRAIN fut dans la première croisade prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il obtint des succès brillants contre le calife d'Égypte. — Hugues D'AGRAIN, petit-fils du précédent, fut envoyé en ambassade au Caire, et conclut une paix honorable avec le calife. Ses descendants se sont alliés à des maisons souveraines.

AGRAZ (ANTONIN), né en 1640 à Palerme, mort en 1672, empoisonné par des envieux, n'avait publié que la *harangue* qu'il prononça devant le pape Clément X au nom du roi d'Espagne Charles II; mais il préparait des ouvrages importants, entre autres *la Sicilia normanna,* etc., et le *Museum siculum.*

AGREDA (MARIE D'), religieuse espagnole dont le nom de famille était Coronela, fut supérieure du couvent de l'Immaculée Conception, et, par suite de préten-

Digitized by Google

deux visions, écrivit *la Vie de la sainte Vierge*, qu'elle attesta lui avoir été révélée dans tout son contenu. La lecture en fut interdite à Rome, et la traduction française qu'en fit le Père Thomas Crozet, en 3 vol. in-4°, censurée par la Sorbonne. Marie d'Agreda mourut en 1665. Bossuet a relevé les indécences que renf. son ridicule ouv.

AGRELL (Jean), maître de chapelle à Nuremberg, né à Lœth, dans la Gothie, mort le 19 janvier 1769, a laissé quantité d'œuvres gravées.

AGRESTI (Livio), peintre d'histoire, né à Rome, travailla aux décorations intérieures du Vatican, et mourut en 1580.

AGRESTIUS (Julius), capitaine romain sous Vespasien, se tua de désespoir parce qu'on ne voulut point croire le rapport qu'il avait fait des forces de l'ennemi.

AGRETTIN, secrétaire du roi Thierri et ensuite moine de Luxen, dans le 7e siècle, troubla la paix de l'Église de France pour faire prévaloir des opinions qu'il avait apportées d'Italie; fut en lutte avec saint Eustase; obtint, par la protection d'Abellin, évêque de Genève et son parent, qui le servit de son crédit auprès du roi Clotaire, qu'un concile pour juger de ses doctrines s'assemblât à Mâcon en 615, et fut tué d'un coup de hache, en 629, par un sien serviteur qui l'avait surpris en adultère avec sa femme.

AGRI. *Voyez* **AIRI.**

AGRICOLA (Cnæus-Julius), né à Fréjus, ancienne et célèbre colonie romaine dans les Gaules, le 13 juin, sous le second consulat de Caligula, l'an 38 après J. C., du sénateur Julius Græcinus et de Julia Procilla. Après avoir fait ses études à Marseille, il servit dans les armées romaines sous Suetonius Paulinus; fut tribun à Rome; épousa Domitia Decidiana, d'une illustre famille; commanda la vingtième légion dans la Grande-Bretagne; élevé à la dignité de patrice par l'empereur Vespasien, et nommé gouverneur d'Aquitaine en 75, consul subrogé en 77; maria sa fille à l'historien Tacite, 78; fut renvoyé en juillet même année dans la Grande-Bretagne, y gagna une bataille; conquit le pays de Nord-Galles et l'île d'Anglesey; en 79, s'étendit jusqu'au Tay, rivière d'Écosse; introduisit chez les vaincus les mœurs et les arts des Romains; défit, en 84, les Calédoniens au mont Grampius, ce qui acheva la soumission de la Grande-Bretagne; fit avec sa flotte le tour de cette contrée et s'assura qu'elle était une île; rappelé à Rome en 85 par Domitien, jaloux de sa gloire, il refuse le proconsulat d'Asie et d'Afrique, et pour ne pas porter ombrage à l'empereur, il se réfugie dans la vie privée et meurt le 25 août 93.

AGRICOLA (Saint) ou **AGRECULE** (Agræculus), né en 497, dans la Bourgogne, d'une ancienne famille de sénateurs; fut pendant quarante-huit ans évêque de Châlons-sur-Saône, où il fit bâtir une belle église; assista aux conciles trois, quatre et cinq d'Orléans en 538, 541, 549; à celui de Clermont, 549; au deuxième de Paris, 551; au quatrième de Lyon, 567; mort en 580.

AGRICOLA (Rodolphe), savant, poëte, orateur, musicien, dessinateur, jurisconsulte et restaurateur des lettres grecques et latines en Allemagne et dans les Pays-Bas, né en 1443, à Baffeln, dans la Frise, près Groningue, ce qui l'a fait appeler aussi Rodolphe de Groningue; son nom propre était *Huesman*. Il étudia sous Thomas A'Kempis; après avoir refusé les plus grands honneurs, il professa la philosophie à Heidelberg, où il mourut et voulut être enterré en habit de cordelier, le 25 octobre 1485, on a de lui : *Agricolæ lucubrationes aliquo lectu dignissimæ*, 1539, 2 vol. in-4°.

AGRICOLA (George), médecin allemand et créateur de la science minéralogique et de la métallurgie, né le 24 mars 1494, dans la Misnie; il fraya le chemin aux modernes qui ont écrit depuis lui; mort le 21 novembre 1555 à Chemnitz, près des fameuses minières de l'électeur de Saxe; les luthériens qu'il avait combattus le laissèrent cinq jours sans sépulture. Il a laissé deux traités, l'un *de Re metallicâ*, imprimé à Bâle en 1546, 1556, 1558 et 1561; l'autre *de Lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534.

AGRICOLA (Jean-Ammon), médecin allemand du 15e siècle, professeur de langue grecque à Ingolstadt, a laissé d'excellents *commentaires* sur Hippocrate et sur Galien, et deux livres sur la botanique médicale.

AGRICOLA (Michel), ministre luthérien à Abo en Finlande, traduisit le premier le Nouveau Testament en finois; mort en 1557.

AGRICOLA (Jean), surnommé Islebius, célèbre prédicateur et ministre luthérien, né à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, le 20 avril 1492; prêcha pendant la conférence de Spire, où il avait suivi l'électeur de Saxe avec le comte de Mansfeld dont il était ministre; se brouilla avec Mélanchton, en 1527, enseigna à Wittenberg une nouvelle doctrine attaquée par Luther; se retira à Berlin où il fut fait ministre en 1548; travailla avec Jules Pflug, évêque de Naumbourg, et Michel Helding, à ce fameux *interim* qui ne contenta ni les protestants ni les catholiques; mort à Berlin le 22 septembre 1566.

AGRICOLA (Gaspard), célèbre jurisconsulte allemand, professeur à Heidelberg pendant quarante-deux ans, né en 1524, mort en 1597.

AGRICOLA (Martin), musicien et littérateur distingué, naquit à Sorau en Silésie en 1486, il mourut à Magdebourg, le 10 janvier 1556. Il a laissé : *Melodiæ scolasticæ sub horarum intervallis decantandæ*, Magdebourg, 1512. *Musica instrumentalis, deutsch*, etc. Wittenberg, 1528. *Musica figuralis*, etc., etc.

AGRICOLA (Alexandre), contrapuntiste du 16e siècle, naquit dans les Pays-Bas, et fut engagé au service de Philippe roi d'Espagne. Il mourut âgé de 60 ans. Les compositions d'Agricola peuvent servir de modèle de style.

AGRICOLA (Jean), contrapuntiste du 16e siècle, maître de musique au gymnase d'Auguste à Erfurt, a publié des *motets* pour les principales fêtes de l'année, 1601.

AGRICOLA (Wolfgang-Christophe), compositeur allemand, vivait vers le milieu du 17e siècle. Il a publié une collection de huit messes sous le titre de *Fasciculus musicalis*.

AGRICOLA (George-Louis), musicien, maître de chapelle à Gotha, naquit à Grossen Fera, dans la Thuringe, le 25 octobre 1643, et mourut à Gotha au mois de février 1676. On connaît de lui : *Musikalischer Nebenstunden*, etc.; *Buss und communion Lieder*, etc., etc.

AGRICOLA (François), écriv. ascétique, né à Léonen près Juliers, écrivit contre les anabaptistes, mort en 1621.

AGRICOLA (Barthélemy) vivait en 1617, auteur d'un *Traité du bon avocat*.

AGRICOLA (Gédéon) écrivit contre les calvinistes en 1618.

AGRICOLA (Gilles), jurisconsulte et professeur à Altorf, mort en 1648.

AGRICOLA (Jean-George), médecin de la fin du 16e siècle, composa un traité sur l'usage de la viande de cerf dans la médecine.

AGRICOLA (Jean-Frédéric), compositeur de musique, né le 4 janvier 1720, à Dobitschen dans le duché de Gotha; en 1759, directeur de la chapelle royale de Berlin; mort le 12 novembre 1774; a laissé, outre des opéras, beaucoup de musique d'église dont il n'a été imprimé que le *psaume XXI*.

AGRICOLA (Benedetta-Amelia Molteni), femme du précédent, entra à l'opéra de Berlin en 1742, et chantait encore, à l'âge de 50 ans, des airs de bravoure en italien et en allemand d'une manière étonnante.

AGRICOLA (Jean-Henri), compositeur de musique, mort à Berlin en 1774, fut directeur de la chapelle royale et a laissé les opéras d'*Achille à Scyros* et d'*Iphigénie en Tauride*.

AGRICOLA (George-André), médecin, né à Ratisbonne en 1672, mort en 1738; auteur d'un écrit intitulé: *Essai inouï et pourtant fondé de la multiplication des arbres et des plantes*, traduit en français et publié à Amsterdam en 1720, 2 vol. in-8°.

AGRICOLA (Cristopher-Louis), graveur allemand, mort en 1719. On a de lui la *Métamorphose d'Actéon*.

AGRIOPAS, écrivain grec, fit une histoire des jeux olympiques. — On donnait aussi le nom d'*Agriopas* à Cynare, inventeur des tuiles, du travail des métaux, des tenailles, du marteau, du levier et de l'enclume; on ignore quand il vécut.

AGRIPPA (Sylvia), roi des Latins, succède à Tibérinus, règne 41 ans, meurt l'an 900, a pour successeur Allades, Abdivrus ou Aremulus.

AGRIPPA (Furius-Medullinus), consul l'an de Rome 310, avant J. C. 444, avec T. Quinctius Capitolinus. Sous son consulat, les Volsques et les Èques furent repoussés du territoire de Rome, et les Romains, choisis pour arbitres par les Arriciens et les Ardéates, s'adjugèrent à eux-mêmes les terres contestées.

AGRIPPA (Menenius), consul l'an de Rome 252, avant J. C. 360; défit alors les Sabins qui avaient poursuivi son collègue Posthumius Tubertus, et reçut les honneurs du triomphe. En 263, envoyé pour haranguer le peuple, qui, las de l'oppression des riches, s'était retiré sur le mont Sacré, et projetait d'abolir le sénat, il l'apaisa en lui faisant l'apologue si connu des membres révoltés contre l'estomac, et en négociant un arrangement en vertu duquel furent institués les tribuns du peuple. Il mourut fort âgé et si pauvre que le peuple dut faire les frais de ses funérailles et doter ses enfants.

AGRIPPA (Menenius-Lanatus), petit-fils de Menénius; fut consul l'an de Rome 317, avant J. C. 437, avec T. Quinctius Capitolinus, après avoir été triumvir et deux fois tribun militaire *consulari potestate*. Sous son consulat eut lieu la conspiration de Spurius Melius.

AGRIPPA (Marcus-Vipsanius), fils de Lucius, né l'an 64 avant J. C.; trois fois consul, une fois édile et trois fois tribun, dont une avec Caninius Gallus, et les deux autres avec Auguste, dont il fut le collègue comme censeur, puis le gendre et le favori; fit rentrer les Gaules dans la soumission, l'an 28 avant J. C.; défit Sextus Pompée dans une bataille navale, l'an 35 avant J. C.; assura le triomphe d'Auguste (alors Octave) à la bataille d'Actium, l'an 31, et l'accompagna en son triomphe, où il parut avec l'étendard bleu de Neptune et une couronne composée de proues, de galères, la seconde qui eût été décernée; la première avait été donnée à Pompée; déconseilla, contrairement à l'avis de Mécène, Auguste de garder pour lui la suprême autorité; fut choisi par ce dernier pour son successeur à l'empire; épousa Julie, sa fille, l'an 21, bien qu'il fût encore uni à Marcella, sa seconde femme, qui avait succédé à Cecilia Attica, mère, par son fait, d'Agrippine, femme de Tibère; eut de Julie trois fils, dont les deux premiers, Caius et Lucius, furent adoptés par Auguste, et deux filles, dont une, Agrippine, fut femme de Germanicus; fut envoyé en Asie l'an 20, y fit un troisième voyage en l'an 24, visita Jérusalem, y offrit une hécatombe, et donna un festin à tout le peuple; protégea les Juifs contre les Grecs; mort en l'an 12 de J. C., dans la campagne de Rome, comme il se disposait à passer dans la Pannonie.

AGRIPPA (Marcus-Posthumius), troisième fils du précédent, né après sa mort l'an 11 avant J. C.; adopté alors par Auguste; relégué par lui, à cause de l'emportement de son caractère, dans l'île de Panasie; mis à mort par l'ordre de Tibère, après son avénement à l'empire, l'an 14 de J. C.

AGRIPPA (le faux), esclave du précédent, entreprit de se faire passer pour son maître, conservé par une faveur particulière des dieux. Tibère, s'étant emparé de lui par ruse, et n'osant le faire mourir publiquement, le fit exécuter dans son palais.

AGRIPPA I (Hérode), roi de Judée, fils d'Aristobule et de Bérénice, petit-fils d'Hérode le Grand, né l'an 11 avant J. C. Étant à Rome, il se lia d'amitié avec Drusus, fils de Tibère; se ruina pour se faire des créatures à la cour; alla chercher un refuge contre ses créanciers dans la forteresse de Malatha en Idumée; voulut se tuer, en fut détourné par sa femme Cypros; passa en Italie; dut à la protection d'Antonia, veuve de Drusus et amie de Bérénice, sa mère, la faveur de Tibère, qui lui confia la conduite de son petit-fils; s'attacha vivement à Caligula, petit-fils d'Antonia et fils de Germanicus; fut accusé d'avoir souhaité la mort de Tibère et emprisonné; délivré six mois après, à l'avénement de Caligula, qui lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait portée, et le fit, l'an 37 de J. C., roi de Judée, en lui assignant les provinces ayant appartenu à Philippe et à Lysanias, ainsi que la portion d'Hérode le Tétrarque; Agrippa, en reconnaissance, plaça dans le temple de Jérusalem la chaîne d'or dont Caligula lui avait fait présent. Plus tard il donna à Claude des conseils qui contribuèrent à lui assurer l'empire. Il dut à ce dernier de réunir à sa couronne toutes les provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode le Grand. Il amassa de grands trésors; fit mourir l'apôtre saint Jacques et emprisonner saint Pierre, qui parvint à s'évader. Il régna 7 ans; mort l'an 43 de J. C.

AGRIPPA II, fils du précédent, et dernier roi des

Digitized by Google

Juifs, fut élevé à Rome dans la maison de l'empereur Claude; n'étant âgé que de 17 ans à la mort de son père, il ne fut pas de suite mis en possession de son royaume, dont le gouvernement fut confié à Cuspius Fadus; fut fait roi de Chalcide à la mort d'Hérode, frère d'Agrippa I, et roi de ce pays l'an 49 de J. C.; reçut quatre ans après, en échange de ce royaume, d'autres provinces auxquelles Néron ajouta quatre villes; n'eut en quelque sorte qu'une autorité religieuse sur la nation juive, dont il destitua plusieurs sacrificateurs; ne put empêcher les Juifs de se soulever contre Rome; servit Néron pour les châtier; fut blessé au siége de Gamala; se rendit de Rome en Judée pour être des premiers à saluer empereur Vespasien; assista au siége de Jérusalem avec Titus, et revint à Rome; mort on ne sait où, sous Domitien l'an 94 de J. C. On le soupçonnait d'avoir un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice, qui le suivait partout.

AGRIPPA (Hatérius), parent de Germanicus, et consul avec Sulpitius l'an 22 de J. C., après avoir été tribun et préteur; c'était un grand débauché.

AGRIPPA (M. Asinius), consul avec Gossus Cornélius Lentulus l'an 25 de J. C. Sous son consulat, les livres de Crémutius Cordus furent condamnés au feu. Mort en l'an 31.

AGRIPPA (Vibulenus), chevalier romain; accusé sous Tibère, l'an 36 de J. C., et désespérant d'obtenir justice, il s'empoisonna en présence des juges, aussitôt que les accusateurs eurent achevé leur plaidoyer; on le traîna mourant en prison, où il fut étranglé.

AGRIPPA (Fonteius) fut un des accusateurs de Scribonius Libo; et vit doter, par Tibère, sa fille qu'il avait offerte pour être vestale, et à laquelle une autre fut préférée. D'abord proconsul d'Asie pendant un an, puis gouv. de Mésie, il y fut tué par les Sarmates l'an 70 de J. C.

AGRIPPA, mathématicien et astronome, observa dans la Bithynie la lune jointe aux pléiades, le 29 novembre de l'an 92 de J. C.

AGRIPPA, philosophe sceptique, ajouta cinq arguments nouveaux aux dix arguments des pyrrhoniens pour se dispenser d'affirmer aucune chose.

AGRIPPA (Castor), écrivain du deuxième siècle, vivait sous l'empereur Adrien. Il écrivit contre Basilide et contre Isidore son fils.

AGRIPPA (Henri-Corneille), de la famille des Nettesheim, et l'un des hommes les plus extraordinaires de son temps, né le 14 septembre 1486; fut secrétaire de l'empereur Maximilien d'Autriche, officier dans ses armées, docteur en droit et en médecine, astrologue, maître de philosophie occulte, professeur de théologie à Dôle en 1509 et 1510; choisi pour théologien du concile tenu à Pise en 1511 contre Jules II; professeur de rhétorique à Pavie en 1512, à Turin en 1515; syndic, avocat et orateur de la ville de Metz, qu'il fut obligé de quitter en 1526 pour avoir soutenu que sainte Anne n'avait pas eu trois maris, et avoir protégé une paysanne accusée de sorcellerie; exerça depuis la médecine à Cologne, à Genève et à Fribourg; fut bien accueilli à Lyon par le roi François I^er^, qui le nomma alors, 1524, médecin de sa mère, Louise de Savoie; disgracié par elle pour avoir fait des prédictions en faveur du connétable de Bourbon; appelé en 1529, en même temps par Henri VIII d'Angleterre, par le chancelier de Charles V, par un prince d'Italie, et par Marguerite d'Autriche; nommé historiographe de l'empereur, frère de cette princesse; emprisonné plusieurs fois pour ses écrits, en 1530 à Bruxelles, en 1535 à Lyon. Mort à Grenoble en 1535; il fut accusé de magie, et l'on prétendit qu'il avait fait un pacte avec le diable, resté auprès de lui sous la figure d'un chien noir qui ne le quittait pas. La bizarrerie de son esprit lui fit soutenir des opinions extravagantes; telle était celle sur la nature du péché d'Adam, et celle sur la vanité des sciences qu'il dit être tout ce qu'il y a de plus funeste au bonheur des hommes. Ses contemporains le nommèrent le *trismégiste*.

AGRIPPA (Camille), philosophe, mathématicien, architecte, né à Milan dans le 16^e^ siècle, auteur de plusieurs ouvrages devenus rares: *Traité sur les moyens de transporter un obélisque sur la place St.-Pierre à Rome; Traité de la science des armes; Dialogue sur la génération des vents; Traité sur la navigation.*

AGRIPPA, (Paconius), philosophe stoïcien; sous l'empire de Néron, il fut condamné au bannissement pour avoir exprimé sa haine contre la tyrannie.

AGRIPPA, patriarche d'Alexandrie; successeur de Céladion; gouverna douze ans environ et mourut le 30 janvier de l'an 180 de J. C.

AGRIPPINE (Julie), fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, mariée à Germanicus, mère de Caligula; elle suivit son mari en Allemagne et en Syrie, où elle se mit souvent à la tête des troupes; Germanicus étant mort empoisonné, elle accusa Pison de ce crime et le contraignit à se donner la mort. Tibère, redoutant cette femme, la relégua dans l'île déserte de Pandataire, où, pour la punir de ce qu'elle lui reprochait ses cruautés, il la fit frapper si rudement par un centurion, qu'elle en perdit un œil; Agrippine se laissa mourir de faim l'an 33 de J. C.; Tibère, qui avait fait mourir de faim deux de ses fils, Drusus et Néron, ordonna que l'anniversaire de la naissance d'Agrippine serait un jour néfaste. Elle fut mère de Caligula et d'Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précédente, naquit à *Colonia-Agrippina*, aujourd'hui Cologne, l'an 14 de J. C.; mariée à Domitius Ahenobarbus, dont elle eut Néron; puis après la mort de Domitius, à l'orateur Crispus Passienus qui avait été deux fois consul, et enfin à l'empereur Claude, son oncle, l'an 49; fut exilée par son frère Caligula l'an 39; impératrice, elle prépara le règne de son fils Néron au moyen de Pallas, affranchi qu'elle avait mis dans ses intérêts par des faveurs criminelles; elle se défit de Lollia Paulina, sa rivale, de Julius Silanus, proconsul d'Asie, et de Narcisse, affranchi de Claude; fit rappeler d'exil Sénèque, à qui elle confia l'éducation de son fils, qu'elle fit adopter par l'empereur, qui fut bientôt après empoisonné par elle avec des champignons, l'an 54; fit proclamer Domitius Néron; voulut dominer ce prince en servant elle-même à ses débauches; mais Néron, après avoir vainement cherché à se défaire d'elle en la faisant noyer, la fit poignarder dans sa chambre, le 10 juin de l'an 59 de J. C.

AGRIPPINUS, évêque de Carthage au 3^e^ siècle, soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême des mains des hérétiques. Ses disciples furent appelés agrippiniens.

AGRIPPUS, surnommé Memphis, célèbre bateleur amené de Syrie à Rome par l'empereur Vérus.

AGRIRETH, frère d'Afrasiab, conquérant de la Perse; les Orientaux le regardent comme un grand prophète; un de ses enfants fut mis par Asfendiar à la place d'Argiasb, roi du Turkestan.

AGROECIUS (Censorius-Atticus) enseignait les lettres à Bordeaux dans le 4e siècle. Ausone parle avec éloge de ce rhéteur, dans son livre : *Commemor. professor. Burdigalens.*, 15.

AGROECIUS, grammairien postérieur au précédent, est auteur d'un traité *de Orthographia*, etc., dédié à Eucher, évêque de Lyon, imprimé dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publié par B. Vulcanius, Bâle, 1577, in-f°., et depuis dans ceux de Georg. Fabricius et de Putschius; il recueillit en outre et mit en ordre les *OEuvres* grammaticales d'Isidore de Séville et de quelques autres.

AGRON, fils de Pleuratus et roi d'une portion de l'Illyrie; avec dix mille guerriers et cent barques il défit les Étoliens qui assiégeaient la capitale des Mydioniens; après cette victoire, ayant bu avec excès, il mourut d'une pleurésie l'an 230 avant J. C. Teuta, son épouse, lui succéda; ce fut cette princesse qui fit mourir les ambassadeurs des Romains dont les habitants de l'île d'Issa avaient imploré le secours contre elle.

AGRON ou **ARGON**, le premier des Héraclides qui ait régné à Sardes.

AGROTAS, orateur de Marseille, qui florissait à Rome sous les règnes d'Auguste et de Tibère, se fit remarquer par son éloquence grecque, qu'il préférait à la latine; ce qui, malgré son style énergique et véhément, ne lui attira pas une nombreuse clientèle.

AGTHE (Charles-Chrétien), organiste, naquit à Kettstædt, dans le comté de Mansfeld, en 1739, et mourut à Ballenstedt le 27 novembre 1797. Il se distingua comme compositeur dramatique de 1784 à 1795.

AGUADO (François), jésuite, né en 1566, à Torrejon, près Madrid; gouverna deux fois la province de Tolède, fut deux fois député à Rome aux congrégations; puis prédicateur de Philippe IV, et pendant quatorze ans confesseur du duc d'Olivarès, premier ministre de ce prince; mort à Madrid, en janvier 1654.

AGUARRIE (Juvénal d'), moine tyrolien de l'ordre des capucins, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie, écrit en latin et estimés des catholiques allemands.

AGUAZZARI (Alphonse), jésuite, né à Sienne en Toscane, en 1567; il entraîna avec lui, dans la nouvelle société établie par Loyola, toute une congrégation de prêtres dont il faisait partie; il gouverna le premier le collége des Anglais à Rome, puis celui des Allemands; mort en 1602.

AGUBITI (Pietro-Paolo), de Sassoforato, peintre italien du 16e siècle, travaillait encore en 1551.

AGUCCHIA (Jean), graveur italien du 16e siècle, dont on cite la *Cathédrale de Milan* et un *portail*, gravures estimées.

AGUCCIO (Jean-Baptiste), théologien, philosophe, mathématicien, astronome, né à Bologne en 1570; fait archevêque d'Amasie par Grégoire XV; nonce à Venise pour Urbain VIII en 1624; mort dans le Frioul en 1652.

AGUERRO (Louis-Emman.), peintre espagnol, mort en 1670, fut un paysagiste estimé, surtout pour la correction des figures qui se trouvent dans ses tableaux.

AGUESSEAU (Henri-François d'), chancelier de France, naquit à Limoges, le 7 novembre 1668; reçu, en 1690, avocat du roi au Châtelet, il devint, peu de mois après, avocat général au parlement de Paris, à l'âge de 22 ans. Après avoir exercé, pendant six ans, ces fonctions, avec l'éclat qui avait signalé son début, il devint procureur général, et de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. En 1709, les malheurs publics donnèrent plus d'importance à sa place : la famine se joignit aux désastres de la guerre. Le contrôleur général Desmarets, dans des circonstances difficiles, forma une commission des principaux magistrats, et y appela d'Aguesseau, qui en devint bientôt l'âme par ses lumières et son dévouement. Il anima tout par son exemple; il découvrit des accaparements et fit punir les coupables; il rétablit la circulation, et dissipa les inquiétudes et les défiances. Sur la fin du règne de Louis XIV, d'Aguesseau parut menacé d'une disgrâce absolue, à cause de sa résistance à l'enregistrement de la trop fameuse bulle *Unigenitus*, Louis XIV mourut, et d'Aguesseau continua de jouir, sous la régence, de tout le crédit que méritaient ses vertus. Il succéda au chancelier Voisin en 1717; mais un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa nomination, lorsque le régent lui retira les sceaux, et l'envoya en exil, pour s'être opposé à l'établissement de la banque royale, et à tous ces dangereux projets connus sous le nom de *système de Law*. Après la catastrophe et pour apaiser les mécontentements, le régent rappela d'Aguesseau en 1720: les sceaux lui furent rendus. Ce fut Law lui-même et le chevalier de Conflans, premier gentilhomme de la chambre du régent, qui allèrent chercher le chancelier à Fresnes, tandis que Dubois allait redemander les sceaux à d'Argenson. De nouveaux orages attendaient d'Aguesseau dans cette cour corrompue, pour laquelle il n'était pas fait. Le régent, qui avait d'abord caressé le parlement pour faire anéantir le testament de Louis XIV, le tourmenta bientôt pour lui faire enregistrer la déclaration du roi portant acceptation de la bulle, par complaisance pour Dubois, devenu archevêque de Cambrai, et qui, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de cardinal, avait flatté la cour de Rome de cet enregistrement. D'Aguesseau s'y était refusé du temps de Louis XIV, sans être dirigé par aucun esprit de parti, uniquement par attachement aux droits de la couronne. Mais, devenu chancelier, et voyant alors les choses de plus haut, il crut devoir négocier avec le parlement. Cette cour se refusa à toutes les propositions, et fut exilée à Pontoise. Ce fut alors que le régent imagina de faire enregistrer la déclaration au grand conseil. D'Aguesseau ne jouit pas longtemps du rétablissement de sa faveur. En 1722, il ne voulut pas céder au cardinal Dubois, premier ministre, la préséance au conseil. Cet homme pervers, qui voulait éloigner de la cour et des conseils tout ce qui avait quelque vertu ou quelque dignité, fit exiler de nouveau le chancelier, qui ne fut rappelé qu'en 1727; mais les sceaux ne lui furent point rendus. La querelle au sujet des affaires ecclésiastiques ne manqua pas de se rallumer entre la cour et le parlement; le car-

Digitized by Google

dinal de Fleuri, qui avait alors (en 1732) la principale autorité, engagea d'Aguesseau à employer ses bons offices pour vaincre la résistance de la magistrature; mais les combattants des deux partis se tournèrent bientôt contre le chancelier; les magistrats le traitaient de déserteur de la cause qu'il avait autrefois défendue, tandis que la cour se plaignait de son dévouement aux intérêts de la magistrature. On ne lui rendit les sceaux qu'en 1737; mais il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'État qu'aux intrigues de cour. Le chancelier avait rédigé l'ordonnance de Louis XV qui rétablit les droits de la noblesse en faveur des services militaires. En 1750, d'Aguesseau, âgé de 82 ans, se sentit, pour la première fois, obligé, par ses infirmités, d'interrompre son travail, et ne voulut plus garder une charge dont il ne pouvait pas remplir tous les devoirs. Le roi, en acceptant sa démission, lui conserva les honneurs de chancelier, avec une pension de 100,000 fr. dont il ne jouit pas longtemps. Il mourut le 9 février 1751. D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne le Fèvre d'Ormesson. Les *OEuvres de d'Aguesseau* composent 13 vol. in-4°, 1759-89; les premiers volumes ayant été réimprimés, quelques exemplaires portent les dates de 1787-89.

AGUESSEAU (Henri-Cardin-Jean-Baptiste, marquis d'), petit-fils du chancelier, naquit au château de Fresnes, en 1746. C'était un homme d'un caractère faible et d'un esprit borné. Il porta sans honneur le grand nom dont il avait hérité. C'est à ce nom sans doute, bien plus qu'à ses talents, qu'il dut les faveurs successives que lui accorda Napoléon. L'empereur des Français aimait à s'entourer d'hommes distingués par leur naissance ou par leur rang, précaution née de son orgueil autant que de sa politique, mais qui lui servit peu. A l'exemple de son immortel aïeul, le marquis d'Aguesseau entra dans la carrière de la magistrature. Il était avant la révolution avocat général au parlement de Paris, puis conseiller d'état et prévôt-maître des cérémonies. En 1789 il fut choisi par la noblesse du bailliage de Meaux, pour la représenter aux états généraux. Il fut l'un des premiers de son ordre à se réunir aux députés du tiers état. Cependant, au mois de juin 1790, il se démit de ses fonctions. M. Dubuat le remplaça. En 1792 le marquis d'Aguesseau fut dénoncé à l'assemblée législative, dans sa séance du 4 juin. Le capucin Chabot l'accusa de tenir chez lui des conciliabules secrets, et d'agir de concert avec le parti royaliste qui voulait dissoudre l'assemblée. Cette accusation n'eut pas de suite. D'Aguesseau n'émigra point. Pendant le règne de la terreur il se tint caché tantôt dans son château de Fresnes, tantôt dans un asile secret que lui offrit un homme généreux, son fermier. Bonaparte, devenu maître de la France sous le nom de premier consul, l'appela aux fonctions de président du tribunal d'appel de Paris. En 1803 il fut envoyé à la cour de Copenhague en qualité de ministre plénipotentiaire. On ignore quelle sorte de service il y rendit à celui qu'il représentait. Revenu en France en 1805, il fut successivement créé sénateur, commandant de la Légion d'honneur et comte de l'empire. Il joua dans le sénat le rôle que lui indiquaient la faiblesse de son caractère et la médiocrité de son esprit, c'est-à-dire qu'il ne sut jamais voter autrement que ses pusillanimes collègues. Au retour de son long exil, Louis XVIII nomma le marquis d'Aguesseau pair de France et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il disparut de la scène politique en 1815, et après la seconde restauration il rentra à la chambre des pairs. Cette même année il fut chargé, conjointement avec M. Desèze, de présenter aux souverains alliés les ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, que leur conférait le roi de France. D'Aguesseau était de l'Académie française où il avait été reçu en 1787, en sa qualité de grand seigneur; car ce ne pouvait être ni à cause de ses écrits, ni à cause de son savoir. Il passa les dernières années de sa vie dans son château de Fresnes. Il mourut en janvier 1826.

AGUI ou **SULTAN AGUI**, roi de Bantam, dans l'île de Java, reçut, vers la fin du 17e siècle, la couronne d'Agoum, son père, qui était las de la porter, et qui fut ensuite obligé de prendre les armes pour la ressaisir, parce que le nouveau roi s'était rendu odieux. Agui appela à son secours les Hollandais de Batavia, qui, sous un semblant d'amitié, attirèrent son père dans un piége et le lui livrèrent.

AGUILA (C.-J.-E.-H. d'), officier du génie et historien dont l'origine et l'existence sont peu connues, parait avoir été l'un des voyageurs les plus célèbres de la fin du siècle dernier. Dans la préface d'un de ses ouvrages, il donne lui-même une espèce d'itinéraire de ses voyages, dont le premier fut celui de l'Amérique. En 1770, il partit fort occupé du désir de voir le nouveau monde, d'où il se rendit en Angleterre. Deux ans plus tard, en 1772, il était à Stockholm. En 1774, il reçut des passe-ports pour se rendre de Venise à Constantinople, et revint en France quelque temps après; mais obligé en 1789 de s'éloigner de nouveau, il partit pour la Suède, chargé, à ce qu'il prétend, d'une mission des princes français émigrés. Quoi qu'il en soit, il fut à même de voir ou de puiser à des sources sûres les circonstances de l'attentat qui priva la Suède de son roi, Gustave III. Le récit des faits qu'il avait recueillis fut commencé en 1798, et il rentra en France en 1802. Ses ouvrages sont : *Causes anciennes et modernes des événements de la fin du dix-huitième siècle*, 4 vol. in-fol., bibliothèque de S. M. l'empereur de toutes les Russies, Alexandre Ier. *Découverte de la terre; du point central de l'orbite du soleil*, 1806, un volume in-8°, accompagné de 8 planches. *La Sphère mécanique. Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède et des Goths.* D'Aguila mourut à Paris en mai 1815.

AGUILAR (Alonzo), de Cordoue, fait cardinal par Innocent XII le 22 juillet 1697, fut grand inquisiteur d'Espagne; mort le 19 septembre 1699.

AGUILAR TERRONE DEL CAGNO (François), évêque de Léon et prédicateur de Philippe II, né à Andujar, près de Jaen; mort en 1613.

AGUILLON (François d'), jésuite de Bruxelles, qui introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douai, la théologie à Anvers, où il fut recteur, et mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, en six livres, imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on vit, pour la première fois, le nom de *Projection stéréographique*; cette projection

était connue depuis Hipparque, mais elle n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *Catoptrique* et à la *Dioptrique* quand il mourut.

AGUIRRA (Michel d'), fameux jurisconsulte espagnol, né à Aspeiria dans la province de Guipuscoa; écrivit pour soutenir les prétentions de Philippe II sur la couronne de Portugal; fut membre du conseil de Grenade, où il mourut en 1588.

AGUIRRA (Jean Saens d'), cardinal, né à Logrono en 1630, fut d'abord religieux bénédictin, professeur de théologie à Salamanque, et secrétaire du st.-office. Il mourut à Rome en 1699, estimé pour son savoir et ses vertus. Son principal ouvrage est la *Défense de la chaire de St.-Pierre,* Salamanque, 1683. Il y attaque les quatre articles de l'assemblée du clergé de France tenue en 1682. Ce livre, proscrit par un arrêt du conseil d'Espagne, lui valut le chapeau de cardinal. D'Aguirra est l'éditeur de la *Collectio concilior. Hispaniæ,* Rome, 1693, 4 vol. in-fol., édition préférée aux plus récentes.

AGUJARI (Lucrèce), surnommée *la Bastarella*, née à Ferrare en 1743, mariée en 1780 à J. Colla, morte le 18 mai 1783, s'est placée parmi les virtuoses les plus habiles de son siècle.

AGYLÆUS (Henri), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc, vers 1533, d'Antoine Agylæus, originaire d'Italie, prit les armes dans Bois-le-Duc contre le roi catholique, et y fit recevoir l'*Union d'Utrecht*, en 1579; fut député auprès des États-Généraux, nommé conseiller au conseil suprême, avocat fiscal en 1586, et mourut en 1595, à 62 ans. Agylæus est moins connu par le rôle qu'il joua dans les troubles de sa patrie, que par son savoir et ses ouvrages. Il publia: 1° les *Novelles de Justinien,* 1560, in-4°, avec la version d'Haloandre corrigée, et des variantes; 2° *Justiniani edicta: Justini, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis una,* Paris, 1560, in-8°; 3° une traduction latine du *Nomo-Canon de Photius,* avec les Commentaires de Bolsamon, traduction beaucoup plus exacte, et faite sur un exemplaire plus complet que celle de Gentian Hervet, 1561, in-fol.; elle a été réimprimée en 1615, par Christophe Juste, avec le texte grec, et en 1661 par Henri Juste, dans sa *Bibliothèque du droit canon ancien;* 4° *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, qua se juramento ducatui Brabantiæ, etc., obligavit,* avec un commentaire sur les articles de l'inauguration, Utrecht, 1620, in-8°.

AGYLAUS, septième roi de Corinthe de la race des Héraclides, succéda à Ixion et régna comme lui 37 ans.

AGYRIS, roi des Agyréniens, dans la Sicile, faisait mourir les citoyens les plus opulents pour s'emparer de leurs richesses qu'il entassait dans sa citadelle; Denys l'Ancien l'attira dans son parti pour se défendre contre Magon, entré en Sicile, l'an 392 avant J. C., avec quatre-vingt mille Carthaginois.

AHA, rabbin célèbre du 7e siècle, auteur du *Séeltoth*.

AHIAS, prophète de Sylo, connu par les prédictions qu'il fit au roi Jéroboam. Les rabbins prétendent qu'il fut un des historiens du règne de Salomon.

AHICAM, fils de Saphan et père de Godolias, fut envoyé par Josias roi de Juda auprès de la prophétesse Holdan, pour lui demander l'explication du livre de la loi trouvé dans le temple par le sacrificateur Helchias.

AHIEZER, fils d'Aminisaddaï, de la tribu de Dan; sortit de l'Égypte avec 62,700 hommes de cette tribu, tous au-dessus de 20 ans, sans compter les enfants, les femmes et les vieillards; fut le dixième à faire son offrande.

AHIMAN ou **ACHIMAN**, fils de Nac, de la race des géants, dans la partie méridionale de la terre de Chanaan; il était d'une si haute stature, que la plupart de ceux que Josué avait envoyés pour reconnaître ce pays en furent épouvantés.

AHIO, et son frère **OSA**, furent chargés de conduire l'arche sainte, lorsque David la retira de la maison d'Aminadab, pour la transporter à Jérusalem. Osa ayant vu qu'elle penchait, et y ayant touché pour la soutenir, ce qui n'était permis qu'aux sacrificateurs, fut sur-le-champ frappé de mort.

AHIRA, fils d'Énan, chef de la tribu de Nephtali, sortit d'Égypte à la tête de 53,400 hommes au-dessus de 20 ans, sans compter ceux qui n'avaient pas atteint cet âge, les vieillards, les femmes et les enfants.

AHLE (Jean-Rodolphe), né à Mulhausen, le 24 décembre 1625, compositeur de musique sacrée; organiste de l'église de Saint-Blaise à Mulhausen, en 1649; mort bourgmestre de cette ville en 1673. On a de lui: *Dialogues spirituels; symphonies; motets; chants religieux,* etc.

AHLE (Jean-George), fils du précédent, né en 1650, poëte, organiste à l'église de Saint-Blaise à Mulhausen, après la mort de son père, en 1673; mort sénateur le 1er décembre 1706. Il a publié un traité théorique intitulé: *Unstruthinne, oder musikalischer Gartenlus;* diverses dissertations et plusieurs compositions musicales.

AHLWARDT (Chrétien-Guillaume), né à Greifswald le 23 juillet 1760; recteur de l'école d'Anklam; en 1795; du gymnase d'Oldenbourg, 1797; professeur de littérat. ancienne à Grewald, en 1818, mort le 12 avril 1830.

AHLWARDT (Pierre), né le 17 février 1710, professeur de logique et de métaphysique, à Greifswald en Poméranie, mort dans cette ville en 1791, a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont les *Méditations pieuses* sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs, et des *Dissertations* sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu. Il fonda une société dite des *Abélites* dont les membres doivent faire profession de candeur et de sincérité parfaite.

AHMED-BEN-ABI-KALED, surnommé *Ahval* ou le Borgne, vizir du calife Motassem, le 8e de la race des Abassides; il perdit son emploi pour n'avoir pas su donner la signification du mot arabe *khala,* fourrage vert.

AHMED-BEN-ALI, surnommé *Al Monaggem* (astronome), a laissé un Traité fort important de chronologie. On ignore en quel temps il vivait.

AHMED-BEN-CASSEM-AL-ANDALOUSI, maure de Grenade; écrivit sur seize lames de plomb une histoire de l'enfance de J. C.; sous le pape Alexandre VII, cette histoire fut condamnée comme apocryphe; son auteur vivait en 1599. — Un autre Ahmed-Ben-Cassem est auteur d'une histoire des médecins.

AHMED-BEN-FARÈS, surnommé El-Razi, lexicographe et jurisconsulte arabe, mort vers 999, est auteur de plusieurs *Traités* de jurisprudence, et d'un *Dictionnaire arabe* qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde et dans la Bodléienne à Oxford.

Digitized by Google

AHMED-BEN-HANBAL, docteur musulman, fut persécuté par Motassem, 8e calife de la race des Abassides, parce qu'il n'avait pas voulu souscrire à ses opinions sur le Coran.

AHMED-BEN-HASSAN-AL-KHATIB, célèbre prédicateur musulman à Constantinople en 1312.

AHMED-BEN-JOSEF-ABUL-ABBAS, né à Damas dans le 16e siècle, auteur d'une chronique ou histoire universelle qui finit en l'an 1599 de J. C., sous Schah-Abbas Ier, roi de Perse.

AHMED-BEN-ISMAEL-AL-SAMANI, fils et successeur d'Ismaël, fondateur de la dynastie ou empire des Samanides; défit Amrou-ben-Laith, qui lui disputait la possession de la Perse; il se mettait en marche pour aller combattre Hassan-Ali, descendant du grand Ali, gendre de Mahomet, qui avait fait soulever contre lui la province de Tabaristan, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente par ses esclaves, l'an 923 de J. C.

AHMED-BEN-ISRAIL, fameux astrologue, qui vivait sous le califat de Vathek-Billah.

AHMED-BEN-MOHAMMED (ABOU-AMROU), poëte arabe, né à Jaen, en Espagne, mort en 970, a laissé quelques *poésies, les Annales d'Espagne et Entreprises des Ommiades*, 4 vol. in-fol.

AHMED-BEN-THOULOUN (ABOUL-ABBAS), né à Samirra, ville de l'Irak, le 20 septembre 835, fils d'un esclave turc donné au calife Mamoun par Nouh le Samanide. Ahmed hérita de la faveur qu'avait obtenue son père, et parvint aux plus éminentes dignités; nommé gouverneur de l'Égypte, il profita de la faiblesse et des querelles des califes pour usurper le pouvoir souverain. Il conquit successivement Damas, Emesse, Hamah, Alep et Antioche, où il mourut en mai 884, tandis qu'un de ses affranchis, Loulou, à l'instigation du calife Motewekkel, se soulevait contre lui et lui enlevait Alep, Emesse, Canaserin, et Dyar Modhar. Ahmed fut le chef de la dynastie des Toulounides qui a fourni quatre princes et s'éteignit en 905 avec Haroun, arrière-petit-fils d'Ahmed.

AHMED-BEN-NASSER est l'un des plus célèbres auteurs des traditions musulmanes; le calife Vathek-Billah le fit mourir parce qu'il niait que le Coran eût été créé.

AHMED-CHAH-EL-ABDALY, fondateur du royaume de Candahar. Élevé à la cour de Nadir-Chah (Thamas-Kouli-Kan), il s'empara, à la mort de ce prince, des provinces de Candahar et de Caboul, les érigea en royaume, et prit le titre de *Chah*. Il fit avec succès plusieurs expéditions dans le nord de l'Inde, et vainquit l'armée combinée des Mahrattes, le 7 juillet 1761, à la bataille de Pannibet. Il mourut en 1773 dans un âge assez avancé, laissant la couronne à son fils Timour-Chah.

AHMED-GIÉDICK. *Voyez* **ACHMET-GIÉDICK**.

AHMED-KAN, nommé aussi *Nicodar* ou *Nygoudar oglan*, 9e empereur mogol, de la race de Gengis-Kan, en 1282; fut le premier des Mogols qui embrassa le mahométisme; fut en guerre avec le fils d'Abaka, Arghoun, son neveu, sur qui il avait usurpé le pouvoir, le fit prisonnier par ruse, donna l'ordre à l'émir Bouga de le tuer. Mais celui-ci mit au contraire Arghoun en liberté, et organisa avec lui une conspiration qui eut pour résultat le massacre des principaux officiers d'Ahmed-Kan, qui fut arrêté sur la route de Bagdad, et livré par Arghoun à la sultane Kongurtaï, laquelle se vengea de ce qu'il avait fait périr ses enfants, en lui ôtant la vie en 1284.

AHMED-KAN, prince de Samarcande, était de race turque. En l'an 1095 de J. C., les docteurs le firent étrangler pour le punir d'avoir méprisé la loi musulmane et voulu renouveler la religion des Karmates.

AHMED-RESMI-HADJI, conseiller du divan, et nichandji, ou chancelier du sultan Mustapha III, vers 1758, fut chargé par ce prince de deux missions à Vienne et à Berlin, dont il a écrit les relations insérées dans les *Annales de l'empire ottoman*, rédigées par Ahmed-Ounssif-Effendy, et imprimées en turc à Scutari, 1804, 2 vol. in-folio, et traduit en allemand, Berlin, 1809, in-8°.

AHMED-DJESAIR. *Voyez* **AVEIS II**.

AHMED-DJEZZAR. *Voyez* **DJEZZAR**.

AHMEDI-KERMANI, poëte persan, né dans la province de Kerman, mort en 1412 de J. C.

AHNAF-BEN-CAIS-BEN-MOAVIAH, docteur musulman de la seconde classe ou Tabein, c'est-à-dire qui vinrent après Mahomet, fut contemporain de ce dernier, mais ne le vit pas; il fut renommé pour sa patience et sa douceur.

AHRENDT, antiquaire et paléographe, né dans le Holstein, parcourut successivement la Norwége, la Suède, le Danemark, la France, l'Espagne et l'Italie, toujours à pied, et bravant l'intempérie des climats, étudiant les antiquités scandinaves et les monuments runiques, et se livrant à la recherche des alphabets des 9e 10e et 11e siècles. Ses courses continuelles lui attirèrent souvent de fâcheuses aventures, auxquelles donnaient lieu son originalité et la singularité de son extérieur. Il est mort en revenant d'Italie, en février 1824. Ses collections de manuscrits islandais, alphabets runiques, remarques et observations *linguistiques*, etc., ont été renvoyées dans sa patrie par les soins du chargé d'affaires de Danemark.

AHUITZAL, 8e empereur des Aztèques, ou anciens Mexicains, fut élu en 1477, à la mort d'Axajaçatl, qu'il remplaça sur le trône. Ahuitzal recula les limites du Mexique; et, par la réunion d'une nouvelle province, remplit la condition imposée aux empereurs nouvellement élus. Il renonça aussitôt après aux conquêtes, et ses trésors furent employés à encourager l'industrie et à embellir sa capitale; mais sa passion pour les nouvelles constructions faillit lui devenir funeste; ce prince imprudent fit arriver dans Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico, au moyen d'un aqueduc, les eaux de la rivière Huitzilopochoco, qui, ainsi détournée, grossit considérablement le lac de Tezcuco. Un de ses courtisans ayant osé lui montrer le danger auquel cet aqueduc exposait la capitale, ce prince le fit périr. Peu de temps après, ces eaux s'accrurent avec une si grande rapidité, que Ahuitzal lui-même manqua d'être noyé dans son palais, et fut blessé grièvement à la tête en cherchant à s'échapper. Cette grande inondation eut lieu en 1498. Les historiens aztèques rapportent qu'on vit sortir des entrailles de la terre de grandes masses d'eau, qui contenaient des poissons qu'on ne trouve qu'à une grande distance dans les rivières des régions chaudes, *tierra caliente*. Puni de son imprudence, l'empereur mexicain fit agrandir et réparer la digue élevée par ordre de Montezuma Ier, pour garantir la capitale des inondations; il essaya ensuite d'abolir la

coutume barbare de sacrifier les prisonniers, et d'arroser de sang humain les autels des dieux; et, s'il n'y réussit pas entièrement, au moins diminua-t-il le nombre des victimes. Ce monarque mourut généralement regretté, et laissa le trône à Montezuma II, sous le règne duquel le Mexique fut découvert et conquis par les Espagnols.

AIADH-BEN-MOUSSA-AL-JAHASSI, théologien musulman, né à Ceuta en Afrique, l'an de J. C. 1077, a fait une histoire de Cordoue; mort en 1149, à Maroc.

AIALA ou **AYALA** (Martin-Perez), archevêque de Valence et savant orientaliste, né à Hieste près de Carthagène; fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente où il assista à la sixième session, celle de la Justification, célébrée le 13 janvier 1547; renvoyé au même concile en 1549; mort en 1566. On a de lui un *Traité* en latin *des traditions apostoliques;* Paris, 1562, in-8°.

AIALA (Balthazar), jurisconsulte d'origine espagnole; né à Anvers en 1548, mort à Alost en 1584.

AIALA (Gabriel), médecin de la même famille que le précédent, né à Anvers; a écrit sur les météores pestilentiels, en 1562.

AIALA (Luc-Fernandez), dominicain célèbre et écrivain ascétique, était consulteur et commissaire du saint-office; mort en 1654.

AIBEK (Azed-Eddyn), premier sultan d'Égypte de la dynastie des mameluks Baharites, gouvernait l'Égypte en 1250, quand saint Louis débarqua à Damiette; généralissime après le massacre du sultan Touran-Chah par les Baharites; il s'opposa à la violation du traité conclu avec le roi de France, épousa la reine Chadjr-Eddour, fut préposé par les mameluks à la tutelle d'un enfant de la famille de Saladin qu'ils reconnurent pour sultan; défit le sultan de Damas qui menaçait l'Égypte, fit la paix avec lui, usurpa le trône de son pupille et fut assassiné le 10 avril 1257.

AICARDO (Jean et Jacques), père et fils, architectes génois du 17e siècle: le père mourut en 1625, le fils en 1650 à Gênes.

AICARTS DE FOSSAT, troub. du 13e siècle, auteur d'un *sirvente* où il décrit la querelle de Charles d'Anjou et de Conrad IV, qui se disputaient la couronne de Naples. Cette pièce a été publiée par Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, IV.

AICHAH, seconde femme de Mahomet, était fille d'Abou-Bekr. Mahomet, voulant s'attacher de plus en plus ce musulman, que son crédit et sa bravoure lui rendaient précieux, épousa sa fille Aïchah, lorsqu'elle était encore enfant. La cérémonie du mariage fut différée jusque vers la fin de la première année de l'hégire, à cause de son extrême jeunesse: elle n'avait alors que neuf ans. Aïchah fut tendrement chérie de Mahomet, qui s'en faisait accompagner dans ses expéditions. Au retour de la guerre contre les Moltaséky, elle était restée en arrière de l'armée, pour chercher son collier qu'elle avait perdu; quelques musulmans rencontrèrent son chameau, et le ramenèrent au camp, croyant qu'Aïchah était dans la litière qu'il portait; lorsque l'épouse du prophète vint pour retrouver sa monture, et qu'elle ne la vit plus, elle s'abandonna au désespoir; ses cris attirèrent Sawan, jeune Arabe, qui la fit monter sur son chameau, et la ramena au camp. Une femme jeune et belle, ainsi livrée à un jeune guerrier, au milieu d'un vaste désert, devait exciter les soupçons des Arabes; on accusa donc la fidélité d'Aïchah, et elle fut obligée de se défendre devant Mahomet, Abou-Bekr, et Omm-Rauman, qui reconnurent son innocence. Lorsque Mahomet sentit approcher sa mort, il se retira dans la maison d'Aïchah; et, vers la fin de sa maladie, il ne voulut pas admettre d'autre témoin de ses souffrances. Sûr de l'affection de son épouse, il ne craignait pas de laisser échapper devant elle quelque marque de faiblesse; et, comme c'est d'elle seule que les musulmans tiennent le récit des dernières circonstances de la vie de leur prophète, il paraît qu'elle était initiée dans les mystères de la nouvelle religion. A la mort de son époux, Aïchah ne contribua pas peu à éloigner du califat Ali, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante, lorsqu'on avait élevé des soupçons sur sa fidélité conjugale. Le rôle que joua Aïchah sous le règne d'Abou-Bekr et d'Omar, est presque nul sous le rapport politique; elle jouit paisiblement à Médine de la vénération que lui donnait le titre sacré d'épouse du prophète; et nous ne voyons pas qu'après la mort d'Abou-Bekr, elle ait fait aucune entreprise contre Omar, dont la fermeté sut contenir l'esprit séditieux qu'elle manifesta sous le règne d'Otsman et sous celui d'Ali. Otsman n'avait ni les grandes qualités d'Abou-Bekr, ni le courage d'Omar, et Aïchah trouva dans sa faiblesse une occasion favorable à des intrigues, dont le but ne fut pas bien démontré. Elle parut d'abord se rapprocher d'Ali, en accusant Otsman d'aimer trop tendrement ses parents; de dépouiller, en leur faveur, les plus braves capitaines de leurs emplois; enfin, de les enrichir aux dépens du trésor public, objet sacré pour les princes musulmans. Cette accusation eut des suites funestes qu'Aïchah n'avait pas été assez habile pour prévoir. Otsman succomba, et Ali parvint au califat. Aïchah se retira à la Mecque, dont elle fit le centre de la faction contre Ali; elle y rassembla tous les ennemis du calife; et ce fut de cette ville sacrée qu'elle partit à la tête d'une armée nombreuse, dont Thalhah et Zobeïr avaient le commandement. Bassorah tomba d'abord en son pouvoir, et ce succès l'enhardit à présenter le combat à Ali. L'issue n'en fut pas heureuse. Thalhah et Zobeïr furent tués, et Aïchah, qui, montée sur un chameau, excitait ses troupes au carnage, tomba au pouvoir du vainqueur. Ali la respecta, lui donna 40 femmes pour la servir, et la fit reconduire à la Mecque, où elle mourut l'an 58 de l'hégire, 677-678 de J. C.

AICHARD, ÉCHARD ou **ECCARD**, dominicain saxon à la fin du 13e siècle et au commencement du 14e, prit parti pour Boniface VIII dans le différend entre ce pape et Philippe le Bel; fut envoyé en Bohême où il avança des propositions qui furent condamnées par Jean XII, le 27 mars 1329. — Un autre Aichard, également Saxon et dominicain, mourut en 1337.

AICHER (P. Othon), bénédictin, professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705, a écrit plusieurs *traités* sur la législation, l'histoire et les mœurs des premiers temps de la république romaine; parmi ses ouvrages on cite: *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, 1676, in-8°; *De comitiis veterum Romanorum*, 1678, in-8°, etc.

Digitized by Google

AICHINGER (Grégoire), célèbre organiste allemand à la fin du 16ᵉ siècle et au commencement du 17ᵉ, a publié un grand nombre d'ouvrages sur la musique sacrée.

AIDAN, évêque de Lindisfarne, en Northumberland, mort en 651, prêcha l'Évangile dans le nord de l'Angleterre. Bède nous a laissé le portrait de ce prélat, qu'il représente comme un modèle de toutes les vertus morales et chrétiennes.

AIDAN, fils et successeur de Gontran ou Gorane, roi d'Écosse, vainquit les Saxons et les Pictes, eut pour conseiller saint Colomban ; mort en 604 ou 606, Chennet lui succéda.

AIDEM BENALI, philosophe arabe, commentateur des livres de Belinas et de Glaber, mort à Damas en 1339.

AIDOUN-ABOUL-HASSAN-AL-MOKTHAR-BEN-AIDOUIN, médecin de Bagdad, auteur du premier dictionnaire de médecine ; il le composa en arabe ; on ignore à quelle époque il vivait.

AIGENLER (Adam), jésuite tyrolien, mort en 1613, professa les mathématiques et l'hébreu à l'université d'Ingolstadt. Il est auteur du livre intitulé : *Fundamenta linguæ sanctæ*, Dillingen, 1670, in-4ᵒ, et de quelques autres ouvrages peu remarquables.

AIGLIER (Benoit), cardinal, né à Lyon, dans le 13ᵉ siècle, chapelain du pape Innocent IV pendant son séjour à Lyon, accompagna Charles d'Anjou à Naples ; abbé du Mont-Cassin sous Urbain IV ; assembla un synode à Saint-Germain en 1270 ; légat en France contre les Albigeois en 1271 ; puis à Constantinople pour conclure une alliance contre les Sarrasins en 1275 ; mort au Mont-Cassin, le 5 avril 1282. Il a laissé des écrits purement monastiques, tels que : Le *Miroir des moines* ; une *Exposition de la règle de St.-Benoît*, etc.

AIGNAN (Étienne), né à Beaugency-sur-Loire en 1773, fit au collége d'Orléans d'assez brillantes études, et montra un goût décidé pour la poésie. Entré dans le monde au moment où des idées de liberté échauffaient toutes les têtes, il embrassa la cause de la révolution ; à 19 ans procureur syndic du district d'Orléans, il fut en 1800 secrétaire général de la préfecture du Loiret et ensuite du Cher ; obtint en 1808 la place d'aide des cérémonies et de secrétaire à l'introduction des ambassadeurs ; successeur en 1814, à l'Académie française, de Bernardin de St.-Pierre, il mourut à Paris en 1824. On a de lui : *la Mort de Louis XVI*, tragédie, 1793, in-8ᵒ. *Chant funèbre aux mânes de neuf victimes d'Orléans*, 1795. *Essai sur la critique*, traduction en vers du poëme de Pope, 1801. *L'Amitié mystérieuse*, 3 vol., traduit de l'anglais, 1802. *La Famille de Mourtrai*, 1802, 4 vol. Traduction du *Ministre de Wakefield* de Goldsmith, 1803. *L'Iliade*, traduction en vers, 3 vol., 1809, dont le peu de beautés sont empruntées presque littéralement à Rochefort, le plus supportable des traducteurs en vers d'Homère ; un abrégé du voyage de *Mungo-Park*, 1798, 1 vol. in-12 ; diverses brochures sur le procès de *l'épingle noire*, les *Protestants français*, les *Coups d'État*, etc. ; *Polyxène*, tragédie en 3 actes, 1804 ; *Brunehaut*, tragédie en 5 actes, 1811, qui disparut de la scène après quelques représentations ; *Arthur de Bretagne*, tragédie en 5 actes ; les opéras du *Connétable de Clisson* et de *Nephtali*, joués en 1816.

AIGNAUX (Robert et Antoine LECHEVALIER, sieurs des), deux frères, nés à Vire, en Normandie, dans le 16ᵉ siècle, sont auteurs, en commun, d'une traduction en vers de Virgile, 1582, in-4ᵒ, 1583, in-8ᵒ, avec le texte ; d'une autre d'Horace, 1588, in-8ᵒ, et de quelques poésies diverses recueillies et publiées par Sallières. Robert mourut à 49 ans et son frère trois ans après lui.

AIGREFEUILLE (Guillaume), cardinal français et parent du pape Clément VI, né dans le Limousin ; reçut la pourpre en 1350 ; légat à Naples sous Urbain V, mort à Viterbe le 4 octobre 1369.

AIGREFEUILLE (Guillaume), dit *le Jeune*, neveu du précédent, et cardinal comme lui, né en 1339 ; reçut la pourpre en 1367 ; suivit le parti du pape Clément VI ; légat en Allemagne ; mort à Avignon, le 13 janvier 1401.

AIGREFEUILLE (Charles d'), docteur en théologie et chanoine de Montpellier, vivait au milieu du 18ᵉ siècle ; a publié l'*Histoire* de la ville de Montpellier depuis son origine, et l'*Histoire ecclésiastique* de la même ville, 1737-39, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est estimé.

AIGREMONT (le général baron d'), colonel du 13ᵉ de cuirassiers, obtint en 1809, à Wagram, le titre d'officier de la Légion d'honneur, puis en Espagne, à Lérida, 23 avril 1810, le grade de général de brigade. Le 23 avril 1814, il se rendit au-devant du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, fut nommé le lendemain chevalier de St.-Louis et maréchal de camp, et mourut en janvier 1827, avec la réputation d'un des meilleurs officiers de cavalerie.

AIGUEBERRE ou AIQUEBERT (Jean DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, mort le 31 juillet 1755, est auteur de quelques pièces de théâtre tombées dans l'oubli.

AIGUILLON (François), jésuite et mathématicien, né à Bruxelles, en 1566, fut le premier de sa compagnie qui ait professé les mathématiques dans les Pays-Bas ; mort en 1617.

AIGUILLON. *Voyez* **WIGNEROD**.

AIGULFE ou SAINT AOUST, vulgairement saint Au, saint Hou, saint Aioul, saint Aieul (*Aguilfus*), archevêque de Bourges, élu après Ébroin ou Elboin, vers l'an 811 ; assiste au concile de Toulouse en 829, fut dans le concile de Thionville, en 835, un des juges choisis par Ebbon, archevêque de Reims, et qui le déposèrent pour avoir dégradé Louis le Débonnaire ; mort le 22 mai 835, jour où l'on célèbre sa fête.

AIKIN (John), médecin et littérateur anglais, né à Kilworth, comté de Leicester en 1747 ; exerça la médecine à Chester, puis à Warrington, où il professa la physique et la chimie, tout en cultivant les lettres et l'histoire naturelle. L'Académie de Warrington s'étant dissoute en 1780, il alla prendre à Leyde le doctorat en médecine, et vint exercer sa profession à Yarmouth, d'où il alla s'établir à Londres en 1792. Il s'adonna dès lors presque exclusivement à la littérature jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Il a coopéré puissamment à la rédaction de plusieurs journaux, tels que le *Monthly Magazine*, l'*Atheneum*, le *Classical Journal* de Valpy, et laissé un grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance, et qui, s'ils n'indiquent point un esprit supérieur, attestent du moins des connaissances variées, de la critique et une

rare facilité de rédaction. On estime surtout parmi ses ouvrages : *General Biography, or Lives of the eminent persons of alliages, countries*, etc., Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4°; il y eut pour collaborateurs le D. Enthfield, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston. *Annals of the reign of Georges III*, 1815, 2 vol. in-8°; 2e édition, plus complète, 1820, 3 vol. in-8°; traduit en français par J. B. B. Eyries, Paris, 1817 et 1820, 3 vol. in-8°.

AIKIN (Arthur), fils de Jean, s'était fait un nom dans les sciences naturelles; l'un des principaux auteurs de la nouvelle Encyclopédie britannique, publiée par Rees de 1797 à ce jour.

AIKMAN (Guillaume), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731, excellait dans le portrait. Thompson a composé une élégie sur sa mort.

AILERAN ou **ERERAN**, dit le Sage, Écossais, hagiographe et l'un des généalogistes de J. C., fut recteur de la fameuse école de Clonard, en Irlande; mort en 665.

AILHAUD (Jean), chirurgien, né à Lourmian en Provence, ne doit sa célébrité qu'à la poudre purgative qui porte son nom, et dont il se disait l'inventeur. On prétend qu'il en avait obtenu le secret de la fille d'un chirurgien-major. Le succès de cette poudre fut tel, qu'elle lui valut des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, et devint un des plus grands propriétaires de Provence. On n'en sera pas surpris, quand on saura qu'un paquet de poudre qu'il vendait un louis lui coûtait deux liards. Il mourut à Aix, en 1756, à 82 ans.

AILHAUD (J. Gaspard, baron **DE CASTELLET**), fils du précédent, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il avait publié : *Médecine universelle, prouvée par le raisonnement*, ou *Précis du Traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12; 1764, 3 vol. in-12; *Lettres à M. Barbeu-Dubourg, au sujet de la poudre purgative*, 1762, in-12; *l'Ami des malades*, ou *Discours historiques et apologétiques de la poudre purgative*, 1765, in-12; *Traité de la vraie cause des maladies, et Manière la plus sûre de les guérir, par le moyen d'un seul remède*, 1776, in-12.

AILLAUD (l'abbé Pierre-Touss.), né à Montpellier, en 1759, fut professeur de rhétorique, ensuite bibliothécaire à Montauban, où il mourut en 1826. Ses principaux ouvrages sont l'*Égyptiade*, poëme sur la campagne de Bonaparte en Égypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais où l'auteur a plus consulté son admiration pour son héros, que la force de son talent poétique; 2e édition, Paris, 1813, in-8°. *Les Argonautes de l'humanité*, en 11 chants, Montauban, 1817, in-8°. *Le Triomphe de la révélation*, poëme en quatre chants. *Le nouveau Lutrin* ou *les Banquettes*, poëme héroï-comique en huit chants, ibid., 1803, in-8°. *Tableau politique, moral, et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en* 1815, 1823, in-8°. Il avait entrepris une *nouvelle Henriade*, poëme héroïque qui devait avoir douze chants; le premier seul a été publié.

AILLY (Pierre d'), cardinal, surnommé *l'Aigle des docteurs de la France et le Marteau des hérétiques*; né à Compiègne en 1350; poursuit en 1387 devant le pape Clément VII quelques propositions avancées par le dominicain Jean Monteson; est élu chancelier de l'université en 1389; aumônier et confesseur de Charles VI; évêque du Puy en 1395; de Cambrai en 1396, se démet alors de sa chancellerie en faveur du célèbre Gerson envoyé à Rome par le roi de France au sujet du schisme qui divisait l'Église; en 1405 fait à Gênes un sermon où Pierre de Lune (Benoit XIII, déposé au concile de Constance) puisa ses motifs d'établir la fête de la Trinité; assiste au concile de Pise en 1409; fait cardinal en 1411; eut une grande part à tout ce qui se fit au concile de Constance; fut délégué avec les cardinaux des Ursins, d'Aquilée et de Florence, pour rechercher la cause des hérésies de son temps. Martin V le fit légat d'Avignon où il mourut en 1420. Le collége de Navarre hérita de ses livres et manuscrits. On distingue parmi ses ouvrages le *Traité de la réforme de l'Église*.

AILLY (Pierre d'), chirurgien, mort à Paris en 1684; est regardé comme l'auteur d'un ouvrage estimé, intitulé : *Traitement des plaies d'armes à feu*, Paris, 1668, in-12; mais c'est la traduction d'un traité *latin* de Plazzoni, professeur d'anatomie à Padoue, auquel d'Ailly n'a fait que quelques additions.

AILRED ou **EALRED**. *Voyez* **ÆELREDE**.

AIMAR (Rivald), jurisconsulte dauphinois, sous Louis XI et Charles VIII, est le premier Français qui ait donné l'histoire du droit romain : *Historia juris utriusque*, Mayence, 1533 et 1539, in-8°.

AIMAR-VERNAI (Jacques), paysan dauphinois, prétendait, dans le 17e siècle, découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, les eaux souterraines, les métaux enfouis, les maléfices et les assassins. Le fils du grand Condé, Henri Jules de Bourbon, fit faire plusieurs épreuves de la merveilleuse baguette, elles ne réussirent point : l'imposteur fut chassé, et on n'entendit plus parler de lui.

AIME ou **AIMON**, de Varennes, écrivain français du 13e siècle, auteur du roman de *Florymont* et de *Philippe de Macédoine*, manuscrits in-fol. de la bibliothèque royale à Paris, nos 5973 et 7498.

AIMERI de Pavie, capitaine lombard, gouverneur de Calais pour le roi d'Angleterre en 1348, feignit de se laisser gagner par quelques seigneurs français qui commandaient en Picardie, et promit de leur livrer la ville moyennant vingt mille écus; mais au jour convenu pour s'introduire dans la place, cent Français, qui s'étaient engagés d'eux-mêmes dans une tour du château, se trouvèrent pris au piége, tandis que les autres, au nombre de 900, furent taillés en pièces, malgré la plus vigoureuse défense, par Édouard, qu'il avait averti, et qui avait passé la mer avec 800 hommes d'armes. Trois ans après, les prisonniers de la tour ayant été délivrés surprirent, près de St.-Omer, le capitaine Aimeri, et le firent écarteler tout vif.

AIMERI DE BELENVEI. *Voyez* **BELENVEI**.

AIMERI DE BELMONT. *Voyez* **BELMONT**.

AIMERI DE PÉGUILAIN, troubadour du 13e siècle, était fils d'un marchand de Toulouse. L'amour, en lui inspirant des vers pour une belle Toulousaine, lui révéla son talent pour la poésie; malheureusement, la dame de ses pensées avait un mari très-violent; Aimeri, insulté, blessa le jaloux d'un coup d'épée; forcé de fuir, il chercha un asile auprès de Guillaume de Bergedan, qui l'accueillit d'autant mieux que ce seigneur faisait

Digitized by Google

aussi des vers. Bergedan fit plus, il revêtit Péguilain de ses propres habits, lui donna un palefroi, et le présenta à Alphonse, roi de Castille, qui lui fit des présents et l'anoblit. Tant d'honneurs n'effacèrent point l'aimable Toulousaine du cœur de Péguilain, et il saisit une occasion qui s'offrait de voir sa dame pendant un pèlerinage que le mari faisait à St. Jacques de Compostelle. Non-seulement Alphonse accorda un congé au noble troubadour, mais encore il le combla de présents et lui donna une escorte. Aimeri voyagea incognito : arrivé à Toulouse, il fit annoncer à sa belle maîtresse qu'un parent du roi d'Aragon, faisant un pèlerinage, était tombé malade en route et lui demandait un asile. La réponse de la bonne dame ne pouvait être douteuse, et l'on juge de sa joie en retrouvant son amant. Ce troubadour mourut en Lombardie, vers l'an 1263, dans un âge avancé.

AIMERIC MALEFAYDA, ou **DE MALEFAYE**, patriarche de l'église d'Antioche, naquit au commencement du 12e siècle, dans le bourg de St.-Viance, en bas Limousin, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique. Son zèle et ses vertus l'ayant fait remarquer, en Orient, dans la croisade qu'avait publiée Urbain II, il fut élu doyen, puis patriarche d'Antioche en 1142. Il travailla à la réformation des ermites du Mont-Carmel, les rassembla en une congrégation, et leur donna une règle. Sa réforme fut confirmée, en 1180, par le pape Alexandre III. C'est de là que sont venus les carmes, dont St. Berthold, frère d'Aimeric, fut le premier général. Ce patriarche, qu'Alexandre III avait nommé légat du saint-siége en Orient, mourut en 1187. Nous avons de lui : *De Institutione primor. Monachor. in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, au 3e vol. de la *Bibliothèque des PP.*; *la Prise de Jérusalem par Saladin*; *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tome Ier du *Trésor* de dom Martenne.

AIMERICH (Mathieu), jésuite espagnol, né à Bordil, en 1715, diocèse de Girone, mort à Ferrare en 1799, âgé de 84 ans. On a de lui plusieurs ouvrages philologiques, dont les principaux sont : *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ*, etc., Ferrare, 1784, in-4°. *Novum lexicon historicum et criticum antiq. roman. litteratur. deperditæ vel latentis*, etc., Bassano, 1787, in-8°. On lui attribue : *De vitâ et morte ling. latin. paradoxa philologica*, Ferrare, 1784, in-8°. Cet ouvrage, publié sous le nom de *Q. Moderat. Censorinus*, n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

AIMOIN, né à Villefranche en Périgord, bénédictin de Fleury-sur-Loire, fut l'un des plus illustres disciples du célèbre Abbon, abbé de ce monastère. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire des Français*, dédiée à son maître. Elle est divisée en 5 livres. Les trois premiers vont jusqu'à la 16e année de Clovis II ; les deux derniers sont d'une main étrangère. Aimoin mourut en 1008.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle les *quatre fils Aimon*, et dont Renaud, l'aîné, après avoir été un grand guerrier sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, où il mourut martyr.

AIMON ou **HAYMOND**, historien et disciple d'Alcuin, fut évêque d'Halberstadt, en 841, assista en 848 au concile de Mayence contre Gotescalc ; mort le 26 mars 853.

AIMON, évêque de Valence en Dauphiné, de 943 à 977 ; fut chancelier de Conrad, roi de la Bourgogne transjurane.

AIMON, moine de Cîteaux dans l'abbaye de Savigni, écrivain ascétique ; mort en 1174.

AIMON. *Voyez* **AYMON**.

AINARD ou **EINARD**, né en Allemagne, fut l'un des hommes les plus pieux et les plus savants du onzième siècle ; premier abbé pendant 30 ans du monastère de Saint-Pierre-sur-Dive, en Normandie ; il composa de la musique et des poésies sacrées. Mort le 14 janvier 1077.

AINDJY-SOLIMAN, grand vizir, était de la Bosnie, et naquit chrétien. Il fut élevé dans la religion mahométane, et dans le palais des Kiuperlis, dont il était la créature. Son surnom d'*Aindjy*, qui veut dire *rusé*, lui fut donné à cause de son adresse à tromper ses amis et ses ennemis, en paix comme en guerre. De grade en grade, il devint séraskier en 1685, et battit Jablonowski, grand général de la Pologne. Le grand vizir Cara-Ibrahim, dans l'intention de le perdre, l'opposa aux Impériaux, en Hongrie. Aindjy-Soliman, averti que sa nouvelle dignité n'était qu'un piége dressé par son ennemi, se rendit à Constantinople, sous prétexte de remercier Cara-Ibrahim : il parvint à le supplanter, et partit pour l'armée, revêtu du titre de grand vizir. Il ne put empêcher les Impériaux d'assiéger Bude, en 1686. En vain essaya-t-il de secourir cette place ; le duc de Lorraine l'emporta sous ses yeux : Aindjy-Soliman fut forcé de se retirer. Le général Vétérani le battit, et lui enleva Szegedin, à la suite de la victoire. L'année 1687 fut encore plus malheureuse pour ce grand vizir : les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute à Mohacz, champ de bataille fameux qui rappelait des souvenirs de gloire aux Ottomans : il se borna à jeter des secours dans Essek et dans Péterwaradin, et se retira sous Belgrade. Ne pensant plus à attaquer, mais à se défendre, il voulut envoyer à Agria un renfort de janissaires et de spahis, qui refusèrent de marcher, s'il ne se mettait lui-même à leur tête. Le grand vizir Soliman voulut en vain les y contraindre, et la révolte de 1688 commença. Aindjy-Soliman fut obligé de fuir, et d'aller se réfugier aux pieds de Mahomet IV, qui reçut de lui les premières nouvelles de la sédition. Le sultan lui promit de le protéger, et il se perdit lui-même sans sauver son malheureux grand vizir. Caché chez un Grec qui demeurait près du sérail, son asile n'était connu que de son maître et du kislaraga. Mahomet IV refusa constamment de le livrer à l'armée, qui demandait sa tête. Les rebelles avançaient sur Constantinople ; il fut forcé alors de céder à la nécessité, et, pour les calmer, leur envoya par un chiaoux la tête d'Aindjy-Soliman.

AINE (M. J. Baptiste Nicolas d'), maître des requêtes et intendant, né à Paris en 1733, mort le 25 septembre 1804, a traduit de l'anglais les *églogues* de Pope, et l'*Économie de la vie humaine* de Rob. Dodsley.

AINSWORTH (Henri), savant théologien non conformiste, fut obligé, sous le règne d'Élisabeth, comme tant d'autres, de quitter l'Angleterre. Il alla chercher un asile en Hollande, où il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante ; mais des querelles violentes amenèrent bientôt la dissolution de la société. Il quitta la

ville d'Amsterdam pour se retirer en Irlande, où il espérait trouver enfin le repos. Trompé dans son attente, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort, que l'on fixe à 1629. Un juif l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de lui procurer une conférence avec les rabbins sur les prophéties relatives au Messie. Il possédait à fond la langue hébraïque, et sa traduction littérale du Pentateuque en est une bonne preuve. Le plus estimé de ses ouvrages est une suite d'*annotations* sur l'Ancien Testament, dont la meilleure édition est celle de 1639, in-fol., très-rare.

AINSWORTH (Robert), grammairien, né à Woodyale dans le Lancashire en 1660, se fit une réputation comme instituteur, abandonna l'enseignement pour cultiver l'archéologie, et mourut en 1743. Membre de la société des antiquaires, il a publié : *Monumenta vetustatis*; une *description* du monument d'Isis; *de clypeo Camilli antiquo*, 1734, in-8°. Mais son principal ouvrage est un *Dictionnaire latin-anglais*, 1736, in-4°, première édition, réimprimé depuis 1773 et 1796, in-4°, avec des additions considérables de Th. Morell; il en existe un bon abrégé in-8°.

AINULPHE, ermite de la famille royale d'Angleterre; la ville d'Anulphs-Bury, par corruption Daimsbury, fut bâtie en son honneur. On ignore en quel temps il vécut.

AION, duc de Brescia, et père de Rotharis, qui fut roi des Lombards après Ariovalde.

AION, fils d'Arichis, duc de Bénévent, reçut de Rotharis fils du précédent, un poison lent qui le rendit insensé.

AION, moine et chroniqueur anglais de la fin du 10e siècle, du temps du roi Edgard.

AIORA (Gonzalve), né à Cordoue. Après avoir porté les armes en France, en Italie et en Afrique, aux siéges de Mazalquivir et d'Oran, il écrivit plusieurs ouvrages importants, et fut historiographe d'Espagne; vivait en 1620.

AIOUB. *Voyez* **AIUB**.

AIRAULT. *Voyez* **AYRAULT**.

AIRENTI (Joseph-Vincent), archevêque de Gênes, né le 20 juin 1767, à Dulcédo, diocèse d'Albenga, prit jeune l'habit de St.-Dominique, et ne tarda pas à se distinguer par son goût pour l'étude. Nommé conservateur de la bibliothèque Calamata, cet emploi lui procura les ressources nécessaires pour étendre ses connaissances. Il fut fait évêque de Savone, puis de Noli, et transféré sur le siége de Gênes, où il mourut en 1831. On cite de lui : *Recherches historico-critiques sur la tolérance religieuse des anciens Romains*, Gênes, 1814, in-8° de 316 pages. Son *Explication de la table de Peutinger* a mérité les éloges de Zach, dans sa *Correspondance astronomique*.

AIRI (Saint) ou **AGRI** (Agerius), né près de Verdun, en 517; élu, en 550, successeur de Didier, évêque de Verdun; fut aimé du roi Childebert, obtient de lui la grâce de Gontran-Bozon; refuse de lui rendre Berthefroi, réfugié dans son église, où il fut tué; meurt le 1er décembre 588, jour où l'on célèbre sa fête.

AIROLA (D. Angiola), chanoinesse de Gênes au 17e siècle, prit du goût pour la peinture, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. On voit plusieurs de ses tableaux dans différents couvents de sa patrie.

AIROLI (Jacq.-Mar.), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, a publié au commencement du 18e siècle : *Dissertatio biblica; de Anno, mense et die mortis Christi; Theses contra Judæos; de Annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis*, etc., Rome, 1704, 1718, 1720.

AISSÉ (Mlle), née en Circassie, en 1693 ou 1694, fut achetée à l'âge de quatre ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres lui ont donné de la célébrité. Elle mourut en 1733, laissant des *Lettres* qui ont été recueillies et imprimées pour la première fois en 1787, 1 vol. in-18.

AISTULFE. *Voyez* **ASTOLFE**.

AISY (le sieur d'), grammairien dont on a : *Nouvelle méthode de la langue française*, Paris, 1674, in-12; Bayle, dans sa correspondance, dit que cet ouvrage était estimé. *Le génie de la langue française*, Paris, 1685, 2e partie, 1687, in-12. L'auteur ne rapporte guère que les décisions de Vaugelas, du P. Bouhours et de Ménage; mais il renferme sous un même article les remarques et observations dispersées dans ces trois auteurs.

AITON (Guillaume), botaniste anglais, né en 1731, dans le comté de Lanark, en Écosse, mort en 1793. D'abord simple jardinier, il fut nommé, en 1759, à la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. C'était un immense dépôt, où dès lors, des végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans toute l'Europe : Aiton contribua à l'enrichir encore, et il parvint à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il a publié en 1789 : *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the Plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°.

AITZEMA (Foppe van), gentilhomme frison, résident des États-Généraux à Hambourg, remplit successivement plusieurs missions politiques en Allemagne, et fut chargé, en 1636, d'engager l'empereur à garder la neutralité; il était chargé en outre, par le prince d'Orange, d'obtenir pour lui, comme fief, le comté de Meurs, et, par la reine de Bohême, de travailler pour les intérêts de l'Empire. La cour de Vienne parut d'abord se prêter à toutes ces propositions; mais la France et l'Espagne ayant trouvé moyen de la faire changer de résolution, Aitzema fut obligé de retourner en Hollande, sans espoir de réussir. Le titre de baron de l'Empire, et un fief dans l'île d'Ameland furent les seules faveurs que l'empereur lui accorda publiquement. On répandit que, dans ce voyage, il s'était plus occupé des intérêts de la cour de Vienne que de ceux de sa patrie; les États le traduisirent devant une commission; mais le résultat de cette enquête fut tout entier en sa faveur, et ne fit qu'augmenter son crédit. Pour tirer parti de ses liaisons avec le chef de l'Empire, les États l'envoyèrent ensuite à la diète de basse Saxe. On le chargea aussi d'une mission secrète auprès du chancelier de Suède, qui se trouvait alors à Magdebourg; mais le prince d'Orange, qui ne lui pardonnait pas d'avoir donné de la publicité à ses prétentions, se réunit à la France, à l'Angleterre et à la Suède, pour l'accuser de s'être montré, dans ses négociations, partisan outré de l'Espagne et de l'Autriche; on prétendit même que le don de l'île d'Ameland n'était que le prix de ses complaisances.

Digitized by Google

et les États instruisirent de nouveau son procès. Cette fois, Aitzema n'attendit pas la décision des juges, et il s'enfuit à Prague; mais il fut poursuivi par la haine de plusieurs souverains et de ses compatriotes; il se vit obligé d'aller chercher un dernier asile à Vienne, où il mourut peu de temps après son arrivée. Aitzema avait publié, en 1607, à Helmstædt, des poëmes latins, plus curieux que réguliers, et des *Dissertations sur le Droit civil,* que Meerman a fait réimprimer dans le 6e vol. de son *Thesaurus novus Juris civ. et eccles.*

AITZEMA (Léon van), neveu du précédent, fils de Menard Aitzema, bourgmestre et secrétaire de l'amirauté, naquit à Dockum en 1600. Il avait à peine 16 ans, lorsqu'il publia ses *poemata juvenilia.* Nommé, par la protection de son oncle, conseiller et résident des villes hanséatiques à la Haye, il fit deux fois le voyage d'Angleterre, et acquit bientôt une grande célébrité par son *Histoire des Affaires d'État et de Guerre,* depuis 1621, jusqu'en 1668. La première édition de cet ouvrage important, dont le titre hollandais est *Zaken van Staat en Oorlog,* forme 14 vol., et 16 vol. in-4°, avec le Traité de paix de Munster. Pars, dans son *Catalogue des Écrivains bataves,* assure que cette édition, imprimée en 1657-1671, est plus recherchée des connaisseurs que l'édition in-fol. publiée en 1669-1671, parce que l'auteur, pour se conformer aux circonstances, a supprimé dans cette seconde édition beaucoup de remarques essentielles. Cependant, un examen sévère a prouvé que ces altérations ne sont pas importantes : on préfère même l'édition en 7 vol. in-fol., parce qu'elle est plus correcte et plus méthodique. Ce qui donne une si haute importance à l'ouvrage d'Aitzema, c'est cette foule d'actes originaux, tels qu'instructions, mémoires des ambassadeurs, lettres, réponses des souverains, etc., dont il a fait usage, et qu'il a su tirer des archives et des dépôts les plus secrets. Les Hollandais lui reprochent aussi d'avoir entretenu des correspondances secrètes avec les cours étrangères, et particulièrement avec l'Angleterre. Les papiers de Thurloe, rapportés par Wagenaar, ne laissent plus de doute à cet égard. Ses compatriotes l'accusent en outre de montrer dans ses ouvrages du mépris pour la religion. Quels que soient au reste les défauts de l'ouvrage d'Aitzema, on ne peut lui contester un mérite réel, c'est de jeter beaucoup de jour sur les affaires de son temps, et d'offrir une source sûre et abondante pour les diplomates et les historiens. Il a été continué, jusqu'à l'an 1697, par Lambert Sylvius, ou van den Bosch, 4 vol. in-fol. Aitzema est mort en 1669, âgé de 69 ans, à la Haye, son séjour ordinaire.

AIUB-BEN-SCHADY, père de Salaheddin et chef de la dynastie des Aiubites ou Jobites d'Égypte, appartenait à une tribu de Curdes; fut gouverneur de Balbek, dans le royaume de Mosul, qu'il dut abandonner à la mort du sultan Oinmadedin; se retira à Damas; fut appelé, en 1169, par son fils Salaheddin ou Saladin, au Caire, où il mourut en 1173.

AIZAR, roi d'Éthiopie, que Sabata, femme intrigante, parvint à séduire et supplanter sur le trône.

AIZO, chef goth, vint, en 826, à la cour de l'empereur Lothaire, s'en retira mécontent, se ligua avec les Sarrasins, ravagea la Catalogne, chassa des places de cette province tous les gouverneurs français, occupa les comtés de Barcelone et de Girone, et battit en plusieurs rencontres l'armée envoyée au secours de Pepin par Louis le Débonnaire.

AJA, père de Respha, femme de Saül, dont les enfants furent livrés par David aux Gabaonites qui les pendirent.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, fut l'un des princes grecs qui assiégèrent Troie; après la prise de cette ville, il enleva Cassandre, prêtresse du temple de Minerve, et la conduisit dans sa tente, où Agamemnon l'ayant aperçue, la lui demanda pour lui impérieusement et ne put l'obtenir, ce qui l'irrita au point qu'il accusa Ajax d'avoir violé Cassandre dans le temple de Minerve, et commis ainsi un sacrilége horrible capable d'attirer la colère des dieux sur tous les Grecs, s'il n'était expié par la mort du coupable. Ajax, effrayé par cette calomnie, s'enfuit dans une barque qui, dans le passage des îles d'Androsie et de Ténédos, fut jetée par la tempête contre des rochers appelés Gyres, où il se tint longtemps à un des rochers, mais fut enfin précipité par un coup de vent. Les Locriens portèrent son deuil, et chaque année ils envoyèrent faire un sacrifice en mer.

AJAX, fils de Télamon et roi de Salamine en Grèce, fut, après Achille, le plus vaillant des guerriers qui se trouvèrent au siége de Troie, il soutint contre Hector un combat d'un jour entier, après lequel ils se firent mutuellement des présents : Ajax reçut une épée, et Hector le baudrier auquel il fut attaché, lorsque Achille traîna son cadavre au tombeau de Patrocle; après la mort d'Achille, Ajax, transporté de rage de ce que les Grecs lui avaient préféré Ulysse en lui donnant les armes de ce héros, fit, une nuit, un effroyable carnage de tous les troupeaux du camp, croyant immoler Ulysse et les Atrides; rendu à son bon sens et ayant reconnu son erreur, il se plongea dans le sein l'épée qu'il avait reçue d'Hector; on lui érigea, sur le promontoire de Réthée, un tombeau qui fut visité par Alexandre le Grand.

AJAX, fils de Teucer, éleva un temple à Jupiter dans Olbe, ville de la Cilicie, et confia au prêtre qui le desservait le gouvernement du pays appelé Trachiotide, puis pays de Teucer, et la Prêtrise parce qu'il était sous l'autorité absolue de ses pontifes; Aba, fille de Xénophane, s'empara de ce pays.

AJAX, moine et évêque de Botohiom, sous l'empire de Théodose, vers l'an 394 de J. C.; son frère Zénon, moine et évêque de Maiuma, travaillait du métier de tisserand pour gagner sa vie et assister les pauvres; il vécut cent ans.

AJELLO (Sébast.), médecin napolitain, a publié, en 1577, une *Relation* de la peste qui venait de ravager le royaume de Naples; on a encore de lui un *Traité* sur le *catarrhe,* et des vers en l'honneur d'Albert d'Aragon.

AJELLO (N.), chef de l'école militaire de Palerme, a publié, en 1610, des *Instructions pour les artilleurs,* réimprimées plusieurs fois.

AJELLO (Corneille), né en Calabre, est auteur d'une *paraphrase italienne* du symbole de St. Athanase, Naples, 1629.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, reçu docteur en 1526, était de Châlons en Champagne, et, selon l'usage de son temps, changea

son nom de *Sans-Malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Commentateur de Galien, il a traduit le *De Ratione curandi*, et l'*Ars medica quæ est Ars parva*; il a réuni ce que ce prince de la médecine avait dit dans ses cinq premiers livres, sur les propriétés des plantes médicinales. On a aussi d'Akakia des *Consilia medica*, et deux livres sur les Maladies des femmes. Akakia a joui d'une grande considération; il fut médecin de François Ier, et un des principaux députés de l'université au concile de Trente, en 1545; il mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), né à Châlons-sur-Marne, en 1538, reçut en 1574, de Charles IX, la charge de premier lecteur, et professeur royal en chirurgie; mort en 1588; a écrit sur les maladies des femmes.

AKAKIA (Jean), fils du précédent; docteur de la Faculté de Paris en 1612; fut médecin de Louis XIII, et mourut en Savoie en 1630.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, docteur de la Faculté de Paris en 1638; professeur royal en chirurgie en 1644; rayé, le 23 octobre 1677, du catalogue des docteurs; privé pendant 6 mois des honneurs et émoluments de la Faculté, pour avoir consulté avec des médecins qui n'étaient pas reçus; mort de chagrin, le 21 novembre même année.

AKAKIA (Roger), second fils de Jean, diplomate employé à plusieurs négociations importantes; secrétaire de l'ambassade de Pologne. Lorsque les Polonais voulurent déposer le roi Michel, il intrigua pour faire élire à sa place le duc de Longueville, contribua à la conclusion de la paix d'Oliva; mort en Pologne.

AKBAR (Mohammed), empereur du Mogol dans le 16e siècle, né à Amerket le 15 octobre 1542, eut à combattre, dans le cours d'un règne de près de 50 ans, les insurrections continuelles des provinces de son empire, où des gouverneurs et des seigneurs voulaient se rendre indépendants. Ces soins guerriers ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur; il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et fit rédiger sous ses yeux, par son grand-vizir Aboul-Fazel, un ouvrage qui renferme une description exacte et détaillée de l'Indoustan. Akbar mourut en 1605, âgé de 63 ans. Langlès a donné des détails fort intéressants sur la vie de cet illustre monarque.

AKBAR, fils d'Aureng-Zeb. *Voyez* Aureng-Zeb.

AKBEH-BEN-HEDJADJ, gouverneur arabe de l'Espagne sous le calife Hachem; fit mettre aux fers, en 735 de J. C., son prédécesseur, Abdoul-Melik; franchit les Pyrénées avec une armée nombreuse, s'empare d'Avignon, menace le Languedoc, est expulsé par Charles Martel, et périt, en 740, dans une révolte des Maures.

AKBEH-BEN-NAFY, gouverneur arabe d'Afrique, au 7e siècle; persécuteur des chrétiens; étend la domination des Arabes; enlève Bougie aux Grecs, les bat ainsi que les Berebères; éprouve à son tour des revers, et se réfugie dans les montagnes de l'Ouraz, où il est assassiné, en 682 de J. C.

A'KEMPIS (Florent), organiste de Sainte-Gudule à Bruxelles, vers le milieu du 17e siècle, a publié diverses *symphonies*, *messes*, *motets*; Anvers, 1644 à 1650.

AKENSIDE (Marc), né à Newcastle sur-la-Tyne, en 1721, fut élevé dans la secte des non conformistes à Édimbourg, étudia la médecine à Leyde, et reçut le doctorat en 1744. Il publia, cette même année, son *poëme* sur les plaisirs de l'imagination. Une note, favorable aux principes de Shaftesbury, lui attira la censure de Warburton. En 1745, il fit paraître un *recueil* d'odes et une *satire* mordante contre Pulteney, comte de Bath. Il commença d'exercer comme médecin à Northampton; mais n'ayant pas un grand succès, il se retira à Hampstead, puis à Londres, où il fut membre du collége, et médecin de l'hôpital St.-Thomas. Sur la fin de ses jours il obtint le titre de médecin du roi, dont il jouit jusqu'à sa mort, le 23 juin 1770. Akenside avait les passions vives; il était vain, irascible; mais il avait des connaissances variées. Son poëme sur l'*imagination* renferme de grandes beautés; traduit en français par d'Holbach, il a été réimprimé dans l'édition complète des *OEuvres poétiques* d'Akenside, par Dodsley, Londres, 1772, in-4o. Ses autres ouvrages relatifs à sa profession sont: *Dissertatio de dysenteriâ*, 1764; *Oratio Harveiana*, 1760; plusieurs dissertations dans les *Transactions philosophiques* ou *médicales*.

AKERBLAD (Jean-David), philologue, né en Suède, vers 1760, s'est appliqué à la recherche des antiquités égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Cophtes inconnue jusqu'alors. Il promettait d'être un des plus profonds philologues de l'Europe, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge, le 8 février 1819, à Rome. Les principaux ouvrages d'Akerblad, que nous allons citer, attestent la profonde connaissance qu'il avait des langues orientales: *Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova interpretatio. Lettre sur l'Inscription égyptienne de Rosette. Notice sur deux inscriptions en caractères runiques*, etc.

AKERMAN, graveur suédois du 18e siècle, établit, en 1750, à Upsal, un atelier de globes terrestres et célestes, qu'Akrel, autre graveur suédois, perfectionna pour les mesures.

AKHFASH, un des premiers grammairiens des Arabes; fut maître de Siboyieh, le plus célèbre de tous.

AKHIGIUK, prince de l'Aderbigian ou Médie; défait par le sultan Avis, l'an de l'hégire 759, de J. C. 1357; fut chassé de Tauris; se retira en Arménie; fut battu une seconde fois par Mohammed-Al-Modhaffer, roi en Perse et fondateur de la dynastie des Modhoffériens; prit sa revanche contre le sultan Avis, qu'il chassa jusqu'à Bagdad, et qui, l'été suivant, le surprit dans Tauris, sa capitale, et lui fit couper la tête.

AKHSCHID. *Voyez* **YKHSCHID**.

AKIBA, rabbin fameux; premier compilateur des *Deuteroses* ou *traditions judaïques*; né dans le premier siècle de l'ère chrétienne; se déclara pour le faux messie Barchochébas, qui fit révolter les Juifs; pris par les troupes de l'empereur Adrien, il fut écorché vif, avec son fils, vers l'an 135 de J. C.; il avait alors 120 ans, et fut enterré à Tibériade.

AKIMOFF, peintre russe, ayant manifesté dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour les beaux-arts, voyagea en Allemagne, en France et en Italie, afin d'y perfectionner son talent. Ce fut surtout son séjour à Rome, puis à Florence et à Bologne, qui concourut à former et à épurer son goût par l'étude des compositions des

Digitized by Google

grands maîtres. Le mérite qu'il avait d'enseigner le dessin de la manière la plus ingénieuse, l'avantage d'être le premier indigène qui eût utilement cultivé les beaux-arts, ce ton de politesse qu'il avait puisé dans la fréquentation de la haute société, lui valurent l'honneur d'être choisi pour donner des leçons de dessin aux jeunes grands-dues et grandes-duchesses, et l'élevèrent au rang d'adjoint au recteur et de directeur de l'académie de St-Pétersbourg. Il obtint aussi le titre de conseiller d'État, et fut décoré de l'ordre de Saint-Wladimir. Plusieurs tableaux de saints, peints par cet artiste, pour la nouvelle église de Saint-Alexandre-Newski, ne manquent ni de goût ni d'esprit, et ils mériteront toujours les éloges des amateurs. Akimoff parlait élégamment le russe, le français et l'italien, et il dissertait sur les beaux-arts avec autant d'intelligence que d'inspiration. Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 15 mai 1814.

AKOUI, mandarin, Tatar d'origine, général et premier ministre de l'empereur de la Chine Kien-Long, au 18e siècle, se signala dans plusieurs guerres entreprises pour soumettre des provinces rebelles à l'empire, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Il conserva toujours cette faveur méritée, ainsi que l'estime des deux nations chinoise et tatare. On ignore l'époque de sa mort.

ALABASTER (Guill. d'), né à Hadleigh, dans le comté de Suffolk, théologien anglais, savant hébraïsant, et créateur des mystères d'une nouvelle cabalistique; chapelain du comte d'Essex, à l'expédition de Cadix, sous le règne d'Élisabeth; abjura et reprit l'anglicanisme; mort en 1640.

ALAÇAR (Louis), jésuite espagnol, né à Séville en 1554, mort dans la même ville en 1613, est auteur d'un long commentaire sur l'Apocalypse, qui lui coûta 20 ans de travail, dans lequel on trouve une *dissertation* sur les poids et mesures dont il est question dans l'Écriture sainte.

ALACOQUE (Marguerite), connue sous le nom de Marie Alacoque, naquit le 22 juillet 1647, à Lauthecour, diocèse d'Autun. A huit ans, elle perdit son père, et fut mise dans un couvent à Charolles. A treize ans, elle passait la nuit dans la contemplation. Sa famille, lui voyant de telles dispositions, l'engagea à entrer dans un couvent; accompagnée de son frère, elle se rendit au monastère de la Visitation à Paray-le-Monial. C'est dans ce couvent qu'elle eut des visions, des révélations; elle fit même des miracles. Les austérités et les mortifications étaient des plaisirs pour la sœur Marguerite; elle grava même sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus* en gros caractères; elle prédit la mort du P. de la Colombière, jésuite missionnaire qui avait été son directeur, puis son disciple. Elle avait composé un petit ouvrage mystique; intitulé : *La dévotion au cœur de Jésus;* et c'est à cet ouvrage, dont l'édition la plus ample est celle qui a été donnée par le P. Croiset, en 1698, que l'on doit la fête du Cœur de Jésus. Marguerite Alacoque, avertie de sa mort par une révélation, s'y prépara contre l'opinion des médecins, et mourut le 17 octobre 1690.

ALADIN (Ala-Eddyn), 8e prince de la dynastie des Seljoucides d'Anatolie, fut tiré, en 614 de l'hégire, 1219 de J. C., de la prison où son frère l'avait fait jeter, et placé sur le trône par les grands de sa cour et le peuple. Ses guerres contre le sultan d'Égypte et contre les Chowaresmiens, la conquête de la Caramanie et le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconium, l'ont placé au rang des princes les plus célèbres; mais ses succès furent suivis de revers, et l'arrivée des Tatars humilia l'orgueil qui lui avait fait prendre le titre fastueux de *roi du monde*. Il mourut en 1236, laissant un trône chancelant à son fils Kaikhosrou, dont la puissance fut détruite par les Tatars.

ALADIN ou **ALA-EDDIN KUGIUK**, quatorzième roi d'Égypte, de la dynastie des mameluks, proclamé roi à l'âge de sept ans, l'an de J. C. 1341, déposédé six mois après, au profit de son frère, Malek-al-Nasser-Hamed, comme lui fils de Kelaoun.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-MOHAMMED**, fils de Gelaleddin-Hassan, et septième prince des Ismaéliens de la Perse.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-MALEK-TERMEDI**; irrité contre le calife Nasser, il fit un schisme dans la religion des Musulmans, l'an de J. C. 1217, et convoqua les imans qui, ayant déposé Nasser, le proclamèrent à sa place.

ALADIN ou **ALA-EDDIN I**, empereur de l'Indoustan; tua son oncle et beau-père, Fyrouz-Schah II; en 1296, s'empara de Delhi, et fit sanctionner son usurpation; battit les Mogols en 1297; s'empara de Guzerat en 1298; soumit le pays de Golconde en 1303; conquit le Deccan en 1306, et pénétra jusque dans le Carnate, en 1310; mort en 1316.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-HOUÇAIN** ou **HAÇAN-DJIHANSOUR**, fondateur de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale et dans le nord de l'Inde, proclamé en 1151; envahit le Khoraçan en 1152, fut pris et retenu esclave par le sultan Sandjar; rétabli dans ses États en 1155; s'empara de la capitale du sultan de Ghaznah, et mourut en 1156.

ALA-EDDOULAT-MIRZA, prince turcoman qui, sous le règne de Bajazet II, commanda en Cappadoce, le pays qu'on appelle aujourd'hui Ala-Doulat-Ili (Aladulie).

ALA-EDDOULAT-MIRZA, descendant de Tamerlan, père de Scharokh son aïeul, se servit du nom de son cousin Ulug-Bey, pour s'emparer de la ville de Hérat, dans le Khoraçan; pilla les trésors qu'elle renfermait; fit prisonnier Abdallatif, fils d'Ulug-Bey, qui vint le délivrer à la tête d'une puissante armée, et s'enfuit vers son frère, Mirza-Babot, avec lequel il reprit l'offensive; conquit Hérat et resta maître de cette ville où il régna depuis.

ALAF, **ALAPH**, **ASAF**, ou **BALACH**, prince des Sarrasins en Asie. Dans la nuit de Noël 1145, il prit d'assaut la ville d'Édesse, dont la perte, jointe à celle de Foulques, roi de Jérusalem, mort à la chasse, en 1140, réveilla le zèle des princes chrétiens pour se croiser. On croit qu'Alaf fut le même qui, ayant pris Baudouin II, le tint en prison pendant trois ans.

ALAGON (Louis d'), baron **DE MÉRARGUES**, gentilhomme provençal, originaire de Naples, d'où son trisaïeul était venu avec le roi René; procureur syndic de Marseille, et pourvu d'une grande autorité dans la ville, il voulut en profiter pour y introduire les Espagnols; mais, dénoncé au duc de Guise par un forçat qu'il avait été obligé de mettre dans sa confidence, convaincu par les aveux de Bruneau, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, sur qui

avait été saisi un écrit caché dans sa jarretière, il fut condamné le 19 février 1605, à avoir la tête tranchée en place de Grève à Paris. L'exécution ayant eu lieu, son corps fut mis en quatre quartiers qu'on attacha aux quatre principales portes de la ville, et sa tête fut envoyée à Marseille, pour y être placée sur une des portes.

ALAGONA (ANTELOUCHED), conseiller et chambellan du roi de Sicile au 15e siècle, a écrit un *traité* de volerie ou de la chasse aux oiseaux, imprimé à la suite de la *Fauconnerie* de Francières. Poitiers, 1567, in-4°.

ALAGUS, chanoine d'Auxerre à la fin du règne de Charles le Chauve; auteur, avec Héric et Raimogula, d'une chronique des évêques d'Auxerre jusqu'en 875.

ALAHAMARE autrement **MAHOMET ABUSAR**, premier roi maure de Grenade : gouverneur d'Archone au déclin de l'empire des Almohades, il s'y fit élire roi, s'empara de Jaen, de Cadix et de Grenade, où, en 1237, il établit le siége de sa domination, continuée sous ses successeurs, les Alahamares, jusqu'en 1492, qu'ils furent dépossédés par Ferdinand et Isabelle.

ALAHIS, un des trente-six administrateurs du royaume de Lombardie, durant les dix ans d'interrègne, après la mort de Cléphis, second roi des Lombards; se révolta contre son successeur, Pertharit; fit la guerre à Cunibere, et fut tué, en 694, dans une bataille où son armée fut taillée en pièces.

ALAIN ou **ALANIS**, né dans l'Aquitaine; abbé de Farsa, en Italie, en 761; mort en 770. On lui doit la copie de plusieurs livres de l'antiquité.

ALAIN ou **ALMAIN**, dit *le Grand* (*major*) ou l'ancien, né à Lille, vers le commencement du 12e siècle, premier abbé de la Rivour, au diocèse de Troyes, évêque d'Auxerre en 1151, mort à Clairvaux en octobre 1181, a laissé *Vita S. Bernardi*, etc.; *Explanationes in prophetias Merlini Angli*, 7 livres, Francfort, 1608.

ALAIN, abbé du monastère de Tewkesbury, ami de saint Thomas de Cantorbéry, dont il a écrit la vie; mort en 1201.

ALAIN ou **ALAN**, dit **BENCLIF**, **BELLOCLIVUS**, l'un des plus savants théologiens de son temps, né à Suffolk, en Angleterre; professa à Oxford et à Paris vers 1230.

ALAIN DE L'ISLE, surnommé *le docteur universel* né au milieu du 12e siècle à l'Isle (Vaucluse), ou à l'Isle (Gironde), fut reçu docteur à Paris, où il se fit remarquer par son savoir. Ses principaux ouvrages sont : *Anti-Claudianus*, etc., Bâle, 1536. *Contra Albigenses, Waldenses*, etc., Paris, 1618. *Dicta de Lapide philosophico*, Leyde, 1600, in-fol. Toutes ses productions en vers et en prose ont été recueillies et publiées à Anvers en 1654, in-folio. Il est mort dans la maison de Citeaux dans les premières années du 13e siècle.

ALAIN ou **ALANI**, surnommé *l'universel*, contemporain de J. Scott et de J. André, célèbre jurisconsulte, vivait à Bologne dans le 13e siècle.

ALAIN ou **ALAN DE LYNNA**, du nom de son lieu de naissance, dans le comté de Norfolk, en Angleterre, carme, fit un grand nombre d'élucidations des livres sacrés; mort en 1420.

ALAIN DE LA ROCHE, célèbre prédicateur dominicain, né en Bretagne en 1418; ses sermons, recueillis, ont donné cours à un grand nombre de fables de son invention; mort en 1474, à Zwolle, dans les Pays-Bas.

ALAIN (NICOLAS), médecin à Saintes, au 16e siècle, est auteur d'un petit traité *De Santonum regione et illustrioribus familiis*, in-4°, publié par son fils Jean Alain en 1598. Il ne doit pas être confondu avec un autre Alain (*Nicolaus Alenus*), poëte latin-anglais, auteur d'un poëme intitulé : *Jupiter Feretrius*, de quatre *églogues* et d'une *traduction* en vers latins des *Phénomènes* d'Aratus, Paris, 1561, in-4°.

ALAIN ou **ALAN**, **ALLEN**, **ALLYN** (GUILLAUME), connu sous le nom du *cardinal d'Angleterre*, né en 1531, dans le Lancastre : chanoine de l'église d'York; ayant refusé de reconnaître la reine Élisabeth pour chef de l'Église, se retira à Louvain, sous la protection du roi d'Espagne, y écrivit plusieurs livres de controverse contre les protestants anglais; revint à Oxford; en fut chassé par la persécution; repassa dans les Pays-Bas; alla à Rome; fonda un grand nombre de séminaires, dont un à Douai pour les Anglais exilés de leur patrie pour cause de religion. En 1586, il mit au jour une *Défense* de la bulle d'excommunication contre Élisabeth, avec une exhortation au peuple anglais de secouer le joug de l'obéissance à cette reine, et de remettre sa couronne au roi d'Espagne. Cet ouvrage lui valut le chapeau de cardinal en 1587 et l'archevêché de Malines en 1590; fut, avec les cardinaux Colonna et Bellarmin, un des réviseurs de la Bible imprimée par l'ordre de Sixte V; mort en 1594.

ALAIN (JEAN), *Alanus*, historien et philologue danois, né en 1563; écrivit une hist. des Cimbres; mort en 1630.

ALAIN DE SOLMINIHAC, né dans le Périgord, en 1593; évêque de Cahors en 1636; persécuté pour sa rigidité; pendant la peste de 1652 et 1653, dans son diocèse, il brava la contagion pour porter des secours; mort en 1659.

ALAIN (ROBERT), né à Paris en 1680, mort le 22 décembre 1720, est auteur d'une comédie intitulée : *l'Épreuve réciproque*, restée au Théâtre-Français.

ALAIN I (duc de Bretagne), surnommé le *Fainéant*, règne de 560 à 594.

ALAIN II, dit le *Long*, de 660 à 690, fut belliqueux et fit respecter ses États.

ALAIN III, fils de Pasquitan, partage la Bretagne avec Juël, après la mort du duc Salomon, vers 874; en 890, il s'engage à donner la dixième partie de ses biens à saint Pierre, oblige les Bretons à faire le même vœu, pour obtenir la grâce de vaincre les Normands qui, descendus sur les côtes de Neustrie et de Bretagne, après un échec devant Paris, avaient pris le château de Saint-Lô, et tué le duc Juël son frère; détruit les 15,000 hommes de l'armée normande, dont seulement 400 échappèrent, et meurt en 892.

ALAIN Ier, dit *Barbe-Forte*, premier comte de Bretagne; rebâtit plusieurs églises détruites par les Normands; meurt en 952 ou 959; règne sans événements.

ALAIN, II, dit le *Rebru*, fils de Geoffroi Ier et de Hedwige de Normandie; succède à son père en 1008; bâtit l'abbaye de Saint-George, de Rennes, pour sa sœur Adélaïde, morte en 1067; fait la guerre à Robert II, duc de Normandie; meurt empoisonné, le 1er octobre 1040.

ALAIN III, dit *Fergent*, fils de Havoise, héritière de

Digitized by Google

Bretagne et de Hoël, comte de Cornouailles, auquel il succède en 1084 ; se trouve à la prise de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem ; fonde, en 1112, l'abbaye de Saint-Sulpice, près de Rennes, et meurt dans celle de Rhédon, en 1120.

ALAIN IV, dit le *Noir*, mari de Berthe, fille et héritière de Conan III, dit le Gros, régna au préjudice d'Hoël, fils de ce dernier.

ALAIN V, fils d'Étienne, comte de Penthièvre, était seigneur de la Roche-de-Rien et comte de Richemont, en Angleterre. Mort le 30 mars 1146 ; son success., Conan IV.

ALAIN-CHARTIER. *Voyez* **CHARTIER**.

ALAIS (Jean) ou **JEAN DU PONT-ALAIS**, né à Paris, y fut maître des comédiens pendant le 12e siècle ; il fut autorisé à lever un denier sur chaque panier de poisson qu'on vendait aux halles, pour se rembourser d'une somme d'argent qu'il avait prêtée au roi ; mourut de chagrin de n'avoir pu faire abolir cet impôt ; il voulut être enterré sous l'égout des halles, près de la chapelle Sainte-Agnès, qu'il avait fondée (église Saint-Eustache).

ALALEONA (Joseph), né à Macerata, le 20 mai 1670, jurisconsulte et professeur de droit à Macerata et à Padoue, où il mourut en 1749, est connu surtout par une lettre critique estimée sur les *Considérations* du marquis Orsi, au sujet du livre de Bouhours : *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*.

ALAMAND (Josselin), baron de Châteauneuf, issu des comtes de Poitiers, et seigneur de Lamothe-Saint-Didier, dans le Dauphiné (aujourd'hui Saint-Antoine) ; en revenant de Jérusalem, en 1070, il offrit à l'empereur de Constantinople de guerroyer contre les musulmans, et ne voulut d'autre prix de ses exploits que les ossements de saint Antoine, apportés d'Égypte dans le 8e siècle ; comme dans toutes ses expéditions, selon l'usage du temps, il traînait avec lui ces reliques, il reçut du pape l'ordre de les déposer en un lieu décent, et choisit la ville de Lamothe-Saint-Didier, où il fonda une église, achevée en 1119, par Guigne Didier, l'un de ses parents. En mémoire de cette fondation, s'était établie la coutume, le jour de l'Ascension, d'appeler trois fois, à haute voix, le baron de Châteauneuf pour porter la châsse du saint dans la procession qui se faisait autour de l'église ; de lui offrir le bassin des offrandes, pour qu'il y prît trois poignées d'argent ; il devait en même temps être nourri trois jours, avec toute sa famille et sa suite, par l'abbé de Saint-Antoine.

ALAMANDE (Philippe), mère du baron de Sassenage, écuyer de Louis XI, possédait une bibliothèque bien précieuse au 15e siècle, comme le prouve sa signature apposée sur les vol. et manuscrits passés à la bibliothèque du roi à Paris. Cette dame mourut en 1478.

ALAMANNI (Louis), poëte italien, né à Florence le 18 avril 1495, mort le 28 octobre 1556, conspira contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait Florence au nom du pape Léon X, et fut obligé de se réfugier en France à la cour de François Ier, qui l'envoya comme ambassadeur à Charles-Quint, en 1544. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Opere toscane*, Lyon, 1532-33, 2 vol. in-8o, recueil d'élégies, de sonnets. *La Coltivazione*, Paris, 1546, in-4o, première édition d'un poëme que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. *Girone il cortese*, ibid., 1548. *L'Avarchide*, ou le siége de Bourges (*Avaricum*), Florence, 1570, et une comédie intitulée *Flora*. — Son fils Baptiste, évêque de Mâcon, mort en 1581, a, dans les *Prose fiorent.*, une lettre curieuse à Varchi.

ALAMANNI (Antoine), parent des précédents, a composé des poésies burlesques, imprimées avec celles de Burchiello, etc.

ALAMANNI (Joseph), jésuite, né à Milan dans le 16e siècle, mort en 1630, a publié, en latin, l'*Histoire de l'image miraculeuse de la Vierge de Mondovi*, et en italien, le *discours* prononcé au sénat de Gênes, pour l'inauguration de David Vaccari. — Son frère Côme, admirateur de St. Thomas, né à Milan en 1559, mort en 1634, a publié : *Summa totius philosophiæ ex Thomâ*, Pavie, 1613, 3 vol. in-4o.

ALAM-EBN-AL-ALAM, savant mathématicien sous le règne d'Adhad-Eddaulah, de la dynastie des Bouides.

ALAMINOS (Antoine d'), premier pilote de l'escadre qui, sous la conduite de François Fernandès, de Cordoue, fit, en 1517, la découverte de l'Yucatan ; sauva, par son adresse et son courage, un vaisseau de Fernand Cortès, avec lequel il arriva à Séville, en Espagne, en octobre 1519, après avoir, le premier de tous, passé le détroit de Bahama.

ALAMIR, prince ou calife de Corse, entra sur les terres de l'Empire dans le 9e siècle, et les ravagea à la tête d'une armée de Sarrasins, qui fut taillée en pièces avec ses troupes par André Scythe, gouverneur d'Orient.

ALAMOS DE BARRIENTOS (Balthazar), politique et littérateur ; né, en 1550, en Castille, à Médina-del-Campo ; partagea la disgrâce du ministre de Philippe II, Antonio Pérez ; mis en liberté, en 1598, après onze ans de captivité, par Philippe III ; employé par Olivarès, sous Philippe IV ; mort en 1638. Auteur d'une traduction de Tacite, avec des commentaires estimés. Madrid, 1614.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, dans le 6e siècle ; fit périr, en 509, plusieurs des solitaires de la Palestine, et voulut être baptisé en 513.

ALAN, abbé de Farfa, en Italie, au 8e siècle, est auteur d'un recueil d'*Homélies* inséré par B. Pez dans le *Thesaur. anecd.*, tome VI, page 83.

ALAN. *Voyez* **ALAIN** (Guillaume).

ALANCOURT, adjudant-général français, battit les chouans au château de Brunet, en 1795.

ALAND (Jean Fortescue), né en 1670 dans le Devonshire, fit ses études à Oxford, et parut au barreau en 1690 ; il fut successivement solliciteur général, baron de l'échiquier, et, en 1718, juge de la cour du banc du roi. Destitué par George II, Aland fut ensuite nommé juge des plaids communs, puis pair d'Irlande, et mourut en 1746. On a de lui *les Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster*.

ALANKAVA ou **ALANCOVA**, fille de Gioubiné, fils de Bolduz, roi des Mogols, de la dynastie de Kiat ; régna parmi eux à la mort du roi Doujoun, son mari. Suivant les traditions des peuples de la Scythie, ainsi que *Mariam mère d'Issa*, Marie, Mère de Jésus, elle avait conçu sans l'approche d'un homme, et mis au monde trois enfants : le premier, *Boukoun Cabaki*, duquel sont descendus les Tatars Cabakin et Capgiak ; le deuxième, *Boushi Salegi*, de qui vinrent les Seljoucides ; le troisième, *Bouzangir*, l'un des aïeux de Gengis-Kan et de Tamerlan.

ALARCON (Barthélemy), de los Rios; ermite de Madrid, dans le 17e siècle; écrivain ascétique, et chapelain de l'infant d'Espagne dans les Pays-Bas.

ALARD ou **ADELARD**, prêtre d'Amsterdam, professa les belles-letres à Cologne, Utrecht et Louvain, où il mourut en 1544. Parmi ses nombreux ouvrages de controverse et de littérature, on remarque : *Selectæ similitudines, sive collationes ex bibliis*, 3 vol., Paris, 1543.

ALARD (François), d'une famille noble de Bruxelles, où il naquit au commencement du 16e siècle. Son père, Guillaume Alard de Cantier, zélé catholique converti, l'obligea à entrer dans l'ordre de St.-Dominique. Il s'y distingua de bonne heure par son talent pour la prédication. Un négociant de Hambourg, qui l'avait entendu prêcher avec beaucoup d'intérêt, lui ayant procuré le moyen de lire en secret les ouvrages de Luther, Alard eut une grande envie d'entendre ce réformateur. Avec l'aide du même négociant, il trouva moyen de s'évader de son couvent, et de faire de bonnes études théologiques à Iéna et à Wittenberg. La mort de cet ami l'ayant laissé sans ressource, il prit le parti de revenir à Bruxelles, et de demander des secours à son père; mais, avant qu'il eût eu l'entrevue secrète qu'il espérait obtenir de lui, il fut aperçu dans une des rues de Bruxelles par sa mère, catholique fervente, qui l'apostropha durement, et le dénonça à l'Inquisition. On tâcha vainement de le ramener dans le sein de l'Église qu'il avait abandonnée; sa persévérance dans ses refus irrita tellement sa mère, qu'elle fut, d'après le récit de son arrière-petit-fils, consigné dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum*, la première à invoquer la rigueur des lois, et qu'elle offrit de fournir elle-même le bois pour le bûcher. La sentence de mort prononcée, le malheureux Alard est conduit en prison, pour y passer les trois jours qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice. La nuit d'avant le jour fixé pour son exécution, s'étant endormi de lassitude, il croit entendre une voix qui lui crie : *Francisce, surge et vade* (François, lève-toi, et sors d'ici). Il se lève, est frappé par la vue d'une ouverture que la lune éclairait. En l'examinant, il s'assure qu'il pourra y passer après s'être déshabillé; il coupe ses draps, se fait une corde, jette ses habits au bas de la tour, et se glisse le long de la corde qu'il avait attachée au barreau. Elle ne descendait que jusqu'à la moitié de la hauteur de son cachot; il se laisse tomber, et un égout le reçoit au bas du donjon. Après avoir passé sans obstacle près de la sentinelle, il se cacha dans un buisson, où il resta trois jours sans nourriture, et entendit l'aboiement des chiens qu'on avait mis à sa poursuite; le troisième jour, il obtint, comme mendiant, de la compassion d'un roulier, un morceau de pain, et la permission de faire quelque chemin sur sa voiture. N'étant pas éloigné de la maison où demeurait une de ses sœurs, il se fit descendre à sa porte; mais sa sœur, dont le zèle n'était pas moins ardent que celui de sa mère, le repoussa avec horreur, et se mit à crier devant l'étranger : « D'où viens-tu, misérable? veux-tu » nous entraîner dans l'abîme avec toi? » Son mari, plus humain, donna quelques secours au malheureux Alard, et engagea le charretier à le conduire en lieu de sûreté. De là, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince; mais ayant été appelé par les Anversois, auxquels la liberté du culte venait d'être accordée, l'amour de son pays natal l'attira de nouveau dans la Belgique, et l'y ramena encore deux fois, malgré les persécutions du duc d'Albe et les dangers auxquels il s'exposait. Son père étant allé le voir pendant son séjour à Anvers, avec l'intention de le ramener au catholicisme, non-seulement n'atteignit pas son but, mais finit par adopter les sentiments de son fils. Le roi de Danemark, Christian IV, lui donna un asile, et, lorsque tout espoir de remplir les fonctions de son ministère, dans son pays natal, se fut entièrement évanoui, ce même roi lui accorda, pour retraite, la cure de Wilster, dans le Holstein, où il mourut en 1578. On a d'Alard des livres en latin et flamand, qui ont perdu tout leur intérêt avec les circonstances qui les dictèrent. Fr. Alard a été père de Guillaume, grand-père de Lambert et de Nicolas, et bisaïeul de Nicolas le jeune, mort à Hambourg en 1756, tous connus par des ouvrages de théologie ou de philologie. Le dernier a raconté la vie de son bisaïeul dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum*.

ALARD (Lambert), théologien protestant, né dans le Holstein le 27 janvier 1602, mort dans sa cure de Déthmarre sur l'Elbe, le 29 mai 1672, a laissé de nombreux ouvrages tant publiés que manuscrits.

ALARIC. Ce conquérant, le moins barbare de tous ceux qui ravagèrent l'empire romain, était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation des Goths, après celle des Amales. L'histoire ne commence à parler de lui que vers l'an 395, époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose le Grand, pour combattre les Huns, nation redoutable à l'empire d'Occident. Les Goths, commandés par Alaric, aidèrent Théodose à triompher du rebelle Eugène, qui voulait s'élever à la pourpre impériale. La cour des empereurs était alors remplie d'hommes qui faisaient des vœux secrets pour les barbares. Rufin, tuteur d'Arcadius après la mort de Théodose, excita secrètement Alaric à envahir la Grèce; et, lui ayant fait passer des sommes considérables, il n'eut pas de peine à le déterminer. Bientôt le chef des Goths ravagea la Pannonie, la Macédoine et la Thessalie; les plus beaux monuments des arts furent détruits par ses soldats. Stilicon, général romain, vint au secours des Grecs, avec une puissante armée; après plusieurs combats, il força les Goths à se retirer sur le Pholoé; et, par de savantes manœuvres, il les enferma dans leur camp, où la faim devait bientôt les livrer sans défense au glaive des Romains; mais, comptant trop sur un triomphe si facile, il quitta son armée pour assister aux fêtes religieuses des Grecs. Tandis que Stilicon et les peuples de la Grèce célébraient la défaite des Goths, Alaric parvint à sortir du lieu où il était resserré; et, peu de jours après, on apprit qu'il était maître de l'Épire. Stilicon fut rappelé par Honorius, et l'empereur d'Orient ne trouva d'autre moyen d'arrêter l'invasion d'Alaric, que de lui donner la souveraineté de l'Illyrie. Après avoir été élevé sur un pavois, et proclamé roi des Visigoths, Alaric rassembla une armée où furent appelés les barbares des rives du Danube, auxquels il promit les dépouilles de Rome. L'Italie se trouvait ouverte de toutes parts, et bientôt le pillage d'Aquilée et de plusieurs autres villes annonça la présence des barbares; Honorius fut obligé d'abandonner

Digitized by Google

Milan, et de se réfugier dans le château d'Asti, où il se trouva bientôt assiégé. L'empereur était près de se rendre, lorsque les troupes venues de la Gaule et de la Germanie, sous le commandement de Stilicon, surprirent Alaric, et l'assiégèrent à son tour dans ses retranchements. Le chef barbare, qui s'était laissé surprendre, déploya, pour réparer sa faute, le courage et le génie d'un habile capitaine. Cependant son infanterie fut taillée en pièces; les dépouilles de la Grèce et l'épouse d'Alaric tombèrent entre les mains des soldats d'Honorius. Cette bataille, livrée à Placentia, à 25 milles de Turin, fut représentée à la cour d'Honorius comme une victoire décisive. Après sa défaite, Alaric marcha vers Rome, à la tête de sa cavalerie qui n'avait point souffert, et fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite, après l'avoir vaincu. On lui rendit son épouse et ses trésors; mais il ne voulut pas quitter l'Italie avant d'avoir signalé la valeur de ses soldats par une conquête importante, et résolut de s'emparer de Vérone; surpris dans sa marche par les légions romaines, il essuya une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. Alaric souffrit beaucoup dans cette expédition; mais il avait fait voir à ses soldats un pays riche et fertile; il avait appris à tous les barbares du Nord et du Midi qu'on pouvait s'emparer de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses drapeaux tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers et tous les soldats avides de pillage. Lorsqu'il se vit à la tête d'une nouvelle armée, Alaric se vanta d'avoir épargné la capitale de l'Occident et demanda le salaire de sa clémence. Pendant les négociations, les ministres d'Honorius firent massacrer les familles barbares établies en Italie. Alaric commença par se plaindre; et, comme il parla avec modération, on prit son langage pour de la faiblesse ou de la crainte; on ne répondit point à ses réclamations, et l'Italie ne prit aucune mesure pour sa défense; mais, tandis qu'à Rome on tournait en ridicule le roi des Visigoths et ses prétentions, tout à coup les rives du Pô furent couvertes de barbares qui demandaient vengeance, et qui pillèrent Aquilée, Crémone et toutes les villes qu'ils rencontraient sur leur passage. Honorius s'était enfermé dans Ravennes; le peuple des villes fuyait dans les forêts et dans les montagnes, et les Goths marchaient sans obstacle vers Rome, qui fut bientôt investie par les barbares; cependant, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il fût touché de leurs prières, il consentit à lever le siége, et se contenta d'exiger cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap fin écarlate, et trois mille livres de poivre. Enrichie des dépouilles des Romains, l'armée des Goths vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Toscane. La crainte arrachait à Honorius et à ses ministres des promesses avilissantes, et le souvenir de la grandeur romaine, excitant leur orgueil les empêchait de remplir les conditions des traités: Alaric ne put supporter la hauteur et les refus de ceux qu'il avait vaincus; Rome, encore une fois attaquée, fut réduite aux plus cruelles extrémités et menacée d'être livrée aux flammes. Encore une fois, les Romains livrèrent leurs richesses pour sauver leurs murailles; l'orgueilleux Alaric, dédaignant un empire qui était en son pouvoir, le donna à Attale, préfet du prétoire; et, comme s'il eût pris plaisir à avilir la pourpre impériale, il ne tarda pas à maltraiter l'empereur qu'il avait créé, et lui arracha le sceptre en présence des Goths et des Romains. Bientôt les ministres d'Honorius donnèrent au roi des Goths un nouveau prétexte de recommencer la guerre; et, pour la troisième fois, Rome fut attaquée. A la fin, les drapeaux des barbares flottèrent sur ses murailles; et, dans l'espace de trois jours, l'ancienne maîtresse du monde vit disparaître les richesses entassées par neuf siècles de triomphes, et subit tous les maux qu'elle avait fait souffrir à l'univers. Alaric, qui craignait pour ses soldats le séjour de Rome, se hâta d'en sortir; et, résolu de faire la conquête de la Sicile et de l'Afrique, il ravagea dans sa marche la Campanie, l'Apulie et la Calabre; mais, au milieu de ses triomphes, et près de s'embarquer pour la Sicile, Alaric fut attaqué d'une maladie mortelle, et termina sa carrière à Corentia; ses lieutenants, craignant que la cendre de leur général ne fût troublée par les Romains, l'ensevelirent au milieu du Busento. Les captifs qui avaient été employés à détourner le cours de la rivière, furent massacrés après la cérémonie, et le silence de la mort et de la terreur régna longtemps sur la tombe d'Alaric.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda en 484, et régna, comme lui, non-seulement dans la péninsule, mais dans la province d'Aquitaine, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône. Plus tolérant et plus modéré que son père, il permit aux évêques de ses États de s'assembler à Agde, en 506, et chargea, la même année, Anien, l'un de ses principaux officiers, de faire un abrégé du *Code Théodosien*, à l'usage des Visigoths. De là vient que les provinces méridionales de France ont été régies si longtemps par le droit romain. Alaric avait senti combien les lois romaines étaient supérieures aux lois barbares que ses prédécesseurs avaient suivies. La France était partagée à cette époque entre les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. Clovis, qui avait déjà conquis une grande partie des possessions romaines, regardait d'un œil jaloux la puissance d'Alaric, et n'attendait qu'un prétexte pour l'attaquer. Le roi des Visigoths portait, au contraire, toute son attention à maintenir le traité de paix qu'Euric, son père, avait conclu avec les Francs. Clovis lui ayant demandé Syagrius, général romain qu'il avait défait, et qui s'était retiré à la cour du roi des Goths, Alaric eut la lâcheté de livrer cet infortuné, que le roi des Francs fit mourir. Cette basse condescendance ne put garantir Alaric des projets ambitieux de Clovis. Sous prétexte de porter les lumières de la foi chez les Goths, qui avaient embrassé l'arianisme, et « pour détruire, disait-il, cette nation impie, » ce roi marcha à la tête d'une puissante armée, contre Alaric, qu'il rencontra dans les plaines de Vouillé, à trois lieues de Poitiers; les Goths furent défaits, et leur roi, renversé de cheval par Clovis, périt de la propre main du monarque français. Cette bataille fut décisive, et Clovis aurait anéanti la puissance des Visigoths dans les Gaules, si Théodoric, roi des Ostrogoths, et parent d'Alaric, qui régnait en Italie, n'eût mis un terme à ses succès auprès d'Arles. Frédégaire, et après lui Sigebert, ont écrit que la mort d'Alaric rendit Clovis maître de tout ce que les

Visigoths avaient en deçà des Pyrénées : il est certain, cependant, qu'ils conservèrent encore la Septimanie et la Provence. La mort d'Alaric fut suivie de grands troubles. Théodoric, roi d'Italie, prit le gouvernement de l'Espagne, comme tuteur d'Amalaric, fils et successeur d'Alaric II.

ALARY (Jean), avocat, naquit en Languedoc dans le 16e siècle. Son père, conseiller au grand conseil, étant mort, Alary se vit impliqué dans un procès qui le força de venir s'établir à Paris; il y publia en 1605, in-4°, un *Recueil de récréations poétiques*, dédié à la reine Marguerite.

ALARY (Pierre-Joseph), prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris le 19 mars 1690, fut accusé d'avoir eu part à la conspiration de Cellamare ; mais il se justifia si bien auprès du régent, que ce prince devint son protecteur, le fit nommer précepteur de Louis XV, et membre de l'Académie française. Alary mourut le 15 décembre 1770 sans laisser aucun ouvrage.

ALARY (Jean), médecin du 17e siècle, a laissé *Abrégé des longues études*, et *la Vertu triomphant de la fortune*, etc.

ALARY (François), médecin de Paris, publia en 1701 un ouvrage mystique et curieux intitulé : *Prophétie du comte de Bombaste*, etc., très-rare.

ALARY (George), né à Pampelune le 10 janvier 1731, missionnaire en 1763, partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions. Après un séjour de 9 ans tant dans ce pays qu'au Bengale et à la Chine, il revint en France en 1772, et fut nommé directeur des missions étrangères, place qu'il conserva jusqu'en 1792. Obligé de se réfugier alors en Angleterre, il ne rentra qu'en 1802, reprit la direction du même séminaire jusqu'en 1809, année de sa suppression, vécut depuis dans la retraite, et mourut le 4 août 1817.

ALARY (Étienne-Aimé), abbé, né dans le Vivarais en 1761, émigra en 1791, fut aumônier du quartier général du prince de Condé, et confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentiments religieux et monarchiques. Blessé devant Munich en 1796, il eut un cheval tué sous lui à Constance en 1799 ; rentré en France en 1803, il y fut arrêté et enfermé pendant quelques années. Après la restauration, il devint chapelain de Mme la duchesse de Berri, et mourut en 1819.

ALASCO (Jean), évêque polonais, adopta la réforme de Luther, et devint, en 1550, prédicateur d'une congrégation protestante à Embden. Il fut l'ami de Mélanchton, d'Érasme, et mourut en Pologne en 1560.

ALAVA ESQUIVEL (Diego de), né à Vittoria évêque de Cordoue, fut député au concile de Trente, où il proposa d'interdire les commandes et l'union de plusieurs bénéfices sur la même tête, et mourut le 14 mars 1562. On a de ce prélat un *Traité* sur la réforme de l'Église, sous ce titre : *De Conciliis universalibus*, Grenade, 1582, in-fol.

ALAVA DE BEAUMONT (Diego de), de la même famille, grand maître d'artillerie, auteur du *Parfait capitaine* et du *nouvel Art de l'artilleur*, Madrid, 1590.

ALAVA (François-Ruis de Vergara de), de la même famille que les précédents, conseiller du grand conseil de Castille, a composé une *Histoire du collège de St.-Barthelemy* dans l'université de Salamanque, et a dirigé, par l'ordre de Philippe IV, la dernière édition des *statuts et réglements de l'ordre de St.-Jacques*.

ALAVIN, chef des Goths, obtint de l'empereur Valens la permission de s'établir sur les rives du Danube; mais s'étant révolté contre ce prince, il fut vaincu et perdit la vie dans une bataille près d'Andrinople.

ALAVOINE (Jean-Antoine), architecte, né à Paris en 1778 ; reçut une médaille d'or à l'exposition de 1810, pour un projet de monument; auteur de la fontaine de l'Éléphant et du piédestal de la statue de Louis XIV à la place des Victoires; a reconstruit la flèche de la cathédrale de Rouen, détruite par la foudre; et construit la prison modèle de la Roquette; mort en 1837.

A'LAWY ou **MIRZA-MOHAMMED-HACHEM**, né à Chiraz, au mois de ramzan 1080 (janvier 1669), étudia sous son père et sous plusieurs autres célèbres médecins de Perse, passa de Chiraz au Deccan, en 1110 de l'hégire (1699-1700); il avait alors 34 ans, et fut présenté à Aureng-Zeb, qui faisait le siége de Sittarah, ville des Mahrates. Le monarque l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le plaça auprès de son fils, Mohammed-Aazem-Chah. Les talents de notre médecin, et la grande considération dont jouissait sa famille, lui procurèrent un brillant mariage; et, sous le règne de Béhader-Chah, il obtint le titre de A'lawy-Kan, ou le seigneur élevé, avec un grade supérieur à celui qu'il tenait d'Aureng-Zeb, et un de ces fiefs nommé *Djahguyr*. Mohammed-Chah, peu de temps après être monté sur le trône, accorda à A'lawy de nouvelles faveurs; et, pour comble de sa munificence, le mit dans une balance avec de l'or, et de l'argent, et lui donna tout le métal dont il avait formé le poids. Il lui accorda aussi un traitement de 3,000 roupies, ou 9,000 fr. par mois, et joignit à tous ces bienfaits le titre de Moatémid èl-Malouk (appui des rois). A l'époque lamentable de la prise et du sac de Delhi, par Nadir-Chah, la réputation de A'lawy lui servit de sauvegarde. Le conquérant, qui depuis longtemps était menacé d'une hydropisie, se l'attacha, et le détermina même à venir en Perse, en lui promettant de lui procurer tous les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. Les soins du médecin eurent tout le succès imaginable; Nadir, ravi de se voir complétement guéri d'un mal qui lui avait causé encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de caresses, de présents et d'honneurs. Il employa même tous les moyens imaginables pour le détourner de faire le pèlerinage de la Mecque, et le retenir à la cour; mais celui-ci, d'un caractère inflexible, persista dans son projet, et dit même, dans un moment d'humeur : « On ne gagne rien, et l'on » risque beaucoup à retenir un médecin malgré lui. » Il partit donc de Casbin avec Abdoul-Kérym, autre favori de Nadir-Chah, le 16 de djemady 2e 1154 (juin 1741), et revint mourir à Delhi, à l'âge de 80 ans, le 29 redjet 1162 (3 juillet 1749). Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, on distingue le *Djém'à Al-Djewam'i* (ou Recueil des Recueils), espèce d'Encyclopédie médicale.

ALAYMO (Marc-Antoine), médecin célèbre de Sicile, naquit, en 1590, à Ragalbutum, et fut reçu docteur à Messine, en 1610. En 1616, il s'établit à Palerme, et y eut les succès les plus heureux, surtout en 1624, quand la peste ravagea cette contrée. En vain lui offrit-on une chaire à l'université de Bologne, et la place de premier médecin du royaume de Naples, il préféra rester dans sa patrie, à Palerme, où il avait fortement concouru à la

Digitized by Google

fondation d'un collége de médecine. Il mourut en 1662, laissant plusieurs Traités sur la peste, le traitement des fièvres malignes, etc.

ALBALATE (André d'), évêque de Valence ; né en Aragon ; élevé à l'épiscopat en 1240 ; chancelier, à la même époque, de Jacques Ier, roi d'Aragon ; bâtit pour les chartreux le fameux couvent appelé *Porta cœli;* tint plusieurs synodes ; fut à la cour d'Urbain IV, en 1263, et obtint de lui qu'on prêcherait une croisade contre les Maures ; assista au concile de Lyon en 1274 ; mort à Viterbe, où il avait accompagné le pape, le 24 mars 1277.

ALBA-LITTA (comte d'), mort à Milan le 11 janvier 1832, âgé de 73 ans, est auteur d'un magnifique ouvrage : *Le Illustre Famiglie Italiane,* in-fol. qui donne beaucoup de lumières sur l'histoire du moyen âge en Italie.

ALBAN (St.), premier martyr chrétien dans la Grande-Bretagne, né à Verdun, dans le comté de Hertford, fut décapité en l'an 303 par ordre du gouverneur de Rome.

ALBAN, dit Landal, controversiste anglais ; archidiacre de Chichester ; écrivit contre les protestants en 1334.

ALBANE (François ALBANI, que nous nommons l'), peintre, né à Bologne, le 17 mars 1578, fut destiné à succéder à son père, Augustin Albani, dans le commerce de la soie ; mais la mort de ce dernier, qui arriva en 1590, permit au jeune Albani de suivre son goût pour les arts, et d'entrer dans l'école de Denis Calvart, peintre, originaire de Flandre, qui jouissait alors d'une grande réputation à Bologne. L'Albane ne tarda pas à devenir un des plus célèbres élèves de cette école. Il y travailla plusieurs années, ainsi que le Dominiquin, dont il se rapprocha constamment par une conformité de goûts et d'habitudes ; leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style. Ils ont tous deux une sorte de ressemblance dans les teintes ; l'Albane offre cependant, dans les chairs, quelques teintes pourprées qu'on ne remarque pas chez le Dominiquin. L'Albane, par l'originalité de l'invention, était d'abord supérieur à son ami et à tous ses rivaux de l'école de Calvart. Selon Mengs, pour les études de femmes, il a surpassé tous les peintres : cette opinion peut être combattue. Le Corrége a peint aussi les femmes avec une grâce qu'il n'a pas été facile de retrouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais Mengs n'a jamais été très-juste envers ce fondateur de l'école lombarde. L'Albane possédait une charmante *villa,* délicieusement située, où il avait sans cesse sous les yeux ces vues champêtres qu'il reproduisait si souvent dans ses ouvrages. Passeri dit que l'habitude de travailler d'après nature dans un si beau lieu, assura à l'Albane l'avantage qu'il eut de toujours bien retracer la couleur véritable des arbres, la pureté de l'eau des fontaines, la sérénité de l'air, et de les lier à ses sujets avec une harmonie incomparable. C'est sur des sites qui présentent toute la vérité de la nature, que l'Albane place ses compositions ; quelquefois il les meuble de fabriques et de vues d'architecture, où il excelle également. On peut lui reprocher d'avoir reproduit les mêmes inventions dans un grand nombre de ses tableaux. Quelques auteurs ont appelé l'Albane l'Anacréon de la peinture : le poëte s'immortalisa par des odes et quelques vers ; le peintre s'illustra par une grande quantité de petits tableaux. Anacréon chanta Vénus, les amours, les femmes et les enfants ; l'Albane s'étudia presque toujours à retracer ces mêmes sujets. Tous deux enfin parvinrent à une vieillesse très-avancée. On a beaucoup répété que l'Albane avait une épouse très-belle, et douze enfants d'une figure très-distinguée, et qu'ainsi il trouvait toujours ses modèles dans sa propre maison ; mais il vaudrait mieux croire qu'il avait reçu de la nature l'heureux don de copier avec justesse les nombreux modèles que lui offrait le beau pays où il était né. Heureux, s'il eût voulu se borner à jouir de sa gloire ! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de ses contemporains, qui tous les jours cherchaient à se faire un nom dans la peinture. Enfin, l'Albane eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 octobre 1660, à l'âge de 83 ans, moins estimé qu'il ne l'avait été dans la 30e année de sa vie.

ALBANÈZE, chanteur italien, mort à Paris en 1800 vint en France en 1747, et s'y fit une grande réputation par son excellente méthode de chant. Il a composé plusieurs *airs* et des *duos* pleins de mélodies, qui ont été gravés.

ALBANESIUS (Gui-Antoine), médecin italien de Pavie, commenta Hippocrate vers 1649.

ALBANI (Jean-Jérôme), jurisconsulte, né à Bergame en 1504, fut nommé cardinal de la création de Pie V. Après la mort de Grégoire XIII en 1585, il aurait été appelé sur le trône de St.-Pierre, si le conclave n'eût craint de voir ses enfants partager son autorité. Ce cardinal mourut le 23 avril 1591. Ses principaux ouvrages sont des *Traités* de droit canonique.

ALBANI (Jean-François), né à Pesaro, dans le duché d'Urbin, le 22 juillet 1649 ; élu pape le 23 novembre 1700. *Voy.* **CLÉMENT XI.**

ALBANI (Annibal), cardinal ; neveu de Clément XI ; né à Urbin en 1682 ; nonce extraordinaire auprès des couronnes ; se rend, en juillet 1707, à Vienne, où l'empereur Joseph ne voulut le recevoir qu'à titre de neveu du pape ; honoré de la pourpre le 24 décembre 1711 ; fait son entrée à Rome, monté sur un magnifique cheval, au milieu d'une cavalcade de douze cardinaux, le 10 février 1712 ; fut comblé de toutes les dignités de l'Église ; en vit créer de nouvelles en sa faveur ; fut en différend avec Benoît XIII ; prit le titre de protecteur de la confrérie des marchands de savon, le 24 septembre 1730 ; rassembla les ouvrages de Clément XI.

ALBANI (Alexandre), né à Urbin le 15 octobre 1692, cardinal, ambassadeur à la cour de Vienne et bibliothécaire du Vatican, enrichit de statues et de tableaux sa maison de campagne, nommé villa Albani, et se montra le protecteur des gens de lettres. Il mourut le 11 décembre 1779. Ses écrits historiques et littéraires sont estimés.

ALBANI (Charles), marquis, puis prince de Soriano ; né le 24 février 1687 ; neveu du pape Clément XI ; mort à Rome en 1724.

ALBANI D'URBIN (Jean-François), neveu du pape Clément XI ; né en 1720 ; revêtu de la pourpre en 1747 ; protégé et protecteur des jésuites en 1790 ; se déclare contre la révolution française et pour la cour d'Autriche ; pousse à l'élévation de Pie VII ; mort à Rome à la fin de septembre 1803.

ALBANI (Joseph), neveu du précédent, cardinal diacre ; né à Rome en 1750 ; en 1793 servit les intérêts de l'Autriche contre la France ; soupçonné d'avoir préparé

l'assassinat de l'ambassadeur Basseville; en 1795, parcourut l'Italie pour y former une ligue contre la république française; ne put gagner que le roi des Deux-Siciles; fut mal reçu à Vienne; vit dévoiler ses intrigues par l'interception d'une lettre que lui adressait le cardinal Basea, qui fit recommencer la guerre; honoré du chapeau en 1801 par Pie VII.

ALBANIE (J. Stuart duc d'), passa en France, et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Écosse, il devint gouverneur de ce royaume en 1516. Il suivit François Ier dans l'expédition d'Italie, où il devait commander un corps de 10,000 hommes destinés à la conquête de Naples. Mais, après la bataille de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, épouse de Henri II.

ALBANILE (Garceran), archevêque de Grenade et historien, né à Barcelone; fut précepteur de Philippe IV; mort le 10 mai 1626.

ALBANY (Louise-Maximilienne de STOLBERG, comtesse d'), née le 27 septembre 1752 à Mons, en Hainaut, fut mariée fort jeune au prince Charles-Édouard, dernier prétendant à la succession des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais, après la mort de Charles-Édouard, la comtesse d'Albany s'unit au poëte Alfieri par un mariage secret, et ils vinrent ensemble se fixer à Florence. Toutefois la veuve du dernier des Stuarts n'en reçut pas moins à ce titre d'honorables secours du gouvernement anglais, lorsque la révolution française eut compromis sa fortune et celle d'Alfieri. Celui-ci trouva la félicité dans le commerce de la comtesse d'Albany. Elle redevint veuve en 1803, et, malgré les manifestations de regrets qu'elle paya à la mémoire du poëte qui avait été plus de vingt ans le compagnon de sa vie, on croit qu'elle contracta un troisième hymen. A sa mort, survenue le 29 janvier 1824, un testament qu'elle avait dressé dès 1817 mit en possession de son héritage le peintre François-Xavier Fabre, de Montpellier, qu'elle avait connu à Florence du vivant d'Alfieri. Par une donation entre vifs, elle l'avait précédemment institué possesseur des livres, manuscrits, tableaux et objets d'art provenant de la succession de l'auteur d'*Octavie* et de *Mirrha*.

ALBATEGNIUS ou **ALBATENIUS**, dont le vrai nom est Mohammed-ben-Geber-ben-Senan **AL-BATTANY, AL-HARRANY**, astronome et gouverneur de Syrie sous les califes; né à Bantan en Mésopotamie, fut le Ptolémée des Arabes; ses observations datent de 880 jusqu'à sa mort, en 929 de J.-C.; rectifia quant aux détails le système de Ptolémée, comme dans la détermination de l'obliquité de l'écliptique, dans celle du mouvement propre des fixes, de la grandeur de l'année solaire, de l'excentricité et du mouvement de l'apogée jusqu'à lui cru immobile.

ALBE (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'), ministre d'État, et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Frédéric de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siége de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Parvenu au commandement des armées de Charles-Quint, il se signala contre les protestants d'Allemagne; et, en 1547, il gagna, par ses savantes manœuvres, sur l'électeur de Saxe, la bataille de Muhlberg, qui rendit à l'empereur sa supériorité. L'électeur ayant été fait prisonnier dans cette journée, le duc d'Albe présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête, et pressa vivement l'empereur de ne pas commuer la peine. Après la réduction des confédérés, il commanda, sous Charles-Quint, au siége de Metz, où le duc de Guise triompha de sa valeur et de ses talents. Chargé, en 1555, d'aller combattre en Italie les Français, et le pape Paul IV, ennemi implacable de l'empereur, sa fierté lui fit dédaigner la qualité de vice-roi, et il exigea celle de vicaire général de tous les domaines de la maison d'Autriche en Italie, avec des pouvoirs illimités. Il se montra, dans cette mission importante, à la fois homme d'État et grand capitaine, fit lever le siége d'Ulpian au duc de Brissac, mit le duché de Milan en sûreté, se rendit à Naples, agitée par les intrigues du pape, et y affermit par sa présence l'autorité de l'Espagne. Le duc conserva tout son crédit, et le commandement de l'armée à l'avénement de Philippe II, successeur de Charles-Quint. Il entra sur le territoire de l'Église, se rendit maître de la campagne de Rome, fit échouer les Français dans toutes leurs entreprises; et forcé par Philippe II d'accorder une paix honorable au pape qu'il avait résolu d'humilier, il frémit d'indignation, et ne put s'empêcher de dire que la timidité et les scrupules étaient incompatibles avec la politique et la guerre. Rappelé d'Italie, en 1559, il parut à la cour de France, où il épousa, au nom du roi son maître, Élisabeth, fille de Henri II, destinée d'abord à don Carlos, et déploya à Paris la magnificence d'un souverain. Vers cette époque, les habitants des Pays-Bas, aigris de ce que la cour de Madrid attentait à leur liberté et gênait leurs opinions religieuses, se montraient disposés à prendre les armes; le duc d'Albe excita Philippe II à les réprimer avec rigueur; et Philippe, qui n'y était que trop disposé, trouva dans le duc un ministre propre à l'exécution de ses projets. Il lui confia une puissante armée, et le revêtit d'un pouvoir sans bornes, pour aller abolir dans les Pays-Bas les priviléges des provinces, pour les soumettre au despotisme, à l'inquisition, et livrer aux exécutions militaires tous ceux qui oseraient résister à la volonté du monarque. Cette nouvelle répandit la terreur dans toute la Flandre; on y regardait depuis longtemps le duc d'Albe comme un homme dur et implacable. Arrivé en Flandre, en 1566, il déploya un pouvoir souverain, et établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pendant les troubles. Ce tribunal, nommé *conseil des troubles* par les Espagnols, et *conseil de sang* par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. Une consternation générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie; plus de cent mille Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui devenu le chef d'une

Digitized by Google

confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèse-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors éclata la guerre civile dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Aremberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Le prince d'Orange vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquit, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main; et comme il n'est que trop ordinaire, les représailles vinrent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant, le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiment de leur rébellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau bénit, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un air menaçant; la noblesse et le peuple étaient à ses pieds, et, sur le piédestal, était gravée une inscription fastueuse qui le représentait comme l'appui de la religion, le restaurateur de la paix et de la justice dans les Pays-Bas. Des revers, et l'altération de la santé du duc d'Albe, le portèrent ensuite à demander son rappel. Ce fut au mois de décembre 1573 que le duc d'Albe, après avoir publié une amnistie, laissa le commandement à don Louis de Requesens, commandeur de Castille, et quitta un pays dans lequel il se vantait d'avoir, en six ans, livré au bourreau plus de 18,000 individus. Il fut traité à Madrid avec distinction, et jouit quelque temps à la cour de son ancien crédit; mais, un de ses fils ayant été arrêté pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, qu'il avait promis d'épouser, le duc d'Albe favorisa son évasion, et le maria à une de ses cousines, contre la volonté de Philippe II, qui, pour cette offense, le bannit de la cour, et l'envoya en exil à son château d'Uzeda. Le duc d'Albe était depuis deux ans dans cet état de disgrâce, lorsque les succès de don Antonio, prieur de Crato, qui s'était fait couronner roi de Portugal, obligèrent Philippe II à recourir au général dont les talents et la fidélité lui inspiraient le plus de confiance. Il envoya un secrétaire demander au duc d'Albe si sa santé lui permettrait de reprendre le commandement d'une armée; et, recevant une réponse pleine de zèle, il le nomma commandant suprême en Portugal; mais, en même temps, il ne daigna ni lui pardonner son ancienne offense, ni lui permettre de venir à la cour. Cette sévérité de Philippe II, envers un général auquel il accordait tant de confiance, est, tout à la fois, un trait caractéristique de l'inflexibilité du monarque, et un rare témoignage rendu au duc d'Albe. Ce grand capitaine se montra digne de son ancienne réputation; il entra en Portugal en 1581, gagna deux batailles en trois semaines, chassa don Antonio, se rendit maître de Lisbonne, et soumit tout le Portugal à Philippe II. Le duc ne vécut point assez pour jouir des honneurs et des récompenses qu'il avait mérités par son dernier exploit; il mourut le 12 janvier 1582, à 74 ans, ayant horreur, dit-on, du sang qu'il avait fait répandre. Il fut, sans doute, le plus habile général de son siècle, et c'est surtout dans les opérations lentes et savantes, dans la partie de la guerre la plus difficile qu'il excella. Sa campagne contre le prince d'Orange, en 1568, est, dans ce genre, un des plus beaux exemples que les militaires puissent suivre; si on le pressait d'attaquer, il répétait sa maxime favorite : « De tous les événements, le plus incertain, « c'est la victoire. » Ses actions et ses paroles donnent une idée si complète de son caractère, qu'il serait inutile d'y rien ajouter, et de rapporter le portrait que Raynal en a tracé dans son *Histoire du stathoudérat*. Il suffira de dire qu'il avait le maintien et la démarche grave; l'air noble et le corps robuste; qu'il dormait peu, travaillait et écrivait beaucoup; que sa jeunesse fut raisonnable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans 60 ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On avait imprimé à Amsterdam, en 1620, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°, figures,

ALBEMARLE (duc d'). *Voyez* **MONK**.

ALBEMARLE (Arn. J. KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre (une des sept Provinces-Unies) en 1660, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la mort de ce prince, il devint général des troupes hollandaises, et combattit dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonnier à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712, et mourut en 1718.

ALBENAS (Jacques POLDO d'), premier consul de Nîmes en 1524; il prit des mesures pour la conservation des monuments romains que renferme cette ville; mort en 1529.

ALBENAS (Jean POLDO d'), né en 1512, fils du précédent, conseiller au présidial de Nîmes, mort en 1563, a publié une *traduction* de l'écrit théologique de St. Julien, archevêque de Tolède, *Prognostica*; celle de *l'Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), par Æneas Silvius, et un *discours historique* sur la ville de Nîmes, Lyon, 1557, in-fol. fig., rare. D'Albenas avait été l'un des premiers à professer les principes de la réformation.

ALBENAS (J.-Joseph, vicomte d'), publiciste et poëte, né à Sommières, près de Nîmes, en 1760; fit la guerre de la liberté d'Amérique sous le général Lafayette; mort à Paris en 1824.

ALBÈRE (Érasme), disciple de Luther et docteur en théologie, mort le 5 mai 1553, est auteur du livre intitulé : *Alcoranus franciscanorum*, recueil d'absurdités et d'inepties qu'il avait tirées du livre des *Conformités de St. François avec J. C.* On a encore de lui : *Judicium de spongiâ Erasmi*, et d'autres ouvrages latins et allemands. *Le Coran des cordeliers* a été traduit en français par Conrad Badius : l'édition d'Amsterdam, 1734, in-12, est ornée de gravures de Picard.

ALBERELLI ou **ALBARELLI** (Giacomo), peintre vénitien, élève de Palma, vers la fin du 16e siècle.

ALBERGATI (Fabio), écrivain bolonais du 16e siècle, est auteur d'un livre intitulé : *El Cardinale;* et de plusieurs *Traités* de morale recueillis par Zanetti, Rome, 1664, 6 vol. in-4°.

ALBERGATI (Nicolas), évêque de Bologne, né dans cette ville en 1375; nonce en France en 1422; cardinal en 1426; légat à Paris, de Martin V, en 1431; désigné par Eugène IV pour présider le concile de Bâle; n'est pas reconnu par les Pères assemblés; assiste au concile de Ferrare contre les schismatiques grecs; mort grand pénitencier de l'Église, à Sienne, le 9 mai 1443; il eut pour domestiques Thomas de Sarzanne et Æneas Sylvius, qui tous deux devinrent papes.

ALBERGATI CAPACELLI (François), né le 29 avril 1728, marquis et sénateur de Bologne, sa patrie, littérateur distingué, le 16 mars 1804, se livra pendant toute sa vie à la fougue des passions, dont l'emportement causa la mort de sa vertueuse femme, et l'entraîna jusqu'à plus de 60 ans dans des fautes et même des crimes que sa naissance et ses richesses laissèrent impunis. On a de lui : *Novelle Morali*, Bologne, 1783; des pièces de théâtre, ibid., 1784, dont la plus estimée est : *I Pregiudizi del falso onore*.

ALBERGHINO (Jean), de Palerme, religieux de St.-François, mort en 1664, est auteur d'une *chronique* de son ordre.

ALBERGO (Jean), chirurgien, né à Mazzara, en Sicile, au 17e siècle, est auteur de quelques *traités* sur son art.

ALBERGONI (le père Éleuthère), né dans le Milanais en 1560; cordelier, prédicateur, écrivain ascétique, évêque de Monmarani, en 1611; mort en 1636. On a de ce prélat un *Traité des vertus chrétiennes; une Concordance des évangiles* et une *explication*, en latin, *de la doctrine de Scot*.

ALBERGOTTI (François), jurisconsulte italien, naquit dans le 14e siècle à Arezzo, où il exerça la profession d'avocat. Après avoir plaidé pendant quelques années dans sa patrie, il se rendit à Florence, où la république lui confia des négociations importantes avec les Bolonais, et l'anoblit en récompense de ses services. Il mourut en 1376. Albergotti a laissé des *Commentaires* sur le Digeste et des *Consultations* qui ont mérité d'être louées par Bartole.

ALBERGOTTI (Louis), fils du précédent, suivit la carrière de son père et fut aussi un savant jurisconsulte.

ALBERGOTTI (Marcellin), évêque d'Arezzo, rendit de grands services à Innocent IV contre l'empereur Frédéric II.

ALBERGOTTI (Jean), aussi évêque d'Arezzo, fut employé par le pape Grégoire XI dans ses démêlés avec Galeas Visconti, duc de Milan.

ALBÉRIC Ier, marquis de Camerino, vers la fin du 9e siècle, épousa Marozia, fille de Théodora, dame romaine, qui s'était emparée du château St.-Ange sur les papes. Il réunit ses États à ceux de sa femme, fit la guerre aux Sarrasins, et fut massacré par les Romains en 925.

ALBÉRIC II, de Camerino, son fils, premier baron de Rome, en fut reconnu seigneur avec le titre de grand consul, à l'occasion d'une guerre contre Hugues de Provence, roi d'Italie, son beau-père, qui vint l'y assiéger; il gouverna 23 ans cette capitale du monde chrétien, et mourut en 954.

ALBÉRIC (Octavien), fils du précédent, lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII (*voyez* ce nom).

ALBÉRIC, moine et diacre du Mont-Cassin, écrivain ascétique, nommé cardinal vers 1050; chargé, en 1059, de discuter contre Bérenger; vivait encore en 1085. — En 1123, un autre Albéric du Mont-Cassin composa un livre de révélations.

ALBÉRIC, cardinal évêque d'Ostie, né aux environs de Beauvais; reçut la pourpre d'Innocent II, en 1138; légat en Angleterre où il assemble un concile le 13 décembre même année; légat en Sicile, puis en Orient et sous Eugène III, en France contre l'hérétique Henri, en 1147.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, au milieu du 13e siècle, a laissé une chronique des événements remarquables depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer dans les *Accession. histor.*, II, et Mencken dans les *Scriptor. rer. germanicar.*, I.

ALBÉRIC (Philippe), religieux servite, né à Mantoue, commissaire de son ordre à la cour de Rome en 1526. Avant cette époque, le pape Jules II l'avait envoyé en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples en 1531. On cite parmi ses ouvrages, comme rare, un poëme *D sacratissimo Christi corpore per Judæos pœnis afflicto*. Le sujet est le miracle connu sous le nom des *billettes*.

ALBÉRIC ou **ALBERT**, chanoine du Puy, ensuite d'Aix en Provence, sa patrie où il mourut vers 1120, âgé d'environ 60 ans, a composé l'*Histoire* de la première croisade, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, imprimée séparément, Helmstadt, 1584, in-4°, et dans le recueil de Bongars. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120.

ALBÉRIC DE ROSATE ou **ROXIATI**, né à Bergame, ami de Bartole, et l'un des plus savants jurisconsultes du 14e siècle, a laissé des *Commentaires* estimés sur le 6e livre des Décrétales, un *Dictionnaire de droit*, un traité *de Statutis* et des *Commentaires* sur les Pandectes et le Code.

ALBERICUS *à porta Ravennate*, jurisconsulte de Bologne, vers la fin du 12e siècle, fit des gloses latines sur le Digeste et sur le code.

ALBERINI (Rodiana), dame de Parme au 16e siècle, a laissé quelques poésies latines et flamandes.

ALBERIZZI (Pierre-Joseph), né en 1691, pratiqua la médecine à Milan; auteur d'un traité sur la peste; mort en 1722.

ALBÉRON Ier, évêque et prince de Liége, en 1123, mort le 1er janvier 1128, n'était pas, comme on le dit communément, frère de Godefroid le Barbu, fils de

Digitized by Google

Henri II, comte de Louvain, mais fils d'un premier mari d'Adélaïde, épouse de Henri II. C'était un prélat recommandable par la pureté de ses mœurs et la douceur de son caractère. Son règne n'est remarquable que par la suppression du droit de *mainmorte* qu'il abolit dans ses terres longtemps avant Henri III, duc de Brabant.

ALBERONI (Jules), cardinal et premier ministre du roi d'Espagne, né à Firuenzola, dans le duché de Parme, le 30 mars 1664, était fils d'un jardinier. Il fut d'abord curé de village, puis chanoine et chapelain de l'évêque de San-Donnino. Une mission de ce prélat auprès du duc de Vendôme, général de l'armée française en Italie, fut l'origine de la fortune de son chapelain. Alberoni plut au prince français, qui le prit à son service en qualité de secrétaire, l'emmena en France et ensuite à l'armée d'Espagne. Après la mort de Vendôme, le duc de Parme nomma Alberoni son agent politique à Madrid. Dans ce poste, il sut gagner la confiance de Philippe V, et conçut le projet de marier ce monarque (en secondes noces) avec Élisabeth, héritière du duché de Parme, afin d'éloigner la princesse des Ursins, pour gouverner l'Espagne à sa place. Ses mesures furent si bien prises, que la princesse fut effectivement renvoyée en France dès l'arrivée de la nouvelle reine. Alberoni fut bientôt admis dans les conseils, nommé cardinal et premier ministre. Alors il forma les plans les plus vastes pour rendre à la monarchie espagnole son ancienne splendeur, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, régent de France, de concert avec le roi d'Angleterre, renversa les desseins de ce ministre. Le nord de l'Espagne fut envahi : la cour de Madrid fit demander la paix, et le renvoi du premier ministre fut la première condition imposée par la France et l'Angleterre. Alberoni reçut l'ordre de sortir du royaume et alla à Rome, où le pape Innocent XIII fit examiner sa conduite par le sacré collége. Il fut trouvé coupable de quelques irrégularités et renfermé un an chez les jésuites. Sa disgrâce ne lui avait pas fait perdre entièrement son crédit à la cour d'Espagne, et il y conservait encore un peu d'influence, lorsqu'il mourut le 26 juin 1752, âgé de 87 ans. Le *Testament politique* publié sous son nom, après sa mort, n'est pas de lui, mais de Durey de Morsan; il a été publié par Maubert de Gouvest. Jean Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni* jusqu'en 1719, 1 vol. in-12.

ALBERS (Jean-Abraham), né à Brême le 20 mars 1772; savant médecin allemand, a laissé plusieurs écrits sur la thérapeutique; mort le 24 mars 1821.

ALBERS (Henri-Philippe-François), né à Hameln près de Munden en 1768, mort en 1830, à Wanstorf, premier médecin du roi de Hanovre, a fourni au *journal* de Hufeland et au *Magasin de Hanovre* quelques articles parmi lesquels on distingue des *recherches sur les eaux minérales de Rekbourg*.

ALBERT Ier, duc d'Autriche et empereur, naquit, en 1248, de Rodolphe de Habsbourg, qui, de simple gentilhomme de Souabe, s'était élevé à la dignité de chef de l'empire germanique, et, peu de temps avant sa mort, avait essayé de placer la couronne sur la tête de son fils Albert. Mais les électeurs, fatigués de son ascendant, et enhardis par la vieillesse qui commençait à affaiblir son autorité, avaient rejeté ses prières, et ajourné l'élection d'un roi des Romains à un temps indéfini. Après la mort de son père, Albert, sans attendre la décision de la diète, s'empara des ornements impériaux comme si l'on ne pouvait faire un autre choix que lui-même. Cette précipitation arrogante détermina les électeurs à élire Adolphe de Nassau. Albert chercha d'abord à s'opposer à cette nomination; mais menacé dans ses possessions de la Suisse il partit, sans renoncer à ses prétentions. Albert, informé qu'Adolphe s'était aliéné les États de l'Empire, mit tout en œuvre pour se concilier les nouveaux ennemis de son rival, parvint à le faire déposer par la diète de Mayence, le 23 juin 1298, et à se faire élire à sa place; mais il fallut que les armes jugeassent en dernier ressort ce que la diète avait prononcé. Les deux compétiteurs, à la tête de leur armée, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire, et Albert tua Adolphe d'un coup de lance, le 2 juillet 1298. N'ayant plus de rival à redouter, il se soumit à une nouvelle élection. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle le 24 août 1298. Boniface VIII occupait alors la chaire de St.-Pierre, il prétendit qu'à lui seul appartenait le droit de décerner la couronne impériale et qu'en conséquence il défendait aux États d'Allemagne de le reconnaître et les déliait de leur serment. Albert s'unit alors à Philippe le Bel, non moins menacé que lui par le fougueux Boniface, et maria son fils Rodolphe à Blanche, sœur du roi de France. Boniface contrarié de cette alliance entama avec Albert des négociations qui eurent le succès le plus complet. Albert reconnut au pape le droit de choisir un roi des Romains ou empereur; il prêta serment de défendre les prérogatives de Rome. Boniface voulant reconnaître cette soumission, déclara Philippe excommunié, déchu de tout droit à la couronne, et donna le royaume de France à Albert; mais Philippe mit un terme à la violence de Boniface en le faisant arrêter. Benoit XI, son successeur, ménagea une trêve entre les souverains d'Allemagne et de France, et les difficultés dans lesquelles le despotisme et l'avidité d'Albert le précipitèrent prolongèrent cette trêve indéfiniment. Il serait impossible, dans cet article, de rendre compte en détail de toutes les guerres injustes que l'empereur entreprit. A peine sur le trône, il attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme des fiefs de l'Empire. Albert se porta ensuite contre les Hongrois, pour les obliger à recevoir un roi de sa maison, et de la main du pape. Il pénétra en Bohême pour y attaquer Wenceslas, qui était en même temps roi de Hongrie. Il parvint à faire élire, par les États du royaume, son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Wenceslas. Les Bohêmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siége. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les États s'y refusèrent avec obstination, les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assemblée choisit Henri de Carinthie, compétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert. Depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, la Suisse, divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement, avait été menacée de perdre ses priviléges. Enfin, le 13 janvier 1308, la révolution éclata dans les trois cantons d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri : les gou-

verneurs furent tués ou chassés, et leurs châteaux tombèrent entre les mains des paysans insurgés. Albert se crut arrivé au but de ses desseins; et il se félicita d'un soulèvement qui mettait fin, suivant ses espérances, à de prétendus priviléges qui lui semblaient un scandale; mais, loin d'avoir un tel résultat, ce premier soulèvement ne fut que le commencement d'une lutte dont Albert ne vit pas la fin. Une nouvelle injustice produisit un crime, et mit un terme à son ambition et à sa vie. Jean, fils de Rodolphe, frère cadet d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement; marchant à la suite de son oncle, dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations; Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs; et, les présentant à son neveu : « Prends ceci, lui dit-il, qui » sied bien à ton âge, et laisse-moi le soin de gouverner » des États. » Jean se retira, le cœur profondément ulcéré, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur Walter d'Eschenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm, et Conrad de Tegelfeld, s'associèrent à son injure. Les cinq conjurés, tombant sur Albert, séparé de sa suite par la Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent; et le fils de Rodolphe de Habsbourg rendit les derniers soupirs, le 1er mai 1308, entre les bras d'une femme mendiante, qui étancha son sang avec des haillons. L'extérieur d'Albert était grossier, ignoble et presque féroce. Il avait été marié, en 1276, à Élisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu 21 enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier, se trouvait encore en bas âge, quand son père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet empereur; mais les trois aînés étant morts sans postérité, dans l'espace de quatre ans, l'administration de toutes les possessions autrichiennes échut à Albert et à Othon son frère cadet. Celui-ci mourut quelques années après, et laissa deux fils, dont Albert exerça les droits, conjointement avec les siens, en qualité de leur tuteur; enfin, ces deux princes n'ayant survécu que peu de temps à leur père, Albert, demeuré seul de sa famille, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. Jusqu'à la mort du dernier de ses frères, il avait pris peu de part aux affaires publiques; on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux; à 27 ans, il épousa Jeanne, comtesse de Ferrette, qui, après une stérilité de 18, ou, selon d'autres, de 19 années, lui donna six enfants, quatre fils et deux filles. A 32 ans, une paralysie, suite du poison, lui enleva l'usage des jambes; il n'en continua pas moins à faire la guerre en personne, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur son cheval. Il eut la prudence de résister aux sollicitations et aux offres du pape Jean XXII, qui, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV de Bavière, voulait placer la couronne impériale sur la tête du prince autrichien. Albert se déclara même pour cet empereur, contre son compétiteur, Charles, fils du roi de Bohême, et le seconda dans plusieurs expéditions contre ce rival, que Jean XXII lui avait suscité. Louis étant mort au mois d'octobre 1347, et Charles ayant réuni tous les suffrages, Albert se rangea de son parti, et obtint, pour sa famille, des avantages considérables; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Albert, convoqua, dans la ville de Brouck, une diète où il appela les gouverneurs, magistrats et barons de la Souabe, de l'Alsace et de ce qui restait en Suisse de territoire autrichien. La guerre fut déclarée, et Albert se rendit sous les murs de Zurich, à la tête de 16,000 hommes. Le duc d'Autriche fut réduit trois fois à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. L'empereur Charles IV, à la tête de tous les contingents de l'Allemagne, se présenta enfin devant les portes de Zurich, ne doutant pas que sa présence ne portât les habitants à la soumission. Une garnison de 4,000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance invincible. La veille du jour fixé pour un assaut, les coalisés feignirent de se disputer le poste d'honneur; et, tout à coup, tous se retirèrent, laissant Albert avec ses seules troupes. Hors d'état de continuer le siége, le duc d'Autriche, au défaut de la force, recourut à la corruption. Rodolphe Brunn, chef des factieux qui avait persécuté les nobles, saisi leurs biens, exilé leurs familles et leurs partisans, se vendit au duc d'Autriche : tant c'est une erreur grossière que de considérer, dans les révolutions, la violence et le crime comme un gage de sincérité! Zurich, par le moyen de Rodolphe Brunn, se déclara pour Albert; d'autres cantons parlaient déjà de neutralité, premier pas vers la défection. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats; les montagnards de Schwitz, prenant seuls les armes et faisant flotter à leur tête l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où sa cour se fit une loi de ne jamais prononcer devant lui le nom des Suisses. Cette politesse de ses courtisans ne le consola pas; car il mourut de chagrin, le 16 août 1358, dans sa 60e année. L'histoire a donné à ce prince le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils d'Albert le Sage, perdit de bonne heure deux de ses frères, plus âgés que lui, et se vit, le 27 juillet 1365, avant d'avoir atteint sa 17e année, appelé au gouvernement, avec un frère plus jeune encore. Le pacte de famille, institué par Albert II, réservait à l'aîné le droit exclusif de succéder à son père; mais Léopold, c'était le nom du cadet, aussi violent qu'Albert était pacifique, força bientôt ce dernier à consentir à un partage par lequel le testament de leur père étant annulé, Léopold fut investi de la portion la plus considérable des États autrichiens : l'empereur Charles IV favorisa, de toute son influence, les prétentions de Léopold, charmé qu'il était de voir une puissance, qui, chaque jour, lui faisait plus d'ombrage, concourir elle-même à son propre affaiblissement. L'ambition de Léopold échoua bientôt contre la Suisse, comme celle de son père et de son aïeul : il fut tué, le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach; et, durant la minorité de ses quatre fils, Albert rentra dans la jouissance d'un pouvoir dont il semble n'avoir pas été avide, puisqu'il le rendit à ses neveux, dès qu'ils furent en âge de le réclamer. Il eut à lutter fréquemment contre les seigneurs qui opprimaient leurs vas-

Digitized by Google

seux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient la tranquillité. Ses efforts pour restreindre les priviléges dont ils abusaient, le firent adorer de ses sujets, dont l'affliction lui rendit, autour de son cercueil, un hommage désintéressé et incontestable. Des nobles bohémiens s'étant révoltés contre Wenceslas leur roi, Albert, qui s'efforçait de diminuer les prérogatives de la noblesse en Autriche, embrassa la cause de la noblesse en Bohême, et entra dans ce pays, à la tête d'une armée : mais il fut attaqué subitement d'une maladie dont il mourut, à 46 ans, au mois d'août 1395. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils qui, à sa mort, était âgé de 16 ans.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique d'Albert III, et surnommé le *Pieux*, était parvenu à l'âge de seize ans lorsque son père mourut, au mois d'août 1395. On a vu, dans l'article d'Albert III, que ce prince avait été dépouillé de la plus grande partie de son patrimoine, par son frère Léopold. Guillaume, fils aîné de ce Léopold, et qui lui avait succédé, voulut traiter son cousin comme son père avait traité son oncle, et forma des prétentions sur l'Autriche, seule province que Léopold n'eût pas enlevée à Albert III. Albert IV se défendit de son mieux, mais il fut obligé de transiger. Il fut convenu qu'Albert et Guillaume régneraient conjointement sur l'Autriche. A peine cet accommodement avait-il eu lieu, qu'Albert, soit qu'il fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, soit qu'il se sentît entraîné par un caractère naturellement romanesque, entreprit le pèlerinage de la terre sainte, laissant Guillaume seul en possession du pouvoir. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Des dissensions s'étant élevées entre ses oncles, Sigismond, roi de Hongrie, et Wenceslas, roi de Bohême, il parvint à les réconcilier, et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert avait ainsi en perspective l'héritage presque assuré de deux puissants royaumes ; et, pour les mériter, il secondait de toutes les forces de son duché Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison dans sa 27e année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de 7 ans.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'*Albert II*, naquit à Vienne, le 10 août 1397. Il n'avait que 7 ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses États. Guillaume avait déjà, du vivant d'Albert IV, formé des prétentions sur l'Autriche. Heureusement pour son neveu, il ne survécut guère au père de celui-ci ; mais Léopold ne se montra ni moins ambitieux, ni moins avide que Guillaume. Il ne négligea rien pour inspirer au jeune prince le dégoût des affaires, mais les hommes chargés de son éducation trompèrent les calculs coupables de son tuteur ; Albert acquit sous leur direction des connaissances étendues. Le principal d'entre eux Remprecht de Waldsée, négocia secrètement avec les États, qui s'engagèrent, par un serment solennel, à ne recevoir d'ordres que d'Albert V, leur légitime et unique souverain. A cette nouvelle, Léopold mourut subitement de rage, le 3 juin 1411. L'enthousiasme du peuple lorsqu'Albert se montra, pour la première fois, investi du gouvernement, ne connut point de bornes ; mais, au milieu de cette allégresse, Albert avait mille sujets de sollicitude ; aucune police n'existait dans ses États, les routes étaient infestées de brigands, les tribunaux sans force, les propriétés menacées, le commerce interrompu ; les nobles abusaient avec audace des avantages de leur rang, les parvenus, de ceux de leur fortune. Albert dès les premiers jours de son administration, fit brûler vifs, comme spoliateurs et comme faussaires, deux de ses courtisans, dont l'un jusqu'alors avait possédé sa plus intime confiance. Ce terrible exemple fut efficace. Albert fut fiancé, en 1417, à la fille de l'empereur Sigismond, Élisabeth, qu'il épousa en 1421. Ce mariage rendit à la maison de Habsbourg des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême. Sigismond entraîna Albert dans la guerre des hussites, qu'il avait excitée en se rendant coupable d'un exécrable parjure envers Jean Huss et Jérôme de Prague. Albert fut forcé de partager les fatigues, les dangers, les tristes succès et les honteux revers de cette déplorable guerre. Il fit une entrée magnifique à Prague le 20 juin 1420, avec cet empereur qu'accompagnaient en pompe les électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence, de Brandebourg, l'électeur Palatin, le duc de Bavière et une foule d'autres princes ; mais, vingt-quatre jours après, tous ses souverains et leurs troupes prirent la fuite devant une poignée de hussites armés de faux et de bâtons. Tandis que le cardinal Julien à la tête de 80 mille croisés, car on avait prêché une croisade contre les hussites, se faisait battre par 30 mille hommes, Albert parvint à chasser de l'Autriche entière, Procope, le plus redoutable des successeurs de Ziska. Au milieu de la guerre des hussites, la mort de Sigismond appela Albert, le 9 décembre 1437, au trône de Bohême. Il eut à lutter contre les intrigues de sa belle-mère, Barbe de Cilly, femme de Sigismond. Cependant, il fut couronné, à Prague, le 29 juin 1438 ; les hussites, animés par l'impératrice veuve, s'armèrent contre un prince du choix de l'assassin de Jean Huss. Maître de diriger seul les opérations militaires, et secondé par son allié, l'électeur de Brandebourg, il demeura enfin victorieux. Sur ces entrefaites, les Hongrois l'élurent pour roi ; mais ils exigèrent de lui la promesse que, si le choix des électeurs le portait sur le trône de l'Empire, il n'accepterait pas cette dignité. Albert, nommé empereur, fut fidèle à sa parole et refusa. Ce ne fut que lorsque les Hongrois le délièrent de ses engagements, qu'il se crut libre de placer sur sa tête la couronne impériale, qui depuis resta constamment dans sa famille. L'élévation d'Albert remplit l'Allemagne de joie et d'espérance, et les premières mesures qu'il prit répondirent à l'attente générale ; il tâcha de restreindre la puissance redoutable et mystérieuse des cours vehmiques ou des tribunaux secrets de la Westphalie ; mais cette institution singulière résista encore longtemps aux efforts des empereurs. L'Allemagne lui dut l'abolition des annates, des réserves, des expectatives et le rétablissement universel des élections canoniques. Enfin, la sagesse d'Albert et sa fermeté semblaient annoncer la régénération de l'Empire ; mais ces

heureux présages s'évanouirent tout à coup. Amurath II, après de longues guerres civiles, dont les Grecs dégénérés n'avaient pas su profiter, reparaissait plus terrible que son aïeul; il méditait l'invasion de la Hongrie. Albert contrarié par la malveillance de la noblesse, et plus encore par l'épuisement des peuples, rassembla avec peine une armée de 24,000 hommes, et s'avança contre Amurath, qui en commandait plus de 150,000. Son courage aurait peut-être suppléé à l'infériorité de ses forces; mais les maladies et la trahison rendirent tous ses efforts inutiles; la dyssenterie moissonna ses soldats; des nobles mécontents entamèrent avec l'ennemi une correspondance coupable. Amurath eut la générosité d'en avertir Albert. Les traîtres démasqués poussèrent l'armée à la révolte; les soldats se débandèrent. Albert, que la contagion n'avait pas épargné, fut contraint à la retraite; et, succombant aux souffrances physiques et morales qui se réunissaient pour l'accabler, il mourut dans un petit village de Hongrie, le 27 octobre 1439, à l'âge de 42 ans, sans avoir été couronné empereur, quoiqu'il eût enfin accepté sa nomination. Élisabeth, sa femme, était enceinte d'un fils, qui, né quatre mois après la mort d'Albert, fut surnommé *Ladislas le Posthume*. Entraîné par l'exemple et l'esprit de son siècle, il se livra à des cruautés et à une intolérance religieuse que nous ne concevons plus; il poursuivit les juifs avec un acharnement aveugle et sans bornes. Imbu de l'opinion absurde, mais alors accréditée, que ces malheureux enlevaient des hosties consacrés pour les outrager, il ne leur laissa que le choix du baptême, de l'exil ou du bûcher; plusieurs se tuèrent eux-mêmes; douze cents furent brûlés vifs; et leurs biens confisqués. C'est une tache horrible; mais c'est la seule qui souille le règne d'Albert.

ALBERT, archiduc d'Autriche, dit *le Prodigue*, fils d'Ernest, prince de Styrie, de la branche d'Inspruck ou de Tyrol, dont Léopold, fils d'Albert, dit *le Sage*, fut la tige; eut de grands démêlés avec l'empereur Frédéric II, son frère, à cause de la succession de Ladislas; mis au ban de l'Empire à la diète de Ratisbonne, en 1443; fonda, en 1450, l'académie de Fribourg, en mémoire de ce que sa réconciliation avec son frère avait eu lieu dans cette ville; mort en 1463.

ALBERT Ier, duc de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, et second fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite, fille et héritière de Guillaume II, comte de Hainaut; gouverne, en 1358, comme tuteur de son frère Guillaume III, dit l'*Insensé*, qui avait chassé sa mère, en 1351, et que ses sujets retinrent prisonnier au Quesnoi, où il mourut, en 1377; bat les Frisons en plusieurs rencontres; institue, en 1382, les chevaliers de Notre-Dame et de St.-Antoine; mort le 25 janvier 1404.

ALBERT II, duc de Bavière, fils d'Albert Ier, mort sans postérité avant son père, le 18 janvier 1397.

ALBERT III, surnommé *le Pieux*, duc de Bavière, né en 1396, fils d'Ernest; règne en 1436; refuse, en 1440, la couronne de Bohême qui lui était offerte au préjudice de Ladislas, fils posthume de l'empereur Albert, meurt de la goutte le 1er mars 1460.

ALBERT IV, dit *le Sage*, duc de Bavière, fils d'Albert III; gouverne en 1455; fait la guerre contre son frère Christophe, et l'emporte sur lui par la faveur de l'empereur Frédéric III, dont il épousa la fille Cunégonde, en 1487, mort le 17 mars 1508. Cunégonde se fit religieuse à Munich où elle mourut le 5 août 1520.

ALBERT V, duc de Bavière, fils et successeur de Guillaume III, né en 1528; duc régnant en 1550; épouse Anne d'Autriche, fille de Ferdinand d'Autriche, depuis empereur, le 4 juillet 1546; fonde plusieurs colléges de jésuites et persécute les protestants, assiste, en 1556, pour son beau-père, à la diète de Ratisbonne; mort le 24 octobre 1579; eut pour successeur son fils Guillaume, dit *le Jeune*.

ALBERT, duc de Bavière, fils aîné de Guillaume et frère de Maximilien, qui commença la branche électorale; a fondé la branche Albertine; né en 1584; fut administrateur de l'électorat et tuteur de Ferdinand-Marie, son neveu; mort l'an 1647.

ALBERT Ier, dit *le Superbe*, duc de Saxe, fils d'Othon et d'Edwige, fille d'Albert, électeur de Brandebourg; irrité de ce que sa mère avait fait donner le marquisat de Misnie à Dietrich son cadet, il prit les armes contre son père; se saisit de sa personne en 1195; le retint prisonnier; enleva son trésor et s'assura ensuite de Dietrich, qu'il priva aussi de sa liberté; mort en 1197.

ALBERT II, dit *le Dénaturé*, duc de Saxe, succéda à son père Henri, en 1288; épousa, en 1256, Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, dont il eut Frédéric, dit *le Fort* ou *le Mordu*, et Dicaman; essaya d'empoisonner cette princesse pour prendre une fille du peuple, Cunégonde, dont il était amoureux; voulut ensuite la faire étrangler par un muletier qui, loin d'accomplir ce dessein, l'engagea à fuir; au moment de s'y résoudre, Marguerite embrassant ses enfants les larmes aux yeux, mordit si fort la joue du petit Frédéric qu'il en garda la marque toute sa vie; puis s'étant fait descendre dans un panier d'osier, par une fenêtre de son appartement qui donnait sur la campagne, elle se retira à Francfort dans un monastère, où elle mourut de chagrin en 1270. Albert épousa alors Cunégonde, eut un fils d'elle au profit de qui il voulut déshériter ses autres enfants; mais ceux-ci, voulant venger l'injure de leur mère, s'armèrent, lui enlevèrent ses États, et le firent prisonnier; rendu à la liberté par l'intervention de l'empereur Rodolphe Ier et de quelques autres princes, il se ligua avec Jean, marquis de Brandebourg, et Éberard, duc d'Anhalt; fit la guerre à ses enfants; fut réduit à leur demander la paix en 1290, vendit la Thuringe à l'empereur Adolphe de Nassau, afin d'avoir de l'argent pour de nouvelles hostilités; ne put réussir malgré la protection d'Adolphe et d'Albert Ier son successeur, et se retira dans un couvent d'Erfurt, où il mourut en 1315; Frédéric le Mordu lui succéda, et Dicaman fut assassiné dans une église de Leipzig, en 1307, par un soldat de Philippe de Nassau.

ALBERT II, marquis et électeur de Brandebourg, fils d'Othon Ier et frère d'Othon II, auquel il succéda en 1206; fut un des amis particuliers de l'empereur Frédéric II; mort en 1221.

ALBERT Ier, dit *le Grand*, duc de Brunswick et fils d'Othon Ier, fit la guerre en faveur d'Otocare, roi de Bohême, contre Bela, roi de Hongrie, et, pour la ville de Lubeck, contre Jean, duc d'Holsace; guerroyant contre

Digitized by Google

Henri, dans la Misnie. Il fut blessé, pris et taxé à une énorme rançon; fit bâtir les villes d'Harbourg et d'Otersburg; mort en 1279.

ALBERT II, dit *le Gros*, duc de Brunswick, second fils d'Albert Ier, succéda à son frère Guillaume. Réduit à l'obéissance son frère Henri, soulevé contre lui. Mort en 1318, son fils Magnus lui succède.

ALBERT, duc de Mecklembourg, fils de Henri le Lion; fait prince de l'Empire avec Jean son frère par l'empereur Charles IV, en 1348; en guerre pour Stuttgard contre Louis, marquis de Brandebourg, et, pour l'île de Rugen, avec Barnime, Bogislas et Uratislas de Poméranie; mort en 1367.

ALBERT (St.), de Louvain, cardinal évêque de Liége, frère de Henri duc de Lorraine, élu en 1191; échappé aux espions de l'empereur Henri VI qui, opposé à son élection, voulait l'empêcher d'aller à Rome, il se présenta, déguisé en valet, à Célestin III, qui le confirma et le fit cardinal en 1192; fut assassiné à Reims, à l'instigation de Lothaire, nommé évêque de Liége en son absence et du consentement de l'empereur, par trois Allemands, qui le percèrent de treize coups d'épée, le 21 novembre 1193.

ALBERT Ier, électeur de Saxe, de la famille d'Anhalt, duc de Westphalie et d'Angrie, fils de Bernard et petit-fils d'Albert l'Ours. L'électorat avait été mis dans cette famille par l'empereur Frédéric Ier en 1180; en 1212, succéda à son père; suivit l'empereur Frédéric II dans ses entreprises; se croisa pour le voyage d'outre-mer; épousa Hélène, fille de l'empereur Othon IV; mort en 1260.

ALBERT II, électeur de Saxe après son père Albert Ier, en 1260; fit la guerre à Gonthier, archevêque de Magdebourg; combattit en faveur de son beau-frère, Albert d'Autriche, contre l'empereur Adolphe; fut étouffé dans la foule, en 1298, au couronnement d'Albert; Rodolphe Ier lui succède.

ALBERT III, électeur de Saxe, fils de Venceslas, succède à son frère Rodolphe III, l'an 1419; meurt, en 1422, des suites de la peur que lui avait causée l'incendie d'une chaumière d'où lui et sa femme Offége avaient été obligés de se sauver en chemise.

ALBERT ou ADALBERT, archevêque de Mayence, chancelier de l'empereur Henri V, qu'il porta à rompre avec le pape; fait archevêque par lui en 1110; s'oppose aux violences de ce prince après l'avoir flatté; rompt avec lui; en 1112, conspire avec ses ennemis; est mis en prison; en sort à la sollicitation et sous la caution de Bruno, archevêque de Cologne; prend le parti du pape, Calitte II, qui le fait son légat en Allemagne; célèbre un concile en 1131, à Mayence; mort le 14 juillet 1137.

ALBERT surnommé *l'Ours*, marquis et électeur de Brandebourg; né en 1106 d'Othon, prince d'Anhalt. La maison de Staden, qui avait possédé l'électorat, s'étant éteinte, il fut conféré, en 1150, par l'empereur Conrad III, à Albert qui fit repeupler le Brandebourg; y fonda des églises; y bâtit des villes, des monastères et des colléges; mort le 28 novembre 1168. Othon, son fils aîné, lui succéda, et le second, Bernard, fut élu duc et électeur de Saxe, ce qui mit deux électorats dans la maison d'Anhalt.

ALBERT ou OLBET, dit *de Laubes*, célèbre bénédictin, abbé de Gembloux, au commencement du 11e siècle; né à Ledern dans les Pays-Bas; travailla en 1009, avec Burchard à la grande collection des canons.

ALBERT, comte de Vermandois, succéda à son père Herbert III, et fonda l'abbaye de Bucilli; mort en 1035; Othon, son frère, lui succéda.

ALBERT, huitième abbé de Marmoutier, de 1034 à 1064, époque de sa mort. Avant lui il n'y a pas d'exemple en France de la tonsure cléricale donnée par un abbé; il la conféra à un serf du couvent, après qu'il l'eut affranchi. Bernard, un de ses successeurs, dans le même siècle, en usa de même à l'égard d'un autre serf.

ALBERT dit *l'Ermite*, neveu de Pierre l'Ermite; succéda au patriarche de Jérusalem, Héraclius, en 1191, et mourut l'an 1194.

ALBERT (le bienheureux), né à Castro di Guallester, en Italie; patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, avait été d'abord chanoine, puis évêque de Bobio et de Verceil, en 1184. Les chrétiens de la Palestine le nommèrent en 1204 patriarche de Jérusalem; mais cette ville étant au pouvoir des infidèles, il résidait à St.-Jean-d'Acre, où il fut assassiné le 14 septembre 1214 dans une procession par un homme auquel il avait reproché ses crimes. Il est honoré le 8 avril comme un saint de l'ordre des carmes.

ALBERT de Parme, légat d'Innocent IV en Angleterre, en 1254; veut inutilement, à son passage à Paris, terminer le démêlé entre l'université et les ordres mendiants.

ALBERT, dit *le Grand*, né à Lauingen, dans la Souabe, en 1193 ou 1205, fut le maître de St. Thomas d'Aquin, et l'homme le plus savant de son siècle. Après avoir étudié à Pavie, qui était alors l'université la plus célèbre de l'Europe, il entra, en 1223, chez les dominicains, qui lui conférèrent plusieurs des dignités de leur ordre; vint professer la philosophie à Cologne, d'où sa renommée s'étendit en Allemagne, en Italie et en France; enseigna, en 1245, 1246 et 1247 à Paris; où il eut une telle affluence d'auditeurs, qu'il dut faire ses leçons hors de l'université, au milieu d'une place qui en prit le nom de place de *maître Aubert* (aujourd'hui place Maubert); revint à Cologne en 1248; fut appelé, par Alexandre IV, à Rome, où il devint maître du sacré palais, et disputa contre Guillaume de Saint-Amour; fut archevêque de Ratisbonne en 1260; se démit de son épiscopat pour reprendre ses exercices dans les universités; assista, par ordre de Grégoire X, au concile général de Lyon en 1274; oublia ce qu'il avait su, et mourut à Cologne le 15 novembre 1280. Ses contemporains, étonnés de son immense savoir, disaient, les uns que la Sainte Vierge lui communiquait, par infusion, les secrets de la philosophie, tandis que les autres l'accusaient de recourir aux arcanes de la cabale et de la magie. Ses ouvrages, en 21 tomes in-fol., contiennent des vues singulières d'un génie puissant et continuellement tendu pour deviner les secrets de la nature, des inventions de machines très-ingénieuses, des hypothèses et des paradoxes surprenants, des dissertations d'une érudition prodigieuse; mais on n'y trouve rien de ce qu'on lui a attribué dans ces deux livres, si dangereusement populaires et si grossièrement mensongers, qui se débitent sous les titres de *Secrets du Grand-*

Digitized by Google

Albert et du *Petit-Albert*. Albert est un des savants dont Naudé a parlé dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*. Son corps, trouvé intact trois cents ans après sa mort, a été pour plusieurs le motif de renouveler cette accusation; d'autres ont conclu, d'après la croyance d'alors, que cette particularité révélait qu'il était mort en odeur de sainteté. Grégoire XV s'est rangé de cet avis en béatifiant Albert le Grand, en 1622.

ALBERT (St.), carme et prédicateur du Mont-Trapano; né à Trapano, en Sicile, en 1220; mort ermite près de Messine, le 7 août 1292; canonisé dans le 15e siècle.

ALBERT de Padoue; moine d'Augustin, prédicateur et commentateur des livres sacrés; né à Padoue, en 1202; mort à Lyon, en 1328.

ALBERT, de la maison des comtes de Hohenberg, évêque de Frisingen, dans la haute Bavière en 1352, secourut Albert d'Autriche au siége de Zurich; mort en 1359.

ALBERT DE STRASBOURG (Albertus Argentinensis), écrivain du 14e siècle, paraît être le même que Mathias de Nuwenburg ou de Neufchatel; était secrétaire et chapelain de Berthold de Buchelke, évêque de Strasbourg, mort en 1353; et fut député par ce prélat vers le pape Jean XXII, pour l'informer que l'empereur Louis V refusait de reconnaître la suprématie de la cour de Rome; auteur d'une Chronique de ce qui s'est passé depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, 1270, jusqu'à Charles V, 1378.

ALBERT, évêque de Passau, en Bavière, en 1362; défait, dans un combat sanglant, ses diocésains qui s'étaient révoltés, et que l'empereur, pour les punir, condamna une amende de 3,000 marcs d'argent; mort en 1380.

ALBERT ou **ALBERTI** (Thomas d'), d'une des premières maisons de Florence; réfugié en France au commencement du 15e siècle; devint la souche de la maison de Luynes; se dévoua à Charles VII, alors Dauphin; fut son panetier en 1429; mort en 1445.

ALBERT (Jean d'), baron de Montclus, de la même famille que le précédent; écuyer du roi Louis XI en 1467; prévôt et maître des cérémonies de l'ordre de St.-Michel au moment de son institution.

ALBERT dit *de Surziano*, parce qu'il était né dans cette ville de la Toscane; franciscain et célèbre prédicateur dans le 15e siècle; assista au concile de Florence, où il fut chargé d'expliquer en latin ce qu'on disait en grec; mort en 1450.

ALBERT, roi de Suède, fils d'Albert, duc de Mecklembourg; élu en 1363, après la déposition de Magnus IV; qu'il défait en 1365; fait alors la paix avec le Danemark; entre presque aussitôt dans la ligue des villes hanséatiques contre cette puissance; s'empare de la Scanie; révolte par ses violences la noblesse suédoise qui invoque contre lui l'appui de Marguerite, reine de Danemark; est fait prisonnier avec son fils à la bataille de Falkœping, en 1388; conduit à Calmar où il reste enfermé pendant sept ans, et n'obtient sa liberté que par une renonciation solennelle à toutes ses propriétés et un désistement en faveur de Marguerite; mort en 1412 dans un couvent.

ALBERT, marquis et électeur de Brandebourg, dit *l'Achille*, *l'Ulysse* et *le Renard* d'Allemagne; né le 24 novembre 1414, fils de Frédéric Ier de Brandebourg et successeur de son frère Frédéric II, en 1469; il fit la guerre en Bohême, en Prusse, en Silésie, en Allemagne; fut vainqueur dans plusieurs combats singuliers; son père ayant vendu son droit de burgrave de Nuremberg aux habitants de cette ville qui s'érigea en république, ce fut la source d'une longue guerre dans laquelle, sur neuf batailles, il en gagna huit; se trouva, en 1471, à la diète de Ratisbonne pour y conclure la guerre contre les Turcs; mort le 11 mars 1486.

ALBERT DE EUB, chanoine de Bamberg, écrivit, vers 1460, un excellent livre intitulé *Margarita poetica*.

ALBERT (Jean), commentateur des Écritures; né à Harlem, en Hollande; mort à Malines, en 1496.

ALBERT, duc de Saxe, dit *le Courageux*, *le Roland*, *le bras droit de l'Empire*, fils de Frédéric II, dit *le Débonnaire*, et frère d'Ernest, électeur de Saxe; gouverneur de la Frise, en 1494, pour l'empereur Maximilien Ier; soumet les Frisons; est reçu par eux en juillet 1499; est obligé de reprendre les armes contre eux; mort le 13 septembre 1500. George, l'aîné de ses fils, fut un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT de Saxe, astronome, physicien et célèbre professeur de philosophie de l'université de Paris, dans le 14e siècle; commenta les *Tables alphonsines*.

ALBERT, dit *le Beau*, duc de Mecklembourg, né en 1486, fils de Magnus II; tint le parti de Christiern II, et défendit Copenhague contre Christiern III; mort en 1547. Son fils, Jean Albert, l'un des hommes les plus savants de son siècle, introduisit la confession d'Augsbourg dans toutes ses terres, et entra, en 1555, dans la défense de la liberté de religion, et pour la liberté du landgrave de Hesse.

ALBERT, fils de l'électeur de Brandebourg, archevêque de Magdebourg et de Mayence. Quoique la réunion de deux archevêchés sur la même tête fût sans exemple en Allemagne, le pape Léon X approuva sa nomination, lui donna le droit de vendre des indulgences, lui envoya le chapeau de cardinal avec une épée bénite, et le chargea de s'opposer à la réforme de Luther, qui faisait tous les jours des progrès. Cependant Albert se vit obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice du nouveau culte. Il fonda l'université de Francfort-sur-l'Oder. Les auteurs contemporains rendent justice à son amour pour les arts. Il avait un goût singulier pour les reliques. Il en fit provision pour l'église de Halle; mais, voyant que le peuple commençait à les mépriser, il les fit transporter à Mayence, après en avoir fait imprimer un catalogue orné de figures. C'est le premier prince allemand qui reçut et protégea les jésuites. Il mourut à Mayence en 1545.

ALBERT, *le Belliqueux*, dit l'*Alcibiade* d'Allemagne, né le 28 mars 1522, fils de Casimir de Brandebourg, marquis de Culmbach; eut une grande part aux guerres du 16e siècle en Allemagne. Surpris et fait prisonnier en 1547, à Rocitz, en Saxe, où l'avait envoyé Charles-Quint; se ligue contre cet empereur avec les princes confédérés; publie son manifeste de guerre en 1552; entre en campagne avec une petite armée; pille et saccage une partie de la Prusse; met à contribution le duc Albert; s'empare de Lichtenau le 5 mai, brûle le château de ce nom; incendie soixante et dix autres châteaux et cent villages; contraint, le 19 mai, l'évêque de Bamberg

à lui céder vingt villes, l'évêque de Wurtzbourg à lui compter 500,000 écus; s'en fait donner 200,000 avec six pièces de canon de gros calibre par la ville de Nuremberg; ravage les terres des électeurs de Mayence et de Trèves; prend sur le Rhin Spire et Worms; traverse la Lorraine et le Luxembourg; veut surprendre le duc de Guise dans Metz; seconde, pendant le siége de cette place, Charles-Quint, avec qui il s'était réconcilié; revient en Allemagne en 1553; s'empare de Bamberg, de Schweinfurt et de plusieurs autres forteresses; soulève contre lui tous les princes ecclésiastiques; se jette dans la Saxe et dans le pays de Brunswick, qu'il met à feu et à sang; est défait, le 7 août, par Maurice, électeur de Saxe, qui, à la suite de cette victoire, meurt de ses blessures; est mis au ban de l'Empire par la chambre de Spire et par l'empereur; éprouve à Schweinfurt, le 2 juin 1554, un dernier échec, après lequel il est dépouillé de ses États. Se réfugie en France; obtient, en 1557, la permission de rentrer en Allemagne pour y défendre sa cause; mort à Pforzheim, le 8 janv. 1558, chez Charles, marq. de Bade.

ALBERT de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, puis premier duc de Prusse, né le 17 mai 1490, fils de Frédéric et petit-fils d'Albert l'Achille; grand maître après Frédéric de Saxe, en 1512; refuse hommage pour la Prusse à son oncle Sigismond, roi de Pologne; est en guerre avec lui; demande et obtient une trêve, puis la paix en 1527; consomme la ruine de l'ordre Teutonique en acceptant en échange de sa grande maîtrise élective le duché de Prusse à condition d'en faire hommage au roi et à la cour de Pologne; rend cet hommage le 8 avril dans la grande place de Cracovie, où Sigismond le créa chevalier, et lui donna l'investiture de ce nouveau duché par un drapeau de guerre; embrassa les opinions de Luther et joua un grand rôle dans les affaires d'Allemagne; mort le mars 1568.

ALBERT de Mont-Dragon (Édouard), seigneur de St.-André; gouverneur de Nîmes, lorsque cette ville fut suprise par Calvière St.-Côme, l'un des chefs du parti protestant; à la nouvelle de cet événement il accourut pour rentrer dans la ville; mais s'étant laissé tomber dans le fossé, il y fut tué d'un coup de pistolet, le 15 novembre 1570.

ALBERT (Honoré d'), seigneur de Luynes, célèbre dans les guerres de son temps, sous le nom de *capitaine Luynes;* arrêté le 21 mai 1574, comme soupçonné d'avoir trempé dans le complot du seigneur de Lamolle et du comte de Coconas; en 1576, tua à Vincennes, en présence de Henri III et de toute la cour, le capitaine Panier, exempt des gardes écossais, dans le dernier combat en champ clos que les rois de France aient autorisé; s'empara par surprise, en novembre même année, du Pont-Saint-Esprit, tenu par les protestants en vertu des édits de pacification; mort le 3 mars 1576.

ALBERT (Salomon), médecin; on lui doit une Monographie du scorbut, en 1594.

ALBERT FRÉDÉRIC de Brandebourg, duc de Prusse, fils d'Albert, premier duc, né le 29 avril 1553; investi de la Prusse par Sigismond II aux états de Lublin, 1566; succède à son père, le 7 février 1575; en démence, en 1577; a successivement pour curateurs George-Frédéric de Brandebourg, son cousin, Joachim-Frédéric et Jean Sigismond, son fils aîné, proclamé son successeur futur dans les états tenus à Varsovie, en 1611; mort le 8 août 1618.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, sixième fils de Maximilien II, naquit en 1559, fut destiné aux dignités de l'Église, et nommé, très-jeune, cardinal archevêque de Tolède. S'étant acquis l'estime universelle, Philippe II, roi d'Espagne, dont il était le neveu, l'envoya, en 1583, en Portugal, pour gouverner, en qualité de vice-roi, ce royaume nouvellement conquis. La conduite d'Albert, dans ce pays, plut tellement au roi d'Espagne, qu'il donna à son neveu le gouvernement des Pays-Bas, dont les sept Provinces-Unies venaient de se séparer. Ce prince, avant de quitter l'Espagne, obtint la liberté de Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné du dernier prince d'Orange, et fit consentir le roi à le rétablir dans ses biens, persuadé que cet acte de bienveillance lui concilierait les Provinces-Unies, et serait utile à la cause royale. Résolu cependant de faire marcher de front la politique et les armes, le cardinal Albert vint à Luxembourg, en 1596, et commença ses opérations militaires par la réduction de Calais, d'Ardres et de Hulst; mais ces succès furent plus que balancés par ceux du prince Maurice; d'un autre côté, les négociations pacifiques échouèrent; cependant, la paix entre l'Espagne et la France ayant été conclue à Vervins, en 1598, Philippe II maria, la même année, sa fille Isabelle-Claire-Eugénie à Albert, qui renonça alors à la pourpre romaine. Depuis cette époque, on regarda les deux époux comme souverains des Pays-Bas catholiques; ils firent leur entrée publique à Bruxelles, avec une grande pompe, en 1599. Les Hollandais ne marquant aucune disposition pour rentrer sous l'autorité de la maison d'Autriche, l'archiduc recommença la guerre avec vigueur, et attaqua le prince Maurice à Nieuport, le 2 juillet 1600; mais il fut battu, après avoir vu la victoire près de se décider pour lui au commencement de la bataille. Cependant il tint encore la campagne avec une puissante armée; et, l'année suivante, il fit le siége d'Ostende, qui dura trois ans. Cette entreprise était devenue pour les Espagnols une affaire d'honneur et d'obstination; elle leur coûta 100,000 hommes et des sommes immenses, et ne leur valut qu'un monceau de cendres. Pendant ce temps, le prince Maurice leur enlevait Grave et l'Écluse, et rendait la situation d'Albert très-critique. Après avoir fait la guerre avec quelque gloire et peu de succès, ce prince s'estima heureux d'envoyer des députés à la Haye pour traiter avec les Hollandais, comme une puissance indépendante; et il conclut d'abord une trêve de quelques mois, puis une autre de deux ans. Albert profita de ce moment de repos pour régler les affaires intérieures des provinces catholiques, et se rendre agréable au peuple par une administration douce et équitable. Peu de temps après l'expiration de la trêve, il mourut, en 1621, âgé de 62 ans, sans postérité, et regretté de ses sujets.

ALBERT, comte de Nassau, fils de George, né à Dillembourg en 1596; fut tué d'un coup de mousquet, au service des Provinces-Unies en 1626.

ALBERT DE SAINTE-EUGÉNIE (le père), augustin déchaussé et célèbre antiquaire, sous le nom de François Durand; né à Paris, en 1654, mort en 1725.

ALBERT ou **ALBERTI** (Michel), célèbre professeur de médecine à Halle, en Saxe ; né à Nuremberg, le 13 novembre 1682, mort en 1757 ; a laissé plusieurs ouvrages qui pourraient être encore utilement consultés, nous citerons : *Introduction in universam medicinam ; Systema jurisprudentiæ medico-legalis.*

ALBERT (Antoine), né à Carcassonne, le 17 janvier 1708 ; médecin pensionné du Languedoc pour ses découvertes chimiques dans la teinture ; mort le 23 juillet 1791.

ALBERT (Henri-Christophe), né à Hambourg, en 1662, mort en 1800, enseigna la langue anglaise à Halle, et en a donné une excellente grammaire. Il écrivit aussi pour les Anglais une grammaire allemande. On a également de lui divers *Essais.*

ALBERT (Nicolas), né en 1723 ; fit construire, à Paris, sur le quai d'Orsay, les premiers bains médicinaux qui aient été établis à Paris ; mort en 1800.

ALBERT (Jean-Bernard), avocat à Colmar, député du Haut-Rhin à la Convention nationale ; vota pour la détention de Louis XVI, son bannissement à la paix, et l'appel au peuple ; la mort prononcée, il vota pour le sursis ; membre du conseil des Cinq Cents en 1795, de celui des Anciens en 1797, et du corps législatif après le 18 brumaire jusqu'à 1803.

ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'Église épiscopale et protestante à New-York, et d'origine suisse, était un pieux et savant ministre. Il mourut en 1806, à 41 ans.

ALBERT DE RIOMS (le comte d'), chef d'escadre ; né en Dauphiné, vers 1738. Pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, commanda, en 1779, au combat de la Grenade, un des vaisseaux qui, sous le comte d'Estaing, battirent l'amiral Byron ; le 27 septembre même année, après une lutte acharnée, s'empara d'un vaisseau de même force que le sien ; prit part à tous les combats de notre marine, jusqu'aux 9 et 12 avril 1782, journées si fatales à la France ; commandant de Toulon, en 1789, il s'opposa énergiquement aux idées nouvelles, et excita dans cette ville un soulèvement général ; fut arrêté par les mécontents et dénoncé à l'Assemblée nationale ; qui approuva sa conduite ; reçut de Louis XVI le commandement d'une flotte de trente vaisseaux armés pour soutenir les prétentions de l'Espagne contre l'Angleterre ; fut contraint de se démettre par les insurrections de ses équipages, fit, dans l'armée de Condé, la campagne de 1792, avec un corps d'officiers de marine émigrés, et garda une haine implacable à la révolution ; se retira en Dalmatie ; mort en France en 1806.

ALBERT (Casimir-Ignace-Pierre-François), duc de Saxe-Teschen, né à Moitzbourg, en 1738 ; épousa l'archiduchesse Marie-Christine, et partagea avec elle le gouvernement des Pays-Bas ; en 1791, lors des troubles du Brabant, il se réfugia à Vienne ; revint à Bruxelles à la suite des troupes qui avaient rétabli l'autorité autrichienne ; en 1792, commanda le siége de Lille ; fut obligé de l'abandonner après un bombardement sans exemple ; se vengea du courage des Lillois par des atrocités qui le firent accuser à la tribune de la Convention d'avoir violé le droit des gens et les lois de la guerre et proposer de mettre sa tête à prix ; voulut corrompre Dumouriez qui en instruisit la Convention, le 20 novembre 1792 ; refusa au général Lafayette des passe-ports qu'il disait inutiles à ceux à qui on réservait l'échafaud ; évacua la Belgique ; mort à Vienne en 1822.

ALBERT (Jean-Baptiste), lieutenant général des armées françaises, né en 1771 dans les Hautes-Alpes, entra, en 1790, dans le premier bataillon de ce département, devint capitaine aide de camp d'Augereau en 1795, se distingua aux Pyrénées, en Italie et en Allemagne, et fut colonel en 1802. C'est dans ce grade qu'il fit les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. Général de brigade au commencement de la campagne de Pologne, il combattit glorieusement à Eylau et au siége de Dantzig, à Essling, à Wagram ; et dans la campagne de Russie, en 1812, après avoir soutenu sa réputation en toutes les rencontres, il fut nommé général de division sur le champ de bataille de la Bérésina. La campagne de 1813 lui fournit encore de nombreuses occasions de déployer sa capacité militaire. Il résista, avec moins de 6,000 hommes, à l'attaque d'un corps russe fort de 25,000 fantassins et de 5,000 chevaux ; et fit une retraite des plus honorables, sans laisser entamer ses colonnes. En 1814 il arrêta, en deux occasions différentes, la marche victorieuse de deux corps d'armée prussien et russe, et les repoussa avec perte. Appelé au commandement de la 19e division militaire à Lyon, il fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son premier aide de camp. Il conserva ce poste de confiance, malgré les événements de 1815, qui le placèrent à la tête d'une division de l'armée que Napoléon forma en Alsace, et mourut en 1822, avec la réputation méritée d'un des meilleurs généraux de l'armée française.

ALBERT, abbé de Ste.-Marie à Stade, prieur de l'ordre des franciscains, est auteur d'une *Chronique* historique depuis le commencement du monde jusqu'en 1256. Elle a été publiée à Helmstadt en 1587, in-4°, avec un supplément d'André Hoier, et des notes de l'éditeur Reinhart Reineccius.

ALBERT, bénédictin allemand au 15e siècle, a écrit en latin une *Histoire des papes* depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V ; et une *Histoire des empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages se trouvent manuscrits dans la bibliothèque de Vienne.

ALBERT (Jean), avocat, a donné : *Arrêts de la Cour du parlement du Toulouse*, 1686 et 1721, in-4°.

ALBERT (Antoine), ecclésiastique dauphinois, a donné : *Dictionnaire portatif des prédicateurs français*, 1757, 1 vol. in-8°. *Nouvelles observations sur les différentes manières de prêcher*, 1757, 1 vol. in-12.

ALBERT, maître des requêtes, lieutenant de police, ensuite conseiller d'État. On a de lui : les *Lettres d'un avocat* contre le projet de traduction du corps de droit civil, par Hulot, 1765, in-8° ; *Abrégé chronologique de l'Histoire romaine*, contenant les preuves de la correspondance de l'année civile des Romains avec l'année julienne. L'auteur avait remis ce travail à dom Clément, et il fait partie de l'*Art de vérifier les dates avant J. C.*, publié par Viton de St.-Allais, Paris, 1820, in-fol.

ALBERT DURER. *Voyez* **DURER**.

ALBERTANO de Brescia, podestat de Gavardo au 13e siècle, fut emprisonné pendant les troubles qui agitèrent l'Italie sous l'empereur Frédéric II. Il composa dans sa captivité trois *Traités* sur l'amour du prochain, sur les motifs de se consoler dans les adversités, et sur l'art de

Digitized by Google

parler et de se taire. Ces 3 traités publiés en latin, Anvers 1484, et souvent réimprimés dans le 15ᵉ siècle, avaient été traduits en italien. Cette traduction, qui fait autorité dans la langue, a été publiée, Florence, 1610, in-4ᵉ, édition rare et recherchée.

ALBERTAS (Léon d') obtint, le 8 mars 1495, d'Alexandre VI, une bulle qui autorisait, lui et sa postérité, à se choisir un prêtre pour les absoudre des cas réservés, à manger de la viande même le vendredi saint, et à avoir un autel portatif.

ALBERTAS (Antoine et Pierre), premiers consuls de Marseille : l'un en 1511, Louis XII lui fit don d'une galère entretenue ; l'autre en 1542.

ALBERTAS (Antoine-Nicolas), député de la noblesse de Marseille aux états de Blois, en 1588 ; attaché au service de Henri III et Henri IV ; mort en 1611.

ALBERTAS (Suzanne, marquis d'), né à Aix, en 1750 ; fils du premier président à la chambre des comptes de Provence, qui fut assassiné à la suite d'un repas qu'il avait donné aux habitants de son pays, le 14 juillet 1790. D'Albertas refusa des offres brillantes qui lui furent faites sous l'empire ; il accepta de Louis XVIII, en 1814, la préfecture des Bouches-du-Rhône ; il fut destitué par Masséna dans les cent jours, puis rétabli à la seconde restauration et nommé pair de France. Il se retira alors dans sa belle terre de Gémenos, où il mourut le 3 septembre 1829.

ALBERTET, mathématicien, poëte et gentilhomme provençal, né à Sisteron ; vivait en 1290 ; mort à Tarascon. Un poëte d'Uzès, ayant osé publier comme siennes les poésies d'Albertet, fut, pour ce fait, condamné au fouet, qui était alors la peine des plagiaires.

ALBERTI (Audouin), cardinal et neveu du pape Innocent VI ; né dans le Limousin ; évêque de Paris en 1349, d'Auxerre en 1350, de Maguelone en 1352 ; reçut la pourpre de son oncle le 15 février 1353 ; sacra Urbain V en 1362 ; fonda à Avignon l'hôpital près du pont du Rhône, et un collége à Toulouse ; mort le 9 mai 1363.

ALBERTI (Étienne), cardinal et petit-neveu du pape Innocent VI ; né dans le Limousin ; reçut l'évêché de Carcassonne, et ensuite la pourpre en 1361 ; mort à Viterbe, le 28 septembre 1369.

ALBERTI (Benoit), d'une ancienne famille de Florence, se distingua dans le 14ᵉ siècle par son opposition au parti aristocratique. En 1378 tandis que les Albizzi écartaient du gouvernement tous ceux qui leur faisaient ombrage, en les accusant d'être Gibelins, Alberti appela le peuple à prendre les armes, et commença la terrible révolution des Ciompi. Une épouvantable anarchie, l'incendie et le pillage des plus magnifiques palais ; la ruine du commerce, le supplice des hommes les plus considérés, furent la conséquence de la faute qu'avaient commise ceux qui avaient déchaîné la populace. Alberti lui-même contribua à la mort de quelques hommes distingués. Cependant l'ancienne aristocratie triompha de la faction dirigée par les Médicis et les Alberti ; et Benoît fut exilé en 1387 ; il partit pour la terre sainte, et mourut à Rhodes en revenant de ce pèlerinage, en 1388.

ALBERTI ou **DE ALBERTIS** (Léon-Baptiste), théologien, littérateur, architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence en 1398, surnommé *le Vitruve florentin*. Le sacerdoce qu'il embrassa, après avoir été reçu docteur en droit civil et canonique, ne l'empêcha pas de cultiver les arts et surtout l'architecture, sa science favorite. C'est particulièrement dans ses ouvrages sur cet art qu'il s'est illustré. On voit encore à Mantoue, Rimini, Florence, Rome, et dans d'autres villes d'Italie, un grand nombre de monuments construits sur ses dessins. Les principaux sont : les églises de St.-Sébastien et de St.-André à Mantoue ; l'église de San Francesco à Rimini, qui passe pour son chef-d'œuvre. Alberti comme écrivain ne mérite pas moins de considération. On a de lui divers *Écrits* sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Le plus connu est un *traité* d'architecture dont la 1ʳᵉ édition est celle de Florence, 1485, in-fol. ; il a été traduit en italien par C. Bartoli, Florence, 1550, in-fol. ; et en français par J. Martin, Paris, 1553, in-fol. Son *traité* sur la peinture a été réimprimé à la suite du *Vitruve*, Amsterdam 1649, in-fol. Les traités sur la peinture et la sculpture se trouvent à la suite des *OEuvres* de Léonard de Vinci, Paris, 1651, in-fol. Ses *OEuvres* morales, traduites en italien, ont été imprimées à Venise en 1568. Ce volume renferme son poëme en prose sur l'*Art d'aimer*, hécatomphile, traduit en français en 1534 et 1584, et par Levrier de Champ-Rion, en 1785, dans le tome II des *Mélanges de littérature étrangère*. *Momus*, ou *de Principe*, Rome, 1520. *Trivia*. *sive de causis senatoriis*, etc., Bâle, 1538, in-4ᵉ Un *recueil* de cent fables et apologues, etc. On a encore de lui une comédie intitulée : *Philodoxios*, publiée en 1588 par Alde Manuce, comme l'œuvre d'un ancien poëte comique. Alberti mourut vers 1480. Sa *Vie* a été écrite par Porretti.

ALBERTI (Ridolfo-Fioraventi), mécanicien, architecte et ingénieur de Bologne au 15ᵉ siècle, exerça son art en Italie, en Hongrie et en Moscovie, où il construisit plusieurs ponts et des églises.

ALBERTI (Jacques), jurisconsulte italien du 15ᵉ siècle, a écrit sur les différences entre le droit canonique et le droit civil, un *Traité* dont on trouve un long extrait dans les œuvres de Bartole.

ALBERTI (Jean), jurisconsulte allemand et savant orientaliste, né à Widmannstadt, en 1543, publia à Nuremberg un abrégé du *Coran*, et en 1556, à Vienne, aux frais de l'empereur Ferdinand Iᵉʳ, dont il était chancelier, le Nouveau Testament en langue et caractères syriaques ; mort en 1559.

ALBERTI (Aristotile), architecte, ingénieur et l'un des plus grands mécaniciens du 15ᵉ siècle ; né à Bologne ; transporta, en 1555, une tour de pierre d'un lieu à un autre ; le roi de Hongrie le fit chevalier et lui permit de battre monnaie en son propre nom ; fut appelé dans la Moscovie par le duc Jean Basilides, pour y construire plusieurs églises.

ALBERTI (Romain), dessinateur italien du 16ᵉ siècle, secrétaire de l'académie de dessin fondée à Rome, a écrit un *Traité* de l'excellence de la peinture, 1585, in-4ᵉ réimprimé à Pavie en 1604, sous le titre d'*Histoire* de l'origine et des progrès de l'Académie de dessin.

ALBERTI (Salomon), professeur de médecine à Wittenberg, né à Nuremberg en 1540, se fit une réputation par ses découvertes anatomiques. Il publia : *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*,

Wittenberg, 1583, in-8°. *Tres orationes*, Nuremberg, 1585, in-8°; et d'autres ouvrages d'anatomie et de botanique. Il mourut en 1600.

ALBERTI (Léandre), dominateur et provincial de son ordre, né à Bologne en 1479, mort en 1552. Outre des *livres* de dévotion, il a composé l'*Histoire de Bologne*, sa patrie; *Chronique* des principales familles de Bologne; *Description de toute l'Italie*, ouvrage curieux mais dépourvu de critique, souvent réimprimé, in-4°. Les suivants sont en latin : *Des hommes illustres de l'ordre des frères prêcheurs*, 1517, in-fol. *De l'accroissement* de l'État de Venise et *Des hommes illustres* de cette république, inséré dans la 2e édition de l'ouvrage de Contarini : *De republicâ Venetorum*.

ALBERTI (Cherubino), peintre et graveur italien, né à Borgo San Sepolcro, en 1552, mort en 1615, a gravé les belles frises que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avait exécutées et qui ne subsistent plus; son *œuvre* s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sur ses dessins, et le reste d'après les grands maîtres.

ALBERTI (Louis), ermite, né à Padoue en 1560, professeur de théologie, a publié plusieurs *traités* sur la prédestination et sur la présence réelle, et mourut en 1628.

ALBERTI (Crist.-Henri), professeur de médecine à Erfurt, au 17e siècle, a publié divers ouvrages estimés sur différentes parties de son art.

ALBERTI (Jean-Baptiste), moine de la congrégation des somasques, né à Savone, mort vers 1660, est auteur de *poésies* sacrées et morales en italien; d'une *Vie* de St. Mayeul en latin, et d'un *Discours* sur l'origine et l'établissement des Académies, en italien.

ALBERTI (André), est auteur d'un *traité* de perspective en latin, Nuremberg, 1670, in-fol.

ALBERTI (Jean), peintre, frère du précédent, né en 1561; mort en 1681.

ALBERTI (Durante), peintre italien, né à Borgo san Sepolcro, en 1538; mort en 1613.

ALBERTI (Francesco), peintre vénitien, travaillait vers 1350.

ALBERTI (Michel), peintre florentin, élève de Daniel de Volterra, en 1479.

ALBERTI (Dominico), musicien né à Venise vers la fin du 17e siècle, perfectionna à Rome ses talents dans le chant et la composition, mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelques autres *morceaux* estimés.

ALBERTI (Valentin), jurisconsulte et théologue, né en 1635 à Lehna, en Silésie, mort à Leipzig en 1697, est auteur de nombreux ouvr. parmi lesquelles on distingue: *Compend. juris naturæ* contre Puffendorf; *Interesse præcipuarum religion. christ. in omnibus artic. deductum, præcipuè religionis christianæ*, Leipzig, 1681, in-12. *De fide hæreticis servandâ*, Leipzig, 1662, in-4°. Il composa aussi quelques poëmes allemands dont Adelung a donné le catalogue.

ALBERTI (Jean), ministre luthérien et philologue, né à Assen en Hollande en 1698, mort le 13 août 1762, a publié : *Observationes philologicæ in sacros novi fœderis libros*, Leyde, 1725, in-8°. *Periculum criticum*, etc. 1727, in-8. *Glossarium græcum in sacros libros*, 1735, in-8°. Le 1er vol. du *Dictionnaire* d'Hésychius, 1746, in-fol. Sa mort, arrivée en 1762, l'empêcha de donner le second, que Ruhnkenius mit au jour en 1766.

ALBERTI (Michel), médecin allemand, né à Nuremberg en 1682, fut nommé professeur de médecine à Halle, où il se fit un grand nom, et mourut en 1757. Ses principaux ouvrages sont *Introductio in universam medicinam*, 1719, 3 vol. in-4°. *Systema jurisprudentiæ medicæ*, 1722, 6 vol. in-4°. *Tractat. de Hæmorrhoidibus*, 1722, in-4.

ALBERTI (George-Guillaume), ministre luthérien, né dans le Hanovre en 1723, séjourna en Angleterre, et y apprit si bien l'anglais, qu'il publia dans cette langue, sous le nom d'*Aletophilus Gottingensis*, des *Pensées sur l'Essai sur la religion naturelle* de Hume. Il a publié en allemand : *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752 et 1754. *Essai sur la religion et les mœurs des quakers*, Hanovre, 1750. Il mourut en 1758.

ALBERTI DI VILLANOVA (François d'), lexicographe, né à Nice en 1737, mort à Lucques en 1800, est auteur d'un *Dictionnaire français-italien et italien-français*, dont il donna 4 éditions successives; la plus récente est de Bassano, 1811, 2 vol, in-4°. Cet ouvrage peut tenir lieu du *Dictionnaire de la Crusca*. Il a publié un autre *Dictionnaire universel critico-encyclopédique de la langue italienne*, Lucques, 1797; Ibid., 1805, 6 vol. in-4°, qui n'a pas eu le même succès.

ALBERTI (N.), Vénitien, secrétaire de la république de Venise auprès des inquisiteurs d'État; possédait beaucoup de tact et de finesse. En 1805, Napoléon le nomma chargé d'affaires du royaume d'Italie près la cour de Rome.

ALBERTINELLI (Mariotto Biaggio di Bindi), peintre; né en 1475; élève de Cosimo Roselli, et ami de Fra Bartolomeo della Porta, dont il imitait parfaitement la manière; mort à Florence, en 1520.

ALBERTINI (Paul), religieux servite, né à Venise vers l'an 1430, mort dans la même ville en 1475, se distingua comme professeur de théologie et comme prédicateur. La république de Venise lui donna diverses missions honorables. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin, entre autres une *Explication* de plusieurs passages de Dante, et l'*Histoire* de son ordre.

ALBERTINI (François), savant antiquaire qui florissait au commencement du 16e siècle, est auteur d'un *livre* en latin sur les merveilles de la nouvelle et de l'ancienne Rome, et d'un *mémoire* en italien sur les statues et les peintures qui sont à Florence.

ALBERTINI (Arnaud), de Majorque, évêque de Patti; casuiste, controversiste et lieutenant du vice-roi de Sicile, Ferdinand de Gonzague, en 1530.

ALBERTINI (Pierre), professeur en droit canon, et domestique du cardinal Odoard Farnèse, à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e.

ALBERTINI (Nicolas), ou Nicolas de Prato, dominicain; d'une famille gibeline; cardinal en 1250 à Prato en Toscane; en 1299 nommé évêque de Spolette et vicegérant de Rome par Boniface VIII; nonce, en 1302, auprès des rois de France et d'Angleterre, les réconcilie avec le pape; cardinal évêque d'Ostie par Benoît XI, en décembre 1303; légat en Toscane pour y apaiser les troubles; repoussé par les Guelfes; concilie les cardinaux qui étaient en dissidence; de concert avec Philippe le Bel, fait élire Clément V, puis après lui Jean XXII; est l'âme de ces deux papes; meurt le 1er mars 1321.

Digitized by Google

ALBERTINI (François), jésuite, né, en 1569, à Cantazaro dans la Calabre; auteur d'une théologie, et professeur à Naples; mort en 1619.

ALBERTINO (Edmond), ministre calviniste français; né en 1595; mort à Paris, en 1652; auteur d'un traité contre l'*Eucharistie*.

ALBERTIS ou **ALBERT DE ALBERTIS**, cardinal, né à Florence; reçut la pourpre en 1439; légat d'Eugène IV à Naples, où il mourut le 11 août 1445.

ALBERTIS (Albert de), auteur du *Trésor de l'Éloquence sacrée*, né à Trente, au commencement du 17e siècle.

ALBERTISTUS (Marvis Salomonius), jurisconsulte de Rome; a laissé un commentaire *de Probationibus*; mort en 1530.

ALBERTO de Florence, était prisonnier en 1332 à Venise lorsqu'il traduisit en italien les *Consolations de la philosophie*, par Boèce. Cette version, restée longtemps manusc., a été publiée par Manni, Florence, 1735, in-4°.

ALBERTONI (Paolo), peintre romain, de l'école de Maratti; mort en 1797.

ALBERTONIUS (Alexandre), jurisconsulte; rassembla des déclarations et décisions de droit, imprimées à Venise en 1585.

ALBERTRANDY (Jean-Chrétien), né à Varsovie en 1731; jésuite archéologue, directeur et historien du cabinet d'antiquités du roi Stanislas-Auguste, en 1775; fonda à Varsovie la société des Amis des Sciences; mort au mois d'août 1808.

ALBERTUCCI DE BORSELLES (Jérome), dominicain, né à Bologne au commencement du 15e siècle; composa une chronique depuis Adam jusqu'en 1491; mort en 1497.

ALBERY ou **AULBERY** (George), né à Charmes en Lorraine au 16e siècle, a publié une *Vie* de Sigisbert, roi d'Austrasie; une *Description* de la Lorraine et de Nancy; un *cantique* sur le *Miserere*; une *hymne* sur l'ascension de N. S., ouvrage imprimé à Nancy, 1613-1616; ils sont très-rares.

ALBI (Bernard d'), cardinal, poëte, ami de Pétrarque, et adroit négociateur, né en Languedoc; cardinal par Benoit XII, le 8 décembre 1337. Légat de Clément VI en Espagne, il réconcilia Pierre IV, roi d'Aragon, et Jacques, roi de Majorque, qui se faisaient la guerre à outrance; mort le 13 novembre 1350.

ALBI ou **DE ALBA** (Jean), chartreux espagnol; fut un des plus savants hébraïsants et orientalistes du 16e siècle; mort en 1591.

ALBI (Henri), jésuite, professeur de philosophie, né à Bolène dans le comtat Venaissin en 1590, mort à Arles, le 6 octobre 1659. Outre une traduction de l'*Histoire du royaume de Tonquin*, par le P. Alexandre de Rhodes, Lyon, 1651, in-4°; il a publié les *Éloges historiques des cardinaux français et étrangers*, dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1653, in-4°; enfin il a composé quelques livres de dévotion et les *Vies* de plusieurs personnages pieux.

ALBICANTE (J.-Albert), poëte milanais du 16e siècle, eut de grandes querelles littéraires avec Doni et P. Arétin. Cet auteur a laissé un poëme en octaves intitulé : *Histoire* de la guerre du Piémont, Venise, 1539, in-8°; un autre sur l'entrée de Charles-Quint à Milan, 1541, in-4°; un troisième : *Les faits glorieux de l'empereur Charles-Quint*, Rome, 1567, in-8°. On trouve des lettres et des sonnets de ce poëte dans divers recueils de son temps.

ALBICIUS, archevêque de Prague, avait d'abord été archiâtre ou 1er médecin de Venceslas, roi de Bohême. Ce prélat, cité pour son avarice, montra d'ailleurs beaucoup d'indulgence pour les erreurs de Jean Huss et des autres disciples de Wiclef. Il avait composé : *Regimen sanitatis*, Leipzig, 1483; et *Praxis medendi*, ib., 1484, in-4°. Lipenius lui attribue encore *Regimen pestilentiæ*; mais il est probable que c'est un fragment de l'ouvrage précédent.

ALBIGNAC (Louis-Alexandre d'), né à Arrigas, près du Vigan, le 22 mars 1739, entra au service à l'âge de 16 ans; obtint une compagnie dans le régiment de Boulonnais qui servait en Amérique; plus tard il fut appelé au commandement de la Pieve d'Istria, en Corse; il y resta jusqu'au 30 décembre 1772, et fut alors nommé lieutenant-colonel du régiment de Pondichéri. En 1778, avec 700 hommes, il soutint dans cette ville l'attaque d'une armée anglaise forte de 22,000 hommes commandée par le général Munro. Sa belle conduite le fit nommer colonel de ce même régiment, avec le grade de brigadier d'infanterie. Le baron d'Albignac ramena sa brigade en France après la paix de 1784. Maréchal de camp en 1788, il fut envoyé en cette qualité dans la 9e division militaire en 1790. Il parvint en 1791 à dissoudre le camp de Jalès; nommé lieutenant général en 1792, il se rendit à l'armée des Alpes, qu'il commanda par *interim* en l'absence du général en chef Kellermann; il passa en 1793 à l'armée du Rhin. Il fut appelé au commandement de la 10e division militaire en l'an VII. Il quitta définitivement le service en l'an IX, et se retira au Vigan, où il est mort en 1820; il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1805 et commandeur de l'ordre St.-Louis en 1814.

ALBIGNAC (Philippe-François-Maurice, comte d'), né à Milhaud, le 15 juillet 1775, lieutenant général, émigra en 1792, servit quelque temps dans l'armée des princes, et s'attacha ensuite au service d'Autriche. Rentré en France, il fut d'abord simple soldat, puis officier dans les gendarmes d'ordonnance. En 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui conféra le grade de lieutenant général, avec le titre de comte de Ried, et en fit à la fois son ministre de la guerre et son grand écuyer. D'Albignac s'honora comme militaire par la destruction des bandes du fameux partisan Schillt en 1809. Au retour des Bourbons, il fut fait maréchal de camp d'infanterie; lors du débarquement de Bonaparte, il rejoignit le duc d'Angoulême, et se rendit ensuite à Gand. Nommé secrétaire général du ministre de la guerre, puis commandant de l'école militaire de St.-Cyr, il mourut le 31 janvier 1824.

ALBIGNAC (le baron d'), maréchal de camp, né à Bayeux en 1782, entra au service comme simple cavalier, et arriva par tous les grades à celui d'officier, dans la campagne de 1805. Sa bravoure l'avait déjà fait distinguer par le maréchal Ney, qui se l'attacha comme aide de camp. Il fit avec ce général les campagnes d'Espagne de 1808 à 1812, le suivit dans l'expédition de Russie, et partagea, pendant la retraite qui mit fin à cette gigantes-

que entreprise, les périls et la gloire du maréchal. Il eut les pieds et les mains gelés, et se trouvait au nombre des cent vingt hommes qui, seuls du troisième corps d'armée, repassèrent le Niémen les armes à la main. A l'ouverture de la campagne suivante, il fut nommé colonel du 138ᵉ régiment d'infanterie; il se trouvait avec ce régiment à la bataille de Leipzig et prit part à la mémorable campagne entre la Seine et la Marne. Au mois de mars 1815, le baron d'Albignac fut du nombre des officiers généraux désignés par le roi pour commander les volontaires qui se réunissaient à Vincennes. Les événements ayant rendu inutile toute résistance en faveur de la cause royale, il se retira dans sa province, où il fut nommé membre de la chambre des représentants. Il a fait depuis partie de différents comités militaires établis par les ministres de la guerre; en 1820 il fut nommé inspecteur général d'infanterie; devint, en 1821, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et fut désigné, en 1823, pour commander une brigade du premier corps de l'armée qui, sous les ordres du duc d'Angoulême, se rendait en Espagne. Atteint d'une maladie inflammatoire, causée par les fatigues de la marche dans un pays montueux, il n'arriva à Madrid que pour y mourir, le 29 octobre 1823.

ALBIIS (Thomas de), ou **THOMAS DE WHITE**, né en 1594 à Hutton, en Angleterre, voulut établir un nouveau système philosophique de religion, dans lequel il prétendait tout expliquer par les principes d'Aristote; il fut l'ami de Hobbes; mort en 1676.

ALBIN DE VALSERGUES (Jean d'), dit de Serres, archidiacre de Toulouse, controversiste et célèbre prédicateur, mort en 1566.

ALBINA, illustre Romaine, mère de Marcella dont saint Jérôme a écrit la vie, vivait vers le milieu du 4ᵉ siècle.

ALBINACT, fils de Brutus, prétendu fondateur du royaume d'Angleterre; avait eu, dit-on, l'Albany (Écosse) en partage; chassé par Humbert, roi des Huns, se retira à Léogrania où régnait son frère Locrine qui, avec Camber, son autre frère, marcha contre Humbert, lequel fut défait et se noya dans une rivière à laquelle on a donné son nom.

ALBINE, dame romaine du 4ᵉ siècle, devenue veuve, étudia l'Écriture sainte et les maximes de la religion, sous la direction de St. Jérôme, qui la cite avec éloge dans ses lettres, et la regardait moins comme son élève que comme son juge.

ALBINEUS (Nathaniel), médecin, auteur d'une bibliothèque de chimie publiée en 1653.

ALBINI (Alexandre), peintre de l'école lombarde, mort en 1630, était élève de Carrache. On a de lui un tableau représentant *Prométhée animant la statue de Pandore*.

ALBINI ou **AUBIN** (Philippe), célèbre mathématicien anglais du 16ᵉ siècle.

ALBINI (François-Joseph, baron d'), homme politique, né à Saint-Goar sur le Rhin, en 1748, ministre de l'électeur de Mayence, en 1790, fut un des commissaires chargés de conclure la capitulation lorsque cette ville se rendit aux Français; en 1795, représenta l'électeur au congrès de pacification; assista à celui de Rastadt, en 1797; commanda les troupes levées à Mayence après la reprise de cette ville; président du conseil gouvernemental du grand-duché de Francfort, en 1813; ministre d'Autriche près la diète germanique à Francfort, en 1815; mort le 8 janvier 1816.

ALBINOVANUS (C.-Pedo), poëte latin du siècle d'Auguste, dont Ovide fait l'éloge. Il reste de lui trois *élégies* sur la mort de Drusus et sur celle de Mécène, et un fragment d'un poëme sur le *voyage de Germanicus*, dont la meilleure édition est celle de le Clerc, Amsterdam, 1702 ou 1715, in-8°.

ALBINUS (Lucius). Rome ayant été prise par les Gaulois l'an de sa fondation 364, avant J. C. 390, il fit descendre sa femme et ses enfants d'un chariot qu'il conduisait, et monter à leur place le prêtre de Romulus et les vestales qui emportaient à pied les images des dieux.

ALBINUS (L. Posthumius), consul avec Licinius Lucullus, l'an de Rome 600, avant J. C. 154; écrivit une histoire romaine et des annales en grec.

ALBINUS est aussi le nom ou surnom de plusieurs poëtes et écrivains romains dont les ouvrages, cités par Cicéron, Macrobe et Némésien, sont perdus.

ALBINUS, gouverneur de Judée sous Néron; succéda à Festus, l'an 60 de J. C.; fit déposer le grand prêtre Ananias le Jeune, qui avait fait lapider l'apôtre saint Jacques: pacifia le pays, mais l'accabla par ses concussions; vers l'an 65, sachant que Florus allait le remplacer, il condamna à mort quelques-uns des criminels renfermés dans les prisons, et mit en liberté tous les autres, ce qui remplit la Judée d'assassins et de voleurs.

ALBINUS (Décimus-Claudius), Africain, d'origine romaine, fils de Ceionius Posthumius Albinus, et d'Aurélia Messalina, né à Adrumète; après la mort de Pertinax se fit proclamer empereur par les troupes qu'il commandait dans la Grande-Bretagne l'an de J. C. 193; Alexandre Sévère, après l'avoir nommé César et désigné pour son successeur, l'accusa, devant le sénat, de vouloir asservir Rome; Albin, s'attendant à être attaqué, rassembla des troupes à Lyon qui tenait son parti; mais il fut vaincu dans une bataille si sanglante qu'elle rougit les eaux du Rhône et de la Saône. Assiégé dans une maison, il se perça de son épée, l'an de J. C. 198; Sévère fit passer son cheval sur son cadavre, et porter sa tête au bout d'une lance. Claudius Albinus était poëte, excellent gladiateur et mangeur sans pareil: il dévorait à son déjeuner dix melons, cinq cents figues et quarante douzaines d'huîtres.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait sous Antonin le Pieux au temps de Galien. Il est auteur d'une *Introduction aux dialogues de Platon*, insérée dans le 2ᵉ vol. de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

ALBINUS, grand pontife de Rome, en l'an 385 de J. C.; père de Læta, femme de Toxoce, fils de sainte Paule; se fit baptiser à son exemple.

ALBINUS (Pierre), historien allemand, dont le véritable nom était *Weiss*, né dans la Misnie, fut professeur de philosophie et de mathématiques à Wittenberg, et mourut à Dresde en 1598. On a de lui une *Chronique de la Misnie*, Wittenberg, 1580, et Dresde, 1589, in-fol. *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582. *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe*, en allemand, Leipzig, 1602.

Digitized by Google

ALBINUS (Bernard), *Weiss* en allemand, médecin célèbre, naquit à Dessau, principauté d'Anhalt, en 1653. Il étudia à Leyde, et, après avoir voyagé dans les Pays-Bas et la France pour son instruction, fut appelé à remplir une chaire de physique à Francfort-sur-l'Oder, où il professa 22 ans, en obtint une semblable à Leyde, et y mourut le 7 septembre 1721, à 69 ans. On a de lui un grand nombre de *Traités* et *Mémoires* de médecine.

ALBINUS (Bernard-Sigefroi), fils du précédent, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, fut professeur de médecine à Leyde, et surpassa ses maîtres dans la connaissance de l'anatomie. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur la science chirurgicale, nous citerons son *Histoire des os et des muscles de l'homme*, Londres, 1749, in-fol., et une *histoire particulière des muscles*, in-4°. Il s'était marié à 73 ans, et mourut en 1771.

ALBINUS (Christian-Bernard), son frère, professeur à Utrecht, mort dans cette ville en 1752, est auteur d'un *Specimen anatomicum*, etc., Leyde, 1724. *De Anatome errores detegente in medicinâ*, etc., in-4°.

ALBINUS (Éléazar), naturaliste anglais, est auteur d'une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, traduit en français, la Haye, 1750, 3 vol. in-4°. *Histoire naturelle des insectes*, Londres, 1736 et suivantes, 2 vol. in-4°. *Histoire naturelle des araignées*, en anglais, avec 32 planches, *ibid.*, 1736, in-4°.

ALBINUS (Jacques), médecin hambourgeois est auteur d'une *Dissertation sur le scorbut*, Hambourg, 1620.

ALBION, chef des Saxons avec Witikind; les fit révolter contre Charlemagne en 783; se soumit en 785, et reçut le baptême à Attigni.

ALBISSON (Jean), conseiller d'État sous Napoléon, né à Montpellier, en 1732; membre du tribunal en mars 1802; il concourut à la confection des codes français, et fut, en mai 1804, un de ceux qui appuyèrent le plus vivement la proposition de placer la couronne impériale sur la tête de Napoléon; mort le 22 janvier 1810. Il avait écrit sur les municipalités de son pays.

ALBITTE (Antoine-Louis), avocat, né à Dieppe, en 1760; député de la Seine-Inférieure en septembre 1791, à l'assemblée législative; s'éleva contre le projet d'augmenter la gendarmerie, comme incompatible avec la liberté civile et politique; accusa d'incapacité et de trahison les ministres Narbonne et Bertrand de Molleville; insista pour le séquestre des biens des émigrés; voulut ôter aux généraux le droit de faire les règlements, et proposa d'augmenter l'influence des soldats dans les conseils de guerre; demanda, le 11 juillet, la démolition de toutes les places fortes de l'intérieur; fit décréter, le lendemain du 10 août, que les statues des rois seraient détruites et remplacées par des statues de la Liberté; fut élu membre de la Convention; en mission dans la Seine-Inférieure avec Lecointre-Puyraveau, fit exécuter avec sévérité les décrets contre les personnes suspectes et les prêtres insermentés; demanda la vente des biens des émigrés, et réclama la peine de mort contre ceux qui seraient pris; s'opposa à ce que Louis XVI pût choisir ses défenseurs, vota la mort sans appel au peuple et sans sursis; fut adjoint à Dubois de Crancé auprès de l'armée sous Lyon; remplit dans le Midi les mêmes fonctions à l'armée de Carteaux; en mission en Savoie, à Marseille, à Toulon, dans le comté de Nice, fit arrêter les généraux Estourmel et Ligneville, mettre en surveillance l'ex-législateur Mathieu Dumas, traduire au tribunal révolutionnaire le général Brunet, qui périt sur l'échafaud; fut envoyé dans l'Ain et le Mont-Blanc, où il remplit toujours un ministère de rigueur; accusé avec Bourbotte, Rome, Duroi, Goujeon, Duquesnoy et Soubrany, et condamné à mort par contumace comme fauteur de l'insurrection de prairial an III; souscrivit au 18 brumaire; mort sous-inspecteur aux revues dans la retraite de Moscou, le 25 décembre 1812.

ALBITTE (Jean-Louis), frère du précédent et plus jeune que lui; député suppléant de la Seine-Inférieure à la Convention nationale; après les journées des 1, 3 et 4 prairial an III, embrassa avec chaleur la défense de son frère; il a été longtemps inspecteur de la loterie; il mourut à Reims en 1826.

ALBIUS (Thomas), écrivain anglais, auteur d'un ouvrage intitulé : *Statera morum*, Londres, 1660.

ALBIZZI (Pierre), citoyen florentin de l'ordre populaire. Après que l'ancienne noblesse eut été exclue des emplois, quelques familles arrivèrent, par leurs richesses et le grand nombre de leurs clients, à occuper un rang non moins distingué dans la république. Celles des Albizzi et des Ricci usurpèrent, pendant le 14e siècle, la principale influence sur le gouvernement, et leur rivalité fut cause de presque tous les troubles de la république, jusqu'à ce qu'enfin les Albizzi, plus adroits et plus puissants, eussent écarté du gouvernement les partisans des Ricci, et fussent parvenus à être considérés comme les principaux directeurs du parti guelfe. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration, depuis 1372 jusqu'en 1378. Il partageait son pouvoir avec Lapo de Castiglionchio et Charles Strozzi, et ce triumvirat eut la direction des affaires dans une des époques les plus glorieuses pour la république, la guerre contre Grégoire XI, qu'on nomma la guerre de la liberté; mais, dans le parti opposé, les Ricci, les Alberti et les Médicis, dévorés de jalousie, ne pouvaient pas consentir à être exclus plus longtemps du gouvernement. Aucune réconciliation n'était possible entre des factions trop divisées; les triumvirs convinrent qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en chassant leurs adversaires de leur patrie, comme du gouvernement; seulement ils ne s'accordèrent pas sur le moment d'agir. Lapo pressait l'exécution du complot; Pierre Albizzi voulut différer jusqu'à la fête de St.-Jean de l'année 1378; et il se laissa ainsi prévenir par ses adversaires. La conjuration des Ciompi éclata; le parti démocratique et gibelin remporta une pleine victoire; Lapo de Castiglionchio fut réduit à s'enfuir. Pierre Albizzi, demeuré à Florence, était réservé à un sort plus rigoureux; une année après la révolution, il fut arrêté, accusé d'avoir conspiré contre le parti démocratique, avec un grand nombre d'anciens magistrats. Il aurait pu éviter la prison, s'il avait voulu accepter les services de ses amis qui s'empressaient autour de lui pour le défendre. Il fut examiné par ses juges, sans que ceux-ci trouvassent aucun motif pour le croire coupable; mais le peuple, rassemblé autour du tribunal, demandait avec des cris furieux la mort de ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Cante des Gabrielli, le juge devant qui les prévenus étaient traduits, en 1379, ne se laissant point inti-

mider par ces menaces, protesta que jamais il ne prononcerait une sentence réprouvée par sa conscience; mais Pierre Albizzi, voyant la fureur du peuple, comprit qu'il n'y avait plus de salut à espérer pour lui; que son supplice serait plus affreux s'il tombait entre les mains de ces forcenés, et que sa mort serait suivie de la ruine de toute sa famille. Il engagea ses compagnons d'infortune à s'accuser volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'âme.

ALBIZZI (Thomas ou Maso), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1382 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Ciompi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité, mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures, ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans.

ALBIZZI (Renaud), fils du précédent, auteur de la guerre que les Florentins déclarèrent en 1433 à la république de Lucques, fut exilé quelque temps après, et mourut dans les États du duc de Milan qui lui avait offert un asile.

ALBIZZI (Barthélemi), cordelier, né au 14e siècle, à Rivano en Toscane, est célèbre par son livre des *Conformités de St. François avec J.C.,* dont on a plusieurs éditions in-fol., Venise, sans date, Milan, 1510, 1513, toutes très-rares. L'auteur offrit cet ouvrage singulier au chapelain général de son ordre, qui, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de l'habit complet que le saint fondateur avait porté. Ce livre où l'auteur égale son héros au fils de Dieu, a été reproduit par quelques confrères de l'auteur, mais avec des changements et des corrections qui font donner la préférence aux éditions non mutilées. Albizzi mourut à Pise le 10 décembre 1401. *Voyez* Albère (Érasme).

ALBIZZI (Antoine), abbé sous Léon X et savant mathématicien; commentateur d'Euclide; mort en 1532.

ALBIZZI (Antoine), gentilhomme; né, à Florence, en 1547; embrassa la réforme en 1583; écrivit en faveur des nouvelles opinions; mort, à Kempten, en 1626; il composa une généalogie des rois.

ALBIZZI (François), savant jurisconsulte et cardinal, né à Césène, en 1593; dressa la bulle contre l'*Augustinus* de Jansénius, sous Urbain VIII, dans la fameuse affaire des cinq propositions; fut assesseur du saint-office, et promu au cardinalat, par Léon X, le 2 mars 1654; mort le 5 octobre 1684.

ALBO (Joseph), juif espagnol du 14e siècle, né à Soria, et mort en 1430, est l'auteur d'un livre célèbre écrit en hébreu, sous le titre de *Sepher hikkarim,* c'est-à-dire fondement de la foi, Venise, 1486, in-fol., 1re édition.

ALBOFLÈDE, dite Blanche-Fleur, sœur de Clovis; reçut avec lui le baptême le jour de Noël 496; morte vierge peu de temps après.

ALBOHAZEN. *Voyez* **ALHAÇAN.**

ALBOIN, roi des Lombards, en 561; redoutable par ses alliances avec Clotaire, qui lui avait donné sa fille Clodosvinde; avec les Huns, auxquels il céda la Hongrie; avec les Bulgares et les Sarmates; fit mourir Cunimond, roi des Gépides, dans le crâne duquel il buvait, et dont il prit pour épouse la fille Rosmonde; attiré en 568, par l'eunuque Narsès, en Italie, il ravagea ce pays, prit Pavie en 572, après un siége de trois ans; pénétra dans les Gaules, où il défit le patrice Amatus; fut vaincu par Mummol, près d'Embrun; et enfin assassiné à Vérone le 28 juin 573, par un soldat qu'avait armé sa femme Rosmonde à laquelle Alboin, dans l'ivresse d'un festin, avait envoyé la coupe faite du crâne de Cunimond, son père, en l'invitant d'y boire avec l'auteur de ses jours.

ALBON (Claude), l'un des plus célèbres avocats du parlement de Grenoble, en 1575; écrivit sur la politique et l'histoire.

ALBON DE SAINT-ANDRÉ (Guichard d'); en 1486, il prit plusieurs places fortes de la Guienne, qui tenaient pour le parti d'Orléans (Louis XII); en 1490, surprit sur le roi d'Aragon la ville de Salces, en Roussillon; mort en 1502.

ALBON DE SAINT-ANDRÉ (Jean d'), en 1523, défendit Saint-Quentin contre les Anglais; envoyé en 1537, pour traiter de la paix avec les Impériaux qui assiégeaient Thérouanne; mort en 1550.

ALBON (Jacques d'), marquis de Fronsac, cousin de l'archevêque, maréchal de France, plus connu sous le nom de maréchal de Saint-André; favori du roi Henri II et l'un des plus grands capitaines de son temps; maréchal en 1547; fut, en 1549, un des tenants du célèbre tournoi qu'on fit à Paris; commanda l'armée de Champagne en 1552; prit Marienbourg, dans les Pays-Bas, en 1554; ruina le Cateau-Cambrésis en 1555; s'immortalisa à la retraite du Quesnoi; prisonnier à la bataille de Saint-Quentin en 1557; négocia la paix de Cateau-Cambrésis en 1559; embrassa le parti des Guise sous Charles IX; fut tué d'un coup de pistolet à la célèbre journée de Dreux, en 1562, par un nommé Aubigni ou Bobigny, dont les biens confisqués lui avaient été adjugés. Le duc de Guise, le connétable de Montmorency et Saint-André, formèrent ce fameux *triumvirat* qui se proposa d'éteindre l'hérésie en France.

ALBON (Antoine d'), archevêque d'Arles, puis de Lyon; né à Saint-Forgeux en 1507; gouverneur de Lyon en 1558, étant abbé de Savigni; empêche les protestants d'y avoir un temple; fait échouer, en 1560, l'entreprise de Maligni, gentilhomme mâconnais, qui avait voulu se rendre maître de la ville; est fait archevêque d'Arles; permute pour revenir à Lyon, où le comte de Sault, gouverneur en son absence, s'était déclaré pour les protestants: traque impitoyablement ces derniers, et fait brûler leurs livres; mort le 24 septembre 1574. Il fit imprimer le manuscrit de Rufin sur les psaumes et les poésies d'Ausone.

ALBON (Catherine d'), fille du maréchal, et fille d'honneur de Catherine de Médicis; empoisonnée en 1570, par sa mère, Marguerite de Lustrac, afin qu'elle ne fût

Digitized by Google

pas un obstacle à son mariage avec le prince de Condé.

ALBON (Claude-Camille-François comte d'), homme de lettres, descendant du maréchal de Saint-André, ami de Court de Gebelin, à qui, en 1783, il fit élever un tombeau dans ses jardins de Franconville; né à Lyon, en 1753; héritier de la seigneurie d'Yvetot, dans la ci-devant Normandie, dont les possesseurs, au 6e siècle, avaient pris le titre de roi, qui fut changé, par Louis XI, en celui de prince; il le fut aussi de leur vanité, en décorant des halles, qu'il avait fait construire, de cette inscription : *Gentium commodo Camillus III;* mort à Paris en 1789.

ALBON (André-Suzanne, comte d'), de la même famille que le précédent; né à Lyon, en 1761; en 1793, sollicite en vain les Suisses de venir au secours de Lyon assiégé; maire de cette ville en 1813, il en paralyse la défense contre les Autrichiens, et arbore le drapeau blanc en 1814, avant la chute de Napoléon; destitué par Louis XVIII, à cause de l'excès de son zèle; député en 1815, vote avec la majorité de la chambre, et s'oppose à la rentrée des conventionnels bannis.

ALBON (N. d'), frère du précédent, né à Lyon; fut un des officiers qui, à l'époque de la révolution du 18 brumaire (10 septembre 1799), protégèrent la retraite de Bonaparte.

ALBON (Guichard d'); envoyé en 1423, par le roi Charles VII, à Chambéry, pour traiter de la paix avec le duc de Bourgogne.

ALBON (Bertrand d'), seul seigneur du Lyonnais qui n'embrassa pas le parti protestant; il contribua beaucoup à la reddition de Lyon, en 1594.

ALBONESIUS (Thésée-Ambroise), jurisconsulte, orientaliste et philologue, écrivain cabalistique; né à Pavie; mort en 1540.

ALBONI (Paul), peintre de paysages, mort vieux à Bologne sa patrie, le 5 septembre 1734, a laissé des tableaux estimés, peints en grande partie de la main gauche, étant devenu paralytique de la droite.

ALBORESI (Jacques), peintre de Bologne, mourut en 1677, à 45 ans. La plupart de ses tableaux sont à Parme, à Florence où il fut employé longtemps par le grand-duc et par les Capponi.

ALBORGHETTI (N.), de Bergame; fut un des chefs de la révolution qui éclata en Italie en 1797, et devint membre du grand conseil de la république cisalpine.

ALBORNOS (Gilles-Alvarès-Carillo), cardinal, et l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits; né à Cuença; archevêque de Tolède et aumônier d'Alphonse XI, roi de Castille; il le servit de son courage et de ses conseils dans les guerres contre Albuhaçen, le plus puissant des rois maures; lui sauva la vie à la bataille de Tarifa en 1340, et obtint du pape Clément VI et de Philippe de Valois, roi de France, l'argent nécessaire pour assiéger et prendre Algésiras, où les Sarrasins furent défaits, en 1344; poursuivi par Pierre le Cruel, successeur d'Alphonse, se retira à Avignon, auprès de Clément VI, en 1350; reçut alors la barrette, et se démit de son archevêché, disant qu'il ne serait pas moins blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que ne l'était le roi don Pierre de quitter sa femme Blanche de Bourbon pour caresser Padilla, sa maîtresse; fut légat d'Innocent VI en Italie; soumit ce pays au pape; ramena à Rome Urbain V, récemment élu; mort le 24 août 1367, à Viterbe. On transporta son corps à Tolède, et des indulgences furent accordées à ceux qui porteraient quelque temps le brancard sur lequel il était déposé.

ALBORNOS (Barthélemi-Frias), jurisconsulte portugais dans le 16e siècle; né à Talaga; envoyé au Mexique comme professeur; à son retour, en 1573, publia un écrit sur les cruautés dont on usait envers les Indiens sous prétexte de les convertir.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chanoine trésorier de l'église cathédrale de Carthagène, fit imprimer en 1666, sous le titre de *Cartilla politica y christiana,* un traité de morale et de politique, où l'auteur insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'État. L'infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, fut si charmé de cet ouvrage, qu'il le copia tout entier de sa main.

ALBOUY. *Voyez* **DAZINCOURT.**

ALBOUYS (N.), député du Lot à la Convention nationale, en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota pour l'appel au peuple, la reclusion jusqu'à la paix, et, en cas de peine capitale, le sursis.

ALBRECHT (André), mathématicien du 17e siècle; né à Nuremberg; inventa plusieurs instruments, et publia trois traités de mathématiques appliquées à l'art de la guerre; mort à Hambourg, en 1628.

ALBRECHT (George), théologien allemand; né en 1601; publia l'*Anti-Bellarmin;* mort en 1647.

ALBRECHT (Jean-Guillaume), médecin, professeur à Gœttingue; né à Erfurt, en 1703; sentit le premier la nécessité de joindre l'étude des mathématiques et de la physique à la médecine; auteur de plusieurs traités importants; mort en 1736.

ALBRECHT (Jean-Laurent), né en 1732, près de Mulhausen; poëte, compositeur et directeur de musique à l'église principale de cette ville, où il mourut en 1773.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), professeur d'histoire naturelle à Cobourg, né en 1695; auteur de nombreux mémoires, insérés dans les *Annales des curieux de la nature,* mort en 1774.

ALBRECHT. *Voyez* **ADELGREIFF.**

ALBRECHTSBERGER (Jean-George), savant harmoniste et organiste habile, né à Klosterneubourg, en Autriche, le 3 février 1736, fut d'abord enfant de chœur. Il eut à Mœlk la direction d'une école gratuite. Monn lui enseigna l'accompagnement et le contre-point. Devenu profond organiste, il fut appelé en cette qualité à Raab, puis à Maria-Taferl, et enfin à Mœlk, où il demeura 12 ans. Il fut nommé en 1772 organiste de la cour de Vienne, et 20 ans après maître de chapelle de l'église cathédrale de St.-Étienne. Membre de l'académie musicale de Vienne, en 1793, de celle de Stockholm, en 1798, ce savant homme est mort à Vienne, le 7 mars 1809, et non en 1803, comme on l'a écrit dans le Dictionnaire historique des musiciens. Albrechtsberger avait épousé en 1768, Rosalie Weiss, fille du sculpteur; il en eut quinze enfants. Il eut pour élèves : Beethoven, Eybler, Jean Fuss, Joseph Weigl, etc., etc. Il a laissé une quantité énorme de compositions dans tous les genres.

ALBRET (Arnaud-Amanien VIII, sire d'), vicomte

de Tartas et grand chambellan de France, prit le parti d'Édouard III, roi d'Angleterre, et ensuite servit Charles V, roi de France, qui lui fit épouser, le 4 mai 1368, Marguerite de Bourbon, sœur de sa femme; se trouva à la bataille de Rosebeck, contre les Flamands, en 1382; mort en 1401.

ALBRET (Charles d'), comte de Dreux, vicomte de Tartas et connétable de France; obtint, en 1389, de son cousin Charles VI, la permission, pour lui et sa descendance, d'écarteler ses armes de celles de France; en 1390, accompagna en Afrique Louis II, duc de Bourbon; connétable de France en 1402; se démit en 1411, ayant déplu à la faction de Bourgogne; rétabli en 1415 par les Armagnacs; tué le 25 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt, où il commandait, contre les Anglais, l'avant-garde française.

ALBRET (Charles d'), seigneur de Saint-Bazeille, fils de Charles II; décapité à Poitiers, le 7 avril 1473, pour avoir trahi Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, et l'avoir livré entre les mains du comte d'Armagnac.

ALBRET (Étienne, bâtard d'), seigneur de Miossens, premier chambellan de Jean d'Albret, roi de Navarre; premier ambassadeur de Catherine de Foix, pour le traité qu'elle fit avec le roi Louis XII, en 1512.

ALBRET (Charlotte d'), duchesse de Valentinois, fille d'Alain; mariée, par Louis XII, à César Borgia, fils du pape Alexandre VI; morte le 11 mars 1514.

ALBRET (Jeanne d'), reine de Navarre, fille et unique héritière de Henri d'Albret, avait pour dot le royaume de Navarre, le Béarn, le pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac, et plusieurs autres grandes seigneuries. Charles-Quint la demanda en vain pour son fils aîné Philippe II; elle épousa en 1548, à Moulins, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et mit au monde à Pau Henri IV, le 13 décembre 1553. Elle succéda à son père deux ans après. Jeanne embrassa le calvinisme en 1556, et onze ans après elle donna un édit pour l'établissement de cette croyance dans son royaume. Attirée à Paris par ceux qui méditaient la Saint-Barthélemy, cette princesse y mourut deux mois avant cette horrible nuit, le 10 juin 1572, âgée de 44 ans. On crut qu'elle avait été empoisonnée avec une paire de gants parfumés que lui avait vendus un Italien. Cette reine est justement célèbre par sa fermeté, sa sagesse et par l'excellente direction qu'elle donna à l'éducation de Henri IV. Il existe une histoire de *Jeanne d'Albret*, par Mlle Vauvilliers, Paris 1818, 3 vol.

ALBRIC, ABRICUS ou **ALBRICIUS**, philosophe et médecin, né à Londres dans le 11e siècle, n'est connu que par la citation que J. Balée fait de quelques-uns de ses ouvrages, tels que *De origine deorum; De ratione veneni; De deorum imaginibus*. Ce dernier ouvrage, imprimé dans les *mythographies latines*, est également attribué à l'évêque d'Utrecht, Albric, vivant au 8e siècle.

ALBRIC, neveu de saint Grégoire et évêque d'Utrecht, après son oncle, en 776; mort en 784. On lui attribue le traité *De deorum imaginibus*.

ALBRIZUS (Aloysius), Allemand; publia un *Traité de la Prédication*, à Mayence, en 1669.

ALBRIZZI (Isabelle Théotoki, comtesse d'), née à Corfou, poëte et femme de génie, auteur d'un ouvrage intitulé : *Ritratti*, vécut dans l'intimité avec lord Byron à Venise où elle mourut en 1836. A laissé des Souvenirs sur l'illustre poëte.

ALBUCASA, ALBUCASIS, ALBUCHASIUS, BUCHASIS ou **AZARAVIUS**. *Voyez* **ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS**.

ALBUCIUS (Aurèle), jurisconsulte milanais du 6e siècle, ami d'Alciat, qui le nomme avec éloge, cultiva la poésie latine. On a de lui : *Heroidum epistolarum lib. 4*, Milan, 1542, Venise, 1544, et plusieurs ouvrages restés MSs., dont on trouve les titres dans la *Bibl. scriptor. mediolan.* d'Argelati.

ALBUFÉRA (le maréchal duc d'). *Voyez* **SUCHET**.

ALBUHAÇEN. *Voyez* **ABOUL-HAÇAN-ALI**.

ALBUIN, ermite et prêtre; hagiographe de la fin du 10e siècle.

ALBULBASIS-BEN-ABERAZERIM, savant médecin arabe, contemporain de Jean Mesné, écrivit sur la thérapeutique.

ALBUMAZAR ou **ABOU-MACHAR**, astronome arabe, né à Balkh, dans le Khoraçan, l'an 190 de l'hégire (805-806 de J. C.), mort en 885, a laissé un traité astrologique connu sous le titre de : *Milliers d'années*.

ALBUQUERQUE (don Juan Alphonse d'), premier ministre d'Alphonse XI, roi de Castille, gouverneur de son fils Pierre, dit le *Cruel*, dont il flatta les penchants vicieux; conseilla à son élève, devenu roi, l'assassinat d'Éléonore de Gusman, maîtresse du monarque défunt, et celui de Garcilazo de la Vega; favorisa sa passion pour Maria Padilla; voulut rompre cette liaison; disgracié presque aussitôt; mort subitement, en 1354.

ALBUQUERQUE (Alphonse d'), vice-roi des Indes, surnommé le *Grand*, et le *Mars portugais*, naquit à Lisbonne, en 1452, d'une famille qui tirait son origine des rois de Portugal. C'était, pour sa nation, le siècle de l'héroïsme, des découvertes et des conquêtes. Les navigateurs portugais avaient déjà reconnu et subjugué la plus grande partie des côtes occidentales de l'Afrique; ils commençaient à étendre leur domination sur les mers et sur les peuples de l'Inde. D'Albuquerque fut nommé vice-roi de leurs nouveaux établissements en Asie, où il était arrivé, pour la première fois, le 26 septembre 1503, avec une flotte et quelques troupes de débarquement. Son premier exploit fut la conquête de Goa, place très-importante sur la côte du Malabar, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais dans l'Orient. Bientôt après, il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malaca. En 1507, il s'empara d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Les peuples et les monarques de l'Orient cédaient de toutes parts à l'ascendant de ce grand homme. Après la prise de Malaca, les rois de Siam et de Pegu, dont la domination s'étendait jusqu'aux frontières de la Chine, lui firent demander l'alliance et la protection du Portugal. Toutes les actions, tous les projets d'Albuquerque, caractérisent un génie extraordinaire. Il s'était avancé dans la mer Rouge, pour y détruire le port de Suez, où l'on armait une escadre qui devait disputer aux Portugais l'empire de l'Asie; ne pouvant pénétrer, avec ses vaisseaux, au fond de ce golfe orageux, il voulut obliger l'empereur d'Éthiopie à détourner le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge : l'Égypte serait devenue

Digitized by Google

un désert inhabitable; et le port de Suez, ses armements et son commerce, la rivalité dangereuse dont il menaçait les Portugais, tout aurait été détruit. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce vaste projet; peu de temps après qu'il en eut conçu l'idée, les Turcs s'emparèrent de l'Égypte. Alors, tranquille au centre des colonies portugaises, Albuquerque réprima la licence des troupes, établit l'ordre dans les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à la fois actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur les Indiens, que, longtemps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importants qu'il avait rendus à la cour de Portugal, Albuquerque ne put échapper à l'envie des courtisans, ni aux soupçons du roi Emmanuel, qui fit partir Lopès Soarez, ennemi personnel d'Albuquerque, pour le remplacer dans la vice-royauté des Indes. Il mourut peu de jours après, à Goa, en 1515.

ALBUQUERQUE (Blaise d'), fils du précédent, né à Alveira, en 1500; fut intendant général des affaires du Portugal; écrivit une relation des expéditions de son père; mort en 1580.

ALBUQUERQUE-COELHO (Édouard d'), marquis de Basto; fit la guerre contre les Hollandais à Bahia; a raconté dans des mémoires la guerre du Brésil de 1630; mort à Madrid, en 1658.

ALBUQUERQUE (André d'), général des troupes portugaises; défit les Espagnols à Assumar, 8 novembre 1653; tué d'un coup de mousquet, au siége d'Elvas fait par les Espagnols, 14 janvier 1659.

ALBUQUERQUE (Mathias d'), général portugais; envoyé en 1628 au Brésil; en 1644, gagna sur les Espagnols la bataille de Campo-Mayor; en 1645, prend Telena; disgracié, se retire et meurt de chagrin, en 1648.

ALBUQUERQUE (le duc d'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Espagne, jouissait d'une grande considération à la cour de Madrid, lorsque les Français envahirent la Péninsule en 1808. Il n'hésita pas à embrasser la cause du roi Ferdinand VII, et reçut le commandement de l'un des corps d'armée aux ordres du duc de l'Infantado. Il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à la bataille de Médellin. Il commandait une division sous les ordres d'Areizaga à la bataille d'Ocana, et réussit par d'habiles manœuvres à garantir sa troupe des suites de cette malheureuse journée. Le général Crossard, qui fut témoin de ces manœuvres en qualité de commissaire autrichien, a rendu dans ses mémoires une complète justice à l'habileté que le duc d'Albuquerque y déploya. Il commandait aussi un corps d'armée, en 1810, lorsque le maréchal Victor s'avança contre Cadix. Forcé de se retirer dans l'île de Léon, il soutint par sa présence le courage de la garnison de Cadix, et contribua ainsi puissamment à la belle et longue résistance que fit ce dernier boulevard de la puissance espagnole. Lorsque les Français se furent éloignés, le duc d'Albuquerque réveilla le courage des troupes et le patriotisme des habitants; et ce fut alors que se forma cette *junte* célèbre qui pourvut avec tant d'énergie et d'activité à tous les besoins d'une résistance aussi difficile, mais qui eut ensuite tant de peine à se dessaisir du pouvoir en faveur de la régence. Le duc d'Albuquerque crut devoir intervenir dans ces démêlés, et ce fut évidemment pour l'éloigner et se soustraire à son influence que la junte centrale le fit nommer à l'ambassade d'Angleterre. Il conçut un tel chagrin de cette espèce d'exil dans des circonstances aussi importantes, qu'il mourut à Londres peu de mois après son arrivée, en 1811.

ALBURNIUS ou **EBURNIUS VALENS**, jurisconsulte célèbre, contemporain d'Antonin le Débonnaire dans le 2e siècle; fit un traité des *Fidéicommis*.

ALBUTIUS ou **ALBUCIUS**, prince des Celtibères en Espagne. Scipion l'ayant vaincu, lui rendit une jeune captive qui lui était fiancée, et gagna par là son affection ainsi que celle de plusieurs princes espagnols.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, au 7e siècle de la fondation de Rome, gouverna la Sardaigne en qualité de propréteur, fut accusé de concussion, condamné au bannissement, et alla mourir à Athènes. Cicéron parle de lui dans son *Brutus*.

ALBUTIUS SILUS (Caius), orateur romain du temps d'Auguste, né à Novare, y fut édile, vint plaider à Rome, et retourna dans sa patrie, où l'âge et les maladies lui rendant la vie insupportable, il se laissa mourir de faim. D'après un passage de Quintilien, on conjecture qu'il avait composé une *Rhétorique*.

ALCAÇAR (Louis), jésuite; commentateur de l'*Apocalypse* et médecin; né à Séville, en 1554; mort en 1613.

ALCAÇAR (André), médecin espagnol; publia plusieurs traités de chirurgie vers 1575.

ALCACOVA-CARNEIRO (Pierre), Portugais, comte d'Idanha; président du conseil des finances du roi Sébastien, et son ambassadeur près de Philippe II; mort en exil.

ALCADINUS, médecin célèbre du 12e siècle, natif de Salerne, guérit l'empereur Henri VI, qui le nomma son premier médecin. On a de lui, sur les bains de Pouzzoles des épigrammes latines, imprimées dans un recueil in-fol., intitulé: *De balneis omnibus*, etc., Venise, 1553. *De triumphis Henrici imperatoris. De his imper. Friderici II.*

ALCAEA (Pierre d'), Espagnol; auteur d'un dictionnaire arabe et castillan, en 1540.

ALCAFORADA (Marianne d'), née en Portugal au 17e siècle, fut l'Héloïse de sa nation. Elle vivait dans la paix d'un couvent de l'Alentejo où, pour son malheur, elle vit un officier français qui lui inspira la plus vive passion. Elle lui écrivit des lettres dont le charme fait naître une admiration mêlée de l'intérêt le plus tendre, et qui touchèrent tous les cœurs, hors celui de l'ingrat à qui elles étaient adressées. Ces lettres sont écrites avec une énergie brûlante et un enthousiasme entraînant; elles peignent avec une inexprimable ardeur le sentiment profond, invincible, qui consumait leur malheureux auteur.

ALCAFORADO (François), Portugais; écuyer de l'infant Henri, fils du roi Jean; reconnut, avec lui, en 1419, les îles de Madère, découvertes en 1344, et donna une relation exacte de cette exploration.

ALCAIME (Marc-Antoine), médecin; né en Sicile; écrivait de 1630 à 1635; laissa un traité *des ulcères*.

Digitized by Google

ALCALA (don Parafan de Rivera, duc d'), vice-roi de Naples sous Philippe II, en 1559; préserva les Napolitains de l'inquisition, de la peste et des Turcs; mort en 1571.

ALCALA (Fray Pedro de), religieux hiéronymite, et savant orientaliste; envoyé, en 1491, après la prise de Grenade, pour travailler à la conversion des Maures de cette ville.

ALCALA Y HENARÈS (Alphonse d'), auteur espagnol du 17e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, marchand à Lisbonne, cultiva les lettres, et se fit une réputation plus grande qu'il ne le méritait, par un ouvrage intitulé : *Viridarium anagrammaticum*, suivi de cinq *Nouvelles*, dans chacune desquelles il s'est astreint à ne point employer une des cinq voyelles.

ALCAMÈNE, général des Achéens contre les Romains, sous le consul Lucius Mummius et le préteur Quintus Cæcilius Metellus. — Un autre de ce nom fut général des Lacédémoniens. Un troisième, commandant leurs vaisseaux, fut tué dans un combat contre la flotte d'Athènes.

ALCAMÈNE, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 747 avant J. C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène en prenant Amphée, l'an 743 avant J. C. Il mourut peu de temps après.

ALCAMÈNE, statuaire, l'élève et l'émule de Phidias, né à Athènes, où sa réputation brilla du plus grand éclat, 428 ans avant J. C., avait exécuté les statues de *Vénus Aphrodite*, de *Junon*, de *Vulcain*, et le *fronton* du temple de Jupiter Olympien.

ALCANDRE, jeune Spartiate; dans une sédition en 884 avant J. C., il creva un œil à Lycurgue qui, loin de l'en punir, le traita comme son fils, et en fit son ami le plus dévoué; du même nom existèrent un ami de Sarpédon, tué par Ulysse, et un très-ancien poëte grec.

ALCATHÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte et mère de Pausanias, son successeur; soupçonnée d'intelligence avec les Perses.

ALCATHOUS, fils de Pélops; soupçonné d'avoir fait assassiner son frère Chrysippe, se sauva chez les Mégariens, où, ayant tué un lion qui avait dévoré le fils de Mégaréus, leur roi, il épousa sa fille, et régna à Mégare, appelée depuis Alcathoé. Un autre Alcathoüs, frère d'OEnée, roi de Calydon, fut tué par son neveu Tydée.

ALCAZAR (Baltazar d'), célèbre épigrammatiste espagnol, était né, dans le 16e siècle, à Séville, d'une ancienne et illustre famille. On conjecture qu'il avait embrassé la profession des armes et qu'il fit plusieurs campagnes en Italie. En quittant le service il se maria et s'établit à Jaen, puis à Ronda où il mourut dans un âge avancé. Cervantes et la Cueva, deux de ses plus illustres contemporains, l'ont comblé d'éloges. Les compositions d'Alcazar sont fort courtes; elles se font remarquer par la finesse des pensées et par un style simple, facile, doux et gracieux. Elles ont été recueillies par Espinosa dans les *Flores de poetas illustres*.

ALCAZAR. *Voyez* **ALCAÇAR**.

ALCÉE, poëte tragique, inventeur de la tragédie, selon Suidas : on ignore quand il vécut.

ALCÉE, célèbre lyrique grec de Mytilène, dans l'île de Lesbos, florissait 604 ans avant J. C.; il fut contemporain de Sapho, et même son amant, mais amant dédaigné et sacrifié, suivant toute apparence, au jeune et beau Phaon. Exilé de Lesbos, où il s'était rendu le fléau des tyrans de son pays, par l'audace et l'âcreté mordante de sa verve, Alcée se rangea parmi les ennemis de Mytilène; mais guerrier aussi timide qu'il s'était montré poëte audacieux, il prit la fuite au moment du danger, et abandonna lâchement sur le champ de bataille ses armes, que les Athéniens suspendirent dans le temple de Minerve comme un monument éternel de sa honte et de sa perfidie. Horace et Quintilien font le plus grand éloge de la richesse harmonieuse et de l'énergique concision de son style. Quelques fragments épars dans Athénée et dans Suidas, et recueillis par H. Estienne à la suite de son *Pindare*, sont tout ce qui reste d'Alcée. Ces *Fragments* ont été publiés par Saint-Ange, Halle, 1810, in-8o.

ALCÉE, fils de Micus, poëte grec comique, contemporain d'Aristophane, vers la 97e olympiade, en 386 avant J. C.; souffrit la peine des adultères, laquelle consistait dans l'empalement avec une grosse rave; à défaut de rave, on introduisait une grosse tête de poisson.

ALCÉE, autre poëte grec, mentionné dans Plutarque, vivait sous la 148e olympiade, l'an 555 de Rome, avant J. C. 290; chansonna, sur la perte d'une bataille, Philippe, roi de Macédoine, qui lui riposta par une chanson où il le menaçait de le faire pendre.

ALCENDI. *Voyez* **ALCHINDUS**.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, se dévoua généreusement pour sauver son époux prisonnier d'un roi voisin. C'est ce qui a donné lieu à la fable du dévouement d'Alceste pour tirer Admète des enfers, qui fait le sujet d'une tragédie d'Euripide.

ALCETAS, roi de Macédoine, fils d'Érope et père d'Amyntas; régna vingt-neuf ans; mort l'an du monde 3479 avant J. C.

ALCETAS, roi des Molosses; chassé par ses sujets; réintégré par les Illyriens, et Denys, tyran de Sicile, 386 avant J. C. Il y eut encore de ce nom un des capitaines d'Alexandre le Grand; et un historien grec dont parle Athénée.

ALCETAS, roi d'Épire; succéda à son père Arybbas; qui l'avait chassé pour ses cruautés, devint encore plus cruel, et fut étranglé, avec ses enfants, par les Épirotes, qui mirent à sa place Pyrrhus, fils d'Éacide, la deuxième année de la 121e olympiade, avant J. C. 295.

ALCHABITIUS, dont le véritable nom est Abdelazyz, astrologue arabe, vivait sous le règne de Séif-Ed-daulah, prince de la dynastie des Hamdanites, c'est-à-dire, vers le milieu du 10e siècle de notre ère. Sa réputation pénétra jusqu'en Europe, où Jean Hispalensis traduisit en latin, vers le 12e ou le 13e siècle, son *Traité d'Astrologie judiciaire*. Cette traduction a été imprimée à Venise, en 1503, in-4o, sous ce titre : *Alchabitius cum commento*.

ALCHINDUS, ou **ALCENDI** (Jacques), médecin arabe, qui, selon quelques auteurs, florissait vers 1145, et, selon d'autres, beaucoup plus tôt, puisque Avicenne, qui mourut en 1036, parle de pilules, de trochisques,

Digitized by Google

dont Alchindus était l'inventeur. Quoi qu'il en soit, toute la célébrité de ce médecin repose sur un ouvrage de matière médicale, dans lequel il veut expliquer, et même déterminer les vertus des remèdes, d'après les règles de l'arithmétique et de la musique. Cet ouvrage, intitulé : *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus,* malgré le ridicule des opinions, a eu de nombreuses éditions.

ALCIAT ou **ALCIATI** (André), né à Milan le 8 mai 1492, obtint à l'âge de 22 ans le grade de docteur en droit. Nommé professeur à Avignon en 1521, il retourna quelques années après à Milan, où son talent l'exposa à la jalousie et aux persécutions des autres professeurs. Ces persécutions devinrent bientôt si violentes, qu'il fut obligé de se réfugier en France, où François I^{er} lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointements; mais Alciat, pressé par le duc de Milan, François Sforce, retourna se fixer en Italie. Il professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut le 12 janvier 1550. Alciat fut un des premiers jurisconsultes qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'histoire avec celle des lois, et cherchèrent à éclaircir l'une par l'autre. Il cultivait dans ses loisirs la poésie latine. Son livre d'*Emblèmes* est encore plus connu que ses ouvrages de droit; il en a été fait une foule d'éditions; la 1^{re}, Milan, 1522, quoique très-rare, est assez peu recherchée; mais les curieux font cas de l'édition de Venise, Alde, 1546, in-8°, ainsi que des traductions françaises accompagnées de gravures en bois. Les ouvrages d'Alciat ont été publiés à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; à Bâle, 1571, 6 vol. in-fol.; à Strasbourg, 1616, 4 vol., etc.

ALCIAT (François), de Milan, cardinal, neveu du précédent, professeur de droit à Pavie et bon littérateur, Marc-Ant. Muret, dans une de ses harangues, le nomme l'ornement de son siècle et le soutien des gens de lettres. Pie IV le fit cardinal. Il mourut à Rome en 1580, âgé de 58 ans. Ses écrits n'ont point été imprimés.

ALCIATI (Jean-Paul), né à Milan, dans le 16^e siècle, fut du nombre des protestants qui s'éloignèrent le plus de la foi catholique, en niant la doctrine de la Trinité, et en soutenant que J. C. n'existait pas avant d'être né de Marie; alla à Genève, qu'il fut obligé de quitter et se retira à Dantzig où il mourut. Il a publié *deux lettres à Gregorio Pauli,* contre la préexistence de Jésus.

ALCIATI (Térence), jésuite estimé d'Urbain VIII, qui lui destinait le chapeau de cardinal, mourut, avant de le recevoir, en 1651. Il laissa les matériaux d'une histoire du concile de Trente, qui servirent au cardinal Pallavicino, pour composer la sienne en réponse à celle de Fra Paolo Sarpi.

ALCIBIADE, fils de Clinias et petit-fils de Périclès, né à Athènes vers l'an 454 avant J. C.; fut disciple de Socrate qu'il suivit dans la Macédoine, à Potidée; remporta les prix aux jeux Olympiques; fit, en 432, rompre la paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens; déclaré, en 416, avec Nicias et Lysimachus, général de leur armée navale contre les Syracusains, il part pour la Sicile à la tête d'une flotte, 415; rappelé et accusé de sacrilége, échappa aux gardes qui le conduisaient à Thurium, ville d'Italie; se réfugia en Élide, puis à Thèbes et à Sparte où, ayant su que ses biens étaient confisqués, il fit contre Athènes une ligue des Lacédémoniens, des Ioniens et du roi de Perse; se retira près de Tissaphernes, général de Darius, parce que les Lacédémoniens, craignant qu'il ne les abandonnât, avaient résolu de le faire périr; rentré dans sa patrie, obligea ces derniers, vaincus trois fois sur terre et trois fois sur mer, à demander la paix; s'empara de l'Ionie, de Byzance et de plusieurs autres villes sur les frontières de l'Asie; revint triomphant et fut réintégré dans ses biens, en 411 avant J. C.; général avec Thrasybule et Théramènes, parti de Samos avec vingt-deux vaisseaux, défait les Lacédémoniens en 410; eut part, en 409, aux victoires contre Mindare et les Syracusains; défit le gouverneur Pharnabaze; fut déclaré généralissime, en 407; s'embarqua sur une flotte puissante; mais pendant qu'il allait au-devant de Thrasybule, contrairement à ses ordres, Antiochus, son lieutenant, livra aux Lacédémoniens une bataille dans laquelle il fut entièrement défait, ce qui fournit à ses ennemis un nouveau prétexte pour le déposer; s'offrit à Philoclès pour combattre Lysandre, général des Lacédémoniens, qui le refusa et fut vaincu; se retira vers Pharnabaze; voulut se rendre auprès du roi de Perse afin de le déterminer à faire la guerre aux Lacédémoniens qui s'étaient emparés d'Athènes; fut surpris par Susamithres et Masœus ou Bagoas, dans une cabane où il s'était arrêté pour passer la nuit, et à laquelle ils mirent le feu; fut tué à coups de flèches, en se sauvant du milieu des flammes, l'an 404, par des assassins que Pharnabaze, secrètement d'intelligence avec Lysandre, avait envoyés. Sa statue, par un décret du sénat, et suivant l'oracle pythien, fut mise dans une place publique de Rome.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur grec, né à Élée, vers l'an 423 avant J. C., était disciple de Gorgias. Il reste de lui deux harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre contre les rhéteurs du temps. L'abbé Auger en a donné une *traduction* à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMAS, général des Messéniens, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 723 avant J. C.

ALCIME, grand prêtre des Juifs, profita des troubles qui agitaient sa patrie pour s'élever à la souveraine sacrificature, par la protection d'Antiochus Eupator, l'an 163 avant J. C.; il s'en était frayé le chemin en se vouant à l'idolâtrie, du temps d'Antiochus Épiphanes; mais Judas Machabée l'empêcha constamment d'en faire les fonctions. Alcime rendit son usurpation encore plus odieuse par son avarice et sa cruauté. Mécontent des Juifs, qui refusaient de le reconnaître, il retourna en Syrie pour demander des secours au roi Démétrius, et il l'exhorta à détruire entièrement le parti de Judas. Démétrius lui ayant accordé une armée, il se rendit maître de Jérusalem, en chassa ses ennemis, et entreprit de faire abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes, mais il mourut frappé de paralysie, avant d'avoir pu achever cette démolition sacrilége. Les Juifs, d'un consentement unanime, choisirent, pour lui succéder, Jonathan, frère de Judas Machabée, qui réunit en sa personne l'autorité de prince du peuple et celle de souverain pontife.

ALCIME (Latinus-Alcimus-Aléthius), historien, orateur et poëte du 4^e siècle, né à Agen, avait composé l'*his-*

toire de Julien l'Apostat et de Salluste, préfet de ce prince dans les Gaules. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCIME, écrivain sicilien, dont Athénée et Festus Pompéius font mention, avait composé deux ouvrages qui ne nous sont pas parvenus : une *Histoire de la Sicile*, et une *Biographie* des plus célèbres sculpteurs ; on ne connaît pas bien le temps où il a vécu.

ALCIMÉDON, célèbre ciseleur dont parle Virgile.

ALCIMÈNES, poëte tragique de Mégare ; Athènes eut un poëte comique de ce nom ; on ignore en quel temps ils vécurent.

ALCINOUS, philosophe platonicien du 2e siècle, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Introduction à la philosophie de Platon*, dont le texte grec fut imprimé pour la première fois à Venise, chez les Aldes, en 1521, in-8°, à la suite d'Apulée. Deux traductions latines avaient été déjà publiées, l'une par Pierre Balbi, évêque de Tropéa dans la Calabre, à la suite de la première édition d'Apulée, Rome, 1469, et l'autre par Marsille Ficin, Venise, 1497, in-fol., dans un recueil de divers traités de Jamblique ; cette traduction de Ficin a été réimprimée plusieurs fois. Daniel Heinsius l'a retouchée en 1617. Combes Dounous a donné une traduction française d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12.

ALCIONIUS. *Voyez* **ALCYONIUS**.

ALCIPHRON, philosophe de Magnésie, contemporain d'Alexandre le Grand, au 4e siècle avant J. C.

ALCIPHRON, sophiste grec, au 3e ou 4e siècle avant J. C., est auteur de *Lettres* curieuses sur les usages de la Grèce, imprimées en grec dès la fin du 15e siècle, puis traduites en latin dans le 16e ; ces lettres ont été publiées par Bergler, grammairien latin, Leipzig, 1715, in-8°, avec un savant commentaire. L'édition la plus complète est celle de Wagner, Leipzig, 1798, 2 vol. in-8° ; elles ont été trad. en français par l'abbé Richard, 1785, 3 vol. in-12.

ALCIPPE, ou **ALCIPPUS**, Spartiate ; accusé par ses ennemis de conspirer contre Lacédémone, sa patrie, il en fut exilé, tandis qu'on y retint sa femme Démocrite, et que l'on confisqua ses biens, afin d'ôter à ses deux filles le moyen de se marier, dans la crainte qu'elles n'eussent des fils qui voulussent un jour venger leur aïeul ; Démocrite, désespérée, profita du moment où les femmes les plus considérables de la ville célébraient une fête dans un temple, pour y mettre le feu ; toutes furent brûlées avec l'édifice, et Démocrite, voyant le peuple accourir pour éteindre l'incendie, se tua avec ses deux filles ; le magistrat ayant fait jeter leurs corps hors du territoire de Sparte, on attribua à la punition de ce fait la peste qui désola Lacédémone.

ALCISTHÈNE, Grecque, morte à la fleur de l'âge, dans le 4e siècle avant J. C., cultiva la peinture. On cite d'elle un tableau représentant un *danseur*.

ALCMAN, poëte grec, né à Sardes en Lydie, vers l'an 670 avant J. C., obtint le titre de citoyen de Sparte, d'où l'on a conclu, mais à tort, qu'il était né dans cette ville. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé, dans le dialecte dorique, six livres de poésies lyriques dont il n'est resté qu'un petit nombre de fragments, conservés par H. Estienne dans son recueil *des lyriques grecs*, et traduits par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, tome VIII. Th. Welcher en a donné une édition corrigée, Giessen, 1815, in-4° de 90 pages.

ALCMÆON, 13e et dernier archonte perpétuel d'Athènes, gouverna en 756 et 755 avant J. C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÆON, philosophe pythagoricien, disciple d'Archytas, né à Crotone 500 ans avant J. C., écrivit sur la nature de l'air et sur la médecine. Il est le premier qui ait disséqué des animaux.

ALCMÆON, fils d'Amphiaraüs, tua sa mère, Ériphile, pour obéir à son père, irrité contre elle, parce que, gagnée par les présents de Polynice, elle avait révélé le lieu où il s'était caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes ; fut le chef des *Épigones*, qui prirent Thèbes, l'an du monde 2825, avant J. C. 1210 ; épousa Arsinoé, puis Callirhoé, fille d'Acheloüs, du vivant de sa première femme, dont les frères le tuèrent ; de son dernier mariage, naquirent Amphoterus et Acarnas.

ALCMÆON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcméonides, à Athènes, fut exilé ; Solon l'ayant fait revenir, il commanda les troupes envoyées au secours des Amphictyons, l'an 592 avant J. C. ; exilé de nouveau, par Pisistrate, en 570, se retira à Delphes ; rendit de grands services aux Lydiens, et reçut en reconnaissance, de Crésus, autant d'or qu'il pourrait en emporter d'une seule fois ; revint à Athènes, remporta les prix aux jeux Olympiques, et mourut peu de temps après, laissant un fils nommé Mégaclès.

ALCOCK (SIMON), écrivain du 14e siècle, et docteur en théologie, se rendit célèbre par ses prédications. Il a laissé : *De modo dividendi ; Thema pro materiâ sermonis ;* et des *Expositions* sur le maître des sentences.

ALCOCK (JEAN), évêque et théologien anglais, né dans le 15e siècle à Beverley dans l'Yorkshire, devint grand chancelier d'Angleterre sous Henri VII, fonda le collége de Jésus à Cambridge, et mourut à Wisbeach en 1500. Parmi les écrits de ce savant prélat, on cite les *Psaumes de la pénitence* en vers anglais ; *Homeliæ vulgares ; Meditationes piæ ; Mons perfectionis ad Carthusianos*.

ALCOCK (JEAN), docteur en musique, né à Londres le 11 avril 1715 ; organiste de Plymouth en 1737, de Reading en 1742, de Lichtfield en 1749 et premier chantre et maître de chœur. En 1760 il se démit de ses divers emplois et ne conserva que la place de maître de chœur. S'étant fait recevoir bachelier en musique à Oxford, en 1775, dix ans après il prit ses degrés de docteur à la même université. Il mourut au mois de mars 1806. Il a laissé six suites de leçons de piano, des chansons, et plusieurs morceaux de musique sacrée.

ALCON, fameux tireur d'arc de l'île de Crète.

ALCON, chirurgien, est cité par Pline comme très-expert dans l'art de traiter les hernies par incision et de réduire les fractures.

ALCUIN (FLACCUS-ALBINUS), né en 735, diacre de l'église d'York, se rendit célèbre par son savoir. Appelé en France par Charlemagne, il fonda, sous les auspices de ce monarque, plusieurs écoles à Paris, Tours, Aix-la-Chapelle,

Digitized by Google

et fit renaître les arts dans son empire. Charlemagne l'employa dans des négociations, et lui donna plusieurs abbayes qui le rendaient maître de 20,000 esclaves. Il mourut le 19 mai 804, âgé de 70 ans. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait les connaissances de son siècle. Ses ouvrages, soit en prose, soit en vers, sont aujourd'hui oubliés. L'édition la plus ample est celle de l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol.

ALCYONÉE mécontenta son père *Antigonus* Gonatas, roi de Lydie, en lui présentant la tête de Pyrrhus que lui avait donnée un Argien qui venait de la couper; il fut tué l'an 206 avant J. C., quatre ans avant la mort d'Antigonus, 202.

ALCYONIUS (PIERRE), né à Venise vers la fin du 15e siècle, fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence la chaire de langue grecque par la faveur du cardinal Jules de Médicis, qui bientôt après fut élu pape sous le nom de Clément VII. Il suivit son protecteur à Rome, et mourut en 1527, des suites d'une blessure qu'il reçut au sac de cette ville. Il a traduit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intitulé : *Medices legatus, sive de exilio*, Venise, Alde, 1522, in-4°, reproduit par Menckenius en 1707, in-12, avec les traités de Valérianus et de Tollius *De infelicitate litteratorum*. On a prétendu qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du traité de Cicéron *De gloriâ*, il en prit ce qui lui convint, et jeta au feu ce manuscrit unique, pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais il a été démontré que cette accusation était dépourvue de vraisemblance.

ALDANA (BERNARD), capitaine espagnol, gouverneur de Lippa sur les frontières de Transylvanie, fut condamné à mort en 1552 pour avoir, dans une terreur panique, brûlé cette même place ainsi que l'arsenal et le château; mais Marie, reine de Bohême, obtint sa grâce de l'empereur Ferdinand. Il mourut en Afrique en 1559, dans une expédition contre Tripoli, où il fit oublier sa conduite précédente.

ALDANA (FRANÇOIS), capitaine et écrivain espagnol, suivit le roi don Sébastien de Portugal en Afrique, et y fut tué, en 1572, à la bataille d'Alcazar, où ce prince perdit la vie.

ALDAR (JEAN), historien anglais, annaliste de l'Irlande et de l'Écosse. On ignore quand il vécut.

ALDAY (...), né à Perpignan en 1737, secrétaire d'un grand seigneur, qui le mena en Italie. Là il apprit à jouer de la mandoline, et alla ensuite à Paris où il en donna des leçons. On ignore l'époque de sa mort.

ALDAY L'AÎNÉ, fils du précédent, naquit en 1763, se fit entendre comme violoniste au concert spirituel en 1787. Il publia alors sa première *symphonie concertante en ut*, pour deux violons et alto. Alday alla se fixer à Lyon en 1795.

ALDAY LE JEUNE, né en 1764, frère du précédent, beaucoup plus habile violoniste, se fit entendre avec succès aux concerts spirituels jusqu'en 1791, époque où il passa en Angleterre; il fut nommé directeur de musique à Édimbourg. Il a composé plusieurs concertos pour deux violons, ainsi que des mélanges et airs variés.

ALDE MANUCE. *Voyez* **MANUCE.**

ALDEBERT. *Voyez* **ADALBERT.**

ALDEGATI (M.-ANT.), professeur de poésie latine à Ravenne en 1485, a laissé des *poésies* inédites, qui sont conservées dans plusieurs bibliothèques d'Italie. La Laurentienne, à Florence, possède de lui 4 livres d'élégies, dont on trouve la notice et quelques extraits dans le *Catalogus codicum* de Bandini.

ALDÉGONDE (SAINTE) naquit en 630, dans le Hainaut. Son père, nommé Walbert, était du sang royal de France; sa mère, Bertille, appartenait aussi à une race illustre, et, selon quelques écrivains, à celle des rois de Thuringe. Déterminée à vivre dans le célibat religieux, elle quitta la maison paternelle et se réfugia auprès de sa sœur, sainte Waudru, qui venait de fonder un monastère à Mons, connu alors sous le nom de Châteaulieu (*Castri-Locus*). Bientôt ses parents la rappelèrent, en promettant de lui laisser toute liberté de suivre les mouvements que Dieu lui avait inspirés. Elle demeura donc dans le château de Cousolre, où elle continua de donner l'exemple de toutes les vertus. Après y avoir vu mourir saintement les auteurs de ses jours, elle se rendit à l'abbaye de Hautmont, prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maestricht, et de saint Aubert, évêque de Cambrai. Ce fut alors qu'elle consacra sa fortune à l'érection d'un monastère de filles dans un lieu sauvage et inculte baigné par la Sambre. Telle est l'origine du célèbre chapitre des chanoinesses de Maubeuge. La fête de sainte Aldegonde est célébrée le 30 janvier, jour anniversaire de sa mort qui arriva, selon les Bollandistes, en 680, selon d'autres, en 684, et selon d'autres encore en 689. Elle fut d'abord inhumée à Cousolre, mais en 690 les religieuses de Maubeuge obtinrent pour leur maison les dépouilles de la vénérable fondatrice.

ALDEGRÆFF (HENRI), peintre et graveur allemand, élève d'Albert Durer, né en 1502, à Soest, en Westphalie, mort en 1558 dans l'indigence, est un des graveurs que les curieux désignent sous le nom de petits maîtres, à cause du grand nombre de petits sujets qu'ils ont exécutés. Son *œuvre* se compose de 390 pièces. Dans le nombre on cite les quatre Évangélistes, la Lucrèce, l'histoire de Suzanne, etc.

ALDÉGUIER (N. D'), ancien conseiller au parlement de Toulouse, juge et président de la cour d'appel de cette ville du 18 brumaire au 20 mars 1815; donna alors sa démission; élu, par le département de la Haute-Garonne, membre de la chambre des députés après la deuxième rentrée des Bourbons, vota avec la majorité et se démit en 1816.

ALDÉGUIER (AUGUSTE D'), homme de lettres, frère du précédent, fit, en 1806, une réponse à l'Épître à Voltaire de Chénier.

ALDEN (JEAN), vertueux magistrat de Plymouth à la Nouvelle-Angleterre, exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de gouverneur, et mourut vers 1780, à 89 ans.

ALDENACHIUS (GASPARD), jurisconsulte du commencement du 17e siècle, écrivit des leçons de droit.

ALDERETE (DIEGO-GRACIAN D'), né à la fin du 15e siècle, secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II, a publié des *traductions* espagnoles des œuvres de Xénophon, Salamanque, 1552, in-fol.; de la

Digitized by Google

plupart des ouvrages d'Isocrate, de Plutarque, ib., 1553; d'Agapet, diacre; des *Offices* de St. Ambroise, ib., 1554; de Thucydide, ib., 1555, in-fol.; d'un choix d'ouvrages militaires grecs, latins, français, 1566, in-4°, et des arrêts de la cour d'Amour. Alderete mourut vers 1585, à 90 ans.

ALDERETE (Joseph et Bernard), deux frères nés à Malaga. L'exacte ressemblance qui existait entre eux faisait dire au poëte Gongora : « Pour les distinguer, il faut les flairer, » par allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, le résigna en faveur de Bernard, entra dans la société des jésuites, et devint recteur du collége de Grenade. Il publia un volume sur l'exemption des ordres réguliers, et un autre *de religiosâ Disciplinâ tuendâ*. Bernard fut grand vicaire à Séville : il était très-versé dans le grec, l'hébreu, les langues orientales, et tous les genres d'antiquités. On a de lui deux ouvrages en espagnol : *Origen de la lengua castellana*; Madrid 1674, in-fol., plusieurs éditions; l'autre *Varias antiguedades de España, Africa et otras provincias*, Anvers, 1614, in-4° rare; une *Lettre* au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, et enfin une *Collection* de lettres sur l'eucharistie. Joseph était né en 1560, il mourut en 1616.

ALDERETE (Bernard), né sur la fin du règne de Philippe II, à Zamora, royaume de Léon, entra dans l'ordre des jésuites, devint professeur de théologie à Salamanque, et fut le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. On a de lui : *Commentaria et disputationes in tertiam partem sancti Thomæ*; *De incarnati Verbi mysteriis et perfectionibus*; et quelques traités séparés : *De visione et scientiâ Dei*; *De voluntate Dei*; *De reprobatione et prædestinatione*. Il mourut à Salamanque en 1657.

ALDERINUS (Cosme), compositeur suisse qui florissait vers le milieu du 16e siècle, a publié : *LVII hymni sacri quatuor, quinque et sex vocibus*, Berne, 1553.

ALDERISIO (Albert), jurisconsulte napolitain au 17e siècle, a laissé plusieurs traités sur les *contrats* et les *conventions*.

ALDEROTTI (Thaddée), célèbre médecin de Florence, appelé par Dante *fils d'Hippocrate*, mourut en 1295. Sa *Vie* a été écrite par Villani.

ALDHELM, fils de Kentred, et neveu d'Inas, roi des Saxons occidentaux, fut élevé dans le monastère de St.-Augustin de Canterbury, devint abbé de Malmesbury et ensuite évêque de Sherburn, aujourd'hui Salisbury. Il mourut le 20 mai 709. Il avait composé des chansons saxonnes, qu'il chantait lui-même pour en faire goûter la morale.

ALDINI (Tobie), médecin et botaniste italien, né dans le 17e siècle à Césène, médecin du cardinal Od. Farnèse, a publié la *Description* des plantes du jardin de ce prélat, connue sous le titre d'*Hortus farnesianus*, Rome, 1625, in-folio, figures.

ALDINI (le comte Antoine), né à Bologne en 1756, était neveu du célèbre Galvani. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla étudier le droit à Rome, et il y fit de tels progrès qu'il fut bientôt nommé professeur de cette science à l'université de Bologne. Il occupait cette place en 1796, lorsque les Français pénétrèrent en Italie sous la conduite de Bonaparte. Aldini se montra dès le commencement un de leurs plus chauds partisans; il fut récompensé de son zèle par l'importante ambassade de France, dès que la république transpadane fut proclamée. En 1801 il vint à Lyon comme membre de la fameuse *consulta* qui devait préparer à Napoléon les voies du pouvoir souverain. Les principes républicains d'Aldini n'étaient pas tellement inflexibles qu'il ne pût s'arranger de tous les attributs de la monarchie. Dès que le nouveau royaume d'Italie fut établi, en 1805, il reçut les titres de comte, de grand officier de la Légion d'honneur, de la Couronne de Fer, et fut nommé trésorier de ce dernier ordre. Au comble de ses vœux, il n'éprouva d'autre contrariété que l'opposition assez vive qu'y apporta le vice-président Melzi. Cet autre favori de Napoléon parvint à l'exclure du conseil d'État, et, après de vives réclamations, il fallut céder, en recevant pour dédommagement le titre de ministre d'État du royaume d'Italie. Depuis cette époque le comte Aldini habita presque toujours la France, et il se trouvait à Paris en 1814 au moment de la chute de Napoléon. Il avait acheté le château de Montmorency, près Paris, et l'avait fait embellir à grands frais; mais les ravages qu'y exercèrent les étrangers en 1815 l'obligèrent à le vendre aux démolisseurs. Aldini est mort à Milan le 5 octobre 1826.

ALDINI (Jean), frère du précédent, savant physicien et mathématicien, a fait un grand nombre d'expériences sur le galvanisme, et trouva, en 1805, le moyen d'employer comme moteur des moulins le flux et le reflux de la mer; fut, en 1811, conseiller d'État du royaume d'Italie.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), né à Florence en 1500, professeur de droit à Pise, mourut à Rome à l'âge de 58 ans. Il avait pris parti dans les discordes civiles qui agitèrent sa patrie, et sa constante opposition aux Médicis l'exposa au ressentiment de cette famille, qui l'exila de Florence quand elle fut devenue maîtresse de la république. Tous les ouvrages de jurisprudence d'Aldobrandini sont exactement énumérés dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli.

ALDOBRANDINI (Thomas), fils du précédent et frère du pape Clément VIII, né à Rome au 16e siècle, a laissé une traduction des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, publié à Rome, 1594, par le cardinal P. Aldobrandini, son neveu, et un commentaire sur le *Traité de l'ouïe* d'Aristote.

ALDOBRANDINI (Jean), cardinal florentin, fils de Sylvestre Aldobrandini et de Lesa Detti; reçut le chapeau de Pie V en 1570; en 1571, fut choisi, avec plusieurs autres cardinaux, pour préparer une ligue contre les Turcs; fut grand pénitencier, puis préfet de la signature des brefs; mort en 1573.

ALDOBRANDINI (Hippolyte), frère du précédent. Voyez CLÉMENT VIII.

ALDOBRANDINI (Alexandre), cardinal, né à Florence en 1674; nonce à Naples et archevêque de Rhodes en 1707; nonce à Venise en 1712; y fait son entrée, le 5 mai 1714; y reste jusqu'en 1720; nonce à Madrid, 7 novembre, même année; reçoit la pourpre de Clé-

ment XII, 2 octobre 1730, et la barrette à Séville, des mains du roi d'Espagne, 26 décembre; part pour la légation de Ferrare, 18 avril 1731; mort le 29 octobre 1742.

ALDOBRANDINI (CINTIO-PASSERO), neveu de Clément VIII, né à Sinigaglia, prit son nom de sa mère, née Aldobrandini, et fut fait cardinal en 1593. De ses deux frères, l'un, Pierre, fut cardinal et légat en France, où il termina les différends qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie; l'autre, Jean-François, suivit la carrière militaire.

ALDOBRANDINI (JOSEPH), musicien de Bologne au 17ᵉ siècle, fut maître de chapelle du duc de Mantoue. On a de lui divers *œuvres* de musique recueillis et gravés à Amsterdam de 1701 à 1706.

ALDOBRANDINO, et par abréviation **DINO**, mort à Florence sa patrie, en 1327, avait professé la médecine à Bologne, puis à Sienne, et composé des commentaires sur Avicenne et Galien, et sur le traité d'Hippocrate, *De naturâ fœtûs*.

ALDOVRANDINI. *Voyez* **ALDROVANDINI**.

ALDRED, archevêque de Cantorbéry, mort en 1069, fut le premier prélat anglais qui fit le voyage en terre sainte.

ALDRIC ou **AUDRI** (St.), né dans le Gâtinais, en 775, disciple de Sigulfe, abbé de Ferrière et successeur d'Alcuin; établi, en 820, modérateur des écoles du palais par Louis le Débonnaire, qui l'admit dans ses conseils; fut chancelier de Pepin, roi d'Aquitaine; abbé de Ferrière, après Albert, en 827; élu archevêque de Sens, 828, il n'accepta que par l'ordre de l'empereur; fut, au concile de Thionville en 834, un des prélats qui annulèrent ce qui avait été fait en faveur de la révolte de Lothaire; mort le 10 octobre 836.

ALDRIC (St.), fils de Sion et de Gérilde de Bavière, tous deux de sang royal, né en 800; resta, jusqu'en 821, à la cour de Louis le Débonnaire; ordonné prêtre en 826, par Drogon ou Dreux, fils naturel de Charlemagne, et successeur de Gondulfe, évêque de Metz; devint confesseur de l'empereur Louis; sacré évêque du Mans, 22 décembre 832; chassé de son Église, par Lothaire, en 840; rétabli, après la défaite de celui-ci, par le roi Charles II, à Fontenai en Auxerrois, le 25 juin 841; convoqua une assemblée d'évêques à Coulaines, près du Mans, pour porter remède avec eux au relâchement des mœurs ecclésiastiques; assista au concile de Paris, 846, à celui de Tours, 849; mort le 7 janvier 856. Il laissa un recueil de tous les décrets des saints Pères, et de tous ceux des conciles synodaux et nationaux.

ALDRICH (HENRI), théologien, architecte et musicien, né à Westminster en 1647, mort à Oxford en 1710, a laissé des *Éléments* d'architecture, ouvrage écrit en latin et dont il a été publié un *Abrégé*, Oxford, 1789, gr. in-8ᵒ, des *poésies* imprimées dans les *Musæ anglicanæ*, et deux *traités* théologiques. Il a publié des éditions de différents auteurs grecs avec la version latine, à l'usage des étudiants.

ALDRICH ou **ALDRICHT** (ROBERT), savant et éloquent prélat, né à Burnham, en Angleterre; fut l'intime ami d'Érasme; fait évêque de Carlisle par Henri VIII, en 1525; mort à Horn, dans le comté de Lincoln, en 1555; a laissé quelques ouvrages de théologie et un recueil d'épigrammes.

ALDRIGHETTI, médecin italien, né à Padoue en 1573, et mort de la peste en 1631, fut professeur dans sa patrie, et publia divers ouvrages dont le plus connu est: *Luis venereæ perfectissimus tractatus*, Padoue, 1597, in-4ᵒ.

ALDRIGHETTI (ANTOINE-LOUIS), fils du précédent, né à Padoue le 22 octobre 1600, fut professeur de droit à l'université de Padoue, et mourut le 24 août 1668. Parmi ses ouvrages on trouve: *Ragguatia di Parnasso tra la musica e la poesia*.

ALDRINGER (JEAN), né à Luxembourg; après avoir été domestique, puis chancelier du comte de Madrucci, de soldat il s'éleva au rang de général sous l'empereur Ferdinand II; ambassadeur à Lubeck, en 1629; prit avec Galas, la ville de Mantoue en 1630; se noya dans l'Iser, en défendant Landshut contre les Suédois, en 1636.

ALDROVANDE (ULYSSE), célèbre naturaliste, né en 1527 à Bologne, où il fut professeur, et mort en 1605, consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle* en 13 vol. in-fol. dont il ne publia lui-même que 4 vol. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication. On conserve au cabinet de l'institut de cette ville plusieurs des morceaux qui composaient le sien; et dans la bibliothèque publique les manuscrits qu'il a laissés en grand nombre. Le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvrage avait été transporté pendant la révolution au muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDROVANDINI (POMP.-AUG.), peintre, né à Bologne en 1677, fils de Mauro, peintre d'architecture et de décors, suivit le même genre que son père, et mourut à Rome en 1739.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro, se rendit célèbre en Italie dans le 12ᵉ siècle par son courage, son éloquence et sa belle défense d'Ancône en 1174 contre les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Iᵉʳ.

ALDRUITE, savant physicien et chimiste anglais du 13ᵉ siècle; passa pour magicien; écrivit un traité des *Quintessences*.

ALDUIN, roi des Saxons méridionaux, et successeur de Brent dans le 8ᵉ siècle; fut déposséde et mis à mort par Inas, roi des Saxons occidentaux.

ALDUIN, abbé de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge; en 1225, il s'imagina avoir trouvé, renfermé dans un coffre de pierre, le chef de saint Jean-Baptiste, ce qui mit en émoi toute l'Europe, jusqu'à ce qu'on eût prouvé que ce chef n'était que celui de saint Jean d'Édesse, martyr avec saint Cyr.

ALDUIN, gouverneur d'Angoulême; après Wigrain, son père, sous le roi Charles le Simple, se rendit souverain de cette ville, que ses descendants gardèrent, en qualité de comtes, jusqu'à Aimar, en 1218.

ALDULF, roi des Anglais orientaux, après Ethelwund, son oncle, en 664.

ALÉ (EGIDIO), peintre d'origine italienne, né à Liége; florissait vers la deuxième moitié du 17ᵉ siècle.

ALÉA (LÉONARD), né à Paris; écrivit, en 1801, contre l'athéisme de Sylvain Maréchal et de Jérôme de Lalande; mort en 1812.

ALÉANDRE (JÉRÔME), cardinal, médecin, helléniste,

hébraïsant; né le 14 février 1480, à la Motte, dans la marche Trévisane; appelé en France par Louis XII, qui lui donna des lettres de naturalité, en 1508; professa à Paris où il fut recteur de l'université, à Orléans et à Blois; chancelier d'Évérard de la Marck, évêque de Liége et prévôt de son église en 1515; alla à Rome en 1517; nonce de Léon X en Allemagne en 1519, et nommé en son absence bibliothécaire du Vatican, en 1520; parla contre Luther dans la diète de Worms, ne put l'empêcher d'être entendu, refusa de discuter avec lui, obtint qu'on brûlerait ses livres, et dressa l'édit qui le proscrivait; fut fait archevêque de Brindes par Clément VII, en 1523; nonce en France, 1524; prisonnier avec François Ier à la bataille de Pavie, 1525; nonce une seconde fois en Allemagne, 1531; ne put empêcher Charles-Quint de faire une trêve avec les princes protestants; envoyé à Venise; cardinal par Paul III, 1538; légat une troisième fois en Allemagne; mort à Rome le 1er février 1542. On lui doit un *Dictionnaire grec et latin*, un *abrégé* de la grammaire de Chrysoloras et une pièce de vers élégiaques.

ALÉANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, célèbre antiquaire, poëte, littérateur et jurisconsulte, né à la Motte, en 1574, mort à Rome le 9 mars 1629. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite: un *commentaire* sur les institutions de Caïus, Venise, 1600, in-4o; *Explication* de plusieurs antiques, 1616, in-4o; des *poésies* diverses.

ALEAUME (St.), en espagnol Elesmo, né à Loudun, dans le Poitou; moine de la Chaise-Dieu au commencement du 11e siècle; fut le fondateur et le premier abbé de l'abbaye de Saint-Jean de Burgos, en Espagne; mort l'an 1100; la ville de Burgos l'a choisi pour son patron, on l'y fête le 30 janvier.

ALÉAUME (Louis), né à Verneuil en 1525, poëte latin et littérateur; mort en 1596, lieutenant général au bailliage et présidial d'Orléans; auteur de poésies latines.

ALEDOSI (François), surnommé *le cardinal de Pavie*, né à Castel-del-Rio, dans la Romagne; reçut la pourpre de Jules II, en 1505; fut son légat à Viterbe et à Bologne; conduisit des troupes contre les Vénitiens, et se brouilla, à cette occasion, avec le duc d'Urbin qui le tua après la prise de Bologne, en 1511.

ALEDRAN, gouverneur de Septimanie; défendit, en 848, la marche d'Espagne contre Guillaume II, comte de Toulouse, et fut chassé; remis en possession par Charles le Chauve, en 850, il périt dans un combat contre Abdoul-kerim, chef des Sarrasins, en 852.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite, né à Bruxelles, le 22 janvier 1592, n'avait point encore achevé ses études lorsqu'il passa en Espagne pour être attaché au duc d'Ossone, qu'il accompagna en Sicile. Après avoir pris l'habit de jésuite, à Palerme, il alla étudier la théologie à Rome, et fut ensuite envoyé à Gratz, pour y enseigner la philosophie. Il parcourut ensuite l'Europe avec le jeune prince d'Eggemberg, dont il était gouverneur, et se fixa enfin à Rome, où il fut nommé préfet de la maison professe des jésuites; il mourut en cette ville, le 6 septembre 1651, à 60 ans. Alegambe est connu par une *Bibliothèque des Écrivains jésuites*. Il a écrit, en outre, spécialement la vie de plusieurs religieux de la même société: *Vita J. Cardini*, Rome, 1640, in-12; 2o *Mortes illustres et gesta eorum de societ. Jesu qui, in odium fidei, ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Rome, 1657, in-fol.; 3o *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesu*, Rome, 1658, in-4o.

ALÈGRE (François d'), comte de Joigny, grand maître des eaux et forêts, et chambellan du roi Charles VIII; l'accompagna à la conquête du royaume de Naples, en 1495; et partagea avec son frère le gouvernement de la Basilicate, mort en septembre 1525.

ALÈGRE (Yves II, baron d'), frère du précédent, conseiller et chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples; suivit en Italie Charles VIII, qui lui donna le gouvernement de la Basilicate ainsi qu'à son frère, et Louis XII qui le fit gouverneur de Milan; accompagna le duc de Nemours dans son entreprise contre le pape Jules II, fut gouverneur de Bologne, en 1512, et mourut la même année après avoir eu une grande part à la bataille de Ravennes 11 avril, dans laquelle son fils Jacques fut tué à ses côtés.

ALÈGRE (Gabriel, premier marquis d'), fils du précédent; chambellan du roi Louis XII; prévôt de Paris, en 1515, et bailli de Caen, où il reçut Franç. Ier, en 1532.

ALÈGRE (Yves, baron d'), fils du précédent; donné par Henri III avec le comte d'Escars en otage au prince Jean-Casimir, comte palatin, pour assurance des sommes promises aux reîtres qu'il lui avait amenés, subrogea à sa place son neveu, le baron de Millaut, qu'il adopta et institua son héritier, en 1577; fut tué la même année par ses ennemis particuliers.

ALÈGRE (Antoine d'), comte de Millaut, fils du précédent, né en 1550; servit le roi Charles IX et le duc d'Anjou en plusieurs occasions; se trouva à la bataille de Montcontour, et fut assassiné à Paris, en 1573, par Guillaume Duprat, baron de Viteaux, son cousin.

ALÈGRE (Yves, baron de Millaut, second marquis d'), adopté et donné en otage par son oncle, en garantie des sommes dues aux reîtres; fut enfermé par eux au château d'Heidelberg de 1578 à 1580; pendant la ligue il tua Guillaume Duprat, son parent, pour venger la mort de son père adoptif; gouverneur, pour Henri IV, du château d'Issoire, il y fut tué dans une sédition populaire, en 1592; mort sans postérité.

ALÈGRE (Christophe II, marquis d'), tua le seigneur de Hallot, en 1593, et se retira vers le duc de Mayenne, puis en Italie.

ALÈGRE (Yves, marquis d'), prince d'Orange, maréchal de France, né en 1653; lieutenant général, défendit, contre les Hollandais, Bonne, qui capitula le 15 mai 1803; ne put empêcher les lignes françaises d'être forcées, le 18 juillet 1705, près de Tirlemont; fut fait prisonnier et conduit en Angleterre; prit, à son tour, Douai, le 8 septembre 1712, Bouchain, le 9 octobre; couvrit, en 1713, pendant la campagne d'Allemagne, l'armée qui força le camp des Impériaux près de Fribourg, le 20 septembre; commanda en Bretagne, en 1720; conduisit la sainte ampoule au sacre de Louis XV à Reims, le 25 octobre 1722; fut nommé, en 1725, gouverneur des villes, pays et évêchés de Metz et de Verdun, et déclaré maréchal de France, le 2 février 1724; présida alors à l'assemblée des états de la Bretagne, qu'il commandait en chef; mort à Paris, le 9 mars 1733.

ALÈGRE DE CASANATE (Marc-Antoine),

Digitized by Google

carme et écrivain espagnol, né à Taragone, en 1590, mort en 1658; composa une histoire de son ordre.

ALÈGRE (N. d'), orientaliste, traducteur anonyme du *Gulistan*, ou *l'Empire des roses*, poëme de Saadi, Paris, 1704; mort vers 1736.

ALEGRIN (Jean), d'Abbeville, cardinal et patriarche de Constantinople; en 1227, il reçut le chapeau de Grégoire IX, dont il fut légat *à latere* en Espagne et en Portugal, où il prêcha la croisade; envoyé à l'empereur Frédéric II, qu'il amena à faire la paix avec le pape et à souscrire d'avance aux censures de l'Église en cas de violation du traité; ce cas s'étant présenté, il l'excommunia; mort en 1237.

ALEMAGNA (Giusto d'), peintre du 15e siècle, né, comme son nom l'indique assez, au delà du Rhin, a peint en 1457, dans le cloître des dominicains de Ste.-Marie de Castello, à Gênes, une *Annonciation* regardée comme un chef-d'œuvre; les moines ont fait couvrir d'une glace ce bel ouvrage pour le garantir des injures du temps.

ALEMAGNA (Jean-Baptiste), médecin calabrais du 16e siècle, est auteur d'un *Traité des fièvres*, impr. en 1550.

ALEMAN (Louis), cardinal et archevêque d'Arles; né au château d'Arbent, dans le Bugey, en 1390; chanoine et comte de l'église de Saint-Jean de Lyon, puis évêque de Maguelonne et archevêque d'Arles; envoyé, en 1422, à Sienne, pour y faire agréer la translation dans cette ville du concile de Pavie; légat à Bologne, en 1425; obtient de Louis III, roi de Naples et comte de Provence, la confirmation des priviléges d'Arles; cardinal par Martin V, en 1426; fit déposer, en 1439, dans le concile de Bâle, le pape Eugène IV, et proclamer à sa place Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V; fut, à son tour, excommunié, dégradé du cardinalat et déclaré indigne de tous ses emplois par Eugène; rétabli dans ses dignités, en 1449, après que Félix V eut renoncé à la papauté en faveur de Nicolas V, légitime successeur d'Eugène, légat dans la basse Allemagne la même année; mort à Salon, le 16 septembre 1450.

ALEMAN (Nicolas), seigneur du Châtelet, né à Beaucaire, fut pendant trente-cinq ans, en Italie, l'ambassadeur de François Ier; fonda les minimes de Chatelleraut.

ALEMAN (Mathieu), né à Séville au 16e siècle, fut employé dans les finances comme intendant ou contrôleur, et prit de bonne heure sa retraite pour pouvoir se livrer tranquillement à la culture des lettres. Des motifs que l'on ignore le firent aller au Mexique, et il y publia son *Ortografia castellana*, 1609, in-4°, ouvrage rare et estimé. Mais Aleman est principalement connu par son roman de *Guzman d'Alfarache*, dont le Sage a donné moins une traduction qu'une imitation supérieure à l'original. *Guzman* avait déjà trouvé trois traducteurs français, Gabriel Chapuis, Chapelain et Brémont.

ALEMAND (Louis-August.), médecin et littérateur, né à Grenoble en 1645, mort en 1728, est auteur de quelques *ouvrages* de grammaire, de philologie et d'histoire, et d'une traduction de la *Médecine statique* de Sanctorius. — Son frère, avocat à Grenoble, a dédié au Père la Chaise un ouvrage dans lequel il propose un nouveau système contre les protestants.

ALEMANNI (Gilbert) composa, vers 1334, une histoire de la terre sainte.

ALEMANNI (Louis) embrassa et combattit tour à tour, dans le 16e siècle les opinions de Calvin, et professa, en 1566, à Lyon, celles de Zwingle.

ALEMANNI (Nicolas), né à Ancône le 12 janvier 1583, fit ses études à Rome au collége des Grecs, où plus tard il professa lui-même la rhétorique avec éclat. Devenu secrétaire du cardinal Borghèse, ce prélat lui fit obtenir la garde de la bibliothèque du Vatican. On lui doit la 1re édition de l'*Histoire secrète* de Procope, Rome, 1620, in-fol., avec des notes critiques très-estimées; réimprimée Helmstadt, 1654, in-4°, et Cologne, 1669, in-fol.; et la *description* de l'église de St.-Jean de Latran, insérée dans le 8e vol. du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Il mourut à 43 ans, à Rome, le 24 juillet 1626.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), l'un des hommes les plus célèbres du 18e siècle, naquit à Paris le 16 novembre 1717, et fut exposé sur les marches de Saint-Jean le Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. L'existence de cet enfant parut si frêle, que le commissaire de police qui le recueillit, au lieu de l'envoyer aux Enfants trouvés, crut nécessaire de lui faire donner des soins particuliers, et le confia, dans cette vue, à la femme d'un pauvre vitrier. Peut-être avait-il déjà quelques instructions pour agir de la sorte; car, quoique les parents de d'Alembert ne se soient jamais fait connaître publiquement, peu de jours après sa naissance, ils réparèrent l'abandon où ils l'avaient laissé : son père lui assura 1,200 livres de rente, revenu suffisant alors pour le mettre au-dessus du besoin. Le temps a déchiré le voile dont ils ont voulu se couvrir : on sait aujourd'hui que d'Alembert était le fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutait le mot *canon*, pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*. D'Alembert annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application : mis dans une pension à l'âge de quatre ans, il n'en avait encore que dix, lorsque le maître de cette pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre; ce ne fut néanmoins qu'à 12 ans qu'il passa au collége Mazarin, où il entra en seconde. Lorsqu'il eut étudié les mathématiques, il prit aussitôt pour elles le goût qu'elles inspirent à ceux qui ne peuvent captiver leur esprit que par des vérités absolues. Un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide, un autre sur le calcul intégral, présentés à l'Académie des sciences en 1739 et 1740, le firent connaître de cette compagnie, qui l'admit au nombre de ses membres en 1741; et bientôt (en 1743) il publia son *Traité de dynamique*, où, par un principe qui n'est qu'une heureuse énonciation d'une condition du mouvement, évidente par elle-même, il est parvenu à réduire aux lois de l'équilibre d'un système de corps la détermination des mouvements que ce système doit prendre. Rappelant ainsi à une méthode uniforme la mise en équation des problèmes de ce genre, qu'on faisait dépendre de principes incohérents, et plutôt devinés que démontrés, il mit fin, dit Lagrange, aux espèces de défis que les géomètres s'adressaient alors sur cette matière. En 1744, parut la première édition de son *Traité des fluides*, faisant suite au précédent. A cet ouvrage succéda la pièce qui a remporté, en 1746, le prix proposé par l'Académie

Digitized by Google

de Berlin, sur la théorie des vents, et où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides. La société savante qui venait de couronner d'Alembert, l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. Parmi les mémoires qu'il lui adressa, trois ont particulièrement contribué aux progrès de la science : ceux de 1746 et de 1749 sur l'analyse pure, et celui de 1748 sur les cordes vibrantes. Ce dernier a fixé l'attention des géomètres sur le calcul intégral aux différentielles partielles, dont Euler ne s'était occupé qu'en passant, et sans en faire aucune application. D'Alembert prenait également part aux recherches qui ont complété les découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes, et achevé de changer en théorie ce qu'on n'avait d'abord appelé qu'un système. Pendant qu'Euler et Clairaut s'en occupaient, il remit, dès 1747, à l'Académie des sciences, une solution du *problème des trois corps;* problème dont le but est de déterminer les dérangements que les attractions réciproques des planètes causent dans le mouvement elliptique qu'elles exécuteraient autour du soleil, si elles n'obéissaient qu'à leur pesanteur vers cet astre. D'Alembert suivit ces travaux avec assiduité pendant plusieurs années ; ils produisirent l'ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur différents points importants du système du monde;* le premier volume parut en 1754, et le troisième en 1756. Les *Recherches sur la précession des équinoxes,* publiées en 1749, contiennent la première application de l'analyse à la détermination générale du mouvement de rotation d'un corps de figure quelconque, et font époque dans la dynamique, aussi bien que dans l'astronomie physique. L'*Essai sur la résistance des fluides* fut envoyé pour concourir au prix proposé en 1750 par l'Académie de Berlin ; mais ce prix ayant été remis, d'Alembert retira sa pièce et la publia. Ces différents écrits qui n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, tracent une carrière brillante, qu'il acheva de fournir par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'*Opuscules*. C'est par le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il a commencé sa carrière littéraire ; ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision. D'Alembert y présenta la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'il avait acquises pendant vingt années d'étude ; et il faut ajouter que c'était aussi la quintessence de tout ce qu'on savait alors sur ces différents sujets. Il rédigea, en outre, la partie mathématique de l'*Encyclopédie,* pour laquelle il composa un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie, et souvent un dénoûment très-heureux de quelque difficulté métaphysique de cette science. Engagé par ce premier pas, d'Alembert, qui fut bientôt reçu à l'Académie française, continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Ses écrits littéraires, constamment dirigés vers le perfectionnement de la raison et la propagation des idées exactes, furent goûtés par tous les bons esprits. Aucun de ces ouvrages n'est de longue haleine ; mais tous sont remarquables par une diction pure, un style net, et des pensées fortes ou piquantes. L'*Essai sur les gens de lettres* les rappelle à ce qu'ils se doivent dans leurs relations avec les grands. Les *Éléments de philosophie,* et les suppléments que l'auteur y a joints, sur l'invitation du roi de Prusse (Frédéric II), étaient bien propres à faire sentir le vide de ce qu'on appelait *Cours de philosophie,* dans les colléges. Les *Réflexions sur l'Élocution oratoire et le style ;* les *Observations sur l'art de traduire ;* la *Traduction de quelques morceaux de Tacite ;* les *Mémoires de Christine, reine de Suède,* et plusieurs articles de littérature et de grammaire, sont des morceaux très-judicieux et dignes d'attention. Dans le *Mémoire sur la suppression des jésuites,* il a fait également justice d'eux et de leurs adversaires ; et les gens raisonnables ne peuvent que lui en avoir gré. Atteint par la persécution suscitée à l'*Encyclopédie,* et dédaigné par le gouvernement de sa patrie, il refusa néanmoins la présidence de l'Académie de Berlin, et le roi de Prusse la laissa vacante tant qu'il eut l'espérance de l'attirer auprès de lui ; il résista de même aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie (Catherine II), qui lui écrivit de sa propre main pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Les étrangers avertirent sa patrie de tout ce qu'il valait, et il reçut une pension du roi de Prusse, lorsqu'on lui refusait encore celle de l'Académie des sciences, à laquelle il avait tant de droits. Chérissant l'indépendance, il évitait la société des grands, des gens en place, et ne recherchait que celle où il pouvait se livrer à toute la gaieté et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois une légère teinte de causticité. D'Alembert avait de la malice dans l'esprit, et de la bonté dans le cœur, dit la Harpe, qui, d'ailleurs, lui accorde dans la littérature un rang très-distingué. On ne connaît de discussions littéraires de lui, que celle qu'il eut avec J. J. Rousseau, à propos de l'article consacré à la ville de Genève, dans l'*Encyclopédie*. Quant aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans sa chère géométrie. Cette modération était en lui le fruit de la réflexion, car ses vivacités allaient quelquefois jusqu'à l'emportement ; mais il les réparait aussitôt, lors même qu'elles lui étaient arrachées par les longues souffrances qui terminèrent sa vie. Il mourut de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de 66 ans, le 29 octobre 1783.

ALEN (Jean van), Hollandais, peintre d'oiseaux et de paysages ; mort en 1698.

ALENÇON (Charles de Valois, comte d'), frère du roi Philippe de Valois ; blessé à la bataille de Montcassel, en 1328, et tué, le 26 août 1346, à la bataille de Crécy. Son petit-fils, Jean Ier, né le 11 mai 1385, périt le 15 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt.

ALENÇON (Jean II, duc d'), né en 1409, prisonnier à la bataille de Verneuil, préféra la captivité au déshonneur ; mais ayant traité depuis avec les Anglais contre Charles VII, il fut le premier prince du sang condamné à mort par le roi dans sa cour des pairs. Charles VII lui fit grâce de la vie, mais il fut conduit au château de Loches, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Louis XI. Ses intelligences criminelles avec le duc Charles le Téméraire provoquèrent contre lui une nouvelle condamnation en 1474 ; mais l'arrêt fut encore commué en une prison au Louvre ; Louis XI lui rendit la liberté en 1475, et il mourut en 1476.

ALENÇON (René, duc d'), fils du précédent, fut dé-

pouillé de ses biens par Louis XI, enfermé dans une cage de fer, et jugé par le parlement qui ne le reconnut coupable que de désobéissance; toutefois il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que sous Charles VIII. Il mourut le 1er novembre 1492.

ALENÇON (Charles IV, duc d'), fils du précédent, né en 1489, suivit Louis XII en Italie, se trouva à la bataille d'Agnadel, et épousa en 1509 la sœur de François Ier qui le fit reconnaître pour premier prince du sang. Sa lâche conduite à la journée de Pavie fut une des causes principales de la perte de la bataille et de la prise du roi. Les reproches qu'il essuya à ce sujet le firent mourir de honte et de douleur à Lyon, le 21 avril 1525. En lui finit la branche d'Alençon. Ce duché fut donné depuis en apanage au cinquième fils de Henri II.

ALENÇON (Charles d'), fils aîné de Charles, tué à la bataille de Crécy. Archevêque de Lyon en 1365, il avait été dominicain, et on l'avait vu quêter, dans Paris, la besace à l'épaule; mort le 5 juillet 1375.

ALENÇON (Philippe d'), cardinal-archevêque de Rouen, frère du précédent; évêque de Beauvais en 1356; patriarche de Jérusalem, puis d'Aquilée par Grégoire XI; reçoit le chapeau d'Urbain VI en 1378, et l'évêché de Sabine; devient son vicaire général; révoqué par lui, de crainte qu'il n'inclinât à prendre le parti de Clément VII; rétabli dans ses dignités par Boniface IX; fait évêque d'Ostie; mort à Rome, le 15 août 1397.

ALENÇON (d'), fils d'un huissier au parlement de Paris, avait succédé à la charge de son père; mais il ne l'exerçait que par un prête-nom. Il mourut au mois d'août 1744, laissant manuscrites quelques pièces de théâtre; on lui doit les éditions de Dufresny, 1731, 6 vol. in-12, de l'abbé de Pons, 1738, in-12, et de Brueys et Palaprat.

ALENI (Thomas), de Crémone, peignait en 1515.

ALENIO (le P. Jules), missionnaire, naquit à Brescia en 1582. A 18 ans il embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie il fut envoyé par ses supérieurs à la mission de la Chine. Débarqué, en 1610, à Macao, il y professa les mathématiques en attendant une occasion favorable pour passer en Chine. Ce ne fut que trois ans après qu'il parvint à pénétrer dans cet empire, dont l'entrée était alors sévèrement interdite aux étrangers; et dès lors il se consacra tout entier aux fonctions pénibles et dangereuses de l'apostolat, avec un zèle qui fut couronné de succès. Le premier il prêcha l'Évangile dans la province de Xansi; celle de Fo-kien lui dut un grand nombre d'églises. Enfin, après avoir employé trente-six ans à propager et à maintenir la foi catholique dans cet empire, il mourut, au mois d'août 1649, à l'âge de 67 ans. On a du P. Alenio plusieurs ouvrages, tous écrits en chinois, et par cette raison peu connus en Europe, même des curieux. Les principaux sont: une *Vie de Jésus-Christ*, le *Dialogue de saint Bernard, entre l'âme et le corps*, traduit en vers chinois.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), architecte et mathématicien, né dans l'État de Ferrare, construisit, pour le pape Clément VII, la citadelle de Ferrare; mort en 1630.

ALEOTTI (Raffaella-Argenta), religieuse augustine, née dans le duché de Ferrare, fille du précédent, a fait imprimer des motets et des madrigaux.

ALEOTTI (Victoire), sœur de la précédente, d'une organisation musicale si exquise qu'à l'âge de 6 ans elle jouait déjà fort bien d'un espèce de clavecin appelé *arpicordo*. Elle a laissé un recueil de 21 compositions musicales, intitulé: *Ghirlanda di madrigale a quattro voci*, imprimé à Venise en 1593.

ALER (Paul), jésuite, né près de Luxembourg en 1656, mort à Duren en 1727, a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie et de littérature, dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheca coloniensis* du père Hartzeim. Il est le premier auteur du *Gradus ad Parnassum*, revu et augmenté successivement dans les différentes éditions.

ALERED, roi de Northumberland dans le 8e siècle; usurpa la couronne sur Ethelwald, et fut déposé neuf ans après.

ALES ou HALES (Alexandre), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Angleterre au 13e siècle, mort à Paris le 1er septembre 1245, est auteur d'une *Somme* de théologie, où entre autres erreurs il soutient que les sujets d'un roi apostat sont déliés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la puissance spirituelle.

ALES (Alexandre), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, mort à Leipzig en 1565, était ami de Mélanchton; Bèze l'appelle l'ornement de l'Écosse. On a de lui des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, un *Traité* sur le mérite et la nécessité des bonnes œuvres, et divers ouvrages contre Valentin Gentilis, Servet, etc.

ALES (Jean), théologien, né à Oxford en 1584, et mort en 1656, a fait, entre autres ouvrages, un *Traité du schisme*, remarquable par l'esprit de tolérance.

ALÈS (Pierre d'), comte de Corbet, eut onze enfants dont trois seulement lui survécurent. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat au chapitre de la cathédrale de Blois. Il engagea avec le célèbre généalogiste d'Hozier une discussion relative à l'article que celui-ci avait consacré à sa famille dans l'Armorial général.

ALÈS (Pierre-Alexandre d'), vicomte de Corbet, fils du précédent, naquit le 18 avril 1715 et mourut vers 1790. A l'âge de 18 ans il fut reçu dans les mousquetaires et se trouva l'année suivante au siége de Kehl; il passa ensuite comme officier dans un régiment de la marine où il resta jusqu'en 1741, époque à laquelle des infirmités le forcèrent à demander sa retraite. Les maréchaux de France le choisirent pour leur lieutenant et juge du point d'honneur dans le Blaisois, la Sologne et le Dunois. Des travaux littéraires et les soins de l'agriculture occupèrent ses loisirs. Il embrassa avec quelque chaleur les doctrines des économistes. Un assez grand nombre d'écrits anonymes sont sortis de sa plume. Le principal a pour titre: *De l'origine du mal, ou examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière.*

ALÈS de Corbet (Geneviève), depuis dame du Lude, fille du précéd., a fait paraître l'*Abrégé de la vie de M. Lepelletier, mort à Orléans en odeur de sainteté en 1736*; Orléans, 1760, in-12.

ALESIO (Math.-Pierre), peintre et graveur romain, mort en 1600, élève de Michel-Ange, sut assez bien saisir la manière de son maître; il alla s'établir en Espagne où il grava plusieurs de ses propres dessins à l'eau forte. Sa

production la plus curieuse est un *St. Christophe*, peint à fresque dans la cathédrale de Séville.

ALESSANDRI (Félice), musicien, né à Rome en 1742, fut élevé dans les conservatoires de Naples. Il vint à Paris et y resta 4 ans, retourna en Italie en 1767; il y écrivit deux opéras : *Ezio* et *Il Matrimonio per concorso*, qu'il fit suivre de l'*Argentino*. Il partit ensuite pour Londres où il donna *La Moglie fidele*, et *Il Re alla caccia*. Rappelé à Dresde pour y composer l'*Amore soldato*, il alla à Pavie, à Milan et ensuite en Russie, dans l'espoir d'être engagé comme compositeur de la cour; n'ayant pas réussi il retourna en Italie en 1788. L'année suivante il fut nommé maître de chapelle par le roi de Prusse. Il composa : *Il Ritorno d'Ulisse*, opéra qui eut à Berlin un succès éclatant. Les envieux prétendirent qu'Alessandri avait pillé dans les ouvrages des autres compositeurs. Ces attaques réitérées produisirent leur effet, le roi lui donna son congé. Accablé de chagrin, Alessandri quitta Berlin; on ignore ce qu'il devint.

ALESSANDRI (Jean degli), né à Florence, le 8 septembre 1765; vice-président de l'Académie des beaux-arts de cette ville en 1796, et plus tard son directeur; député au corps législatif par le département de l'Arno, en 1810; en mission à Paris, en 1815; mort à Florence le 20 septembre 1828.

ALESSANDRO ROMANO, surnommé *della Viola* à cause de son habileté sur cet instrument, fut reçu comme chanteur dans la chapelle du pape en 1560. Il a laissé des motets et des chansons; il a écrit aussi pour divers instruments.

ALESSANDRO ALESSANDRI (Alexander ab Alexandro), jurisconsulte napolitain, né vers l'an 1461, fit ses études à Rome, exerça la profession d'avocat à Naples, y renonça bientôt pour se livrer à la philologie, et mourut en 1523. Il est principalement connu par un ouvrage d'érudition intitulé : *Genialium dierum libri sex*, dont la première édition est celle de Rome, 1522, in-fol., et la meilleure celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°, qui fait partie de la collection des *variorum*.

ALESSANDRO (Louis), compositeur de musique sacrée, né à Sienne en 1736. En 1786 il fut nommé maître de chapelle à la cathédrale de Sienne, où il mourut le 29 janvier 1794. Il a écrit beaucoup de messes, de vêpres et de motets qui sont estimés en Italie.

ALESSI (Galéas), célèbre architecte italien, né à Pérouse, en 1500, et mort en 1572, élève de Michel-Ange, a fait construire, d'après ses plans, un grand nombre de palais, d'églises, de fontaines, où il déploya la fécondité de son génie. Gênes est la ville où l'on trouve le plus d'édifices construits sur ses dessins.

ALESSI (Pierre-Antoine d'), de San-Vito, dans le Frioul; peintre italien, élève d'Amalteo; à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e.

ALESSIO, peintre napolitain, né en 1700, mort en 1740, se distingua dans le paysage. On voit un grand nombre de ses tableaux dans la galerie de Weimar.

ALESTRI (Richard), théologien anglais, né en 1619, à Upington; combattit pour Charles Ier; se révolta contre le parlement, en 1636; réussit à faire passer le décret de l'université contre le *Covenant*; fut chassé; se rendit près de Charles II, à Rohan, après la victoire de Cromwell sur l'armée écossaise, en 1651, à Worcester; revint en Angleterre où il intrigua pour le rappel du roi, qui à son retour, le fit son chapelain; mort en 1688.

ALET (Antoine), chanoine de la cathédrale de Noyon; né en 1623, à St.-Remy en Lô; établit, en 1687, une congrégation de filles sous le titre de *la Sainte Congrégation de la famille de Notre Seigneur J. C.*; mort en 1693.

ALETHIUS (Latinus-Alcimus), historien et rhéteur, né dans l'Agénois; enseigna la rhétorique à Bordeaux, l'an 360 de J. C.; il avait composé une histoire de l'empereur Julien le philosophe.

ALEXANDER (John), écrivain anglais, ministre non conformiste et auteur d'un ouvrage périodique intitulé *La Bibliothèque*; né en 1735; mort en 1765.

ALEXANDRE (Benjamin), médecin, frère du précédent, mort en 1768, a traduit en anglais l'ouvrage du Morgagni *De sedibus et causis morborum*.

ALEXANDRA. *Voyez* **SALOMÉ**.

ALEXANDRA, reine régente des Juifs, veuve de Janneus; après la mort de son mari, elle fit établir Hircan, son fils aîné, grand sacrificateur à cause de son incapacité; se conduisit en tout par les conseils des pharisiens, et mourut l'an 70 avant J. C., laissant le trône à Aristobule II, son second fils.

ALEXANDRA, fille d'Hircan, femme d'Alexandre fils d'Aristobule II, mère d'un autre Aristobule et de Mariamne mariée à Hérode; ce dernier ayant su qu'elle s'était adressée à Cléopâtre dans le but d'obtenir, par l'autorité d'Antoine, la grande sacrificature pour son fils Aristobule, s'empressa de la lui conférer sans attendre qu'on lui forçât la main; mais il se vengea bientôt en faisant noyer Aristobule, qui avait comploté avec sa mère de se sauver auprès de Cléopâtre, cachés l'un et l'autre dans des coffres en forme de cercueil; Alexandra alors conspira avec son père Hircan, qu'elle engagea à se retirer vers les Arabes, et qui, prévenu dans ce dessein, fut mis à mort par Hérode, lequel se défit aussi de Mariamne, et enfin d'Alexandra l'an 28 avant J. C., au moment où elle voulait s'emparer des deux forteresses de Jérusalem.

ALEXANDRA, fille d'Aristobule et femme de Philippion, fils de Ptolémée Menneus, roi de Chalcide; son beau-père, amoureux d'elle, fit tuer son fils et l'épousa.

ALEXANDRE, musicien grec, né à Cythère, passa presque toute sa vie à Éphèse. Ce fut lui qui compléta le nombre des cordes du psaltérion.

ALEXANDRE, fils de Polydore, et tyran de Phères en Thessalie; renommé pour ses cruautés vers l'an 372 avant J. C.; fut attaqué et vaincu, en 364, par Pélopidas général des Thébains, qui périt dans la bataille, en 357; mourut assassiné par sa femme Thisbé, aidée de Tisiphonus, Lycophron et Pitholoüs, frères du tyran.

ALEXANDRE Ier, roi de Macédoine après son père Amyntas Ier, 501 ans avant J. C.; suivit Xercès en Grèce; fut envoyé après la bataille de Salamine, en 480, auprès des Athéniens pour les détacher des autres Grecs; avertit Pausanias la veille de la bataille de Platée, en 479, qu'il serait attaqué le lendemain; fut l'ami de Pindare; mort en 468 avant J. C.; Perdiccas II, son fils, lui succéda.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, en 367 avant J. C.; passa dans la Thessalie, à

l'invitation des Aleuades, qui voulaient renverser Alexandre, tyran de Phérès. Rappelé dans la Macédoine pour apaiser une révolte il fut assassiné l'an 366, au milieu d'une fête par Ptolomée Alorites, à l'instigation d'Euridice, sa propre mère dont ce Ptolomée était l'amant.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, naquit à Pella, le 6 du mois hécatombæon de la 1re année de la 106e olympiade (le 20 septembre 356 avant J. C.), la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Éphèse. Philippe lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, et, pour sous-gouverneur Lysimaque d'Acarnanie; mais Aristote fut celui qui prit le plus de part à l'éducation d'Alexandre; il lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines, sans en excepter la médecine. Ces études ne lui faisaient pas négliger les exercices du corps, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Il n'avait que seize ans, lorsque Philippe, obligé de partir pour faire la guerre aux Byzantins, le chargea de gouverner en son absence. Les Médares crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. Alexandre prit leur ville, les en chassa, et après l'avoir repeuplée, lui donna le nom d'*Alexandropolis*. Il fit ensuite des prodiges de valeur à Chéronée, où il eut la gloire d'enfoncer le bataillon sacré des Thébains. Cependant la discorde survint dans la maison de Philippe, lorsque ce prince répudia Olympias pour épouser Cléopâtre. Alexandre ayant pris la défense de sa mère, de vives querelles s'élevèrent entre le père et le fils. Dans un accès de colère Philippe fut sur le point de tuer Alexandre, qui, pour se soustraire à son ressentiment, se retira en Épire avec Olympias; mais il obtint bientôt son pardon, et revint auprès de Philippe. Peu de temps après, il march contre les Triballes avec son père, et lui sauva la vie, en le couvrant de son bouclier dans la mêlée. Philippe, nommé généralissime des Grecs, se préparait à porter la guerre dans les États du roi de Perse, lorsqu'il fut assassiné l'an 337 avant J. C. Alexandre, qui n'avait pas encore 20 ans, monta sur le trône, fit punir tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de son père, se rendit ensuite dans le Péloponèse, et, ayant rassemblé les Grecs, se fit décerner le commandement général pour l'expédition de Perse. De retour en Macédoine, il soumit les Triballes, courut ensuite attaquer les Gètes, chez qui s'était retiré leur roi, et ravagea leur pays. Le bruit de sa mort s'étant alors répandu dans la Grèce, les Thébains et les Athéniens, excités par Démosthènes, prirent les armes. Alexandre, ne voulant pas laisser à ces peuples le temps de combiner leurs efforts, revint sur ses pas, et envahit la Béotie. Arrivé aux portes de Thèbes, il invita les habitants à se soumettre, mais ils prirent sa modération pour de la crainte, et l'attaquèrent eux-mêmes. Alexandre, les ayant défaits, prit et rasa leur ville. Il fit épargner la famille de Pindare; et la maison où ce poëte était né fut la seule que l'on n'abattit pas. Cette sévérité frappa de terreur le reste de la Grèce, et, dès lors, les partisans d'Alexandre osèrent seuls se montrer. Il tint à Ægé un grand conseil de guerre, où l'invasion de l'Asie fut définitivement arrêtée, et il partit au printemps, 334 ans avant J. C., avec 30 mille hommes de pied, et 5 mille chevaux, après avoir nommé Antipater son lieutenant en Europe. Alexandre était alors âgé de 22 ans. Il mit 20 jours pour arriver à Sestos, où il traversa l'Hellespont. En approchant du Granique, il apprit que plusieurs satrapes du roi de Perse l'attendaient de l'autre côté du fleuve, avec 20,000 hommes d'infanterie et un pareil nombre de cavaliers. Il prend aussitôt le commandement de l'aile droite, qu'il fait entrer dans le fleuve; et, après avoir mis en fuite les barbares sur ce point, il court au secours de l'aile gauche, repoussée par Memnon de Rhodes, le plus expérimenté des généraux de Darius, et fait des prodiges de valeur. Les Macédoniens, excités par l'exemple de tant de bravoure, mirent en fuite la cavalerie persanne, et toute l'armée traversa le fleuve sans obstacle. Alexandre fit faire des obsèques magnifiques aux Macédoniens qui avaient péri, et accorda des priviléges à leurs pères et à leurs enfants. La plupart des villes de l'Asie Mineure, et Sardes elle-même, qui en était le boulevard, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Milet et Halicarnasse firent plus de résistance. Ce fut après ces conquêtes qu'Alexandre détruisit lui-même sa flotte, qui lui était devenue inutile, et qui, malgré de grandes dépenses, restait toujours inférieure à celle des Perses. Étant à Éphèse, il y établit la démocratie, ainsi que dans toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. A Gordium, il voulut voir le nœud connu sous le nom de *nœud gordien*; il était si difficile à délier, que l'empire de l'Asie était promis, par les destins, à celui qui y parviendrait; Alexandre n'ayant pu en venir à bout, le coupa avec son épée. Il conquit la Lycie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie et la Cappadoce. S'étant baigné, tout couvert de sueur, dans le Cydnus, il fut arrêté un moment par une dangereuse maladie. Tout le monde désespéra de sa guérison, à l'exception du médecin Philippe. Ce fut dans cette circonstance qu'Alexandre montra tout l'héroïsme de son caractère. Au moment où Philippe allait lui présenter un breuvage, ce prince reçoit une lettre de Parménion, annonçant que, gagné par Darius, Philippe doit empoisonner son maître. Alexandre remet la lettre à son médecin, et, en même temps, il avale le breuvage salutaire. Cette noble confiance fut suivie d'une prompte guérison. A peine rétabli, Alexandre s'avança vers les défilés de la Cilicie. Darius eut l'imprudence de s'engager dans un pays montagneux, et vint camper avec 300 mille hommes à Issus, entre la mer et les montagnes. Rien ne put résister à la phalange macédonienne, encouragée par la présence d'Alexandre qui, malgré une blessure à la cuisse, se portait partout où le péril était le plus grand. Cette victoire fit tomber entre les mains d'Alexandre les trésors, la mère, la femme et les enfants de Darius, qu'il traita avec une extrême bonté. Il ne poursuivit point ce prince qui s'était enfui vers l'Euphrate. La victoire d'Issus ouvrait tous les passages aux Macédoniens; Alexandre envoya à Damas un détachement qui se saisit du trésor royal de Perse, et il marcha en personne pour s'assurer des villes maritimes le long de la Méditerranée; toutes celles de la Phénicie se rendirent, à l'exception de Tyr, qui, fière de sa position au milieu de la mer, forma la résolution de se défendre. Alexandre en fit le siége; et, surmontant des difficultés incroyables, il réunit au continent, par une chaussée, l'île dans laquelle cette ville était située. Elle fut prise, après sept mois d'efforts. Irrité de sa résistance, Alexandre la détruisit entièrement. L'armée macédonienne se dirigea ensuite sur la Palestine,

dont toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui soutint un siége, où le conquérant reçut une blessure assez grave. Les habitants furent traités à peu près comme ceux de Tyr, et le commandant Bétis, attaché par les talons au char du vainqueur, fut traîné sous les murs de la ville, comme autrefois Hector, sous les remparts de Troie. L'Égypte, lasse du joug de Darius, reçut Alexandre comme un libérateur. Il y fonda Alexandrie, qui devint une des premières villes du monde. Au retour du printemps, Alexandre se mit en marche, par la Phénicie, pour aller chercher Darius, qui avait formé une nouvelle armée en Assyrie. Il reçut alors de ce prince l'offre d'une de ses filles en mariage, avec dix mille talents (54 millions) pour la rançon de sa famille, et la cession de toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Sa réponse au roi de Perse ne laissant aucune espérance d'accommodement, les deux armées se rencontrèrent bientôt à Gaugamèle, bourg voisin de la ville d'Arbelle, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate; et malgré l'énorme disproportion des forces, les Perses furent complétement battus. La victoire d'Arbelle mettait toute l'Asie au pouvoir d'Alexandre. Babylone et Suze, entrepôt des richesses de l'Orient, ouvrirent leurs portes au vainqueur qui dirigea sa marche vers Persépolis. Les défilés appelés Pyles-Persides, seul passage pour pénétrer en Perse, et regardés jusqu'alors comme inaccessibles, étaient encore défendus par 40,000 hommes, sous les ordres d'Ariobarzane. Alexandre sut les tourner, et prendre à dos l'armée ennemie, qu'il tailla en pièces. Il fit alors son entrée triomphante à Persépolis, capitale de l'empire. Ici finissent les jours les plus glorieux d'Alexandre : possesseur du plus grand royaume du monde, il devient esclave de ses passions, se livre à l'orgueil, à la débauche; se montre ingrat et cruel; et c'est du sein des voluptés qu'il ordonne la mort, ou qu'il verse lui-même le sang de ses plus braves capitaines. Un jour, plongé dans l'ivresse, il quitte la salle du festin, sur la proposition de Thaïs, courtisane athénienne, et, portant comme elle une torche enflammée, il met le feu au palais royal de Persépolis, qui, construit presque en entier de cèdre, passait pour une merveille du monde. Il sortit bientôt de cette ville à la tête de sa cavalerie, et se mit à la poursuite de Darius, qu'il était impatient d'avoir en sa puissance. Apprenant que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver ce monarque de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite, il accéléra sa marche, dans l'espoir de le sauver. Bessus, se voyant serré de trop près, fit tuer Darius, qui le gênait dans sa fuite. Arrivé sur les confins de la Bactriane, Alexandre aperçoit, sur une charrette, un homme couvert de blessures : c'était Darius qu'on venait d'égorger. A ce spectacle, le héros macédonien ne put retenir ses larmes. Après avoir fait rendre aux restes de son ennemi tous les honneurs funèbres usités chez les Perses, il se remit en marche, subjugua l'Hircanie, le pays des Marses, la Bactriane, et se fit proclamer roi d'Asie. Agis, roi de Sparte, gagné par Darius, excitant ses compatriotes contre les Macédoniens, avait formé une armée de 30,000 hommes. La Grèce entière courait aux armes pour secouer le joug d'Alexandre, lorsque Antipater, son vice-roi, se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il livra bataille à Agis avec 40,000 hommes; le roi de Sparte fut défait et tué, la ligue des Grecs dissoute, et la fortune d'Alexandre triompha, même aux lieux où il n'était pas. Il parcourait alors, au milieu des neiges, avec une rapidité incroyable, la Bactriane et d'autres contrées du nord de l'Asie, n'étant arrêté ni par le Caucase, ni par l'Oxus. Le régicide Bessus, qu'il poursuivait, lui ayant été livré, fut remis entre les mains d'Oxatrès, frère de Darius, qui le fit mourir. Insatiable de gloire et de conquêtes, Alexandre porta ses armes au delà de l'Yaxarthe, et alla attaquer, dans leurs déserts, les hordes sauvages des Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Le conquérant revint à Bactres pour y passer l'hiver. Maître absolu du vaste empire des Perses, et voulant accoutumer à sa domination les peuples qu'il avait soumis, il adopta en partie les mœurs et les usages asiatiques, prit le vêtement mède, la tiare des Persans, se forma un sérail, s'entoura d'eunuques, et se fit adorer par les barbares, ce qui indisposa les Macédoniens. Le mécontentement de l'armée donna lieu à la scène déplorable dont Clitus fut victime. Alexandre, dont il avait blessé l'orgueil, le tua de sa propre main, au milieu d'une orgie : c'était le frère de sa nourrice, l'un de ses plus fidèles amis, et de ses meilleurs généraux. L'année suivante, il reprit le cours de ses conquêtes, et il acheva de soumettre la Sogdiane. Parmi les captives, était Roxane, l'une des plus belles personnes de l'Asie. Alexandre ne voulut point abuser de ses droits, et il l'épousa. Il revint encore passer l'hiver à Bactres; et c'est alors qu'Hermolaüs, arrêté et interrogé, s'avoua chef d'une conspiration, et accusa Callisthènes et beaucoup d'autres personnages distingués, d'être ses complices. Ils furent tous mis à mort sur-le-champ, à l'exception de Callisthènes, réservé à un sort plus cruel. Ce philosophe, dont le plus grand crime était d'avoir montré trop d'attachement aux mœurs des Grecs, et d'avoir frondé trop ouvertement les ridicules et les vices du conquérant, fut horriblement mutilé, et traîné à la suite de l'armée, dans une cage de fer, jusqu'à ce qu'il se fût soustrait lui-même, par le poison, à ces odieux traitements. Le printemps suivant, Alexandre, n'ayant plus d'ennemis devant lui, voulut en aller chercher plus loin. Les vastes régions de l'Inde, dont le nom était à peine connu, lui parurent une conquête digne de son ambition, et il en fit prendre la route à son armée. Ce fut au passage périlleux de l'Hydaspe qu'Alexandre, s'exposant aux plus grands dangers, dit ce mot qui explique toute sa vie : « O Athéniens! à quels « dangers je m'expose pour être loué par vous! » Il établit, dans cette partie du monde, plusieurs colonies grecques; et, selon Plutarque, le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de 70. Celle de Bucéphalie dut son nom au cheval que ce prince avait toujours monté, et qui avait été tué au passage de l'Hydaspe. Ivre de ses succès, et ne mettant plus de borne à son ambition, il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange, lorsqu'il fut arrêté par les murmures de son armée. Alexandre céda en frémissant, et, voulant marquer le terme de ses conquêtes, il fit construire, sur le bord oriental du fleuve, douze immenses autels, semblables à des tours, et consacrés aux douze principaux dieux. Revenu à l'Hydaspe, il embarqua son armée sur plus de deux mille barques, et il descendit vers la mer, au milieu des acclamations des peuples voisins, étonnés de la nouveauté de ce spectacle. Arrivé à la jonction de l'Hydaspe avec l'Acésines, Alexandre débar-

Digitized by Google

que ses troupes, et alla faire la guerre aux Malliens et aux Oxydraques, qui n'avaient pas voulu se soumettre. Assiégeant la ville des Oxydraques, il monta le premier à l'assaut ; mais les échelles s'étant rompues, il resta seul sur le mur, en butte aux traits des ennemis. Ses soldats lui tendaient les bras, et lui criaient de se jeter au milieu d'eux ; il aima mieux s'élancer dans l'intérieur de la place, et se vit bientôt assailli par une foule d'ennemis : il se défendit seul longtemps, reçut une grave blessure ; et il aurait fini par succomber, si les Macédoniens ne fussent parvenus à s'emparer de la ville. Alexandre ne tarda pas à se rétablir. Il subjugua ensuite les Malliens, fit prisonnier Oxycan qui s'était déclaré contre lui, et tomba à l'improviste sur Musican, autre prince indien, qui, forcé de se soumettre, et ayant repris les armes, fut vaincu et mis en croix par son ordre, avec les brahmanes qui l'avaient engagé à se révolter. A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards ; et, le flux et le reflux de la mer leur étant entièrement inconnus, ils n'y virent que des prodiges, et un indice de la colère des dieux. Néarque, commandant de la flotte, partit néanmoins des bouches de l'Indus pour se rendre, par mer, au golfe Persique, tandis qu'Alexandre allait reprendre, par terre, la route de Babylone. Ce prince n'ignorait pas toutes les difficultés qu'offraient les passages par la Gédrosie; mais, ayant ouï dire que Sémiramis et Cyrus y avaient perdu leurs armées, il prit cette route pour les surpasser. Ses troupes s'avançaient dans d'immenses déserts, où, ne trouvant ni eau ni subsistances, son armée resta pour la plus grande partie ensevelir dans les sables. Il ne ramena en Perse que le quart des soldats qui l'avaient suivi dans l'Inde. A son arrivée à Pasagarde, il châtia des satrapes prévaricateurs. A Suse, il épousa Barsine, fille de Darius, fit épouser la sœur de cette princesse à Éphestion, son plus cher ami ; et, le même jour, fit célébrer les noces de 10,000 Macédoniens avec 10,000 Persanes. Ayant ensuite assemblé, de toutes les parties de son vaste empire, 30,000 jeunes gens qu'il nomma *épigones*, c'est-à-dire successeurs, il les fit habiller, armer et exercer suivant la coutume des Macédoniens. Arrivé à Opis, sur le Tigre, il déclara, après avoir payé les dettes de ses soldats, que son intention était de renvoyer les invalides, et de ne garder auprès de lui que les hommes de bonne volonté. Cette déclaration parut n'être que le prétexte d'un véritable licenciement. Des murmures, on passa aux propos offensants, et la révolte finit par éclater. Le discours que leur tint Alexandre n'ayant pu les apaiser, ce prince saisit lui-même douze des plus séditieux, les fait conduire au supplice, et, par des reproches exprimés avec courage et éloquence, il force les autres au repentir. Les vétérans n'hésitèrent plus alors à s'en aller, et plus de 10,000 partirent pour la Grèce, comblés d'honneurs et de biens. On évalue à 300 millions les dons faits, à plusieurs reprises, par Alexandre à ses soldats, munificence sans exemple dans l'histoire. Il continua sa marche sur Babylone, où l'attendaient les ambassadeurs de toutes les nations, et où tous les peuples venaient se prosterner devant le maître de la terre. En passant à Ecbatane, il perdit, presque subitement, son ami Éphestion, à la suite d'une orgie. La mort de ce favori le plongea dans l'affliction la plus profonde, et il se porta à des excès de fureur et de rage. Selon quelques auteurs, il fit pendre le médecin Glaucias, parce qu'il n'avait pu guérir son ami ; mais Arrien révoque ce fait en doute. Résolu d'accorder les honneurs divins à Éphestion, Alexandre se proposait de dépenser 10,000 talents pour sa pompe funèbre et pour son tombeau ; mais tous ces grands préparatifs ne furent que de vains projets, et les artistes et les musiciens qu'il avait rassemblés au nombre de 3,000 pour célébrer les jeux funèbres de son favori, servirent pour ses propres funérailles. A peine rentré à Babylone, il meurt d'intempérance, l'an 324 avant J. C. (le 29 thargelion), âgé d'environ trente-deux ans, au milieu des débauches et des dissolutions de toute espèce, après avoir vu mourir des mêmes excès la plus grande partie de ses courtisans ; il meurt au bout de onze jours de maladie ; et cet empire si vaste, que soutenait seule une main puissante, tombe avec lui, et devient un théâtre de guerres sans cesse renaissantes, une proie que s'arrachent et se partagent ses lieutenants.

ALEXANDRE, fils du précédent et de Roxane, fut assassiné, avec sa mère, l'an 314 avant J. C., par Cassandre, usurpateur de la couronne de Macédoine.

ALEXANDRE, surnommé *Lyncestes*, fils d'Érope ; accusé avec ses deux frères d'avoir contribué, en 337, à la mort de Philippe, roi de Macédoine, il eut seul sa grâce, parce qu'il avait le premier salué Alexandre du nom de roi.

ALEXANDRE, fils de Néoptolème, et oncle d'Alexandre le Grand, fit la guerre en Italie, fut vaincu par les Romains, et tué dans un dernier combat, l'an 324 avant J. C.

ALEXANDRE I, Molossus, roi d'Épire, contemporain et parent d'Alexandre le Grand ; fils de Néoptolème, mort l'an 360 avant J. C. ; dut à Philippe de monter, l'an 342, sur le trône d'Épire, après la mort d'Arymbas, son oncle, qui l'avait usurpé ; alla, en 333, avec une flotte de quinze vaisseaux et une armée nombreuse, au secours des Tarentins, peuple d'Italie, contre les Messapiens, les Bruttiens, les Lucaniens et les Samnites ; vainquit ces deux derniers en 332, marcha contre les peuples de la Pouille ; fit la paix avec Diomède, roi des Étoliens, avec les Métapontins, avec les Pédicales ; se retourna contre les Bruttiens et les Lucaniens ; prit Héraclée, Cosence, Terine et plusieurs autres places ; établit en 330, trois camps dont deux furent surpris et taillés en pièces, se fit jour avec le troisième à travers les ennemis, et tua leur général ; fut entouré de toutes parts ; lança son cheval dans un fleuve pour éviter d'être pris ; fut tué, près d'aborder sur l'autre rive, par un transfuge, qui le perça de son javelot ; son cadavre, emporté par le courant, fut recueilli par les Lucaniens, qui en envoyèrent la moitié à Cosence, et livrèrent le reste au peuple, l'an 331 avant J. C. ; son cousin Æacide lui succéda.

ALEXANDRE II, fils de Pyrrhus, roi d'Épire ; pour venger la mort de son père, tué en faisant la guerre à Antigone *Gonatas*, l'an 274 avant J. C., il entra, en 260, dans la Macédoine ; en fut chassé par Démétrius, fils de ce dernier ; et dépouillé lui-même de ses États, se réfugia chez les Acarnaniens, qui le remirent sur le trône ; mort en 255 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, embrassa d'abord le parti d'Antigone, roi de Macédoine, contre Cassandre; mais il se laissa gagner par les offres de ce dernier, qui venait de lui donner le commandement de tout le Péloponèse, et il se préparait à marcher contre Antigone, lorsqu'il fut assassiné vers l'an 312 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Cassandre, roi de Macédoine; attaqué par Antipater, son frère aîné, lequel avait fait tuer Thessalonie, leur mère, sous prétexte qu'elle le préférait à lui, il appela à son secours Démétrius, fils d'Antigonus, qui, travaillant pour lui-même, le fit mourir et s'empara de ses États, l'an 294 avant J. C.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine; vaincu et fait prisonnier, l'an 158 avant J. C., par Paul-Émile; suivit son triomphe; devint ciseleur habile, puis greffier. Telles furent, jusqu'à sa mort les obscurs succès et le triste emploi d'un prince qui pouvait hériter du trône d'Alexandre le Grand.

ALEXANDRE BALAS ou **BALÈS** usurpa le trône de Syrie sur Démétrius Soter, en se faisant passer pour fils d'Antiochus Épiphanes, l'an 151 avant J. C. Devenu gendre de Ptolémée, roi d'Égypte, il abandonna le soin des affaires à ses favoris, et se livra tout entier à son penchant pour le luxe et la débauche. Les peuples indignés se soulevèrent, et le fils de Démétrius rallia bientôt les mécontents. Vaincu et détrôné après un règne de 4 ans, Balas fut poignardé par un chef arabe, qui s'empressa d'envoyer sa tête à Démétrius.

ALEXANDRE, imposteur: se faisant passer pour le fils de Persée, roi de Macédoine, il leva une armée, fut défait par Métellus, général romain, et disparut dans la Dardanie, en 147 avant J. C.

ALEXANDRE ZABINAS, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Balas, et usurpa le trône sur Démétrius Nicanor, l'an 127 avant J. C. Quelques années après, il fut mis à mort par Antonius Grypus, fils de Nicanor.

ALEXANDRE POLYHISTOR, philosophe, géographe et historien grec, né en Phrygie, fut fait prisonnier dans la guerre de Mithridate contre les Romains, et fit à Rome l'éducation des enfants de Lucullus; il écrivit 24 ouvrages sur divers sujets, dont il ne reste que des fragments dans Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Laodicée, grammairien du règne de Marc-Aurèle, et dont les ouvrages sont inconnus.

ALEXANDRE, fils d'Aristobule II roi des Juifs; mené à Rome avec ses deux sœurs, son frère et son père, l'an 65 avant J. C., s'évade avec ce dernier; rassemble une armée en Judée; est battu près de Jérusalem par Gabinius, qui l'assiége dans Alexandrion et le force à capituler en 36; est encore conduit à Rome avec son père; remis en liberté par l'influence de César, se rend en Syrie où, à la tête de trente mille hommes, il attaque les Romains; est vaincu et pris près du mont Thabor dans une bataille où périrent dix mille Juifs; est envoyé à Antioche où le proconsul Métellus Scipion le fait décapiter l'an 49 avant J. C.

ALEXANDRE, troisième roi d'Émèse, après la mort de Jamblique I, son frère, qu'Antoine avait fait mourir; pris par Octave l'an 31 avant J. C., il orna son triomphe, et fut mis à mort; Jamblique II lui succéda.

ALEXANDRE JANNÉE ou **JANNEUS**, roi des Juifs, frère d'Aristobule et fils d'Hircan, l'an 102 avant J. C.; réunit la dignité de grand prêtre à celle de roi; fit périr un de ses frères qui prétendait à la couronne; fut en guerre avec Ptolémée Lathurus, puis avec ses sujets, dont plus de cinquante mille périrent; en fit crucifier, en sa présence, huit cents avec leurs femmes et leurs enfants pendant un festin qu'il donnait à ses concubines dans Jérusalem, où il revint en 84 avant J. C., six ans après en avoir été chassé; fut défait, en 81, par Démétrius Eucerus, et par Aretas, roi des Arabes, et mourut au delà du Jourdain, en faisant le siége du château de Ragaba, l'an 76 avant J. C.

ALEXANDRE, dit *Hélios* ou le *Soleil*, fils de Marc-Antoine et de Cléopâtre; après la bataille d'Actium, avant J. C. 31, fut donné par Auguste à Juba, roi de Mauritanie, qui avait épousé sa sœur, la jeune Cléopâtre.

ALEXANDRE, fils d'Hérode le Grand, épousa Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce; accusé trois fois par son père de vouloir lui ravir la couronne et la vie, et s'étant toujours justifié, il n'en fut pas moins condamné à Béryte dans une grande assemblée, et étranglé à Sébaste, en l'an 6 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Simon le Cyrénéen, aida J. C. à porter sa croix; on croit qu'il fut un de ses soixante et douze disciples.

ALEXANDRE (LYSIMACHUS), alabarche d'Alexandrie; assista à l'assemblée dans laquelle les Juifs interrogèrent Pierre et les autres apôtres; Caligula le fit mettre en prison, Claude l'en fit sortir.

ALEXANDRE d'Éphèse, docteur de la loi judaïque, apaisa la sédition suscitée contre les chrétiens par la prédication de saint Paul contre les images de Diane.

ALEXANDRE de Cyrène, en Libye; accusé par Jonathas, chef des sicaires, devant Catulle, gouverneur de cette province, d'avoir voulu faire soulever le peuple, il fut condamné à mort avec sa femme Bérénice, l'an 41 de Jésus-Christ.

ALEXANDRE, fils de Tigrane, qui était petit-fils d'Alexandre, fils d'Hérode le Grand; fut établi roi d'Arménie par l'empereur Néron; ses enfants renoncèrent au judaïsme pour se faire chrétiens.

ALEXANDRE, imposteur juif; profitant de sa ressemblance avec Alexandre qu'Hérode avait fait mourir, il voulut se faire passer pour lui; il alla à Rome où Auguste l'ayant convaincu de fourberie, le fit enfermer.

ALEXANDRE d'Égée, philosophe péripatétitien, fut précepteur de Néron, mais n'eut pas la puissance de faire prévaloir la doctrine d'Aristote contre Burrhus et Sénèque, tous deux stoïciens.

ALEXANDRE d'Aphrodisée, philosophe péripatéticien et commentateur d'Aristote, enseignait à Alexandrie vers le temps de Septime Sévère; il nous reste quelques-uns de ses *commentaires*, imprimés par Alde, 1520, in-fol. et traduits en latin dans son *Traité du destin*. Il existe de cet ouvrage une édition grecque latine, Londres, 1688, in-12, assez rare.

ALEXANDRE Ier (St.), pape, né à Rome, élu vers l'an 109; succède à St. Évariste, et meurt en 119, martyr selon les uns, selon d'autres de sa mort naturelle; il est

Digitized by Google

l'auteur de la prière du canon de la messe qui commence par ces mots : *Qui pridiè quàm pateretur ;* on lui attribue aussi l'institution de l'eau bénite, la mixtion d'eau dans le calice et la célébration avec du pain azyme.

ALEXANDRE II (Anselme de Badage ou de Bagio), pape, né à Milan, succéda à Nicolas II, en 1061 ; étant évêque de Lucques, la femme de l'empereur Henri IV, Agnès, lui fit opposer, sous le nom d'Honoré II, par les évêques cisalpins, Cadaloüs ou Candaloüs, évêque de Parme ; mais en 1062 il vainquit ce rival qui fut condamné dans deux conciles tenus à Rome, l'un en 1062, l'autre en 1064, et mourut cette même année ; assembla, en 1063, un concile contre les simoniaques et en 1066, un contre les nicolaïtes qui soutenaient que les degrés de consanguinité ne devaient être étendus que jusqu'aux cousins germains ; reprit alors, avec l'assistance des armes de la comtesse Mahaut ou Mathilde, les terres usurpées par les princes normands ; favorisa les prétentions au royaume d'Angleterre de Guillaume, duc de Normandie ; mourut le 20 avril 1073. Hildebrand lui succéda sous le nom de Grégoire VII.

ALEXANDRE III (Roland Rainuce ou Ranuci), natif de Sienne, élu pape le 7 septembre 1159, après la mort d'Adrien IV, réunissait les titres de cardinal et chancelier de l'Église romaine. Une partie des cardinaux portèrent leurs suffrages sur Octavien, qui prit le nom de Victor IV, et, aidés de l'empereur Frédéric Barberousse, obligèrent Alexandre à se retirer en France. Après la mort de Victor, il eut successivement pour compétiteurs Pascal III, Calixte III et Innocent III. S'étant réconcilié avec l'empereur, il tint le 3e concile de Latran, accorda de grands priviléges au doge de Venise, gouverna l'Église avec prudence, abolit la servitude, et mourut à Rome le 30 août 1181. Ce fut lui qui canonisa St. Bernard, et ce droit, partagé jusqu'alors par les métropolitains, fut depuis exclusivement attribué aux papes. Il avait la réputation d'un homme instruit et éloquent ; mais il n'a pas laissé d'autres ouvrages que des *Lettres* dans le recueil des conciles, et une dans le tome XXIV de la *Bibl. Patrum*.

ALEXANDRE IV (Rinald ou Rainaud), élu pape le 25 octobre 1254, était neveu des papes Grégoire IX et Innocent III, et cardinal d'Ostie ; fut contraire à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, et donna l'investiture du royaume de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Il soutint les religieux mendiants contre Guillaume de Saint-Amour, docteur de l'université de Paris, envoya des inquisiteurs en France, à la prière de St. Louis, et tenta de faire cesser le schisme des Grecs. Il mourut à Viterbe le 25 mai 1261. On a de lui un grand nombre de lettres et de bulles.

ALEXANDRE V (Pierre Philargi ou Philarète), pape, né dans l'île de Candie, élu à soixante et dix ans, le 26 juin 1409, dans le concile de Pise qu'il présidait ; il avait d'abord été mendiant dans le Milanais ; puis cordelier, évêque de Novare, archevêque de Milan ; ambassadeur de Galéas Visconti vers l'empereur Venceslas ; prince du saint empire et cardinal ; il mourut à Bologne le 3 mai 1410.

ALEXANDRE VI (Roderic Lenzuoli, puis Borgia, du nom de sa mère), pape ; né à Valence, en Espagne en 1430 ; créé cardinal, en 1455, par Calixte III, son oncle maternel ; entra alors en commerce adultère avec Vanozza, dame romaine, femme de Dominique Arimano dont il eut quatre fils et une fille ; acheta les voix du conclave, et fut élu pape à la mort d'Innocent VIII, le 11 août 1492 ; donna le titre de Catholique à Ferdinand vainqueur des Maures, et partagea les Indes entre lui et le roi de Portugal, pour les rendre favorables à sa postérité ; feignit d'approuver, dans ses prétentions sur le royaume de Naples, le roi de France Charles VIII, qui en fit la conquête ; se ligua avec ses ennemis ; fut assiégé dans Rome, puis pris dans le château Saint-Ange par ce prince, qui se contenta de faire la paix avec lui, en 1494, sans le punir de sa mauvaise foi ; dès 1495, cimenta une coalition de l'empereur Maximilien, de Ferdinand le Catholique, des Vénitiens et du duc de Milan pour chasser les Français qui, à leur retour, remportèrent sur eux la célèbre bataille de Fornoue en 1495 ; négocia avec Bajazet ; traita, en 1499, avec Louis XII, à qui il permit le divorce avec Jeanne de France, par une bulle dont fut porteur son fils César Borgia, qui reçut en échange le duché de Valentinois avec un revenu considérable ; approuva, en 1501, mais avec des vues d'intérêt personnel, la conquête de Naples, tentée par Louis XII et Ferdinand le Catholique ; la même année, conquiert les fiefs de la Romagne en vendant des indulgences et en employant le poison et l'assassinat, et meurt le 18 août 1503, ayant bu, par la méprise d'un domestique, d'une bouteille que lui et son fils César avaient fait préparer pour empoisonner, dans un souper, quelques cardinaux, au nombre desquels était leur amphitryon Adrien Corneto ; François Piccolomini, sous le nom de Pie III, lui succéda ; il n'y eut sortes d'excès, de débauches et de crimes dont Alexandre VI ne se souillât.

ALEXANDRE VII (Fabio Chigi), poëte, et pape de l'académie des Philomati dont il prit le nom ; né à Sienne le 12 février 1599 ; élu après la mort d'Innocent X, le 7 avril 1655, par les voix de soixante-quatre cardinaux ; fournit de l'argent et des troupes aux Vénitiens pour continuer la guerre contre les Turcs ; fit élever, dans Rome, une pyramide expiatoire de l'insulte faite par sa garde au duc de Créqui, ambassadeur français ; confirma, l'an 1656, la bulle de son prédécesseur contre les cinq propositions de Jansénius ; rédigea, en 1665, un nouveau formulaire sur le livre de celui-ci ; canonisa saint Thomas de Villeneuve et saint François de Sales ; fit baptiser le roi de Maroc ; bénit, après leur abjuration, Christine de Suède, le duc de Mecklembourg et la princesse Louise palatine ; défendit de mettre en doute l'immaculée conception, mort le 16 mars 1667. Clément IX lui succéda.

ALEXANDRE VIII (Pierre Ottoboni), pape, né à Venise, le 10 avril 1610 ; succède à Innocent XI, le 16 octobre 1689, après avoir été cardinal-prêtre par Innocent X, en 1652, évêque de Brescia en 1654, et sous-doyen du sacré collége sous Alexandre VII ; il donna des sommes considérables à l'empereur Léopold et aux Vénitiens pour guerroyer contre les Turcs ; se hâta d'avancer toute sa famille, persuadé qu'il avait peu de temps à vivre, sur quoi on lui a fait dire : *Oho sono vinti tre hore e mezza*, il est vingt-trois heures et demie ; publia une bulle contre ce qui s'était fait dans l'assemblée du clergé de France, en 1682 ; mort le 1er février 1691.

ALEXANDRE *le Paphlagonien*, adroit imposteur et magicien ; né à Abonotique, dans l'Asie Mineure ; élève

Digitized by Google

d'un charlatan de Thyanes, inventa, dans la Paphlagonie, un oracle d'Esculape qui devint célèbre; vint à Rome à la cour de Marc-Aurèle, l'an 174 de J. C.; avait prédit qu'à l'âge de cent cinquante ans il mourrait frappé de la foudre, et périt à soixante et dix d'un ulcère à la jambe.

ALEXANDRE, martyr, Grec de naissance, fut crucifié à Lyon, le 24 avril 178, deux jours après Épipode, son ami; l'église de St.-Irénée de cette ville possédait leurs corps, que les chanoines de Saint-Just possédaient également.

ALEXANDRE SÉVÈRE ou **AURÈLE**, empereur romain, né à Arco, en Phénicie, l'an 208 de J. C., de Genesius Macianus, Syrien; et de Julia Mamea, fille de Julia Maësa, femme de l'empereur Sévère; fut adopté et fait César par Héliogabale, auquel il succéda le 11 mars 222; permit aux Juifs de demeurer dans la Palestine et les confirma dans leurs privilèges; toléra les chrétiens; refusa les titres de *Dominus*, d'*Antonin*, de *Grand* que lui décernait le sénat; s'entoura des plus savants jurisconsultes, parmi lesquels Ulpien, qu'il fit préfet du prétoire, Calistrate et Modestin; supprima un grand nombre d'offices, ôta la vénalité des charges; fit des lois en faveur du peuple, et n'en établit jamais aucune sans avoir pris l'avis de dix jurisconsultes et de cinquante autres personnes connues pour leurs lumières; eut à réprimer des séditions de ses soldats qui tuèrent Ulpien, en 228; remplaça ce dernier par un homme qui s'était enfui pour n'être pas préfet du prétoire, voulant ainsi montrer qu'il fallait confier les dignités non à ceux qui les cherchaient, mais à ceux qui ne s'en souciaient pas; punit un certain Turinus, qui trafiquait de son crédit auprès de lui, en le faisant attacher à un pieu autour duquel l'on mit de la paille et du bois humide qu'on alluma, tandis qu'un héraut criait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée;* battit les Allemands en Illyrie, et l'année suivante, 229, Artaxercès, en Arménie; passa en Syrie, en 232, pour s'opposer aux Perses; défit une seconde fois Artaxercès, en 233; revint et triompha à Rome, en 234; il fut obligé de quitter cette ville, à la nouvelle d'une incursion des Germains, qui avaient passé le Rhin et attaqué la Gaule. Il marcha contre eux, avec une armée nombreuse. Il était accompagné de sa mère, qui conservait sur lui toute son influence; et offrit encore la guerre ou la paix aux barbares, montrant l'intention, selon Hérodien, d'acheter la paix à prix d'argent. Quelques désordres ayant eu lieu parmi les légions de la Gaule, Alexandre forma l'entreprise dangereuse de les apaiser, et d'introduire parmi elles une rigoureuse discipline. Il y avait alors dans l'armée un barbare, né en Thrace, appelé Maximin. D'abord, simple soldat, cet homme avait été nommé, par Alexandre qui aimait sa bravoure, chef d'un corps de Pannoniens, et il s'était concilié l'affection des soldats. Il profita du mécontentement que leur inspiraient les efforts d'Alexandre pour rétablir la discipline, et les enflamma à un tel point, que, dans une sédition soudaine, ils le proclamèrent empereur. Ils coururent aussitôt vers Alexandre, qui ne put se défendre, et fut massacré, ainsi que sa mère, le 19 mars 235 de J. C. Il n'avait alors que 26 ans, et avait été marié trois fois; il ne laissa point d'enfants. Alexandre Sévère était poète, peintre, musicien, géomètre et très-versé dans la science conjecturale des augures.

ALEXANDRE (St.), évêque de Jérusalem; emprisonné comme chrétien sous la persécution de Sévère, vers 204; vint, en 212, à Jérusalem, dont il partagea le siége avec St. Narcisse alors âgé de cent seize ans; engagea, contre le sentiment de Démétrius d'Alexandrie, Origène, quoiqu'il ne fût que laïque, à instruire publiquement les peuples; mourut de misère dans un cachot à Césarée, en 251, sous la persécution de Dèce. Sa fête chez les Grecs, 12 décembre; chez les Latins, 18 mars.

ALEXANDRE (St.), dit *le Charbonnier*, parce qu'il exerçait cette profession à Comane, lorsqu'en 248, saint Grégoire le Thaumaturge le donna pour évêque aux habitants de cette ville; fut brûlé sous l'empereur Dèce, vers 250 ou 251; sa fête, le 11 août.

ALEXANDRE, né en Phrygie ou peut-être en Pannonie; vicaire du préfet du prétoire en Égypte, lorsque l'empereur Galère Maximien mourut en 311 : ne voulant pas donner son fils en otage à Maxence, pour lui garantir la fidélité des troupes prêtes à se mutiner, il profita de leur disposition pour se revêtir de la pourpre; fut bientôt attaqué par les généraux de Maxence; défait, pris et étranglé en 312.

ALEXANDRE de Judée, envoyé en 315 par Judas, fils du patriarche Hillel, vers ceux de sa nation pour recueillir les dîmes; il fut saisi comme chrétien et jeté par ses compatriotes dans la rivière de Cydne, d'où il parvint à se retirer; alors il alla se plaindre à l'empereur Constantin qui lui donna pouvoir de bâtir des églises dans la Judée, et qui rendit une loi pour condamner au feu les Juifs qui tourmenteraient les chrétiens.

ALEXANDRE (Saint), évêque d'Alexandrie après Achillas, l'an 312; adjura Arius, prêtre de son Église, d'abjurer ses opinions, l'excommunia et le fit condamner dans un concile de près de cent évêques, tenu en 320 ou 321, à Alexandrie; continua d'être en lutte contre lui; assista en 325, avec saint Athanase son diacre, au concile général de Nicée, où les opinions et les sentiments d'Arius et de ses partisans furent encore foudroyés; mort le 17 avril 326. Athanase lui succéda; sa fête le 26 fév.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Byzance (Constantinople), après Métrophanes, en 315, et son premier patriarche; confondit, en présence de Constantin, les philosophes qui venaient se plaindre de l'introduction d'une religion nouvelle; repoussa Arius de sa communion; ne put empêcher Constantin de permettre aux partisans de ce dernier de tenir un concile dans Constantinople; jeûna et passa plusieurs nuits sous l'autel le visage contre terre pour détourner le malheur dont l'Église était menacée; eut ordre de l'empereur de recevoir Arius, qui mourut subitement le lendemain au moment où les eusébiens le conduisaient en pompe à l'église, en 336; mourut lui-même peu de temps après, 337. Sa fête chez les Grecs, 30 août; chez les Latins, le 28. Paul lui succéda.

ALEXANDRE, martyr, compagnon de saint Sisinne et de saint Martyr, et venu avec eux de la Cappadoce en Italie sous le pontificat de saint Ambroise; s'employa à la conversion des habitants des vallées des Alpes; bâtit une église à huit lieues de Trente, fut pris par des paysans et jeté vif dans le feu où il fut brûlé avec les corps de ses

deux compagnons que l'on avait tués auparavant, le 29 mai 397.

ALEXANDRE, patriarche d'Antioche, élu après la mort de Porphyre, 414; réconcilia les eustathiens avec son Église; remit dans les diptyques de l'église d'Antioche le nom de saint Jean Chrysostôme, qui en avait été rayé par Porphyre; envoya des députés à Innocent Ier pour lui demander sa communion; mort en 417.

ALEXANDRE (Saint), fondateur des Acémètes; né dans une des îles de l'Archipel ou de la mer Égée; fut officier de l'empereur Théodose; se retira dans un monastère de la Syrie où il passa quatre ans; resta sept ans dans un désert près de l'Euphrate; alla prêcher dans la Mésopotamie; se sauva pour n'être pas fait évêque; fut arrêté par des voleurs qu'il convertit; bâtit sur le bord de l'Euphrate un couvent où l'on psalmodiait nuit et jour; s'enfonça dans une solitude avec plusieurs de ses disciples; fut chassé d'Antioche et de Palmyre; relégué à Chalcide; vint s'établir à Constantinople; y fonda un monastère d'Acémètes; fut obligé de quitter cette ville; bâtit un troisième monastère en Bithynie, à Gomont, où il mourut en 430. Sa fête le 15 janvier.

ALEXANDRE, évêque d'Hiérapl̃e, chef des partisans de Nestorius, dans le premier concile d'Éphèse contre saint Cyrille d'Alexandrie, se sépara de la communion de Jean d'Antioche; fut déposé et relégué aux mines de Famotis, ville d'Égypte, l'an 435.

ALEXANDRE de Tralles en Lydie, médecin; son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome où il acquit une réputation justement méritée, sous le règne de Justinien; il a laissé un *ouvrage* divisé en 12 livres, sur la connaissance et la guérison des maladies, publié à Paris en 1548, in-fol., et à Lausanne, avec une traduction latine de Haller, en 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, fils de Basile le Macédonien, et frère de Léon le Philosophe; naquit vers l'an 870, et succéda à ce dernier le 11 mars 911; tenta de ressusciter le polythéisme; fit déposer le patriarche Eutyme, et rendit le siége de Constantinople à Nicolas, qui l'avait perdu sous Léon; chassa Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète, et mourut le 7 juin 912, après un an et vingt-neuf jours de règne. Constantin Porphyrogénète lui succéda.

ALEXANDRE, évêque de Liége, fils du comte de Juliers; défit, en 1130, les troupes de Godefroi, duc de Louvain, et prit leur étendard qui fut longtemps porté dans les processions de la ville de Liége; en 1131, reçut, à la tête de son chapitre où l'on comptait neuf fils de rois, vingt-quatre fils de ducs, vingt-huit fils de comtes, sept fils de barons, Innocent II, quand il vint couronner Lothaire II, roi des Romains; fut déposé par ce pape et mourut de chagrin en 1135.

ALEXANDRE DE BOURGOGNE, seigneur de Montaigu, fils de Hugues III, et frère d'Eudes III, ducs de Bourgogne; mort en 1205; son fils, du même nom que lui, fut nommé évêque de Châlons-sur-Saône, dans le concile de Lyon en 1245; mourut en 1261.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln au 12e siècle, alla à Rome en 1142, et revint en Angleterre avec la qualité de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il mourut à Lincoln en 1147; il avait fait rebâtir la cathédrale de cette ville, un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre.

ALEXANDRE Ier, roi d'Écosse, en 1107, était fils de Malcolm III. A son avénement au trône, il eut à combattre ses sujets révoltés par suite de ses mauvaises qualités; il les défit successivement et fit périr les principaux chefs dans les supplices. Le reste de son règne fut paisible, et il mourut en 1124.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, né en 1198, et successeur, en 1214, de Guillaume le Lion; porta la guerre en Angleterre; se rendit, en 1217, à Londres pour secourir Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, auquel le pape avait déféré la couronne; épousa, l'an 1221, Jeanne, sœur du roi d'Angleterre Henri III, avec lequel il fut en paix pendant dix-huit ans; se maria trois fois, et eut pour dernière femme Marthe Couci; mort en 1249.

ALEXANDRE III, fils du précédent, né en 1240; monta sur le trône d'Écosse, en 1249; épousa Marguerite, fille du roi d'Angleterre, Henri III; chassa la faction des Euméniens qui avait opprimé le peuple pendant sa minorité; défit, en 1263, le roi de Norwége Achon; racheta les Hébrides du successeur de ce prince en 1272, Eric Magnus, à qui il donna plus tard une de ses filles; envoya des troupes à saint Louis pour la croisade; assista en 1272, au couronnement d'Édouard, et en 1282, parut au parlement comme premier pair; mort à la chasse en 1285; sa mort causa de grandes divisions en Écosse entre Jean de Bailleul et Robert Bruce, tous deux prétendant à la couronne.

ALEXANDRE *de Bernai* ou *de Paris*, né à Bernai en Normandie vers le milieu du 12e siècle, est un des auteurs du roman d'*Alexandre*, imité de Quinte-Curce, de la *Vie* de ce prince attribuée à Callisthène, et de l'*Alexandriade* de Gauthier de Châtillon. Il a composé seul les romans d'*Élène*, de *Brison*, d'*Atys et Prophilias*: ce dernier fait partie des manuscrits de la bibliothèque royale, sous le n° 7191.

ALEXANDRE NEWSKI (St.), héros moscovite, né en 1218, était fils du grand-duc Jaroslaw. Il gagna sur les Suédois, les Danois et les chevaliers de l'ordre Teutonique réunis, la bataille de la Néva, un des événements les plus remarquables de l'histoire de Russie: il vainquit aussi les Tatars, et affranchit la Moscovie du tribut qui lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Kan. Il mourut à Gorodetz, près de Nogorod. La reconnaissance nationale l'a placé au rang des saints. Pierre le Grand institua sous le nom de ce héros un ordre de chevalerie qui subsiste encore.

ALEXANDRE de *Santo Elpidio*, en Italie, général des ermites augustins, 1312; archevêque d'Amalfi, 1325; composa, en 1330, par ordre de Jean XXII, un traité *de la Juridiction de l'empire et de l'Autorité du pape*.

ALEXANDRE (Nicolas), poëte napolitain, au 13e siècle, n'est connu que par quelques pièces de vers publiées par Alacci, dans la *Raccolta di Poeti antichi*, Naples, 1661, in-8°.

ALEXANDRE DE VILLA DEI, ou de **VILLEDIEU**, franciscain, a composé, dans le 13e siècle, une

grammaire en vers léonins, sous le titre de *Doctrinal*, dans laquelle il donne des règles à peine intelligibles. Elle n'en a pas moins été suivie dans les écoles, jusqu'au milieu du 16e siècle. Les éditions de J. de Spire, 1470, et de Gérard de Flandre, 1472, petit in-fol., sont au nombre des plus grandes raretés bibliographiques.

ALEXANDRE, abbé de St.-Sauveur dans le royaume de Naples, a continué l'*Histoire* de Sicile commencée par Malaterra.

ALEXANDRE (Antoine), professeur de droit à Naples, devint, dans le 16e siècle, président du conseil souverain du royaume sous Alphonse II.

ALEXANDRE d'Imola. *Voy.* **TARTAGNI** (Alex.).

ALEXANDRE *le Carpentier*, écrivain moraliste, en 1430, composa un traité de la destruction des vices.

ALEXANDRE, bâtard de Bourbon, fils naturel de Jean Ier, duc de Bourbon et d'Auvergne; surprit en 1439, la ville de la Mothe, en Lorraine; tira le Dauphin (Louis XI) du château de Loches, où il était enfermé, le mena à Moulins, où les princes vinrent le trouver; s'attira ainsi la colère de Charles VII, qui le fit arrêter et noyer à Bar-sur-Aube, 1440.

ALEXANDRE, patriarche d'Aquilée, fils de Zamovite duc de Mazovie, fait cardinal, en 1440, par l'antipape Félix V, et son légat en Pologne.

ALEXANDRE JAGELLON, troisième fils de Casimir II, et grand-duc de Lithuanie; élu roi de Pologne, en 1501, après Jean Albert, son frère; par cette élection les Lithuaniens et les Polonais, auparavant si opposés entre eux, ne formèrent plus qu'un seul État, à la condition, imposée par les premiers, qu'ils auraient droit de séance et de suffrage à la diète. Alexandre contraignit son beau-père Jean, grand-duc de Moscovie, à faire une trêve de six ans avec la Lithuanie; arrêta les courses de Bogdan, fils d'Étienne, palatin de Valachie; fit repousser, par Michel Gliuski, les Tatars, dont vingt mille périrent dans une seule bataille sur le Niémen; mort à Wilna, le 15 août 1507, âgé de 45 ans. Sigismond Ier lui succéda.

ALEXANDRE, duc d'Albanie, frère de Jacques III, roi d'Écosse; pris par les Anglais, et rendu à la prière des nobles écossais, qui avaient des vues sur lui, et voulaient le mettre à la tête de leur faction contre Jacques II, il fut enfermé dans le château d'Édimbourg par les courtisans de celui-ci, qui avaient déjà fait condamner à mort son frère Jean, s'évada, et se retira auprès d'Édouard IV, roi d'Angleterre, lequel envoya le duc de Glocester avec une armée, qui s'empara de Jacques, le jeta dans une prison, et fit déclarer, par les états d'Écosse, Alexandre régent du royaume. Quelque temps après Alexandre rendit la liberté à son frère, et le rétablit sur le trône; mais il eut bientôt à s'en repentir, et pour échapper à sa perte, que la cour avait conjurée, il s'enfuit en Angleterre, et de là France, où il mourut, en 1537. Son fils Jacques fut dans la suite régent d'Écosse.

ALEXANDRE, prince des Valaques, se rendit odieux par ses cruautés, et fut dépossédé par les Polonais, sous la conduite d'Albert Laski, lequel mit à sa place Jacques, se disant issu des princes de Valachie, et confirmé à ce titre, par Soliman II, en 1561.

ALEXANDRE FARNÈSE, fils aîné de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, né en 1520, fut décoré de la pourpre romaine par Paul III, son aïeul paternel, qui le choisit pour son légat en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas. Charles-Quint disait que, « si tous les membres du sacré collége ressemblaient à Farnèse, ce serait l'assemblée de la terre la plus auguste. » Malgré ses talents, il ne put concilier les intérêts de ce prince et de François Ier. Il alla passer les dernières années de sa vie à Rome, où il se déclara le protecteur des arts, et mourut en 1589, doyen des cardinaux.

ALEXANDRE (dom Jacques), bénédictin de St.-Maur, dans le 17e siècle, est auteur d'un *Traité général des horloges*, 1734, in-8°.

ALEXANDRE (Guillaume), homme d'État et poète écossais, mort en 1640, est auteur d'un poëme intitulé : *L'Aurore*, et de plusieurs trag. réunies en un vol. in-4°.

ALEXANDRE de Portugal, frère de Jean IV, fils de Théodose II, duc de Bragance, connétable de Portugal, et d'Anne de Vélasco; né en 1607; mort le 31 mai 1677.

ALEXANDRE (Benoit-Stanislas), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne; né à Dantzig, en 1677; en 1704, refusa la couronne de Pologne, lorsque Charles XII la lui offrit, et mourut à Rome, en 1714, sous le froc de capucin.

ALEXANDRE, duc de Lithuanie, rendit son nom célèbre par ses victoires au commencement du 17e siècle; prit Novogorod, reprise plus tard par Basile, grand-duc de Moscovie.

ALEXANDRE (Noel), savant dominicain, professeur de théologie et docteur de Sorbonne, né à Rouen le 19 janvier 1639, mort à Paris le 21 août 1724. Fut exilé en 1709, à Châtellerault, pour avoir souscrit le *fameux cas de conscience;* privé de sa pension sur le clergé, en 1723, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il joignait à une profonde érudition, toutes les vertus d'un parfait religieux. Ses sentiments sur le jansénisme ne l'empêchèrent pas de conserver jusqu'à la fin l'estime de Benoît XIII, qui ne l'appelait que son maître. Ses grands travaux avaient usé sa vue, au point qu'il était aveugle depuis quelques années. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique*, imprimée de 1676 à 1686, 24 vol. in-8°. Ses ouvrages furent proscrits et sa personne excommuniée, en 1684, par Innocent XI, parce qu'il y soutenait les libertés de l'Église gallicane.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de St.-Maur, mort en 1728, a publié *la Médecine et la Chirurgie des pauvres*, in-12; et un *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°.

ALEXANDRE (Jean), graveur, né en Écosse, s'établit à Rome en 1718. Ses principaux ouvrages, d'après Raphaël, sont : *la Bénédiction et le Sacrifice d'Abraham, le Départ et l'Échelle de Jacob; le Buisson ardent; les Anges chez Abraham*.

ALEXANDRE (James), gentilhomme écossais; savant jurisconsulte, et colon à New-York, où il fut secrétaire de la province; mort en 1760.

ALEXANDRE (Guillaume), ou lord Stirling; savant mathématicien et astronome; fut major général de l'armée américaine; né en 1726, à New-York; mort en 1783.

Digitized by Google

ALEXANDRE (LE P.), de Rhodes, jésuite à Avignon dans le 17e siècle, dirigea les missions dans les royaumes de Siam, de Tonquin, etc., et publia l'*Histoire du royaume de Tonquin*, 1652, ainsi que la relation de ses *Voyages*; Paris, 1666 et 1682, in-4°.

ALEXANDRE Ier (PAULOWITZ), empereur de Russie, était fils aîné de Paul Ier et de Marie Féderowna sa seconde femme. Il naquit à Pétersbourg le 13 décem. 1777. Sa grand'mère, Catherine II, qui le destinait au trône à l'exclusion de Paul Ier, le tint soigneusement éloigné de son père. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que la mère du jeune prince put exercer sur la première éducation de son fils une influence qui lui appartenait à tant de titres. Alexandre eut pour gouverneur le comte Nicolas Soltykoff, et pour précepteur le colonel Laharpe. Il étudia les mathématiques sous le colonel Masson, les sciences physiques sous le professeur Krafft, et la botanique sous l'illustre Pallas. Catherine veilla avec soin à ce que les mœurs de son petit-fils fussent de tout point irréprochables. On croit que ce rigorisme fut la cause principale du mariage prématuré qu'elle lui fit contracter dès l'âge de seize ans (9 octobre 1793) avec Louise-Marie, troisième petite-fille du grand-duc Frédéric de Bade, qui prit, en entrant dans la communion grecque, le nom d'Élisabeth Alexiewna. Pour que des voluptés précoces n'altérassent pas la constitution peu robuste de son petit-fils, Catherine lui fit interdire longtemps tout commerce avec son épouse; mais ces précautions n'eurent pas tout le succès qu'en attendait l'impératrice. Alexandre fut ensuite écarté des affaires par la défiance ombrageuse de l'empereur son père; et il avait atteint, dans de paisibles études, sa vingt-quatrième année, lorsqu'une catastrophe terrible le fit monter sur le trône. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, Paul Ier fut assassiné au palais de Michaïlof; et, aussitôt après cet attentat, Alexandre fut salué empereur par les conjurés dans la cour même de ce palais où il attendait l'abdication, sans se douter du crime qui allait être commis. Rien ne prouve qu'il eût prévu un aussi horrible dénoûment; cependant il est certain qu'il avait eu des rapports avec les conjurés. Ce qui prouverait encore cette assertion, si une foule de témoignages n'étaient venus l'établir, c'est qu'Alexandre n'infligea d'autre peine que celle de l'exil aux chefs de la conspiration, et que même plusieurs d'entre eux furent honorablement employés sous son règne. Il quitta le palais, où le crime avait été commis et où il habitait un appartement au-dessous de celui de son père, et se rendit au palais d'hiver où il reçut les hommages et les serments de tous les corps de l'État. Il s'empressa de révoquer les absurdes et vexatoires ordonnances qui avaient signalé les derniers moments de son père, et il disgracia tous ceux qui par leurs avis avaient trompé la justice de Paul et contribué à diriger vers la tyrannie le caractère inquiet et soupçonneux de ce malheureux prince. Quant à l'extérieur, ses premiers rapports furent également pacifiques et généreux. Il mit fin, par une convention, aux différends que Paul avait eus avec l'Angleterre. Il maintint les traités qu'il trouva établis avec la France, et parut vouloir sincèrement vivre en bonne intelligence avec celui qui, sous le nom de consul, en était devenu le souverain. L'entrevue qu'Alexandre eut dans le mois de juin 1802, à Memel, avec le roi de Prusse, n'eut pour objet que l'indépendance de l'Allemagne menacée par les envahissements de la France. Il introduisit un nouveau système de recrutement, et l'ukase qui en 1803 appela au service militaire deux hommes sur cinq cents, porta l'armée russe au total de cinq cent mille hommes. Ce n'était pas qu'Alexandre voulût alors la guerre; mais il prévoyait que dans la position où se trouvaient les puissances de l'Europe il lui serait difficile de l'éviter. Ainsi qu'à tous les hommes d'État de cette époque, la paix d'Amiens lui semblait bien moins un traité de paix qu'une trêve. L'Angleterre, par une infraction manifeste à ce traité, gardait l'île de Malte; et l'empereur de Russie lui-même continuait de tenir garnison dans les sept îles, violant la convention faite en 1800 avec la Turquie. Il envoya même, en 1802, de nouvelles troupes à Corfou et sur les frontières de la Perse. Moins scrupuleux encore, le nouveau maître de la France s'emparait du Hanovre et du royaume de Naples, malgré les réclamations de l'Angleterre et de la Russie, qui exigeaient de lui une loyauté dont elles ne lui donnaient pas l'exemple. Le czar refusa de reconnaître Napoléon comme empereur; celui-ci se répandit contre lui en violentes invectives; et la guerre fut inévitable. Après avoir ordonné de nouvelles levées et dirigé toutes ses troupes vers l'Occident, Alexandre renouvela avec la Perse une trêve près d'expirer, et forma avec l'Autriche, l'Angleterre et la Suède, une coalition dont les forces disponibles ne devaient pas être de moins de cinq cent mille hommes. Mais dès le mois d'octobre l'Autriche impatiente s'était mise en campagne; et les armées de François II, conduites par l'impéritie et l'inexpérience, avaient éprouvé des revers funestes, lorsque les colonnes russes étaient à peine en marche. Comme il fallait que ces dernières traversassent une partie de la Prusse, et que cette puissance n'était pas encore entrée dans la coalition, Alexandre se vit obligé de négocier avec elle. Il se rendit lui-même à Berlin, où sa présence entraîna Frédéric-Guillaume III. De Potsdam, Alexandre se rendit à Olmutz, où il joignit l'empereur François II qui se retirait avec les débris de son armée, après avoir abandonné sa capitale. L'armée russe, forte de soixante et dix mille hommes, et commandée par le vieux Koutousoff, se réunit à ces débris qui formaient à peine un corps de 30,000 soldats, et elle tenta dans les champs d'Austerlitz (2 décembre 1805) les chances d'une bataille. La défaite qu'essuyèrent les armées combinées fut suivie d'un armistice dont Alexandre profita pour opérer sa retraite. Il n'en persista pas moins à conserver une attitude hostile; il dégagea le roi de Prusse de ses promesses, ajoutant toutefois, que lorsqu'il se déciderait à combattre, les troupes russes qui occupaient le Hanovre, et toutes celles qui étaient dans son voisinage seraient à son service. Ces offres séduisantes et quelques griefs particuliers entraînèrent enfin Frédéric-Guillaume à la guerre. Sans attendre des secours dont il croyait pouvoir se passer, ce prince commença les hostilités avec une précipitation qui fut plus funeste encore que n'avait été celle de l'Autriche l'année précédente, et qui lui coûta en moins d'un mois son armée tout entière et la plupart de ses provinces. Dès qu'Alexandre eut connaissance de ces désastres, il annonça par une proclamation que la chute de la Prusse, en compromettant la sûreté de ses propres États, l'entraînait de

nouveau dans une lutte directe contre Bonaparte. Il ordonna en même temps une levée de quatre cent mille hommes. Abrités derrière la Vistule, les Russes attendirent les Français et soutinrent les combats de Czarnowo, de Pultusk et de Golymin, avec une fermeté qui étonna leurs ennemis. Les deux armées firent de grandes pertes, et leur épuisement plus que toute autre cause amena un armistice qui se prolongea jusqu'au printemps de 1807. Au commencement de 1807, la campagne s'ouvrit contre les Français par la sanglante bataille d'Eylau, dont les deux partis s'attribuèrent la victoire et où chacun d'eux fit des pertes immenses. Mais la prise de Kœnigsberg et la défaite de Friedland, qui suivirent de près, furent pour les Russes et les Prussiens des échecs plus incontestables. Découragé par ces revers, Alexandre fit des ouvertures de paix qui furent accueillies et suivies d'un prompt armistice. Les deux empereurs eurent une entrevue sur le Niémen, en présence de leurs armées, campées sur les deux rives du fleuve ; et dès le lendemain, commencèrent les mémorables conférences de Tilsitt. Par ce traité, que les deux empereurs signèrent le 7 juillet 1807, Alexandre reconnut Napoléon dans toute sa puissance et dans tous ses titres, même dans celui de protecteur de la confédération du Rhin, et il reconnut aussi ses frères comme rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Ce fut principalement des dépouilles de la Prusse, que se composa ce dernier royaume ; et Frédéric-Guillaume, qui parut aussi à Tilsitt avec la belle reine de Prusse, y signa un traité de spoliation où il fut obligé d'abandonner à Napoléon la plus grande partie de ses États, et même à la Russie un district de l'ancienne Pologne (celui de Bialystock) qui lui était échu dans le premier partage. Alexandre promit sa médiation entre la France et l'Angleterre, et il s'engagea, si cette médiation était refusée, à subir toutes les conséquences du système continental. Ce fut sous le vain prétexte de compléter ce système, et en conséquence des conventions de Tilsitt que, vers le commencement de 1808, Alexandre tourna ses armes contre le roi de Suède, Gustave IV, son beau-frère, qui venait de conclure une alliance avec l'Angleterre. Il fit envahir la Finlande par trois corps d'armée que commandait Buxhowden. Les Suédois, accablés par le nombre, déployèrent une inutile valeur. Ils furent contraints de se retirer. Dans une note remise aux membres du corps diplomatique, Alexandre notifia à toutes les puissances qu'il considérait la Finlande comme une de ses provinces, et qu'il l'incorporait pour jamais à son empire. Mais Alexandre expia bientôt cette inquité : la flotte russe, aux ordres de Siniawin, étant venue de la Méditerrané à Lisbonne, pour forcer le gouvernement portugais à se déclarer contre les Anglais, fut obligée de se rendre par capitulation, et conduite en Angleterre. Les dix vaisseaux qui la composaient ne furent restitués à la Russie qu'après la conclusion de la paix. C'était le temps où Napoléon essuyait dans la Péninsule des revers éclatants, et qui apprenaient aux puissances du Nord qu'il n'était pas impossible de résister à ses armes. Ce changement de fortune excita de sourdes rumeurs parmi ses ennemis, et, dans la crainte que l'amitié d'Alexandre n'en fût ébranlée, il provoqua la réunion d'Erfurt, où l'empereur de Russie se rendit dans le mois d'octobre 1808, et où il donna de nouveau à son redoutable allié des témoignages multipliés d'estime et d'admiration. Avant de se séparer, les deux empereurs écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre pour l'engager à la paix : comme on devait s'y attendre, cette lettre n'eut point de résultat. Quelques mois plus tard Alexandre, voulant se montrer à ses nouveaux sujets de la Finlande, convoqua dans la ville d'Umea une diète dont il fit lui-même l'ouverture le 10 mars 1809, et il revint aussitôt après reprendre à Pétersbourg le gouvernement de son vaste empire. Voulant autant qu'il était en lui dédommager ses sujets des pertes que leur faisait essuyer l'état d'hostilité avec l'Angleterre, il ferma les yeux aussi souvent qu'il le put sur les prohibitions maritimes, recevant comme portugais les navires britanniques et favorisant de tout son pouvoir les manufactures nationales. Vers la fin de 1809, les Turcs ayant refusé de livrer la partie de la Moldavie et de la Valachie qu'ils s'étaient engagés à lui céder, les Russes durent s'emparer de plusieurs places, telles qu'Ismaïl et Mangalia ; ils attaquèrent ensuite le grand vizir dans son camp ; mais ils essuyèrent un échec qui les obligea d'évacuer la Bulgarie. Au retour du printemps de 1810 l'armée russe, portée à cinquante mille hommes, prît deux villes fortifiées, Pajardjik et Silistria, qui lui ouvrirent un passage jusqu'au camp retranché de Schumla. Elle obtint encore un notable avantage à Batthyn ; et, la flottille turque ayant été battue sur le Danube, les Ottomans perdirent toutes les places qui défendent la rive droite de ce fleuve, depuis Ismaïl jusqu'à Sistowa. Le grand vizir demanda alors un armistice, qui lui fut accordé, aux conditions d'abandonner la Moldavie, la Valachie et une portion de la Bessarabie, de reconnaître l'indépendance des Serviens et d'admettre leur chef aux conférences de la paix. Ces dures conditions ayant été rejetées par le divan, la guerre fut continuée en 1811 ; et malgré de nouvelles défaites, la Turquie se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque les envahissements de Napoléon devenus chaque jour plus menaçants pour la Russie, obligèrent Alexandre de porter ses regards sur un autre point. Alors ce prince donna l'ordre à Koutousoff, qui commandait ses troupes, de négocier promptement la paix avec la Porte. Les préliminaires en furent signés à Bucharest, le 28 mai 1812, sous la médiation de l'Angleterre. Il accepta alors la médiation de la Turquie pour la conclusion de la paix avec la Perse, et les hostilités se terminèrent également sur ce point. Ainsi c'était dans la conviction d'une guerre imminente et bien autrement redoutable qu'Alexandre s'était hâté de mettre fin à toutes les hostilités contre les Turcs. Napoléon faisait ouvertement depuis plus d'un an d'immenses préparatifs, et il n'en cachait pas même le but. Dès l'année 1810, prévoyant le cas d'une guerre défensive, Alexandre, de concert avec le ministre de la guerre Barclay de Tolly, avait adopté un plan de campagne dont l'exécution fut préparée secrètement par un conseil ignoré des autres ministres, et que dirigeait le célèbre baron d'Armfeldt. On ne peut pas douter que ce ne soit d'après ce plan qu'ait été exécutée la mémorable campagne de 1812. Le 24 juin 1812, les Français ayant passé le Niémen, Alexandre annonça la guerre à ses troupes par un ordre du jour. Selon le plan dès longtemps adopté, les divers corps de la première armée se mirent en retraite vers la Dwina après quelques légères escarmouches, et ils

Digitized by Google

marchèrent ensuite de la même manière vers le Dnieper, se dérobant par d'habiles mouvements à l'activité de Napoléon, qui crut plus d'une fois les avoir atteints et séparés. Les armées russes continuaient leur retraite systématique, combattant avec une sorte de fureur chaque fois qu'il arrivait à quelqu'un de leurs corps d'attendre les Français ou d'être atteint par eux, et ne leur abandonnant le pays qu'après l'avoir dépouillé de toutes ses ressources. Alexandre envoya son frère Constantin à Pétersbourg pour y diriger les mesures de défense, et lui-même se mit en route pour Moscou. La noblesse de cette ville mit à sa disposition quatre-vingt mille hommes de milice, équipés et fournis de vivres pour trois mois, aux frais de leurs seigneurs. Le gouverneur Rostopchin ayant réuni au Kremlin un grand nombre de nobles et de marchands, Alexandre parut au milieu d'eux, et il en reçut un accueil plein d'enthousiasme. Électrisé par le dévouement qu'il inspirait, il leur promit de recourir aux derniers sacrifices plutôt que de poser les armes comme à Tilsitt. Après avoir donné ses derniers ordres à Rostopchin, l'empereur quitta Moscou pour se rendre à Pétersbourg. C'est alors que sa cause se trouvant de nouveau liée à celle des Anglais, ennemis implacables de Napoléon, il conclut avec eux à Orebro, en Suède, un traité d'alliance d'après lequel l'escadre russe, prise dans le Tage en 1808, lui fut rendue, et d'abondants subsides accordés pour soutenir la guerre. Peu de temps après il se rendit à Abo, en Finlande, où il eut une conférence (28 août) avec le prince royal de Suède (Bernadotte), qu'il s'efforça par toute sorte d'égards et de promesses de détacher de la cause de son ancienne patrie. Il lui garantit sa nouvelle position, promit de lui faire obtenir la Norwége en compensation de la Finlande, et donna même à entendre que, si l'on parvenait à détrôner Napoléon, il pourrait être mis à sa place. D'Abo, Alexandre retourna à Pétersbourg où il redoubla d'activité pour accélérer les armements qui s'exécutaient sur tous les points de l'empire. Après les sanglants combats de Smolensk et de Valontina, il avait appelé au commandement de ses armées le prince Koutousoff, vieillard septuagénaire, qui avait terminé si à propos la guerre contre les Turcs. Sous ce général qu'ils chérissaient, les Russes combattirent sur les bords de la Moscowa avec une valeur si opiniâtre que l'on n'eût su auquel des deux partis la victoire était demeurée dans cette terrible bataille de Borodino, la plus meurtrière dont l'histoire fasse mention, si les Russes n'eussent pas eux-mêmes abandonné les positions qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement. S'efforçant toujours à ne laisser après eux qu'un désert, ils évacuèrent Moscou, se replièrent par la route de Kalouga sur Tarontino, y formèrent leur camp et rallièrent leurs forces. Napoléon prit possession de l'antique capitale des czars, le 14 septembre 1812 ; mais, le lendemain du jour où il y fit son entrée, un affreux incendie, allumé par les Russes eux-mêmes, se déclara dans plusieurs quartiers de la ville avec une telle violence, que dès le premier instant il n'y eut pas d'espoir de l'éteindre, et qu'en peu de jours les neuf dixièmes des maisons devinrent la proie des flammes. L'aide de camp Lauriston ayant été reçu au quartier général de Koutousoff, le czar manifesta son mécontentement de cette entrevue, et il défendit à ses généraux toute espèce de communication avec l'ennemi. Après trente-cinq jours d'une funeste attente, Napoléon quitta enfin Moscou, et marcha contre l'armée russe, qui lui résista avec plus de force qu'il ne s'y était attendu dans la redoutable position de Malo-Jaroslawitz. Alors il ne lui resta d'autre ressource qu'une retraite trop longtemps différée, et les Russes n'eurent plus qu'à poursuivre une armée harassée de fatigues, dévorée par le froid et la faim, et dont aucun soldat peut-être n'eût revu le sol de la patrie si les généraux d'Alexandre n'eussent pas commis les fautes les plus graves. Ce prince, qui s'était tenu éloigné de son armée, la rejoignit à Wilna le 22 décembre 1812. Après avoir comblé Koutousoff des plus flatteuses récompenses, il accorda une amnistie à tous les habitants des provinces polonaises qui, entraînés par les promesses de l'ennemi, s'étaient montrés contraires à la Russie. Alexandre, ne perdant pas de vue ses vastes plans politiques, en consigna les principes dans une déclaration qui fut publiée le 10 (22) février 1813, à Varsovie. A cet appel véhément, tous les souverains alliés et tributaires de Napoléon conçurent l'espoir d'une prochaine délivrance; mais la timidité, fruit d'une longue soumission et de tant de vaines tentatives, retenait encore la manifestation de ces espérances. Le premier qu'Alexandre détacha de l'alliance des Français fut le roi de Prusse. Les troupes de ce monarque, commandées par le général York, quittèrent le 29 décembre 1812 le corps de l'armée française dont elles faisaient partie, et se joignirent au général russe Diebitsch. Frédéric-Guillaume, qui était alors dans sa capitale au pouvoir des Français, parut blâmer la conduite de son général ; mais dans le même temps il négociait secrètement avec Alexandre une alliance dont le but immédiat et commun fut la guerre contre Napoléon. Par cette alliance qui fut conclue à Kalisch le 8 mars 1813, la Russie s'engagea à fournir 150,000 hommes, et la Prusse 80,000. Frédéric-Guillaume et l'empereur Alexandre, après une longue séparation, se revirent enfin à Breslaw le 15 mai 1813. Bientôt l'empereur de Russie parvint définitivement à faire entrer la Suède dans cette ligue contre la France ; et cette puissance promit un secours de 25,000 hommes. Lorsqu'ils virent le moment de le faire sans danger, d'autres princes se déclarèrent également contre la France; et la fameuse confédération du Rhin, sous le protectorat de Napoléon, dut être considérée comme dissoute. Mais de son côté le rival d'Alexandre n'était point abattu par tant de revers. Redoublant d'activité et de vigueur il avait en quelques semaines créé de nouvelles armées, et dès les premiers jours de mai on le vit dans les plaines de la Saxe à la tête de deux cent mille hommes. Les premiers combats ne furent point en faveur de la coalition : vaincu aux journées de Lutzen et de Bautzen, dans lesquelles il courut des dangers personnels, Alexandre refusa un armistice ; mais après la défaite de Wurtschen, ce fut lui qui à son tour demanda une suspension d'armes devenue nécessaire aux troupes alliées. Cette trêve leur fut très-profitable; elle donna aux secours promis par la Suède et l'Angleterre le temps de débarquer, et à l'empereur de Russie celui de déterminer François I^er à se joindre aux ennemis de la France. Cette réunion et celle de la Bavière et du Wurtemberg, qui suivirent de près, portèrent les forces de la coalition à plus de cinq cent mille hommes. Dès le 15 juin l'empereur

Alexandre avait conclu avec la Grande-Bretagne un nouveau traité de subsides, par lequel il s'était engagé à ne recevoir séparément aucune proposition. Schwarzenberg reçut le titre de généralissime des armées alliées, mais Alexandre resta constamment à la tête des troupes. La veille du jour où l'armistice expirait (17 août), le général Moreau arriva dans le camp des alliés. L'empereur de Russie le nomma major général de son armée, et le chargea de dresser le plan de campagne. On pense que ce fut d'après ce plan que les alliés choisirent la Bohême pour point d'appui de leurs opérations. Cependant, à la reprise des hostilités, Napoléon s'était enfoncé dans la Silésie, afin d'empêcher les troupes prussiennes de se joindre aux Autrichiens. Les alliés voulant mettre à profit son absence, pour s'emparer de Dresde, se portèrent avec rapidité sur cette ville; mais, plus rapide encore, Napoléon était revenu dans la capitale de la Saxe, et une bataille sanglante fut livrée sous ses murs les 26, 27 et 28 août. Les alliés, qui s'étaient mal engagés, furent vaincus. Ce fut dans la dernière de ces trois journées que l'empereur de Russie vit tomber à ses côtés, mortellement frappé d'un boulet, le général Moreau. La défaite de Dresde fut la dernière que les alliés essuyèrent dans cette mémorable campagne. Après avoir fait éprouver plusieurs échecs à différents corps de l'armée française, dans les combats de Kulm, de Gross-Beeren et de la Katzbach, ils resserrèrent tellement Napoléon dans ses retranchements de Dresde, et ils menacèrent ses communications de telle sorte, qu'il fut contraint de s'éloigner de cette place. Ils le poursuivirent et le resserrèrent encore sous les murs de Leipzig, où ils l'obligèrent d'accepter contre toutes leurs forces réunies cette terrible bataille *des nations*, ainsi qu'on l'a nommée. Elle dura trois jours les 16, 17 et 18 octobre 1813. Napoléon y perdit la moitié de son armée, et il n'échappa lui-même avec l'autre moitié que parce que le corps autrichien qui devait occuper le seul point de retraite qu'il se fût ménagé n'avait pas réussi à s'en rendre maître. Après une aussi grande victoire, les armées confédérées ne firent plus guère qu'une marche triomphale jusqu'au Rhin. Arrivés à Francfort le 1er décembre, les trois monarques envoyèrent de nouveau à Napoléon des propositions de paix qui ne furent point acceptées, et ils publièrent alors sous le titre de déclaration un manifeste véhément, et portant que ce n'était point à la France qu'ils faisaient la guerre, mais à un pouvoir que, *pour le malheur de l'Europe et de la France elle-même, Napoléon avait trop longtemps exercé*. L'invasion de la France fut en conséquence résolue; et cette invasion s'effectua en même temps par la Suisse, par Coblentz et par Cologne dans les premiers jours de janvier 1814. Pendant deux mois la lutte fut très-acharnée et l'issue en parut plus d'une fois incertaine. Avec une poignée de soldats, Napoléon, réduit aux dernières extrémités, se montra peut-être plus grand et plus habile qu'il ne l'avait jamais été dans toute sa longue carrière militaire. Cependant ses moyens étaient tellement épuisés, la supériorité numérique des alliés était si grande, que leur triomphe devenait de jour en jour plus assuré. Le 1er mars, à la suite de nouveaux avantages obtenus à Craon, à Laon et à Soissons, mais qu'avaient balancés les brillantes opérations de Napoléon à Montmirail, à Montereau, etc., Alexandre renouvela et consolida son alliance avec les souverains de Prusse et d'Autriche, qui signèrent en personne le traité de Chaumont. Tandis que Napoléon, poursuivi par un corps de dix mille hommes, arrivait à Saint-Dizier, croyant entraîner sur ses traces l'armée ennemie tout entière, la masse des troupes alliées se portait sur Paris. Avant d'arriver devant cette ville, Alexandre dirigea encore personnellement l'attaque de la Fère-Champenoise, et après cette victoire il ne rencontra plus aucun obstacle jusqu'aux murs de Paris. Quelques heures d'un combat meurtrier lui en ouvrirent les portes; et il y fit son entrée le 31 mars 1814, à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le roi de Prusse. Après la revue, il se retira dans l'hôtel de M. de Talleyrand, qu'il avait choisi pour son logement, ne voulant point habiter le château des Tuileries. Un conseil fut sur-le-champ convoqué; les deux souverains présents à Paris, le prince de Schwarzenberg représentant l'empereur d'Autriche, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, de Talleyrand, le duc de Dalberg, le baron Louis et quelques autres personnages, y assistèrent. Alexandre ouvrit la délibération sur les trois partis à l'un desquels on devait s'arrêter : 1° faire la paix avec Napoléon, en prenant contre lui toutes les sûretés; 2° placer la couronne sur la tête du fils de Napoléon, en conférant la régence à Marie-Louise; 3° rappeler les princes de la maison de Bourbon. M. de Talleyrand ayant fait sentir les dangers des deux premières propositions, et présenté la dernière comme seule admissible, les souverains se réunirent à son avis. Cependant, quelques jours plus tard, les envoyés de Napoléon, les maréchaux Ney, Macdonald et le duc de Vicence, s'étant présentés pour plaider, non la cause de leur maître, mais celle de son fils et de l'armée, Alexandre parut ébranlé, et il leur dit qu'il consulterait ses alliés. Il convoqua en effet la nuit suivante (du 5 au 6 avril) un conseil où il appela les membres du gouvernement provisoire, et où il remit en question ce qui avait été déjà décidé. La majorité de ce conseil persista dans la première détermination, et l'empereur déclara le lendemain aux envoyés de Napoléon qu'il ne restait à leur maître d'autre parti que d'abdiquer, assurant toutefois qu'on lui accorderait une principauté indépendante, où il lui serait permis d'emmener une partie de sa garde. Le lendemain même de son entrée à Paris, Alexandre avait fait une visite à Mme Laharpe, épouse de son précepteur; et, ce qui était un contre-sens trop évident avec le rôle de restaurateur des Bourbons, dans l'audience qu'il accorda aux membres de l'Institut, il n'adressa la parole qu'à ceux-là précisément qui avaient été dès longtemps signalés par leur opposition à cette monarchie, tels que Garat et Ginguené. On a lieu de croire qu'en cela, et dans beaucoup d'autres occasions, les conseils du précepteur Laharpe furent d'une grande influence. Il accepta ensuite un déjeuner chez le maréchal Ney, alla voir le banquier Lafitte, et se rendit plusieurs fois à la Malmaison, chez la première épouse de Napoléon, à laquelle il donna des marques toute particulières de distinction et d'estime. Peu de jours après il assista à ses funérailles. Il rendit aussi visite à Marie-Louise à Rambouillet. Il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne dans une voiture toute simple, accompagné de deux personnes seulement. Le 3 mai, jour fixé pour l'en-

Digitized by Google

trée de ce prince, il contempla d'une fenêtre le cortége royal. Le 31 du même mois, à l'occasion de la paix générale signée la veille, il dîna au château des Tuileries avec le roi de France, et dans la nuit suivante il partit pour l'Angleterre avec le roi de Prusse. Une escadre anglaise, commandée par le duc de Clarence, depuis Guillaume IV, le transporta à Douvres. Le prince régent le reçut de la manière la plus brillante, et le peuple anglais fit éclater à sa vue d'incroyables transports de joie. Alexandre parut dans une nombreuse réunion à Carlton-House, revêtu de l'uniforme anglais et avec les insignes de l'ordre de la Jarretière dont venait de le revêtir George IV lui-même. L'empereur de Russie quitta l'Angleterre, ayant reçu de la ville de Londres le droit de cité, de celle d'Oxford tous les priviléges universitaires, et après avoir assisté à la manœuvre de quatre-vingts vaisseaux de ligne réunis à Portsmouth. Il passa par la Hollande pour retourner en Russie, et fut reçu à Saardam dans la maison habitée autrefois par Pierre I^{er}. Il laissa dans cette modeste demeure un témoignage durable de sa vénération pour son illustre aïeul, en fixant lui-même dans la cheminée une tablette de marbre blanc, sur laquelle on avait inscrit ces mots en lettres d'or : PETRO MAGNO ALEXANDER. La rentrée du monarque russe dans sa capitale (25 juillet 1814), après une si longue absence, fut signalée par de longues démonstrations de joie. Il avait envoyé d'avance au gouverneur de St.-Pétersbourg, l'ordre de suspendre les préparatifs commencés pour sa réception. Il refusa, par un ukase le titre de *béni* que le synode et le sénat lui avaient décerné. Le premier de ses soins fut de chercher à effacer les traces de la guerre. D'abord il accorda un pardon absolu à toutes les personnes que les circonstances avaient entraînées dans des relations avec l'ennemi; puis, dans les gouvernements qui avaient le plus souffert de l'invasion, il dispensa les paysans de la taxe personnelle. Enfin, ce qu'il faut ajouter à tous ces bienfaits, comme un acte de probité remarquable, il fit ouvrir à Berlin et à Kœnigsberg des bureaux chargés d'escompter, au cours du change, les billets de la banque de Russie qui pendant la guerre avaient été donnés en payement. Alexandre conclut à cette époque (septembre 1814), avec la Perse, un traité seulement ébauché en 1813, par lequel il acquit les gouvernements de Karabayth, de Natchichevan, d'Érivan, de Talichach, de Kirvan, de Kouba, de Bakou, le Daghestan, la Géorgie, l'Iméréthie, la Gourilie, la Mingrélie, etc. A ce prix l'autocrate promit aide et secours à celui des fils du schah qui serait désigné pour successeur de son père. Dès qu'il eut terminé cette importante affaire, Alexandre se rendit à Vienne, où il arriva avec le roi de Prusse le 23 novembre 1814. Le congrès s'ouvrit deux jours après. Alexandre fit ériger la Pologne en royaume dont il fut reconnu roi. Plein de zèle pour son ami le roi de Prusse, il lui fit obtenir la moitié de la Saxe. L'empereur d'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais; l'Angleterre agrandit l'électorat de Hanovre, et elle fit établir en faveur de la maison de Nassau le royaume des Pays-Bas. Le congrès arrivait au terme de ses travaux, et l'empereur de Russie était sur le point de retourner dans ses États, lorsqu'on apprit le débarquement de Napoléon à Cannes. Le czar se prépara sur-le-champ à la guerre. Il signa, le 13 mars, la fameuse déclaration portant que *Napoléon Bonaparte s'était placé hors des relations civiles et sociales*, et que, *comme ennemi et perturbateur du repos de l'Europe, il s'était livré à la vindicte publique;* le 25, fut signé un traité par lequel ses alliés et lui s'engagèrent à réunir leurs forces pour assurer l'exécution du traité de Paris et les décisions du congrès. Alexandre mit en mouvement contre la France une armée de 170 mille hommes; mais elle ne put arriver qu'après la bataille de Waterloo. Le czar apprit à Heidelberg, où il se trouvait avec l'empereur François, la victoire décisive remportée par les Anglais et les Prussiens; et, jugeant inutile de faire avancer la totalité de son armée, il n'ordonna de poursuivre sa route qu'au seul corps de Barclay, lequel, dans la distribution des quartiers d'occupation, obtint le pays d'entre Seine-et-Marne et ceux que baignent la Meuse et la Moselle. L'arrivée d'Alexandre à Paris (11 juillet 1815) mit fin aux actes de violence exercés sur les monuments de cette capitale par les troupes alliées; cependant, à cette époque, ce prince ne se montra pas aussi généreux que dans la première invasion. De là ce funeste traité du 20 novembre, qui accorda aux alliés près d'un milliard en numéraire, le droit d'occuper plusieurs provinces pendant trois ans, et la possession définitive de quelques places. Cependant, il faut le dire, des projets plus funestes encore étaient près de se réaliser, et déjà les cartes étaient dressées pour un démembrement; ce fut Alexandre qui s'y opposa, mais, vivement frappé de l'urgence des périls auxquels les débordements de la démocratie et de l'irréligion exposaient tous les trônes, il conçut alors le projet de *la sainte-alliance*, qui fut réalisé par un acte que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse signèrent avec lui, le 26 septembre 1815. Le 10 septembre 1815, Alexandre passa en revue ses troupes dans les plaines de Vertus, en Champagne, et il invita à cette cérémonie tous les souverains alliés et les plus éminents personnages qui se trouvaient en France. Il assista peu après à la revue des armées autrichiennes que fit l'empereur François auprès de Dijon, et vers le même temps il se rendit à Bruxelles, où il fut témoin du mariage de la grande-duchesse Anne, sa sœur, avec le prince d'Orange. Accompagné du roi des Pays-Bas et de son fils, il visita la plaine de Waterloo. Il partit bientôt pour Berlin, où il conclut le mariage de son frère Nicolas avec la princesse Charlotte de Prusse, puis pour Varsovie, où il établit un gouvernement constitutionnel à la tête duquel il mit le général Zaionczek avec le titre de vice-roi. De retour à Pétersbourg le 13 décembre, il ne s'y arrêta que quelques mois, voulant s'assurer par lui-même de l'état des provinces qui avaient le plus souffert de l'invasion française, et hâter par sa présence l'exécution des mesures réparatrices qu'il avait ordonnées. Ce fut dans de pareilles vues qu'il visita Moscou vers la fin d'août 1816, et que par un manifeste il exprima la profonde douleur que lui avaient causée les désastres de cette cité fidèle. Portant sur les finances une attention particulière, il affecta par un ukase du 16 avril 1817, au payement des dettes contractées en 1812 et 1813, 30 millions de roubles pris chaque année sur le trésor impérial, et il voulut qu'une somme pareille, fournie par les revenus de la couronne, fût appliquée tous les ans au même objet. Il chercha ensuite à fonder le crédit public par une banque impériale du commerce, à

Digitized by Google

laquelle il accorda, pour première mise de fonds, 50 millions de roubles, et par la création d'un conseil du crédit public qui, par sa composition, offrait quelque image du système représentatif. Comme son rival Napoléon, l'empereur Alexandre se montra toujours impatient du repos, et l'on peut dire sans exagération qu'il a passé la moitié de sa vie en voyages et en courses militaires. Dès le commencement de l'année 1818 il se rendit à Varsovie, et y fit, par un discours français, l'ouverture de la diète, organisée suivant la constitution qu'il avait donnée en 1815. Alexandre quitta bientôt la Pologne pour visiter les provinces méridionales de son empire, la Tauride, la Nouvelle-Russie, la Bessarabie, les Cosaques du Don, et il signala ce voyage de quinze cents lieues par un grand nombre d'actes de munificence et de fondations utiles. Revenu dans sa capitale, il y ordonna l'érection de plusieurs monuments consacrés à des hommes illustres de la Russie, et contribua, pour une somme de deux mille francs, à celui qu'on élevait en France à la mémoire de Malesherbes. Vers la fin de cette même année (1818), il se rendit à Aix-la-Chapelle, où les souverains alliés, réunis en congrès, devaient fixer définitivement l'indemnité exigée de la France. Aussitôt après le congrès d'Aix-la-Chapelle, Alexandre retourna dans sa capitale, pour s'y occuper encore du bien-être de ses peuples. Déjà il avait affranchi l'Esthonie, la Livonie et la Courlande; il apporta de grands adoucissements à la position des serfs dans le gouvernement de Minsk; et il ouvrit l'année 1819 par un ukase qui accordait à tous les paysans de l'empire le droit, réservé jusqu'alors à la noblesse et aux négociants des deux premières classes, d'établir des fabriques et des manufactures. L'année suivante, les jésuites, bannis en 1816 des deux capitales de la Russie, le furent définitivement de tout l'empire. On pourvut aux frais de leur départ, et ils furent remplacés par des prêtres soumis à la surveillance de l'archevêque métropolitain. Cependant le régime constitutionel qu'Alexandre avait établi dans son royaume de Pologne, bien que fort modifié d'après les représentations de plusieurs cabinets, avait eu des résultats fort contraires à ses vues. Des scènes tumultueuses avaient éclaté à Varsovie; et, lorsqu'au mois de septembre 1820 il fit pour la seconde fois l'ouverture de la diète, l'Espagne, le royaume de Naples et le Piémont étaient agités par les principes révolutionnaires; son discours donna la mesure de son inquiétude. Cette session fut très-orageuse; et, dans une séance à laquelle assistaient le grand-duc Constantin et plusieurs officiers russes, un projet du gouvernement fut rejeté à la majorité de 120 voix contre 3. Alexandre ferma aussitôt la diète, prit des mesures sévères contre les étudiants, contre la liberté de la presse, contre les sociétés secrètes, et parvint ainsi à comprimer la rébellion naissante. Ce monarque se rendit ensuite au congrès de Troppau (octobre 1820), qui fut transféré bientôt à Laybach. Alexandre se trouvait encore à Laybach lorsque la nouvelle de l'insurrection de la Grèce y parvint; il fut prescrit au comte Wittgenstein, commandant les troupes russes sur le Pruth, d'observer la neutralité la plus stricte. Ces démonstrations, jointes aux démarches pacifiques de M. de Strogonoff, ambassadeur de Russie auprès de la Porte Ottomane, ne calmèrent pas les inquiétudes du divan sur les relations secrètes qu'il soupçonnait entre les Grecs et la Russie; il donna l'ordre de visiter les bâtiments russes qui passeraient les Dardanelles; se plaignit du refuge accordé par l'empereur à quelques Grecs fugitifs, et de la sépulture honorable donnée aux restes du patriarche grec de Constantinople, mis à mort par le sultan; délibéra si M. de Strogonoff ne serait pas enfermé aux Sept-Tours; enfin une rupture entre les deux cabinets ne fut prévenue que par l'intervention de l'Angleterre. Alexandre témoigna, par une note aux grandes puissances, de son désir de maintenir la paix, et fit signifier son ultimatum à la Porte. Il demandait la délivrance et l'indemnisation des Grecs non coupables, la reconstruction des églises, l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie, et le rappel des hospodars destitués. Le sultan répondit nettement qu'il ne consentirait à rien qu'au préalable la rébellion ne fût étouffée; et cependant l'empereur de Russie ne tira point l'épée. Les choses demeurèrent dans cet état d'incertitude jusqu'au congrès de Vérone (octobre 1822). L'empereur de Russie, n'ayant plus d'ambassadeur à Constantinople, renouvela, par celui d'Angleterre, les demandes précédemment faites. La Porte fit droit à quelques-unes; mais elle demanda de son côté la restitution des forteresses d'Asie retenues contre les stipulations de Bucharest, et l'envoi d'un nouveau ministre à Constantinople. Ces prétentions étaient légitimes, on ne peut le nier; cependant le cabinet russe les éluda. Outré de colère, le sultan fit arrêter dans le port de sa capitale quatre bâtiments sous pavillon russe; et cette violence fit craindre une rupture qui cependant n'eut pas lieu. On sait quel a toujours été le vœu des Russes pour leurs coreligionnaires de la Grèce; ce sentiment leur fit considérer comme autant de signes de la colère du ciel les événements funestes qui marquèrent le cours de l'année 1824 : d'abord une maladie grave essuyée par l'empereur, puis une inondation qui exerça de terribles ravages dans Pétersbourg. Alexandre arrivait alors d'un voyage au pays des Kirguises; son zèle et son activité ne connurent point de bornes. En 1825, il accorda un musée et un lazaret à cette ville d'Odessa qu'il avait constituée en port franc, et dont la prospérité lui était si chère. Au commencement de l'automne de cette même année, il se rendit à Taganrock, où l'impératrice Élisabeth était venue depuis quelque temps pour respirer un air plus doux. Après un mois de séjour, Alexandre quitta cette ville pour parcourir la Crimée. Revenu à Taganrock le 5 (17) novembre 1825, il y avait rapporté le germe de la maladie qui devait lui donner la mort, et dont il méprisa les symptômes. Aussi la fièvre s'accrut-elle au point qu'on fut obligé, le 15 (27), de lui faire connaître l'imminence du danger. Il reçut alors les derniers secours de la religion et consentit à écouter ses médecins; mais c'était trop tard : il ne pouvait presque plus parler. Il perdit connaissance le 18 (30) novembre et mourut le lendemain 1er décembre à dix heures du matin, entre les bras de l'impératrice Élisabeth. On n'a guère publié en Russie que ces détails sur une mort si inattendue et si prématurée. Beaucoup de personnes y ajoutèrent peu de foi, et le soupçon d'empoisonnement a été exprimé dans plusieurs écrits, mais sans aucune preuve. Il est avéré que certaines idées mystiques avaient trouvé accès près d'Alexandre, dès le temps où Mme de Krudner commençait en Europe le sin-

Digitized by Google

gulier apostolat qui l'a rendue fameuse; et l'ukase impérial du 1er janvier 1816, qui bannit les jésuites des États de la domination russe, semble offrir quelque coïncidence avec la grande entreprise politico-religieuse de l'inspirée Courlandaise. Alexandre, qui a trouvé une assez belle part de gloire à poursuivre l'exécution des plans de la Grande Catherine, s'était arrêté dans le dessein, d'abord manifesté, de soutenir la cause des Grecs. Ses engagements politiques l'empêchaient-ils d'accéder en ce point aux vœux de la nation et du clergé de Russie ? C'est encore une question que résoudra l'histoire. Le jugement qu'on peut dès à présent porter sur Alexandre, c'est qu'il fut le souverain le plus véritablement paternel qu'ait eu l'empire des Russies. Il fut encore peut-être plus remarquable par l'élégance et la beauté de ses formes que par les qualités de son esprit et de son cœur, et il n'était rien moins qu'insensible aux flatteries qu'on lui adressait à cet égard. De tels avantages, joints à toutes les séductions du pouvoir et des richesses, furent sans doute de puissants moyens auprès des femmes; et il était difficile que le jeune empereur ne fût pas entraîné dans beaucoup d'affaires de galanterie. Il délaissa dès le commencement l'impératrice Élisabeth, et ses goûts furent en général très-capricieux et très-passagers. La belle Nariskin conserva seule longtemps quelque empire sur son esprit, sans obtenir néanmoins beaucoup d'influence dans les affaires de l'État. L'ordre de succession appelait à régner après lui le prince Constantin, son frère, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère, aujourd'hui régnant sous le nom de Nicolas Ier. M. Alphonse Rabbe a publié en 1826 une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies, et des principaux événements de son règne*, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voyez* **MÉDICIS.**

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voyez* **FARNÈSE.**

ALEXANDRE SAULI. *Voyez* **SAULI.**

ALEXANDRIE, femme de Carpocrat, chef de la secte des carpocratiens dans le 2e siècle, et mère d'Épiphane mort à dix-sept ans, après avoir complété la doctrine de son père; vivait vers l'an de J. C. 150.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (Jules), médecin, né en 1506, mort à Trente, sa patrie, en 1590, a écrit, en vers et en prose, divers ouvrages dont les principaux sont : *Galeni encomium; de Theriacâ; de Medicinâ et Medico*, Zurich, 1559, in-8°; *Pædotrophia*, Zurich, 1559, in-8°, ce dernier en vers. *De Sanitate tuendâ*, lib. 25, Cologne, 1575, in-fol.; *Cornelia medica, etc.* C'est un des premiers médecins qui aient cherché à établir les rapports qui existent entre les passions de l'âme et les maladies du corps.

ALEXANDRINI, mathématicien italien, né à Bologne au 16e siècle, a laissé, sur l'algèbre, la géométrie et les poids et mesures, plusieurs *ouvrages* manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne.

ALEXANDRO (Antoine d'), professeur de droit à Naples, vers 1470; président du conseil souverain sous Alphonse II.

ALEXAS, de Laodicée, mis à mort par Auguste pour avoir ménagé les amours d'Antoine avec Cléopâtre, et son divorce avec Octavie, an 30 avant J. C.

ALEXAS, Juif, l'un des favoris d'Hérode le Grand, qui lui fit épouser sa sœur Salomé; au lieu de faire égorger les prisonniers enfermés dans l'hippodrome, ainsi qu'il l'avait promis à Hérode sur son lit de mort, il les délivra tous avant même que la nouvelle du décès de ce prince se fût répandue.

ALEXINUS, philosophe de la secte d'Euclide de Mégare, et disciple d'Eubulide; vivait vers la 120e olympiade (de 300 à 297 avant J. C.); mourut de la piqûre d'un roseau qui lui était entré dans les chairs en se baignant.

ALEXIS, poëte comique grec de Thurium, écrivit, dans le 4e siècle avant J. C., un grand nombre de comédies dont il ne reste que quelques fragments dans les *Excerpta ex trag. et comœd. græcis* de Grotius. — Un autre Alexis de Tarente écrivit sur la philosophie de Pythagore. — Un troisième, statuaire de Sicyone, élève de Polyclète, florissait dans le 5e siècle avant J. C.

ALEXIS (saint), né à Rome, vers 350, fils d'Euphémius, sénateur, et d'Aglaïs; se voua à la pauvreté et à la chasteté; mort un vendredi, sous le pontificat d'Innocent Ier, de 402 à 417; on croit que saint Alexis et saint Jean Calybite, appelé Alexis ou le Guérisseur par les moines grecs, sont une même personne. Fêté chez les Grecs le 17 mars; chez les Latins le 17 juillet.

ALEXIS, patriarche de Constantinople depuis 1025; mort en 1045; fit des constitutions sur des matières ecclésiastiques.

ALEXIS, évêque de Melfi, en 1512; le pape Jules II l'envoya ouvrir, par un discours aux Pères, le concile de Latran.

ALEXIS Ier (Comnène), empereur de Constantinople, né en 1048, était le troisième des cinq fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac. Avant de rendre, comme souverain, quelque gloire à l'empire d'Orient, Alexis le servit en sujet fidèle et en habile guerrier. Il commença sa carrière militaire sous le règne de Michel Parapinace. Alexis et Isaac son frère furent défaits par Oursel, chef des Francs, qui s'était jeté dans le parti des Turcs. Isaac fut fait prisonnier; son frère courut à Constantinople pour chercher quelques secours. Il employa la ruse, la politique et la surprise contre un ennemi habile et aguerri qu'il parvint à se faire livrer par le général turc. Alexis fut ensuite envoyé contre le révolté Bryenne qu'il soumit; Michel, voulant reconnaître les éminents services que lui avait rendus Alexis, lui fit épouser Irène, petite-fille de Jean Ducas. A la suite de divers troubles, Michel se démit de l'empire. Alexis prêta son appui à Botoniate son successeur. Les nombreux services rendus par Alexis ne servirent qu'à exciter la jalousie des ministres qui résolurent sa perte. Averti à temps, Alexis, son frère aîné et quelques amis sortirent de Constantinople, se rendirent au camp où Alexis fut proclamé empereur en 1081. Il marcha sur Constantinople, prit cette ville et la livra au pillage le plus horrible. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents du nouvel empereur. Les Turcs ravageaient l'Asie; Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, avait porté ses armes dans la Grèce. Sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace, Alexis tantôt vaincu tantôt vainqueur, aidé par les Vénitiens, avait fini par battre Bohemond, fils de Guiscard; celui-ci accourut furieux, mais les Grecs le défirent complète-

ment, et, bientôt après, sa mort délivra l'empire de ce dangereux ennemi. Alexis eut aussitôt à soutenir une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avait passé le Danube, et ravageait la Thrace. Après avoir essuyé plusieurs défaites, il parvint cependant à les forcer à la paix. Alexis put se flatter enfin d'avoir procuré quelque repos à l'empire. Mais un des plus grands événements dont l'histoire ait conservé le souvenir, allait mettre Alexis dans la position la plus difficile. Il apprit, d'abord avec joie, mais bientôt avec une extrême inquiétude, la nouvelle de la première croisade. En 1096, il vit, dans l'espace d'un an, toute l'Europe armée se diriger vers ses États, et les chefs des croisés, tantôt solliciter son appui, tantôt l'insulter dans son propre palais, commettre mille dégâts autour de Constantinople, le menacer d'une guerre dangereuse, ou lui demander impérieusement des secours, qu'il leur promit pour s'en délivrer, qu'il ne put pas toujours leur donner, et qu'il leur refusa peut-être aussi quelquefois, dans l'intention de faire échouer des alliés si dangereux. Alexis, effrayé de leur présence dans sa capitale, se hâta de faciliter leur passage en Asie; il concourut même avec eux à la prise de Nicée, et aux premiers combats livrés aux mahométans; mais les croisés se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de ce qu'il les laissait manquer de vivres. Cependant, Tatice, général d'Alexis, coopérait faiblement avec les croisés; à la vérité, l'empereur avait encore les Turcs à repousser du cœur de ses États. Jean Ducas les battit près d'Éphèse; Alexis fit alors un armement considérable pour secourir les croisés; mais, en apprenant leur triste position dans Antioche, où ils étaient assiégés, il jugea plus prudent de se retirer. Les écrivains latins lui ont vivement reproché cette perfidie; et, lorsque les chefs européens eurent achevé la conquête et le partage de la Syrie et de la Palestine, Alexis ayant réclamé les places qui lui avaient été promises, elles lui furent refusées, et Bohémond lui déclara la guerre. Tatice et Cantacuzène, généraux d'Alexis, battirent les troupes de Bohémond et la flotte des Pisans, ses alliés. Bohémond lui-même fut sur le point d'être pris dans Laodicée; mais, s'étant échappé, il courut en Europe chercher de nouveaux secours contre l'empereur grec, et bientôt il débarqua près de Dyrrachium, devant laquelle il mit le siége. La ville fut vaillamment défendue, et Alexis, à la tête d'une armée d'observation, coupa les vivres de l'armée ennemie, et réduisit Bohémond à une telle extrémité, que ce fier croisé fut obligé de demander la paix. Les Turcs ayant ravagé de nouveau l'Asie Mineure, Alexis les battit encore; il eut aussi à combattre les manichéens, dont il avait voulu réprimer les erreurs. Il mourut, l'an 1118, d'une goutte qu'un froid très-vif fit remonter dans sa poitrine. Son règne avait duré 37 ans. Les historiens qui ont parlé de ce prince l'ont peint sous des couleurs bien différentes; sa fille, Anne Comnène, qui a écrit sa vie, divisée en 15 livres, cherche à justifier toute sa conduite.

ALEXIS II (Comnène), n'avait que 12 ans lorsqu'il succéda, en 1180, à Manuel son père, sous la tutelle de Marie sa mère. Andronic Comnène profita des troubles de cette régence pour s'ouvrir un chemin au trône. Il commença par s'emparer de l'autorité, sous le nom du jeune empereur, auquel il fit épouser sa fille Irène. S'étant fait ensuite associer à l'empire, il ne tarda pas à se défaire de son jeune collègue, en le faisant étrangler. Cet événement eut lieu en 1183.

ALEXIS III (l'Ange), empereur d'Orient, usurpa le sceptre, en 1195, sur son frère Isaac l'Ange, que ses vices, sa faiblesse, ses imprudences, et les revers dont l'empire était accablé, avaient fait détester des Grecs. Le nouvel empereur fit crever les yeux à Isaac, et le retint dans la captivité la plus dure. Alexis, maître du trône par un crime, voulut s'y affermir par des largesses; les trésors de l'État furent dilapidés; les militaires obtinrent des congés, et l'empire se trouva sans défense contre les irruptions des barbares. Cependant, un orage violent s'amoncelait sur sa tête. En 1202, les princes d'Occident se rassemblèrent à Venise pour une nouvelle croisade; un jeune fils d'Isaac l'Ange, Alexis, implora leur secours contre son oncle; il promit de faire cesser le schisme d'Orient, si les croisés l'aidaient à remonter sur le trône. Cet espoir chimérique, dont les princes chrétiens s'étaient laissé bercer tant de fois, les détermina à prendre la route de Constantinople, au lieu d'attaquer d'abord l'Égypte, comme ils en avaient formé le plan. Au mois de juin 1203, les croisés et le jeune Alexis parurent devant Constantinople. L'empereur, livré aux plaisirs et à la dissipation, n'avait fait aucun préparatif de défense; Lascaris, son gendre, rassembla des troupes et tenta de disputer le passage du Bosphore; les Grecs furent battus à la vue de leurs concitoyens, et le siége commença aussitôt. Les Latins déployèrent une valeur qui suppléa à leur petit nombre; cependant leur camp était menacé par la famine, et insulté à tous moments, soit par des partis répandus dans la campagne, soit par les sorties des assiégés, auxquels le brave Théodore Lascaris inspirait une partie de son courage. Enfin, l'assaut général eut lieu, les croisés pénétrèrent dans la ville; mais on combattit encore dans les rues, et les succès furent partagés sur différents points. La nuit vint suspendre le combat. L'empereur, effrayé des périls de cette journée, s'était réfugié dans son palais; des courtisans et de lâches flatteurs lui conseillèrent la retraite. Il prit secrètement ce parti, se jeta dans une barque avec ce qu'il put rassembler de ses trésors et sa fille Irène, et se réfugia à Zagora, ville de Thrace, abandonnant ainsi le sceptre, l'impératrice et ses autres enfants. Alexis fit crever les yeux à Alexis Murzuphle son gendre, chassé en 1204 de Constantinople et qui était venu se joindre à lui. Il erra ensuite dans la Grèce, fut en 1205 relégué en Lombardie par Boniface, marquis de Montferrat; obtint sa liberté en 1210, marcha, aidé du sultan d'Icone, contre Lascaris qui le défit, s'empara de sa personne et tua le sultan. Alexis fut confiné dans un monastère de Nicée, où il finit une vie déshonorée par des vices odieux, et par une lâcheté non moins honteuse.

ALEXIS IV (le Jeune), fils d'Isaac l'Ange, devint empereur après que les croisés français et vénitiens eurent chassé son oncle de Constantinople. Il partagea l'empire avec son père, que les vainqueurs avaient tiré de sa prison. Les subsides qu'il fallut lever pour satisfaire les croisés révoltèrent le peuple. Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*, son favori, trahit ce prince, et finit par l'é-

Digitized by Google

trangler dans la prison où il l'avait renfermé le 12 janvier 1204. Isaac l'Ange était mort en apprenant l'arrestation de son fils, dont le règne avait à peine été de six mois.

ALEXIS V DUCAS, surnommé *Murtzuphle*, à cause de ses sourcils épais et joints, se fait proclamer par le peuple le 12 janvier 1204, après avoir étranglé Alexis IV; sort de Constantinople pour dresser une embuscade aux croisés qui venaient l'assiéger; est défait par Henri, frère du comte Baudouin, qui s'empara alors de cette fameuse image de la Vierge, l'étendard de l'empire que les empereurs grecs avaient coutume de faire porter devant eux dans les batailles, et que, en 970, Zimiscès, vainqueur des barbares, mit sur son char de triomphe; se réfugie à Messinople dont était maître Alexis III, son beau-père, est mis dans un festin par ce vieillard qui lui fait crever les yeux, et qui s'enfuit lui-même à l'approche des croisés; erre quelque temps, est pris et conduit devant Baudouin Ier, déjà empereur, et condamné à être précipité du haut de la colonne élevée par Théodose le Grand sur la place du Taureau à Constantinople, ce qui eut lieu en 1204; un autre Alexis le Sicilien, qui avait été compétiteur de Murzuphle, fut aussi mis à mort à la même époque.

ALEXIS (le Faux), imposteur, profitant de sa ressemblance avec Alexis II, fils de Manuel Comnène, voulut, en 1191, se faire passer pour ce prince. Il leva des troupes en Asie, et vint ravager les terres de l'empire; mais un prêtre asiatique, indigné du pillage des églises, pénétra dans le logement de ce chef de bande, et lui coupa la tête pendant son sommeil.

ALEXIS MICHAELOWITZ, czar de Russie, et fils du czar Michel Féodorowitz, naquit en 1630. A la mort de son père, en 1646, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou, qui devint son premier ministre, obtint sa confiance, et essaya de le détourner des affaires publiques. Il lui fit épouser la fille d'un noble peu riche qui dépendait de lui, et prit lui-même pour femme la sœur de cette jeune personne. La mauvaise administration de ce favori tout-puissant et de ses agents subalternes, occasionna une insurrection dans Moscou. Les mécontents obtinrent la punition de plusieurs des coupables, et on eut avec peine que le czar parvint à sauver Morosou, en intercédant lui-même en sa faveur. Alexis ayant ensuite pris les rênes du gouvernement, donna de grandes preuves de vigueur et de capacité. Il fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées à la dernière paix. Lorsque Charles-Gustave, roi de Suède, fit une invasion en Pologne, Alexis conclut une trêve avec le souverain de ce royaume, en 1656, et, peu de temps après, tourna ses armes contre Charles, qui s'était emparé de la Lithuanie. Les succès furent balancés, et la guerre se termina, en 1661, par le traité de Carlis. Une révolte, excitée en 1669, par Stenko Razin, chef des Cosaques du Don, fut d'abord souillée par de grands actes de barbarie, et longtemps soutenue par la fortune. Stenko s'assura d'Astracan; et, étant joint par une multitude de paysans qui avaient massacré leurs seigneurs, il réunit jusqu'à 200,000 rebelles sous les armes. Alexis se montra aussi violent et aussi cruel que les révoltés; mais la sédition ne fut entièrement apaisée qu'en 1671; Stenko fut alors livré au czar et mis à mort. Durant la guerre contre les Turcs, il s'éleva, entre les Russes et les Polonais, différents sujets de jalousie, et les Polonais s'emparèrent de toute l'Ukraine. Alexis mourut, en 1677, âgé de 47 ans, laissant de sa première femme, deux fils et quatre filles, et de la seconde, une fille et un fils. Ce dernier fut Pierre le Grand, dont la gloire surpassa celle de son père, sans la faire oublier.

ALEXIS (Pétrowitz), fils du czar Pierre le Grand et d'Eudoxie Lapouskin, naquit à Moscou, en 1695, et fut marié, à l'âge de 16 ans, à Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. La manière odieuse et barbare dont il traita cette princesse, affaiblit l'intérêt qu'inspirent ses propres malheurs. Alexis, né avec un caractère dur et sauvage, élevé par sa mère dans un attachement superstitieux pour les anciens usages de sa nation, et dans un mépris absurde pour les arts des peuples civilisés, montra, dans ses desseins et dans ses discours, une opposition constante aux réformes entreprises par Pierre le Grand. Ce monarque, craignant qu'un pareil successeur ne détruisît son ouvrage, résolut de le déshériter, et le czarowitz, soit lâcheté, soit dissimulation, parut lui-même renoncer à l'espérance du trône. Cependant, à peine Pierre le Grand eut-il commencé le second de ses glorieux voyages, que son fils quitta secrètement la Russie, et se retira d'abord à Vienne, ensuite à Inspruck et à Naples. Cette imprudence fut regardée comme un crime par le sévère réformateur des Moscovites. Rappelé par le czar, il obéit sans hésiter, et vint se remettre entre les mains d'un père inflexible; arrêté à son arrivée, il fut obligé de renoncer solennellement à l'empire, devant les principaux membres de la noblesse et du clergé russe. Pierre ne se borna point à cette mesure, qui semblait suffisante pour assurer le succès de ses grands desseins: sa justice eut presque toujours le caractère de la vengeance. Les confidents et les amis de son fils, ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, ceux qu'il soupçonna d'avoir entretenu le jeune prince dans ses idées et dans ses espérances, périrent sur la roue. Eudoxie, sa mère, fut enfermée dans un monastère près du lac Ladoga, et la princesse Marie, sœur de Pierre, dans la forteresse de Schlusselbourg; le czarowitz lui-même fut condamné à mort, comme coupable du crime de lèse-majesté. Son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le jour suivant. Le czar manda à ses ministres dans les cours étrangères, que son fils était mort d'une apoplexie causée par le saisissement qu'il avait éprouvé. Quelques personnes prétendent que le czar dit au chirurgien qui fut appelé pour saigner le prince: « Comme la révolution a été terrible, ouvrez les quatre « veines. » Cet événement tragique se passa en 1718. Alexis était alors âgé de 23 ans.

ALEXIS (Aristène), diacre de l'Église de Constantinople au 12e siècle, a laissé des notes sur un recueil de canons, insérées dans les *Synodicon* de Beweridge.

ALEXIS (Guillaume), d'Évreux, surnommé *le bon Moine*, bénédictin, mort au commencement du 16e siècle, a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont le plus connu est: *Le Grant blason des faulces amours*; Paris, 1495, in-4°. On peut consulter sur les autres écrits d'A

Digitized by Google

lexis, les *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine, de Duverdier et de l'abbé Goujet.

ALEXIS DEL ARCO, peintre espagnol, né en 1625, est également connu sous le nom d'*el Sordillo de Pereda*, parce qu'il était sourd, et élève du peintre Pereda. Dessinateur et bon coloriste, il a fait des tableaux d'église et un grand nombre de portraits. On cite de cet artiste une *Assomption* et une *Conception* dans le cloître des trinitaires déchaussés, à Madrid; la chapelle de Notre-Dame-de-la-Novena, peinte en entier de sa main; et une *Ste. Thérèse* dans l'église de San-Savador. Il mourut à Madrid, sa patrie, en 1700, à 75 ans.

ALEXIUS (Gaspard), professeur de théologie et de philosophie à Genève, mort en 1626, a écrit: *Dissertatio physica de mixturâ*, Genève, 1625, in-4°.

ALEXIUS (Nicolas), dominicain et célèbre prédicateur en Italie; né à Pérouse, en 1515; inquisiteur de l'Ombrie, en 1566; mort en 1585. — Un autre Alexius, également de Pérouse, mourut évêque de cette ville, en 1611.

ALEYN (Charles), poëte anglais, mort vers 1640, est auteur de deux *Poëmes* sur les batailles de Crécy et de Poitiers, Londres, 1631; d'une *Histoire* du prince Henri VII, et d'une traduction de l'*Histoire d'Euryale et de Lucrèce*, par Æneas Sylvius.

ALEZ D'ANDUZE (Jean-Joseph-Marie-Augustin), né à Anduze, en 1757; en 1791, vicaire général d'Albi, il refusa le serment à la constitution civile du clergé; en 1792, s'offrit en otage pour Louis XVI, détenu au Temple.

ALF (Samuel), prévôt de l'église de Linkoping, mort en Suède en 1779, ouvrit dans la ville d'Upsal des cours de poésie et d'éloquence, et composa des vers latins estimés.

ALFADH ABDALLAH MOHAMMED, historien arabe; mort l'an 915 de J. C.

ALFANI dit *de Paris*, peintre italien; né à Pérouse, en 1487; travaillait en 1536.

ALFANI (Horace), peintre italien, né vers 1510, fut ami de Raphaël, et fonda en 1573 une académie de dessin à Pérouse, sa patrie, où il mourut en 1583. On voit au musée royal de Paris un de ses tableaux représentant *le Mariage mystique de Ste. Catherine d'Alexandrie*.

ALFARABIUS, ou plutôt **ALFARABY**, le premier des philosophes arabes, s'exerça sur la philosophie, la logique, la physique, l'astronomie et les mathématiques. Une *Encyclopédie* dont le manuscrit est à l'Escurial, et un *Traité de musique*, sont les deux ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation. Il mourut en 950 de J. C.

ALFARDO (Pierre), moine et historiographe du roi Alphonse-Henri, né à Coïmbre, fut l'un des soixante et douze disciples de saint Théodonius; mort en 1129.

ALFARO-Y-GAMON (Juan d'), peintre, né à Cordoue, en 1640, mort en 1680, fut élève de Castillo et du célèbre Velasquez. Ses ouvrages les plus estimés sont: une *Incarnation*, un *Ange gardien*, et un *Portrait* du célèbre Calderon de la Barca. Alfaro fut non-seulement un habile peintre, mais encore un bon littérateur. On lui doit des notices sur la vie de quelques peintres célèbres de l'école espagnole.

ALFÉNUS ou **ALPHENUS VARUS** (Publius), jurisconsulte romain, naquit à Crémone, vers l'an 754 de la république romaine. Ses connaissances et ses belles qualités lui valurent la dignité de consul, sous le règne d'Auguste. C'est à lui que l'on doit les premières collections du droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*.

ALFERGAN (Ahmed-ben-Kotsayr), astronome arabe, vivait sous le règne du calife Al-Mamoun, dans le 9e siècle. Il est auteur d'une *Introduction à l'astronomie*, dont il existe trois traductions latines imprimées, et de deux autres *ouvrages* sur les cadrans solaires, sur la construction de l'astrolabe et son usage. Son *Introduction à l'astronomie* est, au jugement de Delambre, très-superficielle. La traduction qu'en a donnée Golius, 1669, in-4°, est accompagnée de notes savantes.

ALFÈS ou **ALPHÈS** (Isaac), rabbin né près de Fez en Afrique l'an 1013, mort en 1103, à Lucène, est auteur d'un *Abrégé du Talmud*, fort estimé des juifs, et dont on a fait un grand nombre d'éditions; la plus complète est celle de Venise, 1552.

ALFIELD (Thomas), officier anglais, tué devant Saint-Jean d'Acre, en 1799, en voulant s'emparer de la mine pratiquée par les Français pour faire sauter les fortifications. Bonaparte lui fit rendre les plus grands honneurs.

ALFIERI (Oger), d'Asti en Piémont, écrivit au 15e siècle une *Histoire* ou *chronique* de sa patrie jusqu'en 1294, insérée dans le tome XI des *Scriptor. rerum ital.*

ALFIERI (le comte Benoit-Innocent), architecte, naquit à Rome en 1700; élevé dans cette ville au collége des jésuites, il s'y livra particulièrement à l'étude du dessin et des mathématiques. Sur la demande de son oncle, il traça en amateur le plan du beau palais que l'on voit sur la place d'Alexandrie. Il fut chargé plus tard de la construction d'une salle de spectacle à Turin. On remarque dans cette ville d'autres édifices exécutés sur les dessins d'Alfieri. Il mourut le 9 décembre 1767, après avoir reçu le titre de comte de Sostegno avec une charge à la cour du roi Charles-Emmanuel.

ALFIERI (Victor), poëte italien, qui a puissamment contribué, dans le 18e siècle, à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et qui lui a même procuré une gloire nouvelle, en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait. Il naquit à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parents nobles, honnêtes et riches. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il eut pour tuteur son oncle Pellegrino Alfieri, gouverneur de la ville de Coni. Cet oncle le fit entrer, en 1758, à l'académie ou collége des nobles, à Turin, où résidait la famille de sa mère, qui était de la maison de Tournon. Il y fut principalement confié aux soins du comte Benoit Alfieri, cousin de son père, qui était premier architecte du roi. Le jeune Alfieri n'avait fait que très-faiblement ses premières études, et ne fit aucun progrès à l'académie. Des maladies dégoûtantes, un caractère violent qu'elles aigrissaient, et les désagréments que ce caractère lui attirait, remplirent fort tristement les premiers moments de sa jeunesse. La mort de son tuteur l'ayant rendu totalement libre, et maître de sa fortune à 16 ans, il sortit de l'académie, à peu près dans l'état d'ignorance où il y était entré, sans avoir pris aucun goût même aux exercices agréables, excepté à l'équitation. Sa première passion fut celle des voyages, mais

sans aucun autre but que le mouvement et le changement de lieu. D'abord, en moins de deux ans, il parcourut une grande partie de l'Italie, vint à Paris, passa en Angleterre, séjourna en Hollande, et revint en Piémont, sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier, à rien voir. Son second tour fut encore plus étendu et plus rapide : en 18 mois, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, revint par Spa et par la Hollande en Angleterre. Son second séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'amour, et par les aventures scandaleuses qui en furent la suite. Il y resta sept mois, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba tout entier pendant deux ans ; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie ; et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin, le 16 juin 1775, avec une petite pièce (les *Poëtes*), où l'auteur se moquait lui-même de sa tragédie. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du toscan pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, remplirent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et firent, de l'homme le plus oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polynice* furent ses deux premières tragédies : *Antigone* suivit de près ; puis, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste* ; la *Conjuration des Pazzi* et *don Garcia* ; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon* et *Octavie* ; *Mérope* et *Saül* ; cette dernière en 1782. C'étaient 14 tragédies en moins de sept ans ; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose, comme la *Traduction de Salluste*, et le *Traité de la Tyrannie*, soit en vers, comme le poëme de l'*Étrurie vengée*, en 4 chants, et les cinq grandes Odes sur la *Révolution d'Amérique*. Il avait été de plus détourné par des déplacements et des voyages, dont un en Angleterre, seulement pour acheter des chevaux ; enfin, par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, et, dans un autre voyage, *Brutus Ier*, et *Brutus II*. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris, pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages, en vers et en prose, qui auraient éprouvé des difficultés en France, entre autres le *Traité de la Tyrannie*, et celui *du Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris depuis près de trois ans avec son amie, la comtesse d'Albany, qui, étant devenue libre, s'était réunie à lui, et ne l'a plus quitté. Ses éditions étaient presque terminées quand la révolution éclata. Bientôt les circonstances devinrent plus difficiles, et, après un assez court voyage en Angleterre, le 10 août 1792 ayant donné à Paris, à la France et à la révolution un aspect effrayant, Alfieri et son amie partirent, avec des difficultés nées de ce moment de trouble, regagnèrent précipitamment l'Italie, et se fixèrent à Florence. Le travail était devenu un besoin pour lui. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à 48 ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Des traductions du grec, quelques nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un genre nouveau, des satires, occupaient le reste de son temps. Il s'excéda enfin de travail ; des erreurs de régime achevèrent de l'épuiser, et il mourut à Florence le 8 octobre 1803. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où reposent un grand nombre d'hommes célèbres. Son amie, qui lui survécut, lui destina aussitôt un tombeau magnifique, en marbre, dont le célèbre Canova fit le dessin ; on le voit gravé en tête du second volume de la vie d'Alfieri, écrite par lui-même.

ALFINGER, aventurier allemand, fameux par ses cruautés à Venezuela (Amérique méridionale), où il avait été envoyé, en 1529, par les Velsers, riches marchands d'Augsbourg, à qui l'empereur Charles-Quint avait cédé ce pays, en échange des sommes qu'il leur devait ; périt en allant chercher une maison d'or.

ALFORD (Michel), jésuite anglais, né à Londres en 1582, mort en 1652, à St.-Omer, est auteur des ouvrages intitulés : *Britannia illustrata*, Anvers, 1641. *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum*, etc., Liége 1663, 4 vol., et d'une *Vie de St. Winefrid*. Il est cité quelquefois par des auteurs anglais sous le nom de Flood et de Griffyth.

ALFORD (Jean), musicien anglais, vivait à Londres vers le milieu du 16e siècle. Il donna une traduction du Traité de musique d'Adrien le Roy.

ALFRED *le Bâtard*, roi du Northumberland, fils d'Oswin, par une de ses maîtresses ; succéda à Alfred, son frère, en 688 ; mort en 705 ; il aimait les lettres et les savants, et composa plusieurs ouvrages.

ALFRED, **ÆLFRED** ou **ALFRID** *le Grand*, 6e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois, puis fut défait par eux, se cacha sous l'habit d'un pâtre, et s'introduisit ensuite dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit ; il fit des observations précieuses qui le mirent à même de battre complétement ces redoutables ennemis à Eddington. Il prit la ville de Londres, encore occupée par les hommes du Nord, la fortifia, et la mit à l'abri de nouvelles attaques. Son habileté et ses négociations finirent par assurer la tranquillité de l'Angleterre. Il poliça son royaume, lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés ; il appela dans ses États les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, et fit fleurir le commerce et la navigation. Ce prince, vraiment digne de son surnom, mourut en 900. On a conservé de lui, outre le code des lois qu'il rédigea, des traductions saxonnes de l'*Histoire ecclésiastique de Bède*,

imprimées à Cambridge, en 1644, in fol.; de l'*Histoire d'Orose*, accompagnée d'une version anglaise, Londres, 1773, in-8°; des 5 livres de *la Consolation de la philosophie*, de Boèce, Oxford, 1698, in-8°; de plusieurs psaumes; une *Lettre* à l'évêque Vulfsigéus; enfin son *Testament*, imprimé dans sa *Vie* par Assérius. On y trouve ces paroles remarquables : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

ALFRED II, *le Malprêt*, descendant d'Alfred le Grand, fils du roi Éthelred II; veut monter sur le trône, après la mort du petit-fils de Canut II, vers l'an 1040; est assassiné, en 1043, par le ministre comte Godwin, qui met à sa place son frère Édouard, aussi fils d'Éthelred II. Les auteurs varient sur l'époque du meurtre d'Alfred II, comme sur celle de sa naissance; mais ils sont d'accord pour représenter Alfred comme le frère sacrifié, Édouard comme le frère préféré, et Godwin comme l'ambitieux criminel.

ALFRED, chanoine d'York, et historien des rois d'Angleterre; mort vers 1136.

ALFRED, surnommé *le Philosophe*, né en Angleterre, dans le 13e siècle, a écrit des commentaires sur les 4 livres des *météores*, et sur ceux des *plantes* d'Aristote; une dissertation sur les mouvements du cœur. C'est à tort qu'on lui attribue dans plusieurs biographies, même anglaises, la traduction des livres de la *Consolation de la philosophie*, de Boèce; il est reconnu que cette traduction est d'Alfred le Grand.

ALFRED, bénédictin; abbé, puis évêque d'Exeter, est auteur d'un livre *de la Nature des choses*, et d'une *Histoire de l'abbaye de Malmesbury*.

ALFRIC, OELFRIC, ELFRIC, ALVRIC ou **ALVRED** *le Grammairien*, bénédictin anglais; devint archevêque de Cantorbéry en 998; mort en 1006; composa plusieurs traités de grammaire, et fit un dictionnaire latin.

ALFWOLD, dernier roi de Northumberland, successeur d'Éardult; ne régna que deux ans.

ALGARDI (Alex.), sculpteur et architecte, élève de Louis Carrache et de César Conventi, né à Bologne en 1593, mourut en 1654. On voit de lui, à St.-Pierre du Vatican, un bas-relief très-estimé, représentant *St. Léon allant au-devant d'Attila*; un excellent groupe de la *décollation de St. Paul* à Bologne; la *statue de St. Philippe de Néri*; toutes les fontaines et ornements de la *villa Pamphili*, la façade de l'église de St.-Ignace à Rome, etc. Milizia lui a consacré une notice dans les *Memorie degli architetti*.

ALGAROTTI (François), l'un des écrivains italiens les plus distingués du 18e siècle, né à Venise le 11 décembre 1712, eut la gloire d'être célébré par Voltaire; le roi de Prusse lui donna l'ordre du Mérite, le titre de comte et le fit son chambellan; il entretint une correspondance avec lui pendant 25 ans. Le roi de Pologne Auguste II lui conféra le titre de conseiller intime. Algarotti fut en relation avec les personnages les plus célèbres de son temps. Il mourut à Pise en 1764. Ses œuvres, dont l'édition la plus complète est celle de Venise, 1771-94, 17 vol. in-8°, se composent des écrits suivants : *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages; Exposition du système de Newton; Écrits* sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique; *Essais divers* sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philosophie, sur Descartes, sur Horace, etc.; sur l'art militaire; *le Congrès de Cythère*, opuscule traduit en français par Duport-Dutertre, et sous le titre d'*Assemblée de Cythère*, par Mlle Menon; *la vie de Pallavicini*, poëte italien; *Prospectus d'une introduction à un Traité des Néréides; Pensées* sur différents sujets de philosophie et de philologie; *Lettres* sur la peinture, l'architecture, les sciences et divers objets d'érudition; enfin suite inédite de sa *Correspondance*, et *Essai*, aussi inédit, sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français, Berlin, 1771, 8 vol. in-8°.

ALGASI, dame gauloise, fut liée et correspondit avec St. Jérôme.

ALGAZELI (Abou-Hamed-Mohammed), vulgairement **ALGAZEL**, philosophe arabe, né à Bagdad dans le 11e siècle, fut en même temps théolog., jurisconsulte et poëte. Il a laissé plusieurs ouvrages de philosophie et des *commentaires* sur Aristote, imprimés en latin à Bâle, 1572.

ALGER ou **ALGERUS**, prêtre de l'Église de Liége, mort à Cluni vers 1130, a laissé plusieurs ouvrages, entre lesquels on distingue un *Traité du sacrement du corps et du sang de N. S.*, publié par Érasme en 1530, puis dans le tome XXI de la *Bibliothèque des PP.*, et une *Dissertat. sur le libre arbitre*, insérée au tome V des *Anecd.* de Pez.

ALGERMAN (François), musicien et poëte allemand, vivait vers la fin du 16e siècle. On connaît de lui deux ouvrages intitulés : *Ephemerides hymnorum ecclesiasticorum*, etc., et *Himmliche cantoren*.

ALGERUS (Pomponius), né à Noli, en Italie, vers 1531; en 1555, le pape Paul IV le fit brûler à Rome comme protestant.

ALGHISI (Galéas), natif de Carpi, architecte du duc de Ferrare, a publié à Venise, en 1570, in-fol., trois livres de *Fortifications*, où d'autres ont fréquemment emprunté.

ALGHISI (Thomas) né le 17 septembre 1669, mort le 24 septembre 1713 à Florence sa patrie, où il professa la chirurgie, a laissé un *Traité de la lithotomie*, Florence, 1707, in-4°; Venise, 1708.

ALGHISI (François), compositeur de musique, né à Brescia en 1666, mort le 29 mars 1733, a publié 2 opéras : *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*, représentés à Venise en 1690.

ALGHISI (Fulgence), moine augustin, né à Cassal, mort en 1684. Il laissa à la bibliothèque de son couvent de nombreux manuscrits, parmi lesquels on remarque une histoire du Mont-Ferrat.

ALGIERI (Pierre), peintre décorateur, né à Venise, mort à Paris en 1760, s'est fait une réputation dans cette dernière ville par son talent à peindre la perspective et les décorations.

ALGRIN ou **HALGRIN** (Jean), né à la fin du 12e siècle; élu, en 1225, archevêque de Besançon; cardinal et évêque de Sabine en 1227; envoyé à la cour du roi d'Aragon, en 1228, pour prêcher une croisade contre les Sarrasins; mort le 28 septembre 1237. Il est auteur de *Sermons* sur les évangiles et les épîtres de l'année et *d'un commentaire* sur le cantique des cantiques.

ALHAÇAN (Abou-Ali-al-Haçan-ben), et par corruption Alhazen, mathématicien arabe, natif de Bassorah, mort au Caire en 1038, a composé un grand nombre d'ouvrages dont Casiri a donné la liste dans sa *Biblioth. arab.*-

Digitized by Google

hispan. Les plus remarquables sont un *Traité des crépuscules*, qui, dit-on, a beaucoup servi à Képler, publié par Gérard de Crémone, 1542; et un *Traité d'optique*, traduit en latin par Risner, Bâle, 1572, in-fol.

AL-HAKEM Ier (Aboul-Asi) de la dynastie des Omeyades, né en 772; succède, en 796, à son père Hecham Ier; reprend, en 798, Huesca et Lérida sur les Français et leur enlève Barcelone et Narbonne; défait, en 799, ses oncles Abdallah et Soliman, révoltés; leur reprend en 800 Tolède; le second ayant péri, Al-Hakem pardonne au premier, en 804; châtie un rebelle qui favorisait les Français, avec lesquels il eut de longues guerres sans résultats. Une sédition ayant éclaté à Cordoue, en 818, il s'en vengea par des cruautés. Mort en 822.

AL-HAKEM II (Al-Mostanser-Billah), calife d'Occident et roi de Cordoue, né en 913; succéda, en 961, à son père Abderrahman III; rassembla une bibliothèque de six cent mille volumes dont le catalogue raisonné en formait seul quarante-quatre; conclut la paix avec les chrétiens, en 965; conquit, en 973, le royaume de Fez sur les califes fatimites d'Espagne; mort en 976. Son fils, Hakem III, lui succéda.

AL-HAITAN AL-KENANI, treizième gouverneur de l'Espagne pour les califes, en 729; coupable de concussions, il fut promené ignominieusement dans Cordoue, fustigé par le bourreau, et relégué en Afrique après une tyrannie de six mois.

AL-HAOUR, troisième gouverneur d'Espagne pour les califes, entra en France et conquit le Roussillon et tout le pays depuis Narbonne jusqu'à Nîmes; ayant repassé les Pyrénées, à cause de l'insurrection des Asturies, il se rendit odieux par ses extorsions, et fut déposé en 718.

ALHOY (B.), né à Angers, en 1755, oratorien; remplaça l'abbé Sicard à l'école des Sourds-Muets pendant la proscription de ce célèbre instituteur, de 1797 à 1800; mort en 1826. On a de lui: *Discours sur l'éducation des sourds-muets*; *Les Hospices*, poëme; *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris*.

ALI (ben-Abou-Thaleb), cousin, gendre et confident de Mahomet, dont il fut un des premiers et des plus fervents sectateurs, était aussi vaillant guerrier qu'apôtre éloquent, pieux et édifiant par sa vertu. Après avoir contribué par ses prédications et ses hauts faits à l'établissement du Coran dans les pays environnant la Mecque, il y resta quelque temps comme vizir de Mahomet, puis fut chargé d'aller opérer la conversion des habitants du Yémen. C'est à l'occasion des services qu'il rendit à la nouvelle croyance que Mahomet lui donna sa fille chérie en mariage. Écarté du califat malgré ses droits, il n'y parvint qu'après la mort d'Othman; et ce ne fut pas sans éprouver de grandes difficultés que lui suscita Moawyah, son compétiteur. Vainqueur à la bataille de Kharibah (4 novembre 656, djoumadj 2e an 36), où périrent 17,000 Arabes, il établit le siége de son gouvernement à Koufah, et y réunit 80,000 hommes, à la tête desquels il marcha contre les révoltés. En moins de 11 mois il y eut entre les deux partis 90 combats: Moawyah perdit 45,000 hommes et Ali 25,000. C'est au milieu des déchirements de cette lutte que se forma la secte de Kharidj, qui vouait à la mort les 3 prétendants à l'héritage du prophète (Ali, Moawyah et Amrou); il en sortit en effet un fanatique qui effectua ce dessein sur Ali qui périt assassiné le 17e de ramadan 40 (24 janvier 661). Ce calife, le 4e successeur de Mahomet, laissa le trône à son fils Haçan. On a conservé plusieurs recueils de sentences, de proverbes et même de poésies d'Ali, dont la secte, réputée hétérodoxe par les *sunnites* ou partisans des 3 premiers successeurs du prophète, a reçu d'eux la qualification de *chyites* ou révoltés. Les Turcs sont les sunnites; sectateurs d'Ali, les Persans ne reconnaissent qu'en lui le légitime successeur de Mahomet.

ALI-ZEINELABEDIN, petit-fils du précédent; né à Médine, en 658 de J. C.; refusa le califat; fut le quatrième iman après son père; mort en 694.

ALI, souverain de Maroc, 3e calife almoravide en 1110, fut tué en Espagne dans une bataille contre Alphonse d'Aragon en 1115. Ce prince aimait les sciences; c'est lui qui fit former, par une société de savants arabes, le *recueil* des ouvrages d'Avicenne, tel qu'il existe dans les bibliothèques.

ALI (Khodja) fut proclamé dey d'Alger par les soldats, après l'assassinat d'Achmet-Pacha en novembre 1808. Il avait été pendant plusieurs années desservant d'une mosquée, ce qui n'explique guère son élévation soudaine à la suite d'une révolution opérée par des militaires. Ali ne jouit que quelques jours de sa nouvelle dignité, et il paya de sa tête la faveur passagère qui l'avait porté au pouvoir.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-MADJOUCY, médecin persan, guèbre de religion, n'est connu que comme auteur de l'ouvrage intitulé: *Al Maleky* (livre royal), traité complet de médecine dont on a une traduction latine, Venise, 1492, in-fol.; Lyon 1523, in-4o.

ALI-BEY, pacha d'Égypte, né en Circassie vers 1728, mort en 1773, soit par le poison, soit des suites d'une blessure reçue en combattant Mourad-Bey, avait été amené comme esclave à 14 ans, et, incorporé dans les mameluks, s'y était élevé successivement jusqu'aux premiers honneurs. A la faveur des désastres qu'essuya la Porte dans la lutte contre Catherine II, il se déclara indépendant; mais il n'eut pas le temps d'effectuer les grands desseins qu'on lui a supposés. Catherine, dans sa correspondance avec Voltaire, parle de lui avec quelque éloge.

ALI-BEY, 1er drogman de Mahomet IV, mort à Constantinople en 1675, était né à Léopol (Pologne), d'un *Bobrowski*, et, enlevé très-jeune par les Tatars, avait été vendu à un Turc. On assure que telle fut sa facilité pour l'étude des langues, qu'il en apprit 17. Outre des *Mémoires* (en latin) *sur la liturgie des Turcs*, etc., publiés par Th. Hyde, avec des notes, Oxford, 1691, on cite de lui une *Grammaire* et un *Dictionnaire turc*; et des traductions dans cette langue de la *Bible* et du *Catéchisme anglais*, etc.

ALI COUMOURGI (*le charbonnier*), favori d'Achmet III, dont il devint grand vizir en 1714, mourut des blessures qu'il avait reçues à Peterwaradin, où il fut défait avec 150,000 hommes qu'il commandait; est surtout connu par sa mesquine animosité contre Charles XII, qu'il desservit de tout son pouvoir parce qu'il le jalousait.

ALI-EFFENDI, Bulgare qui occupa un emploi de finances sous Sélim Ier, est auteur d'une bonne *Histoire des quatre sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman*.

Digitized by Google

ALI-PACHA, capitan-pacha de Sélim II, tué le 7 octobre 1571 à la bataille de Lépante, s'était élevé à une réputation de bravoure dans la guerre de Chypre contre les Vénitiens.

ALI, nabab d'Aoude, né en 1781, fils adoptif d'Assef-ed-Daulah, lui succéda malgré l'opposition de la famille. Il fut soutenu, dans ses prétentions, par les Anglais. Ayant rompu avec les Anglais, il fut déposé le 21 janvier 1798, par le résident Teignmouth et envoyé à Bénarès. Cherry, résident de la compagnie, l'ayant invité à déjeuner, fut assassiné par Ali et sa suite. Il se sauva sur le territoire de Berar, chef puissant et indépendant qui ne le rendit qu'à la condition qu'il aurait la vie sauve. Le gouvernement fut obligé d'accéder à cette condition, en conséquence Ali fut livré, conduit à Calcutta, et enfermé au fort William, dans une cage de fer depuis 1800 jusqu'à sa mort en 1817. Il avait alors 36 ans.

ALI-PACHA (Tebelenli), visir de Janina, surnommé *arslan* ou *le lion*, a fixé dans ces derniers temps l'attention de l'Europe. Ali naquit vers l'an 1744 à Tépéleni, ville moderne, située à vingt lieues au nord de Janina. Sa famille, que l'on distinguait par le surnom d'*Hissas*, faisait partie de la tribu des Toskides, qui se disent anciens musulmans. Il se donnait une origine asiatique, assurant que ses ancêtres avaient passé de la Natolie en Épire avec les hordes de Bajazet. Quoi qu'il en soit, ils embrassèrent la profession lucrative de kleptes, sorte de brigands avoués et publics, qui les rendit bientôt assez puissants pour envahir le domaine de Tépéleni. A la mort de son père, Ali, qui avait à peine treize ans, eût été entièrement dépouillé, si sa mère Khamco, douée de beaucoup de capacité et d'une grande force d'âme, n'eût elle-même administré son héritage. Comme l'Albanie, qui est l'ancienne Épire, pays âpre et rude, était divisée par des associations anarchiques, où de grands feudataires balançaient l'autorité des pachas envoyés par la Porte, le jeune Ali, sous la tutelle de sa mère, qui s'élevait au-dessus des faiblesses de son sexe, s'accoutuma de bonne heure à tous les exercices d'un palicare ou guerrier albanais, faisant des courses et du butin dans les terres des ennemis de sa famille. Il eut bientôt à soutenir tous les efforts des habitants de Gardiki, ses ennemis les plus acharnés, qui le dépouillèrent et le chassèrent du toit paternel. Sa mère et sa sœur Khaïnitza, conduites prisonnières à Gardiki, y subirent les plus indignes traitements. Ainsi élevé à l'école du malheur, Ali, errant et fugitif, était réduit aux dernières extrémités, lorsque tout à coup la fortune lui sourit : il découvrit un trésor dans une vieille masure, et pour lui tout changea de face. Aussitôt il leva deux mille hommes et rentra triomphant à Tépéleni. Sa mère et sa sœur, délivrées, excitèrent la soif de la vengeance dans le sein d'Ali, déjà trop porté par sa nature à chercher dans le sang la réparation d'une offense. A 20 ans, il prit un rang distingué parmi les beys du pays, et mérita le cœur et la main de la fille du sandjak de Delvino. Levant de nouvelles troupes, il tenta de reconquérir, les armes à la main, tous les domaines de son père; mais il n'avait pas encore subi toutes les épreuves de l'adversité. Les beys ses ennemis taillèrent en pièces sa petite troupe. Toutefois la fermeté d'Ali déconcerta tellement leurs projets qu'il finit par obtenir paix et sécurité dans ses possessions. Ainsi réconcilié avec ses voisins, il se rend maître absolu de sa ville natale, grossit le nombre de ses adhérents, s'érige en chef de bande, et pousse à la fois ses excursions dans l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, échappant à tous les dangers à force d'intelligence et d'adresse. Deux fois on le fit prisonnier et deux fois son étoile l'emporta. Déjà fameux, mais sans titre ni emploi public, Ali projeta de s'élever sur les ruines de Sélim-Bey, sandjak de Delvino, alors en disgrâce auprès du sultan; il obtint sa confiance sous le masque de l'amitié, l'épia, le tua en présence même de ses gardes, et tenant à la main un firman déployé : « J'ai tué « le traître, cria-t-il d'une voix menaçante ; je l'ai tué « par ordre de notre glorieux padischah ; voici son com« mandement impérial ! » En récompense il fut nommé lieutenant du pacha de Roumélie, grand prévôt des routes et enfin pacha de Janina. Il essaya vainement de réduire les Souliotes qui, après lui avoir défait une armée de 3,000 hommes, descendirent de leur montagne (1790) et ravagèrent le pays voisin. Ali s'étant mis à la tête de 10,000 Albanais espéra surprendre les Souliotes et les accabler, mais il ne fut pas plus heureux : il éprouva une perte énorme dans la journée du 20 juillet. Ne pouvant les réduire il traita avec les chefs des montagnards qui souscrivirent à une trêve. Ali s'appliqua à amasser des trésors, accablant les Albanais de taxes; mais d'un autre côté il pourvut à la sûreté des routes et protégea le commerce. Le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche ayant amené la destruction de la république de Venise (1797), la France s'empara des îles Ioniennes ainsi que de leurs dépendances de terre ferme ; et cette puissance fut ainsi portée jusqu'aux frontières d'Ali, peu rassuré par quelques démonstrations amicales de ses nouveaux voisins. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, envoya à Janina l'adjudant général Roza chargé de sonder le pacha, et de le gagner à la cause de la France. Ali combla cet officier d'honneurs et de présents ; et, supposant à son chef des vues sur la puissance ébranlée du Croissant, l'astucieux pacha commença par lier quelques intrigues avec lui. Il lui dépêcha ensuite à son tour un agent confidentiel. La lettre qu'il remit à cet agent était extrêmement flatteuse ; elle séduisit Bonaparte au point qu'il la fit insérer dans les journaux et qu'il entra aussitôt en négociation avec Ali, se promettant bien d'en faire un utile instrument pour ses projets ultérieurs. Instruit de bonne heure que la guerre était inévitable entre la Porte et la France et qu'un armement considérable de Turco-Russes se préparait à arracher les sept îles à cette puissance, il forma le plan de s'en emparer lui-même par ruse, et fit offrir son alliance aux généraux français, à la condition qu'ils lui livreraient Sainte-Maure, les postes de terre ferme, et qu'ils admettraient un corps de son armée dans Corfou, afin de concourir à sa défense. Mais soit que cette ouverture parût un artifice, soit qu'elle se trouvât contraire aux instructions des généraux français ; il fut impossible de s'entendre. Ali se tourna alors vers Constantinople, et ce fut à cette époque qu'il proposa au divan de chasser les Français des places vénitiennes de terre ferme. Il reçut carte blanche pour agir et commença les hostilités par un trait de perfidie. Ayant invité à une conférence l'adjudant général Roza, dans un bourg de la

Digitized by Google

basse Albanie, il tire de lui, dans l'épanchement de la conversation, des informations utiles sur la situation de Corfou, et après le repas le plonge dans un cachot infect, comme un espion envoyé pour exciter une révolution en Épire. Levant alors le masque, il fait attaquer Butrinto et s'empare lui-même de Prévesa; et là, il fait prisonnier le général Lasalcette avec le reste de ses soldats, après un affreux carnage. Le sultan, pour récompenser l'heureux pacha, lui envoya le sabre et la pelisse d'honneur. La puissance d'Ali s'accrut avec sa renommée. Invité par les alliés à concourir au siége de Corfou, Ali parut bientôt à la tête de son armée sur le rivage de Playa, en face de l'île Sainte-Maure dont il se serait emparé s'il n'eût été traversé par les Russes. Corfou pris et occupé par les alliés, il se vit contraint de retirer ses troupes de ses nouvelles possessions continentales, et il en conçut contre les Russes une haine implacable. La coalition de 1805 formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche contre la France ayant été dissoute par la victoire d'Austerlitz, il s'ensuivit, non-seulement l'union de l'Illyrie et de la Dalmatie à l'empire français, mais l'entière occupation de Naples par les troupes de Napoléon. Ce redoutable voisinage, qui pressait l'Épire de trois côtés, fit faire de sérieuses réflexions au vizir de Janina; il savait d'ailleurs que tout présageait une rupture entre la Russie et la Turquie, et que l'ambassadeur de France à Constantinople (le général Sébastiani) commençait à jouir d'un grand crédit auprès du divan. On vit alors ce même Ali, qui en 1799 avait su cajoler le conquérant de l'Italie, mettre beaucoup de prudence et d'adresse dans ses démarches pour renouer avec lui. Loin de repousser ses avances, Napoléon lui envoya des présents et lui offrit une couronne en Épire. De telles propositions étaient bien faites pour séduire Ali. Napoléon nomma consul général de France à Janina M. Pouqueville. Ce fut par le crédit de la France auprès du divan qu'Ali obtint les pachaliks de Lépante et de Morée pour ses fils Moukhtar et Véli. De son côté, il aida par son influence l'ambassadeur de France à Constantinople pour amener une rupture entre la Russie et la Turquie. Il pressa vivement la France de lui fournir de l'artillerie et des ingénieurs, promettant de donner tant d'occupation aux Russes des sept îles qu'ils seraient hors d'état d'inquiéter l'armée française de Dalmatie. Ses désirs furent accomplis au commencement de 1807; il reçut plusieurs détachements d'artilleurs avec des munitions considérables; et l'officier du génie Vaudoncourt resta dans ses États pour diriger les opérations défensives. Le traité de Tilsitt ayant confirmé à la France la possession des îles Ioniennes, Ali fit partir George Anco pour Venise, où Napoléon était attendu, et proposa au grand empereur par cet émissaire de se reconnaître vassal de la France, à condition qu'on réunirait à l'Épire les îles Ioniennes, qui deviendraient une principauté dont il serait le chef. Ce message fut reçu par Napoléon avec toute la hauteur d'un conquérant superbe. Ali en conçut un profond ressentiment; mais il jugea à propos de dissimuler. Cependant peu de temps après, César Berthier, gouverneur de Corfou, ayant montré l'intention de lui faire restituer les villes vénitiennes de la côte, il méprisa les menaces de ce général, et parut se jeter ouvertement dans les bras de l'Angleterre. La cour de Londres envoya au pacha un beau parc d'artillerie et plusieurs centaines de fusées à la Congrève. Le major Leake, chargé de ce présent, fut aussi chargé d'apprendre aux troupes albanaises à se servir de ces nouvelles armes, et un résident en titre, M. Forestî, parut à la cour de Janina, qui, visitée par les hommes les plus considérables de l'Angleterre, devint un foyer d'intrigues diplomatiques. On conçoit le courroux que dut éprouver Napoléon d'un pareil changement. Ce ressentiment s'augmenta encore par la perte qu'il fit à cette époque des îles de Zante, Céphalonie, Ithaque et Cerigo. La ruine d'Ali fut alors résolue dans le cabinet de Saint-Cloud; Ali fut peut-être sauvé par la retraite forcée du Portugal, et l'heureux pacha n'eut plus à s'occuper que de sa vengeance contre le pacha de Berat qui était aussi entré dans la ligue formée contre lui par les Français. Il se rendit maître de sa personne et le plongea au fond d'un cachot construit sous le grand escalier de son palais. Moustafa pacha de Delvino et la ville d'Argyro-Castron se soumirent. Cardiki seule résista; sa défense fut opiniâtre; mais la vengeance du conquérant fut horrible; il fit massacrer toute la population de cette malheureuse cité, et dans le même temps on égorgea par son ordre dans leur prison Moustafa et ses deux fils. Cependant les immenses préparatifs de Napoléon contre l'empire russe entraînèrent la Porte dans le système français, et le général Andréossi, ambassadeur de France à Constantinople, acquit une influence dont il se servit bientôt contre Ali. Ce dernier eut connaissance de toutes ces menées, et il en conçut une profonde haine pour Napoléon; mais les malheurs que ce dernier éprouva dans sa campagne de Russie en 1812 firent bientôt cesser tous les dangers et tous les ressentiments du pacha. A la fin d'une guerre où il avait rendu de si grands services aux Anglais, il se flattait d'en être récompensé au moins par la cession de quelque établissement maritime; et dans cette vue il accueillait tous leurs voyageurs de quelque importance. Prévoyant que bientôt les Français seraient éloignés pour longtemps du voisinage de l'Albanie, et que l'Angleterre resterait maîtresse de l'archipel Ionien, il forma le projet de s'emparer de Parga, et mit ses troupes en mouvement contre ce rocher solitaire; mais il fut prévenu par les Anglais qui s'emparèrent de ce point important qu'occupaient les Français. Revenu à Janina et voulant se débarrasser des peuplades de l'Épire dont la fidélité lui était suspecte, Ali prit le parti de les déporter. Maître absolu du territoire de Cardiki, il en réunit quarante villages au domaine de son vizirat pour former la dotation de Salik-Bey, son troisième fils. Les changements survenus en France en 1814 le mirent en position de demander le rappel du consul général Pouqueville qui depuis longtemps lui était suspect et qu'il faisait surveiller. L'événement qui, au commencement de 1815, mit toute l'Europe en mouvement, l'évasion de Bonaparte, ne changea rien à la position d'Ali; il n'y vit qu'une crise passagère et qui n'aurait aucune influence sur l'empire ottoman. En janvier 1816 il reçut la visite d'un roi détrôné, Gustave-Adolphe, qui allait en Morée attendre les firmans qui devaient lui servir de passe-port pour Jérusalem. Ce prince fut traité avec beaucoup d'égards par le pacha, et il lui fit présent du sabre de Charles XII. Ali était, sans aucun doute, à l'époque la plus heureuse de sa

Digitized by Google

vie. Sans guerre extérieure ni intérieure, et sans aucune opposition, il régnait sur les Albanais à l'ombre d'un pouvoir plus fortement organisé qu'aucune monarchie de l'Europe. Mais on ne pouvait guère croire qu'il consentît à rester ainsi longtemps dans l'inaction. Dévorant en secret l'affront qu'il avait essuyé devant Parga, il résolut d'obtenir par la corruption ce que la force n'avait pu lui donner. Il fit tant par ses intrigues que ce fut la Porte elle-même qui exigea cette place de l'Angleterre et consentit alors à l'occupation des sept îles. Un traité, qui resta d'abord secret, contint la clause de livrer au despotisme d'Ali le seul point de l'ancienne Grèce qui fût encore libre. Les Parganiotes au désespoir émigrèrent, et le pacha, au bout de vingt ans, réussit par sa persévérance à s'emparer de Parga. Jusqu'ici la Porte avait tout souffert du plus dangereux de ses pachas; mais Ali vieillissait, et elle craignit de voir échapper ses immenses trésors; elle craignit qu'ils ne fussent partagés ou dissipés par ses enfants. Sans avoir de plan arrêté sur ce point, le cabinet musulman se trouva bientôt placé, par un concours singulier de circonstances, sous l'influence de Pacho-Bey, l'ennemi le plus acharné d'Ali-Pacha, qui s'était emparé de ses biens. Ce fut alors qu'Ali, persuadé de tout ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi dangereux, résolut de s'en débarrasser à tout prix. Deux de ses sicaires, expédiés à Constantinople avec ordre d'assassiner Pacho-Bey, déchargèrent contre lui leurs pistolets, mais ne l'atteignirent que légèrement. L'un des assassins fut pris : appliqué à la torture il déclara qu'il n'avait fait qu'exécuter l'ordre d'Ali-Pacha; on l'attache aussitôt au gibet devant la porte du sérail, et le sultan, irrité, jure de faire tomber sur Ali tout le poids de son courroux; il lance contre lui la sentence de *fermanly*, ou proscription impériale, qui est ratifiée par un fetfa du mufti. Cette terrible sentence portait qu'Ali-Pacha, déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de ses attentats et de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait pour se justifier *au seuil doré de la porte de félicité* dans le délai de quarante jours; en même temps ses courriers et tous ses agents furent mis aux fers. Ne pouvant déjà plus se fier aux mahométans, que leurs principes religieux attachaient à la cause du Grand-Seigneur, et ne comptant pas davantage sur l'affection des Épirotes, il fait un appel aux tribus de la Grèce septentrionale, et a recours aux chrétiens Armatolis, en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Au moindre signe de sa volonté, les archevêques, les évêques, les papas, les cadis et les aïans accourent auprès de lui. Tous, à l'annonce des dangers qui le menacent, semblent redoubler de dévouement pour sa personne. Il organise ses troupes et fait ses dispositions de défense. D'un autre côté, le divan oppose tout ce qu'il peut exercer d'influence pour engager les Épirotes à tourner leurs armes contre le pacha. Mais celui-ci n'oublie rien pour augmenter son parti : il laisse croire aux Grecs qu'il n'est pas éloigné de se faire chrétien, et promet aux Turcs pauvres le partage des biens confisqués aux agas; puis convoquant au château du Lac, pour le 23 mai 1819, ce qu'il appelle un grand divan, il y mande les chefs des Turcs et des chrétiens, étonnés de se trouver ensemble. Cependant Pacho-Bey venait enfin d'entrer en campagne, et Ali, réduit à la défensive du côté de la Thessalie et de la Macédoine, se réservait pour lui-même la défense de Janina, point central de ses opérations. Tandis que l'armée ottomane traversait la Thessalie sans obstacles, la flotte turque apparaissait sur les côtes de l'Acrocéraune. Là elle fit une descente et bloqua dans Prévesa Véli, fils d'Ali. Le vizir espérait conserver au moins ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde; avec des troupes aguerries, bien payées et bien armées, les chances de succès étaient pour lui. Toutefois, après un combat d'avant-poste à Krionero, la défection d'une grande partie de son armée le laissa sans autres défenseurs que ses propres adhérents. La soldatesque qui lui était dévouée se retira dans Janina. En arrivant devant Janina, les Turcs détruisirent une partie de la ville et en chassèrent les habitants pour s'y fortifier; Ali de son côté se vit forcé, pour les en déloger, de détruire l'autre partie de la place, qui fut ainsi tout entière réduite en cendres et mise au pillage (août 1820). Ali se montrait au-dessus de toutes les infortunes. Dès le point du jour donnant des audiences à l'entrée de sa casemate, il s'entretenait familièrement avec ses soldats, plaisantant avec gaieté sur l'anathème lancé contre lui. « Les lâches, disait-il, me « regretteront un jour; ils apprendront, par les maux « qui viendront après moi, de quoi étaient capables le « *vieux lion* et les braves attachés à sa fortune. » La situation de l'armée turque devint très-critique. Les désertions y furent si nombreuses, qu'à l'entrée de l'hiver Pacho-Bey, après des tentatives inutiles sur les forts de Janina, se vit contraint de se retirer. Le Grand-Seigneur indigné d'un tel résultat nomma pour le remplacer Kourschid-Méhémed-Pacha, ancien grand vizir, et alors pacha de la Morée. C'était un vieillard connu par sa rigueur inflexible; il joignait à la fermeté militaire la ruse si nécessaire avec un tel ennemi. Il se rendit promptement à son poste, et y conduisit des renforts qui portèrent son armée à cinquante mille hommes. De son côté, Ali ne négligeait rien pour assurer sa défense, et préparait de grandes diversions; il fit soulever les Monténégrins, les Serviens, etc. Les Arnautes échappés au sac de Janina se réunirent aux Armatolis dans les montagnes. Enfin depuis les bouches du Cattaro jusqu'à celles du Danube, Ali suscita des ennemis aux Turcs; et ce fut un spectacle assez bizarre que de voir un satrape, qui réunissait en lui les mœurs et tous les goûts voluptueux et féroces des tyrans de l'antiquité ou de l'Orient moderne, entrer dans une conspiration destinée à rendre la liberté aux Grecs. Ali était assiégé depuis dix-huit mois, lorsque Kourschid vint prendre le commandement de l'armée de siége. Ce nouveau chef par l'ascendant de son caractère domina bientôt toutes les rivalités; il poussa les opérations avec tant d'intelligence et de vigueur, que, bien qu'obligé d'envoyer des détachements sur divers points, et de marcher lui-même contre les Albanais, il força le *vieux lion* à se réfugier dans une tour avec une centaine d'hommes les plus dévoués. Sous ce dernier asile Ali avait placé une grande quantité de poudre, et il annonça la résolution de faire sauter l'édifice plutôt que de capituler; mais le rusé Kourschid ne fut point arrêté par cet avertissement. Il ordonna de redoubler le feu, réduisit son ennemi à la dernière extrémité; et voulant surtout le prendre vivant

Digitized by Google

avec ses richesses, il le força d'entrer en négociations, et le fit à la fin consentir par de vaines promesses à se rendre dans une petite île du lac pour y attendre les ordres du sultan. Ces ordres ne se firent pas attendre; et le quatrième jour (5 février 1822) on vint lire au malheureux Ali une sentence de mort. Se voyant alors tombé dans un piége que lui-même avait tant de fois tendu à ses ennemis, il saisit ses armes en s'écriant : « Vous qui « violez si lâchement vos serments, croyez-vous prendre « Ali comme une femme? » Du premier coup il blesse le séraskier et tue un de ses officiers; il s'engage alors entre les siens et les Turcs un combat où le pacha tombe percé de plusieurs balles. Ses gens accablés sont égorgés aux cris de *vive le sultan Mahmoud* et son vizir *Kourschid-Pacha!* On porte aussitôt à celui-ci le cadavre sanglant et on le place sur un pieu au milieu de la ville, et sous les yeux des Albanais et des Grecs qui purent contempler à leur aise les tristes restes de celui qui les avait si longtemps épouvantés. Si l'on en croit la relation qui fut publiée à Constantinople, ce tragique dénoûment ne se serait pas passé tout à fait ainsi. Il résulterait de cette version que Méhémed-Pacha chargé de faire exécuter le firman de mort, après un court entretien avec Ali, lui aurait plongé son poignard dans le sein, et que le combat entre les gens du pacha et les troupes du Grand-Seigneur s'en serait suivi immédiatement. Quoi qu'il en soit, le lendemain Kourschid fit enterrer le corps d'Ali avec tous les honneurs dus au rang d'un vizir et d'un pacha à trois queues. La tête fut expédiée la nuit même pour Constantinople. L'impression que cette mort d'Ali-Pacha et la saisie de ses trésors firent dans toutes les provinces turques est impossible à décrire; on eût dit que l'empire était délivré de tous ses dangers et de tous ses ennemis. Le même enthousiasme de fanatisme et d'orgueil éclata dans la capitale le 22 février à l'arrivée du sanglant trophée de la victoire de Kourschid. Le lendemain la tête d'Ali fut exposée aux portes du sérail au milieu d'un concours immense de peuple.

ALIADEULET, fils de Zuncadir et prince d'Arménie, régnait en 1514, de l'hégire 920. Vaincu après une longue résistance par Sélim Ier, il perdit la couronne et la vie vers 1520.

ALI ADID-ED-DAULAH, roi de Murcie, de la race des Houdides; succède, en 1236, à son frère, Motawakkel; surpris et mis à mort, en 1239, par son compétiteur, l'ex-roi de Valence, Abou-Djoneail.

ALI AL-SAID (Aboul-Haçan), douzième roi de la dynastie des Al-Mohades; succéda, en 1242, à son frère Abd-el-Wahed II. Il recouvra, en 1245, Mekinez et Fez, que les Incrinides lui avaient enlevés, mais il ne put reprendre Tlemecen sur Yagh-Mouracan, qui s'en était emparé; il fut assassiné, tandis qu'il assiégeait cette place, en 1248.

ALIAMET (Jacques), graveur, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788. On a de lui plusieurs planches d'après Berghem, Wouwermans et Joseph Vernet; il a surpassé Lebas son maître, dans l'art de graver à la pointe sèche.

ALIAMET (François-Germain), frère du précédent, et graveur comme lui, mais inférieur en talent, s'établit à Londres où il a travaillé d'après Carrache, le Guide et plusieurs maîtres de l'école anglaise.

ALIANI (François), habile violoncelliste, né à Plaisance; après avoir reçu pendant cinq ans des leçons de Rovelli, de Bergame, il revint dans sa patrie où il mourut en 1812.

ALIBAUD (Louis), régicide, né à Nîmes en 1810, vint à Paris en 1835, et y servit en qualité de commis marchand de vins; mais la manifestation de ses opinions républicaines lui fit bientôt perdre cet emploi. C'est alors qu'il voulut mettre à exécution le projet de tuer le roi Louis-Philippe, projet que, de son aveu, il avait conçu dès les événements de juin 1832. Depuis six mois il suivait les démarches du roi, lorsque le 25 juin 1836, au moment où S. M. venait de monter en voiture pour se rendre à Neuilly, l'assassin, armé d'un fusil-canne, tira à bout portant un coup de feu qui heureusement n'atteignit pas le roi. Saisi presque aussitôt, et traduit devant la cour des pairs, Alibaud fut condamné à la peine des parricides, qu'il subit le 11 juillet 1836.

ALIBERT (J. Louis), médecin célèbre, né en 1766 à Villefranche, dans le Rouergue, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Après avoir terminé ses études avec un brillant succès, il résolut d'entrer dans la carrière de l'enseignement; mais la révolution l'empêcha d'exécuter ce projet. Indécis quelque temps sur le choix d'un état, il vint à Paris, où il fréquenta les cours de clinique, et ne tarda pas à se faire remarquer de Dusault et Pinel. La thèse qu'il soutint pour le doctorat, sur les fièvres pernicieuses et intermittentes, eut plusieurs éditions, honneur qu'obtiennent bien rarement ces sortes d'ouvrages. L'un des fondateurs, avec Bichat, de la société médicale d'émulation, il ne tarda pas à prendre rang parmi les écrivains distingués de la science qu'il pratiquait. Nommé médecin titulaire de l'hospice de St.-Louis, il y fonda un cours d'enseignement de clinique des maladies de la peau, qui ajouta encore à sa réputation déjà fort étendue. Après la restauration, il fut nommé médecin ordinaire de Louis XVIII, qui le créa baron et officier de la Légion d'honneur. Il remplit les mêmes fonctions près de Charles X, et mourut à Paris en novembre 1837, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologie des Passions*, 5e édition, 1837, 2 vol. in-8°, livre riche d'observations. *Description des maladies de la peau*, 1834, grand in-fol., figures coloriées; c'est le chef-d'œuvre d'Alibert. *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 1826, 2 vol. in-8°, livre plein d'excellentes vues pratiques. *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine*, 1826, in-8°. Un *Recueil d'éloges historiques*, in-8°, qui peuvent être comparés à ceux de Vicq-d'Azyr. Alibert fut l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*. Dans ses loisirs, il cultiva la poésie, et son poëme de la *Dispute des fleurs*, in-18, annonce un véritable talent.

ALIBRANDI (Girolamo), peintre sicilien, né à Messine, en 1470, mort en 1524.

ALIBRANDO (François), jurisconsulte sicilien, membre de l'Académie *della Fucina*, est cité comme auteur de quelques écrits de droit et de quelques morceaux de poésie.

ALIBRAY (Charles Vion d'), né à Paris, poëte bachique, auteur dramatique et prosateur; mort en 1455, dans un âge avancé.

Digitized by Google

ALIDOSIO II, d'Imola, fils ou neveu de Petro Alidosio, surnommé *Pagano*, était arrière-petit-fils d'Alidosio Ier, qui vivait en 1207, et que l'on croit issu d'*Hala*, frère de S. Romuald, de la famille des Onesti. Pierre Pagano, l'un des nobles les plus puissants d'Imola, s'était emparé du gouvernement de cette ville, en 1272; mais n'ayant pu s'y maintenir qu'un an, elle était retournée sous la domination des Bolonais. Alidosio II fut plus heureux. Aidé par Maynard Pagano, il s'en empara de nouveau, en 1292, et y établit si bien son autorité, que ses descendants s'y maintinrent jusqu'en 1424. On ignore l'époque de sa mort.

ALIDOSIO (Lippo et Guy), deux fils du précédent, associés à l'autorité de leur père, continuèrent de gouverner conjointement, et reçurent ensemble, en 1351, du pape Clément VI, l'investiture d'Imola, à titre de vicaires de l'Église. Depuis cette époque, ils restèrent guelfes fidèles, et furent toujours protégés par les papes. Lippo laissa un fils unique, *Robert*, deuxième seigneur d'Imola, qui résista avec succès aux Visconti, seigneurs de Milan, et laissa deux héritiers de sa valeur.

ALIDOSIO (Azzo), troisième seigneur d'Imola, se distingua dans presque toutes les affaires de son temps, et mourut en 1373, ne laissant qu'une fille mariée à Amurath Torelli, seigneur de Ferrare, frère du célèbre Guy II, premier comte de Guastalla.

ALIDOSIO (Bertrand), quatrième seigneur d'Imola, connu par la bataille qu'il avait gagnée, en 1330, sur les Mantouans, succéda à son frère Azzo, le 7 septembre 1373, et mourut en 1399.

ALIDOSIO (Louis), fils unique du précédent, cinquième seigneur d'Imola, régna quelque temps paisiblement, aimé de ses sujets et de ses trois enfants, Thiébaud, Jean et Lucrèce. Il avait marié cette dernière à George Ordelaffi, seigneur de Forli, qui mourut en 1422, laissant son fils en bas âge, sous la tutelle de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Lucrèce, s'apercevant des mauvais desseins du tuteur, envoya son fils à Louis Alidosio. Le duc, mécontent de cette conduite, et de ce que Louis venait de faire une alliance avec les Florentins, envoya un corps de troupes contre la ville d'Imola, où un transfuge les introduisit pendant la nuit. Le malheureux Louis Alidosio, surpris, fut conduit avec son fils aîné à Milan. Jean, son second fils, seigneur de Castel de Rio, échappa et continua la postérité des Alidosio. Le duc fit enfermer les deux prisonniers au château de Monza, et ne permit à Louis d'en sortir que pour se faire bénédictin. Ce prince malheureux finit saintement ses jours dans cet ordre, à Modène, et la seigneurie d'Imola sortit pour jamais de la famille des Alidosio.

ALIFAX (André). On trouve sous le nom de cet auteur, à la bibliothèque du roi, à Paris, un *Nisi Dominus* à quatre voix, en partition originale. Il y a eu un musicien anglais de ce nom qui vivait à la fin du 17e siècle.

ALIFF, écrivain anglais, auteur d'ouvrages sur la politique et la religion, condamnés par les tribunaux en 1816.

ALIGERNE, abbé de Mont-Cassin, élu en 949; Adenulphe, comte d'Aquino, irrité de ce qu'il s'était plaint de ses usurpations à Landulphe, prince de Capoue, le fit enlever, et l'exposa à ses chiens, couvert d'une peau d'ours, attentat dont son auteur dut bientôt demander pardon la corde au cou; mort en 986.

ALIGHIERI (Louis), savant jurisconsulte de Vérone, vers 1350.

ALIGHIERI (**DANTE**). *Voyez* **DANTE**.

ALIGNAN (Benoit), né à Alignan-du-Vent, village à six lieues de Pézenas, à la fin du 12e siècle, d'une famille noble, fut élevé dans un monastère de bénédictins, et prit l'habit de cet ordre. En 1229, il fut fait évêque de Marseille; mais il n'oublia jamais ses vœux monastiques, et se nomma toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Il partit, en 1239, pour la terre sainte, avec Thibauld, roi de Navarre et comte de Champagne. Lorsque les croisés revinrent, Alignan resta en Syrie; et, par ses éloquentes exhortations aux pèlerins, les décida à rétablir la forteresse de Saphet, pour couvrir le pays jusqu'à Saint-Jean d'Acre. Lorsqu'il vit le fort dans un parfait état de défense, il songea à revenir dans son diocèse : il y était en 1242. Il assista, en 1245, au concile de Lyon. Il s'occupa d'un Traité de théologie qu'il avait commencé en Syrie, et qu'il dédia au pape Alexandre IV. *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summâ trinitate et fide catholicâ in decretalibus*. En 1264, Alexandre IV chargea Alignan de prêcher une nouvelle croisade. Il ne restait aux croisés que le fort de Saphet, qui fut bientôt rendu, par la trahison et l'apostasie du commandant, nommé Léon. Alignan, après avoir prêché cette croisade, entra en 1266, chez les frères mineurs, dont la règle était plus austère que celle des bénédictins, et mourut en 1268.

ALIGRE (Étienne d'), chancelier de France, né en 1559, mort le 11 décembre 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'État sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624; il fut nommé chancelier bientôt après; mais, au bout de deux ans, Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII. Il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours, laissant la réputation d'un des plus honnêtes magistrats de son siècle.

ALIGRE (Étienne d'), fils du précédent, mort le 25 octobre 1677, âgé de 85 ans, fut successivement conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'État, garde des sceaux et chancelier.

ALIGRE (François d') frère du précédent, seconda son père dans sa charge de chancelier, refusa l'évêché d'Avranches en 1668, et fut abbé de St.-Jacques de Provins, où il mourut en 1712.

ALIGRE (Charles d') frère des précédents, fut abbé de St.-Riquier, en Ponthieu, dont l'église fut élevée à ses frais; mort en 1695.

ALIGRE (Étienne-François d'), né en 172..., de la famille des précédents, était président à mortier en 1768, lorsque Laverdy le fit agréer au roi pour la place de premier président du parlement de Paris. On s'étonna de voir à la tête du premier corps de la magistrature, un homme encore jeune et célibataire; Louis XV lui-même en fit la réflexion. Cependant d'Aligre remplit cette place avec distinction. Dans le cours des deux années qui précédèrent la révolution, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et contre les opéra-

Digitized by Google

tions du ministère, qui lui paraissaient saper les principes monarchiques qu'il défendit toujours avec courage. On cite de lui un trait de caractère remarquable. Au moment où le ministre Necker exerçait le plus d'influence sur le monarque et sur le peuple, et où il s'occupait de la convocation des états généraux, le premier président supplia le roi de lui accorder une audience particulière avec ce ministre; le magistrat, dans cette audience, fit lecture d'un mémoire, dans lequel il annonçait énergiquement la nature des événements qui se préparaient, et les dangers qui menaçaient le monarque. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture; et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi, placée sur la banque de Londres. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick, en 1798.

ALIMENTUS. *Voyez* **CENCIUS ALIMENTUS.**

ALIM-GHERAI, trente-quatrième kan de Crimée; le fut en 1755, après Arslan, dont il était le parent et le lieutenant; leva, en 1758, une grande armée pour aller au secours de son fils, et s'empara de Boudgaï, principal entrepôt des grains que Constantinople tirait des bords du Danube; fut déposé et exilé en Romélie la même année.

ALIMPE ou **ALIMPIUS**, moine du couvent des Grottes à Kief, en Russie, dans le 12e siècle, est le plus ancien peintre de ce pays. Il décora de ses tableaux, sans exiger aucune rétribution pour son travail, un grand nombre d'églises; le clergé russe l'a mis au nombre des saints.

ALINARD ou **HALYNARD**, archevêque de Lyon en 1046; accompagna le pape Léon IX en France, à Rome, au Mont-Cassin, et fut employé dans les négociations qui précédèrent la paix entre les Normands et les habitants de l'Italie inférieure, en 1051; mort empoisonné à Rome, le 29 juillet 1052.

ALINGE-KAN ou **ILINGE-KAN**, quatrième roi des Turcs orientaux; descendant de Tur, fils de Japhet; fut père de deux jumeaux, Tatar et Mogol, entre lesquels il partagea ses États, et d'où vinrent les Tatars et les Mogols.

ALIPE (ALIPIUS), évêque de Tagaste, dans la Numidie; plus jeune que son maître et son ami saint Augustin, né en 354; adopta comme lui les opinions des manichéens et fut baptisé le même jour que lui à Milan par saint Ambroise la veille de Pâques, en 387; élu évêque en 394; assista à plusieurs conciles d'Afrique, et fut, en 411, un des six évêques qui soutinrent la cause des catholiques contre les donatistes dans la conférence de Carthage; se rendit à Rome, en 420, pour solliciter l'empereur contre les pélagiens; mort après 430.

ALIPE (ALIPIUS), d'Antioche, auteur d'une géographie de l'ancien monde, dédiée à Julien l'Apostat; fut gouverneur de l'Angleterre; puis chargé par Julien de relever le temple de Jérusalem; exilé en 371, dans la persécution contre ceux qui avaient recherché par la magie quel serait le successeur de Valens.

ALIPE ou **ALYPE** (St.), dit le *Cionite* ou *le Stylite*, né dans le 6e siècle à Andrinople, en Paphlagonie; monta à trente ans sur une colonne où il resta cinquante-trois ans, pendant lesquels il fut quatorze ans malade; vivait du temps de l'empereur Héraclius vers 610; on ignore l'année de sa mort.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), écrivain du 15e siècle, a composé en vers tercets (*terza rima*), l'*Histoire* de la ville de Mantoue, sa patrie, depuis son origine jusqu'à l'an 1414. Muratori a publié une partie de cet ouvrage médiocre dans le 5e vol. de ses *Antiquités italiennes*.

ALIPRANDI (BERNARD), né en Toscane, au commencement du 18e siècle, fut d'abord compositeur de la chambre et directeur des concerts de la cour de Bavière, pour laquelle il composa trois opéras: *Mithridate, Semiramis* et *Iphigénie*, en allemand.

ALIPRANDI (BERNARD), fils du précédent, fut un habile violoncelliste au service de la cour électorale de Munich, où il se trouvait encore en 1786. Il a publié quelques morceaux pour son instrument.

ALIQUOT (JEHAN), dit Roquier, musicien au service de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, depuis 1462, jusqu'à sa mort, en 1489.

ALIRE (St.). *Illidius*, évêque de Clermont en Auvergne, vers l'an 356; mort vers l'an 385; sa fête le 5 juin.

ALISSAC (N.), poète, né à Valréas dans le comtat Venaissin, 26 juin 1746; fut l'ami, le condisciple et le compatriote du cardinal Maury.

ALISSENET DE LA TOUR, femme poète du 18e siècle, dont on trouve quelques pièces dans les recueils périodiques du temps.

ALIX dite **ADÈLE**, comtesse de Crépi et de Valois, fille de Raoul II, comte de Crépi et de Valois, et d'Alix, comtesse de Bar-sur-Aube; épousa 1o Herbert IV, comte de Vermandois; 2o Thibaud III, comte de Champagne; 3o en 1102, Renaud III, comte de Clermont en Beauvoisis; morte après 1118.

ALIX de France, fille de Louis VII et d'Éléonore de Guienne; mariée, en 1164, à Thibaud Ier, comte de Blois, sénéchal de France, dont elle eut sept enfants.

ALIX, comtesse de Toulouse, dite aussi **HÈLE**, **HÉLÈNE**, **HÉLUTE**, fille de Eudes Ier, duc de Bourgogne, et de Mathilde de Bourgogne-Comté, fille de Guillaume II; mariée d'abord à Bertrand, comte de Toulouse et de Tripoli; ensuite à Guillaume III, comte d'Alençon et de Ponthieu; morte à la fin de février 1191.

ALIX, 4e fille de Thibaud IV, comte de Champagne, épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste, a laissé la réputation d'une princesse accomplie. Elle faisait, par son esprit et ses grâces, l'ornement de la cour de son père, quand Louis VII, devenu veuf, en 1160, de Constance de Castille, sa seconde femme, la demanda en mariage. Ce monarque n'avait pas eu de fils de ses deux premiers mariages; Alix fut quatre ans sans lui donner d'héritier; mais le 22 août 1165, elle accoucha d'un fils qui reçut le surnom de *Dieu-Donné*, parce que les peuples crurent l'avoir obtenu du ciel par leurs prières: il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Lorsque Louis VII mourut, Alix réclama la régence; mais son fils, quoiqu'il ne fût que dans sa 15e année, voulut gouverner par lui-même, et se montra digne de soutenir une résolution si extraordinaire pour son âge. Lorsqu'il eut formé la résolution d'aller combattre dans la Palestine, il assembla les grands de l'État, et, de leur consentement, il nomma, en 1190, Alix, tutrice

Digitized by Google

de l'héritier du trône, et régente du royaume. Elle gouverna avec douceur et sagesse, et elle résista avec fermeté aux prétentions du pape. Elle mourut à Paris, le 4 juin 1206, respectée des grands, et sincèrement regrettée des peuples.

ALIX de France, fille de Louis VII et d'Alix de Champagne, sa troisième femme; fut fiancée à Richard d'Angleterre, comte de Poitou; épousa, le 20 août 1195, Guillaume II, comte de Ponthieu.

ALIX, comtesse de Bretagne, fille de Constance, héritière de Bretagne et de Gui de Thouars, son troisième mari; épousa en 1213, Pierre de Dreux, fils de Robert II, petit-fils de Louis VI, roi de France; morte en 1221. Fut mère de Jean Ier, duc de Bretagne.

ALIX, reine de Chypre, fille de Henri le Jeune, comte de Champagne, et d'Isabelle de Jérusalem, en 1212; épousa Hugues de Lusignan, roi de Chypre, mort en 1218; morte en 1246, après avoir été remariée successivement à Bohémond IV, prince d'Antioche et à Raoul de Soissons.

ALIX de Vergi, fille d'Hugues, seigneur de Vergi; mariée, en 1199, à Eudes III, duc de Bourgogne; fonda les Dominicains de Dijon, en 1230; morte le 3 mai 1251. Fut mère d'Hugues IV.

ALIX, fille de Jean Ier, duc de Bretagne; née le 6 juin 1243; mariée à Jean de Châtillon, premier comte de Blois; fit le voyage d'outre-mer, en 1287; morte à son retour, 2 août 1288.

ALIX, petite-fille de Guillaume V; lui succéda au comté de Mâcon, avec Jean de Braine, son époux, l'an 1224; à la mort de Jean de Braine, en 1239 ou 1240, Alix céda son comté à Béatrix, dame de Pagni, sa tante, et devint abbesse du Lis, près de Melun, en 1252.

ALIX de Méranie, sœur d'Othon IV; lui succéda au comté de Bourgogne, en 1248; mariée à Hugues de Châlons, en 1230; et l'an 1267, à Philippe, comte de Savoie; morte en 1278.

ALIX ou **ALLIX** (Thierri), historien, né en Lorraine, en 1554; mort à Nancy, en 1597.

ALIX (Cuny), frère du précédent, chanoine et grand prévôt de St.-Diez, a été le précepteur des enfants de Charles III.

ALIX (Jean), graveur, né à Paris, en 1615, a publié plusieurs estampes, parmi lesquelles on cite une *Sainte Famille* d'après Raphaël.

ALIX (Pierre), chanoine de Besançon, né à Dôle, en 1600, mort le 6 juillet 1676, a publié pour la défense des droits de son chapitre touchant l'élection des archevêques, divers écrits cités par le Père Lelong dans sa *Bibliothèque historique*. Quelques-uns de ses écrits ayant été censurés par l'inquisiteur de la province, Alix déclina sa juridiction, le prit à partie et l'obligea de se rétracter.

ALIX (Jacques), frère du précédent, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques *oraisons funèbres*, et le *Panégyrique* d'un président du comté de Bourgogne.

ALIX (Ferdinand), prêtre, né en 1740, à Frasne, près Pontarlier; mort le 4 février 1825. Il est auteur d'un *Manuel des catholiques*, des *Impies modernes*, et du *dernier prône d'un prêtre du Jura*.

ALIZERIAH, musicien arabe du 9e siècle, forma à Cordoue une école de musique, dont les élèves ont fait les délices de l'Orient dans les cours des différents princes.

ALKEMADE (Cornélius van), savant antiquaire hollandais, né en 1654, publia un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, malgré les soins qu'exigeait son emploi de premier commis des convois et licences de Rotterdam. Il débuta, en 1699, par une *Dissertation sur les tournois*, dans laquelle il traite des cérémonies usitées à la cour de Hollande, sous les premiers comtes. Alkemade fut ensuite l'éditeur de la Chronique rimée de Melis Stoke, intitulée: *Hollandsche Jaarboeken of Rym-Kronyk van M. Stoke*, Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande, jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des Carmélites de Harlem. Un an après, ce laborieux savant publia *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol. Il publia successivement *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde*, Delft, 1713, in-8°; *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°; *Jonker Fransen Oorlog*. Il contribua aussi beaucoup aux deux éditions corrigées de *Katwijkse Oudheden* de Pars. Alkemade termina sa carrière littéraire par la description de la ville de Brill, Rotterdam, 1729, in-fol., et il mourut en 1737, à l'âge de 83 ans.

ALKENDI. Voyez **ALCHINDUS**.

ALKMAR (Henri d') vivait vers l'an 1470 et fut gouverneur d'un duc de Lorraine. Il est auteur d'un poëme en vieux langage allemand: *Reineke de Voss* ou *Rainier le Renard*, espèce d'apologue contenant une critique des divers états de la société. La 1re édition de ce poëme parut à Lubeck en 1498. H. d'Alkmar se nomme dans la préface; il paraît qu'il n'a fait que versifier et étendre des fictions déjà populaires sous ce nom de *Reinecke* depuis le 12e siècle. On a attribué à tort à Nic. Baumann la première publication de ce poëme.

ALLA ou **ELLI**, premier roi de Sudsex ou des Saxons méridionaux en Angleterre, où il aborda, et fit de grandes conquêtes, en 477; prit le titre de roi en 491; envahit le pays de Kent, en 494; mort en 514.

ALLA, deuxième roi de Northumberland; succéda à Ida, son parent, en 558; mort en 589. Saint Augustin, apôtre d'Angleterre, y vint de son temps.

ALLACCI ou **ALLATIUS** (Léon), un des plus savants et des plus laborieux littérateurs du 17e siècle, né dans l'île de Chio, en 1586, fut bibliothécaire du Vatican, et mourut en janvier 1669. Ses ouvrages, où l'on trouve une grande érudition, sont dépourvus de critique et de jugement; les principaux roulent sur la théologie, ce sont: *de Ecclesiæ orientalis et occidentalis perpetuâ consensione*, Cologne, 1648; *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris 1645, in-8°; *Eustathius archiep. Antioch. in exahemeron*, Lyon, 1629, et d'autres ouvrages de littérature, dont il faisait son délassement, tels que *de Patriâ Homeri*, Lugd., 1640; *Apes Urbanæ*, Rome, 1633; *Catalogue alphabétique*, en italien, de tous les ouvrages dramatiques publiés jusqu'à son temps, réimprimé à Venise, 1755, in-4°; un *Recueil* précieux d'anciennes poésies italiennes, Naples, 1661, in-8°, rare, etc.

ALLADES *le Sacrilége* (*Alladius* ou *Aladinus Sylvius*), roi des Latins, successeur d'Agrippa Sylvius; mort frappé de la foudre, parce qu'il contrefaisait, dit-on, le tonnerre avec des machines de son invention; Deux

d'Halicarnasse dit qu'il se noya dans le Tibre, l'an du monde 3180 (855 avant J. C.). Aventin lui succéda.

ALLAFORT (JEAN) député du département de la Dordogne à la Convention; vota la mort de Louis XVI, 18 janvier 1793, membre du conseil des Anciens jusqu'en 1797.

ALLAINVAL (LÉONOR-JEAN-CHRIST. SOULAS, abbé D'), né à Chartres, était un homme de beaucoup d'esprit, mais bizarre et insouciant. Il commença à travailler pour le théâtre en 1725; et sans doute il y eût obtenu des succès marquants et durables si la mauvaise fortune qui l'accompagna toute sa vie lui eût permis de travailler plus soigneusement ses ouvrages. Il a donné au Théâtre-Français, *la Fausse comtesse*, 1726, qui ne put avoir que 3 représentations, et ne fut point imprimée; l'*École des bourgeois*, 1728, comédie restée au répertoire, qui rappelle le bon comique de Molière; *les Réjouissances publiques*, 1729; *le Mari curieux*, 1731; aux Italiens, *l'Embarras des richesses*, comédie dont l'action est sagement conduite, le dénoûment heureux et dramatique; à l'Opéra-Comique (foire St.-Laurent), *la Fée Marotte*, 1734. Ses autres écrits sont : *les Bigarrures calotines*, 1732, in-12; *Lettre à milord**** *sur Baron et mademoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Éloge de Car*, 1731, in-12; *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, 1 vol. in-12. Il a donné une édition de la *Connaissance de la mythologie*, 1739, in-12, et des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, etc. Il mourut à l'Hôtel-Dieu, le 2 mai 1755, dans la plus grande misère.

ALLAIRE (JULIEN-PIERRE), né à Saint-Brieux le 20 janvier 1742, fut, après avoir fait de solides études, nommé à vingt-quatre ans receveur général des domaines et bois de la généralité de Limoges; et devint peu après régisseur, puis administrateur général jusqu'à l'époque de la révolution. Privé alors de son emploi, il se retira dans un domaine qu'il possédait dans le département de la Marne, et s'y occupa d'agriculture. Lors de l'organisation de l'administration forestière, le ministre des finances le nomma l'un des administrateurs généraux, et il rendit de grands services dans cette place qu'il a conservée jusqu'à sa mort, le 26 janvier 1816.

ALLAIS (DENIS VAIRASSE D'), grammairien du 17e siècle, est auteur d'une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; d'un *Abrégé* de la même en anglais, 1683, et l'*Histoire des Sevarambes*, roman politique dont il s'est fait un grand nombre d'éditions, et qui a été réimprimé dans la collection des *Voyages imaginaires*.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voyez* **BEAULIEU.**

ALLAM (ANDRÉ), savant anglais, né à Oxford en 1655, mort en 1685, a fait des préfaces, additions et corrections à l'*Ecclesiæ anglicanæ politica* du docteur Cosin, et à l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, etc. Sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter un ouvrage important qu'il avait entrepris sur l'*Histoire de l'Église anglicane*.

ALLAMAND (JEAN-NICOLAS-SÉBASTIEN), savant modeste et laborieux, naquit à Lausanne en 1713 (et non en 1716, comme le dit Barbier dans l'*Examen critique*). Ayant achevé son cours de théologie dans sa ville natale, il fut admis au ministère évangélique, et reçut une vocation pour Leyde dont l'université jetait alors un grand éclat. Ses heureuses dispositions et la douceur de son caractère lui méritèrent l'amitié du célèbre S'Gravesande, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Après la mort de S'Gravesande, Allamand se présenta pour concourir à la chaire de philosophie de l'académie de Franeker, et l'obtint; mais les curateurs de l'université de Leyde s'opposèrent à son départ, en lui proposant la même chaire avec un traitement plus considérable. Il en prit possession le 30 mai 1749, par un discours dans lequel il fit un juste éloge de S'Gravesande, son prédécesseur et son maître chéri. Quelques annés après, il joignit à la chaire de philosophie celle d'histoire naturelle. Ce savant mourut à Leyde le 2 mars 1787. Il était membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences de Harlem. Allamand a fait plusieurs découvertes en électricité; et le premier il a donné l'explication du phénomène de la bouteille de Leyde. Il fut l'éditeur du *Dictionnaire historique et critique* de P. Marchand, et des œuvres de S'Gravesande.

ALLAMAND, ministre calviniste, né en Suisse au commencement du 18e siècle, est auteur d'une *Lettre* anonyme sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, Roterdam, 1745, in-4o.

ALLAMAND, professeur à Lausanne, a publié : *Pensées antiphilosophiques*, la Haye, 1751, in-12; *Anti-Bernier*, ou nouveau dictionnaire de théologie, Genève, 1770, 2 vol. in-8o; c'est une réfutation de la *Théologie portative*, publiée par le baron d'Holbach, sous le nom de l'abbé Bernier.

ALLAN, de Lyon, écrivain théologien du 15e siècle.

ALLAN (DAVID), peintre écossais, né à Édimbourg, mort le 6 août 1796. On a beaucoup admiré ses talents dans la composition pittoresque. Plusieurs de ses ouvrages ont été gravés, notamment l'*Origine de la peinture*.

ALLAN, officier anglais dans l'Inde; pendant la victoire qui renversa l'empire de Tippo, il pénétra seul dans l'intérieur du palais du sultan, dont il engagea la famille à implorer la générosité des vainqueurs; il parvint ainsi à la sauver : ce fut lui qui présenta au général Wellesley les clefs de la ville de Seringapatnam, et l'épée de l'infortuné Tippo-Saïb, 4 mai 1799.

ALLAN (GEORGE), antiquaire anglais, était procureur à Darlington, dans la province de Durham. Dominé par son goût pour l'étude des antiquités de son pays, il y consacra une grande partie de son temps et de sa fortune, et publia entre autres écrits : *Esquisse de la vie* de l'evêque Trévor; la *vie de St. Cuthbert*, etc. Il mourut en 1800.

ALLANUS ou **ALLAN** a publié *de Officio viri boni*, Amsterdam 1611. On lui attribue un ouvrage rare, intitulé : *de Planctu naturæ contra sodomitas*.

ALLARD (MARCELLIN), né dans le Forez au 16e siècle, a publié, sous le titre de *la Gazette française*, Paris, 1505, in-8o, un recueil de mélanges dans le genre des *Leçons* de Messie et de Duverdier.

ALLARD (GUY), né en Dauphiné dans le 17e siècle, fut successivement avocat, conseiller du roi, et président en l'élection de Grenoble. Forcé de vendre cette dernière charge, il rentra au barreau, et se trouvait le doyen des avocats quand il mourut en 1716. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, tels que le *Nobiliaire*, 1671, in-12, et l'*His-*

Digitized by Google

toire généalogique de cette province, 1697, 4 vol. in-12. On doit encore citer *les Éloges* de des Adrets, Dupuy-Monbrun et Colignon, 1675, in-12, et la Bibliothèque du Dauphiné, 1680, petit in-12.

ALLARD (Antoine), graveur du 17e siècle, a gravé sur ses propres dessins plusieurs paysages et des *vues de Frise.*

ALLARD (Marguerite-Aimé-Louis), né en 1750, à Poitiers; député à l'assemblée législative, dans la séance du 9 août 1791, il fit une violente sortie contre la majorité qui se laissait dominer par la minorité; condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, et exécuté en février 1794.

ALLARD ou **ALLART**, né à Revel, en Languedoc, député suppléant à la Convention nationale, remplaça Julien de Toulouse le 3 août 1794; fut un des plus exaltés du parti de la Montagne; amnistié du 4 brumaire an IV (20 octobre 1795).

ALLARD, de la Rochelle, né aux Sables-d'Olonne; aide de camp de Henri Laroche-Jacquelen, dans l'armée vendéenne, en 1793, 1794 et 1795; pris et condamné à mort, il s'échappa deux fois des mains des républicains.

ALLARD (Jean-François), généralissime des armées du roi de Lahore, né à St-Tropez (Var), le 9 mars 1785, reçut une éducation toute militaire. A peine avait-il atteint sa 18e année, qu'il était sous les drapeaux, et bientôt il se fit connaître par des actions d'éclat. Le maréchal Brune, qui l'avait distingué, le choisit pour son aide de camp. De lieutenant il devint capitaine, et reçut la croix d'honneur. Après la mort tragique de Brune, il quitta la France et se rendit à Livourne avec le projet de passer en Amérique. Il avait déjà retenu sa place à bord d'une frégate de l'Union, lorsqu'un officier italien lui persuada de l'accompagner en Égypte. N'ayant pas trouvé dans ce pays les ressources qu'il espérait, il gagna la Perse, où il fut accueilli par Abbas-Mirza, qui lui conféra le titre de colonel et lui promit un régiment qu'il ne lui donna jamais. Lassé de l'attendre, il se rendit à Caboul, dont le roi l'accueillit avec distinction; mais à peine établi dans cette ville, il apprit qu'à Lahore était un chef audacieux, politique habile, qui s'occupait de fonder un royaume. Il courut donc à Lahore, vit Runjet-Sing, et, en peu de temps, obtint sa confiance. On lui donna d'abord à discipliner quelques hommes qui devinrent une excellente pépinière d'officiers instructeurs. Après avoir discipliné cent hommes, il organisa un régiment, puis une brigade, puis une division. L'armée formée, les petits princes qui disputaient à Runjet-Sing la souveraineté du royaume, furent tous successivement attaqués et battus, et, au bout de quelques années, Runjet-Sing fut le seul maître de cet empire. Le général Allard, comblé d'honneurs et de biens, eut un palais à Lahore, des serviteurs, une garde. Il épousa une jeune princesse, nièce du roi, fut nommé généralissime, et devint, après le roi, le personnage le plus puissant de cette vaste contrée. Ayant témoigné le désir de venir en France pour y amener ses enfants et les y faire élever dans les principes du christianisme, Runjet-Sing ne céda qu'avec peine au vœu de son favori, et en exigea la promesse qu'il ne tarderait pas à le rejoindre. Le général Allard revit donc la France en 1836; il y reçut de toutes les classes des marques du plus bienveillant intérêt, et fut accueilli d'une manière toute spéciale par le roi Louis-Philippe, qui le nomma commandant de la Légion d'honneur. Après avoir satisfait aux besoins de son cœur, fidèle à sa parole, il retourna dans sa patrie adoptive; mais à peine y fut-il arrivé qu'il tomba malade, et, après avoir langui quelque temps, il mourut en 1840.

ALLARD (mademoiselle), célèbre danseuse, née le 14 août 1738; reçue à l'Opéra en 1762, retirée en 1782, et morte le 14 janvier 1802; eut du fameux Vestris un fils non moins fameux que son père, sous le nom d'Auguste Vestris.

ALLARD (Joseph-Félix), bibliophile et littérateur né à Marseille en 1795, mort à Paris le 20 octobre 1831; amateur de curiosités littéraires, il s'était formé une jolie collection de livres rares et de manuscrits; il fut un des collaborateurs du *Bulletin universel.* On lui doit une traduction estimée de l'*Apologétique de Tertullien.*

ALLARDE (Pierre-Gilbert **LE ROY**, baron d'), constituant, né en 1749 à Montluçon, Bourbonnais, était en 1789 capitaine dans les chasseurs de Franche-Comté. Député par la noblesse de Saint-Pierre-le-Moutier aux états généraux, il y montra des talents en finances, et fit de fréquents rapports au nom du comité des contributions. La session terminée, il conduisit ses enfants aux États-Unis, où il avait des propriétés considérables, et s'occupa, par d'utiles spéculations, à réparer les torts que la révolution avait faits à sa fortune. Après le 18 brumaire, il fut fermier de l'octroi de Paris, qu'il avait réorganisé. Les sommes considérables qu'il avança au gouvernement n'avant point été remboursées, il déposa son bilan, vendit ses domaines pour payer ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807. Il mourut d'apoplexie à Besançon en 1809.

ALLART (Marie **GAY**, femme), née à Lyon vers 1750, morte à Paris en 1821, est auteur d'*Albertine de Sainte-Albe,* Paris, 1818, 2 vol. in-12, et a traduit deux romans de l'anglais : *Éléonore de Rosalba* d'Anne Radcliffe et les *Secrets de Famille* de miss Peatt.

ALLASSEUR (Perre), conventionnel, député du département du Cher, le 18 janvier 1793; vota pour que Louis XVI fût détenu jusqu'à la paix, et ensuite banni.

ALLATIUS ou **ALLAZZI**. *Voyez* **ALLACCI**.

ALLÉ (Jérôme), hiéronymite, né dans le 16e siècle, à Bologne, y professa la théologie, se distingua dans la prédication et parvint aux premières dignités de son ordre. On a de lui des *Sermons,* quelques *poésies* et *4 drames* sur des sujets pieux, imprimés successivement à Bologne de 1641 à 1650.

ALLECTUS, aventurier breton au 3e siècle, s'attacha à Carausius, autre aventurier romain ou breton, qui s'était emparé du pouvoir dans la Grande-Bretagne, devint son lieutenant ou ministre, et le tua pour régner à sa place. Il prit, avec la pourpre impériale, le nom d'*Auguste* l'an 294, et fut tué trois ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, général de Constance-Chlore, empereur d'Occident.

ALLEGRAIN (Étienne), mort peintre du roi en 1736, fut élève de Philippe de Champagne, et s'appliqua surtout au paysage. Il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses compositions.

ALLEGRAIN (Christ.-Gab.), sculpteur français, fils

du précédent né à Paris en 1710, mort, le 17 avril 1795, fut reçu à l'académie sur une figure de Narcisse. Ses statues de Vénus et de Diane, placées aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, prouvent que cet artiste eût été digne de vivre à une époque plus favorable à la sculpture.

ALLÈGRE (Ant.), né en Auvergne, et chanoine de Clermont au 16e siècle, a traduit de l'espagnol *le Mépris de la cour et la Louange de la vie rustique*, par Guevare, Lyon, 1545, in-8o; Paris, 1551, in-16. On a de lui un autre ouvrage intitulé : *Décades, ou vies de dix empereurs*, Paris, 1556, in-4o, et 1567, in-8o.

ALLEGRETTI (Jacques), poëte latin et astrologue italien du 14e siècle, né à Forli, fonda une académie à Rimini. Ses ouvrages sont restés manuscrits. Marchesi a écrit sa *Vie* dans les *Vitæ illustrium Foroliviensium*.

ALLEGRETTI (Allegretto degli), est auteur d'un journal de Sienne de 1450 à 1496, intitulé : *Diarii Sanesi*, inséré dans le tome XXIII des *Scriptores rerum italic.* de Muratori.

ALLEGRETTI (Carlo), peintre italien de Monte-Prandone, dans le territoire d'Ascoli; travaillait en 1608.

ALLEGRI (Alex.), poëte florentin de la fin du 16e siècle, est un des plus heureux imitateurs du Berni, dans un genre dont la littérature française n'offre aucun modèle. On a de lui : *Lettre e rime piacevoli*, Vérone et Florence, 1605, 1608 et 1613, in-4o; *Fantastica visione*, Lucques, 1613; *Lettere di Ser. Poi Pedante*, Bologne, 1613, in-4o. Ces deux dernières pièces sont très-rares. Les *Rime* ont été réimprimées, Amsterdam, 1754, in-8o.

ALLEGRI (Jérôme), chimiste italien du 16e siècle, né à Vérone, est auteur d'un *Traité* de chimie, de *Dissertations* sur la poudre d'Algaroto et la *composition* de la thériaque.

ALLEGRI (Grégoire), musicien du 17e siècle, né à Rome, en 1580, mort le 16 février 1640, est auteur d'un *Miserere* qu'on chantait à Rome dans la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte, et dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner copie; mais la défense éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de Choron.

ALLEGRI (Jean-Baptiste), compositeur et organiste, a publié douze motets à voix seule, Venise, 1700.

ALLEGRI. *Voyez* **CORRÉGE.**

ALLEIN (Richard), ecclésiastique anglais, presbytérien, né en 1611, mort en 1681, est auteur de *sermons* et d'ouvrages de piété très-estimés de ses coreligionnaires.

ALLEIN (Joseph), son parent, a laissé aussi quelques ouvrages de piété qui ne sont pas moins estimés.

ALLEMAND (le comte Zacharie-Jacques-Théodore), vice-amiral, naquit au Port-Louis en 1762. Son père, lieutenant de vaisseau, le fit embarquer comme mousse dès l'âge de douze ans, et à dix sept-ans il fut nommé volontaire de la marine. De 1784 à 1787, époque à laquelle il devint sous-lieutenant de vaisseau, Allemand fit trois campagnes dans l'Inde. En 1789 il embrassa avec chaleur les idées révolutionnaires, et, après diverses campagnes à St.-Domingue, dans l'Océan, etc., il fut nommé lieutenant, puis capitaine de vaisseau en 1792, et pourvu du commandement de la frégate *la Carmagnole*. A la suite d'un combat opiniâtre il s'empara de la frégate anglaise *la Tamise*. En 1795, il fut nommé chef de division, et passa avec ce grade sur *le Duquesne*. Pendant les trois ans qu'il commanda ce vaisseau il participa à deux combats généraux et à la prise d'un riche convoi anglais qui fut conduit à Cadix. Il prit une part active aux campagnes de Terre-Neuve, de la Méditerranée; fit partie de l'expédition de St.-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. Il fit la guerre à Toussaint-Louverture, et sauva la vie à un grand nombre d'habitants. Il revint en France en 1803. A la suite d'une enquête il fut constant qu'Allemand avait manqué d'égards et même de justice envers ses subordonnés et ses passagers. Il eut en 1804 le commandement du *Magnanime* et contribua à la prise de la Dominique. De 1805 à 1815 il fut successivement nommé chevalier de la Légion d'honneur et vice-amiral; il eut le commandement des escadres réunies, à l'île d'Aix, à Flessingue, et fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. En 1814, Allemand fut créé chevalier de St.-Louis et mis à la retraite. Il se retira à Toulon où il mourut le 2 mars 1826.

ALLEMANT (Gautier l'), se distingua, en 1350, au fameux combat des Trente, où il figurait dans le parti anglais.

ALLEN (Guillaume). *Voyez* **ALAIN.**

ALLEN (Jean), archevêque de Dublin et chancelier d'Irlande, dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi dans la suppression des monastères dont le cardinal employa les revenus à doter deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérald, son fils, fit Allen prisonnier, et, ne pouvant l'obliger à fléchir le genou, il lui assena sur la tête un coup de massue, dont il mourut le 28 juillet 1534, à 59 ans.

ALLEN (Thomas), mathématicien anglais, né en 1542, obtint la confiance intime du comte de Leicester, qui ne faisait rien d'important sans le consulter, et qu'il servit dans le projet d'épouser la reine Élisabeth. Il s'occupait sans cesse à ramasser de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie et les mathématiques, parmi lesquels il fit imprimer en latin le 2e et le 3e *livre* de Ptolémée sur le cours des étoiles, avec une *exposition* du sujet. Il mourut en 1632. On lui attribue la fondation de la *Bibliothèque allénienne*.

ALLEN (Thomas), mort en 1638, a laissé un ouvrage intitulé : *Observationes in libellum Chrysostomi in Esaiam*.

ALLEN (Jean), né en Angleterre, en fut chassé par suite de la persécution des puritains, passa en Amérique, et fut nommé, en 1639, pasteur de l'église de Dedham au Massachusett, qu'il desservit jusqu'à sa mort, arrivée en août 1671, à 75 ans. On a de lui quelques *Sermons*.

ALLEN (Thomas), ministre de Charlestown (Massachusett), né en 1608, à Norwich en Angleterre, y desservait l'église de St.-Edmond. Devenu l'objet des persécutions de son évêque, il prit le parti de se retirer à Charlestown, et il y remplit les fonctions du ministère jusqu'en 1662 qu'il retourna à Norwich, où il mourut en 1673, à 65 ans. Il a laissé des *Sermons* et une *Chronologie de l'Écriture*, imprimée en 1658.

ALLEN (Joseph), l'un des plus zélés presbytériens en Angleterre; né en 1633, dans le Wiltshire; fut persécuté pour ses prédications; mort en 1668.

ALLEN (ETHAN), brigadier général dans la guerre de l'indépendance américaine; né en 1752, à Salisbury, dans le Connecticut; condamné à mort comme rebelle et sauvé par son parti; s'empara de Ticonderago et du lac Champlain, échoua dans l'entreprise de réunir le Canada aux États-Unis, et dans l'attaque de Montréal tomba au pouvoir des Anglais; mort en 1789.

ALLEN (GUILLAUME), chef justicier en Pensylvanie avant la révolution, s'est rendu recommandable par son amour éclairé pour la littérature et par la protection qu'il accorda à Franklin et au peintre Benjamin West, lors de l'établissement du collége de Philadelphie.

ALLEN (MOÏSE), ministre à Midway en Géorgie, fut fait prisonnier par les Anglais, après la soumission de Savannah; il s'était attiré leur haine par le talent avec lequel il défendit la liberté de l'Amérique : en voulant s'échapper du vaisseau où on le détenait, il se noya, le 8 février 1778.

ALLEN (HENRI) s'est fait connaître, en 1778, par des opinions singulières et dangereuses sur la religion; il prétendait, entre autres, que les lois de l'Évangile sont très-indifférentes. Il prêcha cette doctrine dans la Nouvelle-Écosse, où l'on croit qu'il mourut.

ALLEN (RICHARD), écrivain anglais de la fin du 17e siècle, n'est connu que par un livre sur le chant des psaumes, intitulé : *Essay on singing of psalms.*

ALLENS (JEAN DES), prédicateur, né à Orléans; chancelier de l'Église et de l'université de Paris en 1271; refuse l'évêché de cette ville en 1279; entre aux dominicains, et y fait profession sans se démettre de son office de chancelier de l'université, bien qu'on en eût élu un autre. Depuis ce temps, le chancelier de l'université fut toujours pris dans l'abbaye de Sainte-Geneviève.

ALLENS (D'), gentilhomme provençal, força, par ses généreuses remontrances, en 1547, le premier président du parlement d'Aix à différer l'exécution des arrêts contre les Vaudois.

ALLENT (PIERRE-ALEX.-JOSEPH), pair de France, né à St.-Omer, en 1772, était canonnier au siége de Lille en 1792. Nommé l'année suivante adjoint au corps du génie, il parvint rapidement au grade de capitaine, et fut employé comme chef d'état-major aux armées du Rhin et du Danube. Il remporta le prix d'éloquence à l'Institut en 1797 par un *discours* sur l'influence morale et politique de la peinture. Chef de bataillon en 1800, il fut secrétaire, puis directeur du dépôt des fortifications, des conseils du génie, des travaux publics, etc. Major en 1811, il fit partie peu de temps après du comité des fortifications. Membre du conseil de défense en 1814, il fut chargé de résister au mouvement des Prussiens, qui s'avançaient sur Paris, et les contint sur la route de Clichy jusqu'à la signature de la récapitulation. Il refusa de faire partie du conseil d'État pendant les *cent jours;* mais il y fut rappelé par le roi, et s'y distingua par ses talents et sa rare capacité. Après la révolution de 1830 il fut élevé à la pairie, et mourut en juin 1837, vivement regretté. Parmi ses ouvrages les principaux sont : *Histoire du corps du génie, ou de la guerre des siéges et de l'établissement des frontières sous Louis XIV*, Paris, 1805, in-8°. *Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains*, 1808, in-8°.

ALLÉON-DULAC (JEAN-LOUIS), avocat, puis directeur de la poste aux lettres à St.-Étienne, né à Lyon, mort à St.-Étienne en Forez en 1768, quitta le barreau de bonne heure pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle; il a laissé : *Mémoires* pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, Lyon, 1765, 2 vol. in-8°; *Mélanges* d'histoire naturelle, 1765, 6 vol. in-8°.

ALLER (ABRAH.), graveur du 16e siècle, a laissé plusieurs gravures sur bois insérées dans les œuvres de Gringore et de J. d'Anton.

ALLERSTAIN, ou **HALLERSTAIN** (le père), jésuite allemand et missionnaire à la Chine. Ses connaissances mathématiques et ses talents pour l'astronomie le firent appeler à la cour de Pékin, où il ne tarda pas à obtenir l'estime de l'empereur Kien-long. Il fut créé mandarin, et nommé président du tribunal des mathématiques, poste qu'il occupa longtemps à la satisfaction du souverain. Nous lui devons un dénombrement des habitants de chaque province de la Chine, pour la 25e et la 26e année du règne de Kien-long (1760 et 1761). Il obtint ces états de population du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les traduisit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe, en 1779. La politique des conquérants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou, du moins, empêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leur force. Cette pièce est d'autant plus précieuse, qu'elle confirme tous les calculs du célèbre missionnaire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la population chinoise. L'an 25 du règne de Kien-long, la population était de 196,837,977 âmes, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dénombrement, procuré par le père Allerstain, se trouve inséré dans la *Description générale de la Chine.* On n'a pas la date précise de la mort de ce missionnaire; mais il avait cessé de vivre en 1777.

ALLESTRY (RICH.), théologien anglais, né en 1629, se montra défenseur ardent de la cause royale, fut, à la restauration, nommé par Charles II, prévôt du collége d'Eaton à Oxford, et mourut en 1681. On a de lui 40 *Sermons* imprimés à Oxford, 1684, in-fol.

ALLET (J.-CH.), dessinateur et graveur français du 17e siècle, a laissé des estampes (sujets de dévotion) d'après ses propres dessins et ceux des grands maîtres de l'école italienne.

ALLETZ (PONS-AUGUSTIN), né à Montpellier, est mort à Paris, le 7 mars 1785, à l'âge de 82 ans. Après avoir été quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire, il exerça la profession d'avocat, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner entièrement à la littérature. Ses nombreux travaux sont presque tous des compilations utiles; il en est même quelques-unes qui méritent d'être distinguées. Nous citerons : *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses.*

ALLEY (GUILLAUME), nommé évêque d'Exeter en 1560, mort le 15 avril 1567, a composé un recueil intitulé : *Bibliothèque du pauvre*, 2 vol. in-fol.; une *Grammaire hébraïque*, et une traduction du *Pentateuque*, etc.

ALLEYN (ÉDOUARD), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes de la reine Élisabeth et du

Digitized by Google

roi Jacques Ier, naquit à Londres le 1er septembre 1566. Son père avait une fortune aisée, et pouvait lui donner une bonne éducation ; mais le goût du jeune Alleyn l'éloignait de toute occupation sérieuse : une mémoire facile et sûre, une élocution douce et coulante, un génie flexible, une figure agréable, un maintien et une taille avantageuse, étaient de grandes dispositions pour le théâtre. Il embrassa cette profession, et jouissait, dès 1592, de la réputation d'un acteur distingué. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben-Johnson. Il n'est pas moins connu en Angleterre, par la fondation qu'il fit du collége ou hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à 2 lieues de Londres, que par son rare talent de comédien. Il fut assez riche pour faire construire cet établissement, dont Inigo Jones fut l'architecte, en 1617 : l'édifice seul lui coûta 10,000 livres sterling, et il y attacha des fonds du produit de 8,000 livres de rente, pour l'entretien d'un supérieur, un gardien, quatre maîtres, six hommes pauvres, autant de femmes, douze enfants de l'âge de 4 à 6 ans, qui y étaient élevés jusqu'à 14 et 16 ans. Il voulut en être le premier pauvre, et y passa le reste de sa vie, se soumettant exactement à toutes les règles de la maison, qu'il avait rédigées lui-même ; il y mourut le 25 novembre 1626.

ALLIER (Claude), prieur-curé de Chambonas, un des agents principaux du rassemblement royaliste connu sous le nom de *camp de Jalès,* décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, fut condamné à mort, le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende.

ALLIER (Dominique), aussi chef du camp de Jalès, mis en accusation avec le précédent, parvint à s'évader, et se rendit à Coblentz, auprès des princes. Il revint ensuite dans les départements méridionaux, pour y opérer quelque soulèvement ; et, après diverses tentatives infructueuses, il fut arrêté et exécuté en novembre 1798.

ALLIER DE HAUTEROCHE (Louis), chevalier des ordres de St.-Jean et du St.-Sépulcre, né à Lyon, en 1766, mort en novembre 1827, fut dès son jeune âge jeté par la tourmente révolutionnaire à Constantinople. Ce fut là qu'il se mit à former une collection de médailles grecques, qu'il augmenta beaucoup dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Égypte. Il revint en France en 1800 ; fut successivement employé, d'abord comme consul à Héraclée, dans la mer Noire, et à Cos, dans l'Archipel ; puis comme attaché au consulat général de Smyrne, et à l'inspection générale du Levant. C'est en cette qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour, son ami, dans la tournée que cet inspecteur général fit, en 1817, de tous les établissements français en Turquie. Il eut, pendant ce voyage, l'occasion et le loisir d'augmenter sa collection, où l'on a vu figurer le Persée de Macédoine et le Démétrius Poliorcète, qui enrichissent le cabinet du roi, auquel il a légué de plus la Tessère, dont on va parler. De retour à Paris, il s'occupa de mettre de l'ordre dans ses trésors d'archéologie ; classa ses médailles, les décrivit, et il commençait à les faire graver quand la mort le surprit au milieu de ce travail. Il a laissé la collection la plus complète de médailles grecques qu'il y eût peut-être en Europe dans les cabinets particuliers. Il avait composé quelques *Dissertations* intéressantes, pour les sociétés savantes dont il était membre, telles qu'un *Essai* sur l'explication d'une Tessère antique, portant deux dates, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie ; une *Notice* sur les deux Sapho, et un *Mémoire* sur une médaille-anecdote de Polémon Ier, roi de Pont, imprimé à Cambrai, 1826. Il a fondé, en faveur de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, une rente perpétuelle de 400 fr., pour être annuellement employée en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique.

ALLIER (Achille), né dans le Bourbonnais en 1808, a, par l'influence de son talent, donné une puissante impulsion aux études artistiques en province. Ses dispositions naturelles furent développées par son père, qui voulut diriger lui-même son éducation d'après une méthode spéciale. Nourri dans l'amour de son pays, il songea de bonne heure à lui faire le sacrifice de ses veilles, de son repos et de sa fortune. Il fonda très-jeune, à Montluçon, un journal dans lequel il déposa ses premiers essais en vers et prose, tous empreints de couleurs locales et de recherches sur le Bourbonnais. Il publia ensuite, dans les *Esquisses bourbonnaises,* plusieurs notices remarquables sur des monuments de sa province qu'il concourut à préserver de la destruction dont les menaçaient déjà les bandes de spéculateurs, qui semblaient avoir pour but de niveler la France, et d'effacer jusqu'aux moindres vestiges de son antique civilisation. C'était le prélude de sa grande publication historique, l'*Ancien Bourbonnais*, ouvrage qui se recommanda dès son début par une savante érudition, embellie de tous les charmes d'un style plein de poésie. La mort prématurée d'Allier, en 1836, ne lui a pas permis de voir terminé ce bel ouvrage, qui suffit pour lui assurer une place parmi les antiquaires les plus distingués. Il pensait à composer, sous le titre de *la France religieuse,* une histoire de tous les monuments que le christianisme a élevés dans les provinces. On lui doit la fondation de l'*Art en province,* journal destiné à donner aux travaux des artistes dans les départements une impulsion nouvelle, et à établir entre eux des liens communs.

ALLIETTE, écrivain qui vivait vers la fin du 18e siècle, a, sous le nom d'Etteilla, anagramme du sien, donné, sur l'art de tirer les cartes et de rendre les oracles, un grand nombre d'ouvrages qui, pour le malheur du peuple, n'ont eu que trop d'éditions.

ALLIONI (Charles), médecin piémontais et professeur de botanique à Turin, né en 1725, et mort en 1804, était membre de plusieurs sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum,* Turin, 1755, in-4° ; *Oryctographiæ pedemontanæ specimen*, 1757, in-8° ; *Tractatio de miliarium origine, progressu, naturâ et curatione,* 1758, in-8° ; *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica*, 1757, in-8° ; *Synopsis methodica horti Taurinensis*, 1762, in-4° ; *Flora pedemontana*, 1787, 3 vol. in-fol. ; *Auctuarium ad floram pedemontanam,* 1789, in-4°. Différents *mémoires* dans le recueil de l'académie de Turin. Loeffling a donné le nom d'*Allioni,* adopté par Linné, à une certaine espèce de monogyne.

ALLIOT (Pierre), médecin de Bar-le-Duc au 16e siècle, n'est connu que comme auteur d'un prétendu spé-

cifique contre le cancer, qui n'est autre chose qu'une préparation arsenicale.

ALLIOT, petit-fils du précédent, fermier général, chargé de l'administration de la maison du roi de Pologne, mort en 1779, a laissé un *Recueil* des établissements du roi Stanislas en Lorraine, le *compte* des dépenses et des bâtiments construits par ce prince à Nancy, et la *relation* de la pompe funèbre de Léopold II, Nancy, 1758, in-4°.

ALLISON (Richard), professeur de musique à Londres, du temps de la reine Élisabeth. Il fut l'un des dix auteurs qui coopérèrent à la composition de la musique des psaumes imprimés à Londres, par Thomas Este, en 1594.

ALLISON (François), né en Irlande en 1705, élève de Glascow, passa en Amérique en 1735, et devint pasteur de l'église presbytérienne de New-London, au comté de Chester. En 1747, il fut nommé directeur de l'académie de Philadelphie, et en 1755, prévôt du collége, place dans laquelle il se consacra tout entier à l'enseignement jusqu'à sa mort, arrivée en 1777. Il était très-versé dans la connaissance du grec et du latin.

ALLIX (....), mathématicien, mécanicien et musicien qui vivait à Aix en Provence, vers le milieu du 17e siècle. Il fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Il plaçait au cou de son squelette une guitare accordée à l'unisson d'une autre qu'il tenait lui-même dans ses mains, et plaçait les doigts de l'automate sur le manche; puis, par un temps calme et serein, les fenêtres et la porte étant ouvertes, il se plaçait dans un coin de la chambre, et jouait sur sa guitare des passages que le squelette répétait sur la sienne. Il y a lieu de croire que l'instrument résonnait à la manière des harpes éoliennes, et que le mécanisme qui faisait mouvoir les doigts du squelette n'était pour rien dans la production des sons. Quoi qu'il en soit, ce concert étrange causa de la rumeur parmi la population superstitieuse d'Aix; le pauvre Allix fut accusé de magie, et le parlement fit instruire son procès. Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème de mécanique. L'arrêt du parlement le condamna à être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette complice de ses sortiléges, et la sentence fut exécutée en 1664.

ALLIX (Pierre), célèbre ministre protestant, né en 1631 à Alençon, fut d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se réfugier à Londres, où il fonda une église française. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et mourut le 3 mars 1717. C'était un savant distingué, qui possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il a publié différents ouvrages sur les matières controversées entre les protestants et les catholiques.

ALLIX (Pierre), avocat au parlement de Paris avant la révolution, devint juge au tribunal du premier arrondissement de la capitale en 1791. Effrayé des excès révolutionnaires et poursuivi sans cesse de cette crainte, il mourut subitement à l'audience, en 1793, au moment où il rendait compte d'une affaire, comme rapporteur. Il s'était fait connaître par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* et *le Mercure de France*, et surtout par un poëme en quatre chants intitulé : *Les Quatre âges de l'homme*, Paris, 1783, in-12.

ALLONVILLE (le chevalier d'), sous-gouverneur du Dauphin, fils de Louis XVI, fut massacré le 10 août 1792, au château des Tuileries.

ALLONVILLE (le baron d'), frère du précédent, maréchal de camp, mourut à l'armée de Condé, en 1793.

ALLORI (Alexandre), peintre florentin, né en 1535, élève de son oncle le célèbre Bronzino, se perfectionna par l'étude de l'antiquité et des ouvrages de Michel-Ange, et mourut en 1607. Le musée royal de Paris possède de cet artiste : l'*Apparition de J. C. à la Madeleine*, et la galerie de Florence le *Sacrifice d'Abraham*, qui passe pour son chef-d'œuvre sous le rapport du coloris.

ALLORI (Christ.), fils du précédent, mort en 1621, à Florence, est auteur des fameux tableaux de *Judith* et de *St. Julien*, qu'on voit au palais Pitti à Florence. Le musée de Paris possède un autre de ses tableaux représentant *Charles VIII, roi de France, à Pavie*. C'est le dernier des 3 peintres qui ont porté le surnom de *Bronzino* dont le plus ancien est Angelo, oncle et maître d'Alexandre Allori.

ALLOUETTE (François de l'), bailli du comté de Vertus en Champagne, président de Sedan et maître des requêtes, né à Vertus en 1603, mort à Sedan en 1608. Il s'était livré à des recherches sur nos origines et sur les langues gauloise et française. Il a laissé divers traités non publiés, savoir : *De l'origine des Français; Des nobles et des vertus dont ils sont formés;* etc., etc.

ALLOUETTE (Ambroise et François-Philippe). *Voyez* **LALLOUETTE.**

ALLUMGHIR ou **ALEMGHIR II** (Atziz-Eddyn), tiré de prison, en 1754, pour succéder à son parent, Ahmed-Schah, vrai mannequin sur le trône; il voit ses États envahis au nord par le roi des Afghans, et à l'ouest par les Marates; forcé de recevoir le premier à Dehly, qui est livrée au pillage, en 1757, et de lui céder les provinces de Sind, Moultan et Lahore; en 1758, sa capitale éprouve les mêmes désastres de la part des Marates; jouet de ses deux ministres, il est assassiné par le second, en 1760.

ALLUNNO (Nicolas), peintre italien, né à Foligno, mort en 1492, a exécuté plusieurs fresques parmi lesquelles Vasari cite pour la vivacité du coloris celle de la chapelle N.-D., à la cathédrale de Foligno. On voit au musée royal de Paris un de ses tableaux représentant dans le même cadre cinq *sujets* tirés de la passion de N. S.

ALLUS, de la ville de Samarie, affranchi d'Auguste, prêta à Agrippa le Grand un million de pièces d'argent ou sicles.

ALLUT (Jean), pseudonyme adopté par un écrivain fanatique du XVIIIe siècle, qui n'est pas encore bien connu. Élie Marion ou Jean Allut était de Barre, gros bourg de la généralité de Montpellier. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes il se retira dans les Cévennes dont il contribua beaucoup à soulever les habitants par ses prédications. Élu chef d'une petite troupe de camisards, il se défendit pied à pied dans des montagnes dont il connaissait tous les passages. Mais enfin, pressé de toutes parts, il se rendit avec sa troupe au maréchal de Villars, le 9 octobre 1704. Sur sa demande il fut conduit à Genève escorté par quelques dragons. Il rentra bientôt dans les Cévennes, espérant qu'on ne tarderait pas

Digitized by Google

à recevoir des secours du roi d'Angleterre. Trompé dans cette attente, il profita d'une nouvelle amnistie accordée aux révoltés qui se soumettraient, pour se présenter au duc de Berwick, qui le fit reconduire à Genève. Ayant perdu tout espoir de rallumer la guerre dans les Cévennes il se rendit à Londres en 1706, avec quelques autres fanatiques qui ne l'avaient point abandonné dans l'exil. A son arrivée il loua, dans un des quartiers les moins fréquentés de Londres, un modeste appartement où il se mit à débiter, en présence de quelques auditeurs qu'il avait séduits d'avance, les folies qu'il donnait pour des inspirations. Sur la plainte du consistoire, Marion, ainsi que deux de ses secrétaires, fut condamné au pilori. On peut conjecturer avec assez de vraisemblance que ce fut à cette époque qu'il prit le nom de Jean Allut ou l'*Éclaireur*. Marion ou Allut habitait Londres en 1714 : on ignore ce qu'il est devenu depuis. De tous les ouvrages imprimés sous le nom de Jean Allut, les plus recherchés sont : *Discernement des ténèbres d'avec la lumière ; Éclair de lumière descendant des cieux ; Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours*. Les publications de Jean Allut sont très-rares.

ALLUT (Scipion), de Montpellier, mort vers 1786, a publié de nouveaux *mélanges* de poésie grecque, suivis de deux morceaux de littérature anglaise, Paris, Mérigot le jeune, 1779, in-8°. Les principaux morceaux de poésie grecque, sont : les *Amours d'Héro et Léandre*, par Musée ; l'*Enlèvement d'Hélène*, par Coluthus ; la *Prise de Troie*, par Tryphiodore ; les morceaux anglais sont : l'*Épicurien*, traduit des *Essais* philosophiques de Hume, et la romance de l'*Ermite*, tirée du *Vicaire de Wakefield*. A l'époque de sa mort, Allut faisait espérer une nouvelle traduction de *lettres* de lord Chesterfield à son fils.

ALLUT (Antoine), cousin du précédent, député à l'assemblée législative, avait, en 1765, fourni pour la grande Encyclopédie l'important article : *Glaces coulées*. D'Alembert faisait un cas particulier des talents de ce collaborateur. Ses excellentes qualités le rendaient cher à ses amis. Il périt sous la hache révolutionnaire comme fédéraliste, le 25 juin 1794.

ALLUTIUS, l'un des principaux d'entre les Celtibériens, ancien peuple d'Espagne, que Scipion *l'Africain* vainquit, l'an de Rome 544, avant J. C. 210 : il était le fiancé de la belle captive qui fournit à ce général l'occasion de faire preuve de sa continence.

ALLWOERDEN (Henri de), l'un des biographes de Servet, né à Stade, dans le duché de Brême, étudia la théologie à l'académie de Helmstadt, sous la direction du savant Mosheim, qui dans sa jeunesse ayant fait de grandes recherches sur les livres condamnés au feu, dont il se proposait d'écrire l'histoire, lui remit ses matériaux sur Servet. Allwoerden les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Historia Michaelis Serveti*. Cet ouvrage, devenu rare, est très-recherché des curieux.

ALMA (E.), poëte allemand, mort en 1586, est auteur d'un petit poëme intitulé : *Bellum giganteum*, Genève, 1587, in-4° ; Heidelberg, 1588, in-4°.

ALMAGRO (Diégo d'), gouverneur du Chili, et marquis du Pérou, était d'une extraction si basse, qu'il ne connaissait pas même sa famille. Il prit son nom du village espagnol où il naquit, vers 1463. Sobre, infatigable, et doué de beaucoup de patience et d'audace, il passa de bonne heure en Amérique, dans la vue de s'enrichir. Après y avoir suivi la carrière des armes, il s'associa à Pizarre, en 1520, pour faire la conquête du Pérou. Ce ne fut néanmoins que douze ans après, que, mettant à la voile, de Panama, il amena quelques renforts à Pizarre, pour le seconder dans cette grande entreprise. Almagro dispersa plusieurs corps d'Indiens, et partagea la gloire des premiers conquérants du Pérou. En récompense de ses services, Charles-Quint lui accorda, en 1534, le titre d'*adelentado*, ou gouverneur. La juridiction d'Almagro comprenait 200 lieues de terrain, au sud des provinces du ressort de Pizarre, et s'étendait même sur le Chili, qui n'était pas encore acquis aux Espagnols. Chargé de soumettre toute cette contrée, Almagro se mit en marche avec 15 mille Indiens auxiliaires, et six cents aventuriers espagnols, que sa réputation de courage et de prodigalité attira sous ses drapeaux. Il pénétra le premier dans ce pays inconnu, et combattit avec succès des tribus belliqueuses et indépendantes ; mais, ayant eu connaissance du soulèvement général des Péruviens, et croyant que Pizarre succomberait, il revint sur ses pas, en 1536, moins pour empêcher les Indiens de reprendre la ville de Cusco, que pour en chasser les frères de Pizarre ; il prétendait que cette capitale faisait partie du gouvernement que lui avait conféré Charles-Quint. Après avoir dispersé les Péruviens révoltés, il se rendit maître de Cusco par surprise, mit en arrestation les frères de Pizarre, et se fit reconnaître pour capitaine-général. Il attira d'abord sous ses drapeaux, par la ruse, un corps d'Espagnols que Pizarre lui avait opposé ; mais celui-ci, après avoir rassemblé à Lima une nombreuse armée d'Indiens et d'Espagnols, marcha contre Almagro, et les deux partis en vinrent aux mains, sous les murs de Cusco, le 25 avril 1538. Almagro fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à mort à l'âge d'environ 75 ans : on l'étrangla dans sa prison, avant de le décapiter publiquement. Ce vieux capitaine, après avoir signalé tant de fois son courage dans les combats, montra de la faiblesse en présence de ses juges, et dans ses derniers moments. Ses partisans seuls le regrettèrent : il était d'un caractère impérieux et cruel. Il eut encore plus de part que Pizarre à la mort de l'inca Atahualpa.

ALMAGRO (Diégo d'), fils unique du précédent et d'une Indienne de Panama. Son père, comme s'il eût pressenti qu'il le vengerait un jour, lui avait résigné son gouvernement au moment de sa condamnation. Doué de qualités heureuses, le jeune Almagro eut bientôt pour amis tous les anciens officiers de son père, qui d'ailleurs le regardaient comme son successeur légitime. Aigris par le malheur, ils conspirèrent contre Pizarre, l'égorgèrent, et proclamèrent, en 1541, Almagro gouverneur général du Pérou ; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Attaqué l'année suivante, et vaincu en bataille rangée, par le juge royal Vaca de Castro, il fut pris, et condamné à subir le même sort que son père, sur la même place, et par la main du même bourreau. Quarante de ses amis furent exécutés en même temps.

ALMAIN (Jacques), de Sens, professeur au collége de Navarre, docteur de théologie en 1512, mourut à la fleur de son âge, en 1515. Ses ouvrages ont été recueillis

en 1517, in-fol. Le principal est un traité de *l'Autorité de l'Église*, ou des conciles qui la représentent.

AL-MAMOUN. *Voyez* **MAMOUN.**

ALMANDINI (Fortuné), capucin italien, employé dans les missions, mort en 1692, a publié l'ouvrage du Père J.-A. Cavacci : *Istoria delle missioni d'Angola et del Congo*, etc., Bologne, 1587, in-fol.

ALMAQUE ou **TÉLÉMAQUE** (saint), *Almathius*, fut massacré par les gladiateurs et par le peuple pour avoir voulu le détourner des spectacles du cirque ; sa mort porta l'empereur Honorius à les supprimer.

ALMÉIDA (Sueiro-Paez d') est le premier de l'illustre famille portugaise des Alméida ; il était fils de Pélage Amuda, de la maison de Coëlho, et prit le nom d'*Alméida*, après avoir pris le château d'Alméida, sous Sanche Ier, en 1190 ; depuis, Ferdinand Alvarez d'Alméida fut premier maître d'hôtel et gouverneur des enfants de Jean Ier, roi de Portugal, en 1255 ; après lui, il y eut quatre Alméida chefs du conseil des finances.

ALMÉIDA (don François d'), comte d'Abrantès, accompagna, jeune encore, Emmanuel, roi de Portugal, à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et servit avec distinction dans la guerre de Grenade, contre les Maures. Nommé vice-roi des Indes portugaises, en 1505. En 1508, il détruisit la flotte que le soudan d'Égypte avait armée pour disputer aux Portugais le commerce de l'Inde ; il combattit avec le même succès les nombreux ennemis qui s'opposaient à l'établissement des Portugais dans l'Orient, et gouverna les colonies naissantes avec autant de fermeté que de sagesse. Pendant son administration, les Portugais découvrirent les îles Maldives, Ceylan et Madagascar, à laquelle le vice-roi donna le nom de *St.-Laurent*. Il projetait de réduire toute la côte du Malabar sous l'obéissance d'Emmanuel ; mais, ayant eu de violents débats avec Albuquerque, dont il refusa de reconnaître l'autorité dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et s'embarqua pour retourner en Europe, et y jouir du fruit de ses longs travaux. Ayant relâché dans la baie de Saldanha, auprès du cap de Bonne-Espérance, les gens de sa suite prirent querelle avec les Cafres, et coururent aux armes, malgré l'avis et les remontrances d'Alméida. Entraîné lui-même à ce combat indigne de son courage, il fut percé à la gorge, d'une flèche, qui termina sa carrière, le 1er mars 1509.

ALMÉIDA (don Laurent d'), fils du précédent, suivit son père aux Indes, reconnut lui-même les îles Maldives, et ensuite celle de Ceylan, dont il contraignit le principal monarque à se soumettre au roi de Portugal. A son retour de cette expédition, il alla joindre la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut, et donna de grandes preuves de valeur dans un combat naval contre les Turcs, où il perdit la vie. Affaibli par plusieurs blessures, il se fit attacher au mât, et ne cessa d'exhorter les siens, que lorsqu'un coup de mousquet l'eut atteint dans la poitrine.

ALMEIDA (George d'), archevêque de Lisbonne ; inquisiteur général de Portugal, l'un des cinq régents de ce royaume quand le roi Sébastien alla en Afrique où il périt, mort le 20 mars 1585.

ALMÉIDA (George d'), neveu du premier gouverneur des Indes, battit l'armée du roi de Candie dans l'île de Ceylan, en 1632, et força ce prince à demander la paix ; mort à Mangalore, en 1633.

ALMEIDA (Emmanuel), né à Viseu, en Portugal, en 1580, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, et fut envoyé aux Indes, où, après avoir fini ses études, il devint recteur du collége de Bacaim. En 1622, le général des jésuites, Vitelleschi, l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de l'Abyssinie, sultan Segued. Ce prince eut pour lui beaucoup d'égards ; mais son successeur Faciladas le chassa du royaume, ainsi que les autres jésuites. Retourné à Goa, en 1634, il fut élu provincial de son ordre dans l'Inde, et inquisiteur. Il mourut à Goa, en 1646. Les ouvrages que l'on a de lui sont : *une Histoire de la haute Éthiopie ; Lettres historiques*, écrites de l'Abyssinie à son général.

ALMEIDA (Apollinaire), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Éthiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638.

ALMEIDA, autre jésuite, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un *Dictionnaire de la langue canique*, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar.

ALMEIDA (Fernando de), prêtre portugais et compositeur, devint visiteur de l'ordre de St.-Thomas en 1656. Il mourut à Lisbonne le 21 mars 1660. Les principaux ouvrages de ce musicien sont : *Lamentaçoens, responsorios et misereres dos tres officios de quarta* ; etc. ; *Missa adoze vozes*.

ALMEIDA (Théodore), oratorien portugais, né à Lisbonne, en 1722, fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie naturelle, d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. Son ouvrage, écrit en portugais, sous le titre de *Recreaçao Filosofica*, en 5 vol. in-8°, 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais. Il publia un roman moral, intitulé l'*Heureux Indépendant*, qui eut peu de succès, et que la jeunesse appela l'*Heureux Impertinent*. Ce religieux, d'ailleurs très-estimable par ses mœurs et sa piété, est mort à Lisbonne en 1803.

ALMEIDA (Nicolao Tolentino d'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745. Il a quelques traits de ressemblance avec Gresset, et parfois avec Lafontaine. Almeida est mort à Lisbonne en 1811. Il avait fait paraître ses poésies en 1802, sous ce titre : *Obras poeticas de Nicolao Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°.

ALMEIDA (Antonio d'), chirurgien portugais, naquit dans la province de Beira, vers 1761, de parents mal partagés de la fortune. N'ayant reçu que les premiers éléments de l'éducation scolastique, il se rendit à Lisbonne, entra à l'hôpital de Saint-Joseph en qualité d'infirmier, et se livra avec ardeur à l'anatomie. En 1791, le professeur d'anatomie Constancio ayant obtenu de la reine Marie Ire l'envoi de plusieurs jeunes chirurgiens en France et en Angleterre pour se perfectionner dans leur art, fit comprendre dans ce nombre son élève Almeida. L'état agité de la France décida le gouvernement portugais à faire partir les pensionnaires pour l'Angleterre. Il retourna en Portugal au bout de deux ans. Il est le premier chirurgien portugais qui ait exécuté l'opération de la taille latérale, et il fit un grand nombre d'opérations heu-

reuses. Almeida continua de donner ses cours d'opérations, et forma de nombreux élèves. Il jouissait d'une considération générale lorsque, à l'approche du maréchal Masséna, en 1810, la régence ayant fait arrêter et déporter aux Açores plusieurs personnes soupçonnées d'être partisans des Français, Almeida fut compris dans cette mesure. Ce fut par faveur qu'au mois de septembre suivant on le transféra à l'île St.-Michel, d'où il obtint de passer en Angleterre. Après quelques mois de séjour à Londres, il se rendit à Rio-Janeiro, et retourna enfin dans sa patrie, où il est mort en 1822. Voici la liste de ses écrits: *Tratado completo de medicina operatoria; Lente de operações no hospital de S. José; Obras cirurgicas; Quadro elementar da Historia natural dos animaes*. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (don JEAN D'), comte das Galvéas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Soutenu par son oncle, Martinho de Mello, secrétaire d'État sous Pombal, il fut successivement ministre à la Haye, à Rome et à Londres, où il résida depuis 1794 jusqu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé par le prince régent au ministère des affaires étrangères et de la guerre. Par suite des négociations les Anglais avaient fait occuper Lisbonne, en 1798, par un corps de troupes composé principalement d'émigrés français, lorsque aucun danger réel ne menaçait le pays; mais quand il fut question de repousser les Espagnols et les Français, à la fin de 1800, l'Angleterre retira ses troupes et se contenta d'offrir au Portugal un modique subside. Peu de temps avant le départ de la cour pour le Brésil, il fut appelé comme conseiller d'État, et consulté sur le parti à prendre. Il conseilla d'opposer une énergique résistance aux armées française et espagnole. Dans des conjonctures aussi fâcheuses, la cour prit le parti de s'embarquer pour le Brésil, et le comte de Galveas l'y accompagna. Il est mort à Rio-Janeiro, le 14 janvier 1814.

AL-MELIK. *Voyez* **MELIK.**

ALMELOVEEN (THÉOD.-JANSSON van), médecin, né en 1657 à Mydrecht, près d'Utrecht, professa successivement l'histoire, la langue grecque et la médecine à Harderwyck, et mourut à Amsterdam en 1712, léguant à un de ses amis tous ses manuscrits, et à l'université d'Utrecht, toutes les éditions du Quintilien qu'il avait réunies à grands frais. On a de lui des éditions avec des notes des *Aphorismes* d'Hippocrate, de la *Médecine* de Celse, de la *Géographie* de Strabon, de l'*Ars coquinaria* d'Apicius, etc. Parmi ses autres ouvrages les plus connus sont : *De vitis Stephanorum dissertat.*, 1683, in-12; *Onomasticon rerum inventar. et inventa nova-antiqua*, 1684, in-8°; *Bibliotheca promissa et latens*, 1688, in-8°; *Amœnitates theologico-philosophicæ*, 1698, in-8°; *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°.

ALMÉNAR (JEAN), médecin espagnol du 15e siècle, auteur d'un traité *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé ensuite à Pavie, Lyon et Bâle; est le premier qui ait indiqué le mercure comme moyen curatif du mal vénérien.

ALMENARA. *Voyez* **HERVAS.**

ALMENDINGEN (LOUIS-HARSCHER D') naquit à Paris le 25 mai 1766, d'une famille noble. Son père, ruiné par des spéculations commerciales, se retira à Lauenstein, dans le Hanovre. Le jeune Almendingen, avec le secours de son père, apprit le latin, l'histoire et la géographie. Un de ses parents lui fournit les moyens de passer deux années à l'université de Goettingue où il fit de rapides progrès. Il fut précepteur dans une riche famille d'Amsterdam de 1792 à 1794; il quitta cette place pour occuper une chaire de droit à l'académie de Herborn. Conseiller à la cour d'appel de Hadomar en 1802, il passa avec le même titre à la cour de Dusseldorff. Nommé en 1813 membre de la commission de législation de Nassau, il proposa d'utiles réformes dans la procédure. En 1816 vice-président du tribunal aulique de Dillembourg et bientôt après conseiller d'État. Par suite d'un Mémoire qu'il avait publié, en faveur de la famille d'Anhalt, il fut condamné à un an de prison. Cet arrêt ne fut pas exécuté, parce que le tribunal aulique de Dillembourg refusa d'y apposer son *exequatur;* mais le gouvernement de Nassau remercia Almendingen en lui conservant ses appointements à titre de pension. Depuis cette époque, 1822, il ne sortit plus de sa chambre, et mourut le 16 janvier 1827. On a de lui 31 ouvrages, parmi lesquels se distinguent : *De l'origine de la guerre et de son influence sur la civilisation; Sur les progrès et la décadence des sciences; Essai philosophique sur les lois pénales; Métaphysique du procès civil*, etc.

ALMENROEDER (CHARLES), virtuose sur le basson, né à Cologne vers la fin du 18e siècle. Il a perfectionné la construction de son instrument. Il a laissé un *Traité sur le perfectionnement du basson avec deux tableaux*; divers duos, pots-pourris, variations avec violon, alto et violoncelle, etc.

ALMENSA (JÉROME), religieux et habile négociateur politique, né à Naples; mort ambassadeur auprès d'Alexandre VI, en 1493.

ALMERAS (le baron LOUIS), général français, né le 15 mars 1768 à Vienne en Dauphiné, fut élève des ponts et chaussées et s'enrôla en 1791. En 1793 il fut aide de camp du général Cartaux, qu'il accompagna sous les murs de Toulon. Devenu adjudant général il fut employé à l'armée des Alpes. Se trouvant à la tête d'un poste de 200 hommes il se vit tout à coup enveloppé par 1,500 Piémontais qu'il repoussa avec beaucoup de courage et de présence d'esprit. Après avoir fait sous Bonaparte les brillantes campagnes d'Italie en 1796 et 1797, il suivit ce général en Égypte. Il fit toute cette guerre dans l'état-major de Kléber, et se distingua notamment à la bataille d'Héliopolis où il reçut deux blessures. Revenu en Europe, le chef du gouvernement lui donna le commandement de l'île d'Elbe. Almeras occupa ce poste obscur jusqu'au commencement de 1809 où il passa à l'armée d'Italie pour y commander une brigade sous le vice-roi, qu'il quitta bientôt pour aller à la grande armée sur les rives du Danube. Il fut blessé grièvement à Wagram. Il fut encore blessé à la terrible bataille de la Moskowa, et nommé lieutenant général le mois suivant. Fait prisonnier dans la retraite il fut conduit jusqu'aux confins de la Crimée et ne revint en France qu'après la chute de Napoléon. Il fut créé chevalier de Saint-Louis le 30 août 1814, et se retira dans sa ville natale. Ce ne fut qu'en 1823 que s'étant présenté au duc d'Angoulême lors du passage de

ce prince à Lyon, et lui ayant offert ses services pour la guerre d'Espagne, il en reçut le commandement de la ville de Bordeaux. Il est mort dans cette ville le 7 janvier 1828.

ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'Oratoire, né à Brescia le 2 novembre 1714, mort dans la même ville le 30 décembre 1779, était savant dans les langues anciennes, l'histoire et les antiquités. On a de lui quelques *dissertations* estimées.

ALMODIS, dame béarnaise du 11e siècle, qui, après avoir empoisonné le comte de Carcassonne, Raimond Bérenger, son époux, et les deux fils que ce Raimond avait eus de sa première femme, eut, à la fois, trois maris vivants, le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance, Pons II, comte de Toulouse, qu'elle abandonna sous prétexte de parenté; et le comte de Barcelonne; elle vivait en 1055.

ALMODOVAR (duc d'), ministre et ambassadeur d'Espagne en Russie et en Portugal, après avoir parcouru la carrière diplomatique et administrative, consacra ses loisirs à la culture des lettres, et publia à Madrid, en 1781, une espèce de journal littéraire sous le titre de *Decada epistolen*, où se trouvent des détails sur la littérature française. Il a donné, en outre, une traduction de l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*, par Raynal, avec des additions, des corrections, et des suppressions pour éviter la censure du saint-office. Almodovar mourut en 1794.

ALMON (Jean), écrivain et libraire, né à Liverpool en 1758, est auteur d'un *Examen du règne de George II*, d'une *Revue de l'administration de Pitt*, ouvrage dont le succès le mit à même d'acheter un fonds de librairie à Londres, où il continua d'écrire sur des sujets de politique. Éditeur de la 1re lettre de Junius, il fut mis en prison, et condamné à une amende de 10 marcs. Il entreprit ensuite le *Journal du parlement*, premier écrit périodique de ce genre, et publia : *Anecdotes* de la vie de lord Chatham (Pitt); *Anecdotes biographiques, littéraires et politiques des hommes célèbres de son siècle;* la *Correspondance de Wilkes;* une édition complète des *Lettres de Junius*. Il mourut le 12 décembre 1805.

ALMONDE (Philippe van), vice-amiral hollandais, naquit à la Brille, en 1646, et fit ses premières armes sous le capitaine de marine Kleidyk, l'un de ses oncles. Élevé bientôt au grade de capitaine de vaisseau, il eut le commandement du *Dordrecht*, dans le long combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, où Ruyter s'acquit tant de gloire. Depuis cette époque, Almonde ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'habileté. Il délivra, en 1672, Ruyter, son amiral, enveloppé par deux vaisseaux ennemis; l'année suivante, il commanda la flotte stationnée devant Gorée, rejoignit ensuite dans la Méditerranée l'escadre de Ruyter, et, à la mort de cet amiral, près de Palerme, en 1679, il reçut ordre de ramener en Hollande l'armée navale de la république. Almonde seconda Corneille Tromp dans ses tentatives pour affaiblir la puissance navale de la Suède, et mettre le Danemark hors de danger; mais ce fut à la fameuse bataille de la Hogue, en 1692, qu'Almonde se signala le plus : il y commandait l'avant-garde des flottes combinées, et on attribua, en grande partie, la victoire qu'elles remportèrent, à sa bravoure et à ses savantes manœuvres. L'escadre française s'étant approchée de l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup de part ni d'autre, l'amiral hollandais, impatient de combattre, tira un coup de canon, qui fut le signal de cette bataille navale, l'une des plus sanglantes et des plus décisives qui se soient jamais livrées. Almonde se distingua aussi dans l'expédition dirigée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès lors, la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans.

ALMUCS ou **ALMUER**, dame vivant au 13e siècle, s'est acquis quelque réputation par ses vers provençaux.

ALNANDER (Jean), né à Norkoping, vers la fin du 17e siècle; auteur de l'histoire de l'imprimerie en Suède.

ALOADIN ou **ALA-EDDYN**, prince ou cheik des arabes ismaéliens, appelés dans l'histoire des croisades *Assassins*, envoya un ambassadeur au roi St. Louis, afin d'en obtenir les présents que la plupart des princes d'Asie et d'Europe ne se refusaient point à lui donner, pour éviter le poignard de ses fanatiques émissaires; mais il n'obtint rien de ce monarque, et resta soumis lui-même au tribut que ses prédécesseurs payaient aux chevaliers du Temple depuis Baudouin II, roi de Jérusalem.

ALOARA, veuve de Paudulfe, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses États avec habileté, et mourut en décembre 992.

ALOIGNI (Cale-Hared d'), envoyé en Calabre, par Louis XI, en 1483, pour amener en France saint François de Paule, le chapitre de Notre-Dame de Châtellerault ayant eu de lui plusieurs dons, céda à lui et à sa dépendance le droit d'entrer dans le chœur de cette église, et de suivre les processions botté et éperonné, l'oiseau sur le poing.

ALOIGNI (Louis d'), surintendant des bâtiments et manufactures de France, en 1621; mort en 1657.

ALOIGNI (Henri-Louis d'), marquis de Rochefort, maréchal de France en 1675; mort en 1676.

ALOIS (Pierre), jésuite, né à Caserte dans le royaume de Naples, mort au commencement du 18e siècle, a publié des *Commentaires* latins sur les Évangiles de carême et des *Épigrammes* latines estimées.

ALOISI (Balthazar), dit Galanino, peintre, né à Bologne en 1578, était parent et élève des Carrache. Il excellait dans la composition parce qu'il se souvint toujours des préceptes salutaires de ses maîtres. La fortune ne vint pas seconder les travaux de ce maître. Il fut obligé pour vivre d'aller à Rome et de s'adonner au portrait. En ce genre il obtint du succès; on reconnaissait ses tableaux à leur force et à leur relief. Il mourut en 1638.

ALOISIA SIGEA. *Voyez* **SIGÉE** (Louise).

ALOMPRA, ou plutôt **ALOUNG PHOURA**, fondateur de l'empire birman et de la dynastie régnante; né vers 1710, dans une condition obscure; se révolte, en 1752, contre le roi de Pégu; s'empare d'Ava en 1754; fonde la ville de Rangoun, après une victoire sur les Péguans en 1755; enlève, en 1756, la factorerie de Syriam aux Français, et fait périr l'équipage d'une de leurs fré-

gates destinée pour le roi de Pégu, qu'il fait prisonnier en 1757, en s'emparant de sa capitale; meurt en 1760.

ALONZO (Jean), fut l'architecte de l'église des Hiéronymites de Guadeloupe en Estramadure, l'un des plus beaux édifices de l'Espagne. Cette église, précédée d'un vaste péristyle où l'on parvient par 20 degrés, est divisée en 3 nefs séparées par des groupes de colonnes.

ALONZO DE VIADO (Emmanuel-Joseph-Bernard), savant Espagnol, né en 1775 à Gijon, ville des Asturies; a publié des recherches sur l'architecture, *improprement* appelée *gothique*.

ALOPA (Laurent Francisci de), imprimeur du 15e siècle. Comme la plupart des imprimeurs contemporains, Alopa joignait à la connaissance du latin celle du grec. On assure même qu'il était très-savant dans ces deux langues. Les éditions d'Alopa sont les premières dans lesquelles on trouve des lettres capitales à la tête des chapitres. Il est vrai qu'après lui plusieurs imprimeurs conservèrent l'usage de laisser en blanc la place de ces lettres, qui était remplie par les enlumineurs. Alopa a publié, de 1494 à 1496, cinq éditions imprimées en lettres majuscules grecques, dont le célèbre Jean Lascaris avait retrouvé la forme d'après d'anciennes médailles. Ces cinq éditions, dont on ne peut trop louer l'élégance des caractères et la beauté du papier, sont : l'*Anthologie*, 1494, in-4o; les *Hymnes de Callimaque*, ibid., in-4o; les Sentences (*Gnomæ monostichæ*) avec le poëme de *Musée*, sans date, in-4o; les quatre tragédies d'*Euripide*. — *Antoine Francisci* ou *de Francescho* de Veniso, de la même famille qu'Alopa, imprimait à Florence de 1487 à 1492.

ALOPEUS (le baron Maximilien d'), diplomate russe, né le 21 janvier 1748, à Wibourg en Finlande; ayant été remarqué du comte Panin, alors ambassadeur de Russie à Stockholm, il devint son secrétaire, et obtint par sa protection la place de directeur de la chancellerie de l'empire. Il reçut de l'impératrice Catherine, en 1790, le titre de ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Berlin. Alopeus suivit le monarque prussien jusqu'en Champagne, et ne s'éloigna de son quartier général que lorsque la retraite fut décidée. Lorsque la Prusse se fut séparée de la coalition par le traité de Bâle (1795), il fit au nom de sa souveraine des représentations très-énergiques, et fut plusieurs fois sur le point de quitter Berlin. Il s'éloigna réellement de cette capitale en 1796, époque à laquelle il reçut le titre de conseiller d'État. Il alla ensuite résider, comme envoyé de Russie, auprès du cercle de Basse-Saxe, puis auprès de la diète de Ratisbonne, et revint en 1802 à la cour de Prusse. On comprend toute l'importance de sa mission à l'époque du traité de Presbourg, et surtout de la rupture avec la France en 1807. Il suivit alors Frédéric-Guillaume à Kœnigsberg, et reçut peu de temps après de sa cour une mission extraordinaire pour l'Angleterre. Cette mission est la dernière qu'ait remplie Alopeus. Après l'évacuation de l'Allemagne par les Français, il reçut de son souverain le titre de baron de la noblesse de Finlande. En 1820, il donna sa démission du service de Russie et alla se fixer à Francfort-sur-le-Mein. C'est dans cette ville qu'il est mort le 16 mai 1822.

ALOPEUS (le comte David d'), frère du précédent, naquit à Wibourg, en 1769, et fut élevé à l'école militaire de Stuttgard. Il entra dans la carrière diplomatique sous les auspices de son frère. Envoyé comme ministre de Russie à la cour de Suède, en 1809, dans des circonstances extrêmement difficiles, il y déploya beaucoup d'habileté sans obtenir des résultats bien satisfaisants. Il s'agissait de faire adhérer le jeune roi Gustave IV au système continental, ou plutôt de préparer son esprit à l'invasion de la Finlande, et de faire en sorte que ce prince se résignât ou se soumît à la nécessité. Il n'en fut pas ainsi malgré toute l'éloquence et les précautions diplomatiques d'Alopeus. Gustave repoussa avec énergie ces ouvertures; et, lorsque les troupes russes entrèrent en Finlande, le gouvernement suédois ayant saisi une correspondance de l'ambassadeur russe, dans laquelle il ne s'agissait rien moins que des moyens de corruption employés dans l'armée suédoise, Gustave le fit arrêter et le scellé fut mis sur ses papiers. Après l'abdication forcée du malheureux roi de Suède, Alopeus fut complétement dédommagé de sa petite disgrâce : l'empereur Alexandre le nomma chambellan et membre du conseil privé, en lui donnant une terre de cinq mille roubles de revenu, et le décora de l'ordre de Sainte-Anne de première classe. Plus tard il lui conféra le titre de comte, et le chargea d'aller complimenter le nouveau roi Charles XIII. Ce fut lui qui, en 1809, signa le traité d'alliance entre la Suède et la Russie. Enfin Alexandre l'envoya en qualité de ministre de Russie à la cour de Wurtemberg, et dans la campagne de Saxe, en 1813, il le créa commissaire général des armées alliées. Alopeus fut alors fixé par ses fonctions au quartier général des souverains confédérés. Il fut gouverneur de la Lorraine, pour la Russie, en 1815, et il adressa aux habitants, en cette qualité, une proclamation remarquable par son esprit de modération. Nommé peu de temps après ministre plénipotentiaire de Russie, à la cour de Berlin, il est mort dans cette ville le 13 juin 1831.

ALOYSIUS, architecte de Théodoric, roi d'Italie, au 5e siècle, répara par son ordre les monuments de Rome, et surtout les aqueducs.

ALPAGO (André), médecin, né à Bellune dans le 16e siècle, partagea l'enthousiasme de ses contemporains pour la doctrine des Arabes, et se rendit en Orient pour collationner leurs livres. L'édition d'Avicenne, Venise, 1544, in-fol., est enrichie des remarques d'Alpago, auquel on doit en outre la traduction du Traité d'Avicenne *du sirop de vinaigre*.

ALPAIDE, dont la beauté a été célébrée par les anciens historiens français, donna le jour à Charles Martel, et se trouve ainsi l'aïeule de Pepin, premier roi de France de la seconde race, sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait été l'épouse légitime de Pepin d'Héristal. Ce maire du palais, qui prépara avec tant d'habileté l'élévation de sa famille, était marié à Plectrude, dont il avait des enfants. La trouvant trop vieille, il s'en sépara, et prit avec lui Alpaïde, à laquelle les anciennes chroniques donnent le titre de concubine. L'évêque de Liége, Lambert, refusa de reconnaître l'union de Pepin et d'Alpaïde. A la mort de Pepin d'Héristal, Alpaïde, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui s'empara de l'autorité, se retira dans un monastère, près de Namur, où elle finit ses jours. Son fils, Charles Martel, échappa à Plectrude, et, par son courage, succéda bientôt aux dignités et au pouvoir de son père.

ALPAIDE, fille de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde; épousa Begon, comte de Paris, vers 840.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Turcs seldjoucides; né en 1029, succéda à Thogrul Beig, son oncle, l'an 1063 de J. C., de l'hégire 451; réunit sous sa domination tout le pays compris entre l'Oxus et le Tigre; vainquit, en 1071, avec douze mille hommes, Romain, empereur grec de Constantinople, qui en avait trois cent mille, le fit prisonnier, et lui accorda la paix et la liberté, sous la condition qu'il donnerait sa fille en mariage à Malek-Schah, son fils aîné, condition qui fut remplie; apaisa plusieurs révoltes dans ses États; conquit le Kurdistan ou la Géorgie dont il réduisit en esclavage tous les seigneurs, les obligeant de porter un fer à cheval pendu à l'oreille en signe de dépendance, à moins qu'ils ne se fissent musulmans; entreprit la conquête du Turkestan, et prit d'assaut la forteresse de Berzm, dont le commandant, Yousouf Kothual, outragé et condamné par lui à périr ignominieusement, lui fit, avec un couteau qu'il tenait caché dans une de ses bottines, une blessure mortelle. Alp-Arslan succomba le 15 décembre 1072; sa puissance était si grande, qu'il vit à sa cour, autour de son trône, jusqu'à douze cents princes.

ALPERT, moine et historien de Metz, vers les premières années du 11e siècle.

ALPÉTRAGIUS, astronome arabe, est auteur d'un *livre* sur la théorie des mouvements célestes, traduit en latin par Golanymos, Venise, 1531, in-fol.

ALPHANUS (Benoit), archevêque de Salerne, sa patrie, poëte et médecin, mort en 1086, avait mis en vers les *Vies* de quelques saints.

ALPHANUS (François) exerçait la médecine à Salerne, où il fit imprimer en 1577 un *traité* des fièvres malignes et pestilentielles.

ALPHANUS (Vincent), auteur d'un *traité* de la dot, en latin, publié en 1607.

ALPHARABIUS (Jacques), écrivain du quinzième siècle, né à Léonessa, dans le royaume de Naples, est auteur d'un traité *de Usu coronarum et earum genere apud veteres Romanos*.

ALPHEN (Jérome van) naquit à Gouda, en 1746, d'une famille qui a fourni plusieurs hommes distingués à l'Église et à l'État. Reçu en 1768 docteur en droit à l'université de Leyde, il fut bientôt après nommé procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de la ville de Leyde, et enfin conseiller et trésorier général de l'Union. Lorsque les Français envahirent la Hollande en 1795, il résigna ses fonctions, et se retira à la Haye, où il mourut en 1803. Van Alphen joignait le goût des arts et de la poésie à des connaissances étendues en philosophie, en théologie, en jurisprudence et en esthétique. On a de lui: *Essais de poésies édifiantes; Poëmes et méditations; Chants belges; Poésies pour les enfants; Mélanges en prose et en vers*; des *Cantates; Essai d'hymnes et de cantiques pour le culte public*.

ALPHEN (Guill. van), né à Leyde en 1608, auteur d'un *Formulaire de jurisprudence* en hollandais, Leyde, in-4°, souvent réimprimé, mourut en 1685.

ALPHERY (Nicéphore), théologien du 17e siècle, né en Russie, issu de la famille impériale des Romanow, élevé en Angleterre avec deux de ses frères qui moururent en bas âge, embrassa l'état ecclésiastique. Ministre d'une paroisse du comté de Huntingdon, il fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, mais il préféra son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Après avoir essuyé des persécutions sous Cromwell, il termina une vie beaucoup moins remarquable par les événements que par la bizarrerie de sa destinée. Sa petite-fille, dernier rejeton de cette famille déchue, épousa un coutelier de Huntingdon, et mourut vers 1770.

ALPHÉUS, graveur grec sur pierres dures dont le cabinet des antiquités à Paris possède deux beaux camées, l'un représentant la tête de Germanicus, d'Agrippine et de Caïus leur fils, et l'autre, l'amazone Penthésilée, blessée et soutenue par Achille.

ALPHONSE Ier, dit *le Catholique*, fut élu roi des Asturies en 739. Les Arabes, ou Maures d'Afrique, ayant subjugué presque toute l'Espagne, Alphonse, fils de don Pèdre, duc de Biscaye, résolut de défendre l'indépendance de cette province contre les vainqueurs. Il se joignit ensuite à Pélage, roi des Asturies, devint son gendre, et lui succéda. Pendant 18 années de règne, il ne cessa de faire la guerre aux Maures, les vainquit dans presque toutes les rencontres, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son royaume. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, dit *le Chaste*, parce qu'il vécut en continence avec sa femme; succéda à Bermude en 791; prit plusieurs villes aux Maures, sur lesquels il gagna, en 795, une bataille près de Lugo; les vainquit encore plusieurs fois, à l'aide des Français que lui envoyait Charlemagne dont il était l'ami; fit enfermer Chimène, sa sœur, qui s'était mariée sans sa permission avec Sanche, comte de Cerdagne, et tint ce prince en prison après lui avoir fait crever les yeux; fut enlevé, en 802, par des conjurés, et délivré par des sujets fidèles; battit Abdérame en 803; bâtit, à Compostelle, une superbe église, dans le lieu où, sous son règne, on avait trouvé le corps de saint Jacques *le Majeur;* mort à Oviédo, en 842, ayant désigné pour son successeur Ramire Ier.

ALPHONSE III, roi de Léon et des Asturies, dit *le Grand*, n'avait que 18 ans lorsqu'il succéda, en 866, à son père Ordogno. Il illustra son règne par plus de trente campagnes, et par un grand nombre de victoires remportées sur les Maures. Dès 869, ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les États d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Duéro, renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, augmenta ses États d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il fit un partage des terres entre les nouveaux habitants, exemple qui fut imité par ses successeurs, à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes sur les musulmans. Tant d'entreprises glorieuses et solides ne mirent point Alphonse à l'abri des conspirations et des révoltes. A peine avait-il étouffé un complot, qu'il s'en formait un autre. Ayant été forcé d'augmenter les impôts pour soutenir ses longues guerres, le mécontentement éclata, et Alphonse eut la douleur de voir son propre fils, don Garcie, à la tête des mécontents. Ce prince s'arma contre son père, en 888, et entreprit de lui ravir la couronne, sous l'apparence du bien public; mais la fermeté d'Alphonse ne l'abandonna point; il fondit, avec son activité ordi-

Digitized by Google

maire, sur les troupes de son fils, et, l'ayant surpris lui-même, il le fit prisonnier, et le condamna à une dure captivité dans le château de Gauson. Cette juste sévérité ne fit qu'irriter les mécontents, et souleva toute la famille royale. La reine dona Ximena arma ses deux autres fils contre le roi, et forma une ligue puissante en faveur de Garcie. Le peuple et les grands se déclarèrent pour ce dernier, et une guerre funeste déchira l'État, jusqu'à ce que, vaincu dans une bataille par ses propres enfants, le roi céda au torrent de la révolte, et rendit le calme à ses sujets, en abdiquant la couronne, qu'il remit lui-même à don Garcie dans l'assemblée des États. Condamné alors à une vie obscure et si éloignée de ses inclinations, privé du sceptre par l'ingratitude de ses sujets et de ses enfants, Alphonse voulut encore combattre pour eux; et ayant obtenu, en 912, de faire une campagne contre les Maures, en qualité de lieutenant de son propre fils, il les battit et revint chargé de leurs dépouilles. Cette expédition fut son dernier exploit. Il mourut à Zamora, le 20 décembre de la même année, à l'âge de 64 ans. Il en avait régné 46, jusqu'à son abdication. Ce prince mérita le titre de *Grand* par ses victoires, plus que par la sagesse de son administration.

ALPHONSE IV, dit *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que 3 ans, et abdiqua en faveur de son frère Ramire; mais, ennuyé de la retraite, ce prince tenta de remonter sur le trône. Assiégé dans Léon par Ramire, la famine obligea les habitants d'ouvrir les portes et de livrer Alphonse au vainqueur, qui lui fit crever les yeux et l'enferma dans le monastère de Ruiforco, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, naquit en 994; succéda à son père, Bermude II, en 999; épousa, en 1014, Elvire, fille de son tuteur Mélendo Gonzalès, comte de Galice; gouverna par lui-même en 1015; corrigea les lois des Goths dans une assemblée des états généraux de son royaume, tenus à Oviedo, en 1020; attaqua les Maures en 1026, et fut tué d'un coup de flèche au siége de Viseu, en Portugal, le 5 mai 1027.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille, était fils de Ferdinand I^er^. Ce prince ayant à sa mort divisé ses États entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le royaume de Léon et les Asturies. Son frère, Sanche II, roi de Castille, l'attaqua, le fit prisonnier, et l'enferma dans un monastère; mais il en sortit à la mort de ce même frère, et rentra dans ses États. Les Castillans n'ayant plus de roi, proclamèrent Alphonse après que, par un serment prêté entre les mains du Cid (don Rodrigue Dias de Bivar), il se fut disculpé de l'assassinat de son frère. Il prit Tolède sur les Maures, et mourut le 30 juin 1109. L'histoire lui reproche d'avoir persécuté le Cid. Il démembra le Portugal du royaume de Castille, en faveur de son gendre Henri de Bourgogne.

ALPHONSE VII, dit *le Batailleur*, ayant été quelque temps maître du royaume de Castille et de Léon, est regardé comme le 7^e^ roi de ce nom. *Voyez* **ALPHONSE I^er^**, roi d'Aragon.

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice, né du premier mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VI, avec Raymond de Bourgogne, comte de Galice, partagea quelque temps la couronne de Castille avec sa mère; après la mort de cette princesse, il apaisa les troubles qui s'étaient élevés pendant ce double gouvernement. Alphonse reprit Burgos et les autres places que son beau-père, roi d'Aragon, possédait en Castille, vainquit les Maures, et devint l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne. Son dernier exploit fut la victoire remportée sur les Maures d'Afrique, à Jaën, en 1157; il mourut la même année, à l'âge de 51 ans, après avoir partagé ses États entre ses deux fils, Sanche qui eut la Castille, et Ferdinand, le royaume de Léon, les Asturies et la Galice. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé *le Noble*, fils de Sanche II, monta sur le trône en 1158 à l'âge de 3 ans. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèrent la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé de ses États, et les ayant engagés à se liguer contre les Turcs, se déclara le chef de cette espèce de croisade. Il obtint d'abord quelques avantages sur les Maures; mais, battu près d'Alarcos, pour avoir imprudemment engagé l'action sans attendre ses alliés, il reperdit toutes ses conquêtes, tandis que les rois de Castille et de Léon pénétraient dans ses États. Supérieur à la mauvaise fortune, il fit tête à tous ses ennemis, regagna l'amitié de ses voisins, remporta sur les Maures la célèbre bataille de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212, et mourut le 6 août 1214, lorsqu'il se proposait d'achever la ruine des musulmans en Espagne. L'université de Palencia le regarde comme son fondateur.

ALPHONSE X, dit *l'Astronome* et *le Philosophe*, roi de Léon et de Castille, né en 1221; succéda à son père, Ferdinand III, le 1^er^ juin 1252; ce prince ne fut aimé ni de sa famille, ni de ses sujets, ni des rois ses voisins; mais son savoir et son éloquence lui firent une grande réputation en Europe. Il remporta de grandes victoires sur les Maures; fut appelé à l'empire d'Allemagne, par les électeurs, le 21 mars 1257, en concurrence avec Richard, frère de Henri III, roi d'Angleterre, élu en janvier même année; ne prit que le titre de la dignité qui lui était conférée; ne sortit pas de ses États; défit les Maures en 1263; renonça à son titre impérial, en 1274, en faveur de Rodolphe de Hapsbourg, dans une entrevue où Grégoire VII l'avait attiré; voulut revenir sur cet abandon, et en fut empêché par l'archevêque de Séville, qui avait ordre du pape de l'excommunier; désigna, pour son successeur, son second fils Sanche, au préjudice d'Alphonse, dit de *la Cerda*, et de Ferdinand, fils de Ferdinand, son premier fils décédé; fut détrôné par lui en 1282, et mourut de chagrin, à Séville, le 21 août 1284, sans avoir pu recouvrer sa couronne, malgré le secours du roi de Maroc et l'excommunication lancée par Martin IV, contre don Sanche, en 1282. L'Espagne doit à Alphonse X le recueil des lois connues sous le nom de *Las Partidas*, et sa première histoire en langue castillane; il ordonna, le premier, que tous les actes publics fussent rédigés en espagnol.

ALPHONSE XI, roi de Léon et de Castille, ne faisait que de naître, lorsqu'il succéda à son père, Ferdinand IV, en 1312. Les factions se disputèrent avec acharnement la régence, et, pendant treize années que dura la minorité, la Castille fut déchirée par la guerre et la révolte. Heureusement pour l'Espagne chrétienne, les Maures de Grenade n'étaient pas plus tranquilles. A

Digitized by Google

peine Alphonse eut-il atteint sa 15e année, qu'il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Avant de faire la guerre aux Maures, il la fit aux grands seigneurs, aux factieux et aux brigands qui infestaient ses États. La sévérité qu'il déploya contre eux, lui fit donner le surnom de *Vengeur*. Ce ne fut qu'après avoir dissipé plusieurs ligues dangereuses, que le roi de Castille put tourner ses armes contre les Maures d'Afrique et de Grenade, qui menaçaient de nouveau l'Espagne. Il défit en personne l'armée de Grenade, et remporta, en 1327, une victoire navale sur la flotte du roi de Maroc, qui s'avançait au secours des Grenadins. Cependant le roi de Maroc joignit, en 1340, le roi de Grenade, et l'on vit une armée innombrable de Maures assiéger Tariffa. Toute l'Espagne chrétienne s'ébranla aussitôt pour s'opposer à ce torrent. Le 29 octobre de la même année, Alphonse livra bataille aux ennemis, conjointement avec le roi de Portugal, et remporta, près de Tariffa, sur les bords du Salado, une victoire complète. Les musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000, et seulement vingt chrétiens, particularité fabuleuse. Deux ans après, Alphonse signala encore son règne par le siége d'Algésiras, qui dura deux ans. Les Maures opposèrent du canon aux faibles machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles : c'est pour la première fois que l'histoire fait mention de l'artillerie, qui fut peut-être inventée par les Maures, quoique la poudre à canon eût été récemment découverte en Allemagne, et, depuis longtemps, à la Chine. La longueur et la célébrité de ce siége y attirèrent un grand nombre d'étrangers. Alphonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin la place capitula, par ordre des rois de Maroc et de Grenade, à condition que les Castillans souscriraient à une trêve de dix années; mais, en 1349, Alphonse, voulant fermer à jamais l'entrée de l'Espagne aux Maures d'Afrique, assembla les états généraux à Alcala-de-Henarez, et y fit résoudre le siége de Gibraltar, au mépris de la trêve conclue avec le roi de Maroc. Cette forteresse était à la veille de se rendre, lorsque la peste se mit dans le camp des assiégeants. Alphonse, ayant voulu continuer le siége, contre l'avis de ses officiers, fut atteint lui-même de la contagion, et mourut au milieu de son armée, le 26 mars 1350, à l'âge de 40 ans. Avec lui disparurent pour longtemps la sécurité et la gloire de la Castille.

ALPHONSE Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*, succéda, en 1104, à son frère Pierre Ier, épousa D. Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, dans l'espoir de réunir la Castille à ses États. Il prit, après la mort d'Alphonse VI, son beau-père, le titre d'empereur des Espagnes; mais Urraque ne voulut jamais reconnaître l'autorité de son mari sur la Castille, que les deux époux se disputèrent pendant 7 ans. Le concile de Palencia cassa le mariage. Alphonse, ne conservant plus d'espérance sur la Castille, tourna ses armes contre les Maures, leur enleva Saragosse où il établit sa cour, et pénétra jusque dans le royaume de Valence; mais tandis qu'il bloquait Fraga, refusant à la garnison une capitulation honorable, il fut attaqué par une armée nombreuse de Maures, et battu si complétement qu'il s'enfuit suivi de quelques gardes seulement au monastère de St.-Jean de la Pena, où il mourut en 1134 de honte et de douleur.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelonne, monta sur le trône en 1162, et se concilia l'affection de ses sujets en respectant leurs priviléges. A la mort de Raymond Bérenger, comte de Provence, il s'empara de ses États, inféodés à son père par l'empereur Frédéric-Barberousse. Il tourna depuis ses armes contre les Maures, auxquels il enleva plusieurs villes; mais forcé d'abandonner ses conquêtes pour résister aux attaques du roi de Navarre, il prit bientôt l'offensive, s'empara du Roussillon et du Béarn qu'il réunit à ses États, et mourut à Perpignan le 26 avril 1196, regardé comme l'un des monarques les plus sages de son siècle. Alphonse, protecteur *de la gaie science*, est compté parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, fils de Pierre III, lui succéda en 1285, et, sans s'être fait couronner, déclara la guerre à son oncle Jacques, roi de Majorque, qu'il dépouilla de ses États. Rentré victorieux à Saragosse, il s'y fit couronner avec les cérémonies d'usage, espérant par là calmer les ressentiments de ses sujets, qui se montraient d'autant plus exigeants qu'il avait paru méconnaître leurs priviléges. Il fut ensuite forcé d'acheter la paix de la France à des conditions humiliantes. La part qu'il prit aux troubles de Castille le fit excommunier par le pape Nicolas IV; mais il se hâta de se réconcilier avec le pontife, et il allait contracter une alliance avantageuse, en épousant Éléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut le 18 juin 1291, à 26 ans. Le règne de ce prince, qui ne fut que de 6 ans, est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre l'empiétement du pouvoir royal, par les précautions qu'ils prirent pour assurer l'existence et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont ils investirent le *grand justicier*.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda, en 1327, à son père Jacques II. On le surnommait déjà le *Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. Il épousa, en 1329, en secondes noces, Éléonore, sœur du roi de Castille. La donation que le pape lui avait faite de la Sardaigne, dont il voulait dépouiller la république de Gènes, occasionna une guerre aussi sanglante que ruineuse entre ces deux États. Cependant elle fut utile aux Aragonais et aux Catalans. Des chagrins domestiques mêlèrent beaucoup d'amertume aux succès militaires d'Alphonse IV. Ce prince n'avait pas cru, par le serment qu'il avait fait, se priver du droit d'assurer à ses enfants un sort convenable; et, après avoir apanagé son second fils du marquisat de Tortose et de la seigneurie d'Albaracin, il donna à la reine Éléonore, son épouse, la ville de Xativa et quelques autres places. Mécontent de ces riches cessions, contraires aux intérêts de la monarchie, don Pédro, fils aîné d'Alphonse, osa accuser lui-même son père d'avoir violé son serment. La reine, ayant découvert que don Pédro était excité par l'archevêque de Saragosse, fit bannir de la cour ce prélat ambitieux; mais il avait déjà pris un tel ascendant sur l'esprit de l'infant, qu'il le porta à se venger de sa mère, en s'emparant de Xativa. La reine n'osa point solliciter le roi de prendre sa défense contre son propre fils; mais les chagrins d'Alphonse, attaqué alors d'hydropisie, aggravèrent

Digitized by Google

tellement son état, qu'il mourut le 24 juin 1336, dans la 9e année de son règne. Son fils, don Pédro, qui avait empoisonné ses derniers moments, lui succéda, sous le nom de Pierre IV; et l'Aragon fut déchiré par une guerre civile, due à la faiblesse d'Alphonse, et à la rivalité de ses héritiers.

ALPHONSE V, surnommé le *Magnanime*, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, succéda à son père, Ferdinand le Juste, en 1416. Il signala d'abord sa générosité en déchirant sans la lire une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Déjà roi de Sicile, Jeanne II, reine de Naples, lui offrit de le nommer son héritier, s'il la défendait contre Louis d'Anjou. Il s'empara de Naples, mais obligé d'abandonner cette conquête pour voler au secours du roi de Navarre, son frère, il revint en 1435, après la mort de Jeanne, réclamer ses droits sur son héritage. Fait prisonnier devant Gaëte par la flotte génoise, il fut remis au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui, touché de ses qualités brillantes, le renvoya sans rançon. Il reparut bientôt après devant Naples avec une armée, pénétra dans cette ville en 1442 par l'aqueduc qui en avait ouvert jadis l'entrée à Bélisaire, et sut y affermir son autorité. Il soutint ensuite une longue guerre contre le duc de Milan, les Florentins, les Génois et les Vénitiens. Sa flotte assiégeait Gênes, et cette ville était réduite à la dernière extrémité, lorsque Alphonse mourut à Naples le 27 juin 1458. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, il n'eut qu'un défaut, celui de se trop livrer au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et accueillit dans ses États les savants bannis de Constantinople.

ALPHONSE Ier, *Henriquez*, premier roi de Portugal, né en 1094, était fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille. Ce prince, n'ayant comme son père que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée, en 1139. Le pape sanctionna ce titre en 1145 par les États du royaume convoqués à Lamego. Jaloux de justifier son élévation, il s'avança vers Lisbonne occupée par les Maures, et que sa situation rendait d'une extrême importance; aidé par les croisés flamands, français et anglais, qui se rendaient par mer en Palestine, et que les vents contraires avaient forcés de relâcher à l'embouchure du Tage, il prit Lisbonne en 1148, qui devint alors la capitale du nouveau royaume de Portugal. Alphonse voulut s'agrandir du côté du royaume de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de ses nouvelles conquêtes. Quoique accablé par l'âge et par les tourments, il vint au secours de son fils Sanche, assiégé par les Maures dans Santarem, et les força de s'éloigner. Il mourut le 9 décembre 1185, après un règne de 75 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, né le 23 avril 1185, succéda à son père, Sanche Ier, en 1211. Il vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, et notamment à Al Cazar do Sal où il avait pour auxiliaires une troupe de croisés. Ayant taxé les ecclésiastiques pour les frais d'une guerre entreprise en faveur de la religion, Alphonse fut excommunié et son royaume mis en interdit. Il s'occupait de se réconcilier avec le pape, lorsqu'il mourut le 25 mars 1223, à l'âge de 39 ans. Ce prince, que l'histoire représente comme un oppresseur, favorisa le peuple tant qu'il le put. Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après qu'elles auraient été rendues.

ALPHONSE III, roi de Portugal et des Algarves, né le 5 mai 1210 ou 1209, second fils d'Alphonse II, proclamé en 1246, à la place de Sanche II, son frère aîné, devenu odieux par sa lâcheté; enleva aux Maures le royaume des Algarves que, en 1253, Béatrix, sa seconde femme, fille naturelle d'Alphonse X de Castille, lui avait apporté en dot; vit son royaume mis en interdit par Alexandre et Grégoire X; se moqua de leurs foudres; soutint heureusement plusieurs guerres; mort en février 1279. Denis lui succéda.

ALPHONSE IV, roi de Portugal, surnommé *le Brave*, ou *le Fier*, et non *le Justicier*, comme l'ont dit quelques biographes, était fils de Denis le Libéral, et naquit à Coimbre le 8 février 1290. Il succéda à son père en 1325. Outre de ce que le roi de Castille, son gendre, manquait d'égards pour Marie de Portugal, il lui envoya un défi, arma contre lui, en 1336, et soutint la révolte de quelques seigneurs castillans. La nécessité obligea les deux rois de s'allier contre l'ennemi commun, les musulmans de l'Andalousie et d'Afrique. Uni sincèrement à son gendre, le roi de Portugal se signala à la célèbre bataille de Salado ou de Tarifa, le 30 octobre 1340 : cédant aux suggestions de quelques courtisans, il leur livra Inès de Castro, que son fils avait épousée en secret, et cette infortunée fut poignardée sous ses yeux. Cette coupable faiblesse empoisonna les dernières années d'Alphonse, et il n'apaisa qu'avec peine la révolte de son fils, qui avait pris les armes pour se venger. Alphonse ne survécut pas longtemps à sa réconciliation avec son fils, et mourut, en 1356, dans sa 77e année, après avoir régné 31 ans. Selon les historiens portugais, ce fut un prince brave, libéral et habile guerrier; mais l'inexorable histoire doit le signaler comme fils ingrat, frère injuste et père cruel. Sous son règne en 1344, Lisbonne éprouva un tremblement de terre désastreux. Son fils lui succéda, sous le nom de *Pierre Ier*.

ALPHONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Ayant été battu près de Toro, par l'armée de Ferdinand, il vint en France demander des secours à Louis XI, qui le reçut avec de grands honneurs, et lui fit des promesses qu'il était bien résolu de ne pas tenir. Alphonse, honteux d'avoir été trompé, et n'osant pas reparaître en Portugal, écrivit à son fils don Juan de se faire proclamer roi. Il fut cependant renvoyé par Louis XI à Lisbonne; mais ce fut malgré lui qu'il remonta sur le trône; il se hâta de signer la paix avec la Castille : et résolu de terminer ses jours dans un monastère, il se rendait au lieu qu'il avait choisi, lorsqu'il mourut de la peste à Cintra le 21 août 1481.

Digitized by Google

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils de Jean IV, de la maison de Bragance, lui succéda, en 1656, sous la tutelle de sa mère, Louise de Gusman, qui prit les rênes du gouvernement. On le vit souvent parcourir les rues de Lisbonne, pendant la nuit, avec une troupe de spadassins, et se livrer à tous les excès et à toutes sortes de violence. L'autorité de sa mère lui étant devenue insupportable, il l'éloigna du gouvernement, et fut dirigé par le comte de Cartel-Melhor, qui gouverna avec sagesse, et qui, pour écarter les bruits répandus sur les infirmités du roi, lui fit épouser, en 1663, M^lle d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours; mais Alphonse vécut éloigné d'elle. Irritée de cet abandon, la jeune reine s'unit secrètement d'amour et d'intérêt à don Pedro, frère du roi. Ce prince, animé par l'ambition et l'amour, parvint à chasser le secrétaire d'État, comte de Cartel-Melhor, favori du roi; et, par une révolution aussi étonnante que subite, se fit déclarer régent, et força le roi à abdiquer en sa faveur. Cette révolution, à laquelle le mécontentement public servit de prétexte, fut revêtue de la forme d'une abdication volontaire, et sanctionnée par le vœu des États du royaume. La reine prétendit que son mariage avec l'impuissant Alphonse n'avait pas été consommé; et, bientôt arrêté et dépouillé, en 1667, le malheureux prince fut relégué dans l'île de Terceres, pendant huit ans, et ensuite ramené en Portugal, sous prétexte d'un complot tendant à le tirer de son exil, pour le rétablir sur le trône. Il fut transféré au château de Cintra, et y mourut le 12 septembre 1683, à l'âge de 41 ans. Le régent se fit alors couronner, sous le nom de *Pierre III*.

ALPHONSE I^er, roi de Naples. *V.* **ALPHONSE V**, roi d'Aragon.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, fut déclaré duc de Calabre, et chargé de bonne heure, par son père, du commandement des armées. En 1469, il porta des secours à Robert Malatesti, seigneur de Rimini, que le pape Paul II voulait dépouiller de ses États, et il défit les troupes pontificales le 23 août. Neuf ans plus tard, il entra en Toscane pour seconder la conjuration des Pazzi contre les Médicis; il battit les Florentins, le 7 septembre 1479, au Poggio impériale. Son père l'appela en hâte pour repousser les Turcs, qui s'étaient emparés d'Otrante, le 21 août 1480, et y avaient passé dix mille chrétiens au fil de l'épée. Ferdinand, roi de Naples, mourut le 25 janvier 1494, et Alphonse II fut proclamé son successeur; mais, la même année, Charles VIII, roi de France, entrait en Italie, et Alphonse, qui succédait à un père odieux, avait excité plus d'aversion encore, par son avarice, ses débauches et sa cruauté. Tous ses alliés l'abandonnaient, la noblesse s'éloignait de sa cour; le peuple soupirait après l'arrivée des Français. Alphonse s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur un trône aussi chancelant. Dès le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, Ferdinand II. Il partit ensuite de Naples, avant que les Français eussent atteint les frontières de son royaume; et, s'étant retiré dans un couvent d'olivétains, à Mazara, en Sicile, il y mourut le 19 novembre de la même année, à l'âge de 47 ans.

ALPHONSE I^er, duc de Ferrare et de Modène. *Voyez* **ESTE** (Alphonse I^er).

ALPHONSE II. *Voyez* **ESTE** (Alphonse II).

ALPHONSE III, duc de Modène et de Reggio, né en 1591, fils de César et de Virginie de Médicis; succède à son père en 1628; perd, en 1626, sa femme Isabelle de Savoie; inconsolable de cette mort, il remet ses États à son fils François I^er, en 1629, pour se faire capucin sous le nom de frère Jean-Baptiste, et meurt dans la robe de cet ordre à Châteauneuf de Grasmiana, le 23 mai 1644.

ALPHONSE IV, duc de Modène et de Reggio, né le 13 février 1634, fils de François I^er et de Marie Farnèse sa première femme; épousa, en 1655, Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin; succéda à son père, le 15 octobre 1658, et commanda plusieurs fois les armées de France en Italie; mort le 16 juillet 1662. Son fils François II, né en 1660, lui succéda; sa fille, Marie-Béatrix-Éléonore, née en 1658, fut mariée en 1693 à Jacques, duc d'York, puis roi d'Angleterre.

ALPHONSE de France, comte de Poitiers et de Toulouse, fils de Louis VIII, dit *le Lion*, et de Blanche de Castille, né le 11 novembre 1220; fut fait chevalier le 24 juillet 1241; reçut pour apanage du roi saint Louis, son frère, le comté de Poitou, et épousa, cette année, Jeanne, héritière de Raimond VIII, comte de Toulouse; régent avec la reine Blanche en l'absence du roi en 1248, fait le voyage d'outre-mer avec sa femme, 1249; est pris par les musulmans au combat de Pharamie en 1250; rendu contre rançon, revient en France et prend possession du comté de Toulouse le 13 mai 1251; veut encore accompagner saint Louis en Afrique et fait son testament à Aiguemargues près d'Aiguemortes, où il s'embarque en juillet 1271; meurt à son retour au château de Corneto, dans le Siennois, le 11 août même année, sans laisser de postérité.

ALPHONSE I^er, comte de Provence. *Voyez* **ALPHONSE II**, roi d'Aragon.

ALPHONSE II ou **ILDEFONSE**, comte de Provence et de Forcalquier, second fils d'Alphonse II, roi d'Aragon et de Sanche de Castille; reçut en apanage le comté de Provence dont il prit possession en 1196; fut secouru par son frère Pierre II, roi d'Aragon, contre Guillaume VI, aïeul de sa femme qui, après l'avoir donné en dot, en 1193, à Garsende, l'une de ses petites-filles, voulait le lui reprendre; consentit à un nouveau partage dans lequel Guillaume donna ce qui était dans le Gapençois et l'Embrunois à Béatrix, son autre petite-fille, mariée à André de Bourgogne, dauphin viennois; mort en 1209. Son fils Raimond Bérenger lui succéda.

ALPHONSE, ILDEFONSE, ALDEFONSE ou **AMPHOS**, comte de Toulouse et marquis de Provence, fils de Raimond de Saint-Gilles et d'Elvire, fille d'Alphonse VI, roi de Castille; né en 1103, dans la Palestine, et baptisé dans le fleuve du Jourdain; reprit, sur les comtes de Poitou, le comté de Toulouse; se croisa pour la Palestine en 1147, et mourut empoisonné à Césarée. Son fils, Raimond VI, lui succéda.

ALPHONSE d'Espagne ou de la Cerda, fils de Ferdinand, infant de Castille, et petit-fils d'Alphonse X qui, lorsqu'il eut été dépouillé de la couronne par Sanche IV, le nomma par testament son héritier, ou, à son défaut, Ferdinand son frère; se retira à Paris auprès de Blanche sa mère; prit en divers actes le titre de roi d'Espagne, et mourut à Gentilly, l'an 1327, laissant : 1° d'une pre-

Digitized by Google

mière femme, Louis d'Espagne, prince des Iles Fortunées, comte de Talmond, amiral de France; 2° d'une seconde femme, Charles d'Espagne connétable de France, que Charles II, dit *le Mauvais*, roi de Navarre, fit tuer, le 6 janvier 1354, dans la ville de l'Aigle.

ALPHONSE de Portugal, douzième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; avait succédé à Geoffroy de Donjon, en 1194; fut déçu de l'espoir de se faire couronner roi de Portugal; assassiné par ordre du roi Sanche, en 1207.

ALPHONSE, infant de Castille, fils de Jean II, né le 15 novembre 1453. Henri IV, roi de Castille et de Léon, son frère aîné, lui ayant retiré la grande maîtrise de St.-Jacques, la donne à Bertrand de la Cueva pour le récompenser d'avoir suppléé à son impuissance en fécondant la reine. Les grands, indignés de ce scandale, se soulèvent, et Jean Pacheco, comte de Villena, à leur tête, se font remettre, en 1464, Alphonse, à qui ils rendent hommage comme au successeur légitime de la couronne; puis rassemblés à Avila, ils le proclament roi après avoir déposé Henri IV, en faveur de qui Rome se déclara. Aussitôt deux partis se forment, et, dans une bataille, près d'Olmedo, la victoire reste indécise, 20 août 1467. Le 27, Alphonse s'empara de Ségovie et de la reine, et sans profiter de son succès, bientôt il perd le château de Madrid et meurt le 5 juillet 1468, à Cardenosa, en allant assiéger Tolède, soulevée contre lui.

ALPHONSE, historien, poëte, cardinal et archevêque de Lisbonne; fils de Manuel, roi de Portugal, et de dona Maria, né le 25 avril 1509; évêque de Guarda, par Léon X, à l'âge de 7 ans; en 1516, administrateur des évêchés de Viseu, d'Évora et des monastères d'Alcobaca et de Sainte-Croix de Coïmbre; reçoit le chapeau en 1517; archevêque par Adrien IV, 1522; mort le 21 avril 1540.

ALPHONSE, historien espagnol, abandonna le judaïsme et devint évêque de Burgos, en 1433; mort en 1438.

ALPHONSE DE ZAMORA, juif espagnol, fut un des savants qui travaillèrent à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès; il est auteur d'une *Introduction à la langue hébraïque*, Alcala, 1526, in-4°, avec divers opuscules sur la grammaire. On place sa mort vers 1530.

ALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron d'), né en 1756, dans le Bourbonnais; député au conseil des Cinq-Cents, en septembre 1795, fit rendre aux prêtres frappés par la loi la possession de leurs biens; vota, en 1797, pour l'abolition de la peine de mort; voulut, au 18 brumaire, faire jurer le maintien de la constitution; préfet du département de l'Indre, en 1804, il fit une statistique qui servit de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis. Envoyé en 1819, par le département de l'Allier, à la chambre des députés, siége au côté gauche; mort à Moulins, en septembre 1821.

ALPHONSE (Louis), pharmacien, naquit à Bordeaux, le 10 mars 1743. Il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution. Il fut ensuite officier municipal. Après avoir fait beaucoup de pertes, il se vit obligé de se retirer à Dax, où il se livra à l'agriculture. Il revint à Bordeaux en 1799, et y rouvrit son officine; il est mort, le 2 février 1820. Il a laissé: *Analyse des sources différentes de la ville de Bordeaux et de ses environs; Mémoire sur la monnaie de billon*.

ALPHONSE DE BURGOS. *V.* **ABNER**, rabbin.

ALPHONSE DE CASTRO. *Voyez* **CASTRO** (Alphonse de).

ALPHONSE (St.). *Voyez* **ILDEPHONSE** (St.).

ALPHONSE (Pierre). *Voyez* **PIERRE** (Alphonse).

ALPHONSE TOSTAT. *Voyez* **TOSTAT**.

ALPINI (Prosper), médecin et botaniste, naquit le 23 novembre 1553, à Marostica, petite ville de l'État de Venise. Il suivit en Égypte, en 1580, le consul George Ems, qu'y envoya la république de Venise. Il est le premier auteur européen qui ait parlé du café, dont il vit la plante au Caire, où elle était cultivée dans le jardin d'un bey. Il en a décrit les propriétés et l'usage. Il fit aussi mieux connaître l'arbrisseau qui produit le fameux *balsamum* des anciens, nommé actuellement baume de la Mecque. Après trois ans de séjour en Égypte, Prosper Alpini fut appelé en Italie, et, en 1584, Jean-André Doria, prince d'Amalfi, se l'attacha comme médecin de la flotte d'Espagne, qu'il commandait. Nommé ensuite professeur de botanique à l'université de Padoue, il enrichit le jardin de cette ville, des plantes qu'il avait apportées d'Égypte, et de celles qui lui furent données par les sénateurs Capello et Contarini. Il mourut, dans cette ville, le 7 janvier 1617. Ses principaux ouvrages sont: *De medicinâ Ægyptiorum libri IV; De balsamo dialogus; De plantis Ægyptii liber; etc.*

ALPINUS (Julius), un des chefs suisses que Cécina fit mourir.

ALPINUS, roi d'Écosse, fils d'Achaïus, mort en 819 et à qui il succéda après Gongulas ou Conal, et Dongal V, l'an 830; pris par Brude, roi des Pictes, il fut mis à mort en 834 de J. C.

ALPINUS (Cornelius), poëte latin, cité par Horace comme auteur d'une mauvaise tragédie intitulée: *Hemnon*, et d'un poëme héroïque sur la guerre de Germanie.

ALPTÉGHIN avait été jongleur et esclave d'Ahmed, deuxième émir samanide du Khoraçan; s'étant rendu maître de Gaznah, après une éclatante victoire sur l'armée de Mansour I^{er}, il s'y créa un État indépendant, qu'il transmit, en 975, à Sebekteghin, son gendre, lequel fut père de Mahmoud, fondateur de la dynastie des Gaznévides.

ALQUIÉ (François-Savinien), écrivain du 17° siècle, a traduit *la Chine* du P. Kircker, 1678, in-fol.; il est auteur des *Mémoires* du marquis de Ville, ou *Histoire du siége de Candie*, Amsterdam, 1671; des *Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12; *État de l'empire d'Allemagne*, traduit du latin de Puffendorf, 1699, in-12.

ALQUIER (Charles-Jean-Marie), conventionnel et ambassadeur, né à Talmont (Poitou), le 13 octobre 1752, avait occupé plusieurs charges de magistrature à la Rochelle, lorsqu'il fut élu député du tiers état d'Aunis aux états généraux de 1789. Il siégea au côté gauche de l'assemblée, et s'y fit remarquer par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclusions furent souvent adoptées. Élu, après la session, président du tribunal criminel de Seine-et-Oise, il fit en 1792 d'inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonniers qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année, ayant été nommé député de Seine-et-Oise à la convention nationale, il fut chargé de plusieurs missions dans les départements. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort avec sursis jusqu'à la paix.

Digitized by Google

Il traversa le régime de la terreur, sans en être ni victime, ni complice : il s'éleva même en 1794 contre les crimes commis dans la Vendée. En 1795, il fut un de ceux qui organisèrent provisoirement les nouvelles administrations de la Hollande. Il entra au conseil des Anciens, en fut élu secrétaire, et y fit plusieurs rapports accueillis favorablement. En 1798, il entra dans la carrière diplomatique. D'abord consul général à Alger, il devint presque aussitôt ministre résident, puis ministre plénipotentiaire près l'électeur de Bavière. En 1799, il fut nommé par les consuls à l'ambassade d'Espagne, et négocia avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane. Rentré en France au commencement de 1801, il fut aussitôt chargé d'aller, comme ministre plénipotentiaire, traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples. Immédiatement après la ratification du traité de Florence, qui assurait à la France, entre autres avantages, la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé à l'ambassade de Naples, où il eut d'abord assez de crédit pour déterminer la retraite du ministre Acton, et dont il ne se retira qu'à la fin de 1805, lorsque la cour des Deux-Siciles eut renoncé ouvertement à la neutralité. Alquier se rendit alors à Rome, où il remplaça bientôt le cardinal Fesch comme ambassadeur auprès du saint-siége. Il ne tarda pas à voir combien la résistance du pontife était noble et combien elle serait persévérante : il ne cacha pas son opinion à son gouvernement; il fut rappelé à Paris, ne tomba pas dans la disgrâce toutefois, et se rendit en 1810 à Stockholm en qualité d'envoyé extraordinaire. Il avait l'ordre d'exiger l'observation la plus stricte du système continental, ce qu'il était à peu près impossible d'obtenir, surtout en Suède. Aussi le négociateur passa-t-il en Danemark l'année suivante avec le même titre. Il y conclut en 1813 un traité d'alliance offensive et défensive, auquel il eut l'art de tenir Frédéric VI attaché jusqu'à la chute de Bonaparte. Rappelé par Louis XVIII en 1814, il fut banni en 1816, quoique son vote, absolument conditionnel, n'eût pas été compté par le fait au nombre de ceux qui décidèrent la mort de Louis XVI. Rentré en France en 1818, il y mourut le 4 février 1826.

ALRED, ALFRED ou **ALURED**, historien anglais né dans l'Yorkshire, mort en 1130, chanoine de Beverley, sa patrie, a écrit les *Annales de l'histoire d'Angleterre*, publiées par Hearne, en 1716, à Oxford; *Libertates eccles. S. Joannis de Beverlik*, resté manuscrit.

ALREDE, ATHELREDE, ÉTHELREDE, roi des Saxons occidentaux en Angleterre; chagrin de voir son pays déchiré par les guerres civiles, il se démet volontairement de la couronne après dix ans de règne.

ALRIC, roi de Kent, en Angleterre, dans le 8e siècle, après Elbert et Édilbert qui avaient succédé à Withred, leur père; vit sa puissance s'affaiblir par la perte d'une bataille contre le roi de Murcie.

ALSAC (Moïse), rabbin juif du 17e siècle, savant commentateur de la Bible.

ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, appelé le cardinal d'), prélat du 18e siècle, plus distingué encore par l'élévation de son caractère et la sainteté de ses mœurs, que par l'illustration de son origine, qui remontait à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fils puîné de Théodoric le Vaillant, duc de Lorraine. Cadet de sa maison, lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère, Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, et lieutenant général dans les deux services d'Espagne et de France, mort en 1740, sans laisser de postérité. Thomas, alors archevêque de Malines, primat des Pays-Bas, et décoré de la pourpre romaine, ne retint, de cet héritage, que quelques fonds destinés à augmenter ses aumônes, et transmit aussitôt la principauté de Chimai, ainsi que la grandesse, à son frère puîné, Alexandre-Gabriel, qui fut gouverneur d'Audenarde, et le sixième de son nom, chevalier de la Toison d'or. Enfermé en 1746, dans Bruxelles, assiégée par les Français, le cardinal d'Alsace s'y montra, pendant tout le temps de la défense, sujet zélé, dans la juste mesure qui convenait à son caractère, et pasteur secourable, dans toute l'étendue que donnaient à ce mot ses vertus et son cœur. Le moment vint où Louis XV fit son entrée dans la ville, en vainqueur; alors le cardinal-archevêque reçut ce monarque à la porte de la cathédrale. Le cardinal d'Alsace, devenu doyen du sacré collége, porta partout avec lui l'édification de ses vertus, et les trésors de sa charité. Il mourut le 6 janvier 1759, laissant trois neveux : 1° Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden, en combattant à la tête de son régiment; 2° Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la Toison d'or, mort à Paris, en 1802; 3° Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du prince, second frère de Louis XVI, et victime, à Paris, de la hache révolutionnaire, en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimai-d'Hénin est éteinte, et il ne reste, de la maison d'Alsace, que des branches collatérales.

ALSACUS (Conrad), écrivain danois, né en 1622, a publié une *Histoire de la réformation en Danemark*, ouvrage rare.

ALSAHARAVIUS. *Voyez* **ABOUL-CACEM.**

AL-SAMAH AL-KHAULANI, sixième gouverneur d'Espagne, pour les califes, en 718; conquit une grande partie de la Gaule narbonnaise; fut vaincu et tué, sous les murs de Toulouse, en 721, par Eudes, duc d'Aquitaine.

ALSOP (Antoine), chapelain de l'évêché de Winchester, et curé de Brightwell dans le comté de Berk, a publié un *Choix des fables d'Ésope*, Oxford, 1698, in-8°. Il mourut le 10 juin 1726. Ses *Odes* latines en 2 livres ont été imprimées en 1752, in-4°. On trouve de lui quelques poëmes anglais dans les collections de Dodley, Pearch, etc.

ALSOP (Vincent), théologien anglais du 18e siècle, a publié des *Sermons* et des écrits de circonstance qui eurent du succès.

ALSOUFI, astronome arabe, né à Rey, le 14 de moharrem, l'an 291 de l'hégire (7 décembre 903 de J. C.), mort le 25 mai 986, a composé une *Table astronomique*; un *Traité* sur la projection des rayons, et un *Catalogue* des étoiles fixes, dont il existe plusieurs copies

Digitized by Google

à la bibliothèque du roi à Paris. Hyde en a publié de longs fragments dans son *Commentaire sur Oulough-Bey.*

ALSTED ou **ALSTEDIUS** (J.-H.), né en 1588, à Herborn, dans le comté de Nassau, professa la théologie dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie, et mourut en 1638. Parmi ses ouvrages on distingue une *Encyclopédie* en latin, Lyon, 1649, 2 vol. in-fol., et l'*Encyclopédie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTON (Charles), médecin et botaniste, né dans l'ouest de l'Écosse en 1683, se rendit à Leyde à l'âge de 33 ans, pour profiter des leçons de l'illustre Boerhaave. Il contribua puissamment à faire fleurir l'étude de la médecine dans l'université d'Édimbourg. Il mourut dans cette ville en 1770. Son principal ouvrage intitulé : *Tirocinium botanicum Edinburgense*, a été imp. en 1753.

ALSTORPH (Jean), antiquaire, né vers 1680 à Groningue, apprit les langues et le droit à l'académie de Hardwick. Ses cours terminés, il se retira à la campagne pour y consacrer le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. On a de lui deux ouvrages recherchés des savants : *Dissertatio philologica de Lectis; subjicitur de Lecticis veterum diatribe*, Amsterdam, 1704, in-12, figures; *De Hastis veterum*, Amsterdam, 1757, in-4°, figures.

ALSTROEMER (Jonas), négociant suédois, ne dut sa richesse qu'à son industrie. En 1696, il se rendit à Londres, y fit une grande fortune, retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionnement des manufactures. Améliorer l'éducation des bêtes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des beliers d'Angora, cultiver des plantes propres à la teinture, introduire l'usage des pommes de terre, établir des raffineries de sucre, contribuer à la fondation de la compagnie du Levant et de celle des Indes orientales, tels furent les objets de ses soins. Il était né en 1665, il mourut en 1761. Vingt ans après, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm son buste avec cette inscription : *Jon. Alstræmer, artium fabrilium in patriâ instaurator.*

ALSTROEMER (Claude), l'aîné des quatre fils du précédent, né en 1736, mort en 1794, fut élève de Linné, qui a donné son nom à une espèce nouvelle de plantes que son disciple lui avait adressée. Les trois autres, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents.

ALT (Franç.-Joseph-Nic., baron d'), né à Fribourg en 1689; capitaine au service d'Autriche, en 1718, il rentra bientôt dans sa patrie, qu'il gouverna longtemps ayant été nommé avoyer, en 1737. Il mourut le 17 février 1771. Il est auteur d'une *Histoire de la Suisse*, Fribourg, 1763, en 10 vol. in-8°. Les critiques lui reprochent des fautes multipliées contre la langue française, une partialité trop prononcée en faveur des cantons catholiques, et de longs détails incompatibles avec le plan d'une histoire générale.

ALTAMER (André). *Voyez* **ALTHAMER**.

ALTAMURA (Ambr.), dominicain italien du 16e siècle, a publié, Rome, 1617, in-fol., une *Bibliothèque* raisonnée des écrivains de son ordre, surpassée par celle qu'en ont donnée depuis les PP. Quetif et Échard.

ALTANI (Antoine), habile négociateur du 15e siècle, évêque d'Urbin et patriarche d'Aquilée. Nonce au concile de Bâle, le pape Eugène IV l'envoya depuis en Écosse pour y réformer le clergé, ensuite en Angleterre, pour y terminer les différends entre ce royaume et la France. Nicolas V, successeur d'Eugène, en lui donnant la nonciature d'Espagne, le chargea de négocier le mariage de l'empereur Frédéric III avec Éléonore, infante de Portugal. Il allait retourner à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelonne, après 20 ans de services.

ALTANI *le Jeune* (Antoine), parent du précédent, né en 1505, dans son château de Salvarolo, mourut en 1570, dans sa terre de Muzarro. Il avait laissé des *Poésies* italiennes et latines qui n'ont point été imprimées. L'histoire fait en outre mention de 6 autres membres de cette famille féconde en savants, entre autres Henri Altani, auteur de *Mémoires* sur les hommes illustres de sa maison, Venise, 1717.

ALTDORFER. *Voyez* **ALTORFER**.

ALTENBURG (Michel), compositeur et prédicateur, naquit à Træchtelborn, en 1583; fut appelé à Erfurt en qualité de diacre et mourut dans cette ville le 12 février 1640. On connait de lui : *Musikalischer Schirm-und Schild der Bürger und Einwohner; Kirch-und Hausgesænge mit fünf*, etc.

ALTENBURG (Jean-Ernest), virtuose sur la trompette, compositeur et écrivain didactique, naquit à Weissenfels en 1734. Il écrivit un traité historique et pratique qu'on cite encore comme ce qu'il y a de meilleur sur la trompette et sur les timbales.

ALTER ou **ALTÈS** (François-Charles), jésuite, célèbre philologue, né à Engelsberg, en Silésie, l'an 1749, mort à Vienne, le 29 mars 1804. Parmi les 250 ouvrages ou dissertations qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer : l'édition critique du *Nouveau Testament*, grec, collationné sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, Vienne, 1786-87, 2 vol. in-8°; celle de l'*Iliade* d'Homère, 1789-90, 2 vol. avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque Palatine; celle de la *Chronique* grecque, encore inédite, de Georgius Phranza, Vienne, 1786, in-fol.

ALTFRIDE fut le troisième évêque de Munster, successeur de Gerfride, mort le 12 septembre 839; écrivit la vie de saint Ludger; mourut le 22 avril 849.

ALTHADAS. *Voyez* **SETHOS**.

ALTHAMER (André), connu aussi sous le nom de Andreas Brentius, parce qu'il était né à Brentz, près de Gundelfingen, en Souabe, et sous celui de Paloeo Sphyra, qu'il se donnait quelquefois, fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach, où il mourut vers 1540. Son zèle et son érudition lui valurent d'être souvent consulté dans les controverses de son temps; il assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence du Christ dans la Sainte-Cène. On a de lui : *Diallage S. conciliatio locorum scripturæ qui primâ facie inter se pugnare videntur, centuriis II*, Nuremberg, 1528, in-8°; on a une *Vie* de lui, par J. Arnold Ballenstad, qui a paru en 1740.

ALTHANN (Michel-Frédéric, comte d'), cardinal-prêtre, conseiller intime de l'empereur Charles VI; naquit le 20 juillet 1682; cardinal, par Clément XI, le 29 novembre 1719; eut la barrette le 18 février 1720; fit,

Digitized by Google

par ses démarches, ériger l'Église de Vienne en archevêché, le 6 mars 1721 ; vice-roi de Naples du 30 avril 1722 au 31 juillet 1728 ; quitta ce royaume après avoir fait agréger à perpétuité sa famille à la noblesse napolitaine, dans une assemblée des nobles du quartier de la Montagne, du 8 avril 1724 ; mort, à Vaccia dont il était évêque, le 21 juin 1734.

ALTHEN (Jean), ou **EHAN AL-THEN**, né en Perse en 1711, fils d'un gouverneur de province. Sa famille fut massacrée lors de la conquête de Thamas-Kouli-Kan ; le jeune Jean prit la fuite et tomba entre les mains d'Arabes qui le vendirent comme esclave. Conduit à Anatolie il travailla pendant 14 ans à la culture de la garance et du coton ; prit la fuite, se réfugia à Smyrne, de là en France et dota le comtat Venaissin de la culture de la garance qu'il y introduisit aux dépens de sa vie et de sa fortune. Il mourut dans un état voisin de l'indigence en 1774. En 1821 le conseil général lui fit voter une tablette de marbre avec une inscription qui fut placée dans le musée Calvet à Avignon.

ALTHUSEN ou **ALTHUSIUS** (Jean), jurisconsulte, né vers le milieu du 16e siècle, fut professeur en droit à Herborn et syndic à Brême, et mourut vers 1620. En 1603, il fit imprimer un livre intitulé : *Politica methodicè expressa ;* il y soutient que le peuple seul est souverain, et qu'il peut à son gré changer et juger ses rois. Ce livre eut des admirateurs : il est aujourd'hui tout à fait oublié.

ALTHUSIUS (Thomas) est auteur d'une histoire de l'*Eutychianisme,* en 1659.

ALTICOZZI (Laurent), d'une illustre famille de Cortone, y naquit le 25 mars 1689. Il entra chez les jésuites en 1706, et mourut en 1777, à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Son principal ouvrage est une *Somme de St. Augustin,* Rome, 1761, 6 vol. in-4° : Il est aussi l'auteur de différentes *Dissertations sur les anciens et les nouveaux Manichéens ; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du Manichéisme,* et d'autres productions remplies d'un zèle très-ardent contre les matérialistes et les philosophes du siècle.

ALTICOZZI (Renaud-Angellieri), patrice de Cortone, et sans doute de la même famille que le précédent, publia, en 1749, à Florence, l'*Epidicus,* comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°.

ALTIERI DE PARRALUCIS (Jean-Baptiste), né à Rome ; cardinal nonce à Florence en 1641 ; cardinal et évêque de Tode, par Urbain VIII, le 13 juillet 1643 ; mort le 26 novembre 1654.

ALTIERI (Émile), frère du précédent. *Voyez* **CLÉMENT X.**

ALTIERI. Auparavant le cardinal Paluzzo-Paluzzi Albertoni, devenu Altieri, le pape Clément X l'ayant adopté ; aucun prélat ne posséda un plus grand nombre de charges et de dignités ; reçut la pourpre romaine d'Alexandre VII le 15 février 1664 ; mort, à Rome, le 29 juin 1698. Son frère, Ange Paluzzi, prit aussi le nom d'Altieri, qu'il transmit à sa postérité.

ALTIERI PALUZZI (Laurent), cardinal, né à Rome le 9 juin 1671 ; reçut la pourpre d'Alexandre VIII le 13 novembre 1690 ; légat, à Urbin, en 1695 ; mort en 1708.

ALTIERI PALUZZI (Jean-Baptiste), cardinal, né à Rome, le 6 août 1673 ; fut le premier à qui Benoît XIII donna la pourpre, le 11 septembre 1724 ; mort en 1738.

ALTILIUS (Gabriel), poëte latin du 15e siècle, né, suivant les uns, dans la Basilicate au royaume de Naples, et, selon d'autres, à Mantoue, fut précepteur du roi Ferdinand le Jeune. Il fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro, en 1489, et mourut deux ans après ; il n'a laissé qu'un très-petit nombre de vers : sa meilleure pièce est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alphonse II, avec Jean Galeas Sforce, duc de Milan. Ses poésies ont été imprimées à la suite de celles de Sannazar.

ALTING (Menso), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, fit ses études à Groningen, Munster, Hamm, Cologne et Heidelberg, et mourut premier pasteur, et président du consistoire, à Emden, en 1617. La lecture attentive de l'*Épître aux Romains* l'avait fait passer de l'église de Luther dans celle de Calvin, pour laquelle il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius.

ALTING (Henri), théologien réformé, né en 1583, à Embden, mort en 1644, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Groningen et à Herborn, il accompagna le prince électoral du Palatinat dans ses voyages en France et en Angleterre, en qualité de précepteur. En 1613, il fut nommé *professor locorum communium* à Heidelberg ; en 1616, directeur du *Collegium sapientiæ,* et assista au synode de Dordrecht. Lors de la prise d'Heidelberg, par Tilly, il courut de grands dangers, auxquels il échappa par sa présence d'esprit et par un concours de circonstances heureuses. Après avoir erré quelque temps, sans trouver d'asile ni d'emploi, il alla, en 1624, à la Haye, joindre son souverain, l'électeur Palatin, qui le replaça auprès de son fils, et ne lui permit qu'en 1627 de reprendre ses fonctions d'instituteur académique. Dans cette année, il accepta la chaire de professeur de théologie à Groningen, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il fut un des coopérateurs de la *Nouvelle traduction de la Bible en langue hollandaise,* et un controversiste zélé. Ses nombreux ouvrages, dont Bayle n'a donné qu'une liste très-incomplète, n'ont plus qu'un intérêt historique. Nous nommerons cependant : *Explicatio catecheseos Palatinæ,* Amstelod., 1646, in-4° ; *Historia ecclesiastica Palatina,* ibid., 1644, in-4° ; *Theologia historica.*

ALTING (Jacques), fils de Henri, né à Heidelberg en 1618, mort en 1667, professeur de théologie à Groningen, a laissé des ouvrages pleins de recherches utiles sur différents points d'antiquités hébraïques et de philologie orientale. Nous nous bornons à citer : *Hebræorum respublica scholastica, seu Historia academiarum et promotionum academicarum in populo Hebræorum,* Amsterdam, 1652, in-12 ; et dans le *Thesaurus Groning. diss. maxime de rebus Hebræorum,* ib., 1698, in-4°.

ALTING (Menso), savant bourgmestre de Groningen, né en 1636, mort en 1713, s'est distingué par ses ouvrages topographiques, et principalement par celui intitulé : *Notitia Germaniæ inferioris,* Amsterdam, 1697, in-fol., et *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam,* ib., 1701, in-fol. On trouve, à la suite du dernier ouvrage, *Tabula Ptolemaica Germaniæ Magnæ*

Digitized by Google

cum expositione, qui devait être le précurseur d'un grand travail sur Ptolémée, resté incomplet, ou au moins inédit, comme son *Commentarius in tabulam Peutlingeri*.

ALTINUS (Julius) impliqué dans la conjuration de Pison, fut relégué, par Néron, dans les îles de la mer Égée.

ALTISSIMO (Christophe), improvisateur du 15e siècle, était de Florence, et s'appelait Christophe; son mérite lui fit donner la couronne poétique avec ce surnom. Quelques-unes de ses improvisations ont été recueillies et imprimées.

ALTISSIMO (Cristofano dell'), peintre florentin, élève de Bronzino; vivait en 1568.

ALTMAN, hagiographe et moine d'Hautvilliers. près de Reims; fit la plainte de la France ravagée par les Normands; mort en 883.

ALTMAN, évêque de Padoue, dans le 11e siècle, et légat du siége de Rome, en Allemagne, sous les papes Grégoire VII, Victor III, Urbain II, auprès des empereurs Henri IV et Rodolphe Ier; termina après des négociations commencées en 1081, reprises en 1089, continuées en 1090 et 1091, les différends entre le saint-siége et l'Empire.

ALTMANN, théologien réformé, et controversiste allemand, né en 1664 à Zoffinghen, en Suisse, est auteur de plusieurs traités de controverse en allemand, et d'un traité latin *de Ritibus ecclesiæ Bernensis*. Il mourut en 1723.

ALTMANN (J. George), philologue et archéologue, né à Zoffinghen, en 1697, mort en 1758, fut professeur de morale et de langue grecque à Berne, après avoir été quelque temps pasteur d'un village de ce canton. Ses principaux ouvrages sont: *Exercitatio de linguâ Italorum antiquissimâ*, Berne, 1721; *Tempe helvet.*, Zurich, 1742, 6 vol. in-8°; *Meletemata philogico-critica*, etc., 1753, 3 vol.; *Principia ethica*, Zurich, 1753.

ALTOGRADI (Lelio), jurisconsulte, né à Lucques dans le 17e siècle, a publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Consultations*.

ALTOMARI (Donat-Antoine), médecin et philosophe, né à Naples vers le milieu du 16e siècle; victime de la calomnie de ses ennemis il fut obligé de se réfugier à Rome. Il ne dut son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV. Il jouissait d'une grande réputation en Italie. Ses *OEuvres* de médecine ont été imprimées séparément, puis recueillies in-fol., Lyon, 1565.

ALTOMARI (Blaise), avocat de Naples, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence, avec un *Recueil historique des principales maisons d'Italie*.

ALTON (Guillaume d'), savant dominicain anglais; commentateur de la Bible, vers 1267.

ALTON (Richard comte d'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas, en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais, lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il fut traduit devant une commission militaire pour avoir méconnu les intentions de son maître, et mourut en 1792 avant d'être jugé.

ALTON (le comte d'), son frère, lieutenant général au service d'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turcs, eut ensuite le commandement d'une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français, se trouva au siége de Valenciennes sous le général Ferrari, et se disposait à faire celui de Dunkerque sous le duc d'York, lorsqu'il fut tué le 24 août 1793, dans un combat livré près de cette ville.

ALTORFER (Albert), le plus ancien peintre de l'Helvétie, prit son nom de la ville d'Altorf, où il était né en 1488. Ses ouvrages se ressentent de l'enfance de l'art, mais ils annoncent un vrai talent. Son grand tableau de *St. Sébastien*, un *Crucifiement* du même peintre, sont des morceaux justement estimés. Il a aussi gravé en bois une *Passion*, *Pyrame et Thisbé*, un *Porte-étendard*, etc. Fixé à Ratisbonne, il y devint membre du sénat, et mourut en 1538.

ALTOUVITIS, ou peut-être, **ALTOVITIS** (Marseille d'), née à Marseille, en 1550, fut tenue sur les fonds de baptême par le corps municipal de cette ville, dont elle reçut le nom. Elle parlait également bien l'italien et le français, et a composé, dans ces deux langues, des vers très-agréables, qui ont été imprimés dans les recueils du temps. L'abbé Goujet nous a conservé, dans le tome XIIIe de sa *Bibliothèque française*, page 441, une ode qu'elle composa à la louange de Louis Bellaud et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale. Cette petite pièce suffirait pour prouver que Mlle d'Altouvitis avait l'esprit délicat et orné. Elle mourut à Marseille, en 1606.

ALTOVITI (Antoine), archevêque de Florence, y était né en 1521, d'une famille noble et ancienne. Nommé à cet archevêché, en 1548, il n'en prit possession que 19 ans après, à cause de quelques soupçons que le grand-duc avait conçus contre lui. Il fut un des prélats du concile de Trente, et mourut subitement à Florence, en 1573. Il s'était surtout livré à l'étude de la dialectique, de la philosophie et de la théologie, et se piquait de répondre sur-le-champ à quelque proposition ou question scientifique que l'on pût lui faire. On n'a publié de lui que deux de ses Notes, parmi les Décisions de la rote romaine, imprimées à Rome, en 1676, in-fol., et les Décrets de deux synodes tenus par lui, l'un diocésain, l'autre provincial.

ALUAN ou **MARDAS**, père de Zohak, roi de Perse de la première dynastie.

ALUANI-SCHERFEDDIN, auteur d'un commentaire sur les quarante traditions choisies; mort en 1348.

ALUARDI, auteur arabe d'un poëme onéirocritique, *Traité de l'explication des songes*, 10e siècle.

ALUARDI, fils du précédent, auteur d'une *Géographie universelle*.

ALUCCI (César), écrivain italien du 17e siècle, a publié le *Miroir des antiquités romaines*, en italien, 1625.

ALUEND ou **ALVEND** (Mirza), fils de Yousouf-Beg, douzième sultan de la dynastie du Mouton blanc; ayant attaqué Schah-Ismaël, roi de Perse, il fut défait par lui, en 1501, et ensuite dépossédé par son propre frère, Mohammed Mirza, lequel, bientôt après, fut tué par Mourad, son parent; mort en 1504.

ALUNNO (François), mathématicien de Ferrare, s'est rendu célèbre au 16e siècle par son talent calligraphique. Il écrivit sur un morceau de parchemin de la

Digitized by Google

grandeur d'un denier le 1er chapitre de l'évangile de St. Jean et le Symbole, et présenta ce chef-d'œuvre à Charles-Quint, qui en fut émerveillé. Alunno, bon philologue, a donné des *Observations sur Pétrarque; Richesses de la langue italienne,* Venise, Alde, 1543, in-fol., dictionnaire où les expressions les plus élégantes de Boccace sont rangées par ordre alphabétique; *La Fabrique du monde*, ibid., 1546, autre compilation du même genre, mais sur un plan moins commode pour les recherches.

ALURED. *Voyez* **ALRED.**

ALVA Y ASTORGA (Pierre de), moine espagnol de St.-François, dans le 17e siècle, fut envoyé par ses supérieurs au Pérou. A son retour il obtint la charge de qualificateur de l'inquisition, et celle de procureur à Rome. Il a composé un parallèle entre J. C. et St. François, intitulé: *Prodige de la nature et merveille de la grâce,* Madrid, 1651, in-fol. Dans cet ouvrage, écrit en latin, l'auteur cherche à établir quatre cents conformités entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Il mourut dans les Pays-Bas en 1667.

ALVAR (don), chanoine augustin, précepteur des enfants du malheureux infant Pierre de Portugal; les suivit en Flandre quand ils allèrent chercher la protection de leur tante, Élisabeth, duchesse de Bourgogne, 1430.

ALVARADO (don Pédro d'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St.-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518; et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico, et de la garde de Montézuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux, avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1er juillet 1520. Alvarado ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture, faite à la digue de Tlacapan, pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado.* D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au lieutenant de Cortez le surnom de *capitaine du saut.* Lorsque Cortez, revenant sur ses pas, entreprit le siége de Mexico, il confia le commandement d'un corps détaché à Alvarado, qui contribua beaucoup à la réduction entière du Mexique. Il soumit lui-même la province de Mistecca, fonda une colonie à Tatulepec, qu'il appela *Segura,* et subjugua les provinces de Socomesco et de Guatimala. Accusé d'abus de pouvoir devant Charles-Quint, il passa en Espagne pour se justifier, fut renvoyé absous, et nommé au gouvernement de Guatimala; mais, ennuyé bientôt d'une vie trop uniforme, il sentit se réveiller en lui la passion des grandes entreprises, par tout ce qu'on publiait alors de la découverte du Pérou. Alvarado, feignant de croire que le royaume de Quito n'était point compris dans les limites assignées à Pizarre, prit la résolution de s'en rendre maître. Huit cents volontaires, attirés par sa réputation, se rangèrent sous ses drapeaux. Il s'embarqua avec eux, aborda à Puerto-Vigo, en 1533, marcha droit à Quito, à travers la chaîne des Andes, par une route jusque-là impraticable, éprouvant les fatigues et les privations les plus dures. Aucune expédition dans le nouveau monde n'a été accompagnée de plus de dangers. Arrivé dans la plaine de Riobamba, Alvarado trouve Almagro, détaché par Pizarre, avec un corps de troupes espagnoles, pour le repousser. Au moment d'en venir aux mains, les deux partis ouvrirent des négociations, et Alvarado consentit à abandonner son entreprise, moyennant cent mille piastres que Pizarre lui fit payer. Il seconda ensuite ce capitaine dans la conquête du Pérou, et retourna dans son gouvernement. Mais, toujours dévoré de l'amour des découvertes, il s'embarqua pour la Californie, parcourut plus de 300 lieues d'un pays inconnu, et revint au Mexique. Il marcha peu de temps après contre les Indiens de Xalisco, qui s'étaient révoltés; et atteint, dans la poursuite de l'ennemi, par une pierre énorme, détachée d'un rocher, il mourut, en 1514, des suites de cet accident, avec la réputation d'un des plus actifs et des plus intrépides conquérants du nouveau monde.

ALVARADO (Alphonse d'), capitaine général du Pérou, né à Burgos, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et fut chargé, en 1533, de la réduction des Indiens Chachapugas. Rappelé à Lima, en 1537, lors du soulèvement des Péruviens, il dégagea cette ville, déjà investie, marcha au secours des frères de Pizarre, assiégés dans Cuzco, défit plusieurs corps d'Indiens, et, tout à coup, se vit arrêté, sur les bords de l'Apurimac, par les troupes d'Almagro, qui venait de se déclarer contre Pizarre. Alvarado n'osa pas attaquer ses compatriotes, sans avoir reçu de nouveaux ordres de Pizarre. Pendant qu'il flottait ainsi dans l'indécision, ses soldats, ayant été gagnés, le livrèrent à Almagro, qui le fit mettre aux fers. S'étant ensuite évadé, et ayant rejoint Pizarre, il devint son général d'infanterie, et contribua, le 13 avril 1538, au gain de la bataille des Salines, où Almagro fut vaincu. Après l'assassinat de Pizarre, Alvarado passa sous les drapeaux du juge royal Vaca de Castro, et eut le commandement de la droite des royalistes, à la bataille de Chupas, gagnée, en 1542, sur le jeune Almagro. Fidèle au parti du roi, il s'attacha, en 1546, au président la Gasca, envoyé au Pérou par Charles V, fut nommé mestre de camp général, et chargé, après la dispersion du parti des Pizarre, de poursuivre et de punir ceux des rebelles qui avaient pris la fuite. De nouveaux troubles ayant éclaté, en 1551, dans les provinces de la Plata et du Potosi, Alvarado y fut envoyé, par l'audience royale, en qualité de capitaine général; il déploya tant de rigueur et de cruauté, que les mécontents, dans la crainte des supplices, se soulevèrent, et se donnèrent Hernandez Girou pour chef. Alvarado marcha contre Girou, en 1553, lui livra une bataille à Chuquinca, la perdit, et mourut de maladie et de chagrin peu de temps après.

ALVARE PÉLAGE (don Alvar-François-Paez), célèbre écrivain du 14e siècle, était originaire d'Espagne. Il étudia le droit canon à Bologne, et entra dans l'ordre des frères Mineurs. Il devint grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, et jouit de beaucoup de crédit au-

Digitized by Google

près de ce pontife, qui employa ses talents et sa plume à réfuter les erreurs et les écarts de l'antipape Pierre de Corbière, et qui le fit enfin évêque de Sylves dans les Algarves et son nonce apostolique en Portugal. Pélage mourut à Séville en 1352. Il a laissé : *De planctu ecclesiæ libri duo,* Lyon, 1517 ; Venise, 1560, in-fol. Il en existe une édition de 1474, Ulm, in-fol., pleine de fautes et très-rare. Cet ouvrage, commencé à Avignon en 1330, achevé en 1332, corrigé dans les Algarves en 1335, et une seconde fois à Compostelle en 1340, respire l'ultramontanisme le plus prononcé. *Speculum regum liber unus ; Super sententias libri quatuor ; Apologia,* et quelques autres ouvrages également inédits.

ALVAREZ de Cordoue, prêtre de cette ville dans le 9e siècle ; fut l'ami et l'historien de saint Euloge, qu'Abdérame fit mourir, le 11 mars 859.

ALVAREZ DE LUNA ou **ALVARO**, favori de Jean II, roi de Castille, né en 1388, fut 45 ans chambellan, et jouit pendant 30 années d'un tel empire sur l'esprit de son maître, qu'il n'osait rien faire sans avoir pris ses ordres. Cette servitude finit par lui déplaire ; mais le ministre avait la direction du trésor, et s'était fait adorer du peuple par ses libéralités ; le monarque trouva l'occasion de secouer le joug : Alvarez fut arrêté, mis en jugement, et, convaincu d'avoir usurpé la puissance souveraine, eut la tête tranchée le 4 juin 1453.

ALVAREZ (Jean), prêtre et secrétaire de l'infant don Ferdinand de Portugal, fils de Jean Ier ; il l'accompagna lorsqu'il fut donné en otage aux Maures ; assista à sa mort et fut racheté, en 1488, par l'infant don Pedro.

ALVAREZ CAPRAL (Pierre), général de la flotte d'Emmanuel, roi de Portugal. Le 8 mars 1500, il partit de Lisbonne avec treize vaisseaux, et fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil où, le 13 mai, il fit élever une colonne de marbre avec les armes de Portugal pour constater sa découverte et sa prise de possession.

ALVAREZ (Antonio), savant médecin espagnol, attaché au vice-roi de Naples, don Pedro Giron, duc d'Ossone, 1585.

ALVAREZ DE ORIENTE (Ferdinand), capitaine de vaisseau, excellent poëte portugais, né à Goa, au 15e siècle, est auteur d'un poëme intitulé : *Lusitania transformada,* Lisbonne, 1607, in-8°. Cette édition est la première, mais non la plus estimée.

ALVAREZ (François), né à Coïmbre vers la fin du 15e siècle, fut aumônier du roi Emmanuel, puis secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya en Abyssinie, où il passa 6 ans. A son retour, le roi de Portugal lui donna pour récompense un riche bénéfice, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zagabad, que le monarque d'Éthiopie envoyait au pape. En 1533 il rendit compte de son voyage au souverain pontife en présence de Charles-Quint. Alvarez en a fait imprimer une relation sous le titre de *Vraie information du pays du prêtre Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en français, Anvers, 1558. Alvarez est le premier qui ait donné quelques notions de ces contrées ; mais il n'avait pas tout vu par ses yeux, et ce qu'il avait vu il l'avait mal vu.

ALVAREZ (Balthazar), jésuite espagnol, mourut l'an 1580 en odeur de sainteté. Sa *Vie,* écrite en espagnol, a été traduite en italien.

ALVAREZ (Emmanuel), jésuite portugais, né dans l'île de Madère, en 1526, était versé dans le grec et l'hébreu, mais surtout dans la littérature latine. Il mourut à Lisbonne le 30 décembre 1583. Son Traité *De institutione grammaticâ*, Lisbonne, 1572, in-4°, eut plusieurs éditions, et fut adopté dans tous les colléges de son ordre. Il est auteur d'un ouvrage moins célèbre, intitulé : *De mensuris, ponderibus et numeris.*

ALVAREZ (Diego), dominicain, né à Rio-Seco, dans la Vieille-Castille, professa 30 ans la théologie, soit en Espagne, soit à Rome, où il fut envoyé en 1596. On lui doit plusieurs *Traités* sur la doctrine de St. Thomas, entre autres : *De auxiliis divinæ gratiæ ; Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione.* Ces ouvrages lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1635, dans un âge avancé.

ALVAREZ (Diégo) jésuite, natif de Grenade, mort vers 1617, a publié : *decisio casuum occurentium in articulo mortis,* 1604, sous le pseudonyme de *Melchior Zambrano.*

ALVAREZ DE PAZ (Jacques), né à Tolède, missionnaire jésuite au Pérou, établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi en 1620. Sa mémoire est vénérée des Péruviens.

ALVAREZ (don Martin), général espagnol, né en Andalousie, vers 1714, fit ses premières campagnes dans la guerre d'Italie en 1733 ; maréchal de camp en 1762, il eut le commandement en 1779 du long et fameux blocus de Gibraltar. En 1782, il fut remplacé par le duc de Crillon. Ne voulant pas servir sous les ordres d'un général français il quitta l'armée, et fut créé comte de Colomera. En juillet 1794, il fut appelé au commandement de l'armée de Navarre et de Guipuscoa. Il ne put résister à l'ardeur des troupes républicaines qui lui enlevèrent des redoutes formidables et passèrent la Bidassoa sur plusieurs points. Les progrès des Français déterminèrent la cour de Madrid à confier la défense de l'Espagne à un général plus jeune. Peu d'années après il obtint sa retraite ; il fut appelé au conseil d'État, où il siégeait en 1808 ; il prêta serment entre les mains de Joseph Napoléon, le 19 juillet. Il cessa en 1814 de figurer dans les affaires publiques jusqu'à sa mort, arrivée en 1819. Il était âgé de 105 ans.

ALVAREZ-GUERRA (Jean), économiste, chimiste et publiciste espagnol ; né en 1770, à Zafra (Estramadure), ministre de l'intérieur et membre des cortès ; fut arrêté et empoisonné par ordre de Ferdinand VII dans la nuit du 10 mai 1814 ; déporté à Ceuta, en Afrique, où il se fit charpentier ; et ensuite dans l'île de Majorque, où il se fit jardinier. En 1820, il revint à Madrid ; refusa de figurer dans le gouvernement constitutionnel ; et mourut dans cette ville vers la fin du règne de Ferdinand.

ALVAREZ DE SOTO MAJOR (don Juan-Maria) ; né en 1757, à Lucana, en Espagne ; appelé aux cortès en 1820 et 1821 ; mort en France dans l'exil.

ALVAREZ, célèbre sculpteur, né à Valence en Espagne. Le gouvernement le jugea digne d'être envoyé pensionnaire à Rome, pour s'y perfectionner. Après l'occupation des États du pape par les Français, Napoléon ayant commandé aux plus célèbres sculpteurs des bas-reliefs pour orner le palais de Monte-Cavallo, l'Espagnol

Digitized by Google

Alvarez eut l'honneur d'être compris parmi les artistes choisis pour concourir à ces travaux, de manière à enlever les suffrages des connaisseurs, et surtout ceux de Canova et de Thorwaldsen. Alvarez était pénétré du sentiment de l'antique, et s'inspirait de Michel-Ange. Ferdinand, après son retour en Espagne, créa Alvarez baron, mais ce ne fut qu'un vain titre, et cet illustre artiste est mort à Rome en 1830, dans un état voisin de l'indigence, s'il faut en croire les journaux contemporains. Il avait épousé une Flamande et n'avait pas voulu retourner en Espagne.

ALVAREZ DE CASTRO (MARIANO), célèbre défenseur de Gironne, était né à Osma, dans la Vieille-Castille, vers 1770, d'une famille noble. Il entra fort jeune comme cadet dans les gardes du roi d'Espagne, et parvint au grade de capitaine dans le même corps. Nommé, dès l'année 1795, colonel brigadier dans l'armée, il fut chargé en 1809, à l'époque de l'invasion des Français, de commander le fort Montjouy qui domine Barcelonne, et voulut d'abord le défendre contre les attaques du général Duhesme; mais obligé de le rendre par les ordres mêmes de son chef, le gouverneur Espetela, il se réunit à un corps espagnol arrivé de Mahon et passa bientôt au commandement de la place de Gironne. Ce fut là qu'il immortalisa son nom par l'une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention. Il n'avait que deux mille cinq cents hommes de garnison, et une population peu nombreuse. Mais tous les habitants étaient décidés à résister jusqu'à la dernière extrémité, et le gouverneur publia un ordre d'après lequel quiconque parlerait de capitulation serait puni de mort. Cinq cents des femmes les plus robustes, choisies dans toutes les classes, se vouèrent aux travaux les plus pénibles et les plus périlleux. Le brave Alvarez soutint par de tels moyens pendant 70 jours tous les efforts de l'ennemi, et il fit de nombreuses sorties. Ce ne fut qu'après 48 jours de tranchée ouverte, après avoir supporté un bombardement de plus d'un mois, et lorsque quatre brèches furent ouvertes; ce ne fut enfin que lorsqu'il n'y eut plus dans la place que des ruines et des cadavres, et lorsque lui-même fut atteint de la terrible contagion qui avait fait périr la moitié de ses soldats, que Gironne se rendit; et même alors, le brave Alvarez refusa de signer la capitulation que le commandant en second avait cru devoir consentir. Retenu prisonnier, il mourut peu de jours après à Figuières.

ALVAREZ (LOUIS), jésuite et célèbre prédicateur portugais; mort à Lisbonne, en 1709; ses sermons ont été imprimés.

ALVAROTTO (JACQUES), jurisconsulte italien, mort à Padoue en 1546, est auteur de *Commentaria in lib. feudorum*, Francfort, 1687, in-fol.

ALVENSLEBEN (PHILIPPE-CHARLES, comte D'), ministre d'État du roi de Prusse, né le 12 décembre 1745, à Hanovre. Pendant la guerre de sept ans, il fut élevé à Magdebourg, avec le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume II. L'étendue de ses connaissances, ses rares qualités, et sa sagesse le maintinrent constamment dans la faveur de Frédéric II. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, il servit d'intermédiaire entre le roi de Prusse et l'ancienne cour électorale, entre l'armée de Frédéric et celle du prince Henri. Après avoir rempli 12 ans cette mission, il fut envoyé, en 1787, à la cour de France. En 1788, il occupa le même poste en Hollande, et, en 1789, en Angleterre. Rappelé de Londres en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères. Comme écrivain, il est connu par un *Essai d'un tableau chronologique des événements de la guerre, depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hübertsbourg*. Berlin 1792, in-8°. Il est mort à Berlin, en 1802.

ALVENSLEBEN (CHARLES-GEBHARD), lieutenant général au service de Prusse, né à Schochwitz, le 7 septembre 1778, commença sa carrière militaire dans le régiment d'infanterie : *Duc de Brunswick*, et fit les campagnes de 1792 à 1794. Après la paix de Tilsitt, le roi de Prusse l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. Il combattit vaillamment à Lutzen, où il eut deux chevaux tués sous lui, à Bautzen, à Dresde, à Leipzig et sous les murs de Paris; il passa par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant général qu'il obtint en 1820. Il fut décoré de divers ordres par son souverain et par l'empereur de Russie. Après trente-huit ans de service, épuisé par les fatigues de la guerre, il mourut le 12 février 1831.

ALVIANO (BARTHÉLEMI), général des Vénitiens pendant la guerre et la ligue de Cambrai; commanda leur armée en 1508, dans les Alpes Juliennes, contre le duc de Brunswick, et perdit, le 14 mai 1509, la bataille de Ghiaradadda, pour avoir obéi aux ordres du sénat, qui lui avait défendu de prendre l'offensive; prisonnier de Louis XII, il ne fut libre qu'en 1513; décida la victoire des Français et des Vénitiens dans les plaines de Marignan, le 14 septembre 1515; mort le 7 octobre suivant.

ALVIN, Frison, recteur de l'école de Sneeck, vers l'an 1400, a laissé dans sa langue un *Abrégé rimé de l'histoire de Frise*, dont Suffridius-Petri donne un extrait.

ALVINTZY (PIERRE), ministre protestant du 17e siècle, né en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage polémique intitulé : *Itinéraire catholique*, et d'une *Grammaire hongroise*.

ALVINZY (N., baron D'), général autrichien; né dans la Transylvanie, en 1726; fait la guerre contre les Turcs, 1789, sous les ordres de Laudon; envoyé contre les Liégeois, décembre 1790; contre les Français dans les Pays-Bas; en Hollande et sur le Rhin, 1792, 1793 et 1794; commandant de l'armée contre Bonaparte, en Italie; y perd deux grandes batailles, en 1796, celles d'Arcole et de Rivoli, et voit son armée anéantie; mort commandant général de la Hongrie, le 27 novembre 1810.

ALVISET (dom BENOIT), savant bénédictin, naquit à Besançon au commencement du 17e siècle. Il professa la théologie et le droit canon dans diverses maisons de son ordre. Il se rendit en Italie dans la congrégation du Mont-Cassin, puis à Padoue au monastère de Sublac où sous le nom de *Virginius*, il composa son traité des priviléges religieux. Il passa ensuite dans les îles de Lérins, et mourut au monastère de St.-Honorat, en 1673.

ALVISET (dom ARSÈNE), frère cadet du précédent, mourut à Tavernay, le 19 mars 1698, laissant manuscrit un commentaire latin sur la règle de Saint-Benoît.

ALXINGER (JEAN-BAPTISTE D'), poëte célèbre, né à Vienne le 24 janvier 1755. Maître, à la mort de ses parents, d'un riche patrimoine, il ne fit usage de son titre

Digitized by Google

d'agent à la cour de l'empereur que pour arranger les affaires des plaideurs, ou pour défendre les personnes qui n'étaient pas en état de faire les frais de leurs procès. Plein d'enthousiasme pour la littérature allemande, il s'occupa toute sa vie de ses progrès. Le premier recueil de ses poésies le mit au rang des meilleurs poëtes de sa nation ; *Doolin de Mayence*, poëme chevaleresque en 10 chants, et *Bliombéris* en 12 chants, lui donnèrent la palme de l'épopée. Sa traduction poétique du *Numa* de Florian n'eut pas le même succès. Elle a plus de verve et de poésie que l'original, mais elle est inégale et souvent négligée. Il mourut le 1er mai 1797.

ALY. *Voyez* **ALI.**

ALY-BEY. *Voyez* **BADIA.**

ALYATTE, quatrième roi de Lydie, de la famille des Mermnades ; succède à son père Sadyatte, en 614 avant J. C. Afin de prendre par famine Milet, où dominait Thrasybule, il fait mettre le feu aux moissons, et incendie, sans le vouloir, le temple de Minerve à Assese ; renonce à son entreprise contre les Milésiens, et fait la paix avec eux, 609 avant J. C. ; chasse de l'Asie les Cimmériens ; prend Smyrne ; fait la guerre à Cyaxares, roi des Mèdes, 603, et lui livre, le 9 juillet 597, une bataille qui paraissait devoir être décisive, lorsqu'elle fut interrompue tout à coup par une éclipse de soleil, dont l'effet, en jetant les deux armées dans la stupeur, fut de disposer les deux rois à se réconcilier sur la proposition des rois de Babylone et de Cilicie ; mort en 557 ; Crésus, son fils, lui succéda.

ALY-CHYR (l'émir), ministre d'État et poëte persan, vivait dans le 15e siècle, sous le règne d'Hoccin-Mirza, souverain du Khoraçan, dont il fut le vizir. Il composa plusieurs ouvrages en turc et en persan, employa ses richesses à des fondations utiles à l'humanité, et mourut en 1500.

ALYON (Pierre-Philippe), pharmacien, né dans un village près du Puy-de-Dôme, fut chargé avant la révolution par le duc d'Orléans, dont il était lecteur, d'enseigner l'histoire naturelle à ses enfants. Quelque temps après le supplice du duc d'Orléans, Alyon fut arrêté et détenu quelques mois dans les prisons de Nantes. Il entra ensuite dans le service de la pharmacie des armées, et fut successivement pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce et celui de la garde impériale. Malgré la faiblesse de sa constitution et les infirmités dont il était accablé, il suivit l'armée dans la campagne de 1812 ; mais il fut obligé de solliciter presque aussitôt son retour en France. Il mourut à Paris en 1816, âgé d'environ soixante et dix ans. On a de lui : *Essai sur les propriétés médicales de l'oxygène et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses ; Cours élémentaire de botanique ; Cours élémentaire de chimie théorique et pratique.*

ALYPE (saint), évêque de Tagaste. *V.* **ALIPE** (St.).

ALYPE. *Voyez* **ALIPE.**

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, contemporain de Jamblique, avait la taille d'un nain ; mais c'était le plus habile dialecticien de son siècle ; il donnait ses leçons de vive voix.

ALYPIUS, auteur grec, avait composé sur la musique un traité dont il nous reste un fragment publié par Meibomius dans les *Antiq. music. scriptor.* Il vivait avant Ptolémée.

ALZATE Y RAMIREZ (don Joseph-Ant.), astronome et géographe espagnol, né au Mexique dans le 18e siècle, publia une *Gazette de littérature* à Mexico, et fit un grand nombre d'observations astronomiques assez importantes. Il détermina le premier la position de ce grand pays et de ses principales villes, et fit part de son travail à l'académie des sciences de Paris. On a de lui plusieurs *Cartes*, des *Mémoires géographiques*, et une *Lettre* sur divers objets d'histoire naturelle, imprimée dans la relation du *Voyage de Chappe*.

ALZON (Guérin d'), magistrat célèbre du 16e siècle ; président unique du parlement établi en Savoie par François Ier ; conseiller au parlement de Toulouse, sous Henri II, 1559, et Charles IX, 1563 ; il y déploya beaucoup de zèle contre les protestants ; mort en 1590.

AMABLE (St.), curé de Riom dans le 5e siècle, et le patron de cette ville, mourut, selon Grégoire de Tours, en 464, et fut enterré à Clermont ; mais d'autres écrivains assurent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St.-Bénigne, à Riom.

AMACK, poëte persan du 11e siècle, est auteur du poëme des *Amours de Joseph et de Zulykha*, très-estimé dans l'Orient, traduit en français et en anglais.

AMADEI (Ch.-Antoine), médecin et botaniste de Bologne, mort en 1720, trouva dans les environs de sa patrie deux plantes dont il ne put découvrir les noms ; mais quelque temps après on reconnut avec surprise que c'étaient des plantes équatoriales ; l'une d'elles reçut de Gaëtan Monti le nom d'*Aldrovanda*, en l'honneur d'Aldrovande.

AMADEI (J.-J.), botaniste et chanoine de Bologne, fils du précédent, se distingua par ses profondes connaissances en bibliographie.

AMADESI (Dominique), né à Bologne le 4 août 1657, mort le 11 septembre 1730, négociant, faisait ses délices des belles-lettres, et surtout de la poésie. La mort d'une épouse adorée fut le triste sujet de ses vers qui ont été publiés en partie par son ami Zanotti, Bologne, 1723. Son fils, Lelio-Alberto, également distingué par ses connaissances et son goût pour la littérature, mourut en 1758, âgé de 60 ans.

AMADESI (Joseph-Louis), né à Livourne le 28 août 1701, fut honoré de la confiance de trois archevêques de Ravenne, qui le choisirent successivement pour secrétaire ; et mis en 1734 à la tête des archives de l'archevêché, il a, d'après les renseignements qu'il en tira, publié divers ouvrages sur les droits et la juridiction de cette Église. Dans ses loisirs il faisait de jolis vers qui se trouvent semés dans plusieurs recueils. Il mourut à Rome le 8 février 1775.

AMADUZZI (Jean-Christ.), philologue distingué, né dans l'État de Rome vers 1720, fut pourvu de la charge honorable d'inspecteur de l'imprim. de la propagande, et mourut à Rome après l'année 1791. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe. On lui doit un grand nombre d'ouvrages et d'éditions estimées, parmi lesquels on cite : *Anecdota litteraria è mss. codicib. eruta*, 1773-74, 3 vol. in-8° ; *Alphabetum Barmanum*, 1776, in-8° ; *Character. ethicor. Theophrasti capita duo, hactenùs anecdota*, 1786, in-4° ; *Epistola ad Bodonium super ed. Anacreontis*, ib., 1791, in-8°.

AMAFANIUS (Caius), philosophe romain, cité par

Digitized by Google

Cicéron dans ses *Tusculanes*, avait traduit les ouvrages d'Épicure, dont il suivait la doctrine.

AMAGE, reine des anciens Sarmates, est célèbre par son habileté dans le gouvernem., son équité et son courage.

AMAYA (François), jurisconsulte espagnol, mort vers 1640 à Valladolid, professa le droit à Ossuna et Salamanque. Il est auteur de *Commentaires* sur les cinq derniers livres du code, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages de droit estimés en Espagne.

AMALABERGUE, nièce et non, comme on le dit dans plusieurs biographies, fille de Théodoric, roi des Goths, en Italie, et femme d'Hermanfroi, roi d'un tiers de la Thuringe, dont les deux autres tiers appartenaient à Baudri et Berthier, ses frères; après avoir fait assassiner Baudri par son mari, elle poussa ce dernier à se défaire aussi de Berthier, en ordonnant de ne couvrir qu'à demi la table sur laquelle il devait dîner : Hermanfroi demanda pourquoi on le servait ainsi : C'est, lui dit fièrement Amalabergue, parce que vous n'avez que la moitié d'une couronne. Piqué de ce propos, Hermanfroi se joignit à Thierri, roi de Metz, et fit la guerre à Berthier, qui perdit une bataille où il fut tué. Peu de temps après, le fratricide périt à son tour, par le fait de Thierri, qui le fit précipiter des murailles de Tolbiac, en 531. Amalabergue se retira auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths; morte en 542.

AMALAFRIDE, fille de Valamer, et sœur de Théodoric, roi des Ostrogoths, fut mère d'Amalabergue; remariée à Thrasimond, roi des Vandales, dont elle fut veuve en 523; jetée par Hildéric, son successeur, dans une prison, où elle mourut en 526.

AMALAIRE (Fortunatus), de moine de Madeloc, fut fait archevêque de Trèves, en 810, rétablit, l'année suivante, la religion chrétienne dans la partie de la Saxe située au delà de l'Elbe, consacra la première église de Hambourg, et alla, en 813, en ambassade à Constantinople, pour ratifier la paix que Charlemagne avait conclue avec l'empereur Michel Curopalate. Il mourut, l'année d'après, dans son diocèse. Nous avons de lui un *Traité du Baptême*, imprimé parmi les œuvres et sous le nom d'Alcuin.

AMALAIRE (Symphosius), prêtre de l'église de Metz, directeur de l'école du palais sous Louis le Débonnaire, passe pour l'homme le plus savant de son siècle dans la liturgie. Son principal ouvrage est le *Traité des offices eccles.*, où l'auteur cherche à rendre raison des prières et des cérémonies de l'office divin. Ce traité, qu'Amalaire donna en 820, et avec des corrections en 827, est imprimé dans le tome XIV de la *Bibliothèque des Pères*. On trouve encore de lui des opuscules et des lettres dans les *Miscellanea* de Baluze, dans le *Spicilège* de d'Achéry, dans le *Thesaurus* de Martenne, etc.

AMALARIC, roi des Visigoths, en Espagne et dans le bas Languedoc, fils d'Alaric II, que tua Clovis, l'an 507, à la bataille de Vouillé; emmené, à l'âge de cinq ans, en Espagne par un parti de Visigoths; proclamé en 511, sous la tutelle de Théodoric; épouse Clotilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde, en 517; et reçoit d'elle Toulon, qu'elle lui apporte en dot en 517; règne par lui-même, en 526; maltraite cette princesse, qui, en témoignage de ses violences, envoie un voile teint de son sang à ses frères; est battu par l'un d'eux, Childebert, roi de Paris en 531, et tué, bientôt après, d'un coup de lance, à Narbonne. Théodoric lui succéda.

AMALASONTE, nièce de Clovis, et fille de Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie; fut une des princesses les plus accomplies de son temps : elle savait le grec, le latin et tous les dialectes des peuples dont se composait l'empire romain; épousa, en 515, Eutharic Cilicas qui mourut en 524, et dont elle eut Athalaric; gouverna pendant la minorité de ce fils, qui succéda à Théodoric, son aïeul, et qui mourut de débauches, en 534; reprit les rênes de l'État après lui; mit la couronne sur la tête de Théodat, son cousin germain, qui la chassa de Ravenne, l'enferma et la fit étrangler, dans un bain, en janvier 535. L'empereur Justinien, pour la venger, fit la guerre à cet ingrat.

AMALBERGE (sainte), veuve et mère de plusieurs saints; morte au monastère des religieuses de Maubeuge, l'an 670; sa fête le 10 juillet.

AMALECH, père des Amalécites, peuples de l'Arabie, était petit-fils d'Ésaü. Les Amalécites, après avoir été longtemps en guerre avec les Hébreux, furent exterminés par Saül.

AMALFI (Constance d'AVALOS d'), l'une des muses italiennes du 16e siècle, resta veuve de bonne heure, et sans enfants, d'Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi. Charles-Quint, pour preuve de son estime, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, sa patrie, l'an 1560. Ses *Poésies* sont réunies dans plusieurs éditions avec celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire.

AMALIE (duchesse douairière de Saxe-Weimar, la princesse), de l'illustre famille des Guelfes; née en Italie, en 1739; mariée au duc Ernest-Auguste-Constantin, en 1756; veuve en 1758; répara dans ses États les maux faits par la guerre de sept ans; préserva le peuple de la famine qui ravagea l'Allemagne en 1772; attira à sa cour Wieland, Gœthe, Seckendorff, Knebel, Herder, Boettiger l'antiquaire, Bode, Musæus et Schiller; remit l'autorité entre les mains de son fils en 1775; un voyage qu'elle fit en Italie en 1788, accompagnée de l'auteur de *Werther*, accrut encore son goût pour les arts, et sa cour fut plus que jamais le rendez-vous de tous les hommes supérieurs; elle est morte en décembre 1809.

AMALON, duc de Champagne, fut tué, pendant son sommeil, par une jeune fille qu'il avait enfermée, dans l'intention de lui faire violence, et qui alla se placer sous la protection du roi Gontran, à Châlons, en 592 ou 593.

AMALRIC ou **AMAURI**, archevêque de Tours, successeur de Landran en 850 ou 851; présida avec Hincmar de Reims, au concile de Soissons, en 853, assista à celui de Verberie en août même année; mort en 854.

AMALRIC (Arnaud), 17e abbé de Cîteaux, fut choisi, en 1204, par Innocent III, avec Pierre de Castelnau et Arnoul, pour travailler à la conversion des Albigeois, dont la secte faisait des progrès dans le Languedoc et la Provence. Ces trois légats furent revêtus de pleins pouvoirs dans les provinces d'Arles, d'Aix et de Narbonne; mais leurs prédications eurent d'abord peu de succès; l'évêque d'Osma, en Castille, qui vint à cette époque, avec S. Dominique, visiter l'abbé de Cîteaux, conseilla aux légats de renoncer à l'appareil somptueux dont ils se faisaient accom-

guer, et leur fit entendre qu'ils ne parviendraient à convertir les hérétiques qu'en imitant la simplicité des apôtres. Les trois missionnaires, ayant suivi ce conseil, ne trouvèrent pas les Albigeois plus dociles. Comme l'ardeur des croisades n'était pas encore éteinte dans les esprits, Innocent III imagina de tourner contre les hérétiques les armes qu'on prenait contre les infidèles ; et il chargea ses légats en Languedoc de prêcher une croisade contre Raymond, comte de Toulouse, et contre ses sujets, coupables d'hérésie. Amalric se distingua par la chaleur avec laquelle il prêcha une guerre qu'on appelait l'*affaire de Jésus-Christ*. Comme cette croisade entraînait avec elle peu de dangers, et qu'on pouvait gagner les indulgences, sans quitter l'Europe, une foule de croisés aimèrent mieux aller combattre en Languedoc que dans les plaines de la Syrie. On les vit accourir de toutes les provinces de France, et même de l'Allemagne, jurant d'exterminer les Albigeois, auxquels les dévôts allemands avaient donné le surnom de *beguins* ou *pequins*. Les croisés, dont le nombre s'éleva à près de 500,000 hommes, avaient à leur tête les comtes de Montfort, de Nevers, le duc de Bourgogne, et plusieurs évêques. L'abbé de Citeaux était leur guide et leur conseil. Ne pouvant pardonner aux Albigeois d'avoir dédaigné ses exhortations, il échauffa contre eux l'esprit des croisés, et contribua beaucoup à faire, de cette croisade, une guerre d'extermination. A la prise de Béziers, on lui demanda ce qu'on devait faire, dans l'impossibilité de distinguer les catholiques des Albigeois : « Tuez-les tous, répondit-il, Dieu connait ceux qui sont à lui. » Les croisés n'avaient pas besoin de cet horrible conseil ; les plus ardents étaient déjà dans la ville, dont ils massacrèrent tous les habitants. Sept mille personnes, réfugiées dans l'église de Ste.-Madelaine, y furent passées au fil de l'épée, sans distinction de sexe, d'âge, ni de religion ; cependant les croisés s'effrayèrent de régner sur des tombeaux, et de conquérir des ruines : maîtres de Carcassonne, ils épargnèrent la vie des habitants, et se contentèrent de les faire sortir de la ville, en chemise ; condition qui pourrait passer pour barbare dans une autre circonstance ; mais qu'il faut regarder comme un trait d'humanité dans une pareille guerre. Amalric ne fut pas toujours maître d'arrêter ainsi les fureurs qu'il avait provoquées. Étant venu au siége de Minerbe, il fut interrogé, comme *maître des croisés*, sur les articles de la capitulation. « Je souhaite avec ardeur, répondit-il à Simon de Montfort, la mort des ennemis de Jésus-Christ ; mais, étant prêtre et religieux, je n'ose opiner pour faire mourir les assiégés. » Il demanda qu'on laissât la vie au commandant, aux soldats, et aux hérétiques renfermés dans la place, s'ils voulaient se convertir. Cette condescendance déplut à un croisé, plus fanatique que les autres, nommé Robert de Mauvoisin, qui dit tout haut « qu'on était venu pour exterminer les impies, et non pour leur faire grâce. » « Ne craignez point, lui dit alors Amalric ; peu d'hérétiques se convertiront. » Malheureusement, il ne se trompait point ; les Albigeois trouvés dans la place persistèrent tous dans leur hérésie, et plus de 140 furent condamnés aux flammes, où ils se précipitèrent eux-mêmes, tant le fanatisme était aveugle de part et d'autre. Amalric conserva le plus grand ascendant sur l'esprit des croisés dans le commencement de cette guerre, ce qui a fait dire faussement, à quelques biographes, qu'il était généralissime de la croisade. Ce fut lui qui donna au comte de Montfort, de la part du pape, la souveraineté des pays conquis sur les hérétiques ; il lança plusieurs fois les foudres de l'Église contre le comte de Toulouse, mit ses États en interdit, et força ce malheureux prince à demander pardon à l'Église, dans la posture la plus humiliante ; il se conduisit même avec tant de violence et d'injustice, qu'il s'attira les reproches d'Innocent III, et fut remplacé dans ses fonctions de légat apostolique. Le pape lui adressa, ainsi qu'à Simon de Montfort, une lettre dans laquelle ils étaient accusés, l'un et l'autre, d'avoir envahi les biens des hérétiques, et même ceux des catholiques. Amalric fut néanmoins nommé archevêque de Narbonne ; mais, né inquiet et remuant, il ne pouvait aimer le repos ; il abandonna un diocèse qui avait plus que jamais besoin de la présence de son chef, et alla en Espagne faire la guerre aux Maures. Il a laissé une relation en latin de cette expédition. Revenu de cette autre croisade, il voulut faire ériger le diocèse de Narbonne en principauté ; et, ses prétentions n'ayant pas été accueillies par Simon de Montfort, il abandonna ses intérêts, pour épouser ceux du comte de Toulouse. En 1224, il présidait le concile de Montpellier, assemblé pour écouter les plaintes de Raymond. Il mourut, l'année suivante, et son corps fut transporté à Citeaux, où les moines lui firent un mausolée.

AMALRIC (Auger), historien ecclésiastique du 14e siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une Histoire des papes, sous le titre de *Chronicon Pontificale*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de 200 écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII.

AMALRIC, évêque de Senlis vers 1148 ; y fit réparer la cathédrale qui tombait en ruine ; mort en 1161 ou 1162.

AMALRIC (François de Sales, chevalier d'), né à Signes (Var), 1738 ; littérateur, poëte et publiciste ; était prêtre, et avait été désigné pour prêcher à la cour de Louis XVI le carême de 1793 ; travailla avec Daunou, Bourgoing, Fontanes et Garat, à la *Clef du Cabinet des Souverains* ; mort en 1833.

AMALTÉO (Pomponio), peintre, né dans le Frioul en 1505, mort vers 1588, était gendre de Pordenone, dont il imita la manière de peindre, et qu'il remplaça comme chef de l'école. Il eut plusieurs élèves distingués, entre autres son frère Jérôme Amaltéo, dont on cite quelques tableaux de petite dimension, et des fresques.

AMALTHÉE, DÉMOPHILE ou **HIÉROPHILE**, la fameuse sibylle de Cumes ; présenta à Tarquin le Superbe neuf livres où elle avait écrit l'avenir de Rome, et pour lesquels elle lui demanda trois cents pièces d'or ; Tarquin les lui ayant refusées, elle brûla trois de ces livres en sa présence ; sur un second refus fait à la demande de la même somme, elle en brûla trois autres, et comme on s'enquit de ce qu'elle voulait pour les trois derniers, elle exigea encore la même somme, que les pontifes, consultés, lui firent payer, l'an de Rome, 219 ; avant J. C., 233 ; ces livres, confiés à la garde de deux magistrats, étaient consultés par eux dans les pressantes nécessités de la république, pour y chercher la manière de détourner les calamités publiques.

AMALTHÉE (Paul), le premier de ce nom et de cette famille, qui se soit illustré dans la carrière des let-

Digitized by Google

tres, naquit à Pordenone, dans le Frioul, vers l'an 1460; il entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut professeur de belles-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, et enfin à Vienne en Autriche, où il fut couronné poëte par l'empereur Miximilien. Paul Amalthée fut assassiné à Vienne en 1517, sans que l'on ait pu savoir comment, ni pour quel motif.

AMALTHÉE (Marc-Antoine), frère du précédent, naquit en 1475, et se fit aussi connaître par ses talents poétiques, en Autriche et en Hongrie. Il fut ensuite professeur dans plusieurs villes du Frioul, et mourut à Pordenone, en 1558, âgé de 83 ans. On conserve, en manuscrit, un volume entier de ses poésies latines, à Venise, dans la même bibliothèque qui possède celles de Paul.

AMALTHÉE (François), frère cadet des deux précédents, se distingua comme eux par son talent poétique, et professa, comme eux, les belles-lettres à Pordenone, à Oderzo, à Sacile. On trouve un petit poëme latin, de lui, dans le 2e volume de la première collection d'Opuscules de Calogera. Il écrivit aussi, en latin, des Harangues et quelques Dissertations historico-littéraires; il se maria en 1505, et c'est de ce mariage que sortirent les trois Amalthée qui ont donné à ce nom le plus d'éclat.

AMALTHÉE (Jérôme), né en 1506, fils aîné de François, fut médecin. Il enseigna, plusieurs années, la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue; il revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre 1874. Ses poésies parurent d'abord éparses dans plusieurs recueils, et furent ensuite réunies avec celles de ses frères, par Jean Math. Toscanus, dans ses *Carmina illustrium poetarum Italorum*, Paris, 1576.

AMALTHÉE (Octave), fils aîné de Jérôme, né à Oderzo, en 1543, après avoir professé la philosophie à Padoue, prit, comme son père, l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de 83 ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le recueil d'Opuscules scientifiques et philologiques de Calogera.

AMALTHÉE (Attilius), second fils de Jérôme, né à Oderzo, en 1550, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes; il fut fait archevêque d'Athènes, et mourut à Rome en 1633.

AMALTHÉE (Jean-Baptiste), frère de Jérôme, naquit à Oderzo, en 1525. Les bonnes études qu'il fit à Padoue le mirent en état d'être appelé, dès l'âge de vingt ans, à Venise, pour y instruire, dans les belles-lettres, les enfants de la noble et riche famille Lippomano. Il continua d'étudier, avec une égale ardeur, les trois langues grecque, latine et italienne, la philosophie, la théologie, et la jurisprudence. Étant passé en Angleterre, en 1554, à la suite de l'ambassade vénitienne, il fut secrétaire de la république de Raguse, puis appelé à Rome, et secrétaire du pape Pie IV; il était, en 1567, à Milan, avec le fameux cardinal Charles Borromée; il mourut à Rome, en 1573, n'étant âgé que de 48 ans. Ses poésies latines ne le cèdent en élégance à celles d'aucun autre poëte de son temps.

AMALTHÉE (Corneille), frère puîné de Jérôme et de Jean-Baptiste, né à Oderzo, vers l'an 1530, fut médecin et poëte. La république de Raguse le prit pour secrétaire, après son frère Jean-Baptiste. Il repassa en Italie, en 1561, et fut appelé à Rome, par Paul Manuce, pour l'aider dans le travail que lui avait confié Pie IV, et qui consistait à rédiger, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain*, pour la belle édition qui parut la première année du pontificat suivant, *Romæ, in Ædibus populi romani*, apud Paulum Manutium, 1566, in-fol. Corneille Amalthée mourut en 1603; ses poésies ont été imprimées avec celles de ses deux frères.

AMAMA (Sixtinus), théologien protestant du 17e siècle, né dans la Frise occidentale, fut élève à l'université de Franeker, sous Drusius, et s'y instruisit dans les langues orientales. Vers 1613, il voyagea en Angleterre, vint à Oxford, résida quelque temps dans le collége d'Exeter, et enseigna l'hébreu dans l'université; de retour dans son pays natal, il fut nommé professeur d'hébreu à l'université, et y demeura jusqu'à sa mort. Il rejeta l'offre que l'université de Leyde lui fit, de la chaire qu'avait occupée Erpénius, un des plus savants orientalistes de ce siècle. Lorsque Amama vint à l'université de Franeker, l'ivrognerie et la débauche y étaient des vices très-communs. Lui-même déclare que tous les nouveaux venus étaient enrôlés au service de Bacchus, en grande cérémonie, et obligés de jurer, par une statue de bois de St. Étienne, qu'ils dépenseraient tout leur argent. Amama contribua beaucoup à détruire ces abus punissables, et les attaqua très-énergiquement, dans un discours public, en 1621. Les habitants de la Frise avaient pour lui tant d'attachement, qu'après sa mort, arrivée en 1629, ils se montrèrent très-généreux envers ses enfants. Amama a laissé *Censura Vulgatæ latinæ editionis Pentateuchi; Bybelsche conferencie; Antibarbarus Biblicus;* etc.

AMAMA, peintre du 17e siècle à Hambourg, excellait à peindre en miniature des paysages, des oiseaux, et surtout des fleurs.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, de la race du roi Agag, que Samuel fit couper en morceaux à Galgala. Le roi Assuérus, dont il était le favori, ordonna à tous ses officiers de fléchir les genoux devant lui : le juif Mardochée ayant refusé de le faire, Aman obtint de son maître, moyennant dix mille talents qu'il paya au fisc, l'ordre de faire massacrer tous les Juifs; cette extermination, dont il avait fait déterminer l'époque par le sort, était fixée depuis le premier mois de nisan (mars), au douzième mois (février); en conséquence, le treizième jour de nisan de l'année suivante, Aman fit écrire au nom du roi, dans toutes les villes, de faire périr tous les Juifs, de tout âge et de tout sexe, le treizième jour du douzième mois appelé adar; en même temps il fit dresser une haute potence pour y pendre Mardochée; mais Assuérus s'étant fait lire les annales de son règne, y trouva que ce dernier lui avait sauvé la vie, et qu'il n'en avait pas été récompensé; alors il commanda à Aman de le promener en triomphe; le lendemain la reine Esther, nièce de Mardochée, ayant donné un grand festin auquel Aman était convié, informa le roi des ordres terribles que celui-ci avait donnés; Assuérus, transporté de colère, sortit, mais étant promptement rentré et apercevant Aman aux pieds de la reine, il s'imagina qu'il voulait lui faire violence, et le fit pendre à la potence qui avait été dressée pour Mardochée; le même jour il révoqua l'édit d'extermination, avant J. C. 453.

Digitized by Google

AMAND (St.), évêque de Bordeaux, sa patrie, en 403, fut regardé comme l'un des plus saints prélats de son temps. De tous ses écrits, il ne nous reste que le précis de l'une de ses *Lettres* dans une de celles de St. Jérôme. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

AMAND (St.), né dans le pays nantais, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, près de celle de Rhé. Son zèle pour la conversion des païens le conduisit dans la Belgique, où son apostolat eut les plus heureux succès. Pour mieux assurer ses conquêtes spirituelles, il y fonda plusieurs monastères; à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de St.-Pierre, et celui de St.-Bavon, érigé en cathédrale, au milieu du 16e siècle; aux environs de Tournai, celui d'Elnon, sur la rivière de ce nom, plus connu sous celui d'abbaye de St.-Amand. Élu, malgré lui, évêque de Tongres, en 628, il se démit, au bout de trois ans, de cet évêché, en faveur de St. Remacle, pour reprendre ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, accablé de travaux et de fatigues, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna encore pendant 4 ans, en qualité d'abbé, et mourut en 679. Sa Vie, écrite par Baudemont, se trouve dans les *Bollandistes*.

AMAND DU CHASTEL, moine et hystérigraphe du 12e siècle, vers 1115.

AMAND, dit *Faye* ou *Fayeta* (Jean), saint, abbé de St.-Bavon de Gand, dans le 14e siècle; détermina Clément VII à exterminer les flagellants; mort en 1394.

AMAND de Ziericzée, ainsi nommé de sa ville natale, provincial des cordeliers, et professeur de théologie à Louvain, est auteur d'une chronique du monde depuis la création jusqu'en 1534, sous ce titre : *Scrutinium, sive Venatio veritatis historicæ*, en 6 liv., Louvain, 1538, in-8°. Cette chronique est suivie d'un opuscule sur les 70 *semaines* de Daniel.

AMAND (Pierre), chirurgien accoucheur, né à Riez en Provence, au 17e siècle; inventeur d'une sorte de filet pour les enclavements, remplacé depuis par le forceps; mort à Paris, en 1720.

AMAND (Jacques-François), peintre et graveur de l'académie de peinture, mort à Paris en 1770, n'est connu que par la critique que Diderot a faite des tableaux qu'il avait exposés aux salons de 1765 et 1767.

AMAND (François), l'un des plus héroïques soldats de l'armée française; né à Bourg en Bresse, 1774; mort en 1804, à Alexandrie.

AMAND, littérateur. *Voyez* **SAINT-AMAND**.

AMANDUS (Æneus-Salvius), général romain, vers l'an 285; se fit proclamer empereur avec Aulæus-Pomponius-Ælianus, soutenus tous deux par les bandits appelés *bacaudes* ou *bagaudes*, du nom d'un château à une lieue de Paris, et nommé depuis St.-Maur-des-Fossés; battu par Maximien, collègue de Dioclétien, Amandus périt dans cette guerre; on ne sait ce que devint Ælianus.

AMANIEU-DES-ESCAS, troubadour du 13e siècle, vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon. On a de lui 4 pièces, entre autres une instruction à un jeune seigneur, où l'on trouve des détails curieux sur les usages, les vêtements et les manières de son temps. Raynouard en a publié des fragments dans son *Choix de poésies*, 2 et 5.

AMANTHIUS introduisit chez l'empereur Arcadius, dont il était chambellan, Porphyre, évêque de Gaza; lequel obtint de lui la démolition du temple de l'idole qui était dans cette ville, an de J. C. 401.

AMANTIUS, eunuque et préfet de la chambre de l'empereur Anastase, et protecteur des eutychiens; il remit à Justin l'argent nécessaire pour gagner les suffrages du peuple et des soldats en faveur de son ami Théocrite, qu'il voulait mettre sur le trône; mais Justin ayant brigué pour lui-même, et ayant réussi, fit mourir Amantius et Théocrite l'an de J. C. 518.

AMANTON (Cl.-Nicolas), né près d'Auxonne en 1760, avocat, maire d'Auxonne, puis doyen des conseillers de préfecture de la Côte-d'Or, mort au château de Meudon, en 1836, était membre de plusieurs académies et sociétés littéraires. Il a rédigé, pendant près de vingt ans, le *Journal de Dijon*, et a publié un grand nombre d'opuscules et de notices biographiques. Son ouvrage le plus important est une *Numismatographie bourguignonne* encore inédite, mais dont les planches sont gravées depuis 1824.

AMAR (J.-P.), l'un des hommes les plus exaltés et les plus cruels d'une époque où il y eut tant d'exaltation et de cruauté, né à Grenoble, vers 1750; député à la convention nationale, combattit l'opinion de Lanjuinais, qui refusait à l'assemblée le droit de juger Louis XVI; vota la mort de ce prince, l'exécution dans les vingt-quatre heures, et le rejet de l'appel au peuple; en mission dans le département de l'Ain, avec Merlin, y fit les premiers essais de la terreur; l'un des plus ardents et des plus infatigables défenseurs de la Convention; membre furieux du comité de salut public, et émule de Robespierre; arrête lui-même Rabaud-Saint-Étienne; échappe au châtiment du 10 thermidor an II (juillet 1794); impliqué plus tard dans la conspiration Babeuf, et absous. La loi d'exil contre les régicides ne put l'atteindre parce qu'il n'avait point accepté d'emploi ni prêté de serment sous le gouvernement de Napoléon. Il avait épousé par reconnaissance une ouvrière en linge chez laquelle il s'était tenu caché dans le temps des poursuites dirigées contre lui. Il mourut à Paris en 1816.

AMAR-DUVIVIER (Jean-Auguste), littérateur distingué, né en 1765 à Paris, après avoir fait d'excellentes études au collége de Montaigu, où il avait été admis comme boursier, entra dans la congrégation des doctrinaires. A la dispersion des corps enseignants en 1791, il fut appelé à Lyon pour y faire une éducation particulière. Après le siége de cette malheureuse ville en 1793, il fut traduit devant la commision révolutionnaire; mais un de ses amis parvint à le soustraire à ses bourreaux. Rendu à la liberté, il s'empressa de quitter Lyon, où il ne revint que lorsque des temps meilleurs lui permirent d'y reprendre ses fonctions d'instituteur, qu'il remplit jusqu'en 1802. A cette époque, il fut attaché comme conservateur à la bibliothèque Mazarine, et il joignit à cette place la chaire de rhétorique au lycée Napoléon, depuis collége Henri IV. Vers la fin de 1816, il quitta l'enseignement pour se livrer exclusivement à ses travaux littéraires. Il reçut en 1829 le titre d'inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, avec la décoration de la Légion d'honneur, et mourut en janvier 1837, à 71 ans. Rédacteur de la *Quinzaine littéraire*, 1817, il a été l'un des plus actifs collaborateurs des *Annales de littérature et*

Digitized by Google

les Arts, 1820. Il a eu part à la publication de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, et a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud, ainsi qu'à celle du général Beauvais. Il a donné des éditions estimées de *Térence,* etc.

AMARA-SINGHA, savant indien, qui vivait dans le 1er siècle avant J. C., a composé le meilleur et le plus complet des *Dictionnaires* sanscrits, en vers. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du roi à Paris, nos 33, 38 et 39 du catalogue des manuscrits sanscrits. Le P. Paulin de St.-Barthélemi en a publié la 1re partie, Rome, 1798, in-4°.

AMARACUS, jeune serviteur de Cynaras, roi de Chypre, mourut de désespoir d'avoir répandu un parfum précieux qu'il portait dans un vase; les poëtes feignirent qu'il avait été changé en cette plante que nous appelons *marjolaine.*

AMARAH-BEN-ALI-EMEM, poëte; ayant été proclamé calife par les Alides, après la mort d'Adhed, dernier calife des fatimites, en Égypte, son élection fut cassée par Saladin.

AMARAL (André), Portugais, chancelier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, était plein de courage, et habile dans la marine, mais envieux et fier. Chargé, en 1510, avec le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, d'une expédition contre la flotte du soudan d'Égypte, il mit en mer avec les galères de la religion, et eut, avec son collègue, de violents démêlés, qui auraient fait échouer l'entreprise, si Villiers de l'Isle-Adam, plus modéré, n'eût cédé à l'avis d'Amaral, qui fut, au reste, couronné d'une victoire complète. A la mort de Fabrice Carette, grand maître de l'ordre, Amaral demanda avec hauteur cette dignité; mais sa présomption, et les mépris qu'il faisait de ses rivaux lui attirèrent un refus unanime, et les suffrages se réunirent en faveur de Villiers de l'Isle-Adam. Amaral en fut outré, et, dans sa colère, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand maître qui régnerait à Rhodes. On prétend qu'ayant gagné un esclave turc, il l'envoya à Constantinople, pour exhorter Soliman à former le siége de Rhodes. Cette place, dont les Turcs ambitionnaient, depuis longtemps, la possession, ne tarda pas à être investie par des forces de terre et de mer. On croit que Soliman, fatigué de la résistance courageuse des chevaliers de Rhodes, aurait levé le siége, si Amaral ne lui avait fait connaître, par des avis secrets, les endroits les plus faibles de la place, et ne l'eût informé que les assiégés manquaient de vivres et de munitions. De violents soupçons s'étant élevés contre Amaral, il fut arrêté, par ordre du grand maître, et appliqué à la question, sur la déposition de son propre domestique. Il soutint la torture, et s'obstina à ne rien avouer; ce qui ne put le soustraire à la mort. Condamné à avoir la tête tranchée, il vit les apprêts de son supplice avec calme, et mourut le 5 novembre 1522.

AMARAL (D. Luis d'), cardinal, évêque de Viseu, en Portugal, fut envoyé à Constantinople par le concile de Bâle, auprès de l'empereur Paléologue, pour hâter sa venue dans le lieu du concile, en même temps que don Antoine Martin de Chaves, autre Portugais et évêque de Porto, allait, de la part d'Eugène IV, presser ce prince de se rendre à Florence, où ce pontife était alors, et où il avait convoqué un nouveau concile; Martin de Chaves ayant réussi dans sa négociation, Louis d'Amaral fut élu par les Pères du concile de Bâle, légat *à latere* vers Albert, empereur d'Allemagne, Philippe, duc de Bourgogne, et François, duc de Bretagne; mais à son retour il fut emprisonné par ordre d'Eugène IV, parvint à s'évader, courut à Bâle, où les Pères, outrés de ce qui lui était arrivé, déposèrent Eugène IV, et élurent à sa place Amédée, duc de Savoie (Félix V), lequel le fit cardinal; mort le 10 février 1444.

AMARAL (Prudence d'), jésuite portugais et poëte; né au Brésil, en 1675, mort à Rio-Janeiro, en 1715.

AMARAL (Antonio Caetano do), jurisconsulte, né en 1755, et mort à Lisbonne, en 1820; a écrit l'*Histoire de la législation en Portugal.*

AMARAND (saint), *Amarandus,* évêque d'Albi, vers l'an 700; mort avant 722.

AMARIAS ou **URIE** et **NERIE**, fils d'Azarias, vingt-troisième grand sacrificateur des Juifs; avait succédé à son père.

AMARITON (Jean), jurisconsulte du 16e siècle, natif de Nonette, en Auvergne, fut d'abord collègue de Cujas, dans l'université de Toulouse, d'où il vint à Paris exercer la profession d'avocat, s'y fit un nom dans la consultation, fut mis en prison par les ligueurs, et y mourut, en 1590. Ses *Commentiares sur les Épîtres de Cicéron et d'Horace*, parurent à Paris en 1553, et ses *Notes sur le 39e livre d'Ulpien,* à Toulouse, en 1554.

AMASA, neveu de David, fut général d'Absalon, lors de sa révolte contre son père. Rentré dans le devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa faveur; mais il fut tué d'un coup d'épée par Joab, qui en était devenu jaloux.

AMASEO (Romolo), littérateur italien, né à Udine en 1489, fut professeur à Bologne, et secrétaire du sénat de cette ville. Chargé de prononcer, devant le pape Clément VII et l'emp. Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue entre les deux souverains, il s'acquitta de ce devoir aux applaudissements de toute l'assemblée. Le saint-siége lui donna plusieurs missions politiques importantes. En 1550, après la mort de sa femme, Jules III le nomma secrétaire des brefs; il mourut 3 ans après. On a de lui, des traductions latines de l'Expédition de Cyrus par Xénophon, 1533, in-fol.; et de Pausanias, 1547; des discours latins, Bologne, 1580, in-4°.

AMASEO (Pompilio), fils du précédent, enseigna le grec à Bologne comme son père, et mourut en 1584. Il fit imprimer deux fragments d'une traduction de Polybe: l'*Histoire* des poëtes de son temps, qu'il avait écrite en latin, n'a pas vu le jour.

AMASEO (Grégoire), né à Udine, professeur de langue latine à Venise, mort en 1541, a laissé des *Mémoires* sur l'histoire et les troubles de la ville d'Aquilée.

AMASIAS, 8e roi de Juda, était âgé de 25 ans, lorsque son père Joas lui laissa le trône, l'an 839 avant J. C. Son premier soin, après avoir affermi sa puissance, fut de venger la mort de Joas par le supplice de ses meurtriers. Les commencements de son règne furent heureux. Il avait pris 100,000 hommes du royaume d'Israël à sa solde, pour faire la guerre aux Iduméens; mais, Dieu ayant

Digitized by Google

désapprouvé cette guerre, il les congédia aussitôt, et cette obéissance fut suivie d'une victoire complète. Amasias eut la faiblesse d'adorer les idoles des peuples vaincus, et la cruauté de menacer de la mort le prophète chargé de lui faire des remontrances sur son idolâtrie. Enorgueilli de sa victoire, il envoya défier le roi d'Israël, qui ne lui répondit que par l'apologue du cèdre du Liban dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, lui déclare la guerre, perd la bataille, est fait prisonnier, et ne rentre dans ses États, après une longue captivité, que pour y être poignardé dans une conspiration de ses sujets. Il avait régné 29 ans. Son fils Azarias lui succéda.

AMASIAS, prêtre de Bethel. *Voyez* **AMOS**.

AMASIS, un des plus anciens rois d'Égypte, fut abandonné de ses sujets, qui se soumirent à Actisanès, roi d'Éthiopie.

AMASIS, roi d'Égypte, était d'une basse naissance, et parvint à captiver la confiance du roi Apriès. Dans une sédition contre ce prince, Amasis fut proclamé roi, et l'Égypte devint en proie à une guerre civile qui se termina par la défaite d'Apriès. Amasis monta sur le trône, 569 ans avant J. C., et fit périr son maître. Il gouverna le pays avec prudence et activité, se prescrivant pour règle de donner le matin à ses devoirs, le soir aux plaisirs de la société. Sous son règne, l'Égypte jouit, pendant plusieurs années, d'une fertilité non interrompue, et acquit une population prodigieuse. Pour prévenir les délits que peut commettre une populace oisive, il fit une loi, enjoignant, sous peine de mort, à chacun, de paraître une fois par an devant le gouverneur de la province, et de déclarer ses moyens de subsistance. Il montra un esprit éclairé dans les permissions qu'il accorda aux étrangers, et surtout aux Grecs, pour visiter son pays; Solon fut un de ceux qui se rendirent en Égypte sous le règne d'Amasis. Ce prince épousa une femme grecque, et contribua libéralement aux fondations et aux institutions de plusieurs villes grecques. Il mourut, après un règne de 44 ans, l'an 525 avant J. C.

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, puis Denys, tyran d'Héraclée, et ensuite Lysimaque, roi de Thrace. Ses fils la firent jeter à la mer; mais Lysimaque vengea ce parricide. On a quelques médailles d'Amastris qui font présumer qu'elle fonda une ville de son nom.

AMATA fut la première fille consacrée à la déesse Vesta; son nom fut donné à la supérieure des vestales.

AMATA, femme de Latinus, roi du Latium; croyant que Turnus, son neveu, dont elle avait pris le parti contre Énée, qui devait épouser sa fille Lavinie, avait été tué, elle se pendit de désespoir, avant J. C. 1174.

AMATA (GIUSEPPE), plus connu dans les missions sous le nom de *Padre don José*, né à Naples en 1769, fut choisi par le collége de la Propagande, pour aller répandre la foi chez les Birmans, où il arriva en 1784. Il habitait ordinairement au centre de la mission, qui se composait de 5 petits villages dans le district de Dibayen. C'est à Moumiha qu'il mourut en 1832, à l'âge d'environ 63 ans. Il était savant dans la médecine, la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle, et même avait fait des collections et recueilli sur des plantes et des animaux inconnus, des notes précieuses qui lui furent dérobées par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dernière guerre avec les Anglais. Il possédait en perfection le pali et le birman, et était très-versé dans la littérature de cette dernière langue.

AMATEUR, AMATRE ou **AMAITRÉ** (St.), évêque d'Auxerre, vers l'an 388; mort le 1er mai 418.

AMATH, fils de Chanaan, bâtit une ville de son nom, que les Macédoniens appelèrent *Épiphanie*, du surnom d'un de leurs princes.

AMATI (ANDRÉ), célèbre luthier, travaillait déjà en 1551. Charles IX, roi de France, chargea les frères Amati de la confection des instruments de sa chambre; ces instruments consistaient en 24 violons dont douze grands et douze petits. Ces violons n'ont jamais servi dans la chapelle de Charles IX, car ce n'est que sous le règne de Louis XIV que ces instruments et particulièrement les violons ont été introduits dans la musique des rois de France. L'époque de la mort d'Amati n'est pas connue.

AMATI (NICOLAS), frère cadet du précédent, est particulièrement connu par ses excellentes basses de viole. Toutes portent son nom, et les dates où elles ont été faites s'étendent de 1568 jusqu'en 1586. On croit que Nicolas survécut à son frère André. On l'a quelquefois confondu avec un autre Nicolas Amati, l'un de ses petits-neveux.

AMATI (ANTOINE), fils d'André, né à Crémone en 1565, succéda à son père et s'associa avec son frère Jérôme. Les petits violons d'Antoine Amati, d'une qualité de son douce et moelleuse, n'ont pu être surpassés sous ce rapport. On ignore l'époque de sa mort, mais on connaît des instruments qui portent son nom depuis 1589 jusqu'en 1627.

AMATI (JÉRÔME), frère du précédent et son associé, s'en sépara après s'être marié. La plupart des violons *Amati* de grand patron sont de Jérôme.

AMATI (NICOLAS), fils de Jérôme, vivait encore en 1692, mais était alors fort âgé. Il changea peu de chose aux formes et aux proportions adoptées dans sa famille, les éclisses de ses violons sont seulement plus élevées.

AMATI (JOSEPH) paraît avoir été de la même famille que les précédents. Il vécut à Bologne au commencement du 17e siècle et fabriqua des violons et des basses qu'on trouve en petit nombre dans les cabinets des curieux. Ses instruments sont vernis à l'huile comme tous ceux des Amati, et leur qualité de son est argentine. — Un autre Amati, descendant des précédents, se présenta en 1786 chez MM. Luppot père et fils, luthiers à Orléans, demandant à travailler. Les violons qu'il construisit excitèrent l'admiration de ses patrons, mais lorsqu'il fut question de les vernir, il ne voulut jamais composer son vernis en présence de qui que ce fût, disant que c'était un secret de famille; il préféra quitter l'atelier et même la ville. On ne sait ce qu'il est devenu depuis lors.

AMATIUS, Romain d'origine obscure, se disant petit-fils de Marius et proche parent de Jules César, veut se faire reconnaître par Octave; est chassé; reparaît à Rome, et périt étranglé dans sa prison par ordre d'Antoine, 46 ans avant J. C.

AMATO ou **AMATUS**, moine du Mont-Cassin au 11e siècle, puis évêque, a laissé deux *ouvrages*, l'un sur la vie des apôtres St. Pierre et St. Paul, et l'autre sur les victoires et les irruptions des Normands.

Digitized by Google

AMATO (MICHEL D'), savant théologien, naquit à Naples, en 1682; fut premier chapelain du Château-Neuf, en 1707, et mourut le 15 novembre 1729. On a de lui: *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita; De piscium atque avium esûs consuetudine apud quasdam Christi, etc.*

AMATO (J.-ANTOINE), peintre et graveur, né à Naples en 1475, mort en 1555, a laissé plusieurs tableaux dont les plus estimés sont la *Disputa del sacramento* à la cathédrale de Naples, et deux *vierges* à Chiaja, l'une dans l'église *del Carmine,* l'autre à St.-Léonard.

AMATO, neveu du précédent, s'est acquis aussi quelque réputation dans la peinture.

AMATO (VINCENT), gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*Illustrissima, famosissima e fedelissima città di Cantazaro.*

AMATO (VINCENT), compositeur sicilien, né en 1629, a laissé: *Sacri Concerti*, à 2, 3, 4 et 5 voix, avec une *Messe* à 3 et 4, Palerme, 1656; *Messa e Salmi di vespro y compieta*, à 4 et 5 voix, ib., 1656; l'*Isauro*, opéra, Aquila, 1664.

AMATO (AGNELLO), avocat napolitain du 17e siècle, est auteur de consultations et d'écrits sur les droits féodaux et ecclésiastiques.

AMATUS, AIMÉ, AMÉ ou **AMAT** (St.), évêque de Sion en Valais, en 669; exilé à Péronne, par le roi Thierri, à l'instigation d'Ébroïn, en 674; mort en 690; sa fête à Douai, dont il est le patron, le 13 septembre, anniversaire de sa mort; ailleurs le 25 avril et le 19 octobre.

AMATUS, AMABLE ou **AMÉ**, archevêque de Bordeaux, et auparavant évêque d'Oleron, en 1064; légat de Grégoire VII dans la Gascogne et l'Aquitaine, préside en 1074 un concile à Poitiers pour la dissolution du mariage de Guillaume VII, comte de Poitou, pour cause de parenté entre les conjoints; détermine, pour un motif semblable, Centule IV, vicomte de Béarn, à se séparer de sa femme Gisla; est chargé, en 1077, d'engager les princes et seigneurs d'Espagne à se reconnaître tributaires du saint-siége; abolit, en 1079, en Bretagne, les pénitences sans prescription d'amendement; tient un concile à Bordeaux, avec Hugues de Die; préside, en 1080, celui de Saintes, avec Gozelin de Parthenai, archevêque de Bordeaux; préside un autre concile dans cette ville le 3 novembre 1088, et est consacré successeur de ce prélat mort en 1086; tient encore un concile à Bordeaux en 1093; assiste, en 1095, à celui de Clermont, presidé par le pape Urbain II; mort le 22 mai 1101.

AMATUS. *Voyez* **AMATO**, moine.

AMATUS (JEAN-MARIE), savant jésuite, né à Palerme, en 1660, petit-fils, par sa mère, du prince de Villa-Franca, et fils d'Antoine Amatus, prince de Galate, auteur du *Journal de Palerme,* de 1649 à 1667; donna la liste de vingt conciles de Sicile entièrement ignorés, et rassembla un grand nombre de matériaux pour l'histoire ecclésiastique de ce pays; on ignore l'époque de sa mort.

AMATUS LUSITANUS (JEAN-RODRIGUE), médecin portugais, juif d'origine, né en 1511, à Castel-bianco, fit ses études à Salamanque, voyagea dans diverses contrées, et professa la médecine avec succès à Ferrare et à Ancône. Soupçonné de conserver quelque penchant pour la religion juive, il échappa à l'inquisition en se retirant d'abord à Pesaro, en 1555, ensuite à Raguse, enfin à Thessalonique, où il embrassa ouvertement le judaïsme. L'époque de sa mort n'est pas fixée. On a de lui: *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiâ medicâ libros,* Anvers, 1536, in-4°, réimprimés plusieurs fois sous différents titres et avec des changements. *Curationum medicinalium centuriæ septem,* Lyon, 1580, in-12; Paris, 1615 et 1620, in-4°; Francfort, 1646, in-folio.

AMAURI, patriarche de Jérusalem, élu en 1159; de concert avec le cardinal Jean de Sectri, légat du pape, il obligea Amauri Ier de quitter sa femme Agnès de Courtenai, dont il avait déjà deux enfants, parce qu'elle était sa parente au quatrième degré; mort le 6 octobre 1180.

AMAURI, de Chartres, philosophe, né à Bène, village du diocèse de Chartres. Ses études sur la métaphysique d'Aristote le conduisirent à enseigner dans Paris, au commencement du 13e siècle, que la religion n'était que le développement des phénomènes que devaient présenter le mouvement et la matière première, l'être des êtres, le premier, le seul indestructible; que la religion avait trois époques ou trois règnes: 1° du Père, qui avait duré pendant toute la nuit mosaïque; 2° du Fils ou du christianisme, devant expirer à son tour; 3° du St.-Esprit, prédit par l'Écriture, et devant succéder à la loi du Christ, dont tous les hommes étaient membres. L'université de Paris s'étant soulevée contre cette doctrine, Amauri la défendit; fut condamné en 1204; en appela au pape, qui confirma la sentence; fut obligé à rétractation; se retira à Saint-Martin des Champs, et y mourut, en 1205, de chagrin et de dépit de voir que ce qui lui était démontré être la vérité lui attirait des persécutions.

AMAURI, archevêque de Tours. *Voyez* **AMALRIC.**

AMAURI, roi des Visigoths. *Voyez* **AMALARIC.**

AMAURY Ier, roi de Jérusalem, après la mort de son frère Baudouin III, fut couronné le 18 février 1165, forma le projet de s'emparer de l'Égypte, s'occupa pendant plusieurs mois des préparatifs de cette guerre, rompit tout à coup la paix avec le calife, prit Damiette, et marcha vers le Caire. En attendant que l'armée de Nour-Eddyn fût arrivée, le calife et son vizir amusèrent Amaury, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or. Au moment où il se croyait maître des trésors de l'Égypte, le sultan d'Alep envoya une puissante armée pour combattre les chrétiens. Le roi de Jérusalem fut obligé de lever le siége, d'abandonner ses conquêtes, et de rentrer dans son royaume, avec la honte d'avoir fait une agression, et de perdre le tribut que lui payaient les mahométans. Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et mit à feu et à sang toute la contrée, tandis que Nour-Eddyn marchait vers Antioche. Après avoir fait de vains efforts pour s'opposer aux progrès des infidèles, Amaury mourut en 1173, âgé de 38 ans.

AMAURY II, de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, fils de Hugues VIII, sire de Lusignan, et frère de Gui, à qui le roi d'Angleterre Richard avait vendu le royaume de Chypre, en 1191; succéda à Gui, en 1194; se vit disputer le titre de roi de Jérusalem par Isabelle, seconde fille d'Amaury, qui l'avait porté à son mari Henri II, comte de Champagne; en est mis en possession par son mariage avec Isabelle, devenue veuve en 1197; appelle en vain les princes chrétiens à le secourir.

Digitized by Google

Après que les Turcs se furent emparés de la cité sainte, en 1192, Amaury choisit Acre pour sa capitale; mort en 1205.

AMAURYS (Guillaume des), troubadour du 14e siècle, dont on a quelques chansons. Dans l'une, il charge une hirondelle d'aller, tous les matins, réveiller par ses gazouillements une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, pour lui apprendre tous les maux que lui fait souffrir son amour.

AMAZIAS. *Voyez* **AMASIAS.**

AMBERGER (Christophe), peintre de Nuremberg, né vers 1510, mort en 1563, fut disciple de Holbein le jeune, et imita fort heureusement sa manière: il dessinait correctement, disposait bien ses figures, excellait dans la perspective, et ne manquait pas d'un beau coloris. *L'histoire de Joseph*, en 12 tableaux, est sa meilleure composition. La galerie royale de Munich conserve plusieurs de ses ouvrages. Charles-Quint l'attira à Augsbourg, en 1530, et en faisait si grand cas, qu'il le mettait souvent à côté du Titien; mais cette comparaison prouvait plus contre le goût de l'empereur, qu'en faveur de l'artiste. On a gravé, d'après Amberger, *la Décollation de saint Jean-Baptiste*, en demi-figures.

AMBÉRIEU (Pierre DUJAT d'), né dans le bourg d'Ambérieu en Bugey, en 1738, président du collége électoral de l'Ain en 1815, mort à Lyon, le 24 octobre 1821, a laissé un opuscule en vers et en prose, intitulé: *les Singes*, tiré à petit nombre.

AMBERKELET, roi d'Écosse, successeur d'Eugène VI, fit la guerre aux Pictes, et fut tué pendant la nuit, d'un coup de flèche dans la tête, en 704.

AMBIGAT, roi des Gaules, vers l'an 390 avant J. C.; envoya des colonies en Germanie et en Italie, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse, les deux fils de sa sœur.

AMBILLOU (René BOUCHET). *Voy.* **BOUCHET.**

AMBIORIX, roi des Éburons, peuples des Gaules, entre la Meuse et le Rhin, régnait conjointement avec Cativulcus, lorsque César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J. C. Pour s'attacher Ambiorix, le général romain le déchargea du tribut qu'il payait aux Atuaticiens, qui habitaient le pays de Namur. Son fils et les fils de son frère, retenus par ces peuples comme otages, lui furent renvoyés; mais ces bienfaits ne purent calmer la haine dont Ambiorix était animé contre les Romains. Excité d'ailleurs par Indutiomare, roi de Trèves, il projeta de se soulever, et d'entraîner toute la Gaule, qui supportait impatiemment le joug des légions romaines. César, revenu de son expédition contre les Bretons, était alors à Amiens, et venait de mettre son armée en quartier d'hiver. L'isolement des légions donna l'idée aux Gaulois de les attaquer séparément, en employant à la fois la ruse et la force. Ambiorix et Cativulcus étaient allés au-devant de Sabinus et de Cotta, lieutenants de César, et leur avaient fourni des vivres, afin de donner moins de défiance aux Romains, renfermés alors dans leur camp. Peu de temps après, ceux-ci étant sortis sans précaution, pour couper du bois, Ambiorix fondit sur eux, et en fit un grand carnage; il courut ensuite attaquer leurs retranchements; mais, ayant été repoussé avec perte, il entra en pourparler, et dit aux généraux romains que ce qui venait de se passer ne s'était pas fait par ses ordres, mais qu'il n'avait pu contenir la fureur des Gaulois; et, feignant d'être très-attaché aux Romains, il conseilla à Sabinus de songer à sa retraite, parce que les Germains, qui venaient de passer le Rhin en grand nombre, ne tarderaient pas à tomber sur lui. Les deux lieutenants de César, après quelques hésitations, sortirent de leur camp, avec aussi peu de précaution que si l'avis leur fût venu du plus fidèle ami des Romains. Ambiorix, qui avait divisé son armée en deux corps placés en embuscade dans les bois, fond tout à coup sur les Romains, et les taille en pièces. Enflé de cette victoire, il part avec sa cavalerie pour se rendre chez tous les peuples de la contrée, et il les détermine à prendre les armes, et à voler à l'improviste au camp de Quintus Cicéron, frère de l'orateur. Il se mit lui-même à leur tête, attaqua les retranchements de Quintus, et donna plusieurs assauts. Ne pouvant les emporter, il tenta vainement de tromper Cicéron, comme il avait trompé Cotta et Sabinus. César, instruit du danger de Quintus Cicéron, marcha à son secours avec deux légions. A son approche, Ambiorix quitte le siége, et va au-devant de César avec toutes ses forces, au nombre de 60 mille hommes. César, feignant de le redouter, se renferma dans ses retranchements; et Ambiorix, attiré ainsi par la ruse, les fit escalader. Tout à coup, César sort de son camp avec 7,000 hommes; et les Gaulois, surpris et mis en fuite, sont taillés en pièces. Ambiorix ne trouva de salut que dans ses États. La défaite et la mort d'Indutiomare, qui avait soulevé les Tréviriens, porta l'épouvante parmi les Éburons, qui s'étaient de nouveau ralliés sous les ordres d'Ambiorix: ils se dispersèrent, et César fut un instant paisible maître des Gaules; mais Ambiorix ne tarda pas à former contre lui une nouvelle ligue. César marcha contre ce prince, et, sachant qu'il projetait de traîner la guerre en longueur, en évitant les actions générales, il porta d'abord la terreur chez ses alliés, pour lui ôter toute retraite, et marcha ensuite sur ses États. Surpris par la cavalerie de César, Ambiorix, qui n'avait pas encore rassemblé ses troupes, ne dut son salut qu'à la situation de son château, au milieu de la forêt des Ardennes; Cativulcus, qui était entré dans ses projets, accablé de vieillesse, et ne pouvant plus supporter les fatigues de la guerre et de la fuite, s'empoisonna; les Gaulois eux-mêmes, et les Germains, qui d'abord s'étaient alliés à Ambiorix, furent appelés à partager ses dépouilles. Deux fois encore, César marcha contre les Éburons, et poursuivit leur malheureux roi, qui se cachait dans les bois et les cavernes, sans autre escorte que quatre cavaliers à qui seuls il osait confier sa vie. Il vécut ainsi longtemps proscrit, fugitif, et sans pouvoir jamais reprendre les armes.

AMBLIMONT (F. comte d'), officier général de la marine française, émigra, prit du service en Espagne pendant la révolution, et fut tué en 1796 dans un combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, 1788, in-4°, fig.

AMBLY (le marquis Claude-Jean-Antoine d'), né en 1711, à Suzanne, en Champagne, fut d'abord page de la grande écurie, puis cornette dans le régiment de royal dragons, et se trouva en cette qualité au siége de Prague, en 1742. Devenu capitaine, il se signala dans

Digitized by Google

plusieurs occasions, et notamment à Donawerth, où il reprit les étendards de son régiment, dont l'ennemi s'étoit emparé. Il fit toutes les campagnes de Flandre sous le maréchal de Saxe, devint successivement brigadier, mestre de camp, maréchal de camp en 1767, et un peu plus tard commandeur de Saint-Louis, puis commandant de la ville de Reims. En 1768, la terre d'Ambly fut érigée en marquisat pour récompense de ses services. Député aux états généraux, en 1789, il s'y montra zélé défenseur de l'autorité royale, et signa toutes les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires. Le 2 décembre 1789, Mirabeau ayant pris la défense de Gouy d'Arcy qui avait dénoncé le ministre de la marine et soutenu qu'un député ne pouvait être réputé calomniateur, le marquis d'Ambly proposa d'exclure tout député qui ferait une dénonciation sans preuves, et provoqua en duel Mirabeau; ce qui causa un grand tumulte dans l'assemblée. Le marquis d'Ambly émigra aussitôt après la session, et malgré son grand âge il fit plusieurs campagnes dans l'armée des princes. Il mourut à Hambourg en 1797. — Un de ses neveux est mort sur le champ de bataille à l'armée du prince de Condé.

AMBOISE (George d'), connu dans l'histoire sous le nom de *cardinal d'Amboise*, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une maison illustre, et fut nommé évêque de Montauban, n'étant encore que dans sa quatorzième année, ce qui prouve le désordre où la discipline ecclésiastique était à cette époque. Ayant été choisi par Louis XI, pour être un de ses aumôniers, son désintéressement et son aversion pour l'intrigue empêchèrent qu'il ne fût remarqué de ce monarque soupçonneux. Cependant, il eut besoin de prudence; car il aimait beaucoup le jeune duc d'Orléans, qui était assez mal à la cour pour que ce fût un crime d'être du nombre de ses amis. Louis XI, à sa mort, ayant confié le soin de gouverner le royaume à Anne de Beaujeu, sa fille aînée, le duc d'Orléans, premier prince du sang, humilié d'un choix qui l'excluait des affaires, forma un parti, prit les armes, et fut vaincu et enfermé. D'Amboise, qui s'était déclaré pour lui, partagea son sort. Lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il rendit la liberté au duc d'Orléans, qui acquit bientôt un grand crédit; d'Amboise suivit la nouvelle fortune du duc, et obtint l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea, en 1493, pour celui de Rouen, afin de se rapprocher de la cour. Le ministère de ce prélat pourrait dater de cette époque, puisque le duc d'Orléans, qui était gouverneur général de la Normandie, lui confia toute l'autorité, et que les heureuses réformes qu'il fit dans cette province annoncèrent celles qu'il devait bientôt opérer pour le bonheur du royaume. Charles VIII étant mort en l'année 1498, sans laisser de fils, le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII, et le pouvoir que d'Amboise exerçait sur la Normandie s'étendit sur la France entière. Le crédit qu'il avait sur l'esprit du roi fut d'abord partagé par le maréchal de Gié; mais la reine et Mme d'Angoulême l'ayant fait disgracier, d'Amboise devint premier ministre et conserva ce titre et l'amitié du monarque jusqu'à sa mort. Louis XII, entouré d'illustres guerriers, consultait peu d'Amboise sur les opérations militaires. Il lui abandonnait l'administration du royaume, et il est remarquable que, malgré tant de campagnes, dont le commencement fut toujours brillant, et la fin désastreuse, la France ne cessa pas de jouir du plus grand repos, et que les impôts, diminués à l'avénement de Louis XII, ne furent jamais augmentés pendant son règne : c'est en cela que consiste réellement la gloire du ministre. Il fit de grandes réformes dans la législation, pour abréger les procès, et prévenir la corruption des juges; il mit de l'ordre dans les finances, et donna un grand exemple de modération, en se contentant de l'archevêché de Rouen, dont il employait, en grande partie, les revenus au soulagement des pauvres, et à l'entretien des églises. Il désirait devenir pape, mais il consentit à retirer les troupes françaises de Rome, pour ne pas paraître gêner les suffrages; et le cardinal Julien de la Rovère, qui lui donna ce conseil, se fit élire à sa place, sous le nom de *Jules II*. Le cardinal d'Amboise avait été nommé légat du pape en France; et c'est une chose vraiment extraordinaire que le même homme ait réuni les fonctions de premier ministre et de légat, sans que la France et la cour de Rome aient jamais eu à lui faire le moindre reproche. Il mourut à Lyon, le 25 mai 1510, dans le couvent des célestins.

AMBOISE (Aimery d'), frère du précédent, quarantième grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, en l'île de Rhodes, après Pierre d'Aubusson, en 1503; institua, en 1506, la procession du vendredi pour la prospérité de l'ordre; défit, en 1510, dans une grande bataille navale, la flotte du soudan d'Égypte, dont il prit le neveu; mort le 13 novembre 1512; Gui de Blanchefort lui succéda.

AMBOISE (Charles d'). *Voyez* **CHAUMONT.**

AMBOISE (Françoise d'), duchesse de Bretagne du chef de son mari, Pierre II, née en 1427; fut l'idole des Nantais; obtint la canonisation de saint Vincent Ferrier; introduisit les filles de Sainte-Claire dans les États de son mari; après son veuvage, en 1457, résista aux sollicitations de Louis XI, qui voulait lui faire épouser le prince de Savoie; faillit être enlevée, pour ce dernier, par ordre du roi, fut sauvée par les bourgeois de Nantes, et se réfugia aux carmélites de Vannes, où elle mourut en 1485.

AMBOISE (Jean d'), chirurgien des rois de France, François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III (16e siècle).

AMBOISE (François d'), fils du précédent, naquit à Paris, en 1550. Charles IX fit élever le jeune d'Amboise qui, après avoir terminé ses études dans les belles-lettres, et les avoir même professées, les abandonna pour se livrer au barreau, où il se fit, comme avocat, une grande réputation. Henri III, appelé au trône de Pologne, le choisit pour l'accompagner dans ses nouveaux États, et, à la demande de ce prince, d'Amboise en fit la description. De retour en France, il occupa successivement différentes places dans la haute magistrature : il fut nommé conseiller d'État en 1604, et mourut en 1620. Voici ses principaux ouvrages : *Notable discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaicte amitié*, traduit de l'italien; *Dialogue et Devis des Damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaicte amitié; Regrets facétieux et plaisantes Harangues funèbres sur la mort de divers animaulx;* les *Néapolitaines, comédie française fort facétieuse.*

Digitized by Google

AMBOISE (Adrien d'), frère du précédent, né à Paris en 1551, mort à Tréguier, le 28 juillet 1616, successivement recteur de l'université, grand maître du collége de Navarre, curé de St.-André des Arcs, et, en 1604, évêque de Tréguier, avait composé, dans sa jeunesse, une pièce intitulée : *Holopherne, tragédie sainte, extraite de l'histoire de Judith,* Paris, 1580, in-8°.

AMBOISE (Jacques d'), docteur en médecine, frère des deux précédents, fut recteur de l'université de Paris après la réduction de cette ville en 1594, contribua beaucoup à l'expulsion des jésuites, et mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ,* Paris, 1595, in-8°, et quelques questions médicales citées dans la *Bibliothèque médicale* de Carrière.

AMBOISE (J. J. d'), comte d'Ambijoux, mort sans postérité, fut le dernier de la famille d'Amboise.

AMBOISE (Michel d'), fils naturel du comte Chaumont d'Amboise, amiral de France, né à Naples dans les premières années du 16e siècle, fut amené jeune à Paris, et placé chez un procureur ; mais il suivit son malheureux penchant pour la poésie, vécut dans l'indigence et mourut à la fin de 1547. Il signait *Esclave fortuné,* voulant exprimer qu'il était sujet aux caprices de la fortune. Ses *poésies,* quoique médiocres, sont très-recherchées des curieux : *Complaintes,* 1529, in-8° ; *La Panthaire,* 1530 ; *Épistres vénériennes,* 1534. *Contre-épistres d'Ovide,* 1546, etc.

AMBRA (François d'), noble florentin, consul de l'académie de Florence en 1549, y fit souvent des lectures publiques, et mourut en 1558. Ses *comédies* furent imprimées après sa mort, Florence, 1560.

AMBRA (Élisabeth-Girolami d'), née à Florence au commencement du 18e siècle, fut reçue à l'académie des Arcades sous le nom d'Idalba. Ses poésies légères eurent du succès.

AMBROGI (Antoine-Marie), né à Florence, le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788, professa l'éloquence et la poésie au collége romain. Il occupa 30 ans cette chaire, et la plupart des littérateurs qui depuis ont illustré l'Italie lui durent leur instruction. Le musée de Kircher fut confié pendant plusieurs années à ses soins : il en a publié une description détaillée sous le titre de *Musæum Kircherianum,* Rome, 1765, 2 vol. in-fol. Sa *traduction* de Virgile, en vers blancs, 1763, 3 vol. in-fol., accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de gravures d'après les monuments antiques, est très-recherchée. Il a traduit en italien quelques tragédies de Voltaire et les épîtres choisies de Cicéron. Un *poëme* sur les citronniers, qu'il avait écrit en latin, est resté manuscrit.

AMBROGIO, ou **AMBROISE** (Thésée), savant orientaliste italien, né en 1469 ; on dit qu'il avait à peine 15 mois qu'il parlait avec beaucoup de promptitude et de netteté. Il entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de St.-Jean ; mais il ne se rendit à Rome qu'en 1512. Il savait 18 langues, et les parlait aussi facilement que si chacune eût été sa langue naturelle. Léon X le chargea d'enseigner publiquement, dans l'université de Bologne, le syriaque et le chaldéen. Quelques années après, il conçut le projet de publier un Psautier en langue chaldéenne, avec un Traité sur cette langue, et sur les rapports que plusieurs autres langues ont avec elle. Son pays, ayant été pris par les troupes françaises, fut mis au pillage pendant huit jours ; le couvent où habitait Ambroise fut pillé comme les autres. Il retrouva cependant, cinq ans après, son Psautier chaldéen, mais gâté et à moitié déchiré, dans la boutique d'un charcutier. Il reprit de nouveau le projet de le publier, et se rendit à Venise, où il se lia d'amitié avec le célèbre Guillaume Postel. Celui-ci lui dut l'idée de l'opuscule qu'il publia quelques années après, en France, intitulé : *Linguarum X characteribus differentium alphabetum, introductio, ac legendi methodus.* Ambroise, ayant renoncé à son *Psautier chaldéen,* termina enfin son *Introduction aux langues chaldéenne, syriaque, arménienne,* etc., et la fit imprimer, à Pavie, en 1539. Il y mourut un an après, âgé de 70 ans.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, converti par les prédications d'Origène, qui fit pour lui ses célèbres commentaires des livres sacrés ; fut déporté dans la Germanie, par l'empereur Maximin, en 236 ; revint à Alexandrie, en 238 ; mort l'an 250 de J. C.

AMBROISE d'Alexandrie, disciple de Didyme ; écrivit contre Apollinaire, et commenta Job, vers 392.

AMBROISE (saint), Père de l'Église, naquit vers l'an 340. Son père était préfet du prétoire, l'une des quatre premières dignités de l'empire, et, comme préfet des Gaules, il résidait à Arles, à Lyon ou à Trèves ; mais plus souvent dans cette dernière ville, ce qui fait croire que St. Ambroise y vint au monde. Ambroise quitta Rome, lorsque ses études furent terminées, et vint à Milan, avec son frère Satyrus. Ils suivirent l'un et l'autre la carrière du barreau. Ambroise s'y montra avec tant de réputation, que Petronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le mit au nombre de ses assesseurs, et l'établit, peu de temps après, gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient tout le pays qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à la Méditerranée, la Toscane, l'Adige et l'Adriatique. Lorsque l'empereur Valentinien eut confirmé ce choix, et qu'il y eut ajouté la dignité du consulat, le préfet Probus dit à Ambroise, comme il partait pour son gouvernement : « Allez, et agissez, non en juge, mais en évêque. » Le vertueux Probus avait vu avec peine la sévérité dont usaient la plupart des gouverneurs, à l'exemple de Valentinien. Ambroise retint cette belle leçon, qui convenait si bien à son caractère. Sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent l'estime et l'attachement des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan, surtout, étaient déchirés par les troubles et les fureurs de l'arianisme. Auxence, que les ariens avaient placé sur le siége de Milan, après en avoir éloigné St. Denis, venait de mourir. Les évêques de la province s'étaient assemblés, et délibéraient sur le choix d'un successeur. Les catholiques et les ariens demandaient, les uns et les autres, un évêque de leur croyance ; une sédition violente s'était élevée ; on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque Ambroise se rendit à l'église pour faire cesser le tumulte ; son éloquence émut tous les cœurs. On dit qu'un enfant s'étant écrié : *Ambroise évêque !* un cri unanime se fit entendre, et que tous, ariens et catholiques, le demandèrent pour pasteur. Valentinien envoya l'ordre au vicaire d'Italie de faire ordonner Ambroise, qui fut baptisé ; car il n'était encore que cathécumène, et reçut la consécration des évêques, huit

Digitized by Google

jours après son baptême. C'est cette ordination que les Grecs et les Latins célèbrent encore aujourd'hui le 7 décembre. Ambroise, élevé à l'épiscopat d'une manière aussi extraordinaire, ne tarda pas à répandre au loin l'éclat des plus sublimes vertus. St. Basile, du fond de l'Orient, s'estimait heureux de correspondre avec lui, et les deux jeunes empereurs, Gratien et Valentinien, qui avaient succédé à Valentinien Ier, le regardaient comme leur père ; Justine elle-même, malgré son attachement à l'arianisme, révérait Ambroise, et eut souvent recours à lui dans des conjonctures difficiles. Il eut à lutter, pendant plusieurs années, contre l'audace et les intrigues des sectaires, contre les menaces et les persécutions de tout genre; mais le ciel, qui se montra toujours favorable aux pieux desseins de cet intrépide défenseur de la foi, lui accorda enfin un triomphe que promettait sa fermeté, et que faisaient désirer ses vertus. Ambroise ne fut plus inquiété au sujet de l'arianisme. Ce fut à cette occasion qu'il composa, dit-on, ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, que toutes les sectes chrétiennes ont retenu ; mais une sage critique nous porte à croire que cet hymne, si justement admiré, est d'un auteur plus récent, dont le nom ne nous a point été conservé. Ambroise profita du repos dont il jouissait pour travailler à plusieurs ouvrages utiles. Il eut la consolation de donner alors le baptême à Augustin, qui fut admis au sacrement des chrétiens, avec son fils, le jeune Adeodat, et son ami Alipe. Cependant Maxime menaça l'Italie, et Ambroise, député vers lui, par l'impératrice Justine, ne put garantir cette contrée. Maxime passa les Alpes. Théodose, successeur de Valens, après plusieurs avantages remportés sur Maxime, qui fut tué en 388, rétablit Valentinien dans ses États, et dans ceux que Gratien avait occupés. Il vint à Milan, et fut reçu, par le peuple et par l'évêque, comme un libérateur. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis ces heureux événements, que le cœur du saint évêque fut déchiré par la nouvelle du massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose. Quelque temps après, l'empereur, de retour à Milan, voulut se présenter à l'église où officiait St. Ambroise. Le saint pontife s'avance vers lui pour le retenir, et lui représente que, d'après les règles de la discipline, il ne lui est pas permis d'entrer dans le temple. L'empereur cherche à excuser son crime; il rappelle le pardon accordé autrefois au roi David. « Vous l'avez imité dans son péché, répond Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose s'abstint d'aller à l'église pendant huit mois entiers; il se soumit à la pénitence publique, et, pour prévenir dans la suite les funestes effets de la colère des princes, il signa, à la demande d'Ambroise, une loi qui ordonnait de suspendre, pendant trente jours après la sentence, les exécutions des coupables condamnés à la peine capitale. Théodose, réconcilié avec l'Église, fut toujours, depuis, l'ami de St. Ambroise; il vengea, par la défaite du tyran Eugène, la mort du jeune Valentinien, assassiné sur les bords du Rhône; et, avant d'être attaqué de la maladie dont il mourut, il fit venir de Constantinople deux de ses enfants, Honorius et Placidie, qui se trouvaient dans cette ville, tandis qu'Arcadius était dans l'Orient, et les mit entre les mains du saint évêque, le priant d'être leur père, comme il l'avait été des infortunés enfants de Valentinien Ier. Ambroise tomba malade vers le mois de février de l'an 397 ; son troupeau, alarmé pour ses jours, l'envoya conjurer d'en demander à Dieu la prolongation. On regardait l'Italie comme menacée d'une ruine totale, par la mort d'un évêque respecté des barbares eux-mêmes, chéri du peuple, des princes et des empereurs, et dont l'autorité imposait aux méchants et étendait le règne de la vertu. Le vendredi saint, troisième jour d'avril, le saint évêque, quoique fatigué par une maladie longue et douloureuse, demeura en prière depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit, et il expira, âgé d'environ 57 ans, ayant occupé pendant vingt-trois ans le siége de Milan. Son corps fut porté dans la grande église de cette ville, nommée depuis la *Basilique Ambroisienne*. La meilleure édition des *OEuvres de St. Ambroise*, est celle des Bénédictins (J. du Frische et N. le Nourri), 2 vol. in-fol., 1686-90. Les ouvrages de St. Ambroise, traduits en français, sont : le *Traité du Bien de la Mort*; *Les trois Discours, intitulés*, les Vierges ; *Trois harangues sur le sujet de la démolition de l'autel de la Victoire; La Morale des Ecclésiastiques, etc.*

AMBROISE (saint), évêque de Cahors en 752; se réfugie dans une caverne en 759, pour se soustraire aux violences de Guaifre, duc d'Aquitaine; se rend à Rome en 761; se fait ermite dans le Berri; mort en 770; sa fête le 16 octobre.

AMBROISE (dit AUSBERT ou AUTPERT), l'un des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables du huitième siècle, fut élu abbé bénédictin de St.-Vincent sur le Volturne, près de Bénévent. Quelques religieux ayant réclamé, Charlemagne renvoya l'affaire au pape Adrien. Ambroise, se rendant à Rome, mourut le 19 juillet 778. Nous avons de lui des écrits remarquables pour le temps où il vivait. *Commentarius in Apocalypsin*, Cologne, 1536; *Traité des combats des vices et des vertus*, publié dans l'Appendice des OEuvres de St. Augustin. *Commentaires* ou *Homélies sur le Lévitique*, etc.

AMBROISE, *le Camaldule*, né en 1378 à Portici, dans le royaume de Naples, général de son ordre en 1431, parut avec éclat aux conciles de Bâle et de Ferrare, ensuite à celui de Florence, où il dressa le décret d'union entre l'Église grecque et l'Église latine. La corruption qui régnait dans plusieurs monastères, dont quelques-uns étaient des maisons de débauche, obligea le pape Eugène IV de les réformer. Ambroise, chargé de cette réforme, a donné dans son *Hodœporicon*, une relation naïve et curieuse des peines qu'il eut à essuyer pour s'acquitter de cette mission. Nous avons de lui plusieurs traductions de livres grecs; une *Chronique* du Mont-Cassin, des *Harangues*, des *Lettres* et d'autres ouvrages. Il mourut à Florence en 1439. La meilleure édition de ses *Lettres* est celle qu'en a donnée Mehus, Florence, 1759, 2 vol. in-fol., précédée d'une *Vie* d'Ambroise. Elles sont très-intéressantes pour l'histoire littéraire de la première partie du 15e siècle.

AMBROISE de Lombez (le père), capucin, dont le nom de famille était *La Peirie*, né à Lombez, le 20 mars 1708, successivement professeur de théologie, gardien et définiteur de son ordre, eut de grands talents pour la direction des âmes, triompha, à force d'humilité, d'un amour-propre trop sensible, et d'un désir excessif de l'es-

Digitized by Google

time publique, et mourut, en odeur de sainteté, le 25 octobre 1778, à St.-Sauveur, près de Barèges. On a de lui : *Traité de la paix intérieure; Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété.*

AMBROSCH (Joseph-Charles), ténor au théâtre royal de Berlin, né en 1759, à Crumau en Bohême, mort à Berlin, le 8 septembre 1822. Outre son talent comme chanteur, Ambrosch possédait aussi celui de la composition. On connaît de lui : *Chants maçonniques avec mélodies; Chansons de table; Six chansons avec variations pour la voix;* etc.

AMBROSINI (Barthélemi), professeur en médecine et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, mort en 1657, rendit de grands services lors de la peste qui affligea sa patrie en 1630, fut l'éditeur d'Aldrovande; il est auteur de différents ouvrages tels que : *Panacœa ex herbis*, etc.; *Historia Capsicorum*, Bologne, 1630, in-12, figures; *Theorica medicina*, ibid., 1632, in-4°; *Modo di preserva e cura di peste*, etc., ibid., 1631.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin botanique de Bologne, est auteur de *Hortus Bononiæ*, etc., Bologne, 1644-1657, in-4°. *Phytologia, hoc est de plantis*, ib., 1665-1666, in-fol.

AMBROSIO (Thésée). *Voyez* **AMBROGIO**.

AMBROSIUS AURELIANUS, ou, selon quelques écrivains, **AURELIANUS AMBROSIUS**, fut général, et ensuite roi de la Grande-Bretagne. Il fut élevé à la cour d'Adroën, roi de l'Armorique, d'où il revint en 457, avec 10,000 hommes, pour secourir ses compatriotes contre les Saxons, que Vortigerne avait appelés dans le pays. Ses succès furent si grands, qu'après la mort ou l'abdication de Vortigerne, il fut élu souverain de toute l'Angleterre. Élevé à ce rang suprême, il se distingua, tant par sa valeur contre les ennemis étrangers, que par son habileté dans le gouvernement. Il fut tué dans une grande bataille qu'il livra, en 508, à Cerdic, chef des Saxons occidentaux.

AMBROSIUS NOMEDIUS, poëte religieux du 16e siècle; mort en 1541.

AMÉ ou **AIMÉ** (saint). *Voyez* **AMATUS**.

AMÉDÉE, nom commun à plusieurs princes successivement comtes et ducs de Savoie et de Maurienne, dont la souche est Bérald, ou Bérold, ou Berthold, petit-fils de Bérold, nommé vice-roi du royaume d'Arles, par Rodolphe III, dit le *Fainéant;* roi d'Arles et de Bourgogne l'an 1000, et mort, l'an 1027, à Marseille.

AMÉDÉE Ier ou **AMÉ**, comte de Savoie, fils de Humbert *aux blanches mains;* suivit l'empereur Henri III à son couronnement en 1039, et reçut alors le surnom de la Queue, parce qu'il ne voulut pas entrer au palais de l'empereur sans sa suite, qu'il appelait *sa queue;* mort, vers 1047, avant son père.

AMÉDÉE II, comte de Savoie, succéda aux comtés de Savoie et de Maurienne, dès la mort de son père Oddon. L'empereur Henri IV, allant en Italie pour se faire absoudre de l'excommunication lancée par Grégoire VII, traversa le grand St.-Bernard pendant l'hiver de 1076, sous la protection d'Amédée II, qui l'accompagna jusqu'à Canossa, et intervint dans sa réconciliation avec le pontife, moyennant la cession du Bugey. Amédée mourut en 1080, ou, selon M. Costa, en 1095.

AMÉDÉE III, comte de Savoie, prit le premier le titre de comte de Piémont et de Lombardie; succéda à son père Humbert II, en 1103; fait comte de l'Empire par l'empereur Henri V, qu'il accompagna à son couronnement à Rome, 1110; se croisa avec le roi de France, Louis VII, pour le voyage d'Orient; mort à Nicosie, le 1er avril 1149.

AMÉDÉE IV, comte de Savoie, né à Montmélian, en 1197, succéda à son père Thomas Ier, en 1233. Deux ans après, il fut reconnu seigneur de la ville de Turin où il reçut l'empereur Frédéric II, en 1238, qui le fit duc de Chablais et d'Aoste. Amédée s'attacha à l'Empereur dans ses querelles contre le saint-siége. Il mourut le 24 juin 1253, laissant un fils, Boniface, qui lui succéda.

AMÉDÉE V, surnommé *le Grand*, fut comte de Maurienne, de Savoie, de Piémont, de Bresse, et obtint de l'empereur Henri VII le comté d'Asti. Ce prince sage et belliqueux fit la guerre avec succès. Il fut médiateur entre la France et l'Angleterre. Quelques historiens de Savoie disent qu'Amédée défendit en 1315 Rhodes contre les Turcs, et maintint les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem en possession de cette île, et que c'est en mémoire de ce service que lui et ses successeurs ont ajouté à leurs armes une croix de Malte; mais ce fait est démenti par l'histoire des chevaliers de St.-Jean et par la *Vie* d'Amédée lui-même, qui, pendant ce siége, fut occupé constamment en France et en Italie. On dit qu'Amédée V fit 32 siéges, et fut constamment vainqueur. Il mourut à Avignon, où il avait été voir le pape, le 16 octobre 1323, âgé de 74 ans.

AMÉDÉE VI, dit *le comte Vert*, fut l'un des plus grands princes de son temps; né à Chambéry, le 4 janvier 1334; succéda à son père Aimon en 1343; réunit à ses États les pays de Faucigny, de Gex et la baronnie de Vaud; secourut Jean, roi de France, contre Édouard d'Angleterre; se ligua avec Jeanne de Naples; fit la guerre au prince d'Achaïe; institua l'ordre de l'Annonciade, en 1363; délivra l'empereur Jean Paléologue des mains des Bulgares en 1366; conduisit du secours à Louis d'Anjou, roi de Naples, et mourut de la peste dans la Pouille, le 2 mars 1383; il avait fondé la chartreuse de Pierre-Châtel.

AMÉDÉE VII, comte de Savoie, dit *le Rouge*, né à Veillane, en 1360, fit ses premières armes sous Charles VI, roi de France; il se distingua à la bataille de Rosebeck; il alla en 1383 prendre possession de la succession de son père. Bientôt après, il retourna en Flandre auprès du roi Charles VI, et y donna des preuves de sa valeur à la prise d'Ypres. A son retour en Savoie il rétablit l'évêque qui avait été chassé par les Valaisans. Le 2 août 1388, il accepta l'hommage des peuples de la vallée de Barcelonette, des comtés de Nice et de Vintimille, qui abandonnèrent Louis II d'Anjou. Amédée mourut à Ripaille, le 1er novembre 1391.

AMÉDÉE VIII, premier duc de Savoie, et ensuite pape sous le nom de Félix V, était fils d'Amédée VII. Né à Chambéri, le 4 septembre 1383, il n'avait que huit ans lorsque son père mourut. Sa mère Bonne de Berri s'étant mariée en seconde noce au comte d'Armagnac, la régence fut confiée à Bonne de Bourbon son aïeule. En 1398,

Digitized by Google

Amédée prit les rênes du gouvernement; le 5 août 1401, il acheta le comté de Genevois. Réunissant sous sa domination la Savoie, le Genevois, les pays de Vaud et de Gex, la Bresse, le Bugey et le bas Valais; l'empereur Sigismond lui accorda le titre de duc, par lettre patente du 19 février 1416. Deux ans après, il réunit à ses États l'apanage du prince d'Achaïe et de Piémont. Jusqu'alors tout avait prospéré pour lui; mais la peste se déclara, en 1428, dans Turin; Marie de Bourgogne son épouse, fut au nombre des victimes. Amédée chercha des consolations dans la religion; il fonda plusieurs couvents. Une tentative d'assassinat contre sa personne le détermina à se retirer du monde et à s'enfermer dans un couvent d'augustins à Ripaille, sur les bords du lac de Genève. Dans une assemblée des évêques et des barons, qu'il y convoqua pour le 7 novembre 1434, il abdiqua en faveur du prince Louis son fils. Plusieurs de ses conseillers et amis intimes s'enfermèrent avec lui au château de Ripaille; il paraît que deux jours de la semaine étaient consacrés aux exercices religieux, qu'ils vivaient les cinq autres jours en épicuriens, et que c'est de là que vient l'expression proverbiale *faire ripaille*. Le concile de Bâle ayant, par décret du 25 juin 1439, déposé le pape Eugène IV, la tiare fut offerte à Amédée, le 15 novembre suivant; le duc de Savoie, en acceptant, étonna l'Europe entière. Il prit le nom de Félix V, fit son entrée le 24 juin 1440, à Bâle, où il résida trois ans, et en quatre promotions il y créa vingt-trois cardinaux. Il quitta cette ville, le 17 novembre 1443, et partagea dès lors sa résidence entre Lausanne et Genève. Cependant sollicité de tous côtés de mettre fin au schisme par son abdication, Félix entra en traité avec Nicolas V, qui avait succédé à Eugène, et en obtint de grandes prérogatives personnelles. Amédée VIII, après avoir renoncé, pour la seconde fois, aux grandeurs, rentra dans la solitude de Ripaille; mais il n'y vécut pas longtemps : il mourut à Genève, le 7 janvier 1451. Sa vie a été écrite sous le titre de *Amedeus Pacificus*.

AMÉDÉE IX, dit le *Bienheureux*, né à Toulon, le 1er février 1435; épouse Yolande, fille de Charles VII, en 1452, succède à son père, le 25 mars 1465. L'esprit faible de ce prince l'empêchant de gouverner, sa femme, avec l'appui de son frère Louis XI, s'empara de la régence. D'autre part, Philippe frère, d'Amédée, prit les armes pour chasser la duchesse et ses favoris, et les força de fuir. Louis XI fit à son tour entrer des troupes en Savoie pour rétablir l'autorité de sa sœur; mais par la médiation des cantons de Fribourg et de Berne, la régence fut partagée, le 5 septembre 1471. Quelques mois après, Amédée mourut à Verceil, la veille de Pâques, le 16 avril 1472.

AMÉDÉE, de la maison de Souabe, parent de l'empereur Conrad III, se retira, par dégoût du monde, dans l'abbaye de Bonnevaux, et s'y employa aux plus bas offices de la maison. Il fonda 4 monastères, et travailla à leur construction comme simple ouv. Il mourut en 1140.

AMÉDÉE (saint), évêque de Lausanne, né à la Côte-Saint-André dans le Dauphiné, fils d'Amédée de Hauterive, qui entra dans l'ordre de Cîteaux, avec seize chevaliers, ses vassaux, en 1099, et parent de l'empereur Henri V; fut tuteur d'Humbert III, comte de Savoie, et chevalier de l'empereur Frédéric Ier; mort vers 1158, dans l'abbaye de Bonnevaux, après avoir fondé quatre monastères.

AMÉDÉE, de son vrai nom Jean **MENER**, religieux franciscain; fonda en Italie, la congrégation des Amadestes; fut confesseur de Sixte IV, en 1471; mort à Milan, en 1482.

AMÉDÉE (François), fils naturel d'Audinot, ancien acteur de la comédie italienne, est né à Paris le 2 octobre 1784. Élève de Catel pour l'harmonie, et de Baillot pour le violon, il fut longtemps répétiteur de ces deux maîtres. Amédée a composé et arrangé la musique d'un très-grand nombre de mélodrames pour le théâtre de l'Ambigu-Comique. Il a pendant longtemps joué l'alto à l'orchestre de l'Opéra et aux concerts du conservatoire. Il est mort à Paris au commencement de 1833.

AMEDROZ (Jacob), né à la Chaux-de-Fonds (principauté de Neufchâtel), en 1719; lieutenant-colonel du régiment de Castella, il tint le dernier contre les Prussiens à la bataille de Rosbach, en 1757; commandant à Cassel, pendant le siége il refusa de capituler; mort à Neufchâtel, le 15 février 1812.

AMEIL (Auguste), né à Paris, le 6 janvier 1775; adjoint à l'état-major de l'armée du Nord, en 1793, sous Dumouriez et Jourdan; fit la campagne de Hollande contre les Anglo-Russes; fut nommé général de brigade pendant l'expédition de Russie. Se présenta à Louis XVIII en 1814, et en fut bien accueilli. Il accompagna le comte d'Artois à Lyon, en 1815, pour s'opposer à Bonaparte; prit ensuite le parti de celui-ci, qui le fit partir pour la Bourgogne; il commanda un corps de cavalerie à Waterloo. A la seconde restauration, il se présenta de nouveau à Louis XVIII pour lui offrir ses services, mais cette fois ils ne furent point accueillis. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il parvint à s'échapper. Il fut jugé par contumace à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1816. Ameil, tombé dans un état complet d'aliénation mentale, mourut dans la prison de Hildesheim en Hanovre, le 16 septembre 1822.

AMEILHON (Hubert-Pascal), de l'Académie des belles-lettres et bibliothécaire à Paris pendant plus d'un demi-siècle (de la Ville, 38 ans; de l'Arsenal, 14), naquit à Paris le 5 août 1730, et mourut dans la même ville le 23 novembre 1811. Il avait pris, dès sa jeunesse, l'habit ecclésiastique, et il se fit bientôt connaître par divers ouvrages, surtout par son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens*. Ameilhon eut le malheur d'entrer, avec un abandon déplorable, dans l'esprit révolutionnaire de 1793. Il était membre de la *commission* dite *des monuments*, et *commissaire à l'examen des titres de la noblesse*. La convention avait décrété, le 4 juillet 1793, qu'avant la fin de ce mois la municipalité de Paris aurait à faire *effacer* ou *changer* « tous les objets sculptés ou peints sur les monuments publics, soit civils soit religieux, qui présentaient des attributs de royauté ou des éloges prodigués à des rois. » Ce même décret ordonnait la formation d'une commission exécutive dont Ameilhon fut un des membres les plus actifs. Un autre décret, du 1er août, était énergiquement concis dans cet article unique : « Dans huitaine, à dater de la publication du présent décret, toutes les maisons, édifices, parcs, jardins, enclos, qui porteraient des armoiries, seront con-

Digitized by Google

fisqués au profit de la nation. » Un troisième décret, du 14 septembre, ordonnait « la suppression des armoiries et signes de royauté dans les églises et tous autres monuments publics dans le courant du mois. » Un quatrième décret, du 3 brumaire an II, ordonnait (art. 5) « à tous les propriétaires de meubles ou ustensiles d'un usage journalier, d'en faire disparaître tous les signes proscrits, sous peine de *confiscation*. » L'art. 9 prescrivait « d'examiner les médailles des rois de France, déposées dans la bibliothèque nationale et dans les autres dépôts publics de Paris, afin de séparer et conserver celles qui intéressent les arts et l'histoire, et *livrer toutes les autres au creuset*. » Telle était la législation sauvage de cette terrible époque. Voici quelques-uns des actes d'Ameilhon en sa qualité de *commissaire de l'examen des titres de la noblesse*. Il écrivait, le 24 janvier 1793, au procureur général syndic du département de Paris : « Je suis chargé de vous prévenir que les commissaires nommés pour l'examen des titres du cabinet des ordres du ci-devant roi, déposés à la bibliothèque nationale, sont prêts à remettre aux commissaires du département environ 270 volumes et cartons *qui restent encore à détruire*. C'est au Directoire à fixer le jour qu'il lui conviendra de choisir *pour le brûlement*, dont le public doit être averti par les affiches, etc. *Signé* Ameilhon. » Le 14 février, il écrivait au même procureur général : « Citoyen... je vous envoie l'état ci-joint des divers articles qui se trouvent encore dans les dépôts des ci-devant ordres du ci-devant roi, et qui doivent faire la matière d'un dernier brûlement... Je suis avec les sentiments de la fraternité républicaine, etc. *Signé* Ameilhon. » Suit la *note des divers articles qui restent à brûler* : « 128 volumes reliés et 34 boîtes contenant des pièces et titres pour le ci-devant ordre du Saint-Esprit et autres du ci-devant roi ; 2 volumes de blasons pour lesdits ordres originaux qui ont servi à composer l'*Armorial général de France ;* 166 volumes de la collection dite Collection de le Laboureur ; 2 volumes de lettres de noblesse et de grâce ; 18 volumes contenant des preuves pour l'ordre de Saint-Lazare et pour entrer à l'École militaire ; plus une boîte remplie de preuves pour être admis dans les ci-devant chapitres nobles. » Il résulte de ces pièces originales qu'Ameilhon concourut et présida au brûlement de 652 volumes, boîtes ou cartons qu'il eût fallu conserver dans la bibliothèque nationale où ils avaient été déposés. Cet acte de vandalisme, dirigé par un historien, est pour l'histoire une perte irréparable. En sa qualité de membre de la commission dite des monuments, Ameilhon se mit à explorer minutieusement dans Paris, pour dénoncer à la commune, les sculptures ou les peintures qui présentaient sur l'extérieur des édifices les attributs proscrits, et qui avaient échappé au zèle acerbe des premiers explorateurs. Voici deux notes de sa main. « Attributs et autres traces de royauté à supprimer : Sous le vestibule de l'une des portes de Saint-Germain de l'Auxerrois, une pierre noire sur laquelle est écrite cette inscription : *Sous le règne de Henri IV ce lieu a été bâti, etc.* ; sur l'église de Sainte-Valère, au haut de la rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, des croix fleurdelisées. Le huitième jour de la troisième décade de l'an II de la république. *Signé* Ameilhon. » — « Il faut enlever au portail de l'église des ci-devant religieuses dites de Sainte-Élisabeth, rue du Temple, deux fleurs de lis. Le 8 du second mois de l'an II de la république. *Signé* Ameilhon. » C'était là un singulier travail d'académicien. Cependant, malgré ses opinions exaltées, Ameilhon protégea quelques monuments, et rendit des services aux sciences et aux lettres. Des pétitionnaires avaient demandé à la barre de la Convention le renversement de l'arc de triomphe connu sous le nom de *porte Saint-Denis*. Ameilhon, membre de la commission temporaire des arts, se rendit, en toute hâte, au comité d'instruction publique chargé de faire un rapport sur cette pétition inouïe et fit adopter qu'on se bornerait à enlever l'écusson royal et l'inscription *Ludovico magno*, que plus tard Napoléon eut le bon esprit de faire rétablir. Il convient de dire aussi que, tout en poursuivant la destruction des insignes de la royauté, Ameilhon s'opposa vivement, et avec un courage qui n'était pas alors sans danger, aux démonstrations furieuses d'un attroupement qui voulait pénétrer dans l'église des jésuites pour y abattre les fleurs de lis. La nef et le chœur étaient remplis de livres. Ce précieux dépôt allait être abîmé par les démolitions : Ameilhon tint ferme ; il refusa de céder aux prières et aux menaces, et alors, pour sauver les livres, il trouva bon que les fleurs de lis restassent sans outrage. Enfin la république tomba, Ameilhon reprit alors ses travaux littéraires si longtemps négligés ou interrompus. Il put enfin terminer en 1811, peu de jours avant sa mort, la continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont le premier volume avait paru plus d'un demi-siècle auparavant. Il était un des plus actifs collaborateurs de Millin, dans la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il était âgé de 81 ans lorsqu'il mourut marguillier de sa paroisse. Ce n'est pas le nombre qui manque à ses travaux littéraires, d'ailleurs estimables pour la plupart ; en voici la liste : *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens, sous le règne des Ptolémées*, Paris, 1766, in-8° ; *Histoire du Bas-Empire*. Le Beau avait donné les vingt et un premiers volumes : Ameilhon termina le vingt-deuxième qu'il publia ainsi que les tomes 24 à 27 et dernier. La publication de cette histoire, commencée en 1757, ne fut achevée qu'en 1811 ; *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide* ; sur la *Métallurgie* ou *l'art d'exploiter les mines chez les anciens*, etc., etc.

AMELESAGORAS ou **MELESAGORAS**, de Chalcédoine, l'un des plus anciens historiens grecs ; vivait en 431 avant J. C. — Un Athénien de ce nom fit une description de l'Attique.

AMELGARD, prêtre à Liége, vivait à la fin du 15e siècle, et a écrit : *De rebus gestis Caroli VII historiarum libri V* ; et *De rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L*. Ces deux ouvrages sont encore inédits : le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque du roi à Paris. Charles VII chargea Amelgard de la révision du procès de Jeanne d'Arc, lorsque les Anglais se furent retirés du royaume, et celui-ci composa un *Livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité*.

AMÉLIE (Anne), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, née le 9 novembre 1723, fut non moins distinguée par ses vertus que par ses talents, son goût pour les arts, et surtout par son habileté en musique : elle fit de tels progrès dans l'étude de la fugue et du contre-point,

sous la direction du compositeur de la cour, Kirnberger, qu'elle composa bientôt elle-même des morceaux remarquables. Elle mit en musique, pour lutter contre le célèbre Graun, *la Mort du Messie,* de Ramler, et cette composition est pleine de verve et d'harmonie : elle excellait sur le clavier. Elle mourut à Berlin, le 30 mars 1787.

AMÉLIE (Louise-Auguste-Wilhelmine de Mecklembourg-Strelitz); née en 1776; mariée le 20 avril 1793, au prince de Prusse Frédéric-Guillaume III; morte de chagrin au mois de juillet 1810.

AMÉLIE (duchesse de Saxe-Weimar). *V.* **AMALIE.**

AMÉLIER DE TOULOUSE (Guillaume), troubadour du 12e siècle, auteur de sirventes ou satires, adressées au comte d'Astanac, contre les mœurs du siècle, etc.

AMELIN (Jean d'), de Sarlat, est connu par une *traduction* des Concions et Harangues de Tite-Live, Paris, 1568, in-8°, dont le seul mérite est de donner le nom vulgaire des lieux cités par l'historien latin.

AMÉLINE (Claude), né à Paris, vers 1629, d'un procureur au Châtelet, suivit quelque temps le barreau, se dégoûta ensuite du monde, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 29 avril 1660. Il mourut à Paris, en septembre 1706, âgé de 77 ans. Il a laissé : un *Traité de la Volonté; Traité de l'Amour du Souverain bien.* Quelques-uns lui attribuent *l'Art de vivre heureux.*

AMELIUS, philosophe éclectique du 3e siècle, fut contemporain de Porphyre, eut pour maître Lysimaque; il suivit l'école de Plotin, et composa près de 100 *traités* qui sont perdus. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AMELOT (Sébastien-Michel), évêque de Vannes, né à Angers, le 5 septembre 1741, destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, s'attacha à M. de Boisgelin, qui le nomma son grand vicaire à Lavaur, ensuite à Aix. Il fut, ainsi que son archevêque, nommé en 1772 membre de l'assemblée du clergé; le 23 avril 1775 il fut sacré évêque de Vannes. Louis XVI lui conféra en 1780 l'abbaye St.-Vincent de Besançon; et en 1787, sous le ministère du maréchal de Castries, la direction du collége de la marine, fondé depuis peu à Vannes. Lorsque la révolution éclata, il refusa de prêter le serment à la *constitution civile du clergé,* et la plupart des ecclésiastiques de son diocèse suivirent son exemple. Conduit à Paris par la gendarmerie, il reçut seulement ordre de ne point quitter son logement, avec injonction de se présenter à l'assemblée le jour où il en serait requis. Lorsque la Constituante eut terminé sa session, il passa en Suisse. Instruit qu'une expédition se préparait pour les côtes de la Bretagne, il se proposa d'aller joindre M. de Hercé, évêque de Dol. On sait quel sort eut cette expédition appelée de *Quiberon.* L'évêque de Dol fut une des victimes immolées à Vannes. Amelot, apprenant en chemin cette catastrophe, revint en Suisse, où il signa l'*Instruction* que quarante-huit évêques adressèrent le 15 août 1798 aux fidèles de France. L'armée française ayant envahi la Suisse, le prélat se retira à Augsbourg, d'où il passa à Londres en 1800. Amelot ne rentra en France que vers la fin de 1815. Ce prélat avait perdu un œil en Angleterre, et il devint tout à fait aveugle peu après son retour en France. Son ancien diocèse était toujours l'objet de ses affections, et il fit passer à son successeur une somme assez considérable, tant pour le soulagement des pauvres que pour le séminaire de Vannes. Amelot mourut à Paris, le 2 avril 1829, après une courte maladie.

AMELOT, ministre de la maison du roi sous Louis XVI, fut incarcéré pendant la terreur, et mourut dans la prison du Luxembourg en 1794. On a prétendu qu'il avait dit : « S'il n'y avait pas de lettres de cachet, je ne voudrais pas être ministre, le roi m'en priât-il à mains jointes. » Mais il n'est guère probable que le ministre d'un monarque qui fit si peu d'usage de cette mesure ait tenu un tel propos. Quant à la longue captivité de Latude que les ennemis d'Amelot lui ont imputée, il suffit de comparer les dates pour reconnaître la fausseté de cette accusation.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abrah.-Nicolas), né à Orléans en février 1634, mort à Paris le 8 décembre 1706, fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise. On lui doit plusieurs *traductions,* entre autres celle des *Annales* de Tacite et du *Concile de Trente* de Sarpi, du *Prince* de Machiavel; de l'*Histoire du gouvernement de Venise*, d'Alf. de la Cuea, avec des notes historiques et politiques, Amsterdam, 1705, in-12; elle est remplie de traits satiriques, mais très-propre à faire connaître cette république; on lui attribue encore des *Mémoires critiques et littéraires*, 1737, 3 vol. in-12, remplis d'anecdotes la plupart fausses et les autres communes.

AMELOTTE (Denis), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes en 1606, entra dans la congrégation en 1650, et mourut à Paris le 7 octobre 1678. La part qu'il eut au despotisme du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le rendit odieux à ses confrères. Son attachement aux principes de St. Augustin et de St. Thomas ne l'empêcha pas de marquer la plus forte prévention contre les théologiens de Port-Royal. On cite parmi ses ouvrages la traduction du *Nouveau Testament* en français avec des notes, 1666-68, 4 vol. in-8°. Elle est mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Il avait eu connaissance de la traduction encore manuscrite des solitaires de Port-Royal, et sa correspondance fait foi qu'il s'était donné beaucoup de peine pour se procurer les différentes leçons des meilleurs manuscrits.

AMELUNGHI (Jérôme), surnom. le *Bossu de Pise,* (*il Gobbo*), poète burlesque italien du 16e siècle, est auteur de deux poëmes intitulés, l'un *la Gigantea,* la guerre des géants, l'autre *la Nanea*, la guerre des nains, Florence, 1566, in-12. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé.

AMENA, épouse d'Abdallah, fut mère du prophète Mahomet.

AMENDE (J.-H), peintre allemand, a peint le plafond de la bourse de Leipzig, où il a représenté l'*assemblée des dieux dans l'Olympe.*

AMÉNÉCLÈS, Corinthien, fut le premier qui construisit des galères à trois rangs de rames.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs anciens rois d'Égypte que l'on confond avec les Pharaons. Le 1er monta sur le trône en 1686 avant J. C., et régna 31 ans; le 2e, en 1618 régna 30 ans; c'est lui qui fit jeter dans le Nil les enfants mâles des Israélites; le 3e, en 933, et régna 9 ans. Il y eut plusieurs autres Aménophis, mais on ne connaît point l'époque où ils ont vécu.

AMENTA (Nicolas), professeur en droit, né à Naples en 1659, mort dans la même ville le 21 juillet 1719, fut,

Digitized by Google

pendant ses quatorze premières années, affligé d'une maladie des yeux, qui le força de rester, tout ce temps, enfermé dans une chambre, sans voir le jour. Dès qu'il fut guéri il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane qu'il écrivait avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des *observations*. On a de lui sept *comédies* en prose comptées parmi les meilleures de son temps, vingt-quatre *pièces* satiriques dans le genre burlesque, et des *poésies* diverses semées dans plusieurs recueils.

AMENTRATO (Scipion), historien et littérateur italien; né au royaume de Naples, en 1551; mort en 1601.

AMER (Abou-Tabet), quatrième roi mérinide de Maroc et de Fez, et septième prince de cette dynastie; né en 1284; succède, en 1306, à son aïeul Abou-Yacoub-Yousouf; lève le siége de Tlemcen qui durait depuis quatorze ans; assiége vainement Ceuta en 1307; jette les fondements de Tetuan, et meurt en 1308.

AMER (Al-Modhaffer-Saleh-Eddyn), quatrième et dernier roi d'Yemen, de la dynastie des Thahérides; succède, en 1489, à son oncle Al-Mansour; envoie en 1506, une flotte contre les Portugais, maîtres d'Aden; est vaincu, en 1516, par les troupes du sultan mameluk d'Égypte; est tué, en 1517, dans un combat.

AMERA-SINHA, auteur d'un Dictionnaire en langue samskrite, Serampore, 1808, in-4°, avec une interprétation anglaise et des notes par Colebrooke.

AMER BEN-AMROU, gouverneur arabe de Séville; fonde un palais et un cimetière à Cordoue; se révolte contre Yousouf-al-Febri, émir d'Espagne; s'empare de Saragosse, en 733; y est assiégé et pris par Yousouf qui le fait périr, en 755.

AMER BIAKHAM-ALLAH (Abou-Ali-Al-Mansour), septième calife fatimite d'Égypte, avait à peine cinq ans lorsqu'il succéda à son père Mostaly, l'an 1101 de J. C., par les soins du vizir Afdal, qui fut chargé de la régence, et qui, à l'intronisation du nouveau souverain, lui donna le titre de *Biakham-Allah* (celui qui fait observer la loi de Dieu). Abou-Mansour Nezar, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, et alla se renfermer dans Alexandrie, où, soutenu par le gouverneur, il se fit proclamer calife sous le nom de Mostofi Eddin; mais il y fut bientôt assiégé par Afdal qui, s'étant rendu maître de la place, fit prisonniers les deux rebelles, et s'en défit secrètement. Le vainqueur entra dans l'ancienne capitale de l'Égypte avec le jeune calife, que conduisaient ses nourrices et ses gouverneurs. L'an 1104, le roi Baudouin, soutenu par une flotte génoise, assiégea Acre par terre et par mer, et l'emporta d'assaut. Le gouverneur étant parvenu à se sauver avec une partie de la garnison se retira en Égypte. Le régent Afdal envoya, l'année suivante, une armée sous les ordres de son fils pour réparer ces échecs; mais le général musulman, n'étant point secondé par les princes de Syrie, fut vaincu entre Ascalon et Jaffa. On vante la sagesse et la douceur de l'administration du vizir Afdal, qui fut, dit-on, l'âge d'or de l'Égypte. Depuis longtemps la mésintelligence régnait entre le vizir et son maître. Celui-ci, jaloux de la puissance ou plutôt des richesses et du mérite de son ministre, avait témoigné le désir d'être affranchi d'un joug qui lui semblait insupportable; un jour que le vizir rentrait au Caire, incommodé par la poussière que faisait voler devant lui le corps de cavalerie qui précédait sa marche, il prit les devants avec deux de ses gardes. Trois Bathéniens apostés, dit-on, par le calife l'assaillirent, et le percèrent de leurs poignards. Ils furent presque aussitôt massacrés par les cavaliers qui accoururent au secours de leur maître; mais Afdal expira en arrivant dans son palais. Amer parut touché de la mort de son vizir. Il lui fit faire de magnifiques obsèques, où il récita lui-même les prières funéraires; mais il ne laissa pas de s'emparer de l'immense fortune que ce ministre avait amassée pendant les vingt-huit ans qu'il avait été à la tête des affaires. On assure qu'il fallut quarante jours et quarante nuits pour transporter les effets et trésors de toute espèce qui avaient appartenu à Afdal, de ses palais dans ceux du calife. Ainsi périt Afdal, l'an 1121, à l'âge de cinquante-cinq ans. Trois ans après la ville de Tyr fut perdue pour l'Égypte. La garnison qui la défendait la rendit par capitulation aux chrétiens qui l'assiégeaient depuis cinq mois. Le calife Amer mourut l'an 524, de la même manière que son vizir. Dix Bathéniens apostés par les grands de la cour, parents ou amis d'Afdal, l'assassinèrent à Gizeh au retour de la promenade. Il était âgé de 34 ans, et en avait régné vingt-neuf et demi. Amer ne fut ni plaint ni regretté de ses sujets. Il était savant, il écrivait bien; mais ces qualités stériles et souvent dangereuses dans un despote ne peuvent faire oublier la cruauté, la dissimulation, les débauches, l'orgueil et surtout l'ingratitude qu'on lui reproche.

AMER-KAN, émir turc et roi de Marmara; se joint aux Mongols contre le sultan Seldjoucide Gaïath-Eddyn-Masoud, son suzerain; se soumet à celui-ci, qui le fait mettre à mort avec six de ses filles, en 1294.

AMERBACH (Vitus), natif de Wendingen, en Bavière, fit ses études de philosophie, de droit et de théologie à Wittenberg, et se rangea parmi les sectateurs de Luther; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, vers 1557. Ses ouvrages philosophiques sont, un livre *De animâ; De philosophiâ naturali, etc.* Il publia des Commentaires sur les *Offices de Cicéron*, et sur le *Discours pour le poète Archias;* sur les *Poëmes de Pythagore et de Phocylide;* sur les *Tristes d'Ovide*, et sur *l'Art poétique d'Horace.*

AMERBACH (Élie-Nicolas), savant contrapuntiste allemand, est cité souvent par les écrivains du 16ᵉ siècle, mais seulement sous ses prénoms. En 1571, il occupait la place d'organiste à l'église Saint-Thomas de Leipzig. Il fut le premier organiste allemand qui fit imprimer un recueil de pièces pour l'orgue, en tablature. Cet ouvrage qui est fort rare, a paru sous ce titre : *Orgel oder instruments Tabulatur,* Leipzig, 1571, in-4°.

AMERBACH (Jean), célèbre imprimeur du 15ᵉ siècle, natif de Rutlingen en Souabe, et établi à Bâle. On lui doit l'invention des caractères ronds, qu'il substitua aux italiques et aux gothiques, moins agréables à la vue, et plus difficiles à la lecture. Il donna, en 1506, la 1ʳᵉ édition de St. Augustin, qu'il avait lui-même revue et corrigée, et le caractère dont il se servit porte encore le nom de *Saint-Augustin*. Il avait commencé le même travail sur St. Jérôme; mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui per-

Digitized by Google

mit pas de l'achever. Il laissa ce soin à ses enfants, qui remplirent ses intentions. Les éditions de Jean Amerbach sont estimées pour leur exactitude.

AMERBACH (Boniface-Jean), fils du précédent, mort en 1562, occupa, pendant 20 ans, la chaire de jurisprudence à Bâle, passa par toutes les places de la municipalité, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité. Il existe de lui quelques ouvrages. On imprima, en 1659, à Bâle, in-4°, *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; cet ouvrage, peu commun, est du nombre de ceux qui servent à l'histoire de l'imprimerie, parce qu'il fait mention de plusieurs anciennes éditions qu'on ne trouve pas facilement dans les plus grands catalogues. C'étaient Érasme et Boniface Amerbach, son exécuteur testamentaire, qui avaient jeté les premiers fondements de cette bibliothèque.

AMERBACH (Basile), jurisconsulte, était petit-fils de l'imprimeur de ce nom; né en 1534, à Bâle, il fut admis en 1549 à l'académie de cette ville; et l'année suivante il obtint le doctorat dans la faculté de philosophie. Ayant embrassé l'étude du droit, il se rendit à Bologne; et, après avoir fréquenté les cours de cette fameuse université, il y reçut le laurier doctoral. De retour à Bâle, il fut nommé recteur de l'académie. Élu professeur du Code en 1561, il succéda deux ans après, dans la chaire des Pandectes, à son père, homme d'un rare mérite qu'il remplaça également dans la charge de syndic. Dans l'espace de quelques semaines il eut la douleur de perdre, avec son père, sa femme et son fils unique, victimes d'une maladie contagieuse. Comme syndic, il eut l'occasion de rendre d'importants services à sa patrie. Il donna une somme considérable pour établir au gymnase une classe qui porte encore son nom. Atteint de la maladie à laquelle il a succombé, il résigna tous ses emplois, et mourut deux ans après, le 25 avril 1591. On conserve de lui plusieurs ouvrages de droit dans les manuscrits de la bibliothèque de Bâle.

AMERGIN, ou **AMERGINUS**, archidruide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie scytho-milésienne, qui, selon les annales de ces peuples, vinrent, plusieurs siècles avant J. C., fonder en Hibernie, et la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées, que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races, lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170. Amergin avait un grand nombre de frères, fils, ainsi que lui, d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, nommé d'abord *Gallamh*, mais surnommé emphatiquement *Mileagh-Easpain*, ou le *Champion d'Espagne*, surnom qui a fait oublier le nom primitif, parce qu'après les bardes, les historiens l'ont employé couramment, et que, selon les divers idiomes, on a écrit et dit: *Mileagh, Miles, Milesius, Milesicus*. Quoique prêtre, Amergin combattit aussi ardemment que ses frères, pour soumettre l'île qu'ils étaient venus conquérir. Après la victoire acquise au prix du sang le plus précieux. Héber, Hérémon et Amergin, survivant aux autres fils de Mileagh, s'occupèrent de fonder leur établissement politique. Les deux premiers prirent le titre de roi, en se partageant l'île, sur laquelle Hérémon ne devait pas tarder à régner seul. Le troisième ne voulut d'autre caractère que celui de *druide suprême*.

AMÉRIC VESPUCE (Amerigo Vespucci), né à Florence, le 9 mars 1451, d'une famille distinguée, fut élevé par son oncle George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine, et jouissait d'une grande réputation de savoir. Le jeune Améric fit de grands progrès dans la physique, l'astronomie et la cosmographie; telle était alors l'éducation des nobles de Florence, qui, pour la plupart, se destinaient au commerce, et devaient être versés dans toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation. Comme le commerce avait contribué à la prospérité de la république, dans chaque famille il devait se trouver un citoyen qui servît sa patrie dans cette profession. Améric fut choisi, dans la famille des Vespuce, pour suivre l'exemple de ses ancêtres. Il partit de Florence, en 1490, et se rendit en Espagne, pour y faire le commerce. Il se trouvait à Séville, en 1492, lorsque Christophe Colomb se préparait à entreprendre un nouveau voyage, et que la passion des découvertes commençait à enflammer la plupart des navigateurs. Les succès de Colomb réveillèrent l'émulation d'Améric, qui résolut d'abandonner les intérêts de son commerce, pour aller reconnaître un monde dont l'Europe venait d'apprendre l'existence. Le 10 mai 1497, il commença son premier voyage, et partit de Cadix avec cinq vaisseaux, sous les ordres d'Ojeda. Cette petite flotte se dirigea vers les îles Fortunées, et, faisant voile à l'ouest, parvint jusqu'au continent d'Amérique, après 37 jours de navigation: elle visita le golfe de Parias, l'île de Ste.-Marguerite, et côtoya la terre ferme, dans un espace de plus de 400 lieues. Après un voyage de 13 mois, elle revint en Espagne, et mouilla à Cadix, le 15 octobre 1498. Améric, qui, par ses connaissances, avait beaucoup contribué au succès de l'expédition, fut très-bien reçu à la cour de Séville. Au mois de mai 1499, il repartit de Cadix pour le cap Vert, passa en vue des îles Canaries, et, 44 jours après son départ d'Espagne, aborda à une terre inconnue, située sous la zone torride, qui était la continuation de celle qu'il avait découverte dans son premier voyage. Après quelques courses le long de la côte, il revint à l'île espagnole de Santo-Domingo, où Ojeda eut des démêlés avec les Européens qui, six ans auparavant, y étaient venus avec Christophe Colomb. La flotte se dirigea ensuite au nord, et découvrit plusieurs îles, dont Améric fait monter le nombre à plus de mille, calcul que son biographe se contente d'appeler une exagération poétique. L'amiral Ojeda voulait continuer sa route; mais les plaintes de l'équipage le forcèrent à revenir en Europe. Au retour de la flotte, Ferdinand et Isabelle, à qui Améric présenta plusieurs productions du nouveau monde, lui firent l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'on apprit à Florence les découvertes de Vespuce, la république fit des réjouissances, et s'honora d'avoir vu naître un grand homme. Séduit par les promesses d'Emmanuel, roi de Portugal, Améric quitta le service d'Espagne, et partit de Lisbonne, le 10 mai 1501, avec trois vaisseaux portugais. Il arriva au cap Saint-Augustin, et côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la terre des Patagons. Assailli par des tempêtes, il fut obligé de revenir en Portugal, où il arriva le 7 décembre 1502. Emmanuel, satisfait de ce voyage, voulut qu'Améric en entreprît un autre, et, pour la quatrième fois, le navigateur florentin s'embarqua le

Digitized by Google

10 mai 1503, sur une flotte de 6 vaisseaux, avec le projet de trouver, par l'occident, un nouveau chemin pour aller à Malacca. Cette expédition fut moins heureuse que les précédentes. Après avoir perdu un vaisseau, et couru les plus grands dangers, la flotte portugaise entra dans la baie de Tous-les-Saints au Brésil, et ne tarda pas à retourner en Europe : Améric demeura en Portugal jusqu'en l'année 1506, époque de la mort de Colomb. La cour de Séville rendait alors de grands honneurs à la mémoire de cet illustre navigateur, et songeait à réparer la perte qu'elle venait de faire ; elle rappela à son service Améric Vespuce, qui s'embarqua de nouveau, en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Pendant ce voyage, les Indes occidentales commencèrent à porter le nom du navigateur florentin, honneur qui aurait dû être réservé à Colomb. Améric vécut assez longtemps pour jouir de cette gloire usurpée, et pour revoir plusieurs fois le vaste continent qui portait son nom. Il mourut, en 1516, au service du Portugal. Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son vaisseau dans la cathédrale de Lisbonne, et Florence combla d'honneurs sa famille. Tout le monde s'accorde à dire qu'Améric ne commanda jamais en chef une expédition, qu'il ne voyagea qu'en qualité de géographe et de pilote, et qu'il ne partit pour faire des découvertes qu'après le retour de Christophe Colomb. Améric dut sans doute sa gloire à son mérite, à ses travaux ; mais il dut aussi quelque chose à son caractère, et principalement à la fortune qui se mêle de tout. Améric Vespuce a laissé un *Journal* de quatre de ses voyages, imprimé en latin, Paris, 1532 ; Bâle, 1555, et ensuite traduit de l'italien en français, Paris, 1519.

AMERONGEN (Godart-Adrien d'), né à Utrecht, rendit des services importants à sa patrie par un long cours d'ambassades. L'ambassade de Danemark en 1658, lui valut l'ordre de l'Éléphant. En 1660, il passa en Espagne, de là il fut envoyé près de l'évêque de Munster. L'ambassade la plus utile fut celle auprès des princes d'Allemagne, en 1672. Il fut depuis employé dans les cours de Saxe, de Brandebourg et enfin de Danemark, où il finit ses jours le 9 octobre 1692.

AMERSFOORT (Éverard), professeur à Cologne, a commenté le livre d'Aristote intitulé : *Du ciel et du monde*. Ce commentaire, continué par J. Nustingen, a paru en 1497.

AMERSFOORT (Jacques), ministre du culte réformé, né à Amsterdam en 1786, prêcha tantôt en français, tantôt en hollandais dans les principales villes de Hollande. Professeur à l'athénée d'Harderwyck, où il enseigna les langues orientales, il fut appelé ensuite à occuper la chaire de théologie à Franeker, où il mourut en 1824. Il a laissé des discours et une dissertation intitulée : *De variis lectionibus Holmesiavis locorum quorumdam Pentateuchi mosaici*.

AMERVAL ou **AMERNAL** (Éloi d'), né à la fin du 14e siècle, à Béthune, maître des enfants de chœur de cette ville, a laissé un livre rare et curieux, intitulé : *De la déablerie, en rimes et par personnaiges*, 1508, in-fol., goth.

AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576. Son zèle pour la réforme l'obligea de se réfugier en Hollande. Il professa douze ans la théologie à Franeker, et mourut à Rotterdam en 1633. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Puritanismus anglicanus ; Medulla theologica ;* et *De conscientiâ et jure*, réimprimé plusieurs fois et traduit en anglais, Londres, 1643, in-4° ; il y considère la morale comme une science séparée, abstraction faite des rapports qu'elle peut avoir avec les dogmes de la religion.

AMES (Joseph), secrétaire de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759, est auteur des *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1749, in-4° ; réimprimé avec des augmentations par Guillaume Herbert, Londres, 1785-1790, 3 vol. in-4°. Le célèbre bibliographe Dibdin en a publié une nouvelle édition, augmentée au point d'en faire en quelque sorte un nouvel ouvrage. Le 1er vol. a paru en 1810, le 2e en 1812, le 3e en 1816, le 4e en 1819. Il est à souhaiter que cette belle entreprise, qui doit former 7 vol., soit continuée. Les quatre premiers volumes se vendent 14 guinées.

AMES (Fisher), né dans le Massachusett vers 1750, et membre de la convention de cet État, se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789, il fut nommé premier représentant de son district, et porta la parole pendant 8 années de suite comme principal orateur. Il eut beaucoup de part aux modifications insérées dans le traité avec l'Angleterre. Il est mort en 1808.

AMESTRIS, fille d'Otanes, l'un des sept grands de la Perse qui tuèrent Smerdis le Mage, fut mariée à Xercès, fils de Darius, et se rendit fameuse par les cruautés qu'elle exerça contre la femme de Masistès, dont Xercès était épris.

AMEYDEN (Christophe), compositeur de l'école flamande, était contemporain de Roland de Lassus. On a imprimé des madrigaux de sa composition dans le troisième livre de madrigaux à cinq voix de Lassus, Venise, 1570.

AMFREVILLE, nom célèbre dans la marine française. Il y avait trois d'Amfreville à la malheureuse bataille de la Hogue, en 1692 : ils étaient frères. L'aîné (le marquis), chef d'escadre, commandait l'avant-garde ; le second montait le vaisseau l'*Ardent*, de 70 canons, et le troisième commandait le *Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande intrépidité. Leur nom se retrouve à toutes les époques glorieuses de la marine, sous le règne de Louis XIV. Le marquis d'Amfreville mourut lieutenant général des armées navales, dans un âge très-avancé.

AMFREVILLE (l'abbé d'), auteur de quelques chansons anacréontiques, recueillies dans l'*Anthologie* de Monnet, avait le talent de conter et de lire, qui le faisait rechercher des cercles les plus brillants : ce fut le maître de Mlle le Couvreur, qu'il fit inhumer dans son jardin. Il mourut vers 1748.

AMFREVILLE (François **GUYOT DESLOGES** d'), chanoine honoraire d'Autun, né en 1771 à Eu, mort à Autun en octobre 1833, entra au service à l'âge de 15 ans, émigra et fut attaché à l'armée de Condé jusqu'en 1795. Une blessure grave lui valut la croix de St.-Louis. D'Amfreville entra ensuite dans l'état ecclésiastique. Il était aumônier de l'hôpital militaire de Presbourg,

Digitized by Google

lorsque la peste y exerçait ses ravages; son zèle pour les malades lui fit contracter le mal; on le crut mort, et sans un de ses amis on l'eût enseveli. Il prêcha à la cour d'Autriche; il reste même de lui des *sermons* en allemand, qu'il se proposait de publier en français. Il composa encore dans cette langue l'*Ami des citoyens chrétiens*. Des affaires de famille l'ayant rappelé en France, on l'y retint. Il eut d'abord la cure de Semelay, puis celle de St.-Marcel à Châlons, enfin il se retira à Autun en 1829, pour se livrer tout entier à la prédication. Ce pieux ecclésiastique a laissé aux pauvres tout ce qu'il possédait.

AMHAD-EDDAULAH (Ali), premier sultan de la maison des Bouides, fils de Buiah, pêcheur de la province de Dilem; conquit la Perse, le pays des Parthes, et la Caramanie, partagea ses conquêtes avec ses frères Hassan et Ahmed, garda pour lui la Perse, et s'établit à Schiraz, l'an 933 de J. C.; fut en guerre contre Coher, calife de Bagdad, et fit la paix avec son successeur Radbi, qui le reconnut sultan de tous les pays dont il s'était emparé; fut sauvé de la révolte de ses troupes qu'il ne pouvait payer, par la découverte inopinée d'un trésor; mort en 949; son neveu Adhad-Eddaulah, fils de Hassan, lui succéda.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, né en 1717, eut dès l'âge de quatorze ans une commission d'enseigne dans les gardes. Vers 1741 il était aide de camp du général Ligonier, et fut en cette qualité, puis comme officier d'état-major du duc de Cumberland, présent aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck. Il obtint en 1758 le rang de major général de l'armée. La guerre qui éclata vers ce temps entre la France et l'Angleterre, et dont l'Amérique septentrionale fut le théâtre, fournit surtout à Jeffery Amherst des occasions de signaler ses talents, et ce fut sous son commandement que les troupes anglaises, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderago, Crownpoint, Québec, et enfin Montréal, devinrent maîtresses du Canada. Le général victorieux reçut en 1761 l'ordre du Bain, fut nommé commandant en chef de toutes les forces anglaises dans le nouveau monde, et gouverneur général des diverses provinces. Revenu en Angleterre après que la paix eut été signée, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent. Ses derniers services publics rendus à son pays furent les mesures promptes, sages et humaines qu'il adopta pour calmer une effroyable révolte qui éclata dans Londres en juin 1780. Il avait été récemment nommé feld-maréchal lorsque la mort l'enleva en 1797.

AMHURST (Nicolas), né à Marden dans le comté de Kent, était un homme de beaucoup d'esprit, mais d'une conduite très-déréglée. Il a publié des mélanges de poésies et d'autres essais; mais il est surtout connu par le *Craftsman*, journal dirigé contre l'administration du ministre Walpole, et dans lequel lord Bolingbroke et Pulteney ne dédaignaient pas d'insérer des articles. Cette feuille eut un grand succès, mais la fortune d'Amhurst n'en fut point augmentée. Il mourut dans la misère en 1742.

AMICO (Faustin), poëte, né à Bassano en 1534, mort à l'âge de 24 ans, et auteur de *poésies* italiennes pleines de goût, éparses dans divers recueils, et d'une *Épître* en vers latins, à son ami Alexandre Campesano, Venise, 1564, in-4°.

AMICO (Diomède), médecin de Plaisance, est auteur des traités de *Variolis et morbis communibus*, Venise, 1596, in-4°; *De morbis sporadibus*, ib., 1605, in-4°.

AMICO (Jean d'), jurisconsulte napolitain, professeur de droit sous Charles V à Naples, est auteur d'un *Recueil de consultations*, Venise, 1578.

AMICO (Bernardin), de Gallipoli, dans le royaume de Naples, prieur du couvent des Franciscains à Jérusalem en 1596, publia la *Description des saints lieux*, en italien, Rome, 1620, in-fol., avec 47 gravures par Callot.

AMICO (Antonin d'), de Messine, chanoine de Palerme, mort dans cette ville en 1641, est auteur de savants ouvrages parmi lesquels on cite: *Histoire chronologique des anciens archevêques de Syracuse, des grands amiraux et vice-rois de Sicile; Chronologie des amiraux de Sicile depuis 842; Chronologie des vice-rois, présidents*, etc.; ce dernier ouvrage est écrit en espagnol, et les autres en latin.

AMICO (Barthélemy), jésuite, né à Anzo en Lucanie, l'an 1562, professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1649, a publié sur la philosophie d'Aristote un *Recueil* en 7 vol. in-fol., Naples, 1623-48.

AMICO (Étienne d'), de Palerme, abbé et vicaire général du Mont-Cassin, né en 1572, mort en 1662, a publié sous le nom de *Fanesto*, anagramme de *Stefano*, ou Étienne, la *Sacra lyra*, recueil de ses poésies latines, 1650, in-12. Lorsqu'il était abbé de St.-Martin, il en augmenta la bibliothèque à ses frais, et fit construire pour cette abbaye de magnifiques bâtiments.

AMICO (Philippe), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié des Réflexions historiques (*Riflessi istorici*) sur d'anciennes chroniques de Milazzo, Catane, 1700, in-4°.

AMICO (Vito-Marie), né en 1693, religieux du Mont-Cassin, célèbre par son érudition, a publié en latin des recherches sur l'*Histoire ecclésiastique de la Sicile*, 1733, in-fol., et l'*Histoire de Catane*, 1741-46, 4 vol. in-fol.

AMICO (Louis), comte de Castellaféro, né à Asti, en 1757; diplomate, ministre de Sardaigne à Naples, puis à Vienne, et, en 1798, en Prusse; revint en Piémont en 1802; chambellan de la princesse Borghèse; en 1810 il assista aux fêtes du mariage de Napoléon à Paris. En 1814, rentra en grâce auprès du roi Victor-Emmanuel; mort à Florence le 17 mai 1832.

AMICONI ou **AMIGONI** (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né à Venise en 1676; après avoir voyagé en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, il alla se fixer en Espagne, où il mourut en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Amicona, sa sœur, gravait en manière noire.

AMID (Aboul Fath Mohammed-Ben), vizir du roi de Perse, Rokn ed-Daulah, fut grand orateur, bon poëte, et perfectionna les caractères arabes; mort en 961.

AMIDAS (Philippe), voyageur anglais, prend possession de l'île Wocoeken avec Arthur Barlow, en 1584.

AMIENS (le **P. GODIÈRE**, plus connu sous le nom de George d'), capucin, mort en 1657, a donné: *Te-*

tullianus redivivus, etc., 1646, 3 vol. in-fol.; *Trina sancti Pauli theologia*, etc., 1649, 3 vol. in-fol.

AMIENS (JEAN-LOUIS D'), capucin, a laissé, sur la chronologie et l'histoire, différents ouvrages, entre autres l'*Atlas des temps*, Paris, 1683. in-fol.

AMILCAR, général carthaginois, commandait avec Hannon, autre général carthaginois, l'escadre qui fut vaincue par Regulus, sur la côte méridionale de la Sicile, entre Agrigente et Gela. Les Carthaginois perdirent dans cette bataille navale, cinquante-quatre vaisseaux.

AMILCAR, fils de Giscon, envoyé en Sicile avec une nombreuse armée au secours de Syracuse, contre Agathocle, l'an 316 avant J. C., fut assailli par une violente tempête, qui submergea 60 vaisseaux et 200 transports. Malgré ce désastre, Amilcar aborda en Sicile, réunit près de 50,000 hommes, livra bataille, près d'Himère, à Agathocle, le défit, réduisit un grand nombre de villes, et mit le siége devant Syracuse. Agathocle, qui s'y était renfermé, s'embarqua pour aller attaquer les Carthaginois en Afrique, et Amilcar, continuant de presser Syracuse, donna un assaut général, et fut repoussé avec perte. Forcé d'envoyer une partie de son armée au secours de Carthage, et vivement attaqué ensuite par les Syracusains, qui firent une sortie générale, il fut fait prisonnier, et les Syracusains lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Agathocle en Afrique, l'an 309 avant J. C.

AMILCAR secourut Syracuse contre Agathocle, mais se laissa corrompre ensuite par l'argent du tyran. On le condamna à mort à Carthage, mais il mourut avant l'exécution, 311 ans avant J. C.

AMILCAR, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé, l'an 484 avant J. C., du commandement d'une expédition formidable contre la Sicile, et, ayant débarqué à Panorme (Palerme), ouvrit la compagne par le siége d'Himère; mais, surpris par Gélon, tyran de Syracuse, au moment où il offrait, au bord de la mer, un sacrifice à Neptune, il périt au commencement de l'action.

AMILCAR, fils de Bomilcar, fut vaincu en Espagne par les Scipions, l'an 215 avant J. C.

AMILCAR, surnommé BARCA, père d'Annibal, appartenait à une famille chère au peuple, et qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Très-jeune encore, il fut chargé du commandement de l'armée, en Sicile, où les Carthaginois avaient presque tout perdu : c'était dans la 18e année de la première guerre punique. Amilcar parut d'abord avec une flotte vers les côtes d'Italie, ravagea les terres des Locriens et des Brutiens, revint en Sicile avec de riches dépouilles, y débarqua ses troupes, fit des incursions chez les alliés de Rome, déconcerta toutes les mesures des consuls, et termina glorieusement une campagne, qui fut regardée à Carthage comme un chef-d'œuvre d'habileté. Pendant cinq ans, il désola l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains; mais Hannon, amiral de Carthage, ayant été vaincu par le consul Lutatius, dans un combat naval près des îles Égates, l'an 242 avant J. C., les Carthaginois résolurent de mettre fin à une guerre dont ils ne pouvaient plus supporter le fardeau. Chargé des négociations de la paix, Amilcar signa, en frémissant, un traité qui mettait sa patrie dans la dépendance de Rome. Le cœur toujours ulcéré contre les Romains, Amilcar forma le projet de se rendre maître de toute l'Espagne, espérant y lever assez de soldats pour résister aux troupes que l'Italie fournissait à la rivale de Carthage. Les services qu'il venait de rendre à sa patrie lui firent obtenir aisément le commandement de l'armée d'Espagne; il se rendit à Abyla avec des forces imposantes, et, mettant à la voile, il traversa le détroit, débarqua en Espagne, et s'établit d'abord à Cadix, capitale de la partie de l'Espagne alors au pouvoir de Carthage. Amilcar amenait avec lui son fils Annibal, âgé de 9 ans, et ce fut à son arrivée en Espagne qu'il lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Amilcar subjugua plusieurs nations, fonda Barcelone, et soutint son crédit à Carthage, non-seulement par les heureux succès de ses armes, mais encore par les grandes richesses qu'il y fit passer. L'histoire ne fait mention que de la bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie, et dans laquelle il fut tué, l'an 228 avant J. C.

AMINADAB, lévite, chez lequel fut déposée l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins.

AMIN-BEN-HAROUN. *Voyez* **AMYN**.

AMIOT (le P.), jésuite, né à Toulon en 1718, missionnaire à Pékin, où il mourut en 1794. Ce jésuite arriva à Macao en 1750, et à Pékin, où il fut bientôt appelé par les ordres de l'empereur, le 22 août 1751, il ne quitta plus cette capitale jusqu'à sa mort. Amiot était très-versé dans les langues chinoise et tartare, les mathématiques, la littérature, l'histoire et les arts de la Chine. Nous avons de lui la traduction française de l'*Éloge de la ville de Moukden*, poëme chinois composé par l'empereur Kien-Long, 1770, in-8°; *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4°; un grand nombre de *Lettres* et de *Dissertations* sur l'imprimerie, la musique, l'agriculture et les arts de la Chine, disséminées dans les *Mémoires sur les Chinois*; une *Vie de Confucius*, tome XII de ce recueil; *Dictionnaire de la langue tartare mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4°.

AMIOT. *Voyez* **AMYOT**.

AMIR, souverain de Smyrne et d'une partie maritime de l'ancienne Ionie, en 1341; secourut Cantacuzène, empereur grec; assiégea Thessalonique, s'avança près de Constantinople, et se retira chargé de butin; peu après, le roi de Chypre, la république de Venise et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem abordent sur les côtes d'Ionie; il est blessé à mort d'un coup de flèche, à l'attaque de la cidatelle de Smyrne.

AMIR ou **AMIRA** (GEORGE-MICHEL), savant orientaliste d'Éden dans le Liban, étudia la philosophie et la théologie à Rome, au collége des Maronites, et parvint plus tard à la dignité de patriarche. Il est auteur d'une bonne *Grammaire syriaque ou chaldaïque*, Rome, 1596, in-4°. C'est à lui que l'on doit la réforme du calendrier maronite.

AMLING (CHARLES-GUSTAVE D'), peintre et graveur, né en 1651 à Nuremberg, fut, sur sa réputation naissante, appelé à la cour de Munich, et envoyé à Paris où il se perfectionna dans la gravure sous la direction de Poilly. Il a gravé des portraits et des sujets historiques, parmi lesquels on estime ceux qu'il a exécutés d'après P. Candido, et qui représentent l'histoire des empereurs Othon et Louis de Bavière en 13 pièces. Cet artiste mourut à Munich en 1702.

AMMAN (JOSSE), dessinateur et peintre, né à Zurich

Digitized by Google

en 1539, et mort à Nuremberg en 1591, a laissé beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume. Son recueil des *portraits* des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III, fut publié en 1576.

AMMAN (Jean-Henri), prédicateur de Zurich vers 1665, a laissé des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* en allemand.

AMMAN (Jean-Jacques), chirurgien de Zurich, né en 1586, fit en 1612 un voyage à Constantinople, en Syrie et en Égypte, dont il a écrit la relation. On y trouve des détails curieux; il parle de l'usage du café, comme très-répandu en Orient. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Voyage dans la terre promise*, a paru dans une collection de Voyages en allemand, Zurich, 1678.

AMMAN (Paul), botaniste et médecin allemand, né à Breslau en 1634, fit d'excellentes études dans diverses universités d'Allemagne, voyagea en Hollande et en Angleterre, et se fixa en 1674 à Leipzig, où il professa la botanique et la physiologie. Il mourut en 1691. Ses ouvrages sont : *Paracœnesis ad discentes circà institutionum medicarum emendationem occupata*, 1673, in-12; *Archœas syncopticus Eccardi Leichneri*, etc., 1674, in-12; *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate*, Francfort et Leipzig, 1680; *Character naturalis plantarum*, 1676, dont Nebel a donné une édition augmentée, 1700. Ces ouvrages de médecine sont remarquables par l'âpreté de la critique, et le tranchant des décisions de l'auteur.

AMMAN (Jean-Conrad), médecin suisse de Schaffhouse, né en 1669, mort en 1724, se fit une grande réputation dans l'art de faire parler les sourds et muets. Il a publié un ouvrage curieux intitulé : *Surdus loquens*, Harlem et Amsterdam, 1692, in-8°; réimprimé sous le titre *De Loquela*, Amsterdam, 1700, in-8°; traduit en français par Beauvais-de-Préau. On lui doit en outre une bonne édition de *Cœlius Aurelianus*, 1709, in-4°. 4 à 6 fr.

AMMAN (Jean), fils du prédédent, né à Schaffhouse en 1707, fut aussi médecin, mais s'adonna particulièrement à la botanique qu'il professa à Pétersbourg. Il fut membre de l'académie des sciences de cette ville, de la société royale de Londres, et mourut en 1740. Il est auteur du *Stirpium rariorum in imperio Rutheno, sponte provenientium, icones et descriptiones*, Pétersbourg, 1739, in-4°, avec 35 fig.

AMMAN, médecin naturaliste de Schaffhouse, mort en 1811, a laissé des manuscrits importants sur cette science.

AMMANATI. *Voyez* **PICCOLOMINI**.

AMMANATI (Barthélemi), architecte et sculpteur, né à Florence, l'an 1511, fut d'abord élève de Bacio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise; revenu dans sa patrie, il s'attacha particulièrement à l'étude des sculptures de Michel-Ange, qu'on voit à la chapelle de St.-Laurent. Ses premiers ouvrages sont à Pise. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole. Rappelé à Florence, il entra au service du grand-duc Cosme, qui le nomma ingénieur, et, en cette qualité, il rétablit les ponts de l'Arno, ruinés par l'inondation de 1557. Le plus beau de ces ponts, celui de la Trinité, a été entièrement reconstruit sur ses dessins. Ammanati était aussi bon architecte qu'excellent sculpteur; à Rome, l'on construisit sur ses plans le palais Rucellai, qui a passé successivement dans la maison Gaétani et dans celle des princes Ruspoli. A Florence, il bâtit plusieurs monuments, termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages, qui, depuis, ont été imitées par l'architecte de Brosses, au palais du Luxembourg, à Paris. Ammanati avait épousé une femme célèbre, nommée *Laura Battiferri*, dont on a imprimé les poésies, en 1560, sous le titre d'*Opere Toscane;* il se livra lui-même à la littérature. Il a laissé un ouvrage considérable, intitulé : *la Città* ou *la Ville*, qui renferme les plans des différents édifices qui rendent une ville commode et magnifique. Il était instruit, fort pieux et charitable. A la mort de sa femme, il consacra la plus grande partie de ses richesses à des œuvres pies. Il mourut quelque temps après, à l'âge de 78 ans.

AMMIEN MARCELLIN, historien latin, né à Antioche dans le 4e siècle, mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre dans la Germanie, dans les Gaules, et suivit l'empereur Julien dans son expédition en Perse. Son *Histoire* des empereurs depuis Nerva jusqu'à Valentinien était en 31 livres, mais les 13 premiers sont perdus. Le style se ressent de la barbarie du temps; mais il est plein d'énergie; et son tableau de l'état de Rome au milieu du 4e siècle, est digne de Tacite. Exempt de toute prévention, il rapporte avec impartialité des événements dont plusieurs se sont passés sous ses yeux. Quoique païen, il parle des chrétiens avec modération. Il avait aussi laissé un ouvrage grec sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il reste un fragment sur Thucydide. La meilleure édition d'Ammien est celle dite *Variorum*, avec les notes de Wagner, Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°. Il a été traduit en français par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12, réimprimé à Lyon en 1778.

AMMIRATO (Scipion), né le 27 septembre 1531, à Lecce, dans le royaume de Naples, fut destiné, par son père, à l'étude des lois. Il crut que le goût qu'il avait pour les belles-lettres s'accorderait mieux avec l'état ecclésiastique, où il entra en 1551. Ayant obtenu un canonicat, il se rendit à Venise, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres; mais il en sortit peu de temps après, pour éviter les effets de la jalousie d'un mari puissant; il crut trouver la fortune et plus de tranquillité à Rome, sous le pontificat de Paul IV; mais s'étant attaché à Brianna Caraffa, nièce du pape, et ayant voulu servir en même temps Caterina Caraffa, sœur de ce pontife, qui était brouillée avec sa nièce, Brianna saisit le premier sujet de mécontentement, et fit dire si positivement à Scipion qu'il était bien heureux qu'elle ne le fit pas assassiner, qu'il jugea plus prudent de quitter Rome. Après quelques incertitudes, il retourna à Naples pour y reprendre l'étude des lois; il y arrivait à peine, qu'un ecclésiastique, qui devint ensuite évêque de Calvi, lui ayant dit quelque injure, Ammirato s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet; la foule s'assembla autour d'eux, et il reçut, entre les deux épaules, un coup de couteau ou de stylet. Guéri de cette blessure, il fut rappelé dans sa patrie, par son père qui voulait le marier. Son mariage ayant manqué il se rendit à Florence, dans le dessein de s'attacher à la maison de Médicis. Il y réussit, et le grand-duc Cosme Ier le chargea, en 1570, d'écrire l'histoire de Florence. Il mourut dans cette ville le 30 janvier 1601, âgé de 69 ans.

Digitized by Google

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Delle famiglie nobili napolitane, parte prima ; Discorsi sopra Cornelio Tacito ; Orazioni a diversi principi, intorno a preparamenti contro la potenza del Turco ; Istorie fiorentine*, etc., etc.

AMMON, fils de Loth, père des Ammonites.

AMMON (saint), fondateur des ermites de la montagne de Nitrie, à soixante et dix milles d'Alexandrie, au delà du lac Marcotis ; mort le 4 octobre, vers le milieu du 4e siècle.

AMMON (CLÉMENT), graveur à Francfort en 1650, était gendre de Th. de Bry. Il a publié les 7e et 8e parties de la *Bibliotheca calcographica*, dont les 6 premières avaient été mises au jour par son beau-père.

AMMON (ANTOINE-BLAISE), Tyrolien, compositeur au service de la cour de Bavière, dans le 16e siècle, mourut vers 1590. Il a publié : *Sacræ Cantiones*, Munich, 1540 ; *Kurze Motetten von vier, fünf und sechs stimmen*, etc. Munich, 1554.

AMMON (WOLFGANG), magister, a publié à Francfort, en 1583, un livre de cantiques, imprimé d'un côté en allemand et de l'autre en latin et précédés des airs qui appartiennent à chacun d'eux.

AMMONIO (ANDRÉ), poëte latin, ami d'Érasme, né en 1477 à Lucques, alla d'abord à Rome, ensuite en Angleterre, où le célèbre Th. Morus fut son protecteur. Il devint, vers 1513, secrétaire de Henri VIII, pour les lettres latines, suivit ce monarque dans sa campagne contre la France, et célébra ses victoires dans un poëme latin. Léon X l'ayant nommé nonce du saint-siége en Angleterre, il conserva cette charge toute sa vie, sans quitter celle de secrétaire du roi, et mourut à Londres en 1517. Ses poésies latines sont perdues, mais on a quelques *Lettres* de lui parmi celles d'Érasme.

AMMONIUS, de la ville d'Antioche, général des armées d'Alexandre Balas, roi de Syrie ; fut accusé par Ptolémée Philométor de l'avoir voulu empoisonner ; sur ce prétexte il déclara la guerre à son gendre Alexandre et le détrôna pour mettre à sa place Démétrius Nicanor, 80 avant J. C.

AMMONIUS, philosophe péripatéticien, né à Alexandrie, alla s'établir à Delphes, où Plutarque suivit ses leçons, l'an 66 de notre ère ; il quitta cette ville pour aller à Athènes, où il termina ses jours. Il essaya de concilier entre elles la doctrine d'Aristote et celle de Platon, ce qui doit le faire regarder comme un des fauteurs de l'éclectisme. Plutarque avait écrit sa vie, qui est perdue.

AMMONIUS, natif de Lampas, bourg de l'Attique, et successeur d'Aristarque dans l'école d'Alexandrie, 40 ans avant J. C. ; laissa, selon Suidas et Athénée, deux traités l'un sur les sacrifices, l'autre sur les courtisanes d'Athènes.

AMMONIUS d'Alexandrie, surnommé *Saccas*, c'est-à-dire porteur de sac ; vivait dans le 3e siècle de l'ère vulgaire ; il professait à Alexandrie avec beaucoup d'éclat sous Commode, et eut pour disciples Plotin, Longin, Porphyre et Hiéroclès ; on doit le regarder comme le fondateur des théosophes ou illuminés. Saint Jérôme, Eusèbe de Césarée et saint Grégoire de Nysse, assurent qu'il avait embrassé le christianisme et le mettent au nombre des écrivains ecclésiastiques. On cite de lui un ouvrage appelé *Monotessaron*, c'est-à-dire, concorde évangélique, qui servit à Eusèbe à dresser ses canons évangéliques. Cependant quelques historiens attribuent cet ouvrage à un évêque appelé également Ammonius.

AMMONIUS, auteur chrétien d'Alexandrie, composa vers l'an 250 une *Concordance de J. C. avec Moïse*, insérée dans le tome VII de la *Bibliothèque des Pères*. Elle a été attribuée au précédent.

AMMONIUS, grammairien grec, et sans doute le même que celui qui, étant à Alexandrie, prêtre d'un singe, fut obligé de prendre la fuite vers l'an 389 de notre ère, lorsque Théophile, patriarche de cette ville, eut porté les chrétiens à détruire les temples des païens. Il nous reste de lui un traité *De adfinium verborum differentiâ*, qui a été imprimé un grand nombre de fois, à la suite de différents dictionnaires grecs.

AMMONIUS *le Lithotome*, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier l'opération de la pierre, avec le fil appelé lithotome ou coupeur de pierre.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus ; vivait sous l'empire d'Anastase, au commencement du 6e siècle ; il composa des commentaires sur quelques traités d'Aristote, et en particulier sur les livres *de Interpretatione ; In ejusdem Prædicamenta ; In quinque voces Porphyri*. Les trois traités réunis. Venet., Ald., 1546, in-8°.

AMNER (JEAN), reçu bachelier en musique en 1613, devint ensuite organiste à Londres et maître des enfants de chœur de l'église d'Ely. Il a publié : *Sacred Hymns*, Lond., 1615.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, sa seconde femme, insulta sa sœur Thamar, et fut tué, 2 ans après, par Absalon son frère, dans un festin où il s'abandonnait aux plaisirs de la table, l'an 1030 avant J. C.

AMO (ANTOINE-GUILLAUME), nègre africain, né sur la Côte-d'Or vers le commencement du 18e siècle, fut amené en 1707 en Hollande, et donné au duc de Brunswick, qui l'envoya faire ses études à l'université de Halle. Versé dans l'astronomie, et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, il alla continuer ses études à Wittenberg, et donna des cours particuliers qui eurent un grand succès. Après la mort de son bienfaiteur, il tomba dans une profonde mélancolie, résolut de quitter l'Europe qu'il avait habitée pendant 30 ans, et retourna dans la province d'Axum en 1753. Il y reçut la visite du savant voyageur Gallandat ; il était alors âgé de 50 ans, et menait la vie d'un solitaire avec son frère et sa sœur. Quelque temps après, il finit ses jours à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise.

AMOIBÉE. Il y a eu deux citharèdes de ce nom, qui furent célèbres tous deux. Le premier, appelé l'Ancien, vivait à Athènes et habitait près du théâtre. Plutarque prétend qu'il fut contemporain de Zénon. L'autre Amoibée, auquel Athénée donne de grands éloges, vivait au temps de cet écrivain, vers 160.

AMOLON, disciple, diacre et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon, en 840, gouverna cette Église avec beaucoup de zèle et de sagesse, jusqu'à sa mort, en 852 : il avait joui d'une grande considération auprès du roi Charles le Chauve, et du pape Léon IV. Tous ses écrits ont été insérés dans l'édition d'Agobard que Baluze donna en 1666, d'où ils sont passés dans la *Bibliothèque des*

Digitized by Google

Pères. On attribue à Amolon un petit *Traité contre les Juifs*, rempli d'érudition.

AMON, roi de Juda l'an 642 avant J. C., fut, après 2 ans de règne, assassiné par ses serviteurs.

AMON (Jean-André), compositeur allemand, naquit à Bamberg en 1765, et se livra de bonne heure à l'étude de la musique. Ayant perdu sa voix, il voulut apprendre à jouer du cor. Punto encouragea ses efforts et le prit avec lui dans ses voyages en Allemagne et en France. Partout sa jeunesse, ses talents et son esprit lui firent des amis. La faiblesse de sa poitrine le força d'abandonner le cor qu'il remplaça par le violon et le piano, sur lesquels il fit de rapides progrès. En 1789, il fut nommé directeur de la musique à Heilbronn, où, pendant trente ans, il dirigea le concert des amateurs. En 1817, il accepta la place de maître de chapelle du prince Wallerstein, à la cour duquel il termina ses jours le 29 mars 1825. Amon a produit un nombre considérable d'ouvrages, dont une partie est restée manuscrite. On a imprimé des duos, trios, quatuor, quintetti, symphonies et marches. Il a écrit aussi deux *opéras*, un *Requiem allemand*, etc.

AMONTONS (Guillaume), physicien, né à Paris le 31 août 1663, mort en cette ville le 11 octobre 1705, est le véritable auteur de la télégraphie. Une maladie qu'il eut dans sa jeunesse, et qui le rendit presque entièrement sourd, le força de rentrer en lui-même, et de cultiver ses dispositions naturelles pour la mécanique. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à divers ouvrages publics. A l'âge de 24 ans, il présenta un hygromètre de son invention à l'Académie des sciences. En 1695, il publia ses *Expériences physiques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres*, dédiées à la même Académie, qui se l'associa 4 ans après. Fontenelle a publié son éloge, où l'on trouve un passage très-remarquable sur la découverte des télégraphes.

AMORETTI (Maria-Pelegrina), savante italienne, fit, dès sa plus tendre jeunesse, de tels progrès dans les sciences, qu'à l'âge de 16 ans elle soutint deux jours de suite des thèses de philosophie ; elle fut, à 21 ans, reçue docteur en droit à l'université de Pavie. Ses affaires domestiques l'empêchèrent, dans la suite, de cultiver la jurisprudence ; cependant elle fit imprimer un Traité *de Jure dotium*, qui ne fut pas publié. Elle mourut à Oneglia en 1787.

AMORETTI (Charles), minéralogiste, né à Oneille dans le Milanais en 1740, mort à Milan, le 25 mars 1816, entra dans l'état ecclésiastique et devint un des conservateurs de la bibliothèque Ambroisienne, place qui le mit à même de faire de nombreuses et utiles recherches. Il a donné en italien un *Voyage de Milan aux trois lacs de Côme, de Lugano et Majeur*, Milan, 1805, in-4°. Cet ouvrage renferme une description exacte et curieuse de toutes les substances minérales qui se trouvent dans les lieux que l'auteur a explorés. L'abbé Amoretti a composé un grand nombre de *Mémoires* et *Opuscules* sur la même matière, et autres objets de science ou de littérature qui sont insérés dans les divers recueils littéraires ou scientifiques de l'Italie. Il publia en français le *Guide des étrangers dans Milan et les environs de cette ville*, Milan, 1805 ; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de la Couronne de fer. Peu de temps après il fut nommé membre de l'Institut et du conseil des mines du royaume d'Italie. On lui doit une édition du *Premier voyage autour du monde*, par Pigafetta, avec des notes et des éclaircissements, Milan, 1800, in-4° ; ouvrage traduit en français par lui-même, réimprimé à Paris en 1802, in-8°, par les soins de Jansen, et une autre du *Voyage de Ferrer Maldonad à l'Océan Atlantique pacifique, par le nord-ouest*, Milan, 1811, in-4°, traduit en français et publiée à Plaisance en 1812, in-4°.

AMOREUX (Pierre-Joseph), médecin et bibliothécaire de la faculté de médecine de Montpellier, né à Beaucaire vers le milieu du 18e siècle, mort à Montpellier en 1825, est auteur de nombreux ouvrages dans lesquels on remarque une grande érudition ; mais dont le style est souvent obscur, et les idées confuses. Il y traite principalement de l'économie rurale et des sciences naturelles. Nous citerons les plus importants : *Tentamen de noxâ animalium*, Montpellier, 1762, in-4° ; *Lettres sur la médecine vétérinaire*, ibid., 1771 et 1773, in-8°, pleines de notices bibliographiques généralement exactes ; *Recherches sur la vie et les ouvrages de P. Richer de Belleval*, Avignon, 1786, in-8° ; *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, Montpellier, 1800, in-8°, ouvrage estimé ; *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou*, 1802, in-8° ; *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, 1805, in-8° ; *Notice biographique sur G. Amoreux* (son père), 1806, in-8° ; *Précis historique sur l'art vétérinaire*, 1810, in-8° ; *Traité de l'olivier*, 1814, in-8° ; *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de L. Joubert*, 1814, in-8°.

AMOROSI (Antoine), peintre, né à Rome, mort en 1740, a exécuté plusieurs tableaux qui décoraient avant la révolution les églises de l'État ecclésiastique.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de St.-Augustin, né le 15 novembre 1692, près de Tælz en Bavière ; tous ses ouvrages sont en latin, et traitent de théologie ; plusieurs ont été écrits pour prouver que Thomas A Kempis est le véritable auteur de l'Imitation de J. C. Il mourut le 5 février 1775, à l'âge de 82 ans.

AMORY (Thomas), théologien anglais, né en 1700, fut pasteur d'une congrégation presbytérienne et partagea sa vie entre l'enseignement, le saint ministère et les travaux du cabinet. Il mourut en 1774. On a de lui plusieurs volumes de *Sermons* estimés ; *Dialogue sur la dévotion ; Notice sur la vie et les écrits de M. Grove ; Système de philosophie morale de Grove*, etc.

AMORY (Thomas), fils d'un conseiller d'État du roi Guillaume, fit ses études à l'université de Dublin. Ayant adopté la doctrine des unitaires, elle devint pour lui la mesure du mérite des personnes avec lesquelles il fut en contact, il mourut en 1789 âgé de 97 ans.

AMOS, le troisième des petits prophètes dans les Bibles ordinaires, et le second dans les Septante, place qu'il paraît plus convenable de lui assigner, parce qu'ayant exercé sa mission sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël, il doit être mis avant Joël, qui occupe le second rang, quoiqu'il n'ait paru qu'après le dernier de ces princes. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 juin, et les Latins, le 31 mars. Sa *Prophétie* contient neuf chapitres.

Digitized by Google

AMOS ou **NÉAMUS**, élu patriarche de Jérusalem, vers la fin de 594, pour succéder à Jean IV; mort en 601 de J. C.

AMOUDRU (Anatole), architecte, né à Dôle, le 6 janvier 1739, étudia l'architecture à Paris sous Blondel et Louis, et se livra à l'étude du droit; fut élu maire de Dôle en 1790. Bientôt il passa de la mairie au tribunal de l'arrondissement. Il donna sa démission de juge en 1797, afin de se livrer entièrement à l'exécution du cadastre de Dôle, travail qui lui coûta dix années; il mourut le 8 mars 1812. On lui doit le beau château de Fresnes près de Vendôme. Il a publié: *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle; Des mesures agraires en usage dans la Franche-Comté.*

AMOUR (Guillaume de SAINT-), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du comté de Bourgogne, florissait dans le 13e siècle. Ses talents lui valurent un canonicat de Beauvais et le titre de docteur de Sorbonne. L'université de Paris le choisit pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ouvrir des écoles de théologie et de philosophie. Son livre des *Périls des derniers temps* fut composé à cette occasion. Les ordres mendiants obtinrent du pape Alexandre VI la bulle *Urbi et orbi*, qui condamna cet ouvrage, et priva l'auteur de tous ses bénéfices. Il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV; mais s'il en profita, ce ne fut que momentanément; car il mourut en 1272 dans sa ville natale, où l'on voit encore son tombeau, derrière le maître-autel de l'église paroissiale. Ses ouvrages ont été imprimés, Paris, 1632, in-4°.

AMOUR (Louis GORIN de SAINT-), docteur de Sorbonne, fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII, naquit à Paris, en 1619, fit des études brillantes dans l'université, dont il devint recteur. Il était à Rome, à l'occasion du jubilé, lorsque les évêques de France, partisans de Jansénius, le chargèrent de plaider leur cause auprès d'Innocent X; mais les jésuites triomphèrent de tous ses efforts. Après son retour en France, il refusa de signer la condamnation du docteur Arnauld, et la Sorbonne l'exclut de ses assemblées. Un arrêt du conseil d'État, rendu l'an 1684, condamna à être brûlé par la main du bourreau son *Journal de ce qui s'est fait à Rome, touchant les cinq propositions*, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il mourut à St.-Denis le 14 novembre 1687.

AMOUREUX (l'), sculpteur, élève de Coustou, se noya jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône. La ville de Lyon, sa patrie, renferme la plupart de ses ouvrages.

AMPÉLIUS (Lucius), auteur de l'ouvrage intitulé: *Liber memorialis*, en 50 chapitres, dans lequel il donne des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'histoire. On le joint d'ordinaire à Florus. Des auteurs prétendent que c'est le même qu'Ampélius, né à Antioche, et préfet de Rome, sous Valentinien.

AMPÈRE (André-Marie), physicien et mathématicien célèbre, né à Lyon en 1775, professeur d'analyse à l'école polytechnique, membre de l'Institut, Académie des sciences, inspecteur général des études, l'un des plus illustres savants de ce siècle; publia, en 1802, un mémoire remarquable intitulé: *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* Ce mémoire jeta les premiers fondements de sa célébrité. La chimie lui doit la découverte de l'électro-magnétisme; l'algèbre, ses considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles; la science d'Ampère était encyclopédique. Outre des *Mémoires* dans les recueils de l'Institut, dans les Annales de chimie, on lui doit: *Recueil d'observations électro-dynamiques; Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques, et des lois de ces phénomènes; Précis de la théorie des phénomènes électro-dynamiques*, etc., etc.

AMPHICTYON, fils de Deucalion et de Pyrrha, régna, dit-on, après son père dans la Thessalie, vers la fin du 15e siècle avant J. C. On croit qu'il institua, vers l'an 1497 avant J. C., les juges nommés amphictyons, qui s'assemblaient aux Thermopyles pour veiller au salut public de la Grèce, et qui formaient les états généraux du pays. Ce conseil était formé des députés de douze peuples.

AMPHILOQUE (St.), à l'instigation de St. Grégoire de Nazianze, fut fait évêque d'Icone en 374. Le zèle et les talents du nouveau prélat se firent remarquer dans plusieurs conciles. Il en tint un à Icone, contre les macédoniens en 376. Il se trouva, en 381, au concile de Constantinople, et présida celui de Side, en Pamphilie, où furent condamnés les messaliens. Il se signala contre les ariens et fit punir les sectateurs de cette hérésie. Il mourut en 394, sa fête le 23 novembre. Ses ouvrages se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, publiée par le P. Combéfis, Paris, 1644, in-fol.

AMPHINOMUS. *Voyez* **ANAPIUS.**

AMPHOUX-CHASSEVENT (Madel. **ACHARD**), si connue en Europe par la liqueur des îles, dite *de la veuve Amphoux*, naquit à Marseille en 1707, échappa en 1720 aux ravages que la peste exerçait dans sa patrie, épousa Amphoux, Provençal, passa avec lui à la Martinique, et alla s'établir dans l'île de Sainte-Lucie, qui ne comptait alors que quelques habitants. Amphoux mourut dans cette île, et sa veuve revint à la Martinique. Ayant acquis, dans le commerce des liqueurs, une fortune considérable, elle forma le projet d'en jouir dans la métropole, et vendit le fonds considérable de son établissement. Elle partit, débarqua à Marseille, vint à Paris, et ne pouvant s'habituer au climat de la France, repassa bientôt à la Martinique. Elle voulut y reprendre la fabrication de ses liqueurs; M. de Grandmaison, à qui elle avait précédemment vendu son fonds, s'y opposa. Alors elle imagina de publier ses liqueurs sous le nom de *madame Chassevent* (nom de son troisième mari) *ci-devant veuve Amphoux*, et cette étiquette désigna constamment leur préexcellence jusqu'à l'année 1812, époque où madame Chassevent est morte âgée de 105 ans, et non de 112, comme les journaux l'ont annoncé.

AMPSING (Samuel), ministre de Harlem, où il est né au commencement du 17e siècle, est auteur d'une *description* de cette ville en vers hollandais. L'édition de 1628 est la meilleure, on y trouve une quantité de notes fort instructives et intéressantes.

AMPSINGIUS, ou **AMPSING** (Jean-Assuérus), né dans la province d'Overyssel, fut d'abord ministre de la ville de Harlem, se fit ensuite recevoir médecin, exerça son art successivement en Suède, dans la basse Saxe, fut nommé professeur à la faculté de Rostock, et

Digitized by Google

mourut, médecin du duc de Mecklembourg, à Rostock, le 19 avril 1642, à l'âge de 83 ans. On a de lui : *Dissertatio iatro-mathematica*, Rostochii, 1602, 1618, in-4°; 1629, in-8°; *De theriacâ oratio*, ibid., 1618; *De morborum differentiis liber*, ibid., 1619, in-4°; *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium*, Wittebergiæ, 1625, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé par l'armée qu'il commandait au siége de Gebbéthon, après la mort d'Ela, assassiné par Zambri. Il investit l'assassin usurpateur dans Thersa, et le força de se brûler, avec sa famille, dans le palais du roi. Thebni lui disputa encore la couronne pendant quatre ans; mais enfin il se trouva maître de tout Israël par la mort de son concurrent. L'Écriture loue la valeur de ce prince : mais elle lui reproche d'avoir porté l'impiété plus loin que ses prédécesseurs, en quoi il fut surpassé par Achab, son fils et son successeur. Amri mourut vers l'an 918 avant J. C., après avoir fait bâtir Samarie, pour en faire la capitale de son royaume.

AMRI-AL-CAYS, le plus célèbre des anciens poëtes arabes, était contemporain de Mahomet; on assure même qu'il avait fait contre lui des vers satiriques. Son père, qui régnait sur la tribu de Benou-Asad, mécontent de son goût pour la poésie, l'ayant banni de sa présence, il fut recueilli par une troupe d'Arabes vagabonds dont il partagea quelque temps la vie errante. Avec l'aide de ses nouveaux compagnons, il essaya de venger la mort de son père, assassiné par ses esclaves; mais n'ayant pas réussi dans cette tentative, abandonné des siens, il se vit forcé d'implorer successivement les secours d'un prince du Yémen et de l'empereur grec; il n'en obtint que de vaines promesses, et mourut empoisonné près d'Ancyre où il fut inhumé. Il est auteur d'une des sept *Moallacah* ou poëmes suspendus à la voûte du temple de la Mecque. Cette pièce, publiée en arabe, Leyde, 1748, et en anglais, Londres, 1782, est une suite de tableaux dont les riches détails et les comparaisons variées paraissent avoir eu une grande influence sur la poésie moderne des Arabes.

AMROU-BEN-EL-ASS, un des plus fameux capitaines musulmans, avait été l'un des plus grands ennemis de Mahomet, avant d'être un des plus zélés propagateurs de sa doctrine. Nommé gouverneur de la Syrie qu'il avait contribué à soumettre, il conquit l'Égypte, la Nubie et une partie de la Libye. Devenu gouverneur de l'Égypte, il s'occupa des moyens de rendre à ce pays son ancienne splendeur, encouragea l'agriculture et le commerce, et fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée. Il mourut l'an 662 de J. C. On lui reproche d'avoir, d'après l'ordre d'Omar, laissé brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie; mais ce fait n'est rien moins que prouvé.

AMROU-BEN-LEITS, deuxième prince de la dynastie des Soffarides, succéda à Yacoub, son frère, l'an 879 de J. C. Maître d'un trône où l'avait porté la faveur des troupes, il voulut s'y affermir en méritant les bonnes grâces du calife alors régnant, et à qui son frère avait juré une guerre perpétuelle. Une splendide ambassade porta son hommage au pied du trône. Le calife et son lieutenant vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, qu'Amrou employa à étouffer les troubles élevés dans son gouvernement; mais, en 284 de l'hégire, soit qu'il négligeât d'envoyer des présents à Bagdad, soit qu'il eût mécontenté, par son avarice, les habitants du Khoraçan, le calife ordonna que son nom fût rayé de la prière, et qu'on le chargeât de malédictions; ce qui fut le signal d'une guerre funeste. Complétement battu par les troupes de Bagdad, Amrou se réfugia dans le Kerman, et passa, de cette province, dans le Khoraçan, où Refyi s'était rendu indépendant. Amrou le vainquit, le fit prisonnier, ainsi que Mohammed, et les envoya au calife, avec qui ce service le réconcilia. Pendant ce temps, Ismaël le Samanide s'était révolté contre Amrou, à l'instigation du calife; celui-ci, s'étant mis à la tête de ses troupes, marcha contre le rebelle; mais, trop sûr de vaincre, il négligea de choisir un campement avantageux. Les généraux vinrent trouver Amrou, et le forcèrent à se retirer dans une forêt voisine. Ce prince céda aux circonstances; mais sa marche fut plutôt une déroute qu'une retraite. Entraîné lui-même par les fuyards, son cheval le jeta dans un buisson, et un parti ennemi le fit prisonnier. Le changement inattendu de sa fortune ne lui fit rien perdre de sa gaieté. Lorsqu'Amrou parut devant Ismaël, celui-ci vint à sa rencontre, l'embrassa, et jura qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux; mais, le calife ayant réclamé ce prisonnier, Ismaël, qui voulait mériter ses faveurs, le lui envoya. Amrou entra à Bagdad, monté sur un chameau, et, quand il eut servi de spectacle à toute la ville, on le jeta dans un cachot. Les circonstances de sa mort diffèrent beaucoup chez les historiens; mais l'époque peut en être fixée à l'an 289 de l'hégire (902 de J. C). Amrou avait régné 23 ans. Il se montra digne des faveurs de la fortune, par ses vertus militaires; il parut supérieur à ses revers, par la grandeur d'âme avec laquelle il les supporta. On peut dire, avec vérité, qu'en sa personne finit la dynastie des Soffarides, dont on place les commencements à 872 de J. C.

AMSDORF (Nicolas d'), né en 1483 près de Wurtzen en Misnie, était ami de Luther, qu'il accompagna en 1527 à la diète de Worms. Il concourut en 1537 à la rédaction des articles de Smalcade; fut nommé en 1542 à l'évêché de Naumbourg, qu'il fut obligé d'abandonner, eut part à la fondation de l'université de Jaen, et mourut à Eisenach le 14 mai 1565. Il soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut : proposition absurde, si, dans son intention, elle n'eût été identique avec la doctrine reçue, avec plus ou moins de modification, par les théologiens de plusieurs communions chrétiennes, « que nos bonnes œuvres ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. » Ses ouvrages sont oubliés.

AMTHOR (Christophe-Henri), jurisconsulte, né à Stollberg, en 1678, fut élevé à Rundsbourg, par un de ses oncles, et, en 1704, nommé professeur de droit et de politique à Kiel, où il acquit une grande considération. En 1713, il entra au service du Danemark, et fut nommé historiographe royal, et conseiller de la chancellerie du duché de Holstein-Sleswick. Ses écrits eurent un si grand succès, qu'en 1715, on l'engagea à venir à Copenhague, où il fut nommé conseiller de justice, et eut pour logement le château royal de Rosembourg, dans

Digitized by Google

lequel il mourut, le 21 février 1721. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *Meditationes philosophicæ de justitiâ divinâ et materiis cum eâ connexis; Poésies et traductions* en allemand, Flensbourg, 1717; des *Écrits politiques* en allemand, 1715, in-4°, etc.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, 10e descendant d'Ascagne. Son frère Numitor ayant succédé à la couronne, par droit d'aînesse, il le renversa du trône, et fit périr son fils Ægestus. Il obligea ensuite Rhéa-Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère; mais Rhéa-Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue par Amulius, et, lorsque Rhéa-Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps que les enfants fussent jetés dans le Tibre. Suivant quelques auteurs, Amulius, à la prière de sa fille Antho, commua la sentence de mort, portée contre sa nièce, en celle d'une prison perpétuelle. On a prétendu que lui-même il lui avait fait violence, non par amour, mais pour avoir un prétexte de la faire mourir. Les deux enfants, Romulus et Rémus, ayant été sauvés par un prodige, se décidèrent, lorsqu'ils eurent atteint leur 18e année, à venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête de plusieurs troupes de paysans, qui n'avaient d'autres enseignes que des bottes de foin attachées à de longues perches, nommées alors *manipuli*, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent, et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J. C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné 42 ans.

AMULIUS, peintre, vivait sous le règne de Néron; ses plus beaux ouvrages furent exécutés dans la Maison-Dorée. Il était d'un caractère grave et sévère, et ne peignait que durant quelques heures de la journée, sans quitter sa toge. Pline parle d'une *Minerve* qu'Amulius avait peinte, et qui semblait toujours regarder le spectateur, à quelque place qu'il se mît.

AMURATH Ier, ou **MORAD**, troisième sultan, fils et successeur du sultan Orcan, naquit l'an 1319 de J. C., et monta sur le trône à 41 ans. Jusqu'à son règne, les Ottomans, maîtres de l'Asie Mineure, n'avaient fait que des incursions en Europe. Sous cet heureux conquérant, ils réduisirent les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et ses faubourgs. Amurath fut souvent leur arbitre, et leur parla toujours en maître. Il signala par la prise d'Ancyre la première année de son règne : l'armée ottomane passa ensuite le détroit de Gallipoli, s'empara de la plupart des villes de la Thrace, mit le siége devant Andrinople, et réduisit cette ville sous l'obéissance du sultan, avec toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique. Amurath transféra à Andrinople le siége de son empire, et y fit bâtir une superbe mosquée, appelée encore aujourd'hui *Temple de Morad*. Chaque année valait au petit-fils d'Orcan une nouvelle province en Europe. Il pénétra dans la Macédoine et dans l'Albanie. Pour assurer sa puissance, ce sultan, dont le génie égalait la fortune et la valeur, fonda la milice des janissaires, armée permanente, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfants de tribu, ou pris à la guerre, tous dévoués au maître à qui leur vie appartenait. Les janissaires furent longtemps la terreur des ennemis, et, quelquefois, celle des sultans. Alarmés de l'accroissement de la puissance d'Amurath, les peuples voisins de l'Albanie et de la Macédoine formèrent une ligue pour défendre leur indépendance. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens composèrent cette espèce de confédération, dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-devant des ennemis, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, l'an 1389 de J. C. Là, se donna une bataille sanglante; la victoire fut longtemps disputée; enfin les chrétiens plièrent, Lazare fut fait prisonnier, et, presque tous les autres chefs ayant été tués, le reste prit la fuite, et fut taillé en pièces. Cette victoire anéantissait la ligue, et l'indépendance des tribus de l'Esclavonie. Amurath parcourait la scène du carnage, et tandis que le sultan prêtait l'oreille aux flatteries de son vizir, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui, et lui porta un coup mortel. Les Ottomans consternés jurent de venger Amurath; ils dressent sur le champ de bataille la tente du sultan, le placent dessous, reprennent leurs rangs avec une ardeur et une furie sans égale, et font massacrer, aux pieds d'Amurath expirant, le prince de Servie, et les autres chefs, prisonniers de guerre. Le règne d'Amurath fut de vingt-neuf ans, et sa vie, de soixante et dix. Pendant cette longue carrière, il entreprit trente-neuf guerres, qu'il termina toutes avec gloire. Amurath fut ambitieux, entreprenant, et toujours heureux. Comme guerrier, il fit couler plus de sang que ses deux prédécesseurs; mais, sous lui, la gloire ottomane prit un essor bien plus élevé, et brilla sur un plus grand théâtre; comme souverain, Amurath se montra juste, sévère et religieux. Il ne laissa jamais le crime impuni, pas même dans ses propres enfants: jaloux de son autorité, il fit crever les yeux à un de ses fils rebelle, et fit mourir dans d'horribles supplices tous ceux qui avaient pris part à la révolte.

AMURATH II succéda à son père Mahomet Ier, l'an 1422 de J. C., n'ayant alors que 18 ans. Né au milieu des discordes civiles et des dangers publics, Amurath apporta sur le trône ce courage mâle et cette force de volonté qui ne connaît point d'obstacles. Peu de temps après son avénement, il s'éleva un imposteur qui, appuyé par l'empereur grec, prétendait être Mustapha, fils de Bajazet; mais, après avoir battu le grand vizir, il fut défait par Amurath, et mis à mort. Le sultan investit ensuite Constantinople avec une puissante armée; mais il échoua dans son projet; car l'empereur grec fit soulever contre lui Mustapha son jeune frère. Ce prince fut bientôt fait prisonnier, et étranglé en présence d'Amurath. En 1426, Amurath dévasta l'île de Zante, appartenant aux Vénitiens. L'année suivante, il soumit la Morée, et obligea l'empereur grec à lui payer tribut : il prit ensuite Thessalonique, et força les Vénitiens à la paix. La rébellion de Karaman-Ogli fut étouffée, en 1434, par le sultan en personne. Vers ce temps, la guerre eut lieu entre l'empire ottoman et le roi de Hongrie. Le Sultan envahit et subjugua la Servie; mais il rendit cette province lorsqu'il conclut la paix avec la Hongrie et

Digitized by Google

la Pologne. En 1422, Karaman-Ogli reprit les armes, et fit une irruption dans plusieurs provinces d'Asie. Amurath marcha contre lui; mais sa sœur, femme de Karaman, vint au-devant de lui, et parvint à les réconcilier. Voyant alors son empire dans un repos parfait, il abdiqua, et laissant le trône au jeune Mahomet II, son fils, il se retira à Magnésie, dans la société des derviches, dont il partagea les austérités. Il n'avait pas encore 40 ans, et fut bientôt tiré de sa retraite par les dangers qui assiégèrent le trône des sultans. Ladislas, roi de Hongrie, et ses auxiliaires, envahirent le territoire musulman, à l'instigation du parjure Karaman-Ogli. Le nouveau sultan n'était encore qu'un enfant, et tous les Otomans eurent recours à Amurath, qui consentit à les guider encore aux combats. Il attaqua les chrétiens à Varna, et, tandis que la victoire était encore douteuse, le jeune roi de Hongrie, pénétrant jusqu'au sultan, lui livra un combat singulier. Amurath perça son cheval, le roi tomba, et périt sous les coups des janissaires. Sa tête, coupée, fut montrée, au bout d'une lance, à ses soldats, dont la plupart périrent ou furent faits prisonniers. Après cette victoire, Amurath se dévoua de nouveau à une vie pieuse et retirée; mais, en 1446, il fut rappelé au souverain pouvoir par une terrible sédition des janissaires, qui, sentant que les rênes de l'empire étaient tenues par de faibles mains, se révoltèrent pour la première fois, et dévastèrent Andrinople. À peine Amurath reparut-il, qu'il vit la milice à ses pieds; il tourna aussitôt ses armes contre le célèbre Scanderbeg, prince d'Épire, qui s'était révolté, le chassa de ce pays, et le poursuivit en Albanie. Il fit deux tentatives pour prendre Kroya, capitale de cette province; mais il fut obligé d'abandonner son dessein, après avoir éprouvé des pertes considérables. Amurath, cependant, convertit tous les Épirotes au Coran, en les menaçant de la mort. Les Hongrois ayant fait une nouvelle invasion sur les bords du Danube, le sultan marcha contre eux, et les joignit à Cassovie, où Amurath I[er] avait été victorieux. Il s'ensuivit plusieurs actions sanglantes, mais partielles, qui se terminèrent par la déroute des chrétiens, et Jean Huniade, général en chef, fut fait prisonnier par le despote de Servie. Amurath revint à Andrinople, et ne songea plus à résigner le pouvoir; car, après avoir marié son fils Mahomet à la fille du prince d'Elbistan, il lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure. En 1451, il fut attaqué d'une maladie de cerveau, qui bientôt l'enleva dans la 47[e] année de son âge, après 29 ans de règne. Les Otomans regardent Amurath II comme un de leurs plus illustres souverains; ils louent ses vertus civiles et militaires, sa piété, et la munificence qu'il montra en faisant bâtir des mosquées, des caravansérais, des colléges et des hôpitaux.

AMURATH III fils de Sélim II, monta sur le trône à 31 ans, l'an 1575 de notre ère. Le premier acte de sa puissance fut le meurtre de cinq de ses frères, dont le plus âgé n'avait pas 8 ans; il recommence, dès 1578, la guerre contre les Perses, terminée en 1590; marche contre l'empereur Rodolphe, l'an 1585; fait lever le siége de Grun à l'archiduc Mathias, en 1592, et prend Raab. Sous son règne, la révolte des janissaires causa, dans Constantinople, le terrible incendie de 1581, qui consuma quinze mille maisons. Amurath mourut en 1594, dans le mois de janvier, à cinquante ans.

AMURATH IV, neveu et successeur de Mustapha, déposé en 1622, naquit l'an 1609, et prit les rênes de l'empire dans les circonstances les plus difficiles, à peine âgé de treize ans. La sultane Kirsem, sa mère, lui apprit à régner, et bientôt il sut se faire craindre de ses sujets et de ses ennemis. Après cinq règnes faibles, les Ottomans virent sur le trône le prince le plus absolu qui leur eût jamais commandé. Il se mit sans crainte au-dessus des lois et des préjugés de la nation, et fut le premier des sultans qui osa ouvertement permettre l'usage du vin; lui-même en buvait avec excès, et ses deux favoris les plus chers, qu'il éleva aux premières dignités, n'eurent d'autres titres à la fortune que la crapuleuse passion qui les dominait comme lui. Peu de règnes cependant ont été plus glorieux que celui d'Amurath IV. Maître de ses passions, il était sobre quand il se montrait à ses troupes, Ses guerres contre les Polonais et contre les Persans, où toujours il combattit en personne; la prise de Van, et celle, à jamais fameuse, de Bagdad, où il entra sur les cadavres de trente mille vaincus, lui ont valu le titre de *Gazy* (le victorieux), surnom que les sultans ont toujours été jaloux de mériter; mais ses débauches avancèrent le terme de ses jours, et le conduisirent à une mort prématurée. Quelques heures avant d'expirer, on l'entendit menacer ses médecins de les faire périr, s'ils ne se hâtaient de le guérir. Il mourut l'an 1640, à l'âge de 31 ans.

AMURATH, bey de Tunis, fils de Mohammed-Bey, fut renfermé au château de Sour, vers 1690, par ordre de son oncle Ramadan. Condamné à perdre la vue pour avoir aspiré au gouvernement, Amurath corrompit ses gardes, tua l'aga qui les commandait, et s'enfuit vers les montagnes, à 30 lieues de Tunis, où il fut joint par une grande partie des troupes à la solde du bey. Il marcha alors sur Tunis, s'en empara, et fit étrangler Ramadan. Sa cruauté n'eut point de bornes; il fut enfin égorgé lui-même par Ibrahim, son capitaine des gardes, qui se fit proclamer bey à sa place, vers l'an 1695.

AMY, avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est auteur de quelques ouvrages de physique utiles, sur les fontaines filtrantes, et sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, etc.

AMY (LOUIS-THOMAS-ANTOINE), né à Janville (Eure-et-Loir), le 29 juillet 1760; avocat au parlement de Paris; quitta la capitale en 1788, à cause des troubles politiques; député à l'assemblée législative en 1791; décrété d'accusation en 1793; emprisonné cinq mois à Port-Libre; remis en liberté; juge de première instance à Paris, en l'an VIII; conseiller, vice-président; s'en démit pendant les cent jours; fut exilé à trente lieues de Paris; reprit ses fonctions à la deuxième restauration; présida le collége départemental de la Seine, en 1824; mort à Paris, le 26 février 1832.

AMYCUS, le plus ancien roi de Bithynie dont le nom soit parvenu jusqu'à nous; il régnait vers le 6[e] siècle avant J. C.

AMYN-AHMED, savant persan du 17[e] siècle, est auteur d'un *Traité géographique et historique* (les sept Climats), dont on trouve une copie exacte à la biblio-

thèque du roi à Paris. Langlès en a donné des extraits dans les notes de la traduction française des *Recherches asiatiques*, et de son édition des *Voyages* de Chardin.

AMYN (Mohammed, surnommé AL), c'est-à-dire, *le Croyant*, sixième calife abbassyde, fils et successeur d'Haroun-El-Rachyd, né au mois de chawal, 170 de l'hégire, 787 avant J. C., fut proclamé calife le 3 de djamady Ier, 193 de l'hégire. A peine fut-il sur le trône, qu'il se livra à toutes ses passions, et surtout à celles du vin et des femmes. Il déposa ses frères Mamoun et Motassem des gouvernements que leur avait légués leur père, et priva même le premier, dont il était jaloux, des biens qui lui revenaient. Mamoun résista; il défit un corps d'armée considérable qu'Amyn avait envoyé pour le chasser du Khoraçan; marcha sur Bagdad dont il s'empara, et Amyn fut forcé de se rendre à Hertsemeh, général d'Amoun, qui le fit embarquer sur le Tigre; mais Thaher, autre général, fit submerger la barque, et Amyn, tombé dans les mains des soldats, fut massacré par ses ordres, le 25 de moharrem 198, 813 de J. C.; il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné cinq. Sa mort mit Mamoun en possession du califat.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins de l'Étolie, vivait vers l'an 208 avant J. C. Allié des Romains, il engagea les Étoliens à se liguer en leur faveur contre Philippe de Macédoine.

AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, fils d'Alcetas, auquel il succéda vers l'an 507 avant J. C. A cette époque, le royaume de Macédoine était peu puissant, et la monarchie des Perses prenait chaque jour un nouvel accroissement, sous Darius, fils d'Hystaspe. Ce prince, à son retour de l'expédition contre les Scythes, envoya demander la terre et l'eau à Amyntas, qui, trop faible pour refuser, se reconnut tributaire de la Perse, et donna un magnifique repas aux ambassadeurs de Darius. Ceux-ci, échauffés par le vin, demandèrent, à la fin du repas, au roi de Macédoine, ses femmes et ses filles. Amyntas eut la bassesse de les amener, et les députés de Darius allaient s'abandonner à leur brutalité, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, substituant avec adresse aux princesses macédoniennes de jeunes garçons armés de poignards et travestis en femmes, fit massacrer les ambassadeurs, et sauva ainsi l'honneur de sa famille. Il trouva ensuite le moyen de dérober ce crime à la connaissance du roi de Perse, en donnant en mariage sa sœur Gygæa, qui était d'une beauté ravissante, à Bubaris, seigneur persan, que Darius avait envoyé à la recherche de ses ambassadeurs. Ce fut encore pendant le règne d'Amyntas que Xercès vint attaquer les Grecs, avec l'armée la plus formidable qui eût jamais été rassemblée. Il traversa la Macédoine, et Amyntas n'épargna rien pour lui prouver son attachement aux intérêts de la Perse. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C., et eut pour successeur Alexandre Ier, son fils.

AMYNTAS II, fils de Philippe, et petit-fils d'Alexandre Ier, roi de Macédoine. On l'a souvent confondu avec Amyntas III, ce qui nous oblige à entrer dans quelques détails sur les rois de Macédoine, depuis Alexandre Ier. Ce prince laissa trois fils : Perdiccas, Philippe et Alcétas. Perdiccas refusa de partager le royaume avec ses frères; Alcétas ne chercha point à faire valoir ses droits; Philippe se retira auprès de Sitalcès, roi de Thrace, qui ne fit rien pour lui. Après sa mort, il ramena Amyntas II, son fils, dans ses États, avec une puissante armée, l'an 428 avant J. C. Bientôt après, Sitalcès, s'étant allié avec Perdiccas, abandonna Amyntas, qui se retira on ne sait où; car l'histoire n'en parle plus. Perdiccas laissa, en mourant, deux fils, Archélaüs, qu'il avait eu d'une esclave, et qui était déjà grand, et Alcétas, qu'il avait eu d'Eurydice, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs prit le gouvernement de la Macédoine, comme tuteur de son jeune frère. Feignant alors de vouloir rendre la couronne à Alcétas, son oncle, qui avait un fils à peu près de son âge, nommé Alexandre, il les manda tous les deux, et, les ayant enivrés, il les égorgea. Il précipita ensuite dans un puits le fils légitime de Perdiccas, et se trouva ainsi seul possesseur du trône; il laissa, en mourant, Oreste, son fils encore enfant, sous la tutelle d'Aéropus, qui le tua, et s'empara du trône. L'origine de cet Aéropus ne nous est pas connue. Celui-ci, après avoir régné six ans, mourut, et laissa la couronne à Pausanias, son fils, qui fut tué au bout d'un an, l'an 392 avant J. C., par Amyntas III, fils de Ménélaüs. Il y a donc eu, entre ces deux Amyntas, trente-six ans d'intervalle; et, comme le troisième a régné vingt-quatre ans depuis la mort de Pausanias, et que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre.

AMYNTAS III, roi de Macédoine, fils de Tharalée, selon les uns, et de Ménélaüs, selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II, monta sur le trône, par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aéropus, l'an 392 avant J. C.; mais Argée, frère de Pausanias, s'étant fait un parti puissant parmi les nobles de Macédoine et les princes voisins, Amyntas fut obligé de lui abandonner la couronne, et de se retirer en Thessalie. Argée n'occupa le trône que pendant deux ans. Sa conduite impolitique ayant fait désirer à ses sujets le retour d'Amyntas, ce prince, à l'aide de quelques troupes de la Thessalie, força son compétiteur à lui laisser enfin le royaume. Il voulut se lier avec les Athéniens qui, jusqu'alors, n'avaient eu qu'une médiocre confiance dans les rois de Macédoine; mais Amyntas réussit dans ses négociations, en déclarant qu'Amphipolis devait appartenir aux Athéniens, et en promettant de les mettre en possession de cette place. Toute la conduite d'Amyntas fut celle d'un profond politique; il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine; s'attacha ses voisins, et mourut, 368 avant J. C., après un règne de vingt-quatre ans, laissant trois fils légitimes : Perdiccas, Philippe et Alexandre II, qui lui succéda, sous la tutelle d'Eurydice, sa mère.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, seigneur macédonien, passa au service de Darius lorsqu'Alexandre le Grand monta sur le trône de Macédoine. Après la bataille d'Issus il s'empara de Péluse, et poursuivit ses conquêtes en Égypte, dont il voulait chasser les Perses, de concert avec les Égyptiens; mais il fut tué par Mozarès. On trouve encore plusieurs autres Amyntas célèbres dans l'Histoire de Macédoine, du temps d'Alexandre : 1° Amyntas, fils d'Andromène, qui commandait une portion de la phalange; il fut compris, ainsi que Polémon, Attale et Simmias, ses frères, dans l'accusation portée contre Philotas; mais il se justifia, et fut tué peu de temps après d'un

Digitized by Google

coup de flèche, en assiégeant un bourg; 2° AMYNTAS, l'un des chefs de la garnison macédonienne qui était dans la Cadmée, à Thèbes; il fut tué par les exilés qui venaient de rentrer.

AMYNTIAN ou **AMYNTIANUS**, historien grec, vivait sous le règne de l'empereur Marc-Antoine; il avait écrit une *Vie d'Alexandre*, une autre d'*Olympias* et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ces ouvrages sont perdus.

AMYON (JEAN-CLAUDE), député du Jura à la Convention, était né en 1735, à Poligny. Tout occupé des soins de son petit domaine, il ne prenait aucune part aux affaires publiques. Les électeurs de Poligny, divisés sur le choix du député qu'ils devaient envoyer à la Convention, jetèrent les yeux sur Amyon, qui réunit les suffrages des deux partis. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, sans appel et sans sursis; l'un des 73 députés qui protestèrent contre le 31 mai, il fut enfermé aux Madelonnettes d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Membre du conseil des Anciens, il cessa d'en faire partie en 1797. Exempt d'ambition, ce fut un bonheur pour lui de rentrer dans la vie privée. Nommé par le premier consul, adjoint à la mairie de Poligny, il donna l'exemple du retour aux idées d'ordre et aux principes religieux, et mourut le 17 juin 1803, à l'âge de 67 ans.

AMYOT, missionnaire. *Voyez* **AMIOT**.

AMYOT (JACQUES) naquit à Melun, le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père. Amyot, étant venu à Paris pour y continuer ses études commencées à Melun, n'avait d'autre secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait chaque semaine. Après avoir fait ses cours de poésie et d'éloquence latine, de philosophie et de mathématiques, sous les plus célèbres professeurs du collége de France, nouvellement fondé, il se fit recevoir maître ès arts, et ensuite se rendit à Bourges, pour y étudier le droit civil. Là, Jacques Collin, lecteur du roi, et abbé de St.-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux, et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans l'université. Pendant dix ou douze ans qu'il occupa cette chaire, il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*, et quelques *Vies des Hommes illustres* de Plutarque. François I^{er}, à qui il dédia cet essai, lui ordonna de continuer l'ouvrage, et lui fit présent de l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort du savant Vatable. Désirant, pour le perfectionnement de sa traduction de Plutarque, conférer les manuscrits de cet auteur qui existaient en Italie, il y alla, à la suite de l'ambassadeur de France à Venise. Le cardinal de Tournon, charmé de son savoir et de son habileté en affaires, le ramena à Paris, et, apprenant que le roi cherchait un précepteur pour ses deux fils, lui proposa Amyot, qui fut agréé. Le lendemain même de son avénement, Charles IX le nomma son grand aumônier. Le siége d'Auxerre étant venu à vaquer, le roi y nomma *son maître* (tel est le titre qu'il donnait à Amyot). Celui-ci, prenant possession de son épiscopat, se fit rendre, avec fermeté, mais sans hauteur, tous les honneurs, tant ecclésiastiques que seigneuriaux, attachés à son siége. Il contribua d'assez bonne grâce, malgré sa parcimonie, à restaurer et à orner de nouveau l'église cathédrale, que les huguenots avaient profanée, et surtout pillée. Il avoua que, n'ayant encore étudié que les auteurs profanes, il n'était ni théologien, ni prédicateur; il se mit à lire l'Écriture et les Pères, eut de fréquentes conférences avec des docteurs, et se hasarda, enfin, à prêcher devant son troupeau. Son autre élève, Henri III, étant parvenu au trône, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du St.-Esprit, qu'il venait de créer, voulant qu'à sa considération, tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Amyot se trouvait à Blois, lorsque le duc de Guise y fut assassiné. Il passa ses dernières années dans son diocèse, uniquement occupé de l'étude, et de l'exercice de ses devoirs. Il mourut à Auxerre, le 6 février 1593, dans sa 80° année. Quoiqu'il se fût plaint d'avoir été ruiné par les troubles civils, il laissa, dit-on, en mourant plus de 200.000 écus. Il passe pour avoir été, à la fois, avide et parcimonieux. Les ouvrages d'Amyot sont : *Histoire æthiopique d'Héliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Éthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois*, 1547, in-fol., 1549, in-8°; *Sept livres des Histoires de Diodore, Sicilien, traduits du grec*, Paris, Vascosan, 1554, in-fol., réimprimés en 1587; *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec, de Longus, 1559, in-8°; *les Vies des Hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, translatées du grec en françois*, 1559, 2 vol., in-fol. On recherche l'édition donnée par Vascosan, 1567, 6 vol. in-8°; *OEuvres morales de Plutarque*, traduites en français, 1574, 6 vol. in-8°; *Lettre à M. de Morvilliers, maître des requêtes*, du 8 septembre 1551; *OEuvres mêlées*, 1611, in-8°; *Projet de l'Éloquence royale, composé pour Henri III, roi de France*, imprimé pour la première fois, en 1805, in-8° et in-4°.

AMYR-BE-HHKAMILLAH, surnommé MANSOUR, calife fatimite, succéda à son père Mostaaly, le 27 novembre 1101 de J. C., n'étant âgé que de 5 ans. Ce fut Alafdhal, vizir de son père, qui le fit reconnaître calife, afin de se conserver l'autorité; mais lorsque Amyr se sentit assez puissant pour se défaire d'un tel ministre, il le fit assassiner, et mit à sa place un nommé *Mohammed*. Celui-ci ne fut pas longtemps sans s'attribuer un pouvoir semblable à celui d'Alafdhal, et blâma publiquement les mœurs du calife, qui s'en défit également par le poignard. Le règne d'Amyr, prince sans jugement, se livrant à l'excès du vin et à ses passions, fut de 29 ans 5 mois et quelques jours; il mourut, assassiné par des Ismaéliens, partisans d'Alafdhal, le 3 de dzoul-hedjah 524 (7 nov. 1130).

AMYRAUT (MOÏSE), né à Bourgueil en Touraine, l'an 1596, devint par son mérite professeur de théologie à Saumur. Député, en 1631, au synode des Églises réformées de France, il fut dispensé de l'usage qui ne permettait aux protestants de haranguer le roi qu'à genoux. A l'époque de la révolution d'Angleterre, qui fit périr Charles I^{er} sur l'échafaud, il soutint, dans son livre sur la souveraineté des rois, la doctrine de l'obéissance passive et l'inviolabilité de la personne du monarque. Ce théologien avait un esprit de tolérance qui le fit aimer des deux partis. Il mourut en 664. Ses *ouvrages* de controverse sont aujourd'hui peu recherchés.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, épousa d'abord Spitamès, et ensuite Cyrus, lorsqu'il eut

Digitized by Google

vaincu Astyages, et qu'il eut ordonné la mort de son premier mari; elle s'empoisonna de douleur de n'avoir pu venger la mort de son fils Tanioxercès, empoisonné par l'ordre de son frère Cambyse.

AMYTIS, fille de Xercès I[er], épousa Mégabyse, seigneur persan; après la mort de son mari, elle s'abandonna à des excès qui causèrent sa mort.

ANACHARSIS, philosophe scythe, vint à Athènes vers 592 avant J. C., devint le disciple de Solon, s'illustra par son savoir et ses vertus, et mérita d'être mis au nombre des sept sages. A son retour dans la Scythie, il voulut y introduire les lois de la Grèce, mais il fut tué par le roi son frère. On cite de lui des sentences dont quelques-unes sont remarquables. L'Anacharsis dont l'abbé Barthélemy a fait le héros de son savant ouvrage sur la Grèce, n'est qu'un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard.

ANACLET (Saint), ou saint Clet, originaire d'Athènes, pape depuis l'an 78 jusqu'en 91, est honoré par l'Église comme un martyr, ce qui signifie seulement qu'il éprouva quelques persécutions.

ANACLET, antipape, élu le 14 février 1130, après la mort d'Honorius II, par une petite partie des cardinaux, dont la majorité, quelques jours auparavant, avait choisi Innocent II. Anaclet s'appelait *Pierre de Léon*, ainsi que son aïeul. Anaclet se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France, où il prit l'habit de l'ordre de Cluni, ce qui donnait, dans ce temps-là, une grande considération. Étant encore très-jeune il servit d'otage pour le pape entre les mains de l'archevêque de Cologne. Il fut rendu, en 1119, au concile de Reims. Calixte II le fit bientôt cardinal, et l'envoya légat en France, conjointement avec Innocent II, auquel depuis il disputa la tiare. Anaclet, nommé ainsi qu'on vient de le voir, fit tout ce qu'il put pour se maintenir. Il tint Innocent II assiégé dans le palais de Latran, et s'empara de la Basilique et du trésor de St.-Pierre. Il en fit autant de Ste.-Marie-Majeure, et des autres églises de Rome. Maître de la ville et du territoire, après avoir forcé Innocent II de fuir, il négocia partout pour se faire des appuis et se procurer des suffrages : il donna sa sœur en mariage à Roger, duc de Sicile, auquel il conféra le titre de roi; il écrivit à toutes les puissances pour se faire reconnaître. Le schisme s'établit, et la contestation fut longue. Condamné par les conciles de Reims et de Pise, rejeté par la plus grande partie du clergé de toute la chrétienté, méconnu par tous les souverains, excepté Roger et le duc d'Aquitaine, Anaclet se soutint dans Rome, malgré les armes de l'empereur Lothaire, qui protégeait Innocent II, et dont les troupes victorieuses avaient dépouillé Roger d'une grande partie de ses États. Il mourut à Rome, le 7 janvier 1138, après huit ans d'une élévation contestée. Aussitôt après sa mort, ses frères reconnurent Innocent II, et le schisme cessa.

ANACOANA, reine de Xiragua, où est aujourd'hui Léogane, dans l'île St.-Domingue, fut invitée à une fête par Ovando, gouverneur de l'île. A un signal convenu les Espagnols firent main basse sur les Indiens qui avaient suivi leur reine. Elle fut elle-même saisie, conduite à Santo-Domingo, jugée et condamnée à être pendue et exécutée publiquement vers 1506. C'est une des mille barbaries commises par les Espagnols dans le nouveau monde.

ANACRÉON, célèbre lyrique grec, de Téos en Ionie, florissait 532 ans avant J. C. Platon le fait descendre d'une famille des plus illustres, et place même Codrus, le dernier roi d'Athènes, au rang de ses ancêtres. Ami du vin et des femmes, il a dignement célébré ces deux objets de ses affections; et quelques chansons échappées à l'ivresse de Bacchus ou de l'Amour ont fait le charme de ses loisirs, et sont les délices des nôtres. Les poëtes sèment des fleurs sur leurs préceptes pour en déguiser l'aridité : c'est du sein même des fleurs qu'Anacréon fait éclore le précepte. Sa fin couronna dignement une vie toute consacrée au plaisir : il mourut à table, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin, à 85 ans. Non moins recherché depuis sa mort qu'il le fut de son temps à la cour de Polycrate, ses œuvres, publiées pour la première fois en 1554 par H. Estienne, ont été imprimées et réimprimées, traduites et retraduites dans toutes les langues de l'Europe. La littérature française en compte plusieurs traductions : les meilleures sont celles de MM. Gail, en prose, et de St.-Victor, en vers. M. Boissonade a donné une excellente édition grecque des odes d'Anacréon, Paris, 1823, in-32.

ANAFESTE (Paul-Luc ou Paoluccio), premier doge de Venise. Les habitants des îles Vénitiennes, gouvernés jusqu'en 697 par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir en un seul gouvernement. Ils élurent pour chef Anafeste d'Héraclée. Ainsi commença cette magistrature dont la durée fut de 1100 ans. Anafeste mourut en 717, et eut pour successeur Marcello Tagliano.

ANAGNOSTA (Jean), historien de Byzance, qui vivait en 1433, a laissé un ouvrage *De rebus Constantinopolit. macedonicis*, publié par Alacci, grec et latin Cologne, 1653.

ANANIA Joannes ou **ANANIE** (Jean d'). *Voyez* **AGNANI** (Jean d').

ANANIAS, un des trois jeunes Hébreux jetés par ordre de Nabuchodonosor dans la fournaise ardente.

ANANIAS, Juif nouvellement converti, ayant voulu tromper St. Pierre, fut subitement frappé de mort ainsi que sa femme Saphira.

ANANIAS, disciple de J. C. et premier évêque de Damas, affermit St. Paul dans la foi chrétienne.

ANANIAS, fils de Zébédée, souverain pontife des Juifs, fut accusé d'avoir tenté de soulever sa nation contre les Romains; et conduit chargé de chaînes à Rome, d'où il revint après s'être justifié. De retour en Judée, il persécuta les chrétiens, traduisit St. Paul devant le sanhédrin et le fit souffleter. Quelques années après, il fut dépouillé de sa dignité, et massacré dans son palais par des séditieux.

ANANUS, rabbin juif du 8[e] siècle, fut le chef ou plutôt le restaurateur, vers l'an 750, de la secte des caraïtes qui rejette les traditions et interprétations allégoriques imaginées par les talmudistes. Elle subsiste encore aujourd'hui.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères nés en Sicile, sont cités par Aristote, Sénèque et Strabon, etc., comme s'étant échappés miraculeusement d'une éruption volcanique de l'Etna, qui détruisit Catane leur patrie, emportant sur leurs épaules leurs parents infirmes.

ANASTASE I[er], élu pape en 398, se distingua par

Digitized by Google

sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'Eglise romaine, condamna les origénistes, et mourut en 402. On a de lui deux lettres dans les *Epistolæ roman. pontif.* de Coutant, in-fol.

ANASTASE II, pape le 28 novembre 496, écrivit à l'empereur grec Anastase Ier, en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion, et mourut le 17 novembre 498. Le écrits de ce pontife ont été publiés par Labbe dans son édition des *Conciles*.

ANASTASE III, pape en 911, n'occupa que deux ans le trône pontifical; il est loué pour la douceur de son gouvernement. C'est tout ce que l'histoire nous en apprend.

ANASTASE IV, élu pape le 9 juillet 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine, et ne régna qu'un an et cinq mois. On trouve huit *Lettres* de ce pontife dans le *Recueil* de Labbe.

ANASTASE, antipape, fut opposé en 855 au pape Benoit III.

ANASTASE Ier, *le Silentiaire*, empereur d'Orient, né vers 430 à Dyrrachium, remplissait les fonctions obscures de *silentiaire* dans le palais impérial, lorsque Zénon fut assassiné l'an 491. Il dut son élévation au trône à la veuve de Zénon qu'il épousa quarante jours après la mort de son mari. La modération et l'amour de la justice qu'il montra dans les commencements de son règne l'aidèrent à triompher de ses ennemis; mais d'un caractère faible et versatile, Anastase ne tarda pas à démentir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il persécuta les catholiques avec une telle violence, que le pape Symmaque se vit forcé de l'excommunier l'an 500. C'est la première fois que le pape ait usé de son pouvoir contre un souverain. Anastase regagna l'affection de ses sujets en supprimant un impôt odieux, qui se percevait de cinq en cinq ans; il abolit aussi l'usage barbare de livrer les coupables aux bêtes dans le cirque. Le calme rétabli par ces sages mesures, il recommença bientôt à favoriser les eutychéens et à poursuivre les catholiques. Les séditions intérieures favorisèrent les agressions des Perses et des barbares, dont il acheta la paix à prix d'argent, moyen honteux qui ne faisait qu'exciter la cupidité de ses voisins, et lui rendait nécessaire l'accroissement des impôts. Ce long et déplorable règne se termina en 518 par la mort d'Anastase, qui fut trouvé sans vie dans un souterrain de son palais où il s'était réfugié pendant un orage. On croit qu'il avait été frappé de la foudre. Justin lui succéda.

ANASTASE II, empereur d'Orient, était secrétaire de Philippe Bardanes; et ce prince ayant été déposé le 4 juin 713, il lui succéda du consentement général. Son premier soin fut de punir les auteurs de la sédition qui avait précipité Bardanes du trône. Il rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans les finances, et s'occupa des moyens de s'opposer aux progrès des Sarrasins. Une sédition ayant, en 716, éclaté sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes, Anastase, abandonné de ses troupes, prit l'habit monastique et fut exilé à Thessalonique. Il eut la faiblesse de regretter le pouvoir, et étant entré dans une conspiration qui tendait à le remettre sur le trône, il fut découvert et conduit à Constantinople, où il eut la tête tranchée avec ses principaux complices en 719, par l'ordre de Léon l'Isaurien.

ANASTASE, patriarche d'Antioche en 561, se signala par son zèle ardent contre les hérétiques. Il avait traduit en grec le *Pastoral* de St. Grégoire, et composé un traité contre les incorruptibles. Il ne reste de lui que trois discours dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq autres dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius.

ANASTASE, *le Sinaïte*, moine du mont Sinaï, se signala, vers l'an 678, par son zèle contre certaines sectes d'hérétiques. On a de lui quelques traités dont le principal est intitulé : *Contemplationes in Hexameron, libri XII*. Les onze premiers livres ont été imprimés dans la *Biblioth. Patrum*, tome IX, et le XIIe, grec et latin, Londres, 1682, in-4o.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, fut élevé à cette dignité en 730 par l'empereur Léon l'Isaurien, auquel par reconnaissance il livra tous les trésors de son Église. Il ne se montra pas moins complaisant pour l'empereur Constantin Copronyme, qui lui fit cependant crever les yeux, et le laissa en cet état sur le siége pontifical, qu'il continua de souiller par ses vices et les excès auxquels il s'abandonna avec les iconoclastes. Une mort douloureuse délivra l'Église de cet indigne prélat, l'an 753.

ANASTASE, dit *le Bibliothécaire*, abbé d'un monastère de Rome et bibliothécaire du Vatican, assista, en 869, au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur des *Vies* des papes depuis St. Pierre jusqu'à Nicolas Ier, dont la meilleure édition est celle du Vatican, 1718, 4 vol. in-fol. Son *Histoire ecclésiastique* fait partie de la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASE, apôtre de la Hongrie, portait le nom d'Astrée lorsqu'il embrassa la règle St.-Benoit en Bohême. Chassé de son monastère avec ses religieux, il se retira en Hongrie auprès du prince Étienne, nouvellement converti à la foi catholique. Il fut nommé évêque de Colocza et chargé par le prince Étienne d'aller auprès du pape demander la couronne royale. Le pape Silvestre II accorda en 1100 tout ce que ce prince nouveau converti demandait. Astrée qui avait pris le nom d'Anastase, retourna en Hongrie avec les lettres du pape et la couronne royale. La nation se rassembla et Étienne fut sacré et couronné par Anastase. On ignore l'époque de sa mort.

ANASTASE (OLIVIER de SAINT-), carme, mort à Bruxelles en 1674, s'était fait une réputation comme prédicateur. Son vrai nom était DE CROCK. Il a laissé plusieurs ouvrages mystiques, publiés en Anvers, 1659-1669 : *le Jardin spirituel des carmes; le Combat spirituel d'amour* entre la mère de Dieu et les pénitents du Carmel, etc. Le seul qui soit recherché des amateurs est sa traduction des *Apologues* de St. Cyprien, 1669, in-12.

ANASTASE (le P.). *Voyez* **GUICHARD**.

ANASTASIE (Ste) était d'une illustre famille de Rome, et vivait au commencement du 4e siècle. Les actes de St. Chrysogone, qui fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, rapportent que, pendant la persécution de Dioclétien, ce saint ayant été arrêté dans Aquilée, où il souffrit ensuite le martyre, sa pieuse pupille alla le rejoindre pour lui donner ses secours. En 304, selon les mêmes actes, auxquels on n'accorde que peu d'autorité, elle fut brûlée vive, par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent portées à Rome, et déposées dans l'église qui porte son nom. Les Actes de la sainte, par Métaphraste, lui donnent pour époux un païen nommé Publius.

Digitized by Google

ANASTASIE (Ste) ou **ANASTASE**, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich; l'Église l'honore le 25 décembre, mais on n'a aucuns détails, ni sur sa vie, ni sur l'époque précise où elle vivait. Ses reliques, transportées à Constantinople, restèrent quelque temps dans l'église dite Anastasis, ou de la Résurrection, d'où on les placa dans celle de Ste.-Sophie; mais elles n'y étaient plus, lorsqu'en 1453, les Turcs s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient.

ANASTASIE (Ste), d'une famille illustre de Rome, fut instruite dans la religion chrétienne, par St. Pierre et St. Paul, ainsi que Ste. Basilisse, son amie. Toutes deux, selon les martyrologes grecs et latins, eurent la tête tranchée par ordre de Néron. L'Église fait leur commémoration le 15 avril.

ANASTASIE, sœur de Constantin, fit élever à Constantinople des bains appelés de son nom *Anastasiens*.

ANASTASIE, femme de l'empereur Tibère Constantin, morte en 594, ne doit pas être confondue avec la femme de Constantin Pogonat. Cette dernière eut beaucoup à souffrir de la férocité de son époux et de son fils.

ANATOLE (St.), évêque de Laodicée en Syrie, florissait vers l'an 270, cultiva l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la physique, la grammaire et la rhétorique. Il ressuscita la philosophie péripatéticienne, que l'école de Plotin avait fait abandonner. On a de lui un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Gilles Boucher, Anvers, 1633, in-fol., et dix livres d'*Institutions arithmétiques*, dont quelques-uns se trouvent dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

ANATOLE, patriarche de Constantinople, successeur de Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, et, malgré la protestation des légats du pape St. Léon, fit insérer dans les actes de cette assemblée trois canons sur la prééminence de son siége; mort au mois de juill. 458.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, fut un des maîtres de Jamblique; il est auteur d'un *Traité* sur les sympathies et les antipathies, dont on trouve des fragments dans la bibliothèque grecque de Fabricius, t. IV.

ANATOLIUS, jurisconsulte que Justinien appelle *vir spectabilis*, professa le droit à Béryte en Phénicie et à Constantinople. Il fut successivement avocat du prétoire, juge, puis consul, et concourut à la formation du Digeste. On a accusé Anatolius d'avoir abusé de sa place de consul et de s'être enrichi par ses concussions. Il périt, frappé par un bloc de marbre qu'un tremblement de terre fit détacher de la corniche de la chambre où il couchait.

ANATOLIUS, un des trois jurisconsultes grecs qui traduisirent le *code Justinien*, par ordre de l'empereur Phocas.

ANAXAGORAS, un des premiers rois d'Argos, succéda à son grand-père Mégapenthe. Le culte de Bacchus s'introduisit sous son règne dans ses États, et y causa de grands désordres.

ANAXAGORAS, sculpteur grec, était d'Égine; il fut chargé d'exécuter la statue de *Jupiter* élevée à Olympie après la bataille de Platée, 492 ans avant l'ère chrétienne. Il avait écrit sur les décorations de théâtre.

ANAXAGORAS, philosophe de la secte Ionique, né à Clazomène, l'an 500 avant J. C., reçut les leçons d'Anaximènes, puis voyagea en Égypte pour s'instruire, et vint ouvrir à Athènes, vers l'an 476, une école où il eut pour disciples Périclès, Euripide et, selon quelques-uns, Socrate. Accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions du temps, Périclès eut beaucoup de peine à le soustraire au supplice. Il vint alors habiter Lampsaque, où il mourut l'an 428 avant J. C., à 72 ans. Anaxagoras supposait un nombre infini de parties élémentaires, distribuées en classes nombreuses dont chacune ne contenait que des parties semblables. Pour expliquer la formation des corps, il enseignait que le soleil est une masse de fer rouge aussi grande que le Péloponèse, que la terre est plate, et d'autres erreurs grossières du même genre. Son mérite est de s'être élevé le premier à l'idée d'un esprit pur, architecte de l'univers.

ANAXANDRE, roi de Lacédémone, 687 ans avant J. C. Sous son règne commença la seconde guerre de Messénie, où s'illustra Aristomène.

ANAXANDRIDES, fils de Léon, de la 1re branche des rois de Sparte, monta sur le trône, vers l'an 550 avant J. C. Il avait épousé une femme qu'il aimait beaucoup; mais comme, après plusieurs années de mariage, il n'en avait point d'enfants, les éphores lui représentèrent que, pour ne pas laisser éteindre la race d'Eurysthènes, il fallait qu'il répudiât sa femme, et qu'il en prît une seconde, dont il pût avoir des enfants. Il eut, de cette seconde femme, Cléomène qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, Doriéus, et ensuite deux autres, Cléombrote et Léonidas. Il ne se passa rien de mémorable sous son règne. Il mourut l'an 515 avant J. C.

ANAXANDRIDES, poëte comique, né à Rhodes, ou à Colophon, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine. Il fut le premier qui représenta sur la scène les malheurs que l'amour cause aux jeunes filles. Il avait plus de verve que de correction; et quoiqu'il fût très-affligé d'un mauvais succès, jamais il ne prenait la peine de retoucher ses ouvrages. Dans sa vieillesse, il en détruisit plusieurs. Sa mort fut malheureuse. Euripide avait dit, dans une de ses tragédies : « La nature le voulait ainsi, » elle qui n'écoute point les lois. » Anaxandrides parodia ce vers, en substituant seulement les mots: *la ville*, à ceux de *la nature*. On n'était plus au temps d'Aristophane: les Athéniens permettaient bien encore qu'on prît les plus grandes libertés à l'égard des particuliers, mais ils ne souffraient plus les critiques contre l'État. Ils condamnèrent Anaxandrides à mourir de faim.

ANAXARQUE, philosophe de la secte Éléatique, était natif d'Abdère, et fut disciple de Dioménes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre le Grand, Anaxarque le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Les courtisans d'Alexandre, et le philosophe Callisthènes lui-même, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies qu'ont débitées contre lui les péripatétitiens. Après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré la haine, et qui le fit piler dans un mortier. Ce philosophe passe pour avoir été le maître de Pyrrhon, fondateur du scepticisme.

Digitized by Google

ANAXENOR, musicien grec de Thyanes, auquel Marc-Antoine accorda le revenu de quatre villes et une garde d'honneur.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, est célèbre par sa réponse à un homme qui lui demandait qui avait l'autorité dans Sparte : « Les lois, » répondit-il.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium, descendait, à la quatrième génération, d'Alcidamas, Messénien. Après la prise d'Ira, vers l'an 625 avant J. C., il attira à Rhégium une partie des Messéniens qui ne voulurent pas se soumettre aux Lacédémoniens, ce qui rendit sa capitale très-florissante. On l'a souvent confondu, mal à propos, avec le suivant.

ANAXILAS II, fils de Crétinéus, et descendant du précédent, monta sur le trône, à Rhégium, l'an 494 avant J. C. Il fut célèbre par sa modération et son amour pour sa patrie. Il chassa de Zancle les Samiens, qui s'en étaient emparés, l'an 497 avant J. C.; il y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres. Hérodote débite plusieurs contes sur Anaxilas; il prétend que ce fut lui qui détermina les Samiens à s'emparer de Zancle, tandis qu'il n'était pas encore sur le trône lorsque les Samiens vinrent en Sicile. Il mourut l'an 476 avant J. C., et laissa plusieurs enfants en bas âge, sous la tutelle de Micythus, son esclave.

ANAXILAS de Larisse, philosophe pythagoricien, fut banni de Rome par l'ordre d'Auguste, sous prétexte de magie. D'après ce que l'on sait de ses expériences, on conjecture qu'il avait découvert la fantasmagorie.

ANAXIMANDRE, philosophe, né à Milet l'an 611, et mort l'an 547 avant J. C., eut Thalès pour maître, et fut après lui chef de l'école Ionienne. On lui attribue l'invention de la sphère et du gnomon, la fixation des époques des équinoxes et des solstices. Il enseignait que la terre est ronde, qu'elle tourne sur son axe, que le soleil est un globe de feu 18 fois plus grand que la terre, et regardait l'infini comme le principe de tout. Ainsi l'on voit qu'à de grandes connaissances il mêla beaucoup d'erreurs.

ANAXIMÈNES, philosophe, orateur et historien, né à Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, suivit ce prince dans ses conquêtes, et, par un trait ingénieux, empêcha la destruction de sa patrie. Ce prince, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville, et avait juré de ne céder à aucune sollicitation de son précepteur. Anaximènes le pria de détruire Lampsaque : désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna. Le temps n'a pas épargné ses ouvrages, dont le plus important était une *Histoire universelle* en 12 livres, depuis l'origine du monde jusqu'à la mort d'Épaminondas.

ANAXIMÈNES, philosophe de Milet, disciple et successeur d'Anaximandre, soutenait que l'air est le principe de tout; que le soleil, la lune et les étoiles ne sont que des parcelles détachées de la terre. Il mourut 504 ans avant J. C.

ANAXIPPE, poëte comique grec, vivait sous Antigone et Démétrius Poliorcètes. On ne connait de lui qu'un fragment dans les *Excerpta* de Grotius.

ANAYA-MALDONADO (don Diego), archevêque de Salamanque et de Séville au 14e siècle, fut précepteur des enfants de Jean Ier, roi de Castille, et envoyé, en qualité d'ambassadeur, au concile de Constance. Vers la fin de sa vie, il fut dépouillé de la dignité de président du conseil de Castille, à l'instigation d'Alvarès de Luna. Salamanque lui doit la fondation d'un collége gratuit, le premier établissement de ce genre, auquel il consacra presque toute sa fortune.

ANBIZA-BEN-CHAAIN-AL-KALBI, huitième gouverneur d'Espagne pour les califes, en 721; poussa ses conquêtes d'un côté jusqu'au delà du Rhône, et, de l'autre, jusqu'à Cahors. A son retour, en 725, il fut blessé mortellement dans un combat que lui livra le duc d'Aquitaine.

ANCARANO (P. J.) jurisconsulte et poëte italien, né à Reggio, au 16e siècle, a composé un livre de jurisprudence, intitulé : *Familiarum juris quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8°, et quelques *sonnets*.

ANCARANO (Gasp.), prêtre et poëte italien, né à Bassano, professeur de belles-lettres à Trévise, vers la fin du 16e siècle, a mis en *canzoni* les *prières* de l'Église, etc., imprimé à Venise en 1587; il a aussi publié en vers italiens les *sept Psaumes de la pénitence*, Venise, 1588, in-4°.

ANCHANTÉRUS ou plutôt **ACANTHÉRUS** (Cl.), médecin, né à Bar-le-Duc, au 16e siècle, était, selon Musa, un savant helléniste et un poëte distingué; il a publié une traduction latine de l'ouvrage grec de Psellus sur les *propriétés médicales des pierres précieuses*, et une autre, du grec en vers latins, d'un Traité de Paul le Silentiaire sur les *Bains pythiques*, Venise, 1586, in-12.

ANCHARANO (Pierre d'), célèbre jurisconsulte de la famille de Farnèse, né vers 1330 à Bologne, mort dans la même ville en 1410 ou 1417. On a de lui plusieurs vol. in-fol. d'*ouvrages* de jurisprudence.

ANCHARANO (Jacques d') ou **DE TERAMO**, né dans l'Abruzze, en 1349, fut évêque de Florence, administrateur du duché de Spolette, en 1410, et légat en Pologne, où il mourut en 1417. Il est auteur d'un roman spirituel très-singulier, traduit dans toutes les langues, et imprimé sous différents titres : *Procès sérieux et comique de satan contre la B. vierge Marie; Procès du diable contre le Christ*. La première édition de l'original latin est celle d'Augsbourg, 1472, in-fol.; Lyon, 1484, in-fol.

ANCHER (Pierre-Kofod), conseiller à la cour de Danemark, vers la fin du 18e siècle, a publié, en danois, une *Histoire de la législation danoise*, 1763, 3 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches, et beaucoup de livres élémentaires sur le droit civil et criminel de ce royaume.

ANCHÈRES (Daniel d'), né à Verdun, était attaché à la personne de Jacques Ier, qu'il suivit en Angleterre. Il était jeune lorsqu'il fit imprimer à Paris, en 1608, une tragédie avec des chœurs, intitulée : *Tyr et Sidon, ou les funestes amours de Belcar et Méliane*; cette pièce fait partie de son recueil de *Poésies diverses*.

ANCHERSEN (Pierre), professeur au gymnase d'Odensée en Fionie, dans la première moitié du 18e siècle était un des hommes les plus érudits de sa nation. Il a publié les *Origines du Danemark*, 1747, in-4°, en latin. Ses opuscules historiques et littéraires ont été recueillis par Oelrichs, 1775, 3 vol. in-4°.

ANCHIETA (Joseph d'), missionnaire portugais,

Digitized by Google

surnommé l'*Apôtre du nouveau monde*, naquit en 1533, dans l'île de Ténériffe, de parents nobles et riches, reçut une éducation brillante, entra, à 17 ans, dans l'ordre des jésuites, et, animé d'un grand zèle pour la propagation de la foi, partit pour le Brésil, en 1553, avec don Édouard d'Acosta, second gouverneur général, et six autres religieux de son ordre. Il fonda, à Piratiningua, le premier collége du Brésil, pour avancer la conversion et la civilisation des sauvages de cette contrée. Les sauvages du Brésil et les créoles portugais vinrent en foule se mettre sous la direction d'Anchieta, qui leur enseignait le latin, et apprenait d'eux la langue du pays. Le premier, il en composa une grammaire et un vocabulaire. Son influence augmenta sous le gouvernement de Memdesa; et, soutenu par ce gouverneur général, il parcourut les capitaineries du Brésil, et s'efforça de détruire l'anthropophagie parmi les tribus sauvages. Durant la longue et malheureuse guerre des Portugais contre les Tamoyos, Anchieta, compagnon fidèle du célèbre Nobrega, prêcha en chaire et sur les places publiques des villes nouvellement fondées, que les Brésiliens avaient partout l'avantage, parce que le droit et la justice étaient de leur côté, et qu'ainsi Dieu les protégeait visiblement. A la fin, les malheurs de cette guerre déterminèrent Anchieta et Nobrega, de concert avec le gouverneur général, à aller se mettre entre les mains des Tamoyos, dans l'espoir d'en obtenir la paix. Le danger était imminent; toutes les tribus des Tamoyos s'étaient réunies pour faire une attaque générale : aussi, jamais on n'entreprit une ambassade plus périlleuse et plus utile. Après s'être exposés cent fois à perdre la vie au milieu de ces anthropophages, Anchieta et Nobrega parvinrent enfin, par la vénération qu'ils leur inspirèrent, à conclure la paix, et leur ambassade fut regardée comme le salut des colonies portugaises. Anchieta contribua avec les Indiens convertis, à la fondation de la ville de St.-Sébastien, maintenant la métropole de l'Amérique portugaise. Anchieta mourut, en 1597, à 64 ans. Les Portugais et les sauvages croyaient également à ses miracles. Les premiers envoyèrent à Rome, après sa mort, un grand nombre de déclarations et d'attestations, en demandant qu'il fût canonisé. Anchieta a composé un *Poëme sur la Vierge*, en 5,000 vers latins.

ANCHISE, prince troyen, père d'Énée qui l'emporta sur ses épaules, au sac de Troie, jusqu'à ses vaisseaux, et l'emmena en Italie. Il mourut à Drépane, ville de Sicile, où relâcha la flotte de son fils.

ANCHITÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte, sacrifiant l'amour maternel à celui de la patrie, posa la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avaient ordonné de murer pour y faire périr de faim Pausanias son fils, qui avait vendu Sparte aux Perses.

ANCILLON (David), né à Metz, le 17 mars 1617, d'un habile jurisconsulte calviniste, fit ses premières études au collége des jésuites, qui firent de vains efforts pour l'engager à changer de religion. Il alla étudier en théologie, à Genève, sous les savants Spanheim, Déodati et Tronchin, fut reçu ministre à Charenton, en 1641, et placé, la même année, en cette qualité, à Meaux, où il fit un riche mariage. Il fut appelé, en 1653, dans sa patrie, pour y remplir les mêmes fonctions; lors de la révocation de l'édit de Nantes, Ancillon se retira d'abord à Francfort, devint ministre à Hanau, d'où la jalousie que ses collègues conçurent de ses talents, l'obligea de retourner à Francfort, et de là à Berlin, où il fut pourvu d'une église, et mourut, le 3 septembre 1692. Quoiqu'il eût conservé toute sa vie une ardeur extraordinaire pour l'étude, il n'a laissé que peu d'ouvrages, dont les principaux sont : *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aoste*, Sédan, 1657, in-4°; *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666; *Vie de Guillaume Farel*, ou *l'Idée du fidèle ministre de Christ*.

ANCILLON (Charles), fils du précédent, né à Metz, le 28 juillet 1659, commença ses études classiques dans cette ville, et alla les continuer à Hanau. Il suivit des cours de droit à Genève, à Paris, où il se fit recevoir avocat. Il exerça cette profession avec tant de succès, dans sa patrie, que les réformés de Metz le députèrent en cour, pour représenter qu'ils ne devaient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir, fut qu'on userait, à leur égard, d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avaient en Prusse, enfin, conseiller d'ambassade, historiographe du roi, et surintendant de l'école française. Il avait été employé dans des négociations importantes en Suisse, avait résidé quelque temps à la cour de Bade-Dourlac, et mourut à Berlin, le 5 juillet 1715, après avoir publié les ouvrages suivants : *Réflexions politiques, par lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables intérêts de la France*, Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué, par Bayle, à Sandras de Courtilz; l'*Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique*, Amsterdam, 1688, in-12; *la France intéressée à rétablir l'édit de Nantes*, ibid., 1690, in-12; *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg*, Berlin, 1690, in-8°; *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des édifices publics*, ibid., 1701, in-8°; *Discours sur la statue érigée sur le Pont-Neuf de Berlin à l'électeur Frédéric-Guillaume*, ibid., 1703, in-fol.; *Mélanges critiques de littérature*, Bâle, 1698, in-8°, 3 vol.; *Mémoires concernant les Vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, Amsterdam, 1709, in-12; *Vie de Soliman II; Traité des Eunuques*.

ANCILLON (Joseph), né à Metz en 1626, frère puîné de David Ancillon, embrassa la profession d'avocat, et acquit la réputation du plus habile jurisconsulte de la contrée. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes força la famille Ancillon de s'expatrier, les compatriotes de Joseph firent tous leurs efforts pour le retenir parmi eux. Les réformés de Metz prétendaient que cette ordonnance ne pouvait les atteindre; mais leurs efforts pour être exceptés n'eurent aucun succès. Seulement le ministère ferma les yeux sur le séjour prolongé de Joseph Ancillon, qui un des derniers quitta la ville de Metz, et alla rejoindre à Berlin sa famille, déjà comblée de bienfaits du grand électeur Frédéric-Guillaume, lequel profitant de la faute

Digitized by Google

d'un monarque à son déclin, rendit, vingt et un jours après la révocation de l'édit de Nantes, cette déclaration de Potsdam qui donnait une nouvelle patrie aux protestants persécutés. Ancillon devint conseiller de l'électeur et membre du tribunal chargé de distribuer la justice aux réfugiés français. Il mourut à Berlin, en novemb. 1719, à l'âge de 93 ans. Joseph Ancillon avait resserré les liens de sa famille en donnant sa fille en mariage à Charles Ancillon, son neveu. Il a publié, sans y mettre son nom, *Traité de la différence des biens-meubles et immeubles dans le ressort de la coutume de Metz*, Metz, 1698, in-12; *Commentaire sur la coutume de Metz*, et un *Recueil d'arrêts du parlement;* mais ils n'ont pas été imprimés. Des copies du premier traité se sont répandues dans le pays, et l'on invoque souvent son autorité au barreau.

ANCILLON (Louis-Frédéric), mort en 1814, âgé de 70 ans, a laissé quelques bons écrits de philosophie religieuse et de littérature sacrée, entre autres : *Judicium de judiciis circa argumentum Cartesianum pro existentiâ Dei ad nostra usque tempora latis*, Berlin, 1792, in-8°; *Tentamen in Psalmo sexagesimo octavo denuo vertendo*, etc., Berlin, 1797, in-8°.

ANCILLON (Jean-Pierre-Frédéric), ministre de Prusse, né en 1766 à Berlin, était petit-fils de Charles Ancillon. Doué d'un rare génie et d'une grande aptitude au travail, il annonça de bonne heure tout ce qu'il serait un jour. Professeur à l'académie royale militaire, il quitta l'enseignement pour embrasser la carrière évangélique, et s'acquit bientôt une réputation méritée par son talent comme prédicateur; un discours qu'il prononça pour la bénédiction d'un mariage en 1791, le fit connaître à la cour de Prusse, et devint la première occasion de sa fortune. Les sermons qu'il fit en 1793, au temple de Werder à Berlin, sur l'amour de la patrie et sur les devoirs des sujets dans les temps de trouble, retentirent dans toute la monarchie prussienne. Bientôt ses diverses publications le placèrent au rang des écrivains les plus distingués. L'Institut de France, dans son rapport en 1810 sur les progrès des études historiques, le proclama le digne successeur de Leibnitz. Le roi de Prusse avait devancé le jugement de l'Institut, en choisissant Ancillon pour remplir la place de gouverneur de son fils et de son neveu; il le nomma depuis conseiller d'État, et lui donna des témoignages réitérés de la confiance dont il l'honorait. Ancillon vint en France avec ses deux élèves en 1814, et profita de son séjour à Paris pour se lier avec les littérateurs. Plus tard il concourut aux modifications avantageuses introduites dans la constitution prussienne; fut en 1819 nommé ministre de l'instruction, dont il étendit les bienfaits à toutes les classes, mais avec une sage mesure. Nommé depuis ministre des affaires étrangères, il contribua beaucoup à faire prévaloir le système de paix qui permet à l'industrie et au commerce d'étendre leurs utiles conquêtes, et mourut en juin 1837, honoré des regrets de l'Europe entière. Comme écrivain, on citera d'Ancillon : *Mélanges de littérature et de philosophie*, Berlin, 1801; Paris, 1809, 2 vol. in-8°; *Essais philosophiques*, ou *nouveaux Mélanges de littérature et de philosophie*, Genève, 1817, 2 vol. in-8°; *Nouveaux Essais de politique et de philosophie*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°; *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du* 15e siècle, Berlin, 1806, 4 vol. in-8°; Paris, 1807, 7 vol. in-12; ibid., 1823, 4 vol. in-8°, édition revue par l'auteur; Bruxelles, Meline, Cans, 1839, 2 vol in-8°. Ouvrage remarquable par la profondeur des aperçus, et qui suffirait pour assigner à l'auteur un des premiers rangs parmi les écrivains amis de l'humanité. *Éloge historique* de J. B. Mérian, Berlin, 1810, in-8°; *Éloge* de la reine de Prusse Louise-Aug.-Wilhem.-Amélie, Berlin, 1810, in-8°, etc.

ANCINA (Juvénal), d'abord professeur de médecine à l'université de Turin, ensuite évêque de Saluces, naquit à Fossano en 1545. Ses parents l'envoyèrent à Montpellier pour y achever ses études. Mais le duc de Savoie ayant créé l'université de Mondovi, Ancina y vint continuer ses cours de philosophie et de mathématiques. L'université ayant été transférée à Turin, Ancina fut appelé à l'une des chaires nouvellement établies. Bientôt après il céda à sa vocation et après avoir fait de nouvelles études en théologie il reçut le sacerdoce. Charles-Emmanuel Ier demanda pour lui à Clément VIII l'évêché de Saluces. Devenu évêque, malgré lui, il se montra, par la sainteté de sa vie et ses immenses largesses envers les pauvres, le vrai disciple de Jésus-Christ. Il mourut à Saluces le 31 août 1604. Ses principaux ouvrages sont : *De Academiâ subalpinâ libri duo*, 1565, in-8°; *Naumadria christianorum principum; Tempio Armonico; Decades divinorum contemplationum;* etc.

ANCKARSTROËM (Jean-Jacques), gentilhomme suédois, enseigne des gardes de Gustave III, montra de bonne heure des passions ardentes et un caractère sombre. Gustave ayant renversé successivement, en 1772 et en 1789, le pouvoir du sénat et des grands, pour gouverner dans toute la plénitude de la puissance royale, Anckarstroëm partagea le mécontentement d'une grande partie de la noblesse, et manifesta, dans plusieurs circonstances, son opposition aux vues du monarque. Il joignit, à l'aversion qu'il éprouvait déjà pour Gustave, un ressentiment particulier, à l'occasion de la perte d'un procès où intervint le roi; mais il est faux, comme l'ont avancé quelques biographes, qu'il eût été condamné à mort, pour avoir cherché à livrer la Finlande aux Russes, et que Gustave lui eût fait grâce. Il se lia étroitement avec les nobles les plus acharnés contre la cour, et fut admis dans des conférences secrètes, où il s'agissait de rétablir le sénat et de se défaire de Gustave, dont la mort fut résolue. Anckarstroëm demanda à porter lui-même le coup; mais les jeunes comtes de Ribbing et de Horn lui disputèrent cette horrible mission, et il fallut s'en remettre au sort, qui décida pour Anckarstroëm. Il fit, avec ses complices quelques tentatives, vers la fin de 1791, pour assassiner Gustave, à Stockholm; mais, ce prince ayant convoqué tout à coup la diète à Gefle, pour le 23 janvier 1792, ce voyage inattendu dérangea le projet des conjurés. Cependant, la plupart se réunirent à Gefle, sans qu'aucune occasion favorisât leur complot. Les décisions de cette diète irritèrent encore davantage la noblesse suédoise, et les conjurés, transportés de rage, revinrent à Stockholm, et résolurent d'attaquer Gustave dans un bal masqué, la nuit du 15 mars. Avant de porter le coup fatal, Anckarstroëm témoigna à ses deux complices la crainte de se tromper, et de manquer le roi dans une si grande foule.

Digitized by Google

« Tu frapperas, lui dit le comte de Horn, celui à qui je » dirai : *Bonjour, beau masque.* » Ce fut en effet sur cette indication qu'Anckarstroëm tira sur Gustave un coup de pistolet, chargé de deux balles et de plusieurs clous, au moment même où ce prince parcourait la salle, appuyé sur le comte d'Essen. Gustave, blessé à mort, tomba dans les bras de son favori, et Anckarstroëm se confondit dans la foule, après avoir laissé tomber ses pistolets et son poignard. Lorsque la foule fut sortie de la salle, on vit à terre les armes d'Anckarstroëm. Tous les armuriers de Stockholm furent interrogés; et l'un deux, à la vue des pistolets, déclara qu'il les avait vendus à Anckarstroëm. On alla aussitôt l'arrêter chez lui, où il s'était retiré, et une commission fut nommée pour le juger. Il avait d'abord pris la résolution de se brûler la cervelle, dès qu'il aurait frappé le roi; mais, soit qu'il comptât sur l'impunité, soit qu'il manquât de courage, il n'attenta point à ses jours. Il refusa constamment de nommer ses complices : avouant néanmoins son crime, dont il parut se glorifier. Le procès fut suivi avec lenteur; enfin, le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Traîné au supplice dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs. Son courage parut néanmoins l'abandonner au moment de perdre la vie, et il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu. Ce régicide n'avait que 33 ans; il fut le seul des conjurés que l'on condamna à mort. Les comtes de Horn, de Ribbing et le colonel Lilienhorn, furent bannis à perpétuité.

ANCKWITZ (le comte), nonce du palatinat de Cracovie, et député de l'ordre équestre à la diète polonaise, né, vers 1750, de l'une des familles les plus distinguées de la Pologne, reçut une brillante éducation. Nommé ambassadeur extraordinaire de la république polonaise à la cour de Copenhague en 1792, après l'insurrection qui avait éclaté contre les Prussiens et les Russes, il obtint peu de résultats dans une mission d'ailleurs de peu d'importance, et revint à Varsovie dans le mois de novembre suivant. Il se rendit bientôt à Grodno, où il fit l'ouverture de la diète le 17 juin 1793, et fut un des membres les plus influents de cette assemblée. Il prit aussi une grande part aux négociations et aux intrigues qui amenèrent le second partage de la Pologne. Enfin ce fut lui qui signa, comme ministre plénipotentiaire du roi Stanislas, le 23 juillet 1793, le traité par lequel ce partage fut consommé. Toutes les conditions du traité ne furent pas alors connues du public; mais on sut qu'après sa conclusion de nonce, Anckwitz avait obtenu du cabinet de St.-Pétersbourg une pension de trente mille florins. Il fut nommé dans la même année maréchal du conseil permanent, et revint habiter Varsovie, où il se trouvait à l'époque de l'insurrection du 18 avril 1794, lorsque les Russes furent chassés de cette ville et égorgés pour la plupart. Anckwitz fut arrêté et emprisonné; la populace demandait sa tête à grands cris; il fut traduit devant un tribunal, qui le condamna à être pendu, et le fit exécuter à l'instant même devant l'hôtel de ville, à la demande du peuple. Son cadavre fut exposé toute la journée sur la place de l'exécution, et livré aux insultes de la populace.

ANCRE (Concini Concino, maréchal d'), fils d'un notaire de Florence, dut son élévation à sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Venu en France en 1600, avec cette princesse, Concini, d'abord simple gentilhomme de la reine, s'éleva, par le crédit de sa femme, à la plus haute faveur. Ce ne fut pourtant qu'après la mort de Henri IV qu'il put donner l'essor à son ambition. Devenu nécessaire à la reine pendant les troubles d'une faible minorité, Concini bouleversa tout dans le conseil. Il acheta le marquisat d'Ancre, fut créé successivement premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et enfin, dit Voltaire, premier ministre, sans connaître les lois du royaume, et maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Tant de faveurs, répandues sur un étranger, alarmèrent les principaux seigneurs du royaume, et servirent de prétexte à leur rébellion. Cantonnés dans les provinces, ils déclarèrent la guerre au premier ministre; mais Concini, devenu le maréchal d'Ancre, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Pour venger l'autorité royale, ou plutôt pour conserver la sienne, il leva 7,000 hommes à ses frais, ce qui souleva contre lui toute la France, indignée qu'un étranger, venu sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri IV avait reconquis son royaume. Concini, peu satisfait de ne laisser à Louis XIII que le vain titre de roi, et ne gardant aucune mesure avec ce prince, s'assura de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et réduisit les distractions qu'il voulait bien lui laisser, à la chasse, et à la seule promenade aux Tuileries. Jouant un jour au billard avec le roi, il mit son chapeau sur la tête, et lui dit : « Sire, Votre « Majesté me permettra bien de me couvrir. » Tant d'insolence excita la haine de Louis XIII. Le maréchal ne l'ignorait point, et disait souvent qu'elle causerait sa perte; mais il ne se doutait guère que les intrigues d'un jeune homme, étranger comme lui, devaient l'amener. Charles Albert de Luynes, qui devait sa fortune au maréchal, et que sa jeunesse mettait à l'abri du soupçon, parvint à décider Louis XIII à secouer le joug, et le premier acte d'autorité d'un prince de seize ans et demi, auquel on avait donné le surnom de *Juste*, fut d'ordonner l'assassinat de son premier ministre; mais l'exécution de ce projet n'était pas facile; Luynes, surveillé de très-près, n'osait risquer une démarche qui pouvait le perdre, si elle ne réussissait pas. M. de Maulus, frère de Luynes, et l'Hôpital-Vitry, capitaine des gardes, arrêtèrent, en présence du roi, qu'on attaquerait le maréchal dans la cour du Louvre, au moment où il sortirait de chez la reine mère. Cette première tentative échoua par un malentendu; mais, le 24 avril 1617, les mesures furent mieux prises; le roi, sous prétexte d'aller à la chasse, avait fait monter à cheval son régiment des gardes, le seul dont il pût disposer pour soutenir l'entreprise. Vitry se rendit au Louvre avec quelques gentilshommes qui portaient des pistolets sous leurs manteaux, et se plaça sur le pont-levis. Le maréchal d'Ancre y arriva, suivi d'un cortége assez nombreux; les conjurés laissèrent passer le cortége; alors, Vitry, suivi de ses gens, s'approcha du maréchal, et lui dit, en lui portant la main sur le bras droit : « Le roi « m'a commandé de me saisir de votre personne. » Le maréchal, étonné, dit en italien : *A moi!* mais Vitry, du Hallier, Perray, lâchent en même temps leurs pistolets, et le maréchal tombe mort à leurs pieds : Vitry cria aus-

sitôt : « Vive le roi! » Les portes du Louvre furent fermées, et la garde resta rangée en bataille. Quand on apprit au roi la mort de son ministre, il se montra aux fenêtres du palais, et cria aux conjurés : « Grand merci à vous; à « cette heure, je suis roi. » Quelques historiens ont prétendu que Louis XIII avait seulement voulu faire arrêter le maréchal d'Ancre, et qu'il ne fut tué que par accident; mais ce qui lève tous les doutes à cet égard, c'est que le roi se vanta de la mort du maréchal, en présence de toute la cour, et que Vitry, lorsqu'il présenta au parlement ses provisions de maréchal de France, présenta en même temps des lettres patentes portant aveu du meurtre commis sur la personne du maréchal d'Ancre, par commandement exprès de S. M. On trouva dans les poches de Concini, au moment de sa mort, pour près de deux millions de billets de l'épargne, et de rescriptions, et deux millions vingt mille liv. dans sa maison; ce qui ferait croire qu'il s'attendait à quelque malheur, et qu'il se préparait à la fuite. Son corps fut enveloppé dans un drap, et, vers minuit, on alla l'enterrer à St.-Germain-l'Auxerrois. Le lendemain, le peuple se porta à l'église, et, malgré la résistance du clergé, le corps fut exhumé, traîné jusqu'au Pont-Neuf, et pendu à une potence que le maréchal avait fait élever pour ceux qui parleraient mal de lui; ensuite on le coupa en mille pièces, et l'on vendit ses restes sanglants, que la populace furieuse s'empressait d'acheter. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à être brûlée, et déclara leur fils ignoble et incapable d'occuper aucune place.

ANCRE (Léonore Dori, dite Galigaï, maréchale d'), née dans la plus basse classe du peuple, dut sa fortune au hasard qui fit choisir sa mère pour nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France, en 1600, pour épouser Henri IV, Galigaï, mariée à Concini, suivit cette princesse, en qualité de femme de chambre : elle prit un tel ascendant sur l'esprit de la reine, qu'elle réglait à son gré, dit Mézerai, ses désirs, ses affections, et ses haines. Galigaï, vendue aux Espagnols, entretint la mésintelligence qui régnait entre Henri IV et Marie de Médicis; maîtresse absolue de l'esprit de la reine, elle réveillait sa jalousie par de faux rapports, et l'aigrissait par ses conseils. Plus d'une fois, ce prince essaya de chasser de sa cour une femme aussi dangereuse; mais la reine n'y voulut jamais consentir, et Jean de Médicis, qui, à la prière du roi, s'était chargé d'une commission si délicate, déplut tellement à la reine, par cette démarche, que, depuis, elle ne cessa de le persécuter, et le força de quitter la France. L'assassinat de son mari ne lui coûta pas une larme (voir l'article précédent); elle parut plus émue lorsqu'on lui apprit que le cadavre du maréchal avait été exhumé et pendu. Néanmoins, elle répéta plusieurs fois qu'il était un *présomptuous*, un *orgueillous*, et qu'il n'avait que le sort qu'il méritait. Occupée exclusivement du soin de sauver ses pierreries, elle les mit dans un de ses matelas, se coucha dessus, et ne céda qu'à la violence. Son appartement ayant été pillé par les archers, elle arriva à la Bastille dans une telle détresse, qu'elle manquait de linge; une femme de la cour lui envoya deux chemises, et son fils, quoiqu'il fût aussi arrêté, lui fit passer quelques pièces de monnaie. Le procès de la Galigaï, traduite devant une commission extraordinaire, qui fut nommée pour faire le procès à la mémoire du maréchal, commença le 3 mai 1617. On passa légèrement sur ce qui aurait dû faire l'objet principal du procès. La seule circonstance raisonnable sur laquelle on interrogea Galigaï, fut l'avertissement qu'elle avait reçu de la mort de Henri IV, et le soin qu'elle avait mis à s'opposer à la recherche des auteurs de l'assassinat. La manière dont elle repoussa ces inculpations, éloigne d'elle et de la reine toute idée de complicité. Les principales accusations portèrent donc sur le crime de sorcellerie, et les preuves furent des lettres écrites par son secrétaire à un médecin juif, nommé Montallo. La Place, écuyer de la maréchale, soutint, devant les juges, que, depuis l'arrivée de ce juif italien à la cour, elle avait cessé d'aller à la messe. Son carrossier déposa qu'il l'avait vu sacrifier un coq dans une église, à minuit, et le procureur général prouva, par divers passages des livres juifs, que cette oblation d'un coq était une pratique tout à la fois juive et païenne. On crut découvrir dans quelques livres hébreux, saisis dans son cabinet, le moyen dont elle s'était servie pour obtenir un si grand ascendant sur les volontés de la reine. Interrogée sur ce point, elle répondit : « Mon sortilége a été le pouvoir que doivent avoir les âmes fortes sur les esprits faibles. » Quelques juges eurent assez d'équité et de lumières pour ne pas opiner à la mort; Orlando Pagen, l'un des deux rapporteurs, refusa de signer l'arrêt que Courtin, vendu à Charles de Luynes, lui présenta; cinq juges s'absentèrent, d'autres conclurent au bannissement; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et surtout par les instigations de ceux qui voulaient recueillir les dépouilles du maréchal et de sa femme, signèrent l'arrêt de mort, et il fut prononcé, le 8 juillet 1617, devant une foule immense. Pour suspendre l'exécution de l'arrêt qui la condamnait à être brûlée, elle déclara qu'elle était enceinte; mais on lui montra que, d'après les dépositions qu'elle avait faites pendant son séjour à la Bastille, elle ne pouvait être dans cet état *sans avoir manqué à son honneur*. Cette objection l'empêcha d'insister : elle reprit son courage, et se résigna à la mort. Traînée au supplice le jour même de sa condamnation, elle passa au milieu d'un peuple nombreux, que son malheur commençait enfin à toucher; elle vit sans effroi les flammes qui allaient dévorer son corps. « Intrépide, mais modeste, dit Anquetil, elle mourut sans bravade et sans frayeur. » Une des singularités de la destinée de la maréchale d'Ancre, c'est qu'elle fut le premier mobile de la fortune du cardinal de Richelieu.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome; élu l'an 113 de Rome, 641 avant J. C.; disperse plusieurs fois les Latins; détruit leurs bourgades et donne à leurs habitants, transportés à Rome, le droit de cité; triomphe des Fidénates, des Sabins, des Veïens, des Volsques; renferme dans l'enceinte de Rome le mont Aventin et le mont Janicule; creuse des salines pour le peuple; élève le temple de Jupiter Férétrien et l'aqueduc dit de l'*Aqua Martia*, et fait faire le premier un pont de bois sur le Tibre; mort après un règne de vingt-quatre ans, en 617 avant J. C.; le port et la ville d'Ostie lui doivent leur origine.

ANDÉCA, roi des Suèves en Espagne, enlève la couronne à Éboric, en 583; fut défait, en 585, dans une ba

Digitized by Google

taille, par Léovigilde, roi des Visigoths; déposé; ordonné prêtre, et relégué à Badajoz, où il mourut vers 584.

ANDEIRO (don JUAN-FERD.), exilé en 1375, reçut, pendant son séjour en Angleterre, l'ordre de son souverain de former une ligue avec les Portugais contre la Castille. De retour à Lisbonne en 1380, il rendit compte du succès de sa négociation au roi Ferdinand, qui, pour mieux cacher le but d'un second voyage à Londres, l'exila de nouveau. Lorsque Andeiro reparut en Portugal avec une flotte anglaise, la reine Eléonore Tellez, dont il avait gagné les bonnes grâces, le combla de dignités et d'honneurs. La mort de Ferdinand permit à la reine de faire éclater sa passion pour Andeiro, qu'elle s'associa dans la régence du Portugal; mais les grands se liguèrent contre le favori, et le grand maître d'Aviz, frère bâtard de l'infant don Juan, s'étant mis à leur tête, pénétra dans le palais de la reine, avec 25 hommes armés, et poignarda Andeiro, le 6 décembre 1383; il chassa ensuite la reine, et s'empara de l'autorité.

ANDERSON ou **ANDREA** (LAURENT), né dans la Suède en 1480, fut d'abord prêtre, puis archidiacre, et enfin chancelier de Gustave Wasa; partisan des principes de Luther, qui de l'Allemagne commençaient à pénétrer en Suède, il fut le mobile de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. En 1527, à la diète de Westeras, il fit décider que les intérêts de l'Église seraient à la disposition du roi. Plus tard, condamné à perdre la vie pour n'avoir pas révélé une conspiration dont il était instruit, il acheta sa grâce, et mourut en 1552. On lui doit la première *traduction* du Nouveau Testament en langue suédoise.

ANDERSON (EDMOND), jurisconsulte anglais, né vers 1540, dans le Lincolnshire, fut chef-juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier, et l'un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Écosse; il poursuivit activement toutes les sectes séparées de l'Église anglicane, et mourut en 1605. On a de lui: *Jugements rendus sous le règne de la reine Élisabeth par la cour de Common-Bench*, Londres, 1644, in-fol.; *Décisions et jugements des tribunaux de Westminster rendus dans les dernières années du règne d'Élisabeth*, 1653, in-fol.

ANDERSON (ALEXANDRE), né en Écosse, professa les mathématiques à Paris, au commencement du 17e siècle; il a donné: *Supplementum Apollonii redivivi*, 1612, in-4o, où il complète en effet cet ouvrage de Ghetaldi.

ANDERSON (GEORGE), né à Tundern dans le duché de Sleswig, au commencement du 17e siècle, voyagea dans l'Orient de 1644 à 1650, et rédigea la *Relation* de ses courses qui fut publiée par Oléarius, Sleswig, 1669, in-fol.

ANDERSON (ROBERT), fabricant d'étoffes de soie à Londres, au 17e siècle, publia deux ouvrages de géométrie plus qu'élémentaire: *Propositions stéréométriques*, destinées au jaugeage, Londres, 1668, in-8o; *Le Jaugeage perfectionné*, ib., 1669, in-8o.

ANDERSON (JEAN), jurisconsulte, né à Hambourg le 14 mars 1674, fut secrétaire du conseil, syndic et bourgmestre de cette ville, remplit plusieurs missions, et mourut le 3 mai 1743. Ses principaux écrits sont: *Renseignements sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis*, en allemand; une traduction française, par Sellius, a été publiée en 1754, 2 vol. in-12; *Glossarium teutonicum et alemanicum*; des *Observations philologiques et physiques sur la Bible*, en allemand. Il a laissé en manuscrit: *Observationes juris germanici ad ductum elementorum juris germanici Heineccii.*

ANDERSON (ADAM), écrivain écossais, secrétaire de l'amirauté, mort en 1775, a publié une *Histoire de la navigation et du commerce en Angleterre*, Londres, 1764, 2 vol. in-fol., ib., 1801, 4 vol. in-4o, réimpr. depuis.

ANDERSON (JEAN), médecin anglais, membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, remplit pendant 41 ans la chaire de philosophie naturelle à l'université de Glascow, et mourut en 1796, âgé de 70 ans. Parmi ses ouvrages on distingue ses *Institutions de médecine*, qui ont eu 5 éditions du vivant de l'auteur.

ANDERSON (GEORGE), mathématicien et géomètre, né dans le comté de Buckingham, mort en 1806, d'un excès de travail, a traduit du grec d'Archimède un livre intitulé: *Arenarius*, ou *Traité de l'art de mesurer les terres*, et publié un ouvrage sur les changements arrivés dans les affaires de la compagnie des Indes orientales, depuis la paix de 1784.

ANDERSON (JACQUES), agronome, né en 1739, à Hermiston, près d'Édimbourg, employa tous les moyens imaginables pour diminuer la disette de l'Écosse en 1783: l'Angleterre lui doit l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Écosse. Il fut membre de la société royale de Londres, et mourut en 1808. Ses principaux ouvrages, tous en anglais, sont: *Essais sur les plantations*, 1775; *Essais sur l'agriculture*, 1777; on y trouve une méthode pour dessécher les terrains marécageux. *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale*, 1777; *Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Écosse*, 1785; *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines*; *L'Abeille*, journal hebdomadaire; *Récréations*, journal d'agriculture et d'histoire naturelle; *Correspondance avec le général Washington*, et *Recherches sur la rareté des grains*. Dans un article de l'*Encyclopédie britannique*, sur les vents appelés *moussons*, Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au sud. Plusieurs de ses écrits sur l'économie rurale, se trouvent dans le *Weekly Magazine* d'Édimbourg, et dans le *Monthly Review*.

ANDERSON (WALTER), écrivain écossais, fut pendant cinquante ans ministre à Chirnside, où il mourut en 1800, dans un âge très-avancé. On a de lui une *Vie de Crésus*, in-12; une *Histoire de France*, en 5 vol. in-4o, 1769 à 1783; *La philosophie de l'ancienne Grèce étudiée dans son origine et ses progrès*, 1 vol. in-4o.

ANDERSON (JEAN), compositeur de musique écossaise, est considéré par quelques personnes comme sans rival en ce genre depuis le temps d'Oswald. Il est mort à Inverness, en 1801.

ANDERTON (JACQUES), habile controversiste anglais, natif de Lostock dans la province de Lancastre, a vécu à la fin du 16e et au commencement du 17e siècle. Il était simple laïque, et possédait une fortune considérable en fonds de terre. Pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques, il se déguisa, dans tous ses ouvrages, sous le nom de *Jean Brereley*. Le principal,

Digitized by Google

celui qui fit le plus de sensation, est intitulé : *Apologie des Protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Cet ouvrage fut regardé, par ses propres antagonistes, comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement, et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération, qui n'avaient pas encore eu d'exemples dans ces sortes de controverses. Le savant docteur Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, y répondit par son *Appel aux Catholiques, pour les Protestants*, 1606. D'autres controversistes se mirent sur les rangs, mais Anderton leur répondit d'une manière péremptoire, dans les notes mises à la seconde édition de son livre, en 1608 : c'est sur cette seconde édition que fut faite la traduction latine, par Guillaume Reyner, docteur de Paris, 1615. Anderton a donné une *Explication de la Liturgie de la Messe*, sur le sacrifice et la présence réelle, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et la *Religion de St. Augustin*, 1620, in-8°.

ANDERTON (Laurence), de la même province, et peut-être de la même famille, après avoir embrassé la religion catholique, se distingua chez les jésuites, par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui : la *Progéniture des Catholiques et des Protestants*, Rouen, 1632, in-4°; la *Triple Corde*, St.-Omer, 1634, in-4°.

ANDIEN DE CLERMONT, peintre de fleurs, passa 40 ans en Angleterre, revint en France à l'époque de la guerre de 1756, et mourut à Paris en 1783.

ANDIER DES ROCHES (Étienne-Jean), graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, dans un âge très-avancé, est connu principalement par une suite de *sept cents portraits d'hommes illustres*.

ANDJOU (Eddyn-Hoçein-Nabab), Indien, est l'un des collaborateurs du dictionnaire persan, intitulé : *Ferhang-djihanguyry*, renommé dans l'Orient, et dont il existe deux exemplaires à la bibliothèque du roi, à Paris. Ce dictionnaire est divisé en 24 chapitres, conformément aux lettres de l'ancien alphabet persan, avec une préface et douze traités généraux. Ce savant glossographe vivait au 16e siècle, sous le règne du Grand Mogol Akbar ; mais on ignore la date de sa mort.

ANDLAW (le comte d'), d'une ancienne famille d'Alsace, né en 1736, gendre d'Helvétius, député de la noblesse aux états généraux; embrassa la cause du tiers état, 1789; refusa, en 1815, les avances des Bourbons; mort en 1818.

ANDLO (Pierre d'), ainsi nommé du lieu de sa naissance en Alsace, d'abord professeur en droit à l'université de Bâle, fut ensuite chanoine de Colmar, et prévôt de l'abbaye de Lutembach, où il mourut vers 1500. Son *Essai sur la constitution de l'empire germanique* fut publié en 1603, sur un manuscrit de la bibliothèque Palatine.

ANDOCIDE, orateur grec, né à Athènes, l'an 468 avant J. C., se mêla de bonne heure des affaires publiques et fut l'un des négociateurs de la paix de 30 ans avec les Lacédemoniens, qui précéda la guerre du Péloponèse. Accusé d'avoir profané les mystères d'Éleusis avec Alcibiade, il parvint à éviter une condamnation et se retira dans l'île de Chypre auprès d'Évagoras. On ignore l'époque de sa mort. Il reste de lui quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Estienne, 1575, in-fol. : l'abbé Auger les a traduits en français, dans les *Orateurs athéniens*, Paris, 1792. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade.

ANDOQUE (Pierre), conseiller au présidial de Béziers, où il mourut en 1664, a publié une *Histoire du Languedoc avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1648, in-fol., vivement critiquée dans les Annales de Toulouse, par Lafaille, qui assure qu'elle est très-fautive ; *Catalogue* des évêques de Béziers, 1650, in-4°.

ANDOUINS (Diane d'). *Voyez* **GUICHE**.

ANDRADA (Ruy, Freire d'), général espagnol, auteur d'une *Relation ou description d'Ormuz et des côtes de Perse*, publiée avec des commentaires portugais, Lisbonne, 1547.

ANDRADA (Diego-Peyva d'), théologien portugais, né à Coimbre en 1528, était fils du grand trésorier du roi Jean. Après s'être distingué dans les missions, il fut député au concile de Trente, et de retour en Portugal, y mourut le 1er décembre 1575. Il a laissé 7 vol. de sermons et d'autres écrits parmi lesquels on cite : *De concilii auctoritate*, ouvrage dans lequel il donne la plus grande latitude à la prérogative du siége apostolique, et qui, pour cette raison, fut honoré des suffrages de la cour de Rome; sa défense du concile de Trente, *Defensio Trid. fidei*, dans laquelle il attribue aux sages du paganisme la foi qui justifie. Leibnitz s'est prévalu de cette opinion pour soutenir l'identité absolue des communions chrétiennes.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiographe et conseiller de Philippe III, est auteur d'une *Histoire* de Jean III, roi de Portugal, et d'autres ouvrages.

ANDRADA (Thomas d'), frère des précédents, plus connu sous le nom de THOMAS DE JÉSUS, réformateur des Augustins déchaussés, suivit le roi Sébastien dans sa malheureuse expédition d'Afrique. La comtesse de Linarès, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui envoyèrent de l'argent pour payer sa rançon. Il aima mieux rester dans les fers pour soulager ses compagnons d'infortune; mort le 17 avril 1582. On a de lui un ouvrage pieux et estimé, intitulé : *les Souffrances de Jésus*, composé pendant sa captivité. Le père d'Alcaume, jésuite, l'a traduit en français, Paris, 1692, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois.

ANDRADA (Diego d'), fils de François d'Andrada, mort en 1660 à 84 ans, est connu en Portugal par un poëme en 12 chants sur le siége de Chaoul, et par deux ouvrages, l'un de critique : *Examen des antiquités de Portugal*, in-4° ; et l'autre de morale : *le Parfait Mariage*.

ANDRADA (Fray François de RADEZ Y), auteur d'une *Chronique* des trois ordres de chevalerie de St.-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1578, in-fol., en espagnol.

ANDRADA (Antoine d'), jésuite portugais, né vers l'an 1580, se distingua par son zèle dans les missions des Indes et de la Tartarie. En 1624, il pénétra dans le Thibet. La *relation* de son voyage fut imprimée à Lisbonne en 1626, et deux ans après, traduite en français. Billecocq la reproduit dans son *Recueil des voyages au Thibet*, Paris, 1796. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il mourut empoisonné le 16 mars 1634.

ANDRADA (Alphonse), jésuite, né à Tolède, en

Digitized by Google

1590, mort à Madrid le 20 juin 1672, a publié en espagnol un grand nombre d'ouvrages, entre autres, un *Itinéraire historique* et les *Vies des jésuites illustres*.

ANDRADA (Hyacinthe-Freire d'), né à Béjà vers l'an 1597, mérita par ses talents la confiance d'Olivarez qui le consultait dans toutes les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Ste.-Marie des Champs. Les bienfaits du ministre ne l'empêchèrent pas de soutenir devant Olivarez que le roi d'Espagne n'avait sur le Portugal que le droit de la force. Le duc de Bragance, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit l'emploi de précepteur du prince de Brésil, et l'évêché de Viseu. Andrada refusa ces deux fonctions : il se retira dans son abbaye, et après y avoir fait un assez long séjour, il revint se fixer à Lisbonne, où il mourut en 1657. Son *Histoire* de don Juan de Castro, vice-roi des Indes, périt dans l'incendie de sa maison. La *Vie* qu'il nous a laissée n'est qu'un abrégé de celle qui fut brûlée.

ANDRADA (Gomez-Freire d'), neveu du précédent, mort général de cavalerie, avait composé une *Histoire du Maragnon*, qui n'a point été imprimée.

ANDRADA FREIRE, général portugais. *Voyez* **FREIRE**.

ANDRADE, visionnaire qui en imposa dans le 9e siècle à Léon IV et à Charles le Chauve, a laissé un *Recueil* de visions, fruit d'une imagination déréglée, et un *Poëme* plein de mauvais goût.

ANDRAGATHE, général romain, né sur les bords du Pont-Euxin, commandait dans les Gaules, en 383, la cavalerie de Maxime, lorsque ce rebelle entreprit de se faire couronner empereur ; Andragathe, digne ministre d'un tel maître, ayant appris que l'empereur Gratien, trahi et fugitif, approchait de Lyon, courut à sa rencontre, lui tendit un piége et le poignarda. Andragathe fut ensuite envoyé, par Maxime, avec une flotte à la poursuite de Valentinien ; mais il essuya un échec sur les côtes de Sicile, et se hâta de faire voile pour Aquilée, afin de se réunir à Maxime. Dans le trajet ayant appris la défaite et la mort du tyran, et n'espérant plus de pardon pour lui-même, Andragathe se précipita dans la mer en 388.

ANDRÉ (St.), apôtre, frère de St. Pierre. L'un et l'autre étaient de Bethsaïde, et exerçaient le métier de pêcheurs à Capharnaüm. André s'attacha d'abord à St. Jean-Baptiste ; il fut le premier disciple que J. C. se choisit, et se trouva aux noces de Cana, quoique St. Épiphane dise le contraire. Les deux frères étaient occupés à pêcher, lorsque le Sauveur leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*, s'ils voulaient le suivre. A l'instant, ils quittèrent leurs filets, et s'attachèrent irrévocablement à sa personne. J. C., ayant, l'année suivante, formé le collége des apôtres, ils furent à la tête des autres, et eurent, peu de temps après, le bonheur de recevoir J. C. chez eux, à Capharnaüm. André ne paraît plus dans l'Évangile que pour indiquer les cinq pains et les deux poissons, dont 5,000 personnes furent miraculeusement nourries, et pour faire à J. C. la question sur l'époque de la ruine du temple. Les événements relatifs à ce disciple, deviennent incertains après la mort de son maître, parmi les anciens ; les uns le renvoient porter la lumière de l'Évangile dans la Scythie et la Sogdiane, les autres, dans différentes contrées de la Grèce, et lui font subir le martyre à Patras, capitale de l'Achaïe, sans pouvoir en fixer l'époque ; les Moscovites sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays, l'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de J. C., et la représentent en forme d'un X, quoique celle qu'on prétendait conserver à St.-Victor de Marseille, ne différât point de la croix du Sauveur du monde. Philippe, duc de Bourgogne et de Brabant, avait obtenu et transporté à Bruxelles une partie de cette croix. Il a couru, dans les premiers temps de l'Église, un faux Évangile sous le nom de cet apôtre. Nous avons encore aujourd'hui des actes qui portent son nom, et qui n'en sont pas pour cela plus authentiques, quoiqu'ils soient regardés comme tels par Baronius et le P. Alexandre. Les Écossais honorent St. André comme le principal patron de leur pays.

ANDRÉ dit de *Crète*, parce qu'il fut archevêque de cette île au commencement du 8e siècle, ou le *hiérosolymitain*, parce qu'il était resté quelque temps à Jérusalem, était natif de Damas. Il s'acquit une grande réputation à Constantinople, par son éloquence et par sa vertu. Il avait donné dans les erreurs des monothélites ; mais il confessa ensuite la doctrine des deux volontés en J. C. On place sa mort vers l'an 720. Le P. Combefis a publié, de cet archevêque, un poëme en vers ïambes, un *Commentaire sur l'Apocalypse*.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, cousin de St. Étienne, prince du sang royal, fils aîné de Ladislas Ier, et concurrent de Pierre Ier, dit l'*Allemand*, fut, ainsi que ses frères, forcé de se réfugier en Russie ; rappelé en 1047, par les seigneurs hongrois mécontents de Pierre, il parvint à remonter sur le trône, après avoir permis à la nation hongroise de suivre l'idolâtrie, qui était la religion dominante. Dès qu'il fut le maître, il força ses sujets d'embrasser le christianisme, et malgré la convention par laquelle Béla, son frère, devait être son héritier, s'empressa de faire couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères, et les deux armées en vinrent aux mains en 1016. Abandonné par les siens au moment de l'action, André se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Béla se fit couronner après sa mort.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surnommé *le Hiérosolymitain*, partit pour la terre sainte en 1217, dans la crainte des censures de l'Église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus longtemps d'aller combattre les infidèles. Bientôt après, de retour en Hongrie, il trouva son royaume dans le désordre et la confusion. L'expédition de la Palestine ayant occasionné des dépenses extraordinaires, le roi fit de vains efforts pour remédier à l'épuisement des finances et aux maux de l'État. Il prit le parti de convoquer, en 1222, une diète générale, et résolut de s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé ; il étendit les priviléges que leur avait accordés St. Étienne, et proposa ce décret célèbre ou bulle d'or, véritable charte des Hongrois : « Si moi ou mes successeurs voulions enfreindre, en quelque temps que ce soit, vos priviléges, et porter atteinte à la présente constitution, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de résister et de vous

Digitized by Google

défendre à force ouverte, sans pouvoir être traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, une autre mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation, « afin que, ayant toujours cet écrit devant les yeux, il ne s'écartât pas de son devoir, et ne souffrît point que les rois ou les nobles oubliassent leur serment. » André fut heureux dans toutes les guerres qu'il soutint. Il mourut le 7 mars 1235, après avoir régné 30 ans. C'est celui de tous les rois de Hongrie dont la mémoire est le plus vénérée.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, surnommé *le Vénitien*, parce qu'il était né à Venise, fut proclamé et couronné à Bude le 11 août 1290; mais ses droits au trône furent contestés. L'empereur Rodolphe lui suscita un concurrent dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris ses mesures pour résister à ces deux rivaux, il porta cinq ans de suite ses armes en Autriche. Rappelé dans ses États par de nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec sa fille Agnès; mais il trouva la Hongrie divisée par quelques nobles qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Sicile. Le royaume demeura partagé entre ces deux rivaux, jusqu'à leur mort arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, André à Bude le 14 janvier de la même année. Il est le dernier roi de la famille de St. Étienne.

ANDRÉ de Hongrie, roi de Naples, nommé *Andreasso* par les Napolitains, était second fils de Caribert, roi de Hongrie; il fut appelé à la succession du royaume de Naples, par Robert, roi des Deux-Siciles, qui, après avoir usurpé cette couronne à Caribert, se voyant sans enfants, voulait la faire retourner à ses héritiers légitimes. Robert fit, en 1333, épouser à son petit-neveu, Jeanne sa petite-fille. André n'était alors âgé que de sept ans. Déjà on l'avait accoutumé à dédaigner les arts et la mollesse du Midi, et bientôt il conçut pour la cour de Naples, pour sa femme et pour les princes du sang, un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Le roi Robert, dès qu'il reconnut ces dispositions hostiles, s'efforça de faire rentrer André sous la dépendance de Jeanne. Il fit prêter serment de fidélité à cette princesse par les barons du royaume, et, lorsqu'il mourut, en 1343, Jeanne fut seule couronnée, tandis qu'André continua d'être désigné par le nom de *duc de Calabre*. André, jaloux d'une autorité qu'il croyait lui être due, impatient de toute contrainte, et se croyant insulté par toute opposition, sollicitait le pape de le faire couronner. Jeanne, de son côté, voluptueuse et inconstante, apprenait de ses amants à mépriser son mari et à le craindre. Louis de Tarente, son cousin, qui l'avait entraîné dans le vice, l'accoutuma, le premier, à souhaiter la mort d'André. Philippine Cabane, dite la Catanoise, sa confidente, lui fit désirer cet événement, comme la délivrance de son royaume, aussi bien que la sienne. Jeanne donna son consentement à un complot formé autour d'elle par ses parents et ses courtisans. La cour était alors dans un couvent près d'Averse, lorsque, le 18 septembre 1345, les conjurés, sous prétexte que de grandes nouvelles étaient arrivées de Naples, firent appeler, pendant la nuit, André qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du cou, et le poussèrent hors d'un balcon pour l'étrangler, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le meurtre fut accompli avec une férocité révoltante, et le cadavre d'André, laissé dans le jardin. Ainsi périt ce malheureux prince, à l'âge de dix-neuf ans.

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé Lucuas par Eusèbe, et l'*Homme des lumières*, par Abul-Farage, se rendit fameux sous l'empire de Trajan, à la tête de ses compatriotes, auxquels il persuada qu'il les ferait rentrer triomphants à Jérusalem. L'enthousiasme qu'il inspira à ce peuple crédule, lui procura plusieurs avantages sur Lupus, préfet d'Égypte, qu'il obligea de se renfermer dans Alexandrie, où ce général se vengea de ses défaites par le massacre de tous les Juifs qui habitaient cette grande ville. André, usant de représailles, ravagea le plat pays, désola toute la Lydie, dont plus de 200,000 habitants devinrent les victimes de ses fureurs. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-sanglants, que Martius Turbo, d'autres disent Adrien, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre.

ANDRÉ (Jean d'), célèbre canoniste du 14ᵉ siècle, né à Mugello, près de Florence, professa à 45 ans le droit canon, et mourut de la peste à Bologne le 7 juillet 1348. On a de lui des *commentaires* sur les Clémentines, Strasbourg, 1471, et sur les six livres des Décrétales, Rome, 1476, et quelques autres ouvrages moins connus. Il a été accusé de plagiat.

ANDRÉ, grand duc de Russie, était fils du grand duc Youri Dolgorouki, George Longue-Main. Mécontent de son père et de son gouvernement tyrannique, il s'était retiré, l'an 1155, dans le duché de Souzdal, dont il agrandit la capitale, Wladimir, fondée par son illustre aïeul Wladimir Monomaque. Son père étant mort (1157), André, satisfait de son apanage, le gouverna sagement pendant que la Russie était livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Devenu le plus puissant parmi les princes russes, André avait sous lui les gouvernements actuels de Jaroslaf, de Kostroma, de Wladimir, de Moscou, de Nijni-Novogorod, de Toula, de Kalouga, de Rézan, de Mourom, de Smolensk, de Polock, et de Volhynie. Pendant son règne, qui dura quinze ans, ce prince fut toujours occupé d'apaiser les troubles qui s'élevaient dans l'intérieur. Il fut tué le 29 juin 1174, par vingt assassins que ses propres parents avaient soudoyés. Après sa mort ses États furent livrés au pillage. Le peuple, n'ayant plus à craindre l'autorité du prince, se jeta sur les maisons des magistrats et des officiers, et s'abandonna à des excès si révoltants que les prêtres, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, parcouraient les rues, suppliant les habitants de rentrer dans l'ordre. André était un prince courageux, ami de la justice, et auquel on donna le surnom de *second Salomon*. Ce fut lui qui transporta le siége de l'empire russe de Kiow à Wladimir, où il resta près d'un siècle ; de là il passa à Moscou, d'où Pierre le Grand le transféra à St.-Pétersbourg.

ANDRÉ (Jaroslawitz), grand duc de Russie, fils de Jaroslaf II, et frère aîné d'Alexandre Newski, fut obligé, après la mort de son père en 1246, de se présenter avec

Digitized by Google

son frère devant le Grand Kan de la Tartarie. Ce fier dominateur, satisfait de leur soumission, donna à André la principauté de Wladimir et à Alexandre la Russie méridionale. André épousa une fille de Daniel roi de Gallicie, et refusa de payer le tribut aux Tatars, mais ne pouvant leur résister il se retira en Suède avec sa femme et ses enfants en 1252. Alexandre parvint cependant à reconcilier son frère André avec le Grand Kan. A la suite d'exactions commises pour la perception des impôts, il y eut un soulèvement général dans la Russie, le tocsin sonna et les Tatars furent massacrés ou chassés. Les princes russes qui étaient à la cour du Grand Kan lorsque ces événements arrivèrent lui donnèrent des explications dont il parut satisfait; il désapprouva ce que ses lieutenants avaient fait. En revenant dans leurs États, Alexandre mourut le 14 novembre 1263, à Gorodetz dans la province de Nijni-Novogorod. André ne lui survécut que de quelques mois; et tout indique qu'ils furent empoisonnés.

ANDRÉ (Alexandrowitz), grand duc de Russie, était le second fils d'Alexandre Newski. Son frère aîné, Démétrius, monta sur le trône en l'année 1276. Pendant que ce prince se rendait à Novogorod pour régler l'administration de cette ville puissante, André, qui était duc de Gorodetz, marcha à la tête de ses troupes vers le Caucase, pour soumettre les Yasses ou Alains qui ne voulaient point reconnaître la domination des Tatars. Il s'empara de Diédiakof, dans le Daghestan; la ville fut brûlée, et les habitants réduits en esclavage. Le Grand Kan, satisfait de cet exploit, fit de riches présents à André, qui résolut alors de supplanter son frère aîné, et de le faire descendre du trône pour s'y élever lui-même. Il sut si adroitement gagner le Grand Kan, que celui-ci le nomma chef des princes russes, grand duc, et lui donna un corps de Tatars, à la tête desquels André s'avança sur la principauté de Mourom, ordonnant aux princes apanagés de venir le joindre avec leurs troupes. On obéit; et Démétrius effrayé abandonna ses États. Les Tatars, profitant de ces circonstances, envahirent les duchés de Mourom, de Souzdal, de Wladimir, d'Yourief, de Rostow, de Twer; et ces contrées furent livrées aux horreurs de la plus effrayante dévastation. Les barbares pillèrent, incendièrent les maisons, les monastères, les églises; les habitants furent égorgés, traînés en esclavage, ou livrés aux plus affreux tourments. Péréiaslaf ayant osé faire quelque résistance, cette capitale fut traitée avec tant de cruauté, qu'il n'y resta presque plus d'habitants (1282). Les Mogols se retirèrent enfin; et Démétrius revint à Péréiaslaf, d'où il leva des troupes pour tirer vengeance de ces attentats. André implora de nouveau le secours des Mogols. Démétrius de son côté alla se jeter dans les bras de Nogaï. C'est ainsi que ces malheureux princes sacrifiaient la patrie à l'ambition, en se courbant lâchement aux pieds de leurs plus cruels ennemis. Démétrius accablé de chagrin mourut en 1294, laissant à son frère la première place dans l'empire. Les Suédois avaient fondé Wiborg en Carélie, et pénétrant dans la Néwa, ils avaient bâti à l'embouchure de l'Okhta une forteresse qu'ils avaient nommée *Landskron*. Cette place inquiétait le commerce des Novogorodiens, qui supplièrent André de venir à leur secours. La place fut enlevée et rasée. Le grand duc André mourut le 27 juillet 1304. Ce fils indigne du grand Alexandre Newski fut enterré à Gorodetz, sur le Volga, disent les annales russes, *loin des cendres sacrées de son père.*

ANDRÉ, chanoine de Ratisbonne, est auteur d'un *Journal* historique, depuis 1222, jusqu'en 1427; d'un *Catalogue* des événements de Ratisbonne, cité par OEfels, dans son recueil *rerum Boïc. script.*, Augsbourg, 1763, in-fol. La bibliothèque du roi à Paris possède un manuscrit du même auteur, intitulé: *Dialog. de hæresi Bohemic.*, écrit en 1430.

ANDRÉ (Jean), né à Xativa, dans le royaume de Valence, de parents mahométans, embrassa le catholicisme en 1487, fut ordonné prêtre, et publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit en français par Guy Lefèvre de la Boderie, 1574.

ANDRÉ (Jacques), théologien de la confession d'Augsbourg, né en 1528 à Waiblingen dans le Wurtemberg, professa la théologie à Tubingue, et devint chancelier de l'université. Il rendit de grands services à la réforme, fut le principal rédacteur de la formule de concorde signée en 1576, et mourut en 1590. Ses écrits sont presque tous dirigés contre les calvinistes et les catholiques, ou tendent à défendre le dogme de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux.

ANDRÉ (St.), né en 1521 à Avelino dans le royaume de Naples, entra chez les clercs réguliers de St.-Paul, et fit profession en 1556. Il y introduisit la réforme, et mourut épuisé de fatigue à Naples en 1608. Il fut canonisé par le pape Clément XI en 1712. On a de lui des *OEuvres* théologiques et morales, Naples, 1734, 5 vol. in-4°. Ses *Lettres* ont été recueillies en 2 vol., Naples, 1732, 2 vol. in-4°.

ANDRÉ (Jean-Valentin), petit-fils de Jacques, né à Herrenberg dans le Wurtemberg en 1586, mort en 1654, aumônier luthérien du duc, affligé de voir les mystères de la religion livrés à de vaines querelles, et les sciences servir d'aliment aux illusions de l'orgueil ou d'une curiosité frivole, chercha les moyens de les faire tourner au profit de l'amélioration de l'espèce humaine. Les allusions mystérieuses semées dans ses écrits, ses raisonnements multipliés sur la nécessité de fonder une société consacrée uniquement à la régénération de la religion et des arts, ont fait croire qu'il était le fondateur de l'ordre des rose-croix. Ses ouvrages, au nombre de cent, sont en partie indiqués dans *Adelung*, et, plus complétement dans une brochure particulière de M. Burk, pasteur à Weiltingen, 1793, in-8°. En voici quelques-uns des plus remarquables: *De Christiani cosmoxeni genitura judicum; Collectaneorum mathematicorum decades; Invitatio ad fraternitatem Christi; Rosa florescens, contra Menapii calumnias;* etc., etc.

ANDRÉ (Valère), surnommé Desselius, du bourg de Desschel, dans le Brabant, où il était né en 1588, fut professeur royal de droit, et bibliothécaire de l'université de Louvain, où il mourut en 1656. Cet auteur est principalement connu par l'ouvrage intitulé: *Bibliotheca Belgica*, Louvain, 1623, in-8°; 1643, in-4°, édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°, 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. On a, du même auteur, *Catalogus claror. His-*

Digitized by Google

paniæ scriptor., sous le nom de *Val. Taxander; Mogunt.*, 1607, in-4°, rare; *Fasti academici studii Lovaniensis*, etc., Louvain, 1636, in-4°, considérablement augmenté dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'*index*; *Synopsis juris canonici; De toga et sagis*, etc.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris, en 1662. A 17 ans, il se fit religieux dominicain. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Rome, il y étudia les grands maîtres, et en revint avec un talent assez estimable. Ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de Paris, et principalement dans celle des Jacobins. Ils sont aujourd'hui, pour la plupart, dispersés ou perdus; mais les arts ont fait, à la fin du 18e siècle, des pertes plus regrettables. Le frère André était un de ces peintres laborieux qui ne s'élèvent pas aux grandes beautés de l'art. Venu dans un temps où la peinture tendait à la décadence, il suivit la route tracée par ses contemporains, plutôt que celle des grands maîtres. Il refusa, par modestie, d'être reçu à l'Académie. Il mourut à Paris, en 1753, âgé de 91 ans, et eut, pour élèves, Dumont, dit *le Romain*, Chasle et Taraval.

ANDRÉ (Jean), musicien célèbre, né à Offenbach sur le Rhin, le 28 mars 1741, se forma presque sans maître. Son premier opéra fut *le Potier*; il mit peu de temps après en musique *Erwin et Elvire*, pièce de Gœthe, dont le succès lui valut la direction du théâtre de Berlin, qu'il conserva 20 ans. Il composa 20 opéras. Une attaque d'apoplexie l'enleva à sa famille le 18 juin 1799.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675 à Châteaulin, en basse Bretagne, jésuite et professeur de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759, mort dans cette ville le 26 février 1764, fut l'admirateur de Malebranche; son *Essai sur le beau*, imprimé en 1741, in-12, est digne d'un disciple de Platon. Ses *œuvres* complètes ont paru à Paris en 1766, 1 vol. in-12, par les soins de l'abbé Guyot, son ami.

ANDRÉ (John), adjudant général dans l'armée anglaise, à l'époque de la guerre d'Amérique, fut victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à ouvrir une correspondance secrète avec les Anglais. Le général en chef Clinton chargea André de suivre cette correspondance; et, lorsque toutes les mesures furent prises pour l'exécution du projet d'Arnold, André vint le trouver à West-Point, pour prendre avec lui les derniers arrangements; mais, à son retour, il fut arrêté par trois soldats de milice, au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine. Traduit aussitôt devant une commission militaire, André fut condamné à mort, comme espion, et exécuté le 2 octobre 1780. Il mourut avec le plus grand courage. Les spectateurs fondaient en larmes, et cette catastrophe ne fit pas moins détester Arnold par les Anglais que par les Américains. Le roi d'Angleterre lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster.

ANDRÉ (l'abbé), ex-oratorien, né à Marseille, ancien bibliothécaire du chancelier d'Aguesseau, passa quelques années de sa vie dans la congrégation de l'Oratoire, mais n'y reçut aucun des ordres sacrés. Sa modestie fut si grande qu'aucun des ouvrages qu'il a faits ou publiés ne porte son nom. Voici la liste de ceux qui lui sont attribués : *Lettre à l'abbé Prévost, concernant les missions du Paraguay*, 1758, in-12; *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, Paris, 1763, etc.

ANDRÉ (Claude), né le 30 mai 1743, à Montluel, ville de la Bresse, se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique. Chanoine de la cathédrale de Troyes, en 1801, la faveur dont jouissait son frère auprès du gouvernement consulaire le fit nommer évêque de Quimper. Arrivé dans cette ville, il s'y montra peu disposé à fléchir devant toutes les exigences du nouveau gouvernement, et en 1802 donna sa démission à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec le préfet du Finistère. On le nomma alors chanoine de Saint-Denis, avec le traitement d'évêque, et il vécut en paix dans ses nouvelles fonctions, pratiquant avec une grande sévérité toutes les vertus de son état jusqu'à sa mort qui eut lieu le 25 août 1818. — Un de ses frères, notaire à Lyon, y périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794.

ANDRÉ D'ARBELLES, frère du précédent, naquit à Montluel vers 1770, fit ses études à Lyon et vint de bonne heure à Paris où il fut secrétaire du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre. Il émigra avec lui en 1792, et, n'ayant pas d'autres ressources, entra comme simple cavalier dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de M. de Montluel. Revenu à Paris en 1798, il fut employé à différents travaux littéraires et politiques par M. de Talleyrand, ministre des affaires extérieures, et concourut à la rédaction du *Messager du soir*. Nommé historiographe du ministère des relations extérieures, vers 1808, ce fut vers la même époque qu'il changea encore une fois son nom en celui d'*Arbelles*. En 1814 il prit une grande part à la restauration des Bourbons, et seconda de tous ses moyens M. de Talleyrand qui lui fit accorder la décoration de la Légion d'honneur. Il fut nommé préfet de la Mayenne et maître des requêtes, passa ensuite à la préfecture de la Sarthe. M. de Clermont-Tonnerre, ministre, s'étant rendu au Mans le 28 septembre 1825, pour y faire une inspection, le préfet s'empressa d'aller au-devant de lui; mais dans le moment où il s'approchait du cortége ministériel, il fut renversé et foulé aux pieds par un cheval échappé. Il mourut quelques heures après cet accident, fort regretté de tout le pays qu'il administrait. Voici les titres de ses publications toutes anonymes : *Réponse au manifeste du roi de Prusse*, Paris, 15 novembre 1807, in-8°; *De la politique et des progrès de la puissance russe*, Paris, 1807, in-8°; *Que veut l'Autriche?* Paris, imprimerie impériale, 1809, in-8°; *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours*, Paris, 1810, in-8°.

ANDRÉ (Charles), perruquier à Paris en 1756, était né à Langres en 1722; il est connu par le *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie imprimée sous son nom, mais dont un nommé de Lasalle Dampierre est l'auteur, et qui fut jouée en 1805, longtemps après la mort d'André, sur un théâtre des boulevards, avec un succès qu'aurait à peine obtenu l'un des chefs-d'œuvre de la scène française.

ANDRÉ (Catherine), qui prit en religion le nom de sœur Thérèse, supérieure de l'hospice de Pau, née à Vieure, près Moulins, morte récemment, entra à quinze ans chez les Filles de la Charité. Envoyée à Pau en 1805, la sœur Thérèse y exerça pendant 28 ans son utile mi-

Digitized by Google

nistère. Elle ne quitta l'hospice qu'en deux occasions : en 1812, lorsqu'on voulait soustraire les Filles de la Charité à l'obédience de leur supérieure générale, pour les soumettre aux ordinaires; en 1823, lorsqu'elle consentit à habiter Paris pendant deux ans, comme assistante de la générale. La sœur Thérèse se distinguait par un admirable esprit d'ordre, par une charité qui lui faisait consacrer les ressources mêmes de son patrimoine au bien de l'établissement qu'elle dirigeait, enfin par une douceur à laquelle les malades ne savaient pas résister.

ANDRÉ (Chrétien-Charles), littérateur allemand, né le 20 mars 1763, à Hildburghausen, en Franconie, fut secrétaire du prince de Waldeck, puis se chargea, en 1788, avec le célèbre Saltzmann, de diriger une maison d'éducation fort renommée à Schnepfenthal, près Dessau, dans la haute Saxe. Deux ans après, il dirigea, à Gotha, le pensionnat des jeunes demoiselles, et, en 1798, à Brunn, en Moravie, le gymnase des protestants. Il était rédacteur de l'*Hespérus*, lorsqu'il mourut à Stuttgard en 1831. Voici la note de ses ouvrages principaux, tous écrits en allemand, et qui ont pour objet l'enseignement mutuel : *Bibliothèque amusante, cadeau du soir pour les enfants qui ont été sages pendant le jour,* Marbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8°; *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipzig, 1788, in-8°; *Le Minéralogiste et le Botaniste*, Halle et Gotha, 1789 à 1795, in-8°; *Caractéristique de Frédéric l'unique,* Berlin, 1790, in-8°; *Introduction à l'étude de la minéralogie,* Vienne, 1804, in-8°, avec figures; *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie,* Brunn, 1804, in-4°; *Nouvelle édition de la géographie de Raff,* entièrement refondue.

ANDRÉ DEL SARTO, dont le nom de famille était Vannucchi, peintre célèbre, né en 1488 à Florence, était fils d'un tailleur. Après avoir reçu les leçons de deux peintres médiocres dont il reconnut bientôt les défauts, il n'écouta que son génie, et s'élançant sur les traces de Raphaël et de Michel-Ange, acheva, par l'étude des bons ouvrages et des chefs-d'œuvre de l'antiquité, de développer son admirable talent. Sa réputation s'étant répandue dans les pays étrangers, il fut appelé par François I[er], qui le chargea de plusieurs tableaux, entre autres de cette belle *Charité,* l'un des ornements du Musée de Paris. Sa femme, qu'il avait laissée à Florence, le pressait d'y revenir; il partit promettant au roi qui l'avait comblé de ses bienfaits que son absence serait de courte durée; on prétend que François I[er] lui avait confié une somme considérable, destinée à l'acquisition de statues antiques, et de tableaux des meilleurs maîtres; et que, maîtrisé par sa femme, dont il était l'esclave, il lui avait permis d'abuser de ce dépôt. André sentit sa faute; malgré tous ses efforts il ne put rentrer en grâce; il en conçut un tel chagrin qu'il ne fit plus que traîner une pénible existence jusqu'au moment où, atteint de la peste, il mourut en 1530, à 42 ans, abandonné de cette même femme à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa gloire. Ses belles fresques et surtout sa madonne dite *del sacco*, que l'on voit au couvent de la Nunziata à Florence, sont des chefs-d'œuvre de vérité, de grâce et de coloris. Parmi ses autres ouvrages on cite *Jules César* recevant le tribut des provinces romaines; *la Cène*, autre peinture à fresque au monastère de San-Salvi près de Florence; *le Sacrifice d'Abraham*, dans la galerie de Dresde; le *Christ mort* (descente de croix), au Musée de Paris. Il a laissé un grand nombre d'élèves, dont les plus célèbres sont Jacques de Pontormo, François Salviati et George Vasari, l'auteur de la *Vie des peintres*.

ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont vers 1650, mort à Besançon en 1713, a publié : *Lettre en forme de dissertation* sur la découverte de la ville d'Autre en Franche-Comté, Dijon, 1698, in-12. C'est une réfutation solide du système de P. Dunod. *De sepulchrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus Vesuntione recens positâ*, Besançon, 1693, in-8°. Il a laissé plusieurs ouvrages Mss. concernant l'*Histoire* ecclésiastique de Besançon, et travaillé à celle de la congrégation de Cluni.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voyez* **CASTAGNO.**

ANDRÉ. *Voyez* **DANDRÉ.**

ANDRÉ MURVILLE. *Voyez* **MURVILLE.**

ANDRÉ (le maréchal **SAINT-**). *Voyez* **SAINT-ANDRÉ.**

ANDRÉ (le petit père). *Voyez* **BOULANGER.**

ANDREA, chanoine de Bergame au 9[e] siècle, est auteur d'une *Chronique* qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire en 874; elle a été publiée par Muratori, dans le I[er] vol. des *Antiquit. ital. med. œvi.*

ANDREA (Pisano), architecte et sculpteur, né à Pise en 1270, contribua beaucoup à ramener dans sa patrie le goût de l'antique. Ses premiers ouvrages eurent tant de succès qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de S[te].-Marie *del fiore*, le plus beau monument de ce siècle. Bientôt après, il fut employé comme ingénieur, éleva des fortifications autour de la ville menacée par les armées impériales, et prit part à tous les grands travaux de ce temps. Il mourut à Florence en 1345, comblé de biens et d'honneurs.

ANDREA (Jean-Antoine), évêque d'Aléria, né à Vigevano en 1417, est l'un des hommes qui rendirent le plus de services aux lettres, en se dévouant à donner, peu après la découverte de l'imprimerie, de bonnes éditions des classiques latins. Ayant obtenu, par le crédit du cardinal Cusa, son protecteur, le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, il consacra tout son temps à revoir les éditions *princeps* de Virgile, d'Ovide, de Tite-Live, etc., qu'il enrichit de préfaces la plupart érudites. Les dates de ces éditions, justement recherchées, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andrea mourut à Rome en 1475, et fut enterré dans l'église de St.-Pierre ès liens, où son frère lui fit élever un monument avec épitaphe.

ANDREA (Alexandre), écrivain napolitain du 16[e] siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Della guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli, nel pontificato di Paolo IV*. Cet ouvrage publié par Jérém. Ruscelli, Venise, 1560, in 4, a été traduit en espagnol. On lui attribue une traduction italienne de *l'Art de la guerre* par l'empereur Léon, resté inédit.

ANDREA (Squazzella), peintre italien, élève d'André del Sarto, vint en France avec lui, et fut employé par François I[er]. Le Musée de Paris possède de cet artiste une *Descente de croix* faussement attribuée à Raphaël.

Digitized by Google

ANDREA (Onuphre d'), poëte napolitain, mort vers 1647, a publié deux poëmes, *Acis* et *l'Italia liberata*, des *Poesie* et des *Discorsi morali*.

ANDREA. *Voyez* **NERCIAT.**

ANDRÉADE (Ferdinand d') amiral portugais, fut l'un des capitaines qui portèrent dans l'Inde les lois et les arts de l'Europe. Andréade commandait, en 1518, la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine. Il y fit le commerce avec une modération et une bonne foi à laquelle ses compatriotes n'avaient point accoutumé les peuples de l'Asie. Au moment de son départ, on publia, par son ordre, dans tous les ports où il avait abordé, que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il était invité à faire sa déclaration, pour que le coupable fût puni, en présence même de l'offensé. Cette conduite allait faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme si sévèrement aux étrangers, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci détruisit, par la violence et le brigandage, l'heureux effet de la prudence et de la vertu de son frère. Les ports de la Chine furent fermés aux Portugais, et n'ont été rouverts, depuis cette époque, aux navigateurs européens, qu'à des conditions onéreuses et humiliantes.

ANDREÆ (Tobie), né à Braunfels en 1604, professa l'histoire et le grec à Groningue, et se fit connaître comme zélé cartésien. On a de lui : *Assertio method. cartes.*, et *Brevis explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henrici regii reposita.*

ANDREÆ (Jean), archiviste des comtes de Nassau, vivait au commencement du 17e siècle, et occupa cette place pendant quarante ans. Il a écrit une Histoire fort volumineuse de la maison de Nassau, et, comme il en avait les archives à sa disposition, son travail est fort précieux, surtout pour l'histoire de la guerre de trente ans, sur laquelle il a publié des documents qui ne se trouvent point ailleurs.

ANDREÆ (Jean-Gérard-Reinhard), chimiste distingué, né à Hanovre, en 1724, fut en 1765 chargé par le roi d'Angleterre d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat de Hanovre. Il fit imprimer le résultat de ses recherches en 1765, et mourut en 1793, regretté pour sa bienfaisance et ses qualités sociales. On a de lui des dissertations de physique et de chimie dans le *Musée hanovrien.*

ANDREANI (André), peintre et graveur en bois, nommé quelquefois *le Mantovano*, né à Mantoue en 1540, et non pas en 1500 comme le dit Basan, et, d'après lui, les biographes. Après avoir étudié les principes du dessin à Mantoue, puis à Rome, il se perfectionna dans l'art du clair-obscur à la manière d'Ugo de Carpi. La ville de Sienne, où il passa la plus grande partie de sa vie, lui plaisait tellement qu'il se disait lui-même peintre siennois. On lui a reproché d'avoir mis son chiffre à des gravures dont il n'était pas l'auteur. Il mourut en 1623. Le P. de Angelis a, dans les *Notizie degli intagliatori*, donné la liste des estampes d'Andreani qu'il avait pu découvrir, au nombre de 39. On recherche beaucoup celles qui sont entièrement de sa main, surtout les morceaux en camaïeu, parmi lesquels nous citerons : *Le pavé de Sienne; Le déluge; Pharaon submergé; Le triomphe de Jules-César.* La plus ancienne est datée de 1570, et les dernières de 1608. Cette suite est très-rare.

ANDREAS ou **ANDRON**, médecin grec, disciple d'Hérophile, vivait deux siècles avant J. C. Dioscoride fait l'éloge de ses connaissances dans l'histoire naturelle, et Celse nous apprend qu'il avait composé, sur la chirurgie et les vertus des médicaments, beaucoup d'écrits qui sont perdus.

ANDREAS, capitaine des gardes de Ptolémée Philopator, fit rendre la liberté à 120,000 Juifs, et, de concert avec Aristée et Démophon, surveilla la version dite *des Septante.*

ANDREAS (Corneille), né au 16e siècle dans la Frise, est auteur d'une *chronique* de cette province, imprimée en 1599, in-fol., avec celles d'Occo et de Vlieterp.

ANDREHAN, ENDREGHEN, ou **ANDENEHAM** (Arnoul, sire d'), maréchal de France, sous les rois Jean et Charles V, se distingua contre les Anglais. La trêve avec les Anglais ayant été rompue, en 1351, Arnoul d'Andrehan fut fait prisonnier dans un sanglant combat en Saintonge. Après sa délivrance et la mort du maréchal de Beaujeu, le roi le fit maréchal de France, lieutenant général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne. Andrehan accompagna le roi Jean à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. A son retour d'Angleterre, il commanda en Languedoc, suivit Duguesclin en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, contre Pierre le Cruel, et fut fait encore prisonnier à la bataille de Navarette, en 1367. Après avoir obtenu sa liberté, il remit sa charge de maréchal à Charles V, quand son âge ne lui permit plus d'en exercer les fonctions, et reçut, en dédommagement celle de porte-oriflamme. Ne pouvant supporter l'inaction, il retourna, quoique vieux et cassé, chercher en Espagne de nouveaux dangers avec Duguesclin, et y mourut de maladie, en 1370.

ANDREI (Antoine-François), né en Corse vers 1740, député de ce département à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI l'appel du peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis, protesta contre la journée du 31 mai, fut détenu jusqu'après le 9 thermidor, à la fin de la session entra au conseil des Cinq-Cents, et mourut vers 1800.

ANDREINI (Isabelle), comédienne, né à Padoue en 1562, brilla sur les théâtres d'Italie et de France, se fit admirer par sa sagesse et ses talents, fut admise dans plusieurs académies, et mourut à Lyon en 1604. Isabelle parlait facilement l'espagnol et le français. Outre une pastorale, *Mirtilla*, réimprimée plusieurs fois, on a de cette dame : *Rime*, Milan, 1601; *Lettere*, Venise, 1607, in-4°.

ANDREINI (François), mari de la précédente, comédien, né à Pistoie, se fit une réputation dans les rôles de capitan, et mourut après 1616. Il a publié *le Bravure del capitan Spavento*, Venise, 1609, in-4°. Ce sont des dialogues bouffons, dont il existe une traduction française par Fonteny, 1618, in-12; *Ragionament. fantastici*, 1616, in-4°, et 2 pièces de théâtre.

ANDREINI (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1578 à Florence, fut aussi comédien et auteur. Il vivait en 1643, puisqu'il publia cette année en italien un discours funèbre sur la reine Anne; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui un *Dialogue* sur l'art dramatique et plusieurs pièces, dont la seule recherchée est sa tragé-

Digitized by Google

die d'*Adamo*, Milan, 1613, in-4°, où l'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu*.

ANDRELINUS (Pub.-Faust.), poëte latin, né à Forli vers le milieu du 15e siècle, fut à 22 ans couronné par l'académie de Rome, pour son recueil d'élégies, *Livia seu Amores*, vint à Paris en 1488, fut nommé l'année suivante professeur à l'université, obtint ensuite un canonicat du chapitre de Bayeux, et mourut presque subitement à Paris, le 25 février 1518. Il a célébré dans ses vers la conquête de Naples par Charles VIII et Louis XII, qui le récompensèrent magnifiquement. Outre les *Amores* déjà cités, on a de lui : *Elegiarum libri tres; Epistolæ provinciales; Bucolica; Hecatodistichus*, c'est-à-dire *cent distiques moraux*, Paris, 1519, in-4°.

ANDRÉOSSI (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudary en 1688, partagera désormais avec Riquet la gloire d'avoir inventé et entrepris le canal du Languedoc. Diverses pièces ont été publiées à ce sujet dans l'*Histoire du canal du Midi* par le général Andréossi, l'un de ses descendants; et dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du canal de Languedoc;* cette question se trouve approfondie dans l'*Histoire du corps du génie* par Allent. Il est cependant étonnant qu'Andréossi, qui succéda à Riquet comme directeur du canal, n'ait fait alors aucune démarche pour faire valoir ses droits à l'invention, ni réclamation sur l'inscription suivante gravée sur l'écluse de Toulouse en 1667 : *Instante viro clarissimo Riquet, tanti operis* INVENTORE *anno* 1667. Il est vrai qu'il publia en 1669 une *carte du canal du Languedoc;* mais le 8 février 1670, Riquet écrivit à Colbert une lettre conservée aux archives, dans laquelle il témoigne son mécontentement en ces termes : « J'ai été bien surpris, lorsque j'ai vu certaine carte du canal, de l'invention du sieur Andréossi, mon employé. L'auteur publie des pensées que je gardais dans le secret. Cela fera qu'à l'avenir je serai plus circonspect envers ledit sieur Andréossi. »

ANDRÉOSSI (Antoine-François), comte, général et savant distingué, arrière-petit-fils du précédent, naquit à Castelnaudary le 6 mars 1761. Il était à vingt ans lieutenant d'artillerie et fit partie des trois détachements que la France envoya en 1787 au secours des patriotes hollandais. Il fut fait prisonnier par les Prussiens et échangé peu de temps après. Andréossi embrassa avec chaleur la cause de la révolution, tout en en repoussant les excès. Il fit toutes les campagnes de la révolution et se fit surtout remarquer dans celles d'Italie. Au siége de Mantoue il dirigea une fausse attaque qui attira tout le feu de la place. A la suite de cet exploit, il fut nommé chef de brigade. Au mois de décembre 1797 il fut chargé avec le général Joubert de présenter au Directoire les drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Andréossi fit partie de l'expédition d'Égypte et fut nommé membre de l'institut du Caire et en cette qualité chargé de plusieurs opérations savantes dont il s'acquitta avec une grande supériorité. Lorsque le général en chef Bonaparte quitta l'Égypte, Andréossi le suivit à Paris et concourut à la révolution du 18 brumaire; il obtint en récompense une division, formée exprès pour lui, au ministère de la guerre; il fut en outre nommé commandant de l'artillerie de Strasbourg avec le grade de lieutenant général. En août 1800 il fut appelé au commandement de la place de Mayence, puis aux fonctions de chef d'état-major de l'armée gallo-batave. Peu de temps après il fut fait directeur du dépôt de la guerre, puis ambassadeur à Londres après le traité d'Amiens. Revenu en France après la rupture avec l'Angleterre, il fut successivement nommé président du collége électoral de l'Aude, comte de l'empire, candidat au sénat et ambassadeur à Vienne. Après la bataille de Wagram il fut nommé gouverneur de la capitale de l'Autriche, où il se fit estimer et même regretter. A son retour à Paris il fut appelé à l'ambassade de Constantinople, et reçut de Napoléon des instructions de la plus haute importance. Pendant le séjour qu'il fit dans cette capitale il protégea constamment les Français et tous ceux qui faisaient le commerce dans le Levant. Le ministère ottoman eut aussi beaucoup à se louer de sa loyauté. A son retour en France, en 1814, il communiqua à l'Institut des mémoires que l'hydrostatique compte parmi ses plus précieuses acquisitions. Se trouvant à Paris à l'époque de la révolution du 20 mars 1815, il y adhéra complétement et signa la fameuse délibération du conseil d'État, du 25 de ce mois. Il accepta une pairie, qui ne fut que momentanée, et la présidence de la section de la guerre, mais refusa une nouvelle ambassade auprès du Grand Seigneur qui, dit-il à Napoléon, ne le reconnaîtrait pas. Il fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires chargés de négocier avec les puissances alliées. Sa carrière politique fut interrompue alors jusqu'en 1828, qu'il vint prendre place dans la chambre élective. Il mourut le 10 septembre de cette année à Montauban. Nous citerons de lui : *Mémoires sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac de Natron, sur le Fleuve sans eau*, Paris, 1800, in-4°, reproduits dans la collection des *Mémoires sur l'Égypte; Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8°; des *Mémoires sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, et sur le système des eaux qui abreuvent Constantinople;* enfin *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années* 1812, 1813 et 1818, *et pendant l'année* 1826, Paris, 1828, in-8°, avec 10 planches.

ANDREOZZI (Gaetano), compositeur de musique, né à Naples en 1763. Ses premiers ouvrages furent des cantates à voix seule et des duos pour deux soprani et basse. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit du conservatoire pour aller à Rome composer son premier opéra *La morte di Cesare*. Il composa divers opéras pour Turin, Florence, Milan, Gênes, etc. En 1784 il se rendit à St.-Pétersbourg où il avait était appelé et y composa la *Dido* et *Giasone e Medea*. Il retourna en Italie en 1786 et écrivit pour le théâtre St.-Charles, *Sofronia e Olindo* et *Sesostri*. Appelé l'année suivante à Madrid, il y écrivit *Gustavo re di Suezia;* puis il revint à Naples pour y composer son oratorio de *la Passione de Giesu Cristo*. Son dernier ouvrage fut *la Giovanna d'Arco*. Quoique dans la fleur de l'âge, il cessa d'écrire pour le théâtre et se voua à l'enseignement. Parmi ses élèves il comptait la princesse de Sicile devenue depuis la duchesse de Berri. En vieillissant il devint fort pauvre; il alla à Paris en 1825 dans l'espoir de trouver des secours dans la munificence de son ancienne élève. Il ne fut pas trompé dans son attente. Il mourut peu de temps après, dans le mois de décembre 1826.

Digitized by Google

ANDREOZZI (Anna), épouse du précédent, naquit à Florence en 1772, d'une famille distinguée. Elle était *prima donna* au théâtre de la cour de Dresde en 1801. Le 2 juin 1802 elle partit avec un amateur pour aller à Pillnitz entendre Mme Paër. Après l'opéra, les deux voyageurs voulurent retourner à Dresde, mais dans le trajet la voiture versa et ils restèrent tous les deux morts sur la place.

ANDRÈS (D. Jean), l'un des plus laborieux écrivains du 18e siècle, né en 1740, à Planès, royaume de Valence, en Espagne, embrassa la règle des jésuites, partagea le sort de ses confrères à la dissolution de la société, et vint chercher un asile en Italie, où il occupa différents emplois littéraires, et mourut le 13 janvier 1817. Ses principaux ouvrages sont: *Saggio della filosofia di Galileo*, 1776, in-8°; *Dell' origine, de' progressi, e dello stato attuale d'ogni letteratura*, Parme, 1783, 7 vol. in-4°, réimprimé à Venise, 1783-1800, 22 vol. in-8°, traduit en espagnol par Carlos Andrès, frère de l'auteur, Madrid, 1784, 8 vol. in-4°. Le premier vol. de cet ouvrage savant et très-estimé a été traduit en français par Ortolani. *Cartas familiares con la noticia del viage a varias ciudadas de Europa*, Madrid, 1794, 6 vol. in-4°.

ANDREU DE BILISTEIN. *Voyez* **BILISTEIN.**

ANDREW (James), directeur principal de l'école militaire pour le génie et l'artillerie de la compagnie des Indes anglaises, y professa pendant quinze ans les sciences mathématiques; depuis dix ans qu'il avait quitté le service de la Compagnie, il vivait retiré à Édimbourg, où il mourut le 13 juin 1833, âgé de 60 ans. Andrew est auteur des ouvrages suivants: *Grammaire et Vocabulaire de la langue hébraïque; Système de chronologie sacrée; Tables nautiques*, etc.

ANDREWS (Lancelot), théologien anglais, né à Londres, en 1565, mort en 1626. La réputation de son savoir, et son talent comme prédicateur, attirèrent sur lui l'attention de la reine Élisabeth, qui le nomma son chapelain. Il fut en grande faveur auprès de Jacques Ier. Ce prince avait composé une *Défense de la prérogative royale*, à laquelle Bellarmin avait répondu, sous le nom de *Mathieu Tortus*. Andrews fut chargé de réfuter le livre de Bellarmin, et il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté dans un ouvrage latin, publié en 1609, in-4°, sous le titre de *Tortura Torti*. Ce service fut si agréable au roi, que l'auteur fut nommé sur-le-champ évêque de Chichester, ensuite d'Ély, et conseiller privé de S. M., et enfin évêque de Winchester. Ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui; ils sont écrits du ton pédantesque et sophistique qui régnait alors, et dont le roi lui-même avait donné l'exemple.

ANDREWS (James-Petit), historien anglais, né en 1737, à Newbury dans le comté de Berk, mort à Londres le 6 août 1797, était, à dix-huit ans, lieutenant dans la milice de sa province. Ayant des talents divers et un goût prononcé pour la littérature, il ne se fit cependant connaître du public que lorsqu'il était déjà avancé en âge. On a de lui: *Anecdotes anciennes et modernes, avec des observations*, 1789, in-8°; *Histoire de la Grande-Bretagne, rattachée à la chronologie de l'Europe*. Il a coopéré au *Gentleman's Magazine*, et donné une traduction des *Sauvages de l'Europe*.

ANDREWS (Pierre-Miles), lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles, était le fils d'un marchand de la Cité; il préféra d'abord les muses au commerce. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, entre autres celle qui est intitulée *Mieux vaut tard que jamais*, dont le duc de Lead, son ami, fit le prologue. Il fut nommé membre du parlement en 1790. Andrews mourut dans sa maison de Cleveland, le 18 juillet 1814, peu d'heures après avoir signé cent billets d'invitation pour une fête avec feu d'artifice dans cette même maison.

ANDREZEL (Barthélemi-Philibert PICON, abbé d'), né en 1757, à Salins en Franche-Comté, fut, en 1782, nommé grand vicaire de l'archevêché de Bordeaux. Atteint par la loi de déportation, il se retira à Londres, et ne revint en France qu'en 1802. Compris dans la première création des inspecteurs généraux de l'université, il fut destitué par M. Frayssinous, et mourut à Versailles le 12 décembre 1825. Nous citerons de lui une *Traduction de l'Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart, par Ch.-J. Fox, avec une notice sur la vie de l'auteur*, Paris, 1809. 2 vol. in-8°.

ANDRI. *Voyez* **ANDRY.**

ANDRIA (Nicolas), médecin, naquit à Massafra, le 10 septembre 1748. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et vint achever son cours de droit à Naples. En 1777 il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples; et en 1801 il obtint la chaire de physiologie qu'il remplit pendant sept années d'une manière brillante. Chargé depuis de l'enseignement de la théorie médicale, il fut, en 1811, pourvu de la chaire de pathologie et de nosologie, avec le titre de doyen de la faculté; mais ses infirmités l'obligèrent de donner sa démission en 1814, et il mourut le 9 décembre, à l'âge de 66 ans. On a de lui: *Trattato delle acque minerali*, Naples, 1775, in-8°; *Lettera sull' aria fissa*, ibid., 1776, in-4°; *Institutiones philosophico-chimicæ; Elementa physiologica; Elementa medecinæ theoreticæ; Dissertazione sulla teoria della vita; Historia materiæ medicæ*; etc.

ANDRIESSENS (Henri), peintre, surnommé *Manken-Heyn*, né dans le 17e siècle à Anvers, mort en 1655 dans la Zélande, a composé des tableaux d'un dessin pur et fini, représentant des sujets animés.

ANDRIEU (Marie-Martin-Ant.), adjudant général français, né à Limoux le 25 mars 1768, gagna ses différents grades par des actions de courage, et se distingua particulièrement au passage du Mincio et pendant le blocus de Gênes. Ce fut lui que le général Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége; mais il interrompit son travail pour se rendre à St.-Domingue, où il se distingua de nouveau, et y mourut en 1802.

ANDRIEU (Bertrand), restaurateur en France de la gravure en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, mort à Paris le 6 décembre 1822, a gravé une grande partie de la collection des médailles du cabinet et de la bibliothèque du roi; de nombreuses vignettes qui ont enrichi la typographie, et divers modèles des billets de la banque de France.

ANDRIEUX, négociant et littérateur, né en 1750 à Tarare, près Lyon, mort en 1797, a publié des *poésies* dans les *recueils littéraires* du temps.

Digitized by Google

ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas), secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur de littérature au collége de France, naquit à Strasbourg le 6 mai 1759 (et non à Melun, vers 1755, comme l'ont dit quelques biographes). Il fit ses études à Paris, au collége du cardinal le Moine, et il les avait terminées à 17 ans par de nombreux triomphes. Ses parents, qui le destinaient au barreau, le placèrent chez un procureur. Il consacrait ses moments de loisir à des essais poétiques, qui ont été imprimés dans l'*Almanach des Muses* et dans le *Mercure*. Il était premier clerc lorsqu'il composa son *Anaximandre*. *Les Étourdis*, joués en 1787 obtinrent un succès qui s'est toujours soutenu. Andrieux prêta le serment d'avocat en 1781; mais son père étant mort, laissant des enfants sans fortune, Andrieux, l'aîné de la famille, se décida à accepter l'emploi de secrétaire du duc d'Uzès. Fatigué de cette existence précaire, il se mit en stage chez le célèbre Hardouin, en 1785, et eût été inscrit sur le tableau des avocats en 1789, si l'ordre n'eût été dissous. Andrieux perdit donc son état. Il entra bientôt, en qualité de chef de bureau, à la liquidation générale. En 1796 il fut appelé par le vote électoral au tribunal de cassation. Il ne tarda pas à conquérir par ses qualités aimables et par sa grande intelligence des questions de procédure, l'estime et l'attachement de ses collègues. Il fut élu bientôt par le collége électoral de Paris membre du conseil des Cinq-Cents (an VI, 1798); deux ans après il fut nommé membre du tribunat dont il fut éliminé avec Daunou, Ginguené, Benjamin Constant et plusieurs autres. Là se termina sa carrière politique. Andrieux était père de deux filles; il soutenait sa mère, avancée en âge; et une sœur d'un rare mérite vivait auprès de lui. Rien n'eût manqué à son bonheur s'il ne se fût pas trouvé sans fortune. Connaissant les embarras de sa position, le ministre de la police, Fouché, lui offrit une place de censeur. Mais Andrieux refusa de mutiler officiellement la pensée. Un événement inattendu vint le tirer quelque temps après de cet état de gêne. Dès que l'empire se fut élevé sur les ruines de la république, un frère de Napoléon n'oublia point, lorsqu'il fut devenu prince, qu'il avait été le collègue d'Andrieux au corps législatif, et qu'il avait coutume de s'asseoir auprès de lui. Joseph alla le trouver et lui dit: « Il me tombe sur les bras une grande fortune, il faut que mes amis m'aident à en faire un bon usage; » et Andrieux fut nommé bibliothécaire de Joseph, avec six mille francs d'appointements. Il n'oublia jamais ni la grâce du bienfait ni la reconnaissance due au bienfaiteur. Andrieux reçut dans ce même temps la croix de la Légion d'honneur; il fut encore nommé, en 1804, bibliothécaire du sénat, puis professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école polytechnique. Depuis l'an III (1795), époque de sa fondation, sous le titre d'*École des travaux publics*, jusqu'à la fin de la république, l'enseignement dans cette école célèbre n'avait embrassé que l'analyse et la mécanique, la géométrie pure et appliquée, la chimie, la physique, l'architecture et le dessin. Andrieux fut donc le premier professeur nommé à la nouvelle chaire; il était fait pour professer, pour instruire, et nul mieux que lui n'a su faire passer rapidement ses élèves de l'amour de la science à l'attachement au professeur. Mais bientôt ses fonctions ne se bornèrent pas à donner des leçons; il fut chargé d'examiner les compositions d'analyses grammaticales, faites dans toute la France par les candidats, devant les examinateurs qui les envoyaient à Paris. Andrieux était dans cette partie le juge suprême. Il fit pour la dernière fois cet examen au concours d'octobre 1815. Quelques mois après (mars 1816) la restauration lui avait donné dans sa chaire un successeur, M. Aimé Martin. On ajouta à l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres, celui de l'histoire et de la morale, ce qui ne rendait pas, pour le successeur, la tâche plus aisée. Comme Andrieux avait reçu en 1814 le titre inamovible de professeur de littérature au collége de France, il continua d'occuper cette chaire, autour de laquelle il attira pendant 19 ans un brillant concours d'auditeurs. A l'époque de l'invasion du choléra, Andrieux sentit tout à coup ses forces s'affaiblir; sa santé devint chancelante: forcé d'interrompre son cours, il essaya plusieurs fois de le reprendre. On le pressait de se reposer: *Non*, disait-il, *un professeur doit mourir en professant.* Déjà les médecins l'avaient condamné; mais il ne sentait pas sa fin approcher. Il ne pouvait se résoudre à quitter sa chaire: *Vous y périrez*, lui dit-on un jour. — *Eh bien! c'est mourir au champ d'honneur.* Et il allait mourir quand le jour de sa fête arriva: ses enfants et sa sœur vinrent l'embrasser « des fleurs dans les mains, le sourire sur les lèvres et le deuil dans le cœur. » Il était gai, riant, heureux... Quatre jours après il avait cessé de vivre, le 9 mai 1833, à l'âge de 73 ans. Pendant trente ans de professorat, Andrieux a formé plusieurs générations d'hommes qui, en diverses carrières, ont illustré la France. Il fut juge intègre, législateur sans ambition, poëte aimable, joyeux conteur. Il faut cependant dire qu'écrivant sans prétention, Andrieux a plus d'une fois porté cette négligence trop loin. Andrieux a laissé une infinité de productions; tous les genres lui étaient familiers. Nous citerons: *Les Étourdis; L'Enfance de J. J. Rousseau; Helvétius ou la vengeance d'un sage; Le Trésor; Le Jeune homme à l'épreuve; Molière avec ses amis; Le vieux fat; La Comédienne; Le Manteau;* etc., comédies. *Louis IX en Égypte; Junius Brutus;* tragédies. Les poésies fugitives d'Andrieux lui ont assigné, dans le conte et dans l'épître, une des premières places parmi les poëtes du siècle. Ses principales fables sont: *Le Passager et le Pilote; l'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson.* Après la mort d'Auger, Andrieux fut nommé secrétaire de l'Académie. Alors il embrassa avec ardeur l'ensemble et les détails de l'administration de cette compagnie. On peut regarder comme modèles, divers de ses rapports sur les prix proposés.

ANDRISCUS, surnommé *Pseudo-Philippus*, ou *le faux Philippe*, homme obscur de la ville d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, roi de Macédoine, à la faveur de la ressemblance qu'il avait avec ce prince. Il se mit à la tête de quelques troupes macédoniennes, et remporta d'abord quelques avantages sur les Romains, mais ensuite il fut vaincu par Cécilius Métellus, et mené en triomphe à Rome où il fut mis à mort, l'an 147 avant J. C.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, et roi des Messéniens, avec Antiochus son frère, fut tué dans une sédition. Ses

Digitized by Google

enfants se retirèrent à Sparte, et, lorsque la première guerre de Messène fut terminée, les Lacédémoniens leur donnèrent le canton d'Hyamie. Androclès et Phintas, ses descendants, prirent les armes avec les autres Messéniens dans la seconde guerre de Messène, et ils furent tués en combattant à la bataille de la Grand'Fosse.

ANDROCLÈS, fils de Codrus, roi d'Athènes, s'empara de Samos et d'Éphèse, et périt dans une bataille contre les habitants de Priène.

ANDROCLÈS, esclave, ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome vers la fin du 1er siècle, fut rereconnu et épargné par un lion dont il avait guéri la blessure.

ANDROCYDES, peintre, naquit à Cyzique, et fut contemporain et rival de Zeuxis. Il peignit, à Thèbes, un tableau de bataille, qu'il fut obligé d'abandonner sans le finir, lors de la révolte des Thébains contre Sparte. Ce tableau fut ensuite consacré dans un temple, par le conseil de Ménéclyde, orateur, ennemi de Pélopidas, qu'il croyait humilier par là; car la victoire qui y était retracée avait été remportée par un autre général. Androcydes avait peint, avec un art merveilleux, les monstres marins qui entouraient Scylla.

ANDROMACHUS était, par sa naissance et ses richesses, l'un des principaux de Naxos, ville de la Sicile. Cette ville ayant été détruite par Denys l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et s'établit avec eux sur le mont Taurus, dans le voisinage de son ancienne patrie; ce qui donna naissance à la ville de Tauroménium, qui fut fondée l'an 395 avant J. C. Il paraît qu'il s'y maintint dans l'indépendance; car, lorsque Timoléon vint pour délivrer la Sicile du joug de Denys le Jeune, l'an 343 avant J. C., Andromachus le reçut dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens, pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils.

ANDROMACHUS, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète, et se rendit fameux par le médicament appelé *thériaque*, dont il est l'inventeur. On ne sait rien de ses principes et de sa méthode en médecine, et l'on n'a de lui qu'un recueil de médicaments composés, la plupart de son invention; Galien le loue sous ce rapport. C'est dans un poëme en vers élégiaques, dédié à Néron, qu'il donne le secret de la composition de sa fameuse thériaque (remède contre les poisons). Jusqu'à lui, on n'usait que de l'antidote de Mithridate, dont la thériaque, du reste, ne diffère que par l'addition de vipères. Les empereurs romains attachaient une grande importance à la préparation de ce médicament, composé de soixante substances, et ils le faisaient fabriquer dans leur palais. De nos jours, en certains pays, cette préparation est très-simplifiée; à Berlin, par exemple, ce n'est plus qu'un composé de quatre substances, dont l'opium est la base. Le poëme d'Andromachus nous a été conservé par Galien, dans son *Traité de la Thériaque*, adressé à Pison. — Son fils, nommé ANDROMACHUS comme lui, fut aussi *archiater* de Néron, et il laissa, sur la médecine, beaucoup d'écrits que le temps n'a point respectés.

ANDROMAQUE, fille d'Étion, roi des Ciliciens du mont Ida, et femme d'Hector. Après la mort de son époux et la prise de Troie, elle eut la douleur de voir son fils Astyanax précipité du haut d'une tour. Dans le partage des captifs, elle tomba au pouvoir de Pyrrhus qui l'emmena en Épire, et l'épousa. Elle en eut trois fils, se maria une troisième fois à Hélénus, frère de son premier époux, et régna en Épire avec lui.

ANDRONIC Ier (COMNÈNE), empereur de Constantinople, né l'an 1110, était petit-fils, par son père Isaac, d'Alexis Comnène. Il parvint, par son audace, sa souplesse et son éloquence insinuante, à captiver la faveur de l'empereur Manuel Comnène, son cousin. Celui-ci vivait publiquement avec sa nièce Théodora, dont la sœur, la jeune Eudoxie, franchissait pour Andronic toutes les bornes de la pudeur et de la décence publique. Ce commerce scandaleux, plusieurs attentats contre la personne même de l'empereur, et enfin les intelligences secrètes d'Andronic avec les Turcs et les Hongrois, forcèrent Manuel à le faire arrêter. Après douze ans de détention il parvint à s'échapper et se retira en Russie. Manuel ayant porté la guerre en Hongrie, Andronic saisit cette occasion pour rentrer en grâce; il persuada aux Russes de s'unir aux Grecs, et contribua lui-même, par sa valeur, à la prise de Zeugmine; ce qui lui valut un pardon absolu. De nouvelles offenses, de nouveaux désordres, des projets ambitieux déclarés ouvertement, éveillèrent encore les craintes de Manuel; Andronic séduisit successivement Philippa, sœur de l'impératrice Marie, et Théodora, veuve de Baudoin III, roi de Jérusalem. Il était enfin relégué à Oenoë, ville du Pont, lorsque la mort de Manuel ouvrit un vaste champ à son ambition. La jeunesse du nouvel empereur Alexis II, l'imprudence de sa mère, l'impératrice Marie, firent tourner les yeux vers Andronic, dont les émissaires secrets disposaient adroitement les esprits, et Constantinople courut avec joie au-devant du tigre qui allait l'arroser de sang. Enfin, il arrive devant Constantinople; la flotte se rend à lui, le peuple lui livre le protosébaste, auquel il fait crever les yeux. Cependant on s'égorge dans la ville; Andronic y entre en maître irrité, multiplie les châtiments, se défait de tout ce qui lui cause quelque ombrage, et prélude aux plus grands crimes, en faisant empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, pour lequel il affecte cependant un dévouement sans bornes. Il donne même la plus grande pompe au couronnement d'Alexis, et le porte sur ses épaules à l'église, en versant des larmes d'attendrissement; mais bientôt il cherche à irriter ce malheureux enfant contre sa mère, et, par un raffinement de cruauté, il le force à signer l'arrêt de mort prononcé contre cette princesse par les satellites du tyran. Deux jours après, elle fut étranglée. Alexis fit répandre, par ses émissaires, que, les divisions croissant tous les jours, il fallait mettre à la tête des affaires un homme d'une expérience consommée. La plus vile populace, excitée par les plus vils moyens, proclama, au mois de septembre 1183, Andronic collègue d'Alexis. Le lendemain, les deux empereurs se rendirent à Ste.-Sophie; Andronic scella, par un sacrilége, les fausses protestations qu'il adressa à sa victime, et, quelques jours après, il fit assassiner ce malheureux prince. Alexis avait été fiancé à Agnès de France, qui n'avait que onze ans. Andronic, sans renoncer à son commerce avec Théodora, épousa la jeune impératrice; et la fille des rois passa dans les bras d'un vieillard dissolu, l'assassin de son premier époux. Quelques moments de tranquillité, ou, pour mieux

Digitized by Google

dire, de fêtes et de débauches, laissèrent respirer les Grecs effrayés, qui nommèrent ce court intervalle, les jours de l'Alcyon. Cependant, Lopade, Pruse et Nicée n'avaient pas reconnu l'autorité du tyran; il les assiége, et les deux dernières villes sont livrées à des horreurs que la plume de l'histoire ose à peine retracer. Un historien rapporte que les arbres des vergers qui environnaient Pruse portaient suspendus autant de cadavres que de fruits. Andronic, de retour à Constantinople, redoubla de rage et de férocité. La révolte d'Isaac Comnène, dans l'île de Chypre, devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. Sa mort est ordonnée; Hagiochristophorite, l'instrument des fureurs d'Andronic, veut exécuter l'arrêt; Isaac le tue, et se sauve dans une église; le peuple, qui l'aimait, s'y porte en foule; on maudit Andronic, qui s'effraye de la sédition; il veut fuir, on l'atteint; Isaac est proclamé empereur, le palais est livré au pillage. Andronic, chargé de chaînes, fut remis dans les mains de la populace; les femmes mêmes raffinèrent de cruautés, et lui firent subir les tortures les plus infâmes. Privé des dents, des cheveux, d'un œil, d'une main, honteusement mutilé, brûlé, lacéré dans toutes les parties de son corps, il ne proféra aucune plainte, et sembla reconnaître la souveraine justice qui le frappait, et dont il invoquait la miséricorde. Pendu par les pieds, dans cet horrible état, il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à cette tragédie, le 12 septembre 1185. Andronic avait alors soixante et quinze ans; il en avait régné deux.

ANDRONIC II (Paléologue), empereur de Constantinople, né vers l'an 1258, était fils de Michel Paléologue, et de Théodora, petite-nièce de Jean Ducas Vatace, empereur de Nicée. Après la mort de Michel, en 1282, Andronic, âgé de 24 ans, fut reconnu seul empereur. Il avait déjà régné deux ans, conjointement avec son père. Son premier soin fut de révoquer toutes les mesures adoptées par Michel pour la réunion des Églises grecque et latine, et d'assembler un concile de schismatiques, auquel il demanda humblement pardon d'avoir coopéré à la paix avec les Latins. Il était alors menacé d'une croisade. Heureusement pour lui, la mort le délivra du roi de Naples et du pape. Peu de temps auparavant, Andronic avait su contracter une alliance avantageuse, en épousant Irène, fille du marquis de Montferrat, mais cette diversion donnait à peine aux Grecs quelque sécurité, lorsque les Turcs s'avancèrent vers les frontières de l'empire. Philantropène, général habile, courut au-devant de ces barbares, et les battit en plusieurs rencontres, tandis qu'Andronic s'occupait, au sein du luxe et de la mollesse, de misérables intrigues de cour. Ce fut alors, en 1295, que, pour se donner un appui, Andronic associa au trône son fils, le jeune Michel. La situation d'Andronic n'en fut pas plus tranquille; trompé par de lâches ministres, il avait laissé tomber la marine, et les pirates ravageaient les côtes de l'Hellespont. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque dans le port de Constantinople, les Serviens violaient en même temps le territoire de l'empire, les Perses et les Turcs saccageaient les frontières. Dans ces fâcheuses extrémités, Andronic chercha des secours étrangers; un corps nombreux d'Alains lui vendit ses services, et bientôt Roger de Flor, célèbre aventurier, lui amena un puissant renfort de Catalans; mais ces nouveaux alliés ne tardèrent pas à devenir plus incommodes que les barbares dont ils devaient délivrer l'État. Il fallut s'opposer à la dévastation et au pillage causés par ces auxiliaires. Quelques victoires ne suffirent point pour les arrêter, et, dans le même temps, Andronic perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire. Ce prince laissait un fils, nommé aussi Andronic, qui prétendit bientôt partager le trône avec son aïeul. Celui-ci refusa d'abord d'y consentir, et, pendant quelques années, l'État chancelant fut encore ébranlé par les divisions de ces princes. Enfin, en 1325, le vieil Andronic fut contraint de reconnaître son petit-fils empereur; mais bientôt, jaloux du crédit qu'il obtenait sur l'esprit du peuple, il lui suscite de nouvelles tracasseries; le jeune prince, forcé de reprendre les armes, entre en vainqueur dans Constantinople, et se fait reconnaître pour seul souverain. L'empereur détrôné, condamné à ne plus quitter son palais, achevait sa carrière dans le mépris et presque dans le besoin; pour comble de maux, il venait de perdre la vue, lorsque ceux qui le gardaient, apprenant que son petit-fils était dangereusement malade, et craignant de voir le vieil empereur recouvrer l'autorité, le forcèrent, en 1330, à prendre l'habit monastique. On exigea de plus une renonciation en forme à la couronne, et, deux ans après, le 13 février de l'année 1332, Andronic qui, avec le froc, avait pris le nom d'Antoine, mourut presque subitement, âgé de 74 ans, et après 60 ans de règne.

ANDRONIC III (Paléologue), dit le Jeune, empereur de Constantinople, petit-fils du précédent, et fils de Michel Paléologue, naquit vers l'an 1295. Sa jeunesse fut marquée par quelques désordres, qui lui attirèrent l'animadversion de son aïeul. Le prince, forcé de quitter Constantinople, se vit bientôt à la tête d'une armée : toutefois, il ne s'en servit que pour repousser les Bulgares, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes d'Andrinople. Il les battit en plusieurs rencontres, et les poursuivait chaudement, lorsque la mort de sa femme, et le nouveau mariage qu'il allait contracter avec Anne, princesse de Savoie, le rappelèrent à la cour. Ce fut à cette époque, en 1325, que le vieil Andronic le fit reconnaître et sacrer empereur; mais la bonne intelligence des deux princes dura peu. Le soupçonneux vieillard força bientôt son jeune collègue à reprendre les armes. Andronic surprit Constantinople, qu'il ne put sauver du pillage, et, maître de la personne de son aïeul, il lui rendit tout le respect qu'il devait à son âge; mais il se garda bien de lui rendre le trône. Il lui fallut bientôt quitter Constantinople, pour voler au-devant des Bulgares, qu'il poursuivit au delà de leurs frontières. Il reprit, en 1329, l'île de Chio, que son aïeul avait perdue par sa faiblesse. Les Turcs ayant fait irruption sur le territoire de l'empire en Asie, Andronic marcha contre eux quoique inférieur en nombre, et les battit, mais il fut grièvement blessé. Il était à peine rétabli de sa blessure, qu'une maladie dangereuse le mit au bord du tombeau. Ayant recouvré la santé, son premier soin fut d'aller chasser les Turcs qui étaient passés en Thrace; il repoussa ensuite les Bulgares et les Serviens jusque dans les montagnes, et força ces barbares d'accepter la paix, en 1332. Pour s'opposer plus efficacement aux Turcs, dont les progrès devenaient chaque

Digitized by Google

jour plus effrayants, il forma une ligue avec le roi de France, Philippe de Valois, Robert roi de Naples, le roi de Chypre, le grand maître de Rhodes, et quelques autres princes. Les infidèles, attaqués par la flotte des alliés, sur les côtes de la Grèce, perdirent 250 navires, et plus de 5,000 hommes; mais ce désastre ne les empêcha pas de rentrer bientôt après dans le Péloponèse. Andronic, pour résister à tant d'ennemis, crut qu'il lui importait de contracter avec les Latins une alliance durable, et d'anéantir le schisme qui divisait les deux Églises; il s'occupait de cette réunion, lorsque la mort vint le surprendre en 1341; il laissa deux enfants dont l'aîné fut Jean Paléologue.

ANDRONIC IV. *Voyez* **PALÉOLOGUE** (Jean VI).

ANDRONICUS, né à Céreste en Macédoine, vivait au 6e siècle avant J. C.; architecte dont Vitruve fait mention, il bâtit une tour au sommet de laquelle il plaça une verge de fer très-mobile, pour indiquer la direction du vent. On voit encore près d'Athènes les ruines du monument d'Andronic, appelé la *Tour des Vents*, qui sert de mosquée aux derviches.

ANDRONICUS (Livius), le plus ancien des poëtes latins, fit représenter sa première pièce de théâtre, l'an de Rome 414, 240 ans avant J. C. On dit qu'il avait été esclave. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers; et ces citations sont tout ce qui reste de lui. Elles ont été imprimées, avec les fragments des autres poëtes latins, dans les *Comici latini*, le *Corpus poetarum*, et la *Collectio Pisaurensis*.

ANDRONICUS (Marcus-Pompilius), Syrien de nation et de la secte d'Épicure, enseignait du temps de Cicéron la grammaire à Rome.

ANDRONICUS, chef de la secte des Androniciens. Ses disciples croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONICUS, jacobite, patriarche d'Alexandrie; substitué au patriarche Anastase, en 614; mort six ans après.

ANDRONICUS (Tranquillus), savant Dalmate que Paul Jove, son contemporain, nomme *præclarus Ciceronis æmulator* (Élog. 224), a publié: *De laudibus eloquentiæ*, Leipzig, 1518, in-4°; *Oratio contra Turcas ad Germanos habita*, Augsbourg, 1518, in-4°; *Sylla Dialogus*, 1527, in-8°; *Admonitio ad optimates Polonos*, Cracovie, 1545, in-4°, et laissé des Mémoires (*Commentaria*) inédits sur les Ottomans et Constantinople.

ANDRONICUS CALLISTUS (Jean), *de Thessalonique*, l'un des savants qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna le grec à Rome, à Florence, à Ferrare, puis à Paris, et mourut en 1478. On a de lui un *Traité des passions* en grec, imprimé par les soins de David Hœschelius, Augsbourg, 1593, in-8°, reproduit à la suite de la *Paraphrase des Éthiques* à Nicomaque. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on conserve des copies à la Laurentienne de Florence et à la bibliothèque royale de Paris.

ANDRONICUS CAMATÉRUS, auteur ecclésiastique du 12e siècle.

ANDRONICUS DE RHODES, philosophe péripatéticien, florissait à Rome 63 ans avant J. C. Il enrichit, le premier de *Commentaires* les livres inédits d'Aristote, qui lui furent communiqués par un affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de les transcrire. Ces commentaires sont perdus.

ANDROS (Edmond), gouverneur de la Nouvelle-Angleterre pour le roi Jacques II, fut le ministre des volontés et des mesures arbitraires de son maître. Les Bostoniens révoltés prirent les armes et s'emparèrent du gouverneur, qui resta détenu dans une forteresse. Après la révolution qui dépouilla le roi Jacques de sa couronne, Andros fut envoyé en Angleterre pour y voir instruire son procès; mais on négligea d'y donner suite, et il mourut tranquillement à Londres en 1714.

ANDROT (Albert-Auguste), né à Paris en 1781, remporta le grand prix de composition musicale, en 1804, et mourut à Rome le 19 août 1805.

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques), l'un des plus célèbres architectes français, né vers 1540 à Orléans, reçut du cardinal d'Armagnac, son protecteur, les moyens d'aller perfectionner ses talents en Italie par l'étude de l'antiquité. De retour en France, il obtint la confiance de Henri III, qui le chargea de la construction du Pont-Neuf. Ce pont fut commencé par Androuet en 1578; il continua la galerie du Louvre en 1596, par l'ordre de Henri IV, et construisit les hôtels de Carnavalot, de Bretonvilliers, de Sully, etc., dont la destruction récente a contristé tous les amis des arts. L'artiste que Henri IV honorait de sa confiance ne put être, comme on ne cesse de le répéter, obligé de quitter la France pour ses opinions religieuses; mais on n'a pu découvrir encore le lieu ni la date de sa mort. Ses principaux écrits sont: *Livre d'architecture*, contenant les plans et dessins de 50 bâtiments tous différents; *second Livre d'architecture; les plus excellents bâtiments de France;* un autre *Livre d'architecture pour bâtir aux champs; les Édifices romains; leçons de Perspective*.

ANDRY DE BOISREGARD (Nicolas), né à Lyon, en 1658, d'abord professeur de philosophie aux Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, avait l'esprit satirique et mordant; il eut de longs démêlés avec ses confrères, publia plusieurs ouvrages de littérature et de médecine, qui sont aujourd'hui oubliés, et mourut à Paris le 13 mai 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des professeurs du collége royal.

ANDRY (Claude), frère du précédent, théologien, mort à Lyon en 1718, auteur d'un traité intitulé: *l'Hérésie des protestants, et la vérité du catholicisme mise en évidence*, 1714, 2 vol. in-12; *Suite de l'hérésie des protestants*, 2 vol., 1716; *La religion prétendue réformée dévoilée*, Lyon, 1 vol. in-12.

ANDRY (A.), frère des deux précédents, était prêtre habitué de St.-André-des-Arcs de Paris. On a de lui: *la Consolation intérieure, ou le livre de l'Imitation de J. C.*, traduit sur un ancien exemplaire nouvellement découvert, Paris, 1690, in-12; la traduction française des *Psaumes* de D. Antoine, roi de Portugal, 1695, in-12, et *la Manière de bien vivre*, traduit de St. Bernard (ou plutôt d'un religieux inconnu), Paris, 1692, in-12.

ANDRY (Charles-Louis-François), né à Paris en 1741; médecin en chef des hôpitaux de Paris; auteur de plusieurs écrits sur son art; mort le 8 avril 1829.

Digitized by Google

ANEAU ou **ANNULUS** (Barthélemi), poëte latin et français, vers le commencement du 16e siècle, professa à Lyon dès 1529, et fut chargé dès lors de la direction des fêtes publiques. En 1558 il fut nommé principal du collége de la Trinité, et ses talents connus y attirèrent bientôt un grand nombre d'élèves. Ami de Marot, il passait pour partager ses opinions religieuses; et ce soupçon le rendit victime de la fureur populaire, dans un événement raconté jusqu'ici d'une manière inexacte dans les dictionnaires. Le 5 juin 1561 (et non le 21 juin 1565, comme le dit la Biographie de Michaud), jour de la Fête-Dieu, un protestant s'approcha du prêtre qui portait le St.-Sacrement à la procession, le lui arracha des mains et le foula aux pieds. Les assistants, indignés de ce sacrilége attentat, se portèrent alors au collége, indiqué comme le foyer de la réforme, et massacrèrent Aneau qui cherchait à les apaiser. Il était alors âgé d'environ 60 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on recherche encore les suivants : *Chant natal*, contenant sept noëls, avec un mystère de la Trinité par personnages, Lyon, 1539, in-4°; *Lyon marchand*, satire française, 1542, petit in-8°; *Décades de la description, forme et vertu naturelle des animaux*, 1549, in-8°; *Picta poesis*, 1552, traduit en français sous ce titre : *Imagination poétique*, 1552, in-8°; *Alector ou le Coq*, histoire fabuleuse, 1560, in-8°.

ANEL (Dominique), chirurgien français mérite une place distinguée dans l'histoire de la chirurgie, pour avoir inventé la nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Né vers 1760, à Toulouse, il fut admis fort jeune comme élève interne à l'hôpital Saint-Jacques de cette ville, et fit de rapides progrès dans l'art où il devait s'illustrer un jour. Dès l'âge de vingt ans il recueillit une *observation* fort curieuse sur le ramollissement des os, qui fut imprimée dans le *Mercure*, en janvier 1700. Le désir de perfectionner ses connaissances l'amena peu de temps après à Montpellier. Il fit une campagne sur mer, puis alla à Paris où il étudia pendant trois ans sous la direction du célèbre Petit. Il fut appelé à Vienne, puis en Italie pour y pratiquer des opérations difficiles. En 1710 il s'établit à Gênes. Parmi les malades qui vinrent l'y consulter était un jeune abbé, attaqué d'une fistule lacrymale. Anel parvint à le guérir très-promptement, en introduisant dans les conduits lacrymatoires une soie de sanglier pour les nettoyer, et en y pratiquant des injections à l'aide d'une petite seringue. Cette cure merveilleuse fit beaucoup de bruit en Italie. Peu de temps après (1713) il fut appelé à Turin pour traiter de la même maladie Madame Royale de Savoie, il réussit aussi complétement que la première fois. Anel annonçait en 1714 le projet de revenir en France; mais on ne sait s'il put le réaliser, tant était grande la foule de malades qui le réclamaient de toutes parts, de Mantoue, d'Alexandrie, de Milan, etc. Il vivait encore en 1722; mais, quoiqu'il n'eût alors que quarante-deux ans, il est douteux qu'il ait poussé sa carrière au delà de cette époque. On ignore complétement le lieu et la date de sa mort. On a de cet habile chirurgien : *L'art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales*, Turin, 1713-1714.

ANÉLIER (Guilhem), de Toulouse, troubadour du 12e siècle, a laissé des *Sirventes* sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre les moines et le clergé. Ces pièces peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps. Raynouard en a publié deux dans le *Choix de poésies des troubadours*, IV, 271.

ANELLI (Angelo), poëte italien, naquit en 1761, à Desenzano, dans le Brescian. Professeur de littérature latine à l'âge de 20 ans, il abandonna bientôt l'enseignement. Il s'opposa de tous ses pouvoirs à l'entrée des Français. Quand la révolution éclata dans le Brescian, il fut mis en prison comme suspect. Il parvint à recouvrer sa liberté et s'enrôla dans l'artillerie française. Augereau le prit en qualité de secrétaire. Il quitta le service en 1797; il fut nommé, en 1802, professeur d'éloquence au lycée de Brescia. Ce cours ayant été supprimé en 1817, il tomba malade et mourut de chagrin le 3 avril 1820. On a d'Anelli : *Odæ et Elegiæ; L'Argene, novella morale in ottava rima; Le Cronache de Pindo*; divers *operas buffa*, *etc.*

ANÉMAS, nom de quatre frères qui conspirèrent en 1105 contre Alexis Comnène, et entraînèrent dans leur complot les plus grands seigneurs de l'empire. Le complot ayant été découvert, ils furent condamnés à avoir les yeux crevés; mais Alexis commua leur peine en une prison perpétuelle, dans la tour du palais des Blaquesnes, qui prit le nom de tour Anémas.

ANEN (Euphrosine), femme poëte, née à Colberg, en 1677, épousa Martin Hennecke, riche négociant, et mourut en 1715, laissant des *Poésies* allemandes et latines.

ANERIO (Felice), contrapuntiste de l'école romaine, naquit à Rome vers 1560. A la mort de Palestrina, le pape Clément VIII le nomma compositeur de la chapelle pontificale; son installation eut lieu le 3 avril 1594. Il a laissé trois livres de *madrigaux;* deux livres de *concerts spirituels;* deux livres d'*Hymnes, cantiques et motets.* On ignore l'époque de sa mort.

ANERIO (Jean-François), frère du précédent, né à Rome, vers 1567, maître de chapelle de Sigismond III, roi de Pologne, puis de la cathédrale de Vérone; fut appelé à Rome où il était maître de chapelle à St.-Jean de Latran, en 1600. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé une vingtaine d'œuvres diverses. M. Fétis fait le plus grand éloge de la plupart de ces œuvres.

ANÈS (Gilles). *Voyez* **GILIANÈS.**

ANEURIN, poëte germain du 6e siècle, appelé le prince des bardes et des muses légères, fut un des héros de la bataille de Castracht, dont il fit le sujet d'un *poëme* conservé dans *l'archéologie* welche, avec une autre pièce intitulée : *l'Ode des mois.*

ANFOSSI (Pascal), né vers l'an 1736, célèbre musicien, élève de Piccinni. Il étudia d'abord le violon qu'il abandonna pour se livrer à la composition. Son *Incognita perseguitata* obtint un succès prodigieux. Son *Olimpiade* n'ayant pas été reçue comme il aurait désiré qu'elle le fût, après avoir travaillé pour les principaux théâtres de l'Italie, il alla en France, en 1780. De Paris il se rendit à Londres et fut directeur de la musique du Théâtre-Italien. Il alla ensuite à Prague et à Berlin, et retourna dans sa patrie vers 1784. Fatigué du théâtre, il sollicita et obtint la place de maître de chapelle de St.-Jean de Latran. Il mourut à la fin de février 1797. La réputation d'Anfossi

Digitized by Google

a égalé celle des plus grands maîtres de son temps. Il a donné un grand nombre d'opéras; il a écrit pour l'Église des messes, des motets, des antiennes, etc. On cite particulièrement un *Laudate pueri* et un *Laudate Jerusalem*, à grand orchestre, qui sont d'un bel effet.

ANGE DE CLAVASIO (A.), franciscain génois, mort à Coni en Piémont, est auteur de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. On lui attribue aussi un *Traité des restitutions*, et un autre, de l'*Arche de la foi*.

ANGE DE LA BROSSE, DE ST.-JOSEPH (le Père), plus connu sous le nom de P. ANGE DE ST.-JOSEPH, natif de Toulouse, carme déchaussé, missionnaire apostolique en Orient, et supérieur des missions de son ordre dans la Belgique, était très-familiarisé avec la langue persane vulgaire; le docteur Hyde atteste que la *Pharmacopœa persica* publié par ce missionnaire en 1681, a été traduite du persan par le P. Mathieu, dont le P. Ange a tû le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien; le style de la préface qu'il a ajoutée, et le genre des nombreuses approbations qui accompagnent cet ouvrage, tout concourt à favoriser la supercherie littéraire de ce religieux.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (FRANÇOIS VAFFARD, dit le Père), augustin déchaussé de la maison des *Petits-Pères*, né à Blois, en 1655, mort à Paris, en 1726. On le destinait, dans son corps, à professer la théologie; mais un goût particulier l'entraînant vers l'étude de l'histoire, on lui laissa la liberté de s'y livrer, et il passa une partie de sa vie à dérouler les vieux titres de notre histoire. Il avait été précédé, dans ces études, par le P. Anselme, qui lui laissa de riches matériaux; il les mit en ordre, les grossit de ses propres recherches, et, du tout, il composa l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition, mais d'une diffusion et d'une longueur insupportables.

ANGECORT ou **ANGECOURT** (PERRIN D'), troubadour du temps de St. Louis, a laissé diverses chansons, dont la 22e semble indiquer qu'il habitait la Provence.

ANGÈLE MERICI (la mère), fondatrice des Ursulines, née en 1511 à Desenzano, sur le lac de Garda. Ayant perdu, jeune encore, son père et sa mère, elle ne songea plus qu'à quitter un monde où elle se trouvait sans appui. Elle visita les lieux saints et s'arrêta à Rome où elle jeta les fondements de l'ordre de Ste.-Ursule. Le but de cet ordre était le soulagement des pauvres et l'instruction des enfants. Angèle fut élue, à l'âge de 26 ans, première supérieure de l'ordre et mourut le 21 mars 1540. La *Vie de la mère Angèle* a été écrite en italien par le P. Ottavio de Flamic, Brescia 1600.

ANGELET (CHARLES-FRANÇOIS), né à Gand, le 18 novembre 1797, musicien compositeur, eut pour premier maître son père, professeur en cette ville. A l'âge de 7 ans, il se fit entendre sur le piano dans un grand concert. En 1814, il concourut pour la place d'organiste de Wetteren; il obtint cette place et une médaille lui fut décernée. Il se rendit à Paris, où il entra comme élève au Conservatoire. Doué d'heureuses dispositions, il fit de rapides progrès sous la direction de M. Zimmerman, et obtint le 14 décembre le premier prix de piano. Ses études musicales se terminèrent par un cours de composition où il fut dirigé par M. Fétis. Il alla se fixer à Bruxelles, où il se livra à l'enseignement du piano; le 21 juin 1829, Angelet fut nommé pianiste de la cour par le roi Guillaume. Une maladie de poitrine le conduisit au tombeau, à Gand, le 20 décembre 1832. Il a composé une infinité de fantaisies et variations; on lui doit aussi *la Léopoldine*, hommage à Sa Majesté le roi des Belges; *Aux braves morts pour la patrie*, chant guerrier; *Bonheur d'aimer*, romance; *Rêves d'amour*, idem.

ANGELI (BONAVENTURE), savant jurisconsulte, né dans le 16e siècle, à Ferrare, fut d'abord chargé des affaires de son souverain et s'établit ensuite à Parme, où il mourut en 1576, laissant une *Histoire* de cette ville, qui fut publiée en 1591, in-4°. Les exemplaires en sont très-rares, ceux surtout où certains passages sur P. L. Farnèse n'ont pas été cartonnés. On a d'Angeli quelques autres ouvrages moins importants.

ANGELI (PHILIPPE), peintre, né à Rome, surnommé *le Napolitain*, à raison de son long séjour à Naples, fut appelé, en 1612, à la cour de Cosme, grand-duc de Florence, et reçut de ce prince des témoignages d'estime. Il composa le premier des paysages conformes aux règles de la perspective la plus sévère. Ces paysages sont rares et se vendent très-cher.

ANGELI (NICOLO), graveur, exécuta sur les dessins de Giulo Parigi les estampes des fêtes données à Florence en 1635.

ANGELI ou **ANGELY** (L'), fou de Louis XIII en titre d'office, suivit en Flandre le prince de Condé, comme valet d'écurie; à son retour le prince en fit présent à Louis XIV. Marigny, se trouvant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angeli, qui faisait rire le roi par ses folies : « De nous tous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angeli qui ait fait fortune. »

ANGELI (ÉTIENNE), né en 1622 à Venise, publia, de 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de géométrie transcendante, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e siècle.

ANGELI (JOSEPH), peintre de l'école vénitienne au 18e siècle, dont le musée de Paris possède un tableau représentant un homme appuyé sur son épée.

ANGELICO (JEAN), religieux dominicain, né à Fiesole en 1387, et connu des artistes sous le nom de Frà Giovanni, excellait à peindre les sujets de dévotion. Chargé par Nicolas V de peindre sa chapelle, il refusa l'archevêché de Florence que ce pontife lui avait offert, et mourut à Rome en 1455, âgé de 60 ans. On voit son portrait et son tombeau dans l'église de la Minerve. Lanzi dit que Frà Giovanni fut le Guide de son siècle. La galerie de Florence possède plusieurs de ses tableaux.

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (PIERRE), poëte latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, après avoir mené une vie pleine d'événements, visité l'Asie Mineure, traversé la Méditerranée sur la flotte de Barberousse, assista au siége de Nice, puis à celui de Mondovi; il vint en 1546 professer les langues latine et grecque à Reggio. Trois ans après, il se chargea de professer les belles-lettres à Pise, puis la morale et la politique d'Aristote. Il se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut menacée

Digitized by Google

par P. Strozzi. Il n'y avait pas de soldats pour la défendre; le brave professeur fit prendre les armes à tous les écoliers de l'université, les exerça, les encouragea, et défendit avec eux la ville, jusqu'au moment où le grand-duc put y envoyer du secours. Il suivit le cardinal Ferd. de Médicis à Rome en 1575, et revint avec lui à Florence, où il fut consul de l'académie. Sur la fin de sa vie, il se retira à Pise où il mourut le 29 février 1596. Ses ouvrages principaux sont deux poëmes latins, dont l'un a pour titre: *Cynegeticon*, ou de la chasse, en six livres; ce poëme lui coûta 20 ans de travail; il a été traduit en vers italiens; l'autre, *Syrius*, est l'expédition de Godefroi de Bouillon pour le recouvrement de la terre sainte, en 12 livres, Rome, 1585, 2 part. in-4°.

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (Antoine), frère aîné du précédent, fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, tous les deux grands-ducs de Toscane; obtint ensuite l'évêché de Massa, et mourut en 1579. Il reste de lui trois épîtres latines, imprimées en 1585 avec les œuvres de son frère, et reproduites par Gruter dans les *Delic. poetar. italicor.*

ANGELION, statuaire, né à Ægine, florissait vers la 55e olympiade, de 556 à 553 avant J. C., et fit, avec un de ses compatriotes, la célèbre statue d'Apollon à Délos.

ANGELIS (Mutius de), né à Spolette, mort en 1597, à trente-neuf ans, après avoir professé, pendant seize ans, la philosophie et la théologie, a laissé des commentaires sur presque tous les *Livres d'Aristote*, sur la *Somme de St. Thomas;* des notes sur les *Épîtres de St. Paul;* etc.

ANGELIS (Alexandre de), né à Spolette, entra dans l'ordre des jésuites, en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, et mourut à Florence en 1620, âgé de cinquante-huit ans. Il a laissé un ouvrage contre les astrologues, imprimé à Rome, 1615, in-4°.

ANGELIS (François-Antoine de), né à Sorrento, en 1567, entra chez les jésuites en 1583, fut envoyé, en 1602, dans l'Inde, et, deux ans après, en Éthiopie, où il prêcha l'Évangile pendant dix-huit ans. Il mourut en 1623; il avait traduit dans une des langues de l'Éthiopie, les *Commentaires de Jean Maldenat sur l'Évangile de St. Mathieu, et sur l'Évangile de St. Luc.*

ANGELIS (Jérome de), jésuite, né en 1567, à Castro-Giovanni, ville de Sicile, obtint en 1595, d'être envoyé comme missionnaire dans l'Inde et au Japon, où il arriva en 1602. Il apprit la langue du pays, et s'adonna avec fruit à la conversion des habitants, jusqu'en 1614, qu'il fut banni du royaume avec tous ses compagnons. Il obtint alors, de ses supérieurs, la permission de rester dans ce pays, et d'y quitter l'habit de son ordre; dévoré du zèle de la maison de Dieu, il parcourut plusieurs fois le Japon, bravant et surmontant tous les obstacles. Mais une horrible persécution s'étant élevée, en 1623, contre les chrétiens, Angelis, qui avait disparu à propos de la maison qui lui servait de retraite, résolut de se sacrifier pour sauver la vie à son hôte qu'on avait arrêté. Il quitta les habits japonais, reprit ceux de son ordre, et se présenta devant le gouverneur de Jédo, qui le fit conduire en prison et brûler vif le 24 décembre 1623, avec deux autres jésuites et quarante-sept Japonais chrétiens. Il avait écrit une *courte Relation du royaume de Yesso.*

ANGELIS (Balthazar de), magistrat à Naples, auteur d'un *Apparat sur le Code*, 1635.

ANGELIS (Philippe de), peintre napolitain, sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1644, embellit de ses ouvrages Rome et d'autres villes d'Italie.

ANGELIS (Dominique de), historiographe du royaume de Naples, né en 1675 à Lecce, d'abord chapelain d'un régiment napolitain au service d'Espagne, obtint ensuite un canonicat dans sa patrie, où il mourut en 1718, après avoir publié: *Della patria d'Ennio*, Rome, 1701; *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine et della fondazione della cità de Lecce*, Lecce, 1705; *le Vite di letterati Salentini*, 1710-1713, 2 vol. in-4°.

ANGELIS (Pompée de), de Syracuse, vivait au 16e siècle; est auteur d'un *Traité sur l'aumône*, et d'un autre *sur les priviléges du sacré collége.*

ANGELIS (Secondo de), graveur napolitain, fut occupé, de 1757 à 1762, aux gravures d'*Herculanum.*

ANGELO (Jacques), né à Scarperia, au 14e siècle, était savant dans la langue grecque. On ne sait rien de particulier sur cet auteur si ce n'est qu'il fut nommé secrétaire apostolique en 1410. Il a laissé diverses traductions latines, entre autres : *Cosmographiæ Ptolomæi* libri VIII; *Ptolomæi quadripartitum; M. Tullii Ciceronis vita a Plutarcho conscripta.*

ANGELO, jurisconsulte du 15e siècle, fils de Paul de Castro, savant illustre, enseigna 40 ans la jurisprudence à Padoue. Ses ouvrages sont perdus.

ANGELOCRATOR (Daniel), théologien réformé, né à Corbach, en 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur à Cœthen. Il assista au synode de Dordrecht, en 1618, et fut très-maltraité lors de la prise de Cassel, en 1626, par Tilly. Dans le nombre de ses ouvrages, on remarque : *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol; *Traité des poids, mesures et monnaies.*

ANGELOME, diacre et religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, au commencement du 9e siècle, se distingua, dans ces temps d'ignorance, par son goût pour l'étude. Il avait écrit en latin un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* a été imprimé à Cologne, en 1530, in-12; celui *sur le Livre des Rois*, à Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol.

ANGELONI (François), antiquaire et littérateur, né à Terni dans l'Ombrie, devint secrétaire du cardinal Aldobrandini, et mourut à Rome en 1652, laissant un cabinet d'antiquités si riche qu'il avait mérité le surnom de musée romain. Il avait publié : *Histoire métallique des empereurs romains*, 1641, in-fol. Son neveu J. P. Bellori en a donné une meilleure édit., 1685. On lui doit encore *Storia di Terni*, 1646, in-4°, et des *comédies*, etc. Il a laissé manuscrits *cent nouv.* à l'imitation de Boccace, et 20 vol. de *lettres.*

ANGELUCCI (Théodore), poëte italien, né près de Tolentino, était médecin. Il fut membre de l'Académie vénitienne, et mourut à Montagnana en 1600. Ses ouvrages de médecine et ce qu'il composa sur la philosophie d'Aristote, dont il était grand partisan, sont à peu près complétement oubliés; mais on fait grand cas de sa traduction de l'*Énéide* de Virgile *in versi sciolti*, Naples, 1649, in-12. Quelques critiques l'attribuent au P. Ignace Angelucci, parent de Théodore.

Digitized by Google

ANGELUCCI (Liborio), né à Rome en 1746, était chirurgien accoucheur. Il adopta les principes de la révolution française et prit part à plusieurs émeutes. Il fut enfermé au château St.-Ange en 1793, et une deuxième fois en 1796 ; sur la demande du général en chef Bonaparte il recouvra la liberté en 1797. Il fut un des cinq consuls que nomma le général français. Lorsque l'armée française se mit en révolte contre les concussionnaires, Angelucci perdit son emploi de consul. Lorsque l'on érigea le royaume d'Italie il fut nommé chirurgien-major des vélites de la garde ; il mourut à Milan en 1811. On a de lui plusieurs écrits estimés sur l'art de guérir.

ANGELUS ou **ENGEL** (André), né le 16 novembre 1561 à Strausberg, dans la Marche moyenne, mourut de la peste le 9 août 1598, dans cette même ville où il était pasteur. Il a écrit plusieurs ouvrages en allemand, entre autres un *Abrégé des annales de la Marche de Brandebourg*.

ANGELUS (Christophe), savant, né dans le Péloponèse, en fut chassé par les Turcs, vint chercher un asile en Angleterre, et depuis 1600 professa le grec à Oxford, jusqu'à sa mort arrivée le 1er février 1638. On lui doit, entre autres ouvrages, un traité grec et latin intitulé : *Enchiridion de institutis Græcorum*, Cambridge, 1615, où l'on trouve des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque.

ANGENNES (Renaud d'), seigneur de Rambouillet, gouverneur du Dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque, se joignit à la noblesse française qui s'opposait à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt en 1424 à la bataille de Verneuil.

ANGENNES (Jacques d'), de la même famille, capitaine des gardes du corps et lieutenant général des armées, fut chargé en 1561 par Catherine de Médicis de proposer aux princes protestants une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut pas de suite, et d'Angennes mourut l'année suivante.

ANGENNES (Claude d'), fils du précédent, né à Rambouillet en 1538, conseiller clerc au parlement de Paris, évêque de Noyon, ensuite du Mans, à la place de son frère Charles, cardinal de Rambouillet, mourut dans cette ville le 15 mars 1601. On a de lui des *Remontrances* du clergé de France, une *Lettre* contre l'attentat de Jacques Clément, réimprimée avec une *Réponse* de Jean Boucher, pleine d'injures contre Henri III, et quelques opuscules historiques cités dans la Bibliographie du Père Lelong.

ANGENNES (d'), cardinal de Rambouillet. *Voyez* **RAMBOUILLET**.

ANGENNES (Julie-Lucine d'), de Rambouillet, née en 1617 ; épouse, en 1643, Charles de Sainte-Maure, depuis duc de Montansier. C'est avant son mariage qu'elle faisait les charmes des fameuses réunions de l'hôtel de Rambouillet, et qu'elle y reçut les hommages littéraires si connus sous le nom de *Guirlande de Julie*.

ANGERIANO (Jérome), poète napolitain, a laissé des poésies latines publiées sous le titre d'*Erotopægnion*, Naples, 1520, in-4°, et réimprimées en 1542 et 1572 avec les vers de J. Second.

ANGERMANN (Jean-Chrétien), tailleur de pierres à Postdam, a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre, sous le rapport de la coupe des pierres, et mourut en 1777.

ANGERS (François d'), capucin, est auteur d'une *Histoire* des missions des capucins à Maroc, Madrid, 1644.

ANGHIERA (Pietro, Martire d'), né en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, se rendit à Rome en 1477, et se mit au service du cardinal Ascanio Sforza Visconti, puis de l'archevêque de Milan. Dix ans après, il passa en Espagne à la suite d'un ambassadeur qui retournait dans cette cour, fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé par la reine d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de sa cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller privé pour les affaires de l'Inde, et lui donna le prieuré de l'Église de Grenade avec un bon bénéfice. Après la mort de ce monarque, il eut le même crédit à la cour, obtint une riche abbaye de l'empereur Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques. Les trois principaux sont : *Opus epistolarum Petri martyris Anghierii*, 1530 ; *De rebus Oceanicis et orbe novo decades;* c'est une histoire de la découverte du nouveau monde, écrite d'après les originaux de Christophe Colomb ; *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*, Bâle, 1521. Le recueil de ses *lettres*, dont la meilleure édition est celle des Elzevirs, 1670, in-fol., contient un grand nombre de faits particuliers, qui ne se trouvent point ailleurs.

ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolitain, périt sur l'échafaud, après avoir été plusieurs années, dans le 16e siècle, un objet de terreur pour les nobles et les prélats.

ANGILERIO ou **ANGELIERI** (Bonaventure), de Sicile, embrassa la règle des frères mineurs, fut théologien du doge Giustiniani, puis vicaire général de son ordre à Madrid, et mourut après 1707, laissant des matériaux pour un grand nombre d'ouvrages. Il n'en a publié qu'un seul : *Lux magica academica*, Venise, 1686-1687, 2 vol. in-4°.

ANGIER (Paul), poète, né à Carentan en Normandie dans le 16e siècle, est auteur d'un poëme bizarre intitulé : *Expériences* de Me Paul Angier, cité par Duverdier, et imprimé, selon lui, à Paris en 1545, in-16.

ANGIER (Paul), graveur anglais, mort vers 1750, a donné une *Vue de Tivoli ;* une *Ruine d'architecture*, et d'autres pièces d'après Pannini.

ANGILBERT (St.), fils d'un grand de la cour de Pepin le Bref, était disciple d'Alcuin et membre de l'Académie du palais de Charlemagne, qui lui donna secrètement sa fille Berthe en mariage. Attaqué d'une maladie mortelle, au château de Centule ou de St.-Riquier en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique s'il en relevait : il accomplit ce vœu du consentement de sa femme qui prit le voile. Charlemagne le tira de ce monastère, dont il était abbé, pour le faire secrétaire d'État et maître de sa chapelle. Il fit quatre voyages à Rome ; dans le dernier il accompagna le monarque, et le vit sacrer empereur d'Occident ; il fut ensuite premier ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut le 18 février 814. On a d'Angilbert des pièces de poésie et l'*histoire* de son abbaye.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), né à Vicence, fut fait

Digitized by Google

esclave des Turcs dans un voyage sur mer, et suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il a écrit la *Vie*, dédiée à ce sultan, qui le mit en liberté, publiée par Mabillon dans *les Annales de l'ordre de St.-Benoît*. La *Vie abrégée* d'Ussum-Cassan, roi de Perse, par le même auteur, se trouve dans le second vol. des *Voyages* de Ramusio, Venise, 1559. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance et de sa mort. On sait cependant qu'il vivait encore en 1524.

ANGIOLI (Hélène des), fille du despote d'Épire, et deuxième femme de Mainfroy, roi de Sicile; tomba, en 1266, au pouvoir de Charles d'Anjou, avec Manfredino son fils et Béatrix sa fille; fut enfermée dans le château de l'OEuf, à Naples : on la fit périr secrètement.

ANGIVILIERS LA BILLARDERIE (Ch.-Claude, comte d'), membre de l'Académie des sciences, conseiller d'État, et surintendant des bâtiments sous Louis XVI, fut dénoncé, en 1791, à l'assemblée constituante, qui ordonna, par un décret, la saisie de ses biens, et mourut en émigration, à Antona, en 1809.

ANGIVILLIER (le comte Charles-Claude LABILLARDERIE d'), directeur général des batiments du roi; maréchal de camp, commandeur de l'ordre de St.-Lazare et membre de l'Académie des sciences. D'Angivillier fut nommé maître des requêtes par Louis XVI. Il se montra dès le commencement opposé à la révolution. Il fut accusé de concussion, par Charles Lameth, dans la séance du 7 novembre 1790. L'affaire en resta là pour le moment; mais le 15 juin 1791, sur le rapport de Camus, un décret ordonna la saisie de ses biens. Il émigra, parcourut l'Allemagne, la Russie, puis revint en Allemagne; il mourut à Altona en 1810, dans un couvent de moines. Il avait formé à grands frais un riche cabinet de minéralogie qu'il céda en 1780, au cabinet d'histoire naturelle.

ANGIVILLIER (E. J. de LABORDE, comtesse d'), avait épousé en premières noces M. Binet de Marchais, et en secondes noces M. d'Angivillier. Marmontel fait le plus grand éloge de cette dame : selon l'aut. des *Contes moraux*, elle réunissait à la beauté tous les charmes du caractère, de l'esprit et du langage. Sa société était composée de tout ce que la cour avait de plus aimable. Ce fut à un souper chez madame de Marchais, qu'en 1774, Mme du Deffant, complimentée sur la perte qu'elle venait de faire, ce jour-là même, du comte de Pont de Veyle, avec qui elle vivait depuis 40 ans, dit ce mot singulier : *Hélas! il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici*. La Harpe qui était un des convives dit qu'elle soupa comme à son ordinaire. Madame d'Angivillier ne suivit point son mari dans son émigration, elle se retira à Versailles où elle vécut des débris d'une grande fortune et où elle mourut le 14 mars 1808, âgée de 83 ans.

ANGLADA (M. J.), docteur en médecine, professeur de médecine légale à la faculté de médecine, ancien doyen de la faculté des sciences de Perpignan, mort dans cette ville le 19 décembre 1833, âgé de 58 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*. Ce savant médecin venait à peine de terminer la publication d'un *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*.

ANGLE (de l'). *Voyez* **FLEURIAU**.

ANGLEBERME (Jean-Pyrrhus d'), professeur en droit à l'université d'Orléans, puis conseiller au sénat de Milan, naquit à Orléans vers 1470; son père était de Bohême, mais naturalisé Français. Angleberme eut pour guide dans les belles-lettres le célèbre Érasme. François Ier le nomma conseiller au conseil souverain de Milan; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité; voulant se guérir d'une blessure que lui avait causée l'explosion d'un magasin à poudre, il prit sans discernement une drogue qui lui brûla les entrailles. Il mourut en 1521 âgé de 50 ans. Il a laissé : *Institutio boni magistratûs*, Orléans, 1500; *Vie de St. Euverte et éloge de St. Aignan; Panégyrique de la ville d'Orléans; Commentarius in aurelianas consuetudines; Dissertation sur la loi Salique; etc.*

ANGLÈS (Charles-Grégoire), né le 4 septembre 1736 à Veynes en Dauphiné, fit ses études à Grenoble, chez les jésuites et devint conseiller au parlement. Opposé à la révolution il fut obligé de se réfugier en Savoie; étant rentré en France il fut emprisonné et ne sortit de prison qu'à la chute de Robespierre. Il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration; il fut alors nommé premier président de la cour royale de Grenoble, puis élu député. Il mourut le 5 juin 1823.

ANGLÈS (le comte Jules d'), né à Grenoble en 1778, élève de l'école polytechnique, auditeur au conseil d'État, puis intendant d'une partie de la Silésie, de la basse Autriche, reçut, en récompense des services rendus dans ces fonctions, le titre de comte et maître des requêtes. Il remplissait les fonctions de directeur de la police lorsque les alliés s'emparèrent de cette ville. Le gouvernement provisoire le chargea du ministère de la police générale, que venait d'abandonner le duc de Rovigo. Lorsque l'ordre fut rétabli il entra au conseil d'État. Anglès passa en Belgique l'époque des cent jours. Revenu en France avec Louis XVIII, il fut nommé ministre d'État et enfin préfet de police de Paris. Ayant essuyé quelques reproches à l'occasion de l'assassinat du duc de Berri, il donna sa démission et se retira près de Roanne où il mourut le 16 janvier 1828.

ANGLIVIEL. *Voyez* **BEAUMELLE** (la).

ANGLURE (Saladin ou Oger d'), natif d'Anglure près de Sezanne en Brie, vers 1160, accompagna Godefroi de Bouillon dans ses conquêtes d'outre-mer; prisonnier de Saladin, il fut renvoyé en France sur parole pour chercher sa rançon; ne pouvant réunir la somme nécessaire il retourna se reconstituer prisonnier; Saladin, touché de cette grandeur d'âme, le renvoya sans rançon et lui imposa la condition de porter et faire porter à ses descendants le nom de Saladin.

ANGLUS (Thomas), prêtre catholique anglais du 17e siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus, Albius, Bianchi* et *Richeworth*; son vrai nom était *White*; il entreprit d'expliquer, d'après les principes d'Aristote, les mystères de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il écrivit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont on a comparé l'obscurité à celle des anciens oracles. Il avait été principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai. Il mourut en Angleterre vers 1660.

ANGO ou **ANGOT**, né à Dieppe à la fin du 15e siècle, acquit une fortune considérable; fit construire un

Digitized by Google

magnifique hôtel à Dieppe dans lequel il reçut François Ier, qui le nomma gouverneur de la ville et château de Dieppe. Ango arma à ses frais une escadrille et alla bloquer Lisbonne, prit une foule de petits bâtiments, fit une descente, ravagea les côtes, et revint à Dieppe où François Ier lui adressa l'ambassadeur de Portugal pour traiter des conditions de la paix. Quelques-unes de ses spéculations n'ayant pas réussi et n'étant pas remboursé de ses avances au gouvernement, cet armateur naguère si riche fut obligé de quitter son hôtel et se retira à la campagne où il mourut de chagrin en 1551.

ANGOSCIOLA (HIPPOLYTE-BORROMÉE, comtesse D'), de la même famille que St. Charles, vécut au 16e siècle, et se fit une réputation par ses talents. On a de cette dame quelques *Rime* et deux *Lettres* imprimés dans les *Raccolte*.

ANGOSCIOLA ou **ANGUSSOLA** (SOPHONISBE), née en 1535 d'une famille noble à Crémone, eut de bonne heure une réputation en peinture; le duc d'Albe en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Elle fit à Madrid le portrait du roi, de la reine et de l'infant don Carlos, qui, dans un mouvement de reconnaissance, alla lui porter un diamant de 1,500 piastres. Le roi lui fit épouser don Fabrice de Moncade, qui la conduisit en Sicile, sa patrie. Devenue veuve, elle épousa Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes, et mourut dans cette ville vers 1620. Elle était aveugle depuis plusieurs années. Dans la *Vie des peintres génois* de Raphaël Soprani, revue par Ratti, on lit que Van Dyck s'estima très-heureux, pendant ses voyages, d'avoir pu parler de son art avec Sophonisbe; il assurait qu'il avait plus appris d'une femme aveugle, que de l'étude des plus grands maîtres. Cette anecdote ne doit point être vraie; car Van Dyck n'avait que 21 ans lors de la mort de Sophonisbe, et il ne commença à voyager qu'à l'âge de 23 ans.

ANGOT (ROBERT), né à Caen en 1581, n'avait que 22 ans lorsqu'il fit imprimer le seul ouvrage qu'il ait laissé. C'est un recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'élégies, intitulé : *Début poétique*, 1603, in-12.

ANGOT DES ROTOURS. *Voy.* **DES ROTOURS.**

ANGOULÊME (CHARLES DE **VALOIS** duc D'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573, vécut sous cinq rois. Destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, il fut pourvu de l'abbaye de la Chaise-Dieu, et devint, à l'âge de 16 ans, grand prieur de France. Catherine de Médicis lui légua les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, et dès lors il quitta l'ordre de Malte pour épouser, en 1591, Charlotte, fille du connétable de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser par le parlement la donation de Médicis : Charles continua cependant à porter le nom de comte d'Auvergne jusqu'en 1619 qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été un des premiers à reconnaître Henri IV, et combattit avec gloire pour son service, aux journées d'Arques, en 1589; d'Ivry, en 1590; de Fontaine-Française en 1595. Impliqué dans la conspiration de Biron, il fut mis à la Bastille; mais il obtint sa grâce. En 1604, il fut arrêté avec sa sœur, la marquise de Verneuil, et condamné, l'année suivante, à perdre la tête; la peine fut commuée en une prison perpétuelle. Il en sortit en 1616, et donna de nouvelles preuves de sa valeur aux siéges de Soissons, de la Rochelle, dans les guerres d'Allemagne, de Languedoc et de Flandre. Il mourut à Paris le 24 septembre 1650, laissant des *Mémoires* publiés en 1662, in-12, et reproduits dans les *Collections* de ce genre. Il avait imprimé quelques opuscules historiques et la traduction d'un ouvrage espagnol sur les royaumes de Maroc, reproduits dans le 3e vol. de l'*Afrique* de Marmol.

ANGOULÊME (LOUIS-EMMANUEL DE **VALOIS**, comte d'Alais, puis duc D'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorenci, né à Clermont en Auvergne, en 1596, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, et, après avoir eu les abbayes de St.-André de Clermont et de la Chaise-Dieu, fut, en 1612, évêque d'Agde. Henri, son frère aîné, ayant été, en 1618, pour cause de démence, mis en prison, où il resta cinquante ans, Louis-Emmanuel changea d'état, prit le parti des armes, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma, en 1637, chevalier de ses ordres, colonel général de la cavalerie, et gouverneur de Provence. En 1650, il succéda à son père au duché d'Angoulême, et mourut à Paris, le 13 novembre 1653, laissant une fille qui mourut sans postérité, le 4 mai 1696. Bouthillier possédait en manuscrit, des *Lettres de Louis-Emmanuel*, écrites depuis le 28 juin 1630 jusqu'au 8 octobre 1649.

ANGOULEVENT (NICOLAS **JOUBERT**), que l'on a appelé par erreur Imbert, avait sous Henri IV le titre de *Prince des sots* ou *Prince de la Sotie*. Dreux de Radier dit qu'il n'y a point de doute que Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent ne soit l'Angoulevent de la *satire Menippée* et de la Confession de Sancy. Nicolas Joubert eut à soutenir des procès contre les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. On n'a du reste aucun renseignement sur la patrie et la mort de ce grotesque personnage.

ANGRAN D'ALLERAY (DENIS-FRANÇOIS), lieutenant civil au Châtelet de Paris, né en 1715, célèbre par son savoir et sa probité, périt sur l'échafaud le 28 avril 1794, à l'âge de 79 ans. Interrogé s'il avait fait passer de l'argent aux ennemis de l'État, il répondit sans hésiter qu'il en avait envoyé à la Luzerne, un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend? dit un des jurés. — « Non, mais la loi de la nature a parlé plus haut à mon « cœur que la loi de la république. »

ANGRAN (LOUIS-ALEXANDRE), frère du précédent, né en 1713, président à l'une des chambres des enquêtes du parlement de Paris, lui survécut, et mourut sans postérité, le 6 juillet 1801, âgé de 88 ans. Ce magistrat était également recommandable par son intégrité, une piété profonde, et surtout par une douceur de caractère inaltérable.

ANGREMONT (LOUIS-DAVID **COLNOT** D'), capitaine d'infanterie en 1789, s'attacha au sort de la famille royale, et devint l'agent des princes. Arrêté le 10 août et traduit comme embaucheur devant le tribunal criminel, il fut condamné à mort le 21 août 1792.

ANGRIANI, AYGUANI ou **DE AYGONNIS** (MICHEL), général des carmes, né vers 1330 à Bologne, fut envoyé par ses supérieurs à Paris, où il reçut le doctorat en théologie, et plus tard expliqua le *Livre des sentences*. Il se distingua dans les chapitres de son ordre, dont il fut élu général en 1379; mais il se démit de cette charge à la demande d'Urbain VI, auquel il était devenu suspect, et

Digitized by Google

mourut le 16 novembre 1400 à Bologne, laissant un grand nombre d'ouvrages dont deux sont imprimés : des *Questions sur le livre des sentences*, 1520 ; et d'amples *Commentaires sur les Psaumes*, publiés d'abord comme étant d'un auteur *inconnu*, mais qui lui ont été restitués dans l'édition de Venise, 1609, in-fol.

ANGUERAND ou **ANGRAN LE PRINCE**, peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge avancé, décora de ses peintures la plupart des églises de cette ville.

ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu, en Normandie, en 1604, d'un menuisier, montra, ainsi que son frère Michel, de si grandes dispositions pour les arts, qu'ils furent envoyés à Paris. François Anguier y fit assez de progrès pour être appelé en Angleterre, où il se procura les moyens de faire le voyage d'Italie. A Rome, il se lia avec plusieurs peintres célèbres, tels que Poussin, Mignard, Dufresnoy et Stella. Après y avoir étudié pendant deux ans, il revint à Paris, où il obtint, de Louis XIII, un logement au Louvre, et la garde du cabinet des antiques. Les principaux ouvrages d'Anguier étaient dans les églises de Paris : à l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le *tombeau en marbre du cardinal de Bérulle ;* aux Célestins, une *pyramide ornée de trophées, en l'honneur de la maison de Longueville ;* à St.-André-des-Arcs, la *décoration du tombeau des de Thou*, etc. Quelques-uns de ces monuments sont maintenant au musée des Petits-Augustins. François Anguier avait fait aussi, en 1658, le *mausolée de Henri, duc de Montmorenci*, décapité à Toulouse en 1632. Une grande pesanteur est le défaut principal des ouvrages de cet artiste, qui mourut à Paris, le 8 août 1669.

ANGUIER (Michel), frère du précédent, né en 1612, fit également le voyage d'Italie, et avait fait la plupart des ouvrages de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce. Le groupe en marbre de *la Nativité*, placé sur le maître-autel, était surtout estimé. On admire encore les ornements et les bas-reliefs de l'arc triomphal dit la porte St.-Denis, qu'il exécuta sur les dessins de Lebrun. Admis à l'Académie en 1668, il mourut à Paris le 11 juillet 1686, et fut enterré près de son frère à St.-Roch.

ANGUILLA (Fr.), littérateur que quelques biographes disent Ferrarais, a publié : *Discorso soprà l'oda di Safo, con alc. rime*, Venise, 1572, in-4°. Ce volume contient aussi la traduction de l'opuscule de Lucien : *Des hommes qui ont vécu longtemps.*

ANGUILLARA (J.-André), célèbre poëte italien, né vers 1517 à Sutri dans la Toscane, fut d'abord correcteur d'épreuves chez un imprimeur à Rome. Une intrigue avec la femme de l'imprimeur l'obligea de quitter précipitamment cette ville. Dépouillé dans sa route par des voleurs, il arriva sans argent à Venise, où il trouva fort heureusement de l'emploi chez le libraire Franceschi. Il y composa sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* et quelques autres ouvrages qui le firent connaître avantageusement. Précédé de sa réputation, il revint à Rome ; mais son inconduite l'empêcha d'y trouver des protecteurs, et il mourut de misère dans une auberge près de Torre di Nona, vers 1565. Outre la traduction des *Métamorphoses*, Venise, 1561, in-4°, première édition complète, dédiée à Henri III, roi de France, 1584, in-4°, édition rare et recherchée, on a de ce poëte la traduction du premier livre de l'*Énéide*, une traduction libre de l'*OEdipe* de Sophocle, des *Canzoni*, et des *Capitoli* en satires dans le recueil de Berni.

ANGUILLARA (Louis), botaniste et médecin, né dans le 16e siècle, à Ferrare, fut conservateur du Jardin des Plantes à Padoue, et sur la fin de sa vie revint dans sa patrie, où il mourut vers 1570. On a de lui, sous le titre de *Semplici, etc.*, Venise, 1561, in-12, fig., un recueil de lettres sur la botanique, traduit en latin et publié avec des notes de Bauhin, Bâle, 1593, in-8°.

ANGUILLESI (Giovanni), poëte et littérateur, né dans le territoire de Pise, le 28 avril 1766, mort à 67 ans, le 5 avril 1833, traduisit le *Génie du christianisme* et d'autres ouvrages français, fut secrétaire de la princesse Élisa, sœur de Napoléon, pendant la domination française en Italie, obtint le rétablissement de l'académie *della Crusca*, publia un *Itinéraire statistique et historique de la Toscane*, dont il puisa les matériaux dans les archives grand-ducales de Florence, et devint en 1824 chancelier de l'université de cette ville. Ses *Poésies* avaient été recueillies en 1818, et depuis 1822, il était l'éditeur du *Giornale de' Litterati*, qu'il enrichit de nombreux articles.

ANHALT-COETHEN (le prince Rodolphe d'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons souveraines d'Allemagne, était le cinquième fils du prince George d'Anhalt-Zerbst-Dessau, qui mourut presque centenaire en 1474, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence ses petits États, et réparé par une sage économie le malheur qu'il éprouva en 1476 par l'incendie de la ville et du château de Dessau. Le prince Rodolphe fut un des guerriers les plus distingués de son temps, et il montra comme son père un grand attachement à l'empereur Maximilien, pour lequel il se mit en otage entre les mains des bourgeois révoltés. L'empereur Frédéric III, successeur de Maximilien, fut très-reconnaissant de ses services, et il nomma le fils puîné du prince d'Anhalt son grand écuyer. Rodolphe eut un commandement dans la guerre de Gueldre, et dans celle de Venise, où il défit quatre mille paysans révoltés sur les bords de la Brenta, et s'empara de Vicence. Il défendit ensuite Vérone attaqué par les Vénitiens, et battit complétement leur armée ; mais il mourut dans la même année (1515) par le poison, au grand regret de l'empereur qui pleura sincèrement sa perte. Son frère Sigismond, après s'être également distingué par différents exploits, mourut en revenant de la terre sainte.

ANHALT-ZERBST-DESSAU (le prince Joachim Ernest d'), était le fils du prince Jean, qui, le premier de sa maison, embrassa la religion luthérienne. Joachim succéda en 1561 à Charles, son frère, et cinq ans plus tard à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité, de manière qu'il fut maître de toute la principauté d'Anhalt. Il prétendait même y joindre le comté d'Ascanie dont sa maison avait été dépouillée par l'évêque d'Halberstadt ; mais il échoua dans cette entreprise que tentèrent également en vain d'autres princes de sa maison. Joachim-Ernest fonda le collége de Zerbst, et il fit construire un très-beau pont de pierre sur la Mulde, à Dessau. Il mourut en 1586.

Digitized by Google

ANHALT-BERNBOURG (le prince Christian I^er^ d'), fils de Joachim-Ernest, naquit le 9 mai 1568 et lui succéda dans les seigneuries de Bernbourg, les bailliages de Ballenstadt, d'Hartzgerod, et l'abbaye sécularisée de Gemrod. En 1591 il mena en France une armée considérable, formée par l'électeur de Saxe et d'autres princes allemands. Il remporta sur les Lorrains deux victoires importantes, l'une le 8 septembre et l'autre le 1^er^ novembre 1592. En 1619 il concourut avec le prince d'Orange à la prise de Juliers, et l'électeur palatin ayant été élu roi de Bohême, il battit avec les troupes de ce prince les comtes de Dampierre et de Bucquoy; mais, le 8 novembre 1620, il fut à son tour défait à la bataille de Prague où son fils fut prisonnier de guerre. Lui-même fut mis au ban de l'Empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel d'ailleurs il se réconcilia bientôt. Ce prince mourut le 20 avril 1630. — Son fils Ernest, né le 19 mai 1608, mourut à Naumbourg, le 3 décembre 1632, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lutzen; et son autre fils, Frédéric, mort le 30 juin 1670, fut un des plus savants chimistes de son temps.

ANHALT-COETHEN (le prince Louis d'), l'un des protecteurs les plus distingués que les lettres aient eus en Allemagne, naquit à Dessau le 17 juin 1579. Il servit avec distinction dans la guerre de trente ans, sous les ordres du grand Gustave qui l'établit en 1631 gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt. Ce prince mourut le 7 janvier 1650. Il avait épousé en secondes noces Sophie, fille du comte de la Lippe, dont il eut un fils, mort en 1665, sans enfants, et une fille, mariée au comte de Schwartzbourg. Le prince Louis fut l'un des fondateurs et le premier président de la société des Fructifiants (*fruchtbringende Palmorden*), établie en 1627 à Weimar, et qui avait pour but d'encourager la culture de la langue et de la littérature allemandes. Il acquit aussi une connaissance approfondie de la langue hébraïque; enfin il passait pour le plus savant prince de son temps. On cite de lui une *Traduction du Livre de Job*, en vers allemands; les *Triomphes* de Pétrarque; la *Vie de Tamerlan;* le *Couronnement de David,* etc.

ANHALT-BERNBOURG (le prince Christian II d'), né le 15 août 1599, fit sa première campagne sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols, et passa au service de l'électeur palatin, devenu roi de Bohême. Il combattit avec son père à la bataille de Prague en 1620, et y tomba entre les mains de l'ennemi qui le traita fort honorablement et le rendit à sa famille bientôt après. Ce prince succéda en 1630 à son père. Il voyageait alors dans différentes contrées, et dès qu'il eut pris possession de ses États, il se remit à parcourir l'Europe presque sans interruption jusqu'à l'année 1656, où il revint dans sa patrie et y mourut le 22 septembre.

ANHALT-BERNBOURG (Victor-Amédée), fils du précédent, né en 1634; il quitta la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme. Ce fut le même prince qui introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et qui le fit confirmer par l'Empereur en 1678. Il bâtit à Bernbourg, sur la Saale, en 1706, un fort beau pont de pierre; et dans la même année il fonda une maison pour les orphelins. Victor-Amédée mourut en 1718, doyen des princes de l'Empire.

ANHALT (Antoine-Gunther, prince d'), lieutenant général des armées prussiennes, fils de Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Sophie-Augusta, princesse de Holstein-Gottorp : il naquit le 11 novembre 1653. Après avoir parcouru la Hollande, l'Italie, l'Angleterre et la France, il prit le commandement d'une compagnie dans le régiment du comte Charles de Birkenfeld, et se trouva aux siéges de Grave et d'Audenarde, en 1676; il se rendit à l'armée impériale, et fut présent au siége de Philipsbourg. De 1680 à 1683, il fit de nouveaux voyages, et revenu à la cour de l'électeur de Saxe, George III, il aida, de concert avec ce prince, à battre les Turcs devant Vienne. Son courage se déploya avec un nouvel éclat, devant Mayence et devant Bonn : il entra alors, comme colonel, au service de l'électeur de Brandebourg. Il se trouva aux batailles de Steenkerque et de Neerwinde, et reçut du roi de Prusse, en 1703, le commandement d'un corps de 15,000 hommes, à la solde de la Hollande et de l'Angleterre. L'affaiblissement de sa santé l'ayant contraint de donner sa démission, il fut élevé au grade de lieutenant général, et mourut à Mühlingen, le 10 décembre 1714.

ANHALT-DESSAU (Léopold, prince d'), feld-maréchal de Prusse et de l'Empire, naquit le 3 juillet 1676. Fils de Jean-George, guerrier très-distingué et qui fut aussi feld-maréchal, il eut pour mère une princesse de Nassau-Orange. A douze ans, l'empereur Léopold lui donna un régiment, et en 1693 il obtint celui de son père, dans l'armée du Brandebourg. En 1698, il prit l'administration du pays de Dessau. Mais il ne resta pas longtemps dans sa résidence, et il assista à la plupart des batailles qui furent livrées dans la guerre de la succession. Appelé à commander les troupes auxiliaires que le roi de Prusse avait fait passer en Italie, Léopold rendit les plus grands services; il fut blessé à la bataille de Cassano. Ce fut lui qui le premier osa traverser l'Adda à cheval en présence de l'armée ennemie, et fit jeter un pont pour le passage de l'armée. A la bataille de Turin, il parvint, à la tête de l'aile gauche, jusqu'aux retranchements des Français au milieu du feu le plus meurtrier. De 1710 à 1712, le prince d'Anhalt commanda les troupes du roi de Prusse dans les Pays-Bas, et il obtint vers la fin de la guerre le titre de feld-maréchal. Le roi Frédéric I^er^ étant mort, le prince de Dessau s'attacha au service de son successeur qui lui donna sa confiance et l'admit à tous ses amusements. En 1715 il accompagna le roi en Poméranie, pour combattre Charles XII, et pour coopérer à la prise de Stralsund. Léopold se mesura avec ce monarque à l'île de Rugen, et il força le héros suédois à la retraite après un combat sanglant. Le Nord fut pacifié, et le prince de Dessau s'appliqua pendant son long séjour dans Berlin à organiser l'armée prussienne. Ce fut à lui qu'elle dut cette discipline qui la rendit si redoutable sous Frédéric II. Le prince d'Anhalt était parvenu au plus haut point de gloire militaire, lorsque le roi Frédéric-Guillaume mourut. Le vieux guerrier se montra d'abord fort opposé au système de guerre contre l'Autriche qu'avait adopté le jeune roi Frédéric II. Cependant, il accepta le commandement d'une armée que lui confia Frédéric, et remporta à Kesseldorff, le 15 décembre 1745, sur les Saxons et les Autrichiens, une victoire décisive, et qui eut pour résultats la jonction de son armée avec celle du

Digitized by Google

roi, et la prise de Dresde. La paix ayant été signée peu de jours après, le prince Léopold se retira à Dessau, où il mourut subitement le 9 avril 1747, à l'âge de 72 ans. On voit à Berlin sur la place de la parade, en face du château, la statue pédestre de Léopold de Dessau, en marbre de Carrare, qui y fut posée en 1800, et dont le sculpteur prussien Schadow a donné le modèle. L'inscription de ce monument atteste que Léopold fut le créateur de l'armée prussienne. Deux princes d'Anhalt, contemporains de Léopold, furent tués à la bataille de Denain; un autre (le prince Maurice) mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Hochkirch, et un autre encore à la bataille de Torgau.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Maximilien d'), fils du précédent, naquit le 25 septembre 1700. Dès l'âge de neuf ans, il fut conduit par son père sur le champ de bataille. Après avoir servi avec distinction en Hongrie contre les Turcs, et sur le Rhin contre la France, il fut employé par Frédéric dans la guerre de Silésie. Le succès avec lequel il fit le siége de Glogau, et l'intrépidité de courage qui le rendit maître de Breslau, ainsi que la part qu'il eut à plusieurs affaires importantes sous le commandement du roi, lui firent obtenir le titre de feld-maréchal général. Parvenu à la régence du pays de Dessau après la mort de son père, il se signala par son zèle pour le bonheur de ses sujets, perfectionna l'administration des finances, créa plusieurs institutions utiles, et fit reconstruire le palais de Dessau. Il était marié à Gisèle-Agnès d'Anhalt-Coethen. Cette princesse mourut le 20 avril 1751, et son époux, le 16 décembre de la même année.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Frédéric-François), fils du précédent, naquit à Dessau le 10 août 1740. Destiné, suivant l'usage de sa famille, à faire ses premières armes au service de Prusse, il fut présenté en 1751 à Frédéric II qui, plus tard, lui donna un régiment. Dans la même année il perdit son père et passa sous la tutelle de Thierri, son oncle, qui devint régent de la principauté d'Anhalt-Dessau. Lorsqu'en 1756 l'armée prussienne entra en campagne, le roi lui refusa, à cause de sa jeunesse, la permission de continuer son service; mais il désirait tant faire la guerre qu'il entra comme volontaire dans le corps du prince Maurice. Il assista au siége de Prague, à la bataille de Collin; une maladie grave le força à solliciter un congé définitif : il l'obtint avec le grade de colonel. L'empereur François Ier lui ayant accordé le bénéfice d'âge, il prit les rênes du gouvernement le 20 octobre 1758. François parcourut de 1765 à 1767 les pays les plus civilisés de l'Europe. A son retour il donna tous ses soins à l'administration de sa principauté. L'instruction publique, les ponts, les routes, reçurent d'importantes améliorations. Les populations soumises à son pouvoir voyaient leur prospérité s'accroître de jour en jour, lorsque la guerre vint bouleverser l'Allemagne. Après la bataille de Halle, en 1807, Napoléon arriva à Dessau avec des forces considérables. Le prince, revêtu de ses insignes, l'attendit à la porte de son palais. Napoléon, en l'abordant, lui dit d'un ton brusque: « Avez-vous fourni des troupes au roi de Prusse? — Non, sire. — Pourquoi pas? — Parce qu'il ne m'en a pas demandé. » Cette réponse dérida le front de l'empereur, et l'invita à dîner. Au sortir de table, Napoléon lui dit : « Si je puis être agréable en quelque chose au prince de Dessau, je désirerais le savoir à présent. — Quant à moi, répondit François, je n'ai besoin de rien, mais je sollicite des ménagements pour mes sujets. » L'empereur fit un signe à Berthier et sur-le-champ toutes les réquisitions furent annulées et le pays déclaré neutre. Vers la fin de la même année, François entra dans la confédération du Rhin, prit le titre de duc et fournit son contingent d'hommes, qui fut bientôt licencié par suite de la paix de Tilsitt. En 1813, la Prusse appela tous les Allemands aux armes pour l'affranchissement de la commune patrie. Cet appel excita le plus vif enthousiasme dans le Dessau, et le contingent, grossi d'un grand nombre de volontaires, alla joindre les armées confédérées. Le 8 juin 1815, François signa son adhésion aux statuts de la Confédération germanique. La mort lui avait enlevé en 1814 son fils unique, le prince héréditaire. Cette perte l'affecta tellement qu'il tomba dans une maladie de langueur, qui mit un terme à sa vie le 9 août 1817.

ANHALT-COETHEN (Ferdinand-Frédéric, duc d'), naquit à Pless, le 25 juin 1769, de Frédéric-Erdmann, duc d'Anhalt-Pless, et de Louise-Ferdinande de Stolberg-Werningerode. Il reçut une éducation toute militaire, et entra en 1786 dans l'armée prusienne à laquelle il resta attaché jusqu'en 1818, époque où lui échut la souveraineté d'Anhalt-Coethen. Pendant ces trente-deux années, il servit la maison royale de Prusse avec un zèle et une fidélité qui ne se démentirent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Il était, en 1792, major d'un régiment d'infanterie. Les campagnes de 1793 et 1794 lui fournirent de fréquentes occasions de signaler sa bravoure. En 1796, il devint, par la mort de son père, souverain d'Anhalt-Pless. En 1803, il fut promu au grade de colonel, et, dans la même année, il épousa la jeune princesse Henriette de Holstein-Beck, qu'une mort prématurée lui ravit trois mois après son mariage. Le prince d'Anhalt prit part à la sanglante journée d'Iéna ainsi qu'aux combats de Soemerda et Magdebourg; mais il évita le sort du corps d'armée du prince de Hohenlohe, en se frayant, le sabre à la main, un passage à travers les colonnes ennemies. Il parvint ainsi à se sauver avec ses hussards jusqu'à Stettin, où il passa l'Oder; et là rassemblant quelques débris de l'armée il en forma un corps de 3,000 hommes qu'il conduisit en Poméranie et en Prusse. En récompense de cette courageuse conduite, le roi lui accorda le grade de major général et le nomma gouverneur du comté de Glatz. La paix de Tilsitt (1807) ayant laissé la principauté de Pless au pouvoir des Français, il ne voulut pas y résider, et s'établit à Vienne. En 1810, il vint à Paris où il assista à la célébration du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ainsi qu'aux nombreuses fêtes qui furent données à cette occasion. Il fut témoin de l'incendie qui éclata au bal du prince de Schwarzenberg, et arracha, au péril de sa vie, plusieurs personnes du milieu des flammes. Revenu à Pless, il accepta en 1813 le commandement de la levée générale, et devint en 1814 chef du 22e régiment de Landwehr. L'année suivante il épousa, en secondes noces, la comtesse Julie de Brandenbourg, et en même temps le roi de Prusse lui conféra la décoration de l'Aigle noir.

Digitized by Google

A la mort du duc mineur Louis d'Anhalt-Coethen, en 1818, il lui succéda comme son proche agnat, et, en 1819, il fit son entrée solennelle à Coethen. La santé de son épouse ayant reçu, en 1821, une atteinte sérieuse, le duc l'accompagna aux eaux de Carlsbad et d'Ems, et plus tard il visita avec elle les contrées rhénanes et la France. Arrivés à Paris, en 1824, les deux époux embrassèrent le catholicisme romain, le 24 octobre. Cette conversion fut tenue secrète jusqu'à ce que le duc, à son retour à Coethen, l'annonçât lui-même par une proclamation en date du 15 janvier 1826. Le changement de culte du prince Ferdinand n'ôta rien à son affection pour ses sujets protestants qu'il continua à gouverner avec le même zèle et la même sagesse qu'auparavant. Il mena pendant le reste de ses jours une vie fort retirée, et mourut le 23 août 1830, à l'âge de 61 ans, sans laisser de postérité

ANHORN (BARTHÉLEMY), né à Slesch, pasteur d'Eslau au pays des Grisons, a composé en latin et en allemand des *Traités* de controverse estimés.

ANHORN (BARTHÉLEMY), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était pasteur à Graiss (canton d'Appenzell), et a laissé manuscrits en allemand divers ouvrages sur l'histoire de son pays.

ANIANUS, astronome et poëte dans le 15e siècle, composa en vers latins un poëme sur l'astronomie, *Computus manualis*, Strasbourg, 1488, 1re édition. C'est de lui que sont les vers si connus, sur les signes du zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

ANIBERT (LOUIS-MATHIEU), né à Trinquetaille-lez-Arles, le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782, a publié : *Mémoires historiques sur l'ancienne république d'Arles*, 1779, 4 vol. in-12; *Mémoires sur l'ancienneté d'Arles*, 1782, in-12; *Dissertation historique sur la montagne des Cades*, 1779, in-12.

ANICET, affranchi, dirigea l'éducation de Néron, et devint l'instrument de ses crimes. Il fut l'un des assassins d'Agrippine, et concourut à l'exil d'Octavie, en se déclarant coupable d'adultère avec elle.

ANICET (St.), élu pape en 157, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et, en 150, suivant Lenglet Dufresnoy. Il disputa, avec St. Polycarpe, sur la fixation de la fête de Pâques; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages. St. Anicet souffrit le martyre, le 17 avril 161, sous le règne de Marc-Aurèle.

ANICH (PIERRE), géographe, naquit le 22 fév. 1723 à Ober-Perfuss, près d'Inspruck. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, son goût pour les sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla dans le collége d'Inspruck, étudier l'astronomie et la géométrie. Il devint bientôt un grand géomètre et l'un des meilleurs mécaniciens de l'Europe, fit deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste; construisit et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques, et dressa des cartes du Tyrol admirées pour leur précision et leur netteté. Il ne jouit que deux mois de la pension de 200 florins que lui avait accordée l'impératrice Marie-Thérèse, et mourut à la fleur de l'âge le 1er septembre 1766.

ANICHI (PIERRE), graveur, né à Florence en 1610, a donné *la Samaritaine charitable; la Ste. Vierge assise tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (LOUIS), graveur en médailles, né dans le 16e siècle, à Ferrare, s'établit à Venise, où il se fit connaître par la perfection de son travail. Ses médailles de Henri II et de Paul III sont des chefs-d'œuvre qui furent admirés même de Michel-Ange.

ANICIUS (SEXTIUS), préfet du prétoire et consul en 371, sous le règne de Gratien, se distingua par sa bonne administration et ses vertus.

ANIELLO. *Voyez* **MAZANIELLO.**

ANIEN ou **ANIANUS**, chronologiste latin, écrivait vers l'an 402.

ANIEN, jurisconsulte du 5e siècle, fut un des principaux officiers d'Alaric II, roi des Visigoths, qui, ayant reconnu la nécessité de donner des lois sages à l'Espagne, le chargea de ce travail. Ce jurisconsulte parvint à se procurer une copie des *Institutes* de Caïus, ouvrage justement estimé, qui fit naître longtemps après, à Justinien, le désir de rassembler ses *Institutes*, dans lesquelles on fit beaucoup d'usage de celles de Caïus. Anien fut obligé de retrancher de ces lois tout ce qui était contraire aux mœurs et aux coutumes des Visigoths, pour les faire adopter par Alaric. C'est encore à Anien que nous devons le seul ouvrage qui reste de Julius Paulus; cet ouvrage a pour titre : *Receptarum sententiarum libri quinque*. Il publia ces fragments en 506, à Aire, en Gascogne, dans le temps qu'Alaric se préparait à la guerre dans laquelle il fut tué par Clovis : il paraît que c'est à la même époque, et dans la même bataille, que périt Anien, aussi estimé par sa bravoure, que par la profondeur de son jugement.

ANIEN, diacre pélagien, a traduit en latin quelques *homélies* de St. Jean Chrysostôme.

ANIKA STROGANOF, riche commerçant russe, fit commencer au 14e siècle le défrichement de la Sibérie.

ANILÉE ET ASINÉE, frères juifs de Babylone, apprentis tisserands, pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, prirent les armes, rassemblèrent des gens déterminés, se fortifièrent dans des marais formés par l'Euphrate, et repoussèrent le gouverneur de Babylone, qui avait voulu les surprendre. Ces exploits inspirèrent de l'estime à Artabane, roi des Parthes, qui ordonna de les laisser en paix dans le canton dont ils s'étaient saisis. Quinze ans après, Anilée ayant épousé la femme d'un seigneur parthe qu'il avait tué, cette femme apporta ses idoles, et empoisonna Asinée, son beau-frère, qui l'avait voulu faire répudier. Quelque temps après, Anilée fut surpris et tué par les Babyloniens, l'an 40 de J. C.

ANIMUCCIA (JEAN), compositeur, l'un des plus anciens maîtres de l'école italienne, dont les compositions se firent remarquer par une harmonie plus nourrie, un *dessin* de voix plus élégant que les ouvrages de l'école de Josquin, naquit à Florence, de 1490 à 1500. Dans sa jeunesse il se lia d'amitié avec saint Philippe de Néri, qui fonda la congrégation de l'Oratoire à Rome en 1540, et à qui l'on attribue communément l'invention de cette sorte de drame sacré auquel on donne le nom d'*oratorio*. Animuccia fut le premier qui composa les *laudi* ou hymnes à plusieurs parties qu'on chantait dans ces oratorios. Devenu maître

Digitized by Google

de chapelle de la basilique de Saint-Pierre, à Rome, il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1571. On connait d'Animuccia : *Madrigali e motetti a 4 e 5 voci*, Venise, 1548 ; *Missæ 5 voc.*, Rome, 1567 ; *Canticum B. M. V. ad omnes modos factum*, Rome, 1568.

ANIMUCCIA (Paul), frère du précédent, fut un des plus habiles contrapuntistes du 16e siècle, et maître de chapelle de Saint-Jean de Latran, de 1550 à 1552, il mourut en 1563. Il a laissé un recueil de *madrigaux* sous ce titre : *Il desiderio, Madrigali a cinque*. Un de ces madrigaux a été inséré parmi ceux de Roland de Lassus, publiés à Venise par Gardane en 1559.

ANISIO (Jean), ou Janus **ANYSIUS**, poëte latin moderne, né à Naples, vers l'an 1472, fit très-jeune ses humanités, étudia cinq ans les lois, pour obéir à son père, et se livra entièrement à la poésie, à 14 ans, pour obéir au penchant qu'il avait reçu de la nature. Il fit quelques voyages hors des États de Naples, et demeura plusieurs années à Rome. De retour dans sa patrie, la poésie latine l'occupa tout entier, et il s'y fit une grande réputation. On croit qu'il mourut, vers l'an 1540, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : *Jani Anysii poemata et satyræ, ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1531, in-4° ; *Satyræ ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1532, in-4° ; *Protogenos, tragœdia*, Naples, 1536, in-4° ; etc.

ANISIO (Côme), frère du précédent, médecin et poëte, a composé des facéties, des satires, des épigrammes, etc., recueillies à Naples, 1537, in-4°.

ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. C'est de ses presses qu'est sortie la *Bibliothèque des Pères* (*Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum*), Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. Phil. Despont fut éditeur de cette importante collection.

ANISSON (Jean), fils du précédent, fut aussi imprimeur à Lyon, et se chargea de l'impression du *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis,* de Ducange, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrage que les libraires de Paris refusaient d'imprimer. « Ce Glossaire, dit Pernetti, eut, pour premier correcteur, Jacques Spon, et pour dernier, le P. Colonia, jésuite qui avoue que J. Anisson y travaillait, et entendait fort bien le grec. » J. Anisson eut, en 1701, la direction de l'imprimerie royale, qu'il remit, en 1705, à Claude Rigaud, son beau-frère ; il devint député de la ville de de Lyon à la chambre du commerce à Paris, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1721.

ANISSON (Jacques), frère de Jean, fut aussi libraire, échevin en 1711, et mourut en 1714.

ANISSON (Louis-Laurent), fils de Jacques, obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud, son oncle, ne pouvait plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Louis-Laurent mourut en 1761, sans postérité.

ANISSON (Jacques), frère de Louis-Laurent, lui fut adjoint en 1733, et obtint sa survivance. Il remplit avec distinction la même carrière que ses prédécesseurs, et mourut en 1788.

ANISSON-DUPERRON (Étienne-Alexandre-Jacques), fils du précédent, né à Paris, en 1748, fut, en 1783, directeur de l'imprimerie royale, et le fut ensuite de l'imprimerie exécutive nationale. En 1790, il publia une Lettre sur l'impression des assignats. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté inconstitutionnel du département de la Somme, il produisit, à l'assemblée législative, l'ordre qui lui en avait été donné par le secrétaire général du ministère de l'intérieur. Après le 10 août, Anisson fut obligé de quitter l'établissement qu'à l'exemple de ses ancêtres, il avait enrichi et illustré. Arrêté en germinal an II, il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte ; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 6 floréal an II (25 avril 1794), et non le 26 novembre 1793. On a d'Anisson-Duperron un *Premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la Description d'une nouvelle presse,* 1785, in-4°. L'auteur s'y porte inventeur de la presse à un coup. Cependant, cette invention est réclamée par MM. Didot, comme ayant imprimé, en 1777, avec une presse de cette forme, le *Daphnis et Chloé* de Villoison.

ANITUS. *Voyez* **ANYTUS.**

ANJOU. *Voyez* Charles, Louis, Marguerite, Marie, René, Robert d'Anjou.

ANJOU (François de FRANCE, duc d'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère des rois François II, Charles IX et Henri III, naquit en 1554, porta d'abord le titre de duc d'Alençon, et fut envoyé, en 1573, au siége de la Rochelle, avec son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III, contre lequel il témoigna toujours une secrète jalousie. A la mort de Charles IX, un parti puissant voulut empêcher le retour en France de Henri III, alors roi de Pologne, et assurer la couronne au duc d'Alençon ; mais la cour prévint l'exécution de ce complot, en faisant arrêter ce prince et le roi de Navarre Henri IV, qui furent transférés à Vincennes. Henri III, ayant été reconnu, mit son frère en liberté ; mais, quatre ans après, ce prince se retira de la cour parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. Il fut joint aussitôt par toute la noblesse protestante, et le prince de Condé lui amena d'Allemagne 20,000 hommes. Jaloux du roi de Navarre et du prince de Condé, ses rivaux de gloire, il fit bientôt la paix avec la cour pour ses intérêts particuliers, et reçut en apanage le Berri, la Touraine et l'Anjou ; cette dernière province fut alors érigée en duché, et il en prit le titre. La guerre civile recommença en 1576, et ce même prince, qui, dans la guerre précédente, avait été le chef du parti huguenot, fut, dans celle-ci, le chef du parti catholique. Appelé l'année suivante au secours des Flamands révoltés contre Philippe II, il enleva quelques villes aux Espagnols ; mais Henri III, qui désapprouvait cette démarche, le fit arrêter. Le duc d'Anjou, ayant échappé à la surveillance de ses gardes, fut conduit, par son favori Bussy d'Amboise, à l'abbaye Saint-Germain, d'où il sortit de Paris par un trou pratiqué aux murs de la ville. La reine de Navarre, sa sœur, avait tellement disposé les esprits en sa faveur dans les Pays-Bas, qu'il en fut reconnu souverain. Après avoir fait son traité avec les confédérés, il se rend en Guienne pour négocier la paix avec les protestants ; repasse ensuite dans les Pays-Bas avec 4,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, déli-

Digitized by Google

vre Cambrai assiégé par le duc de Parme, y fait son entrée en 1581, chasse les Espagnols d'Orleux et de l'Écluse, et leur enlève Cateau-Cambrésis. Il passe la même année en Angleterre, pour conclure, avec la reine Élisabeth, son mariage qu'avait négocié la cour de France. Élisabeth donna au duc d'Anjou un anneau, gage de sa foi; mais elle s'en repentit bientôt, et rompit le mariage. Le duc d'Anjou s'emporta, brisa l'anneau de la reine, et voulut partir. Élisabeth, qui l'aimait, le retint encore pendant trois mois, qui se passèrent en fêtes, et, ne cessant de lui donner des marques de confiance et d'amitié, elle le conduisit jusqu'à Cantorbéry, lui fit des présents considérables, et ordonna à des seigneurs de sa cour de l'accompagner en Flandre, et de le recommander en son nom aux États. Élu solennellement souverain des Pays-Bas, en février 1582, le duc d'Anjou fut couronné duc de Brabant, comte de Flandre, et installé par le prince d'Orange, qui se contenta du titre de lieutenant général; mais le duc d'Anjou conçut bientôt le dessein d'usurper une autorité indépendante, et de violer les priviléges d'une nation qui venait de lui en confier la défense. Il fallait s'emparer de toutes les places fortes, et de la personne même du prince d'Orange. L'entreprise réussit d'abord sur quelques villes; mais elle échoua sur Anvers. Les habitants prennent les armes, se joignent aux troupes du prince d'Orange, repoussent et massacrent les Français; le duc d'Anjou n'a que le temps de fuir, laissant 250 gentilshommes et 1200 soldats sur la place, et 2,000 prisonniers. Anvers lui ferme le passage de l'Escaut, Malines inonde ses environs, et ce ne fut qu'à travers une plaine immense d'eau que le prince français parvint, à la faveur de mille détours, jusqu'à Ruremonde, où il rallia les débris de son armée. Il en perdit encore une partie à Staemberg, et arriva enfin sur le territoire de France. Négligé à la cour, parce qu'il était malheureux, on finit par le rechercher, comme étant l'héritier présomptif de la couronne. On remarqua depuis une grande altération dans sa santé; attaqué par une sorte de phthisie, il mourut le 10 juin 1574, à vingt-neuf ans, laissant pour trois cent mille écus de dettes. Le roi aima mieux dépenser deux cent mille écus à ses funérailles, que de les payer, ce qui fit dire que le duc d'Anjou n'était pleuré que de ses créanciers.

ANKARCRONA (Théodore), amiral suédois, naquit à Carlscrona, en 1687. S'étant appliqué au commerce chez son oncle, établi à Amsterdam, il entra au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales; mais, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire français. Son goût pour la marine l'engagea à servir sous le chevalier de Forbin; il passa ensuite en Angleterre, où il parvint au grade de lieutenant de la marine royale. Son intrépidité et ses talents s'étaient montrés dans plusieurs occasions, et il en donna de nouvelles preuves, lorsqu'il fut retourné dans sa patrie. Ce fut lui qui fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas et sa famille, lorsqu'à la suite des revers de Charles XII, Auguste eut reconquis la Pologne. En 1715, il conduisit Charles XII lui-même, de Stralsund en Suède, à travers les glaces, et au milieu d'une obscurité profonde. Le roi l'avança dans la marine, et lui donna des titres de noblesse. Il devint ensuite, successivement, amiral, gouverneur de la province de Stockholm, commandant de l'ordre de l'Épée, et mourut, en 1750, âgé de 69 ans. N'ayant point laissé de fils, ses titres de noblesse passèrent à son frère.

ANKARSTROOM. *Voyez* **ANCKARSTROEM.**

ANKWICZ. *Voyez* **ANCKWICZ.**

ANLY (Jean d'), historien, né à Montmédi dans le 16e siècle, a laissé manuscrit: *Recueil et Abrégé de plusieurs histoires, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes*, etc., à l'abbaye d'Orval.

ANNA PETROWNA. *Voyez* **TARRAKANOFF.**

ANNAT (le P. Franç.), jésuite, né à Rhodez en 1607, fut d'abord censeur des livres à Rome et théologien du général de son ordre, ensuite provincial et confesseur de Louis XIV, pendant seize ans. Ennemi déclaré des solitaires de Port-Royal, il provoqua les actes d'autorité du gouvernement pour ériger le formulaire d'Alexandre VII en loi de l'État. Il avait composé sur cette querelle un grand nombre d'*ouvrages* qui sont tombés dans l'oubli. Pascal lui adressa ses deux dernières *Provinciales*. Il quitta la cour, à raison de l'affaiblissement de sa santé, et mourut 4 mois après à Paris le 14 juin 1670. — Son neveu, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, est auteur d'un *Apparat méthodique pour la théologie*, en latin, réimprimé en 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'index à Rome en 1714.

ANNAYA (Pedro de), amiral portugais, fut chargé, par le roi Emmanuel, de former un établissement dans la ville de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar. Annaya quitta les ports de Portugal, en 1508, avec six vaisseaux. Sa navigation fut heureuse; il surprit le roi de Sofala, qui fut obligé de donner, à Annaya, la permission de bâtir un fort dans ses États. Quelque temps après, le roi de Sofala voulant se défaire d'hôtes aussi dangereux, saisit le moment où Annaya avait détaché trois vaisseaux de sa flotte, et où la garnison du nouveau fort était affaiblie par les maladies, et vint l'attaquer. Le général portugais, qui n'avait que trente hommes en état de porter les armes, le repoussa avec perte. La nuit suivante, il vint fondre sur le palais, et fut blessé par le roi lui-même, qui s'était caché derrière une porte; mais ce malheureux prince fut tué sur-le-champ par les Portugais, ainsi que ceux qui entreprirent de le défendre. Annaya rétablit sur son trône un de ses fils, à qui il fit jurer une alliance inviolable avec la nation portugaise. Cette conquête a été effectuée à peu près dans le temps où François d'Almeida, premier vice-roi des Indes orientales, s'emparait des villes de Quilloa et Mombaça, sur la côte d'Afrique, à une petite distance, au sud, de Sofala.

ANNE, mère de Samuel, le mit au monde après une longue stérilité, vers l'an 1124 avant J. C. — Anne est encore le nom de la femme du vieux Tobie.

ANNE, prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, avait 84 ans lorsque la Ste. Vierge offrit J. C. au temple.

ANNE (Ste), dont le nom hébraïque *Channah* signifie *gracieuse*. Ayant épousé S. Joachim, elle devint mère de la sainte Vierge. Dès les premiers siècles de l'Église, cette sainte fut honorée, ainsi que son époux. Les empereurs Justinien Ier et Justinien II, fondèrent des églises en son honneur. On assure qu'en 710, son corps fut apporté de la Palestine à Constantinople. Plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques-unes de ses reliques; mais ces prétentions ne paraissent pas plus fondées que les écrits

consignés dans les légendes, à l'égard de cette sainte, dont la vie est peu connue.

ANNE DE RUSSIE, fille de Jaroslaw, épousa Henri Ier, roi de France, en 1044. C'est la seule alliance de ce genre contractée entre la Russie et la France. La 9e année de son mariage, elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Philippe; elle eut depuis deux fils et une fille. Après la mort de Henri Ier, elle accorda sa main à Raoul, comte de Crépi en Valois, quoiqu'il fût marié et parent de son premier époux. Elle osa braver les foudres de l'Église; mais, répudiée par ce nouveau mari, elle alla finir ses jours dans sa patrie.

ANNE COMMÈNE, fille de l'empereur Alexis Ier, et de l'impératrice Irène Ducas, naquit le 1er décembre 1083. Alexis ne négligea rien pour l'éducation de sa fille, qui étudia l'éloquence, la poésie, les mathématiques, la physique, la philosophie de Platon et d'Aristote, et surpassa bientôt en savoir les plus habiles de ses maîtres. Ses grâces et son esprit faisaient l'admiration de la cour. Anne Comnène épousa Nicéphore Bryenne, homme qui réunissait à une haute naissance, un rare savoir et le talent d'écrire. Quelque temps après la mort de son père, Anne se mit à la tête d'une conjuration pour détrôner son frère Jean, et pour faire monter son mari sur le trône. Nicéphore Bryenne, retenu par la crainte ou par le remords, ne parut point, et fit échouer la conspiration. Le complot fut découvert; l'empereur confisqua les biens des conjurés, et leur fit grâce de la vie : il offrit les biens d'Anne Comnène à l'un de ses favoris, qui eut la générosité de les refuser, et de conjurer son maître de ne pas dépouiller une princesse qui lui appartenait par les liens les plus sarcés. Anne, vaincue par tant de générosité, et dégoûtée de ses entreprises par leur peu de succès, se condamna, dès lors, à l'obscurité, et se contenta de régner sur les beaux esprits et les philosophes qui composaient sa cour. Dans sa retraite, elle perdit son mari; sa mort la plongea dans le plus profond désespoir; Anne Comnène mourut en 1148, sous le règne de Manuel : elle avait vu trois empereurs. Dans sa retraite, elle écrivit la *Vie* de son père qui fait partie de la *Collection byzantine*, et dans laquelle on trouve les défauts qui tiennent à un temps de décadence. L'*Alexiade*, ou l'*Histoire d'Alexis*, divisée en quinze livres, a été imprimée plusieurs fois; une des meilleures éditions est celle du Louvre, avec les notes de David Hoeschelius, in-fol., 1651. Le président Cousin, qui a traduit la *Byzantine*, a fait une version française de l'*Alexiade*, qui a été louée par quelques biographes, et qu'on doit cependant lire avec précaution.

ANNE, dauphine de Viennois, fille de Guignes VII et de Béatrix de Savoie, hérita en 1282 des États de son frère Jean Ier, mort sans postérité. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'Empire, et que l'investiture de l'empereur Rodolphe lui en avait donné la propriété. Anne défendit ses droits, la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe le Bel, qui indemnisa Robert. Anne mourut en 1296. Elle avait épousé Humbert de la Tour-du-Pin, possesseur de vastes domaines dans le Dauphiné, qui lui succéda.

ANNE DE SAVOIE, impératrice de Constantinople, était fille d'Amédée V, comte de Savoie. En 1327, Andronic le Jeune, empereur d'Orient, qui cherchait à s'appuyer de l'alliance des puissances européennes, épousa cette princesse. Elle arriva à Constantinople avec une suite brillante. Lors de la mort d'Andronic, son fils, Jean Paléologue, étant encore en bas âge, Anne, excitée par le protovestiaire Apocauque, enleva la régence à Cantacuzène; les troupes indignées la forcèrent de le rappeler. Une seconde fois elle voulut le déposer; mais voyant qu'un parti puissant portait Cantacuzène sur le trône, elle songea à se rétracter; Apocauque et les ambitieux dont elle était entourée, l'engagèrent à la résistance; les affaires de Cantacuzène prirent d'abord une tournure fâcheuse; cependant elles se rétablirent en 1344. Le désordre étant parvenu à son comble, en 1347, l'impératrice fut forcée de recevoir Cantacuzène dans Constantinople, et de partager avec lui le titre et les honneurs impériaux; ce fut alors que, délivrée d'une partie des soins du gouvernement, elle prit une part très-vive dans des querelles théologiques, persécuta et fit déposer le patriarche de Constantinople, Jean d'Apri, qui jadis l'avait soutenue contre Cantacuzène. En 1351, des dissensions s'étant élevées entre Cantacuzène et Jean Paléologue, Anne parvint à les réconcilier; mais elle eut bientôt la douleur de voir renaître ces funestes querelles, dans lesquelles l'histoire lui fait jouer l'honorable rôle de médiatrice, et qui finirent par l'abdication de Cantacuzène. Anne mourut vers 1355; mais non pas en 1345, comme l'a dit Moreri.

ANNE DE CHYPRE, duchesse de Savoie, fille de Janus, roi de Chypre et de Jérusalem, fut promise, en 1431, à Amédée de Savoie, fils d'Amédée VIII; mais ce prince étant mort avant que cette alliance eût été conclue, les ambassadeurs du duc de Savoie demandèrent la main de la jeune princesse de Chypre pour Louis de Savoie, comte de Genève, second fils d'Amédée VIII. Le roi y consentit, et Anne de Chypre, dont Olivier de la Marche parle comme d'une des plus belles princesses de son temps, eut en dot cent mille écus d'or de Venise : le duc Amédée lui assigna cent mille écus de douaire. Ce mariage fut célébré en 1433, à Chambéry, avec beaucoup de magnificence. Anne se servit de son pouvoir pour faire des fondations pieuses, et créer des établissements utiles. Elle mourut à Genève, le 29 janvier 1465, deux ans avant le duc son époux, dont elle avait eu quatorze enfants.

ANNE DE BEAUJEU ou **DE FRANCE**, fille ainée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon, fut choisie par son père pour gouverner la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Le duc d'Orléans ayant pris les armes pour réclamer dans les affaires du gouvernement la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Anne le retint captif pendant plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges. Cette princesse, douée de beaucoup de prudence et de fermeté, mourut au château de Chantelle en 1522, âgée de 60 ans.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes le 26 janvier 1476, morte au château de Blois le 9 janvier 1514, promise à Maximilien d'Autriche, fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Anne se réservant la souveraineté de ses États, il fut inséré dans le contrat que, le roi venant à mourir sans enfants, la reine serait obligée d'épouser son successeur à la cou-

Digitized by Google

ronne, et que, si elle le prédécédait, le duché demeurerait à la France. Pendant l'expédition de Charles VIII, elle gouverna le royaume avec beaucoup de sagesse. A la mort de Charles, en 1498, Louis XII épousa cette princesse qu'il avait aimée lorsqu'il était duc d'Orléans. Les revenus de son duché, qu'elle s'était réservés, furent employés à soulager les veuves et les orphelins; elle étendit ses bienfaits sur les savants et les guerriers qui s'étaient distingués. Son caractère la portait à dominer, Louis XII l'excusait en disant : « Il faut savoir souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Il existe, à la bibliothèque royale à Paris, un monument précieux du goût qu'avait cette princesse pour les sciences et les arts : c'est son livre d'Heures en manuscrit, et orné de figures en miniature, très-bien exécutées. Toutes les marges sont décorées de plantes avec des insectes d'après nature.

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohême; elle contribua beaucoup à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs, et mourut à Prague le 27 janvier 1457.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit le 22 septembre 1601, épousa Louis XIII, roi de France, par procureur à Burgos le 18 octobre 1615, et dans l'église de Bordeaux le 25 novembre suivant. Ce mariage, qui renversait toute la politique de Henri IV, ne put maintenir longtemps la paix entre les deux royaumes; aussi, cette princesse ne fut-elle pas heureuse. Lorsque Richelieu parvint au ministère, sa plus constante pensée fut d'abattre tout ce qui pouvait lui nuire; craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il ne négligea rien pour la mettre elle-même dans l'impossibilité d'agir. A cet effet il profita de quelques paroles légères, échappées à une épouse mécontente, pour faire appréhender au soupçonneux Louis XIII, que la reine ne fût entrée dans les complots de Chalais. Il ne pouvait y avoir des preuves contre cette princesse; mais Richelieu connaissait l'effet qu'un pareil soupçon pouvait produire sur l'esprit du roi. Toujours humiliée, toujours négligée par son époux, elle restait sans influence : un heureux rapprochement mit ses ennemis dans la nécessité de la respecter; elle devint enceinte, et donna le jour à Louis XIV, le 5 septembre 1638. Louis XIII, qui suivit de près au tombeau le cardinal de Richelieu, avait cru pouvoir borner le pouvoir de la reine; mais, à peine avait-il fermé les yeux, que son testament fut cassé par le parlement, et Anne d'Autriche obtint sans partage la régence du royaume, et la tutelle de ses enfants. Rien n'éclaire comme le malheur, et la nécessité de tourner toutes ses pensées sur soi-même; aussi la reine, qui avait mille raisons de haïr la mémoire du cardinal de Richelieu, se fit une loi de maintenir son ouvrage : il avait agrandi l'autorité royale, c'est tout ce qu'elle voulut se rappeler; dans la crainte d'être trahie par les grands, intéressés à renverser la politique de Richelieu, elle donna toute sa confiance à Mazarin, qui, étant étranger, ne pouvait trouver qu'en elle un véritable appui. Il était impossible que les oppositions formées sous le ministère de Richelieu n'éclatassent point. Quelques opérations de finances, mal conduites par des Italiens, offrirent l'occasion d'éclater; et, dès lors, commencèrent les troubles et les guerres de la *fronde;* époque mémorable où tous les partis étaient unis par l'espoir de participer au gouvernement; aucun, par le désir d'y introduire des innovations. Le peuple, dans cette circonstance, comme dans toutes celles où on le flatte, voyait des amis dans ceux qui criaient contre les impôts, et payait gaiement, pour renverser Mazarin, beaucoup plus que ce ministre ne lui aurait jamais demandé. Anne d'Autriche se conduisit avec une fermeté, une persévérance, qui lui font le plus grand honneur, et qui lui méritèrent, jusqu'au tombeau, la reconnaissance de Louis XIV. On vit l'Espagne s'unir aux factieux, correspondre avec le parlement de Paris, pour accabler cette même reine qui avait été accusée de préférer les intérêts de l'Espagne à la gloire de la France. Elle parvint à terminer la guerre civile sans faire aucune concession, et remit, à son fils majeur, un pouvoir qu'elle avait accru en le défendant. Laissant la magnifique église du Val-de-Grâce, comme un monument digne d'attester son goût pour les arts, aimée et respectée de ses enfants, passant la plus grande partie de ses journées en exercice de piété, elle mourut d'un cancer, le 20 janvier 1666, à l'âge de soixante-quatre ans.

ANNE, le dernier rejeton de l'infortunée maison de Stuart qui ait occupé le trône de la Grande-Bretagne, naquit, le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres, du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon. Son père n'ayant point encore, à cette époque, abjuré le protestantisme, Anne fut élevée dans la religion anglicane, et, après avoir perdu sa mère en 1671, elle fut mariée en 1683, au prince George, frère du roi de Danemark Christian V. Lorsqu'en 1688, le parti qui appelait le prince d'Orange à détrôner son beau-père, eut prévalu, Anne, fille favorite de l'infortuné Jacques II, eût plutôt désiré rester attachée à son père; mais lord Churchill, qui, par sa femme, la dominait déjà, l'entraîna dans le parti du vainqueur. En recevant la lettre par laquelle Anne lui annonçait sa défection, le malheureux père, plus sensible à cet abandon qu'à l'usurpation de sa fille Marie, s'écria, fondant en larmes : « O mon Dieu ! ayez pitié de moi. Voilà que mes propres enfants m'ont trahi ! » Cependant Guillaume III, après avoir d'abord témoigné beaucoup d'égards à la princesse Anne, après avoir élevé lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, ne tarda pas à concevoir des soupçons, et sur la fille qui avait abandonné son père, et sur le favori qui avait trahi son bienfaiteur. Une mort prématurée enleva, en 1694, la reine Marie, épouse de Guillaume; le jeune duc de Glocester, fils de la princesse Anne, mourut en 1699; celle-ci, se voyant alors si près de la couronne, et sans héritier direct, fit demander secrètement à son père la permission de monter sur le trône, avec le projet d'y établir après elle son frère, connu depuis sous le nom de Jacques III. Inflexible dans ses principes, Jacques II répondit « qu'il savait subir l'injustice, mais non l'autoriser; que c'était à lui qu'appartenait la couronne, et, après lui, au prince de Galles son fils. » Jacques II mourut le 19 septembre 1701; Guillaume III le suivit de près dans le tombeau (19 mars 1702); Anne fut proclamée reine. Tous les partis semblèrent rivaliser à qui accueillerait le plus cordialement leur nouvelle sou-

Digitized by Google

veraine. Les torys se plaisaient à contempler le sceptre dans les mains d'une fille de Jacques II. Les whigs ne pouvaient qu'applaudir à l'imitatrice de Guillaume III, qui jurait, en montant sur le trône, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV. Le même jour (4 mai 1702), l'Angleterre, la Hollande, et l'empereur d'Allemagne, déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés, et l'on vit s'engager cette fameuse lutte connue sous le nom de *guerre de la succession*. Dans les premières campagnes, les succès furent balancés; mais les journées de Hochstet, de Ramillies, d'Audenarde, de Malplaquet, rejetèrent d'abord les troupes françaises, du Danube, par delà le Rhin, puis envoyèrent la terreur jusque sur les bords de la Seine. Les alliés abusèrent de leur fortune, et elle leur échappa. En Espagne, les succès éphémères du comte de Péterborough et de l'archiduc Charles disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Galloway. La conquête de Lille ne valut pas plus de gloire au prince Eugène, que sa défense au maréchal de Boufflers, et la terrible bataille de Malplaquet honora autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Vint la journée où le maréchal de Villars releva la France à Denain (24 juillet 1712). Louis XIV, dont les offres pacifiques, dont les pénibles sacrifices avaient été rejetés avec insolence à Gertruidemberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il était déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis qu'il avait su diviser. La conquête, vraiment importante, et immensément utile, que fit alors l'Angleterre, ce fut celle de Gibraltar, pour être à jamais retenue par une politique habile. Au dedans, le grand acte politique du gouvernement de la reine Anne, fut l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume, appelé désormais *la Grande-Bretagne*. Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques I^er^, Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti whig. Le premier article du traité d'union stipula que, si la reine mourait sans enfants, l'héritage de la couronne britannique serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Écosse; la reine Anne signa une proclamation où elle mettait à prix la tête de son frère. Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, Anne se vit supplier par les deux chambres du parlement, de contracter un nouveau mariage; elle se refusa au vœu du parlement, et elle ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des torys, qu'appelait alors la disposition universelle des trois royaumes. Godolphin, Sunderland, Sommers, Devonshire, Walpole, furent remplacés par Harley, créé bientôt comte d'Oxford; St.-Jean, qui a été le fameux lord Bolingbroke, Rochester, Buckingham et George Granville; le chevalier Simon Harcourt fut élevé à la dignité de grand chancelier, au lieu de lord Cowper. De tout ce gouvernement whig, naguère si puissant, il ne restait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étaient oubliés, mais dont le poids était senti; et l'autorité du duc de Marlborough encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement. Le peuple députa autant de torys à la nouvelle chambre des communes, qu'il avait envoyé de whigs à la chambre dissoute. La reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la même supériorité au même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour supplier de confondre toutes les mesures et toutes les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue; il fallait écarter l'homme incompatible avec elle : ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlborough. Prior, illustre comme poëte, distingué comme homme d'État, fit un premier voyage en France pour y poser les fondements d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistaient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt, avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye l'irrévocable résolution de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlborough et le prince Eugène, malgré les États-Généraux des Provinces-Unies et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée le 11 avril 1713, par toutes les puissances, à l'exception de l'Empereur, qui devait bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même. Les whigs, à l'affût de tout ce qui pouvait rendre l'existence à leur pouvoir, crurent avoir démêlé les intentions secrètes de la reine en faveur de son frère, et l'ouverture du parlement de 1714 se ressentit des impressions qu'ils avaient su répandre. On mit en question, dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine?* La majorité décida que *le danger n'existait pas*, précisément parce que beaucoup y croyaient et l'appelaient; mais, sur une nouvelle motion des whigs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage :* Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présenta comme le signal d'une guerre civile. Tout à coup, vint se montrer publiquement, à Londres, un envoyé de la reine douairière de Jacques II, réclamant treize années d'un douaire de 50,000 liv. sterl., que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Ryswick. Les whigs crièrent plus fort que jamais. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à renouveler la proclamation qui mettait à prix la tête de son frère. Des mémoires secrets autorisent à croire que Jacques II débarquait secrètement à Londres, pour y voir sa sœur, dans le temps même où elle lui défendait d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors de la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des whigs; mais la discorde se mit parmi les torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur l'union desquels reposaient toutes ses espérances, répéta plusieurs fois qu'*elle n'y survivrait pas*. Fatiguée des adresses du parlement

Digitized by Google

que les whigs du dehors trouvaient moyen de dominer, elle venait de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de faiblesse et de léthargie qui la mit au tombeau, le 12 août suivant, n'étant âgée que de quarante-neuf ans, et dans le treizième de son règne. Elle avait laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révélait le secret de toute sa vie : « Ah! mon cher frère, que je vous plains! » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla ; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière était morte depuis deux mois) y parut portant les ordres, et annonçant l'arrivée de son maître. Les chefs de l'aristocratie whig, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence ; les espérances de Jacques III errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent ; et la maison de Brunswick se vit établie sur ce trône, où la reine défunte l'avait si souvent appelée avec tant de désir de l'en éloigner. Le règne de la reine Anne n'est pas moins célèbre en Angleterre par l'éclat qu'y jeta la littérature, que par la gloire des armes et l'importance des transactions politiques. Jusqu'alors des hommes de génie, tels que Shakspeare, Dryden, Milton, etc., y avaient paru ; mais les lettres n'avaient jamais été cultivées à la fois par un si grand nombre d'écrivains supérieurs. C'est sous ce règne que vécurent, outre Prior dont on a parlé, Pope, Swift, Addison, Congrève, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, dont les productions rendirent cette époque presque aussi brillante pour l'Angleterre, que le siècle de Louis XIV venait de l'être pour la France.

ANNE-IWANOWNA, impératrice de Russie, naquit en 1693. Elle était fille d'Iwan V, frère aîné de Pierre le Grand, et de Prascovie Soltikoff. Mariée au duc de Courlande, veuve, et sans enfants, elle monta sur le trône des czars, en 1730, à la faveur d'une intrigue qui la fit préférer aux deux filles de Pierre le Grand, et le prince Basile Dolgorouky fut chargé de lui porter le choix de la nation. On assure qu'en entrant chez la nouvelle impératrice, le prince aperçut auprès d'elle un homme, assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer. Cet homme ne paraissant pas pressé d'obéir, Dolgorouky le prit par le bras pour le mettre à la porte. Anne l'arrêta. Cet homme, que les Dolgorouky apprirent bientôt à connaître, était Ernest-Jean de Biren, qui vint gouverner la Russie. Il avait tellement subjugué l'impératrice que cette souveraine, d'un caractère doux, se jeta plus d'une fois aux genoux de son favori et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Biren conserva le pouvoir, dont il abusait avec tant d'audace, jusqu'aux derniers moments de sa souveraine qui mourut le 28 octobre 1740, à l'âge de 47 ans.

ANNE-PÉTROWNA, fille aînée de Pierre le Grand, et de Catherine Ire, naquit en 1706, et fut mariée, en 1725, à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Elle mourut en 1728, à l'âge de 22 ans, laissant un fils unique, qui fut ensuite l'infortuné Pierre III.

ANNE DE CLÈVES, fille de Jean *le Pacifique*, duc de Berg et de Juliers, née en 1515, épousa Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1540, deux ans après la mort de Jeanne Seymour, sa troisième femme. Henri VIII s'était déterminé à ce mariage sur la vue d'un portrait extrêmement flatté, peint par le célèbre Holbein. Impatient d'en contempler le modèle, il alla incognito au-devant de la princesse jusqu'à Rochester. Furieux de voir ses espérances déçues, il s'écria que s'était une grosse *cavale flamande*. Peu de temps après Henri devint amoureux de Catherine Howard, et le parlement, instrument servile des volontés du roi, prononça le divorce le 12 juillet 1540. Anne de Clèves, du caractère le plus apathique, se contenta du titre de sœur adoptive du roi et d'une pension de 3,000 livres sterling. Elle ne quitta pas l'Angleterre, où elle mourut en 1557.

ANNE-MARIE, née duchesse de Brunswick, femme d'Albert, duc de Prusse, était remarquable par ses connaissances et par ses vertus : en mourant, elle laissa à son fils Albert-Frédéric, un petit Traité de conduite, intitulé : *Miroir des Princes*, divisé en cent préceptes : on en voit encore un exemplaire dans la bibliothèque de Kœnigsberg. Elle mourut le 20 mars 1568, le même jour que son époux.

ANNE DE BOULEN. *Voyez* **BOULEN**.

ANNE DE FERRARE. *Voyez* **FERRARE**.

ANNE DE GONZAGUE. *Voyez* **GONZAGUE**.

ANNEBAUT ou **ANNEBAUD** (Claude, maréch. d'), guerrier, ministre, favori, sous François Ier, se signala de bonne heure par sa bravoure et sa loyauté, et fut fait prisonnier avec François Ier, à la bataille de Pavie, le 24 février 1525. On vit ensuite d'Annebaut, successivement colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, plusieurs fois ambassadeur, car il joignit la sagesse dans le conseil à l'intrépidité dans l'action ; enfin, le roi le choisit pour remplacer l'amiral Chabot, qui, avec le cardinal de Tournon, avait été mis à la tête des affaires, lors de la disgrâce du connétable de Montmorency. En 1545, le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint, et la ville de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, ayant été obligée de lui ouvrir ses portes, François Ier conçut le hardi projet de faire une descente en Angleterre, et chargea d'Annebaut de l'exécution, qui se réduisit à une vaine promenade devant Portsmouth. L'année suivante, d'Annebaut, grand amiral de France, négocia et conclut la paix avec le grand amiral d'Angleterre. Après la mort de François Ier, arrivée le 31 mars 1547, on ôta le ministère à d'Annebaut. Catherine de Médicis le rappela depuis au conseil. Il mourut à la Fère, le 2 novembre 1552. — Son frère Jacques, évêque de Lisieux, cardinal sous le titre de Ste.-Suzanne, était mort à Rouen, en 1547.

ANNEESSENS (François), de Bruxelles, fabricant de chaises de cuir et syndic de la *nation* de St.-Nicolas. Les villes de Louvain, Bruxelles et Anvers qu'on appelait les trois *chefs-villes* envoyaient aux états de Brabant leurs bourgmestres et leurs conseillers pensionnaires pour les représenter, mais ces magistrats ne pouvaient prendre une décision un peu importante sans en référer à leurs commettants ; ces commettants étaient, pour la ville de Bruxelles, les trois membres du corps municipal : le magistrat, le large-conseil, et les neuf *nations* (corps de métiers), représentées par leurs doyens. En 1619 le nombre de ces doyens avait été réduit successivement à 296, dont 148 anciens doyens qu'on appelait l'arrière-conseil,

Digitized by Google

et 148 doyens en fonction. A la suite des troubles que Charles III, roi d'Espagne, ne parvint à étouffer que par les armes, un règlement additionnel, du 12 août 1700, réduisit l'arrière-conseil à 48 membres. En 1717, les doyens refusèrent de jurer l'observance de ce règlement, déclarant s'en tenir à celui de 1619. Le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire sous le prince Eugène de Savoie, résolut de les y contraindre. On essaya d'abord de la ruse et l'on parvint à gagner quelques doyens qui prêtèrent le serment et furent poursuivis et maltraités par le peuple à leur sortie, tandis que ceux qui avaient refusé le serment étaient comblés de félicitations. Il s'ensuivit des pillages, puis des luttes entre le peuple et les soldats ; puis enfin la populace, restée maîtresse du terrain, se livra à des dévastations que les bourgeois furent obligés de réprimer par la force. Sur ces entrefaites, le marquis de Prié avait rassemblé des troupes et fait établir des corps de garde fortifiés dans diverses parties de la ville. Il fit ensuite notifier à tous les doyens qu'ils eussent à prêter serment sur le règlement additionnel sous peine de bannissement perpétuel et de confiscation des biens. Les doyens persistèrent dans leur refus ; le marquis de Prié fit alors porter contre eux une accusation de lèse-majesté et obtint une prise de corps contre les quatre plus influents, Anneessens, Lejeune, de Haeze et Vanderborcht. On attira ces quatre citoyens sous prétexte d'ouvrages relatifs à leur profession et on les traîna en prison avec un appareil formidable. Le procès s'instruisit. Anneessens, à qui la fermeté de son caractère avait déjà valu une persécution du temps de l'électeur de Bavière, en fut la principale victime ; il fut condamné à être décapité, et la sentence fut exécutée le 19 septembre 1719. Anneessens mourut avec un sang-froid et un courage admirable. Il avait environ 70 ans. Le peuple, convaincu qu'Anneessens avait été victime du despotisme, enleva son corps de l'échafaud et le porta à l'église de la Chapelle où un service fut célébré. Le sable qui avait été mis sous l'échafaud fut enlevé et vendu au poids de l'or.

ANNEIX. *Voyez* **SOUVENEL.**

ANNÈSE (Gennaro), successeur de Mazaniello dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et 1648. Le duc d'Arcos, après avoir fait assassiner Mazaniello, voulut exercer une vengeance éclatante sur le peuple qu'il avait dirigé ; mais le peuple n'en devint que plus furieux, il repoussa les Espagnols, et, après avoir massacré François de Toraldo, prince de Massa, qu'il s'était donné pour capitaine général, et qui avait trahi sa cause, il choisit pour chef, le 22 octobre 1647, Gennaro Annèse, homme de basse extraction, mais qui joignait un caractère ferme à beaucoup de pénétration et d'habileté. Annèse fut investi d'une magistrature constitutionnelle, et reconnu comme l'élu du peuple et le chef de la municipalité. Il ouvrit une correspondance secrète avec le ministre de France à Rome, et détermina les Napolitains à appeler Henri de Lorraine, duc de Guise, pour être le protecteur de la nouvelle république. Ce prince entra dans Naples ; l'autorité militaire lui fut attribuée, et Annèse fut chargé du gouvernement civil. Bien plus fier et plus ambitieux que Mazaniello, il ne voulut point reconnaître le duc de Guise pour son supérieur. La mésintelligence se mit bientôt entre les deux chefs, et Annèse ne vit plus qu'avec jalousie le rival qu'il s'était donné lui-même. Il chercha secrètement à lui nuire auprès du peuple, tandis que le cardinal Mazarin le traversait à la cour de France. Annèse traita enfin avec les Espagnols. Don Juan d'Autriche fut introduit, le 6 avril 1648, dans Naples, par Annèse qui lui remit les clefs de la grande tour des Carmes qu'il commandait. Le reste de la ville suivit cet exemple, et don Juan fut mis en possession de tous les postes et de toutes les forteresses. Le comte d'Onate, qui succéda presque aussitôt au jeune prince dans le gouvernement, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre de la populace. Au mépris de l'amnistie générale, il établit une junte pour faire juger tous ceux qui avaient participé à la révolte. Un grand nombre de victimes périt sur l'échafaud, et Annèse lui-même, après avoir vu mourir presque tous ses partisans, eut aussi la tête tranchée par l'ordre du prince auquel il avait rendu la couronne.

ANNESLEY (Arthur), comte d'Anglesey, né à Dublin en 1614, servit d'abord la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, puis celle de Cromwell, et redevint royaliste. Nommé comte et garde du sceau privé en 1673, il perdit ses dignités en 1682, et mourut en 1686. Il a laissé des *Mémoires*, Londres, 1693, in-8°. On regrette la perte de son *Histoire* des troubles d'Irlande.

ANNET (Pierre), maître d'école à Londres, publia en 1762 un ouvrage irréligieux intitulé : *le Libre investigateur*, en anglais. Cité devant la cour du banc du roi, il fut condamné à être exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu pendant une année. Le public trouva la punition trop sévère. On a encore de Pierre Annet l'*Examen historique de la vie et des ouvrages de St. Paul,* traduit en français par d'Holbach, 1770, in-12.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, voulant venger la mort de son grand-père Amilcar, débarqua, l'an 407 avant J. C., en Sicile, prit d'assaut Sélinonte et Himère, abandonna ces deux villes à la fureur des soldats, et détruisit entièrement Himère, dont il fit égorger les habitants dans l'endroit même où son aïeul avait été tué. Renvoyé 3 ans après en Sicile pour achever la conquête de cette île, il mit le siége devant Agrigente, et mourut de la peste avec une grande partie de son armée, l'an 406 avant J. C.

ANNIBAL, suffète de Carthage, 340 ans avant J. C. vaincu sur les bords du Crimèse par Timoléon ; il y perd la vie.

ANNIBAL L'ANCIEN, amiral carthaginois, ravagea les côtes d'Italie pendant la première guerre punique, l'an 261 avant J. C. ; mais, attaqué par le consul Duilius, et entièrement défait, il fut obligé d'abandonner sa galère amirale, et de se sauver dans une chaloupe. Le sénat de Carthage lui ôta le commandement des forces navales, si l'on en croit Orose et Zonare ; mais on doit plutôt s'en rapporter à Polybe, qui assure que cet amiral resta à son poste, et que sa flotte fut renforcée par un grand nombre de galères, avec lesquelles il remit en mer, et gagna les côtes de la Sardaigne. Surpris par les Romains, dans un des ports de cette île, il y perdit encore plusieurs vaisseaux, fut attaché à une croix et lapidé par ses propres soldats, qui attribuaient leur défaite à sa témérité et à sa négligence.

ANNIBAL, fils d'Amilcar Barcas, né l'an 247 avant

Digitized by Google

J. C., n'avait que neuf ans lorsqu'il suivit son père en Espagne. Amilcar avait fait jurer à son fils, qu'il poursuivrait les Romains jusqu'à la mort. Amilcar ayant été tué neuf ans après, dans une bataille en Lusitanie, l'an 229 avant J. C., les Carthaginois lui donnèrent pour successeur Asdrubal, son gendre, et le jeune Annibal retourna dans sa patrie. Quatre ans après, Annibal reparut en Espagne au milieu des soldats de son père. Devenu l'idole de l'armée, il fit trois campagnes sous Asdrubal, et donna tant de preuves de capacité et de valeur, qu'après l'assassinat de ce général, l'an 221 avant J. C., l'armée lui déféra le commandement, au milieu des plus vives acclamations. Après s'être emparé de plusieurs villes, il fit le siége de Sagonte. Le siége fut long et meurtrier; tout y fut mis en usage, tant pour la défense que pour l'attaque. La ville, après huit mois de siége, fut emportée et détruite, l'an 219 avant J. C. Consternés du désastre de Sagonte, qu'ils avaient laissé succomber sans la secourir, les Romains déclarèrent la guerre à Carthage. Annibal se met en marche, avec 90 mille fantassins, 40 éléphants, et 12 mille chevaux; franchit les Pyrénées, se dirige vers le Rhône, et dissipe une armée de Gaulois. Il sut ensuite éviter l'armée de Publius Scipion, débarquée à Marseille, et remonta le Rhône, puis s'engagea dans les défilés des Alpes. Les Allobroges, peuple brave et indépendant, en disputaient le passage : Annibal les défit en plusieurs occasions, malgré le désavantage du terrain. Arrivé en neuf jours au sommet des Alpes, il montra aux yeux des Africains étonnés les plaines fertiles qu'arrose l'Éridan; se frayant, à travers les glaces et les précipices, une route inconnue, il arriva enfin dans les plaines de l'Insubrie, vers le 15 novembre de l'an 218 av. J. C. Annibal entra dans la plaine avec toute la hardiesse d'un conquérant, et passant en revue les restes de cette armée, si formidable au sortir de l'Espagne, il la trouva réduite à 26 mille hommes qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des soldats. Il ne lui fallut que trois jours pour emporter Turin d'assaut. Ce premier succès lui procura des vivres en abondance, et un renfort de Gaulois cisalpins. Il rencontra près du Tésin l'armée romaine commandée par Publius Scipion, qu'il battit. Une seconde armée romaine, commandée par Sempronius, fut également vaincue. Arrêté par la rigueur de la saison, Annibal prit ses quartiers d'hiver chez les Gaulois cisalpins, qui devinrent ses alliés. A l'ouverture de la campagne, il vit deux nouvelles armées lui fermer les débouchés des Apennins. Voulant combattre séparément les deux consuls, et écraser Flaminius avant l'arrivée de son collègue, il jette les Romains dans l'incertitude par plusieurs marches contradictoires; pénètre au revers des Apennins, et traverse, sur plusieurs colonnes, les marais de Clusium. Pendant quatre jours, et autant de nuits, l'armée carthaginoise marcha dans l'eau. Son chef, monté sur le seul éléphant qui lui restât, ne sortit lui-même qu'avec peine de ce terrain fangeux, et perdit un œil, à la suite d'une fluxion que cette marche pénible lui fit négliger. Une fois maître de la campagne, il n'oublia rien de ce que la guerre fournit d'adresse et de ruse pour forcer Flaminius à recevoir la bataille. Il met tout à feu et à sang, feint de marcher vers Rome, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche, et à droite le lac de Trasimène; tout à coup, il s'embusque dans un étroit défilé, fermé au fond par des rochers d'accès difficile. L'imprudent Flaminius s'engage à sa poursuite, sans nulle précaution; et il est aussitôt assailli. Là, près du Trasimène, se livre cette bataille sanglante, où la ruse et les talents réunis triomphèrent de la valeur des Romains. Embarrassé du nombre des captifs, Annibal ne garda que les Romains et renvoya les Latins sans rançon. Il ravagea ensuite l'Ombrie, le Picénum, et vint refaire son armée dans les plaines fertiles d'Adria, d'où il expédia un vaisseau à Carthage, pour annoncer ses victoires au sénat. Rome consternée avait confié son salut au dictateur Fabius Maximus, qui entreprit d'épuiser la vigueur de l'armée carthaginoise en temporisant. Annibal saccage en vain l'Apulie, le pays des Marses, les frontières de la Pouille, les terres des Samnites; en vain ses soldats parcourent, la torche à la main, les plus belles campagnes de l'Italie. Rien ne peut déconcerter Fabius; il oppose à Annibal les armes et les artifices d'Annibal, et il suit son redoutable adversaire à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni le joindre ni le combattre, persuadé que les Carthaginois ne pourront séjourner longtemps dans un pays dévasté. Le général carthaginois se répandit alors dans les plaines de Capoue, espérant que les villes épouvantées abandonneraient le parti des Romains, et que Fabius quitterait enfin les montagnes. Cette campagne fut remplie par des mouvements et des marches continuelles. Annibal voyait avec douleur son armée se consumer lentement, lorsque Terentius Varron, nouveau consul, homme ignorant et présomptueux, vint prendre le commandement des légions. Annibal s'était emparé de Cannes, et il avait réduit les Romains à la nécessité de combattre. Les deux armées allaient être en présence; Paul-Émile, collègue de Varron, voulait différer la bataille, à cause du désavantage du terrain. Varron, au contraire, choisit le jour de son commandement pour donner le signal du combat. Quatre-vingt-six mille Romains couvraient la plaine qui s'étend près de la rivière d'Aufide et du bourg de Cannes, à six lieues de l'Adriatique. Dans cette journée mémorable l'armée d'Annibal, de moitié inférieure à l'armée romaine, dut la victoire au génie de son chef. L'armée de Varron fut détruite, le consul Paul-Émile se fit tuer, et près de 60,000 chevaliers et 6,000 soldats romains périrent dans cette bataille célèbre, l'an 216 av. J. C. Le vainqueur envoya au sénat de Carthage un boisseau d'anneaux pris aux doigts des chevaliers romains morts sur le champ de bataille. La victoire de Cannes avait ouvert à Annibal toute cette partie de l'Italie qu'on appelle la Grande Grèce. N'ayant pu emporter Naples, il tourna sa marche vers Capoue qui lui ouvrit ses portes. Le séjour de cette ville opulente amollit ses soldats; c'est du moins l'opinion de quelques historiens plus moralistes que politiques. L'armée d'Annibal ne perdit point sa discipline à Capoue; constamment fidèle à son chef, on la vit s'exposer sans murmure à de nouvelles fatigues, et se maintenir encore en Italie pendant douze ans. Ce qui mit des bornes à ses conquêtes, ce fut la fermeté des Romains qui se montrèrent supérieurs aux revers de la fortune; ce furent les succès que les Scipions obtinrent en Espagne. Cependant, Hannon et ses partisans retardèrent le secours que le sénat avait accordé au vainqueur des Romains. Son frère Magon,

Digitized by Google

qu'il avait envoyé à Carthage, n'obtint qu'avec peine 12,000 fantassins et 2,500 chevaux, et encore fut-il contraint de mener ce faible renfort en Espagne. Abandonné ainsi, par l'effet des intrigues d'une faction rivale, Annibal se vit forcé de rester sur la défensive. Déjà même Capoue était à la veille de retomber sous la puissance romaine : deux armées consulaires en faisaient le siége. Annibal, espérant sauver, par une diversion hardie, cette ville importante, marche sur Rome, et vient camper à la vue du Capitole, l'an 211 avant J. C. Le même jour, les Romains envoyèrent un secours en Espagne, et vendirent les terres où Annibal campait. Ne pouvant plus rien entreprendre de décisif contre une nation qui déployait tant d'énergie, Annibal abandonna le territoire de Rome, sans avoir pu sauver Capoue. L'heureux succès de ce siége donna aux Romains une supériorité évidente, et disposa presque tous les peuples de l'Italie à se déclarer pour eux. Annibal releva néanmoins sa réputation par la défaite du consul Fulvius. Mais bientôt Fabius Marcellus, en trois jours, lui livre trois combats décisifs; le quatrième jour, Annibal se retire. De son côté, Fabius reprit Tarente au moment même où Annibal s'avançait en toute hâte pour sauver cette ville. La défaite de Sempronius Gracchus, et la mort de Marcellus, surpris dans une embuscade, ne firent point changer la fortune. Repoussé même dans son camp par le consul Claude Néron, Annibal ne put rien tenter pour se joindre à son frère Asdrubal, qui venait à son secours du fond de l'Espagne. Environné d'obstacles, il ose encore lutter, avec des forces inégales, contre des armées victorieuses, et se maintient avec gloire dans un coin du Bruttium. Mais Rome, par de puissantes diversions, avait déjà reconquis la Sicile et l'Espagne; déjà même, l'heureux Scipion, après avoir porté la guerre en Afrique, faisait trembler Carthage. Rappelé pour défendre sa patrie, Annibal ne put retenir ses larmes en lisant les ordres du sénat. « Ce n'est point par les Romains, dit-il, mais par le sénat de Carthage, qu'Annibal est vaincu! » Ses troupes s'embarquèrent, à l'exception de ses auxiliaires d'Italie qui refusèrent de le suivre. Annibal, aigri par le malheur, les fit tous massacrer dans le temple même de Junon, à Lacinium, en Calabre. Il partit enfin, l'an 203 avant J. C. A la nouvelle de son départ, Rome parut ivre de joie. Carthage, au contraire, attendait avec anxiété l'arrivée du seul général qui pût balancer la fortune de Scipion. Maître de la campagne, Scipion s'empara de plusieurs villes dont il fit passer les habitants sous le joug. Annibal, pressé par ses concitoyens d'en venir à une action décisive, s'approcha de l'ennemi, et vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage; mais, se défiant de la fortune, il songea sérieusement à la paix, et fit demander une entrevue à Scipion. Annibal parla le premier. Son discours fut noble et touchant. Il dit que Carthage se renfermerait volontiers dans les bornes de l'Afrique, puisque telle était la volonté des dieux; et, rappelant à Scipion l'inconstance de la fortune, il se donna lui-même comme un exemple de ses vicissitudes. Scipion, parlant en vainqueur, dit que c'était aux armes à terminer la querelle, et blessa Annibal par sa fierté. Les deux généraux se séparèrent, résolus de livrer bataille le lendemain. L'armée romaine était forte de 28 à 30,000 hommes, l'armée carthaginoise d'environ 50,000. Les deux armées s'attaquèrent dans une plaine rase et découverte, l'an 201 av. J. C. Jamais bataille ne fut plus mémorable, soit que l'on considère les deux chefs, la bravoure des troupes, ou l'importance des résultats. Tite-Live et Polybe assurent qu'il demeura sur la place près de 20,000 Carthaginois, et que Scipion fit un égal nombre de prisonniers. Annibal, vaincu, s'enfuit à Adrumète, recueillit les restes des fuyards, et, en peu de jours, rassembla un corps d'armée capable d'arrêter les progrès du vainqueur; il se rend ensuite à Carthage, et déclare au sénat qu'on ne doit plus espérer de salut que dans la paix. Mais les conditions en étaient si dures, que Giscon, d'ailleurs ennemi de la faction Barcine, harangua le sénat pour les faire rejeter. Annibal, indigné, précipita Giscon de la tribune. Cet acte de violence excita les murmures de l'assemblée. Puis conjurant les sénateurs d'oublier leurs divisions, et d'opposer plus d'unanimité à la faction populaire, déjà trop puissante, il les fit consentir à la paix. Telle fut, après dix-huit ans d'une lutte sanglante, la fin de la seconde guerre punique, doublement fatale aux Carthaginois, qui se virent arracher leurs anciennes conquêtes, et perdirent, avec leur flotte, tout espoir d'en tenter de nouvelles. Annibal conserva tout son crédit, et le sénat lui donna le commandement d'une armée, dans l'intérieur de l'Afrique; mais Rome, à qui le nom seul d'Annibal faisait ombrage, exigea son rappel. Les Carthaginois lui conférèrent alors la préture, charge qu'il éleva au niveau de son génie. Réformant les abus dans l'administration de la justice et dans les finances, il osa mettre un terme aux concussions, malgré la haine des vampires de l'État, et l'animosité de la faction d'Hannon. Ce fut cette faction qui l'accusa, auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, dans la vue de rallumer la guerre. Des commissaires romains vinrent à Carthage, et demandèrent qu'Annibal leur fût livré. Il n'eut que le temps de fuir vers la côte, accompagné seulement de deux personnes, et, mettant à la voile, il gagna l'île de Cercine. Tive-Live nous apprend que ce grand homme, proscrit et fugitif, déplora le sort de sa patrie, bien plus que le sien. De Cercine, il se rendit à Tyr, à qui Carthage devait son origine; et il y fut reçu avec de grands honneurs. Passant ensuite à Éphèse, où était la cour d'Antiochus, il engagea ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui persuada que l'Italie en devait être le théâtre. Antiochus approuva les projets d'Annibal, et lui confia le commandement de sa flotte. Les Rhodiens, alors alliés de Rome, disputaient la Méditerranée au roi de Syrie. Annibal leur livra, sur la côte de Pamphilie, un combat naval, où il serait resté vainqueur, s'il n'eût été abandonné, au commencement de l'action, par un amiral syrien, nommé Apollonius; mais il fit une belle retraite, et les Rhodiens n'osèrent le poursuivre. Cependant, un enchaînement de fautes et de malheurs conduisit bientôt Antiochus à négocier une paix honteuse avec les Romains. Ces républicains vindicatifs insistaient pour que le roi de Syrie leur remît Annibal. Antiochus, dont l'âme était basse et timide, promit de le livrer; mais l'illustre Carthaginois se réfugia dans l'île de Crète, et de là en Arménie. Strabon est le seul parmi les anciens, qui assure

Digitized by Google

qu'Annibal trouva un asile à la cour d'Artaxias. Ce qui est certain, c'est qu'il fut attiré en Bithynie par le roi Prusias, ennemi non encore déclaré des Romains. Exilé de sa patrie, sans appui, sans ressource, Annibal, toujours tourmenté de sa haine contre Rome, accepta les offres d'un prince qui ne respirait que guerre et vengeance. Il fut l'âme d'une ligue puissante, formée entre Prusias et divers autres princes voisins, contre Eumène, roi de Pergame, l'allié de Rome. A la fois le moteur et le généralissime de cette ligue, Annibal remporta plusieurs victoires sur terre et sur mer. Malgré ces avantages l'Asie tremblait au seul nom de Rome; et Prusias ayant reçu du sénat des ambassadeurs qui venaient demander qu'il leur livrât Annibal, ou qu'il le fit périr, n'hésita pas à obéir à cet ordre cruel; mais l'illustre proscrit eut recours au poison qu'il portait toujours dans sa bague, et, conservant, jusqu'au dernier soupir, ce grand caractère que le malheur n'avait pas abattu : « Délivrons les Romains, dit-il, de la terreur que leur inspire un vieillard dont ils n'osent pas même attendre la mort. Ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner; ils ont aujourd'hui la bassesse d'envoyer un personnage consulaire pour solliciter Prusias de faire périr, par un crime, son hôte et son ami. » Ainsi mourut Annibal, âgé de 64 ans, 183 ans avant J. C. Annibal ne dut sa gloire qu'à lui seul, son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, barbares indisciplinés. Il se montra aussi étonnant dans la politique que dans la guerre. Les réformes d'Annibal dans le gouvernement de Carthage, ses sages conseils à Antiochus, la ligue qu'il forma en faveur de Prusias, attestent également qu'il connaissait l'art de conduire les hommes par la politique. Les mœurs d'Annibal furent, d'ailleurs, adoucies par la culture des lettres. Annibal composa, en grec, plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire des expéditions de Cnéius Manlius Vulso, en Asie, contre les Gallo-Grecs*. La *Vie d'Annibal*, que nous a laissée Cornélius Népos, n'est qu'un abrégé incomplet qui doit faire regretter que Plutarque lui-même ne l'ait pas écrite. Sosile le Lacédémonien avait écrit, en grec, l'*Histoire des expéditions d'Annibal*, dont il fut le maître, le compagnon et l'ami; mais cet ouvrage précieux n'est point arrivé jusqu'à nous.

ANNIBAL CARO. *Voyez* **CARO.**

ANNIBALIEN (Flav.-Claud.) était neveu de Constantin, qui le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Ses soldats, excités par Constance, son cousin, le massacrèrent en 338.

ANNICÉRIS, de Cyrène, se distingua par sa passion pour les chevaux et par son adresse à conduire un char. S'étant embarqué pour aller à Olympie disputer le prix de la course des chars, il aborda à Ægine au moment où Pollis y exposait en vente Platon qui lui avait été livré par Denys le Jeune. Annicéris, qui connaissait le mérite de ce philosophe, l'acheta et le renvoya, ou plutôt le reconduisit lui-même à Athènes.

ANNICÉRIS, de Cyrène comme le précédent, mais beaucoup postérieur à lui, puisqu'il vivait du temps d'Alexandre, fut disciple de Paræbates, de l'école d'Aristippe. Suidas et Diogène Laërce ont commis beaucoup d'erreurs dans l'histoire de ce philosophe, en le confondant avec le contemporain de Platon, et en le représentant comme suivant la doctrine d'Épicure : il était de la secte cyrénaïque, et florissait vers l'an 330 avant J. C.

ANNIUS de Viterbe. Son véritable nom était Jean Nanni, en latin, *Nannius*. Par amour pour l'antiquité, en supprimant une seule lettre, il changea *Nannius* en *Annius*, selon l'usage de son temps, et il y joignit le nom de sa patrie. Né à Viterbe, dans l'État de l'Église, vers l'an 1432, il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains. Suivant son institution, il exerça souvent, avec zèle, le ministère de la parole. Ses succès le firent appeler à Rome, où il acquit l'estime des membres les plus distingués du sacré collége, et des souverains pontifes Sixte IV et Alexandre VI. Ce dernier lui donna, en 1499, la place honorable de maître du sacré palais. Annius eut de la peine à conserver son crédit sous ce méchant pape, dont le fils, César Borgia, pardonnait difficilement la vérité, qu'Annius lui disait toujours. La femme de César, au contraire, la duchesse de Valentinois, princesse vertueuse, accordait au savant dominicain toute sa confiance. Le duc, fatigué des conseils qu'il recevait de l'un et de l'autre, fit tomber son ressentiment sur Annius, et l'on prétend qu'il le fit empoisonner. Quoi qu'il en soit, Annius mourut le 13 novembre 1502, âgé de soixante et dix ans. Annius a laissé des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, qu'on ne lit plus, et *Antiquitatum variarum volumina seu libri XVII*, Rome, 1498, in-fol., recueil qui contient, suivant lui, les ouvrages de Bérose, de Fabius Pictor, de Myrsile, en un mot des historiens de la plus haute antiquité. Dans le principe plusieurs savants furent dupes de cette publication; mais on sait depuis longtemps qu'Annius de Viterbe, excessivement crédule, mais de bonne foi, avait été le premier trompé par des faussaires.

ANNON ou **HANNON** (St.), archevêque et électeur de Cologne, était de la famille des comtes de Sonnenberg de Souabe, fut élu en 1055. L'impératrice Agnès lui confia l'éducation du jeune empereur Henri IV, et l'administration de l'Empire qu'il dirigea avec un égal succès. Il mourut le 4 décembre 1075.

ANNONE (Jean-Jacques de), né à Bâle en 1728, mort dans la même ville en 1804, y avait professé la rhétorique et ensuite la jurisprudence; il s'occupait avec succès d'histoire naturelle. On a de lui plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Acta helvetica*.

ANOT (Pierre-Nicolas), docteur en théologie, né en 1762, suivait la carrière de l'instruction publique, lorsque la révolution française l'obligea de fuir en pays étranger. Il se rendit à Malte où il passa le temps de son émigration. De retour en France en 1802, il fut nommé vicaire de la métropole de Reims. L'exercice de son ministère ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres. On a de lui quelques ouvrages historiques et littéraires, une *Oraison funèbre de Louis XVI*, et des *Sermons*, composés pour l'association de la Providence, établie à Reims, où il mourut le 21 octobre 1823.

ANQUETIL (Louis-Pierre), né à Paris le 21 janvier 1723, entra jeune dans la congrégation de Ste-Geneviève. Après avoir professé successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il s'adonna particulièrement à l'étude de l'histoire. Son séjour à Reims lui donna l'idée et les moyens d'écrire l'*histoire* de cette ville qu'il publia

Digitized by Google

en 1756, 3 vol. in-12, ouvrage plein de recherches, et débarrassé des superfluités dont les historiens précédents l'avaient surchargé. Il passa ensuite à la direction du collége de Senlis, et ce fut là qu'il composa *l'Esprit de la Ligue*, 1767, 3 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages. Jeté pendant la terreur dans la prison de St.-Lazare, il sut conserver assez de calme pour s'y livrer à un travail important, *le Précis de l'histoire universelle*, 1797, 9 vol. in-12. Membre de l'Institut, il fut employé aux archives des relations extérieures, et décoré de la Légion d'honneur. Il était plus qu'octogénaire lorsqu'il publia *l'Histoire de France*, qui se ressent de l'âge de l'auteur et de la précipitation avec laquelle elle a été composée. D'une humeur toujours égale, d'une santé robuste, il consacrait dix heures par jour au travail le plus assidu, et méditait de vastes entreprises littéraires, quand il mourut le 6 septembre 1808, à 84 ans. On a encore de lui : *Intrigue du cabinet sous Henri IV, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV*, Paris, 1780. Le style de cette production est faible ; ni le génie, ni les rigueurs tyranniques de Richelieu n'y sont peintes de couleurs assez fortes. *Louis XIV, sa cour et le régent*, 1789, 4 vol. in-12 ; 1794, 5 vol. in-12 ; recueil d'anecdotes dont très-peu sont saillantes ; *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même, suivie du *Journal de la cour*, de 1724 à 1734, Paris, 1787, 4 vol. in-12 ; *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8° ; *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1804, 14 vol. in-12, réimprimés in-8° et in-18 ; *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron* son frère. Enfin plusieurs *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'Institut.

ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), frère du précédent, né le 7 décembre 1731 à Paris, dut à la protection de l'évêque d'Auxerre, M. de Caylus, les moyens d'acquérir la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du persan. Ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il revint à Paris, où l'abbé Sallier lui fit obtenir un modeste traitement comme élève de l'école des langues orientales. Parti soldat et le sac sur le dos en 1754, pour se rendre dans l'Inde, il en revint en 1762, riche de 180 Mss. Il fut associé l'année suivante à l'académie des inscriptions, et publia successivement le fruit de ses voyages ; en 1771, le *Zend-Avesta*, accompagné d'une *Relation* de ses voyages et d'une *Vie de Zoroastre*, 3 vol. in-4° ; en 1778, la *Législation orientale*, in-4° ; en 1786, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde ; de la Dignité du commerce et de l'état du commerçant*, en 1785. A la révolution il s'enferma dans son cabinet, et n'eut d'autre société que ses livres. Les fruits de sa retraite furent : *L'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8°, et la traduction latine de l'*Oupnek'hat*, mots persans qui signifient *Secrets qu'il ne faut pas révéler*, 1804, 2 v. in-4°. Il fut compris dans la réorganisation de l'Institut ; mais il donna sa démission, et mourut le 17 janvier 1805. Outre les ouvrages indiqués, il a composé des *Mémoires* lus à l'Académie française, et laissé de nombreux Mss.

ANSALDI (le P. Casto-Innocente), antiquaire, naquit en 1710 à Plaisance ; prit en 1726 l'habit de St.-Dominique. Dès qu'il eut terminé ses cours de théologie il fut envoyé à Naples, où ses talents le firent bientôt remarquer. Nommé en 1737 professeur extraordinaire de théologie, il se préparait à prendre possession de cette chaire, lorsqu'il reçut de ses supérieurs l'ordre de revenir à Bologne. Craignant d'être victime de quelque dénonciation, il quitta furtivement Naples le 29 novembre 1738 ; il erra pendant quatre ans dans les États de Venise, craignant, s'il était découvert, de payer sa désobéissance par une prison perpétuelle. Le cardinal Quirini lui fit faire sa paix avec ses supér., et, sur la demande du pape Benoît XIV, il fut nommé premier lecteur de son ordre à Brescia. Il fut appelé à Turin pour y professer la philosophie et mourut dans cette ville en 1779. Les ouvrages d'Ansaldi sont très-nombreux ; il suffira d'indiquer ceux auxquels il doit sa réputation : *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim proregis, religio, etc. ; Dissertatio de veteri Ægyptiorum idolatriâ ; De Causis inopiæ veterum monumentis pro copia martyrum dignoscenda ; De principiorum legis naturalis traditione* ; etc., etc.

ANSALDI (Innocent), peintre et littérateur, naquit à Pescia en Toscane en 1734. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour les arts. Après avoir passé plusieurs années à Rome, il revint en Toscane, où il consacra ses loisirs à décorer les églises et les galeries. Il donnait à la culture des lettres tous les moments qu'il dérobait à la peinture. Cet homme estimable mourut dans sa patrie en 1816. On cite de lui : *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture della citta et sobborghi de Pescia ; Il pittore istruito* ; etc.

ANSALDO (J.-André), né à Voltri en 1554, fut, dit Lanzi, un des peintres qui firent beaucoup et bien. Ses fresques sont très-estimées. Parmi ses tableaux on cite St. Thomas baptisant trois rois. Cet artiste mourut en 1638.

ANSALONI (Sébastien), de Palerme, astronome en 1599, a laissé des *traités* d'astronomie, et un *Almanach perpétuel*.

ANSALONI (Giordano), missionnaire sicilien, que l'Église du Japon compte au nombre de ses martyrs. Il naquit à Sant' Angelo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Dominique. Il fut du nombre des missionnaires de cet ordre qui partirent, en 1625, pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le père Ansaloni se dévoua au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra, en 1632, dans le temps où la persécution contre les chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Il échappa aux recherches pendant deux ans ; mais il fut enfin saisi, ainsi que son collègue. Soixante-neuf chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités, et les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634. Pendant le séjour que le père Ansaloni fut forcé de faire au Mexique, il y employa ses loisirs à une traduction latine des Vies des Saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo : le manuscrit de cette version, qu'on dit être très-élégant, se conserve encore à Seville.

ANSART (André-Joseph), bénédictin de l'abbaye St.-Germain des Prés, né en 1723, dans l'Artois, ayant été nommé procureur, disparut avec les fonds qui lui avaient

Digitized by Google

été confiés, s'attacha à l'ordre de Malte, se fit recevoir avocat au parlement, et fut nommé prieur-curé d'un village près Paris, où il mourut en 1790. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à l'*histoire* ecclésiastique, peu estimés aujourd'hui, et qu'on présume avoir été pillés par lui dans les archives de l'abbaye de St.-Germain des Prés.

ANSART (Louis-Joseph-Auguste), cousin du précédent, chanoine régulier de France, né dans l'Artois en 1748, a publié en 1784, à Châlons-sur-Marne, le premier vol. de la *Bibliothèque littéraire du Maine*, ouvrage qui n'a point été continué, mais que le *Dictionnaire du Maine*, par M. Perche, empêchera de regretter.

ANSBERT (St.), évêque de Rouen, né dans le Vexin, fut élevé à la dignité de chancelier du roi Clotaire III; mais il quitta la cour pour se retirer à l'abbaye de Fontenelle, dont il devint abbé. Élevé sur le siége épiscopal de Rouen en 683, il fut exilé par Pepin d'Héristal, maire du palais, dans le monastère de Haimont, en Hainaut, et il y mourut en 698.

ANSBERT, prêtre autrichien, vivant à la fin du 12e siècle, suivit en Orient, en 1189, l'armée de l'empereur Frédéric Barberousse, et écrivit la relation de cette expédition, retrouvée seulement en 1824, et imprimée en 1827 à Prague.

ANSCHAIRE ou **ANSGARIUS** (St.), abbé de Corvey, né dans la Picardie le 8 septembre 801, fut élevé par les bénédictins de Corbie, et se rendit ensuite à Corvey, où il fit de tels progrès dans les sciences, qu'en 821 il fut mis à la tête de l'école. Il suivit dans le Danemark le roi Harald qui venait de se faire baptiser, prêcha l'Évangile aux Danois et aux Suédois, et mourut à Brême le 3 février 864. Il fonda des hôpitaux; il visitait lui-même les malades et les pauvres, rachetait les prisonniers. A sa mort le pape Nicolas Ier le mit au nombre des saints. Il avait composé plusieurs ouvrages, mais il ne reste de lui que la *Vie* de St. Wilohad, Cologne, 1642, in-8o. La bibliothèque de Corvey, fondée par Anschaire, était précieuse. C'est sur un Ms. qu'on y découvrit au 16e siècle, et qui se trouve aujourd'hui à Florence, qu'ont été imprimés les premiers livres des *Annales* de Tacite.

ANSEAUME, auteur dramatique, né à Paris, doctrinaire, puis maître de pension, devint souffleur et secrétaire à la Comédie-Italienne, contribua beaucoup au succès de ce théâtre, et mourut à Paris en juillet 1784. On lui doit un grand nombre d'opéras-comiques, dont quelques-uns sont toujours vus avec plaisir, tels que *la Clochette*, *les deux Chasseurs et la Laitière*, *le Tableau parlant*.

ANSEGISE, mort le 20 juillet 834, abbé de Fontenelle, sous Louis le Débonnaire, est auteur d'un *Recueil* des Capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, imprimé dans le *Recueil* de Baluze, tome Ier, 1677.

ANSEGISE, abbé de St.-Michel, archevêque de Sens au 9e siècle, sacra en 879 Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue, et mourut en 883, généralement estimé pour ses vertus et ses talents. Il avait été nommé, par le pape Jean VIII, primat des Gaules et de Germanie; mais plusieurs évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie.

ANSELME, religieux bénédictin à Saint-Remi de Reims, fut chargé par Hérimar, son abbé, de mettre par écrit tout ce qui s'était passé dans cette ville pendant le séjour que le pape Léon IX y fit en 1049. Hérimar, ayant achevé l'église qu'il avait fait construire en l'honneur de saint Remi, envoya prier le pape de vouloir bien venir en faire la dédicace. Le pontife se rendit à Reims le 1er octobre 1049; et, la dédicace étant achevée, il tint un concile qui fut très-nombreux, le roi Henri, tous les évêques et les prélats de France s'étant rassemblés pour cette cérémonie. Anselme recueillit ce qui s'était passé à la dédicace de l'église, ainsi que les actes du concile que le pape tint dans l'église même qu'il venait de dédier. Il y ajouta la relation du voyage que le pontife avait fait de Rome à Reims. De là vient que son ouvrage est quelquefois intitulé : *Itinéraire du pape Léon IX*. Mabillon l'a inséré dans les *Acta ord. St. Bened.*

ANSELME, chanoine de Liége, était d'une famille noble, et fut, en 1053, conduit à Rome par son évêque, Wason, qui avait une grande confiance en ses lumières, et qui, à son retour, le nomma doyen de sa cathédrale. Anselme fit ensuite le voyage de Jérusalem avec Théoduin, successeur de Wason. L'empereur Henri III le demanda à son évêque pour lui confier la direction de l'école de Fulde. Par ordre de ses supérieurs, il travailla à l'*Histoire de l'Église de Liége*, commencée par Hérige en 991, et qu'il fit paraître en 1056. Cette *histoire* comprend aussi celle des évêques de Tongres et de Maestricht, qui ont occupé le siége épiscopal depuis transféré à Liége.

ANSELME (St.), évêq. de Lucques, légat de Léon IX en Lombardie, mourut à Mantoue le 18 mars 1086. Il composa la *Défense de Grégoire VII*, en 2 livres contre l'antipape Guibert, publiée par Canisius dans les *Lectiones antiquæ*, tome VI, et depuis dans la *Bibliotheca Patrum*, tome XVIII. On lui attribue quelques opuscules ascétiques mis au jour par Wading, et recueillis dans la *Bibliotheca Patrum*, tome XXVII.

ANSELME (St.), né en 1033, à Aost en Piémont, fut abbé du Bec en Normandie, où il avait pris l'habit des mains de Lanfranc, et plus tard archevêque de Cantorbéry. Zélé défenseur des prérogatives du clergé, il lutta constamment pour assurer son indépendance alors nécessaire. N'ayant pu obtenir la restitution de tous les revenus de son siége, il quitta l'Angleterre et se rendit à Rome. Il assista en 1098 au concile de Bari, dans lequel il soutint le droit du clergé de nommer exclusivement aux dignités ecclésiastiques. Mécontent de n'être pas soutenu par la cour de Rome, il vint à Lyon, où il resta jusqu'à ce que, rappelé par Henri Ier, il consentit à retourner occuper son siége. Il fit un second voyage à Rome avec le consentement de Henri, puis revint à son abbaye du Bec; Henri vint l'y chercher pour le ramener en Angleterre, où le prélat fut accueilli avec des transports de joie. Dans le synode de Westminster en 1102, il fit décider que le célibat serait à l'avenir rigoureusement exigé des prêtres. Il mourut en 1109. Ses nombreux ouvrages ont été souvent réimprimés depuis 1491; la meill. édit. est celle donnée par Gabr. Gerberon, Paris, 1721, in-fol.

ANSELME de Laon, né en cette ville, de parents obscurs, vers l'an 1030, enseigna d'abord dans l'université de Paris, dont les auteurs de l'*Histoire littéraire* le regardent comme le fondateur. Il fut mis ensuite à la tête de l'école de Laon, et il la dirigea pendant cinquante ans avec un succès extraordinaire. On accourait de toute l'Europe à ses leçons, et nul n'était réputé savant s'il ne

Digitized by Google

les avait suivies. Il mourut le 15 juillet 1117. Son meilleur ouvrage est une glose interlinéaire, où il a su renfermer en peu de mots une excellente interprétation de l'Écriture.

ANSELME (Raoul), frère du précédent, après l'avoir secondé dans les fonctions d'écolâtre, l'y remplaça; et, pendant les seize années qu'il lui survécut, l'école de Laon ne perdit rien de son lustre. Il était resté de lui deux ouvrages inédits, et qui paraissent perdus, l'un sur le semi-ton, l'autre sur l'arithmétique.

ANSELME, de Gembloux, entra jeune dans l'abbaye de ce nom; il fit de si grands progrès que l'abbé de Haut-Villers, en Champagne, le demanda pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Il alla donner les mêmes soins à l'abbaye de Lagny. De retour à Gembloux, il continua d'y professer. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il a continué la *Chronique* de Sigebert, religieux du même monastère, depuis 1112, année de la mort de cet écrivain jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de St.-Benoit, qui ont poussé cette chronique jusqu'en 1224. Cet ouvrage, avec sa continuation, a été publié par Aubert le Myre, Anvers, 1608, in-4°; Anselme mourut le 20 mars 1137.

ANSELME, évêque de Havelbourg en Saxe, fut envoyé, vers l'an 1140, à Constantinople par l'empereur Lothaire II. Cette mission eut probablement lieu après celle que Jean Comnène avait envoyée à ce prince (1137). Par ordre de l'empereur Frédéric, Anselme fit un second voyage en Grèce pour négocier un traité avec Manuel Comnène, et une alliance contre le roi de Sicile. A son retour il fut transféré à l'archevêché de Ravenne, où il mourut en 1159. Il a laissé la *Relation* de ses entretiens avec les Grecs.

ANSELME (George), poëte latin, né dans le 15e siècle à Parme, était le petit-fils d'un autre George Anselme qui avait composé des *Dialogues* sur l'harmonie et des *Institutions astrologiques*. Il cultiva la médecine et la littérature, et mourut vers 1530. Outre des *Notes* sur Plaute et la *Vie* de son compatriote Caviceo, l'auteur du *Libro del Peregrino*, on a d'Anselme un recueil assez rare intitulé : *Epigrammat. lib. VII; Sosthyrides; Palladis Peplus; Eglog. IV*, Venise, 1528, in-8°.

ANSELME ou **ANSELMO** (Antoine), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années et avocat fiscal de l'évêque, mourut octogénaire en 1668. On a de lui un recueil d'ordonnances en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; *Tribonianus belgicus*, in-fol., Bruxelles, 1663; *Commentaria ad perpetuum edictum*, in-fol., Anvers, 1656.

ANSELME (Pierre de Guibours, le P.), augustin déchaussé, mort à Paris sa patrie, en 1694, à 69 ans, a publié plusieurs ouvrages héraldiques et généalogiques; mais il n'est connu que par la part qu'il a prise à l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1726-33, 9 volumes in-fol. Cet ouvrage, continué par Dufourny et par les PP. Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien, est une source d'utiles renseignements pour l'histoire.

ANSELME (Antoine), abbé, né à l'Isle-Jourdain le 13 janvier 1652, est connu par des *sermons*, des *panégyriques* et quelques *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres dont il était associé. Mme de Sévigné parle de lui dans une lettre du 8 avril 1689. Il mourut le 8 août 1737.

ANSELME (Jacques-Bernard-Modeste d'), général de division, né à Apt le 22 juillet 1740, entra au service le 27 septembre 1745, c'est-à-dire qu'il fut porté à l'âge de cinq ans, comme fils d'un officier, suivant l'usage de ce temps-là, sur le contrôle du régiment de Soissonnais; ayant successivement passé par tous les grades jusqu'à celui de maréchal de camp, qu'il obtint le 20 mai 1791, il se trouvait à Perpignan, commandant en cette qualité, lorsque cinq compagnies du régiment de Vermandois, arrivées dans cette ville le jour de Pâques 1792, s'y livrèrent, à la suite d'une orgie, aux plus grands désordres contre les habitants. Il se rendit à la caserne avec les administrateurs de la ville, et parvint par ses discours à ramener à son devoir cette soldatesque mutinée. Il fut nommé lieutenant général le 22 mai de la même année, et envoyé à l'armée du Var commandée par Montesquiou. Ce dernier lui confia le soin de faire la conquête du comté de Nice. A la tête de douze à quinze mille hommes, Anselme passa le Var le 28 septembre 1792, et s'empara de Nice, du fort de Montalban, du château de Villefranche, sans presque éprouver de résistance. Cette dernière conquête était importante : cent pièces d'artillerie, cinq mille fusils, un million de cartouches, une frégate et une corvette armées de leurs canons, qui se trouvaient dans le port; un arsenal de marine qui était bien fourni, tombèrent au pouvoir des Français. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, Anselme continua, mais avec moins de succès, le cours de ses opérations : les pluies, les neiges, le dénûment où se trouvaient ses soldats manquant d'habillements, de souliers et de munitions, le forcèrent, après une attaque inutile sur Saorgio, de se borner à l'occupation de Sospello, et de prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de cette ville. De concert avec l'amiral Truguet, il forma le projet de s'emparer d'Oneille. L'armée navale se présenta devant cette place le 23 novembre, et aussitôt un parlementaire fut envoyé aux magistrats, pour les engager à se réunir aux Français et à leur ouvrir les portes de la ville. Les habitants répondirent d'abord à l'officier chargé de ce message par des signaux qui semblaient l'inviter à s'approcher; mais à peine le canot qui le portait fut-il près du rivage, qu'une décharge de coups de fusil tirés à bout portant blessa cet officier, et tua sept personnes autour de lui. Cette déloyauté fut promptement punie : la ville fut bombardée le même jour, emportée le lendemain, et les Français ne l'abandonnèrent qu'après l'avoir pillée et réduite en cendres. Mais dès lors le désordre régnait dans l'armée d'Anselme; la discipline n'y était plus observée; elle se livrait à toutes sortes de violences et de déprédations envers les habitants du comté de Nice qu'elle occupait, et le général Anselme était accusé de manquer d'énergie pour réprimer ces excès. Il publia, dans le courant de décembre 1792, un mémoire justificatif de sa conduite. Il rejetait le dénûment de ses troupes sur Montesquiou et sur la négligence des administrations, et protestait de la pureté de ses sentiments républicains. Les commissaires envoyés pour examiner sa conduite, furent loin d'être satisfaits des raisons

Digitized by Google

qu'il alléguait : ils rejetèrent au contraire tous les désordres sur sa faiblesse, sur son incurie, et le suspendirent de ses fonctions (décembre 1792); le général Brunet fut nommé son successeur provisoire. La Convention nationale, dans sa séance du 14 février 1793, décréta d'arrestation le général Anselme, sur le rapport de Collot d'Herbois; il fut aussitôt mis en prison. Il écrivit et rendit public, au mois de mars 1793, un nouveau mémoire justificatif. Ce mémoire parut produire un effet favorable au général Anselme; le *Moniteur* en parla d'une manière avantageuse, et l'auteur eut le bonheur d'être oublié dans sa prison. Il y languit longtemps encore; et ce fut la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) qui le rendit à la liberté. Il prit aussitôt sa retraite, et obtint un traitement de réforme, dont il a joui, dans une obscurité paisible, jusqu'à sa mort arrivée vers 1812.

ANSELME. *Voyez* **ASCELIN.**

ANSELMI (Michel-Ange), peintre italien, né à Lucques en 1491, et mort en 1554, a laissé des fresques et de beaux tableaux à Parme. Le musée royal de Paris possède de cet artiste *la Vierge* présentant son fils à l'adoration des mages.

ANSER, poëte latin, était un parasite de Marc-Antoine, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Salerne. Virgile et Ovide l'ont ridiculisé dans leurs vers.

ANSGARDE, femme de Louis le Bègue, mère de Louis III et de Carloman, fut répudiée par son époux, et mourut vers 880.

ANSHELMUS (Thomas), imprimeur habile, né à Bade au 15e siècle, avait son atelier à Plotsheim en 1503, d'où il le transporta d'abord à Tubingue, puis à Haguenau. Il était l'ami de Ruchlin. Ses éditions, aussi belles que correctes, sont rares et fort recherchées.

ANSIAUX (Emmanuel-Antoine-Joseph), né à Liége, le 1er janvier 1761, s'adonna avec passion à l'étude de la jurisprudence et acquit de vastes connaissances dans le droit romain et le droit coutumier liégeois. Outre une comédie et divers mémoires couronnés par des sociétés savantes, Ansiaux a inséré des articles dans *l'Esprit des journaux;* entre autres un extrait du vieux roman en vers de Gaces de la Vigne. Le prince Hoensbroeck, juste appréciateur du mérite d'Ansiaux, lui avait conféré l'emploi de conseiller dans son conseil ordinaire, mais il n'en jouit pas longtemps; la révolution liégeoise le força de s'expatrier, et il se retira en Allemagne où il obtint le titre d'historiographe de l'ordre noble de St.-Hubert, et l'emploi de conseiller intime auprès de la princesse de Wurtemberg. Ansiaux mourut à Munster le 27 février 1800.

ANSIAUX (Henri), né à Huy, vers 1781, cultiva les arts avec succès. Jeune encore il se livra avec une vive ardeur à l'étude de la musique, et se fit une réputation justement méritée. Ses productions décèlent à la fois l'homme de goût et le savant harmoniste. Nous citerons son *Te Deum* plusieurs fois exécuté dans les concerts spirituels à Paris, et qui mérita ce jugement de la part de Grétry : « Je voudrais bien l'avoir fait. » Ansiaux est mort dans sa ville natale en 1826.

ANSIDEI (Balthazar), savant humaniste, né en 1556 à Pérouse, se distingua de bonne heure parmi les élèves d'Horace Cardoneti. Le désir de perfectionner ses talents le conduisit à Rome où il suivit les leçons de Muret. Après la mort de Cardoneti, il revint occuper sa chaire à Pérouse; mais il passa bientôt à Pise, d'où le cardinal Cl. Aquaviva le fit revenir à Rome. Nommé d'abord conservateur de la bibliothèque du Vatican, il fut ensuite chargé de la garde des archives du château Saint-Ange. Il mourut à Rome en 1614 à l'âge de 58 ans. Ses *poésies* latines et ses *lettres* sont restées manuscrites.

ANSLO (Reinier), poëte hollandais, célèbre dans sa patrie, naquit à Amsterdam en 1622. En 1649, il fit le voyage d'Italie, et s'y acquit une grande réputation, surtout par ses vers latins. Le pape Innocent X lui donna une fort belle médaille pour un poëme qu'il avait composé à l'occasion du jubilé célébré en 1650. La reine Christine lui donna une chaine d'or pour une pièce en vers hollandais qu'il lui avait adressée. On a prétendu trouver dans ses écrits quelques traces d'un penchant secret pour la religion catholique. Il mourut à Pérouse, dans l'État romain, le 16 mai 1669. Le recueil de ses poésies a paru à Rotterdam, 1713, in-8°. On y remarque sa *Couronne pour St. Étienne le martyr*, publiée en 1646, et sa tragédie des *Noces Parisiennes,* ou de *la St.-Barthélemi,* publiée en 1649.

ANSON (George), célèbre amiral anglais, né en 1697, entra fort jeune dans la marine; après plusieurs voyages, où il se fit remarquer par son habileté, il fut chargé d'une expédition contre les établissements espagnols dans l'Amérique méridionale; il y réussit complétement, et fut à son retour comblé des faveurs de George II. Une victoire qu'il remporta en 1757 sur le chef d'escadre français la Jonquière, lui valut la pairie. Nommé amiral en 1761, il mourut le 6 juin de l'année suivante. On a publié la *Relation* de son voyage autour du monde, Londres, 1746, in-4°; traduit en français, Amsterdam, 1749, in-4°; Paris, 1750, in-4°, et 5 vol. in-12.

ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris le 18 juin 1744, receveur des finances, membre de l'assemblée constituante, puis administrateur des postes, mort le 20 novembre 1810, cultiva la littérature non sans quelque succès. Outre quelques *morceaux* dans les recueils du temps et des discours dans le *Moniteur,* on a de lui la traduction des *Odes* d'Anacréon, 1795, petit in-8°, en vers médiocres; et celle des *Lettres de milady Montague,* 1795, 2 vol. in-12, très-estimée.

ANSPACH ET BAREITH (le margrave Christian-Frédéric-Charles-Alexandre d'), duc de Prusse, comte de Sayn et marquis de Brandebourg, né le 24 février 1736, était fils de la duchesse de Bareith, sœur du grand Frédéric, qui a laissé des mémoires publiés récemment; et neveu de la reine d'Angleterre, femme de George II, que les Anglais appelaient la *bonne reine.* L'éducation de ce prince fut dirigée par les meilleurs maîtres, et surtout par le conseiller Babenhausen. Il apprit dès l'enfance les principales langues de l'Europe, et cultiva avec beaucoup de zèle et de succès la littérature latine. Il reçut alors de Frédéric II, qui avait aimé sa mère par-dessus tous ses autres parents, des témoignages d'un tendre intérêt; mais la conduite de son père envers la maison de Prusse, et particulièrement envers sa femme, étant devenue très-offensante, les rapports de famille furent moins affectueux et moins fréquents. Le margrave

Digitized by Google

contraignit son fils d'épouser une princesse de Saxe-Cobourg, douée de peu d'attraits, et qui, par un vice de conformation ne pouvait lui faire espérer de postérité. Trois ans après ce mariage (3 août 1757), il succéda à son père dans la principauté d'Anspach. Déjà il avait fait plusieurs voyages en Italie, en France et surtout en Hollande. Né avec des passions vives, d'un naturel inconstant, et marié contre sa volonté, il dut s'abandonner souvent à son penchant pour les femmes. Il se rendit successivement en Italie, en France, en Angleterre; et partout il forma de nouvelles liaisons et contracta de nouvelles habitudes. A Paris, il prit du goût pour la fameuse comédienne Clairon, et la fit venir à Anspach où elle passa dix-huit années. Mais une femme d'un rang plus élevé prit ensuite sur le cœur du margrave un empire décisif : ce fut lady Craven. Cette Anglaise, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté, avait rencontré plusieurs fois le prince dans ses voyages. Ce fut alors que, n'ayant point d'héritier ni l'espérance d'en avoir, il songea sérieusement à résigner, et qu'il fit proposer au roi de Prusse, vers la fin de 1790, de lui abandonner de son vivant une souveraineté que ce monarque devait posséder après sa mort. Ce fut pour une rente de 400,000 rixdales que la Prusse acquit ainsi deux principautés au cœur de l'Allemagne. Après ce traité, le margrave étant devenu veuf, se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où il épousa lady Craven qui venait aussi de perdre son premier mari. Revenu bientôt après en Angleterre, il y acheta la maison de Hammersmith qui avait appartenu à la famille Craven, et à laquelle il donna le nom de Brandenbourg-house. Il y mourut en 1806, dans sa 70e année. Sa veuve lui a élevé dans le même lieu un superbe monument.

ANSPACH (Élisabeth, margrave d'), née à Spring-Garden, en décembre 1750, était la plus jeune des filles du comte de Berkeley. Cette dame, d'abord connue dans le monde sous le nom de milady Craven, s'est rendue célèbre par ses talents et ses écrits, mais plus encore peut-être par les circonstances et les aventures de sa vie un peu romanesque. En 1767, elle épousa le comte Craven. Son union avec ce gentilhomme fit son bonheur durant quatorze années. Elle lui avait donné sept enfants. Malgré tant de sujets d'aimer sa femme, lord Craven s'en dégoûta et commença de la maltraiter. Alors milady Craven se sépara de son mari, et quitta l'Angleterre. Elle voyagea successivement en France (1787), en Italie, en Autriche, en Pologne et en Russie. Elle séjourna dans toutes les capitales où elle fit le charme de la plus haute société, et fut traitée avec beaucoup d'égards par tous les souverains. En Turquie, l'ambassadeur de France, Choiseul-Gouffier, la logea dans son palais et l'accompagna jusqu'à Athènes. Elle se rendit ensuite à Anspach dont elle avait connu le margrave dans ses voyages. La faveur de lady Craven auprès du margrave causa beaucoup de jalousie et de chagrin à mademoiselle Clairon, dont le prince commençait à se dégoûter. La comédienne retourna fort mécontente à Paris et le margrave partit pour l'Italie avec le nouvel objet de son affection. Il présenta lady Craven à la cour de Naples, et la reine l'accueillit avec beaucoup d'empressement. A peine furent-ils revenus l'un et l'autre dans les États du margrave que ce prince perdit son épouse depuis si longtemps délaissée. Ce fut aussi vers ce temps que le margrave prit le parti de vendre sa principauté au roi de Prusse. Il quitta presque aussitôt après l'Allemagne et se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où lady Craven apprit la mort de son époux. Rien ne s'opposant plus à une union que tous les deux désiraient, ils se marièrent aussitôt, le margrave, six mois après la mort de sa première femme, et lady Craven six semaines après celle de son mari. Cette précipitation déplut cependant beaucoup à sa famille; ce qui n'empêcha pas les deux époux de se rendre en Angleterre où ils devaient essuyer de nouvelles mortifications. Les trois filles de la margrave lui écrivirent qu'elles refusaient de la voir; son fils aîné lord Craven ne témoigna pas moins de mécontentement, et ce qui l'affligea peut-être encore davantage, la reine lui fit dire qu'elle ne serait pas reçue à la cour. Les deux époux continuèrent cependant à être bien accueillis d'une partie de la haute société, et ils allèrent se consoler de ces désagréments dans la charmante terre de Brandenbourg-house. La margrave perdit son époux en 1806, et, devenue son héritière, elle continua d'habiter le même château et d'y déployer le même faste. En 1821 elle y donna un asile à la malheureuse épouse du prince régent avec laquelle on a dit qu'elle avait plus d'un trait de ressemblance. Parvenue à un âge très-avancé, la margrave d'Anspach était encore possédée de cette manie des voyages qui l'avait occupée toute sa vie; elle en fit alors plusieurs en Allemagne, en France et en Italie. C'est à Naples que la margrave mourut le 13 janvier 1828, à l'âge de 78 ans. Outre quelques pièces de théâtre et des lettres à son fils, on a de cette dame: *Voyage à Constantinople par la Crimée* (en anglais), Londres, 1789, in-4°. Il en parut la même année 3 traductions françaises, par Durand, Guédon de Berchère et Desmeunier. Des *Mémoires* contenant les observations recueillies par cette princesse dans les diverses cours de l'Europe (en angl.), Londres, 1826, 2 vol. in-12, traduits en français par J. T. Parisot, et publiés dans la même année, 2 vol. in-8°.

ANSPRAND, roi des Lombards, vaincu par Ragimbert, duc de Turin, fut obligé de fuir en Bavière; il monta sur le trône après avoir défait Aribert, fils de Ragimbert, et mourut en 712, après un règne de trois mois.

ANSSE DE VILLOISON. *Voyez* **VILLOISON.**

ANSTEYN (Christophe), poëte anglais, né en 1724, fut obligé de quitter l'université de Cambridge pour avoir publié une *satire*. Fixé à Bath, il y mourut en 1805, laissant diverses *poésies* et morceaux de littérature.

ANSTIS (Jean), savant antiquaire et roi d'armes anglais, né en 1669, mort en 1744, a publié plusieurs ouvrages héraldiques, entre autres un *Catalogue des chevaliers de la Jarretière*, 1724, 2 vol. in-fol., et *l'Introduction à l'histoire de l'ordre du Bain*, 1725, in-4°, etc.

ANSTRUHTER (sir John), membre du conseil privé du roi d'Angleterre, naquit le 27 mars 1753. Créé baronnet en 1798, et bientôt après nommé chef de la justice dans le Bengale. Après avoir amassé une fortune conforme à la modération de ses désirs, il donna sa démission, et vint prendre sa place dans la chambre des communes. Il est mort à Londres le 26 octobre 1811.

Digitized by Google

ANTALCIDAS, Spartiate, conclut, l'an 387 avant J. C., avec Artaxercès, roi des Perses, cette paix ignominieuse connue sous le nom de paix d'Antalcidas, qui rendait tributaires du roi barbare toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Poursuivi par la haine générale, il fut réduit à se laisser mourir de faim.

ANTANDRE était frère d'Agathoclès, tyran de Syracuse; il lui survécut et écrivit son *histoire* qui est perdue.

ANTARAH, poëte arabe, auteur d'une des sept *Moallah-ça*, vivait au 6e siècle. Ce poëme a été publié avec une version anglaise, par Wil. Jones, Lond., 1782.

ANTELMI (Nicolas), chanoine de Fréjus, mort le 2 mars 1646, réunit en 2 vol. les titres du chapitre de son église, et laissa des *Adversaria*, fruit de laborieuses recherches. Ami de Peiresc, il était en correspondance avec les Sainte-Marthe, auxquels il fournit d'utiles renseignements pour la *Gallia christiana*.

ANTELMI (Pierre), neveu du précédent, lui succéda dans son canonicat, et mourut le 27 novembre 1668. Il a rectifié les leçons de l'office de St.-Léonce, patron de l'église de Fréjus.

ANTELMI (Joseph), neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, grand vicaire de l'évêque de Pamiers, né le 25 juillet 1648, mort le 21 juin 1697, à 49 ans, avait publié quelques *Dissertations* sur les ouvrages de St. Léon et de St. Prosper, sur l'âge de St. Martin, sur le culte de Ste. Maxime, etc. Il laissa des matériaux pour une *Histoire complète du diocèse de Fréjus*, et différents ouvrages ébauchés. Son frère Ch. Antelmi, évêque de Grasse, fit imprimer sa *Dissertation sur St. Eucher*, évêque de Lyon, Paris, 1726, in-4°.

ANTELMY (Pierre-Thomas), né à Trigance en Provence, le 14 septembre 1730, fut professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études, et mourut à Paris, le 7 janvier 1783, laissant inédit un *Traité* de dynamique. Outre quelques mémoires dans les recueils de l'Académie des sciences, il a publié la traduction des *Fables* de Lessing, Paris, 1764, in-12; de la *Messiade* de Klopstock, *ibid.*, 1760, et du *Calcul différentiel et intégral,* de Mlle Agnesi, *ibid.*, 1775, in-8°.

ANTÉNOR, prince troyen, parent de Priam, après la ruine de Troie, vint en Italie, où il fonda, dit-on, la ville de Padoue.

ANTÉNOR, sculpteur athénien, dans la 76e olympiade, exécuta les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, regardées comme des chefs-d'œuvre. Winckelman le nomme Agénor.

ANTÈRE (St.), ou **ANTEROS**, Grec de naissance, élu pape après la mort de Pontien, le 21 novembre 235, et du temps de la persécution de Maximin. Antère n'occupa le saint-siége qu'un mois et quelques jours. Il mourut le 3 janvier 236.

ANTESIGNAN (Pierre), grammairien, né à Rabasteins, diocèse d'Albi, au 16e siècle, a publié des *notes* sur la *Grammaire grecque* de Clinard; un opuscule: *De praxi præceptor. grammaticæ*, publié à la suite de la compilation d'Alexandre Scot: *Universa Grammatica græca;* une édition de Térence, Lyon, 1560, in-4°, avec une triple interprétation et quelques petits écrits cités dans la *Bible* de Gesner.

ANTHARIC, roi des Lombards, était fils du roi Cléphis, mort en 576; après ce dernier, les Lombards nommèrent trente d'entre eux pour commander en autant de provinces; cette forme de gouvernement ne dura que dix ans, au bout desquels Antharic fut proclamé en 586; il prit le nom de Flavius, et déclara la guerre à l'empereur Maurice, en 590; il fut un zélé partisan de l'arianisme, et mourut en 591, empoisonné par Théodelinde, sa femme, fille de Garibald, duc de Bavière.

ANTHELME (St.), évêque de Belley au 12e siècle, dégoûté du monde, se fit chartreux, et fut élu général de son ordre, dans lequel il rétablit la réforme. Le pape Alexandre II le nomma au siége de Belley, où il mourut le 26 juin 1178, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert de Savoie, qui avait permis à un archer de tuer un prêtre.

ANTHÉMIUS, consul en 405, sous le règne d'Arcadius, est l'un des hommes les plus distingués que présente l'histoire de l'empire d'Orient. D'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, il fut fait consul, et la même année préfet de l'Orient. En apprenant cette double nomination, St. Jean-Chrysostôme lui écrivit: « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. » Régent de l'empire pendant la minorité de Théodose II, il gouverna l'État avec sagesse, se démit du pouvoir vers 414, et vécut depuis dans l'obscurité.

ANTHÉMIUS, empereur d'Occident, en 467, était, par sa mère, petit-fils du précédent. Sous son règne, les Romains furent entièrement expulsés de l'Espagne; mais un danger plus imminent menaçait Anthémius; des brouilleries s'étant élevées entre Ricimer son gendre et lui, le Suève orgueilleux se retira à Milan, et se prépara à combattre son beau-père et son empereur. Épiphanes, évêque de Pavie, les réconcilia; mais le vindicatif Ricimer suscita de tous côtés des ennemis et des traverses à Anthémius. Au bruit de cette division, l'empereur d'Orient envoya Olybrius en Italie; mais Ricimer, accoutumé à faire du sceptre l'instrument de ses desseins, l'offrit à Olybrius qui l'accepta, soit par crainte, soit par trahison. Déjà le rebelle entrait dans Rome; un Gaulois, nommé Bilimer, fidèle à Anthémius, lui amena un corps de troupes avec lequel il livra un sanglant combat sur le pont d'Adrien; il fut défait et tué. Ricimer, victorieux, saccagea Rome, et fit massacrer Anthémius, l'an 472. Ce prince avait régné 5 ans. Il laissa trois fils, et une fille mariée à Ricimer. L'un de ses fils, nommé *Marcien*, fut sur le point d'arracher l'empire d'Orient à Zénon, en 479; mais il finit par être pris et exilé au fort de Papyre, en Isaurie.

ANTHÉMIUS, architecte et sculpteur, né à Tralles, en Lydie, vivait sous l'empire de Justinien, dont la magnificence donna lieu à Anthémius de signaler fréquemment ses grands talents. On serait tenté de croire qu'Anthémius avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre. Le rhéteur Zénon lui ayant donné des sujets de plainte, Anthémius, pour s'en venger, déploya, auprès de la maison de Zénon, l'appareil effrayant de son art. Le rhéteur sentit tout à coup sa maison ébranlée jusque dans ses fondements; il vit briller la foudre, et, croyant le ciel déchaîné contre lui, il s'enfuit épouvanté.

Digitized by Google

Le principal titre de gloire d'Anthémius est la construction de l'église de Ste.-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Anthémius ne poussa pas la construction plus loin que les fondements; il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. Anthémius avait écrit un livre sur les *machines singulières, etc.* Dupuy a donné un fragment d'Anthémius, contenant des problèmes de mécanique et de dioptrique, auquel il a joint des notes et des observations, in-4e, 1777. Anthémius donne la manière de construire les miroirs ardents, et explique, en quelque façon, comment Archimède a pu, à l'aide de ces miroirs, brûler les vaisseaux des Romains.

ANTHERMUS ou **ATHÉNIS**, sculpteur grec, cité par Pline, ainsi que son frère Bupalus, comme deux sculpteurs, architectes et peintres recommandables. Une de leurs statues fut transportée de la Grèce à Rome, sous Auguste. Les deux frères travaillaient presque toujours ensemble. (*Voyez* BUPALUS.)

ANTHOINE (Nicolas), né à Brieu en Lorraine, de parents catholiques, embrassa la réforme; mais ensuite, persuadé que la religion la plus ancienne est la meilleure, il alla se faire juif à Venise; de Venise il se rendit à Genève, où il garda si bien le silence sur ses sentiments particuliers, qu'il fut nommé ministre. Un jour, dans un accès de folie, il s'écria qu'il était juif et fut enfermé comme fou. Mis en liberté quelque temps après, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. D'après l'avis du consistoire et le jugement du conseil, il fut brûlé, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. Les ministres Ferry et Mestrezet n'approuvaient pas le supplice de cet esprit faible. On trouve sa *Vie* dans le 8e vol. du *Choix des mercures.*

ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), lieutenant général du bailliage de Boulay, député du tiers état de Sarguemines aux états généraux, s'y montra zélé partisan de la révolution. Il y parla en faveur de l'institution des jurés, réclama pour le roi la liberté d'organiser le ministère à sa volonté, vota le licenciement des officiers de l'armée, et appuya la suppression des ordres de chevalerie. Nommé, en septembre 1792, député du département de la Moselle à la Convention, il fut envoyé en mission dans le département de la Meurthe, durant l'hiver de 1793, et revint mourir à Metz, après avoir légué tous ses biens à la nation : ce que la Convention refusa.

ANTHOINE (Antoine-Ignace), baron de St.-Joseph, né le 21 septembre 1749, à Embrun, se rendit à Marseille et s'adonna au commerce avec le Levant. Il acquit bientôt une fortune considérable et chercha à ouvrir de nouveaux débouchés au commerce français. Les mémoires qu'il présenta à cet effet, furent goûtés par le cabinet de Versailles qui le chargea de plusieurs missions. Anthoine obtint de la Russie l'autorisation de fonder un établissement à Cherson, dont la prospérité a toujours été croissante. Louis XVI récompensa ses services par des lettres de noblesse délivrées en 1786. Cette même année, il épousa Mlle Clary, d'une des familles les plus distinguées de Marseille et sœur de la femme de Joseph Napoléon et de la femme de Bernadotte, roi de Suède. En 1805, il reçut l'étoile d'officier de la Légion d'honneur et fut nommé maire de Marseille; il établit un majorat sous le titre de baron de Saint-Joseph. En 1813, le baron de Saint-Joseph, affaibli autant par les fatigues que par l'âge, cessa d'être maire et se retira au sein de sa famille; cependant en 1815, au retour de Napoléon, il accepta le mandat de député des Bouches-du-Rhône. Il mourut le 22 juillet 1826. Il avait publié en 1805, *Essai historique sur le commerce et la navig. de la mer Noire*, 1 vol. in-8o. Anthoine était membre de l'académie de Marseille. Une de ses filles est veuve du maréchal Suchet.

ANTHONY (le docteur François), fameux alchimiste et empirique anglais, né à Londres en 1550. Il pratiqua la médecine sans avoir de diplôme, et publia, en 1598, un livre où il préconisait un remède tiré de l'or. Il fut cité et condamné plusieurs fois comme exerçant illégalement la médecine. Ses protecteurs parvinrent cependant à le faire recevoir docteur. Il mourut en 1623.—L'un de ses fils, Charles Anthony, continua de prospérer en vendant l'or potable et mourut en 1655. Celui-ci a publié : *Lucas redivivus*, ou *le Médecin de l'Évangile.*

ANTHUSE (Ste.), recluse, vivait dans une solitude hors des murs de Constantinople. Elle fut protégée durant la persécution des iconoclastes par l'impératrice Eudoxe, épouse de l'empereur Constantin Copronyme, et prédit à sa bienfaitrice, depuis longtemps stérile, qu'elle serait mère.

ANTHUSE, fille de l'impératrice Eudoxe, imita les vertus de celle qui avait prédit sa naissance, et dont elle portait le nom. Retirée dans un monastère d'Euménie, elle y mourut en 690. L'Église grecque honore sa mémoire.

ANTIBOUL (Charles-Louis), né à Saint-Tropez, homme de loi, administrateur du département du Var, député de ce département à la Convention, refusa de prendre la qualité de juge de Louis XVI, vota la détention, fut envoyé en mission en Corse, arrêté à son retour à Marseille par les sections insurgées, délivré par le général Cartaud, décrété d'arrestation, pour avoir compromis la dignité nationale dans son interrogatoire à Venise, condamné à mort comme complice du parti de la Gironde, et exécuté le 31 octobre 1793, à 41 ans.

ANTIC (**BOSC** d'). *Voyez* **BOSC**.

ANTICO (Laurent), grammairien, né en Sicile vers 1501, embrassa l'état ecclésiastique et fut professeur au séminaire de Padoue. Il a laissé: *de Institutione grammaticæ Commentaria tres; de Eloquentiâ libri III.*

ANTICONE (Jean-Baptiste), peintre, se fit, dans le 16e siècle, quelque réputation par son talent pour la miniature.

ANTIDOTE, peintre grec, disciple d'Euphranor, vivait dans la 104e olympiade, 364 ans avant J. C. Son coloris était sévère; et ses ouvrages, plus soignés que nombreux; les plus remarquables étaient un *Lutteur* et un *Joueur de flûte.* On regardait comme un titre encore plus glorieux pour lui, d'avoir été le maître de Nicias d'Athènes.

ANTIER (Marie), née à Lyon en 1687, débuta en 1711 à l'Opéra de Paris. Cette actrice excellait dans les rôles de princesse. Ce fut elle qui couronna Villars après sa victoire de Denain.

ANTIGÈNES, Macédonien, chef des Argyraspides qui suivirent Alexandre le Grand en Asie, après la mort de ce prince resta fidèle à Perdiccas puis à Eumène. Antigone eut la cruauté de le faire brûler vif, l'an 315 avant J. C.

Digitized by Google

ANTIGÉNIDAS, de Thèbes, fils de Dionysius, fut le maître de flûte d'Alcibiade. — Un autre Thébain, du même nom, perfectionna la flûte, et fut le créateur d'une méthode pour jouer de cet instrument, nommée mode antigénid en.

ANTIGNAC (Ant.), employé à la poste aux lettres, né à Paris le 5 décembre 1772, mort dans la même ville le 2 septembre 1825, publia *Chansons et poésies diverses*, 1809, in-18; *Cadet Roussel aux préparatifs de fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8° de 4 pages. Depuis la publication de son *Recueil*, Antignac composa beaucoup d'autres chansons, qu'on trouve, soit dans la collection de *l'Épicurien*, soit dans le chansonnier intitulé: *Le Caveau moderne*.

ANTIGONE, fille d'OEdipe et de Jocaste, le modèle de la piété filiale, servit de guide à son père aveugle, et tenta vainement, lui mort, de réconcilier ses frères Étéocle et Polynice. Condamnée par Créon, tyran de Thèbes, à mourir de faim, elle prévint ce supplice en se donnant une mort plus prompte.

ANTIGONE, surnommé *le Cyclope*, l'un des principaux capitaines d'Alexandre le Grand, était gouverneur de la Lydie et de la Phrygie lors de la mort de ce prince, 324 avant J. C. Après la mort d'Antipater, en 320, il se trouva le plus puissant des lieutenants d'Alexandre; battit Eumène que les Argyraspides lui livrèrent et qu'il fit mourir trois jours après sa victoire, en 315; devenu maître de la Syrie, de l'Asie Mineure, des îles de Chypre et de Rhodes, Antigone prit le titre de roi d'Asie, en 306; périt en 301, à l'âge de quatre-vingts ans, à la bataille d'Ipsus, en Phrygie, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque réunis contre lui.

ANTIGONE ou **ANTIGONUS SOCHOEUS**, Juif, né à Socho, vivait du temps d'Éléazar, huitième grand prêtre, 300 ans avant J. C., et paraît avoir donné naissance à la secte des saducéens. Il était disciple de Siméon le Juste. Mécontent des innovations introduites par les pharisiens, et particulièrement de leur doctrine sur les œuvres méritoires, qui promettait aux hommes des récompenses temporelles, il soutint que les hommes devaient servir Dieu, non comme des valets à gages, mais seulement par une piété pure et désintéressée. Les disciples d'Antigonus étendirent cette doctrine jusqu'aux récompenses de la vie future; et deux d'entre eux, Baithos et Sadoc, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'en conséquence il n'y aurait point de résurrection des morts. De là vint la secte des baithosiens, ou saducéens.

ANTIGONE, de Caryste, vivait dans le 3e siècle, vers l'an 270 av. J. C., sous le règne des deux premiers Ptolémées; il composa un ouvrage intitulé: *Histoires mémorables*, que Jean Meursius fit imprimer à Leyde, en 1619; il écrivit aussi la vie d'un grand nombre de philosophes; Diogène Laërce et Eusèbe le copient souvent.

ANTIGONE ou **ANTIGONUS GONATAS**, ainsi nommé parce qu'il avait été élevé dans la ville de Gones, en Thessalie, fils de Démétrius Poliorcète; suit son père en Béotie, en 286 av. J. C.; cherche à reprendre la Macédoine sur Ptolémée Céraunus qui le défait, en 280; rentre en Macédoine et s'y fait reconnaître roi, en 277; est chassé par Pyrrhus, roi d'Épire, qui est tué à Argos après sept mois de règne, en 274; s'empare de Corinthe par stratagème, en 260; perd cette place, qui est reprise par Aratus, chef de la ligue des Achéens, en 258; meurt en 244, après un règne de 36 ans.

ANTIGONE, peintre, écrivit, suivant Pline, en société avec Xénocrate, Polémon et Hypsicrate, sur la peinture et sur les tableaux, des livres que l'on voyait de son temps à Sicyone.

ANTIGONE, sculpteur grec, est cité par Pline, qui lui attribue quelques livres sur son art.

ANTIGONE DOSON, ainsi nommé par antiphrase, de ce qu'il promettait beaucoup et ne donnait jamais rien, était cousin de Démétrius, fils d'Antigone Gonatas; tuteur du jeune Philippe, son neveu; il prend la couronne l'an 231 avant J. C.; en 221, défait Cléomène, roi de Lacédémone; il entre dans Sparte dont il respecte l'indépendance; retourne en Macédoine et meurt la même année, laissant le trône à son pupille Philippe, en 221.

ANTIGONE, fils d'Hircan, fut associé à la royauté par son frère Aristobule, roi de Judée, soumit l'Iturée, et fut assassiné par son frère l'an 101 avant J. C.

ANTIGONE, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, conduit à Rome après la prise de Jérusalem par Pompée, en 61 avant J. C.; ne pouvant rien obtenir des Romains, il s'adresse à Pacorus, roi des Parthes, qui le rétablit sur le trône; mais Gabinius, lieutenant d'Antoine, s'empare de Jérusalem à la sollicitation d'Hérode, le fait battre de verges et mettre à mort, l'an 35 avant J. C. Antigone fut le dernier prince de la maison des Asmonéens, qui avait régné 166 ans.

ANTIGUA (Marie), religieuse espagnole de l'ordre de la Merci, a écrit, au 17e siècle, avec beaucoup d'onction et de pureté, quelques ouvrages mystiques, traduits en français.

ANTILLON (Isidore), né au village de Sainte-Eulalie dans l'Aragon, fit ses études à Saragosse et devint professeur de géographie et d'histoire au collége royal de la jeune noblesse à Madrid. Animé d'un zèle patriotique très-ardent, il s'opposa à l'invasion des Français en 1808. Il se retira à Cadix, puis à Majorque, où il concourut à la rédaction d'un journal d'un esprit antimonarchique. Lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône en 1814, Antillon, persistant dans les mêmes opinions, fut arrêté par ordre du roi et conduit à Saragosse pour y être jugé; mais il mourut en route en 1820. Il a laissé des ouvrages d'éducation très-estimés, principalement ses *Leçons de géographie générale*, et ses *Éléments de géographie astronomique, naturelle et politique de l'Espagne et du Portugal*.

ANTIMACHIDES, architecte grec, vivait à Athènes, vers la 55e olympiade, et fut chargé, par Pisistrate, conjointement avec Antistates, Porinos et Callæschros, de construire un temple en l'honneur de Jupiter Olympien.

ANTIMACO (Marc-Antoine), né à Mantoue en 1473, professeur de grec à Ferrare en 1527, mort en 1552, a traduit du grec en latin les *OEuvres* de Gémistus Pléthon, et quelques opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, etc., Bâle, 1540, in-4°. On trouve quelques-unes de ses *poésies* latines à la fin du recueil des Lettres de quelques savants à P. Vettori, Pavie, 1758.

ANTIMAQUE. Suidas cite quatre poëtes de ce nom. Celui qui est le sujet de cet article était de Claros, suivant Ovide, et de Colophon, selon d'autres. L'auteur

Digitized by Google

anonyme de la *Description des Olympiades* le fait contemporain de Lysandre, et même de Platon, qui, très-jeune encore, assista, dit-on, à la lecture de la *Thébaïde* d'Antimaque. On trouve un fragment d'Antimaque dans les *Analectes* de M. Brunck, tome Ier, page 167; et Schekenberg a publié en 1786 tout ce qui reste de lui, avec une épître de Wolf. La *Thébaïde* d'Antimaque, et sa *Lydienne*, élégie louée par Ovide, ne sont point parvenues jusqu'à nous.

ANTIME ou **ANTHYME**, duc de Naples vers 788, après Théophylacte, fit élever dans cette ville l'église de St.-Paul et le monastère de St.-Quirico.

ANTIN. *Voyez* **GONDRIN.**

ANTINES (D. Maur, François d'), né à Gouvreux, diocèse de Liége en 1688, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, mort en 1746. Il a publié les cinq premiers volumes du *Glossaire de Ducange* en 1736, et travailla ensuite à la collection des *historiens de France* de Bouquet. C'est Antines qui conçut le plan de l'*Art de vérifier les dates*, dont il publia la première partie en 1750, in-4°; cet ouvrage a été réimprimé in-fol. en 1770.

ANTINORI (Louis-Antoine), savant antiquaire, était né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzze. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de quelques bénéfices et enfin nommé archevêque de Lanciano. Il s'était passionné de bonne heure pour les recherches archéologiques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoit XIV lui proposa la direction d'une bibliothèque; mais il refusa cette charge. De retour à Aquila, il y mourut en 1780. Il a laissé des *Chroniques* sur l'Abruzze que Muratori a insérées dans le tome VI de ses *Antiquitates italianæ medii ævi*.

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'empereur Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte, il se noya dans le Nil, par accident; son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à un grand nombre de villes de la haute Égypte, et multiplia son image par des médailles et des statues. Le *musée* de Paris possède plusieurs statues d'Antinoüs.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, roi des Messéniens, régna quelque temps avec Androclès, son frère, dans la meilleure intelligence; mais ils se divisèrent au sujet de Polycharès qu'Androclès voulait livrer aux Spartiates; le peuple s'étant divisé à l'exemple de ses chefs, il y eut une sédition dans laquelle Androclès fut tué, et Antiochus resta seul roi des Messéniens. Il mourut vers l'an 744 avant J. C., un peu avant la guerre de Messène. Il eut pour successeur Euphaès son fils.

ANTIOCHUS, de Syracuse, est cité par Pausanias et Denys d'Halicarnasse, comme auteur d'une histoire de Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xercès.

ANTIOCHUS Ier, surnommé Soter, fils de Séleucus Ier, et d'Apamé, se distingua à la bataille d'Ipsus, où il commandait l'aile opposée à Démétrius, fils d'Antigone. Il devint, par la suite, amoureux de Stratonice, épouse de son père, qui la lui céda, et lui donna en même temps la portion de ses États située au delà de l'Euphrate. Séleucus étant mort l'an 281 avant J. C., Antiochus devint maître de tous ses États. Il remporta, l'an 275 avant J. C., une victoire signalée sur les Gaulois qui ravageaient l'Asie; ensuite il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, à l'instigation de Magas, roi de Cyrène; mais ce prince lui donna tant d'occupation dans ses propres États, qu'il ne put pas aller attaquer l'Égypte. Sur la fin de ses jours, Ptolémée, son fils aîné, se révolta contre lui de concert avec Timarque. Antiochus le fit mourir, et fut tué lui-même peu de temps après, l'an 262 avant J. C., dans un combat près d'Éphèse.

ANTIOCHUS II THÉOS, fils du précédent et de Stratonice, lui succéda. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Dieu*, parce qu'il les délivra de la tyrannie de Timarque. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa première femme Laodicé, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodicé en conçut un tel ressentiment, qu'elle l'empoisonna, 247 ans avant J. C.

ANTIOCHUS, surnommé Hiérax, fils du précédent et de Laodicé, n'avait que 14 ans, lorsque Ptolémée Évergète le fit roi de la Cilicie, pour l'opposer à Séleucus Callinice, frère du jeune Antiochus, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses États. Ce dernier, ayant fait de vains efforts pour les recouvrer, eut recours à la générosité d'Antiochus, qui rassembla une armée pour le dépouiller de ce qui lui restait : cette avidité lui fit donner le surnom d'*Hiérax* (vautour). Ptolémée ayant fait une trêve avec Séleucus, la guerre continua entre les deux frères; et Antiochus, à l'aide des Gaulois, remporta une victoire signalée sur Séleucus, que l'on crut avoir été tué dans l'action : Antiochus en prit le deuil, et témoigna le plus grand chagrin. Ayant, par la suite, été entièrement défait par Séleucus, qui n'avait point péri comme on l'avait cru, il se réfugia chez Artamènes, roi de Cappadoce, mais, s'étant aperçu qu'on lui tendait des embûches, il s'enfuit; et, ne sachant où se retirer, il alla se livrer à Ptolémée Évergète, son ennemi, qui le fit enfermer. Il trouva cependant le moyen de s'échapper par le secours d'une courtisane, et fut tué en chemin par des voleurs, l'an 227 avant J. C.

ANTIOCHUS III, surnommé le Grand, fils de Séleucus Callinice et de Laodicé, était à Babylone lorsque Séleucus Céraunus son frère fut tué. L'armée de Syrie le reconnut pour roi vers l'an 223 avant J. C. La Syrie était alors dans une situation très-fâcheuse, suite des divisions entre Séleucus II et Antiochus Hiérax; divers satrapes ou gouverneurs levèrent l'étendard de la révolte et se déclarèrent indépendants. Antiochus marcha contre eux, les vainquit et les força à l'obéissance. Il entreprit ensuite une expédition contre Artabazane, roi de l'Atropatène; ce prince se soumit à toutes les conditions qu'Antiochus lui imposa. Antiochus, de retour dans la Syrie, reprit la guerre contre Ptolémée, et s'empara de plusieurs villes de la Palestine et de la Phénicie; vaincu par ce prince à Raphia dans la Palestine, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes, et se trouva trop heureux d'obtenir une trêve d'un an, dont il profita pour aller soumettre Achæus, qu'il prit et fit mourir. Il attaqua ensuite Arsace, roi des Parthes, qu'il força à demander la paix, et à se réunir à lui : il traversa ensuite le mont Paropamisus, et s'avança jusqu'à l'Inde. Après avoir parcouru et soumis l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, la Perse, la Susiane, la Babylonie et la Mésopotamie, il

Digitized by Google

revint dans son pays, couvert de gloire, et ses sujets lui donnèrent le surnom de *Grand*, qu'il avait bien mérité, en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur. Le reste de sa vie ne répondit pas à ces brillants commencements; il voulut profiter de la jeunesse de Ptolémée Épiphane pour le dépouiller de ses États; mais le peuple romain, que son père lui avait donné pour tuteur, le força à la retraite (204 ans av. J. C.). S'étant emparé de quelques villes en Asie, il eut bientôt de nouvelles difficultés avec les Romains; c'est tandis qu'on négociait à ce sujet, qu'Annibal vint se réfugier auprès de lui et l'excita à leur faire la guerre; mais Antiochus, sous l'influence de la crainte, ne suivit pas son conseil. Quelque temps après, cédant à l'invitation des Étoliens, qui avaient pris les armes contre les Romains, il passa dans la Grèce avec 10,000 hommes qui furent attaqués au passage des Thermopyles, et taillés en pièces; il eut beaucoup de peine à s'échapper lui-même. Prévoyant alors que les Romains viendraient l'attaquer en Asie, il rassembla des forces considérables dans le voisinage de la mer et fortifia plusieurs villes; mais ayant appris que son escadre, commandée par Polyxénidas, avait été battue par les Romains auprès de Myonnésos, il perdit la tête, abandonna toutes les places qu'il avait fortifiées, et se retira à Sardes. Scipion le jeune, général de l'armée romaine, qui avait pour lieutenant Scipion l'Africain son frère, ne tarda pas à profiter de sa fuite et à passer en Asie. Antiochus lui ayant fait faire des propositions de paix, il lui répondit qu'il fallait, pour l'obtenir, qu'il abandonnât toute l'Asie en deçà du Taurus. Ces conditions paraissant trop dures, Antiochus se prépara au combat; il avait 70,000 hommes, et les Romains n'en avaient pas plus de 30,000: ils remportèrent cependant une victoire éclatante. Antiochus fut obligé d'accepter les conditions qu'il avait refusées. Peu de temps après, Artaxias et Zadriades, satrapes de l'Arménie, se révoltèrent. Voulant aller les soumettre, il fit reconnaître roi Séleucus, son fils aîné; et comme il avait besoin d'argent, il entreprit de piller de nuit le temple de Jupiter, ou plutôt de Bélus, dans le pays des Élyméens; mais les habitants s'étant réunis le massacrèrent, ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, l'an 187 avant J. C. Aurélius Victor rapporte différemment sa mort. Il dit qu'Antiochus fut tué dans une fête par un de ses hôtes, qu'il avait insulté. Il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait régné trente-six.

ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE, fils du précédent, fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Séleucus IV, son frère aîné, voulant le faire revenir auprès de lui, envoya Démétrius, son propre fils, à Rome, pour le remplacer. Antiochus étant arrivé à Athènes, apprit la mort de Séleucus; il prit aussitôt le titre de roi, et ayant vaincu Héliodore, qui avait usurpé l'autorité, il se fit reconnaître par les Syriens. Le commencement de son règne ne fut remarquable que par ses extravagances. Il avait pris, en montant sur le trône, le surnom de *Theos Epiphanes* (Dieu présent). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Epimanes* (fou). Toutes ses folies ne lui firent cependant pas négliger le soin de ses États, et Cléopâtre, sa sœur, qui était mariée à Ptolémée Philométor, étant morte l'an 173 avant J. C., il ne voulut plus laisser à ce prince les revenus de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie, qu'on lui avait donnés pour la dot de sa femme; mais les Romains lui firent abandonner cette conquête. Très-zélé pour la religion, il entreprit de faire achever le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, envoya des offrandes magnifiques à Délos, à Olympie, et dans d'autres lieux. Par suite de ce zèle, il voulut forcer les Juifs à abandonner le culte de leur Dieu, pilla leur temple, et y fit placer la statue de Jupiter Olympien. N'ayant pu soumettre ce peuple à ses volontés, il se livra contre lui à toutes sortes de persécutions, ce qui fut la cause de la révolte des Machabées, qui défirent plusieurs fois ses armées, et finirent par se rendre maîtres du gouvernement de la Judée. Ayant besoin d'argent, Antiochus rassembla une armée pour aller piller le temple de la déesse d'Élymaïs, dans la Médie, mais il fut repoussé par les habitants du pays. Il tomba malade en revenant à Tabes, dans la Perse, et mourut l'an 164 avant J. C., dans des accès de frénésie que les Persans attribuèrent à son entreprise contre le temple d'Élymaïs, et les Juifs à la profanation de celui de Jérusalem.

ANTIOCHUS V, surnommé EUPATOR, fils du précédent, monta sur le trône, l'an 164 avant J. C., âgé de 9 ans. Les Romains lui donnèrent Lysias pour tuteur, contre la volonté de son père, qui avait chargé de cet emploi Philippe, son ami. Il fut tué dans la troisième année de son règne.

ANTIOCHUS VI, surnommé DIONYSUS, ou BACCHUS, était fils d'Alexandre Balas. Démétrius Philadelphe s'étant fait détester de ses sujets par ses rapines, Tryphon amena de l'Arabie Antiochus, encore enfant, et le fit reconnaître roi, vers l'an 144 avant J. C. Quelques victoires furent remportées sur les généraux de Démétrius; mais bientôt, Tryphon, las de gouverner sous le nom d'un autre, se débarrassa de ce jeune prince, en lui persuadant qu'il avait la pierre, et en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens gagnés, qui le firent périr. Antiochus n'avait régné que deux ans.

ANTIOCHUS VII ÉVERGÈTES ou **SIDÉTÈS**, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 140 avant J. C., chassa de Syrie l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs, battit les Parthes, mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses États l'an 127 avant J. C.

ANTIOCHUS VIII ÉPIPHANE ou **GRYPUS**, fils de Démétrius Nicanor, monta sur le trône l'an 123 avant J. C., après en avoir chassé l'usurpateur Zabinas; s'allia avec le roi d'Égypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, qui voulait le détrôner, et fut forcé de lui céder une partie de ses États (122 ans avant J. C.). Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort de Grypus, tué par Héracléon.

ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, dit aussi *de Cyzique*, parce qu'il avait été élevé dans cette ville, contraignit son frère Antiochus Grypus à lui céder la Cœlé-Syrie. A la mort de son frère, l'an 97 avant J. C., il régna sur toute la Syrie; mais, quatre ans après, un fils d'Antiochus Grypus lui livra une bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X EUSÈBES, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après, il

Digitized by Google

fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus, 91 ans avant J. C. Son histoire, depuis cette époque, est extrêmement obscure; on croit qu'il mourut vers l'an 75 avant J. C., laissant deux fils, Antiochus XIII et Seleucus Cybiosactes.

ANTIOCHUS XI ÉPIPHANE ou **PHILADELPHE**, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Mais ayant été vaincu par Antiochus X en revenant de Syrie, Antiochus XI se noya dans sa fuite, l'an 93 avant J. C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysus-Epiphanes Philopator-Callinicus*, fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes, entreprit une expédition contre les Arabes, les vainquit d'abord, mais perdit la vie dans un 2e combat, l'an 85 avant J. C.

ANTIOCHUS XIII L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusèbès, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom. Il fut rétabli par Lucullus, 69 ans avant J. C., sur le trône d'où son père avait été chassé. Quatre ans après Pompée le dépouilla de ses Etats, et réduisit la Syrie en province romaine.

ANTIOCHUS, nom commun à trois rois de Comagène en Asie. Le premier embrassa le parti du roi Tigrane contre Pompée, l'an 69 avant J. C.; puis secourut Pompée contre César, et fut tué par l'ordre d'Auguste. —Le 2e remonta sur le trône dont sa famille avait été dépossédée, et mourut sous le règne de l'empereur Tibère, 17 ans av. J. C. — Le 3e fut placé sur le trône par Caligula, qui l'en fit descendre ensuite. Il fut rétabli par l'empereur Claude.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, disciple de Carnéade, eut parmi ses auditeurs Cicéron, qui vante la finesse de son esprit et l'éloquence de ses discours. Lucullus l'avait attiré à Rome, et fut son ami ainsi que Brutus. Il avait composé un traité *sur les Dieux*.

ANTIOCHUS, de Laodicée en Phrygie, philosophe sceptique de l'école d'Ænésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Ménodote.

ANTIOCHUS, philosophe cynique, né en Cilicie, obtint la faveur des empereurs Alexandre Sévère et Caracalla; mais ayant conspiré contre ce dernier, il fut mis à mort l'an 216 de l'ère chrétienne.

ANTIOCHUS, évêque de Ptolémaïde, en Phénicie; vivait au commencement du 5e siècle; vint à Constantinople, l'an 400, et il y prêcha avec tant de succès qu'il mérita le surnom de *Bouche d'Or*; mort sous l'empire d'Arcadius, vers 405.

ANTIOCHUS, abbé du monastère de Saba, près de Jérusalem, l'an 604 de J. C., est auteur d'un ouvrage intitulé: *Pandectes de l'Écriture sainte*, en 190 homélies séparées. Dans sa préface, il parle de la prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse; et il y a joint un poëme dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, emportée par le vainqueur en Perse. Ce poëme est imprimé en grec-latin dans le supplément de la *Bibliotheca Patrum*.

ANTIPAS (St.), cité dans l'Apocalypse comme un des premiers disciples de J. C., souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque.

ANTIPAS. *Voyez* **ANTIPATER**, père d'Hérode le Grand.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand, qui, pendant l'expédition d'Asie, le nomma gouverneur de la Macédoine et de toute la Grèce. Il réduisit les Thraces, les Lacédémoniens, et quelques autres peuples grecs qui s'étaient révoltés, 331 ans avant J. C. Alexandre, à l'instigation d'Olympias, sa mère, le rappela. Le vieux général s'acheminait à Babylone, lorsque la mort d'Alexandre lui fit rebrousser chemin. L'an 321 avant J. C., l'usurpation de Perdiccas rappela en Orient Cratère et Antipater, mais Perdiccas ayant été tué, les troupes macédonienne s'élurent lui-même régent et tuteur de la famille d'Alexandre, à la place de Perdiccas. Après un nouveau partage de provinces, l'an 320 avant J. C., il retourna en Macédoine, emmenant avec lui Archidée, Eurydice, et apparemment Roxane. Antipater mourut paisible possesseur de la Macédoine et de la régence, en 319 avant J. C., âgé de 81 ans.

ANTIPATER Ier, roi de Macédoine, était petit-fils du précédent et fils de Cassandre auquel il succéda avec son frère Philippe, en 298 avant J. C.; fait mourir sa mère Thessalonique, sœur d'Alexandre le Grand, en 296, et appelle à son secours Démétrius Poliorcètes fils d'Antigone, qui le détrône lui et son frère; Antipater se retire chez Lysimaque, son beau-père, qui le fait mourir, en 294 avant J. C.

ANTIPATER II, roi de Macédoine, neveu de Cassandre; proclamé roi de Macédoine en 278; ne règne que quarante-cinq jours, et est remplacé par Sosthène, habile capitaine.

ANTIPATER, neveu d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et commandant de la cavalerie de ce prince contre Ptolémée Philopator; fait conclure la paix entre ces deux rois, l'an 188 avant J. C.; sert dans l'armée de son oncle contre les Romains, et, après la défaite d'Antiochus à Magnésie, traite de la paix au nom de son souverain avec Scipion l'Africain.

ANTIPATER, philosophe stoïcien de Tarse, combattit le scepticisme de Carnéade, et mourut dans le 2e siècle avant J. C. Il avait composé deux livres de *la Divination*.

ANTIPATER (Lælius-Cælius), historien latin, écrivit, vers 124 avant J. C., une histoire de la seconde guerre punique; Adrien la préférait à celle de Salluste. Cet ouvrage s'est perdu, mais quelques fragments en ont été publiés en 1568.

ANTIPATER, dont le 1er nom était ANTIPAS, père d'Hérode le Grand, et gouverneur d'Idumée; replace sur le trône Hircan, qui en avait été chassé par Aristobule et gouverne sous son nom, l'an 63 avant J. C.; il s'attache à César, l'accompagne en Égypte, et reçoit de lui le gouvernement de la Judée, l'an 48 avant J. C.; mort empoisonné, en 53 avant J. C.

ANTIPATER, fils aîné d'Hérode le Grand; d'abord disgracié par son père qui le rappelle et le nomme son successeur au détriment de ses deux autres fils, Alexandre et Aristobule, qu'il fait mourir 6 ans avant J. C.; Hérode fit périr ce fils ingrat qui avait conspiré contre lui, 4 ans avant J. C.

ANTIPATER, rhéteur d'Hiéropolis, en Asie; fut le secrétaire de Septime Sévère, et le précepteur de ses en-

Digitized by Google

fants, l'an 220 de J. C.; consul et gouverneur de Bithynie, en 214; reprocha à Caracalla la mort de son frère Geta et se laissa mourir de faim, en 212.

ANTIPATER de Sidon, poëte grec et stoïcien, dont Cicéron vante la prodigieuse facilité à faire les vers, a laissé quelques épigrammes dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, autre poëte de Thessalonique, est aussi l'auteur de quelques vers que l'on trouve dans l'*Anthologie*.

ANTIPHANES, d'Argos, sculpteur, dont Pausanias cite plusieurs ouvrages remarquables, et qui s'était formé par les leçons de Periclète, l'un des disciples de Polyclète, fut le maître de Cléon qui florissait dans la 98e olympiade, 388 ans avant J. C.

ANTIPHANES, poëte comique grec, né à Rhodes, vivait sous Alexandre le Grand; il a composé près de 300 comédies, dont Fabricius a donné le catalogue. Il y a eu plusieurs autres Antiphanes, sur lesquels les historiens ne donnent aucun détail; un d'eux fut statuaire à Argos; un autre, médecin à Corinthe. Étienne de Byzance cite un autre Antiphanes, poëte comique de Berge dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appela *Bergaïseurs* ceux qui débitaient de tels contes.

ANTIPHILE, peintre, contemporain et rival d'Apelles, naquit en Égypte et fut élève de Ctésidème. Il se distingua par sa grande facilité. On peut le considérer comme l'inventeur du genre grotesque, ou caricature. Il était si jaloux d'Apelles qu'il le dénonça comme ayant pris part à une conjuration dirigée contre Ptolémée; un des conjurés ayant démontré la fausseté de cette accusation, Antiphile fut jeté dans les fers pour le reste de ses jours.—Pausanias parle d'un statuaire du même nom dont on voyait plusieurs ouvrages à Olympie.

ANTIPHON, né à Rhamnus, en Attique, et appelé de là *Rhamnusien*, florissait 430 ans avant J. C., eut pour maître Sophilus, son père, et devint si célèbre par son éloquence, que le peuple se défiait de ses discours, ce qui l'empêcha souvent de parler en public. Il ouvrit une école de rhétorique à Athènes, et enseigna cet art à Thucydide qui, dans son *Histoire*, parle de lui comme d'un orateur recommandable. Selon Quintilien, Antiphon fut le premier qui écrivit des préceptes sur l'art oratoire, et Ammien Marcellin dit qu'il introduisit la coutume de plaider pour de l'argent. Il contribua puissamment à faire abolir la démocratie et à introduire dans Athènes la tyrannie des Quatre-Cents, l'an 412 avant J. C. La tyrannie des Quatre Cents ayant fait place à une forme de gouvernement plus populaire, Alcibiade fut rappelé, et Antiphon mis en accusation et condamné à mort, comme traître à la patrie. De soixante discours ou déclamations d'Antiphon, il n'en reste maintenant que seize. Ils font partie de la *Collection des Auteurs grecs* de Reiske. Ils ont été publiés également avec des *Discours* d'Eschyle, Lysias, etc., par Alde, in-fol., à Rome, en 1513; par Henri Estienne, en 1575, et in-8°, par Miniatus, à Hanau, 1619.

ANTIQUARIO (Jacques), né dans le 15e siècle à Pérouse, remplit dans sa jeunesse la place de secrétaire de légation à Bologne, puis de Galéas Sforce, duc de Milan, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il se déclara pour les Français maîtres de Milan, et mourut dans cette ville en 1512. On a de lui des *Lettres latines*, 1519, in-4°.

ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue, le 11 octobre 1702, fut d'abord obligé de peindre sur verre. A l'âge de 23 ans, il prit le parti de s'embarquer pour aller à Paris; mais il fut forcé de revenir à Amsterdam. Il eut de nouveau l'intention de voyager, malgré tous les obstacles que son indigence apportait à ce dessein. Il allait partir pour l'Angleterre avec son frère Lambert, peintre de paysage, lorsqu'ils trouvèrent un vaisseau qui faisait voile sur Gênes, et ils s'embarquèrent. Jean Antiquus fit en route le portrait du capitaine, qui fut trouvé si ressemblant qu'on ne voulut rien recevoir des deux artistes pour leur passage. Arrivés à Gênes, les portraits furent encore leur ressource; et, après cinq mois de séjour, ils se rendirent à Florence et à Livourne. Le grand-duc fit une pension à Jean Antiquus; et ce peintre ayant été de plus admis à l'académie de Florence, exécuta, pour son morceau de réception, une vaste composition, représentant *la Chute des Géants*. Il fit ensuite une copie du *Martyre de St. Étienne*, par le Cigoli, et la vendit 100 ducats. Pendant un séjour de six années à Florence, il fit quatre voyages à Rome. Dans l'un, il reçut l'accueil le plus obligeant et des marques de faveur du pape Benoît XIII. Les artistes lui témoignèrent aussi beaucoup d'estime; et lorsqu'il alla voir Naples, Solimène, alors à la tête de l'école de cette ville, lui offrit sa maison. Après avoir séjourné dans les principales villes d'Italie, et avoir travaillé à Venise, pour le fameux général Schullembourg, Antiquus retourna dans sa patrie. Le long séjour qu'il avait fait en Italie, avait donné à ses compatriotes une opinion avantageuse de ses talents; il la soutint par de beaux portraits et des tableaux d'histoire. Le prince d'Orange lui fit alors une pension, et le fixa à Breda. Aussi laborieux qu'habile, Antiquus fit plusieurs grands ouvrages, et entre autres deux plafonds. Il mourut, en 1750, âgé de quarante-six ans.

ANTISTATES, architecte grec, vivait à Athènes vers la 55e olympiade. Pisistrate le chargea, ainsi que trois autres architectes, Porinos, Callæschros et Antimachides, de construire un temple magnifique en l'honneur de Jupiter Olympien; ils en posèrent en effet les fondements, mais ce ne fut environ que sept siècles après, qu'Adrien éleva l'édifice qu'il acheva.

ANTISTE (Vincent-Justinien), dominicain, né dans le 16e siècle à Valence en Espagne, a publié un grand nombre d'ouvrages en latin et en espagnol, entre autres un *Traité de la conception de la très-Ste. Vierge Marie*, traduit en français, Paris, 1706, in-12.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, au commencement du 4e siècle avant J. C., enseigna d'abord la rhétorique; mais lorsqu'il eut entendu Socrate, il ferma son école pour devenir le disciple de ce philosophe. Il fut le fondateur de la secte connue sous le nom de cynique, qui s'attacha uniquement à la morale, et faisait consister la vertu à se mettre au-dessus de tous les besoins factices et de toutes les passions vaines. Il se défit de tout ce qu'il possédait, et ne garda qu'un méchant manteau, un bâton, une besace et un vase pour puiser de l'eau. On ignore l'époque de sa mort. Il fut le maître du célèbre Diogène. Antisthènes composa des *Traités* sur les sophistes, sur la vérité, sur la dialectique, sur les opinions, etc., qui sont tous perdus. On a sous son nom quelques *Lettres* publiées dans un recueil imprimé à Paris en 1637, et deux *Déclamations* dans les *Orateurs* grecs d'Estienne.

ANTOINE (Diogène), écrivain grec qu'on présume du siècle d'Alexandre, est auteur d'un roman intitulé : *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé.* Photius en a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque*, et Chardon la Rochette la traduction franç. dans le tome Ier de ses *Mélanges*.

ANTOINE (Marc), le plus célèbre orateur de son temps, fut préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, d'où il chassa les pirates ; consul l'an 99 avant J. C., et censeur quelque temps après. Pendant la guerre civile, il se déclara contre Marius, qui, après avoir triomphé, lui fit trancher la tête, l'an de Rome 667. On dit que les assassins, charmés par son éloquence, hésitèrent quelque temps à le frapper.

ANTOINE (Antonius CRETICUS), fils d'Antoine l'orateur, et père du triumvir, était préteur l'an de Rome 679 ; ayant été chargé de faire la guerre aux pirates, il fut battu par eux près de l'île de Crète, ce qui lui fit donner par dérision le surnom de *Creticus*.

ANTOINE (Caius-Antonius-Néros), frère du précédent, fut consul l'an 83 avant J. C., avec Cicéron, qui parvint à le détacher du parti de Catilina, en lui donnant le gouvernement de Macédoine. Chargé de poursuivre ce conspirateur, il le défit. Il fut exilé ensuite lui-même pour cause de concussion dans son gouvernement.

ANTOINE (Marc), le triumvir, était petit fils de l'orateur et fils du préteur. Il avait pour mère Julia, de la famille de César, et femme d'un mérite distingué ; il naquit l'an 86 avant J. C., et fut élevé sous la direction de sa mère. Tandis qu'il était en Grèce, le consul Gabinius le pressa de faire avec lui une campagne en Syrie, et lui donna un corps de cavalerie à commander. Antoine déploya beaucoup de courage et d'activité, particulièrement contre Aristobule, chef des Juifs, qui tentaient de secouer le joug de Rome. Antoine accompagna ensuite Gabinius dans une expédition en Égypte, dont le but était de rétablir Ptolémée sur le trône. De retour à Rome, il soutint avec chaleur le parti de César. Il fut créé augure et tribun du peuple. Il se rendit si odieux au sénat, par quelques propositions hardies, qu'il jugea convenable de quitter secrètement Rome, et de chercher un asile dans le camp de César, qui le nomma commandant suprême en Italie; et lui donna l'ordre de le venir trouver avec ses troupes en Macédoine, il le rejoignit devant Dyrrachium, avec un puissant secours. Après avoir échappé aux amiraux de Pompée, il commanda l'aile gauche à la célèbre bataille de Pharsale, et, après la victoire, revint à Rome, avec le titre de général de la cavalerie, et de gouverneur de l'Italie. Quand César revint d'Espagne, Antoine devint son collègue dans le consulat, l'an 44 avant J. C. Ce fut alors qu'à la fête des Lupercales, il se jeta aux pieds de César dans la place publique, et lui offrit deux fois un diadème que César refusa au milieu des applaudissements réitérés de la multitude. Comme il paraissait probable que c'était un plan concerté pour éprouver les inclinations du peuple, et que cette tentative serait renouvelée, il se forma peu après une conspiration qui fit périr César. Antoine montra dans cette occasion une éloquence et une profondeur de politique dont on ne l'eût pas cru capable ; sachant combien les objets extérieurs frappent la multitude, il exposa en public le corps de César avec sa robe sanglante. Après s'être plusieurs fois raccommodé et brouillé avec Octave, héritier de César, qui désirait, comme lui, être à la tête de la faction, Antoine leva des forces, se retira dans la Gaule cisalpine, dont le gouvernement lui avait été accordé, et mit le siége devant Mutina, aujourd'hui Modène, que Décimus Brutus défendit vaillamment. Alors le sénat déclara Antoine ennemi public, et les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, accompagnés d'Octave, marchèrent contre lui. Antoine défit d'abord Pansa dans une action très-meurtrière ; mais Hirtius survint, et, malgré des prodiges de valeur, Antoine et ses soldats furent complétement battus, quoique les deux consuls eussent été tués. Cet événement mit à la tête de toute l'armée de la république, Octave, à qui Pansa mourant avait donné le conseil de se réconcilier avec Antoine. Après sa défaite, Antoine fut forcé de lever le siége de Mutina, et même de quitter l'Italie. Arrivé dans les Gaules, il vint, en suppliant, au camp de Lépide, qui commandait alors en Provence ; mais bientôt, par son influence sur les troupes, il obligea ce général à se joindre à lui, et à lui céder toute l'autorité. Plancus et Pollion vinrent aussi fortifier son parti de leurs soldats ; ainsi Antoine qui, peu auparavant, avait quitté l'Italie en fugitif, y rentra à la tête de vingt-trois légions et de dix mille chevaux. Octave s'étant avancé au-devant d'Antoine et de Lépide, eut avec eux la fameuse entrevue où ils se partagèrent l'univers romain. Ce fut aussi là qu'ils arrêtèrent les plans de ces proscriptions sanglantes qui ont rendu leurs noms exécrables. Antoine insista surtout pour qu'on lui sacrifiât Cicéron. Il lui portait une haine implacable, à cause des fameuses Philippiques, prononcées contre lui par l'orateur. Antoine jouit de la lâche satisfaction d'attacher la tête et la main droite de Cicéron sur cette même tribune aux harangues, si souvent témoin du triomphe de son éloquence. Après avoir fait périr leurs ennemis dans Rome, Antoine et Octave marchèrent en Macédoine contre Brutus et Cassius, et raffermirent leur pouvoir par la victoire qu'ils remportèrent dans les plaines de Philippes, qui coûta la vie à Cassius et à Brutus. Antoine marcha ensuite en Grèce, et s'arrêta quelque temps à Athènes. De là, il s'avança en Asie, où il se livra, sans réserve, à son goût pour la magnificence et la volupté. Quand il fut en Cilicie, il enjoignit à la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, de rendre compte de sa conduite, qui avait déplu aux triumvirs ; mais sa présence le captiva tellement qu'il ne put jamais, par la suite, rompre ce charme ; et cette circonstance fut décisive pour sa destinée. Cependant sa femme Fulvie, restée à Rome, eut de si grandes dissensions avec Octave, que Marc Antoine fut obligé de passer en Italie ; la mort de cette femme facilita le rapprochement qui fut en quelque sorte complété par le mariage de Marc Antoine avec Octavie sœur d'Octave. Les deux maîtres de l'empire en firent alors un nouveau partage. Antoine retourna ensuite en Grèce. Il passa l'hiver dans Athènes, au milieu des fêtes, et fit une campagne contre les Parthes, qui ne fut pas heureuse. Par la médiation d'Octavie, une parfaite intelligence sembla régner entre les deux triumvirs ; mais la passion d'Antoine pour Cléopâtre vint de nouveau jeter entre eux la dissension. Antoine marcha une 2e fois contre les Parthes ; mais, après avoir perdu beaucoup d'hommes et de munitions, il fut contraint à une honteuse retraite. La vertueuse Octavie, qui était venue de Rome avec des renforts d'hommes, et des vêtements pour les

Digitized by Google

troupes, reçut l'ordre, à l'instigation de Cléopâtre, de s'en retourner. Antoine poussa même la folie au point de divorcer publiquement, et de lui ordonner de quitter sa maison de Rome. L'impression que cette conduite fit sur les amis d'Antoine fut telle, que quelques-uns l'abandonnèrent ; les manières impérieuses et hautaines de Cléopâtre y contribuèrent aussi beaucoup. Enfin, dans Rome, on déclara la guerre à la reine d'Égypte, et Antoine fut privé de son consulat et de son gouvernement. Chaque parti rassembla ses forces de terre et de mer, et le golfe d'Ambracie devint le théâtre de cette grande querelle. La fameuse bataille d'Actium eut ensuite lieu. Au milieu de l'action, Cléopâtre, avec son escadre de soixante galères, prit la fuite ; Antoine, courant sur ses traces, avec un petit vaisseau, et abandonnant ses braves défenseurs, perdit l'empire du monde, et se couvrit d'une honte éternelle. Ses soldats, privés de leur chef, combattirent encore longtemps ; mais, à la fin, ils succombèrent. Antoine, dévoré de honte, et rempli d'indignation contre celle qui avait causé sa ruine, refusa, pendant quelque temps, de lui parler. A la fin, ils se réconcilièrent, et Cléopâtre eut l'art de le ramener à son palais, où il reprit ses habitudes voluptueuses. Leurs fêtes furent interrompues par l'arrivée d'Octave, qui rejeta toutes les propositions de soumission qu'ils lui firent. Quand il se présenta devant Alexandrie, Antoine abandonné par la flotte égyptienne et par ses forces de terre, ayant même raison de se croire trahi par Cléopâtre, tomba dans le plus profond désespoir. Il courut d'abord au palais de Cléopâtre, pour tirer d'elle une vengeance à laquelle elle se déroba par la fuite. Résolu de mourir, il appela Eros, son fidèle serviteur, pour qu'il acquittât la promesse qu'il lui avait faite, de le tuer quand il le lui ordonnerait. Eros, feignant de lui obéir, lui dit de retourner la tête, et, se frappant lui-même, tomba mort à ses pieds. Antoine se jeta sur l'épée d'Eros et s'en perça le sein. La blessure ne fut pas immédiatement mortelle, et, comme il désirait dire à Cléopâtre un dernier adieu, il fut hissé au haut de la tour où la reine avait cherché un asile contre ses fureurs. Antoine, faible jusqu'au dernier moment, lui adressa quelques paroles pleines de tendresse, lui donna des conseils, et mourut entre ses bras, à l'âge de 56 ans, 30 ans avant J. C. Cléopâtre lui fit de magnifiques funérailles ; mais, à Rome, on abattit toutes ses statues, et sa mémoire fut déclarée infâme.

ANTOINE (Lucius), frère du précédent, fut surnommé le *Gladiateur asiatique*. Il se trouva avec Marc Antoine à la bataille qui décida de la levée du siége de Modène, et s'enfuit avec lui. Lorsque Marc Antoine était en Orient, Lucius et Fulvie attaquèrent Octave. Après une tentative infructueuse, Lucius s'enferma dans Pérouse. Assiégé par les lieutenants d'Octave, ses soldats combattirent avec un rare courage, mais enfin il fallut capituler. Il alla se remettre aux mains d'Octave, qui le reçut avec bienveillance, lui laissa la vie, et exerça toute sa vengeance contre les habitants.

ANTOINE (Caïus), frère des précédents, fut consul avec Cicéron. Ayant été accusé de malversation dans son gouvernement, il fut condamné à un exil perpétuel. Dans la guerre qui suivit la mort de César, il fut battu et fait prisonnier par le fils de Cicéron, lieutenant de M. Brutus, qui le fit périr pour venger la mort de son père.

ANTOINE (Marc-Jules), fils du triumvir, se fit aimer d'Auguste, qui le fit nommer consul 10 ans avant J. C. ; complice des débauches de Julie, fille de ce prince, il fut obligé de se donner la mort, l'an 2 de notre ère.

ANTOINE (St.), patriarche des cénobites, naquit, en 251, au village de Come, près d'Héraclée, dans la haute Égypte. Ses parents, après lui avoir donné une éducation chrétienne, furent enlevés de ce monde, et le laissèrent, à l'âge de 18 ans, possesseur d'une fortune considérable. Après avoir lu l'Évangile, il prit la résolution de quitter le monde, distribua ses biens aux pauvres, et se retira, en 270, dans la solitude. Les tentations que le démon lui fit éprouver dans cet état, sous toutes sortes de formes, et qui troublèrent, pendant vingt ans, sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, aussi bien que les mortifications par lesquelles il sortit victorieux de ces longs et rudes combats, qui lui valurent le don des miracles. Antoine vivait isolé au milieu des décombres d'un vieux château situé sur une haute montagne ; un cilice qui lui servait de tunique, couvert d'un manteau de peaux de brebis, attaché par une ceinture, formait son vêtement. Six onces de pain trempé dans l'eau, un peu de sel et quelques dattes, étaient sa nourriture de tous les jours, lorsqu'il ne jeûnait pas. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples. Il descendit de sa montagne, pour les rassembler dans le monastère de Phaium, composé de diverses cellules, ou plutôt de huttes et de cabanes, éparses çà et là. Bientôt d'autres monastères s'établirent dans cette partie du désert, de sorte que les vastes solitudes de la Thébaïde furent couvertes de cénobites, dont les uns remplissaient ces monastères, les autres s'enterraient dans des cavernes formées par l'extraction des pierres qui avaient servi à la construction des fameuses pyramides. Le nombre de ces habitants du désert s'élevait, à sa mort, à plus de 15,000. Deux fois, Antoine fut obligé de quitter sa solitude et de se rendre à Alexandrie ; la première, en 311, pendant la persécution de Maximin, pour servir les chrétiens détenus en prison, ou condamnés aux mines, et les encourager, jusqu'au pied des tribunaux et sous la hache des bourreaux, à persévérer dans la foi de Nicée ; la seconde, à la prière de saint Athanase, en 355, pour confondre les ariens, qui voulaient le faire regarder comme un de leurs partisans, et le peuple courait en foule pour lui entendre prêcher la doctrine de J. C. Antoine, sentant sa fin approcher, entreprit, pour la dernière fois, la visite de ses monastères ; il se retira ensuite sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur recommanda d'envoyer son manteau à saint Athanase, afin de prouver par là qu'il mourait dans sa communion. Après quelques autres dispositions semblables : « Adieu, mes enfants, leur dit-il ; Antoine s'en va, il n'est plus avec vous. » C'est ainsi qu'il expira paisiblement, l'an 356, à l'âge de cent cinq ans. L'Église célèbre sa fête le 17 janvier. Ses lettres, écrites en langue égyptienne, se conservent dans divers monastères d'Égypte. Plusieurs ont été traduites en grec et du grec en mauvais latin, dans la *Bibliothèque des Pères*. Albert de Bavière, comte de Hainaut, fonda, en 1382, sous les auspices de saint Antoine, un ordre de chevaliers destinés à faire la guerre aux Turcs. Ils portaient un collier d'or, fait en forme de

Digitized by Google

ceinture d'hermine, d'où pendaient une béquille et une clochette d'argent. Suivant plusieurs auteurs, un ordre militaire du même nom avait déjà été fondé en 370 en Éthiopie, par un empereur, nommé *Jean le Saint*.

ANTOINE de Padoue (St.), fils d'un officier de l'armée d'Alphonse I[er], roi de Portugal, naquit à Lisbonne, en 1195. Les reliques de cinq franciscains martyrisés par les infidèles firent sur lui une si vive impression qu'il prit l'habit de St.-François, en 1221, et alla prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique. Forcé par une maladie de se rembarquer pour l'Espagne, un coup de vent le jeta en Sicile, où il vit St. François, fondateur de son ordre, lequel le tira ensuite de sa solitude, près de Bologne, pour l'envoyer professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges. Élevé aux premières dignités de son ordre, Antoine tonna contre les abus, et s'attira la haine de son général par sa rigidité. Il allait être renfermé pour le reste de ses jours dans une cellule, lorsqu'il se réfugia près de Grégoire IX, qui l'attacha à sa personne. Antoine se retira d'abord sur le mont Aventin et de là à Padoue, où il mit la dernière main à ses *Sermons*. Épuisé, quoique jeune encore, par ses fatigues et ses austérités, il se retira dans un lieu solitaire pour se préparer à la mort, et rendit le dernier soupir, le 13 juin 1231, à trente-six ans. Grégoire IX le canonisa en 1232. Une église magnifique fut bâtie à Padoue, en son honneur, et ses reliques y furent déposées. St. Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie. Les *Sermons* de St. Antoine, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, ont été réimprimés à Venise, en 1575; à Paris, 1641, in-fol. et à Bologne, 1757, in-4°.

ANTOINE, de Palerme, littérateur et poëte; né en 1364; mort à Naples, en 1471, au service d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples.

ANTOINE DE BOURGOGNE, duc de Brabant, deuxième fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; né en 1384; prit le parti de Jean sans Peur, son frère, dans la guerre des Bourguignons et des Armagnacs; tué à la bataille d'Azincourt, en 1415.

ANTOINE, de Galatona, médecin, poëte, philosophe et géographe; mort vers 1490. On a de lui un éloge de la goutte.

ANTOINE de Messine. *Voyez* **ANTONELLO**.

ANTOINE, dit *le Grand-Bâtard*, fils naturel de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Presles, né en 1421, passa en Afrique avec Baudouin, son frère, et contribua beaucoup à délivrer Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne (Charles le Téméraire) contre les Liégeois et les Suisses, commanda l'avant-garde au combat de Granson en 1476, et fut fait prisonnier à la bataille de Nancy. Entré depuis au service de Louis XI et de Charles VIII, il continua de signaler sa valeur dans diverses occasions, fut fait par Charles VIII chevalier de St.-Michel, et mourut en 1504.

ANTOINE DE LÉBRIJA, né en 1442, en Andalousie; mort le 11 juillet 1522, à Alcala de Hénarez; professeur célèbre; dirigea l'édition de la *Polyglotte* dont il avait donné le plan au cardinal de Ximenès. On a en outre de lui : deux *Décades de l'histoire de Ferdinand et Isabelle, Grenade* 1545; des *Lexiques espagnol-latin et latin-espagnol;* ses poésies latines furent publiées en 1491.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, et père de Henri IV, né en 1518, épousa en 1548 Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint à la cour de France une conduite irrésolue et sans vigueur, fut créé, à la mort de François II, lieutenant général du royaume, prit sur les protestants, Blois, Tours, Bourges et Rouen, où il reçut une blessure, dont il mourut le 17 novembre 1562. Il s'était attiré la haine des protestants, dont il avait abandonné le parti, et fut peu regretté des catholiques, dont il avait embrassé la cause. Il conserva jusqu'à sa mort son caractère d'irrésolution qui fit douter s'il mourut calviniste ou catholique.

ANTOINE (Jean), médecin, né à Campen, province d'Over-Yssel, vivait pendant la première moitié du 16e siècle. Il est l'auteur d'un petit traité portant le titre de : *Directorium summæ summarum medicæ*, qu'on trouve imprimé à la suite de la plupart des éditions du *Cœlum philosophorum*, de Philippe Ulstadt.

ANTOINE (don), prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, était fils naturel de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser. Prisonnier des Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il trouva le moyen de s'échapper après 40 jours de captivité, revint à Lisbonne demander la couronne, prétendant que don Louis avait épousé sa mère secrètement. Déclaré bâtard et banni du royaume, il y reparut après la mort de son oncle le cardinal Henri, et se fit proclamer roi le 19 juin 1580, au moment même où Philippe II levait une armée pour soutenir ses droits au trône. Battu par le duc d'Albe, le même jour et à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz, il ne fut pas plus heureux dans une seconde bataille qu'il livra sur les bords du Duero, avec les débris de son armée. Il pénétra dans le Portugal, vint en Hollande où il publia un manifeste constatant la légitimité de ses droits, et mourut à Paris le 26 août 1595, âgé de 64 ans, après avoir cédé ses droits à Henri IV. Il eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord moine chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur, et qui mourut à Bruxelles en 1638. On a imprimé sous son nom : *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, avec des prières sur différents sujets, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE (Sébastien), graveur, né à Nancy en 1687, a gravé, d'après Mignard, un des plafonds du château de Versailles et d'autres pièces.

ANTOINE (Paul-Gabriel), théologien jésuite, né le 21 janvier 1679, à Lunéville, mort le 22 janvier 1743 à Pont-à-Mousson, a laissé un *Cours de Théologie dogmatique*, un autre de *Théologie morale*, souvent réimprimé, où l'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. Benoît XIV ordonna que sa morale serait enseignée au collége de la Propagande. Cependant on trouve quelques-unes de ses propositions censurées dans le *Recueil des assertions*.

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris le 6 août 1733, a construit l'*Hôtel des monnaies*, la *voûte* du palais de justice, le grand *escalier* du même bâtiment,

et beaucoup d'autres édifices à Madrid, Berne, Nancy. Nommé membre de l'Institut en 1799, il mourut le 24 août 1801. Son éloge, prononcé par M. Lussault, a été imprimé.

ANTOINE (Pierre-Joseph), ingénieur des ponts et chaussées, naquit le 15 janvier 1750, à Brasey, près de Saint-Jean de Lône. Son goût le portait vers les arts du dessin, et il y fit de rapides progrès. Dans un voyage à Rome il étudia les plus beaux monuments de l'architecture, et il en leva les plans avec une exactitude remarquable. En 1790 il devint ingénieur en chef du département de la Côte-d'Or. Il mourut doyen des ingénieurs de France, le 2 mars 1814, à 84 ans. Il était membre de plusieurs académies.

ANTOINE (Antoine), frère du précédent, et, comme lui, ingénieur des ponts et chaussées, naquit en 1744 à Auxonne, et mourut à Chenove, près de Dijon, au mois de mai 1818. Il a publié quelques mémoires sur la navigation de la Saône, et sur le canal de Bourgogne.

ANTOINE, archiduc d'Autriche, né à Vienne, le 31 août 1779; nommé évêque de Munster, renonça à la carrière ecclésiastique en 1800; grand maître de l'ordre teutonique par la démission du prince Charles, son frère, en 1815; général d'artillerie; mort en 1835.

ANTOINE-GUNTHER D'ANHALT. *Voyez* **ANHALT**.

ANTOINE, duc de Brunswick. *V.* **BRUNSWICK**.

ANTOINE (Nicolas). *Voyez* **ANTONIO**.

ANTOINE (Marc), graveur. *Voyez* **RAYMONDI**.

ANTOINE, duc de Lorraine. *Voyez* **LORRAINE**.

ANTOINE, comte de Vaudemont. *Voyez* **VAUDEMONT**.

ANTOINE. *Voyez* **ANTHOINE**.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville et de Marie de Bourbon; mariée à Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, tué en 1596; prend l'habit de feuillantine à Toulouse, en 1599; coadjutrice de l'abbesse de Fontevrault, en 1604; morte, en avril 1618, au monastère du Calvaire, à Poitiers.

ANTOINETTE (Marie) d'Autriche. *Voyez* **MARIE**.

ANTOMMARCHI (le docteur), né dans l'île de Corse, vers 1780, était professeur d'anatomie à Florence, lorsqu'il fut choisi par le cardinal Fesch pour être attaché au service de Napoléon, alors captif à Sainte-Hélène, 1820; fut honoré de l'intimité du grand homme, qu'il assista dans ses derniers moments; refusa de signer le procès-verbal d'autopsie des chirurgiens anglais, 1821; de retour en Europe, publia *les Derniers moments de Napoléon*, et des planches anatomiques du corps humain de grandeur naturelle et coloriées, 1822. Lorsque la Pologne eut déclaré son indépendance, en 1831, le docteur Antommarchi s'empressa de s'y rendre pour prodiguer ses soins à ses défenseurs; il y fit des observations précieuses sur le caractère du choléra-morbus, qu'il adressa à la Faculté de médecine de Paris, en 1833; de retour en France, il a donné le moule exact du buste de l'empereur Napoléon, recueilli sur son cadavre. 1835; mort à San-Yago, dans l'île de Cuba, le 3 avril 1838.

ANTON ou **ANTONIUS** (Paul), théologien luthérien, né en 1661 à Hirschfeld dans la Lusace, mort en 1730 à Halle, professeur de théologie et l'un des fondateurs des *piétistes*, est auteur de *De sacris gentilium processionibus*, 1684, in-4°; *Concil. Trident. et pontif. doctrina publica*, Halle, 1697, in-8°; *Elementa homiletica*, ib. 1700, in-8°; *Collegium antitheticum*, ibid., 1732.

ANTON (Conrad-Gottlob), né à Lauban dans la haute Lusace, le 29 novembre 1745, mourut à Wittenberg le 4 juillet 1814. Cette carrière, assez longue, paraît n'avoir été remplie que par les travaux paisibles de l'érudition. Les principales productions de ce savant sont: *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo; Vindiciæ dissertationis de metro Hebr. antiq., à dubitationibus virorum doctorum; Editionis in qua psalmi ad metrum revocabuntur et recensebuntur, varietate lectionis et perpet. interpr. illustrabuntur, specimen; Diss. de verisimillimâ librum Jonæ interpretandi ratione*; etc.

ANTON (Charles-Gottlob), de la même famille que le précédent, né le 23 juillet 1751, à Lauban, étudia la jurisprudence, et vint, en 1774, exercer à Goerlitz la profession d'avocat. En 1799, il devint sénateur de cette ville, où il est mort le 17 novembre 1818. Il partagea son temps entre les devoirs de ses fonctions et la composition de divers ouvrages, dont quelques-uns sont estimés, et parmi lesquels on remarque: *De dato diplomatum regum et imperatorum Germaniæ*, Leipzig, 1774, in-8°; *Analogie des langues* (en allemand), ibid., 1774, in-8°; *Mémoires diplomatiques pour l'histoire et la jurisprudence d'Allemagne*, ibid., 1777, grand in-8°; *Essai d'une histoire de l'ordre des Templiers*, ib., 1779, etc., etc.

ANTON (Jean-Nicolas), né à Schmiedeberg, dans le cercle électoral de Saxe, le 30 décembre 1737, eut le titre de maître de philosophie et, depuis 1759, celui de diacre de sa ville natale. Il est mort en 1814, laissant quelques ouvrages: *Commentatio de pædagogis veterum Romanorum, ad illustr. insignem Epistolæ Pauli ad Galatas locum*, Wittenberg, 1773, in-4°; *Relation du premier jubilé célébré pour le formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique* (en allemand), ib., 1775, in-4°; *Histoire du formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique*.

ANTONELLE (Pierre-Antoine marquis d') naquit à Arles, en 1747. Voué de bonne heure à la carrière des armes, il fut d'abord sous-lieutenant au régiment de Bassigny infanterie; et il était parvenu au grade de capitaine dans le même corps, lorsqu'il abandonna le service en 1782. Livré tout entier aux idées philosophiques, il renonça dès l'année 1789, à ses titres nobiliaires. Nommé maire d'Arles en 1790, Antonelle protégea de tout son pouvoir le parti de la révolution. Il fut élu député à l'assemblée législative par le département des Bouches-du-Rhône, et nommé secrétaire de l'assemblée. Il fut envoyé le 11 août, avec deux de ses collègues (Kersaint et Péraldy), à l'armée du centre que commandait Lafayette, afin d'y faire arrêter ce général, mais ces commissaires furent arrêtés à Mézières par ordre des administrateurs du département des Ardennes, puis conduits à Sedan, où ils allaient être massacrés par les soldats, si la fuite de Lafayette ne leur eût bientôt rendu la liberté. Il vint ensuite habiter Paris, où, s'étant trouvé en concurrence avec Pache dans l'élection d'un maire, il fit rayer son nom de la liste des candidats. Il est difficile d'expliquer comment un homme qui n'était pas naturellement sanguinaire préféra les fonctions de juré du tribunal révolutionnaire à celles de maire. Il était directeur du terrible

jury dans l'affaire des Girondins, et il parut hésiter pour leur condamnation. Il publia quelques jours après une brochure dans laquelle il réclamait plus d'indépendance et de liberté pour les jurés. Arrêté aussitôt après cette publication par ordre du comité de salut public, il fut emprisonné au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor; ainsi il ne fut pas juré dans le procès de la reine Marie-Antoinette, qui eut lieu au mois d'octobre 1793 (vendémiaire an II). Poursuivi au 13 vendémiaire an IV (octobre 1795) par les réactionnaires qui dirigeaient l'opinion publique, il se réfugia, avec tous ses amis, autour de la Convention nationale devenue le dernier appui des démocrates; et ce fut sous les ordres de Bonaparte qu'il combattit les Parisiens dans cette journée célèbre. Compromis dans la conspiration de Babeuf, il fut conduit à Vendôme, y parut avec audace devant la haute cour, et fut néanmoins acquitté. Il revint alors à Paris, et reprit ses travaux polémiques. Par suite de la proscription qu'essuyèrent les démagogues après l'événement du 3 nivôse (la tentative de la machine infernale contre les jours de Bonaparte), Antonelle fut relégué à quarante lieues de Paris; un peu plus tard la police le força même à s'éloigner davantage, et il se rendit en Italie. Lorsque les passions furent calmées, il lui fut permis de revenir dans sa ville natale, et il y vécut enfin dans le repos. On n'entendit plus parler d'Antonelle jusqu'au rétablissement des Bourbons en 1814. A cette époque on vit avec une grande surprise le vieux démagogue prendre la défense de la restauration dans un écrit intitulé : *Le Réveil d'un vieillard*, où il déclara positivement que la France ne pouvait attendre sa liberté que du roi légitime. Cet ouvrage est le dernier qu'il ait publié. Il mourut à Arles le 26 novembre 1817. Ses écrits sont : *Catéchisme du tiers état*, Arles, 1789, in-8°; *Quelques réflexions sur la mémorable assemblée de Carpentras*, Paris, 1791, in-8°; *Déclarations motivées d'Antonelle, juré au tribunal révolutionnaire dans diverses affaires*, in-8° de 76 pages, Paris, an II (1793), etc.

ANTONELLI (Nic.-Marie), cardinal italien, né en 1697, mort dans le duché d'Urbin le 24 septembre 1767, a publié quelques écrits sur *l'ancienne discipline; les droits* du saint-siége sur les duchés de Parme et de Plaisance, 4 vol. in-4°. Il a donné la première édit. de l'*Interprétation des Psaumes*, par St. Athanase, archevêque d'Alexandrie, Rome, 1746, in-fol., et celle d'un *ancien Missel romain*, avec des notes, 1756, in-4°. Les principaux ouvrages de ce savant prélat ont été réunis en un vol. in-fol., 1756.

ANTONELLI (J.-Charles), évêque de Ferentino, est auteur d'un traité *de juribus et oneribus clericorum*, Rome, 1699, in-fol.

ANTONELLI (Léonard), cardinal de l'Église romaine, naquit en 1730 à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin. Ce fut sous le pontificat de Pie VI qu'Antonelli fut décoré de la pourpre. Nommé depuis évêque d'Ostie et de Velletri, il devint préfet de la congrégation de la Propagande et membre de la congrégation d'État. Redoutant que l'éloignement des prêtres et la cessation du culte pendant un temps qu'il était impossible de calculer, ne fissent en France un tort irréparable à la religion, il ouvrit en 1791, au sacré collége, l'avis que les prêtres français fussent autorisés à prêter le serment à la constitution civile du clergé. Plus tard ses liaisons avec le fiscal Barbieri, le firent accuser de n'être pas étranger aux troubles qui éclatèrent à Rome, et dans lesquels le général français Duphot fut tué. Doyen du sacré collége depuis 1797, Antonelli concourut à l'élection du pape Pie VII en 1800; et il accompagna ce pontife dans son voyage à Paris, en 1804. Expulsé de Rome par les Français en 1808, il fut conduit à Spoleto, puis à Sinigaglia où il mourut presque subitement le 23 janvier 1811. La *Lettre* d'Antonelli *aux évêques d'Irlande*, publiée en Angleterre, et recueillie dans l'*Ami de la religion*, n° 457, suffirait pour prouver que ce prélat était bien éloigné d'avoir les opinions intolérantes que certains biographes lui attribuent.

ANTONELLO, de Messine, fut un des plus grands peintres du 15e siècle. On lui a refusé le mérite de l'introduction de la peinture à l'huile en Italie, en citant des peintures qui lui seraient antérieures de plus d'un siècle; on est allé jusqu'à nier son voyage en Flandre. Né vers l'an 1412, Antonello, dont le vrai nom est Antonio degli Antonii, étudia la peinture sous plusieurs maîtres. Ayant vu à Naples un tableau de Jean de Bruges (Van Eyck), que des marchands florentins avaient apporté au roi Alphonse, il fut frappé de l'éclat et de la vigueur de cette peinture. Désirant connaître le secret de cette peinture, il vendit tout ce qu'il avait, et s'embarqua pour la Flandre. Il vint trouver Jean de Bruges, se présenta chez lui comme un riche marchand italien, grand amateur de peinture, admirateur de ses ouvrages. Enfin il sut si bien l'intéresser et gagner son amitié, que Van Eyck ne pouvait se passer de sa conversation. Antonello résolut de ne plus quitter ce vieillard et de l'entourer de ses soins jusqu'à sa dernière heure, qui arriva en 1441. Il revint alors à Messine, alla ensuite à Venise et enfin à Milan. Antonello enseigna son secret à plusieurs artistes. Un des premiers auxquels il en fit part fut le malheureux Domenico Veneziano, qui en fut victime. En effet, Domenico étant venu exercer son art à Florence, excita la jalousie d'André del Castagno qui l'assassina. Antonello retourna à Venise, où on le retrouve en 1470. Il avait à cette époque rendu publique sa manière de faire; car il jouissait de tous les avantages que le gouvernement lui avait faits pour l'en récompenser. Les dernières années de sa vie furent comblées d'honneurs et de richesses. On ignore l'époque de sa mort.

ANTONI (Alexandre-Victor PAPACINO d'), directeur de l'école royale d'artillerie du roi de Sardaigne, naquit le 20 mai 1714, à Ville-Franche, dans le comté de Nice, où son père était capitaine du port. Le nom d'Antoni, sous lequel il est plus connu, est celui de sa mère. Il entra au service à l'âge de 18 ans, dans le corps d'artillerie, et s'éleva au grade de capitaine; au milieu des camps et des fatigues militaires, d'Antoni trouva le temps de s'occuper aussi des études théoriques relatives à son art, et se lia avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières. Le roi de Sardaigne récompensa le mérite d'Antoni par une commanderie des ordres réunis de Saint-Maurice et de Saint-Lazare : il lui confia, en 1783, la direction supérieure de tout ce qui appartient à l'artillerie. L'année d'après, il le nomma lieutenant général. D'Antoni mourut le 7 décembre 1786. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont :

Institutions physico-mécaniques, traduit en français, par Montrozard, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-8°, figures; *Examen de la poudre à canon*, traduit par Flavigny, 1773, in-8°; *De l'usage des armes à feu*, traduit par Saint-Auban, 1780, in-8°; *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, trad. par Flavigny, 1775.

ANTONI (Vincenzo Berni degli), jurisconsulte italien, naquit à Bologne le 25 avril 1747; refusa de prêter serment à la république établie par les Français en 1798, cependant il accepta les fonctions de procureur du roi et de chevalier de la couronne de Fer. Plus tard, lorsque l'autorité pontificale fut rétablie à Bologne, Pie VII désigna Antoni pour président d'appel; mais sa santé ne lui permit pas d'accepter ces fonctions. On ignore l'époque de sa mort. Antoni a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence très-estimés, ainsi que quelques poésies et des comédies.

ANTONIA, vestale. *Voyez* **CLAUDIA**.

ANTONIA, 2e fille de Marc-Antoine et d'Octavie, l'une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle, épousa Drusus, fils de Tibère, et en eut trois enfants, Germanicus, père de Caligula, l'empereur Claude et Livie. On croit qu'elle mourut empoisonnée par Caligula, son petit-fils.

ANTONIANO (Silvio), cardinal, né à Rome, le 31 décembre 1540, fils d'un marchand d'étoffes; il montra, dans son enfance, de grandes dispositions pour les lettres, la poésie et la musique. Le duc de Ferrare Hercule II fut tellement ravi, dans un voyage qu'il fit à Rome, de la poésie et du chant du jeune Antoniano, qu'il l'emmena avec lui à Ferrare et puis à Venise. Appelé à Rome en 1559 il fut ordonné prêtre en 1567 et peu de temps après nommé secrétaire du sacré collége. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal le 3 mars 1598. Il mourut à Rome le 15 août 1603. Ses ouvrages imprimés sont: *Dell' Educazione Christiana de' Figliuoli libri trè*, Verone 1584; *Orationes tredecim*, Rome 1610; et plusieurs discours, lettres, dissertations, etc.

ANTONIANUS (Jean), dominicain de Nimègue, mort en 1588, a donné des éditions de plusieurs écrits les moins connus des Pères de l'Église, dont Jocher a donné la liste dans le *Dictionnaire universel des savants*.

ANTONIDES NERDENUS (Henri), de Naerden, près d'Amsterdam, né en 1546, mourut en 1604. On a de lui un *Systema theologiæ*, Franekeræ, 1613, in-4°, et *Initia academiæ Franekerensis*, ib., 1613, in-4°. Il s'appelait aussi Henri-Antoine van der Linden. Les persécutions du duc d'Albe, qui fit périr son père et une grande partie de sa famille, dans le massacre de Naerden, l'avaient forcé d'émigrer dans sa jeunesse. La préface de son *Systema theologiæ* contient des renseignements précieux sur les commencements de la réformation dans les Pays-Bas.

ANTONIDES (Jean), appelé Alkmarianus, d'Alkmar, son lieu de naissance, savant orientaliste. On lui doit: *Epistola Pauli ad Titum, arabicè, cum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum*, Antv., 1612, in-4°. On ignore les années de sa naissance et de sa mort.

ANTONIDES (Théodore), théologien hollandais du commencement du 18e siècle. Il a donné des commentaires en langue hollandaise, sur les *Épîtres de St. Jacques, St. Pierre et St. Jude*, et sur le *Livre de Job*. Il était partisan de l'interprétation mystique.

ANTONIDES (Jean), surnommé van der Goes, à cause de la ville du même nom, en Zélande, où il naquit, en 1647, de parents peu fortunés. A l'âge de 9 ans, son père le mit à l'école latine d'Amsterdam, où il étudia sous les plus fameux maîtres. Les premiers essais d'Antonides furent des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus. Il composa ensuite une tragédie intitulée: *Trazet*, ou *la Chine envahie*, dont Vondel, poète célèbre de ce temps, fut fort content. Après quelques pièces plus ou moins bien composées, il donna, en 1671, l'ouvrage que les Hollandais estiment le plus, et qui est intitulé: *Ystroom*, c'est-à-dire *la rivière de l'Y*, à Amsterdam. La description de cette rivière, ou plutôt de ce lac, est le sujet de ce poëme, divisé en quatre chants. Ce poëme, où il y a de grandes beautés, excita l'admiration générale. Plusieurs personnes s'intéressèrent vivement à l'auteur, qui n'avait encore que 24 ans, et qui était dans la boutique d'un apothicaire. Elles lui firent étudier la médecine à Utrecht, où il fut promu au grade de docteur, en 1673. Il fut ensuite placé avantageusement dans l'amirauté, ce qui procura à Antonides le moyen de se livrer commodément à son penchant naturel. Il projeta alors un grand poëme, qui devait se composer de douze livres, et contenir les actions mémorables de St. Paul l'apôtre; mais il fut enlevé aux lettres, en 1684, dans sa trente-huitième année. Les plus fameux poëtes de son temps firent des élégies sur cette mort prématurée. La collection de ses œuvres a été imprimée à Amsterdam, en 1714, in-4°.

ANTONIDES (Jean), **VANDER LINDEN**. *Voyez* **LINDEN** (vander).

ANTONILES (don Joseph), peintre espagnol, né à Séville en 1636, peignit particulièrement le paysage et les portraits. On voit dans la cathédrale d'Alcala de Henarès deux tableaux de sa composition représentant la *Conception* et le *Bon Pasteur*. Il mourut à Madrid en 1676.

ANTONIN (Titus-Aurelius-Fulvius ANTONINUS PIUS), fils d'Aurélius-Fulvius, originaire de Nîmes, et d'Arria Fadilla, naquit à Lanuvium, dans la campagne de Rome, l'an 86, parvint au consulat l'an 120, puis fut proconsul en Asie. De retour à Rome, Antonin obtint la confiance d'Adrien qui l'éleva aux premières fonctions de l'empire et l'adopta pour son successeur à condition qu'il adopterait lui-même M. Annius Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus Vérus. La même année de son adoption, le 10 juillet 138, Antonin succéda à Adrien aux acclamations des Romains. Sous ses lois, l'État jouit d'une tranquillité qui fournit peu de faits à l'histoire. Le surnom de *Pieux* lui fut décerné par le sénat et il le mérita. Pausanias dit qu'il méritait encore celui de *Père du genre humain*. Avant de monter sur le trône des Césars, Antonin avait épousé Faustine, fille d'Annius Vérus; autant il illustra le trône par ses vertus, autant elle le souilla par ses débauches. Antonin gémissait de ses débordements, mais le caractère de douceur et de modération de ce prince lui faisait fermer les yeux sur la conduite de l'impératrice. On pense que c'est à Antonin que Nîmes, patrie de ses aïeux, doit son amphithéâtre et le *pont du Gard*. Il pro-

Digitized by Google

fita de la paix qui dura pendant presque tout son règne, pour réparer les maux produits par de longues guerres, pour rebâtir les villes et soulager les malheureux. Il fit aussi cesser les persécutions contre les chrétiens, et mourut à l'âge de 75 ans, l'an 160 de J. C., regretté de tous les Romains. Il adopta le vertueux Marc-Aurèle. Le nom d'Antonin fut depuis porté par plusieurs princes, qui sont plus connus par leurs noms propres. C'est probablement par son ordre que fut rédigé l'Itinéraire dans toutes les parties de l'empire romain, qui porte son nom, et qui, publié pour la première fois par H. Estienne, 1512, in-16, l'a été depuis avec un utile commentaire par Pierre Veseling, Amsterdam, 1735, in 4°.

ANTONIN (St.), dominicain et ensuite archevêque de Florence, né dans cette ville en 1389, mort en 1459, et canonisé en 1523 par Adrien VI, est auteur d'une *Somme théologique*, Nuremberg, 1477, 4 vol. grand in-fol., mais dont la meilleure édition est celle de Vérone 1740, avec des notes et la vie de l'auteur; d'une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'à Frédéric III, Nuremberg, 1484, 3 vol. in-fol.; de *Traités des censures ecclésiastiques*, Venise, 1474, in-4°; de la *Confession* et de *Commentaires sur les Évangiles*.

ANTONIN. *Voyez* **MARC-AURÈLE**.

ANTONIN-HONORAT, évêque de Constantine au 5e siècle, est connu par une *Lettre à Arcadius*, évêque espagnol, écrite en 435, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, dont on cite trois éditions faites en 1472 à Paris.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne. Ses mœurs répondirent à cette basse extraction, et son caractère fut encore plus odieux que ses mœurs : elle eut, néanmoins, l'art de séduire Bélisaire, qui l'épousa vers l'an 527, au même instant où l'infâme Théodora s'unissait à Justinien, qui n'était encore que césar. Ces deux femmes, destinées à ternir l'éclat de deux grands noms, par l'ascendant qu'elles prirent sur leurs époux, furent longtemps unies par l'intrigue, la débauche et le crime. Enfin, son âge, et la disgrâce de Bélisaire, la firent disparaître peu à peu de la scène. Après la mort de son époux, arrivée vers l'an 565, elle chercha à expier sa vie criminelle, en fondant un couvent. L'époque précise de sa mort n'est pas connue.

ANTONINI (Philippe), savant archéologue, était né vers le milieu du 16e siècle à Sarsina, petite ville de la Romagne, très-ancienne, mais à demi ruinée. Il est auteur d'un ouvrage curieux et fort estimé : *Discorsi dell' antichità di Sarsina e de' costumi romani*, Sarsina, 1607, 2 part. in-4°. On lui doit encore : *Supplemento della chronica di Verruchio*, Bologne, 1621, in-4°.

ANTONINI (Joseph), fils d'Alphonse Antonini, baron et seigneur titulaire d'une terre située dans la province de Salerne, fit ses études à Naples, au commencement du 18e siècle, se livra particulièrement à l'étude des lois, et fut employé dans plusieurs provinces du royaume, en qualité d'auditeur et de juge fiscal, sous l'empereur Charles VI. Ce fut alors qu'il écrivit une *Histoire complète de la Lucanie*, imprimée ensuite à Naples. Ce fut Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, du manuscrit très-précieux du Traité de François Philelphe *De exilio*, qui s'était conservé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille.

ANTONINI (Annibal), frère du précédent, naquit dans la terre de son père, près de Salerne, en 1702. Il fit à Naples une partie de ses études, sous la direction de son frère Joseph : après les avoir achevées à Rome, il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et définitivement en France, où il se fixa. Il enseigna pendant près de vingt-cinq ans, à Paris, la langue italienne, retourna ensuite dans sa patrie, et y mourut au mois d'août 1755. Il y a publié : *Dizionario italiano, latino e francese; francese, latino ed italiano*, imprimé, pour la première fois, en 1735, 2 vol. in-4°; *Grammaire italienne*, 1726, in-12, et 1729, id.; *Distinta descrizione de' contorni di Parigi; Traité de la prononciation française;* on lui doit de plus de bonnes éditions italiennes de *l'Italia liberata del Trissino*, des poésies de Jean de la Casa, de l'*Orlando Furioso*, de l'Arioste; de *la Gerusalemme liberata*, et de l'*Aminta*, du Tasse, et un Recueil ou Choix de poésies italiennes, de divers auteurs, fait avec goût, 1729, en 2 vol. in-12.

ANTONINI (Charles), graveur, a publié un ouvrage intitulé : *Manuale di vari ornamenti tratti dalle fabbriche e frammenti antichi*, Rome, 1780-90, 4 vol. in-fol., contenant 313 planches bien exécutées.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec au 2e siècle, est auteur des *Métamorphoses*, ouvrage publié par Muncker, Amsterdam, 1674, in-12, mais dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1774, in-8°. Il fait partie du recueil des *Mythographies grecques*.

ANTONIO (Nicolas), né à Séville, en 1617, alla achever ses études à Salamanque, sous les plus célèbres professeurs. Il revint à Séville, où, plongé dans l'étude, il passait tout son temps dans le couvent des bénédictins. Ce fut là qu'il composa sa *Bibliothèque espagnole*. En 1659, il fut envoyé à Rome par Philippe IV, avec le titre d'agent général des affaires concernant la couronne d'Espagne, les Deux-Siciles et l'inquisition. Il occupa cette place pendant 22 ans. Charles II le rappela à Madrid et le fit entrer dans son conseil. Antonio mourut en 1684, chevalier de l'ordre de St.-Jacques. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, etc., Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimprimée par Ibarra, Madrid, 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova*, etc., *post an.* M. D., Rome, 1672, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1783, 2 vol. in-fol. Ces deux Bibliothèques sont estimées et rares. Antonio est encore auteur d'un traité *De exilio, sive de exilii pœna*, Anvers, 1659, in-fol.; et de *Censura de istorias fabulosas*, publié par Grég. Mayans, Valence, 1742, in fol.

ANTONIO (Pierre), peintre espagnol, né à Cordoue en 1614, estimé pour son coloris. On voit de lui dans l'église d'un couvent de sa patrie une *Ste. Rose* qui passe pour son chef-d'œuvre.

ANTONIO (Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Silvestre de **BOURBON**), infant d'Epagne, frère de Charles IV, né le 31 décembre 1755, veuf, le 27 juillet 1798, de sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, passa la plus grande partie de sa vie dans des exercices de piété et dans la pratique des arts mécaniques, particulièrement de la serrurerie où il était devenu fort habile. On sent que de pareilles habitudes

Digitized by Google

l'avaient rendu peu propre aux affaires de l'État, et qu'il dut se trouver embarrassé lorsque des circonstances difficiles l'obligèrent à s'en occuper. Ce fut dans le mois d'avril 1808 que Ferdinand VII, décidé à se rendre à Bayonne, le chargea de présider la junte suprême qui dut gouverner le royaume en son absence; mais Antonio ne pouvant supporter un pareil poids, quitta Madrid le 4 mai suivant pour se rendre à Bayonne, à peine arrivé que, prisonnier de Napoléon comme tous les siens, on le conduisit à Valençay avec Ferdinand VII. Il resta détenu dans ce château jusqu'en 1814, et il s'y fit remarquer par sa bonhomie, par sa bienfaisance, par son goût excessif pour le jardinage, comme aussi pour les ouvrages de lingerie et de broderie, dont il avait établi sous ses yeux des ateliers. Après la chute de Napoléon, il revint à Madrid avec Ferdinand VII, et il y reprit avec un nouveau zèle ces occupations de piété et de bienfaisance qui, dans les temps de calme et de prospérité, font le bonheur des princes et des peuples; mais qui, dans les temps de crise et de révolution, ne sauvent pas les empires. Don Antonio est mort dans cette capitale en avril 1817, sans laisser de postérité.

ANTONIO (Mario), peintre et architecte italien au 17e siècle, acquit quelque réputation dans ces deux arts, et mourut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

ANTONIO MARANON. *Voyez* **MARANON.**

ANTONIUS (Godefroy), célèbre jurisconsulte, naquit à Freudenberg en Westphalie. L'un des fondateurs de l'université de Giessen, il y professa le droit et en devint chancelier. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes feudales XV*, Marbourg, 1604, in-4o; *De cameræ imperialis jurisdictione; Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus solutâ; Disp. antivullejanæ*, Giessen, 1609 et 1610, in-4o. Il mourut en 1618.

ANTONIUS (J.-G.), petit-fils du précédent, mort en 1715, est auteur d'un traité *De ægro nephretico malo laborante.*

ANTONIUS RUFUS, grammairien, cité par Quintilien, a, selon le scoliaste d'Horace, traduit Homère et Pindare, et composé quelques *comédies.*

ANTONIUS MUSA. *Voyez* **MUSA.**

ANTONIUS PRIMUS. *Voyez* **PRIMUS.**

ANTONIZZO, peintre et graveur hollandais du 16e siècle, a donné des *Vues d'Amsterdam.*

ANTRACINO (Jean), médecin, né dans le 15e siècle, à Macerata, fut l'un des plus habiles praticiens de son temps. Honoré de la confiance du pape Adrien VI, il ne put cependant le tirer d'une maladie grave qui se compliquait avec un âge avancé. Antracino fut continué par Clément VII dans la charge de protomédecin de Rome. Il mourut vers 1530. A l'exercice de son art il joignait la culture des lettres; et on a de lui des poésies latines dont on vante l'élégance. Elles ont été recueillies par Bl. Palladio dans le volume intitulé : *Coryciana*, Rome, 1524, in-4o.

ANTRAGUES (Mme d'), citée par la Croix du Maine, comme auteur de plusieurs *ballades* et *rondeaux*, florissait, dit-il, sous le règne de Louis XII ou environ.

ANTRAIGUES (comte d'). *Voyez* **ENTRAIGUES.**

ANUND Ier, roi de Suède, surnommé Braut, c'est-à-dire, *destructeur des forêts*, hérita, dans le 7e siècle, des couronnes de Gothie et de Danemark, dont son père Inguar s'était rendu maître; il prit aussitôt les armes pour venger la mort de ce prince, assassiné par des rebelles, et revint triomphant de cette expédition. Il fit ensuite jouir ses sujets de la paix et d'un gouvernement paternel. Dans un siècle où le Nord ne connaissait d'autre vertu qu'une bravoure aveugle et féroce, il se montra juste et généreux; n'ayant d'autre ministre que lui-même, il fit ouvrir des routes, et publia les règlements les plus sages. On prétend que par ses ordres fut brûlée une partie des immenses forêts qui couvraient la Suède, et qu'ayant distribué des terres aux habitants les plus industrieux, sans exiger de redevance, il parvint à faire fleurir l'agriculture. Il périt dans un voyage, par la chute d'une masse de terre. Son fils Ingiald lui succéda.

ANUND II (Jacob), roi de Suède, succéda, en 1024, à son père Olaüs, premier roi chrétien, et fut surnommé *Kolbrener*, ou *charbonnier*, parce qu'il fit une loi pénale, portant que celui qui ferait tort à son concitoyen, serait condamné à voir brûler sa propre maison. Ce prince, après avoir donné aux lois de la vigueur, favorisa les progrès du christianisme dans ses États. Selon J. Gothus et Loccenius, il fut entraîné dans une guerre contre Canut le Riche, roi de Danemark et d'Angleterre, et périt dans une bataille, en 1035. Son frère, Emund le Vieux, lui succéda.

ANVARI, poëte persan. *Voyez* **ANWÉRY.**

ANVILLE (N. de la ROCHEFOUCAULD, duc d'), né au commencement du 18e siècle, entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talents et son zèle, encore plus que par son nom. En 1745, le duc d'Anville fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg, ou de ruiner la colonie anglaise d'Annapolis; sa flotte fut dispersée par une violente tempête; quelques-uns de ses vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Anville, consumé par une maladie, accablé de chagrins, mourut sur le rivage barbare de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Écosse.

ANVILLE (Jean-Baptiste BOURGUIGNON d'), premier géographe du roi, pensionnaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, adjoint-géographe de l'académie des sciences, de la société des antiquaires de Londres, de l'académie de Pétersbourg, et secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans, naquit à Paris, le 11 juillet 1697, de Hubert Bourguignon, et de Charlotte Vaugon. Une carte géographique tombée par hasard entre ses mains, lorsqu'il n'avait que 12 ans, lui donna occasion de manifester son goût pour la géographie. Il employa, depuis, une partie du temps de ses classes, et même de ses récréations, à dessiner les pays et les contrées dont parlent les historiens latins. Ce goût ne tarda pas à se convertir en une espèce de passion. Ses études, soutenues par un noble enthousiasme, et constamment dirigées vers le même but, lui avaient procuré de très-bonne heure d'immenses connaissances en géographie; et, avant l'âge de vingt-deux ans, il obtint le brevet de géographe du roi. Un des objets les plus importants dont il se soit occupé, fut de déterminer la longueur des mesures itinéraires des anciens, et

de les comparer avec celles des modernes. La sagacité avec laquelle il a su éclaircir un sujet si obscur, et semé de tant de difficultés, est ce qui lui fait le plus d'honneur; et c'est à cette première connaissance, qui sert de base à toute la géographie ancienne, que d'Anville doit le plus grand nombre de ses autres succès. Il parvint, par l'application des mesures anciennes qu'il avait établies, à réduire considérablement l'étendue que l'on avait donnée à l'Italie, et il eut la satisfaction de voir les corrections qu'il avait faites à la carte de cette contrée, confirmées par les opérations géodésiques exécutées d'après les ordres du pape Benoît XIV, pour mesurer un arc du méridien dans l'État ecclésiastique. Cette exactitude ne paraîtrait peut-être pas extraordinaire, si nous n'avions, pour vérifier ses conjectures, que les ouvrages qui les ont fait naître; mais, ce qui est une espèce de prodige, c'est que la plupart de ses opinions ont été confirmées par ceux qui ont visité les contrées qu'il a décrites. M. de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, rend hommage à l'exactitude des cartes de d'Anville. Les cartes d'Égypte, pour lesquelles d'Anville a toujours témoigné une affection particulière, ont donné à sa gloire le plus grand éclat dont elle pût être couronnée; leur exactitude a été également confirmée par les savants français qui, d'après les ordres de l'empereur Napoléon, ont été chargés de visiter le pays, et d'en dresser de nouvelles cartes. Les Anglais ont été forcés de rendre hommage à la supériorité de d'Anville, et le plus bel éloge qu'ils aient pu donner au major Rennel, le plus célèbre de leurs géographes, a été de le nommer le *d'Anville de l'Angleterre*. D'Anville ne publiait guère de carte sur la géographie ancienne, sans l'accompagner ou la faire suivre d'un mémoire où il donnait, en détail, les raisons qu'il avait d'abandonner les idées de ceux qui l'avaient précédé, et d'en adopter de nouvelles. Deux ans avant sa mort, il perdit l'usage de ses facultés, et termina sa carrière le 28 janvier 1782, âgé de près de 85 ans.

ANWÉRY, l'un des poëtes les plus célèbres de la Perse, naquit à Bedneh, petit village dépendant du district d'Abiverd, dans le Khoraçan. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya à Thous, où il y avait une célèbre académie, nommée *Manssourryah*. Un soir, qu'il était tristement assis sur la porte du collége, les équipages du sultan Sandjar le seljoucide, vinrent à passer; il fut frappé de la bonne mine d'un cavalier magnifiquement vêtu, et entouré d'esclaves empressés à le servir; il demanda qui était ce seigneur, et, quand on le lui désigna comme un poëte au service du sultan: « Quoi! s'écria-t-il, les vers sont honorés à ce point? J'en jure par le Très-Haut; je veux, sous peu, éclipser tout ce qu'il y a de poëtes à la cour du sultan! » L'imagination exaltée par un aussi beau projet, il compose, la nuit même, en vers, un éloge de Sandjar, et va, le lendemain, le présenter au monarque. Ce prince, ravi de la chaleur qui régnait dans cette composition, admet aussitôt Anwéry au nombre des beaux esprits qu'il avait réunis autour de sa personne. Cependant la poésie n'occupait pas seule tous les instants d'Anwéry; il sut y associer des études plus sérieuses, telles que celle de l'astronomie. Cette prétention lui devint très-funeste. Ayant prédit qu'un ouragan furieux déracinerait les arbres et renverserait les maisons, il jeta la consternation parmi les habitants de Merve. Or, le jour même qu'il avait fixé, l'air fut plus calme que jamais. Il perdit alors les bonnes grâces du prince régnant; il quitta Merve et se retira à Balkh, où il mourut, l'an de J. C. 1200-1201. On a d'Anwéry des éloges, des satires et des ghazels. L'*Éloge* est le genre où il a le mieux réussi. Il l'emporte de beaucoup sur Khacany, Nizamy, Saady et Djamy, dans le *cacydeh*; mais il le cède à Hafiz dans la *ghazel*, ou poésie érotique. Ce poëte, rempli de verve et d'imagination, est encore fort peu connu en Europe. Il n'y a, à proprement parler, que deux seuls morceaux imprimés de ses poésies qui puissent donner une idée de son esprit et de ses talents. Le premier est une *Élégie* sur la captivité du sultan Sandjar. Ce poëme est un des plus beaux de la langue persane. Le texte de ce petit poëme a été publié avec une excellente traduction en vers anglais, par le capitaine Kirk Patrick, dans l'*Asiatic Miscellany*, publié à Calcutta, in-4°, 1785 à 1786. L'autre est un éloge de Maudoud ben Zengury, traduit en allemand, en octaves, par M^{me} Chézy. Cette élégante traduction est insérée dans le second N° des *Mines de l'Orient*, journal qui s'imprime à Vienne.

ANYSIS, quoique aveugle, fut élu roi d'Égypte après la mort d'Asychis, vers l'an 1012 avant J. C. Sabacos, roi d'Éthiopie, s'étant emparé de l'Égypte, Anysis se retira dans les marais où il vécut cinquante ans, et revint prendre la couronne quand Sabacos eut quitté l'Égypte.

ANYTA, femme grecque, dont il reste quelques poésies insérées dans les *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, et reproduites par Wolfius.

ANYTUS, fils d'Anthémius, était corroyeur à Athènes. Cela ne l'empêchait pas de se livrer aux affaires publiques. Il fut chargé, dans la 4^e année de la 92^e olympiade, 409 ans avant J. C., de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, qui était assiégé par les Lacédémoniens. N'ayant pu doubler le promontoire Malée, il revint à Athènes, et le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès. Il parvint à s'en tirer en corrompant les juges avec de l'argent. Il fut un des accusateurs de Socrate. On sait quelle fut l'issue de cette accusation. Anytus, et ceux qui s'étaient joints à lui, ne tardèrent pas à être punis de leur conduite, par la haine publique. Le peuple n'ayant pas tardé à revenir sur le compte de Socrate, Anytus fut exilé; il se retira à Héraclée vers le Pont-Euxin, où il fut, à ce qu'on dit, assommé à coups de pierres par les gens du pays.

AOD, élu juge d'Israël, l'an 1443 avant J. C., délivra les Hébreux de la tyrannie d'Églon, roi des Moabites, qu'il tua d'un coup de poignard.

AOUST (JEAN-MARIE, marquis D'), né vers 1740, député de la noblesse du bailliage de Douai aux états généraux de 1789, devint, en 1792, membre de la Convention, qui l'envoya en mission dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis, après avoir rejeté l'appel au peuple. Le Directoire le nomma commissaire de l'administration centrale du département du Nord, et Napoléon le fit maire de Quincy, où il mourut vers 1812.

AOUST (EUSTACHE D'), fils aîné du précédent, naquit à Douai en 1763, et fut, avant la révolution, lieutenant

au régiment du roi infanterie. Nommé en 1790 aide de camp de Rochambeau, il fit avec ce maréchal la première campagne de la révolution sur la frontière du nord en 1792. Devenu général de brigade en 1793, il passa à l'armée des Pyrénées orientales où il obtint bientôt le grade et les fonctions de général de division. Il commanda même temporairement cette armée après la destitution de Puget-Barbantane, et dirigea l'attaque du camp retranché des Espagnols à Peyres-Tortes, qui fut emporté le 17 septembre 1793, et où les Français s'emparèrent de quarante-six bouches à feu et de cinq cents prisonniers et dégagèrent Perpignan. Il y avait alors à l'armée des Pyrénées orientales un principe de désorganisation. Deux députés conventionnels, Fabre de l'Hérault et Cassanyès, y dirigeaient les opérations. Le commandement fut ôté à d'Aoust et successivement donné à Dagobert et à Turreau, pour lui être rendu ensuite. D'Aoust fut attaqué, le 20 décembre 1793, et essuya une déroute dans laquelle Fabre de l'Hérault fut tué, et qui fut suivie de la défection du commandement du fort Saint-Elme. La Convention rendit d'Aoust responsable de cette inconstance de la fortune. Accusé de trahison, et, ce qui était plus vrai, d'incapacité, il fut traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, condamné à mort et exécuté le 2 juillet 1794. Dans un *Précis de l'histoire d'Espagne,* par M. de Boissy, continué par M. de Barrins, on n'a fait qu'un seul et même personnage du général d'Aoust et du maréchal Davoust.

AOUT (saint), élu archevêque de Bourges, l'an 811; assista, en 829, au concile de Toulouse; jugé dans le concile de Thionville, tenu en 835, il y fut condamné à être déposé pour avoir dégradé Louis le Débonnaire; mort le 22 mai de la même année; honoré le 7 octobre.

APACHNAS ou **PACHNAN**, troisième roi de la dynastie des rois arabes, qui se sont emparés de Memphis et de la basse Égypte; régna trente-six ans et sept mois; mort en 1483 avant J. C.

APACZAI, **APATZAI TSERE** (Jean), savant transylvain, mort en 1659, professa avec éclat, à Weissembourg et Clausembourg, les langues orientales, la philosophie, l'astronomie et la géographie. Il a laissé, entre autres ouvrages, un traité de *Logique,* en hongrois, imprimé à Weissembourg en 1656; et une *Encyclopédie,* dans la même langue, Utrecht, 1653.

APAFFI. *Voyez* **ABAFFI.**

APAMÉ, fille d'Artabaze, satrape de la Bactriane, épousa Séleucus, l'un des généraux d'Alexandre, qui donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamé en Syrie.

APAMÉ, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène. M. Visconti croit qu'elle est la même que l'Arsinoé dont parle Justin.

A-PAO-KI, kan des Tartares khitans; fit sortir sa nation de son obscurité; maître de la Tartarie au nord de la Chine, il fit la conquête de cet empire sur les Hoeike, en 907; y fonda la dynastie de Leao; prit le titre d'empereur sous le nom de Tai-Tçou-Hoam-ti, et mourut en 926.

APAPHUS LE GRAND, le vingtième des rois thébains en Égypte; succéda, en 1642 avant J. C., à Pammus Archoudes, et régna cent ans; on le croit le même que Phiops, vingt et unième roi de la seizième dynastie des rois d'Égypte; leur règne tombe à la même année et la durée est la même; son surnom de *Grand* montre qu'il avait fait quelque conquête considérable, c'est apparemment celle du royaume de Memphis.

APCHON (Cl.-Marc-Ant. d'), évêque de Dijon et archevêque d'Auch, né à Montbrison, mort à Paris en 1783, avait suivi d'abord la carrière des armes. Il reste de lui des *Instructions pastorales* pleines d'onction.

APEGA-MALAKIA, Arménien du 13e siècle, est cité comme auteur d'une *Histoire* de l'invasion de son pays par les Tartares.

APEL (Jean), jurisconsulte, né en 1486, à Nuremberg, où il mourut en 1536, fut un des coopérateurs de la réforme de Luther, étant professeur à l'université de Wittenberg. On a de lui : *Methodica dialectices ratio ad jurisprud. accommodata,* Nuremberg, 1535, in-4°; *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio,* etc., Wittenberg, 1523, in-4°; *Brachylogus juris civilis,* etc., abrégé de droit, qu'on a cru longtemps une production du 6e siècle, et même attribué à l'empereur Justinien.

APEL (Jean-Auguste), légiste allemand, né à Leipzig en 1771, mort le 9 août 1816. Son père, bourgmestre de la ville, soigna son éducation, et voulut qu'il étudiât la jurisprudence. Après avoir terminé ses études à Leipzig, il alla suivre les cours de la faculté de droit à Wittenberg; mais dominé par son penchant littéraire, Apel d'ailleurs riche, abandonna bientôt la carrière que ses parents voulaient lui faire embrasser pour se livrer entièrement à la littérature. Il travaillait avec facilité, et il ne cessa de faire paraître chaque année des poésies lyriques, satiriques, élégiaques, sérieuses, badines; des légendes, des drames, des contes et des romans. Plusieurs recueils littéraires furent enrichis de productions d'Apel. Leur grand nombre nous empêche de les énumérer, nous citerons parmi ses Nouvelles : *les Portraits de Famille; le Jugement de Dieu; les Pierres tombées de la Lune; le Coq dans un Panier,* etc. On lui doit aussi un poëme intitulé : *Inès et Pedro;* deux contes, *le Franc Archer* et *la Danse des Morts;* des nouvelles, *la Visite du fiancé; Clara Montgomery,* etc.

APEL (Frédéric-Auguste-Ferdinand), frère aîné du précédent, né à Leipzig le 8 juillet 1768, étudia la jurisprudence, et paraît avoir préféré des loisirs studieux dans ses terres de Dœlitz, près de Leipzig, à la pratique des affaires. On cite de lui : *Dissert. sistens histor. et jura suffragii electoralis saxonici et archimareschallatus S. Imp. R.,* Leipzig, 1789; in-4°; *Diss. inaug. de juribus singularibus clericor. in Saxonia,* ibid., 1791, in-4°; *Sur la nourriture artificielle des abeilles,* en allemand, ibid., 1803, in-8°.

APELBOOM, poëte hollandais, mort vers 1780, a laissé, entre autres compositions, un poëme : *Ovidius in Nederlanden* (Ovide dans les Pays-Bas), Amsterdam, 1752, in-8°, etc.

APELLES, peintre, naquit à Cos, selon la plupart des auteurs, et reçut le droit de cité à Éphèse : il était fils de Pythius, et frère de Ctésiochus. Éphorus d'Éphèse lui donna les premières leçons de son art, et Pamphile d'Amphipolis fut son second maître. Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient précédé, et il excella dans toutes les parties de l'art; mais il se fit remarquer surtout par une grâce inimitable, et par la pureté, l'élégance et le

choix des formes. Il visita les écoles les plus célèbres, entre autres celle de Sicyone, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il se rendit également à Rhodes pour voir Protogène, dont la célébrité excitait son émulation : ce dernier était absent lors de l'arrivée d'Apelles, qui, sans dire son nom, se contenta de tracer avec le pinceau un trait d'une précision et d'une pureté remarquables, et se retira. Protogène, de retour, reconnut la main d'Apelles, comme la seule capable de dessiner une esquisse aussi parfaite. La douceur et la noblesse des manières et du langage d'Apelles le faisaient chérir de ses rivaux comme de ses élèves ; il fit passer les ouvrages de Protogène pour les siens, afin qu'on en donnât un plus haut prix. Admirateur de la beauté, il en cherchait les plus rares modèles ; ce fut lui qui distingua la fameuse Laïs. On croit aussi que la belle Phryné lui servit de modèle, et que ce fut après l'avoir vue dans le bain, qu'il peignit, pour les habitants de Cos, une *Vénus Anadyomène*, qu'Auguste plaça depuis dans le temple de César, chef-d'œuvre qu'effaçait néanmoins une autre Vénus que la mort empêcha Apelles de terminer, et que personne n'osa achever. La gloire et le talent d'Apelles étaient à leur comble vers la 112e olympiade, 332 ans avant J. C. On le nommait le prince des peintres, et, depuis, la peinture fut appelée par excellence l'*Art d'Apelles*. Alexandre le combla de ses faveurs, et ne voulut être peint que par lui. On citait aussi un *Alexandre Foudroyant*, dont la foudre et les bras semblaient se détacher du tableau. Plusieurs auteurs ont parlé d'un cheval peint, dont la vue faisait hennir les cavales. En peignant un autre tableau du même genre, Apelles essayait vainement de représenter l'écume qui sortait de la bouche d'un coursier fougueux ; impatienté de la faiblesse de son imitation, il saisit une éponge qu'il jeta sur cet ouvrage imparfait, et le hasard lui fit obtenir l'effet qu'il n'avait pu rendre jusque-là. Alexandre le chérissait tellement, qu'il n'hésita pas à lui sacrifier une esclave charmante, nommée Campaspe, dont ce prince était amoureux. Après la mort d'Alexandre, Apelles se rendit à Alexandrie, à la cour de Ptolomée, près duquel il ne trouva pas le même appui. Peu de temps après, Apelles fut accusé par le peintre Antiphile d'avoir trempé dans une conjuration, et il fut chargé de fers ; mais un des coupables le justifia. De retour dans sa patrie, il peignit, en mémoire de cet événement, son fameux *Tableau de la Calomnie*. Un cordonnier critiqua un jour le cothurne d'une de ses figures ; Apelles l'entendit et corrigea cette chaussure ; le même artisan, fier de voir son avis suivi, voulut le lendemain censurer une autre partie : « Cordonnier, ne passez pas la chaussure, » lui dit Apelles. On ignore le temps et le lieu de la mort d'Apelles ; il avait écrit sur les secrets de son art trois Traités qui existaient encore du temps de Pline. Apelles ne se servait habituellement que de quatre couleurs, dont Pline indique les bases et la composition.

APELLES, hérétique qui vivait vers l'an 160, d'abord partisan de la doctrine de Marcion, adopta depuis et propagea celle d'une prétendue prophétesse appelée *Philumena*. Il enseignait que le monde n'est point l'œuvre du Dieu bon, mais d'une seconde divinité sa créature ; que J. C., fils du Dieu bon, et son St.-Esprit, ne s'était pas incarné dans le sein de la Vierge, mais avait pris sa substance des 4 éléments auxquels elle était retournée lors de son ascension, etc. Comme Marcion, il condamnait le mariage, et rejetait l'autorité des livres de Moïse et des prophètes.

APELLICON, philosophe péripatéticien de Théos, mort 86 ans avant J. C., acheta les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, restés longtemps enfouis ; il les fit recopier, et voulut les mettre en ordre ; mais plus bibliomane que savant, il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Sylla, après s'être rendu maître d'Athènes, les fit transporter à Rome.

APER (Marcus), orateur romain, né dans les Gaules, mort en 85 avant J. C., parvint, quoique étranger, aux plus hautes dignités, mais se livra toujours de préférence au barreau. D. Rivet le croit auteur du *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont il est un des interlocuteurs, mais que d'autres savants attribuent à Quintilien et même à Tacite. Il en existe plusieurs traductions françaises, dont les meilleures sont celles de Segrais et de Dureau de la Malle.

APER (Arius), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, tua ce prince, dont il plaça sur le trône le fils Numérien, son gendre, qu'ensuite il empoisonna lui-même pour arriver à l'empire ; mais il fut tué par Dioclétien, qui venait d'être élu.

APHRODISIUS, grand prêtre d'Hermopolis, et préfet de l'Égypte, fut le premier des païens qui crut à la divinité de J. C. Il suivit St. Paul dans les Gaules, et souffrit le martyre l'an 70 de J. C.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche, au 3e siècle, est principalement connu par une *Rhétorique* (*Progymnasmata*), imprimée pour la première fois en grec dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce, Venise, 1508, in-fol., et traduite en latin par Rod. Agricola, Amsterdam, Elzev., 1665, in-12. Cet ouvrage ayant été longtemps en usage dans les écoles, il en existe un grand nombre d'éditions. On trouve de lui des *fables* avec celles d'Ésope, dans une édition de Francfort, 1610, in-8°.

APIANUS (Pierre BIENEWITZ, nom latinisé en celui d'), né en 1495, professeur de mathématiques et d'astronomie à Ingolstadt, où il mourut le 21 avril 1551, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à ces deux sciences, mais qui sont restés la plupart manuscrits, outre un traité de *Cosmographie*, souvent réimprimé et traduit dans diverses langues. On ne cite d'Apianus que l'*Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, atlant., dédié à Charles-Quint, son protecteur, et dans lequel on trouve des remarques curieuses sur les comètes, et un système particulier pour connaître la position des astres, que Képler désapprouve.

APIANUS (Philippe), fils du précédent, né le 14 septembre 1531, mort le 14 novembre 1589, lui avait succédé dans sa chaire de mathématiques. Ses écrits d'astronomie renferment les mêmes préceptes et sont aujourd'hui oubliés.

APICATA, femme de Séjan, répudiée par son mari pour épouser Livie, dont il avait empoisonné le mari, fils de Tibère, ne put survivre à ses enfants qui furent massacrés. Avant de se tuer, elle fit parvenir à l'empereur, un mémoire où elle révélait les détails de l'empoisonnement de Drusus.

Digitized by Google

APICIUS, nom de trois Romains fameux par leur amour pour la bonne chère. Le premier vécut du temps de Sylla, le 2e sous Auguste et Tibère, et le 3e sous Trajan. Le 2e, qui est le plus célèbre, s'empoisonna après avoir dépensé des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise; on lui attribue le livre *De re culinariâ* ou *De arte coquinariâ*, imprimé pour la première fois à Milan, 1498, in-4°. Martin Lister en a donné une édition sous le titre *de Obsoniis et condimentis, sive de Arte coquinariâ*, Londres, 1705, in-8°. Le 3e trouva le secret de conserver les huîtres dans leur fraîcheur.

APINUS (Jean-Louis), médecin et professeur de physiologie à Altorf, et de l'académie léopoldine, né à Æring, le 20 novembre 1668, mort le 28 octobre 1703, devint médecin des comtes de Hohenlohe en 1691. On a de lui : *Relation d'une fièvre épidémique qui ravagea la ville d'Hersbruck* en 1694 et 1695, Nuremberg, 1697, in-8°; et *Fasciculus dissertation. academic.*, Altorf, 1718, in-8°.

APINUS (Sig.-Jacques), fils du précédent, philologue distingué; né à Hersbruck, le 7 juin 1693; devint, en 1720, inspecteur des élèves à Altorf; en 1722, professeur de logique et de métaphysique au collége de Nuremberg; en 1726, membre de l'académie des curiosités de la nature et, en 1727, recteur de l'école de St.-Gilles à Brunswick, où il mourut le 24 mars 1732. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *De variis discendi methodis memoriæ causâ inventis*, 1719, in-4°; *Dissertationes de intellectu puro*, Altorf, 1715.

APION, grammairien, natif d'Oasis en Égypte; rhéteur érudit, mais plein de jactance, mérita par sa haine contre les Juifs d'être député vers Caligula par les habitants d'Alexandrie, qui avaient à se plaindre d'eux. Josèphe a, dans sa *Réponse à Apion*, réfuté les calomnies dont celui-ci les chargeait dans son *Histoire d'Égypte*, dont il n'est resté que quelques passages cités par Eusèbe et Tatien.

APOCAUQUE était protovestiaire de l'empire d'Orient, en 1341, époque de la mort d'Andronic le jeune, et de l'avénement de son fils Jean Paléologue. Il était d'une naissance obscure, mais son esprit remuant et fécond en ressources, ses talents et son ambition l'avaient fait monter aux premiers grades de l'État. Dès qu'Andronic eut fermé les yeux, Apocauque voulut persuader à Cantacuzène de s'emparer du trône; mais ce grand homme, nommé à la régence, fit couronner à l'instant même Jean, fils aîné d'Andronic. Dès lors Apocauque devint l'ennemi de Cantacuzène. Le régent s'étant rendu en Asie pour défendre l'empire menacé par ses nombreux ennemis, Apocauque profita de cette absence pour conspirer et enlever l'empereur qu'il voulait retenir prisonnier dans la tour d'Épibate, bâtie par ses soins près de Constantinople; mais il fut bientôt forcé, par la découverte de la conjuration, de s'y enfermer lui-même. On fut obligé de faire investir la tour, et Cantacuzène, ardent à sauver cet homme dangereux, vint le trouver lui-même avec confiance, et parvint à opérer une réconciliation. Aussitôt qu'Apocauque fut en liberté, il en profita pour ourdir de nouvelles intrigues, dans lesquelles il entraîna le patriarche et les principaux officiers de la cour. Les amis de Cantacuzène le déterminèrent enfin à se faire associer à l'empire. Les villes et les provinces applaudirent à son élévation; mais Apocauque, maître dans Constantinople, agitait les brandons de la discorde, et se fit nommer grand-duc. Il chercha à faire assassiner Cantacuzène par un prisonnier nommé *Alusien*, qui ne put exécuter ce projet. Cependant il remplissait les prisons de Constantinople; un jour qu'il les visitait, des prisonniers formèrent tout à coup le projet d'en délivrer l'empire; l'un d'eux, nommé *Raoul*, brisa ses fers et s'élança sur Apocauque, qui se défendit d'abord; mais les autres prisonniers accoururent et l'assommèrent; on fit mille insultes à son cadavre; mais sa mort fut cruellement vengée. L'impératrice l'ayant apprise, fit entourer la prison, et permit à la veuve d'Apocauque de punir elle-même les coupables. Cette femme furieuse rassembla des matelots, leur distribua des largesses, les enivra de liqueurs fortes et les conduisit à la prison, où elle leur ordonna le plus affreux massacre. Nicéphore Gregoras, témoin oculaire, en a fait un récit effrayant. La mort d'Apocauque arriva le 11 juin 1345.

APO-KAN, surnommé Ta-Lo-Pien, fondateur de l'empire des Turcs occidentaux dont il fut le premier kan; il enlève le Bosphore, en 579, aux empereurs d'Orient; en 581, il seconde le kan des Turcs orientaux dans son invasion en Chine, mais il se brouille avec lui, en 583; lui fait la guerre, d'abord avec succès, et devient maître de toute la Tatarie; mais il éprouve ensuite des revers en 585; est vaincu et fait prisonnier en 586, et cesse de figurer dans l'histoire.

APOLLINAIRE (St.), évêque d'Hiéraple, en Phrygie, se rendit célèbre, dans le 2e siècle de l'Église, par de savants Traités contre les hérétiques de son temps. Il adressa vers l'an 177, à l'empereur Marc Aurèle, une éloquente apologie pour les chrétiens. Elle produisit l'effet qu'on devait en attendre. On ignore l'époque de la mort de St. Apollinaire, qui dut arriver sous le règne de Marc Aurèle. Sa fête, le 23 juillet.

APOLLINAIRE l'Ancien, au 4e siècle, professa d'abord la rhétorique à Béryte, puis à Laodicée. Sa femme étant morte dans cette dernière ville, il y reçut l'ordre de prêtrise. Lorsque Julien eut défendu aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, plusieurs ouvrages en prose et en vers, que nous allons citer, pour remplacer les auteurs profanes. Une *Grammaire* ou une *Rhétorique*; les livres historiques de l'*Ancien Testament*, jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques; *Les quatre Évangiles* en forme de dialogues, une tragédie sur la Passion de Jésus-Christ.

APOLLINAIRE le Jeune, fils du précédent, fut, comme lui, professeur de belles-lettres à Laodicée. Il embrassa l'état ecclésiastique, servit l'église de cette ville en qualité de lecteur, et finit par en être élu évêque. On attribue à Apollinaire d'avoir enseigné que l'âme humaine n'avait point participé au bienfait de la rédemption; que le corps de J. C., descendu du ciel, n'était point né de la Vierge Marie; qu'il était impassible, et n'avait souffert qu'en apparence. Les erreurs d'Apollinaire furent condamnées, en 362, par St. Athanase. N'ayant pu le faire revenir de ses erreurs, les conciles de Rome en 377, et d'Antioche, l'année d'après, l'anathématisèrent, et il fut définitivement condamné dans le second concile œcuménique, en 381. Il a travaillé en commun avec son père,

dont nous avons cité les ouvrages dans l'article précédent. Il mourut vers cette époque, en persistant dans son hérésie.

APOLLINAIRE (C. Sulpicius), grammairien latin de la fin du 2e siècle, né à Carthage, passe pour l'auteur des *sommaires* en vers placés en tête des comédies de Térence. Il eut pour élèves Aulu-Gelle et l'empereur Harius Pertinax. Il avait composé plusieurs savants traités contre les hérétiques, les païens, les Juifs, etc. Photius les cite avec éloge.

APOLLINAIRE (Sidoine). *Voyez* **SIDOINE**.

APOLLINE ou **APOLLONIE**, vierge et martyre à Alexandrie, sous le règne de Philippe, en 248; l'Église en fait mémoire le 9 février.

APOLLODORE, peintre athénien, avait porté son art à un degré de perfection inconnu jusque-là, vers la 93e olympiade, 408 ans avant J. C. Il connut le premier l'art de fondre et de dégrader les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Pline en parle avec enthousiasme. Ses tableaux les plus remarquables étaient : *un Prêtre en prières devant une idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Du temps de Pline, ces deux chefs-d'œuvre existaient encore à Pergame, et y excitaient la plus vive admiration. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture*. Toutefois, il vit sa gloire éclipsée par celle de Zeuxis, qui perfectionna toutes les découvertes d'Apollodore.

APOLLODORE, sculpteur et modeleur vers 324 avant J. C., fut surnommé *l'Insensé*, parce qu'il n'était jamais content de ses ouvrages, et cassait les meilleurs morceaux sortis de sa main.

APOLLODORE était né à Cassandrée, anciennement Potidée, ville qui était alors soumise aux rois de Macédoine. Eurydice, fille d'Antipater, ayant rendu la liberté aux Cassandréens, après la mort de Ptolémée Céraunus, vers l'an 278 avant J. C., Apollodore se montra le plus zélé partisan de la liberté, et obtint, par ce moyen, la faveur du peuple. Il parvint à s'emparer de la tyrannie, et il se livra alors à toute sa cruauté. Il fit mourir tous ceux dont les biens pouvaient tenter sa cupidité. Il ne s'en tint pas là : voir couler le sang était pour lui un plaisir, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, et il fit égorger beaucoup de gens, uniquement pour se satisfaire. Il fut enfin détrôné par Antigone Gonatas, et on le fit mourir en le jetant dans une chaudière d'eau bouillante, après l'avoir écorché vif, et avoir fait brûler ses deux filles sous ses yeux.

APOLLODORE, célèbre grammairien d'Athènes qui vivait 150 ans avant J. C., s'acquit une grande réputation pour l'explication des poëtes. De ses ouvrages, il ne nous est resté que sa *Bibliothèque* contenant l'*Histoire des dieux* et l'*Histoire héroïque jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse*, publiées en grec et latin, Rome, 1550, in-8o, par Benoit Égio. L'édition la plus estimée est celle de Heyne, Goetting, 1803, 2 vol. in-8o, traduit par Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8o, en grec, Neoph. Doukas, Vienne, 1812, in-8o.

APOLLODORE, médecin et naturaliste de Lemnos, vivait sous les règnes de Ptolémée Soter et de Lagus, auxquels il dédia ses ouvrages, un siècle avant J. C. Il avait composé un *Traité* des animaux venimeux, dont Galien a beaucoup profité. Pline fait mention de trois autres Apollodore qui ont écrit sur la médecine: un de Tarente, le deuxième de Citium, et l'autre de Pergame.

APOLLODORE, philosophe épicurien, contemporain de Cicéron, a composé, suivant Diogène Laërce, plus de 400 *Traités* et une *Vie d'Épicure* dont il gouverna l'école comme chef. Il avait été surnommé, à cause de sa sévérité, *Cépotyrannos*.

APOLLODORE, architecte, naquit à Damas, et parvint, sous le règne de Trajan, au plus haut degré de réputation. Il la dut aux monuments nombreux, hardis et magnifiques qu'il construisit par les ordres de ce grand prince, soit à Rome, soit dans les provinces de l'empire. Les principaux étaient le *Forum* de Trajan, construit sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la colonne Trajane; une bibliothèque immense, un *odeum*, la basilique Ulpienne, des thermes, des aqueducs, et enfin, ce pont célèbre jeté sur le Danube, dans la basse Hongrie. Il avait vingt et une arches, larges de cent soixante et dix pieds; les piles s'élevaient à la hauteur de cent cinquante pieds, et l'ensemble du pont à près du double. Les pierres qui le composaient étaient d'une dimension extraordinaire. Ce gigantesque ouvrage, fait pour braver le cours des siècles, n'eut pourtant qu'une durée de quelques années. La victoire l'avait fait élever sous Trajan; la crainte des barbares le fit détruire sous Adrien; mais ni le temps, ni les barbares, ni la fureur du fleuve rapide et profond dans cet endroit, n'ont pu empêcher que quelques piles restées inébranlables, n'attestent encore aujourd'hui le génie d'Apollodore. Trajan, juste appréciateur du mérite, combla de faveurs cet habile artiste. Adrien, parvenu à l'empire, le consulta sur un temple élevé en l'honneur de Vénus, et qu'on venait de bâtir d'après les plans donnés par ce prince. Apollodore en critiqua les proportions sans ménagement. L'empereur, blessé profondément, lui supposa bientôt des crimes imaginaires, et le fit mourir, environ 130 ans après J. C.

APOLLON ou **APOLLOS**, Juif, originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J. C., et s'acquit une telle réputation, qu'on préféra quelque temps à Corinthe son autorité à celle de St. Paul et de St. Pierre.

APOLLON (St.) fonda vers 380 un monastère considérable en Italie, et y fut visité par St. Pétrone.

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, attaché à la cour des rois de Perse, fut condamné à être enterré vif pour avoir, selon Ctésias, séduit Amytis, sœur de Xercès, ou, ce qui est plus probable, pour n'avoir pu la guérir.

APOLLONIDES de Nicée, grammairien, dédia à Tibère un *Commentaire* qu'il avait fait sur les *Silles* de Timon, le plus célèbre des recueils de poésie de Phlionte.

APOLLONIDES, historien et géographe, auteur de l'*ambassade de Démosthène*, d'un recueil d'*adages*, d'une *Description* des côtes de l'Europe, et d'un grand nombre d'*épigrammes*, dont on trouve 24 dans l'*Anthologie*.

APOLLONIS, femme d'Attale, roi de Pergame. Ses fils lui érigèrent à Cyzique, après sa mort, un temple sur les colonnes duquel étaient sculptés les traits les plus touchants de piété filiale, avec des inscriptions grecques conservées dans l'*Anthologie* du Vatican. Elles ont été publiées par Jacob : *Exercitat. criticæ*, et par Chardon de la Rochette, *Magasin encyclopédique*.

Digitized by Google

APOLLONIUS et **TAURISCUS**, sculpteurs habiles de Rhodes au temps d'Alexandre, exécutèrent ensemble, selon le rapport de Pline, le beau groupe du *taureau Farnèse*, que nous ne possédons qu'en partie de leur main.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphilie, est l'un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères de la science des mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connaissance. Ces auteurs sont, dans l'ordre chronologique, Euclide, Archimède, Apollonius et Diophante. Apollonius vit le jour du temps de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, dont le règne commença 247 ans avant notre ère. Il étudia longtemps à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, et florissait sous Ptolémée Philopator, qui mourut, après 16 ans de règne, en 205. On conjecture de là qu'il vécut environ 40 ans après Archimède, qu'il devança peu Géminius Rhodius, et qu'il est bien certainement antérieur à Hipparque. Vitruve le cite avant Archimède. Le *Traité des sections coniques*, principal ouvrage d'Apollonius, lui mérita, dit Géminius, le titre de grand géomètre parmi ses contemporains. On ne peut pas dire cependant qu'il fut l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage; car c'est Aristée l'Ancien, qui vivait 350 ans avant notre ère, que l'on cite pour s'être appliqué le premier aux sections coniques : mais en recueillant ce qui avait été fait avant lui, Apollonius y ajouta considérablement. Apollonius eut des commentateurs illustres, tels que Pappus, la savante et malheureuse Hypatia, Serenus, Eutocius. L'étendue et l'élégance de son *Traité des sections coniques* firent probablement disparaître les ouvrages qui l'avaient précédé, comme les *Éléments d'Euclide* survécurent à tous les autres traités du même genre. Des huit livres qu'Apollonius avait écrits sur les sections coniques, il ne nous en est parvenu, en original, que quatre, dont Memmius a donné le premier une version latine, imprimée à Venise en 1537. Commandin, en 1566, en publia une nouvelle, plus exacte, et à laquelle il joignit le *Commentaire* d'Eutocius et les *Lemmes* de Pappus, qui donnaient quelques indications sur ce que devaient contenir les livres perdus. Les Arabes, lorsqu'ils transportèrent chez eux les sciences de la Grèce, ne négligèrent point les écrits d'Apollonius; ils en firent plusieurs traductions, et même des abrégés. Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque des Médicis à Florence un manuscrit arabe qu'il reconnut pour une traduction du *Traité d'Apollonius*; il l'emporta à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Echellensis, il traduisit en latin les livres V, VI et VII. D'autres traductions arabes parvinrent en Europe; avec le secours de leurs variantes, Halley restitua le VIIIe livre. Ces laborieuses recherches procurèrent au monde savant, en 1566, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri IV, ex versione Frid. Commandini*; en 1661, in-fol., la traduction d'après l'arabe des livres V, VI et VII du même ouvrage, par Abraham Echellensis et Borelli; enfin, en 1710, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri VIII*, par les soins d'Halley. Cette belle édition, la seule complète, est rare et recherchée. Parmi les autres ouvrages d'Apollonius, plusieurs ne sont connus que par leurs titres ou par des fragments insérés d'abord dans des *Collections mathématiques* de Pappus ; mais on a publié séparément : *De sectione rationis libri II*, Oxford, 1706, in-8°; *Locorum planorum libri II*, Glascow, 1749, in-4°; *Inclinationum libri II*, Oxford, 1770, in-4°; *De tactionibus quæ supersunt*, Gotta, 1795, in-8°.

APOLLONIUS de Rhodes, poëte épique grec, naquit à Alexandrie, suivant les uns, ou à Naucrates, selon Athénée, 194 ans environ avant J. C. Sa longue retraite dans l'île de Rhodes, et les succès qu'il y obtint en enseignant la rhétorique, engagèrent les Rhodiens à lui conférer le titre de citoyen. De retour à Alexandrie, il remplaça Ératosthènes dans la direction de cette bibliothèque fameuse, dont la destruction fut une si grande calamité littéraire. Des nombreux ouvrages qu'avait composés Apollonius, le temps n'a respecté que son *épopée* sur l'expédition des Argonautes, ouvrage estimable, mais qui, au jugement de Quintilien, ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Il renferme cependant des beautés du premier ordre, et sa *Médée* a mérité l'honneur de fournir quelques traits à la *Didon* de Virgile. La 1re édition de ce poëme est celle de Florence, 1496, in-4°, en lettres capitales; et la meilleure, jusqu'à présent, celle de Brunck, publiée de nouveau par M. Beck, Leipzig, 1797. Caussin en a donné une bonne traduction française.

APOLLONIUS, courtisan d'Antiochus Épiphane et le ministre de ses cruautés, détruisit Jérusalem dont il massacra les habitants vers l'an 169 avant J. C., et sur les débris de la ville éleva une citadelle où il mit garnison; mais il fut battu et tué par Judas Machabée l'an 166.

APOLLONIUS, surnommé *Davus*, général des troupes de Démétrius, gouverneur de la Cœlé-Syrie; s'avance dans la Judée pour soumettre Jonathas, grand prêtre des Juifs; son imprudence lui fait perdre la bataille l'an 148 avant J. C.

APOLLONIUS, fils de Molon, d'Alabande dans la Carie, alla professer la rhétorique à Rhodes, et son école y jouit d'une grande réputation. Il forma, par ses leçons, les deux plus grands orateurs romains, Cicéron et Jules César. Il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas faits pour devenir orateurs, et ne leur laissait pas perdre leur temps inutilement.

APOLLONIUS de Tyanes (ville de Cappadoce), philosophe pythagoricien et célèbre imposteur, était né dans les premières années de l'ère chrétienne. Après avoir étudié sous Euthydémus et Euxénus d'Héraclée, il voyagea longtemps dans l'Asie Mineure, en Perse et jusque dans les Indes, revint à Athènes, et à Rome sous l'empire de Néron. L'austérité de ses mœurs, ses discours sentencieux, des prophéties, et quelques miracles que lui attribuèrent ses disciples, séduisirent la multitude, et lui firent ériger des statues et des temples. Sa réputation se soutint même chez les chrétiens jusque dans le 5e siècle. Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère d'un sage à celui d'un imposteur. On est incertain sur le lieu et l'époque de sa mort ; il paraît toutefois qu'il mourut à Éphèse, sous le règne de Nerva, vers l'an 97. Il ne reste de ses écrits que son *Apologie* à Domitien, et 24 *épîtres* publiés par Commelin en 1601. Sa *Vie*, écrite par Philostrate, a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 v. in-12. Legrand d'Aussy a donné également sa *Vie*, 2 vol. in-8°.

APOLLONIUS, surnommé *Dyscole*, c'est-à-dire *le Chagrin*, grammairien d'Alexandrie, a vécu sous Adrien et Antonin le Pieux. Il est auteur du plus ancien *Traité de syntaxe* connu, imprimé plusieurs fois, entre autres à

Leipzig, 1807. On lui attribue un livre d'histoire fabuleuse. (*Commentitiæ liber*), publié par Meursius, Leyde, 1620, in-4°, et par Teucher, Leipzig, 1792, in-8°. Apollonius fut le père et le maître d'Hérodien, fameux grammairien.

APOLLONIUS, statuaire, fils de Nestor d'Athènes, vivait, selon Winkelmann, peu de temps après Alexandre le Grand. C'est de lui qu'est le fameux *torse* du Belvédère, qui fut découvert à la fin du 15e siècle, et qui se voit à présent dans le Musée des antiques. Quoique cette statue n'ait plus ni tête, ni bras, ni jambes, elle est cependant encore un chef-d'œuvre de l'art. Michel-Ange l'a dessinée *sous tous les aspects*; il ne pouvait se lasser de l'admirer, et lorsque, dans sa vieillesse, il fut privé de la vue, il se faisait conduire près de ce chef-d'œuvre, et en parcourait toutes les formes avec ses mains savantes. Le nom d'Apollonius est gravé dans le marbre; c'est d'après la forme de quelques lettres grecques, qu'on prétend assigner le temps où vivait le sculpteur; mais cette conjecture ne peut être qu'approximative.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, ou, suivant d'autres, de Calchédon en Bithynie, s'acquit une telle réputation, qu'Antonin le Pieux le fit venir à Rome, pour lui confier l'éducation de Marc Aurèle, qui profita beaucoup de ses leçons; l'ouvrage que nous avons de cet empereur contient l'éloge de son maître.

APOLLONIUS, surnommé *Cronus*, de la secte mégarienne, fut disciple d'Eubulide. Strabon l'appelle Cronus Apollonius, et veut que le deuxième nom lui soit venu d'Apollonie, sa patrie, port de la Cyrénaïque, et le premier, de l'âpreté de son caractère. — On compte encore deux autres Apollonius, l'un, stoïcien, natif de Nysée dans l'Attique, et disciple de Panætius; l'autre, péripatéticien, et à peu après contemporain d'Adraste.

APOLLONIUS, fils d'Archibius et maître d'Apion, grammairien et sophiste d'Alexandrie, est auteur du *Lexicon græcum Iliadis et Odyssei* que d'Ausse de Villoison a publié sur un manuscrit de la bibliothèque de St.-Maur, avec une version latine, des prolégomènes et des notes, Paris, 1783, in-4°.

APOLLONIUS, peintre grec, mort à Venise vers la fin du 14e siècle, fut le maître d'André Tafi, que l'on a cru longtemps le disciple de Giotto. Apollonius et Tafi travaillèrent ensemble à quelques ouvrages de mosaïque, représentant des sujets de la Bible. Vasari les trouvait sans art et sans dessin; mais comme en faisant, dit-il, on apprend à faire, ils finirent mieux qu'ils n'avaient commencé.

APOLLONIUS (Levinus), voyageur du 16e siècle, né dans un bourg, près de Bruges, et mort aux îles Canaries, en se rendant au Pérou : ses écrits sont *Libri V de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eadem gestis*, Anvers, 1567, in-8°; *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade anno 1565 ab Hispanis accepta*; ib., 1568, in-8°.

APOLLONIUS (Guillaume), théologien de la communion des réformés, né à Middelbourg, au commencement du 17e siècle, est connu par une controverse avec Nicolas Vedel, sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques. Les titres les plus bizarres, *Grallæ, Echastes, Grallator* et *Grallopæus*, figurent dans cette dispute, et caractérisent le temps où ces écrits furent publiés. Un des plus célèbres restaurateurs de la saine philosophie, Chrétien Thomasius, en a donné un ample extrait dans son *historia contentionis inter Imperium et sacerdotium*, Halle, 1722, in-8°. On a encore d'Apollonius, *Disputationes de lege Dei*. Middelbourg, 1655, in-12.

APOLLONIUS COLLATIUS. *V.* **COLLATIUS.**

APOLLOPHANES, médecin d'Antiochus le Grand, fut l'un des premiers disciples d'Érasistrates, et fonda une école à Smyrne où il enseigna la doctrine de son maître, et qui florissait encore au temps de Strabon.

APONIUS (Marcus Saturninus), gouverneur de la Mésie pour les Romains; Othon lui fit élever une statue en 69, pour avoir défait les Roxalans qui étaient entrés dans cette province; embrassa la cause de Vespasien l'an 70.

APONIUS, ecclésiastique du 7e siècle, est auteur d'un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, Fribourg, 1538, et dans la *Bibliotheca Patrum*.

APONO (Pierre d'), médecin, né à Padoue, en réputation à Bologne dans les 13e et 14e siècles, se déshonora par son avarice, et fut dénoncé comme magicien à l'inquisition qui le condamna au feu; mais il mourut en prison avant l'exécution. On a de lui *Conciliator differentiarum philos. et præcipuè medic.*, Mantoue, 1472, in-fol., 1473, in-4°, et Venise, 1476, in-fol.; un *Traité* sur les poisons, traduit en français, Lyon, 1593, in-16, rare, et quelques *ouvrages* d'alchimie et de physique.

APOSTEL (Daniel), hetmann des Cosaques, fils de Paul Apostel; d'une ancienne famille de Moldavie; né en 1659; prit en 1689, Karikermour sur les Turcs, place sur le Niéper; contribua, en 1704, à la prise de Varsovie; battit les Turcs près de la rivière de Pruth, en 1711; mort à Gluchov, le 27 janvier 1734.

APOSTOLI (François), littérateur vénitien, né vers le milieu du 18e siècle, doué d'un esprit vif, romanesque et inconstant. Après avoir achevé ses études, il entra dans les bureaux de la secrétairerie d'État. L'inconstance de son caractère lui fit abandonner cette place pour parcourir l'Allemagne et la France; mais, dénué de ressources, il fut obligé à revenir dans sa patrie reprendre la place qu'il avait quittée. Ses démarches et ses propos, lors de la révolution française, éveillèrent l'attention des magistrats qui l'exilèrent à Corfou. Lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il se rendit à Milan et fut nommé consul de la république Cisalpine à Ancône. Les succès des Autrichiens, en 1799, ne lui permirent pas d'arriver à sa nouvelle destination. Il fut plus tard envoyé par la république de Saint-Marin auprès du premier consul Bonaparte; la police française ayant intercepté une lettre dans laquelle il médisait du consul et des personnes qui l'entouraient, il reçut l'ordre de quitter Paris dans 24 heures et la France dans 8 jours. De retour en Italie, la misère le força à se mettre aux gages de cette même police qui l'avait persécuté. Il fut ensuite, par le crédit de quelques amis, nommé inspecteur de la librairie à Padoue, emploi qu'il perdit lors de l'abandon de l'Italie par les Français. Apostoli alors tomba dans la dernière misère et mourut de faim, au mois de février 1816. On a de lui : *Lettres et contes sentimentaux de*

Digitized by Google

Georges Wanderson; Storia di Andrea; Lettere sirmiensi; Rappresentazione del secolo XVIII; Storia delli Galli, Franchi e Francesi, etc.

APOSTOLIUS (MICHEL), écrivain grec, né dans le 15e siècle à Constantinople, après la prise de cette ville par les Turcs, vint à Rome, où il fut accueilli par Bersarius, et se réfugia plus tard dans l'île de Crète. On a de lui, sous le titre de *Parœmiæ*, un recueil d'*apophthegmes* des hommes les plus sages de l'antiquité, Leyde, 1619, in-4°, avec la version latine de Pantin.

APOSTOLIUS (ARISTOBULE), fils du précédent, est connu par une espèce de drame en vers ïambiques, intitulé : *Galeomyomachie*, ou *le Combat des Chats et des Rats*, qui se trouve à la suite des Fables d'Ésope, dans un grand nombre d'éditions.

APOSTOOL (SAMUEL), prédicateur de l'église des mennonites à Amsterdam, a donné son nom aux *apostolici*, apostoliens, une secte des anabaptistes, qu'on appelle *waterlandiens*, parce qu'elle s'est particulièrement répandue dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande. En 1664, ces mennonites du Waterland, qu'on distingue des mennonites flamands, et qu'on appelle aussi *mennonites relâchés* (*crassiores*), se subdivisèrent en deux partis, les galénistes, ayant pour chef le médecin Galenus Abraham de Haan, et les adhérents de Samuel Apostool. Galenus voulait admettre dans la société religieuse dont il était un des ministres, tous ceux qui croyaient à la divine origine des livres saints, pourvu que leurs mœurs fussent pures et leur réputation de probité intacte : sans le dire ouvertement, il se rapprochait beaucoup des opinions des sociniens. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites sur l'absurdité du baptême des enfants, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Jésus-Christ, sur la forme visible de ce royaume dès cette vie, etc., maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio*, à la rédaction duquel son collègue Samuel de Deyl eut quelque part. On trouve sur Apostool et son adversaire Galenus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior Histor. Mennonit.*, chapitre XV et chap. XVIII; et sur le parti qui porte son nom dans Gasp. Commelin, *Description de la ville d'Amsterdam* (en hollandais), tome I, p. 500.

APPEL (JACQUES), peintre, né à Amsterdam, le 29 novembre 1680, d'une honnête famille, reçut une bonne éducation; et dès son enfance annonça un goût particulier pour les arts, en dessinant à la plume, ou en découpant de petites figures d'animaux, etc. On le plaça comme élève chez Timothée de Graef, paysagiste. Les leçons de cet artiste, celles de Meyring, les ouvrages de Tempête, et l'étude assidue de la nature, formèrent tellement le jeune Appel, que, dès l'âge de dix-huit ans, il s'était placé au rang des bons artistes. Après avoir vu et étudié un grand nombre de sites, surtout aux environs de la Haye, il revint à Amsterdam, où il travailla beaucoup. Il se maria à vingt-deux ans, et peignit ensuite les portraits des principaux habitants de Sardam, qui lui firent faire aussi des tableaux d'histoire et des paysages. Revenu de nouveau dans le lieu de sa naissance, il établit une espèce de manufacture de peinture, où, sous sa direction, d'autres artistes exécutaient toutes sortes des sujets. Cette entreprise enrichit Appel, qui d'ailleurs ne négligeait point de travailler lui-même; il fut trouvé mort dans son lit le 7 mai 1751.

APPELIN, évêque de Genève au 18e siècle; assista, en 624, au troisième concile de Mâcon, et y défendit le moine Agrestin contre saint Eustase, abbé de Luxen.

APPELIUS (JEAN-HENRI), naquit à Middelbourg, vers l'an 1765. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de Leyde, il s'établit dans sa ville natale et y exerça la profession d'avocat depuis 1786 jusqu'en 1794, il fut en même temps échevin de la banlieue, et, au mois de février 1795, il obtint la place de pensionnaire de la province de Zélande, fut nommé ensuite représentant du peuple de la dite province auprès du gouvernement batave; membre, en 1803, du conseil des finances, il fut en 1804, conseiller d'État, sous le gouvernement à la tête duquel se trouvait le grand pensionnaire Schimmelpenninck. Après avoir eu pendant quelque temps la direction de la secrétairerie d'État sous le roi Louis Napoléon, il fut, en 1808, nommé ministre des finances, fonctions qu'il conserva jusqu'à la réunion de la Hollande à l'empire français. Il avait montré une telle aptitude aux affaires qu'il fut appelé à Paris en qualité de conseiller d'État. Il quitta cette capitale le 12 avril 1814 pour rentrer dans sa patrie. Un homme de savoir et d'expérience comme était Appelius ne pouvait rester oisif dans un nouvel État, aussi fut-il placé à la tête de l'administration des finances pour les provinces méridionales. Le roi des Pays-Bas le nomma ensuite directeur général des impositions indirectes. C'est en cette qualité qu'il organisa le système de l'impôt indirect. Dans la session de 1815, il présenta à la deuxième chambre, un projet de loi sur les successions qui fut rejeté. Il mit à profit les observations qui avaient été faites dans le courant de la discussion, et, en 1817, il présenta de nouveau son projet de loi, qui fut adopté. Le roi le récompensa de ce succès en le nommant, au mois de juin 1819, commandeur de l'ordre du Lion Belgique, et mit encore sous sa direction les domaines et l'enregistrement. En décembre 1820, il fut nommé ministre d'État, et, en 1824, appelé au ministère des finances. Dans toutes les fonctions qu'Appelius a été appelé à remplir il a montré une probité et un désintéressement dignes de tout éloge. Il parlait avec la même facilité la langue française et la langue hollandaise, qualité précieuse, chez un homme d'État qui devait discuter dans une assemblée dont une partie des membres était composée de Hollandais, et l'autre partie de Belges auxquels la langue française seule était familière. Après avoir rempli pendant plus de trente ans les premiers emplois dans les finances, Appelius mourut à la Haye, en 1828, âgé de 63 ans.

APPELMAN (BERNARD), peintre hollandais, né en 1600, mort en 1646, fut un des plus habiles paysagistes de son temps. Ses tableaux sont très-recherchés.

APPIANI (le chevalier ANDRÉ), peintre célèbre, naquit à Bosizio, en 1761, dans une maison de campagne de son père, médecin distingué de Milan. Il fit ses études au collège des jésuites de Bréra. Son père le destinait au barreau; mais le génie des arts l'emporta; et, quoique fort jeune, il obtint de son père, l'autorisation de se ren-

dre d'abord à Florence, puis à Rome, où il s'appliqua au dessin et à la peinture avec une ardeur et un zèle extraordinaires. Il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra avec enthousiasme aux travaux d'une profession où son génie et son goût l'avaient entraîné. Il leur associa la culture de la poésie et de la musique où il réussit également. Il excellait dans la peinture à fresque ainsi que dans le portrait, dont il faisait souvent des sujets historiques. A l'époque de la conquête de la Lombardie par l'armée française, en 1796, il fut recherché et fêté par tous les officiers généraux. Le général en chef le combla d'honneurs et de distinctions. Appiani fut nommé membre de la consulta cisalpine convoquée à Lyon pour offrir à Napoléon la couronne d'Italie. Le gouvernement italien le députa aussi à Paris pour assister au couronnement de Napoléon, qui lui accorda à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. Ce ne fut qu'à ses talents et à son mérite personnel qu'il dut sa nomination de membre de l'institut du royaume d'Italie, de correspondant de celui de France, et de presque toutes les académies de l'Europe, et enfin de commissaire général des beaux-arts. A l'époque du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, Appiani fut nommé son premier peintre, et chargé de peindre les fresques du palais de Milan, qui mirent le dernier sceau à sa réputation. Il représenta en bas-reliefs dans la grande salle de ce palais, sur une balustrade de quatre cents pieds de tour, toute l'histoire du nouveau roi d'Italie. Ce travail immense a été gravé en partie d'après l'ordre du gouvernement italien par les célèbres graveurs Longhi, Rosaspina, etc. Les plus beaux tableaux peints par Appiani font encore partie du cabinet de sa veuve, ainsi que les dessins et les cartons de ses fresques. Au mois de mai 1813 une attaque d'apoplexie vint l'arrêter dans ses travaux à l'époque la plus brillante de sa carrière. Après avoir langui quelques années dans un état de paralysie, il mourut le 8 novembre 1817, à l'âge de 56 ans. L'institut de Milan lui a fait élever un monument sculpté par Thorwaldsen.

APPIANO (Jacques d'), tyran de Pise. Le père de Jacques d'Appiano, né de basse condition, sur le territoire de Florence, s'était attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Il eut la tête tranchée avec plusieurs d'entre eux, en 1348, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti, rappelé dans sa patrie en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, à qui il accordait la plus entière confiance, et il le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Cependant Appiano embrassa le parti Gibelin avec un zèle extrême, et contracta une étroite alliance avec Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis; Gambacorti ne pouvait croire à une trahison de son vieil ami; il demanda une conférence, et, dès qu'il fut auprès de lui, Appiano le fit massacrer. Les fils de Gambacorti, tous deux blessés, tombèrent au pouvoir d'Appiano, qui les fit empoisonner dans leur prison. Jacques d'Appiano régna dans Pise, plutôt comme une créature de Jean Galéas, que comme un prince indépendant. Il mourut le 5 septembre 1398.

APPIANO (Gérard), fils et successeur de Jacques, capitaine et seigneur de Pise. Se sentant mal affermi dans sa domination, il entra aussitôt en négociation avec ses voisins. Il voulut d'abord s'assurer l'alliance des Florentins; mais ils rejetèrent ses propositions. Alors, Gérard d'Appiano se jeta dans les bras du duc de Milan; il lui vendit la seigneurie de Pise pour le prix de deux cent mille florins, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe. Ce fut là qu'il se retira au mois de février 1399, emportant avec lui les malédictions de ses concitoyens. Ses descendants sont demeurés pendant deux siècles princes de Piombino, après quoi cette souveraineté a été réunie à la couronne de Naples. Le conseil aulique adjugea, vers l'année 1619, ce fief de l'empire à la maison de Mendoça, comme plus proche héritière des Appiani. Les Ludovici l'achetèrent ensuite, et le réunirent à la principauté de Venosa, dont héritèrent les Buoncompagni, ducs de Soria, qui la possédèrent jusqu'à la fin du 18e siècle. Napoléon donna ensuite à sa sœur Élisa cette principauté, qui fut en 1815 réunie aux États du grand-duc de Toscane.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie, vécut sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin le Pieux. Il vint de bonne heure s'établir à Rome, où il se distingua dans la profession d'avocat, et fut nommé *procurator*, ou surintendant des affaires domestiques des empereurs; quelques biographes ajoutent qu'il fut envoyé en Égypte comme gouverneur de cette province. Appien, dans son histoire, parle de la destruction de Jérusalem, par Adrien, comme d'un événement contemporain, et il dit, dans sa préface, que la puissance romaine avait duré 900 ans : ce qui prouve qu'il écrivait vers la 11e année du règne d'Antonin. Son histoire, qui était divisée en 24 livres, n'était point asservie à l'ordre chronologique, mais à l'ordre des nations et des pays dont parle l'historien. Il raconte sans interruption, et séparément, tous les événements qui ont rapport, soit à l'Italie, soit à l'Afrique, ou à d'autres contrées. L'ensemble de son histoire générale se compose ainsi des histoires particulières de plusieurs provinces. Cette méthode, qui a été quelquefois imitée en partie chez les modernes, et surtout par Gibbon, présente quelques avantages; mais elle a le grand inconvénient de détourner l'attention du sujet principal. Il est difficile de suivre, dans Appien, les progrès de la grandeur et de la décadence de l'empire dont il a fait l'histoire. Cependant, les renseignements qu'il nous donne jettent de grandes lumières sur l'histoire de son temps, et sur la géographie ancienne. Quelques érudits ont pensé qu'il fallait lire Appien avec défiance; mais d'autres, et Photius à leur tête, soutiennent que cet historien est plein de respect pour la vérité, et qu'il montre surtout une grande connaissance des affaires militaires. Il ne nous reste que des extraits de ses cinq premiers livres. Les trois livres suivants qui contiennent les guerres de l'Espagne, celles d'Annibal et les Puniques, nous sont restés; nous avons cependant perdu la seconde partie des Puniques, qui contenait les guerres de la Numidie. La première édition grecque d'Appien a paru à Paris chez Charles Étienne, 1551, in-fol. Les extraits ont été tous réunis dans l'excellente édition d'Appien, publié par Schweighæuser, Leipzig, 1785, 3 vol. in-8°, grec et latin. Il existe deux traductions françaises d'Appien, par Seyssel et par Desmares, 1544, 1659, in-fol. Combes-Dounous n'a traduit que les 5 livres des *guerres civiles*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

Digitized by Google

APPIEN (St.) souffrit le martyre sous l'empereur Maximilien-Galère en 306.

APPIUS (Claudius), chef de l'illustre famille *Claudia*, Sabin d'origine, et connu d'abord sous le nom d'Actius Clausus, vint, avec 5,000 familles soumises à son patronage, s'établir à Rome, l'an 250 de sa fondation (504 avant l'ère chrétienne), y fut classé dans l'ordre des praticiens, admis au nombre des sénateurs, puis nommé consul avec Servilius, l'an de Rome 259. Son administration fut signalée par une rigueur inexorable dans le maintien de la loi *contre les créanciers;* il fit trancher la tête à 300 otages envoyés à Rome par les Volsques, dans le même temps que son collègue remportait sur ce peuple une victoire complète, et plus tard il s'opposa, seul entre tous les sénateurs, aux négociations qu'on voulait entamer avec le peuple retiré sur le mont Sacré. La haine inflexible que le fier Appius déploya contre les plébéiens dans maintes occasions, rendit son nom odieux à la multitude, et le sénat se servit de son nom, comme d'un épouvantail. Trompé souvent dans son attente, le peuple refusait de s'enrôler pour combattre les Veïens; mais lorsque les praticiens eurent répandu le bruit qu'Appius allait être nommé dictateur, la seule crainte de voir un homme si sévère investi du pouvoir suprême, fit prendre les armes à la multitude. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus d'Appius, qui sembla léguer à ses descendants sa fierté et sa haine contre le peuple.

APPIUS CLAUDIUS, fils du précédent, se montra, s'il se peut, encore plus inflexible et plus ennemi des plébéiens, que son père. L'an 283 de Rome (471 av. J. C.), les patriciens le firent nommer consul, quoiqu'il ne se fût pas trouvé aux comices. Le tribun du peuple Voléron avait proposé une loi, portant qu'à l'avenir les tribuns seraient élus par tribus, et non par curies. Appius s'y opposa fortement, et mit en usage un moyen auquel le sénat avait eu souvent recours, celui d'occuper par une guerre étrangère l'inquiète activité de la multitude. Après de violents débats, la loi de Voléron fut adoptée, et les deux consuls entrèrent en campagne. Capitolinus, aimé de ses soldats, remporta plusieurs avantages sur les Èques. Les troupes d'Appius, au contraire, qui l'appelaient *le tyran de l'armée*, se laissèrent battre par les Volsques. Appius, irrité, cita toute l'armée à son tribunal. Les magistrats du peuple obtinrent de lui qu'il ne donnât aucune suite à cet étrange emploi de son autorité; mais il trouva bientôt une autre occasion d'exercer sa vengeance. Son arrière-garde ayant été mise en fuite, il fit décimer les soldats, trancher la tête aux chefs qui avaient quitté leurs rangs, et battre de verges jusqu'à la mort, ceux qui avaient perdu leurs enseignes; il s'opposa, l'année suivante, avec tant de chaleur, au partage des terres conquises, qu'il détermina le sénat à rejeter cette proposition. Les tribuns, voulant se délivrer d'un si redoutable adversaire, l'accusèrent devant le peuple d'être ennemi de la liberté publique. Appius se présenta fièrement à l'assemblée; et, loin de s'abaisser aux excuses et aux prières, il se défendit avec tant d'énergie, que le peuple n'osa pas le condamner. Les tribuns, frappés de stupeur, prirent le parti de remettre le jugement à un autre jour; mais Appius ne vécut pas jusqu'à cette époque. Selon quelques auteurs, il mourut de maladie; selon d'autres, dont l'opinion paraît vraisemblable, il prévit qu'il serait condamné et se donna la mort.

APPIUS (Claudius-Crassinus), Romain issu de l'illustre famille *Claudia*, consul avec Génucius l'an de Rome 303 (451 avant J. C.), appuya, contre l'attente du sénat, l'adoption de la loi *Claudia* qui instituait une magistrature suprême pour l'érection de dix tables des lois, et fut nommé décemvir avec son collègue, les trois sénateurs qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et cinq autres personnages consulaires. A l'expiration de leur pouvoir, les décemvirs, qui avaient affecté beaucoup de popularité pendant leur administration, firent procéder à de nouvelles élections, sous le prétexte de dresser encore deux tables; et Crassinus, nommé président de l'assemblée, ne rougit point de se porter en tête du nouveau tribunal, qui fut composé de six autres patriciens dévoués à ses intérêts, et de trois plébéiens. La puissance tyrannique des décemvirs ne cessa point à l'époque de l'apparition des deux dernières tables des lois, et Rome supporta leur joug jusqu'à ce que l'excessif abus du pouvoir en amena le terme. Les Sabins et les Èques ravageaient le territoire de la république, et l'armée romaine, conduite par les décemvirs, n'opposait qu'une faible résistance aux ennemis du dehors. Cependant Appius, resté seul maître à Rome pendant cette guerre, souleva l'indignation publique par la détestable violence qu'il prétendit faire, sous des formes légales, à une jeune Romaine appelée Virginie; la catastrophe de cette intéressante victime entraina l'abolition du décemvirat, l'an de Rome 305 (449 avant J. C.) : accusé par le père de Virginie et traîné en prison, Appius Claudius-Crassinus y mourut avant d'être jugé. S'il avait paru déroger à l'orgueil héréditaire de sa famille en recourant aux bassesses pour s'élever à la puissance, il montra par ses efforts désespérés contre le rétablissement des tribuns, qu'il ne détestait pas moins les institutions républicaines de sa patrie, qu'il avait peu songé à la dignité de Rome en les renversant une première fois.

APPIUS CLAUDIUS, de la même famille que les précédents, fut élu censeur, l'an de Rome 442, captiva l'affection du peuple par les travaux utiles qu'il fit exécuter, et dont les plus connus sont un aqueduc pour conduire de l'eau dans Rome, et la prolongation jusqu'au delà de Capoue, pendant environ 142 milles, du grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de *Voie Appienne*. Ce chemin dura, dans son intégrité près de 900 ans, et ce qui en subsiste aujourd'hui, excite encore l'admiration. Sûr d'avoir captivé, par ces travaux utiles, l'affection du peuple, Appius refusa d'abdiquer la censure au bout de 18 mois, quoiqu'elle eût été limitée à ce terme par un décret, et, malgré l'opposition de sept tribuns, il resta censeur et n'eut point de collègue. Il fut élu consul avec L. Volumnius Flamma, l'an de Rome 447 : c'était encore le peuple qui le favorisait. Appius n'ayant retiré de son consulat d'autre honneur que celui d'occuper quelque temps la première place de la république, se fit nommer préteur, et ce choix fut généralement approuvé, parce qu'Appius était orateur et habile jurisconsulte. Le sénat ayant toujours très-peu de confiance dans les talents militaires d'Appius, prorogea pour six mois le commandement des consuls précédents, et les chargea de conti-

nuer la guerre dans le Samnium. Les Samnites battus se réfugièrent dans le pays des Étrusques. Ces peuples se réunirent pour résister aux Romains, et appelèrent même un corps de Gaulois. Appius marcha contre eux avec deux légions et 2,000 auxiliaires; mais son incapacité fut bientôt démontrée, tant aux ennemis qu'à ses soldats qu'elle jeta dans le découragement. Cependant dans la bataille qui eut lieu, Appius, opposé aux Samnites, trompa toutes les conjectures, et montra beaucoup de valeur et d'habileté. La victoire fut complète. Appius dans un âge avancé perdit la vue, ce qui lui fit donner le surnom de *Cœcus*. Pyrrhus, roi d'Épire, ayant envoyé à Rome l'éloquent et sage Cynéas, Appius Claudius, retiré depuis longtemps au sein de sa famille, se fit porter au sénat, et fit décréter que la république n'entamerait aucune négociation avec le roi d'Épire, avant qu'il fût sorti de l'Italie. On ne sait dans quelle année mourut ce Romain, que Cicéron a placé au nombre des anciens orateurs.

APPIUS (Claudius), consul romain, l'an de Rome 488, surnommé *Caudex*, du nom d'une espèce de radeau qu'il imagina pour descendre en Sicile. La victoire qu'il remporta sur Hiéron et les Carthaginois, fut la première des Romains au delà de la mer. On lui décerna les honneurs du triomphe.

APPLETON (Nathaniel), destiné à suivre la carrière du commerce, quitta tout pour se livrer à celle de l'Église, et devint ministre de Cambrigde (Massachusett), où il exerça ses fonctions jusqu'à sa mort, en 1784, à 91 ans. Il a publié un grand nombre de *sermons* et un ouvrage intitulé : *La Sagesse de Dieu dans la rédemption des hommes.*

APPONCOURT. *Voyez* **GRAFIGNY.**

APRAXIN (Fédor-Matvéitch, comte), amiral russe sous le règne de Pierre le Grand. Il servit avec un égal succès sur terre et sur mer, et doit être considéré comme un des créateurs de la marine russe. En 1709, il reçut de Pierre une lettre par laquelle ce monarque lui faisait part de la victoire qu'il venait de remporter à Pultava. Quelque temps après, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie par les instigations de Charles XII retiré à Bender, Apraxin alla dans Azof prendre le commandement des troupes de terre et de mer. En 1713 il commanda la flotte qui marchait à la conquête de la Finlande, et sur laquelle Pierre servait en qualité de contre-amiral. Apraxin se couvrit d'une nouvelle gloire dans l'année 1714. Commandant la flotte des galères qui fit voile vers la Finlande, il contribua puissamment à la bataille gagnée par Pierre auprès d'Angout; bataille terrible où les galères s'attachèrent aux galères, où l'on combattit corps à corps, où aucun bâtiment ne se rendit sans en être venu à l'abordage, et dont les résultats furent la prise d'une grande partie de la flotte suédoise, et la possession de l'île d'Aland. Le général amiral ternit bientôt l'éclat de ses exploits par de honteuses déprédations. Il fut au nombre de ces grands avides qui, sous des noms étrangers, se firent adjuger la fourniture des vivres et des munitions de guerre. Ces viles manœuvres furent découvertes. Traduit, ainsi que ses complices, devant un tribunal chargé de rechercher et de juger les auteurs des déprédations, il dut la remise de la peine qu'il avait méritée à l'utilité de ses services, mais plus encore à l'amitié de son souverain. Une grosse amende fut la seule punition que Pierre lui infligea. Mais plus tard l'amiral Apraxin se rendit encore une fois coupable de déprédation. Obligé de remettre son épée aux officiers de justice, il fut envoyé en prison pendant l'instruction de son procès. Ainsi que la première fois, il en fut quitte pour une peine pécuniaire, malgré la grandeur de sa faute, la sévérité des lois militaires d'après lesquelles il était jugé, et la dureté du czar. Il se présenta bientôt pour lui une occasion de faire oublier ses fautes. Apraxin, à la tête de la grande flotte, courut attaquer la Suède au nord de Stockholm, tandis que le contre-amiral Lessy l'attaquait au midi de cette capitale. Le général amiral détruisit Nordkoping, Nikoping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux et des maisons de campagne. Il incendia des moulins, des fabriques de métaux, des magasins et jusqu'à quinze mille maisons. Enfin il occasionna aux Suédois une perte de plusieurs millions. Ces événements amenèrent la paix de Neustadt, qui laissa au czar toutes ses conquêtes. La campagne de Perse, où le nom russe se couvrit d'un nouvel honneur sous Pierre le Grand, mais qui n'eut aucun résultat avantageux, fut la dernière que fit Apraxin. Il mourut l'année suivante. Cet officier avait rendu d'éclatants services à la Russie. On le compte justement parmi les hommes célèbres qui illustrèrent le règne de Pierre Ier.

APRAXIN (N. comte), petit-fils du précédent, feld-maréchal des armées russes, sous le règne de l'impératrice Élisabeth. Il fit ses premières campagnes contre les Turcs, sous les ordres du célèbre Munich, et parvint aux premiers grades militaires, sans avoir illustré son nom par d'éclatants services; mais dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'empire germanique et la Russie, contre Frédéric le Grand, le feld-maréchal Apraxin, à la tête de 40,000 Russes, entra dans le royaume de Prusse, s'empara de la ville de Memel, et s'avança jusqu'auprès de Jægerndorff, où il fut attaqué par le général Lewald, l'un des plus illustres lieutenants de Frédéric. Après une action opiniâtre et sanglante, les Russes restèrent maîtres du champ de bataille et d'une partie de l'artillerie prussienne. Les Russes, au grand étonnement de leurs alliés et de leurs ennemis, se replièrent tout à coup vers les frontières de la Courlande, et prirent leurs quartiers d'hiver. Une intrigue de cour avait dirigé ce mouvement rétrograde, qui étonna l'Europe. Le chancelier Bestucheff défendit au maréchal Apraxin de profiter de sa victoire. Une nouvelle intrigue changea bientôt la face des affaires, à la cour de Pétersbourg : Bestucheff, privé de tous ses emplois, déclaré coupable de lèse-majesté, condamné à perdre la tête sur un échafaud, fut exilé dans un village, par la clémence d'Élisabeth. Le maréchal Apraxin, arrêté à la tête de son armée victorieuse, fut envoyé prisonnier à Narva, et soumis à un conseil de guerre qui n'osa le condamner ni l'absoudre; et, dès ce moment, il cessa de jouer un rôle dans les événements historiques dont la Russie fut le théâtre. On ignore l'époque de sa mort.

APRÈS DE MANNEVILLETTE (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d'), naquit au Havre, le 11 février 1707. Son nom n'est peut-être pas aussi généralement connu qu'il devrait l'être; mais il est très-répandu parmi les

navigateurs, qui le regardent comme le premier hydrographe. Son père Jean-Baptiste-Claude d'Après de Blangy, capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, lui donna une éducation très-soignée, et prit soin de le surveiller lui-même. Il l'amena avec lui dans l'Inde à l'âge de douze ans, sur un vaisseau qu'il commandait; à son retour, il l'envoya à Paris, afin qu'il s'y perfectionnât dans la géométrie et l'astronomie, dont il lui avait enseigné les premiers éléments. Ce ne fut qu'en 1726 que d'Après de Mannevillette fit sa première campagne, en qualité d'officier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes. D'Après est un des premiers Français qui aient fait usage des instruments d'astronomie à réflexion ou à miroirs, inventés par Hadley; il rectifia, en allant en Chine, avec un octant, la latitude de plusieurs points qui avait été déterminée avec des instruments bien inférieurs à celui-ci. En 1742, il annonça aux directeurs de la compagnie qu'il avait construit un assez grand nombre de cartes pour en former une collection. Son travail fut soumis à l'académie des sciences qui l'approuva, et le nomma correspondant. Ce ne fut qu'en 1745 qu'il publia ses cartes sous le nom de *Neptune oriental*, il y joignit une instruction nautique; cet ouvrage fut accueilli avec empressement par les navigateurs de toutes les nations. Plus de soixante ans d'expérience ont justifié l'opinion que l'on en avait d'abord conçue. Cet habile hydrographe est le premier qui ait employé la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer la longitude. Ce fut lui qui, étant capitaine du *Glorieux*, conduisit, au cap de Bonne-Espérance, l'abbé de la Caille, avec qui il s'était intimement lié. D'Après commanda un vaisseau de la compagnie, armé en guerre, dans l'escadre de M. d'Aché; il fut obligé de revenir en France pour se justifier de quelques reproches qui lui avaient été faits sur différentes manœuvres; mais voyant qu'il ne pouvait obtenir justice, il abandonna la navigation. Il ne discontinua cependant pas ses travaux hydrographiques. La compagnie créa, en 1762, un dépôt des cartes et plans de la navigation des Indes, et le mit à la tête de cet établissement. Sa place lui fut conservée par le gouvernement à l'époque de la suppression de cette compagnie. Louis XV lui accorda, en 1767, la décoration de St.-Michel. D'Après mourut le 1er mars 1780.

APRIÈS, roi d'Égypte, le même que le pharaon Hophra de la Bible, régnait vers l'an 594 avant J. C. Il fit la guerre aux Phéniciens, prit Sidon et jouit quelque temps d'un règne heureux; mais l'an 569, ses sujets se révoltèrent contre lui, et placèrent Amasis sur le trône. Apriès mourut étouffé.

APRONIUS (Lucius), chevalier romain, fut élu consul substitué avec Aulus Vibius Habitus, l'an de Rome 761 (de J. C. 8). Il accompagna Drusus envoyé par Tibère dans la Pannonie pour apaiser la révolte des légions (de Rome 767; de J. C. 14). L'année suivante il obtint les honneurs du triomphe pour ses exploits dans la Germanie. Bientôt après il remplaça Furius Camille dans le proconsulat de l'Afrique. Une de ses légions ayant lâché le pied devant l'ennemi, Lucius ordonna qu'elle fût décimée, et fit périr sous les verges tous ceux sur qui le sort était tombé. Les Frisons, aigris par les exactions des Romains, s'étant soulevés (de Rome 778, de J. C. 28), Lucius, alors proconsul de la basse Germanie, marcha contre ces peuples, mais ne put les soumettre.

APRONIUS-CÆSIANUS (Lucius) fils du précédent, servit sous ses ordres en Afrique, et remporta de grands avantages sur les Numides. Il fut élu consul avec Caligula qui l'était pour la seconde fois, l'an de Rome, 792, de J. C. 39. — Apronia, sœur du précédent, fut mariée à Plautius Silvanus, préteur de Rome (l'an 777, de J. C. 24), qui la précipita du haut de sa maison, sans qu'on puisse soupçonner le motif de cet acte de barbarie. Silvanus, poursuivi par son beau-père, prévint sa condamnation en se faisant ouvrir les veines. — Apronia, sœur de la précédente, avait épousé Cnéus Lentulus Gétulicus, qui commandait les légions de la haute Germanie, dans le temps que son beau-père exerçait la charge de proconsul de la Germanie inférieure.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, célèbre bibliophile et membre de diverses académies d'Italie, né à Vintimille dans la Ligurie en 1607, mort en 1681, après avoir remplit les diverses charges de son ordre, est le fondateur de la belle bibliothèque de Vintimille, sa patrie, connue sous le nom d'*Aprosienne*, pour laquelle il dépensait des sommes considérables. La plupart de ses ouvrages roulent sur la critique littéraire, et sont anonymes ou pseudonymes. Le plus célèbre est la *Bibliotheca Aprosiana*, où l'on trouve des faits qui ne sont pas ailleurs; mais l'auteur n'eut pas le temps de la terminer. Cet ouvrage, imprimé à Bologne, 1673, in-12, a été traduit en latin, par Wolf, Hambourg, 1734, in 8o; mais la traduction ne reproduit pas en entier l'original. On cite encore d'Aprosio *la Visiera alzata*, Parme, 1689, in-12, ouvrage plus rare encore que le précédent, dans lequel il dévoile au moins 100 auteurs pseudonymes. L'éditeur de ce volume posthume fut Magliobecchi.

APSINES, rhéteur grec de Gudare, dans la Phénicie, vivait sous le règne de Maximin, vers l'an 236 avant J. C. Nous avons de lui une Rhétorique et un ouvrage sur les questions qu'on traitait dans les écoles des rhéteurs. On les trouve dans les *Rhetores græci*, d'Alde, Venise, 1508, in-fol. Ils n'ont pas été imprimés depuis. Plusieurs rhéteurs ont porté le même nom.

APSYRTE, né à Pruse, médecin vétérinaire de l'empereur Constantin, est auteur d'une hippiatrique ou médecine vétérinaire dont on trouve des extraits dans le *Veterinariæ medicinæ lib. II*, Bâle, et qui a été traduit en latin par J. Ruel, Paris, 1530, in-fol.

APTHORP (Eust.), théologien anglais, né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, en 1732, fut envoyé dans la mère patrie, où il fit ses études à l'université de Cambridge. De retour en Amérique comme missionnaire, il y fonda une église épiscopale à Cambridge, église dont il se sépara ensuite pour revenir en Angleterre. Il était prébendier de Finsbury, au moment de sa mort, arrivée le 17 avril 1816. On cite de lui : *Discours sur les prophéties*, etc.; *Lettres sur l'influence du christianisme avant son établissement civil.*

APULÉE (Lucius Apuleius) fut un des écrivains les plus originaux de la fin de l'empire romain. Il était né à Madaure, en Afrique, et descendait, ainsi qu'il s'en vante lui-même, de Plutarque, par sa mère Salvia. Apulée vivait dans le 2e siècle, sous le règne du premier Antonin

Digitized by Google

et de Marc-Aurèle. Sa vie fut, comme celle de la plupart des philosophes et des poëtes de ce temps, traversée par les aventures, soumise aux vicissitudes les plus contraires. Après avoir fait ses études à Carthage, il vint à Athènes, qui était encore le centre des lumières. D'Athènes il se rendit à Rome : son premier soin fut d'y apprendre la langue latine, ce qu'il fit sans le secours d'aucun maître. Il étudia ensuite la jurisprudence et ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une immense réputation. Enfin il retourna en Afrique, où il tomba malade à Oëa, aujourd'hui Tripoli. Ce fut dans cette ville qu'il épousa une veuve, plus âgée que lui, nommée Pudentilla. La famille de cette veuve, se voyant frustrée d'un riche héritage, accusa Apulée de sortilége; pour preuve, on lui reprochait de chercher des poissons rares, de les disséquer, de posséder un miroir; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné le fils de la veuve. Ces accusations étaient graves; Apulée dut en répondre devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique. Après une défense brillante et pleine d'ironie, il fut renvoyé absous. Ce plaidoyer nous a été conservé. A partir de ce procès, aucune circonstance importante ne marque plus la vie d'Apulée. On croit qu'il vécut paisiblement de sa fortune en continuant de se livrer à ses travaux de prédilection, et l'on ignore l'époque de sa mort. Apulée a composé un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns en vers : Les seuls qui soient venus jusqu'à nous sont : *les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or; l'Apologie*, les traités de *la philosophie, du Syllogisme, du Monde*, le livre du *Démon de Socrate*. La première édition des œuvres d'Apulée a été imprimée à Rome en 1469, in-fol. L'édition la plus complète et la meilleure est celle imprimée par Luchtmans, Lugd. Batav., 1786-1823, 3 vol. in-4°. Le premier vol. est enrichi d'une savante préface de D. Ruhnkenius. C'est à M. Jean Bosscha qu'est due la publication des tomes 2 et 3, si longtemps retardée. L'Ane d'or a été imprimé un grand nombre de fois, et traduit dans toutes les langues.

AQUA (Christophe), dessinateur et graveur, né à Vienne en 1690, a publié les portraits de *Frédéric le Grand*, de *Jules de Ferrare*, et d'après Sacolri *le Mérite couronné par Apollon*.

AQUAPENDENTE. *Voyez* **FABRICIO de AQUAPENDENTE.**

AQUAVIVA (Claude). *Voyez* **ACQUAVIVA.**

AQUILA, de Sinope, se convertit au christianisme vers l'an 129; mais il fut excommunié à cause de son attachement à l'astrologie judiciaire. Il embrassa le judaïsme, et traduisit en grec l'Ancien Testament. Il ne reste que des fragments de cette version.

AQUILA (Jean dell'), médecin et professeur pendant 43 ans à Padoue, au 15e siècle, a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine. On estime surtout son *Traité de la saignée dans la pleurésie*.

AQUILA (Barthélemi), dominicain dans le royaume de Naples au 13e siècle, se distingua par son zèle et sa ferveur. Nommé grand inquisiteur, il n'en eut guère que le titre, le roi de Naples ayant su s'affranchir de la juridiction rigoureuse de cette institution.

AQUILA (Cataldo), né en Sicile, s'établit en Portugal en 1509, et s'y fit connaître comme jurisconsulte et poëte. On a de lui plusieurs poëmes latins, et des ouvrages historiques cités dans la *Bibl. hisp.* d'Antonio.

AQUILA (Pompée dell'), peintre napolitain, au 16e siècle, dont on voit à Rome plusieurs tableaux estimés, entre autres une *Descente de croix* dans l'église de San-Spirito, peignit à fresque avec un talent très-remarquable.

AQUILA (Pierre), peintre, né en 1724 à Palerme et mort en 1795, est plus connu comme graveur. Il a laissé un grand nombre d'estampes à l'eau forte, dont les plus estimées sont les *loges du Vatican*, en 52 pièces; *la bataille de Constantin*, d'après Raphaël; *la galerie Farnèse* et celle *de Lanfranc*, etc.

AQUILA (François), graveur, frère du précédent, mort au commencement du 19e siècle, a laissé plusieurs gravures à l'eau forte estimées, et entre autres la suite des *peintures* de Raphaël dans le Vatican.

AQUILANO (Séraphin), né dans le royaume de Naples en 1466, mort à Rome en 1500, a laissé des *poésies italiennes*, imprimées à Venise, 1502; Rome, 1503, in-4°; Florence, 1516, in-8°, etc. Les nombreuses éditions des *Poésies* d'Aquilano sont toutes rares; mais les curieux préféraient celles de Venise, 1540 ou 1550, in-8°.

AQUILANO (Sébastien), médecin italien du 15e siècle. Son véritable nom est inconnu; celui qu'il porte lui vient de la ville d'Aquila, au royaume de Naples, où il avait pris naissance. Il fut en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, vers la fin du 15e siècle et au commencement du 16e. Il se montra, tant dans sa pratique que dans ses écrits, un des plus zélés défenseurs de Galien. On a de lui : *De morbo Gallico*, Lyon, in-4°, 1506 et Bologne, in-8°, 1517; *De febre sanguinea ad mentem Galeni*, imprimé dans la *Practica de Gattinaria*, Bâle, in-8°, 1537; Lyon, in-8°, 1538; Francfort, in-8°, 1604. Aquilano est un des premiers qui aient accrédité l'emploi du mercure dans les maladies vénériennes; mais il ne l'employait qu'à très-petite dose.

AQUILIN (St.), évêque d'Évreux, assista au concile provincial de Rouen, l'an 689.

AQUILINA (Ste) souffrit le martyre dans le 3e siècle en Syrie.

AQUILIUS (Manius), consul, et collègue de Marius. L'an 653 de Rome, 101 ans avant J. C., il fut envoyé en Sicile, contre les esclaves révoltés que commandait Athénion. Les deux généraux convinrent de décider la querelle par un combat singulier. Le proconsul, qui était d'une force de corps extraordinaire, étendit du premier coup Athénion mort à ses pieds, d'une blessure à la tête. Aquilius, à son retour, ne fut honoré que de l'ovation, le triomphe ne s'accordant point à ceux qui remportaient des victoires sur des rebelles et sur des esclaves. Il fut accusé de concussions, mais absous, en mémoire de ses grands succès dans la guerre des esclaves. Envoyé en Asie contre Mithridate, il fut vaincu par ce prince qui le fit périr dans les tourments.

AQUILIUS (Sabinus), jurisconsulte romain, fut consul deux fois de suite, en 214 et 216 de J. C., échappa, par hasard, à la haine d'Hélogabale, qui voulait le faire mourir à cause de la sévérité de ses mœurs, et finit ses jours dans l'exil. Il composa des ouvrages qui se sont perdus.

AQUILIUS (Sévérus), historien et poëte sous l'em-

Digitized by Google

pereur Valentinien, mort en 370. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés.

AQUILIUS GALLUS, jurisconsulte romain, disciple de Scævola, fut d'abord chevalier, et exerça, avec Alteïus Capito, la charge de tribun du peuple, dans la même année que Pompée obtint le consulat. L'amitié de Cicéron est un grand titre à la réputation de Gallus, qui exerça la questure avec lui. Les productions d'Aquilius Gallus ne sont point venues jusqu'à nous.

AQUIN (PHILIPPE D'), savant rabbin de Carpentras, dont le véritable nom était MARDOÇAI ou MARDOCHÉE. Chassé de la synagogue d'Avignon, en 1610, à cause de son penchant pour le christianisme, il se retira dans le royaume de Naples, et se fit baptiser à Aquino, dont il prit le nom. Il en supprima la terminaison lorsqu'il vint en France, et se fit appeler d'Aquin. Le clergé lui donna une pension. Il vint ensuite, avec sa famille, s'établir à Paris, où il se consacra à l'enseignement de l'hébreu. Louis XIII le nomma professeur royal au collége de France, et interprète pour la langue hébraïque. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1650; ses ouvrages les plus importants sont : *Dictionnaire hébreu-chaldéen-thalmudéen-rabbinique*, Paris, 1629, in-fol.; *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol., etc.

AQUIN (LOUIS D'), fils du précédent, né à Avignon en 1600, pensionné comme son père par le clergé, fit aussi sa principale étude de la science rabbinique, et se rendit très-habile dans les langues orientales. Il traduisit en latin le *Commentaire* de Ben-Gerson sur Job. Paris, 1622, in-4°, et le *Commentaire* sur Esther, qu'il enrichit de notes.

AQUIN (ANTOINE D'), premier médecin de Louis XIV, mort en 1696, était petit-fils de Philippe, et fut père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

AQUIN (LOUIS-CLAUDE D'), fameux organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772. Ses dispositions, secondées par les leçons du musicien Bernier, le firent regarder comme un petit prodige, puisque à l'âge de six ans, il étonna Louis XIV, devant qui il toucha du clavecin, et que, deux ans après, il cessa d'avoir des maîtres. Nommé organiste du Petit-St.-Antoine, à l'âge de douze ans, il fit admirer son exécution facile et brillante; il concourut, en 1727, pour l'orgue de St.-Paul, et l'emporta sur Rameau, qui, depuis, acquit tant de célébrité, comme compositeur de musique dramatique. En 1739, le roi le nomma l'un des organistes de sa chapelle. On assure que le célèbre Handel fit le voyage de France, exprès pour entendre d'Aquin. On a, de cet organiste, deux recueils gravés, l'un de *Pièces de clavecin*, l'autre de *Noëls*.

AQUIN (D'), fils du précédent, surnommé *de Château-Lyon*, un des rédacteurs des *Étrennes littéraires d'Apollon*, écrivain fécond, mort en 1797, a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences et les arts* sous Louis XIV, 1753; *la Pléiade française*, 1754, 2 vol. in-12; des *poésies*; *l'Éloge de Molière*, 1775, et autres écrits littéraires qui n'ont point eu de succès.

AQUIN (THOMAS D'). *Voyez* **THOMAS**.

AQUINO (CHARLES D'), jésuite, né à Naples en 1654, professa d'une manière brillante la rhétorique à Rome, où il mourut en 1740. Il a composé *Carmina*, 1702, 3 vol. in-8°; *Orationes*, 1704, 2 vol. in-8°. Ces discours, ainsi que ses poésies, sont très-estimées; *Lexicon militare*, 1707 ou 1739, in-fol.; *Fragmenta historiæ de bello Hungarico*, 1726, in-12; *Nomenclator agriculturæ*, 1736, in-4°.

ARA, hérétique des 1ers siècles de l'Église, prétendit que J. C. n'avait pu être exempt du péché originel.

ARAB-CHAH (AHMED-BEN), historien arabe et docteur musulman, mort à Damas en 1450, est auteur d'une *Histoire de Tamerlan*, estimée des orientalistes, publiée par Golius à Leyde, 1636; elle a été traduite en français par Vatier, 1658, in-4°, puis réimprimée avec une version latine par Mangar, 1767, 3 vol. in-4°. Toutes ces éditions, défigurées par des fautes grossières, ont été surpassées par celle qu'a publiée Ahmed-Ben-Mohammed, Calcutta, 1818. On trouve des détails curieux sur cet historien dans le *Dictionnaire biographique*, connu sous le titre de *Menhel-el-Safy* d'Aboul-Mahaçan.

ARADON (JÉRÔME), de Quinipily, l'un des principaux officiers du duc de Mercœur, dans la guerre de la Ligue, fut obligé de rendre, en 1589, au prince de Dombes, la ville d'Hennebon, où il commandait; mais il contribua, l'année suivante, à la reprise de cette place, dont le gouvernement lui fut rendu. On a, de ce capitaine, un journal très-inexact et très-partial des événements qui eurent lieu dans cette partie de la Bretagne. Aradon de Quinipily demeura dans le parti des ligueurs, même après la conversion de Henri IV, et il ne se soumit à l'autorité légitime qu'en 1597, époque à laquelle le duc de Mercœur fit sa paix. Toute la famille d'Aradon, composée de cinq frères, était dévouée à ce chef, et lui rendit de grands services; l'un d'eux était gouverneur de Vannes; un troisième (Duplessis d'ARADON), évêque de cette ville, fut député aux états généraux de la Ligue, en 1593.

ARAGON (JEANNE D'), illustre Italienne du 16e siècle, se distingua par son courage et ses vertus, et fut célébrée par les beaux esprits du temps dans un recueil de vers intitulé : *Tempio alla divina signora Giovann. d'Aragona*. Elle épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzo, et mourut en 1577.

ARAGON (TULLIE D'), l'une des femmes poëtes les plus célèbres d'Italie, florissait au 16e siècle. Elle descendait de la branche de cette maison royale qui avait régné à Naples; mais non par une descendance légitime. Le cardinal Pierre Tagliavia d'Aragon, archevêque de Palerme, l'avait eue à Rome d'une belle Ferraraise, nommée Giulia. Il lui assura une fortune suffisante pour la faire vivre dans l'aisance. Elle était belle, et une éducation soignée joignit à cet avantage naturel les talents les plus rares. Elle jouait de plusieurs instruments et chantait avec un goût et un art admirables. Ses discours étaient remplis de raison et de grâce; rien enfin ne lui manquait pour séduire, aussi eut-elle un grand nombre d'adorateurs, et principalement parmi les poëtes. Ils lui adressaient des vers pleins d'admiration et d'amour; elle leur répondait souvent dans le même langage, et elle passe pour avoir répondu à plusieurs d'entre eux, autrement que par des vers. Outre des *Rime*, Venise, 1557, elle a laissé : *Dialogo dell' infinità d'Amore*, ibid.; *Il Meschino, o il Guerino*, Venise, 1560, poëme en 36 chants.

ARAGONÈSE (SÉBASTIEN), dessinateur et antiquaire, descendait d'une famille espagnole qui s'établit vers le milieu du 15e siècle dans le Brescian. Alphonse, son

père, avait acquis la réputation d'un peintre habile. A son exemple, Sébastien cultiva d'abord la peinture; mais, effrayé bientôt des difficultés que présente cet art, et désespérant de les surmonter, il y renonça pour se borner au dessin à la plume, genre dans lequel on lui doit une foule de petits chefs-d'œuvre. Il réussissait surtout à rendre les anciennes médailles. On cite de Sébastien un recueil de seize cents pièces avec les revers, distribuées sur deux cents planches entourées d'arabesques et de cartouches de son invention, du fini le plus précieux. On n'est pas d'accord sur l'époque de la mort d'Aragonèse; les uns la fixent à l'an 1554, d'autres en 1561, d'autres enfin en 1567.

ARAIGNON (Jean-Louis), avocat, mort à Paris, sa patrie, vers 1790, est auteur de *Contes philosophiques* et des 2 pièces suivantes: *le Siége de Beauvais*, tragédie en 5 actes, Paris, 1766, in-8°; *le Vrai philosophe*, comédie en 5 actes et en prose, 1767.

ARAJA (François), compositeur de musique, né à Naples en 1700. Le premier opéra qu'il fit représenter est *Bérénice*; il fut exécuté dans le château du grand-duc, près de Florence. Après avoir composé quelques autres ouvrages en Italie, et principalement l'opéra d'*Amore per regnante*, représenté à Rome, en 1731, il fut appelé, en 1735, à Pétersbourg, avec plusieurs chanteurs italiens, et nommé maître de la chapelle impériale. Pendant son séjour en Russie, il fit exécuter, sur le théâtre de la cour, les opéras italiens d'*Abiatare*, de *Semiramide*, de *Scipione*, d'*Arsace* et de *Seleuco*; mais l'ouvrage le plus remarquable de ce compositeur, est *Céphale et Procris*, écrit en russe, et qu'on regarde comme le premier grand opéra exécuté dans cette langue. Araja, ayant ramassé de quoi vivre dans l'aisance, vint terminer ses jours dans sa patrie.

ARALDI (Michel), physiologiste et mathématicien, naquit à Modène, le 10 février 1740. Avec un esprit vif et pénétrant, il avait reçu de la nature cette force de volonté qui triomphe des obstacles, et cette patience que rien ne peut lasser. Ce fut moins par inclination que pour obéir à ses parents qu'il étudia la médecine, science dans laquelle il devait obtenir des succès si brillants. Il cultivait en même temps les mathématiques et les lettres; et ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il reçut le laurier dans toutes les facultés. Nommé, deux ans après (1760), à la chaire de physiologie de l'université de Modène, lors de la réorganisation de cette école, en 1772, il y joignit celle d'anatomie, illustrée par les premiers travaux de Scarpa; et dans la suite il fut en outre chargé de l'enseignement de la pathologie. A la création de l'institut national d'Italie, il en fut nommé l'un des premiers membres; et après la mort de l'abbé Fortis, il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut à Milan le 5 nov. 1813. Il était chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Les *Actes* de la société des sciences de Modène contiennent de savants *mémoires* d'Araldi sur les *Apogées*; sur *la force et l'influence du cœur dans la circulation du sang*, etc.; sur *la loi de la continuité*; on a imprimé séparément son fameux mémoire: *De l'usage des anastomoses dans les vaisseaux des machines animales et particulièrement dans le système de la circulation du sang*; Modène, 1816.

ARAM (Eugène), savant anglais, né dans le comté d'York, vint à Londres, en 1744; arrêté, en 1758, à Lynn, dans le comté de Norfolk, comme auteur d'un assassinat commis 13 ans auparavant; condamné et exécuté en 1759. Il avait commencé un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque. L'écrivain anglais E. L. Bulwer a pris pour le héros d'un de ses romans: *Eugène Aram*, traduit en français, Paris et Bruxelles, 1836.

ARAMON ou **ARAMONT** (Gabriel de LUETZ, baron d'), ambassadeur à Constantinople sous Henri II, réussit à renouer l'alliance de la Porte avec la France, et obtint de Soliman II une flotte pour faire une diversion en Italie contre Charles-Quint, avantage dont on ne sut pas profiter. Traversé dans d'autres négociations par la brigue de ses envieux, Aramon finit par tomber en disgrâce à la cour. Une partie de ses biens, qui avaient été confisqués, fut après sa mort, donnée à Diane de Poitiers. Il paraît certain, contre l'avis de Moréri et de Bayle, qu'il était natif de Provence, et non de Gascogne. Poldo d'Albenas lui donne le titre de citoyen de Nîmes. Cette dernière version ferait supposer qu'il serait né à Aramon même, petite commune, érigée en baronnie, à trois ou quatre lieues de Nîmes et dont sans doute ses ancêtres avaient pris le nom. D'Aramon suivit Soliman II dans une expédition en Perse, et passa de là en Syrie, dans la Palestine et en Égypte. La relation de ses voyages a été écrite par Jean Chesneau, son secrétaire. Ayant par son crédit fait sortir des Sept Tours un Allemand, le comte de Rokendolf, il reçut de celui-ci, en témoignage de reconnaissance, la propriété des Iles-d'Or (îles d'Hyères) qui furent érigées en marquisat. D'Aramon revenu de son ambassade, se retira en Provence, où il mourut en 1553.

ARANCEY (le baron d'), né à Vitry-le-Français; fit les campagnes d'Italie et de Russie sous Napoléon, et parvint au grade de général de brigade; en 1814, il adhéra à l'abdication de l'empereur; le roi lui conserva son grade, et lui accorda la croix de chevalier de Saint-Louis; il était déjà officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer. Mort vers 1838.

ARANDA (Emmanuel d'), né à Bruges, en 1612, vivait encore en 1671; il passa sa jeunesse en Espagne; en revenant dans sa patrie il fut pris par un corsaire algérien, et resta esclave pendant deux ans. De retour dans le Brabant, en 1642, il fit, en espagnol, une Relation de sa captivité, relation qui a été traduite en latin, la Haye, 1657, in-12; en flamand, et en anglais. La traduction française, imprimée à Bruxelles, 1656, in-12, a été réimp. à Paris.— Antoine de Aranda a publié *Verdadera informacion de la Tierra Santa*, Tolède, 1545, in-4°, gothique. — Jean de Aranda a laissé *Lugares communes de conceptos, dichos y sententias en diversas materias*, Séville, 1595, in-4°.

ARANDA (Don Pedro-Pablo ABARCA de BOLEA, comte d'), grand et ministre d'Espagne, né à Saragosse, en 1716, d'une illustre famille d'Aragon, fut d'abord ambassadeur en Pologne sous Charles III. Nommé à son retour capitaine général du royaume de Valence et président du conseil de Castille, il embellit Madrid et y fonda plusieurs académies. Bientôt allait commencer pour l'Espagne cette trop courte époque de renaissance qui suivit l'expulsion des jésuites, dont l'illustre Pombal dévoilait les manœuvres aux rois de l'Europe. Le comte d'Aranda passe pour avoir chaudement appuyé la mesure qui en

délivra pour un moment l'Espagne. Envoyé alors comme ambassadeur en France, puis rappelé en 1784, il vivait dans une sorte de disgrâce, lorsqu'il fut nommé premier secrétaire d'État en 1792; mais ce retour à la faveur dura peu : il fut remplacé par Godoy, prince de la Paix, et mourut exilé dans une de ses terres en 1794. Il avait une grande connaissance des hommes et des intérêts des cabinets de l'Europe. On lui attribue la *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne*, par le véritable Figaro, Paris, 1785, in-12. Le soi-disant Figaro était le marquis de Langle.

ARANTIUS ou **ARANZI** (Jul.-Cés), célèbre anatomiste, professeur de chirurgie et d'anatomie pendant 32 ans à Bologne, où il naquit en 1530, fut élève de Vésale. Il mourut en 1589. Arantius a fait des découvertes en chirurgie et en anatomie sur lesquelles il a publié : *De humano fœtu liber*, Venise, 1571; Bâle, 1579, in-8°; Leyde, 1664, in-12, etc; *Anatomic. observat. lib.*, et *De tumor. secundùm loc. affect.* : ces deux derniers imprimés à la suite du précédent dans les deux éditions de Venise, 1587 et 1595; *In Hippocr. de vuln. capit. comment.*, etc., Lyon, 1580, in-8°; Leyde, 1639 et 1641, in-12; *Consultat. medic.*, Francfort, 1598.

ARAS. *Voyez* **ARE FRODE**.

ARATOR, Ligurien, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, mort en 556 sous-diacre de l'Église romaine, présenta, en 544, les *Actes des apôtres* en vers latins au pape Vigile, qui en fut fort satisfait. On trouve cet écrit imprimé avec d'autres poëmes chrétiens, à Venise, chez les Aldes, 1502, in-4°; à Strasbourg, 1507, in-8°; à Leipzig, 1515, in-4°, et dans diverses collections, notamment dans la *Bibliothèque des Pères*. Les ouvrages d'Arator ont été publiés séparément avec les notes d'Arntzenius, Zutphen, 1769, in-8°.

ARATUS, poëte grec, de Soles en Cilicie, né vers l'an 277 avant J. C., fut le contemporain de Théocrite, qui parle honorablement de lui dans sa sixième idylle. Il vécut dans la plus constante intimité avec le roi de Macédoine, Antigone Gonatas. Ce fut sous ses yeux et à sa prière qu'il composa son *Poëme sur l'astronomie*. Cicéron ne lui dispute pas le mérite du style, mais il lui refuse les connaissances nécessaires pour bien traiter un pareil sujet. Son poëme eut cependant pour commentateurs les hommes les plus savants de la Grèce, parmi lesquels on cite entre autres : Hipparque, Ératosthène et Théon; et pour traducteurs, Cicéron lui-même, Germanicus, César et Aviénus. La traduction de Cicéron ne nous est parvenue que fort incomplète; Hugues Grotius en a rempli de son mieux les nombreuses lacunes, et c'est dans cet état qu'elle a été imprimée et traduite en français par Pingré, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786. La meilleure édition d'Aratus est celle qui a été publiée à Leipzig par J. Th. Bulhe, 1793 1801, 2 vol. in-8°. Indépendamment de son poëme sur l'astronomie, Aratus avait composé d'autres ouvrages que le temps n'a pas épargnés.

ARATUS de Sicyone, né l'an 272 avant J. C., fils de Clinias, n'avait que 7 ans lorsque, dans l'un de ces mouvements où une nouvelle tyrannie succède à une tyrannie plus ancienne, son père, magistrat élu par ses concitoyens, fut tué, et tout ce qui lui appartenait, famille et amis, proscrits ou égorgés. Cette scène fit sur l'âme d'Aratus une impression profonde et ineffaçable. Plutarque nous dit qu'il reçut une excellente éducation à Argos; il excella dans la gymnastique au point qu'il fut couronné aux cinq combats du Pentathle. Encore dans l'adolescence, Aratus, à la tête de quelques exilés, s'empara de Sicyone l'an 251 avant J. C., et en chassa le tyran Nicoclès qui avait assassiné Paséas, et exilé l'élite des habitants. Les exilés, rentrés dans leur patrie, à la suite d'Aratus, voulurent prendre possession des biens dont on les avait dépouillés; ceux qui avaient acheté ces biens refusant de les rendre, Aratus eut recours à Ptolémée Philadelphe, à qui il avait rendu quelques services, et qui lui donna 150 talents (825.000 francs), avec lesquels il indemnisa les bannis de la perte de leurs propriétés. Il faut lire dans Plutarque et Polybe les curieux détails de cette histoire dont nous ne pouvons qu'énoncer les résultats. Depuis plus de vingt ans une garnison macédonienne tenait le château de Corinthe. Aratus s'en empara par ruse vers l'an 244, et rendit la liberté aux habitants de la ville. Bientôt Mégare, Trézène, Épidaure se détachent de la Macédoine, elles entrent dans la confédération achéenne dont Aratus était devenu l'âme. Ptolémée Évergètes, roi d'Égypte, est nommé généralissime de la ligue sur terre et sur mer. Quelque temps après, les Étoliens, jaloux de la prospérité des Achéens, et comptant sur les secours d'Antigone, tuteur de Philippe, formèrent une alliance avec les Lacédémoniens gouvernés alors par Cléomène, qui, en publiant la loi agraire, venait de s'acquérir une popularité qui devait se propager dans une certaine classe même des villes confédérées. Dans une rencontre qui eut lieu entre Cléomène et Aratus, celui-ci fut battu et d'échec en échec réduit aux abois. Cependant Cléomène accomplissait sa révolution dans presque toutes les villes; il y eut, à Sicyone même, de sourdes agitations et des mouvements déclarés en sa faveur. « Le peuple, dit Plutarque, espérait de lui le partage des terres et l'abolition des dettes. » Par un de ces revirements, que chacun explique ensuite à sa manière, Aratus appela Antigone en Grèce, et remplit le Péloponèse de Macédoniens, lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi. Pour juger ces deux chefs il faut remonter à l'origine de leur autorité; l'un, Cléomène, a fait à Lacédémone une révolution populaire; l'autre, Aratus, est le chef adoré d'une démocratie d'élite. Le point d'appui de Cléomène est dans la plèbe souffrante; l'une des pensées de la ligue formée par Aratus, c'est la résistance de la bourgeoisie riche ou aisée aux soulèvements de la plèbe. Ce ne fut pas sans douleur qu'Aratus invoqua le secours de la Macédoine; mais il n'y avait pas à hésiter entre Antigone, prince humain et religieux observateur de ses serments, et Cléomène, devenu tyran de sa patrie, à laquelle il voulait asservir tout le Péloponèse. Antigone entra dans la Laconie, défit à Sellasie, Cléomène, qui se réfugia auprès de Ptolémée; et ayant pris Sparte, il lui rendit ses lois que Cléomène avait abrogées. Antigone témoigna toujours beaucoup de considération pour Aratus, et se gouverna d'après ses conseils, en ce qui concernait les affaires de la Grèce. Philippe son neveu et son successeur en fit de même pendant les premières années de son règne; mais Aratus ayant appris le commerce scandaleux de Philippe avec la femme d'Aratus, son fils, s'éloigna de plus en plus

Digitized by Google

de Philippe ; celui-ci, de son côté, ne voyant plus dans Aratus qu'un censeur sévère, se détermina à le faire empoisonner. Il mourut à Ægium, à l'âge de 58 ans. On l'enterra à Sicyone, distinction que l'on n'accordait qu'aux héros. Aratus a écrit des Mémoires qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

ARAUJO DE AZEVEDO (Antonio de), comte de Barca, ministre d'État portugais, né à Ponte de Lima, en mai 1752, de parents riches, fut élevé par son oncle, colonel de cavalerie. Le duc de Lafões, fondateur de l'académie des sciences de Lisbonne, y fit admettre Araujo qu'il ne cessa de protéger pendant tout le cours de sa vie. Nommé ministre de Portugal à la Haye en 1789, Araujo parcourut l'Angleterre et la France, en se rendant à son poste, il put juger sainement la marche et les suites de la révolution qui éclatait en France, et il fut convaincu que le Portugal devait rester étranger à la lutte qui allait s'engager. Malheureusement l'influence anglaise en fit décider autrement, d'Araujo fut chargé d'aller négocier la paix à Paris et obtint une paix honorable. Le traité fut signé le 17 août 1797, et il devait être ratifié dans les deux mois. Des intrigues de cour à Lisbonne parvinrent à laisser écouler le délai fatal sans que la ratification eût lieu. Le Directoire déclara le traité nul et non avenu. Le plénipotentiaire portugais prolongeant son séjour à Paris malgré l'expiration de ses pleins pouvoirs, fut emprisonné au Temple. D'Araujo avait été envoyé à Paris par le régent du Portugal à l'insu du ministre des affaires étrangères, ses ennemis, profitant de l'occasion, proposèrent à la cour de Lisbonne de le mettre en jugement comme ayant agi contre les ordres du ministre. On ne donna pas suite à cette accusation. Après quelques mois de détention, d'Araujo fut mis en liberté et il alla reprendre son poste à la Haye ; il fut ensuite nommé ministre à Berlin. Rappelé en Portugal en 1800, il fut chargé d'aller négocier avec le premier consul, et se rendit sur une frégate à Lorient ; mais il ne lui fut pas même permis de débarquer. De retour à Lisbonne, il trouva la paix signée à Badajoz par Pinto, et le duc de Lafões disgracié. D'Araujo resta quelque temps sans emploi ; mais après la paix d'Amiens il fut nommé ministre à St.-Pétersbourg, où il résida jusqu'en 1803. Il fut alors rappelé pour remplacer M. d'Alméida que l'influence du cabinet français avait fait renvoyer du ministère. Devenu ministre des affaires étrangères et de la guerre, le chevalier d'Araujo trompa l'espoir de ses amis et de la nation ; uniquement occupé du soin de sa fortune, il ne fit rien pour son pays ; il montra une incapacité absolue comme homme d'État, et se trompa grossièrement sur les projets de Napoléon à l'égard de l'Espagne. Mal servi par ses agents diplomatiques à Paris et à Madrid, il n'eut pas le plus léger soupçon des négociations qui conduisirent à la signature du fameux traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807, et le cabinet portugais fut frappé de stupeur à la réception de la note présentée par M. de Rayneval, chargé d'affaires de France, de concert avec le marquis de Campo-Alange, ambassadeur d'Espagne. Les propositions de Napoléon étaient : que le Portugal fermât ses ports aux Anglais ; qu'il déclarât la guerre à l'Angleterre, et qu'il se disposât à joindre ses forces navales à celles de la France et de l'Espagne ; enfin qu'on arrêtât tous les sujets britanniques, et qu'on mît le séquestre sur leurs propriétés. En cas de refus, on menaçait d'occuper le Portugal. Trois jours avant la présentation de cette note, le ministère avait reçu du cabinet de Londres l'assurance qu'il n'y aurait point de réclamations pour le fait de la clôture des ports, pourvu qu'on respectât les propriétés anglaises. Pendant qu'on délibérait à Lisbonne, l'armée française entrait en Espagne. Le gouvernement portugais permit que quatre convois sortissent de Lisbonne et de Porto, chargés de propriétés anglaises. MM. de Rayneval et de Campo-Alange, voyant les propositions de leurs gouvernements éludées, quittèrent Lisbonne, et Napoléon prononça la déchéance de la maison de Bragance. Lord Strangford, qui était à bord de l'escadre anglaise, ayant reçu le *Moniteur* du 11 novembre portant la déclaration de déchéance, s'empressa de communiquer cette pièce au régent ; il n'y avait plus à hésiter, le départ de la cour fut fixé au 27 ; mais il ne put s'effectuer que le 29. Junot fit son entrée à Lisbonne le lendemain. Ce qu'on aura peine à croire, c'est que l'armée française était déjà le 26 à Abrantès, sans que le ministre de la guerre en eût reçu le moindre avis. Tant d'insouciance de la part d'Araujo fut aux yeux du public un indice de trahison, et lorsqu'il voulut s'embarquer, il fut accueilli par les huées de la populace. Quelque temps avant ces événements le marquis de Marialva avait été envoyé à Paris pour demander la main d'une fille de Murat pour le jeune don Pedro (régent du Portugal), cette mission n'eut point de suite ; et le marquis de Marialva, manquant à ses devoirs d'ambassadeur, au lieu de songer aux intérêts de celui qui l'avait envoyé, alla se joindre à la députation portugaise de Bayonne, et demander à Napoléon un roi de son choix pour le Portugal. Arrivé au Brésil, d'Araujo fut disgracié en apparence ; mais il conserva les bonnes grâces du prince. En 1814, il fut nommé au département de la marine et des colonies ; et l'année suivante il fut créé comte *da Barca*. Par suite de la mort de deux ministres, il se trouvait chargé de trois portefeuilles au moment où il mourut le 21 juin 1817. Il avait rendu des services au Brésil, et s'y était fait aimer par ses manières affables. D'Araujo avait toutes les qualités nécessaires pour faire un excellent diplomate, mais non pour tenir les rênes de l'État dans des temps orageux. Lorsqu'il est mort il était grand'croix de l'ordre du Christ, de la Tour et de l'Épée, de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique, et grand aigle de la Légion d'honneur. Il a laissé deux tragédies inédites : *Osmia ; Inez de Castro*.

ARBACE, gouverneur des Mèdes sous Sardanapale, roi des Assyriens, conspira avec Bélésis contre ce prince efféminé, partagea ses États avec les principaux conjurés, et obtint le royaume des Mèdes, l'an 770 avant J. C. Il mourut après 28 ans de règne, laissant le trône à son fils Mandocès.

ARBASIA (César), peintre piémontais de Saluces, ne fut pas, comme on l'a cru, disciple de Léonard de Vinci. Il professa quelque temps à Rome, à l'académie de St.-Luc, et passa depuis en Espagne, où il peignit en 1579 un tableau de l'Incarnation dans la cathédrale de Malaga. On voit aussi de cet artiste de belles fresques à Cordoue et à Séville. De retour à Saluces, il y exécuta des fresques, et fut pensionnaire de cette ville en 1601.

ARBAUD (François), l'un des premiers membres de

Digitized by Google

l'Académie française, de St.-Maximin en Provence, apprit de Malherbe à faire des vers, et sut mettre à profit les leçons d'un tel maître. Il mourut en 1640 en Bourgogne, où il vivait loin de la cour. On a de lui une *Ode à Louis XIII ;* des *Paraphrases de psaumes* et quelques *poésies.* Son *Poëme de la Madelaine,* loué par Racan, est perdu.

ARBAUD (Jean), frère du précédent, gentilhomme de la chambre du roi, a aussi publié plusieurs sonnets dans des recueils, et une *Traduction de quelques psaumes,* Grenoble, 1651, et Marseille, 1684.

ARBAUD (L.-Cl.-Gasp.-Jér.), médecin de Marseille, publia en 1752 l'*Abrégé du règne de Louis XIV,* in-12.

ARBELLES (André d'). *Voyez* ANDRÉ.

ARBERG (comte d'), général au service de l'Autriche, fut employé, en 1789, contre les insurgés brabançons. Les patriotes le bloquèrent dans la ville de Gand et le forcèrent à capituler. La plupart de ses opérations ne furent guères plus heureuses, car il fut bientôt forcé d'évacuer les provinces insurgées. Tous ces revers et les désagréments qui en furent la suite, le dégoûtèrent du service au point qu'il prit sa retraite, et alla vivre obscurément dans ses terres. Il mourut à Bruxelles, en 1813.

ARBERG DE VALLENGIN (Charles-Philippe d'), fils du précédent; s'étant attaché à la cour de Napoléon, dont il fut chambellan, quoique Belge, il passa pour un des plus élégants et des plus aimables Français de cette cour qui se ressentait un peu de la rudesse des camps. Il eut une mission à St.-Pétersbourg, qu'il remplit honorablement. Capitaine des gendarmes d'ordonnance à Tilsitt, il s'y montra un des plus braves de cette armée de héros. Après les événements de Bayonne, si funestes à la gloire de Napoléon, il eut la triste mission d'escorter les princes d'Espagne, conduits à leur prison de Valençay. Quelque temps après, il fut préfet à Brême, et dans les circonstances critiques de 1813, son habileté parvint à maintenir la paix dans les villes anséatiques malgré les troubles sérieux qui commençaient à les agiter. La mort enleva, le 18 mai 1814, cet intéressant jeune homme à l'armée et à ses amis. Il n'avait qu'environ 40 ans.

ARBÉTION parvint vers 350, à force d'intrigues et de bassesses, au grade de général des armées romaines sous Constance, et se signala par son ambition et par sa haine artificieuse, d'abord contre Sylvain, autre général, son émule, puis contre Ursicin, qu'il fit condamner injustement à l'occasion de la prise d'Amida. Arbétion vivait dans la retraite, sous le règne de Valens, en 365, lorsqu'un révolté, nommé Procope, le sollicita de s'unir à lui; Arbétion s'y étant refusé vit piller sa maison. Il courut au camp de l'empereur, et s'avançant seul au-devant des révoltés, il les harangua et en ébranla un grand nombre, ce qui amena la défaite de Procope. Ce trait répand quelque honneur sur la fin d'une vie dégradée par l'intrigue et par la bassesse.

ARBOGAST (St.), évêque de Strasbourg en 678, était en faveur auprès de Dagobert, roi d'Austrasie.

ARBOGAST (Louis.-Fr.-Ant.), géomètre français, né en 1759 à Mutzig en Alsace, mort le 8 avril 1803 à Strasbourg, fut d'abord professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de cette ville. Élu député à la Convention nationale, il y fit un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures,* et la *Vérification du télégraphe de M. Chappe.* On estime son *Traité du calcul des dérivations,* Strasbourg, 1800, in-4°. Il était associé de l'Institut et membre de plusieurs sociétés savantes.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, l'un des principaux officiers de Théodose, avec lequel il vint en Italie combattre l'usurpateur Maxime, fut placé par lui, comme préfet du prétoire, auprès de Valentinien II. Après avoir d'abord fidèlement servi ce prince, il le fit étrangler par un eunuque, et mit à sa place Eugène, qu'il ne put maintenir contre Théodose. Défait par ce dernier malgré des prodiges de valeur, il se donna la mort, l'an 394 de J. C.

ARBORIO DE GATTINARA (Mercurin), né dans le Piémont en 1465, fut conseiller du duc de Savoie et président du parlement de Bourgogne. Il fut chargé en 1508 par l'empereur Charles-Quint de dresser les articles de pacification entre ce prince et le pape Clément VII, qui le nomma cardinal en 1529. Il fit également la même année un traité important pour la défense de l'Italie, et mourut dans sa 65e année à Inspruck, le 5 juin 1530.

ARBORIO DE GATTINARA (Ange-Antoine), patricien de Verceil, descendait de la même famille que le précédent. Né à Pavie, en 1658, il se destina par inclination à l'état ecclésiastique, et entra dans l'ordre des barnabites. Le pape Clément XI l'ayant chargé, en 1706, d'une mission importante dans la ville de Milan, le récompensa du zèle et de l'habileté qu'il y déploya, en le nommant, la même année, à l'évêché d'Alexandrie, et, en 1724, archevêque de Turin. Lorsque Victor-Amédée II, voulant reprendre la couronne qu'il avait abdiquée en faveur de son fils, se présenta seul à cheval, la nuit du 28 sept. 1731, à la porte de la citadelle de Turin pour sommer le gouverneur de lui en livrer les clefs, un conseil, convoqué dans la même nuit par Charles-Emmanuel III, s'assembla en présence de ce monarque. L'archevêque Arborio, qui en faisait partie, parlant un des premiers, déclara qu'il n'était point au pouvoir du vieux roi d'annuler l'acte libre de son abdication; il vota pour que l'on s'assurât de la personne de Victor-Amédée et de celle de sa femme, et qu'on les mît l'un et l'autre dans l'impossibilité de troubler la tranquillité de l'État. Cet avis fixa les irrésolutions de l'assemblée, et Charles-Emmanuel signa en pleurant l'ordre d'arrêter son père. L'archevêque Arborio de Gattinara mourut au mois de novembre 1743. On a de lui : des *homélies* et des *sermons* imprimés ; *Decreta condita in prima diœcesana synod.,* 1729, Turin, in-4°.

ARBORIO DE GATTINARA (Jean-Mercurin), patricien de Verceil, frère du précédent, naquit à Lucques en 1685, où des affaires de famille avaient conduit ses parents. Suivant l'exemple de son frère, il entra dans la congrégation des barnabites, s'y distingua de manière à mériter les premières charges de l'ordre et fut appelé, en 1722, à l'évêché d'Alexandrie, après y avoir prêché le carême avec succès. Il fut chargé, en 1732, de prononcer l'oraison funèbre du roi Victor-Amédée II, et s'acquitta habilement de cette tâche difficile. Il mourut à Alexandrie, le 4 août 1743. Nous connaissons d'Arborio quelques opuscules en italien et en latin.

ARBORIO BIAMINO (Pierre), patricien de Verceil, naquit dans cette ville le 29 mars 1767, du comte de Caresana, d'une branche collatérale de la maison d'Arborio de Gattinara. Fils aîné, et destiné par sa naissance

à la carrière militaire, Pierre Arborio entra très-jeune dans le régiment d'Aoste; mais, les événements de la révolution l'ayant privé de l'avancement et des distinctions auxquels il avait droit, il quitta le service, épousa, en 1801, Erneste Morosini de Milan, et se retira à Verceil. Bonaparte le nomma maire de cette ville; et, satisfait du dévouement qu'il avait témoigné, il lui confia la sous-préfecture de Lille en 1803, puis celle de Douai. Six mois après Arborio remplaça, comme préfet de la Stura, M. de Grégory (Marcorengo). En 1810 il passa à la préfecture de la Lys; et il mourut à Bruges, le 14 août 1811. Napoléon lui avait conféré le titre de chevalier de la Légion d'honneur et celui de baron de l'empire. Arborio composa des instructions d'économie publique qui ont été imprimées à Coni.

ARBORIO (le marquis et l'abbé). *Voyez* **BRÈME**.

ARBORIUS (ÆMILIUS-MAGNUS), né vers 270 aux environs de Bayonne, mort à Constantinople vers 335, était l'oncle d'Ausone qui se forma par ses leçons. D'abord professeur d'éloquence à Toulouse, puis à Narbonne, il fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour de l'empereur Constantin, qui le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Au talent de la parole Arborius joignait de grandes connaissances en mathématiques et en astronomie. Il était en même temps un jurisconsulte très-distingué. On n'a rien conservé de ses écrits; mais Ausone a consacré son souvenir par deux pièces de vers.

ARBRISSEL (ROBERT D'), né en 1047 dans la ville d'Arbrissel, près de Nantes, enseignait la théologie à Angers, lorsqu'Urbain II le nomma prédicateur apostolique *per universum mundum*. Son éloquence entraînante lui attira une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, qui le suivaient jusque dans les déserts, sans avoir d'habitation fixe et séparée pour les hommes et les femmes. Il sentit la nécessité de leur donner un asile; il le trouva dans une solitude appelée *Fontevrault*, à l'extrémité du diocèse de Poitiers. Les hommes étaient occupés à dessécher les marais, défricher les bois, et devaient obéir aux femmes, qui n'étaient occupées que de la prière. Il fonda d'autres monastères qui furent bientôt enrichis; mais ces richesses étaient le produit du travail. Robert mourut en 1117. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, lui fit ériger dans son église un tombeau de marbre. Le P. Soris, religieux de Fontevrault, a composé un ouvrage intitulé : *Dissertation apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel, sur ce qu'en a dit Bayle dans son *Dictionnaire*, Anvers, 1701, in-8°.

ARBUSCULA, comédienne de Rome citée par Atticus, Cicéron et Horace.

ARBUTHNOT (ALEX.), jurisconsulte écossais, né en 1538, étudia le droit à Bourges, sous Cujas, et fut ensuite principal au collége royal d'Aberdeen en 1569. Ayant embrassé la réforme, il joua un rôle dans toutes les querelles qu'elle suscita en Angleterre. On a de lui en latin : *Discours sur l'origine et l'excellence du droit*, Édimbourg, 1572, in-4°, et une édition de l'*Histoire d'Écosse* de Buchanan, son ami. Il mourut à Aberdeen en 1583.

ARBUTHNOT (JEAN), écrivain et médecin, né à Arbuthnot, près Montrose, en 1660, vint à Londres, où il joignit d'abord à la pratique de son art l'enseignement des mathématiques; médecin ordinaire de la reine Anne et membre du collége en 1714, il fut lié avec Pope, Swift, Gay et Parnell, et mourut le 27 février 1735. On a de lui : *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1727, in-4°; *Essais sur les aliments*, traduit en français, Paris 1741, 2 vol. in-12; *De l'effet de l'air sur le corps de l'homme*, traduit en français, Paris, 1742; *Le Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull*, traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753, in-12. On a publié à Glascow, en 1751, 2 vol. in-8°, *Miscellaneous works of Arbuthnot*.

ARBUTHNOT (JACQUES), poëte écossais, né à Glascow en 1700, maître d'école dans le nord de l'Irlande, où il mourut en 1734. Ses *poésies* ont été rassemblées et publiées en 1 vol. in-12.

ARC ou **ARCQ** (PHILIPPE-AUG. DE SAINTE-FOY, chevalier D'), fils naturel du comte de Toulouse, mort en exil à Tulle en 1779, était un homme de lettres et de plaisir. Outre quelques romans, il a publié : *Mes loisirs*, 1755, in-12; *Histoire générale des guerres*, 1756, 2 vol. in-4°; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12; ces deux derniers ouvrages n'ont pas été terminés.

ARC (JEANNE D'). *Voyez* **JEANNE**.

ARCADELT ou **ARCHADET** (JACQUES) naquit dans les Pays-Bas vers les dernières années du 15e siècle, et fut un des plus savants musiciens de son temps. Il alla à Rome vers 1536, où il devint maître des enfants de chœur. Le 30 décembre 1540 il fut agrégé au collége des chapelains chanteurs pontificaux et parvint au grade d'abbé camerlingue en 1544. Vers 155, il entra au service du cardinal Charles de Lorraine, duc de Guise et le servit à Paris, où il termina vraisemblablement ses jours. Outre des *Messes*, des *madrigaux*, Arcadelt nous a laisé *l'excellence des chansons musicales*, Lyon, 1572; *Chansons françaises* à plusieurs parties, Lyon, 1586.

ARCADIE, fille de l'empereur Arcadius et sœur de Théodose II. Le patriarche Atticus lui dédia son *Traité* de la foi et de la virginité. Elle fit bâtir des bains à Constantinople, où elle mourut en 444.

ARCADIO (JEAN-FRANÇOIS), né à Bisagno dans le Montferrat, vers le milieu du 16e siècle, exerça la médecine avec succès à Savone et dans d'autres villes du Piémont. Une pleurésie maligne ayant régné dans la contrée, il proposa la saignée, comme le moyen de la combattre dès l'origine, et développa son opinion dans un écrit intitulé : *De secandâ venâ in pleuritide*, Asti, 1609. On connaît encore un traité d'Arcadio sur une méthode également célèbre dans l'histoire de l'art de guérir : *Parafrasi sopra la medicina Santoriana*, Loano, 1618, in-12.

ARCADIO (ALEXANDRE), premier médecin de la province de Montferrat, dans le 17e siècle, a publié un grand nombre d'ouvrages, tant sur son art que sur des matières politiques et morales. Il se fit même connaître comme poëte. Ses principales productions sont : *Contemplazioni medicinali sopra il contagio*, Tortone, 1632, in-12; *Triturationes supra tres libros prænosticorum Hippocratis*; *Plettro d'Apollo*, Tortone, 1628, in-12; *Le mondane pazzie*, Tortone, 1654, in-12.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fut l'indigne successeur du grand Théodose, qui laissa, en mourant, le sceptre d'Occident à Honorius, et celui d'Orient à Arcadius. Arcadius, à peine âgé de sept à huit ans, fut

Digitized by Google

décoré de la pourpre et associé à l'empire; il n'avait que dix-huit ans, lorsque la mort de Théodose le laissa seul possesseur du trône d'Orient en 395. Il ne l'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux qui, tour à tour, déchirèrent l'État par leurs perfidies, leurs querelles et leur connivence avec les Goths, les Huns et les Vandales, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. Arcadius se laissa gouverner par un Rufin, préfet du prétoire, un Eutrope, son grand chambellan et par Eudoxie son épouse, qui lui fit exiler St. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople. Arcadius servit successivement les passions de ces lâches tyrans. Il vit, avec une égale indifférence, Alaric ravager ses États, ses sujets gémir dans l'oppression, les secours que lui amenait Stilicon, général et tuteur d'Honorius, devenir inutiles par la perfidie et les intrigues des ministres grecs, les meilleurs citoyens tomber sous les proscriptions, et l'arianisme désoler la religion que défendait en vain St. Jean Chrysostôme. Tel fut, en peu de mots, le règne de ce prince, qui mourut en 408, dans la trente et unième année de son âge, après en avoir régné quatorze.

ARCADIUS d'Antioche, grammairien cité par Suidas, est auteur d'un *Traité* classique sur les notes et les accents de la langue grecque, découvert par d'Ansse de Villoison, parmi les Mss. de la bibliothèque du roi, et dont il a publié des fragments dans ses *Epistolæ Vinarienses*.

ARCADIUS, patrice romain, fils de l'empereur Avitus, appela les Francs dans l'Auvergne, et conseilla aux rois Clotaire et Childebert les meurtres de leurs neveux, fils de leur frère Clodomir, en 532.

ARCÆUS (François), médecin et chirurgien espagnol, donna, en 1593, à près de 80 ans, son traité *De rectâ curandorum vulnerum ratione lib. II*, etc., imprimé à Anvers, avec des notes par L. Nonnius, 1574, in-8°, traduit en plusieurs langues.

ARCANDAM, astrologue arabe, auteur de prédictions astrologiques par les horoscopes. On ignore en quel siècle il a vécu.

ARCANO (Giovanni MAURO d'), dit *il Mauro*, secrétaire du cardinal Alexandre Césarini, qu'il accompagna dans plusieurs voyages, mort à Rome âgé d'environ 35 ans, vers 1535, est un des plus célèbres poëtes burlesques de l'Italie. Adversaire infatigable de l'Arétin, il fut lié avec presque tous les autres beaux esprits de cette époque, et se montra l'un des membres les plus enjoués de la réunion académique des *Vignajuoli* qui s'assemblait chez Oberto Strozzi. Ses poésies, sous le titre de *Capitoli*, se trouvent réunies, dans de nombreuses éditions, à celles du Berni, le chef du genre parmi les *Seicentisti*.

ARCASIO, né le 25 janvier 1712 à Bisagno, où il mourut le 27 novembre 1791, eut de la réputation comme avocat et professeur de droit civil à Turin. Le roi de Sardaigne lui accorda une pension et le titre de sénateur, cette distinction avait été jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de l'université de Turin. Ses *Commentaires* de droit civil, publiés dans cette ville en 1782 et 1784, sont estimés.

ARCELLA (Justinien), médecin napolitain du 16e siècle, a donné un traité *De ardore urinæ*, Padoue, 1568, in-8°.

ARCÈRE (Antoine), oratorien, célèbre orientaliste, mort à Marseille, en 1669, à l'âge de trente-cinq ans; composa un *Dictionnaire turc, latin et français*, manuscrit déposé à la bibliothèque royale.

ARCÈRE (Louis-Étienne), oratorien, neveu du précédent, né à Marseille en 1698, mort à la Rochelle le 7 février 1782, supérieur de sa congrégation, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de cette ville et correspondant de l'académie des inscriptions, a donné, en société avec le P. Jaillot, l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. On conserve en outre de lui 4 vol. in-fol. de manuscrits, sous le titre d'*Arceriana;* les recueils du temps contiennent des vers de sa façon. Arcère savait plusieurs langues anciennes et modernes, et fut chargé de mettre en état de paraître le *Dictionnaire*, composé par son oncle Antoine; mais son âge avancé et la faiblesse de sa vue ne lui permirent pas de donner suite à ce projet.

ARCÉSILAS, de la secte académique, naquit, d'un père scythe, à Pitane en Æolide, la première année de la 116e olympiade. Son éducation fut très-soignée. Il apprit les mathématiques d'Autolycus et d'Hipponicus le géomètre; la musique, de Xanthus l'Athénien, et cultiva même la poésie. Mais Moéréas, son frère aîné, qui devint son tuteur, l'envoya bientôt à Athènes, pour s'y livrer à la profession de rhéteur, à laquelle il le destinait. Arcésilas ne répondit point à ses vues. La philosophie eut pour lui plus de charme que l'éloquence: il suivit les leçons de Théophraste le péripatéticien, puis celles de Crantor; et, après la mort de Cratès, se trouvant à la tête de l'école, il devint le fondateur de la seconde académie. Il fit néanmoins de grands changements à la doctrine académique. Arcésilas, malgré son scepticisme, ne fut point ennemi des plaisirs; et son humeur libérale, à laquelle sa fortune et les faveurs d'Eumènes, roi de Pergame, lui permettaient de se livrer, le rendit cher à ses concitoyens. Il mourut, si l'on en croit l'histoire, d'un excès de vin, à l'âge de soixante et quinze ans, la quatrième année de la 134e olympiade. Il eut pour successeur Lacydes. — On compte trois autres Arcésilas; l'un, poëte de l'ancienne comédie; l'autre, élégiaque; le troisième, statuaire, fils d'Aristodicus.

ARCÉSILAUS, peintre grec, était de Pharos, et contemporain de Polygnote: il peignait à l'encaustique. On voyait au Pirée un tableau, dans lequel il avait représenté Léosthènes et ses enfants. — Il y eut aussi à Rome un statuaire du même nom, qui vivait 65 ans avant J. C. Varron en parle avec éloge; il cite un groupe de marbre, d'un seul morceau, et représentant une lionne avec laquelle jouaient des Amours ailés.

ARCHAGATHE, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 ans avant J. C. Selon Pline, on lui donna le droit de citoyen, et le public lui acheta *une boutique* dans le faubourg d'Æilius, pour y exercer sa profession. On a aussi donné à ce médecin le nom d'*Arcagathus;* ce qui a trompé des biographes qui, par erreur, en ont fait deux personnages différents.

ARCHEDALE (Jean), fut, après le refus de lord Ashley, nommé en 1695 gouverneur de la Caroline, qui refleurit sous son administration. C'est par ses soins qu'y fut introduite la culture du riz, devenue aujourd'hui la

principale source de la prospérité du pays. A son retour à Londres, il publia: *Nouvelle description de la Caroline*, 1707.

ARCHÉLAUS, roi de Lacédémone, succéda à Agésilaüs, son père, en 884 avant J. C.; prit la ville d'Égis. Mort 824 ans avant J. C., après un règne de soixante ans.

ARCHÉLAUS de Milet, philosophe grec, disciple d'Anaxagoras et maître de Socrate, vers l'an 444 av. J. C., avait, dit-on, une école à Athènes. Il fut surnommé *le Physicien*, parce qu'il s'occupa particulièrement de la science de la nature. Il soutenait que toutes choses se composent de parties dissemblables, et que ce qui est juste ou injuste ne l'est qu'en vertu de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, était fils naturel de Perdiccas, et d'une esclave d'Alcétas son frère. Perdiccas, en mourant, le laissa tuteur d'Alcétas, fils légitime qu'il avait eu de Cléopâtre, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs, voulant s'emparer du trône, commença par mander Alcétas, son oncle, et Alexandre, son fils, comme s'il avait voulu leur rendre la couronne que Perdiccas avait usurpée. Ces infortunés ayant été assez crédules pour se rendre à son invitation, il les fit égorger, et jeta ensuite dans un puits Alcétas, son jeune frère. Après s'être ainsi ouvert le chemin du trône, il sembla vouloir faire oublier, par sa conduite, les moyens qu'il avait employés pour y parvenir, et se distingua par sa modération. Archélaüs attira à sa cour Euripide et Agathon, deux poëtes tragiques célèbres. Il voulut aussi y attirer Socrate; mais ce philosophe ne se rendit pas à son invitation. Il fut victime d'une conspiration et assassiné, l'an 398 avant J. C., après avoir régné 14 ans. Il laissa un fils en bas âge, nommé Oreste.

ARCHÉLAUS, né dans la Cappadoce, général de Mithridate, fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 96 ans avant J. C., fit une paix honteuse, et n'osant reparaître devant Mithridate dont il redoutait la colère, se retira auprès des Romains qui le traitèrent avec beaucoup d'égards.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, commanda d'abord pour Mithridate, puis se mit au service des Romains, et reçut de Pompée, avec le titre de grand prêtre, la souveraineté de Comane. Il épousa Bérénice, reine d'Égypte, et fit révolter cette province contre les Romains; mais il fut battu par Gabinius, l'an 56 avant J. C.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, et combattit pour lui à Actium. Il se fit cependant maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut appelé à Rome, et y mourut dans une sorte de captivité, l'an 17 de J. C.

ARCHÉLAUS fut désigné par Hérode le Grand, son père, pour lui succéder; comme ce prince avait fait auparavant un autre testament, où il nommait Philippe Antipas, un autre de ses fils, pour son successeur, il s'éleva des débats entre les deux frères, et ils allèrent à Rome pour être jugés par Auguste, qui, après les avoir entendus, donna à Archélaüs, sous le titre de tétrarque, la moitié des États d'Hérode, qui comprenait la Judée proprement dite, et l'Idumée. Archélaüs, de retour à Jérusalem, se livra à la cruauté héréditaire dans sa famille; on porta des plaintes contre lui à Auguste, qui le destitua en l'an 6 de J. C., et l'envoya en exil à Vienne en Dauphiné : il était dans la dixième année de son règne.

ARCHÉLAUS, sculpteur, né à Priène, et fils d'Apollonius, est un de ces artistes dont les noms ne nous sont parvenus que par les monuments, et dont les anciens auteurs n'ont pas fait mention. L'inscription grecque qui nous a conservé le nom et la patrie d'Archélaüs, se lit au bas de l'*Apothéose d'Homère*, bas-relief de petite proportion, qui fut trouvé sur la voie Appienne, près d'Albano, dans un lieu nommé autrefois *ad Bovillas*. L'empereur Claude avait une maison dans cet endroit, et il est probable que ce bas-relief la décorait.

ARCHENHOLZ (Jean-Guillaume), historien et journaliste, naquit le 3 septembre 1741, à Dantzig; il entra vers 1760, comme enseigne, dans l'armée prussienne, et parvint en peu de temps au grade de capitaine; à la fin de la guerre de sept ans il fut congédié parce qu'il s'adonnait trop au jeu. Rendu à la vie privée Archenholz quitta la Prusse et parcourut les contrées les plus remarquables de l'Europe. Revenu en Allemagne il demeura successivement à Dresde, à Leipzig et à Berlin, coopérant à la rédaction de divers journaux. Le premier ouvrage périodique qu'il publia fut le journal intitulé : *Littérature et statistique des nations*, Leipzig, 1785-1791. Encouragé par le succès il fit paraître *l'Angleterre et l'Italie*, Leipzig, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il publia ensuite une *Histoire de la guerre de sept ans*. En 1792 Archenholz alla s'établir à Hambourg, où il commença à publier une *Minerve*, recueil mensuel politique et littéraire qui eut un immense succès. Il osa blâmer le premier la détention du général Lafayette à Olmutz, ce qui lui valut du prisonnier une lettre de remercîment. Nous citerons encore d'Archenholz : *Annales britanniques*, 20 vol. in-8°, de 1789 à 1798; *Histoire de la reine Élisabeth*, Berlin, 1798; *Histoire de Gustave Wasa*, Tubingue, 2 vol. in-8°, traduite par de Propiac; *Histoire de la reine Christine*. En 1810 Archenholz était occupé à une révision minutieuse de ses œuvres historiques pour en faire une nouvelle édition lorsque la mort le surprit à Hambourg, le 28 fév. 1812. Nous citerons encore de lui : *Les Anglais aux Indes*, 3 vol. in-8°; *Histoire des flibustiers*, 1 vol. in-8°; *Lycée anglais*, 11 vol. in-8°. Tous les ouvrages d'Archenholz sont en allemand excepté les deux derniers qui sont en anglais. Plusieurs biographes ont confondu Archenholz avec Arckenholz, l'historien finlandais, mort en 1777.

ARCHESTRATE, poëte grec, d'une époque incertaine, mentionné par Vossius, et dont l'abbé Barthélemy parle d'après Athénée, avait fait un *poëme* sur l'art de la cuisine. Ce passage du *Voyage d'Anacharsis* paraît avoir donné à M. Berchoux l'idée de son poëme de *la Gastronomie*. — Un autre Archestrate, poëte tragique, cité par Plutarque, florissait à l'époque des guerres du Péloponèse.

ARCHIAS, gouverneur de l'île de Chypre, promit à Démétrius Soter, roi de Syrie, de lui livrer cette île pour cinq cents talents; sa trahison découverte, il s'étrangla en 157 avant J. C., pour éviter le supplice dont Ptolémée Philometor le menaçait.

ARCHIAS, architecte de Corinthe, qui vivait 240 ans avant J. C., travailla beaucoup en Sicile près du roi Hiéron, et se rendit très-habile dans la construction des galères.

Digitized by Google

ARCHIAS de Corinthe, l'un des descendants d'Hercule, bâtit la ville de Syracuse, en Sicile, 741 av. J. C.

ARCHIAS, poëte grec d'Antioche, dut à l'amitié des Lucullus le titre de citoyen d'Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Mais les registres de cette ville ayant péri dans un incendie, on contesta au poëte Archias son droit de citoyen : ce fut à cette occasion que Cicéron, qui se glorifiait d'avoir reçu ses leçons et mérité son amitié, prononça l'éloquent plaidoyer *Pro Archiâ poetâ*. Archias avait composé un *poëme* sur la guerre cimbrique, et commencé un autre ouvrage, également en vers, sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'*épigrammes*, dont 34 ont été recueillies par Brunck dans ses *Analecta veterum poetarum græcorum*.

ARCHIBIUS, auteur d'ouvrages de médecine, dédiés, selon Pline, à un des Antiochus, rois de Syrie. — Galien parle d'un autre médecin de ce nom.

ARCHIDAME I, fils d'Anaxidame, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 620 avant J. C. Comme les Lacédémoniens étaient affaiblis par les pertes qu'ils avaient éprouvées durant la seconde guerre de Messine, ils restèrent tranquilles sous son règne, qui ne nous offre aucun événement remarquable. Il eut pour successeur Agasiclès, son fils.

ARCHIDAME II, roi de Sparte, fils de Zeuzidame; monta sur le trône en 476 avant J. C.; ravagea l'Attique presque tous les ans; prit Platée, ville alliée des Athéniens. Mort en 428 avant J. C., après un règne de quarante-deux ans.

ARCHIDAME III, roi de Sparte, fils d'Agésilaüs le Grand, succéda à son père trois cent cinquante-six ans avant J. C.; repoussa Épaminondas, et périt l'an 338, en secourant les Tarentins contre les Romains, à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne de vingt-trois ans.

ARCHIDAME IV, roi de Sparte, fils d'Eudamidas; fut défait sous les murs de cette ville, l'an 295 av. J. C., par Démétrius, roi de Macédoine, qui avait pris Athènes en 296 avant J. C., et au-devant duquel il était allé.

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte; se présenta l'épée à la main devant les sénateurs, et s'opposa au renvoi des femmes en Crète, lors du siége de la ville par Pyrrhus, en 271 avant J. C.; prétendant qu'elles avaient autant de courage qu'eux pour la défense de la patrie.

ARCHIGÈNE, médecin d'Apamée en Syrie, s'établit à Rome sous Domitien, y obtint une grande réputation, et mourut, selon Suidas, dans sa 62e année, l'an 117 de notre ère. Il passe pour le fondateur de l'école médicale des *éclectiques*. Galien le cite comme auteur de *dix livres sur les fièvres*, et de *douze lettres*. Les fragments qui restent de lui nous ont été transmis par le compilateur Ætius Amidénus.

ARCHILOQUE, poëte grec, naquit à Paros, vers l'an 700 avant J. C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais de l'union disproportionnée de son père avec une esclave. Il composa des *élégies*, des *odes*, des *épigrammes*, et surtout des *satires*, qui lui acquirent une triste célébrité. On sait que le père d'une jeune personne qu'il recherchait en mariage, et qu'il ne put obtenir, se pendit de désespoir d'avoir été impitoyablement déchiré par ce poëte furieux, et son exemple fut suivi par ses trois filles. Aussi lâche guerrier qu'il était hardi la plume à la main, il laissa son bouclier sur le champ de bataille, dans la crainte de ne pas fuir assez vite. Devenu l'objet de la haine et du mépris général, il erra longtemps de ville en ville, mendiant un asile qu'on lui refusait partout : Thasos ne voulut pas le recevoir, et Lacédémone ne lui permit pas même de passer une nuit dans ses murs. Couronné aux jeux olympiques pour un hymne en l'honneur d'Hercule, sa patrie lui pardonna; mais de nouveaux excès y signalèrent bientôt son retour; et il périt enfin de la main de ceux qu'il avait si souvent et si cruellement outragés. Les *Analectes* de Brunck renferment les débris qui nous restent de ses ouvrages. Ign. Liebel a recueilli tout ce qui reste de ce poëte, et l'a publié précédé d'une dissertation sur sa vie et ses ouvrages, Leipzig, 1812, in-8°.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, est peut-être celui de tous les savants qui a eu la réputation la plus étendue et la plus populaire, parce qu'à ses travaux sur les théories abstraites, il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante, et qu'il s'est trouvé dans les circonstances les plus propres à les faire valoir. Il naquit à Syracuse, vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent d'Hiéron, roi de cette ville; mais il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement; il s'est renfermé tout entier dans la culture des sciences. Archimède a enrichi la science de découvertes de la plus haute importance, et que l'on peut regarder comme la base sur laquelle les modernes se sont appuyés pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou par des surfaces courbes. Dans ses Éléments, Euclide considère seulement le rapport que quelques grandeurs de cette espèce ont entre elles; il ne dit rien sur leur mesure absolue, c'est-à-dire, sur leur rapport avec les figures terminées par des lignes droites ou par des plans. A la vérité, le moyen employé pour parvenir au premier de ces rapports, devait mettre sur la voie qui conduit au second; néanmoins il y avait encore bien des propositions intermédiaires à développer : c'est ce qu'Archimède a fait dans ses *Traités de la sphère et du cylindre, des sphéroïdes et des conoïdes*, et dans celui *de la mesure du cercle*. Il s'est élevé à des considérations encore plus difficiles dans son *Traité des spirales*, courbes qui sont regardées aujourd'hui comme transcendantes, et dont il sut cependant mener les tangentes, et mesurer les aires. Pour bien apprécier les découvertes faites par Archimède, il faudrait posséder le tableau de la science, à l'époque où il écrivait, afin de saisir le fil qui a pu le diriger. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer, par la comparaison des *Traités de la sphère et du cylindre, de la mesure du cercle*, avec les propositions correspondantes, dans quelques Éléments de géométrie, où l'on s'est relâché sur la rigueur des démonstrations, que c'est seulement cette rigueur, et les détours, qu'il faut employer pour l'obtenir, qui ont dû coûter de la peine à Archimède, et qui rendent difficile la lecture de ses écrits. Le Traité des spirales est une preuve d'une grande force de tête dans son auteur, et celui de la Quadrature de la parabole, n'annonce pas moins de sagacité. Archimède est le seul des anciens qui nous ait laissé quelque chose de sa-

tisfaisant sur la théorie de la mécanique, et sur l'hydrostatique, dans ses *Traités sur les centres de gravité des lignes et des plans, et sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*. Il a, le premier, fait connaître ce principe : « Qu'un corps plongé dans un fluide perd une partie de son poids égale à celui du volume de fluide qu'il déplace. » La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit-on, qu'il sortit tout nu du bain, et courut dans Syracuse, en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! » Cette anecdote, qu'on lit dans toutes les *Vies d'Archimède*, pourrait bien n'être qu'une de ces exagérations dont le vulgaire croit devoir embellir l'histoire des grands hommes ; c'est au roi Gélon, fils d'Hiéron, qu'Archimède adressa son livre intitulé : *Arénaire*, dans lequel il se montre astronome et arithméticien habile, à une époque où les calculs numériques n'étaient pas réduits en règles, comme ils le sont maintenant. Il semble aussi que la mécanique pratique était une science toute nouvelle au temps d'Archimède ; car Pappus, en lui faisant dire qu'il ne demandait qu'un point d'appui pour mouvoir la terre, exprime l'espèce d'enthousiasme que lui avait inspiré la puissance que les machines ajoutent aux efforts de l'homme. Il est peut-être le premier inventeur des *moufles*, c'est-à-dire, d'une combinaison de poulies avec laquelle on élève les plus grands fardeaux : ce n'est du moins que de cette manière qu'on peut entendre ce que dit Athénée de la machine qu'employait Archimède pour mouvoir un vaisseau d'une grandeur extraordinaire. On met encore, au nombre des inventions d'Archimède, la vis sans fin et la vis creuse, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Il imagina cette dernière pendant le voyage qu'il fit en Égypte, où il l'appliqua à dessécher des terres inondées par le Nil ; mais c'est pendant le siége de Syracuse, qu'Archimède déploya tous ses moyens pour la défense de sa patrie. Polybe, Tite-Live, et Plutarque, dans la *Vie de Marcellus*, parlent en détail, et avec admiration, des machines puissantes et variées qu'il opposa aux attaques des Romains. On sait que ce ne fut que par surprise qu'ils parvinrent à s'introduire dans la place. On dit qu'Archimède, absorbé par ses méditations, ignorant que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi, fut tué par un soldat romain, qui venait le chercher de la part de Marcellus, et qui fut irrité de ne pouvoir l'arracher aux réflexions dans lesquelles il était plongé. En racontant cette mort, Plutarque ajoute que Marcellus eut en horreur le meurtrier d'Archimède, et qu'il rechercha et honora les parents de ce grand géomètre. On fixe la prise de Syracuse à l'an 212 avant l'ère chrétienne ; ainsi Archimède avait 75 ans lorsqu'il perdit la vie. Ses intentions furent suivies après sa mort, puisqu'on lui éleva un tombeau surmonté d'une colonne ou cylindre, sur laquelle on grava le rapport de la capacité de ce corps à celle de la sphère inscrite, découverte à laquelle Archimède attachait un grand prix. Tzetzès, et d'autres écrivains du Bas-Empire, en citant des passages perdus d'historiens anciens, ont affirmé qu'Archimède, au moyen de miroirs ardents, incendia la flotte des Romains, au siége de Syracuse ; mais puisque Polybe, Tite-Live et Plutarque, écrivains beaucoup plus rapprochés de l'événement, surtout le premier, ne parlent point d'un fait si merveilleux et si nouveau, il est au moins très-douteux, et pourrait bien n'être encore qu'un conte, auquel aura donné lieu la haute réputation qu'avait laissée Archimède. Ses ouvrages nous sont tous parvenus en original, à l'exception des deux livres *sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*, et d'un livre de *lemmes*, que Borelli trouva à la suite des trois livres d'Apollonius, qu'il découvrit dans un manuscrit arabe. La principale édition des œuvres d'Archimède est l'édition *princeps*, in-fol., 1544, faite par les soins de Thomas Geckauff, surnommé *Venatorius*, Oxford, in-fol., 1793. Cette belle édition, qui fait suite à l'*Euclide* de Grégori et à l'*Apollonius* de Halley, est la première vraiment complète que l'on ait donnée d'Archimède. Les *OEuvres d'Archimède* ont aussi été traduites dans quelques langues vivantes, savoir : en allemand, par Sturmius, en 1670, et en français, par M. Peyrard, en 1807, in-4°, 1808, 2 vol. in 8°.

ARCHINTO (Octave), comte de Barate, mort le 13 juin 1656, a poussé très-loin les recherches sur les antiquités de Milan, sa patrie. Outre une généalogie de sa famille sous le titre de *Epilogati racconti*, etc., Milan, 1648, in-folio, on cite de lui : *Collectanea antiquitatum*, in-fol., sans date, très-rare.

ARCHINTO (Charles), fils du sénateur Philippe Archinto, naquit à Milan le 30 juillet 1669, et mourut le 17 décembre 1732. Archinto voyagea longtemps pour son instruction. De retour dans sa patrie il fonda une académie des sciences et des beaux-arts, établit dans son palais une belle bibliothèque, un cabinet de physique et de mathématiques, et réunit cette fameuse société palatine à laquelle on doit des éditions si précieuses. Il a beaucoup travaillé sur la philosophie et les sciences ; ses ouvrages sont pour la plupart manuscrits.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, né en 1645, à Riom où il mourut en 1717, a composé une *Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France*, 1704 à 1711, 2 vol. in-4°.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, contemporain de Platon, né à Tarente vers l'an 408 avant J. C., fut en même temps un savant mathématicien, un habile général et un grand homme d'État. Il imagina, dit-on, la vis, la poulie et la duplication du cube. Il mourut dans un naufrage et fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille. Outre ses deux Traités conservés par Stobée, l'un *sur la nature de l'univers*, l'autre *sur la sagesse et le bonheur*, il nous reste de lui un Traité sur les *universaux* (ou *catégories*), publié en grec par J. Camerarius, Leipzig, 1564, in-8°, et Venise, 1571, in-4°, grec et latin ; et un fragment sur les *mathématiques*, recueilli par H. Estienne, et dont J. Gramm a donné une édition grecque et latine, avec une dissertat. sur l'auteur, Copenhague, 1707, in-4°. Th. Galea, d'après Stobée, publie dans ses *Opuscules mythologiques* un autre fragment d'Archytas *sur la sagesse*.

ARCIMBOLO (Jean-Angelo), archevêque de Milan, naquit en 1485 dans cette ville. Il fut attaché dans sa jeunesse au duc Maximilien Sforce, pour lequel il remplit plusieurs missions importantes en Allemagne, à Rome et en Espagne. L'empereur Charles-Quint le nomma l'un de ses conseillers et lui confia le titre de prince du saint-empire, en 1529. Le pape Jules III le transféra au siége de Milan, en 1550 ; il mourut le 6 avril 1555. Arcimbolo avait publié, l'année qui précéda sa mort, un

Digitized by Google

catalogue des hérétiques dont la doctrine et les ouvrages étaient condamnés, 1554, in-8°.

ARCIS (Lambert d'), naquit au village de Mille-Morte, près de Liége, en 1625. Jeune encore il quitta sa patrie et alla se fixer à Rome, où il mourut en 1699. Ayant vu l'état de détresse où se trouvaient dans cette ville un grand nombre de ses compatriotes sans ressources pour faire germer et perfectionner les talents qu'ils avaient reçus de la nature, ce généreux citoyen laissa par son testament, qui est du 22 octobre 1696, la plus grande partie de sa fortune pour fonder à Rome un collége destiné à y recevoir et bien traiter les jeunes gens de sa nation. Ce bel établissement, connu à Rome sous le nom d'*Hospice liégeois*, avait été abandonné par suite des troubles de la révolution française, mais il est maintenant rétabli dans toute sa vigueur.

ARCISZEWSKI (Christophe), né en Pologne, vers la fin du 16e siècle, entra fort jeune dans l'armée polonaise, et s'éleva par degrés au rang de colonel. Ayant embrassé les erreurs des sociniens qui s'étaient répandus dans sa patrie, il fut obligé de s'en éloigner en 1622, et vint offrir ses services aux Hollandais, auxquels il fut très-utile, lorsqu'ils enlevèrent le Brésil aux Portugais. Ils le nommèrent gouverneur de cette contrée. C'est à lui que Rio-Janeiro, Bahia et Fernambouc doivent leurs fortifications. Il combattit avec tant de distinction les Espagnols et les Portugais que les Hollandais reconnaissants firent frapper en son honneur une médaille. Selon Niemcevicz, ce général a publié en latin un Traité sur l'artillerie, lequel passa longtemps pour le meilleur qu'il y eût en Europe. Arciszewski rentra en Pologne sous le règne de Jean-Casimir, et il mourut à Leszno. Cette ville ayant été brûlée par les Suédois, l'église où se trouvait déposé son corps fut réduite en cendres.

ARCKENHOLZ (Jean), historien, né en Finlande, en 1695, accompagna un gentilhomme suédois dans ses voyages, et s'arrêta longtemps à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il rédigea des *Considérations politiques*, ayant pour but de prouver que l'alliance de la France était désavantageuse à la Suède. Il communiqua son manuscrit à quelques personnes, et, de retour en Suède, il fut enfermé dans une forteresse. Lorsqu'il eut obtenu la liberté, le roi Frédéric Ier, de la maison de Hesse-Cassel, le nomma, en 1746, bibliothécaire et garde du cabinet des médailles à Cassel, où il resta pendant vingt années. Ayant désiré retourner en Suède, il en obtint la permission, et fut chargé d'écrire l'histoire de Frédéric, mort en 1751. Il mourut le 14 juillet 1777, âgé de 82 ans. Arckenholz est connu principalement par ses *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, en 4 vol. in-4°, Amsterdam, 1751 à 1760. Ils sont écrits en français, d'un style lourd et diffus. D'Alembert a tiré de cette compilation les Anecdotes sur Christine, insérées dans ses *Mélanges*. Arckenholz a fait de plus : *Lettres sur les Lapons et les Finois*, en français; *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur palatin; Recueil des sentiments et des propos de Gustave-Adolphe*, etc.

ARCO (Nicolas, comte d'), poëte latin, né le 3 décembre 1479, dans le Tyrol, à Arco, ancien fief de sa famille, fut élevé à la cour de l'empereur Frédéric III, en qualité de page; et, destiné d'abord à la carrière des armes, servit en Flandre sous le feld-maréchal Wolfgang de Furstenberg. Mais, par la mort de son frère aîné, devenu chef de sa famille, il revint à Arco, et consacra ses loisirs à la poésie et au commerce des hommes de son époque qui la cultivaient avec le plus d'éclat, comme Paul Jove, Fracastor et Annibal Caro. Le recueil de ses compositions parut en l'année 1546, qu'on croit être celle de sa mort, sous ce titre : *Nicolai Archii comitis Numeri*, Mantoue, in-4°, rare, que Comino a réuni en 1739 à ceux de Fracastor et de Fumano, Padoue, 2 vol. in-4°.

ARCO (Jean-Baptiste, comte d'), intendant impérial à Mantoue, de l'académie royale des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est rendu recommandable par divers bons écrits, par une dissertation savante sur le fameux troubadour Sordello, par l'éloge du comte de Firmian, en 1783, et par la protection qu'il a accordée aux arts. On doit à ses soins la découverte du beau buste original de Virgile que cette ville possédait.

ARCO (le comte Philippe d'), né en 1740 dans le Tyrol, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, séjourna quelques années dans cette île, et fut nommé ambassadeur de l'ordre à la cour électorale de Bavière. Après l'avénement de la branche de Deux-Ponts, en 1801, l'électeur Maximilien le nomma chambellan et référendaire pour les affaires étrangères, puis commissaire et président de la direction de Souabe. Il fut installé en cette qualité à Ulm, où il mourut en 1805 dans un âge très-avancé.

ARCO (le comte Ignace-Charles d'), frère du précédent, entra aussi dans la carrière politique au service de la Bavière. Devenu roi, Maximilien le nomma, en 1806, son commissaire pour prendre possession des parties du Tyrol qui lui avaient été concédées par le traité de Presbourg; et, lui accordant de plus en plus sa confiance, il le fit son conseiller intime, puis directeur général de la police du royaume, et lui donna la décoration du Mérite civil. Ce ministre avait encore reçu de son souverain d'autres preuves de sa reconnaissance, lorsqu'il mourut à Munich le 12 mai 1812.

ARCO (Alexis del). *Voyez* **ALEXIS DEL ARCO.**

ARCO-AGUERO (Philippe de), maréchal de camp, né dans les Asturies en 1790, mort à Badajoz, en 1821, servit avec distinction dans l'artillerie contre les Français, et parvint au grade de lieutenant-colonel. Il fit jurer la constitution à l'île de Léon. Il accompagna Galiano à Cadix, en qualité de commissaire, lors des massacres autorisés par les généraux Freyre et Campana. Il fortifia l'île de Léon, devenue le premier rempart de la révolution. Député à Madrid par ses frères d'armes, il fut parfaitement bien reçu du roi qui le créa maréchal de camp. Nommé capitaine général de l'Estramadure, il périt d'une manière déplorable dans une partie de chasse, où, emporté par un cheval fougueux, son pied se trouva engagé dans l'étrier; il fut entraîné au milieu des ronces et des rochers.

ARÇON (Jean-Claude-Éléonore LEMICHAUD d') naquit, en 1733, à Pontarlier. Admis à l'école de Mézières, en 1754, d'Arçon fut reçu ingénieur ordinaire l'année suivante. Il se distingua dans la guerre de sept ans, et particulièrement en 1761, à la défense de Cassel. En 1774, il fut chargé de lever la carte du Jura et des Vosges.

Digitized by Google

Pour accélérer cette opération, il inventa une nouvelle manière de lavis à la sèche avec un seul pinceau, beaucoup plus expéditive, et produisant plus d'effet que le lavis ordinaire. Cette invention heureuse a été regardée comme une véritable conquête pour l'art. Ce fut lui qui conçut, en 1780, pour le siége de Gibraltar, le projet audacieux, dont l'exécution demandait des moyens si extraordinaires. Ce projet consistait à construire des batteries insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de la place du côté de la mer, en même temps que l'on devait, par d'autres batteries avancées sur le continent, prendre de revers tous les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de front. L'expédition eut lieu le 13 septembre 1782, non comme on l'avait concertée, mais de manière à montrer l'intention évidente de la faire échouer. On apporta, pendant l'attaque, l'ordre de consumer les dix batteries flottantes, sous prétexte qu'elles pouvaient tomber au pouvoir des Anglais. Cette mesure, que l'envie et l'intention évidente de faire manquer l'entreprise expliquèrent bientôt après, réduisit le général d'Arçon à un désespoir concentré, dont il conserva toute sa vie un profond ressentiment. Chargé, en 1793, de faire une reconnaissance au mont St.-Bernard, il fut dénoncé et obligé de se retirer à St.-Germain; mais le souvenir de ses talents l'arracha de sa retraite, pour exécuter le projet de l'invasion de la Hollande. Il enleva plusieurs places aux ennemis, entre autres Breda; cette campagne, dans un pays marécageux, altéra sa santé. Dénoncé de nouveau il se mit à l'écart. Porté au sénat par le premier consul, en 1799, d'Arçon y fut reçu par acclamation : mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut le premier juillet 1800, âgé de 67 ans. Il était membre de l'Institut. Les ouvrages qu'on a de lui sont : *Réflexions d'un ingénieur, en réponse à un tacticien*, Amsterdam, 1773, in-12; *Correspondance sur l'art de la guerre*, Bouillon, 1774, in-8°; *Défense d'un système de guerre nationale; Mémoires pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar*, par l'auteur des batteries flottantes, Cadix, Hernill, 1783, in-8°; *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, imprimerie de la République, 1795, in-8°. Cet ouvrage est le plus important de ceux de M. d'Arçon; il contient, pour ainsi dire, le résumé de toutes ses observations, et de tout ce qu'il avait écrit sur un art dont il avait fait l'étude de toute sa vie.

ARÇONS (César d'), avocat au parlement de Bordeaux, mort en 1681, a publié un traité *Du flux et du reflux de la mer, et des longitudes*, Rouen, 1655, in-8°; *Traité de physique*, Bordeaux, 1668, in-4°, etc.

ARCONVILLE (Thiroux d'). *Voyez* **THIROUX**.

ARCTINUS de Milet, contemporain d'Homère, entreprit de chanter comme lui la guerre de Troie; mais son poëme n'a point passé à la postérité.

ARCUDI (Alexandre-Thomas), dominicain, né à St.-Pierre en Galatine, mort en 1720, a laissé entre autres ouvrages : *Galatina letterata*, Gênes, 1709, in-8°, qui renferme 44 articles biographiques de savants de sa patrie; une *Histoire de St. Athanase le Grand*, en italien, Lecce, 1714, in-4°; et un pamphlet publié sous le pseudonyme de *Candido Malasorte Ussaro*, avec le titre de *Anatomia degl' Ipocriti*, Venise, 1699, in-4°.

ARCUDIUS (Pierre), savant prêtre grec de Corfou, élevé à Rome, fut envoyé par Clément VIII en Russie pour y pacifier des querelles de religion qu'il termina heureusement. Son zèle pour l'Église ne lui ayant pas attiré les honneurs qu'il ambitionnait, il se retira au collége des Grecs, à Rome, où il mourut en 1634. On cite de lui : *De concordia Eccles. occidental. et oriental. in VII sacrament. administrat.*, Paris, 1626, in-fol., ouvrage important par les monuments que l'auteur y a recueillis avec beaucoup de soin et d'exactitude; *Utrum detur purgatorium, et an illud sit per ignem*, Rome, 1632, in-4°; *De purgatorio igne adversus Barlaam*, ibid., 1637, in-4°. Arcudius était si attaché à l'Église latine, qu'il obtint du pape la permission de célébrer la messe selon le rit latin, après s'être jusque-là conformé au rit grec.

ARCULPHE, théologien français, qui vivait vers l'an 690, entreprit, vers l'an 640, un voyage en Orient, et visita la terre sainte, Constantinople et d'autres lieux. Comme il revenait en France, il fut jeté, par une tempête, sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne, et reçu avec hospitalité par l'abbé Adaman. D'après ses conversations, Adaman mit par écrit le détail de ses voyages et une description des lieux saints. L'ouvrage forma trois volumes, et fut publié par Seranius sous le titre de *Libri de situ Terræ Sanctæ*, Ingolstadt, 1619. Des extraits de son ouvrage furent recueillis par Bède; et Mabillon les a fait imprimer dans ses *Acta Benedictor*.

ARCUSSIA (Élisée d'), comte de Caprée, général des galères de l'empereur Frédéric Barberousse, auteur d'un Traité latin sur la *fauconnerie*, resté manuscrit.

ARCUSSIA (Charles d') naquit en Provence en 1547, au château d'Esparron. Il reçut une excellente éducation et joignit à la passion de la chasse au faucon le goût le plus vif pour les lettres. Il composa un traité de la fauconnerie qui eut un très-grand succès et qui fut traduit en allemand et en italien. Arcussia était, en 1597, député de la ville d'Aix aux états de Provence. Il mourut en 1617; son ouvrage sur la *fauconnerie* a été imprimé un grand nombre de fois, la meilleure édition et la plus complète est celle imprimée à Rouen en 1647, in-4°, fig.

ARCY (Patrice d'), né à Galloway, en Irlande, le 18 septembre 1725. Ses parents, qui étaient catholiques, l'envoyèrent, en 1739, à Paris, où il fit d'excellentes études. Il entra au service, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre, comme capitaine au régiment de Condé. En 1746, il fut destiné à faire partie des troupes envoyées en Écosse au secours du prétendant. Une flotte anglaise enleva le convoi. Il avait publié, pendant la guerre, quelques mémoires, qui, après qu'il eut été échangé, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, en 1749. Il fit avec M. Leroi, son collègue à l'académie des sciences, une série d'expériences sur l'électricité, et se livra ensuite seul à des expériences sur la poudre à canon, dont il rassembla les résultats dans un *Essai sur l'artillerie*, publié en 1760. Il reprit les armes, et fit, comme colonel, à la suite du régiment de Fitz-James, la campagne de 1757. Rendu de nouveau aux sciences par la paix, il donna, en 1765, un *Mémoire sur la durée des sensations de la vue*. En 1770, il fut nommé maréchal de camp, et cette même année, l'académie des sciences l'ad-

Digitized by Google

mit au rang de pensionnaire. Il épousa, en 1777, une nièce élevée à Paris sous ses yeux, et il prit alors le nom de comte d'Arcy. Il mourut deux ans après son mariage, le 18 octobre 1799. Condorcet fit son éloge à l'académie des sciences. Plusieurs de ses écrits sont insérés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Il a publié de plus : *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°; *Observations sur la théorie et la pratique de l'artillerie*, 1751, in-8°; *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°.

ARDABURIUS, Alain d'origine, général sous l'empereur Théodose II, commanda en 421 les forces envoyées contre les Perses, battit Narsès sur les bords du Tigre, et l'assiégea, mais sans succès, dans Nisibe. En 425 il fut envoyé par Théodose, avec son fils Aspar, contre l'usurpateur Jean, dont ils se saisirent dans Ravenne. Quelque temps après, Ardaburius s'attacha un Thrace, nommé Marcien, qui venait de s'enrôler dans la milice, et que la fortune porta depuis sur le trône d'Orient. On ne doit pas confondre Ardaburius avec un fils d'Aspar, qui porta le même nom que son aïeul, et qui périt avec son père en 471.

ARDECHYR BABÉGAN, nommé Artaxercès par les historiens grecs du Bas-Empire, fut le fondateur de la dynastie des Sassanides dans le 3e siècle de J. C. Il était fils de Babek, intendant général des pyrées de la Perse, et petit-fils de Saçan. Après avoir vaincu dans deux batailles son propre souverain Artaban (Ardwan), dernier prince de la dynastie Arsacide, contre qui sa mauvaise administration avait suscité un parti nombreux, il fit mettre à mort le jeune prince son fils, et se fit proclamer roi de Perse en 223 de J. C. Il entreprit d'expulser les Romains de l'Asie; mais, vaincu par l'empereur Alexandre Sévère, il abandonna ce projet. Ardechyr paraît avoir gouverné ses peuples avec sagesse et modération; aussi son règne paisible racheta le sang qu'il avait fait couler pour parvenir au trône. A sa mort, arrivée en 240, il laissa un trône affermi à ses descendants, qui s'y maintinrent durant 429 ans. Ce prince avait voulu que la religion des mages fût dominante dans l'empire. Il joignit à l'histoire de sa vie, qu'il avait écrite en forme de journal, un ouvrage intitulé : *Règle pour bien voir*, adressée aux princes et aux sujets.

ARDÉE (Jacques d'), né au pays de Liége, vers la fin du 16e siècle, entra, en 1615, dans le monastère des Croisiers à Huy. Il y acquit une grande réputation en y enseignant la théologie. On ignore l'époque de sa mort; nous avons de lui une *Histoire des évêques de Liége*, en vers latins, Liége, 1634, in-4°. Il commence la liste des évêques à saint Materne, et la termine à Ferdinand de Bavière à qui il a dédié son livre.

ARDELL (Jean MAC), l'un des meilleurs graveurs en manière noire que l'Angleterre ait produits, né en Irlande, mourut jeune encore à Londres en 1765. Parmi ses productions assez nombreuses, on admire surtout son *Portrait de Rubens*, un *Moïse* d'après Vandyck, et une *Assomption* d'après Murillo.

ARDÈNE (Esprit-Jean de ROME d'), poëte, né le 3 mars 1684 à Marseille, où il mourut le 27 mars 1748, avait consacré aux lettres les loisirs d'une vie aisée et exempte d'ambition. On cite de lui un *Recueil de fables* en vers, Marseille 1747, et des *Œuvres posthumes*, publiées par son frère, ibid., 1767, 4 vol. petit in-12.

ARDÈNE (Jean-Paul de ROME d'), frère du précédent et oratorien, né en 1689 à Marseille, fut supérieur du collége de sa congrégation, puis se retira au château d'Ardène, où il mourut le 5 décembre 1769. On cite de lui : *Année champêtre*, Lyon 1769, 3 vol. in-12, ouvrage resté inachevé et qui ne traite que du potager; et 5 traités *des renoncules, des œillets, des jacinthes*, etc., publiés de 1746 à 1762, in-12.

ARDENNE ou **ARDUENNA** (Remacle d'), l'un des meilleurs poëtes latins de son temps, était né vers 1480 à Florennes près de Maubeuge. Après avoir achevé ses études et reçu le doctorat dans la double faculté de droit il vint à Paris. Il alla à Londres en 1512, revint à Paris la même année, où il prolongea son séjour jusqu'en 1517. Ses poésies l'ayant fait connaître de Marguerite de Bourgogne, gouvernante des Pays-Bas, cette princesse le nomma secrétaire de son conseil privé. Il remplit cette place de confiance avec beaucoup de zèle et de fidélité, et mourut à Malines le 13 mai 1524. On connaît de lui : *Epigrammatum libri tres*, 1507, in-4°, vol. très-rare que l'on croit imprimé à Cologne ou à Paris; *Palamedes, pallicta comœdia*, Londres, 1512, in-fol.; *Amorum libri*, Paris, 1513, petit in-4°.

ARDENNES (Gilles d'), né à Huy vers 1617, était orfèvre et ciseleur. Il demeura plusieurs années en France et en Allemagne, où il acquit une grande fortune par ses ouvrages et surtout par ses belles statues. Après une longue absence, il revint dans sa patrie, et mourut à Liége, en 1699.

ARDERN (John), chirurgien anglais du 14e siècle, habita Newark de 1349 à 1370; il se rendit alors à Londres où sa réputation s'était déjà étendue; il est auteur d'un ouvrage sur la médecine et la chirurgie, resté manuscrit. On en a extrait un *Traité de la fistule à l'anus*, imprimé en 1588 sur la version anglaise de J. Read.

ARDICES de Corinthe, et **TÉLÉPHANES** de Sicyone, furent deux des premiers artistes qui cultivèrent la peinture, inventée, selon Pline, par Philoclès Égyptien, ou par Cléanthe de Corinthe. Tout leur art consistait alors à tracer quelques lignes, au moyen desquelles ils faisaient sentir les ombres et les lumières; du reste, ils n'avaient aucune idée de la couleur.

ARDIZON (Jacques d'), savant jurisconsulte de Vérone, au 14e siècle, a écrit : *Summa in usus feudorum*, Lyon, 1518, in-fol., souvent réimprimé.

ARDIZZONI (Nicolo), professeur de droit, né en 1766 à Taggia, province de Gênes, étudia d'abord la théologie, puis la jurisprudence à Rome, et vint exercer avec éclat la profession d'avocat dans sa patrie. En 1797, il fit partie du conseil des Soixante dans le corps législatif, et y fit preuve de courage. Il était, en 1803, professeur de droit public; plus tard il enseigna le code civil et le droit administratif. Lorsqu'en 1814 le roi de Sardaigne fit modifier les codes français pour les adapter aux anciennes lois du pays, Ardizzoni fut un des membres de la commission nommée à cet effet. Ce travail achevé, il en fut récompensé par une chaire de droit commercial, qu'il échangea plus tard contre celle des pandectes. Dans cette dernière chaire, Ardizzoni professait en latin avec

une facilité et une élégance peu commune. Sa mémoire était si heureuse, qu'en 1794, le fameux improvisateur Gianni ayant paru sur les théâtres de Gènes, Ardizzoni retenait par cœur toutes les improvisations de ce poëte, et les livrait quelques jours après à l'impression. Il mourut au commencement de 1833.

ARDOINI ou **ARDUINO** (Sante), appelé aussi *de Ardynis* ou *de Ardoynis*, médecin du 15e siècle, était de Pesaro, dans le duché d'Urbin. Il pratiquait son art à Venise en 1430; mais on ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un traité fort estimé sur les poisons, Venise, 1492, in-fol. Il a été réimprimé avec le *Commentarium de venenis* du cardinal Ferdinand Ponzetti, Bâle, 1552 et 1563, in-fol.

ARDUIN, marquis d'Yvrée, élu le 15 février 1002 roi d'Italie, après Othon III, vit successivement toutes les places de Lombardie tomber au pouvoir de Henri, duc de Bavière, son compétiteur, qui vint se faire couronner dans Pavie en 1004. Arduin, reconnu roi, se vit obligé de s'enfermer dans son marquisat, en attendant la retraite volontaire des Allemands. Il ne put mettre obstacle à la seconde invasion de l'Italie par Henri en 1014; mais, après le départ de ce prince, il déposa la couronne et prit l'habit religieux au couvent de Fructérie (diocèse d'Yvrée), où il mourut le 30 octobre 1015.

ARDUIN, chef normand, chassa les Grecs d'Italie et s'y établit en 1041.

ARDUINI (Jean), né dans le Véronais en 1714, dut à la réputation qu'il s'était acquise par ses travaux dans toutes les sciences utiles, la place de sous-intendant de l'agriculture dans les États vénitiens, et mourut en 1795 à Venise. Il a publié un très-grand nombre d'opuscules sur la géologie, l'agriculture, la chimie et la minéralogie, dont on trouve les titres à la suite de son *Éloge*, dans le tome VIII des Mémoires de la société italienne.

ARDUINI (Pierre), botaniste, frère du précédent, professa l'agriculture et l'économie rurale à Padoue. Parmi ses ouvrages on cite : *Animadversion. botanicanor. specimen*, Ire partie, Padoue, 1759; 2e partie, Venise, 1764, in-4o, avec 22 planches; *Memorie di osservazioni e di sperienze sopra la coltura*, Padoue, 1766, in-4o; et de nombreux articles dans les *Raccolte* et dans le *Journal d'Italie* qui s'imprimait à Venise de 1770 à 1786.

ARDUINI (Louis), fils de ce dernier, né à Padoue en 1759, étudia d'abord le droit; mais saisi tout à coup d'un ardent amour pour les sciences agricoles, il s'y adonna avec tant de succès qu'à 20 ans il était suppléant de la chaire d'économie rurale occupée par son père, à l'université. Son premier ouvrage fut la *Traduction* d'un *Mémoire* de Tessier *sur la carie des blés*, et celle des *Éléments d'agriculture* de Wallérius; *traductions* qu'il enrichit de *notes* pleines d'intérêt. Titulaire de la chaire d'agriculture après la mort de son père, il entreprit un grand nombre de travaux sur le *gouvernement des abeilles*, la *culture des plantes tinctoriales*, celle *de l'orge nue et du chou de Laponie*, sur les *méthodes pour prévenir la maladie des blés*, sur les *applications de la technologie à l'agriculture*, sur *l'extraction du sucre du Sorghum*. Il mourut le 3 février 1833.

ARDULFE, roi de Northumberland, régna à la fin du 8e siècle et au commencement du 9e; chassé par ses sujets, il vint à Nimègue en 808, implorer le secours de l'empereur Charlemagne, et à Rome faire part au pape de sa situation; ils envoyèrent des ambassadeurs et des légats pour le rétablir. Les Anglais, voyant que l'empereur et le pape s'intéressaient au roi qu'ils avaient chassé, s'adoucirent, et le reçurent avec des démonstrations de joie.

ARDUSER (Jean), mathématicien suisse, mort en 1625, a publié une bonne *Carte* de la Valteline, et la notice en allemand des Grisons célèbres dans les sciences, Lindau, 1598, in-4o.

ARDYS, fils de Gygès, monta sur le trône de Lydie, vers l'an 678 avant J. C. Il combattit les Ioniens, prit la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il vit ses États envahis par les Cimmériens, qui avaient été chassés des bords du Bosphore, qui porte leur nom, par les Scythes nomades. Les Cimmériens prirent la ville de Sardes, à l'exception de la citadelle. Ardys régna quarante-neuf ans, et laissa son trône à Sadyatte, son fils.

AREAGATHUS. *Voyez* **ARCHAGATE.**

ARE-FRODE, c'est-à-dire Are le Savant, ou mieux Thorgilsen, annaliste estimé du Nord, né en Islande en 1068, mort en 1148, a, d'après le témoignage de Snorron, composé l'*Histoire des rois de Norvége, de Danemark et d'Angleterre*; il n'en reste qu'un fragment publié sous ce titre : *Schedæ de Islandiâ*, par Th. Thorlacius à Skalholt, 1688; par Worm, avec une version latine, Oxford, 1697, in-8o, et par Bussœus, Copenhague, 1733, in-4o.

ARELLANO (Juan de), peintre espagnol, né en 1607 à Torcaz, près de Tolède, mort à Madrid en 1670, a excellé dans le genre des fleurs. On cite quatre de ses tableaux conservés dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Conseil à Madrid.

ARELLANO (Pierre-François de), médecin piémontais du 16e siècle, mort à Asti, a écrit un *Traité de la peste*, 1598, in-4o; *Pratique de médecine*, 1610, in-4o; des *Poésies latines*; un *Cours de philosophie*.

ARELLANO (Gille-Ramirez de), président de l'inquisition, est auteur de *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*. — Un autre Ramirez de Arellano a écrit, en espagnol, *Traité sur l'orthographe de la langue castillane*. — On cite encore J.-Salvador-Bapt. de Arellano, récollet espagnol du 17e siècle, antiquaire et historien ecclésiastique; et Michel Gomez de Arellano y Luna, membre du conseil des affaires de l'Inde et chevalier de Saint-Jacques, qui fut un savant jurisconsulte et canoniste; ses *Opera juridica* ont été impr. à Anv., 1651, in-4o.

ARELLIUS, peintre romain, florissait dans les dernières années de la république; il avait peint, dans plusieurs temples, des tableaux représentant des déesses; mais le sénat ayant appris qu'il avait retracé, sous les attributs divins, des courtisanes qu'il aimait avec passion, fit détruire ces ouvrages, malgré leur rare beauté, comme profanant, par leur origine, la sainteté des lieux qu'ils décoraient.

AREMBERG (Jean de LIGNE, comte d'), natif de Bruxelles, servit avec zèle Charles-Quint, et fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568, au service de Maximilien II, qui érigea ses terres en principauté du cercle du Bas-Rhin.

Digitized by Google

AREMBERG (Charles d'), religieux capucin, de la même famille que le précédent, né à Bruxelles vers 1593, mort en 1669, a publié, sous le titre de *Flores Seraphici*, une histoire des écrivains de son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580. Cologne, 1640, in-fol.; *Clypeus Seraphicus, sive scutum veritatis in defensionem ordinis minorum*, 1650.

AREMBERG (Léopold-Philippe-Charles-Joseph, duc d'), duc d'Aerschot et de Croï, gouverneur de la province du Hainaut, naquit à Mons, en 1690. Léopold, quoique fils unique, suivit la carrière des armes. Marchant sur les traces de ses ancêtres, il fut blessé à la bataille de Malplaquet, n'ayant alors que 19 ans. Pourvu bientôt après de la charge de grand bailli du Hainaut, il s'éleva successivement, par son mérite et son courage, aux premières dignités militaires. Il fit les campagnes de Hongrie, en 1716 et 1717, en qualité de major général des armées de l'empereur, et fut blessé à la figure au siége de Temeswar. Nommé gouverneur de Mons et conseiller d'État honoraire de la régence des Pays-Bas, il quitta Vienne, en 1719, pour aller prendre possession de ces nouvelles fonctions. Après la signature de la paix entre la France et l'Empire, il fit un voyage à Paris. Son esprit et sa grâce lui procurèrent de grands succès à la cour et dans le monde littéraire. La guerre s'étant rallumée en 1733, il continua de servir sous les ordres du prince Eugène, dans la campagne qui s'ouvrit sur le Rhin. En 1737, il fut élevé au grade de feld-maréchal et de commandant en chef des armées de l'empereur dans les Pays-Bas. En 1743, il se trouva à la bataille d'Ettinghen, où il fut blessé d'un coup de feu. Le gouvernement du Milanais fut alors destiné au duc d'Aremberg; mais l'esprit de patriotisme qui l'attachait au sol belge lui fit préférer son titre plus modeste de gouverneur du Hainaut. Il se retira dès lors du service et mourut dans son château d'Héverlé, près de Louvain, le 4 mars 1754. Son corps fut transporté à Enghien, et inhumé dans l'église des capucins de cette ville. Son esprit éclairé, son amour pour les sciences et les lettres, et la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient, doivent le faire ranger au nombre des grands seigneurs qui ont le plus fait pour elles.

AREMBERG (Louis-Engelbert, duc et prince d'), petit-fils du précédent, né à Bruxelles, le 3 août 1750, épousa une demoiselle de Brancas-Lauragais. Destiné à parcourir une carrière brillante, il en fut éloigné par un événement funeste. Peu de temps après son mariage, un accident de chasse le priva pour jamais de la vue, à l'âge de vingt-quatre ans. Condamné dès lors à la retraite dans ses terres d'Enghien et d'Héverlé, il y passa les années les plus orageuses de la révolution. Le duc d'Aremberg, attiré à Paris par Napoléon, fut nommé, le 19 mai 1806, membre du sénat conservateur; puis grand officier de l'ordre de la Réunion; mais il dut échanger son titre de duc contre celui de comte de l'empire. Après la chute de Napoléon, il retourna à Bruxelles, où il est mort le 7 mars 1820. On raconte qu'il avait acquis une adresse remarquable à suppléer, par ses autres sens, à l'usage de celui dont il se trouvait privé dès sa jeunesse. Sa fille, Pauline d'Aremberg, avait épousé le prince de Schwarzenberg; elle a péri, le 1er juillet 1810, dans l'incendie qui éclata au bal donné par le prince ambassadeur, pour célébrer le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise.

AREMBERG (Auguste-Marie-Raymond, prince d'), frère puîné du précédent, naquit à Bruxelles en 1753, et fut longtemps connu sous le nom de comte de la Marck, que lui avait imposé son aïeul maternel en lui laissant la propriété d'un régiment allemand au service de France, qui s'appelait ainsi. En 1778, le jeune prince d'Aremberg conduisit ce régiment dans l'Inde, où il combattit avec quelque distinction. De retour en France en 1784, il eut une affaire d'honneur avec un de ses officiers nommé Perron, qu'il tua d'un coup d'épée, et il fut lui-même blessé dans ce duel d'une manière assez grave. Ainsi que beaucoup de jeunes gentilshommes, le comte de la Marck était alors imbu de toutes les doctrines nouvelles; et, lorsque les états généraux furent convoqués en 1789, il profita des droits que lui donnait une terre dans la Flandre française, pour se faire nommer député de cette province, et se lia intimement avec le célèbre Mirabeau. Une révolution ayant éclaté en Belgique, il s'y rendit aussitôt, et, de même que son frère aîné, sa sœur et son beau-frère le duc d'Ursel, il l'appuya de tout son pouvoir; les succès de l'armée autrichienne forcèrent bientôt le comte de la Marck à retourner à Paris. Il reprit sa place à l'assemblée nationale. Cependant le zèle patriotique du comte de la Marck s'était un peu ralenti. Il se rapprocha de la cour, et contribua beaucoup à lui gagner Mirabeau dont il fut l'intermédiaire auprès de Louis XVI et surtout auprès de la reine. Par son testament, Mirabeau institua le comte de la Marck et Frochot ses exécuteurs testamentaires. Lorsque le prince d'Aremberg jugea que la cause de Louis XVI était perdue, il se retira dans les Pays-Bas, puis à Vienne et fit sa paix avec l'Autriche qui lui donna le grade de général-major dans son armée. Lorsque son frère aîné fut nommé sénateur par Napoléon, le prince Auguste d'Aremberg (il avait repris le nom de sa famille qu'il ne quitta plus) voulut rentrer au service de France; mais Napoléon s'y montra peu disposé, et le prince continua d'habiter Vienne jusqu'en 1815. A cette époque il revint à Bruxelles, et y fut nommé lieutenant général par le roi des Pays-Bas. Il ne suivit pas l'armée hollandaise après la révolution de 1830; et il est mort à Bruxelles dans le mois de septembre 1833.

ARENA (Jacques de), jurisconsulte de Parme au 13e siècle, a laissé des notes sur le *Code*, le *Digeste;* un traité des *Séquestres* en latin, Cologne, 1591, in-8o, et des *Exécutions testamentaires*, Venise, 1584, in-fol.

ARENA (Antoine de), ou de LA SABLE, poëte, né à Soliers, diocèse de Toulon, mort en 1544, juge de St.-Remi, au diocèse d'Arles, avait abandonné l'étude de la jurisprudence, qu'il suivait sous Alciat, pour se livrer à la poésie macaronique. On cite de lui, entre autres compositions en ce genre : *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris*, etc., Avignon, 1537, in-12, ouvrage dans lequel, sous cette forme burlesque, il donne sur l'expédition de Charles-Quint en Provence des détails qu'on ne trouve nulle autre part. Cette pièce a été réimprimée, Bruxelles (Avignon), 1748; Lyon, 1760, in-8o; *Ad suos compagnones studiantes*, 1529, ouvrage souvent réimprimé. L'édition de 1670 est recherchée, quoique incomplète.

ARÉNA (Joseph), né en Corse, embrassa la carrière militaire en 1792, adjudant général au siége de Toulon, en 1793; député au corps législatif par le parlement du Golo, 1796; ennemi personnel de Bonaparte, il lui ren-

voie le brevet de chef de brigade de gendarmerie qu'il venait de recevoir après le 18 brumaire; impliqué dans la conspiration républicaine de Topino-Lebrun, Céracchi, Diana, Demerville, etc., dont Barère, l'ancien orateur du comité de salut public, passe pour le dénonciateur, Aréna fut arrêté et mis en jugement; l'instruction de l'affaire traînait en longueur, lorsque survint l'explosion de la machine infernale, 3 nivôse (24 décem. 1800). Aréna apprenant cet événement : *Ceci est notre arrêt de mort*, dit-il à ses amis; effectivement quelques jours après il fut condamné à mort et exécuté le 9 janv. 1801.

ARÉNA (Barthélemi), frère du précédent, né en 1769, dans l'île Rousse, en Corse, député supplémentaire aux états généraux de 1789; membre de l'assemblée législative; se range dans le parti de la Gironde; passe en Corse, en 1793, où il lutte vainement contre le parti de Paoli; de retour à Paris, devient jacobin ardent, en 1798; la Corse, affranchie de la domination des Anglais, le nomme son représentant au conseil des Cinq Cents où il se pose comme un des plus violents adversaires du Directoire. Au 18 brumaire, ce fut Aréna qui se précipita sur Bonaparte et le saisit au collet; les journaux du temps prétendaient qu'il avait tiré le poignard contre le général. Compris dans la liste des députés qui devaient être déportés, il parvint à se soustraire par la fuite à la proscription; il vécut depuis dans la plus profonde obscurité à Livourne où il est mort en 1829.

ARENDS (Thomas), poëte hollandais, né à Amsterdam, en 1652, travailla dans le comptoir d'un marchand, auquel il succéda dans la suite. Ses poésies fugitives, dont la plus grande partie roule sur des sujets de piété, ont été publiées, en 1724, par Mathieu van Nidek, sous le titre de *Mengelpoezij*. Arends a aussi publié des tragédies et des comédies médiocres, où l'on reconnaît cependant quelque talent. Il mourut en 1700.

ARENDS (Rodolphe), aussi poëte hollandais, mort à Dordrecht, en 1787, dans un état voisin de l'indigence, a été loué par Hœufft.

ARENDT (Martin-Frédéric), antiquaire danois, né à Altona en 1769, étudia la botanique à Gœttingue et à Strasbourg; n'étant encore qu'élève il visita les principaux botanistes de l'Europe. De retour dans sa patrie il fut attaché au jardin botanique de Copenhague; mais s'occupant plus d'archéologie que de botanique il fut remercié. Depuis lors jusqu'à la fin de sa vie, il fut toujours errant, sans ressources, sans occupation et sans patrie; demandant à manger lorsqu'il avait faim, recevant l'hospitalité par charité. Il s'installait quelquefois chez les personnes sans en avoir reçu l'autorisation; parfois bien accueilli, le plus souvent repoussé, il parcourut ainsi à diverses reprises tous les États de l'Europe, faisant constamment des recherches sur l'archéologie et sur les langues du Nord principalement. A Paris, un savant d'un aspect aussi étrange n'eut aucun succès. Tombé malade, il fut porté à l'Hôtel-Dieu, et n'en sortit qu'après la perte d'un œil. Désirant depuis longtemps voir l'inscription runique du lion de Saint-Marc à Venise, il fit plus de 300 lieues à pied pour satisfaire sa curiosité. L'année suivante, en 1810, il alla de nouveau à Paris et reçut l'hospitalité chez son compatriote Malte-Brun. Un beau jour, étant parti pour Naples, il fut arrêté comme vagabond à 15 lieues de Paris et conduit au dépôt de mendicité de Melun d'où Malte-Brun le fit sortir. Il refusait souvent l'argent que des hommes, frappés de son immense savoir, voulaient lui donner. Il ne prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour subsister. En 1823 il passa par la Hongrie. A Presbourg il se présenta chez le baron Mednyanszky pour demander communication pendant quelques heures, dans la cour de l'hôtel, des ouvrages que ce savant avait publiés sur l'histoire de son pays. M. de Mednyanszky a rendu compte de son entrevue avec Arendt. Il vit entrer un petit homme chauve et borgne, portant une barbe blanche, ayant le corps ceint d'une corde, et les pieds enveloppés de toile; un petit havre-sac sur le dos, et tenant un bâton à la main. « Ce petit homme, d'un extérieur si piteux, dit-il, étala une érudition qui aurait pu suffire à une demi-douzaine d'académiciens. Pour fournir matière à la conversation, je touchai les sujets scientifiques les plus divers; il déploya sur tous les points un savoir immense, une grande expérience personnelle, et une mémoire extrêmement heureuse et constamment disposée à étaler des trésors de science. » Arendt prit un peu de nourriture, refusa l'argent qui lui fut offert et continua ses courses vagabondes. Il poussait si loin le désir de s'instruire, qu'une fois, à peine revenu de Madrid en Allemagne, il se rappela qu'il avait oublié d'éclaircir un doute; aussitôt il se remit en route pour Madrid; et, dès qu'il se fut éclairé par ses yeux, il reprit la route de l'Allemagne. Il arriva en Italie à l'époque où les sociétés secrètes des carbonari donnaient des craintes aux souverains; la ressemblance de son nom avec celui de l'auteur de *l'Esprit du temps* (Arndt) le fit arrêter. On ne douta pas qu'il ne fût un émissaire des carbonari allemands. Les alphabets runiques qu'il portait sur lui furent pris pour des chiffres secrets, et la police le jeta dans les cachots. Lorsque l'erreur fut reconnue il fut rendu à la liberté; mais sa santé était ruinée; il ne put atteindre Venise, et mourut à quelque distance de cette ville. Nous n'avons de lui qu'un aperçu sur l'Affinité et les émigrations des peuples du Nord, inséré dans le recueil allemand de Dorow, 1823. On regrette qu'il n'ait pas écrit davantage.

ARENSBECK (Pierre-Diederich), helléniste, mort en 1673, pasteur à Stockholm, avait d'abord été professeur de langues orientales à Strengnes, où il a publié : *Specimen conciliationis linguarum*, etc., 1748, ouvrage très-rare, même en Suède.

ARESI (Paul), théatin et ensuite évêque de Tortone, naquit à Crémone en 1574, et mourut le 13 juin 1644. Il cultiva et protégea les lettres, et composa beaucoup d'ouvrages scientifiques et religieux. Les plus connus sont : *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4°; Milan, 1622; et *Imprese sacre*, etc., Venise, 1613, 1615, in-4°; avec augmentations, Milan et Tortone, 1621-35, 7 v. in-4°.

ARÉTA, fille du philosophe Aristippe, lui succéda dans son école : comme lui, elle faisait consister le souverain bien dans le plaisir des sens.

ARÉTAPHILE, femme de Cyrène, délivra son pays de la tyrannie de Nicocrate et de celle de Léandre. Le premier l'avait épousée après avoir fait périr son mari; et le second, qui était son gendre, après s'être chargé du meurtre de Nicocrate, avait usurpé le souverain pouvoir;

Digitized by Google

elle le livra à un prince ennemi, refusa elle-même l'autorité que lui offraient ses concitoyens, et se contenta de leur tracer de sages lois et d'instituer un sénat.

ARÉTAS. Nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, que la faiblesse des rois de Syrie enhardit à faire des incursions dans la Cœlésyrie. Le premier qui nous soit connu est celui qui battit Jason, chef des Hébreux, vers l'an 170 avant J. C.

ARÉTAS s'empara de la Cœlésyrie, vers l'an 84 avant J. C., prit le titre de roi de Damas, et fit frapper des monnaies en son nom. Il alla au secours d'Hyrcan, contre Aristobule, son frère; mais, pendant ce temps, Scaurus, l'un des lieutenants de Pompée, reprit Damas. Il paraît cependant que Pompée lui rendit cette ville, et que ses descendants y régnèrent; car St. Paul, dans sa seconde *Épître aux Corinthiens*, chap. 2, parle d'un Arétas, roi de Damas, qui voulut le faire arrêter, vers l'an 33 de J. C.

ARÉTÉE, médecin de Cappadoce, vivait, selon les uns, avant Jules-César, selon les autres, sous Trajan; il fut après Hippocrate le meilleur observateur. C'est à Arétée qu'on doit le premier emploi de ce dérivant et excitant puissant, les cantharides en vésicatoire, que jusqu'alors on n'avait employé qu'à l'intérieur. On a de lui deux ouvrages dont Boerhaave a été l'éditeur à Leyde, 1735, in-fol., édition qui a reproduit la version latine de Crassus avec les commentaires de Petit.

ARÉTIN (GUIDO ou GUI). *Voyez* **GUIDO**.

ARETIN (LÉONARD), ou LÉONARD BRUNI d'Arezzo. *Voyez* **BRUNI**.

ARETIN (FRANÇOIS). *Voyez* **ACCOLTI**.

ARETIN (BERNARD), surnommé l'*Unico Aretino*. *Voyez* **ACCOLTI**.

ARÉTIN (PIERRE), né en 1492 à Arezzo, était enfant naturel d'un gentilhomme de cette ville, et reçut une éducation qu'on appellerait distinguée à ne la juger que par la précocité et la variété de ses connaissances, mais qui dut être une mauvaise éducation, puisqu'il commença si jeune à faire un déshonorant abus de ses talents. Banni de son pays dès sa plus tendre jeunesse pour un *sonnet* contre les indulgences, réduit à la misère, et bientôt après exilé de Rome pour avoir fait les 16 sonnets qui devaient être joints aux figures obscènes de Jules Romain, il fut appelé au service de Jean de Médicis, qui fit sa paix avec le saint-siége, et le mit en correspondance avec plusieurs souverains. Tour à tour impie et dévot, fier et rampant, insolent et flatteur, il essuya les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune. En échange de ses éloges, François Ier lui fit des présents considérables; Charles-Quint lui donna une chaîne d'or de la valeur de 100 ducats; et, pour se venger de ses satires, l'amant d'une cuisinière dont il était le rival, lui porta cinq coups de poignard, et l'ambassadeur d'Angleterre lui fit donner des coups de bâton. Ce poëte satirique était surnommé *le Fléau des princes*. Il a fait des *satires*, des *comédies*, des *dialogues* et des *ouvrages de piété*. Sa *paraphrase* des sept Psaumes est citée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Arétin mourut à Venise en 1557. Il existe en italien une *Vie de l'Arétin*, par Mazzuchelli, Padoue, 1741, in-8°, ouvrage qui, malgré la version abrégée de Dujardin (1750, in-12), serait encore à traduire dans notre langue si le sujet n'avait perdu tout son intérêt par les progrès du bon goût et l'amélioration des mœurs. Plus forte que la leçon de l'histoire, la clameur publique arrêterait aujourd'hui l'impudent pour qui les sales triomphes d'un Arétin auraient quelque attrait. Pour les indications bibliographiques dont la pudeur seule nous commanderait de nous abstenir, on renvoie aux manuels spéciaux, se bornant à indiquer l'édition de ses ouvrages de piété publiés par les Aldes, 1551, in-4°, et dédiée au pape Jules III, édition dans laquelle ne sont point comprises ses *Vies* de Ste. Catherine, de la Ste. Vierge et de St. Thomas d'Aquin, publiées d'abord à Venise, les deux premières en 1540, la troisième en 1543.

ARÉTIN (JEAN-ADAM-CHRISTOPHE-JOSEPH baron D'), ministre d'État de Bavière, né à Ingolstadt le 24 août 1769, se livra à l'étude de la jurisprudence, puis entra au service de l'État. Attaché à la chancellerie de Munich, il y remplit successivement différents emplois importants. En 1816 il devint conseiller intime en service ordinaire; et fut nommé chambellan du roi de Bavière. Au mois de février 1817, lorsque le comte de Rechberg fut rappelé à Munich pour y prendre le portefeuille des affaires étrangères, le baron d'Arétin lui succéda comme représentant du royaume de Bavière à la diète germanique. Il fut, jusqu'à sa mort, l'un des membres les plus distingués de cette assemblée, où il se faisait remarquer autant par la finesse de son esprit et la politesse de ses manières que par l'étendue de ses connaissances. Le baron d'Arétin est mort dans ses terres, à Heidenburg, le 16 août 1822. Il avait formé une collection de gravures qui était devenue une des plus précieuses de l'Allemagne. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : *Magazin der Bildenden künste*, Munich, 1791, in-8°; *Handbuch der Philosophie des Lebens*, ibid., 1795, in-8°; *Catalogue des estampes gravées par Daniel Chodowiecki*, ibid., 1796, in-8°; *Collection des traités de Bavière*, ibid., 1801, in-8°.

ARÉTIN (JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC, baron D'), frère du précédent, naquit à Ingolstadt, le 2 déc. 1773. Dans sa première jeunesse, avant même qu'il eût quitté sa ville natale, il se laissa entraîner par les prestiges de la secte des illuminés, et fut impliqué dans des affaires dont le crédit de sa famille eut quelque peine à le tirer sans éclat. En 1793 il fut appelé à Munich, avec le titre de conseiller de cour de l'électeur. En 1799 il fut nommé membre des États de Bavière, et s'y montra l'un des plus zélés partisans de l'abolition des priviléges féodaux. A son retour d'un voyage qu'il fit à Paris, il devint membre de la commission chargée du classement et de la translation des bibliothèques des monastères récemment supprimés. Nommé peu après conservateur en chef de la bibliothèque centrale de Munich, il obtint, en 1804, le titre de vice-président de l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville; en 1807 il y joignit celui de secrétaire de la première classe de la même académie. Il fut envoyé en 1811 à Neubourg sur le Danube, comme premier directeur du tribunal d'appel de cette ville. En 1813 il en était vice-président; mais les événements qui survinrent le rappelèrent l'année suivante à Munich. Nommé en 1819 à la chambre des députés de Bavière, il fut l'un des membres les plus actifs et les plus influents de cette assemblée; il y tint le milieu entre les partisans du gouvernement absolu et l'opposition radicale. Il fit partie de

la commission scientifique instituée dans le même temps pour la publication des monuments de l'histoire d'Allemagne. Le baron d'Arétin mourut le 24 décembre 1824. Il n'a laissé, comme savant, qu'une réputation équivoque; voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui tous sont écrits en allemand : *Des plus anciens monuments de l'imprimerie de Bavière*, etc., Munich, 1801, in-4°; *Arrêts des cours d'amour tirés des anciens manuscrits*, etc., ibid., 1803, in-8°; *Histoire des Juifs en Bavière*, Landshut, 1803, in-8°; *Anciens contes sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne*, Munich, 1803, in-8°; *Théorie abrégée de mnémonique*, Nuremberg, 1807, in-8°; *La Saxe et la Prusse*, 1815, in-8°. Cet ouvrage est peut-être celui qui honore le plus la mémoire du baron d'Arétin.

ARÉTIUS (Bénédict), professeur de théologie à Berne, où il mourut en 1579, mérite, suivant Dupetit-Thouars, d'être placé parmi les créateurs de la botanique. Il était ami de Conrad Gesner, qui lui a dédié une plante sous le nom d'*aretia*, et qui le cite fréquemment avec éloge. Il est auteur de la *Description du Niesen et du Stockhorn* (montagne du canton de Berne), qui se trouve à la suite des œuvres de Val. Cordus, édition de Strasbourg, 1561. Il avait publié *Brevis cunctarum explicatio*, 1556, et différents ouvrages de grammaire et de théologie, parmi lesquels on cite une *Vie* de l'hérésiarque Gentilis.

ARÉUS, fils d'Acrotatus, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de Cléomènes II, son grand-père, l'an 309 avant J. C. On ne connaît pas l'histoire des premières années de son règne; mais, vers l'an 283, Pyrrhus, roi d'Épire, à l'instigation de Cléonyme, oncle d'Aréus, étant venu attaquer Lacédémone, tandis qu'Aréus était dans l'île de Crète, où il avait été appelé par les Gortyniens, il revint tandis qu'on se battait encore, et Pyrrhus fut repoussé; il alla ensuite au secours des Athéniens, attaqués par Antigone Gonatas, et il perdit la vie dans un combat contre ce prince, aux environs de Corinthe, l'an 268 avant J. C. Il eut pour successeur Acrotatus son fils.

ARÉUS, mal nommé Arius, natif d'Alexandrie, et philosophe pythagoricien, suivant l'opinion la plus commune, fut un des maîtres d'Auguste, et jouit, auprès de ce prince, d'une grande faveur. Son éloquence et sa philosophie étaient si persuasives, qu'au rapport de Sénèque, il contribua puissamment à consoler Livie de la mort de son époux. Aréus eut deux fils, Denys et Nicanor.—Il y eut un autre Aréus, philosophe stoïcien, surnommé *Didyme*.

AREZZO (François d'). *Voyez* **ACCOLTI** et **GUIDO**.

AREZZO (le cardinal Thomas), naquit, en 1756, à Orbitello, village de la Toscane, d'une fam. de Palerme. Il étudia le droit civil sous les plus habiles maîtres, et le droit canon à l'académie ecclésiastique. Dès que son éducation fut achevée, le pape Pie VI le nomma vice-légat à Bologne, et il fut promu ensuite aux gouvernements de Fermo, de Pérouse et de Macérata, auxquels il renonça en 1798 pour se retirer en Sicile, patrie de sa famille. Revenu à Rome en 1801, il y reçut de Pie VII le titre d'archevêque de Séleucie *in partibus*, puis celui de nonce du saint-siége à Pétersbourg. Il y traita de la réunion de l'Église grecque. Il avait obtenu le plus grand succès auprès de Paul I^er^, lorsque la mort de ce malheureux prince vint rompre toutes les négociations. Le nouvel empereur Alexandre embrassa un système tout à fait contraire, et le nonce Arezzo, obligé de quitter Pétersbourg, se rendit comme légat à Dresde, où il séjourna plusieurs années. Il habitait encore cette ville en 1807, lorsque Napoléon, vainqueur des Prussiens, le fit venir à Berlin, afin de lui communiquer une partie des projets qu'il méditait alors contre le trône pontifical. Il l'envoya à Rome avec des instructions fort contraires aux intérêts du pontife; mais dès qu'il fut arrivé dans cette capitale, Arezzo informa Pie VII de tout ce qu'il avait appris. On conçoit tout le ressentiment que dut en éprouver Napoléon. Le prélat fut arrêté et emprisonné à Florence (septembre 1808), puis à Novarre. Cependant à force de sollicitations il obtint sa liberté, et il vint habiter Florence, où il fut de nouveau arrêté et transféré en Corse dans la prison de Bastia. Déguisé en marin, il parvint à s'évader en 1813, et se réfugia en Sardaigne, où il fut accueilli avec les plus grands égards par le roi Victor-Emmanuel. En 1814 Arezzo se hâta de revenir sur le continent; et il débarqua dans le port de Gênes avec le roi de Sardaigne. Il alla ensuite attendre à Savone le retour du pape, qui venait d'être délivré de sa captivité, et se rendit avec le pontife à Rome, où il fut nommé président du saint-office, puis cardinal et légat à Ferrare. Ce prélat se fit chérir dans cette ville par ses vertus et surtout par son humanité envers les nombreux prisonniers politiques qui y furent envoyés de Faenza et de Ravenne par suite de la révolution qui éclata en 1820 dans les États de Naples. Pie VIII le rappela à Rome en 1830, et lui conféra la dignité de vice-chancelier de l'Église. Arezzo mourut dans cette capitale le 3 février 1833; il a laissé sur l'histoire ecclésiastique de son temps des *Mémoires* qu'on dit fort curieux.

ARFE (Juan de), sculpteur espagnol, né en 1603 à Séville, où il mourut en 1666, s'était formé à Rome. On admire de lui les statues en marbre de 20 pieds de haut des *Évangélistes* et *Docteurs*, dans la chapelle de la communion de Séville.

ARFE-VILLAFAGNO (Juan de), orfèvre et sculpteur, né en 1524 à Léon, mort à Madrid en 1595, a laissé : *El quilatador de la Plata* (l'essayeur de l'or), etc., Valladolid, 1572, in-4°.

ARGAIZ (Grégoire de), bénédictin espagnol du 17^e^ siècle, publia, en 1667, sous le titre de *Poblacion ecclesiastica de Espana*, 2 vol. in-fol.; une *Histoire ecclésiastique* de l'Espagne, qu'il prétendit avoir tirée des écrits de St. Grégoire, évêque de Grenade, et de la *Chronique* de Haubert; mais les savants démasquèrent bientôt la fraude, et il fut prouvé qu'il avait tout puisé dans son imagination.

ARGAL (Samuel), Anglais, gouverneur de la Virginie en 1617, commit tant d'exactions et d'actes d'une tyrannie odieuse que le gouvernement anglais envoya lord Delaware pour se saisir de sa personne. Mais ce lord étant mort dans la traversée, il ne fut point donné de suite à l'affaire, et même Argal, rentré en Europe avec le fruit de ses rapines, eut en 1620 le commandement d'un vaisseau, et fut créé chevalier par le roi Jacques.

ARGAND (Aimé), né à Genève et inventeur des lampes à courant d'air, n'est pas le premier qui ait vu un autre

donner son nom à sa découverte. Les lampes connues sous le nom de *quinquets* devraient s'appeler des *argands*. C'est en Angleterre, vers 1782, qu'il fit sa première lampe. Le 5 janvier 1787, Argand et Lange, son associé, obtinrent des lettres patentes délivrées sur le rapport de l'académie. Voilà bien l'invention constatée par le gouvernement en faveur du Genévois; mais la révolution étant arrivée, tous les priviléges furent abolis. Argand se trouva frustré des bénéfices de sa découverte, et même l'honneur lui en échappa : Quinquet, qui avait ajouté quelques nouvelles formes aux lampes, leur donna son nom. Argand alla, jeune encore, mourir dans sa patrie, le 24 octobre 1803.

ARGÉE, roi de Macédoine, fils et successeur de Perdiccas, l'an 618 avant J. C., régna 38 ans. — ARGÉE II usurpa le trône sur Amyntas II, et régna 2 ans (393 à 391 avant J. C.).

ARGELLATI (PHILIPPE), l'un des plus laborieux écrivains et des plus savants littérateurs de son temps, naquit vers la fin de l'année 1685, à Bologne. Après avoir terminé ses études et fait quelques voyages en Italie, il entreprit de publier les ouvrages, tant inédits que déjà imprimés, d'Ulysse Aldrovandi, avec des additions, des observations, et des corrections. Il s'associa, pour ce grand travail, plusieurs professeurs avantageusement connus dans les différentes parties des sciences; mais le plus grand nombre de ces savants étant morts successivement en peu d'années, il lui fallut renoncer à l'entreprise. Il ne tarda pas à en former d'autres. La plus importante des entreprises d'Argellati, fut l'édition du grand recueil, devenu si célèbre sous le titre de *Scriptores Rerum italicarum*. De concert avec le savant Muratori et le comte Archinto, il réunit une société de nobles milanais qui prit le titre de *Société palatine*, et qui s'engagea à suppléer aux frais de l'édition. Argellati monta en conséquence une magnifique imprimerie à Milan. Le premier ouvrage qui en sortit fut ce précieux et volumineux recueil. Argellati y eut beaucoup de part; ce fut lui qui rassembla et qui fournit à Muratori le plus grand nombre des manuscrits et des notices pour les premiers volumes, et qui en rédigea les dédicaces, dont la plupart portent son nom. Argellati continua de publier, avec une activité infatigable, différentes éditions d'ouvrages importants pour les lettres. Les principales sont : les *OEuvres de Sigonius*, 6 vol. in-fol.; *le Opere inedite di Ludovico Castelvetro*, 1727, in-4°; le Traité du P. Pietro Grazioli, barnabite : *De antiquis Mediolani ædificiis*, 1736, in-fol.; *Thesaurus novus veterum inscriptionum*, de Muratori, 1739, in-fol. Les réimpressions faites à Milan de l'ouvrage du P. Martenne : *De antiquis ecclesiæ ritibus*, des *Transactions philosophiques*, du *Recueil de Dissertations de divers auteurs*, Milan, 1750; *De Monetis Italiæ*, et plusieurs autres. On a de plus de ce laborieux écrivain : *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, 2 vol. in-fol.; *Biblioteca de' Volgarizzatori Italiani*, Milan, 5 vol. in-4°, publiés en 1767. Argellati mourut à Milan, le 5 janvier 1755.

ARGELLATI (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Bologne, le 8 mai 1712. Il se livra d'abord à l'étude de la philosophie et des lois. S'étant ensuite appliqué aux mathématiques, il fut nommé, en 1740, ingénieur de S. M. C. Il joignit à ces hautes sciences le goût des lettres latines et italiennes. L'exemple de son père l'engageait à les cultiver. Il vécut presque toujours avec lui, soit à Milan, soit à Bologne, et mourut quelques mois avant lui à Bologne, en 1754. François Argellati a publié : *Pratica del foro Veneto*, Venise, 1737, in-4°; *Saggio d'una nuova filosofia*, Venise, 1740, in-4°; *Storia della nascita delle scienze e belle lettere*, etc., Florence, 1743, in-8°. Cet ouvrage devait être composé de douze volumes, mais le premier seul a paru : *De præclaris Jurisconsultis Bononiensibus Oratio*, 1749, in-4°; *Il Decamerone*, 2 vol. in-8°, etc., fait à l'imitation de celui de Boccace, Bologne, 1751, 2 vol. in-8°.

ARGENS (JEAN-BAPTISTE DE BOYER, marquis D'), né à Aix le 24 juin 1704, mort près de Toulon le 11 janvier 1771, déshérité par son père, à cause de son inconduite, trouva dans sa plume une ressource assurée, et se rendit en Hollande, où il mit au jour les *Lettres juives, chinoises* et *cabalistiques* (trois ouvrages publiés de 1754, à 1769 qui forment 21 vol. in-12). Frédéric II, satisfait de ces ouvrages, attira l'auteur à Postdam, lui donna la clef de chambellan, 6,000 liv. de pension et la place de directeur de l'académie. A l'âge de 60 ans il devint amoureux d'une actrice nommée *Cochois* et l'épousa à l'insu de Frédéric qui ne l'apprit pas sans en témoigner son mécontentement. Après la guerre de sept ans, d'Argens alla voir sa famille en Provence, pour la deuxième fois depuis son établissement en Prusse. Il finit ses jours dans la maison de campagne de sa sœur. Ses nombreux ouvrages de philosophie ont cessé d'être en vogue. On a publié ses *Mémoires*, nouvelle édition, 1807, in-8°. — Le chevalier d'ARGENS, frère du précédent, a publié des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de Malte*, in-12.

ARGENSOLA (LUPERCIO DE), poëte et historien espagnol, né vers 1565 à Balbastro en Aragon, secrétaire d'État et de la guerre sous le comte de Lemos, vice-roi de Naples, a contribué à la fondation de l'académie des *Otiosi*, et mourut en 1613. On a de lui trois tragédies : *Isabelle*, *Philis* et *Alexandre*.

ARGENSOLA (BARTHÉLEMI-LÉONARD DE), frère du précédent, né au même lieu en 1566, d'abord chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, suivit Lupercio à Naples, où il fut nommé historiographe d'Aragon, et mourut à Saragosse en 1631. On a de lui l'*Histoire de la conquête des Moluques*, Madrid, 1609, in-fol.; traduit en français; Amsterdam, 1616, 3 vol. in-12; Les *Annales d'Aragon*, continuation incomplète de Zurita, Saragosse, 1630, in-fol., etc. Le fils de Lupercio a recueilli les œuvres poétiques de ces deux écrivains sous le titre de *Rimas de Lupercio y del doctor Bartholome-Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1634, in-4°.

ARGENSON. *Voyez* **VOYER**.

ARGENTAL (CH.-AUGUSTIN DE FERRIOL, comte D'), né à Paris le 20 décembre 1700, était neveu de Mme de Tencin. Il est connu par son amitié et sa correspondance avec Voltaire, qui lui accorda sa confiance la plus intime et consulta presque toujours sur ses ouvrages. Il mourut à Paris le 5 janvier 1788. On lui attribue le roman du *Comte de Comminges*, qui passe aussi pour être de Mme de Tencin.

ARGENTELLE (LOUIS-MARC-ANTOINE ROBILLARD D'), né le 29 avril 1777, à Pont-l'Évêque, fit fort jeune les

Digitized by Google

premières campagnes d'Italie sous Bonaparte, suivit en 1801 le général Decaen dans son expédition aux Indes orientales. Il avait remarqué à Florence des imitations, en cire, de beaucoup de plantes et de fruits; il résolut de perfectionner cet art et de l'appliquer aux productions de l'Orient. Il parvint d'abord à trouver une matière qui supportât mieux que la cire les chaleurs tropicales. Il revint ensuite dans sa patrie avec une riche collection de plantes et de fruits, qu'il nomma *Carporama*. Cette collection fut exposée à Paris en 1827 et l'Institut nomma une commission qui reconnut que rien d'aussi parfait n'avait encore été exécuté jusqu'alors. L'auteur de cette première collection mourut à Paris, au moment de son succès, le 12 décembre 1828.

ARGENTI (Augustin), jurisconsulte et poëte, né à Ferrare, mort le 20 août 1576, est l'un des premiers qui aient composé des pièces de théâtre dans le genre pastoral. Il en dédia une, intitulée *lo Sfortunato*, Venise, 1560, in-4°, au cardinal Louis d'Este, son protecteur.

ARGENTI (Borso), frère du précédent, d'abord jurisconsulte, puis archiprêtre de Ferrare, mort en 1594, cultiva le même genre de littérature. Les *Rime scelte de' poete ferraresi* contiennent un essai de ses talents; sa comédie de *la Prigione*, Ferrare, 1580, in-8°, Venise, 1587, in-12, est regardée comme une des meilleures du temps.

ARGENTIER (Jean), médecin, naquit à Quiers, ville de Piémont, en 1513. Il commença à exercer la médecine à Lyon, en 1539; il avait été attiré dans cette ville par son frère aîné, Barthélemi, médecin comme lui; il y resta cinq ans, et en 1543, passa à Anvers, puis en Italie; il enseigna avec succès à Naples, à Pise et à Turin, où il se fixa, et épousa Marguerite Broglio, sœur de l'archevêque de cette ville. Il y mourut, en 1572, âgé de cinquante-neuf ans. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Hanovre, in-fol., 1610. Il faut joindre à ce volume le traité de *Erroribus veterum medicorum*, Florence, 1553, in-fol.

ARGENTINA (Thomas d'), général des augustins en 1345, est auteur de *Commentaires sur le Maître des Sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol.

ARGENTON (Marie-Louise-Madeleine-Victoire le BEL de la BOISSIÈRE DE SERY, comtesse d'), l'une des premières maîtresses du régent, née vers 1680 à Rouen d'une famille noble. Le duc d'Orléans aima passionnément et longtemps Mlle de Sery; il en eut un fils, le chevalier d'Orléans, qu'il légitima en juillet 1706; il fit présent à la mère de la terre d'Argenton. Le duc de Saint-Simon, très-attaché au duc d'Orléans, parvint à lui faire rompre cette liaison. Mme d'Argenton, riche, aimable et jeune encore, ne pouvait manquer de consolateurs; elle distingua le chevalier d'Oppède, officier aux gardes, qu'elle épousa secrètement en 1713. Quoiqu'elle lui eût fait d'assez grands avantages, le chevalier, d'un caractère brutal, la traitait fort rudement. Devenue veuve en 1717, elle vécut entourée d'amis tantôt à Paris, tantôt à Argenton, et y mourut le 4 mars 1748. Le chevalier d'Orléans, son fils, né en 1702, fut fait général des galères en 1716, grand prieur de France en 1719, et grand d'Espagne en 1723. Il mourut à Paris le 13 juin 1748.

ARGENTON (Jean-Constantin), né le 16 janvier 1775 à Rabat (Arriége), entra au service comme simple soldat. Parvenu au grade de capitaine en 1808 il fit la campagne de Portugal; il fut arrêté en 1809, près d'Oporto accusé d'avoir fait plusieurs voyages à Lisbonne auprès du général Wellington. Il parvint à s'évader et à se réfugier en Angleterre. Ayant essayé de rentrer en France sous un nom supposé, il fut reconnu et condamné à mort le 21 décembre 1809, comme ayant passé à l'ennemi.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré en 1519, était sénéchal de Rennes; suspect d'être attaché au parti de la Ligue, il fut compris dans la mesure qui écarta ses fauteurs de la ville; cette rigueur abrégea ses jours; il mourut le 13 janvier 1590. Dumoulin parle avec éloge de ses *Commentaires sur la coutume de Bretagne*. Son *Histoire* de cette province, imprimée à Rennes en 1582, et Paris, 1588, in-fol., dépourvue de critique, a beaucoup perdu de sa réputation. Son fils, Charles d'Argentré de la Boissière, président au parlement, en donna une nouvelle édition corrigée, Paris, 1612, in-fol., reproduite en 1618 et 1668.

ARGENTRÉ (Charles DUPLESSIS d'), né le 16 mai 1673 au château du Plessis d'Argentré, diocèse de Rennes, mort le 27 octobre 1740, fut docteur de Sorbonne en 1700, aumônier du roi en 1709, évêque de Tulle en 1723; il a laissé plusieurs livres de théologie et de piété, entre lesquels on cite : *Traité de l'Église*, Lyon, 1668, 2 vol. in-12; *Elementa theologiæ*, Paris, 1702, in-4°, plus un appendice en 1705.

ARGENVILLE. *Voyez* **DEZALLIER**.

ARGENTRÉ (Louis-Ch.-DUPLESSIS d'), évêque de Limoges, né en 1724, fut nommé en 1789 député aux états généraux et y siégea constamment avec le parti qui s'opposa à la révolution. Les circonstances le forcèrent à quitter la France; il se réfugia à Munster, d'où il correspondait avec les grands vicaires auxquels il avait confié l'administration de son diocèse. Malgré le concordat il ne rentra point en France; il administra son diocèse au moyen d'instructions qu'il envoyait à ses vicaires généraux. Ce prélat mourut à Munster en avril 1808.

ARGHOUN, fils d'Holakou, fait prisonnier et gardé secrètement par son oncle Abaca-Kan, était destiné à périr; mais les officiers chargés de l'exécution de ce crime profitèrent de l'absence d'Abaca-Kan pour rendre la liberté au prisonnier. Celui-ci parvint à lever des troupes, se mit à la poursuite de l'usurpateur, le prit, et fut proclamé empereur le 11 août 1284. Arghoun, après avoir fait périr le président du divan, en donna la charge à un Mogol nommé Bouca qui subjugua son faible souverain au point de se faire nommer premier ministre. Aveuglé sur sa position, il forma le projet de renverser son bienfaiteur pour occuper sa place, mais un Juif, médecin de l'empereur, éclaira son souverain et Bouca périt l'an 1289; ce même Juif lui succéda. Arghoun laissa encore une fois le pouvoir entre les mains de son favori, mais jamais l'empire ne fut plus florissant que sous ce ministre. Il était si équitable que jamais les grands et les généraux n'osaient commettre aucune injustice, aucune vexation. Cet état heureux dura deux ans. Chéri des peuples comme de son prince, le ministre voulut tenir les grands à une excessive distance. Ceux-ci, profondément indignés, saisirent avec empressement toutes les occasions pour lui nuire dans l'esprit du prince; ne pou-

Digitized by Google

vant y parvenir ils profitèrent d'une maladie d'Arghoun pour se défaire du favori et de ses créatures. Le chagrin que ressentit Arghoun en apprenant cette catastrophe le conduisit au tombeau le 27 de rabyi 1er, l'an 690 (du 2 au 3 avril 1291).

ARGILLATA ou **ARGELLATA** (Pierre de), médecin de Bologne, y professa la logique, l'astronomie et la médecine, et mourut en 1423. Il a fait faire un grand pas à la chirurgie. Ses *Chirurgiæ libri sex*, imprimés à Venise en 1499, in-fol., eurent 4 édit. en moins de 20 ans.

ARGIMOND, chambellan de Bécarède, roi des Goths; entreprit de s'emparer de la couronne en 589; fut arrêté et puni de mort.

ARGIS. *Voyez* **BOUCHER D'ARGIS**.

ARGOLI (André), médecin et mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo (royaume de Naples), mourut en 1653, professeur de mathématiques à l'université de Padoue, et chevalier de St.-Marc; il a laissé: *De diebus criticis*, Padoue, 1644, 2 vol. in-4°, des *Éphémérides* depuis 1630, Venise, 1638, et des *Observations sur la comète* de 1653.

ARGOLI (Jean), fils du précédent, composa à 15 ans une *Idylle sur les vers à soie*, et à 17 ans son poëme d'*Endymion*, qui parut un prodige. Plus tard il étudia la jurisprudence à Padoue, sans pourtant négliger les belles-lettres, qu'il enseigna avec succès à Bologne, où l'on croit qu'il mourut en 1660, âgé de 50 ans. Outre ses poésies latines et italiennes, on cite de lui quelques écrits de philosophie et d'archéologie, épars dans les recueils de l'époque sur ces matières.

ARGONNE (Noel dit Bonaventure d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis chartreux à Gaillon près Rouen, où il mourut le 28 janvier 1704. Il est auteur du *Traité de la lecture des PP. de l'Église*, 1697, in-12, et de *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul-Marville; réimprimés par les soins de l'abbé Banier, en 1725, 3 vol, in-12 : le 3e vol. est de l'auteur. D'Argonne était du petit nombre de ceux qui ne sentent pas tout le mérite de la Bruyère. Il a publié la critique des *Caractères*. La correspondance de ce religieux a été recueillie dans les *Annales encyclopédiques* par M. Champollion-Figeac.

ARGONTE, reine de Léon, se retira dans le monastère de la Salcéda en Galicie, après qu'Ordono II l'eût répudiée. Elle ne voulut pas revenir près de ce prince, qui, par la suite, la regretta vivement.

ARGOTE DE MOLINA (Gonzalve), généalogiste et littérateur espagnol, né à Séville en 1549, fit avec honneur la campagne de Grenade en 1568, se distingua de même dans l'expédition dirigée contre les pirates aux îles Canaries; et, s'étant retiré ensuite à Séville, il y fut nommé échevin, commandant de la *Santa-Hermandad*, puis *alferez mayor* d'Andalousie. Un mariage d'ambition qu'il contracta avec la fille naturelle d'un grand seigneur ne lui apporta que du désappointement et des regrets. Il eut aussi, dans l'exercice de ses emplois, de graves démêlés avec le chapitre de Séville; enfin l'épuisement de ses ressources pécuniaires vint mettre le comble aux chagrins qui traversèrent la fin de sa vie et qui portèrent atteinte à sa raison. Il mourut vers l'an 1590, laissant la réputation un peu exagérée de savant également versé dans les belles-lettres, les mathématiques, l'histoire et la poésie. Les deux ouvrages qui sont restés son principal titre de célébrité sont intitulés : *Nobleza de Andaluzia*, Séville, 1588, in-fol.; *Historia del gran Tamerlan*, 1582, in-fol., réimprimée dans les *Cronicas de los reyes de Castilla*, Madrid, 1782, in-4°. Quant à ses compositions en vers, ce qu'en ont recueilli les éditeurs du *Parnaso espanol*, in-12, Madrid, 1770, p. 55-75, t. iv, ne donne pas une très-haute idée de son génie poétique.

ARGOTE (Jérôme CONTADOR d'), savant théatin, né en 1676 à Collares en Estramadure, mort à Lisbonne en 1749, fut un des premiers membres de l'académie d'histoire portugaise, et l'on trouve de lui plusieurs dissertations dans les mémoires de cette compagnie; mais il est particulièrement connu par les œuvres suivantes: *De antiquitat. conventûs Bracarugustani, lib. IV*, 1728, 1738, in-4°. La 2e édition est augmentée. *Mémoire pour servir à l'histoire de l'église primat. de Brague*, 1732-44, 3 vol. in-4°; *Regraz de ling. portugueza*, 1725, in-8°.

ARGOU (Gabriel), avocat au parlement de Paris, natif du Vivarais, mort vers 1706, s'est fait un nom dans le barreau français par ses *Mémoires* relatifs aux duchesses de Longueville et de Nemours, et par ses *Institutions au droit français*, dont l'édition augmentée par Boucher d'Argis, a été reproduite un grand nombre de fois jusqu'en 1789.

ARGUES (Gérard des). *Voyez* **DESARGUES**.

ARGUIZO (Juan de), poëte espagnol, naquit dans le 16e siècle à Séville d'une famille distinguée. Doué d'un goût très-vif pour la littérature, il composa quelques pièces de vers qui suffirent pour lui faire une grande réputation. Il jouait de plusieurs instruments avec une rare perfection. Il dut sa renommée, autant à sa fortune dont il savait faire un noble usage, qu'à ses talents. Il mourut vers 1620. Ses *poésies* peu nombreuses sont éparses dans divers *cancionerie*. Ses *sonnets* ne sont pas sans mérite.

ARGYLE (Archibald, comte et marquis d'), chef du fameux clan des Campbell, fut créé marquis en 1641, et soutint d'abord la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, contre les *Covanentaires*; mais les troupes royales ayant été défaites à Worcester par Fairfax, en 1645, le marquis d'Argyle, fait prisonnier et envoyé à Édimbourg, obtint sa liberté à condition qu'il se soumettrait au parti des vainqueurs; fidèle à cette nouvelle cause, il obtint la confiance et l'amitié de Cromwell. Emprisonné à la tour de Londres lors de la restauration des Stuarts, il y fut détenu cinq ans; mais ensuite on le transféra en Écosse pour y être jugé; il fut condamné et exécuté en 1660.

ARGYLE (Archibald CAMPBELL, comte d'), fils du précédent, dévora, pendant tout le règne de Charles II, la haine qu'il devait naturellement nourrir contre les Stuarts. Argyle eut plusieurs fois occasion de se trouver en opposition avec le duc d'York (depuis Jacques II). Lorsque les partisans du bill qui avait pour objet de fermer l'accès du trône à ce prince furent écartés, on convoqua le parlement d'Écosse, et le duc d'York fut chargé de l'ouvrir au nom du souverain. Le parlement, après avoir voté le fameux bill de la succession directe, s'occupa d'obtenir des garanties pour le culte protestant. Un bill fut proposé, portant que tous les employés civils et militaires seraient tenus de prêter un serment dit le *test*. Argyle s'opposa de tous ses moyens à ce bill, fit une proposi-

sition dont le duc d'York fut profondement blessé, et Argyle n'en ressentit que trop tôt les funestes conséquences. Le bill ayant été adopté, Argyle fut obligé de prêter serment, ce qu'il fit avec de certaines restrictions qui furent incriminées; on vint l'arrêter comme prévenu de diffamation (*leasing-making*), de parjure et de haute trahison. Le jury, qui n'avait à prononcer que sur le fait, déclara Argyle coupable de trahison; et il fut condamné à la peine de mort. Le duc d'York assurait à qui voulait l'entendre que ni la vie ni les biens d'Argyle ne couraient aucun risque; cependant celui-ci peu rassuré parvint à s'évader et trouva l'occasion de passer en Hollande où il mena une vie très-retirée jusqu'à l'avénement de Jacques II (février 1685). Alors il quitta sa retraite, et se lia avec les emigrés anglais et écossais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, tels que le duc de Monmouth, Halifax, Patrick Hume, etc. Ils résolurent d'opérer une descente en Écosse. Une veuve d'Amsterdam, Mme Smith, aussi riche que zélée pour la cause des réfugiés, envoya 10,000 liv. sterl., cette somme servit à acheter des armes. Argyle s'embarqua avec ses camarades dans le port d'Uly le 2 mai 1685. Il doubla le nord de l'Écosse, débarqua quelques-uns de ses amis dans les îles Orcades, afin de sonder les dispositions du peuple. Deux de ses compagnons y furent arrêtés, l'éveil étant donné, les milices furent mises sur pied, les côtes surveillées par deux frégates; néanmoins Argyle parvint à débarquer et à réunir d'abord cinq ou six cents hommes. Le comte Dunbarton, général en chef des forces royales, se porta vers le gros des rebelles, commandé par Argyle en personne et qui se montait alors à environ 3,000 hommes. Pendant la nuit, abandonné par la plus grande partie de ses soldats, et ne conservant plus l'autorité nécessaire sur ceux qui lui restaient, il chercha à se retirer, mais vigoureusement poursuivi par Dunbarton, qui avait pris ou dispersé le reste de ses troupes, ce chef fut pris avec son ami Fullarton qui seul ne l'avait point abandonné. Argyle fut conduit à Édimbourg. Comme il avait déjà été condamné, on ne lui fit point de nouveau procès. Il fut exécuté le 30 juin 1685. La mort d'Argyle mit fin à l'insurrection en Écosse.

ARGYLE (JEAN CAMPBELL, second duc D'), petit-fils du précédent et fils d'Archibald, créé duc d'Argyle en 1701, naquit en 1678; il servait en 1706 sous le duc de Marlborough; prit part aux batailles de Ramillies, 1706; d'Audenarde, 1707, et de Malplaquet, 1708, ainsi qu'au siége de Lille, 1708; la reine Anne lui donna l'ordre de la Jarretière, en 1710; il obtint, en 1712, le commandement militaire de l'Écosse; George Ier, à son avénement au trône, en 1714, lui accorda toute sa confiance; en 1715, il battit le comte de Marr à Dumblein, et força le prétendant à sortir du royaume. En 1718, créé pair d'Angleterre sous le titre de duc de Greenwich, il fut privé de ses dignités par suite de son opposition contre Robert Walpole; mais, au renouvellement du ministère, en 1733, il fut réintégré dans ses charges, et, à sa mort, en 1743, il fut inhumé à l'abbaye de Westminster.

ARGYRE, prince et duc d'Italie, fils de Melo, puissant citoyen de Bari, resserra, en 1040, l'alliance conclue par son père, avec les fils de Tancrède de Hauteville, et, par leur assistance, se rendit maître de Bari, et prit, en 1042, le titre de duc d'Italie, quoiqu'il eût à peine soumis une partie de la Pouille et de la Calabre. Maniacès, le général grec auquel il faisait la guerre, ayant usurpé la pourpre, Argyre put se réconcilier avec l'empereur Constantin Monomaque, l'ennemi de son ennemi. Il reçut de lui les titres de patrice et de catapan. Ces dignités nouvelles l'éloignèrent des Normands, contre lesquels on le vit solliciter, en 1046, les secours des Grecs. Dès lors, il fut toujours à la tête des ligues formées contre ces redoutables conquérants. Il conserva jusqu'en 1058 le gouvernement de Bari, et les titres pompeux que la cour de Constantinople lui avait donnés. Vers cette époque, il paraît qu'il tomba dans la défaveur de l'empereur, et qu'il mourut exilé de sa patrie.

ARGYRE (ISAAC), moine grec et habile mathématicien, composa vers l'an 1372 un *Computus*, ou méthode de trouver le jour où doit être célébrée la pâque. Ce canon fut publié d'après un manuscrit de la bibliothèque Palatine, et avec une version latine et des notes, par Jac. Christmann, Heidelberg, 1611, in-4°. Petau le reproduisit dans son *Uranologie*, avec une nouvelle version latine. Avant Christmann et Petau, Jos. Scaliger en avait donné le dernier chapitre à la fin du *Canon paschal* de St. Hippolyte et dans un ouvrage *De emendat. tempor*. On conserve plusieurs autres ouvrages manuscrits d'Argyre, dont Fabricius indique les titres dans la *Bibliographie grecque*.

ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, fut un des savants grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de cette ville, vers l'an 1454. Reçu à Florence par Côme de Médicis, il enseigna le grec à son fils et à son neveu, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a traduit en latin les ouvrages de ce philosophe sur la logique, la physique et la morale; mais ces traductions, surpassées depuis, sont aujourd'hui complétement oubliées.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, était fille de l'empereur Léon Ier et de Vérine. Son père, voulant s'attacher la nation des Isaures, fameuse par ses brigandages et par une valeur indomptable, attira près de lui Trascalsée, l'un des chefs de ces barbares, le revêtit de la dignité de patrice, et lui donna en mariage Ariadne sa fille, en 468. Léon étant mort, Ariadne se joignit à sa mère Vérine, et leurs intrigues portèrent au trône Trascalsée, qui avait quitté son nom pour celui de Zénon. Peu d'années après, Zénon se vit forcé, par la révolte de Basilisque, de fuir en Isaurie; Ariadne le suivit, et opposa son courage à la faiblesse de son lâche époux. Rentrée à Constantinople, après la défaite de Basilisque, elle tempéra la cruauté de Zénon dans le châtiment des rebelles. Depuis longtemps, Ariadne entretenait un commerce secret avec Anastase le Silentiaire; l'empereur en ayant eu des soupçons, l'impératrice saisit une occasion favorable de se soustraire à la vengeance d'un époux outragé. On rapporte que Zénon, qui était attaqué d'épilepsie, fut un jour saisi d'un accès si violent, que ses officiers le crurent mort; Ariadne s'empressa de le faire couvrir d'un suaire, et le fit porter secrètement au tombeau des empereurs; l'entrée en fut fermée par une pierre, et on y mit des gardes, avec défense, sous peine de la vie, de laisser approcher du tombeau, ou de l'ouvrir. Ils obéirent, et,

Digitized by Google

malgré les cris lamentables de Zénon, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Ce malheureux prince mourut de rage, en se rongeant les bras avec les dents. Quarante jours après la mort de Zénon, Ariadne épousa publiquement Anastase, qu'elle avait eu l'adresse de faire élire empereur. Il ne paraît pas qu'elle ait pris part aux événements arrivés sous le règne de ce prince. Elle mourut sexagénaire, en 515, sans laisser de postérité.

ARIALD (St.), diacre de Milan, martyrisé par les Simoniaques, le 28 juin 1066; canonisé l'année suivante par Alexandre II.

ARIAMIRE ou **MIRON**, succéda à son père Théodomire, roi des Suèves en Espagne, l'an 569. En 572, il fit la guerre aux Aragonais, et assista au siége de Séville en 581, où il mourut.

ARIARATHE Ier, roi de Cappadoce, en 360 avant J. C.; son frère Olopherne régna avec lui; ils étaient fils d'Ariamnès qui avait régné cinquante ans; il fit avec les Perses l'expédition d'Égypte.

ARIARATHE II, roi de Cappadoce; succède à Olopherne son oncle; attaqué en 324 avant J. C., par Perdiccas; vaincu, fait prisonnier et mis en croix lui et sa famille.

ARIARATHE III ou **Ier**, suivant ceux qui ne commencent qu'à lui la suite des rois de Cappadoce, fils du précédent; échappé à la ruine de sa famille, défait les Macédoniens, tue leur général Amyntas, et remonte sur le trône de son père l'an 310 avant J. C.

ARIARATHE IV, petit-fils du précédent; vivait l'an 250 avant J. C.; associé au trône de son père Ariamnès, règne seul après lui.

ARIARATHE V, fils du précédent; succède à son père, en 220 avant J. C.; l'an 193 avant J. C. demande la paix à Manlius; meurt vers l'an 168 avant J. C.

ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*, succède à son père, en 168 avant J. C.; chassé de ses États par Olopherne se réfugie à Rome; recouvre ses États par la suite; périt dans la bataille où P. Crassus est défait, vers l'an 127 avant J. C.

ARIARATHE VII, surnommé *Épiphane*, fils du précédent; proclamé par le peuple, et assassiné l'an 117 avant J. C., par un certain Gordius, aposté par Mithridate.

ARIARATHE VIII, surnommé *Philométor*, fils du précédent; replacé sur le trône de Cappadoce par Mithridate, qui en avait chassé Nicomède; est assassiné par lui en trahison, l'an 106 avant J. C.

ARIARATHE IX, fils du précédent; rétabli sur le trône par le peuple, est détrôné par Mithridate, et meurt de chagrin peu de temps après, vers l'an 100 av. J. C.

ARIARATHE X, roi de Cappadoce, fils d'Ariobarzane II, et frère d'Ariobarzane III, devint roi l'an 41 avant J. C.; Marc-Antoine lui enleva la couronne, il s'en ressaisit, et fut encore chassé par Antoine, qui le fit mourir, 36 ans avant J. C.

ARIAS (François), jésuite espagnol, mort en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté, a composé des ouvrages ascétiques traduits en latin, en français et en italien.

ARIAS DE BENAVIDÈS (Pierre), médecin du 16e siècle, né à Toro, a publié sous le titre de *Secretos de chirurgia*, Valladolid, 1567, in-8o, un recueil d'observations sur la médecine et la chirurgie des Américains, dans lequel il décrit la manière dont les Indiens se guérissent de leurs maladies ou blessures.

ARIAS MONTANUS (Benoit), Espagnol, né dans l'Estramadure en 1527, était savant dans les langues orientales et parlait avec facilité l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il suivit l'évêque de Ségovie au concile de Trente. A son retour Philippe II le chargea de l'édition de la Bible *polyglotte*, connue aujourd'hui sous le nom de Bible d'Anvers ou de Bible de Plantin qui en fut l'imprimeur. Arias termina ce travail en 1572; mais dénoncé par un envieux, comme ayant altéré le texte sacré, il fut obligé de faire plusieurs voyages à Rome pour sa justification. Elle fut complète, et Philippe, pour le récompenser de ses soins, lui offrit un évêché; mais il se contenta d'une pension de 2,000 ducats, il fut mis plus tard à la tête de la bibliothèque de l'Escurial; il obtint enfin la permission de se retirer à Séville, où il mourut en 1598. La plupart de ses ouvrages roulent sur l'Écriture sainte : son traité *des Antiquités judaïques*, Leyde, 1593, in-4o, est le plus estimé.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert Ier, eut le royaume d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; mais il mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt, et de la mort duquel on a soupçonné Dagobert.

ARIBERT Ier, roi des Lombards, succéda en 653 à Radoald. Il abolit l'arianisme, et fixa la religion catholique sur le trône. Il partagea le royaume entre Pertharite et Gondebert, ses deux fils, et mourut en 661.

ARIBERT II était fils de Ragimbert, duc de Turin et usurpateur de Lombardie, qui l'associa au trône vers l'an 700, et mourut peu après. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il exerça aussi des cruautés inouïes contre la femme et les enfants d'Ansprand, tuteur de Luitbert; mais ce dernier étant revenu en 712 avec une armée bavaroise, Aribert, abandonné de ses troupes, ne put tenir contre lui, prit la fuite et se noya dans le Tésin.

ARIBON, évêque de Frisingue de 760 à 783, est auteur des *Vies* de St. Corbinian, le premier de ses prédécesseurs, et de St. Emmeran, évêque de Poitiers, publiées par Surius et Mabillon.

ARIDÉE, fils naturel de Philippe, fut quelque temps placé sur le trône après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C. Au bout de sept ans, pendant lesquels Perdiccas régna sous son nom, il fut mis à mort par ordre d'Olympias.

ARIEH, rabbin. *Voyez* **LÉON** de Modène.

ARIENTI. *Voyez* **ARGENTI**.

ARIGE, **ARIGA**, **AREG**, **ARIDIUS** ou **ARIGIUS** (St.), évêque de Gap en 579, fut lié avec le pape St. Grégoire, qu'il visita à Rome, et mourut à son retour le 1er mai 604.

ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda à Zotton, en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641, après 50 ans de règne. Son fils Aione ayant été tué par les Slaves, Radoald fut élu en sa place.

ARIGISE II, autre duc de Bénévent, succéda, en 758, à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le sou-

mit enfin en 767, et mourut cette même année. C'était un prince juste et ami des lettres. Son fils Grimoald lui succéda.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, a composé divers *Traités* sur les mystères de Bacchus; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, lui attribue une *Histoire de la vie de Denys le Tyran;* l'homonymie du nom de ce prince et de Bacchus en grec a causé cette erreur.

ARIMAZE était gouverneur d'une forteresse située sur un rocher extrêmement escarpé de la Sogdiane, dans laquelle s'étaient réfugiées la femme et la fille d'Oxyarte. Sommé par Alexandre de se rendre, il lui demanda si les Macédoniens avaient des ailes pour le forcer dans ses murs. Alexandre choisit dans son armée tous ceux qui étaient accoutumés à gravir sur les rochers, et leur promit des récompenses considérables. Ils trouvèrent le moyen de monter sur la partie du rocher qui dominait la forteresse; alors Arimaze proposa de se rendre; mais Alexandre ne voulut point le recevoir à composition, et, étant entré dans la place, il le fit pendre, ainsi que ses soldats, au bas du rocher.

ARIMONDO, poëte vénitien, célébra dans ses vers, en 1651, la victoire remportée sur les Turcs par Mocénigo.

ARIMONDO (André) écrivit dans le 16e siècle l'histoire de la guerre de Sélim contre les Vénitiens.

ARINGHI (Paul), prêtre de l'Oratoire, mort à Rome en 1676, est surtout connu par sa traduction latine de l'ouvrage de Bosio, *Rome souterraine*, 1651, 2 vol. in-fol., avec de savants commentaires qui rendent cette traduction préférable à l'ouvrage original.

ARIOALD, roi lombard, succéda en 625 à Adaloald. Son attachement à l'arianisme lui attira beaucoup de traverses. Étant mort en 636, sa femme Gundeberge, que, sur un soupçon il tenait renfermée depuis 3 ans, fut rétablie sur le trône et épousa Rotharis, duc de Brescia.

ARIOBARZANE, surnommé *Philoromæus*, fut choisi pour roi par les Cappadociens vers l'an 90 avant J. C. Mithridate, qui avait des vues ambitieuses sur la Cappadoce, essaya plusieurs fois de le renverser du trône, mais toujours Ariobarzane fut soutenu ou rétabli par les Romains. Mithridate, n'osant plus attaquer ouvertement, engagea Tigrane, roi d'Arménie, à faire une invasion dans la Cappadoce; il mourut bientôt après; Pompée rétablit Ariobarzane sur le trône; mais ce prince déjà vieux voulut abdiquer en faveur de son fils, qui refusa d'abord, Pompée cependant le décida à monter sur le trône, vers l'an 67.

ARIOBARZANE II, surnommé Philopator, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père, vers l'an 67 avant J. C., et sa conduite à cette occasion lui fit donner le surnom de Philopator. On voit, par une inscription trouvée à Athènes, qu'il entreprit de faire rebâtir l'Odéon de cette ville, qui avait été brûlé par Sylla. Sa femme se nommait Athénaïs, ainsi que sa mère, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il avait épousé sa sœur, comme c'était l'usage parmi les rois de l'Asie. Il en eut deux fils, Ariobarzane et Ariarathe. Cicéron nous apprend qu'il fut victime d'une conjuration, mais on en ignore les détails. Il mourut vers l'an 52 avant J. C.

ARIOBARZANE III, surnommé Eusébès Philoromæus, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J. C. Il fut obligé de faire de grands sacrifices pour acheter la protection du peuple romain. Son autorité n'était pas très-affermie; Athénaïs, sa mère, femme altière, lui avait fait beaucoup d'ennemis, et les mécontents avaient proposé à Ariarathe, son frère, de le faire roi à sa place; mais l'union qui existait entre eux ne lui permit pas d'écouter cette proposition. Cicéron, à qui ce prince avait été recommandé par le sénat, fit tout ce qui dépendait de lui pour l'assurer sur le trône. Après la mort de César, Ariobarzane prit le parti des triumvirs contre ses meurtriers, et Cassius, qui se trouvait en Asie, le fit assassiner, et s'empara de ses trésors vers l'an 24 av. J. C.

ARION, musicien et poëte de Méthymne, vécut longtemps à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. Il ne reste de lui qu'un *hymne* à Neptune, conservé par Élien, et publié par Brunck dans les *Analecta*. On dit que dans un voyage, se voyant près d'être massacré par des matelots qui voulaient le voler, Arion se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui le porta jusqu'au cap de Ténare.

ARIOSTE (François), l'un des ancêtres du poëte, médecin, jurisconsulte, et professeur en droit à Ferrare, fut employé par son souverain dans diverses négociations, et mourut en 1492.

ARIOSTE (Louis), l'un des premiers poëtes de l'Italie, naquit à Reggio dans le Modénois le 8 septembre 1474. Dans les jeux mêmes de son enfance, il faisait des espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères. Des *Poésies lyriques*, italiennes et latines, le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Este, et d'Alphonse, frère du cardinal. C'est dans cette cour qu'il entreprit, au milieu des plaisirs et des affaires, et qu'il vint à bout en 10 ou 11 ans de finir son immortel poëme de *Roland furieux*. Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. La faible santé d'Arioste ne lui permit pas de suivre en 1518 le cardinal Hippolyte dans un voyage en Hongrie; il fut accueilli par le duc Alphonse qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais. En 1522, ce prince lui donna la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses États, depuis longtemps infestée par des brigands, reste des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint en peu de temps à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. De retour à Ferrare, après trois ans d'absence, il y fut occupé pendant plusieurs années à composer, ou du moins à faire jouer ses comédies sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poëme, dont il donna la 2e édition en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de la vessie, dont il mourut, après huit mois de souffrances, le 6 juin 1533, dans la 58e année de son âge. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. Il n'eut point d'égal dans ce genre d'épopée où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que

dans l'épopée purement héroïque. Aucun poëte n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier; aucun n'a mené de front un aussi grand nombre d'actions diverses et de personnages qui tous concourent au même but; aucun n'a été plus poëte dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. On distingue, parmi les éditions rares du *Roland*, celle des Aldes, Venise, 1545, in-4°, où sont les cinq chants détachés qui font suite au poëme, et celle de Franceschi, Venise, 1584, in-fol., avec les arguments de Scipion Ammirato, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J. B. Pigna, et par le Garofalo, plusieurs autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles gravures de Girolamo Porro. Les deux plus belles éditions de luxe sont aujourd'hui celles de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan. Le *Roland furieux*, traduit en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose en français pendant le 18ᵉ siècle. La traduction qu'ont donnée Panckoucke et Framery, 1787, 10 vol. in-18, est simple, souvent élégante, et c'est la plus utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Outre ce poëme, qui est son premier titre de gloire, on a de l'Arioste des *satires*, des *comédies*, des *poésies diverses*, des *poésies* latines. Tous ses ouvrages ont chacun leur degré de mérite; mais on y reconnaît partout la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire et cette grâce dont la nature l'avait doué.

ARIOSTE (Gabriel), l'un des frères du poëte, mort à Ferrare, sa patrie, vers l'an 1552, a laissé un vol. de *Poésies latines*, 1582, in-8°.

ARIOSTE (Horace), fils du précédent, et neveu du célèbre poëte, né en 1555, chanoine de Ferrare, quoique intime ami du Tasse, entreprit la défense de son oncle dans un ouvrage intitulé : *Le difese dell' Orlando furioso*. Il mourut en 1593, à 38 ans, laissant les 16 premiers chants d'un poëme intitulé : *l'Alphée*, qui n'ont jamais été imprimés.

ARIOSTI (Attilio), dominicain, naquit à Bologne vers 1660 et s'adonna de bonne heure à l'étude de la musique. Il paraît qu'il obtint une dispense du pape qui l'exempta des devoirs de son état et lui permit de se livrer à des compositions dramatiques. Il imita d'abord le style de Lully, puis se rapprocha de celui de Scarlati. Il alla à Berlin, puis à Londres, où il séjourna de 1716 à 1728, revint ensuite dans son pays. On ignore l'époque de sa mort. Il a composé douze ou quinze *opéras* publiés à Venise, à Berlin, à Vienne et à Londres; il a laissé aussi des chansons et des cantates.

ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, maîtresse, puis, vers 1352, épouse d'Obizzon, marquis d'Este, duquel elle eut cinq fils, qui furent la souche de la maison d'Este.

ARIOT (Thomas). *Voyez* **HARRIOT**.

ARIOVISTE, chef des Germains, soumit les Éduens, les Séquanais dans la Gaule; vaincu par César dans une bataille près de Besançon, l'an 696 de Rome; après une perte de 80,000 hommes, il fut contraint de repasser le Rhin, laissant deux de ses femmes et deux filles prisonnières.

ARIPERT. *Voyez* **ARIBERT**.

ARIPHRON, fils de Périclès, archonte perpétuel d'Athènes, huit cent quarante-quatre ans avant J. C., exerça cette magistrature pendant trente ans.

ARISI (François), jurisconsulte, littérateur et poëte de Crémone, né le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743. La réputation de savoir et de probité dont il jouissait dans sa profession de jurisconsulte, le fit revêtir de plusieurs emplois honorables dans lesquels il acquit une grande considération. Il joignait une grande habileté à ces exquises qualités. Mazzuchelli porte à plus de 60 le nombre de ses ouvrages, parmi lesquels la *Cremona letterata*, 1741, 3 vol. in-fol.

ARISTAGORAS, gendre d'Histiæus, tyran de Milet, gouverneur de cette ville, en l'absence de son beau-père; ne pouvant faire la conquête de l'île de Naxos pour le roi de Perse, comme il s'y était engagé, il fit révolter les Ioniens; chassa de toutes les villes les gouverneurs persans, et y rétablit le gouvernement populaire; assiégea la ville de Sardes, qui fut prise et brûlée, 503 avant J. C. Aristagoras, qui n'était pas assez habile pour soutenir ce qu'il avait commencé, se retira dans la Thrace après plusieurs échecs, et y fut tué par les barbares vers l'an 498 avant J. C.

ARISTANDER de Paros, sculpteur, avait fait, suivant Pausanias, une belle figure de femme tenant une lyre, qu'on voyait de son temps dans le temple d'Amyclée.

ARISTANDER, fameux devin du temps de Philippe et d'Alexandre, né à Telmèse en Lycie, suivit ce dernier dans ses expéditions d'Asie.

ARISTARÈTE, fille de Néarque, avait composé un tableau représentant Esculape.

ARISTARQUE, astronome grec, né à Samos, et, selon Plutarque, contemporain de Cléanthes, successeur de Zénon, dans la 129ᵉ olympiade, 264 ans avant J. C. Il était connu comme astronome, du temps d'Archimède, qui parla de lui dans son *Psammite*, ou *Arenarius*. Aristarque soutint l'opinion qu'on dit que Pythagore avait enseignée avant lui, et qui a été démontrée par les astronomes modernes, que la terre tourne autour du soleil. Plutarque observe que cette opinion du mouvement de la terre fut enseignée comme une hypothèse, par Aristarque, et que Séleucus l'établit dogmatiquement. Sextus Empiricus dit qu'Aristarque niait le mouvement de l'univers, mais qu'il croyait que la terre est mobile. Au moyen de la judicieuse correction du passage de Plutarque, proposée par Gassendi, et adoptée par Ménage, Fabricius et Bayle, on a un autre témoignage décisif, qui prouve qu'Aristarque soutenait cette opinion. Aristarque inventa une espèce particulière de cadran solaire, dont parle Vitruve. Le seul ouvrage existant d'Aristarque, est un *Traité sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune*. Il est à remarquer que, dans cet ouvrage, Aristarque ne dit pas un seul mot du système qui lui est attribué; mais on y trouve le moyen ingénieux par lequel il essaie de prouver que la distance du soleil à la terre est de dix-huit à vingt fois plus grande que celle de la lune à la terre. L'ouvrage d'Aristarque fut publié in-fol., à Venise, en 1498, ensuite par Wallis, in-8°, Oxford, 1680, et dans le 3ᵉ vol. des ouvrages de Wallis, imprimé in-fol., à Oxford, en 1699.

ARISTARQUE. Ce critique célèbre, formé à l'école d'Aristophanes le grammairien, et qui a mérité que son nom désignât, dans tous les siècles, un censeur sévère, mais juste et éclairé, naquit dans la Samothrace, 160 ans avant J. C., et eut Alexandrie pour patrie adoptive. Il fut fort estimé de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait beaucoup travaillé sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poëtes; mais il n'est plus connu aujourd'hui que comme éditeur d'Homère. Jamais critique plus rigoureuse ne fut exercée sur les ouvrages de ce génie immortel. Aussi, son édition fut-elle vivement attaquée. Zénodote le jeune, le stoïcien Cléanthe, Lucien, Philoxène, et une foule d'autres s'élevèrent contre Aristarque. Strabon, Plutarque et Athénée ne l'épargnèrent pas davantage. Grâce à l'excellente édition de l'*Iliade*, publiée par Villoison, les philologues modernes sont à portée d'apprécier aujourd'hui la justesse ou la témérité des conjectures d'Aristarque. Ce grand critique mourut dans l'île de Chypre, âgé de soixante et douze ans.

ARISTARQUE, poëte tragique, de Tégée en Arcadie, vécut plus de cent ans, fut le contemporain d'Euripide, et fit, dit-on, chausser, le premier, le cothurne aux acteurs tragiques. Il avait composé soixante et dix tragédies, dont une, *Achillis*, avait été traduite par Ennius, et imitée par Plaute dans son *Pœnulus*. Athénée cite cet Aristarque vers la fin de son 13e livre.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, qu'il suivit en Asie, en Judée, et à Rome où il fut décapité avec lui.

ARISTÉE, poëte grec, contemporain de Cyrus, avait composé un poëme sur l'histoire des Arimaspes en trois livres, une *Théogonie* en vers, et quelques ouvr. en prose.

ARISTÉE, savant géomètre, maître ou ami d'Euclide et contemporain d'Alexandre, avait composé des ouvrages dont on ne connait pas même les titres.

ARISTÉE. Nous avons, sous son nom, l'*Histoire des Septante*, c'est-à-dire, de la manière dont a été faite la version grecque de la *Bible*, connue sous le nom des *Septante*. Cet Aristée, qui se dit attaché à la personne de Ptolémée Philadelphe, raconte que ce prince, ayant chargé Démétrius de Phalère du soin de lui former une bibliothèque, apprit de lui que les Juifs avaient, dans leur langue, des livres qu'il était important de faire traduire en grec, pour les avoir dans sa bibliothèque. Ptolémée, d'après cet avis, envoya des ambassadeurs, au nombre desquels était Aristée, et des présents considérables à Éléazar, souverain pontife des Juifs, pour lui demander ces livres, et des interprètes qui pussent les traduire. Éléazar choisit, dans chacune des douze tribus, six personnes également versées dans les livres saints et dans la langue grecque, et il les chargea de porter ces livres à Ptolémée et de les traduire; on plaça ces soixante et douze interprètes dans l'île de Pharos, pour qu'ils fussent moins détournés de leur travail, et ils y firent cette version célèbre, dont faisaient usage dans leurs synagogues les Juifs établis en Égypte, qui ignoraient, en général, la langue hébraïque; et elle est encore la seule que reconnaissent les Églises grecques. Pour rendre la chose plus merveilleuse, on ajouta, par la suite, que ces soixante et douze interprètes, enfermés dans des cellules particulières, traduisirent chacun la *Bible* en entier, et que, lorsqu'on compara ces traductions, on trouva qu'ils s'étaient rencontrés, non-seulement pour le sens, mais encore pour les expressions. Il est reconnu maintenant, que toute cette histoire a été imaginée par quelque Juif d'Alexandrie, qui a voulu relever le mérite de cette version que les Juifs de la Palestine étaient bien éloignés d'approuver, puisqu'ils la regardaient comme une profanation, pour l'expiation de laquelle ils instituèrent, dit-on, un deuil annuel. Cependant, l'ouvrage que nous avons sous le nom d'*Aristée* est ancien, car Philon le Juif, et Joseph, le citent. Il a été imprimé plusieurs fois séparément : la meilleure édition est celle qui a paru en grec et en latin, Oxford, 1692, in-8°. On le trouve aussi, avec une réfutation très-savante, dans l'ouvrage intitulé : *Humfr. Hodii de Bibliorum textibus originalibus libri IV*, Oxford, 1705, in-fol., et, à la suite de la dissertation de van Dale, *De LXX Interpretibus super Aristeam*, Amsterdam, 1705, in-4°. On croit maintenant que la version dite des *Septante* a été faite par parties, et à différentes époques, par des Juifs d'Alexandrie : celle du *Pentateuque* est la plus ancienne, et peut bien remonter au règne de Ptolémée Philadelphe. Les autres livres ont été traduits un peu plus tard; mais longtemps avant la conquête de l'Égypte par les Romains. Cette traduction est la première dont les chrétiens se soient servis, et c'est d'après elle que les Apôtres citent l'*Ancien Testament*. Elle a été imprimée un grand nombre de fois; les meilleures éditions sont celles qui furent données 1° par les ordres de Sixte-Quint, d'après un manuscrit très-ancien du Vatican, Rome, 1587, in-fol., réimprimée avec le *Nouveau Testament*, gr.-lat. studio Jo. Morini, Parisiis, 1628, in-fol., 3 vol.; 2° par Lambert Bos, d'après le manuscrit du Vatican, avec des variantes, Franeckeræ, 1709, in-4°, 2 vol.; 3° par Grabe, d'après le manuscrit d'Alexandrie, qui se trouve dans la bibliothèque du roi d'Angleterre, Oxford, 1707 et suiv., in-fol., 2 vol., réimprimée à Zurich (*Tigurii*), par les soins de Breitinger, 1730, in-4°, 4 vol.; 4° par David Millius, Utrecht, 1725, in-8°, 2 vol. M. Holmes, savant anglais, avait entrepris d'en donner une, avec les variantes de tous les manuscrits existants : il en a paru un *specimen*, contenant la *Genèse*, Oxford, 1798, in-fol. M. Holmes étant mort, on ne sait si l'ouvrage se continue. Le livre de Daniel, qui se trouve dans toutes les éditions des LXX, n'était point de la même traduction que le reste; celle des LXX a été imprimée, pour la première fois, à Rome, 1772, in-fol., et réimprimée avec les notes de M. Ch. Ségaar, Utrecht, 1775, in-8°.

ARISTÉNÈTE, écrivain grec du 4e siècle, né à Nicée, mort dans le tremblement de terre de Nicomédie en 358, est auteur de *Lettres érotiques*, dont la 1re édition est de 1566, in-4°. Abresch les fit réimprimer en 1749, in-8°. M. Boissonade en a donné une excellente édition avec une traduction latine et les notes de divers auteurs. Paris, 1822, in-8°. Cyre-Foucault, Lesage, Moreau, Félix Nogaret, ont traduit ou imité les lettres d'Aristénète.

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, fils de Lysimaque, Athénien célèbre par ses talents administratifs et militaires; capitaine de sa tribu à la bataille de Marathon, 490 ans avant J. C.; archonte l'année suivante, puis condamné à l'exil par les intrigues de Thémistocle, en 483

Digitized by Google

avant J. C.; rappelé lors de l'invasion de Xercès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, en 479 avant J. C.; mourut dans un âge avancé et tellement pauvre, que l'État fut obligé de pourvoir à ses funérailles, et de doter ses filles; fervent admirateur de Lycurgue, il demeura constamment dans le parti de l'aristocratie, tandis que son rival Thémistocle avait embrassé celui de la démocratie.

ARISTIDE de Thèbes, peintre, fut élève d'Euxénidas, et vécut vers la 110e olympiade, 340 ans avant J. C. Il fut le premier qui sut donner de l'expression aux figures, et y retracer le caractère des passions et les mouvements de l'âme. Son chef-d'œuvre était un tableau représentant le sac d'une ville. Alexandre fit transporter ce tableau à Pella. Le roi Attale ayant aperçu un tableau de *Bacchus*, de la main d'Aristide, le paya 6,000 sesterces. —Pline parle d'un autre Aristide, peintre, élève de Nicomaque.—Il y a eu encore un statuaire de ce nom, élève de Polyclète, et qui excellait à représenter des chars à deux et à quatre chevaux; il était de Sicyone, et vivait dans la 87e olympiade, 432 ans avant J. C.—Pausanias cite aussi un Aristide, qui avait perfectionné la barrière des jeux olympiques, inventée par Cléotas.

ARISTIDE de Milet, écrivain grec, né dans le 2e siècle avant J. C., passe pour être l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Milésiaques*, contes ingénieux, mais licencieux, souvent cités par les anciens.

ARISTIDE (Ælius), orateur grec, né en Mysie, vers l'an 129 de J. C., détermina par son éloquence Marc-Aurèle à rebâtir Smyrne, récemment renversée par un tremblement de terre. La reconnaissance des habitants fut sans bornes; ils lui érigèrent une statue d'airain auprès du temple d'Esculape. Il reste de lui 54 *Discours* que ses contemporains mettaient à côté de ceux d'Isocrate et de Démosthène, mais dans lesquels des juges éclairés ne reconnaissent que le talent d'arranger les mots. Imprimés pour la première fois à Florence en 1517, ils l'ont été depuis plusieurs fois. Parmi les meilleures éditions on cite celles de Genève, 1604, 3 vol. in-8o, et de Sam. Jebb, Oxford, 1722-30, 2 vol. in-4o, avec des notes et des corrections.

ARISTIDE (St.), philosophe athénien, se convertit au christianisme, et présenta à Adrien une *Apologie* pour les chrétiens, l'an 125.

ARISTIDE (Quintilien), vivait au commencement du 2e siècle, et a laissé 3 livres sur la musique, que Meibonius a publiés avec des notes grecques et latines, dans le recueil intitulé : *Antiquæ musicæ autores*, Amsterdam, Elzévir, 1652, in-4o.

ARISTION, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville contre les Romains en faveur de Mithridate, et fut nommé généralissime des Athéniens. Maître de la citadelle, il se déclara tyran, dépouilla les riches et se livra sans honte à toutes sortes d'excès; mais bientôt assiégé par les Romains, il fut obligé de capituler, et Sylla le fit mettre à mort 87 ans avant J. C.

ARISTIPPE, philosophe grec, fondateur de la secte dite *cyrénaïque*, né à Cyrène, 435 ans avant J. C., vint à Athènes étudier sous Socrate, dont il n'adopta pas tous les principes; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir, et mit cette doctrine en pratique. Il passa ses plus belles années à la cour de Denys le Tyran, dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la repartie fine et l'esprit brillant, et l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus.

ARISTIPPE le *Jeune*, petit-fils du précédent, rassembla les diverses opinions de son aïeul en un corps systématique. Cette doctrine a beaucoup de points de ressemblance avec l'épicurisme.

ARISTIPPE devint tyran d'Argos, après la mort du premier Aristomachus. Il y avait peu de temps qu'il l'était, lorsque Aratus forma le projet de délivrer Argos du joug d'Aristippe, et essaya de prendre la ville par surprise; mais n'ayant point été secondé par les habitants, il fut obligé de se retirer, et Aristippe chercha, par la suite, à le faire assassiner. Ce tyran, quoique protégé par Antigone Gonatas, vivait dans des alarmes continuelles, ne se fiant ni à ses esclaves, ni même à ses gardes. Aratus n'ayant pu réussir à prendre Argos par surprise, déclara la guerre aux Argiens, et Aristippe fut tué dans un combat, près de Mycènes, l'an 242 avant J. C. Mais les Argiens ne recouvrèrent point leur liberté, et le second Aristomachus se fit tyran d'Argos. Il n'est question d'Aristippe que dans *Plutarque;* et Polybe, qui entre dans beaucoup de détails sur Aratus et sur la ligue achéenne, n'en dit pas un mot.

ARISTOBULE écrivit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, qu'il ne voulut publier qu'après la mort de ce prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas de flatterie. Arrius loue son exactitude; mais Lucien dit qu'Aristobule lisant un jour son ouvrage devant Alexandre, ce prince, indigné des éloges exagérés qu'il lui donnait, prit le livre, et le jeta dans l'Hydaspe. On a confondu par erreur cet historien avec Aristobule de Cassandrée, autre historien qui mourut dans un âge très-avancé.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, fut précepteur de Ptolémée Évergète, l'an 120 avant J. C.

ARISTOBULE Ier, surnommé *Philhellène*, fils d'Hyrcan; devint grand prêtre des Juifs, après la mort de son père, l'an 105 avant J. C., et prit le titre de roi. Son règne fut souillé de crimes: ayant fait dire à son frère Antigone de venir lui parler, il aposta des gardes dans un passage souterrain avec ordre de le tuer s'il était armé, et de le laisser passer s'il ne l'était pas. La femme d'Aristobule, ennemie jurée d'Antigone, lui fit dire que le roi désirait voir son armure; celui-ci se présenta donc tout armé et fut tué aussitôt. Aristobule mourut de remords et de chagrin après un an de règne.

ARISTOBULE II était le second fils d'Alexandre Jannée, il n'avait par conséquent aucun droit au trône ni au souverain pontificat; mais il parvint à s'emparer de Jérusalem et força Hyrcan son frère aîné à se démettre de la royauté et du sacerdoce. Pompée étant venu dans la Syrie, l'an 63 avant J. C., Hyrcan se rendit auprès de lui pour réclamer le trône; Aristobule s'y rendit aussi d'après les ordres de Pompée, et, s'étant aperçu que le jugement ne serait point en sa faveur, il retourna dans la Judée pour se mettre en défense; Pompée l'y suivit et l'assiégea dans Jérusalem, où il le prit après trois mois de siége, le conduisit à Rome, et le fit paraître à son triomphe. Au bout de quelques années, Aristobule parvint à

Digitized by Google

s'échapper avec Antigone son fils, et retourna dans la Judée, où il excita de nouveaux troubles. Gabinius, en ayant été instruit, fit marcher contre lui des troupes, se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome, vers l'an 50 avant J. C. La guerre civile s'étant déclarée entre Pompée et César, celui-ci relâcha Aristobule et le renvoya dans la Judée avec deux légions pour faire déclarer ce pays en sa faveur; mais les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de le faire empoisonner en chemin.

ARISTOBULE, petit-fils du précédent, frère de Mariamne épouse d'Hérode le Grand, obtint la grande sacrificature par le crédit de sa sœur. Hérode le fit noyer l'an 36 avant J. C.

ARISTOBULE, Juif d'Alexandrie, et philosophe péripatéticien, composa un commentaire en grec sur le *Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée Philométor. Son but, dans cet ouvrage très-volumineux, était de prouver que les anciens poëtes, et les anciens philosophes grecs, avaient profité des livres de Moïse, et que le peuple juif et son histoire n'avaient point été inconnus aux anciens historiens grecs. Pour y parvenir, il se permit de forger un grand nombre de passages de poëtes et d'historiens, et il le fit avec assez d'art pour tromper, non-seulement quelques Pères de l'Église, mais encore des écrivains profanes.—Un des frères d'Épicure se nommait Aristobule.

ARISTOCLÉE, prêtresse du temple d'Apollon, à Delphes, selon Porphyre, avait appris à Pythagore les préceptes de la morale, qu'il enseigna à ses disciples.

ARISTOCLÈS. Il y eut en Grèce plusieurs artistes célèbres de ce nom; le plus ancien, né à Cydonia en Crète, était sculpteur et florissait avant l'époque où la ville de Zanclé prit le nom de Messine; événement qui se rapporte à la 29e olympiade, 664 ans avant J. C. Il avait fait, pour la ville d'Élis, un *Hercule combattant contre l'amazone Antiope pour lui ravir sa ceinture*.

ARISTOCLÈS, sculpteur de Sicyone, vivait dans la 95e olympiade, 400 ans avant J. C. Il était frère de Canachus, autre sculpteur très-renommé, et maître de Synnoon. Suivant Pausanias, Aristoclès était fils et disciple de Cléotas, et avait fait, à Élis, un groupe représentant *Jupiter et Ganymède*.—Il y eut un peintre de ce nom, élève de Nicomaque.

ARISTOCLÈS, de Messine, philosophe péripatéticien du 2e siècle, eut pour disciple Alexandre d'Aphrodisée. Il composa dix livres de l'*Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dont Eusèbe nous a conservé de précieux fragments, aux 14e et 15e livres de sa *Préparation évangélique*. Il avait écrit aussi des commentaires particuliers sur la *Philosophie d'Aristote*.

ARISTOCLÈS, de Pergame, suivit également l'école péripatéticienne, mais la quitta pour embrasser la profession de rhéteur. Il eut pour maître d'éloquence Hérode Atticus. — L'aïeul de Platon se nommait Aristoclès, et Platon lui-même porta ce nom dans son enfance.

ARISTOCRATE Ier, fils d'Æchmis, devint roi d'Arcadie après la mort de son père, vers l'an 720 avant J. C., viola une jeune fille, prêtresse de Diane, dans le temple même de la déesse; les Arcadiens le lapidèrent pour expier ce forfait. Aristocrate eut pour successeur Hicétas son fils.

ARISTOCRATE II, fils d'Hicétas, et petit-fils du précédent, devint roi de l'Arcadie vers l'an 640 avant J. C. Ayant trahi plusieurs fois ses alliés, ses propres sujets, les Arcadiens, le lapidèrent, et ne voulurent plus de roi par la suite. Il laissa deux enfants, Aristodème, qui, bien qu'il n'eût pas le titre de roi, conserva beaucoup d'autorité dans l'Arcadie, et Éristhénie, mère de Mélisse.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse l'an 1104 avant J. C., régnait à Sparte, et fut père de Proclès et d'Eurystène, chefs de deux branches qui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, Messénien, était l'un des descendants d'Æpytus, et de la race des Héraclides. Il se distingua, par sa valeur, dès le commencement de la première guerre de Messénie. L'oracle ayant ordonné de sacrifier aux dieux infernaux une vierge du sang d'Æpytus, il offrit sa fille; un jeune Messénien, à qui elle était promise en mariage, ayant dit qu'elle était grosse, pour empêcher qu'elle ne fût sacrifiée, Aristodème la tua, et l'ouvrit de ses propres mains, pour faire voir que cela était faux. Euphaès ayant été tué l'an 731 avant J. C., Aristodème fut nommé roi à sa place, et remporta plusieurs victoires signalées sur les Lacédémoniens; mais comme la Messénie était ruinée par les suites de la guerre, tous ses efforts n'aboutirent qu'à retarder de quelque temps la prise d'Ithome et l'asservissement de sa patrie; et, voyant que l'un et l'autre étaient inévitables, il se tua lui-même sur le tombeau de sa fille, l'an 724 avant J. C.

ARISTODÈME, fameux acteur tragique d'Athènes au temps de Philippe de Macédoine, plut à ce prince qui le combla de présents, et lui témoigna le désir de faire la paix avec les Athéniens. Démosthène et Eschine furent nommés députés vers Philippe, et, comme l'on sait, Eschine gagné par ce prince conclut un traité désavantageux pour les Athéniens. Sa prévarication dans cette ambassade est le sujet d'un des plus beaux discours de Démosthène.

ARISTODÈME, surnommé *Malacus*, était d'une des meilleures familles de Cumes en Italie. Cette ville ayant été attaquée par des barbares l'an 524 avant J. C., fut vaillamment défendue par Aristodème. Le peuple voulut lui faire décerner le premier prix de valeur; mais les grands opposèrent Hippomédon, général de la cavalerie; de là survint une rivalité qui fut cause de bien des malheurs. Quelques années après, on confia à Aristodème une expédition, mais on chercha à la faire échouer en ne lui donnant que de mauvais vaisseaux et de mauvaises troupes; néanmoins, il fut victorieux, rentra dans sa patrie, fit massacrer les membres du sénat et les principaux de la ville, et se fit investir de l'autorité souveraine par le peuple. Plus tard les fils d'Hippomédon, qui s'étaient retirés à Capoue, se mirent à la tête de ceux qui avaient échappé au massacre et s'emparèrent de Cumes par surprise; ils firent périr Aristodème dans les tourments les plus affreux, tuèrent ses enfants et toute sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement. Sa tyrannie avait duré 14 ans. Il fut donc tué vers l'an 490 avant J. C.

ARISTOGITON, citoyen d'Athènes, entraîne son ami Harmodius dans une conspiration contre Hipparque et ses frères, tyrans d'Athènes; mis à mort, l'an 514 avant J. C.

Digitized by Google

ARISTOGITON, orateur athénien, surnommé le *Chien*, à cause de son impudence; condamné à boire la ciguë, au commencement du 3e siècle avant J. C.

ARISTOLAUS, peintre grec, fils et élève de Pausias, avait fait un Thésée, un Épaminondas et un Périclès, d'un dessin admirable.

ARISTOMACHUS, tyran d'Argos, déjoua les projets d'Aratus, qui cherchait à surprendre cette ville; mais quelque temps après il fut fait prisonnier par Antigone, qui le fit noyer.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien cité par Pline l'Ancien, cultiva l'*histoire naturelle,* et laissa des observations sur l'agriculture.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens vers 685 av. J. C., souleva ses compatriotes contre les Macédoniens, et commença la seconde guerre de Messénie. Il remporta de grands avantages et soutint un long siége dans la ville d'Ira, 671 ans avant J. C. Accablé par le nombre, il fut obligé d'abandonner cette ville; mais il le fit d'une manière honorable, emmenant les femmes, les enfants et les vieillards. Il se retira dans l'Arcadie. Il forma le projet hardi d'aller le lendemain même attaquer la ville de Sparte, dont les habitants étaient occupés au pillage de la ville qu'il venait de quitter; mais il fut trahi par Aristocrate II qui dévoila ce projet aux Lacédémoniens. Aristomène se retira à l'île de Rhodes, auprès de Damagétus, roi de Salisos qui avait épousé sa fille, et y finit ses jours.

ARISTOMÈNE, ministre et précepteur de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, se distingua par son talent et sa fidélité. Le roi, devenu majeur, le fit mourir pour se délivrer d'un surveillant incommode, 196 avant J. C.

ARISTON, fils d'Agasiclès, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers 560 avant J. C. Les Lacédémoniens, sous son règne, prirent enfin l'ascendant sur les Tégéates qui les avaient vaincus plusieurs fois sous les règnes précédents. Il régna 37 ans, et se distingua par sa sagesse et sa modération.

ARISTON, natif de l'île de Chio, vers l'an 236 av. J. C., surnommé *Phalanthus,* parce qu'il était chauve, et *Sirène,* à cause de la douceur de son éloquence. Il fut d'abord disciple de Zénon, fondateur de la secte stoïcienne; mais la sévérité des principes du maître s'accordant mal avec ses mœurs douces, il le quitta pour s'attacher à Polémon; puis, s'étant formé une doctrine particulière, il s'établit dans le Cynosarge, et ouvrit une école, dont les disciples retinrent son nom. La philosophie d'Ariston fut du nombre de celles dont il est facile d'abuser. Il était adiaphoriste, faisant consister la sagesse dans l'indifférence pour ce qui n'est ni vice ni vertu. Il rejetait des études la logique et la science de la nature; la première, comme inutile; la seconde, comme excédant les bornes de notre intelligence. Il voulait que l'on se bornât à cultiver les mœurs.

ARISTON, philosophe péripatéticien, surnommé *Iulietes,* parce qu'il était natif de Iulis, dans l'île de Zée, fut disciple et successeur de Lycon. — On compte encore deux péripatéticiens du même nom; l'un, natif de l'île de Cos, disciple de Iulietes, qui l'institua son héritier; l'autre, natif d'Alexandrie.

ARISTON (Titus), jurisconsulte romain, qui vivait du temps de Trajan. Nous ne connaissons de ce personnage que ce qu'en a dit Pline le Jeune, dans deux épîtres où il témoigne pour lui beaucoup d'estime et d'affection, et vante ses connaissances dans toutes les branches de la jurisprudence.

ARISTONE, fille de Cyrus, était femme de Darius qui lui fit élever un grand nombre de statues, et la fit adorer comme une divinité.

ARISTONICUS, fils d'Eumène II, roi de Pergame, voulut conserver pour lui ce même royaume, qu'Attale II avait donné aux Romains, battit le consul Licinius Crassus, et fut à son tour vaincu et pris par Perpenna. Il fut conduit à Rome, et étranglé en prison, 130 ans avant J. C. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attalides, qui avaient occupé le trône pendant 154 ans.

ARISTOPHANE, célèbre comique grec, fils de Philippe, et Athénien de naissance, fut contemporain de Socrate, de Démosthène et d'Euripide, et vivait par conséquent 434 ans avant J. C. Il avait composé 54 comédies, dont 11 seulement sont parvenues jusqu'à nous : elles suffisent pour nous donner une idée complète des qualités et des défauts qui le distinguent comme poëte comique et comme écrivain. Guerriers, prêtres, magistrats, les dieux eux-mêmes, rien n'échappait aux traits satiriques de sa muse: il porta si loin la licence, ou, si l'on veut, la vérité de ses portraits, qu'une loi défendit aux poëtes d'introduire désormais sur la scène comique aucun personnage vivant. Si la pièce des *Nuées*, entièrement dirigée contre la personne et les doctrines de Socrate, ne contribua pas en effet à la condamnation du plus sage des hommes de son temps (puisque le jugement n'eut lieu que 23 ans après), elle la prépara au moins en immolant d'avance Socrate à la risée publique. Sous le rapport du style, Aristophane ne mérite que des éloges. Platon, si excellent juge en cette matière, avait fait deux vers dont le sens était que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. On retrouve en effet dans ses pièces l'élégance du style et l'urbanité attique dans toute leur pureté, une grande aptitude à saisir les ridicules, et une peinture si fidèle des mœurs et du gouvernement d'Athènes, que Platon ne trouva rien de mieux que les comédies d'Aristophane pour en donner une idée juste à Denis le Tyran. Ses comédies furent publiées pour la première fois, Venise, Alde, 1498, in-fol., avec une préface et des scolies grecques de Marc Musurus. Parmi les bonnes éditions du texte, on cite celles de Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol.; de Brunck, Strasbourg, 1783, 4 vol. in-8o; d'Invernizi, Leipzig, 1794, 2 vol. in-8o; 1826, 13 vol. in-8o; et celle enfin de M. Boissonade, Paris, Didot, 1826, 4 vol. in-32. Mlle le Fèvre, si célèbre depuis sous le nom de Mme Dacier, a traduit en français le *Plutus* et les *Nuées* d'Aristophane, et Boivin les *Oiseaux*. Le critique Geoffroi a donné les traductions des *Guêpes* dans son édition de Racine. Poinsinet de Sivry a traduit son *Théâtre*, partie en prose et partie en vers, 1784, 4 vol. in-8o. Brottier de Nevers en parle dans son édition du *Théâtre des Grecs,* tom. X à XIII. M. Artaud a donné une nouvelle traduction de ce poëte, Paris, 1829-30, 6 vol. in-32.

ARISTOPHANE de Byzance, grammairien, fut nommé surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Évergète II, vers l'an 120 av. J. C.

Il est cité comme ayant partagé les dialogues de Platon en trilogies. On dit qu'il imagina les accents de la langue grecque, à l'imitation des notes de musique.

ARISTOTE, célèbre philosophe, fondateur de l'école péripatéticienne, et le créateur de l'histoire naturelle, né à Stagyre, l'an 384 av. J. C., descendait par son père de Machaon, fils d'Esculape. Destiné à l'exercice de la médecine, ses premières études furent dirigées en conséquence, et l'on a, par quelques-uns de ses ouvrages, la preuve que, s'il eût suivi cette carrière, il y aurait obtenu de grands succès. Orphelin à 18 ans, il se rendit à Artarné, près de Proxernes, ami de sa famille, puis à Athènes pour entendre les leçons de Platon. Il y ouvrit une école d'éloquence qui rivalisa bientôt avec celle d'Eschine. Les traités de philosophie qu'il publia dans le même temps étendirent au loin sa réputation. Philippe de Macédoine lui écrivit, l'an 356 avant J. C., cette lettre fameuse dans laquelle, après lui avoir annoncé la naissance de son fils, il ajoute : « Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. » Cette lettre ne put que déplaire à Platon, jaloux déjà des succès de son disciple. Les Athéniens ayant, vers l'an 348, déclaré la guerre à Philippe, Aristote crut devoir retourner à Artarné, où Hermias, son ami, jouissait de l'autorité souveraine. Hermias fut livré par trahison à Artaxercès qui le fit mourir ignominieusement. Aristote vint alors passer quelque temps à Mitylène, et il y conduisit la sœur d'Hermias qu'il avait épousée pour lui donner un protecteur. Il la perdit bientôt, et ses regrets furent si vifs qu'on l'accusa de l'honorer comme une divinité. Il fut appelé vers 343 à la cour de Philippe, pour commencer l'éducation d'Alexandre. Ce prince à son avénement au trône rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagyre que Philippe avait détruite. Les habitants, voulant témoigner leur reconnaissance à Aristote, instituèrent en son honneur, une fête nommé *Aristotelia*, qu'ils célébraient tous les ans. On conjecture qu'Aristote suivit Alexandre en Égypte, et qu'il l'accompagna dans une partie de ses expéditions. Il ne revint à Athènes que vers l'an 331, y rapportant les matériaux qu'il avait recueillis pour composer l'*Histoire naturelle des animaux*. Peu de temps après, il ouvrit son école de philosophie qui ne tarda pas d'éclipser toutes les autres; elle prit le nom de *péripatéticienne*, parce qu'il donnait ses leçons en se promenant. Après la mort d'Alexandre, il se vit en butte à la haine des sophistes et des démagogues. Pour épargner aux Athéniens un nouveau crime contre la philosophie, il prit le parti de se retirer à Chalcis dans l'Eubée, et y mourut l'an 322 av. J. C., à 63 ans, laissant un nom qui ne périra jamais. Aristote embrassa toutes les sciences connues de son temps, et il en recula les limites. Il perfectionna l'enseignement de la philosophie. Sa logique, regardée comme le code de la raison, avait au moyen âge une telle autorité, que nul n'aurait osé en contredire le moindre principe. Nous allons citer quelques éditions des *OEuvres* de ce philosophe. La première, Venise, Alde, 1495, 5 vol. in-fol., n'a de mérite qu'une extrême rareté. La plus recherchée des savants est encore celle que Frédéric Sylburge a donnée, Francfort, hérit. de Wechel, in-4°, 1584-96, en 17 parties qui se relient en plus ou moins de vol. On fait cas encore des éditions de Casaubon, Genève, 1605, 2 vol. in-fol., et de Guill. Duval, Paris, 1654, 4 vol. in-fol. Parmi les écrits d'Aristote nous ne citerons comme les plus connus que ceux qui ont été traduits en français. *La Politique*, traduite par Champagne, 1797, 2 vol. in-8°; par Millon, avec des notes, 1803, 3 vol. in-8°; *La Politique et la Morale*, par Thurot, 1824, 2 vol. in-8°; *Le Traité du monde*, par l'abbé Batteux, dans le 1er vol. de l'*Histoire des causes premières; L'Histoire des animaux*, par Camus, 1783, 2 vol. in-4°; *La Rhétorique*, par Cassandre, 1675, in-12; par M. Gros, 1822, in-8°; *La Poétique*, par Dacier, in-4°, in-12, et par l'abbé Batteux.

ARISTOTE de Chalcide, dont Apollonius le scoliaste fait mention, avait écrit une *histoire* de l'île d'Eubée. Diogène Laërce parle de trois autres Aristote : le 1er, de Cyrène, avait écrit sur l'art poétique; le 2e publia des *harangues* estimées; le 3e commenta l'*Iliade*.

ARISTOTIMUS, fils de Damarétus, fils d'Etymon, se fit tyran de l'Élide par le secours d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Ne se fiant pas aux gens du pays, il avait une garde composée de barbares de toute sorte de nations, et, comme il avait besoin d'eux, il leur permettait tous les excès auxquels ils voulaient se livrer. Il avait fait périr un grand nombre de citoyens, et beaucoup d'autres avaient été exilés. Il se rendit tellement odieux qu'il se forma une conjuration, dans laquelle prirent part ceux même qu'il croyait ses amis; il fut tué par eux sur une place publique devant le temple de Jupiter. On fit également périr ses deux filles.

ARISTOXÈNE, philosophe et musicien de Tarente vers 324 avant J. C., avait fait un grand nombre d'ouvrages sur les institutions et les principes des pythagoriciens, et composé les *Vies* de Pythagore, Archytas, Socrate et Platon, sur lesquels, dominé par une basse jalousie, il débita beaucoup de faussetés. Il ne reste de lui que les *Éléments harmoniques*, dont la meilleure édition est celle de Meibom dans les *Antiq. music. autor.*, Amst., 1652, in-4°. C'est le plus ancien traité de musique que l'on connaisse.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand prêtre des Juifs, et lui écrivit une lettre où il faisait descendre les Lacédémoniens d'Abraham.

ARIUS, célèbre hérésiarque, était natif de la Libye cyrénaïque; homme d'un physique imposant et agréable, de mœurs austères, possédant une élocution facile, à tout ce qu'il faut pour produire des effets sur les populations, il joignait un caractère insinuant et hypocrite. La mort de St. Achillas ayant laissé vacant le siége d'Alexandrie, Arius se mit sur les rangs pour lui succéder; mais St. Alexandre lui fut préféré. Trompé dans son ambition, Arius se vengea en niant la divinité et la consubstantialité du Verbe; sa doctrine fut appelée *arianisme*. Saint Alexandre, après avoir employé les moyens de persuasion pour ramener Arius dans la bonne voie, le fit citer devant le célèbre concile de Nicée. Sa doctrine y fut condamnée, et lui-même exilé en Illyrie par l'empereur Constantin, avec les deux seuls évêques qui lui étaient restés fidèles. Après trois ans d'exil, Constantin influencé par un prêtre arien, le rappela sur une confession de foi équivoque; mais le grand Athanase, successeur de St. Alexandre, qui connaissait sa fourberie, n'en fut pas dupe. Cependant Arius, qui avait eu plus de succès dans les conciles de Tyr et de Jérusalem, fut mandé à Constantinople pour

Digitized by Google

rendre compte des troubles que ses partisans avaient suscités à Alexandrie. Il fit encore à Constantin une profession de foi rédigée avec tant d'artifice, que l'hérésie n'y paraissait point. Le patriarche fit de vains efforts pour détromper l'empereur. Il eut ordre de recevoir Arius et de le remettre en possession de ses fonctions sacerdotales. Arius mourut subitement, en 336, au moment où l'ordre de Constantin allait être exécuté. Ses sectateurs prétendirent qu'il avait été empoisonné, et les catholiques regardèrent cette mort subite comme une punition de Dieu. La *Vie* d'Arius a été pub. à Venise, par le P. Travasi, théatin, en 1746.

ARIUS MULTISCIUS, né dans l'Islande en 1667, est regardé comme le père de l'histoire islandaise. Il a composé en langue norwégienne divers ouvrages dont plusieurs sont perdus.

ARKWRIGHT (RICHARD) naquit de pauvres parents, en 1732, à Preston, dans le comté de Lancastre. Il était le dernier de treize enfants. On lui fit prendre de bonne heure l'état de barbier qu'il exerça jusqu'à l'âge de trente ans. On ne sait pas bien ce qui le porta d'abord à diriger son attention vers la fabrication du coton. Il parait toutefois qu'habitant un pays qui contenait plusieurs manufactures de ce genre, il eut souvent occasion d'observer les procédés qu'on y employait, et qu'il fut frappé des plaintes qu'il entendait faire aux fabricants de manquer de coton filé. Le comté de Lancastre était, à cette époque, la seule province d'Angleterre qui eût des fabriques d'étoffes de coton, et les procédés en usage étaient encore fort imparfaits. Jusqu'en 1765, le calicot se faisait partie en lin, partie en coton. Arkwright essaya de perfectionner le mode de filer, mais faute de connaissances en mécanique, il ne put construire une machine propre à remplir ses vues; il n'y parvint que longtemps après, assure-t-on, à l'aide d'autrui. Arkwright, ayant quitté le métier de barbier, parcourait les campagnes cherchant à acheter des cheveux; il vint à Warrington, s'y lia avec un horloger, nommé Kay, et confia à ce dernier quelques idées qui l'occupaient sur la découverte du mouvement perpétuel. Kay tourna ces idées en ridicule, et lui fit observer que son génie s'exercerait plus utilement en cherchant à découvrir quelque procédé pour filer le coton, propre à remplacer avec succès celui qui était alors en usage. Ces deux amis mirent en commun leurs connaissances, et, de leurs efforts, résulta une machine qui avait quelques avantages sur celles connues jusqu'alors, et dont, assure-t-on, l'invention appartenait à Kay, et les perfectionnements à Arkwright. Ce n'était qu'un faible et premier pas. Arkwright employa à faire des expériences cinq années consécutives et 500,000 francs, avancés par des personnes qui avaient une égale confiance dans sa probité et dans ses talents. S'étant alors associé avec un capitaliste de Preston, sa ville natale, Arkwright établit des machines d'après le modèle dont il était l'inventeur, mais les ouvriers se soulevèrent, brisèrent les machines et chassèrent de la ville Arkwright et son associé. Il se retira à Nottingham, où une maison de banque lui fit des avances considérables de fonds pour l'aider dans de nouvelles expériences. Mais comme les avances se multipliaient et que les essais n'amenaient rien de positif, la maison de banque vendit ses droits à un riche fabricant de bas. Enfin, en 1769, Arkwright obtint un brevet pour un métier à filer, et il établit à Nottingham un moulin mû par des chevaux. En 1771, il en établit un autre qui devait se mouvoir par un cours d'eau. Il commençait à retirer quelque fruit de ses inventions, lorsque dans l'année 1772, on prétendit que ses perfectionnements ne lui appartenaient pas en propre et on lui intenta un procès dont il sortit vainqueur. Il améliora les machines, obtint un nouveau brevet en 1775, et soutint un second procès qui ne se termina qu'en 1785; le brevet fut déclaré nul, attendu que le principe mécanique des changements introduits était, disait-on, déjà connu. Heureusement les entreprises d'Arkwright étaient couronnées d'un immense succès. Il y avait associé un capitaliste écossais, et la fortune les comblait l'un et l'autre de ses plus riches faveurs. Les machines d'Arkwright se répandaient dans tout le royaume. Cette prospérité lui avait fait beaucoup d'envieux et d'ennemis, et son caractère peu conciliant n'était pas propre à en diminuer le nombre. Les perfectionnements faits à cette époque dans la machine à vapeur, permirent d'en faire l'application aux machines pour filer le coton. Les machines de Bolton et de Watt furent appliquées pour la première fois en 1790 à celles d'Arkwright. Elles furent placées dans les belles fabriques que ce dernier avait établies à Cromford, village du comté de Derby, où il avait définitivement fixé son séjour. En 1786 Arkwright présenta une adresse au roi au nom du shérif de Wiksworth, et il reçut à cette occasion le titre de chevalier. Il mourut dans son domaine de Cromford, le 3 août 1792.

ARLAUD (JACQUES-ANTOINE), peintre en miniature, né à Genève en 1668, vint de bonne heure à Paris, où il fit admirer la délicatesse de son pinceau et son coloris brillant. Il fut bientôt attaché au duc d'Orléans, régent du royaume, auquel il donna des leçons, et qui le récompensa magnifiquement. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit le portrait de la princesse de Galles, et se lia avec Newton, qui lui fit présent de la version française de son *Optique*. Arlaud, après avoir, par 40 années de travaux, amassé une fortune honorable, se retira comblé de présents dans sa patrie, où il mourut le 25 mai 1746, léguant à la bibliothèque un riche cabinet de médailles et de tableaux. On regrette une *Léda* qu'il avait copiée sur un bas-relief de Michel-Ange, et qu'il déchira par scrupule.

ARLAUD (BENOIT), peintre, frère du précédent, mort en Angleterre en 1719, a fait un portrait de Shakspeare, gravé par Duchange.

ARLAUD (LOUIS-AMÉ), peintre, neveu des précédents, les a surpassés dans la miniature.

ARLET, médecin de la faculté de Montpellier, est auteur d'un *Mémoire* estimé sur le rapport du cerveau de l'homme avec celui de plusieurs animaux, 1746, in-8°.

ARLINGTON. *Voyez* **BENNET.**

ARLOTTE, de Falaise, fut maîtresse de Robert le Diable, duc de Normandie, et mère de Guillaume le Bâtard, dit *le Conquérant*.

ARLOTI (RODOLPHE), poëte de Reggio qui florissait en 1590, et dont les productions ont été répandues dans les recueils du temps, fut lié avec le Tasse et Guarini, et se forma près de ces grands maîtres. Il avait commencé un *poëme* sur la conquête de Grenade, dont il n'y a que quelques octaves d'imprimés, ainsi qu'une *tragédie* qu'il a laissée imparfaite.

Digitized by Google

ARLOTTO, notaire à Vicence en 1284, avait écrit une *Chronique* dans laquelle il ne ménageait pas les gibelins; mais les Padouans, s'étant emparés de Vicence, en exilèrent Arlotto et détruisirent toutes les copies de son ouvrage.

ARLOTTO MAINARDO, Florentin, curé d'une paroisse de l'évêché de Fiesole, né le 25 décembre 1395, mort en 1483, se rendit célèbre par ses facéties, ses plaisanteries originales et son humeur joviale, jointe à un bon sens naturel qui faisait le charme de toutes les cours de l'Europe, où il fut accueilli et fêté jusque dans une extrême vieillesse; on a publié le recueil de ses bons mots sous le titre de *Facetie piacevole, fabule e motti del piovano Arlotto, prete fiorentino,* Venise, 1520, in-8°. Cette édition est la plus complète.

ARLUNO (Bernardin), noble de Milan, au 16e siècle, fut agrégé au collége des jurisconsultes, et mourut vers 1535. On a de lui : *De bello veneto lib. VI, ab anno* 1500 *ad* 1516, dans le tome V du *Thesaurus antiq. Ital.*; et *Historia patriæ,* 3 vol. in-fol., ouvrage dont l'impression, commencée à Bâle par J. Oporin, n'a point été terminée.

ARLUNO (Pierre-Jean), médecin, frère du précédent, eut de grands succès dans la pratique, et composa plusieurs *ouvrages*, entre autres sur les fièvres, Milan, 1515, in-fol.

ARMA (Jean-François), de Chivasso dans le Piémont, médecin d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, en 1553, a publié quelques ouvrages de médecine, entre autres : *De vesicæ et renum affectibus liber,* Bugallo, 1550, in-8°, et des *dissertations* sur l'hydropisie, sur les douleurs de tête, sur le mal sacré, etc., Turin, 1566-86.

ARMAGNAC (Jean Ier, comte d'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, issu de la race Mérovingienne, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et les ducs de Gascogne. Les domaines de cette maison comprenaient l'Armagnac, le Rouergue, et le val Dorat, à une époque où les possesseurs de grands fiefs étaient tout-puissants en France. Jean Ier seconda, en 1336, le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais, en Gascogne et en Guienne. Nommé, par le roi Jean, commandant du Languedoc, en 1355, il présida les états de cette province, et refusa de passer sous la domination anglaise, après le traité de Bretigny. Des intérêts de famille ayant fait naître une longue inimitié entre les maisons de Foix et d'Armagnac, la guerre s'alluma, et le comte d'Armagnac fut fait prisonnier à la suite d'un combat sanglant livré près de Toulouse, en 1362. Le comte de Foix exigea 50,000 livres pour sa rançon. Jean d'Armagnac accompagna Édouard, prince de Galles, dans son expédition en Espagne, en faveur de Pierre le Cruel, se brouilla à son retour avec le prince anglais, embrassa les intérêts de la France, contribua à la soumission du Limousin, et mourut en 1373.

ARMAGNAC (Jean III, comte d'), petit-fils du précédent, fit, en 1391, une expédition dans le Milanais, contre Galéas Visconti, avec une armée de quinze mille aventuriers, tirés des bandes qui avaient pendant si longtemps désolé la France et l'Espagne. Le comte d'Armagnac vint mettre le siége devant Alexandrie de la Paille, et tomba avec son avant-garde, dans une embuscade. Ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même, ayant été blessé et fait prisonnier, mourut le lendemain, 25 juillet de la même année.

ARMAGNAC (Bernard VIII, comte d'), connétable de France, embrassa, en 1410, le parti de Charles, duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et devint le principal mobile de la faction d'Orléans, à laquelle il eut le triste honneur de donner son nom. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. Il combattit d'abord contre son roi, conjointement avec les Anglais, et se réconcilia avec la cour en 1413. Appelé par la reine Isabeau de Bavière à la défense du royaume, après la défaite d'Azincourt, il exigea la dignité de connétable, et la place de premier ministre. Arrivé à Paris avec un corps considérable de troupes, il fit aussitôt changer de face toute l'administration, et y montra toute la hauteur et l'inflexibilité de son caractère. Il se fit accorder la surintendance des finances et le gouvernement général de toutes les forteresses du royaume; il établit de nouveaux impôts; et le trône, entouré d'alarmes et de soupçons, ne fut plus accessible qu'aux délateurs; les destitutions, les emprisonnements et les supplices portèrent la terreur dans toute la France. Le connétable étant allé en Normandie pour réprimer les courses de la garnison anglaise de Harfleur, une conspiration s'ourdit contre lui dans la capitale; mais elle fut découverte, et le connétable se hâta de venir rassurer la cour. Sa présence répandit la terreur dans toute la ville. On augmenta les taxes, on multiplia les proscriptions, et les troupes des deux partis infestèrent les provinces. Après la mort du prince, mort à laquelle le connétable fut soupçonné d'avoir contribué, il ne garda plus aucun ménagement; il fit reléguer la reine à Tours; mais le duc de Bourgogne la délivra bientôt; et ce prince, s'approchant de Paris avec une puissante armée, vint jeter le connétable dans les plus vives alarmes. Il fut, dans le même temps, déclaré schismatique par le concile de Constance. Au moment où il avait le plus besoin de ses troupes pour contenir les Parisiens, il en envoya une partie vivre à discrétion dans la Brie, afin de se dispenser de payer leur solde. Cette imprudence causa sa perte. Paris fut livré au duc de Bourgogne, le 29 mai 1418. Le connétable, effrayé, sortit en secret de son hôtel, et alla se réfugier chez un maçon. Ce fut dans cet asile que ce seigneur, quelques moments auparavant si fier, si redoutable, crut échapper, sous les haillons d'un mendiant, à une populace furieuse, qui venait de prendre les armes pour égorger tous les *Armagnacs*. Trahi par celui chez lequel il s'était caché, sa vie fut d'abord respectée par ses ennemis, qui espéraient lui faire avouer où étaient ses trésors; mais, peu de jours après, la populace furieuse força la prison et le massacra. Ce ne fut que dix-huit ans après, lors de la rentrée de Charles VII à Paris, que les enfants du comte d'Armagnac firent célébrer les obsèques de leur père.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), petit-fils du précédent, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420, fit ses premières armes sous les drapeaux du comte de Dunois, et contribua, en 1413, à la conquête de la Guienne sur les Anglais. Devenu prince souverain d'Armagnac par la mort de son père, arrivée en 1450, il avait conçu, vers cette époque, l'amour le plus violent pour Isabelle, la plus jeune de ses

Digitized by Google

sœurs, princesse d'une rare beauté. Il la séduisit, et deux enfants, nés de ce commerce incestueux, rendirent le scandale public. Il fut excommunié, et n'obtint son absolution qu'en promettant de renoncer à ses liens criminels; mais son amour s'irritant par les obstacles, il résolut de légitimer une alliance si contraire à nos mœurs, et sollicita à Rome une dispense, qui lui fut refusée. Aveuglé enfin par sa passion, et voulant apaiser les remords de sa sœur, il l'épousa publiquement, en vertu d'une prétendue bulle de Calixte III, qu'il avait fait fabriquer par deux ecclésiastiques dévoués à ses intérêts. Cette union scandaleuse indigna toute la France, et attira au comte d'Armagnac une seconde excommunication. Accusé de favoriser les Anglais dans leur descente en Guienne, Charles VII donna ordre à ses généraux de se saisir de sa personne. Le comte fortifia ses places, et parut vouloir se défendre; mais, à l'approche des troupes royales, la plupart de ses villes ouvrirent leurs portes, et, obligé de chercher un asile hors du royaume, il se réfugia, en 1455, avec sa sœur, en Aragon, où il possédait encore quelques châteaux. Le roi chargea le parlement de Paris d'instruire son procès; le comte, absent, prétendit être jugé par la cour des pairs, en qualité de prince du sang. Sa requête n'ayant point été admise, il fit alléguer qu'il était *clerc tonsuré*. Ainsi, un incestueux *bigame*, car le comte d'Armagnac avait une autre femme que sa sœur, déclinait la juridiction séculière, et demandait son renvoi par-devant le juge ecclésiastique. Cette singulière prétention n'eut pas plus de succès que la première. Sommé de comparaître en personne, il osa se présenter au parlement, à la vérité avec un sauf-conduit, mais qui ne fut pas respecté. Arrêté, au milieu de la capitale, puis élargi, à condition de ne pas s'éloigner de plus de dix lieues de Paris, il fut effrayé de la vivacité avec laquelle on instruisait son procès, et se réfugia à Besançon. Le parlement, par un arrêt définitif, le condamna au bannissement, et confisqua ses domaines au profit de la couronne. Le comte d'Armagnac eut recours au pape Pie II, et fit à Rome un voyage de pénitence, pour obtenir l'absolution du souverain pontife, et son intervention auprès du roi de France. Pie II le releva de l'excommunication, mais Charles VII demeura inflexible. Ce ne fut que sous le règne suivant que le comte rentra en France, et obtint, en 1461, de Louis XI, la restitution de ses domaines; mais il se montra bientôt ingrat envers son bienfaiteur, et prit les armes en 1465, contre Louis XI, avec les seigneurs mécontents, dans la guerre appelée du *bien public*. Au traité de Conflans, il parvint à se faire restituer quatre châtellenies, et obtint même une pension et une compagnie d'ordonnance. En butte à la haine publique par les violences qu'il exerçait contre ses voisins, il avait à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvait subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la composaient. Louis XI savait d'ailleurs qu'il entretenait des intelligences avec l'Angleterre, et qu'il fomentait de nouveaux troubles; il lui offrit 10,000 livres s'il consentait à congédier ses gendarmes. D'Armagnac reçut les 10,000 livres, et conserva son armée. Louis, indigné, envoya contre lui des forces considérables. Le comte alla une seconde fois chercher un asile dans les terres du roi d'Aragon; mais il ne perdit rien de son audace. Dépouillé encore une fois de ses biens, et condamné à mort par arrêt du parlement, il se jeta dans le parti du duc de Guienne, frère et ennemi de Louis XI, reprit à main armée ses anciennes possessions, et se vit en état, en 1472, de se défendre, pendant quelque temps, contre l'armée royale. Louis XI, forcé de porter ailleurs ses armes, ne dédaigna même pas de traiter avec le comte d'Armagnac, et de lui accorder la jouissance de plusieurs villes, à condition qu'il y vivrait paisible; mais le comte, incapable de changer, crut pouvoir profiter des embarras de son souverain pour s'emparer de Lectoure, regardé alors comme le boulevard de la Guienne et de la Gascogne. Enfermé dans cette forte place, qu'il avait eu le temps d'approvisionner, il semblait y défier le roi de France. A l'approche des troupes royales, commandées par le cardinal Jouffroi, évêque d'Albi, on conseilla au comte d'Armagnac d'abandonner Lectoure. Mais il résolut de se défendre, espérant d'ailleurs qu'il surviendrait au roi des affaires qui l'obligeraient à rappeler ses troupes. Le cardinal, ne pouvant après deux mois d'efforts inutiles réduire la place, agit de ruse; il feignit d'entrer en arrangement, accepta les conditions proposées par le comte, et lorsque celui-ci croyait tout terminé, les troupes du cardinal furent introduites dans la ville, pénétrèrent sans résistance dans le palais du comte et le percèrent de plusieurs coups de poignards, dans les bras de Jeanne de Foix, son épouse légitime. Les femmes de la comtesse, et la comtesse elle-même furent dépouillées par la soldatesque, la ville entière abandonnée au pillage et livrée aux flammes, et tous les habitants égorgés sans pitié. Cet événement eut lieu le 5 mars 1473. Traînée prisonnière au château de Burzet, la comtesse d'Armagnac fut contrainte d'avaler un breuvage empoisonné, qui fit périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, et la délivra elle-même, deux jours après, du fardeau de la vie.

ARMAGNAC (Charles d'), frère du précédent, mais injustement enveloppé dans la même proscription, fut enfermé 14 ans à la Bastille, d'où il ne sortit que sous Charles VIII, et mourut en 1497.

ARMAGNAC (George d'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, fut élevé par les soins de Louis, cardinal d'Amboise, son parent. Il fut successivement évêque de Rhodes, et en même temps administrateur des évêchés de Vabres et de Lectoure, ambassadeur à Venise, à Rome, conseiller d'État, archevêque de Toulouse, associé, en qualité de colégat, au cardinal de Bourbon, légat d'Avignon. Paul III l'avait créé cardinal en 1544. Il succéda, en 1577, à Félicien Capiton, dans le siége d'Avignon, y fit plusieurs fondations religieuses, et y mourut en 1585, âgé de 84 ans. D'Armagnac protégea les gens de lettres, les faisait connaître à François Ier, et en avait plusieurs chez lui. C'était un homme très-attaché à la religion.

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II d'Armagnac, dut au crédit de sa famille son avancement dans l'Église. Fait archevêque d'Auch par Clément VII, conseiller d'État en 1401 par Charles VI, et cardinal par Pierre de Luna en 1408, il mourut peu de temps après son admission au sacré collége.

ARMAGNAC (Jacques d'). *Voyez* **NEMOURS**.

ARMAGNAC (Louis d'). *Voyez* **NEMOURS**.

Digitized by Google

ARMANÇAI (SABATHIER, marquise D'), fille d'un gentilhomme provençal, publia en 1684 des *opuscules* en prose et en vers.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voyez* **CONTI.**

ARMAND (FRANÇOIS-ARMAND HUGUET), né à Richelieu en 1699, débuta au Théâtre-Français en 1723, remplit l'emploi des premiers comiques pendant 42 ans, créa un grand nombre de rôles, et réussit surtout dans les valets intrigants. Il mourut à Paris le 26 novembre 1765.

ARMATI. *Voyez* **SALVINO.**

ARMELLE (NICOLE), femme célèbre par sa piété, passa les 35 dernières années de sa vie dans la domesticité, donna l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Vannes en 1671. Sa *Vie*, publiée par une ursuline de Vannes, a été reproduite par Poiret en 1704, in-12, sous le titre de l'*École du pur amour de Dieu*. Duché de Vancy en a donné l'abrégé dans ses *Histoires édifiantes*.

ARMELLINI (JÉRÔME), dominicain de Faenza, inquisiteur général à Mantoue vers 1516, confondit un astrologue calabrais qui soutenait que par la force de son art il aurait prédit le déluge de Noé. Le livre qu'il écrivit contre cet astrologue n'est pas plus connu que les autres ouvrages qu'on lui attribue.

ARMELLINI (MARIANO), bénédictin, né à Ancône et mort le 4 mai 1737, prédicateur zélé et abbé de Foligno, a publié en latin : *Notice des Vies et des ouvrages des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin*, Assise, 1731-35, in-fol., cinq parties qu'on trouve rarement réunies. Il a laissé manuscrit *Bibl. synoptica ord. sancti Benedicti*.

ARMELLINO (FRANÇOIS), cardinal intendant des finances en 1517, sous Léon X, accabla le peuple d'impôts et fit détester son administration. Il se retira après la mort de Léon X; mais Clément VII l'ayant rappelé, il eut l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1527.

ARMFELD (CHARLES, baron D'), général suédois, né en 1666, mort en 1736, servit d'abord avec distinction dans l'étranger; de retour en Suède, eut un commandement en Finlande contre les Russes; en 1713, défendit, contre Pierre Ier, la ville d'Helsingfors qu'il brûla en l'évacuant; en 1714, soutint un combat, au milieu des neiges et des glaces, près de Storkyro, en Ostrobothnie, contre le général russe Apraxin; en 1718, eut ordre de pénétrer dans les parties septentrionales de la Norwége, avec un corps de 6,000 hommes, expédition que les éléments, et la perfidie ou la maladresse des guides, firent échouer; fut renvoyé en Finlande, en 1720, pour réorganiser les troupes de cette province.

ARMFELD (GUSTAVE-MAURICE, comte D'), de la famille du précédent, naquit à Suva, dans le gouvernement d'Abo, le 1er avril 1757. Après avoir reçu une excellente éducation il entra dans le corps des cadets de Kalseron. Bientôt remarqué et très-favorablement accueilli par Gustave III, il en devint l'inséparable ami. Il accompagna son maître à Pétersbourg en 1777; il contribua par ses conseils, en 1780, à la signature du remarquable traité de la neutralité armée. Il voyagea en France et en Italie avec son souverain pendant les années 1783 et 1784. De retour en Suède, il détermina son souverain à déclarer la guerre à la Russie, qui depuis longtemps cherchait à exciter la révolte dans la province de Finlande, province qu'elle convoitait depuis longtemps. Dans cette expédition, deux fois Armfeld sauva la vie à Gustave III, qui faillit être livré à l'ennemi par ses propres officiers révoltés. Ne pouvant compter sur son armée, corrompue par l'or de la Russie, le roi de Suède envoya son favori vers les fidèles Dalécarliens dont il devint l'idole et parvint à organiser un corps de 12,000 hommes qu'il mit en marche vers la capitale. Il passa en Finlande à la tête de ses Dalécarliens, s'y distingua dans plusieurs affaires et y fut dangereusement blessé. Élevé au grade de général major, il signa le 19 août 1790 la paix de Werela, suivie en 1791 d'un traité d'alliance offensive dont les stipulations secrètes portaient union des deux gouvernements contre la révolution de France. Armfeld suivit le roi à Aix-la-Chapelle en juillet 1791, y vit le comte d'Artois, et il paraît que la promesse fut faite d'intervenir en France en faveur de Louis XVI. Rentré en Suède, Gustave III s'occupait des préparatifs de cette expédition, quand, le 16 mars 1792, il fut assassiné par Anckastroëm. Armfeld faisant ombrage au duc de Sudermanie, depuis Charles XIII, fut nommé lieutenant général et ambassadeur à Naples. La conduite de cet ambassadeur a été diversement appréciée : d'un côté on en a fait un intrigant, un traître, tandis que d'un autre côté on en a fait le modèle de la fidélité. Un fait bien avéré, incontestable, c'est que d'Armfeld était en opposition avec le gouvernement qu'il représentait, qu'il était en correspondance secrète avec les ennemis de ce gouvernement qu'il cherchait à renverser pour y subtituer ce qu'il appelait, lui, le gouvernement légitime. Le duc de Sudermanie, qui avait des raisons pour se méfier de son ambassadeur, découvrit bientôt ses intrigues, l'accusa de trahison et demanda son arrestation à la cour de Naples. Armfeld fut prévenu à temps; et son valet de chambre, Français, secondé par le consul de Suède Piranesi, le fit évader. Tandis que déguisé il errait en Allemagne, le duc de Serra-Capriola, ministre napolitain près la cour de Russie, lui rendait le double service de retirer ses correspondances d'Autriche et de Prusse, et de lui obtenir un asile en Russie. Armfeld fut condamné à mort par contumace, mis hors la loi, et ses biens furent confisqués. Rappelé à la majorité de Gustave-Adolphe, ses dignités et ses biens lui furent rendus. Le roi le combla même de nouvelles faveurs. Plus tard il fut nommé ambassadeur à Vienne. François II s'étant déclaré empereur héréditaire, le 11 août 1804, et la Suède ne lui reconnaissant pas ce titre, les relations diplomatiques furent interrompues et Armfeld se vit obligé de quitter Vienne le 2 janvier 1805. Il défendit en 1807 Stralsund contre les Français, y fut blessé et devint général d'infanterie et commandeur de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Il fut ensuite mis à la tête de l'armée de Norwége; il se plaignit du peu de soldats qu'on lui avait donnés, et fut remplacé. C'est dans ce moment que Gustave-Adolphe signa son abdication, le 29 mars 1809. Monté enfin sur le trône le 6 juin suivant, Charles XIII rendit au baron d'Armfeld le commandement de l'armée de l'Ouest, le nomma grand du royaume et président du département militaire. La Finlande ayant passé sous la domination russe, Armfeld cessait de fait d'être Suédois, il se retira

Digitized by Google

dans ses domaines, situés dans le voisinage de la capitale de Finlande. Il se rendit la même année à St.-Pétersbourg, l'empereur le nomma premier comte de Finlande et président du comité chargé des affaires de cette province. Ennemi constant de Napoléon, il seconda de tout son zèle un projet de guerre déjà secrètement arrêté. Initié à tous les projets hostiles, mais encore ignorés de tout le monde, qu'avait formés l'empereur Alexandre, il fut chargé de la visite des magasins militaires, suivit son nouveau souverain dans la campagne de 1812, et l'accompagna à la conférence que ce monarque eut à Abo avec le roi de Suède. Armfeld mourut presque subitement, dans sa maison de campagne, à Tzarco-Sélo, le 19 août 1814, au moment où le rétablissement des Bourbons en France venait de combler ses vœux.

ARMINIUS. Nous n'avons malheureusement que bien peu de détails sur la vie du plus grand des Germains, né l'an 18 avant J. C. : tout ce que nous en savons se réduit à quelques mots du récit que les anciens nous ont laissé de la défaite de Varus. Arminius était fils de Sigimer (*Sigmer* ou *Siegmar* signifiait, dans l'ancien langage teutonique, *illustre par la victoire*), le premier d'entre les Chérusques; il fut élevé à Rome, décoré du titre de chevalier, et employé dans les armées d'Auguste. Cependant ni les faveurs de ce prince, ni les prestiges d'une civilisation qui était bien propre à fasciner les yeux d'un barbare, ne purent changer son âme germanique. Il resta fidèle aux souvenirs et aux dieux de sa patrie. Au lieu de lui forger des chaînes, Rome lui fournit des armes, et, formé à l'école des Romains, il apprit à vaincre Rome dans Rome. Le proconsul Quintilius Varus commandait la plus belle des armées romaines, destinée à maintenir dans la soumission les nouvelles acquisitions d'outre-Rhin; il traînait à sa suite une multitude de légistes, et se croyait lui-même plutôt appelé à remplir les fonctions d'un proconsul, et à exercer la juridiction d'un préteur, au sein d'une province vieillie dans des habitudes de soumission à l'influence romaine, qu'à surveiller des peuplades aguerries et jalouses d'une liberté, naguère leur suprême jouissance, et toujours leur idole unique. Arminius jugea le moment favorable à l'exécution de ses desseins, et, l'énergie nationale secondant son activité, il parvint à y associer les chefs de presque toutes les tribus germaniques domiciliées entre l'Elbe et le Rhin. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou des talents qu'Arminius employa ou du concert qui régna entre les opérations des confédérés, concert que la défection même de Ségeste, l'un d'eux, ne parvint pas à troubler. Ce chef des Cattes, soit par un scrupule qui ne lui permettait pas de conquérir l'indépendance en blessant la loyauté, soit par un motif moins louable, dénonça au général romain la trame qui s'ourdissait; mais la présomption et la légèreté de Varus lui firent négliger cet avis, et Arminius redoubla de soins auprès de lui pour dissiper ses doutes, en portant son attention sur les troubles qui venaient d'éclater sur les bords du Weser, et qu'Arminius avait excités lui-même, dans le but d'attirer l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie. Les troupes allemandes, qui servaient comme auxiliaires dans cette armée, affectèrent la plus entière soumission, et leurs officiers, amis d'Arminius et ses complices, confirmèrent de plus en plus Varus dans son aveugle sécurité. Des soulèvements concertés et partiels eurent d'abord lieu dans des contrées lointaines, pour obliger le préfet romain à disséminer ses forces. Quand le corps d'armée se trouva réduit à trois légions, à quelques cohortes et aux perfides auxiliaires, l'insurrection devint plus générale; Hermann et ses amis vivant dans l'intimité de Vasur, et admis à son conseil, multiplièrent les preuves apparentes de zèle, et insistèrent sur la nécessité de ne pas attendre les rebelles, mais d'aller étouffer le feu de la révolte dans son foyer. En vain le fidèle Ségeste renouvelait-il ses avertissements; tous les jours l'armée s'éloignait davantage du Rhin, et s'enfonçait dans les contrées où l'attendait le piége le plus funeste. Arrivée près des sources de la Lippe, dans le pays des Bructères, après une marche pénible sur un terrain, tantôt glissant, tantôt marécageux, et où il fallait à chaque pas se faire jour à coups de hache, elle vit tout à coup, dans un bassin entouré de collines élevées, toutes les hauteurs voisines couvertes de Germains, et apprit en même temps qu'Arminius était tombé sur les Romains de l'arrière-garde qui lui était confiée, et qu'il était l'âme des mouvements hostiles qui se développaient devant eux. Alors se dessillèrent les yeux de l'infortuné Varus qui, défait après une lutte de trois jours, ne voulut pas survivre à sa honte. Arminius souilla sa victoire par des cruautés inutiles. La rage des vainqueurs s'exerça particulièrement sur ces hommes de loi, dont les idées et les arguties avaient si fort contrarié leurs habitudes nationales: aux uns ils coupaient les mains; ils crevaient les yeux aux autres. Après avoir délivré son pays, Arminius ne demeura pas inactif sous ses lauriers; il détruisit les forts que les Romains avaient fait bâtir sur l'Elbe, le Weser et le Rhin. Il fit plus; il nourrit, dans sa nation, l'ardeur guerrière qu'il croyait, avec raison, être le meilleur boulevard contre la soif de conquêtes qui animait les Césars. Ses efforts ne furent sans doute pas infructueux; mais il eut à combattre ses propres concitoyens, dont un grand nombre demandait la paix à tout prix, et surtout le chef d'une tribu puissante, Ségeste, dont il avait enlevé la fille, promise à un autre prince. Ségeste attaqué par le parti national, dont Arminius était l'âme, appela Germanicus; les Romains, accourus à sa prière, le délivrèrent d'une espèce de siége, et, parmi les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, ils comptèrent avec orgueil la femme d'Arminius appelée Thousnelda. La trahison de Ségeste et le sort de Thousnelda, enflammèrent le patriotisme d'Arminius, et donnèrent une nouvelle énergie à sa voix. Germanicus sentit la nécessité de prévenir l'attaque, et engagea une lutte dont les résultats, quelque brillants que fussent les succès partiels de la valeur et de la discipline romaine, ne firent qu'accroître la confiance et cimenter la ligue de ses ennemis. Il faut en voir les détails dans Tacite. Il fait clairement entendre que, sans la fougue d'un chef, qui négligea les conseils d'un héros non moins prudent que brave, Arminius aurait fait éprouver le sort de Varus aux légions de Cécina. L'année suivante, Germanicus fit de nouveaux efforts; ses préparatifs furent prodigieux, et son plan, aussi sagement conçu que vigoureusement exécuté; mais cette expédition, qui est sa quatrième en

Digitized by Google

Germanie, quoique illustrée par la défaite d'Arminius, dans les champs d'Idistavisus, sur les bords du Weser, n'amena aucun résultat décisif, puisqu'elle finit par la retraite des Romains, et par la défaite navale la plus désastreuse. Quand on considère toutes les preuves de dévouement à la cause de la liberté qu'Arminius avait données, il est bien difficile de croire qu'il ait pu former le projet d'asservir les hommes libres de la Germanie. Cependant Tacite l'affirme, et son autorité doit prévaloir sur des considérations purement morales. Tacite nous apprend qu'aspirant à la royauté, il s'attira la haine de ses compatriotes, et périt à l'âge de trente-sept ans, victime d'un complot de ses proches. Peu de temps avant sa mort, Adgandestes ou Adgandestrius, prince des Cettes, avait écrit au sénat, pour offrir d'empoisonner Arminius. Mais le sénat avait refusé de faire commettre ce crime. Arminius n'avait que 26 ans quand il extermina les légions de Varus.

ARMINIUS (Jacques), proprement Harmensen (et non *Hermanns*), chef de la secte des arminiens, ou remontrants, naquit en 1560, à Oude-Water, dans la Sud-Hollande, où son père était conseiller. Il le perdit de bonne heure, et n'aurait pu se livrer aux études, sans les secours de quelques bienfaiteurs, et du magistrat de Leyde. Il étudia dans cette dernière ville, à Marbourg, à Genève, sous Th. de Bèze, et à Bâle, sous Grynæus. De là, il retourna à Genève, où l'ardeur avec laquelle il avait soutenu la philosophie de Ramus, lui avait, pendant son premier séjour, attiré des désagréments. Le désir d'entendre Jacques Zabarella lui ayant fait faire le voyage de Padoue, la curiosité le conduisit à Rome; curiosité dont on ne lui sut pas de gré en Hollande; mais les préventions qui s'étaient élevées contre lui se dissipèrent bientôt, lorsque, de retour dans son pays, il se fit entendre dans les chaires de l'Église réformée. Ses succès lui valurent une place de pasteur à Amsterdam, en 1588, et bientôt après, une correspondance qui lui donna occasion de changer ses idées en théologie, et fit naître le parti considérable, connu sous son nom. Des ecclésiastiques de Delft avaient publié un livre où la doctrine de Calvin, sur la prédestination, était combattue; Martin Lydius, professeur à Franeker, s'adressa à Arminius, pour l'engager à réfuter cet écrit. Arminius, en l'examinant, trouva les doutes des théologiens de Delft fondés, et finit non-seulement par adopter leurs sentiments sur le point en litige, mais par leur donner beaucoup plus de développement, en se prononçant avec force contre le *supralapsarisme*, c'est-à-dire, contre le dogme qui représente la chute d'Adam comme la suite, et non comme la cause des décrets de Dieu sur la rédemption. Révolté de l'idée que l'Être souverainement bon devait avoir, de toute éternité, condamné les uns au péché et à la douleur, et prédestiné les autres à l'adoption de la foi salutaire et à la félicité céleste, sans autre motif que son bon plaisir, pour faire, des premiers, des monuments de sa justice, pendant que les derniers prouveraient sa miséricorde, il enseigna que Dieu avait laissé à tous les hommes la faculté de s'appliquer les bienfaits de sa grâce, offerts à tous ceux qui s'en rendraient dignes par leurs efforts. Cette doctrine fit, dès son origine, beaucoup de bruit, et trouva un grand nombre d'adversaires ardents; mais elle n'empêcha pas les curateurs de l'université de Leyde d'offrir, en 1603, à Arminius, une chaire de théologie, vacante par la mort de François du Jon (Franc. Junius). Dans cette nouvelle place, que ses paroissiens le virent accepter avec regret, il eut à soutenir les attaques de son collègue François Gomarus, zélé calviniste; la dispute s'échauffa, les deux partis des arminiens et des gomaristes se formèrent; et, bien que les plus grands hommes de la république, Hugo de Groot (Grotius), Rembold Hoogerbeets, et, l'ornement de sa patrie, Jean van Olden-Barneveld, penchassent pour ses opinions, et le protégeassent contre la violence des gomaristes, cette controverse prenant chaque jour une tournure plus alarmante, ôta toute tranquillité à Arminius, et contribua indubitablement à abréger ses jours. Il mourut le 19 octobre 1609, laissant sept fils et de nombreux disciples, qui obtinrent d'abord la faculté de professer leurs principes en toute liberté; mais qui ensuite, victimes de la haine de Maurice, prince d'Orange, contre Olden-Barneveld, furent enveloppés dans la chute du parti républicain, et condamnés par le synode de Dordrecht, convoqué, en 1618, par leurs ennemis religieux et politiques.

ARMONVILLE (Jean-Baptiste), député à la Convention nationale, naquit à Reims le 18 novembre 1756. Fils d'un cabaretier de cette ville, il fut lui-même cordier et cardeur de laine. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra fort enthousiaste, et réussit par là, en septembre 1792, à se faire nommer député du département de la Marne à la Convention nationale, où il se fit remarquer par la grossièreté et le cynisme de ses discours. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la mort, sans appel et sans sursis. On l'appelait *le chien courant de la Montagne*. Siégeant sur la crête de cette Montagne, à côté de Marat, il ne faisait pas un mouvement, ne disait pas un mot sans en avoir reçu la permission ou le signal de cet homme féroce. Après la session conventionnelle il retourna dans sa ville natale, et y reprit ses habitudes de cabaret et ses travaux d'ouvrier. Il est mort à Reims le 11 décembre 1808.

ARMSTRONG (Jean), poëte et médecin, né vers 1709 à Castleton dans le Roxburghshire, fut reçu docteur à Édimbourg, et publia en 1735 une satire anonyme intitulée : *Essai pour abréger l'étude de la médecine*. Deux ans après il fit paraître son *Abrégé* de l'histoire des maladies vénériennes et de la manière de les guérir, suivi d'un poëme intitulé : *Économie de l'amour,* qui nuisit à sa réputation; en 1744, il publia *l'Art de conserver sa santé,* un des meilleurs poëmes didactiques anglais, et qui a été souvent réimprimé. En 1746, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et 12 ans après il fit imprimer des *Essais* sous le nom de Lancelot Temple. En 1760 il fut médecin de l'armée d'Allemagne; il fit dans la dernière année de sa vie un poëme intitulé : *le Jour*. Il mourut en 1779.

ARMSTRONG (Jean), poëte et théologien écossais, publia un vol. de poésies avec un *Essai sur les moyens de prévenir les crimes*. En 1790 il vint à Londres, écrivit dans les journaux, et prêcha avec succès dans le temple des non conformistes. Il commençait à se faire une réputation lorsqu'il mourut dans la 26ᵉ année de son âge, en 1797.

Digitized by Google

ARMSTRONG (Jean), médecin anglais, né en 1784, exerça d'abord la médecine à Sunderland, où il eut peu de renommée. Il vint s'établir à Londres au commencemet de 1818, sans y avoir presque aucune recommandation, et cependant il y acquit en peu de temps une grande réputation. A la vérité son Traité du typhus récemment publié l'avait fait connaître avantageusement. Il fut d'abord nommé médecin d'un hôpital spécialement consacré aux maladies fébriles contagieuses. Sa clientèle s'étendit bientôt, et devint considérable et lucrative. Il donna des leçons de médecine, qu'il rendit très-brillantes par son éloquence, et qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Armstrong était au comble de ses succès, lorsqu'il éprouva les premiers symptômes d'une phthisie pulmonaire qui dura huit mois, et à laquelle il succomba le 12 décembre 1829. Ses principaux ouvrages sont : *Practical illustrations of typhus, and other febrile diseases*, London, 1817, in-8°. Ce traité a eu plusieurs éditions. Il a été traduit en allemand par E. G. Kühn, Leipzig, 1821, in-8°. L'auteur recommande la saignée dans le typhus, mais avec des restrictions. *Practical illustrations of the scarlat-fewer*, London, 1818, in-8°; *The morbid anatomy of the Bowels*, etc., London, 1828, in-4°.

ARMSTRONG, médecin de l'hôpital des Enfants-Pauvres à Londres, publia sur leurs maladies un ouvrage estimé, dont Lefebvre de Villebrune a fait usage dans sa traduction du *Traité des maladies des enfants* d'Underwood, Paris, 1786, in-8°.

ARNALDO (Pierre-Antoine), théologien et protonotaire apostolique à Milan, né en 1638 à Villefranche, dans le comté de Nice, est auteur de *il Giardino del Piemonte*, etc., Turin, 1683, in-8°, recueil de sonnets, odes ou *canzoni* à la louange des personnes les plus illustres de la cour de Piémont, et d'autres *discours* et *poésies*.

ARNALL (William), écrivain politique, fut employé par Robert Walpole à la défense de son administration, reçut de ce ministre 11,000 liv. sterl. dans l'espace de quatre ans, dissipa toute cette fortune, et se donna la mort en 1741, âgé de 26 ans.

ARNAUD (Daniel), troubadour du 12 siècle, né au château de Ribeyrac, en Périgord, est appelé par Pétrarque *le grand maître d'amour*, et loué par Dante. Ses poésies ont été tellement défigurées par les copistes, qu'elles sont devenues presque inintelligibles. Raynouard en a publié divers passages, en choisissant les moins difficiles à entendre et les plus propres à faire juger de sa manière, *Poésies des troubadours*.

ARNAUD DE BRESCIA, né au commencement du 12e siècle, vint en France dans sa jeunesse, et fut disciple d'Abailard. Il s'élevait alors des opinions nouvelles qui entraînaient les meilleurs esprits; et St. Bernard s'en plaint dans plusieurs de ses lettres. Cet amour des nouveautés dangereuses enflamma l'imagination d'Arnaud et égara son zèle. Il quitta l'école d'Abailard pour retourner en Italie, où il prit l'habit monastique, et chercha bientôt à se faire un nom en prêchant la réforme du clergé. Le clergé porta, de toutes parts, ses plaintes au pape qui, dans le concile de Latran, en 1139, condamna la doctrine d'Arnaud, et ordonna qu'il fût enfermé. Poursuivi par les foudres de Rome, Arnaud quitta l'Italie, et vint à Zurich. Il fut bientôt persécuté en Suisse comme il l'avait été en Italie; mais sa doctrine faisait des progrès rapides, et menaçait le souverain pontife jusque sur la chaire de Pierre. Innocent II venait de mourir; son faible successeur, Lucius, n'avait pu étouffer l'esprit de sédition qui s'était emparé du peuple de Rome; Eugène III, plus faible encore, vit éclater la révolte sans pouvoir l'arrêter. Ce fut alors qu'Arnaud conçut le projet hardi de se rendre à Rome, et de porter l'étendard de la réforme ecclésiastique et de la liberté civile dans la capitale du monde chrétien. Il réussit à faire chasser le pape de Rome, et resta le chef du peuple que sa doctrine avait entraîné dans la révolte. Son règne dura dix ans, et ne fut qu'une longue sédition, dans laquelle on pilla les palais, on démolit les maisons, on se partagea les dépouilles des vaincus. Cependant les choses commencèrent à changer à l'avénement d'Adrien IV, et la démocratie fondée par Arnaud, trouva son écueil dans ses excès. Un cardinal, blessé ou tué dans la rue, commença à dépopulariser le parti des séditieux. Le pape profita de cette occasion pour jeter un interdit sur le peuple de Rome; depuis Noël jusqu'à Pâques, la ville fut privée du culte religieux. Le peuple, qui avait fait trembler le souverain temporel, trembla à son tour devant le chef spirituel de l'Église. Arnaud se retira à Otricoli en Toscane, où il fut accueilli par le peuple et même par les grands qui étaient opposés au souverain pontife. Le couronnement de Frédéric Barberousse vint offrir à Adrien une occasion de se défaire du plus dangereux de ses ennemis; le pape exposa à l'empereur les funestes conséquences de la doctrine d'Arnaud de Brescia; Frédéric fit enlever Arnaud, qui fut traîné à Rome, condamné par le préfet, et brûlé vif, en 1155, sous les yeux du peuple, qui applaudit à sa mort et ne tarda pas à le regretter. Les cendres du martyr de la liberté furent jetées dans le Tibre, pour qu'il ne restât rien de lui qui pût réveiller l'enthousiasme de ses partisans; mais sa doctrine vivait encore dans l'esprit de la multitude, et souleva plusieurs fois, dans la suite, les Romains contre les chefs de l'Église.

ARNAUD (Pierre), cardinal, né dans le Béarn; le pape Clément V, après son couronnement à Lyon, en 1305, le fit cardinal et vice-chancelier de l'Église; mort en 1316.

ARNAUD dit de **CANTELOUP**, ainsi nommé parce qu'il était né dans un village de ce nom dans le diocèse de Bordeaux; fut nommé archevêque de Bordeaux et créé cardinal et camerlingue de l'Église, en 1305, par le pape Clément V; mort à Avignon en 1310.

ARNAUD DE CANTELOUP, neveu du précédent; succéda à son oncle en l'archevêché de Bordeaux. En 1312, il se trouva au concile général de Vienne, et en 1326; il en célébra un provincial à Ruffec; mort en 1332.

ARNAUD, cardinal, né à Aux, près de Condom; fut domestique du pape Clément V qui le nomma évêque de Poitiers, en 1307; puis cardinal le 23 décembre 1312; il fut aussi évêque d'Albe; mort en 1317.

ARNAUD (Étienne), médecin du 14e siècle, qu'on croit auteur de Tablettes très en vogue de son temps, et de quelques ouvrages restés manuscrits, intitulés : *Tractatus de febribus et de evacuatione*.

ARNAUD (Jean), peintre, né à Barcelone, en 1592, et mort en 1693, a peint dans sa patrie, en plusieurs

Digitized by Google

tableaux sur toile, une partie de la *vie de St. Augustin*, un *St. Pierre* en habits pontificaux, etc.

ARNAUD (George d'), philologue distingué, né à Francker en 1711, d'une famille de réfugiés français, composa, dès l'âge de 12 ans, des vers latins et grecs, où l'on remarque de l'élégance et de l'harmonie. Il publia ensuite *Specimen animadv. critic. ad aliquot script., græc.*, 1728, in-8°; *Lection. græc. lib. duo*, la Haye, 1730, in-8°. Ayant achevé ses cours, il fut nommé professeur en droit de l'université de Francker, et mourut avant d'avoir pris possession de sa chaire, en 1740, dans sa 29e année. Outre les ouvrages cités, il a publié plusieurs dissertations érudites; des questions de droit; *Variar. conjecturar. libri II*, 1738, in-4°, et quelques morceaux de littérature dans les *Miscellanea* d'Amsterdam.

ARNAUD (l'abbé François), de l'Académie française et de celle des inscriptions, abbé de Grandchamp, né près de Carpentras le 27 juillet 1721, vint à Paris en 1752, se lia peu de temps après avec Suard, concourut avec lui à la rédaction du *Journal étranger* et de différentes autres publications littéraires. Homme instruit et spirituel, le goût de la société l'empêcha d'entreprendre jamais aucun ouvrage de quelque étendue. Reçu à l'Académie française le 13 mai 1771, il obtint par la suite la place de lecteur et bibliothécaire de Monsieur. Parmi les morceaux qu'il a publiés on distingue son *mémoire* sur le style de Platon, sur les poésies de Catulle, sur Apelles, sur les accents et l'harmonie de la langue grecque, et sur des questions relatives à la musique des anciens. Admirateur de Gluck, il joua le premier rôle dans la querelle avec Piccini, fit insérer dans les journaux un grand nombre d'articles en faveur du musicien allemand, et mourut à Paris le 2 décembre 1784. Boudou a recueilli ses ouvrages, 1808, 3 vol. in-8°.

ARNAUD (François-Thomas-Marie de BACULARD d'), né à Paris le 15 septembre 1718, et mort dans cette ville le 8 novembre 1805, appartenait à une famille notable du comtat Venaissin. Il fit de brillantes études aux Jésuites de Paris, et montra très-jeune encore un goût décidé pour la poésie. Dans sa 17e année il avait déjà composé trois tragédies, *Idoménée, Didon*, et la *Mort de Coligny* ou *la Saint-Barthélemi*. Ces ouvrages ne furent pas représentés. L'auteur fit imprimer la *Mort de Coligny* en 1740. Voltaire, qui aimait assez les petits prodiges en littérature, soutint de ses conseils et même de sa bourse le jeune Baculard. Choisi par le grand Frédéric pour son correspondant à Paris, Baculard se rendit à Berlin, où ce monarque l'accueillit avec bonté, et auprès duquel il conserva toujours la noblesse de ses sentiments. Il le quitta au bout d'un an pour la légation de Dresde, et revint se fixer à Paris, où il se livra tout entier à la composition des volumineux ouvrages qu'il a laissés; sur la fin de sa vie, il y traîna une existence plus voisine de la misère que de la médiocrité. Ses principales productions sont : les *Épreuves du sentiment*, les *Délassements de l'homme sensible*, les *Loisirs utiles*, etc., recueils de contes qui eurent une grande vogue, et qui sont oubliés aujourd'hui; le style en est prolixe et larmoyant; *les Époux malheureux* ou *Histoire de M. et de Mme de la Bédoyère*, et une foule d'autres romans. D'Arnaud rentra aussi dans la lice dramatique. Il fit jouer successivement *le Mauvais Riche*, comédie, *le comte de Comminges*, *Euphémie* ou *le Triomphe de la Religion*, *Fayel et Mérinval*. *Le comte de Comminges* fut représenté en 1790. Cet auteur a encore publié un grand nombre de poëmes, dont une partie a été recueillie en 3 vol. in-12, 1751.

ARNAUD (Pierre-Louis, vicomte d'), maréchal de camp, grand officier de la Légion d'honneur, mérita, par de longs services, les titres dont il fut honoré. Après 12 années passées dans le grade de chef de bataillon, il parcourut assez rapidement les grades supérieurs. C'est lui qui commandait le 58e régiment de ligne dans les campagnes de 1807 et 1808. Mis d'abord à la demi-solde sous la restauration, on lui confia en 1821 le commandement de la subdivision de Nîmes, et en 1823 celui de la subdivision de Tarbes. Il commandait le département de l'Aude, à Carcassonne, lorsque, après 40 ans de service, il mourut le 6 mai 1832, à peine âgé de 60 ans.

ARNAUD DE CARCASSÈS, troubadour du 13e siècle, n'est connu que par une *Novella* ou conte singulier, d'une invention bizarre, dont l'abbé Millot donne la traduction. L'original de ce conte appartient à un trouvère français, dont Arnaud de Carcassès n'a été que le traducteur en provençal.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour du 13e siècle, que Millot suppose de l'illustre maison de ce nom, n'a laissé qu'une pièce de vers qui fait honneur à ses talents et à ses mœurs; c'est une instruction sur les modes et la manière de vivre de son siècle. Elle est imprimée par extraits dans le *Choix de poésies des troubadours*, II, 301, V, 41.

ARNAUD DE MARUEIL, né au château de ce nom, en Périgord, au 12e siècle, que Pétrarque nomme *il men famoso Arnaldo*, est, au jugement de Raynouard, remarquable par la gracieuse et abondante facilité de son style. L'abbé Millot a donné la traduction de quelques pièces de ce poëte. Les manuscrits de la bibliothèque du roi en contiennent près de 26, qui sont précédées de sa vie.

ARNAUD DE RONSIL (George), habile chirurgien de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il mourut le 27 février 1774. Il a publié un grand nombre d'écrits sur son art, traduits en fr. et publiés sous ce titre : *Mémoires de chirurgie*, Paris, 1768, in-4°.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14e siècle, dont l'abbé Millot cite trois chansons qui ne méritent pas, selon lui, d'être connues.

ARNAUDAT (Pierre-Henri d'), général de brigade, né à Orthez, dans le département des Basses-Pyrénées; était capitaine dans le 60e régiment en 1792, fut nommé adjudant général, le 27 avril 1793, et se signala au combat de la *Montagne de Louis XIV* contre les Espagnols, le 25 nivôse an II, sous les ordres du général Laroche. Cette action d'éclat lui valut le même jour le grade de général de brigade; en 1794, il fut nommé chef d'état-major de l'armée sous le général Labourdonnaye. En l'an V, il fut envoyé à l'armée du Rhin et prit le commandement de son avant-garde; mort vers 1837.

ARNAUDE DE ROCAS, née en Chypre, faite prisonnière par les Turcs en 1570, et destinée pour le harem du sultan, fit sauter le bâtiment, en mettant le feu aux poudres, et périt ainsi glorieusement avec tout l'équipage.

ARNAUDIN (d'), neveu d'Arnaudin, examinateur

Digitized by Google

des ouvrages de théologie, a publié, en gardant l'anonyme : *Réfutation du livre de l'action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1714, in-12; *Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe*, ib., 1715, in-12; une *Traduction* du traité d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes, ibid., 1713, in-12.

ARNAULD (Antoine), général français, naquit à Grenoble, en 1749, dans une condition obscure, et s'engagea comme soldat, en 1767, dans les gardes de Lorraine, où il servit jusqu'en 1779. Ayant alors obtenu son congé, il se retira en Normandie, et y vécut du travail de ses mains jusqu'à l'époque de la révolution. Il s'enrôla, en 1791, dans le premier bataillon de volontaires nationaux du Calvados, et y fut aussitôt nommé capitaine, puis lieutenant-colonel. Il commanda cette troupe dans les armées du Nord sous Dumouriez, et se trouva en 1793, à la bataille de Hondschoote, où il eut le bras fracassé d'un coup de feu. Nommé, en 1794, chef de la 4e demi-brigade d'infanterie, il la commanda avec beaucoup de distinction dans l'invasion de la Belgique, puis dans celle de la Hollande sous Pichegu. Étant passé en 1800 à l'armée du Rhin, il y commanda le 48e régiment d'infanterie, et se distingua notamment à l'attaque de Baltzeim et à la bataille de Hohenlinden, où il faisait partie de la division de Richepanse. En 1802 le colonel Arnauld passa à l'armée de Hanovre, et il fut nommé général de brigade le 25 août 1803, et commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Employé au camp de Zeist, sur les côtes de Hollande, il y mourut, dans la même année, de maladie, et par l'effet meurtrier du climat.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Reçu avocat au parlement, il s'y distingua par son éloquence, refusa toutes les dignités et mourut le 29 décembre 1619, avec la réputation d'un grand orateur et d'un homme de bien. De sa femme Catherine Marion, il eut 20 enfants; le dernier fut le grand Arnauld. On dit que Catherine de Médicis voulut le faire secrétaire d'État, mais qu'il eut le désintéressement de répondre qu'il la servirait mieux en qualité d'avocat général. Son plaidoyer contre les jésuites, en faveur de l'université de Paris en 1594, réimprimé en 1717, in-12, lui acquit une grande célébrité. Il publia au nom du roi un autre discours sur le rétablissement demandé au monarque par les jésuites; l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans un recueil de discours sur l'état de la France, Paris, 1606, in-12; *la Fleur de lis*, 1593, in-8°; *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1612, in-12; deux *Philippiques* contre Philippe II, roi d'Espagne, 1592, in-8°; une *Savoisienne*, réimprimée avec la *seconde*, Grenoble, 1630, in-8°.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils du précédent, né à Paris en 1589, mort le 27 septembre 1674, occupa, jeune encore, des charges importantes. A l'âge de 55 ans, il quitta la cour pour se retirer à Port-Royal des Champs. Lorsque Louis XIV choisit pour ministre des affaires étrangères Pomponne son fils, il voulut voir le bon vieillard, et lui fit un accueil si gracieux, que l'illustre solitaire, surpris d'avoir un sentiment d'orgueil, répétait de moment en moment : « Il faut s'humilier. » On a de lui la traduction des *Confessions de St. Aug.*, de *l'Histoire des Juifs, par Josèphe*, dont on recherche les éditions, petit-in-8°, avec figures; des *Vies des Pères du désert*; de l'*Échelle sainte* de St. Jean Climaque, des *OEuvres* de Ste. Thérèse et du B. Jean d'Avila, et les *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même.

ARNAULD (Henri), frère du précédent, né à Paris en 1597, fut d'abord doyen du chapitre de Toul, et nommé à l'évêché de cette ville, qu'il refusa. Envoyé extraordinaire de France à Rome, il y déploya un grand zèle et un esprit conciliateur. A son retour en France, il fut fait évêque d'Angers en 1649, ne quitta plus son diocèse, et fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il mourut à Angers le 8 mars 1692, à 96 ans, généralement regretté pour ses vertus épiscopales. Ses négociations à la cour de Rome ont été publiées par Burtin, Paris, 1748, 5 vol. in-12.

ARNAULD (Antoine), frère du précédent, et le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Morion, naquit à Paris le 6 février 1612. Après avoir fait avec distinction ses humanités et sa philosophie, aux colléges de Calvi et de Lisieux, il se livra d'abord à l'étude de la jurisprudence, puis à la théologie. Il prit le bonnet de docteur en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire, dans l'église de Notre-Dame, sur l'autel des Martyrs, il jura : « de défendre la vérité, jusqu'à l'effusion de son sang, » promesse que firent, depuis, tous les docteurs. Deux ans après, il publia son livre *De* (ou plutôt *Contre*) *la fréquente Communion*. Cet ouvrage, qui fait époque dans l'Église de France par la réforme qu'il opéra dans l'administration des sacrements, fut le principe des persécutions que l'auteur essuya dans la suite. Les disputes sur la grâce, qui s'élevèrent alors, vinrent ajouter encore à cette animosité. Arnaud prit le parti de Jansénius, et le soutint avec la plus grande force. Depuis les troubles qu'avait excités son premier ouvrage, et qui l'avaient fait citer à Rome, il s'était retiré à Port-Royal; il s'ensevelit encore plus profondément dans sa retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, firent comprendre Arnauld dans cette pacification, et le présentèrent au nonce. Ce prélat l'accueillit avec la plus grande distinction, et lui dit : « Qu'il ne pouvait mieux employer sa plume d'or, qu'à défendre l'Église. » Louis XIV voulut voir aussi un théologien si renommé, et il lui fut présenté par Pomponne, son neveu. Toute la cour fêta le savant docteur. Durant les premières années qui suivirent la paix de l'Église, Arnauld tourna contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre ses adversaires. Ce calme heureux produisit : 1° *La Perpétuité de la Foi*; 2° *Le renversement de la morale de J. C. par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestants. Mais la tranquillité ne fut pas de longue durée; la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de combattre les dogmatisants dans les autres, allumèrent la guerre. Arnauld ne fut pas des derniers à recommencer les hostilités. Devenu suspect par le concours des visites qu'il recevait, et regardé comme dangereux par Louis XIV, que l'archevêque de Paris, M. de Harlay, ne cessait d'animer contre lui, il crut devoir disparaître pour quelque temps, et se retira dans les pays étrangers, en 1679. Innocent XI lui fit offrir une retraite honorable à Rome,

Digitized by Google

qu'il refusa, de peur de se rendre suspect à Louis XIV, à cause des disputes sur la *régale*. Ce fut alors que Boileau, devant qui l'on disait que le roi faisait chercher le docteur pour qu'on l'arrêtât, répondit : « Le roi est trop heureux pour le trouver. » Il y a toute apparence que ces recherches ne furent que comminatoires ; car Arnauld trahissait à chaque instant son secret par l'impétuosité de son caractère. Il trouva d'abord une retraite chez la duchesse de Longueville ; mais ayant lui-même commis une inconséquence qui aurait pu le faire reconnaître, il alla se loger au faubourg St.-Jacques, dans un taudis ignoré ; il y tomba malade. Ses amis lui envoyèrent un médecin, qui, dans la conversation, comprit bientôt à qui il avait à faire. Il retourna une seconde fois chez la duchesse de Longueville ; mais peu sûr de lui-même et craignant les conséquences de l'animosité de ses ennemis et des préventions du roi, Arnauld s'exila lui-même de sa patrie, et se retira dans les Pays-Bas. Après avoir erré en différents endroits, il se fixa à Bruxelles, où le marquis de Grana le fit assurer de sa protection, et témoigna un grand désir de voir un homme dont la réputation avait déjà rempli l'Europe, l'illustre fugitif ne refusa point sa protection ; mais il le fit prier de le laisser dans son obscurité. Le premier fruit de sa retraite fut l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés du ministre Jurieu*, ouvrage qui, au jugement de Racine, présente la force et l'éloquence des *Philippiques* de Démosthènes, et où l'auteur prit généreusement la défense des jésuites ses persécuteurs. Le repos était un état violent pour cet athlète infatigable ; il trouva moyen de s'engager bientôt dans une nouvelle querelle. Le père Mallebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un *Traité*, et le fit parvenir à celui qu'il regardait comme son maître. Le docteur voulut arrêter l'impression de son livre ; mais, n'ayant pu y réussir, il lui déclara la guerre en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, remplis d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Cette querelle, qui dura jusqu'à la mort d'Arnauld, ne l'empêcha pas d'en avoir une autre avec le père Simon, à l'occasion de la trad. des livres saints en langue vulgaire. Arnauld vit approcher la mort sans trouble ni faiblesse, et expira entre les bras du père Quesnel, à Bruxelles, le 8 août 1694, à quatre-vingt trois ans, et fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Sa mort enleva aux partisans de Jansénius le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et aux jésuites leur plus redoutable adversaire. Le lieu de sa sépulture fut longtemps ignoré ; mais son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. On a de cet homme illustre environ 140 volumes, dont il existe une nouvelle édition complète en 42 vol. in-4°, Lausanne et Paris, 1775-79. Ses productions les plus remarquables sont : la *Grammaire générale et raisonnée*, avec Lancelot ; l'*Art de penser*, avec Nicole ; plusieurs vol. de la *Morale pratique des jésuites*, 1669-1674, 8 vol. in-12 ; *Apologie pour les catholiques contre Jurieu*, 1681, 2 vol. in-12. On a publié après sa mort 9 vol. de *Lettres* qui peuvent servir à l'histoire de son temps. Le P. Quesnel a écrit la *Vie* d'Arnauld avec des pièces justificatives et quelques écrits posthumes. Larrière en a publié une bien plus détaillée, Lausanne, 1783, in-4°, et 2 vol. in-8°.

ARNAULD (Antoine), fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, servit d'abord dans le régiment d'un de ses cousins, Isaac Arnauld, gouverneur de Philipsbourg, et mestre de camp, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé de Chaumes, se retira auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, dont il gouverna le temporel, qu'il dérangea considérablement, et mourut en 1698. Ses *Mémoires*, où il se plaint beaucoup de son père, ont paru en 1756.

ARNAULD (Marie-Angélique), sœur de l'illustre théologien, née en 1591, nommée à 14 ans abbesse de Port-Royal des Champs, y rétablit 3 ans après la réforme. Plus tard elle transféra son monastère à Paris ; et le roi, d'après sa demande, permit que l'abbesse fût élective et triennale. Elle mourut le 6 août 1661, laissant une grande réputation de savoir et de piété.

ARNAULD (Agnès), sœur de la précédente, fut d'abord, malgré sa jeunesse, maîtresse des novices, gouverna Port-Royal durant les cinq ans que la mère Marie-Angélique passa à Maubuisson, devint sa coadjutrice, fut elle-même élue abbesse, et mourut le 19 février 1671, à soixante et dix-sept ans, après soixante et douze ans de profession. Elle publia deux livres intitulés : *L'Image de la Religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12 ; et l'autre : *Le Chapelet secret du St.-Sacrement*, 1663, in-12.

ARNAULD (Angélique de SAINT-JEAN), nièce des précédentes, abbesse de Port-Royal, née en 1624, morte en 1684, a laissé : *Mémoires* pour servir à la vie de la mère Angélique sa tante, Paris, 1737, in-12.

ARNAULD DE VILLENEUVE, médecin du 14e siècle, poursuivi comme hérétique par l'université de Paris, s'enfuit en Sicile où il fut reçu par le roi Frédéric d'Aragon, qui l'envoya soigner le pape Clément, malade à Avignon ; mais Arnauld périt dans la traversée en 1314, et fut enterré à Gênes. Ses œuvres, publiées pour la première fois à Lyon, in-fol., en 1504, ont été souvent réimprimées. De tous ses écrits le plus connu maintenant est son *Commentaire* sur l'école de Salerne. Mais Arnauld a d'autres droits à l'estime : il est, avec Raymond Lulle, son disciple, l'un des créateurs de la chimie ; il découvrit les acides, composa le premier de l'alcool, les ratafias et diverses eaux spiritueuses qui sont encore employées dans la médecine et pour les cosmétiques.

ARNAULD, marquis de Pomponne, et **ARNAULD**, abbé de Pomponne. *Voyez* **POMPONNE**.

ARNAULT (Henri), médecin et mathématicien, né en Hollande, s'établit en France, et mourut à Dijon, en 1460.

ARNAULT (Charles), né dans le Gâtinais, en 1643 ; avocat au parlement de Paris, en 1707 ; bâtonnier de l'ordre, en 1717 ; mort en 1718.

ARNAULT (Ant.-Vincent), littérateur, de l'Académie française, né à Paris le 22 janvier 1766, fit ses études au collége de Juilly. En 1785, il fut pourvu du brevet honorifique de secrétaire du cabinet de Madame, et, en 1789, acheta dans la maison de Monsieur (depuis Louis XVIII) une charge dont la finance ne lui fut jamais remboursée. Cultivant dès son enfance les lettres avec succès, il fit représenter en 1791 *Marius à Minturnes*, et, en 1792, *Lucrèce*, pièces qui furent très-applaudies. N'ayant point adopté les principes de la révolution, il sortit de France après la funeste journée du 10 août ; passa en Angleterre et de là en Belgique ; et lorsqu'il

Digitized by Google

voulut rentrer en France, arrêté comme émigré, peu s'en fallut qu'on ne lui appliquât les terribles lois de l'époque. Quelque temps après, en 1797, il se rendit en Italie. Accueilli à Milan par le général Bonaparte, qui le chargea d'organiser la nouvelle administration des îles Ioniennes, il lui voua dès lors un attachement qui ne s'est jamais démenti. Il voulut le suivre en Égypte; mais forcé de s'arrêter à Malte pour soigner un ami malade, il se rembarqua pour la France sur une frégate qui fut capturée par les Anglais. Il n'eut d'ailleurs qu'à se louer des procédés du capitaine ennemi, et il ne tarda pas d'être échangé. En 1800, il fut nommé par le ministre de l'intérieur chef de la division de l'instruction publique, place qu'il conserva jusqu'à l'organisation de l'université. Il accompagna Lucien Bonaparte, ambassadeur en Espagne, et, pendant son séjour à Madrid, prononça dans une séance de l'Académie royale un discours sur l'état des lettres et des arts en France, qui lui mérita tous les suffrages. De retour en France, il fut associé aux travaux de l'illustre Fourcroy, pour la réorganisation de l'instruction publique. Nommé en 1808 conseiller et secrétaire général de l'université, il perdit cette double place à la restauration. Pendant les *cent jours*, il fut chargé provisoirement de la direction de l'université, et député de la ville de Paris à la chambre des représentants, où il se prononça fortement pour la nouvelle dynastie. Exilé de Paris au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui bannissait de France les hommes les plus dévoués à Napoléon, et se retira à Bruxelles; il y chercha des consolations dans la culture des lettres qu'il n'avait jamais négligées, et s'occupa de donner une édition complète de ses œuvres. Il obtint en 1819 l'autorisation de revenir à Paris, fut réintégré en 1829 à l'Académie française, dont il avait été exclu par ordonnance en 1816, et devint en 1833 secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il mourut à Paris en 1834. Les *OEuvres* d'Arnault, publiées de 1824 à 1827, forment 8 vol. in-8°. Les trois premiers contiennent le théâtre; le quatrième les fables, le cinquième des mélanges, et les trois derniers des morceaux de critique tirés des journaux dont il avait été le collaborateur. Parmi ses pièces dramatiques on distingue *Marius*, *les Vénitiens*, qu'il composa en Italie et qu'il dédia au général Bonaparte par une épître remarquable; *Germanicus*, tragédie défendue après la première représentation; *Mélidor et Phrosine*, etc. Ses fables sont dans un genre dont il est le créateur, et se font lire avec plaisir. Dans les dernières années de sa vie, Arnault a publié des *Mémoires*, pleins d'intérêt, mais qui ne sont pas terminés. On lui doit encore *Vie politique et militaire de Napoléon*, Paris, 1822-26, 2 vol. in-fol., figures lithographiées. Cet ouvrage d'un admirateur de Napoléon ne peut être bien impartial. Arnault a eu part à la *Biographie des contemporains*, ou du moins son nom se lit sur le frontispice avec ceux de ses amis.

ARNAULT DE LA BORIE (François), chanoine de Périgueux, sa patrie, archiviste et chancelier de l'université de Bordeaux, mort à Périgueux en 1607 dans un âge avancé, est auteur des *Antiquités du Périgord*, 1577, et d'une *Traduction* du Traité des Démons de J. Maldonat, etc., Paris, 1617, in-12.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (Louis-Daniel), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, et mort le 1er mars 1778, se livra avec succès à l'étude de l'histoire naturelle; il a publié: *Manuel des dames de charité*, 1747, in-12, réimprimé plusieurs fois; *Ædologie* ou *Traité du rossignol*, 1751, in-12; *Histoire naturelle des animaux*, etc., 1756, 9 vol. in-12; *Description abrégée des plantes usuelles pour le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12; ces deux derniers en société avec Salerne, naturaliste; *Cours de médecine pratique*, 1769, in-12.

ARNAVON (François), né vers 1740 à Lisle dans le comtat Venaissin, chanoine de cette ville et prieur de Vaucluse, fut en 1790 député par l'assemblée représentative auprès de Pie VI, pour régler les affaires du comtat. A la restauration, il fut nommé chanoine de la métropole de Paris, vicaire général de l'archevêché de Corfou, et mourut le 25 novembre 1824. On a de lui *Discours apologétique de la religion chrétienne* au sujet de plusieurs assertions du *Contrat social*, 1773, in-8°; *Pétrarque à Vaucluse*, Avignon, 1805, Paris, 1814.

ARNAY (.... d'), littérateur modeste et laborieux, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, professait, au milieu du 18e siècle, les belles-lettres et l'histoire à l'académie de Lausanne. On lui doit un ouvrage estimable: *De la vie privée des Romains*, Lausanne, 1752, in-12. La *France littéraire* lui attribue la traduction française des *Opuscules anatomiques* de Haller, Lausanne, 1760, in-8°. Il mourut avant 1780.

ARNAY ou **ARNEX** (Simon-Auguste d'), né, vers 1750, à Milden, dans le canton de Berne, fut d'abord instituteur en Hollande. De retour en Suisse, il fut attaché, depuis 1788, comme traducteur, à la chancellerie de Berne, jusqu'à l'occupation de cette ville par les Français, en 1798. A cette époque, obligé d'abandonner son pays, il vint chercher un asile en Allemagne. Nommé précepteur du prince héréditaire de Bade, il était en 1802 à Calsruhe, et l'on peut conjecturer qu'il y mourut peu d'années après. D'Arnay a été le principal rédacteur de la *Gazette* de Berne, pendant qu'il habitait cette ville. Il a traduit de l'allemand en français un assez grand nombre d'ouvrages.

ARND (Jean), théologien luthérien, né à Ballenstædt, dans le duché d'Anhalt, en 1555, mort à Zell en 1621, surintendant des églises du duché de Lunebourg, mit son bonheur à soulager les malheureux, et se distingua par des écrits où respire une charité vraiment chrétienne. Le plus connu, intitulé: *Du vrai christianisme*, a été traduit en latin, en français et dans presque toutes les langues vivantes. Le dérèglement des mœurs dont se plaignaient les protestants provient, suivant lui, de ce qu'ils rejettent la nécessité des bonnes œuvres, et de ce qu'ils soutiennent que la foi suffit pour justifier.

ARND (Christian), professeur de logique à Rostock, né en 1625, mort en 1683, avait successivement étudié à Leyde, à Leipzig et à Strasbourg. On a de lui: *Dissertatio de philosoph. veterum*, 1650, in-4°, et *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, 1651, in-8°.

ARND (Josué), ministre luthérien, né en 1626, à Gustrow, succéda, en 1653, à son frère Christian dans la chaire de logique de Rostock, et devint aumônier de Gustave Adolphe. Il mourut en 1685, après avoir publié

un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de controverse, indiqués dans les Mémoires de Nicéron, tome XXXIII. Les plus remarquables sont : *Lexicon antiquitat. eccles.*, Greifswald, 1669, in-4°; des poésies latines, et une traduction latine de l'*Histoire de Wallenstein* par Gualdi.

ARND (Charles), fils du précédent, né en 1673 à Gustrow, mort en 1721, professeur de langue hébraïque à Rostock, est un des créateurs de l'histoire bibliographique générale. On cite de lui : *Schediasma de Phalaride*, etc., et *Schediasma bibliothecæ græcæ*, Rostock, 1705, in-8°; *Systema litterarium ; De cancellariorum vestigiis, apud Hebræos*, etc. ; une *Vie* de son père. La sienne se trouve dans les *Annales littéraires du Mecklembourg*, année 1721, p. 37.

ARNDT (Jean-Godefroi), né à Halle en Saxe, le 12 janvier 1712, fut élevé à la maison des orphelins de cette ville, habita dans sa jeunesse la Livonie, comme précepteur des enfants d'un grand seigneur de ce pays; fut depuis recteur de l'école d'Arensbourg dans l'île d'Oesel, d'où il passa avec le même titre, en 1747, au lycée impérial de Riga. Il mourut le 1er septembre 1767. Ses ouvrages sont : *Chroniques livoniennes* (en allemand); 1747-1753; in-folio. *Réflexions programmatiques sur l'origine des belles-lettres dans la Livonie* (en allemand), Riga, 1754, in-4°.

ARNDT (Godefroi-Auguste), seigneur héréditaire de Paunsdorf, né à Breslau le 24 novembre 1748, fut nommé, en 1780, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig, et depuis professeur ordinaire de morale et d'économie politique à la même université. Il est mort le 10 octobre 1819. Ses principaux ouvrages sont : *Progr. quibus causis commotus Henricus I, rex Germanorum, urbem Misenam condiderit?* Leipzig, 1776, in-4°; *Archives de l'histoire de Saxe* (en allemand); *Progr. de origine accisæ provincialis*, etc., 1796, in-4°.

ARNE (Thomas-Augustin), docteur en musique, fils d'un tapissier de Londres, naquit au mois de mars 1710. Destiné à la profession d'avocat, sa passion pour la musique l'emporta et il se livra à l'étude du violon. En 1744, il fut attaché comme compositeur au théâtre de Drury-Lane; il y donna plusieurs opéras qui eurent du succès. Arne est le musicien le plus remarquable qu'ait produit l'Angleterre dans le 18e siècle. Il avait épousé Cécile Young, cantatrice distinguée du théâtre de Drury-Lane. Arne est mort le 5 mars 1778. Il a laissé plus de 20 *opéras*, des *oratorios*, des *chansons*, etc.

ARNE (Michel), fils du précédent, naquit à Londres en 1741. Il eut fort jeune de grandes dispositions pour la musique, et donna quelques opéras au théâtre de Drury-Lane. Vers 1780, il eut la folie de s'adonner à la recherche de la pierre philosophale; ayant bientôt été ruiné par les dépenses que lui occasionna l'objet de ses recherches, il se remit à travailler pour les théâtres de Covent-Garden, du Vauxhall et de Ranelagh; il est mort vers 1806.

ARNEMANN (Just.), médecin, naquit à Lunebourg, le 23 juin 1763. L'université de Gœttingue, où il fit ses études, l'admit au nombre de ses professeurs, après qu'il eut obtenu le bonnet doctoral; mais il ne conserva pas longtemps la chaire qui lui avait été confiée, des circonstances particulières l'ayant déterminé à se rendre à Lunebourg, où il exerça quelque temps l'art de guérir, et se brûla la cervelle le 25 juillet 1807. On présume que le dérangement de ses affaires put seul le porter à cet acte de désespoir. Quoiqu'il n'ait pas fourni une longue carrière, il a laissé de nombreux ouvrages, dont quelques-uns offrent un certain degré d'intérêt. *Commentatio de oleis unguinosis*, Gœttingue, 1785, in-4°; *Sur la reproduction des nerfs* (en allemand), Gœttingue, 1786, in-8°; *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum prodromus*, Gœttingue, 1786, in-4°; *Expériences sur les régénérations chez les animaux vivants* (en allemand), Gœttingue, 1787, *Revue des instruments de chirurgie les plus célèbres et les plus usités des temps anciens et modernes* (en allemand), Gœttingue, 1796, in-8°, etc.

ARNEST, premier archevêque de Prague, vers le milieu du 14e siècle, composa, vers l'année 1350, un chant en langue bohème, avec la musique, en l'honneur de St. Wenceslas. Ce chant, dont les paroles sont la traduction du *Kyrie eleison*, se chante encore dans les églises de la Bohême, à la fête de St. Wenceslas. Arnest mourut le 30 juin 1364.

ARNEX. *Voyez* **ARNAY** (Simon-Auguste d').

ARNHEIM ou **ARNIM** (Jean-George), général saxon, né en 1581, dans l'Uckermarck, d'une famille noble, entra d'abord au service de Pologne, ensuite à celui de la Suède, et passa en 1626, dans l'armée de l'empereur Ferdinand II, où il acquit si bien la faveur du général Wallenstein, qu'en 1627, il fut fait feld-maréchal, et chargé, en 1628, d'assiéger Stralsund. Forcé de lever ce siége, il fut envoyé au secours de Sigismond III, roi de Pologne. Des querelles qui s'élevèrent entre les chefs polonais et lui, l'engagèrent à se retirer du service de l'Empereur. Il passa alors, avec le titre de feld-maréchal, à celui de l'électeur de Saxe, et combattit sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, à la bataille de Breitenfeld : il prit Prague, Egra, Elnbogen; mais il se vit bientôt forcé, par Wallenstein, d'abandonner ses conquêtes. Au commencement de l'année 1634, il fut employé pour les propositions de paix que Wallenstein fit faire aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, et qui échouèrent. Arnheim rentra alors en campagne, prit Bautzen, Limbourg, et battit les impériaux à Liegnitz. En 1635, il fut envoyé par l'électeur de Saxe aux négociations de Berlin, et, après le traité de Prague, il fit sortir ses troupes de la Silésie. Comme les droits des luthériens ne lui parurent pas assez assurés par ce traité, il donna sa démission, et se retira dans son château de Boitzenbourg, dans l'Ukermarck; il y fut saisi et enlevé, le 17 mars 1637, par ordre du roi de Suède, qui le soupçonnait de former contre lui des complots dangereux. On le conduisit d'abord à Stetin, et ensuite à Stockholm; il s'échappa de cette dernière ville en 1638. De retour en Allemagne, il se tint caché quelque temps, rentra peu après au service de l'électeur de Saxe, alors allié de l'empereur, et voulut lever une nouvelle armée. N'ayant pas réussi, il tomba malade à Dresde, et y mourut le 18 avril 1641. Sa tempérance était si remarquable, qu'on le nommait *le capucin luthérien*.

ARNIGIO (Barthélemi), médecin et célèbre littérateur, né à Brescia, en Lombardie, en 1523, d'un père

Digitized by Google

forgeron, état qu'il exerça jusqu'à l'âge de 18 ans; étudia la médecine à l'université de Padoue; quitta ensuite cet art pour l'étude des lettres; devint un des plus célèbres littérateurs de son temps; séjourna quelque temps à Venise et dans d'autres villes, où il se fit un grand nombre d'admirateurs. Mort dans sa patrie en 1577. On a de lui des *Rime, lettere ed orazione*, Venise, 1558; *Lettura sopra il sonetto del Petrarca : Liete, pensose, accompagnate, e sole*, Brescia, 1577, in-8°; *Dieci veglie degli ammendati costumi dell' umana vita*, Brescia, 1577, in-8°, ouvrage de morale, traduit en français par P. de Larivey, Troyes, 1608, in-12.

ARNIM (Louis-Achim d'), poëte allemand, né à Berlin le 26 janvier 1781, mort le 21 janvier 1832, s'appliqua aux sciences naturelles. Sa *Théorie des phénomènes de l'électricité* présente des recherches intéressantes. Ses nombreux voyages changèrent la direction de ses études. Il s'adonna à la poésie. Il publia *la Vie et les amours de Hallin*, accompagnée d'une *Vie de Rousseau*, dans le but de mettre en parallèle une existence mondaine avec une existence scientifique. En 1804, il fit paraître à Gœttingue un roman intitulé: *les Révélations d'Ariel*. Il donna avec Clém. Brentano, à Heidelberg, où ils vivaient ensemble, une collection d'anciennes poésies nationales allemandes sous le titre de *la Corne miraculeuse du petit garçon*. Outre ces trois productions, on a encore *Jardin d'hiver*, collection de nouvelles, Berlin, 1809; *La Gazette des solitaires*, collection de traditions et légendes anciennes et nouvelles, d'histoires et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4°; *Pauvreté, richesses, fautes et repentir de la comtesse Dolores*, histoire véritable, Berlin, 1810, 2 vol.; *Halle et Jérusalem*, jeu d'étudiants, et *Aventures d'un pèlerin*, Heidelberg, 1811; son *Théâtre*, Berlin, 1813; *Les Gardes de la couronne* ou *première et seconde vie de Berthold*, 1er vol., Berlin, 1817, roman non achevé; *Les Égaux*, comédie qui fut le dernier ouvrage dramatique de l'auteur. Arnim a travaillé en outre à plusieurs feuilles littéraires. Il passa les dernières années de sa vie à Berlin et à une terre qu'il avait près Dahme, province de Brandebourg. Ce poëte n'était pas assez apprécié en Allemagne.

ARNISÆUS (Henningus), médecin et anatomiste, né à Halberstadt, fondateur du jardin botanique d'Helmstadt, au duché de Brunswick, et premier médecin de Christiern IV, roi de Danemark, écrivit quelques ouvrages sur l'anatomie, la politique et la jurisprudence, et mourut en 1636.

ARNKIEL (Trogillus), surintendant des églises de Holstein, mort en 1713, est auteur de *la Religion des Cimbres païens*, et de l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord*. Ces deux ouvrages, écrits en allemand, sont très-estimés.

ARNKIEL (Frid.), fils du précédent, a donné une *Histoire du christianisme dans le Nord*, Gluckstadt, 1712, in-4°, en allemand.

ARNOBE *l'ancien*, écrivain et philosophe chrétien au 3e siècle, né à Sicca dans la Numidie, y professa la rhétorique vers 297, quand il se convertit au christianisme. Avant d'être admis au baptême, il publia, comme gage de la sincérité de sa foi, le *Traité* célèbre contre les Gentils (*adversus gentes*), dont la meilleure édition est celle d'Orelli, Leipzig, 1816, 2 vol. in-8°. On trouve dans ce livre beaucoup d'érudition; le style en est véhément, mais quelquefois obscur et incorrect. Arnobe avait écrit un *Traité* de rhétorique qui est perdu. Il fut le maître de Lactance.

ARNOBE *le jeune*, moine à Lérins ou à Marseille vers 460, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Conflictus catholici cum Serapione*, publié par Fr. Feu-Ardent, avec des notes, et réimprimé avec des notes dans le tome VIII de la *Bibl. max. Patr.* On lui attribue aussi des *Commentaires sur les Psaumes*, souvent réimprimés, et que l'on trouve dans le même vol. de la *Bibl. Patr.* On ignore si c'est de lui ou d'un autre Arnobe que sont les *Courtes explications* sur quelques passages des Évangiles, pub. par Gilb. Cousin, et reproduites également dans la *Bibl. Patr.*

ARNOLD, archevêque et électeur de Mayence, élu en l'an 1153; prévôt de Mayence, ayant été envoyé à Rome par l'archevêque Henri Ier, pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient été portées devant le pape, il parvint à faire déposer Henri et à se faire nommer à sa place: à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains priviléges, il fut massacré par le peuple, dans le cloître de St.-Jacques. L'empereur Frédéric Ier, auprès auquel il jouissait d'une grande faveur, s'étant rendu à Mayence, trois ans après, condamna à mort les trois principaux chefs de la sédition, fit raser les remparts et le cloître de St.-Jacques, anéantit tous les priviléges de la ville, et la convertit en une vaste solitude: elle resta trente-six ans dans cet état.

ARNOLD (Christophe), né à Nuremberg en 1627, mort en 1656, professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie, a publié de nombreuses et savantes dissertations dont on trouve la liste dans Adelung. Il était en correspondance avec Heinsius.

ARNOLD (François), dominicain du Maine, dont Anne d'Autriche approuva le projet d'ériger en faveur du sexe un ordre de chevalerie, pour étendre le culte de la Vierge. N'ayant pu le mettre à exécution, il se fit médecin, et publia un livre intitulé: *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, qui l'a fait mettre au nombre des charlatans empiriques.

ARNOLD (Nicolas), naquit à Lesna, en Pologne, le 17 décembre 1618. Il fut placé, en 1639, à la tête de l'école et de l'église de Jablonow. Les talents qu'il montra dans cette place engagèrent ses supérieurs à l'envoyer dans les universités étrangères, afin qu'il y trouvât, pour perfectionner ses études, les secours qui lui manquaient dans sa patrie. En 1641, il arriva à Franeker, et suivit les leçons de Makowski, du fameux Coccejus, de Vedel, de Cloppenburg. Il alla passer, en 1643, quelques mois dans les universités de Leyde, de Groningue et d'Utrecht, pour y écouter Voet, Spanheim, et quelques autres savants théologiens. On lui confia, en 1645, la direction d'une petite église hollandaise, et, en 1651, la chaire de théologie à Franeker. Arnold, qui possédait parfaitement le hollandais, se fit, dans ces nouvelles fonctions, une grande réputation. Ses ouvrages sont écrits en latin, il suffira d'en indiquer quelques-uns: *Scopæ dissolutæ H. Echardi*, Fran. 1654, in-8°; *Lux in tenebris*, etc., 2 vol. in-8°; Fran., 1662; et 1665, in-4°; *Atheismus*

Socinianus J. Bidelli refutatus, Fran., 1659, in-4°; Arnold mourut le 15 octobre 1680.

ARNOLD (MICHEL), fils du précédent, mort le 28 mars 1738, à Harlem, où il était ministre du saint Évangile, a publié, en 1680, à Franeker : *Codex Talmudicus Tamid.*, etc., avec une traduction et un commentaire. Cet ouvrage a été inséré dans le tome V de la *Mishna* de Surenhusius. On connaît encore de lui, en hollandais, des *Méditations chrétiennes*, Harling., 1687, in-12; et une *Oraison funèbre du prince Henri Casimir*, Leuw., 1697, in-4°.

ARNOLD (CHRISTOPHE), astronome allemand, né en 1650, mort en 1697, simple paysan, étudia seul l'astronomie et y fit de grands progrès. Il observa la grande comète en 1683, et le passage de Mercure par le soleil en 1690. Il a fait, de 1688 à 1697, un grand nombre d'*Observations astronomiques*, dont il donna les six premières années à l'astronome God. Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipzig.

ARNOLD (GODEFROI), théologien de la communion de Luther, et historiographe du roi de Prusse, Frédéric Ier, naquit, le 5 septembre 1665, à Annaberg, dans l'Estzgebürg. Il fit ses études à Géra et à Wittenberg, fut nommé professeur d'histoire à Giessen; résigna presque aussitôt cette place par des motifs de piété, remplit ensuite les fonctions de pasteur à Altstædt, dans le duché d'Eisenach, à Werben et à Perleberg, et mourut, le 20 mai 1714, de douleur d'avoir vu des recruteurs prussiens entrer dans l'église où il *administrait* le St. Sacrement, et enlever de force plusieurs jeunes gens de sa paroisse. Avant de mourir il exprima le regret d'avoir écrit le livre mystique intitulé : *Sophia, ou Mystères de la sagesse divine*, et de n'avoir pas rédigé avec plus de circonspection sa grande *Histoire de l'Église et des Hérésies;* cet ouvrage qui parut pour la première fois à Francfort-sur-le-Mein, en 1699-1700, 2 vol. in-fol., et a été augmenté à Schaffhouse, de 1740-42, en 3 vol. in-fol., a fait sa réputation et ses malheurs. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque encore : *Christianorum ad metalla damnatorum historia*.

ARNOLD (BENOIT), l'un des généraux les plus célèbres de l'armée américaine, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, faisait, avant cette époque, le commerce de chevaux. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution. Son audace le fit bientôt distinguer: il ne tarda pas à être nommé colonel, se trouva à la prise du fort Ticondéroga, et fit partie, peu de temps après, de l'expédition du Canada. Sa marche, dans le cours de l'hiver, à travers les montagnes inhabitées du Maine, est une des entreprises les plus hardies que jamais chef militaire ait tentées. Il commandait un détachement de l'armée du congrès, qui donna l'assaut à Quebec, dans les derniers jours de 1775. Arnold fut blessé dans cette occasion, et obligé de se retirer du combat. Par suite de sa blessure, et par la mort de Montgommery, l'assaut n'eut point de succès. Dans un combat naval qu'il livra aux Anglais, sur le lac Champlain, il soutint sa réputation militaire; et il fit, sous les ordres de Gates, des prodiges de valeur dans deux batailles sanglantes que celui-ci livra au général anglais Burgoyne sur les bords de la rivière du Nord, en 1777. Arnold fut nommé commandant de Philadelphie, lorsque les Anglais eurent évacué cette place en 1778; mais ce fut alors qu'il commença à se faire remarquer par un luxe qui contrastait vivement avec les mœurs de son pays et avec les circonstances où se trouvait sa patrie. Il montrait une insolence à laquelle on n'était pas accoutumé, témoignant les plus grands mépris pour l'autorité civile. Il fut réprimandé par le général Washington. Son âme altière ne put supporter un pareil affront : ce fut alors qu'il forma le projet de trahir sa patrie et de se vendre aux Anglais. Il demanda et obtint le commandement du poste important de West-Point, situé dans le voisinage de New-York, quartier général de l'armée anglaise. Une correspondance s'établit bientôt entre lui et le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, aide de camp de ce dernier. André lui-même vint trouver Arnold à West-Point : le projet était de livrer cette place aux Anglais et de faire prendre au corps d'armée commandé par Arnold, une position telle, que l'armée anglaise pût le surprendre, le faire prisonnier, et s'emparer de toutes ses armes et de ses munitions; mais le major André, ayant été arrêté, fut condamné à mort comme espion et exécuté le 2 octobre 1780. Cette mort fit une profonde impression sur les Américains qui savaient bien à quoi s'en tenir sur la fidélité d'Arnold. En effet, il passa en Angleterre, et fut nommé major général. Il mourut à Londres en 1801, universellement méprisé.

ARNOLD (SAMUEL), musicien et compositeur allemand, s'établit en Angleterre, et mourut à Londres le 8 octobre 1802. Il a donné plusieurs opéras dont quelques-uns sont restés au répertoire, et des *oratorios*. Celui de la *Guérison de Saül* passe pour son chef-d'œuvre. Admirateur de Handel, il se chargea de l'édition de ses ouvrages, en 1786.

ARNOLD (THOMAS), médecin de Leicester, y fonda pour les fous un établissement qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1816. Il était membre du collége de Londres, et de la société de médecine d'Édimbourg. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de pleuritide; A case of hydrophobia succesfully treated*, 1793; *Observations on the menagement of the insane*.

ARNOLD D'HILDESHEIM, historien allemand du 13e siècle, a continué *les Chroniques des Esclavons* de Helmoldus, publiées à Lubeck, en 1659.

ARNOLD (GEORGE-DANIEL), professeur de droit à Strasbourg, né dans cette ville, le 18 février 1780; orphelin dès l'enfance et privé de toute fortune, il fit presque seul ses études. Par sa grande application, il sut intéresser ses professeurs. Il parcourut l'Allemagne; le célèbre Gœthe lui fit l'accueil le plus encourageant. Son mérite fut bientôt apprécié par le grand maître de l'université qui combla ses vœux, en lui conférant, en 1810, une chaire d'histoire à Strasbourg. Chargé de l'enseignement du droit romain, il eut l'honneur d'être l'un des juges du concours ouvert en 1819. En 1820, il fut nommé conseiller de préfecture, fonctions qu'il résigna plus tard. Vers cette époque, il succéda, comme doyen de la faculté de droit, à Herman. Il put enfin satisfaire le désir qu'il avait de visiter la célèbre université d'Oxford; peu de temps après son retour de l'Angleterre il mourut le 18 février 1829. On doit à Arnold : *Elementa juris civilis Justinianei, cum Codice Napoleoneo et reliquis*

Digitized by Google

legum codicibus collata, Strasbourg, 1812, in-8°; *Notice littéraire sur les poëtes alsaciens*, Paris, 1806; *Le lundi de la Pentecôte*, comédie, en dialecte strasbourgeois, Strasbourg, 1816; etc.

ARNOLDI (Jean de), né à Herborn, le 30 décembre 1751, fils de Valentin Arnoldi, conseiller supérieur du consistoire et bibliothécaire de l'académie de Herborn. Sa mère était fille de l'orientaliste Albert Schultens, de Leyde. A peine âgé de 16 ans, Arnoldi fut admis au nombre des académiciens de sa ville natale. Après avoir profité pendant quatre ans des leçons des meilleurs maitres, il passa deux ans et demi à l'université de Gœttingue. De retour à Herborn, et après avoir pratiqué la jurisprudence sans y prendre beaucoup de goût, il obtint la place de secrétaire de la régence. En 1774, il fut nommé auditeur à la chambre des comptes, et remplit, en 1792, les mêmes fonctions près de la régence. La guerre de la révolution ayant éclaté, il fut chargé par son souverain de toutes les affaires militaires. Il fut directeur des archives de Dillembourg en 1796; conseiller intime de légation en 1801; envoyé, en 1802, par Guillaume d'Orange, au congrès de Ratisbonne, pour y défendre les intérêts de cette famille à laquelle il avait voué un attachement tout particulier. De 1803 à 1813, il remplit diverses missions en Allemagne. Enfin le sort de la maison d'Orange prenant une tournure plus favorable, Arnoldi retourna dans sa ville natale avec les troupes russes, et ensuite à Dillenbourg, où, après le départ des autorités françaises, il prit la direction des affaires. En 1814, étant devenu par ancienneté conseiller intime titulaire, il fit partie du conseil privé de la maison d'Orange, et fut en outre chargé de la section des finances qu'il quitta bientôt pour devenir chef du collége du conseil privé. En 1815, son pays passa sous la domination de la Prusse qui en avait cédé une partie à la maison de Nassau. Arnoldi, décidé à ne servir sous aucun prince étranger, se retira du service actif. Mais la reconnaissance de son souverain lui conserva son rang de conseiller intime, avec le traitement qui y était attaché. Lors de la fondation de l'ordre du Lion Belgique, il en fut nommé chevalier, et plus tard commandeur, avec l'assurance d'une pension pour sa veuve et pour ses filles après sa mort. Arnoldi mourut le 2 décembre 1827. On a de lui plusieurs morceaux politiques insérés dans différents recueils : les plus remarquables sont : *La Régénération de l'Allemagne*, publiée dans la Minerve d'Archenholz, 1808; *Notice sur Guillaume-Frédéric, prince d'Orange, roi des Pays-Bas*, dans les *Zeitgnossen*, imprimé séparément à Leipzig, 1817; *Histoire des Pays d'Orange-Nassau et de leurs souverains*, 1816, in-8°.

ARNOLF ou **ARNOUL**, historien de la fin du 13e siècle, a composé une *Histoire de Milan*, de 925 à 1077, exacte et fidèle, dont la meilleure édition se trouve dans le 4e vol. des *Rer. ital. scriptor.*, de Muratori.

ARNOLFO DI LAPO, architecte italien, mort en 1300, fut élève de son père, aussi architecte, qui avait rendu de grands services à Florence, et entre autres, pavé la ville de larges dalles. Le fils ne s'illustra pas moins : il revêtit la ville d'une 3e enceinte flanquée de tours, et l'embellit d'un grand nombre de ponts, de palais, etc.; mais son plus bel ouvrage est la *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, achevée par Brunelleschi, et qui passe pour un des plus vastes et des plus hardis édifices de l'Europe; on y reconnaît le passage du style gothique à l'antique, qui marqua la renaissance de l'architecture.

ARNOLPHE ou **ARNOUL**, de Calabre, écrivain du 10e siècle, a composé une *Chronique historique* de son pays, de 923 à 965, imprimée sous le titre de *Chronicon saracenico Calabrum*, dans le tome II de l'*Histoire des écrivains du royaume de Naples*, publié par Taffury.

ARNON, chanoine de Bavière, mort en 1175, écrivit contre Solmar, qui attaquait l'Eucharistie, et publia le *Scutum canonicorum*, dans les *Miscellanées* de R. de Duelli, Augsbourg, 1723. Il prétend y prouver que les chanoines vivent aussi chrétiennement que les moines.

ARNONE (Jean), Napolitain, et professeur de droit à Salerne, vers 1535, a publié un vol. de *Commentaires, Dialogues* et *Soliloques*, in-4°, et un *Traité de Cautelis*, in-fol.

ARNOUL (St.) ou **ARNULPHE** fut martyrisé par les Francs, auxquels il était allé prêcher la foi après le baptême de Clovis.

ARNOUL (Saint), tige de la race Carlovingienne, naquit vers 580 au château de Lay, près de Nancy. Élevé par les soins de Gondulphe, maire du palais d'Austrasie, sous Théodebert II, il fut à la fois guerrier, évêque, diplomate, et homme d'État. Il gouvernait, sous Clotaire, le vaste royaume d'Austrasie, dont Metz était la capitale, lorsque la chaire épiscopale de cette ville devint vacante. Tous les regards, tous les vœux se portèrent aussitôt sur lui, et on le força de prendre les ordres et de recevoir le bâton pastoral en 611. Clotaire le retint à la cour malgré lui et le força d'enseigner l'art de régner à son fils, à ce jeune Dagobert qu'il venait d'associer à l'empire. Mais lorsqu'il vit que malgré ses leçons et son exemple son royal élève se livrait à la dissipation la plus absolue, Arnoul se retira dans un désert près de Remiremont, où il mourut en 640. Ce prélat avait épousé Dode, fille du comte de Boulogne, dont il eut deux fils, Anchise et Glodulphe. Le premier donna naissance à Pépin d'Héristal, père de Charles Martel et aïeul de Charlemagne; le second, connu sous le nom de saint Clou, gouverna pendant 40 ans l'Église de Metz.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, élu empereur d'Occident à la place de Charles le Gros, son oncle; se fit couronner roi d'Italie à Pavie, en 893; réprima les Esclavons et leur céda la Moravie par un traité de paix qu'ils violèrent; il les défit alors entièrement; chassa les Normands qui pillaient la Lorraine; passa en Italie pour défendre le pape Formose; prit Bergame et Rome, où il fut couronné empereur en 896. Peu de jours après, il assiégea Spolette, dont la duchesse le fit empoisonner; revint cependant en Allemagne et mourut à Ratisbonne au bout de quelques jours, le 29 novembre 899.

ARNOUL, dit *le Mauvais*, duc de Bavière, vivait dans le 10e siècle; fit passer, vers 920, des Hongrois en Allemagne pour y piller la Franconie et la Thuringe; se rendit en Italie l'an 932, aux sollicitations de Bathier, évêque de Vérone; mais le roi Hugues défit ses troupes dans un combat. Il fut tué quelque temps après, venant de piller Augsbourg.

ARNOUL Ier, comte de Flandre, dit *le Grand* et *le*

Digitized by Google

Vieux, fils de Baudouin II, succéda à son père vers 918; fut présent, en 943, à l'assassinat de Guillaume *Longue Épée*, duc de Normandie, qu'on avait attiré sous prétexte d'une entrevue près de Péquigni, sur la rivière de Somme; mort à 81 ans, le 27 mars 965. Il avait épousé une fille d'Herbert II, comte de Vermandois.

ARNOUL II, dit *le Jeune*, comte de Flandre, fils de Baudouin III, succéda à son aïeul Arnoul Ier; soutint diverses guerres, et mourut le 23 mars 986.

ARNOUL III, dit *le Malheureux*, comte de Flandre; lui et Baudouin, comte de Hainaut, son frère, étant encore jeunes à la mort de Baudouin VI, leur père, en 1070, la comtesse Richilde, leur mère, prétendit avoir leur tutelle; Robert, frère du comte Baudouin VI, prétendit aussi être légitime tuteur de ses neveux et courut aux armes. Richilde implora le secours de Philippe Ier, roi de France, qui gagna la bataille donnée près de Cassel, le 20 février 1071. Arnoul y fut tué, et enterré dans l'abbaye de St.-Martin.

ARNOUL, fils de Thierry, comte de Hollande, succéda à son père, l'an 988 : fit continuellement la guerre contre les Frisons, qui refusaient de le reconnaître pour leur prince; il eut souvent l'avantage, et fut enfin tué dans la bataille de Winckel, l'an 993.

ARNOUL, premier patriarche latin de Jérusalem, élu et déposé en 1099; réélu en 1112; déposé de nouveau en 1115; fut rétabli, et mourut au mois d'avril 1118.

ARNOUL (St.), évêque de Soissons, fut le fondateur du monastère d'Aldenbourg près de Bruges, et y mourut en 1087.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le 12e siècle, fit l'an 1147 le voyage d'outre-mer avec Louis le Jeune, et revint l'an 1149. Il se trouva, en 1154, au couronnement de Henri II, roi d'Angleterre. Ce prince l'honora de sa bienveillance, dont Arnoul voulut profiter pour le réconcilier avec saint Thomas de Cantorbéry; mais ses efforts furent inutiles. Le chagrin qu'il en eut lui inspira la résolution de se retirer dans un monastère en se faisant chanoine régulier de St.-Victor de Paris, où il mourut le 31 août 1182. On a de lui des épîtres sur l'histoire et la discipline ecclésiastique de son temps.

ARNOUL ou ARNULPH, évêque de Rochester, sous le règne de Henri Ier, était né à Beauvais, vers l'an 1030. Il passa en Angleterre à la sollicitation de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sous la discipline duquel il avait été dans l'abbaye du Bec; et il ne tarda pas à être appelé au siége de Rochester. Ce prélat a écrit l'*Histoire de l'Église de Rochester*, connue sous le titre de *Textus Roffensis*, dont Warton, dans son *Anglia sacra*, a donné un extrait. On a encore de lui deux Traités. Il mourut en 1124, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

ARNOUL (René), poëte français, naquit, en 1569, à Poitiers. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il suivit les cours de droit à l'université de sa ville natale. Reçu avocat au parlement, il fut dans la suite pourvu de la charge de conseiller et de contrôleur de la maison de Gaston, frère de Louis XIII. Il mourut à Orléans, en 1639, âgé de 70 ans. Le seul ouvrage que nous ayons de lui est : *L'Enfance de René Arnoul*, Poitiers, 1587, in-4°.

ARNOUL DE LENS. *Voyez* LENS.

ARNOULD de Rotterdam (Arnoldus Rotterodamensis), théologien du 15e siècle, dont le nom de famille était Gheilhoven. Après avoir fréquenté les cours des académies de Bologne et de Padoue, il reçut le laurier dans la faculté de droit canonique, et prit le titre de docteur ès décrets (*doctor decretorum*). De retour en Flandre, il entra dans l'institut des Frères de la vie commune, qui suivaient la règle de Saint-Augustin. Il prononça ses vœux dans le monastère de Groenendal, près de Bruxelles. Ce fut dans cette retraite qu'il passa le reste de sa vie. Il y mourut le 31 août 1442, âgé de plus de 60 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Gnotosolitos, sive Speculum conscientiarum*, Bruxelles, 1476, in-fol. Ce volume, que Lambinet a décrit avec exactitude dans l'*Origine de l'imprimerie*, est le premier livre, du moins avec date, imprimé par les Frères de la vie commune à Bruxelles.

ARNOULD, médecin ou plutôt charlatan du 18e siècle, est l'inventeur du *sachet antiapoplectique*.

ARNOULD (Jean-François), dont le nom de famille était Mussot ou Mossot, l'un des créateurs de la pantomime en France, naquit à Besançon en 1734. Son père était avocat au parlement. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état de comédien. Ses succès le firent rechercher d'Audinot qui, reconnaissant les capacités d'Arnould, l'associa à son entreprise en 1775. Ce fut Arnould qui en fit la fortune, en transportant au boulevard les ballets dans des pantomimes dont le succès donna de la jalousie à l'Opéra. En 1786, ils firent reconstruire la salle de l'Ambigu-Comique, celle qui fut brûlée en 1827. La révolution vint mettre la discorde entre les deux associés, et ils cédèrent la jouissance de la salle en 1795. Arnould mourut à Paris à la fin de cette même année. Il a donné sur son théâtre plus de quarante pièces tant vaudevilles que pantomimes et parodies, nous nous contenterons de citer : *le Savetier dupé*; *le Dénicheur de Merles*; *Robinson Crusoé*; *Riquet à la Houpe*; *le Chat botté*, etc.

ARNOULD (Joseph), horloger et mécanicien célèbre, membre de l'académie royale de Nancy, né à Gulligny, en 1723, est l'inventeur de plusieurs ouvrages ingénieux auxquels il a dû une grande réputation. Tels sont : 1° Une pendule à carillon; 2° un bateau construit pour le roi de Pologne, qui remontait le cours de l'eau au moyen de deux chevaux tournant dans une enceinte intérieure. Cet artiste a construit, en outre, plusieurs machines hydrauliques très-utiles. Arnould est mort à Nancy en 1798.

ARNOULD (Nicolas-François), né à Auteuil, en 1795, et mort en 1830, est auteur de trois opéras reçus au théâtre, mais qui n'ont pas été joués, savoir : *Pygmaolin*, *Crostiati* et *Atala*.

ARNOULD (Sophie), actrice de l'Opéra, née à Paris, le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été massacré, débuta le 15 décembre 1757, et dut à une voix touchante, à une sensibilité vraie, l'avantage d'être reçue dès l'année suivante : elle joua les premiers rôles jusqu'en 1778, époque de sa retraite. On cite une foule de bons mots de cette actrice, mais la plupart sont d'un cynisme tant soit peu hardi. Malgré le mordant de ses saillies, elle n'eut point d'ennemis et laissa de justes regrets à ceux qui l'avaient connue. Une dame, qui n'était que jolie, se plaignait d'être obsédée par la foule de ses amants : « Eh ! ma chère, lui dit Mlle Arnould, il

Digitized by Google

vous est si facile de les éloigner ; vous n'avez qu'à parler. » Elle dit à quelqu'un qui lui montrait une boite sur laquelle la flatterie avait accolé au portrait de Sully celui du ministre Choiseul : « C'est la recette et la dépense. » Mlle Arnould est morte en 1803.

ARNOULD (Ambroise-Marie), né à Dijon en 1750, chef de bureau au ministère du commerce en 1791, membre du conseil des Cinq-Cents en 1798, de celui des Anciens en 1799, concourut à la révolution du 18 brumaire ; fut membre du tribunat en 1800, puis maître des comptes, officier de la Légion d'honneur, conseiller d'État ; mort en 1812. On a de lui : *De la balance du commerce*, Paris, 1795, 2 vol. in-8° ; *Système maritime politique des Européens pendant le 18e siècle*, 1797, in-8° ; *Résultats des guerres qui ont précédé et suivi la coalition contre la France*, 1803, in-8° ; *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie*, 1806, in-4°.

ARNOULT (Jean-Baptiste), jésuite, né à Besançon en 1689, mort dans la même ville en 1753, a publié, sous le pseudonyme d'An. Dumont, un *Traité de la prudence*, Besançon, 1733, ouvrage rempli de proverbes triviaux en différentes langues ; *Traité de la grâce*, en latin, 1738, in-8°, et *le Précepteur*, etc., Besançon, 1747, in-8°.

ARNOULT (Charles), né au village de Bèze en Bourgogne, vers 1750, était avocat au parlement de Dijon et conseiller des États de la province, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de Bourgogne aux états généraux en 1789. Il vota dans cette assemblée avec la majorité et dans le sens de la révolution. Sa première proposition fut pour la suppression des dîmes, et la seconde pour que la branche des Bourbons d'Espagne fût déclarée inadmissible au trône de France. Après la session Arnoult se retira dans sa province, où il reprit ses anciens travaux, et mourut en 1795. On a de lui : *Collection des décrets des assemblées nationale, constituante et législative*, 1792, 7 vol. in-4° ; *Collection des décrets de l'assemblée constituante*, Dijon, 1792, in-8°.

ARNOUX (Jean), né à Riom, dans la basse Auvergne, vers le milieu du XVIe siècle, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 17 ans et y professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il prêcha à la cour avec succès, devint en 1617 confesseur de Louis XIII, à la mort du célèbre P. Cotton. Éloigné de son emploi, en 1621, par la jalousie du connétable de Luynes, Arnoux, après beaucoup d'intrigues pour se maintenir, fut contraint de se retirer à Toulouse. L'année qui suivit sa disgrâce, il fit un voyage à Rome avec le jeune Amable de Bourzéis, et y séjourna quelque temps. Le duc de Montmorency, qui fut décapité le 30 octobre 1632, le choisit pour se préparer à la mort. Sur la fin de ses jours, Arnoux se croyait métamorphosé en coq. Dès avant le jour il parcourait les dortoirs en chantant de toutes ses forces comme les coqs, et servait ainsi de réveille-matin à ses confrères. Il mourut à Lyon en 1636. On a de lui : *Oraison funèbre sur le déplorable trespas de très-chrétien, très-puissant et très-grand Henri IV, roi de France et de Navarre, ditte à Tournon en la grande église de St.-Julien, le 29 juillet* 1610.

ARNOUX ou **ARNOULX** (François), écrivain ascétique, naquit en Provence dans les premières années du 17e siècle. Ayant terminé ses études, il se fit recevoir avocat au parlement d'Aix. Dans les loisirs de sa profession, il composa divers ouvrages que la singularité de leurs titres a fait rechercher des curieux. Les plus connus sont : *L'Hercule chrétien* contre la tyrannie que le péché exerce sur les humains, Lyda (Aix), 1626, petit in-12. *Les états généraux convoqués au ciel*, Lyon, 1628, petit in-8° ; *La Poste royale du paradis*, ibid., 1635, in-12 ; *Recueil et inventaire des corps saints et autres reliques qui sont au pays de la Provence*, la plupart visités par Louis XIII, en 1622, Aix, 1636, in-8°.

ARNPECK (Avitus), bénédictin et chapelain de l'évêché de Freisingen, mort en 1465, a composé une *Chronique* que Leibnitz a tirée de l'oubli, et dont il a donné des extraits dans les *Scriptores Brunswicenses*.

ARNTZENIUS (Jean), jurisconsulte et philologue, né à Wesel en 1702, était fils d'Henri Arntzenius, successivement directeur des gymnases de Wesel, Arnheim et Utrecht, mort en 1728. Jean fut nommé la même année professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue ; il obtint en 1742 la chaire de Burmann à l'université de Franeker, et mourut en 1759. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertationes de colore et tincturâ comarum, et de civitate romanâ apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8° ; *Orat. de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nimègue, 1726, in-8° ; des éditions d'Aurélius-Victor, 1733 ; du *Panégyrique* de Pline, 1738 ; du *Panégyrique* de Pacatus, 1753, in-4°. Ses *Poëmes latins* et trois *Discours* ont été publiés après sa mort par J. H. Arntzenius son fils, Leeuwarde, 1762, in-8°.

ARNTZENIUS (Othon), frère du précédent, né à Arnheim en 1703, professa successivement les belles-lettres à Utrecht, Gouda, Delft et Amsterdam, et mourut en 1763. On a de lui : *De milliario aureo*, Utrecht, 1728 ; une bonne édition *Variorum* des *Distiques de Caton*, Utrecht, 1735, et Amsterdam, 1754, avec deux *Dissertations* de Withof ; des *harangues, commentaires*, etc.

ARNTZENIUS (J.-Henri), né à Nimègue en 1734, fils de Jean Arntzenius, suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducation publique, et fut professeur de droit à Utrecht, où il mourut le 7 avril 1797. Parmi les nombreux ouvrages de ce philologue laborieux et savant, on remarque ses *Institut. juris belgici*, 1788, in-8° ; une édition des *Panegyrici veteres*, des *poésies* de Sédulius et d'Arator, des *dissertations philologiques*, des *lettres*, des *mélanges*, etc.

ARNTZENIUS (Robert-Henri), poëte hollandais et député de sa province, naquit à Amsterdam le 19 décembre 1777. Il fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu docteur en droit, en 1798, à l'université de Leyde. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat à Amsterdam, il remplit les fonctions de secrétaire d'administration départementale de l'Amstel. Après avoir successivement occupé honorablement d'autres places, il fut nommé en 1814, avocat fiscal dans la West-Hollande. En 1822, il fut appelé à la seconde chambre des États-Généraux ; il s'y fit remarquer par ses connaissances administratives et juridiques et mourut l'année suivante. En 1801, il avait remporté le premier prix de poésie au concours ouvert par la société de littérature d'Amsterdam. Il publia cette même année un recueil de poésies, sous le titre de : *Dichtlievende Uitspanningen*. On a encore

Digitized by Google

de lui : *Alexander, keizer aller Russen, lierzang; Broeder en Trouw; Vreugde en Dankbaarheid.*

ARNU (Nicolas), théologien célèbre, né à Méraucourt, près Verdun (Meuse), le 11 septembre 1629, eut dans sa jeunesse une existence fort malheureuse. Orphelin dès l'enfance, sans ressources, il fut forcé de se mettre aux gages d'un gentilhomme catalan, qui l'emmena à Perpignan où il fit d'excellentes études classiques. Arnu entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1644. Ordonné prêtre, on le vit professer pendant sept années consécutives, avec une réputation croissante, la théologie à Tarragone, puis à Perpignan qu'il habita dix années. Ce fut dans cette dernière ville qu'on lui accorda la première chaire et la place de préfet du collége. Élevé ensuite à la chaire de métaphysique à l'université de Padoue, sa réputation devint européenne et il fut compté parmi les premiers théologiens du 17ᵉ siècle. Arnu, mort à Padoue en 1692, a laissé beaucoup de manuscrits qui n'ont pas été publiés. Les ouvrages suivants sont les seuls qui soient cités par les biographes : *Clypeus philosophiæ Thomisticæ*, Béziers, 1672, 6 vol. in-12 ; *Doctor angelicus, divus Thomas divinæ voluntatis et sui ipsius interpres*, 4 vol. in-12. Les premiers ont paru à Rome en 1679 ; les 2 autres à Lyon, en 1686. L'auteur en a publié une seconde édition in-fol. une année avant sa mort.

ARODON (Benjamin), juif allemand, est auteur d'un livre de préceptes pour les femmes, traduit en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version, corrigée par le rabbin Isaac Levita, fut réimprimée à Venise en 1652.

AROGILUS, le premier en Grèce qui trouva le moyen d'atteler les chevaux à un char, lors du règne de Phorbas à Argos vers 1590 avant J. C.

AROMATARI (Joseph degli), né à Assise, vers 1586, exerça la médecine à Venise pendant 50 ans, et y mourut le 16 juillet 1660, après avoir refusé constamment les offres des princes de son temps. Il cultivait aussi la littérature. Ses deux ouvrages les plus remarquables sont une *Dissertation sur la rage* et une lettre *De generatione plantarum ex seminibus*, Venise, 1625, in-4°, qui jette un grand jour sur cette matière, et dont le célèbre Harvey adopta les principes.

ARONCE, fils de Tarquin le Superbe et de la cruelle Tullia, partagea le sort de sa famille, qui fut chassée de Rome, 509 avant J. C. Peu après, dans un combat qui se donna près de cette ville, lui et Brutus, auquel il s'était attaqué, se passèrent leurs javelots dans le corps l'un à l'autre, et tombèrent morts à la tête des deux armées.

AROUET (René), fils de Pierre Arouet, notaire à St.-Loup, naquit dans cette petite ville du Poitou en 1440, mérite une place dans cette biographie, moins par lui-même, que parce qu'il fut un des aïeux du célèbre Voltaire. Arouet fit ses études à l'université de Poitiers ; revenu dans sa ville natale, il composa divers ouvrages que, par modestie, il ne voulut point faire imprimer, et mourut en 1499. La famille Arouet continua à habiter St.-Loup jusqu'au 18ᵉ siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'aïeul, si ce n'est le père de Voltaire, vint se fixer à Paris. Samuel Arouet, notamment, était notaire à St.-Loup de 1618 à 1641, et il existe encore, dans une étude de cette ville, une procuration donnée par un Arouet, marchand à Paris, à un Arouet de St.-Loup, pour régler des affaires de famille. Les familles Deschamps et Gougeard, de Bressuire, ville peu éloignée de St.-Loup, étaient alliées aux Arouet, et Voltaire reconnut cette parenté, lorsqu'il était à l'apogée de sa gloire. La ville de St.-Loup fut tellement glorieuse d'avoir été le lieu d'origine de l'un des plus beaux génies de son siècle, qu'à l'époque de la révolution, où les noms de saints furent proscrits, elle adopta celui de Voltaire qu'elle conserva jusqu'au retour de l'ordre. Pour compléter ces détails, qui seraient minutieux pour tout autre nom, on doit ajouter que Marguerite d'Aumart qui, de son mariage avec François Arouet, ancien notaire au Châtelet de Paris et trésorier de la chambre des comptes, eut l'auteur de la Henriade, n'était point d'une famille noble du Poitou, comme le disent toutes les biographies ; il n'a existé dans cette province aucune maison patricienne de ce nom.

ARPAJEAN (d'ASSY d'), médecin, né à Manjac, en 1738, a publié une *Dissertation sur la phthisie pulmonaire*, et a traduit de l'anglais les *Œuvres médicales de Gorter*.

ARPAJON (Louis, duc d'), général français sous Louis XIII, après s'être distingué au combat de Félissant, au siége de Montauban, avoir, par la défaite des calvinistes, rétabli l'autorité royale en Languedoc, défendu Casal et tout le Piémont, se signala, en 1645, par le secours qu'il fournit à l'île de Malte, menacée par Ibrahim. Élu généralissime de toutes les troupes, il mit tant de zèle à assurer la tranquillité de l'île, que le grand maître Jean-Paul Lascaris, pour lui exprimer sa reconnaissance, lui accorda, entre autres priviléges, à lui et à ses descendants, le droit de nommer chevalier un de leurs enfants en naissant, lequel serait grand'croix à 16 ans. A son retour, d'Arpajon fut ambassadeur en Pologne et créé duc par Louis XIV. Il mourut à Sévérac en 1679.

ARPAJON (Louis, marquis d'), petit-fils du précédent, s'éleva successivement, par tous les degrés militaires, au rang de lieutenant général. Il se signala dans les Pays-Bas, au siége de Mons et devant Namur ; se trouva aux batailles de Neerwinden, d'Hoschtett et d'Audenarde, où il reçut deux blessures en chargeant, jusqu'à cinq fois, les ennemis. Employé en Espagne, il battit les miquelets en plusieurs endroits, fit attaquer les places d'Arens, Venasque, Castel-Léon et Tortose dont il s'empara, et se trouvait encore, en 1711, au siége de Barcelone ; mais il ne put contribuer à la prise de cette place importante, étant revenu en France pour prendre possession de la charge de gouverneur général du Berry, dont il avait été pourvu après la démission du duc de Noailles. Il mourut le 21 août 1736. De trois enfants qu'il eut de son mariage avec Charlotte le Bas de Montargis, deux fils moururent en bas âge, et Anne-Claude d'Arpajon, sa fille, épousa le second fils du duc de Noailles. Elle fut appelée, à défaut de mâles, à jouir de la prérogative qui avait été accordée à son bisaïeul par Jean-Paul Lascaris et fut reçue en conséquence grand-croix de l'ordre de Malte, lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans. Elle transmit ce privilége à la maison de Noailles. Ainsi s'éteignit la maison d'Arpajon, issue des anciens comtes de Toulouse.

ARPE (Pierre-Frédéric), né en 1682 à Kiel dans le Holstein, professeur de droit en cette ville, de 1717 à 1722, se retira à Hambourg où il est mort en 1748 ; il

a laissé un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, dont les principaux sont : *Theatrum fati, sive notit. scriptor. de provident., fortun. et fato*, 1712, in-8°; *Themis Cimbrica, sive de Cimbrorum et vicin. gentium antiquiss. institutis commentar.*, Hambourg, 1737, in-4°.

ARPHAXAD, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge, eut pour fils aîné Salé, et mourut vers l'an 2008 avant J. C., âgé, selon la Bible, de 438 ans.

ARPHAXADE, roi des Mèdes, était, suivant les historiens hébreux, fils de Déjocès ou de Phraortès. Quelques chronologistes le font contemporain d'Ochus, et disent qu'après avoir soutenu pendant douze ans la guerre contre ce prince, il fut tué sur le champ de bataille, ce qui mit fin à l'empire des Mèdes.

ARPIN (Jacques), négociant manufacturier, chevalier de la Légion d'honneur, ancien maire de Saint-Quentin, et membre de la chambre des députés, après avoir exercé plusieurs autres fonctions publ., mourut en 1831, dans son établissement de Roupy, à l'âge de 71 ans. Originaire d'une famille savoyarde près Chambéry, il était arrivé encore enfant à Saint-Quentin; sa gentillesse et la faiblesse de son âge lui donnèrent entrée dans une maison de commerce; plus tard, son intelligence et son activité le firent associer à cette maison, où la prospérité de ses affaires lui permit bientôt de donner à son génie tout son essor; il fut du nombre de ceux qui élevèrent à St.-Quentin ces fabriques par lesquelles cette ville est devenue une des premières cités commerçantes du pays.

ARPINO ou **GIUSEPPINO**. *Voyez* **JOSEPIN**.

ARQUIER (Joseph), compositeur dramatique et violoncelliste, naquit à Toulon, en 1763; il étudia la musique à Marseille et y fit des progrès rapides. La vie d'Arquier fut nomade d'un bout à l'autre. En 1784 il jouait de la basse à Lyon; en 1788 il était à Carcassonne et y faisait représenter l'*Indienne;* en 1789, il dirigeait l'orchestre de Marseille, et, en 1790, il fut appelé à Paris où il resta jusqu'en 1797, donnant des *opéras* ou dirigeant l'orchestre tantôt à un théâtre, tantôt à un autre. Arquier après avoir fait représenter à Tours les *Péruviens*, en 1798, s'embarqua pour le nouveau monde en 1801; il revint en France en 1804, et fit jouer à Brest la *Fée Urgèle*. Il retourna à Paris qu'il quitta pour aller encore à Toulouse, à Marseille et finalement à Bordeaux où il mourut en octobre 1816. Arquier a fait jouer, outre les opéras que nous avons cités : *le Mari Corrigé;* l'*Hôtellerie de Sarzano;* l'*Ermitage des Pyrénées*, *les deux petits Troubadours, etc., etc.*

ARQUIER. *Voyez* **DARQUIER**.

ARRABLAI (Pierre d'), chancelier de France, puis cardinal, vivait dans le 14e siècle; fut chancelier sous le règne de Louis X, dit *le Hutin*, et le pape Jean XXII le créa cardinal en 1316; il vivait encore sous le règne de Philippe le Long; c'est entre ses mains que les grands du royaume prêtèrent le serment de fidélité qu'ils devaient au roi, promettant de reconnaître l'aîné de ses fils; mort vers 1340 et enterré dans l'église d'Arrablai près Gien.

ARRAÈS (Amador), écrivain classique portugais, né à Beja dans l'Alentejo, en 1530, prit à 51 ans l'habit religieux dans l'ordre des carmes, et se fit bien jeune encore la réputation d'un bon prédicateur et d'un savant théologien. Suffragant en 1578 du cardinal Henri de Portugal, il fut 3 ans après pourvu de l'évêché de Portalègre, qu'il résigna pour aller terminer ses jours au milieu de ses confrères à Coimbre en 1600. L'ouvrage qui lui a mérité sa réputation comme écrivain est un recueil de *dix Dialogues moraux*, Coimbre, 1589 et 1598, in-fol. Le style en est dur, mais plein de force et d'énergie.

ARRAGOS (Guillaume), médecin chimiste, né à Toulouse, mort en 1610 à Bâle, a laissé de nombreuses *dissertations* sur les deux sciences qu'il professait.

ARRAULT (Charles), avocat au parlement de Paris, naquit à Bois-Commun, dans le Gâtinais, en 1643. Ses débuts au barreau eurent un éclat qu'il soutint par des succès toujours croissants. Il fut chargé de plusieurs causes célèbres, entre autres de celle du duc de Gesvres contre sa femme qui l'accusait d'impuissance. Les mémoires qu'il publia à cette occasion sont compris dans le *Recueil général des pièces du procès*, publié en 1714 à Rotterdam, 2 vol. in-12. Le zèle et le talent avec lesquels il défendait ses clients le firent admettre dans le conseil de la maison du duc d'Orléans, régent. Bâtonnier de l'ordre des avocats en 1717, il mourut l'année suivante.

ARRAZOLA de ONATE (don Marc), fils de don Jean, de la province de Biscaye, qui accompagna l'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle, infante d'Espagne, lorsqu'ils vinrent aux Pays-Bas, naquit en 1612. Il fut d'abord destiné à l'état militaire et fit la campagne de Venloo. Nommé capitaine en 1631, il servit avec distinction jusqu'en 1638. Envoyé alors en Espagne, il prit part à l'affaire de Fontarabie qui eut lieu le 6 septembre. Rentré aux Pays-Bas en 1640, plusieurs missions importantes lui furent confiées. Il fut nommé bourgmestre de Bruges en 1649. Il prit part en 1652 aux siéges de Gravelines et de Dunkerque. Il avait été désigné par l'archiduc Léopold, pour organiser et équiper la flotte qui bloqua ces villes. Le 13 mai 1658, il fut chargé d'aller à Ostende prévenir le gouverneur que le maréchal d'Aumont devait venir surprendre la ville. Il accompagna en 1660 le roi Charles II, qui allait en Angleterre prendre possession de sa couronne. Il fit partie en 1666 de la commission composée de cinq marchands de Bruges, Gand et Lille, et d'un pensionnaire, qui se rendit à Londres pour conclure un traité sur la navigation, dans lequel traité, une franche pêcherie fut obtenue pour la ville de Bruges. Arrazola mourut à Londres en 1670, son corps fut transporté à Bruges et inhumé dans le chœur des Dames anglaises.

ARREDONDO (Isidore), peintre espagnol, mort à Madrid en 1702, eut Franç. Ricci pour maître, et hérita de sa précieuse collection de tableaux et de dessins.

ARRHACHION ou **ARRHICHION**, athlète au pancrace, en mourant serra si fortement un doigt du pied de son adversaire qu'il s'avoua vaincu; par cette raison Arrhachion, quoique mort, fut couronné par les juges à Olympie, vers l'an 602 avant J. C.

ARRHENIUS (Jacob), professeur d'histoire à Upsal, né à Linkœping, en 1642, était frère de Claude Arrhénius OErnhielm, auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, estimée. Il fut d'abord secrétaire de l'université d'Upsal; puis obtint la chaire d'histoire. En même temps, il était chargé des finances de l'université, à laquelle il rendit des services importants par son crédit et sa pro-

Digitized by Google

bité. En 1716, il demanda à être remplacé par son fils dans la chaire d'histoire. Il mourut en 1725, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus, libr. II*, Upsal, 1760; *Recueil de cantiques*, en suédois, Upsal, 1689; *Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature*.

ARRHIDÉE ou **ARIDÉE**, fils naturel de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut, après la mort d'Alexandre, placé sur le trône de Macédoine, 321 ans avant J. C. Ce prince, aussi faible d'esprit que de corps, se laissa gouverner par Perdiccas et Eurydice, sa nièce et son épouse; mais Olympias le fit mettre à mort avec Eurydice, l'an 315 avant J. C.

ARRIA, femme de Cæcina Pœtus, suivit jusqu'à Rome son mari, condamné à mort par l'empereur Claude, comme complice de la révolte de Scribonianus en Illyrie. Perdant tout espoir de le sauver, elle se frappa la première et lui présenta l'épée en disant froidement : « *Pœte, non dolet*, Pœtus cela ne fait point de mal, » et son mari suivit son exemple.

ARRIA, fille de la précédente et épouse de Pœtus Trasea, condamné par Néron, ne voulait pas non plus survivre à son mari ; mais il s'y opposa, et la conjura de ne pas abandonner ses enfants.

ARRIAGA (Paul-Joseph), jésuite, né à Vergura, alla au Pérou, y fut longtemps préfet du collége de Lima et périt dans un naufrage en 1622; il a laissé entre autres ouvrages : *De extirpatione idololatriæ Indorum*, etc., imprimé au Pérou en 1621.

ARRIAGA (Roderic d'), jésuite né à Logrono en Castille, le 17 janvier 1592, mort en 1667 à Prague, où il professait la théologie, est auteur d'un *Cours de philosophie*, in-fol., et d'un *Cours de théologie*, en 8 vol. in-fol.

ARRIAGA (Gonzalve), dominicain, né à Burgos, mort en 1657, a écrit la *Vie de St. Thomas d'Aquin*.

ARRIBAS (Paul-Antoine), ministre d'Espagne, né en 1771. S'étant distingué dans le cours de ses études, il obtint, à l'âge de 19 ans, au concours, la chaire de physique à l'université de Valladolid. A 35 ans il fut nommé par le roi Charles IV procureur général près de la cour des alcades del Corte. En 1808 il embrassa la cause du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé membre de son conseil d'État, ensuite ministre de la police générale et de la justice. Obligé de quitter l'Espagne après le retour de Ferdinand VII en 1814, il vint habiter le village de Colombe aux environs de Paris, et y mourut en 1828.

ARRIEN, poëte latin, vers l'an 14 de J. C., avait composé une *Paraphrase des Géorgiques* de Virgile et une *Alexandriade*, qui sont perdues. Suidas lui attribue encore une traduction en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

ARRIEN (Flavius), historien grec, né dans le 2e siècle à Nicomédie, étudia la philosophie sous Épictète, et porta les armes sous Adrien, qui lui donna le gouvernement de la Cappadoce; il défendit cette province contre les Alains, et fut récompensé par la dignité de consul et le titre de sénateur. On le nomma dans sa patrie grand prêtre de Cérès et de Proserpine. Plusieurs des ouvrages qu'il avait composés ne nous sont pas parvenus. Il reste de lui 7 livres des *Expéditions d'Alexandre*, ouvrage remarquable par l'impartialité et le discernement de l'auteur; les *Indiques*; un *Périple du Pont-Euxin*; une *Instruction sur l'ordre de la bataille contre les Alains*; un *Traité de Tactique* et le *Manuel d'Épictète*, ouvrage dans lequel il a reproduit la doctrine et même les expressions de son maître. La meilleure édition d'Arrien est celle de Schmieder, Leipzig, 1792 et 1798, avec une traduction latine de Bonav. Vulcanius. On a en français : Le *Nouveau Manuel d'Épictète*, traduit par Dacier, 1716, 2 vol. in-12, à la suite de la traduction du *Manuel d'Épictète*, traduction nouvelle, par Debure Saint-Faubin, 1784, 2 vol. in-18; l'*Histoire des expéditions d'Alexandre*, traduite par Perrot d'Ablancourt, 1646, in-8°; traduction nouvelle par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8°, et un atlas in-4°; *Traité de la chasse*, traduit par Fermat, 1690, in-12, et par Gail, avec des notes et des dissertations, 1801, in-18; la *Tactique*, traduit par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires*, 1758, 2 vol. in-4°.

ARRIGHETTI (Nicolas), mathématicien, philosophe et littérateur florentin, élève de Galilée, membre de l'académie platonique de Florence, est auteur d'un grand nombre de *discours académiques*, imprimés dans les *Prose fiorentine*, et d'une traduction en toscan des *Dialogues de Platon*, que sa mort, arrivée en 1639, l'empêcha de terminer.

ARRIGHETTI (Philippe), gentilhomme florentin, né en 1582, fit ses études dans l'université de Pise, et ensuite dans celle de Padoue, où il apprit la langue grecque, la philosophie d'Aristote et de Platon, sous les plus célèbres professeurs : il prit ses degrés en théologie dans l'université de Florence. Peu après, le pape Urbain VIII le nomma chanoine pénitencier de la cathédrale de la même ville; il fut ensuite examinateur synodal jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1662. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie florentine, et de celle des Altérati. Arrighetti n'a rien publié; ses différents ouvrages sont restés manuscrits. Negri en a donné la liste.

ARRIGHETTI, jésuite, mort à Sienne en 1767, a publié une *Théorie du feu*, Sienne, 1750, in-4°.

ARRIGHETTO ou **ARRIGO** (Henri), *da Settimello*, poëte latin de Florence au XIIe siècle, surnommé *il Povero*, a célébré sa misère dans un poëme élégiaque intitulé : *De fortunæ diversitate et consolatione philosophiæ*, qu'on lisait de son temps dans les écoles comme modèle, mais dont la postérité a fait justice. Ce poëme, resté longtemps manuscrit, fut publié vers 1498, puis à Lyon en 1511; mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée Mauni, Florence, 1730, in-4°.

ARRIGHI (Louis), imprimeur de Vicence, a publié un *Traité sur l'art d'écrire les lettres de chancellerie*, et une *Méthode de tenir la plume*, Rome, 1522.

ARRIGHI (Antoine), célèbre professeur de l'académie de Padoue, était né vers la fin du 17e siècle dans l'île de Corse, d'une famille alliée à celle des Bonaparte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique il vint en Italie, pour suivre la carrière de l'enseignement. En 1727 il fut pourvu d'une chaire de droit canonique à l'académie de Padoue; et, peu de temps après, il obtint celle de droit romain qu'il remplit avec un tel succès, qu'en 1744 il fut inscrit au nombre des citoyens de Venise. Arrighi mourut vers 1753. Outre quelques *discours*, on a de lui : *Acroases IV de jure pontificum universo*, Padoue, 1728,

Digitized by Google

in-4°; *Historia juris pontificii*, ibid., 1731, grand in-4°; *De vita et rebus gestis Fr. Mauroceni, principis Venetorum*, ibid., 1749, in-4°. Cette vie de Morosini est très-estimée.

ARRIGHI (François), professeur de droit à Padoue, mort en 1765, a écrit en latin : l'*Histoire de la guerre de Chypre*.

ARRIGONI (Pompée), cardinal, naquit à Rome en 1552. Après avoir étudié à Pérouse, puis à Bologne, et enfin à Padoue, où il fut reçu docteur, il retourna dans sa patrie. Il se distingua tellement dans la jurisprudence, que le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Grégoire XII le nomma, en 1584, avocat consistorial, et Grégoire XIV auditeur des causes du palais apostolique. Il fut fait ensuite auditeur de rote, et créé cardinal diacre, par Clément VIII, en 1596. Il exerça la charge de dataire sous les deux pontificats de Léon XI et de Paul V, qui le nomma archevêque de Bénévent en 1607. Arrigoni mourut le 4 avril 1616. On lui attribue divers ouvrages, parmi lesquels on distingue un discours latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, dans le consistoire, *sur la canonisation de Santo Diego d'Alcala*.

ARRIGONI (François), frère du précédent, mort à Bergame en 1645, a laissé des *éloges* et des *discours*, imprimés à Bergame en 1636.

ARRIQUIBAR (don Nicolas), économiste espagnol, a composé vers 1770 un ouvrage intitulé : *Recreacion politica*, Vittoria, 1779, dans lequel il développe des idées relatives aux finances, à l'économie et au commerce, dont l'Espagne n'a pas assez profité.

ARRIVABENE (Jean-Pierre), disciple de Philelphe et bon helléniste, mort évêque d'Urbin en 1504, âgé de 63 ans, est auteur d'un poëme latin intitulé : *Gonzagidos*, en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, général du duc de Mantoue. Ce poëme fut imprimé pour la première fois par Menschenius, Cobourg, 1738, dans le 3e vol. de son recueil intitulé: *Vitæ summor. dignit. et erudit. viror.* On doit encore à Arrivabene quelques *Lettres* latines, imprimées à Milan en 1506, avec celles de Jacq. Piccolomini.

ARRIVABENE (Jean-François), poëte mantouan du 16e siècle, passa sa vie à la cour des souverains, où il brilla par la vivacité de son esprit. Il a composé des *Églogues maritimes*, des *Discours*, des *Lettres*, imprimés dans les *Rime di diversi*, et autres recueils du temps.

ARRIVABENE (Hippolyte), de la même famille, médecin à Rome, mort en 1739, a publié des *poésies*, imprimées à Modène, en 1717, et un discours académique intitulé: *la Vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4°.

ARROWSMITH (Jean), professeur de théologie à Cambridge, a publié en 1557, in-4°, un ouvrage de controverse sous le titre de : *Tactica sacra*.

ARROWSMITH (A...), cartographe anglais et hydrographe du roi, né en 1751, mourut à Londres le 16 avril 1824. Le nombre de cartes qu'il a publiées, dont quelques-unes en plusieurs feuilles, se monte à plus de 130; on remarque l'*Angleterre* en 18 feuilles, l'*Écosse* en 4, l'*Irlande* en 4, la *Mappemonde* en 6, le *Grand Océan* en 9, la *Manche* en 7. On a de lui un atlas universel en 45 cartes, et des atlas partiels. Les cartes d'Arrowsmith sont dessinées avec beaucoup de netteté et bien gravées, mais manquent en général de précision.

ARROY (Bésian), théologien, docteur de Sorbonne, né à Lyon, est connu par quelques ouvrages dont les principaux sont : *Questions décidées sur la justice des armes du roi de France*, etc., Paris, 1634, in-8°; *Apologie pour l'église de Lyon*, 1644, in-4°; *Histoire de l'abbaye de l'île Barbe*, ib., 1664, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont des critiques de le Laboureur.

ARROYO (Diego d'), peintre de Philippe II, excella dans la miniature, et mourut à Madrid en 1551.

ARSACE (St.), moine persan du 4e siècle, mourut de douleur après la destruction qu'il avait prédite de sa patrie, arrivée en l'an 358 à la suite d'un tremblement de terre.

ARSACE, patriarche de Constantinople en 404, mort le 11 septembre 405.

ARSACES Ier, fondateur de l'empire des Parthes, et chef des Arsacides, se révolta contre le commandant de la province pour Antiochus Théos, qui l'avait gravement insulté, et décida ses compatriotes à se joindre à lui pour établir l'indépendance nationale. Les Parthes affranchis l'élevèrent sur le trône qu'il sut défendre contre Séleucus. Il défit ce prince dans une grande bataille, se rendit ensuite maître de l'Hyrcanie, et après un règne de 38 ans, périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce, vers l'an 250 avant J. C.

ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père, Arsaces Ier, et fut comme lui un prince belliqueux. Tandis qu'Antiochus le Grand était engagé dans une guerre contre Ptolémée, roi d'Égypte, il entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Antiochus, lorsque la guerre d'Égypte fut terminée, marcha contre le roi des Parthes, le chassa de la province qu'il avait conquise, et, le poursuivant même dans ses États, l'obligea de se réfugier en Hyrcanie; mais Arsaces ayant rassemblé une armée de 10,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux, revint sur ses pas, et parut à Antiochus un ennemi si formidable, que ce roi s'estima heureux de le confirmer dans la possession du pays des Parthes et de l'Hyrcanie, sous la seule condition d'une alliance entre eux.

ARSACES TIRANUS, roi d'Arménie, à l'époque où Julien fit une invasion dans la Perse. Cet empereur le somma de réunir ses forces à celles des Romains, par une lettre pleine de hauteur (si toutefois celle qui existe sous son nom n'est pas apocryphe). Le prince arménien qui, en qualité de chrétien, ne souhaitait pas que Julien acquît de la gloire, fit, dit-on, déserter ses troupes dans un moment où les Romains avaient le plus besoin de leurs secours, ce qui contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise. Peu d'années après, Sapor entra dans l'Arménie avec une armée, mais sans annoncer contre Arsaces aucune intention hostile. Il l'invita même à un festin splendide; mais, au milieu de la fête, il le fit charger de chaînes d'argent, et mettre en prison. Arsaces, après une captivité de peu de durée, dans la tour de l'Oubli, à Ecbatane, fut assassiné, l'an 369 de J. C., et l'Arménie devint une province de la Perse.

ARSAMES, ou **ARSAMAS**, l'un des premiers rois de l'Arménie, lorsqu'elle eut secoué le joug des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre, ne nous est connu que par une médaille dont l'exergue est en grec, et par un passage de Polyen, qui nous apprend qu'il donna des se-

Digitized by Google

cours à Antiochus Hiérax, qui s'était réfugié dans ses États. On croit qu'il fut le fondateur d'Arsamosate, ville de l'Arménie. Il vivait vers l'an 245 avant J. C. — Il est question de plusieurs Arsames dans l'histoire de la Perse, savoir : ARSAMES, père d'Hystaspe, père de Darius; ARRSAMES, fils de Darius ; ARSAMES, contemporain du même prince, et qui se révolta contre lui ; ARSAMES, fils d'Artaxercès Longue-Main, qu'Artaxercès Ochus fit assassiner ; ARSAMES, qui commandait l'armée des Perses, au passage du Granique, et qui fut tué à la bataille d'Issus.

ARSEGNINO, grammairien de Padoue au 13e siècle, aurait, selon Scardéone, composé un traité des règles de la grammaire sous le titre de *Quadriga ;* mais cet ouvrage est entièrement inconnu.

ARSELEYN, peintre hollandais, mort à Amsterdam en 1660. On a gravé d'après lui des *Ruines* et 24 *Paysages* exécutés dans la manière de Bamboche.

ARSÈNE, évêque d'Hipsèle et mélécien, rentra dans la communion de l'Église et s'attacha à St. Athanase.

ARSÈNE, patriarche grec, était moine laïque dans un monastère de la Macédoine, lorsqu'en 1255, Lascaris II résolut de l'élever sur le siége patriarcal. Dans l'espace d'une semaine, Arsène fut fait diacre, prêtre, patriarche, et couronna son souverain. Lascaris en mourant, quatre ans après, le chargea, conjointement avec Muzalon, de la tutèle du jeune empereur Jean Lascaris. Mais Muzalon ayant été assassiné, et Michel Paléologue s'étant emparé peu à peu de toute l'autorité, Arsène prévit le sort qui menaçait son pupille, sans avoir assez de talent ni de caractère pour s'opposer aux desseins de Paléologue; tout ce qu'il put faire, fut de se retirer avec éclat dans un monastère près de Nicée. Michel le fit déposer, et fit élire Nicéphore en sa place .L'Église grecque se divisa entre ces deux patriarches. Cependant, en 1261, après avoir repris Constantinople sur les Latins, Michel rétablit Arsène, qui le couronna dans Ste.-Sophie, et qui bientôt s'en repentit amèrement, lorsque Paléologue eut fait crever les yeux au jeune Lascaris. Arsène, tendrement attaché à son pupille, éclata sans ménagement, et excommunia l'empereur. Celui-ci feignit de fléchir, et témoigna plus d'égards pour Arsène ; mais la hauteur imprudente, et l'inflexibilité du patriarche, irritèrent de nouveau Michel, qui s'étant assuré du consentement de plusieurs évêques, convoqua, en 1265, un concile dans lequel Arsène fut condamné et déposé. Il reçut son arrêt avec fermeté, et fut transporté, la nuit suivante, dans l'île de Proconèze, où il mourut le 30 septembre 1273.

ARSÉNIUS ou **ARSÈNE**, fils de Michel Apostolius, vivait à Rome du temps de Léon X, qui le fit archevêque de Monembasie, dans le Péloponèse. Il fit imprimer à Rome, chez Calliergi, avant 1522, un petit recueil en deux parties, intitulé : *Præclara dicta philosophorum, imperatorum et poëtarum ab Arsenio Monembasiæ archiepiscopo collecta, græcè,* in-8°. Il y a dans ce recueil des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Il a aussi recueilli dans les manuscrits, des scolies sur sept tragédies d'Euripide, qu'il fit imprimer à Venise en 1534, in-8°, et qu'il dédia au pape Paul III. Arsénius est mort à Venise en 1535.

ARSENNE, saint anachorète en Égypte, naquit à Rome vers la fin du 4e siècle, d'une famille alliée à plusieurs sénateurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre, et vécut longtemps dans la retraite : mais l'empereur Théodose le Grand le prit pour faire l'éducation de ses enfants, et voulut qu'Arsenne eût un train magnifique. Un jour Arcadius, un des enfants de Théodose, ayant commis une faute, Arsenne voulut l'en punir ; mais le jeune prince n'en devint que plus indocile et plus opiniâtre. Arsenne profita de cette occasion pour quitter la cour ; il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Scété, pour y vivre en anachorète. Arsenne avait quarante ans, lorsqu'il quitta la cour de Constantinople ; après avoir passé plusieurs années dans le désert de Scété, il fut obligé de le quitter quelque temps, à cause d'une irruption que firent les Masiques, peuple barbare de la Libye. Le danger passé, il revint dans sa cellule ; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours vers l'an 434, à cause d'une seconde irruption des barbares qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de Troë, ou Pura, vis-à-vis de Memphis, et, dix ans après, à Canope, près d'Alexandrie. Le voisinage d'une ville lui fit regretter le désert ; il revint à Troë, où il mourut, en 445, âgé de 95 ans. Il est nommé sous le 19 juillet dans le martyrologe romain.

ARSÈS, le dernier des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, fut mis à sa place par l'eunuque Bagoas, qui l'empoisonna l'an 336 avant J. C.

ARSILLI ou **ARSIGLI** (FRANÇOIS), de Sinigaglia, poëte et médecin, sous Léon X, auquel il n'eut pas le bonheur de plaire, étant peu courtisan, a composé un poëme élégiaque intitulé : *de Poetis urbanis,* adressé à Paul Jove son ami, et où il parle de tous les poëtes de son temps ; il a été imprimé par Tiraboschi, dans l'*Histoire de la littérature italienne,* tome VII.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée *Lagus ;* épousa, en 292 avant J. C., Lysimaque, roi de Macédoine, en eut deux fils, Lysimaque et Philippe ; ce roi fut tué dans une bataille contre Séleucus, 282 avant J. C. Après sa mort, Arsinoé régna dans la Macédoine comme tutrice de ses enfants ; épousa son propre frère, Ptolémée *Céraunos,* qu'elle fit entrer dans sa ville de Cassandrée pour lui faire honneur ; mais à peine arrivé à la porte de la ville, il s'empara de la citadelle et fit tuer les deux enfants du premier mari d'Arsinoé ; inconsolable de cette perte elle alla mourir en exil dans l'île de Samothrace.

ARSINOÉ, autre princesse d'Égypte, fut mariée à Magas, roi de Cyrène, fils de Ptolémée *Lagus* et frère de Ptolémée *Philadelphe,* tous deux rois d'Égypte, qui étaient en guerre depuis longtemps ; pour la terminer, Magas fiança Bérénice, sa fille unique, à Ptolémée surnommé depuis *Évergète,* fils de Philadelphe, et il mourut peu après, 276 avant J. C. Arsinoé désapprouvant ce mariage, fit venir Démétrius, frère d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, dans l'espoir d'être reine ; ce prince lui plut, une liaison se forma entre eux, et il fut tué dans le lit d'Arsinoé par des conspirateurs ; le jeune Ptolémée épousa alors Bérénice, sa fiancée.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Évergète et de Bérénice, épousa Ptolémée Philopator son frère ; elle se trouva avec lui au combat de Raphia, contre Antiochus, et ne contribua pas peu au succès de cette journée. Ptolémée, par la suite, étant devenu amoureux d'Agathoclée, se laissa en-

Digitized by Google

tièrement subjuguer par cette femme et par ses frères, qui obtinrent de lui l'ordre de faire mourir Arsinoé, et ils la firent tuer par un certain Philammon.

ARSINOÉ, sœur de la dernière Cléopâtre, reine d'Égypte; se joignit aux Égyptiens contre Jules-César, et commanda avec Archillas, qu'elle fit tuer quelque temps après; César ayant mis en liberté le jeune Ptolémée, Arsinoé fut alors obligée de sortir d'Égypte; elle se retira à Éphèse puis à Milet, où Marc-Antoine la fit périr pour plaire à Cléopâtre, 41 avant J. C.

ARSLAN-BEN-THOGRUL, fils de Mohammed; il fut surnommé *Aboul-Motaffer-Xeineddin*, et succéda à Soliman-Schah, l'an 1160 de J.-C.; il est le 13e sultan de la race des Seljoucides qui ont régné en Perse; Kimar, gouverneur d'Ispahan, et Eubanége, gouverneur de Rei, se révoltèrent contre lui, reconnaissant un de ses cousins pour sultan; il les vainquit dans un combat où le nouveau sultan fut tué, et eux, obligés de fuir, passèrent dans la province de Mazandéran; en 1164, il battit, auprès du fort château de Cak, le prince des Abcas qui ravageait le plat pays jusqu'aux portes de Casbin, et quelque temps après il prit le château; l'an 1166, Eubanége fit alliance avec le roi de Khowaresm, entra dans la province de l'Irak persienne, et vint saccager les environs des villes d'Abner et de Casbin; Arslan l'obligea encore de fuir vers la province de Mazandéran; en 1168, Eubanége vint faire une autre entreprise sur la ville de Rei; par des négociations, il fut conclu qu'il viendrait faire ses soumissions au sultan, mais dans la nuit qui suivit il fut assassiné chez lui; Arslan mourut en 1175.

ARSLAN-SCHAH-BEN-MASSOUD, 12e sultan de la dynastie des Gaznévides, monta sur le trône à la mort de son père, en 1114, et refusa de partager les États avec Baharam-Schah, son cadet, qui se réfugia auprès de son oncle maternel, Sangiar, possesseur d'une partie de la province de Khorançan; Sangiar lui donna une armée; il fit alors la guerre à son frère, l'obligea à prendre la fuite et à lui céder la couronne; mais à son tour il fut battu par Arslan, qui le contraignit une seconde fois à se retirer auprès de son oncle qui se mit lui-même en campagne, battit Arslan et le fit prisonnier; il mourut bientôt après dans sa prison (1118), et Baharam devint paisible possesseur de la couronne.

ARSLAN-SCHAH, fils de Kerman-Schah, fils de Caderd, cinquième sultan de la dynastie des Seljoucides, dans la province de Kerman, succéda à son neveu Iran-Schah, pendant la vie duquel il se tint caché chez un cordonnier pour ne pas tomber entre ses mains; il fut proclamé sultan l'an 1100 de J. C.; les Seljoucides de Perse, ses parents, qui avaient fait la guerre à ses prédécesseurs, n'osèrent l'attaquer, et il régna paisiblement pendant 42 ans.

ARTABAN, frère de Darius Ier, fils d'Hystaspe, roi de Perse; il détourna Xercès de son expédition contre les Grecs.

ARTABAN, capitaine des gardes de Xercès roi de Perse. Voyant son souverain livré à la débauche et aux plaisirs, il conçut l'idée de s'emparer du trône. Après avoir fait part de son projet à l'eunuque Mithridate, son parent, qui avait toute la confiance de Xercès, et le lui avoir fait approuver, il s'introduisit la nuit dans la chambre de ce prince et le tua, 464 ans avant J. C. Il parvint aussi à faire périr Darius, fils aîné de Xercès. Ayant voulu se défaire également d'Artaxercès le deuxième fils, celui-ci en se défendant tua lui-même Artaban.

ARTABAN Ier, roi des Parthes de 216 à 196 avant J. C.; obligea Antiochus à faire alliance avec lui après l'avoir repoussé, et le soutint dans une expédition contre la Bactriane.

ARTABAN II régna de 127 à 124 avant J. C., et périt dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III monta sur le trône vers l'an 18 de J. C., au préjudice de Vonones qui le détrôna et le força à fuir; Artaban le vainquit dans une seconde bataille et resta maître du royaume; il s'empara ensuite de l'Arménie et en fit roi son frère Orodes; mais Tibère craignant qu'il n'empiétât sur les conquêtes des Romains, lui fit la guerre et le chassa; il revint avec une armée et remonta sur le trône, mourut l'an 44 de J. C.

ARTABAN IV, roi des Parthes, était frère de Volgèse III. Excité par quelques nobles mécontents, il lui disputa la couronne. Après la mort de ce prince, il lui succéda sans opposition, quoique Tiridate eût un droit plus légitime, en qualité d'aîné. Comme il était en paix avec l'empire romain, il ne se tint pas assez sur ses gardes quand Sévère ravagea les territoires voisins, et, dans une incursion des troupes romaines, il manqua d'être fait prisonnier. Caracalla le mit dans un grand danger, par un des actes de perfidie les plus odieux dont l'histoire fasse mention, il demanda en mariage la fille d'Artaban. Le général romain fit, en conséquence, marcher son armée dans le pays des Parthes, et fut reçu partout en ami. Lorsqu'il approcha de la capitale, Artaban vint à sa rencontre avec un brillant cortége, et des démonstrations de joie; mais tandis que les Parthes ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs, Caracalla donna le signal à ses troupes qui se jetèrent l'épée à la main sur ces hommes désarmés, en firent périr le plus grand nombre, et dispersèrent le reste : Artaban lui-même eut peine à échapper au massacre; brûlant de se venger, il rassembla une armée considérable, passa l'Euphrate, et, mettant tout à feu et à sang, entra dans la Syrie, où les Romains marchèrent à sa rencontre. Ils avaient alors substitué Macrin à Caracalla. L'action dura deux jours. Le champ de bataille était déjà couvert de quarante mille morts, lorsque un héraut d'armes, envoyé par Macrin, l'informa de la mort de Caracalla, et proposa un traité entre les deux empires. Cette offre fut acceptée. On rendit au roi des Parthes les captifs qu'on lui avait faits; on lui paya les frais de la guerre, et il retourna dans son pays, en l'an 217. En 226 Artaban fut défait, pris et mis à mort dans une bataille qui lui livrèrent les Persans, soulevés par Artaxercès. Ainsi finit la dynastie des Arsacides et le royaume des Parthes qui fut réuni à la Perse après 476 ans de durée.

ARTABASDE, né en Arménie, commandait dans cette province un détachement des armées romaines. Il devint gendre de l'empereur Léon et général de ses armées. À la mort de ce prince il se fit proclamer empereur en 742 au détriment de son beau-père Constantin fils de l'empereur; mais vaincu par lui il eut les yeux crevés ainsi que ses deux fils Nicéphore et Nicétas, et termina bientôt une vie qui devait lui être à charge.

ARTABAZE, commandant les Parthes et les Chorasmiens, protége le retour de Xercès en Perse en 481 avant J. C.; soumet quelques villes maritimes de la Macédoine; en 480; essaie de dissuader Mardonius de livrer la bataille de Platée, et se retire avec ses troupes au moment du combat.

ARTABAZE, un des généraux d'Artaxercès Longue Main, vers l'an 363 avant J. C.; se révolte contre Artaxercès Ochus vers 355, bat deux fois ses troupes; forcé de céder, se réfugie en Macédoine; rentre en grâce vers l'an 350 avant J. C.; assiste à la bataille d'Arbelle en 331; se rend à Alexandre avec ses fils et les troupes grecques; est fait satrape de la Bactriane l'an 330; se démet à cause de son grand âge, 328 avant J. C.

ARTABAZE ou **ARTAVASDE**, roi d'Arménie, fils et successeur de Tigrane, ne fournit point à Crassus les secours qu'il lui avait promis dans son expédition contre les Parthes, et fut ainsi la cause de ses revers. Il trahit également Antoine, qui, pour le punir de sa perfidie, le fit prisonnier et l'emmena en Égypte où il le fit servir à ses triomphes; Cléopâtre lui fit couper la tête qu'elle envoya au roi des Mèdes, l'an 28 de J. C. Ce prince avait écrit en grec des *tragédies*, des *discours* et des *histoires;* mais ses ouvrages sont perdus.

ARTALE (Joseph), poëte italien, né en 1628 à Mazzareno, en Sicile; mort à Naples le 11 février 1679; il s'adonna d'abord à l'état militaire; au siége de Candie il mérita par sa valeur le titre de chevalier de l'ordre de St.-George; il fut si fort en escrime, qu'il se rendit redoutable même en Allemagne et fut appelé *le chevalier sanguinaire;* il a laissé quelques ouvr. dramat. et des poésies.

ARTANUS, jurisconsulte de Narbonne au 2e siècle, se lia d'amitié à Rome avec Martial, qui lui fit présent d'un exemplaire de ses poésies.

ARTARIO (J. B.), architecte et statuaire, né à Agnona en 1660, s'illustra dans son art, mais fut encore surpassé par son fils.

ARTARIO (Joseph), fils du précédent, surpassa son père dans la sculpture, et laissa plusieurs de ses ouvrages à Rome, en Angleterre et à Cologne, où il mourut attaché à la cour de l'électeur, en 1769.

ARTAUD, archevêque de Reims au 10e siècle, fameux par les contestations qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris; assiégé dans Reims, en 940, abandonné de ses vassaux, il se soumit, mais refusa de résigner son archevêché; s'enfuit à Laon où était la cour; menaça de l'excommunication et de l'appel au pape, si l'on élisait un autre archevêque pendant sa vie, ce qui cependant eut lieu en 941; mais en 947, le roi Louis d'Outremer le rétablit sur son siége et le nomma son grand chancelier; il avait sacré ce prince en 933 et sacra Lothaire, son fils, en 953; il mourut le 30 septembre 961.

ARTAUD (Pierre-Joseph), né à Bonieux dans le comtat Venaissin, en 1706; évêque de Cavaillon; mort le 5 septembre 1760. On a de lui des mandements, des instructions pastorales, un *Panégyrique de S. Louis*, 1754, etc.

ARTAUD (Jean-Baptiste), littérateur, né à Montpellier en décembre 1732, fut bibliothécaire du duc de Duras, place qu'il perdit en 1774. Censeur royal longtemps avant la révolution de 1789, il figurait encore en 1795, sur la liste des gens de lettres rémunérés par la convention nationale. Il mourut à Paris en 1796. Il est auteur d'un pamphlet intitulé : *La petite poste dévalisée*, 1767, in-12. Il a également laissé quelques comédies : *La Centenaire de Molière; Taconet; l'Échange raisonnable; l'heureuse Entrevue; Sophie;* Artaud avait en vain essayé de faire revivre le *Courrier d'Avignon*, journal publié par Morénas.

ARTAUD (Mathieu), d'abord avocat puis conseiller à la sénéchaussée d'Arles, où il naquit en 1750; en 1792 il vint se réfugier à Paris; il y resta jusqu'à la chute de Robespierre; en 1810, il fut président du tribunal civil de Tarascon, et mourut le 1er avril 1821; il avait rassemblé un bel herbier; son fils en a fait don à la bibliothèque d'Arles.

ARTAUD (Ant.-Mar.-Franç.), antiquaire, né en 1767 à Avignon, quitta le commerce pour se livrer entièrement à son goût pour les arts, et se fit bientôt connaître par ses talents comme peintre et comme dessinateur. S'étant établi à Lyon, il devint conservateur du musée, puis directeur de l'École royale des beaux-arts de cette ville. Il mourut à Orange en 1838. Par son testament il a fait des legs à l'Académie et à la ville de Lyon, qui lui avait acheté, quelques années auparavant, son précieux cabinet d'antiquités. Artaud était correspondant de l'Académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Description d'une mosaïque représentant des jeux du cirque, découverte à Lyon*, en 1806, gr. in-fol., fig.; *Description de la mosaïque de M. Macors*, 1806, in-8°; *Notice des antiquités et des tableaux du musée de Lyon*, 1808, in-8°; *Mosaïques de Lyon et des départements méridionaux de la France*, 1825 et années suiv., in-fol. max., fig. Cet ouvrage, l'un des plus beaux que nous ayons sur cet objet, se compose de quinze livraisons. Artaud a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. On en trouve la liste, avec l'éloge de l'auteur, dans l'*Histoire de l'Académie de Lyon*, par M. Dumas.

ARTAXERCÈS Ier, surnommé *Longue Main;* monta sur le trône de Perse l'an 464 avant J. C., après avoir fait mourir les assassins de son père; il défit les Bactriens; accueillit honorablement Thémistocle exilé; eut la guerre contre les Grecs, et son armée navale fut défaite auprès de Chypre par Cimon, général des Athéniens, l'an 462; se montra favorable aux Juifs, et voulut rétablir leur république; reconquit l'Égypte, et mourut l'an 424 avant J. C., après un règne florissant de 40 ans. Il aimait les arts et cultivait les lettres. On croit que ce prince, qui fit le bonheur de ses sujets, est l'Assuérus de l'Écriture, qui épousa Esther et permit à Esdras de rétablir le culte juif à Jérusalem.

ARTAXERCÈS II, surnommé *Mnémon*, roi de Perse; succéda à Darius II, son père, l'an 405 avant J. C.; il pardonna à Cyrus, son frère, qui s'était révolté contre lui; peu après, Cyrus se révolta de nouveau, prit les armes et fut tué dans une bataille, l'an 401 avant J. C.; Artaxercès prit à son service Conon, général athénien, et par lui, enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens; il sema la division dans la Grèce; força Agésilas à abandonner ses États; amena les Spartiates à conclure une paix honteuse, dite d'Antalcidas, l'an 387 avant J. C.; chercha à réduire les Égyptiens; fit mourir son fils aîné Darius qui conspirait contre lui; mourut accablé de cha-

Digitized by Google

grins domestiques par ses enfants qui se distribuaient son héritage, 361 avant J. C.

ARTAXERCÈS III ou *Ochus*, troisième des fils légitimes d'Artaxercès Mnémon, monta sur le trône en 361 avant J. C.; fit massacrer son frère et tout ce qui tenait à la famille royale; continua à faire la guerre en Égypte par ses généraux; se mit ensuite à la tête de ses armées; attaqua la Phénicie où il obtint des succès par trahison; fit massacrer les habitants de Sidon; entra en Égypte qu'il réduisit bientôt, grâce aux talents de l'eunuque Bagoas, l'an 350 avant J. C.; détruisit les temples; fit égorger le bœuf Apis, qu'on lui servit dans un repas; de retour dans ses États, fut empoisonné, en 338 avant J. C., par Bagoas qui donna son corps à manger aux rats, et fit faire avec ses os des poignées de sabres.

ARTAXERCÈS, roi de Perse, succéda, en 380, à Sapor II, son frère; il donna très-souvent des preuves de courage pendant les guerres que son frère fit aux Romains; son règne fut tranquille et dura quatre ans; mort en 384.

ARTAXERCÈS. *Voy.* **ARDECHYR-BABÉGAN.**

ARTAXIAS Ier, roi d'Arménie, s'établit, du consentement d'Antiochus le Grand, dans la haute Arménie, et laissa la basse à Zodriade, autre général de ce prince; après la défaite d'Antiochus par les Romains, ils firent alliance avec les vainqueurs et régnèrent sous leur protection avec le titre de roi, vers 180 avant J. C.

ARTAXIAS II ou **ARTAXAS**, fils d'Artabaze; proclamé roi d'Arménie par l'armée, lorsque son père se fut laissé prendre par Marc Antoine, l'an 33 avant J. C.; est vaincu par ce général, et prend la fuite; revient bientôt; défait Artabaze, roi des Mèdes, qui soutenait Antoine; le fait prisonnier; rentre en possession de ses États; est tué l'an 20 avant J. C.

ARTAXIAS III, roi d'Arménie, fils de Polémon, roi de Pont, s'appelait Zénon; il imita dès son enfance les coutumes des Arméniens, et s'acquit par là les bonnes grâces de la nation; Germanicus le choisit pour succéder à Vonones, que les Arméniens avaient chassé; il alla à Artaxate où il fut proclamé Artaxias, du nom de la ville capitale, l'an de Rome 771.

ARTEAGA (HORTENSIO-FÉLIX PARAVICINOY), moine de l'ordre des trinitaires, né à Madrid en 1580; prédicateur du roi en 1616; mort le 22 décembre 1633. Il a laissé quelques pièces de poésies, trois romances mystiques. Ses recueils de *Sermons* ont été publiés.

ARTEAGA (ÉTIENNE), jésuite espagnol, né en 1747, passa en Italie lors de la suppression de son ordre, vécut longtemps à Bologne, suivit en France le chevalier Azara, et mourut chez lui à Paris le 30 octobre 1799. Outre un *Traité sur le beau idéal* en espagnol, et *sept Dissertations* sur le rhythme des anciens, on a de lui : *Le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente*, 2e édition, Venise, 1785, 3 vol. in-8o. Cet ouvrage, très-estimé des savants, a été traduit en français par le baron de Rouvron, Londres, 1802, in-8o.

ARTÉDI (PIERRE), médecin et naturaliste suédois, né en 1705 dans la province d'Angermanland, étudiait à l'université d'Upsal lorsqu'il se lia avec Linné. Séparés par leurs premiers voyages scientifiques, les deux amis se retrouvèrent, en 1735, à Leyde, aux leçons de Boerhaave. A la recommandation du savant professeur, Artédi venait d'être placé près d'Albert Séba, riche naturaliste, occupé de faire imprimer la description de son cabinet, lorsqu'il se noya en tombant de nuit dans un des canaux d'Amsterdam, à l'âge de 30 ans. Linné a consacré à son ami un genre de la famille des ombellifères sous le nom d'*Artedia*; mais il n'a pas élevé à sa mémoire un monument moins durable en faisant imprimer son *Ichthyologia* (Traité des Poissons), Leyde, 1738, in-8o, précédé d'une *Vie* de l'auteur. Cet ouvrage, réimprimé depuis plusieurs fois avec des additions, est un modèle tant pour l'ordonnance du plan et la distribution des matières, que pour la netteté des descriptions, la sagacité et la profondeur des aperçus.

ARTÈME (St.), général des Romains en Égypte, sous le règne de Constance, en 357; fut chargé de découvrir saint Athanase dans les monastères de la Thébaïde; les païens de l'Égypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, Julien le fit comparaître devant lui à Antioche, en 362, et le condamna à perdre la tête; les Grecs l'honorent comme martyr, au 20 octobre.

ARTÉMIDORE, géographe, vivait environ 100 ans avant J. C. Strabon et Pline parlent souvent avec éloge de sa *Description de la terre*. Hudson a recueilli, dans le premier vol. de son édition des *Géographes secondaires de la Grèce*, Oxford, 1703, des Fragments de cet écrivain. — Il y eut encore un ARTÉMIDORE, dialecticien, cité par Diogène Laerce, qui écrivit un livre contre Chrysippe.

ARTÉMIDORE, né à Éphèse et surnommé *le Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, en Lydie, vivait sous le règne d'Antonin le Pieux, dans le 2e siècle après J. C.; il est auteur d'un *Traité des songes* en cinq parties, intitulé *Oneirocriticon*, Venise, Alde, 1518.

ARTÉMISE Ire, reine d'Halycarnasse, fille de Lygdamis, vivait dans le 5e siècle; accompagna Xercès dans son expédition contre la Grèce, 480 avant J. C.; se distingua dans les combats qui précédèrent la bataille de Salamine; échappa par adresse et par ruse à la poursuite d'un vaisseau athénien et le coula à fond; fut chargé par Xercès de conduire ses enfants jusqu'à Éphèse, où les Lacédémoniens lui érigèrent une statue; de retour à Halycarnasse, elle étendit les bornes de ses États; fit le siége de Patmos et soumit cette ville. Dans un âge déjà plus que raisonnable elle devint amoureuse d'un jeune homme nommé Dardanus, à qui elle fit crever les yeux parce qu'il ne répondait pas à sa passion. Sa passion n'ayant fait que s'allumer davantage, la reine fit le saut de Leucate et périt.

ARTÉMISE II, reine d'Halycarnasse, fille d'Hécatomus, mariée à Mausole, son frère, qu'elle perdit l'an 355 avant J. C.; elle fut inconsolable de cette perte et fit ériger à son mari un tombeau magnifique, connu sous le nom de Mausolée, et qu'on regardait comme une des sept merveilles du monde; le nom de mausolée est resté aux monuments sépulcraux à cause de la beauté de celui de Mausole; Artémise mourut en 353 avant J. C., deux ans après son mari.

ARTÉMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, vivait dans le 4e siècle avant J. C.; il inventa la *tortue* et le *bélier* pour le siége de Samos, auquel il se trouva avec Périclès.

ARTÉMON, homme du peuple, dont la ressemblance avec Antiochus II était si frappante, que Laodicé, après

avoir empoisonné son époux, lui en fit jouer le rôle pendant quelques jours, pour avoir le temps de faire désigner son successeur.

ARTÉMON, sculpteur, fit plusieurs belles statues pour les palais des Césars.

ARTÉMON, peintre sous Auguste vers l'an 1er de J. C., décora de ses peintures la ville de Rome et les portiques d'Octavie. On citait de lui une *Stratonice* et une *Danaé recevant la pluie d'or*.

ARTÉPHIUS, philosophe hermétique qui vivait vers 1130, est auteur de plusieurs ouvrages d'alchimie, entre autres d'un *Traité sur la pierre philosophale*, traduit en français par Pierre Arnaud, imprimé avec ceux de Synesius et Flamel, Paris, 1682, in-4°; et du *Clavis majoris sapientiæ*, inséré dans le *Theatrum chimic.*, Francfort, 1614, in-8°, et Strasbourg, 1699, in-12; traduit aussi en français.

ARTEVELDE (Jacques van) et non ARTEVELLE, comme l'écrivent les biographies françaises, né à Gand vers l'an 1300, fils d'un simple bourgeois, avait pour aïeul maternel Sohier le Courtroisin, seigneur de Tronchiennes et de Melle. Ce vénérable chevalier, après avoir donné à son petit-fils une éducation digne de lui, l'attacha en qualité de page au comte Charles de Valois. Artevelde fit ensuite partie de la maison de Louis le Hutin. Étant revenu à Gand, il y épousa la fille ou la veuve d'un brasseur, et lui-même, disent les chroniques, devint un des principaux brasseurs de cette ville. A cette époque la fabrication et le commerce de draps formaient la principale industrie de la Flandre, et l'Angleterre en était le principal débouché. La guerre étant survenue entre cette puissance et la France, les affections d'Artevelde furent d'abord partagées entre les intérêts de sa patrie et son attachement pour Philippe de Valois, fils de Charles de Valois dont il avait été page. Une circonstance fortuite décida peut-être le choix d'Artevelde. Le vieux Sohier le Courtroisin, ayant fait de l'opposition au comte Louis de Crécy, gouverneur de la Flandre, dans une assemblée tenue à Bruges, fut emprisonné dans le château de Rupelmonde, et ensuite décapité. La mort de ce vénérable vieillard émut la population. Le manque de travail entretenait la classe ouvrière dans le mécontentement; et alors il y eut, comme il y a toujours, des hommes qui profitèrent des circonstances, pour ameuter cette population contre le pouvoir. Artevelde, petit-fils du vieux Sohier décapité, et, qui au courage, joignait l'art de la parole, fut élu chef, avec le grade de capitaine de la commune, le 3 janvier 1338. Les villes voisines firent cause commune avec la ville de Gand pour repousser le comte Louis de Crécy qui essaya vainement tous les moyens pour attirer à lui Artevelde. Édouard III, roi d'Angleterre, voulut profiter des troubles de Flandre pour s'emparer de cette province; il se présenta à cet effet sur les côtes accompagné d'une flotte. Artevelde, qui n'avait en vue que de rendre sa patrie indépendante, alla occuper le port de l'Écluse, et obligea Édouard à s'éloigner. Ayant ensuite vainement demandé à Philippe la restitution de quelques villes flamandes occupées par les Français, Artevelde se ligua avec l'Angleterre, et conseilla à Édouard de prendre le titre de roi de France, afin de donner aux Flamands un prétexte de se délier du serment qu'ils avaient prêté. Un traité fut alors conclu entre Édouard, le duc de Brabant, le comte de Hainaut et Artevelde; celui-ci, autant par son éloquence et son génie que par le prestige qui entoure d'abord les hommes sortis de la plèbe et portés au pouvoir par la démocratie, représenta les trois provinces et parvint à rassembler 60,000 hommes, qu'il réunit à l'armée anglaise pour assiéger Tournai, en 1340. A la suite de pertes essuyées par les assiégeants, une trêve fut conclue entre les souverains de France et d'Angleterre; Artevelde parvint à faire stipuler l'indépendance provisoire de la Flandre. Livrées à elles-mêmes, les communes furent administrées par des magistrats, sur lesquels Artevelde conserva une espèce de suprématie. Le capitaine gantois eut alors une grande tâche à remplir, celle de maintenir l'ordre, de rétablir la tranquillité dans les esprits agités; tâche excessivement difficile et contre laquelle vont se briser ordinairement les chefs, d'abord les idoles, puis les victimes des populations révolutionnées. Artevelde, homme d'énergie, à la hauteur de sa position, se fit bientôt des ennemis et fut taxé de despotisme et de tyrannie. Il fit un de ces actes, considérés dans ces moments de troubles, comme attentatoires à la liberté des citoyens; et les magistrats profitèrent de la circonstance pour le déposer et l'envoyer en prison. Ses partisans accoururent le délivrer, et il devint plus puissant que jamais. La commune était administrée par vingt-six échevins; Artevelde voulant favoriser le parti démocratique, fit décider que, sur ce nombre, vingt seraient nommés par les corps de métier. Malgré les efforts de ce digne citoyen, des bonnes intentions duquel on ne peut douter, les tisserands se révoltèrent et commirent des massacres; convaincu de ne pouvoir maîtriser la population, Artevelde songea à rappeler le comte Louis de Crécy, mais celui-ci ne voulut point quitter la France. Alors Artevelde eut la pensée d'ériger la Flandre en royaume et d'en offrir la couronne au prince de Galles, fils d'Édouard. Une conférence avec ce prince fut décidée, elle eut lieu à l'Écluse, Artevelde s'y rendit accompagné des principaux magistrats du pays. Pendant ce temps ses ennemis ne restèrent pas inactifs. La haute bourgeoisie qui avait toujours vu avec déplaisir l'élévation d'Artevelde ameuta les tisserands contre lesquels il avait sévi. Informé de ce qui se passait, il revint précipitamment à Gand, espérant ramener les esprits par son éloquence. Une bande armée, excitée par ses ennemis, pénétra dans sa maison pendant la nuit et le massacra le 17 juillet 1345. Ainsi périt l'homme qui avait été l'idole du peuple. Artevelde avait un caractère plein d'énergie et de loyauté.

ARTEVELDE (Philippe d'), fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois, révoltés contre Louis III, comte de Flandre, en 1382. Le nom d'Artevelde, toujours cher aux Flamands, ne fut pas plutôt prononcé par les factieux, qu'ils coururent en foule à la maison de Philippe, le conduisirent sur la place publique et lui prêtèrent serment de fidélité, comme à leur souverain. Son premier acte d'autorité fut de venger la mort de son père, en faisant mourir, sous ses yeux, douze des principaux auteurs de ce meurtre. Il déclara ensuite la guerre au comte de Flandre, qui vint investir Gand, mais sans succès. Artevelde le défit, s'empara de Bruges, et, enflé de cette victoire, affecta le faste d'un souverain; mais le

Digitized by Google

comte de Flandre, ayant imploré le secours de la France, Artevelde et les autres chefs de la révolte s'efforcèrent en vain de conjurer l'orage. Leurs négociations échouèrent à la cour de France et même à celle d'Angleterre. Une nombreuse armée française, commandée par le connétable de Clisson, et à la tête de laquelle on voyait le jeune roi Charles VI, pénétra en Flandre. Artevelde fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, et il se mesura avec les Français dans une bataille rangée, qui se donna dans la plaine, entre Roosebeek et Courtrai, le 27 novembre 1382. Les Flamands furent taillés en pièces; Artevelde périt, et son corps, trouvé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Cette défaite étouffa la révolte, et le comte de Flandre rentra dans ses États.

ARTHUR ou **ARTUS** était fils d'Igerne et d'Uther, *pendragon*, ou dictateur des Bretons. Lorsque Uther mourut en 516, Arthur lui succéda, et commença, contre les Saxons envahisseurs de l'île, cette suite d'exploits, qui ont rendu son nom si illustre. Il mit en déroute, sur les bords de la rivière Douglas, dans le Lancashire, une armée combinée de Saxons, d'Écossais et de Pictes. Il marcha de là sur York et mit le siége devant cette ville; mais un puissant renfort étant arrivé aux Saxons, il se retira sur Londres, et, ayant obtenu des secours de Hoel, roi de l'Armorique, fils de sa sœur, il marcha de nouveau à la rencontre des Saxons, assiégea Lincoln, qu'il prit, et força ce qui restait des défenseurs de la place à se rendre, sous la condition de quitter l'Angleterre. Un autre parti de Saxons débarqua dans l'ouest, fit de grands ravages, et mit le siége devant Badon ou Bath. Cet événement détourna Arthur d'une expédition projetée contre les Écossais; il marcha rapidement contre les Saxons, les défit dans un combat sanglant, qui dura deux jours, et tua deux de leurs chefs. Alors il retourna au nord, avec la même rapidité, pour débloquer son neveu, Hoel, que les Écossais et les Pictes avaient investi dans Dunbritton. Là encore il fut victorieux. Revenu à York, il rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et épousa une femme, appelée *Guanhumara*, plus renommée par sa beauté que par sa fidélité conjugale. Se reposant de ses travaux, il gouverna son royaume en paix pendant douze ans, et éleva, dit-on, sa cour à un degré de splendeur et de civilisation qui s'accorde mal avec la barbarie du siècle. Il institua son fameux ordre des chevaliers de la *Table Ronde*, ces modèles de la chevalerie, devenus si fameux chez les romanciers. Le reste de son histoire est mêlé des plus extravagantes fictions. Il mourut en 542, dans l'île d'Avalon. Whitaker est l'écrivain qui a mis le plus de soins à éclaircir l'histoire d'Arthur. Il admet qu'il fut *Arth-uir*, ou souverain des Silures, et qu'il combattit sous les ordres d'Ambrosius, pendragon des Bretons, qui l'envoya secourir les Bretons du Nord, opprimés par les Saxons. Ensuite Arthur devint lui-même chef suprême de ses compatriotes. Arthur fut enterré à Glassenbury, et, sous le règne de Henri II, vers l'an 1189, son cercueil fut découvert, et on trouva, près de son corps, une petite croix de plomb, sur laquelle étaient gravés ces mots: *Hic jacet sepultus inclytus rex Arturius in insulâ Avalonià.*

ARTHUR DUCK. *Voyez* DUCK.

ARTIEDA (André REY de), né à Valence, en 1560, poète espagnol; capitaine d'infanterie; servit sous les ordres du duc de Parme, en 1588 et années suivantes; fit ensuite une campagne en Hongrie contre les Turcs. On ignore l'époque de sa mort. Il publia un recueil de *Discursos, epistolas y epigrammas*, Saragosse, 1605, in-4°.

ARTIGAS (don Juan), né à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, se trouvait parvenu au grade de capitaine au service de cette puissance, lors de l'insurrection des colonies du Sud. Il soutint d'abord la cause royale; puis il se jeta dans le parti de l'indépendance. Ayant obtenu de la république de Buenos-Ayres le commandement d'un corps d'armée, il battit en plusieurs rencontres les troupes espagnoles, et obtint aussi des avantages réels sur les Portugais. Mais bientôt, accusé à tort ou à raison de nourrir des projets ambitieux, il fut déclaré traître et vit sa tête mise à prix. L'âge lui avait donné de l'expérience, sans lui rien ôter de ses forces, de son activité et de son courage; il était d'ailleurs adoré d'un grand nombre de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes de flibustier. Il eut bientôt une armée avec laquelle il lutta pendant plusieurs années, et souvent avec avantage, contre les troupes de Buenos-Ayres, auxquelles se trouvèrent réunis les Portugais. En 1820, trahi et battu par un de ses lieutenants, il se réfugia au Paraguay auprès du docteur Francia, dont il ne put obtenir une seule audience, mais qui, fidèle aux traditions hospitalières de son singulier royaume, lui assigna pour demeure le village de Curuguty, à 85 lieues au nord-est de l'Assomption, lui donna une maison, des terres, 32 piastres par mois, lui fit fournir, en outre, tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou seulement agréable, et le traita, en un mot, avec une grande considération tout en le retenant prisonnier. Artigas mourut en 1826.

ARTIGNY (Antoine GACHET d'), bibliographe, né le 8 novembre 1706 à Vienne (Dauphiné), où il mourut le 6 mai 1778 chanoine de l'église primatiale, est auteur de: *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littér.*, Paris, 1749-56, 7 vol. in-12.

ARTIS (Jean d'), né à Cahors en 1572; habile canoniste; professeur de droit à la faculté de Paris en 1618; au collége royal, en 1622; mort le 21 avril 1651. D'Artis était instruit, mais il avait plus de mémoire que de jugement; et ses ouvrages, qui ne sont que des compilations, offrent peu d'intérêt.

ARTIS (Gabriel d'), né à Milhaud dans le Rouergue, en 1660; ministre de l'église française à Berlin, en 1684 et 1696; ses attaques contre ses collègues le firent suspendre de ses fonctions pendant douze ans; il quitta cette ville pour Amsterdam où il publia un journal; mort à Londres en 1730; a publié *Sentiments désintéressés sur la retraite des Pasteurs de France*, la Haye, 1688, in-12, etc. *Lettres* de M. d'Artis et de M. Lenfant *sur les matières du socianisme*, Berlin, 1719, in-4°; *La maitresse-clé du royaume des cieux*, etc.; ou *dissertation contre le papisme*, Londres, sans date, petit in-8°.

ARTOIS (Jacques van), peintre, né à Bruxelles, en 1613. On ignore quel fut son maître; mais on sait qu'il étudia la nature avec assiduité. Il acquit, par cette méthode, la plus sûre de toutes, une grande manière, une touche agréable, et le talent de donner à chaque ob-

jet le caractère qui lui est propre. Il avait acquis également un coloris très-vigoureux ; mais la plupart de ses tableaux ont poussé au noir. Teniers, qui était très-lié avec Van Artois, a souvent peint ou retouché les figures et les animaux dans les tableaux de cet artiste. Van Artois, faisant payer fort cher ses ouvrages, et jouissant d'une grande réputation, eût pu acquérir de la fortune, s'il ne se fût avisé de fréquenter les grands et de leur donner des repas somptueux. Avec ce genre de vie, il mourut pauvre, on ne sait en quelle année. On voit de ses ouvrages à Bruxelles, à Malines, à Gand et à Dusseldorf.

ARTOPAEUS (Jean-Christophe BECKER ou), historien et philologue, né en 1626 à Strasbourg, consacra sa longue carrière à l'enseignement. Après avoir professé, trente-deux ans, la littérature latine au gymnase de sa ville natale, il fut pourvu, en 1683, d'un canonicat du chapitre de Saint-Thomas et de la chaire d'histoire à l'académie, dont il mourut doyen le 21 juin 1702. On lui attribue : *Seria disquisitio de statu, loco et vita animarum postquam discesserunt à corporibus præsertim fidelium*, in-12 de 214 pages, édition imprimée dans le duché de Lunebourg, vers 1670. Il a été inséré dans le *Fasciculus rariorum ac curiosorum scriptorum theologicorum de animâ*, Francfort, 1692, in-8°.

ARTUFEL (Damien de), dominicain espagnol du 16e siècle, a écrit un *Traité de plain chant*, Vallad., 1572.

ARTUS ou **ARTHUR Ier**, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy, troisième fils de Henri II, roi d'Angleterre, et de Constance de Bretagne, naquit à Nantes le 30 avril 1187. Richard Ier, roi d'Angleterre, s'engagea par un traité avec Tancrède, roi de Sicile, à faire épouser la fille de ce prince au jeune Artus, son héritier présomptif ; et l'évêque d'Ély, régent du royaume, pendant le pèlerinage de Richard, le fit reconnaître pour héritier de ce prince par l'Angleterre et par le roi d'Écosse. Dans le même temps, Artus fut proclamé duc de Bretagne dans une assemblée générale tenue à Rennes, en 1196 ; mais en 1199, Richard déclara par testament *Jean sans Terre* son successeur, au préjudice d'Artus. L'Anjou, le Maine, et la Touraine se déclarent pour Artus ; Jean sans Terre, maître des trésors de son frère, arme contre son neveu. Artus qui n'avait que douze ans, mais plein de feu et de courage, assiége Mirebeau, en Poitou ; il y est fait prisonnier par Jean, envoyé à Falaise, puis enfermé à Rouen dans une tour, d'où il est tiré pendant la nuit ; assassiné par Jean lui-même, et précipité dans les flots, une grosse pierre au cou, l'an 1202, à peine âgé de 15 ans.

ARTUS II, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Montfort, fils de Jean II, duc de Bretagne, et de Béatrix d'Angleterre, né le 25 juillet 1262 ; succéda à son père, en 1305 ; régna paisiblement ; mort au château de l'Isle, près de la Roche-Bernard, le 27 août 1312.

ARTUS III, surnommé le *Justicier*, duc de Bretagne et de Touraine, comte de Dreux, de Richemont, d'Étampes et de Montfort, pair et connétable de France, deuxième fils de Jean V, duc de Bretagne et de Jeanne de Navarre, né le 24 août 1393, au château de Sussinio ; prit le parti de la maison d'Orléans, sous la qualité de comte de Richemont ; se distingua à la bataille d'Azincourt, en 1415 ; y fut fait prisonnier, et retenu en Angleterre jusqu'en 1420. De retour en France, il se joignit au duc de Bourgogne, puis au roi Charles VII en 1424, qui le fit connétable de France, le 7 mars de la même année ; battit les Anglais en Normandie et en Poitou, et gagna, en 1429, la bataille de Patay (Beauce) ; réduisit adroitement la ville de Paris, où il entra en 1437 ; enleva encore aux Anglais celles de Meaux, de Bayeux, de Caen, et les défit à la bataille de Formignies en 1450 ; succéda au duché de Bretagne, en 1457, et mourut le 26 décembre 1458, ne laissant point d'enfants de ses trois femmes, qui furent Marguerite de Bourgogne, le 10 octobre 1423 ; Jeanne d'Albret, le 29 août 1442 ; et Catherine, fille de Pierre Ier de Luxembourg, le 2 juin 1445.

ARTUS ou **ARTHUR**, fils aîné de Henri VII, roi d'Angleterre ; son père lui fit épouser l'infante Catherine, fille de Ferdinand et d'Isabelle, roi de Castille et d'Aragon, le 14 novembre 1501 ; mort le 2 avril 1502, âgé de 16 ans ; son frère Henri, prince de Galles, épousa sa veuve.

ARTUS (Thomas), sieur d'Embry, né à Paris vers le milieu du 16e siècle. On ignore les circonstances de sa vie ; mais il est certain qu'il vivait encore en 1614. On lui doit la continuation de l'*Histoire* de Nicol. Chalcondyle jusqu'en l'année 1612 ; continuée depuis par Mezerai jusqu'en 1661. On lui attribue un pamphlet qui eut une certaine réputation, intitulé : *Description de l'île des Hermaphrodites.*

ARTUSI (Jean-Marie), ecclésiastique bolonais qui florissait vers 1590, a donné en italien *l'Art du contrepoint*, Venise, 1586-89, 2 parties in-fol. ; *Des Imperfections de la musique moderne*, ib., 1603, in-fol., etc.

ARTUSINI (Antoine), né à Forli le 20 octobre 1554, n'est connu que par quelques *pièces de vers*, et un *Discours* adressé à Urbain VIII, Rome, 1624, in-4°.

ARUM (Dominique van), professeur de droit à Iéna, où il mourut le 24 février 1637, était né en 1579 à Leuwarde (Frise). Entre ses ouvrages on distingue : *Discursus acad. de jure publ.*, Iéna, 1617-23, 5 vol. in-4° ; *Comment. de comitiis Rom.-Germ. imp.*, ib., in-4°, 1630, 1635, in-4°.

ARUNDEL (Thomas), né en 1353, évêque à 21 ans, devint archevêque d'York et de Cantorbéry, puis lord chancelier. En 1393, il transporta les cours de justice de Londres à York ; mais l'ordre ancien ne tarda pas à être rétabli. Ayant pris une part active aux efforts tentés pour résister à l'oppression de Richard II, il fut banni par ce prince. Le pape Boniface, qui avait à se plaindre du roi et du parlement, se vengea en accueillant un de leurs ennemis ; il nomma Arundel à l'archevêché de St.-André en Écosse. Rentré en grâce auprès de Richard, il fut député par lui et une partie de la noblesse auprès de Henri, duc de Lancastre, qui résidait en Bretagne pour l'engager à venir prendre la couronne des mains de Richard, afin de mettre un terme au fâcheux état où se trouvait le royaume. Henri, retenu par quelques scrupules sur la légitimité d'une pareille succession, finit par se rendre, et Arundel plaça la couronne sur la tête de Henri IV, son nouveau maître. A l'avénement de ce prince les besoins de l'État exigeant des secours considérables, il fut question de les prendre sur les biens du clergé, mais Arundel parvint à détourner le coup. Il poursuivit à outrance

Digitized by Google

une secte d'hérétiques appelés les lollards ou wicléfites, et fit brûler quelques-uns de ses sectaires. Il est le premier qui défendit de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire. Arundel est mort en 1405.

ARUNDEL (THOMAS HOWARD, comte D'), maréchal d'Angleterre, sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, était un zélé protecteur des savants et des artistes. Après avoir passé quelques années sur le continent, pour se livrer à l'étude des arts et de la littérature, il revint dans sa patrie, et dès lors son palais, situé sur le bord de la Tamise, et sa maison de campagne, dans la province de Surrey, devinrent le séjour des hommes les plus distingués par leurs talents. Doué lui-même d'un goût exquis, il dirigea, avec Inigo Jones, dont il était le protecteur, les embellissements des bâtiments de Westminster. Lord Arundel et lord Pembroke furent les premiers qui formèrent en Angleterre des collections de monuments antiques. Arundel associa à ses travaux le savant Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome. Il envoya ensuite dans le Levant Guill. Petty, et ce fut lui qui, en 1627, apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom de *Marbres d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce depuis 1582 avant J. C., époque de la fondation d'Athènes, jusqu'en 264 avant J. C., et plusieurs traités relatifs à Priène, à Magnésie et à Smyrne. Arundel ne jouit du fruit de ses soins que jusqu'en 1642, où la guerre civile le força de quitter sa patrie. Il se réfugia en Italie, et s'établit à Padoue, où il mourut en 1646. A sa mort, il partagea sa précieuse collection entre son fils aîné et Guillaume Howard, l'infortuné comte de Stafford. Le partage de l'aîné devint dans la suite l'héritage de son fils Henri Howard, comte d'Arundel, qui, en 1667, fit don à l'université d'Oxford de tous ses marbres écrits, qui, depuis cette époque, ont été connus sous le nom de *Marbres d'Oxford* (*Marmora Oxoniensia*). Ces marbres furent déchiffrés, aussitôt après leur arrivée, par le savant Jean Selden : il en a été publié plusieurs éditions, la meilleure et la plus belle est celle du savant et célèbre docteur Richard Chandler, intitulée : *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol., format d'atlas. Cependant l'édition de Londres, 1732, in-fol., contient de bons commentaires que l'on a retranchés mal à propos.

ARUNDEL (comte D'), de la même famille que les précédents, fut, à la fin du 16e siècle, emprisonné pendant trois ans, condamné à mort et exécuté, pour avoir entretenu une correspondance avec le cardinal Alan.

ARUNDEL (MARIA, comtesse D'), vivait sous Henri VIII ; elle a traduit en latin de l'anglais *la Vie et les actions d'Alexandre Sévère* ; et du grec en latin les *Sentences recueillies des sept sages de la Grèce, d'Aristote et de Platon*, etc., etc., ouvrages restés MSs. dans la bibliothèque de Worcester.

ARUNDEL (BLANCHE), fille du comte de Worcester et femme de lord Arundel, s'illustra par la défense du château de Wardour, dans lequel elle soutint un siége de 10 jours avec 25 hommes contre 1,300. Cette héroïne mourut en 1669.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, roi de Rome, et frère de Lucius Tarquin, dit *le Superbe*, épousa Tullie ; son frère Tarquin, dit *le Superbe*, épousa la sœur de sa femme. Des inclinations également perverses lièrent bientôt Tarquin et Tullie. Tarquin empoisonna sa femme ; Tullie se délivra d'Aruns par un crime semblable, et ces deux coupables s'unirent vers l'an 218 de Rome, 456 avant J. C.

ARUNS. *Voyez* **ARONCE**.

ARUNTIUS NEPOS (LUCIUS), orateur, jurisconsulte et consul, l'an de Rome 732, 22 ans avant J. C., avec Claudius Marcellus Æsernius ; on lui attribue une histoire de la guerre punique ; Satrius Secundus l'accusa auprès de l'empereur Tibère, il en conçut tant de chagrin, qu'il se donna la mort l'an 37 de J. C.

ARUNTIUS PATERCULUS, sculpteur grec, fondit pour Æmilius Sensorius, tyran d'Agista (Sicile), un cheval creux d'airain destiné au supplice des criminels : cet autre Phalaris le lui fit essayer le premier.

ARVIDSON (TRULS), graveur suédois du 17e siècle, mort en 1705, voyagea aux frais du gouvernement, et revint dans sa patrie avec une religieuse de Flandre, qu'il épousa à Stockholm. Il a laissé un grand nombre de dessins et gravures, représentant les anciens monuments du Nord. Il cultivait aussi l'étude des langues orientales, notamment l'hébreu, et avait commencé un travail singulier sur les *Psaumes*, dont il n'a publié qu'une partie sous ce titre : *Psalmi Davidis idiomate originali hebræo adscripta ad latus italicis vocum lectura*, 1705.

ARVIEUX (LAURENT D'), né à Marseille en 1635, orientaliste érudit ; fut envoyé, en 1668, à Tunis, pour y négocier un traité avec le dey ; délivra trois cent quatre-vingts esclaves français ; en 1672, eut beaucoup de part au traité que l'ambassadeur de France à Constantinople conclut avec Mahomet IV ; fut fait chevalier de St.-Lazare, avec une pension de 1,000 livres ; fut envoyé consul à Alger, puis à Alep ; refusa l'évêché de Babylone que lui offrit Innocent XI, en récompense de ses services ; mort à Marseille le 3 octobre 1702. Ses mémoires ont été publiés par le P. Labat, 1735, 6 vol. in-12, et la *relation de son voyage avec le grand émir*, chef des Arabes du désert, avec le *traité des mœurs et coutumes des Arabes*, par la Roque, Paris, 1717.

ARVISENET (CLAUDE), chanoine et vicaire général du diocèse de Troyes, né à Langres, le 8 septembre 1755, mort à Gray le 17 février 1831, fut placé au collége de Molsheim par un de ses oncles, lieutenant général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie dans la communauté de Laon à Paris, où il était en même temps maître de conférences de philosophie. Après avoir pris ses degrés et reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par M. de la Luzerne, qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse ; il en exerça les fonctions dans l'archidiaconat de l'Auxois, jusqu'à la révolution. N'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plusieurs ouvrages de piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, répandu dans toute l'Europe catholique, et qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, M. de la Tour-du-Pin, archevêque évêque de Troyes, lui offrit un canonicat et la place de vicaire général, dans lesquels il fut conservé par les successeurs de ce prélat. Arvisenet était

recommandable par toutes les vertus qui font le bon prêtre. Aussi jouissait-il de la confiance et de l'estime de tout le diocèse, qui vénérait la sainteté de sa vie autant qu'il appréciait son savoir. Indépendamment du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, il reste de cet auteur : *Sapientia christiana*, 2 vol. traduit en français par l'auteur en 1805, et par l'abbé Ogier en 1817, in-12 ; *Manuductio juvenum ad sapientiam*, un vol. in-24, également traduit en français par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut ; Mémorial des disciples de J. C.*, un vol. in-12 ; *Maximes et devoirs des pères et mères ; la Vertu angélique*, etc., etc.

ARYMBAS, fils d'Alcétas, roi d'Épire, partagea le trône avec son frère Néoptolème, eut avec lui de violents démêlés, et régna seul pendant 10 ans après la mort de ce prince, arrivée l'an 264 avant J. C.

ARYSDAGHÈS (St.), second fils de St. Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche d'Arménie, lui succéda l'an 332 de J. C., fonda un grand nombre d'établissements religieux, fit beaucoup de réformes et de conversions. Mais son ardente charité lui coûta la vie : il fut pris et martyrisé en 339 par un prince de ce pays nommé Archélaüs.

ARYSDAGHÈS, surnommé *Krasser*, c'est-à-dire *Bibliophile*, né dans la haute Arménie en 1070, mort à Sis en 1139, a laissé une grammaire et un dictionnaire arménien qu'Ezengantsy cite avec éloge.

ARZACHEL (Abraham), né à Tolède au 12e siècle, est un des plus savants astronomes qui aient précédé la renaissance. Il écrivit un livre *sur l'obliquité du zodiaque*, qu'il fixe pour son temps à 23° 34', et détermina l'apogée du soleil.

ARZAN, gardien des temples des dieux Kissané et Themetz, à Vichab en Arménie, lutta contre l'établissement du christianisme dans cette contrée par St. Grég. l'Illuminateur, fut vaincu dans une bataille qu'il livra contre Angegsdam, chef des troupes chrétiennes, et tué avec son fils les armes à la main, l'an 302 de J. C.

ARZAN (Arzrouny), théologien arménien du 5e siècle, a traduit en arménien les *Œuvres* de St. Athanase, et composé plusieurs *homélies* et *discours*, ainsi qu'un *traité* contre le pyrisme ou l'adoration du feu.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 955 avant J. C. ; il détruisit l'idolâtrie, répara et fortifia les villes de son royaume, défit les Madianites, en 940 avant J. C. ; acheta avec tout l'or et l'argent du temple et du trésor royal le secours de Bénadad, roi de Syrie, contre Baaza, roi d'Israël ; attaqua les villes d'Israël et s'empara d'Ahion, de Dan, d'Abelmaison, de Maacha, et de toutes les autres places qui étaient dans la tribu de Nephthali ; fit mettre en prison le prophète Ananus qui lui reprocha, de la part de Dieu, d'avoir imploré des secours étrangers ; mort en 914 avant J. C.

ASAD ou **AÇAD-KAN**, né dans les environs de Caboul, en 1715, entra comme simple cavalier au service des princes de Géorgie, en 1747 ; quitta ses maîtres, et voulut travailler pour son propre compte ; se joignit aux peuples du Caucase ; assiégea Érivan, en 1751 ; s'empara de Tauris, en 1752, et conclut un traité de paix avec Héraclius, prince de Géorgie, en 1754 ; se rendit maître d'Ispahan et de Chiras ; fut complétement défait, en 1755 ; forcé de fuir vers Bagdad, il se réfugia auprès d'Héraclius ; plus tard, il obtint un pardon de Kérym, roi de Perse, qu'il avait combattu ; il mourut à Chiras en 1780.

ASAN CALAFFAT, pirate d'Alger, renégat grec, courut longtemps les mers de Grèce et de Candie ; en 1626, après avoir fait plusieurs prises sur les chrétiens, il fut rencontré par leurs galères, comme il retournait à Alger ; ils le défirent, reprirent les vaisseaux qui leur avaient été enlevés, et se rendirent maîtres de toute sa flotte.

ASAN Ier, un des fondateurs du royaume des Bulgares, et descendu des anciens rois de ce pays, conçut, avec ses deux frères, Pierre et Jean, le dessein de se délivrer de la domination des Grecs. Pour avoir un prétexte, il alla, vers 1186, demander à l'empereur Isaac Lange un emploi dans ses troupes, et quelques terres incultes du mont Hémus ; ce qui lui fut refusé. Il retourna alors dans son pays, où lui et ses frères formèrent un fort parti, en état, non-seulement d'attendre l'ennemi, mais de l'aller chercher jusqu'à Philippopolis et à Bérée. En 1195, Alexis Lange, qui succéda à Isaac, son frère, envoya contre les Bulgares une formidable armée, commandée par Isaac Sebastocrator ; elle fut taillée en pièces, et ce général même y fut fait prisonnier. Asan fut tué peu de temps après par un de ses parents, nommé Ibancus.

ASAN (Jean), fils du précédent, ne succéda pas immédiatement à son père. Vorylas, fils d'une sœur des princes Asan I et Pierre, s'était fait reconnaître roi de Bulgarie. Asan (Jean) s'était retiré en Russie, après la mort de son oncle ; il parvint à se faire un parti considérable, à la tête duquel il battit en plusieurs rencontres les troupes de Vorylas, son cousin ; cependant il ne fut paisible possesseur de ses États qu'au bout de sept ans (1215), par la prise de Vorylas dans la ville de Trendve ; Asan lui creva les yeux et le jeta en prison. En 1230, ce prince remporta une grande victoire sur Théodore Lange, prince d'Épire, qu'il fit prisonnier et à qui il fit crever les yeux ; en 1233, il lui rendit la liberté et épousa sa fille Irène. L'année suivante, il fit un traité d'alliance avec Jean Vatace, empereur de Constantinople. En 1235, il se joignit à cet empereur pour faire le siége de Constantinople, occupé par les croisés ; mais leurs armées ayant été défaites, Asan abandonna les Grecs pour se joindre aux Latins ; et se dégoûtant bientôt après de ses nouveaux alliés, il recommença à leur faire la guerre, ce qui lui en attira une autre du côté de la Hongrie ; il mourut en 1241.

ASAN III, roi de Bulgarie, petit-fils du précédent, par Marie, sa mère, femme de Mytzès, qui régna quelque temps dans ce pays. Les fréquentes révolutions de Bulgarie interrompirent souvent l'ordre de succession ; c'était Lachanas, personnage d'une extraction obscure, qui y régnait, lorsque l'empereur Michel Paléologue résolut de faire reconnaître le jeune Asan, époux de sa fille Irène. Asan fut reconnu ; mais presque aussitôt un des principaux seigneurs du pays, Terter, se révolta contre lui. Pour mettre fin à la guerre civile, Asan lui donna sa sœur en mariage et le titre de *despote* ; ce qui ne l'empêcha point de poursuivre ses projets ambitieux. Asan, préférant la tranquillité de la vie privée aux agitations de la royauté, feignit d'aller faire une visite à son beau-père et emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut

Digitized by Google

content du titre de despote de Romanie; il fut la tige d'une maison illustre, qu'on appela des Asanites. Ces événements se passèrent entre les années 1275 et 1280.

ASANDRE, l'un des généraux de Pharnace II, roi de Pont, se révolta contre lui, à cause de sa cruauté, et ce prince, vaincu par César, ayant voulu rentrer dans ses États, Asandre alla à sa rencontre, le défit et le tua. César disposa de la couronne en faveur de Mithridate le Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate; mais Asandre le défit aussi. Il se contenta cependant du titre d'archonte, qu'on voit sur plusieurs médailles, et il n'osa prendre celui de roi que lorsque Auguste l'eut confirmé dans son autorité. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 avant J. C., âgé de quatre-vingt-treize ans.

ASAPH, poëte juif du siècle de David, 1050 avant J. C. Ce prince avait fait choix d'un certain nombre de lévites destinés à chanter spécialement des cantiques: Asaph, Héman et Iduther, étaient les chefs de cette musique sacrée. Asaph avait quatre fils à la tête desquels il chantait. Plusieurs de ces hymnes sacrées, généralement connues sous le nom de *Psaumes de David*, sont d'Asaph, ou du moins portent son nom. Le nom d'Asaph signifie en hébreu *réunion, assemblage*.

ASAR-ADDON ou plutôt *Esar-Adon* ou Assuradin, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, tué par ses fils dans le temple de Nesrac, 712 avant J. C. Une grande révolution dans les empires asiatiques survint sous son règne. Les Mèdes, jusqu'alors tributaires du roi d'Assyrie, leur suzerain, élurent Déjocès pour leur roi, 709 avant J. C. Les Perses se séparèrent vers la même époque des Assyriens. Asar-Addon régnait depuis 32 ans à Ninive, lorsqu'il devint maître de Babylone, 680 avant J. C.; mort en 667. Il avait envoyé des colonies de Babyloniens et d'Assyriens repeupler le royaume d'Israël.

ASBIORN, surnommé *Black*, seigneur danois, trahit indignement Canut IV, et le massacra avec toute sa cour à Odensée, en 1085.

ASCAGNE, dit aussi Jules, fils d'Énée et de Créuse, sa première femme, succéda à son père au trône des Latins en 1177, et défit Mayence, roi des Toscans. Il fonda Albe la Longue, qu'il fit la capitale de son petit État en 1160, et mourut après un règne de 38 ans, vers l'an 1139 av. J. C. Son frère Latinus Sylvius, fils posthume d'Énée et de Lavinie, lui succéda.

ASCARIC et **RAGAISE**, deux rois francs, vaincus par Constantin, conduits en triomphe par les Romains à Trèves et jetés aux bêtes féroces de l'amphithéâtre, 313 de J. C.

ASCELIN, théologien du XI^e siècle, né dans le Poitou, entra dans l'abbaye du Bec, sous Helling et le célèbre Lanfranc; combattit les opinions de Bérenger, à la conférence de Brionne en 1050, et lui adressa une lettre qui a été conservée.

ASCELIN ou **ANSELME** (Nicolas), missionnaire et voyageur en Asie, fut envoyé par Innocent IV près d'un chef mogol vers 1247. Sa relation a peu contribué aux progrès de la géographie, et nous n'avons même pas son journal en entier. La partie que Vincent de Beauvais a conservée en l'insérant dans son Miroir historial, a été traduite et publiée par Bergeron dans son *Recueil de voyages en Tartarie*.

ASCÈNES, fils de Gomer, fut selon Josèphe la tige des Ascantes, qui s'établirent d'abord près du Tanaïs et ensuite en Grèce.

ASCER (Jacob BEN-), rabbin, auteur d'un ouvrage hébreu intitulé: *Arba turim, seu quatuor ordines*, Plebisac, 1475, in-fol. On croit que c'est le 2^e livre impr. en hébreu.

ASCH (George-Thomas baron d'), médecin russe, d'origine allemande, né en 1729 à S.-Pétersbourg, mort en 1807, fut élève de Haller à Gattingue, et enrichit la bibliothèque de cette académie de plusieurs présents considérables. Il a pris part à la *Pharmacopée russe*, et a laissé plusieurs morceaux sur la médecine, dont deux sont insérées dans les *Transactions philosophiques*.

ASCHAM, vicaire de Burnishton, a publié sous Édouard VI quelques ouvrages sur l'astrologie et la botanique.

ASCHAM (Roger), savant anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, fut d'abord instituteur d'Élisabeth, fille de Henri VIII, orateur à Cambridge, puis attaché à l'ambassade auprès de Charles-Quint. Il fut ensuite successivement secrétaire latin d'Edouard, de la reine Marie et d'Élisabeth, dont il redevint l'instituteur particulier pour le grec et le latin, et mourut à Londres en 1568. Ses principaux ouvrages sont: *le Maître d'école;* des *Épîtres* et des *poésies latines*. Sam. Johnson fit son éloge. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4°.

ASCHAM (Antoine), républicain anglais, fut membre du long parlement et ensuite envoyé comme ambassadeur en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent ainsi que son interprète le 6 juin 1650. On a de lui un écrit sur les les *révolutions des gouvernements*, 1649. in-8°.

ASCHANÆUS (Martin), ecclésiastique suédois du 17^e siècle, s'occupa de former la langue de sa patrie par des traductions suédoises, dont la principale est celle du traité de Chytræus *de Patientiâ et consolatione*, 1615.

ASCHARY. *Voyez* **ACHARY**.

ASCHENBERG (Rutger, comte d'), feld-maréchal de Suède, apprit l'art de la guerre dans les campagnes brillantes de Charles-Gustave; aida de ses conseils Charles XI, et décida la victoire que ce prince remporta sur les Danois, en 1676 et en 1677; sénateur après la paix, il prit part à toutes les délibérations importantes; encouragea les travaux utiles; protégea les sciences, les lettres et les arts; Charles XI lui accorda le titre de comte, le créa feld-maréchal, et lui donna le gouvernement général des provinces du midi. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Sven Lagerbring.

ASCHER (Rabbi BEN-JÉCHIEL), juif allemand, mort en 1321 à Tolède, recteur de la synagogue, se distingua dans la carrière des lettres ainsi que huit de ses fils. On a de lui des *observations*, *appendices* et *commentaires* sur le Talmud, Cracovie, 1571, in-fol., et d'autres ouvrages recueillis dans la collection de Sal-Ben Jehuda-Lœw, Prague, 1725, in-4°.

ASCHERADE (Charles-Gustave SCHULTZ d'), ministre de Suède à Berlin; historien d'une partie des événements du 18^e siècle; mort à Stockholm, en 1799.

ASCHOD, fils de Piourad, s'empare du gouvernement de l'Arménie, en 685, et prend le titre de patrice; périt dans une bataille contre les Arabes, en 690.

ASCHOD, fils de Sahag, patrice et prince des Armé-

niens, en 743; vaincu par les autres princes arméniens, en 758; mort en 772.

ASCHOD Ier, dit *le Grand*, premier roi d'Arménie, fils de Sampad, se met en possession de l'Arménie après la mort de son père, en 856; reçoit, en 859, la dignité de *prince des princes*, défait, en 861, les Arabes de l'Arménie méridionale; reçoit, en 885, du calife Mottawed et de l'empereur grec Basile, la Macédoine avec le titre et la couronne de roi; soumet, en 888, les barbares du Caucase; mort en 889, après avoir régné trente-deux ans.

ASCHOD II, petit-fils du préc., succède, l'an 914, à son père Sampad; soutient pend. six mois une lutte inégale contre les Musulmans et contre des rebelles; en 920, aidé par l'empereur Constantin Porphyrogenète, recouvre entièrement son royaume; soumet plusieurs peuples du nord de l'Arménie; fait la paix avec son cousin Aschod, qu'il nomme roi de Lovin; mort en 928, après un règne de quinze ans.

ASCHOD III, neveu du précéd., succède à son père Apas, en 952; défait, en 961, le prince souverain d'Alep; donne le titre de roi et la ville de Kart à l'un de ses frères; fait, en 974, alliance avec l'empereur Jean Zimiscès, et le seconde dans son expédition en Syrie et en Mésopotamie; mort en 977.

ASCHOD IV, surnommé *le Vaillant*, fils puîné de Kakig Ier; se révolte, en 1021, contre le roi Jean, son frère, et le force à lui céder la moitié de son royaume; il mourut en 1039; et, comme il ne laissait qu'un fils de 14 ans, ses États retournèrent à son frère Jean qui ne lui survécut que quelques années.

ASCHRAF-SCHAH, le second des souverains afghans khildjis qui interrompirent la dynastie des Sofis en Perse, était fils de Mir-Abdallah que Mir-Mahmoud avait fait périr à Candahar. A peine l'usurpateur Mir-Mahmoud avait fermé les yeux, que les vœux des Afghans portèrent Aschraf sur le trône (avril 1725). Schah-Thahmasp, le dernier des Sofis, échappé miraculeusement du massacre, était parvenu à se réfugier dans le Mazandéran, où il fut reconnu roi; les Russes, dont ce prince avait réclamé le secours, s'étaient emparés du Chirwan et du Ghilan; les Turcs, profitant des troubles de la Perse, avaient conquis l'Arménie; les Afghans Abdallis étaient toujours maîtres des principales places du Khoraçan; de sorte qu'il ne restait à Aschraf que l'Irak, le Farsistan et le Kerman. En montant sur le trône, il fit rendre les honneurs de la sépulture aux cadavres des princes persans qui avaient été égorgés par Mahmoud. Il s'occupa ensuite à pacifier les provinces sur lesquelles il régnait. Cependant les Turcs, qui depuis longtemps convoitaient une partie de la Perse, mirent une armée en campagne sous les ordre d'Ahmed, pacha de Bagdad. Ce général prit Casbin et marchait sur la capitale lorsque Aschraf parvint à désorganiser son armée et à le contraindre à la retraite. Sur ces entrefaites, Schah-Thahmasp avait pris à son service le général Nadir, devenu depuis célèbre, sous le nom de Thamas-Kouli-Kan. Cet homme destiné à rétablir l'empire de Perse, après avoir soumis plusieurs provinces, marcha sur Ispahan à la tête d'une armée persane à laquelle il était parvenu à inspirer une grande confiance. Aschraf fit la faute de ne pas se tenir sur la défensive, il marcha à la rencontre de Nadir et fut battu le 29 septembre 1729. Nadir continua sa marche sur Ispahan, il rencontra Aschraf à dix lieues de cette ville, et mit encore son armée en déroute. Après avoir réuni les débris de son armée, un dernier effort fut tenté en janvier 1730, près de Persépolis; cette affaire fut décisive, Aschraf fut obligé à prendre la fuite; il avait déjà traversé le Kerman lorsqu'il fut assassiné par les Beloutchis dont ses joyaux avaient tenté la cupidité. Il n'avait régné que quatre ans et demi. En lui finit la tyrannie des Afghans sur la Perse.

ASCIA (Sempronius), jurisconsulte de Bari, a publié divers ouvrages sur le *Droit ecclésiastique, le patronage* et *sur les enfants naturels*.

ASCLAPO, médecin dont Cicéron parle avec éloge dans sa lettre à Servius, et qui paraît avoir été celui de sa maison.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut déposé deux fois par les ariens et rétabli par les conciles de Rome en 342, et de Sardique en 347.

ASCLÉPI (Joseph-Marie), jésuite de Macerata, né en 1706, professa les mathématiques et la physique au collége romain, et se fit un nom pour avoir découvert le moyen de peser les particules les plus déliées de l'air. Il a écrit sur la végétation des plantes, sur les odeurs, et est mort en 1776.

ASCLÉPIADE, historien de l'île de Chypre, dont les écrits sont perdus, vivait du temps de Pygmalion, roi de Tyr, 1482 avant J. C. Cet historien dit, d'après Porphyre, que de son temps l'usage de la viande n'était point encore connu.

ASCLÉPIADE, philosophe, disciple de Stilpon, se lia avec Menédème, autre philosophe. Tous deux étaient si pauvres, qu'ils étaient obligés, pour vivre, de servir les maçons. Asclépiade mourut vers le milieu du 3e siècle avant J. C.

ASCLÉPIADE, historien grec, originaire de Myrlée, ville de Bithynie, appelée depuis Apamée, vécut à la cour de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, et d'Eumène, roi de Pergame, vers 200 avant J. C.; il est auteur d'une histoire d'*Alexandre le Grand*, qui n'est point arrivée jusqu'à nous.

ASCLÉPIADE, médecin, né à Prusa, en Bithynie. Après s'être fait une grande réputation en Asie, et avoir refusé les offres de Mithridate, il vint s'établir à Rome, 110 ans avant J. C.; et y mourut d'une chute, n'ayant jamais été malade. Chef de l'école empirique, il possédait le talent de guérir ses malades sans employer de drogues. Il nous reste quelques fragments des ouvrages d'Asclépiade, publiés par Jumpert, Weimar, 1794, in-8o. Ce n'est point Asclépiade, mais Thémison, son disciple, qui fut le fondateur et le chef de la secte des méthodistes.

ASCLÉPIADE, médecin célèbre, différent du précédent, quoique son compatriote, florissait sous Trajan, Adrien et Antonin, 200-160 avant J. C.; affranchi par un certain Calpurnius; obtint le droit de cité à Rome.

ASCLÉPIODORE, peintre athénien, florissait en même temps qu'Apelles, sur lequel il l'emportait pour les proportions et pour l'ordonnance. Apelles était le premier à l'admirer sous ce rapport. Mnason lui fit peindre les douze Dieux, et lui paya 300 mines pour chacun. — Il y eut un autre Asclépiodore, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes.

Digitized by Google

ASCLÉPIODOTE (Cassius), de Nicée, en Bithynie, ami de Barca Soranus ; condamné à mort par Néron, se signala par sa fermeté. On voulut le faire déposer contre Soranus ; il refusa constamment, et aima mieux perdre sa vie et ses biens que de trahir son ami.

ASCLÉPIODOTE, préfet du prétoire sous Constance Chlore ; défait, en 296, Allectus qui, après avoir tué Carasius, s'était fait proclamer empereur dans la Grande-Bretagne ; il passe pour être l'auteur d'une *Vie* de Dioclétien.

ASCLÉPIODOTE, philosophe, né à Alexandrie vers le milieu du 4e siècle avant J. C. ; fut disciple de Proclus pour la médecine et la philosophie éclectique ; dirigea ses recherches vers la philosophie naturelle ; détermina le nombre des couleurs primitives et des diverses nuances que l'on peut former par leur mélange ; surpassa son maître dans la médecine ; cultiva la musique, et se livra aussi à la magie.

ASCLÉPIUS de Tralles (Asie Mineure), philosophe éclectique du 6e siècle, tenta de concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Il reste de lui des scolies sur les six premiers livres des *Métaphysiques* d'Aristote, et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque.

ASCOLI (le duc Trojano-Marcelli), gentilhomme de la chambre du roi de Naples, en 1792, vicaire général de la Basilicate et de la Pouille en 1797 ; suivit la famille royale en Sicile, en 1799, après la conquête de Naples par les Français ; surintendant général de la police et de la justice criminelle dans le royaume de Naples, en 1800 ; conseiller du roi Ferdinand IV, en Sicile, après l'invasion de Joseph Bonaparte, en 1806 ; remplit plusieurs missions diplomatiques en Espagne et en Sardaigne ; mort à Naples le 19 juin 1823. Les Autrichiens occupaient encore cette ville sous les ordres du général Frimont.

ASCONIUS PEDIANUS (Quintus), grammairien, né à Padoue, florissait à Rome sous Tibère. Ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, il avait composé des *commentaires* sur les ouvrages de Cicéron, dont il ne nous reste que ceux sur les *Verrines*.

ASCOUGH (George), vice-amiral anglais, fut chargé, sous Cromwell, de réduire la Barbade, St.-Christophe et la Virginie, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Il y réussit sans effusion de sang, et se conduisit si bien, que Charles II, remonté sur le trône, le continua dans le commandement des flottes britanniques, et l'opposa en diverses rencontres aux amiraux hollandais Tromp et Ruyter. Ascough fut fait prisonnier le 2 juin 1666, et mourut peu après.

ASCUSNAGE (Jean), Syrien, vivait au 6e siècle, fut le chef des psithéistes, hérétiques qui combattaient le mystère de la Trinité.

ASDRUBAL, fils de Magon, après avoir été élu onze fois l'un des magistrats de Carthage, et honoré quatre fois du triomphe, porta la guerre en Sardaigne, et y mourut d'une blessure, l'an 489 avant J. C.

ASDRUBAL, fils de Hannon, fut défait en Sicile, près de l'Élybée, par Métellus, 255 ans avant J. C., et fut condamné à mort par ses concitoyens.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar, signala ses talents et son courage contre les Numides, obtint à la mort de son père le commandement de l'Espagne, bâtit Carthagène, fit avec les Romains un traité par lequel il s'engageait à ne point passer l'Èbre, et soumit toute la partie opposée à ce fleuve. Il gouvernait depuis 3 ans l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné, l'an 233 avant J. C., par un esclave dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL BARCA, fils d'Amilcar, et frère d'Annibal, partagea la haine de sa famille contre Rome, et se signala de bonne heure en Espagne, sous son illustre frère, qui lui laissa le commandement en chef lorsqu'il porta la guerre en Italie. Vaincu l'an 219 avant J. C., vers l'embouchure de l'Èbre, par Cneïus Scipion, réuni aux Celtibériens, il se retira en Lusitanie, et reçut enfin quelques renforts, avec ordre du sénat d'aller en Italie au secours de son frère. Les Romains voulurent lui fermer le passage des Pyrénées ; il attaqua séparément les deux Scipion, et détruisit leur armée dans deux combats différents, où ces deux généraux perdirent la vie, 213 ans avant J. C. Après cette victoire, Asdrubal se vit enfin en état de passer en Italie ; mais attaqué par le jeune Scipion, son camp fut forcé et pillé, et son armée presque détruite. Le génie fécond d'Asdrubal en créa bientôt une nouvelle, il traversa les Gaules et prit la route de l'Ombrie. Il s'avançait plein d'espérance, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste, près du Métauro, par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron, qui s'étaient réunis ; voyant que la victoire se déclare pour les Romains, il se précipite au milieu d'une cohorte, et meurt comme il convenait au fils d'Amilcar et au frère d'Annibal. Cette bataille fut donnée l'an 207 avant J. C.

ASDRUBAL, fils de Giscon, fit la guerre aux Romains en Afrique, et attira dans son parti Siphax, roi des Numides ; mais il fut défait par Scipion, et mourut vers l'an 201 avant J. C.

ASDRUBAL, surnommé Hoedus, ennemi de la faction Barcine, fut envoyé à Rome, après la bataille de Zama, l'an 201 avant J. C., pour obtenir la ratification du traité conclu entre Scipion et Carthage. « Quels Dieux rendez-vous garants de la sincérité de vos serments ? » lui dit le consul Cornélius Lentulus. « Les mêmes, répondit Asdrubal, qui ont si sévèrement puni nos parjures ! » Cette réponse fut applaudie de tout le sénat, et Asdrubal obtint la paix, mais à des conditions humiliantes.

ASDRUBAL, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que les précédents, commandait 20,000 hommes pendant le siége de Carthage par les Romains, et harcela les assiégeants. Après la prise de cette ville, l'an 146 avant J. C., il se retrancha dans le temple d'Esculape, annonçant l'intention de s'y battre en désespéré ; mais il en sortit bientôt pour aller implorer la clémence de Scipion. On dit qu'il se tua pour se soustraire à la honte d'orner le triomphe du vainqueur.

ASDRUBAL, petit-fils de Massinissa, roi des Numides, fut associé au précédent, pour commander les troupes qui défendaient Carthage contre les Romains, et mit le feu à leur flotte, dont la plus grande partie fut réduite en cendres ; mais, accusé ensuite d'être d'intelligence avec les ennemis, et de vouloir livrer la ville à son oncle Gulussa, roi des Numides, les partisans de son collègue Asdrubal excitèrent le peuple contre lui, et le firent massacrer sur la place publique, l'an 147 avant J. C.

ASÉ (Jacques), peintre flamand, s'établit à Rome et fut le maître de Michel-Ange-des-Batailles.

ASEDY-THOUCY, l'un des plus anciens poëtes persans, contemporain du sultan Mahmoud le *Gaznévide* (10e siècle), fut le maître du célèbre Ferdoucy, qui ayant commencé un poëme intitulé : *Chah Nameh*, et craignant de ne pouvoir l'achever, alla prier Asedy de s'en charger ; en effet, celui-ci ne tarda pas à présenter près de quatre mille vers à Ferdoucy, qui en parut content.

ASELLI (Gaspard), médecin, né à Crémone, dans le 16e siècle, fut professeur d'anatomie à Pavie, et se fit un nom dans cette science, par la découverte des vaisseaux lactés. Il la dut en entier au hasard, c'est-à-dire qu'elle fut le résultat de dissections faites dans un autre but. N'en connaissant pas même tout l'ensemble, il adopta sur ces vaisseaux beaucoup d'erreurs, par exemple de regarder le foie comme leur point de réunion. Cependant, ce n'est pas moins à lui que remonte cette découverte physiologique importante, qu'il présenta toujours d'ailleurs avec la plus grande modestie. De plus, il prépara la découverte des vaisseaux absorbants, ou au moins la rendit dès lors assurée. Il paraît qu'Aselli mourut à Milan en 1626. Il nous a laissé la dissertation *De Venis lacteis, cum figuris elegantissimis*, imprimée à Milan, 1627, in-4°.

ASÉNAPHAR. *Voyez* **ASSAHARADDON**.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph et mère d'Éphraïm et de Manassès.

ASER, fils de Jacob et de Zelpha, chef d'une des 12 tribus d'Israël.

ASFELD (chevalier BIDAL d'), général français sous Louis XIV, illustre par sa défense de Bonn, en 1689; après deux mois de blocus, il force l'électeur de Bavière à souscrire aux conditions de capitulation qu'il a exigées; mort peu après d'une blessure reçue dans le dernier assaut.

ASFELD (Claude-François BIDAL d'), maréchal de France, né en 1665, de la même famille que le précédent et fils du baron d'Asfeld, ministre de Suède près des cours de France, d'Italie et d'Espagne ; fut fait brigadier des armées du roi en 1694 ; maréchal de camp en 1702; lieutenant général en 1704; contribua, en 1707, au gain de la bataille d'Almanza; réduisit le royaume de Valence et s'empara de plusieurs places ; en 1713, investit Landau ; se trouva à la prise de Fribourg, en Brisgau, en 1714 ; aida le maréchal de Berwick à prendre Barcelone ; en 1715, soumit l'île de Majorque; reçut plusieurs récompenses de Philippe V; fut nommé membre du conseil de guerre sous la régence, et directeur général des fortifications; en 1719, refusa de commander dans la guerre d'Espagne; en 1734, succéda dans le commandement de l'armée au maréchal de Berwick ; nommé maréchal de France, fit tête au prince Eugène; prit Philipsbourg; il termina sa longue et glorieuse carrière le 7 mars 1743.

ASFELD (d'), abbé de la VIEUVILLE, frère du précédent, défendit avec chaleur le jansénisme, ce qui lui attira une lettre de cachet. Il composa quelques écrits qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les ont fait naître, et il eut part à l'explication des saintes Écritures par Duguet. Il est mort en 1745.

ASGILL (Jean), avocat et publiciste, membre du parlement d'Irlande, puis de la chambre des communes d'Angleterre, fut accusé d'impiété à l'occasion d'un ouvrage singulier où il prétendait que *l'homme peut acquérir la vie éternelle sans passer par la mort*. Sa défense ne fut pas admise, et il se vit expulsé de la chambre. Arrêté bientôt après pour dettes, il mourut en prison en 1738, âgé de plus de 80 ans, après une détention de 30 années durant lesquelles il publia plusieurs traités, entre autres celui intitulé : *De jure divino*.

ASGILL (sir Charles), général anglais, fils unique d'un riche négociant de Londres, entra fort jeune, comme enseigne, dans le premier régiment des gardes à pied, et y obtint, vers 1780, une lieutenance avec le grade de capitaine. Il alla aussitôt joindre l'armée du marquis Cornwallis dans l'Amérique du Nord, et fit dans cette armée toute la campagne de 1781. Au mois d'octobre de la même année, il fut fait prisonnier. L'année suivante, les Américains ayant résolu de venger la mort d'un capitaine Huddy, assassiné par un *loyaliste* de leur nation, que les Anglais refusaient de livrer, le général Washington assembla tous les prisonniers anglais du même grade, et les força à tirer au sort pour désigner celui d'entre eux qui devait être sacrifié par représailles. La boule fatale échut au capitaine Asgill qui, dès lors, fut conduit dans une forteresse en attendant le jour de son exécution. Sa mère, lady Asgill, accourut de Londres à Versailles, et implora l'intercession de la reine Marie-Antoinette. Sur ses instances, Louis XVI fit faire au gouvernement américain, en faveur de sir Charles, des représentations qui furent accueillies avec une grande déférence. Un acte du congrès révoqua l'arrêt de mort qui frappait l'officier anglais, et l'on consentit même à le laisser retourner en Angleterre sur sa parole. Devenu, en 1790, lieutenant-colonel il fit la campagne de Hollande en 1794. Brigadier général en 1798, il eut le commandement de Dublin avec le grade de lieutenant général en 1780 et fut ensuite gouverneur de la partie nord de l'Islande. Il obtint en 1814 le grade de général et mourut en 1823.

ASHBY (sir John), amiral anglais, né en 1642. Guillaume et Marie étaient montés sur le trône, où n'avait pu se maintenir Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'York, avait souvent conduit les flottes anglaises à la victoire : la bataille de la Boyne avait décidé du sort de l'Irlande : le chevalier John Ashby fut chargé, avec les amiraux Haddock et Killegrew, d'éloigner les escadres françaises de cette île importante, où le vœu des habitants catholiques rappelait sans cesse la maison de Stuart; et il s'acquitta de cette commission difficile avec autant d'activité que de bonheur. Deux ans après (1692), commandant l'escadre bleue dans l'armée navale d'Angleterre et de Hollande, réunie sous les ordres de l'amiral Russel, sir John Ashby combattit à cette fameuse journée de la Hogue, la plus sanglante et la plus décisive dont l'histoire de la marine moderne ait conservé le souvenir ; Russel et sir John Ashby furent accusés d'avoir, par négligence, laissé échapper une partie de la flotte. Le parlement les renvoya de la plainte avec les témoignages les plus honorables ; mais Asby, sensible à l'accusation, quitta le service.

ASHBY (Henri), né le 17 avril 1744, à Wotton-under-Edge, célèbre graveur et calligraphe ; mort le 31 août 1818.

Digitized by Google

ASHLEY (Jonathan), ministre de Deerfield (Massachusett) en 1738, a publié des *sermons* remplis d'énergie, et une *lettre* à W. Cooper. Il est mort en 1780.

ASHMOLE (Élie), antiquaire, né à Litchfield en 1617, procureur à la cour des plaids communs, se déclara pour Charles Ier, et fut fait capitaine dans l'armée royale ; après le triomphe du parti républicain, il vint à Londres, se livra d'abord à l'alchimie, publia quelques écrits sur la pierre philosophale, puis abandonna ses recherches pour étudier l'histoire et les antiquités. A la restauration, il fut nommé membre de la société royale de Londres, revêtu de diverses charges, et mourut le 18 mai 1692. Il est le fondateur du musée Ashmoléen à Oxford. On a de lui une *Histoire* des statuts de l'ordre de la Jarretière, 1672, in-fol.

ASHTON (Charles), théologien et savant critique anglais, principal du collége de Jésus à Cambridge, a publié divers ouvrages, entre autres : *Locus Justini martyris emendatus ; Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps où César partit pour la guerre d'Afrique ; Hieroclis in aurea carm. Pythagorea comment.*, Londres, 1742, in-8°.

ASHTON (Thomas), prédicateur anglais, auteur de *sermons* et d'*écrits de controverse*, mourut en 1775.

ASHWELL (George), théologien anglais, mort en 1693, recteur de Hanwell, et professeur de théologie, science sur laquelle il a beaucoup écrit.

ASHWOOD (Barthélemi), ministre anglais du 17e siècle, est auteur d'un *Traité divin* et du *Meilleur trésor*.

ASHWORTH (Caleb), autre ministre dissident anglais, mort en 1774, a publié plusieurs opuscules, un entre autres sur les conjugaisons hébraïques.

ASIATICUS, esclave de Vitellius qui l'associa à ses infâmes plaisirs, se l'attacha entièrement lorsqu'il fut empereur, l'affranchit et le créa chevalier. Mais celui-ci abusa de sa puissance, et finit par le supplice des esclaves, l'an de Rome 820.

ASINARI (Frédéric), noble d'Asti, fut envoyé vers 1550, par le duc de Savoie, au secours de Maximilien II, à la tête de 400 arquebusiers ; il faisait son délassement de la poésie, et soumettait ses compositions au jugement d'Annibal Caro. Ce sont des *canzoni*, des *sonnets*, etc., imprimés dans divers recueils du temps ; *il Tancrede*, tragédie, Bergame, 1588, in-4°.

ASINÉE. *Voyez* **ANILÉE.**

ASINELLI, architecte italien, bâtit vers 1100 la tour de Bologne, la plus élevée et la plus solide d'Italie.

ASINIUS (Sempronius-Rufus), fameux gourmand du temps d'Horace, mit en vogue les cigognes comme un mets excellent.

ASINIUS GALLUS, fils d'Asinius Pollion, consul l'an de Rome 746, 8 ans avant J. C., poëte et historien; épousa Julie, petite-fille d'Auguste, que Tibère avait répudiée; se laissa mourir de faim, pour se soustraire à la vengeance de cet empereur, 32 ans après J. C.

ASINIUS QUADRATUS, historien sous le règne de l'empereur Philippe, en 247, écrivit l'histoire de Rome en quinze livres, qu'il intitula *Milléenaire*, parce qu'elle contenait l'histoire de Rome jusqu'à l'an 1000, qui tomba sous le règne de Philippe, 247 de J. C.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corregio le 30 avril 1769, étudia la musique dès l'âge de 5 ans. Avant sa 8e année, il écrivit 3 messes, 20 morceaux divers de musique d'église, un concerto pour le piano avec accompagnement d'orchestre, 2 sonates à 4 mains et un concerto pour le violon. En 1787 il se rendit à Turin, y demeura 9 ans, écrivit 9 cantates qui lui valurent une brillante réputation. En 1796 il accompagna la marquise Gherardini à Venise, en 1799 il alla s'établir à Milan. Lors du mariage de Napoléon, en 1810, Asioli vint à Paris; en 1813 il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 26 mai 1832. On a de lui : *Principj elementari di musica*, traduit en français sous ce titre : *Grammaire musicale*, ou *Théorie des principes de musique*, Lyon, 1819, in-8° ; *l'Allievo al cembalo*, Milan ; *Primi elementi per il canto ; Elementi per il contrabbasso ; Trattato d'armonia e d'accompagnamento ; Dialoghi sul trattato d'armonia*.

ASKEW ou **ASCUE** (Anne), Anglaise née en 1521, élevée dans la religion catholique, mais ensuite luthérienne, fut cruellement torturée par ordre du féroce Henri VIII, qui, la trouvant inébranlable dans sa croyance, la fit brûler vive le 16 juillet 1546.

ASKEW (Antoine), médecin anglais, résidant à Hampstead, où il mourut le 27 février 1773, a été moins utile à son art qu'à la littérature ancienne, à laquelle il a rendu d'éminents services. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra tout entière aux progrès des lettres ; il parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie et la Grèce, rassemblant des manuscrits grecs ; et, à son retour en Angleterre, il fit le plus noble usage des trésors littéraires qu'il avait acquis, en les mettant à la disposition de tous ceux qui pouvaient en apprécier la valeur. Le catalogue de sa précieuse bibliothèque a paru sous le titre de *Bibliotheca Askwiana seu Catalogus librorum rarissimorum Antonii Askew*, Londres, 1775, in-8°.

ASLAN, général de Sat, kan des Tartares, fut lui-même élu kan, en 1525, fit la guerre avec bonheur aux Polonais, aux Russes et aux Turcs ; mort en 1534.

ASMAI (Abdelmelek-ben-Coraïb), grammairien arabe, né à Bassora, l'an 122 de l'hégire (739 de J. C.), fut très-aimé du calife Haroun-al-Reschid, et composa des *ouvrages* estimés sur l'éloquence la grammaire, le droit, la poésie des Arabes, etc. Il mourut l'an 830 de J. C., 215 de l'hég.

ASMONÉE ou **ASSAMONÉE**, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens ou Machabées, famille qui gouverna la Judée pendant 126 ans jusqu'à Hérode.

ASNIER (L'). *Voyez* **LASNIER.**

ASP (Mathieu), né en 1696, mort en 1763, professeur d'éloquence, de langues anciennes et de théologie à Upsal, voyagea longtemps en Allemagne, en Angleterre et en France, et se lia avec les savants les plus recommandables de son époque. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur la littérature ancienne, et des *Oraisons funèbres* — Son fils, après avoir été ministre près de plusieurs cours fut anobli, et mourut en 1808. Il recueillit, dans un voyage à Constantinople et dans l'Archipel, des observations qui furent imprimées en suédois, et publia des ouvrages sur les finances de Suède.

ASPAR, patrice et général romain, défendit en 425 l'empereur Valentinien contre le rebelle Jean ; 6 ans après, il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'empereur Marcien, Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, qu'il obligea de déclarer

un de ses propres fils césar ; Aspar et son fils ayant ourdi de nouvelles conspirations, Léon les fit tuer l'un et l'autre en 471.

ASPASIE de Milet, courtisane et sophiste célèbre, enseigna la philosophie et l'éloquence à Athènes, où Socrate et Périclès suivirent ses leçons. Le dernier en devint épris, répudia sa femme pour l'épouser, et lui laissa prendre une grande influence ; on l'accusa même d'avoir entrepris par ses conseils les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Elle s'attacha après la mort de Périclès à un nommé Lysiclès qu'elle fit bientôt sortir de l'obscurité, et élever aux premières dignités de la république. Protectrice éclairée des arts et de la philosophie, elle contribua de tout son pouvoir à en inspirer le goût aux Athéniens, et y réussit malgré le désordre de ses mœurs.

ASPASIE, fils d'Hermotimus, née à Phocée dans l'Ionie, était si remarquable par sa beauté, qu'un satrape de l'Asie Mineure l'enleva pour en faire présent à Cyrus le jeune, qui oublia son sérail pour vivre avec elle, comme avec une épouse légitime, union qui devint célèbre dans toute la Grèce. Après sa mort, elle tomba entre les mains d'Artaxercès, qui chercha vainement à s'en faire aimer, la mémoire de Cyrus lui étant toujours chère. Elle céda cependant à la nécessité. Quelques années après, Darius, qu'Artaxercès, son père, venait d'associer au trône, lui demanda Aspasie ; ce prince n'osant pas refuser, répondit qu'elle était maîtresse de choisir. Aspasie ayant donné la préférence au fils, Artaxercès, irrité, s'en vengea en la faisant grande prêtresse de la déesse Anaïtis, à Ecbatane, dignité qui l'obligeait à vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Elle se nommait d'abord *Milto ;* ce fut Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasie, devenu célèbre par le rôle que la précédente avait joué.

ASPASIE (Carlemigelli). *Voy.* **CARLEMIGELLI.**

ASPASIUS, rhéteur originaire de Ravenne, vivait au 3e siècle. Il fut le secrétaire d'Alexandre Sévère, qu'il accompagna dans ses expéditions.

ASPE (Ant. J. B. d'), président à mortier du parlement de Toulouse, né en 1752, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom. Ce corps, accusé des desseins les plus hostiles contre les protestants du Gard, fut dissous par un décret, en 1790. Traduit ensuite avec presque tout le parlement de Toulouse au tribunal révolutionnaire pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le président d'Aspe fut condamné à mort en 1794.

ASPECT (d'), né dans le comté de Comminges, au 18e siècle ; auteur d'une *histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*, Paris, 1780, 3 vol. in-8°.

ASPELT (Pierre d'), médecin et chanoine de Bâle au 13e siècle, ayant eu le bonheur en allant à Rome de guérir le pape Clément V, ce pontife reconnaissant le nomma à l'archevêché de Mayence, qu'il occupa jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre de Pamphylie, touchait avec une telle délicatesse, qu'il n'était entendu que de lui seul, d'où les Grecs nommèrent *aspendiens* ceux qui ne voyaient que leurs intérêts.

ASPER (Jean), peintre, né à Zurich en 1499, y mourut en 1571, imita la manière d'Holbein, et l'égala souvent dans le portrait. C'est sur ses dessins qu'ont été faites les gravures de l'*Helvetia sancta* de H. Murer, Lucerne, 1648, in-fol. — Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs ouvrages ont été confondus avec les siens.

ASPER (Constant-Ghilain-Charles van Hoobrouck, baron d') naquit en 1754 à Gand. Son père, Emmanuel van Hoobrouck, jouissait d'une fortune considérable, mais sa famille était nombreuse ; il avait dix-sept enfants. D'Asper fit ses études au collége des jésuites anglais, à Bruges ; toutefois il ne les poussa pas fort loin : le grec et le latin avaient peu d'attrait pour lui ; toutes ses pensées se dirigèrent de bonne heure vers la carrière des armes. En 1770 il obtint un drapeau dans le régiment du prince de Ligne, et parvint successivement au grade de capitaine. La révolution belge fournit à d'Asper, en 1789, l'occasion de se signaler. A la tête d'un corps de volontaires, il défit complétement 3,000 patriotes, et ce premier exploit lui valut le brevet de major. Son activité le multipliait en quelque sorte ; il se trouvait partout, et l'ennemi ne pouvait parvenir à se faire jour sur aucun point. Il seconda puissamment de cette manière les opérations de l'armée autrichienne du Luxembourg, et contribua beaucoup au rétablissement du prince-évêque de Liége (Hoonsbrouck) dans ses États. Il vint ensuite recevoir, des mains du maréchal Bender, la croix de Marie-Thérèse ; et les habitants du Limbourg lui firent présent d'une épée qui portait cette légende : *Provincia Limburgis suo liberatori*. Son nom, dès lors célèbre, devait bientôt l'être davantage par les services qu'il allait rendre à l'Autriche dans le cours des guerres de la révolution. Il se mesura dès le commencement de la campagne de 1792 avec les avant-gardes de l'armée française, et presque toujours son audace fut couronnée de succès. Cependant, chargé par le duc de Saxe-Teschen, de sommer la ville de Lille, il y courut risque de la vie, tant l'effervescence du peuple était grande. Le 1er mars 1793, il prit une part active à la victoire d'Altenhoven, puis à celle de Neerwinden. Le 12 mai il conduisit une colonne contre le bois d'Hasnou, et s'empara d'une forte redoute. Clairfayt lui donna publiquement ce jour-là le surnom de *brave entre les braves*. Colonel en 1794, d'Asper assura par sa bonne contenance la retraite de l'armée. Bravant une grêle de balles, il ne quitta le pont sur la Lys, près de Deynze, et ne le fit rompre qu'après avoir acquis la certitude qu'aucun Autrichien n'était resté au delà de la rivière. Il fit partie, en 1796, de l'armée du comte de Latour. Un corps de cette armée défendit le Pas-du-Diable (*Teufels-Pass*) dans la forêt Noire contre des forces supérieures, et d'Asper fut blessé grièvement d'un coup de feu, à la fin de cette campagne, au combat de Neustadt ; il reçut à cette occasion une lettre très-flatteuse de l'archiduc Charles qui lui envoya son chirurgien. Nommé général-major, en 1798, il commandait les chasseurs francs, qui furent souvent cités pendant les campagnes de 1798, 1799 et 1800 en Italie, mais surtout dans les combats de Vérone, Legnago et au passage de l'Adda. Lorsque Suwarow envoya un corps de troupes contre l'armée de Naples que ramenait Macdonald, le général d'Asper se porta sur Modène avec quelques centaines de hussards ; il établit ses postes le long du Tanaro et du Tidone, où il résista longtemps à l'attaque de l'en-

Digitized by Google

nemi; mais craignant d'être tourné, il se replia sur le principal corps d'armée. C'est alors qu'eurent lieu les combats sanglants de la Trebia, auxquels il prit une part très-honorable. Il se trouvait à Bologne lorsque le peuple, excité par quelques hommes violents, se précipita vers la citadelle pour y massacrer sept cents prisonniers français. La voix des magistrats était méconnue ; le crime allait se consommer... D'Asper se rend sur les lieux de cette horrible scène, et, par la seule énergie de ses paroles, dissipe la multitude. La ville de Bologne, en reconnaissance de cet éminent service, le força d'accepter un chef-d'œuvre du Guide, *la Madeleine repentante*. Bientôt après il dirigea les mouvements insurrectionnels de la Toscane et contraignit la garnison de Florence à capituler ; elle se composait de 2,000 hommes ; il fut convenu qu'elle s'embarquerait sur trois frégates françaises qui recevraient également à leur bord la garnison de Livourne, et les conduiraient toutes les deux à Gênes, où Masséna était bloqué par l'armée autrichienne. D'Asper, sur-le-champ, part à franc étrier pour s'assurer par lui-même de ce qui se passait à Livourne ; les Français venaient de l'évacuer ; il voit flotter sur les tours de cette ville le drapeau autrichien ; il assemble les autorités, fait replacer les couleurs françaises, et range, des deux côtés du port, six canons, les seuls qu'il y eût. Un faux message achève d'induire en erreur le commandant de la petite flotte qui, sans défiance, entre dans le port. D'Asper se présente en grand uniforme sur la rive ; les cris *A fond de cale!* se font entendre de toutes parts ; nul moyen de faire résistance. Les trois frégates et tout ce qui s'y trouvait tombent au pouvoir de l'aventureux général. Le collier de commandeur de Marie-Thérèse devint le prix de cette ruse de guerre. Le siége de Gênes fut moins favorable à d'Asper. Dans le mois d'avril 1800, les Français ayant attaqué la Bochetta, il défendit avec un rare courage ce poste important contre des troupes sans cesse renouvelées ; mais, entouré par des forces supérieures, il fut contraint, sur le Monte-Fascio, de déposer les armes, après avoir vu tomber autour de lui la plus grande partie des siens. Revenu de sa captivité après la suspension d'armes de Marengo, il combattit avec succès les avant-postes français entre la Chiesa et le Mincio. Attaqué ensuite dans la position de San-Lorenzo, il réussit à s'y maintenir. Le comte de Bellegarde ayant donné l'ordre au général Vogelsang de s'emparer le 27 de Ceresara, le général d'Asper fut chargé de diriger l'attaque, et il enleva à la baïonnette le village qui était occupé par 800 hommes. La paix de Lunéville suspendit ses travaux guerriers et lui permit de revoir sa patrie et sa famille ; il fit aussi dans ce temps-là quelque séjour à Paris, où le premier consul l'accueillit avec une grande distinction. La guerre s'étant rallumée en 1805, d'Asper fut chargé de couvrir la marche du général Mack. Longeant la rive droite du Danube, il passa ce fleuve à Wertingen, et se jeta sur les derrières de l'armée française dont le mouvement fut arrêté par cette manœuvre hardie. Après l'avoir harcelée avec 2,200 hommes dispersés en tirailleurs, il rallia sa troupe et voulut reprendre le chemin de Wertingen ; mais un épais brouillard l'empêche de se reconnaître ; il tombe dans une embuscade, essuie un feu violent ; son cheval blessé s'abat, les dragons le désarment, et le général Savary, qui se trouvait à deux pas, vient recevoir le prisonnier ; puis, se plaçant avec lui dans une calèche, il l'emmène au quartier-général de l'empereur Napoléon. La ville d'Auxerre lui fut désignée pour prison. La paix qui suivit la bataille d'Austerlitz le rendit à la liberté. Il donna quelques jours à sa chère Belgique, et, de retour à Vienne, y reçut la main de la princesse Jabloneska, veuve du palatin de Cracovie, et peu de temps après la clef de chambellan. L'empereur d'Autriche lui permit alors de quitter le service, avec le grade de lieutenant général, mais sous la condition expresse de reprendre de l'activité si les circonstances l'exigeaient. Elles ne se firent pas longtemps attendre. En 1809 les hostilités recommencèrent ; d'Asper eut le commandement de 16,000 grenadiers. Sa conduite à la bataille d'Essling fut admirable ; elle lui mérita le grade de *feldzeugmester* (général d'infanterie) et le titre de colonel-propriétaire du régiment de Stuart qui prit alors le nom d'Asper. Dirigeant l'aile gauche de l'armée autrichienne à Wagram, il parvint à s'emparer du village d'Aderklaw entouré de retranchements formidables ; puis, enfonçant l'aile droite des Français, il allait peut-être décider la victoire en faveur des Autrichiens, lorsqu'un boulet le renversa de son cheval. Une partie du ventre emportée et le bras droit fracassé, il eut le courage de se faire remettre en selle. Toutefois ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance. On lui fit l'amputation du bras dans un château, à deux lieues du champ de bataille. Il subit cette cruelle opération sans proférer une plainte ; mais lorsqu'on voulut replacer ce qui lui restait d'entrailles, il expira. Il fut enterré à Brunn. Il n'a point laissé de mémoires sur ses campagnes ; mais une correspondance suivie avec sa famille et particulièrement avec son frère, M. van Hoobrouck de Mooreghem, aujourd'hui sénateur belge, pourrait y suppléer : elle fournirait les matérieux de plusieurs volumes intéressants.

ASPER, van Hoobrouck de Tavelle, frère du précédent, colonel d'un régiment de hussards autrichiens, pacifia le Limbourg et le pays de Liége, se distingua par son activité et son intrépidité dans les guerres contre la France depuis 1792 jusqu'en 1799, et mourut à Liége en 1802.

ASPERTINO (Amico), peintre bolonais mort en 1552, excellait à représenter les animaux ; comme il travaillait en même temps des deux mains, il fut surnommé *le Maître aux deux pinceaux*.

ASPETTI (Tiziano), l'un des plus grands sculpteurs dont s'honore l'Italie, naquit à Padoue en 1565. Quelques biographes ont avancé que cet artiste était neveu du Titien, mais il est impossible que ce peintre célèbre, né, comme l'on sait, en 1477, eût, à l'époque de la naissance d'Aspetti, une sœur en état d'avoir des enfants. Si ce n'est pour les éléments du dessin, Aspetti n'eut d'autre maître que son génie dans l'art qui devait l'immortaliser. Admirable dans ses compositions, il ne l'est pas moins par son habileté à traiter toutes les parties de la fonte. C'est au ciseau d'Aspetti que la ville de Padoue doit le majestueux autel de saint Antoine, la statue du saint, celles de saint Louis et de saint Bonaventure, etc. Appelé par le sénat à Venise, il y décora la façade de Saint-Marc. Sur la fin de sa vie Aspetti se retira à Pise, où il ouvrit une école de sculpture. Il y mourut en 1607, âgé de 42 ans.

ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, gouverneur de

Bayonne sous le règne de Charles IX à l'époque de la St.-Barthélemy, fut un des hommes courageux et vraiment fidèles qui osèrent désobéir aux ordres de la cour, lorsqu'ils n'auraient pu la servir que par des assassinats. « J'ai trouvé, écrivait-il au prince, parmi les habitants et les gens de guerre, des hommes dévoués à Votre Majesté, mais pas un bourreau. »

ASPREMONT (François de la MOTHE VILLEBERT, vicomte d'), ingénieur français sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à la guerre des siéges, et rendit de grands et multipliés services dans cette partie à Stenai, Valenciennes, Dunkerque, etc. Nommé maréchal de camp, il fut envoyé en Espagne, où il se signala à la bataille d'Espouilles, et mourut épuisé de fatigues à Toulon, le 27 juin 1678.

ASPREMONT (Mlle d'), née au 13e siècle, près de Bordeaux, fut célèbre par sa beauté et son goût pour la poésie, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poëte et gouverneur de l'Aunis.

ASPULL (George), pianiste anglais, né en 1815, mort à Leamington le 20 août 1832, âgé de 18 ans, excitait l'admiration de ses compatriotes par sa précocité. Dès l'âge de 8 ans, il jouait les compositions les plus difficiles de Hummel, de Moschelès et de Kalkbrenner. Le brillant et le fini de son exécution révélaient un talent accompli, lorsqu'une maladie de poitrine le conduisit au tombeau.

ASSAHARADDON ou **ASENAPHAR**, nommé Assar-Addinus dans Ptolomée, et Osnapar dans Esdras, le plus jeune des enfants de Sennacherib, lui succéda dans le royaume de Babylone, l'an 680 avant J. C. La quatrième année de son règne, il reconquit ce que son père avait perdu de l'Assyrie et de la Palestine, et réunit sur sa tête les deux royaumes de Babylone et de Ninive qui avaient été démembrés. Étant ensuite entré dans le royaume d'Israël, il emmena en captivité tout ce qui s'y trouvait encore des dix tribus, qu'il remplaça par des colonies des pays situés au delà de l'Euphrate. Ainsi fut accomplie la prédiction d'Isaïe, faite la première année du règne d'Achaz : *Encore soixante-cinq ans, et Ephraïm cessera d'être un peuple*. Assaharaddon mourut l'an 668 av. J. C., après avoir régné avec gloire treize ans sur les Babyloniens et trente-neuf ans sur les Assyriens. Ce prince a donné lieu à divers systèmes parmi les savants. Les uns veulent qu'il soit le même qu'Asserad du livre de Judith ; les autres le prennent pour Astyages, bisaïeul maternel de Cyrus. Ceux-ci le confondent avec Artaxercès Ochus ; ceux-là avec Artaxercès Mnémon ; quelques-uns avec Darius le Mède.

ASSALI (Gilbert d'), quinzième grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, succède à Arnaud de Camps, en 1167 ; accompagne Amauri, roi de Jérusalem, dans son expédition en Égypte, et donne quelque temps après sa démission, en 1169.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, fut aïeul d'Anchise, père d'Énée, que Virgile appelle souvent *Assaraci genus*.

ASSARETO (Giovachino), peintre italien, élève d'Ansaldo ; mort en Espagne en 1649. On cite de lui une *Cène ; Jésus portant sa croix ;* un *Saint-Antoine*.

ASSARINO (Lucas), historien et romancier, naquit en 1607 à Séville, où son père, marchand génois, avait fixé sa résidence. Amené jeune en Italie, il trouva dans quelques nobles Génois, entre autres dans les Spinola, des protecteurs qui l'encouragèrent à cultiver son goût pour les lettres. Assarino vécut à la cour du duc de Savoie qui l'avait nommé chevalier des ordres de St. Maurice et de Saint Lazare. Il mourut à Turin en 1672. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Stratonica Macerata; l'Almeriada, Nuova scelta di lettere*, Venise, 1639, 1653 ; *Giuochi di Fortuna, successi d'Astiage e di Mandane*, Venise, 1656, 1661, 1681, etc.

ASSAROTTI (Octave-Jean-Baptiste), fondateur de l'institution des sourds-muets à Gênes, né dans cette ville, le 25 octobre 1753. A dix-huit ans il embrassa la règle des piaristes, religieux qui se dévouent à l'éducation de la classe pauvre. Assarotti se fit chérir de ses élèves par sa douceur. Occupé des moyens d'améliorer le sort des enfants, il ne put voir sans un vif intérêt celui des sourds-muets; et, encouragé par l'exemple du bon abbé de l'Épée, il osa concevoir le projet de doter son pays d'une institution dans laquelle ces infortunés développeraient leur intelligence et se livreraient à l'exercice des arts et métiers. Son zèle surmonta les obstacles qui rendent toujours le bien si difficile, et, en 1802, avec l'autorisation du gouvernement génois, il ouvrit une école où, par ses soins, cinq ou six sourds-muets apprirent en fort peu de temps à lire et à écrire. Ce premier succès fit la réputation d'Assarotti. Dans son voyage à Gênes, en 1805, Napoléon ayant visité cet établissement, lui assigna un local avec la dotation annuelle de 6,000 francs pour l'entretien de douze pensionnaires. Après avoir consacré sa vie et sa fortune particulière à l'instruction des sourds-muets, Assarotti leur a légué tout ce qu'il possédait. Gênes perdit ce vertueux citoyen le 29 janvier 1829.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), capitaine au régiment d'Auvergne, né au Vigan, périt à Clostercamp, victime d'un dévouement sublime. Le 16 octobre 1760, allant au matin faire une reconnaissance, il tomba sur une colonne qui s'avançait pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne ! s'écrie-t-il, ce sont les ennemis ; » et il meurt percé de coups. Louis XVI créa une pension de 1,000 fr. réversible aux aînés de la famille d'Assas.

ASSCHE (Henri van), peintre paysagiste, né à Bruxelles, en 1775, manifesta dès l'enfance une vocation prononcée pour le dessin. Son père, qui s'adonnait à la peinture en amateur, cultiva d'abord ces dispositions, puis le confia à J. B. de Roi. Deux voyages que fit van Assche, en Suisse et sur les bords du Rhin, contribuèrent beaucoup à développer son talent, en complétant ses études. Nommé successivement membre de la société des beaux-arts de Gand en 1813, de celle de Bruxelles en 1818, membre de l'académie d'Amsterdam en 1825, il obtint une médaille à l'exposition de Bruxelles en 1833 ; et à la suite de celle de 1836, il fut décoré de l'ordre de Léopold. Van Assche fait école parmi les paysagistes belges. Il peignait de préférence les fraîches vallées, les forêts verdoyantes, les sites pittoresques avec cascades. Il est mort à Schaerbeek, le 10 avril 1841.

ASSCHERADE (Charles-Gustave SCHULTZ d'), ministre de Suède à Berlin, a écrit en latin une partie

des événements du 18e siècle. Il débute par un tableau du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet ouvrage. Il est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs du 18e siècle. D'Asscherade est mort à Stockholm en 1799.

ASSEDI. *Voyez* **ASEDY-THOUCY.**

ASSEG-ED-DAULAH (Yahia-Kan), nommé aussi Assef-Djah Behader, nabab d'Aoude, dans l'Indoustan, est le nom que prit Mirza Many, l'aîné des fils légitimes de Choudja-ed-Daulah, en succédant, le 26 janvier 1775, à son père dont il ne possédait pas les talents, et encore moins la force d'esprit et de corps. Il fut reconnu sans trouble et sans opposition dans la souveraineté d'Aoude, et dans la charge héréditaire de vizir de l'empire mogol. L'argent et les intrigues des Anglais lui aplanirent les obstacles. Sous prétexte que ses frontières du nord et de l'ouest étaient menacées par les Seiks, les Afghans et les Marattes, ils lui firent souscrire un nouveau traité d'alliance, par lequel il leur céda ses droits au tribut qu'il recevait du rajah de Bénarès, et augmenta les subsides qu'il payait pour le service d'une brigade anglaise, qu'il croyait nécessaire au maintien de son indépendance dans les provinces d'Aoude, de Corah et d'Allahabad. Assef-ed-Daulah montra son inconstance, en quittant le séjour de Feyzabad, sa capitale, pour établir sa résidence à Lacknaw; mais il donna une preuve bien plus frappante de son égoïsme et de son insensibilité. Le rajah de Bénarès, qu'il avait livré à la cupidité des Anglais, se lassa de leurs continuelles demandes, s'irrita de leurs extorsions, et prit les armes en 1781. Les mêmes motifs entraînèrent dans sa révolte plusieurs provinces immédiatement soumises à l'autorité d'Assef-ed-Daulah, et l'on vit la mère et l'aïeule de ce prince favoriser les mécontents. Feyz-Ullah-Kan, chef Rohillah de Rampour, et l'un des vassaux du nabab, était mort en 1794. Son fils Mohammed-Ali, qui lui avait succédé, fut détrôné et assassiné par son frère Gholam Mohammed. Le nabab vizir, qui d'abord avait paru disposé à protéger le droit légitime, se laissa gagner par les présents de l'usurpateur, et ce ne fut qu'à regret qu'il se vit contraint d'unir ses troupes aux deux brigades anglaises qui, d'après de nouvelles conventions, tenaient garnison sur ses frontières. Gholam Mohammed fut vaincu, forcé de se rendre aux Anglais, et la guerre se termina par un traité, du 7 décembre 1794, en vertu duquel tous les trésors de ce chef furent livrés aux Anglais, et ses États partagés entre Assef-ed-Daulah, et un petit-fils de Feyz-Ullah, qui devait demeurer vassal d'Aoude. Assef-ed-Daulah venait encore de prendre à sa solde deux régiments de cavalerie anglaise; lorsqu'il fut emporté par la petite vérole, en décembre 1799. Ses revenus étaient évalués à 75 millions, et son état militaire à 50 mille hommes, non compris les troupes alliées auxquelles il payait 12 millions par an. Ces troupes servaient moins à la garde de sa personne qu'à la perception rigoureuse des impôts dont les Anglais avaient la meilleure part; ils emportaient aussi la plus forte dans la haine des malheureux sujets d'Assef-ed-Daulah.

ASSELIN, bourgeois de Caen, après la mort de Guillaume le Conquérant, ne voulut jamais permettre que le corps de ce prince fût inhumé dans un terrain dont il avait dépouillé sa famille.

ASSELIN (Gille-Thomas), poëte médiocre, né à Vire, fut l'élève de Th. Corneille. Il remporta le prix de poésie à l'Académie française en 1709, et fut couronné plusieurs fois aux jeux Floraux, notamment pour une *élégie* touchante sur la mort de son maître. Docteur de Sorbonne et principal du collége d'Harcourt, il mourut à Issy le 11 octobre 1767. Ses *œuvres* ont été imprimées à Paris, en 1725, in-8°.

ASSELIN contribua, en 1789, à la prise de la Bastille, fut accusé d'avoir trahi la cause du peuple, et pendu par ses compagnons.

ASSELINE (Jean-René), fils d'un palefrenier des écuries d'Orléans, né à Paris en 1742, fut d'abord successeur de l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu en Sorbonne, puis grand vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné, archevêques de Paris. Nommé évêque de Boulogne en 1789, il refusa de prêter le serment, attaqua la constitution civile du clergé, et émigra en Allemagne. Il refusa sa démission lors du concordat, fut, après la mort de l'abbé Edgeworth, choisi par Louis XVIII pour son confesseur, et mourut à Hartwell le 10 avril 1813. On a de lui : *Considérations sur le mystère de la croix*; *Pratiques et prières*, etc.; *Exposition abrégée du symbole des apôtres.* L'abbé Prémord a publié ses *OEuvres choisies*, Paris, 1823, 6 vol. in-12.

ASSELYN (Jean), peintre, né à Anvers en 1610, mort à Amsterdam en 1660, fut élève d'Isaïe van den Velde, peintre de batailles. Il fit un voyage à Rome, et y étudia longtemps les antiquités et les grands maîtres : la manière de *Bamboche* fut celle qu'il suivit de préférence. A son retour, il séjourna à Lyon, où ses ouvrages furent recherchés; plusieurs d'entre eux retracent des vues prises aux environs de cette ville : il y épousa la fille d'un de ses compatriotes, et revint avec elle à Amsterdam. Il contribua, par son exemple, à réformer le goût des artistes de son pays, et à leur inspirer une manière plus franche et plus conforme à la nature. Il a représenté quelquefois des sujets d'histoire et des batailles; mais le plus souvent, des paysages ornés de monuments, de ruines, et animés par de très-bonnes figures. Son coloris a de l'éclat et de la chaleur; sa touche est fine, et ses compositions offrent beaucoup de goût dans le choix des sites et des ornements. Le musée de Paris possède de ce maître, un paysage avec bestiaux traversant le Tibre à gué, et une marine par un temps d'orage, dont l'effet est bien senti, et la couleur très-vraie.

ASSEMANI (Joseph-Simon), Syrien maronite, né en 1687, mort le 14 janvier 1768, archevêque de Tyr, préfet de la bibliothèque du Vatican, était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et de celles de l'Asie. Entre autres ouvrages, il a publié : *Biblioth. orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719 à 1728, 4 vol. in-fol.

ASSEMANI (Étienne-Évode), archevêque d'Apamée, neveu du précédent, et son successeur dans la place de préfet de la bibliothèque du Vatican, a donné le *catalogue* des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Florence, 1742, 2 vol. in-fol., et traduit en latin *les Actes des martyrs de l'Orient et de l'Occident*, tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la bibliothèque du Vatican, im-

Digitized by Google

primés à Rome en 1748, 2 vol. in-fol; *Italic. historiæ scriptores ex Bibl. Vatican.*, 1751 et 1752, 4 vol. in-4°; *Kalendar. Eccles. universæ*, 1755, 6 vol. in-4°; *Bibliothec. juris oriental. canonic. et civilis*, 1762 et 1766, 5 vol. in-4°.

ASSEMANI (Joseph-Louis), neveu du célèbre Joseph-Simon, et frère cadet d'Étienne-Évode, naquit vers 1710, à Tripoli de Syrie. Il fut amené à Rome, où, sous la direction de son oncle, il fit de grands progrès dans les langues orientales. Quoique très-savant, Assemani n'obtint pas une réputation aussi grande que celle de son oncle et de son frère, parce qu'il s'occupa de matières qui n'offrent d'intérêt qu'à un petit nombre d'érudits. Il mourut à Rome, le 9 février 1782. On connaît de lui : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ, in XV libros distributus*, Rome, 1749-63, in-4°, 12 vol. *De sacris ritibus Dissertatio*, 1757, in-4°, etc.

ASSEMANI (Jos.-Aloys), mort en 1782, a publié à Rome : *Codex liturgicus ecclesiæ universæ*, Rome, 1749 et 1765, 12 vol. in-4°.

ASSEMANI (Simon), orientaliste, de la même famille que les précédents, né à Tripoli de Syrie le 20 février 1752, mort à Padoue au mois d'avril 1821, étudia la philosophie et la théologie à Rome, fut professeur de langues orientales à Padoue, membre de l'académie de la même ville et de l'institut d'Italie. On a de lui un *catalogue* des manuscrits orientaux de la bibliothèque du comte Nani; un *Essai sur l'origine, la civilisation, la littérature et les mœurs des Arabes avant Mahomet*, 1787, in-8°, en italien, et une *Description du globe céleste cufico-arabique du musée Borgia*, etc., Padoue, 1790, in-4°, en latin.

ASSEN (Jean-Walther van), graveur en bois, né à Amsterdam vers 1480. L'abbé de Marolles et le Comte, croyant voir dans son monogramme un H au lieu d'un A gothique, l'appellent à tort *Waer van Hossanen*. Il ne faut pas non plus le confondre avec un peintre du même nom, élève de Tempesta, et qui n'a rien gravé. Le burin de notre artiste ne s'est exercé que sur le bois : ses tailles sont d'une exécution spirituelle et savante, ses têtes ont beaucoup d'expression; mais son dessin est peu correct. Ses estampes, recherchées avec avidité par les amateurs, deviennent de jour en jour plus rares. Les plus connues sont une suite de 60 pièces représentant la vie de Jésus-Christ.

ASSENÈDE (Didier ou Thierri d'), ainsi nommé d'une petite ville de Flandre, vivait vers le milieu du 14e siècle, et traduisit en vers flamands le roman intitulé : *Loris et Blanchefleur*.

ASSER, célèbre docteur juif, auteur du Talmud de Babylone, né en cette ville en 353, fut, dit-on, à 14 ans président de l'académie de Sora sur l'Euphrate, eut un grand nombre de disciples, et travailla toute sa vie à cette vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon et les questions qui regardent la loi. La *Misna* de Juda le Saint en forme le texte, et la *Gemmar* le commentaire. Il a été imprimé à Amsterdam en 1744, 12 vol. in-fol.

ASSER (Asserius Menevensis), prélat anglais du 9e siècle, né dans le pays de Galles. Après avoir passé quelque temps chez les bénédictins de St.-David, il vint à la cour du roi Alfred, qui lui confia l'éducation de son fils, et le nomma évêque de Shirburn. On dit que c'est d'après ses conseils que ce monarque fonda l'université d'Oxford. Asser est auteur d'une Vie du roi Alfred, jusqu'à sa quarante-cinquième année, publiée à Londres, en 1574, et réimprimée l'année suivante à Zurich. La meilleure édition est celle de 1722, Oxford, in-4°. On lui attribue un autre ouvrage, publié par le docteur Gale, à Oxford, en 1691, sous le titre d'*Annales*. Asser a la réputation d'un historien exact et véridique. Il mourut vers l'an 883, suivant quelques biographes, et en 909, suivant d'autres.

ASSERETO (Giovachino), peintre génois, élève du Borzone et d'Ansaldo, a beaucoup travaillé à Gênes, à Rome et en Espagne, où il mourut jeune en 1649. On cite de lui : une *Cène, Jésus portant sa croix*, un *St. Antoine*, etc.

ASSEZAN (PADER d'), avocat et littérateur, né à Toulouse en 1644, mort dans cette ville en 1696, fut un des maîtres de l'académie des jeux Floraux. On a de lui deux tragédies, *Agamemnon* et *Antigone*, représentées en 1680 et 1686.

ASSHETON (Guillaume), théologien anglais, né à Middleton en 1641, mort en 1711, réunissait à quelques talents et à des vertus réelles une teinte de fanatisme. Il a publié *la Tolérance désapprouvée*, Oxford, 1670; des *apologies* et beaucoup d'écrits de controverse contre les papistes et les dissidents.

ASSIGNIES (Jean d') est auteur d'un ouvrage singulier intitulé : *Bourdon des âmes dévotes et ambitieuses de cheminer avec repos et confiance dans le pèlerinage de la vie*, Douai, 1634, in-12.

ASSISI (Andrea d'), peintre de l'école romaine, né vers 1470, mort en 1556, fut élève du Pérugin, qu'il aida dans ses ouvrages. On a de lui, au musée royal à Paris, *la Vierge* offrant son fils à l'adoration de deux saints martyrs.

ASSOLIG (Étienne), secrétaire et conseiller du patriarche d'Arménie, mort vers 1017, est auteur d'une *Hist.* de ce pays et de *Commentaires sur l'Écriture*.

ASSOUCY (Charles COYPEAU d'), poëte burlesque, surnommé *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, quitta la maison paternelle à 9 ans, et se rendit à Calais, où il se fit passer pour le fils de Nostradamus, et guérit un malade, en prononçant quelques paroles. Le peuple, le prenant pour un sorcier, voulut le jeter à la mer; mais il eut le bonheur de s'échapper et s'enfuit en Angleterre. De retour en France, il fut attaché successivement comme joueur de luth et chanteur à Madame Royale, Louis XIII et Louis XIV enfant; mais préférant la vie errante, il passa en Italie escorté de deux petits pages, eut partout de fâcheuses aventures, et se fit emprisonner dans les cachots de l'inquisition pour une satire mordante contre un prélat romain. Revenu à Paris, il fut enfermé à la Bastille, puis au Châtelet, pour ses mauvaises mœurs, et termina en 1679 une vie vagabonde et agitée. On a de lui une traduction burlesque des *Métamorphoses* d'Ovide et de *l'Enlèvement de Proserpine* de Claudien; ses *Aventures*, Paris, 1678, 2 vol. in-12, espèce de roman très-amusant.

ASSUÉRUS, roi de Perse, célèbre dans l'Écriture sainte par son mariage avec Esther, et par le supplice d'Aman. Les savants sont peu d'accord sur celui des rois de

Perse auquel ce nom appartient. Les uns pensent que c'est à Darius, fils d'Hystaspes ; les autres, que c'est à Xercès, et d'autres enfin, que c'est à Artaxercès Mnémon. L'opinion commune est pour Artaxercès Longue Main. Cette opinion est fondée sur la version des Septante du *Livre d'Esther,* sur les additions de cette version au même livre, sur l'historien Josèphe, et sur les diverses circonstances de la vie d'Assuérus, rapportées dans ces anciens monuments, qui ne peuvent convenir qu'à Artaxercès Longue Main.

ASSUMPÇAO (don Joachim de), chanoine régulier, un des meilleurs physiciens du Portugal, mort en 1793, à l'âge de 40 ans, a laissé des *Mémoires sur les phénomènes électriques,* et des *Observations météorologiques* très-exactes, que sa fin prématurée empêcha de pousser plus loin.

ASSUR, second fils de Sem, habita d'abord les plaines de Sennaar en Babylonie; mais, en ayant été chassé par Nemrod, il vint s'établir à l'est du Tigre, vers 2640 avant J. C., et donna le nom d'Assyrie à ce pays.

ASTARITA (Janvier), compositeur de musique dramatique, né à Naples vers 1749, jouit d'une grande réputation, en Italie principalement, et réussit dans le genre comique. Dans le cours de sept années il écrivit plus de quatorze opéras. Celui de *Circé et Ulysse* eut un succès prodigieux non-seulement en Italie, mais en Allemagne où il fut représenté en 1787. Astarita est mort dans les premières années du 19e siècle.

ASTARIUS ou **ASTARI** (Blaise), médecin de Pavie, au 16e siècle, est auteur de traités de médecine: *De curandis febribus tractatus ab Aben Hag traditus, etc., Consilia quædam valdè utilia,* Venise, 1521, in-fol.

ASTELL (Marie), Anglaise, née en 1668 à Newcastle à Londres, morte en 1731, était savante dans les mathématiques, la logique, la philosophie et les langues grecque et latine. Elle a laissé divers ouvrages relatifs à la défense et à la perfection de son sexe, Londres, 1697, in 12; Des *Réflexions sur le mariage et la religion chrétienne professée selon le rit anglican*, 1705, in-8°, etc.

ASTEMIO (Laurent). *Voyez* **ABSTÉMIUS**.

ASTER, fameux tireur d'arc d'Amphipolis, creva d'un coup de flèche l'œil droit à Philippe, roi de Macédoine, qui le fit pendre après la prise de Méthon, où cet archer s'était renfermé.

ASTÉRIUS, rhéteur de Gallatie, embrassa le christianisme vers 300; apostasia pendant la persécution de Maximilien-Hercule, vers 304; rentra dans le christianisme pour embrasser bientôt les opinions d'Arius, dont il fut l'un des plus habiles et des plus éloquents défenseurs. On ignore l'année de sa mort. Il y eut encore plusieurs autres Astérius : l'un, évêque arien, assista au concile de Séleucie, en 359; l'autre, évêque de Pétra, en Arabie, abjura l'arianisme au concile de Sardique, en 347, et épousa la cause de saint Athanase, pour lequel il fut banni; un troisième Astérius, évêque d'Amarie, mort vers 402, et dont il nous reste une homélie *sur le mauvais riche*, où il fait allusion à la mort de l'eunuque Eutrope; un quatrième fut envoyé par le pape Léon à Constantinople, à l'avénement de Marcien, pour la réunion des Églises d'Orient avec celles d'Occident, divisées à l'occasion de l'hérésie de Dioscore, 450. Cet Astérius assista au concile de Constance, en 450, contre Nestorius et Eutychès. Un cinquième Astérius fut nommé patriarche d'Alexandrie, par l'empereur Justin, en 520.

ASTESANO (Antoine d'), poëte latin, né en 1412 à Villanuove en Piémont, a composé, en vers élégiaques, l'*Histoire de la ville d'Asti,* sa patrie, dont une partie s'est perdue, et l'autre, qui va jusqu'à 1342, a été publiée par Muratori dans le tome XIV des *Script. rer. ital.*

ASTESANUS ou **ASTÈSE**, moine franciscain d'Asti, mort en 1338, est auteur de *Summa de casibus conscientiæ,* Venise, 1478, in-fol., réimprimé au moins dix fois dans le 15e siècle.

ASTIOCHUS, commandant de la flotte lacédémonienne, prit Phocée, Cumes, et défit les Athéniens près de Gnide, l'an 411 avant J. C.

ASTLE (Thomas), antiquaire anglais, mort en 1803, a beaucoup travaillé sur les antiquités de sa patrie; une grande partie de ses écrits sont insérés dans l'*Archéologie britannique.* Il a publié à part : *Origine et progrès de l'écriture hiéroglyphique et élémentaire,* suivie d'un *précis sur l'origine et les progrès de la peinture,* 2e édition, Londres, 1803, in-4°.

ASTOLPHE, roi lombard, troisième fils de Pennone, duc de Frioul, succéda, en 749, à Rachis son frère, sur le trône des Lombards. Il enleva, en 751, Ravenne à Eutichius, le dernier des exarques; et il porta ensuite ses armes dans le duché de Rome; mais le pape Étienne II s'adressa, en 753, à Pepin, qui saisit avec empressement une occasion de plaire au pape, et d'enrichir en même temps ses soldats des dépouilles de l'Italie. Il y conduisit une armée en 754; et contraignit Astolphe à promettre au pape la restitution de l'exarchat à l'Empereur. Après la retraite du roi français, Astolphe recommença les hostilités, et vint, en 755, mettre le siége devant Rome. Étienne, de son côté, eut recours une seconde fois à la protection de Pepin, qui rentra en Italie, sans qu'aucune armée lui en disputât le chemin; il contraignit Astolphe à faire présent à St. Pierre de toutes les villes de l'exarchat et de la pentapole. Les clefs de toutes les villes enlevées furent déposées sur l'autel de St.-Pierre, et leurs otages furent conduits à Rome. Astolphe, renversé à la chasse par un sanglier, en 756, mourut de ses blessures trois jours après sa chute, sans laisser d'enfants.

ASTORGA (la marquise d') vivait au 16e siècle, sous le règne de Charles II, roi d'Espagne. Les écrivains espagnols ont mis sur son compte une aventure semblable à celle de Coucy, de Fayel et de Cabestaing, à la suite de laquelle ils la font mourir dans un cloître au milieu des angoisses du désespoir.

ASTORGA (Laurent). *Voyez* **ALVA**.

ASTORGA (le marquis d'), comte d'Altamira, duc d'Atrisco, prince d'Ascoli. En 1807, espérant une levée de boucliers contre les Français, il souscrivit pour une somme considérable; à l'inauguration des rois d'Espagne, il avait la prérogative de porter l'étendard de Madrid; mais au couronnement de Joseph, en 1808, il s'en dispensa en payant les frais de la cérémonie; après la capitulation de Baylen, 1808, il revint à Madrid et fut nommé député à la junte centrale, qu'il suivit d'abord à Aranjuez, puis à Séville, lorsque les Français, commandés par Napoléon, reprirent l'offensive, en 1809. Il entra avec la junte

dans l'île de Léon, en 1810, et prêta un des premiers le serment de fidélité à l'assemblée des cortès, installée le 23 septembre de la même année. En 1814, mécontent de la conduite de Ferdinand VII, à l'égard des défenseurs de la liberté espagnole et du trône, il se retira des affaires; et mourut peu de temps après. Il possédait plus de 80 marquisats ou comtés et neuf grandesses de première classe.

ASTORI (JEAN-ANTOINE), né à Venise, le 16 janvier 1672, l'un des plus savants littérateurs du commencement du 18e siècle, s'adonna de bonne heure à l'étude de la langue latine, des belles-lettres, du dessin et de la musique. Ayant perdu ses parents en 1698, il entra dans les ordres; son mérite lui attacha des protecteurs, qui lui offrirent des places que l'amour des lettres lui fit refuser; il fut membre, et même secrétaire de l'académie des *Animosi* de Venise; il fut aussi de celle des Arcades de Rome, sous le nom de *Demade Olimpico.* Astori fut d'abord maître de chœur et de cérémonie, ensuite chanoine de l'église ducale de St.-Marc; il mourut le 23 juin 1743. On a de lui: *Commentariolum in antiquum Alemanis poëtæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol.; *De Deo Brotonte Epistola,* dans le tome II de la *Galleria di Minerva; Lettres sur le Dieu Télesphore et les dieux Cabires;* et plusieurs *opuscules* grecs.

ASTORINI (ÉLIE), carme napolitain, mort en 1702, est auteur d'un *Traité* sur la puissance du saint-siége, et de divers ouvrages de théologie et de mathématiques, en italien, dont plusieurs sont restés manuscrits.

ASTORRÉ (GÉRARD D'), l'un des plus anciens poëtes italiens, a laissé quelques pièces imprimées dans des recueils de poésies, et d'autres conservées en manuscrit avec celles du P. Jacopone.

ASTRAMPSYCUS, écrivain grec du Bas-Empire dont l'époque ne nous est pas connue, est auteur d'un petit *poëme* en vers ïambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve à la suite d'*Artémidore* dans l'édition de Rigault.

ASTRONOME (L'), écrivain du 9e siècle, désigné sous ce nom, sans doute à cause de ses connaissances en astronomie, est auteur d'une *Vie de Louis le Débonnaire*, traduite par Cousin, dans le tome Ier de son *Histoire de l'empire d'Occident.*

ASTRUA, célèbre cantatrice italienne, née à Graglia en 1733, morte en 1792, fit les délices des théâtres de Turin et de Berlin.

ASTRUC (JEAN), médecin célèbre, né le 19 mars 1684 à Sauve, diocèse d'Alais, étudia la médecine à Montpellier, où il fut nommé professeur en 1716. Venu à Paris pour y mettre la dernière main à deux ouvrages qui sont restés ses premiers titres à la célébrité, son *Traité sur les maladies vénériennes* et ses *Recherches sur la faculté de Montpellier*, il fut appelé peu de temps après à Varsovie par le roi de Pologne, qui le nomma son premier médecin. Dès 1730 il était de retour à Paris, et cette même année il reçut le double titre de médecin consultant du roi et de professeur au collége royal. Ce médecin distingué mourut le 5 mai 1766. Ses principaux ouvrages sont: *De morris venereis*, Paris, 1740, 2 vol. in-4o, traduit en français, 1743, 4 vol. in-12; *Mémoires relatifs à l'histoire nationale du Languedoc*, 1737, in-4o; *Traité de pathologie*, 1766, in-8o; *Traité de thérapeutique*, latin, 1745; *Conjectures sur le livre de la Genèse*, 1753, in-12; *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12; *Sur les tumeurs et les ulcères*, 1759; *l'Art de l'accoucheur*, 1766, in-12; *Sur les maladies des femmes*, 6 vol. in-12, 1761-66; *Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, 1767, in-4o, publié par Lorry.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes. Son règne commença en 594 avant J. C., et dura 35 ans. Hérodote dit qu'il fut détrôné par son petit-fils Cyrus; mais d'autres historiens rapportent le contraire. Il cessa de régner, 559 ans avant J.-C., et avec lui finit l'empire des Mèdes.

ASTYMADAS, poëte dramatique grec dans le 4e siècle avant J. C., remporta 15 fois le prix au concours des jeux publics. Il composa 240 pièces de théâtre. Son fils composa aussi plusieurs pièces.

ASTYMÉDUSE, 2e femme d'OEdipe, chercha vainement à faire périr les enfants de sa première femme.

ASYCHIS, roi d'Égypte, vers l'an 1052 avant J. C. On cite de lui une loi qui permettait aux Égyptiens d'emprunter en donnant en gage le corps de leur père.

ATABALIPA ou **ATAHUALPA**, Inca du Pérou, fils d'Huana Capac, douzième Inca, et d'une princesse de Quito, hérita, en 1517, de ce dernier royaume, que son père avait réuni au Pérou. Le reste de l'empire étant échu à Huascar, son frère, né d'une princesse du sang des Incas, les deux frères ne tardèrent pas à se disputer ce bel héritage, et à vider leur querelle, les armes à la main. Cette guerre était dans toute sa force, quand Pizarre aborda au Pérou, en 1532. Un envoyé d'Huascar vint demander, au nom de ce prince, des secours à Pizarre, qui déjà marchait vers le centre de l'empire, pour profiter de ces divisions, lorsque Huascar fut fait prisonnier, par son frère, à la suite de deux batailles sanglantes. Maître de l'empire, Atahualpa fit égorger tous les princes du sang des Incas; il envoya ensuite plusieurs ambassadeurs à Pizarre, avec de riches présents; il ouvrit même une espèce de négociation avec les Espagnols, et consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne, mais à condition qu'il sortirait incontinent de ses États. Pour toute réponse, Pizarre précipite sa marche à la tête de ses troupes, arrive à Caxamarca, et y attend l'Inca, qui était campé à deux lieues de cette ville, avec 20,000 Indiens. Le lendemain, 16 novembre 1532, l'empereur, voulant avoir une entrevue avec Pizarre, se présente avec un cortége magnifique. Pizarre fond aussitôt sur les Indiens, étonnés de cette perfidie, en fait un horrible massacre, et se saisit lui-même de l'empereur. Chargé de chaînes, Atahualpa promit, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, et les Péruviens s'empressaient d'apporter de quoi satisfaire à cette énorme rançon, lorsque une action cruelle de l'Inca fournit à Pizarre un prétexte pour s'en débarrasser. Atahualpa, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à son frère, qu'il tenait toujours prisonnier, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Pizarre, irrité de ce meurtre, ou feignant de l'être, fit juger l'empereur au Pérou; et, d'après des dépositions concertées, il le fit condamner à être brûlé vif. L'aumonier Valverde promit de faire adoucir ce jugement, si le malheureux Inca embrassait le chris-

tianisme. L'effroi soumit ce prince à la volonté de ses bourreaux; il reçut le baptême, et ses juges barbares parurent lui accorder une espèce de faveur, en le faisant étrangler, en 1533, sur la place publique.

ATAIDE (Louis d'), comte d'Atougia, vice-roi des Indes, né en Portugal au 16e siècle; armé chevalier à 22 ans par le vice-roi des Indes, à la suite de l'expédition de la mer Rouge; envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna à la bataille de Muhlberg, en 1547; vice-roi des Indes, en 1569, il vainquit successivement tous les rois des pays qui l'attaquèrent; mourut à Goa, en 1580.

ATANAGI (Denis), littérateur, né vers 1510 à Cagli, dans le duché d'Urbin, est regardé par les Italiens comme l'un de leurs meilleurs critiques. Outre des *Tables* de la rhétorique d'Aristote et de la paraphrase d'Hermogène, Venise, 1553, in-4°, et quelques dissertations, on a de lui des *Raccolte* fort estimées: *Lettere famigliari di XIII uomini illustri; Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi,* Venise, 1561, in-8°. Un troisième recueil de lettres qu'il avait préparé ne parut qu'en 1574, après la mort d'Atanagi; *Rime di diversi nobili poeti toscani,* Venise, 1565, 2 vol. in-8°. On lui doit encore de bonnes éditions des *Rime* de Bernard Capello, 1560, in-4°; de Jacopo Zane, 1562, in-8°; et de Berardino Rota, 1567.

ATAULPHE, roi des Visigoths en Espagne, beau-frère d'Alaric, lui succéda en 411. A la prise de Rome où il s'était signalé, il avait fait captive Galla-Placidie, sœur de l'empereur Honorius, et touché de ses charmes, il demanda sa main; mais Honorius refusa de s'allier avec un roi barbare. Ataulphe suivit le projet de son prédécesseur de s'établir dans les Gaules. Il battit les ennemis d'Honorius, et, maître de l'Aquitaine, épousa Placidie, dont il était aimé, dans la ville de Narbonne. D'après les conseils de sa femme, il tourna ses armes contre les Pyrénées, et, selon toute apparence, aurait achevé rapidement la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers à Barcelone, en 415.

ATAYDE (don Alvar d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, vers 1560, y commit de grandes exactions, fut arrêté par ordre du vice-roi des Indes, conduit à Lisbonne et condamné à une prison perpétuelle par la chambre royale, qui de plus confisqua ses biens.

ATAYDE (George d'), de la même famille, évêque de Viseu, assista au concile de Trente, travailla à la réformation du bréviaire romain, et mourut en 1611. Il a publié les *Priviléges de la chapelle royale de Portugal.*

ATÉNION, peintre grec, élève de Glaucon de Corinthe, se fit une grande réputation à Athènes, où il peignit, entre autres ouvrages, un tableau qui représentait une de ces processions de jeunes filles, qu'on appelait *Polygynæcon.* On comparait ce peintre à Nicias, et quelquefois on le mettait au-dessus. On citait parmi ses chefs-d'œuvre, un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme*, et un Grec avec son cheval. Pline assure que si la mort n'eût point enlevé Aténion dans sa jeunesse, il aurait effacé la réputation des plus grands peintres. Il a dû vivre vers la 112e olympiade, 332 av. J. C.

ATÉNOLPHE Ier, prince de Capoue, s'empara de cette principauté sur Landone, son parent, en 887, conquit Bénévent en 900, eut ensuite à se défendre contre les Sarrasins qui battirent les troupes qu'il avait réunies contre eux, et venait de demander des secours à l'empereur Léon le Sage, lorsqu'il mourut en 910.

ATÉNOLPHE II, fils du précédent, gouverna conjointement avec son frère Landolphe. Ces deux princes ayant accepté des empereurs le titre de patrices, ramenèrent ainsi l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'empire d'Orient. Aténolphe mourut en 940, et Landolphe en 943.

ATÉPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, et qu'on croit fondateur de Lyon, vint assiéger Rome avec des forces considérables, et déclara qu'il ne se retirerait que lorsqu'on lui aurait livré les femmes les plus distinguées de la ville. Par le conseil d'une d'entre elles, appelée Philotis, les esclaves prirent la place de leurs maîtresses, se rendirent au camp des Gaulois, et pendant leur sommeil donnèrent le signal aux Romains qui vinrent fondre sur les barbares. C'est en mémoire de cette action que le sénat institua à Rome *la fête des Esclaves,* sous le patronage de Junon *Caprotrine,* en mémoire d'un figuier sauvage, qui avait servi de signe de ralliement, en 388 avant J. C. Cette fête se célébrait aux nones de juillet.

ATHA, célèbre imposteur du 8e siècle (2e de l'hégire), surnommé *Mocanna* (voilé), parce qu'il portait un masque d'or, s'attacha à Abou-Moslem, chef d'une secte à la tête de laquelle il fut bientôt lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé dans Adam, Noé, les grands prophètes et Abou-Moslem, était arrivé jusqu'à lui. Assiégé par le calife Mehdy dans la Transoxane, il mit le feu au château et périt dans les flammes vers l'an 779 de J. C.

ATHA-ALLAH (Tageddin-Mohammed-Ben-Ahmed-Ben), né à Alexandrie; docteur de la secte de Malek; mourut au Caire l'an 709; il est auteur de *Hekam al Athyah,* livre du droit des Musulmans qui se trouve dans la bibliothèque royale de Paris.

ATHA ou **ATHAI** (Abou-Mohammed-Ben-Ali-Rabah), né à la Mecque, auteur célèbre de traditions qu'il avait reçues d'Aischah, veuve de Mahomet et d'Abou-Horeirad; mourut l'an 722.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, en Italie, fils d'Eutharic et d'Amalasonte, succéda, en 526, à Théodoric Ier, roi des Ostrogoths; mais comme il était à peine âgé de dix ans à cette époque, et qu'il mourut en 534, il ne régna que sous la tutelle de sa mère Amalasonte.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda; après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfants de son fils Ochosias. Jézabel, sœur de ce dernier, sauva le jeune Joas, que le grand prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les prêtres et par le peuple. Athalie accourut au bruit de cet événement, et fut mise à mort par la multitude, l'an 878 avant J. C.

ATHALIN (Claude-François), né à Cemboing, en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professeur en médecine à l'université de Besançon, membre de l'académie de cette ville, où il est mort le 15 mai 1782, a publié : des Éléments d'anatomie, en latin, sous ce titre : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa*, Besançon, 1756, in-8°, et *une Lettre à un médecin à l'occasion d'une blessure,* etc., Besançon, 1746, in-8°.

ATHA-MÉLIK-DJOUWAYNY (ALA-ED-DYN), historien persan, né dans le Khoraçan l'an 1228 de J. C. fut deux fois gouverneur de Bagdad, et mourut de chagrin des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent. Il a laissé une histoire des princes du Khovarism et des Mogols, intitulée: *la Conquête du monde,* dont il existe un exemplaire à la bibliothèque royale de Paris.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths, en Espagne, monta sur le trône, en 554, après avoir fait mourir le roi Agila; maria sa première fille, Galsuinde, à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie; il régna 14 ans, et mourut à Tolède, l'an 567.

ATHANARIC, roi des Visigoths, n'était encore que juge, et l'un des principaux de sa nation, lorsque les Romains cédèrent aux Goths occidentaux, ou Visigoths, des habitations dans la Thrace. Athanaric était extrêmement courageux; mais son courage le cédait encore à sa pénétration, à son éloquence et à son habileté. Procope s'étant révolté contre Valens, et ayant pris le titre d'empereur, Athanaric épousa sa cause, et lui envoya un corps de trois mille hommes; mais Procope fut vaincu, et Valens, irrité contre les Goths, leur déclara la guerre, et le défit en bataille rangée, vers le Danube, en 369. Les chefs des Goths se soumirent, et payèrent leur imprudence par la perte de leurs subsides et de leurs pensions. Une entrevue eut lieu entre les deux chefs. On choisit, pour le lieu de la conférence, le Danube même. L'empereur et le juge des Visigoths, accompagnés d'un nombre égal de soldats, s'avancèrent chacun dans un grand bateau, au milieu du fleuve. La paix fut conclue à des conditions peu honorables pour les Goths, qui s'obligèrent à ne plus passer le Danube. Athanaric, ayant perdu son ascendant, se retira, suivi d'une troupe fidèle, dans le pays montagneux de Caucaland, défendu par l'impénétrable forêt de Transylvanie. La plus grande partie de la nation des Goths avait reconnu pour roi Fritigern, et Athanaric, retiré dans le pays de Caucaland, contempla de loin les succès des Goths; mais à la mort de Fritigern, il abandonna sa retraite et traversa le Danube. Les Goths reconnurent volontiers pour roi un juge de leur nation, dont ils respectaient la naissance, et dont ils avaient éprouvé souvent l'habileté; mais l'âge avait refroidi l'audace d'Athanaric, et, au lieu de conduire les Goths aux combats et à la victoire, il écouta la proposition d'un traité avantageux que lui fit Théodose. L'empereur alla au-devant de lui, et Athanaric fit son entrée dans Constantinople, avec Théodose, le 11 janvier 381, et y fut reçu avec magnificence. Le roi des Goths ne jouit pas longtemps de cette brillante réception. Il mourut, le 25 janvier, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse de l'empereur.

ATHANASE (saint), patriarche d'Alexandrie, l'un des plus célèbres docteurs de l'Église, naquit dans cette ville vers l'an 296. Il passa dans la maison d'Alexandre, depuis archevêque d'Alexandrie, qui se chargea de le diriger dans ses études, et le fit ensuite son secrétaire. Attiré par la grande réputation de St. Antoine, il alla mener pendant quelque temps la vie ascétique auprès de ce célèbre anachorète, d'où il revint recevoir le diaconat à Alexandrie, en 321. Il paraît que dès le début de la lutte entre le patriarche Alexandre et Arius, sur la nature du Verbe, Athanase fut le conseiller et le guide de son évêque. En 325, il parut au concile de Nicée, en compagnie de saint Alexandre, et y joua un rôle très-important. Il eut une grande part à l'adoption du fameux terme *consubstantiel,* en grec *omousios*, qui devint, dès cet instant, la marque de séparation entre ses partisans et ceux d'Arius. Toute cette grande troupe d'évêques, qui condamnèrent Arius dans ce concile, prouvèrent bientôt, en changeant pour la plupart d'opinions, et en souscrivant à tous les symboles qu'on voulut leur imposer, qu'ils n'avaient guère compris la profonde question théologique qui leur avait été proposée. Athanase seul soutint par ses écrits les dogmes adoptés par le concile de Nicée, et fut, pendant près d'un demi-siècle, le seul père catholique de l'Église. Tandis que les ariens avaient de leur côté les évêques les plus savants et les plus éloquents, Athanase était le seul théologien de son parti. Il fut élu patriarche d'Alexandrie, en 326, à l'âge d'environ 30 ans, et tint pendant 46 ans le siége le plus important alors de tout l'empire. Les méléciens, du nom de Mélèce, prédécesseur d'Alexandre, et déposé pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution de Dioclétien, s'unirent aux ariens pour attaquer l'élection d'Athanase, 331. Le commencement du 4e siècle est, comme l'on sait, le point de formation de tout le système catholique, soit comme hiérarchie, soit comme dogme. Athanase eut à ce double titre des ennemis acharnés qui ne lui laissèrent pas un moment de repos. On le chargea auprès de Constantin de nombreuses et graves accusations. L'empereur l'exila à Trèves; Constance le rappela d'exil. Son entrée à Alexandrie ressembla à une pompe triomphale, l'an 338. Quatre-vingt-dix évêques, présidés par Eusèbe de Nicomédie, dans la ville d'Antioche, le condamnèrent sur diverses accusations, l'an 341. Athanase leur opposa la décision de cent évêques, presque tous Égyptiens, qui se réunirent à Alexandrie, et le déclarèrent innocent. Grégoire de Cappadoce, nommé évêque à sa place par les Pères d'Antioche, prit violemment possession de son siége, en 341. Saint Athanase se retira à Rome auprès du pape Jules Ier, qui, dans un concile de cinquante évêques, confirma la sentence rendue en sa faveur par le concile d'Alexandrie, et ce jugement fut ensuite approuvé par plus de trois cents évêques assemblés à Sardique. Athanase avait emmené avec lui à Rome plusieurs moines; il commença à y faire connaître la vie monastique. Jusque-là cette profession était méprisée en Occident. Grégoire, l'usurpateur du siége d'Alexandrie, étant mort, Constance se vit forcé de laisser Athanase revenir en Égypte, dont tout l'Occident avait embrassé la cause, l'an 346; mais devenu maître de tout l'empire, par la mort de Constant, son frère, Constance convoqua et présida lui-même des conciles; et au troisième concile de Milan, l'an 354, il se leva avec fureur au milieu des évêques, se fit l'accusateur d'Athanase, et ordonna de le condamner; ce qui fut fait. Athanase fut chassé violemment de son siége par le gouverneur d'Alexandrie; il se réfugia dans les déserts de l'Égypte, et y demeura caché jusqu'à la mort de Constance, l'an 362. George élu par les ariens à la mort de Grégoire, fut massacré dans une sédition populaire. Ce fut à la suite de ce meurtre, qu'Athanase rentra en triomphe dans sa cité patriarcale, l'an 362. Bientôt, devenu odieux à Julien, il fut obligé de re-

gagner la Thébaïde pour mettre sa vie en sûreté. La mort de Julien et l'avénement de Jovien, l'an 365, le ramenèrent à ses fonctions. Valens, successeur de Jovien, le força de nouveau à la retraite; il alla chercher un asile parmi les morts, dans le sépulcre de ses pères. Cependant Valens lui permit, au bout de trois ou quatre mois, de rentrer dans son Église, et cette fois il n'en fut plus séparé jusqu'à sa mort, en 373. Des quarante-six années de son épiscopat, il en avait passé vingt dans différents exils, et la plus grande partie des autres dans des combats continuels pour la défense de l'opinion qu'il avait fait triompher à Nicée. Il reste de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre les ariens, et des *commentaires* sur la Bible. On lui attribue à tort le symbole de Nicée. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du Père Montfaucon, Paris, 1698, 3 vol. in-fol.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, assista en 363 au concile d'Antioche, et y signa le symbole de Nicée.

ATHANASE (St.), reçut la couronne du martyre en 452, par des brigands qu'avait apostés contre lui Théodose, chef des eutychéens.

ATHANASE, patriarche d'Alexandrie, surnommé par les uns *Célites*, par les autres *Abinas*, successeur de Pierre Monge, en 490; mourut le 17 septembre 496.

ATHANASE ou **ANASTASE**, patriarche d'Antioche dès l'an 629; mourut en 640 de J. C.

ATHANASE, 2e du nom, évêque et duc de Naples, conspira en 878 contre son frère Sergius II, auquel il fit arracher les yeux, et qu'il fit périr à Rome dans les fers. Athanase s'allia ensuite avec les Sarrasins, ravagea le midi de l'Italie, les États de l'Église, jusqu'à sa mort, qui arriva en 900.

ATHANASE, *jacobite*, patriarche d'Alexandrie, l'an 1250; mourut le 1er décembre 1261.

ATHANASE, élu patriarche de Constantinople en 1289; se retira dans un monastère et se démit, le 16 octobre 1293; rappelé le 23 août 1304, il renonça de nouveau dans le mois de mai 1311.

ATHANASE, *melquite*, patriarche; successeur de Nicolas II; fut chassé de Constantinople l'an 1308, par l'empereur; on ignore l'époque de son avénement et de sa mort.

ATHANASE (J. B.), jésuite, né à Lyon, mort à Rome en 1630, a publié un ouvrage ascétique intitulé : *le Tribunal de la conscience*.

ATHANASE, surnommé *Patellarius*; substitué à Cyrille Lucas, patriarche de Constantinople, en 1634, et peu après relégué à Chio; rétabli en 1651, il ne siégea que quinze jours.

ATHANASE (Pierre), *Rhetor* ou le Rhéteur, né dans l'île de Chypre à la fin du 16e siècle, s'occupa de la réunion des Églises grecque et romaine, et vint en France solliciter l'appui du cardinal de Richelieu, mort vers l'an 1663. Il est auteur de trois *Traités* sur la philosophie d'Aristote, Paris, 1642; d'une *Épître* sur l'union, adressée aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, etc., grec-latin, Paris, 1655, in-4°.

ATHANASIE (Ste), née dans l'île d'Égine au 9e siècle, fonda un monastère appelé *Timi*, dont elle fut supérieure, et mourut en 860, au retour d'un voyage à Constantinople.

ATHANASIO (don Pèdre), peintre espagnol, né à Grenade en 1638, mort en 1688, peignit à la manière de Van Dyck et de P. de Moya; la ville de Grenade possède presque tous ses tableaux, entre autres une *Conception* et une *Conversion de saint Paul*, très-estimées.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, au rapport de Pline, se promenait revêtu d'une cuirasse de plomb pesant 500 livres, et de brodequins du même poids.

ATHANAIS, de Syracuse, au 4e siècle avant J. C. avait écrit l'*Histoire de Sicile*. Cet écrivain est cité par Plutarque, *Vie* de Timoléon. Vossius lui a donné un article dans les *Hist. græc.*

ATHÉAS, roi des Scythes, prince belliqueux, fit la guerre aux Triballiens et aux Istriens, et fut tué dans un combat contre Philippe le Grand, vers 340 avant J. C., à l'âge de 90 ans.

ATHELARD. *Voyez* **ADELARD.**

ATHELSTAN. *Voyez* **ADELSTAN.**

ATHÉNAGORAS, philosophe éclectique, né dans le 2e siècle, à Athènes, embrassa jeune le christianisme, et vint à Alexandrie, où il professa dans son école une doctrine basée sur les dogmes du platonisme et de la religion nouvelle. Il adressa à Marc-Aurèle et à Commode une apologie pour les chrétiens, traduite en français dès le 16e siècle, et dont l'abbé de Gourcy a donné des extraits. On lui doit en outre un *Traité* sur la résurrection des morts, traduit en français par le P. Renier, Breslau, 1753, in-12. Les œuvres d'Athénagoras, publiées grec et latin par H. Estienne, 1557, in-8°, l'ont été plusieurs fois depuis. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1706, in-8°. On lui attribue à tort le roman du *Vrai et parfait amour*, écrit en français par Fumée, sieur de Genillé.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient, sous le nom d'Ælia-Eudoxia, était femme de l'empereur Théodose le Jeune. Ayant été disgraciée par son mari, qui la soupçonnait d'intelligence avec le savant Paulin, elle se retira en Palestine et mourut à Jérusalem, en 460, après avoir protesté de son innocence. Cette princesse avait composé, entre autres ouvrages, une traduction en vers hexamètres des huit premiers livres de l'*Ancien Testament*, citée par Photius. On lui attribue, mais sans preuves suffisantes, une *Vie* de J. C., composée de vers pris dans l'Iliade et l'Odyssée, imprimée sous ce titre : *Homerici centones*, grec et latin, par H. Estienne, 1578, in-16, et reproduite dans la *Bibliotheca Patrum*.

ATHENAS (Pierre-Louis), archéologue et naturaliste, né à Paris, le 3 février 1752. Placé au collége des Oratoriens à Soissons, il y fit d'excellentes études, et en sortit, en 1768, comblé de prix et d'éloges. Admis, comme premier aide à l'apothicairerie de l'abbaye de St.-Germain des Prés, il augmenta ses connaissances et en acquit d'autres en suivant les cours d'anatomie, de physiologie, de minéralogie et de géologie, sous les Buffon et les Daubenton. Vers 1786, Athenas quitta Paris, et vint à Nantes, où il éleva successivement des fabriques de soude, de teinturerie, d'acide sulfurique, etc. La variété de ses talents et de ses connaissances, lui avait acquis quelques droits à la confiance de ses nouveaux concitoyens. Appelé en 1791 à faire partie du corps municipal de Nantes, il fut nommé, en 1795, directeur de la monnaie de cette ville. Il remplit ces fonctions avec autant de zèle que

d'intégrité pendant vingt-deux ans, et les cumula longtemps avec celles de secrétaire de la chambre de commerce, qui lui furent confiées, dès sa création, en 1803. Il se démit de la première place en 1817. Athenas a été aussi membre du conseil général du departement de la Loire-Inférieure, du conseil municipal de Nantes et de diverses administrations locales. Partout sa place était marquée au secrétariat, où on le conservait le plus longtemps possible. L'un des fondateurs, en 1797, de la société académique de Nantes, il en fut toujours un des membres les plus laborieux. On lui soumet une pierre informe, mais d'une pesanteur remarquable; il y reconnait la présence de l'étain, et la très-riche mine d'étain de Piriac est découverte. Il est l'auteur d'une très-puissante charrue connue sous le nom de *Défricheur Athenas*, qui lui a valu, en 1824, la grande médaille d'or de l'académie des sciences. D'autres prix lui ont été également décernés par des sociétés scientifiques et agronomiques. Ce savant est mort à Nantes, le 22 mars 1829. Il a publié une foule d'ouvrages, mémoires et dissertations sur des objets d'utilité, de sciences et d'arts.

ATHÉNÉE, ingénieur de Byzance, vivait vers l'an 210 avant J. C.; auteur d'un traité sur les machines de guerre, adressé à Marcellus, qui prit Syracuse, 212 avant J. C.

ATHÉNÉE, frère d'Eumène III, roi de Pergame, se joignit à son frère Attale pour aller secourir Manlius contre les Galates, 188 avant J. C.; fut envoyé en ambassade à Rome par son frère Eumènes, pour faire sortir de la Thrace les garnisons romaines, et choisi par le sénat pour un des généraux d'armée contre Persée, roi de Macédoine; sa valeur lui concilia l'estime de Paul-Émile, général romain, qui ne voulut se confier qu'à lui et à Scipion, dans le voyage qu'il fit à Delphes.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, né à Séleucie, vivait vers l'an 46 avant J. C.; il vint à Rome sous l'empire d'Auguste; fut lié avec Muréna, qui conspira contre Auguste; fut arrêté comme lui, et remis en liberté par l'empereur; il périt sous les ruines de sa maison, 16 ans avant J.-C.

ATHÉNÉE, médecin, né à Attale, en Cilicie, vers l'an 9 de J. C., et contemporain de Pline; il fut le chef de la secte qu'on appela *Pneumatique*, parce qu'il pensait que les vrais éléments étaient le chaud, le froid, le sec et l'humide, auxquels il en ajoutait un cinquième appelé *esprit*, en grec *pneuma*.

ATHÉNÉE, célèbre grammairien grec, né à Naucrate, en Égypte, vers l'an 228; c'est le Varron ou le Pline des Grecs; il ne reste de lui qu'un seul ouvrage, *les Sophistes à table*, en quinze livres; les deux premiers manquent, une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. Il y a dans cet ouvrage une variété surprenante de faits et de citations, qui seraient inconnus sans lui; la meilleure édition est celle de Schwerghœuser, Strasbourg, 1801 à 1806.

ATHÉNÉE, mathématicien grec, inventa une horloge d'eau ou clepsydre, qui mesurait le temps par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir d'un goulot étroit. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

ATHÉNION, esclave cilicien, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 avant J. C.

ATHÉNIS. *Voyez* **ANTHERMUS**.

ATHÉNOBIUS, fils de Démétrius, général des armées d'Antiochus Sidétès; ce prince l'envoya, vers 140 avant J. C., à Simon, général des Juifs, pour lui demander la restitution de Joppé, de Gaza et de la forteresse de Jérusalem.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, né à Tarse en Cilicie, fut attaché à la bibliothèque de Pergame; Caton d'Utique alla exprès dans cette ville pour le voir; se l'attacha et l'emmena avec lui; il reçut ses derniers soupirs vers l'an 60 avant J. C.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, né à Tarse en Cilicie, vivait vers l'an 50 avant J. C.; il fut en grand crédit auprès d'Auguste, auquel il avait été donné pour précepteur par César; il conserva sur son élève un ascendant dont il ne profita que pour lui imprimer des sentiments de modération et de clémence; l'empereur à sa prière, diminua les impôts que payait la ville de Tarse, et le chargea de l'éducation du jeune Claude Néron, qui fut depuis empereur; il mourut dans sa patrie à 82 ans.

ATHÉNODORE (St.), évêque de Néocésarée, fut disciple d'Origène, assista au concile d'Antioche, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélius, en 255.

ATHÉNODORE, nom de deux habiles sculpteurs qui travaillèrent au groupe de Laocoon, et se distinguèrent par leurs statues de femmes.

ATHÉNOGÈNES (St.), martyr, est cité par St. Basile, pour avoir, à l'instant de sa mort, fait un *Hymne* sur la Trinité.

ATHIAH (Abathaleb-Mohammed-Ben-Ali-Ben-Athiah), dit *Al Mekki*, parce qu'il était né à la Mecque; il est auteur d'un fort bel ouvrage intitulé : *La Provision des Cœurs*; mort en 1098.

ATHIAH (Ebn-Athiah-Al-Morabi ou Al-Mogrebi), né à Grenade en Espagne, en 1086; mort à Lorca, en 1148; on a de lui un *commentaire* sur le Coran.

ATHIAS (Tobie) a publié une *Bible espagnole*, à l'usage des Juifs, Ferrare, 1553, in-fol., gothique.

ATHIAS (Joseph), juif, imprimeur d'Amsterdam; a publié, en 1661 et 1667, deux éditions de la Bible hébraïque; la plupart des éditions modernes de la *Bible* ont suivi le texte d'Athias. Les États-Généraux, par un décret du 10 juin 1667, lui témoignèrent leur satisfaction et lui envoyèrent une chaîne et une médaille d'or; mort en 1700.

ATHIR (Ebn-Athir-Al-Gezeri), né à Gezirat-Ebn-Omar, ville située sur le Tigre, au-dessus de Mosul; a composé un livre intitulé : *Giamé-al-Ossoul*, dans lequel il a réuni les sentiments des plus savants docteurs du mahométisme; il est aussi auteur du *Katab ab Schafei*, où il établit les fondements de la doctrine de Schafei, un des quatre chefs des sectes orthodoxes du mahométisme; mort en 1212.

ATHIR (Ebn-Athir-Al-Gezeri), frère du précédent; a composé trois histoires : la première est le *Kamel*, ou *Histoire générale*; la seconde, *Exemples pour les gens sages*, et la troisième pour la dynastie des Atabeks; il mourut à Mosul en 1256.

ATHIRCON ou **ATHICON**, vingt-huitième roi d'Écosse, dans le 3e siècle; succéda à Éthodius II, son père; ses vertus le firent d'abord aimer; plus tard, ses vices le firent détester.

ATHLONE (Godefroi de REIDE, comte d'), général hollandais, au service de Guillaume III, roi d'Angleterre; contribua puissamment à la conquête de l'Irlande, ce qui lui valut le titre de comte d'Athlone pour lui et ses descendants; fit les premières campagnes du duc de Marlborough, et mourut à Utrecht en 1703.

ATHRONGE, berger juif qui prit le diadème dans la Judée, et pilla longtemps cette province, 4 ans avant J. C.; il tomba enfin entre les mains d'Archélaüs qui le fit mourir après l'avoir fait promener sur un âne dans toutes les villes de son ethnarchie avec une couronne de fer sur la tête.

ATKINS (Richard), écrivain anglais, né en 1615. Son dévouement à la cause royale, pendant la guerre civile, ayant amené la perte de sa fortune, il se mit à composer des livres, et mourut en prison pour dettes, en 1677. On a de lui un *traité sur l'Origine et les progrès de l'imprimerie* en Angleterre, 1664, in-4°, ouvrage qu'a fait oublier celui de Middleton; une *apologie* suivie d'un *opuscule* intitulé: *Soupirs et éjaculations de l'âme*, 1669, in-4°.

ATKINS (sir Robert), célèbre jurisconsulte anglais, descendant d'une des plus anciennes familles du comté de Glocester; fut nommé chevalier du Bain à l'avénement de Charles II, en 1661, et dix ans après l'un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des plaids communs; se retira des affaires, en 1679, par mécontentement; se chargea, en 1683, de défendre lord Russell; fut un des instruments les plus actifs de la révolution de 1688, et premier président de la cour de l'échiquier, le 19 octobre 1689, puis orateur de la chambre des pairs; il mourut en 1709, à 88 ans; ses ouvrages forment un volume sous le titre de *Traités parlementaires et politiques*.

ATKINS (Sir Robert), fils du précédent, né en 1644, passionné, dès sa jeunesse, pour l'étude des lois et de l'histoire de son pays; élu membre du parlement, par son comté de Glocester; auteur, enfin, d'une histoire très-estimée de ce comté. Il avait été élevé sous les yeux, éclairé par les lumières de son père. Le respect filial de l'un égalait la tendresse paternelle de l'autre. Atkins mourut en 1711.

ATKINS (Jean), chirurgien anglais, employé sur un vaisseau de guerre qui allait en croisière, visita les côtes d'Afrique, le Brésil, la Barbade et la Jamaïque, et, de retour en Angleterre, publia la *relation* de ses voyages, Londres, 1735.

ATOCHE (Louis-Jean-Marie), employé au cabinet des estampes de la bibliothèque royale à Paris, mort en cette ville en 1832, était connu surtout par ses *Aquarelles*.

ATOSSE, fille de Cyrus, épousa Cambyse, son frère, ensuite le mage Smerdis, et en 3es noces Darius, dont elle eut Artabazane et Xercès. Ussérius prétend qu'elle est la même que Vasthi de l'Écriture.—Une autre Atosse, fille d'Artaxercès Mnémon, se maria avec son père qui avait conçu pour elle une passion criminelle.

ATRATUS (Hugues), médecin et mathématicien anglais, fut élevé au cardinalat en 1281, et mourut de la peste en 1287. On lui attribue: *Canones medicinales super opus febrium; De genealog. human; Distinctiones prædicabiles*.

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes vers 1266 avant J. C. Il chassa de sa cour Thyeste, son frère, qui avait séduit Érope son épouse, et lui fit servir dans un festin deux enfants nés de ce commerce criminel. Il succomba lui-même sous les coups d'Égyste, fils de Thyeste. On donna le nom d'Atrides à ses fils Agamemnon et Ménélas.

ATROCIANUS (Jean), poëte latin et philologue sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Atrocianus était né en Allemagne, vers la fin du 15e siècle. Ayant acquis des connaissances étendues dans les langues anciennes, il ouvrit une école de grammaire à Fribourg en Brisgau. De Fribourg, il vint s'établir à Bâle. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. Indépendamment de son édition d'Æmilius Macer, accompagnée d'un commentaire très-curieux, Fribourg, 1530, in-8°, rare, on cite d'Atrocianus les opuscules suivants: *Elegia de bello rustico, ann. 1525, in Germania exorto; prœterea ejusdem epigrammata*, etc., Bâle, 1528, in-8°.

ATROPATE, satrape de la Médie sous Darius Codoman, s'abandonna à la clémence d'Alexandre, après la bataille d'Arbelles, 331. Le vainqueur le conserva dans son gouvernement, et, après la mort d'Alexandre, Atropate se fit roi de la Médie, à laquelle il donna le nom d'Atropatène, et la transmit à ses descendants.

ATTA (T.-Quint.), poëte latin qui florissait l'an 677 de Rome, est auteur de *comédies* et de *satires* dont on trouve quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

ATSIZ. *Voyez* **ATZYZ**.

ATTAIGNANT (Gabriel-Charles de l'), bel esprit que sa qualité d'ecclésiastique n'a pas empêché de rimer quelques madrigaux et chansons assez galantes, né en 1697 à Paris, où il mourut le 10 janvier 1779, retiré chez les Pères de la doctrine chrétienne, fut de bonne heure pourvu d'un canonicat à Reims, mais ne quitta point la capitale, et fit métier d'amuser par des bons mots, impromptus ou couplets satiriques, la société qu'il y fréquenta jusqu'à l'époque de sa retraite du monde. Ses principales productions ont paru collectivement par les soins de l'abbé de la Porte, sous le titre de *Poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1757, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un 5e vol. publié en 1779, sous le titre de *Chansons et poésies fugitives*. Le *Choix* qu'en a donné Millevoye, 1810, in-18, contient ce qu'il y a de moins mauvais parmi les différentes pièces de cet auteur, de qui nous citerons encore: *Épître à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8°; *Réflexions nocturnes*, 1769, in-8°. L'abbé de l'Attaignant est aussi auteur de plusieurs vaudevilles, et il a eu part avec Fleury à l'opéra-comique du *Rossignol*.

ATTAIGNANT de **DAINVILLE** (l'), trésorier de St.-Lazare, et parent du précédent, est auteur d'une comédie en 5 actes et en vers, intitulé *le Fat*, jouée en 1751, mais non imprimée.

ATTALE Ier, roi de Pergame, succéda à Eumène, son cousin, l'an 241 avant J. C.; défit les Gaulois qui rava-

geaient depuis longtemps l'Asie Mineure ; prit le titre de roi après cette victoire ; s'empara de toute l'Asie en deçà du mont Taurus ; fut forcé par Achæus d'en abandonner une partie ; s'allia avec Antiochus le Grand contre Achæus ; avec les Romains contre Philippe V, roi de Macédoine, l'an 214 avant J. C. ; favorisa les lettres et fonda la célèbre bibliothèque de Pergame ; il mourut l'an 197 avant J. C., âgé de 72 ans, après en avoir régné 44.

ATTALE II, dit *Philadelphe*, fils du précédent, monta sur le trône l'an 159 avant J. C., en attendant que son neveu, Attale Philométor, dont il était le tuteur, fût en état de régner ; il battit Antiochus, roi de Syrie, et Prusias, roi de Bithynie, qui s'était emparé de Pergame ; rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce ; fut constamment l'allié et l'ami des Romains, et fonda, en Lydie, Attalie et Philadelphie ; il mourut à 82 ans (138 avant J. C.), dans la 21ᵉ année de son règne, empoisonné par son neveu, impatient de jouir de sa succession.

ATTALE III, dit *Philométor*, fils d'Eumène et neveu du précédent, monta sur le trône après la mort de son oncle (138 avant J. C.). Dès le commencement de son règne, il se souilla de meurtres ; plusieurs de ses parents et amis furent victimes de sa cruauté ; repoussa Nicomède, roi de Bithynie ; il tomba en démence, et mourut, en 143, après un règne de 5 ans, instituant le peuple romain son héritier ; son goût pour le jardinage lui avait fait abandonner les affaires ; il se plaisait surtout à cultiver les plantes vénéneuses. On lui attribue l'invention du parchemin.

ATTALE, général de Philippe le Grand, roi de Macédoine, et depuis son beau-père. Alexandre le fit assassiner, vers 335 avant J. C., parce qu'il avait insulté un jeune seigneur, nommé Pausanias.

ATTALE (Priscus), préfet de Rome sous Honorius, se fit proclamer empereur en 409, et se soutint quelque temps dans les Gaules contre les généraux d'Honorius ; Constance, général romain, le fit prisonnier en 416, et l'envoya à l'empereur, qui lui fit couper la main droite et le relégua dans l'île de Lipari, où il mourut misérablement en 417.

ATTALIOTA (Michel), juge et proconsul vers l'an 1070, a composé un *Manuel de droit*, dédié à l'empereur Michel Ducas, et que l'on trouve dans le *Jus gr.-roman.* de Leunclavius.

ATTAR ou **ATHAR** (Khodja), né en Abyssinie, au 15ᵉ siècle ; attaché aux souverains d'Hormuz, il s'éleva aux premiers emplois ; plaça sur le trône Chahweiss, le plus jeune des frères du roi, au préjudice de l'aîné, 1486 ; fut obligé de fuir son protégé, qui fut détrôné en 1488 ; devint régent de l'État, vers 1500, sous le jeune Seif-Eddyn IV ; fut défait dans un combat naval par Albuquerque, et contraint de se rendre tributaire de la cour de Lisbonne en 1507 ; empêcha les Portugais d'élever une citadelle sur le terrain qu'il leur avait cédé ; mort en 1513, au moment où il se préparait à repousser une nouvelle invasion d'Albuquerque.

ATTARDI (Bonaventure), religieux augustin, né à St.-Philippe-d'Argire en Sicile, professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, nommé, en 1738, provincial de son ordre en Sicile et à Malte, fut l'un de ceux qui attaquèrent Muratori, lorsqu'il eut soutenu qu'un chrétien n'était pas obligé de verser son sang pour défendre l'opinion de l'immaculée conception. On a de lui : *Bilancia della verita*, Palerme, 1738, in-4° ; *La Risposta senza maschera al sig. Muratori*, Palerme, 1742.

ATTAVANTI (Paul), religieux servite, né à Florence en 1419, mort dans la même ville en mai 1499, ami des savants de son siècle, se rendait aux assemblées de l'académie platonicienne qui se tenaient dans le palais de Laurent de Médicis. On a de lui un *Carême*, 1479, in-4° ; un *Abrégé du droit canonique*, Milan, 1479, in-fol. ; une *Exposition des Psaumes*, 1479, in-4° ; ses *Commentaires* sur Dante et sur Pétrarque sont restés manuscrits.

ATTÉIUS (Pacuvius), jurisconsulte romain, vivait vers 54 avant J. C. et fut disciple du fameux Servius Sulpicius.

ATTÉIUS (Capito), tribun du peuple, commanda quelques troupes, durant la guerre d'Auguste et de Marc-Antoine ; il signa avec Agrippa, l'accusation contre Cassius, 43 avant J. C. Ses ouvrages sont perdus ; c'étaient : *Commentaria ad leg. XII. tab. ; De pontifico jure ; De jure sacrificorum ; De senatoris officio.*

ATTÉIUS (Capito), fils du précédent, jurisconsulte célèbre sous Auguste, tribun avec Aquilius Gallus ; consul avec Germanicus, l'an 12 de J. C. ; mourut l'an 23. Ses ouvrages sont cités avec éloge par Aulu-Gelle, Festus, Macrobe, Augustin, etc.

ATTENDOLO (Darius), docteur en droit, né à Bagnacavello, dans le 16ᵉ siècle. Après avoir fait ses études à Bologne, il s'adonna pendant quelque temps au métier des armes, et suivit le prince de Salerne, dans son expédition contre le Piémont. Dégoûté de la guerre, il se retira pour se livrer entièrement aux lettres. Il a publié *il Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560 ; *Discorso intorno all' onore e al modo d'indurre le querele per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise, 1565, in-8°. — Son fils, poëte et littérateur, a laissé un *Recueil de poésies*, Florence, 1584, et Naples, 1588, in-4°, et d'autres productions peu intéressantes.

ATTENDOLO (Jean-Baptiste), savant littérateur du 16ᵉ siècle ; naquit à Capoue ; il se distingua par sa connaissance dans les langues anciennes et modernes, par ses poésies et surtout par la part qu'il prit dans la fameuse querelle entre l'Académie de la Crusca et Camille Pellegrino, au sujet de la *Jérusalem délivrée* du Tasse ; il prit ouvertement le parti de ce poëte. Mort par suite d'une chute de voiture en 1593. Il a laissé : *Orazione nell' essequie di Carlo d'Austria principe di Spagna*, etc., Naples, 1573, in-4° ; *Rime*, Florence, 1584, in-8°, etc., etc.

ATTENDOLO (Catherine), soutint la gloire de son frère Sforce, qui s'éleva d'un rang obscur à la place de connétable du royaume de Naples, et dont les descendants devinrent ducs de Milan.

ATTERBURY (François) célèbre évêque anglais, né à Middleton en 1662, fut successivement chapelain du roi Guillaume, de la reine Anne, évêque de Rochester et doyen de Westminster. Après la mort de la reine, accusé d'être entré dans une conspiration en faveur des Stuarts, il subit un interrogatoire devant un comité du conseil privé, fut envoyé prisonnier à la Tour de Londres, décrété d'accusation par la chambre des communes, et tra-

duit devant les pairs. Cette chambre le destitua de toutes ses dignités et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. Il alla d'abord à Bruxelles, puis se fixa en France, et mourut à Paris le 15 février 1732. On estime surtout ses *Sermons*, 4 vol. in-8°, et ses *Lettres*, publiées avec celles de Pope et de Swift.

ATTERSOL (Guill.), savant anglais du 17e siècle, a publié en anglais un *Commentaire sur le livre des Nombres*, 1618, in-folio.

ATTHALIN (Cl.-Franç.). *Voyez* **ATHALIN**.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fut lié d'une étroite amitié avec Cicéron ; pendant les guerres civiles de Cinna et de Sylla, il se retira à Athènes, d'où lui vint le surnom d'Atticus ; il y apprit le grec, et le parlait aussi purement que le latin ; de retour à Rome, il resta neutre et fut toujours l'ami des rivaux qui se disputaient l'autorité ; il sauva des proscrits et les aida dans leurs besoins ; outre Cicéron, il comptait encore au nombre de ses amis Hortensius, Pompée, César, Marc-Antoine et Brutus ; Quintus Cicéron épousa sa sœur, par l'entremise de Cicéron, son frère ; et Agrippa, sa fille Pomponie ; Atticus mourut à 77 ans (32 ans avant J. C.) : il a composé des annales, des éloges en vers, et diverses pièces en grec et en latin ; Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres que nous avons encore et qui forment dix-sept livres ; sa vie a été écrite par Cornélius Nepos.

ATTICUS (Julius), fils de Plutarque de Marathon ; fut préfet de toute l'Asie, sous l'empire de Nerva, l'an 97 de J. C. ; il fit la découverte d'un trésor que l'empereur lui permit de s'approprier ; donna à son fils Hérode, intendant des villes libres d'Asie, 6,300,000 francs pour construire des bains à Troade ; embellit Athènes, et légua à chacun des Athéniens une mine (90 francs) par an.

ATTICUS (Hérode), fils du précédent, célèbre rhéteur, précepteur de Vérus ; Antonin l'éleva au consulat en 143 ; ses ouvrages sont aujourd'hui perdus. Dans le 17e siècle, on a découvert une colonne de marbre portant une inscription qui a été publiée avec des notes par Saumaise ; elle rappelle cet Atticus. Il eut un fils qui était si peu intelligent que, pour lui apprendre les lettres de l'alphabet, son père lui donna vingt-quatre domestiques dont chacun portait le nom d'une des lettres, et en avait la figure peinte sur la poitrine.

ATTICUS, philosophe platonicien, vivait au 2e siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Marc-Aurèle ; il combattit les dogmes d'Aristote et s'attacha à fixer une ligne de séparation entre la philosophie péripatéticienne et celle de Platon.

ATTICUS, patriarche de Constantinople, né à Sébaste, successeur d'Arsace au siége de Constantinople, en 406 ; cette élection souleva contre lui Innocent Ier et saint Jean-Chrysostôme ; mort le 10 octobre 425 ; sa piété et sa science le firent estimer.

ATTILA, fils de Mandras, tirait son origine des Huns qui avaient combattu les empereurs de la Chine. Il succéda, en 434, à son oncle Roas, et partagea l'autorité souveraine avec son frère Bleda. Ces deux chefs barbares, établis dans la Hongrie et dans la Scythie, menacèrent l'empire d'Orient, et forcèrent deux fois le faible Théodose II d'acheter la paix à des conditions honteuses. Attila feignit d'avoir trouvé l'épée de la divinité tutélaire des Huns ; fier de posséder cette arme qui donnait à sa puissance un caractère sacré, il ne songea plus qu'à faire valoir ses droits divins et incontestables à l'empire de l'univers. Ayant fait mourir son frère Bleda, ce fratricide fut attribué à une inspiration du ciel, et célébré comme une victoire. Seul maître d'un peuple qui adorait la Divinité sous le symbole d'une épée, chez lequel, dit Montesquieu, les enfants entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, où les pères versaient des larmes de ne pouvoir suivre leurs enfants à la guerre, Attila avec une ambition sans bornes, devait faire trembler tous les peuples et devenir, comme il le disait lui-même, le fléau dont Dieu se servait pour châtier les nations. En peu d'années, il étendit sa domination sur toutes les provinces de la Germanie et de la Scythie ; les empereurs d'Orient et d'Occident étaient ses tributaires, les Vandales ses alliés, les Ostrogoths, les Gépides, une partie des Francs se réunissaient sous ses drapeaux : les peuples les plus reculés du Nord le redoutaient comme un guerrier qui commandait à la victoire, et comme un magicien qui excitait à son gré les orages, dictait des lois aux éléments, et faisait tomber les étoiles. Devenu le monarque universel des barbares, et chef d'une armée dont les historiens font monter le nombre à 700,000 combattants, il porta ses armes jusque dans le royaume de Perse, dont il avait entendu vanter la puissance et les richesses. Après une longue marche dans laquelle aucun obstacle ne put l'arrêter, il fut battu par l'armée des Persans, dans les plaines d'Arménie, et se retira avec le projet de venger sa défaite sur l'empire d'Orient. Il ne manqua pas de prétextes pour déclarer la guerre. Tous les États qui promettaient un riche butin étaient ses ennemis naturels, et tous les princes qu'il espérait vaincre, avaient manqué à la foi des traités. Les Huns, conduits par Attila, pénétrèrent dans l'Illyrie, et ravagèrent toutes les provinces de l'empire, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. L'empereur Théodose rassembla une armée pour s'opposer aux ravages d'un si redoutable ennemi ; mais dans trois batailles sanglantes, la fortune se déclara pour les barbares. Constantinople ne dut son salut qu'à la hauteur de ses murailles, et à l'ignorance des compagnons d'Attila dans l'art des siéges. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, devinrent la proie du farouche conquérant, qui porta partout le fer et la flamme, et détruisit soixante et dix villes florissantes. Théodose fut réduit à solliciter la clémence d'Attila ; les sénateurs et les nobles de Byzance vendirent leurs biens pour satisfaire son avidité et apaiser sa colère. Pendant les négociations, les ambassadeurs d'Attila allèrent menacer l'empereur de Constantinople jusque sur son trône, et ceux de Théodose vinrent plusieurs fois se jeter aux pieds du roi des Huns, qui avait établi sa cour dans un village royal, bâti sur les bords du Danube. Attila reçut les députés de Byzance, assis sur une chaise de bois, et reprochant à l'empereur Théodose d'avoir manqué aux conditions des traités : « Où est la forteresse, s'écria-t-il, où est la ville de l'empire romain qui peut prétendre à subsister, lorsqu'il nous plaira de la détruire ? » Les députés ne purent apaiser le monarque des Huns qu'à force de soumissions et de présents : tandis qu'ils étaient encore auprès de lui, Édécon, l'un de ses ambassadeurs envoyés à Constantinople, se laissa cor-

Digitized by Google

rompre par l'eunuque Crysaphius, et promit d'assassiner son maître, à son retour sur les bords du Danube. La vue des richesses qui lui étaient promises avait exalté la tête de ce barbare ; mais en revoyant Attila, il n'eut pas le courage d'achever son crime ; il se jeta aux pieds du monarque, avoua sa faute, et implora son pardon. A la nouvelle d'une conspiration découverte, on s'attendait à voir couler des flots de sang, et les ambassadeurs de Théodose tremblaient d'être immolés à la vengeance d'Attila ; mais le roi des Huns se contenta d'envoyer des députés à Constantinople, pour reprocher à Théodose sa perfidie, et pour demander la tête de Crysaphius, dont l'empereur racheta la vie par de nouveaux tributs. La paix fut conclue et bientôt troublée; Marcien, qui succéda à Théodose, sentit toute la honte des traités faits avec Attila, et refusa de payer le tribut accoutumé : « J'ai de l'or pour mes amis, dit l'empereur, et du fer pour mes ennemis. » Attila fut irrité de cette réponse, et, dans sa colère, il menaça à la fois l'empire de Constantinople et celui d'Occident. Depuis longtemps, il avait le projet de faire une invasion dans les Gaules; au premier signal, les nations de la Germanie et de la Scythie accoururent sous ses drapeaux, et des myriades de barbares s'avancèrent vers le Rhin et la Moselle. A leur approche, la consternation fut universelle. Les peuples désertaient les villes et fuyaient dans les forêts. Attila traversa la Champagne, qu'il trouva partout déserte sur son passage. Il passa la Seine, atteignit la Loire, et vint camper sous les murs d'Orléans. Les habitants, encouragés par Anianus ou Agnan, leur évêque, arrêtèrent les premiers efforts des barbares, et virent bientôt arriver à leur secours une armée commandée par Aétius, général des Romains, et par Théodoric, roi des Visigoths, établis à Toulouse. Cette armée réunissait sous ses drapeaux, les Goths, les Romains, les Armoricains, les Alains, les Bourguignons, et les Francs qui obéissaient à Mérovée; à leur arrivée, le roi des Huns leva le siége, et, redoutant les suites d'une défaite au centre de la Gaule, il abandonna les bords de la Loire, et revint attendre ses ennemis dans les plaines de Châlons-sur-Marne; bientôt les deux armées se trouvèrent en présence; Attila inquiet sur le sort du combat qu'il ne pouvait éviter, consulta les aruspices qui lui annoncèrent sa défaite. Le roi barbare, sans laisser voir ses inquiétudes, parcourut les rangs de son armée, rappela à ses soldats leurs anciens exploits. Il se servit habilement de la doctrine de la prédestination, si familière à presque tous les peuples guerriers, et montra à ses compagnons la vengeance du ciel prête à éclater sur la tête des lâches. Enflammés par les discours et par la présence de leur chef, les Huns étaient impatients de combattre; Attila rangea son armée en bataille, et s'avança à la tête de l'élite de ses guerriers. Après avoir, selon le langage des historiens, obscurci l'air d'un nuage de flèches et de javelots, l'infanterie et la cavalerie des deux armées se joignirent et combattirent corps à corps. Les Huns enfoncèrent le centre de l'armée ennemie, séparèrent les deux ailes, et réunirent tous leurs efforts pour accabler et détruire l'aile gauche. Attila se croyait déjà sûr de la victoire, lorsqu'un corps de réserve, commandé par Thorismond, fils de Théodoric, descendit des hauteurs voisines, attaqua l'armée des Huns avec impétuosité, porta le désordre et la mort dans leurs rangs; Attila, pressé de toutes parts, se retira avec peine dans son camp, où la nuit sauva les débris de son armée. L'intrépide barbare se fit des retranchements avec des chariots et des bagages, et, dans son désespoir, il fit dresser un bûcher pour s'y précipiter lui-même, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Les vainqueurs et les vaincus passèrent la nuit dans les alarmes; 160,000 morts, selon quelques historiens, couvraient le champ de bataille; on avait vu dans l'une et l'autre armée les enseignes des Goths et des Francs, divisés entre eux, et combattant, les uns pour Rome, les autres pour Attila. Les Romains durent s'applaudir de voir les barbares aux prises avec les barbares, et montrèrent peu d'ardeur à poursuivre les avantages de cette journée. Les soldats de Théodoric, mort dans la mêlée, hésitaient d'attaquer Attila vaincu; le préfet Aétius semblait redouter que les Goths et les Francs, ces dangereux auxiliaires de Rome, n'eussent plus d'ennemis à combattre. Tout porte à croire qu'après sa défaite, il conservait encore des forces redoutables; car il ne fut abandonné par aucun de ses alliés. Les Goths se retirèrent dans les provinces méridionales de la Gaule. Aétius quitta les bords de la Marne; Attila, toujours enfermé dans l'enceinte de ses chariots, s'étonna d'être resté seul dans les plaines de Châlons. Redoutant quelque stratagème, et manquant de vivres dans un pays qu'il avait ravagé, il se retira vers le Rhin, et sa retraite, qui ne fut troublée que par les Francs de Mérovée, apprit enfin, aux peuples des Gaules, que le *fléau de Dieu* avait été vaincu. Attila, plus irrité que découragé, reçut bientôt des renforts; et le monde se demanda sur quel pays, sur quel trône allait éclater sa colère, sur quel peuple il allait venger la honte de sa défaite. Il résolut d'attaquer l'Italie. Pour la seconde fois, il réclamait, comme son épouse, Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse, après avoir déshonoré son rang par sa conduite, avait imploré l'appui d'Attila contre sa propre famille, et demandé au monarque barbare d'être admise au rang de ses épouses; le roi des Huns, peu scrupuleux sur l'honneur des princesses, avait saisi cette occasion de se déclarer le champion de la beauté persécutée; mais, comme ses idées chevaleresques n'étaient pas tout à fait désintéressées, ce terrible chevalier exigeait qu'on lui cédât, avec la main d'Honoria, la moitié des provinces de l'empire. Il entra en Italie, à la tête d'une armée formidable; tandis que l'empereur tremblant envoyait au roi des Huns des ambassades inutiles, Attila prenait et détruisait Aquilée; il réduisait en cendres Padoue, Vicence, Vérone et Bergame, et ravageait les plaines de la Lombardie. Tous les habitants des villes et des campagnes fuyaient à son approche, les uns se réfugiaient dans les Alpes, les autres dans les Apennins. Les peuples de la Vénétie allèrent chercher un asile dans les lagunes de la mer Adriatique, et fondèrent Venise, qui doit ainsi son origine à la terreur qu'inspirait Attila. En entrant dans le palais de Milan, Attila aperçut un tableau qui représentait l'empereur des Romains assis sur son trône, et les princes de Scythie prosternés à ses pieds; il ordonna au peintre d'effacer ce tableau, et de représenter sur la même toile le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs

d'or. Les spectateurs applaudirent sans doute à ce changement, et l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns était d'une effrayante vérité. L'empire d'Occident n'avait point d'armée pour sa défense; l'empereur, le sénat et le peuple de Rome eurent recours aux larmes et aux supplications; le pape Léon I[er] exposa sa vie pour sauver son troupeau, et se rendit dans le camp d'Attila avec les ambassadeurs romains; on proposa au roi des Huns de lui abandonner tous les droits de la princesse Honoria; cette proposition, la soumission des Romains, l'éloquence de Léon, son air vénérable, apaisèrent la colère du prince barbare; il faut croire aussi que l'arrivée d'Aétius, et le souvenir de la bataille de Châlons, purent contribuer à le rendre moins inexorable. Comme il ravageait tous les pays qu'il parcourait, son armée manquait presque toujours de vivres; le beau ciel d'Italie commençait d'ailleurs à amollir les pâtres du Nord; Attila accepta les conditions de la paix, et revint en Hongrie. Les Romains, qui n'avaient eu pour défense que leurs prières, remercièrent le ciel, et crurent devoir leur salut à un miracle. Attila, de retour de Hongrie, tenta, contre la Gaule, une nouvelle expédition, qui ne réussit pas plus que la première; il trouva, dans les Alains, les Francs et les Goths, des ennemis invincibles. Obligé, pour la seconde fois, de quitter la Gaule, il se ressouvint qu'on ne lui avait point encore livré la princesse Honoria, et résolut d'aller la redemander le fer et la flamme à la main; pendant qu'il faisait ses préparatifs pour attaquer de nouveau l'Italie, et qu'il répétait sans cesse le nom d'Honoria dans ses terribles manifestes, il fut séduit par la beauté d'une jeune fille nommée *Ildico*, et l'ajouta à la nombreuse liste de ses épouses. Attila se livra, en cette occasion, à tous les excès de la débauche et de l'amour. Le lendemain de son mariage, ses courtisans et ses guerriers, impatients de saluer leur maître, pénétrèrent dans sa tente, et trouvèrent la jeune Ildico couverte d'un voile, assise près du corps glacé de son époux. Pendant la nuit, Attila avait été étouffé par une hémorragie, l'an 453. On soupçonna sa nouvelle épouse d'avoir contribué à sa mort, et, dans les deux cours de Rome et de Byzance, la jeune Ildico fut célébrée comme une autre Judith. Le corps du roi des Huns fut enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer; on égorgea les captifs qui avaient creusé la fosse, et le corps d'Attila fut enseveli pendant la nuit, comme si on eût voulu dérober le secret de sa tombe à tous les peuples qui devaient maudire sa mémoire. Jornandes nous a laissé un portrait de ce roi barbare. Il avait une grosse tête, un nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. Sa démarche était fière, sa voix forte et sonore; il roulait sans cesse des yeux féroces, et les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la majesté de ses regards.

ATTILIUS CALATINUS (A.), deux fois consul à Rome, d'abord avec C. Sulpicius Paterculus, en 258 avant J. C., ensuite avec C. Cornélius Scipion Asina, en 254; il défit avec ce dernier une flotte carthaginoise forte de 120 voiles, prit Palerme et quelques autres places; enfin il fut dictateur, 249 ans avant J. C.

ATTILIUS (Marcus), ancien poëte latin, vivait au commencement du 7[e] siècle de Rome. Son style était très-dur, au jugement de Cicéron qui trouve cependant que sa traduction de l'*Électre* de Sophocle mérite d'être lue; il a laissé plusieurs comédies dont on ne connaît aucun fragment.

ATTILYS (N.) fut, avant la révolution, colonel du régiment Royal-Comtois; adjudant général de la nouvelle garde de Louis XVI, en 1792; se réfugia en Angleterre après le licenciement de cette garde; de retour en France, avec des émigrés et quelques soldats étrangers, on lui confia la défense du fort Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon. Les émigrés voulurent le défendre; mais les soldats étrangers se révoltèrent, et assassinèrent M. d'Attilys en 1796.

ATTINGHAUSEN (Gérard), landamman d'Uri en 1206, contribua à l'établissement de la fédération entre les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald.

ATTIRET (le frère Jean-Denis), jésuite et peintre français, de la mission de Pékin, né à Dole, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702, reçut de son père, qui professait la peinture, les premières leçons de cet art, pour lequel il annonça les plus rares dispositions. A l'âge de trente ans, il entra chez les jésuites dans l'humble et simple qualité de frère convers. Quelques années après, les missionnaires de Pékin ayant fait la demande d'un peintre français, il sollicita cette destination, et partit pour la Chine, vers la fin de 1737. Le frère Attiret ne fut pas plutôt arrivé à Pékin, qu'il offrit à l'empereur Kien-long un tableau représentant l'*Adoration des rois*, et ce prince en fut si satisfait qu'il le fit placer dans l'intérieur de ses appartements. Ses travaux n'eurent presque point d'interruption; ils furent souvent excessifs depuis 1753 jusqu'en 1760, années les plus brillantes du règne de l'empereur Kien-long, et dont presque chaque mois a été marqué par des victoires, qui ont si considérablement agrandi les limites de son empire. Ces conquêtes, et les batailles qui les avaient procurées, fournirent les sujets d'un grand nombre de tableaux qui furent ordonnés au frère Attiret, et dans l'exécution desquels la bizarrerie du goût chinois lui fit rencontrer une foule de difficultés. La modestie, la douceur et la docilité de l'artiste français l'avaient rendu cher à l'empereur, qui ne laissait passer presque aucun jour sans se rendre à son atelier, pour l'entretenir et le voir peindre. Le 29 juillet 1754, étant entré au palais, selon son usage, un des grands de la cour lui annonça qu'il venait d'être créé mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le frère Attiret refusa les insignes et les émoluments considérables qui étaient attachés à cette charge. Le lendemain, l'empereur l'ayant fait appeler, lui fit un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds, et sut employer des expressions si touchantes pour justifier et colorer sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le monarque, et d'en obtenir ce que désirait son extrême modestie. Nous n'avons de lui qu'une seule lettre, très-intéressante et élégamment écrite, insérée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tome XXVII. Il y donne la description d'une des maisons de plaisance de l'empereur, et quelques considérations sur le goût de l'architecture chinoise. Tous les ouvrages de cet artiste sont renfermés dans l'in-

Digitized by Google

térieur du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Les missionnaires eux-mêmes n'ont guère connu d'autre production de son pinceau, que le beau tableau de l'*Ange gardien*, qui orne la chapelle des Néophites, dans l'église de la mission française de Pékin. Le frère Attiret, épuisé de forces et consumé de travaux, mourut à Pékin, le 8 décembre 1768, âgé de soixante-six ans. L'empereur Kien-long l'honora publiquement de ses regrets, et donna 200 onces d'argent (1,500 fr.) pour concourir aux frais de ses funérailles.

ATTIRET (Claude-François), neveu du précédent, né à Dole le 14 décembre 1728, apprit la sculpture à l'école de Pigal. Ayant remporté un des grands prix annuels, il fut envoyé à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, et composa quelques ouvrages qui lui firent une espèce de réputation. C'est Attiret qui a fait les ornements de la fontaine publique de Dole. Il est mort à l'hôpital de cette ville, le 15 juillet 1804.

ATTMANN (Jean-Georges), savant distingué, né dans l'Argovie, en 1697; mort en 1758; auteur d'un grand nombre de mémoires sur la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse.

ATTON second (Atho II), évêque de Verceil, vivait dans le 10e siècle. Il fut grand chancelier de Lothaire, en 954, et son négociateur dans les affaires les plus difficiles de l'Église et l'empire. L'abbé Mai, bibliothécaire de la Vaticane, connu par ses belles découvertes de fragments des classiques latins, a publié dans le volume VI de cette collection, le *Polipticum* de l'évêque Atton, manuscrit qui se trouvait à Rome. On n'a pas d'autres renseignements sur Atton.

ATTUMONELLI (Michel), membre de la société de médecine et de la société médicale d'émulation de Paris, né en 1750, à Andria, dans le royaume de Naples; il étudia la médecine à l'université de Naples, et vint s'établir à Paris en 1799, où il écrivit son opuscule intitulé : *Mémoire sur les eaux minérales de Naples, et les bains à vapeur*. Indépendamment de la médecine, il connaissait aussi parfaitement la littérature ancienne, la théologie, la physique, l'histoire naturelle, la botanique. Il mourut à Paris, le 17 juillet 1826, à l'âge de 76 ans. On a encore de lui : *Éléments de physiologie médicale, ou Physique du corps humain*, et une traduction en italien de *la Politique de la France régénérée*, de Condorcet.

ATWOOD (George), physicien anglais, né vers 1745, étudia à l'école de Westminster et au collége de la Trinité de Cambridge, où il fut ensuite professeur. Le célèbre Pitt, ayant assisté à un cours de physique qu'il faisait, conçut une si grande idée de ses talents, qu'il l'employa dans le ministère des finances. Ce ministre lui fit obtenir une pension qui s'éteignit à sa mort, arrivée en 1806, un an avant celle d'Atwood. Ses ouvrages, écrits en Anglais, sont : *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet*, 1784; *Analyse d'un cours sur les principes de la physique*, Cambridge, in-8°, 1784; *Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges*.

ATZYS, prince de la dynastie des Kharismiens, et favori de Sandgiar, sultan des Seljoucides, gouverna l'empire avec gloire pendant la captivité de son maître chez les Turcomans. S'étant révolté ensuite, puis réconcilié avec lui, il mourut en 1155, âgé de 61 ans. Le poëte Rachid vante la bravoure et la libéralité de ce prince, dont il prononça l'oraison funèbre.

AUBAIS (Charles de BASCHI, marquis d'), d'une famille illustre, originaire d'Italie, qui avait la prétention d'avoir été souveraine, naquit au château de Beauvoisin, près de Nîmes, le 20 mars 1686, et mourut le 5 mars 1777. Passionné pour les lettres, il leur consacra sa fortune et sa vie. Il fut des académies de Nîmes et de Marseille. Il a publié, avec Léon Ménard, des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, avec des notes historiques et géographiques*, 1759, 3 vol. in-4°; seul, une *Géographie historique*, 1761, in-8°.

AUBAN (le marquis de SAINT), mort le 5 septembre 1783, lieutenant général des armées du roi, servit 46 ans, fit 19 campagnes et se trouva à 38 siéges ou batailles; a laissé plusieurs ouvrages sur l'art militaire et notamment sur l'artillerie.

AUBE (d'). *Voyez* **RICHER D'AUBE**.

AUBENTON. *Voyez* **DAUBENTON**.

AUBÉPIN (Hector-Léonard de SAINT-COLOMBE de l'), chevalier, bailli de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, chef d'escadre des galères de France, et membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, né le 2 avril 1663; en 1732, il accompagna avec deux galères le chef d'escadre Grandpré, chargé de punir les corsaires de Tripoli; en 1734, fut nommé chef d'escadre des galères, et peu de temps après maréchal de camp pour commander la marine; mort près de Lyon le 10 octobre 1736.

AUBER, membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, naquit dans cette ville vers le milieu du 18e siècle et se consacra dès sa jeunesse à l'enseignement. Lors de la création des écoles centrales, en 1795, il fut nommé professeur de belles-lettres à celle du département de la Seine-Inférieure. Il résigna sa chaire avant la suppression des écoles centrales; et mourut en 1803, une année après sa retraite. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-4°; *Rapport sur les moyens d'améliorer les laines*, 1795, in-4°, etc., etc.

AUBERNON (Philippe), commissaire-ordonnateur en chef, né à Antibes en 1757, mourut à Paris le 4 juillet 1832, dans sa 75e année. Depuis le passage du Var en 1792, jusqu'à la bataille de Waterloo, il avait fait dans l'administration militaire toutes les campagnes actives, principalement sous les généraux Kellermann, Bonaparte, Brune, Schérer, Joubert, Moreau et Masséna. En Italie, en Hollande, en Dalmatie, en Illyrie et en Allemagne, il avait déployé les talents, l'intégrité et le dévouement d'un administrateur du premier ordre. Schérer lui attribuait une part dans la victoire de Loano. Masséna le citait comme ayant puissamment contribué à la prolongation du siége de Gênes et au succès de la bataille de Marengo. Joubert l'appelait le père du soldat : et Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, voulut toujours l'avoir auprès de lui.

AUBERT (St.), évêque de Cambrai et d'Arras, en 633, fonda dans ces deux villes deux célèbres abbayes de

St.-Ghilain et de St.-Waast, obtint la confiance du roi Dagobert, et mourut en 668.

AUBERT (St.), évêque d'Avranches, au 8e siècle, fonda le chapitre du Mont-St.-Michel.

AUBERT, surnommé *le Moine de Puycibot*, quitta le cloître pour se livrer à son goût pour les lettres, parut avec avantage dans plusieurs cours, et se maria; mais comptant trop sur la fidélité de sa femme, il l'abandonna pour aller chercher de nouvelles aventures en Espagne. A son retour, ayant trouvé sa femme dans un lieu de débauche, il la força d'entrer dans une maison religieuse, et reprit lui-même l'habit monastique à Pignan, où il mourut en 1263. On a de lui 16 pièces. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies*, III, 364, et des fragments de deux autres, V, 51.

AUBERT (Jacques), philosophe et médecin français, né à Vendôme, mort à Lausanne en 1586, a publié des *écrits* sur la peste, sur les métaux, la physique et la séméiotique.

AUBERT (Pierre), avocat, né à Lyon, le 9 février 1642, mort le 19 février 1733, légua sa bibliothèque nombreuse et bien choisie à sa ville natale pour la rendre publique. On lui doit un recueil de *Factums*, 1710-27, 2 vol. in-4°, et l'édition du *Dictionnaire* de Richelet, 1728, 3 vol. in-fol., qui est encore recherchée des curieux, parce qu'elle contient la biographie des auteurs mentionnés dans ce Dictionnaire, morceau de biographie retranché des éditions suivantes.

AUBERT (Michel), graveur, né à Paris en 1700, et mort en 1757, a travaillé pour la galerie de Versailles et la galerie de Dresde, et a gravé séparément un assez grand nombre d'estampes, parmi lesquelles on cite : *Mars et Vénus attachés par l'Amour; Mars désarmé par Vénus; la mort d'Adonis; Laban cherchant ses dieux.*

AUBERT (François-Hubert), avocat à Nancy, né dans cette ville vers 1720, fut pendant 29 ans attaché au service de Stanislas, qu'il suivit en Pologne lorsque ce prince fut élu roi pour la 2me fois; après la mort de Stanislas, Aubert vint s'établir à Paris et mourut à la fin du 18e siècle. Il a publié la *Vie de Stanislas, roi de Pologne*, Paris, 1769.

AUBERT (François), né à Olioulles le 21 juillet 1692, médecin du roi à Marseille, mourut en 1782, léguant ses biens pour fonder un hôpital. — Un autre médecin du même nom, né le 28 septembre 1695, à Dormans en Champagne, médecin à Châlons-sur-Marne, a publié *Consultation sur la maladie noire*, 1745, in-4°, et quelques écrits moins importants.

AUBERT (Jean-Louis), abbé, professeur de littérature française au collége Royal, né à Paris le 15 février 1731, mort le 10 novembre 1814, eut l'art d'élever l'apologue, et de lui donner un air de philosophie qui ne dépare point la fable quand il est sobrement dispensé. Tout homme de goût sera de l'avis de Voltaire, au sujet de ses fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y rencontrant le sublime et la naïveté fondus ensemble. Ses autres *poésies* décèlent un auteur élégant et facile. Il a rédigé pendant longtemps les *Petites-Affiches*, et publié ses *œuvres*, 1774, 2 vol. in-8°, dans lesquels, outre ses fables on distingue le poëme de *Psyché*.

AUBERT (Jean), avocat, né en 1750, mourut à Arles, sa ville natale, en 1822, laissant des *Commentaires* inédits *sur le Code civil*.

AUBERT DE MASSOIGNE (Pierre-Guillaume), avocat, né à Poitiers vers 1530, mort en 1601, a donné : *Histoire des guerres des chrétiens contre les Turcs, sous Godefroid*, Paris, 1559, in-4°; *Vers au chancelier de Lhopital*; et *mes Retranchements*, 1585, in-8°, petit recueil de prose et de vers qu'il avait composé en *retranchant* sur les heures de ses occupations habituelles. Scévole de Ste-Marthe a traduit ses poésies en vers latins.

AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane, le 19 août 1759, était en 1780, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, et, après avoir combattu en Amérique, revint en France au commencement de la révolution. On voit par une brochure qu'il publia en 1789, contre les juifs, qu'il n'en adopta pas d'abord les principes; mais il changea bientôt d'opinion, et fut nommé, en 1791, député au corps législatif. Après la session, il rentra dans la carrière militaire, et, en 1793, défendit Mayence. Après un siége opiniâtre, il rendit cette place au roi de Prusse, et en conduisit la garnison contre les Vendéens. Ce corps de troupes contribua puissamment à contenir l'insurrection. Battu néanmoins à Clisson, Aubert-Dubayet fut l'objet de quelques dénonciations, dont il finit par triompher. Commandant en 1796 l'armée des côtes de Cherbourg, il fut appelé, par le gouvernement directorial, au ministère de la guerre, qu'il ne garda que trois mois, et devint ambassadeur à Constantinople, où il mourut le 17 décembre 1797.

AUBERTIN (Edme), ministre protestant de Charenton, né en 1595 à Châlons-sur-Marne, mort à Paris en 1652, est auteur de divers ouvrages sur le *Sacrement de l'Eucharistie*, réfutés par Arnauld dans *la Perpétuité de la foi*.

AUBERTIN (Antoine), né à Nancy, au commencement du 17e siècle, entra dans l'ordre de Prémontré, devint prieur de l'abbaye d'Étival, monastère des Vosges, et mourut en 1678, à Brieul près de Verdun. On a de lui : *Vie de sainte Richarde, fille d'un roi d'Écosse*, Nancy, 1655, in-12; *Vie de saint Astier, solitaire dans le Périgord*, Nancy, 1656, in-12.

AUBERTIN (Dominique), né à Lunéville, le 28 avril 1751, de parents obscurs, s'engagea, en 1767, dans le régiment de Beauce, infanterie, et fit, en 1771, comme simple grenadier, la campagne de Corse. Il parvint au grade de quartier-maître trésorier. Ainsi il était avant la révolution ce que l'on appelait un officier de fortune. Il fit les campagnes de Flandre, de la Vendée, et parvint successivement au grade d'adjudant général. En 1797, les blessures qu'il avait reçues, ses infirmités, le déterminèrent à demander sa retraite. Il se retira dans sa ville natale, et il y mourut le 20 avril 1825. Il a rédigé des *Mémoires sur la guerre de la Vendée en 1793 et 1794*. On les a imprimés dans le 1er vol. des *Mémoires du général Hugo*, Paris, 1823, in-8°.

AUBERTIN (Martial), acteur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, mort à Paris en novembre 1824. On a de lui (avec M. Henrion) *la Dupe de la ruse*, comédie-vaudeville, Paris, 1805, in-8°; (avec M. Dumersan) *Zoé ou l'effet au porteur*, en 1 acte, 1821, in-8°; (avec M. Jouslin de Lasalle) *les deux Veuves ou les con-*

trastes, 1822 ; (avec MM. Ménessier et Martin) *les Suites d'un bienfait*, 1821, in-8°, etc., des chansons et quelques pièces de vers latins.

AUBERY (Claude), médecin français du 16e siècle, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne, y devint professeur de philosophie, et publia plusieurs ouvrages, entre autres des *Commentaires sur l'épître aux Romains*, que Bèze fit condamner au synode de Berne. Aubery mécontent quitta Lausanne et fit son abjuration à Dijon, où il mourut en 1596.

AUBERY ou **AUBRY** (Jean), médecin, né dans le Bourbonnais, fut attaché au duc de Montpensier, et mourut vers 1620. On a de lui un *Traité des bains de Bourbon-Lancy*, 1604, in-8°, et une *Apologie de la Médecine*, en latin, 1608, in-8°. Mais on ne recherche d'Aubery qu'un traité singulier : l'*Antidote d'amour et les remèdes pour se préserver et se guérir des passions amoureuses*, Paris, 1599, réimprimé, Delft, 1663, petit in-12.

AUBERY (Louis), sieur du Maurier, écrivain, mort en 1687, fut attaché d'abord à diverses ambassades, et se retira ensuite dans ses terres, où il composa des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Hollande, 1688, in-12, qui ont eu plusieurs éditions. Celle de 1754, 2 vol. in-12, publiés par l'abbé Sepher, a pour titre : *Histoire de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république des Provinces-Unies*. Aubery est encore auteur de *Mémoires de Hambourg*, in-8°.

AUBERY (Antoine), écrivain laborieux, né à Paris le 18 mai 1616, mort des suites d'une chute, le 19 janvier 1695, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *l'Histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, in-fol. ; *Mémoire pour servir à l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, 2 volumes in-fol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés par les Elzevirs sous la rubrique *Cologne, P. Marteau*, 1666-67, 5 vol. in-12 ; *Histoire du cardinal Mazarin*, 1695, 2 vol. ; 1751, 4 vol. in-12 ; *Des justes réclamations du roi sur l'empire*, 1667, in-4°, Amsterdam, in-12. Cet écrit ayant alarmé les princes d'Allemagne, l'auteur fut mis à la Bastille, mais seulement pour la forme, et n'y resta que peu de temps.

AUBERY, frère du précédent, chanoine de St.-Jacques, puis du St.-Sépulcre, enfin de la Ste-Chapelle, et confesseur du président Lamoignon, figure dans le *Lutrin* de Boileau.

AUBERY (Jean-François), médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a publié un excellent ouvrage, sous le titre d'*Oracles de Cos*, Paris, 1776, in-8°, avec une *Introduction à la thérapeutique de Cos*. Ce médecin est mort à Luxeuil en 1795.

AUBESPINE (Claude de l'), baron de Châteauneuf, un des plus habiles négociateurs de l'Europe, secrétaire d'État ; fut nommé par François Ier, en 1545, un des commissaires chargés de négocier la paix de Hardelot avec les Anglais ; Henri II l'envoya, en 1555, aux conférences de la Marck ; il fut un des plénipotentiaires au traité de Cateau-Cambrésis ; se trouva aux états de Paris, en 1559 ; à l'assemblée de Fontainebleau, en 1560 ; chargé de traiter avec le prince de Condé et les autres chefs des huguenots, il ne put réussir à les ramener. Catherine de Médicis alla le consulter à son lit de mort, le jour de la bataille de St.-Denis ; il mourut le lendemain, 11 novembre 1567.

AUBESPINE (Gabriel de l'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, d'une famille originaire de Beauce, fut désigné à 20 ans pour succéder à son parent Jean de l'Aubespine, évêque d'Orléans ; fut sacré à Rome, en 1604, par Clément VIII ; s'acquitta avec succès des négociations qui lui furent confiées ; ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au gouvernement de son diocèse ; se trouvant à l'assemblée des évêques de la province de Sens, il ne signa qu'à regret la condamnation du fameux livre de Richer ; mort le 15 août 1630. On a de lui : *De veteribus Eccles. ritibus*, 1623, in-4° ; un *Traité sur l'ancienne police de l'Église, sur l'administration de l'Eucharistie* ; etc.

AUBESPINE (Charles de l'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, abbé de Préaux, naquit à Paris en 1580. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ses ambassades, fut fait, en 1630, gouverneur de Touraine et garde des sceaux. Pendant les deux années que dura son ministère, il se déshonora par la conduite qu'il tint dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Au lieu de se récuser, en sa qualité d'ecclésiastique, il obtint un bref de Rome qui l'autorisait à présider les commissions où ces deux illustres personnages furent condamnés. Les sceaux lui furent ôtés en 1633, et il resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'après la mort de Louis XIII. La cause de cette disgrâce a toujours été un mystère. Anne d'Autriche le rappela aussitôt après la mort du monarque, pour l'exiler encore au bout de deux ans, comme un des chefs du parti des *Importants*. Châteauneuf, ne pouvant vivre sans intriguer, se jeta dans le parti de la *Fronde*. La régente lui rendit les sceaux en 1650. Il fut ensuite sacrifié au ressentiment du prince de Condé, qui ne pouvait lui pardonner le jugement du duc de Montmorency. Rappelé de nouveau au conseil par une autre intrigue, il fut encore obligé de céder à la hauteur de Mazarin dont il avait ambitionné la place. Enfin, le vieux courtisan mourut, le 26 septembre 1653, *chargé d'années et d'intrigues*, dit Mme de Motteville.

AUBESPINE (Madeleine de l'), tante des deux précédents, épouse de Nicolas de Neufville, fit par ses grâces et son esprit l'ornement des cours de Charles IX, Henri III et Henri IV, et fut célébrée par Ronsard. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide.

AUBETERRE (David BOUCHARD, vicomte d'), quitta sa famille qui s'était réfugiée à Genève pour motif de religion, rentra dans sa patrie, abjura le protestantisme, et fut réintégré dans ses biens par Henri IV, qui le nomma gouverneur du Périgord. Il défit en 1598 Montpézat, un des généraux de la Ligue, et fut tué la même année au siége de l'Isle.

AUBETERRE (Franç. d'ESPARBÈS de LUSSAN d'), maréchal de France, se distingua sous Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1628. Son père Jean-Paul d'Esparbès avait servi en Italie sous Montluc, qui fait l'éloge de sa bravoure.

AUBETERRE (Joseph-Henri BOUCHARD d'ESPARBÈS, marquis d'), maréchal de France, né, le 24 janvier 1714, d'une famille ancienne, embrassa de bonne heure la profession des armes. Mousquetaire à seize ans et colonel à vingt-quatre, il commença dès cette époque

à signaler son courage. A la bataille de Dettingen, sur le Mein, en 1743, il reçut une blessure au bras, et en 1744 un coup de feu au travers du corps, à l'attaque de Château-Dauphin, en Piémont. Sa valeur lui fit obtenir un avancement rapide. Maréchal de camp en 1748, le marquis d'Aubeterre fut fait chevalier des ordres en 1757, lieutenant général en 1758, et conseiller d'État d'épée en 1767. Dans cet intervalle, il fut chargé par Louis XV de plusieurs négociations importantes. Successivement ambassadeur à Vienne, à Madrid et à Rome, il déploya dans tous ces emplois éminents des talents supérieurs. Son mérite et ses talents le firent nommer commandant en Bretagne, en 1775. Il avait alors pour secrétaire M. Cacault, qui, depuis, fut ministre à Rome. Il obtint le bâton de maréchal de France le 13 juin 1783, et mourut à Paris, le 28 août 1788.

AUBIGNAC (François HÉDELIN, abbé d'), naquit à Paris le 4 août 1604, et mourut à Nemours le 16 juillet 1676, âgé de 72 ans. D'abord avocat, il quitta le barreau pour se vouer à l'état ecclésiastique. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu. La protection du ministre lui fit jouer un rôle assez important dans le monde et surtout dans la république des lettres; tour à tour grammairien, poëte, antiquaire, prédicateur et romancier, doué d'une imagination active, parfois brillante, il fut lié avec tous les hommes d'esprit de son temps, mais aussi il fut continuellement en guerre avec eux, surtout avec P. Corneille et Ménage. D'Aubignac était d'un caractère hautain, difficile, bizarre. Cet homme de lettres a beaucoup écrit: on lui doit: *Pratique du théâtre,* 1715, 2 vol. in-8°. C'est le seul des ouvrages de cet auteur que l'on puisse lire avec quelque fruit; *Térence justifié*, livre qui contient des recherches curieuses sur le théâtre ancien; *Apologie des spectacles; Zénobie*, tragédie (1647) en prose. Cette pièce fut vivement sifflée, et comme l'abbé d'Aubignac se vantait d'avoir suivi dans cet ouvrage les règles d'Aristote: « Je vous sais bon gré, lui dit le grand Condé, d'avoir suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac; » *la Pucelle d'Orléans,* tragédie, 1667; *Cyminde,* tragédie en prose; *le Martyre de Ste. Catherine*, tragédie en vers, 1650; *les Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12; *Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de la coquetterie,* in-12; *Macarise,* ou *la Reine des îles Fortunées,* 2 vol. in-8°, 1666.

AUBIGNÉ (Th.-Agrippa d'), né à St.-Maury, près de Pons en Saintonge le 8 février 1550. Sa mère mourut en lui donnant le jour, et c'est la raison qui le fit nommer *Agrippa* (*quasi ægrè partus*). A l'âge de 6 ans, il savait le grec, le latin et l'hébreu; à 8 ans il traduisit Platon en français. Il perdit son père à l'âge de 13 ans, et sa succession ne lui laissa qu'un nom illustre et des dettes; il s'enrôla dans les troupes du prince de Condé qui faisait la guerre dans le midi de la France, et bientôt après entra au service du roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. L'inflexibilité de son caractère n'était pas propre à lui concilier la faveur du prince; il quitta la cour. Le bruit se répandit qu'il avait été fait prisonnier au siége de Limoges; le roi prit des bijoux à la reine pour payer sa rançon. Sensible à cette preuve de bonté, d'Aubigné revint à la cour, et y conserva le droit de dire la vérité. Henri ne paraissait point offensé de ses plaintes; mais à la fin, sa vanité, sa franchise, et surtout son refus d'aider le monarque dans ses amours, le choquèrent. D'Aubigné fut obligé de s'éloigner. Il revint encore; mais, sur la demande formelle de la reine mère, qu'il ne ménageait pas dans ses sarcasmes, il fut exilé pour la deuxième fois. Après la mort de Henri IV, il vécut dans la retraite et composa l'*Histoire* de son temps, ouvrage digne de Tacite, du moins sous le rapport de la grandeur des idées et de la noblesse des sentiments. La meilleure édition est celle de 1626, in-fol. Le parlement de Paris ordonna que cette histoire fût brûlée comme une satire où les princes et les rois étaient outragés. D'Aubigné s'enfuit à Genève. Malgré son éloignement et la perte de ses biens, ses ennemis, toujours acharnés à le poursuivre, l'accusèrent d'avoir employé les matériaux d'une église démolie à la réparation des murs de Genève; il fut condamné à la peine de mort. « C'est le quatrième arrêt de ce genre, disait-il, rendu contre moi, pour des crimes dont je me fais honneur, et qui m'ont fait plaisir. » Il mourut à Genève le 29 avril 1630, laissant plusieurs enfants, entre autres Constant d'Aubigné, père de la célèbre Mme de Maintenon. Outre son *Histoire universelle,* on doit citer les *Aventures du baron de Fœneste,* 1617, in-8°, et *la Confession de Sancy.*

AUBIGNÉ (Nathan d'), dit *la Fosse,* fils du précédent, exerça la médecine à Genève, où il obtint le droit de bourgeoisie en 1627. On a de lui un *Recueil de divers traités de médecine et de chimie,* Genève, 1624, in-8°.

AUBIGNÉ (Tite d'), fils du précédent, né en 1634, d'abord médecin à Genève, ensuite ingénieur au service de Hollande, est auteur d'une *Défense droite, d'après les principes de Cohorn,* Bresda, 1705, in-8°.

AUBIN (St.), né à Varmes, en 469, évêque d'Angers en 529, assista au concile tenu à Orléans en 538; mort le 1er mars 550.

AUBIN, né à Loudun, dans le 17e siècle, fut ministre de la religion réformée, et se vit obligé de quitter sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes. Il se réfugia en Hollande, et publia l'*Histoire des Diables de Loudun, ou de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville,* Amsterdam, 1693, in-12. Les libraires d'Amsterdam, affriandés par la vogue de l'*Histoire des Diables*, pressèrent Aubin de leur livrer d'autres productions. Il publia, en 1678, une traduction de *la Vie de Michel Ruyter,* par Brandt, in-fol., fig., qu'il dédia à Lefort, amiral des armées navales de Russie. Voulant traduire la Vie de Ruyter, Aubin dut se livrer à l'étude particulière du langage de la marine, et il amassa ainsi les matériaux d'un *Dictionnaire de Marine,* qui parut en 1702, Amsterdam, in-4°. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1736.

AUBIN. *Voyez* **SAINT-AUBIN.**

AUBLET (J. B. Christophe FUSÉE), botaniste, né à Salon (Provence) le 4 novembre 1720, mort à Paris le 6 mai 1778, fut envoyé en 1752 à l'île de France pour y établir un jardin botanique. On lui reproche d'avoir contrarié le célèbre Poivre dans ses travaux pour la na-

turalisation des arbres à épiceries dans cette colonie. De là il fut envoyé, en 1762, à la Guyane, où il rassembla un herbier considérable. De retour à Paris, en 1765, il mit en ordre, d'après les conseils de Bernard de Jussieu, les matériaux qu'il avait rapportés de ses voyages, et les publia sous le titre de *Plantes de la Guyane*, 1775, 4 vol. in-4°, dont 2 de planches. M. Richard, de l'Institut, a donné le nom d'*aubletia* à un nouveau genre de plantes de la Guyane.

AUBRÉE, général français, dut son avancement à sa bonne conduite et à sa valeur dans la guerre de la révolution. Il servait en Hollande en qualité de chef de brigade sous les ordres du général Brune. Sa belle conduite, le 20 septembre 1799, au combat de Berghem, où les Anglais et les Russes réunis éprouvèrent une déroute complète, le fit nommer sur le champ de bataille, général de brigade. Il mourut les armes à la main en 1800.

AUBREMÉ (Charles-Alexandre-Joseph-Ghislain, comte d'), lieutenant général, commandeur de l'ordre de Guillaume, naquit à Bruxelles le 17 juin 1773, et non en 1776 comme l'annoncent toutes les biographies. Il entra au service en 1792 en qualité de lieutenant et servit avec distinction successivement sous les ordres des généraux Dumouriez, Custine, Houchard et Pichegru. Il était capitaine en 1795 et fit les campagnes d'Allemagne et de la Nord-Hollande en 1799; il se fit tellement remarquer par son courage et son sang-froid, qu'il fut choisi en 1807 pour faire partie du régiment des gardes du roi de Hollande. Lors de la réunion de ce royaume à la France, il passa de nouveau au service de cette dernière puissance et fit partie de la grande armée. Au retour de la campagne de Russie, d'Aubremé fut nommé colonel du 136e régiment de ligne et se fit remarquer à la mémorable journée de Lutzen; il y reçut une balle dans la poitrine et une autre à la hanche. L'empereur ayant eu connaissance de la belle conduite du 136e envoya 42 décorations au colonel, s'en rapportant à lui pour la distribution. A peine rétabli de ses blessures d'Aubremé prit part à l'affaire de Bautzen et ensuite à celles de Brienne, de Montmirail et à celle de Lisy, où il fut encore blessé, le 28 février 1814. Lors du changement de gouvernement en France, il rentra dans sa patrie et offrit ses services au prince qui, à cette époque, gouvernait la Belgique. Ses services furent acceptés et on lui confia le commandement supérieur de Mons avec la mission d'organiser les troupes dans cette province. Élevé au grade de général-major au mois d'avril 1815, il commandait à Waterloo la deuxième brigade de la troisième division et donna de nouvelles preuves de sa bravoure et de son intelligence. Le 23 février 1818 il fut élevé au rang d'adjudant général. Dans ses nouvelles fonctions, il sut si bien mériter la confiance du roi, qu'il fut nommé, l'année suivante, commissaire général de la guerre, fonctions qu'il remplit avec honneur jusqu'en 1827, époque où le prince Frédéric devint son successeur. Le roi, pour le récompenser des services qu'il avait rendus, le créa comte. Le général d'Aubremé faisait encore partie de l'état-major général de l'armée des Pays-Bas lorsque la révolution belge éclata. Le 26 août 1830, celui qui écrit cette notice, reçut la mission de se rendre, accompagné de quatre autres bourgeois, auprès de l'autorité militaire réfugiée au palais du roi, pour aviser au moyen de mettre un terme à la dévastation. Quoique le général n'eût pas le commandement des troupes, ce fut avec lui que la conférence eut lieu à la lueur des flammes occasionnées par l'incendie des décorations qui avaient été disposées dans le parc pour célébrer l'anniversaire du roi. Il fut convenu que l'on ferait faire des patrouilles mixtes, composées de militaires et de bourgeois, mais dont ces derniers seuls auraient le commandement. On se rendit à l'hôtel de ville pour organiser ce service. Le général, quoique en bourgeois, fut reconnu dans la rue de la Madeleine; aussitôt des cris de vive le général d'Aubremé sortirent du milieu des bandes armées qui parcouraient la ville. Nous avons consigné ce fait pour faire connaître les intentions pacifiques du général et pour constater en même temps, qu'au milieu de la perturbation générale qui régnait alors, la population appréciait ce brave militaire et rendait encore justice à ses éminentes qualités. Le comte d'Aubremé suivit l'état-major à Anvers, puis il alla à la Haye. Il ne prit aucune part aux événements qui suivirent. Étant déjà en disponibilité il obtint du roi Guillaume l'autorisation de voyager. Il parcourut les provinces rhénanes et alla se fixer à Aix-la-Chapelle où il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie en février 1833.

AUBREY (Jean), antiquaire et littérateur, né en 1625 dans le Wiltshire, mort en 1700, fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres. Instruit mais crédule et superstitieux, il a publié des *Mélanges* sur les sujets suivants : fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, etc. Parmi les autres ouvrages qu'il a composés, on distingue : la *Vie de Hobbes*, inédite; un *Voyage dans le comté de Sussex*, imprimé en 1719, 5 vol. in-8°. Il a eu part au *Monasticon anglican.*, et fourni de curieux matériaux à Wood pour l'*Histoire de l'université d'Oxford*.

AUBRIET (Claude), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1651, et mourut à Paris en 1743. Ses talents et la célébrité qu'il avait acquise, le firent nommer dessinateur du Jardin du roi; et ce fut en cette qualité qu'il accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour, il remplaça Jean Joubert, peintre du roi, au Jardin royal, et y continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, que Nicolas Robert avait commencée à Blois, par ordre de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les planches des *Éléments de botanique* de Tournefort, qui servirent ensuite dans la version latine de cet ouvrage, ou les *Institutiones rei herbariæ*, avec le Corollaire. C'est à lui qu'on doit aussi les figures du Voyage de cet auteur, dans le Levant; il en avait rapporté les dessins originaux, faits sur les lieux. Après son retour, il fut employé par Seb. Vaillant à dessiner les plantes qui composent le *Botanicon Parisiense*, Leyde, 1727, in-fol. On voit, au cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque royale de Paris, 5 vol. in-fol. de ses dessins, qui renferment : un superbe *Recueil de coquillages et de poissons*, grand in-fol. oblong; *Deux Suites de papillons, d'oiseaux et de poissons*.

AUBRION (Jean), chroniqueur exact, mais crédule, souvent cité par les historiens lorrains, vivait à la fin du 15e siècle. Sa coopération aux affaires de la république

messine (de Metz), rend son témoignage précieux, car il a été témoin ou acteur de la plupart des événements qu'il raconte. Député deux fois par ses compatriotes vers Charles le Téméraire, il tomba, en 1471, revenant de Bourges, dans un parti bourguignon, qui porta sa rançon à quatre cents florins du Rhin. Six années plus tard, il eut une autre mission près de Louis XI, qui était alors à Nogent ; enfin ce fut lui qui, en 1492, fit rejeter par les autorités de Metz les prétentions du duc de Lorraine, relatives à l'imposition d'un subside extraordinaire sur la ville. Le Journal de Jean Aubrion, contenant tout ce qui s'est passé à Metz et aux environs depuis 1477 jusqu'en 1501, est écrit d'un style peu soigné, mais contient des particularités intéressantes. Ce chroniqueur est mort à Metz, le 10 octobre 1501.

AUBRIOT (Hugues), né à Dijon, dans le 14e siècle : par le crédit du duc de Bourgogne à la cour de France, il fut chargé de la direction des finances, et fut prévôt des marchands de Paris en 1367 ; organisa une milice bourgeoise ; imagina les conduits souterrains pour faciliter l'écoulement des eaux ; fit construire le pont au Change et le pont St.-Michel ; ferma de murs la partie du quartier St.-Antoine qui borde la Seine ; éleva le petit Châtelet pour arrêter les incursions des étudiants de l'université ; fit construire la Bastille en 1369, pour servir de forteresse à la ville contre les Anglais ; fit rendre aux juifs leurs enfants qu'on leur avait enlevés pour les faire baptiser ; fut accusé d'hérésie, d'impiété et de débauche ; excommunié, emprisonné à la Bastille, puis enfermé dans un cachot au Fort-l'Évêque ; fut délivré par les Maillotins qui voulaient le mettre à leur tête en 1381, et, las des factions, se réfugia à Dijon, sa patrie, où il mourut l'année suivante.

AUBRIOT (Jean), évêque de Châlons-sur-Saône, en 1346, président de la chambre des comptes de Dijon, et conseiller d'Othon IV, duc de Bourgogne, auquel il rendit de grands services, était de la même famille que le précédent.

AUBRY (Jean), abbé de Notre-Dame de l'Assomption, voyagea d'abord dans l'Orient pour convertir les infidèles. Fatigué de ses vains efforts, il revint en France, et publia des livres d'alchimie qui eurent beaucoup de vogue. Pour les apprécier, il suffira de citer le commencement d'une brochure qu'il fit paraître l'année de sa mort : « A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la Ste. Vierge et de toute la cour céleste ; je vais faire entendre la trompette de l'Évangile. » C'était un charlatan visionnaire qui cherchait à en imposer à la multitude par une apparence de piété. Il mourut vers 1667.

AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux à Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les Oracles de Cos*, 1776 et 1781. Cet ouvrage, plus estimé à Montpellier qu'à Paris, contient des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBRY (J. B.), maître paveur à Paris, où il mourut en 1692, a donné au Théâtre-Français deux tragédies, *Démétrius* et *Agathoclès*, non imprimées.

AUBRY (Jacques-Charles), né en 1688 ; mort le 22 octobre 1739, célèbre avocat au parlement de Paris, reçu le 9 août 1707. On a de lui un grand nombre de consultations et de mémoires imprimés, dont les plus remarquables sont deux *consultations* pour Soanen, évêque de Senez, et deux *mémoires* pour les ducs et pairs contre le comte d'Agénois.

AUBRY (Philippe-Charles), né le 8 février 1744 à Versailles, obtint dans les bureaux de la marine un emploi qu'il perdit par suppression en 1798, s'établit alors maître de langues, et mourut dans sa ville natale le 23 mai 1812. On lui doit la première traduction française de *Werther* de Gœthe, *l'Esprit d'Addison*, et des vers latins et français qui ne sont pas sans mérite.

AUBRY (Étienne), frère du précédent, peintre, né à Versailles le 10 janvier 1745, élève de Vien, fut reçu à l'académie de peinture en 1774, et se rendit à Rome où il avait fait de grands progrès dans son art, lorsque l'affaiblissement de sa santé le força de revenir dans sa ville natale, où il mourut le 25 juillet 1781, à l'âge de 36 ans. On a de lui des portraits et deux tableaux : *le Mariage interrompu ; Adieux de Coriolan à sa femme*, son chef-d'œuvre.

AUBRY (François), né à Paris en 1750, parvenu au grade de capitaine d'artillerie avant la révolution, se retira du service et alla se fixer à Nîmes. En 1790 ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé maire de la ville et député à la Convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI, avec sursis. C'est sur sa proposition que la Convention vota la confiscation des cloches. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793, contre la journée du 31 mai, il fut un des 73 députés mis en état d'arrestation. Réintégré après la chute de Robespierre, il acquit une certaine influence dans les affaires de la guerre. Le 4 avril 1795, il entra au comité du salut public, où il fut chargé du personnel de l'armée, et ce fut à lui que Bonaparte dut s'adresser, lorsqu'il vint à Paris pour être remis en activité. Aubry ne voulut l'employer que dans l'infanterie, ce que Bonaparte refusa. Il fut obligé de se retirer du comité de salut public parce qu'on lui reprochait d'employer de préférence dans l'armée des aristocrates et des ex-nobles. Dans un discours dont l'impression fut ordonnée, il convenait que la révolution avait été souillée d'une multitude de crimes. A la séance du 7 août 1797, il fit rapport contre les destitutions militaires prononcées arbitrairement par le pouvoir exécutif. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, Talot lui reprocha d'avoir destitué, étant membre du comité de salut public, les généraux Bonaparte et Masséna. Aubry répliqua qu'il n'avait fait qu'exécuter la loi qui ordonnait des réductions ; et son projet contre les destitutions arbitraires fut converti en résolution, sauf quelques modifications. Entraîné dans la chute de son parti le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), Aubry fut condamné à la déportation et embarqué à Rochefort. Il parvint à s'évader de la Guyane le 4 juin 1798, sur une pirogue, avec Pichegru et plusieurs autres déportés, qu'il suivit jusqu'à Démerary, où il tomba malade. N'ayant pu suivre ses compagnons d'infortune, il mourut dans cette colonie au commencement de 1799. C'était un homme actif et doué de quelques talents militaires. Il fut un des membres les plus marquants du parti antidirectorial au conseil des Cinq-Cents.

AUBRY du BOUCHET, né à la Ferté-Milon, en 1740, commissaire à terrier avant la révolution ; député aux états généraux de 1789, y proposa un des premiers une

division géographique de la France ; le 14 octobre 1789, demanda l'établissement d'un cadastre général pour asseoir l'impôt forestier; mort sur la fin de 1791.

AUBRY (Charles-Louis), frère du précédent, né à la Ferté-Milon, en 1746, aussi commissaire à terrier avant la révolution de 1789; depuis libraire à Paris; mort en 1817; a fait plusieurs ouvrages estimés : *Le comparateur linéaire;* un autre sur les nouveaux poids et mesures, et enfin un sur le système décimal qu'il contribua à faire adopter. On lui doit en outre : *Correspondance du libraire ou Aperçu bibliographique,* 1792, 3 vol. in-8°; *Métrologie universelle,* 1799, in-8°, etc.

AUBRY (Jean-Baptiste), né à Deyviller, près d'Épinal, en 1736; mort à Commercy, le 4 octobre 1809; entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il composa plusieurs ouvrages qui furent loués par le censeur Riballier, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande; les principaux sont : *l'Ami philosophe et politique; Questions philosophiques sur la religion naturelle; l'Anti-Condillac; Nouvelle théorie des êtres; le Nouveau Mentor.*

AUBRY (Claude-Charles), général français, naquit à Bourg en Bresse le 25 octobre 1773. Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, il entra comme élève sous-lieutenant dans les écoles d'artillerie le 10 mars 1792, et parvint successivement au grade de capitaine, le 1er août 1793. Il fit en cette qualité, avec beaucoup de distinction, les campagnes de l'époque, à la frontière du nord, sur le Rhin, et particulièrement à l'armée de réserve qui pénétra dans le Milanais au commencement de l'année 1800, sous les ordres du consul Bonaparte. Dans le mémorable passage du Saint-Bernard, le capitaine Aubry concourut par son activité et son intelligence au transport de l'artillerie; et il se distingua encore quelque temps après par son courage au passage du Mincio. Il entra ensuite dans l'artillerie de marine, et fut nommé en 1801 chef de bataillon et directeur de l'artillerie à Saint-Domingue. Revenu en Europe après les désastres de l'armée française, il rentra dans l'artillerie de terre, fut nommé major en 1803, et colonel en 1804. Chef d'état-major de l'artillerie de Masséna dans la campagne de 1809, il concourut par son habileté à la construction des ponts qui devaient porter l'armée française sur la rive gauche du Danube, et fut nommé général de brigade à la suite de cette belle opération. Blessé grièvement à la bataille d'Esling, il reçut le titre de baron. Après avoir été directeur de l'école d'artillerie d'Alexandrie, il fut appelé à la grande armée et prit une part honorable aux batailles de Smolensk, de la Moscowa et de Tolontino; mais ce qui le distingua surtout dans cette funeste expédition, ce furent l'habileté et le courage qu'il déploya dans la soudaine construction de ce pont miraculeux de la Bérésina qui sauva Napoléon et les débris de son armée. Aubry reçut, pour récompense d'un si grand service, le titre de comte et le grade de général de division. Il fit encore, en cette qualité, la campagne de Saxe en 1813, et se fit remarquer aux batailles de Lutzen, de Bautzen, et surtout à Leipzig où il eut dans la troisième journée, 18 octobre 1813, les deux cuisses emportées par un boulet. Ce brave officier expira le lendemain après une douloureuse amputation. — Plusieurs militaires du même nom se sont distingués dans les guerres de la révolution.

AUBRY (Marie-Olympe de GOUGES, femme). *Voyez* **GOUGES.**

AUBUSSON (Jean d'), troubadour du 13e siècle, avait composé divers *écrits* dans lesquels il faisait valoir les droits de Frédéric II, empereur d'Allemagne. Millot a publié une de ses pièces dans l'*Histoire des troubadours.*

AUBUSSON (Pierre d'), grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, surnommé *le bouclier de l'Église,* né en 1423, s'attacha d'abord à Sigismond de Luxembourg, empereur d'Allemagne, servit sous lui en Hongrie contre les Turcs, et se trouva au siége de Montereau avec Charles VII. Plein de zèle pour la religion et de haine contre l'ennemi du nom chrétien, d'Aubusson ne put rester paisible spectateur de ses ravages; reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand maître en 1476, fit fortifier l'île menacée par les Turcs, et soutint en 1480 ce fameux siége pour lequel Mahomet II fit d'immenses préparatifs : 160 vaisseaux de haut bord portant 100.000 hommes de débarquement, commandés par le pacha Paléologue, renégat qui s'était vendu au conquérant. D'Aubusson résista à ces forces imposantes et força Mahomet II de lever honteusement le siége après avoir essuyé une perte considérable. Cependant Zizime, poursuivi par son frère Bajazet, demanda un asile à d'Aubusson qui le lui accorda et le fit ensuite passer en France, puis à Rome entre les mains d'Innocent VIII, qui revêtit le grand maître de la pourpre. D'Aubusson eut la douleur de voir s'évanouir le projet d'une grande croisade qu'il devait commander contre les Turcs, ce qui hâta sa mort, arrivée le 13 juillet 1503. Le P. Bouhours a écrit la *Vie* du grand maître d'Aubussson.

AUBUSSON DE LA MAISON-NEUFVE (Jean d'), écrivain originaire du Berry, né vers 1530, a fait imprimer à Paris *Discours sur l'accueil fait par les Vénitiens au cardinal de Lorraine en 1556; l'Adieu des neuf muses aux rois, etc., au festin nuptial de Marie Stuart,* etc.; *Huictains poétiques de l'onction des rois élus de Dieu*, etc., 1561; *Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité,* Anvers, 1559.

AUBUSSON (François, vicomte d'), duc de la Feuillade, pair et maréchal de France sous Louis XIV; se distingua à la bataille de Réthel en 1651; servit aux siéges de Mouzon, de Valenciennes, de Landrecies et à celui d'Arras, en 1654; se trouva au fameux combat donné à St.-Gothard contre les Turcs en 1664; aux siéges de Berghes, de Furnes et de Courtray, en 1667; eut part à la conquête de la Franche-Comté, en 1674; emporta le fort St.-Étienne l'épée à la main; fut nommé, en 1681, gouverneur du Dauphiné, après la mort du duc de Lesdiguières; en 1686, il fit élever à Paris la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, qu'il fit construire également à ses frais, dépense qui fut évaluée à plus de 2 millions, et ménagea sous la statue elle-même un caveau où ses restes furent déposés; mort subitement dans la nuit du 18 au 19 septembre 1691.

AUBUSSON (Louis, vicomte d'), comte de la Feuillade, fils unique du précédent, né en 1673, aussi pair et maréchal de France; succéda à son père dans le gouvernement du Dauphiné, en 1691; se distingua à la prise de la place de Ville-Franche, des forts de Montalban, de Saint-Hospice et de la ville de Nice; en 1706, il leva

honteusement le siége de Turin; mort au château de Marly le 29 janvier 1725.

AUBUSSON (George d'), oncle du précédent, archevêque d'Embrun, en 1649; fut ambassadeur à Venise et en Espagne, en 1661; détermina le roi d'Angleterre à envoyer en France une ambassade extraordinaire, afin que l'on reconnût sur les autres puissances la préséance du comte d'Estrades à qui on avait fait une offense (1691); mort en 1697, évêque de Metz.

AUBUSSON de SOUBREBOST (Louis), né à Bourganeuf (Creuse), en 1748; d'abord lieutenant dans un régiment colonial à St.-Domingue, il quitta l'état militaire et revint en France; fut maire de Bourganeuf en 1788; membre des notables du Poitou; député au corps législatif jusqu'en 1815, maire de nouveau en 1816; mort en 1820.

AUCANE (Joseph-Louis), créole de la Martinique, d'abord maître des comptes, puis capitaine de cavalerie; ses liaisons avec Mme Sainte-Amaranthe, fille du marquis de Saint-Simon, gouverneur de la Franche-Comté, le firent surtout connaître; impliqué dans la conspiration, dite de *Saint-Lazare*, il fut condamné à mort, et exécuté le 2 juillet 1794; son fils, âgé de 15 ans, et toute sa famille, subirent le même sort.

AUCKLAND (William EDEN, lord), né en 1750; auditeur, et un des directeurs de l'hôpital royal de Greenwich, en 1772; sous-secrétaire d'État, en 1773; membre de la chambre des communes, en 1775; envoyé, en 1778, dans l'Amérique septentrionale, pour rétablir l'union entre cette colonie et la métropole; en 1779, il provoqua la réforme des lois pénales, concernant les déportations, les détentions, etc.; secrétaire d'État en Irlande, en 1780, puis membre du parlement d'Irlande, proposa, en 1782, à la chambre des communes d'Angleterre, de reconnaître solennellement l'indépendance de l'Irlande, en matière de législation; appelé au conseil privé, en 1783, et nommé vice-trésorier d'Irlande; un des lords commissaires du conseil de commerce et des colonies, en 1785; plénipotentiaire dans le même temps à la cour de Versailles; y négocia et signa un traité de commerce; se rendit en Espagne, en 1788, avec la même qualité; créé pair, et nommé à l'ambassade de Hollande, en 1790; y obtint l'armement d'une escadre contre l'Espagne; le 10 décembre, signa la convention arrêtée entre l'empereur, les rois de Prusse, d'Angleterre, et des Provinces-Unies, concernant les affaires des Pays-Bas; eut une grande part aux négociations qui amenèrent, en 1791, l'alliance des grandes puissances contre la France; porté à la chambre des pairs, le 11 juin 1793; soutint, le 5 mai 1793, le bill proposé pour la levée des corps d'émigrés; chancelier du collége Mareschal, en 1800; mort le 28 mai 1814; il avait épousé en 1776 la sœur de lord Minto. Il est auteur de plusieurs brochures sur des sujets politiques et commerciaux.

AUCLERC (Gabriel-André), né à Argenton, dans le Berri, vers le milieu du 18e siècle; voulut pendant la révolution rétablir le culte du paganisme; déposa dans un livre une partie de ses rêveries à ce sujet. Mort à Bourges, en 1815, après avoir, dit-on, abjuré ses erreurs.

AUDEBERT (Germain), poëte latin, né à Orléans le 13 mars 1518, dut à ses talents poétiques une assez grande réputation, Anobli par Henri III, il reçut du sénat de Venise le titre de chevalier de St.-Marc, et mourut dans sa patrie le 24 décembre 1598. Il est principalement connu par les *Éloges* en vers de Venise, Rome et Naples. Ces trois poëmes, imprimés séparément, ont été réunis dans l'édition de Hanau, 1603, in-8°.

AUDEBERT (Nicolas), conseiller au parlement de Bretagne, mourut cinq jours après son père; il avait cultivé la poésie latine et a laissé quelques pièces recueillies dans les *Deliciæ poet. gallorum*.

AUDEBERT (Jean-Baptiste), peintre et naturaliste, né à Rochefort en 1759, vint jeune à Paris cultiver ses dispositions pour les arts du dessin, et se fit bientôt une réputation comme peintre en miniature. La protection de Gigot d'Orcy, riche amateur, lui fournit les moyens de voyager en Angleterre et en Hollande, d'où il rapporta de nombreux dessins d'insectes pour l'ouvrage d'Olivier. Il se consacra dès lors exclusivement à la peinture des objets d'histoire naturelle, qu'il porta rapidement à un point de perfection qui ne sera que difficilement surpassé, et mourut en 1800, avant d'avoir pu jouir du succès de ses beaux ouvrages : *Histoire naturelle des singes et des makis*, Paris, 1800, in-fol., 63 figures en couleur; *Histoire naturelle générale des colibris, oiseaux-mouches*, etc., 1802, 2 vol. grand in-fol. Le texte du second est de Vieillot. C'est l'ouvrage d'histoire naturelle le plus magnifique que l'on connaisse. Il en existe 12 exemplaires dont le texte est imprimé en or.

AUDÉE, chef de secte au 4e siècle, né en Mésopotamie, se sépara d'abord des prêtres et des évêques, dont il censurait, avec une hauteur insupportable, les vices et les désordres; finit par adopter les erreurs des anthropomorphites, et quelques-unes de celles des manichéens; la secte dont il était chef ne subsistait plus sur la fin du 5e siècle.

AUDEFROI *le Bâtard*, trouvère, dont il reste 17 *chansons* dans les manuscrits des poëtes avant 1300, à la bibliothèque royale à Paris. Le Grand d'Aussi, qui, dans son *Recueil de fables*, cite 5 *lais* d'Audefroi, le regarde comme l'inventeur de ce petit poëme.

AUDENAERD (Robert van), naquit à Gand, en 1663. Le désir de se perfectionner dans la peinture, qu'il avait étudiée dans son pays, lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il séjourna longtemps à Rome, où il reçut des leçons de Carle Maratte, qui le prit dans une singulière affection. Ayant été chargé de graver quelques-uns des tableaux de ce maître, et cet essai ayant réussi, Audenaerd se consacra entièrement à la gravure. Il a exécuté un grand nombre d'ouvrages estimables, non-seulement d'après Carle Maratte, mais aussi d'après les tableaux de Daniel de Volterre, d'Annibal Carrache, du Dominiquin, de Piètre de Cortone, du cavalier Bernin, et de quelques autres. Parmi toutes ces estampes, on distingue *la Mort de la Vierge* et *le Martyre de St.-Blaise*. Cet artiste mérite d'être cité avec éloge, autant par l'esprit et le sentiment qu'il a mis dans ses productions, que par la multitude des beaux tableaux qu'il a gravés. Il est mort dans sa patrie, en 1743.

AUDIBERT, littérateur, né à Toulouse vers 1720, cultiva les lettres pour sa propre satisfaction, ne fut d'aucune académie, et vécut inconnu de ses compatriotes.

Il est mort vers l'année 1770 âgé d'environ 50 ans. On a de lui, *Dissertation sur les origines de Toulouse,* Avignon, 1764, in-8°.

AUDIBERT (Louis-Antoine), médecin de la Ciotat, auteur de deux petits poëmes *la Conquête de Mahon,* 1756, et *Louis XV sauvé,* 1757.

AUDIERNE (Jacques), géomètre, né vers 1710 à Beauchamps, dans la vallée de Montmorency, s'adonna d'abord aux lettres, et fit représenter en 1739 trois comédies en prose et en un acte : *la Suivante désintéressée, la Méprise* et *le Mari égaré.* L'année suivante, il donna les *trois Bossus,* et abandonna le théâtre. Après avoir rempli les fonctions de maître de mathématiques des pages de la comtesse de Toulouse, il ouvrit une école à Paris, publia pour ses élèves divers ouvrages, et mourut entièrement oublié vers 1785. Outre une nouvelle édition de la *géographie* de Robert, Paris, 1746, augmentée d'un traité de la sphère, on a d'Audierne : *Les éléments d'Euclide,* démontrés d'une manière nouvelle et facile, Paris, 1746 ; *Traité complet de trigonométrie,* ib., 1756, in-8° ; *Éléments de géométrie,* ib., 1765, in-8°. Enfin on lui doit des éditions estimées des *Éléments de géométrie* d'Euclide, traduits par le P. Dechalles et par Ozanam, 1778, in-12 ; du *Traité de l'Arpentage,* par Ozanam, 1779, et de sa *Méthode de lever des plans,* 1781.

AUDIERNE (Joseph d'), provincial des capucins de Bretagne. On a de lui un *Abrégé de la Béatification des saints* de Benoît XIV, 1759, in-12, et des *Instructions* sur différents cas de conscience, 1772, in-12.

AUDIFFREDI (J. B.), dominicain, savant bibliographe, né en 1714 à Saorgio, près de Nice, cultiva d'abord l'astronomie, et publia quelques *observations ;* mais nommé bibliothécaire de la Casanate, il tourna toutes ses études vers la bibliographie, et mourut le 3 juillet 1794. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogus historico-criticus romanarum editionum sæculi XV,* 1783, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il critique le *Specimen typographicum romanum* du P. Laire, fut le signal d'une discussion très-vive entre ces deux savants ; *Catal. edit. italic. sæc. XV,* 1794, in-4° ; *Catalog. biblioth. casanatensis librorum typis impressorum,* 1761-1788, 3 vol. in-fol., ouvrage non terminé.

AUDIFFRET (Hercule), général de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, né à Carpentras le 15 mai 1603, mort dans cette ville le 6 avril 1659, oncle et maître de Fléchier, était digne de le diriger par la pureté de son goût et de sa morale. Ses ouvrages les plus connus sont : *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes,* 1668, in-12 ; *Oraison funèbre* de la princesse de Condé, etc.

AUDIFFRET (J. B.), diplomate et géographe, né à Marseille, mort à Nancy en 1733, fut envoyé extraordinaire de France à Mantoue, Parme et Modène, et consacra ses loisirs à recueillir des matériaux pour sa *Géographie ancienne, moderne et historique,* en 1689, dont il a publié la première partie contenant *l'Europe,* 1689, 2 vol. in-4° ou 3 in-12.

AUDIFFRET (Jean-François-Hugues, comte d'), servit avec distinction sous le prince de Conti et sous le comte de Marcieu, en 1746 ; sous le comte de Mailly, en 1747 ; il était lieutenant de roi à Briançon, lorsque le comte de Belle-Isle fut tué au combat d'Exiles ; sa maison fut convertie en hôpital pour y recevoir les blessés, qui y furent soignés par le comte et sa femme avec le plus généreux empressement.

AUDIFFRET (Polyeucte), issu d'une des branches de cette famille établie en Provence, naquit vers 1750, à Barjols, où son père était juge royal. Une imagination ardente l'entraîna dès sa jeunesse dans une vie désordonnée. Mais faisant un retour sur lui-même, et dominé par un autre genre d'exagération, il embrassa la règle austère de la Trappe et s'ensevelit dans l'abbaye de Sept-Fonts. La révolution l'ayant tiré de son cloître, il se fixa en Italie, où ses connaissances en numismatique le firent accueillir. Après avoir vécu quelque temps avec les savants et les artistes, il se retira dans un couvent de camaldules, au royaume de Naples, où il mourut en 1807.

AUDIFFRET (François-César-Joseph-Madelon), fils d'un avocat, naquit à Draguignan le 15 janvier 1780. Il entra dans l'administration des droits réunis, le 6 mai 1804, en qualité de vérificateur, devint successivement sous-chef, et chef-adjoint, fut admis à la retraite temporaire le 1er juillet 1814, malgré ses opinions royalistes très-prononcées, et mourut à Montmartre, des suites d'une aliénation mentale, en juin 1820 ; il publia l'*Almanach des Spectacles,* Paris, 1809, in-18, première année.

AUDIGIER, souvent désigné sous le nom d'Audusier, né à Clermont-Ferrand, d'une famille distinguée, dans le 18e siècle, et dont il a tracé fort au long la généalogie et les illustrations, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de la cathédrale de cette ville sous l'épiscopat de Massillon. On a de lui une *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province d'Auvergne,* 14 tomes en 9 vol. in-4°, conservée manuscrite à la bibliothèque royale de Paris.

AUDIGUIER (Vital d'), sieur de la Menor, poëte français et traducteur, mort à Paris vers 1624, n'ayant pu s'avancer dans la carrière militaire, y renonça pour se livrer aux lettres, et publia des traductions, entre autres celle des *Nouvelles* de Cervantes, et de son roman de *Persilès et Sigismond.* Il s'associa son neveu, Pierre d'Audiguier, qui traduisit la deuxième partie de *Lazarille de Tormes,* et la *Stratonice* de Luc Assarino, 1640, in-8°.

AUDIGUIER (Henri d'), avocat général de la reine mère en 1662, est connu par une brochure contre Mézeray, intitulé : *le Censeur censuré.*

AUDIN-ROUVIÈRE, ancien professeur d'hygiène au lycée de Paris, l'un des fondateurs de l'athénée royal, né à Carpentras en 1764, mort du choléra à Chaillot le 23 avril 1832, prétendait guérir tous les maux avec ses *grains de santé,* que Grimod de la Reynière a vantés *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs.* Toujours est-il qu'ils ont fait la fortune du débitant, qui en avait acheté le secret du docteur Franck à Milan. Son livre de *la Médecine sans médecin,* in-8°, dont la 13e édition parut en 1832, valut à l'auteur beaucoup d'argent, et lui suscita beaucoup d'ennemis. Toutefois le docteur Audin-Rouvière, qui pourtant n'a jamais été reçu docteur, devenu riche par les professions réunies de médecin consultant et de pharmacopole, a fait pendant 25 ans un assez bon usage de la fortune, qui avait paru le fuir pendant la première moitié de sa vie, et les amis qui l'avaient secouru dans le temps de sa détresse éprouvèrent à leur

tour les effets de sa générosité. Il eut à soutenir deux procès au sujet de sa brochure *Plus de sangsues :* il perdit l'un et gagna l'autre. Nous citerons encore de cet auteur un *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, Paris, 1794; *l'Oracle de la santé;* et un *Discours* inséré dans l'*Almanach des gourmands*.

AUDINOT (Nicolas-Médard), né à Nancy, mort à Paris le 21 mai 1801, comédien et directeur de spectacles, débuta en 1764 à la Comédie-Italienne, qu'il quitta en 1767. Après avoir dirigé le théâtre de Versailles pendant 1767 et 1768, il revint à Paris et établit à la foire Saint-Germain, en 1769, un spectacle, de marionnettes. En 1770, il fit construire l'Ambigu-Comique. Des marionnettes y jouèrent d'abord; puis des enfants. En 1772, Audinot s'étant associé avec Arnoud, remplaça ces bamboches par des acteurs qui représentaient des pantomimes. Le théâtre d'Audinot est le premier sur lequel se soit introduit le mélodrame, qui fut d'abord nommé pantomine dialoguée, genre que les théâtres des boulevards adoptèrent, mais dans lequel celui d'Audinot conserva longtemps une certaine supériorité. On a d'Audinot : *le Tonnelier,* opéra-comique.

AUDIO, chef de la secte des audiens au 4e siècle, prétendait qu'on devait célébrer la Pâque comme les Hébreux, et que Dieu avait une figure humaine. Sa doctrine le fit condamner dans un concile et exiler en Suède, où il eut encore des sectateurs.

AUDOIN ou **ALDUIN**, 9e roi des Lombards, commença la conquête de la Pannonie en 527, et l'acheva en 548; détruisit l'armée des Gépides dans l'ancienne Dacie, sur la rive gauche du Danube, en 551, et mourut en 553. Il avait épousé Radelinde, fille d'Hermanfroi, roi de Thuringe, de laquelle il eut Alboin Ier, roi des Lombards en Italie.

AUDOUIN de CHAIGNEBRUN (Henri), chirurgien de Paris, employé dans les armées sous Louis XV, publia quelques opuscules peu importants sur l'anatomie; mais on lui doit des observations précieuses sur l'art vétérinaire, insérées dans les Mémoires de Goulin, et la *Relation d'une maladie épidémique sur les animaux de la Brie* en 1757, regardée comme l'un des meilleurs ouvrages sur la matière.

AUDOUIN (Pierre), célèbre graveur, né à Paris en 1768, mort le 12 juillet 1822. *Le Christ au tombeau*, *la belle Jardinière* (d'après Raphaël), et *la Charité*, sont ce qu'il a laissé de mieux.

AUDOUL (Gaspard), né en Provence, avocat à Paris, y mourut en 1691. On a de lui un *Traité* de l'origine de la régale et des causes de son établiss., 1708, in-4°.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France, étranglée par ordre de Frédégonde, vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa répudiation.

AUDRA (l'abbé Joseph), né à Lyon en 1714, fut en 1769 nommé professeur d'histoire au collége de Toulouse, il était en correspondance avec Voltaire, sous les auspices duquel il publia le premier vol. d'une *Histoire générale*, que l'archevêque de Toulouse condamna comme remplie de maximes erronées. Audra, frappé de cette flétrissure, tomba malade, eut le transport au cerveau, et mourut en 24 heures, le 17 septembre 1770.

AUDRAN ou **AUDREN**, roi de Bretagne. *Voyez* **BRETAGNE** (**AUDRAN de**).

AUDRAN (Carle), graveur de Paris, né dans cette ville en 1594, mort en 1674, oncle du célèbre Girard Audran, se perfectionna en Italie, et travailla d'après le Dominiquin, le Titien, etc. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Annonciation* et une *Assomption*.

AUDRAN (Claude), né à Paris, en 1597, et mort à Lyon, en 1677, fut le père du célèbre Girard Audran, et c'est là son meilleur titre à l'immortalité. Ses estampes médiocres, quoique d'un assez bon goût, sont peu connues. Il eut trois fils, Germain, professeur à l'académie de Lyon, et dont on a quelques estampes; Claude et Girard.

AUDRAN (Claude), peintre, fils du précédent, né à Lyon, en 1641, fut placé d'abord dans l'école de Perrier, et en 1658, vint à Paris, où Errard le fit travailler dans les appartements de la reine, dont il avait la direction. Charles Lebrun, témoin de sa facilité à peindre, l'employa pour les ébauches des *Batailles d'Alexandre*. Il fut reçu, en 1675, à l'académie, sur un tableau représentant l'*Institution de l'Eucharistie*, et nommé professeur en 1681. Ses principaux ouvrages sont : *Décollation de St. Jean-Baptiste, St. Denis, St. Louis,* et *le Miracle des cinq pains*. Claude Audran mourut à Paris, en 1684.

AUDRAN (Claude), neveu du précédent, préféra comme lui la peinture à la gravure, où tous leurs parents acquirent plus ou moins de réputation. Il naquit à Lyon, en 1685, et mourut à Paris, en 1734, au Luxembourg. Le genre des arabesques, ou grotesques, est celui qu'il a le plus particulièrement cultivé. Il travailla beaucoup à Versailles, et dans les maisons royales. On ne lui connait d'autre élève que Wateau.

AUDRAN (Girard) peut être regardé comme le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Audran naquit le 2 août 1640, à Lyon, où il reçut les premiers éléments de son art, de Claude Audran son père, et de là vint à Paris, pour se perfectionner. Il fut bientôt l'ami de Lebrun, avec lequel il passera à la postérité. Voulant mettre à profit les grandes dispositions dont la nature l'avait doué, il se détermina à faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, en 1666, il employa trois années à l'étude de l'antique, dont il dessina les plus belles statues; grava un plafond peint par Pietre de Cortonne, et plusieurs tableaux du Dominiquin. De retour dans sa patrie, cet artiste fut chargé de graver, pour le roi, la suite des *Batailles d'Alexandre*. Une multitude d'autres ouvrages mirent le comble à la gloire d'Audran. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue son *Recueil des proportions du corps humain,* qu'il a gravé d'après ses dessins. L'Académie de peinture, qui avait reçu Audran dans son sein, le nomma un de ses conseillers, en 1681. On ne saurait, sans injustice, lui contester la supériorité sur tous les graveurs qui l'ont précédé ou suivi : les jeunes gens qui courent la même carrière ne sauraient choisir un meilleur modèle. Girard Audran termina sa carrière à Paris, en 1703, universellement regretté, autant pour ses qualités aimables et douces, que pour la supériorité de ses talents.

Digitized by Google

AUDRAN (Benoît), fils de Germain Audran, graveur à Lyon, né dans cette ville, le 3 novembre 1661, vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, se mettre sous la direction de Girard Audran son oncle. Entre autres ouvrages estimables qu'il a produits, on remarque les *sept Sacrements*, du Poussin; *Alexandre malade*, peint par le Sueur, et le *Serpent d'airain*, de Lebrun. Cet artiste mourut à Louzouer, près de Sens, en 1721, dans une terre acquise du produit de ses talents.

AUDRAN (Louis), frère du précédent, né à Lyon, en 1670, est mort à Paris en 1712, fut aussi élève de Girard; dans le nombre de ses productions, on distingue les *OEuvres de miséricorde*, d'après Bourdon.

AUDRAN (Jean), autre fils de Germain Audran, neveu et élève de Girard Audran, naquit à Lyon en 1667. Sans avoir atteint, comme son oncle, à la sublimité de l'art, il peut être placé au rang des graveurs habiles. Ses *Batailles d'Alexandre* en petit; son *Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; son *Esther* et son *Athalie*, d'après les Coypel, lui assignent une place distinguée parmi ses confrères. Jean Audran mourut à Paris, en 1756, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

AUDRAN (Prosper-Gabriel), fils de Michel Audran, entrepreneur des tapisseries pour le roi aux Gobelins, naquit à Paris, dans cet établissement, le 4 fév. 1744; il était de la même famille que les précédents. Il étudia le droit sous le célèbre Pothier, devint conseiller au Châtelet, le 4 août 1768. Il fut exilé en 1771, et rappelé en 1774, à l'avénement de Louis XVI. Pour se livrer avec plus de liberté à son penchant pour la dévotion et pour les langues orientales, il se défit de sa charge de conseiller au Châtelet en 1784, et se retira dans un petit appartement. Nommé, le 15 novembre 1799, à la chaire d'hébreu, il mourut à Paris, le 23 juin 1819. On a de lui : *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1805, in-4° oblong; 1818, in-4°; *Grammaire arabe en tableaux*, Paris, 1818.

AUDREIN (l'abbé Yves-Marie), député du Morbihan à l'assemblée législative et à la Convention, s'y fit remarquer par son zèle pour la religion, exposa sa vie en s'opposant au massacre des prisons en 1792, et contribua de tout son pouvoir à procurer à la fille de Louis XVI quelques adoucissements dans sa captivité. Il se rendait en 1800 à son évêché de Quimper, auquel il venait d'être nommé, lorsqu'il fut assassiné par les chouans. On a de lui plusieurs discours en faveur de la religion et pour l'éducation de la jeunesse.

AUDU (Louise-Reine), surnommée *la Reine des Halles*, fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, sa force et son audace, dirigea, les 5 et 6 octobre 1789, les pelotons qui pénétrèrent dans les appartements de Versailles, et qui égorgèrent plusieurs gardes du corps. Elle ne se signala pas moins au 10 août, et tua de sa main plusieurs Suisses.

AUENBRUGGER ou **AVENBRUGGER** (Léopold), né à Gratz, en Styrie, le 19 novembre 1722; médecin ordinaire des hôpitaux de Vienne; inventeur du vrai moyen de connaître les maladies de poitrine, et auteur de quelques écrits sur la médecine. Les principaux sont : *Inventum novum ex percussione thoracis humani*, etc., Vienne, 1761; *Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in mania virorum*, Vienne, 1776.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton au 16e siècle, est auteur d'une tragi-comédie intitulée : *Zoanthropie ou de la vie de l'homme*, Paris, 1614, in-4°, ouvrage médiocre précédé d'une *ode dédicatoire* au cardinal de Bouzas, son protecteur, qui l'en récompensa par le canonicat de St.-Brieuc.

AUFFRAY (Jean), né à Paris en 1733, mort en 1788, a publié plusieurs brochures relatives à l'économie politique. On lui doit aussi les *Vues d'un politique du 16e siècle sur la législation de son temps, avec des observations propres à réformer celle de nos jours*, Paris, 1775, in-8°. C'est l'abrégé d'un ouvrage très-rare de Raoul Spifame, avocat.

AUFFRET-QUOATQUÉVERAN, chanoine de Tréguier au 15e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Catholicon*, contenant trois langages, breton, français et latin, Tréguier, 1499, in-fol., vol. très-rare.

AUFIDIUS. Trois Romains célèbres portèrent ce nom : le premier, orateur, sous Sylla, 86 ans avant J. C.; le deuxième, historien, 100 ans avant J. C., et le troisième, aussi historien, sous Auguste.

AUFRÉRI (Étienne), né à Toulouse, à la fin du 15e siècle, mort en 1511; professeur en droit official, puis conseiller et président aux enquêtes du parlement de Toulouse; considéré comme un des plus habiles jurisconsultes de son temps; est auteur de plusieurs *Traités*.

AUFRESNE (J.-Rival), né à Genève, débuta en 1765 à la Comédie-Française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna*, avec beaucoup de succès, malgré son débit naturel et à la manière de Baron, auquel on n'était plus accoutumé. Ne pouvant parvenir à se faire recevoir sociétaire, il se rendit auprès de Frédéric II et de Voltaire, qui surent l'apprécier. Il se fixa en Russie où Catherine II lui fit l'accueil le plus distingué. Il mourut en 1806.

AUGE (Daniel d'), né à Villeneuve-l'Archevêque, entre Sens et Troyes, dans le 16e siècle, s'adonna aux lettres grecques et latines et devint précepteur du fils de François Olivier, chancelier de France, prédécesseur de Lhopital. Il remplaça Louis-Leroy, comme lecteur et professeur de langue grecque, en l'université de Paris. On présume qu'il mourut en 1595. Il a publié, *Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse*, Paris, 1555, in-8°; *Deux dialogues de l'invention poétique, de la vraye cognoissance de l'art oratoire et de la fiction de la fable*, Paris, 1560, in-8°, etc.; *Oraison funèbre de François Olivier*, Paris, 1560, in-8°.

AUGEARD (Mathieu), né à Tours en 1673, fut reçu en 1703 avocat au parlement de Paris, obtint la place de secrétaire du garde des sceaux Chauvelin dont il partagea la disgrâce, et mourut à Paris le 27 décembre 1751. On lui doit : *Arrêts notables de différents tribunaux du royaume*, 1753, 2 vol. in-fol., bonne édition.

AUGEARD (Jacques-Mathieu), né à Bordeaux en 1731, fermier général et secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette, fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et Montmédy; acquitté sur la première accusation, il échappa à la seconde en se retirant à Bruxelles, où il publia par l'ordre des princes le *Manifeste* par lequel il protestait contre la constitution. Rentré en France en 1799, il est mort à Paris en 1805. Il a laissé des manuscrits intéressants sur les événements de France, de 1771 à 1775.

AUGENIO (Horace), célèbre professeur de médecine à Rome, à Turin et à Padoue, où il mourut en 1603, est auteur d'*Écrits* sur la médecine, publiés à Venise, Turin, etc., qui sont estimés.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1530 au village d'Allemans, près de Sezannes, diocèse de Troyes, prit l'habit de son ordre à Rome, sous St. Ignace. Après avoir enseigné les humanités en Italie, il vint en France pour travailler à la conversion des protestants. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs villes du Midi ; mais son imprudence eut souvent pour lui des suites funestes. Il fut arrêté à Valence et condamné à être pendu. Il était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par un discours qu'il prononçait avant l'exécution, obtint sa grâce du baron des Adrets. Le danger auquel il venait d'échapper ne ralentit point son zèle. A Lyon, au milieu des ravages de la peste, il fit rétablir l'exercice de la religion catholique. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur, et ce fut le premier jésuite qui remplit cette dernière fonction. Ses supérieurs furent mécontents des pratiques minutieuses qu'il avait inspirées à son royal pénitent ; il fut obligé de quitter la France, et mourut à Côme en 1591. Il a publié des écrits violents contre les religionnaires, et une édition de *Martial* avec des notes du P. Frusius, souvent réimprimée.

AUGER (Nicolas), acteur de la Comédie-Française, débuta le 14 avril 1763, quitta le théâtre en 1782, et mourut le 26 février 1783. Il eut dans l'emploi des valets de très-brillants débuts, qui ne se soutinrent pas. Ce fut néanmoins un sujet utile dans plus d'un rôle, et bien vu du public.

AUGER (Athanase), traducteur, né à Paris le 12 décembre 1734, professeur de rhétorique à Rome, puis à Paris, fut nommé par M. de Noé vicaire général de Lescar, et mourut le 7 février 1792. Hérault de Sechelles, son disciple et son ami, prononça son oraison funèbre, dans laquelle il rend hommage à ses vertus et à ses qualités privées. Ses traductions de *Démosthène*, d'*Eschine*, d'*Isocrate*, de *Lysias*, et d'autres orateurs grecs, sont estimées pour leur exactitude, mais elles sont faibles et sans couleur. Le meilleur de ses ouvrages est la *Constitution des Romains sous les rois et du temps de la république*, qui lui coûta plus de trente années de travail. Ses *écrits* ont été réunis en 29 vol. in-8°, y compris les *œuvres posthumes*, qui forment 10 vol. in-8°.

AUGER (Louis-Simon), de l'Académie française, né le 29 décembre 1772 à Paris, consacra à la composition de petits ouvrages dramatiques les loisirs d'un emploi subalterne qu'il occupa de 1793 à 1812 dans l'administration des vivres, puis au ministère de l'intérieur ; il fut nommé censeur royal en 1815. Attaché successivement à la rédaction de la *Décade philosophique*, intitulée depuis *Revue* (la signature O y distingue ses articles), à celle du *Mercure*, puis du *Journal de l'Empire* (où ses articles sont signés T), il avait débuté dans un genre de littérature plus sévère par un *Éloge de Boileau*, couronné par l'Institut en 1805, et que suivit en 1808 un autre *Éloge de P. Corneille*. Depuis lors il s'adonna spécialement à la biographie et à la critique. On lui dut plusieurs éditions d'ouvrages annotés ou précédés de notices, notamment les *Souvenirs de M^me de Caylus*, 1804, in-12 ; les *OEuvres complètes* de Hamilton, de Malfilâtre, de M^mes de la Fayette et de Tencin, 1804, 3 vol. in-8°, réimprimées en 1820 ; de Duclos, 1806, 10 vol. in-8°, réimprimées 1820-23 ; de la Fontaine, 1814, 6 vol. in-8° ; de Molière, 1819-27 ; 9 vol. in-8° ; du même, 1825-26, 5 vol. in-8° ; des *OEuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8°, et la *Traduction* des *Comédies de Térence*, par Lemonnier, 1825, 3 vol. in-18. Dès le commencement de la publication de la *Biographie universelle*, Auger en fut un des principaux collaborateurs. Le *Discours préliminaire* dont il l'a enrichie est sans contredit le meilleur morceau qu'il lui ait fourni. C'est au sujet de cet ouvrage qu'il s'engagea, avec M^me de Genlis, dans une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre quelques brochures assez mordantes. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal des Débats* pour s'attacher, en qualité de rédacteur principal, au *Journal général de France*. Ses articles politiques donnèrent quelque éclat à cette feuille ; il continua de s'y exprimer avec beaucoup d'indépendance durant les *cent jours*, nonobstant une courte détention qu'il subit à la préfecture de police. Après le second retour du roi, il fit un moment partie de la commission de censure des journaux. Louis XVIII lui accorda une pension, et à la nouvelle formation de l'Académie française, il en fut nommé membre. Cet homme honorable professait des opinions peu favorables au libéralisme. On le vit combattre aussi avec chaleur les innovations romantiques au sein de l'Institut. Il paraît que depuis quelque temps il était en proie à d'horribles maux de nerfs, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait disparu, le 2 janvier 1829. Le soir même il avait reçu chez lui la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voyage en Italie. Ce ne fut qu'après un mois que l'on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1^er février). M. Étienne fut son successeur à l'Académie française. Outre les nombreuses publications dont on a parlé, Auger a publié un nombre considérable de *Discours académiques*, des *Observations sur la nature de la propriété littéraire*, une feuille in-4°, 1826, imprimée par ordre de la commission nommée par le roi pour préparer un projet de loi sur cette matière ; enfin des *Mélanges philosophiques et littéraires*, Paris, Ladvocat, 1828, 2 vol. in-8°. Il a en outre dirigé la *Collection des classiques français*, format in-32, publiée chez Lefèvre et Brière, 1823 et suivantes, et mis des *Notices* en tête de plusieurs des ouvrages dont elle se compose. Il jouissait d'une grande influence dans sa compagnie, et il la présida comme directeur dans plusieurs occasions marquantes, notamment lors des réceptions de monseigneur l'archevêque de Paris, de MM. Soumet, Droz, Casimir Delavigne et de Feletz.

AUGEREAU (Antoine), imprimeur-libraire, en 1531, et graveur de caractères, substitua les lettres romaines aux lettres gothiques, dont on se servait auparavant.

AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, était fils d'un pauvre ouvrier maçon et d'une marchande de fruits du faubourg Saint-Marceau, à Paris, où il naquit le 11 novembre 1757. D'un naturel vicieux et querelleur, il s'engagea fort jeune dans le régiment de Bourgogne, cavalerie. A peine y eut-il servi quelques mois qu'une faute grave le fit renvoyer avec une cartou-

che jaune, suivant l'usage de ce temps-là. Revenu à Paris après cet affront, il y attira de nouveau par sa haute stature l'attention des recruteurs. Ceux des carabiniers le présentèrent au marquis de Poyanne, leur colonel, qui, recherchant tous les hommes de bonne mine, reçut avec empressement le jeune Augereau, sans s'informer des causes de son expulsion du régiment de Bourgogne; mais il ne tarda pas à se repentir de cette facilité, lorsqu'il apprit que le nouvel enrôlé s'était enfui de la garnison emmenant les chevaux de son capitaine, pour les vendre en Suisse. Augereau se fit alors maître d'armes dans la petite ville de Locle. La vie monotone qu'il y mena l'eut bientôt ennuyé; il partit pour Naples, et il s'engagea dans les troupes royales où il devint sergent. Après un service de quelques années, il reprit son ancien métier de maître d'escrime. Il revint en France vers la fin de 1792, et entra aussitôt dans l'un des nombreux bataillons de volontaires nationaux qui s'y formaient sur tous les points. Le sien marcha d'abord contre la Vendée; Augereau s'y fit tellement remarquer par son activité et par son courage, qu'en peu de temps il en devint le chef. Nommé adjudant général, il passa à l'armée des Pyrénées, où il se distingua dans plusieurs occasions sous les ordres de Dugommier, notamment le 24 juillet et le 18 septembre 1793, à la reprise de Bellegarde; puis au blocus de Figuières et sur les bords de la Fluvia. Il était parvenu, dès le commencement de 1794, au grade de général de division; et, lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie avec un corps de douze mille hommes. Bonaparte étant venu prendre le commandement, Augereau sembla redoubler de zèle; et il emporta, le 13 avril 1796, à la suite d'une marche forcée, les gorges de Millesimo, chassa les Autrichiens de plusieurs positions, enveloppa une de leurs divisions commandée par Provera, et contraignit ce général à se rendre par capitulation. Il occupa, le 15 du même mois, les redoutes de Monte-Zemolo; et, par ce mouvement décisif, il opéra la jonction de sa division avec celle de Serrurier, et sépara pour toujours les Sardes des Autrichiens. Le lendemain il emporta le camp retranché de Ceva, défendu par les Piémontais; et le 26 il s'empara d'Alba, puis de Casal. Un peu plus tard, sur le pont de Lodi, voyant les soldats hésiter, il se précipita sous le feu des batteries autrichiennes, et la redoutable position fut emportée. Il fut ensuite chargé d'une expédition contre les États pontificaux. Revenu dans les premiers jours d'août sur les rives du Mincio, Augereau eut occasion de se signaler par de nouveaux exploits. Wurmser s'avançait vers Mantoue avec une puissante armée, et déjà il avait culbuté plusieurs divisions : il était parvenu dans la place, et le général en chef, après avoir sacrifié son artillerie de siége, allait ordonner la retraite derrière l'Adda. Tout était perdu s'il eût persisté dans cette résolution; mais Augereau l'y fit renoncer par sa fermeté et son énergie. Il s'empara de la position de Castiglione, et s'y défendit pendant deux jours contre des attaques réitérées. Cette époque est sans contredit la plus glorieuse de sa longue carrière; et l'on peut dire que jamais titre ne fut plus mérité que celui de duc de Castiglione. Il obtint encore, un peu plus tard, un succès important à Scagnolo; et, après avoir passé l'Adige, il repoussa le corps ennemi qui était devant lui, concourut aux victoires de Roveredo, de Bassano, et à toutes les belles manœuvres qui forcèrent Wurmser à se réfugier dans Mantoue avec les débris de son armée. Dirigé ensuite sur Porto-Legnano, Augereau entra par capitulation dans cette place, et prit vingt-deux pièces de canon. De concert avec le général Sahuguet il s'empara des forts de Saint-Georges et de la Favorite. Le 7 novembre il marcha à la rencontre des ennemis qui avaient passé la Brenta, et les repoussa jusqu'aux portes de Bassano. Mais tous ses exploits furent surpassés à la bataille d'Arcole. Dans cette journée célèbre, Augereau, voyant les colonnes françaises ébranlées reculer en désordre, saisit un drapeau, s'élança vers l'ennemi en l'agitant, et détermina, par cette action héroïque, une charge qui décida la victoire la plus extraordinaire et la plus glorieuse qu'ait obtenue cette armée. Bonaparte qui, dans ses rapports, l'avait souvent cité avec distinction, le choisit pour porter à Paris les drapeaux enlevés aux Autrichiens, et cette présentation eut lieu, en grande pompe, le 28 février 1797. Augereau avait montré, dans la campagne qui venait de finir, toutes les qualités d'un bon général divisionnaire; mais l'absence totale d'instruction, le défaut de vues, son caractère difficile le rendaient incapable des fonctions de général en chef. Ce fut cependant à ces défauts mêmes qu'il dut la confiance dont les membres les plus influents du Directoire l'investirent à cette époque. Ils avaient besoin d'un instrument plutôt que d'un chef; et, lorsqu'ils eurent éloigné le général Hoche, qu'ils craignaient, du commandement de la dix-septième division (celle de Paris) à laquelle les circonstances attachaient une grande importance, ils lui donnèrent ce commandement. Augereau n'était en effet alors qu'un soldat, connu seulement par l'exaltation de ses opinions révolutionnaires, ne s'étant encore prononcé pour aucun parti, et ne devant exciter la défiance de personne. Sa conduite jusqu'au 18 fructidor parut assez prudente, mais dans cette journée décisive il exécuta, avec autant d'audace que de ponctualité, tous les ordres du triumvirat directorial; il fit arrêter et conduire à la prison du Temple Pichegru, Willot et les autres députés inspecteurs. Le corps législatif ainsi décimé prononça, dès le lendemain, la peine de la déportation contre les vaincus, et salua Augereau du titre pompeux de *sauveur de la patrie*. Ainsi tous les projets de ce général semblaient accomplis, et rien ne devait manquer à ses vœux. Cependant il ne fut pas satisfait; il avait compté sur une récompense plus réelle, et l'on sait que la place de l'un des directeurs proscrits lui avait été montrée en perspective. Mais ce n'était évidemment qu'un leurre; porté sur la liste des candidats, il n'eut qu'une seule voix. Alors il exhala si ouvertement son humeur, que les prévoyants directeurs se crurent obligés de l'éloigner. Ils le nommèrent au commandement de l'armée de Sambre et Meuse, à la place de Hoche qui venait de mourir. L'ambition s'était éveillée dans le cœur d'Augereau; mais il voyait sur son chemin un homme plus habile et mieux placé que lui. C'est de ce moment, on ne peut en douter, que datent la jalousie et la secrète haine qui ne cessèrent de l'animer contre Bonaparte. Il s'était formé, pendant son séjour à Paris, un parti de démagogues turbulents, d'hommes avides de pouvoir et de révolutions; et, lorsque le Directoire l'éloigna de la capitale, il entretint

avec les chefs de ce parti une correspondance très-active, et n'agit plus que par leurs conseils. Aussitôt après son arrivée au quartier général d'Offenbourg, il fomenta des révoltes et des mouvements révolutionnaires dans le Brisgau et la Souabe, afin d'amener, par le mécontentement de l'Autriche, la rupture du traité de Campo-Formio, qu'il détestait comme l'ouvrage de son rival. Bonaparte, qui fut informé de ces menées, par le ministère autrichien lui-même, les dénonça au Directoire, et se plaignit d'Augereau avec beaucoup d'amertume. Le Directoire, fort embarrassé entre deux hommes qui lui paraissaient également redoutables, finit par sacrifier Augereau, et l'envoya commander la division de Perpignan (janvier 1798). Il obéit; mais l'année suivante son parti le fit nommer député de la Haute-Garonne au conseil des Cinq-Cents. Il fut élu secrétaire de la chambre, le 20 juin 1798; et cette circonstance, qui n'eût été qu'un sujet de dérision si l'on n'avait pas su que ce n'était, de la part de ses amis, qu'un moyen de lui donner plus d'importance, fut très-remarquée. Ce ne fut pas non plus sans étonnement qu'on le vit, le 14 septembre, à la tribune, appuyer de toutes ses forces la proposition faite par Jourdan de déclarer la patrie en danger. Quelques jours après, lorsque la démission de Bernadotte fut annoncée comme le signal d'un coup d'État, Augereau prit de nouveau la parole, et il déclara qu'il faudrait faire tomber sa tête pour attenter à la représentation nationale. C'était évidemment contre les projets déjà connus de Bonaparte que ces paroles étaient dirigées. On le pensa avec d'autant plus de raison, qu'Augereau affecta de ne point paraître au repas qui fut donné à ce général par le conseil des Cinq-Cents dans l'église Saint-Sulpice. Mais au 18 brumaire il démentit bien platement toutes ces jactances de tribune. On le vit, dès le matin de ce jour mémorable, aller au-devant de Bonaparte, lorsque celui-ci, après avoir passé la revue des troupes aux Tuileries, se rendait au conseil des Anciens; il l'embrassa à trois reprises, et lui dit: « Comment! tu as voulu faire quelque chose pour la patrie, et tu n'as pas appelé Augereau! » Sa soumission fut promptement récompensée; le premier consul le nomma commandant en chef de l'armée de Hollande, et il se rendit sur-le-champ à ce nouveau poste. Cette armée ayant été chargée de seconder les opérations de Moreau, Augereau se dirigea vers la Franconie; et il eut, avec le général d'Albini, divers engagements, auxquels la bataille de Hohenlinden vint mettre fin. Augereau fut remplacé l'année suivante, dans son commandement en Hollande, par le général Victor. Resté sans emploi, il vécut paisiblement dans la terre de la Houssaye, près de Melun, qu'il avait acquise. Il venait fréquemment à Paris, et conservait avec le parti démagogique des liaisons dont la police ne manquait pas d'informer le premier consul. Lors de la création des maréchaux d'empire, Augereau fut un des premiers que Napoléon plaça sur la liste; et peu après il le fit grand officier et chef d'une cohorte de la Légion d'honneur. Dans le même temps le roi d'Espagne le créa grand-croix de l'ordre de Charles II; et le républicain Augereau ne repoussa aucun de ces bienfaits; il accepta même le titre de duc de Castiglione. Napoléon y ajouta le commandement d'un corps d'armée qu'il destinait à menacer d'une descente les royaumes britanniques; et, lorsque ce gigantesque projet eut fait place à celui d'une invasion des États autrichiens, Augereau fut dirigé vers le Rhin avec son corps d'armée. Il passa ce fleuve à Huningue; battit le général Wolfskehl sur la rive orientale du lac de Constance, prit possession du Lindau, de Bregentz, et revint en Souabe, tandis que l'empereur conduisait lui-même sa grande armée à la victoire d'Austerlitz. L'année suivante (1806) il commanda un des corps d'armée qui combattirent les Prussiens, et il eut part au triomphe d'Iéna, puis à l'invasion de la Pologne, où il culbuta, le 27 décembre, un corps russe qui défendait le passage de l'Wkra. Il contribua quelques jours après au succès de Golymin, où il eut un cheval tué sous lui. A la bataille d'Eylau, souffrant et dévoré de rhumatismes, mais ne voulant céder à personne le commandement de son corps d'armée, il se fit attacher sur son cheval et courut au combat. Exposée pendant plusieurs heures à une canonnade terrible, aveuglée par une neige tellement épaisse qu'elle interceptait la lumière, sa troupe s'écarta de la direction qu'elle devait suivre. Le désordre se mit dans ses rangs à plusieurs reprises; elle essuya de grandes pertes et le maréchal lui-même, blessé grièvement, fut porté loin du champ de bataille. Cette blessure, que le mauvais état de sa santé rendit plus dangereuse, le força de retourner en France. Il ne put ainsi prendre aucune part à la victoire de Friedland, qui trois mois après, termina la guerre. Dès qu'il fut rétabli, au commencement de 1809, Napoléon l'envoya commander en Catalogne, où il s'empara de Gironne, et défit successivement les généraux Black et Odonnel. Mais des revers l'ayant forcé de se retirer sur Barcelone, il fut remplacé par Macdonald, et ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en 1812. Lorsque Napoléon prépara l'invasion de la Russie, il donna au duc de Castiglione le commandement de l'un des corps qu'il destinait à couvrir ses derrières en Allemagne; et ce corps occupa longtemps la capitale des États prussiens, où le maréchal avait son quartier général à côté de la résidence du roi. On a remarqué que dans une position aussi délicate Frédéric-Guillaume n'eut pas à se plaindre de ses procédés. Il poussa même les égards au point, que lorsque le monarque partit secrètement de Berlin, dans le mois de février 1813, pour se rendre en Silésie, Augereau n'y mit aucun obstacle. N'ayant pas reçu les renforts qu'il demandait en vain depuis longtemps, et n'ayant plus sous ses ordres que de faibles débris, il fut assailli quelques jours après jusque dans son quartier général par des Cosaques et par la populace ameutée contre les Français. Il se défendit vigoureusement; mais bientôt obligé de suivre le mouvement de retraite que faisait l'armée française, il vint prendre le gouvernement des duchés de Francfort et de Wurtzbourg. Il était dans cette dernière ville le 15 août, et il y fit célébrer la fête de son souverain, qui venait de remporter les victoires de Lutzen et de Bautzen. Mais ces triomphes ne devaient pas être de longue durée. Le maréchal Augereau, qui n'y avait eu aucune part, fut appelé à la grande armée au moment des désastres de Leipzig. Il commandait une division dans la journée du 18 octobre. Après l'évacuation de l'Allemagne, il fut mis à la tête de l'armée de l'Est qui se réunissait à Lyon, et que les circonstances allaient appeler à l'un des rôles les plus importants de cette courte campagne de 1814, si glorieuse et

si funeste pour Napoléon ! Lorsque les alliés pénétrèrent en France par la Suisse et la Bourgogne, Augereau se trouva placé sur leurs flancs et sur leurs derrières ; il aurait pu les inquiéter par de vives et fréquentes attaques, et les forcer du moins de changer de direction, lorsqu'ils marchèrent sur Paris, et lorsque la grande armée leur résista avec tant de valeur dans les plaines de la Champagne. Loin de là, il se tint enfermé dans les murs de Lyon, et il consentit même, dans le moment décisif, par une capitulation, à se retirer sur Valence. Lorsqu'il connut les événements de Paris, et qu'il sut que Napoléon était renversé, il se déclara hautement contre lui, et se hâta d'envoyer ses serments à Louis XVIII. Il publia en même temps une proclamation dans laquelle il outragea indignement Napoléon. Quelques jours après, ayant rencontré ce monarque sur le chemin de l'île d'Elbe, il eut l'insolence de faire des reproches encore plus amers à son maître, à son bienfaiteur, qui était descendu de voiture pour l'embrasser, et qui lui adressait des paroles beaucoup moins dures et moins sévères que ne méritait un tel homme, dans de pareilles circonstances. Ne voulant point faire éclater son mécontentement aux yeux des commissaires, Napoléon se hâta de remonter en voiture ; et le duc de Castiglione reprit la route de Paris où il alla se présenter à Louis XVIII qui le créa pair de France, chevalier de St.-Louis et lui donna un commandement. Augereau était à Clermont-Ferrand le 21 janvier 1815 ; et l'on n'y fut pas peu surpris de voir se prosterner pieusement, à la cérémonie funèbre de ce jour, l'homme qui s'était montré si longtemps l'ennemi de la religion, l'homme qui en avait hautement blâmé le rétablissement. Deux mois plus tard il commandait pour le roi une division militaire, lorsque Napoléon revint triomphant de l'île d'Elbe. On conçoit tout l'embarras dans lequel il dut se trouver. Il essaya encore de s'en tirer à force de souplesse. Cette nouvelle bassesse fut méprisée comme elle devait l'être. D'ailleurs, dans sa proclamation aux Français, Napoléon avait signalé Augereau comme un traître, et la principale cause de ses revers. Ne voulant cependant pas alors en tirer d'autre vengeance, il le laissa sans emploi, et ne l'appela point à la chambre des pairs. Mais trois mois plus tard Louis XVIII l'y fit rentrer, sans toutefois lui confier de commandement, et le laissant ainsi dans une sorte de disgrâce. Honteux d'avoir joué avec aussi peu de profit des rôles si divers, Augereau se retira dans sa terre de la Houssaye, et ne survécut guère à son avilissement. Une hydropisie de poitrine le conduisit au tombeau le 12 juin 1816. Le général Augereau n'a été l'objet d'aucune publication particulière ; sa réputation d'ignorance et d'incapacité pour tout travail de cabinet, met son nom à l'abri de toute spéculation de la part des fabricateurs de mémoires.

AUGIER (Guillaume), troubadour du 12e siècle, né à Saint-Donat en Dauphiné, s'attacha à Raymond Bérenger, comte de Provence. Le manuscrit de la bibliothèque du roi, à Paris, fonds de la Vallière, nº 2701, contient quatre pièces de lui. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies des troubadours*.

AUGIER (Jean), sieur des Maisons-Neuves, originaire d'Issoudun, contrôleur général des finances à Orléans, est auteur d'un recueil intitulé : *Torrent de pleurs funèbres*, Paris, 1589, in-8º, que le chagrin d'avoir perdu son épouse lui inspira, mais qui fait plus l'éloge de son cœur que de son esprit.

AUGIER (Jean), médecin, né à Senez en Provence, est auteur d'une dissertation *De fœcundatione*, Montpellier, 1745, in-8º, assez estimée.

AUGIER (Jean-Baptiste), né à Bourges, le 25 juin 1769, commandant d'un bataillon de volontaires, en 1792 ; défendit Bitche contre une attaque des Prussiens, à la fin de 1793 ; général de brigade en 1794 ; commandant du département de la Manche, puis de celui du Cher, jusqu'en 1808 ; baron et commandement de la Légion d'honneur ; employé activement en Espagne, en 1809 ; commandant de la place de Kœnigsberg, en 1812 ; député au corps législatif, en 1814 ; chevalier de St.-Louis, le 8 juillet même année ; prononça un discours contre Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, le 18 mars 1815 ; envoya sa démission de général, le 1er jour de l'arrivée de Bonaparte à Paris ; réintégré dans son grade par Louis XVIII ; réélu député en 1815 ; mort à Bourges au mois de septembre 1819.

AUGIER-DUFOT. *Voyez* **DUFOT**.

AUGIER (madame), première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette ; contribua à lui sauver la vie dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789 ; sa fille épousa le maréchal Ney, prince de la Moscowa, fusillé le 7 décembre 1815.

AUGUIS (Pierre-Jean-Baptiste), né en 1748 à Melle, dans le Poitou, fils d'un subdélégué de l'intendance, fit ses études à Melle, et les acheva à l'université de Poitiers. Il servit ensuite quelques années dans les dragons de Laval-Montmorency. Il se montra dès le commencement partisan des principes de la révolution, et fut nommé, en 1791, président du tribunal de district qui remplaça le bailliage ; puis député à l'assemblée législative. Nommé, en septembre 1792, député à la Convention nationale par le département des Deux-Sèvres, il y vota dans le procès de Louis XVI contre l'appel au peuple, ensuite pour la détention jusqu'à la paix, et le bannissement sous peine de mort, s'il rentrait sur le territoire. Enfin il se déclara pour le sursis à l'exécution. Ce vote est sans contredit un des plus modérés. On vit ensuite Auguis, dans toutes les occasions, se ranger du parti le moins violent. Il concourut avec beaucoup de zèle à la chute de Robespierre dans la journée du 9 thermidor. Envoyé en mission dans le Midi, il eut le courage de blâmer la conduite des terroristes. Remplacé dans cette mission par Cadroy et Espert, Auguis revint à Paris, et il y fut nommé l'un des membres du comité de sûreté générale. Il se montra dans toutes les occasions l'un des plus zélés à combattre le parti de Robespierre, et il se distingua plusieurs fois par son courage et son énergie, notamment dans la journée du 12 germinal an III (1er avril 1795), où il fut arrêté et blessé de deux coups de pique ; et plus encore dans celle du 1er prairal (20 mai 1795), où il entra, au milieu de la nuit, dans la salle des séances, dont il expulsa les révoltés qui, après avoir tué Ferraud, délibéraient audacieusement avec un petit nombre des représentants, leurs complices. Chargé ensuite, ainsi que trois de ses collègues, de poursuivre les terroristes et de les désarmer à la commune et dans le faubourg Saint-Antoine où ils s'étaient réfugiés, Auguis s'acquitta de cette mission avec la même

énergie. Peu de temps après il fut envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales et ne prit plus de part aux délibérations de la Convention. Il devint membre du conseil des Anciens, où il se fit peu remarquer. En 1799, le département des Deux-Sèvres le nomma député au conseil des Cinq-Cents où il s'opposa vivement, le 24 vendémiaire an VII (octobre 1799), à la proposition du général Jourdan, de déclarer la patrie en danger. Auguis fut présent à la séance du 18 brumaire à Saint-Cloud et, ne s'y étant pas montré contraire à Bonaparte, il fut appelé aussitôt dans le nouveau corps législatif. Son département l'élut encore deux fois sous le gouvernement impérial, et à plusieurs reprises le porta sur la liste des candidats au sénat conservateur. Il mourut à Melle le 7 février 1810.

AUGUIS (Pierre-Jean-Baptiste-Bonaventure), fils du précédent, était capitaine de frégate et mourut à la Havane en 1801. Il avait servi d'aide de camp à son père dans les missions que celui-ci remplit à l'armée des Pyrénées orientales et dans le midi de la France.

AUGURELLO (Jean-Aurèle), helléniste et poëte latin, né à Rimini vers 1441, professa les belles-lettres à Venise et à Rimini, où il mourut le 24 octobre 1524. Il a composé des *odes*, des *élégies*, des *discours*, où il imite heureusement les anciens, Vérone, 1791, in-4°. Ses poésies (*Poemata*) ont été réimprimées avec des additions, Venise, 1505, in-8°. Cette édition Aldin. ne contient pas deux poëmes d'Augurello : *Chrysopoiœ lib. III*, et *Geronticon lib. I*, Venise, 1515, in-4. Le sujet de la *Chrysopée*, traduite en français par François Habert, Lyon, 1548, in-16, prouve que l'auteur s'était occupé d'alchimie, et qu'il croyait avoir trouvé le secret de faire de l'or.

AUGURIN (Sentius), fils de Cnéus Sentius, Gaulois, fut consul à Rome avec Arrius Sévérianus l'an 132, et brilla dans le barreau. Pline le Jeune, son ami, nous a conservé de lui des vers endécasyllabes, epist. 4 et 27.

AUGUSELLI (Jean), jurisconsulte de Césène, écrivit vers 1300 plusieurs traités sur les *dots*, les *mariages*, les *protestations*, *etc*. Ce dernier a été inséré dans le *Tractatus univers juris*.

AUGUSTA (Nicolas), Vénitien, de l'ordre des prédicateurs, mort en 1446, évêque de Tricarico dans la Basilicate, a laissé quelques ouvrages de théologie et des *Comment. in lib. Aristot.*, restés manuscrits dans la bibliothèque de St-Jean et St-Paul à Venise.

AUGUSTE (Caius-Julius-Cæsar OCTAVE), originairement appelé *Caius Octavius*, était fils de Caius Octavius, et d'Actia, fille de Julia, sœur de Jules César. Octave naquit pendant le consulat de Cicéron, l'an de Rome 689, le 23 septembre de l'an 62 avant J. C. Il perdit son père pendant son enfance. Par les soins de sa mère et de L. M. Philippus, qu'Actia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation. Son jugement prématuré, et la circonspection de sa conduite, lui attirèrent la faveur de son grand-oncle Jules César, qui annonça le dessein de l'adopter, dans le cas où il n'aurait point d'enfants. En apprenant la nouvelle de la mort tragique de son oncle, et de son adoption par ce dernier, Octave quitta Apollonie en Épire et mit à la voile pour l'Italie, afin de connaître sur les lieux mêmes l'état des choses. En débarquant à un petit port près de Brindes, il fut visité par une députation des soldats vétérans réunis en cette ville. Conduit en triomphe, et proclamé l'héritier et le vengeur de César, il déclara solennellement son adoption, et prit le nom de son oncle, en y ajoutant celui d'Octave. Il n'avait alors que dix-neuf ans, et s'essayait déjà à la souveraine puissance. A Rome, deux partis divisaient l'État, celui des républicains, qui avait fait périr César; celui d'Antoine et de Lépide, qui prétendait le venger. Ce dernier était triomphant, et le consul Antoine exerçait une autorité presque absolue. Octave alla d'abord visiter Cicéron, qui, éloigné des deux partis, conservait encore une grande popularité. Lorsqu'il approcha de Rome, la plupart des magistrats, des soldats et des citoyens, allèrent à sa rencontre. Octave profita de cet enthousiasme pour obtenir la ratification légale de son adoption. Il alla ensuite offrir son amitié à Antoine, qui, ne voyant dans Octave qu'un rival dangereux, le reçut fort mal; cependant des amis communs ménagèrent entre les deux rivaux une réconciliation, fondée sur l'intérêt qu'ils avaient l'un et l'autre de s'opposer au parti des républicains. Comme leur ambition était la même, il était difficile que leur union fût durable. Octave, voyant que le parti du sénat était très-puissant, s'y réunit, et accepta un commandement dans l'armée qui devait marcher contre Antoine, déclaré ennemi de l'État. Il accompagna les troupes des nouveaux consuls Hirtius et Pansa, lorsqu'ils marchèrent à Modène pour secourir Décimus Brutus. Les deux consuls périrent dans cette bataille, et Octave, maître d'une armée victorieuse, ne resta pas longtemps dans le parti du sénat, qui lui préférait Décimus Brutus, l'un des assassins de César; il se réconcilia secrètement avec Antoine, qui venait de réunir une armée très-nombreuse, et marchait en Italie, après en avoir été chassé. Le sénat, alarmé de la marche d'Antoine, donna la conduite de la guerre à Octave et à Décimus Brutus. Octave, qui avait fait son traité avec Antoine, au lieu de marcher contre lui, vint à Rome demander, à la tête de son armée, le consulat qu'on lui avait refusé. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations, et déclaré consul par le peuple, à l'unanimité des suffrages, quoiqu'il n'eût pas encore 20 ans révolus. Un des premiers actes de son autorité consulaire fut de faire condamner légalement tous ceux qui avaient pris part à la mort de César; il fit ensuite révoquer les décrets portés contre Antoine et Lépide, et les invita à revenir en Italie. Il alla au-devant d'eux et le lieu de cette entrevue fut une île du Rhenus, aujourd'hui *Reno*, petite rivière qui se perd dans le Pô. Ils jetèrent les bases de la fameuse puissance appelée le *triumvirat*. Leur plan fut cimenté par l'horrible proscription qui devait faire périr tous leurs rivaux, tous leurs ennemis, et remplir leurs trésors par les confiscations. Ils se sacrifièrent mutuellement plusieurs de leurs proches et de leurs amis; Octave abandonna Cicéron à la vengeance d'Antoine, qui, à son tour, consentit à la proscription de son oncle Lucius César. Octave répudia Serville pour épouser Clodia, fille du fameux tribun Clodius et de Fulvie, alors épouse d'Antoine. A leur arrivée dans Rome, la ville fut inondée du sang de ses citoyens. Ce fut au milieu de ces proscriptions, qu'Octave et Antoine firent des préparatifs contre Brutus et Cassius, qui s'étaient rendus maîtres des provinces d'Orient. Ayant conduit leur armée en Grèce, ils rencon-

trèrent les chefs républicains dans les plaines de Philippes, où cette grande contestation entre le triumvirat et la république fut décidée en deux batailles. Octave, retenu par un accès de fièvre, n'assista point au premier combat, à la suite duquel Cassius se donna la mort. Il se montra dans le second, où l'aile qu'il commandait fut d'abord repoussée, mais qui n'en fut pas moins décisif par la victoire d'Antoine et par la mort de Brutus. Antoine, qui avait gagné la bataille, honora la mémoire de son ennemi; Octave se montra moins généreux, et insulta, disent les historiens, aux restes de Brutus. Après cette campagne, la santé d'Octave se trouva si altérée que, lorsqu'il débarqua à Brindes, on désespéra de sa vie. Au milieu des scènes tumultueuses qui agitaient toute l'Italie, Octave eut à combattre Fulvie, dont il avait répudié la fille Clodia, et Lucius, beau-frère d'Antoine, qui avaient rassemblé des troupes dans la Gaule cisalpine. Après plusieurs combats, Lucius, le chef de cette nouvelle guerre civile, s'enferma dans Pérouse, et fut bientôt obligé de capituler. La ville fut mise au pillage, et trois cents sénateurs furent condamnés à mourir, pour expier l'attachement qu'ils avaient montré au frère d'Antoine. Ils invoquèrent l'humanité d'Octave, qui se contenta de leur répondre : « Il faut que vous mouriez. » Ce massacre fut présenté comme une offrande pieuse, offerte à un autel élevé aux mânes de Jules César déifié. Antoine, revenu en Italie, fit, avec Octave, un nouvel accord, par lequel ils se partagèrent le monde romain, laissant à Lépide les provinces d'Afrique. Dans ce partage, Octave eut Rome et les provinces de l'ouest. Ce fut à son retour des Gaules qu'il épousa la fameuse Livie, alors femme de Claudius Néron, qu'il obligea de divorcer, après avoir répudié lui-même Scribonia, sa troisième femme. Trois mois après son mariage, Livie donna le jour à Tibère qui devint empereur. Bientôt le monde romain n'eut plus que deux maîtres. Lépide fut dépouillé de son autorité triumvirale, et Octave devait bientôt n'avoir plus de rivaux à l'empire. On s'attachait d'autant plus à lui, qu'il avait l'air de dédaigner le pouvoir; il parut permettre, plutôt que demander, qu'on le revêtît du titre de tribun perpétuel, qualité populaire, et qui fut son premier pas pour arriver à la puissance suprême. A mesure qu'il se rapprochait du peuple romain, il se déclarait plus ouvertement contre Antoine. Profitant de toutes les occasions de rendre son rival odieux, il acheva enfin de soulever contre lui l'indignation des Romains, en lisant publiquement le testament dans lequel l'amant de Cléopâtre reconnaissait pour héritiers les fils qu'il avait eus de cette princesse. Profitant de la disposition des esprits, Octave fit déclarer la guerre à la reine d'Égypte; et, après avoir levé des forces considérables de terre et de mer, il s'avança vers le golfe d'Ambracie, rencontra la flotte d'Antoine à Actium, et, secondé par son amiral Agrippa, remporta une victoire qui le rendit maître du monde romain. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il leur fit faire de magnifiques funérailles. Un fils, que son compétiteur avait eu de Fulvie, n'en fut pas moins immolé à sa vengeance ou à sa sûreté; un enfant, appelé *Césarion*, que Cléopâtre, disait-on, avait eu de César, subit le même sort; Octave reçut ensuite en faveur le reste de la famille d'Antoine, et n'usa plus de ses succès qu'avec modération. Il resta deux années dans l'Orient, pendant lesquelles il arrangea toutes les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie Mineure et des îles. De retour à Rome, il triompha pendant trois jours de suite, avec une grande pompe. A la fin de son 7e consulat, vingt-sept ans avant J. C., dans la 36e année de son âge, il se rendit au sénat, et, dans un discours étudié, proposa d'abdiquer la puissance. Le sénat admira sa modération, et le conjura de garder l'empire. Ce fut alors, disent les historiens, une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune; car Octave continua à gouverner l'empire par le sénat, et le sénat se gouverna toujours par Octave. Il reçut alors un nom qui exprimait la dignité de sa personne et de son rang; et ce nom fut celui d'*Auguste*. Auguste réunissait en lui le pouvoir d'*imperator* ou empereur, de proconsul, de tribun perpétuel, de censeur ou surveillant des mœurs et de souverain pontife ou de chef de la religion. Il avait de plus une dispense d'observer les lois, suivant sa volonté. A toutes ces prérogatives, on ajouta le titre vénérable de père de la patrie. Un de ses plus grands soins était de rendre sa domination insensible, et de cacher la main qui tenait les rênes du monde; il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et, sur toutes choses, la qualité de dictateur, détestée dans Sylla, et odieuse dans César même. Il eut plusieurs guerres à soutenir en Afrique, en Asie, et surtout dans les Gaules et en Espagne, où les légions, animées par sa présence, eurent beaucoup de peine à triompher des Cantabres. Ses armes soumirent l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie; elles continrent les Daces, les Numides et les Éthiopiens. Il fit une alliance avec les Parthes, qui cédèrent l'Arménie, et rendirent les drapeaux enlevés à Crassus et à Antoine. Après avoir pacifié la terre et la mer, Auguste ferma, pour la troisième fois, l'an 744 de Rome, le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois avant lui; mais cette paix ne tarda pas à être troublée par la défaite de Varus, qui perdit trois légions dans une bataille contre les Germains, commandés par Arminius, et se tua lui-même après sa défaite. Cependant, les Germains furent contenus par Tibère, et cessèrent de donner de sérieuses alarmes au chef de l'empire. Auguste, pendant la paix, fit un grand nombre de règlements utiles, et s'occupa de perfectionner son gouvernement en corrigeant les abus; il travailla à l'embellissement de Rome, qu'il se vanta, avec raison, de laisser de marbre après l'avoir trouvée de brique. Il fit plusieurs voyages, afin de porter partout les bienfaits de la paix qu'il avait donnée au monde. Il visita la Sicile et la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Gaule, etc.; fonda, dans plusieurs contrées, des villes et des colonies. Les peuples lui élevèrent des autels, et, par un décret du sénat, le mois de *sextilis* prit le nom d'Auguste. On conspira deux fois contre la vie d'Auguste; Cœpio, Murena, Egnatius, etc., furent découverts et punis. Cinna fut plus heureux; après avoir conspiré contre Auguste, il obtint son amitié. La générosité d'Auguste ne fit qu'augmenter l'affection des Romains, et diminua le nombre des mécontents. Les déréglements de sa fille Julie l'affligèrent vivement; il se montra même cruel en cette occasion, et traita plus sévèrement ceux qui avaient attenté à l'honneur de sa famille, que ceux qui avaient attenté à sa vie. L'histoire dit qu'il se laissa gouverner,

dans sa vieillesse, par Livie, la seule personne, peut-être, qu'il eût véritablement aimée. Après avoir perdu ses enfants, et tous les jeunes princes en qui il avait placé ses espérances pour lui succéder, il ne trouva plus que Tibère, dont il connaissait les mauvaises qualités, pour gouverner après lui l'empire. Son âge avancé, et sa santé, qui s'affaiblissait tous les jours, lui firent enfin désirer le repos. Il venait de faire un voyage vers la côte de Campanie, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Nole, où il se mit au lit, et attendit patiemment les approches de la mort. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 14 de J. C., et de Rome, 765, à l'âge de soixante et seize ans. Auguste est un de ces hommes dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. On peut dire qu'il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne; il ranima l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Auguste s'était exercé dans la poésie; il avait composé une tragédie d'*Ajax et Ulysse*, un livre d'épigrammes, et un poëme, intitulé : *la Sicile*. Les fragments qui nous restent d'Auguste ont été recueillis par J. Rutgers, et publiés par J. A. Fabricius; Hambourg, 1727, in-4°.

AUGUSTE Ier, duc et électeur de Saxe, né le 31 juillet 1526, fils de Henri le Pieux, succéda, en 1553, à son frère Maurice; écarta les calvinistes de ses États, et fit dresser la fameuse *Formule de concorde*, publiée en 1580, et acceptée par trois autres électeurs protestants. En 1559, il obtint un privilége qui affranchit l'organisation judiciaire de la Saxe de toute dépendance de l'empire; en 1572, il publia un nouveau code, sous le nom de Constitution; donna à la Saxe une nouvelle organisation administrative; embellit Dresde, sa capitale, et s'opposa dans la diète d'Augsbourg à l'adoption du calendrier grégorien; il mourut, le 11 février 1586, laissant dans le trésor électoral 17 millions, dus à sa bonne administration et mérita le surnom de Justinien de la Saxe.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils de Jean-George III, électeur de Saxe, naquit à Dresde, le 12 mai 1670. Son père étant mort en 1691, Auguste alla à Vienne, où il se lia d'amitié avec l'archiduc Joseph depuis Joseph Ier. La mort de son frère aîné l'ayant rendu maître de la Saxe, il accepta, en 1695, le commandement de l'armée impériale contre les Turcs. Il ne fit rien de remarquable dans cette campagne et quitta l'armée pour aller se porter candidat au trône de Pologne. Louis XIV était à la veille de faire élire le prince de Conti lorsque Auguste, achetant les suffrages, abjurant le luthéranisme pour embrasser la religion des nouveaux sujets qu'il voulait gagner, et appuyant ses prétentions de dix mille Saxons, parvint à se faire élire le 25 juin 1697, et fut couronné à Cracovie, le 15 septembre suivant. Par le traité d'Oliva, conclu le 7 mai 1660, la Pologne avait cédé à la Suède la plus grande partie de la Livonie. Auguste en montant sur le trône avait fait serment de la rejoindre à ses États; Charles XII, encore très-jeune, semblait peu propre à la défendre. Auguste se mit en conséquence à la tête de ses troupes et alla former le siége devant Riga, qu'il aurait infailliblement emporté sans la vigoureuse défense que fit le vieux comte de Dahlberg. Sur ces entrefaites Charles XII battait le roi de Danemark sous Copenhague, et l'empereur de Russie à Narva, tous deux alliés d'Auguste qui sentit la nécessité de songer à se défendre, plutôt qu'à conquérir. Avant de rentrer dans ses États, il eut une entrevue avec le czar, les deux monarques contractèrent une étroite alliance et se promirent réciproquement 50,000 hommes de troupes. Alors commença cette lutte célèbre qui a jeté un tel éclat sur Charles XII et Pierre Ier, qu'Auguste en est totalement éclipsé. Charles XII, qui ne considérait Auguste que comme un usurpateur, conçut le dessein, après l'avoir battu à Birsen, de le faire détrôner par les Polonais eux-mêmes. Après avoir vainement cherché à négocier avec Charles XII, Auguste vit qu'il n'y avait de salut pour sa couronne que dans les armes; il fit venir 12,000 Saxons, rassembla l'armée polonaise et marcha au-devant de son ennemi. Les deux armées se rencontrèrent le 13 juillet 1702, entre Varsovie et Cracovie; Auguste avait 24,000 hommes; Charles n'en avait que 12,000; mais dès le commencement de l'action, les Polonais lâchèrent pied, et malgré la bravoure des Saxons, malgré les efforts de leur prince, qui les ramena trois fois à la charge, Charles remporta une victoire complète, poursuivit Auguste, entra après lui dans Cracovie, en sortit pour le poursuivre, et ne se fût arrêté qu'après l'avoir atteint, s'il ne s'était cassé la cuisse en tombant de cheval. Dès que le roi de Suède fut guéri de sa chute il marcha contre les restes de l'armée saxonne qui s'étaient rassemblés à Pultusk, et le maréchal de Stenau, battu de nouveau, eut peine à se sauver avec deux régiments. La diète de Varsovie se réunit et, dans la séance du 19 avril 1704, déclara Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne, et on fixa le 12 juin suivant pour l'élection d'un nouveau roi. Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, fut élu, et fit son entrée à Varsovie le 12 juillet comme roi de Pologne. Cependant Auguste était parvenu à réunir un corps de 20,000 hommes, et se porta avec une telle vitesse sur Varsovie qu'à peine Stanislas eut le temps de quitter cette ville, dont la garnison, composée de 1,500 Suédois fut prise ainsi que son commandant le comte de Horn. Charles XII ne pouvait voir de sang-froid, détruire ce qu'il avait tant de peine à construire, aussi chercha-t-il à chasser Auguste. Les armées saxonne et suédoise se rencontrèrent près de Frauenstadt, le 13 février 1706. Le roi de Suède triompha de nouveau et l'électeur de Saxe se vit menacé de perdre ses États héréditaires, il fit des propositions à Charles XII qui lui imposa pour première condition de renoncer à la couronne de Pologne, ce que Auguste fut obligé d'accepter. Rentré dans son électorat il s'occupa des soins de l'administration, embellit Dresde, fit fleurir les sciences, les arts et les lettres. En 1708, il fit *incognito* la campagne des Pays-Bas contre la France. Stanislas, qui n'était soutenu que par Charles XII, fut obligé de quitter la couronne après la bataille de Pultawa. Auguste fut rappelé et alla prendre possession une troisième fois du trône de Pologne. Le czar, le roi de Danemark et Auguste firent entrer de concert leurs armées en Poméranie. La Suède repoussa ces attaques; alors eut lieu un congrès à Brunswick pour la pacification des États du Nord, mais ce fut vainement : les prétentions exagérées de chaque souverain détruisaient toute espérance d'arrangement, lorsque Charles XII manifesta l'intention de recommencer la guerre. Une nouvelle ligue dont le roi de Pologne était le principal moteur se forma contre lui; Stralsund, inutilement dé-

fendu cette fois, se rendit le 21 décembre 1715. La défiance continuait à régner entre les cours du Nord, lorsque la mort de Charles XII, en 1718, mit un terme à cet état d'inquiétude. Depuis cette époque jusqu'à sa mort le règne d'Auguste n'offrit plus rien de remarquable; il régna pendant 15 ans dans un état de paix parfait, et mourut à Varsovie le 1er février 1733. Il laissa de sa femme un seul fils, Frédéric-Auguste, mais il eut de la comtesse de Konigsmarck le célèbre Maurice, comte de Saxe. Doué d'une figure imposante, d'une force de corps prodigieuse, de manières aimables et de belles qualités, Auguste ne put cependant se faire aimer ni des Polonais ni des Saxons, chacun des deux peuples croyant être sacrifié à l'autre.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1676 et mort, le 5 octobre 1763, succéda d'abord à son père dans l'électorat de Saxe. Le roi de France Louis XV, ayant voulu replacer Stanislas, son beau-père, sur le trône de Pologne, deux partis se formèrent dans le royaume. Auguste fut élu par un certain nombre de nobles, retirés du champ d'élection et soutenus par une armée russe; mais il ne fut universellement reconnu roi que dans la diète de pacification tenue à Varsovie en 1736. Ce prince, sans avoir aucune des grandes qualités de son père, l'imita dans ses goûts pour le luxe et les beaux-arts. Il avait d'ailleurs l'esprit si borné, qu'il ne put apprendre la langue polonaise. Il fut constamment dans la dépendance de la reine, laissa envahir la Saxe par le grand Frédéric, et fut forcé d'abandonner Dresde pour se retirer en Pologne. A la paix de 1763, il quitta le royaume et revint en Saxe, où il termina une carrière qu'il n'avait point illustrée.

AUGUSTE d'Udine, poëte latin du 16e siècle, dont le vrai nom était Graziani, professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, où il mourut avant 1529. Cette année est celle de l'impression d'un recueil de ses odes, *Augusti vatis odæ*, Venise, in-4°, précédé de la *Vie* de l'auteur.

AUGUSTE-GUILLAUME, prince de Prusse, général en chef de l'armée prussienne, second fils de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 9 août 1722. Ce prince était le favori de son père, et ne le quittait presque jamais. Lorsque son frère Frédéric II fut monté sur le trône, le prince Auguste-Guillaume se distingua dans les deux premières campagnes de Silésie, et surtout à la bataille de Hohenfriedberg, le 4 juin 1745. En mai 1756, il fut général de l'infanterie, et contribua à cerner le camp des Saxons, près de Pirna, au commencement de la guerre de sept ans. Il ne déploya pas moins de bravoure dans la bataille de Lowositz. Le roi son frère lui remit le commandement de l'armée qui avait été battue à Kollin; mais mécontent de la retraite que fit le prince aux environs de Zittau, il lui écrivit une lettre fort dure. Le prince désespéré quitta l'armée, tomba malade et mourut le 12 juin 1758 à Oranienbourg. Frédéric II montra, dans cette occasion, une dureté qui étonnerait, si elle n'était pas d'accord avec les autres traits de son caractère.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *Voyez* **BRUNSWICK.**

AUGUSTENBOURG (Ernest-Gunther), né le 14 octobre 1609, d'Alexandre, duc de Sonderbourg, bâtit le château d'Augustenbourg, en 1627, dans l'île d'Alsen qui lui provenait de la succession de son père. Cette place a donné le nom à ses descendants; mort le 18 janvier 1689.

AUGUSTENBOURG (Frédéric), né le 27 décembre 1652; tué près d'Enghien, dans un combat contre les Français, le 3 août 1692.

AUGUSTENBOURG (Christian-Aug. de SCHLESWIG-HOLSTEIN-SUNDERBOURG, prince d'), changea, en devenant prince royal de Suède, le prénom de Christian en celui de Charles (Carl). Il naquit le 9 juillet 1768. Après avoir étudié les sciences et les lettres à Leipzig et montré d'assez grandes dispositions, ce prince entra dans la carrière militaire; et, lorsqu'il eut fait ses premières armes en Danemark, il passa au service d'Autriche en qualité de général major, le 10 juin 1803. Le roi de Danemark lui donna, l'année suivante, le même grade dans son armée; il le nomma commandant de ses troupes dans la Norwége méridionale, chef du régiment de ce nom, et gouverneur de la forteresse de Frederiksteen. Pendant son séjour en Norwége, le prince d'Augustenbourg s'occupa activement de l'amélioration des prisons et du sort des détenus. Le 15 mai 1808, il fut élevé au rang de général-lieutenant, et le 30 juin de la même année, à celui de général, pour récompense des services qu'il avait rendus en défendant la Norwége contre les attaques des Suédois. Il fut nommé vice-roi ou gouverneur de cette province avec le grade de feld-maréchal, le 15 juillet 1809. Au mois de mars de cette même année, Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, fut déclaré déchu du trône et sa descendance exclue de la succession. Peu après, le duc de Sudermanie fut élu roi, sous le nom de Charles XIII. Le nouveau roi était déjà d'un âge avancé, d'une faible constitution, et n'avait point d'enfants, les chefs du parti qui dominait alors en Suède, quoique divisés sur plusieurs points, se déterminèrent, de concert avec le roi, à déférer la succession au trône au prince Christian-Auguste et à ses descendants mâles. On s'empressa de communiquer cette décision à la cour de Danemark et au nouveau prince royal. Le 30 du même mois, le prince d'Augustenbourg adressa une proclamation aux Norwégiens pour leur annoncer qu'il allait se séparer d'eux; et le 1er janvier suivant, dans une lettre au colonel suédois Adlersparre, il signa pour la première fois comme prince royal de Suède, et substitua au prénom de Christian celui de Charles (Carl), que le roi Charles XIII l'avait invité à prendre en témoignage de l'attachement qu'il avait pour lui. Arrivé au château de Drotningholm, il y fut accueilli avec la plus cordiale affection par Charles XIII. Le 22 janvier 1809 il fit son entrée solennelle à Stockholm, reçut l'hommage des États, le titre de fils adoptif du roi, et fut ensuite nommé premier amiral de Suède. Il désira faire un voyage dans les provinces méridionales pour s'informer de l'état des troupes. Parti de Stockholm le 9 mai, il avait l'intention de visiter les chantiers de Carlscrona et de s'arrêter un jour à Lund, lorsqu'il tomba malade aussitôt après avoir mangé d'un pâté froid. Il continua son voyage malgré des douleurs violentes et de fréquents vomissements que les fatigues de la route augmentaient encore. Une conversation qu'on prétend qu'il eut à Lindkoping avec le

docteur Lodin, fut l'origine des bruits, qui circulèrent depuis et se fortifièrent de plus en plus, qu'il aurait été empoisonné. Les remèdes qu'on lui administra produisirent peu d'effet. Il mourut le 22 mai 1809 en se rendant à Quiddingue pour voir les manœuvres d'un régiment de hussards. Le 30 son corps fut ouvert et les médecins déclarèrent qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. En expirant il avait rendu par la bouche et par le nez une écume rougeâtre.

AUGUSTI (Frédéric-Albert), pasteur d'Eschenberg, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1782, savant juif converti, a composé de très-bonnes *apologies* de la religion chrétienne, contre les juifs. Un de ses amis a publié sa *Vie* en allemand, Erfurt, 1791, in-8°.

AUGUSTIN (saint), évêque d'Hippone, le plus célèbre des Pères de l'Église, naquit à Tagaste, petite ville d'Afrique, le 13 novembre 354; on lui donna les noms d'Aurélius Augustinus. Son père, Patrice, était pauvre, et resta païen jusque vers la fin de sa vie. Ce Patrice était d'un assez bon naturel, mais colère et débauché, tandis que Monique, sa femme, est représentée dans les *Confessions* comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes. L'Église a fait d'elle une sainte. On envoya d'abord Augustin étudier à Madaure, ville voisine de Tagaste; il y resta jusqu'à 16 ans. En 371, il alla faire sa rhétorique à Carthage. L'ardeur de la jeunesse, l'enivrement des sens, une imagination de feu le jetèrent dans des écarts qu'il devait pleurer plus tard. A Carthage, il ne tarda pas de s'élever au-dessus de tous les jeunes gens de son âge par ses talents et sa prodigieuse instruction. Ce fut vers 371 qu'il embrassa le système des manichéens, qui convenait si bien, par son illuminisme et ses élans contemplatifs, à cette âme aimante qui portait tout à l'exagération. Après être demeuré pendant quelque temps à Carthage, il retourna à Tagaste, où il enseigna la rhétorique. Il se rendit de nouveau à Carthage en 380, et y acquit une grande réputation par son éloquence. Ce fut alors qu'il se fit une maîtresse dont il eut un fils nommé *Deodatus*, Dieudonné, mort à l'âge de 16 ans; ce fut encore vers cette époque que Patrice son père mourut, après avoir reçu le baptême. Une conférence qu'il eut avec Fauste, l'un des chefs des manichéens, en 383, commença à le rendre flottant dans ses nouvelles croyances. Mécontent de la jeunesse de Carthage qui fréquentait ses cours, il prit la résolution d'aller à Rome, où il professa pendant quelque temps avec un grand succès. L'an 384, la ville de Milan s'étant adressée à Symmaque, préfet de Rome, pour lui envoyer un professeur de rhétorique, Augustin fut choisi pour ce poste. Il fut fort goûté à Milan; il alla rendre visite à saint Ambroise et en fut bien reçu. Il assistait à ses sermons qui, à son propre insu, firent sur lui une sérieuse impression. Ébranlé, il prend la résolution de renoncer au manichéisme, et de se faire catéchumène jusqu'à ce qu'il connaisse la vérité qu'il commence à entrevoir. Les œuvres de Platon, mais plus encore les exhortations de ses amis Simplicien et Potitien, les savantes instructions de saint Ambroise, et surtout les pleurs de sa mère, l'affermirent dans sa résolution; cependant il n'était point encore définitivement catholique. Sa mère, qui était venu le voir à Milan, l'engage à se marier: il envoie en Afrique sa concubine, et consent à la proposition de sa mère; mais comme la fille qu'on lui destinait pour épouse ne devait être nubile que dans deux ans, il ne put résister à sa faiblesse pour l'amour, et reprit une maîtresse. Enfin, pendant les vacances de 386, retiré à la *villa* de son ami Vérécundus, la lecture des épîtres de saint Paul acheva sa conversion. Cette scène est racontée d'une manière admirable dans les *Confessions*. Dès lors il fait une retraite à la campagne avec quelques amis qui partagent ses convictions religieuses; là il compose divers ouvrages. Enfin, complétement préparé, il reçoit le baptême des mains de saint Ambroise, le jour de Pâques de l'année 387. De là il se rend à Ostie pour s'embarquer; il y perd sa mère, reste quelque temps à Rome, et ne part pour l'Afrique qu'au mois d'août 388. Il passe par Carthage, où il loge chez un magistrat nommé Innocent, dont l'Église veut qu'il ait guéri la fille d'une fistule. De Carthage, il se rend à Tagaste où il vend et distribue tous ses biens aux pauvres, et vit trois ans en communauté avec quelques-uns de ses amis, dans l'exercice des jeûnes, des prières, dans la méditation de l'Écriture, et dans la composition d'ouvrages utiles au catholicisme. En l'année 391, Valère, évêque d'Hippone, l'ordonne prêtre. Il établit alors dans cette ville un monastère; en 393, il assiste à un concile général tenu dans cette ville, où les Pères de l'assemblée conçoivent une si haute estime de son savoir, qu'ils le jugent digne d'une place plus éminente; alors Valère se hâte de le nommer son coadjuteur, et le fait ordonner par Mégalius, évêque de Catane, en 395. Il établit dans la maison épiscopale une communauté de clercs avec laquelle il vivait. Il ne cessa de travailler et d'écrire pour l'Église jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août de l'année 430, dans la 76e année de son âge, ayant la douleur de voir son pays envahi par les Vandales, et Hippone assiégé depuis plusieurs mois. Son corps, respecté des barbares, fut transféré de l'église de Saint-Étienne, où il avait été déposé, dans l'île de Sardaigne, en 506, par les évêques d'Afrique, chassés par les Vandales. Luitprand, roi des Lombards, le fit transférer en 713, dans le monastère de Saint-Pierre de Pavie. On prétendit l'avoir découvert en 1695, et il y eut plusieurs écrits sur ce sujet jusqu'au 16 juillet 1728, que la question fut solennellement décidée en faveur de l'authenticité de la découverte, par l'évêque de Pavie, François Pertusati, délégué du pape Benoit XIII, et en présence du P. Fulgence Bellelli, général de tout l'ordre de Saint-Augustin. Il y eut des fêtes publiques à cette occasion. Le 25 octobre 1842, ces précieuses reliques, confiées à l'archevêque de Bordeaux, à l'évêque d'Alger, à l'évêque de Châlons, etc., ont été embarquées à Toulon, pour être reconduites à Hippone, dans le lieu même où mourut saint Augustin 1412 ans auparavant. On peut dire de ce Père qu'il a complété l'œuvre de saint Athanase; qu'eux seuls, au 4e siècle, ont véritablement constitué l'Église. Saint Athanase, en déifiant J. C., en l'appelant dans le ciel et sur l'autel; saint Augustin, en terrassant l'homme, en le prosternant aux pieds de ce Dieu, de ce Verbe déifié, et de l'Église qui en doit sortir. Saint Augustin contribua puissamment, par la nature de son esprit extatique, à la propagation de la vie monastique, et à la sanctification de cette vie; sa doctrine de complète abnégation de l'humanité fonda toute cette vaste

théologie de la grâce et de la prédestination, devenue l'aliment de la vie cénobitique du moyen âge, et la base de toute la puissance de l'Église catholique ; c'est en ce sens qu'on peut le regarder comme le véritable auteur de l'*Imitation*. Gerson n'a fait que paraphraser en chants doux et élégants la doctrine de saint Augustin. On a de ce Père les *Confessions*, livre qui n'a peut-être point de modèle, et qui dévoile au lecteur toutes les faiblesses, toutes les incertitudes de son illustre auteur, et en même temps le fait descendre dans les plus secrets replis de cette rare et puissante organisation, et lui dévoile toute la grandeur, toute la sublimité de son abnégation ; saint Augustin, dont les immenses travaux ne sauraient être appréciés ni même énumérés dans ce cadre trop étroit, remplit, sans contredit, le rôle le plus important dans l'histoire du christianisme des premiers siècles, avec saint Paul et saint Athanase. Parmi ses nombreux ouvrages, les principaux sont : *la Cité de Dieu*, où il fait l'histoire et le parallèle du paganisme et du christianisme : ses *Confessions*, ses *Traductions du libre arbitre* et *de la grâce*. Dans ses autres écrits il combat les manichéens, les donatistes, les pélagiens, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées par les bénédictins, 11 vol. in-fol., 1679 et années suivantes. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français ; les plus recherchés sont *la Cité de Dieu*, traduit par Lambert, 1675, 2 vol. in-8° ; 1736, 4 vol. in-12 ; les *Confessions*, par Arnauld d'Andilly et Dubois, par dom Martin, par M. de Saint-Victor ; les *Lettres*, par Dubois 6 vol. in-12 ; les *Sermons sur les Psaumes*, par Arnault, 14 vol. ; sur le *Nouveau Testament*, par Dubois, 4 vol. in-8°.

AUGUSTIN (saint) ou AUSTIN, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé en 596, par saint Grégoire le Grand, pour prêcher le christianisme en Angleterre. Ses succès furent tels, qu'il baptisa, dit-on, dans un seul jour, 10,000 personnes, parmi lesquelles était le roi Éthelbert ; il obtint du pape l'autorité suprême sur toute l'Église anglaise, et parvit à opérer un grand changement dans les mœurs du pays, dont il est regardé comme l'apôtre ; il consacra aussi plusieurs évêques, et mourut en 607.

AUGUSTIN, surnommé *Vénitien*, graveur, né vers 1490, alla se former à Rome, où il travailla d'après Marc-Antoine. Il a fait aussi, d'après Jules-Romain, une *Adoration des bergers*, et, d'après Raphaël, un *Portement de croix*. Ses estampes sont rares et son œuvre difficile à compléter. Il mourut à Rome vers 1540.

AUGUSTIN, surnommé *des Perspectives*. *Voyez* **AGOSTINO**.

AUGUSTIN (Antoine), un des plus illustres prélats et des plus célèbres jurisconsultes de l'Espagne, né à Saragosse en 1516, fut nommé auditeur de rote par le pape Paul III ; Paul IV lui conféra l'évêché d'Alise. Philippe II, roi d'Espagne, le fit transférer au siége de Lerida ; c'est en cette qualité qu'il assista au concile de Trente, où il se distingua par ses vertus et ses connaissances ; il mourut en 1586, archevêque de Tarragone. Ses *ouvrages* ont été recueillis, Lucques, 1765-74, 8 vol. in-fol. Il faut y joindre la collection de ses *lettres* latines et italiennes, publiées pour la première fois à Parme, 1804, in-4°. Les curieux recherchent l'édition originale de ses *Dialogos de medallas, inscripciones y otras antiquedades*, Tarragone, 1587, in-4°.

AUGUSTIN (François-Miguel), agronome espagnol, né dans le 16e siècle à Banyoles, diocèse de Gironne, obtint le prieuré de St.-Jean à Perpignan, et y publia, en 1617, *Libro de los secretos de agricultura*, etc. Cet ouvrage estimé a été réimprimé plusieurs fois, notamment à Barcelone, 1749 ; Madrid, 1781.

AUGUSTIN, célèbre peintre en miniature et sur émail, né à Saint-Diez le 15 août 1759, mourut à Paris du choléra, le 13 avril 1832. Ses émaux, ses miniatures offraient une perfection jusqu'alors inconnue, et on lui doit les progrès que ce genre a faits en France. En 1819, il fut nommé premier peintre en miniature du roi, et fit alors les portraits de la cour de Louis XVIII. Depuis plusieurs années, Augustin vivait au milieu d'infirmités qui l'avaient condamné à ne plus cultiver un art qu'il aimait avec passion.

AUGUSTIN (Léonard). *Voyez* **AGOSTINI**.

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, fils d'Oreste, patrice de Rome, fut proclamé empereur à Ravenne par son père, en 475 ; les Romains, par dérision, ajoutèrent un diminutif au titre d'Auguste que prenait ce faible empereur. Odoacre, roi des Hérules, prit Oreste dans Pavie, et le fit décapiter à Plaisance, le 28 août 476. Le 4 septembre suivant, il entra dans Ravenne en vainqueur ; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre : par pitié pour sa jeunesse, on lui laissa la vie. Odoacre lui donna pour retraite le château de Lucullane, en Campanie, avec une forte pension. Ainsi finit l'empire d'Occident, qui avait subsisté 1229 ans, depuis la fondation de Rome, l'an 476 de J. C.

AUHADI-MARAGAH, poëte mystique mahométan, mit en vers persans le livre intitulé : *Giem Giam*, livre de spiritualité mahométane. Il composa aussi un poëme intitulé : *Divan* en 10,000 vers, et mourut en 1319. Son tombeau est en grande vénération à Ispahan.

AULAIRE. *Voyez* **SAINT-AULAIRE**.

AULAN (Denis-François-Marie de SUAREZ, marquis d'), issu d'une illustre famille espagnole dont une branche était venue s'établir en France dans le 15e siècle, naquit à Avignon, vers 1725. Après avoir servi quelque temps dans la marine, il alla vivre à Paris auprès de Mme du Deffand sœur de sa mère ; Aulan retourna ensuite à Avignon. Arrêté comme papiste le 10 juin 1790, il fut pendu au même échafaud où venaient d'expirer l'abbé Offray, Aubert, et le marquis de Rochegude.

AULAY-DELAUNAY (Jean), général de brigade, servit d'abord dans la marine, en 1792 passa dans le premier bataillon de la légion des Montagnes, et se distingua en Espagne et en Italie. L'an V, à la tête de 300 hommes, à l'affaire de Caldiero, en Lombardie, il détruisit presque entièrement un corps de 3,000 Autrichiens. Quelques jours après, il fut tué sur le champ de bataille par un boulet de canon.

AULBERY. *Voyez* **ALBERY**.

AULETIUS (Alard), professeur de médecine à Franeker, mort en 1606, est auteur de *Monitio ad ordinem Frisiæ de reformandâ praxi medicâ*, Franeker, 1605, in-4°.

AULISIO (Dominique), littérateur, né à Naples, le 14 janvier 1639, acquit la connaissance des langues de l'Europe et de l'Orient ; s'appliqua ensuite à l'étude de la chronologie, de l'histoire et de la numismatique ; quitta

le barreau, où il s'était fait une grande réputation, pour se livrer avec ardeur aux sciences mathématiques; accepta la chaire de droit civil à Naples, qu'il remplit avec éclat, et mourut le 29 janvier 1717, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Parmi ceux qu'il avait publiés, on distingue 3 dissertations: *De Gymnasii constructione; De Mausolei architecturâ; De Colo mayerano*, réimpr. par Sallengre dans le tome 3 de *Nov. Thesaur. antiquit.*

AULNAYE (Franç.-Marie STANISLAS de l'), littérateur, né le 7 juillet 1739 à Madrid, de parents français, fit de brillantes études à Versailles, et se rendit très-habile dans les langues, l'histoire naturelle, les antiquités et la musique. La bizarrerie de son caractère le priva de tous les avantages qu'il aurait pu tirer de ses talents; et, n'ayant pas su conserver la fortune que ses parents lui avaient laissée, il se vit contraint de se mettre aux gages des libraires. Il mourut à l'hospice de Chaillot en 1830. Outre une dissertation *sur la Danse des Anciens*, couronnée par l'Académie des inscriptions, on lui doit, entre autres ouvrages, une traduction de *Don Quichotte*, qui passait pour la plus complète et la plus fidèle dans notre langue, avant la publication de celle de M. Viardot; une bonne édition des *OEuvres de Rabelais*, 4 vol. in-18, avec des notes pleines de goût et d'érudition; différents écrits *sur la franc-maçonnerie*, etc. De l'Aulnaye a fourni de curieux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

AULNOY. *Voyez* **AUNOY.**

AULTANNE (Joseph-Augustin de FOURNIER, marquis d'), né à Valreas le 18 noût 1769, capitaine de grenadiers en 1790, fit les campagnes de Champagne, des Pays-Bas, d'Allemagne, en 1792 et années suivantes; général de brigade en 1799; chef d'état-major d'une division à la bataille de Zurich, et à celle de Hohenlinden dans la même année; mérita, en 1806, le grade de général de division pour sa conduite à Austerlitz et à Iéna; assista aux batailles d'Eylau et de Friedland en 1807; gouverneur de Varsovie après la paix de Tilsitt; major-général en Espagne, en 1808; gouverneur de Tolède en 1809; chef d'état-major général de l'armée du Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême, en 1815; signa la paix du pont Saint-Esprit; envoyé au mois de mai en surveillance à Saint-Marcellin; commandant de la 7e division militaire, au mois de juillet; prit sa retraite à la fin de 1815; mourut à Valréas, le 7 janvier 1828 : il était officier de la Légion d'honneur.

AULTANNE, colonel, de la famille du précédent; fit ses premières armes dans les chasseurs nobles de l'armée de Condé, en 1792 et années suivantes; rentré au service de France, se distingua dans la guerre d'Espagne, de 1808 à 1812; capitaine du 10e régiment de ligne en 1815, sous les ordres du duc d'Angoulême; fut blessé au passage de la Drôme; colonel en 1827; fut assassiné à Toulon par un sergent, le 7 janvier 1830, à l'âge de 53 ans.

AULU-GELLE, célèbre grammairien, né à Rome, y vivait vers l'an 130 de J. C. On a de lui un ouvrage en 20 livres, qu'il intitula : *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve beaucoup de fragments d'anciens auteurs perdus, et des discussions critiques et grammaticales. Les *Nuits attiques*, imprimées pour la première fois à Rome en 1469, in-fol., par les soins de J. André, qui y joignit des notes, ont été réimprimées un grand nombre de fois. Parmi les éditions de cet ouvrage, on distingue les suivantes: 1585, in-8°, avec les excellentes notes de H. Estienne, Paris, 1681, in-4°, *ad usum;* Leyde, 1666, in-8°, *variorum*, avec les notes de Gronovius, 1706, in-4°. Il a été traduit en français par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12, réimprimé avec des corrections par M. Verger, 1818, 3 vol. in-8°.

AUMALE (Claude de LORRAINE, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine, se fit naturaliser en France, rendit de grands services à François Ier pendant sa captivité, s'opposa à l'invasion des Allemands en France, et les défit complétement à Saverne. En récompense de ses services, François Ier érigea la terre de Guise en duché, et lui donna le gouvernement de Champagne, qu'il défendit contre l'ennemi. Il conquit en 1542 le Luxembourg, et préserva deux ans après les Parisiens effrayés, qui lui conservèrent de ce service une reconnaissance qu'ils continuèrent à ses descendants. Il mourut à Joinville le 12 avril 1550. Il est le chef de la maison de Guise en France.

AUMALE (Claude II de LORRAINE, duc d'), 3e fils du précédent, grand veneur de France, né en 1525, hérita de la terre dont il prit le nom, se distingua par son courage et ses talents militaires à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, St.-Denis et Montcontour, et fut l'un des principaux moteurs de la Saint-Barthélemi; mais après avoir assouvi sa vengeance personnelle contre l'amiral Coligny, qu'il regardait comme le meurtrier de son frère François, il se montra généreux envers les protestants, et fut tué au siége de la Rochelle, le 14 mars 1573.

AUMALE (Charles de LORRAINE, duc d'), fils du précédent, succéda à ses biens et à ses dignités, et fut un des plus chauds partisans de la Ligue. Nommé gouverneur de Paris, il fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry avec le duc de Mayenne contre Henri IV. Il persista dans sa révolte contre son roi, et se retira successivement en Autriche, en Espagne et à Bruxelles, où il mourut en 1631, âgé de 77 ans.

AUMALE (Claude, chevalier d'), frère du précédent, célèbre comme lui dans l'histoire de la Ligue, fut tué à 28 ans dans l'attaque de Saint-Denis, qu'il avait voulu surprendre sur Henri IV, le 3 janvier 1591.

AUMER, ancien chef des ballets à l'Opéra, à qui l'on doit les charmants ouvrages de la *Somnambule*, des *Pages du duc de Vendôme*, et la mise en scène de la *Muette de Portici* et de *Robert le Diable*, succomba en 1832 à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il avait succédé à Milon sans désavantage.

AUMONT (Jean d'), maréchal de France, l'un des plus grands capitaines de son temps, comte de Châteauroux, baron d'Estrabonne, de Chapes, etc., chevalier des ordres du roi, né en 1522, fit ses premières armes en Piémont sous le maréchal de Brissac, où il fut capitaine de cavalerie; fut blessé et fait prisonnier à la bataille de St.-Quentin, en 1557; se trouva à la prise de Calais, de Guines et de Ham, en 1558; combattit, en 1562, aux batailles de Dreux, de Jarnac; en 1569 à celle de Montcontour, contre les protestants; au siége de la Rochelle, en 1573; fut créé chevalier des ordres du roi, en 1578,

puis maréchal de France, en 1579; fut un des premiers à reconnaître Henri IV, en 1589; l'alla rejoindre à Dieppe et lui porta des secours; emporta d'assaut les faubourgs St.-Jacques et St.-Michel de Paris; se distingua à la bataille d'Ivry, en 1590; nommé gouverneur de Bretagne, tint tête au duc de Mercœur; prit Laval, Redon, Morlaix, Quimper, le fort de Crodon, en 1594; mourut le 19 août 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut au siége de Camper, à quatre lieues de Tours. Son tombeau a été ouvert en 1836, et le corps du vieux maréchal retrouvé presque intact.

AUMONT (Antoine d') et d'ESTRABONNE, pair et maréchal de France, marquis d'Illes, et chevalier des ordres du roi, capitaine de ses gardes du corps, gouverneur et lieutenant général de Paris, de Boulogne et du pays Boulonais, né en 1601, fils de Jacques d'Aumont et petit-fils du précédent; il fut élevé à la cour en qualité d'enfant d'honneur du roi Louis XIII, servit au siége de Montauban, en 1621; fut blessé au combat de l'île de Rhé, en 1627; assista, en 1628, au siége de la Rochelle, et l'année suivante, à l'attaque du Pas-de-Suse; fut choisi, en 1632, pour être capitaine des gardes du roi; fut chevalier du St.-Esprit, en 1633; gouverneur de Boulogne, en 1635; il défit, en 1637, sept cents Espagnols près de Monthulin; servit aux siéges d'Hesdin, d'Arras, d'Air, et au passage de la rivière de Colme, le 19 juillet 1645; le 10 juillet de la même année, il fut créé lieutenant général, et se trouva à la prise de Courtrai, de Mardich, de Dunkerque, de Lens et de Condé; au combat d'Estaires, en 1647; à la bataille de Lens, en 1648; et au passage de l'Escaut, en 1649; en 1650, il eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Réthel; maréchal de France, le 5 janvier 1651; depuis, il rendit encore de grands services; en 1662, il fut gouverneur de Paris, puis duc et pair de France, en 1665; il suivit le roi à la campagne de Flandre, en 1667; et mourut à Paris le 11 janvier 1669, âgé de 68 ans.

AUMONT (Louis-Marie-Victor d') et de ROCHEBARON, fils du précédent, né le 9 décembre 1632, mort en 1704, obtint à 16 ans la survivance de la charge de capitaine des gardes sous Louis XIV, qui avait en lui la plus grande confiance, et le fit ensuite gentilhomme de sa chambre. Il fut sans cesse à ses côtés dans les guerres de sa minorité et dans celles de Flandre, s'empara d'Armentières, Furnes, Bergues et Courtrai, et sut mettre son gouvernement du Boulonais à couvert des flottes de l'Angleterre et de la Hollande. Membre de l'académie des inscriptions, il rendit de grands services à la science des médailles.

AUMONT (Jacques, duc d'), de la famille des précédents, était pair de France et lieutenant général des armées du roi, lorsque la révolution se manifesta. Quoique âgé de 66 ans, puisqu'il était né en 1723, il en partagea l'enthousiasme et en adopta les principes. Lors de la prise de la Bastille, en 1789, il refusa le commandement de la garde nationale de Paris, que le peuple voulait lui donner par acclamation; au 5 octobre suivant, commanda l'avant-garde de la garde nationale qui alla à Versailles avec la populace; le 20 juin 1791, commanda le bataillon de garde nationale qui faisait le service près du roi; fut accusé d'avoir favorisé l'évasion de ce prince; fut maltraité et conduit à l'hôtel de ville; envoya de là à l'assemblée nationale son serment de fidélité à la constitution; au mois de juillet suivant, prit le commandement de Lille avec le titre de lieutenant général; se fit recevoir de la société des Amis de la constitution; quitta le service en 1793, comme noble; vécut obscur depuis cette époque; mort au château de Guiscard, près Noyon, en octobre 1799, à l'âge de 76 ans. Sa manie était d'affecter la démarche, les manières, les bons mots et même le costume de Henri IV.

AUMONT (Louis-Marie-Alexandre, duc d'), né le 14 août 1736; duc de Villequier jusqu'en 1799; se distingua dans les campagnes de Hanovre, en 1756; maréchal de camp, puis lieutenant général, premier gentilhomme de la chambre du roi; député aux états généraux en 1789; se démit au commencement de 1790; favorisa la fuite de Louis XVI dans la nuit du 21 juin 1791; émigra et fut à Bruxelles l'agent secret des princes; en 1794, fut seul excepté du renvoi des émigrés ordonné par le conseil de Brabant; suivit Louis XVIII à Blankenbourg, à Mittau, etc., en qualité de premier gentilhomme; rentré en France en 1814; refusa toute espèce d'emploi, et mourut au mois d'août de cette année.

AUMONT (Louis-Marie-Céleste, duc d'), fils du précédent, né en 1770; connu sous le nom de duc de Piennes jusqu'en 1799, époque où il prit celui de duc de Villequier qu'il conserva jusqu'à la mort de son père, en 1814; fut lié avec le duc d'Orléans, et comme lui partisan de la révolution de 1789; émigra ensuite, en 1792; servit en Espagne dans la légion royale des Pyrénées, en 1793; fut blessé à l'affaire d'Yargenzu; devint colonel des volontaires espagnols; en 1795, alla trouver Louis XVIII à Mittau; maréchal de camp, en 1800, et chargé d'une mission à Stockholm; entra au service de Suède; fit la campagne de 1805; celle de 1806, en Poméranie; celles de 1807 et de 1808 contre les Russes dans l'île d'Aland; revint à Paris, en 1814, et remplit les fonctions de premier gentilhomme de la chambre; lieutenant général et commandant de la 14e division militaire, en 1815; après le 20 mars, se retira en Angleterre; nommé commissaire extraordinaire, organisa un corps de volontaires; le 3 juillet 1815, opéra, sur les côtes de Normandie, au village de l'Aromanche, un débarquement; fut blessé dans une escarmouche et entra, lui cinquième, dans Bayeux; le 17 août, nommé pair de France, reprit ses fonctions auprès du roi; mort le 12 juillet 1831, président de la société des Amis des arts. Son fils, le duc d'Aumont actuel, a été interdit en 1837.

AUMONT (duchesse d'); elle était veuve du comte de Renilly, et dame pour accompagner la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, lorsqu'elle épousa, en 1792, le duc d'Aumont, alors duc de Piennes, veuf lui-même de Mélanie de Rochechouart. Elle émigra; sa vie à l'étranger est peu connue. Lorsqu'elle rentra en France en 1814, elle se jeta dans la dévotion et se mit à la tête d'une *association de bienfaisance des dames françaises*. En 1816, elle établit un journal intitulé le *Bon Français*, et mit Salgues à la tête de la rédaction. Cette entreprise n'eut aucun succès, alors la duchesse d'Aumont tomba dans l'oubli; elle mourut le 27 août 1829.

AUNA (Jean-Vincent, baron), jurisconsulte, né en

Digitized by Google

1756 à Montechiaro, près d'Asti, mort le 16 novembre 1832 à Milan, parcourut la carrière de la magistrature dans le sénat de Turin, et fut envoyé en 1801 pour présider le conseil de Novare. La séparation du Novarais du territoire français ayant été décrétée, Auna se trouva attaché au gouvernement de la république cisalpine, puis au royaume d'Italie. Nommé président des 3 tribunaux du département d'Olone, le gouvernement le chargea de la *traduction* du Code français en italien, pour le royaume d'Italie; travail dont il fut récompensé par le titre de baron et par sa nomination à la cour de cassation de Milan. Il remplissait encore ces hautes fonctions, au moment où la mort le frappa.

AUNAIRE (saint), évêque d'Auxerre, l'an 571, né à Orléans, souscrivit au 4e concile de Paris, en 573; assista aux conciles de Mâcon que Gontran fit assembler en 581 et 585; tint en 586 un synode à Auxerre, et fit de sages règlements. Il eut part à la pacification des troubles de Poitiers, excités vers 589, et mourut le 25 septembre 605.

AUN-ARTHABAN-ALBASRIS, philosophe musulman sous le califat d'Almanzor, est célèbre par sa tempérance et la sagesse de ses mœurs.

AUNAY ou DE **LAUNAY** (PHILIPPE et PIERRE GAULTIER D'), deux frères gentilshommes normands, quoique assez mal faits, furent les amants de Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre, et de Blanche, comtesse de la Marche, sa belle-sœur. Les réunions avaient lieu à l'abbaye de Maubuisson. Philippe le Bel, instruit de l'inconduite de ses belles-filles, fit arrêter les frères d'Aunay, et instruire leur procès comme à des traîtres coupables de lèse-majesté; ils furent condamnés à être mutilés et écorchés vifs; on leur coupa ensuite la tête, et les corps furent suspendus par-dessous les bras, pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Cet arrêt fut exécuté à Pontoise, en 1315.

AUNEUIL (la comtesse D'), romancière, née vers 1660, a publié de 1702 à 1709 un grand nombre de nouvelles et de petits romans qui trouvèrent alors des lecteurs. On en trouve les titres dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier. Le seul qui mérite d'avoir ici une mention particulière, c'est la *Tyrannie des fées détruite*, ouvrage reproduit en 1756 par Mlle de Lubert, à qui des bibliographes l'ont attribué mal à propos, puisqu'elle n'en est que l'éditeur.

AUNGERVILLE (RICHARD) ou DE **BURY**, né à S. Edmund's Bury en Suffolk en 1281, gouverneur d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui le combla d'honneurs, fut le fondateur de la bibliothèque d'Oxford, et mourut en 1345. On a de lui : *Philobiblos*, ou *Discours sur le véritable usage des livres*, publié à Spire en 1483, in-4°, réimpr. à Paris, à Oxford et à Leipzig, in-8°.

AUNILLON (P.-CH. FABIOT), abbé du Goy-de-Launay, chanoine et grand vicaire d'Évreux, naquit en 1684. Il prononça, le 7 novembre 1715, l'oraison funèbre de Louis XIV dans la cathédrale d'Évreux. Il mourut le 10 octobre 1760. Aunillon s'est fait connaître par des romans médiocres : *Azor ou le Prince enchanté*, 1750; *la Force de l'éducation*, etc.

AUNOY ou **AULNOY** (MARIE-CATHERINE JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse D'), femme du comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, et qui ne dut son salut qu'à l'un des accusateurs qui confessa sa calomnie; elle était nièce de Mme Desloges, qui se fit une grande réputation d'esprit, sous Louis XIII. Madame d'Aunoy est auteur de *Contes des fées*, de l'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, de Mémoires historiques; elle est morte en 1705.

AURAN (JOSEPH-FRANÇOIS), médecin provençal, a publié vers 1766, des *Tables d'ostéologie*, réimprimées à la suite du *Cours d'ostéologie* de le Cat, in-8°.

AURBACH (JEAN D') est auteur d'un ouvrage intitulé : *Summa de confessione et eccles. sacrament.*, etc., Augsbourg, 1469, in-fol.

AURÈLE (St.), pieux et savant archevêque de Carthage, mort en 423, se distingua par son zèle contre les pélagiens et les donatistes, et condamna Pélage et Célestius, son disciple, dans un concile, en 412.

AURÈLE (MARC). *Voyez* **MARC AURÈLE**.

AURELIANUS. *V.* **CÆLIUS AURELIANUS**.

AURELIANUS AMBROSIUS. *Voyez* **AMBROSIUS**.

AURÉLIEN (LUCIUS DOMITIUS AURELIANUS), fils d'un paysan, naquit dans le territoire de Sirmium en Illyrie. Il s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales, et s'éleva par degrés jusqu'aux premiers grades. les soldats, pour le distinguer d'un autre officier du même nom, l'appelèrent : *Aurelianus manus ad ferrum* (*Aurélien, la main à l'épée*). L'empereur Valérien lui conféra l'emploi important d'inspecteur des camps romains, et le chargea d'y rétablir la discipline. Sous le règne peu glorieux de Galien, il n'est point question d'Aurélien; mais il reparut de nouveau sous celui de Claude II, qu'il seconda lorsqu'Auréole fut vaincu par cet empereur. Dans la guerre des Goths, il eut le commandement de la cavalerie; et quand l'empereur mourut, il désigna Aurélien comme le plus digne de lui succéder. Les légions d'Illyrie eurent égard à ce choix, et élevèrent Aurélien au pouvoir suprême. N'ayant séjourné que peu de temps à Rome, dans l'intention de s'y faire reconnaître par le sénat, Aurélien retourna dans la Pannonie, livra bataille aux Goths qui avaient traversé le Danube et les obligea à fournir aux armées romaines un corps d'auxiliaires. Ici, les récits des historiens sont assez confus, et on ne peut guère concevoir comment une nouvelle incursion des Germains eut assez de succès, pour qu'ils parvinssent jusque dans le nord de l'Italie, où une bataille, livrée près de Plaisance, fut si fatale aux Romains, qu'on crut que l'empire allait être détruit. Les Germains s'avancèrent jusqu'à Fano, près de la rivière du Métaure, où, cinq cents ans auparavant, Asdrubal avait perdu son armée et la vie. Ce lieu fut encore heureux aux Romains : l'empereur défit les ennemis, en fit un grand carnage, et, peu après, extermina entièrement, près de Pavie, ceux qui avaient survécu à leur première défaite. Ayant enfin délivré l'Italie des barbares, Aurélien revint à Rome, où il fit mettre à mort plusieurs sénateurs, soupçonnés d'avoir conspiré contre lui. Il agrandit la ville, et pourvut à sa sûreté par une nouvelle enceinte de murailles, qui avait plus de cinquante milles de tour, et qui porta son nom, quoique ces travaux n'aient été finis que sous le règne de son successeur Probus. Gibbon prétend que ce fut vers ce temps

Digitized by Google

qu'Aurélien marcha dans les Gaules, pour mettre fin à l'usurpation de Tétricus, qui avait succédé à plusieurs autres gouverneurs et généraux, élevés à l'empire par les troupes de cette province. Tétricus lui-même, fatigué de sa puissance précaire qu'il ne pouvait abdiquer sans danger, avait invité l'empereur à venir le délivrer. Il posta son armée de manière qu'elle fut attaquée avec un grand avantage par Aurélien, et presque entièrement taillée en pièces, près de Châlons en Champagne. Tétricus se rendit au vainqueur, qui ne tarda pas à réduire la Gaule. En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Un général, nommé Héraclien, envoyé contre elle par Gallien, avait été battu. Aurélien marcha lui-même vers l'Orient avec ses légions, par l'Illyrie et la Thrace. Il s'approchait d'Antioche, lorsque Zénobie tenta d'arrêter ses progrès. Une bataille s'engagea près de cette ville, et Aurélien y remporta la victoire, qui fut longtemps disputée. Une autre action, près d'Émèse, décida de la guerre. Zénobie, après cette seconde défaite, se renferma dans Palmyre, et résista quelque temps, avec intrépidité, aux armes d'Aurélien qui avait investi la ville. Les difficultés qu'il rencontrait le portèrent à inviter Zénobie à se rendre; il s'engageait à lui laisser la vie; mais Zénobie lui fit une réponse pleine de courage. A la fin, comme Zénobie essayait de s'enfuir en Perse, elle fut prise, et amenée captive. Pendant ce temps, Probus avait soumis l'Égypte, et Aurélien reprit le chemin de l'Europe, après avoir réuni à l'empire toutes les possessions de Zénobie. Il avait déjà passé le Bosphore avec son armée, lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés, et, qu'après avoir massacré la garnison romaine, ils avaient proclamé un nouvel empereur. Aurélien revint sur ses pas, et exerça une vengeance terrible sur l'infortunée ville de Palmyre, qu'il abandonna pendant trois jours à la fureur des soldats. De là, l'infatigable Aurélien courut en Égypte, où Firmius, allié de Zénobie, avait pris possession d'Alexandrie, et s'était fait proclamer empereur. Aurélien éteignit sans peine cette rébellion, et en fit périr publiquement l'auteur. Il retourna aussitôt après vers l'Italie. On vit à son triomphe une longue suite de riches dépouilles, d'animaux curieux, de gladiateurs, de captifs, d'ambassadeurs venus des parties les plus éloignées de la terre. La marche était fermée par les souverains déposés. Tétricus et son fils parurent avec le costume des rois gaulois. Zénobie, d'une rare beauté, chargée de chaines d'or et d'une immense quantité de bijoux précieux, offrit à l'orgueil romain un aspect plus agréable. Aurélien déploya une grande munificence dans les largesses qu'il fit au peuple de la capitale. Il mérita la reconnaissance générale en faisant remise de tout ce qui était dû au trésor public. Une sédition eut lieu dans Rome. Ce malheureux événement donna lieu à une punition terrible, dans laquelle plusieurs sénateurs et patriciens furent enveloppés. On compta parmi ces victimes le fils, ou, selon d'autres, la fille de la propre sœur d'Aurélien. Ayant résolu une grande expédition militaire contre l'empire des Perses Aurélien se mit en marche. Mnestée, son secrétaire, qu'il soupçonnait de concussion, organisa une conspiration. Les conjurés assassinèrent Aurélien vers la fin de janvier 275, entre Byzance et Héraclée. Il était âgé d'environ 63 ans et en avait régné cinq.

AURÉLIEN (St.), évêque d'Arles en 546, reçut du pape Vigile le pallium et le titre de vicaire du saint-siége. Il fonda dans la ville d'Arles un monastère, auquel il donna une règle pleine de sagesse, et mourut en 553.

AURÉLIEN, moine de Réomé ou Moutier-Saint-Jean, au diocèse de Langres, vivait vers le milieu du 19e siècle. Il n'est connu que par un traité de musique divisé en vingt chapitres, qu'il dédia à Bernard, abbé de son monastère.

AURÉLIO, roi des Asturies, cousin germain de Froila Ier, et l'un des conspirateurs qui assassinèrent ce prince, fut élu roi à sa place, en 768; renouvela avec les Maures la trêve qu'avait conclue son prédécesseur; apaisa une révolte des esclaves maures contre les chrétiens; mort en 774.

AURÉLIO (Jean-Muzio), poëte latin de Mantoue, eut part à la faveur de Léon X, qui le fit en 1520 gouverneur d'une ville de l'État romain; mais il encourut la haine des habitants, qui le jetèrent dans un puits où il fut retrouvé quelques jours après. On ne connait de lui que des pièces dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*; un *Hymne* à St. Jean-Baptiste, et une *Élégie* à Léon X, dont Scaliger fait le plus grand éloge.

AURELIO (Louis), de Pérouse, savant historiographe et chanoine de St-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1637, joignait à la connaissance des langues latine, grecque et allemande, celle de l'histoire. On a de lui une traduction italienne de l'*Abrégé de l'histoire universelle*, de Turselin, Pérouse, 1623; un abrégé des *Annales de Baronius*, Rome, 1636, 2 vol. in-12; et de la *Continuation* de Bzovius, Rome, 1641, in-12. Cet abrégé a été traduit en français par Chaulmer; une *Histoire de la révolte des Bohèmes contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625.

AURELIO (Aurelio), poëte vénitien qui florissait vers la fin du 17e siècle, et au commencement du 18e, fut attaché au duc de Parme, et se distingua particulièrement par la composition de drames en musique. Mazzuchelli, *Scrittori ital.*, rapporte les titres et les dates de trente-six de ces drames. Le premier, intitulé *Ergindu*, est de l'année 1652, et le dernier, *Amore e Gelosia*, est de 1729.

AURELIUS COTTA (C.), consul pendant la première guerre punique, l'an 502 de Rome, était, pour le maintien de la discipline militaire, d'une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté. Il fit dégrader et battre de verges Q. Cassius et P. A. Pécumola, son parent, pour avoir attaqué, malgré sa défense, la ville de Lipari. Il la prit ensuite lui-même et en fit massacrer presque tous les habitants. Il fut ensuite censeur, et fit le dénombrement du peuple.

AURELIUS VICTOR (Sextus), historien latin, né en Afrique, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. Julien le fit gouverneur de la 2e Pannonie en 361, et en 369 il fut consul avec Valentinien. On a de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, jusqu'à Julien. Les meilleures éditions sont celles de Paris, *ad usum*, 1681, in-4o; *cum notis variorum*, Utrecht, 1696, in-8o; Amsterdam, 1733, in-4o. On lui attribue un second ouvrage:

De viris illustribus Romæ, publié sous le nom de Pline le Jeune, de Suétone et d'Aurélius-Probus; traduit en français par Savin, 1776, in-12, et par A. Caillot, 1825, in-12.

AURELIUS (CORNELIUS), né vers 1450 à Gouda, chanoine régulier de St.-Augustin et précepteur d'Érasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poëte, et mourut vers 1520. On a de lui deux traités publiés par Bonaventure Vulcanius sous ce titre : *De situ et laudibus Bataviæ*, 1886. Burman a inséré dans son *Hadrianus VI* une production jusqu'alors inconnue du même auteur, intitulée : *Apocalypsis et visio super miserabili statu Ecclesiæ*, dans laquelle il s'élève contre les désordres du clergé.

AURENGZEB ou **AURENG-ZEYB** (MOHHY ED-DYN, c'est-à-dire, le vivificateur de la religion, ornement du trône, surnommé dans la suite *Aalem Guyr*, conquérant de l'univers), fils de Schah-Djéhan, naquit le 11 de dzoulcadeh 1028, le 20 octobre 1619. Son aïeul, Djéhanguyr, fils d'Akbar, occupait encore le trône de l'Indoustan, et s'estima si heureux de voir augmenter sa famille, qu'il donna au nouveau-né le nom d'*Aureng-Zeyb*, ornement du trône. Il n'avait que neuf ans, lorsque le sceptre de l'Indoustan passa en 1629 des mains de son aïeul entre celles de son père Schah-Djéhan. Créé à l'âge de vingt ans, en 1638, *emyr pendje hazary*, ou chef de quinze mille hommes, il obtint, presque aussitôt, le commandement du Décan. Impatient de s'essayer dans la carrière des armes, il profita de l'armée qui était sous son commandement, pour faire une invasion dans le pays de Baglena. Les forteresses furent enlevées, et les chefs réduits à payer le tribut. Du gouvernement du Décan, il passa, en 1645, à celui du Guzarate, et fixa son séjour à Ahmedabad, attendant avec impatience l'occasion de satisfaire l'ambition dont il était intérieurement dévoré. Schah-Djéhan était tombé dangereusement malade, en 1656-57; Dara, son fils aîné, s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et des actes d'autorité arbitraires le rendirent odieux à ses trois autres frères. Les deux plus jeunes d'entre eux, Aureng-Zeyb et Mourad-Bakche, se liguèrent contre lui. Mourad énonça ouvertement ses prétentions à l'empire, et trouva un puissant appui dans Aureng-Zeyb. Ils marchent de concert sur Agra, avec une armée d'environ 40,000 hommes. Schah-Djéhan veut aller lui-même au-devant de ces fils rebelles : Dara parvient à le détourner de ce sage projet, afin d'être chargé de cette expédition. Il se met en effet à la tête de l'armée impériale, composée de plus de 100,000 chevaux et de 50,000 fantassins, suivis d'une nombreuse artillerie. L'action s'engagea près de Fethh-Abad, à cinq lieues d'Agra, le 6 juin 1658; elle fut terrible; Dara et Mourad firent des prodiges de valeur; la conduite d'Aureng-Zeyb fut peut-être moins brillante, mais plus adroite. Enfin les deux frères restèrent maîtres du champ de bataille. L'astucieux Aureng-Zeyb s'empressa de faire honneur de la journée à son jeune frère. Il le traita en public et en particulier avec la soumission la plus respectueuse; et cependant il entretenait une correspondance très-active avec les *nababs* ou vice-rois, et autres gouverneurs : il donnait aussi au nouveau monarque un ministre chargé d'observer toutes ses actions. L'armée victorieuse marcha droit sur Agra; la ville ne tint pas longtemps; mais Schah-Djéhan s'était retranché dans son palais avec une forte garnison. Aureng-Zeyb entama avec lui une négociation qui fut si adroitement conduite, que le vieux monarque se décida à renvoyer ses gardes, et se mit ainsi à la discrétion de son petit-fils Mohammed. Celui-ci, fidèle aux instructions qu'il avait reçues d'Aureng-Zeyb, son père, le confina dans l'intérieur du harem. Les deux princes résolurent de marcher sur Delhy, où le fugitif Dara avait rassemblé quelques forces : mais au moment de se mettre en mouvement, leur armée se souleva; la paye étant arriérée de quelques mois. Mourad eut recours aux banquiers d'Agra; ils furent sourds à ses demandes et à ses propositions. Le prince allait user de violence envers eux et même envers les habitants les plus opulents, lorsque l'astucieux Aureng-Zeyb offrit d'acquitter la solde des troupes avec son propre trésor; le jeune monarque eut l'imprudence d'accepter un service qui recommandait son frère à la reconnaissance de l'armée et de la capitale entière; et bientôt Mourad fut arrêté au milieu de son camp, en présence d'Aureng-Zeyb, lié et envoyé à Agra, sous bonne garde. Ce dernier ne tarda pas à se rendre à Delhy, où il exerça ouvertement seul l'autorité suprême. Il se trouvait alors dans l'Indoustan trois souverains vivants; savoir : Schah-Djéhan, enfermé dans la citadelle d'Agra, et ses deux fils, Dara-Chécouh, qui fuyait alors, et Aureng-Zeyb, ou plutôt Aalem-Guyr, qui avait saisi le timon des affaires. L'an 1659 de J. C., le 24 ramadan 1069, Aureng-Zeyb monta sur le trône avec toutes les cérémonies accoutumées; son nom, changé en celui d'*Aalem-Guyr*, fut proféré dans les prières publiques, et inscrit sur les monnaies. Le seul compétiteur capable d'inspirer de l'inquiétude au nouveau monarque, était Dara-Chécouh, qui errait dans le nord de l'Inde : il le poursuivit, un traître le livra; on lui coupa la tête aussitôt, et on vint la présenter à Aureng-Zeyb, qui, après avoir poussé l'hypocrisie jusqu'à verser des larmes, l'envoya à leur malheureux père. Mourad-Bakche, quoique enfermé étroitement, troublait quelquefois le repos de son frère : sa mort fut résolue. On lui suscita une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, qui furent secondés par les astrologues. Aureng-Zeyb ordonna aux soldats de sa garde de faire piquer son malheureux frère par une de ces couleuvres dont le venin est aussi prompt qu'infaillible. Ce fut alors qu'on put reconnaître dans Aalem-Guyr autant de talent pour l'administration, qu'il en avait montré pour la guerre et les intrigues. Il encouragea l'agriculture et le commerce, établit une garantie pour les propriétés territoriales, simplifia la marche de la justice. Pour la première fois, dans l'empire mogol, on punit, comme un crime capital, les tentatives faites pour corrompre un juge. Son élévation à l'empire, et surtout ses exploits, ses profondes, mais atroces combinaisons, enfin, sa sage administration, attirèrent l'attention de plusieurs potentats; et on vit successivement arriver à la cour de Delhy des ambassadeurs du chérif de la Mecque, du roi d'Éthiopie, du roi de Perse, du prince des Uzbeks. Toutes ces jouissances, si flatteuses pour l'amour-propre du monarque indien, ne furent pas sans mélange. Le fameux Sevadjy, fondateur de la puissance marhatte, faisait de fréquentes et sanglantes incursions dans différentes provinces de l'empire; plusieurs villes furent pillées. L'empereur eut

encore la douleur d'être obligé de condamner à une prison perpétuelle deux de ses fils. Ces jeunes princes, dignes imitateurs de leur père, avaient essayé de se faire un parti dans l'État ; mais ils manquaient de talents, et ils n'avaient pas affaire à un Schah-Djéhan. On les enferma dans la citadelle de Gualyour ; on leur fit boire un poison lent, appelé *poust*, qui affaiblit insensiblement le corps et l'esprit, et conduit à l'imbécillité et au marasme. Les soins multipliés de l'administration, les inquiétudes et les tourments involontaires d'une conscience bourrelée de remords, juste et inévitable punition des coupables placés par leur rang au-dessus des lois, affectèrent la santé d'Aureng-Zeyb, et le conduisirent aux portes du tombeau. Les médecins lui conseillèrent d'éviter les chaleurs de l'été suivant, en le passant au Cachemyr. La sœur du monarque, la belle Rauchen-Ara, qui conservait toujours une grande influence sur son esprit, appuya l'avis des médecins de tout son pouvoir : les sultanes saisissent toujours avec enthousiasme les occasions de changer de demeure, et de sortir de leur prison habituelle. Le voyage de Cachemyr fut résolu. La cour tout entière, et une armée composée de 35,000 cavaliers, de 10,000 fantassins, avec la grosse et la petite artillerie, suivirent le monarque, qui se mit en marche le 6 décembre 1661. La plus grande partie de cet immense cortége, qui eût affamé le petit pays de Cachemyr, resta dans le Lahor, et l'empereur ne conserva auprès de lui que le moins de femmes qu'il put, les meilleures amies de Rauchen-Ara-Beygum, les principaux omras, et un petit nombre de soldats pour sa garde. La fatigue de la marche et le plaisir de la chasse, auquel il se livrait volontiers, n'interrompirent point ses travaux ordinaires. Les affaires s'expédiaient tout aussi régulièrement qu'on le faisait à Delhy. Malgré cette activité inconcevable, et malgré les précautions qu'il avait prises, des troubles éclatèrent dans le Guzarate. Les Radjepouts descendirent de leurs montagnes pour fondre sur les Mogols ; mais ils furent vigoureusement repoussés ; leurs princes perdirent leur juridiction héréditaire, et la nation hindoue fut soumise à des gouverneurs musulmans, qui recevaient leur pouvoir du monarque même. Ses armes furent moins heureuses du côté d'Acham ; le gouverneur du Bengale, le fidèle Djemlah, fit une expédition contre ce royaume ; après de brillants succès, il en fut chassé par la saison des pluies. La mort de ce grand général, celle du fils aîné de l'empereur, et de Schah-Djéhan, son père, qui, toujours soigneusement gardé dans la citadelle d'Agra, périt le 27 redjeb 1076 (2 février 1666) ; enfin les excursions et l'arrestation de ce fameux chef marhatte, qui fut envoyé à Delhy, au moment même où Aureng-Zeyb arrivait du Cachemyr, sont autant d'événements importants sur lesquels nous regrettons que les bornes imposées à une biographie ne nous permettent pas de donner de détails. Aureng-Zeyb profitait de la tranquillité qui commençait à régner dans ses États lorsqu'une querelle rompit la bonne intelligence qui régnait entre Schah-Abbas II et Aureng-Zeyb, et la guerre éclata entre ces deux souverains, l'an 1666 et 1667 de J. C. Le Mogol se mit lui-même à la tête de ses troupes. Mais la mort de Schah-Abbas mit un terme à cette expédition et la paix fut conclue entre les deux États. Il profitait de cette tranquillité pour remplacer la religion de Brahma par celle de Mahomet, lorsqu'un de ses fils troubla la tranquillité de l'empire. Schah-Aalem, à qui il avait confié le gouvernement du Guzarate, essaya de s'y rendre indépendant ; mais il fit bientôt ses excuses qui furent agréées, et tout rentra dans l'ordre. Il fut moins heureux contre Sevadjy, qui s'était enfui de sa prison de Delhy, et qui trouvait toujours le moyen d'échapper aux armées impériales. La mort de cet audacieux aventurier, arrivée le 5 avril 1680, ne calma point les justes inquiétudes qu'inspiraient les Marhattes ; Sambadjy, son fils et son successeur, marcha plusieurs fois contre les Mogols, et obligea ceux-ci à se concerter avec les Portugais pour le repousser. Pour comble de malheur, Akbar, fils d'Aureng-Zeyb, se joignit à Sambadjy, tandis que le monarque faisait, avec très-peu de succès, aux Radjepouts, une guerre qui n'eût pas été glorieuse, si Sambadjy eût hérité des talents de son adroit et intrépide père. Akbar vit bien qu'un pareil appui n'était pas capable de le porter sur le trône de l'Inde ; vaincu par un de ses frères, dans une bataille livrée le 5 moharrem 1092 (15 janvier 1681), il alla demander un asile au Schah Soleiman, roi de Perse, et une trêve fut conclue avec Sambadjy. L'an 1687 fut pour Aureng-Zeyb une époque glorieuse. Depuis longtemps les richesses du Visapour et de Golconde avaient excité son avidité. Déjà il avait fait attaquer ces royaumes par un de ses fils ; il résolut d'y marcher en personne, et, quoique âgé de plus de 68 ans, on le vit entrer en campagne avec l'ardeur d'un jeune homme. Le Visapour, gouverné par un monarque de quinze ans, n'opposa pas une longue résistance. Ce prince fut fait prisonnier le 24 de dzoul-cadeh 1098 (le 1er octobre 1687). La conquête de Golconde suivit de près celle-ci ; la capitale ouvrit ses portes aux Mogols le 29 de rabi 1er 1099 (le 2 février 1688) ; on y trouva des richesses immenses. Cette conquête fut le signal de la rupture de la trêve conclue avec Sambadjy, qui, trahi par un de ses ministres, fut conduit dans une embuscade où un détachement ennemi s'empara de lui. On le conduisit devant le monarque indien, celui-ci fit arracher la langue au ministre perfide qui avait livré son maître. Ce misérable fut bientôt étouffé par le sang qui jaillissait de cette horrible plaie. On proposa ensuite à Sambadjy de changer de religion. Il s'y refusa courageusement ; alors, on lui ouvrit le côté, pour lui arracher le cœur ; son corps, coupé en plusieurs morceaux, fut livré aux chiens. Aureng-Zeyb voulut être témoin de cette épouvantable exécution. Il avait alors, en 1689, plus de soixante et dix ans. La mort de Sambadjy répandit la consternation parmi les Marhattes ; ils furent harcelés, poursuivis jusque dans leurs montagnes par les Mogols, qui leur enlevèrent successivement leurs principales villes, Sattarah et Pounah, et un grand nombre de forteresses du Décan et du Mayssour. Cette pénible expédition occupa les dernières années de la vie d'Aureng-Zeyb. En 1117 (1705-1706), il tomba dangereusement malade, et traîna une existence languissante, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 28 de dzoul-cadeh, 1118 de l'hég. (le vendredi 21 février 1707). L'époque de sa mort fut celle de la décadence de l'empire mogol.

AURÉOLE (Manius-Acilius), Dace de naissance et berger dans sa jeunesse, s'enrôla dans l'armée romaine, au

3e siècle, et parvint, par sa bravoure, à commander un corps de cavalerie ; rendit de grands services à l'empereur Gallien contre le rebelle Ingenuus en 261 ; défit Macrin, qui avait pris la pourpre impériale ; servit l'empereur dans la guerre contre Posthumius en 264 ; accepta, en 266, la dignité impériale, que l'armée de Rhétie lui offrit ; fut défait par Gallien, près de Milan ; assiégé dans cette ville par Claude II, il fut obligé de se livrer à discrétion ; mis à mort l'an 268.

AUREOLUS. *Voyez* **AURIOL** (Blaise d').

AUREOLUS. *Voyez* **ORIOL** (Pierre.)

AURIA (Joseph), mathématicien et astronome napolitain, mort vers 1595, a donné des traductions latines de plusieurs astronomies anciennes, d'après les manuscrits du Vatican, Rome, 1591, in-4°.

AURIA (Vincent), fils de Frédéric et frère de Jean-François, deux savants jurisconsultes dont on a plusieurs ouvrages inédits, né à Palerme en 1625, quitta le barreau pour la littérature, et mourut dans sa patrie le 6 décembre 1710. On a de lui une foule d'ouvrages, tous italiens, parmi lesquels on distingue : *Dell' origine ed antiquità di cefala*, 1656, in-4° ; *La Giostra*, 1690, in-4° ; *La Sicilia inventrice*, 1704, in-4° ; *Histoire des vice-rois de Sicile*, ib., 1697, in-fol., et une *dissertation* sur l'origine de la poésie italienne.

AURIA (Dominique), sculpteur et architecte napolitain auquel on doit les bas-reliefs de Ste-Marie *delle Grazie* et la fontaine de Médicis de la place de Castel-Nuovo, fut le maître d'André Borchetta.

AURIFABER (André), médecin de Breslau, né en 1512, professeur à l'université de Kœnigsberg, mort d'apoplexie le 12 décembre 1559, a publié avec des notes estimées la première édition du *Cynosophion* ou *traité des maladies des chiens*, de Phœmon, Wurtemberg, 1545. On lui doit encore *Succini historia*, Kœnigsberg, 1561, in-4°. Il eu part à l'édition des *OEuvres* de Luther.

AURIFERI (le P. Bernardino) naquit en Sicile, en 1739, de parents pauvres qui ne purent lui donner aucune éducation. Il abandonna la maison paternelle et s'enfuit à Palerme où il entra chez un peintre pour lui broyer des couleurs. Il fit de rapides progrès dans la peinture, se retira ensuite dans un couvent de cordeliers, et y prit l'habit en 1766. Ce fut alors que son goût pour la botanique prit naissance et devint bientôt une passion. Il fit de tels progrès qu'il lui fut permis d'ouvrir un cours qui fut très-fréquenté. Il fut ensuite nommé conservateur et démonstrateur au jardin royal de Palerme. Il mourut dans cette ville le 29 janvier 1796. On a de lui sous le titre d'*Hortus Panormitanus*, Palerme, 1789, in-4°, le catalogue et la description des plantes du jardin public de Palerme.

AURIGNY (Gille d'), surnommé *le Pamphile*, poëte, né à Beauvais, avocat au parlement de Paris, mourut en 1553. Ses ouvrages se recommandent plus par leur nombre que par leur mérite. Il a composé la *Généalogie des dieux poétiques*, et le *Tuteur d'amour*, poëme en 4 chants, un des meilleurs du temps ; une *Traduction des psaumes de David*, en vers, et d'autres *livres* de piété. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom de *l'Innocent égaré*.

AURIOL (Blaise d'), chanoine de Castelnaudary, et professeur de droit canon à Toulouse, obtint en 1535 de François Ier la noblesse pour les professeurs de l'université, et reçut lui-même le titre de chevalier. Il se démit de sa chaire en 1539, et mourut peu de temps après. Il est auteur d'un poëme intitulé : *le Départ d'Amour*, imprimé à la suite de *la Chasse d'Amour* d'Octavien de St.-Gelais, Paris, 1533, in-4°.

AURISPA (Jean), savant, né vers 1369 à Noto dans la Sicile, s'embarqua vers 1418 pour Constantinople, où il apprit le grec, et recueillit un grand nombre de manuscrits importants, dont il enrichit l'Italie. Professeur de littérature grecque à Bologne, puis à Florence, il fut ensuite secrétaire des papes Eugène VI et Nicolas V, et mourut à Ferrare en 1460. Parmi ses *traductions* du grec en latin, on cite celle des *Commentaires* d'*Hiéroclès sur les vers dorés* de Pythagore, Padoue, 1474, in-4°. Les autres sont inédits.

AURIVILLIUS (Charles), professeur de langues orientales à Upsal, mort en 1786, fut membre du comité pour la version nouvelle de la *Bible*, et traduisit presque tout l'*Ancien Testament*. Ses ouvrages de littérature orientale ont été imprimés à Gœttingue en 1790.

AUROGALLUS (Matthæus), philologue du 16e siècle, né à Kommotau, en Bohême, fut un des coopérateurs de Luther, pour sa traduction de la *Bible* en langue allemande : il mourut en 1543, à Wittenberg, où il professait les langues hébraïque, grecque et latine. On a de lui : *Commentarii rerum Bohemicarum ; De Hebræis urbium nominibus*, Bâle, 1536, in-8° ; *Grammatica hebr. chaldeæque linguæ*, Bâle, 1539, in-8° ; *Collectio Gnomicorum, cum Callimachi hymnis, græcisque in illos scholiis*, Bâle, 1523, in-4°.

AUROUX (Nicolas), graveur français du 17e siècle, a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont *la Vierge, l'Enfant Jésus et St.-Jean*; les *Portraits* du *jésuite Spinola* et de *Voiture*, etc.

AUROUX DES POMMIERS (Mathieu), conseiller-clerc au présidial de Moulins, et docteur en théologie, publia, en 1732, un *Traité sur les coutumes du Bourbonnais*, et, en 1741, des additions à cet ouvrage.

AUSONE (St.), martyr, prêcha la foi dans les Gaules, et s'établit près d'Angoulême, dont il fut le premier évêque, vers 260 ; il convertit un grand nombre de païens et fonda un monastère qui devint célèbre. L'Église célèbre sa fête le 11 juin.

AUSONE ou **AUSONIUS** (Julius), médecin de Valentinien Ier, fut préfet d'Illyrie et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut en 377, à 90 ans. Les *livres* qu'il a écrits sur la médecine sont perdus. Il fut père du poëte Ausone.

AUSONE (Decius ou plutôt Decimus-Magnus), poëte latin, fils du précédent, né à Bordeaux vers l'an 309, mort vers 394, avait été précepteur de l'empereur Gratien qui le nomma consul en 379. Il a laissé un énorme *recueil* d'épigrammes, d'épîtres en vers et d'idylles parmi lesquelles il faut distinguer son poëme de *la Moselle*. Le goût d'Ausone n'est pas toujours pur ; sa versification manque souvent de grâce et de facilité, et sa latinité se ressent, en général, des vices de son siècle : mais on ne peut lui refuser infiniment d'esprit, des connaissances très-variées et une grande vivacité d'imagination. On est fâché seulement qu'un écrivain aussi estima-

ble pour le siècle où il vécut, et qui n'est pas sans mérite aux yeux du nôtre, ait souillé son talent par des vers obscènes, que ne justifie pas le soin qu'il a pris de répéter après Martial que l'immoralité de sa plume ne pouvait rien contre la pureté de ses mœurs. La meilleure édition d'Ausone est celle que l'abbé Souchay a publiée en 1630, in-4°, *ad usum Delphini*. Il existe une traduction estimée des *poésies* d'Ausone, par l'abbé Jaubert, 4 vol. in-12, Paris, 1769.

AUSPICE (Saint), cinquième évêque de Toul, vers le milieu du 5e siècle, est considéré comme un des plus illustres Pères de l'Église des Gaules, par sa science et par sa piété. Quoiqu'on ignore l'époque précise de la mort de l'évêque de Toul, le P. Benoît Picard pense qu'on peut la fixer à l'année 488. Son corps fut trouvé dans le cimetière de St.-Mansuy de Toul, en 1078. Le tome premier de la collection de Duchêne renferme une *épître* de St. Auspice au comte Arbogaste.

AUSSENAC (le baron d'), maréchal de camp, entra de bonne heure au service, et parcourut tous les grades avant d'arriver à celui du colonel de ce 7e régiment de ligne, qui jura de s'ensevelir sous les murs de Barcelone, plutôt que de les livrer à l'ennemi : serment gardé avec une héroïque persévérance, et qui força les Espagnols à se retirer à quelques lieues, mais qui fit perdre au 7e régiment ses plus intrépides soldats et ses meilleurs officiers. D'Aussenac avait déjà commandé à Azua, colonie de Saint-Domingue, et montré du talent et de l'audace dans cette fatale guerre. Nommé à la place du général Ferrand, lors de la révolte des insurgés espagnols, il effectua une retraite habile sur la capitale de l'île, et battit complétement l'ennemi. Le 4 janvier 1809, la prise du fort Saint-Jérôme, et la défense du bourg Saint-Charles ajoutèrent à sa réputation. Nommé adjudant-commandant en 1813, et commandeur du Mérite militaire le 10 décembre 1814, d'Aussenac commandait le département de l'Ain en juillet 1815. Ce brave officier général mourut à Auch, en mars 1833.

AUSSERRE ou **AUXERRE** (Pierre d'), né à Lyon en 1530; avocat du roi à la sénéchaussée de cette ville; auteur du massacre des protestants connu sous le nom de *Vêpres Lyonnaises*, le 31 août 1572; comblé des faveurs de la cour, et chargé de missions importantes; premier président de la chambre du parlement de Toulouse, en 1593; mort subitement à Lyon en 1595.

AUSSUN (Pierre d') se distingua en 1544 à la bataille de Cérisoles; entraîné par les fuyards à celle de Dreux, il en mourut de douleur en 1562.

AUSSURD (Antoine) fut reçu libraire et imprimeur, à Paris, en 1519. On loue la beauté et la correction de ses éditions, parmi lesquelles on remarque *Justinus, Florus, Sextus Rufus*, 1519, in-fol. On croit que cet imprimeur est mort vers 1524.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour du 13e siècle, déplore dans ses vers les calamités qui furent la suite des croisades, et conseille aux chrétiens de se faire mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour ces derniers. Raynouard a publié un fragment de cette pièce, *Choix de poésies des troubadours*, V, 54.

AUSTIN (Jean), écrivain anglais, né à Walpole, mort à Londres en 1669, fut regardé comme un des meilleurs écrivains de son temps. Il est auteur du *Modérateur chrétien*, 1652, in-4°, dans lequel il blâme toute persécution pour cause de religion ; d'une *Réponse* à la Règle de la foi du docteur Tillotson, non achevée, et de quelques autres ouvrages de théologie.

AUSTIN (Guillaume), avocat anglais, a composé un *traité* de l'excellence des femmes, et des *méditations* sur les principales fêtes de l'Église, 1687.

AUSTREGESILE (Saint), archevêque de Bourges, mort en 624, fut en grande vénération par ses vertus. Mabillon a écrit sa *Vie*.

AUSTREGILDE, seconde femme de Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, était simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, et la remplaça, en l'année 556. Elle ne put supporter les murmures que laissèrent éclater deux frères de la reine Marcatrude, et excita contre eux la colère de Gontran, au point qu'il les poignarda de sa propre main. Austregilde ne goûta pas longtemps le bonheur qu'elle s'était promis sur le trône; deux fils, nés de son mariage, moururent en bas âge ; elle-même, frappée d'une maladie de langueur, perdit la vie dans sa 32e année. Avant de fermer les yeux, elle pria son époux de faire égorger sur son tombeau les deux médecins qui l'avaient soignée, les déclarant coupables, puisqu'ils n'avaient pas su la guérir. Gontran lui en fit la promesse, et l'accomplit scrupuleusement.

AUSTREMOINE (Saint), un des sept missionnaires qui prêchèrent la foi dans les Gaules, vers le milieu du 3e siècle; il fonda l'Église d'Auvergne, sous le nom de la première ville (Clermont) qu'avait alors la province de ce nom.

AUSTRIUS (Sébastien), médecin alsacien, est auteur, selon Manget, des ouvrages suivants : *De Secundâ valetud. tuendâ*, Bâle, 1540, in-8°; *Cornelii, de puerorum et infantium morborum dignotione et curatione liber*, etc., Lyon, 1549, in-16.

AUTELS (Guillaume des), né à Charolles en 1529; mort en 1576, poëte et professeur; connu par ses querelles avec Louis Meygret de Lyon, sur la réformation de l'orthographe française; auteur du roman de *Fanfreluche et Gaudichon*, et autres ouvrages recherchés de son temps, qu'on ne lit plus aujourd'hui, mais que l'on paye encore fort cher dans les ventes.

AUTEROCHE (Chappe d'). *Voyez* **CHAPPE D'AUTEROCHE**.

AUTHARIS, élu roi en 583, par les ducs des Lombards, était fils de Cléphis, leur dernier roi, mort dix ans auparavant. Autharis fit quelques conquêtes sur l'exarque de Ravenne; en 588, repoussa une invasion des Francs; en 589, épousa Théodelinde, fille du duc de Bavière; continua la guerre contre les Grecs, en 590; ne put tenir contre une nouvelle invasion des Francs, et se vit réduit à défendre ses places fortes; mais le mauvais air et la famine le débarrassèrent de ses ennemis; mort à Paris le 5 novembre 590; chéri des Lombards, et détesté des papes, parce qu'il était arien.

AUTHIER DE LISGAN (Christ. d'), bénédictin, fonda en 1632 la congrégation des prêtres du St.-Sacrement pour la mission et la direction des séminaires, et mourut à Valence en 1668.

AUTHON. *Voyez* **AUTUN**.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (Charles-Louis d'), né à Paris en 1716, parvint au grade de colonel des grenadiers royaux, et mourut en 1762. On lui doit une nouvelle édition des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne* en Allemagne, 1756, in-12; *Essai sur la cavalerie*, Paris, 1756, in-4°; *l'Antilégionnaire français*, 1762, in-12; et divers articles de la partie militaire dans l'*Encyclopédie*.

AUTICHAMP (Charles de BEAUMONT, comte d'), né en 1621, servait, dès 1639, dans le régiment d'infanterie d'Harcourt; se trouva au combat de la Route, en novembre de la même année; au siége de Turin, en 1640; capitaine au régiment de cavalerie d'Harcourt; sert au siége de Coni; au secours de Chivas; à la prise de Ceva, de Pianese et de Mondovi; au siége de Coni, en 1641; employé à l'armée de Catalogne en 1642; était à la bataille de Rocroy et au siége de Thionville en 1643; à la prise d'Agramont et de Saint-Aunais; à la bataille de Livrens, où il fut blessé, en juillet 1645; au siége de Lérida en 1646; au siége de Dixmude en 1647; se signala, le 5 août, dans une action entre les troupes du roi et les Espagnols; employé au siége d'Ypres; à la bataille de Lens en 1648; au siége de Cambray et à la prise de Condé en 1649; remplit les fonctions de maréchal des logis de l'armée de Guienne, en 1650-1651. Créé maréchal de camp le 15 avril 1652; négocie, en 1653, l'accommodement du comte d'Harcourt avec la cour; il obtient, par commission du 21 février 1667, la lieutenance de roi d'Angers, et le commandement de cette place, dont il se démet en faveur de son fils, le 11 mai 1683; meurt le 8 juin 1692.

AUTICHAMP (le marquis Jean-Thérèse-Louis de BEAUMONT d') né en 1738, à Angers, entra au service dès l'âge de onze ans dans le régiment du roi, et fit, comme aide de camp du maréchal de Broglie, son parent, les premières campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Nommé colonel d'un régiment de dragons qui prit le nom d'Autichamp, il fit avec beaucoup de distinction, à la tête de ce corps, les deux dernières campagnes de cette guerre, et fut fait chevalier de Saint-Louis en 1762. Il devint maréchal de camp en 1780, et fut maréchal général des logis de l'armée que le maréchal de Broglie commanda sous les murs de Metz en 1788; il suivit à Turin le prince de Condé, dont il était depuis longtemps l'écuyer. C'est à cette époque qu'il fut dénoncé au Châtelet de Paris, et ensuite à la tribune de l'assemblée nationale, par Garan-Coulon, comme aristocrate et contre-révolutionnaire. Dès que la guerre fut décidée en 1792, il créa un corps de cavalerie et le conduisit à l'expédition de Champagne. L'armée des princes français ayant été dissoute, il se réfugia dans Maestricht avec une troupe d'émigrés. L'armée républicaine étant venue assiéger cette place, il concourut à sa défense; et après que les Autrichiens en eurent fait lever le siége (1er mars 1793), il se retira en Suisse, et se rendit ensuite en Angleterre. Dès que Paul Ier fut monté sur le trône de Russie en 1797, il se rappela le général qu'il avait vu autrefois à Chantilly, dont il avait admiré les belles manœuvres à Lunéville, et il lui fit proposer, par son ambassadeur à Londres, d'entrer à son service. Le marquis d'Autichamp n'hésita pas, et il fut aussitôt nommé commandant des chevaliers gardes de la couronne, puis inspecteur de la cavalerie de l'Ukraine, de la Crimée et du Niester. Il devait commander en 1799 une armée de 30 mille hommes destinée à appuyer les opérations de Suwarow, lorsque les revers de la coalition trahirent ses espérances. Revenu en France à la fin de 1815, il y recouvra son grade de lieutenant général et fut nommé gouverneur du Louvre. Il y avait établi un ordre admirable, et réformé beaucoup d'abus; mais ce qui le distingua surtout dans ces dernières fonctions qu'il eut à remplir, ce fut l'énergie et la valeur qu'il déploya dans les journées de juillet 1830. Tourmenté par la goutte et les jambes couvertes de sinapismes, il entendit les premiers coups de fusil tirés le 27 au soir dans les chantiers du côté de la rue du Chantre. Alors il oublie ses souffrances, et prévoit toute l'importance du poste qui lui est confié. N'écoutant que son zèle et son dévoûment, il prend seul le commandement du château; il inspecte en personne les postes, en assigne de nouveaux à quelques troupes qui sont envoyées, et lorsque le sang a coulé il visite les blessés et leur fait donner tout ce qui est en son pouvoir. Il adresse d'heure en heure ses rapports au maréchal Marmont, et lui demande des chirurgiens, des munitions et des vivres. Mais on ne lui fait rien parvenir; et dans la nuit du 28 au 29 un autre général vient prendre le commandement. Le vieux gouverneur murmure... obéit, et cède la place, désespéré de ne pouvoir la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce vieillard courageux mourut le 12 janvier 1831. Il a laissé des *Mémoires* personnels qui doivent être fort intéressants.

AUTICHAMP (le comte Antoine-Joseph-Eulalie d'), frère cadet du précédent, né le 10 décembre 1744, entra comme lui au service dès sa plus tendre jeunesse, fit la guerre de Corse sous le maréchal de Vaux, et fut blessé à l'affaire de Ponte-Nuovo. Revenu en France, il devint colonel du régiment d'infanterie d'Agenois; il passa ensuite à la tête de ce régiment en Amérique, où il se distingua au siége de York-Town et à la prise de St.-Christophe. Il eut le malheur, dans cette dernière affaire, de perdre son fils aîné, qui fut tué à ses côtés par un boulet de canon. Il fut nommé maréchal de camp et gouverneur de la partie sud de St.-Domingue. Il émigra en 1792 et fit, sous les ordres des princes, la campagne de cette époque. Revenu en France, après le 18 brumaire (octobre 1799), il y vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons en 1814. Le roi lui rendit alors son grade de maréchal de camp avec une retraite de 2,000 fr. et le gouvernement de Saint-Germain, où il est mort en 1822.

AUTICHAMP (Charles-Antoine-François, abbé d'), grand vicaire de Toulouse et chanoine de Notre-Dame-de-Paris, était un homme de beaucoup d'esprit, et il a composé de fort jolis vers de circonstance, entre autres, une chanson à l'occasion de la fédération de 1790, qui fut répétée dans toute la France. Arrêté en 1793, l'abbé d'Autichamp périt sur l'échafaud quatre jours avant la révolution du 9 thermidor.

AUTICHAMP (Marie-Jean-Jos.-Jacq., vicomte d'), né en 1768, fils du comte *Antoine*, était major de cavalerie lorsque la révolution commença. Il suivit le marquis son oncle à Turin, dans l'expédition de Champagne, et en Angleterre pour faire partie de l'expédition de Quiberon; mais.

de même que son oncle, il n'arriva pas à temps, et après avoir passé quelques mois dans l'île de Jersey, il se rendit en Portugal, où il fut employé dans un corps d'émigrés. Ce corps ayant été réformé, le vicomte alla se réunir à son frère, devenu général dans la Vendée. Depuis la pacification de 1800, il resta en France et vécut dans la retraite jusqu'au rétablissement des Bourbons en 1814. Le roi le nomma alors sous-lieutenant de ses gardes du corps avec le grade de maréchal de camp. Après le retour de Napoléon en 1815, il suivit en Espagne le duc d'Angoulême, et revint dans la Vendée, où il se trouva à différents combats sous les ordres de son frère. Après le retour de Louis XVIII, le vicomte d'Autichamp fut nommé second lieutenant des gardes du corps, et il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Saint-Lô dans le mois de décembre 1828, par suite d'un accident à la chasse. — Il était frère aîné du comte *Charles*, ancien général dans la Vendée, pair de France sous Louis XVIII et Charles X, qui a été condamné à mort par contumace en novembre 1833.

AUTIÉ (Jean-François-Étienne), colonel, né à Villeneuve le 15 juin 1771; attaché en l'an III à l'état-major de l'armée des Pyrénées, et chargé de porter l'ordre d'attaquer St.-Clément près de Rose, il ne put y décider le général de brigade qui y commandait. Autié détermine alors Bréda, capitaine de grenadiers, un de ses amis, et à la tête d'une centaine d'hommes, ils exécutent ce que ce général n'avait osé entreprendre avec toute sa brigade; il est encore cité avec distinction par suite d'une foule de faits mémorables dans lesquels il s'était signalé; en 1808 il passa en Espagne avec le grade de colonel, et fut tué le 5 mars 1811, devant Cadix, à la bataille de Chiclana.

AUTOLÉON, général de Crotone, remporta de grands avantages sur les Locriens, qui le couvrirent de blessures pour le punir d'avoir osé prendre la place d'Ajax dans leurs rangs.

AUTOLYCUS, athlète dont parle Pline, remporta le prix de la lutte aux jeux Olympiques; les Athéniens lui érigèrent une statue.

AUTOLYCUS, philosophe grec, né à Pitane, dans le 4e siècle avant J. C., a laissé deux *Traités d'astronomie*, traduits en latin par Joseph Auria, et en français par Forcadel, Paris, 1572, in-4°.

AUTOMNE (Bernard), jurisconsulte, né dans l'Agénois en 1587, avocat à Bordeaux, mort en 1666, a composé un *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, dont l'édition la plus récente est de 1728, in-fol., avec des notes de Dupin. On distingue parmi ses autres ouvrages, où il se montre plus érudit que judicieux, *Conférences du droit romain avec le droit français*, 1644, 2 vol. in-fol.; et *Censura gallica in jus civile romanum*, Paris, 1615, in-8°.

AUTREAU (Jacques), peintre et poëte, né à Paris en 1656, avait plus de 60 ans quand il commença à travailler pour le théâtre. Le succès de sa pièce *le Port à l'Anglais*, fixa les comédiens italiens à Paris. Elle fut suivie de beaucoup d'autres comédies et opéras qui eurent plus ou moins de succès, et que Pelletier réunit en 1749, 4 vol. in-12, avec une bonne préface. Autreau mourut en 1745. Comme peintre, il n'a jamais joui d'une grande estime; cependant un portrait du cardinal de Fleury, soutenu par Diogène éteignant sa lanterne, a eu l'honneur d'être reproduit par la gravure. C'est d'Autreau qu'est la chanson si connue contre J. B. Rousseau:

> Or, écoutez, petits et grands,
> L'histoire de l'ingrat enfant.

AUTRÈPE (d'), littérateur et syndic des experts jurés écrivain à Paris, est auteur d'une *Épître à Tronchin*, d'une *Ordonnance du Parnasse*, d'un *Éloge de J. B. Colbert*, et de *Traités* sur l'art d'écrire, l'arithmétique, les changes étrangers, la vérification des écritures, etc., publiés de 1759 à 1770.

AUTREY (Henri-Jean-Baptiste FABRY de MONCAULT, comte d'), né à Paris le 9 juin 1723; chef de la seconde brigade des chevau-légers de Bretagne; mort à Paris en 1777. Il est auteur de l'*Antiquité justifiée*, réfutation de *l'Antiquité dévoilée*, de Boulanger, Paris, 1766; *le Pyrrhonisme raisonnable*, 1761 (attribué au vicomte Alès de Corbet); *les Quakers à leur frère V****; etc.

AUTROCHE (Claude de LOYNES d'), littérateur, né à Orléans le 1er janvier 1744, mort le 17 novembre 1823, a laissé des traductions en vers français des *Odes* d'Horace, de *l'Énéide* de Virgile, de *la Jérusalem délivrée* du Tasse, du *Paradis perdu* de Milton, et des *Psaumes* de David; il a publié aussi un *mémoire* sur l'amélioration de la Sologne.

AUTUMONELLI (Michel), né à Andria, dans la terre de Bari en 1753; médecin, physicien, littérateur; professeur de clinique à l'hospice des Incurables à Naples, en 1797; venu à Paris, en 1799; rendit de grands services à l'établissement des bains minéraux de MM. Paul et Tryaire; mort dans cette ville en 1826; il était membre des sociétés de médecine et médicale d'émulation; auteur d'*Éléments de physiologie*.

AUTUN ou **AUTHON** (Jehan d'), historiographe de France et aumônier sous Louis XII, né vers 1466 en Saintonge, et mort en 1527 dans son abbaye d'Angle en Poitou, a écrit l'*Histoire de France* depuis 1499 jusqu'en 1508. Les quatre premières années ont été publiées par Th. Godefroy, à la suite de l'*Histoire de Louis XII*, par Seynel, 1615, in-4°.

AUVERGNE (Pierre d'), poëte et troubadour, né à Clermont dans le 13e siècle, passe pour être le premier qui ait fait connaître les vers provençaux dans son pays; il reste de lui 24 pièces, parmi lesquelles on trouve des *chansons* pieuses, d'autres galantes, trois *poëmes* sur des sujets de dévotion, et des *sirventes* pour exhorter les chevaliers à la croisade.

AUVERGNE (Antoine d'), directeur de l'Opéra de Paris, né à Clermont le 4 octobre 1713, acquit en peu de temps une grande supériorité sur le violon, et fut admis au nombre des musiciens du roi en 1739. Il donna, tant à la cour qu'à l'Opéra, dont il devint directeur en 1767, un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont: *Énée et Lavinie*, et *Hercule mourant*. Il composa aussi un *Te Deum*, un *De profundis* et un *Miserere* très-estimés. Il a fait en outre la musique de plusieurs opéras-comiques. Ce musicien mourut à Lyon le 12 février 1797.

AUVERGNE (Latour d'). *Voyez* **LATOUR D'AUVERGNE**.

AUVERGNE. *Voyez* **MARTIAL**.

AUVIGNY (J. du CASTRE d'), littérateur, né dans le Hainaut en 1712, tué à la bataille de Dettingen, le

27 juin 1743, est auteur de l'*Histoire de France et de l'Histoire romaine* par demandes et par réponses; des trois premiers vol. et de la moitié du 4e de l'*Histoire de Paris*, 1755, en 5 vol. in-12; des 10 premiers vol. des *Vies des hommes illustres de la France*, 26 vol. in-12, et de quelques autres ouvrages de littérature. Il avait été lié avec l'abbé Desfontaines, auquel on a attribué quelques-uns de ses ouvrages.

AUVITY (Jean-Abraham), médecin et chirurgien en chef de l'hôpital des Enfants-Trouvés à Paris, mort en 1821, s'est acquis de la réputation pour le traitement des maladies des enfants. Il est auteur d'une *Dissertation sur le muguet,* sorte d'aphthe particulière au jeune âge. Auvity était membre de la Légion d'honneur.

AUVRAY (Jean), avocat au parlement de Normandie, né vers 1590, mort en 1633, est auteur de divers ouvrages. On recherche son *Théâtre* (composé de 3 pièces, Paris, 1609, et ses *Poésies diverses*, ibid., 1631, in-8o, qui se trouvent assez souvent réunies dans le même vol.

AUVRAY (Félix), peintre d'histoire, l'un des élèves distingué du baron Gros, né à Valenciennes, de parents pauvres, se fixa en 1826 à Florence. L'année suivante il retourna à Rome. Ce fut là qu'il composa le *Festin*, où Damoclès a l'épée nue suspendue au-dessus de sa tête. Dans cette même année, il acheva le *Saint-Paul prêchant aux Corinthiens*. Ces deux tableaux furent exposés au salon de 1828 avec le *Déserteur spartiate*. Auvray est mort à 33 ans, en 1833.

AUVRAY (Louis-Marie), maréchal de camp, né à Paris le 12 septembre 1762, mort près de Tours le 12 novembre 1833, entra au service comme capitaine de la garde nationale parisienne, et passa dans l'armée active. Chef de bataillon dans le 104e régiment, il devint bientôt colonel du 40e régiment de ligne, et, après quelques années, se retira de la carrière militaire. Nommé, après le 18 brumaire, préfet de la Sarthe, il fut bon administrateur, refusa la place de membre du corps législatif, et resta préfet jusqu'en 1814. Il rentra à cette époque au service, devint maréchal de camp, et fut nommé chevalier de St.-Louis le 13 août 1814. Pendant l'administration de sa préfecture, il avait publié une *Statistique* du département de la Sarthe, estimée.

AUXENCE, arien, né en Cappadoce, usurpa le siége épiscopal de Milan, par la faveur de l'empereur Constance en 355. Il se porta à de grandes violences contre les catholiques, fut condamné dans un concile tenu à Rome en 372 et mourut en 374.

AUXI (Jean), seigneur de Fontaines-sur-Somme, de Fumechon, etc.; capitaine d'Abbeville, de Courtrai et d'Audenarde; chevalier de la Toison d'or; conseiller et chambellan du roi et du duc de Bourgogne; premier chambellan du comte de Charolais, et maitre des arbalétriers de France; Philippe de Bourgogne le pourvut de la capitainerie de Courtrai en 1425; de celle de St.-Riquier, et de l'office de maître des eaux et forêts du comté de Ponthieu en 1433; le roi confirma ces nominations en 1438 et 1463; il se trouva au traité de paix conclu à Arras en 1435; en 1436, il reprit sur les Anglais la ville de Gamache; prit la ville et le château de Crotoi en 1437; la forteresse de Fallais lui fut donnée le 14 février 1467; il vivait encore en 1470.

AUXILIUS, prêtre du 10e siècle, publia en 907 trois *Traités contre le pape Sergius III,* dont deux se trouvent dans le *Traité des ordinations* du P. Morin. Le Père Mabillon les a fait imprimer tous trois dans les *Analectes,* in-fol.

AUXIRON (Jean), jésuite, mort à Dole en 1635, est auteur d'un ouvrage de philosophie morale, sous ce titre : *Histoire de Lyderic, premier forestier de Flandre,* Lyon, 1672, in-8o.

AUXIRON (Jean-Baptiste, d'), médecin, né à Baume-les-Dames, vers 1680, mort à Besançon en 1760, publia : *Démonstration d'un secret utile à la marine,* Paris, 1750, et *Nouvelle manière de diriger la bombe,* 1754, in-8o.

AUXIRON, fils aîné du précédent, capitaine d'infanterie, mort à Paris en 1778, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Principes de tout gouvernement*, ou *Examen des causes de la splendeur ou de la faiblesse de tout État,* Paris, 1766, 2 vol. in-12. Il a traduit la Théorie des fleuves, par Silberschlag, 1790, in-4o.

AUXIRON (Jean-Baptiste), professeur en droit français à Besançon, est auteur d'un *Traité sur les fontaines publiques de Besançon,* 1777, in-12; d'un *Mémoire historique* sur les écluses de Besançon et la navigation du Doubs, Genève, 1785, in-8o; né à Besançon en 1736, Auxiron y est mort en 1800.

AUXIRON (Cl.-Fr.-Jos.), avocat de Besançon, né dans cette ville en 1728, mort à Paris en 1778, s'établit en Autriche. Il a composé un *Traité* de l'éducation d'un prince, in-8o. — Pierre-Claude d'Auxiron, son frère, exerça la médecine et publia divers écrits en faveur de l'inoculation.

AUZANET (Barthélemi), jurisconsulte, né à Paris en 1591, et mort en 1673, a laissé des *Notes* sur la coutume de Paris, des *Mémoires,* des *Arrêts,* etc., recueillis en 1708, in-fol.

AUZAT (A.), mort en 1816, est auteur de *Réponses* aux adieux à Bonaparte, in-8o, et de *Très-humbles remontrances à Louis XVIII,* au nom du peuple français, avec des réflexions sur la guerre, Paris, 1815, in-8o.

AUZÉBI (Pierre), chirurgien dentiste, né à Nimes en 1736, mort à Lyon en 1791, est auteur d'un *Traité d'odontalgie,* Lyon, 1771, in-12.

AUZOLES (Jacques d'), sieur de la Peyre, né dans la Planèze d'Auvergne le 14 mai 1571, alla terminer ses études à Paris et fut secrétaire du duc de Montpensier. Il mourut à Paris le 19 mai 1642. Il publia une édition latine des *Évangiles*, Paris, 1610, in-fol. Il en donna la même année une traduction in-4o; il fit paraître en 1629, sa *Sainte géographie,* 1 vol. in-fol.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, né à Rouen, l'un des premiers membres de l'académie des sciences, mort en 1691, inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un *Traité sur cet instrument,* Paris, 1767, in-4o. On a encore de ce savant des *Lettres sur les grandes lunettes.*

AVAK, prince arménien; nommé, en 1238, commandant d'une armée géorgienne que la reine Rouzoutan envoya contre les Tatars; fut obligé, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes, de se renfermer dans la forteresse de Gaën, et conclut un traité par lequel il resta maître de l'Arménie moyennant un tribut et un corps d'auxiliaires, fourni aux vainqueurs; il obtint

ensuite les mêmes conditions pour la Géorgie; pendant le reste de sa vie, il donna des preuves d'attachement au kan des Tatars; fut nommé tuteur du fils de la reine Rouzouthan; mort en 1249.

AVALOS (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, d'une famille distinguée du royaume de Naples; fut marié fort jeune à Victoire Colonne, fille de Fabrice Colonne, célèbre capitaine. Cette dame fut l'une des personnes les plus distinguées de son siècle par son esprit et par sa beauté; Pescaire fit ses premières armes en 1512, sous Raimond de Cardone; fait prisonnier à la bataille de Ravennes; réussit, en 1513, à provoquer l'Alviane au combat où celui-ci fut défait près de Vicence le 7 octobre; prit Milan, en 1521, puis Cosure qu'il livra au pillage, après avoir promis d'épargner cette ville; en 1522, secourut Pavie, assiégée par les Français; se signala au combat de la Bicoque; prit Lodi, Pizzighitone, Crémone et Gênes qu'il livra au pillage; eut la plus grande part à la journée de Pavie où il fut blessé en 1524; instruisit l'empereur des propositions qui lui avaient été faites par les princes italiens pour l'attirer à eux; mourut à Milan, sans postérité en 1525, à l'âge de 32 ans, odieux aux Milanais qui lui reprochaient son orgueil et sa déloyauté.

AVALOS (Alphonse d'), neveu du précédent, servit d'abord sous lui au siége de Pavie, et lui succéda après sa mort dans le commandement des armées de Charles-Quint. Il secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman, et suivit l'empereur dans toutes ses expéditions. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever en 1543 le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles, mais ne put prendre Milan. Faux, orgueilleux et cruel, ce général fut détesté dans son gouvernement, où il exerça des exactions horribles, et montra souvent que les crimes ne lui coûtaient rien. Il mourut le 31 mars 1546.

AVALOS (Constance d'). *Voyez* **AMALFI**.

AVANCIN (Nicolas), jésuite allemand, professeur de théologie à Vienne, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Imperium romano-germanicum sive elogia L. Cæsarum germanorum*, Vienne, 1663; *Vita et doctrina J. C.*, ibid., 1674, in-12, traduit en français, en 1713, par le P. Desruelles, et en 1775 par l'abbé de Saint-Pard, 2 vol. in-12. On lui doit encore des *poesies* dramatiques et lyriques.

AVANZI (Jean-Marie), célèbre jurisconsulte et poëte, né le 23 août 1549 à Rovigo, étudia les sciences à Ferrare et le droit à Padoue. De retour dans sa patrie, il fut fait avocat fiscal, charge qu'il remplit avec éclat pendant plusieurs années. Des malheurs l'obligèrent de quitter sa patrie pour revenir à Padoue, et il y mourut le 2 mars 1622. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, mais il n'a publié qu'une pastorale : *Il Satiro*, Venise, 1587, in-12; et *la Lucciola* (le Ver luisant), poëme en 9 chants, Padoue, 1627, in-12. — Charles, son fils, médecin et botaniste, n'est connu que par ses commentaires sur l'ouvrage de Bat. Fiera: *Cœna seu de herbarum virtute*, Padoue, 1649, in-4°.

AVANZI (Nicolo), graveur en pierres fines à Vérone, s'est rendu célèbre par sa *Nativité de J. C.*, gravée sur un morceau de lapis lazuli, large de trois doigts, chef-d'œuvre dans ce genre.

AVANZINI (l'abbé Joseph), né à Gaino, village près de Salo, dans les États de Venise le 13 décembre 1753; professeur de physique et de mathématiques; mort à Padoue le 18 juin 1827; membre de l'Académie de Brescia et de l'institut de Bologne; auteur de *Réflexions sur la durée des fleuves*, Bresica, 1782.

AVANZINO (Jos.-Marie), né à Roveredo, professeur de médecine à Florence, mort en 1739, fut disciple de Vallisnieri, soutint son opinion sur l'*Origine des fontaines* qu'il attribue à la pluie, et publia une *dissertation* à la louange du chocolat, en réponse à G. B. Félici.

AVARAY (Claude-Théophile de BÉSIADE, marquis d'), lieutenant général des armées du roi, né le 2 mai 1655, était fils de Théophile de Bésiade, marquis d'Avaray et grand bailli d'épée d'Orléans, office qui subsista dans sa famille jusqu'à ce qu'il fût supprimé en 1790. Claude-Théophile fut fait cornette de cavalerie en 1672. L'année suivante, il combattit sous le grand Condé à la sanglante affaire de Sénef, et prit part à toutes les actions de cette guerre, telles que les siéges de Condé, Bouchain, Valenciennes, Ypres, etc., les batailles de Cassel et de Saint-Denis. Le marquis d'Avaray se distingua partout et devint colonel d'un régiment de dragons qui porta son nom. Nommé maréchal de camp le 9 janvier 1702, ce fut en cette qualité qu'il reçut l'importante mission d'aller commander à Naples, en l'absence du maréchal de Marsin, sous l'autorité du vice-roi. Le 10 février 1704 il fut élevé au rang de lieutenant général, et bientôt employé sous le maréchal de Tessé, en Espagne, il marcha au secours de Badajoz dont il fit lever le siége. A la fin de 1706, il passa à l'armée du maréchal de Berwick, et contribua puissamment à la prise de Carthagène. Il contribua puissamment au gain de la bataille d'Almanza; prit part à la soumission de toutes les places des royaumes de Valence et d'Aragon, emporta, l'épée à la main, le fort devant Tortose, et monta à la tranchée de Lérida. Une pension de 4,000 livres sur le trésor particulier du roi lui fut accordée en 1708. D'Avaray fut appelé à l'armée de Flandre, commandée par les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et y servit en 1710, 1711 et 1712. Il est cité avec éloge dans les Mémoires de Villars. Il combattit à Denain et passa ensuite à l'armée du Rhin. En 1715, le régent lui donna l'ambassade de Suisse. En 1719 il fut nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et, par une distinction rare, dispensé de passer par le grade de commandeur. A son retour de Suisse, Louis XV lui conféra l'ordre du Saint-Esprit, le 2 février 1739. Le marquis d'Avaray mourut en 1745, âgé de 90 ans. — Il eut deux fils : l'un, *Jéan-Théophile*, ayant fait comme lui la campagne de 1713 sous le maréchal de Villars, mourut, brigadier d'infanterie, des suites de blessures reçues à la bataille de Guastalla sous le même général. L'autre, *Charles*, après avoir servi en Flandre comme maréchal de camp sous le comte de Saxe, mourut de la petite vérole à Anvers, en 1746.

AVARAY (Claude-Antoine de BÉSIADE, duc d'), petit-fils du précédent, naquit en 1740, et suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes. Il fit la guerre de sept ans, avec le grade de capitaine au régiment de Mestre-de-Camp, cavalerie, et fut blessé à la bataille de Minden.

Nommé colonel, en 1765, au corps des grenadiers de France, puis au régiment de la Couronne, il fut créé chevalier de St.-Louis en 1770. La noblesse de l'Orléanais le nomma son député aux états généraux de 1789. Lorsque la déclaration *des droits de l'homme* fut présentée, il en proposa une *des devoirs* pour faire suite à celle-là. Une maladie grave l'empêcha de suivre ses trois fils et ses deux gendres qui avaient émigré à la fin de 1791. Jeté en prison avec la marquise d'Avaray, sa femme, ils eurent le bonheur d'échapper, par l'effet du 9 thermidor, au sort qui les attendait. Il se retira dans ses terres dont il ne sortit qu'à la restauration. En 1814, Monsieur était à peine arrivé à Paris, qu'il envoya en Angleterre le marquis d'Avaray pour porter à son frère le discours du sénat au lieutenant général du royaume. Louis XVIII s'empressa de rendre au marquis d'Avaray ses anciennes fonctions de maître de la garde-robe, et le fit lieutenant général le 13 août 1814. L'ordonnance du 17 août 1815 l'appela à la pairie, et des lettres-patentes du 6 décembre 1817 lui conférèrent le titre héréditaire de duc. Il devint enfin chevalier des ordres du roi en 1820. Il mourut le 25 avril 1829.

AVARAY (ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS DE BÉSIADE, comte et depuis duc D'), fils du précédent, naquit le 8 janvier 1759. Entré fort jeune au service, il fut bientôt placé à la cour, et reçu, dès 1775, en survivance de son père, dans la charge de maître de la garde-robe de Monsieur, depuis Louis XVIII. Le comte d'Avaray fit ses premières armes en 1782 au siége de Gibraltar, comme aide de camp du duc de Crillon, et s'y fit remarquer. De retour en France, il reprit son service ordinaire, et parcourut tous les grades de son arme jusqu'à celui de colonel du régiment de Boulonais, qu'il obtint en 1788. La révolution s'annonçait déjà. Il prévit de bonne heure tous les maux qui menaçaient le prince auquel il était plus particulièrement attaché, et dès ce moment il lui voua son existence. D'Avaray fut mis dans la confidence de la fuite projetée de Louis XVI et de Monsieur, depuis Louis XVIII. Il fut spécialement chargé de surveiller le départ et d'accompagner ce dernier. Le jour de l'évasion, le 21 juin 1791, tout avait été prévu et la délivrance s'accomplit avec le plus grand succès. Dès son arrivée à Coblentz, Monsieur nomma le comte d'Avaray capitaine de ses gardes à la place du duc de Lévis qui avait donné sa démission. Ce fut en cette qualité que le comte l'accompagna dans la campagne de 1792, et ensuite à Ham, où, le 21 janvier 1793, à la mort de Louis XVI, Monsieur prit le titre de régent. A peine la mort du jeune et malheureux héritier de Louis XVI avait-elle fait passer la couronne sur la tête de son oncle, que ce prince s'empressa de donner au comte d'Avaray un nouveau témoignage de sa gratitude. En conséquence, il accorda à d'Avaray et à ses descendants le droit de mettre dans leurs armes l'écusson de France. En même temps, il le nomma capitaine de la compagnie écossaise, la première des gardes du corps, vacante par la retraite du duc d'Ayen. Lorsque les progrès des armées françaises et la timide politique du gouvernement vénitien obligèrent Louis XVIII à quitter Vérone au mois d'avril 1796, le comte d'Avaray contribua beaucoup à surmonter les obstacles qui s'opposaient à son départ pour l'armée de Condé campée sur la rive droite du Rhin. Cependant les républicains ayant passé le Rhin à Kehl, les Autrichiens firent leur retraite, et entraînèrent dans leur mouvement le corps de Condé. La cour émigrée se retira à Blankenbourg, asile offert par le duc de Brunswick. A cette même époque Louis XVIII chargea le comte d'Avaray de toutes les affaires et de la correspondance avec l'intérieur du royaume et les cabinets étrangers. Devenu ainsi le principal ministre d'un souverain dont les intérêts, par cela même qu'il se trouvait dépouillé de ses États, n'étaient que plus délicats à soutenir, le comte ne tarda pas à avoir l'occasion de les défendre avec habileté et succès dans une mission dont le résultat importait essentiellement au bonheur et à l'avenir de la famille royale. C'était le mariage du duc d'Angoulême avec la fille de Louis XVI, retenue encore à Vienne depuis sa sortie du Temple. Le roi ouvrit des négociations avec le cabinet russe, et envoya le comte d'Avaray à St.-Pétersbourg, pour les appuyer. Paul Ier ne refusa point sa puissante intervention auprès de la cour d'Autriche; et cette cour céda enfin aux désirs de Louis XVIII. Le mariage fut célébré à Mittau le 10 juin 1799. Paul mit le comble aux disgrâces de la famille royale, en lui enjoignant de quitter sur-le-champ Mittau. Cet ordre arriva la surveille du 21 janvier 1801. Et elle prit la route de la Courlande. On sait que le roi et les personnes qui l'accompagnaient furent obligés de faire à pied une partie du chemin. Toujours à ses côtés, le comte d'Avaray soutenait sa marche, en proie lui-même aux souffrances d'une affection de poitrine que la fatigue et l'âpreté du climat rendaient plus dangereuse. Cette maladie augmenta à Varsovie, où la famille royale put enfin se fixer. Les médecins conseillèrent au comte d'aller respirer l'air d'Italie, et, le roi ayant joint ses instances à leurs avis, il partit pour cette contrée et y passa les deux hivers de 1801 et 1802. De retour auprès du roi, il reprit des liens que l'absence n'avait pas même relâchés. L'empereur Alexandre rendit au roi de France l'asile de Mittau; mais la paix de Tilsitt l'obligea bientôt à le quitter encore, et l'influence de Napoléon sur le continent européen ne lui laissant plus d'autre retraite que l'Angleterre, il s'y rendit avec tout ce qui était resté près de lui. Ce fut là surtout que d'Avaray eut plus que jamais à souffrir de la haine et de l'envie que lui suscitaient des marques de confiance et d'attachement, auxquelles le roi venait de mettre le comble en exigeant qu'il prît le titre de duc, ce qu'il n'avait pas voulu faire jusque-là. Sa maladie fit de si rapides progrès que, cédant aux avis des gens de l'art, il s'éloigna d'un climat trop humide, et partit pour Madère au mois d'août 1810. Il mourut dans cette île le 3 juin de l'année suivante, à l'âge de 53 ans, n'ayant jamais été marié. Louis XVIII composa lui-même son épitaphe.

AVAUX (CLAUDE DE MESME, comte D'), surintendant des finances, fut d'abord conseiller au grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'État. Envoyé en ambassade à Venise, en 1627, il engagea cette république à prendre les armes pour assurer au duc de Nevers la possession de Mantoue. Il rendit bientôt lui-même aux Vénitiens un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissaient entre eux et le pape Urbain VIII. Ce pontife fut si satisfait du négociateur français, dans les entretiens

qu'il eut avec lui à Rome, qu'il le demanda à la cour de France pour ambassadeur. Louis XIII l'envoya en Danemark, puis en Suède et en Pologne, pour ménager un rapprochement entre ces deux puissances. Le comte d'Avaux remplit l'attente de sa cour, et conclut la fameuse trêve de 26 ans, entre les deux royaumes. De retour en France, en 1643, on le renvoya presque immédiatement à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale. Il ouvrit les négociations à la Haye, avec les Provinces-Unies, et vint ensuite à Munster, où il prit le pas sur les plénipotentiaires espagnols. D'Avaux ouvrit un avis qui termina les différends des trois colléges de l'Empire, sur la forme de leurs délibérations, et parvint, à Osnabruck, à concilier les intérêts des Suédois et de l'électeur de Brandebourg. Il fut révoqué tout à coup, après vingt ans de services signalés, et lorsqu'il était à la veille de conclure un traité célèbre auquel il avait tant contribué. Cette disgrâce était le fruit de l'intrigue. Mazarin exila le comte d'Avaux dans ses terres; mais bientôt il fut rappelé, rétabli dans son emploi de surintendant des finances, et consulté dans toutes les affaires délicates. Il mourut le 13 novembre 1650, à cinquante-cinq ans. On a de lui : *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ regem scriptarum*, Paris, 1642, in-fol.; Amsterdam, 1642, in-4°; *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8°; *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster*, en 1648, Cologne, 1674; Grenoble, 1673, in-12.

AVAUX (JEAN-ANTOINE, comte D'), petit-neveu du précédent. Il fut d'abord, ainsi que son oncle, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'État et ambassadeur extraordinaire à Venise. Le roi le choisit, en 1672, pour son plénipotentiaire au congrès de Nimègue, dont il termina heureusement les négociations. Il fut envoyé ensuite en Hollande avec le titre d'ambassadeur, et ménagea, en 1664, une trêve avec l'empereur, par laquelle la forteresse de Luxembourg fut cédée à Louis XIV. Le renouvellement de la guerre l'ayant rappelé en France, en 1688, le roi le nomma, l'année suivante, ambassadeur auprès de Jacques II, roi d'Angleterre, qui était alors en Irlande. En 1693, il fut envoyé en Suède, où il coopéra aux préliminaires de la paix qui fut conclue depuis à Riswick. Après avoir renouvelé les anciens traités entre les princes d'Allemagne, la Suède et la France, il remplaça, en 1701, le comte de Briord, ambassadeur auprès des États-Généraux. Ses négociations, appuyées par la présence des troupes françaises sur les frontières de la Hollande, déterminèrent d'abord les États à reconnaître Philippe V, en qualité de roi d'Espagne; mais l'influence de l'Angleterre ayant ensuite prévalu, le comte d'Avaux prit congé des États, en 1702, annonçant, dans une déclaration publique, qu'on ne pouvait rien attendre de satisfaisant des négociations qui avaient été commencées. Il mourut à Paris, en 1709, âgé de soixante-neuf ans. *Les lettres et négociations d'Estrades, de Colbert de Croissy, et de d'Avaux*, pour les conférences de 1676 et 1677, ont été imprimés à la Haye, 1710, 3 vol. in-12. On a de d'Avaux : *Mémoire présenté aux États-Généraux, le 5 novembre* 1681, in-12; *Négociations du comte d'Avaux en Hollande*, 1752-53, 6 vol. in-12.

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, né à Douai, le 12 janvier 1702; reçut des leçons du peintre Lebel, et eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain; fut agréé à l'Académie en 1729; en devint membre en 1734; obtint de la réputation dans le genre du portrait; peignit Mehemet-Effendi, ambassadeur de la Porte; Louis XV, et plusieurs personnes de la cour; mourut le 4 mars 1766.

AVEILLON (J.-JOS.), orateur, mort à Paris en 1713, a publié des *Conférences et méditations pour les séminaires et les gens du monde*.

AVEIRO (DON J. MASCARENHAS ET LANCASTRE, duc D'), grand maître héréditaire de la maison du roi de Portugal, président de la cour du palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Le duc d'Aveiro fut tout-puissant pendant les dernières années du règne de Jean V; mais il perdit sa faveur à l'avénement de Joseph Ier, en 1750, et devint bientôt l'ennemi personnel du marquis de Pombal, alors premier ministre. Il se lia avec les seigneurs mécontents du nouveau ministère, et avec les jésuites, qui avaient perdu l'emploi de confesseurs de la cour. Une conjuration contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir. Le roi revenait de son château de Bélem, lorsque deux conjurés tirèrent en même temps sur sa voiture deux coups de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras. De sévères et promptes recherches, pour découvrir les coupables, suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudents, et quoique prévenu à temps, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue défense dans sa maison de campagne d'Azeitaõ, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne; mais enfin, arrêté et renfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Bélem, on le traita avec la dernière rigueur, pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné, par la junte criminelle, à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Bélem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de 51 ans. Ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite, à qui que ce fût, de porter son nom.

AVÉIS ou **AVIS Ier**, second prince de la dynastie des Ilkaniens, était fils de Haçan-Buzurk, à qui il succéda en 1336. Il se rendit recommandable par ses vertus et son courage. Maître du trône, il songea à étendre l'empire très-borné qu'il avait reçu de son père. Il conquit deux fois l'Azerbidjan, prit Moussoul, Marédyn et tous les pays voisins. En 1370, il chassa du Mazendéran l'émir Vély, qui s'en était emparé après avoir usurpé la couronne; ce fut la dernière expédition remarquable de son règne. Il mourut quelques années après, l'an en 1374-1375. A peine Avéis avait fermé les yeux que ses ministres firent tuer Haçan l'aîné de ses enfants, le mirent dans le même tombeau que son père. Ce meurtre plaça Hocéin sur le trône, dont Avéis II le fit bientôt descendre.

AVÉIS ou **AVIS II**, fils du précédent, se fit proclamer

sultan en 1381; après avoir ôté la vie à son frère Hoceïn, désigné par son père pour lui succéder; il devint un exécrable tyran; le peuple, lassé de ses fureurs, appela Tamerlan à son secours; Avéis fut dépouillé de ses États; il revint quelque temps après à Bagdad; en fut deux fois chassé; se retira en Égypte; revint de nouveau à Bagdad, après la mort de Tamerlan; y exerça de nouvelles fureurs; fut vaincu par Cara Youçouf, avec lequel il s'était lié d'abord, puis brouillé; il fut mis à mort en 1410. En lui finit la dynastie des Ilkaniens, qui fut remplacée par celle du *Mouton noir*.

AVELAR, peintre portugais, que l'on croit du 15e siècle, amassa par son talent tant de richesses, qu'il donna lieu au proverbe : *Riche comme Avelar*.

AVELINE (Pierre), graveur, né à Paris en 1710, mort en 1760, membre de l'académie de peinture, a gravé d'après Jouvenet, Natoire, Boucher et Luc Jordans; *la Mort de Sénèque* est son meilleur ouvrage.

AVELINE, frère du précédent, a gravé beaucoup de sujets médiocres; le plus remarquable est l'*Heureux vieillard*, d'après Wille fils.

AVELINE (Fr.-Ant.), cousin de Pierre et son élève, né en 1718, mourut à Londres en 1762, sans laisser aucun ouvrage remarquable.

AVELINO. *Voyez* **ANDRÉ** (St.).

AVELLA (Jean), religieux observantin du royaume de Naples, a écrit plusieurs *traités* sur la musique, imprimés à Rome en 1512.

AVELLANEDA (Alphonse-Fernand de), du bourg de Tordesillas, en Espagne, dans le 16e siècle, continua *Don-Quichotte*. Cette continuation, où l'on ne retrouve ni l'imagination féconde, ni la critique judicieuse et piquante de Cervantes, est intitulée : *La segunda parte del ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha*, Tarragone, 1814, in-8o, et a été traduite en français par le Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don-Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cervantes, piqué de ce qu'on continuait son ouvrage, se décida à le terminer; et dans les dernières parties de son roman, on trouve plusieurs traits mordants contre Avellaneda.

AVELLANEDA (Didacus), jésuite, né à Grenade, mort à Tolède, le 2 mars 1598, a publié, sans y mettre son nom, *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*.

AVELLANEDA (Didacus), de Tolède, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a laissé *Tratado de la casa y familla de Avellaneda*, 1613.

AVELLANEDA (Didacus COLLANTES de), de Guadalaxara, en Castille, professeur de droit à Siguenza, y fut aussi avocat. On a de lui : *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ, et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt, libri tres*, Mad. 1606, in-4o.

AVELLINO (St.), clerc régulier de St.-Paul, obtint de St. Borromée un établissement pour son ordre, et mourut en 1608, en odeur de sainteté.

AVELLINO (Raphael), a donné l'explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Absalon.

AVELLINO (François), médecin de Messine, vivant en 1630, est auteur d'écrits contre la chimie et en faveur de l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes.

AVELLONI (Joseph), poëte italien, né en 1761, à Venise, termina ses études sous la direction des jésuites, et se consacra tout entier à la culture des lettres. Ses premiers essais lui ouvrirent les portes de l'académie vénitienne. Doué d'une imagination brillante, et d'une facilité dont l'Italie offre seule des exemples, Avelloni composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers; mais la plupart sont restés inédits. Parmi ceux qu'il a publiés, on distingue deux poëmes intitulés, l'un : *Padova riacquistata*, Venise, 1790, in-8o; et l'autre, *Isabella Rovignana*, ibid., 1795, in-8o. Avelloni mourut dans sa patrie, le 16 avril 1817.

AVELLONI (François), auteur dramatique, né à Vérone en 1759; sa meilleure pièce est *Jules Willewel* ou *l'Assassin*; mort en 1817.

AVENELLES (Aubin des), chanoine de Soissons vers 1480, est auteur de pièces de vers assez libres, imprimées à la suite de la traduction de l'*Art d'aimer* d'Ovide, dans différentes éditions publiées à Genève, sans date, in-4o; Paris, sans date, in-16; 1548, in-8o; 1554, in-16; Anvers, 1556.

AVENELLES (Pierre des), avocat au parlement de Paris en 1500; recueillit chez lui Charles la Renaudie, chef de la conjuration d'Amboise, et fit connaître son secret à l'intendant du cardinal de Lorraine; cette déclaration fut récompensée par 12,000 livres prises sur les finances du roi.

AVENELLES (Philippe des), traduisit du latin de Dario Tiberti, le premier volume de l'*Epithome, ou Abrégé des excellents personnages, tant grecs que romains;* extrait de Plutarque, 1558, in-8o. Il a aussi donné une version du 6e et 7e livre d'Appien, dans la traduction de cet historien que Claude de Seyssel fit paraître en 1560, Paris, in-8o.

AVENPACE. *Voyez* **ABEN-PAGEH.**

AVENTIN ou **AVENTINUS SYLVIUS**, 12e roi des Latins, succéda à Alladius, son père, 856 avant J. C. Il fut tué dans un combat, après un règne de 37 ans, et enterré sur une colline qui a porté très-longtemps dans Rome le nom de *Mont Aventin*.

AVENTINUS (Jean TOURMAYER, plus connu sous le nom d'), écrivain bavarois, fils d'un cabaretier d'Abensperg, en Bavière, naquit en 1476 et mourut le 9 janvier 1534. Il étudia et enseigna la poésie, l'éloquence, le grec et les mathématiques. En 1512, il fut appelé à Munich pour présider à l'éducation des jeunes ducs Louis et Ernest, et composa les *Annales de Bavière*, en latin, dont la meilleure édition est celle de Gundling, Leipzig, 1710, in-fol. Aventinus en avait fait lui-même un *abrégé* en allemand, Francfort, 1566, in-fol.; on lui doit encore d'autres ouvrages, dont le plus remarquable est le suivant : *Rudimenta gram. et encyclop. orbisque doctrinarum*, Nuremberg, 1519-20, in-4o.

AVEN-ZOAR. *Voyez* **ABEN-ZOHAR.**

AVERANI (Benoit), savant italien, né à Florence le 19 juillet 1645, apprit sans maître et par la seule force de son génie toutes les parties des mathématiques et même la langue grecque. Nommé par le grand-duc professeur à Pise, il y mourut le 28 décembre 1707, laissant une réputation durable, parce qu'elle était fondée sur des services réels. Le recueil de ses leçons a été publié sous ce titre : *Dissertat. habitæ in academiâ Pisanâ*, etc., Florence, 1717, 3 vol. in-fol.

AVERANI (Joseph), frère du précédent, né à Florence en 1662, professa le droit à Pise, où il mourut le 24 août 1738. Outre quelques opuscules d'érudition, imprimés dans les *Miscellan. di varie operette*, on lui doit : *Interpretation. juris lib. V*, Lyon, 1751, 2 vol. in-4°, ouvrage savant et très-estimé des jurisconsultes.

AVERANI (Nicolas), frère des précédents, mort à Florence en 1727, est l'éditeur des *Œuvres* de Gassendi, imprimées dans cette ville en 6 vol. in-fol. On lui doit en outre une dissertation *De mensibus Ægyptiorum*, pub. par Gori, 1737, in-4°.

AVERDY (Clément-Ch.-Fr. de l'), contrôleur des finances sous Louis XV, né à Paris en 1727, fut un homme probe, mais ne sut pas opérer le bien dans le ministère. Retiré après sa disgrâce dans sa terre de Gambais, on vint l'en arracher pour le conduire à la mort comme accapareur de grains, il fut exécuté le 24 novembre 1793. Membre honoraire de l'académie des inscriptions, il a publié dans les *Notices* des manuscrits de la bibliothèque du roi, l'analyse du procès criminel de Robert d'Artois, tome I, et celui du procès de Jeanne d'Arc, tome III, l'un des plus curieux ouvrages que l'on puisse lire sur cette héroïne; enfin il a donné le tableau général des mémoires contenus dans le recueil de l'académie des inscriptions, 1791, in-4°.

AVEROLDI (Jules-Antoine), antiquaire, né à Venise le 6 janvier 1651, mort à Brescia le 5 juin 1717, s'était formé une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles; il eut aussi de grandes connaissances en peinture. Il a laissé un grand nombre de *Mémoires* sur des objets curieux et intéressants, conservés en manuscrits. Mais il a donné la preuve de ses rares connaissances en peinture dans *le Scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4°, vol. rare.

AVERONI (Valentin), moine florentin du 16e siècle, a traduit en italien les *Traités* de St. Thomas sur le gouvernement des princes; la *Doctrine chrétienne* de Denis le Chartreux, et la *Cité de Dieu* de St. Augustin. Ce dernier ouvrage est manuscrit, mais les deux premiers ont été imprimés, 1577, in-8°.

AVERRHOES (Aboul-Vélyd-Mohammed, ou régulièrement Ibn-Rochd), philosophe et médecin arabe, naquit à Cordoue, au 12e siècle. Sa grande réputation vient surtout de ce qu'il est le premier traducteur des *Œuvres* d'Aristote. Il étudia successivement la jurisprudence, les mathématiques et la médecine. Né avec d'heureuses dispositions, et subtil dialecticien, on le surnomma le *Commentateur*, à cause du grand nombre de volumes qu'il composa pour expliquer Aristote. Il fut philosophe, ou médecin spéculateur, que médecin praticien, et plusieurs fois il exprima cette vérité trop peu sentie et si souvent oubliée dans le monde, qu'un honnête homme peut se plaire à la théorie de cette science, mais doit trembler quand il veut en faire la moindre application pratique, tant il est difficile et délicat de préciser les cas. Cependant, à la prière du prince de Maroc, il écrivit un ouvrage de médecine intitulé : *Collyget*, divisé en sept livres, où il s'attache plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique. Ses ennemis, jaloux de sa réputation, cherchèrent à lui enlever la faveur de l'empereur de Maroc, en l'accusant d'hérésie; et celui-ci força le savant à se rétracter à la porte de la mosquée. Il disait la religion chrétienne *impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie; il nommait celle des juifs une *religion d'enfants*, à cause de ses différents préceptes et observations légales; il avouait que la religion de Mahomet, bornée au plaisir des sens, était une *religion de pourceaux*; et, dans son indignation, il s'écriait : *Moriatur anima mea morte philosophorum*. Averrhoës mourut à Maroc, l'an 595 de l'hégire (1198 de l'ère chrétienne), selon Abou-Osaibah, qui lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol., et a été réimprimé plusieurs fois. Son *Collyget*, en sept livres, a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc. Il a aussi publié des *Commentaires sur les Canons d'Avicenne*, Venise, 1484, in-fol., un *Traité de la thériaque*, réuni à son *Collyget*; un livre *sur les poisons*, Lyon, 1517, in-4°; un *Traité sur les fièvres*.

AVERSA (Thomas), poëte, né à Amistrato en Sicile, mort à Palerme le 3 avril 1663, est le premier qui ait écrit en vers une comédie en langue sicilienne. Cette pièce intitulée : *le Notte di Palermo*, 1638, in-8°, mérite donc d'être indiquée à la curiosité des amateurs. On doit d'ailleurs à Th. Aversa plusieurs autres comédies, des tragédies, des poëmes, des nouvelles, et une traduction de l'*Énéide* dans sa langue nationale.

AVESANI (Joachim), né en 1741 à Vérone, étudia chez les jésuites, dont il embrassa la règle. La suppression de la société l'ayant laissé sans emploi, il exerça les fonctions de précepteur à Bologne, à Modène et à Mantoue. Étant revenu à Vérone, il y fut nommé professeur de rhétorique en 1775. Forcé par l'âge de renoncer à l'enseignement, il se chargea de la direction du séminaire de sa ville natale; et il mourut au mois d'avril 1818, âgé de 77 ans. On a de lui : *Poesie italiane e latine*, Vérone, 1807, in-12; *Le metamorfosi, canti VI*, ibid., 1812, in-12; *Scherzi poetici*, Venise, 1814, in-8°.

AVESBURY (Robert d'), historien anglais du quatorzième siècle, écrivit l'*Histoire du règne d'Édouard III*, jusqu'en 1356. Elle a été publiée par Thomas Hearne en 1720.

AVESNES (Baudouin d'). *Voyez* **BAUDOUIN**.

AVIANO (Jérôme), poëte, né à Vicence, où il vivait en 1610, est auteur de 3 *capitoli* imprimés dans les *Rime piacevoli*, 1515 et 1627, in-12.

AVIAU du BOIS de SANZAY (Charles-François d'), archevêque de Bordeaux, surnommé *le Père des pauvres*, né le 7 août 1736, au diocèse de Poitiers; grand vicaire de cette ville; archevêque de Vienne en 1789; expatrié en 1792; rentré en France en 1797, y exerça son ministère de village en village, déguisé en paysan; donna son adhésion au concordat de 1801; nommé et installé archevêque de Bordeaux en 1802; releva les institutions utiles et de charité; en 1809, donna tous ses soins au soulagement des prisonniers espagnols; mort le 11 juillet 1826. Les vertus et la charité de ce prélat le firent regretter universellement. Son digne successeur, M. de Chéverus, mort en 1837, marcha sur ses traces.

AVICENNE, ou correctement **IBN-SINA** (Abou-Aly-Hocéin), le plus célèbre des médecins arabes, naquit en sefer 370 de l'hégire (août-septembre 980 de J. C.), à Chiras, dont son père était gouverneur. Il avait reçu de la nature des dispositions si heureuses qu'on lui fit

commencer ses études à Bokara, à l'âge de cinq ans. A dix-huit ans il était assez instruit pour entrer en lice avec ses maîtres. Il avait particulièrement étudié la médecine. Il perdit son père à l'âge de 22 ans; et bientôt après, les événements politiques survenus en Perse le forcèrent à se retirer auprès du roi de Kharizm, où déjà beaucoup d'autres savants avaient été chercher une retraite. Mahmoud-Sébektégui, conquérant célèbre, demanda au roi de Kharizm de lui envoyer ces illustres savants; plusieurs obéirent, mais Avicenne préféra prendre la fuite. Après avoir erré dans des déserts, il parvint à Djordjan, où il eut le bonheur d'opérer une cure désespérée sur le neveu du souverain. Un de ces changements, si fréquents alors dans ces pays, ayant fait passer ce souverain du trône dans une prison, Avicenne, que Mahmoud-Sébektégui faisait chercher, se retira auprès de Madj-Eddaulah et devint son premier médecin et son premier ministre. La marche de Mahmoud vers l'Irac le força encore de quitter ce pays; il alla à Hamadan, où la guérison de Chams-Eddaulah lui valut la dignité de vizir. Au bout de quelque temps les troupes s'étant révoltées, sa maison fut pillée, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dégoûté alors des honneurs, il se cacha, et résolut de ne plus paraître à la cour. Mais Chams-Eddaulah, attaqué d'une nouvelle maladie, le fit chercher et le força à reprendre ses dignités. Ce fut dans ce poste éminent qu'il conçut le plan de son traité de métaphysique, intitulé : *Ketâbel-Chéfâ*, et qu'il composa ses *canons*. A la mort du souverain il se démit de la place de vizir pour se livrer entièrement à la composition de ses ouvrages. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec le sultan d'Ispahan, il fut enfermé dans un château fort d'où il ne sortit que lorsque ce prince vint le délivrer. Avicenne revint alors à Hamadan, y composa son traité de philosophie, intitulé : *Adouyeh-Félasyfeh*, et se rendit ensuite à Ispahan. Le prince le combla de bienfaits et l'éleva à la dignité de vizir. Il rendit de grands services à son souverain. Cependant les soins de la politique, ses excès de toute nature avançaient le terme de sa vie. Un de ses esclaves qui voulait s'emparer de ses richesses, ayant mêlé une forte dose d'opium à la potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie, lui porta le coup mortel. Il résista d'abord à la violence du poison; mais sa santé ne put se rétablir. Il mourut en ramadan 428 de l'hég. (1037 de J. C.) à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-Eddaulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau. Avicenne est sans contredit un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Orient. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et, malgré ses malheurs, ses emplois et ses excès, il composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir tout entière la vie d'un homme laborieux. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Ses œuvres, que nous ne pouvons énumérer vu leur grand nombre, ont été traduites en latin dans le 12e siècle et imprimées pour la première fois à Milan en 1473, in-fol., traduites et imprimées en hébreu à Naples en 1492, publiées en arabe à Rome en 1593. Il y en a eu un grand nombre d'éditions dont on trouvera la liste dans la *Bible de médecine* de Carrère.

AVIDIUS (Cassius), commandant des légions de Syrie, et habile capitaine, se fit proclamer empereur l'an de J. C. 175; tué par un centurion après un règne de trois mois, lorsque l'empereur Marc-Aurèle marchait contre lui; ce prince généreux paraissait disposé à lui pardonner sa révolte.

AVIÉNUS (Rufus-Festus), poëte latin du commencement du 5e siècle. On lui doit la traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratus; de la *Description de l'univers* (*Periegesis*), de Denys, et de 42 des *Fables* attribuées à Ésope. Il est encore auteur d'un poëme intitulé : *Ora maritima*, emprunté vraisemblablement de quelque écrivain carthaginois. La meilleure édition des fables est celle d'Amsterdam, 1787, in-8°, avec les notes de Nodell; et la plus récente de la traduction des *Phénomènes* se trouve dans le second volume de l'*Aratus* de Buhle. La meilleure édition du poëme de Denys fait partie des *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

AVIGNONI (Ambroise), né à Milan en 1705, professeur de théologie à Rome, abbé de Crême, a pris la défense des ordres religieux dans une réponse à l'ouvrage de Gorini Corio, intitulé : *La politique, le droit et la religion*, publié à Milan, 1742, in-4°.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), diplomate, général et historien, né vers 1500 à Placentia dans l'Estramadure, fut honoré de la confiance de Charles-Quint, et député par ce prince auprès des papes Paul IV et Pie IV pour presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna Charles-Quint dans la guerre contre les protestants d'Allemagne en 1546 et 1547, et au siége de Metz en 1552. Ses *Commentaires* de la guerre d'Allemagne, Madrid, 1549, in-8°, l'ont placé au premier rang des historiens espagnols. Ils ont été traduits en latin, en allemand, et trois fois en français.

AVILA (Jean d'), missionnaire espagnol, né à Almodovar del Campo dans la Nouvelle-Castille, vers 1500, surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie*, passa 40 années de sa vie à parcourir les villes, les bourgades, les forêts même de cette province, enseignant de précepte et d'exemple, et mourut le 10 mai 1569. Sa *Vie* et ses *œuvres*, Madrid, 1618, 2 vol. in-4°, ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly, 1673, in-fol.

AVILA (Étienne d'), jésuite, né à Avila en 1549, mort à Lima, le 14 avril 1601, a laissé : *De censuris ecclesiasticis tractatus*, Lyon, 1608, in-4°; *Compendium summæ, seu Manualis doctoris Navarri in ordinem alphabeticum redactum*, Lyon, 1609.

AVILA (Alphonse d'), jésuite, né à Belmonte en Espagne, en 1546, avait la réputation d'un prédicateur éloquent. Il mourut le 21 mai 1618, après avoir publié des *Sermons* en latin, Anvers, 1610, 2 vol. in-4°.

AVILA (Sanche d'), né à Avila en 1546, mort évêque de Placentia le 6 décembre 1625, est auteur des *Vies* de St. Augustin et de St. Thomas, inédites, et de quelques *ouvrages* de piété.

AVILA (Sanche d') fut un des officiers espagnols qui jouèrent un rôle dans la révolution des Pays-Bas, au 16e siècle. Dès son enfance il avait été formé à l'art de la guerre par le duc d'Albe. Quand son protecteur vint en Flandre en 1567, il lui donna le commandement de ses gardes. Ce fut Avila qui, pour empêcher dans

Bruxelles un mouvement populaire, cerna avec une partie de sa troupe l'hôtel de Culembourg, tandis qu'on s'assurait de la personne des comtes d'Egmont et de Horn. L'année suivante, la guerre civile ayant éclaté, il repoussa derrière la Meuse les bandes du comte d'Hochstraete et les battit ensuite. Moins heureux près du Quesnoy, il fut blessé en s'efforçant de rallier ses gens. Le grand commandeur Requesens, qui avait succédé au duc d'Albe, donna, en 1574, à Sanche d'Avila le commandement de la moitié de la flotte chargée d'aller délivrer Middelbourg où Montdragon pressé par la disette était près de capituler. Mais cette expédition n'eut pas le résultat désiré; les Zélandais, par le nombre et la grandeur de leurs bâtiments, par l'habileté de leurs matelots, et surtout par l'ardeur de leur patriotisme, obtinrent la victoire : Middelbourg fut obligé de se rendre à ceux qu'on appelait *les gueux*. D'Avila prit bientôt sa revanche au combat de Moke, où il triompha du brave Louis de Nassau. L'acharnement des Espagnols fut tel en cette occasion que presque toute l'armée ennemie périt de leurs mains. Bientôt éclatèrent ces formidables séditions des soldats espagnols qui réclamaient leur solde l'épée à la main, et qui, pour s'indemniser, saccageaient des villes. D'Avila, malgré le crédit dont il jouissait, n'étant pas capable de ramener d'abord la discipline, finit par s'emparer du soulèvement pour le diriger. Il commandait la citadelle d'Anvers et voulait s'opposer aux prises d'armes qui avaient lieu de toutes parts. De son côté, le conseil d'État lui reprochait d'augmenter les garnisons de certaines places sans y être autorisé. Pendant ces discussions, et tandis que don Juan d'Autriche se rendait en Belgique, d'Avila voyant toute la population soulevée contre les *Motinados*, en fit entrer le plus grand nombre qu'il put dans la citadelle d'Anvers, et se rendit maître de vive force de cette malheureuse cité qui fut livrée à tous ces effroyables excès qu'on a flétris du nom de *furie espagnole*. On dit cependant qu'il tenta de s'opposer aux fureurs de la soldatesque, mais que ses efforts furent inutiles. D'Avila quitta les Pays-Bas en 1577 avec les troupes royales. Il fut tué au siége de Maestricht lorsqu'il revint dans ce pays sous le prince de Parme.

AVILA (GILLE-GONZALÈS D'), antiquaire, né vers 1580, fut conduit dans son enfance à Rome, où il acquit des connaissances par l'étude et la fréquentation des savants. De retour en Espagne à l'âge de 20 ans, il s'établit à Salamanque, et publia sur les *antiquités* de cette ville, en 1606, in-4°, un ouvrage plein de recherches curieuses. Six ans après, il fut appelé à Madrid pour remplacer Tamajus dans la charge d'historiographe, et mourut en 1658. Ses principaux ouvrages sont : *Théâtre des grandeurs de Madrid*, 1623, in-fol; *Théâtre des églises d'Espagne*, 1645-50, 4 vol. in-fol.; *Théâtre des églises des Indes*, 1649-55, 2 vol. in-fol.

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES D'), architecte, né à Paris en 1653, fut pris par des corsaires en se rendant à Rome pour se perfectionner, et emmené captif à Tunis, où il donna les dessins d'une belle mosquée qu'on y admire. Louis XIV l'ayant racheté, Aviler revint en France travailler sous Mansard, qu'il quitta pour se fixer en Languedoc, où il embellit les villes de Montpellier et de Toulouse; il mourut en 1700 dans cette dernière ville, avec le titre d'architecte du Languedoc. On a de lui un *Cours d'architecture* imprimé en 1691, 2 vol. in-4°, figures.

AVIS. *Voyez* **AVÉIS.**

AVISON (CHARLES), musicien anglais, naquit à Newcastle, où il fut organiste de l'église de St.-Jean et de celle de St.-Nicolas. En 1752 il publia *an Essay on musical expression* (Essai sur l'expression musicale), Londres, et plus tard, les *psaumes* de Marcello avec des paroles anglaises. Avison mourut à Newcastle le 10 mai 1770, et eut pour successeur à son orgue de St.-Nicolas, son fils Édouard, qui mourut en 1776.

AVISSE (ÉTIENNE), poëte dramatique, mort en 1747, a donné au Théâtre-Français *le Divorce*, 1723, et au Théâtre-Italien *la Gouvernante*, 1737; *le Valet embarrassé*, 1742, qui paraît avoir fourni le sujet de *Ma tante Aurore*, comme *la Gouvernante* celui du *vieux Célibataire* de Collin d'Harleville.

AVISSE, métaphysicien et poëte, né à Paris en 1772, mort en 1802, perdit la vue à 15 ans, dans un voyage qu'il fit sur les côtes d'Afrique. Il prit son parti et revint à Paris, où il acquit, à l'aide d'un lecteur, de vastes connaissances, fut admis à l'institut des aveugles créé par Haüy, et y devint professeur de grammaire et de logique. Ses fables et sa comédie de la *Ruse d'aveugle*, en vers, ont eu peu de succès. On a recueilli ses *OEuvres*, Paris, 1803, in-12.

AVIT (St.). *Voyez* **AVITUS** (ALCIMUS-ECDITIUS).

AVITABILE (PIERRE), missionnaire napolitain, entra dans l'ordre des théatins, en 1607, et fut envoyé à Messine pour achever ses études en théologie : là, son goût pour les missions étrangères s'étant déclaré, il fut nommé, le 4 mai 1626, par la congrégation de la propagande, préfet des missions dans la Géorgie et dans les Indes. Après avoir rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de cette place, il mourut à Goa, en 1650. On a de lui une relation intitulée : *De ecclesiastico Georgiæ statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio,* imprimée à Rome après sa mort.

AVITABILE (CORNEILLE), dominicain, vicaire général et provincial de son ordre, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1636, n'a laissé qu'un ouvrage sur la *Vie religieuse*, suivi de quelques Sermons, imprimés à Naples en 1605.

AVITABILE (BLAISE MAJOLI D'), qui florissait dans le 17e siècle, fut jurisconsulte, philosophe, théologien et poëte. Ses poésies lyriques sont répandues dans plusieurs recueils. On a de lui des *Lettres apologétiques sur la théologie morale*, des *Vies de plusieurs académiciens des Arcades* et une tragédie *Il Tozzone*, Naples, 1701.

AVITUS (FLAVIUS MOECILIUS), empereur d'Occident, naquit en Auvergne, d'une famille considérée parmi les Gaulois. Avant qu'Avitus songeât à monter sur le trône, sa valeur, son éloquence et la considération dont il jouissait le rendirent quelquefois utile aux Romains. Il commença sa carrière publique en 421 ; ses compatriotes le députèrent vers l'empereur Honorius pour obtenir le redressement de quelques injustices ; sa demande lui ayant été accordée, il se rendit à Toulouse, près de Théodoric, roi des Visigoths, pour réclamer la liberté de quelques otages ; celui-ci, charmé par les manières et par la noble assurance du jeune Avitus, fit des efforts inutiles pour le

retenir à sa cour; mais il lui promit une amitié qui ne se démentit point. Lorsque Aétius rétablit dans les Gaules la gloire des armes romaines, Avitus apprit l'art de la guerre sous ce chef habile. En 436, Avitus vivait paisiblement dans l'Auvergne, lorsqu'un corps de Huns, soldés par les Romains, traversa cette province pour marcher contre les Visigoths, et commit sur sa route d'horribles ravages. Avitus, voulant s'opposer à ces excès, tua l'un de ces étrangers, favori du chef des Huns; ce dernier, pour venger son compatriote, défia Avitus, et fut tué à son tour. Avitus employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Théodoric pour faire consentir ce prince à la paix, et reçut, à la même époque, en 439, le titre de préfet des Gaules que lui décerna Valentinien. Lorsque Attila, quelques années après, fondit sur la Gaule et s'avança jusqu'à Orléans, ce fut Avitus qu'Aétius employa pour déterminer Théodoric à s'unir à lui contre le redoutable conquérant. Toute la Gaule regardait Avitus comme son appui, et le sceptre d'Occident étant tombé entre les mains d'un Gaulois, Pétrone-Maxime, en 455, celui-ci se hâta de confier le commandement de toutes les milices gauloises à son compatriote qui aussitôt se mit à leur tête, repoussa les Saxons et les peuples du nord de la Germanie, et revint dans la Gaule narbonnaise pour contenir les Visigoths qui menaçaient d'une nouvelle attaque. Ce fut là qu'il apprit la mort de Maxime; les Gaulois le proclamèrent empereur; Théodoric II lui offrit son appui; Rome et l'Italie, que Genseric venait de ravager, l'appelèrent à grands cris. Tant de suffrages et l'éclat du trône séduisirent Avitus, qui fut proclamé à Toulouse, en 455, et qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Étant parti pour Rome avec Sidoine Apollinaire, il se fit reconnaître empereur d'Occident par Marcien, empereur d'Orient. Ricimer profita de la faveur publique pour fomenter une révolte générale, fit déposer Avitus, le combattit près de Plaisance, et le fit prisonnier; on laissa la vie au prince détrôné, en l'obligeant à se faire évêque de Plaisance. Avitus apprit bientôt que le sénat romain voulait le faire mourir; il prit le parti de se réfugier en Auvergne; mais il mourut en chemin, et fut enterré à Brioude. Il laissa une fille nommée *Papianilla*, qu'avait épousée Sidoine Apollinaire, et un fils nommé *Eccidius*, qui fut préfet des Gaules.

AVITUS (Alcimus-Ecditius), honoré dans l'Église sous le nom de St. Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, en 490, rendit de grands services à la religion par l'étendue de ses lumières, l'activité de son zèle et l'exercice de toutes les vertus. Mais nous ne le considérons ici que comme poëte latin, et il tient à ce titre un rang assez distingué parmi les écrivains du 5e siècle. Il a laissé cinq petits poëmes sur *la Création; la Chute et la Punition d'Adam; le Déluge universel; le Passage de la mer Rouge;* et une *Épître* de 800 vers sur *la Chasteté*, adressée à Ste. Fuscine sa sœur. Ces diverses pièces se trouvent dans le *Corpus poetarum lat.*, Genève, 1611, in-4°; et à la suite des *OEuvres* de ce saint, publiées par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-8°; mais la meilleure édition est celle qui fait partie des *OEuvres* de P. Sirmond, tome II. On place la mort d'Avitus au 5 février 525.

AVITUS, général romain sous Néron, défit Bojocalus, chef des Ansibariens, peuplade de la Germanie, qui, chassée de son pays par les Causses, était venue s'établir sur des terres que les Romains s'étaient réservées.

AVITY. *Voyez* **DAVITY**.

AVOGADRO (Albert), poëte latin, né à Verceil, florissait au 15e siècle, et passa une partie de sa vie à Florence, au temps du célèbre Cosme de Médicis, père de la patrie. Avogadro est auteur d'un ouvrage en vers élégiaques, divisé en deux livres, et intitulé : *De religione et magnificentiâ Cosmi Medicis*, resté en manuscrit jusqu'au 18e siècle, et imprimé, pour la première fois, par le savant Lami, dans ses *Deliciæ eruditorum*, tome XII, 1742.

AVOGADRO (Nestor-Denis), patrice novarrais, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se rendit célèbre sous le nom de *Denis-Nestor da Novarra*. Il florissait dans la dernière moitié du 15e siècle, et publia un *Lexicon*, ou *Dictionnaire latin*, dont la dédicace en vers hexamètres, adressée à Louis Sforce, duc de Milan, fait mention du pape Sixte IV, comme encore existant. Ce lexique, qui jouit d'une grande réputation, parut pour la seconde fois, à Venise, en 1488, in-fol.

AVOGADRO (Lucia), femme poëte italienne, qui florissait vers l'an 1560, était fille du chevalier J. Jérôme Albano de Bergame, qui fut ensuite cardinal; elle se distingua, dès sa jeunesse, par son talent poétique, et reçut les plus grands éloges des poëtes ses contemporains; elle en obtint même du Tasse. Elle épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro. Devenue veuve huit ans après, elle mourut dans le cours de la même année 1568. Il n'est resté d'elle que quelques poésies lyriques, dans le recueil de *Diversi eccellenti poeti Bresciani*, Venise, 1553 et 1554, in-8°, et dans d'autres recueils.

AVOGADRO (le comte Louis d'), gentilhomme de Brescia. Les Français s'étaient emparés de Brescia en 1509; ils furent attaqués dans cette ville au commencement de l'année 1512, par André Gretti, procurateur de St.-Marc. Avogadro saisit ce moment pour déterminer ses compatriotes à chasser les ennemis du milieu de la ville : il proclama le nom de St.-Marc, et força le comte du Lude à s'enfermer dans la citadelle; mais Gaston de Foix étant arrivé de Bologne, par une marche forcée, pour secourir du Lude, entra dans la ville, le 19 février, par la citadelle. Le comte Avogadro, à la tête de deux cents citoyens, voulut s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais accablé par le nombre, et fait prisonnier, il fut écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée.

AVOGADRO (Joseph), comte de Casanova, né à Verceil, en 1731, était en 1798 chambellan du roi de Sardaigne. Lors de l'occupation du Piémont par les Français, il fut nommé gouverneur du Vercellais. Il fut sous l'empire président du collége électoral du département de la Sésia, et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut à Verceil le 13 décembre 1813. Pendant toute sa vie Avogadro s'est occupé de l'amélioration de la culture des terres. Il a publié : *Avis sur la culture et l'irrigation des prairies*, Verceil, 1785, in-8°; *Méthode pour cultiver le lin d'après le célèbre Duhamel*, Verceil, 1786, in-8°; *Conseils ruraux*, Verceil, 1786, in-8°, etc.

AVOGARO (le comte Azzoni-Rambaldo), archéologue, naquit en 1719 à Trévise, d'une famille illustre. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il fut élu chanoine du cha

Digitized by Google

pitre de Tréviso. Zélé pour le progrès des lettres, il fut le restaurateur de l'Académie des *Sollicili*. Trévise lui est redevable d'une bibliothèque qu'il dota d'un revenu suffisant pour son entretien et celui d'un conservateur. Il mourut en 1790. On n'a de lui que quelques *Opuscules* archéologiques dans la *Raccolta Calogeriana*.

AVOGRADO (Jérome), né à Brescia, d'une noble famille, fils d'Ambroise Avogrado, jurisconsulte de quelque célébrité, florissait vers l'an 1486. Il ne se borna pas à cultiver les lettres avec succès, il fut encore, dans sa patrie, l'appui et le Mécène de ceux qui les cultivaient, titre qui lui convenait parfaitement, dit le savant Mazzuchelli, étant également favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. On lui a attribué la gloire d'avoir été le premier à corriger et à publier en entier les œuvres d'architecture de Vitruve.

AVOST (Jérome d'), né à Laval en 1558, mort en 1584, occupa une charge à la cour, et consacra ses loisirs à la traduction de plusieurs ouvrages, tels que *la Jérusalem délivrée* et *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, roman d'Eustathe, mais d'après la version italienne de Lél. Carassi, 1582, in-16. On cite encore de lui, entre autres compositions : *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval*, Paris, A. Langelier, in-8°; et *Essais sur les sonnets du divin Pétrarque*, etc., ibid., 1584, in-8°.

AVOYNE-CHANTEREYNE (Victor), conseiller à la cour de cassation; ancien membre de l'assemblée législative; né le 22 juin 1762 à la Martinique; avocat à Paris et électeur de cette ville en 1789; fut successivement procureur de la commune de Cherbourg, administrateur et procureur syndic du département de la Manche, membre du district de Cherbourg, et président de l'administration municipale, puis substitut-rapporteur du procureur général, et, sous l'empire, premier avocat général; en 1813, membre du corps législatif; dans la session de 1814 à 1815, rejeta le projet de loi sur la liberté de la presse; en novembre 1814, membre de la Légion d'honneur, président de la cour royale d'Amiens, et chargé, en 1815, de présider le collége électoral de l'arrondissement de Cherbourg; député de nouveau, nommé par le département de la Manche, en 1817; conseiller à la cour de cassation en 1819; jusqu'en 1830, il fit constamment partie de la chambre des députés, et vota avec la droite. Avoyne est mort en 1836.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD d'), jésuite et historien distingué, né en 1675 à Caen, mort procureur du collége de son ordre à Alençon en 1719, a donné : *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, 4 vol. in-12; et *Mémoires sur l'histoire universelle de l'Europe*, Paris, 1757, 5 vol. in-12. Ces ouvrages, qu'on dit avoir été tronqués par la révision des supérieurs du P. d'Avrigny, sont remarquables par la précision du style, mais assez suspects quant à l'exactitude des faits.

AVRIGNY (Charles-Joseph L'OEILLARD d'), littérateur, né vers 1760 à la Martinique, mort à Paris le 17 septembre 1823, avait rempli sous l'empire l'emploi de censeur dramatique. Outre plusieurs opéras-comiques et des *Poésies nationales*, 3e édition, Paris, 1812, in-8°, on a de lui une tragédie de *Jeanne d'Arc*, Paris, 1819, in-8°, qui est son meilleur ouvrage.

AVRIL (Jean), sieur de la Roche, poëte français du 16e siècle, natif du Pont-de-Cé en Anjou, a composé des odes et des pièces de vers à la louange des princes de son temps.

AVRIL (Jean-Jacques), graveur en taille-douce, né en 1744, mourut en décembre 1832, à l'âge de 87 ans. Doué d'une singulière facilité d'exécution, plein de l'amour de son art, il avait une fécondité que peu de graveurs ont égalée. Son œuvre se compose de 540 planches, parmi lesquelles on distingue la *Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre*, d'après Lebrun; dix grands sujets d'histoires grecque et romaine, d'après le Barbier l'aîné; beaucoup d'autres, d'après Raphaël, l'Albane, le Sueur, J. Vernet, Rubens, Vandermeulen, Vanderwerff, Berghem, etc. La collection des ouvrages d'Avril forme 2 vol. in-fol. On peut y observer avec intérêt la marche et les progrès de l'art si difficile de la gravure historique.

AVRIL (N.), général en 1793, fit dans ce grade, à la tête d'une division, la guerre dans les départements de l'Ouest depuis 1794 jusqu'en 1800; sous le consulat il commanda un des départements de la 11e division militaire; et en 1804 fut décoré de la Légion d'honneur; en 1808, il commanda, en Portugal, un corps de quatre mille hommes; le 25 juin, il s'empara de la ville de Villa-Viciosa, qui s'était révoltée; en 1812, commanda la 4e cohorte des gardes nationales du premier ban; en 1814, il fut décoré de la croix de chevalier de Saint-Louis, et reprit du service pendant les cent jours. Depuis 1815 le général Avril ne figura plus dans les cadres de l'armée jusqu'en 1830. Il mourut peu après commandant d'une subdivision militaire.

AVRIL (le P. Philippe), jésuite français, professait, en 1684, la philosophie et les mathématiques à Paris, au collége de Louis le Grand. En demandant de nouveaux sujets pour les missions de la Chine, le P. Verbiest avait conseillé de les diriger par la Tartarie. Le P. Avril, désigné, se rendit à Marseille où il fut rejoint par un de ses frères, résolu à courir les mêmes dangers. De Marseille ils prirent la route de Rome; et, le P. Avril ayant fait admettre son frère dans l'institut des jésuites, ils s'embarquèrent à Livourne, le 13 janvier 1685, sur un bâtiment français destiné pour Alexandrette. Ils gagnèrent ensuite Alep dans la compagnie de quelques marchands. Séparé bientôt de son frère, que le supérieur des missions de l'Asie retint à Alep, le P. Avril fut envoyé lui-même dans le Curdistan, puis dans l'Arménie, où il contribua beaucoup à fonder une mission à Erzeroum. Il demeura huit mois dans cette ville, partageant son temps entre ses devoirs et l'étude du turc et de l'arménien. Ayant enfin pu continuer sa route, il traversa la Perse et la Tartarie; mais ce fut en vain qu'il essaya de pénétrer en Chine par la Russie; il ne put jamais en obtenir la permission, il fut forcé de retourner à Varsovie, d'où il alla à Constantinople. Épuisé par un crachement de sang, il repassa bientôt en France, et débarqua le 30 septembre 1690 à Toulon, six ans après son départ. Le P. Avril a publié les relations de ses courses sous ce titre : *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie*, Paris, 1692, in-4°, avec cartes et figures; Utrecht, 1693, in-12. On y trouve des remarques assez intéressantes. Il ne survécut pas longtemps à la publication de son Voyage.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Élie), minime, né en 1652 à Paris, où il mourut en 1729, est auteur de plusieurs ouvrages de pieté d'un style attachant et qui se rapproche souvent de celui de Massillon. On cite entre autres ses *Méditations sur la sainte communion*, in-12; et son *Traité de l'amour de Dieu*.

AVRILLOT (Barbe), plus connue sous le nom de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion en 1614, après la mort de Pierre Acarie, son mari, est regardée comme la fondatrice des carmélites en France. Née à Paris le 1er février 1565, elle mourut au couvent de Pontoise le 18 avril 1618, et fut béatifiée en 1791 par Pie VI. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé de Montis, Paris, 1778.

AXAJACATL, 7e empereur des Mexicains ou Aztèques, second fils de Montezuma Ier, monta sur le trône en 1464. Sa première expédition fut dirigée contre les Indiens de Quatulco et de Técoantepec, situés à 200 milles au sud de Mexico. Après avoir défait l'ennemi en bataille rangée, il revint en triomphe dans sa capitale, suivi d'une foule de captifs qui furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Il fit ensuite la conquête de Tlacotalpan, ville située sur des îlots, au nord-ouest du temple de Mexitli (dieu de la guerre), et qui avait un roi indépendant. Tlacotalpan fut réunie dès lors, par des ponts, à la ville de Ténochtitlan, ou l'ancienne Mexico. Le reste du règne d'Axajacatl fut heureux et pacifique. Ce prince mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzal.

AXELSON (Éric), de la famille Totl; né vassal du Danemark, il se déclara contre Éric XIII, et passa en Suède pour y soutenir le parti mécontent de l'union de Calmar. Il devint très-puissant dans le pays, et en fut même quelque temps le souverain, sous le titre d'administrateur. Jaloux de Charles Canutson, qui était parvenu à la dignité royale, Axelson se joignit à ses ennemis, et contribua à la révolution qui plaça sur le trône Christian Ier. Mécontent de nouveau du gouvernement danois, il rappela Charles, et lui fit rendre la couronne. Charles étant mort en 1470, Axelson appuya de tout son crédit l'élection de Sten-Sture, en qualité d'administrateur. Sture lui céda la Finlande, où il commanda en souverain jusqu'en 1480, année de sa mort. La famille Totl resta en Suède, où elle fit des alliances illustres.

AXERETO (Blase), amiral génois, gagna la bataille navale de Ponza, et fit prisonnier Alphonse V, roi d'Aragon, le 5 août 1435. Le duc de Milan lui donna en récompense la seigneurie de Serravalle.

AXIOTHÉE, femme de Nicoclès, roi de Paphos, ne voulant pas survivre à son mari qui, menacé d'être tué par ordre de Ptolémée, s'était ôté la vie, égorgea de sa propre main ses deux filles et se poignarda ensuite, après avoir exhorté ses belles-sœurs à imiter son exemple, vers l'an 310 avant J. C.

AXONIUS (Joachim), né à Grave, dans le Brabant hollandais, mort le 25 août 1605, fut précepteur de Philippe de Lalaing, parcourut presque toutes les contrées de l'Europe, s'arrêta principalement en Grèce, et alla dans la terre sainte, si souvent visitée par la piété des Belges. Il vécut ensuite à Anvers, jusqu'à sa mort, en qualité de conseiller des archiducs pour les affaires maritimes. Docteur en droit, il cultiva la poésie latine et la littérature grecque avec succès. On a de lui *Maximi Planudis Oratio in sepulchrum Christi*, Dilingen, 1559, in-4o (traduction). Dialogue du philosophe grec Grégoire Palamas, intitulé : *Débat du corps et de l'âme et jugement qui le termine*, publié en grec à Paris, et en latin à Lyon. Des extraits d'Hésiode *de Justitiâ*, et plusieurs morceaux de poésies publiées à Anvers en 1578, in-8o.

AXTEL (Daniel), d'abord garçon de boutique chez un épicier; ayant pris du service dans l'armée des puritains, il parvint au grade de lieutenant-colonel, et s'opposa fortement à toute réconciliation avec Charles Ier. Quand ce prince fut conduit devant ses juges, Axtel commandait le détachement chargé de l'escorter. Il passa ensuite en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de Kilkenny, et poursuivit rigoureusement les partisans de la monarchie. Lorsque Cromwell se fut emparé ouvertement du pouvoir, Axtel donna sa démission. A la mort du protecteur, il fut nommé colonel par le lieutenant général Ludlow. Monk exigea plus tard qu'il fût congédié ainsi que plusieurs autres officiers qui pensaient comme lui. Après la restauration, il fut du nombre de ceux que Charles II excepta formellement de l'amnistie générale. Il fut condamné à mort, ainsi que le colonel Hacker, et souffrit son supplice avec fermeté.

AXTIUS (Jean-Conrad), médecin allemand, a publié un petit traité sur les arbres résineux conifères, tels que les pins, les cèdres, les sapins, les cyprès, etc., dont on extrait la térébenthine et la poix. Il y a joint une lettre sur l'antimoine, dans laquelle il accuse calomnieusement Guy-Patin, grand ennemi de ce remède, de l'avoir donné à son propre fils pour s'en défaire. L'université d'Iéna exigea d'Axtius une rétractation publique, consignée dans une petite feuille réunie quelquefois à son ouvrage intitulé : *Tractatus de arboribus coniferis, et pice conficiendâ, aliisque ex illis arboribus provenientibus*, etc.

AYALA (Pierre-Lopez de), né dans le royaume de Murcie en 1332, d'une famille distinguée, servit sous quatre rois de Castille. Il s'attacha d'abord à Pierre le Cruel; mais la conduite de ce prince ayant fait révolter ses sujets en 1366, Ayala prit le parti de Henri de Transtamare. Pierre étant revenu dans ses États à la tête d'une armée d'Anglais et de Navarrois, livra bataille à Henri, le 3 avril 1367, auprès de Naxara ou Navarette. Ayala y fut fait prisonnier (ainsi que Duguesclin), emmené en Angleterre, et renfermé dans un cachot dont il fait la description dans son poëme intitulé : *Rimado de Palacio;* il fut racheté pour une grosse somme d'argent. Henri, victorieux à son tour de Pierre, et maître du royaume, nomma Ayala son conseiller et son ambassadeur auprès de Charles V, roi de France. Jean Ier, fils de Henri, lui ayant succédé, garda auprès de lui Ayala, qui dans la guerre de Portugal, porteur de l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrata, en 1385, y fut encore fait prisonnier, quoiqu'il eût agi en vaillant soldat et en habile capitaine. Jean Ier le nomma son grand chambellan, et grand chancelier de Castille. Henri III, successeur de Jean, garda auprès de lui Ayala qui mourut à Calahorra, en 1407, sous le règne de Jean II. Ayala était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne. On lui doit les premières traductions espagnoles de Tite-Live, de la *Consolation* de

Boëce; la *Chronique des rois de Castille de son temps*, dont la meilleure édition est celle de Madrid, 1779, 4 volumes in-4°.

AYALA (Diego-Lopez de), chanoine de Tolède, vers le milieu du 16e siècle, traduisit en castillan, avec beaucoup d'élégance et de pureté, le *Philocopo* de Boccace, sous le titre de *El Laberinto de Amor*, et l'*Arcadie*, de Sannazar. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-4°, le premier en 1555, le second en 1547; ils jouissent de l'estime des littérateurs espagnols.

AYALA (Gabriel), médecin de la faculté de Louvain, et médecin pensionnaire de la ville de Bruxelles, mort vers 1562, a laissé un recueil de vers latins, imprimé à Anvers, en 1562, in-4°, contenant quatre-vingt-neuf épigrammes qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de: *Popularia epigrammata medica*, un livre d'Élégies, etc. L'auteur convient lui-même que ses épigrammes sont un peu trop longues et peu piquantes; mais il prie le lecteur de faire attention qu'elles sont *Medica et Galenica, non Catulliana*.

AYALA (Balthazar), cousin du précédent, et né à Anvers, en 1548 environ, jurisconsulte et auditeur général des troupes de Philippe II dans les Pays-Bas, a donné: *De jure, officiis bellicis, ac militari disciplinâ libri tres*, Douai, 1582, in-8°; Anvers, 1597, in-8°.—Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana nova*, parle de beaucoup d'autres Ayala, qui, la plupart, n'ont composé que des ouvrages de dévotion.

AYALA (le P. Jean INTERIAN de), littérateur espagnol, était né vers le milieu du 17e siècle. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre de la Merci, il devint professeur à l'université de Salamanque, où il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie. Son âge l'ayant obligé de demander sa retraite, il vint à Madrid, où il mourut vers 1730, presque octogénaire. Outre la *description* des obsèques du roi Louis Ier, célébrées par l'université de Salamanque, et *l'oraison funèbre* du marquis de Villena, fondateur de l'Académie espagnole, on lui doit une bonne traduction dans sa langue maternelle du *Catéchisme historique* de Fleury, Valence, 1728, 2 vol. in-8°; *Pictor christianus eruditus; Humaniores atque amœniores ad Musas excursus, sive opuscula poetica*, Madrid, 1725, in-8°.

AYALA (don Ignacio-Lopez de), membre de l'académie d'histoire de Madrid, et professeur de poétique au collége de St.-Isidore, occupait encore cette chaire en l'année 1785, époque de la publication du recueil intitulé: *Ensayo de una Bibl. esp. de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, où se trouve une analyse assez étendue de ses ouvrages publiés jusqu'alors. Les principaux sont: *Historia de Frederico el Grande*, etc., tome Ier, 1767; *Histoire de Gibraltar*, Madrid, 1782, in-4°; et une tragédie, *Numancia destruida*, représentée en 1775; des *Dissertations* astronomiques, l'une entre autres sur une aurore boréale observée à Madrid la nuit du 24 octobre 1768.

AYALA (le colonel Joseph de), né à Bogota, Nouvelle-Grenade; un des patriotes de l'Amérique du Sud; en 1794, encore fort jeune, il aida un des mouvements tendant à rendre son pays indépendant de l'Espagne; découvert, il fut arrêté avec Narino, et envoyé en Espagne; mis en liberté, il retourna dans son pays, où il soutint, par son influence et son courage, la révolution du 11 juillet 1810; il contribua puissamment aux premières victoires des patriotes et principalement à celle obtenue à Colibio par Baraya sur Tacon; identifié avec son pays, il travailla toujours pour son bonheur; mais partageant les revers de la patrie, il fut fait prisonnier et fusillé par Morillo en 1816.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, dans laquelle ce marquisat subsiste encore, naquit vers les premières années du 17e siècle, et suivit la carrière des armes. Il était proche parent de Louise Guzman, dont le mari, Jean, duc de Bragance, venait d'être proclamé roi de Portugal (1640). Ayamonte oublia la fidélité qu'il devait à son propre souverain, et chercha à susciter une révolution dans la province d'Andalousie, en faveur du duc de Medina Sidonia, qui en était gouverneur, on se servit des propres aveux d'Ayamonte pour lui faire son procès; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir. Il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre; il soupa ensuite à l'ordinaire, et passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice; il y marcha sans dire un mot, et mourut avec fermeté.

AYDER-ALY. *Voyez* **HIDER-ALY.**

AYESHA, femme de Mahomet. *Voyez* **AICHAH.**

AYLESBURY (Thomas), né à Londres en 1576, créé baronnet en 1627; fut très-instruit dans les mathématiques, et fit un noble usage de sa fortune en faveur des savants et des gens de lettres; il faisait des pensions à plusieurs d'entre eux. Son attachement à Charles Ier l'obligea, en 1642, d'aller chercher un asile dans les Pays-Bas, où il mourut en 1657, âgé de 81 ans. Sa fille épousa depuis Édouard Hyde de Perton, devenu fameux sous le nom de comte de Clarendon.

AYLESBURY (sir Guillaume), mort à la Jamaïque vers 1650, fils du précédent, avait accompagné comme gouverneur le duc de Buckingham et son frère dans leur tournée d'Europe. On lui attribue une part dans la traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, Londres, 1647, in-fol., en société avec sir Charles Cotterel.

AYLETT (Robert), auteur anglais, né au commencement du 17e siècle, a publié deux ouvrages en vers, intitulés, l'un: *Contemplations divines et morales*; l'autre *Suzanne* ou *le Procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8°. On lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, publiée sous le nom d'Aylett Sammes, son neveu.

AYLIN (Jean), surnommé *de Maniaco* du nom de son lieu de naissance, dans le Frioul, où il était notaire à la fin du 14e siècle, a composé l'*Histoire de la guerre du Frioul* de 1366 à 1388, insérée par Muratori dans ses *Antiquitates Italiæ medii ævi*, tome III, p. 1187.

AYLMER (Jean), prélat anglais, né vers 1521, à Aylmer-Hall dans Norfolkshire, fut d'abord précepteur de Jeanne Grey, puis élu évêque de Londres en 1576 il déploya une magnificence qui scandalisa d'autant plus les puritains que précédemment il s'était élevé dans ses écrits contre le faste et l'ambition des ecclésiastiques. Aylmer était fort

érudit et en même temps homme de cour. Ce fut lui qui, pour encourager Élisabeth à se faire ôter une dent dont elle souffrait, s'en fit extraire une qui ne lui causait aucun mal. On l'accuse d'avoir poussé trop loin le zèle pour les intérêts de l'Église épiscopale, et d'avoir été démesurément avide de pouvoir; mais ce dernier reproche s'accorde assez mal avec l'offre qu'on ajoute qu'il fit plusieurs fois de résigner son évêché, tant il était devenu odieux. Ce prélat, dont on cite quelques écrits de polémique religieuse, a contribué avec Fox à la traduction latine de l'*Histoire des martyrs*. Il mourut en 1594.

AYLOFFE (sir Joseph), antiquaire, né vers 1708 dans le comté d'Essex, mort en 1781, a publié: *Calendriers des anciennes chartres et des archives galloises et écossaises de la tour de Londres*, 1772, in-4°, et divers écrits intéressants dans l'*Archéologie britannique*.

AYLON (Luc VASQUEZ d'), Espagnol, consul du tribunal supérieur établi en 1509 à St.-Domingue, s'est rendu célèbre par des expéditions dans la Floride et le Mexique, où il se distingua par sa fermeté, qui ne fut pas toujours exempte de cruauté. Il périt vers 1530 dans un 2e voyage en Floride.

AYM. *Voyez* **HAYM.**

AYMAR ou **ADEMAR**, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême, qui régnaient depuis 866. Aymar et son frère Guillaume s'étaient emparés d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, leur nièce, qui cependant se maintint dans l'autre partie sous la protection de Richard, duc, et depuis roi d'Angleterre. Guillaume mourut; Aymar recueillit sa succession, et, en 1191, profitant de l'absence de Richard qui était à la croisade, acheva le dépouillement de Mathilde; puis, apprenant la captivité du roi d'Angleterre, se jeta sur ses terres avec quelques confédérés. Richard, de retour dans ses États, en 1197, les reprit, et fit la conquête de l'Angoumois. Aymar implora sa générosité, et rentra dans ses terres par un arrangement au moyen duquel il fiança Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde et de Hugues IX de Lusignan, comte de la Marche. Il mourut vers 1217.

AYMAR. *Voyez* **ADEMAR** et **AIMAR.**

AYMÉ (Jean-Jacques), plus connu sous le nom de *Job Aymé*, né à Montélimart en 1752, et non en 1755, comme l'a dit le Moniteur de 1818; procureur général syndic du département de la Drôme, en 1790; incarcéré sous le règne de la Terreur, et conduit à Paris; échappa à la mort, en 1794, par la révolution du 9 thermidor; prit part à quelques mouvements réactionnaires du Midi en 1795; élu membre du conseil des Cinq-Cents, en 1795; suspendu de ses fonctions pendant dix-huit mois comme signataire d'un arrêté séditieux; fut réintégré le 24 mai 1797; demanda, le 6 juillet suivant, la suppression des fêtes anniversaires de la révolution, excepté de celle du 1er vendémiaire, fondation de la république; condamné à la déportation au 18 fructidor (5 septembre 1797); s'évada le 27 novembre 1799; fit naufrage; débarqua à Calais le 20 mars 1800; directeur des droits réunis en 1804; mort le 1er novembre 1818; publia, en 1800, la relation de sa déportation et de son naufrage.

AYMON (les quatre fils). L'existence d'Aymon ou Haimon, comte d'Ardennes, et de ses quatre fils Alard, Renaud, Guichard et Richardet n'est pas attestée seulement par le romancier Huon de Villeneuve. S. Reinold, Rainard ou Renaud, surnommé de Montauban, à cause du château construit postérieurement à l'époque où l'on fait vivre ce personnage, était fils d'Aymon, au dire d'Arnold Wion; mais Bollandus n'ose pas se prononcer pour l'affirmative. Il règne encore plus d'incertitude sur S. Adalhard, Adalard ou Alard, abbé de Corbie en Picardie. Néanmoins sa légende a été admise pendant plus de 600 ans à Berthem, village voisin de Louvain, et qui appartenait jadis aux seigneurs d'Héverlé, comme avoués du monastère de Corbie. Gramaye dit que *Berthem* signifie la *demeure du cheval*, et que ce nom vient de cheval *Bayard* monté par les quatre fils Aymon. En effet, le village a pour armoiries cet illustre quadrupède, et l'on montrait autrefois sa crèche ainsi qu'une pierre avec l'empreinte de ses pieds, dans la forêt voisine nommée *Merdael*, c'est-à-dire, *la vallée du cheval*. Or il est certain que cette forêt faisait partie de celle des Ardennes, où Aymon devait avoir son comté. Selon le même Gramaye, Adalard ou Alard, l'aîné de ses fils, donna la seigneurie de Berthem qui lui était échue, à l'abbaye de Corbie, où il prit l'habit religieux; et le monastère ne l'aliéna qu'en 1562. Paquot avait lu, dans un vieux manuscrit, qu'avant les troubles du 16e siècle, on voyait les *quatre fils Aymon*, représentés à genoux devant un crucifix sur le maître-autel de Berthem. Molanus, qui parle de ce tableau, pense qu'Adalard était fils de Bernard, neveu du roi Pepin et cousin de Charlemagne, avec lequel il fut élevé. Le P. Foullon, dans son Histoire de Liége, place les aventures d'Aymon d'Ardennes et de ses fils vers le milieu du 6e siècle.

AYMON le Pacifique, comte de Savoie, succéda, en 1329, à son frère Édouard le Libéral. Il eut à défendre ses droits contre sa nièce Jeanne, femme du duc de Bretagne Jean III, laquelle excita contre lui le Dauphin du Viennois. Après la mort de ce dernier en 1333, son successeur conclut un traité de paix avec Aymon, qui, 6 ans plus tard, prit parti pour la France dans la guerre que cette puissance soutenait contre l'Angleterre en 1340. Aymon mourut à Montmélian, le 24 juin 1343, laissant le duché de Savoie à son fils Amédée VI. C'est du chef de sa femme Yolande, fille du marquis de Montferrat Théodore Paléologue, que, dans la suite, la maison de Savoie éleva, en concurrence avec la maison de Gonzague, des prétentions sur le marquisat de Montferrat. Ce fut le comte Aymon qui établit, en 1329, la première cour supérieure permanente de justice qui ait existé à Chambéry.

AYMON (Jean), d'abord curé dans le Dauphiné, se rendit à Genève, où il abjura le catholicisme, puis à la Haye, où il se maria. Quelques années après il obtint la permission de rentrer en France, et le cardinal de Noailles lui fit donner une pension. Reçu dans la bibliothèque royale, il y vola plusieurs manuscrits, en mutila d'autres, et s'enfuit à la Haye, où il fit imprimer en 1718, in-4°, les *Actes* du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, dont les États de Hollande l'obligèrent à rendre les originaux. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé: un *Tableau de la cour de Rome*, etc., ouvrage curieux et mordant, dont on cite trois bonnes éditions faites à la

Haye, 1707, 1726, 1729, in-12; *Tous les synodes nationaux des Églises réformés de France*, 2 vol in-4°, 2e édition, 1710; *Métamorphoses de la religion romaine*, la Haye, 1700, in-12. Aymon a donné de plus quelques méchantes traductions et éditions.

AYNARD est auteur d'un *glossaire latin*, conservé dans la bibliothèque des bénédictins de St.-Arnould de Metz. Ce lexicographe vivait sous Othon le Grand dans le 10e siècle.

AYNÈS (François-David), né à Lyon en 1766, mort en décembre 1827, principal du collége de Villefranche, revint à Lyon, où jusqu'en 1811 il publia plusieurs ouvrages élémentaires. Soupçonné d'avoir contribué à faire connaître la bulle d'excommunication de Pie VII contre Bonaparte, il fut conduit à Paris, et, après 11 mois de détention, ne sortit de la Force que pour être exilé à Avignon. L'entrée de Lyon ne lui fut ouverte qu'à la restauration. Il éleva tour à tour des maisons d'éducation dans ces deux villes, ne cessant d'ailleurs de faire paraître des éditions de livres à l'usage de la jeunesse, ou de liturgie. On lui doit entre autres un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 v. in-8°.

AYOLAS (Juan d'), gouverneur du Paraguay, accompagna don Pedro de Mendoza, dans la conquête de la rivière de la Plata, fut chargé, en 1536, du gouvernement provisoire de Buénos-Ayres, et continua la découverte du pays, il remonta les rivières de Parana et de Paraguay, combattit les Indiens, les força à la paix, en obtint des vivres pour peupler la colonie naissante, et fonda la ville de l'Assomption. Confirmé dans son gouvernement par la cour de Madrid, il voulut ouvrir une communication avec le Pérou, entra dans l'intérieur des terres, vers le nord-ouest, avec 200 Espagnols; et, après avoir pénétré par le Chaco et la province de Chiquitos jusqu'au Pérou, il revint au port de Candélaria, où il ne trouva plus sa flottille, qui venait d'en partir. Il s'établit sur le territoire des Payaguas-Sarigues, qui, s'étant réunis aux Mbayas, autre peuplade d'Indiens sauvages, le surprirent et le tuèrent avec toute sa suite, en 1538.

AYOUB-BEN-SCHADHI (Job), Curde d'origine. Son nom fut donné à une dynastie de sultans, en Égypte et en Syrie (les Ayoubites), dont Jussuf-Salah-Eddin (Saladin), son fils, fut le fondateur l'an 1171 de J. C.; de l'hégire 567. Cette dynastie dura 81 ans en Égypte, et donna huit princes.

AYRAUT (Pierre), avocat de Paris, ensuite lieutenant criminel à Angers, né dans cette ville en 1536, exerça les fonctions de président par *interim* pendant les troubles de la Ligue, et mourut à Angers en 1601. On a de lui deux ouvrages estimés : *Traité de l'ordre et instruction judiciaire* dont les Grecs et les Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France, Paris, 1598, in-4°; *Traité de la puissance paternelle contre ceux qui, sous prétexte de religion, volent les enfants à leurs pères et mères*, 1586, in-8°; 2e édition, Tours, 1593, in-8°. Il écrivit cet ouvrage à l'occasion d'un de ses fils que les jésuites lui avaient enlevé pour le faire entrer dans leur ordre. On doit citer encore un ouvrage singulier d'Ayraut : *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, choses inanimées et aux contumaces*, Angers, 1591, in-4°, rare.

AYRAUT (René), fils du précédent, successivement régent, et enseignant la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différentes villes; recteur à Reims, à Sens, à Besançon, procureur de la province de Champagne, puis de celle de Lyon, mourut à la Flèche, en 1644, après avoir passé par les premiers emplois de son ordre.

AYRENHOFF (C. van), feld-maréchal, lieutenant au service de l'Empereur. On a de lui un grand nombre de *tragédies* et de *comédies* représentées avec un succès constant sur les théâtres d'Allemagne. Les meilleures sont *Aurélius*, tragédie en 5 actes, jouée à Vienne en 1776; *Antiope*, en 1772; *Cléopâtre et Antoine*, en 1783. Sa comédie la plus estimée est intitulée : *les Passions nobles*, représentée en 1769.

AYRER (George-Henri), jurisconsulte distingué, né à Memmingen, le 15 mars 1702, mort le 23 avril 1774, à Gœttingue, où il était professeur de droit et doyen de la faculté de jurisprudence. A l'exemple d'Heineccius, il avait joint l'étude des classiques à celle du droit, et écrivait en latin avec une élégance remarquable. Il a traduit de l'anglais et enrichi de notes intéressantes, la Dissertation de Blackwell, sur la Prééminence des anciens. Ses nombreuses Dissertations, dont Adelung a donné les titres dans son *Supplément au Dictionnaire des Savants*, de Jœcher, prouvent l'étendue de son érudition, et la solidité de sa logique. La plupart d'entre elles ont été recueillies sous le titre de : *Opuscula variiargumenti*, 2 vol. Gœttingue, 1746-47, in-8°., et de : *Sylloge nova opusc. min. varii. argum.* ibid., 1752.

AYRER. *Voyez* **EYER.**

AYRMANN (Christophe-Frédéric), savant historien, né le 3 mars 1695, à Leipzig, fit ses études à Wittenberg et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen. Ses dispositions hypocondriaques et les difficultés qu'il rencontra dans les diverses fonctions académiques qu'il eut à remplir, rendirent sa vie peu heureuse; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur; la philologie, l'érudition, et en particulier l'histoire de la Hesse, doivent beaucoup à ses recherches; il a publié, sous le nom d'*Emmanuel Sincelus*, plusieurs éditions d'auteurs classiques, entre autres, Velléius Paterculus, Jules-César et Suétone : il y a joint des notes savantes. Ses principaux ouvrages sont d'ailleurs : *Diss. hist. chronol. de Siculâ Dionysiorum tyrannide*, Giessen, 1726, in-4°; *Introduction à l'Histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand), Francfort et Leipzig, 1732, in-8°; *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniæ priscis, obscuris maximam partem et fabulosis*, Giessen, 1724, in-4°, etc. Ayrmann mourut vers 1750.

AYSCOUGH (George-Édouard), officier anglais, a donné *Sémiramis*, tragédie, 1778, in-8°; *Lettres à mon ami*, contenant des remarques sur la France et l'Italie, 1775, in-8°, et une édition des *OEuvres mêlées* de Littleton, son oncle, 1775, in-8°.

AYSCOUGH (Samuel), laborieux écrivain anglais, né à Nottingham, où il commença à étudier sous M. Johnson. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut retiré de l'école, et devint domestique d'un meunier. En 1770, un homme généreux qui avait

été son condisciple, apprenant sa misère, le fit venir à Londres pour lui procurer un emploi au Muséum britannique. Là, ses talents commencèrent à être remarqués, et ses appointements augmentèrent jusqu'à ce qu'il fut nommé adjoint bibliothécaire. Tous ceux qui s'adressaient à lui pour des recherches, s'accordent à louer sa complaisance. Il entra dans les ordres, et obtint le bénéfice de St.-Giles-des-Champs. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1805, le lord chancelier lui donna le bénéfice de Cudham, dans le comté de Kent. On a de lui en anglais : *Remarques sur les lettres d'un fermier américain, de Saint-Jean de Crèvecœur; Catalogue des manuscrits du Muséum britannique*, Londres, 1782, 2 vol. in-4°, et le *Catalogue des livres* du même Muséum, 1788, 2 vol. in-fol.; *Table de 56 vol.* du *Gentleman's Magazine*; celles du *Monthly Review*, du *British Critic*, des *OEuvres de Shakspeare*, etc. Ayscough eut part au classement des archives de la Tour de Londres.

AYSCOUGH (George-Édouard), officier anglais du docteur Ayscough, doyen de Bristol, et d'une sœur de lord Lyttleton, a publié : *Sémiramis*, trag., 1477, in-8°; *Lettres d'un officier dans les gardes, à son ami en Angleterre, contenant quelques remarques sur la France et l'Italie*, 1778, in-8°, et une traduction des œuvres mêlées de son oncle, lord Lyttleton, 1775, in-8°.

AYTA (VIGLIUS van ZUICHEM d'). *Voyez* **VIGLIUS.**

AZADE (St.), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut martyrisé en 341, dans une persécution suscitée par ce prince, où il périt plus de 1,600 chrétiens.

AZAEL, frère de Joab, que l'Écriture dit avoir été aussi léger à la course que les chevreuils, fut tué par Abner; 1053 avant J. C.

AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, lui ôta le trône et la vie, 89 ans avant J. C., et assiégea ensuite Jérusalem. Joas n'obtint le salut de sa ville qu'en lui envoyant tout l'argent du temple.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poëte du 12ᵉ siècle, d'une famille de Montpellier, dont il nous reste une pièce, dans laquelle elle se plaint de l'infidélité de Rambaud, comte d'Orange, son amant. Raynouard l'a publiée dans son *Choix de poésies*, III, 39.

AZAMBUZA (Diégo d'), navigateur portugais, fut envoyé en 1481 par le roi Jean II sur la côte occidentale d'Afrique, où il parvint à force de soins et de patience à former un établissement (le fort St.-George de la Mina) qui est devenu le plus considérable de la côte de Guinée.

AZANZA (don Miguel-José de) naquit en 1746, à Aoiz, dans la Navarre espagnole. Après avoir fait ses études à Saguenza et à Pampelune, il se rendit au Mexique auprès de son oncle qui était directeur général. Il fut d'abord employé sous son oncle; il embrassa ensuite la carrière militaire, passa en Europe et assista au siége de Gibraltar en 1781. Attaché à l'ambassade de Russie, il y rendit des services importants, et, en 1784, il fut envoyé à Berlin en qualité de chargé d'affaires. Il fut ensuite successivement intendant de la province et corrégidor de la ville de Salamanque, de la province de Valence près de l'armée de Roussillon en 1795. Ayant témoigné son mécontentement sur l'élévation scandaleuse de Godoï, il fut nommé vice-roi, gouverneur, capitaine général de la Nouvelle-Espagne; ce qui fut considéré comme un brillant exil. Rappelé en 1799, il n'obtint que le titre de conseiller d'État. A l'avénement de Ferdinand au trône, Azanza fut nommé ministre des finances, le 28 mars 1808, et fit partie de la junte suprême à laquelle le gouvernement de l'Espagne fut confié lorsque le roi Ferdinand partit pour Bayonne. Murat, qui commandait le corps d'armée français dans Madrid, ayant voulu assister aux délibérations de la junte, l'infant don Antonio prit la fuite et Azanza donna sa démission et de membre de la junte et de ministre des finances. Cette dernière démission ne fut point acceptée; un ordre de Napoléon lui prescrivant d'aller à Bayonne pour y rendre compte de l'état des finances de l'Espagne, il se hâta d'obéir : il rédigea, chemin faisant, un mémoire qu'il présenta le 28 mai à l'empereur, qui, satisfait de sa docilité, le nomma président de la junte des notables espagnols, convoquée par un décret impérial du 25 mai, et dont les séances devaient s'ouvrir le 15 juin suivant. Dans la dernière séance de cette assemblée (7 juillet 1808) la nouvelle constitution fut acceptée, le serment de fidélité à Joseph Bonaparte fut prêté par tous les députés, et ils obtinrent la permission de rentrer en Espagne. Dès le 4 juillet précédent Azanza avait été nommé ministre des Indes; le portefeuille des finances qu'il avait conservé jusqu'à ce jour fut confié au comte de Cabarrus. Ces deux ministres furent au nombre de ceux qui, lorsque les suites de la bataille de Baylen forcèrent les Français d'évacuer la capitale, accompagnèrent leur nouveau maître dans sa retraite sur l'Èbre. Ce fut pendant cette retraite qu'Azanza et O'Farrill rédigèrent un mémoire daté de Buytrago, le 2 août 1808, sur les moyens de rendre plus solide l'alliance de la France et de l'Espagne, en diminuant pour cette dernière les charges de cette alliance. Azanza et Urquijo furent envoyés à Paris pour mettre ce mémoire sous les yeux de Napoléon, et l'appuyer auprès de son conseil; mais on n'y eut aucun égard, et il demeura sans effet. Au commencement de 1809 Azanza fut nommé ministre de la justice du roi Joseph II. Il obtint au mois d'octobre de la même année le grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, et fut nommé commissaire royal pour le royaume de Grenade, en octobre 1810, au moment du départ de Joseph pour Cordoue. Peu de temps après il fut envoyé à Paris, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise. Le titre de duc de Santa-Fé lui fut conféré à cette occasion, ainsi que l'ordre de la Toison d'or (24 mars 1811). Ce voyage, dont le prétexte était un vain devoir cérémonial, avait un but réel, d'une plus grande importance : c'était de faire à l'empereur, de la part de son frère, des représentations sur les gouvernements militaires qu'il venait d'établir en Espagne, et sur le peu d'autorité qu'il laissait à Joseph dans cet État dont il l'avait fait roi. Napoléon, qui pressentait ces remontrances par le choix de l'ambassadeur, laissa s'écouler quelques mois avant d'accorder une audience; et, lorsqu'elle eut lieu enfin, il déclara au ministre espagnol, qu'il était mécontent du conseil de son frère, qui ne cherchait qu'à le rendre espagnol, et à mettre l'Espagne hors de la dépendance de la France; il traita de renégats les Français qui avaient suivi Joseph dans la Péninsule, et laissa échapper

contre ce dernier le reproche d'ingratitude. Azanza quitta Paris sans avoir pu remplir l'objet de sa mission. Lorsque, deux ans après, Joseph Bonaparte quitta l'Espagne, Azanza vint en France avec lui. Il se retira à Montauban; mais un ordre du roi Joseph l'ayant appelé à Paris, il continua à y résider jusqu'après la révolution de Madrid, en 1820. Le décret de la junte centrale de Cadix, du 25 novembre 1808, qui l'avait déclaré, ainsi que ses collègues ministres du roi Joseph, traître à sa patrie, à sa religion, à son roi, qui avait ordonné la confiscation de ses biens et porté contre lui la peine de mort, se trouvant alors annulé, il retourna en Espagne; mais Ferdinand VII, auquel il avait proposé d'aller au Mexique pour essayer de réconcilier cette colonie avec la métropole, refusa ses services. Au printemps de 1822 il quitta de nouveau Madrid pour revenir en France; et, fixé à Bordeaux depuis le mois d'août de cette année, il y mourut dans la quatre-vingtième année de son âge, le 20 juin 1826. Les citoyens les plus notables de Bordeaux, ayant à leur tête le préfet (M. d'Haussez), assistèrent à ses funérailles. Ferdinand VII lui avait accordé une pension de 6,250 fr., dont il a joui jusqu'à la fin de ses jours, et que la médiocrité de sa fortune lui rendait nécessaire. Azanza a laissé manuscrits des *Mémoires sur l'Amérique septentrionale* qu'il a si bien explorée. On espère qu'ils seront un jour imprimés. Il a publié, de concert avec O'Farrill, un mémoire justificatif, daté de Paris, le 15 décembre 1814.

AZARA (don Joseph-Nicolas d'), né à Barbunalès en Aragon, en 1731, débuta, en 1765, dans la carrière diplomatique, par être envoyé à Rome, auprès de Clément XIII; plus tard il prit part aux négociations relatives à l'expulsion des jésuites; fut ensuite nommé ambassadeur et resta 20 ans à Rome, lié avec tout ce que la ville avait de plus distingué en artistes et en personnages marquants; il fit conserver à Mengs, son ami, le traitement de 6,000 piastres et le titre de premier peintre du roi d'Espagne, avec la permission de demeurer à Rome; entreprit à Tivoli des fouilles qui firent découvrir plusieurs têtes antiques, entre autres celle d'Alexandre, dont il fit présent à Napoléon; fut nommé ambassadeur à Paris quand les Français se furent rendus maîtres de Rome, en 1797; perdit et recouvra deux fois sa place par des intrigues de cour; mourut le 26 janvier 1804. Outre la *Vie du peintre Mengs*, il a laissé la traduction en espagnol de la *Vie de Cicéron* par Middleton, un *Éloge funèbre du roi Charles III*, etc. Le chevalier Azara fut le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres.

AZARA (don Félix d'), frère du précédent, ingénieur, puis brigadier général au service d'Espagne, naquit le 18 mai 1746 à Barbunalès, près de Balbastro. Après avoir fait de très-bonnes études à l'université de Huesca, il fut admis à l'école militaire de Barcelone, et nommé en 1764 cadet dans le régiment d'infanterie de Galice. En 1767, Félix d'Azara entra comme enseigne dans le corps du génie, devint lieutenant en 1775, et, en cette qualité, prit part à l'expédition malheureuse qui fut faite contre Alger. Blessé dangereusement par une grosse balle de cuivre, et laissé comme mort sur la place, il dut la vie aux soins d'un ami et à la présence d'esprit d'un matelot qui extirpa la balle avec un couteau; quelque temps après il se cassa la clavicule en tombant de cheval. Azara fit partie de la commission espagnole, chargée de déterminer les limites espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale. On l'attacha au corps de la marine en qualité de lieutenant-colonel du corps d'ingénieurs; et il partit de Lisbonne en 1781 sur un bâtiment portugais, parce que l'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. Azara, retenu plus longtemps qu'il ne l'avait présumé dans ces régions lointaines, conçut le hardi projet de dresser une carte du pays immense dont il venait seulement de lever la frontière. Il prit sur lui toutes les dépenses, les peines, les risques et les périls de cette grande entreprise. Treize ans suffirent à peine pour compléter sa belle entreprise; et sans les moyens que lui offraient son rang et ses fonctions, sans le zèle des officiers qu'il avait sous ses ordres, il lui eût été impossible de la terminer. Depuis longtemps il sollicitait son retour en Espagne; il y revint à la fin de 1801 et s'occupa de publier ses travaux sur l'histoire naturelle. Il fut créé membre d'un conseil composé de généraux et chargé de la défense des deux Indes. Ensuite il se retira dans l'Aragon et y mourut en 1811. On a de lui un ouvrage sur les quadrupèdes. Pendant ses voyages, Azara avait envoyé à son frère, ambassadeur à Paris, des notes manuscrites dont Moreau de Saint-Méry publia une traduction française intitulée : *Essai sur l'Histoire naturelle des quadrupedes de la province du Paraguay, etc.*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; *Apuntamientos para la Historia natural de los pajaros del Paraguay y Rio de la Plata.* (Observations sur l'histoire naturelle des oiseaux, etc.), Madrid, 1802 à 1805, 3 vol. in-8°; *Voyage dans l'Amérique méridionale*, depuis 1781 jusqu'en 1801; Paris, 1809, 4 vol. in-8° et atlas. Ce livre fut publié sur le manuscrit de l'auteur, par M. C. A. Walckenaer, qui le fit précéder d'une notice sur sa vie et ses écrits.

AZARIAS, fils du prophète Obed et doué du même don que lui, persuada au roi Asa de détruire l'idolâtrie dans une partie de ses États, où l'on méconnaissait le culte du vrai Dieu.

AZARIAS de Rubéis, rabbin italien, est auteur du livre hébreu intitulé : *la Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1594, in-12. Il cite souvent les auteurs chrétiens, et plusieurs faits d'histoire et de critique.

AZARIAS. *Voyez* **OZIAS.**

AZARIO (Pierre), notaire à Novarre, a écrit l'*Histoire de Lombardie* de 1250 à 1262. Cette chronique, insérée dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ* de Burmann, l'a été depuis par Muratori dans le tome XVI des *Scriptores rerum ital.*, avec un écrit du même auteur : *De bello Canapiciano et comitatu Masini.*

AZE, rabbin, a compilé le *Talmud* de Babylone, en l'an 500, ou 600, suivant le P. Jean Morin.

AZELIO (Taparelli-César d'), fils du comte Robert de Lagnasco, naquit en 1763, à Turin. Après avoir fait ses premières études, il fut admis cadet dans le régiment de la reine, infanterie, en 1774, tandis que son frère aîné, le comte Ferdinand, passait dans la cavalerie. Le régiment de la reine ayant été destiné à la garnison de l'île de Sardaigne pendant trois ans, le jeune Azelio demanda un congé pour visiter l'Italie, et ce fut dans ce voyage qu'il prit le goût des beaux-arts. La mort de son frère Ferdi-

nand, survenue en 1787, fit passer sur sa tête tous les droits de primogéniture. Il épousa alors une riche héritière, et se trouva possesseur d'une fortune considérable. La guerre ayant éclaté contre les Français, en 1792, le comte d'Azelio marcha avec son régiment, et dès les premières affaires il fut fait prisonnier dans le comté de Nice, et conduit à Lyon. Ses camarades l'ayant cru mort sur le champ de bataille de la montagne de Rauz, sa famille ouvrit son testament, que dans sa prévoyance il avait fait avant de partir pour l'armée. On y trouva qu'il prescrivait à ses parents, de ne pas porter son deuil s'il mourait pour la défense de sa patrie. Mais enfin les communications se rouvrirent, et l'on sut, en 1795, qu'Azelio était prisonnier; on obtint même son échange, mais à une condition qu'il n'accepta pas, c'était de ne plus servir contre la France. Le comte d'Azelio déclara qu'un sujet fidèle ne pouvait dans aucun cas refuser à son souverain le secours de son bras et de son épée. Cependant on lui rendit la liberté sans conditions. Il revint à Turin en 1796; et suivit, en 1798, la cour de Sardaigne en Toscane, par suite de l'abdication du roi Charles-Emmanuel IV. Dans cette émigration, le comte d'Azelio s'appliqua surtout à l'étude de la langue italienne. Un décret impérial contre les émigrés l'obligea de revenir à Turin sous peine de confiscation. En 1814 le roi Victor-Emmanuel le nomma gentilhomme de sa chambre; il le décora de la grand-croix de St.-Maurice et l'envoya à Rome comme ambassadeur extraordinaire. Avant de retourner en Piémont le comte visita les hospices et les établissements de bienfaisance; et à son arrivée à Turin il fut nommé conseiller intime, et surintendant général de tous les hospices. Il dirigea jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Gênes le 26 novembre 1830, un journal intitulé l'*Amico d'Italia*, écrit dans un esprit religieux et monarchique. — Son fils Robert a publié une brochure remarquable sur le mont St.-Michel de Suez.

AZÉMAR (D'), mort vers 1795, est auteur des *deux Miliciens, ou l'Orpheline villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, Paris, 1771, in-12.

AZÉVÉDO (IGNACE), issu d'une des plus illustres familles du Portugal, naquit à Porto, l'an 1527. Destiné à jouir de tous les avantages que lui donnait sa qualité de fils aîné, il en fit le sacrifice en faveur de son frère François, et entra dans l'ordre des jésuites, à Coïmbre, en 1548. On ouvrit dans ce temps, à Lisbonne, le nouveau collége de St.-Antoine. Azévédo en fut nommé recteur, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans. L'archevêque de Brague, informé de la sainteté des mœurs d'Azévédo, le fit demander pour l'accompagner dans la tournée qu'il était sur le point de faire dans son diocèse. Nommé recteur des jésuites de Brague, et fatigué des marques de vénération dont il était l'objet, il demanda à être envoyé aux missions des Indes. Sa mission dans le Brésil dura trois ans, et eut le succès qu'on en devait attendre. Il travailla sans relâche à civiliser les sauvages, et à donner à ses confrères l'exemple d'un vrai missionnaire. A peine de retour à Lisbonne, il songea déjà à une seconde mission; il s'embarqua avec trente-neuf jésuites à Lisbonne, en 1570, sur un vaisseau marchand. Aux environs de l'île de Palma, le vaisseau portugais fut attaqué par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre, et zélé calviniste. Trois Français tentèrent l'abordage; mais n'étant pas suivis des autres, ils furent pris par les Portugais, décapités et jetés dans la mer en présence de Sourie, qui n'en devint que plus furieux, et fit sans relâche tirer sur le vaisseau. Le capitaine et plusieurs matelots furent tués, ce qui obligea le reste à se rendre. Sourie n'assouvit sa rage que sur les jésuites, parce qu'il les regardait comme les auteurs de la mort des trois hommes de son équipage. Azévédo et les trente-neuf missionnaires furent massacrés, et leurs corps, mutilés et jetés dans la mer. Cette cruauté fit beaucoup de bruit en Europe. En Espagne, on révéra dès lors les victimes de Sourie comme martyrs. En 1742, l'Église publia enfin la bulle qui proclamait Azévédo et ses compagnons martyrs.

AZÉVÉDO (SYLVESTRE D'), dominicain, autre missionnaire portugais, entreprit, en 1580, le voyage de Camboje, et y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'un grand nombre de naturels, et plusieurs personnes de la cour du roi de ce pays, se firent baptiser. Le souverain favorisa lui-même le zèle du missionnaire, et l'engagea à écrire, dans la langue du pays, un traité sur la religion chrétienne: *De mysteriis fidei christianæ*. Azévédo mourut, en 1589, quatre ans après avoir achevé cet ouvrage.

AZÉVÉDO (don JÉROME D'), vice-roi des Indes, d'abord commandant général des Portugais dans l'île de Ceylan, reconnut Philippe II, après la conquête du Portugal par ce prince, et lui fit prêter serment par ses officiers, en 1597; mais l'île s'étant révoltée, en 1612, Azévédo fut contraint de se réfugier à Malvana. Ayant ensuite rassemblé quelques troupes, il força les Chingulais à rentrer dans le devoir, et commit d'horribles cruautés dans cette île. Élevé peu de temps après à la vice-royauté des Indes, il gouverna avec vigueur, fit plusieurs armements, et fut néanmoins soupçonné de favoriser les Anglais. Sa vice-royauté expirée, il revint en Portugal, en 1617, et y fut aussitôt arrêté. Accusé de concussion, de cruauté et de trahison, il mourut dans les fers.

AZÉVÉDO (LOUIS D'), né à Chaves en Portugal, l'an 1573, entra dans l'ordre des jésuites, l'an 1589, et, après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de recteur à Tayne, il fut envoyé, l'an 1604, avec d'autres missionnaires, en Éthiopie. Pendant trente ans, il y convertit un grand nombre de naturels, et il y mourut en 1634. Il s'était tellement familiarisé, pendant ce long séjour, avec les langues du pays, qu'il fut en état de traduire, conjointement avec Louis Cadeira, le *Nouveau Testament* et le Catéchisme, en langue amharique, et de faire une version éthiopienne des ouvrages ecclésiastiques de Tolète, Vibera et Natalis. Azévédo composa aussi une grammaire de la langue amharique.

AZÉVÉDO (JOSEPH-FÉLIX-ANTOINE-FRANÇOIS D'), né à Malines, le 22 avril 1717, y devint chanoine de Notre-Dame au delà de la Dyle, le 2 mai 1738, et y mourut dans un âge avancé vers 1780. Cet écrivain, dont les biographes ont laissé échapper le nom, et auquel M. Quérard lui-même n'a pas consacré d'article dans sa *France littéraire*, ne s'est signalé ni par le mérite du style, ni par l'importance ou l'intérêt de ses ouvrages, étant, à tout prendre, un homme fort ordinaire, et cependant, chose

bizarre, ses écrits sont recherchés avec un empressement extrême et payés dans les ventes publiques un prix énorme. C'est que d'abord traitant presque tous de généalogies, ils s'adressent aux vanités de famille, vanités qui n'excluent pas toujours un légitime orgueil; qu'en second lieu ils ont été tirés à un très-petit nombre d'exemplaires, et qu'enfin ils contiennent une foule de détails locaux, de renseignements minutieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Outre beaucoup de généalogies de familles, il a publié : *Courte chronique d'un grand nombre d'événements arrivés dans les principales villes du Brabant ainsi que dans la ville et province de Malines, depuis la naissance de Jésus-Christ* (en flamand), publiée dans une suite d'annuaires ou d'almanachs imprimés à Louvain, de 1747 à 1780; *Déduction et exposition de l'État de ceux de Malines, depuis le premier brisement des images*, le 28 mars 1565, jusqu'au 9octobre1566(en flamand), Louvain,1770, in-12.

AZIM-ED-DAULAH BEHADOUR, que l'on peut regarder comme le dernier nabab titulaire du Carnatik ou d'Arcate, dans la presqu'île occidentale de l'Inde, descendait immédiatement du nabab Mohammed-Ali-Kan, qui, durant son long règne, avait été constamment dévoué aux intérêts britanniques. Omdet-el-Omrah Waladjah, fils et successeur de ce dernier, avait su conserver ses États et son autorité. Dix jours avant sa mort, en juillet 1801, le gouverneur de Madras s'était emparé du palais du nabab sans que celui-ci en eût été informé. A peine eut-il expiré, que deux commissaires anglais, sous le prétexte peu fondé qu'il avait entretenu des correspondances avec Tippou-Sultan, annulèrent le testament par lequel il déclarait son fils Houçaïn Aly pour son successeur, et sommèrent le jeune nabab de remettre la souveraineté du Carnatik à la compagnie qui, à cette condition, lui assurerait un traitement considérable. Houçaïn Aly ayant refusé de souscrire à ce honteux traité, et offert vainement de céder quatre de ses provinces, pourvu qu'on lui laissât la souveraineté du reste de ses États, une salve d'artillerie du fort Saint-George annonça qu'Azim-ed-Daulah, neveu ou petit-fils de Waladjah, était élevé à la dignité de nabab du Carnatik. Le gouvernement de Madras fit publier en même temps que ce prince avait cédé formellement ses États à la compagnie des Indes occidentales. Il fut tiré de la retraite où sa mère l'avait tenu caché sous le règne précédent, après qu'elle eut produit des preuves satisfaisantes de l'identité de son fils. On avait fait entendre à celui-ci qu'une prison dorée valait mieux qu'une indigence absolue. Cette affaire fit du bruit en Angleterre. Une pétition des tuteurs du prince dépouillé fut présentée à la chambre des communes par Sheridan, et ne donna lieu qu'à d'inutiles débats, par la raison qu'on excuse facilement des crimes dont on profite. Bientôt Houçaïn Aly ayant quitté la résidence qui lui avait été affectée hors du palais, y rentra et expira dans l'appartement de sa mère, à peine âgé de 18 ans. Sa mort ne fut sans doute pas naturelle; mais on aurait tort d'en accuser son cousin Azim ed-Daulah, qui n'en avait eu ni la volonté, ni le besoin, ni le pouvoir. Quoi qu'il en soit, Azim-ed-Daulah, effrayé des prétentions des parents de son cousin, excités par les agents de l'Angleterre, crut se sauver en signant, le 31 juillet 1801, le traité par lequel, en échange du titre de nabab et d'une augmentation de revenus, il cédait à ses prétendus protecteurs la possession de tous ses États, et il ne fut plus qu'un mannequin couronné résidant à Madras, où il vivait d'une manière assez splendide, mais sans dignité comme sans autorité, quoiqu'il eût une garde d'honneur de 800 cipayes et de 250 cavaliers, salariée par ses patrons, et qu'on portât devant lui les insignes du pouvoir, un sabre et un poignard enrichis de diamants. Atteint d'une maladie épidémique qui désola l'Inde pendant deux ans, l'excès de son embonpoint le fit promptement succomber le 13 août 1819, à l'âge d'environ 50 ans; et les Anglais qui lui avaient procuré sur la terre le paradis des Musulmans, célébrèrent ses obsèques avec une pompe dérisoire. Ce prince paraît avoir eu deux successeurs aussi nuls que lui; et le Carnatik resta incorporé à l'empire de l'Inde britannique.

AZNAR, comte de Gascogne, chargé en 824, par Pepin le Bref, d'étouffer la révolte des Vascons navarrais, y réussit. Mécontent de ce prince, il repassa les Pyrénées en 831, et ayant conquis une partie de la Navarre, en transmit la souveraineté sous le titre de comté à ses descendants. Telle fut la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie d'Espagne, après les Asturies.

AZON, auteur arabe du 7e siècle, qu'on croit avoir écrit un des premiers sur la petite vérole.

AZON, religieux et architecte célèbre en 1050, a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

AZON ou **AZO**, jurisconsulte du 12e siècle, enseigna le droit à Bologne sa patrie. Forcé de quitter cette université, il vint en France, où il obtint une chaire de jurisprudence à Montpellier. Rappelé à Bologne, sa présence et ses leçons rendirent à l'université le crédit qu'elle avait perdu depuis son absence. Il mourut en 1200. Ses *Gloses* sur le Digeste et sur le Code ont été, sous le titre de *Summa Azonis*, imprimées à Spire en 1482, in-fol.

AZOPARDI (François), maître de chapelle à Malte, vers le milieu du 18e siècle, a composé beaucoup de musique d'église; mais il est plus connu par un traité de composition qu'il publia en 1760 sous ce titre : *Il Musico pratico*. Framery en a donné une traduction française intitulée : le *Musicien pratique, etc.*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°, l'un de texte, l'autre d'exemples. C'est un ouvrage médiocre, où les exemples sont faiblement conçus et mal écrits. M. Choron en a donné une édition plus commode, dans laquelle il a intercalé les exemples au milieu du texte; Paris, 1824, 1 vol. in-4°.

AZOR (Jean), jésuite espagnol, professeur de théologie à Alcala et à Rome, où il mourut en 1693, a laissé des *Institutions morales*, en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., etc. Pascal le cite dans ses *Provinciales*.

AZPILCUÉTA. *Voyez* **NAVARRE** (le docteur).

AZRUN, sœur jumelle de Caïn suivant la tradition des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn, qui l'aimait, en conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZUNI (Dominique-Albert), jurisconsulte et historien, était né dans l'île de Sardaigne, à Sassari, vers 1760. Après avoir terminé ses études, il embrassa la profession d'avocat et s'établit à Cagliari, résidence de la cour souveraine. Ayant été nommé par son souverain juge-consul à Nice, il fut fait peu de temps après mem-

bre du sénat. A l'entrée des Français dans les États du roi de Sardaigne, Azuni se retira d'abord à Florence où il publia la première édition de son *Droit maritime de l'Europe,* ouvrage d'un ordre élevé et qui lui fit le plus grand honneur. L'Académie de Florence l'ayant admis au nombre de ses membres, il y lut, le 10 septembre 1795, une *dissertation* dans laquelle il prouve que les Français ont les premiers fait usage de la boussole. Après la réunion qu'on pouvait croire définitive du comté de Nice à la France, Azuni vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il y reçut un accueil distingué des savants, entre autres de la Place et de Sonnini, qu'il a cités avec reconnaissance dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Adjoint par le ministre de l'intérieur à la commission chargée de réunir les éléments d'un nouveau Code de commerce, il s'occupa spécialement de la partie maritime. En 1707 il fut nommé président au tribunal d'appel de Gênes; et l'année suivante, sur la présentation des électeurs liguriens, il fut désigné membre du corps législatif. Lors de la discussion préparatoire du Code criminel, en 1810, il inclina constamment pour la diminution des supplices, et demanda que la peine de mort fut réservée pour les grands crimes. Par suite des événements de 1814, la république de Gênes ayant été rétablie momentanément sur ses anciennes bases, Azuni resta sans emploi; et, comme il n'avait fait aucune économie, il se trouva dans la dure nécessité de vendre pièce à pièce sa précieuse bibliothèque pour subsister avec sa famille. Il s'embarqua pour Cagliari où il retrouva les honneurs et les distinctions dont il avait été privé par d'injustes préventions. Accueilli par le duc génevois (Charles-Félix, roi de Sardaigne), qui se déclara son protecteur, il fut nommé juge au consulat et directeur de la bibliothèque de l'université. Azuni partagea ses derniers jours entre ses devoirs et la culture des lettres. Il mourut à la fin de janvier 1827. Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Réunion, il était associé des principales académies d'Italie et de celles de Marseille et de Gœttingue. On a de lui : *Dizionario universale ragionato della giurisprudenza mercantile,* Nice, 1786-88, 4 vol. in-4°, 2e édit.; Livourne, 1822; *Sistema universale dei principi del dritto maritimo d'Europa,* Florence, 1795, 4 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la Sardaigne,* Paris, 1798, in-8°. La seconde édition, augmentée de plus de moitié, est intitulée : *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne,* ibid., 1802, 2 vol. in-8°; *Dissertation sur l'origine de la boussole,* Paris, 1805, et avec des additions, ibid., 1809, in-8°, etc., etc.

AZYMET GUÉRAI, 36e kan de Crimée, fut choisi par le divan pour remplacer Crim-Guérai, au commencement d'octobre 1764; pour vivre en bonne intelligence avec ses voisins, il consentit à accepter les présents des Russes, dont la conduite envers ses prédécesseurs l'avait fort indisposé; en 1765, il reçut ordre de se rendre à Constantinople, y fit une entrée pompeuse et fut bien accueilli du Grand Seigneur; mais il s'en alla mécontent des ministres et des officiers de la cour; les représentations qu'il fit pour obtenir que les Russes détruisissent les forts de Kabartah, extrêmement incommodes pour la Crimée, lui furent funestes; il fut déposé en mars 1767. On ignore l'époque de sa mort.

AZYZ-BILLAH (ABOU-MANSOUR-NÉZAR), 5e calife fatimite, né le 10 mai 955 de J. C.; succéda à son père Moëz-Lédinillah, en 975; ajouta à son héritage Émesse, Alep, Hamah et Cheizer; ses armes et ses vertus inspirèrent aux peuples voisins la crainte et le respect; il fit construire un grand portique dans le palais des califes du Caire, plusieurs mosquées et autres édifices; encouragea les sciences; fut généreux, brave et clément, et mourut à Belbéis le 14 octobre 996.

AZZACHEL (ABRAHAM), autrement dit **EIZARAKEL**, né à Tolède au 12e siècle, un des plus célèbres astronomes, avant la renaissance des lettres; écrivit un livre sur l'obliquité du Zodiaque; détermina l'apogée du soleil; les fameuses *Tables Alphonsines* sont en partie tirées de ses ouvrages.

AZZAN, pontife païen en Arménie, au commencement du 4e siècle, était en grande vénération dans cette contrée; il fit de vains efforts pour s'opposer à l'établissement du christianisme; saint Grégoire l'Illuminateur, suivi d'une armée de 7,000 hommes, se proposant de convertir les habitants du pays où résidait Azzan, et de détruire les idoles, celui-ci rassembla à la hâte 6,000 combattants et vint à sa rencontre; quoique avancé en âge, il se battit en désespéré; puis appelant à un combat singulier le commandant de l'armée ennemie, fut tué d'un coup sur la tête après quelque résistance, l'an 302 de J. C.

AZZANELLO (GRÉGOIRE), de Crémone, courtisan de J. Galéas Visconti, premier duc de Milan, a laissé un recueil de *Lettres* dont Arizi a publié la première dans la *Cremona litterat.* Son frère Pierre est auteur d'un *commentaire* sur Galien et Avicenne, et d'une *Relation politique* de la situation de Crémone en 1432.

AZZARI (FULVIO), né à Reggio, en Lombardie, florissait vers 1575; il prit le parti des armes, et parvint au grade de capitaine. Il a écrit, en latin, une histoire de son pays, divisée en plusieurs livres. Guasco, dans son *Histoire littéraire de Reggio,* et Vedriani, dans ses *Dottori Modanesi,* la citent souvent, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée; il en a seulement paru un abrégé, publié par Octave Azzari, frère de l'auteur, à Reggio, 1623, in-4°.

AZZ-EDDAULAH-BOKHTYAR, prince Bouïde, succéda à Moëz-Eddaulah, son père, le 1er avril 967 de J. C.; régna comme lui sur l'Ahwaz, le Kouhistan et Bagdad; mais au lieu de suivre les bons conseils que lui avait donnés son père en mourant, il s'adonna à la débauche; s'entoura de bouffons et de chanteurs et s'engagea dans des guerres avec les Turcs; fut trahi par ses proches; trahit lui-même indignement le prince qui voulait le remettre sur le trône, et périt à la suite d'un combat, dans lequel il fut fait prisonnier, le 30 mai 978, à l'âge de 36 ans.

AZZI (JEAN), ingénieur de la république de Lucques en 1690, a publié divers *Opuscules de physique, la Retraite de la mer du territoire de Toscane*, etc.

AZZI (FRANÇOIS-MARIE DEGLI), gentilhomme d'Arezzo, et chevalier de St.-Étienne, naquit le 6 mai 1655. Il fut en grand crédit dans sa patrie, et revêtu de tous les emplois honorables qui ne s'accordent qu'aux citoyens les plus distingués. Il faisait ses délassements de la poésie, et fut non-seulement membre d'une académie à Arezzo, mais l'un des fondateurs de la colonie arcadienne qui s'y

établit, et où il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. Mort le 8 septembre 1707. Il a laissé le recueil suivant : *Genesi, con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8°.

AZZI NE' FORTI (FAUSTINA DEGLI), née à Arezzo, le 1er mars 1650, sœur de François-Marie degli Azzi, fut une des femmes poëtes les plus illustres du 17e siècle ; elle fut reçue à l'académie des Arcades, sous le nom de *Selvaggia Eurinomia*, et à celle des Forzati d'Arezzo, sous celui de la *Confusa*. Elle a publié un volume de poésies, sous le titre de *Serto Poetico*, Arezzo, 1694 et 1697, in-4°. Ce recueil, dédié à la grande-duchesse de Toscane, Béatrix de Bavière, contient des odes, des sonnets, des églogues, des madrigaux, etc. L'auteur, qui mourut dans sa patrie, le 4 mai 1724, appartenait à presque toutes les académies d'Italie.

AZZIO (THOMAS), savant jurisconsulte de Fossombrone, auditeur de rote à Macerata en 1598, a publié plusieurs ouvrages de droit. Les principaux sont : *De ludo scaccorum, in legali methodo*, Pesaro, 1583, in-4° ; *Discorsi nuovi delle prerogative de curiali antichi*, Venise, 1600, in-4° ; *De infirmitatibus ejusque privileg. et effectibus*, 1603, in-4°.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, construisit sur le rocher de Canossa une forteresse presque inexpugnable, où il donna un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et depuis femme d'Othon Ier. Il y fut assiégé par Bérenger II en 956. Ludolfe, fils d'Othon, vint le délivrer. Cet empereur, pour le récompenser, lui donna, en 962, les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Il paraît qu'il vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde.

AZZOGUIDI (TADDEO), Bolonais, chef du parti de l'échiquier, et l'homme le plus considéré de Bologne, fit recouvrer la liberté à sa patrie le 20 mars 1376, et, en chassant les troupes de l'Église, qui occupaient cette ville et ses forteresses, il déploya autant de modération et de générosité que de prudence et de courage ; cependant lui-même fut exilé dès l'année suivante, pour avoir voulu étendre l'amnistie accordée aux rebelles jusqu'aux Pepoli, qui avaient été autrefois seigneurs de Bologne.

AZZOGUIDI (PIERRE), Bolonais, chanoine de Saint-Pétrone, en 1475, écrivit en vers une *Vie de Ste. Catherine de Bologne*. Le *Livre de la canonisation de cette Sainte*, Rome, 1679, in-fol., nous apprend que cette Vie est imprimée.

AZZOGUIDI (VALÈRE-FÉLIX), Bolonais qui florissait vers le commencement du 18e siècle, a publié les deux ouvrages suivants : *De origine et vetustate civitatis Bononiæ, regum priscæ Etruscorum sedis, chronologica disquisitio*, Bologne, 1716, in-4° ; *Chronologica et apologetica dissertatio super quæstiones in sacræ Genesis historiam excitatas*, Bologne, 1720, in-4°.

AZZOGUIDI (ANTOINE-MARIE), mineur conventuel de l'ordre de St.-François, né à Bologne en 1697, et mort en 1770, se distingua dans la prédication, et fut bibliothécaire de son couvent. Il fit paraître, en 1757, les sermons de St. Antoine de Padoue, sur les Psaumes, d'après un manuscrit autographe, avec une préface et des notes ; il y joignit l'histoire de la vie et des miracles du saint, écrite par Sicco Polentone. Le volume est intitulé : *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, sermones in Psalmos ex autographo nunc primum in lucem editi*, etc., Bologne, 1757, in-4°.

AZZOGUIDI (GERMAIN), médecin italien, né à Bologne en 1740, obtint le grade de docteur dans la célèbre université de cette ville. Les talents remarquables qu'il déploya lui firent confier une chaire de professeur, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa vingt-quatrième année. En 1773 il publia, sous le titre d'*Observationes ad uteri constructionem pertinentes* (Bologne, in-4°), un travail intéressant, dans lequel il réfute quelques erreurs des anciens et confirme l'existence de la membrane caduque de Hunter. En 1775 parurent ses *Institutions de médecine*, où il déploya de vastes connaissances en physiologie. Un autre petit ouvrage, auquel il donna le titre modeste de *Spezieria domestica*, atteste son éloignement pour la polypharmacie. Lorsque l'université de Bologne reçut un nouveau mode d'organisation, Azzoguidi fut chargé d'y enseigner l'anatomie comparée ; il publia bientôt un *manuel* qui lui servit de guide dans ses cours, et fonda le cabinet que possède actuellement cette université. Une péripneumonie termina sa carrière en 1814.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo, d'une famille noble, fut un des poëtes italiens les plus distingués du 17e siècle ; il était neveu du cardinal Azzolini dit *le vieux*. Il embrassa comme lui la carrière ecclésiastique ; Urbain VIII le nomma son secrétaire et le fit conseiller d'État. Le talent et le zèle qu'il déploya dans ces deux places engagèrent le pontife à lui donner, en 1630, l'évêché de Ripa Transona, et celui de Narni, en 1632 ; il allait l'élever au cardinalat, quand une mort prématurée l'enleva, au mois de novembre de la même année. On a de lui : *Seanze nelle nozze di Taddeo Barberini, e di D. Anna Colonna*, Rome, 1629, in-8° ; *Satiria contro la lussuria*, imprimée dans un choix de poésies italiennes, Venise, 1686, in-8°.

AZZOLINI (DECIO), neveu du précédent, né à Fermo le 11 avril 1623, fut élevé à la pourpre et recommandé par le pape Alexandre VII à la reine Christine, dont il fut le confident et l'ami, et même, dit-on, l'amant. Quoi qu'il en soit, il rétablit les affaires de cette princesse, fort dérangées par sa prodigalité, et fut son héritier. Mais il ne jouit pas longtemps de sa succession, et mourut en 1689. Il avait publié des *règlements* pour la tenue des conclaves, traduits en latin sous le titre de *Aphorismi politici*, etc., Osnabruck, 1691, in-4°.

AZZOLINI (JEAN), religieux théatin, mort à Sorrento en 1655, a laissé des *sermons*, un *Traité de la consolation des âmes timides*, etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE.

BAA. — BON.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

DICTIONNAIRE

DE

TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR PLUS DE 300 COLLABORATEURS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Auger, Barante (de), Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Bonald (de), Capefigue, Châteaubriand, Clavier, Cousin, Cuvier, Daumont, Delambre, Eyriès, Feletz (de), Gérando (de), Guinguené, Guizot, Humboldt (de), Klaproth, Lacretelle, Lally-Tollendal, Laplace (de), Malte-Brun, Michaud, Michelet, Naudet, Ch. Nodier, Parisot, Portalis, Raoul-Rochette, Rémusat, Salvandy, Silvestre de Sacy, Simonde de Sismondi, Staël (Mad. de), Stassart, Suard, Tissot, Villemain, Visconti, Walkenaër, Weiss, Winter, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS, NOUVEAUX,

ET

DE CÉLÉBRITÉS BELGES,

Par une Société de gens de Lettres et de Savants.

On doit des égards aux vivants;
on ne doit aux morts que la vérité.
(VOLTAIRE.)

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, ÉDITEUR, 34, BOULEVARD WATERLOO.

1843-1847

Digitized by Google

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

B

BAADER (Joseph-François), né à Ratisbonne en 1733, étudia d'abord la théologie, puis entra dans la carrière médicale, et fut appelé en 1759 à Munich comme médecin de l'électeur. Il mourut en 1794. On n'a de lui que quelques brochures en allemand sur un sirop balsamique et fondant qu'il préconisait dans les affections muqueuses et dans les obstructions.

BAADER (Ferdinand-Marie), médecin bavarois, né en 1747 à Ingolstadt, mort en 1797 à Augsbourg, n'a écrit que quelques ouvrages de circonstance, tous en allemand. Le seul qui mérite d'être cité est une instruction populaire sur les moyens de guérir les affections vénériennes, Munich, 1777.

BAADER (François-Josué-Lambert), professeur de botanique à l'université de Fribourg en Brisgau, mort le 10 novembre 1773, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Observationes medicæ incisionibus cadaverum inservientes*, Fribourg, 1762.

BAALE (Henri van), poëte hollandais, se fit de la réputation par ses tragédies *De Saracenen* (les Sarrasins), Amsterdam, 1809, et *Alexander* (Alexandre), ibid., 1816. Il mourut à Dordrecht le 2 février 1822, à l'âge de 40 ans.

BAAN (Jean de), peintre, naquit à Harlem, le 20 février 1633. Privé, dès l'enfance, de son père et de sa mère, il fut élevé par son oncle Piemans, peintre peu connu. Baan, qui avait annoncé pour les arts un goût très-vif, étudia sous Jacques de Backer, lorsqu'il eut perdu Piemans, et, à dix-huit ans, il s'adonna au portrait, prenant pour modèle Vandyck. En 1660, il se rendit à la Haye, où il peignit plusieurs personnages de la cour. Le mérite de ses ouvrages le fit appeler en Angleterre, où il donna de la jalousie au peintre Lély. Il retourna ensuite en Hollande, et envoya son portrait au grand-duc de Toscane, qui le lui paya, et le fit placer dans sa galerie, parmi ceux des peintres célèbres. Mandé à Utrecht par Louis XIV, alors maître d'une partie de la Hollande, et qui voulait avoir son portrait de sa main, il s'en excusa, et le monarque français sut apprécier les motifs de son refus. Baan refusa aussi le titre de premier peintre de l'électeur de Brandebourg, et une pension de 6,000 florins. Cet artiste, qui faisait un noble emploi de la fortune qu'il devait à ses talents, qui tenait table ouverte pour ses amis et surtout pour ses confrères, aurait dû être respecté par l'envie; il ne le fut point. Le premier peintre de la cour de Frise avait vu avec peine que de Baan fût venu faire des portraits dans cette contrée : il le suivit secrètement à la Haye, et attenta deux fois à ses jours. De Baan fut d'abord sauvé par son chien qui le suivait partout, et ensuite par un ami qui entra chez lui au moment où l'assassin avait déjà le poignard levé sur lui. Dans une autre circonstance, de Baan ne put échapper à ses ennemis qu'en perdant un doigt de la main droite. Baan mourut à la Haye, en 1702. La plupart de ses portraits sont en Hollande.

BAAN (Jacques de), fils du précédent, marcha sur ses traces, fit les portraits de grands personnages du temps, et mourut à Rome en 1700, à 27 ans.

BAANA, chef de brigands en 1059 avant J. C.; au service d'Isboseth, fils de Saül, il fut l'un de ceux qui l'assassinèrent après la mort d'Abner.

BAARDT (Arnold), jurisconsulte, né à Bruxelles en 1554, mort en 1629, est auteur de plusieurs *Dissertations* peu remarquables, publiées à Cologne, 1579, in-8°.

BAARDT (Pierre), médecin et poëte flamand, a composé dans le 17e siècle, à l'imitation de Virgile, des *Géorgiques* très-estimées de ses compatriotes. Il est encore auteur du *Triton de Frise*, poëme dans lequel il célèbre la prise et la capitulation d'Olinda, capitale du Fernambouc.

BAARLAND (Adrien van) naquit dans l'île de Sud-Beveland, en 1488. Après avoir fait ses études à Gand, sous la direction de P. Schot, puis à Louvain, il enseigna le latin au collége de Busleiden, depuis 1518 jusqu'en 1520, alla ensuite en Angleterre, et à son retour obtint une chaire d'éloquence. Érasme dit de lui qu'il était versé dans toutes les sciences. Baarland mourut à Louvain vers 1542. Il a écrit un grand nombre d'opuscules; voici les titres de ceux qui traitent de l'histoire : *Chronologia brevis ac historia ab orbe condito ad annum 1532; De litteratis urbis Romæ principibus; De ducibus Venetis; De comitibus Hollandiæ; De episcopis Ultrajectinis; Chronicon ducum Brabantiæ*, traduit en français, Amsterdam, 1603; Anvers, Plantin, 1612, in-fol.; *De rebus gestis ducum Brabantiæ; De urbibus inferioris Germaniæ*. Tous ces opuscules ont été rassemblés et publiés en un vol. in-8°, par Bernard Gualter, Cologne, 1603.

BAARLAND (Michel van), secrétaire de la ville de Gand, était bon poëte et bon jurisconsulte. Ses *Poésies mêlées* ont été publiées à Dordrecht, en 1658, in-8°.

BAARLAND (Hubert van), né en Zélande, exerça la médecine à Namur, et écrivit sur cet art : *Velitatio medica*, Anvers, 1532, in-8°; *Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus*, Anvers, 1536, in-8°. Il a traduit du grec le livre de Galien, intitulé : *De medicamentis paratu facilibus*, Wexiæ, 1533.

BAASA, roi d'Israël, d'abord général du roi Nadab, se révolta contre ce prince et le défit devant Gebethon, l'an 953 avant J. C. Il mourut après un règne de 24 ans, souillé de crimes et d'impiétés.

BAAT (Catherine), Suédoise, a tracé et peint les *Tables généalogiques* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messénius sur le même sujet.

BAAZIUS (Jean), né en 1581, savant suédois, régent, puis évêque de Wexio, composa, par ordre de la reine Christine, une *Histoire ecclésiastique de Suède*, jusqu'à l'an 1642, Linkoping, 1642, in-4° : elle est estimée

pour la partie moderne, mais moins que celle d'OErnhielm et Celsius. Il a laissé trois fils : — Jean, archevêque d'Upsal. — Éric, officier distingué. — Benoit, instituteur du prince Charles-Gustave.

BAB (Jean), né l'an 816, étudia la théologie et l'histoire dans le célèbre monastère arménien, appelé Maïravank, acquit une grande renommée, et mourut vers la fin du 9e siècle. Ses ouvrages sont restés manuscrits.

BABA, sectaire turc de l'an 1240 de J. C., parut d'abord à Amasie, et se fit de nombreux sectateurs, avec lesquels il ravageait la Natolie. Il fallut pour le réduire les forces des mahométans jointes à celles des Francs.

BABA (Ali), mollah (docteur) mahométan, a laissé un *Traité* sur la jurisprudence des musulmans, et mourut l'an 1569 de J. C.

BABA-ALI, premier dey indépendant d'Alger, exerçait les fonctions de grand prévôt, lorsqu'une révolution provoquée par l'incontinence d'Ibrahim, en 1710, termina la vie de ce tyran. Baba-Ali, élu pour lui succéder, fut obligé d'immoler à sa sûreté 1,700 victimes. Il fit arrêter le pacha turc qui s'opposait à son élection, l'embarqua pour Constantinople, et fit démontrer au Grand Seigneur la nécessité de supprimer ces fonctionnaires et de conférer leur autorité au dey. Cette demande fut accordée, et depuis ce moment jusqu'à l'occupation d'Alger par les Français, le dey fut regardé comme un souverain allié, plutôt que comme un sujet de la Porte. Baba-Ali mourut en 1718.

BABA-ALI, autre dey d'Alger, mourut en 1766 et eut pour successeur Baba-Mahmed.

BABA-KAN, concurrent au trône de Perse en 1788.

BABAKOUSCHI (Abdel-Rhamon-Mustapha), docteur musulman du 14e siècle, né en Crimée, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Favori des princes*. Il passe pour avoir composé l'ouvrage du *Jardin des Anémones*, attribué à un autre Babakouschi, mort dans le 16e siècle, et désigné comme le précédent par la qualité de *mufti* de Caffa. Il pourrait exister une erreur de date sur l'un ou l'autre des manuscrits.

BABANI, cheik arabe, gouverneur de Ghadamis, s'était offert comme guide au major Laing dans son voyage à Tombouctou en 1825. Mort en 1826, quelque temps avant la disparition du major.

BABBI (Gregorio), né à Césène, était vers 1740 un des premiers ténors de l'Italie. En 1755, il fut engagé pour le théâtre de Lisbonne, et il lui fut payé pour deux années d'appointements 24,000 crusades (132,000 francs). Retiré dans sa ville natale en 1777, il y est mort dans un âge avancé.

BABBINI ou **BABINI** (Mathieu), né à Bologne, en 1754, étudia d'abord la chirurgie. La mort de ses parents l'ayant laissé sans ressources, il fut recueilli par une tante mariée au fameux ténor Arcangelo Cortoni. Grâce aux leçons de ce dernier, Babbini devint aussi excellent musicien que bon acteur; il se fit entendre dans toute l'Europe, fut en correspondance avec Frédéric II, chanta un duetto avec Marie-Antoinette; et dans les cours où il s'arrêta, les rois et les princes ne dédaignèrent pas d'accompagner quelques-uns des airs qu'il chantait. Il était en 1785 engagé au théâtre de Vienne, et en 1789 à celui de Venise, où il fit jouer, avec les costumes, l'opéra des *Horaces* de Cimarosa. C'est à Babbini que l'Italie est redevable de cette innovation. En quittant le théâtre, il retourna à Bologne où il est mort le 21 septembre 1816.

BABEK (Khorremy ou Harramy), dit *le Libertin* et *l'Impie*, fameux imposteur persan du 2e siècle de l'hégire, propagea sa doctrine abominable les armes à la main, résista pendant 20 ans aux généraux des califes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris l'an 837 de J. C. par le calife Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et le fit promener ainsi dans Bagdad, digne châtiment de ses cruautés.

BABELL (William), musicien anglais, né vers 1690 et mort en 1722. Élève de Handel, organiste de l'église de All-Hallows, et musicien particulier de George Ier, il est auteur de pièces de clavecin et de solos pour violon, flûte ou hautbois.

BABELOT, religieux de l'ordre de St.-François dans le 16e siècle, nommé aumônier du duc de Montpensier, suivit ce prince dans les guerres de religion, se fit remarquer par son acharnement contre les calvinistes, qui s'en vengèrent en le faisant pendre par les soldats du prince de Condé.

BABER (Zahir-Eddin-Mohammed), arrière-petit-fils de Tamerlan, né le 14 février 1483, fut, en 1494, proclamé souverain de l'empire mogol, dans la Tatarie occidentale et dans le Khoraçan. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara successivement du Kandahar, du Kaboulistan et de l'Indoustan. Il mourut le 28 décembre 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde jusqu'au 19e siècle. Il a composé en langue mogole la *Relation* de ses conquêtes et l'*Histoire* de sa vie. Ces *Commentaires* ont été traduits en anglais par J. Leyden et Will. Erskine, Londres, 1826; en allemand par Keiser, Leipzig, 1828. — Un autre Baber, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire du Mogol à son frère aîné Eddaulah, et conclut ensuite avec lui un traité par lequel il resta maître d'une province. Il mourut l'an 1450 de J. C.

BABET (Hugues), poëte latin et philologue, était né en 1474 à Saint-Hippolyte, petite ville du comté de Bourgogne. Après avoir étudié dans les plus célèbres universités de France et d'Allemagne, il fut nommé professeur au collége de Busleiden, à Louvain, se démit de sa chaire pour aller visiter les universités d'Oxford et de Cambridge, et en Italie celles de Pavie, de Padoue et de Bologne; il revint ensuite à Louvain qu'il abandonna de nouveau pour aller à Besançon former l'éducation des cousins du cardinal de Granvelle, son ancien élève. Babet retourna se fixer à Louvain, et y mourut le 19 août 1556. Il avait laissé en manuscrit des Traités de théologie, de grammaire, de dialectique, de rhétorique et plusieurs poëmes latins, parmi lesquels on en cite un sur les *Inconvénients attachés à l'emploi de précepteur*. Il ne reste de Babet qu'une églogue latine adressée à Gilb. Cousin sur la mort de G. de la Baulme, son élève, et deux épîtres, l'une à J. de la Baulme, l'autre à Cl. Frontin.

BABEUF (François-Noel), plus généralement connu sous le nom de *Caius Gracchus Babeuf*, né à St.-Quentin en 1764, *commissaire à terrier* à Roye, rédacteur d'un journal démocratique en 1789, arrêté et conduit à Paris à cause de la véhémence de cette feuille, et acquitté en 1790, sur les instances de Marat. De retour dans ses

foyers, il est nommé administrateur du département de la Somme; peu après condamné comme faussaire, il se soustrait à son jugement et se rend à Paris où il publie un ouvrage intitulé : *Du système de dépopulation* ou *la Vie et les crimes de Carrier*. Il commence ensuite la publication du journal le *Tribun du peuple*, et, de concert avec Darthé et Buonarotti, forme un club des *égaux* ou *niveleurs*, sous le nom de *Société du Panthéon*. Le Directoire ayant fait fermer ce club, Babeuf n'en continua pas moins la publication de son journal et fit placarder dans tout Paris des manifestes propres à provoquer des désordres, tandis qu'en secret il organisait une vaste conspiration qui devait faire table rase dans le gouvernement et établir l'autorité populaire dans ses plus larges conséquences. Le projet des conjurés était divulgué, et au moment de l'exécution, on les arrêta et on les mit en jugement à Vendôme. Le procès se termina par la condamnation à mort de Darthé et de Babeuf, qui, en entendant leur sentence, se frappèrent de plusieurs coups de poignard : mais on ne leur laissa pas le temps de s'achever, et le lendemain 25 mai 1797, on les porta demi morts sur l'échafaud. On a de Babeuf, en société avec M. Audiffret, *Cadastre perpétuel*, 1790.

BABEUF (Émile), fils puiné du précédent, se précipita du haut de la colonne Vendôme, lors de la seconde entrée des armées alliées à Paris.

BABEY (Pierre-Marie-Athanase), avocat, né dans le Jura, député aux états généraux de 1789 et membre de la Convention, vota, dans le procès de Louis XVI, pour la reclusion et le bannissement, protesta contre les journées des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit avec les députés girondins. Rentré à la Convention, il fut nommé au conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1797, et mourut le 9 novembre 1815.

BABI (Jean-François), né en 1750, à Tarascon, dans le comté de Foix; riche propriétaire commandant de l'armée révolutionnaire à Toulouse après le 31 mai 1793; porte l'épouvante dans tout le département de l'Arriége; décrété d'accusation, vient à Paris; se fait absoudre; obtient une nouvelle mission; fait arrêter 400 suspects; en envoie 14 au tribunal révolutionnaire; après le 9 thermidor 1794, est arrêté et traduit au tribunal criminel de Foix; amnistié en vertu de la loi du 3 brumaire an IV (octobre 1795); demande une indemnité en mai 1796; prend part à la conspiration du camp de Grenelle, au 9 septembre de la même année; traduit devant une commission militaire, est condamné à mort et exécuté le 9 octobre.

BABIN (François), professeur de théologie, né à Angers en 1631, mort en 1734, fut chargé par son évêque, Poncet de la Rivière, de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 vol. qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices. Cet ouvrage eut beaucoup de cours.

BABINGTON (Antoine), né dans le comté de Derby, jouissait d'une fortune considérable et fut accusé d'avoir employé son influence pour délivrer Marie Stuart et l'établir sur le trône d'Angleterre. L'exécution de son complot était fixée au 24 août 1586, mais Babington et ses complices furent arrêtés, et il périt dans les supplices, le 13 septembre suivant, ainsi que les principaux conjurés; ce complot motiva une accusation de conspiration dont fut victime Marie Stuart.

BABINGTON (Gervais), évêque anglais du 16e siècle, après avoir étudié à Cambridge, entra dans les ordres, et fut évêque de Landaff en 1591, puis d'Exeter et de Worcester. Ses ouvrages, qui renferment des *Remarques sur le Pentateuque*, une *Exposition du symbole*, une autre des *Commandements de Dieu*, sont à peu près oubliés. Il mourut en 1610.

BABINGTON (William), professeur de médecine et de chimie à l'hôpital Guy, à Londres, a publié quelques ouvrages, tels que *Arrangement systématique des minéraux*, 1795, in-4°; *Nouveau système de minéralogie*, 1799, in-4°. Ce vénérable professeur et praticien est mort en 1833, doyen des médecins anglais.

BABINO (Albert), né dans le 16e siècle, fut élève de Calvin, et propagea la doctrine de son maître en Poitou, son pays natal. On a de lui un ouvrage intitulé : *la Christiade*, contenant des sonnets, des odes et des cantiques, Poitiers, 1560, in-8°.

BABLOT (Louis-Nicolas-Benjamin), médecin, né à Vadenay en Champagne, le 9 septembre 1754, alla se fixer à Châlons-sur-Marne, et mourut dans cette ville le 24 novembre 1802, victime de son zèle à combattre la fièvre contagieuse qui désola les maisons d'arrêt et de répression dont il était le médecin. Ayant adopté les principes de la révolution avec beaucoup d'ardeur, il avait été nommé agent national dans les temps les plus orageux. Ce fut lui qui introduisit dans ce pays l'usage de l'inoculation et plus tard celui de la vaccine. Outre plusieurs mémoires sur des points de médecine, il a publié divers opuscules en vers et en prose.

BABO (Joseph-Marie), auteur dramatique, de l'académie de Munich, né à Ehrenbreitstein en 1756, mort le 5 janvier 1822, a donné plusieurs tragédies, parmi lesquelles on cite *Othon de Wittelsbach*. Il rédigeait en 1804 le journal intitulé : *l'Aurora*.

BABOIS (Marguerite-Victoire), poëte élégiaque, née en 1760 à Versailles, morte en 1839, était par alliance la nièce de Ducis; on a de cette dame des *Élégies et poésies diverses*, dont la 5e édition, Paris, 1828, 2 vol. in-18, est enrichie de sa correspondance avec Ducis.

BABOLÉNUS (St.) ou **BABOLEIN**, premier abbé de St.-Maur-les-Fossés, près Paris, mort vers 660.

BABON, burgrave de Ratisbonne, mort en 1030, n'est connu que par sa nombreuse famille, composée de 32 fils et 8 filles, que l'empereur Henri II fit venir à sa cour et dota richement. Ses enfants ont été la tige de beaucoup de maisons nobles d'Allemagne.

BABOU (Jean), seigneur de la Bourdaisière et de Thuisseau, gouverneur et bailli de Gien, maître de la garde-robe de François Ier, puis du roi Henri II et de son fils François II, qui l'envoya en ambassade extraordinaire à Rome en 1569; il fut maître général de l'artillerie, charge qu'il exerça en trois batailles consécutives, et mourut le 11 octobre 1569. Son père avait été maître d'hôtel de François Ier. La célèbre Gabrielle était leur petite-fille et arrière petite-fille.

BABOU (Philibert), de la Bourdaisière, né en 1495, frère du précédent; cardinal, en 1561; évêque d'Angoulême, en 1532, puis d'Auxerre, en 1533, fut maître

des requêtes sous le règne de Henri II, qui l'envoya à Rome comme ambassadeur ; il eut le même emploi sous François II et Charles IX ; ce fut le pape Pie IV qui le nomma cardinal ; il mourut subitement à Rome, le 27 janvier 1570, âgé de 75 ans, et fut remplacé dans son évêché par Jacques Amyot.

BABOUR, BABUR ou **BABR.** *Voyez* **BABER.**

BABRIUS ou **BABRIAS**, dont l'erreur des copistes a longtemps fait *Gabrias*, poëte mythographe grec, avait composé, en vers choriambes ou scazons, dix livres de fables selon Suidas, et deux seulement selon Aviénus, dans la préface des siennes. Ces fables, mises en prose sous le Bas-Empire, sont devenues le fond de la plupart des collections répandues sous le nom d'Ésope ; et ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la métamorphose, c'est que cette paraphrase barbare nous a fait perdre l'original, dont il ne reste aujourd'hui que six fables et un assez grand nombre de fragments, conservés par Suidas. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où vécut Babrias. Un savant anglais, Tyrwhitt, croit qu'il florissait un peu avant Auguste ; et Coray ne balance pas, d'après la pureté élégante de son style, de le reculer jusqu'à l'époque de Bion et de Moschus. Ce savant a fait entrer dans son excellente édition d'Ésope ce qu'il a pu recueillir des fragments de Babrias.

BABUER ou **BABUREN** (Théodore), peintre du 17e siècle, à Utrecht, excellait à représenter des vues intérieures d'églises. On estime de lui un *Christ au tombeau.*

BABYLAS (St.), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers, regardé comme un saint martyr.

BABYLONE (François de), graveur, connu sous le nom du *Maître au caducée*, signe qu'il plaçait toujours dans ses estampes, florissait du temps d'Albert Durer. Ses œuvres sont estimées.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de St.-Philippe, né en Sardaigne de parents espagnols, se distingua comme général et homme d'État sous Charles II et Philippe V, roi d'Espagne, et mourut en 1726. Ses ouvrages sont : *Histoire de la monarchie des Hébreux*, la Haye, 1727 ; et les *Mémoires sur l'Histoire de Philippe V*, depuis 1690 jusqu'en 1725, Paris, 1756.

BACCARELLES. *Voyez* **BACKEREEL.**

BACCELLI (Jérôme), né à Florence en 1514, mort en 1581, ayant entrepris, par ordre du grand-duc Ferdinand, la traduction d'*Homère* en italien, ne put la terminer entièrement. Son frère Baccio en donna une édition posthume qui ne contient que l'*Odyssée*, Florence, 1582.

BACCETTI (Nicolas), de Florence, né vers 1567, mort en 1647, successivement abbé de différents monastères de l'ordre de Cîteaux, avait, entre autres ouvrages, composé l'*Histoire* de l'abbaye de Settimo, publiée près de 80 ans après sa mort, sous ce titre : *Septimianæ Historiæ lib. VII*, Rome, 1724, in-fol., ouvrage estimé.

BACCHANELLI (Jean), médecin, né à Reggio dans le 16e siècle, est auteur de deux ouvrages utiles à consulter : *De consensu medicor. in curandis morbis libri quatuor; De consensu medicor. in cognoscend. simplicib.*, Paris, 1554, in-16, réimprimé plusieurs fois.

BACCHETTI (Laurent), jurisconsulte et professeur de médecine à Padoue, sa patrie, de 1688 à 1708, a publié des *Dissertations sur la nature et propriété des acides et alcalis.*

BACCHIADES ou **BACCHIDES**, famille puissante de Corinthe, régna sur cette ville dans les temps les plus reculés, pendant neuf générations. Cypselus leur enleva l'autorité et les fit bannir.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien du 5e siècle, est auteur de *Lettres* et d'une *Apologie* conservées par Muratori, dans ses *Anecdota*.

BACCHIDÈS, général de Démétrius Soter, vainquit Judas Machabée avec des forces supérieures, et fut ensuite contraint par Josaphat d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, évêque de Corinthe au 2e siècle, écrivit, au nom des évêques d'Achaïe, une *lettre sur la célébration de la Pâque.*

BACCHINI (Benoit), savant religieux bénédictin, né en 1651, à San-Donino, dans le Parmesan, se livra avec succès à la prédication, apprit le grec et l'hébreu, et mit en ordre les manuscrits de la bibliothèque de Modène. Il fut membre de la plupart des académies italiennes, et mourut en 1721. On a de lui quelques *ouvrages* d'histoire ecclésiastique, un journal littéraire, une *dissertation* sur un sistre romain, curieuse et recherchée, quelques *dialogues* et des *Lettres polémiques.*

BACCHIUS, médecin grec, a écrit un *livre* qui traite des choses les plus remarquables concernant Hérophile et ceux de sa secte ; et des *Commentaires* sur les *Épidémies* d'Hippocrate.

BACCHIUS, écrivain grec, est auteur d'*Éléments de musique*, dont la meilleure édition est celle qu'a publiée Meibomius dans les *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amsterdam, 1652.

BACCHYLIDES, lyrique grec de l'île de Cos, était neveu du fameux Simonides et florissait 450 ans avant J. C. Il avait composé des *Odes*, des *Hymnes* et des *Épigrammes*, dont les fragments se trouvent réunis dans le tome Ier des *Analectes* de Brunck.

BACCI (André), médecin du pape Sixte-Quint et professeur de botanique à Rome, savant dans la théorie plus que praticien habile, mort vers 1598, a donné, entre autres ouvrages de médecine et d'histoire naturelle : *de Thermis, lib. VII*, Venise, 1571 ; *De naturali vinorum historiâ*, in-fol., etc., livre rare et très-curieux par les aperçus qu'il donne sur cette matière : *De venenis et antidotis Prolegomena*, Rome, 1586, in-4°.

BACCI (Pierre-Jacques), né à Pérouse vers le milieu du 17e siècle, a composé la musique d'un opéra intitulé : *Abigaïl*, représenté en 1691.

BACCI (Dominique), né à Crémone et mort le 27 janvier 1549, fut l'un des plus grands chanteurs de son époque.

BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1533, fit à Lucques un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture.

BACCIO (Raphael), fils du précédent, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé à décorer la Santa-Casa de Lorette, St.-Pierre de Rome, et la bibliothèque Laurentienne à Florence. Il a imité Michel-Ange.

BACCIO DEL BIANCO, peintre et ingénieur, né en Italie, entra au service de Philippe IV, roi d'Espagne.

Digitized by Google

et fit des machines fort utiles; mourut à Madrid, vers 1660, à 60 ans.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de Fra Bartolomeo di San-Marco ou du Frate, né en 1469 à Savignano en Toscane, quitta la peinture pour prendre l'habit dominicain, reprit ensuite ses pinceaux pour les consacrer à des sujets de dévotion : il reçut des conseils de Raphaël, et fit un *St.-Sébastien* pour l'église de Saint-Marc à Florence. Le dessin et le coloris en étaient si parfaits, que ce tableau devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, les religieux l'enlevèrent et l'envoyèrent à François Ier. Il est le créateur de la belle manière de draper, et fut le premier qui employa des mannequins à ressort. Il mourut en 1517.

BACCIOCHI (Jean-Dominique), médecin-chirurgien de l'hôpital de Brescia en Italie, au 18e siècle, a laissé *Lettere intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua*.

BACCIUS (Martin), chanoine d'Ypres et archiprêtre, mort en 1609, a laissé un volume de sermons en latin.

BACCIUS (Jacques), médecin lithotomiste de Rotterdam, est auteur d'une lettre sur la pierre, publiée avec le traité de Beverovicius *de Calculo*, Leyde, 1638, in-12. On lui attribue encore : *Dissertatio de corde*, imprimée avec les *opuscules* d'Harvey sur le même sujet.

BACCUSI (Hippolyte), moine italien du 16e siècle, fut maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, vers 1590. Ce fut l'un des premiers musiciens qui pour soutenir les voix dans la musique d'église, y joignit des instruments qui jouaient à l'unisson des voix. Il a composé plusieurs messes, psaumes et motets.

BACELLAR (Antoine-Barbosa), célèbre jurisconsulte, historien et poëte lyrique portugais, né à Lisbonne en 1610, s'annonça de bonne heure comme un poëte distingué. Un ouvrage qu'il publia en 1641, sur le droit de la maison de Bragance au trône de Portugal, lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. On a de lui deux ouvrages historiques : l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Hollandais du continent; et l'autre sur la campagne du marquis de Marialva en 1659. Il est mort en 1663.

BACFARE (Valentin), luthiste hongrois du 16e siècle, a publié une tabulature du luth, et des morceaux pour cet instrument.

BACFART (Jean), célèbre joueur de luth, naquit en Hongrie à la fin du 16e siècle. Il a laissé quelques pièces de sa composition.

BACH (Weit), boulanger à Presbourg, fut forcé de quitter cette ville à cause de la religion protestante qu'il professait, et se retira à Wechmar, village de Saxe-Gotha, où il se fit meunier. Il se délassait de ses travaux en chantant et en s'accompagnant de la guitare. Il avait deux fils auxquels il communiqua son goût pour la musique et qui commencèrent cette suite non interrompue de musiciens du même nom, qui pendant près de deux siècles inondèrent la Thuringe, la Saxe et la Franconie.

BACH (Hans), fils aîné du précédent, musicien et fabricant de tapis à Wechmar, mourut en 1626.

BACH (Jean), fils aîné de Hans, naquit à Wechmar, en 1604, fut musicien du sénat à Erfurt, alla s'établir à Gotha et mourut en 1673, à l'âge de 69 ans.

BACH (Christophe), 2e fils de Hans, né à Wechmar, en 1613, alla se fixer à Eisenach, comme musicien de cour et de ville et mourut en 1616.

BACH (Henri), 3e fils de Hans, naquit le 16 septembre 1615, fut pendant 50 ans organiste à l'église d'Arnstadt, où il est mort le 16 juillet 1692, âgé de 77 ans, laissant 2 fils, plusieurs petits-fils et 28 arrière-petit-fils, cultivant tous la musique avec plus ou moins de succès.

BACH (Jean-Égide), 2e fils de Jean Bach d'Erfurt, né en 1645, fut organiste de Saint-Michel à Erfurt.

BACH (George-Christophe), fils aîné de Christophe, naquit à Eisenach, en 1642, et mourut en 1697, chantre et compositeur à Schweinfurt.

BACH (Jean-Ambroise), 2e fils de Christophe, naquit à Eisenach, en 1645, et succéda à son père dans la charge de musicien de cour et de ville. Jean-Ambroise est le père du célèbre Jean-Sébastien Bach.

BACH (Jean-Christophe), frère jumeau du précédent, avec lequel il avait tant de ressemblance que leurs femmes mêmes ne pouvaient les distinguer que par la couleur des vêtements, naquit en 1645 à Eisenach, et mourut à Arnstadt, en 1694.

BACH (Jean-Christophe), fils aîné de Henri, né en 1643 à Arnstadt, fut un des plus grands musiciens d'Allemagne, et mourut le 31 mars 1703, après avoir été 38 ans organiste de la cour et de la ville à Eisenach. Il a laissé des compositions vocales fort remarquables.

BACH (Jean-Michel), 2e fils de Henri, et frère du précédent, fut organiste et greffier de Amte-Gehren, dans la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen. Il a composé divers motets et des préludes fugués pour des cantiques. Une de ses filles a été la première femme de Jean-Sébastien.

BACH (Jean-Nicolas), fils aîné de Jean-Christophe, naquit à Eisenach, le 10 octobre 1669, et mourut en 1738, organiste à Iéna.

BACH (Jean-Louis), bon compositeur de musique, né en 1677, fut maître de chapelle du duc de Saxe-Meiningen, et mourut en 1730.

BACH (Jean-Sébastien), un des plus grands musiciens de l'Allemagne, naquit le 21 mars 1685, à Eisenach, où son père Jean-Ambroise était musicien de cour et de ville. Orphelin à dix ans, il fut obligé de chercher un asile auprès de son frère aîné Jean-Christophe Bach, organiste à Ordruff, qui lui donna les premières leçons de clavecin. Abandonné à lui-même à la mort de son frère, Jean-Sébastien se rendit à Lunebourg avec un de ses camarades d'études, et tous deux s'engagèrent comme choristes à l'église Saint-Michel. De Lunebourg, il alla à Weimar, où il devint musicien de la cour en 1703. Il quitta cette place l'année suivante pour celle d'organiste de la nouvelle église d'Arnstadt, et la réputation de son talent s'étendant de plus en plus, il fut successivement nommé organiste de la cour, et en 1717, maître des concerts du duc de Weimar; maître de chapelle du prince Léopold d'Anhalt-Cœthen; en 1733, directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipzig, et en 1736 compositeur du roi de Pologne, électeur de Saxe. Jean-Sébastien mourut le 30 juillet 1750, dans sa 66e année. Il s'était marié deux fois : de sa première femme il avait eu sept enfants, de la 2e treize. Il a laissé d'innombrables compositions

musicales pour l'orgue et le piano ; le caractère distinctif de ses compositions est une originalité soutenue, un style élevé, une teinte mélancolique, une mélodie souvent bizarre, sauvage même, mais sublime ; une harmonie fréquemment incorrecte, mais pleine d'effet.

BACH (Guillaume-Friedmann), fils aîné du précédent, naquit à Weimar en 1710, et fut le plus grand organiste, le plus savant musicien de l'Allemagne, après son père. En 1733 il fut appelé à Dresde comme organiste de Sainte-Sophie ; en 1747 il fut nommé directeur de musique à Notre-Dame de Halle, où il resta vingt ans, quitta sa place sans motif apparent et vécut sans emploi d'abord à Leipzig, puis en 1771 à Brunswick, puis en 1773 à Gœttingue, et enfin à Berlin, où il mourut dans une extrême misère, le 1er juillet 1784. Il est auteur de sonates, de pièces d'orgue, et de morceaux de musique d'église.

BACH (Charles-Philippe-Emmanuel), 2e fils de Jean-Sébastien, né le 16 mars 1714 à Weimar, professeur de musique à Berlin, et attaché au service de Frédéric le Grand, jusqu'en 1767, où il alla comme directeur d'orchestre à Hambourg. Il y mourut le 14 décembre 1788. Il a composé un traité sur la manière de jouer le piano, un grand nombre de morceaux, de sonates et de la musique sacrée.

BACH (Jean-Christophe-Frédéric), 9e fils de Jean-Sébastien, maître de chapelle de Guillaume, comte de Lippe-Schaumbourg, né à Leipzig en 1732, et mort à Buckebourg le 26 janvier 1795, fut un artiste distingué, grand harmoniste et d'une énergie profonde. Il a laissé : *Pygmalion, Ino,* cantates, des concertos et des sonates pour piano.

BACH (Jean-Chrétien), 11e fils de Jean-Sébastien, naquit à Leipzig en 1735, quitta Berlin en 1754 et se rendit à Milan ou il fut nommé organiste de la cathédrale. En 1759 il quitta Milan pour Londres, où on le trouve bientôt musicien de la reine, et maître de la chapelle. En 1763 il fit représenter son opéra d'*Orion*, dans lequel les clarinettes furent entendues pour la première fois en Angleterre. Il mourut à Londres en 1782. Outre son opéra d'Orion, il a encore composé ceux de *Caton, Orphée, Thémistocle, Joas, etc.; Amadis des Gaules*, représenté à Paris en 1779 ; de la musique d'église, des symphonies et des concertos. — Sa femme Cécile Bach, née *Grassi,* fut cantatrice au théâtre de Londres, depuis 1767 jusqu'à la mort de son mari. — Ce nom de Bach a encore été porté avec honneur par plusieurs musiciens allemands.

BACH (Jean-Auguste), professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne à l'université de Leipzig, écrivain érudit et élégant, né à Hohendorp en Misnie, le 17 mai 1721, mort le 6 décembre 1759, est auteur d'une *Dissertatio de mysteriis Eleusen.*, Leipzig, 1745, in-4° ; *Comment. de Leg. Trajani*, Leipzig, 1747 ; *Hist. jurisprud. roman.*, ouvrage devenu classique et dont Stockman a donné une excellente édition en 1806, in-8° ; *Critique impartiale des ouvrages de droit,* 6 vol. in-8°, en allemand.

BACH (Victor), né à Villefranche dans l'Aveyron, en 1770, médecin ; un des plus ardents partisans du régime de la terreur, en 1793 ; après le 9 thermidor 1794, persécuté à son tour comme complice de Babeuf, et un des agresseurs du camp de Grenelle, en 1795 ; nommé député au conseil des Cinq-Cents, en 1799, par une fraction du corps électoral ; en fut repoussé par un décret ; après le 18 brumaire, se brûla la cervelle sur la place de la Révolution, au pied de la statue de la Liberté, en maudissant la tyrannie qui pesait, disait-il, sur la France. (9 novembre 1799).

BACHARELLI (Vincent), peintre de Florence, fut employé à Lisbonne, et revint mourir dans sa patrie en 1745.

BACHAUMONT (Franç. le COIGNEUX de), né à Paris, en 1624, de Jacq. le Coigneux, président à mortier au parlement, fut conseiller clerc de cette compagnie, joua quelque temps un rôle dans les troubles de la Fronde et fut l'instrument du cardinal de Retz. Il se lia ensuite avec le fameux Chapelle, avec lequel il mena une vie tout épicurienne, et fit ce voyage célèbre dont ils nous ont laissé la *relation* en vers et en prose, in-12, publiée depuis avec les autres *poésies* de ces aimables épicuriens. Il mourut à Paris en 1702.

BACHAUMONT (Louis PETIT de), né à Paris sur la fin du 17e siècle, mort le 28 avril 1771, recueillait avec soin toutes les nouvelles historiques et littéraires, dont il composa un journal assez intéressant, et qui parut après sa mort sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres,* 6 vol. in-12, lesquels, avec la continuation en 30 vol., sont assez recherchés aujourd'hui. On lui doit encore : *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra,* etc., 1751, in-8° ; *Essai sur la peinture, sculpture et architecture,* etc.

BACHE, neveu de Franklin et rédacteur du journal l'*Aurore,* hérita de la meilleure partie des manuscrits de son oncle, et périt en 1798, victime de l'épidémie qui ravagea les États-Unis.

BACHELERIE (Hugues), ou de la Bacalaria, troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, vers la fin du 12e siècle. Il reste de lui sept pièces de vers.

BACHELET-DANVILLE, général franç. tué en 1813 à la bataille de Leipzig, s'éleva par son courage et ses talents jusqu'au grade d'officier général. Longtemps chef d'état-major du général Latour-Maubourg en Espagne, il se distingua particulièrement à la bataille de la Gebora, le 19 février 1811.

BACHELEY (Jacques), graveur, mort à Rouen en 1781, a laissé dans le genre hollandais des marines et paysages estimés.

BACHELIER (Nicolas), sculpteur du 16e siècle, élève de Michel-Ange, se forma auprès de lui dans la grande manière qui le distinguait. De retour à Toulouse, sa patrie, il l'embellit d'ouvrages du meilleur goût, et tenta vainement de réformer le style mesquin et gothique qui régnait alors dans le midi de la France. Il vivait encore en 1566, mais on ignore la date de sa mort.

BACHELIER (J. J.), peintre, directeur et réformateur de la manufacture royale de Sèvres, né en 1724, mort en 1805 ; il avait, en 1763, établi pour les artisans une école gratuite de dessin ; est auteur d'un *Mémoire historique de l'origine et des progrès de la manufacture nationale de porcelaines en France.* On a encore de lui : *le Conseil de Famille*, proverbe en un acte, 1774 et *Mémoire sur l'éducation des filles,* 1789.

BACHER (George-Frédéric), médecin et docteur de l'université de Besançon, né à Blotsheim le 26 octobre

1709, pratiqua son art avec succès jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 18e siècle. On a de lui : *Précis de la Méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1771; deux autres *Traités relatifs à la cure des hydropisies*, 1765, 1769, in-8°; *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776; *Traité des vertus des eaux minérales*, 1772.

BACHER (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), fils du précédent, né à Thann, vers 1750, mort à Paris, le 19 octobre 1807, a continué les observations de son père. On lui doit plusieurs volumes d'un *Cours de droit public*, écrits dans les principes du baron d'Holbach, Paris, 1796-1803, in-8°. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine* avec Mangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790.

BACHER (Théobald), né à Thann en Alsace, le 17 juin 1748; attaché au ministère des affaires étrangères, en 1771; secrétaire d'ambassade en Suisse, en 1777; premier secrétaire-interprète et chargé d'affaires en Suisse, de 1784 à 1792, agent de la république à Bâle, en 1793, et chargé du service secret des armées, de la surveillance des frontières et commissaire pour l'échange des prisonniers de guerre; en 1796, échangea Madame, fille de Louis XVI, contre les représentants prisonniers en Autriche; en 1797, écrivit au Directoire contre Moreau et Pichegru; au mois de novembre de la même année, présenta différentes notes au sénat de Bâle pour faire arrêter Richer-Sérisy et poursuivre le major Mérian; en 1798, chargé d'affaires à Ratisbonne, puis à Francfort; échangea pendant la guerre plus de 100,000 prisonniers; renvoyé à Ratisbonne, en 1801; mourut, en 1813, dans un fossé, sous le poids d'une grosse somme d'or qu'il cachait dans sa fuite.

BACHER (N.), négociant à Naples, fut, en 1799, un des principaux chefs de la conspiration dont le but était de faire massacrer l'armée française à Naples, en y renouvelant les Vêpres siciliennes; le complot découvert, Bacher fut condamné à mort et exécuté.

BACHERACHT (Henri), médecin, né à Pétersbourg le 27 décembre 1725, fut élevé à Moscou, et, après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, alla recevoir le bonnet doctoral à Leyde. A son retour en Russie l'impératrice Élisabeth le nomma médecin du corps de l'artillerie et du génie, place qu'il quitta en 1776, pour être attaché à la marine; mort à la fin du 18e siècle; auteur de plusieurs ouvrages de médecine. Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole en Russie : il adopta la méthode de Dimsdale, dès qu'elle lui fut connue.

BACHERIUS ou **BAKER** (Franç.-Pierre), dominicain, né à Gand en 1517, mort en 1601, professeur de théologie à Louvain, est auteur d'une foule d'ouvrages ascétiques en flamand, et de quelques autres en latin, parmi lesquels : *Jurgium conjugale; Spongia ebriosorum; Tumultum panicum sive belgicum*; cette dernière pièce en vers.

BACHERIUS (André), jurisconsulte de Poperingue, collègue de Cujas à Bourges, mort en 1562, donna au public, en 1560, *De jure, personis et rebus extra contractum acquirendis*.

BACHERIUS (Jean), poëte latin du 17e siècle, né à Louvain, prit l'habit de Saint-Augustin, en 1635 : on a recueilli ses poésies sous ce titre : *Flavissæ poeticæ*.

BACHERIUS (Josse), poëte latin, né à Bruxelles, mort à Douai en 1661, auteur de quelques petits poëmes assez médiocres.

BACHET DE MEZIRIAC. *Voyez* **MEZIRIAC.**

BACHEVILLE (Barthélemi et Antoine), nés à Trévoux, le premier en 1778, et le second en 1780; ils prirent tous deux du service en 1804; entrèrent dans la garde impériale, et prirent part à toutes les batailles de l'empire depuis 1804 jusqu'en 1814. Tous deux ayant accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, le suivirent dans les combats qui eurent lieu à son retour en France, et furent licenciés après la bataille de Waterloo; obligés de fuir pour se soustraire à la proscription qui les menaçait, ils gagnèrent la Suisse, et de là la Pologne et la Valachie, où ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Barthélemi visita Constantinople, l'Archipel, la Grèce, et s'arrêta auprès d'Ali, pacha de Janina. Antoine, resté à Jassy, et ne pouvant supporter l'absence de son frère, partit pour Constantinople où une machination de la police française faillit l'amener de brigade en brigade à Lyon. Prévenu à temps, Antoine se rendit en Perse et alla mourir, en juin 1820, à Mascate à l'entrée du golfe Persique. Barthélemi avait quitté Ali-Pacha et était venu se fixer à Chambéry. En 1822, il purgea sa contumace, et après un arrêt de non-lieu se fixa à Paris où la police de la restauration lui fit subir des tracasseries. A la révolution de juillet, il reprit du service, et fut nommé commandant du fort l'Écluse dans le Jura. Il y est mort en 1833.

BACHI (Jean de), compositeur français du 16e siècle, a laissé des motets publiés dans le *Thesaurus musicus*, Nuremberg, 1564.

BACHIÈNE (Guillaume-Albert), né à Leerdam, en 1711, professeur d'astronomie et de géographie à Maestricht, où il est mort en 1783, a laissé une *Description de la Palestine*, 1765; *Géographie ecclésiastique*, 1778; *Topographie de la Hollande*, faisant suite à celle de Busching. — Son frère Jean-Henri, ministre comme lui et prédicateur à Utrecht, mort à 81 ans, en 1789, a écrit en hollandais plusieurs ouvrages sur la morale et la théologie. — Son fils, Philippe-Jean, fut aussi pasteur et professeur de théologie à Jutphaes et Utrecht, jusqu'en 1797, époque de sa mort.

BACHMANN, professeur d'histoire et de poésie à Marbourg au 16e siècle, est auteur d'un *Compendium præceptionum poeticarum*, Marbourg, 1610, et d'autres ouvrages d'éducation.

BACHMANN (Jean-Henri), conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts, né à Feuchtwangen, le 13 janvier 1719, mort le 15 juillet 1780, a composé un *Droit politique du Palatinat de Deux-Ponts*, avec 10 tables généalogiques de cette maison, Tubingen, 1784; ouvrage très utile en Allemagne, à cause des questions qui y sont traitées. Il s'était déjà fait remarquer par plusieurs écrits polémiques en faveur de cette maison.

BACHMANN (le baron Jacques-Joseph-Antoine-Léger de), major-général des gardes-suisses au service de France, naquit en 1733, à Naefels, dans le canton de Glaris. Après la journée du 10 août et la prise des Tuileries, Bachmann qui avait dirigé la défense des Suisses,

fut arrêté, incarcéré à l'Abbaye, mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 3 septembre 1792, sur la place du Carrousel.

BACHMANN-ANDERLETZ (le baron Nicolas-François de), né à Naefels, dans le canton de Glaris, le 27 mars 1740; frère du précédent; capitaine au service de France; fit la guerre de 1756 à 1763; major en 1768; dirigea, au camp de Verberie, en 1769, les mouvements de 14 bataillons allemands et suisses qui manœuvrèrent sous les yeux de Louis XV; commandant du régiment de Salis à Paris, au mois de juillet 1789; combattit à la journée du 10 août 1792; créa, dans sa patrie, un nouveau régiment qu'il conduisit au roi de Sardaigne, en 1793; général-major, en 1794; créa un autre corps, en 1799, et se réunit aux Autrichiens pour combattre les Français à Zurich, à Feldkirch et à Zutk, en 1800; général en chef de l'armée suisse confédérée, en 1801; commandeur de Saint-Louis, en 1814; commandant en chef d'une armée de 45,000 hommes qui fut tenue en respect par le général Lecourbe après Waterloo, ouvrit aux Autrichiens l'entrée de la France; mort dans ses terres en 1831.

BACHMANN (Charles-Louis), habile luthier et musicien de la chambre du roi de Prusse, naquit à Berlin, en 1716 et mourut en 1800. Il est l'inventeur des chevilles à vis pour la contrebasse, invention qu'il appliqua ensuite aux violoncelles et même aux violons. Il inventa aussi une espèce de guitare à clavier, qui eut peu de succès.

BACHMANN (le P. Sixte), religieux premontré à Marchthal en Autriche, naquit le 18 juillet 1754 à Kittershausen; à l'âge de 9 ans il lutta sans désavantage avec le jeune Mozart sur le piano. Il a beaucoup écrit pour l'Église, mais on n'a publié que des sonates et petites pièces pour piano.

BACHMANN, musicien et facteur d'instruments, né à Paderborn en Prusse, le 7 janvier 1804, mort à Bruxelles le 18 août 1842, professeur de clarinette au conservatoire de Bruxelles et chef d'orchestre de la Société Philharmonique d'Ixelles. Il venait de construire un basson d'un nouveau système, lorsque la mort vint le surprendre.

BACHMEGYBI (Étienne-Paul), médecin hongrois, né à la fin du 17^e siècle, et mort en 1755, a laissé: *Observ. de morbo csœmœr Hungariæ endemico*, dans les *Disput. medic.* de J. Milleter, Leyde, 1717; *Observ. diversæ*, dans le *Commerc. litter. noricum*, 1733, et *Otia Bachmegybiana*, etc.

BACHOT (Gaspard), né dans le Bourbonnais, vers 1550; médecin du roi à Moulins, en 1609; auteur de l'ouvrage intitulé: *Erreurs populaires touchant la médecine*, rare et recherché; mort vers l'an 1629 ou 1628.

BACHOT (Étienne), médecin de la même famille, né à Sens, en 1610; littérateur et auteur de divers ouvrages; mort vers 1687.

BACHOV (Reinhart), né à Cologne, en 1544, jurisconsulte et négociant à Leipzig, forcé de quitter cette ville, où il avait perdu ses places et ses biens pour cause de religion, se retira à Heidelberg, près de l'électeur de Bavière, qui le combla d'honneurs et de richesses jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1614. Il cultivait la littérature et les langues, et a laissé en manuscrit un *Catechesis Palatinatûs*, etc.

BACHOV, fils du précédent, né à Leipzig en 1575, fut professeur de droit et de politique à Heidelberg. Il embrassa la religion catholique; mais il abjura ses nouvelles croyances en 1635 et revint au luthéranisme. L'époque de sa mort est inconnue. Il a laissé *Disputation. de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604; *Observationes ad Joan. Paponis arresta*, 1628; *Notæ in paratilla Wesembecii super Pandectas.*

BACHSMIDT (Antoine), compositeur et violoniste, né à Moelk en Autriche vers 1709, a écrit beaucoup de musique d'église, des opéras allemands et italiens, des symphonies, quatuors, concertos, mais il n'a été gravé que six quatuors de violon, et un concerto pour hautbois, 2 violons, alto, basse et deux cors. Bachsmidt devint aveugle quelques années avant sa mort arrivée vers 1780.

BACHSTROM (J.-Fréd.), théologien, écrivain et médecin, né en Silésie vers la fin du 17^e siècle, mena une vie longtemps errante, s'arrêta quelque temps à Londres, où il fut nommé membre de la société royale, et se fixa ensuite à Constantinople, où il établit une imprimerie, et répandit beaucoup de livres de piété. Il est auteur de *De plicâ polonicâ*, Copenhague, 1725; *Nova æstus marini theoria*, Leyde, 1734, in-8°; *L'art de nager*, etc., Amsterdam 1741.

BACHTISHUA, médecin indien du 8^e siècle, guérit le calife Almanzor II d'une maladie grave. Ce prince le retint à Bagdad, le combla de bienfaits et l'employa à traduire quelques livres de médecine, ce qu'il fit avec succès.

BACHUSIUS ou **BACHUISEN** (Guillaume), chanoine de Bruges, mort en 1799, est auteur d'un *Traité sur van Espen, Quesnel et Erkel*, au parti desquels il était attaché.

BACIARELLI (Marcel), peintre, né à Rome, le 16 février 1731, eut pour maître Benefiali, et fut appelé en 1755 à Dresde, par Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Ce prince l'emmena avec lui à Varsovie, où il se fit connaître de Stanislas Poniatowski qui devait bientôt succéder à Auguste. La réputation de Baciarelli s'étant répandue à Vienne, Marie-Thérèse pria le roi Auguste de vouloir bien le lui envoyer pour faire les portraits de la famille impériale. Quand le roi Auguste mourut, le prince de Kaunitz engagea le peintre de la cour à se fixer à Vienne. Baciarelli, qui avait aussi reçu d'autres invitations, préféra celle de Stanislas-Auguste qui venait d'être élevé sur le trône de Pologne. La diète extraordinaire de 1767, désirant l'attacher au royaume, lui accorda, dans une de ses séances, l'indigénat et des lettres de noblesse. Le roi Stanislas le nomma directeur général des bâtiments de la couronne. La carrière de Baciarelli a été longue, et il a produit des ouvrages dont le nombre étonne autant que la perfection. Ce grand peintre est mort le 5 janvier 1818, âgé de 87 ans.

BACICCIO (Jean-Baptiste GAULLI, surnommé le) peintre, né à Gênes en 1639, mort en 1709, profita des conseils du Bernin, et peignit à Rome la voûte de l'église de Jésus, remarquable par l'ensemble et la perspective, mais d'un dessin peu correct, défaut qu'on reproche également à la *Vierge avec son fils dans ses bras*, qu'il peignit ensuite; son *Saint-François-Xavier*, dans l'église de Monte-Cavallo, est d'un très-bel effet. Il réussissait surtout dans

Digitized by Google

le portrait, et fit celui des 7 pontifes sous lesquels il vécut. Il recommandait aux personnes qu'il peignait de parler et de gesticuler, disant qu'il ne voulait pas faire des statues. Son caractère violent et emporté causa la mort de son fils, qui, ne pouvant survivre à l'affront d'avoir reçu un soufflet de son père devant une nombreuse compagnie, alla se noyer dans le Tibre.

BACILLY (Bénigne de), prêtre, né dans la basse Normandie, vers 1625, a publié des *Recueils d'airs spirituels* et *bachiques*, et des *Remarques sur l'art de bien chanter*, 1668.

BACIO (Henri), jésuite, originaire d'une famille italienne, naquit à Nancy en 1609, et mourut préfet des classes, à l'université de Pont-à-Mousson, au commencement de l'année 1681. On connaît de lui : *Illustrissimi ducis Bellegardii Laudatio*, 1467, in-4° ; *Elogium Henrici Borbonii II*, 1647, in-12.

BACIOCCHI (Marie-Anne-Élisa BONAPARTE, depuis Madame), la première des sœurs de Napoléon, naquit à Ajaccio, en Corse, le 3 janvier 1777. Elle fut élevée à la maison royale de Saint-Cyr, dans le temps où son frère Napoléon terminait de la même manière son éducation à Brienne et à l'école militaire. Cet établissement de Saint-Cyr ayant été supprimé par un décret de la convention nationale, Élisa retourna dans sa famille avec son frère, à la fin de 1792, et lorsque en 1793 la Corse tomba au pouvoir des Anglais, elle vint avec sa mère et ses sœurs résider à Marseille. Elles eurent, comme l'on sait, dans cette ville une existence précaire et malaisée. Napoléon devint, peu après, général en chef de l'armée d'Italie; mais cette soudaine élévation ne l'empêcha pas de donner son consentement à l'union projetée par sa mère entre Élisa et M. Baciocchi, ancien officier au régiment Royal-Corse. Le mariage fut célébré à Marseille, dans le mois de mai 1797 ; et, l'année suivante, Lucien Bonaparte ayant été nommé membre du conseil des Cinq-Cents, sa famille vint avec lui s'établir à Paris. Élisa, dont l'éducation avait été soignée, qui d'ailleurs avait de l'esprit, de l'amabilité, le goût des lettres et des arts, rassembla autour d'elle une société d'élite. Elle se forma une véritable cour composée des gens de lettres, des artistes les plus distingués de l'époque, et qui devint plus nombreuse et plus brillante, à mesure que s'éleva le pouvoir de Napoléon. Par un décret du 27 ventôse an XIII (18 mars 1805). Napoléon, devenu empereur, céda en toute propriété, à sa sœur Élisa et à son époux, la principauté de Piombino, à laquelle très-peu de temps après il ajouta celle de Lucques. Les nouveaux souverains partirent aussitôt pour leur résidence, et ils y furent couronnés le 10 juillet 1806. La princesse Élisa a attaché son nom à quelques établissements utiles, à quelques grands monuments, au premier rang desquels on cite la route magnifique qu'elle a fait construire de Lucques aux bains de *la Villa*. Elle fut nommée en 1808 grande-duchesse ayant le gouvernement de Toscane; mais ce titre, qui ne fut conféré qu'à Élisa, n'appartint jamais à son mari. Dès lors elle tint sa cour à Florence, à Pise, à Poggio, à Cajano. Après la chute de Napoléon, en 1814, la princesse Élisa, retirée d'abord à Bologne, et ne s'y trouvant pas en sûreté, voulut se réfugier à Naples; Murat, qui était alors l'allié des Autrichiens, refusa de l'y recevoir. Au commencement de 1815, elle alla chercher un asile à Trieste; depuis elle se réunit à sa sœur Caroline, veuve du roi Murat, dans le château de Haimbourg, près de Vienne, puis dans celui de Brunn en Moravie. Enfin elle se fixa, sous le nom de comtesse de Compignano, à Bologne où elle est morte, d'une fièvre nerveuse, dans les premiers jours d'août 1820. Ses restes embaumés ont été transportés à Trieste. — Son fils (Frédéric) est mort à Rome, dans le mois d'avril 1833, à l'âge de 18 ans, par suite d'une chute de cheval.

BACIOCCHI (Félix), époux de la précédente, né en Corse en 1762, membre du sénat en 1804, puis général, officier et grand cordon de la Légion d'honneur, suivit son épouse en Allemagne après les revers de 1814, et se fixa à Trieste où il est mort il y a quelques années.

BACK ou **BAECK** (Abraham), né en 1713, mort en 1795, premier médecin du roi de Suède, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm. On a de lui différents mémoires sur l'histoire naturelle, entre autres sur la couleur des nègres ; une traduction de l'ouvrage anglais de Dinisdale sur la *nouvelle* méthode d'inoculer la petite vérole, 1769, et une autre de Linné *de memorabilibus Insectis*.

BACK (P. Conrad), né en 1749 à Heigerloch. et mort en 1810 à Ottobeuern, a composé beaucoup de messes, litanies, etc., et un opéra de *Joseph*.

BACKER (Jacques de), né en 1530 à Anvers, fut dès sa jeunesse forcé de manier le pinceau pour exister, succomba sous l'excès du travail, et mourut en 1560. Son père, qui était peintre, mourut en France.

BACKER (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né en 1608 ou 1609, à Harlingen, mort à Amsterdam, le 27 août 1641. On cite de lui un *Jugement dernier* fait pour l'église des Carmes d'Anvers.

BACKER (Adrien), neveu du précédent, né à Amsterdam en 1643, mort en 1686, a fait un *Jugement dernier* pour l'hôtel de ville d'Amsterdam.

BACKER, né à Anvers en 1648, travailla en Angleterre sous la direction de Kneller, peintre de portraits.

BACKER (George de), imprimeur et libraire, exerçait sa profession à Bruxelles dès 1693. Il donna une édition revue et corrigée de la traduction française de *Lazarille de Tormes*, par l'abbé de Charnes, 1698, 2 vol. in-12, laquelle a servi de type aux nombreuses réimpressions de ce roman. On lui doit en outre : le *Dictionnaire des Proverbes français avec leur explication et leur origine*, 1810, petit in-8°, rare, et que les curieux continuent de rechercher. Le Roux, ou le compilateur que cache ce nom, a reproduit en entier l'ouvrage de Backer sous ce titre : *Dictionnaire comique, satirique, libre et proverbial*, Amsterdam, 1718, in-8°, avec des additions qui se sont accrues à chaque édition nouvelle, et ont fini par le rendre un des livres les plus orduriers qu'il y ait dans la langue française. Backer a traduit du flamand l'*Histoire du Saint Sacrement de miracle*, par P. Cafmeyer, Brux., 1720, in-8°.

BACKER (George), médecin de la reine d'Angleterre au 18e siècle, est auteur de différents ouvrages de médecine, entre autres de *Recherches sur les avantages de l'inoculation*.

BACKEREEL (Guillaume et Gille ou Égide), peintres d'Anvers estimés, florissaient au 15e siècle. Les bio-

Digitized by Google

graphes français les appellent Baccarelles, Bakercel ou Bacciarelli.

BACKERS, sculpteur de Berlin, fit avec Heusi et Herfort les *Esclaves* qui entourent le piédestal de la statue de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

BACKHOUSE (WILLIAM), astrologue et alchimiste, né dans le Berkshire en 1593, a publié : *The pleasant fountain of Knowledge, translated from the french*, in-8°; *Complaint of nature; la Toison d'or;* il a aussi inventé un instrument appelé *waywiser*. Il mourut en 1662.

BACKUS (ISAAC), ministre anabaptiste du Massachussett, prétendant que le baptême par aspersion était insuffisant, se fit baptiser par immersion en 1751. Il a composé des sermons où règne un grand désir de l'égalité des droits parmi les chrétiens. Il mourut en 1806.

BACKUS (CHARLES), docteur en théologie et pasteur à Cowers, où il est mort en 1803, a publié un vol. de *Sermons*.

BACLER D'ALBE (le baron LOUIS-ALBERT-GHISLAIN), né à St.-Pol (Pas-de-Calais), le 21 octobre 1761, d'abord peintre et chef des ingénieurs géographes attachés au département de la guerre, et successivement directeur du cabinet topographique, maréchal de camp en 1813, et chef de division au ministère de la guerre en mars 1815, vécut depuis dans la retraite, et mourut à Sèvres le 12 octobre 1824. On a de lui la *Carte du théâtre de la guerre lors des premières campagnes de Bonaparte en Italie*, en 1802, 54 fr. Elle est fort recherchée, parce qu'au mérite de l'exactitude elle joint celui d'une belle exécution. *Vues pittoresques du haut Faucigny; Ménales pittoresques et historiques des paysagistes;* un recueil de dessins lithographiés sous le titre de *Souvenirs pittoresques*, etc.

BACMEISTER (LUC), théologien de Rostock, et surintendant des églises de Custrow, mort en 1638, était lié avec Juste Lipse. Il est auteur d'un grand nombre de commentaires et explications des Psaumes et questions théologiques.

BACMEISTER (MATHIEU), fils du précédent, né à Rostock en 1580, voyagea en Allemagne, en Danemark et en Angleterre et vint s'établir comme médecin à Kiel. En 1612 il alla enseigner les mathématiques à Rostock, accepta en 1616 la place de médecin pensionné de Lunébourg, et mourut le 7 janvier 1626, laissant un traité de médecine pratique en 28 dissertations, et des notes sur les 4 premiers vol. des OEuvres de F. Joël.

BACMEISTER (JEAN), fils du précédent, né à Rostock en 1603, mort en 1631, professeur de médecine à l'université, est auteur de dissertations académiques d'un faible intérêt.

BACMEISTER (JEAN), mort en 1794, fut bibliothécaire de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. On lui doit un *Essai sur la bibliothèque et le cabinet de curiosités et d'histoire naturelle de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1779.

BACMEISTER (HARTMAN-LOUIS-CHRISTIAN), frère du précéd. né à Hernbourg en 1736, membre de l'académie de Pétersbourg, dirigea longtemps le collége allemand de cette ville. On lui doit : un *Abrégé de géographie de l'empire russe*, Pétersbourg, 1773; un recueil de mémoires et de pièces authentiques *sur l'Histoire de Pierre III;* une *Bibliothèque russe*, ib., 1778-88, 11 vol. contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie en langues étrangères et dans celle du pays. Ce savant mourut à Pétersbourg en 1806.

BACO DE LA CHAPELLE, député aux états généraux en 1789, se montra partisan zélé de la révolution, fut nommé maire de Nantes en 1792; contribua à la défense de cette ville contre les Vendéens; fut ensuite accusé de fédéralisme et détenu à l'Abbaye jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Le Directoire l'envoya depuis en qualité de commissaire à l'île de France, où on ne voulut pas le reconnaître. Il passa de là à la Guadeloupe, et y mourut en 1801.

BACOES ou **BACOCZ** (THOMAS), cardinal, archevêque de Strigonie, et ministre d'État en Hongrie; né à Herdout, en Hongrie, de parents pauvres, il s'éleva par son propre mérite. Mathias Corvin le nomma à l'évêché de Javarin, et le fit conseiller d'État. Ladislas V obtint pour lui le chapeau de cardinal, le 25 septembre 1500, et le fit ministre d'État. Il assista à Rome à l'élection de Léon X, en 1513, et reçut la dignité de légat de Hongrie et de Bohème, où il fit prêcher la croisade; s'opposa à la révolte des Hongrois sous le règne de Louis le Jeune, fils de Ladislas, et mourut le 12 juin 1521.

BACON (ROBERT), théologien anglais, né vers la fin du 12e siècle. Il étudia la théologie à Oxford, et en fut un des plus célèbres professeurs; il prêcha au parlement convoqué à Oxford, en 1253, par Henri III, et fut en partie cause du renvoi du ministre français Pierre des Roches, et des étrangers; il contribua de tout son pouvoir à la gloire de l'université d'Oxford, et suscita à Clément V l'idée d'ajouter une constitution pour les professeurs; ce qu'il fit dans les ordonnances qu'il adressa au concile de Vienne, et publiées sous le nom de *Clémentines;* il mourut en 1248.

BACON (ROGER), religieux de l'ordre de Saint-François, né en 1214, près d'Ilchester, dans le comté de Somerset, étudia d'abord à Oxford, puis à Paris, où il s'appliqua aux mathématiques et à la médecine. De retour à Oxford, vers 1240, il s'occupa des langues et de la philosophie; se fit moine de l'ordre de Saint-François à peu près à 26 ans, et forma plusieurs élèves qui l'aidèrent dans ses travaux. Vers 1260, il jouissait déjà d'une grande réputation, et les moines de son ordre commençaient à le persécuter; ses supérieurs lui défendirent même de communiquer ses écrits à qui que ce fût, sous peine de confiscation de l'ouvrage, et du jeûne au pain et à l'eau pendant plusieurs jours. Vers 1270, il rédigea le recueil de ses travaux, sous le titre d'*Opus majus*, et fit remettre par Jean de Paris, son élève favori, cet ouvrage au pape Clément IV, qui lui en avait fait la demande. En 1280, sous le pontificat de Nicolas III, le général des franciscains, Jérôme de Esculo, envoyé à Paris comme légat, condamna la doctrine de Bacon, le fit jeter en prison, et demanda au pape de confirmer ce qu'il avait fait. Bacon fut condamné comme magicien et astrologue. Lorsqu'il fut jeté en prison, il était âgé de 70 ans; 7 ans après, Jérôme de Esculo devint pape; loin d'accorder la liberté à Roger Bacon, qui avait appelé à lui de la sentence, il ordonna qu'il fût encore gardé plus étroitement. Il ne fut élargi qu'après la mort de ce pape, par le crédit de plusieurs seigneurs anglais; repassa en Angleterre.

Digitized by Google

puis retourna à Oxford, où il mourut, en 1294, âgé de 80 ans. On a conservé de ce philosophe : *le Miroir de l'Alchimie*, opuscule d'une douzaine de pages ; *Des OEuvres secrètes de la Nature et de l'Art, et de la nullité de la Magie ; Des moyens de retarder les infirmités de la vieillesse et de conserver nos sens ; Specula mathematica ; Traité de Perspective*, et *Opus majus, ad Clementem IV, pontificem romanum ;* ce dernier est le plus grand ouvrage de Roger Bacon, et fut publié à Londres, en 1733. On lui attribue, entre autres découvertes, l'invention de la poudre à canon.

BACON (Nicolas), jurisconsulte anglais, né à Chislehurst (Kent), en 1510, obtint la faveur de Henri VIII ; la reine Élisabeth le créa chevalier, le nomma garde du sceau et membre du conseil privé. Il eut beaucoup de part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre. En 1568 et 1571, il fut chargé de présider les commissions qui devaient examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Écosse et de ses sujets rebelles. Il mourut en 1579, laissant quelques *Traités* de politique et de législation, et un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, restés manuscrits.

BACON (Anne), 2e fille d'Antoine Cook, précepteur d'Édouard IV, née vers l'an 1528, fut mariée à Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, l'illustre chancelier. Elle traduisit de l'italien en anglais vingt-cinq sermons de Bernardin Ochin, et du latin l'apologie de l'Église d'Angleterre, de l'évêque Jewel, et mourut au commencement du règne de Jacques Ier.

BACON (François), fils de Nicolas, baron de Vérulam, vicomte de St.-Alban, et grand chancelier d'Angleterre, l'un des plus célèbres philosophes modernes, né à Londres le 22 janvier 1561, donna dès son enfance, des preuves d'un esprit supérieur. Il n'avait pas encore seize ans, que, frappé de la futilité de la philosophie d'Aristote, il fit un écrit pour la combattre. C'était alors un usage établi en Angleterre, d'envoyer dans les pays étrangers, et particulièrement en France, les jeunes gens destinés à entrer dans les affaires publiques. Le jeune Bacon vint à Paris, à la suite de l'ambassadeur Amias Powlet, qui le fit partir bientôt après pour l'Angleterre, avec un message qui demandait du secret et de la célérité. Après avoir rempli sa mission, il revint en France, et parcourut différentes provinces, pour s'instruire des mœurs et des lois du pays. A l'âge de dix-neuf ans, il composa un écrit intitulé : *De l'état de l'Europe*, dans lequel on trouve des marques frappantes de la maturité précoce de son jugement. La mort de son père le rappela dans sa patrie, où la médiocrité de son héritage le força à chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance. Il se décida pour la jurisprudence, et se livra à l'étude des lois, avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut nommé, n'ayant encore que vingt-huit ans, conseil extraordinaire de la reine. Cette place était plus honorable que lucrative ; ses talents, et son alliance avec le grand trésorier Burleigh et son fils, sir Robert Cecil, principal secrétaire d'État, semblaient l'appeler aux plus grands emplois. Malheureusement Cecil était ennemi déclaré du comte d'Essex, ami et protecteur de Bacon ; et cette inimitié de deux courtisans retarda longtemps la fortune de ce dernier. En 1594, Essex employa tout son crédit pour le faire nommer solliciteur général ; mais Cecil représenta Bacon comme un homme tellement livré aux études spéculatives, qu'il lui paraissait incapable de cette place. Élisabeth céda à cette objection. Le comte d'Essex, pour dédommager Bacon de ce refus, lui fit présent d'une terre, qu'il accepta avec les démonstrations de la plus vive reconnaissance ; mais il oublia, peu de temps après, ce qu'il devait à un si généreux bienfaiteur, qu'il abandonna dans sa disgrâce, avec une lâcheté que rien ne peut excuser. Tout le monde sait que le comte d'Essex périt sur l'échafaud, accusé de haute trahison. Dans l'instruction du procès, Bacon plaida lui-même contre le comte, sans y être obligé ; et après l'exécution de la sentence, il chercha à justifier la conduite du gouvernement, dans un appel au public, intitulé : *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex.* Après avoir montré une complaisance honteuse et servile dans l'affaire du comte d'Essex, il sembla reprendre sa probité et sa dignité dans sa conduite au parlement. Il avait été choisi, en 1593, pour représenter le comté de Middlesex dans la chambre des communes. Dans les débats qui eurent lieu sur des questions publiques, il vota avec le parti populaire, contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût toujours au service de la couronne. Si quelque chose peut atténuer les fautes graves qu'on lui reproche, c'est sa pauvreté. Élisabeth, à qui il avait sacrifié son honneur, ne fit rien pour sa fortune, et il se trouva dans de tels embarras que, deux fois, il fut arrêté pour dettes. Le règne de Jacques Ier lui fut plus favorable : ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, accueillit Bacon avec distinction, et lui conféra, en 1603, les honneurs de la chevalerie. Bacon se montra digne de cette faveur, par sa conduite au parlement. Il fut chargé de porter au pied du trône des représentations solennelles sur les vexations qu'exerçaient, en son nom, les pourvoyeurs de Sa Majesté ; il s'acquitta de cette commission délicate avec tant de talent et de bonheur qu'il satisfit à la fois le parlement et le roi. La chambre des communes lui vota des remercîments publics, et Jacques Ier le nomma un de ses conseillers, avec un traitement annuel de 40 livres sterling, et cette grâce fut bientôt suivie d'une nouvelle pension de 60 livres sterling. En 1607, il fut nommé solliciteur général. Sa fortune s'accrut alors considérablement par le produit de sa pratique au barreau, et par le mariage qu'il contracta avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la Cité. Il obtint successivement plusieurs autres places jusqu'en 1617, qu'il obtint celle de garde des sceaux. En 1619, il fut créé lord grand chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Vérulam, qu'il échangea l'année suivante pour celui de vicomte de St.-Alban. Sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par les actes d'avidité qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Des plaintes graves furent portées contre lui. On l'accusa d'avoir reçu des sommes d'argent pour des concessions de places et de priviléges qu'il avait expédiées sous le grand sceau. Ces plaintes furent renvoyées à la chambre des pairs. Bacon, hors d'état de se justifier, voulut éviter l'éclat d'une recherche judiciaire, et adressa à la chambre une lettre de repentir et de soumission, par laquelle il invoque la clémence de ses pairs, et demande que la peine qu'on prononcera contre lui se borne à lui

ôter la place éminente qu'il a déshonorée. Les lords exigèrent de lui une confession circonstanciée sur chacun des griefs allégués contre lui. Il envoya un mémoire dans lequel il reconnaissait la vérité de presque toutes les imputations de corruption portées contre lui, en implorant de nouveau la clémence de la chambre. Malgré l'intérêt que le roi témoigna pour lui, et celui que prenait la chambre même à la situation d'un de ses membres, distingué par de si grands talents, elle ne put s'empêcher de rendre un jugement sévère ; il fut condamné à payer une amende de 40,000 livres sterling, et à être emprisonné à la Tour. Bacon mourut le 9 avril 1626. Frappé dès ses premières études, de l'absurdité de la méthode qu'on suivait dans les écoles pour l'enseignement public, Bacon avait conçu le projet hardi d'une refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa, dans ses vues, le cercle de toutes les connaissances humaines; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartenait. De là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination. Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale : il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités et de s'assurer qu'on y est parvenu : c'est celui d'observer la nature, non-seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature; il faut un art pour diriger les observations; il en faut un, plus difficile encore, pour interroger la nature. C'est pour parvenir à ce double but qu'il a créé des méthodes, dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences*, plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée, dans les deux ouvrages qui en faisaient la base; l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum*; l'autre, *Novum organum scientiarum*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, 1745, 5 vol. in-4°. Antoine de la Salle en a publié une traduction complète, 1799-1802, 15 vol. in-8°. Deluc a donné : *Précis de la philosophie de Bacon*, in-8°, ouvrage dans lequel il relève les inexactitudes des traductions françaises. On doit à Deleyre l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 2 vol. in-12.

BACON (Nathanael), frère du précédent, fut un peintre distingué, particulièrement dans le paysage.

BACON (Phanuel), théologien et poëte spirituel, élevé à Oxford où il fut reçu docteur en 1735, et ministre de Bramber dans le comté de Sussex, qu'il cumulait avec la cure de Balden dans l'Oxfordshire, où il mourut en 1783.

BACON (John), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, bourg maintenant réuni à Londres, mort en 1799, membre de l'Académie royale de Londres, remporta le premier prix qui ait été donné par cette Académie et exécuta pour Bristol et Westminster plusieurs monuments, entre autres celui de lord Chatam, dont il a composé l'inscription. Il est auteur de fables et d'épitaphes qui montrent que la littérature ne lui était pas étrangère.

BACON (J.-B.-Pierre), avocat au parlement, professeur de belles-lettres à l'école militaire, né vers 1720 à Paris, mort vers la fin du 18e siècle, a publié un *mémoire sur le prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle*, 1755, in-4° ; *la Mahonaise* et *Belphégor dans Marseille*, coméd., 1756 ; *Éloge historique de Henri IV*, Londres, 1769, in-12 ; et avec Douchet, *Principes généraux de l'orthographe française*.

BACON-TACON (Pierre-Jean-Jacques), né à Oyonnax dans le Bugey, en 1738 ; archéologue ; membre du conseil du département de l'Ain, en 1790 ; folliculaire à Paris, en 1791 ; attaché à la police secrète, en 1796 ; condamné pour escroquerie, en 1807, en matière de conscription, à 600 fr. d'amende et à 3 mois de prison ; s'occupa ensuite de littérature et publia : le *Discours sur les mœurs ; Manuel du jeune officier ; Manuel militaire ; Recherches sur les antiquités celtiques ; Histoire numismatique ancienne et moderne ;* plusieurs ouvrages sur *l'équitation ;* et mourut en mars 1817.

BACONTHORP (Jean), moine anglais et provincial des carmes au 14e siècle, étudia et professa à Oxford et à Paris, où il fut reçu docteur de Sorbonne, et mourut à Londres en 1346. On a de lui en latin, des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Milan, 1520 ; *Abrégé de la loi de J. C.*, Venise, 1527.

BACOUE (Léon), poëte latin, né en Gascogne en 1608, abjura le protestantisme et devint évêque de Glandèves, puis de Pamiers, et fut le seul huguenot converti parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Il se fit d'abord connaître par son poëme intitulé : *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen panegyricum ;* il dut surtout son élévation au *Delphinus, seu de primâ institutione principis*, poëme sur l'éducation d'un prince, qu'il publia lors du choix d'un gouverneur pour le Dauphin, Toulouse, 1670. Bacoue est mort le 13 février 1694.

BACQUÈRE (Benoit de), religieux de l'abbaye des Dunes, à Bruges, natif de Termonde, mourut en 1678, âgé de 65 ans. Il cultiva la poésie latine avec succès. On cite de lui : *Senum medicus ; Senum anatomicus ; Senum salvator*, Cologne, 1673.

BACQUET (Jean), jurisconsulte né dans le 16e siècle à Paris, se fit recevoir en 1549 avocat au parlement et avocat du roi en 1570. Un de ses gendres, le fils de Jacques Charpentier, ayant été convaincu de trahison et roué en place de Grève, Bacquet mourut de chagrin en août 1597. Ses œuvres, recueillies en 1601, ont été réimprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Lyon, 1744, commentée par Ferrière.

BACREVANTAZY (David), né à Bacvan, ville de la grande Arménie, au commencement du 7e siècle, fut en 647 chargé par l'empereur Constance de pacifier les querelles religieuses, et de rétablir la bonne intelligence entre les deux peuples. Après avoir rempli sa mission avec honneur, il revint à Constantinople et mourut vers l'an 687. On a de lui un ouvrage instructif intitulé : *Porte de la sagesse*.

BACUET (Paul), professeur de philosophie à Genève en 1632, et ministre à Grenoble en 1641, non content de porter les secours spirituels aux malades de son Église, soulageait encore leurs infirmités par l'efficacité de ses re-

Digitized by Google

mèdes, dont il donna le recueil sous le titre de *l'Apothicaire charitable*, 1670, un vol. in-8°. On a encore de lui plusieurs *Dissertations physiques*, imprimées à Genève.

BACURIUS ou **BATURIUS**, roi des Ibères, peuples qui habitaient du côté de la mer Caspienne. Il se convertit, vers l'an 327, sous l'empereur Constantin, qui le fit comte des domestiques et gouverneur de la Palestine.

BADAJOZ (Catherine de), savante espagnole, morte en 1553, se fit un nom dans le 16e siècle par son talent pour la poésie.

BADAKHCHY, poëte persan du 10e siècle de notre ère, contemporain du calife abasside Moctafy, est auteur d'un recueil de *poésies* ingénieuses et pleines de pensées d'un grand sens.

BADALOCCHIO ou **ROSA** (Sisto), peintre et graveur italien, né à Parme en 1581; mort en 1647, à Rome. Il fut l'élève et l'ami d'Annibal Carrache et de Lanfranc, avec lequel il grava les *Loges* de Raphaël. Il y a de lui deux tableaux au musée royal de Paris.

BADARO (Jean), né à Languelia dans l'État de Gênes, en 1793; médecin, botaniste, mort au Brésil en 1831; auteur de mémoires sur la botanique.

BADASCH ou **BADESCH**, écrivain arabe, mort l'an de l'hégire 528, est auteur d'un *Commentaire sur la grammaire arabe de Ben Sarragi*.

BADCOCK (Samuel), théologien et critique anglais, né à South-Molton (Devon) en 1747, mort ministre à Londres en 1788, est auteur d'un grand nombre de morceaux de critique insérés dans le *Monthly Review*.

BADCOCK (Richard), physicien et naturaliste anglais, a donné à la Société royale de Londres des *observations microscopiques* sur diverses plantes, *Trans. philos.*, vol. 44, numéros 479 et 480.

BADE (Herman Ier de), deuxième fils de Berthold Ier, duc de Carinthie, frère de Berthold II, duc de Zahringen, épousa, en 1052, Judith fille d'Adelbert, qui lui apporta en dot le comté d'Ufgau, qui forme le territoire de Bade; se retire dans l'abbaye de Cluni en 1073 et y meurt en odeur de sainteté le 25 avril 1074.

BADE (Herman II de), fils du précédent, mort en 1130, prend à la diète de Bâle, en février 1130, le titre de margrave ou marquis de Bade.

BADE (Herman III de), fils du précédent, se trouve en 1140 au siége de Weinsberg avec Conrad III, prend la croix en 1146 avec ce prince, envoie des secours à Frédéric Barberousse en Italie en 1154, accompagne ce dernier dans sa deuxième expédition en Italie, et meurt en 1160.

BADE (Herman IV de), fils du précédent, suivit Frédéric Ier dit Barberousse, à la croisade contre le sultan d'Iconium, et mourut en Cilicie vers la fin de 1190. Son corps fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche avec celui de l'empereur Frédéric Ier.

BADE (Herman V de), dit *le Pieux*, mort le 16 janvier 1243, assista au couronnement de Frédéric II à Aix-la-Chapelle, et servit fidèlement ce prince dans ses démêlés avec son fils rebelle Henri, roi des Romains. — Henri, deuxième fils de Herman V, fut la tige des margraves de Hochberg.

BADE (Herman VI de), fils du précédent, épousa en 1248 Gertrude, petite-fille de Léopold VI, duc d'Autriche et héritière de ce duché qui fut enlevé à la maison de Bade à la mort de Herman, arrivée en 1250.

BADE (Frédéric Ier de), fils du précédent, avait un an lorsqu'il perdit son père. Sa mère Gertrude se réfugia avec son fils à la cour de Louis II de Bavière où le jeune Frédéric se lia d'amitié avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Conradin avait été dépouillé par son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, de la couronne de Sicile, usurpée à son tour sur l'usurpateur par Charles d'Anjou. Les exactions de ce dernier ayant irrité ses sujets, ceux-ci engagèrent Conradin à venir reconquérir son trône, et le jeune prince, accompagné de Frédéric de Bade, quitta Rome le 10 août 1268. La défaite du 23 août à Tagliacozzo détruisit les espérances de Conradin. Les deux cousins s'embarquèrent sur un bateau de pêcheur, furent poursuivis, faits prisonniers et décapités à Naples le 26 octobre 1268. Frédéric fut exécuté le premier et Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa, et se reprocha amèrement de l'avoir arraché à la tendresse de sa mère. — Rodolphe Ier, second fils de Herman V, succéda à Frédéric Ier dans le margraviat de Bade.

BADE (Bernard Ier), fils de Rodolphe III *le Long*, succéda à son père en 1372 et mourut le 5 mai 1431, après une vie continuelle de guerres contre les Strasbourgeois, le duc d'Autriche, les villes libres d'Allemagne et plusieurs seigneurs. Il entra en 1405 dans la confédération pour placer Adolphe de Nassau sur le trône impérial.

BADE (Jacques Ier de), fils du précédent, surnommé *Salomon*, servit fidèlement René, comte de Provence, dans sa querelle avec Antoine de Vaudemont, pour le duché de Lorraine. Il fournit des secours à Frédéric II, contre les Russes en 1444, fut un des médiateurs du traité qui termina ce différend en 1446, et mourut en 1453.

BADE (Jean de), né le 9 février 1434, troisième fils du précédent, fut archevêque de Trèves et fut le premier qui prit le titre d'électeur.

BADE (Christophe Ier de), né le 13 novembre 1453, fils aîné du margrave Charles Ier, lui succéda en 1475. En 1477 il accompagna l'archiduc Maximilien dans le voyage que ce prince fit en Flandre pour épouser Marie de Bourgogne; en 1479, il se distingua dans la campagne de Maximilien contre Louis XI qui s'était emparé des provinces de Bourgogne, de Picardie, de Flandre et d'Artois. Les Flamands s'étant révoltés en 1488 contre Maximilien, et l'ayant retenu prisonnier à Bruges, Christophe arma pour le délivrer. Il mourut le 19 avril 1529, après avoir partagé ses États entre ses trois fils.

BADE (Philippe Ier de), fils du précédent, eut une grande influence dans les conférences occasionnées par la réforme de Luther, fut commissaire principal à la diète de Worms, et mourut le 17 septembre 1533, laissant ses États à ses deux frères, qui partagèrent la maison de Bade en deux branches; Bernard Ier fut la tige de Bade-Bade, et Ernest Ier la tige de Bade-Dourlach aujourd'hui en possession de tous les États de Bade.

BADE-BADE (Guillaume Ier), fils d'Édouard Ier *le Fortuné*, s'efforça de rétablir dans ses États la religion catholique et ne put arrêter la marche victorieuse de Gustave-Adolphe.

BADE-BADE (Guillaume Ier de), petit-fils du précédent, né à Paris le 8 avril 1655, et tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV. La princesse de Carignan, sa mère, voulait l'élever à Paris, mais son père et son aïeul le firent enlever à l'âge de trois mois pour qu'il passât son enfance au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Louis-Guillaume, après avoir parcouru l'Europe, fit ses premières armes sous Montecuculli contre Turenne, se distingua à la défense de Vienne contre les Turcs, remporta sur ces derniers les victoires de Nissa, le 24 septembre 1689, et de Salankemen, le 19 août 1691. Il fit ses dernières campagnes contre la France dans la ligue de l'Allemagne et de l'Angleterre, et enfin dans la guerre de la succession d'Espagne où il fut moins heureux qu'habile. Après avoir fait 26 campagnes, commandé 25 siéges et livré 13 batailles, il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, laissant à son fils Louis-George Ier, ses États dévastés par la guerre.

BADE-DOURLACH (George-Frédéric Ier de), né le 30 janvier 1573, succéda à son frère Ernest-Frédéric Ier. Il prit la défense des protestants contre Maximilien Ier de Bavière, embrassa le parti de Frédéric V à la guerre de trente ans, resta constamment fidèle à ce prince malgré la défaite de Prague et la mise au ban de l'Empire de l'électeur Palatin. George-Frédéric abdiqua en faveur de son fils Frédéric Ier, leva une armée de 16,000 hommes, fut défait près de Wimpfen, forcé de se réfugier à Genève et bientôt après à Thonon en Chablais. Ayant obtenu de l'argent de Charles Ier d'Angleterre pour réintégrer Frédéric dans ses domaines, il rentra en campagne en 1627; mais totalement défait par Wallenstein il quitta la carrière et se retira à Strasbourg où il mourut le 24 septembre 1638.

BADE-DOURLACH (Frédéric Ier, margrave de), fils du précédent, né le 6 juillet 1594, sut à la fois maintenir la paix avec l'Empereur, préserver ses États de la guerre, servir la cause des protestants, et ménager ses intérêts avec la France et la Suède qui, à la paix de Westphalie, le firent rentrer complétement dans ses États envahis par l'Autriche. Il mourut à Dourlach le 8 septembre 1649.

BADE-DOURLACH (Frédéric II, margrave de), fils du précédent, commanda les armées de Charles-Gustave, roi de Suède, et servit contre la France sous Montecuculli.

BADE-DOURLACH (Charles-Guillaume Ier, margrave de), né le 28 janvier 1679, succéda à Frédéric III dit *le Grand*, son père; il servit sous Louis-Guillaume Ier de Bade, fonda, après la paix de Rastadt, la ville et le palais de Carlsruhe et institua à cette occasion l'ordre de la Fidélité. Il mourut le 11 mai 1738.

BADE-DOURLACH (Charles-Frédéric, grand-duc de), né le 22 novembre 1728, succéda au précédent le 11 mai 1738, sous la tutelle de sa grand'mère et de son cousin Charles-Auguste, et fut investi de la souveraineté le 14 août 1750. Il s'appliqua d'abord à faire régner la prospérité dans ses États, et lorsqu'en 1792 la guerre éclata, il se montra un des plus empressés à fournir ses contingents à l'armée de l'Empire. Le 22 août 1796, il signa la paix avec le Directoire, et depuis il se montra constamment attaché à Napoléon, qui le créa électeur en 1803, et en 1804 grand-duc avec le titre d'Altesse royale. Le grand-duc Charles-Frédéric mourut à Carlsruhe le 10 juin 1811, à l'âge de 83 ans. Sa première femme Charlotte ou Caroline-Louise de Hesse-Darmstadt, mariée en 1751 et morte en 1783 était distinguée par sa beauté et son esprit. Voltaire entretint avec elle une correspondance de plusieurs années.

BADE (Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de), petit-fils du précédent et fils du prince héréditaire qui mourut le 15 décembre 1801, naquit à Carlsruhe le 8 juin 1786. Il assista au couronnement de Napoléon qui lui fit épouser en 1806 Mlle Stéphanie Tascher de la Pagerie, cousine de l'impératrice, et adoptée par l'empereur qui lui avait donné les noms de Louise-Adrienne-Stéphanie Napoléon de France. Le prince eut part à la victoire d'Iéna, fit la guerre de Pologne, et se distingua au siége de Dantzick. Ayant succédé à son grand-père, en 1811, il envoya des contingents en Espagne et en Russie, et abandonna l'un des derniers l'empereur Napoléon; ce ne fut que le 20 novembre 1813 qu'il se réunit aux alliés. Il est mort à Rastadt le 8 décembre 1818.

BADE (Louis-Auguste-Guillaume, grand-duc de), né le 9 février 1763, fils de Charles-Frédéric et oncle du précédent, servit dans l'armée prussienne, fit la campagne de Champagne et celle du Rhin jusqu'en 1795, présida le ministère de la guerre à Carlsruhe, se retira totalement des affaires jusqu'à son avénement au trône le 8 décembre 1818, et mourut le 30 mars 1830 sans enfants, laissant ses États à son père le comte de Hochberg.

BADEGISILE, évêque de Mans, en 581; fut maire du palais de Chilpéric Ier roi de France; avant d'arriver à l'épiscopat, il était marié; il conserva néanmoins sa femme, et assista au concile de Mâcon, en 585; mort en 586.

BADÈME (St.), persan d'une famille noble, souffrit le martyre sous Sapor III, l'an 367 de J. C.

BADEN (Jacques), né à Vordingborg, en Suède, en 1735, ouvrit à Copenhague le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays, occupa diverses places dans l'instruction publique, fut membre de l'Académie des belles-lettres, et mourut en 1804. Ses principaux ouvrages sont : un *Journal critique* et un *Journal de l'université;* diverses *Grammaires* des langues grecque, latine, allemande et danoise; un *Dictionnaire* latin danois et un autre danois-latin; les *Annales de Tacite,* en danois; des *Commentaires* sur Horace, etc.

BADENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1576, passa de bonne heure en Italie, et s'y perfectionna dans son art. Il avait par ses talents amassé une fortune honnête dont il allait jouir dans sa patrie, lorsqu'il en fut entièrement dépouillé par des brigands. Il en mourut de chagrin en 1603.

BADENS (François), parent du précédent, né à Amsterdam en 1571, surnommé *le peintre italien*, eut la gloire d'introduire le premier le bon goût du coloris en Italie; il réussit également bien dans l'histoire et le portrait.

BADESSA (Paul), poëte, né à Messine, publia en 1564, une *traduction*, en vers libres, de cinq livres de l'*Iliade* d'Homère. On croit qu'il traduisit de même l'*Odyssée,* et une grande partie des *Métamorphoses* d'Ovide.

BADGER (Louis), Lyonnais, s'illustra par un trait

héroïque d'amitié fraternelle. Après le malheureux siége de Lyon en 1794, il alla s'offrir aux bourreaux conventionnels à la place de son frère, qui avait participé à la défense de sa patrie, et reçut courageusement la mort.

BADI EL ZEMAN, le dernier des descendants de Tamerlan qui ait régné dans le Koraçan, fut vaincu par les Usbeks et se réfugia en Perse. Mais Sélim I^er^, empereur turc, s'étant emparé de Tauris, lieu de sa résidence, il fut emmené à Constantinople, où il mourut en 1517 de J. C.

BADIA (Thomas), cardinal italien, né à Modène vers 1483, mort à Rome le 6 décembre 1547, fut député par Paul III au colloque de Worms, convoqué par Charles-Quint, et dont il donne le récit dans une *lettre* adressée au cardinal Contarini.

BADIA (Charles-François), éloquent prédicateur italien, né à Ancône le 20 juin 1675, mort le 8 mai 1751 à Turin, prêcha avec le plus grand éclat pendant 38 ans dans la plupart des villes d'Italie et à Vienne. On a de lui un *Carême*, Turin, 1749, et des *Panégyriques*, Venise, 1750, in-4°.

BADIA-Y-LEBLICH (Dominique), né en Biscaye, en 1766, célèbre et savant voyageur espagnol, plus connu sous le pseudonyme d'Ali-Bey; doué d'un esprit aventureux, il partit d'Espagne, le 29 juin 1801, pour le voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, afin de faire mieux connaître les pays occupés par les Musulmans. Au courant des habitudes de ces peuples et de la langue arabe, il se fit débarquer à Tanger, en 1803; se rendit à la cour de Maroc sous le déguisement turc et sous la fausse qualité de descendant des Abassides, et fut bien accueilli; mais obligé de s'éloigner précipitamment, il passa successivement à Tripoli, à Chypre, en Égypte et en Arabie, but principal de son voyage; sous prétexte de s'acquitter de ses dévotions, il pénétra dans le temple de la Mecque, ainsi que dans la mosquée d'Omar, à Jérusalem; de retour en Europe, le 9 mai 1808, il servit le roi Joseph Bonaparte; nommé intendant de Ségovie, en 1809, et préfet de Cordoue, en 1812; vint à Paris en 1814, après la chute de Napoléon, et y publia la relation de ses voyages; en 1817, il présenta au ministre des affaires étrangères un projet de voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, une ordonnance du 20 décembre le reconnut comme maréchal de camp au service de France; et lui donna mission pour ce voyage qui devait commencer par la Mecque. Badia partit l'année suivante pour la Syrie; à Damas il se joignit à la caravane des pèlerins, et succomba à une dyssenterie le 30 août 1818.

BADIALE (Alexandre), peintre et graveur italien, élève de Flam. Torre, mort à Bologne en 1726, a gravé à l'eau forte d'après son maître une *Descente de Croix*, une *Sainte Famille*, etc.

BADILLON ou **BODILLON**, seigneur français qui fut attaché à un poteau et fouetté par ordre du roi Childéric II, roi de France; il s'en vengea en massacrant ce roi, la reine Blichilde, qui était enceinte, et un enfant encore en bas âge, à leur retour de la chasse, en 674.

BADIUS (Josse), surnommé Ascensius, du village d'Assche, près de Bruxelles, où il vit le jour en 1462, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres à Lyon, depuis 1491 jusqu'en 1511, que Robert Gaguin l'attira à Paris. Treschel, imprimeur dans la première de ces villes, l'avait fait correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage. Il monta, à Paris, cette fameuse imprimerie, connue sous le nom de *Prælum Ascensianum*, d'où l'on vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques, ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à la nourriture de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires, pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ses trois filles épousèrent trois imprimeurs célèbres, Michel Vascosan, Robert Étienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père. Badius est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivants méritent une mention particulière : *Navicula stultarum mulierum*, traduit en français par J. Droyn, Paris, sans date, et 1501, in-4°; *Navis stultiferæ collectanea*, en vers latins, presque tous tirés des auteurs anciens, avec un commentaire en prose, 1513, rare; une *Vie de Thomas à Kempis*.

BADIUS (Conrad), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, était encore jeune lorsqu'il perdit son père. Il embrassa, comme lui, l'état d'imprimeur. Les premières éditions qu'on connaît de Conrad sont datées de Paris, 1546. Trois ans après, il se retira à Genève, pour se soustraire aux persécutions qu'on commençait à exercer contre les protestants, dont il avait embrassé les opinions. Il s'associa d'abord à Jean Crespin, imprimeur célèbre; mais il rompit cette société, pour en former une nouvelle avec Robert Étienne, son beau-frère, qui était venu le rejoindre; ils ont publié ensemble un grand nombre d'éditions estimées, tant pour leur beauté que pour leur correction. Conrad Badius a traduit du latin en français l'ouvrage d'Érasme Alber, intitulé : *Alcoran des Cordeliers*, Genève, 1556, in-12. On a encore de Badius : *Les Vertus de notre maître Nostradamus, en rime*, Genève, 1562, in-4°. Il mourut à Genève, vers 1568, âgé d'environ cinquante-huit ans.

BADOARO (Pierre), célèbre avocat de Venise, naquit au commencement du 16^e^ siècle, et mourut en 1591. On a de lui un recueil de plaidoyers, intitulé : *Orazioni civili secondo lo stile di Venezia*, Venise, 1593, in-4°.

BADOARO (Frédéric), noble vénitien, né en 1518, fut deux fois ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Une infidélité grave qu'il commit dans l'administration de l'Académie vénitienne, dont il était fondateur, le fit emprisonner, et causa la suppression de l'Académie. On lui attribue quelques ouvrages historiques relatifs à ses deux ambassades, et des *harangues* latines et italiennes. Il mourut en 1595.

BADOARO (Lauro), poëte italien, né vers 1546, fut de la congrégation des Frères de la Croix, se distingua dans la prédication, et devint évêque d'Albe. On a de lui une *Ode* au pape Sixte-Quint; *Rime spirituali*; les *sept Psaumes de la pénitence* en vers italiens.

BADOARO (Jacques), poëte vénitien, qui florissait au 17^e^ siècle, est auteur de trois drames : *Nozze di Enea con Lavinia*; *Ulisse errante*; *Elena rapita*. Un quatrième, intitulé : *Il retorno d'Ulisse in patria*, a été représenté à Venise, mais n'a pas été imprimé.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, succéda en

939 à P. Candiano, et fut le 7e de sa famille élevé à cette dignité. La république lui dut de sages réformes, la confirmation de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monnaie. Il mourut en 942.

BADOLET (Jean), ministre à Genève, est auteur de plusieurs ouvrages de physique et de métaphysique qui lui valurent le droit de bourgeoisie en 1655.

BADONVILLE (Pierre), né à Pressy-le-Sec, en Bourgogne, en 1760; chef d'escadron et aide de camp de Pichegru; chargé, en 1795, des commissions de ce général auprès du prince de Condé; arrêté, en 1797, et détenu au Temple pendant deux ans; absous, au mois de janvier 1800, par le conseil de guerre de Strasbourg; employé en 1803, comme chef d'escadron; arrêté de nouveau à Paris, en 1804, lorsque Pichegru y fut arrivé, et retenu jusqu'en 1805; fut alors envoyé dans son département sous la surveillance de la police, et mourut quelques années après.

BADOU (Jean-Baptiste), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, naquit à Toulouse vers la fin du 17e siècle, et fut l'un des plus saints missionnaires de son temps. Le 6 septembre 1727, il avait commencé à donner une retraite dans la maison des filles du Bon-Pasteur à Toulouse, située sur les bords de la Garonne, lorsque, le septième jour, une inondation extraordinaire gagna l'intérieur du couvent; le P. Badou se trouva enfermé avec les religieuses, il se retrancha dans la partie de la maison qu'il présumait être la plus solide, et continua le cours de ses exhortations; mais les eaux grossissant renversèrent le bâtiment, et engloutirent le saint prêtre avec cinquante-deux religieuses. Quelques-unes accablées sous les décombres, ne périrent pas sur-le-champ, mais il fut impossible de les dégager. Le P. Badou lui-même, enseveli au milieu des ruines, vécut encore quatorze heures, et ne cessa d'exhorter à la mort celles des sœurs qui pouvaient encore l'entendre. On a du P. Badou un livre intitulé : *Exercices spirituels, avec un catéchisme et des cantiques pour aider les peuples à profiter des missions*, Toulouse, 1716, in-12.

BADUEL (Claude), littérateur studieux, d'abord recteur du collége de Nîmes sa patrie, fut ensuite ministre à Genève, où il s'était retiré pour professer librement le calvinisme, et où il mourut en 1561. Parmi ses ouvrages, on ne cite plus que *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, 1544, in-8o, traduit par Guy de la Garde, 1548, in-8o; *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita*, etc.

BAECK ou **BECK** (Jean-George), graveur allemand, était né vers 1675, à Augsbourg. Christ nous apprend qu'il marquait ses estampes des initiales J. B., ou simplement d'un B. Il a gravé, d'après les peintres allemands, des sujets d'histoire ou des paysages. On lui doit aussi la reproduction de quelques tableaux du Poussin. On ne connait aucun ouvrage de lui postérieur à 1725.

BAECK. *Voyez* **BACK.**

BAEHR (Jean), célèbre compositeur et maitre de concerts du duc de Weissenfels, naquit en 1652 à St.-George sur l'Ems et mourut en août 1700. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables, entre autres: *Bellum musicum*, 1701, in-4o; *Discours sur la musique*, 1719; *Le très-honorable Menestrier.*

BÆHR (Joseph). *Voyez* **BEER.**

BÆHR ou **BÉRUS** (Oswald), médecin à Bâle, né dans le Tyrol, vers 1486; régent du collége des Carmes à Strasbourg; professeur à Bâle; recteur de l'université, en 1529; c'est sous son second rectorat, en 1532, que l'université de Bâle fut rétablie dans son premier lustre; il fut ensuite nommé médecin de cette ville et mourut à 80 ans. Il a écrit un commentaire sur l'Apocalypse.

BAELI (François), littérateur et poëte, né le 15 décembre 1639 à Milazzo en Sicile, voyagea d'abord dans toutes les contrées de l'Europe, et de retour dans sa patrie, y fit représenter divers drames et comédies, qui furent alors assez goûtés, mais qu'on ne lit plus depuis longtemps, ainsi que son *État historique de la ville de Messine*, ses *Odes*, *Sonnets*, etc.

BAENGIUS (Pierre), évêque de Wiborg en 1696, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, et de divers ouvrages de théologie.

BAENTSCH (Louis-Gustave), conseiller de la régence ducale à Coethen, naquit le 4 janvier 1774, à Gusten, où son père était officier de justice. En 1804, nommé secrétaire titulaire de la chancellerie et en même temps secrétaire de la régence et du consistoire. En 1811, sous la domination française, il remplit les fonctions de juge de paix près la cour de justice et la cour criminelle, et devint président du consistoire et membre de la direction de l'instruction. Enfin en 1819 il eut l'honneur d'accompagner le prince Frédéric d'Anhalt-Coethen au congrès de Vienne, d'où il ne revint qu'en 1820, pour reprendre ses fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1830.

BAER (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1719, à Strasbourg, remplit pendant plusieurs années les fonctions de chapelain et de secrétaire de la légation suédoise à Paris. Il se retira dans sa patrie vers 1784 avec le titre d'aumônier honoraire du roi de Suède, et mourut le 23 avril 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre sur l'origine de l'imprimerie; Essai historique et critique sur les Atlantiques; Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephté; Recherches sur les maladies épizootiques;* et les *Oraisons funèbres* du maréchal de Saxe et de Louis XV.

BAEREBISTE, roi des Daces, contemporain de Sylla, de César et d'Auguste, arrêta sur les bords du Borysthène la marche des Sarmates, vainqueurs des Scythes, qui avaient déjà passé le Tanaïs, défit les Boïens, soumit la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, et se rendit si puissant par son habileté politique, son activité et son talent dans la guerre, qu'il fit trembler Rome, et se disposait à marcher contre elle, lorsqu'il périt victime d'une conspiration.

BÆRENFELS (de), ancienne et noble famille de Bâle.

BAERHOLZ (Daniel), poëte allemand, né à Elbing en 1630, secrétaire, puis membre du sénat de sa patrie, y mourut en 1688. Il a publié sous le nom de Bathys un recueil de poésies, Lubeck, 1674.

BAERLE (Gaspar van), plus connu en latin sous le nom de Barlæus, naquit le 12 février 1584, à Anvers. Son père, greffier de cette ville, la quitta, lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Espagnols, et s'établit en Hollande.

Digitized by Google

Gaspar, après avoir fait ses cours en théologie, à Leyde, devint, en 1608, ministre de l'Église réformée, dans un village de l'île d'Over-Flakkee; ensuite, il obtint, en 1612, la sous-régence du collége de théologie des États de Hollande, à Leyde, et, en 1617, il fut créé professeur de logique dans l'université de cette ville. Pendant les dissensions entre les partisans de Gomar et d'Arminius, en Hollande, van Baerle, s'étant déclaré en faveur des derniers, et les ayant défendus par ses écrits, perdit ses emplois en 1619, lorsque la doctrine arminienne fut publiquement condamnée. Il s'adonna alors à l'étude de la médecine, et reçut le grade doctoral à Caen, en Normandie, continuant néanmoins sa demeure à Leyde, et y instruisant quelques jeunes gens dans la philosophie. En 1631, il obtint la chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam, où il mourut le 14 janvier 1648. Ses poésies latines, publiées à Amsterdam sous le titre de *Poemata*, 1645, 2 vol. in-12, trop vantées de son temps, ne sont cependant pas sans mérite, ainsi que ses vers hollandais. Parmi ses autres ouvrages on doit distinguer le recueil de ses *lettres* latines, Amsterdam, 1667, 2 parties in-8°, et son Histoire du Brésil, Amst., 1647.

BAERLE (Melchior van), oncle du précédent, né à Anvers, fils de Lambert, archiviste de cette ville. On a de lui : *Brabantia dos libri V, carmine heroico, et Antuerpiæ Encomium*, Anvers, 1562, in-8°, *De Diis gentium, lib. II, versu elegiaco*, ibid, 1562, in-8° ; *Bucolien et raptus Ganymedis*, ibid, 1572, et dans les *Deliciæ poet. belg.*, P. I, pp. 212-229, où l'on trouve aussi l'églogue de Galatée qui va jusqu'à la p. 240. *Oratio de vitæ humanæ felicitate*, avec un poëme *de rerum humanarum vicissitudine ad Gasparum Barlæum fratrem*, ibid., Plantin, 1566, in-8° ; *De miseriis vitæ humanæ*, 1566.

BAERLE (Gaspar van), frère aîné du précédent, succéda à son père dans ses fonctions et se retira ensuite en Hollande.

BAERLE (Lambert), fils du précédent, aumônier de l'ambassade hollandaise à Paris, puis professeur de grec à l'académie de Leyde, a donné un *Commentaire sur la théogonie* d'Hésiode et le *Timon* de Lucien.

BAERLE (Jacques van), second frère de Melchior, fut d'abord professeur de seconde à l'école latine de Leyde, ensuite directeur de celle de la Brille.

BAERMANN (George-Frédéric), né à Leipzig, remplit la chaire de mathématiques à Wittenberg, fut membre de la société allemande de Leipzig, et mourut en 1769. On a de lui une édition des *Éléments d'Euclide*, en latin, 1740, in-8°; *Le Maître d'éloquence*, traduit du grec de Lucien, en allemand, 1745, in-8° ; *Introduction à la grammaire allemande*, et diverses *Dissertations* dans les *Acta eruditorum*.

BAERSDORP (Corneille van), né en Zélande, archiâtre et conseiller de l'empereur Charles-Quint, est auteur d'un ouvrage in-fol. intitulé : *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1538. Il mourut dans cette ville le 24 novembre 1568.

BAERSIUS ou **VEKENSTEL** (Henri), imprimeur et mathématicien à Louvain, a publié des *Tables des longitudes et latitudes des planètes*, 1528, et autres ouvrages d'astronomie.

BAERT (François), en latin *Baertius*, naquit, en 1651, à Ypres, où sa mère, qui habitait Bailleul, s'était réfugiée pendant sa grossesse, pour échapper aux soldats dont toute la Flandre était alors inondée. Baert entra chez les jésuites, fit son noviciat à Malines, acheva sa philosophie à Anvers, et pendant six ans professa les humanités à Bruges et ailleurs. Il consacra ensuite trois années à la théologie, soutint des thèses sur toutes les parties de cette science et reçut la prêtrise en 1680. L'année suivante ses supérieurs le rappelèrent à Anvers pour aider le P. Papebroch à la rédaction des *Acta Sanctorum*. Le 12 janvier 1716, atteint d'apoplexie, il resta dans cet état environ quatre ans, jusqu'à ce que, ayant subi inutilement l'amputation du pied droit où s'était mise la gangrène, il mourut le 27 octobre 1719, dans la maison professe des jésuites à Anvers.

BAERT (Philippe), bibliothécaire du marquis de Chasteler, s'occupait par prédilection de l'étude de l'héraldique, qui absorbait alors en partie la littérature belge. C'est de lui que sont *le Supplément au nobiliaire des Pays-Bas et de Bourgogne*, 2e édition, Louvain, 1772, in-12 ; et *le Vrai supplément aux deux volumes de ce nobiliaire*, ibid., 1774, in-12. Mais l'un et l'autre ont été corrigés par le comte de Cuypers, autre généalogiste. Au tome Ier, page 216, des *Acta Sanctorum Belgii*, on cite un ouvrage manuscrit de P. Baert : *De Comitibus Bruxellensibus*. On a encore de Philippe Baert : *Essai historique et critique sur une ancienne ville et forteresse saxonne nommée* Sigisbures, *située dans le comté de la Marck, laquelle fut détruite au treizième siècle*, 1803, in-8°.

BAERT (Arnould), jurisconsulte né à Bruxelles, en 1554, conseiller au grand conseil de Malines, mort en 1630, auteur de Dissertations peu remarquables publiées à Cologne.

BAERT (le baron Alexandre-Balthazar-François de Paule de), naquit vers 1750 à Dunkerque, dans une famille opulente, et se livra dès sa jeunesse à de longs voyages, d'abord en Russie, particulièrement sur les rives de la mer Caspienne, puis en Angleterre, où il séjourna longtemps et qu'il parcourut dans tous les sens. De là il passa en Espagne; et il se trouvait à Gibraltar en 1789. Revenu dans sa patrie, il fut élu en 1791 député du département du Pas-de-Calais à l'assemblée législative, où il parla le 21 octobre en faveur de la liberté illimitée des cultes et demanda, en conséquence de ce principe, que les actes de naissance et de décès fussent tenus par des officiers civils. Après le 10 août 1792, Baert se rendit aux États-Unis d'Amérique. Ce fut là qu'il acheva son grand ouvrage sur l'Angleterre et ses colonies. Il revint en France peu de temps après le 9 thermidor, et s'y occupa de la rédaction des documents recueillis dans ses courses pénibles, et qu'il publia successivement, savoir : *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, 1799 ; *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8°, avec figures et cartes, Paris, 1800. Baert avait épousé mademoiselle de Montboissier, petite-fille de Malesherbes. Nommé en 1815, membre de la chambre des députés, il vota constamment avec la minorité jusqu'à l'ordonnance du 5 sept. 1816 qui en prononça la dissolution. Cependant il ne fut point

Digitized by Google

réélu et continua d'habiter la capitale, où il est mort le 23 mars 1825.

BAETON, historien grec, vers 324 avant J. C.; il écrivit les conquêtes d'Alexandre le Grand.

BAEX (Joachim), ecclésiastique d'Utrecht, mort en 1619, dont le père était secrétaire des états de la province, se distingua par son zèle contre les protestants et par les *ouvrages polémiques* qu'il composa contre eux en hollandais.

BAEZA (Diego de), célèbre théologien et prédicateur espagnol, né en 1582, à Ponferrada, embrassa la règle de Saint-Ignace, à l'âge de dix-huit ans, et professa d'abord la philosophie dans divers collèges; mais, ses talents pour la chaire l'ayant bientôt fait connaître, il quitta l'enseignement pour se livrer à la prédication. Le P. Baeza mourut à Valladolid, en 1647. Outre ses recueils de *sermons* in-4°, on a de lui: *Commentarii morales in historiam evangelicam*.

BAEZA (Gaspard de), célèbre jurisconsulte, vers 1540, traduisit en espagnol l'Histoire de Paul Jove, et laissa divers ouvrages de droit.

BAFFA (N.), savant napolitain, se fit surtout une grande réputation comme helléniste. Il eut le malheur d'accepter des fonctions publiques, lorsque le roi de Naples s'enfuit en Sicile; mais après la retraite des Français, en 1799, et au retour du roi, il fut condamné à mort et exécuté.

BAFFA ou **BAFFI** (Françoise), Vénitienne du 16e siècle, s'est fait connaître par des poésies pleines de grâce, imprimées dans les *Rime diverse*, etc.

BAFFIN (Guillaume), habile astronome et pilote anglais, né en 1584, et mort au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bileth, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir par le nord de l'Amérique un passage dans les mers de Tatarie et de Chine. Il consigna ses découvertes et ses observations sur des *cartes* qui furent malheureusement perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique septentrionale. Purchas nous a conservé quelques-uns de ses journaux qui sont remplis de remarques utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée.

BAFFO (George), patricien de Venise et rimeur obscène, mort en 1768, dont les œuvres ont été recueillies et imprimées à Venise, sous la rubrique *Cosmopoli*, 1789, 4 vol. in-8°; ce sont des *capitoli*, des *canzoni*, *sonnets*, *madrigaux*, etc.

BAFFO (la sultane) était une jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, qui, dans un voyage à Corfou, dont son père était gouverneur, fut prise par les Turcs et emmenée à Constantinople, où elle plut à Amurath III, qui la fit sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, conserva sous Mahomet III la même autorité, et ne la perdit que sous Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGARATO ou **BAGAROTTO**, jurisconsulte bolonais au 13e siècle, dont on trouve dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, tom. III, pag. 2, deux *Traités* sur le reproche des témoins et les déclinatoires.

BAGARD (César), sculpteur habile, connu des artistes français sous le nom de *Grand César*, naquit à Nancy, le 27 mars 1639. Disciple de Jaquin qui travailla longtemps à Paris, Bagard y suivit son maître et exécuta, entre autres ouvrages, deux figures allégoriques représentant la *Force* et la *Vertu*, qui furent placées sur l'arc de triomphe dressé en 1659 pour le mariage de Louis XIV. Il revint ensuite en Lorraine, où il demeura jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Nancy en 1709.

BAGARD (Toussaint), fils du précédent, sculpteur de mérite, mort jeune à Nancy, en 1712.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nancy, le 2 janvier 1696, mort en cette ville, le 7 décembre 1772. Il mérita la confiance de Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine; fut nommé son premier médecin, et décoré de l'ordre de St.-Michel, en 1753. Ses ouvrages, spécialement relatifs à la matière médicale, sont absolument sans intérêt de nos jours. Bagard se servit de son influence auprès de Stanislas, pour faire établir dans sa patrie un jardin de botanique et un collége royal de médecine.

BAGARRIS. *Voyez* **RASCAS**.

BAGATTI (François), excellent compositeur et organiste à Sainte-Marie della Porta, à Saint-Victor et au St.-Sépulcre à Milan, vers le commencement du 17e siècle, a publié deux œuvres des motets, des messes et des psaumes.

BAGDEDIN (Mahomet), mathématicien arabe du 10e siècle, auquel on attribue un *Traité* de la division des superficies, dont Commandini d'Urbin donna la traduction en latin en 1570, Pesaro.

BAGDELONE (N.) devint de simple soldat général de division; le 4 avril 1793, il s'empara de 20 bouches à feu qui protégeaient les postes que leurs positions du mont Valsain, du mont St.-Bernard et de la Tiule, défendaient déjà, et le 20 juin il prit le petit St.-Bernard; mourut au mois de juin 1795.

BAGE (Robert), romancier anglais, né à Darley (Derbyshire) en 1728, et mort en 1801. Ses romans les plus remarquables sont *le Mont Heneth*, *James Wallace*, et *Barham Downs*.

BAGELLARDUS (Paul), médecin, professeur de philosophie, puis de médecine à Padoue, sa patrie, y mourut en 1494. Il est auteur de *Libellus de infantium ægritudinibus et remediis*, Padoue, 1472, Venise, 1487.

BAGENIES, philosophe allemand, renouvela dans le 17e siècle à Leipzig, sa patrie, le système religieux de Platon.

BAGET (N.), général de brigade, commandant de la Légion d'honneur; né en 1743, à Romagne (Haute-Garonne); blessé à la bataille d'Arlon; fut nommé peu après général de brigade; commanda, dans toute la campagne de 1793, la cavalerie de l'armée de la Moselle, et se distingua particulièrement à la bataille de Wissembourg et au déblocus de Landau en 1794; inspecteur général des remontes, puis commandant du département du Gers; mort vers 1828.

BAGETTI (le chevalier Joseph-Pierre), peintre paysagiste, né à Turin, en 1764, dessinateur du roi Victor-Amédée en 1793, topographe à l'école du génie de Turin en 1794, se rendit à Paris en 1807, et y fut attaché au dépôt de la guerre avec le grade de capitaine ingé-

nieur-géographe, spécialement chargé d'exécuter à l'aquarelle des tableaux représentant les victoires des armées françaises. Dans l'espace de huit ans il acheva plus de quatre-vingts tableaux, qui se trouvent dans la galerie de Fontainebleau et au dépôt de la guerre. Considéré, après la restauration, comme étranger, il donna sa démission, se rendit en 1815 à Turin, où le roi lui conféra le grade de major d'infanterie. Bagetti exécuta un bas-relief qui figurait les Alpes et tout le Piémont jusqu'aux limites de la Lombardie. Il composa ensuite plusieurs tableaux de batailles en l'honneur des héros de la Savoie. Ayant appris la musique dans sa jeunesse, Bagetti improvisait sur le piano des motifs très-agréables pour se distraire dans la maladie à laquelle il succomba en mai 1831, à Turin. Il a publié en italien l'*Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture, et de l'imitation dans les beaux-arts,* Turin, 1827.

BAGFORD (Jean), antiquaire anglais, né à Londres, en 1651, mort en 1716, de cordonnier se fit libraire, et acquit d'assez vastes connaissances en bibliographie, quoiqu'il fût du reste fort ignorant, et ne sût pas même l'orthographe de sa langue. C'est à ses soins qu'on dut les importantes collections de livres et de manuscrits du comte d'Oxford et du D. Moore, évêque de Norwich.

BAGGAERT (Jean), médecin, né à Flessingue en 1657, et mort en décembre 1710, a laissé *la Vérité sur les six choses non naturelles*, en flamand, Middelbourg, 1696; *Traité de la petite vérole et de la rougeole,* Amsterdam, 1710, in-12.

BAGGE (Charles-Ernest, baron de), chambellan du roi de Prusse, amateur passionné de la musique, vivait vers 1783 à Paris, où il est mort en 1791. Il offrait des leçons aux premiers violonistes de l'époque et lorsque ceux-ci, pour se débarrasser de ses importunités, objectaient la nécessité d'utiliser le temps pour vivre, il leur offrait de les payer pour qu'ils devinssent ses élèves. Ce ridicule lui fit donner le nom de *Francaleu du violon*.

BAGGE (Jacques), amiral suédois, né en 1499 dans la province de Halland. Son père avait été officier supérieur de Christian II, mais pendant le siége de Stockholm, en 1520, il avait donné sa démission et prêté serment à Gustave Wasa. Jacques suivit l'exemple de son père, mais ce ne fut que 12 ans après qu'il eut occasion de se distinguer en faisant lever le siége de Halmstad, qu'il défendit ensuite avec succès, quoique blessé grièvement en repoussant un assaut. Il défit les rebelles de Smolandie sous les ordres de Nicolas Dack, commanda une expédition contre les Moscovites qu'il battit à Nœteborg et à Wiborg; protégea Revel contre la ligue des villes hanséatiques; battit en 1562, l'escadre danoise près de Bornholm; livra un autre combat près d'Oeland en 1563; en 1564 se met à la tête d'une nouvelle expédition qui est dispersée par la tempête, et qui est attaquée avant d'avoir eu le temps de se réunir. Bagge, avec quatre vaisseaux seulement, tient tête pendant deux jours à deux escadres immenses; entouré et pressé de toutes parts, il abandonne son vaisseau enflammé et près de sauter. Conduit prisonnier en Danemark, il y meurt dans les fers après plusieurs années de captivité sans que ses enfants aient jamais pu ni le voir, ni même savoir à quelle époque il a cessé de vivre.

BAGGER (Jean), théologien et évêque de Copenhague, né à Lunden en 1646, mort en 1693, n'occupe une place dans ce recueil qu'à cause d'une circonstance qui honore peu sa mémoire. Consulté par le gouvernement danois, en 1684, pour savoir si l'intérêt de la religion luthérienne permettait de recevoir en Danemark les réformés calvinistes expulsés de France par Louis XIV, il répondit que leur présence exposerait les luthériens à la damnation éternelle et conclut pour la négative : il s'agissait de 30 à 40,000 fabricants et savants qui auraient porté en Danemark leur industrie et leurs lumières.

BAGGESEN (Jens, c'est-à-dire, Emmanuel), poëte danois, né à Korsoer le 15 février 1764, fit ses études à l'université de Copenhague et montra dès sa jeunesse un esprit original et une grande chaleur d'âme. Un de ses protecteurs, le comte Adam de Moltke, l'emmena en Suisse et en France en 1789. A son retour par l'Allemagne il se lia avec Wieland, Reinhold, Klopstock et Voss. Il épousa à Berne la petite-fille du célèbre Haller, et après de nouveaux voyages, obtint en 1796 une chaire à l'université de Copenhague. Mais Baggesen, à qui une vie sédentaire convenait peu, se remit en route dès l'année suivante pour conduire sa femme sous un climat plus doux. Elle mourut à Kiel lui laissant deux enfants en bas âge que Baggesen conduisit en Suisse. Après deux voyages successifs à Paris, il s'y remaria avec Fanny Reibaz fille d'un pasteur suisse, avec laquelle il retourna en Danemark : mais voyant qu'elle ne s'habituait pas au climat, et vivant dans la gêne malgré son travail, il la ramena à Paris. Ses ressources étaient toujours précaires : pendant un de ses voyages à Paris, il fut emprisonné à Ste.-Pélagie par ses créanciers. Obligé enfin de chercher une place, il se fit nommer professeur de littérature danoise à l'université de Kiel. En 1814 il donna sa démission et revint à Copenhague, où il fut l'antagoniste classique de son compatriote et ami OEhlenschlæger. Sa santé déclinant rapidement, il se rendit aux eaux de Carlsbad, mais sans succès et, en retournant dans sa patrie, il mourut à Hambourg le 3 octobre 1826. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Contes plaisants*, 1785; *Ouvrages de ma jeunesse*, poésies détachées; le *Labyrinthe, ou Excursions d'un poëte en Europe*, 1792-93, 4 vol.; *Nouveaux mélanges de poésie*, 1807; *Épîtres poétiques*, 1807; *Poésies*, 1803; *Parthenaïs, ou le Voyage aux Alpes; Haideblumen*, fleurs des bruyères; *Adam et Eve, poëme épique et humoristique*, etc.

BAGGOWOTH, général russe, commandait une avant-garde à Prussisch-Eylau, le 8 février 1807, et fut chargé de défendre le village de Serpallen qui couvrait le front de l'armée russe. Ne pouvant plus résister, il mit le feu au village et rejoignit le général Kamenskoy à travers mille dangers. Baggowoth se distingua aux batailles de Heilsberg et de Friedland, et, devenu lieutenant général, commanda l'aile droite à la bataille de Borodino. Sa division ayant été chargée de la principale attaque contre le corps de Murat à Tarontino, il y fut tué d'un boulet de canon le 7 octobre 1812 dès le commencement de la bataille.

BAGIEU (Jacques), chirurgien distingué du siècle dernier, membre de l'académie de chirurgie, s'est fait connaître par d'intéressantes et utiles recherches sur les amputations, et par le soin qu'il a mis à restreindre le nombre des circonstances dans lesquelles on doit recourir

à ces graves opérations. On a de lui aussi des observations curieuses sur les corps étrangers, extraits des diverses parties du corps dans lesquels ils avaient été introduits.

BAGLIONE (César), peintre, né à Bologne au 16e siècle, se distingua dans les décorations de théâtre et les ornements de plafond. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal à Parme. Il mourut en 1590.

BAGLIONE (Jean), peintre et écrivain, né vers 1573 à Rome, fut employé, sous le pontificat de Sixte-Quint aux décors de la bibliothèque du Vatican, et depuis chargé par ce pontife de plusieurs grands ouvrages. La plupart de ses peintures sont à fresque. Baglione fut plusieurs fois président de l'Académie de St.-Luc; il composa des *notices* sur les artistes de son temps, où l'on admire une rare impartialité, Rome, 1640, et Naples, 1733.

BAGLIONI (Jean-Paul), tyran de Pérouse, sa patrie, au 16e siècle, fut d'abord un de ces aventuriers que les Italiens nomment *condottieri*. Il s'empara du pouvoir à Pérouse, fut chassé de cette ville et y rentra à plusieurs reprises. Il s'y était affermi, lorsque le pape Léon X, sous le prétexte de le consulter sur des affaires d'État, l'attira à Rome et lui fit trancher la tête, en 1520.

BAGLIONI (Astor), fils du précédent, guerrier et poëte, servit les Vénitiens, commanda dans l'île de Chypre, fut assiégé par les Turcs dans Famagouste, capitula après un an de résistance, et eut la tête tranchée avec les officiers de la garnison, en 1571. Il reste de lui deux *sonnets*, imprimés dans un recueil de poésies de Pérousins, en 1720, in-8o.

BAGLIONI (Thomas), imprimeur vénitien, acquit quelque réputation dans son art au commencement du 17e siècle. Il a publié l'*Histoire des guerres de Flandre*, par Lanario d'Aragon, Venise, 1616.

BAGLIVI (George), célèbre médecin, natif de Raguse, professeur d'anatomie à Rome, y mourut en 1707. Ses *œuvres* ont été imprimées, 1710 et 1788, 2 vol. in-8o.

BAGNATI (le P.), jésuite, né à Naples en 1651, se consacra entièrement à la prédication, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1727. On lui doit des *sermons; panégyriques; l'Art de bien penser; l'Ame dans la solitude*, etc., et autres ouvrages ascétiques.

BAGNI (Jean-François), cardinal, né en juillet 1565; suivit en France le cardinal Aldobrandin envoyé comme légat en 1590; à son retour, le pape Clément VIII le fit vice-légat d'Avignon, 1596; il fut aussi deux fois nonce sous Grégoire XV et Urbain VIII; ce dernier lui donna le chapeau de cardinal, en 1627; il était déjà évêque de Cervia, et mourut le 24 juillet 1641.

BAGNI (Nicolas de Giudiis), cardinal-prêtre, du titre de St.-Eustache; frère du précédent; né en 1584; suivit d'abord la carrière des armes; envoyé en Espagne avec le connétable Colonne, et à son retour nommé général des troupes du pape, par Grégoire XV, qui l'envoya dans la Valteline, en 1623, d'où il fut chassé par le marquis de Çœuvres, général français qui vint l'assiéger dans Tirano; Urbain VIII lui donna le commandement des troupes dans la marche d'Ancône, et en 1636, le généralat dans le duché de Ferrare, qu'il garda sept ans; son épouse étant morte, il se fit ecclésiastique, fut envoyé en qualité de nonce auprès de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, et nommé archevêque d'Athènes; en 1644, à la mort d'Urbain VIII, il vint en France, et y resta douze ans en qualité de nonce; disgracié sous le pape Innocent X; fut rappelé à Rome, en 1656, par Alexandre VII, qui le fit cardinal, le 30 mars 1657, et le 18 mai suivant, évêque de Sinigaglia; en 1662, il vendit son palais et ses meubles pour soutenir la guerre contre les Turcs, et mourut le 13 août 1663, âgé de 80 ans.

BAGNOLI (Jules-César), poëte italien, né vers la fin du 16e siècle dans le Ferrarais, était secrétaire de Michel Péretti, neveu de Sixte-Quint, et très-versé dans la littérature ancienne. On a de lui deux tragédies: les *Aragonais* et le *Jugement de Pâris*, Trapani, 1682, in-4o. Il mourut dans un âge très-avancé.

BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, reçut à Milan les leçons du chevalier Tempeste, et se donna entièrement au paysage et aux fleurs, genre dans lequel il a excellé.

BAGNOLO (Jean-François-Joseph, comte de), docteur en droit et mathématicien, né à Turin en 1709, a laissé des dissertations *sulla gente Curzia e dell' eta di Q. Curzio l'istorico*, Bologne, 1741, in-8o; sur l'*Ortatore*, emploi de la marine; une lettre *sull' aurora boreale*. Son principal ouvrage qui est très-estimé en Italie est l'explication des *Tables de Gubbio*, Venise, 1748. Ce savant est mort vers 1760.

BAGOAS, eunuque égyptien, tout-puissant à la cour d'Artaxercès Ochus, empoisonna d'abord ce prince, puis le jeune Arsès qu'il avait mis sur le trône, et allait faire éprouver le même sort à Darius Codoman, lorsque celui-ci le prévint en le faisant mettre à mort, 335 ans avant J. C.—Alexandre le Grand eut un favori de ce nom.

BAGOLINO (Sébastien), peintre, poëte et musicien, fils du peintre Léonard Bagolino de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560. Il se fit une grande réputation par sa connaissance approfondie des langues latine, espagnole et italienne. Il mourut à Alcamo le 27 juillet 1604. On a de lui la traduction de l'espagnol en latin des *Emblèmes* d'Orosco, évêque de Girgenti, et un *recueil* de poésies que la mort de l'auteur a laissé sans commencement et sans fin.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rennes en 1580, théologien de son général à Rome, mort recteur de la maison professe de Paris, le 22 août 1664. Son principal ouvrage, *Defensio juris episcopalis*, fut dénoncé par les curés de Paris à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur la hiérarchie, et sur l'administration du sacrement de pénitence.

BAGOT (Louis), évêque de Norwich et de St.-Asaph, mort en 1802, est auteur de quelques *Discours* et des *Sermons* sur les prophéties, prêchés dans la chapelle de Lincoln.

BAGRATION (le prince Pierre), général russe, né en Géorgie en 1765; entra au service de Russie comme simple sergent en 1782; fit la guerre contre des peuplades du Caucase en 1783; se trouva à l'assaut d'Otchakow, en qualité de colonel, en 1788; passa à l'armée de Pologne en 1794; défit un corps de cavalerie à l'assaut de Varsovie le 24 octobre; accompagna Suwarow en Italie en 1799, et devint bientôt, selon l'expression du maréchal, *le bras droit de Suwarow;* le 10 avril, il se ren-

dit maître de Brescia; cinq jours après, obtint un avantage important contre le général Serrurier, et fut blessé; le lendemain, obligea Moreau à se retirer de la plaine de Marengo; blessé dans un combat en Suisse, retourna en Russie à la fin de 1799; partagea la disgrâce de Suwarow; fut chargé, en 1805, du commandement de l'avant-garde de l'armée envoyée au secours des Autrichiens; éprouva des revers en Souabe le 15 novembre; à la bataille d'Hollabrun, se fit jour à travers l'armée française trois fois plus nombreuse que sa division; fut nommé lieutenant général et se distingua à la bataille d'Austerlitz, par une retraite habile; assista aux batailles d'Eylau, d'Heilsberg et de Friedland en 1807; entra en Finlande en 1808; en occupa tout le pays et fit son entrée à Abo le 10 mars; commanda en Moldavie en 1809; s'empara de la forteresse d'Hirsova; éprouva un échec à Tartaritza; en 1812, tint tête à trois armées ennemies, chacune plus forte que la sienne, et alla se réunir à la grande armée de Barclay de Tolly; prit part à la bataille de Smolensk le 18 août 1812, et à celle de la Moskowa le 6 septembre, où il fut blessé mortellement; transporté à Moscou, il mourut à Sima le 24 septembre 1812.

BAGSHAW (Christophe), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, fut en 1579 principal du collége de Glocester-hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Étant passé sur le continent, il séjourna en France, se rendit à Rome où il étudia la théologie dans le collége Anglais, prit le bonnet de docteur et revint en Angleterre comme missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich avec plusieurs autres détenus pour la même cause. Mis en liberté, il fut chargé, par le clergé, d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre qui divisait toute l'Église catholique d'Angleterre. Il se retira quelque temps après à Paris où il mourut vers 1626. La *relation* qu'il a publiée, Rouen, 1601, et ses autres ouvrages font connaître l'histoire de l'Église catholique d'Angleterre, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier.

BAGSHAW (Guillaume), théologien anglais, né en 1628, mort en 1703, fut curé de Glessop au comté de Derby, et dirigea ensuite une congrégation de dissidents. Il a laissé quelques écrits en matière de controverse.

BAHA-EDDAULAH. *Voyez* **BOHE-EDDAULAH.**

BAHALI, auteur arabe, mort en l'an 220 de l'hégire, a écrit un livre sur l'*Étymologie des mots.* — Un autre écrivain arabe du même nom en a écrit un sur la *Différence des auteurs musulmans.*

BAHARAL XEFDH (mer de mémoire), surnom donné à un écrivain arabe, dont le vrai nom est *Abu-Othman-Ben-Amru,* mort l'an 868 de J. C. Il est auteur d'un livre sur les *Mœurs et les qualités des princes.*

BAHARIAN ou **BAHARITES**, nom de la première dynastie des mameluks qui régnèrent en Égypte. Ces mameluks étaient dans le principe de jeunes Turcomans, que les Tatars avaient vendus à des marchands égyptiens. Le sultan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites, les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes, dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahar*), de là leur nom de *Baharite* ou *Baharites* (marins). Ils s'emparèrent ensuite de l'autorité souveraine, et nommèrent l'un d'entre eux, Ezzeddin-bey, sultan d'Égypte en l'an 1250 de J. C.

BAHARAM ou **BAHRAM.** *Voyez* **BEHRAM.**

BAHIER (Jean), oratorien, poëte latin estimé, mort en 1707, composa, à l'occasion de l'arrestation du surintendant Fonquet, un poëme intitulé : *Fuquetius in vinculis,* qui eut du succès.

BAHNSEN (Benoit), arithméticien à Amsterdam, né à Eiderstædt dans le Holstein vers 1610, mort en 1669, se passionna, sans avoir fait aucune étude, pour les livres de théologie, en publia plusieurs, dont les préfaces ne sont pas même de lui, quoiqu'il eût l'effronterie de s'en donner pour le véritable auteur.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né le 15 août 1741 à Bischofswerda, s'attira par ses opinions hétérodoxes la haine de ses confrères. Un décret de la chambre impériale lui défendit de rien publier en matière de religion avant qu'il eût rétracté publiquement ses erreurs. S'étant réfugié à Halle, il fit paraître sa *Profession de foi,* et ouvrit des cours de philosophie et de langues anciennes. Bientôt après, ayant fait, dans sa pièce intitulée : l'*Édit de religion,* en 5 actes, la satire de l'édit du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé à Magdebourg, où il écrivit l'histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées. Le roi abrégea la détention à laquelle il avait été condamné, et Bahrdt revint habiter sa maison de campagne près de Halle, où il mourut le 24 avril 1792. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Rhétorique à l'usage des prédicateurs,* et *Bibliothèque de théologie universelle.*

BAI ou **BAY** (Thomas), né à Crevalcuore, au territoire de Bologne, dans la 2e moitié du 17e siècle, fut pendant plusieurs années ténor de la chapelle du Vatican, et mourut le 22 décembre 1714. Un seul ouvrage a fait sa réputation, c'est un chef-d'œuvre, un *Miserere,* qui est encore chanté chaque année à la chapelle pontificale pendant la semaine sainte.

BAIAN ou **BAIANO** (André), prêtre, né dans le 16e siècle à Goa, d'une famille portugaise, acheva ses études à Coimbre, et vint à Rome, où dès 1610 il eut l'honneur de prêcher dans la chapelle du Vatican, en présence du pape Paul V. Ami d'Allacci, il vivait en 1633, ayant déjà publié une foule de discours et de pièces de vers. Ses traductions de l'*Énéide* en vers grecs, et de la *Lusiade* du Camoens en vers latin, sont inédites.

BAIARDI ou **BAIARDO** (André), poëte italien, né à Parme, florissait vers la fin du 15e siècle et au commencement du 16e siècle. Il fut en faveur auprès de Louis Sforce, duc de Milan, surnommé *le More,* et servit en qualité d'officier dans ses milices; il était riche, et possédait dans le Parmesan le château ou la forteresse d'Albari, qui fut pris en 1482, et dont les murs furent abattus. Il fut marié et père de plusieurs enfants, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit dans ses poésies, d'avoir, quoique très-attaché à sa femme, deux maîtresses, dont il appelle l'une son *Aurore,* et l'autre son *Phénix.* Son amour pour cette dernière dura pendant vingt-cinq ans. On ignore le temps précis de sa mort; mais il vivait encore en 1521. Son principal ouvrage est un poëme romanesque intitulé : *Libro d'arme e d'amore nomato Philogine,*

qui contient près de 2,000 octaves, et que Baiardi composa en moins de 4 mois.

BAIARDI ou **BAIARDO** (Octave-Antoine), antiquaire italien, né vers 1690 à Parme, prétendait descendre du chevalier Bayard. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Rome, où il fut bientôt référendaire et notaire du saint-siége, et s'acquit la réputation d'un des premiers archéologues de l'Italie. Chargé par le roi de Naples, Charles III, de la publication des monuments d'Herculanum, en 1747, il rédigea en un vol. in-fol., le catalogue des monuments rassemblés à Portici, et en attendant que l'on terminât les figures qui devaient composer le 2e volume, Baiardi obtint du roi la permission de faire un prodrome ou préface destiné à faire connaître l'époque, les suites et l'utilité des fouilles d'*Herculanum*. Il avait déjà publié de ce prodrome 5 vol. in-4°, très-épais, qu'il n'avait pas encore abordé son sujet. Le roi impatienté distribua le travail à plusieurs savants dont il composa l'académie *Ercolanese*. Baiardi en fut nommé président, avec avec un traitement de 6,000 écus; mais il n'en fut pas moins irrité de se voir ravir la gloire de mener seul à fin ce grand ouvrage, et quitta Naples quelques mois après. On ignore la date de sa mort, mais elle est postérieure à l'année 1760. Son *prodrome* est le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui.

BAIDOU-KAN, petit-fils d'Holakou-Kan, et le 6e empereur des Mogols de Perse, succéda l'an 694 de l'hég. (février-mars 1296) à Kandjiatou-Kan, déposé pour ses mœurs corrompues. Il ne jouit pas longtemps du pouvoir. Cazan, fils d'Argoun, et gouverneur du Khoraçan, sous le prétexte de venger le meurtre de Kandjiatou, s'avança vers la Perse. Cazan vint à bout de séduire le plus ferme appui de Baïdou, le général Thogadjar, et lui persuada de détrôner son maître. Baïdou abandonné, entouré de séditieux, prit la fuite, fut atteint et tué après un règne de huit mois.

BAIER (Jean-Jacq.), professeur de médecine à Altorf, savant naturaliste, né à Iéna, en 1677, mort à Altorf, le 14 juillet 1735. Il étudia la médecine à l'université de Iéna; et après y avoir été reçu docteur en 1700, il se rendit à Halle, et partagea son temps entre les leçons qu'il donnait aux étudiants et les visites des malades. Il alla ensuite à Nuremberg, où il fut agrégé au collége des médecins. En 1704, il fut appelé pour professer la physiologie et la chirurgie à Altorf. Ses talents lui firent obtenir la première place dans la faculté, et la charge de directeur du jardin de botanique. Étant devenu membre de l'Académie des *Curieux de la nature*, il en fut nommé conseiller en 1720, directeur en 1729, et président en 1730. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'histoire naturelle des fossiles, entre autres, *Monumenta rerum petrificatarum præcipua*, etc., Nuremberg, 1757; *Oryctographia norica*, ibid., 1708, 1758; *Biographia medic. profess. Altorf*, etc., 1728, etc.

BAIER (J.-Guillaume), né à Nuremberg en 1647, professeur de théologie à l'université de Halle, où il mourut en 1694, est auteur d'un *Compendium theologicum*, et de divers ouvrages de théologie.

BAIER (J.-Guillaume), né en 1675, professeur de théologie à Altorf, mort en 1729, a donné le résultat de ses recherches sur les monuments qui nous restent du déluge universel dans plusieurs *Dissertations* curieuses, imprimées à Altorf, 1722, et sur d'autres questions théologiques.

BAIER (Jean-David), frère cadet du précédent, né à Iéna, en 1681, professeur adjoint de théologie dans cette ville, en 1706; pasteur à Weimar, en 1710, surintendant à Dornbourg et à Burgeln, en 1721, remplaça son frère, en 1729, dans les places de pasteur et de professeur de théologie à Altorf; fut appelé ensuite à présider le consistoire du comté de Wolfstein, et mourut en 1752. On a de lui une dissertation latine *sur les fautes politiques imputées à Constantin le Grand*, Iéna, 1705, in-4°. Plusieurs autres individus de la même famille se sont aussi fait remarquer dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne.

BAIF (Lazare de), né au commencement du 16e siècle, au château de Pins, près de la Flèche, en Anjou, conseiller de François Ier, maître des requêtes, ambassadeur à Venise et en Allemagne, est auteur de trois traités estimés : *De re vestiariâ; De re navali* et *De re vasculariâ*. Il a aussi traduit en vers français l'*Électre* de Sophocle, et l'*Hécube* d'Euripide; mort en 1547.

BAIF (Jean-Antoine de), fils du précédent, né à Venise en 1532, fréquenta l'école de Dorat en même temps que Ronsard, se livra entièrement à la poésie, prenant pour sujet tous les événements un peu remarquables de son époque. C'est un de ceux qui retardèrent le plus les progrès de la langue française, tout en voulant l'enrichir par la bizarrerie de son orthographe. Ce n'est pas lui qui le premier fit en cette langue des vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins, mais il prétendait à l'honneur de cette invention et donnait à ses vers le nom de *baïfins*. En 1570 il obtint de Charles IX des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique, qui ne put se soutenir, vu le malheur des temps. Baif mourut pauvre à Paris le 19 septembre 1589. Ses *OEuvres*, 1572-73 sont rares. On cite encore de Baïf : *Mimes, enseignements et proverbes*, *Antigone*, traduit de Sophocle, et *le Brave* ou le *Taille-Bras*, imitée de Plaute, et enfin *Étrénes de poëzie francoëze au vers mezurés*; *les Besognes et jours d'Hésiode; les vers dorés de Pythagoras*, etc., 1574.

BAIKOF (Théodore-Isaackievitsch), vayvode de Sibérie vers le milieu du 17e siècle, fit, en qualité d'ambassadeur du czar de Russie, un voyage en Chine qui dura 3 ans, et dont il a écrit le *Journal*, inséré dans le 4e tome de la *Bibliothèque ancienne de Russie*, ainsi que dans la 2e partie du *Courrier de Sibérie*.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, né à Abbeville, mort à Paris en 1669, est auteur de plusieurs *ouvrages* latins oubliés. M. de Marca ayant expulsé de Port-Royal les confesseurs qui dirigeaient ce monastère, en nomma Bail supérieur et directeur; mais ce dernier après avoir suivi pendant deux mois la conduite des religieuses, rendit un témoignage favorable, ce qui n'était pas très-conforme aux vues de ceux qui lui avaient fait donner cette délicate mission.

BAIL (Charles-Joseph), administrateur militaire, né à Béthune, en 1777, s'enrôla volontaire dans le corps des chasseurs francs du Hainaut, qui marchaient au secours de Lille, bombardée par les Autrichiens. Il fit en-

Digitized by Google

suite la campagne de la Belgique en 1793, passa dans l'artillerie, et fut enfin appelé dans l'administration de l'armée. Adjoint en 1807 à l'intendance d'Erfurt, il fut nommé directeur des bureaux de la régence du royaume de Westphalie; c'est par ses soins que fut publiée la *Statistique du royaume de Westphalie*, Gœttingue, 1809. Après avoir concouru à l'organisation administrative de ce nouvel État, Bail fut appelé aux fonctions de secrétaire général des finances. Prisonnier de guerre en 1813, il perdit par la conquête le fruit de ses économies. Rentré dans son grade au service de France en 1814, il concourut aux opérations du licenciement, et fut admis au traitement de réforme pour cinq ans. Au mois de mars 1818, il se retira dans la vallée de Montmorenci, où il est mort le 20 février 1827. Nous citerons parmi ses écrits : *Des Juifs au 19e siècle*, Paris, 1816, in-8° ; *État des Juifs en France, en Espagne et en Italie*, depuis le commencement du 5e siècle, ouvrage qui a concouru pour le prix décerné par l'Académie des inscriptions, Paris, 1823, in-8°; *Essais historiques et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administration militaire en France*, Paris, 1817, in-8°.

BAILEY (Louis), évêque de Bangor, prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu en Angleterre par un livre intitulé : *Pratique de Piété*.

BAILEY (Thomas), théologien anglais, fils du précédent, fut très-attaché à Charles Ier, qu'il aida de sa plume et de ses conseils, voyagea après la mort de ce prince en France et en Italie, où il se convertit au catholicisme, et se lia avec le cardinal Ottoboni à Ferrare, où il mourut vers 1660. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* savants et bien écrits dans l'intérêt de Charles Ier, et sur les questions politiques et religieuses du temps.

BAILIES (Guillaume), l'un des médecins de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des colléges des médecins de Londres et d'Édimbourg, a publié, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath*. On raconte qu'ayant été présenté, pour la première fois, au roi de Prusse, à qui on avait beaucoup vanté ses talents, ce prince lui dit, que, pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde. — Pas autant que Votre Majesté, répondit le docteur.

BAILLE (Pierre), administrateur du département des Bouches-du-Rhône, député à la Convention nationale en 1792. Il se fit remarquer par son exaltation, vota la mort de Louis XVI, contre l'appel au peuple et le sursis. Lors de la levée en masse de tous les citoyens français, il fut un des députés chargés de veiller à son exécution. Commissaire de la république à Toulon, lorsque cette ville fut livrée par trahison aux Anglais, il fut fait prisonnier. Quelques jours après, on le trouva étranglé dans sa prison.

BAILLET (Adrien), historien critique, né à la Neuville en Hez, près Beauvais, le 13 juin 1649. Il quitta l'état ecclésiastique pour se livrer à l'étude, et fut bibliothécaire du jeune avocat général Lamoignon, chez lequel il mourut le 21 janvier 1706; il a laissé *Jugements des avocats sur les principaux ouvrages des auteurs*; son meilleur ouvrage est les *Vies des Saints*, 1701, 3 vol.

BAILLET (Christophe-Ernest, comte de), naquit le 1er septembre 1668, au château de la Tour, dans le duché de Luxembourg. Il était fils d'un conseiller et receveur des domaines royaux, qui fut anobli par lettres du roi Charles II, données à Madrid le 1er septembre 1674; sa famille prétend descendre de Henri de Baillet, trésorier de France, et de Jeanne des Essards, fille de Pierre des Essards, général des finances sous Philippe de Valois. Le roi d'Espagne Charles II le nomma d'abord assesseur du conseil provincial de Luxembourg le 27 mars 1699. De là il fut appelé au grand conseil, à Malines, le 26 janvier 1704, et nommé, peu de temps après, procureur général et maître des requêtes de l'hôtel. L'empereur Charles VI le fit président de cette cour suprême par lettres du 5 août 1716, et conseiller d'État le 10 avril 1718, chef et président du conseil privé, le 19 septembre 1725. Le 10 mars 1719, il avait été honoré du diplôme de comte. Il épousa Anne Martini de Luxembourg, décédée à Malines le 18 août 1717, et mourut à Bruxelles le 7 juin 1732.

BAILLET. *Voyez* **SAINT-JULIEN.**

BAILLEUL ou **BALIOL** (Jean), seigneur anglais, gouverneur de Carlisle en 1248, fut l'un des deux régents d'Écosse, pendant la minorité d'Alexandre III. Il fonda en 1261 à Oxford le collége qui porte son nom; mort vers la fin du 13e siècle.

BAILLEUL ou **BALIOL** (Jean de), originaire de Bailleul, bourg de Normandie, roi d'Écosse vers la fin du 13e siècle. Alexandre III était mort en 1289, laissant pour héritière sa petite-fille Marguerite de Norwége. Édouard Ier, roi d'Angleterre, fait demander pour son fils aîné la main de la jeune reine qui meurt dans la traversée. Douze compétiteurs se disputèrent alors le trône; Édouard Ier, nommé arbitre, les réduit à trois, Bailleul, Bruce et Hastings, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntington, troisième fils de Henri, prince d'Écosse, mort avant le roi David Ier son père. Édouard se décida pour Bailleul que son caractère faible rendait précieux pour ses dessins. En effet, dès qu'il se fut assis sur le trône (1292), il prodigua les actes d'hommage et de servitude envers le monarque anglais. Celui-ci abusa tellement de la bassesse de son vassal, que la fierté écossaise se souleva de tous côtés et Bailleul lui-même fit un traité offensif et défensif avec la France, et refusa de comparaître au parlement de Newcastle, sur la citation d'Édouard. La guerre s'alluma et Bailleul, vaincu à Dunbar, vint avec son fils se prosterner aux pieds d'Édouard qui les envoya prisonniers à la Tour de Londres, après avoir fait signer à Bailleul l'abdication de sa couronne. Le pape sollicita leur élargissement, et après avoir renouvelé son abdication, Bailleul vint terminer ses jours en France dans la seigneurie de Château-Gaillard, près d'Andely.

BAILLEUL (Édouard de), fils du précédent, s'assit sur le trône d'Écosse 32 ans après l'abdication de son père. Robert Bruce avait levé l'étendard de l'insurrection en 1306, s'était fait couronner, et après 22 ans de vicissitudes, avait fait reconnaître l'indépendance de l'Écosse. Il mourut laissant un fils âgé de 9 ans. Les troubles de la minorité inspirèrent à Edouard III l'idée de profiter de Bailleul pour mettre l'Écosse dans les fers. Il lui envoya un gentilhomme écossais nommé Twine, couvert de crimes et réfugié en Angleterre. Celui-ci parvint à séduire Édouard de Bailleul, à l'arracher à sa paisible retraite, et à l'amener en Écosse, où après des victoires remportées,

des villes prises, et 14,000 Écossais passés au fil de l'épée, il se fit couronner à Scone en 1332. Édouard III, dominant l'Écosse par Bailleul qu'il tenait sous la main, eut à le traîner jusqu'à six fois à la conquête de son royaume nominal que lui disputaient des révoltes incessantes. Enfin, Bailleul fatigué de sa ridicule royauté, en résigna les derniers restes entre les mains d'Édouard le 20 janvier 1356. On ne sait ce qu'il devint depuis cette époque.

BAILLEUL (Nicolas), président au parlement de Paris, surintendant des finances, d'une ancienne famille de Normandie, fut le premier de sa maison qui préféra les emplois de robe à ceux des armes. Chargé par Louis XIII de le représenter aux états de Bretagne et de Normandie, et à la cour de Savoie de 1615 à 1620; puis nommé lieutenant civil de Paris en 1621; élu, en 1627, prévôt des marchands, dignité qu'il remplit pendant six ans; en 1643, nommé surintendant des finances. — Son fils, Louis de Bailleul, marquis de Château-Gontier, président au parlement de Paris, mourut en 1701 à l'âge de 79 ans.

BAILLEUL (Jacques-Charles), né le 12 décembre 1762, à Bretteville, arrondissement du Havre; avocat au parlement de Paris, qu'il quitta en 1790; vint exercer sa profession à Montivilliers, puis au Havre où il fut nommé juge de paix et quelque temps après député à la convention nationale; appelé au conseil des Cinq-Cents le 13 vendémiaire an III, il y resta jusqu'à la révolution du 30 prairial an V; présida l'assemblée lors de l'inauguration de la salle du palais Bourbon; membre du tribunat à sa première création, il s'occupa surtout des finances; en fut éliminé en 1802; en 1804, il fut directeur des droits réunis dans le département de la Somme; on remarque, outre ses ouvrages publiés pendant ses fonctions législatives, les suivants qui sont très-estimés : *L'esprit de la Révolution; Les Royalistes de M. de Chateaubriand; Examen critique des considérations de Mme de Staël Holstein sur la révolution française; Situation de la France considérée sous les rapports politiques, administratifs et commerciaux;* il fit partie de la chambre des représentants en 1815. Ce publiciste, éloigné des fonctions publiques pendant la restauration, devint en 1819 l'un des fondateurs et des principaux rédacteurs du *Constitutionnel*. Mort en 1829.

BAILLEUX (Antoine), professeur, compositeur et marchand de musique à Paris, mort en 1791, a publié *le Bouquet de l'amitié*, cantatille, des symphonies, une méthode de chant et des solféges.

BAILLIE (Robert), théologien presbytérien, né à Glascow en Écosse, l'an 1599, fut un des plus zélés soutiens du parti presbytérien; nommé, en 1638, membre de l'assemblée de Glascow, tenue par les Écossais pour la défense de leur religion, et d'où sortit le fameux Covenant; en 1640, porta à Londres les accusations des lords du *Covenant* contre l'archevêque de Cantorbéry; en 1643, fut un des commissaires de l'Église d'Écosse à l'assemblée de Westminster, où les deux chambres adoptèrent le Covenant; fut fidèlement attaché à la maison des Stuarts; alla complimenter Charles II, lorsqu'il eut été reconnu roi, au nom de l'assemblée générale d'Écosse; refusa un évêché que lui offrit ce prince, et mourut en 1662. Son *Opus historicum et chronologicum* est très estimé.

BAILLIE (Guillaume), né en Angleterre vers 1736; capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur; mort au commencement du 19e siècle. Ses gravures, d'après Rembrandt, sont très-recherchées : *La Suzanne justifiée*, *le Peseur d'or*.

BAILLIE (Mathieu), médecin, né le 27 octobre 1761 près d'Hamilton, en Écosse, reçut le doctorat à Oxford, et se rendit à Londres en 1780, auprès de ses oncles, les célèbres anatomistes W. et J. Hunter, qu'il assista dans leurs leçons et démonstrations publiques d'anatomie, qu'il suppléa même, de leur vivant, et qu'après leur mort il remplaça avec succès. L'accroissement de sa clientèle comme praticien le détermina à cesser ses cours en 1799. Lorsque l'état mental de George III fit sentir le besoin des secours de l'art, le docteur Baillie fut appelé en consultation avec les médecins de la cour, et obtint ensuite la principale direction du traitement du roi : ce ne fut pourtant qu'en 1810 qu'il fut pourvu d'une place qui vint à vaquer parmi les médecins de S. M. Britannique; il reçut en même temps l'offre du titre de baronnet, qu'il eut l'extrême modestie de refuser. A cette époque, telle était la vogue immense et méritée dont il jouissait, qu'il avait à peine le loisir de prendre ses repas, et qu'il gagna en une année, à ce que l'on assure, la somme énorme de 10,000 livres sterling (environ 250,000 fr.). Il rehaussa encore l'éclat d'une si belle réputation par une générosité et une délicatesse dont on cite plusieurs traits fort remarquables. Il mourut à sa terre de Duntisbourne, près Cirencester, comté de Glocester, le 23 septembre 1823. Dans une vie si remplie, il trouva le temps de donner plusieurs *Mémoires* intéressants aux *Philosophical Transactions* des années 1788 et 1789, aux *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales*, et aux *Medical Transactions* publiées par le collége royal des médecins. Il composa même plusieurs ouvrages dont le plus important, celui qui a répandu son nom dans toute l'Europe, est l'*Anatomie des maladies des principales parties du corps humain* (*the morbid Anatomy*), 1795, 4e édition, et supplément à la 1re, 1787, in-8o. Il faut y ajouter une collection de gravures (*a series of engravings to illustrate the morbid anatomy*), publiée en 10 fascicules in-4o, 1699 à 1802. Il y en a une 2e édition de 1812, in-4o.

BAILLIE (John), savant écossais; né à Inverness en 1766; entré au service de la compagnie des Indes en 1791; professeur d'arabe, de persan et de droit mahométan, au collége du fort William en 1800; colonel en 1807, et résident à la cour du vizir d'Aoude; résident à Lucknow en 1815; retourne en Angleterre en 1818; est nommé, peu après, un des directeurs de la compagnie des Indes; mort à Londres en 1833.

BAILLIF (Roch le). *Voyez* **LARIVIÈRE**.

BAILLOD (David), notaire et greffier de Neufchâtel en Suisse, sa patrie, mort vers 1595, a laissé : les *Franchises et coutumes de la ville de Neufchâtel*; des *Entreprises du duc Charles de Bourgogne*, etc., MS. de la bibliothèque de cette ville.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste français, mort en 1802 à Abbeville, s'est fait surtout connaître par des re-

Digitized by Google

cherches savantes sur les oiseaux de mer. Il a donné un *Mémoire sur les moyens de remédier au dépérissement des bois*, et un autre sur les moyens de s'opposer aux invasions des sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais.

BAILLON (Pierre-Joseph), maître ordinaire de la musique du duc d'Aiguillon, vivait à Paris vers la fin du 18e siècle : on a de lui : *Nouvelle méthode de guitare*, et la *Muse lyrique*, journal d'ariettes.

BAILLOT (Pierre), né à Dijon le 8 septembre 1752, y mourut le 20 février 1815, professeur de littérature française et de rhétorique au lycée, et membre de l'académie. Des divers ouvrages qu'il a composés, on n'a livré à l'impression, outre ses poésies, que les trois suivants, qu'il avait faits pour ses élèves et en quelque sorte avec eux : *Récit de la bataille de Marathon; Phædri fabulæ selectæ*, avec des notes; *Ovidii Metamorphoses*, également avec des notes fort bien faites.

BAILLOT (Étienne-Catherine), né à Evry-sur-Aube en 1758; avocat au bailliage de Troyes en 1787; député aux états généraux; membre du tribunal de cassation, en 1791; retiré en 1796; mort le 15 avril 1825. On a de lui une traduction en prose de Juvénal, 1823; et en manuscrit, des Recherches sur l'histoire de Champagne.

BAILLOT (Pierre-Marie-François de Sales), né à Passy, près de Paris, le 1er octobre 1771, annonça dès l'âge le plus tendre de rares dispositions pour la musique. Il eut pour premier maître à sept ans le Florentin Polidori; en 1780 Sainte-Marie professeur de violon, et enfin à Rome en 1783, Pollani élève de Nardini. Le père de Baillot, avocat au parlement de Paris, procureur du roi à Ajaccio en Corse, puis procureur général au conseil supérieur de cette île, était mort laissant sa veuve et son fils sans fortune, et M. de Boucheporn, intendant de l'île de Corse, s'était chargé de l'éducation de Baillot, l'avait envoyé à Rome avec ses enfants, et l'avait pris, à son retour en Corse, pour secrétaire. En 1791 Baillot vint à Paris, fut placé par Viotti à l'orchestre du théâtre Feydeau qu'il abandonna au bout de cinq mois pour une place au ministère des finances. La musique était pour lui un délassement. Il ne tarda pas à en faire l'objet d'une étude sérieuse, fut admis en décembre 1795 au conservatoire pour y remplacer Rode, étudia alors l'harmonie sous Catel, le contre-point sous Reicha et Cherubini, se réunit à Kreutzer et Rode pour former une méthode de violon et fut choisi pour rédiger cet ouvrage. Nommé chef des 2es violons de la musique du 1er consul le 20 juillet 1802, puis de la chapelle de l'empereur Napoléon, Baillot en 1805 partit pour la Russie avec de Lamare et donna de brillants concerts à Moscou, à St.-Pétersbourg, à Riga, à Mittau, et revint à Paris en 1808, où il reparut en public le 17 janvier 1809 avec le plus grand et le plus légitime succès. En juillet 1815, le conservatoire de Paris ayant été fermé, Baillot voyagea en Belgique, donna des concerts à Bruxelles, à Liége, à Rotterdam, à Amsterdam; passa en Angleterre, à Londres, où il fut reçu membre de la Société philharmonique, dirigea les concerts à Leicester, Birmingham, Liverpool, Manchester, et revint à Paris en 1816. Nommé 1er violon solo à l'Opéra en 1821, il dirigea les concerts spirituels donnés en 1822, 23 et 24; et cessa ses fonctions le 1er novembre 1831 par la suppression de sa place. Dès 1825 Baillot avait tenu la place de premier violon de la chapelle du roi au sacre de Charles X, en l'absence de Kreutzer; il reçut sa nomination définitive à cette place en 1827; la chapelle fut supprimée de fait à la révolution de 1830. En 1832, Baillot fut compris dans la musique particulière du roi Louis-Philippe comme chef des 2es violons. Dans l'été de 1833 il a fait un voyage en Savoie, en Piémont, en Lombardie, en Suisse et a donné des concerts à Lyon, Chambéry, Aix, Lausanne et Genève, Il est mort le 15 septembre 1842, âgé de 71 ans. On a gravé de Baillot 15 *trios* pour deux violons et basse, six *duos* pour 2 violons, 12 *caprices* pour violon seul, 9 *concertos*, une *symphonie concertante*; 30 *airs* variés, trois *nocturnes* en quintetti, trois *andante*, 3 *quatuor* pour deux violons, alto et basse, 1 *sonate* pour piano et violon, 1 *adagio*, 1 *souvenir*, 24 *préludes* dans tous les tons. Comme écrivain, Baillot a publié *Méthode de violon adoptée par le Conservatoire*, avec Rode et Kreutzer; *Méthode de violoncelle*, idem; l'*Art du violon*, Paris, 1835; *Rapport sur l'orgue expressif de M. Grenié*, 1812; *Rapport* sur un nouveau *Chronomètre*, 1813; *Notice sur Viotti*, 1825, etc.

BAILLOU (Guillaume de), *Ballonius*, surnommé *le Sydenham français*, naquit à Paris en 1538, et mourut en 1616. Baillou eut une grande réputation comme professeur et praticien. Dans le recueil de ses *Constitutions épidémiques*, on admire un rare talent d'observation. Au lieu de commenter les livres arabes, comme les médecins de son temps, il étudiait surtout les maladies elles-mêmes. On a réimprimé en 1635 son livre : *Consiliorum medicinalium libri duo* en 4 vol.; mais tous ses ouvrages l'ont été à Genève, en 1762, 4 vol. in-4°, édition revue par Th. Tronchin.

BAILLU (Pierre de), BAILLIEU, ou BALLIU, florissait à Anvers, vers 1640. Ayant quitté cette ville pour faire le voyage d'Italie, dans le dessein de se perfectionner dans la gravure, il resta à Rome quelques années, après lesquelles il revint dans sa patrie, où il se fit une grande réputation. On a de lui beaucoup d'estampes, d'après Rubens, Vandyck, Cortone, le Guide, Annibal Carrache, et d'autres maîtres. On remarque surtout celle de *Saint Athanase*, d'après Rembrandt.

BAILLY (David), peintre et graveur de Leyde, né en 1590, se distingua surtout par ses portraits à la plume.

BAILLY (Jacques), habile graveur et peintre en miniature, de Paris, mourut en 1677.

BAILLY (Louis), né à Bligny, près de Beaune, en 1730, professeur de théologie à Dijon, chanoine de la cathédrale, principal du collége et promoteur général du diocèse. La révolution l'ayant obligé de s'expatrier, il se réfugia en Suisse, d'où étant revenu en France à l'époque du concordat, il refusa une place de grand vicaire, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il mourut en 1808. Ses ouvrages sont *Tractatus de verâ religione; Tractatus de ecclesiâ*, 1771, 1776; *Theologia dogmatica et moralis; Les principes de la foi catholique.*

BAILLY (Jacques), peintre et garde des tableaux du roi, né à Versailles, en 1701, mort le 18 novembre 1768, fut aussi auteur dramatique. Il existe de lui : *Théâtre et œuvres mêlées*, 1768, 2 vol. in-8°.

BAILLY (Jean-Sylvain), fils du précédent, né le

15 septembre 1736, s'adonna d'abord aux études littéraires et composa quelques tragédies qui n'ont pas été publiées. S'étant lié avec l'astronome Lacaille, il se tourna entièrement vers l'astronomie, publia des observations et des calculs sur la lune, la comète de 1763, les satellites de Jupiter, et publia l'*Histoire de l'astronomie*, qui lui valut, le 26 février 1784, la place de Tressan à l'Académie française. Il était déjà membre de l'Académie des sciences, et en 1785 il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à cause de ses savantes recherches sur l'astronomie orientale. La révolution vint trancher en deux parts cette existence qui jusqu'alors avait été tranquille, heureuse et honorée, et devait être ensuite remplie de troubles et d'infortunes pour se terminer sur l'échafaud. En 1789, Bailly fut élu le premier député de Paris aux états généraux, et les états assemblés, il fut encore choisi le premier pour les présider; ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida la fameuse séance du jeu de Paume, et le 16 juillet il fut nommé maire de Paris, le jour même de l'assassinat de M. de Flesselles. Bailly porta dans cette nouvelle place, sa probité, sa droiture et son désintéressement ordinaires; mais ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir une populace en proie à l'exaltation la plus violente. Une seule fois il employa la force publique. C'était après le retour du roi de Varennes. Une foule considérable s'était portée au Champ-de-Mars (17 juillet 1791), pour y signer, sur l'autel de la Patrie, une pétition par laquelle on réclamait la déchéance du roi. Bailly se rendit au Champ-de-Mars, avec des gardes nationales, ordonna aux factieux de se séparer, et sur leur refus, proclama la loi martiale et les fit disperser par la force; dès ce jour il perdit toute sa popularité, envoya sa démission le 19 septembre 1791, et au mois de novembre il quitta ses fonctions pour se retirer paisiblement à la campagne, dans les environs de Nantes. Bientôt cependant, malgré les conseils de Laplace, auquel il avait témoigné le désir de venir à Melun, Bailly se rendit dans cette ville, et en y entrant il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire; le peuple s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité, qui, après avoir examiné ses passe-ports, voulut lui rendre la liberté; mais il fallut, pour satisfaire ces furieux, le rendit en prison chez lui, jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris, pour décider de son sort. On conçoit ce qu'il dut être. Bailly, conduit dans les prisons de Paris, fut appelé en jugement le 10 novembre 1793, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11, et exécuté le 12 novembre. Les motifs de son arrêt furent l'affaire du Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attacha le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au Champ-de-Mars, et un groupe de furieux le suivit pendant toute sa route, en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vieillard. Arrivé sur la place de la Révolution, on voulut qu'il mourût dans ce Champ-de-Mars, où il avait proclamé la loi martiale; on démonta l'échafaud, et on le traîna lui-même après. Au Champ-de-Mars, on brûla le drapeau devant lui, et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Comme ses membres glacés par le froid et la pluie l'agitaient d'un tremblement involontaire : « Tu trembles, Bailly, lui « dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, dit le vieil-« lard, mais c'est de froid. » Enfin, quand il se croyait près de mourir, un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud, de peur que l'enceinte *sacrée* du Champ-de-Mars ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier; il y monta et périt. On a de cet écrivain; *Observations de Lacaille* sur 515 étoiles du zodiaque, 1763; *Essais sur la théorie des satellites de Jupiter* avec des tables de Jupiter, par Jeaurat, 1766, in-4°; *Éloge de Leibnitz*, 1769, in-4°; *Histoire de l'astronomie ancienne*, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'astronomie moderne, 1775, in-4°; *Histoire de l'astronomie moderne*, 1778-83, 3 vol. in-4°; *Histoire de l'astronomie orientale*, 1787, in-4°; *Lettres sur l'origine des sciences* et sur celle des peuples de l'Asie, 1777, in-8°; *Lettres sur l'Atlantide de Platon* et sur l'ancienne histoire de l'Asie, Londres, 1779, in-8; *Essai sur les fables et sur leur histoire*, 1798, 2 vol. in-8°; *Mémoires d'un témoin de la révolution*, 1804, 3 vol. in-8°; *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre; *Poésies* dans l'*Almanach des muses*.

BAILLY (ANTOINE-DENIS), prote de Didot, était né à Besançon le 8 novembre 1749, de parents pauvres. Ayant fait ses études avec succès au collége de cette ville, il embrassa la profession d'imprimeur, et vint à Paris. Devenu prote de l'imprimerie de Didot jeune, il y surveilla l'impression de la plupart des beaux ouvrages sortis de ses presses depuis 1780, et qui sont recherchés des amateurs, non moins pour leur correction que pour leur élégance. C'est à Bailly que l'on est en partie redevable de la publication des *Études de la nature*, ouvrage qui commença la réputation de B. de Saint-Pierre. Aimant les livres avec passion, Bailly était parvenu à en former une collection peu nombreuse, mais précieuse par le choix et la beauté des exemplaires. Un revers de fortune l'obligea de la mettre en vente. Bailly survécut longtemps à la dispersion de ses livres. Il vivait encore à Paris en 1815; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On lui attribue les deux ouvrages suivants : *Dictionnaire poétique d'éducation*, Paris, 1775, in-8°, publié sous le pseudonyme de *Delacroix; Choix d'anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs*, Paris, 1824, 5 v.

BAILLY (JOSEPH), né à Besançon en 1779; littérateur et pharmacien; partit pour Saint-Domingue en 1801; envoyé à Jacmel, il y fut atteint de la fièvre, eut le bonheur d'échapper à la mort, et resta seul chargé de l'administration et du service de l'hôpital; fait prisonnier de guerre en 1803, et transporté à Santo-Domingo; de retour en France, en 1804, fut employé comme pharmacien aide-major à l'armée des côtes; puis en Allemagne et en Prusse en 1806 et 1807; prisonnier à Dresde en 1813; aide-major de l'hôpital militaire de Besançon en 1823; mort le 15 décembre 1832; auteur de plusieurs écrits utiles.

BAILLY DE JUILLY (EDME-LOUIS-BARTHÉLEMI), né à Troyes en 1760, oratorien; professeur de rhétorique à Tours en 1788; puis au collége de Juilly en 1789; administrateur de Seine-et-Marne en 1790; député à la convention en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota

Digitized by Google

pour le bannissement, pour l'appel au peuple et le sursis à la condamnation; remplit les fonctions de président dans la journée du 1er prairial, le 20 mai 1795, avant Boissy-d'Anglas; passa au conseil des Cinq-Cents, et en fut élu secrétaire le 16 juillet 1796; fut sauvé de la déportation au 18 fructidor, le 5 septembre 1797; réélu en 1798; dénoncé à la tribune comme royaliste; nommé préfet du département du Lot, en 1800; déplacé en 1813; mort en juillet 1819. A la création de la Légion d'honneur, il fut nommé chevalier, et quelques années après, il en devint officier.

BAILLY-BRIET (Jean-Baptiste), avocat, né en 1729 à Besançon, jouissait d'une assez grande réputation au barreau de cette ville. Ayant renoncé de bonne heure à la plaidoirie, il fut honoré de la confiance de toutes les grandes maisons de la province, et publia, dans une foule de causes importantes, des mémoires qui pendant longtemps ont été recherchés des jurisconsultes. Inscrit sur la liste des *suspects* en 1793, et conduit au château de Dijon. Il passa ses dernières années au milieu de ses livres, étranger à tous les événements, et mourut le 27 octobre 1808, à l'âge de 79 ans. Il avait épousé la sœur du savant historien de Pontarlier. On doit à Bailly-Briet: *Le Comté de Montbéliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté* par l'échange conclu le 27 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg, Besançon, 1789.

BAILLY DE MONTARON (Pierre de), chancelier de l'université d'Orléans, mort en 1775, a laissé: *Remèdes pour guérir la goutte*, 1749, in-12.

BAILLY DES ARDENNES (le baron Nicolas), doyen des conseillers à la cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur, né à Charleville vers 1756; mort à Paris le 11 juin 1832, âgé de 76 ans. D'abord avocat, puis substitut de l'accusateur public à la haute cour de Vendôme, il fit preuve de beaucoup de talent dans le procès de Babeuf en 1797; membre du tribunal de cassation pour le département des Ardennes, dans la même année; en 1800, appelé à la cour suprême de justice, et, en 1812, président du collége électoral de Mézières.

BAILLY DE BLOIS (E.M.), docteur en médecine, né à Blois en 1796, mort en 1837, fit plusieurs voyages en France pour étendre ses connaissances; passa à Rome, où il fit des observations très-utiles sur la nature des fièvres pernicieuses; de retour à Paris en 1822, publia plusieurs ouvrages, et fut choisi, en 1825, par le comité grec de Paris, pour aller établir en Grèce un service de santé; fit établir des hôpitaux à Athènes, et dans les autres places de la Morée. Ses principaux ouvrages sont: *L'existence de Dieu et la liberté morale démontrées par des arguments tirés de la doctrine du docteur Gall, etc.; Mémoire sur les différents changements qui surviennent dans le système osseux, etc.; Traité anatomico-pathologique des fièvres intermittentes, etc.*; et *Manuel d'astronomie*.

BAILLY (Henri de), surintendant de la musique de Louis XIII en 1625, mourut le 25 septembre 1659. On a de lui un *Super flumina*, des ballets et des divertissements pour la cour.

BAILLY DU ROLLET (N.), mort en 1786, a donné au théâtre *Iphigénie en Aulide*, opéra.

BAINBRIDGE (Jean), astron. anglais, né à Ashby de la Zouch, en 1582, mort en 1643 à Oxford, où il était professeur de l'université, a donné une *Description astronomique de la comète de* 1618, Londres, 1619; une édition grecque et latine de la *Sphère de Proclus*, des *Hypothèses des planètes*, et de la *Table chronologique des rois Ptolémée*, Londres, 1620, in-4°; des *Observations astronomiques*, restées MS. dans la bibliothèque du collége de la Trinité de Dublin.

BAINES (Rodolphe), d'abord professeur d'hébreu à Paris, puis évêque à Lichfield en Angleterre, mort en 1560, est auteur d'un *Commentaire sur les proverbes*, et d'une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAINI (Laurent), compositeur, né à Venise, mort à Rieti, a écrit plusieurs opéras de 1785 à 1788. Il a laissé un stabat, et des motets à trois parties.

BAINVILLE (Charles), peintre et chansonnier provençal, mort en 1644, est connu par plusieurs pièces fugitives et un grand nombre de chansons bachiques.

BAIRACTER MUSTAPHA. *Voy.* **MUSTAPHA.**

BAIRD (sir David), général anglais, entré au service en 1772, comme enseigne; embarqué en 1779, pour les Indes orientales, comme capitaine; grièvement blessé et fait prisonnier à la bataille de Perimbancum en 1800; reste trois ans et demi captif à Seringapatnam; lieutenant-colonel en 1790; prit part, en 1791 et 1794, au siége de cette même ville; et en 1793, à celui de Pondichéry; colonel en 1795; brigadier en 1797; major général en 1798; dirigea, le 4 mai 1799, l'assaut de Seringapatnam et reçut du général en chef Harris l'épée d'apparat du sultan vaincu; en 1801, commandant d'une expédition en Égypte; lieutenant général en 1805; dirigea une expédition contre le cap de Bonne-Espérance; battit l'armée hollandaise le 8 juin 1806; fit capituler le fort et la ville du Cap le 10 juin, et se rendit maître de la colonie le 18; commanda une division au siége de Copenhague en 1807; y fut deux fois blessé; en janvier 1809, le fut de nouveau au combat de la Corogne, en Espagne; créé baronnet et grand-croix de l'ordre du Bain; général commandant en chef et conseiller privé pour l'Irlande en 1814; gouverneur de Kinsale en 1819; du fort George en 1827; mort le 18 août 1829.

BAIRO (Pierre), médecin à Turin, mort en 1558, a donné un *Recueil de secrets de médecine*; un *Traité de la peste; Lexipyretæ perpetuæ questiones*, Turin, 1512.

BAISANCOR ou **BOUZIANGOR**, fils de Caidu-Kan, empereur des Mogols, vivait vers 1080; il eut deux frères, Guicalemgom, chef de la tribu Tahuit, et Guiermagin, chef de la tribu Sahuit, les plus nobles parmi les Mogols. Baisancor eut un fils, Tumnakan, ou Toummenuh-Kan, tige commune de Gengis-Kan et de Tamerlan. Il vivait vers 1092.

BAISANCOR, fils de Schahrokh, surnommé *Gaiathaldunia-Valdin-Mirza*, fut envoyé par le sultan, son père, dans la Géorgie vers 1449; il y apprit la révolte d'Eiskander, fils de Cara-Josef le Turcoman, qui avait envahi la province d'Aderbigian, et le fit rentrer dans le devoir. Baisancor mourut en 1451, d'un excès d'intempérance, à l'âge de 37 ans.

BAISANCOR-MIRZA, fils d'Yacoub-Beg, cinquième prince de la dynastie des Turcomans du Mouton Blanc, est proclamé sultan à l'âge de 10 ans, l'an 1488;

mais il se trouva deux autres factions qui élevèrent sur e trône Massid-Beg, frère d'Yacoub, d'un côté ; et Ali-Beg, fils de Khalil-Beg, de l'autre ; mais aucun des trois ne régna paisiblement, car Rostam-Beg, fils de Maksad et aussi petit-fils de Hassan-Beg, les chassa tous, et s'empara de leurs États. Baisancor qui était sous la tutelle de Sophi-Chalil-Mosuli, ne régna qu'un an et huit mois; il fut défait et tué par Rostam, près de la ville de Berdaa en 1490.

BAISANCOR-MIRZA, fils de Mahmoud, de la branche de la famille de Tamerlan qui régna dans la Transoxane ; son père Mahmoud mourut à Samarcand en 1512, laissant quatre enfants. Baisancor qui avait le gouvernement de Samarcand, n'ayant pas des forces suffisantes pour résister à son frère Massud, se tint caché dans la ville qu'il lui avait abandonnée, puis il se retira auprès de Kosru-Schah, dans la ville de Condaz. Ce dernier força Massud de lever le siége de Condaz et de s'enfuir dans le Khoraçan, auprès du sultan Hussein ; puis il fit mourir Baisancor et devint ainsi maître des pays de Condaz, de Bottlan, de Hessar et de Bodakhschien en 1517.

BAITELLI (Giulia). *Voyez* **FENAROLI**.

BAITHOS, Juif, disciple d'Antigonus Sochœus, fonda avec Sadoc, son condisciple, la secte des saducéens, qui s'appelaient aussi baithosiens.

BAITZ (Jean-André Hartmann), bon constructeur d'orgues à Utrecht, mourut peu de jours avant la dédicace d'un orgue qu'il avait terminé le 20 décembre 1770 à Zieriezée.

BAIUS ou **DE BAY** (Michel) naquit en 1513 à Melin dans le Hainaut, fit ses études à Louvain au collége de Standock, dont il devint principal, puis six ans après, président du collége d'Adrien ; prit le bonnet de docteur en 1550, devint l'année suivante professeur d'Écriture sainte, et substitua à la méthode des scolastiques un enseignement réglé sur l'Écriture et sur les docteurs de l'Église, surtout sur saint Augustin. Les franciscains firent un relevé de 18 propositions qu'ils dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris, sans toutefois nommer l'auteur qui les eût avancées ou le livre d'où elles étaient tirées. La Faculté frappa de censure 15 de ces propositions comme hérétiques, et les trois autres comme fausses. Le cardinal Granvelle essaya en vain d'étouffer la querelle, et lorsque Baius et Hesselius son partisan eurent été députés au conseil de Trente par le roi d'Espagne et la faculté de Louvain, les adversaires de Baius parvinrent à faire condamner par Pie V, le 1er octobre 1567, soixante-deux propositions, la plupart extraites des ouvrages de Baius. Ce dernier n'était point nommé dans la bulle qui ne fut ni affichée, ni imprimée, mais lue seulement dans la Faculté par Morillon, grand vicaire de l'archevêque de Malines qui refusa d'en délivrer copie et de la faire inscrire sur les registres. Grégoire XIII confirma cette bulle en 1579. Baius se soumit alors, mais les disputes n'en continuèrent pas moins dans l'université. Baius mourut le 15 septembre 1589 ; il avait laissé des fonds pour bâtir un collége. Ses œuvres ont été imprimées par les soins de P. Gerberon, Cologne, 1696.

BAIUS (Pierre), frère du précédent, est auteur du *Directorium electionum*.

BAIUS (Jacques), fils du précédent, professeur de théologie à Louvain, fit bâtir le collége Baianum, pour lequel Michel Baius avait laissé des fonds; il mourut en 1614, laissant *Institutionum christianæ religionis libri IV; De eucharistiæ sacramento*.

BAIZÉ (Noel-Philippe), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris le 28 octobre 1672, dirigea d'abord le collége de Vitry-le-Français, et y enseigna la théologie en 1697. Il revint à Paris en 1704 pour y exercer les mêmes fonctions dans la maison de Saint-Charles, rue des Fossés-Saint-Victor. Miron, docteur de la maison de Navarre, ayant laissé ses livres aux prêtres de la doctrine chrétienne, à condition que leur bibliothèque serait ouverte au public certains jours de la semaine, le P. Baizé en fut nommé directeur; il en dressa le catalogue avec une telle exactitude qu'aucun autre, sous ce rapport, ne peut lui être comparé. Il mourut à Paris le 24 janvier 1746.

BAJAZET Ier, fils d'Amurath Ier, fut salué empereur sur le champ de bataille de Cassovie, l'an de l'hég. 792 (1390 de J. C.). Une mort violente et imprévue avait empêché le troisième sultan des Ottomans de désigner son successeur : Jacoub-Chélébi, frère de Bajazet, se crut des droits à hériter de l'empire, parce qu'il avait contribué à l'agrandir par sa valeur. Bajazet ne vit avec raison, dans Jacoub, que le premier de ses sujets, et dans ce sujet qu'un rebelle ; il le fit mettre à mort. Ses guerres continuelles, soit domestiques, soit étrangères, rappelèrent ce sultan d'une extrémité à l'autre de son vaste empire : toujours armé, on le voyait presque à la fois apparaître la foudre à la main, en Europe et en Asie. Son étonnante activité, la promptitude de ses coups, l'effet simultané de sa colère et de sa vengeance, le firent surnommer Bajazet *Ildérim* (Bajazet l'Éclair) ; vainqueur, en Asie, du prince de Caramanie, son beau-père, il repassa en Europe, pour venger au delà du Danube l'affront qu'Étienne de Moldavie avait imprimé, sur les bords du Sireth, aux armes ottomanes. Tour à tour vainqueur et vaincu, Bajazet reparut dans la Natolie, et terrassa ce même ennemi dont il avait épousé la fille, et à qui sa clémence avait permis de se relever d'une première chute. Cette fois il fit trancher la tête à Caraman-Ogli, son beau-père, et s'empara de ses États. Bientôt une ligue formidable arma les princes chrétiens contre l'empire ottoman. Sigismond, roi de Hongrie, alarmé des succès et de la puissance du sultan, avait provoqué cette croisade. Ce fut près de Nicopolis en Bulgarie, sur les bords du Danube, que la querelle se vida, à la honte des princes chrétiens, et à la gloire de Bajazet. Il remporta sur les Polonais, les Hongrois et les Français confédérés une victoire signalée, l'an de l'hég. 797 (1395 de J. C.). Le roi Sigismond prit la fuite ; l'élite de la noblesse française périt sur le champ de bataille, ou fut obligée de se rendre. Mais le sultan souilla sa victoire par des actes de cruauté envers les prisonniers; il fit mourir tous ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme, ou qui ne lui donnaient pas l'espérance d'une riche rançon. La prise de Constantinople manquait seule à la gloire de ses armes ; mais il imposait des tributs aux Grecs, et dictait des lois aux derniers successeurs de Constantin. Il allait peut-être entreprendre d'achever son ouvrage, lorsqu'il en fut tout à coup détourné par l'attaque d'un ennemi

Digitized by Google

formidable; Tamerlan, qui venait de se rendre maître d'une grande partie de l'Asie, tourna ses armes contre Bajazet. Tamerlan ne voulait point souffrir d'égal, et le chef des Ottomans ne voulait point reconnaître de supérieur. Ils se provoquèrent l'un l'autre par des lettres pleines d'ostentation et de menaces. Ces provocations étaient le signal d'une guerre à mort : les deux colosses se heurtèrent dans les plaines d'Ancyre, en Galatie, l'an de l'hég. 804 (1402 de J. C.). Un million de combattants se mêlèrent, et le sang humain fut versé pendant trois jours et deux nuits. Deux cent quarante mille hommes tués sur le champ de bataille attestèrent que la bravoure et la fureur étaient égales de part et d'autre : mais la fortune accabla Bajazet de toutes les humiliations. Vaincu, fait prisonnier, le dernier coup pour son orgueil fut de ne pouvoir échapper à la magnanimité de Tamerlan. Tamerlan rendit à Bajazet sa femme et son fils, et le laissa décoré d'un sceptre et d'une couronne; il avait même promis de lui rendre ses États. La vérité historique rejette les traditions populaires qui l'ont représenté renfermé dans une cage de fer, et traîné comme une bête farouche, à la suite de son vainqueur; mais elle admet que Tamerlan, lassé des tentatives que faisait le sultan captif pour lui échapper, l'ait mené à la suite de son armée dans un chariot couvert; elle admet même qu'il ait eu la pensée de conduire Bajazet jusqu'à Samarcande, pour qu'il y servît d'ornement à son triomphe. Quoi qu'il en soit, ce prince infortuné, que l'orgueil n'abandonna qu'avec la vie, mourut d'apoplexie au camp tatar, devant Ak-Shéir, l'ancienne Antioche de Pisidie, l'an de l'hégire 806 (ou 1403). Tamerlan donna quelques larmes à sa mémoire, et permit à son fils Mouza de régner sur la capitale de la Natolie.

BAJAZET II succéda à son père Mahomet Fatile (Mahomet *le* Vainqueur), l'an de l'hég. 886, de J. C. 1481. Les premières années de son règne il eut à combattre Jem, ou Zizime, son frère, devenu célèbre par ses malheurs. Délivré d'un ennemi qui lui semblait si dangereux, le sultan songea à se venger de ceux qui l'avaient protégé. Sa fureur se tourna sur Cait-Bey, soudan des mameluks d'Égypte; mais ce souverain du Caire était plus aisé à attaquer qu'à vaincre : Bajazet ne put qu'entamer la sanglante querelle que son fils était destiné à terminer par la destruction des mameluks et de leur monarchie. Il combattit les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie, et envoya les Ottomans secourir leurs frères, qui, sous le nom des Maures d'Espagne, cédaient à la fortune de Ferdinand et d'Isabelle. Après trente années de travaux et de fatigues, Bajazet voulut céder le trône à Achmet, son fils aîné; mais le prince Sélim, le second de ses fils, en avait ordonné autrement. Bajazet, vieux et infirme, fut forcé de s'armer contre lui : cette guerre impie se termina par un parricide; le sultan descendit du trône, il couronna Sélim de sa propre main; et, quelques jours après, mourut empoisonné par lui à soixante-deux ans, l'an de l'hég. 918 (1512 de J. C).

BAJAZET, fils d'Achmet Ier et de la sultane Kiosens, était un des frères d'Amurath IV. Élevé et gardé dans le sérail, ce prince donnait les plus belles espérances. Ibrahim, imbécile et ignoré, n'était point compté parmi les rejetons de la tige impériale, et le sultan Amurath avait perdu jusque-là tous ses enfants mâles, dans leur bas âge; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain, résolu depuis longtemps à sacrifier cette innocente victime, avait cependant toujours cédé aux larmes de leur commune mère, qui intercédait pour Bajazet. Pendant son expédition contre les Persans, l'éloignement enhardit la férocité d'Amurath, et le même messager qui vint annoncer à Constantinople la prise de Revan, apporta l'ordre de mort pour l'infortuné Bajazet. La sultane sa mère ne put arrêter le bras des bourreaux; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr : du moins se défendit-il avec courage, et ce ne fut qu'après qu'il eut tué quatre de ses meurtriers, que les autres parvinrent enfin à l'étrangler, l'an de l'hégire 1044.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman Ier et de Roxelane, fut célèbre par ses crimes et par le châtiment qu'il en reçut. Après la catastrophe de Mustapha et de Zéangir, arrivée l'an de l'hég. 960 (1553 de J. C.), Bajazet était resté le seul prince du sang ottoman, avec Sélim, son aîné, qui devint depuis Sélim II; mais Sélim était désigné par le vieux Soliman comme le successeur à l'empire. Ayant tenté vainement de se défaire de Sélim, Bajazet essaya si le fer ne lui réussirait pas mieux que le poison : il fit prendre les armes aux troupes que le rang et l'autorité de sanjiac de Kutaïa mettaient à sa disposition : Sélim marcha contre lui, avoué par son père, et par un fetfa du mufti. Bajazet fut vaincu près d'Iconium, l'an de l'hég. 995 (de J. C. 1558), et réduit à chercher un asile auprès du roi de Perse. La vengeance de Soliman l'y suivit : le prince fugitif, condamné tant qu'il fut criminel, intéressa dès qu'il fut malheureux. Le sofi l'avait fait jeter dans une prison. Soliman envoya des bourreaux, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon, et l'ordre de mourir, l'an de l'hég. 966 (de J. C. 1559).

BAJOLE (Jean), jésuite, né à Condom, en 1599, mort à Béziers en 1650, est auteur d'une *Histoire sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, 2 vol. in-4°.

BAJON, médecin naturaliste de la faculté de Paris; envoyé, en 1763, comme chirurgien-major à Cayenne; obtint, en 1773, une médaille d'or de l'Académie de chirurgie pour un mémoire sur les traitements des maladies inflammatoires; en 1774, élu correspondant de l'Académie des sciences; en 1776, publia, en France, des mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane française; on ignore la date et le lieu de sa mort, mais il vivait encore en 1790.

BAJOT, sous-commissaire de la marine, et chef du bureau des lois au ministère de la marine et des colonies; a publié en 1801, *Revue de la marine française depuis son origine jusqu'à nos jours;* en 1804, *Répertoire de l'administration de la marine;* en 1810, *Éloge de la pomme et de ses avantages sous le rapport de la santé;* mort dans ces dernières années.

BAKE (Laurent), poëte hollandais de la fin du 17e siècle, issu d'une des familles les plus distinguées d'Amsterdam, était seigneur de Wulverhorst, et neveu du célèbre poëte et historien Noost. Son ouvrage le plus remarquable est un *Recueil de saints cantiques*, Amsterdam, 1682 et 1721, in-4°. Il est mort en 1714. Vandenbroeck a pu-

Digitized by Google

blié ses *Mélanges poétiques*, fort estimés, Amsterdam, 1737, in-4°.

BAKER, voyageur anglais, a écrit un voyage qui porte son nom, quoiqu'il ne fût parti qu'en qualité de facteur. Ce voyage est de l'an 1563. Un second voyage qu'il entreprit sur les côtes de Guinée, lui fut malheureux. Séparé des vaisseaux par un épais brouillard, et obligé de longer la côte dans une chaloupe, il fut après mille dangers recueilli comme prisonnier par deux vaisseaux français; après quelques mois de séjour en France, Baker acheta sa liberté et revint mourir dans sa patrie, en 1580.

BAKER (David), bénédictin anglais, né en 1575 à Abergavenni dans la province de Montmouth, partagea sa vie entre les devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monuments sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et sur celle de son ordre. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambrai, dont il avait été l'aumônier pendant 9 ans, 9 vol. in-fol. de ses œuvres. Il n'a rien publié; mais Hugues Cressy a beaucoup profité de ses recherches dans son *Histoire d'Angleterre*. Baker mourut à Londres en 1641.

BAKER (Richard), historien, né en 1568 dans le comté de Kent, s'étant engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, passa ses dernières années dans la prison de la Flotte, comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvrages, et mourut en 1645. Dans la foule de ses écrits, on distingue la *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Elle eut un succès prodigieux, et c'est encore un livre populaire.

BAKER (Thomas), mathématicien anglais, né vers l'année 1625, à Ilton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, prit les ordres, et fut nommé vicaire de Bishop's Nymmet, dans le comté de Devon. Il publia, en 1684, un traité intitulé *la Clef géométrique, ou la Porte des équations ouverte*, etc.; mort en 1690.

BAKER (Thomas), antiquaire anglais, né le 14 septembre 1656, à Crook, dans le comté de Durham, étudia à l'université de Cambridge, et entra ensuite dans les ordres. Reçu membre du collége de St.-Jean à Cambridge, en 1679, il perdit cette place en 1717, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité au roi George I^er. Le poëte Prior, son ami, qui le remplaça, eut la générosité de lui abandonner le traitement attaché à la place; mais Baker n'en conserva pas moins un vif ressentiment de son expulsion, et il avait coutume d'écrire sur tous ses livres: *Socius ejectus*, ou *Ejectus rector*. Il continua cependant de résider dans le collége, où il était généralement estimé, et où il mourut, le 5 juillet 1742, âgé de 84 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, publié en 1699, sous le voile de l'anonyme, en un vol. in-8°, réimprimé sept fois depuis, notamment en 1709 ou 1710, 1714 et 1758; traduit en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12. Il avait conçu le plan d'une *Histoire de l'université de Cambridge*, et ses collections pour cet objet, qui consistent en 39 vol. in-folio et 3 vol. in-4°, presque tous écrits de sa main, ont été conservées dans la bibliothèque de cette université, et dans le musée britannique.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, mort en 1774, fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires. Une médaille d'or lui fut décernée en 1744 pour ses découvertes microscopiques. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde*, a été traduit en français par le Père Pezenas, 1754, in-8°.

BAKER (David-Erskine), fils du précédent, quoique dans le commerce, s'occupait de littérature, et a laissé quelques poésies et une espèce de biographie dramatique.

BAKEREEL. *Voyez* **BACKEREEL.**

BAKEWELL (Robert), célèbre fermier anglais, né en 1726, à Dishley, dans le Leicestershire, s'occupa de l'amélioration des bestiaux, et voyagea pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande. Ses essais furent si heureux, que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1,200 guinées. La race de son troupeau se reconnait à la délicatesse des os et de la chair, à la légèreté des intestins et à une disposition à l'assoupissement. Bakewell mourut en 1795.

BAKHTIAR, surnom de Mohammed-Khalage, officier de Schehabeddin, quatrième sultan de la dynastie des Gaurides. Cet officier passait pour le plus brave de son temps; on lui donna les titres de *Tchomten-gehan* et de *Pehelevan-zaman*, qui signifiaient *le Preux* et *le Héros* de son siècle. Après la mort de Schehabeddin, il s'attacha au service de Cothbeddin-Ibek, roi de Delhi. En présence de ce prince, armé seulement d'une énorme massue, il combattit un éléphant blanc, et le força de fuir devant lui (1120 de notre ère).

BAKHTICHUA, médecin arabe du 8^e siècle de J. C., guérit d'une maladie grave le calife Hadi, qui, pouvant se passer de ses autres médecins, ordonna leur mort; Bakhtichua prévint l'exécution de cet ordre en empoisonnant le calife.

BAKHTICHUA, petit-fils du précédent, succéda à son père Gabriel dans la charge de médecin de Mamoun, fut tour à tour persécuté, exilé et réintégré dans ses biens jusqu'à sa mort arrivée en 870 de J. C.

BAKHUYZEN (Ludolphe), peintre, né à Embden, en 1631, montra dans sa jeunesse des dispositions singulières pour l'écriture. Après avoir travaillé jusqu'à dix-huit ans chez son père, secrétaire des États, il fut placé dans une maison de commerce à Amsterdam. Ce fut là qu'il commença, sans le secours d'aucun maître, à dessiner à la plume les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Encouragé par le succès de ses premiers essais, il entra dans la carrière de la peinture, et prit des leçons de van Everdingen; à force de travail, et en fréquentant les ateliers des meilleurs peintres, il parvint à une grande habileté; mais ce qui contribua le plus à ses progrès, ce fut le zèle qu'il mit à étudier la nature. Pour mieux se pénétrer de ses effets extraordinaires, il ne craignait pas de s'exposer aux plus grands dangers. Monté sur une frêle barque, il allait, à l'approche des temps orageux, observer de sang-froid le mouvement des vagues, leur choc impétueux contre les rochers, l'agitation et la tourmente des vaisseaux, et les sillonnements des éclairs et de la foudre : souvent les matelots effrayés le ramenaient à terre, malgré ses instances; alors courant chez lui, sans se dis-

Digitized by Google

traire, sans parler à personne, il se hâtait de peindre les esquisses qu'il venait de tracer, et en rendait tous les détails avec une admirable exactitude. Un zèle si courageux a valu à Bakhuysen le premier rang parmi les peintres de marine. Ses ouvrages furent très-recherchés, et plusieurs souverains honorèrent son atelier de leur visite; le czar Pierre voulut même suivre ses leçons. Les bourgmestres d'Amsterdam lui commandèrent unegrande *Marine*, qu'ils payèrent 1,390 florins, et l'envoyèrent à Louis XIV, en 1665. Le musée de Paris possède ce beau tableau, ainsi que sept autres *Marines* du même auteur, parmi lesquelles on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse, à l'entrée d'un port*. Toutes les productions de ce maître sont d'une extrême vérité. Bakhuysen cultivait aussi la poésie, et il trouvait encore le temps d'enseigner l'écriture; il inventa même des méthodes pour fixer les principes de cet art. Ses rares talents et ses mœurs douces lui concilièrent l'amitié des gens de lettres, des artistes et des hommes de son temps les plus recommandables. Sa gaieté et sa force d'âme ne l'abandonnèrent point dans les longues souffrances qui terminèrent ses jours, en 1709, à l'âge de soixante et dix-huit ans.

BAKKER (Pieter-Huysinga), poëte hollandais, né en 1715, à Amsterdam, et mort dans la même ville, le 22 octobre 1801, fut l'ami de l'historien Wagenaer qui avait épousé sa sœur. Il survécut à cet homme célèbre, et publia une notice sur sa vie. Les poésies de Bakker, sur divers sujets, forment 3 vol. in-8°, où l'on remarque un poëme estimé, sur l'inondation de 1740. Ses *Satires contre les Anglais* ont été imprimées séparément en un vol. in-4°. On y trouve de la chaleur et de la véhémence, quoique l'auteur fut âgé de 82 ans, quand il les composa. Il était membre de l'Académie de Leyde, et il a fait insérer dans le 51e volume des *Mémoires* de cette société, une *Dissertation* très-savante sur la versification ancienne et moderne des Hollandais.

BAKKER (Mathieu), mécanicien hollandais, auquel on doit l'invention des *chameaux*, machine pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les bas-fonds.

BAKKER (Gerbrand), médecin hollandais, professeur à l'université de Groningue, naquit à Enkhuisen, dans la Nord-Hollande, le 1er novembre 1771. En 1806 il fut nommé lecteur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements à l'école chirurgicale de Harlem; l'année suivante une place de professeur ordinaire à Franeker lui fut décernée. En 1811, lorsque la Hollande fit partie de l'empire français, le gouvernement le nomma professeur d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et d'accouchements à l'université de Groningue. Bakker remplit ces importantes fonctions pendant dix-sept ans, et ne se distingua pas moins comme professeur que comme écrivain. Il mourut le 14 juin 1828. Bakker a publié divers ouvrages en hollandais. Plusieurs sont sur les accouchements; on y remarque aussi un traité sur le magnétisme animal, un sur les vers, dirigé contre le professeur Rudolphi de Berlin, un autre sur l'œil humain. Ses autres ouvrages sont en latin.

BALAAM, fameux devin d'Aram, dans la Mésopotamie, chargé par Balac, roi de Moab, de maudire les Israélites, qui étaient arrivés du désert sur les bords du Jourdain, consulte plusieurs fois le Seigneur, qui lui défend de se prêter à cet acte; mais Balaam, séduit par les magnifiques promesses de Balac, entre dans ses vues, et, monté sur une ânesse, suit les députés que le roi lui avait envoyés. L'ânesse se jette à travers les champs; ramenée dans un sentier étroit, elle s'agite sous les coups de Balaam, et s'abat sous lui. Balaam la frappe, et Dieu donnant la parole à l'ânesse, elle se plaint à son maître des mauvais traitements dont il l'accable. Alors un ange apparaît à Balaam, lui reproche l'intention secrète de son voyage, lui permet de le continuer, et lui ordonne de n'exécuter que ce que le Seigneur lui commandera. Balaam, arrivé auprès de Balac, ne fit entendre que des bénédictions pour les Israélites et des malédictions sur leurs ennemis. Balac furieux le renvoya sans récompense, et Balaam lui conseilla alors d'envoyer des filles moabites et madianites dans le camp des Israélites, pour les corrompre et les porter à l'idolâtrie. Quelque temps après, Balaam fut tué par les Hébreux vainqueurs des Madianites.

BALACE, préfet sous l'empereur Constance, fit éprouver une cruelle persécution aux chrétiens. St. Antoine le menaça de la vengeance céleste, et lui prédit sa mort qui arriva bientôt après.

BALADAN, roi de Babylone, régna vers 726 avant J. C., et fit alliance avec Ézéchias, roi de Juda.

BALAGNY (Jean de MONTLUC, seigneur de). *Voyez* **MONTLUC**.

BALAMIO ou **BALAMY** (Ferdinand), médecin de Léon X, cultiva la langue grecque avec succès, et s'est fait un nom par ses traductions de divers *opuscules* de Galien réunies dans l'édition de Venise, 1586.

BALARD (Jean), syndic de Genève, a laissé dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit intitulé: *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève, de 1525 à 1531*.

BALARD (Jean), habile joueur de luth, vers la fin du 16e siècle.

BALARD (Marie-Françoise-Jacquette ALBI, dame), avantageusement connue par ses poésies, née à Castres en 1776, avait un talent remarquable pour la poésie. En 1810, elle publia un poëme en 4 chants: l'*Amour Maternel;* en 1811 remporta deux prix à l'Académie des jeux floraux; publia une *Ode sur la Restauration;* un *Éloge de madame Verdier*, et mourut le 8 avril 1822, laissant inédits plusieurs morceaux, entre autres: *Velleda*, cantate.

BALAS. *Voyez* **ALEXANDRE BALAS**.

BALASSA (Valentin), comte hongrois, distingué dans la double carrière des armes et des lettres, est auteur de *poésies* latines et hongroises, dont le recueil a été imprimé à Leutschau.

BALASSI (Mario), peintre florentin, elève de Passignano, mort vers 1670, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite: *St. François recevant les plaies*, et une copie de la *Transfiguration de Raphaël*.

BALATHI (Abulfeda-Othman-Ben-Issa), auteur arabe dont on a un traité *des caractères de différents alphabets*, et un *écrit sur les sectateurs de Zoroastre et les Manichéens, qui maintiennent les deux principes du bien et du mal*.

BALBANI (Nicolas), de Lucques, ministre de l'Église italienne à Genève, mort en 1587, est auteur de la *Vie de Galeas Caraccioli*, en italien, Genève, 1547.

BALBATRE ou **BALBASTRE** (Claude), fameux

organiste, né à Dijon le 8 décembre 1729, et mort à Paris le 9 avril 1799. Il fit de grands progrès sous Rameau, son ami; se fit remarquer très-avantageusement au concert spirituel de 1755, et quelque temps après obtint l'orgue de Saint-Roch, le meilleur de Paris. Il y attirait tellement de monde, que l'archevêque de Paris lui défendit de toucher l'orgue pendant les grandes fêtes de l'année; on l'admira surtout lorsqu'il exécuta ses variations sur la *Bataille de Fleurus* et sur l'*Hymne des Marseillais;* c'est lui qui fit substituer le forte-piano au clavecin; il composa plusieurs morceaux pour cet instrument.

BALBEN (Augèr de), troisième grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem; succéda à Raimond du Puy, en 1160, et mourut trois ans après.

BALBES (les), nom générique de la première famille ou tribu de la république de Quiers, fondée vers la fin du 6e siècle, et qui devint par la suite assez importante pour voir son alliance recherchée par les républiques de Gênes et de Venise, par la maison de Savoie et autres puissances de l'Italie. Les Balbes se défendirent longtemps contre les souverains de Montferrat; au 12e siècle, contre l'empereur Frédéric Barberousse qu'ils vainquirent le 29 mai 1176, dans la mémorable journée de Lignano. Après cinquante ans de combats, ils accordèrent enfin à leurs ennemis extérieurs, en 1271, une longue trêve; mais la république, divisée par des factions, et ne pouvant plus se soutenir par elle-même, se donna, en 1347, au duc de Savoie, en se réservant toutefois son gouvernement intérieur, dans lequel les Balbes eurent toujours la prééminence; en 1455, ils en furent entièrement dépouillés par Louis II, duc de Savoie. Un d'eux, Gilles de Berton, alla, en 1456, s'établir à Avignon, et obtint par la suite, de Louis XI, les plus beaux privilèges pour cette ville.

BALBI (Jean), dominicain génois, mort en 1298, est auteur d'un *Livre de grammaire* ou *lexique* qui fait époque dans l'histoire de la typographie. Quoiqu'on ne le désigne que sous le titre de *Catholicon*, il est intitulé: *Summa grammatical. valdè notabilis, quæ dicitur, etc.*, Mayence, 1460, in-fol., réimprimé un grand nombre de fois.

BALBI ou **BALBO** (Jérôme), littérateur vénitien, mena dans sa jeunesse une vie licencieuse et vagabonde; mais enfin il se fixa près de Ladislas, roi de Hongrie, qui lui confia l'éducation de ses enfants; il fut ensuite chargé par ce prince et par le roi Louis, son fils, de plusieurs ambassades importantes qui lui valurent l'évêché de Gurck. Quoique âgé, il accompagna l'empereur Charles-Quint à Bologne, et, témoin de son couronnement, il publia à ce sujet *De coronatione*, Bologne, 1530, in-8°. Il mourut en 1535. On cite encore de lui: *De rebus turcicis lib. IV*, Strasbourg, 1603; des *Poésies*, dont les plus décentes sont insérées dans le *Deliciæ poetar. ital.* de Gruter.

BALBI (Gaspard), joaillier vénitien, a donné une *Description exacte des Indes orientales*, où il avait séjourné de 1579 à 1588, Venise, 1600.

BALBI (Dominique), poëte vénitien, a publié de 1667 à 1680 quelques opuscules en vers et en prose, et des ouvrages dramatiques qu'on ne joue plus aujourd'hui.

BALBI (comtesse de), née CAUMONT de la FORCE, dame d'atours de Marie-Josephine de Savoie, femme de Monsieur depuis Louis XVIII; dissipa entièrement sa fortune et celle de son mari qu'elle fit interdire; admise dans l'intimité de Monsieur, elle leva des sommes considérables sur la cassette de ce prince, l'accompagna dans son émigration et le suivit à Mons et à Coblentz, où elle s'aperçut bientôt que M. d'Avaray l'avait remplacée dans l'esprit du prince. Elle se jeta dans diverses intrigues, fit plusieurs fois le voyage de Spa, se rendit en Hollande où elle se lia avec Archambaud de Périgord, et passa en Angleterre où elle resta jusqu'en 1799. Rentrée en France et exilée à Montauban, elle y établit une banque de jeu. A la restauration elle essaya de rentrer à la cour, mais sans succès, et mourut oubliée à Paris en 1830.

BALBIAN (Juste), médecin, né à Alost, pratiqua son art à Gouda où il mourut en 1616, et laissa *De lapide philosophico*, 1599; *Nova ratio praxeos medicæ*, 1600.

BALBIAN (Corneille), médecin flamand du 17e siècle, mort en Italie, publia à Rome en 1629: *Speculum chemicum.*

BALBIN (Décius-Cælius), empereur romain avec Maxime, choisi par le sénat pour combattre le féroce Maximin, l'an 236 de J. C., fut massacré dans une émeute, l'an 238, par les gardes prétoriennes, qui mirent à sa place le jeune Gordien.

BALBINUS (Aloysius-Boleslaus), jésuite laborieux, né à Kœnigsgratz en 1611, mort en 1689 à Prague, où il était professeur de rhétorique et préfet des études, a donné: *Epitome historica rerum Bohemicarum*, Prague, 1677; et *Miscellanea historica regni Bohemorum*, etc., 1679-87, 10 vol. in-fol., ouvrages importants pour l'histoire de la Bohême.

BALBIS (Jean-Baptiste), né à Moretta dans le Piémont en 1765, savant médecin et botaniste, médecin dans les hôpitaux militaires des armées des Alpes et d'Italie en 1797; membre du gouvernement provisoire du Piémont en 1798; professeur de botanique à l'université de Turin; professeur et directeur du jardin botanique de Lyon en 1819; et fondateur d'une société linnéenne dans cette ville; mort à Turin le 13 février 1831; on lui doit plusieurs ouvrages sur les plantes d'Italie, un *Traité de matière médicale*, etc.

BALBOA (Vasco-Nunez de), navigateur espagnol, né en 1475; un des meilleurs officiers de Ferdinand; chassé de l'Espagne par la perte de sa fortune, il prit du service dans l'expédition d'Enciso. Hardi, aventureux, il fut nommé commandant par ses compagnons, et fut mis à leur tête; fit la découverte du Pérou et en prit possession au nom de la couronne de Castille, mais il ne put s'en emparer faute de forces suffisantes; remporta dans le Darien, aux Indes, une victoire qui le fit élever au grade de commandant par ses associés vers l'an 1512; il eut la gloire de former Pizarre; quelques années après, accusé de révolte, il eut la tête tranchée à Santa-Maria par les ordres d'un nouveau gouverneur envoyé d'Espagne, qui lui avait intenté un procès au sujet de l'affaire d'Enciso. Il n'avait que 42 ans (1517).

BALBUENA (Bernard de), évêque de Porto-Rico en Amérique, de 1620 à 1627, est auteur d'un *poëme héroïque*, dont le sujet est la *Victoire de Roncevaux.*

BALBUS (L. Lucilius), habile jurisconsulte, disciple de Mutius Scévola, vivait environ 90 ans avant J. C.

Digitized by Google

BALBUS (L. Cornélius), né à Cadix, devint citoyen romain et consul l'an 40 avant J. C.; vainquit, étant proconsul, les Garamantes, peuples d'Afrique, et conquit tout leur pays, l'an 21 de J. C.; obtint les honneurs du triomphe; bâtit à Rome un théâtre qui porta son nom, et fonda auprès de l'ancienne Cadix une ville plus considérable avec un arsenal pour la marine; on ignore l'époque de sa mort. Il fut le premier étranger qui fut honoré du consulat. D'autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine.

BALBUS ou **BALBI** (Pierre), savant philologue du 15e siècle, était en 1423 au nombre des disciples que la réputation de Victorin de Feltre attirait à Mantoue de toutes les parties de l'Europe. Balbus fut nommé, vers 1460, évêque de Tropea dans la Calabre ultérieure. C'est dans cette ville qu'il termina, le 22 mars 1462, sa traduction latine de la *Théologie* de Proclus, dont il offrit la dédicace au roi de Naples, Ferdinand Ier. La traduction que Balbus avait faite de l'*Introduction à la philosophie de Platon* par Alcinoüs a été publiée, avec sa dédicace au cardinal de Cusa, à la suite de la première édition d'*Apulée*, Rome, 1469, in-fol. Balbus a traduit en outre le *Dialogue* de saint Grégoire de Nysse *sur l'immortalité de l'âme*, et *la Vie de saint Macrin*; le *Sermon* de saint Grégoire de Nazianze *sur l'amour de la pauvreté*; celui de saint Jean Chrysostôme *sur l'aumône*; celui de saint Basile *sur la prière*; et enfin divers *Opuscules* de saint Maxime.

BALCANQUAL (Gautier), chapelain de Jacques Ier, roi d'Écosse, et membre du synode de Dort, suivit ce prince en Angleterre et mourut en 1643.

BALCET (Jean), écrivain religieux du 17e siècle dont on a une apologie de la messe et un *Tractatus de morbis animi*.

BALCHEN (Jean), amiral anglais, né le 2 février 1669, se signala d'abord dans la Méditerranée sous l'amiral G. Byng, et fut ensuite nommé gouverneur de Greenwich. Après avoir réussi à débloquer du Tage sir Ch. Hardy, il revenait en Angleterre sur le vaisseau *la Victoire*, lorsqu'il périt dans une tempête sur les côtes de Jersey le 7 octobre 1744.

BALCK (Dominique), jurisconsulte, né à Leuwarden en 1684, professa le droit à l'université de Franeker, et mourut en 1750. Il fut remplacé par Hermann Cannegieter. Balck a publié quelques *dissertations* de peu d'intérêt sur des sujets de jurisprudence.

BALDACCI (Marie-Madel.), née à Florence en 1718, eut pour maître J. D. Campiglia, habile peintre de portraits, qu'elle égala dans la miniature, mais auquel elle est inférieure pour les portraits à l'huile et au pastel.

BALDASSARI (Joseph), professeur d'histoire naturelle à Sienne en 1750, démontra le premier que la craie est une espèce de sel, et remporta le prix proposé par l'Académie des sciences physiques sur les causes de l'incombustibilité de l'amiante.

BALDASSINI (Jérome), historien, né, vers 1720, à Jesi dans la marche d'Ancône, consacra sa vie à recueillir et à mettre en ordre des matériaux pour l'histoire de sa ville natale, et mourut en 1780.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), navigateur portugais, continua de faire la reconnaissance de la côte d'Afrique en 1434, qu'il étendit 50 lieues au delà du cap Bojador, et revint en Europe après avoir reconnu le *puerto de Cavallero*.

BALDE (Jacques), jésuite, né à Ensisheim en 1603. La cour de Bavière applaudit à ses sermons, et l'Allemagne à ses vers latins. Il mourut à Neubourg, en 1668. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Munich, 1729, 8 vol. in-8o. Jean Conrad Orell a donné une édition de ses *Poésies choisies* avec des notes, Turin, 1805, in-8o.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), célèbre jurisconsulte, disciple et rival de Bartole, né à Pérouse, professa le droit à Vérone, Padoue et Pavie avec une grande distinction, et mourut le 28 avril 1400, de la morsure d'un chien qui lui communiqua la rage. On a de Balde plusieurs *ouvrages* de jurisprudence recueillis en 3 vol. in-fol. Ils sont, comme tous ceux de ses contemporains, écrits sans méthode et sans goût, fertiles en citations apocryphes et surtout en faux raisonnements.

BALDE (Ange) degli UBALDI, frère du précédent, mort à Florence vers 1423, a composé plusieurs *traités de jurisprudence*, dans lesquels on remarque une justesse d'esprit qui manquait à son frère.

BALDELLI (François), littérateur italien, né à Cortone, vers 1520, a publié un grand nombre de traductions du grec et du latin, entre autres celles des *Commentaires de César*, de *Dion Cassius*, de *Diodore de Sicile*, etc., Venise, 1549 à 1600.

BALDELLI (le comte Jean-Baptiste), né à Cortone en 1766; entré au service de France; officier d'infanterie, puis de cavalerie en 1789; émigré en 1791; servit dans l'armée des princes en 1792; dans celles de Prusse et d'Autriche en 1793 et 1794; chargé par le grand-duc de Toscane d'un commandement dans la Romagne en 1798; quitta le service en 1800, et se consacra à l'étude des lettres; président de l'Académie de la Crusca en 1815; envoyé à Dresde en 1817, pour négocier le mariage du fils de Ferdinand III avec la princesse Marie; publia en 1797 un *Éloge de Machiavel*, dont le succès l'engagea à écrire la *Vie de Pétrarque*, puis celle *de Boccace*, qui ne parut qu'en 1806; des *Recherches historiques sur le fameux voyageur Marco-Polo*; mort gouverneur de Sienne en 1831.

BALDERIC (Rubens), surnommé *le Rouge*, historien ecclésiastique, mort en 1112, évêque de Noyon et de Tournay. On lui a attribué une *Chronique de Cambrai et d'Arras depuis Clovis jusqu'en* 1070, Douai, 1615, due à un autre Balderic ou Baudri. *Voyez* BAUDRI.

BALDERIC ou **BAUDRY**, évêque de Dol, né vers le milieu du 11e siècle à Meun-sur-Loire, mourut en 1129 ou 1130. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la première croisade* en latin, insérée dans le recueil de Bongars; elle est renommée pour son exactitude; la *Vie de Robert d'Arbrissel*, son ami, en latin, imprimée à la Flèche en 1641, et traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, la Flèche, 1648, in-8o; un *Poëme historique sur les événements du règne de Philippe Ier* dans les *Historiens de France* de Duchesne.

BALDEUS (Philippe), pasteur à Beervliet et missionnaire dans les Indes orientales, a donné la *Description de l'île de Ceylan et de la côte de Malabar et de Coromandel*, dans la *Collection de voyages*, Amst., 1670 à 1683, 12 vol. in-fol.

BALDI (Bernardin), savant universel et littérateur distingué, né à Urbin le 6 juin 1553, fut à la fois théologien, mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poëte; il possédait très-bien les langues anciennes et orientales, et presque toutes celles d'Europe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit solide, il était encore infatigable dans le travail et trouvait du temps pour tout. Il ne négligea pourtant jamais ses devoirs, même lorsqu'il fut abbé de Guastalla. Ses *Poésies morales*, ses *Églogues*, son poëme de la *Navigation*, ses *vers* latins, l'ont rendu célèbre comme poëte; il ne le fut pas moins comme savant : ses *Commentaires* et son *Lexique de Vitruve*, dans la belle édition des œuvres de cet architecte, Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol; sa *traduction* latine de Hiéron l'Ancien, insérée dans les *Mathematici veteres*; son *Commentaire des mécaniques d'Aristote*; la *Vie* des plus illustres mathématiciens, etc.; et une foule d'autres *ouvrages* ne l'ont pas moins illustré. Il mourut dans sa patrie le 12 octobre 1617.

BALDI (Camille), savant écrivain, né à Bologne vers 1547, y professa la philosophie avec succès, et mourut en 1634. On a de lui : *In Physiognomicâ Aristotelis commentarii*, Bologne, 1621; et plusieurs *Traités de morale* estimés.

BALDI ou **BALDUS**, médecin florentin du 17e siècle, a laissé les ouvrages suivants : *Prælect. de contag. pestis*; *Dissertation* sur un passage du traité d'Hippocrate, *De aere, aquis et locis*; une autre sur la pleurésie; deux autres sur l'emploi du baume oriental dans la préparation de la thériaque; *Relation d'un miracle opéré à Rome* par l'intercess. de saint Philippe de Néri.

BALDI (Lazaro), peintre italien, né à Pistoie en 1624, mort à Rome en 1703, a peint sous Alexandre VII la galerie *del Monte Cavallo*, et une belle chapelle à Saint-Jean-de-Latran.

BALDI (Joseph), médecin de Florence, vivait en 1690, et a laissé un manuscrit curieux sur les champignons, qui se trouvait dans la bibliothèque Nani, à Venise.

BALDINGER (Ernest-Godefroid), médecin distingué, né près d'Erfurt le 13 mai 1738, mort à Marbourg le 2 janvier 1804. On a de lui 84 ouvrages, y compris ses programmes académiques; les principaux sont : *Magasin pour les médecins*; *Sylloge opusculorum selectorum*; *Litteratura universæ materiæ medicæ*, etc.; *Historia mercurii et mercurialium medica*; *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, 1774.

BALDINGER (Bernard), théol. suisse du 17e siècle, dont on a un ouvrage latin sur *la foi catholique*, Fribourg, 1644.

BALDINGER (Charles), frère du précédent, chanoine de Bade, a publié des Controverses en latin.

BALDINI (Baccio), orfévre et graveur de Florence dans le 15e siècle; contemporain de Maso Finiguerra, l'inventeur de l'imprimerie en taille-douce, il surpassa cet habile artiste.

BALDINI (Clément) est auteur d'un ouvrage intitulé : *Pinax iconicus antiq., ex Lil. Gregorio excerptus*, Lyon, 1556, in-8°, avec 59 figures.

BALDINI (Baccio), mort à Florence vers 1585, premier médecin du grand-duc Cosme qui l'admit à sa familiarité, fut en même temps garde de la bibliothèque Laurentienne et l'un des membres distingués de l'Académie florentine. Ses principaux ouvrages sont : *Vita di Cosimo I*, Florence, 1578, in-fol.; *Discorso dell' essenza del fato*, 1578, in-4°.

BALDINI (Bernardin), médecin, philosophe, mathématicien et poëte, né près du lac Majeur vers 1515, professeur et médecin à Pavie, et de mathématiques à Milan, où il mourut le 12 janvier 1600, a publié entre autres ouvrages : *De stellis iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, Venise, 1579, in-4°; *De diis fabulosis antiquarum gentium*, Milan, 1588, in-4°; la *traduction* en vers latins de *l'Art poétique*, de *la Physique* et des *Économiques d'Aristote*, ib., 1576-1600, in-4°.

BALDINI (J.-François), savant littérateur de la congrégation somasque, né le 4 février 1667 à Brescia, mort à Tivoli en 1765, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre. On a de lui des *lettres* et *dissertations* sur plusieurs points de physique et d'antiquité. Il a beaucoup augmenté les *Numismata imper. roman.* de Levaillant, Rome, 1743, 3 vol. in-4°.

BALDINSEL (Guillaume), commandant de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, a écrit dans le 14e siècle *Hodœporicon ad terr. sanct.*, inséré dans le *Thesaur. monument.* de H. Canisius, Amsterd., 1725, 4 vol. in-fol.

BALDINUCCI (Philippe), bon écrivain, né à Florence en 1624, mort en 1696, membre de l'Académie de la Crusca, réunit l'étude des belles-lettres à celle du dessin, et s'acquit une grande réputation par son *Histoire des artistes célèbres* de 1660 à 1670, que la mort l'empêcha d'achever et qu'il avait commencé de publier en 1681; réimprimée à Florence en 1774, 20 vol. in-8°. On lui doit aussi la *Vie* des plus célèbres graveurs, 1686, in-4°. —Son fils, Francesco-Saverio, hérita des connaissances de son père, et mit la dernière main à cet important ouvrage, avec le cav. Gaburri.

BALDIT (Michel), médecin de l'université de Montpellier, est auteur *des Merveilles des eaux et des bains de Bagnols*, Lyon, 1615; du *Speculum sacro-medicum octogenum*, Lyon, 1666, etc.

BALDOCK (Ralph de), prélat anglais des 13e et 14e siècles, étudia à Oxford, fut élu évêque de Londres en 1304; mais son élection ayant éprouvé quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au saint-siége, et fut sacré à Lyon en 1306. Deux ans après, le pape le nomma un de ses commissaires pour l'examen des accusations portées contre les Templiers. Il fut quelque temps grand chancelier d'Angleterre sous le règne d'Édouard Ier. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des Affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Léland dit avoir vue à Londres; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de Saint-Paul*, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney en 1313.

BALDOVINETTI (Alessio), peintre de Florence, né en 1425, mort en 1499, élève de Paul Uccello, dont on voit d'excellents tableaux dans la grande chapelle de la Ste-Trinité et l'Annonciade de cette ville. Il excellait aussi dans le genre mosaïque.

BALDOVINI (François), poëte italien, né le 27 février 1635, mort le 18 novembre 1716, est connu par

Digitized by Google

son *Lamento di Cecco da Varlungo,* Florence, 1694, in-4°, poëme écrit dans l'idiome toscan, dont Horace Marrini a donné une bonne édition en 1755.

BALDRÈDE (St.), évêque de Glascow (Écosse), mort en 608, fonda un grand nombre de monastères.

BALDUCCI (François), poëte italien, né à Palerme, mort en 1642 à Rome, est le premier, suivant Crescimbeni, qui ait composé des *oratorios,* des *cantates.* Ses *Poésies lyriques,* imprimées à Rome, l'ont été depuis à Venise, 1663, in-12.

BALDUIN (Martin), évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida celui de Malines en 1570. On a de lui un *Commentaire sur le maître des sentences* et un *Manuale pastorum.*

BALDUIN (Frédéric), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, professeur à Wittenberg, où il mourut en 1627, a publié un *Commentaire* sur les Épîtres de St. Paul, et une défense de la confession d'Augsbourg.

BALDUIN (Chrétien-Adolphe), petit-fils du précédent, mort en 1682, est auteur de plusieurs *Dissertations* savantes sur les métaux et la reproduction de l'argent.

BALDUNG (Jean) dit *Baldegreen,* peintre et graveur sur bois, contemporain d'Albert Durer, né à Gemunden dans la Souabe vers 1476, vivait encore en 1534. Il a signé quelques estampes; les autres portent un monogramme. Les plus connues sont : *Jésus et les apôtres, Adam et Ève, Xantippe et Socrate, Bacchus ivre,* des *Paysages* et un *Sabbat.*

BALDWIN (Thomas), théologien anglais et archevêque de Cantorbéry, accompagna Richard I^er dans la Palestine, où il mourut en 1191. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini; De sacramento altaris,* etc., insérés dans la *Bibliotheca Patrum* et dans la *Bibliotheca Cisterciensis.*

BALDWIN (Guillaume), savant instituteur anglais, mort en 1564, a publié la *Philosophie morale,* ou *Vie des philosophes,* etc; *Paraphr.,* en vers anglais, *des Cantiques de Salomon,* etc., Londres, 1549, in-4°.

BALDWIN (Ébenezer), savant ministre de Danbury (Connecticut) et recteur du collége de Wale de 1766 à 1770.

BALDWIN (Abraham), habile homme d'État, mort à Washington en 1807, était président de l'université de Géorgie et sénateur des États-Unis.

BALE (Robert), carme anglais de la province de Norfolk, mort en 1503, a laissé une *Histoire abrégée de l'ordre des carmes et du prophète Élie.*

BALE ou **BALÆUS** (Jean), théologien anglais, né à Cove, Suffolk, en 1495, fut élevé dans la religion catholique, embrassa la réforme, et pour la répandre écrivit divers ouvrages pleins d'aigreur qui lui attirèrent des persécutions, et lui firent mener une vie assez vagabonde jusqu'à l'avénement d'Élisabeth, qui lui donna un canonicat à Cantorbéry où il mourut en 1563. On a de lui en latin : un *Précis des Vies des écrivains célèbres de la Grande-Bretagne,* Bâle, 1557 et 1559, in-fol.; diverses productions sur les événements du temps, et des *comédies* tirées de l'Écriture sainte, qui l'ont fait regarder comme le plus ancien écrivain dramatique anglais.

BALECHOU (Jean-Jacques), célèbre graveur français, né à Arles en 1715, fut chargé de faire la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne; mais ayant vendu des premières épreuves de ce portrait, il fut rayé de la liste des membres de l'académie. Il a gravé, d'après Vernet, *les Baigneuses, le Calme, la Tempête;* et d'après Carle Vanloo, une *Ste-Geneviève.* Il mourut le 18 août 1765 à Avignon.

BALÉE I^er, roi d'Assyrie, succéda à son père Arolius, l'an 1889 avant J. C.; il conquit une partie de la Syrie et des Indes, ce qui lui valut le surnom de *Xerxès* ou *vainqueur;* mourut 1859 ans avant J. C., après un règne de 30 ans.

BALEN (Henri van), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de Vandyck. Il alla étudier en Italie, et ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talents : il mourut à Anvers en 1632. Ses principaux tableaux sont : un *Festin des Dieux;* un *Jugement de Pâris;* un *Saint Jean dans le désert;* une *Annonciation.* Le musée de Paris conserve un autre petit tableau du même, représentant *Abraham renvoyant Agar.*

BALEN (Jean van), fils du précédent, et peintre comme lui, étudia à Rome, et, de retour dans sa patrie, l'enrichit de ses compositions; son dessin est peu correct, mais son pinceau est gracieux et sa couleur brillante.

BALEN (Mathias), historien, né à Dordrecht en 1611, et élevé à Gand dans la maison de son aïeul maternel, y contracta l'habitude de parler flamand, et cultiva depuis cette langue de préférence au néerlandais. On cite de lui des pièces de vers estimés, et la *Description de Dordrecht,* 1677, 2 vol. in-4°, en flamand. Il mourut peu de temps après la publication de cet ouvrage.

BALEN (Mathieu), petit-fils du précédent, né à Dordrecht en 1684, a peint l'histoire et le paysage.

BALES (Pierre), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, l'un des inventeurs de l'art d'écrire par abréviation, avait un talent rare pour écrire en petit. On rapporte qu'il offrit à la reine Élisabeth une bague dont le chaton contenait le *Pater,* le *Credo,* les dix commandements de Dieu, une prière en latin, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J. C., et celle du règne d'Élisabeth, écrits d'une manière très-lisible. Il mourut en 1610; publia, en 1590, le *Maître d'écriture.*

BALESDENS (Jean), de l'Académie française, était né à Paris, vers la fin du 16^e siècle. Ses talents étaient médiocres, mais il était secrétaire du chancelier Seguier, protecteur de l'Académie, et les académiciens voulurent témoigner à ce magistrat leur reconnaissance en le recevant. Balesdens, s'étant trouvé sur les rangs en même temps que le grand Corneille, écrivit à l'Académie pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. Corneille fut nommé, et l'élection de Balesdens retardée de deux ans. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675. Il a très-peu écrit, et le plus souvent il s'est borné aux fonctions d'éditeur. On lui doit des éditions de la plupart des ouvrages de Savonarole; du *Cartiludium logicæ* (jeu de cartes logique) de Thomas Murner; des *Scolies latines* de Jean Gagney, sur les Évangiles et les Actes des Apôtres; des *Éloges des Hommes illustres* de Papire Masson, Paris, 1638, 2 vol. in-8°; des *OEuvres spirituelles* de St. Grégoire de Tours; des

Épîtres de Ste. Catherine de Sienne; du *Traité de l'eau-de-vie,* de Brouault; des *Fables d'Ésope,* traduites en français, et accompagnées de *Maximes morales;* et enfin de quelques autres ouvrages moins importants.

BALESTRA (Antoine), peintre italien, né en 1666, mort à Vérone, sa patrie, vers 1740, élève de Carle Maratte, avait un dessin pur et facile, et un grand charme de composition; mais il aimait trop, comme son maître, cette sorte de brouillard qui jette souvent de l'harmonie dans le tableau, mais qui n'est pas toujours appliqué à propos. On cite surtout de lui *la Défaite des géants;* une *Annonciade* à Crémone; une *Cène* à Venise.

BALESTRA (Raimond), compositeur italien du commencement du 17e siècle, a laissé des psaumes et des motets dans le *Parnassus musicus* de Bonometti, 1615.

BALETTI (Gianetta-Rosa BENOZZI), née à Toulouse, actrice des Italiens, plus connue sous le nom de *Silvia,* y remplit pendant près de 40 ans les rôles d'amoureuse, et mourut à Paris en 1758.

BALETTI (Joseph), ou *Mario,* mari de la précédente; il faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir d'Italie; il joua longtemps les amoureux.

BALETTI (Louis), fils des précédents, se distingua au même théâtre comme acteur et danseur.

BALEY (Gautier), médecin et ecclésiastique anglais, dans le comté de Dorset, né au 16e siècle, fut nommé en 1561 professeur de médecine à l'université d'Oxford, et devint peu après médecin ordinaire de la reine Élisabeth. Il mourut le 3 mars 1592. On a de lui en anglais: *Traité de trois sortes de poivre commun,* 1558 ou 1588, in-8o; *Direction pour la santé,* etc., avec des remèdes pour l'ophthalmie, 1626, in-4o; un *Traité sur la conservation de la vue,* Oxford, 1616 et 1654, in-8o; *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum,* ouvrage inédit.

BALFOUR (André), noble écossais, contribua beaucoup à la fondation en 1680 du muséum et du jardin de botanique d'Édimbourg, sa patrie.

BALGUERIE-STUTTENBERG (Pierre), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père qu'avaient presque ruiné les malheurs de la révolution et la perte de St.-Domingue, débuta jeune dans la carrière commerciale qu'il devait parcourir avec plus de succès et avec non moins d'honneur. Cependant ses spéculations, longtemps entravées par la guerre, ne trouvèrent à se développer dans toute leur étendue qu'à l'époque où la restauration rendit la paix au monde. Dès 1816 ses bâtiments parcoururent les mers les plus lointaines, et firent reparaître le pavillon français dans les parages des Indes et de la Chine. Ce fut lui qui, en éveillant l'esprit d'association dans le Midi, concourut le plus puissamment à l'achèvement des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. D'autres établissements, tels que de grandes fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics, la banque de Bordeaux, furent les résultats de l'impulsion donnée par lui à l'esprit public, et se partagèrent sa sollicitude et ses capitaux. Il mourut aux eaux de Bagnères le 25 août 1825.

BALGUY (Jean), théologien, né en 1686 à Sheffield dans le comté d'York, mort en 1748, a donné plusieurs *ouvrages de théologie morale.* Les Anglais font grand cas de ses *sermons.*

BALGUY (Thomas), fils du précédent, suivit la même carrière, et publia sur des matières théologiques des *opuscules* peu importants.

BALI, écrivain mahométan du 10e siècle de l'hégire, a laissé un *Traité de jurisprudence* des Musulmans.

BALICOURT (Marguerite-Thérèse de), comédienne, débuta au Théâtre-Français le 29 novembre 1727, dans le rôle de *Cléopâtre.* Ses succès furent si brillants, qu'elle fut reçue à part entière dès le mois suivant. Quoique cette actrice fût très-jeune pour l'emploi des reines, elle réunissait tant d'avantages, que l'on passa légèrement sur ce défaut. La *Médée,* de Longepierre, dut à Mlle Balicourt une sorte de résurrection en 1728. Cette actrice joua ce rôle avec une telle supériorité, que la pièce, oubliée depuis trente-quatre ans, eut un succès prodigieux. Mlle Balicourt obtint sa retraite en 1738, et mourut le 4 août 1743.

BALIN (Jean), prêtre et médecin, né à Vesoul en 1570, mort à Wesel dans le 17e siècle, est auteur de: *De bello belgico auspiciis duc. Amb. Spinolæ,* Bruxelles, 1609, où il rapporte les événements dont il avait été lui-même témoin dans la guerre de Flandre.

BALINGHEM (le P. Antoine de), écrivain ascétique, né en 1571, à Saint-Omer, mourut à Lille, le 24 janvier 1630, à l'âge de 49 ans, laissant la réputation d'un homme pieux et instruit. Il a publié entre autres écrits: *Les plaisirs spirituels contre-quarrés aux sensuels du Quaresme-Prenant,* Douai, 1627, in-12, fort rare; *les Après-dîners et propos de table contre l'excès au boire et au manger pour vivre longuement,* Lille, 1615.

BALINO (Annibal-Pio-Fabri), surnommé *il Bolonese,* né à Bologne, élève de Pistocchi, et l'un des meilleurs ténors de son temps, mourut le 12 août 1760 à Lisbonne, premier chanteur de la chapelle royale.

BALIOL ou **BALLIOL.** *Voyez* **BAILLEUL.**

BALIVET (Claude-François), né à Gray, en 1754; avocat au bailliage de cette ville, en 1798; membre de l'administration centrale du département de la Haute-Saône, en 1791; député à la convention, en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota pour la détention provisoire et le bannissement à la paix; membre du conseil des Anciens, en 1796; commissaire du Directoire près l'administration de son département, en 1798; mort le 29 avril 1813.

BALK (Évrard), jurisconsulte du 16e siècle, professeur de droit à Bourges et à Harderwyck, a publié *De intellectu,* 1622; *Electa juris,* 1629.

BALKIS, reine de Saba en Arabie, vint de ce pays pour visiter Salomon et entendre ses discours pleins de sagesse.

BALL (Jean), prêtre séditieux, l'un des disciples de Wiclef, prêchait aux habitants des campagnes que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin. Le clergé, les seigneurs, étaient l'objet de ses déclamations; on se saisit de sa personne, il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces menacer la capitale; leur nombre s'accrut jusqu'à cent mille. Ils se précipitèrent sur Londres, ouvrirent les prisons et dél-

Digitized by Google

vrèrent leur apôtre. Le roi, pour ne pas devenir victime de leur fureur, leur livra l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand trésorier, qu'ils mirent à mort. Le gouvernement reprit enfin le dessus ; Ball fut arrêté à Coventry ; on lui fit son procès, et il fut exécuté en 1381.

BALL (Jean), théologien puritain, né en 1585 dans le comté d'Oxford, fut pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Le plus connu de ses ouvrages est un *Traité sur les fondements principaux de la religion chrétienne*, qui, avant l'année 1632, avait eu 14 éditions, et fut traduit en langue turque. Il mourut en 1640.

BALLA (Philibert), jésuite, né à Bagnasco dans le Piémont en 1705, mort en 1760, a publié des *Lettres théologiques*, dans lesquelles il s'attache à justifier la doctrine des jésuites.

BALLABENE (Grégoire), né à Rome dans la première moitié du 18e siècle, mort vers 1800, s'est fait connaître par une messe composée du *Kyrie* et de *Gloria* à 48 voix, divisées en douze chœurs, chef-d'œuvre de patience et de savoir. Il a composé en outre des *Dixit* et un *Amen*.

BALLAINVILLIERS (le baron de), avocat du roi à 17 ans, conseiller au parlement, intendant du Languedoc, préserva cette province de la famine en sacrifiant sa propre fortune. A la révolution il refusa le titre de maire de Montpellier, émigra, obtint la survivance de M. Monthyon au conseil de Monsieur, et l'intendance générale de l'armée des princes, rentra en France en 1801 ; à la restauration fut nommé conseiller d'État, membre de la Légion d'honneur et présida provisoirement le conseil des ministres ; nommé en 1825 grand prévôt, maître des requêtes, des cérémonies, des ordres ; mort dans ces dernières années.

BALLAND (Antoine), général de division, né le 27 août 1751 ; entra au service à l'âge de 15 ans ; passa successivement par tous les grades jusqu'à celui de commandant d'un régiment qu'il reçut sur le champ de bataille de Jemmapes ; fut nommé général de division à l'armée du Nord, et commanda, en 1793, l'armée qui se trouvait dans les environs de Guise ; il termina sa carrière militaire par la campagne de 1796, en Italie ; mort depuis 1830, à Guise, où il s'était retiré.

BALLANTINE (Jean), né à Kelso dans le comté de Roxburgh, en Écosse, exerça d'abord dans sa ville natale la profession d'imprimeur avec tant d'habileté et de goût, qu'il fut promptement en état de former à Édimbourg un grand établissement de ce genre, au moment même où Walter Scott débutait dans le monde littéraire. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent imprimés par Ballantine, qui a pendant longtemps dirigé le *Journal hebdomadaire d'Édimbourg*. Il est mort en 1833.

BALLARD (George), biographe anglais, né à Campden, comté de Glocester, publia en 1752 un vol. in-4°, intitulé : *Mémoire des dames anglaises célèbres par leurs écrits*. Cet ouvrage, imprimé plusieurs fois, est cependant peu commun. Il mourut en 1752, laissant à la bibliothèque Bodléienne une collection nombreuse de manuscrits.

BALLARD (Robert), chef d'une famille qui, pendant près de deux siècles, eut en quelque sorte le monopole de l'impression des livres de musique en France, fut pourvu en date du 16 février 1552 de la charge de *seul imprimeur de la musique de la chambre, chapelle et menus plaisirs du roi* Henri II, conjointement avec son beau-frère Adrien le Roy. Ce privilége fut confirmé par Charles IX. Ils imprimèrent en société *Tablature de guitare*, 1564 ; *Psaumes de David en vers par Marot ; les OEuvres de Nicolas de la Grotte*, et d'autres collections.

BALLARD (Pierre), fils du précédent, fut maintenu dans la charge de son père par Henri III et Henri IV. Ayant fait pour 50,000 livres de dépenses pour l'acquisition de poinçons et de matrices, Louis XIII l'en récompensa par des lettres patentes en 1633. Il a imprimé : 150 *Psaumes de David*, mis en musique par Claudin, etc.

BALLARD (Robert), fils du précédent, fut investi de la charge de seul imprimeur du roi par Louis XIII en date du 24 octobre 1639. Il fut successivement juge-consul, administrateur des hôpitaux, et syndic de la chambre des libraires de 1652 à 1657.

BALLARD (Christophe), fils du précédent, fut confirmé dans la charge paternelle par lettres de Louis XIV, en date du 11 mai 1673.

BALLARD (Jean-Baptiste-Christophe), fils du précédent, obtint le même privilége de Louis XIV, le 5 octobre 1695. Il a imprimé beaucoup d'ouvrages théoriques et pratiques ; mort en 1750 avec le titre de doyen des grands juges.

BALLARD (Christophe-Jean-François), fils du précédent, obtint des lettres patentes de Louis XV en date du 6 mai 1750 ; mourut en 1765.

BALLARD (Pierre-Robert-Christophe) continua le privilége le 20 octobre 1763. Depuis tous ces priviléges ont été abolis, et la gravure lui fit une dangereuse concurrence. A la révolution, la fortune de Ballard était anéantie depuis longtemps.

BALLAROTTI (François), musicien italien de la fin du 17e siècle, a composé : *Alciade*, 1699, avec Pollarolo et Gasparini ; *Ariovisto*, 1699, avec Perti et Magni, et l'*Amante impazzito*, 1714.

BALLENDEN ou **BELLENDEN** (sir John), écrivain écossais du 16e siècle, très-attaché à Jacques V, entreprit par son ordre la traduction du latin en écossais de la *Chronique* de ce royaume, par Hect. Boéthius, et la mit au jour, Édimbourg, 1536, in-fol. Ayant essayé inutilement d'arrêter les progrès du protestantisme, il se retira à Rome, où il mourut en 1550.

BALLERINI (Pierre), célèbre écrivain ecclésiastique, né à Vérone le 7 septembre 1698, fils d'un professeur de chirurgie, fit d'excellentes études sous les jésuites, entra dans les ordres, et publia sous le titre de *Saint Augustin*, etc., un livre dont un paragraphe donna naissance à une guerre de plume qui dura longtemps à Vérone sur le *probable* ou le *plus probable*, ou sur les degrés de probabilité morale. Ayant abandonné la chaire de belles-lettres pour professer la théologie dogmatique et morale, il est choisi en 1748, pour théologien canoniste de la commission que Venise envoyait à Rome dans l'affaire du patriciat d'Aquilée. Le pape le charge d'une édition des *OEuvres de saint Léon* d'après les manuscrits du Vatican. Mort vers 1764, a laissé une *Histoire de probabilisme ; S. Zenonis sermones ; S. Antonini Summa theologica*, et des ouvrages *contre l'usure*.

BALLERINI (Jérôme), frère du précédent, né à Vérone le 29 janvier 1702, fit à peu près les mêmes études que Pierre, travailla avec lui à presque toutes ses publications, coopéra surtout aux *Sermons de S. Zenon*, à la *Somme de S. Antonin* et aux *OEuvres de St. Léon*. Mourut vers 1780.

BALLEROY (Jacques-Claude-Augustin, marquis de la COUR), né le 20 janvier 1694 ; premier écuyer du duc d'Orléans ; mestre de camp, en 1714 ; brigadier en 1734 ; gouverneur du duc de Chartres, en 1735 ; maréchal de camp, en 1738 ; lieutenant général, en 1744 ; se distingua au siége de Fribourg ; exilé au mois d'octobre de cette année, pour avoir engagé le duc de Chartres à se joindre au parti des princes du sang, disgrâce qui dura 30 ans ; en 1769, proposa au ministère un plan pour l'établissement des assemblées provinciales ; mourut en 1773 ; il était membre d'une petite société littéraire, connue sous le nom de *l'Entre-sol*, qui exista depuis 1724 jusqu'en 1731.

BALLEROY (Charles-Auguste de la COUR, comte de), lieutenant général depuis 1762, après une vie remplie de vertus et de services utiles, fut, en 1794, à l'âge de 74 ans, une des victimes du tribunal révolutionnaire.

BALLESTEN (Louis), jésuite, mort à Valence en 1624, y enseigna longtemps la langue hébraïque et l'Ecriture sainte. Il est auteur d'une *Onomatographie*, Lyon, 1615.

BALLESTEROS (don Francisco), général espagnol, né à Bréa, dans l'Aragon, en 1770 ; fit la campagne de 1793, comme lieutenant dans les volontaires de cette province ; capitaine en récompense des services qu'il rendit en Catalogne ; destitué, en 1804, puis nommé la même année chef des douanes dans les Asturies, poste qu'il occupait encore lors de l'invasion française, 1808 ; cette même année, commandant d'un régiment de la junte de cette province, eut part à la victoire de Baylen ; en 1809, se laissa surprendre à Santander ; en 1810, éprouva un échec à Roquillo, et un autre à Castilles ; battit des corps de Français dans l'Estramadure et l'Andalousie, à Castana et à Ossuna ; exilé à Ceuta par ordre des cortès ; puis nommé lieutenant général par la junte de Cadix, en 1811 ; ministre de la guerre en 1814 ; peu de temps après, exilé à Valladolid ; en 1820, accourut à Madrid ; se mit à la tête du mouvement insurrectionnel, et devint président d'une junte provisoire ; le 7 juillet 1823, mit en fuite quelques bataillons de la garde du roi Ferdinand VII, qui voulaient délivrer ce monarque ; quelques mois après, commandant général des troupes chargées de défendre la Navarre et l'Aragon des attaques des Français ; le 24 juillet 1824, battu non loin de Grenade ; le 4 août suivant, signa dans cette ville une convention par laquelle il reconnaissait la régence établie à Madrid en l'absence du roi ; Riego refusa d'adhérer au traité ; et Ballesteros voulut l'y contraindre, mais une grande partie de ses troupes ayant passé du côté de Riego, ce général essaya à son tour, mais en vain, de déterminer Ballesteros à reprendre le commandement en chef des troupes contre les Français. Lorsque Ferdinand VII bannit tous les fonctionnaires du gouvernement constitutionnel, Ballesteros envoya au duc d'Angoulême sa protestation contre cette violation de la capitulation, se réfugia ensuite en France, et mourut à Paris le 28 juin 1832.

BALLET (François), écrivain ascétique et sermonaire, né à Paris le 6 mai 1702 ; curé de Gif près de Versailles, il composait des ouvrages propres à ranimer la dévotion et aidait ses confrères dans les fonctions du ministère. Il était souvent appelé à Paris pour prêcher. Avant 50 ans il fut forcé, par la maladie, de résigner sa cure, et consacra les dernières années de sa vie à rédiger de nouveaux écrits et à retoucher ses sermons. Il mourut vers 1762, on a de lui : *Traité de la dévotion à la Vierge ; Instructions pour le jubilé, pour la pénitence du carême ; Exposition de la doctrine de l'Église romaine ; Prônes sur les commandements de Dieu, sur les Évangiles de toute l'année ; Panégyrique des Saints*, 4 vol., *Histoire des temples des païens, des juifs et des chrétiens ; Vie de la sœur Françoise Bony*, sœur de charité.

BALLET (Jean), jurisconsulte, né vers 1760, dans la province de la Marche, exerçait en 1789 la profession d'avocat à Évreux. Nommé en 1791 juge au tribunal de cette ville ; élu député de la Creuse à l'assemblée législative, et membre du comité des finances. Rentré dans la magistrature, il est nommé en 1805 procureur général au tribunal d'appel de Limoges ; en 1811, avocat général ; en mai 1815, député à la chambre des représentants ; au second retour du roi reprit ses fonctions d'avocat consultant et mourut à Limoges le 30 avril 1832. Est auteur du *Nouveau Salviat* et d'une *Table raisonnée* de l'ouvrage de Merlin.

BALLET (N.), notaire d'Haguenau, auteur des *Conférences sur les ordonnances, etc., du conseil d'Alsace*, Colmar, 1788.

BALLEXSERD (Jacques), écrivain genevois, né en 1726, mort en 1774, est connu par deux bons ouvrages : l'*Éducation physique des enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8°, réimprimé en 1780 ; *Quelles sont les causes de la mort d'un aussi grand nombre d'enfants, et les préservatifs les plus efficaces pour les arrêter ?* 1775, in-8°.

BALLIANI (J. B.), membre du sénat de Gènes, sa patrie, où il mourut en 1666 à 80 ans, a publié en latin un *Traité* sur le mouvement naturel des corps pesants, Gênes, 1638 et 1646.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (Charles-Louis-Denis), né à Paris le 9 mai 1729, vice-directeur de l'académie de Rouen, cultiva tour à tour les lettres, la musique et la chimie, et mourut le 8 novembre 1800. Il a donné, de 1751 à 1754, les opéras suivants : *Deucalion et Pyrrha ; le Rossignol ; le Retour du printemps ; Zéphire et Flore*. On a en outre de lui : *Théorie de la musique*, Paris, 1764, in-4° ; *Éloge de le Cat*, Rouen, 1769, in-8°, etc.

BALLIN (Claude), habile orfévre et graveur sur métaux, né à Paris, en 1615, mort le 22 janvier 1678, a fait époque dans son art dont il a reculé les bornes. Il exécuta et cisela pour le cardinal de Richelieu, et surtout pour Louis XIV, un grand nombre de vases, de tables, de candélabres, de soleils, croix, chandeliers, et beaucoup de meubles enrichis de bas-reliefs. Mais ces objets précieux furent portés à la Monnaie lors de la guerre de *la Succession*. Ses autres ouvrages, répandus dans les Églises

Digitized by Google

de France, éprouvèrent le même sort à l'époque de la 1re révolution. Il remplaça Varin dans la charge de directeur des médailles.

BALLIN (Claude), neveu et élève du précédent, naquit, vers 1660, à Paris, où il mourut le 18 mars 1754. Comme son oncle, il fut orfèvre du roi, et se distingua par la pureté et l'élégance de ses travaux, aussi célèbres dans les pays étrangers qu'en France. Lorsque la mort l'enleva à plus de 93 ans, il était encore occupé de son art : il finissait pour Louis XV un surtout d'or, d'une composition admirable, dont l'achèvement fut confié à son fils qui lui succéda dans la charge d'orfèvre du roi.

BALLINO (Jules), jurisconsulte et littérateur vénitien du 16e siècle, a donné un grand nombre de traductions italiennes d'ouvrages grecs, entre autres : la *Vie de Moïse*, par Philon, 1560, in-4o ; le traité de Plutarque, *De l'amour des parents pour leurs enfants*, 1564, in-8o. Il avait aussi entrepris la publication d'un recueil intitulé : *Disegni delle più illustri città e fortezze del monde*, Venise, 1560, in-4o, inachevé.

BALLIS (Antoine de), jurisconsulte sicilien, mort en 1591, auteur de plusieurs dissertations de droit canonique. — Son neveu, du même nom, et professeur de jurisprudence, a publié divers traités sur le droit criminel.

BALLISTE, BALISTE ou **CALLISTE**, général romain et préfet du prétoire sous Valérien, battit, avec le secours d'Odenat, roi de Palmyre, les armées de Sapor, roi de Perse, et fit élire ensuite Macrin pour empereur. Il prit lui-même ce titre après la mort de ce prince et de ses fils, et mourut en 264, assassiné par les ordres d'Odenat.

BALLO (Fabio), jurisconsulte de Palerme, où il mourut le 23 mai 1632, faisait son délassement de la poésie. On connaît de lui des *Canzoni siciliane* et les *Églogues*, insérées dans les *Muse siciliane*, Palerme, 1662.

BALLO (Jean-Dominique), fils du précédent, d'abord avocat, prit ensuite l'état ecclésiastique et a laissé quelques poésies qui se trouvent dans le même recueil.

BALLO (Joseph), d'une illustre famille de Sicile, renonça aux avantages de sa naissance pour cultiver modestement les sciences et les lettres dans la carrière ecclésiastique. Né à Palerme le 29 juillet 1567, il avait été prendre en Espagne ses grades en théologie. De retour dans sa patrie il fut fait chanoine de Bari, et mourut le 2 novembre 1640 à Padoue, dans un voyage qu'il y avait entrepris pour quelques publications. On cite de lui : *De fœcunditate Dei circa product. ad extra*, Padoue, 1634, in-4o ; *De motu corporum naturali*, ibid., 1635, in-4o, etc.

BALLO (Thomas), poëte sicilien du 16e siècle, membre de l'académie des *Accesi*, est auteur de plusieurs compositions, dont la plus considérable a pour titre : *Palerma liberata*, pëme héroïque dédié à Cosme II, Palerme, 1612, in-4o.

BALLOIS (Louis-Joseph-Philippe), né à Périgueux, en 1778, était fort jeune encore, lorsqu'il fit paraître à Périgueux un journal politique, dans lequel il professait les principes républicains les plus exagérés. Ses doctrines déplurent même au Directoire exécutif, qui saisit bientôt une occasion de lui témoigner son mécontentement. L'exconventionnel Lamarque, nommé ambassadeur en Suède, ayant voulu prendre Ballois pour secrétaire de légation, reçut du gouvernement l'ordre positif de renoncer à ce choix. Cette exclusion, qui semblait frapper Ballois jusque dans son avenir, le précipita dans un tel désespoir qu'il prit la résolution de mettre fin à ses jours ; mais soit défaut de fermeté, soit que l'arme fût mal dirigée, il ne se fit qu'une blessure peu grave. Échappé à ce danger, il participa à la rédaction de plusieurs feuilles publiques, qui furent supprimées après le 18 brumaire. Cette révolution ayant tempéré la fougue de ses idées démocratiques, il tourna ses vues vers un ordre de connaissances dont les théories et l'application également inoffensives n'étaient pas de nature à effaroucher le pouvoir. Il entreprit en 1802 et continua jusqu'à sa mort la publication des *Annales de statistique* dont il a paru huit vol. in-8o. Un établissement venait de se former à Paris, sous le nom de *Société de statistique* (5 février 1803). Ballois en avait été nommé le secrétaire perpétuel, mais la mort, qui l'avait fui lorsqu'il la cherchait, vint le surprendre au moment où il pouvait espérer d'obtenir par ses travaux un sort honorable. Il termina prématurément sa carrière à Paris, le 4 décembre 1803, ayant à peine atteint 25 ans.

BALLON (Louise-Blanche-Thérèse PERRUCARD de), fondatrice des bernardines réformées ou Sœurs de la Providence, dont elle fit approuver les *constitutions* par le pape en 1631, était née en 1591 au château de Vanchi (Savoie), et mourut en odeur de sainteté le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel. Elle avait fait profession à seize ans, au couvent de Ste.-Catherine-sur-Annecy ; et c'est à Rumilly, sous la direction de St. François de Sales, son parent, qu'elle entreprit, en 1622, la réforme qu'elle établit successivement à Grenoble, Saint-Jean de Maurienne, la Roche, Seyssel, Vienne et Lyon. Le P. Grossi a fait imprimer ses *OEuvres de piété*, 1700, in-8o, avec sa *Vie* en tête.

BALLONIUS. *Voyez* **BAILLOU** (Guill. de).

BALLYET (Emmanuel), carme déchaussé, né à Marnay en 1700, évêque et consul de France à Babylone (Bagdad), où il mourut de la peste en 1773, a laissé une *Relation faite à Benoît XIV du commencement, des progrès et de l'état présent de la mission de Babylone*, en français et en latin, Rome, 1754, in-12. Cette relation curieuse est rare.

BALLYET (Symphorien), frère du précédent, mort supérieur général de son ordre.

BALME (Claude-Denis), médecin, né au Puy en Velay, le 24 janvier 1742, mort le 29 novembre 1805. Outre plusieurs mémoires, réflexions ou lettres insérés dans le Journal de médecine de Paris, depuis 1768 jusqu'à 1790, il a publié : *Dissertations sur le suicide*, 1789, *Mémoire sur les efforts*, 1791 ; *Recherches diététiques du médecin patriote*, 1791 ; *Considérations cliniques sur les rechutes*, 1797 ; *Lettre sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires*, 1804.

BALMIS (Abraham), médecin juif de Venise, florissait au 16e siècle ; auteur d'une grammaire hébraïque intitulée *Miknèh Abraham*, 1523.

BALOCHI ou plus exactement **BALLOCO** (Louis), né à Verceil, en 1766, étudia la jurisprudence dans le collége *del Pozzo*, et fut reçu docteur à l'université de cette ville en 1786. Mais son goût pour la poésie lui fit bientôt abandonner le barreau. Lors de la réunion du

Piémont à la France, en 1802. Balloco vint à Paris, et il y fut attaché comme poëte et chef de la scène au Théâtre-Italien, où il donna plusieurs opéras de sa composition. Vivement affligé de la perte de sa femme, Balloco vivait depuis quelque temps dans la retraite, lorsqu'il fut frappé du choléra et mourut à Paris, le 25 avril 1832. On a de lui : *Il Merito delle donne*, traduit du français de Legouvé, 1802 ; *I virtuosi ambulanti ; Penelope ; La primavera felice ;* avec M. Soumet : *Le Siége de Corinthe ; Il viaggio a Reims ;* avec M. Jouy : *Moïse*, 1827, in-8° ; *Roberto il Diavolo,* imité de Robert le Diable. Paroles et musique de plusieurs *Romances*, *Cavatines*, et *Cantates*, dont une à quatre voix sur la mort de Cimarosa.

BALON (Narsès), évêque d'Ormus au 14e siècle, après avoir excité de grands troubles de religion en Arménie, se retira près du pape à Avignon. Il y accusa l'Église arménienne de 117 articles d'hérésie, sur lesquels il fut statué dans un concile tenu à Sis en 1342. On cite de lui deux ouvrages manuscrits : *Histoire abrégée des rois et des patriarches d'Arménie*, et une traduction arménienne des *Vies des papes et des empereurs.*

BALOUFEAU (Jacques), aventurier du 17e siècle, fils d'un avocat de Bordeaux, voyagea sous le nom de baron de Saint-Angel dans divers pays et dans chacun épousa une femme. Arrêté après son 4e mariage, il s'évada, se fit délateur, et fut enfin pendu après diverses escroqueries commises en France et en Angleterre.

BALSAC (N.), né à Paris vers le milieu du 18e siècle ; dessinateur, architecte et poëte ; fit partie de l'expédition d'Égypte en 1798 ; mourut le 31 mars 1820, inspecteur en chef des travaux publics du département de la Seine.

BALSAMINA (Camille), excellente cantatrice, née à Milan vers la fin du 18e siècle, fut accueillie avec enthousiasme partout où elle se fit entendre. Vers 1807, première cantatrice à la cour d'Eugène, vice-roi d'Italie, et appelée à Paris à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, elle fut surprise par un temps affreux au mont Cénis ; sa santé s'en altéra, et son séjour en France ne fit qu'augmenter le mal. De retour à Milan, elle ne put se rétablir et mourut le 9 août 1810.

BALSAMO (Laurent), poëte sicilien du 17e siècle, n'est connu que par des *Cànzoni sacre* et des *Octave*, insérés dans les *Muse siciliane*, 1653.

BALSAMO (Ignace), jésuite, mort à Messine, sa patrie, en 1659, est auteur d'un *Canzone* sous le titre de *Lettera di Nostra Signora alla cità di Messina*, Messine, 1652, in-4° ; et de *Poésies* pieuses sur le martyre de St. Placide et de ses compagnons, ibid., 1653, in-4°.

BALSAMO (Ignace), jésuite, né dans la Pouille en 1543, mort à Limoges le 2 octobre 1618, après avoir rempli en France les premiers emplois de son ordre, a publié : *Instructions sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, traduit depuis en latin, Cologne, 1611.

BALSAMO (l'abbé Paul), né à Termini, en Sicile, le 7 mars 1763 ; écrivain agronomique et économiste ; bibliothécaire du roi de Sicile ; mort à Palerme en 1818.

BALSAMO. *Voyez* **CAGLIOSTRO.**

BALSAMON (Théodore), patriarche d'Antioche, mort vers 1214, à Constantinople, où il fut bibliothécaire de Sainte-Sophie ; il est regardé comme un des plus habiles canonistes qu'aient eus les Grecs.

BALTAZARINI, musicien italien, connu en France sous le nom de *Beaujoyeux ;* premier valet de chambre de Catherine de Médicis, placé à la tête de ses musiciens en 1566 ; intendant de la musique de Henri III en 1574, et chargé de l'ordonnance des fêtes de la cour ; remplit longtemps cette place avec intelligence.

BALTEN (Pierre), peintre d'Anvers au 16e siècle, était habile à représenter ensemble un grand nombre de petites figures : c'est tout le mérite de son tableau de *St. Jean prêchant dans le désert*, qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II.

BALTEZY-MÉHÉMET. *Voyez* **MÉHÉMET.**

BALTHASAR (Christophe), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roi en 1588, et mort à Castres vers 1670, a laissé un *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France depuis Charles VIII*, Paris, 1626, 1635, in-8°.

BALTHASAR, fils du précédent, avocat au présidial d'Auxerre, a laissé différents traités manuscrits sur le droit de régale et l'origine des fiefs.

BALTHASAR (Jacq.-Henri de), théologien et surintendant des églises de la Poméranie suédoise, a donné un *Recueil* de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de cette province, Greifsweld, 1725-1525, in-4°, etc.

BALTHASAR (Augustin de), né en 1701 à Greifswald en Poméranie, fit ses études à Iéna et alla s'établir à Wismar, où il mourut en 1779, professeur de la faculté et membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Apparatus diplomatico-histor.*, Greifswald, 1730-35 ; *Tableau historique des tribunaux de la Poméranie ; Jus ecclesiasticum pastorale.*

BALTHASAR (Jos.-Ant.-Félix de), jurisconsulte et historien, né en 1737 à Lucerne, où il mourut en 1810, avait été d'abord trésorier de l'État, puis président du conseil municipal. On a de lui : *De Helvetiorum juribus circa sacra*, Zurich, 1708, traduit en français sous le titre de *Libertés de l'Église helvétique ; Défense de Guillaume Tell ; Museum viror. Lucernatum... illustr.*, Lucerne, 1777. — François de Balthasar, son père, avait publié dans les mêmes vues d'indépendance, divers écrits sur l'histoire de sa patrie.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone, selon la Bible, se fit apporter dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalem et les profana. Au même instant une main inconnue traça sur la muraille des mots qui présageaient sa perte. En effet, la même nuit Darius le Mède prit Babylone et le fit périr l'an 538 avant J. C. On croit Balthazar le même que le Labynète d'Hérodote, et Darius le même que Cyrus.

BALTHAZAR, GASPARD et **MELCHIOR**, noms des trois mages qui vinrent adorer J. C. ; honorés par l'Église, le 6 janvier, *fête des Rois.* La cathédrale de Cologne prétendait posséder leurs ossements.

BALTHAZAR, infant d'Espagne, fils aîné de Philippe IV ; né en 1629. A trois ans, les états de Castille lui firent hommage, et ceux d'Aragon, en 1645, après qu'il eut confirmé leurs priviléges ; mourut à Saragosse, le 2 septembre 1646.

Digitized by Google

BALTHAZARI (Théodore), professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, inventa, en 1710, le microscope solaire, et en publia l'explication sous ce titre : *De micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlangen, 1710, in-8°.

BALTIMORE (le baron de). *Voyez* **CALVERT**.

BALTUS (Jean-François), né à Metz, le 8 juin 1667, jésuite en 1682, professa les belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et l'Écriture sainte, à Strasbourg. Il fut appelé à Rome, en 1717, pour y être chargé de l'examen des livres composés par les membres de sa société. L'air de cette ville ne convenant point à sa santé, il revint en France, fut successivement recteur de plusieurs colléges, et mourut le 19 mars 1743, bibliothécaire de celui de Reims. Le P. Baltus est principalement connu par sa *Réponse à l'histoire des Oracles.* Baltus prétendait que les oracles étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence, lors de la mission de J. C. sur la terre. Les autres ouvrages de ce savant jésuite sont : *Défense des SS. PP. accusés de platonisme*, Paris, 1711; *la Religion chrétienne, prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4°; les *Actes de S. Barlaam*, Dijon, 1720.

BALTUS (Jacques), frère puîné du précédent, jésuite, né à Metz, le 31 janvier 1670, exerça dans cette ville la profession de notaire, et fut élu conseiller-échevin à l'hôtel de ville. Il avait tenu, par ordre chronologique, un journal des faits les plus importants qui concernaient sa patrie. Ce travail fut mis au jour en 1719 par dom Tabouillot, sous le titre d'*Annales de Metz depuis l'an 1724 inclusivement.*

BALTZAR (Thomas), né à Lubeck, dans la première moitié du 17e siècle, fut le premier virtuose sur le violon que l'on entendit en Angleterre. Arrivé à Londres en 1651, Baltzar n'y resta pas longtemps et se rendit à Oxford où il séjourna deux ans. A la restauration il fut nommé maître des concerts de Charles II; il mourut en 1663 des suites de son intempérance.

BALUE (Jean la), né en 1421, au bourg d'Angle, en Poitou, d'un tailleur ou d'un meunier, s'éleva à un rang qu'il méritait peu par ses talents, et dont il était très-indigne par ses vices. Il surprit d'abord la confiance de Jacques Juvenal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire; et il trouva le moyen de détourner à son profit les meilleurs effets de la succession. Devenu ensuite grand vicaire de Jean de Beauveau, évêque d'Angers, il fit dans cette place un commerce scandaleux de bénéfices, à l'insu de son maître. Au retour d'un voyage de Rome, Balue s'attacha à la cour, où s'étant insinué dans les bonnes grâces de Louis XI, par la conformité de son caractère avec celui de ce prince, il fut successivement conseiller au parlement, administrateur du collége de Navarre, des hôpitaux et des aumôneries, chargé de la disposition des bénéfices, trésorier de l'épargne, secrétaire d'État, titulaire des plus riches abbayes, enfin évêque d'Évreux. Les plus grands crimes ne lui coûtaient rien pour satisfaire son ambition; ses intrigues furent en partie cause de la mort de Charles de Melun, qui l'avait introduit dans la faveur de Louis XI. Il fit déposer l'évêque d'Angers, son bienfaiteur, pour s'emparer de son siége. Il acheta, par l'abolition de la pragmatique sanction, et par une décime qu'il procura au pape Pie II, sur le clergé de France, le chapeau de cardinal, que ses mœurs dépravées lui avaient fait refuser à une première demande; enfin, cet homme sans pudeur, élevé par toute sorte de forfaits aux fonctions de premier ministre, dont le titre n'était pas encore en usage, se jouait de l'aveuglement et de la crédulité du monarque, pour empêcher, par ses intrigues secrètes, qu'il ne se raccommodât avec le duc de Berri, de peur que la réunion du roi avec son frère ne diminuât son crédit : mais les lettres qui contenaient ses complots, ayant été interceptées, il fut arrêté. Louis, craignant de se brouiller avec la cour de Rome, fit demander au pape des commissaires apostoliques pour faire le procès au cardinal; le pontife prétendit qu'il ne pouvait être jugé que par le consistoire. Cette absurde dispute sauva la vie au coupable, qui fut enfermé dans une cage de fer de huit pieds en carré, qu'on voit encore aujourd'hui au château de Loches. On prétend que cette espèce de cachot était de son invention. Lorsqu'il eut été en prison pendant onze ans, le cardinal légat, neveu de Sixte IV, intéressa la conscience de Louis XI, vers les dernières années de son règne, pour obtenir son élargissement. Cependant cette grâce ne lui fut accordée que sous la condition expresse que le pape se chargerait de faire juger et punir ce perfide ministre. Mais à peine Balue fut-il arrivé à Rome, qu'on l'y combla d'honneurs; il réussit, par ses intrigues, à se faire nommer légat en France, en 1484, et eut l'impudence de s'y montrer revêtu de cette nouvelle qualité. Le parlement lui fit signifier un arrêt qui lui défendait l'entrée de la capitale. Il trouva plus de facilité au conseil, en se soumettant à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il devint évêque d'Albano, et mourut en 1491 légat dans la Marche d'Ancône.

BALUZE (Étienne), né le 24 décembre 1630 à Tulle, d'une ancienne famille de robe. Son goût l'entraîna vers l'histoire ecclésiastique; M. de Montchal, archevêque de Toulouse, lui ouvrit sa bibliothèque, et le savant de Marca, successeur de ce prélat, l'attira à Paris, l'associa à ses travaux et, en mourant, le fit dépositaire de ses manuscrits. En 1667 il entra chez M. de Colbert en qualité de bibliothécaire, jusqu'en 1700 qu'il se retira dans une maison dépendante du collége des Écossais. En 1670 Louis XIV avait institué pour Baluze une chaire de droit canon au collége royal, dont il devint inspecteur en 1707 après la mort de l'abbé Gallois. Peu de temps après il inséra dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* quelques fragments d'un ancien cartulaire qui prouvaient que les Bouillon descendaient des anciens ducs de Guienne, comtes d'Auvergne. Le cardinal de Bouillon s'étant retiré en pays étranger, Louis XIV chercha à le mortifier dans la personne de son historien qu'on supposa n'avoir inséré ces titres que pour soutenir les prétentions du cardinal à l'indépendance. Baluze fut exilé successivement à Rouen, à Blois, à Tours, à Orléans et ne put obtenir son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht; mais on ne lui rendit ni sa place ni son traitement au collége royal. Il mourut à Paris le 28 juillet 1718. Ses ouvrages imprimés sont au nombre de 45 dont quelques-uns ont plusieurs volumes. En voici les principaux : *Regum fran-*

Digitized by Google

corum capitularia, 1677; *Epistolæ Innocentii papæ III,* 1682; *Conciliorum nova collectio,* 1683; *Vies des Papes d'Avignon,* 1693, 2 vol.

BALUZE (Hyacinthe), parent du précédent, fit imprimer à Bordeaux, en 1703, des *Pensées morales et chrétiennes,* 2 vol.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ de), membre de l'Académie française, né à Angoulême en 1594, est regardé comme le restaurat. de la langue française pour l'élégance et la concision qu'il sut donner à son style. Jusqu'à lui les prosateurs français semblaient ignorer le ressort que donne à la pensée une diction vive à propos, noble ou familière, claire toujours, surtout dans les choses subtiles, et plus simple dans les saillies. Son mérite lui valut la distinction du cardinal de Richelieu, qui lui accorda une pension de 2,000 liv. et le brevet de conseiller d'État. Balzac n'eut pas moins d'admirateurs que de critiques, et parmi ces derniers il faut signaler le P. Goulu, général des feuillants, dont l'acharnement et les tracasseries le forcèrent enfin de se retirer dans une de ses terres, où il mourut le 18 février 1655. Balzac a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on estime surtout son *Prince, le Socrate chrétien; Aristippe,* etc., réunis sous le titre d'*OEuvres diverses,* Leyde, 1651, in-12.

BALZAC DE FIRMY (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Toulouse, signa, en 1790, la protestation de ce parlement contre les décrets de l'assemblée constituante; conduit à Paris et condamné à mort en 1794.

BALZAC, architecte, membre de la commission des arts et des sciences pour l'expédition d'Égypte, né à Paris vers 1750, mort le 31 mars 1820, est auteur de quelques *poésies* insérées dans les recueils du temps et réunies en un vol. in-8°, Paris, 1817; d'un petit *poëme* allégorique intitulé : *Douleurs et guérisons,* Paris, 1819, in-8°.

BALZARANO (J. Paul), jurisconsulte napolitain du 16e siècle, dont on a des *Commentaires* sur les constitutions de la Sicile, Naples, 1620, et un *Traité des fiefs,* Venise, 1596, in-fol.

BALZE, avocat et homme de lettres, né à Avignon en 1733, mort en 1792, est auteur d'un recueil de *contes,* d'*odes* et d'une tragédie de *Coriolan,* Avignon, 1773.

BALZO (Charles), théologien italien du 16e siècle, a publié : *Traité sur la manière d'exorciser; Pratique des confesseurs,* etc.

BAMBA ou **WAMBA**, le premier des rois visigoths qui furent couronnés en Espagne; monta sur le trône en 672; le 14 octobre 680, il se retira dans un monastère après un règne de huit ans un mois quatorze jours. On voit par le huitième concile de Tolède, tenu en 681, que Bamba céda la couronne à un Grec nommé Erwige. Il mourut sept ans après.

BAMBERG (comtes de). Leur famille, une des premières d'Allemagne, descend des anciens rois de Franconie. Henri, comte de Bamberg, plus connu sous le nom d'Albert, fut le premier qui se fit remarquer; il épousa Baba, sœur de l'empereur Henri Ier, et fille d'Othon, duc de Savoie; chargé, conjointement avec Henri, comte de Henneberg, par Louis III, du commandement d'une armée; ils eurent ordre de contraindre Hugon à chercher l'investiture du duché de Lorraine auprès de l'empereur; quelque temps après, Albert, vers 902, chassa l'évêque de Wirtzbourg, prit et brûla cette ville; dans cette guerre, Adelhard, frère d'Albert, fut pris, jeté en prison et mis à mort; Henri, un autre frère, fut tué dans la même bataille; Conrad, comte de Franconie, fils de l'empereur Arnulphe, voulut s'opposer à Albert, mais il fut battu et tué par Albert pour venger la mort de Reinhold, son troisième frère, tué par Conrad. L'empereur Louis IV, qui cherchait à le réduire, l'assiégea vainement dans Bamberg; mais Hatton, archevêque de Mayence, le lui livra par trahison; condamné à mort à la diète de l'Empire tenue à Fribourg, en 904, il fut exécuté, et tous ses biens confisqués. Il laissa deux fils, Léopold et Albert. Le premier mourut sans héritiers; le second reçut le marquisat d'Autriche en fief de l'empereur Othon Ier, en 950; sa famille subsista pendant trois cents ans avec les titres de marquis et de duc d'Autriche; elle s'éteignit dans le 13e siècle par la mort de Henri V, dont la fille unique fut mariée à Hermann V, marquis de Bade, vers 1248.

BAMBOCCIO (Antoine), peintre italien, né dans le royaume de Naples au 14e siècle, était fils d'un habile sculpteur qui le fit entrer à l'école de Mazuccio; il se distingua surtout dans le décor et les ornements.

BAMBOCCIO. *Voyez* **LAAR.**

BAMBRIDGE (Christophe), évêque de Durham et archevêque d'York, fut chargé par Henri III de diverses ambassades auprès de Jules II qui le fit cardinal.

BAMFYLDE (François), théologien anglais non conformiste, mort en 1684, est auteur d'un livre sur l'observation du sabbat.

BANAYAS, capit. des gardes de David et général de Salomon, chargé par ce dernier de tuer Joab, 1014 av. J. C.

BANCAL (Henri), connu sous le nom de *Bancal des Issarts,* était notaire à Paris au commencement de la révolution, dont il adopta les principes. Né en Auvergne, le 3 novembre 1750, il fut, en 1792, nommé député du Puy-de-Dôme à la Convention, où il se maintint dans une parfaite modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugement de Louis XVI, il contesta à l'assemblée le droit de le juger, et, plus tard, tout en se prononçant contre le gouvernement monarchique, il vota pour la détention du roi et son bannissement à la paix. L'un des trois commissaires chargés, avec le ministre Beurnonville, d'observer la conduite de Dumouriez, il fut livré, avec ses collègues, aux Autrichiens, et dut sans doute à cette circonstance le bonheur d'échapper à l'échafaud qui ne pouvait manquer d'être le prix de sa probité et de son courage. Le traité d'échange qui fit sortir du Temple la fille de Louis XVI rendit Bancal à la liberté. Cette circonstance lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des Cinq-Cents. Il y parut en 1796, et y fut reçu en triomphe; dès lors on ne le vit plus monter à la tribune que pour plaider avec chaleur la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses méditations. En 1797, l'année même qu'il sortit des Cinq-Cents, il fit hommage aux deux Conseils d'un écrit intitulé : *Du nouvel ordre social fondé sur la religion.* Il mourut en 1826, à Clermont-Ferrand, où il avait passé la dernière partie de sa vie, uniquement occupé des études relatives aux saintes Écritures.

BANCBANUS, magnat de Hongrie et régent du royaume pendant l'expédition d'André II dans la terre

Digitized by Google

sainte, en 1217, vengea sa femme, outragée par un des frères de la reine Gertrude, en poignardant cette princesse, qui l'avait autorisé, et demanda à être jugé par le roi lui-même, qui lui pardonna à son retour, mais ne put empêcher ses fils de le sacrifier lui et toute sa famille.

BANCET (Joseph), mort inspecteur des hôpitaux à Mayence, en 1814, était propriétaire d'une partie de la *Correspondance de Grimm*. Il a composé quelques romans et quelques pièces de théâtre.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, ayant été chargé par Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, eut l'occasion de se trouver à Lyon avec le P. Barrière qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en faire prévenir ce prince, et le parricide fut arrêté au moment où il allait commettre son crime. En récompense d'un tel service, on lui offrit l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa, se contentant d'une légère pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622. On a de lui : *Apologie contre ceux qui pensent conserver la religion par le meurtre des rois de France*, Paris, 1596 ; *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusement garanti*, 1598, in-8° ; *Traité du Rosaire*, dédié à la reine, mère de Louis XIII, 1610.

BANCHIERI (Adrien), né à Bologne vers 1567, fut d'abord moine olivétain, puis abbé titulaire et mourut en 1634. Il s'est distingué par des compositions musicales sacrées et profanes d'un bon style et par la publication de plusieurs ouvrages didactiques, entre autres *La Pazzia senile ; Lo studio dilettevole ; Pratica musicale*, des madrigaux, des messes, des motets, etc. Il a composé plusieurs comédies publiées sous le nom académique de *Camillo Scaligeri della Fratta*.

BANCK (Laurent), né à Norkoping, vint en 1641 à Franeker pour y étudier la jurisprudence. Il se concilia tellement l'estime et la faveur des curateurs de l'université de cette ville, qu'en 1647 ils le nommèrent professeur extraordinaire de droit. Il exerca cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1662. On a de lui : *Roma triumphans, seu inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarumdam ceremoniarum papalium origine*, Franeker, 1645, in 12, réimprimé dans la même ville en 1656 ; *De tyrannide papæ in reges et principes christianos diaceps*, Franck., 1649 ; *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsultorum, studiosorum, mercatorum, mulierum ; De banceiruptoribus* (sur les banqueroutes), 1650 ; *Taxa S. cancellariæ apostolicæ, notis illustrata*, 1651 ; *Dissert. de jure et privilegiis nobilium*, Franck., 1652, in-4° ; *De duellis*, Franck., 1651, in-4° ; *Bizarriæ politicæ*, etc., Franck., 1658, etc.

BANCK (Pierre van der), graveur hollandais, né vers 1710, élève de Poilly, s'établit à Londres, où il se fit une réputation par ses estampes à la manière noire.

BANCROFT (Richard), théologien anglais, mort évêque de Londres en 1610, avait une grande réputation comme savant érudit.

BANCROFT (Jean), neveu du précédent, fut d'abord professeur au collége du Christ à Oxford, président de l'université et ensuite évêque de cette ville, où il fit reconstruire le palais épiscopal, et mourut en 1640.

BANDARINI (Marc), poëte italien, né près de Padoue, est connu par les deux premiers chants d'un poëme intitulé : *Mandricardo inamorato*, Venise, 1543. *L'Impresa di Barbarossa contra la città di Cattaro*, poëme, 1543, in-4° ; *le due Giornate del poeta Bandarini*, 1556, in-8°, sont une traduction en prose italienne des *Fortianæ quæstiones* d'Ortensio Lando.

BANDARRA (Gonçalo Eannes), cordonnier, natif de Francoso, en Portugal, vécut sous les rois Emmanuel, Jean III et Sébastien. Sans savoir lire ni écrire, il composa des couplets prophétiques sur le sort futur de sa nation, qui furent bientôt dans la bouche de tout le monde. Le cardinal Henri, qui fut depuis le dernier roi de cette ligne des ducs de Béja, et qui était alors à la fois grand inquisiteur et le plus aveugle instrument des innovations, fit poursuivre Bandarra par le saint-office, qui le condamna à de grandes pénitences, et à paraître dans un auto-da-fé, en 1541. Il paraît cependant que l'opinion publique lutta cette fois avec l'inquisition, et l'emporta sur elle ; car Bandarra continua à publier ses couplets ; et, quinze ans après, en dédia la collection entière à l'évêque de Guarda, D. Jean de Portugal, qui était d'une branche légitimée de la maison royale. On ignore l'époque de sa mort ; mais elle a dû être postérieure à l'année de cette dédicace (1556). Bandarra est enterré à St.-Pierre de Francoso, où D. Alvaro de Abranches, fameux général portugais, dans la guerre de la révolution, lui fit faire un mausolée en 1641. Au nom de Bandarra, on a vu, plus d'une fois, les Portugais se lever en masse contre leurs ennemis.

BANDELLO (Vincent de), né à Castelnuovo en 1435, général de l'ordre de St.-Dominique, mort le 27 août 1506, a publié : *De veritate conceptionis B. Mariæ*, Milan, 1475 ; *De singul. puritate conceptionis J. C.*, Bologne, 1481.

BANDELLO (Mathieu), neveu du précédent et dominicain comme lui, né à Castelnuovo en 1480, négligea la scolastique et l'alchimie pour ne s'occuper que des belles-lettres, dont il donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Mais sa patrie ayant été ravagée en 1525 par les Espagnols après la bataille de Pavie, il passa en France, où Henri II le nomma à l'évêché d'Agen, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier à l'étude. Il mourut vers 1565. On a de lui des *Nouvelles* dans le goût de Boccace, qui ont eu un grand nombre d'éditions. La plus complète est celle de Londres, 1740, 4 vol. in-4°, réimprimée en 1791, 9 vol. in-8° ; des chants à la louange de Lucrèce Gonzague, Agen, 1545, in-8°, rares et très-recherchés, etc.

BANDI (Georgine-Brigitte), cantatrice de premier ordre, connue en France sous le nom de BANTI, naquit à Monticelli d'Ongina, dans le Parmesan vers 1756, et mourut à Bologne le 18 février 1806. Quelques-uns la font naître à Crema en 1757. De Vismes, ancien entrepreneur de l'Opéra de Paris, entendit un soir, en 1778, près d'un café sur les boulevards, une voix dont l'accent le frappa ; c'était Brigitte Bandi ; il lui glissa un louis dans la main, lui donna rendez-vous pour le lendemain, lui fit entendre deux fois un air de bravoure de Sacchini que Brigitte répéta admirablement ; Devismes l'engagea sur-le-champ et la fit débuter par un air qu'elle chanta entre le 2e

et le 3e acte d'Iphigénie. Son succès fut prodigieux, et dès ce moment sa carrière fut tracée. Elle a brillé sur les principaux théâtres de l'Europe : en 1780, à Vienne ; puis à Florence, à Milan, à Venise, à Naples et à Londres, où elle chanta avec le même succès pendant neuf années consécutives.

BANDIERA (Alexandre), d'abord jésuite, puis frère servite, né à Sienne en 1699, se consacra entièrement à la carrière de l'enseignement, et publia des traductions de *Cornelius Nepos*, du *Traité des offices*, des *Épîtres* de Cicéron, etc., avec des notes grammaticales très-utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et du latin ; des *dialogues sur l'histoire sainte*, dans la forme du *Décameron* de Boccace, dont il donna également une édition purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc.

BANDIERA (François), frère du précédent, jurisconsulte, écrivit sur le droit un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques.

BANDIERA (Jean-Nicolas), frère des précéd., oratorien, a laissé *De Augustino Dato libri II*, Rome, 1733, in-4° ; *Trattato degli studj delle donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir savantes dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (Baccio), sculpteur et peintre italien, né à Florence en 1487, mort en 1559, a fait une copie très-estimée du fameux *Laocoon*. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représentant une *Descente de croix ; Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, et les *statues de Léon X* et de *Clément VII* ; on lui doit aussi quelques tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris.

BANDINI (Ange-Marie), littérateur italien, né le 25 sept. 1726, chanoine de Florence, sa patrie, et conservateur de la bibliothèque Laurentienne, place qu'il remplit dignement pendant 44 ans, jusqu'en 1800, année de sa mort. On lui doit le *Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens* de cette importante collection, Florence, 1754-1768, 8 vol. in-fol ; *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, Florence, 1747, 2 vol. in-8° ; *Descriptio obelisc. Aug. Cæsaris*, Rome, 1750, in-fol. ; *De Florentinâ Juntarum typographiâ*, Lucques, 1791, 2 vol. in-8° ; les *Vies* de plusieurs hommes célèbres d'Italie, et un grand nombre de savantes *dissertations* sur les langues anciennes et les antiquités.

BANDINI (Salluste), né à Sienne, le 10 avril 1677, mort en 1760, abandonna la carrière des armes, pour l'étude de la jurisprudence civile et ecclésiastique. En 1740 il composa sur la *Maremma* de Sienne, une dissertation qui détermina François Ier et le grand-duc Léopold à chercher les moyens d'assainir le territoire siennois ravagé par le mauvais air.

BANDINO, poëte italien, né à Padoue dans le 13e siècle, est cité par Dante dans son *Traité de l'éloquence vulgaire*.

BANDINUS, théologien scolastique du 12e siècle, est auteur d'ouvrages théologiques imprimés à Venise, 1519, in-fol., et à Louvain, 1555 et 1557, in-8°.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin, né vers 1670 à Raguse, bibliothécaire du duc d'Orléans, et membre de l'Académie des inscriptions, mort à Paris, le 14 janvier 1743, a publié : *Imperium orientale*, 1711, 2 vol. in-fol. ; *Numismata imper. rom.*, depuis Trajan Dèce jusqu'au dernier Paléologue, Paris, 2 vol. in-fol.

BANES (Dominique), né à Valladolid en 1527, religieux espagnol de l'ordre des Frères prêcheurs, professa pendant 32 ans la théologie à Avila, où il fut le confesseur de Ste Thérèse, à Salamanque, etc., et mourut le 1er novembre 1604. Il est auteur d'un *Comment.* sur la *Somme* de St. Thomas, sur la *Dialectique* d'Aristote, etc.

BANFI (Jules), luthiste, né à Milan dans la 1re moitié du 17e siècle, fils d'un médecin de cette ville, fut pris par un corsaire en allant en Espagne, et vendu comme esclave à Tunis. Son instrument lui fit obtenir la liberté, et l'amitié du bey. Après quelques années de séjour et d'études, il passa à Madrid, où il mourut ingénieur et lieutenant général d'artillerie. Avant d'entreprendre son voyage, Banfi avait publié : *il Maestro di chitarra*, Milan, 1653.

BANG (Frédéric-Louis), médecin danois, né dans l'île de Séeland, le 4 janvier 1747, mort à Copenhague, le 26 décembre 1820, voyagea pendant quelques années, visita les hôpitaux de Berlin, Paris, Strasbourg ; en 1775, premier médecin de l'hôpital Frédéric de Copenhague, et en 1782, professeur à l'université ; s'occupa dans ses dernières années de poésie latine et traduisit en hexamètres plusieurs morceaux de la Bible. On a de lui le *Recueil des faits cliniques*, recueillis dans l'hôpital Frédéric de 1782 à 1787 ; un *Traité de médecine pratique*, et une *Pharmacopée*.

BANGIUS (Thomas), né en Fionie, en 1600, professeur de théologie, de philosophie et d'hébreu à Copenhague, mort le 27 octobre 1661, a donné un *Dictionnaire hébraïque*, et des *thèses sur l'origine de la diversité des langues*.

BANGIUS ou **BANG** (Pierre), théologien suédois, né à Helsingborg en 1633, mort en 1696, évêque de Wiborg, est auteur de *Commentaires sur l'épître aux Hébreux* et d'une *Histoire ecclésiastique*, publiée en 1675.

BANIER ou **BANER** (Jean-Gustave), feld-maréchal suédois, né à Diursholm en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre. Il accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes et notamment à la bataille de Leipzig, prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à l'affaire de Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Banier eut le commandement de l'armée suédoise, défit deux fois les Saxons, et vainquit l'armée impériale en Bohème. Son union avec la fille du margrave de Baden lui fit négliger le soin de sa gloire dans la dernière année de sa vie. Il mourut en 1641.

BANIER (Antoine), littérateur, membre de l'Académie des inscriptions, né à Dalet en Auvergne, le 2 novembre 1673, mort le 2 novembre 1741, s'est occupé spécialement du soin d'éclaircir la mythologie dans ses rapports avec l'histoire, les mœurs et l'état des connaissances des peuples de l'antiquité. Il a publié à ce sujet plusieurs ouvrages, tels que l'*Explication historique des fables ; la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Il fut l'éditeur des *Voyages de Paul Lucas et de Corneille Lebruyn*, des *Mélanges d'histoire et de littérature de Bonaventure d'Argonne* ; et il traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide.

Digitized by Google

Le dernier ouvrage auquel il ait eu part est l'édition des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples du monde,* Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANIM, romancier irlandais, mort à Londres, au mois d'août 1842, pauvre et d'un état de santé déplorable. Sir Robert Peel lui avait fait obtenir une pension de 150 liv. sterling sur la liste civile. Banim venait de publier le *Père Coffnell,* histoire d'un curé catholique, modèle de charité chrétienne, ami du pauvre et se volant lui-même pour les secourir; etc.

BANISTER (HUMPHREY), trahit pour 1,000 liv. sterl. en 1483, son seigneur et bienfaiteur Stafford, duc de Buckingham, qui s'était caché chez lui, et le livra à Richard III qui le fit décapiter. Banister fut lui-même exécuté dans un âge fort avancé, pour avoir commis un meurtre.

BANISTER (JEAN), médecin, reçu docteur à la faculté d'Oxford, en 1573, a écrit plusieurs ouvrages d'anatomie et de chirurgie, dont le plus remarquable est une *Histoire de l'homme, extraite de la quintessence des meilleurs anatomistes,* Londres, 1578, in-fol.

BANISTER (RICHARD), parent du précédent, et médecin comme lui, se livra surtout à l'étude des maladies des yeux. On lui doit une édition d'un *Traité* de ces maladies par J. Guillemeau, avec la *Description anatomique de l'œil.*

BANISTER (JEAN), missionnaire et botaniste anglais, s'établit en Virginie (États-Unis), d'où il envoya en 1680 un *Catalogue de plantes,* des *lettres,* et des *mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques.*

BANISTER (JEAN), violoniste et directeur de la Chapelle de Charles II, roi d'Angleterre, naquit à Londres vers 1630, fut envoyé en France aux frais du roi, et au retour perdit sa place pour avoir dit que le talent des Anglais sur le violon était inférieur à celui des Français. Il fonda chez lui des soirées de musique et une école à laquelle il donna en 1676 le nom d'*académie.* Il a mis en musique l'opéra de *Circé,* pour le théâtre de *Dorset Garden,* en 1676. Mort le 3 octobre 1676.

BANISTER (JEAN), dit *le jeune,* fils du précédent, né à Londres vers 1663, apprit le violon sous la direction de son père et fut violoniste du théâtre de Drurylane jusqu'en 1720; mort en 1725. On a de lui des caprices variés pour violon, et une collection de musique de différents caractères.

BANKER ou **BAKKER** (JACOB), habile peintre, né en Hollande en 1609 et mort en 1651, a laissé des portraits et des tableaux d'histoire estimés.

BANKERT (JOSEPH van TRAPPEN), né à Flessingue, d'une famille obscure; de simple matelot s'éleva au grade de vice-amiral; en 1622, il combattit sur la flotte de Pierre Hein, lors de la prise des riches galions espagnols; en 1629, seconda avec succès les tentatives de la compagnie des Indes sur Fernambouc; en 1637, prit trois vaisseaux à Dunkerque; l'année suivante se signala dans un autre combat naval, sous le commandement du fameux Tromp, qui le récompensa par le don d'une chaine en or; en 1639, se distingua encore contre la flotte espagnole sur la côte d'Angleterre; fut fait amiral cette même année. La compagnie des Indes lui donna, en 1646, le commandement d'une flotte destinée à rétablir ses affaires dans le Brésil; dans cette expédition plusieurs malheurs vinrent contrarier ses projets; cependant il battit la flotte portugaise dans la baie de Tous-les-Saints; il mourut en revenant en Hollande, d'une attaque d'apoplexie en 1648.

BANKERT (ADRIEN), né à Flessingue, fils du précédent, devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise contre Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et mourut en 1684.

BANKERT, frère du précédent, capitaine de vaisseau, fut tué au service de sa patrie dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais, livrée le 13 juin 1665.

BANKES (sir JOHN), né en 1589 à Keswich, dans le Cumberland, fut successivement avocat, procureur général, président de la chambre des plaids communs, et ensuite conseiller privé de Charles Ier. Il mourut en 1644 à Oxford. Il a écrit plusieurs *Traités de jurisprudence,* qui n'ont point été imprimés. — Lady Bankes, femme de sir John, assiégée dans son château de Corffe, résista à un parti nombreux de troupes du parlement, et tint bon contre les surprises et la famine jusqu'à l'arrivée des secours, bien que la petite ville dépendant du château eût été forcée de se rendre, et qu'elle ne fût secondée que par une petite troupe, d'abord de 5 hommes et qui ne s'éleva jamais à plus de 40.

BANKS (JEAN), auteur angl. du 17e siècle, a donné au théâtre plusieurs tragédies, qui, quoique écrites dans un style emphatique et peu élégant, ont eu du succès, et ont arraché plus de larmes que des pièces plus correctes et de meilleur goût. Ces tragédies sont : *les Rois rivaux,* 1677; *la Destruction de Troie,* 1679; *la Vertu trahie; la Mort de Marie, reine d'Écosse; le Favori malheureux,* ou *le comte d'Essex,* 1685; l'*Usurpateur innocent,* 1694; *Cyrus le Grand,* 1696.

BANKS (JEAN), écrivain anglais, né en 1709, à Sunning (Berk), fut d'abord mis en apprentissage chez un tisserand; mais s'étant démis le bras, et ne pouvant continuer ce genre de travail, il vint à Londres, où il ouvrit une petite boutique de librairie, qu'il abandonna ensuite pour le métier de relieur. Il consacrait ses moments de loisir à la littérature, et il a travaillé à une *Vie de J. C.,* in-folio, et à différents journaux anglais. On a aussi de lui quelques poésies; mais il est plus connu comme auteur de l'*Examen critique de la Vie d'Olivier Cromwell,* en 1 vol. in-12, qui a été souvent réimprimé. Jean Banks mourut à Islington, en 1751.

BANKS (THOMAS), sculpteur anglais, né vers le milieu du 18e siècle, mérite une place distinguée parmi les bons statuaires. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus,* et une autre de l'*Amour,* qu'il rapporta de Rome en 1779, et qu'il vendit à l'impératrice de Russie Catherine II, en 1781.

BANKS (sir JOSEPH), président de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France, né en Angleterre, le 13 décembre 1743, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de l'histoire naturelle, suivit avec le docteur Solander le célèbre capitaine Cook dans son premier voyage autour du monde en 1769, 70 et 71, et con-

tribua puissamment au succès de cette grande entreprise. Il fit ensuite à ses frais un voyage en Islande et aux Hébrides. L'Angleterre, apprenant les services que ce savant ne cessait de rendre par ses importantes observations et le sacrifice de sa fortune et de son repos, le combla d'honneurs. Il s'en montra digne par son noble caractère, ses continuelles découvertes et les précieuses collections dont il enrichit la science jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1820. On lui doit les dessins et gravures de la belle édition du *premier Voyage de Cook,* Londres, 1773, en anglais. Il mérite surtout la reconnaissance des naturalistes et des bibliographes pour son importante collection de livres d'histoire naturelle, la plus complète qui existe en Europe, et dont le catalogue latin a été imprimé à Londres, de 1796 à 1800, 5 vol. in-8°. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Transactions philosophiques* et l'*Archéologie.* Ce fut le chevalier Banks qui restitua à la France les papiers relatifs aux voyages de la Peyrouse et d'Entrecasteaux, tombés entre les mains des Anglais.

BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, mort en 1807, s'éleva par la seule force de son génie, et guidé seulement par les livres de Ferguson et les tables de Tob. Mayer, aux hautes sciences de l'astronomie et des mathématiques, dont il s'occupa dans les moments de loisir que lui laissait la culture des terres. Il calcula exactement, et publia pendant plusieurs années les *Éphémérides* pour le Maryland et les États voisins.

BANNELIER (Jean), né à Dijon en 1683, mort en 1766, avocat au parlement de Bourgogne, doyen de l'université de Dijon, a laissé : *Introduction à l'étude du Digeste*, Dijon, 1730; *Coutume du duché de Bourgogne,* dans l'ouvrage de Davot dont il est l'éditeur.

BANNERMAN, graveur anglais, auquel on doit un grand nombre de portraits qui font partie de l'ouvrage d'Horace Walpole, sur les artistes d'Angleterre, Londres, 1762.

BANNIERI (Antoine), né à Rome en 1638, fut amené très-jeune à Paris; il était laid et contrefait, mais doué d'une des plus belles voix de soprano qu'on eût jamais entendues. Pour conserver sa voix, Bannieri engagea un chirurgien à lui faire l'opération de la castration, sous la promesse formelle du plus grand secret. Cependant on s'aperçut que la voix du chanteur embellissait tous les jours, et on en découvrit la cause. Louis XIV interrogea Bannieri pour savoir qui lui avait fait l'opération, et, sur son refus de le dénoncer, le roi reprit : « Tu fais bien, car je le ferais pendre, et c'est ainsi que je ferai traiter le premier qui s'avisera de commettre une pareille abomination. » Le roi voulait d'abord chasser Bannieri, mais il lui rendit ses bontés et ne lui accorda sa retraite qu'à l'âge de 70 ans : il en vécut encore plus de 30, et mourut en 1740, âgé de 102 ans.

BANNING (Jean), poëte latin, né à Loosdrecht en Hollande, professeur de philosophie à Leyde, mort en 1642, a laissé, outre quelques dissertations sur la physique et la morale, une satire *in corruptos juventutis mores,* et *Epigrammata brasiliana.*

BANNISTER (Charles), musicien et chanteur anglais, avait quitté le commerce pour le théâtre, et passait pour le plus joyeux original de son temps. Mort en novembre 1814.

BANNISTER (John), fils du précédent, né en 1758, fut d'abord mis en apprentissage chez le peintre Loutherbourg, et ensuite présenté à Garrick, qui le prit en amitié et lui donna des leçons. En 1776, Bannister remplaça le Roscius anglais, épousa miss Harper, cantatrice de Covent-Garden, et se retira du théâtre en 1815. Mort le 8 novembre 1836.

BANNIUS (Jean), prêtre de Harlem, musicien, mort en 1656, a publié en hollandais les *Principes de l'art musical ; méthode* pour y faire des progrès.

BANNUS (Jean-Albert), professeur de droit à Harlem, vers le milieu du 17e siècle, a écrit un petit *Traité sur la musique,* Harlem, 1634.

BANQUO, thane, ou chef royal de Lochqubabir en Écosse, se conduisit d'abord avec une grande intégrité; mais il servit ensuite l'ambition de Macbeth qui priva du trône et de la vie le malheureux Duncan, et sacrifia bientôt Banquo lui-même vers 1050.

BANTI. *Voyez* **BANDI.**

BANTISCH - KAMENSKII (Nicolas-Nicolaevitsch), conseiller d'État russe, né à Nijine, mort à Moscou en 1814, chef du dépôt des archives au ministère des affaires étrangères, y a rédigé un grand nombre de pièces diplomatiques, et publié un *Récit historique sur l'union polonaise,* Moscou, 1795.

BANWART (Jacques), compositeur, né en Suède au commencement du 17e siècle, mort vers 1657, maître de chapelle à la cathédrale de Constance, a laissé des motets, des messes, dont une à trois chœurs assez curieuse.

BANZER, médecin d'Augsbourg, quitta cette ville à cause de son attachement au luthéranisme, obtint une chaire de médecine à Wittenberg, et y mourut en 1664. On a de lui *Fabrica receptorum, id est methodus brevis remediorum*, Augsbourg, 1622, in-8°.

BAODAN, roi de l'Esthonie en Irlande, vers 565, fut dépouillé de ses États par Colman, son compétiteur, qui le poursuivit dans le monastère de St. Colomban, apôtre des Pictes, l'arracha de cet asile et le fit massacrer. Les Ultoniens prirent les armes à la voix de St. Colomban, et vengèrent la mort de Baodan par celle de son meurtrier.

BAPST (Michel), médecin allemand du 16e siècle, est auteur d'un *Traité* en allemand sur les propriétés attribuées au genévrier, et d'un *Traité de chirurgie,* en 3 vol., imprimés le 1er à Mulhausen, 1590, le 2e à Leipzig, 1592, et le 3e à Eisleben, 1596.

BAPTIST (Jean), peintre de fleurs, né à Lille, mort en 1699, élève de l'école d'Anvers. Le roi de France l'employa avec Lebrun à la décoration du palais de Versailles. Le duc de Montague et la reine d'Angleterre se l'attachèrent et enrichirent le Muséum britannique de ses peintures.

BAPTIST (Antoine), fils du précédent, peintre de fleurs également distingué.

BAPTISTA (Jean), compositeur de musique, vivait vers 1550. Des morceaux de sa composition se trouvent dans la *tablature pour orgue* d'Ammerbach, 1571. — Un autre compositeur du même nom et qui vivait dans la 1re moitié du 18e siècle, a laissé plusieurs œuvres de sonates pour flûte.

BAPTISTE (Baptiste ANET, dit), eut en France la réputation d'être le plus habile violoniste de son temps.

Digitized by Google

Il avait reçu des leçons de Corelli, vint à Paris vers 1700, et passa depuis en Pologne où il est mort chef de la musique du roi. Il a publié des *sonates* de violon, et des *pièces pour deux musettes*.

BAPTISTE (Louis-Albert-Frédéric), bon violoniste et compositeur, naquit à Attingen en Souabe le 8 août 1700, vint à Paris en 1718, parcourut l'Italie et vint se fixer à Cassel, en 1723 où il se fit maître de danse. On a de lui des solos pour violon et pour violoncelle, des trios pour hautbois et basse, des concertos pour basse de viole, et des sonates pour la flûte traversière.

BAPTISTE aîné, acteur du Théâtre-Français, né vers 1760 à Paris, débuta en 1791 sur le théâtre de la rue Culture-Ste-Catherine, où il attira la foule par la manière dont il remplit le rôle de *Robert, chef de brigands*, dans la pièce de Lamartelière, imitée des *Voleurs* de Schiller. Il passa, dès la fin de l'année suivante, au théâtre dit *de la République*. Son organe sourd et nasal nuisit à ses succès dans la tragédie; mais il déploya, dans le drame et la comédie, une supériorité incontestable. Il excellait dans le rôle du *Glorieux*, et il créa celui du capitaine de marine dans les *Deux Frères* de Kotzebue. Son âge avancé l'ayant déterminé à quitter la scène, il se voua aux fonctions de professeur à l'école royale de déclamation, et mourut à Paris en 1835.

BAPTISTIN. *Voyez* **BATISTIN.**

BAQUOY (Maurice), graveur français, dont on a, d'après les dessins de Boucher, les vignettes à l'eau forte pour l'*Histoire de France* du P. Daniel, et un *Combat naval* d'après Martin.

BAQUOY (Jean), fils du précédent, mort à Paris en 1778, hérita de son talent pour les vignettes, et grava celles des *Métamorphoses d'Ovide*, in-4°.

BAQUOY (Pierre-Charles), fils du précédent, né à Paris en 1760, fut également un des graveurs les plus habiles de son temps. On connaît de cet artiste les gravures des œuvres de Racine d'après Moreau jeune, celles des œuvres de Delille, et de Berchoux. Son chef-d'œuvre est une estampe du *Martyre des SS. Gervais et Protais* d'après Lesueur. Mort à Paris le 4 février 1829.

BAR (dom J. de), bénédictin, mort à Paris en 1767, dans le couvent de Blancs-Manteaux, a coopéré, avec ses confrères Pradier et Jallabert, à l'ouvrage intitulé : *État de la France par les bénédict.*, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

BAR (George-Louis, baron de), prévôt héréditaire du comté d'Osnabruch, où il naquit en 1701, cultiva avec succès la poésie française ; mort le 6 août 1767. Ses *épîtres*, imprimées à Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°, ont été traduites en allemand; on a encore de lui un *Poëme* en 7 chants, *sur la consolation dans l'infortune*, Hambourg et Leipzig, 1758; des *Babioles littéraires et critiques*, ib. 1764, 5 vol. in-8°.

BAR (Jean-Étienne de), né à Anneville en 1748; avocat à Thionville en 1789; député à la Convention en 1792, vota pour la mort sans sursis et sans appel, dans le procès du roi; envoyé à l'armée du Nord en 1793; s'opposa à toute radiation sur la liste des émigrés en 1794; membre du conseil des Anciens en 1794 et 1799; président du tribunal de Thionville en 1800. Mourut en 1801.

BAR (François de), né en 1538, à Seizencourt, près de Saint-Quentin, embrassa l'état monastique, fut admis à l'abbaye d'Anchin dont il fut grand prieur jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mars 1606. Le cardinal Baronius le consultait pour la rédaction de ses *Annales*. Les ouvrages de Fr. de Bar sont restés manuscrits à la bibliothèque publique de Douai. On y distingue : les *Histoires des archevêques de Cambrai, d'Arras, de Tournay*, etc. ; *Historia monastica Franciæ, Italiæ, et Hispaniæ*, etc.

BAR (Nicolas de), peintre célèbre, originaire du Barrois, connu en Italie sous le nom d'*Il signor Nicoleto*, descendait de la famille de la pucelle d'Orléans, et vivait dans le 17e siècle. Il a peint un grand nombre de *Vierges*, a passé presque toute sa vie à Rome où il est mort, laissant un fils peintre comme lui, et qui prit le nom de *du Lys*, accordé à ses ancêtres par Charles VII, en mémoire de Jeanne d'Arc.

BARABALLI, poëte italien, né à Gaëte, sous le pontificat de Léon X, se vantait d'être l'égal de Pétrarque. Le pape fit assembler tous les beaux esprits de Rome qui, pour punir Baraballi de ses prétentions, le promenèrent sur un éléphant au milieu des risées.

BARABAND (Jacques), peintre de fleurs et d'animaux, né à Aubusson en 1772. Il fit tous les oiseaux de paradis, les guépiers, les barbus et plus de cent espèces de perroquets, pour le magnifique ouvrage de Levaillant, célèbre voyageur et naturaliste; un grand nombre de dessins d'histoire naturelle pour la commission d'Égypte. On remarque encore parmi ses chefs-d'œuvre son plafond portatif, orné d'arabesques, et son dernier tableau d'oiseaux que possède M. Dufresne ; il mourut à Lyon en 1809, où il professait le dessin à l'école spéciale des arts.

BARAC ou **BARACH**, 3e juge d'Israël, vers 1285 av. J. C., délivra, avec Débora, les Juifs de la servitude de Jabin, roi de Chanaan.

BARAC. *Voyez* **BORAC.**

BARAC-HAGEH, premier sultan de la dynastie des Cara-Cathayens, né dans le Cara-Cathai, au nord de la Chine. Son règne fut de onze ans, 1234, et il eut huit successeurs, dont Mabarek Khuagé, son fils, fut le premier.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie, et nom commun à plusieurs autres Hébreux cités dans l'Écriture.

BARAFIN (N.), ancien avocat et auditeur militaire à Bruxelles, mort en 1841, un des antagonistes les plus ardents de la résolution adoptée par le gouvernement des Pays-Bas de traiter toutes les affaires en hollandais, avait publié sur ce sujet un ouvrage en 1816 ; et en 1817 un *Exposé de la législation des impositions indirectes*.

BARAGUAY (Thomas-Pierre), architecte français, a exécuté le percement et la plantation de la grande avenue du Luxembourg sur l'observatoire à Paris, et a restauré le théâtre de l'Odéon. Mort à Paris en 1820 âgé de 72 ans.

BARAGUEY D'HILLIERS (Louis), général français, né à Paris le 13 août 1734, parvint successivement par son mérite et sa valeur du grade de lieutenant du régiment d'Alsace à celui de général de division, et fit en cette qualité, avec gloire, les campagnes d'Allemagne et d'Italie. De retour en France, il y fut destitué par suite des accusations portées contre lui, puis réintégré dans son grade après une entière justification de sa conduite. Élevé sous l'empire au rang de grand officier de la Légion

d'honneur, et de colonel général des dragons, il rendit d'importants services dans la campagne d'Allemagne en 1805, plus tard en Espagne et ensuite dans la malheureuse expédition de Russie en 1812, au retour de laquelle il mourut à Berlin au mois de décembre.

BARAHONA-VALDIVIESO (Pierre), théologien et écrivain espagnol du 16e siècle, fut professeur de théologie morale, et bon prédicateur pour le temps.

BARAHONA Y PADILLA (Jean), écrivain de Xérès, a publié une paraphrase du traité italien de Piccolomini, intitulé : *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577.

BARAHONA Y SOTO (Louis), poëte et médecin, né à Lucena dans l'Andalousie, entreprit de continuer le *Roland* de l'Arioste sous le titre des *Larmes d'Angélique*, Grenade, 1586. Cervantes fait l'éloge de cette continuation. On a aussi de lui des *églogues*, des *stances*, des *sonnets*, etc.

BARAILON (Jean-François), né le 12 janvier 1745, à Viersat en Auvergne; médecin en chef de la généralité de Moulins en 1786; élu maire de Chambon en 1789, et, en 1792, député à la Convention; se récusa dans le procès de Louis XVI, et cependant vota, non comme juge mais comme homme d'État, la détention et l'exil à la paix; en 1794 et 1795 dénonça les dilapidations des deniers publics; organisa en trois mois les écoles centrales de 17 départements; fut en 1796 membre du conseil des Cinq-Cents; en 1799 membre du conseil des Anciens; en 1801 présida le corps législatif, et rentra dans la vie privée en 1806. Mort le 14 mars 1816 avec la réputation d'un habile médecin et d'un savant antiquaire. A laissé des Mémoires sur des objets d'antiquité, sur des points de médecine et des *Recherches sur les peuples cambioviciens de la carte de Peutinger*, etc., etc., etc., 1806.

BARAK-KAN, fils de Baissar, descendant de Gengis-Kan; succéda à son cousin Mobarek-Schah, sultan du Turkestan, mort sans enfants; il fit de vains efforts pour s'emparer du Khoraçan sur Abaka-Kan; il chercha ensuite à se rendre maître de la Chine qu'il fut obligé de quitter après l'avoir ravagée, et mourut en 1240.

BARALDI (Joseph), né à Modène en 1778, mort dans cette ville en 1832, fut adjoint à 18 ans à la bibliothèque de l'université de Modène, devint professeur dans le séminaire épiscopal, et, en 1799, remplaça son père en qualité de secrétaire de l'université. Il travailla avec l'abbé Lanzini à une *traduction* du *Comte de Valmont* qui parut en 1805. Trois ans après, on le nomma second bibliothécaire de la belle bibliothèque d'Este, dont il dressa un nouveau *Catalogue* raisonné. En 1822 il créa un journal intitulé : *Mémoires de religion, de morale et de littérature.* En 1828, le duc de Modène le nomma censeur, et l'année suivante Pie VIII le fit grand archiprêtre de la cathédrale. Admis en 1806 dans l'académie de la religion catholique à Rome, en 1807 dans celle des Dissonanti de Modène, en 1818 dans l'académie de Pise, il entra en 1827 dans l'académie latine de Rome. La révolution de Modène l'obligea en 1831 de se retirer en Toscane; il revint dans sa patrie au retour du duc. Grégoire XVI le nomma alors prélat de sa maison et protonotaire apostolique; puis le tribunal héraldique de Modène l'inscrivit par acclamation au livre d'or des nobles Modénais; mais il ne survécut pas longtemps à ces honneurs. On trouvera la plupart de ses écrits, qui consistent surtout en *Notices* biographiques et bibliographiques dans la collection de son *Journal*.

BARANOWSKI ou **BARANOVIUS** (Albert), théologien polonais, mort en 1615, archevêque de Gnesne, est auteur de *Concilium provinciale regni Poloniæ, celebratum anno* 1607, Cracovie, 1611; *Synodus diœcesana Gnesnensis, habita anno* 1612, Cracovie, 1612, etc.

BARANOWSKI (Stanislas), parent du précédent, a continué en langue polonaise les *Insignia facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ*, de B. Paproz, jusqu'en 1635. Cette continuation est restée manuscrite.

BARANOWSKI. *Voyez* **BOGUSLAS BARANOWSKI.**

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE de). *Voyez* **BRUGIÈRE.**

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE de), petit-fils du précédent, né à Rome en 1755, chargé de fonctions de magistrature dans la Provence, persécuté et emprisonné sous la Terreur, préfet à Carcassonne en 1800, et en 1802 à Genève. Comme il vivait en relations habituelles avec Mme de Staël, M. de Saint-Priest, et d'autres exilés qui habitaient sur la frontière, cela déplut au pouvoir, et de Barante, remplacé en 1810, se retira à sa campagne en Auvergne où il mourut au commencement de 1814. Il a publié : *Introduction à l'étude des langues; Éléments de géographie, examen du principe général des langues; Essai sur le département de l'Aube*, etc. C'est le père de M. de Barante, l'historien.

BARANZANO (Redemptus), religieux barnabite, né à Serravalle, en 1590, mort à Montargis le 23 décembre 1622, était professeur de philosophie et de mathématiques à Annecy. On a de lui : *Campus philosophicus; De novis opinionibus physicis*, Lyon, 1619.

BARAS (Marc-Antoine), publiciste, né à Toulouse en 1764, cultiva d'abord les lettres et la jurisprudence, disputa quelques prix à l'académie des jeux Floraux et se fit recevoir avocat au parlement. Il se livra ensuite exclusivement à l'étude de l'économie politique, soumit ses essais à Condorcet, à Bailly, à Rabaut-St.-Étienne; se montra partisan de la révolution, ennemi des excès; et, en 1793, membre au conseil municipal de Toulouse, protégea les prêtres insermentés contre les persécutions qui les menaçaient. Dénoncé comme fédéraliste, il fut ramené à Paris et périt sur l'échafaud le 13 avril 1794 avec Hebert, Vincent et Momoro. On a de ce jeune et malheureux écrivain un *Traité d'arithmétique politique* sur le plan de l'ouvrage d'Arthur Young, un *Tableau de l'instruction publique en Europe*, 1791; un *Éloge du docteur Prue*, et un *mémoire* sur la fête qui se célébrait à Toulouse le 27 mai, en mémoire de l'avantage remporté en 1591, sur les protestants, fête que Baras fit supprimer.

BARAT (Nicolas), sous-maître au collége Mazarin, mort vers 1706, a donné, avec Charles Bordes, le *Glossarium universale hebraicum*, de Thomassin, Paris 1697, in-fol. C'était un bibliographe instruit; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Nouvelle Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

BARATELLA (Antoine LAUREGIO) de Campo-San-Piero, dans le territoire de Padoue, poëte latin très-

Digitized by Google

fécond, florissait dans la 1re moitié du 15e siècle ; il passa la plus grande partie de sa vie dans la villa *Lauregia*, ce qui fit ajouter à son nom celui de *Lauregio*. Il mourut en 1448, à Feltre où il enseignait la rhétorique. On évalue à 6,000 le nombre des vers latins qu'il a composés ; il n'en a rien été imprimé.

BARATH (Jean), carme, né à Valenciennes, professeur de théologie à Paris vers 1426, a publié *De revelatione Divinorum; Determinationes theologiæ.*

BARATHIER (Jean), jurisconsulte du 15e siècle, né à Plaisance, enseigna à Paris et à Ferrare le droit féodal romain et celui des Lombards. On a de lui un traité *De feudis*, Paris, 1612, et Strasbourg, 1695.

BARATIER (Jean-Philippe), génie précoce, né à Schwabach, dans le margraviat d'Anspach le19 janvier 1721, parlait le latin, le français et l'allemand dès l'âge de 4 ans, possédait à 6 le grec, à 9 l'hébreu, dont il donna 2 ans après un *Dictionnaire des mots les plus difficiles;* il apprit les mathématiques et l'astronomie en moins de 3 mois, et forma dès lors le projet de découvrir les longitudes. Il donna ensuite, en 1730, la *Notice exacte de la grande Bible rabbine*, 4 vol. in-fol. ; et traduisit de l'hébreu en français l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*, 1734, 2 vol. in-8°. Il étudia le droit public d'après le conseil du roi de Prusse qui l'admit souvent auprès de sa personne. En 1738 il envoya son travail sur les *longitudes* et ses *tables astronomiques* à l'Académie des sciences de Paris. Mais ne bornant pas là ses études, il embrassait à la fois l'architecture, la littérature ancienne et moderne, médailles, inscriptions, antiquités grecques, romaines et orientales, le déchiffrement des hiéroglyphes, etc., lorsque la mort le surprit à 19 ans, le 5 septembre 1740. On a encore de lui : *De Anti-Artemonius*, etc., Nuremberg, 1737; *Disquisit. chronolog. de successione episc. roman.*, Utrecht, 1740, in-4° ; *Défense de la monarchie sicilienne*, traduit de l'allemand de P. de Ludwic, Halle, 1738 ; des *lettres* et *dissertations* insérées dans la *Bibliothèque germanique*.

BARATON, poëte français né vers le milieu du 17e siècle, paraît descendre de Martin Baraton, ménétrier d'Orléans ; composa un grand nombre de pièces de vers, eut part à la rédaction du *Dictionnaire des rimes de Richelet*, et fit paraître en 1704 des *Poésies diverses*.

BARATTIERI (Charles, comte), physicien, né en 1738 à Plaisance, visita l'Allemagne, la France et l'Angleterre, s'adonna aux sciences physiques, n'adopta pas le système de Newton sur l'optique, et de retour dans sa patrie, consacra ses loisirs à des expériences de physique. Mort en 1806. Est auteur de *Conjettura sulla superfluità delle materie colorate nella luce*.

BARATOTTI (Galerano), nom sous lequel Arcangelo Tarabotti, Vénitien, religieux bénédictin de Ste-Anne, a publié un roman intitulé : *la Semplicità ingannata*, Leyde, 1654, Elzévir.

BARAZE (Cyprien) jésuite, envoyé vers 1675 pour porter l'Évangile chez les Moxes, nations sauvages qui occupent les contrées immenses situées sous la zone torride derrière les montagnes du Pérou. Le P. Baraze passa plus de 27 ans au milieu de ces peuplades, bravant mille dangers, convertissant et prêchant sans cesse chez les Tapacures, les Baures, etc. Le 16 septembre 1702, dans sa 61e année, il subit le martyre. Percé de flèches, il priait encore pour ses assassins lorsque l'un deux l'acheva en lui déchargeant sur la tête un grand coup de hache.

BARBA (Pons), troubadour sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, est auteur de plusieurs *Sirventes*.

BARBA (Alv.-Alonzo), curé au Potosi, fut témoin des divers procédés employés par les Espagnols pour l'exploration des mines, et les publia sous le titre de *Arte de los metalles*, Madrid, 1640, in-4°, traduit en français sous le titre de *Métallurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.

BARBA (Pierre), premier médecin de Philippe IV, vanta l'emploi du quinquina comme fébrifuge, dans un ouvrage intitulé : *Vera praxis de curatione tertianæ, etc.*, Séville, 1642, in-4°.

BARBA (Pompée della), médecin et philosophe, né à Pescia vers 1520, mort en 1582, académicien de Florence, est auteur de *Disc.* philosophiques sur Platon, Aristote et Cicéron ; *De secretis naturæ*, etc., Venise, 1558, in-8°.

BARBA (Simon della), frère puiné du précédent, aussi académicien de la même ville, publia avec son frère la traduction en italien des *Topiques de Cicéron*, avec un *Commentaire*, Venise, 1556, in-8°.

BARBA (Jean-Sanchez), sculpteur espagnol, mort en 1670, dont on admire à Madrid le fameux *Christ agonisant*.

BARBA (Gennaro del), peintre italien, né en 1691, a embelli de ses ouvrages le palais Corsini à Rome.

BARBADILLO (A.-J. de SALAS), poëte espagnol, mort dans la misère en 1635, a publié des romans, des poésies, des ouvrages de morale, et quelques comédies écrites d'un style naturel.

BARBADINO, écrivain portugais, a donné à Paris, en 1736, un *Traité* dans sa langue sur l'état de la littérature en Portugal.

BARBADORI (Donato), d'une famille illustre de Florence, et élevé aux emplois les plus importants de la république, fut envoyé à Avignon pour justifier en 1375 la conduite de ses concitoyens et la guerre qu'ils faisaient à l'Église. Il arracha des larmes aux cardinaux italiens, mais Florence n'en fut pas moins condamnée par le consistoire, et Barbadori se retournant vers le crucifix en appela de la sentence du pape à celle de Dieu lui-même. Trois ans après, une émeute populaire renversa le gouvernement de Florence, persécuta le parti de Pierre des Albizzi auquel Barbadori était attaché, et fit trancher la tête à Donato, en 1379.

BARBADORI (Nicolas), petit-fils du précédent, s'attacha au parti de Renaud des Albizzi, s'efforça vainement de chasser les Médicis de Florence, déposa les armes et fut exilé.

BARBANÇOIS (Char. HÉLION, marquis de) d'une ancienne famille du Berri, naquit le 17 août 1760 au château de Villegongis, près de Châteauroux; parvenu au grade de lieutenant-colonel d'infanterie, il avait quitté le service quand la révolution éclata, et se livrait tout entier à son penchant pour l'économie rurale et les expériences agricoles. Il fut un des premiers qui introduisirent en France les mérinos d'Espagne. Mort le 17 mars 1822. Il a laissé quelques opuscules sur des sujets d'économie rurale, des brochures politiques et un *Traité d'agriculture*, 1812.

BARBANÇON (le comte DE), député de la noblesse de Villers-Cotterets aux états généraux de 1789, y défendit constamment les principes monarchiques, rejoignit ensuite l'armée des princes, auxquels il rendit quelques services, et mourut en 1797.

BARBANÇON (MARIE DE), fille de Michel de Barbançon, lieutenant du roi en Picardie, et mariée à Jean de Barret, seigneur de Neuwy; après la mort de son mari, pendant les guerres civiles de France, sous Charles IX, elle fut assiégée dans son château du Berri; armée d'une demi-pique, elle défendit la brèche la plus dangereuse, malgré les murs et les tours renversés de son château; ramena au combat ses soldats épouvantés, et triompha de l'ennemi dans deux ou trois assauts; enfin manquant de vivres, elle fut forcée de se rendre après 15 jours de siége, le 6 novembre 1569, après s'être fait promettre qu'on lui laisserait la vie, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans le château. Le roi, instruit du courage héroïque de cette dame, fit défense de recevoir la rançon demandée.

BARBANÈGRE (JOSEPH, baron), né en 1772 à Pontac au pied des Pyrénées, servit d'abord sur mer dans un emploi subalterne, puis dans le 5e bataillon des volontaires des Basses-Pyrénées où il fut nommé capitaine, et fit ses premières campagnes contre les Espagnols. Devenu surnuméraire en 1796, il rentre au service en 1801 comme capitaine, puis chef de bataillon, et enfin colonel du 48e de ligne à Austerlitz. Général de brigade le 21 mars 1809, il assiste avec distinction aux batailles de Ratisbonne et de Wagram; fait la campagne de Russie, placé à l'arrière-garde dans la retraite, est blessé de deux coups de feu à Krasnoi le 18 novembre, se renferme dans Stettin, où il soutient un siége jusqu'au 5 décembre. Conduit prisonnier en Russie, il revient en France en juillet 1814, est créé chevalier de St.-Louis et adjoint à l'inspection générale de l'infanterie. Au retour de Napoléon, est nommé commandant de la ville d'Orléans le 25 mars 1815, et ensuite de la place d'Huningue où il soutint un siége contre les Suisses et les Autrichiens, capitula le 26 août, et, le lendemain, sortit de la place avec tout au plus cinquante hommes valides qui avaient traité d'égal à égal avec 25,000 hommes. Cependant une commission d'enquête fut nommée pour examiner sa conduite, et il fut déclaré à l'unanimité, le 14 septembre, qu'elle était sans reproche. Barbanègre vécut depuis sans emploi à Paris où il est mort le 9 novembre 1830.

BARBANÈGRE (JEAN), frère du précédent; colonel de cavalerie, se trouva, en 1796, aux batailles d'Arcole et de Crémone, où il fut blessé; à celle de Rivoli en 1797; lieutenant dans les guides de Bonaparte en 1799, il le suivit en Égypte; commandant d'une compagnie de cavalerie à la bataille de Marengo en 1800, y mérita un sabre d'honneur; colonel du 9e hussards à la bataille d'Iéna en 1806, y fut tué d'un boulet de canon le 14 octobre.

BARBANT (CHARLES), musicien anglais, organiste de la chapelle du comte Haslang, ambassadeur de Bavière à Londres en 1764; a laissé des *symphonies à grand orchestre*, des *trios* de violon, de clavecin; des *duos* de flûte.

BARBANTANE. *Voyez* **PUGET.**

BARBARELLI. *Voyez* **GIORGION** (LE).

BARBARIGO (JEAN), procurateur de Saint-Marc en 1378, fut le premier qui introduisit en Italie l'usage de l'artillerie.

BARBARIGO (MARC), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Jean Mocénigo en 1485. Il ne gouverna la république que six mois.

BARBARIGO (AUGUSTIN), doge de Venise, succéda en 1486 à Marc, son frère, qui n'avait gouverné que six mois. Il eut un règne très-agité, soutint à la fois la guerre contre Charles VIII en Italie, et contre les Turcs dans les provinces grecques de la république, et mourut en 1501.

BARBARIGO (NICOLAS), de la même famille, mort en 1579, ambassadeur de Venise à Constantinople, a écrit en latin la *Vie du cardinal Contarini* et celle *du doge André Gritti*.

BARBARIGO (AUGUSTIN), de la famille des précédents. La république l'envoya en ambassade à Philippe II, roi d'Espagne; quelque temps après, nommé provéditeur général, il assista à la fameuse bataille navale dans le golfe de Lépante en 1571, et contribua puissamment à la victoire remportée par les chrétiens sur les Turcs; il y fut blessé, et mourut une heure après.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), de la famille des précédents, né à Venise le 25 septembre 1625; assista, avec l'ambassadeur de la république, au traité de paix qui se fit à Munster en 1648; créé cardinal en 1660; évêque de Padoue en 1664; y fonda un séminaire et une imprimerie garnie de caractères pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldéenne, arabe et syriaque; il mourut le 18 juillet 1697.

BARBARIGO (JEAN-FRANÇOIS), neveu du précédent, né à Venise en 1658; deux fois ambassadeur à la cour de Louis XIV; évêque de Vérone en 1697; de Brescia en 1714; créé cardinal, et, en 1723, évêque de Padoue; mort le 27 janvier 1730; aima les lettres, et favorisa ceux qui les cultivaient.

BARBARINO (BARTOLOMEO), surnommé *il Pisarino*, compositeur, né à Fabiano dans la marche d'Ancône, a publié des *Madrigali a cinque* et *a trè voci*, Venise, 1609 et 1617.

BARBARO (JOSAPHAT), négociateur et voyageur vénitien, mort en 1494, remplit avec distinction en Asie diverses missions importantes pour sa patrie, et publia à son retour la *Relation* de ses voyages en Perse et dans les Indes, Venise, 1543 et 1545, in-8°.

BARBARO (CANDIANO), sénateur de Venise au quatorzième siècle, et chef de la famille illustre de ce nom: eut deux fils, François et Zacharie, père d'Ermolao, évêque de Trévise et de Vérone.

BARBARO (FRANÇOIS), un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, fils de Candiano, né à Venise, vers 1398, sénateur à 21 ans, successivement podestat de Trévise, de Vicence et de Vérone, et chargé de plusieurs ambassades importantes; soutint dans Brescia en 1438 un siége célèbre contre Piccinino, général du duc de Milan; en 1452 procurateur de St.-Marc, mort au commencement de janvier 1454. On a de lui des *harangues*, *De re uxoriâ*, traduit en français par C. Joly, 1667, et un recueil de *Lettres*. — Son fils Zacharie, fut procurateur de St.-Marc, et eut trois fils, Ermolao, Louis, mort sans postérité, et Daniel.

BARBARO (ERMOLAO), ou ERMOLAUS **BARBARUS**,

Digitized by Google

fils de Zacharie procurateur, et petit-fils de François, né à Venise le 21 mai 1454, fut chargé de négociations importantes auprès des empereurs Frédéric III et Maximilien son fils; puis envoyé en ambassade auprès du pape Innocent VIII qui le nomma patriarche d'Aquilée, dignité que le sénat de Venise lui défendit d'accepter. Il mourut de la peste le 14 juin 1493. Il a corrigé le texte de l'*Histoire naturelle* de Pline; et publié une version latine de *Dioscoride* avec commentaire.

BARBARO (Daniel), neveu du précédent, né à Venise le 8 février 1513, de François Barbaro, fils de Daniel et par conséquent arrière-petit-fils du célèbre François. Il fit construire et planter à Padoue un jardin botanique, fut chargé en 1548 d'une ambassade auprès du roi d'Angleterre Édouard VI; en 1550, coadjuteur de Jean Grimani patriarche d'Aquilée, il prit de ce moment le titre de *patriarche élu;* assista au concile de Trente et mourut à Venise le 12 avril 1570; à la fois théologien, philosophe, mathématicien et antiquaire, il a laissé des ouvrages estimés et entre autres une traduction de Vitruve avec des commentaires, 1567.

BARBARO (Ermolao), fils de Zacharie, évêque de Trévise et de Vérone, naquit à Venise en 1410, assista au concile de Mantoue en 1459, et fut légat du pape Pie II, auprès de Charles VII. Mort à Venise en 1471; a laissé une version latine de quelques fables d'Ésope, des *Harangues*, des *Épîtres*, etc.

BARBAROUX (Char.-Jean-Marie), né à Marseille le 6 mars 1767, se distingua de bonne heure au barreau de cette ville, vint à Paris avec les Marseillais qui prirent part à la journée du 10 août 1792; député à la Convention, se lia avec les Girondins et après l'échec de ces derniers, le 31 mai 1793, refusa de donner sa démission et entendit tranquillement prononcer son arrestation. Il trouva moyen d'échapper, se rendit avec quelques collègues dans plusieurs départements qu'ils soulevèrent. Poursuivi d'asile en asile jusqu'à Bordeaux, il se tira deux coups de pistolet et fut porté mourant sur l'échafaud où il expira le 25 juin 1793. Il a écrit un Mémoire sur les volcans éteints des environs de Toulon, une Ode sur les volcans, et un fragment de ses Mémoires a été publié dans la collection de Baudouin.

BARBATELLI (Bernardin), connu sous le nom de *Poccetti*, mort à Florence en 1612, élève de Coradi dit *Ghirlandajo*, a peint avec succès l'histoire, les fleurs, les animaux et les fruits. Il a laissé de nombreuses fresques à Florence, entre autres le *Noyé ressuscité*, du cloître de la Nunziata.

BARBATO (St.), 1er évêque de Bénévent, apôtre des Lombards.

BARBATO (Marc), poëte italien du 15e siècle, né à Sulmone, royaume de Naples, mort en 1362, fut chancelier du roi Robert, s'éloigna de la cour après la mort de ce prince et y revint sous le ministère d'Acciajuoli; n'est célèbre que par son intimité avec Pétrarque qui lui a adressé plusieurs de ses *lettres* latines.

BARBATO (Pétrone), poëte italien du 16e siècle, né à Foligno et mort le 22 novembre 1554, fut un des premiers à écrire en vers *sciolti* ou non rimés. Ses vers ont été réunis en un vol., 1712: a laissé 2 comédies manuscrites, l'*Ortensio* et l'*Ippolito*.

BARBATO (Barthélemi), de Padoue, littérateur italien du 17e siècle, a laissé quelques ouvrages en vers et en prose: *Istoria della peste* 1630 *et* 1631; *Il contagio di Padova; la Lettera* et *Galatea*, idylles; une *Vie du Tasse* et des poésies.

BARBATO (Jérome), de la famille du précédent, médecin à Padoue, a publié un traité sur la *Découverte du fluide laiteux dans le sang; sur la Goutte; sur la Formation du fœtus*, etc., 1676.

BARBATO (Horace), jurisconsulte italien du dix-septième siècle, auteur des ouvrages suivants: *De fideicommisso; de Majoratu ac primogenitura perconati*, 1637, *de Divisione fructuum inter plures*, 1638.

BARBAULD (Anna-Lætitia), fille du docteur Aikin, née le 20 juin 1743 à Kibworth (Leicestershire), morte octogénaire le 9 mars 1825, a laissé un nom honorable dans la littérature anglaise. Ses *poésies* sont estimées, et sa prose est d'une clarté et d'une pureté classiques. Elle a écrit beaucoup d'*Hymnes religieuses* et d'*Essais de morale* pour la jeunesse; ses éditions des moralistes anglais sont faites avec goût, et ses notices y ajoutent un nouveau prix; elle a publié aussi la *Correspondance de Richardson* et un *Choix des meilleurs romans*, depuis *Clarisse* jusqu'aux productions contemporaines.

BARBAULT (Louis), peintre et graveur français du 17e siècle: on estime surtout son *Martyre de saint Pierre* d'après Subleyras.

BARBAULT (J.), architecte, a publié plusieurs recueils estimés d'architecture, tels que *les plus beaux monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explication des planches; *Recueil* de divers autres monuments de l'Italie, en 166 planches, avec l'explication, Rome, 1770, in-fol.; *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 pl. in-fol.

BARBAULT (Ant.-Franç.), médecin et chirurgien de Paris, où il mourut le 14 mars 1784, après y avoir démontré 25 ans l'art des accouchements, a laissé: *Splanchnologie*, 1739, in-12; *Cours d'accouchement*, 1776, 2 vol. in-12, etc.

BARBAY (Pierre), professeur de philosophie en l'université de Paris, mort vers 1665, a donné *In universam Aristotelis philosophiam comment.*, Paris, 1680, 6 vol. in-12; *Compendium theolog.*, ibid., 1685.

BARBAZAN (Arnauld-Guilhem de), d'une famille distinguée de Bigorre, choisi par Charles VI pour chef d'un combat singulier entre six chevaliers français et six chevaliers anglais, devant le château de Montendre, en 1404, renversa le chevalier de l'Escale, chef des Anglais. Barbazan fut honoré du titre de *Chevalier sans reproche*, défendit Corbeil contre le duc de Bourgogne en 1417 et refugié à la Bastille avec les partisans du Dauphin, depuis Charles VII, emmena ce prince à Melun, revint avec 1,600 hommes pour surprendre les Bourguignons, et dut se retirer après un combat sanglant dans le faubourg St.-Antoine. En 1420 il défendit Melun contre Henri V d'Angleterre, et fut forcé, par le défaut de vivres, d'accepter une capitulation que le monarque anglais viola indignement. Barbazan fut transféré à Château-Gaillard et retenu prisonnier pendant 8 années, jusqu'à ce que la Hire le délivrât en 1430, ayant surpris le château par

escalade. Barbazan s'empara de Pont-sur-Seine, et battit complétement les Bourguignons et les Anglais à la Croisette en Bourgogne. A la bataille de Bulgnéville, livrée en 1431 par René d'Anjou malgré les avis de Barbazan, ce dernier fut percé de plusieurs coups, fait prisonnier, et mourut six mois après des suites de ses blessures. Il fut enterré à St.-Denis dans le tombeau des rois et avec les mêmes honneurs.

BARBAZAN (Étienne), né en 1696 à St.-Fargeau, mort en 1770 à Paris, s'était consacré à l'étude des anciens auteurs français, depuis le 12e jusqu'au 16e siècle, et il continua, en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Recueil alphabétique*, commencé par l'abbé Pérau, continué par l'abbé de St.-Léger, éditeur du volume C, et par d'autres, Paris, 24 vol. in-12, 1745 et années suivantes. Il annonça ensuite dans un prospectus son *Glossaire du nouveau Borel;* mais Sainte-Palaye ayant également annoncé le sien, la concurrence l'intimida, et il ne voulut pas lutter contre un tel adversaire. La bibliothèque de l'Arsenal à Paris, en possède aujourd'hui le manuscrit, moins la 1re partie. Il a publié en outre : *Fabliaux et Contes français des* 12e, 13e, 14e et 15e siècles, Paris, 1756, 3 vol. in-12; l'*Ordène de chevalerie* ou *Instruction d'un père à son fils,* in-8o, etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvrages aux étymologies et à l'origine de la langue française.

BARBE (Ste.), vierge qu'on croit avoir été martyrisée à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, selon Baronius, en 235, sous Maximien Ier.

BARBE, épouse de Sigismond Ier roi de Pologne, morte le 20 octobre 1525, surnommé Esther à cause de sa piété.

BARBE (le P. Philippe), doctrinaire, né en 1723, à Londres, de parents français réfugiés par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Son père, pasteur de l'Église anglicane, étant rentré dans la communion romaine, revint en France avec sa famille vers 1735. Après de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, il fit un voyage à Dublin, où il se perfectionna dans la connaissance des langues anciennes, enseigna la rhétorique à Avalon et à Vitry-le-Français; fut nommé principal du collége de Langres, puis préfet des études et professeur de belles-lettres à Chaumont, où il eut pour collègues le conventionnel Jacob Dupont et Manuel devenu célèbre comme procureur de la commune de Paris. Le P. Barbe, épuisé de fatigue, vivait à Paris dans la maison de St.-Charles, chef-lieu de la congrégation, lorsque la veille des massacres de septembre, son nom se trouvant sur la liste des prêtres qui devaient être arrêtés, Manuel l'envoya chercher par un de ses agents pour le mettre en sûreté. Échappé comme par miracle au fer des assassins, le pauvre prêtre erra dans Paris pendant plusieurs jours, et se réfugia à Chaumont auprès de ses anciens élèves où il expira le 8 octobre 1792. On a du P. Barbe : *Fables nouvelles; Fables et Contes philosophiques;* un *Manuel des rhétoriciens;* une foule de jolies pièces de vers, et, en manuscrit, des *Préceptes de rhétorique;* des discussions littéraires, etc.

BARBE RADZIVILL, veuve d'un palatin de Trocki, dut le titre de reine de Pologne à la passion qu'elle sut inspirer au fils de Sigismond, qui l'épousa en secret. Ce prince, devenu roi à la mort de son père (1548), la fit reconnaître malgré une vive résistance de la noblesse; mais elle mourut 6 mois après.

BARBE (Jean de SAINTE-), dont le nom de famille était DUCHATEAU, natif de Valenciennes, a laissé 3 volumes in-fol., man., sur les antiq. de sa patrie de 1160 à 1660.

BARBÉ (J. B.) graveur flamand; son chef-d'œuvre est la *Sainte Famille* d'après Rubens.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), né à Metz le 31 janvier 1745, fils d'un directeur de la monnaie, se chargea de l'éducation des fils de M. de Sartines, ministre de la marine, fut ensuite consul général aux États-Unis, puis intendant de St.-Domingue. De retour en France, il s'établit à Metz, fut nommé maire de cette ville en 1790, se tint à l'écart pendant la terreur, et fut, en 1795, député du département de la Moselle au conseil des Anciens, où il s'occupa surtout de l'organisation de la marine et des colonies. Déporté comme royaliste au 18 fructidor, il fut conduit à la Guyane, d'où il ne fut rappelé qu'après le 18 brumaire. Nommé conseiller d'État, puis, en 1701, directeur du trésor public avec le titre de ministre, il fut successivement fait grand officier de la Légion d'honneur, puis comte de l'empire et décoré de différents ordres. Disgracié en 1806 à cause d'une opération financière dont les résultats avaient été désastreux pour le trésor, il fut l'année suivante nommé premier président de la cour des comptes. Nommé sénateur en 1813, il vota l'un des premiers en 1814 la déchéance de Napoléon, et émit son vœu en faveur des Bourbons. Créé pair en 1814 et confirmé par le roi dans sa dignité de premier président de la cour des comptes, il dut quitter ses fonctions au retour de Napoléon, et ne les reprit qu'à la 2e rentrée du roi. Admis au conseil privé, il remplaça bientôt M. Pasquier dans la dignité de ministre de la justice et garde des sceaux, et installa, le 10 octobre 1815, la cour royale de Paris. Commissaire du roi dans le procès du maréchal Ney, il se récusa comme juge. Le 10 mai 1816, il remit les sceaux au roi, et reprit la présidence de la cour des comptes. Créé marquis en 1817, il fut admis à la retraite en 1834, conserva le titre de premier président honoraire, et mourut en 1837. Barbé-Marbois a publié plusieurs ouvrages sur les finances, l'agriculture et sur les colonies. On lui attribue les *lettres* imprimées sous le nom de madame de Pompadour. Il a publié aussi *Journal d'un député non jugé*, Paris, 1835, réimprimé à Bruxelles la même année, 2 vol. in-18.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris le 29 juin 1710, mort le 20 novembre 1781, a écrit une *Vie du diacre Pâris*, et travaillé pendant plusieurs années avec Buache le géographe. On lui doit une *Mappemonde historique* qui présente d'un coup-d'œil les révolutions de chaque État. Il a donné des éditions des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy et de la *Géographie moderne* de Lacroix.

BARBEAU-DUBARRAN. *Voyez* **DUBARRAN.**

BARBEDETTE-CHERMELAIS (Joseph-Jean), né au village de Faucheries, sur la paroisse de Louvigné-du-Désert (département d'Ile-et-Vilaine), le 11 oct. 1784, étudia successivement à Fougères, à Rennes et à Paris. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat

Digitized by Google

avec beaucoup de succès, et se fit une réputation par un *Traité des attributions des juges de paix*, Paris, 1810, in-8°. En 1816 président du tribunal civil de Fougères, il continua néanmoins à concourir au *Répertoire de la nouvelle législation*, etc., publié par Favart de Langlade; et il peut même en être regardé comme l'auteur, vu la part principale qu'il eut à la composition et à la rédaction. Mourut au village du Planty, le 28 janvier 1826.

BARBELLA (Emmanuel), né à Naples, et mort en 1773, fut un habile violoniste; il a publié des sonates et des duos pour son instrument : on cite de lui une pièce charmante à double corde, intitulée *Tinna nonna per prender sonno.*

BARBERET (Denis), médecin, né dans le bailliage d'Arnay-le-Duc en Bourgogne, le 17 octobre 1714, exerça son art à Dijon, à Bourg en Bresse, à Toulon et dans les armées, et se distingua dans les concours académiques. On a de lui deux *Mémoires* sur la meilleure *manière de cultiver la vigne et de faire le vin;* un sur les *Maladies épidémiques des bestiaux*, 1765, un sur les *Amendements des terres*, et un autre sur les *Analogies du tonnerre et de l'électricité.* Tous ces mémoires ont été couronnés à Lyon, à Besançon, à Paris, à Bordeaux et à Rouen. Barberet est mort à Toulon en 1780.

BARBERI (François), né à Rome vers le milieu du 18e siècle; procureur fiscal sous le pape Pie VI; fit condamner à une détention perpétuelle le fameux Cagliostro; en 1793, publia une brochure sur le meurtre de Basseville; en 1799, fut arrêté et maltraité par les Français et, malgré leurs menaces, refusa le serment qu'ils exigeaient; mourut quelque temps après.

BARBERI (Philippe), dominicain et inquisiteur en Sicile, dans le 15e siècle, est auteur d'un traité *de Animarum immortalitate.*

BARBERI (Jacques-Philippe), né en 1780 à Ajaccio, lieutenant, attaché à l'état-major de la 1re division de l'armée d'Italie, quitta le service pour achever ses études, et visita les principaux États de l'Europe, comme maître de langues. Nommé dans les *cent jours* sous-préfet des Bouches-du-Rhône, la 2e invasion le força de revenir à Paris, où il mourut en 1829. On a de lui : *Grammaire des grammaires italiennes*, 1819, 2 vol. in-8°; *Petit trésor des langues française et italienne*, 1821, in-8°; *Dictionnaire portatif français et italien*, 1822, 2 vol. in-16; *Grand Dictionnaire français-italien et italien-français*, terminé par MM. Basti et Cerati, 1838, 2 vol. in-4°.

BARBERINI, famille florentine qui, depuis le pontificat d'Urbain VIII (Maffeo Barberini), 6 août 1623, occupa un rang distingué dans la noblesse romaine. Deux Antoine et un François furent élevés au cardinalat par ce pape, leur oncle, avec 330,000 écus de rente; un quatrième, Taddeo, fut général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne les satisfaisant pas, ils se rendirent maîtres des duchés de Castro et de Ronciglione, et marchèrent à la tête de 20,000 hommes, commandés par Taddeo, à la conquête du duché de Parme; mais ils furent défaits par les troupes d'Édouard Farnèse, qui ne sut pas profiter de sa victoire. L'année suivante le cardinal Antoine Barberini ayant été battu par Montecuculli, un traité fut conclu à Venise, qui rétablit chacun dans ses droits. Mais à l'avénement d'Innocent X, ils perdirent toute leur puissance et vinrent en France implorer la protection du cardinal Mazarin, qui fit lever le séquestre mis sur leurs biens et leur conserva la principauté de Palestrine, dont la famille a toujours joui depuis.

BARBERINO (François da), poëte toscan, un des meilleurs de cette première époque de la poésie italienne, né en 1264 et mort à Florence en 1348, après avoir occupé diverses charges importantes. On a de lui un poëme intitulé : *Documenti diamore*, où il enseigne les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois, Rome, 1640, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur.

BARBERINO (François da), né à Florence le 23 septembre 1597, cardinal, neveu du pape Urbain VIII, dont il fut légat en France et en Espagne, mort le 10 décembre 1679, évêque de Porto et d'Ostie, et doyen du sacré collége. Il a traduit du grec en italien les XII livres de Marc-Aurèle *sur la vie*, Rome, 1675.

BARBERINO (Antoine), surnommé *il Vecchio*, frère d'Urbain VIII, né à Florence en 1559, capucin en 1585, cardinal et évêque de Sinigaglia en 1624, mort en 1646, a laissé des constitutions synodales et d'autres écrits relatifs au régime de l'ordre des capucins.

BARBERINO (Antoine), cardinal, surnommé *il Giovane*, neveu du précédent et fils de Charles Barberino frère d'Urbain VIII; naquit en 1608, et mourut le 4 août 1671 : il y a de lui des vers latins et italiens dans *Ædes Barberinæ descriptæ*, Rome, 1642.

BARBEROUSSE Ier (Aroudj ou Horuc), roi d'Alger, surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe, fils d'un corsaire renégat de Métélin (Lesbos), et d'une Espagnole d'Andalousie, commença fort jeune le métier de corsaire, sur les côtes d'Afrique, se signala, dès l'âge de treize ans, par la prise de deux galères du pape, et, huit ans après, fut à la tête d'une escadre de quarante galères, montées par des Maures et des Turcs attirés par le bruit de ses exploits. Appelé au secours du roi de Bugie, qui avait été chassé de ses États, il débarqua avec une petite armée, attaqua inutilement la capitale, et eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon. La réputation de Barberousse s'étendit alors chez les Arabes des montagnes, qui lui donnèrent le titre de sultan. Ce fut en cette qualité qu'il reçut, en 1516, l'ambassade de Sélim Eutemy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte. Barberousse fit partir dix-huit galères et trente barques sous les ordres de son frère Kaïr-Eddyn, et marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il put trouver de Maures et de Turcs affectionnés. Mais au lieu d'aller droit à Alger, il tourne du côté de Sargel, où Hassan, autre fameux corsaire, s'était établi; Barberousse le surprend, lui fait couper la tête, se saisit de ses vaisseaux, et oblige les Turcs qui étaient au service de Hassan, de le suivre dans son expédition d'Alger. A son arrivée dans cette ville, les habitants le portèrent en triomphe aux acclamations du peuple. Le pirate, enflé de ces honneurs, conçut le projet de s'emparer du pouvoir souverain. Il s'assure d'abord de ses principaux officiers, laisse commettre impunément les plus grands excès à ses troupes, et se place sur le trône, après avoir ôté la vie au malheureux Sélim. Il augmenta ensuite ses forces, fit réparer les fortifications, et s'affer-

mit sur le trône; mais sa tyrannie l'ayant rendu odieux aux Arabes et aux Algériens, ceux-ci formèrent le projet de rétablir le fils d'Eutemy, qui s'était sauvé à Oran. Le vigilant Barberousse ne tarda pas à découvrir la conspiration; il fit couper la tête à une vingtaine de conjurés, ce qui jeta l'épouvante dans la ville. En vain le jeune Eutemy parut avec une flotte et dix mille Espagnols. Barberousse les ayant attaqués au moment du débarquement, la plupart furent tués ou faits prisonniers; ceux qui regagnèrent leurs vaisseaux périrent par la tempête avec le reste de la flotte. L'usurpateur se crut alors invincible, et redoubla de cruauté. Les Arabes indignés se liguèrent contre lui avec le roi de Tenèze, et marchèrent vers Alger avec quinze mille hommes. Barberousse les attaque et les disperse avec mille arquebusiers turcs et cinq cents Maures seulement; il poursuit le roi vaincu jusqu'aux portes de Tenèze, dont il s'empare, et force les habitants de le reconnaître pour souverain. Il subjugue également le royaume de Tréméçen, dont le roi se sauve à Oran, auprès des Espagnols. Charles-Quint sentit alors la nécessité de s'opposer à la puissance et aux progrès du redoutable Barberousse. Les Arabes et dix mille Espagnols réunis sous les ordres du marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, marchèrent contre Barberousse, lui enlevèrent d'abord l'importante forteresse de Colou, située entre Alger et Tréméçen, et s'avancèrent ensuite vers cette dernière ville; Barberousse se jeta dans le château, résolu de s'y défendre. Il fit effectivement une résistance vigoureuse; mais n'ayant plus de vivres, il se sauva, avec ses Turcs, par un souterrain qu'il avait fait creuser, emportant avec lui toutes ses richesses. Poursuivi par les Espagnols, il fit semer derrière lui, sur la route, son or, son argent, sa vaisselle, employant ainsi, pour favoriser sa fuite, le même artifice dont s'était servi Mithridate; mais il n'en obtint pas le même succès par la vigilance du général espagnol, qui le joignit au passage de la rivière de Huexda, à huit lieues de Tréméçen. Obligé de faire face, Barberousse combattit avec acharnement; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, en 1518, à l'âge de 44 ans, laissant le trône à son frère Kaïr-Eddyn.

BARBEROUSSE II (Hadder ou Hazer dit Kaïr-Eddyn, ou Hayredin, dont les historiens occidentaux ont fait *Hariadan*), roi d'Alger, frère, lieutenant et successeur du précédent, fut proclamé roi des Algériens, et général de la mer, du consentement de tous les capitaines corsaires; mais craignant, après deux ans de règne, une révolte générale dans ses États, il se mit sous la protection de la Porte, à laquelle il céda la souveraineté d'Alger. Sélim I[er] le nomma pacha ou vice-roi, et lui envoya deux mille janissaires. Kaïr-Eddyn exécuta alors deux grands projets qu'il méditait depuis longtemps : il se rendit maître de la forteresse que les Espagnols avaient élevée près d'Alger, et fit construire un môle pour former un nouveau port. Trente mille esclaves chrétiens y travaillèrent. Le port ayant été achevé en moins de trois ans, Barberousse se vit en état de fondre sur tous les vaisseaux marchands qui naviguaient vers la côte de Barbarie, et de se signaler par un grand nombre d'exploits. Soliman II, voulant l'opposer au célèbre Doria, le nomma amiral de toutes ses flottes. Rempli du vaste projet de conquérir toute la Barbarie, Barberousse mit en mer avec quatre-vingts galères et plusieurs galiotes; il ravagea d'abord les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome même, fit voile ensuite pour l'Afrique, prit Biserte et Tunis, qu'il soumit au croissant. L'empereur Charles-Quint, craignant que Barberousse n'attaquât ses États, vint en personne disputer à cet heureux corsaire la conquête de Tunis, et débarqua, en 1535, près de cette ville une puissante armée. Les Maures ayant tourné le dos, Kaïr-Eddyn se renferma dans Tunis; mais la révolte des captifs chrétiens, qui brisèrent leurs chaînes, et fondirent sur les Turcs, le força d'abandonner cette ville au vainqueur, et de se réfugier à Biserte. Là, équipant à la hâte une escadre, il longea la côte, gagna Alger, courut ensuite ravager les côtes d'Italie; il porta la terreur dans la Pouille, et surprit la ville de Fondi. Barberousse continua d'être la terreur des chrétiens et le rival de Doria. Envoyé ensuite par Soliman pour assiéger Castel-Nuovo, par mer et par terre, il prit cette place d'assaut, en 1539. Aussi heureux sur terre que sur mer, il mit le royaume d'Yémen sous l'obéissance des sultans; et, reparaissant l'année suivante, à la tête des flottes ottomanes, il battit les chrétiens, forts de trois cents voiles, devant l'île de Candie. Il parut ensuite dans la rivière de Gênes, avec cent cinquante voiles, comme auxiliaire des Français; il entra à Marseille, assiégea la citadelle de Nice, qu'il ne put prendre, et réunit contre Charles-Quint la flotte de Soliman le Grand à celle de François I[er]. L'amiral turc évita néanmoins Doria son rival. Après avoir mouillé à Toulon, Kaïr-Eddyn ravagea de nouveau les côtes d'Italie, et rentra à Constantinople avec sept mille captifs. Ce fut la dernière campagne de Barberousse; quoique âgé alors de soixante et dix ans, il s'abandonna aux délices du harem. On le trouva mort dans son lit, en 1546, (an de l'hégire 953).

BARBEROUSSE. *Voyez* **FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.**

BARBÉSIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, mort dans le 14e siècle, a célébré dans ses vers sous le nom de *Miels de Donna*, la meilleure dame, l'épouse de Geoffroi de Tonai, riche baron de son pays. Millot mentionne 14 chansons de ce poëte, Raynouard en a publié 3 dans le *Choix de poésies des troubadours*, III, 453-58.

BARBÉSIEUX (Louis-François-Marie le TELLIER, marquis de), ministre et secrétaire d'État sous Louis XIV, 3e fils du marquis de Louvois, naquit à Paris, en 1668, et fut d'abord chevalier de Malte. Quoique Louvois fût mort disgracié, Louis XIV n'hésita pas à le remplacer par Barbésieux son fils, à qui il avait accordé la survivance du ministère de la guerre. Barbésieux n'avait alors que vingt-trois ans, et, malgré sa grande jeunesse, le roi lui abandonna la direction des affaires les plus difficiles de l'administration de la guerre. Quoique Louvois eût épuisé toutes les ressources du royaume, son fils, en 1692, mit Louis XIV en état d'entreprendre le siége de Namur, à la tête d'une armée de cent mille hommes. A la paix de Riswick, Barbésieux se trouvant dans une sorte d'inaction, se livra à ses passions, et négligea les affaires publiques. Épuisé par tous les genres d'excès, il mourut le 5 janvier 1701, à trente-trois ans.

BARBET (Adrien), musicien français de la fin du

Digitized by Google

17e siècle, a publié un traité de musique sous ce titre : *Exemplaire des douze tons de la musique*, Anvers, 1509.

BARBETTE (Paul), chirurgien et médecin d'Amsterdam dans le 17e siècle, avait adopté la méthode exclusive de guérir toutes les maladies par les sueurs. Ses ouvrages, assez nombreux, d'abord bien accueillis et traduits dans presque toutes les langues, sont aujourd'hui négligés ou plutôt oubliés entièrement. Mangel les a réunis sous ce titre : *Opera omnia medica et chirurgica cum notis et observat.*, Genève, 1682.

BARBETTI (Jules-César), luthiste de Padoue, a publié en 1582 une méthode de doigter pour les luths à 6 et 7 cordes en usage à cette époque.

BARBEU-DUBOURG (Jacq.), médecin et botaniste né à Mayenne le 12 février 1709, et mort à Paris le 14 décembre 1779, a publié une *Gazette de médecine* dont les premières feuilles parurent en 1761 ; *Système de botanique*, 2 vol. in-12 ; *Aphorismes de médecine*, 1780, in-12 ; *Chronographie* avec une carte des révolutions des empires, in-12 ; *Code de la raison humaine*, Paris, 1774, in-8o, et 1789, in-12 ; *Petit calendrier de Philadelphie.* Il était lié avec Bolingbroke, dont il a traduit les *Lettres sur l'histoire*, et avec Franklin dont il a publié les *OEuvres*, traduites par l'Écuy. On a quelques *Lettres* de Barbeu dans la correspondance de Franklin.

BARBEY (Marc LE), médecin de Bayeux, préserva son pays de la peste, et ne voulut point secourir l'armée des ligueurs, affligée de ce fléau, ce qui lui valut sous Henri IV la place de premier méd. Il mour. vers 1600.

BARBEYRAC (Charles), célèbre médecin, né en 1629 à Céreste en Provence, devint professeur à Montpellier. Il mourut en 1699. Il n'a publié que deux ouvrages : *Traité de médecine*, etc., 1654 ; *Quæstiones medicæ duodecim*, 1658, in-4o.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, né à Béziers le 15 mars 1674, de parents calvinistes, fut conduit en Suisse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Il professa les belles-lettres au collége français de Berlin, le droit public à Groningue, et mourut en 1729, membre de la Société royale de Prusse. Barbeyrac était savant et laborieux ; mais les incorrections, et surtout l'aridité de son style, rendent la lecture de tous ses ouvrages fastidieuse. Il a laissé une *Traduction du droit de la nature et des gens*, Londres, 1740, 3 vol. in-4o ; *Des droits de l'homme et du citoyen* de Puffendorff, 1741, 2 vol. in-12 ; *L'Histoire des anciens traités*, 1739, in-folio ; *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit de Grotius, etc., Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4o ; *Traité du jeu*, 1737, 3 vol. in-12 ; *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4o ; Une version du *traité latin de Cumberland sur le droit naturel*, Amsterdam ; 1744, in-4o.

BARBIANO (Albéric Ier, comte de). Pendant le 14e siècle, les Italiens avaient complétement renoncé à l'art de la guerre ; toutes leurs armées étaient composées de soldats étrangers, et ils laissaient désoler leurs provinces et trahir leurs souverains par des bandes redoutables d'Allemands, de Français, d'Anglais et de Hongrois, qu'on nommait *Compagnies d'aventure*. Albéric, comte de Barbiano, et seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Bologne, changea entièrement l'état de sa patrie, sous le rapport militaire ; il rétablit l'honneur des armes italiennes, et réussit, par son exemple et ses leçons, à remplacer les étrangers par des soldats italiens. Il commença, en 1355, à se faire connaître, par la part qu'il eut au massacre de Césène. Il commandait à cette époque un corps de six cents chevaux, sous les ordres du cardinal de Genève, qui fut depuis antipape sous le nom de *Clément VII*. Dès lors il appela auprès de lui tous les Italiens qui, dans différentes armées, servaient parmi les étrangers ; il en forma un corps, qu'il nomma la *Compagnie de St.-George* ; il remporta devant Marino, le 28 avril 1379, une victoire sur les Bretons, les plus redoutables parmi les soldats étrangers qui servaient en Italie, et il assura ainsi l'honneur de sa nouvelle troupe. La compagnie de St.-George devint la grande école de l'art militaire en Italie. Barbiano servit utilement sous Charles III, roi de Naples, et sous Jean Galeas Visconti, duc de Milan. Le premier, en 1384, lui donna le titre de grand connétable du royaume. Il mourut en 1409, au château de la Piève, près de Pérouse.

BARBIANO (Albéric II, comte de), fils du précédent, servit d'abord la cause des Florentins ; mais ayant été vaincu par Ange de la Pergola, général du duc de Milan, il embrassa le parti de ce prince, et défit les troupes de Florence qu'il n'avait pu conduire à la victoire.

BARBIANO (Jean), frère du précédent, et son élève dans l'art militaire, servait le parti d'Azzo d'Este contre Nicolas III dans les guerres civiles de Ferrare. Les émissaires de ce dernier lui promettent les châteaux de Lugo et de Consalice s'il veut assassiner ce marquis Azzo. Il accepte la proposition, en prévient en même temps son ami, fait inhumainement massacrer à sa place un domestique qui lui ressemblait, et vient demander le prix du sang, qui lui est accordé. Jean de Barbiano s'étant mis en 1401 à la solde de Jean Bentivoglio, celui-ci eut un soupçon de trahison, et lui fit trancher la tête la même année.

BARBIANO (Jean-Jacques de), comte de Belgiojoso, de Cunio et de Lugo, né en 1565, de la même famille que le précédent, entra au service d'Espagne, combattit dans les Pays-Bas sous le duc de Parme, et fut blessé devant Berg-op-Zoom ; il accompagna le duc en France pour le secours de la Ligue, 1592, et fut nommé général des troupes du pape ; aida à faire le siége de Rouen, et marcha au secours du duc de Savoie ; rappelé dans les Pays-Bas, il se distingua à la prise de Cambrai, à Dourlens, qui était bloqué, à la défense de Nieuport, à la délivrance de Bois-le-Duc, et devint général de cavalerie. En 1603, entré au service de l'Empereur, il reçut le gouvernement de Caschau, et le commandement des troupes de la haute Hongrie, où il remporta plusieurs avantages sur les Turcs ; maltraita les protestants et la noblesse, et fut cause, en 1604, que les grands de Hongrie et de Transylvanie abandonnèrent le parti de l'Empereur ; il fut ensuite battu à Botschlag, perdit Caschau, et fut obligé de se renfermer dans Zips ; de retour à Prague auprès de l'Empereur, il fut disgracié, et retourna dans les Pays-Bas, où le roi d'Espagne le fit gouverneur du pays entre Sambre et Meuse ; mourut en 1626.

BARBIÉ DU BOCAGE (Jean-Denis), géographe, né le 28 avril 1760 à Paris, perfectionna son instruction

dans le commerce du célèbre d'Anville, dont il fut le seul disciple. Les topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mytilène, et plusieurs notices insérées dans le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, le firent connaître des savants, et particulièrement de l'abbé Barthélemy, qui lui fit obtenir une place au cabinet des médailles, et le chargea de dresser l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*. Privé de son emploi et incarcéré momentanément en 1793, Barbié ne discontinua point ses utiles travaux. En 1802, il fut attaché au dépôt de la guerre, et chargé de la confection de la carte de la Morée; et l'année suivante il obtint la place de géographe des affaires étrangères. Admis à l'Institut en 1808, puis nommé professeur à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, il devint successivement membre de plusieurs Académies, et reçut en octobre 1814 la décoration de la Légion d'honneur. Outre les nombreuses cartes qu'il a dressées, et parmi lesquelles on distingue celles dont il a enrichi plusieurs ouvrages de Sainte-Croix, les *Commentaires de César* dans la collection des *Classiques latins*, et les *Traités* d'Hippocrate, publiés par le docteur Coray, Barbié du Bocage a fourni un grand nombre d'*articles* au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique* et au *Mémorial topographique*. Il lut aussi à l'Académie des inscriptions divers *Mémoires* intéressants, notamment ceux sur la plaine d'Argos et sur la longueur du mille romain. Il concourut encore à enrichir, par des *Dissertations* sur Æné, Phylé et Eleuthère, la *Topographie de la bataille de Platée*, de M. Spencer Stanhope; dressa pour l'ouvrage de M. Melling des plans itinéraires et topographiques du Bosphore de Thrace, de ses rivages et de la mer de Marmara, et se chargea, de concert avec M. Letronne, de terminer le beau *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui avait commencé sa réputation, et que la mort de M. de Choiseul-Gouffier laissait incomplet. Ce furent ses derniers travaux. Il mourut le 28 décembre 1825.

BARBIER (Louis). *Voyez* **RIVIÈRE.**

BARBIER-D'AUCOUR (Jean), de l'Académie française; né à Langres vers l'année 1641, répétiteur au collége de Lisieux, voulut ensuite s'adonner au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dans sa 1re plaidoirie, il se renferma dans son cabinet. On estime ses deux *factums* pour un pauvre domestique nommé Lebrun, injustement condamné à mort, comme ayant assassiné sa maîtresse, et qui mourut des suites de la question. Dès l'âge de 24 ans, il s'était fait connaître par une *Satire* en vers contre les jésuites; quelques années après il donna les *Sentiments de Cléanthe*, Paris, 1671 et 1672, 2 vol. in-12, réimprimés en un vol.; 1730 et 1760, excellente critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. Maltraité de la fortune, il fut obligé pour subsister d'épouser la fille de son libraire, dont il n'eut point d'enfants. Il mourut en 1694. Ses autres écrits ne sont qu'un recueil de pièces critiques et facétieuses, oubliées aujourd'hui.

BARBIER. *Voyez* **METZ.**

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et la poésie, et vint s'établir à Paris où elle donna au théâtre: *Arrie et Pœtus, Cornélie*, 1703; *Tomyris*, 1707; *la Mort de César*, 1709, tragédies; le *Faucon*, comédie; *les Fêtes de l'été*, opéra; *le Jugement de Pâris*, et *les Plaisirs de la campagne*, ballets en trois actes, joués en 1719. Elle mourut en 1745.

BARBIER (André), médecin, né à Vesoul, est auteur d'une *Dissertation sur les eaux minérales* découvertes près de cette ville, Vesoul, 1731.

BARBIER (Victorin), sculpteur de Florence au 18e siècle. Le couvent de la Trinité de cette ville possède de cet artiste une *Descente de croix* en marbre.

BARBIER (Ant.-Alex.), savant bibliographe, né à Coulommiers le 11 juillet 1765, fit ses études à Meaux et embrassa l'état ecclésiastique. D'abord vicaire à Acy, puis à Dammartin, les électeurs le nommèrent, en 1791, à la cure de la Ferté-sous-Jouarre. En 1793, il renonça à la prêtrise, se maria, et fut rendu à l'état séculier par une bulle du pape; le département de Seine-et-Marne l'envoya presque aussitôt à Paris comme élève de l'école normale. Peu de temps après il fut choisi pour faire partie de la commission des arts, adjointe au comité d'instruction publique à la Convention nationale; il rendit alors aux lettres des services inappréciables, en sauvant de la destruction et en plaçant dans plusieurs bibliothèques de la capitale des richesses littéraires dispersées pendant les orages de la révolution ou entassées dans des dépôts formés à la hâte après la suppression de divers établissements civils et ecclésiastiques. Plus tard il fut successivement bibliothécaire du Directoire, du conseil d'État et de Napoléon. On lui doit la création des bibliothèques du Louvre, de Fontainebleau et de Compiègne; comme bibliothécaire de l'empereur, il fut souvent appelé auprès de Napoléon. Il lui présentait les principaux ouvrages au moment de leur publication; pendant les campagnes les nouveautés étaient envoyées, par les estafettes, au quartier général de l'empereur, avec des analyses ou des jugements. Souvent Napoléon chargea son bibliothécaire de lui faire des rapports sur divers points d'histoire et quelquefois sur des matières religieuses; c'est ainsi que le 5 janvier 1811, Napoléon lui fit demander, par le baron Méneval, de rechercher s'il y avait des exemples d'empereurs et de rois qui aient suspendu ou déposé des papes. Le lendemain Barbier soumit à l'empereur un assez long rapport sur cette question. Après 1814, l'administration des bibliothèques de la couronne resta confiée à Barbier. Brusquement arraché, en 1822, à des fonctions qu'il remplissait avec un zèle, un plaisir et une science rares, cette disgrâce l'affecta si vivement, qu'un dépérissement graduel le conduisit au tombeau le 5 décembre 1825. Ses principaux ouvrages sont: *Catalogue de la bibliothèque du Conseil d'État*, 1803, 2 vol. in-fol.; *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 1806-1808, 4 vol. in-8o, 2me édition, 1822-1827, 4 vol.; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1810, 5 vol. in-8o; *Dissertations sur 60 traductions françaises de l'Imitation de J. C.*, 1812, in-12; *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus*, 1820, in-8o. Barbier a coopéré au *Mercure*, au *Magasin*, et à la *Revue encyclopédique*; il a donné plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, et a revu, pour la partie bibliographique, le commencement de la *Biographie Universelle Classique*.

BARBIERE (Domenico-Fiorentino). *Voyez* **DOMINIQUE.**

Digitized by Google

BARBIERI (Jean-Marie), savant philologue, né en 1519, à Modène, accompagna le comte Louis de la Mirandole à la cour de France, où il demeura près de huit ans. De retour à Modène, les magistrats choisirent Barbieri pour leur chancelier. Il mit en ordre les archives, en dressa lui-même un inventaire exact, et rédigea sur les pièces qu'il avait choisies, une *Chronique* du Modénois qu'il a laissée manuscrite. Il mourut d'une rétention d'urine, le 9 mars 1574. Il a publié : *la Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta dall' archivio di principi d' Este*, Ferrare, 1568, in-4°, édition aussi rare que recherchée. Il en existe une seconde, Venise, 1564, in-8°, dont on fait moins de cas. *Canzone in lode della reina di Francia, moglie di Francesco II* (Marie-Stuart), et un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Tiraboschi a depuis fait imprimer l'ouvrage de Barbieri, *Origine della poesia rimata*, Modène, 1790, in-4°.

BARBIERI. *Voyez* **GUERCHIN** (le).

BARBO (Louis), né en 1381, fils d'un sénateur de Venise de la même famille que le pape Paul II, établit la réforme parmi les élèves réguliers de St.-Augustin, devint évêque de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On a de lui des *discours* et des *méditations*.

BARBO (Paul), noble vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II, remplit les premiers emplois de sa république, fut envoyé complimenter Louis XI sur son avénement au trône en 1461, et mourut à Venise en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté.

BARBO (Marc), cousin germain de Paul II, fut successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestine, et cardinal en 1467 ; remplit diverses négociations avec autant de sagesse que d'esprit.

BARBO (Paul), dominicain, né à Soncino dans le Crémonais, s'est fait connaitre par des ouvrages sur la philosophie d'Aristote, et par une édition des *Opuscules de St. Thomas*. Il mourut à Crémone en 1494.

BARBO (Jean-Baptiste). Deux poëtes italiens du 17e siècle ont porté ces noms. Le premier, de Padoue, est auteur d'une traduction en vers *sciolti* du poëme de Sannazar, *De partu Virginis*, et de diverses pièces de poésies imprimées dans les recueils du temps. L'autre, de Ravenne, a laissé quelques pièces insérées dans les *Rime scelte de' poeti ravenneti*.

BARBOSA ou **BARBESSA** (Édouard), géographe et voyageur portugais, né à Lisbonne en 1480, recueillit des renseignements précieux sur l'Asie méridionale, rédigea en 1516 la relation de ses voyages, accompagna Magellan dans son voyage autour du monde, et fut assassiné dans l'île de Zébu le 1er mai 1521.

BARBOSA (Arias), littérateur portugais, né à Aveiro, mort en 1540, est auteur de *Poésies* latines, petit in-8° ; d'un *Commentaire* sur Arator, et d'autres ouvrages.

BARBOSA (Pierre), né dans le diocèse de Brague en Portugal, professa le droit avec éclat à l'université de Coimbre, fut nommé chancelier du royaume, et mourut en 1606. Il a laissé des *Commentaires* sur divers titres du *Digeste* : *de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol. ; *De soluto matrimonio*, Madrid, 1595 ; *De Legatis et substitut.*, Lyon, 1624, in-fol. ; *De Donationibus*, Francfort, 1623, in-fol.

BARBOSA (Emmanuel), avocat du roi de Portugal, mort en 1638 à l'âge de 90 ans, est auteur de *Commentaires* sur les lois portugaises.

BARBOSA (Augustin), fils du précédent, né à Guimaraens en 1590, égala son père dans la connaissance du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento dans la terre d'Otrante en 1648 ; il mourut l'année suivante. On a de lui : *de Officio episcopi*, et plusieurs autres *traités*. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, 1716, et années suivantes, 16 tom. in-fol.

BARBOSA (Antoine), religieux portugais, missionnaire à la Cochinchine, a donné un *Dictionnaire* de la langue de ce pays, Rome, 1651, in-4°.

BARBOSA (dom Vincent), théatin, né à Redondo en 1663, mort à Lisbonne en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé : *Relation de la nouvelle mission de Bornéo*, Lisbonne, 1692, in-4°.

BARBOSA (dom Joseph), théatin, né à Lisbonne en 1674, mort en 1750, historiographe de la maison de Bragance, a donné en portugais une *Histoire des reines de Portugal*, 1727, in-4°. On avait imprimé, après sa mort, son *Histoire des ducs de Bragance*, 2 vol. que l'on allait publier lorsque l'incendie qui a suivi le tremblement de terre du 1er novembre 1755, détruisit toute l'édition.

BARBOSA-MACHADO (Diègue), érudit portugais, membre de l'académie d'histoire de Lisbonne, né à Lisbonne en 1682, mort vers 1770, a publié une édition des *Mémoires du roi Sébastien*, 4 vol. in-4°, et une *Bibliothèque des auteurs portugais*, 1741-1752, 4 vol. in-fol.

BARBOT (Jean), voyageur français, est auteur d'une *Description* de l'Amérique française et anglaise, qu'il composa d'après les matériaux qu'il avait rassemblés dans ses voyages pour les compagnies françaises des Indes orientales. Il la rédigea d'abord en français ; mais après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre. Elle a été publiée dans la *Collection des voyages* de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol.

BARBOTAN (Carris, comte de), ancien maréchal de camp, et député de la noblesse de Dax aux états généraux de 1789, siégea au côté droit de l'assemblée constituante. Accusé d'être à la tête d'une conspiration factice, et traduit devant le tribunal du Gers, il avait été acquitté unanimement, lorsque le féroce Dubarran, révolté de cet acte de justice, fit casser les juges et renvoyer le comte de Barbotan devant le tribunal révolutionnaire, qui le fit périr sur l'échafaud.

BARBOU, imprimeurs, qui se sont fait un nom par la correction et l'élégance des livres sortis de leurs presses. La famille de Barbou remonte jusqu'au 16e siècle. Jean, établi à Lyon, donna, en 1539, les *OEuvres de Clément Marot*, petit in-8°.

BARBOU (Hugues), fils du précédent, quitta Lyon pour aller s'établir à Limoges ; il y donna, en 1580, une très-belle édition, en caractères italiques, des *Épîtres de Cicéron à Atticus*. — Le premier des Barbou qui se fixa à Paris, fut Jean-Joseph, reçu libraire en 1704, par arrêt du conseil ; il mourut en 1752. — Son frère Joseph fut reçu libraire en 1717, et imprimeur en 1723 ; il mourut en 1737. Sa veuve lui succéda, et se démit de son imprimerie en 1750. — Joseph-Gérard Barbou, neveu des deux précédents, fut reçu libraire en 1746, et reprit, en 1750, l'imprimerie de Joseph, qui lui fut cédée par la veuve.

C'est ce même Joseph-Gérard qui a entrepris la suite de la jolie collection des classiques qui porte son nom ; cependant il faut dire qu'elle n'a point été commencée par lui ; car les premiers volumes ont paru dès 1743, et ceux qui ont été publiés par Barbou commencent à l'année 1755. J. G. Barbou céda, en 1789, son fonds à Hugues Barbou son neveu, mort en 1808. Les héritiers de ce dernier vendirent leur fonds à M. Auguste Delalain. Les éditeurs postérieurs ont été MM. Lallemand, Brotier, Capperonier, Valart, Denis, Beauzée, etc. La collection complète jusqu'à ce jour, est en 76 vol. in-12.

BARBOU (Gabriel), lieutenant général, né à Abbeville en 1761, mort le 6 décembre 1827, s'enrôla comme soldat en 1789. Général de brigade dans l'armée de Sambre-et-Meuse en 1797, il se distingua à l'affaire d'Hettersdorf. Sa campagne la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801, on l'envoya en Franconie, sous les ordres d'Augereau, et plus tard il remplaça Ney en Suisse. En novembre 1804, il commanda une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. A la paix de Presbourg, il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et pourvu, en 1810, du gouvernement d'Ancône. A la restauration, il obtint le commandement de la 13e division militaire en Bretagne.

BARBOUR (Jean), théologien et poëte écossais, né en 1316, mort en 1396, fut chapelain de David Bruce qui l'employa, dans plusieurs ambassades. Il a écrit en vers la Vie et les actions de ce prince; Pinkerton en a donné une édition, 1790, 3 vol. in-12, d'après un ancien manuscrit, avec des notes et un glossaire, laquelle est annoncée comme la première édition authentique.

BARBUD, musicien persan, sous la 7e dyn. des rois de Perse, inventa une sorte de lyre appelée de son nom *Barbud*.

BARBUO' ou **BARBO SONCINO** (Scipion), gentilhomme et jurisconsulte de Padoue, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sommario delle vite de' duchi di Milano*, Venise, 1584, in-fol.

BARBUOT (Jean), médecin de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1629, mort en 1665, a laissé une notice en latin sur les vertus et qualités des eaux de Sainte-Reine près Semur (Côte-d'Or), Paris, 1661, in-12.

BARCA (Alexandre), professeur émérite de droit naturel et social à l'université de Padoue, et membre de l'académie de cette ville, naquit à Bergame le 26 novembre 1741, et mourut à Padoue le 13 juin 1814 ; il a laissé des mémoires relatifs à la théorie de la musique.

BARCA (François), moine portugais, né à Évora, maître de chapelle du monastère de *Tous-les-Saints* à Palmela en 1640, a écrit beaucoup de musique d'église, dont les manuscrits ont été détruits avec la ville de Lisbonne par le tremblement de terre de 1755.

BARCALI, surnom de *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, musulman du 16e siècle, a composé un grand nombre d'ouvrages sur les *principes religieux du mahométisme*, etc.

BARCELLA (Louis), jésuite, né dans le Brescian, mort général de son ordre en 1522, passait pour le plus savant de son temps dans les langues grecque, hébraïque et chaldaïque.

BARCHAM, roi de l'Assyrie occidentale, vers 1824 avant J. C., conquit une partie du royaume de Ninive et d'Arménie, mais fut vaincu et tué par Aram, roi de ce pays.

BARCHAM ou **BARKHAM** (Jean), savant théologien et antiquaire anglais, né à Exeter, vers 1572, mort en 1642, ministre à Bocking, travailla à l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée par J. Speed. L'université d'Oxford possède aujourd'hui sa riche collection de médailles.

BARCHOCHEBAS ou **BARKOCHEBAS**, l'un des imposteurs juifs, qui, dans les premiers siècles de l'Église, voulurent se faire passer pour le Messie. Il commença par être voleur, et à s'enrichir de pillages ; ensuite il changea son nom Bar-Coziba (fils du mensonge), contre celui de Barchochebas, qui signifie *fils de l'étoile ;* persuada un grand nombre de Juifs ; assembla une nombreuse armée ; se fit couronner roi ; s'établit à Bither ; fit battre monnaie en son nom ; réunit tous les brigands des contrées voisins, et exerça toutes sortes de ravages. Jules Sévère fut envoyé contre lui, et l'assiégea dans Bither, qu'il prit d'assaut. Barchochebas périt dans la mêlée, l'an 136 de l'ère chrétienne.

BARCIA (André-Gonzalès de), savant écrivain espagnol, est auteur de *Mémoires* pour servir à l'histoire de la *Floride, du Mexique*, etc., publiés sous le nom de *Gabriel de Cardenas*, Madrid, 1723.

BARCKAUSEN ou **BARCHUSEN** (Jean-Conrad), médecin et chimiste, né à Horn dans la Westphalie, en 1666, fut employé comme médecin dans les troupes vénitiennes en Morée, et finit par se fixer à Utrecht, où il donna des leçons de chimie jusqu'à sa mort, arrivée en 1723. Il est auteur d'*Éléments de chimie*, Leyde, 1703, in-8o, et 1718, in-4o ; d'une *Histoire de la médecine*, ibid., 1723, in-4o, et de quelques autres ouvrages.

BARCLAY ou **BERCLEY** (Alexandre), écrivain écossais, voyagea en Allemagne, en Italie et en France. A son retour, il fut prêtre du monastère de Sainte-Marie Ottery dans le Devonshire, et plus tard moine d'Ély. En 1546, il fut présenté à la cure de Baddow Magna, dans le comté d'Essex, et, en 1552, à celle de Allhallows ; mais il mourut quelques semaines après à Croydon, dans un âge très-avancé. Ses ouvrages sont : *le Miroir du bon ton*, contenant les quatre *vertus cardinales*, compilation qu'il traduisit en anglais du latin d'Antoine Mancinelli, in-fol., S. D. ; *Guerre de Jugurtha*, par Salluste, traduite en anglais ; *le Château du Travail habité par la Richesse, la Vertu et l'Honneur*, traduit du français de Gringore ; *le Vaisseau des fous*, traduit en partie de Sébastien Brandt ; plusieurs églogues, dont une sur les *misères des courtisans et des cours*, traduit du latin d'Æneas Sylvius.

BARCLAY (Guillaume), conseiller et maître des requêtes du duc de Lorraine, né à Aberdeen en Écosse, en 1543, étudia sous Cujas à Bourges, et professa ensuite lui-même le droit à Pont-à-Mousson et à Angers, refusant constamment les offres brillantes du roi Jacques Ier, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane. Il mourut en 1605. Ses ouvrages les plus connus sont *de Potestate papæ*, Rome, 1610, traduit en français, 1688, in-12 ; *De regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-4o.

BARCLAY (Jean), fils du précédent, né à Pont-à-Mousson en 1582, fut à la fois un savant écrivain et un

Digitized by Google

poëte distingué. Étant passé en Angleterre après la mort de son père, il plut à Jacques Ier, qui lui donna des emplois considérables, et ne le força pourtant pas à quitter sa religion. Ce fut un des plus redoutables adversaires du cardinal Bellarmin, qu'il suivit au tombeau en 1621. Tel était son mérite, et l'estime qu'on faisait de sa science, que, malgré ses écrits contre l'ultramontanisme, Paul V l'appela à Rome. Ses ouvrages les plus importants sont *Euphormion*, satire latine en deux livres, dont les meilleures éditions sont celles d'Elzevir, 1637, in-12, et de Leyde *cum notis variorum*, 1674, in-8°, traduit en français par Bérault, 1640, in-8°. *Argenis*, roman en prose et en vers, est son meilleur ouvrage, Leyde, 1630, in-12, et 1659, in-8°. La meilleure traduction française est celle de Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°; deux livres de poésies in-4°, *Icon animorum*, Londres, 1614, traduits en français, Paris, 1625, in-8°.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né à Gordon en Écosse, en 1648, mort le 13 octobre 1690, fut envoyé jeune à Paris, où son oncle, principal du collége écossais, tâcha de l'attirer à la religion romaine; mais son père se hâta de le rappeler. En 1670, il publia sous ce titre : la *Vérité vengée*, un traité pour défendre la secte à laquelle il était attaché. On lui doit encore : *Catéchisme et Confession de foi; l'Apologie des quakers*, Amsterdam, 1676, traduite en anglais, 1678, et en français, 1702, in-8°.

BARCLAY DE TOLLY (le prince Michel), feld-maréchal russe, né en Livonie, en 1755; bas-officier, en 1769, et parvenu de grade en grade à celui de colonel, en 1798; fit les campagnes contre les Turcs, les Suédois et les Polonais; général major, en 1799; lieutenant général, en 1807, après la sanglante bataille d'Eylau, 1806, où il fut blessé; se distingua en Finlande, en 1808; partit des côtes de ce pays au cœur de l'hiver, en 1809; bivouaqua trois nuits sur la glace, et parvint aux rivages suédois, où la présence de son armée hâta la révolution tramée contre Gustave-Adolphe II; nommé général d'infanterie, en 1810; il passa pour avoir conseillé à l'empereur Alexandre le plan de défense qui fut suivi par les Russes dans la campagne de 1812. Le 25 août, commandant l'aile droite de l'armée russe à la bataille de la Moskowa, il conserva seul sa position, et ne fit sa retraite que le lendemain; le 4 avril 1813, s'empara de l'importante forteresse de Thorn; battit Lauriston à Kœnigswarta; le 8 mai, à la bataille de Bautzen, n'opéra encore sa retraite que le lendemain; le 23 juillet, fit mettre bas les armes à Vandamme et à tout son corps d'armée à Culm; le 18 octobre, décida la bataille de Leipzig, et fut nommé comte; en 1814, dirigea et commanda les troupes russes aux batailles de Brienne, de la Fère et de Paris; le 31 mars, fut nommé feld-maréchal; le 23 juin 1815, établit son quartier général à Châlons-sur-Marne; le 12 septembre, fut élevé à la dignité de prince; mourut le 25 mai 1818, après 59 ans de services. D'après l'opinion des meilleurs écrivains militaires de notre époque, Barclay de Tolly était le général russe qui entendait le mieux la grande guerre, et peut-être le seul qui possédât un talent stratégique du premier ordre.

BARCLAY (Robert), colonel anglais, né en 1774; fit ses premières armes dans les Indes orientales, en 1793; accompagna J. Moore en Suède, puis en Portugal; le 25 juillet 1810, se distingua à la bataille d'Almeida; le 27 septembre de la même année, fut blessé en chargeant l'ennemi à la tête d'une brigade, sur les hauteurs de Busaco; mourut de sa blessure, le 5 mai 1811.

BARCO (Alexis), peintre espagnol du 17e siècle, excellait dans le paysage, et peignait avec une grande facilité.

BARCO-CENTENERA (Martin del), général bavarois, mort en 1809 dans la campagne du Tyrol.

BARCO-CENTENERA (Martin del), prêtre de l'Estramadure, passa au Paraguay en 1573; on a de lui une *Histoire de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte, jusqu'en 1581, Lisbonne, 1602.

BARCOK. *Voyez* **BARKOK.**

BARCOS (abbé Martin de), né à Bayonne en 1600, neveu du célèbre abbé de Saint-Cyran, très-attaché comme lui à la cause de Port-Royal, lui succéda dans son abbaye, et mourut le 22 août 1678. Ses productions les plus importantes sont la *Grandeur de l'Église romaine*, 1645, in-4°; *Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint Paul*, 1645, in-4°; l'*Exposition de la foi de l'Église sur la grâce et la prédestination*, Cologne, 1695, in-12, et 1700, in-8°.

BARD (Jean), médecin américain, mort en 1799, vint courageusement pratiquer son art à New-York dans le temps que la fièvre jaune y faisait ses plus grands ravages et éloignait tous les médecins.

BARD (Pierre), religieux flamand de l'ordre des Célestins, mort à Paris en 1535, fut fort aimé du roi Louis XII qui se servait de ses conseils et se confessait même à lui. Il a laissé manuscrits des *Discours*, des *Sermons*, et l'explication de la règle de Saint-Benoît.

BARDANE ou **VARDANE**, roi des Parthes, l'an de J. C. 47-50, élu par le peuple à la place de Gotarzès, se signala par de grands exploits, mais se fit détester de ses sujets, qui le firent périr.

BARDANE, surnommé *le Turc*, général des troupes d'Irène, se fit proclamer empereur vers 803; mais obligé de se soumettre à Nicéphore, qui s'était fait proclamer vers le même temps à Constantinople, celui-ci lui fit crever les yeux.

BARDAS, patrice de l'empire d'Orient, dut son élévation au mariage de sa sœur Théodora avec l'empereur Théophile en 830. Marin son père et Manuel son oncle occupèrent des places importantes. Théophile, en mourant, le nomma un des trois tuteurs de Michel, encore au berceau. Bardas excita les mauvaises dispositions du jeune prince, et développa dans son cœur les semences du vice. L'assassinat de Théoctiste, l'exil de Manuel, les deux autres tuteurs de Michel, furent les premiers fruits de ces funestes soins. Théodora elle-même fut chassée du palais et enfermée dans un cloître avec les princesses ses filles. Les sénateurs et les patrices les plus distingués furent mis à mort sous prétexte de conspiration. Le patriarche Ignace, qui avait voulu mettre un frein à ces crimes, fut déposé et remplacé par Photius. Basile le Macédonien avait excité contre Bardas les soupçons de l'empereur Michel qui donna l'ordre de le massacrer lorsqu'il entrerait sous la tente impériale. Bardas croit intimider son neveu, et se présente à lui dans un appareil magnifique. Au signal donné, Basile tire son épée, en vain Bardas se jette aux genoux de l'empereur; il est repoussé et tombe percé de coups le 21 avril 866.

BARDAS PHOCAS, neveu de l'empereur Nicéphore, relégué dans Amasie après le meurtre de son oncle, cherchait dans l'ombre les moyens de le venger. Uni en secret avec Léon le Curopalate son père et avec son frère Nicéphore, il se sauve d'Amasie, s'empare de Césarée, de Cappadoce, se revêt de la pourpre et prend le titre d'empereur. Léon et Nicéphore étant tombés entre les mains de Zimiscès, et Sclérus ayant déconcerté tous les projets des rebelles, Bardas Phocas se soumit et fut enfermé dans un monastère de l'île de Chio. Après la mort de Zimiscès, Sclérus ayant levé l'étendard de la révolte, Bardas Phocas fut tiré de son cloître et chargé de châtier le rebelle. Après des luttes souvent renouvelées, Bardas Phocas remporta une victoire signalée aux bords du fleuve Halys. Phocas garde le commandement de l'Orient pendant dix ans, et irrité des changements survenus à la cour de Constantinople, prévient la chute du ministre son protecteur, en ceignant lui-même le diadème pour la deuxième fois. Phocas, après avoir tendu un piége à son ancien antagoniste, Sclérus, qu'il fit enfermer dans une forteresse en 989, marcha vers Constantinople. Au moment de livrer bataille près d'Abyde, à l'armée des deux empereurs Basile et Constantin, il s'éloigne de ses soldats, s'assied sous un arbre et meurt, empoisonné sans aucun doute, à la vue des deux armées.

BARDAS SCLÉRUS, général et cons. d'État sous l'empereur Jean Zimiscès qui avait épousé Marie sœur de Sclérus. Bardas repoussa en 970 une invasion des Russes réunis aux Bulgares et aux Hongrois, combattit et fit prisonnier l'usurpateur Bardas Phocas, et se fit proclamer empereur en 975, se révolta ensuite contre les successeurs de Zimiscès, Basile et Constantin. Bardas Phocas fut à son tour chargé de punir le rebelle qui naguère l'avait réduit au devoir. Sclérus, défait complétement par son antagoniste qui, dans un combat singulier en présence des deux armées, le renverse sanglant sur son cheval, se réfugie auprès du calife de Bagdad, reprend les armes, se réunit à Phocas qui avait repris la pourpre, et qui se débarrasse de lui en le faisant enfermer dans une forteresse en 989. Phocas étant mort, Sclérus remis en liberté, allait recommencer la guerre lorsque, accablé de vieillesse et fatigué de dangers et de traverses, il chargea son fils qui était resté auprès de l'empereur, de négocier son pardon. Il l'obtint et mourut peu de temps après vers 990.

BARDE (Jean de la), marquis de Marolles-sur-Seine, né vers 1600, fut d'abord employé dans les bureaux des affaires étrangères. Son mérite et la protection particulière du cardinal Mazarin lui valurent un avancement rapide. Il fut envoyé au congrès d'Osnabruck par le cardinal, nommé ensuite ambassadeur en Suisse, poste qu'il occupa pendant douze ans, et enfin conseiller d'tÉat. Il mourut à Paris en 1692, dans un âge très-avancé. La Barde avait écrit en latin l'histoire de son temps. Les dix premiers livres furent imprimés à Paris en 1691, in-4°; ils contiennent le récit des événements arrivés de 1643 à 1652. La suite n'a jamais paru. Il a publié en outre un livre de controverse en latin touchant le dogme de l'Eucharistie.

BARDE (Denis de la), frère du précédent, évêque de St.-Brieux, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, tenue à Mantes en 1641, et prononça en 1645 l'oraison funèbre de Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux.

BARDESANE, hérésiarque du 2e siècle, né en Syrie, fut d'abord sectateur de Valentin, qu'il combattit ensuite, et créa une nouvelle secte. Ses disciples prirent le nom de bardésianites. Eusèbe a conservé dans sa *Préparation évangélique* un morceau fort curieux de cet hérétique contre l'astrologue Abidas.

BARDESANE (Harmodius), fils du précédent, accrut encore ses erreurs par de nouvelles opinions. Ce fut pour affaiblir le dangereux effet que produisait parmi le peuple leur doctrine, qu'ils avaient mise en vers, que St. Ephrem, diacre d'Edesse, mit en vers et en musique la doctrine de l'Église.

BARDET (Pierre), avocat, né à Montagnet en Bourbonnais, le 15 décembre 1591, mort à Moulins le 20 septembre 1685, a laissé un *Recueil d'arrêts*, 2 vol. in-fol., Avignon, 1773.

BARDET DE VILLENEUVE (P. P. A.), écrivain militaire, descendant de Jean Bardet, savant jurisconsulte de Moulins et de la même famille que le précédent, naquit vers 1680, peut-être à Villeneuve, dans le Bourbonnais dont il joignit le nom à celui de sa famille. Entré au service de l'Espagne sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, à son retour en France, Bardet y fut employé dans l'artillerie. Mais don Carlos (depuis Charles III) étant monté sur le trône des Deux-Siciles en 1734, il passa au service de ce prince avec le titre d'ingénieur ordinaire. Il a publié : *Cours de la science militaire*, la Haye, 1740-42, 11 vol. in-8°.

BARDI (Jean), comte de Vernio, littérateur de Florence, fut membre de l'Académie de la Crusca, et cultiva les mathématiques, les belles-lettres, la poésie et la langue grecque. On croit qu'il mit en vogue les représentations tragiques en musique. On a de lui : *Discorso sopra il giuoco del Calcio fiorentino*, Venise, 1580; des *poésies;* une *comédie*, etc.

BARDI (Pierre), fils du précédent, fut aussi de l'Académie de la Crusca, et a laissé : *Discorsi di Massimo Tirio filosofo platonico*, Venise, 1642, in-4°; un *Poëme burlesque* dans lequel il tourne en ridicule les hauts *faits* des paladins, etc.

BARDI (Ferdinand de), fils du précédent, mort en 1681, fut chambellan et conseiller du grand-duc de Toscane Ferdinand II, et s'occupait aussi de littérature. On a de lui une *Oraison funèbre de François de Toscane*, en italien, et d'autres écrits sur les événements de son temps.

BARDI (Jérôme), né à Florence vers 1544, camaldule, et curé d'une paroisse à Venise, où il mourut le 28 mars 1594, est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres : *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al* 1581, Venise, 2 vol. grand in-fol.; l'auteur abrégea lui-même son ouvrage; *Vittoria navale di Venezia contra imperadore Ottone*, Venise, 1584, in-4°; la *traduction* en italien du *Martyrologe romain*, 1585, in-4°.

BARDI (François), jésuite de Palerme, mort en 1661, fut attaché au tribunal de l'inquisition en Sicile. On a de lui des *Questions sur la Théologie morale;* un *Traité de la conscience*.

BARDI (Jérôme), prêtre et médecin italien, né à Rapallo en Sardaigne le 7 mars 1603, mort vers 1667, professa avec éclat la philosophie dans l'université de Pise. Ses ouvrages ont rapport à la philosophie et à la médecine, qu'il professa à Rome; son poëme de *Xaverius Peregrinus* lui valut de la part d'Alexandre VII une pension de 50 écus romains.

BARDI (Dea de'), religieuse de Florence, cultiva dans le 15e siècle la poésie italienne; elle n'est connue que par une *Ode* ou *Canzone sur la mort d'un geai*.

BARDILUS (Barechard), jurisconsulte allemand, mort vers 1680, a publié *Conclusiones theoreticæ-practicæ ad Pandectas*, 1676.

BARDIN (Pierre), d'une ancienne famille de Toulouse, naquit dans cette ville, et y fut conseiller au parlement en 1424. Il fut auteur de plusieurs ouvrages assez remarquables pour le temps : l'un sur l'origine de la juridiction ecclésiastique, qu'il rapportait aux empereurs et aux rois; l'autre sur les priviléges et immunités des moines.

BARDIN (Guillaume), fils du précédent, et conseiller au même parlement, est auteur d'une chronique du Languedoc, imprimée pour la première fois dans le tome IV du savant ouvrage publié sur cette province par dom Vaissette, et dom de Vic, sous le titre d'*Historia chronologica parlamentorum patriæ occitaniæ*. Elle commence en 1031 et finit en 1454.

BARDIN (Pierre), né à Rouen en 1590, membre de l'Académie française, se noya en 1637 en voulant sauver M. d'Humières qui avait été son élève. Il a laissé *le Grand Chambellan de France*, 1623; *Essai sur l'Ecclésiaste*; le *Lycée*, etc.

BARDIN (Pierre), né à Genève en 1696, mort en 1747, travailla en société avec Manget à la *Bibliotheca medica*.

BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né le 31 octobre 1732, à Montbard, département de la Côte-d'Or, élève de Lagrenée aîné, et de Pierre, premier peintre du roi; en 1764, il obtint le premier grand prix, pour son tableau de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*, et fut envoyé à Rome, en 1768; en 1778, il entra à l'académie de peinture pour sa *sainte Geneviève au milieu des docteurs*; en 1788, il fut nommé directeur de la nouvelle école de peinture à Orléans, et la soutint de sa bourse pendant la révolution; il mourut dans le mois d'octobre 1809.

BARDON (Dandré). *Voyez* **DANDRÉ BARDON**.

BARDON DE BRUN (Bernard), ecclésiastique, né à Limoges dans le 16e siècle, mort en 1625, est auteur d'une tragédie en 5 actes et en vers, intitulée : *St.-Jacques*, Limoges, 1596, in-8°.

BARDOU (Jean), curé de Rilly-aux-Oyes, en Champagne, naquit à Torcy près de Sedan en 1729, et mourut à Rilly le 15 mars 1803. On a de lui : *Histoire de Laurent Marcel, ou l'Observateur sans préjugés*, Lille (Bouillon), 1770, 4 vol. in-12; réimprimée en 1779 et 1781; *Esprit des apologistes de la religion chrétienne*, Bouillon, 1776, 3 vol. in-12; *Les Amusements d'un philosophe solitaire*, Bouillon, 1783, 3 vol. in-8°; il a laissé manuscrits le *Prince cosmopolite*, *l'Histoire de Fulbert Ansart*, etc.

BARDOZZI (Jean de), historien hongrois, né vers 1738, directeur du gymnase de Leutschau, et conservateur de la bibliothèque royale, il mourut à Pesth, le 18 mars 1819, à 81 ans. Les ouvrages de Bardozzi sur l'histoire de Hongrie sont fort estimés de ses compatriotes.

BARDY (Jean), conseiller au parlement de Toulouse, ayant signé la protestation de cette compagnie contre les décrets de l'assemblée constituante, fut à 85 ans, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de 1794.

BARDYLIS, chef de brigands, devint souverain de l'Illyrie, vainquit Perdiccas, roi de Macédoine, et s'empara de ses États l'an 359 avant J. C. Mais Philippe, frère de Perdiccas, lui enleva ses conquêtes, et l'on croit qu'il ne survécut pas longtemps à sa défaite.

BARDZINSKI (Jean-Alain), religieux polonais de l'ordre des dominicains, vécut dans le 17e siècle. Il a traduit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain, Oliva, 1691; les tragédies de Sénèque, Thorn, 1696. On a aussi de lui une traduction, partie en prose, partie en vers, de la *Consolation philosophique* de Boëce, Thorn, 1694.

BARÉ ou **BARET**, née en 1741, dans un village de Bourgogne, fut la première femme qui eut le courage d'entreprendre un voyage autour du monde; elle suivit, déguisée en homme, le célèbre Commerson, qui s'embarqua avec Bougainville, en 1766, et ne l'abandonna dans aucune de ses excursions scientifiques, recueillant des insectes, des coquilles et des plantes, avec toutes les précautions nécessaires pour en assurer la conservation; elle reçut ses derniers soupirs à l'île de France, en 1773, et y épousa ensuite un soldat. Commerson avait donné le nom de *Baret* à des arbrisseaux qu'il découvrit à l'île Bourbon, et qu'il décrivit le premier.

BAREBONE, rebelle et fanatique, du temps de Cromwell, fut d'abord marchand de pelleteries, et ensuite un des membres les plus furieux du parlement de Cromwell en 1653, et qui a retenu le nom de *Barebone* (*os décharné*). Cromwell, voulant conserver l'apparence d'une république, décréta que l'autorité suprême résiderait dans la réunion de cent quarante personnes, sous la dénomination de parlement. C'était un rassemblement d'hommes vils, ignorants et fanatiques, qui, avec des noms de l'*Ancien Testament*, ou une sentence de l'*Écriture* ajoutée à leur nom, se dirent inspirés de l'esprit saint, et délibérèrent pour détruire le clergé, les universités et les cours de justice. Barebone prit pour surnom *Louez Dieu*. Lorsque Monk vint à Londres pour rétablir la royauté, Barebone parut à la tête d'une populace si nombreuse, qu'il effraya ce général. Il présenta une pétition au parlement pour exclure le roi et sa famille; mais Monk adressa ses plaintes au même corps qui encourageait ce fanatique et ses partisans, et on les vit bientôt rentrer dans l'obscurité.

BARENNES (Raymond de), né à Bordeaux, procureur-syndic du département de la Gironde en 1790, fut député à l'assemblée législative, et membre du conseil des Cinq-Cents où il fit plusieurs rapports sur des matières judiciaires. Il mourut membre du conseil des prises, en 1800.

BARENTIN DE MONTCHAL (le vicomte Louis de), lieutenant général, naquit en 1737, à Paris, entra

Digitized by Google

jeune au service et fit la guerre de sept ans. A la paix, il fut nommé officier dans la compagnie écossaise des gardes du corps, et profita de ses loisirs pour se livrer à la culture des lettres. En 1790, il suivit les princes dans l'émigration et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. Ayant été licencié, il rejoignit à Mittau le roi Louis XVIII, et prit le commandement de sa garde. Il était rentré en France depuis plusieurs années lorsque, malgré son grand âge, il reprit du service en 1814 dans les gardes du corps, mais il fut obligé de demander sa retraite en 1816. Il mourut à Paris en 1824, âgé de quatre-vingt-sept ans. On lui doit une traduction du *Voyage fait aux États-Unis d'Amérique* en 1784, par J. C. D. Smyth, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; puis une *Géographie ancienne et historique, composée d'après les cartes de d'Anville,* ibid., 1807, 2 vol. in-8°.

BARENTIN (Charles-Louis-François de Paule de), frère du précédent, chancelier honoraire, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né en 1738, d'une famille noble; avocat général au parlement de Paris, puis premier président de la cour des aides; en 1788, il fut nommé garde des sceaux, en remplacement de M. de Lamoignon de Bâville; mais trop faible pour remplir cet emploi dans ces temps difficiles, il donna sa démission; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'être accusé d'avoir participé aux projets dirigés contre Paris, de complicité avec le baron de Bézenval. Jugé par contumace, le 1er mars 1790, il fut acquitté par le Châtelet. Il émigra ensuite en Piémont, en Allemagne et en Angleterre, où il s'occupa d'intrigues en faveur de Louis XVIII; il rentra en France en 1814, et fut nommé, par le roi, chancelier honoraire; il mourut à Paris, le 30 mai 1819.

BARENTSEN (Thierry), dit *le Sourd,* peintre hollandais, n'est connu que par un tableau que l'on voit à l'hôtel de ville d'Amsterdam, représentant une sédition arrivée en 1535.

BARENTSEN ou **BARENTS** (Thierry), fils du précédent, peintre, né en 1534, à Amsterdam; après avoir reçu de son père les premières leçons, il passa en Italie à l'âge de vingt et un ans, et eut l'avantage de se concilier à Venise l'amitié du Titien. Après sept années de séjour en Italie, Barentsen retourna dans son pays, où il épousa une jeune personne, alliée aux principales maisons d'Amsterdam. On estimait beaucoup une *Chute des Anges rebelles* qu'il avait faite pour la Communauté des arquebusiers de cette ville; mais ce tableau périt dans les guerres de religion. Parmi plusieurs autres ouvrages de ce peintre, répandus dans les principales villes de Hollande, on cite une *Judith,* que l'on regarde comme son meilleur ouvrage. Barentsen fit aussi un grand nombre de portraits. De Piles cite celui de Titien, par Barentsen, qui l'apporta d'Italie à Amsterdam. Barentsen mourut dans cette ville en 1592.

BARENTZEN (Guillaume), pilote hollandais, entreprit, en 1594, d'aller à la Chine en passant par le nord de l'Asie. Il parvint au delà de la Nouvelle-Zemble jusque vers le 77e et le 78e degré de latitude; mais le froid excessif et les glaces le forcèrent de revenir. Il y retourna courageusement en 1596, passa l'hiver à la hauteur de 77 degrés où il éprouva une nuit de près de trois mois. Le courage et la patience de Barentzen et de ses gens méritèrent d'être couronnés par le succès; cependant tourmentés par les ours blancs, accablés par les maladies, ayant à renverser sans cesse des monceaux de glaces impénétrables, ils revinrent enfin par la mer Blanche. La relation de Barentzen a été imprimée en hollandais, et traduite ensuite dans l'*Histoire générale des Voyages.*

BARÈRE de VIEUZAC (Bertrand), né en 1755 à Tarbes, était fils d'un avocat. Le nom de Vieuzac, qu'il joignit pendant quelque temps à son nom de famille, était celui d'un petit fief qu'il avait hérité de son père. Pourvu, dès l'âge de 20 ans, d'une charge de juge à la sénéchaussée de Tarbes, il ne tarda pas à se démettre d'une place qui contrariait ses goûts, et se rendit à Toulouse, où il partagea son temps entre la fréquentation du barreau et la culture des lettres. Plusieurs de ses discours furent couronnés, et lui valurent son admission à l'académie des jeux Floraux et à celle de Montauban. La réputation qu'il s'était acquise comme écrivain le fit élire, en 1788, député du tiers état de Bigorre aux états généraux. Les députés des communes s'étant constitués en assemblée nationale, le premier il rendit compte des séances de l'assemblée dans un journal intitulé: *le Point du jour;* il prit d'ailleurs une part très-active à ses travaux, fit décréter l'établissement du jury, provoqua les premières lois pénales contre les émigrés, et, membre de différents comités, en fut souvent le rapporteur, notamment de celui des domaines. Après la session, il fut élu membre du tribunal de cassation. Au mois de septembre 1792, député par le département des Hautes-Pyrénées à la Convention, il vota dès la première séance, avec enthousiasme, l'abolition de la royauté et l'établissement de la république. Nommé président (décembre), il fut chargé par la Convention d'interroger Louis XVI à la barre, et de diriger les premiers débats de ce grand procès. Dans cette circonstance difficile, Barère ne s'écarta point des égards dus au royal accusé, et fit tout ce qu'il put pour être impartial. Plus tard il combattit la proposition de l'appel au peuple. Lors du jugement, il déclara Louis coupable, vota pour la mort, en regrettant que cette peine ne fût pas effacée des codes, et contre le sursis. Membre du comité de constitution, il en fut le rapporteur, et il ne tint pas à lui de faire adopter le projet présenté par Condorcet; mais la Convention était déjà divisée, et le parti de la montagne, qui devait faire tant de mal à la France, soutenu ou dominé par la commune de Paris, fit ajourner la constitution, qui fut remplacée provisoirement par les lois révolutionnaires. Barère, nommé membre du 1er comité de salut public (avril 1793), ne cessa point d'en faire partie jusqu'au 9 thermidor, et, constant rapporteur des succès des armées, doit à cette circonstance la sorte de popularité qui s'est attachée à son nom. La division qui existait dans l'assemblée régnait aussi dans les comités. Barère se défiait de Robespierre: mais n'ayant pas le courage nécessaire pour l'attaquer en face, il le flatta jusqu'à sa chute. Dès que Robespierre fut tombé, il se montra l'un de ses plus ardents accusateurs, et se fit l'apologiste du 9 thermidor, sans prévoir les suites que devait avoir cette journée. Exclu du nouveau comité de salut public, il fut bientôt dénoncé par Lecointre, comme ayant participé à tous les actes de l'ancien comité. Ses amis parvinrent à retarder l'effet de cette dénonciation; mais,

Digitized by Google

au mois de février 1795, à la suite d'un rapport de Saladin, Barère, décrété d'accusation, fut gardé à vue dans sa chambre, et au mois d'avril suivant (12 germinal an III), condamné à la déportation. Ce décret fut rapporté le 1er prairial; mais quelques jours après, la Convention renvoya Barère devant le tribunal criminel de Saintes. Il resta quatre mois dans les prisons de cette ville, sans pouvoir être jugé. Craignant que ses ennemis ne trouvassent le moyen de le faire déporter, il s'évada de sa prison, et se tint caché jusqu'après le 18 brumaire. Bonaparte lui permit alors de revenir à Paris, et Barère témoigna sa reconnaissance au consul par divers écrits dirigés principalement contre les Anglais. Moins riche après la révolution qu'il ne l'avait été auparavant, il publia successivement plusieurs traductions de l'anglais et de l'italien, dont quelques-uns eurent du succès. La restauration ne troubla point la tranquillité dont il avait joui sous le gouvernement impérial. Mais au retour de Napoléon, les compatriotes de Barère, qui n'avaient pas cessé de lui donner des marques de leur sympathie, l'élurent membre de la chambre des représentants. Barère, que l'âge et l'expérience n'avaient point désabusé de ses utopies politiques, se crut revenu aux premiers jours de la révolution. Il y avait une constitution à faire; il s'en mêla beaucoup; il y travaillait encore, lorsque l'entrée des armées étrangères à Paris lui annonça la fin de ses rêves. Atteint par la loi de 1816 contre les régicides, il alla chercher un asile en Belgique, et il y vécut tranquillement sous la protection du roi des Pays-Bas. Rentré en France après la révolution de 1830, il ne resta que quelques jours à Paris, et se retira dans sa ville natale, Tarbes, pour y travailler à un grand ouvrage sur la révolution, qu'il avait commencé dans son exil. C'est là qu'il est mort le 13 janvier 1841, à 85 ans. Indépendamment de ses nombreuses traductions, Barère a publié un grand nombre de pamphlets. Nous ne citerons de lui que ses *Éloges académiques*, Paris, 1806, in-8°. En 1842, MM. H. Carnot et David (d'Angers), ont publié des *Mémoires de B. Barère*, rédigés d'après ses manuscrits, et précédés d'une notice historique par H. Carnot. Les deux premiers volumes ont paru et ont été réimprimés à Bruxelles, chez Meline.

BARET, né à Boulogne-sur-Mer, publia d'abord en 1785, à Malines, le *Courrier de l'Escaut;* il contribua ensuite à la rédaction des *Éphémérides de l'humanité*, et aux *Annales de la monarchie*. Lors de l'entrée de Dumouriez en Belgique, il fit partie des clubs de Bruxelles, fut accusateur public du tribunal révolutionnaire d'Anvers, et député au corps législatif. Il venait d'être nommé tribun sous le gouvernement consulaire lorsqu'il mourut à Valenciennes en 1799.

BARET (Jean), né à Tours en 1511, fut conseiller au présidial de cette ville, puis lieutenant général au siége royal de Loches, et considéré comme un des meilleurs magistrats de son temps. Il a publié : *Le Style de Touraine*, Tours, 1588, in-24; *Coutumes du duché et bailliage de Touraine*, édition augmentée de *la forme du style des procédures ès cours et juridictions* de ce duché, ibid., 1591, in-4°.

BARET (René), petit-fils du précédent, né également à Tours, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel et maître d'hôtel du roi, a fait paraître un livre intitulé : *De la parfaite connaissance des chevaux et de toutes leurs maladies*, Paris, 1661, in-8°.

BARET DE LA GALANDERIE (Jacques), né à Tours en 1579, fils du procureur du roi à la prévôté, se fit recevoir avocat, puis référendaire à la chancellerie de France. Plus porté à l'étude des lettres qu'à celle de la jurisprudence, il fit paraître un livre curieux intitulé : *Le chant du coq français au Roi, où sont rapportées les prophéties d'un ermite allemand*, Paris, 1621, in-12.

BARET (Jean) rédigea, sur les mémoires de Charles de Joppecourt, l'*Histoire des derniers troubles de Moldavie*, Paris, 1620, in-8°.

BARETTI (Joseph) littérateur et poëte italien, né à Turin le 22 mars 1716, réussissait également bien dans le genre sérieux et le genre burlesque. Il quitta Turin, pour venir à Londres, où il ouvrit une école de langue italienne, et mourut le 5 mai 1789. Outre la traduction en vers *sciolti* des *tragédies* de P. Corneille, Venise, 1748, 4 vol., et de *l'Art d'aimer* d'Ovide, on a de lui des *Poésies badines*, Turin, 1750; *Grammaire* et *Dictionnaire anglais-italien; Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, traduit en français, 1778; *Mœurs et coutumes d'Italie*, traduits en français, 1773.

BAREUTH ou **BAREITH** (Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de), sœur de Frédéric II, roi de Prusse, naquit à Potsdam le 3 juillet 1709, eut une jeunesse triste et malheureuse et souffrit beaucoup de l'humeur de sa mère et des fureurs de son père Frédéric Ier. Son frère s'étant soustrait par la fuite aux cruels traitements de son père, celui-ci s'en prit à la jeune personne, lui appliqua plusieurs coups de poing sur le visage, et la mit en prison dans sa chambre. Le 20 novembre 1731 elle épousa le prince héréditaire de Bareuth, devint margrave le 17 mai 1735 et mourut le 14 octobre 1758. Voltaire, à la prière de Frédéric qui aimait tendrement sa sœur, écrivit son *Ode sur la mort de la margrave de Bareith*. Cette princesse a laissé des *Mémoires* curieux par les détails qu'ils renferment sur la famille royale de Prusse, sur les affaires politiques du temps et sur les nombreux personnages qui y figurent.

BARGÆUS (Ange), poëte latin et italien, né à Barga, mort en 1596, a écrit *Syrias* ou *les conquêtes de Godefroid de Bouillon dans la terre sainte*, poëme.

BARGAGLI (Scipion), gentilhomme siennois, l'un des membres les plus illustres de l'Académie *degli Intronati*, mourut le 27 octobre 1612, dans un âge très-avancé. On a de lui des *discours* académiques et des éloges funèbres; *il Turamino*, où il prouve que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane; une traduction italienne du *Jephté* de Buchanan, Venise, 1601, et quelques pièces manuscrites dans la bibliothèque *Capponi*.

BARGAGLI (Jérôme), frère du précédent, jurisconsulte et membre de la même Académie, mort en 1586, fut auditeur de rote à Gênes, et revint ensuite à Sienne professer le droit et cultiver la littérature. Il a donné : *Dialogo de giuochi che nelle vegghie sanesi si usano di fare*, Sienne, 1572; des *comédies* et des *poésies lyriques*, insérées dans divers recueils.

BARGEDÉ (Nicolas), avocat de Vézelay, s'occupait

de littérature. On a de lui *le Moins que rien*, poëme, Paris, 1550; des *Odes*, des *Églogues*, etc.

BARGEDÉ (Hélie), fils du précédent, bailli de Vézelay, a composé: *la France triomphante*, et d'autres *Poésies* non imprimées.

BARGES (Antonio), maître de chapelle à Venise, a publié un livre de *Villote* à quatre voix, 1550, recueil curieux pour le style des airs de ce temps.

BARGETON (Daniel), né à Uzès vers 1675, vint suivre le barreau de Paris, y fut reçu avocat au parlement, et se trouva bientôt chargé des affaires des plus opulentes familles du royaume. Les rapports qu'il avait avec le duc et la duchesse du Maine le firent soupçonner injustement d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare et enfermer à la Bastille; mais son innocence bientôt reconnue, on le mit en liberté. Le contrôleur général des finances Machault ayant le dessein, en 1749, d'assujettir les biens du clergé à l'impôt des vingtièmes, Bargeton, d'après l'invitation de ce ministre, écrivit sur cet objet trois *Lettres*, dont le recueil fut appelé *Ne repugnate vestro bono*, d'une épigraphe prise dans Sénèque. Le clergé de France eut le crédit de faire supprimer ces *Lettres*, imprimées à Londres, Paris, (1750), in-12; réimprimées sous la rubrique d'Amsterdam, même date et même format. Ce livre fut réfuté la même année dans une *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques*, par Duranthon, et dans un autre écrit, en forme épistolaire, 1751, 3 vol. in-12, par l'évêque de Grenoble, J. de Caulet. Bargeton était mort à Paris vers 1750, avant l'impression de ses *Lettres*.

BARGIUS (Thomas), théologien danois, mort en 1661, est auteur de divers *ouvrages* de controverse.

BARGNANI (Ottavio), né à Brescia vers le milieu du 16e siècle, fut organiste de l'église principale de Salo. On a imprimé de lui: *Canzonette à 4 et à 8 voix*, 1595, *Madrigali à 5 voix*, 1601.

BARGRAVE (Jean), né à Bridge, comté de Kent, en 1586, recteur d'Elythorne, ministre de Ste.-Marguerite et doyen de Cantorbéry, mort en janvier 1643.

BARIER (Fr.-Jul.), habile graveur en pierres fines, mort à Paris en 1746, a laissé diverses compositions d'un fini précieux.

BARILLI (Louis), chanteur italien, né à Modène vers 1767, selon d'autres, dans le royaume de Naples vers 1764, ou encore, selon M. Fétis, en 1761, débuta le 19 août 1805 au théâtre Louvois à Paris, par le rôle du comte Cosmopoli de la *Locandiera* de Farinelli. En 1809 il fut un des quatre administrateurs du théâtre italien; en 1820 régisseur du même théâtre; se cassa la jambe en février 1824, et mourut d'apoplexie le 26 mai, quand il se préparait à faire sa rentrée au théâtre. C'était un excellent bouffe, et un administrateur probe et actif.

BARILLI (Marie-Anne BONDINI), femme du précédent, célèbre cantatrice, née à Dresde le 18 octobre 1780, de parents originaires de Bologne. Elle n'avait que dix ans lorsque son père, chargé de l'entreprise du théâtre de Prague, fut ruiné par un incendie, et obligé de retourner en Italie avec ses enfants; mais il mourut pendant le trajet, laissant sa famille dans une déplorable position. Marie-Anne n'avait que dix ans, elle fut placée à Bologne à l'école de chant de Sartorini, épousa Barilli, et l'accompagna à Paris, où quelques succès de concert triomphèrent de sa répugnance pour le théâtre et même d'une clause de son contrat de mariage. Elle débuta le 14 janvier 1807 à la salle Louvois par le rôle de Clorinda des *due Gemelli* de Guglielmi; son second début n'eut lieu que le 30 mai dans la *Griselda* de Paër, et son succès fut tel qu'elle se résolut à se fixer à Paris. Elle continua d'étendre sa réputation et avait l'espoir de fournir une brillante carrière, lorsque des travaux trop assidus, après une longue maladie, la firent succomber le 24 octobre 1813.

BARILLON (Jean), nommé *Jehan Bourdel*, dans un manuscrit du président de Mesmes, était fils d'un apothicaire d'Issoire, et devint secrétaire du chancelier Duprat en 1515; il fut ensuite notaire et secrétaire du roi en 1534, et mourut dans le courant de l'année 1553. Il est auteur d'une histoire inédite des sept premières années du règne de François Ier; il en existe plusieurs copies à la bibliothèque du roi à Paris, sous les nos 8437-8618 et dans les portefeuilles de Fontanieu, année 1515. Cette histoire, qui contient tout au long, les discours, les serments, les instructions aux ambassadeurs, les lettres patentes et les documents secrets sortis du cabinet du roi, est très-précieuse pour servir de matériaux et de preuves aux historiens modernes.

BARILLON (Henri de), fils de Jean-Jacques de Barillon, président au parlement de Paris, né le 24 mars 1639, prieur de l'abbaye de Boulogne, évêque de Luçon en 1672, fut un des prélats les plus recommandables de l'Église gallicane par ses vertus, sa simplicité et la douceur de ses mœurs. Mort le 6 mai 1699, il a laissé: *Statuts synodaux* et *Ordonnances synodales*, *Prônes et ordonnances*, et des *Pensées chrétiennes*, *Réflexions sur la mort*, etc.

BARING (Daniel-Évrard), né à Oberg, pays d'Hildesheim, en 1690, sous-bibliothécaire à Hanovre, où il mourut en 1753, se livra à l'étude de l'histoire et de la diplomatie, publia une *Histoire ecclésiastique et littéraire de Hanovre*, Hanovre, 1748, in-8e; mais son principal ouvrage est *Clavis diplomatica*, etc., dont la meilleure édition parut en 1754, 2 vol. in-4o.

BARIOLA (Octave), compositeur et organiste distingué de l'église *della Madonna di S. Celso à Milan*, a publié *Ricercate per suonare l'organo*, 1585; *Capricci* à quatre voix, 1594.

BARISANUS (François-Dominique), médecin, né dans le Montferrat, et mort à Turin, a laissé: *Hippocrates medico-moralis*, Turin, 1682, in-4o; *Tractatus de thermis Valderianis*, ibid., 1690.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, qui avait conquis cette île sur les Sarrasins, s'engagea à payer à l'empereur Frédéric-Barberousse un tribut de 4,000 marcs d'argent, pour qu'il le maintînt dans ses États. Les Génois ayant équipé une flotte, et avancé la somme dans l'espoir de soustraire l'île aux Pisans, le promenèrent longtemps sur les côtes, en le retenant comme otage; et, voyant que personne ne prenait les armes pour lui, le ramenèrent à Gênes, où il mourut en prison.

BARISONI (Albertin), noble padouan, né le 7 septembre 1587, mort en 1667, évêque de Céneda dans l'État vénitien, a donné une édition de la *Secchia rapita*

Digitized by Google

du Tassoni, son ami, Paris, 1662; *l'Éloge de la poésie*, Padoue, 1619; *de Archivis antiquorum commentarius*, Venise, 1737, in-fol., dans les *Nova suppl. antiq. roman.* de Poleni.

BARJAUD (Jean-Baptiste-Benoît), né à Montluçon le 28 novembre 1785, était destiné à suivre la profession d'architecte, mais dès l'âge de 6 ans il se livra à l'étude de la littérature, avec tant d'ardeur qu'on fut souvent obligé de l'arracher à un travail trop assidu. Couvert de palmes scolastiques dans sa ville natale, il vint à Paris où il n'obtint pas moins de succès au collége Ste.-Barbe et au concours des écoles centrales : mais la fortune de ses parents ne lui permettant pas de se livrer exclusivement au commerce des Muses, il prit le parti du barreau, qu'il abandonna bientôt après la publication de son *Épître aux femmes* qui lui valut les éloges de ses amis. Il publia des *Odes* à la gloire des armées françaises, des *comédies* avec M. Cormenin, des *notices* sous le voile de l'anonyme et obtint un prix pour une pièce de vers sur la naissance du roi de Rome. Il avait entrepris un poëme épique *Charlemagne* ou *Rome conquise* et il en avait publié quelques fragments, lorsqu'il perdit, en 1812, l'emploi qui assurait son existence. Il demanda du service, et entra comme sous-lieutenant à l'armée du prince Eugène, se fit remarquer à la bataille de Bautzen, assista au combat de Hollendorf, à l'affaire de Kulm, était le 16 octobre à la bataille de Wachau et le 18 à celle de Leipzig où il fut blessé mortellement. On a de cet écrivain : *Poésies nouvelles*, ou *les premiers essais d'un jeune littérateur*, Paris, 1805, in-8°; *Homère*, ou *l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poëme, suivi de *fragments* d'un poëme intitulé : *Charlemagne*, Paris, 1811, in-12; *Odes nationales*, 1811, in-8°, *le Bavard et l'Entêté*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1809, in-8°; et plusieurs *pièces* relatives aux circonstances.

BARJÉSU ou **ELYMAS**, faux prophète juif que St. Paul priva de la vue à Paphos en présence du proconsul Sergius-Paulus, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile. C'est en mémoire de ce miracle que St. Paul quitta son nom de Saul pour prendre celui du proconsul dont il venait d'opérer la conversion.

BARKER (Samuel), savant anglais, né à Londres, épousa la fille du célèbre Whiston. Il passa de longues années à préparer une grammaire hébraïque. Sa mort, qui arriva en 1760, l'empêcha de la terminer. En 1761 furent publiés ses opuscules : *Poesis vetus hebraica restituta; accedunt quædam de carmine Anacreontis; de accentibus græcis, de scripturâ vetere ionicâ, de litteris consonantibus et vocalibus, et de pronunciatione linguæ hebraicæ.*

BARKER (Thomas), fils du précédent, auteur de plusieurs poésies agréables, et membre de la Société royale, était d'une constitution fort délicate; mais s'abstenant de viande, il vécut jusqu'à l'âge de 88 ans. Il mourut à Londres en 1809. Ses ouvrages sont : *Le devoir et les bienfaits du Baptême ; le Messie*, un vol. in-8°.

BARKER (Jean), médecin anglais, vivait dans le 18e siècle. Il fut attaché quelque temps à l'hôpital fondé par le duc de Cumberland, à Londres, et mourut vers la fin de 1748, dans un âge peu avancé. On connait de lui : *Recherches sur la nature des fièvres* qui ont régné à Londres en 1740 et 1741 (en anglais), in-12 ; *Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne* dans le traitement des maladies aiguës, in-12.

BARKHEY (Nicolas), théologien luthérien, mort à la Haye en 1788, est auteur de *bibliotheca Bremensis et Baganæ*, in-12; *Musæum Baganum*, in-12.

BARKO (Vincent), général hongrois, né en 1719, et feld-maréchal lieutenant sous Marie-Thérèse, se distingua à la bataille de Cosel, où il fit prisonnier le général Zettwitz, eut ensuite le commandement de la Hongrie, et mourut à Pesth en 1797.

BARKOF (Jean-Semenovitsch), interprète de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg, mort dans cette ville en 1768, est auteur d'une *Vie du prince Antiochus Cantemir, suivie d'observations sur ses satires*, St.-Pétersbourg, 1762. Il a aussi traduit en vers russes les *Satires* d'Horace, avec des *notes*, ibid., 1763 ; les *Fables* de Phèdre avec le texte en regard, et une *Vie* de l'auteur, ibid., 1764 ; et donna l'*Histoire universelle* de Golberg, ibid., 1766; deuxième édition, 1796.

BARKOK, premier sultan de la dynastie des mameluks circassiens en Égypte, mort le 20 juin 1399 (10 sefer, 792 de l'hégire). Esclave circassien, il s'éleva aux premières dignités de la milice des mameluks, et chassa du trône le sultan Hadjy, de la dynastie des mameluks baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections suscitées par les principaux émirs égyptiens, mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'État, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400.000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Faradj lui succéda.

BARKSDALE (Clément), théologien anglais, mort en 1687, a donné *la Vie de Grotius; le Mémorial des honnêtes gens*, et d'autres écrits sur les hommes savants de son temps.

BARKYAROCK, fils aîné de Malek-Schah, quatrième sultan de la dynastie des Seljoucides, succéda à son père, l'an 1092 de J. C. Pendant qu'il était à Ispahan, siége royal des Seljoucides, il fut assiégé et pris par sa belle-mère qui voulait élever sur le trône Mahmoud, qu'elle avait eu de Malek-Schah ; il parvint à s'échapper ; eut ensuite des démêlés avec deux de ses oncles. Après la mort de sa belle-mère, il se réconcilia avec Mahmoud ; quelque temps après, il fut pris et livré à son frère, et, sur le point d'avoir les yeux crevés, lorsque Mahmoud mourut subitement. Mohammed, un autre de ses frères, vint lui disputer ses droits, et après plusieurs combats, il fut obligé, par un traité, de laisser une partie de ses États à ce frère ; il mourut, en 1104, âgé de 25 ans, après en avoir régné 12.

BARLAAM (St.), martyr sous Dioclétien, se laissa brûler la main dans laquelle on avait placé des charbons ardents plutôt que de sacrifier aux idoles.

BARLAAM, moine de St.-Basile, né à Seminara dans le Calabre ultérieure ; il se nommait *Bernard* et quitta ce nom pour celui de Barlaam en entrant dans le cloître. Il se distingua par l'étendue de ses connaissances, passa en Orient pour apprendre le grec et y puisa en même temps les erreurs de l'Église grecque. Il se transporta à Constantinople en 1327, parvint aux bonnes grâces d'Andronic le Jeune, par la protection de Jean Cantacuzène, et obtint l'abbaye du St.-Esprit. Enorgueilli de sa faveur,

il traitait les Grecs d'ignorants et défia à une controverse le savant Nicéphore Gregoras. Barlaam fut vaincu et quitta Constantinople. Bientôt après Barlaam se remit bien avec les Grecs en se déclarant ouvertement pour le schisme, mais dans l'ardeur de son zèle il lança quelques traits contre les moines du Mont-Athos; George Palamas, l'un d'eux, prit leur défense, et il s'ensuivit une dispute qui dura trois ans. Barlaam fut envoyé par Andronic en France pour demander des secours contre les Turcs et les Bulgares, mais sans rien obtenir. De retour à Salonique il recommença sa querelle avec les moines du Mont-Athos, et les choses en vinrent au point qu'Andronic fut forcé de convoquer un synode à Constantinople. Barlaam voyant que la victoire penchait du côté de ses adversaires, chercha à se raccommoder avec eux et le synode fut dissous. Andronic étant mort, Barlaam protesta contre le synode; se retira en Italie, et chercha un asile auprès du roi Robert qui le mit à la tête de sa bibliothèque. On croit que, vers la fin de 1339, Barlaam, dans un voyage à Avignon, donna à Pétrarque les premiers éléments du grec. Revenu en Italie, Barlaam rétracta les opinions qui avait embrassées en Grèce, redevint bon catholique et écrivit en faveur de l'Église romaine. Clément VII le récompensa en le nommant, en 1342, évêque de Gerace dans le royaume de Naples. On ignore la date de sa mort, mais elle eut lieu avant le 4 août 1348, jour de l'élection de son successeur Siméon de Constantinople. On a de Barlaam. *Contra primatum Papæ liber; Arithmetica algebraica; Ethica secundum stoicos*, des harangues, des lettres de controverse, etc. Comme il a écrit tantôt pour l'une tantôt pour l'autre Église, quelques auteurs ont cru qu'il y avait eu deux Barlaam.

BARLAAM, ermite indien, dont la *Vie* a été écrite par J. Damascène, ouvrage très-goûté des chrétiens d'Égypte, traduit en cophte et en français par le P. Antoine Girard, jésuite.

BARLAND ou **BARLANDUS**. *Voyez* **BAARLAND.**

BARLÆUS. *Voyez* **BAERLE**.

BARLES (Louis), médecin, pratiqua son art à Marseille; il traduisit de Graaf les *Découvertes sur les organes de la génération*, y joignit les nouvelles recherches de van Hoorn et Wesling, et les fit imprimer en 1674. La meilleure édition est celle de Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

BARLESIO, BARLEZIO ou **BARLETIUS** (Marin), de Scutari, a donné *De vitâ et laudibus Scanderbegii*, Strasbourg, 1537, in-fol., traduit en français par le P. Duponcet, 1709, in-12; *De expugnatione Scodrensi* (du siége de Scutari), Bâle, 1556, ces deux ouvrages abrégés par G. B. Pontanus, Hanau, 1609; *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578.

BARLETTA (Gabriel), dominicain à Naples au 15e siècle, se fit une grande réputation par des sermons qu'on ne lit plus aujourd'hui que pour le burlesque qu'ils contiennent. Il y en eut pourtant alors plus de vingt éditions, dont les meilleures sont celles de Lyon, 1536, Venise, 1571, in-8°.

BARLETTI DE SAINT-PAUL, savant littérateur, originaire de Naples, né à Paris en 1734, conçut de bonne heure un plan d'amélioration de l'enseignement. Il avait déjà composé une *Encyclopédie de la jeunesse*, en 18 vol., dans laquelle il développait un nouveau système d'éducation, lorsqu'il fut nommé, en 1756, sous-instituteur des enfants de France. Mais, ayant éprouvé beaucoup de désagréments relativement à l'impression de ce grand ouvrage, qui n'eut jamais lieu, il passa en Espagne en 1770, et fut nommé professeur de belles-lettres à Ségovie, place dont il se démit trois ans après. Son *Nouveau système typographique*, qu'il publia en 1776, in-4°, lui valut une gratification de 20,000 fr. Son mérite fut même respecté pendant la révolution, et il fut successivement membre du jury d'instruction publique en 1793, et professeur de grammaire à l'école centrale de Fontainebleau. Barletti est mort le 3 octobre 1809, sans avoir pu exécuter son vaste plan d'éducation. Les autres productions remarquables de ce laborieux écrivain sont: *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instruction de la jeunesse*, Bruxelles, 1780, in-4°; *Les dons de Minerve aux pères de famille*, 1782; *Plan d'une maison d'éducation*, 1784; *Nouveaux principes de grammaire et d'orthographe*, in-4°, 1788, etc.

BARLOTTA (Joseph), poëte sicilien, né à Trapani le 13 décembre 1654, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et s'acquit une réputation comme prédicateur. Dans ses loisirs il cultiva la poésie, s'exerçant sur des sujets pieux. On a de lui un poëme *sur le massacre des Innocents*, sous un titre singulier, Trapani, 1695, in-4°; des *sermons* et un recueil de *poésies diverses, sonnets, odes*, etc.

BARLOW (Thomas), théologien anglais, né en 1607 à Langhill, professeur à Oxford, mort évêque de Lincoln en 1691, se signala par ses écrits contre la doctrine catholique. Les principaux sont: *De la tolérance en matière de religion*, 1660; *l'Origine des sinécures*, 1676; *Principes et doctrines de la cour de Rome sur la déposition des rois*, traduits en français par de Rosemond, 1679, in-8°; *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, Oxford, 1658, in-4°.

BARLOW (François), peintre anglais, né en 1646 dans le Lincolnshire et mort en 1702, s'appliqua à peindre les animaux, et se fit remarquer par la correction de son dessin; mais il péchait entièrement par le coloris. Holler a beaucoup gravé d'après lui.

BARLOW (Joel), écrivain politique et poëte, né à Reading, dans le Connecticut, en 1755, d'une famille anglaise établie en Amérique, se trouvait encore au collége de New-Haven, lorsque éclata la rupture des États-Unis avec leur métropole. Il s'engagea comme volontaire, et se distingua dans plusieurs circonstances; c'est dans le loisir des camps qu'il esquissa le plan de son poëme intitulé: *La Colombiade*. Il fut élu aumônier d'une brigade par l'État de Massachussets, en 1776; après la paix de 1783, Barlow quitta la carrière ecclésiastique pour se livrer entièrement à l'étude des lois, et le barreau ne tarda pas à se féliciter d'avoir fait son acquisition. Il publia, en 1787, la *Colombiade* qui obtint un grand succès en Amérique et en Angleterre. Chargé d'une mission commerciale par la compagnie de l'Ohio, Barlow vint en France en 1789, et s'y occupa avec succès des intérêts de cette société. La colonisation, commencée par cette compagnie en 1788, prit un accroissement si rapide, qu'en 1812 on y comptait déjà 230,760 âmes. L'État de l'Ohio est aujourd'hui le 17e de l'Union et renferme une population de plus

Digitized by Google

de 900,000 habitants. Barlow, pendant les premières années de la révolution française, habita l'Angleterre où il publia plusieurs ouvrages politiques, entre autres celui qui avait pour titre: *Avis aux ordres privilégiés*. Ses ouvrages eurent une telle vogue en Angleterre que Fox fit lui-même l'éloge de l'auteur dans la chambre des communes; mais ils déplurent au gouvernement qui lui intima l'ordre d'évacuer le royaume. Il revint en France où il reçut, comme une marque d'estime, le titre de citoyen français. Son gouvernement le chargea, en 1794, de faire des traités avec les régences barbaresques, et d'obtenir la liberté des Américains qui y étaient retenus captifs; il eut le bonheur de réussir dans cette négociation. Il revint en France en 1798, et s'y fixa jusqu'en 1805, qu'il repassa en Amérique. Nommé en 1811, ministre plénipotentiaire auprès de Napoléon, il s'était rendu à Wilna, en octobre 1812, et en revenait avec les débris de l'armée française, lorsqu'une inflammation des poumons causée par le froid excessif l'enleva subitement à Zarnowich, le 26 décembre. Outre la *Colombiade* et l'*Avis aux ordres privilégiés*, on a de Barlow *Conspiration des Rois; Lettres à la Convention; Réminiscence royale; Lettres aux Piémontais*, et une traduction anglaise des *Ruines de Volney*.

BARLOW, habile horloger anglais, inventa en 1676 les montres à répétition.

BARLOWE (Guillaume), savant prélat anglais, né dans le comté d'Essex, mort évêque de Chichester en 1568, fut tour à tour protestant et catholique, et mena une vie extrêmement agitée sous les différents règnes depuis Henri VIII jusqu'à Élisabeth. On a de lui quelques *écrits* obscurs contre le sacrifice de la messe et le rit catholique,

BARLOWE (Guillaume), physicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembroke, entra dans les ordres, et devint archidiacre de Salisbury. Il est le premier qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant. Ses découvertes à cet égard ont été insérées dans l'*Aide du navigateur*, Londres, 1597; et *Avertissement magnétique*, ibid., 1616. Il mourut en 1625.

BARMANN (Jean-Baptiste), prieur de l'abbaye de Weingarten, dans la forêt Noire, et ensuite professeur et prieur à Hof, naquit à Immenstadt, le 1er mars 1709 et mourut le 16 avril 1788. Il a publié en allemand un livre de chant des Églises catholiques, Augsbourg, 1760.

BARME (Roger de), président au parlement de Paris, sous les rois Louis XII et François Ier, naquit à Paris et fut choisi à cause de ses talents pour être avocat général; en 1512, il fut prévôt des marchands de Paris; en 1515, il fut envoyé en ambassade à Rome, et, à son retour, 1517, François Ier le nomma président à mortier; il mourut en 1523, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin-des-Champs, dont il est considéré comme le restaurateur.

BARMÉCIDES, nom d'une famille célèbre dans l'Orient par ses richesses, sa magnificence et ses malheurs. Le premier dont l'histoire parle d'une manière authentique est Kaled, fils de Barmek, vizir d'Almansour, deuxième calife Abasside, et gouverneur d'Haroun. Yahya, fils de Kaled, secrétaire de ce même Haroun surnommé depuis Al-Raschid, devint son vizir, et c'est son second fils Giafar qui figure dans les *Mille et une Nuits* comme le compagnon des promenades nocturnes de Haroun Al-Raschid. Ce prince conçut de l'ombrage en voyant le crédit et les immenses richesses de la famille de son vizir; il fit mettre à mort Giafar, le 29 janvier 803, et envoya le père et les frères de Giafar à Rakka en Mésopotamie où ils finirent leurs jours dans la captivité.

BARNABÉ (St.), un des premiers disciples des apôtres, après la mort de J. C., était juif et né dans l'île de Chypre. Ayant embrassé la foi, il reçut avec St. Paul mission d'aller la prêcher aux Gentils, voyagea avec lui dans différents pays, et fut martyrisé, dit-on, à Salamine. L'épître que nous avons sous le nom de cet apôtre, insérée dans divers recueils, a été traduite en français par le P. le Gras.

BARNARD (Jean), auteur ecclésiastique, mort à Newark en 1683, est principalement connu par un ouvrage anglais intitulé: *Censura cleri*, contre les prêtres de mauvaises mœurs, Londres, 1660, in-4°. On lui doit encore *Theologo-historicus*, Londres, 1683, in-8°, et quelques autres ouvrages.

BARNARD (Jean), chanoine mineur de Saint-Paul à Londres vers le milieu du 17e siècle, a publié une collection précieuse d'hymnes, d'anciennes prières et de répons par les anciens compositeurs anglais Tallis, Parsons, Morley, Gilis, etc., sous ce titre: *The first book of Selected Church Music, etc.*, Londres, 1641.

BARNARD (Jean), né de parents quakers à Reading dans le Berkshire en 1683, quitta cette secte et rentra dans l'Église anglicane. Député par le corps des marchands de vins pour présenter à la chambre des lords leurs observations sur un bill qui les concernait, il montra tant de talents qu'il fut élu en 1722 membre du parlement par la Cité. Successivement lord-maire de Londres et alderman, il mérita pour sa bonne administration le nom de *Père de la Cité*, se retira en 1758, et vécut à Clapham jusqu'au 29 août 1766.

BARNARD (Théodore), peintre hollandais, élève du Titien, s'établit en Angleterre, où il fut employé par divers prélats. On lui attribue les tableaux de la cathédrale de Chichester.

BARNARD (Jean), ministre de Massachusett, fut un des plus célèbres théologiens de l'Amérique, et très-savant en mathématiques et en architecture navale. Il a laissé un grand nombre de *Sermons*, et un tableau des ministres célèbres de la Nouvelle-Angleterre, qui se trouve dans la collection historique de l'État de Massachusett.

BARNARD (Édouard), ministre de l'Évangile dans l'État de Massachusett, mort en 1744, a laissé quelques *Sermons*.

BARNARD (Thomas), ministre dans le même État, mort en 1776, dirigea longtemps l'Église de Salem et acquit une grande réputation de piété.

BARNAUD (Nicolas), médecin protestant, né à Crest en Dauphiné dans le 16e siècle, s'appliqua longtemps à la recherche de la pierre philosophale, et composa des livres d'alchimie. Après la St.-Barthélemi, il se réfugia à Genève où il fit imprimer, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, *le Réveil-Matin des Français et de leurs voisins*, Édimbourg, 1574, in-8°, en 2 dialogues, dont le 1er avait paru en latin dès 1573, dirigé contre les auteurs des massacres. On lui attribue un ouvrage fort rare intitulé: *le Miroir des Français*, 1583, in-8°, publié sous le nom

de *Montand*. Il y présente le tableau de la France sous Henri III, et les remèdes qu'il propose ont une analogie singulière avec ceux de la révolution française. Delisle de Sales en a donné l'analyse dans son ouvrage intitulé : *Malesherbes*, Paris, 1803, in-8°. Barnaud est du nombre des auteurs auxquels on attribue le fameux traité *De tribus impostoribus*, qui d'ailleurs est resté inconnu jusqu'à ce jour.

BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), né à Grenoble en 1761, débuta très-jeune au barreau, prononça au parlement de cette ville en 1783, à l'âge de 22 ans, un discours *sur la nécessité de la division des pouvoirs dans le corps politique*, et publia, en 1783, un opuscule en faveur de la constitution anglaise, intitulé : *Esprit des Édits*. Appelé aux états généraux, il montra une ardente opposition aux deux ordres privilégiés et fut le vigoureux adversaire de Cazalès et de Maury. Plusieurs fois il lutta d'éloquence avec Mirabeau, et en particulier dans la question du droit de paix et de guerre. Membre du comité diplomatique, il s'occupa des intérêts publics et de la réorganisation des colonies. En 1790, porté à la présidence de l'assemblée constituante, il parut dès lors vouloir revenir sur ses pas dans la carrière révolutionnaire qu'il avait parcourue. Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Barnave fut désigné avec Pétion et Latour-Maubourg pour se rendre auprès d'elle et l'accompagner dans son retour à Paris. Dès ce moment, il fut en relation directe avec la cour, aida Louis XVI de ses conseils, défendit la couronne et perdit sa popularité. Après la clôture de l'assemblée constituante, il se retira dans sa ville natale, mais il fut bientôt décrété d'accusation, mandé à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire à cause de sa correspondance avec la famille royale trouvée dans l'armoire de fer des Tuileries. Son énergie et son éloquence ne purent le sauver ; il fut condamné à mort et périt sur l'échafaud le 29 octobre 1793, âgé de 32 ans.

BARNER (Jacques), médecin et chimiste, né, en 1641, à Elbing en Prusse, enseigna d'abord la chimie à Padoue, puis la médecine et la philosophie à Leipzig, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine et de chimie, en latin, publié à Augsbourg, Padoue et Nuremberg, de 1667 à 1689. Le plus remarquable est *Chimia philosophica*, etc. Nuremberg, 1689, in-8°.

BARNES ou **BERNERS** (Julienne), fille de sir James Berners, décapité sous Richard II, née à Roding, province d'Essex, vers la fin du 14e siècle, prieure de Sopewell, près de St.-Alban, où elle vivait encore vers 1460. Elle a composé quelques Traités sur la fauconnerie, la chasse et le blason, St.-Alban, 1481 ou 1486, réimprimés à Westminster, 1496 et plusieurs fois à Londres, 1550 et 1595. La dernière édition a pour titre : l'*École du gentilhomme* ou le *Livre de St. Alban*.

BARNES (Robert), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut en 1535 envoyé par ce monarque en Allemagne pour conférer avec les théologiens de Wittenberg sur l'affaire de son divorce, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte ; il lui fut enjoint de se rétracter ; il le fit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il ne fit qu'aigrir ses ennemis. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre du roi, et bientôt après condamné, sans examen et comme hérétique, à périr dans les flammes. Il subit son supplice le 30 juillet 1540, argumentant jusqu'au dernier soupir en faveur de sa doctrine. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Vitæ romanorum pontificum*, publié en latin à Wittenberg en 1536, avec une préface de Luther.

BARNES ou **BARNS** (Jean), bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre vers la fin du 16e siècle, professa longtemps la théologie dans une maison de son ordre à Douai, d'où il repassa en Angleterre. En 1624, il fut obligé de se réfugier à Paris pour éviter les poursuites de l'inquisition ; il y fut arrêté le 5 décembre 1626, garrotté sur un cheval, livré à deux de ses confrères, conduit par la maréchaussée et enfermé au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles : il y resta jusqu'au 11 mai 1628, que le nonce du pape le fit transférer à Rome et mettre dans les prisons du saint-office, où il mourut après 30 ans de captivité. Il s'était fortement prononcé contre les opinions ultramontaines, dans un traité en anglais sur la suprématie des conciles.

BARNES (Josué), né à Londres, le 10 janvier 1654, mort le 3 août 1712, professeur de grec à l'université de Cambridge. Le docteur Bentley disait de lui qu'il savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. Il a donné des éditions d'Anacréon et d'Euripide ; celle d'Homère, *Homeri opera*, grec et latin, Cambridge, 1710, 2 vol. in-4°, est une des plus complètes de ce poëte.

BARNEVELD (Jean d'OLDEN), grand pensionnaire de Hollande, l'un des plus illustres citoyens de la république des Provinces-Unies, né à Amesfoord, dans la province d'Utrecht, en 1549, d'une des plus anciennes familles du pays ; il étudia le droit à la Haye ; de là, il se rendit successivement à Louvain et à Bourges pour y compléter ses études. Les guerres de la Ligue l'ayant obligé, comme beaucoup d'autres étudiants, à quitter la France, il s'en fut à Bâle, puis à Cologne, et de là à Heidelberg. Il revint se fixer à la Haye comme avocat, en 1570. La guerre des Pays-Bas contre le roi d'Espagne était alors dans toute sa force ; Barneveld y prit part comme volontaire. Il porta les armes devant Harlem et devant Leyde ; mais ce n'était point dans les camps que l'appelait son génie naturel ; c'est dans la carrière difficile de la diplomatie et des travaux parlementaires qu'il devait rendre de glorieux services à son pays. En 1576, il fut nommé conseiller et pensionnaire de la ville de Rotterdam. En 1584, après l'assassinat du prince d'Orange, les États-Généraux nommèrent stathouder, en remplacement de son père, le jeune Maurice, qui n'avait pas encore 17 ans. Les affaires des Espagnols étaient, sous la conduite du prince de Parme, en bon train. Plusieurs villes des plus importantes étaient entre leurs mains ; un grand nombre d'autres assiégées et pressées vivement ; les Vallons étaient soumis, la Flandre subjuguée, le Brabant entamé, la Hollande et la Zélande menacées, le reste des provinces mal soutenu ; l'armée se trouvait réduite à 5,000 hommes, et les revenus du trésor à une très-grande pénurie. Les États-

Digitized by Google

Généraux, convaincus de leur impuissance, envoyèrent en 1585, une députation solennelle à Henri III, roi de France, pour lui offrir la souveraineté des Pays-Bas. Ce prince refusa nettement après quelques tergiversations. Les États s'adressèrent la même année à la reine Élisabeth. Barneveld était l'un des chefs de cette députation. Élisabeth déclina la qualité de souveraine, et se tint simplement à celle d'auxiliaire. Le traité fut ratifié en octobre 1585. Il portait que la reine enverrait au plus tôt, en qualité de gouverneur général des Provinces-Unies, un seigneur de marque et de la religion réformée, ainsi qu'une armée entretenue à ses frais pendant la guerre, et dont les frais seraient remboursés à la paix, etc.; ce traité stipulait différentes conditions dont Barneveld n'eut point de peine à démêler l'astucieuse politique. Les États, suivant son conseil, se décidèrent à profiter du secours des Anglais, tout en veillant sur eux avec attention. Pour former un contre-poids aux vues ambitieuses de Leicester, Barneveld, avant l'arrivée de ce gouverneur, fit déférer au jeune Maurice le stathoudérat particulier de la Hollande et de la Zélande, 1585. En 1587, Barneveld notifia, au nom du pouvoir suprême, les griefs de la république contre Leicester, et détermina une ambassade chargée de porter plainte devant Élisabeth. Leicester tenta de faire enlever Barneveld et Maurice, et échoua; las de voir tous ses projets déconcertés, il regagna l'Angleterre à la fin de 1587, laissant à son lieutenant le commandement de ses troupes. En 1590, Barneveld passa en Angleterre comme ambassadeur, et conclut avec Élisabeth un traité, pour la reddition de trois places fortes de la république, occupées par les Anglais comme gages de leur créance pour les frais de la guerre. En 1598, il fut encore envoyé en ambassade auprès de Henri IV, et pour détourner ce prince de signer la paix avec l'Espagne. En 1607, après plus de quarante ans de guerre, l'archiduc Albert, gendre de Philippe II, dont il avait reçu l'investiture des Pays-Bas, fit les premières avances de paix à la république; ces ouvertures furent agréées : on signa de part et d'autre une suspension d'armes de huit mois, afin de pouvoir travailler efficacement à la conclusion de la paix. La ville de la Haye fut choisie pour le lieu du congrès. Barneveld était chargé de porter la parole. Le premier point sur lequel il insista fut la reconnaissance pleine, et sans aucune réserve, de l'indépendance des Provinces-Unies. Ce point fut accordé presque sans difficulté; mais le second, qui concernait la liberté du commerce, souleva de graves débats, et menaça de rendre tout accommodement impossible. Ce fut alors que Barneveld mit en avant la proposition d'une trêve. Le prince Maurice, qui au fond ne voulait point sérieusement de la paix, se prononça ouvertement contre la trêve. Ses partisans accusèrent Barneveld d'être vendu, soit à l'Espagne, soit à la France. Le délai fixé pour le congrès était expiré; les plénipotentiaires s'étaient retirés; le parti de Maurice était triomphant. Dans cette conjoncture délicate, Barneveld se rend devant l'assemblée des États; là, déplorant l'aveugle acharnement auquel il est en butte, il offre sa démission et se retire. Aussitôt les États délibèrent; on nomme des députés pour le prier de ne point abandonner la république dans ces temps difficiles; il se laisse fléchir et ramène ainsi à lui presque tous les suffrages. Maurice lui-même est obligé de céder, et la trêve, premier gage de la paix, est signée en avril 1609. Les deux partis, qui s'étaient si hautement dessinés dans le cours du congrès, choisirent dès lors un autre champ de bataille, celui des opinions religieuses, qui représentaient néanmoins des intérêts politiques opposés. Barneveld se rangea dans le parti d'Arminius. Maurice, au contraire, embrassa ouvertement le parti de Gomar, qui soutenait les principes durs et sévères de Calvin, et avait pour lui le peuple. Alarmé des progrès de Maurice vers le pouvoir souverain, Barneveld fit rendre par les États une ordonnance qui permettait à chaque ville d'avoir son armée, et de faire prêter un serment particulier aux troupes à sa solde. Maurice, fort de l'appui du peuple, empêcha presque partout l'exécution de cette mesure. En même temps, il favorisa secrètement les libelles, les accusations, les outrages, qui recommencèrent à pleuvoir sur Barneveld. On l'accusa de connivence avec Rome et Madrid; on demanda même son supplice. L'illustre vieillard offrit sa démission, mais on refusa de la recevoir; il publia alors une apologie de sa conduite. Mais Maurice, d'accord avec les États-Généraux, fit désarmer toutes les municipalités, et ordonner la convocation d'un synode national. Barneveld, ainsi que les deux pensionnaires de Hollande, Grotius et Hogerbett, sont arrêtés le même jour. Plusieurs citoyens prennent la fuite. L'ambassadeur de France essaie, mais vainement, de prêter aux prisonniers quelque appui. On nomme en février une commission de vingt-quatre membres, entre les mains desquels le procès est remis; et Barneveld fut condamné à mort le 12 mai 1617, et exécuté le lendemain, à l'âge de 71 ans. Le peuple, passant d'un extrême à l'autre, ne vit plus en lui, après son exécution, qu'un martyr; il trempa des mouchoirs dans son sang. La mort de Barneveld est le sujet d'une tragédie allégorique du poète Vondel, son ami, et d'une tragédie de Lemierre. La lettre qu'il écrivit à sa femme avant d'aller au supplice est un monument de tendresse et de grandeur d'âme. Il existe une imitation française en vers de la lettre écrite de sa prison par Barneveldt à son ami Truman.

BARNEVELD (Guillaume d'OLDEN), fils aîné du précédent, occupait un emploi dans la république, et en fut privé lorsque son père fut décapité. Il conçut le projet de le venger, en assassinant Maurice dans le chemin de Ryswick à la Haye. La conspiration fut découverte; Guillaume prit la fuite et se réfugia à Anvers, où il mourut peu de temps après.

BARNEVELD (René), frère du précédent, avait également perdu l'emploi dont il était revêtu; invité par Guillaume à se joindre à lui dans son emploi, il refusa, chercha par tous les moyens à le détourner de son funeste projet : après la fuite de son frère, il fut arrêté, mis en prison et condamné à mort comme complice pour n'avoir pas révélé le complot. Il eut la tête tranchée en 1623.

BARNSTORF (Bernard), naturaliste allemand, a publié un ouvrage intitulé : *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostock, 1703.

BARO (Sparano), jurisconsulte italien, chancelier de Charles d'Anjou, duc de Provence, a laissé un *Corps des lois et coutumes de Bari*, et un *Rosaire des vertus et des vices*, Venise, 1571.

Digitized by Google

BARO (Balthazar), l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Valence en 1600, fut d'abord secrétaire d'Honoré d'Urfé, dont il acheva le roman d'*Astrée*, qu'il publia en 1647, 5 vol. in-8°. Nommé sur la fin de sa vie procureur du roi au présidial de Valence, et trésorier de France à Montpellier, il mourut en 1650. Outre quelques odes, on a de lui 9 pièces de théâtre, imprimées à Paris de 1629 à 1651, in-4° et in-8°, dont le recueil est très-rare.

BAROCCI (Frédéric), ou FIORI FEDERICO D'URBINO, dit *le Baroche*, peintre italien et naturaliste d'Urbin, né en 1528, chef d'une famille qui compte plusieurs hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie, les mathématiques, se forma de bonne heure par l'étude des chefs-d'œuvre de Raphaël et du Titien. Le pape Pie IV l'appela à Rome, où il exécuta plusieurs grands tableaux au palais du Belvédère. Quelques peintres, envieux de ses succès, l'ayant empoisonné dans un repas, il ne fut rappelé à la vie par le cardinal de la Rovère, son protecteur, que pour languir jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On estime surtout de lui une *Descente de croix, le Martyre de St. Vital*, etc.

BAROCCIUS. *Voyez* **BAROZZI.**

BAROERO (Jacques), né à Soglio, dans le comté d'Asti, en 1790, professeur de chirurgie, membre du comité médical, puis premier chirurgien de l'hospice royal de la Charité, a publié *Traité de chirurgie pratique*, Turin, 1824, 2 vol. in-8°. Cet habile praticien s'est noyé dans le Pô, le 9 juillet 1831, lorsqu'il allait visiter un malade, avec deux de ses amis; leur voiture fut entraînée dans le fleuve par un violent orage.

BARON (Eguinaire), jurisconsulte, né en 1495, à St.-Pol-de-Léon, en Bretagne, mort à Bourges, le 22 août 1550, professeur à l'université de cette ville, d'abord antagoniste de Duaren, puis son ami. Ses principaux ouvrages sont : *Pandectarum juris civilici œconomia*, 1555; *Notæ in titulum de servitute; De dividuis et individuis obligationibus*, 1542; *De Beneficiis*, 1549; *In quatuor institutionum libros commentaria*, 1574. Ses œuvres ont été recueillies, Paris, 1552, 3 vol. in-fol.

BARON (Robert), écrivain anglais, vivant sous le protectorat de Cromwell, a publié un roman intitulé : l'*Académie cyprienne*, et une tragédie intitulée : *Mirza*.

BARON (Pierre), théologien du 16e siècle, originaire d'Étampes, sortit de France avec sa famille pour se soustraire aux persécutions auxquelles les protestants étaient en butte sous Charles IX, et alla chercher un asile en Angleterre où il fut pourvu d'une chaire de théologie au collége de Ste-Marguerite de l'université d'Oxford. Baron n'avait point adopté le système rigoureux de Calvin sur la prédestination, et eut à ce sujet une longue querelle avec Whitaker, son collègue. Baron n'ayant pas voulu se soumettre, se retira à Londres où il mourut vers 1599. On cite de lui : *Summa trium de prædestinatione sententiarum* et *Prædictiones in Jonam*, Londres, 1575.

BARON (le P. Vincent), théologien, né en 1604 à Martres, diocèse de Rieux, embrassa la règle de Saint-Dominique et fut chargé d'enseigner la théologie à Toulouse. Nommé en 1656 député de l'ordre au chapitre général à Rome; en 1657 prieur de la maison du noviciat à Paris, et, en 1660, envoyé commissaire en Portugal. Le pape Alexandre avait témoigné le désir de voir composer, d'après la doctrine de saint Thomas, une théologie morale pour s'opposer à celle des nouveaux casuistes. Le père Baron composa l'ouvrage, mais les jésuites le firent condamner à Rome. Le P. Baron mourut à Paris le 21 janvier 1674. Il a laissé : *Theologia moralis*, 1665; *St. Augustini et Thomæ vera et una mens, De humana libertate*, 1666; *Ethica christiana*, 1673.

BARON (Michel BOYRON, dit), fils d'un marchand mercier d'Issoudun, n'était pas destiné à la profession de comédien; mais étant allé à Bourges, il fut si charmé de quelques pièces qu'il vit représenter, qu'il alla offrir ses services à la troupe. Il fut accepté, et courut la province pendant plusieurs années. Ses talents ayant attiré l'attention, on l'engagea à venir débuter à l'hôtel de Bourgogne, où il obtint un grand succès. Il mourut en 1655 des suites d'une légère blessure qu'il s'était faite au pied, dans le rôle de don Diègue, en repoussant, avec le mouvement d'indignation que la situation exige, son épée qui n'a pu le venger du comte. Le mal ayant été négligé, il devint nécessaire de lui couper la jambe. Il n'y voulut jamais consentir. « Il ferait beau voir, disait-il, un roi de théâtre avec une jambe de bois! » — Sa femme mourut d'une révolution subite en apprenant qu'un de ses amants venait de lui voler tout son argent et tous ses meubles de prix.

BARON (Michel BOYRON, dit), né à Paris, en 1653, fils du précédent, fut l'élève et l'ami de Molière qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fit supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les avait perfectionnés par l'art. Figure noble, taille imposante, voix sonore, geste naturel et intelligence supérieure, il réunissait tout. Racine, après avoir donné aux autres acteurs les instructions les plus détaillées sur leurs rôles, lui disait : « Pour vous, « M. Baron, je vous livre à vous même; votre cœur vous « en apprendra plus que mes leçons. » Il estimait peu sa profession; mais il faisait un cas extrême de son art, et surtout de lui-même. Il affectait avec les grands un ton d'égalité familière qui ne lui réussissait pas toujours bien. Un jour, son cocher et son laquais ayant été battus par ceux du marquis de Biron, il porta sa plainte au marquis, et lui dit : « Vos gens ont maltraité les miens; je vous en « demande justice. » Il répéta tant de fois *vos gens et les miens*, que le marquis, impatienté du parallèle, lui dit : « Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? Pour« quoi as-tu des gens? » Il avait aussi la manie de passer pour homme à bonnes fortunes, et l'on croit qu'il a voulu se peindre lui-même dans la pièce qui porte ce titre. Les bontés de beaucoup de grandes dames pouvaient autoriser en lui ce genre de fatuité. En 1691 il quitta le théâtre, et il y remonta en 1720, au bout de vingt-neuf ans, en ayant lui-même soixante-huit. Il y eut encore d'étonnants succès; mais quelquefois aussi on lui fit sentir la décadence de ses moyens « Ingrat parterre! s'écriait-il alors, « si tu as du goût, c'est moi qui te l'ai donné, et tu le « tournes contre moi! » Une fois, on lui cria : « Plus « haut. — Et vous, plus bas. » répliqua-t-il. Il fut obligé de faire des excuses au public, et commença ainsi : « Messieurs, je n'ai jamais senti avec plus d'amertume

Digitized by Google

« qu'en ce moment la bassesse de mon état... » On voulut bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les applaudissements l'empêchèrent de continuer. Il mourut le 29 décembre 1729, âgé de soixante et dix-sept ans. Son théâtre, en 3 vol. in-12, Paris, 1759, contient sept comédies, le *Coquet trompé*, les *Enlèvements*, la *Coquette*, l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Andrienne*, le *Jaloux*, et l'*École des Pères*; la meilleure, l'*Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre. De plus, il a imité en vers une satire et dix odes d'Horace.

BARON (Jean), graveur, né à Toulouse en 1631, étudia son art à Rome, où il se fixa. On a de lui plusieurs pièces d'après le Bernin et le Poussin, etc.

BARON (François), consul de France à Alep, fut envoyé par Colbert à Surate, en 1671, y fit prospérer le commerce français pendant son administration, et y mourut en 1683.

BARON (Bonaventure), dont le vrai nom était FITZ-GÉRALD, moine irlandais, né à Clonmel, mort aveugle à Rome en 1696, dans un âge très-avancé, a publié, en latin, plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont les plus remarquables ont été réunis sous le titre d'*Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, in-fol.

BARON (Hyacinthe-Théodore), professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris, né en avril 1686, mort le 28 juillet 1758, âgé de 73 ans, fut l'éditeur de la *Pharmacopœa parisiensis*, 1732, in-4°, et publia quelques dissertations académiques, dont la plus curieuse est la suivante: *An senibus chocolatæ potus?* 1739.

BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, né à Paris le 12 août 1707, mort le 27 mars 1787, était habile médecin et a publié trois ouvrages que l'on peut considérer comme d'utiles matériaux pour l'*histoire* qui reste encore à faire de la Faculté de Paris.

BARON (Bernard), graveur français, s'établit à Londres, où il mourut en 1766. Parmi les pièces que l'on a de lui, il faut remarquer *Charles Ier, roi d'Angleterre*, d'après Vandyck; *Jupiter et Antiope*; *la Famille du comte de Nassau*, d'après le Titien; *les Joueurs de cartes*, d'après Teniers.

BARON (Richard), écrivain politique, né à Leeds dans le Yorkshire, mort en 1768, a publié une collection de petits traités, sous ce titre: *The pillars of priestcraft and orthodoxy shaken*. Après sa mort on y ajouta deux autres vol. par souscription.

BARON D'HÉNOUVILLE (Théod.), frère du précédent, médecin, membre de l'Académie des sciences, né à Paris, le 17 juin 1715, et mort le 10 mars 1768, a publié des éditions du *Cours de chimie* de Lemery, augmenté, Paris, 1756, in-4°, et de la *Pharmacopée* de Th. Fuller, en latin, Paris, 1768, in-12, et plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*. Ses connaissances étaient très-étendues en chimie et en pharmacie.

BARON (Ernest-Théophile), célèbre luthiste, né à Breslau, le 27 février 1696, voyagea en Allemagne, en 1722 et 1727, resta à la cour de Saxe-Gotha jusqu'en 1732, puis vint se fixer à Berlin, où il mourut le 12 avril 1760. Il a publié une grande quantité de musique pour luth, et des *Recherches historiques, théoriques et pratiques sur le luth*, avec des compléments, ouvrage très-estimé.

BARONI (Adrienne-Basile), surnommée *la Belle Adrienne*, née à Mantoue, s'attira par ses grâces et ses talents les hommages des poëtes de son temps. Le recueil des vers qui lui furent adressés parut en 1632, en 1 vol. in-8°.

BARONI (Léonore), sa fille, habile cantatrice, se fit également admirer par ses talents naturels et par les plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit.

BARONI (Cavacabo-Gaspar-Antonio), peintre italien, né près de Roveredo en 1682, mort en 1759, élève de Balestra, dont il eut les défauts, ne fut qu'un artiste du 3e ordre. Ses meilleures compositions sont une *Cène* à Notre-Dame de Lorette, un *Élie*, un *Élisée*, etc.

BARONI (Théod.), ecclésiastique italien, mort à Mantoue en 1774, a laissé un recueil de *Thèses* philosophiques et une *Dissertation* sur le culte rendu aux martyrs par les premiers chrétiens.

BARONIO (Vincent), médecin italien, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé: *De pleuripneumonià anno 1623 Flaminiam infestante, et à nemine observatâ*, etc., Forli, 1638, in-8°.

BARONIUS (Dominique), prêtre et prédicateur florentin au 16e siècle, écrivit contre l'Église romaine, et partagea les erreurs religieuses des Vaudois.

BARONIUS (César), né le 30 octobre 1538 à Sora, dans le royaume de Naples, fut un des premiers disciples de St. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, et général après lui de cette congrégation. Clément VIII, dont il était le confesseur, le nomma cardinal et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave de Léon XI, et dans celui de Paul V, il eut plus de 30 voix pour la tiare. Il travailla jusqu'à sa mort, le 30 juin 1607, à ses *Annales ecclésiastiques*, en 12 vol. in-fol., qui vont jusqu'en 1198, et dont le 1er parut à Rome en 1588. Cet ouvrage renferme beaucoup de fautes de chronologie et d'histoire; mais il suppose des recherches immenses; il est classique dans son genre. Les plus belles éditions sont celles de Rome, 1586, et d'Anvers. On préfère la 1re, parce qu'on y trouve le *Traité de la monarchie de Sicile*, qui a été omis dans la 2e édit., après avoir été supprimé par une ordonnance du roi d'Espagne. On doit encore à ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol.

BARONIUS (Juste), né à Xanten, dans le duché de Clèves, vivait vers 1604; il abjura le calvinisme entre les mains du pape Clément VIII et du cardinal Baronius, qui lui servit de parrain. Il a publié *les Motifs de sa conversion*, un *Traité des préjugés contre les hérétiques*, et un *Recueil* de lettres en latin, Mayence, 1605, in-8°.

BARONIUS (Franç.-Manfredi), écrivain sicilien du 17e siècle, mort en 1654, a publié sur la Sicile divers ouvrages historiques, cités par Mazzuchelli.

BAROR, prince tributaire d'Arménie, succéda à son père Sgaorty, et se ligua avec Arbace, Bélésis et Paramaz, pour renverser l'empire d'Assyrie. Ninive tomba en leur pouvoir, et la puissance de Sardanapale fut renversée. Baror se fit déclarer roi à sa place, l'an 747 avant J. C., et mourut après 43 ans de règne.

BAROTIUS (Scipion), chanteur à l'église Saint-Martin de Cologne, au commencement du 17e siècle, a publié *Sacri concentus* 8 voc. suivis d'une *messe* et d'un *Magnificat*, 1622.

Digitized by Google

BAROTTI (JEAN-ANDRÉ), littérateur, né en 1701 à Ferrare, fut bibliothécaire de cette ville, composa un grand nombre d'ouvrages, et parvint à un âge assez avancé. Il mourut le 1er janvier 1772. On cite de lui : *Dissertation* italienne sur le proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays*, Ferrare, 1728 ; *Défense des écrivains ferrarais*, insérée dans le recueil des *Esami di varj autori*, etc., Venise, 1739, in-4° ; *Discours académique sur l'empire des femmes*, Bologne, 1745, in-8°; une traduction italienne de la *Manière de bien penser*, du P. Bouhours, Modène, 1745, in-4° ; de bonnes éditions des *Poésies sacrées* de Jérôme Baruffaldi, des *OEuvres* de l'Arioste, de la *Secchia rapita* de Tassoni, etc.

BAROTTI (l'abbé LAURENT), fils du précédent, prédicateur, biographe et poëte, né à Ferrare, le 20 décembre 1724, prit l'habit de Saint-Ignace, en 1740, fut chargé d'enseigner la grammaire et la rhétorique dans divers colléges, quitta l'enseignement pour la prédication, et parut pendant plusieurs années avec éclat dans différentes chaires d'Italie. A la suppression de son ordre en 1773, il se retira à Ferrare, où il mit en ordre les matériaux laissés par son père pour l'histoire littéraire de cette ville, s'adonna à la poésie, et mourut en 1801. Il a édité l'ouvrage de son père : *Memori istoriche de' litterati ferraresi*, 1777, dont la suite, publiée en 1798, est entièrement de l'abbé Barotti, et à laquelle Baruffaldi a ajouté une continuation. On doit encore à Barotti : *Serie di vescovi et arcivescovi di Ferrara*, 1781 ; *Lezioni sacre*, recueil de ses sermons ; *La Fisica*, poëme, *Il Caffé*, id.

BAROU DU SOLEIL (PIERRE-ANT.), procureur du roi au présidial de Lyon, né dans cette ville en 1741, a traduit quelques ouvrages anglais, et publié un *Éloge* de Prost de Royer, son compatriote, Lyon, 1785, in-8°. Le 13 décembre 1793, après le siége de cette ville, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, à l'âge de 52 ans.

BAROUD (CLAUDE-ODILE-JOSEPH), avocat, né à Lyon en 1755, exerça d'abord sa profession dans cette ville ; mais ensuite vint à Paris, gagna la confiance de M. de Calonne, et fit alors des finances le sujet de ses écrits. Il rédigea les différents *mémoires* publiés en 1813 pour Michel jeune, contre Reynier, Boissière et Guible, prévenus de faux en écritures de commerce, et acquittés par la cour d'assises. Il est auteur de diverses brochures pseudonymes sur les finances, imprimées en 1814 et 1816. Nous citerons ses *Observations en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés, et en faveur des émigrés eux-mêmes*, Paris, 1814 ; *Adresse des contribuables aux créanciers de l'arriéré*, Lyon, 1816, in-4°. Baroud est mort au mois de juin 1824.

BAROZZI (FRANÇOIS), **BAROCCI** ou **BAROCCIUS**, noble vénitien et parent des papes Eugène IV et Paul II, fut professeur de droit canon à Padoue en 1447. Il était grand jurisconsulte, bon orateur et savant dans les langues anciennes. Nommé chanoine de Bergame, puis évêque de Trévise, il y mourut en 1471. Il a laissé en manuscrit un traité intitulé : *De cognitione juris; l'Oraison funèbre* de Bertholde d'Este, général vénitien.

BAROZZI (FRANÇOIS), autre écrivain vénitien, plus célèbre dans les lettres, cultiva la philosophie et les mathématiques, et ne put, malgré ses grandes qualités, se garantir du travers de l'alchimie et de la magie, ce qui causa le malheur de sa vie. Ses nombreux ouvrages sur la physique, la mécanique, la cosmographie, ses *Commentaires* sur Euclide, ont été imprimés à Venise de 1560 à 1580.

BAROZZI (JACQ.), noble vénitien, neveu du précédent, très-savant dans les mathématiques, hérita de la bibliothèque de son oncle, qu'il augmenta beaucoup, et dont il fit imprimer le catalogue à Venise, en 1617, in-4°. On a de lui un *Commentaire* sur la sphère et un *Traité* de mathématiques.

BAROZZI (PIERRE), évêque de Béthune dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue, a donné *Moyen de bien mourir*, des *Hymnes*, etc.

BAROZZIO. *Voyez* **VIGNOLE**.

BARRA (JOSEPH), né à Palaiseau, près de Versailles, saisi d'une exaltation précoce lors de la révolution, demanda à entrer comme tambour dans la division Bressuire, commandée par Desmares en 1792 : il n'avait pas douze ans. Il partagea toutes les fatigues et tous les dangers de la guerre ; lutta seul un jour contre deux ennemis qu'il fit prisonniers. En frimaire an II, frappé au front d'un coup de sabre dans une mêlée, il tomba et mourut en pressant la cocarde tricolore sur son cœur.

BARRA (PIERRE), médecin de Lyon, est auteur des ouvrages suivants : *De l'abus de l'antimoine et de la saignée*, Lyon, 1664, in-12 ; *De l'usage de la glace, de la neige et du froid*, ib., 1671-75 ; *Traité latin sur les vrais termes de l'accouchement*, ibid., 1666, in-8°.

BARRABAND (PIERRE-PAUL), l'un des peintres d'oiseaux les plus distingués que la France ait produits, était fils d'un ouvrier de la manufacture de tapis d'Aubusson. Né dans cette ville en 1767, il annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour le dessin. A treize ans, il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Malaine, peintre-dessinateur des Gobelins ; mais bientôt il fut en état de se passer de maître, et n'étudia plus que la nature. Il s'était déjà fait une réputation par quelques petits tableaux de fleurs qui promettaient un rival à Van-Huysum, lorsque le célèbre voyageur le Vaillant le chargea de dessiner et de peindre les oiseaux de sa collection. Il se vit dès lors accablé de demandes ; mais, laborieux, et travaillant avec une facilité rare, il put fournir des planches au *Buffon* publié par Sonnini, à l'*Histoire des insectes* de Latreille, et au magnifique ouvrage sur l'Égypte. Dans le même temps, il exécuta de nombreux dessins pour la manufacture de Sèvres. En 1804, Barraband peignit, d'après les dessins de M. Percier, le plafond d'un cabinet portatif, destiné à Joseph Bonaparte. Il fut ensuite chargé de décorer la salle à manger de St.-Cloud. L'année précédente, par un décret daté de Varsovie, le 25 janvier, Barraband avait été nommé professeur de l'école des arts à Lyon. Il tomba malade peu de temps après son arrivée dans cette ville, et il y mourut le 1er octobre 1809, âgé de 42 ans.

BARRABAS, Juif séditieux et homicide, avait été condamné à mort en même temps que J. C. ; mais les Juifs demandèrent à Pilate de le délivrer, Pilate le délivra de préférence au Christ, à l'occasion de la fête de Pâques.

BARRADAS (SÉBASTIEN), surnommé l'*Apôtre du*

Digitized by Google

Portugal, à cause de son zèle infatigable pour la prédication, né à Lisbonne en 1542, avait d'abord enseigné dans les universités de Coïmbre et d'Evora, pendant plusieurs années. Il mourut en odeur de sainteté en 1615. Ses ouvrages, parmi lesquels on remarque *Comment. in concord. et historiam evangelicam,* ont été recueillis à Cologne en 1620, 4 vol. in-fol.

BARRAIRON (François-Marie-Louis), administrateur général des domaines, né à Gourdon en Gascogne, le 10 juin 1746, et mort en 1820, fut membre de la chambre des députés en 1816, conserva ses emplois sous les divers gouvernements qui se succédèrent depuis la révolution, et reçut de tous des faveurs et des titres.

BARRAL (Pierre), abbé, prit les ordres à Grenoble, sa patrie, et vint ensuite à Paris, où il se dévoua à l'éducation de la jeunesse. Il y mourut le 21 juillet 1772. On a de lui : *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres,* avec les PP. Gaubil et Valla, oratoriens, 1758, 6 vol. in-8°, où il prend la défense des jansénistes; beaucoup d'autres écrits également en leur faveur, publiés de 1750 à 1760; *Dictionnaire portatif, géographique et moral de la Bible,* 1758, 2 vol.; un *Dictionnaire des antiquités romaines,* traduit et abrégé du *grand Dictionnaire de Pitiscus; Sevigniana,* 1756, in-12, réimprimé plusieurs fois.

BARRAL (Vincent), né à Nice, fit profession de l'abbaye de Lerins, le 12 mars 1577, fut fait abbé titulaire, et mourut à Palerme, en Sicile, au monastère de St.-Benoît. Il a laissé : *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustr. ac abbatum sacræ insulæ Lerinensis,* 1613. L'île de Lerins, au 5e siècle, était la retraite où se formèrent les saints, le séminaire des grands évêques des Gaules. Ce livre renferme les vies de St. Honorat, le *Commonitoire* de Vincent, des pièces de vers, des hymnes et des notices intéressantes.

BARRAL (Joseph-Marie de), connu sous le nom de *marquis de Montferrat,* né à Grenoble, en 1742, reçu à 22 ans conseiller au parlement, fut un des fondateurs de la bibliothèque publique de Grenoble, en 1772, et fut élu maire de cette ville en 1789. En 1790 président du département de l'Isère, et juge au tribunal de cassation l'année suivante. Après le 18 brumaire, de nouveau maire de Grenoble, et, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, président du tribunal d'appel; en 1803, membre du corps législatif, puis président de la cour impériale de Grenoble et mis à la retraite sans traitement, au second retour des Bourbons, pour avoir participé à l'organisation des corps fédérés pendant les cent jours. Barral mourut le 14 juin 1828. On lui doit une *Description du département de l'Isère,* 1800.

BARRAL (André-Horace-François, vicomte de), frère cadet du précédent, né à Grenoble, le 1er août 1743, fit comme sous-lieutenant les dernières campagnes de la guerre de sept ans; nommé ensuite major dans les dragons de Noailles, il fit en 1782 partie de l'armée qui s'assemblait à Cadix; fut créé maréchal de camp en 1791, et envoyé à l'armée des Alpes, sous Kellermann, en 1792. Il profita du voisinage de la frontière pour passer en Italie; fut, après le 18 brumaire, rétabli dans son grade de général, faveur qu'il dut à la protection de Mme Bonaparte. Nommé préfet du Cher en 1805, il conserva cette place jusque en 1812 et demanda sa retraite. En 1813, il se mit à la tête de quelques soldats, et défendit vaillamment contre les Autrichiens, le poste des Échelles; mais il fut obligé de céder au nombre et de se replier sur Grenoble. Il mettait en ordre des recherches sur les antiquités du Berry, lorsqu'il mourut le 15 août 1829 à 86 ans. On a de lui : *Mémoire sur les usines employés à la fabrication du fer dans le département du Cher,* 1805; une *Lettre sur les signaux chez les Gaulois,* en réponse à un mémoire de Monge.

BARRAL (Louis-Mathias de), frère des précédents, évêque de Troyes, né à Grenoble le 26 avril 1746, et mort le 6 juin 1816, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et se réfugia en Suisse, puis en Angleterre. Rentré en France en 1801, il fut nommé par Bonaparte, le l'année suivante, à l'évêché de Meaux, ensuite à l'archevêché de Tours, premier aumônier de l'impératrice Joséphine, et sénateur en 1806; le roi le créa pair en 1814. On a de lui plusieurs écrits, dont le plus remarquable est celui qui est intitulé : *Fragments relatifs à l'Histoire ecclésiastique du 19e siècle.* Paris, 1814, 1 vol. in-8°, et une *Oraison funèbre* de l'impératrice Joséphine, 1814. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les cent jours, il en fut exclu au second retour du roi, et publia l'année suivante une *Justification* de sa conduite politique, in-8°.

BARRALIER (Honoré-François-Noel-Dominique), né à Marseille en 1805, manifesta de bonne heure un goût décidé pour l'étude des belles-lettres et des langues, surtout du grec. Il avait déjà composé un *Discours sur l'immortalité de l'âme,* quelques *poésies,* et un *Traité de morale,* lorsqu'il mourut à 16 ans le 24 juillet 1821. Son père recueillit ses opuscules et les fit imprimer en 1822.

BARRAN (Henri de), poëte français, est auteur d'une pièce intitulée : *Tragi-comédie française de l'homme justifié par foy,* 1554, in-16, très-rare.

BARRAS (Louis, comte de), lieutenant général des armées du roi, suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, se distingua au combat naval de la Grenade, et contre l'amiral Hood en janvier 1782. Il s'empara ensuite des colonies anglaises de Nevis et de Montferrat, et revint en France, où il mourut peu de temps avant la révolution française.

BARRAS (Paul-François-Jean-Nicolas, comte de), l'un des cinq premiers directeurs de la république française, naquit le 20 juin 1755, à Fos-Emphoux, village de la Provence. Il était l'aîné de trois frères de la branche cadette d'une ancienne famille originaire de Digne. Il commença de bonne heure sa carrière militaire, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Languedoc; mais ses fredaines l'en firent sortir en 1775. On l'envoya alors à l'île de France, dont un de ses parents était gouverneur, et il y entra dans le régiment de Pondichéry. Se rendant à la côte de Coromandel, il faillit périr. Le vaisseau qui le portait, assailli par la tempête, donna contre des écueils qui bordent les Maldives. Tout l'équipage s'abandonnait au désespoir, lorsque, tirant les matelots de leur stupeur, Barras leur fit construire un radeau, monta dessus avec eux, et réussit à gagner une île habitée par des sauvages. Un mois après, il fut secouru et transporté avec ses compagnons à Pondichéry. Son aven-

ture eut un certain éclat, et lui valut quelque renommée. Un peu plus tard, il concourut, sous les ordres du général Belle-Combe, à la défense de Pondichéry, investi par les Anglais. Après la reddition de la ville, il assista, sur l'escadre de Suffren, au combat de la Progua. Ayant ensuite pris parti dans l'Inde pour son parent le gouverneur, contre le ministère, il en éprouva du désagrément et donna sa démission. De retour en France avec le grade de capitaine, il vint à Paris, et s'y livra à son goût pour le jeu et les femmes, ce qui dérangea sa fortune, d'ailleurs médiocre. Barras rétablit un peu ses affaires par son mariage avec M[lle] Templier, fille d'un négociant de Cotignac. Mais, préférant le séjour de Paris, il continua d'y habiter tandis que sa femme restait en Provence. Ainsi il se trouvait dans cette ville au mois de juillet 1789, et il fut présent à la prise de la Bastille. S'étant rendu en Provence, vers le commencement de 1790, il y obtint, par de violentes déclamations, quelque ascendant sur la multitude. On le nomma administrateur du département du Var, puis juré à la haute cour d'Orléans, et enfin, au mois de septembre 1792, député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé en septembre 1793, dans le Midi avec Fréron, il se porta vers Toulon, au moment où cette ville s'était livrée aux Anglais, pour se soustraire au joug de la Convention. Il courut alors les plus grands dangers : après avoir échappé en combattant, à des gens apostés qui attaquèrent sa voiture à Pignans, il s'embarqua à Saint-Tropez, arriva de nuit à Nice, et arrêta, au milieu de son armée, le général Brunet, qu'il accusa d'avoir été, avec le contre-amiral Trogoff, l'auteur secret de la reddition de Toulon. Il mit ensuite en état de siége Marseille, où il se montra néanmoins un peu moins cruel que son collègue Fréron. S'étant porté immédiatement sur Toulon, il suivit lui-même toutes les opérations du siége de cette place. Son premier soin fut d'éloigner de l'armée assiégeante le général en chef Carteaux, dans la seule vue de s'attribuer les honneurs du succès. Il devint un des principaux auteurs de la révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794). Nommé par ses collègues commandant de la garde nationale de Paris, et secondé par sept autres représentants, il dispersa les troupes d'Henriot et s'empara de Robespierre. Nommé membre du comité de sûreté générale, il se déclara tout à fait contre les Montagnards, et se jeta dans le parti de la réaction, désigné sous le nom de *Thermidorien*, parce qu'il avait renversé Robespierre le 9 thermidor. Lorsque le 1[er] avril, la Convention fut assiégée par le peuple des faubourgs, qui venait lui demander du pain et la constitution de 1793, Barras montra encore beaucoup d'énergie; il fit déclarer Paris en état de siége, et donner le commandement des troupes à Pichegru, auquel on l'adjoignit pendant le péril. Le 20 mai suivant, il fut chargé de la direction de la force armée, et il acheva la défaite du parti terroriste. On lui confia ensuite différentes missions pour l'approvisionnement de Paris, et il dirigea la force armée qui protégea les arrivages. Les colonnes sectionnaires ayant marché le 13 vendémiaire (5 octobre 1795) contre la Convention, Barras, qui avait signalé ce mouvement comme dirigé par le parti royaliste, fut encore chargé du commandement général de la force armée. Ce fut dans cette circonstance qu'il employa sous ses ordres Bonaparte qui depuis longtemps sollicitait en vain, auprès du comité de salut public, sa réintégration dans le grade de général de brigade. Barras fut un des cinq directeurs créés par la constitution de l'an III, et il alla avec ses collègues s'établir dans le palais du Luxembourg. Il eut incontestablement la principale part d'influence dans ce conseil souverain : elle s'accrut encore lorsqu'il eut enlevé à Carnot le portefeuille de la guerre et renversé le parti *clichien* (18 fructidor an V—4 septembre 1797). C'est alors qu'une députation du conseil des Cinq-Cents communiqua au Directoire la proposition de déporter tous les nobles en masse. Barras s'y opposa avec une grande énergie, et fit rejeter cet odieux projet. Sieyes, l'un des premiers provocateurs de la révolution de 1789, et qu'une faction puissante avait porté au Directoire (30 prairial an VII—18 juin 1799), ne balança qu'un moment l'autorité de Barras, qui parvint promptement à lui imposer par sa fermeté. A cette époque, le ministre anglais Pitt chargea un agent de faire à Barras la proposition de s'emparer de l'autorité, et lui offrit à cet effet l'appui de son gouvernement. Il parait certain que, d'un autre côté, le directeur prêtait l'oreille à des propositions de la part de la famille des Bourbons. Il se serait engagé, dit-on, à rétablir cette famille sur le trône, moyennant des conditions qui assuraient son propre avenir. Quoi qu'il en soit, le retour de Bonaparte d'Égypte amena un ordre de choses imprévu. Ce général, secondé par Sieyes, réussit à s'emparer du pouvoir; et Barras, rentré dans les rangs des simples citoyens, ne voulut accepter aucun des avantages qui lui furent offerts par le nouveau gouvernement. Bientôt l'ex-directeur vendit sa belle propriété de Grosbois près Paris, et alla s'établir à Bruxelles. Il y resta jusqu'en 1813, époque où, impliqué dans une conspiration contre le gouvernement impérial, il fut exilé à Rome. Vivant tranquille dans cette nouvelle résidence, il la quitta au mois de janvier 1814, lorsque Murat y vint avec son armée. Barras fut arrêté à Turin, et reçut l'ordre de se rendre à Montpellier. On l'avait encore impliqué dans une nouvelle conspiration, où figuraient beaucoup d'autres personnages marquants et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. La chute de Bonaparte termina cette intrigue politique. Barras, de retour à Paris, fut consulté, dit-on, par le gouvernement royal. L'état de sa santé ne lui permettant pas de s'occuper des affaires, il se retira dans le Midi; mais il revint dans la capitale aussitôt après le débarquement de l'ex-empereur à Cannes, ne voulut accepter aucune fonction pendant le règne des cent jours ni participer à rien de ce qui se passait. Il se retira après le second retour du roi, à Chaillot près Paris, et y vécut obscur et tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1829. Dix ans auparavant, dans une lettre envoyée aux journaux à l'occasion de la publication d'un écrit intitulé : *Souvenirs et Anecdotes secrètes* (par Lombard de Langres), Barras, en s'élevant contre certaines assertions qui le concernent dans cet ouvrage, annonçait le projet de publier un jour ses *Mémoires*. Le lendemain de sa mort, les scellés furent apposés sur ses papiers en vertu d'une décision du garde-des-sceaux, Peyronnet, ministre de la justice. Barras n'a pas eu d'enfant. Il avait deux frères : l'un était chanoine de St.-Victor, à Marseille; l'autre, qui avait

Digitized by Google

émigré (le chevalier), était un joueur effréné; il s'est noyé par désespoir.

BARRAUD (Jacques), avocat de Poitiers, mort en 1626, a donné des *Commentaires et éclaircissements sur la coutume du Poitou*.

BARRAUD (Jacques), fils du précédent, se fit connaître comme poëte latin et comme jurisconsulte. On a de lui *Recitatio solemnis de sponsalibus et matrimonio*, 1632.

BARRAUT (Jean, comte de), archevêque d'Arles, mort le 30 juillet 1643, auteur du *Bouclier de la foi contre les hérétiques*, 1631.

BARRE (Pierre la). *Voyez* **BARRIÈRE** (Pierre).

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Ste-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mourut dans cette ville le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Ses travaux littéraires remplirent le cours de sa vie. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Histoire générale d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4°, qui est pleine de recherches, mais inexacte et rarement élégante. La *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, publiée sous son nom, est du chevalier de Saint-Jory.

BARRE (François **POULAIN** de la), littérateur, né à Paris en juillet 1647, cultiva la philosophie et la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne, eut ensuite la cure de la Flamangrie près Laon, mais il n'y resta pas longtemps, il se retira à Genève en 1688, se fit protestant, eut une chaire dans le collége de cette ville, s'y maria en 1690, et y mourut en mai 1723. On a de lui un *Traité de l'Égalité des deux sexes*, 1673, in-12; *De l'excellence des hommes*, 1675; de l'*Éducat. des dames*, 1677, in-12.

BARRE (Jean-Jacques de la), fils du précédent, mort en 1751, ministre à Genève, a publié la *Doctrine des protestants* sur la liberté et le droit de lire l'Écrit. sainte, etc., Genève, 1720; *Pensées philosophiques*, et *Dialogues divers*, ibid.

BARRE (J. de la), prévôt de Corbeil dans le 17e siècle, est auteur d'une histoire intitulée: *Antiq. de la ville de Corbeil*, 1647, in-4°.

BARRE (Louis-François-Joseph de la), né à Tournay le 9 mars 1688, mort le 24 mai 1738, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a enrichi les mémoires de cette compagnie de plusieurs morceaux curieux, et a donné de bonnes éditions d'ouvrages importants, tels que l'*Imperium orientale*, et les *Numismat. imperator. romanor.* de Banduri; le *Spicilegium* de d'Achery, les *Vetera analect.* de Mabillon, le *Dictionnaire* de Moreri. Il fut l'un des rédacteurs du *Journal de Verdun*, depuis 1704 jusqu'à sa mort. On trouva dans ses papiers les matériaux d'un dictionnaire des antiquités grecques et romaines.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (Antoine de la), frère utérin du précédent, né à Cambrai, mort en 1750, possédait les auteurs grecs et latins, savait l'anglais, l'espagnol et l'italien, et fit pour les libraires une grande quantité d'ouvrages qui n'offrent aujourd'hui que peu d'intérêt.

BARRE (Nicolas) fonda en 1678 une communauté de Frères et Sœurs des écoles chrétiennes, appelée piétistes, et consacrée à l'éducation des enfants pauvres des deux sexes.

BARRE (Michel la), un des meilleurs joueurs de flûte de son temps, né à Paris en 1680, se fit longtemps admirer à l'Académie royale de musique. On lui doit la musique de deux opéras de la Motte, *le Triomphe des arts*, 1700, et *la Vénitienne*; divers *trios* et *duos* pour la flûte, mort en 1744.

BARRE (Antoine **LEFÈVRE** de la), lieutenant général, aïeul du malheureux chevalier de la Barre, entra d'abord dans la magistrature, et remplit successivement les fonctions de maître des requêtes, d'intendant du Bourbonnais et de l'Auvergne et enfin de Paris. Il quitta la magistrature pour l'état militaire, fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et nommé gouverneur de la Guyane en 1663; il reprit Cayenne sur les Hollandais, et en fit le centre d'une colonie qui devait devenir florissante. Après la cession des colonies à la compagnie des Indes, la Barre revint en Europe, fut créé lieutenant général en 1667, battit les Anglais aux Antilles et les força de lever le blocus de St.-Christophe. En 1682 il remplaça le comte de Frontenac dans le gouvernement du Canada, se laissa prévenir contre la Salle à qui la France devait la découverte de la Louisiane, négocia avec les Iroquois, se laissa tromper par ces sauvages, et accusé d'avoir fait, par sa faiblessse, manquer l'expédition, il fut remplacé par le marquis de Jennonville, resta depuis sans emploi, et mourut le 4 mai 1688. On a de ce général: *Description de la France équinoxiale ci-devant appelée la Guyane et par les Espagnols el Dorado*, Paris, 1666; *Journal d'un voyage à Cayenne*.

BARRE (Jean-François **LEFÈVRE**, chevalier de la), petit-fils du précédent, a été, en France, l'une des dernières victimes de l'intolérance religieuse. Son père ayant dissipé sa fortune, sa tante, abbesse de Villancourt, le fit venir auprès d'elle, et se chargea de son éducation. On venait de solliciter pour lui une compagnie de cavalerie, qui avait été promise lorsque arriva l'horrible événement que nous avons à retracer. Dans le courant de l'année 1765, un crucifix en bois, placé sur le pont d'Abbeville, avait été mutilé; l'évêque d'Amiens, de la Motte d'Orléans, publia un monitoire pour inviter à révéler les auteurs de ce crime, à peine d'encourir les censures ecclésiastiques et l'excommunication. Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, et que des raisons d'intérêt avaient rendu ennemi de l'abbesse de Villancourt, en accusa le chevalier de la Barre: plusieurs témoins furent entendus. Le chevalier de la Barre et Détallonde, jeune homme de son âge, furent décrétés de prise de corps. Détallonde se sauva, et passa en Prusse, où il a servi avec distinction; le chevalier fut arrêté, et conduit en prison. L'acte d'accusation dressé par le lieutenant criminel d'Abbeville portait que les prévenus avaient passé devant une procession sans ôter leur chapeau; qu'ils avaient parlé contre le dogme de l'eucharistie; et enfin qu'ils avaient chanté des chansons libertines et impies. Le tribunal d'Abbeville condamna le chevalier de la Barre à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. Un arrêt du parlement de Paris, du 5 juin 1766, rendu à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, adoucit le jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre serait décapité avant d'être jeté dans les flammes. Cet arrêt fut exécuté le 1er juillet suivant. L'infortuné jeune homme, à peine

âgé de dix-neuf ans, fut conduit au lieu du supplice, dans un tombereau, avec un écriteau sur la poitrine portant : *Impie, blasphémateur, sacrilége, abominable et exécrable.* Voltaire réclama avec autant de force contre ce jugement que contre celui de Calas; il fit paraître sous le nom de *M. de Casen,* avocat au conseil du roi, une *Relation de la mort du chevalier de la Barre.*

BARRE (César-Alexis CHICHEREAU, chevalier de la), littérateur, né vers 1630 à Langeais, dans la Touraine, servit comme volontaire et obtint le rang de capitaine dans le régiment royal. Il cultivait la poésie et se fit une réputation par quelques pièces recueillies dans le *Mercure galant.* Retiré du service, il mourut dans les premières années du 18e siècle plus que septuagénaire. On a de lui : *Fables,* Cologne 1687 ; *Conseils à une jeune dame qui entre dans le monde,* Tours, 1690.

BARRE (Jean de la) littérateur, né vers 1650 à Paris, mort en 1711, jouissait d'une assez grande réputation au barreau; il a publié une *Continuation du discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle;* il a traduit le livre de Sénèque *sur la brièveté de la vie.*

BARRÉ (le colonel), membre de la chambre des communes d'Angleterre, suivit la carrière militaire, fit ensuite partie du parlement, où il se distingua par son esprit et ses sarcasmes, et mourut en 1802.

BARRÉ (Ives), fondateur et ancien directeur du Vaudeville, né à Paris, le 17 avril 1749, mort dans cette ville le 3 mai 1832, à l'âge de 86 ans, fut d'abord avocat, puis greffier *à sceaux* au parlement de Paris. Plus tard il se livra entièrement à la littérature; et donna, toujours en société, un grand nombre de petites comédies, qui ont obtenu plus ou moins de succès. Fondateur du théâtre du Vaudeville, il le dirigea pendant 20 ans. Parmi ses pièces, toutes composées en société avec Piis, Radet, Desfontaines, etc., nous citerons comme les plus remarquables : *les Vendangeurs, le Sabot perdu; le Printemps; les Amours d'été; le Mariage de Scarron; Chapelain; Sophie Arnoud; René Lesage; M. Guillaume; le Peintre français à Londres; la Girouette de St.-Cloud,* impromptu en un acte.

BARRÉ (Guillaume), né en Allemagne, vers 1760, d'une famille de protestants français réfugiés, servit d'abord dans la marine russe, et vint en France au commencement de la révolution dont il embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur. Il fit les premières campagnes d'Italie dans l'armée française et y devint capitaine. Parlant et écrivant toutes les langues de l'Europe, il fut distingué par le général Bonaparte, et devint son interprète avec douze mille francs de traitement. Mais ayant composé contre lui des couplets satiriques, il fut obligé de fuir. Arrivé à Londres, il se vengea de Napoléon en publiant en anglais : l'*Histoire du consulat français sous Bonaparte,* Londres, 1807 ; l'*Origine, les progrès, la décadence et la chute de Bonaparte en France,* Londres, 1815, in-8°. Barré a traduit en français l'ouvrage de Sidney-Smith sur l'expédition d'Égypte. Cet auteur s'est donné lui-même la mort à Dublin, en 1829.

BARRÉ DE SAINT-LEU (Jean-Baptiste-Henri), contre-amiral, né à Paris en 1768, fils d'un ancien militaire, gouverneur du château de Saint-Leu, d'où il avait pris son nom. Tout jeune il fut garde-marine, et à seize ans il passa à Boston dans le parti des insurgés. Prisonnier de guerre et transféré sur un vaisseau anglais, il chercha à s'en rendre maître en poussant les prisonniers à la révolte, mais son projet ayant été découvert, il fut mis provisoirement aux fers; arrivé à Plymouth, on le jeta dans un cachot; mais quelque temps après, rendu à la liberté, il fut décoré de l'ordre de Cincinnatus par les Américains; en 1792, il eut le commandement de *l'Impatient*, en armement au Havre et destiné à une mission secrète; depuis cette époque jusqu'en 1798, il gouverna successivement les îles de Saint-Pierre et Miquelon, et commanda une division navale en station aux États-Unis; lors de l'expédition d'Égypte, il fut nommé capitaine de frégate et chargé, par l'amiral Brueys, de sonder les passages du vieux port d'Alexandrie. Dans la triste expédition de Saint-Domingue, où il fut envoyé à son retour, il commandait, dans la rade, en 1803, les forces restées au Cap, et empêcha, par sa fermeté, l'exécution des ordres de Christophe et Dessalines, de tirer à boulets rouges sur les navires français, au mépris du traité fait avec le général Rochambeau; en 1812, Barré fut fait prisonnier par les Anglais sur le vaisseau *le Rivoli.* Le 31 décembre 1814, il fut admis à la retraite, et récompensé du grade honorifique de contre-amiral. Il est mort dans ces dernières années.

BARRÉ DE SAINT-VENANT (Jean), agronome, né en 1737 à Niort, entra comme officier dans un régiment de cavalerie, fut envoyé à Saint-Domingue, où il s'occupa de culture et fonda un des plus grands établissements de l'île. De retour en France et avec les débris de sa fortune détruite par la ruine des colonies, il acquit aux environs de Paris un domaine qu'il cultiva lui-même, et admis en 1803 à la Société d'agriculture de la Seine, il lui communiqua plusieurs mémoires sur le code rural, sur la possibilité d'introduire dans les parties méridionales de l'Europe la culture du coton, du café, de l'indigo et surtout de la canne à sucre. Il devait aller dans le royaume de Naples pour y diriger une plantation de cannes lorsque la mort le surprit au mois de février 1810, à l'âge de 37 ans. Il est auteur d'un ouvrage intéressant : *Des colonies modernes sous la zone torride,* etc., 1802.

BARRÉ (Antoine), musicien français, s'établit à Rome vers 1550, s'y fit remarquer comme compositeur, et ouvrit en 1555 une imprimerie de musique. Il a publié *Primo libro delle Muse,* etc., recueil de madrigaux de divers auteurs et de lui-même. Il quitta Rome pour Milan où il publia en 1588, une nouvelle collection de ce genre.

BARRÉ (Léonard), contrapuntiste du 16e siècle, né à Limoges, se rendit à Rome où il entra en qualité de chanteur à la chapelle pontificale le 13 juillet 1537. Il fut envoyé au concile de Trente pour donner son avis sur ce qui concernait le chant ecclésiastique et la musique d'Église. On connaît de lui quelques motets, publiés par Gardane, en 1544.

BARREAU (François), célèbre tourneur, naquit à Toulouse le 26 septembre 1731, et alla s'établir à Avignon, où il s'occupa sans relâche à perfectionner, à inventer, soit dans ses instruments et ses procédés, soit dans les ouvrages qui sortaient de ses mains. A la révolution de 1789, il accepta des fonctions municipales et fut forcé, par une réaction, d'abandonner Avignon et y per-

Digitized by Google

dant une partie de sa fortune. Il se rendit à Paris où il fut bientôt avantageusement connu ; plusieurs de ses chefs-d'œuvre furent placés au Conservatoire des arts et métiers, et des distinctions honorables lui furent décernées. Barreau est mort le 2 août 1814 et n'a rien écrit, quoiqu'il n'ait cessé de travailler jusqu'à la fin de son existence.

BARREAUX (Jacques VALLÉE des), fameux épicurien, né à Paris en 1602, d'une famille de robe, avait lui-même une charge de conseiller au parlement, qu'il quitta pour mener une vie toute voluptueuse. Recherché pour ses bons mots, ses chansons et sa gaieté, il porta jusqu'au dernier raffinement le goût des plaisirs et brilla longtemps parmi les beaux esprits. Devenu plus sage avec le temps, il se convertit et se retira à Châlons-sur-Seine, où il mourut le 9 mai 1673. On ne connaît de lui que le fameux sonnet qu'il fit dans une maladie :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité, etc.,

qu'il désavoua, dit-on, lorsque sa santé fut rétablie.

BARREIROS (Gaspard), érudit portugais, neveu de l'historien Barros, mort chanoine d'Évora, en 1610. On a de lui de savantes *Observations* sur les origines de M. Porcius Caton, les écrits de Bérose et de Manéthon, le livre de Fabius Pictor sur l'origine de Rome, contre Annius de Viterbe, et une *Dissertation* sur le pays d'Ophyr, Anvers, 1600, in-8°.

BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste, né à Paris en 1606, eut occasion de voyager avec le général de son ordre en France, en Espagne et en Italie. Il y fit une précieuse collection de plantes, de coquillages, dont il s'occupait de donner l'histoire générale, lorsqu'il mourut le 17 septembre 1673. Ant. de Jussieu a publié ce qu'il a pu recouvrer des recherches du P. Barrelier, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (F.), dont le nom est devenu proverbial, né à Lyon, mort à Paris en 1703, est auteur du livre des *Comptes faits*, appelé communément Barrême ; on lui doit encore le *Livre facile pour apprendre l'arithmétique soi-même*, Paris, 1706, in-12 ; le *Livre nécessaire* et celui du *Grand commerce pour les intérêts et les changes*, etc.

BARRÈRE (Pierre), naturaliste, exerça la médecine à Cayenne et à la Guyane, et fut, à son retour en France, nommé professeur de botanique à Perpignan sa patrie, où il est mort le 1er novembre 1755. Il a publié entre autres : *Essai sur l'Histoire naturelle des plantes, des animaux et des minéraux de l'île de Cayenne et de la Guyane*, Paris, 1749, in-12 ; *Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres*, ibid., 1741, in-4° et in-12.

BARRES (Anatole de), né à Salins, en 1524, est auteur de : *Carolus V cœlo donatus*, Louvain, 1559 ; *Arithmeticæ praticæ lib. IV*, 1545.

BARRET (Paul), romancier, mort à Paris en 1785, a donné *les Amours d'Alcidor et de Charisée*, Paris, 1751, in-12, *Foka, ou les Métamorphoses*, ibid., 1777, in-12.

BARRETO (Moniz de), vice-roi des Indes, en 1573 sous le règne de Sébastien, fut ensuite gouverneur général des côtes orientales d'Afrique. Il y soutint une guerre cruelle contre les barbares, et pénétra jusqu'aux États du roi Monbas, dont il prit la capitale ; mais forcé de retourner à Mozambique, il préparait une autre expédition contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut vers 1600.

BARRETT, lexicographe anglais du 16e siècle, étudia à Cambridge, fut ensuite maître d'école, et fit un *Dictionnaire anglais, latin et français* qu'il a publié sous ce titre : *Alvearia*, 1773, in-4°, avec le secours de Thomas Smith et de Nowell, doyen de St.-Paul, qui firent les frais de l'impression.

BARRETT (Jean-Jacques de), né à Comdom, le 12 novembre 1717, se livra entièrement à l'étude de la littérature ancienne, et fut, en 1762, nommé professeur de langue latine et inspecteur général des études à l'école militaire de Paris. Il a traduit le *Traité de la Vieillesse, de l'Amitié, le Songe de Scipion*, etc., 1776, in-12 ; les *Offices de Cicéron*, 1776, in-12 ; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1778, 2 vol. in-12 ; les *OEuvres de Virgile* (il a seulement revu la traduction de Catrou) ; l'*Éloge de la folie d'Érasme*, 1789, in-12 ; les *Histoires de Tacite*, ouvrage posthume, 1811, 3 vol. in-12. Barrett est mort le 19 août 1792.

BARRETT (Stéphen), théologien et maître d'école, né à Rildwick dans le Yorkshire en 1718, recteur de Holkfield, dans le comté de Kent, mort en 1801, a donné quelques articles estimés dans le *Gentleman's Magazine*. Il a traduit aussi les *Pastorales* de Pope en latin, et les *Lettres* d'Ovide en vers anglais.

BARRETT (Jean), savant anglais, né en 1753, fils d'un ecclésiastique, entra lui-même dans l'Église, devint membre du collége de la Trinité à Dublin, bibliothécaire et professeur des langues orientales. Doué d'une mémoire prodigieuse et donnant toutes ses heures à l'étude, il acquit une érudition étendue et profonde. Il vivait sordidement, ne sortait guère de l'enceinte du collége que pour aller toucher ses revenus à la banque et amassait un trésor considérable qui faillit lui coûter la vie. Le concierge qui le sauva dans cette occasion ne fut pas oublié dans son testament. Barrett mourut à 69 ans, le 15 novembre 1807, laissant par dernière volonté 100,000 liv. sterl. destinées « à nourrir ceux qui ont faim et à vêtir ceux qui sont nus. » On a de Barrett : *Recherches sur l'origine des constellations qui composent le zodiaque*, etc., 1800 ; *Essai sur la première partie de la vie de Swift*, 1808 ; une édition de l'*Évangile de St. Mathieu*.

BARRETT (Eaton-Stannard), né en Irlande, suivit quelque temps la carrière du barreau et cultiva la littérature ; il mourut à 35 ans le 20 mars 1820, laissant *la Comète*, œuvre burlesque ; *Tous les talents*, poëme satirique ; *La femme* ou *Aventures de Chérubin*, poëme ; *l'Héroïne*, roman qui a eu du succès.

BARRETT (Jean), maître des enfants de chœur de l'hôpital du Christ à Londres et organiste de St.-Mary at Hill, vers 1710, a composé des chansons insérées dans la collection *Pills to purge melancholy*.

BARRETT (Guillaume), chirurgien et antiquaire anglais, mort en 1789, était membre de la Société d'archéologie de Londres. On a de lui *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, 1788, un vol. in-4°, très-exact et plein de recherches utiles.

BARRETT (George), peintre et paysagiste anglais, fut un des fondateurs de l'académie de peinture à Londres, dans le 18e siècle.

BARREY (Claude-Antoine), médecin distingué, naquit le 29 juillet 1771 à Besançon, où il mourut le 27

octobre 1837. Né d'une famille pauvre, mais honorable, il dut à la persévérance de ses efforts une éducation soignée, il étudia seul la pharmacie et la médecine. Mis en réquisition dans l'année 1794, comme pharmacien de 3e classe, il fut employé à l'hôpital de Besançon, puis à l'armée cantonnée à Zurich. De retour dans sa ville natale, il s'adonna tout entier à la médecine. C'est à lui que l'on doit la propagation de la vaccine en Franche-Comté. On doit au docteur Barrey un *Tableau comparatif des décès et des naissances qui ont eu lieu à Besançon pendant les 25 années qui ont précédé et suivi la découverte de la vaccine,* 1825, une feuille grand in-fol.; son but dans ce travail est de prouver que l'on doit à cette pratique l'accroissement de la population. *Histoire impartiale de la vaccine,* couronnée par la Société de l'Eure, 1831, in-8°; *De la vaccine et de ses effets,* 1808, in-8; *Mémoire sur les maladies épidémiques,* 1813, in-8°, couronné par l'Académie de Montpellier; *De l'influence de l'air atmosphérique dans la production des maladies épidémiques,* inédit, couronné par l'Académie de Toulouse; enfin un grand nombre d'articles importants dans le *Journal de médecine de Montpellier.*

BARRI (Gabriel), bon humaniste et savant géographe, né vers 1530 à Francia dans la Calabre, avait embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui : *De antiquitate et situ Calabriæ libri V,* Rome, 1571, in-8°; *Pro linguâ latinâ lib. III,* 1554, in-4°; *De æternitate urbis; De laudibus Italiæ,* Rome, 1571, in-8°.

BARRI (Marcel-Ferdinand de), prêtre italien du 16e siècle, a publié des *Sermons* dont le P. Siméon, dominicain, a donné en 1610 la traduction française.

BARRI, religieux minime, mort à Paris en 1686, fonda les écoles chrétiennes et charitables du St.-Enfant-Jésus. Quelques-unes de ces Sœurs furent placées à St.-Cyr, pour y veiller à l'éducation des élèves de cette maison.

BARRIENTO (Barthélemi), critique espagnol, natif de Grenade, professeur de grammaire à l'université de Salamanque, florissait en 1570. On lui doit : *Lima Barbarici,* 1570; *Opuscula de periodis, de coloribus,* etc., 1569; *De cometarum explicatione,* 1574.

BARRIENTOS (Gomès de), dominicain espagnol, missionnaire, évêque titulaire de Troie et suffragant de Philippe le Hardi, archevêque de Manille. On a de lui : *Espugnacion de el probabilismo,* 1684.

BARRIÈRE (Pierre), ou **LABARRE**, d'abord batelier à Orléans sa patrie, puis soldat, esprit sombre, mélancolique, qui s'est rendu fameux par le projet d'assassiner Henri IV. Son dessein ayant été découvert par Banchi auquel Barrière en avait fait part, ce dernier fut arrêté à Melun, comme il allait l'exécuter, et rompu vif le 26 août 1593, sans avoir témoigné le moindre repentir. Il déclara dans son testament de mort, et il soutint sur l'échafaud, qu'il avait été porté ou encouragé dans son régicide par un capucin de Lyon, par Aubri, curé de St.-André-des-Arcs, et par le P. Varade, recteur des jésuites de Paris.

BARRIÈRE (Jean de la), instituteur de la congrégation des feuillants, né à St.-Ceré en Quercy, en 1544, resta constamment attaché à la cause royale durant les troubles qui désolaient la France. Quelques-uns de ses religieux, séduits par les ligueurs, le dénoncèrent au pape Sixte V, qui lui ôta son abbaye, et l'obligea de se présenter tous les mois devant le tribunal de l'inquisition pour y rendre compte de sa conduite. Il fut enfin absous par Clément VIII, et mourut à Rome le 25 avril 1600.

BARRIÈRE (Dominique), dessinateur et graveur du 17e siècle, a gravé l'*Histoire d'Apollon* en plusieurs pièces d'après Viola et le Dominiquin, et plusieurs tableaux de la Villa Aldobrandi, Rome, 1647, in-fol.

BARRIÈRE, violoncelliste français, a joui d'une brillante répuation à Paris vers 1740; il a publié des *sonates* et des *solos* pour son instrument, des *sonates* pour le pardessus de viole et des *concerts* pour clavecin.

BARRIÈRE (Étienne-Bernard-Joseph), né à Valenciennes au mois d'octobre 1749, eut pour maître de violon Pagin, élève de Tartini, et pour maître de composition, Philidor; fut un des violonistes solos du concert sprituel à Paris. Il a laissé plusieurs œuvres de quatuors, de symphonies, trios, duos et concertos.

BARRIL (Jean), auteur français du 16e siècle, a composé un *Traité de morale* à l'usage des dames de haut rang, dédié à Marguerite, reine de Navarre, Toulouse, 1535, in-4°.

BARRIN DE LA GALLISSONNIÈRE. *Voyez* **GALLISSONNIÈRE.**

BARRIN (Jean), vicaire général du diocèse de Nantes, a traduit en vers les *Épîtres et Élégies amoureuses d'Ovide,* Paris, 1676; *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bret.,* 1704, in-12.

BARRINGTON (Jean SHUTE), né en 1678 à Théobald (Hertford), écrivain politique et religieux, fut employé par la reine Anne dans diverses affaires jusqu'en 1711, devint membre du parlement en 1722, et mourut dans sa terre du comté de Berks en 1734. Ses ouvrages les plus connus sont : *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestants non conformistes,* 1705, in-4°; *les Droits des protestants non conformistes,* 1705, in-4°; *Miscellanea sacra,* réimprimé en 1770, 3 vol. in-8°.

BARRINGTON (Daines), né à Londres en 1727, savant écrivain et jurisconsulte anglais, fils du précédent, président de la Société royale des sciences de Londres, membre de celle des antiquaires, fut successivement maréchal du tribunal de l'amirauté, secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwich, juge de Chester, commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar et conseiller du roi. Il résigna ses diverses places, et mourut le 14 mars 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur les statuts anciens de la grande charte,* 1766, in-4°; *The naturalist Calendar,* 1767; une traduction en anglais de l'histoire d'*Orose,* avec la traduction anglo-saxonne *d'Alfred le Grand,* 1723; *Miscellanies,* 1757, in-4°, où sont réunies ses observations sur les antiquités en matière de jurisprudence et d'histoire, et divers points d'histoire naturelle et de géographie.

BARRINGTON (Samuel), frère du précédent, contre-amiral anglais, né en 1729, se fit aux grandes Indes un nom célèbre par sa valeur et sa prudence, s'empara de Ste.-Lucie, et contribua beaucoup au ravitaillement de Gibraltar en 1782. Il mourut la même année que son frère.

BARRIS (Pierre-Joseph-Paul) était commissaire du roi près le tribunal de Mirande, lorsqu'il fut nommé en 1791, député à l'assemblée législative. Peu de temps après juge au tribunal de cassation, baron et officier de la Légion d'honneur, puis président de la cour de cassation, il adhéra à la déchéance de Napoléon en 1814; signa en 1815 la délibération de la cour de cassation en faveur de l'empereur et ensuite l'adresse de cette même cour à Louis XVIII. Mort à Paris en 1824.

BARROIS (Jacques-Marie), libraire de Paris, mort dans cette ville le 20 mars 1769, s'est fait un nom par sa grande connaissance des livres. Il rédigea les catalogues de plusieurs bibliothèques de son temps, qui sont très-estimés, entre autres le *catalogue des livres* du médecin Falconnet, 1763, 2 vol.

BARROS (Jean de), le plus célèbre des historiens portugais, né vers la fin du 15e siècle, était d'une ancienne noblesse. Le roi Jean III, à son avénement, le nomma gouverneur des établissements portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier général des colonies, et enfin agent général des mêmes pays, place qui équivalait presque à un ministère d'État. Ces fonctions le mirent à même de recueillir les matériaux dont il composa son *Histoire des Portugais dans l'Inde*, en quatre décades, continuée depuis jusqu'à treize, et dont les éditions les plus récentes sont celles de Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., et 1774, 11 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en italien par Alphonse Ulloa. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa terre d'Alitem, et il y mourut en 1571, à 75 ans. Indépendamment de cette histoire, on lui doit des *Dialogues* sur des sujets de morale, et une *Grammaire portugaise*, la première qui ait été publiée.

BARROS (Alphonse de), écrivain espagnol, est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Perle des proverbes moraux*, Madrid, 1601 et 1608, in-8°. Il fut aussi l'un des premiers éditeurs du roman de *Gusman d'Alfarache*.

BARROSO (Michel de), peintre espagnol, né en 1540 à Madrid, mort en 1590, a exécuté entre autres tableaux à l'Escurial une *Station près de la croix*, où le coloris est plus remarquable que le dessin.

BARROUSO (Christophe de), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jardin amoureux*, Lyon, 1501, in-8°.

BARROW (Isaac), mathématicien, né à Londres en octobre 1630, eut la gloire d'être le maître de Newton. Après avoir voyagé dans différents pays, il revint en Angleterre, obtint en 1660 une chaire de grec à l'université de Cambrigde, en 1664 celle de mathématiques, qu'il résigna en 1669 à Newton. Abandonnant alors les sciences pour la théologie, il reçut le grade de docteur, devint chancelier de l'université, et mourut le 4 mars 1677. Tillotson a donné une édition de ses œuvres théologiques, morales et poétiques, 1683-87, 3 vol. in-fol. Ses ouvrages de mathématiques sont : *Lectiones opticæ*, 1669, in-4°; *Geometricæ*, 1670, in-4°; *Mathematicæ*, 1683, in-8°. On lui doit en outre des éditions d'*Euclide*, Londres, 1678, in-8°; d'*Archimède*, ibid., 1675, in-4°; des *Coniques d'Apollonius*, ibid., 1675, in-4°.

BARROW (Jean), compilateur anglais, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, a publié un *Abrégé chronologique, ou Histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde*, 1756 et 1765, traduits en français, Paris, 1766, 32 vol. Barrow est mort vers la fin du dernier siècle.

BARRUEL (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741 à Villeneuve-de-Berg, rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787 jusqu'au mois d'août 1792. A cette époque il se réfugia en Angleterre. Après la révolution du 18 brumaire, il sollicita sa rentrée en France, et publia bientôt l'ouvrage intitulé : *Du pape et de ses droits*, 2 vol. in-8°, qui est une apologie du concordat de 1801. Les principaux ouvrages de Barruel sont : une *traduction* du poëme latin de Buscowich sur les éclipses, in-4°; *les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8°. Il mourut le 5 octobre 1820, âgé de 80 ans.

BARRUEL-BEAUVERT (Ant.-Jos., comte de), né le 17 janvier 1756 au château de Beauvert en Languedoc, commanda d'abord une compagnie du régiment de Belsunce, passa ensuite dans la milice de Bretagne, puis, en 1790, dans la garde nationale de Bagnols. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St.-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était en 1795 rédacteur d'un journal intitulé : *les Actes des apôtres*, et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernement consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impératrice Joséphine, qui le fit nommer inspecteur du système métrique du Jura et autres départements voisins. La restauration ne lui ayant pas accordé les récompenses qu'il croyait avoir méritées, il quitta la France et mourut de chagrin à Turin, en janvier 1817. Ses ouvrages les plus connus sont : *Vie de J. J. Rousseau*, 1789; *Caricatures politiques; Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ibid., 1815-16, 3 vol. in-8°.

BARRY (Gérald) ou **GIRALDUS CAMBRENSIS**, écrivain du 12e siècle, né dans le comté de Pembroke, parvint par son mérite aux premières dignités ecclésiastiques, et mourut évêque de St.-David après 1220. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête d'Irlande et de la topographie irlandaise*, Francfort, 1602; *Ecclesiæ speculum de rebus à se gestis; Itinerarium Cambriæ*, 1585 in-8°. Il en a paru en 1806 une belle édition, publiée par sir Rich. Colt. Hoare.

BARRY (Jacques), de la même famille que le précédent, fils d'un membre du parlement d'Irlande, fut juge du banc du roi, avocat du roi, chevalier de la Jarretière et baron de l'échiquier. Il fut créé pair et juge à la restauration, et mourut en 1672. On a de lui un ouvrage intitulé : *le Cas des tenures en franc-aleu*, 1637, in-fol.

BARRY (Paul de), jésuite, né en 1585 à Leucate, diocèse de Narbonne, mort le 28 juillet 1661, ne doit sa réputation qu'à la singularité de ses livres de dévotion, dont le titre même est bizarre. Le seul qui ait échappé à l'oubli est le *Pensez-y bien*, que les âmes dévotes lisent encore.

BARRY (René), auteur d'une *Vie de Louis XIII*, en latin, traduite en français par Jean Nicolaï. Il avait composé une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4°, qui eut 14 éditions.

BARRY (ÉDOUARD), médecin anglais, de la Société royale de Londres, fut professeur de médecine à Dublin. On a de lui : *Treatise on three different digestions*, Londres, 1759, in-8° ; *A treatise on a consumption*, ibid.

BARRY (SPRANGER), acteur célèbre, né à Dublin, le 20 novembre 1719, débuta en 1744 dans le rôle d'*Othello*, se perfectionna ensuite à Dublin, vint en 1746 partager à Drury-Lane les travaux et la gloire de Garrick, et fut presque son rival. N'ayant pu réussir à établir deux nouvelles troupes à Dublin et à Cork, il revint à Londres, où il fut suivi jusqu'en 1775, année de sa retraite. Il excellait à représenter dans les rôles d'amoureux l'expression de la douleur et du désespoir. Il n'a peut-être pas été surpassé dans le rôle d'*Othello*.

BARRY (MARIE-JEANNE GOMART DE VAUBERNIER, comtesse DU), naquit à Vaucouleurs, le 19 août 1746, d'un frère Picpus nommé Gomart, dont elle reçut d'abord le nom et d'une couturière appelée Anne Bécu dite Cantigny, laquelle épousa par la suite un commis aux barrières, Rançon de Vaubernier, à charge par celui-ci de reconnaître pour sa fille la petite Gomart. La nature l'avait douée des charmes extérieurs les plus séduisants ; elle vint à Paris, et entra chez une marchande de modes ; elle acheva de se dépraver chez la fameuse Gourdan, où le public la connut sous le nom de Mlle *Lange*. Le comte Jean du Barry spécula sur les charmes de Jeanne, et, par le canal de Lebel, valet de chambre de Louis XV, la fit admettre comme maîtresse du vieux monarque. Dans le délire de sa passion, Louis XV craignit cependant de voir dans sa maîtresse une femme publique ; il fallut lui trouver un mari ; il s'offrit dans la personne de Guillaume du Barry, frère du comte Jean, et bientôt la comtesse du Barry parut publiquement à la cour. Les ennemis du duc de Choiseul, d'un côté, et les du Barry de l'autre, la firent servir d'instrument à leurs intrigues, à leurs haines, et concourir ainsi au bouleversement général qui signala les dernières années de Louis XV. Le duc de Choiseul osa faire rougir son souverain du vil choix qu'il avait fait ; la disgrâce de ce ministre fut la récompense de sa noble hardiesse. Elle influa beaucoup sur l'exil du parlement (1771), à l'instigation du chancelier Maupeou. On vit le maréchal de Richelieu descendre au rang de ses adulateurs ; le chancelier Maupeou, qui se disait allié aux Barrymore d'Écosse, s'empresser de reconnaître le même droit aux du Barry, et traiter la favorite de cousine. Cependant cette femme, aux pieds de laquelle Louis XV vivait dans le dernier degré d'abjection, voyait le trésor public ouvert à ses moindres demandes. Comme elle ne se trouvait pas bien logée dans le palais d'une princesse du sang, le pavillon de Luciennes fut bâti pour elle, et ce fût là que Mme du Barry traitait Louis XV comme un valet, et l'appelait *la France*. A la mort du monarque, en 1774, Mme du Barry fut reléguée dans l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux. Livrée à elle-même, elle vécut avec décence et donna des marques d'un grand respect pour la religion. Louis XVI lui permit de sortir du monastère où elle s'était fait plaindre et presque estimer : Luciennes lui fut accordé pour demeure, et le petit-fils de Louis XV lui donna une pension. Mme du Barry parut dès lors oublier entièrement la cour, et ne s'occupa qu'à embellir sa retraite et à protéger les beaux-arts. A la révolution elle passa en Angleterre pour y porter ses diamants aux émigrés. A son retour en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire le 4 novembre suivant, et condamnée à mort « comme conspiratrice, et ayant porté à Londres le deuil du tyran. » Conduite à la mort, le 6 décembre, elle ne cessa de demander grâce ; ses yeux étaient baignés de larmes ; elle poussait des cris perçants, et implorait la pitié du peuple ; à l'instant de l'exécution, on l'entendit s'écrier sur l'échafaud : *Monsieur le bourreau, encore un moment.*

BARRY-CÈRES (le comte JEAN DU), dit le ROUÉ, né à Lévignac, près de Toulouse, en 1722, habita cette ville jusqu'à l'âge de 28 ans ; alors un goût très-vif pour l'intrigue et le plaisir l'entraîna à Paris, où il se fit d'abord connaître sous le nom du comte de Cères. Il entra quelques années après dans les affaires étrangères, voyagea dans diverses cours de l'Europe, et, à son retour, repoussé du ministère par le duc de Choiseul, fut forcé de se livrer à des spéculations sur les fournitures qui rétablirent sa fortune. Lorsqu'il eut élevé Mme du Barry à la faveur, il ne mit plus de bornes à son faste et à son insolence, reçut à titre de *don* les avances qu'il avait faites, disait-il, pendant les 15 premiers mois, du nouvel état de sa sœur. Lorsque Mme du Barry fut envoyée dans un couvent, le comte Jean effrayé, quitta le royaume, erra pendant 18 mois de contrée en contrée, et écrivit de Bruxelles pour obtenir la permission de revenir passer quelques jours à Paris. Il se retira ensuite à Toulouse, où il vécut grandement, fit bâtir un hôtel magnifique, et à la réforme parlementaire de 1787, embrassa la cause des magistrats avec tant de chaleur qu'on le manda à Paris pour rendre compte de sa conduite, ce qui lui valut au retour une ovation et une popularité qui ne s'éteignit qu'à l'époque de la révolution. Il s'était d'abord montré partisan des innovations, et fut nommé colonel d'une légion de garde nationale qu'il arma et habilla presque tout entière à ses frais ; mais il désapprouva hautement les premiers excès, et, après le 10 août 1792, il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire le 17 janvier 1794, et conduit au supplice qu'il subit avec courage, trois mois après que sa belle-sœur eût péri de la même manière. — Son fils, Adolphe du Barry, qui avait été page de Louis XV, fut tué en duel d'un coup de pistolet, à la suite d'une querelle de jeu. — Le comte *Guillaume*, époux de la maîtresse de Louis XV, fut aussi arrêté en 1793, et il aurait subi le sort de son frère *le Roué*, s'il n'eût pas été notoire qu'il avait été constamment son mannequin et son jouet. Il est mort en 1811. — Un troisième frère, connu sous le nom de comte d'Hargicourt, était capitaine des Suisses de Monsieur, et maréchal de camp ; il est mort en 1820, à l'âge de 79 ans.

BARRY (JEAN), premier commodore de la marine américaine, mort à Philadelphie en 1803, se signala par sa bravoure et ses talents militaires dans la cause de la défense de sa patrie.

BARRY (GEORGE), théologien, né dans le comté de Berwick en 1748, fut élevé à Édimbourg, devint ministre de Shapinshay, et chef des institutions chrétiennes dans les Orcades, et mourut en 1805. Il est auteur de l'*Histoires des Iles d'Orkney*, ouvrage publié après sa mort en un vol. in-4°.

Digitized by Google

BARRY (Jacques), peintre d'histoire, né à Cork en Irlande en 1741, était fils d'un maçon. Après avoir appris le grec et le latin, il se livra à l'étude de la peinture. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître était un tableau de *St. Patrice baptisant le roi de Cashel,* composé à dix-neuf ans. Fort de la protection d'Edmond Burke, son compatriote, il vint à Londres, où ses talents obtinrent aussitôt de l'emploi. En 1765, il passa sur le continent pour y étudier les ouvrages des grands maîtres aux frais de Burke ; après un séjour de quatre ans en France et en Italie, il revint en Angleterre, où il composa, vers 1772, un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un tableau de *Jupiter et Junon.* Ce fut vers cette époque qu'il provoqua le refroidissement d'Edmond Burke, en refusant durement de faire son portrait, genre d'ouvrage qu'il regardait comme au-dessous de lui. Il se brouilla également avec Reynolds, qu'il soupçonnait d'être jaloux de ses talents. En 1775, voyant son pinceau sans emploi lucratif, il prit la plume, et publia un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre,* dans lequel il réfute les théories de Dubos, de Montesquieu et de Winkelmann sur l'influence du climat. Son mérite réel le fit nommer membre de l'académie royale de peinture de Londres, et, en 1786, professeur; mais ses bizarreries et ses procédés peu obligeants envers ses confrères, lui firent ôter cette place vers l'année 1799. Ses opinions en faveur de la révolution de France achevèrent ensuite de lui aliéner la plus grande partie de ses compatriotes ; et le roi s'étant fait apporter le registre des membres de l'académie de peinture, en raya le nom de Barry de sa propre main. Le principal monument de sa réputation en Angleterre est une suite de six tableaux représentant les progrès de la société et de la civilisation parmi les hommes, qu'il peignit pour la société d'Encouragement. L'exécution de ces tableaux, commencés en 1777, et dont deux ont chacun quarante-deux pieds anglais de longueur, employa sept années de sa vie. Cet ouvrage se voit dans les salles des bâtiments nommés *Adelphi.* Le seul prix qu'il en demanda fut l'exposition publique et à son profit de ses tableaux, dont il fit à cette occasion une notice explicative. Ne croyant pas être assez remarqué par ses talents, on prétend qu'il voulut l'être par ses singularités ; ayant de quoi vivre et de s'habiller décemment, tout chez lui présentait l'image de la misère et de la malpropreté. On ne l'appelait dans son quartier que le *sale* Barry. La pitié qu'il inspirait engagea la société des Arts à former en sa faveur une souscription qui se monta à 1,000 livres sterling ; mais il mourut l'année suivante, en 1806, et fut enterré à l'église de St.-Paul. Barry était savant et possédait bien la théorie de la peinture, comme on en peut juger par ses lettres écrites d'Italie à Edmond Burke, mais surtout par ses *Leçons sur la peinture*, qui sont ce qu'il a écrit de mieux. Outre les tableaux que nous avons cités, on a de lui, entre autres, un *Philoctète,* peint à Bologne, plus grand que nature, et dont il a lui-même donné l'estampe. On a publié en 1809 les *OEuvres de J. Barry, peintre d'histoire, avec une notice sur sa vie et ses écrits,* Londres, 2 vol. in-4°. Il a gravé lui-même à l'eau forte plusieurs de ses ouvrages.

BARRY (Edouard), théologien anglican, né en 1759, fils d'un médecin de Bristol, prit ses degrés à l'université de St.-André, entra dans les ordres, se distingua comme prédicateur et mourut le 16 janvier 1820. Il a publié divers *Sermons,* un *Appel à une nouvelle espèce de Dissenters,* une *Lettre sur l'usage de boxer, adressée au roi, aux lords et aux communes,* 1789.

BARSABAS (Joseph), surnommé *le Juste,* un des premiers disciples de Jésus-Christ, fut présenté par St. Pierre pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple mentionné dans les Actes.

BARSANTI (François), né à Lucques vers 1690, étudia d'abord à l'université de Padoue, abandonna ses études pour la musique, se rendit à Londres en 1714, et entra à l'Opéra comme flûtiste ; au bout de quelques années il se rendit en Écosse où il rassembla un grand nombre de chansons populaires pour lesquelles il fit des basses. Le mauvais état de ses affaires le ramena à Londres où il sollicita une place d'alto à l'Opéra et au Waux-Hall. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié des solos pour flûte, des sonates et des concertos pour violon.

BARSÉBA, 8e sultan de la dynastie des mameluks circassiens en Égypte, fut d'abord esclave comme ses prédécesseurs, et parvint au pouvoir en 1422. Il soumit l'île de Chypre, fit prisonnier le roi Jean II, qui y régnait, et lui rendit la liberté, à condition qu'il resterait son tributaire. Il mourut le 7 juin 1438, après un règne de seize ans.

BARSINE, fille d'Artabaze, fut mariée en premières noces à Memnon de Rhodes. Elle fut prise à Damas avec les autres femmes de la suite de Darius. Alexandre en eut un fils, nommé Hercule et la donna en mariage à Eumènes de Cardie. Il est probable qu'elle fut tuée avec son fils Hercule, en 309 avant J. C.

BARSOF (Antoine-Alexievitsch), conseiller de collége et professeur d'éloquence à l'université de Moscou dans le 18e siècle, a contribué à l'amélioration de la langue russe par divers écrits sur cet idiome, qui n'ont pas été imprimés, mais qui ont été consultés avec fruit par des grammairiens. Il avait été chargé en 1791, par Catherine II, de faire des recherches sur l'histoire de la Russie. Son travail est resté également inédit, et a servi à d'autres écrivains.

BARSSE, commissaire de la république française à la Guadeloupe ; destitué, fut remplacé par le contre-amiral Lacrosse. A cette nouvelle, il se mit à la tête d'un parti de noirs qu'il souleva, et chercha à s'emparer du château Saint-Anne ; mais il échoua dans l'exécution de ce projet, fut arrêté, et condamné à mort en 1802.

BARSUMA ou **BARSOMA**, évêque métropolitain de Nisibe, fit revivre, sous l'empereur Justin, les *opinions de Nestorius,* fut le fondateur d'une secte qui causa de grands maux à l'Église, et mourut en 489.

BART (Jean), né à Dunkerque, en 1651, fils d'un simple pêcheur, s'enrôla comme mousse en Hollande sous l'amiral Ruyter ; prit en 1671 du service en France, et se fit remarquer par sa bravoure et son intelligence ; devenu lieutenant de vaisseau, il répandit sa renommée dans toute l'Europe. Le chevalier de Forbin le conduisit à Versailles en 1691, et le roi lui fit un accueil plein de bonté. L'apercevant un jour dans la galerie, il l'appela, et

lui dit : « Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Sire, vous avez bien fait, » répondit le marin. Les courtisans rirent aux éclats de cette naïveté grossière. « Vous n'avez pas compris Jean Bart, leur dit Louis XIV ; sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » Jean Bart justifia bientôt la confiance du monarque. Trente-deux vaisseaux de guerre anglais et hollandais bloquaient le port de Dunkerque ; Jean Bart en sortit avec sept frégates, et, dès le lendemain, s'empara de quatre navires anglais richement chargés pour la Russie. Dans le cours de la même campagne, il brûla plus de quatre-vingts bâtiments ennemis, fit une descente vers Newcastle, ravagea tout le pays des environs, et revint à Dunkerque avec plus de quinze cent mille francs de prises. Il en ressortit avant la fin de l'année 1692, avec trois vaisseaux de guerre, rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, chargée de grains, attaqua et mit en fuite l'escorte qui la protégeait, et prit seize navires marchands. En 1693, Jean Bart, commandant le vaisseau *le Glorieux*, de 64 canons, se trouva sous les ordres du maréchal de Tourville, à la journée de Lagos, où les Français vengèrent le désastre de la Hogue, sur l'escadre et les flottes marchandes parties d'Angleterre pour l'Espagne, l'Italie et le Levant. Quatre-vingt-sept navires de commerce et plusieurs vaisseaux de guerre furent pris ou brûlés, et la perte des alliés, dans cette occasion, fut évaluée à plus de 25 millions de livres. Jean Bart, s'étant séparé du corps de l'armée, fit échouer, près de Faro, six bâtiments hollandais richement chargés, qui furent livrés aux flammes. L'année suivante fut signalée par des succès plus utiles. On manquait de blé : Jean Bart, malgré la vigilance des Anglais, fit d'abord entrer à Dunkerque une flotte considérable chargée de grains ; il courut ensuite au-devant d'un convoi plus nombreux, qui apportait en France les blés du Danemark et de la Pologne : le contre-amiral Hidde, avec huit vaisseaux de guerre, s'en était emparé ; déjà il était à la hauteur du Texel, près d'entrer dans les ports de Hollande ; il n'y avait pas un moment à perdre : Jean Bart, quoiqu'il n'eût avec lui que six vaisseaux d'un rang inférieur à ceux de l'ennemi, l'attaque sans hésiter, enlève le contre-amiral hollandais à l'abordage, prend deux autres vaisseaux de guerre, et ramène toute la flotte marchande à Dunkerque. Cette action brillante lui valut des lettres de noblesse. En 1696, ayant encore trompé les Anglais, qui l'attendaient à la sortie du port avec une escadre trois fois plus forte que la sienne, il rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, composée de cent dix voiles, et protégée par cinq frégates. L'escorte tomba bientôt au pouvoir des Français avec une quarantaine de navires ; mais treize vaisseaux de ligne hollandais ayant paru dans le temps que Jean Bart conduisait ses prises à Dunkerque, il fut forcé d'en brûler la plus grande partie, et d'éviter lui-même un combat trop inégal. La paix seule pouvait interrompre les travaux de ce marin célèbre : elle fut conclue à Riswick, et Jean Bart passa les dernières années de sa vie à Dunkerque. Il y mourut d'une pleurésie, le 27 avril 1702.

BARTA (Joseph), compositeur, né en Bohême, organiste à Prague, s'établit ensuite à Vienne où il écrivit pour le théâtre : *Da ist nicht gut zu rathen*, 1780, il *Mercato di Malmantile*, 1784, le *Journalier*, 1793, etc. On a de lui des quatuors pour violon, alto et basse, et des *concertos* pour clavecin.

BARTALI (Antoine), maître de chapelle de l'Empereur, à Vienne, vers 1680, passait pour un des plus habiles compositeurs de son temps ; il a publié des trios pour divers instruments, et des symphonies à 3 et 4 parties.

BARTAS (Guillaume de SALUSTE du), né à Montfort en 1544, se distingua sous Henri IV par son talent dans les négociations et sa bravoure dans les combats. Il rendit des services signalés à ce prince dans ses légations en Danemark et en Angleterre, se trouva à la bataille d'Ivri, qu'il chanta dans ses vers, et mourut en juillet 1590, à 44 ans. Son ouvrage le plus important est le poëme de *la première Semaine* ou *la Création*, en VII livres, Paris, 1610, in-fol., qui eut plus de 30 éditions, et fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais ; la *seconde Semaine* comprend les histoires de l'Ancien Testament.

BARTAZAN, syrien, théologien du 3e siècle, prêcha la doctrine de Marcellius en Arménie, composa un *Traité contre le culte et les cérémonies religieuses des païens de cette contrée*, et une *Histoire de ses dieux et de ses rois*.

BARTEI (Jérôme), moine augustin, né à Arezzo, général de son ordre à Rome au commencement du 17e siècle, a publié des messes, des *ricercari* à 2 voix, etc.

BARTENSTEIN (Jean-Christ. de), vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, secrétaire de l'Empereur, né en 1690, mort à Vienne le 6 août 1766, s'est fait connaître par divers *manifestes* en faveur de la maison d'Autriche ; tels que la *Déclaration de guerre* contre la France en 1741. On lui attribue aussi un *Droit de la nature et des gens*, pour l'instruction de Joseph II, Vienne, 1790.

BARTENSTEIN (Laurent-Adam), écrivain et grammairien allemand, né à Heldbourg, le 28 août 1717, mort le 25 février 1796 à Cobourg, où il était professeur au gymnase, est auteur de *Religionis christianæ excellentia*, etc., Cobourg, 1757 ; *Rudiments de la langue grecque simplifiés*, ibid., 1778, etc.

BARTH (Jean). *Voyez* **BART**.

BARTH ou **BARTHIUS** (Gaspard de), savant critique allemand, né le 22 juin 1587, à Custrin, d'un père chancelier de cette ville et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder ; après avoir fait ses études à Eisenach, il alla se perfectionner en Italie, en Angleterre, en Hollande, et revint à Leipzig où il mourut le 17 septembre 1658. On a de lui des *Commentaires* estimés sur Claudien, sur Stace et autres auteurs latins, Francfort, 1664, des poésies latines, etc.

BARTH (Michel), médecin allemand, né vers 1650 à Annaberg en Saxe, professeur à Leipzig, y mourut en 1684 ; il est auteur de *Lettres* sur la médecine et de *vers* latins estimés.

BARTH (Godefroid), né le 12 septembre 1650, jurisconsulte et praticien de Leipzig, y professa le droit avec succès, et mourut le 21 juin 1728, après avoir publié un grand nombre de *thèses*.

BARTH (Fréd.-Gotlieb), écrivain allemand, né à Wittenberg, le 5 août 1738, mort à Pforta le 6 octobre 1794, a donné une assez bonne édition de *Properce* avec des *variantes*, Leipzig, 1777 ; une *Grammaire allemande-espagnole*, Erfurt, 1778.

Digitized by Google

BARTHE (Chrétien-Samuel), né à Glaucha dans le comté de Schœnburg, en 1735, fut un des plus grands virtuoses de son temps sur le hautbois, reçut des leçons de Jean-Sébastien Bach, devint musicien de la chambre du duc de Weimar, s'attacha au prince de Mecklenbourg en 1768, au landgrave de Hesse-Cassel en 1772, et enfin passa à la chapelle du roi de Danemark en 1786, et mourut à Copenhague le 8 juillet 1809. On lui doit des concertos de hautbois, des sonates pour piano et hautbois, symphonie pour instruments à vent, et une ouverture pour orchestre.

BARTHE, neveu et élève de Charles Stamitz, né en 1774, joua à la cour de Turin, à l'âge de 8 ans, des concertos de violon et fit naître l'admiration par la hardiesse et le fini de son jeu. Il ne fut qu'un artiste médiocre à la force de l'âge; publia à Rotterdam des pots-pourris pour violon et piano. On croit qu'il mourut vers 1798.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille en 1734, vint très-jeune à Paris, où il cultiva de préférence la littérature dramatique, et fut recherché pour son esprit original par tous les littérateurs de l'époque. Il mourut le 17 juin 1785. On a de lui : l'*Amateur*, comédie en un acte en vers, représentée en 1764 ; faible d'action et d'intrigue, cette pièce est versifiée avec autant d'esprit que de facilité; *les Fausses infidélités*, comédie en un acte, en vers, représentée en 1769, et restée au répertoire ; *la Mère jalouse*, comédie en 3 actes, en vers, représentée en 1771 ; *l'Homme personnel ou l'Égoïste*, comédie en 5 actes, en vers, représentée en 1778, n'eut que 8 représentations. Il y travailla longtemps. Avant la représentation, il alla la lire à Colardeau, attaqué d'une maladie mortelle; celui-ci eut la patience d'en entendre la lecture jusqu'au bout, et se contenta de lui dire : « Vous avez oublié un trait « essentiel dans votre comédie, c'est celui d'un homme qui « vient lire une comédie en cinq actes à son ami mourant. » On a encore de cet écrivain *le Temple de l'Hymen*, poëme, 1755 ; *la Réunion des provinces à la couronne*, 1755 ; odes sur *la prise de Minorque*, et sur *la ruine de Lisbonne*, 1756 ; *épîtres* sur divers sujets, 1762, in-8° ; *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1765, in-8° ; quelques fragments d'un poëme sur *l'art d'aimer*, beaucoup de pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*. En 1810, M. René Périn a publié un *Choix de poésies* de Barthe, in-18. En 1811, M. Fayolle a donné les *OEuvres choisies* de Barthe, 1 vol. in-12 et in-18.

BARTHEL (Melchior), sculpteur saxon, mort en 1674, s'était fait une assez grande réputation. Il existe de cet artiste à Venise une statue estimée de St. Jean-Baptiste.

BARTHEL (Jean-Gaspard), naquit à Kitzingen en 1697 ; reçu docteur en droit en 1727, il fut nommé la même année professeur de droit canon à Wurtzbourg, et mourut vice-chancelier de cette université le 8 avril 1771. Barthel a laissé la réputation d'un savant jurisconsulte, justifiée par des ouvrages dont les principaux sont ; *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4° ; *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid., 1744, in-4°.

BARTHÉLEMI (St.), l'un des douze apôtres, peut-être le même que Nathanaël, prêcha, dit-on, l'Évangile dans les Indes, l'Éthiopie et la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie.

BARTHÉLEMI (Pierre), prêtre, né à Marseille, accompagna Raimond de Saint-Gilles et Adhémar, évêque du Puy, dans la première croisade, en 1096. Pieux et crédule, il annonça aux chefs des croisés que St. André, dans une vision, lui avait dit qu'on trouverait dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche la lance avec laquelle on avait percé le flanc de Jésus-Christ. Il y descendit lui-même, et remonta avec la lance, ce qui excita l'enthousiasme parmi les chrétiens, et leur fit remporter une victoire complète sur les Sarrasins. Mais l'authenticité de sa découverte ayant excité de grands troubles, Barthélemi prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, et il y succomba en 1099.

BARTHÉLEMI de Cologne, savant du 16e siècle, travailla de concert avec Érasme à faire revivre en Allemagne les études classiques des anciens ; mais il eut de grandes persécutions à souffrir, et mourut pauvre à Minden, où il était recteur du collége. On lui doit *Sylva carminum*, Deventer, 1505 ; *Poemata*, restés manuscrits ; *Epistola mythologica*, etc.

BARTHÉLEMI DES MARTYRS, ainsi nommé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs à Lisbonne, où il reçut le baptême en 1514, entra dans l'ordre de St.-Dominique, professa 20 ans la théologie, devint précepteur de don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, et fut en 1559 nommé archevêque de Brague. Il parut au concile de Trente, et fut le premier à demander la réforme du clergé. Lemaistre de Sacy a donné une *Vie* très-estimée de ce saint prélat. On y voit l'activité de son zèle pendant la famine et la peste qui désolèrent la ville de Brague, sa charité compatissante envers les pauvres, auxquels il faisait distribuer chaque jour les vivres et les secours qu'exigeait leur état. Il mourut en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Parmi ses ouvrages on estime surtout l'*Abrégé des maximes de la vie spirituelle ; les Devoirs et les vertus des évêques*, traduits l'un et l'autre en français.

BARTHÉLEMI ou **FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO**. *Voyez* **BACCIO DELLA PORTA**.

BARTHÉLEMON (F.-Hippolyte), compositeur et violoniste, né à Bordeaux en 1731, se rendit à Paris fort jeune, et composa pour le théâtre Italien, l'opéra *le fleuve Scamandre*. En 1766 il alla à Londres faire représenter son opéra de *Pélopidas* qui eut un si grand succès que Garrick proposa à Barthélemon de composer la musique d'une farce intitulée *A peep behind the curtain*, qui eut 108 représentations. Garrick cependant refusa de payer la somme dont ils étaient convenus. Barthélemon devint en 1770 chef d'orchestre du Waux-Hall, fit représenter *le Jugement de Pâris*, la *Ceinture enchantée*, et *la Fille des Chênes*. Dégoûté des tracasseries du théâtre, il alla en Allemagne et en Italie, où son talent de violoniste lui procura des succès. Il se rendit à Versailles avec une lettre de la reine de Naples pour Marie-Antoinette, quitta la France pour Dublin, et mourut à Londres en 1808. Outre ses opéras il a publié des concertos, des duos, des préludes pour violon ; des leçons pour piano.

BARTHÉLEMY (Nicolas), bénédictin, né à Loches en 1478, mort après 1531, prieur de N.-D.-de-Bonne-

Nouvelle, près d'Orléans, est connu par divers recueils de poésies latines qui sont assez recherchées : *Momiæ, cum panegyrico in Deiparum virginem Mariam,* Paris, 1514, in-8°; *Christus Xilonicus tragœdia,* 1529, in-8°; *Ennea,* 1531; *Epigrammata et Idyllia,* 1514 et 1532. Il a laissé manuscrites les *Vies* en latin de Charles et Louis d'Orléans, depuis Louis XII.

BARTHÉLEMY (Nicolas), avocat au parlement et au bailliage de Senlis, est auteur de l'*Apologie sur le repas de la fête des Rois,* Paris, 1664, in-12.

BARTHÉLEMY (Jean-Jacques), abbé, historien et savant antiquaire, membre de l'Académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes, né le 20 janv. 1716, à Cassis près Aubagne, fit ses études au collège de Marseille, et prit une teinture de mathématiques et d'astronomie, mais les langues anciennes et les monuments de l'antiquité firent surtout ses délices; il étudiait à la fois le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chaldéen. A l'âge de 27 ans il vint à Paris. Gros de Boze s'empressa de l'accueillir, et lui confia la garde du cabinet des médailles. Cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Boze. Ce cabinet fut par ses soins enrichi de 20,000 médailles. Il porta ses recherches jusqu'en Italie, où, précédé par sa réputation, il fut accueilli des savants. Il visita Pompéia, Pœstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestine, et revint à Paris avec de nouveaux trésors. Le duc de Choiseul, appelé au ministère, s'occupa de sa fortune. Il lui fit donner la place de trésorier de St.-Martin de Tours, et de secrétaire général des Suisses. Barthélemy n'était connu que par une vaste érudition, et par un grand nombre de *mémoires* sur des médailles curieuses, sur l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Égypte et de Phénicie. Le *Voyage du jeune Anacharsis,* qui lui avait coûté 30 ans de travail, mit le comble à sa gloire. Cet ouvrage, un de ceux qui font le plus d'honneur au 18e siècle, eut d'abord trois éditions, et fut traduit dans plusieurs langues. En 1789, l'Académie française en accueillit l'auteur dans son sein par acclamation. Le 2 sept. 1792, il fut traîné aux Madelonettes; mais il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue, et reprit la garde du cabinet des médailles jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 30 avril 1795. Parmi les nombreuses éditions de l'*Anacharsis,* on distingue celle de Paris, Debure, 1788, 4 vol. in-4°, et atlas; 1789, 1790, 7 vol. in-8°; ces deux dernières avec atlas in-4°; Didot jeune, 1799, grand in-4°, 7 vol. et atlas in-fol.; in-8°, 7 vol., et atlas in-4°; et celle d'Ét. Ledoux, 1824, 7 vol. grand in-8°. Sainte-Croix a publié les opuscules de Barthélemy, sous le titre d'*OEuvres diverses,* Paris, 1798, 2 vol. in-8°.

BARTHÉLEMY (Joseph-Anicet), neveu du précédent, fut successivement administrateur des hospices de Paris, président de la chambre de commerce et membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement. En 1814, il signa la proclamation de Bellart pour le rappel des Bourbons, et mourut en 1819.

BARTHÉLEMY (Regis-François), historien, né à Grenoble en 1739, mort le 14 novembre 1812. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat à la cathédrale, consacra dès lors tous ses loisirs à l'étude, fit des recherches étendues, et prépara son *Histoire de Grenoble et des Dauphins,* 2 vol. restés manuscrits. Il a publié l'*Oraison funèbre de Louis XV*; l'*Éloge historique de Marguerite de Bourgogne.*

BARTHÉLEMY (l'abbé Louis), auteur de la *Grammaire des dames,* était né vers 1750 à Grenoble et vivait encore vers 1812; mais on ignore la date de sa mort. Il a laissé la *Cantatrice grammairienne,* 1787; *Tableau de l'histoire de France,* 1788; *Mémoires secrets de Madame de Tencin,* 1790; *le Destin de la France,* 1790; *Vie privée de Mably,* 1791; *Tableau de la cour de Rome,* 1791; l'*Ami des peuples et des rois,* 1809, etc.

BARTHÉLEMY (François, marquis de), pair de France, neveu de l'abbé, né à Aubagne, en 1750, mort à l'âge de 80 ans, le 3 avril 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie, suivit de Breteuil en Suisse et en Suède; nommé secrétaire de légation en Angleterre, il y resta comme chargé d'affaires, annonça à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI, devint presque aussitôt ministre plénipotentiaire en Suisse, où il ne fit pas observer les mesures prescrites par le comité de salut public contre les émigrés et les prêtres. Il négocia la paix avec la Prusse, l'Espagne, l'électorat de Hesse, mais il échoua avec l'Angleterre. Nommé le 7 prairial an V (juin 1797), membre du Directoire, sous l'influence du parti clichien ou royaliste, il se trouva enveloppé dans la proscription de ce parti, arrêté le 18 fructidor, et déporté à la Guyane, d'où, quelques mois après, il parvint à s'échapper avec six de ses compagnons d'infortune. Il alla aux États-Unis, puis en Angleterre, revint en France après le 18 brumaire, fut fait sénateur, commandant de la Légion d'honneur, vice-président du sénat et comte de l'empire. En 1814, il présidait les séances du sénat où les Bourbons furent rappelés. Nommé pair par le roi et vice-président honoraire de la chambre, il reprit ses fonctions après la seconde restauration, fut nommé ministre d'État et reçut le titre de marquis. Le 20 février 1819, il rompit le silence qu'il avait gardé pendant cinq ans, pour proposer de modifier la loi d'élection, proposition combattue par le ministère d'alors, et adoptée par la chambre le 2 mars à une grande majorité. Cette proposition servit de base pour la rédaction de la loi présentée l'année suivante par le gouvernement.

BARTHÉLEMY-COURÇAY, autre neveu de l'abbé, hérita de son goût et de ses connaissances numismatiques, fut, en considération de son oncle, chargé du cabinet des médailles de la biblioth. nation. à Paris, et mourut en 1800.

BARTHÉLEMY (Antoine-Joseph) naquit à Bruxelles, en 1764, d'un père, valet de chambre du baron de Stassart, alors conseiller privé et, depuis, président du conseil de Namur. Il fit ses humanités au collège de cette dernière ville; mais des vers satiriques dans lesquels plusieurs personnes considérables étaient peu ménagées, obligèrent son protecteur de l'envoyer faire sa rhétorique à Nivelles. Après avoir achevé son cours de philosophie et ses études en droit à l'université de Louvain, il fut admis à plaider, par le conseil de Brabant. Sa probité et ses connaissances le firent bientôt considérer comme un des jurisconsultes les plus recommandables du barreau de Bruxelles. Pendant la révolution belge de 1790, il se prononça, mais avec modération, en faveur du parti vonckiste. Lorsque les armées françaises eurent conquis la Belgique en 1794, Barthélemy fit partie du conseil pro-

Digitized by Google

visoire de Bruxelles, et s'honora, dans ces circonstances difficiles, par un dévouement sans bornes aux intérêts de son pays. Le conventionnel Hausmann, ayant éprouvé de la part du conseil un refus pour l'exécution d'un arrêté qui ordonnait la levée d'énormes contributions sur la ville de Bruxelles, s'écria transporté de fureur : « Sais-tu, citoyen « Barthélemy, qu'il y va de ta tête? » — « Il en jaillira « du sang, et non de l'or. » répondit le magistrat. Ces énergiques paroles imposèrent au proconsul, qui n'osa pas donner suite à ses projets d'exaction. Néanmoins l'administration municipale fut renouvelée, et Barthélemy n'y rentra qu'en 1806. Il prit une part très-active aux embellissements de Bruxelles; c'est à lui qu'on doit l'idée du canal de communication entre cette ville et Charleroy. Nommé membre de la seconde chambre des états généraux, en 1822, il se prononça fortement contre la liberté illimitée du commerce des grains, appuya les mesures du gouvernement relatives au collége philosophique et à la question de l'enseignement; toutefois, il ne se sépara point de l'opposition belge, en 1828, 29 et 30. Au congrès national il vota pour l'exclusion de la maison de Nassau. Le régent lui confia le portefeuille de la justice qu'il conserva quelques mois. Élu membre de la chambre des représentants en 1831, il en obtint la vice-présidence. Il mourut subitement au château de Franc-Waret, chez le marquis de Croix, le 10 novembre 1832. Outre plusieurs mémoires sur d'importantes questions de droit, il a publié : *Dissertation sur l'ancien et le nouveau système hypothécaire,* Bruxelles, 1806; *Exposé succinct de l'état des Pays-Bas, depuis le* 15e *siècle jusqu'au traité de paix signé à Paris le* 30 *mai* 1814, Bruxelles, 1814; *Des gouvernements passés et du gouvernement à créer,* faisant suite à l'ouvrage précédent, Bruxelles, 1815.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voyez* **ALBIZZI.**

BARTHÉLEMY-HADOT (Mme). *Voyez* **HADOT.**

BARTHEMA. *Voyez* **VARTOMANUS.**

BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Guillaume), né dans les premières années du 18e siècle, devint ingénieur des ponts et chaussées de la province de Languedoc, fut de l'Académie des sciences de Montpellier, et se fit une grande réputation, soit par ses écrits, soit par les travaux qu'il dirigea. On a de lui : *Essai sur divers avantages que l'on pourrait tirer de la côte du Languedoc relativement à la navigation et à l'agriculture; Mémoires d'agriculture et de mécanique,* etc.; deux *Mémoires sur les soufflets à chute d'eau,* insérés dans le recueil des *Mémoires* de l'Académie des sciences.

BARTHEZ DE MARMORIÈRES, frère du précédent, avocat à Narbonne, a publié : *Callophile,* 1759, roman allégorique; *Songe en vers, à Érasme,* et plusieurs autres pièces de poésie.

BARTHEZ (Paul-Joseph), fils de Guillaume, né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806, peut être considéré comme le régénérateur de la physiologie et de la philosophie médicale. Reçu docteur à Montpellier en 1753, il vint à Paris, où il se lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque. Ses premiers *mémoires* furent couronnés par l'Académie des inscriptions. Après avoir été employé dans les armées, il revint à Paris, et coopéra à l'*Encyclopédie.* En 1759 il obtint au concours une chaire à Montpellier, et eut de grands succès dans l'enseignement par l'exposition de sa physiologie. Ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* attestent toute la profondeur de son génie. La personnification idéale du *principe vital* ou *âme seconde* est le trait caractéristique de sa doctrine. Barthez fut appelé à Paris comme médecin consultant du roi, et y exerça dix ans la médecine. La révolution l'obligea de se retirer à Carcassonne, où il publia sa *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux.* Au rétablissement des facultés, Barthez ne put, à cause de son âge, occuper que des places honoraires; lors de l'inauguration, en 1801, du buste du père de la médecine à l'école de Montpellier, il prononça son discours sur le génie d'Hippocrate. Il fut nommé médecin titulaire du 1er consul et médecin consultant de l'empereur. Barthez était versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole. C'était un érudit, un grand physiologiste, et un grand médecin, comme le prouvent son *Traité des maladies goutteuses,* sa *Théorie des fluxions,* Paris, 1802. Barthez a laissé aussi un *Traité du beau,* publié par son frère, Paris, 1807, in-8°.

BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Antoine), frère du précédent, né à St.-Gall en 1736, a passé la plus grande partie de sa vie en Suisse. Il était dès 1765 secrétaire de l'ambassadeur de Beauteville. Au moment où éclata la révolution de 1789, Barthez était secrétaire intime de M. le comte d'Artois, colonel général des gardes suisses. Sa place et ses principes le rendirent un des plus grands adversaires de cette révolution, et il devint bientôt l'agent très-actif de Monsieur dans l'intérieur de la France. Barthélemy l'ayant fait considérer comme naturalisé Suisse, obtint sa radiation de la liste des émigrés; mais en 1798 le Directoire annula cet acte, enjoignit à Barthez de quitter la France dans le délai de quinze jours, et déclara ses biens confisqués. Le 18 brumaire, en facilitant son retour, opéra un changement notable dans sa manière d'envisager les événements politiques, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a publiés en 1801 et 1802. Le 20 février 1811, Barthez écrivit une longue lettre à Napoléon en lui faisant hommage de 4 vol. de l'*Homère* d'Ernesti, chargés de notes manuscrites par son frère; il profita de l'occasion pour détailler ses travaux et ses pertes, et finit par la demande de la croix d'honneur. Barthez vécut depuis retiré dans le village de Condé-St.-Libiaire, arrondissement de Meaux, et mourut le 3 août 1811, dans sa 74e année. Ses principaux ouvrages sont : *la Mort de Louis XVI,* trag., Neufchâtel, 1793, in-8°, très-rare en France; *Elnathan, ou les Ages de l'homme,* traduct. prétendue du chaldéen, Paris, 1801, 3 vol. in-8°; *Moïse en Égypte et chez les Madianites,* Paris, 1802, in-8°, anonyme. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de son frère, *Théorie du beau dans la nature et les arts,* Paris, 1807.

BARTHIUS. *Voyez* **BARTH.**

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplomate prussien, né à Berlin, le 13 mai 1779, de parents israélites, apprit de bonne heure plusieurs langues anciennes et modernes, fit un voyage en Grèce, et, à son retour, embrassa le protestantisme, non par conviction dogmatique, mais parce qu'il regardait le christianisme comme la religion la plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisation. La guerre de 1807 ayant éveillé son patriotisme, il servit comme officier dans un bataillon de la landwehr

de Vienne, et publia, pour animer ses compatriotes, son écrit intitulé : *Guerre du Tyrol*. En 1813 on le trouve attaché à la chancellerie du prince de Hardenberg : c'est lui aussi qui rédigea l'édit sur la *landsturm* après la publication de l'armistice. En 1815, il fut envoyé à Rome comme consul général prussien pour toute l'Italie, et sa mission, qu'il tenait plutôt de la sainte alliance que de son souverain, était d'observer les mouvements de ce pays, depuis si longtemps agité. Nommé chargé d'affaires de Prusse à la cour de Toscane, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se rangea parmi les plus violents adversaires de la révolution napolitaine. Il avait été mis à la retraite, lorsqu'il mourut le 26 juillet 1826, laissant, outre sa *Guerre du Tyrol*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons un *Voyage en Grèce* dans les années 1803 à 1804, traduit en français par A. du C***, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, figures et cartes.

BARTHOLET (Fabrice). *Voyez* **BARTOLETTI**.

BARTHOLET. *Voyez* **FLEMALLE**.

BARTHOLIN (Gaspard), médecin et théologien danois, né à Malmoe le 12 février 1585, mort le 13 juillet 1630, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Institutiones anatomicæ*, 1611, in-8°, souvent réimprimé, et traduit en français par Abr. Duprat.

BARTHOLIN (Bartole ou Barthélemi), fils aîné du précédent, savant précoce, prononça à 14 ans des discours en langue grecque, fut successivement professeur d'éloquence et antiquaire de Frédéric III, roi de Danemark. Il publia en 1669 une *Bibliotheca selecta*.

BARTHOLIN (Albert), frère du précédent, médecin, mort en 1643, a laissé un traité *de Scriptis Danorum*, Copenhague, 1666, in-8°.

BARTHOLIN (Érasme), frère des précédents, né à Roskild le 13 août 1625, reçu docteur à Padoue, fut nommé professeur de géométrie et de médecine à Copenhague, et mourut en 1698. Il a publié : *De figurâ nivis dissertatio*, 1661, in-8°; *De cometis ann.* 1664 et 1665, in-4°; *Experimenta crystalli islandici disdiaclasti*, 1670, in-4°; *De naturæ mirabilibus*, 1674; *De aere hafniensi*, Francfort, 1699, in-8°.

BARTHOLIN (Thomas), autre frère des précédents, né à Copenhague le 20 octobre 1619, étudia la médecine à Leyde, à Padoue et à Bâle, fut nommé professeur d'anatomie à Copenhague, fit plusieurs découvertes importantes, particulièrement sur les veines lactées, et mourut le 4 décembre 1680. Ses principaux ouvrages sont : *Historiar. anatomicarum et medicarum centuriæ VI*, Copenhague, 1654-61, 3 vol. in-8°; *De insolitis partûs humani viis dissertatio*, 1664, in-8°; *De nivis usu medico observat. variæ*, 1661, in-8°; *Epistolar. medicinal. centuriæ IV*, la Haye, 1740, 4 vol in-8°; *Acta medica et philosophica hafniensia*, 1672-79, 5 vol. in-4°; *De armillis veterum*, 1676, in-12.

BARTHOLIN (Gaspard), fils du précédent, était professeur de médecine à Copenhague, et attaché à la cour de Danemark. Ses principaux écrits sont : *De olfactûs organo*, 1679; *De font. et flum. orig. ex pluviis*, 1689; *Exercitationes miscell.*, Leyde, 1675.

BARTHOLIN (Thomas), frère du précédent, médecin, professeur d'histoire, archiviste et antiquaire du roi de Danemark, mort en 1670, a laissé *Antiquit. danicæ*, Copenhague, 1690, in-12; *De vermibus in aceto et semine*, ib., 1671, in-12; *Observ. in phenom. Island.*, 1670, in-12.

BARTHOLIN (Jacques), cinquième fils de Gaspard, était très-versé dans les langues orientales et mourut jeune à Heidelberg, en 1653. Il a publié la *Fontaine de Sapience*, et le *Livre illustre*, Amsterdam, 1652.

BARTHOLIN (Ivare), écrivain danois, mort à Ringstædt en 1682, a écrit : *De extremo universali Dei judicio*.

BARTHOLIN (Jean-Frédéric), professeur de mathématiques à Copenhague, né le 27 novembre 1665 et mort le 30 mai 1708, a laissé, entre autres ouvrages, une dissertation sur la *Guérison de Saül par la musique*.

BARTHOLIN (Richard). *Voyez* **BARTOLINI**.

BARTHOLOMÆUS, théologien et commentateur de Brescia, ayant résisté courageusement au tyran Ezzelin qui voulait le forcer de signer des articles injustes, fut tué par ordre de ce tyran en 1258. On a de lui un *Glossaire sur les décrétales de Grégoire IX*.

BARTHOLOMÆUS (Corneille), chanoine régulier de l'abbaye d'Eeckhout à Bruges, issu d'une famille italienne, mort en 1653, a composé plusieurs ouvrages ascétiques, mais on ne connait de lui que *Pondus sanctuarii*, Bruges, 1651.

BARTHOLOMÆUS de GLANTVILLE, moine franciscain, descendant de la famille des comtes de Suffolk, écrivit vers 1366 un traité *De proprietatibus rerum*, traduit en français, en 1732, par Jean Corbichon, en anglais, en 1398, et en hollandais, Harlem, 1485.

BARTHOLOMÆUS (Jean-Chrétien), littérateur de la fin du 17e siècle, a publié une dissertation intitulée : *Surdus de sono judicans*, Iéna, 1690.

BARTIMÉE, aveugle de Jéricho, auquel Jésus rendit la vue.

BARTISCH (George), chirurgien oculiste, né à Kœnigsberg au 16e siècle, est auteur d'un *Traité sur les maladies des yeux*, Dresde, 1583.

BARTLEMAN (Hippolyte). Selon quelques biographes c'est le nom anglais et peut-être le véritable nom de *Barthelmont* ou *Barthelemon*. Voyez *Barthelemon*.

BARTLEMAN (Jacques), chanteur célèbre, né à Londres vers 1778, était doué d'une très-belle voix de basse; fut élève du docteur Cooke, et enfant de chœur à l'abbaye de Westminster. Ce fut aux concerts de Hannover-square, qu'il fit sa réputation. Il devint postérieurement copropriétaire et l'un des directeurs de cet établissement; il est mort en 1720. On connait de lui un grand air avec récitatifs intitulé *the Tempest*.

BARTLET (Guillaume), recteur de Bidfort dans le Devonshire, mort en 1682, a donné : *Modèle d'un gouvernement de l'Église*.

BARTLET (Jean), frère du précédent, théologien non conformiste, fut ministre de St.-Thomas près d'Exeter, et ensuite dans cette dernière ville. On a de lui un volume de *Méditations*.

BARTOLE, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, naquit à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1313. Lorsque Bartole vint au monde, il y avait à peine un siècle et demi que l'étude du droit romain, presque étouffée dans toute l'Europe, par les institutions des peuples barbares, avait pris une vigueur nouvelle en Italie, où il parait qu'elle ne fut jamais entièrement

Digitized by Google

oubliée. La théologie et la jurisprudence étaient alors les sciences dominantes dans les écoles. Bartole avait à peine terminé ses premières études, qu'il commença à quatorze ans celle du droit; il fut reçu, six ans après, docteur à l'université de Bologne, la plus fameuse école de ce temps. Il remplit, pendant quelques années, une place de juge; mais la sévérité excessive qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions lui ayant attiré un blâme universel, il abandonna cette carrière à vingt-six ans, pour se livrer exclusivement au penchant qu'il avait pour l'enseignement du droit. Il professa onze ans à Pise; des tracasseries, que lui suscita la jalousie de quelques-uns de ses collègues, le dégoûtèrent du séjour de cette ville. Il vint s'établir à Pérouse, où il fut accueilli avec empressement, et où on lui accorda des lettres de citoyen. La célébrité qu'il avait déjà acquise à Pise s'accrut encore dans son nouvel asile: on désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Bartole fut un homme extraordinaire: quelques-uns ont voulu lui donner, comme à Socrate, un génie inspirateur. Il avait en effet un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et profond. On a remarqué qu'il ne s'est jamais contredit dans ses nombreux écrits, sur des matières qui prêtaient tant à la controverse. Il parut en quelque sorte au moment du réveil de l'esprit humain: on commençait à sentir tout le poids de la barbarie, et la nécessité de substituer aux volontés arbitraires de la force, les préceptes d'une raison équitable. Bartole contribua plus que personne à les faire connaître aux esprits avides de les recevoir; il en tira non-seulement de son propre fonds, mais il passa encore en revue les opinions des jurisconsultes qui l'avaient précédé; il les épura, les étendit, les développa, et, en les appropriant avec un art admirable aux besoins de l'ordre social, il jeta les fondements de la civilisation de l'Europe. Les ouvrages de Bartole sont des Commentaires sur toutes les parties du droit romain, des Traités sur quelques sujets particuliers, ou des conseils. Il n'était pas seulement jurisconsulte, mais il avait appris tout ce qu'il était possible de savoir de son temps. Il était théologien et philosophe; il savait l'hébreu, et avait des connaissances en géométrie. Son ardeur pour l'étude était infatigable, sans quoi sa vie n'aurait pu suffire à tant de travaux; car il mourut à Pérouse en 1356, à quarante-quatre, d'autres disent à quarante-six ans, malgré le régime austère auquel il s'était soumis. Il faisait peser tous ses aliments, de peur, en en prenant une trop grande quantité, de devenir moins capable d'écrire ou de méditer.

BARTOLETTI (Fabrice), médecin et anatomiste, né à Bologne en 1586, professa l'anatomie à Pise en 1619, la médecine à Bologne en 1620, puis à Mantoue avec un grand éclat, et mourut à Lendinara en 1630. Il a publié: *Anatomia humana*, etc., Bologne, 1619; *Encyclopædia hermetica dogmatica*, in-4°, réimprimé plusieurs fois; *Methodus in dyspnœum; sive de respirationibus*, 1630, in-4°; et avec un commentaire de Paitoni, Venise, 1735, in-fol., et quelques opuscules moins importants.

BARTOLI (Cosme), célèbre littérateur italien du 16e siècle, né à Florence, se livra à l'étude des lettres et des mathématiques avec un succès égal. Il fut en 1540 un des premiers membres de l'académie *degli Umidi*, depuis *Académie florentine*, et fut chargé d'en rédiger les règlements. En 1568, le grand-duc le nomma son résident à Venise où il demeura trois ans. De retour à Florence il fut fait prieur de St-Jean-Baptiste: on ignore l'époque précise de sa mort. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont une traduction de l'*Architettura* et des *Opuscoli morali* de Léon-Baptiste Alberti; *Marsilio Ficino sopra l'amore, ovvero convito di Platone*, 1544; *Discorsi istorici universali*, 1569, divers ouvrages de mathématiques, etc.

BARTOLI (George), frère du précédent et comme lui membre de l'Académie florentine. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort qui dut arriver avant le 15 octobre 1584, où parut l'édition posthume de son traité *degli Elementi del parlar toscano*.

BARTOLI (Minerve), femme poëte d'Urbin, florissait en 1594. Ses *Poésies* se trouvent éparses dans les divers recueils du temps, mais surtout dans le *Parnasse poétique* de A. Scajoli.

BARTOLI (Daniel), célèbre jésuite, un des écrivains italiens les plus purs et les plus clairs, et l'un des plus savants hommes de son temps, né à Ferrare en 1608, et mort à Rome le 13 janvier 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail du cabinet. On lui doit une *Histoire de sa compagnie en Italie*, Rome, 1667, traduite en partie en latin par L. Giannini, Lyon, 1666-71, in-4°, rare. Ses autres ouvrages ont été réunis à Venise, 1717, 3 vol. in-4°. On distingue dans ce recueil: l'*Uomo di lettere*, traduit en latin et en français; l'*Ortografia italiana*, Rome, 1672.

BARTOLI (Dominique), poëte italien, né près de Lucques le 14 décembre 1629, mourut le 8 septembre 1698. On a de lui un *recueil* de pièces de controverses littéraires avec le savant Mattei, Modène, 1695, in-12; un autre d'*odes* ou *canzoni*, Lucques, 1605, in-12; *Rime giocose*, 1703, in-12.

BARTOLI (Pietro-Santi), peintre et graveur à l'eau forte, élève de Poussin, né à Pérouse, en 1635, mort à Rome en 1700, a gravé un grand nombre de monuments antiques sur ses propres dessins. Les principaux sont: *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; *Colonna Trajana*, ibid.; *Colonna Antonina*, ibid.; *Gli antichi sepolcri*, Leyde, 1728; *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, in-fol., etc.

BARTOLI (Sébastien), médecin napolitain, né à Montella, jouissait d'une assez grande réputation vers la fin du dix-septième siècle. Il termina sa carrière en 1676, par une mort prématurée. C'était un spagirique, où partisan des applications de la chimie à l'art de guérir. Les ouvrages qu'il a laissés sont: *Examen artis medicæ dogmatum communiter receptorum*, Venise, 1666, in-4°; *Courte notice sur les eaux minérales de Pozzuolo* (en italien), Naples, 1667, in-4°. On a encore de lui deux Traités sur les bains, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort (Naples, 1670, in-4°), par les soins de son neveu, Michel Biancardi.

BARTOLI (Joseph), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris, né en février 1717 à Padoue, où il occupa trois ans la chaire de physique expérimentale, qu'il quitta pour la chaire de belles-lettres de l'université de Turin, avec le titre d'antiquaire royal, mourut à Turin vers 1768. Nous avons

de lui des *dissertations* d'antiquité, et des *poésies* éparses dans les recueils du temps; *Éponine*, tragédie, Turin, 1768, in-8°; un *poëme* en trois chants à l'occasion du mariage de Mme Clotilde avec le prince de Piémont, Chambéry, 1775, in-8°; *Réflexions sur le progrès des sciences en Europe dans le 18e siècle*, 1780, in-8°, tome Ier et unique.

BARTOLI (Jean-Baptiste), compositeur italien du 17e siècle, a laissé des Madrigali à cinq voix.

BARTOLINI (Rich.), poëte latin, né vers la fin du 15e siècle à Pérouse, professa les belles-lettres dans sa patrie, fut ensuite chargé de différentes négociations, et reçut de l'empereur Maximilien, avec la couronne poétique, le titre de comte palatin. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus connu est un poëme en douze livres *De bello Norico Astriados*, Strasbourg, 1516, in-4°. Il vivait encore en 1519, on ignore la date de sa mort.

BARTOLINI (Barthelomé), un des plus grands chanteurs du commencement du 18e siècle, naquit à Faenza vers 1685, fut élève de Pistocchi et de Bernacchi, et brilla au service de l'électeur de Bavière de 1720 à 1730.

BARTOLOCCI (Jules), religieux bernardin, né en 1613 à Célano dans l'Abruzze, professa l'hébreu au collége de la Sapience à Rome, fut attaché en cette qualité à la bibliothèque du Vatican, devint abbé de St.-Bernard, et mourut en 1687. Il est connu par sa *Bibliothèque rabbinique*, Rome, 1675, 4 vol. in-fol., qui lui avait coûté 25 ans de travail, et qui est estimée.

BARTOLOMEO DI SAN MARCO. *Voyez* **BACCIO DELLA PORTA.**

BARTOLOMMEI (Jérôme), célèbre poëte, né vers 1584 à Florence, mort le 8 mai 1662, était membre de l'Académie de la Crusca et de l'Académie florentine. On a de lui: *l'America*, poëme héroïque dédié à Louis XIV, 1640, in-fol.; *Drami musicale morali*, Florence, 1656; *Dialoghi sacri*, etc., ibid., 1657; *Didascalia*, 1658.

BARTOLOMMEI (Mathias-Marie), fils du précédent, né à Florence le 14 août 1640, mort le 24 décembre 1695, est auteur de six *comédies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-1697.

BARTOLOMMEO (André de), Sicilien, surnommé *Barbazza* à cause de sa longue barbe, professa le droit à Ferrare, puis à Bologne, avec une grande réputation, et mourut en 1479. Il reste de lui beaucoup d'ouvrages sur le droit canon, imprimés de 1517 à 1545, entre autres, *Conciliorum vol. IV*, 1517 et 1518; *de Cardinalium præstantiâ; de Cardinalibus legatis à latere*, 1518.

BARTOLOZZI (François), l'un des plus célèbres graveurs du dix-huitième siècle, naquit en 1725, à Florence. Il y reçut les premières leçons de dessin d'Ugo Ferreti, et ce fut d'après les conseils de ce maître qu'il se rendit à Venise, où il entra dans l'école de Joseph Wagner. De Venise il vint à Milan où il se fit connaître par quelques belles gravures, d'après des tableaux de l'école lombarde. En 1764, il se rendit en Angleterre; et s'étant établi près de Londres, dans une petite ville dont la situation lui parut agréable, il s'y livra tout entier à l'exercice des arts. Invité à se rendre en Portugal, en 1805, il y soutint sa vieille renommée par plusieurs morceaux qui firent l'étonnement des connaisseurs. Le roi le traita fort bien et lui fit une pension. Bartolozzi mourut à Londres en 1819, à 94 ans, ayant conservé ses brillantes facultés jusqu'aux derniers moments de sa vie. On a de lui plusieurs petits tableaux en miniature ou au pastel, qui ne sont pas sans mérite. Il a gravé d'après Raphaël, le Guerchin, Angelica Kaufmann, etc. Parmi ses nombreuses estampes, les amateurs recherchent: *La mort de Didon*, d'après Cipriani; *le Silence, la Naissance de Pyrrhus*, *la Femme adultère*, d'après les Carrache. *Clytie changée en tournesol*, d'après Annibal Carrache, passe pour le chef-d'œuvre de Bartolozzi. *Le massacre des innocents*, d'après le Guide; *la mort de Chatam*, d'après Copley; une *Circoncision*, d'après le Guerchin; le *dictateur Camille*, d'après Sébastien Ricci; enfin une *Sainte Famille*, d'après Benedetto Luti, sont encore au nombre de ses ouvrages les plus précieux. Son *OEuvre* complète a été vendue à Londres mille livres sterling (vingt-quatre mille francs.)

BARTON (Élisabeth), connue sous le nom de *la Religieuse de Kent*, fille d'une basse extraction, selon toute apparence, et sur laquelle on ne sait rien jusqu'en l'année 1525, époque à laquelle elle était servante d'un habitant de la paroisse d'Aldington, dans le comté de Kent. Ayant été saisie de vapeurs hystériques, elle tira avantage des convulsions que lui donnait sa maladie pour se prétendre inspirée de Dieu. Le curé de la paroisse d'Aldington, Masters, résolut de la faire servir d'appui à la religion catholique, menacée alors en Angleterre par les progrès de la réforme. Il recueillait les paroles qu'elle prononçait dans ses accès, et les faisait passer pour des inspirations du St.-Esprit. Cependant les convulsions ayant cessé, Élisabeth s'étudia à les contrefaire; alors, plus maîtresse de ses actions et de ses paroles, aussitôt après l'accès, elle tombait dans une extase d'où elle sortait par des hymnes, des éjaculations de prophéties, quelquefois en prose, quelquefois en vers grossiers, tels que les faisaient les moines d'alors, et qui lui étaient fournis par Masters et quelques moines qui s'étaient associés à son imposture. Élisabeth vint à bout d'en imposer, non-seulement à la multitude, mais même à des hommes éclairés, entre autres au fameux Thomas Morus. Elle eut une vision qui lui ordonnait de se rendre à une chapelle dédiée à la Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-Court-Street*, où elle devait être guérie. Elle s'y rendit accompagnée de trois mille personnes de toutes conditions, qui, averties du miracle, s'étaient rassemblées autour de la sainte, comme pour lui servir de cortége. Arrivée dans la chapelle, après un accès, elle annonça qu'elle était guérie, et que la sainte Vierge lui ordonnait de se faire religieuse. Elle entra dans le couvent du St.-Sépulcre à Cantorbéry, où, malgré le miracle de la sainte Vierge, elle continua ses extases. Lorsque l'affaire du divorce de Henri VIII commença à alarmer sérieusement les partisans de l'Église romaine, Élisabeth déclara publiquement que, du moment où Catherine d'Aragon, étant encore vivante, Henri épouserait une autre femme, il cesserait, aux yeux de Dieu, d'être roi d'Angleterre; qu'il perdrait effectivement sa couronne un mois après, et mourrait de la mort d'un scélérat. Henri épousa Anne de Boulen, et ne perdit point sa couronne. Cependant il se forma un parti considérable de moines, qui se répandirent dans les provinces, annonçant partout, que, d'après les révélations faites à la religieuse de Kent, Henri n'était plus roi selon le cœur de Dieu, et que ses sujets étaient déliés du serment de fidélité. Au mois de

Digitized by Google

novembre 1533, Élisabeth fut arrêtée, ainsi que plusieurs de ses complices, par l'ordre du roi, et traduite devant la chambre étoilée, où, sans être soumis à la question, ils avouèrent leur imposture. Ils furent condamnés à être exposés sur un échafaud, à y entendre lire en public l'aveu qu'ils avaient fait à la chambre, puis à demeurer à la tour jusqu'à l'ouverture du parlement. Pendant cet intervalle, les bruits qui se répandirent que les aveux faits par Élisabeth et ses associés leur avaient été arrachés par la force, irritèrent tellement le roi, qu'il résolut de donner à cette affaire une tournure beaucoup plus grave; et les rapports qu'avait eus Thomas Morus avec Élisabeth, furent par la suite une des principales causes de sa perte. Élisabeth et six de ses complices, parmi lesquels se trouvaient Masters et un docteur Bocking, furent condamnés par le parlement à avoir la tête tranchée, comme coupables de haute trahison. Ils subirent leur arrêt à Tyburn le 21 avril 1534.

BARTON (Benjamin Smith), naturaliste américain, naquit en 1766, à Lancastre, ville de la Pensylvanie, où son père était ministre de l'Église épiscopale. Envoyé à Édimbourg pour faire ses études, il y publia en 1785, une brochure sur les propriétés de la jusquiame noire; il alla prendre le grade de docteur à l'université de Gœttingue, et à son retour en Amérique, pratiqua l'art de guérir dans sa ville natale. Nommé en 1789 professeur d'histoire naturelle et de botanique, il fut le premier qui enseigna publiquement ces deux sciences à ses compatriotes. Six ans après, il obtint une chaire de matière médicale, et, en 1790, il succéda au célèbre docteur Rush, en qualité de professeur des instituts de médecine. Barton mourut en 1816, à l'âge de 50 ans. On lui doit : *Mémoire sur la faculté de fascination qui a été attribuée à divers serpents d'Amérique*, Philadelphie, 1796, in-8°; traduit en allemand avec des notes par E. A. G. de Zimmermann, Leipzig, 1790; *Collection pour un essai sur la matière médicale des États-Unis*, Philadelphie, 1798; *Nouveaux aperçus sur l'origine des tribus et des nations de l'Amérique*, Philadelphie, 1798; *Fragments de l'histoire naturelle de la Pensylvanie*, Philadelphie, 1799; *Notes relatives à certaines antiquités américaines*. Philadelphie, 1796, *Mémoire sur le goître et la fréquence de cette maladie dans différentes parties de l'Amérique du Nord*, Philadelphie, 1800, in-4°; traduit en allemand, avec des notes par G. Liebsch, Gœttingue, 1802, in-8°; *Éléments de botanique ou esquisse de l'histoire naturelle des végétaux*, Philadelphie, 1804.

BARTRAM (Jean), savant botaniste, né en Pensylvanie en 1701, voyagea longtemps dans l'Amérique septentrionale. Ses *Observations* sur la botanique et l'histoire naturelle de cette partie du monde ont été publiées à Londres en 1751, in-8°, sous le titre de : *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc.

BARTRAM (Guillaume), fils du précédent, parcourut également la Caroline, la Géorgie, la Floride, et publia la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8°, traduit en français par P. V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8°.

BARTSCH (Jean), médecin hollandais, ami de Linné, prit dans sa société l'amour de la botanique, accepta la place de médecin de la compagnie hollandaise à Surinam offerte par Boerhaave à Linné et refusée par ce dernier qui obtint de se faire remplacer par son ami. Bartsch, arrivé à Surinam, se trouva en lutte aux vexations du gouverneur et succomba au chagrin, et à l'insalubrité du climat vers 1738. Sa *Dissertation sur la chaleur de Surinam* et ses *lettres* à Linné font regretter sa fin prématurée. Linné donna le nom de *Bartsca* à un nouveau genre de plantes.

BARTSCH (Adam), graveur allemand, conservateur du cabinet impérial des estampes à Vienne, mort le 21 août 1820, a gravé d'après les dessins des grands maîtres, différentes pièces très-estimées. On cite le *Catalogue raisonné de l'œuvre de Lucas de Leyde*, Vienne, 1798; id. *De l'œuvre de Rembrandt*, Vienne, 1797; *le Peintre Graveur*, Vienne, 1803-1820, 21 vol. in-8°.

BARUCH, un des douze petits prophètes, fut disciple et secrétaire de Jérémie, et le suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties. Les Juifs et les protestants ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUETH (Jean), ministre hollandais, né en 1709, mort en 1782 à Dordrecht où il était pasteur, a laissé une *Histoire du stathoudérat*, peu estimée.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur et poëte italien, professeur de belles-lettres et grand vicaire de l'archevêché de Ravenne à Ferrare, né dans cette ville le 17 juillet 1675, mort le 1er avril 1755, est un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux que l'Italie ait produits. Mazzuchelli donne de lui dans les *Scrittori d'Italia* une liste de plus de 100 ouvrages en prose et en vers. Un des plus estimés est son poëme didactique sur la culture du chanvre : *il Canapaio, lib. VIII*, Bologne, 1741, in-4°.

BARUFFALDI (Jérôme), jésuite, savant bibliographe, neveu du précédent, né le 16 janvier 1740, à Ferrare, professa la rhétorique au collége des nobles de Parme, puis à Brescia. A la suppression de la société le P. Baruffaldi revint dans sa patrie, où il fut nommé vice-bibliothécaire, secrétaire perpétuel de l'Académie et inspecteur des études dans le Ferrarais. Il mourut au mois de fév. 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Saggio della tipografia ferrarese*, Ferrare, 1777; catalogue des ouvrages imprimés dans cette ville, de 1471 à 1500. *Commentario storico della biblioteca Ferrarese*, ibid., 1782; *Vita di Claudia Tedeschi*, ibid., 1784, in-8°; *Notizie delle academie letterarie Ferraresi*, ibid., 1787; *Vita di Lodov. Ariosto*, ibid., 1807, in-4°. C'est la meilleure biographie qu'on ait de ce grand poëte. Les exemplaires en sont rares en France. *Continuazione delle memorie istoriche de letterati Ferraresi*, ibid., 1811. On doit en outre, à Baruffaldi, quelques dissertations sur des objets d'antiquité, insérées dans les *Opuscoli Ferraresi*; et, dans le tome VIII du même recueil, une *Vie de Pelleraino Morato*. Il avait préparé une nouvelle édition de la célèbre comédie du Bojardo : *Il Timone*. Un des amis de Baruffaldi l'a publiée, Ferrare, 1819, in-4°.

BARUTEL (Grégoire de), poëte languedocien, né vers 1620 à Villefranche de Lauragais, fut l'un des élèves et des amis du célèbre Goudelin, et se fit connaître

Digitized by Google

dans sa jeunesse par quelques pièces de vers, qui lui valurent le suffrage des amateurs. En 1651, il remporta le premier prix à l'Académie des jeux floraux, par un poëme *sur le jeu du lansquenet*, qu'il fit imprimer avec ses premiers essais sous ce titre : *le Triomphe de l'églantine,* Toulouse, 1651, in-4°. Ce volume est devenu très-rare. Barutel renonça de bonne heure à la poésie.

BARUTEL (le P. Thomas-Bernard), prédicateur, né à Toulouse, en 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la chaire. Comme il prêchait le plus souvent d'abondance, sur de simples notes ou sur des signes tracés avec la pointe d'un canif au dos de son crucifix, il n'a été recueilli qu'une partie de ses œuvres. Le P. Barutel était au couvent des Dominicains de Castres (dans l'Albigeois), au commencement de la révolution. Ayant refusé de prêter le serment, il fut enfermé dans la Chartreuse de Saix avec plusieurs religieux de son ordre, et y mourut en 1792. On a de lui : *Sermons, Panégyriques et Discours*, Toulouse, 1788, 3 vol. in-12.

BARWICK (Pierre), médecin anglais, né à Wetherstack en 1619, et mort à Venise en 1705, fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvey. On lui attribue un traité intitulé : *De iis quæ medicorum animos exagitant*, et une *Vie* de son frère Jean, théologien anglican.

BARY (Henri), graveur flamand fort habile, né vers 1625. Les amateurs font grand cas des pièces suivantes : *Une Vieille* qui jette de l'eau par une fenêtre, d'après Fr. Mieris ; *Une jeune Personne endormie*, ayant derrière elle un jeune homme ; *Un Mendiant et un faiseur de balais; L'Été et l'Automne,* tableau allégorique copié sur Vandyck ; *Un ménage rustique;* les portraits d'*Hugues Grotius*, de *Corneille Kettel*, de *Michel Ruyter*, de l'*amiral Vlugh*, de *Tromp*, de *Jacob Backer*, etc.

BARYPHONUS (Henri), dont le nom allemand était *Grobstimm,* naquit à Wernigerad vers 1584, et fut musicien de ville à Quedlimbourg. On lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la musique et, entre autres, *Pleiades musicæ*, etc., 1615; *Isagoge musica*, 1609; *Catalogus musicorum tam priscorum quam recentium ; Historia veterum instrumentorum musicorum,* etc.

BARZAPHARNES, général de Pachorus, roi des Parthes, qu'il aida puissamment à conquérir la Syrie, l'an 41 avant J. C. L'année suivante, il vint au secours d'Antigone, roi des Juifs, contre Hérode, son compétiteur; il fit prisonnier Hircan et Phasaël, dont il causa la mort; fit saccager le palais d'Hérode, qui avait pris la fuite; ravagea la ville et tout le pays, et mena Hircan prisonnier à Babylone, après lui avoir fait couper les oreilles.

BARZENA (Alphonse), jésuite, surnommé *l'Apôtre du Pérou*, né à Cordoue en 1528, mort en janvier 1598, passa en Amérique en 1559 et consacra le reste de sa vie à l'instruction des indigènes du Tucuman et du Paraguay. Il est auteur d'un *Lexique* et d'un *Livre de prières*, en 5 dialectes américains, *Peruviæ*, 1590, in-fol., très-rare; c'est la plus ancienne impression connue de Lima.

BARZIZA (Christophe), médecin, neveu du célèbre grammairien Gasparini, né vers 1405 à Bergame, professa la médecine à Padoue de 1434 à 1440 avec une grande réputation, et laissa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *De febrium cognitione et curâ*, Lyon, 1517; *Introduct. ad omne opus practicum medicinæ,* Augsberg, 1518 ; *Comment. ad nonum Rhasis*, Pavie, 1494, in-folio.

BARZIZZIO ou **BARZIZZA**. *Voyez* **GASPARINO.**

BARZONI (Victor), né à Lunato, dans l'État de Venise, en 1764, fit ses études à Brescia. Fort attaché à l'examen du gouvernement de sa patrie, il se montra très-opposé aux principes de la révolution française et exprima cette opinion avec beaucoup de force dans un volume publié en 1794, sous ce titre : *le Solitaire des Alpes*. L'invasion de l'Italie en 1796 ne fit qu'accroître la haine de Barzoni pour le nom français, et il s'exhala dans une brochure intitulée : *Les Romains en Grèce*. Bonaparte fit saisir les exemplaires, et poursuivre l'auteur qui se réfugia en Toscane et se tint longtemps caché dans les Apennins. Il acheva, à cette époque, sous le titre *la République française,* Venise, 1799, une histoire de la révolution en France. En 1799, lors de l'expulsion des Français de la péninsule, Barzoni se rendit à Milan où il publia *Revoluzioni della republica Veneta*. Réfugié d'abord à Vienne, puis à Malte quand les Anglais s'en furent emparés, il publia dans cette île *le Carthaginois,* journal politique dirigé contre le gouvernement de Napoléon, et un livre intitulé : *Motifs de la rupture du traité d'Amiens*. Dans les dernières années de sa vie, Barzoni s'était retiré à Naples où il est mort en 1829.

BAS (le). *Voyez* **LEBAS.**

BASADONNA (Jean), sénateur vénitien, habile négociateur et poëte agréable du 16e siècle, a publié des *Dialogues* latins, Venise, 1518.

BASAN (Pierre-François), graveur et marchand d'estampes, né à Paris le 23 octobre 1723, mort le 12 janvier 1797, donna à ce commerce toute l'extension possible, et publia avec Lemire la collection des gravures pour les *Métamorphoses* d'Ovide, un grand nombre de *Catalogues*, et un *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*, 3e édition, augmenté d'une *Notice historique sur l'art de la gravure,* Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

BASANIER (Martin), mathématicien et musicien qui vivait à Paris vers la fin du 16e siècle, a fait imprimer : *Plusieurs beaux secrets touchant la théorie et la pratique de la musique,* 1584, très-rare.

BASCAPE (Charles **BASILICA-SANCTI-PETRI** ou, par contraction), savant prélat italien, naquit en 1550 à Milan, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses études à Pavie, il se fit agréger au collége noble des jurisconsultes de Milan; mais, fatigué bientôt des cabales et des tracasseries de ses confrères, il abandonna le barreau ; et, ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1596, il prit deux ans après l'habit des clercs réguliers de Saint-Paul. Ce fut alors qu'il changea le nom de François qu'il avait reçu au baptême. Honoré de la confiance de saint Charles, il fut envoyé par ce prélat, en 1580, à Madrid, pour y régler avec la cour d'Espagne différentes affaires qui intéressaient l'Église de Milan. Le pape Clément VIII lui conféra l'évêché de Novarre, où il mourut le 6 octobre 1615, à 65 ans. Il était très-versé dans le droit canon et dans l'histoire ecclésiastique, comme on peut en

Digitized by Google

juger par ses nombreux nombreux ouvrages. Il en a publié dix-neuf et laissé manuscrits quarante-deux. Les principaux sont : *De metropoli mediolanensi*, Milan, 1575, 1596, 1598, in-8°, et 1628, in-fol; *De regulari disciplina monumenta patrum*, Milan, 1588; *De vita et rebus gestis Caroli card. archiep. mediol.*, Ingolstadt, 1592, in-4°, Brescia, 1602, in-4°; *Novarria seu de ecclesia novarriensi libri duo*, Novarre, 1612.

BASCARINI (Jean), médecin de Ferrare et professeur de théorie dans les écoles de cette ville, mort en 1673, est auteur de *Dispensationum medico-moralium canones XII*, 1673, in-16, et réimprimé avec d'autres ouvrages du même docteur.

BASCH (Sigismond), professeur de philosophie, né à Juliusbourg dans la Silésie, le 3 septembre 1700, mort le 2 avril 1771, fut successivement coïnspecteur à Christianstadt en 1730, archidiacre, membre du consistoire, premier prédicateur de la cour et surintendant général à Hildbourghausen en 1732, puis à Weimar. Il a laissé un livre de chorals et la préface de l'ouvrage intitulé : *Le langage du cœur dans le chant*, 1754.

BASCHENOW (Wasili), architecte et académicien russe, vice-président de l'Académie des arts sous Paul I^er^, projeta un plan de reconstruction du Kremlin, et bâtit dans le goût gothique le palais de Zarizin, que Catherine II fit démolir depuis.

BASCHI (Mathieu), fondateur des capucins, naquit dans le duché d'Urbin, et entra dans l'ordre des mineurs observantins, au commencement du 16^e^ siècle. Touché du relâchement qui s'était introduit dans l'ordre, il se sentit fortement porté à faire revivre parmi ses frères la règle de St.-François dans toute sa rigueur, et s'imagina que le saint patriarche de l'ordre lui avait apparu dans une vision, revêtu de l'habit qu'il avait porté. Baschi prit aussitôt une robe d'une étoffe grossière, se couvrit la tête d'un capuchon pointu, d'où est venu à ses disciples le nom de *Capucins*, et, dans cet équipage, sortit furtivement de son couvent de Montefalcone, se rendit à Rome, et se présenta à Clément VII, qui, suivant sa demande, lui permit de porter son nouvel accoutrement, et de travailler au salut des pécheurs, sous la condition de se présenter tous les ans au chapitre des frères mineurs. En peu de temps, frère Baschi eut un grand nombre de disciples; mais il trouva aussi beaucoup de persécuteurs parmi les observantins, qui étaient surtout révoltés de son capuchon pointu. Il fut arrêté dans un chapitre général, et mis en prison par ordre du provincial. La duchesse de Camerino, nièce du pape, obtint sa liberté. Sa réforme fut approuvée du souverain pontife en 1528, et, l'année suivante, il eut le titre de vicaire général de l'ordre : au bout de deux mois, il quitta cet emploi, sortit de son couvent, et courut de tous côtés, prêchant la parole de Dieu. Ce fut en exerçant ce ministère, qu'il mourut à Venise en 1552.

BASCHI (Charles de), marquis d'AUBAIS. *Voyez* **AUBAIS**.

BASCHILOW (Semen), savant russe, né vers 1740, mort en 1770, secrétaire du sénat de Pétersbourg, publia quelques livres des *Annales* de Nicon, 1767 et 1768, le *Sudebnick* du czar Iwan Wasiliewitch, et d'autres pièces relatives à l'histoire de son pays.

BASEDOW (Jean-Bernard), né à Hambourg, le 11 septembre 1723, était fils d'un perruquier; les mauvais traitements lui firent abandonner la maison paternelle : un médecin de village le prit à son service, et le décida bientôt à retourner chez son père. Entré dans les basses classes du collége de St.-Jean, la rudesse de ses maîtres le rendit dur et violent lui-même. En 1744, Basedow alla à Leipzig étudier la théologie : il se livra tout entier aux leçons du docteur Crusius et à l'étude de la philosophie. Elle commença par le rendre sceptique en théologie; la lecture approfondie des livres saints le ramena à la foi; mais, dans son isolement, il forma sa foi d'après ses idées, et elle fut peu orthodoxe. Revenu à Hambourg, il y vécut comme candidat jusqu'en 1749, que M. de Quaalen, conseiller intime de Holstein, le donna pour précepteur à son fils. Basedow commença à s'occuper d'éducation. Nommé, en 1753, professeur de morale et de belles-lettres à l'Académie de Soroë, en Danemark, il publia, en 1758, sa *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, qui contenait de fort bonnes choses sur l'éducation en général, et sur celle des filles en particulier; mais il mit en avant des propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne; aussi, le comte de Daneskiold, inspecteur de l'Académie, lui fit-il ôter sa place, pour le transférer au gymnase d'Altona. Basedow continua de s'adonner à des travaux théologiques. Lorsqu'il publia, en 1764, sa *Philaléthée*, ou *Nouvelles Considérations sur les vérités de la Religion et de la raison, jusque sur les limites de la révélation*, Altona, 2 vol. in-8°, le magistrat en fit défendre la lecture; il n'eut plus la permission d'imprimer à Hambourg ni à Lubeck; la communion lui fut interdite, ainsi qu'à toute sa famille; le peuple alla jusqu'à vouloir le lapider. Après avoir déployé une activité prodigieuse à la défense de ses opinions, Basedow cessa tout à fait de donner des leçons, sans perdre son traitement, et, vers la fin de l'an 1767, il abandonna la théologie pour s'occuper avec la même ardeur de l'éducation. Il conçut le projet de la réformer entièrement en Allemagne. Il commença par publier une *Adresse aux amis de l'humanité et aux hommes puissants, sur les écoles, les études et leur influence sur le bonheur public*, Hambourg, 1768. Il proposait la réforme des écoles, des méthodes d'enseignement, l'établissement d'un institut pour former des maîtres, et demandait des souscriptions pour l'impression de son *Livre élémentaire*, où ses principes devaient être exposés et accompagnés de planches : il avait besoin de 5050 écus. Les souscriptions se montèrent bientôt à 15,000 écus; l'impératrice de Russie, Catherine II, envoya 1000 écus, le roi de Danemak 900 écus, etc. En 1770, parut le 1^er^ volume de la *Méthode pour les pères et les mères de famille, et pour les chefs des peuples*; ce vol. fut suivi, six mois après, des trois premières parties de son *Livre élémentaire*, in-8°, avec 54 planches. Encouragé par le succès de son *Livre élémentaire*, il écrivit plusieurs autres ouvrages consacrés, soit aux enfants, soit aux parents, et destinés à en propager les principes. Les voyages qu'il fit à Brunswick, à Leipzig, à Dessau, à Berlin, à Halle, pour y examiner l'état de l'instruction publique, lui ayant fourni l'occasion d'étendre ou de rectifier ses idées, il publia une nouvelle édition fort améliorée de son *Livre élémentaire*, sous ce titre : *Traité élé-*

Digitized by Google

mentaire, ou *Recueil méthodique de toutes les connaissances nécessaires pour l'instruction de la jeunesse*. Dans ses voyages, il avait été fort bien accueilli par le prince d'Anhalt-Dessau, qui lui promit sa protection. C'était alors qu'il avait résolu de fonder à Dessau un institut d'éducation, et d'appliquer lui-même ses principes, en formant des élèves qui pussent les répandre dans toute l'Allemagne. Peu propre, par la nature de son esprit et de son caractère, à réussir dans un état qui exige avant tout de l'ordre, de la patience et de la tenue, il porta dans ce nouveau projet son ardeur accoutumée : le nom de *Philanthropinon* lui parut le plus convenable à ses vues. Il ne tarda pas à le mettre à exécution ; mais le succès fut loin de répondre à son attente : il eut peu d'élèves. L'établissement, mal administré, devint le théâtre des querelles du curateur Basedow, avec les maîtres qui y enseignaient sous son inspection. Il avait renoncé, dès 1778, à la direction de cet établissement qui fut fermé en 1792. Basedow cessa presque entièrement de s'occuper d'éducation ; il revint à ses méditations théologiques, et, fixé tantôt à Magdebourg, tantôt à Halle, tantôt à Leipzig, il prit part à la fameuse discussion qu'excitèrent en Allemagne les *Fragments de Wolfenbüttel*, ouvrage posthume et anonyme de Reimar, publié par Lessing. Basedow embrassa la cause du christianisme dans plusieurs ouvrages, entre autres dans sa *Proposition aux Penseurs du 19e siècle, pour rétablir la paix entre le christianisme primitif bien entendu, et la raison éclairée*, Irénople, deux parties, 1779, in-8°. Il venait de publier son *Jésus-Christ, le Monde chrétien et le petit nombre d'élus*, 1784, in-8°, lorsque, par un dernier retour à cette étude, qui avait partagé avec la théologie ses forces et son temps, il donna une *Nouvelle Méthode d'apprendre à lire*, Hambourg, 1785, in-8°, qu'il appliqua lui-même avec succès dans deux écoles de petites-filles, à Magdebourg, et cet enseignement occupait journellement, pendant quatre heures, cet homme d'un zèle infatigable, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 25 juillet 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien.

BASEGGIO (Lorenzo), compositeur vénitien, a donné *Equivoci del Caso*, 1712, et *Laomedonte*, 1715.

BASEILHAC (Jean). *Voyez* **COSME**.

BASELIUS (Jacques), auteur hollandais, né en 1530, fut d'abord prédicateur à Flessingue, puis à Berg-op-Zoom, où il mourut en 1598. On a de lui une *Relation* du siége de cette ville en 1588, imprimée en 1603 et devenue fort rare.

BASELIUS (Jacques), petit-fils du précédent, né à Leyde, pasteur à Kerkwerven, village de Zélande, fut très-versé dans l'histoire civile et ecclésiastique. Son principal ouvrage est l'Histoire religieuse de la Belgique depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1600 : *Sulpitius Belgicus, sive historia religionis instauratæ*, etc., Leyde, 1657.

BASELIUS (Nicolas), chirurgien à Bergues-Saint-Winox en Flandre, a écrit *Descriptio cometæ quæ apparuit 14 novembri* 1577, Anvers, 1578.

BASELLI (Benoit), chirurgien de Bergame, mort en 1621, a donné *Apologia quâ pro nobilitate chirurgiæ strenuè pugnatur*, Bergame, 1604, in-4°.

BASHAW (Edouard), théologien non conformiste, mort en 1771 à Newgate, où il avait été renfermé pour avoir refusé de prêter serment d'allegeance, a publié des *Dissertations antisociniennes*, et *Dissertations sur la monarchie absolue et politique*.

BASHUYSEN (Henri-Jacq. van), savant professeur de langues orientales à Hanau où il était né en 1679 et mourut en 1758. Sa passion pour l'hébreu lui fit établir à ses frais une imprimerie, d'où sortirent le *Pentateuque* d'Abrabanel en 1710, avec les points et virgules, plus estimé que les éditions de Venise ; le *Psautier hébraïque*, avec des *Notes* abrégées des rabbins, assez bien exécuté.

BASILE (Saint), archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église, naquit dans cette ville en 329, d'une famille originaire du Pont, où elle avait tenu un rang considérable. Après avoir fait ses études dans la province du Pont avec un succès éclatant, il alla suivre à Constantinople les leçons de Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps. Au sortir de cette école, Basile alla se perfectionner à Athènes. Là, il retrouva Grégoire de Nazianze, son ancien ami. Il résista aux propositions avantageuses qui lui furent faites pour l'y fixer au rang des maîtres, et revint dans sa patrie. Il y remplit pendant quelque temps une chaire de rhétorique, et parut avec éclat dans le barreau ; mais la crainte que les applaudissements qu'il recevait dans ce double emploi ne lui enflassent le cœur, le fit renoncer à des états profanes, pour se consacrer entièrement à Dieu. Il reçut le baptême en 357, vendit et distribua son bien aux pauvres, parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte. A son retour, Basile fut obligé de se séparer de la communion de Dianée son évêque, qui avait eu la faiblesse de souscrire la formule arienne de Rimini. Il se retira dans les déserts du Pont, non loin du monastère de filles que sa mère et sa sœur avaient fondé sur les bords de l'Iris. A leur exemple, il en établit un pour les hommes de l'autre côté de la rivière, et y rassembla les solitaires dispersés dans le voisinage, pour leur faire mener la vie cénobitique qu'il préférait à la vie érémitique, dont l'isolement lui paraissait sujet à de grands inconvénients. Ces établissements s'étant multipliés dans le Pont et dans la Cappadoce, il leur donna une règle commune, et en conserva l'inspection générale, même après qu'il fut devenu évêque. L'empereur Valens s'étant rendu peu après à Césarée pour mettre les ariens en possession des églises des catholiques, Eusèbe, successeur de Dianée, hors d'état de lui résister, rappela Basile. Sa présence fit cesser les divisions qui régnaient à son sujet parmi les orthodoxes, son zèle fit échouer le projet de Valens, et son éloquence fit ouvrir les greniers des riches pour nourrir les pauvres qu'une affreuse famine avait réduits à la plus extrême misère. La mort de l'évêque Eusèbe ayant porté Basile, en 370, sur le siége de Césarée, cette Église prit dès lors une nouvelle face. Valens, toujours obsédé par les chefs de l'arianisme, reprit le projet de faire communiquer ensemble les ariens et les catholiques ; la terreur marchait à sa suite dans toutes les provinces qu'il traversait. Les évêques intimidés faiblissaient devant ses menaces. Le préfet Modeste, qui le précédait, avait ordre surtout de soumettre l'archevêque de Césarée ; mais la résignation de Basile imposa au préfet et à l'empereur même devant lequel il

comparut et on le laissa tranquille. Deux fois Valens se laissa arracher par les ariens l'ordre de l'exiler, deux fois il fut obligé de le révoquer. Basile mourut en 379. Les ouvrages de Saint Basile consistent en des Homélies, des Discours, des Morales, cinq livres contre Eunomius, un Livre du Saint-Esprit, un Commentaire sur Isaïe, plus de trois cents Lettres sur divers sujets. Ses œuvres ont été publiées par dom Garnier, 1721, 23 et 30, 3 volumes. L'ordre de Saint-Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint évêque.

BASILE (St.), prêtre de l'Église d'Ancyre, vivait dans le troisième siècle sous le règne de Julien. Les magistrats d'Ancyre, ayant su que Basile s'était déclaré contre l'hérésie d'Arien, lui firent défense de continuer des assemblées; mais il méprisa leurs ordres et se glorifia d'y désobéir. Accusé de détourner le peuple par ses discours du culte des dieux, il fut conduit devant le proconsul Saturnin qui le fit traîner en prison en attendant l'arrivée de Julien. Ce prince, qui se préparait alors à la guerre contre les Perses devait traverser Ancyre pour se rendre à Antioche, où son armée se réunissait. Basile amené devant Julien confessa hautement Jésus-Christ. Livré sur-le-champ aux bourreaux, il périt au milieu des supplices le 29 juin 362. L'Église célèbre sa fête le 22 mars. Ses *Actes* ont été publiés en grec et en latin par le P. Henschenius.

BASILE, archevêque de Séleucie, que quelques-uns ont mal à propos confondu avec un autre Basile, ami de saint Chrysostôme, monta sur ce siége vers l'an 440. Il assista au concile de Constantinople, en 448, où il combattit et condamna Eutychès; et l'année suivante, au conciliabule d'Éphèse, où, cédant à la terreur qu'inspirait Dioscore, il eut la faiblesse de souscrire au rétablissement de l'hérésiarque, et à la déposition de Flavien, en anathématisant les deux natures en J. C., dont il avait pris la défense dans le concile précédent; mais lorsque la paix eut été rendue à l'Église, sous l'empereur Marcien, il reconnut sa faute, en demanda pardon au concile de Calcédoine, et fut admis à la communion des orthodoxes. L'histoire garde le silence sur les autres actions de sa vie, qu'il termina, à ce que l'on croit, vers 458, dans une extrême vieillesse. Nous avons sous son nom, à la fin des *Œuvres de saint Grégoire Thaumaturge*, édit. de Paris, 1622, dans la *Bibliothèque des prédicateurs de Combefis*, et dans celle des Pères, quarante *Discours* et quelques *Homélies*; une *Vie de Ste. Thècle*, Anvers, 1608.

BASILE Ier, dit le *Macédonien*, empereur d'Orient, naquit de parents pauvres, dans un bourg de la Macédoine, près d'Andrinople. Lorsque les Bulgares prirent cette ville en 813, ils emmenèrent le jeune Basile pour ôtage; mais à la paix il retourna dans son obscure retraite. A l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Constantinople sous les habits de la misère, fut recueilli par le gardien d'une église qui devint son protecteur, et le fit entrer comme écuyer chez un des officiers de l'empereur Michel III. Il survint bientôt une occasion de dresser un cheval fougueux que l'empereur aimait beaucoup; Basile en fut chargé, et réussit avec tant d'adresse, qu'il gagna la faveur de Michel, qui l'éleva rapidement jusqu'au grade d'accubiteur ou de chambellan, en 861. Cette faveur signalée excita la jalousie du patrice Bardas; et Basile, sachant ce qu'il avait à craindre d'un tel ennemi, résolut de le prévenir; il alarma l'empereur sur les projets de Bardas, et assassina lui-même son rival dans la tente de l'empereur. Basile fut associé à l'empire en 866. Symbace, neveu de Bardas, avait contribué à sa perte, dans l'espoir d'être nommé César; trompé dans son attente, il se révolta, fut pris, et condamné par le féroce Michel à avoir le poing coupé et les yeux crevés. Cependant Basile voulut ramener Michel à une conduite moins odieuse; mais ce prince, irrité de trouver un censeur dans l'homme qu'il avait élevé, résolut de le faire tuer. Basile, instruit de ce projet, se hâta d'en prévenir l'exécution. Michel s'étant enivré dans un repas, fut reporté dans sa chambre; Basile y courut aussitôt avec quelques amis, qui poignardèrent le tyran en 867. Parvenu au trône par le crime, Basile s'y fit remarquer par des vertus et par de grandes qualités; il arrêta les discussions religieuses, en chassant Photius, patriarche intrigant et hérétique, et en rétablissant saint Ignace, que Photius avait fait expulser neuf ans auparavant. Il réprima les manichéens qui désolaient les provinces depuis leur révolte sous le règne de Théodora, et battit les Sarrasins en Orient, en Italie, sur les côtes de la Grèce et de l'Ionie. Cependant Photius parvint à rentrer en faveur; et saint Ignace étant mort en 878, l'empereur replaça Photius sur le siége patriarcal. Ce prêtre sacrilége, habile et audacieux, entoura Basile d'hommes pervers et adroits qui parvinrent à le captiver entièrement. Ils entreprirent de perdre dans son esprit Léon, l'un de ses fils, qu'ils accusèrent de méditer un parricide; Basile fut sur le point de le faire mourir. On rapporte que la voix d'un perroquet accoutumé à répéter *pauvre Léon*, le ramena à des sentiments plus paternels, et qu'il reconnut enfin l'innocence de ce fils, auquel il rendit sa tendresse. Peu de temps après, il mourut d'une dyssenterie, ou, suivant Zonare, d'une blessure qu'un cerf lui fit à la chasse en 886. Basile avait régné vingt ans. Il forma le projet d'un corps de droit qu'on a nommé les *Basiliques*, qui fut terminé par Léon le Philosophe, son fils. Il nous reste de lui les avis qu'il adressa à son fils Léon. Cet ouvrage, divisé en soixante chapitres, respire la morale la plus pure, et se trouve dans le Ier volume de l'*Imperium orientale* de Banduri.

BASILE II, empereur d'Orient, était fils de Romain le Jeune; mais la haine que ce dernier s'était attirée, ferma d'abord à ses enfants le chemin du trône, qui fut occupé à la mort de Romain, en 963, par Nicéphore Phocas, auquel Jean Zimiscès arracha, six ans après, le sceptre et la vie. Zimiscès reconnut pour ses successeurs les deux fils de Romain, Basile et Constantin, et sa mort, avancée par le poison que lui fit donner l'eunuque Basile, les rendit empereurs en 975. Ils furent mis d'abord sous la tutelle de l'eunuque, auquel Bardas Sclérus voulut enlever l'autorité. Après la défaite de Sclérus, Basile fut battu par Samuel roi des Bulgares, et son humiliation engagea Phocas à se faire proclamer en Asie. La mort de celui-ci et la soumission de Sclérus qui s'était joint à l'usurpateur, délivrèrent Basile des troubles intérieurs, et il songea à repousser les Bulgares; il vainquit plusieurs fois leur roi Samuel; mais, en 1013, il déshonora sa vic-

toire par une horrible cruauté : maître de quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux, en épargnant un seul par centaine, pour qu'il pût reconduire les autres dans leur patrie. Ce spectacle affreux causa la mort du roi Samuel. Enfin, en 1017, les Bulgares reconnurent Basile pour leur souverain, et l'empereur rentra en triomphe dans Constantinople en 1019. Les Sarrasins ravageaient la Palestine. Basile défit d'abord les Abasces en 1019, et déjoua une conjuration formée contre lui par Nicéphore, fils de Phocas, et par Xiphias. En 1025, il allait attaquer les Sarrasins, lorsque la mort le surprit dans la 70e année de son âge, et la 50e de son règne.

BASILE, imposteur, né en Macédoine, voulut se faire passer pour Constantin Ducas, mort depuis quelques années, et se mettre à la place de Romain qui régnait alors. Ce dernier, voyant de jour en jour grossir le nombre des révoltés et ne se croyant plus en sûreté, envoya des forces imposantes contre Basile, et le fit amener à Constantinople, où il fut brûlé vif.

BASILE, chef des Bogomiles, hérétiques de Bulgarie, attaqua dans le 12e siècle le mystère de la Ste-Trinité. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Condamné en 1110 dans un concile de Constantinople, convoqué par l'empereur Alexis Comnène, il refusa de se rétracter, et périt dans les flammes.

BASILE, surnommé l'*Oiseau*, né dans une classe obscure et attaché dès son enfance à la personne de Constantin VII Porphyrogénète, parvint à faire détrôner et exiler Romain Lécapène qui régnait avec Constantin. Ce dernier étant mort, Romain le jeune succéda à son père en 959, et Basile, ne se trouvant pas assez récompensé par le fils des services rendus au père, forma un complot avec plusieurs patrices mécontents : il s'agissait de poignarder Romain et de couronner Basile. Le complot découvert, les conjurés expirèrent dans les supplices. Basile devint fou au moment de son arrestation et fut transporté dans l'île de Proconèse où il mourut presque aussitôt, l'an 961.

BASILE, patrice de Constantinople, sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, 930 ans avant J. C., avait composé un *Traité de tactique navale* dont Fabricius nous a conservé quelques fragments dans sa *Bibliothèque grecque*.

BASILE VALENTIN, célèbre alchimiste, et l'un des fondateurs de la chimie moderne. On n'a aucun détail sur sa vie, et ce qu'on en a dit est si contradictoire et si mêlé de fables, que de bons critiques ont pensé qu'il n'avait jamais existé, et que ce nom, formé de deux mots, l'un grec, l'autre latin, signifiant *roi puissant*, était le voile sous lequel un adepte avait voulu cacher son nom, et indiquer le pouvoir de l'alchimie. Les uns le font vivre au 12e siècle, d'autres le font naître à Erfurt en 1394, et écrire en 1415. Quel que soit l'auteur qui s'est caché sous ce nom, il a écrit en haut allemand, et on n'a traduit en latin que la moindre partie de ses ouvrages. Ils sont tous assez recherchés, voici les principaux : *De microcosmo deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis*, Marpurg, 1609, in-8° ; *Azoth, sive Aureliæ philosophorum....*, Francfort, 1613, in-4°, traduit en français en 1660 et 1669 ; *Practica, unâ cum duodecim clavibus et appendice*, Francfort, 1618, in-4° ; *Apocalypsis chymica*, Erfurt, 1624, in-8° ; *Manifestatio artificiorum*, etc., par J. Israël, sous ce titre : *Revélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4° ; *Currus triumphalis antimonii*, Lipsiæ, 1624, in-8°; *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium*, Francfort, 1676, in-8°; *Haliographia, de præparatione, usu ac virtutibus omnium salium*, Bologne, 1644, in-8°. Cet auteur paraît exact dans ses expériences. Après chaque préparation, il manque rarement d'en donner quelque usage médical ; aussi il passe pour le fondateur de la chimie pharmaceutique. Il est le premier qui ait conseillé l'usage de l'antimoine à l'intérieur, et il a enrichi la médecine de plusieurs préparations de ce métal, comme aussi du sel volatil huileux (carbonate d'ammoniaque empyreumatique) dont Sylvius Deleboe a voulu se faire honneur.

BASILE, prince de Moldavie dans le 17e siècle, commettait toutes sortes d'injustices et d'exactions : les Moldaves, las de sa tyrannie, le déposèrent et mirent à sa place Étienne XII, dit *Barduze*. Basile fit d'inutiles tentatives pour remonter sur le trône, et mourut dans l'obscurité.

BASILE. *Voyez* **VASSILI.**

BASILE (J. B.), comte de Torone, poëte napolitain, mort avant 1637, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Opere poetiche*, Mantoue, 1612, in-12 ; *Lo Cunto de li Cunti*, etc., Naples, 1678, in-12, recueil de Nouvelles écrites en napolitain ; elles ont été traduites en italien et réimprimées plusieurs fois ; *le Muse napoletane*, recueil d'églogues, ibid., 1678. Il a donné en outre des éditions de plusieurs poëtes, avec des *Notes* et *Commentaires* italiens.

BASILE (Adrienne), sœur du précédent, cultivait aussi la poésie et la musique. Le Marini et Toppi font mention de ses *Composizioni in verso*. Elle a publié à Rome, 1637, in-4°, un poëme de son frère, intitulé : *Théagène*, tiré des *Éthiopiques* d'Héliodore.

BASILE (Ambroise), né à Condom, secrétaire de M. de Montazet, archevêque de Lyon, mort à Paris vers 1800, est l'éditeur de plusieurs ouvrages élémentaires, entre autres de l'*Éducation des filles*, par Fénélon, auquel il ajouta une bonne préface.

BASILI (dom Francisco), né à Pérouse vers le milieu du 17e siècle, fut maître de chapelle de l'église Neuve de cette ville et écrivit pour l'académie des *Unissoni*, un drame *Santa Cecilia*, et un oratorio *I Martiri*.

BASILI (dom André), compositeur, maître de chapelle de l'église de Lorette, vers le milieu du 18e siècle, a beaucoup écrit pour l'église ; et a publié un *Miserere* à 8 voix. Mort en 1775.

BASILICO (Ciriaco), auteur napolitain du 17e siècle, a traduit en vers italiens de différentes mesures le *Satyricon* de Pétrone, et en vers *sciolti* le *Moretum*, attribué à Virgile. Ces deux traductions ont paru en un vol. à Naples, 1678, in-12.

BASILICO (Jérôme), jurisconsulte sicilien du dix-septième siècle, mort en 1670, cultiva les belles-lettres, l'éloquence et la poésie, et fut des Académies de Messine et de Palerme. On a de lui des *Discussions académiques*.

Digitized by Google

imprimées in-4°, 1654-62; des *Panégyriques* de Charles II, roi d'Espagne, et d'autres personnages, Madrid, 1666-1668, in-fol.; et un ouvrage de droit intitulé : *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ*, Florence, 1691, in-fol.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130. Son système était un mélange confus de pythagoricisme, de judaïsme et de christianisme. Il avait écrit 24 livres sur l'Évangile, dont on trouve quelques fragments dans le *Spicilége* de Grabbe.

BASILINE, 2e femme de Jul. Constantin, et mère de l'empereur Julien, d'abord convertie au christianisme protégea les chrétiens d'Éphèse, mais ayant embrassé l'hérésie d'Arius, elle persécuta les chrétiens et fit exiler saint Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, frère de Vérine, femme de Léon Ier, empereur d'Orient, fut chargé, en 468, de l'expédition destinée à chasser d'Afrique Genséric et les Vandales; soit négligence, soit trahison, il perdit un temps précieux qui permit à Genséric de rassembler des forces et de profiter du vent pour mettre le feu à la flotte romaine, la détruire, attaquer et tailler en pièces toute l'armée dont Basilisque ramena les débris à Constantinople. L'indignation publique lui aurait coûté la vie sans le crédit de Vérine qui le fit sauver. Il reparut peu de temps après et défendit en 471 les approches de Constantinople pendant les troubles excités par le meurtre d'Aspar et d'Ardaburius. En 475 Zénon l'Isaurien s'étant attiré la haine générale, les yeux se tournèrent vers Basilisque qui fut couronné après la fuite de Zénon et le massacre de tous les Isaures que le peuple trouva dans Constantinople. Le premier soin du nouvel empereur fut de combler d'honneurs Harmace l'amant déclaré de sa femme Zénonide et de faire assassiner Patrice l'amant de Vérine et en secret son compétiteur à l'empire. Vérine, furieuse, jura la perte de Basilisque qui, par le conseil de sa femme, embrassa les erreurs d'Eutychès. Acace, patriarche de Constantinople, fomenta une sédition qui força l'empereur à dissimuler ses projets. Zénon se préparait à recouvrer son sceptre les armes à la main. Basilisque envoya contre lui deux armées qui se tournèrent du côté de Zénon et celui-ci, maître de Constantinople sans obstacle, relégua Basilisque, Zénonide et leurs enfants dans la forteresse de Limnes en Cappadoce. Arrivés là ils furent jetés dans une citerne sèche dont on mura l'entrée et dans laquelle ils périrent de froid et de faim en 477.

BASILOWITZ. *Voyez* **IVAN.**

BASIN (Simon), né à Paris, le 12 mars 1608, après avoir fait ses études, entra chez les dominicains. Ses parents l'en firent sortir par autorité; mais, reconnaissant par la suite sa vocation, consentirent qu'il s'engageât dans l'état ecclésiastique. Simon Basin devint chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; mais la cour ayant peu d'attraits pour lui, il rentra chez les dominicains en 1632, prit le nom de *Thomas*, s'adonna à la prédication, et mourut à Paris, le 18 juillet 1671. Il a fait, en français, des Sermons et des Odes, et même une tragi-comédie; et en grec et en latin, quelques pièces de vers.

BASIN (Thomas), originaire de Calais, né à Rouen, fut évêque de Lisieux, sous Charles VII. Accusé sous le règne de Louis XI, de favoriser les Anglais et les Bourguignons, il fut exilé, et ensuite dépouillé de ses biens et de son évêché. Il se retira alors à Louvain, où il professa le droit, et alla depuis à Utrecht. Sixte IV le nomma vicaire de David le Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui donna le titre d'archevêque de Césarée. Il mourut à Utrecht, le 30 décembre 1491. Il a fait un *Traité contre Paul de Middelbourg*, imprimé dans le tome IV du *Spicilége de d'Achéry*; et une *Histoire de son temps*.

BASIN (Nicolas), frère du précédent, aussi retiré à Utrecht, y mourut au mois de juin 1495.

BASIN (Bernard), Espagnol, docteur de Paris et chanoine de Saragosse, sur la fin du 15e siècle, a laissé, entre autres ouvrages, un traité *De Artibus magicis et magorum maleficiis*, Paris, 1483, in-4°; 1506, in-8°.

BASINE, femme de Childéric Ier, roi de France, était mariée au roi de Thuringe, chez lequel Childéric se retira, quand il fut chassé par les grands du royaume, révoltés de l'impudence avec laquelle il faisait l'amour à leurs femmes. Il séduisit la femme du prince chez lequel il avait trouvé un asile, et lui inspira une passion si violente qu'elle quitta son époux pour venir rejoindre Childéric, quand celui-ci fut rappelé dans ses États. Les historiens s'accordent à faire naître de ce mariage le grand Clovis, véritable fondateur de la monarchie française.

BASINE, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut violée par les domestiques de Frédégonde, et par ses ordres: ensuite on la renferma dans un couvent à Poitiers.

BASINGE (Jean) ou **BASINGSTOKE**, orateur, mathématicien et théologien anglais du 13e siècle, se distingua par son savoir et ses vertus. Il fit le voyage d'Athènes pour se perfectionner dans la langue grecque, presque inconnue alors en Europe, et contribua beaucoup à en ranimer l'étude en Angleterre en traduisant du grec en latin une grammaire qu'il intitula *Donatus Græcorum*. Il y introduisit aussi l'usage des chiffres grecs. Il avait rapporté de ses voyages un grand nombre de manuscrits. Il a publié une *Concordance des Évangiles*, et un volume de *Sermons*. Il est mort en 1252 après avoir été successivement archidiacre de Londres et de Leicester.

BASINIO DE BASANIIS, poëte, né à Parme vers 1425 et mort à l'âge de 32 ans, avait à 20 ans publié un poëme intitulé *Méléagre*, dans lequel on reconnaît un poëte nourri de la lecture d'Homère. Cet ouvrage lui valut la protection de Lionel d'Este auquel il l'avait dédié, et qui le nomma professeur d'éloquence latine à l'université de Ferrare. Il perdit cette place pour n'avoir pas réussi dans une mission politique que lui confia Lionel, et retrouva un Mécènes plus généreux dans Sigismond Mélatyte, en l'honneur duquel il écrivit son poëme des *Hespérides*; il avait entrepris un nouv. poëme sur l'*Expédition des argonautes* que l'affaiblissement subit de ses forces ne lui permit pas d'achever; il fit son testament le 24 mai 1457, et quelques jours après il avait cessé de vivre. Ses œuvres ont été publiées à Rimini, 1794, 2 vol.

BASIRE (Isaac), théologien anglican, né dans l'île de Jersey en 1607, fut nommé, vers l'année 1640, chapelain de Charles Ier. Lors des troubles, Basire forma le projet d'aller propager dans l'Orient la doctrine de l'Église anglicane. Il partit en 1646, parcourut la Morée, la Pa-

lestine, la Mésopotamie, et alla jusque dans la Transylvanie, où George Ragotzi II l'accueillit favorablement, et le nomma professeur en théologie de l'université de Weissembourg, nouvellement fondée. Après un séjour de sept ans dans ce pays, la nouvelle de la restauration le rappela en Angleterre. Il fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain de Charles II. Il mourut en 1676, âgé de 69 ans. On a de lui entre autres ouvrages : *Deo et Ecclesiæ sacrum*, ou *le Sacrilége jugé et condamné par saint Paul; Diatriba de antiquâ Ecclesiæ britannicæ libertate*, Bruges, 1656, in-8°; *Histoire du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8°.

BASIRE (Jacques), graveur, né à Londres, vers 1740, a laissé plusieurs pièces d'après le Guerchin et autres grands maîtres. Sa grande estampe représentant *l'Entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du drap d'or, en* 1520, est la plus estimée.

BASIRE (Claude). *Voyez* **BAZIRE**.

BASIUS (Jean), jurisconsulte frison du 16e siècle, secrétaire de la ville de Delft, a publié : *Paradoxarum disputationum juris civilis, Lib. IV*, Bâle, 1575.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur de caractères, et imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley, dans le comté de Worcester. Après avoir été successivement maître d'écriture et vernisseur à Birmingham, il entreprit, en 1750, de fondre de nouveaux caractères d'imprimerie; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives, et après beaucoup de dépenses, qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il fit, en 1756, son premier essai typographique, dans une édition in-4° de *Virgile*, qui se vendit d'abord une guinée, et qui en coûte aujourd'hui trois. Il imprima ensuite le *Paradis perdu*, la *Bible*, in-fol., le livre des *Prières communes* (common Prayers), en divers formats, *Horace*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, *Juvénal*, *Salluste* et *Florus*, in-4°; plusieurs classiques anglais et d'autres ouvrages. Il mourut le 18 janvier 1775, âgé de soixante-neuf ans. Il avait fait élever sur le terrain de sa maison une petite pyramide, destinée à recevoir ses restes mortels; ce qu'il voulait éviter, c'était d'être enterré parmi des chrétiens. Baskerville avait porté l'art de l'imprimerie à un plus haut degré de perfection qu'on ne l'avait encore fait en Angleterre, et son mérite est en cela d'autant plus grand, que ses talents ne trouvèrent jamais aucune espèce d'encouragement. Il fut obligé de payer une somme considérable à l'université de Cambridge, pour obtenir la permission d'imprimer la *Bible* et le livre des *Prières communes*. Lorsque, après sa mort, on procéda à la vente de ses caractères, il ne se trouva pas dans toute l'Angleterre un seul homme qui voulût les acheter. On les offrit en vain aux universités et aux libraires; ils demeurèrent ensevelis dans la poussière jusqu'au moment où Beaumarchais en fit l'acquisition, en 1779, au prix de 3,700 livres sterl., pour les employer à l'édition des *OEuvres de Voltaire*. Il faut avouer qu'elles ne se distinguent point par la correction, et même, sous le rapport de la perfection de l'art, elles sont encore loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les beaux ouvrages qu'ont donnés postérieurement les Didot et les Bodoni.

BASKERVILLE (sir Simon), médecin anglais, né à Exeter en 1573, s'établit à Londres, où il fut très en vogue; il devint médecin du roi Jean, et ensuite de Charles Ier, qui le créa chevalier. Il mourut en 1641, après avoir amassé de grands biens.

BASLER (Jean), pasteur d'Hinwel en Suisse, a écrit une *Histoire helvétique* restée inédite.

BASMADJY (Ibrahim), c'est-à-dire l'*Imprimeur*, Hongrois de nation, embrassa le mahométisme, et travailla, de concert avec Séid-Effendi, à l'introduction de l'imprimerie en Turquie. Le sultan Achmet III en signa le privilége; seulement il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs commentaires, les livres canoniques et ceux de jurisprudence. Tous les ouvrages qui traitent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, furent abandonnés aux presses naissantes. Malgré tout son zèle Basmadjy ne put mettre au jour que 16 ouvrages. Il mourut en 1746. Les bienfaits du sultan le récompensèrent de ses travaux.

BASMAISON (Jean de), jurisconsulte, né à Riom en Auvergne, fut député de sa province aux états de Blois, en 1576, et deux fois ensuite vers Henri III. Il est auteur d'une *Paraphrase* sur la coutume d'Auvergne, et d'un *Traité* sur les fiefs, 1608, in-8°.

BASMANOFF (Pierre), général russe, envoyé par le czar Boris, contre le faux Démétrius, repoussa l'usurpateur de Novogorod. Boris étant mort, un complot est formé contre Fédor son fils, et Basmanoff proclame Démétrius. Les rebelles s'emparent de Moscou; le jeune czar, sa mère et sa femme sont mis à mort. Mais les Zouiski ou Schouiski ayant soulevé le peuple contre l'imposteur, Basmanoff voulut lui venir en aide; pendant qu'il cherchait à ramener à sa cause quelques grands qui avaient concouru avec lui à l'élévation de Démétrius, Michel Tatitschef lui enfonça son épée dans le cœur et on jeta son corps du haut des escaliers dans la cour, 18 mai 1606.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant, né à Carentan en 1580, et mort en 1652, exerça 51 ans les fonctions pastorales. On a de lui un *Traité de l'Église*, estimé de ses coréligionnaires.

BASNAGE (Antoine), ministre à Bayeux, fils aîné du précédent, né en 1610, fut arrêté au Havre-de-Grâce, mis en liberté en 1685, et se retira en Hollande, où il mourut en 1691 à Zutphen.

BASNAGE (Samuel), fils du précédent, né en 1638, à Bayeux, suivit son père à Zutphen, et mourut en 1721. On a de lui : *Annales politico-ecclesiastici*, Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol.

BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, né le 16 octobre 1615, à Ste.-Mère-Église, près de Carentan, a été un des plus habiles et des plus éloquents avocats du parlement de Rouen, où il prêta le serment en 1636. On a de lui : *Coutumes du pays et duché de Normandie, avec commentaires*, 2 vol. in-fol., 1678 et 1681, 1694; *Traité des hypothèques*, in-4°, 1687, 1724. Les OEuvres complètes de Basnage ont été imprimées à Rouen, 2 vol. in-fol., 1709, 1776. Henri Basnage mourut à Rouen le 20 octobre 1695.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), fils aîné du précédent, naquit à Rouen le 8 août 1653. On l'envoya de bonne heure à Saumur, pour étudier sous Tanneguy le Fèvre, qui en fit son disciple favori. Il alla successive-

Digitized by Google

ment à Genève, puis à Sedan, où il eut pour maître le célèbre Jurieu. De retour à Rouen, il fut reçu ministre en 1676, et épousa, en 1684, Suzanne Dumoulin, petite-fille du fameux Pierre Dumoulin. Réfugié ensuite en Hollande, où il eut toute la faveur du grand pensionnaire Heinsius, il conserva toujours de l'attachement pour son pays. On en était si persuadé à la cour de France, que l'abbé Dubois, depuis cardinal, ayant été envoyé à la Haye, en 1716, eut ordre du duc d'Orléans de se gouverner par les avis de Basnage. Ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître les services de Basnage en cette occasion, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut le 22 décembre 1723. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : *Histoire de l'Église, depuis J. C. jusqu'à présent,* Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; *Histoire de la religion des Églises réformées,* Rotterdam, 1690, in-12 ; *Histoire des Juifs depuis J. C. jusqu'à présent,* 1706, 5 vol. in-12 ; *Antiquités judaïques,* ou *Remarques critiques sur la république des Hébreux,* 1713, 2 vol. in-8° ; *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie,* 1720, in-8° ; *Annales des Provinces-Unies, depuis les négociations pour la paix de Munster,* 1719 et 1726, 2 vol. in-fol.; cette histoire va de 1646 à 1678 ; etc.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précédent, né à Rouen, le 7 août 1656, fut d'abord avocat au parlement, et y marcha sur les traces de son père. La révocation de l'édit de Nantes le fit, en 1687, passer en Hollande, où il mourut, le 29 mars 1710, âgé de cinquante-quatre ans. On a de lui : *Tolérance des religions,* 1684, in-12 ; *Histoire des ouvrages des savants,* commencée au mois de septembre 1687, et finie en juin 1709, 24 vol. in-12. Lorsque Basnage arriva en Hollande, Bayle avait interrompu ses *Nouvelles de la république des lettres.* L'ouvrage de Basnage y fait suite ; il est écrit avec beaucoup de politesse et d'impartialité.

BASS (Édouard), théologien américain, et premier évêque de Massachusett, né à Dorchester en 1726, mort en 1803, avec la réputation d'un savant canoniste et critique sacré.

BASSÆUS (Nicolas), célèbre typographe de Francfort-sur-le-Mein, a imprimé beaucoup de livres de médecine et de botanique, et publia, sous le titre d'*Eicones plantarum,* 1590, 4 vol. in-4°, une collection de 2,255 figures de plantes gravées sur bois. C'était la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue.

BASSAL (Jean), né en Auvergne vers 1750, était de la congrégation des lazaristes ou missionnaires, à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur. Il fut successivement curé de Notre-Dame à Versailles, vice-président du district de cette ville, et député de Seine-et-Oise à l'assemblée législative où sa première motion fut en faveur des assassins d'Avignon, sa seconde contre le duc de Brissac. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis ; fut envoyé dans les départements de l'Est après le 31 mai 1793, remplacé par le féroce Lejeune et accusé par Dumas, président du tribunal révolutionnaire, d'avoir ménagé les fédéralistes. Legendre et Collot d'Herbois le défendirent, et il se tira d'affaire avec tant de succès qu'on le nomma peu après président des jacobins. Le Directoire l'employa en Suisse, et ce fut lui qui acheta du prince de Carency la correspondance de Louis XVIII ; ce qui fut cause de l'arrestation de la Villeheurnoy, Brottier, etc. Il eut une grande part à l'organisation de la république romaine, et fut nommé secrétaire général des cinq consuls. Il devint ensuite secrétaire intime de Championnet, son ami ; le suivit à Naples, et fut impliqué avec lui dans une accusation de dilapidations. La chute du Directoire les sauva : Championnet obtint le commandement de l'armée des Alpes et Bassal le suivit : après la mort du général, il revint à Paris où il mourut en 1822.

BASSAN (François da PONTE, dit le), peintre vénitien, né à Vicence, l'un des plus remarquables du 15° siècle, a travaillé aux fresques du dôme de St.-Barthélemi de Bassano et à Milan ; il mourut en 1530.

BASSAN (Jacques da PONTE, dit *le Vieux*), fils du précédent, né à Bassano en 1510, fut élève de son père ; il fit un grand nombre de tableaux dans le style de Titien et de Corrége. Il aimait les intérieurs et savait les rendre avec une exactitude surprenante. Il a traité des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le jeune Carletto, fils de Paul Véronèse, fut son élève. Il mourut en 1590 et laissa quatre fils, qu'il forma tous quatre à la peinture, François, Léandre, Jean-Baptiste et Jérôme.

BASSAN (François), auteur d'un tableau représentant *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie,* a peint quelques fresques au palais de St.-Marc sur les dessins de Paul Véronèse.

BASSAN (Léandre) fut créé chevalier à Venise pour avoir fait le portrait du doge Grimaldi. Rodolphe II voulut se l'attacher, mais Léandre préféra rester à Venise ; il y mourut en 1623 à l'âge de 65 ans. Le musée royal de Paris possède un de ses tableaux : *Les Juifs surpris de la résurrection de Lazare.*

BASSAN (Jean-Baptiste), dont on ne connaît qu'un seul tableau, est mort en 1613, âgé de 60 ans.

BASSAN (Jérôme), né en 1560 et mort en 1622, a fait pour l'église de St.-Jean à Bassano, un tableau représentant *Sainte Barbe entre deux jeunes femmes, regardant au ciel la Vierge Marie.*

BASSAND (Jean-Baptiste), médecin, élève et ami de Boerhaave, naquit à Baume-les-Dames, petite ville de Franche-Comté et mourut à Vienne le 31 novembre 1742. Après avoir étudié la chirurgie à Besançon, il vint se perfectionner à Paris, passa à Naples, se fit recevoir docteur à Salerne, et, en 1706, se rendit à Leyde où il se lia avec Boerhaave. Bassand fut attaché comme chirurgien aux ambulances de l'armée française en Italie, passa au service de l'Autriche, et fut nommé chirurgien en chef du corps commandé par Emmanuel de Savoie, puis premier médecin de l'armée destinée à agir contre les Turcs, sous le prince Eugène. A la paix il revint à Vienne, se fit agréger en 1720 à la faculté de cette ville, et fut nommé médecin de Léopold, duc de Lorraine. Il guérit le fils de ce prince d'une maladie grave et en fut récompensé par des lettres de noblesse. Il accompagna dans ses voyages le jeune duc de Lorraine, qui, depuis empereur sous le nom de François II, le créa baron.

BASSANÈSE. *Voyez* **NEGRO.**

BASSANI (Alexandre), jurisconsulte de Padoue, mort à Ravenne en 1495, a composé *De officio prætoris.*

BASSANI (Antoine), comte padouan, chanoine de Varmie, a publié en italien le *Voyage à Rome de Marie Casimir, veuve de Jean III, roi de Pologne*, Rome, 1700, in-8°.

BASSANI (Jean-Baptiste), né à Padoue vers 1657, fut maître de chapelle à Bologne et à Ferrare. Il a laissé 6 opéras, et 36 œuvres de musique religieuse et instrumentale qui lui assurent une place distinguée parmi les plus habiles musiciens de son temps.

BASSANI (Jérôme), compositeur dramatique et habile contrapuntiste, naquit à Venise vers la fin du 17e siècle. Il a composé beaucoup de messes, de vêpres, de motets et quelques opéras, parmi lesquels on remarque *Il Bertoldo*, 1718, et l'*Amor per forza*, 1721.

BASSANI (Jacques-Antoine), jésuite italien, né à Venise en 1686, fut professeur de belles-lettres, et l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. Il mourut à Padoue le 21 mai 1747. Ses *Sermons* ont été publiés à Venise en 1753, in-4°.

BASSANO (ALVAREZ de SAINTE-CROIX). *Voyez* **SAINTE-CROIX.**

BASSANO (Hugues-Bernard MARET, duc de), ministre secrétaire d'État, pair de France, etc., né en 1763 à Dijon, était fils d'un médecin distingué, auquel on doit d'utiles ouvrages. A l'âge de 18 ans, il concourut pour le prix proposé par l'académie de Dijon, dont le sujet était l'*Éloge de Vauban*. Carnot fut couronné; mais l'ouvrage de Maret, remarqué par ses juges, obtint le 1er accessit. Le comte de Vergennes, informé des dispositions de son jeune compatriote, le fit venir à Paris, avec l'intention de le placer dans la diplomatie; mais la mort prématurée de ce ministre et les événements qui la suivirent, retardèrent son entrée dans une carrière qu'il devait parcourir avec tant de succès. Il était allé en Allemagne étudier le droit public, lorsque la révolution éclata, et il se hâta de revenir à Paris pour assister à l'ouverture des états généraux. Dès les premières séances de l'assemblée constituante, il conçut avec Méjan l'idée d'en rédiger le *Bulletin*, et, peu de temps après, il se chargea pour le *Moniteur*, du même travail qu'il continua jusqu'à la fin de la session. Dans les premiers moments de la révolution, il s'était fait affilier à la fameuse société des *Amis de la constitution*, qui prit le nom de *Jacobins*; mais en 1791, après les événements du Champ-de-Mars, il cessa d'en faire partie, et devint l'un des fondateurs du club monarchiste des Feuillants. Après le 10 août 1792, Lebrun, ministre des affaires étrangères, lui offrit une place de chef de division, le fit ensuite directeur général, et l'envoya négocier à Londres un traité de neutralité. La mort de Louis XVI mit fin à cette mission, et Maret, rappelé en France, fut destiné à l'ambassade de Naples. Arrêté dans sa route (juillet 1793) par les troupes autrichiennes, il fut enfermé dans une forteresse de la Moravie, d'où il ne sortit qu'au bout de trois ans, compris dans l'échange contre Mme la duchesse d'Angoulême. L'année suivante (1797), il fut envoyé à Lille pour traiter de la paix avec l'Angleterre. La journée du 18 fructidor arrêta les négociations, et Maret, de retour à Paris, cessa d'être employé. Il se consola de sa disgrâce par la culture des lettres, et il venait de faire recevoir une pièce au Théâtre-Français, lorsque arriva le 18 brumaire. Lié avec les principaux auteurs de cette révolution, et déjà connu du général Bonaparte, il fut nommé secrétaire général des consuls, place qui fut depuis érigée en ministère sous le titre de secrétairerie d'État. Il concourut en 1805 au traité de paix avec l'Autriche. L'année suivante il fut chargé de l'organisation du gouvernement polonais. Quelque temps après il conclut et signa avec l'ambassadeur persan, qui se trouvait au quartier général de Finckestein, un traité d'alliance entre la France et la Perse. Appelé en 1811 au ministère des affaires étrangères, il remit, l'année suivante, le portefeuille des affaires étrangères à M. de Caulaincourt; mais il resta ministre secrétaire d'État, et Napoléon continua de l'employer dans des missions importantes. Il reçut ses adieux à Fontainebleau, et ne le quitta pas un instant jusqu'au départ pour l'île d'Elbe. Resté sans fonctions pendant la première restauration, au retour de Napoléon il reprit sa place de secrétaire d'État, et après la seconde abdication, il rentra dans la vie privée, pour se retirer en Suisse où il fut arrêté, livré aux Autrichiens, et n'obtint la permission de revenir en France qu'en 1820. Il acquit peu de temps après le château de Beaujeu, près de Gray, et il y vécut jusqu'en 1830. Nommé pair par Louis-Philippe, il prit part à toutes les discussions importantes. Fait premier ministre, président du conseil en 1833, il ne conserva que peu de jours cette haute position, céda la place à une nouvelle combinaison, et mourut en 1839. Membre de l'Institut lors de sa réorganisation, sous le consulat, il cessa d'en faire partie en 1815; mais plus tard il fut élu à l'Académie française.

BASSANTIN (Jacques), astronome écossais, étudia à Glascow, voyagea dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France. Revenu en Écosse, il prédit à Marie Stuart une partie de ses malheurs, embrassa la cause du comte de Muray, et mourut en 1568. Ses ouvrages sont: *Astronomia*, latin et français Genève, 1599, in-f°; *Usage et explication de l'astrolabe*, Paris, 1617, in-8°.

BASSARABA (Constantin BRANCOVAN), ayant obtenu la main d'Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, parvint, par le crédit de ses beaux-frères, à la principauté de Valachie, prit le nom de Cantacuzène, fut forcé de le quitter, et, pour ne pas reprendre celui de Brancovan, il s'avisa de se faire appeler *Bassaraba*, nom d'une ancienne famille de Valachie, éteinte depuis longtemps. En 1710, la Turquie ayant jeté les yeux sur Démétrius Cantemir pour gouverner la Valachie et s'assurer de la fidélité de cette province, Brancovan chercha à perdre son compétiteur, promit aux Russes des vivres et des renforts, et rentra dans les intérêts de la Porte, lorsque Cantemir, devenu prince de Moldavie, eut attaché sa fortune à celle du czar. Après la campagne du Pruth, Brancovan fut accusé d'avoir favorisé les Russes et étranglé en 1714 dans les Sept-Tours avec ses quatre fils Constantin, Étienne, Raducanut et Mathieu.

BASSÉE (Bonaventure de la), capucin, né à la Bassée dans l'Artois, mort à Soignies dans le Hainaut, le 11 septembre 1650, connu dans le monde sous le nom de *Louis le Pipre*, est auteur de *Parochianus obediens*, etc., Douai, 1633, traduit en français par F. de la Tombe, curé de Tournai, 1634, in-12, revu, augmenté et reproduit par l'auteur, sous ce titre: *Theophilus parochialis*, etc., Anvers, 1635, et Paris, 1679, in-16, traduit en français

Digitized by Google

par Ben. Buys, sous le titre du *Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12.

BASSÉE (ELOI FACON, plus connu sous le nom de LA), né vers 1585, professeur de théologie au couvent des capucins à Lille, où il mourut en 1670, a laissé : *Flores theologiæ practicæ*, Douai, 1639; *Supplementum*, 1658.

BASSELIERS (BALTHAZAR), prédicateur flamand, né à Anvers vers 1570, traduisit en latin des sermons qu'il avait prêchés et les publia sous ce titre : *Conciones morales*, Anvers, 1638.

BASSELIN (OLIVIER) naquit dans le val de Vire en Normandie, au milieu du 15e siècle. Propriétaire d'un moulin à foulon, il passa sa vie dans l'exercice de sa profession et composa une foule de chansons bachiques, de rondes joyeuses, qui ont été imprimées vers 1610, plus de cent ans après sa mort. On a voulu faire de Basselin l'inventeur du vaudeville qui devrait s'appeler *Vau-de-vire*. Il est plus probable que ce nom vient de *voix de ville*, nom qui fut d'abord donné aux chansons qui se terminaient par un trait piquant ou satirique.

BASSENGE (JEAN-NICOLAS), né à Liége en 1758, fit ses études au collége de Visé, s'adonna à la poésie française et publia une épître *la Nymphe de Spa, à l'abbé Raynal*, qui lui valut des tracasseries de toute espèce, parce qu'il s'y montrait l'apologiste de la philosophie moderne. Bassenge alla demeurer à Paris et servit de sa plume la querelle de ses compatriotes contre le prince-évêque Hoensbroeck. De retour à Liége et député du tiers état pour assister aux conférences des trois ordres en 1789, il fut chargé de plaider la cause des états à Wetzlar, à Berlin et au congrès de Francfort. Exclu de l'amnistie par le prince-évêque rétabli au pouvoir à l'aide des troupes impériales en 1790, Bassenge retourna à Paris, fit une courte apparition à Liége avec l'armée de Dumouriez en 1792, et faillit porter sa tête sur l'échafaud de la terreur. Lors de la réunion de Liége à la France, Bassenge fut nommé commissaire du Directoire exécutif près de l'administration du département de l'Ourthe, puis député aux Cinq-Cents, puis membre du corps législatif dont ses opinions républicaines l'éloignèrent en 1802. Il revint mourir à Liége le 16 juillet 1811, conservateur de la bibliothèque. Les poésies de Bassenge ont été recueillies avec celles de Henkart et Regnier, sous ce titre : *les Loisirs de trois amis*, 2 vol., Liége.

BASSENGE (ÉGIDE), maître de chapelle de l'archiduc Mathias et du roi de Pologne, naquit à Liége dans la première moitié du 16e siècle. On connaît sous son nom : *Motectorum* 5, 6 *et* 8 *vocum liber*, Vienne, 1591.

BASSEPORTE (MADELEINE-FRANÇOISE), née à Paris en 1701, se distingua de bonne heure par son talent pour peindre les plantes et les fleurs, et fut, en 1743, jugée digne de remplacer Aubriet dans la place de peintre du Jardin du roi. Son principal mérite est d'avoir continué la superbe collection des plantes peintes sur vélin, commencée pour Gaston, frère de Louis XIII, déposée aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Elle mourut en octobre 1780.

BASSET (PIERRE), historien anglais du 15e siècle, est auteur d'un livre intitulé : *Les actions du roi Henri V*, manuscrit, dans la bibliothèque du collége des Hérauts.

BASSET (C. A.), né vers 1750, bénédictin de l'abbaye de Sorrèze, en Languedoc, y professait la rhétorique. A la suppression de cet établissement, il émigra (1791), pour ne rentrer en France que sous le consulat (1801). En 1808, on le nomma préfet des études de l'école normale, et en 1815, censeur au collége Charlemagne. Il mourut en 1828, après avoir publié : *Essai sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*, ouvrage qui eut deux éditions; *Explication de Playfair sur la Théorie de la terre, par Hutton*, traduite de l'anglais et accompagnée de notes et de planches, in-8°, 1815. Basset s'occupa beaucoup de l'instruction primaire.

BASSET DE LA MARELLE (LOUIS), avocat, membre de l'Académie de Lyon, né dans cette ville, fut pourvu, en 1762, de la place de premier avocat général au parlement de Dombes. Il obtint, en 1774, la charge de président au grand conseil, qu'il occupa jusqu'à la suppression de toutes les cours de justice. Il fut enfermé en 1793, avec sa femme et son fils âgé de 17 ans, dans la prison du Luxembourg. Traduits au tribunal révolutionnaire comme complices d'une conspiration tramée sous les verrous, ils furent, tous trois, condamnés à mort, le 19 messidor an II (7 juillet 1794). Basset de la Marelle a publié un écrit intitulé : *La différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais*, Lyon, 1762, in-8°, réimprimé en 1766.

BASSI (FERDINAND), médecin et professeur de botanique à Bologne, mort le 9 mai 1774, est auteur de l'*Iter ad Alpes; Delle terme Porretane*, Rome, 1768, in-4°, et de plusieurs autres opuscules scientifiques, insérés, comme les précédents, dans la collection des *Actes de l'Institut* de Bologne.

BASSI (HUGUES VISCONTI dei) était bâtard d'un seigneur sarde, qui relevait de la seigneurie de Pise. Irrité de ce que les Pisans avaient exigé de lui 10,000 florins pour le mettre en possession des fiefs de son père, il s'en vengea le 11 avril 1323, d'une manière atroce, en livrant la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon, après avoir fait massacrer les troupes qu'il avait demandées pour la défendre.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), savante italienne, naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et pour l'étude. A vingt et un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistants eurent la permission d'y argumenter; sept professeurs célèbres en profitèrent; elle répondit à tous dans le latin le plus élégant, et obtint des applaudissements universels : c'était le 17 avril 1732. Le 12 mai suivant, elle reçut solennellement le doctorat dans la même faculté, et fut agrégée au collége de philosophie. Cette solennité extraordinaire fut célébrée par tous les poëtes contemporains. La même année, le sénat de sa patrie lui conféra une chaire de philosophie, avec des appointements honorables, et la liberté de faire les leçons qui lui conviendraient le mieux. Elle n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre, la géométrie, et ensuite la physique, pour laquelle elle montra même un génie particulier, et qu'elle enseigna par préférence. Elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres; elle savait parfaitement la langue

Digitized by Google

grecque, et cultiva la poésie italienne. Aussi fut-elle reçue non-seulement dans l'institut de Bologne, mais dans plusieurs académies purement littéraires, et notamment dans celle *degli Arcadi*. Elle épousa, en 1738, Jean-Joseph Veratti, docteur en médecine, dont elle eut plusieurs enfants. Elle mourut le 20 février 1778.

BASSI ou **BASSO** (SIMON), patricien et chanoine de Bénévent, né dans le 16e siècle, est auteur d'une *Apologie de la monarchie espagnole*, contre Boccalini, et de deux recueils de *Poésies*, Madrid, 1610, et Venise, 1618, in-4°.

BASSI (MARTIN), architecte, répara la magnifique église du Dôme de Milan, et publia divers écrits sur les démêlés qu'il eut à cette occasion avec les architectes de son temps.

BASSI (NICOLAS), excellent bouffe chantant, et le dernier qui ait possédé la tradition de l'ancienne école, naquit à Naples en 1767 et mourut à Vienne le 3 décembre 1825.

BASSIANI (JEAN), jurisconsulte de Crémone au 12e siècle, a laissé une *Somme* de jurisprudence.

BASSIANUS (LANDUS), médecin, né à Plaisance, fit ses études à Padoue, et y fut reçu docteur en 1534. Il alla ensuite exercer son art à Plaisance, où il acquit une grande célébrité, et où il fut assassiné en 1562 par un soldat, qui le perça de plusieurs coups de baïonnette au moment où il se retirait chez lui le soir. Il a publié : *De humanâ Historiâ*, Bâle, 1542, in-8°; *Iatrologia*, Bâle, 1543, in-4°.

BASSINET (l'abbé ALEXANDRE-JOSEPH DE), né à Avignon, le 22 janvier 1733, grand vicaire de Verdun lorsque la révolution éclata : ayant refusé le serment, il se retira dans une maison de campagne près de cette ville, où il eut l'honneur de recevoir Monsieur, frère du roi, lorsque ce prince vint en France dans la campagne de 1792. Cet honneur pensa coûter bien cher au pauvre abbé; et il ne put se soustraire à l'échafaud qu'en se tenant soigneusement caché pendant tout le régime de la terreur. Venu à Paris après la révolution du 18 brumaire et se trouvant privé de tous ses traitements et pensions, il n'eut pour y vivre que la ressource de ses travaux littéraires. Ce fut alors qu'il devint un des rédacteurs du *Magasin encyclopédique*. S'étant chargé en 1806 d'une correspondance politique, il fut arrêté et détenu au Temple pendant plusieurs années. En sortant de cette prison, il se retira dans la maison de Sainte-Perrine à Chaillot, où il est mort le 16 novembre 1813. L'abbé de Bassinet a publié : *Panégyrique de saint Louis*, 1767, in-8°; *Histoire moderne de Russie*, traduite de l'anglais de William Tooke, Paris, 1802, 6 vol. in-8°; *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures avec des explications*, Paris, 1804, 1806, 8 vol. gros in-8°. Il fut aussi l'éditeur des *Sermons* de Ciceri, Avignon, 1761, 6 vol. in-12, et d'une édition de Luneau de Boisgermain. Il avait composé des *Annales historiques et politiques du dix-huitième siècle*, restées inédites.

BASSIUS (HENRI), chirurgien, né à Brême en 1690, fit ses études à Halle, Strasbourg et Bâle; il fut, en 1718, reçu docteur à Halle et nommé professeur d'anatomie dans cette ville, où il mourut en 1754. Ses ouvrages sont : *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Halle, 1718; *Grundlicher bericht von Bandagen*, Amsterd., 1748, in-8°; *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Halle, 1731, in-8°; *Tractatus de morbis venereis*, Leipzig, 1764; *Notes sur la chirurgie de Nuck*, Halle, 1728, en allemand.

BASSOLIS (JEAN DE), théologien écossais du 14e siècle, disciple de Scot qui le regardait comme un de ses meilleurs élèves, étudia à Oxford, d'où il vint en France, et se retira à Malines. Il a écrit : *Commentaria seu lecturæ in quatuor libros sententiarum*. Cet ouvrage, resté longtemps manuscrit, a été publié par Oronce Finé, Paris, 1516-17, in-fol.

BASSOMPIERRE (FRANÇOIS DE), maréchal de France, et l'un des hommes les plus brillants et les plus aimables qui aient joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, naquit en Lorraine, le 12 avril 1579. Après avoir voyagé en Italie et dans le royaume de Naples, il parut à la cour de Henri IV, où son goût pour le faste, le jeu et la galanterie le firent rechercher. Bassompierre figura dans les fêtes et les amusements de la capitale; il ambitionna ensuite des succès plus solides, et fit avec distinction ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. L'année suivante, il se signala en Hongrie, où il servit contre les Ottomans dans l'armée impériale, commandée par le maréchal Rosworm, général de Rodolphe II. Son penchant pour la France l'y ramena après cette expédition; il reparut à la cour, et bientôt son esprit, sa figure, sa naissance et son mérite, qui l'appelaient aux premières dignités militaires, lui permirent de prétendre à la main de Mlle de Montmorency, fille du connétable, celle qui inspira au bon et faible Henri IV une passion si déraisonnable et si blâmée. Bassompierre, cédant aux prières et aux promesses de son maître, renonça à cette alliance. Il fut fait colonel général des Suisses et Grisons. Il exerça, en 1617, la charge de grand maître de l'artillerie au siége de Château-Porcien, et fut blessé à celui de Rhétel. En 1620, il se trouva, comme maréchal de camp, au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de Saint-Jean-d'Angéli, de Montpellier, etc. Enfin, en 1622, le roi Louis XIII le fit maréchal de France. La bienveillance que le roi lui portait inquiéta Luynes, le favori en titre; en conséquence, il le fit avertir que la faveur du prince ne souffrait pas de partage, et qu'il ne devait pas songer à rester à la cour, lui donnant le choix d'une ambassade, d'un commandement, d'un gouvernement pourvu qu'il consentît à s'éloigner. Bassompierre, après quelque hésitation, se détermina pour l'ambassade. Il fut nommé à l'ambassade d'Espagne, mission que l'affaire de la Valteline, qui se traitait alors, rendait fort importante. En 1625, il fut envoyé en Suisse, et de là en Angleterre; de retour en France, il se signala d'abord au siége de la Rochelle, où il disputa le commandement de l'armée au duc d'Angoulême; ensuite au Pas-de-Suze en 1629, et au siége de Montauban, en Languedoc. Bientôt après, toute la cour, toute la France, et le roi Louis XIII furent soumis au despotisme du cardinal de Richelieu : le maréchal de Bassompierre s'en fit craindre par son caractère indépendant, sa gaieté hardie, et ses liaisons intimes avec la maison de Lorraine. Richelieu n'attendait que l'occasion de le perdre, et la trouva facilement. Bassompierre entra dans différentes intrigues que le cardinal déjoua, et ne manqua jamais de punir avec une barbare rigueur. Il fut arrêté et mis à la Bastille, le 25 février 1631. La prin-

Digitized by Google

cesse de Conti, Louise de Lorraine, dont il était l'amant, et qu'il avait épousée en secret, mourut de douleur, en apprenant son arrestation. Bassompierre, averti du malheur qui le menaçait, avait brûlé, dit-on, plus de six mille lettres qui auraient compromis les plus grandes dames de la cour. Sa détention dura douze ans; elle ne cessa qu'à la mort du cardinal. Bassompierre avait été forcé de vendre sa charge de colonel général des Suisses au marquis de Coislin, quand on le mit à la Bastille; cette charge, que possédait alors le marquis de la Châtre, lui fut rendue sous le ministère du cardinal Mazarin : on parlait même de lui pour être gouverneur de Louis XIV; mais il mourut d'apoplexie, chez le duc de Vitri, dans la Brie, le 12 octobre 1646. Le maréchal de Bassompierre réunissait tous les avantages de la naissance, de la figure, de l'esprit et de la bravoure. Il avait étudié dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès, la philosophie, le droit, la médecine, et tout ce qui a rapport à l'art militaire; et ayant eu le temps, pendant sa longue captivité, de réfléchir sur les affaires publiques, il y travailla à divers écrits, dont la publication a jeté un grand jour sur les événements de ce temps-là; *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie* (de 1598 à 1631), Cologne, 1665, 3 vol. in-12; *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre,* Cologne, 4 vol. in-12.

BASSOT (Jacques). On a attribué à un écrivain de ce nom une brochure intitulée : *Histoire véritable du géant Teutobochus*, etc., Paris, 1613, qui parut à l'occasion d'ossements gigantesques qu'un chirurgien de Beaurepaire, nommé Pierre Masuyer, montrait pour de l'argent, disant qu'ils avaient été trouvés à 18 pieds sous terre, dans une tombe en briques avec cette inscription : *Teutobochus rex.* La brochure soutenait l'imposture, essayait d'établir l'existence des géants, et fit affluer les curieux chez Masuyer, qui, peut-être lui-même, sous le nom emprunté de Bassot, écrivit cet opuscule, qui fit une sensation prodigieuse, et provoqua des disputes parmi les savants. Au surplus le titre ne porte pas de nom d'auteur, et l'ouvrage se termine par une indication qui porte non Jacques Bassot mais Jacques Tissot, qui serait le vrai nom de l'écrivain.

BASSUEL (Jacques), chirurgien, né à Paris en 1706, mort en 1757, a laissé des *Mémoires* insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de chirurgie.

BASSUS (Cécilius), chevalier romain qui combattit dans l'armée de Pompée, à Pharsale, 48 ans avant notre ère; à force d'habileté et de courage, il parvint à supplanter le gouverneur de Syrie, Sextus-César, qu'il fit tuer par ses soldats. Il soutint un siége dans Apamée, et les lieutenants de César furent obligés de transiger avec lui, 47 avant J. C.

BASSUS (Cæsius), poëte lyrique romain sous Néron, à qui Perse adresse sa 6e satire. Il reste de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum,* de Maittaire. — On connaît encore plusieurs autres Bassus. Tylæus, Julius et Licinius Bassus, médecins et botanistes, cités tous trois par Dioscoride et Épiphane, vivaient sous l'empire de Tibère et de Claude. Les suivants ont paru dans des temps postérieurs : Pomponius Bassus, Tullius Bassus, médecin de l'empereur Aurélien, Julius Bassus Marcellus cité par Galien.

BASSUS (Lucilius), successeur de Cerealis-Vetilianus dans le gouvernement de Judée. Il commanda le siége de Jérusalem, où il eut quelques avantages; mais il mourut inopinément l'an 71, et eut pour successeur Flavius Silva.

BASSUS. *Voyez* **CASSIANUS.**

BASSVILLE (Nicolas-Jean HUGOU de), après avoir fait quelques éducations particulières, fut, à l'époque de la révolution, l'un des rédacteurs du *Mercure national,* ou *Journal d'État et du citoyen.* En 1792, Bassville fut nommé secrétaire de légation à Naples, et se trouvait à Rome le 13 janvier 1793; un attroupement populaire l'assaillit à coups de pierres, et le força de se réfugier dans une maison, où il fut poursuivi, et reçut dans le bas-ventre un coup de rasoir dont il mourut trente-quatre heures après. Cet événement fut l'objet de beaucoup de récriminations contre le gouvernement papal, de la part de la France, alors gouvernée par la Convention nationale. M. Salvi a publié à Milan, en 1798, un poëme italien dont Bassville est le héros. Le professeur Monti a aussi chanté en vers ital. la mort de Bassville. Bassville, membre de plusieurs acad., a laissé les ouv. suivants : *Éléments de Mythologie,* 1784, 1789, 1 vol. in-8°; *Mélanges érotiques et historiques,* 1784, in-18; *Précis sur la vie de François Lefort, citoyen de Genève, et ministre de Pierre le Grand,* 1785, 1786, in-8°; *Mémoires historiques, critiques et politiques de la révolution de France,* 1790, in-4°, ou 2 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires secrets sur la cour de Berlin.*

BAST (Frédéric-Jacques), savant helléniste, naquit vers 1772, dans les États du landgrave de Hesse-Darmstadt. Son premier essai dans la littérature savante fut un commentaire critique sur le Banquet de Platon, que suivit bientôt après un spécimen d'une nouvelle édition d'Aristenète. Il habitait alors Vienne et il était attaché à M. de Jan, résident de Hesse-Darmstadt. Le landgrave le nomma secrétaire de sa légation au congrès de Rastadt, et bientôt après, il le plaça avec le même titre auprès du baron de Pappenheim, son ministre à Paris. L'affaire longue et difficile des indemnités fournit à Bast de nombreuses occasions de prouver à sa cour toute l'étendue de son zèle; et le prince, en témoignage de satisfaction, le fit chevalier de son ordre, et le nomma conservateur en survivance de la bibliothèque de Darmstadt. Il avait profité de son séjour à Paris pour collationner ou copier un nombre considérable de manuscrits grecs, et l'on peut juger de l'importance de ses découvertes par la *Lettre critique* qu'il adressa en 1805 à M. J. Fr. Boissonnade, un de ses amis, sur *Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristenète,* in-8°. Bast mourut à Paris le 13 nov. 1811.

BAST (Martin-Jean de), né à Gand, le 27 octobre 1753, embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement curé de Saint-Jacques et de Saint Nicolas dans cette ville, et se signala dans la révolution brabançonne de 1789. De Bast se partagea ensuite entre les devoirs du sacerdoce et l'étude des antiquités, qui lui valut une place honorable parmi les archéologues. De Bast avait formé un cabinet précieux de médailles et d'objets antiques, décrits en partie dans ses ouvrages. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrement sous le Directoire, de Bast fut l'objet de continuelles persécutions. Le 18 brumaire lui permit enfin de respirer; il se prononça

Digitized by Google

fortement en faveur du concordat, et fit connaître ses principes dans une petite brochure qui produisit une vive impression sur le clergé de la Flandre. Voici la liste de ses ouvrages : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre; Recherches historiques et littéraires de la langue celtique, gauloise et tudesque; Institution des communes dans la Belgique, pendant les 12e et 13e siècles; L'ancienneté de la ville de Gand, établie par des chartes; Méditations sur la vie et la mort de Jésus-Christ* (en flamand), ibid., 1805, 2 parties in-8o. Il a laissé en manuscrit une prodigieuse quantité de sermons et de méditations pieuses, le tout rédigé en flamand, ainsi que des *Annotationes in tractatum de jure et justitiâ*. Quand sa mort arriva, le 11 avril 1825, il était chanoine de Saint-Bavon, membre de l'Institut royal des Pays-Pas, de l'Académie de Bruxelles, de celle d'archéologie de Rome, de la Société des antiquaires de France, des Sociétés littéraires de Harlem, Middelbourg, Leyde, Gand, etc., chevalier de la Légion d'honneur depuis 1808, et depuis 1816, chevalier de l'ordre du Lion Belgique. Il s'était démis, en 1817, de la cure de Saint-Nicolas, à cause de ses infirmités.

BAST (Liévin-Amand-Marie de), neveu du précédent, né à Gand, le 2 mars 1787, avait tout au plus cinq ans lorsqu'il fut admis dans les ateliers de P. J. J. Tiberghien, dessinateur, graveur, orfévre et ciseleur de réputation. Il apprit en même temps les éléments du français et du flamand, ainsi que ceux du calcul et du dessin. C'est à cela que se borna alors toute son instruction. Tiberghien étant mort en 1810, de Bast succéda dans la direction de ses affaires, qu'il conserva jusqu'en 1828. Il fut, en 1808, l'un des neuf fondateurs de la Société des arts et de littérature de Gand, dont il ne tarda pas à devenir secrétaire. De Bast fonda le *Messager des sciences et des arts du royaume des Pays-Pas*. Il fut nommé conservateur de la collection numismastique de l'université de Gand, ensuite secrétaire-adjoint du *collége des curateurs*, et membre de l'Institut d'Amsterdam. En 1829, il joignit à ses nombreux travaux, ceux d'archiviste de la Flandre orientale. Mais privé de la connaissance du latin, forcé de se jeter dans des investigations historiques, hors du cercle de ses études antérieures, il se livra à des travaux excessifs, et fut enlevé par une mort inopinée, le 10 septembre 1832, au moment où il se proposait de mettre sous presse un cartulaire choisi de la Flandre.

BAST (E. M. de), neveu du précédent, né à Gand en 1790, embrassa l'état militaire et se distingua à Java, parvint au grade de lieutenant-colonel de la 19e division d'infanterie, et mourut à Samarang le 5 février 1827.

BASTA (George), écrivain militaire, né à la Rocca, près de Tarente, mort en 1607, commandait un régiment de cavalerie sous les ordres du duc de Parme, lorsque ce prince prit, en 1579, possession du gouvernement des Pays-Bas. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fère, assiégée par Henri IV. Il passa depuis au service de l'Empereur, se signala en Hongrie et en Transylvanie, et reçut le titre de comte. On a de lui : *Maestro di campo generale*, Venise, 1606; *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612, estimés.

BASTA (Nicolas), parent, peut-être frère du précédent, se distingua aussi dans la carrière militaire; quelques historiens lui ont attribué l'expédition de la Fère dont on fait plus exactement honneur à George.

BASTARD (Thomas), poëte anglais, né à Blandford vers 1560, fut exclu de l'université d'Oxford par quelques satires, embrassa depuis l'état ecclésiastique, se fit une réputation comme prédicateur, et mourut fou en 1618, emprisonné pour dettes. On a de lui des *Épigrammes*, un poëme latin en III chants, intitulé : *Magna Britannia*, Londres, 1605; et deux vol. de *Sermons*, ibid., 1615, in-4o.

BASTARD ou **BASTART** (Guillaume de), vicomte de Fussy et de Terlan, capitaine de la grosse tour de Bourges, lieutenant général pour le roi en Berry sous Charles VI et Charles VII, naquit à Bourges, à la fin du 14e siècle, et mourut à Paris dans les premiers mois de 1447. Il se distingua au siége de Bourges en 1412, fit plusieurs campagnes, rendit de grands services à son prince pendant la guerre, prit en 1429 une décision pour un emprunt destiné aux gens de guerre de Jeanne la Pucelle et à ceux du sire d'Albret qui assiégeaient la Charité; et, grâce à la situation de Bourges où se tenait le noyau de l'armée fidèle, où Charles, Dauphin, avait pris le titre de régent et dont il avait fait le siége de son gouvernement, Guillaume de Bastard, deux fois maire de cette ville, fut un des personnages les plus importants de son époque.

BASTARD (Guillaume de) dit *Vaspasian*, vicomte de Soulangis-sous-les-Aix, frère du précédent, conseiller panetier de Charles, Dauphin, depuis Charles VII, fut pendant 32 ans gouverneur de Mehun-sur-Yèvre. Vaspasian de Bastard mourut en 1461, la même année que Charles VII, qui, poursuivi par les plus noirs pressentiments et refusant toute nourriture de crainte du poison, était venu se renfermer à Mehun.

BASTARD (Pierre de), 5e descendant de Guillaume, vicomte de Fussy, combattit sous Henri IV au siége de Marmande et à celui d'Eause. Il entra avec le prince à Lectoure, à Fleurance et à Cahors le 29 mai 1580, où il fut grièvement blessé. Il mourut en 1590.

BASTARD (Denis de), marquis de Fontenay et de Dobert, servit avec distinction dans la marine, et mourut à la Guadeloupe, le 8 juillet 1723, à l'âge de 56 ans, chef d'escadre des armées navales.

BASTARD (John-Pollexfen), de KITLEY, en Devonshire, fils de William Bastard, à la tête d'un régiment de milice, sans attendre les réquisitions des autorités, fit rentrer dans le devoir les ouvriers de l'arsenal des ports et des chantiers de Plymouth qui s'étaient révoltés. John mourut sans enfants à Livourne en 1816.

BASTARD (Dominique de), de la même famille que les précédents, doyen du parlement de Toulouse et conseiller d'État, né à Toulouse le 18 janvier 1683, entra au parlement à 22 ans et mourut le 11 novembre 1777, avec la réputation d'un des plus dignes magistrats de son temps.

BASTARD (François de), fils aîné du précédent, naquit à Toulouse le 16 décembre 1722. Il était conseiller au parlement de Toulouse à 20 ans, et il exerça jusqu'en 1757. Quatre ans après il était premier président, se montra favorable aux jésuites, et figura dans la lutte entre le

Digitized by Google

parlement et la cour pour l'enregistrement de quelques édits de finance. Sa conduite lui ayant aliéné les membres de son parlement, il finit par donner sa démission, fut nommé conseiller d'État, puis conseiller garde des sceaux, et mourut le 20 janvier 1780.

BASTARD (Dominique-François de), de la même famille que les précédents, chanoine de Lectoure et vicaire général du diocèse de Lombez, fils de Pierre de Bastard, comte d'Estang, naquit à Nogaro (Gers) en 1747; forcé, par le décret rendu contre les prêtres insermentés, de quitter la France, il s'embarqua le 19 avril 1793 sur le bâtiment neutre génois *N. D. de la Garde*. Une heure après, la tempête jette le navire sur les côtes de Provence. Bastard et trois autres prêtres sont arrêtés comme prêtres fugitifs et condamnés à mort. L'abbé de Bastard, destiné à périr le premier, parla au moment de son exécution avec tant de force de la violation des droits qui auraient dû protéger les naufragés, et en même temps avec tant de résignation sur le sort qu'il allait subir, que le commissaire de la Convention nationale n'osa faire exécuter les trois autres condamnés. Ils furent reconduits en prison et recouvrèrent la liberté après l'occupation de Toulon par les Anglais.

BASTARD (François-Dominique), baron de St.-Denis en Agenois, né en 1736, fut emprisonné en 1793 comme royaliste, et mourut en 1804, après avoir été grand maître des eaux et forêts de Guienne, Béarn et Navarre réunis. Il a laissé manuscrit un *Traité sur le défrichement et le semis des landes*.

BASTE (Pierre), colonel de la marine de la garde impériale et contre-amiral français, né à Bordeaux, le 11 novembre 1768, entra dans la marine comme simple marin en 1781; passa successivement par tous les grades et commanda, au siége de Mantoue, la flotte sur les lacs, où il se distingua, ainsi qu'à celui de Malte en 1798; au combat d'Aboukir et dans l'expédition de St.-Domingue, en 1801. En 1807, il fut chargé d'équiper une flottille à Dantzick pour seconder les opérations du siége de Pillau, où il s'empara d'un convoi de 42 voiles, chargé de vivres. L'année suivante, il servit en Espagne et prit de vive force la ville de Jaën. Nommé, en 1809, colonel des marins de la garde, alors employés sur terre et pour le service des flottilles, il s'empara de l'île de Mutheiten et prépara ainsi, par ce succès, la célèbre victoire de Wagram. De retour en Espagne, il fut nommé gouverneur de Lorca, et parvint, par la prise de la ville d'Almanza, à chasser les brigands qui infestaient cette contrée. En récompense de ses services, Napoléon l'éleva à la dignité de comte de l'empire, le 15 août 1809, et de contre-amiral en 1811. Il continua de se distinguer comme général de terre, surtout dans la campagne de France en 1814, où il fut tué au combat de Brienne, à l'âge de 46 ans.

BASTER (Josse), médecin et botaniste, né à Zieriezée en Hollande en 1711, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle et la botanique. Nous citerons ses *Observations sur les animalcules et les plantes marines*, en latin, Harlem, 1759-65, in-4°; *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur des plantes*, en hollandais, ibid., 1768, in-8°; *Principes de botanique suivant Linné*, en hollandais, Harlem, 1768, in-4°; plusieurs *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires des Académies de Harlem et de Flessingue*. Il mourut en 1775.

BASTERIS (Cajétan-Pompée), chanteur célèbre, né à Bologne, fut au service du roi de Sardaigne depuis 1730 jusqu'en 1740.

BASTIANI, italien, chanoine de Breslau et savant éclairé, mort à Potsdam, en 1787, était un de ceux qui formaient la société intime du grand Frédéric.

BASTIANINO (Sébastien Filippi, plus connu sous le nom de), l'un des peintres les plus célèbres de l'école de Ferrare, est aussi nommé le *Grattello*, parce qu'il faisait un fréquent usage de carreaux, en italien *gratta*, pour copier les tableaux en les réduisant à de plus petites proportions. Né vers 1523, à Ferrare, il fut initié de bonne heure dans les pratiques de son art par C. Filippi, son père, bon peintre lui-même; mais l'ayant entendu parler avec admiration des ouvrages que Michel-Ange venait d'exécuter au Vatican, il le quitta furtivement pour venir prier Michel-Ange de le recevoir au nombre de ses élèves. Bastianino profita si bien de ses leçons et de ses exemples, qu'en peu de temps il devint l'un de ses plus heureux imitateurs. De retour à Ferrare, il enrichit cette ville de ses productions. Son principal ouvrage est le *Jugement dernier*, fresque dont il décora le chœur de la cathédrale, et qui lui coûta trois ans de travail. Bastianino mourut dans sa patrie, en 1602. Parmi les autres ouvrages de ce grand artiste, on cite une *Assomption* dans le palais du gonfalonier, une *Résurrection du Christ*, à Saint-Paul, et un beau *Crucifix* dans l'église de Jésus.

BASTIDE (Ferdinand), jésuite espagnol du 16e siècle, défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis*, et fut ensuite professeur de théologie à Valladolid et chancelier de l'université.

BASTIDE (Philippe), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à St.-Benoit-du-Sault, dans le diocèse de Bourges, en 1620, mort à St.-Denis le 23 octobre 1690, a laissé quelques opuscules sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque de la congrégation de St.-Maur*, par dom le Cerf.

BASTIDE (Louis), théologien, est auteur de *Panégyriques* dont Fléchier faisait cas, et d'une *Réponse* au livre de Jurieu *De l'accomplissement des prophéties*, 1706, 2 vol.

BASTIDE (Jean-Baptiste), fils de réfugiés français, ancien magistrat de Berlin, de l'Académie de cette ville, est mort à Paris le 1er avril 1810, âgé d'environ 63 ans. Il s'était adonné à l'étude du vieux langage français et des étymologies, et avait travaillé pendant quarante ans à une édition de Montaigne; il a légué ses manuscrits et toute sa fortune à la Bibliothèque de Paris.

BASTIDE (Jean-François de), écrivain très-fécond, né à Marseille le 15 mars 1724, mort à Milan, le 4 juillet 1798, est auteur de beaucoup de romans oubliés et de divers recueils littéraires et moraux, *le Nouveau Spectateur*, 1758; *l'Élixir littéraire*, 1766; *le Penseur*, 1766. Il a commencé en 1757 le *Choix des anciens Mercures*, et rédigé pendant plusieurs années la *Bibliothèque universelle des romans*.

BASTIDE (Marc-Antoine de la), né à Milhaud, en Rouergue, vers 1624, vint de bonne heure à Paris, fut choisi en 1652 pour être secrétaire d'ambassade en Angleterre, et y demeura 7 à 8 ans. On fut si satisfait de ses

talents pour les négociations, qu'il y fut renvoyé seul en 1662, et y accompagna depuis le marquis de Ruvigny. Il fit deux réponses à Bossuet sur son *Exposition* de la doctrine de l'Église catholique; traduisit le livre de Ratramne, *Du corps et du sang de J. C.* Il était ancien de Charenton lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut relégué à Chartres. Ses protecteurs lui firent obtenir en 1687 un congé pour passer en Angleterre; il profita de ce repos pour retoucher de nouveau et achever la version des psaumes de Conrart et pour composer diverses pièces de controverse contre Pélisson, qu'il désignait comme auteur de l'*Avis aux réfugiés*, et mourut le 4 mars 1704, âgé de 80 ans. Il a laissé un *Traité de l'Eucharistie*.

BASTIDE (Marc), né à St.-Benoît-du-Sault, en Berry, abbé de St.-Augustin de Limoges et maître des novices, visiteur de France et prieur de St.-Remi de Reims, etc, mourut le 7 mai 1668. On a de lui, entre autres écrits : *Traité de la manière d'élever les novices; Le carême bénédictin; Traité de l'esprit de la congrégation de St.-Maur.*

BASTIDE (Jean-François de), né à Marseille, le 15 mars 1724, est mort le 4 juillet 1798; il a publié des *Variétés historiques, littéraires, galantes*, Paris, 1774.

BASTIDE. *Voyez* **CHINIAC.**

BASTIDE-GRAMMONT, parent et filleul de Fualdès, exécuté le 3 juin 1818 à Alby, comme assassin de ce magistrat. *Voyez* **FUALDÈS.**

BASTIE (de la). *Voyez* **LABASTIE.**

BASTIEN (Jean-François), né à Paris en 1747, se livra au commerce de la librairie, dans lequel il montra plus d'intelligence que de véritable instruction. On lui doit une traduction nouvelle, ou plutôt revue, *des Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, 1782, 2 vol. in-8° et in-12; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798, 3 vol. in-4°; *Nouveau Manuel du Jardinier*, 1807, 2 vol. in-12. Les auteurs dont il a donné des éditions assez soignées sont : Apulée, *Ane d'Or;* Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, la Bruyère, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (traduction d'Amyot), Lucien (traduction de Belin de Ballu), etc. Ce laborieux édit. est mort en 1824.

BASTINGIUS (Jérémie), professeur de théologie flamand, mort à Leyde en 1598, est auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Heidelberg*.

BASTIOU (Yves), né le 13 mai 1751, à Pontrieux en Bretagne, fut d'abord principal du collége de Tréguier, quitta son pays à 36 ans, pour entrer chez les chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, resta à Paris pendant la révolution, fut quelque temps aumônier de l'Hôtel-Dieu, après le concordat de 1802, et ensuite un des aumôniers du Prytanée depuis Lycée impérial et Louis le Grand, où il est mort le 8 mai 1814. Il a donné une *Grammaire de l'enfance*, une autre de *l'Adolescence; un Manuel chrétien des jeunes demoiselles*, et un autre *des étudiants*.

BASTON (Josquin), compositeur flamand, qui vivait en 1554, et qui a quelquefois été confondu avec Josquin des Prez. Il y a des motets de Baston dans les *concertus mus. quatuor, octo. voc.*, Augsbourg, 1545; et un motet dans la collection publiée à Louvain, 1559.

BASTON (Robert), poëte lauréat et orateur public à Oxford, né dans le 13e siècle à Nottingham comté d'York, était prieur des carmes à Scarborough. Édouard l'ayant emmené avec lui dans son expédition contre les Écossais en 1304, il fut fait prisonnier, forcé de chanter les succès des vainqueurs, et mourut vers 1310. On cite de lui : *De Scotiæ guerris variis*, des *écrits* théologiques, des *comédies*, des *tragédies*, en anglais.

BASTON (Philippe), frère du précédent, religieux de l'ordre des Carmes, mort vers 1320, est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques.

BASTON, bénédictin anglais de Saint-Édmond de Suffolk, vers 1410, a composé un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques* et l'*Histoire* de son monastère.

BASTON (Guillaume-André-René), savant ecclésiastique, né le 29 novembre 1741 à Rouen, reçut la prêtrise en 1766 à Angers, où il professait la philosophie, eut ensuite une chaire de théologie à Rouen, et devint plus tard membre du chapitre de cette métropole. Il se montra l'un des plus ardents adversaires de la constitution civile du clergé, contre laquelle il publia plus de vingt brochures en moins de quinze mois. Condamné à la déportation pour n'avoir pas voulu prêter le serment, il se réfugia en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, d'où le succès des armes françaises le poussa jusqu'à Coesfeld. Il revint en France en 1802 après le concordat, fut nommé successivement vicaire général, chanoine, doyen du chapitre de Rouen, et accompagna son archevêque, le cardinal Cambacérès, au concile de 1811. Nommé à l'évêché de Séez, Baston n'accepta ce siége qu'après la mort du titulaire. Le pape lui ayant refusé, même alors, l'institution canonique, il n'en administra pas moins le diocèse en vertu des lettres de vicaire général que lui octroya le chapitre; mais il fut exposé à de nombreuses contrariétés, et lorsque, après la restauration, l'on eut nommé un nouveau titulaire à l'évêché de Séez, il revint prendre son rang parmi les les chanoines honoraires de Rouen, et mourut à St.-Laurent, le 26 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Réclamations pour l'Église de France et pour la vérité contre l'ouvrage de M. le comte de Maistre intitulé :* Du pape, *et contre la suite intitulée :* De l'Église gallicane dans son rapport avec le souv. pontife, Paris, 1821-24, 2 vol. in-8°; *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion (de l'abbé de la Mennais), Paris et Besançon, 1823, in-8°, 12e édition, 1825.

BASTOUL (Louis), général français, né à Montolieu en Languedoc, le 13 août 1753. Ouvrier dans une manufacture, il s'engagea à 20 ans dans le régiment de Vivarais infanterie qui fut licencié en 1790 pour cause d'indiscipline. Bastoul se fixa à Béthune, y fut nommé commandant de la garde nationale, puis chef d'un bataillon de volontaires nationaux avec lequel il assista à la défense de Lille en 1792. Devenu général de brigade, il se fit remarquer aux siéges de Landrecies et du Quesnoy, au passage du Rhin en 1796, et aux batailles de Wurtzbourg, de Friedberg, de Salzbach, de Neuwied et de Landshut, où il pénétra le premier dans la place avec sa brigade, après avoir enfoncé la porte. Nommé général de division, il commandait sous Moreau à la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1800, et concourut à la victoire; mais atteint d'un boulet à la jambe, il fut transporté à Munich et y mourut le 3 janvier 1801, ayant obstinément refusé de

Digitized by Google

se laisser amputer, voulant, disait-il, vivre ou mourir *en entier.*

BASTWICK (Jean), médecin anglais, né en 1593 à Writtle, dans le comté d'Essex, publia, vers 1624, à Leyde, *Elenchus religionis papisticæ,* et à la suite *Flagellum pontificis,* ouvrage qui souleva contre lui tout le haut clergé d'Angleterre, et le fit condamner à une amende et à une dure prison. Il aggrava ses torts aux yeux du clergé par son *Apologeticus ad præsules anglicanos,* 1636, in-8°, et sa *Nouvelle Litanie,* ouvrage pour lequel il fut condamné à avoir les oreilles coupées, à être mis au pilori et à garder prison perpétuelle. Cette sentence, qui fut exécutée, ayant révolté tout le monde, il fut rappelé à Londres, et y rentra comme en triomphe, chargé de fleurs et de présents. On ignore l'époque de sa mort.

BASUEL (François), curé de Grandvillers en Franche-Comté, est auteur de *Sermons familiers sur les Évangiles,* Grandvillers, 1561, 1 vol. in-8°.

BASZKO (Godilas), chanoine de Posen, vivait vers la fin du treizième siècle, et a laissé des *Annales de la grande Pologne.* Sa chronique commence à l'année 1227, elle a été imprimée dans la collection de Sommersberg.

BATACCHI (Dominique), né à Livourne en 1749, a publié un recueil de *Novelle* sous le nom du père Athanase de Verocchio, et un poëme en douze chants appelé *Zibaldone.* Beaucoup d'Italiens considèrent ses productions comme des libelles diffamatoires, et reprochent à l'auteur les obscénités odieuses qu'il a semées dans ses vers. Batacchi est mort en 1802. Son recueil a été traduit en français, par Louet de Chaumont, avocat, sous le titre de *Nouvelles galantes et critiques,* Paris, 1803.

BATALLIER (Jean), religieux dominicain à Lyon, revit avec F. Julien, de l'ordre des augustins, la traduction française de la *Légende dorée,* 1746, in-fol., et y joignit la *Légende des saints nouveaux qui ont été pris et colligés de l'historial* de Vincent de Beauvais, 1747, in-fol.

BATALUS. *Voyez* **BATTALUS.**

BATE ou **BATUS** (Jean), théologien du 15e siècle, né dans le Northumberland, reçu docteur à Oxford, fut prieur du couvent des carmes à York, et mourut en 1429. Il est auteur d'un *Compendium logicæ* et de *Traités* de théologie.

BATE (George), médecin à Maid's Morton, dans le comté de Buckingham en 1608, fut reçu docteur à Oxford, s'établit à Londres, et devint médecin de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II. Il mourut en 1669. Son principal ouvrage est un *Récit de la rébellion,* publié en latin sous le titre de *Elenchus motuum,* etc., Paris, 1649, in-12, réimprimé plusieurs fois, traduit en anglais et en français; *Observations sur le rachitis des enfants,* Londres, 1668, in-8°; la Haye, 1682, in-4°; *Apologie de Charles Ier,* ibid., 1647 et 1648, in-4°.

BATE (George), auteur d'un livre intitulé *les Vies, les Actions et l'exécution des principaux auteurs et provocateurs de l'horrible meurtre de Charles Ier,* Lond., 1661, in-8°.

BATE (Henri), écrivain anglais, a donné, vers la fin du 18e siècle, quelques comédies au théâtre. Il est plus connu pour avoir rédigé un *Journal ministériel,* et plus encore pour des querelles fréquentes, qui, bien qu'il fût ecclésiastique, lui firent mettre souvent l'épée à la main. Ses pièces sont intitulées : *Henri et Emma,* 1774; les *Candidats rivaux,* 1775; le *Maure blanchi,* 1776; la *Flèche de lard,* 1778.

BATE (Jules), disciple de Jean Hutchinson, est auteur de plusieurs écrits en faveur du système de son maître, et d'un *Dictionnaire anglais et hébreu;* mort en 1771.

BATECUMBE ou **BADECOMBE** (Guillaume), mathématicien anglais du 15e siècle, a donné : *De sphærâ solidâ, concavâ; De operatione astrolabii,* etc.

BATELIER ou **BATHELIER** (Jacques le), avocat au présidial d'Évreux, et bon jurisconsulte du 16e siècle, a laissé des *Commentaires* sur la coutume de Normandie, imprimés avec ceux de Basnage, Rouen, 1776, 2 vol. in-fol.

BATEMAN (Thomas), médecin anglais, élève du docteur Willan, et dépositaire de ses manuscrits, s'occupa comme lui d'une manière spéciale des affections cutanées. Il exerça l'art de guérir à Londres, où il fut médecin d'un dispensaire et de l'hôpital consacré aux maladies fébriles. Il mourut à Whitby, ville du comté d'York, le 9 avril 1821, âgé de 43 ans. Son grand ouvrage sur les maladies de la peau est intitulé : *Delineations of the cutaneous diseases,* Londres, 1817, in-4°, avec 70 planches coloriées. Bateman a aussi publié sur les mêmes maladies un traité plus abrégé, qui a été traduit en français par M. G. Bertrand, sur la 5e édition anglaise avec le titre suivant : *Abrégé pratique des maladies cutanées,* Paris, 1820, in-8°.

BATEN (Henri), né à Malines et appelé par quelques-uns *Henricus de Malinis,* vivait vers la fin du 13e siècle, fut chanoine et chantre de la cathédrale de Liége, et a publié : *Speculum divinorum et naturalium quorumdam.*

BATES (Guillaume), théologien anglais, presbytérien, né en 1625, mort à Londres en 1699, très-estimé pour son esprit de conciliation et de tolérance. Ses *Sermons* ont été recueillis en un vol. in-fol. Il a été lui-même l'éditeur de *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrinâ, dignit. aut pietate inclaruère,* Londres, 1681, in-4°.

BATES (Jean), musicien et organiste anglais, naquit en 1740 à Halifax, dans le comté d'York, et mourut le 8 juin 1799, directeur de l'hôpital de Greenwich. En 1784 il fut chargé de la direction de l'orchestre dans la célébration de l'anniversaire de Handel à Westminster, et organisa le concert de musique ancienne en 1776, qu'il dirigea jusqu'en 1793. On a de lui : *Pharnace,* opéra, quelques operettes, et six sonates pour piano. — Sa femme Sara Bates (miss Harrop), élève de Sacchini, fut une cantatrice de grand renom.

BATESON (Thomas), organiste de la cathédrale de Chester en 1600, nommé en 1618 organiste et maître des enfants de chœur de la Trinité à Dublin; il a publié en 1614 un recueil de *Madrigaux,* à 3, 4, 5 et 6 voix.

BATHE (Guillaume), né à Dublin en 1564, étudia à Oxford, à 30 ans abjura le protestantisme, quitta son pays et se fit jésuite en Flandre vers 1596. Il voyagea quelque temps en Italie et en Espagne, fut nommé directeur du séminaire irlandais de Salamanque, et mourut à Madrid le 17 juin 1614. Il a laissé : *Introduction à l'art musical,* Londres, 1584; *Janua linguarum,* Salamanque, 1611, livre fort curieux; *Institution des principaux mystères de la foi; Préparation pour le sacrement de Pénitence.*

BATHILDE. *Voyez* **BATILDE.**

BATHORI. *Voyez* **BATTORI.**

BATHURST (Ralph), médecin, poëte et théologien anglais, né en 1620, dans le comté de Northampton, étudia la théologie à Oxford, et devint membre du collége de la Trinité en 1640; mais il s'attacha bientôt à l'étude de la médecine, où il fit des progrès rapides. Il fut nommé, sous le gouvernement de Cromwell, médecin de la marine. La Société royale de Londres le compte au nombre de ses fondateurs, et le choisit pour son président en 1688. Après la restauration, il abandonna la médecine pour prendre les ordres sacrés. Il fut nommé successivement chapelain de Charles II, président du collége de la Trinité d'Oxford, doyen de Wells en 1670, et vice-chancelier de l'université d'Oxford en 1673. En 1691, le roi Guillaume l'ayant nommé évêque de Bristol, il refusa cet évêché. Il mourut aveugle, en 1704, âgé de 84 ans. On a de lui : *Prælectiones tres de respiratione*, Oxford, 1654; *Nouvelles de l'autre monde*, en anglais, Oxford, 1651, in-4°. Cet écrit singulier est une narration de la délivrance miraculeuse d'Anne Green, qui, après avoir été pendue à Oxford, le 14 décembre 1650, pour crime d'infanticide, fut rappelée à la vie par les soins de l'auteur et du docteur Willis, son ami; des *Poésies latines*, insérées dans les *Analecta musarum anglicanarum*. Ses meilleurs écrits ont été imprimés sous le titre de *Restes littéraires* (*Literary remains*), à la suite de sa Vie, par Warton, 1761, in-8°.

BATHURST (Allen), gentilhomme anglais, né à Westminster en 1684, fut, en 1705, membre du parlement et du parti des torys, qui le porta dans la chambre haute en 1711. Il s'opposa constamment aux mesures de la cour, fut ensuite appelé au conseil privé et nommé trésorier du prince de Galles. Il mourut en 1775, à 91 ans.

BATHURST (Henri, comte), fils du précédent, grand chancelier d'Angleterre, né en 1714, mort à Londres en 1794, a publié en anglais : *Théorie de l'évidence*, qui a servi de base au juge Buller, pour l'introduction à la loi *Nisi prius*, etc.

BATHURST (lord Benjamin), né en 1784, à Londres, fut dès sa jeunesse destiné à la diplomatie. Une mission lui ayant été confiée auprès de la cour de Vienne, en 1809, il revenait de cette capitale avec des dépêches d'une grande importance, lorsqu'il disparut tout à coup, à son passage près de Hambourg, au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre. Tout annonce qu'il fut assassiné. On ne trouva d'autres traces de sa disparition qu'une partie de ses vêtements restée sur les bords de l'Elbe. — La jeune et belle miss Bathurst, qui périt si malheureusement à Rome, où elle se noya dans le Tibre, le 10 mars 1824, était de la même famille.

BATHYANI (Charles-Joseph, prince de), né en Hongrie en 1697, attira l'attention du prince Eugène par sa conduite à la bataille de Peterwaradin (1716), et aux siéges de Temeswar et de Belgarde. Après avoir été quelque temps attaché à l'ambassade de Constantinople, il accompagna comme général le prince Eugène sur le Rhin en 1734; puis appelé à l'armée de Turquie sous Khevenhuller, il se distingua à Rudawatz et à Cornia, en 1737 et 1738. Ministre plénipotentiaire à Berlin, rappelé et mis à la tête de la cavalerie contre les Prussiens en 1741; après la prise de Prague, il suivit Nadasty en Bavière et devint gouverneur de ce pays. Après avoir, réuni au prince Charles, forcé Frédéric II à évacuer Prague et toute la Bohême, Bathyani, devenu feld-maréchal, envahit une troisième fois l'électorat, prit Dingelfingen et remporta la victoire de Pfaffenhofen. Il fit ensuite la guerre dans les Pays-Bas, se trouva à la bataille de Raucoux et de Lawfeld, le 2 juin 1747, et abandonna la carrière militaire à la paix d'Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse l'éleva à la dignité de prince, le nomma conseiller intime, et lui confia l'éducation de l'archiduc Joseph. Bathyani mourut à Vienne le 15 avril 1772.

BATHYANI (le comte Ignace de), de la même famille, né le 30 janvier 1741 dans la Hongrie, évêque de Weissenbourg en 1781, protégea les sciences, forma une bibliothèque précieuse, fit construire, en 1796, un observatoire à Carlsbourg, et le fournit de tous les instruments nécessaires. Il est mort le 17 novembre 1798. On lui doit, outre une traduction latine du *Manuel* de Beuvelet et la première édition des *OEuvres* du B. Gérard, évêque de Chodna : *Responsa ad dubia anonymi adversus privilegium S. Stephani*, etc., sous le nom d'*Adamans Palladius*; *Leges ecclesiasticæ regni Hungariæ*, etc., 1785.

BATHYCLÈS, sculpteur grec de Magnésie, construisit pour la ville d'Amyclée un trône où toute l'histoire fabuleuse de la Grèce était représentée en bas-reliefs, et dont Pausanias fait la description la plus brillante.

BATHYLLE, natif d'Alexandrie, rival de Pylade, et l'un des plus célèbres pantomimes de l'antiquité. Il excellait dans les sujets riants et voluptueux. Plusieurs acteurs anciens ont porté ce nom de Bathylle.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, fut aimé du tyran Polycrate et d'Anacréon.

BATILDE (sainte), épouse de Clovis II, roi de France. Née en Angleterre, elle avait été enlevée par des pirates qui la vendirent en France et était devenue l'esclave d'Archambeau, maire du palais, qui la donna en 649 pour femme au jeune Clovis son souverain. Après la mort du roi, Batilde prit les rênes du gouvernement, qu'elle tint pendant dix ans, s'occupa d'abolir l'esclavage, de réformer l'Église. Les grands s'étant enfin lassés d'être sans autorité, Batilde fut forcée en 665 de se retirer dans le monastère de Chelles qu'elle avait fait bâtir et où elle mourut vers la fin de janvier 680.

BATISTIN (Jean-Baptiste STRUCK, connu sous le nom de), Allemand d'origine, né à Florence, mort à Paris le 9 décembre 1755, ordinaire de la musique du duc d'Orléans et de l'Opéra, fut avec Labbé le premier qui joua du violoncelle à l'Opéra. Il y a fait représenter *Méléagre* (1709), *Manto la fée* (1711), *Polydore* (1720); il a écrit pour la cour d'autres ballets et opéras; on a aussi de lui quatre livres de cantates, 1706-1714; et un *Recueil* d'airs. Son talent sur le violoncelle lui avait valu une pension de Louis XIV.

BATKA (Laurent), musicien, né à Lischau en Bohême, en 1705, directeur de musique de plusieurs églises de Prague, où il est mort en 1759, eut cinq fils qui eurent de la réputation comme musiciens. — Wenceslas, né à Prague le 14 octobre 1747, excellent ténor et bassoniste, musicien de chambre de l'évêque de Breslau. —

Digitized by Google

Martin, violoniste, successeur de son père dans ses fonctions de directeur, et mort en 1779, a laissé manuscrits des concertos et des études pour violon. — Michel, excellent violoniste, né le 29 septembre 1755. — Antoine, habile chanteur, né le 21 novembre 1759, musicien de chambre de l'évêque de Breslau.

BATMANSON, controversiste anglais, mort le 16 novembre 1531, écrivit, contre Érasme et Luther, deux ouvrages qu'il rétracta par la suite. On a encore de lui : *Commentaire* sur les Proverbes de Salomon et le *Cantique des cantiques ;* un *Traité du mépris du monde ;* des *Institutiones novitiorum*, etc.

BATON (Henri), dit *Baton l'aîné*, né à Paris vers 1710, virtuose sur la musette qui était alors en vogue en France, a fait graver 3 livres de *sonates* et deux de *duos* pour cet instrument.

BATON (Charles), dit le *Jeune*, virtuose sur la *vielle*, mort en 1758, a pris la défense de l'ancienne musique dans une brochure intitulée : *Examen de la lettre de M. Rousseau sur la musique française*, 1754 ; il a donné aussi dans le *Mercure*, octobre 1757, un *Mémoire sur la vielle*.

BATONI (Pompeo), peintre gracieux et plein d'expression, né à Lucques en 1708, mort à Rome en 1787, peut être regardé comme le restaurateur de l'école romaine moderne. Parmi ses tableaux répandus dans les églises d'Italie, on cite à Rome le *St. Celse* et la *Chute de Simon le Magicien*.

BATOU. *Voyez* **BATU**.

BATRACHUS, architecte, né à Lacédémone, éleva avec *Saurus* ou *Sauros*, son compatriote, un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Ils voulaient s'immortaliser en élevant cet édifice à leurs dépens, dans l'espérance d'y graver leurs noms. On leur en refusa la permission, et ils imaginèrent alors de sculpter dans les ornements des colonnes des *lézards* et des *grenouilles*, dont les noms en grec répondent à ceux de Saurus et de Batrachus.

BATSCH (Aug.-Jean-George-Charles), naturaliste, né le 28 octobre 1761 à Iéna, y fonda la Société pour l'avancement des sciences naturelles, et en fut le directeur jusqu'à sa mort, arrivée le 29 septembre 1802. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Elenchus fungorum*, Magdebourg, 1783-84 ; *Analyse botanique des fleurs des divers genres de plantes* (en allemand), Halle, 1790, in-4° ; *Tabula affinitatum regni vegetabilis*, 1804 ; *Botanique des dames*, 1805, in-8°, traduit en français par Bourgoing, Weimar, 1799, in-8°.

BATT (Barthélemi), né dans la ville d'Alost, en Flandre, en 1515, s'adonna au luthérianisme, essuya les persécutions de l'inquisition espagnole, et fut obligé de s'enfuir en Allemagne. Il s'établit à Rostock, et y mourut en 1559 ; il a laissé un ouvrage de morale : *De œconomiâ Christianâ libri II*, Anvers, 1558, in-12.

BATT (Liévin), fils du précédent, né à Gand, en 1545, suivit son père à Rostock, et acheva ses études à Wittenberg, sous Mélanchton ; il obtint dans cette université le grade de maître ès arts, en 1559. De retour à Rostock, il y enseigna les mathématiques : mais forcé de quitter cette ville, à cause de la guerre et de la peste, il se rendit en Italie, et fut promu à Venise au grade de docteur en médecine. Lorsque la paix fut rétablie, il retourna à Rostock, et y obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant vingt-cinq ans : il mourut en 1591. Il a écrit : *Epistolæ aliquot medica tractantes*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius, son neveu, Francfort, in-8°.

BATT (Charles), depuis 1593 jusqu'en 1588, médecin de la ville de Dordrecht, a traduit de l'allemand et du français plusieurs ouvrages, entre autres, le *Livre de Médecine*, de Wirtsung, la *Pratique de la Chirurgie*, de Guillaume, et la *Chirurgie*, d'Ambroise Paré.

BATT (Jacques), en 1500, secrétaire de la ville de Berg-op-Zoom, était un homme savant, et jouissait de l'estime d'Érasme, qui lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans sa Correspondance. Les premières sont de l'an 1498, et les dernières de 1500.

BATT (Corneille), médecin, fils du précédent, naquit à Veere, en Zélande, vers l'année 1470 ; il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres une description du monde, sous le titre de *Wereldbeschrijving*, 1512, rare.

BATTAGLIA (François), sénateur vénitien, se montra un des plus chauds partisans de la révolution française, et, en 1796, proposa au sénat une alliance entre les deux républiques. Il fut un des commissaires envoyés à Bonaparte, lutta avec Pesaro en faveur des Français, et mourut à Venise en 1799, quelques mois après l'occupation de cette ville par les troupes autrichiennes.

BATTAGLIA, colonel des gardes d'honneur du royaume d'Italie, mourut à Smolensk en 1812, par suite des fatigues essuyées dans la retraite de Moscou.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocera, puis de Cesène, né le 25 mars 1645, mort le 19 septembre 1717, est surtout connu par son *Istoria universale di tutti i concilj*, Venise, 1714 ; et par les *Annali del sacerdozio*, Ancône, 1742, 2 vol. in-fol.

BATTALUS, joueur de flûte d'Éphèse, célèbre par sa mollesse. Le poëte Antiphane, qui vivait vers l'an 400 avant J. C., avait fait une comédie sur lui, ce qui fit que son nom devint proverbe.

BATTARA (J.-Antoine), ecclésiastique, médecin et botaniste italien, mort en 1789 à Rimini, où il était curé, est auteur de *Fungorum agri Ariminensis historia*, ou *Histoire des champignons*, Faenza, 1759, in-4°, avec 200 figures ; cet ouvrage est estimé ; *Practica agraria distrib. in dialog.*, Rome, 1778 ; *Lettre sur l'histoire naturelle*, Rimini, 1774, in-4°.

BATTEL (André), voyageur anglais, né vers 1565 dans le comté d'Essex, s'embarqua, le 20 avril 1589, à Londres sur un navire marchand qui faisait voile pour le Rio de la Plata. Après un voyage difficile, contrariés par le vent, manquant de vivres, les Anglais gagnèrent une île du port de Saint-Sébastien où est aujourd'hui Rio-Janeiro. Des sauvages s'emparèrent de Battel et de quatre de ses compagnons, et les menèrent aux Portugais. Battel fut envoyé captif dans un fort sur les rives du Couanza ; puis, après une tentative d'évasion, traîné à Loanda, mis au cachot pendant trois mois, incorporé dans une légion de 400 bannis du Portugal pour aller combattre dans le Congo. Lors de la paix de l'Angleterre avec les Espagnols, alors maîtres du Portugal, Battel voulut retourner dans sa patrie, le gouverneur de Massangano y consentit,

puis rétracta sa parole; Battel se retira dans les bois, parvint à se faire mettre à terre dans le port de Loango, y demeura trois ans parmi les nègres, et revint en Angleterre s'établir à Leigh, en Essex, où il finit tranquillement sa vie. Purchas a publié les Aventures de Leigh, t. II, livre 7 de son Recueil.

BATTELY (Jean), théologien anglais du comté de Suffolk, mort en 1708, a publié : *Antiquitates Rutupinæ et Sancti Edmundurgi.*

BATTEN (Adrien), organiste de St.-Paul à Londres, sous Charles I^{er} et Charles II, 1640-1680, était un bon harmoniste : plusieurs de ses *Antiennes* sont insérées dans la collection de Barnard.

BATTEUX (Carles), chanoine honoraire de Reims, né le 7 mai 1713 à Allend'huy, près de Reims, où il professa la rhétorique à vingt ans. En 1750, il fut appelé à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les collèges de Lisieux et de Navarre. Ce fut en qualité de professeur et au nom de l'université qu'il prononça deux discours latins, l'un sur *la naissance du duc de Bourgogne*, et l'autre *De gustu veterum in studiis litterarum retinendo.* Nommé professeur de philosophie grecque et latine au collége royal, il remplit avec distinction cette chaire, qui fut supprimée quelques années avant sa mort, et remplacée par la chaire d'éloquence française, que M. l'abbé Aubert, son disciple et son ami, occupa le premier. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1754, et entra en 1761 à l'Académie française. Il fut emporté par une hydropsie de poitrine le 14 juillet 1780. Ses ouvrages sont : *Cours de belles-lettres*, 1774, 5 vol. in-12; une *Traduction des œuvres d'Horace*, en français, 1803, 2 vol. in-12; *La Morale d'Épicure*, 1750, in-12; *Les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau*, 1771, 2 vol. in-8° et in-12; *Histoire des causes premières*, 1778, in-8°; *Cours élémentaire à l'usage de l'école militaire*, 45 vol. in-12; *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique*, Paris, 1780, in-12; *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, 1746, in-12; *Mémoires sur l'histoire des Chinois*, 1776-89, 15 vol. in-4°, et plusieurs autres écrits, dont l'un intitulé : *Traité de l'arrangement des mots*, traduit du grec de Denys d'Halicarnasse, est suivi d'un discours où le traducteur entreprend de venger la langue française de la préférence donnée aux langues grecque et latine pour les inscriptions. On lui doit encore les *traductions* d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres et d'Aristote sur le Système du monde, avec des notes, Paris, 1768, 3 parties in-8°.

BATTHYAN (Ignace de). *Voyez* **BATHYANI.**

BATTIE (Guillaume), médecin anglais, né dans le Devonshire en 1704, pratiqua quelque temps la médecine à Cambridge, à Uxbridge et à Londres, où il obtint une grande réputation. Une dispute qu'il eut avec le docteur Schomberg fut pour ce dernier le sujet d'un poëme satirique intitulé : *la Battiade.* Outre une édition d'Isocrate, Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8°, on a de lui : *Traité sur la manie*, un vol. in-4°; *De principiis animalibus exercitationes in coll. reg. medicorum*, en 4 parties, 1751 et 1752; *Aphorismi de cognosc. et curand. morbis nonnullis ad principia animalia accommodati*, 1762. Il mourut en 1776.

BATTIER (Frédéric), ministre de l'Évangile, né en Suisse en 1659 et mort en 1722, est auteur d'*Oraisons funèbres* en allemand, Bâle, in-8°; il a donné une nouvelle édition de la traduction allemande de la *Bible*, par Luther.

BATTIER, maître d'armes à Paris, a publié une *Théorie pratique de l'escrime*, etc., Paris, 1772, in-8°.

BATTIFERRI (Laure), femme poëte du 16^{e} siècle, épouse de Barth. Ammanati, fut célébrée par tous les beaux-esprits de son temps. Elle était de l'académie des *Intronati* de Sienne, et mourut à Florence en 1589. On a de cette dame : *Il primo libro delle opere toscane*, in-4°. Ce volume, le seul qui ait paru, a été réimprimé à Naples, 1694, in-12; *I sette Salmi penitenziali trad. in ling. toscana.*

BATTIFERRI (Louis), compositeur italien du commencement du 17^{e} siècle, est auteur de *messes*, de *psaumes*, de *motets*, de *litanies* et d'un *Salve Regina.*

BATTIFERRO (S.-D.-Louis), maître de chapelle à l'église de *Spirito santo* de Ferrare, né à Urbino, vers la fin du 17^{e} siècle, a publié : *Ricercari a cinque e sei soggetti*, Ferrare, 1719.

BATTISHILL (Jonathan), né à Londres, au mois de mai 1738, un des plus habiles organistes de l'Angleterre, claviciniste du théâtre de Covent-Garden, mort à Islington, le 10 décembre 1801. Il a composé, pour le théâtre Drury-Lane, *Alcmena*, opéra, 1764; *les Mystères d'Hécate*, drame; beaucoup d'hymnes et d'antiennes à plusieurs voix, et surtout des *chansons* qui lui firent une grande réputation.

BATTISTA (Fulgose), doge de Gênes, chassé par son aïeul, écrivit dans son exil, en 1483, neuf livres *Exemplorum memorabilium*, qui ont été traduits par Camille Gilino, de Milan.

BATTISTA, surnommé *Trovamala*, Italien, qui vivait à Louvain, en 1485, écrivit une *Summa casuum Conscientiæ.*

BATTISTA, de Ferrare, secrétaire du duc Hercule II, écrivit plusieurs ouvrages de théologie et d'histoire vers 1495.

BATTISTA, poëte latin du 15^{e} siècle, né à Mantoue, de la famille *Spagnuoli*, et que l'on a surnommé *le Mantouan.* Il entra fort jeune dans l'ordre des carmes; devenu général de son ordre, il entreprit d'y porter la réforme, et n'ayant pu y réussir, il abdiqua pour passer en repos le reste de sa vie. Il mourut en 1516, âgé de plus de 80 ans. Ses poëmes furent réunis en 3 vol., Paris, 1513, et 4 vol., Anvers, 1576.

BATTISTA (Ignace), professeur de belles-lettres à Venise vers 1545, est auteur de : *Hist. imperatorum romanorum*, dont les principales éditions sont celles de Florence et Venise, 1519, in-8°; *de Origine Turcarum*, et autres ouvrages érudits sur Ovide, Cicéron et Suétone.

BATTISTA (Joseph), un des plus savants littérateurs italiens du 17^{e} siècle, né au royaume de Naples, se livra d'abord à l'étude de la théologie, s'attacha au marquis de Villa et au duc d'Avellino, s'adonna ensuite dans la retraite à la culture des lettres, et mourut à Naples le 6 mars 1675. Ses *Epigrammatum centuriæ*, Venise, 1659; ses *Poésies lyriques* italiennes, ib., 1686, et sa *Poetica*, 1676, in-12, sont estimées. On a encore de lui l'*Assalone*, tragédie, Venise, 1667, des *opuscules*, des *lettres*, Bologne, 1678.

Digitized by Google

BATTISTI (Barthélemi), né le 14 mai 1755 à Roveredo, petite ville du Tyrol italien, étudia à l'université d'Inspruck la philosophie et la médecine, et prit le doctorat à Vienne. En 1784 premier médecin du grand hôpital de Vienne, inspecteur des hôpitaux en Lombardie, conseiller du gouvernement en Dalmatie en 1804, Battisti se retira en 1809 dans l'île de Pago, puis à Zara; recouvra, en 1814, son emploi de conseiller, et se retira ensuite à Fiume où il mourut le 6 mai 1831.

BATTONI. *Voyez* **BATONI.**

BATTORI (Étienne), prince de Transylvanie et roi de Pologne, né dans une condition privée, s'éleva lui-même au trône par ses talents et par ses belles actions. Élu roi de Pologne en 1576, il régna avec gloire, soumit Dantzig, soutint la guerre pendant 3 ans contre les Russes et obligea le czar à lui céder toute la Courlande et une partie de la Livonie. Il mourut à Grodno, le 13 décembre 1586 dans sa 54e année, des suites d'un violent accès de colère.

BATTORI (Sigismond), vayvode de Transylvanie en 1593, sous Mahomet II, et l'empereur Rodolphe II, s'unit aux vayvodes de Moldavie et de Valachie pour secouer le joug des Ottomans, et battit le grand vizir Sinan-Pacha. Il céda ensuite sa principauté à l'empereur Rodolphe, contre des domaines en Silésie, avec une pension de 50,000 ducats et le chapeau de cardinal. A peine la cession était-elle ratifiée par les États, que Battori, travesti en moine, abandonna la Silésie et s'enfuit en Pologne où il fit un nouveau transport de sa principauté au cardinal André Battori, évêque de Warmie, qui s'en mit en possession non sans obstacle. Michel de Valachie marcha contre le cardinal, qui fut battu et tué en 1599. Michel reçut l'investiture de ses États, et Sigismond s'unit aux Ottomans pour en recouvrer de nouveau la possession. Il fut vaincu et se réfugia en Moldavie; rappelé par les Transylvains en 1600, il céda encore une fois sa principauté à Rodolphe et alla mourir à Prague le 20 mars 1613, dans l'obscurité et l'oubli.

BATTORI (Gabriel), frère du précédent, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Mathias. Soutenu par les Ottomans et les Tatars, il battit les troupes impériales envoyées contre lui pour le chasser de ses États. Il ne tarda pas à être déposé par ses sujets, qui élurent à sa place Bethlem Gabor. Celui-ci se mit sous la protection du sultan Achmet Ier. Battori voulut traiter avec les Ottomans; mais il fut assassiné en sortant de leur camp, le 26 octobre 1613.

BATTORI (Élisabeth), nièce d'Étienne Battori, roi de Pologne, épouse de François Nadasty, grand seigneur hongrois, au commencement du 17e siècle, avait rassemblé dans son château de Cseilhe, quelques jeunes personnes issues de pauvres familles nobles et qu'elle traitait avec la plus cruelle sévérité. Persuadée qu'un bain de sang lui rendrait la fraîcheur de ses premières années, elle réalisa son abominable idée, et plus de 300 jeunes filles furent immolées successivement en secret. La disparition d'une fiancée mit sur la voie de l'horrible mystère. La justice surprit les coupables en flagrant délit. Deux femmes d'Élisabeth eurent la main droite et la tête coupées; un nain qui les secondait, eut la main droite coupée et fut brûlé vif. Élisabeth, enfermée dans une prison murée de tous côtés, mourut en 1614 après y avoir langui pendant trois ans.

BATTUS Ier, né à Théra, l'une des Cyclades, fut choisi par l'oracle de Delphes pour conduire une colonie en Libye, fonda la ville de Cyrène, régna 40 ans et laissa le trône à Arcésilas, son fils.

BATTUS II, *l'Heureux*, fils d'Arcésilas Ier, succéda à son père l'an 575 avant J. C. et tailla en pièces une armée considérable envoyée contre lui par Apriès, roi d'Égypte.

BATTUS III, *le Boiteux*, fils d'Arcésilas II, monta sur le trône en 544 avant J. C., après que sa mère Eryxo eut fait périr Laarchus frère d'Arcésilas II, qui avait empoisonné le roi son frère et usurpé son trône. Sous le règne de Battus, Démonax de Mantinée transféra au peuple la plus grande partie du pouvoir de la royauté.

BATTUS IV, fils d'Arcésilas III, fut roi après lui, et un cinquième Battus, fils d'Arcésilas IV, se retira chez les Évespérides où les Cyrénéens le firent assassiner.

BATU, **BATHY** ou **BATOU**, petit-fils de Gengis-Kan, succéda à son père Touchy-Kan, dans le royaume de Captchac, en 1225 de J. C. Il suivit le grand kan Octaï en Chine, revint ensuite en Europe, ravagea la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Russie, où il séjourna dix ans et qu'il soumit enfin. Ses invasions recommencèrent en 1252, et Telboga, son lieutenant, défit le grand-duc André Jaroslawitz; mais la mort de Batu, arrivée en 1255, mit fin à ses conquêtes ou plutôt à ses ravages.

BATURIS, roi des Ibères, peuples des rives du Pont-Euxin, introduisit le christianisme dans ses États vers l'an 327 de J. C.

BATZ (Manaud III, baron de), fut l'un des quatre guerriers qui, en 1577, sauvèrent la vie à Henri IV, lors de son entrée dans la ville d'Eause, alors place forte au duché d'Albret. Séparé des siens, le prince fut assailli par toute la garnison, au cri de: « *Tirez à la braye verte* ; » c'était Henri qui la portait, et qui, blessé, dut son salut aux quatre braves qui le défendirent, jusqu'au moment où ses troupes entrèrent dans la ville et le délivrèrent.

BATZ (Jean, baron de), né à Goulz, près de Tartas, le 26 décembre 1760, de la même famille que le précédent, grand sénéchal de Nérac et du duché d'Albret, député de la noblesse aux états généraux en 1789, s'y occupa spécialement de finances, et s'opposa à l'émission des assignats. En 1791, il sortit de France, rentra bientôt après, et quitta de nouveau son pays après le 10 août. Lors du procès de Louis XVI, il revint à Paris et forma le dessein d'enlever le roi de force ou par ruse. Toutes ses démarches, tous ses efforts n'aboutirent qu'à le faire impliquer dans la conspiration dite *de l'étranger* en 1794. Le baron de Batz eut le bonheur de se soustraire à toutes les poursuites, et ne rentra plus tard en France qu'avec l'autorisation de Fouché. A la restauration, il fut nommé maréchal de camp et chevalier de St.-Louis; en 1817 on lui donna le commandement du Cantal, dont il se démit l'année suivante; il mourut le 10 janvier 1822. On a de lui : *Histoire de la maison de France et de son origine*, Paris, 1815; *la Conjuration de Batz ou la journée des soixante*, 1795; *Cahiers de l'ordre de la noblesse d'Albret*, 1789.

BAUCHEREAU (Richemont), avocat au parlement,

Digitized by Google

né à Saumur en 1612, a donné quelques romans : *l'Espérance glorieuse ou Amour et justice*, et *les Passions égarées*.

BAUD (Pierre le). *Voyez* **LEBAUD**.

BAUDART (Guillaume), naquit à Deynze, petite ville de Flandre, de parents protestants, qui, obligés de quitter ce pays à cause de leur religion, allèrent s'établir à Emden. Il fut nommé pasteur, d'abord à Sneek, et puis à Zutphen. Le synode national de Dordrecht le chargea, conjointement avec Bogerman et Bucérus, de faire une nouvelle traduction du *Vieux Testament*. Bucérus étant mort quelque temps après, Baudart et Bogerman achevèrent seuls ce travail au bout de dix ans. Baudart entreprit aussi la continuation de l'Histoire du temps, de van Meteren, depuis 1603 jusqu'en 1624. Cet ouvrage parut à Arnheim, en 1624, sous ce titre *Gedenkwaardige Geschiedenissen zoo kerkelijke als wereldlijke*, 2 vol. in-fol. Il composa en outre un recueil de sentences : *Apophthegmata christiana*, Amsterdam, 1637, in-4°; et il fit des quatrains pour une collection de gravures, représentant les guerres de l'Espagne et des Pays-Bas, *Polemographia Belgica*, Amsterdam, 1621, in-4°, publié en français, sous le titre de *Descrip. des siéges, batailles, rencontres*, etc., *durant les guerres des Pays-Bas ou de Nassau*, Amsterd., 1616, in-4°, fig. Baudart mourut à Zutphen, en 1640, âgé de soixante et seize ans, après avoir été pasteur de cette ville durant trente-six ans.

BAUDEAU (Nicolas), célèbre économiste, né le 25 avril 1730 à Amboise, professait la théologie à l'abbaye de la Chancelade, lorsque l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, l'appela dans cette ville au collége des Prémontrés. Lié bientôt avec Quesnay, il embrassa ses principes et publia en 1763 : *Idées d'un citoyen sur l'administration des finances du roi*, in-8°; en 1764, *Idées sur les besoins, les droits et les devoirs des vrais pauvres*; en 1765, *Idées sur le commerce d'Orient et sur la compagnie des Indes*. Il rédigea, depuis 1766 jusqu'en 1769, les *Éphémérides du citoyen*, ouvrage périodique continué par Dupont de Nemours. L'abbé Baudeau publia encore, en 1787, les *Idées d'un citoyen sur l'état actuel du royaume de France*, 2 parties in-8°. Sa raison s'égara en 1788, et il mourut en 1792.

BAUDELOQUE (Jean-Louis), né en 1746, à Heilly en Picardie, vint de bonne heure à Paris, où il étudia, sous le célèbre Solayrès, la chirurgie, l'anatomie et l'art des accouchements. Il fut nommé, vers 1771, premier chirurgien de l'hôpital de la Charité, et, après avoir exercé pendant plusieurs années, il se voua tout entier à l'art des accouchements, dans lequel il acquit une réputation européenne. Il fut l'un des premiers praticiens qui se servirent du forceps, récemment inventé. Lorsque l'école de santé fut instituée, Baudeloque fut chargé par le gouvernement d'y enseigner l'art des accouchements, et obtint bientôt après la place de chirurgien en chef de la Maternité. Il fut nommé premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise, et mourut le 1er mai 1810. Ses écrits, que l'on regarde comme classiques, sont : *Principes des accouchements*, 5e édition, Paris, 1821, in-12, figures; *L'art des accouchements*, 6e édition, Paris, 1822, 2 vol. in-8°, avec *l'éloge* de l'auteur par Leroux, et sa *Vie* par Chaussier; et un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le Recueil de l'Académie et les journaux de médecine.

BAUDELOT de DAIRVAL (Ch.-César), antiquaire, né à Paris le 29 novembre 1648, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, science qui lui doit beaucoup pour ses précieuses découvertes. Membre de l'Académie des inscriptions et de celle des *Ricovrati* de Padoue, garde du cabinet des médailles de Madame, il mourut le 27 juin 1722. Son ouvrage le plus connu est : *De l'Utilité des voyages*, 1686, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois. On lui doit encore *Dissertation sur des pierres gravées, sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc.

BAUDER (J.-Frédéric), conseiller de commerce de l'électeur de Bavière, né le 8 janvier 1713 à Hertzbruck, est connu par la découverte du marbre d'Altdorf, et par le perfectionnement de la culture du houblon; il a publié des *Dissertations* sur le houblon, Altdorf, 1776, in-4°, et sur la découverte des fossiles d'Altdorf. Celle-ci a été traduite en français, 1772, in-8°.

BAUDERON (Brice), médecin, né à Paray en 1540, et mort à Mâcon en 1623, est auteur d'une *Pharmacopée* qui eut un grand nombre d'éditions et fut traduite en latin par Holland, Londres, 1639, un vol. in-fol. Bauderon a aussi publié : *Praxis medica in duos tractatus distincta*, 1620, un vol. in-4°.

BAUDET (Étienne), graveur, né à Blois, en 1643, mort à Paris, en 1716, a gravé différentes estampes, d'après les Carrache, l'Albane, le Dominiquin, Bourdon, Pietre de Cortone, et autres; l'*Adoration du Veau d'or*, et le *Frappement du rocher*, d'après le Poussin, sont ses meilleurs ouvrages.

BAUDIER (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc, mort vers 1650, est auteur de plusieurs ouvrages qui prouvent de la facilité, mais peu de talent. Les plus remarquables sont : *Histoire générale de la religion des Turcs et de la vie de Mahomet et des quatre premiers califes*, Paris, 1632, in-8°, curieuse; *Histoire des cours de Turquie et de Chine*, ibid., 1662, 2 vol. in-fol.; *Histoire du cardinal d'Amboise*, ibid., 1634, très-estimée; *du maréchal de Toiras*, ibid., 1662, in-12; *de l'abbé Suger*, ibid., 1645, in-4°.

BAUDIN (Pierre-Charles-Louis), des Ardennes, né à Sédan, le 18 octobre 1748, destiné au barreau, allait y débuter lors de l'exil des parlements en 1771; il resta fidèle à leur cause, et ne reparut qu'avec eux. Il revint à Sédan, en 1783, y eut la place de directeur des postes. Nommé maire en 1790, il fut successivement membre de l'assemblée législative et de la Convention. Lors du procès de Lous XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la reclusion jusqu'à la paix, et pour le sursis. Réélu au corps législatif, il en faisait partie lorsqu'il mourut de joie, a-t-on dit, d'apprendre le retour d'Égypte du général Bonaparte, le 17 octobre 1799. Baudin avait été président des différentes assemblées où il siégea; il était membre de l'Institut, il avait été de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. On a de lui plusieurs *Rapports* faits à la Convention et aux autres assemblées, des *Mémoires* dans ceux de l'Institut : *Anecdotes et Réflexions générales sur la Constitution* (1794), in-8°; *Éclaircissement sur l'article de la Constitution, la liberté de*

Digitized by Google

la presse, 1795, in-8°. Il était l'un des collaborateurs du *Journal des Savants*, 1797, in-4°, et qui n'a existé que six mois.

BAUDIN (NICOLAS), capitaine de vaisseau, né dans l'île de Rhé vers vers le milieu du 18e siècle, fut chargé en 1803, par le gouvernement directorial, de la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. Il avait déjà reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de relâcher à l'île de France, où il mourut le 16 septembre 1803. Son voyage a été publié par Péron, qui, ayant à se plaindre de Baudin, ne l'a pas nommé.

BAUDISSON (INNOCENT-MAURICE), abbé, professeur de droit canon à l'université de Turin, depuis 1767 jusqu'en 1797, fut, lors de la réunion du Piémont à la France, nommé aux premières places, contribua beaucoup à la conservation de l'université de Turin, et mourut en 1805.

BAUDIUS (DOMINIQUE), poëte et professeur d'éloquence, naquit à Lille, le 8 avril 1561. Il fit ses premières études à Aix-la-Chapelle. Privé de ses parents dans un âge encore tendre, il alla de lui-même à Genève, où il eut pour maîtres Bèze et la Faye; après quelques années, il revint étudier en droit à Leyde, sous Hugues Daneau. Cette ville lui donna le droit de bourgeoisie, en considération de ses talents. Il fut l'un des ambassadeurs que les États-Généraux envoyèrent, en 1585, à la reine Élisabeth; se lia à Londres avec le célèbre Philippe Sidney, et revint exercer la profession d'avocat à la Haye. Baudius passa dix ans à Paris. Achille de Harlay le prit en amitié, le fit recevoir avocat au parlement de Paris, et le chargea d'accompagner son fils en Angleterre, où Henri IV l'envoyait en ambassade. De retour à Leyde, il y fut nommé professeur d'éloquence, en 1606, et succéda, l'année suivante, à Mérula, dans la chaire d'histoire. Ses leçons sur Tacite lui attirèrent un grand concours d'auditeurs; il enseigna encore le droit romain, et fut associé à Meursius dans la place d'historiographe des États-Généraux. L'imprudence qu'il eut de publier deux harangues, où il conseillait de faire une trêve avec l'Espagne, et des éloges donnés au marquis de Spinola, rendirent sa fidélité suspecte : il fut sur le point d'être banni. Baudius mourut le 22 août 1613. Ses *Discours politiques*, calqués sur les principes de Sidney; son *Traité de l'usure*, etc., eurent du succès dans le temps. La meilleure édition des *poésies latines* de Baudius est d'Amsterdam, 1638, petit-in-12; la meilleure édition des *Lettres, Discours*, et du *Traité sur l'usure*, est aussi d'Amsterdam, 1662, petit in-12.

BAUDOCHE, nom d'une famille entièrement éteinte et qui, pendant que la ville de Metz se gouverna par ses propres lois, occupa les premiers emplois de la république et fournit quatorze maîtres échevins, magistrature qui dans les négociations traitait d'égal à égal avec les souverains. Nicole Baudoche, le premier, fut élu en 1315; les autres successivement de 1340 à 1549. Robert, le dernier, remplit ces fonctions deux années de suite 1549 et 1550, ce qui était fort rare. — François Baudoche assista aux assises de Nancy en 1556.

BAUDOIN ou **BAUDUIN**, surnommé *de Condé*, un des meilleurs poëtes du 13e siècle, florissait sous St. Louis. On lui doit plusieurs pièces de vers, telles que *Fabliaux*, *Dicts* et *Contes moralisés*, dont les manuscrits sont à la bibliothèque royale à Paris.

BAUDOIN. *Voyez* **BALDWIN** et **BAUDOUIN**.

BAUDONOVIE, religieuse de Poitiers, morte en 587, a écrit une *Vie de la reine Radégonde*.

BAUDORY (JOSEPH DU), né à Vannes, d'une famille distinguée, le 16 février 1710, entra chez les jésuites en 1727, et mourut à Paris, le 4 mai 1749. Nommé, à l'âge de trente et un ans, pour occuper la place du P. Porée, il parut digne de la remplir. Ses *OEuvres diverses*, Paris, 1809, in-12, comprennent quatre *Discours latins*, quatre *Plaidoyers fançais*, et une *Ode au roi sur sa convalescence*.

BAUDOT DE **JUILLY** (NICOLAS), né à Paris, le 17 avril 1678, d'un receveur des tailles de Vendôme, fut subdélégué de l'indendant à Sarlat, et mourut le 29 août 1759. Il est auteur de quelques ouvrages et de romans historiques. Ses meilleures productions sont : *Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; *de Philippe-Auguste*, 1702; *de Charles VI*, 1753; *de Charles VII*, 1654; *Histoire de Catherine de France* et *Histoire secrète dn connétable de Bourbon*, 1696, etc.

BAUDOT (PIERRE-LOUIS), archéologue, naquit en 1760 à Dijon. En 1781, il succéda à son père Bénigne-Jérôme, dans la charge de substitut du procureur général au parlement de Bourgogne. Désirant perfectionner ses connaissances, il vint à Paris, s'y fit inscrire au tableau des avocats, et partagea son temps entre l'étude de la jurisprudence et celle de la numismatique. Il se retira dans son domaine de Pagny-sous-le-Château, où il vécut dix ans, avec sa famille, ses médailles et ses livres. Membre du conseil général du département de la Côte-d'Or, il fut bientôt élu correspondant de l'Académie de cette ville. Il mourut à Pagny, le 4 mars 1816, à l'âge de 56 ans. Outre de nombreux mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique* de 1808 à 1814, Baudot n'a publié que des opuscules d'un intérêt purement local.

BAUDOT (FRANÇOIS), auteur de *Lettres en forme de dissertations* sur l'ancienne Bibracte et sur l'origine de la ville de Dijon, 1710, in-12, fig., petit vol. très-rare. Il était l'ami de la Monnoye et du P. Oudin. Après avoir rempli la charge de maître des comptes et celle de maire de Dijon, il mourut en cette ville, le 4 avril 1711, à l'âge de 73 ans.

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, frère et successeur de Godefroi de Bouillon. Destiné à l'état ecclésiastique, il préféra le métier des armes et prit la Croix en 1095. Envoyé avec Tancrède vers la Cilicie, il eut avec ce prince de violents démêlés pour la possession de Tarse et de Malmistra. Appelé à Édesse par le prince et le peuple, adopté pour fils et désigné pour successeur par le prince, Baudouin monte sur le trône à la suite d'une sédition dans laquelle son bienfaiteur perd la vie. Baudouin ne suivit pas les croisés à Jérusalem. En 1100, il céda le comté d'Édesse à son cousin Baudouin du Bourg, et succéda à son frère Godefroi, en prenant le titre de roi que son frère avait toujours refusé. Aussi les historiens ont coutume de désigner Baudouin comme le premier roi latin de Jérusalem. Ce prince fit la guerre pendant tout son règne, et ajouta, par ses conquêtes, à son royaume les villes de Ptolémaïs, St.-Jean-d'Acre, Sidon, Bérite, etc.

Tripoli tomba vers ce même temps au pouvoir des chrétiens et forma la 4e principauté latine en Orient. Baudouin se disposait à assiéger Tyr lorsqu'il mourut en 1118, après un règne de 18 ans.

BAUDOUIN II, cousin du précédent, son successeur à la principauté d'Édesse, et ensuite au royaume de Jérusalem, couronné en 1118. Il avait partagé les travaux de la première croisade, et s'était, avec Godefroi de Bouillon, jeté un des premiers dans Jérusalem. Dès le commencement de son règne, il fut obligé de marcher au secours d'Antioche menacée par les Turcs, les battit en plusieurs rencontres, et en revenant au secours de Josselin de Courtenai comte d'Édesse, il fut enveloppé et fait prisonnier avec celui qu'il voulait secourir. Ce dernier, étant parvenu à s'échapper de sa prison, rassembla des troupes, délivra Baudouin qui régna douze ans et mourut en 1131, laissant le sceptre à son gendre Foulques d'Anjou.

BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, lui succéda en 1142. Sous son règne, Édesse fut envahie par le sultan d'Alep et perdue pour les chrétiens. Les peuples d'Occident se précipitèrent de nouveau sur l'Orient, mais leurs efforts vinrent échouer devant Damas, et ils abandonnèrent Baudouin à sa fortune. Celui-ci, après une guerre mêlée de succès et de revers, s'empara d'Ascalon, et mourut empoisonné le 23 février 1163, à l'âge de 33 ans et après 20 ans de règne. Après de longs débats Amaury lui succéda.

BAUDOUIN IV, fils d'Amaury, lui succéda en 1174. Une horrible lèpre dévora ce malheureux prince dès son enfance et lui ayant enlevé la vue et l'usage des pieds et des mains, le força d'abandonner le commandement à son beau-frère Guy de Lusignan. Ce dernier ayant compromis les affaires du royaume, on fut obligé de recourir à Raymond III, comte de Tripoli, qui prit le soin du gouvernement. Baudouin mourut en 1186, ayant désigné pour successeur Baudouin V, fils de Sibylle sa sœur et du marquis de Montferrat. Ce jeune prince mourut sept mois après, empoisonné, disent les uns, par Raymond, sacrifié, disent les autres, à l'ambition de sa mère qui avait épousé en deuxièmes noces Guy de Lusignan. Un an après la mort de Baudouin V, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN Ier, empereur de Constantinople, naquit à Valenciennes en 1171 de Baudouin comte de Hainaut et de Marguerite sœur de Philippe comte de Flandre. Il épousa Marie de Champagne, nièce de Philippe roi de France. Le comte Philippe, mort dans la terre sainte, avait laissé à sa sœur Marguerite le comté de Flandre qui passa à Baudouin à la mort de cette princesse. La mort de son père lui donna le Hainaut. En 1200 Baudouin prit la croix avec son frère Henri, Thierry son neveu, et Marie de Champagne sa femme. Avant son départ il confirma les priviléges de plusieurs villes, et fit recueillir en corps de lois les coutumes de Flandre et de Hainaut. Baudouin arriva à Venise en 1202, fit en grande partie les frais des vaisseaux de transport fournis par les Vénitiens, entra dans Constantinople à la tête de l'avant-garde, et, au second siége, donna l'assaut avec les Flamands et se logea dans la tente de l'usurpateur Murzuphle. Alexis et son père étant mort, les croisés élurent pour empereur de Constantinople Baudouin qui fut couronné dans l'église de Ste.-Sophie le 9 mai 1204. Peu après il se mit en campagne pour suivre Murzuphle, et se saisit du fugitif et d'un grand nombre de villes. Les exigences des Latins envers Joannice, roi des Bulgares, lui attirèrent un puissant ennemi, et dans un combat sanglant livré devant Andrinople le 14 mai 1205, ils essuyèrent une défaite, et Baudouin resta prisonnier. Les Bulgares l'enchaînèrent dans un cachot où il demeura une année. Quelques historiens disent qu'il mourut en prison; d'autres racontent que la femme de Joannice, éprise de Baudouin, lui aurait proposé de tuer son époux, et que, sur le refus de Baudouin, elle l'aurait accusé devant le roi d'avoir voulu la séduire. Joannice aurait alors fait couper à Baudouin les bras et les jambes et jeter dans un champ où il mourut trois jours après (1206). L'incertitude des circonstances de la mort de Baudouin jeta des doutes sur cette mort même, et un imposteur, qui prit son nom, abusa quelque temps la Flandre et le Hainaut.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, fils de Pierre de Courtenay et d'Yolande, fut élu en 1228. Il défit d'abord Vadace, empereur de Nicée. Mais celui-ci ayant repris le dessus, Baudouin alla vainement chercher du secours en Italie et en France, où il fit présent à St. Louis de la sainte couronne d'épines. Obligé, malgré ses talents et sa valeur, de céder à des ennemis nombreux et puissants, il eut la douleur de voir massacrer les Français dans Constantinople, et Michel Paléologue s'emparer de ses États en 1261. Il se retira d'abord dans l'île de Négrepont, puis en Italie, où il mourut en 1293, laissant le vain titre d'empereur à son fils Philippe Baudouin, qui mourut en 1285, et dont la fille Catherine transmit les droits à Charles de Valois.

BAUDOUIN Ier, surnommé *Bras de fer* ou *Cotte de fer*, comte de Flandre en 860, vint en 862 à la cour de Charles le Chauve alors à Senlis; il y épousa en secret Judith, fille de ce roi et veuve d'Ethelwolf, roi d'Angleterre, la conduisit dans ses domaines de Harlebeck, se défendit contre Charles, et fit alliance avec le roi de Lotharingie; mais ensuite il alla avec Judith à Rome auprès du pape Nicolas Ier qui intercéda en faveur des époux. Charles leur pardonna, et accorda à Baudouin le marquisat des contrées depuis les bouches de l'Escaut jusqu'à la Somme et l'Oise. Ce fut Baudouin qui entoura de murs la ville de Bruges. Il mourut en 879.

BAUDOUIN II, fils du précédent, dit *le Chauve* en mémoire de son aïeul, reprit en 891 la ville d'Arras usurpée par le comte de Vermandois. Cette ville devint alors la capitale du marquisat ou comté de Flandre. Baudouin II mourut en 918. Arnould Ier, son fils, lui succéda.

BAUDOUIN III, dit *le Jeune*, fils d'Arnould, fut, en 958, associé au trône par son père; mais le jeune prince étant mort en 962, Arnould reprit les rênes de l'État. Un fils de Baudouin III succéda en 965 au vieil Arnould.

BAUDOUIN IV *Belle-Barbe*, ou *le Barbu*, fils d'Arnould II, comte de Flandre en 988, autorisa les Brugeois à se choisir un bourgmestre et des magistrats; en 1005 il prend part à la querelle de Lambert, comte de Louvain, avec le duc de Lothier, s'empare des châteaux de Gand, d'Eenaeme et de Valenciennes, et meurt en 1036, laissant la souveraineté à son fils Baudouin V.

Digitized by Google

BAUDOUIN V, dit *le Débonnaire*, comte de Flandre, gouverna cet État depuis l'an 1034 jusqu'à 1067. Il avait épousé Adèle, fille de Robert, roi de France; une de ses filles, la célèbre Mathilde, devint la femme de Guillaume le Conquérant (1050). Quelques degrés de parenté indisposèrent le pape Nicolas II contre ce mariage, et toute la Normandie fut mise en interdit. Enfin Rome accorda la dispense, moyennant la fondation de deux monastères; et de là l'origine de l'abbaye de St.-Étienne et de celle de la Trinité, à Caen. Baudouin avait pris part à la guerre que les seigneurs des Pays-Pas firent à l'empereur Frédéric, qu'ils assiégèrent dans Anvers (1048). Après la mort du comte de Hainaut (Herman), il entra les armes à la main dans cette province, assiégea dans Mons la veuve du comte (Richilde), qui avait refusé la main de son fils (Baudouin de Mons), s'empara de la ville et de la princesse, fit célébrer le mariage qu'il avait résolu pour agrandir ses États, et alors fut faite l'union du Hainaut et la Flandre (1051), malgré l'excommunication lancée par Liébert, évêque de Cambrai. Le Hainaut était un fief de l'Empire : Henri IV, irrité contre Baudouin, convoqua une diète à Aix-la-Chapelle, marcha vers la Flandre, passa l'Escaut et ravagea le pays. Lille lui ouvrit ses portes. Lambert, capitaine des gardes de Baudouin, fut vaincu, pris et mis à mort. D'autres seigneurs, partisans du comte, s'étaient renfermés dans Tournai : Henri les assiégea et les fit prisonniers. Enfin Baudouin ne trouva d'autre moyen de résistance et de salut que dans le retranchement dit *le fossé neuf*, qu'il avait fait creuser pour séparer la Flandre de l'Artois. La paix fut conclue au congrès de Cologne en 1057. L'Empereur confirma au comte Baudouin les donations, faites à son père, de la ville de Valenciennes, du château de Gand, d'Alost et des cinq îles de la Zélande. Le Tournaisis, séparé de la Flandre, fut donné à Baudouin de Mons, fils du comte et son successeur. Un synode approuva le mariage de Richilde et l'interdit fut levé. Baudouin avait la réputation d'un prince sage, ferme et prudent. Après la mort de Henri Ier, roi de France, son beau-frère (1060), il fut chargé de la tutelle de Philippe, son fils, et de l'administration du royaume. Il prit alors le titre de *marquis de France*. Les Gascons avaient refusé de reconnaître son autorité : il leva une grande armée, marcha avec Guillaume, son gendre, contre la Guienne, s'empara de toutes les places fortes, fit punir les chefs de la sédition, soumit tout le pays, et par son énergique sagesse, empêcha tout autre soulèvement. Les rois de France avaient beaucoup de vassaux, mais le domaine de la couronne était bien rétréci. Le Gâtinais y fut réuni (1062) par l'habile politique du régent. Quelques années plus tard (1066), s'accomplit un des plus grands événements de l'histoire moderne, la conquête de l'Angleterre par les Normands. Baudouin aida son gendre de ses Flamands et de ses trésors. Il mourut le 1er septembre 1067. Adèle, veuve de Baudouin, alla en Italie, prit le voile à Rome, et revint fonder l'abbaye de Messines en Flandre, où elle mourut l'an 1079.

BAUDOUIN VI DE FLANDRE (Ier de Hainaut), fils du précédent, épousa Richilde veuve de Herman, comte de Valenciennes, fille et héritière de Reinier V, comte de Hainaut. Ce mariage l'avait fait comte de Hainaut en 1050. Il hérita de la Flandre en 1068 et mourut en 1070, laissant la Flandre, sous la tutelle de Robert le Frison, son frère, à Arnould III, son fils aîné et le Hainaut, sous la tutelle de Richilde, à Baudouin II. Richilde s'empara de la tutelle d'Arnould et de la régence de la Flandre. Il s'ensuivit une guerre où Richilde fut vaincue malgré l'appui de la France et de l'Angleterre. Arnould fut tué sur le champ de bataille, et Robert le Frison fut élu comte de Flandre en 1071, et eut pour successeur, en 1093, Robert II son fils.

BAUDOUIN VII, fils de Robert II, surnommé *Baudouin à la hache*, comte de Flandre en 1111, purgea le pays des voleurs qui l'infestaient, et protégea le peuple contre les vexations des seigneurs. Il fit proclamer à Ypres la *paix publique* pour mettre fin aux assassinats et duels qui ensanglantaient cette partie de ses États. Il fit de sa propre main justice de plusieurs gentilshommes qui avaient volé et égorgé des marchands étrangers. Il fit jeter Pierre, seigneur d'Orscamp, tout botté et éperonné dans une chaudière d'huile bouillante préparée au milieu du marché de Bruges pour le supplice d'un faux monnoyeur. Ce seigneur avait enlevé à une pauvre veuve deux vaches qui faisaient tout son bien. Baudouin embrassa le parti de Louis le Gros contre Henri d'Angleterre, amena à ce prince un puissant secours. Blessé par accident au siége du château d'Eu, il négligea sa blessure; un abcès se forma dans la tête et Baudouin mourut à Roulers, en 1119, sans descendant, et désigna pour son successeur Charles de Danemark, son cousin, nommé ensuite Charles le Bon.

BAUDOUIN VIII DE FLANDRE. *Voyez* **BAUDOUIN V**, comte de Hainaut.

BAUDOUIN IX DE FLANDRE (VI de Hainaut). *Voyez* **BAUDOUIN Ier** de Constantinople.

BAUDOUIN Ier DE HAINAUT. *V.* **BAUDOUIN VI DE FLANDRE.**

BAUDOUIN II DE HAINAUT, fils du précédent, surnommé *le Jérosolomitain*, périt en Asie en 1098, député par les croisés vers l'empereur Alexis.

BAUDOUIN III, comte de Hainaut en 1099, eut un règne paisible.

BAUDOUIN IV *le Bâtisseur*, comte de Hainaut en 1133, acquit en 1160 Valenciennes, et l'Ostrevant, Ath, Condé et 121 villages pour la plupart tirés de l'ancien Brabant. En 1163 il fut reconnu l'héritier de Henri l'Aveugle, comte de Namur, son beau-frère. Son fils épousa, en 1169, l'héritière de Flandre. Pendant les fêtes du mariage Baudouin IV voulut montrer aux convives les constructions d'un hôtel qu'il faisait élever à Valenciennes. Il tombe d'un échafaud, se blesse aux jambes et meurt après deux années de souffrances.

BAUDOUIN V DE HAINAUT (VIII de Flandre), fils du précédent, dit *le Courageux*, comte en 1171, fit, en 1182, alliance avec Philippe-Auguste à l'insu du comte de Flandre son beau père. Celui-ci forma contre son gendre une ligue formidable, l'assiégea dans Mons et le contraignit à demander une trêve. En 1188 Baudouin se rend à Mayence pour se plaindre à l'Empereur du refus que fait Henri l'Aveugle, comte de Namur, de le reconnaître comme son héritier. Il obtient l'investiture de Namur et le titre de marquis. Henri l'agrée, puis s'en repent et appelle

Thibaut de Bar. Baudouin se retire en Hainaut, revient avec une armée, livre bataille à Henri près de Noville-sur-Mehaigne, et remporte la victoire; mais il mourut en 1195, sans avoir joui de sa succession.

BAUDOUIN VI DE HAINAUT. *V.* **BAUDOUIN IX** DE FLANDRE.

BAUDOUIN D'AVESNES, sire de Beaumont, frère de Jean, comte de Hainaut, et second fils de Marguerite, comtesse de Hainaut et de Flandre, florissait vers l'an 1289, époque à laquelle il termine sa chronique ou histoire généalogique des princes dont il descendait. Cet ouvrage qui existait autrefois à Paris dans la bibliothèque d'André du Chesne, et qui était passée à Bruxelles dans celle des Chifflet, fut mise au jour avec des notes par le baron J. le Roy, Anvers, 1693, in-fol. Baudouin mourut en 1289, suivant son épitaphe. Il avait épousé Félicité de Coucy, petite fille de Raoul, seigneur de ce lieu.

BAUDOUIN (FRANÇOIS) naquit le 1er janvier 1520 à Arras. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Louvain, il vint les perfectionner à Paris. La fermentation excitée par la réformation agitait alors tous les esprits. Baudouin voulut, pour bien juger la réformation et les causes qui y avaient donné lieu, en connaître les chefs principaux. Dans un voyage entrepris avec cette intention, il vit Calvin et Mélanchthon à Genève, Bucer en Allemagne. Il revint à Paris en 1545, et retourna deux ans après à Genève, où ses liaisons avec Calvin devinrent plus étroites; il logea chez lui, et lui servit même de secrétaire. En 1548, il obtint une chaire de droit, que la retraite de Duaren laissait vacante à Bourges. Éginard Baron, qui y professait, suscita des tracasseries sans nombre à Baudouin. Sa mort, arrivée en 1550, ne rétablit pas le calme. Duaren, qui vint reprendre à Bourges la place qu'il avait quittée, d'abord ami de Boudouin, devint encore plus intraitable pour lui que Baron. L'animosité des maîtres se communiqua aux élèves. Leurs querelles compromirent la tranquillité publique. Baudouin quitta la partie de lassitude. Il enseigna quelque temps à Strasbourg, avec un grand succès; passa, en 1558, à Heidelberg, et y jouit pendant cinq ans du repos qui le fuyait partout ailleurs. Cependant les affaires s'étaient extrêmement brouillées en France. On était sur le point de voir éclater la guerre civile. Les bons citoyens, à la tête desquels se trouvait le chancelier de l'Hôpital, faisaient tous leurs efforts pour le prévenir et pour opérer un rapprochement entre les partis. Ils firent venir Baudouin d'Allemagne, pour les aider dans ce projet. Il arriva, apportant avec lui un ouvrage *sur les devoirs des vrais amis de la religion et de la patrie dans les troubles religieux*, qui avait été composé par Cassandre, ou Cassander, théologien; mais ce livre, qui ne flattait aucun des partis, déplut à tous, et, au lieu de procurer la paix, fit naître les querelles les plus vives. Les intentions pacifiques de Baudouin ne réussirent pas mieux dans sa patrie, qu'elles n'avaient fait en France. Il fut même assez mal récompensé en France des efforts qu'il avait faits pour cela. On le fit seulement précepteur d'un bâtard d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avait, dit-on, réussi à ramener au catholicisme. Il était envoyé pour être l'orateur de ce prince au concile de Trente, quand sa mort, arrivée en 1562, l'obligea de revenir de l'Italie, où il s'était déjà rendu avec son élève. Baudouin dénué de cet appui, n'eut d'autres ressources que de composer des ouvrages et de donner des leçons de droit à Paris. La protection de Hurault de Chiverny, chancelier du duc d'Anjou, depuis Henri III, lui procura une chaire de droit à l'université d'Angers. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne. Il arriva de ce pays, pour lui apporter l'acte de son élection, une célèbre ambassade, composée des personnes les plus distinguées par leur naissance et par leur savoir. L'orateur fit une harangue latine qui produisit une grande sensation. On crut que Baudouin était le seul capable d'y répondre d'une manière digne de la nation française. On le fit venir pour cela d'Angers. Ce fut une occasion pour lui de se lier avec les ambassadeurs, et, quoiqu'il n'y eût pas de jurisconsultes parmi eux, il parvint tellement à les convaincre des avantages de la jurisprudence, qu'ils lui firent promettre de les accompagner, pour aller l'enseigner à Cracovie; mais, dans le même temps, il mourut d'une fièvre chaude, le 11 novembre 1573. Le caractère de Baudouin a été longtemps méconnu et calomnié. Les tentatives qu'il fit pour concilier les esprits, soit en France, soit dans les Pays-Bas, sont des preuves incontestables de son impartialité et de sa modération. Il fit encore des traits d'un honnête homme, lorsqu'il quitta les Pays-Bas, où il avait été bien accueilli par le duc d'Albe, de peur qu'il ne lui prît envie de le faire un des instruments de ses vengeances, en le mettant au nombre des juges des personnes qu'il avait fait arrêter, et ensuite lorsqu'il refusa une forte somme qu'on lui offrit en France pour faire l'apologie de la Saint-Barthélemi. Heineccius a publié les opuscules de Baudouin, qui forment le premier volume de sa *Jurisprudentia Attica et Romana*, etc., Leyde, 1778, 2 vol. in-fol. C'est Baudouin qui, le premier, a donné une édition séparée, Heidelberg, 1560, in-8°, de l'*Octavius* de Minutius Félix, qu'on imprimait auparavant comme 8e livre d'Arnobe, *Contra gentes*.

BAUDOUIN (BENOÎT), né à Amiens, dans le 16e siècle, était fils d'un cordonnier. Il avait exercé lui-même cette profession dans son enfance: longtemps après l'avoir quitté, il publia un ouvrage sur les différentes espèces de chaussures des anciens, intitulé: *De Calceo antiquo et mystico*. Baudouin avait fait ses études à Paris, où il reçut le degré de bachelier en théologie: il devint ensuite principal du collége de Troyes, et directeur de l'Hôtel-Dieu de cette ville, où il mourut en 1632. On lui attribue une *Traduction en vers des tragédies de Sénèque*.

BAUDOUIN ou **BAUDOIN** (JEAN), l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Pradelle, dans le Vivarais en 1590, fut lecteur de la reine Marguerite, et mourut en 1650. Ses *versions* de Tacite, de Suétone, du Tasse, de Bacon, et de beaucoup d'autres auteurs, sont peu estimées, de même que ses *Romans* et son *Histoire de Malte*, 1659; mais on recherche encore son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol., et son *Recueil d'Emblèmes*, ibid., 1638, in-fol., à cause des figures.

BAUDOUIN (ÉTIENNE), né à Rouen, est auteur d'un *Essai sur l'Apocalypse*, Paris, 1784, in-8°; d'un *Abrégé de la Bible*, 1787, in-12.

BAUDOUIN (M. A. A. CAROUGE, femme), née en 1764, morte en 1816, a publié sous le voile de l'ano-

Digitized by Google

nyme deux romans intitulés : *le Coin du feu de la bonne maman*, Paris, 1809, 2 vol. in-8° ; *La petite Cendrillon*, 1813, in-fol.

BAUDRAIS (Jean), né à Tours, le 14 août 1749, et mort du choléra le 4 mai 1832. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il s'y livra à son goût pour les lettres, publia, en 1781, un divertissement pour la naissance du Dauphin, *l'Allégresse villageoise* et en 1783 à l'occasion de la paix, *le dieu Mars désarmé*, allégorie en 1 acte ; *la Vanité bonne à quelque chose*, poëme héroï-comique ; plusieurs ouvrages dramatiques et un grand nombre de morceaux en prose et en vers. Il fut l'éditeur de *la petite Bibliothèque des Théâtres*, 72 vol. in-18, 1783-1790. La révolution l'arracha à ses travaux littéraires, il fréquenta les clubs, devint membre de la commune du 10 août, reçut, comme président des 12 municipaux, le testament de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Sous la terreur il fut incarcéré, sauvé par la catastrophe de Robespierre, et nommé juge de paix de la section de la Halle aux Blés, puis envoyé à la Guadeloupe comme juge civil, criminel et d'appel aux matières commerciales. Il y arriva en 1797. Après l'attentat de la machine infernale (24 novembre 1800), Baudrais, qui depuis 3 ans n'avait pas quitté la Guadeloupe, fut compris au nombre des 173 proscrits condamnés à la déportation et, comme tel, transporté à Cayenne. Il passa en Amérique, revint à Paris en 1817 et obtint son admission dans l'hospice des vieillards à Bicêtre, où il est mort.

BAUDRAN (Mathieu), avocat à Vienne en Dauphiné, avant la révolution de 1789, en adopta les principes avec chaleur, fut député à la Convention en septembre 1752, vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, fut chargé d'instruire le procès de Carrier, retourna dans sa patrie et reprit sa profession d'avocat. Il est mort à Vienne en 1812.

BAUDRAND (Michel-Antoine), né à Paris le 28 juillet 1633, fut secrétaire du cardinal Antoine Barberin, et entra avec lui, en 1655, au conclave où fut élu Alexandre VII ; et, en 1667, à celui où fut élu Clément IX. Il alla en 1601, au conclave d'Innocent XII, avec le cardinal Lecamus. Les nombreux voyages qu'il fit à diverses époques lui donnèrent occasion de faire ou de vérifier beaucoup d'observations géographiques. Il mourut le 29 avril 1700. On a de lui une édition du livre de Papire Masson, des *Rivières de France*, 1686 ; une édition augmentée de moitié du *Lexicon geographicum*, de Ph. Ferrarius, 1670, in-fol. ; *Geographia ordine litterarum disposita*, in-fol., 2 vol. ; le *Dictionnaire géographique et historique*.

BAUDRI ou **BALDERIC**, chanoine et historien du 11e siècle, né à Cambrai vers 1017, exerça les fonctions de secrétaire sous Gérard de Florines, saint Liébert et Gérard II, tous trois évêques de Cambrai. Au mois de février 1082 il fut nommé chantre à l'église de Terouanne et vivait encore en 1094. On lui doit *Vita S. Gaugerici*, dans les Bollandistes ; *Chronicon cameracense et atrebatense*, Douai, 1615, *Chronicon morinense*, manuscrit qui s'est égaré.

BAUDRICOURT (Jean de), maréchal de France, fils de Baudricourt qui conduisit Jeanne d'Arc à la cour du roi Charles VII, porta d'abord les armes contre Louis XI dans la guerre dite *du bien public*, et s'attacha ensuite à ce prince, qui le fit gouverneur de Bourgogne. Il contribua au gain de la bataille de St.-Aubin-du-Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut fait prisonnier ; il devint maréchal de France sous Charles VIII, et mourut, en 1499, à Blois.

BAUDRILLART (Jacques-Joseph), ancien chef de division de l'administration des forêts, né à Givron, près de Chaumont, le 20 mai 1774, mort à Paris le 24 mars 1832, avait, dans les premières années de sa vie, servi dans les armées et dans l'administration militaire. Il a publié : la *Traduction* de l'*Instruction sur la culture des bois*, de Hartig, celle du *Manuel forestier* de Burgsdorff ; le *Dictionnaire de la culture des arbres*, de l'Encyclopédie méthodique, avec Bosc ; le *Traité général des forêts, chasses et pêches*, 6 vol. in-4° ; le *Nouv. Code forestier annoté*, etc.

BAUDRON (Antoine-Laurent), 1er violon du Théâtre-Français, né à Amiens, le 16 mai 1743, mort en 1834. Élève de Gaviniès, il entra à l'orchestre du Théâtre-Français en 1763, et en devint le chef en 1766. En 1780, il composa la nouvelle musique du Pygmalion de J. J. Rousseau. Il a fait aussi les airs du *Mariage de Figaro*, à l'exception du vaudeville final qui est de Beaumarchais, et 120 morceaux de différents caractères et, entre autres, la musique du 3e acte d'Athalie. Il s'était retiré en 1822.

BAUDRY D'ASSON (Antoine), gentilhomme poitevin, riche de son patrimoine, et entré dans les ordres, sans être prêtre, joignit à son revenu un prieuré considérable, lorsque, à 30 ans, il quitta sa patrie et se retira, en 1647, à Port-Royal-des-Champs près Paris. Par humilité, il se fit le métayer des religieuses et se livra à tous les travaux de la ferme. A la dispersion de Port-Royal, en 1662, il alla avec MM. de Ste.-Marthe et du Cambout de Pont-Château, se loger dans une maison du faubourg Saint-Antoine près de Popincourt, où il mourut en novembre 1668. On lui attribue *Placet pour les abbesses, prieurs et religieuses de Port-Royal, contre M. l'archevêque de Paris*, Paris, 1664 ; *Lettre à la sœur Madeleine de Ste.-Meltide*, qui avait signé le formulaire et qui rétracta sa signature, Paris, 1664, etc.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), né dans le Poitou vers 1755, servit dans un régiment d'infanterie où il parvint au grade de capitaine. Il se retira dans ses terres, à la révolution fut nommé commandant de la garde nationale, changea brusquement d'opinion et organisa une insurrection contre Bressuire au mois d'août 1792. Ce fut la 1re levée de boucliers en Vendée. Les insurgés furent battus le 24 août 1792, et Baudry se tint longtemps caché avec son fils dans un souterrain. Il reparut en mars 1793 à la tête d'une division, se fit remarquer dans tous les engagements de cette campagne et reçut la mort à l'attaque du Mans. — Son fils aîné avait accompagné son père dans la 1re insurrection, dans son souterrain et dans la nouvelle prise d'armes ; il fut tué à l'attaque de Saumur.

BAUDRY D'ASSON DE PUYRAVEAU (N.), cousin germain de Gabriel, figura dans l'insurrection du bas Poitou, fut employé comme major général de l'armée de Charette, et mourut postérieurement à la 1re restauration.

BAUDRY. *Voyez* **BALDERIC.**

BAUDUER (Arnauld-Gille), né en mars 1744, sa-

vant théologien et hébraïs., professeur de théologie, directeur du séminaire d'Auch et curé de Peyrusse, sa patrie, est auteur d'une *Version française des Psaumes* avec des notes, Paris, 1785, estimée. Il mourut en 1787, laissant inachevés : *Version de l'Ecclésiaste*, sur le texte; *Collection de monuments ecclésiastiques*, etc.

BAUDUIN (Dominique), prêtre de l'Oratoire, né à Liége le 14 novembre 1742, se consacra à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse. L'excès de travail affaiblit sa vue; ce qui le força de quitter la place de professeur d'histoire, qu'il remplit pendant plusieurs années, à Maestricht. Baudouin est mort le 3 janvier 1809. On a de lui : *Essai sur l'immortalité de l'âme*, Dijon, 1781, Liége, 1805; *la Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie*, 1788.

BAUDUS (Jean-Louis-Amable de), né à Cahors en 1761, avocat du roi à la sénéchaussée, puis procureur général syndic du département du Lot. Il abdiqua ses fonctions et rejoignit l'armée des princes, en 1792, et après la campagne se retira à Leyde et contribua à la rédaction de la gazette de cette ville. En 1795, forcé d'abandonner la Hollande, Baudus alla s'établir à Altona où il fonda un journal; puis à Hambourg, où il publia, en janvier 1795, le 1er numéro du *Spectateur du Nord*. Ce journal, réimprimé à Paris en 1797, fit inscrire le nom de son éditeur propriétaire sur la liste des journalistes français condamnés à la déportation. Le 17 brumaire lui rouvrit les portes de la France, où il ne revint qu'en 1802, et il fut presque aussitôt envoyé à Ratisbonne comme résident auprès de la diète. Baudus fut chargé de l'éducation des enfants de la reine de Naples, sœur de Napoléon. En 1814 il revint dans sa patrie, alla pendant les cent jours visiter Murat à Marseille, et obtint de Metternich un passe-port pour faciliter au prince déchu les moyens d'aller retrouver sa famille en Hongrie. Baudus aida puissamment à l'évasion de Lavalette et le conduisit de sa prison à une retraite sûre, et de cette retraite chez les officiers anglais qui firent sortir Lavalette de Paris et de la France. Employé ensuite au ministère des affaires étrangères comme traducteur des journaux étrangers, puis directeur de la censure des journaux, Baudus mourut le 17 septembre 1822.

BAUER (Charles-Louis), recteur à Hirschberg, en Silésie, né à Leipzig le 18 juillet 1730, se forma sous le célèbre Ernesti, commença, en 1755, à donner des leçons sur les classiques anciens, et fut appelé, en 1766, à Hirschberg, où il mourut en 1799. Il écrivit mieux en latin qu'en flamand. On a de lui : *Glossarium Theodoreteum*, Halle, 1769-74, in-8°; *Excerpta Liviana*, édition nouvelle, 1801, in-8°; *Dictionnaire allemand-latin*, 3e édition, 1805, ouvrage estimé; *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-92, in-8°, et un grand nombre de Dissertations.

BAUER (Jean-Jacob), libraire à Nuremberg, né à Strasbourg le 16 septembre 1706, mort le 29 janvier 1772. On a de lui : *Bibliotheca librorum rariorum universalis*, Nuremberg, 1770-1791.

BAUER (Jean-Godefroi), jurisconsulte, né à Leipzig le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763. On a de lui un grand nombre de Dissertations intéressantes sur des questions d'histoire et de droit; les principales sont : *De indole et naturâ investituræ feudalis*, Leipzig, 1746; *De ducibus et comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carolingis*, ibid., 1747; *De plebeiis quâ ratione feuda equestria comparare possint*, ibid., 1748, etc.

BAUER (Jean-Frédéric), médec. de Leipzig, a donné, dans le premier volume des *Actes de l'académie des curieux de la nature*, une observation intéressante sur la régénération spontanée des roses rouges dans le vinaigre de roses. Il est mort en 1743.

BAUER (George-Laurent), théologien, mort à Heidelberg en 1806, est auteur de plusieurs ouvrages d'exégèse et d'antiquités bibliques.

BAUFFREMONT (Nicolas de), baron de Senescey, grand prévôt de France sous Charles IX, partagea les excès de la St.-Barthélemi, se trouva dans l'armée catholique, à la bataille de Jarnac en 1569; il y fut retiré mourant de dessous un tas de morts. La même année, il fut blessé à la bataille de Moncontour. Il assista ensuite aux états de Blois, de 1576, où il fit la fonction d'orateur de la noblesse, et harangua le roi Henri III. Il mourut au château de Senescey le 20 février 1582, à 62 ans. On a de lui une traduction du *Traité de la Providence*, de Salvien, Lyon, 1575, in-8°; *Harangue pour la noblesse*, 1561; *Proposition pour toute la noblesse de France*, faite en 1577 aux états de Blois, Paris, 1577, in-8°.

BAUFFREMONT (Claude de), fils du précédent, baron de Senescey, et gouverneur d'Auxonne. Aux états de Blois, en 1588, il fut député de la noblesse. On le cite comme auteur de l'ouvrage intitulé : *les Miracles de la Ligue*. Outre une *Harangue aux états de Blois à Henri III*, on a de Claude de Bauffremont un *Remercîment fait au nom de la noblesse de France* aux mêmes états. Il mourut au château de Senescey, en 1596, à l'âge de 50 ans.

BAUFFREMONT (Henri de), fils du précédent, présida la noblesse aux états généraux en 1614; demanda l'abolition de la paulette ou de la vénalité des charges, et s'opposa à la publication du concile de Trente. Henri fut, comme son père, gouverneur d'Auxonne. Il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Espagne, en 1617 et 1618; il fut fait chevalier du Saint-Esprit en 1619, et mourut à Lyon le 22 octobre 1622, d'une blessure qu'il avait reçue la même année au siége de Royan.

BAUFFREMONT (Claude-Charles-Roger de), frère du précédent, succéda, en 1562, sur le siége épiscopal de Troyes, à Antoine Carraccioli, qui, au grand scandale de l'Église, jeta publiquement ses habits pontificaux, et embrassa la religion protestante. L'apostat n'en retint pas moins, sur son évêché, une pension de 4,500 livres, que Claude de Bauffremont, son successeur, s'engagea à lui payer. Claude de Bauffremont occupa le siége de Troyes vingt et un ans, et mourut âgé de 64 ans, au château de Scey-sur-Saône.

BAUFFREMONT (Claude-Paul de), marquis de Listenais, sous prétexte de vexation et d'oppression de sa province, avait pris les armes et fait plusieurs assemblées de noblesse et de gens de guerre. La chambre de justice de Besançon décerna contre lui un arrêt de prise de corps, par suite duquel il publia plusieurs manifestes pour prouver la droiture de ses intentions. Il fut obligé de se retirer en France; et ce fut l'occasion de la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674.

Digitized by Google

BAUFFREMONT (Alexandre-Emmanuel-Louis, duc de), naquit à Paris en 1770, se rendit en 1787 à Madrid où il épousa la fille du duc de la Vauguyon. En 1792 se rendit en Allemagne et fit avec les princes français émigrés l'expédition de Champagne. Il fit les campagnes de 1793 et 1794 dans les armées espagnoles, se fit rayer de la liste des émigrés en 1795, rentra en France, et se soumit à tous les pouvoirs qui s'y succédèrent. Son zèle au gouvernement impérial lui fit donner le titre de comte et la présidence du collége électoral de la Haute-Saône. Le 2 juin 1815, Napoléon le créa pair, mais il s'abstint de prendre part aux délibérations, sous prétexte de santé, ce qui lui valut de faire partie de la chambre renouvelée, au retour de Louis XVIII. Bauffremont mourut des suites du choléra, le 8 décembre 1833.

BAUGÉ (Étienne de), mort évêque d'Autun en 1113, a laissé un ouvrage sur les ordres ecclésiastiques et sur les cérémonies de la messe.

BAUGIER (Edme), doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers 1680, est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoires historiques de la province de Champagne*, Châlons, 1721, intéressants. On le croit fils d'un autre Edme Baugier, médecin et conseiller au même présidial, auteur d'un *Traité sur les eaux minérales d'Attancourt*.

BAUHIN (Jean), né à Amiens, le 24 août 1511, s'y distingua par la pratique de la médecine, s'acquit beaucoup de réputation en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Ayant embrassé la réforme de Calvin, il dut se réfugier à Bâle où il exerça pendant 40 ans, et mourut en 1582.

BAUHIN (Jean), fils aîné du précédent, né à Bâle en 1541, se livra principalement à l'étude de la botanique, et y fit tant de progrès qu'à 18 ans il était en correspondance avec l'illustre Conrad Gessner. Il s'attacha à ce grand naturaliste, parcourut avec lui les Alpes, la Suisse, et la Rhétie; voyagea en Italie, vint à Montpellier, puis à Lyon, à Genève et à Bâle, où il fut nommé en 1566 professeur de rhétorique; nommé en 1570 médecin du duc de Wurtemberg, il alla demeurer à Montbéliard, où il est mort en 1613. Ses ouvrages sont : *Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum*, Montbéliard, 1591, un vol. in-8°; *De plantis à divis sanctisque nomen habentibus*, Bâle, 1591, un vol. in-8°; *Traités des animaux ayant ailes et qui nuisent par leurs piqûres*, 1593, in-8°; *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montb., 1593-1599, in-8°; *Historia balnei bollensis*, ibid., 1660, in-4°; *Historia plantarum universalis*, 3 v. in-fol., ibid., 1650, etc.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né à Bâle, le 17 janvier 1550, mort le 5 décembre 1624, étudia les sciences à Padoue, professa tour à tour le grec, la botanique et l'anatomie, et fut, comme son frère, médecin du duc de Wurtemberg. Il était recteur de l'université et doyen de la faculté de médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De corp. human. partibus*, etc., Bâle, 1588, in-8°; *Anatomes lib. secundus*, etc., ibid., 1591, in-8°; *Histor. anatomica corporis humani*, etc., Lyon, 1597, in-8°, Bâle, 1609, in-8°; *Theatrum anatomicum*, etc., Francfort, 1621; *De partu cæsareo*, Bâle, 1591, in-8°; *Animadvers. in hist. general. plant.*, Lyon et Francfort, 1600, in-4°; *De Hermaphrod. partuum naturâ*, ibid., 1629, in-8°, Oppenheim, 1614; *Catal. plant.*, etc., Bâle, 1622 et 1671; *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1701, in-4°.

BAUHIN (Jean-Gaspard), fils du précédent, naquit à Bâle, le 12 mars 1656, y fut professeur de botanique et de médecine, et y mourut le 18 juillet 1685. C'est à lui que l'on doit la publication du premier volume du *Theatrum botanicum*, que son père avait laissé manuscrit. Il est auteur de trois petits traités de médecine : *De peste*, *De epilepsiâ*, *De morborum Differentiâ*. — Il eut sept fils, dont quatre furent docteurs en médecine. Jérôme, le 3e, a publié une nouvelle édition allemande du *Kræuterbuch* de Tabernæmontanus, à Bâle, en 1664, in-folio.

BAUHIN (Emmanuel), petit-fils de Jean-Gaspard, médecin d'un régiment prussien, mourut en 1746. Ce dernier faisait la sixième génération qui eût exercé la médecine.

BAUHUIS (le P. Bernard), en latin *Bauhusius*, jésuite, naquit en 1575 à Anvers, et professa quelque temps les humanités au collége de Bruges. Son talent pour la chaire le fit ensuite appeler à Louvain, d'où, par l'ordre de ses supérieurs, il alla prêcher et catéchiser dans les principales villes des Pays-Bas. Épuisé de fatigues, il tomba malade et mourut à Anvers, le 25 novembre 1629. Outre un recueil de *cantiques* en flamand, à l'usage des missions et des catéchismes, on a de lui : *Epigrammatum libri IX*, Anvers, 1615, 1619, 1620, in-12. C'est de ce volume que fut tiré le fameux vers à la Vierge :

Tot tibi sunt dotes, quot cœlo sidera, Virgo,

dans lequel on reconnut avec étonnement la singulière propriété de pouvoir être combiné de 1022 manières, nombre égal à celui des étoiles que l'astronomie avait alors calculées. Ce vers a depuis occupé deux célèbres mathématiciens, Jacques Bernouilli et le P. Prestet. Le second l'a trouvé susceptible de 3376 combinaisons. Mais en négligeant la mesure, suivant Bernouilli, les mots dont ce vers se compose peuvent être combinés de 40,327 manières.

BAULACRE (Léonard), bibliothécaire de Genève, où il naquit en octobre 1670, et mourut en 1761, était agrégé à la compagnie des pasteurs de cette ville, et savant en théologie, histoire, critique, antiquités, etc. Sennebier a, dans son *Histoire littéraire* de Genève, t. III, donné la liste de ses nombreuses *dissertations*.

BAULDRY (Paul), né à Rouen en 1639, de parents protestants, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, abandonnant une fortune assez considérable, fut nommé professeur d'histoire sacrée à Utrecht, et mourut en 1706. On a de lui une édition du *Traité* de Lactance, *De mortibus persecutorum*, Utrecht, 1692; une nouvelle édition d'un ouvrage de Furetière, intitulé : *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, 1703; *Syntagma calendariorum*, Utrecht, 1706, et un grand nombre de *dissertations*.

BAULDUIN (Guillaume), jésuite anglais du pays de Cornouailles, soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration *des poudres* en 1605, fut obligé de se tenir caché; mais reconnu en 1610 dans le Palatinat, en chemin pour se rendre à Rome, il fut arrêté et détenu pendant 8 ans à la Tour de Londres. Ayant obtenu la liberté par l'entremise de l'ambassadeur d'Espagne, Baulduin se rendit

à St.-Omer où il mourut en 1632. Il avait fait plusieurs ouvrages mystiques dont aucun n'a été imprimé.

BAULME (Jean de la) **SAINT-AMOUR**, seigneur de Martorey, enfant célèbre, savait à douze ans le grec, le latin, l'italien, et faisait d'assez bons vers, ainsi que le prouvent ses *Primitiæ quædam*, 1551 ; *Miscellanea*, 1553 ; un *dialogue* en vers, etc. Il traduisit en français la *Vie de Charles-Quint* par Dolce, et mourut vers 1579.

BAULOT ou **BEAULIOT**, célèbre lithotomiste, plus connu sous le nom de FRÈRE JACQUES, né, en 1651, près de Lons-le-Saunier, doit être regardé comme le véritable inventeur de la méthode de tailler appelée improprement *taille de Rau, taille anglaise*, perfectionnée par Cheselden. Cet homme respectable perfectionna la méthode de Pauloni, parcourut la France, l'Allemagne, la Hollande et l'Italie, et eut un grand succès. Sa charité active et son désintéressement ne le quittèrent pas jusqu'à sa mort, arrivée à Besançon en 1714.

BAUMANN (Christian-Jacob), prédicateur à Lébus, dans la Marche moyenne, né à Berlin, le 30 nov. 1725, est connu par son édition de l'excellent ouvrage de Sussmilch, intitulé : *Le plan de Dieu dans les révolutions du genre humain*, Berlin, 1775-76.

BAUMANN (Nicolas), docteur en droit, secrétaire d'État du duché de Juliers, professeur d'histoire à Rostock, mort en 1526. C'est à tort qu'on l'a cité comme l'auteur de la fameuse satire de *Rainer le Renard*. Le texte est bien de Henri d'Alkmaer.

BAUMANN (Jean-Godefroi), pasteur de l'Église de la nouvelle ville à Schneeberg vers 1760, est auteur de *Schediasma historico-theologicum de hymnis hynnopœis veteris et recentioris Ecclesiæ*, etc., Brême, 1765, in-8°.

BAUMANN (Jean-Frédéric-Théodore), né le 24 mai 1768, à Bodenteich, duché de Lunebourg, entra fort jeune au service de Prusse, comme auditeur près la cour souveraine de la vieille Marche, fut en 1793 assesseur près le tribunal suprême à Bromberg, et, en 1795, conseiller de la régence de Thorn. Il suivit en 1796 la régence à Varsovie, quitta cette ville en 1807, se retira à Berlin, et fut nommé en 1813 commissaire général pour l'organisation de la landwehr ; en 1816, directeur et vice-président de la régence de Posen ; puis, en 1824, président supérieur du grand-duché. Il est mort en 1830.

BAUMBACH (Frédéric-Auguste), compositeur et écrivain sur la musique, né en 1753, mort à Leipzig, le 30 novembre 1813. On connaît de lui des compositions pour piano, des duos pour violons, *le Songe de Lafayette*, des *études* pour guitare et des articles de musique dans *le Dictionnaire des Beaux-Arts*, de Leipzig, 1794.

BAUMCHEN, sculpteur allemand, fut attaché pendant 20 ans à l'empereur de Russie, et mourut à Manheim en 1789.

BAUME (Pierre de la), évêque de Genève en 1523, d'une ancienne famille de Bresse, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Paul III le fit cardinal et archevêque de Besançon. Il mourut en 1544 à Arbois.

BAUME-MONTREVEL (Claude de la), neveu du précédent, né en 1531, fut nommé à 12 ans coadjuteur de son oncle, et, en 1545, le remplaça dans l'archevêché de Besançon. Il eut pour vicaire général Antoine Lulle qui recueillit et publia les *Statuts synodaux* du diocèse avec un commentaire, 1560 et 1573. En 1571, Claude de la Baume fit une assemblée provinciale pour la réception du concile de Trente, et proposa des mesures sévères pour empêcher l'introduction des nouvelles opinions. Plusieurs citoyens suspects d'hérésie furent bannis, d'autres émigrèrent. Le 21 juin 1575, les bannis se réunirent pour expulser l'archevêque par la force : la conspiration échoua, plusieurs conjurés se noyèrent en repassant la rivière, d'autres furent pris et massacrés sur-le-champ, et, le lendemain, 40 jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville périrent dans les supplices. L'archevêque institua une fête en commémoration de cet événement. Le pape Grégoire XIII, pour le récompenser de son courage en cette circonstance, le nomma cardinal en 1578. Il mourut à Arbois le 15 juin 1584.

BAUME (Nicolas-Aug. de la), marquis de Montrevel, maréchal de France, commissaire d'Alsace et de Franche-Comté, né en 1636, se distingua dès sa jeunesse par une valeur brillante et chevaleresque. Il se jeta dans le Rhin un des premiers au fameux passage de 1672, contribua au gain des batailles de Senef, Fleurus, Namur ; fit la guerre aux camisards. Louis XIV, qui l'aimait, excusait son ignorance et sa présomption à cause de sa bravoure chevaleresque. Il était sur le point de partir pour aller prendre le commandement de l'Alsace et de la Franche-Comté, et était à table chez le duc de Biron : une salière se renversa sur lui ; il pâlit, se trouva mal, s'écria qu'il était mort. On le porta chez lui, la fièvre le prit, et il mourut 4 jours après, le 11 octobre 1716.

BAUME (François-Antoine-Melchior de la), maréchal de camp, député de la noblesse de Mâcon aux états généraux de 89, se réunit un des premiers au tiers état. Il fut condamné à mort le 7 juillet 1794 par le tribunal révolutionnaire.

BAUME-DESDOSSAT (Jacques-François de la), chanoine d'Avignon, né à Carpentras en 1705, mourut le 30 août 1756. On a de lui la *Christiade* ou le *Paradis reconquis*, poëme en prose, 1753, 6 vol. in-12, production bizarre qui fut flétrie par le parlement ; l'*Arcadie moderne*, 1751, in-12 ; les *Saturnales françaises*, 1736. Il avait travaillé 10 ans au *Courrier d'Avignon*.

BAUME-SAINT-AMOUR (Philippe de la), marquis d'Yennes, fils de Philibert de la Baume, baron de Saint-Amour et d'Hélène Perrenot, nièce du cardinal de Granvelle. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Besançon, qu'il résigna pour suivre le parti des armes ; après la paix des Pyrénées en 1659, il obtint à Madrid le gouvernement de la Franche-Comté. Lorsque, en 1668, les Français envahirent le pays, le marquis d'Yennes se renferma dans le fort de Joux, qu'il fut bientôt forcé de rendre ; conduit devant Louis XIV au siége de Gray, il décida les habitants de cette ville à reconnaître l'autorité du roi de France, et Louis devint ainsi maître de toute la province. Le marquis d'Yennes conserva son titre de lieutenant général avec un traitement de 20,000 livres et sa résidence au château de Gray. Mais les Francs-Comtois interprétèrent la générosité de Louis XIV, comme le prix de la trahison pour avoir vendu leur pays à la France. Le marquis d'Yennes publia son *Apologie* en 1668, mais il ne reparut plus dans son pays et resta à Paris où il mourut

Digitized by Google

vers 1670. On connaît encore du marquis d'Yennes sa *Correspondance avec le parlement de Dôle*, très-rare, et qui, avec son apologie, forme un curieux manuscrit à consulter pour l'Histoire de la première conquête de la Franche-Comté, par Louis XIV.

BAUME (Griffet la). *Voyez* **GRIFFET**.

BAUME des ACHARDS (Éleazar de la). *Voyez* **ACHARDS**.

BAUMÉ (Antoine), pharmacien de Paris, naquit à Senlis, le 26 février 1728. Il était fils d'un aubergiste, qui le plaça, comme élève, chez le célèbre Geoffroy. Baumé n'avait point fait d'études, et éprouva de grandes difficultés dans la carrière des sciences, qu'il embrassa par goût et avec ardeur. Il se présenta au collége de pharmacie en 1752. Peu de temps après, on lui offrit la chaire de chimie à ce collége, et il y développa l'excellente méthode qui caractérise ses ouvrages. Aussitôt qu'il eut établi une maison de pharmacie, il fit tous les sacrifices nécessaires pour donner la plus grande étendue à son commerce. Son officine, ses laboratoires étaient moins des ateliers que de grandes manufactures. L'acétate de plomb, le muriate d'étain, les sels mercuriels, les mixtions antimoniales s'y préparaient par quintaux. Ces grandes manipulations ne nuisaient pas à ses travaux de cabinet. Il a rédigé des mémoires très-intéressants, sur la cristallisation des sels, sur les phénomènes de la congélation, sur ceux de la fermentation, sur les combinaisons et les préparations du soufre, de l'opium, du mercure, de l'acide boracique, du platine et du quinquina. Il a publié des recherches sur les oxydes métalliques, les acétates alcalins, l'émétique, les fécules et les extraits. Ces travaux importants ouvrirent à Baumé les portes de l'Académie des sciences, et lorsque le succès de l'*Encyclopédie* fit concevoir le plan du *Dictionnaire des arts et métiers*, Baumé se chargea d'écrire plus de cent vingt-huit articles de cette collection. Il éleva, le premier en France, une manufacture de sel ammoniac, et le premier, il blanchit, par un procédé de son invention, les soies jaunes, sans les écruer: se voyant dans l'aisance, il céda son fonds de commerce en 1780, et il se livra avec plus d'ardeur à l'application de la chimie aux arts. Il perfectionna la teinture écarlate des Gobelins, et donna un procédé économique pour la purification du salpêtre. Il fit un travail long et dispendieux pour perfectionner les aréomètres, et rendre les thermomètres comparables; il enseigna le moyens de préparer une fécule douce, et de faire du pain avec le marron d'Inde. La révolution vint bientôt lui enlever tout le fruit de ses travaux et le plongea dans l'indigence; mais, incapable de se décourager, Banmé rentra dans la carrière commerciale. Il avait été pensionnaire de l'Académie des sciences en 1785; il fut associé à l'Institut en 1796, et membre honoraire de la Société de médecine en 1798. Il mourut le 15 octobre 1804, à l'âge de 70 ans. La plupart de ses travaux sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie*. Il a laissé: *Dissertation sur l'éther*, 1757; *Plan d'un cours de chimie expérimentale*, 1758; *Manuel de chimie*, 1766; *Mémoire sur les argiles*, 1770, in-8°; *Opuscules de chimie*, 1798; *Éléments de pharmacie théorique et pratique*, 1762; *Chimie expérimentale et raisonnée*, 3 vol. in-8°, Paris, 1773.

BAUMEISTER (Frédéric-Chrétien), littérateur et philosophe, né le 17 juillet 1709 à Grossenkerner, dans le duché de Saxe-Gotha, professa plusieurs années à l'Académie de Wittenberg avec succès; fut, en 1736, nommé recteur du gymnase de Gœrlitz et mourut en septembre 1785. Outre de nombreux écrits sur la philosophie wolfienne, imprimé à Wittenberg de 1730 à 1750, on a de lui: *Éléments de rhétorique*, Gœrlitz, 1740; un grand nombre de *dissertations* et de *discours*.

BAUMER (Jean-Guillaume), médecin, né en 1719 à Rehweiler dans la Franconie, d'abord pasteur, fut ensuite professeur en médecine à Erfurt, puis à Giessen, où il mourut en 1788. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue: l'*Histoire naturelle du règne minéral*, Gotha, 1763, 2 vol. in-8°, en allemand; *Histoire naturelle des pierres précieuses*, Francfort, 1771, en latin.

BAUMES (Jean-Baptiste-Théodore), médecin de Montpellier, où il est mort en 1828, a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont: de l'*Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, 1785, in-8°; *Des convulsions des enfants*, etc., 1789 et 1805, in-8°; *De la phthisie pulmonaire*, 1798 et 1805; c'est son meilleur ouvrage; des *Éloges historiques*, parmi lesquels on distingue celui de Barthez. Il était le fondateur et l'un des principaux rédacteurs du *Journal de médecine pratique* de Montpellier.

BAUMETZ. *Voyez* **BEAUMETZ**.

BAUMGOERTNER (Jean-Baptiste), habile violoncelliste, né à Augsbourg, voyagea en Hollande, en Suède et en Allemagne, et mourut le 18 mai 1782. Il a composé une *Instruction* pour son instrument, des concertos et des solos avec cadences, restés manuscrits. — Un autre Baumgærtner, directeur d'une troupe ambulante, a composé la musique de *Persée et Andromède*, représenté en 1780.

BAUMGARTEN (Martin-A.), voyageur allemand, né en 1473, mort en 1535, parcourut l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, l'Assyrie; la *relation* de son voyage, publiée par Christophe Donaver, Nuremberg, 1594, in-4°, a été traduite en anglais et insérée dans la *Collection des voyages de Churchill*, t. Ier.

BAUMGARTEN (Jacques-Sigismond), savant et laborieux théologien luthérien, né à Wolmerstædt, près de Magdebourg, le 14 mars 1706, professa la théologie à Halle où il mourut le 4 juillet 1757. Ses écrits les plus remarquables sont: un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique depuis J. C.*, Halle, 1743, 3 vol. in-8°; des Traductions de l'*Histoire générale*, publiée en Angleterre par une société de gens de lettres, ib. 1744 à 1756, 16 vol. in-8°; de l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin-Thoiras, 1757; de l'*Histoire d'Espagne*, de Ferrare, avec les additions de la traduction française, ib., in-4°, etc.

BAUMGARTEN (Alexandre-Théophile), fils du précédent, professeur de logique, de mathématiques et de droit naturel à Halle, né à Berlin le 17 juin 1714, mort le 26 mai 1762, s'attacha surtout à la logique selon les principes de Wolf, et contribua beaucoup à ramener dans sa patrie les belles-lettres à des principes fixes. Ses principales productions sont: *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Halle, 1735, in-4°; *Metaphysica*, ib., 1763; *Ethica philosoph.*, ib., 1762; *Initia philosophiæ practicæ prima*, Francfort-sur-l'Oder, 1762.

Digitized by Google

BAUMGARTEN (Charles-Frédéric), né en Allemagne vers le milieu du 18e siècle, était bassoniste du théâtre de Covent-Garden à Londres, vers 1784. En 1786, il composa la musique d'un opéra anglais *Robin Hood*, qui eut beaucoup de succès.

BAUNE (Jacques de la), jésuite, né à Paris le 15 avril 1649, y professa les humanités avec succès, et mourut le 21 octobre 1726. Il est l'éditeur des *Opera varia* du P. Sirmond, Paris, 1696, 5 vol. in-fol., et des *Panegyrici veteres*, 1672, in-4°, édition *ad usum*. On lui doit en outre des *poésies* et des *harangues latines*, Paris, 1682-84, etc.

BAUR (J.-Guillaume), peintre et graveur, né à Strasbourg en 1610, mort à Vienne en 1640, a gravé à l'eau forte plus de 500 pièces; ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées.

BAUR (Frédéric-Guillaume de), général russe, né en 1735 à Biber, dans le pays de Hanau, où son père était chef forestier. Il servit d'abord comme ingénieur sous Frédéric II, dans les campagnes de 1757, 58 et 59, jusqu'à la paix de 1762, qu'il passa au service de Russie, fit les campagnes de Turquie, en 1770 et 71, sous le général Romanzoff, en qualité de général major et quartier maître général, eut ensuite la direction des salines de Novogorod, et le grade d'ingénieur général en 1780. L'impératrice lui permit alors d'exécuter ses projets d'approvisionner d'eau Moscou, et de construire un nouveau port à l'extrémité du canal de Fontanka, près de Pétersbourg. Il mourut le 4 février 1783. On a de lui : *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Leipzig, in-8°, Neufchâtel, 1781, in-12, à la suite de l'*Histoire de Moldavie*, par Carra; une *carte* de Moldavie, Amsterdam, 1781.

BAUR (Samuel), biographe, né à Ulm le 31 janvier 1768, mort le 25 mai 1832. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à Iéna où il se lia avec plusieurs savants éminents. Forcé d'abandonner ses études à cause d'une violente hypocondrie, il les reprit à Tubingue et, revenu dans sa ville natale, se livra à la prédication. En 1794, vicaire, puis ministre de Burtenberg, en 1800, il passa à Gottingue, et en 1805 à Alpek où il mourut. Les ouvrages de Baur, y compris ses traductions, ne forment pas moins de 150 volumes. Nous citerons : *Tableaux intéressants de la vie des personnages mémorables du 18e siècle*, Leipzig, 7 vol., 1803-21; *Dictionnaire historique, biographique et littéraire*, Ulm, 7 vol. 1807-16; *Faits mémorables de l'histoire des hommes*, 1819-29, 11 vol.; *Livre de conversations historico-biographiques*, 7 v., 1822-31; *Plans de prédications sur toute la morale chrétienne*, 3 vol., 1803-5, etc.

BAURANS, auteur dramatique et musicien, né à Toulouse en 1710, mort en 1764, fit des paroles françaises sur la musique de Pergolèse, et donna au théâtre italien, en 1754, *la Servante maîtresse*, imitée de *la Serva padrona*; *le Maître de musique*, 1755, ibid.

BAURENFEIND (George-Guillaume), dessinateur et graveur, remporta en 1759, à l'Académie de Copenhague, le grand prix de gravure dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent*, et fut nommé en 1760 par le roi de Danemark pour accompagner la Société littéraire dans un voyage d'Arabie; mais il mourut en mer le 29 août 1763, près de l'île Socotra, en allant à Bombay, après avoir exécuté plusieurs dessins pour le *Voyage en Arabie* et la *Description* de cette contrée par Niebuhr. On lui doit aussi les dessins des *Icones rerum naturalium* de Forskal.

BAUSA (Grégoire), peintre espagnol, né en 1596 à Majorque, mort en 1656 à Valence, où il s'était fixé, fut élève de Ribalta. Le temps, qui a détruit une grande partie de ses ouvrages, a respecté, dit-on, un *Martyre de St. Philippe* aux Carmélites de Valence.

BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie au 17e siècle, a laissé des *Commentaires* en latin sur une partie des ouvrages d'Hippocrate, Madrid, 1594, in-fol.

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précédent, et médecin comme lui, né à Schweinfurt en 1605, mort le 30 septembre 1665, fut en 1652 le fondateur de l'académie des Curieux de la nature. On a de lui : *De lapide hæmatite et aetite*, Leipzig, 1665, in-8°; *Schediasma de unicornu fossili*, Breslau, 1666; *De cæruleo et chrysocolla*, Iéna, 1668, in-8°.

BAUSCH, auteur d'un livre arabe intitulé : *les sept manières de lire le Coran*, mourut dans la 546e année de l'hégire.

BAUSSET (Louis-François de), cardinal, né à Pondichéry le 14 décembre 1748, vint en France à l'âge de 12 ans. Son oncle, l'évêque de Béziers, auquel il fut adressé, le plaça d'abord chez les jésuites du collége de la Flèche, ensuite au séminaire de St.-Sulpice, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. A peine fut-il ordonné prêtre, que M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, le nomma son vicaire général. Nommé dix ans après évêque d'Alais, il fut l'un des députés chargés en 1786 de porter aux pieds du trône les cahiers des états du Languedoc. Pendant le règne de la terreur, enfermé au couvent du Port-Royal, il eut le bonheur d'échapper à la proscription, et fut mis en liberté après le 9 thermidor. Il se retira près Longjumeau, à Villemoisson, chez Mme de Bassompierre, d'où il ne venait à Paris que pour voir ses amis. Lorsque, à la suite du concordat, le pape Pie VII demanda leur démission aux anciens évêques de France, l'évêque d'Alais s'empressa d'envoyer la sienne. Nommé chancelier de Saint-Denis le 13 avril 1806, puis conseiller titulaire de l'université, M. de Bausset ne s'occupa point des fonctions qui lui étaient confiées. Les douleurs de la goutte, qui ne cessaient de le tourmenter, ne lui permettaient aucune occupation suivie. Cependant M. Émery, supérieur du séminaire de St.-Sulpice, qui avait acquis les manuscrits de Fénélon, vint à bout de l'engager à composer, d'après ces matériaux, l'histoire de l'illustre archevêque; deux ans lui suffirent pour achever cette belle composition. Cet ouvrage eut un grand succès. Par ordonnance du roi du 17 février 1815, Bausset fut nommé chef du conseil royal de l'université; et, par décret du 30 mars, Napoléon le nomma de nouveau conseiller titulaire, mais le prélat n'en exerça pas les fonctions; il habita la campagne jusqu'au moment où les armées étrangères vinrent environner Paris. Lors du retour du roi, Bausset reprit la présidence du conseil de l'université; au mois d'août 1815, il fut nommé pair de France. Le roi le nomma membre de l'Académie française

Digitized by Google

en avril 1816, et bientôt après lui fit donner le chapeau de cardinal. Il est mort à Paris le 21 juin 1824. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de Fénélon*, composée sur les manuscrits originaux, 3e édition, Paris, 1817, 4 vol. in-8° ; *Histoire de Bossuet*, ib., 1814, 4 vol. in-8°, avec portrait. Le cardinal de Bausset s'occupa dans ses dernières années d'une *Histoire du cardinal de Fleury*.

BAUSSET (Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ignace-Ferdinand de BAUSSET-ROQUEFORT, comte de), archevêque d'Aix, né à Béziers le 31 décembre 1737, mort dans sa ville métropolitaine le 29 janvier 1829, était, à l'époque de la révolution, grand vicaire d'Orléans. Il se retira en Angleterre, puis en Italie, revint en France après la terreur, et se fixa à Aix, où de Cicé, qui en fut nommé évêque après le concordat, le fit chanoine. Après la mort de Pancemont, évêque de Vannes, Bausset fut désigné pour le remplacer (1808). On le vit alors envoyer sa démission à Amelot, qui, en 1801, n'avait pas renoncé à l'évêché de Vannes ; mais Amelot n'accepta pas cette offre généreuse. Bausset établit les jésuites dans son diocèse, à Ste-Anne d'Aurai, et lorsqu'il eut pris possession de l'archevêché d'Aix (1819), auquel il avait été nommé en 1817, il les appela dans son petit séminaire. Ce prélat faisait partie de la chambre des pairs.

BAUSSET (le chevalier de), aide-major du fort Saint-Jean, à Marseille, fut massacré, le 1er mai 1790, par la populace, pour avoir refusé de lui livrer cette forteresse.

BAUSSONNET (Jean-Baptiste), né à Reims en 1700, fit profession à Saint-Rémi le 8 février 1722, et alla professer les humanités à Pont-Levoy. Il se proposa de travailler avec dom Taillandier à l'Histoire générale de Champagne et de Brie, en rassembla les matériaux remis ensuite entre les mains de dom Claude Rousseau. Il aida aussi dom Tassin dans le nouveau *Traité de diplomatie*, et mourut vers 1773.

BAUSSURI est auteur d'un poëme arabe, intitulé : *Roukab al derriat* ou l'*Étoile brillante*, à la louange de Mahomet, ouvrage très-estimé des musulmans.

BAUTER (Charles), né à Paris vers 1580, a donné, sous le nom de Meliglosse (langue de miel), 2 pièces au théâtre intitulées : *la Rodomontade*, et *la Mort de Roger*, et un recueil de poésies, *les Amours de Catherine*.

BAUTRU (Guillaume), comte de Séran, conseiller d'État, membre de l'Académie française, naquit à Angers, en 1588, et était fils d'un conseiller au grand conseil, grand rapporteur de France. Il est principalement connu comme un des beaux esprits du 17e siècle. Le cardinal de Richelieu lui avait témoigné de la bienveillance; il fut une des créatures du cardinal Mazarin, et se maintint à la cour autant par l'adresse de sa conduite et les agréments de son esprit, que par sa complaisance et son dévouement au premier ministre. Dans les troubles de la Fronde, il se tint auprès de la reine Anne d'Autriche. Guillaume Bautru fut introducteur des ambassadeurs, ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. Il eut pour ami Ménage. On a de Bautru une satire imprimée dans le *Cabinet satyrique*, 1666, 2 vol. in-12. Guillaume Bautru a laissé des souvenirs plus dignes d'estime que ses bons mots, qui ont vieilli, et ne devaient leur réputation qu'au mauvais goût du temps; il était l'oncle du comte de Nogent, qui fut tué au passage du Rhin, et celui du marquis de Vaubrun, lieutenant général, entre les mains duquel furent remises les destinées de l'armée française, à la mort de Turenne, en 1675, et qui fut tué la même année au combat d'Altenheim. Guillaume Bautru mourut le 7 mai 1665, âgé de soixante et dix-sept ans.

BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris au 17e siècle, travailla avec Antoine Despeisses au *Traité des successions*, Toulouse, 1777, 3 vol. in-4°.

BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, né à Arras en 1714, professeur à l'école militaire, mourut le 7 janv. 1776. Sa tragédie d'*Arminius*, sujet traité avant lui par Scudéry et par Campistron, imprimée à Paris en 1769 y fut représentée en 1772, avec des corrections, sous le titre des *Chérusques* et n'eut qu'un succès médiocre. Il a donné une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla quelque temps au *Mercure* et au *Journal encyclopédique*, et entreprit, avec Marmontel, un Journal littéraire, intitulé l'*Observateur*, qui ne put se soutenir.

BAUX (Guillaume de), prince d'Orange, troubadour du 13e siècle, obtint, en 1214, de l'empereur Frédéric II, des lettres patentes qui lui donnaient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Il se fit détester par ses rapines ; et essuya quelques mésaventures où il fut rançonné par ceux qu'il avait pillés. Deux troubadours, Gui de Cavaillon et Rambaud de Vaqueiras, le raillèrent dans leurs vers sur ces aventures. Guillaume de Baux périt d'une mort affreuse en combattant les Albigeois. Les Avignonais l'ayant surpris dans une embuscade l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux, vers l'an 1218. Il ne reste de Guillaume de Baux que quelques vers en réponse aux deux troubadours qui publièrent ses aventures.

BAUX (Pierre) naquit à Nîmes de parents calvinistes le 12 août 1679. La profession de médecin était héréditaire dans cette famille. Il consacra ses talents à ses concitoyens, et leur donna particulièrement des preuves de son dévouement et de son zèle, lorsque, la peste s'étant introduite en Provence, on craignit qu'elle ne s'étendît jusqu'à Nîmes. Tandis que plusieurs de ses confrères abandonnaient la ville menacée de la contagion, Baux promit aux habitants ses soins et ses services. Il composa, dans cette circonstance, un ouvrage intitulé : *Traité de la peste*, Toulouse, 1722, in-12. Le *Journal des Savants* renferme quelques opuscules de Baux, qui, de plus, a laissé en manuscrit des *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique, de la physique et de l'histoire naturelle*, in-4°. Il mourut subitement à St.-Dionisy, près Nîmes, le 3 septembre 1732, à l'âge de 53 ans.

BAUX (Pierre), fils du précédent, fut aussi médecin, et l'un des plus zélés propagateurs de l'inoculation ; il a publié un *Parallèle de la petite vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée*, Avignon, 1761, in-12 ; et des *Observations météorologiques*.

BAUYN (Bonaventure), docteur de Sorbonne et chancelier de l'université de Paris, évêque d'Uzès, né à Dijon le 25 novembre 1699, mort le 16 octobre 1779, est auteur d'un poëme latin sur *la paix*, 1714, qui respire le goût le plus pur et fait regretter que les travaux de l'épiscopat l'aient empêché de cultiver plus longtemps la poésie. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours d'un zèle outré contre les protestants et les philosophes.

Digitized by Google

BAUZA (don Filippo), illustre marin, et géographe espagnol, accompagna le célèbre Malaspina dans ses importantes et vastes inspections navales, qui furent commencées en 1789, par l'ordre du roi d'Espagne. Bauza, de retour dans sa patrie, fut nommé directeur du dépôt hydrographique à Madrid ; et il ne tarda pas à occuper la première place dans cet utile établissement. Chassé d'Espagne en 1823, par le gouvernement de cette époque, Bauza se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1833.

BAVA SAN-PAOLO (le comte Emmanuel), né à Fossano, en 1737, fut d'abord page du roi Charles-Emmanuel III, et ensuite officier dans l'armée piémontaise, qu'il quitta pour s'adonner à l'étude de l'histoire et de la littérature de son pays. Il fut un des fondateurs de l'*Academia Fossanese*. Après l'invasion des Français, et la chute du trône de Sardaigne, quelques insultes, à cause de la singularité de son ancien costume, le forcèrent à se retirer dans son pays en 1798. Ce fut alors qu'il composa, en italien : *Tableau historique et philosophique des vicissitudes et des progrès des sciences, des arts et des mœurs, depuis le onzième jusqu'au dix-huitième siècle*, Turin, 1816, 5 vol. in-8°. Le comte de Bava est mort à Fossano, le 7 juillet 1829, après avoir légué sa bibliothèque, de six mille volumes, à la société littéraire de sa patrie.

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles le 25 février 1704, fut médecin en chef des hôpitaux militaires de cette ville, et professa l'anatomie et la chirurgie avec un grand succès, en latin, en français et en hollandais. Des contestations très-vives avec ses confrères, le forcèrent à se retirer à Termonde, mais il revint mourir à Bruxelles le 20 février 1768. On a de lui un *petit recueil d'Observations médicales*, Bruxelles, 1753, in-12; *Méthode médicale pour les pauvres*, ibid., 1779.

BAVEREL (Jean-Pierre), littérateur, né vers 1744 à Paris, de parents franc-comtois, fit ses études à Besançon, embrassa l'état ecclésiastique, forma une collection d'estampes des meilleurs maîtres et conçut le projet d'écrire l'histoire des graveurs. L'Académie de Besançon proposa, en 1777, de déterminer les causes d'une maladie qui menaçait de détruire les vignobles. Le P. Prudent obtint le prix, et Baverel publia une brochure dans laquelle il relevait avec esprit les bévues de l'auteur et raillait l'Académie et les capucins. A la révolution, Baverel prêta le serment, se fit affilier à la société populaire et bientôt après fonda la *Feuille hebdomadaire* destinée à combattre les principes démocratiques. Une visite à son domicile fit découvrir des blasons et des généalogies qui lui servaient, dit-il, de matériaux pour l'histoire du parlement de Franche-Comté. On le conduisit, en décembre 1793, au château de Dijon, où il passa un an; son cynisme et sa causticité lui avaient fait un grand nombre d'ennemis; et, abandonné de tout le monde, il dut aliéner son patrimoine pour subsister d'une petite pension viagère. Il continua à s'occuper de travaux historiques, emportant presque chaque année le prix au concours de l'Académie. Il avait enfin résolu d'apporter à Paris ses principaux manuscrits, lorsque la veille de son départ il tomba malade et mourut presque subitement le 18 septembre 1822, à 78 ans. On a de lui : *Réflexions d'un vigneron de Besançon*, 1778 ; *Observations sur l'ouvrage du P. Prudent* (avec Malpé), etc., 1779; *Notices sur les graveurs dont les estampes sont marquées de monogrammes, chiffres, rébus*, etc., 1808.

BAVERINI (François), musicien italien du 15e siècle, très-habile dans le contre-point. On lui attribue la musique du premier opéra que l'on connaisse, intitulé : *la Conversione di S. Paolo*, paroles de Jean Sulpitius de Verulam, représenté à Rome en 1440.

BAVERIO, plus généralement appelé Bavierus ou Baverius, était né à Imola, quoique issu d'une famille bolonaise. Il fut médecin du pape Nicolas V, et professa successivement la logique, la philosophie et la morale à Bologne, où il mourut en 1480. C'est à tort qu'il a reçu des uns le prénom de Jean, et des autres celui d'Antoine. Nous n'avons de lui qu'un seul ouvrage intitulé : *Consilia medicinalia, sive de morborum curationibus liber*, Bologne, 1489, in-fol., réimprimé à Pavie, 1521; à Strasbourg, 1542 et 1593.

BAVIÈRE (Jean de), dit *Sans Pitié*, mort en 1424, fut élu évêque de Liége quoique laïque et exigea que son père Albert, comte de Hainaut, lui prêtât foi et hommage. Son règne fut une série de troubles, de scandales et de calamités pour le pays. Son despotisme et sa cruauté aigrirent les esprits. On lui opposa Thierry de Hornes, et cette division amena la sanglante bataille d'Othée, fatale aux Liégeois. Jean profita de sa victoire; il ravit au peuple ses libertés et ses priviléges, et fit enlever toutes les archives. Il entra avec le comte de Hainaut et le duc de Bourgogne dans une ligue contre la France; abreuva de dégoûts sa nièce Jacqueline de Bavière qui lui avait refusé sa main, et arracha du duc Jean qui l'avait épousée, la cession de la Hollande pour 12 ans. A la mort d'Antoine duc de Bourgogne, il obtint la dispense du sous-diaconat, abdiqua l'évêché de Liége en 1418 et épousa Élisabeth de Gorlitz, veuve d'Antoine. Il mourut du poison six ans après, selon quelques auteurs.

BAVIÈRE, musicien, natif du pays de Liége, fut vers 1772 maître de chant à l'église St.-André, et a laissé des compositions pour l'Église, remarquables par les connaissances approfondies des principes du contre-point.

BAVIÈRE (Arnoul, dit *le Mauvais*, duc de), était fils de Luitpold, que certains généalogistes font descendre de Charlemagne, et qui, après avoir gouverné la Bavière, sous la protection de l'empereur Arnoul, fut tué en 908, dans une bataille contre les Hongrois. Arnoul, élu peut-être par les Bavarois eux-mêmes, lui succéda en Bavière, précisément à l'époque où la race Carlovingienne finissait en Allemagne, dans la personne de Louis IV, dit l'*Enfant*. Il eut d'abord l'espérance de se rendre indépendant de l'Empire, et même de devenir Empereur; mais le choix des électeurs étant tombé sur Conrad de Franconie, Arnoul en fut si irrité qu'il s'allia aussitôt avec Henri de Saxe, et Gilbert de Lorraine, pour faire la guerre à Conrad. Cette coalition réussit mal ; Arnoul fut battu et forcé de s'enfuir en Hongrie, selon les uns ; dans l'évêché de Salzbourg, selon les autres. Il ne reparut qu'après la mort de Conrad pour former de nouvelles prétentions sur la couronne impériale; elles échouèrent encore : Henri de Saxe fut élu. Arnoul devint son ennemi ; comme ils allaient en venir à une action, Henri fit des propositions de paix à Arnoul qui les accepta, et se contenta du duché de Bavière, avec le droit de souveraineté

Digitized by Google

sur le clergé. Il en usa si despotiquement, qu'il s'attira la haine de tous les ecclésiastiques ; ils l'ont surnommé *le Mauvais*, tandis que d'autres historiens l'appellent l'*Excellent* (*optimus*), et il ne méritait ni l'un ni l'autre de ces titres. Il périt, en 937, dans une campagne qu'il avait entreprise en Italie, contre le roi Hugues ; d'autres disent qu'il était déjà de retour en Bavière lorsqu'il mourut. Aucun de ses trois fils n'hérita du duché de Bavière ; l'empereur Othon le donna à Berthold, frère d'Arnoul ; l'aîné des enfants de celui-ci, Eberhard, après avoir inutilement tenté de conserver ses États, fut exilé en Souabe ; le second, nommé aussi *Arnoul*, fait comte de Scheyren, et palatin du Rhin, devint la tige d'une famille qui, en 1180, entra en possession du duché de Bavière, dans la personne d'Othon de Wittelsbach. On ignore la destinée du troisième, nommé *Herman*.

BAVIÈRE (Henri Ier, duc de), frère de l'empereur Othon Ier, avait épousé Judith, fille d'Arnoul le Mauvais, et succéda en Bavière à Berthold : il dut son élévation aux sollicitations de sa mère Mathilde, qui avait pour lui une tendresse particulière, et à la générosité de son frère qui lui pardonna une conspiration encore récente. Henri se montra prince plus reconnaissant qu'il n'avait été sujet fidèle ; il servit Othon dans plusieurs rencontres, fit une campagne glorieuse en Italie, et fut, en revanche, protégé par l'Empereur, contre son neveu Ludolphe, propre fils d'Othon, qui, après s'être ouvertement prononcé contre son père, s'était emparé de Ratisbonne, et dévastait la Bavière. Les Hongrois, de leur côté, firent une invasion dans les États de Henri, qui, aidé des troupes de l'Empire, les battit et les repoussa. Il mourut vers le milieu du 10e siècle, laissant la Bavière à son fils Henri II.

BAVIÈRE (Henri II, dit le *Querelleur*, duc de), fils du précédent, était, dans sa jeunesse, en grande réputation de piété : il faisait dix milles tous les jours pour aller entendre matines dans l'abbaye St.-Emmeran, et l'on prétend que la pierre où il s'asseyait quelquefois, en attendant que le portier lui ouvrît, existe encore ; ce prince, devenu duc, ne se contenta plus d'entendre matines, il voulut conquérir la couronne impériale, après la mort d'Othon Ier ; mais Othon II l'emporta, et Henri, chassé de la Bavière, n'y put rentrer qu'après la mort d'Othon. En y rentrant, il reprit ses projets ambitieux ; et, comme l'âge lui avait appris à dissimuler, il ne voulut d'abord être que le tuteur d'Othon III ; mais, malgré ses artifices, son ambition se vit encore déjouée, et revenant alors à son devoir, il retrouva son ancienne piété, s'occupa de l'embellissement des églises, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri le Saint, qui, devenu Empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde.

BAVIÈRE (Othon de NORDTHEIM, duc de), était issu d'une ancienne famille saxonne, peut-être la même que celle des Othons : il fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV. L'administration de cette princesse ayant déplu aux grands de l'Empire, ils s'allièrent contre elle, et Othon entra dans une conspiration qui devait enlever à sa bienfaitrice le pouvoir et son fils. Les conjurés réussirent ; ils s'emparèrent du jeune empereur ; Agnès se retira dans un cloître, et Othon, exerça quelque temps une grande influence, de concert avec Hannon, archevêque de Cologne. Henri IV, devenu majeur, n'oublia pas l'insulte qu'il avait partagée avec sa mère. En 1071, Othon fut accusé d'avoir voulu attenter à la vie de l'Empereur, et condamné par la diète de Mayence à prouver son innocence dans un combat judiciaire. Il y consentit, mais demanda un sauf-conduit pour se rendre à Goslar : sur le refus de Henri, il ne comparut point ; ses pairs, les grands de Saxe, le déclarèrent coupable de lèse-majesté, et l'Empereur le dépouilla de son duché de Bavière pour le donner à Welf, ou Guelfe Ier, dit *le Grand*. Othon prit les armes pour défendre ses États ; mais condamné de nouveau par la diète de Halberstadt à laquelle il s'était soumis, il fut mis aux arrêts, et en sortit au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui se proposait de placer sur le trône impérial Rodolphe, duc de Souabe, au lieu de Henri. Cette coalition ne tarda pas à se dissoudre ; Rodolphe lui-même passa du côté de l'Empereur. Othon et les Saxons de son parti furent battus près de Langensalza en Thuringe. Une diète de pacification, tenue à Gosslar, en 1075, suspendit ces démêlés ; Othon se réconcilia avec Henri, qui le nomma son lieutenant général dans la Saxe ; mais des princes qui se sont révoltés une fois, et un monarque qui a pardonné, ne sauraient vivre longtemps en paix. Grégoire VII souffla de nouveau en Allemagne le feu de la discorde ; Henri IV fut déposé dans une assemblée, tenue tumultuairement à Forcheim, et Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon, qui avait été l'un des principaux moteurs de cette nouvelle rébellion, fit des prodiges de valeur à la bataille de Wolksheim, près de Géra en Thuringe ; mais son parti fut encore défait ; Rodolphe reçut dans l'action une blessure mortelle, et Othon mourut, en 1083, sans que sa mort terminât les discussions qu'il avait tant contribué à exciter.

BAVIÈRE (Guelfe, ou Welf Ier, dit le *Grand*, duc de), était fils d'Azon d'Este et de Cunégonde, dernier rejeton de l'illustre maison des Guelfes, ou Welfs d'Altdorf, et fut la tige de la nouvelle maison des Guelfes, nom si célèbre dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Après la disgrâce d'Othon, en 1071, Henri IV donna le duché de Bavière à Guelfe, qui se hâta de répudier la fille de son malheureux prédécesseur, qu'il avait épousée dans le temps de la haute fortune de son père. Lorsque Othon se fut réconcilié avec l'Empereur, Guelfe, contraint de lui rendre une partie de son duché, prêta l'oreille aux insinuations des ennemis de Henri, entre autres à celles du pape Grégoire VII, et entra dans la ligue formée pour mettre Rodolphe de Souabe à la place de ce prince. Othon de Saxe ne tarda pas à s'y joindre, et, tant que dura cette guerre, Guelfe se distingua par sa bravoure ; en 1084, il entreprit de disputer à l'Empereur, qui revenait d'Italie, le passage du Lech, et n'y renonça que lorsqu'il se vit abandonné par plusieurs de ses alliés. En 1086, il assiégea et prit Ratisbonne, Salzbourg et Wurtzbourg, battit Henri devant cette dernière place, fit soulever la Souabe, pilla Augsbourg, et ne se réconcilia avec l'Empereur, en 1097, que parce qu'il se brouilla avec le pape Urbain II, qui devint ainsi leur ennemi commun : la Souabe et la Franconie suivirent ses conseils, et rentrèrent sous la domination de Henri. Guelfe eût pu finir sa

Digitized by Google

vie au sein d'un repos bien acheté, mais les croisades commençaient; il partit, après avoir réuni ses troupes à celles de Guillaume de Poitiers, traversa l'empire grec, essuya une défaite dans l'Asie Mineure, arriva déguisé, à Antioche, et de là à Jérusalem, où Baudouin venait de succéder à Godefroi de Bouillon. On ignore si Guelfe se trouva à la bataille que ce monarque perdit, en 1103, contre les infidèles. Quoi qu'il en soit, il quitta la Palestine pour retourner en Bavière, aborda à l'île de Chypre, où il mourut d'une fièvre maligne. Il fut enterré à Paphos; mais son fils Guelfe II, qui lui succéda en Bavière, fit exhumer son corps, et on le transporta à Altdorf, où il fut enseveli avec honneur. Il est la souche de la maison de Brunswick, et par conséquent de celle d'Angleterre.

BAVIÈRE (Guelfe II, duc de), fils du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, et veuve de Godefroi le Bossu, qui possédait de grands biens en Italie; mais le dévouement de cette princesse aux intérêts de la cour de Rome et au pape Grégoire VII en particulier l'empêcha de s'attacher à son mari; elle refusa même de consommer son mariage, et Guelfe se sépara d'elle par un divorce en 1097. Il avait servi sous son père, contre l'empereur Henri IV, et se réconcilia, comme lui, avec cet empereur, dont il abandonna de nouveau la cause en 1105, pour embrasser celle du rebelle Henri V. En 1106, il força le gouverneur de Trente à relâcher les députés que ce prince envoyait à Rome pour obtenir la ratification de ce qui s'était fait dans l'assemblée de Mayence, et se rendit lui-même à Rome, en qualité d'ambassadeur, après la mort de Henri IV, et l'avénement de Henri V à l'Empire. De retour en Allemagne, il mourut vers l'an 1120, laissant le duché de Bavière à son frère Henri le Noir, qui le transmit en 1126, à son fils Henri le Superbe.

BAVIÈRE (Henri le Superbe, duc de), devint un des princes les plus puissants de l'Allemagne, par la faveur de l'empereur Lothaire II, qui sut le gagner en lui donnant la main de Gertrude, sa fille unique, et le duché de Saxe, de sorte que Henri réunit deux duchés, ce qui ne s'était vu qu'une seule fois en Allemagne, dans la personne d'Othon, duc de Souabe, à qui son oncle, l'empereur Othon II, avait donné le duché de Bavière. Henri devint ainsi l'ennemi de ses deux beaux-frères, Conrad et Frédéric de Souabe, auparavant ses amis, et rivaux de Lothaire. Du moins servit-il fidèlement son protecteur, en l'aidant à abaisser la maison de Hohenstaufen, et en l'accompagnant dans toutes ses entreprises. Il ne fut occupé, pendant quelque temps, que des troubles de la Bavière et de ses démêlés avec Frédéric de Souabe; mais Robert, duc de Capoue, et le pape Innocent II, ayant imploré le secours de Lothaire contre Roger, roi de Sicile et son protégé l'antipape Anaclet, l'Empereur chargea Henri d'accompagner le pape avec trois mille hommes, et de lui soumettre la Campanie, tandis qu'il porterait lui-même ses armes à l'orient des Apennins. Le duc de Bavière exécuta habilement sa mission : Capoue et Bénévent se soumirent; la Campanie et la Pouille furent conquises, et lorsque Henri alla rejoindre Lothaire, qui faisait le siége de Bari, il fut reçu avec de grandes marques d'estime et de bienveillance : le don de la Toscane et des États de la comtesse Mathilde avait déjà prouvé la faveur dont il jouissait. A la mort de l'Empereur, survenue en 1137, le duc de Bavière, fier de sa gloire et de son pouvoir, se crut certain de lui succéder; il ne fit donc aucune démarche pour gagner les suffrages, et s'attira ainsi l'inimitié de la plupart des électeurs, déjà irrités par son orgueil, et inquiets de la puissance toujours croissante de la maison des Guelfes : Conrad de Hohenstaufen fut élu précipitamment à Coblentz le 22 février 1138, et sacré à Aix-la-Chapelle le 13 mars de la même année. Henri et les princes de Saxe ses alliés soutinrent que cette élection était illégale; mais la douceur de Conrad et la déclaration du pape, en sa faveur, lui gagnèrent les esprits : il convoqua une diète à Bamberg, et les Saxons s'y rendirent pour lui prêter serment de fidélité. Henri, qui avait entre ses mains les marques de la dignité impériale, refusa d'y aller : on le somma de comparaître à Ratisbonne; il envoya les ornements impériaux. C'était trop peu encore; il fallait qu'il vînt lui-même rendre hommage à Conrad. Cité à Augsbourg, il se contenta de s'approcher de la ville avec un corps considérable de gens armés. Des négociations furent entamées, mais sans succès; Conrad, craignant une surprise, sortit secrètement d'Augsbourg, et se rendit à Wurtzbourg, où la diète mit Henri au ban de l'Empire. Celle de Goslar le dépouilla de ses duchés; Conrad donna celui de Bavière à Léopold, margrave d'Autriche, et celui de Saxe, à Albert l'*Ours*, margrave de Brandebourg. La Bavière se soumit presque sans résistance, mais la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, dont les États héréditaires même eurent à souffrir des incursions de son rival. L'Empereur marcha au secours de son protégé; Henri alla à sa rencontre, et l'arrêta près de Creutzbourg, dans la Thuringe; une trêve fut signée, et elle amena la paix, qui rendit à Henri le duché de Saxe; mais il voulait reconquérir la Bavière, et, comme il s'y rendait à cette intention, il mourut à Quedlinbourg en 1139, laissant un fils de quatre mois, nommé depuis *Henri le Lion*, sous la tutelle de son oncle Welfon, ou *Guelfe*.

BAVIÈRE (Welfon, ou Guelfe de), frère du précédent, et tuteur de Henri le Lion, s'efforça de reconquérir, pour son pupille et pour sa maison, la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Secouru par le roi de Sicile, Roger, qui cherchait à susciter en Allemagne des embarras à l'Empereur, pour l'empêcher de faire valoir ses droits sur la Pouille, Guelfe eut d'abord des succès, et repoussa Léopold jusqu'en Autriche; mais la diète de Worms, tenue en 1140, le mit au ban de l'Empire, et Conrad marcha en personne contre lui. Guelfe vola au secours de son château de Weinsberg, assiégé par l'Empereur : la bataille qu'il perdit sous les murs de cette place donna naissance aux mots de *Guelfes* et de *Gibelins*, employés comme noms de deux partis. Guelfe avait donné son propre nom pour cri de guerre, et les Impériaux avaient adopté celui de *Waiblingen*, petite ville du duché de Wurtemberg, qui appartenait alors à Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'Empereur : le nom de *Waiblingiens* devint, en Italie, celui de *Gibelins*. Guelfe, battu à Weinsberg, ne perdit point courage; il continua la guerre, refusa d'adhérer au traité conclu en 1142, entre les seigneurs saxons de son parti et l'Empereur, et ne se réconcilia que plus tard avec ce monarque, qui se prit

Digitized by Google

alors d'affection pour lui, et qu'il accompagna en Palestine, lors de la seconde croisade. A son retour, Guelfe recommença à dévaster la Bavière, que Léopold d'Autriche avait laissée à son frère Henri. Conrad mourut, et Frédéric Ier, dit *Barberousse*, lui ayant succédé, Guelfe, satisfait de voir la Bavière rendue par le nouvel empereur, à Henri le Lion, le servit fidèlement, et l'accompagna deux fois en Italie, où il faisait d'ailleurs de fréquents voyages pour les intérêts de sa maison; mais toujours enclin à guerroyer, il eut avec Hugues de Tubingue des démêlés qui durèrent jusqu'à sa mort.

BAVIÈRE (Henri, dit le *Lion*, duc de), fils de Henri le Superbe, se trouva, à la mort de son père, dépouillé des duchés de Saxe et de Bavière, dont il devait hériter. Tandis que son oncle, Guelfe, faisait les plus grands efforts pour le rétablir en Bavière, et que les Saxons lui gardaient leur foi, l'empereur Conrad, dans une diète tenue à Francfort, en 1142, l'engagea à abandonner ses prétentions sur la Bavière, en lui donnant l'investiture du duché de Saxe. Gertrude, mère du jeune Henri, exhorta son fils à cette renonciation, et épousa Henri d'Autriche, à qui la Bavière fut ainsi cédée; mais Henri, devenu homme et puissant, ne voulut point approuver une concession qu'il avait faite étant enfant et faible. Au moment où Conrad se disposait à partir pour la terre sainte, il se présenta devant la diète de Francfort, et redemanda la Bavière, appuyant ses prétentions d'un discours éloquent, où il faisait valoir ses droits, et d'une suite nombreuse de seigneurs saxons prêts à les soutenir. Conrad étonné, demanda du temps, et proposa à la diète de renvoyer cette affaire au retour de Palestine; cela fut jugé convenable, et l'Empereur crut sans doute avoir tout gagné; mais il revint de Jérusalem, et Henri le Lion renouvela sa demande. Par malheur pour lui, il avait mécontenté et effrayé les Saxons, par sa hauteur et sa puissance; au lieu de l'appuyer, ils conspirèrent contre lui, et appelèrent l'Empereur en Saxe. Pendant que Henri était en Bavière, où il cherchait à se faire des partisans, Conrad partit pour Goslar : Henri d'Autriche reçut l'ordre d'enfermer Henri le Lion en Souabe, afin de l'empêcher de revenir sur-le-champ en Saxe; mais celui-ci s'échappa au moyen d'un stratagème, reparut dans Brunswick, et força l'Empereur à abandonner son projet. Conrad étant mort en 1152, Henri trouva dans Frédéric Ier son successeur, un souverain plus favorable : Henri d'Autriche, cité successivement à Wurtzbourg, à Spire, à Worms et à Goslar et n'ayant point comparu, fut dépouillé de son duché, que l'on rendit à Henri le Lion, et obtint, en dédommagement, l'érection du margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Le nouveau duc de Bavière s'occupa du soin de faire fleurir et d'étendre ses États; séjournant tantôt en Saxe, tantôt en Bavière, il fit bâtir des villes, surveiller les routes, soumit et convertit, après plusieurs campagnes, les Slaves ses voisins, prêta des secours au roi de Danemark Waldemar, contre les pirates du Nord, réprima plusieurs séditions qui s'élevèrent au sein de la Saxe, et, trouvant trop étroite la sphère où s'exerçait son ardente activité, partit pour la terre sainte, où les chrétiens avaient besoin de secours contre Nour-Eddyn, soudan d'Égypte. Le soudan était mort, lorsque Henri, après une navigation périlleuse, arriva à Jérusalem; il repartit donc pour l'Allemagne, et, de retour en Bavière, fit bâtir la ville de Munich. Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric, voyant ses affaires prendre en Italie une tournure fâcheuse, et trop faible pour arrêter seul la révolte, demanda du secours aux princes d'Allemagne, et en particulier à Henri le Lion, le plus puissant de tous. Il menaça, supplia; on prétend même que, dans une entrevue, près du lac de Côme, il voulut tomber aux pieds de Henri, et qu'un des gens de celui-ci eut l'insolence de lui dire, devant Frédéric : « Laissez, seigneur, laissez mettre à vos pieds cette couronne impériale qui sera bientôt sur votre tête. » L'orgueilleux duc résista à l'humiliation de l'Empereur; ce dernier fut battu à Legnano; mais, l'année suivante, il rentra en Allemagne, et là il était tout-puissant. Henri se vit à son tour humilié. Cité devant les diètes de Worms, de Magdebourg, de Goslar, de Wurtzbourg, et refusant d'y paraître, il fut accablé par le ressentiment de Frédéric et la haine des seigneurs, surtout des évêques, dont il avait blessé les droits ou les prétentions, et perdit ses États de Saxe et de Bavière. En vain sa fierté plia; en vain, à Erfurt, il se jeta aux pieds de l'Empereur; tout ce qu'il put obtenir, fut de n'être condamné qu'à un exil de trois ans, après lequel il devait se contenter des seuls biens allodiaux de sa maison, qui consistaient dans les terres de Brunswick et de Lunebourg. Il se retira auprès du roi d'Angleterre son beau-père. Après la mort de Frédéric Ier, survenue en 1190, Henri le Lion revint en Allemagne, espérant profiter de la jeunesse de Henri VI pour recouvrer ses États; mais toutes les haines ne s'étaient pas éteintes avec celle de Frédéric; les princes d'Allemagne déclarèrent la guerre à Henri, qui se vit sur le point d'être dépouillé de ses biens héréditaires. Il était vieux, il demanda la paix, l'obtint, et mourut à Brunswick en 1195.

BAVIÈRE (Othon de WITTELSBACH, dit le *Grand*, duc de), né à Kelheim, descendait d'Arnoul le Mauvais, et appartenait ainsi à l'ancienne maison de Bavière, qu'en 948 Othon Ier avait dépouillée de ce duché pour le donner à Berthold : il en fut remis en possession en 1180, lorsque Barberousse en dépouilla Henri le Lion, et c'est de lui que descendent la maison Palatine et la maison de Bavière, aujourd'hui régnantes. Avant de rentrer dans ce duché, Othon était comte palatin de Bavière, et s'était déjà fort distingué par sa bravoure. Dans la première expédition de Frédéric Barberousse, en Italie, il emporta, avec deux cents hommes, une roche escarpée qui défendait le passage de Vérone, sur les bords de l'Adige : le Milanez, la Toscane et tous les lieux où Frédéric porta ses armes, furent, à diverses reprises, le théâtre de ses exploits : Frédéric l'employa dans plusieurs négociations importantes; et quoique, en lui donnant le duché de Bavière, il en détachât Ratisbonne pour en faire une ville libre, et le Tyrol, Othon ne se montra pas dans la suite moins fidèle à son souverain. Il mourut le 11 juillet 1183, laissant deux filles et un fils en bas âge, nommé *Louis*, qui fut son héritier.

BAVIÈRE (Louis, dit le *Sévère*, comte palatin, et duc de), né en 1229, était fils d'Othon l'Illustre, succéda à son père en 1253; il avait cédé à son frère Henri la basse Bavière. Dans l'interrègne agité qui s'é-

Digitized by Google

coula de la mort de Conrad II à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, les deux frères possédèrent en commun la dignité électorale, et donnèrent leur suffrage à Richard de Cornouailles ; mais lors de l'élection de Rodolphe, comme ils se disposaient à voter tous deux, le roi de Bohême, Ottocare, s'y opposa, disant que le septemvirat des électeurs était ainsi violé ; Louis fit observer que le partage de la Bavière ne pouvait les avoir frustrés ni l'un ni l'autre du droit d'électeur, quoique dans le collége électoral ils ne comptassent que pour un individu. Les électeurs se rendirent à ses raisons, et le chargèrent même d'élire pour eux cette fois : il élut Rodolphe, et conserva toujours à ce monarque une fidélité inviolable. Aussi en obtint-il de grandes faveurs : Rodolphe reconnut et confirma les droits des comtes palatins à avoir, pendant les vacances de la couronne impériale, la gardienneté de toutes les terres et principautés du saint-empire. Il couronna Louis, son vicaire général, et lieutenant de l'Empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie ; enfin, il ne l'empêcha point de s'agrandir par l'héritage de l'infortuné Conradin de Souabe, de qui Louis avait acheté plusieurs villes, entre autres Donawerth, et qui, en mourant, lui légua une partie du reste de ses États héréditaires. A la mort de Rodolphe, Louis de Bavière ne vécut pas en si bonne intelligence avec Albert son fils : celui-ci voulait être tuteur du jeune Othon, neveu de Louis et duc de la basse Bavière, pour s'emparer ensuite de ses possessions. Louis s'y opposa avec force, et se rangea du parti d'Adolphe de Nassau, compétiteur d'Albert. Un accident fâcheux rompit pour un temps cette nouvelle alliance ; Adolphe, traversant le Rhin en bateau, fut attaqué à coups de flèche, et des gens de sa suite furent atteints. On accusa Louis de cette perfidie ; Adolphe déclara Louis coupable de lèse-majesté, et livra le Palatinat aux princes voisins : mais Louis parvint enfin à se justifier et à rentrer en faveur. Il n'en jouit pas longtemps ; car il mourut à Heidelberg, en 1294, regretté de ses sujets, malgré son titre de *Sévère*, qu'il devait à un acte de violence et de barbarie fait pour lui attirer un autre nom. Il avait eu, pour première femme, Marie, fille de Henri le Magnanime, duc de Brabant ; dans un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il l'avait laissée à Donawerth ; un messager, chargé de lui remettre une lettre de cette princesse, lui en remit aussi, par méprise, une autre qu'elle écrivait à un homme de la cour de Bavière. Louis l'ouvrit, y trouva des mots mystérieux, et, dans sa fureur jalouse, commença par tuer le messager : il monte à cheval, arrive à Donawerth, passe son épée au travers du corps du commandant du château, entre dans les appartements, poignarde une des femmes de la duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, fait arrêter Marie et la condamne à périr par la main du bourreau. L'histoire ajoute que cette fureur fut suivie d'un repentir si violent, que les cheveux de Louis en blanchirent tout à coup. L'innocence de sa femme lui fut, dit-on, révélée, et le pape Alexandre IV lui accorda l'absolution, à condition qu'il ferait bâtir une maison pour douze religieux de St.-Bruno. Comme il n'y avait point en Bavière de religieux de cet ordre, le bâtiment fut donné à des moines de Cîteaux, et c'est aujourd'hui l'abbaye de Furstenfeld. Louis épousa en secondes noces Mathilde, fille de Rodolphe de Habsbourg ; il partagea, en mourant, ses États entre ses deux fils : Rodolphe, dit le *Bègue*, eut le Palatinat, et fut la souche de la maison Palatine, dite branche *Rodolphine*. Louis, depuis empereur, sous le nom de *Louis V*, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'électeur Maximilien-Joseph I^er^.

BAVIÈRE (Maximilien, dit le *Grand*, duc de), fils du duc Guillaume V, naquit à Landshut, le 17 avril 1573. Il reçut une éducation très-soignée, et fit ses études à l'université d'Ingolstadt, où il se lia d'amitié avec Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis Empereur, sous le nom de *Ferdinand II*. Au sortir de l'université, en 1591, il alla à Prague visiter la cour de l'empereur Rodolphe II, et parcourut ensuite l'Italie, qu'il observa avec soin et avec fruit. De retour en Bavière, il fut envoyé, comme représentant de son père, à la diète de Ratisbonne, tenue en 1594. En 1596, le duc Guillaume, poussé par des motifs de piété, abdiqua, et remit à son fils la couronne ducale. Maximilien ne tarda pas à faire usage de son nouveau pouvoir : il était dévot, et les réformés faisaient chaque jour des progrès en Allemagne, il était ambitieux, et l'Empire avait besoin de lui. En 1610, il fut nommé chef de la ligue catholique, formée pour résister à l'union de Halle, conclue par les protestants, et protégée par Henri IV. Au moment où la succession du duché de Juliers semblait devoir faire éclater la guerre, un traité de neutralité, conclu à Munich, suspendit les hostilités. Maximilien employa à de petites discussions particulières l'intervalle qui s'écoula entre ce traité et la mort de l'empereur Mathias : il s'empara de la souveraineté de Mindelheim, força l'évêque de Salzbourg à abdiquer, et acquit une si grande considération, qu'en 1619, dans la diète électorale tenue à Francfort, il fut proposé à l'Empire par les électeurs protestants, qui voulaient, soit désunir les électeurs catholiques qui portaient Ferdinand d'Autriche, soit enlever à ce prince l'appui de la ligue. Maximilien, docile aux conseils de la France ou de l'Espagne, refusa cet honneur, et Ferdinand fut élu ; mais les États de Bohême, de Lusace, de Silésie et de la haute Autriche refusèrent de le reconnaître : les Bohêmes élurent pour roi Frédéric V, électeur palatin ; les princes de l'union protestante se rassemblèrent à Nuremberg, et résolurent d'armer. Maximilien consentit, bien qu'avec peine, à prendre le commandement des troupes de la ligue. Une guerre sanglante allait commencer, lorsque, par un nouveau traité conclu à Ulm en 1620, les protestants s'engagèrent à ne point se mêler des affaires de la Bohême, pourvu que la ligue n'entreprît rien sur le Palatinat. Maximilien, tranquille de ce côté, marche contre les mécontents de la haute Autriche, les soumet rapidement à l'Empereur, opère sa réunion avec le comte de Bucquoy, entre en Silésie, s'avance sur Prague, et, le 8 novembre, défait entièrement, sur la montagne Blanche, l'armée de Frédéric V, dont cette défaite détermine la fuite. Pendant ce temps le Palatinat était envahi contre le traité d'Ulm : l'union, consternée de tant de revers inattendus, ne tarda pas à se dissoudre, et les succès de Maximilien portèrent Ferdinand à un despotisme qui bientôt rendit ce monarque odieux ; mais le duc profita d'abord de l'accroissement du pouvoir de l'Empereur. Malgré les protestations des électeurs de Saxe, de Brandebourg et de plusieurs autres princes, Ferdinand lui conféra, au préjudice de la

Digitized by Google

maison Palatine, la dignité électorale, vacante par proscription de l'électeur Frédéric V. Cependant, ce ne fut qu'en 1624, que le nouvel électeur fut admis dans le collége électoral : il obtint aussi le haut et une partie du bas Palatinat, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la guerre, et sa renonciation à ses droits sur la haute Autriche. Son ambition devait être satisfaite; sa dévotion voulut l'être à son tour; il travailla à convertir ses nouveaux sujets au catholicisme, et l'on assure que, dans l'année 1628, quatorze mille deux cent cinquante-huit individus changèrent de croyance. La jalousie qu'inspira au duc l'élévation de Wallenstein, et l'invasion de Gustave-Adolphe, vinrent bientôt troubler son administration intérieure : il pressa la disgrâce du duc de Friedland, prit en main le commandement général, et voulut empêcher Gustave de passer le Lech. Battu et forcé de se replier sur Ingolstadt, il vit commencer pour lui une série d'infortunes et de défaites que dut rendre plus amères encore le souvenir de ses anciennes victoires : Donawerth et Munich tombèrent au pouvoir des ennemis; la Bavière fut dévastée. La prise de Ratisbonne ne pouvait dédommager Maximilien de tant de pertes. Wallenstein, rentré en crédit parce qu'il n'avait pas cessé d'être puissant, consentit enfin à défendre la Bavière; mais, soit mauvaise volonté, soit impossibilité réelle, il y arrêta peu les succès des Suédois : les Français y pénétrèrent d'un autre côté. Lassé de tant de désastres, et irrité de ce que l'Empereur ne voulait rien faire pour avoir la paix, Maximilien conclut à Ulm, en 1647, avec les Français et les Suédois, une trêve séparée. Cette trêve dura peu; le 18 septembre de la même année, l'électeur reprit les armes pour Ferdinand III, et envoya des troupes en Bohême. Quoique Gustave-Adolphe fût mort, les Suédois étaient encore redoutables : le général Wrangel entra en Bavière, et la ravagea de nouveau; soutenu par les Français et Turenne, il gagna la bataille de Susmarshausen. Maximilien s'enfuit à Salzbourg; le traité de Westphalie vint lui épargner de nouvelles défaites. Il insista fortement auprès de l'Empereur pour faire accorder à la France tout ce qu'elle demandait; et, protégé à son tour par les ministres français, il conserva le haut Palatinat et la dignité électorale. De l'an 1648 au 27 septembre 1651, époque de sa mort, survenue à Ingolstadt, il ne s'occupa que du soin de réparer dans ses États les maux de la guerre, et de fonder des églises, des monastères, des chapelles, etc. : il fit construire aussi un monument en l'honneur de Louis de Bavière, fils de Louis le Débonnaire; l'hôpital de St.-Joseph à Munich, et plusieurs édifices publics; les jésuites, les carmélites, les capucins, les franciscains et les frères mineurs eurent beaucoup à se louer de sa libéralité. Son fils, Ferdinand-Marie, lui succéda.

BAVIÈRE (Maximilien-Emmanuel, duc et électeur de), fils de l'électeur Ferdinand-Marie, né le 11 juillet 1662, acquit, dans sa jeunesse, une grande habileté pour tous les exercices du corps, et succéda à son père, en 1679. Il contracta d'abord une alliance fort étroite avec l'Autriche, et, lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il marcha au secours de l'Empereur avec 11,000 hommes, combattit vaillamment en Hongrie contre les Turcs, sur les bords du Rhin contre les Français, et dépensa pour cette guerre près de cent millions. Sa récompense fut d'être nommé, en 1691, gouverneur des Pays-Bas. Comme il avait épousé Marie-Antoinette, fille de l'empereur Léopold I[er] et petite-fille de Philippe IV, roi d'Espagne, cette alliance lui donnait quelques droits sur la monarchie espagnole, et son fils, Joseph-Ferdinand, se promettait de les faire valoir, mais la mort prématurée de ce jeune prince détruisit ses espérances, qui n'eussent peut-être amené que des malheurs; et lorsque la guerre de la *succession* d'Espagne fut ouverte, Maximilien à qui Louis XIV avait donné des marques de bienveillance, envoya à Versailles le comte de Monasterol, pour traiter d'une alliance, par laquelle il s'engagea à recevoir les Français dans les Pays-Bas, et à fournir vingt mille hommes de troupes, moyennant la promesse que le gouvernement des Pays-Bas espagnols serait héréditaire dans sa famille. Entrant aussitôt en campagne, il s'empara des villes d'Ulm, de Memmingen, de Neubourg et de Ratisbonne; mais Joseph I[er] le fit mettre au ban de l'Empire; il essuya deux défaites, fut contraint de se réfugier dans les Pays-Bas, et vit ses États de Bavière partagés entre ses ennemis. Le traité de Rastadt l'en remit en possession; et, après s'être réconcilié avec l'Autriche, il envoya des troupes pour secourir l'Empereur contre les Turcs, sous les ordres de son fils, le prince Charles-Albert. Ses démêlés avec l'électeur palatin, pour le vicariat de l'Empire, furent terminés, en 1724, par une convention, d'après laquelle ils s'engagèrent à l'administrer en commun. Il mourut le 26 février 1726, laissant un grand nombre d'enfants, parmi lesquels le prince Charles-Albert fut son successeur.

BAVIÈRE (Maximilien-Joseph, duc et électeur de), fils de l'électeur Charles-Albert, connu sous le nom de *Charles VII*, né le 28 mars 1727, reçut une éducation très-soignée, et n'avait que treize ans lorsque son père mourut, après avoir disputé longtemps à Marie-Thérèse la succession de l'empereur Charles VI. L'impératrice fit faire aussitôt à Miximilien-Joseph des propositions de paix; mais il répondit au comte de Loss, chargé de les porter à Munich, qu'il n'accepterait et n'écouterait aucune proposition sans le concours de ses alliés : la guerre continua donc avec vigueur. Elle ne fut pas heureuse pour Maximilien. Le comte de Ségur fut battu à Pfaffenhofen; l'électeur quitta sa capitale pour s'enfuir à Augsbourg, et se décida bientôt à faire une paix qui pouvait seule le tirer d'une situation très-embarrassante : elle fut conclue à Fuessen, le 22 avril 1745, entre le prince de Furstenberg, ministre de Bavière, et le comte de Colloredo. Marie-Thérèse rendit tout ce qu'elle avait pris en Bavière; Maximilien renonça à ses prétentions sur la couronne impériale, et, de retour dans ses États, ne s'occupa plus qu'à guérir les maux qu'une longue suite de guerres y avait causés. Il commença par diminuer les dépenses de la cour et le nombre des troupes réglées; une commission fut chargée, en 1749, d'examiner la dette publique, et de pourvoir aux moyens de l'éteindre; les manufactures furent protégées; un nouvel ordre judiciaire s'établit; les laboureurs reçurent des encouragements et des récompenses; les écoles et les universités furent améliorées : en 1760, le duc fonda l'Académie des sciences de Munich. Quoique fidèlement attaché à la religion catholique, il diminua le nombre des couvents, accorda aux protestants

Digitized by Google

de Munich le libre exercice de leur culte, et fut un des premiers princes qui expulsèrent les jésuites. Comme on lui présentait un jour une liste des gens qu'on appelait *esprits forts*, en lui demandant de les exiler : « Ce sont justement les meilleures têtes de mes États, » répondit-il, en jetant le papier au feu. Il mourut le 30 décembre 1777, et comme sa femme, Marie-Anne, fille du roi de Pologne Auguste III, ne lui avait point donné d'enfants, son duché passa à la maison Palatine, dans la personne de l'électeur Charles-Théodore.

BAVINCOURT (Gaspard de), abbé d'Oudenbourg, dans la Flandre occidentale, natif d'Arras, mort en 1576, à l'âge de 48 ans, est auteur d'un *Itinéraire à Jérusalem et au mont Sinaï*, et d'un *Traité de la connaissance de soi-même*.

BAVIUS, nom d'un mauvais poëte, tiré de l'oubli par Virgile.

BAVON (saint), dont le nom propre était *Allovin*, vivait dans le 7e siècle, et sortait d'une famille noble du pays de Liége. Il eut d'abord une conduite déréglée; mais un sermon de saint Amand, et la mort de sa femme lui firent prendre la résolution de se convertir. Il se retira dans un monastère de Gand, où saint Amand lui donna la tonsure; il choisit d'abord pour demeure le tronc d'un arbre, ensuite il se fit une cellule dans la forêt de Malmedun, près de Gand, ne vivant que d'eau et d'herbes sauvages. Enfin saint Floribert, abbé du monastère de Saint-Pierre de Gand, lui permit de construire une nouvelle cellule dans le bois voisin de cette abbaye. Ce fut là que saint Bavon termina sa vie d'anachorète, en 653, 654 ou 657; car on varie sur l'année de sa mort; mais on s'accorde à dire qu'il cessa de vivre le 1er octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire. On bâtit à Gand, sous l'invocation de ce saint, une église qui fut d'abord desservie par des chanoines. Du temps de Charles-Quint, le chapitre fut transféré dans l'église de Saint-Jean, qui prit dès lors le nom de Saint-Bavon, dont elle possédait les reliques, et qui est le patron de toute la ville.

BAX (Paul et Marcel) se signalèrent au 16e siècle comme défenseurs de la liberté belge. Paul mourut en 1606, gouverneur de Berg-op-Zoom. Son frère lui succéda.

BAX (Nicaise), littérateur, né à Anvers, fils d'un sénateur, embrassa la règle de St.-Augustin, cultiva les lettres grecques et latines, et mourut en 1642, victime de l'erreur d'un pharmacien portugais. Il a publié divers ouvrages cités avec éloge dans la *Bibl. belgica* de Foppens, 898, parmi lesquels on distingue : *Poematum lib. IX*, Anvers, 1614, in-8o, et *Medulla eloquentiæ*, 1635, in-8o.

BAXTER (Richard), théologien anglais non conformiste, né en 1615, à Rowton, dans le comté de Shrop, se fit remarquer, dès sa première enfance, par une extraordinaire disposition de piété, et par une pureté de cœur qu'il conserva toute sa vie. Il fut nommé, en 1640, ministre de Kidderminster. A l'époque de la guerre, il se déclara pour le parlement, mais jamais contre le roi. Chapelain d'un régiment de l'armée parlementaire, il s'efforçait d'arrêter les progrès des sectaires, et de maintenir des principes de modération et de véritable piété. De retour à Kidderminster, il prêcha contre le *covenant*, ne craignit point, lorsque Cromwell fut arrivé au faîte de sa puissance, de se prononcer contre sa tyrannie, et osa, dans une conférence à laquelle il fut appelé près de lui, lui reprocher d'avoir renversé la monarchie. Il se rendit à Londres quelque temps avant l'abdication de Richard Cromwell, et contribua par ses prédications au rappel de Charles II. Ce monarque, rétabli sur le trône, le nomma l'un de ses chapelains, et le chancelier Clarendon lui offrit l'évêché de Hereford qu'il refusa, bornant toute son ambition à retourner à sa cure de Kidderminster; mais il n'y trouva point le repos. Son refus constant de se soumettre à l'acte d'uniformité fut pour lui une source de persécutions; sous le règne du roi Jacques II, maltraité, dépouillé et emprisonné plusieurs fois, sans cesse obligé de se cacher, bien que dans un état de santé qui fit plus d'une fois craindre pour sa vie, il n'en continua pas moins de prêcher de place en place, conformément à ses principes religieux. Il mourut le 8 décembre 1691. Baxter a composé, sur des matières de théologie, 145 Traités, dont 4 in-fol., 73 in-4o, sans compter un grand nombre de petits écrits; les plus connus sont : *le Repos éternel des Saints; Appel aux non convertis; le Livre de famille des pauvres; Pensées dernières; Paraphrase du Nouveau Testament*. Les *OEuvres pratiques* de Baxter ont été publiées en 4 vol. in-fol., Londres, 1707. Il a été publié une édition des *OEuvres de Baxter*, Londres, 1827-1830, 23 vol. in-8o.

BAXTER (Guillaume), neveu du précédent, naquit en 1650, à Llanlugany, petit village du comté de Shrop, et mourut le 31 mai 1723. Son éducation avait été tellement négligée, qu'à dix-huit ans, âge auquel il alla pour la première fois à l'école, il ne connaissait pas une lettre de l'alphabet, et n'entendait d'autre langue que le gallois; mais il s'appliqua ensuite à l'étude avec tant d'ardeur et de succès, qu'il devint un des plus savants philologues et antiquaires de son temps. Il publia, en 1679, une grammaire intitulée : *De analogiâ, sive Arte latinæ linguæ commentariolus*. En 1695, il donna une nouvelle édition d'*Anacréon*, plus correcte, avec des notes, et qui fut réimprimée en 1710, Londres, in-8o. Les autres ouvrages de Guillaume Baxter sont : une édition d'*Horace*, 1701 et 1725, in-8o; un *Dictionnaire des Antiquités britanniques*, en latin, 1719 et 1733, in-8o; un *Glossaire des Antiquités romaines*, également en latin, 1726, 1731, 1733, in-8o.

BAXTER (André), écrivain écossais, fils d'un négociant d'Old-Aberdeen, naquit dans cette ville, en 1686, et s'occupa particulièrement de l'éducation de quelques jeunes gens de famille noble, qu'il accompagna dans leurs voyages sur le continent. Il se maria en 1724, et publia quelques années après, in-4o, un ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature de l'âme humaine*, livre devenu célèbre, réimprimé en 1737 et en 1745, en 2 vol. in-8o. Baxter était versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, et n'était pas moins recommandable par ses vertus que par son savoir. Il mourut en 1750, âgé de 63 ans.

BAY (Alexandre, marquis de), général espagnol, né vers 1650, à Salins, fils de Louis Maître, gouverneur de cette ville, entra jeune au service, passa par tous les grades, et fut nommé, en 1705, vice-roi de l'Estramadure. Chargé pendant la guerre de la succession de défendre

Digitized by Google

cette province contre les Anglo-Portugais, il ne put en 1706 les empêcher de prendre Alcantara; mais l'année suivante il reprit cette ville, battit l'ennemi en plusieurs rencontres, battit Galloway près de Gudina en 1709. En 1710, appelé en Catalogne, il fut battu près d'Almenara et devant Saragosse, et concourut cependant au succès de la bataille de Villa-Viciosa. En 1712 il bombarda et prit Elvas, et, à la paix, alla mourir à Badajoz, siége de sa vice-royauté, le 14 novembre 1715.

BAYANE (le cardinal Alphonse-Hubert de LATTIER, duc de), naquit à Valence en Dauphiné, le 30 octobre 1739. D'abord vicaire général, et docteur de Sorbonne, il fut nommé, en 1777, auditeur de rote près la cour de Rome, et cardinal le 9 août 1802. Chargé d'une mission de la cour de Rome à Paris, il revint dans sa patrie, après une absence de près de trente ans, et y fut parfaitement accueilli du gouvernement impérial, qui le fit comte et grand officier de la Légion d'honneur en 1806, et le nomma sénateur en 1813. Il vota, en avril 1814, la déchéance de Napoléon. Il fut créé pair de France par Louis XVIII; mais le 1er juin 1815, après le retour de l'île d'Elbe, il fut présent à la messe célébrée au champ de mai par M. de Barral. Le roi le rétablit néanmoins le mois suivant à la chambre des pairs. Il se récusa dans le procès du maréchal Ney, et prit du reste peu de part aux affaires publiques. Ce prélat est mort à Paris le 26 août 1818. Étant auditeur de rote, M. de Bayane a publié : *Discorso sopra la mal' aria,* Rome, 1793, in-8°, devenu rare.

BAYARD (Pierre du TERRAIL, seigneur de), surnommé le *Chevalier sans peur et sans reproche,* naquit en 1476, d'Aymon du Terrail et d'Hélène des Allemans, au château de Bayard, dans la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble. A peine Bayard eut-il atteint l'âge de treize ans, que, voué à la carrière des armes, l'évêque de Grenoble le présenta au duc de Savoie, allié de la France, qui l'admit au nombre de ses pages. Il faisait partie de son cortége, lorsque ce prince vint voir Charles VIII à Lyon. Charmé de l'adresse du jeune Bayard à manier un cheval, le roi de France le demanda au duc de Savoie, et le confia aux soins de Paul de Luxembourg, comte de Ligny. Ce seigneur le fit homme d'armes de sa compagnie, et lui témoigna le plus tendre intérêt. Les tournois furent pour le jeune Bayard les premiers champs d'honneur et de gloire. Appelé à des combats plus sérieux, il suivit Charles VIII en Italie, fit à dix-huit ans, à la bataille de Fornoue, des prodiges de valeur, eut deux chevaux tués sous lui, et prit une enseigne qu'il présenta au roi. Vers le commencement du règne de Louis XII, il poursuivit avec tant d'acharnement les fuyards aux portes de Milan, qu'il entra avec eux dans la ville, et fut fait prisonnier. Ludovic Sforce eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait rendre ses armes et son cheval. Pendant le séjour des Français dans la Pouille, Bayard défit un parti espagnol, et fit lui-même prisonnier le capitaine don Alonzo de Soto-Mayor, qu'il traita généreusement; mais non content de prendre la fuite, au mépris de sa parole, Soto-Mayor calomnia Bayard, qui, selon les mœurs du temps, l'appela en combat singulier: il tua son adversaire. Depuis, à l'exemple d'Horatius Coclès, Bayard défendit seul, contre les Espagnols, un pont sur le Garigliano, et sauva l'armée française, en retardant la marche de l'ennemi victorieux. Bayard suivit ensuite Louis XII, lorsque ce prince marcha contre les Génois révoltés; il fut chargé de l'attaque d'un fort dont la prise décida la soumission de la ville de Gênes. La ligue de Cambrai contre la république de Venise ayant rallumé la guerre d'Italie, l'armée française rencontra celle des Vénitiens près d'Agnadel, en 1509. Bayard était à l'arrière-garde, et, marchant à travers les marais pour prendre les ennemis en flanc, il les rompit, et détermina la victoire. Bayard vint ensuite au secours du duc de Ferrare, contre Jules II, et forma le projet d'enlever le pape, qui, d'allié de la France, était devenu son ennemi le plus acharné. Le hasard fit tout échouer; mais, non moins grand que Fabricius, Bayard sauva la vie à Jules II, qu'un traître offrait d'empoisonner. Bayard, blessé grièvement à l'assaut de Brescia, est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite, laissant sa femme et ses deux filles exposées à la brutalité des soldats. La mère éplorée reçoit le guerrier mourant, et le conjure de sauver la vie et l'honneur de ses filles. Bayard la rassure, met sa maison à l'abri de toute insulte. Guéri de sa blessure, et près de rejoindre l'armée, il refuse 2,500 ducats que cette famille reconnaissante lui offre pour rançon, et partage cette somme entre les deux jeunes beautés dont il a protégé la vertu. Les revers qui empoisonnèrent les dernières années de Louis XII, ne donnèrent peut-être que plus d'éclat à la gloire personnelle de Bayard. Ligué avec Ferdinand et l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre Henri VIII menaça la Picardie en 1513, et mit le siége devant Térouane. L'armée française en vint aux mains à Guinegate, et prit honteusement la fuite, sans qu'il fût possible aux chefs de la rallier. Bayard, désespéré, s'arrête sur un pont, et fait face à l'ennemi avec son intrépidité ordinaire; mais, cédant au nombre, sa troupe va mettre bas les armes: Bayard, apercevant un officier anglais au pied d'un arbre, vole vers lui à cheval, et, lui mettant l'épée sur la gorge: « Rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou je te tue! » L'officier lui remet son épée; Bayard lui donne aussitôt la sienne, en lui disant: « Vous voyez devant vous le capitaine Bayard, qui est aussi votre prisonnier. » Cette action ingénieuse et hardie fut rapportée à l'Empereur et au roi d'Angleterre, qui décidèrent que Bayard ne devait point de rançon, et que les deux prisonniers étaient quittes mutuellement de leur parole. Les deux monarques accueillirent Bayard avec tous les égards qui étaient dus à un tel prisonnier, et le renvoyèrent comblé d'éloges. Parvenu au trône, François Ier envoya Bayard en Dauphiné, en qualité de lieutenant général, pour ouvrir à son armée le chemin des Alpes et du Piémont. Prosper Colonne l'attendait au passage, et espérait le surprendre; mais Bayard enleva lui-même ce général, et le fit prisonnier dans la ville de Carmagnole. Cette expédition brillante ne fut qu'un jeu pour Bayard, qui préludait ainsi à la fameuse journée de Marignan: il y fit des prodiges à côté de François Ier, et décida la victoire. Le roi voulut être armé chevalier de la main de Bayard, comme le plus brave et le plus digne. A peine François Ier a-t-il vaincu au dehors, qu'il a ses propres frontières à défendre. La Champagne est mena-

Digitized by Google

cée par les forces de Charles-Quint, réunies devant Mézières. Bayard se jette dans la ville, résolu de la sauver ou d'y périr. Les ennemis osent le sommer de se rendre : « Avant de sortir de Mézières, répond Bayard, j'espère faire dans les fossés un pont de corps morts, sur lequel je puisse passer avec ma garnison. » Cent pièces d'artillerie tonnent alors contre les remparts. Une partie de la garnison, craignant d'être écrasée sous les ruines, prend la fuite par la brèche : « Tant mieux, dit Bayard, ces lâches n'étaient pas dignes d'acquérir de la gloire avec nous. » La ruse acheva ce qu'avait commencé la bravoure. Bayard sema la discorde parmi les généraux ennemis qui levèrent le siége. Bayard vint à Paris, et y fut reçu comme un libérateur. Le parlement lui fit une députation solennelle au nom de la nation ; le roi le nomma chevalier de l'ordre de St.-Michel, et lui donna une compagnie de cent hommes d'armes à commander en son nom, honneur jusque-là réservé aux princes. Il serait difficile de peindre les transports qu'excita son retour dans la province qui l'avait vu naître : ses soins et ses libéralités firent cesser le fléau de la peste qu'il avait trouvé à Grenoble. François Ier envoya Bayard à Gênes, soulevée de nouveau contre la France, et sa présence suffit pour réprimer les Génois. De retour à l'armée, il soumit la ville de Lodi ; mais bientôt la fortune changea. L'amiral Bonnivet qui, par des mesures mal prises, avait fait battre Bayard à Rebec, près de Milan, lui remit ensuite le sort de l'armée, pour la sauver, ayant été blessé lui-même dans sa retraite. « Il est bien tard, répond Bayard, encore sensible à l'affaire de Rebec ; mais, n'importe, mon âme est à Dieu, et ma vie à l'État ; je vous promets de sauver l'armée aux dépens de mes jours. » Il s'agissait de passer, à la vue d'un ennemi supérieur en force, la rivière de la Sésia, entre Romagnano et Gattinara. Bayard, toujours le dernier pour soutenir la retraite, chargeait vigoureusement les Espagnols, lorsque, vers les dix heures du matin, le 30 avril 1524, une pierre, lancée d'un arquebuse à croc, vint le frapper au côté droit, et lui rompit l'épine du dos. « Jésus, mon Dieu, je suis mort ! » s'écrie Bayard. On court à lui pour le retirer de la mêlée : « Non, dit-il, près de mourir, je me garderai bien de tourner le dos à l'ennemi pour la première fois. » Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix mourante pour ordonner d'aller à la charge, et se fait placer au pied d'un arbre. « Mettez-moi, dit-il, de manière que mon visage regarde l'ennemi. » Au défaut de croix, il baise la croix de son épée ; n'ayant point de prêtres, il se confesse à son écuyer ; il console ses domestiques, ses amis ; et, craignant qu'ils ne tombent au pouvoir des Espagnols, il les supplie de lui épargner ce surcroît de douleur. Les ennemis, maîtres du champ de bataille, viennent à leur tour auprès de lui, verser des larmes d'admiration et de regrets ; le marquis de Pescaire oublie sa victoire pour accourir à son secours ; teint du sang des Français, le connétable de Bourbon s'attendrit à la vue de ce héros expirant : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit Bayard ; mais vous, qui combattez contre votre roi et contre votre patrie ! Peu de minutes après avoir proféré ces belles paroles, il expira à l'âge de quarante-huit ans. Bayard mourut pauvre, et ne laissa qu'une fille naturelle, dont sa famille prit soin. La générosité et le désintéressement étaient ses deux vertus dominantes. Après la victoire, il distribuait tout le butin à ses soldats, et partageait entre eux la rançon des prisonniers qu'il avait faits de sa main. Sa *Vie*, écrite d'abord par son secrétaire, successivement corrigée, remise en langue moderne, refaite sur un nouveau plan, a été imprimée un grand nombre de fois. La meilleure est celle publiée en 1760 par Guyard de Berville ; elle a eu beaucoup d'éditions. Bayard a fourni le sujet d'un *poëme épique* à M. Dureau de Lamalle, fils du traducteur de Tacite, etc.

BAYARD (J.-B.-Franç.), avocat et jurisconsulte, né à Paris, le 24 juin 1750, entreprit en 1776, avec Camus, de rectifier la collection de *jurisprudence* de Denisart, dont il a paru 9 vol. in-4°, qui attestent le mérite des coopérateurs. Il remplit successivement pendant six ans avec talent et impartialité le poste difficile d'accusateur public, de juge et commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, et mourut le 2 août 1800.

BAYARD (Jean), né en 1738, dans l'état de Maryland, prit une part active à la guerre de l'indépendance, dont le résultat fut l'affranchissement des colonies anglaises de l'Amérique. Il fut successivement orateur public et législateur, membre du congrès de New-York et juge de la cour des plaids communs, et mourut à New-Brunswick, en 1807.

BAYE (François **BERTHELOT** marquis de), lieutenant général des armées du roi, commandant à Lunéville, mort le 5 septembre 1776, a publié *la Campagne du maréchal de Créqui en* 1677, Lunéville, 1761, in-8°.

BAYEN (Pierre), pharmacien, né à Châlons-sur-Marne, en 1725, vint à Paris, en 1749, et fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Il travailla quelque temps dans le laboratoire de Chamousset, et le gouvernement le chargea, avec Venel, d'analyser toutes les eaux minérales de France. En 1755, il suivit, comme pharmacien en chef, l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit de grands services. Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne, pendant la guerre de sept ans. A la paix, il reprit son travail sur les eaux minérales, et publia, en 1765, l'*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon*. Il fit imprimer, en 1778, un *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths* et publia en commun avec Charlard, *Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement*, Paris, 1781, in-8°. Leonhardi le traduisit en allemand, en 1784, Leipzig, in-8°. Il fut reçu à l'Institut à l'époque de sa formation, et mourut à Paris, en 1798, à l'âge de soixante et treize ans. On a recueilli ses *Opuscules chimiques*, 1798, 2 vol. in-8°.

BAYER (Jean), né à Augsbourg vers la fin du 16e siècle, exerça le ministère évangélique en différents endroits avec un zèle ardent qui lui attira de fâcheuses affaires, et se distingua dans l'astronomie, ce qui lui valut d'être anobli, en 1669, par l'empereur Léopold. On lui doit un excellent ouvrage intitulé : *Uranometria*, publié en 1603, dont il donna en 1627 une seconde édition, considérablement augmentée, sous ce titre : *Cœlum stellatum christianum*, réimprimée à Ulm en 1723, in-fol. C'est une description des constellations, accompagnée de cartes célestes ; il y marque les étoiles de chaque constellation par des lettres grecques.

Digitized by Google

BAYER (Théophile-Siegfroi), petit-fils du précédent, né en 1694, à Kœnigsberg. Son goût pour les langues orientales le porta à apprendre même le chinois. Il voyagea en Allemagne et revint en 1717 dans sa patrie, pour y être bibliothécaire. En 1726, appelé à Pétersbourg, il y occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines. Il se disposait à retourner en Allemagne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 21 février 1738. Ceux de ses nombreux ouvrages les plus connus sont : *Musæum Sinicum*, Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8° ; il contient plusieurs grammaires et traités chinois ; *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata*, Pétersb., 1734, in-4° ; *Historia congreg. cardin. de propagandâ fide*, 1721, in-4°, satire violente et injuste contre l'Église romaine. Ses autres écrits sont dans les *Acta eruditorum* et les *Mémoires* de l'Académie de Pétersbourg.

BAYER (François-Pérez), antiquaire et érudit espagnol, né à Valence en 1711, chanoine trésorier à la cathédrale de Tolède, précepteur des infants sous Charles III, et conservateur de la bibliothèque de Madrid, s'appliqua surtout aux antiquités orientales. On lui doit les *catalogues* des manuscrits des bibliothèques de Tolède, 1755, et de l'Escurial, 1760. *De nummis hebræor. samaritanis*, Valence, 1781, in-4°, plein d'érudition. Il eut beaucoup de part à la traduction de Salluste en espagnol par don Gabriel, son élève, la meilleure en cette langue, 1772, in-fol. Le roi le récompensa de ses travaux et de son zèle pour la science par la place de conseiller des chambres. Il mourut le 26 janvier 1794.

BAYER DE BOPPART (Thierri), évêque de Metz en 1365 ; après avoir terminé à l'amiable les discussions élevées entre les bourgeois et son prédécesseur, il combattit contre le duc de Milan avec Charles IV, et fut l'ambassadeur de ce dernier à la cour de Rome. De nouveaux démêlés avec la bourgeoisie qu'il excommunia le 20 juin 1373, des querelles avec le clergé qu'il voulait réformer, des guerres contre les ducs de Lorraine et de Bar troublèrent le reste de l'existence de ce prélat qui mourut le 10 janvier 1384.

BAYER DE BOPPART (Conrad), évêque de Metz en 1415, de la même famille que le précédent, détruit les brigands qui infestaient le pays, fait un accommodement entre les Messins et le duc de Lorraine, prend le parti de René d'Anjou contre Antoine de Vaudémont, est fait prisonnier et paye sa liberté 10,000 saluts d'or. En 1438 quand René d'Anjou porta les armes en Italie, Bayer fut chargé avec Erard du Chatelet de gouverner les deux duchés. La Lorraine et le pays messin essuyèrent les ravages du comte de Vaudémont, des écorcheurs, etc. Bayer contracta des emprunts, et, à la suite d'une forte crise financière, jeta quelques tailles sur les États de René. Celui-ci indisposé contre l'évêque de Metz le fait arrêter, battre jusqu'au sang, et conduire en chemise sur une haquenée jusqu'à Condé-sur-Moselle, où on le retient prisonnier deux mois et demi. Les Messins lui firent une réception triomphale, l'aidèrent à acquitter les dettes, et se liguèrent avec lui en 1439 et 1440 pour le venger du duc de Lorraine. Bayer mourut à Metz le 20 avril 1459 ; il avait consacré ses dernières années aux arts et aux artistes qu'il appela auprès de lui.

BAYER (André), organiste de l'église cathédrale de Wurzbourg, naquit à Gesenheim en 1810, et mourut en 1749, avec la réputation d'un des plus grands organistes de l'Allemagne. Ses compositions se sont perdues.

BAYER (Jacques), excellent organiste à Kuttenberg en Bohême, remplissait ses fonctions de 1783 à 1807. Il a écrit beaucoup de pièces d'orgue restées manuscrites.

BAYEUX (George), né vers 1752, se distingua d'abord comme avocat à Caen, sa patrie, et ensuite à Rouen, et publia en 1785-88, une traduction en prose des *Fastes* d'Ovide, 4 vol. in-8°, estimée ; *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787 ; *Essais académiques*, 1785, etc. Nommé premier commis des finances sous Necker, puis commissaire du roi et procureur général syndic du département du Calvados, il fut mis en prison et massacré, par le peuple de Caen, le 6 septembre 1792, comme complice des ministres Montmorin et de Lessart.

BAYLE (François), médecin et professeur à l'université de Toulouse, où il mourut le 24 septembre 1709, âgé de 87 ans. Ses ouvrages sont : *Systema generale philosophiæ ; Tractatus de apoplexiâ ; Dissertationes medicæ, physicæ*, etc. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1701, 4 vol. in-4°.

BAYLE (Pierre), né au Carlat le 18 novembre 1647, donna de bonne heure des preuves d'une mémoire surprenante et d'une singulière vivacité d'esprit. Sa passion pour l'étude faillit lui coûter la vie, et sa santé en fut affaiblie pour le reste de ses jours. Étant allé à Toulouse pour y faire sa philosophie chez les jésuites, il se décida à changer de religion, et, après dix-sept mois de catholicisme, rentra secrètement dans la communion protestante. Pour se soustraire au bannissement perpétuel, peine des relaps, il se rendit à Genève et de là à Coppet où le comte de Dhona lui confia l'éducation de ses fils. Il rentra en France, et s'alla établir à Rouen comme précepteur, s'en ennuya bientôt et vint à Paris. Il obtint au concours la chaire de philosophie de Sédan en 1675, et, lors de la suppression de cette académie en 1681, fut appelé pour remplir la même chaire à Rotterdam où il procura au ministre Jurieu la chaire de théologie. Des rivalités d'écrivain allumèrent la haine de Jurieu qui parvint, à force de dénonciations, à faire perdre sa place à Bayle en 1693. Il se livra entièrement à la composition de son *Dictionnaire historique et critique*, 2 vol. in-fol., 1696. Une nouvelle persécution, suscitée par Jurieu contre cet ouvrage, provoqua la censure du consistoire, et Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait : mais il aima mieux satisfaire le public que ses juges, et son livre resta le même à très-peu de chose près. De nouveaux ennemis s'élevèrent contre lui, on le représenta comme partisan secret de la France et, sans l'amitié de lord Shaftesbury, on l'aurait peut-être banni des sept Provinces-Unies en 1705. Depuis longtemps sa poitrine était échauffée ; elle s'enflamma ; il ne voulut pas appeler les recours de l'art contre une maladie qu'il disait héréditaire. Il mourut le 28 septembre. Bayle était tendre et officieux ; son commerce était facile et doux ; il recevait avec reconnaissance les avis, ne commit jamais d'excès et ne trouva de plaisir que dans le travail : il travailla 14 heures par jour jusqu'à 40 ans et avouait que depuis l'âge de 20 ans il n'avait pas eu un instant de loisir. La meilleure édition du *Dictionnaire* de Bayle après

Digitized by Google

celle de Rotterdam, 1720, est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. Ses œuvres diverses ont été recueillies par Desmaiseaux, la Haye, 1727. M. Beuchot a donné une bonne édition du *Dictionnaire* avec des notes, Paris, 1821, 16 vol. in-8°.

BAYLE ou **BAILLE** (Pierre), né à Marseille, administrateur des Bouches-du-Rhône, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut envoyé en mission dans le Midi, se trouvait à Toulon lors du supplice du malheureux abbé de Bastard, et prit beaucoup de part à sa condamnation. Lorsque Toulon tomba au pouvoir des Anglais, Bayle fut arrêté, emprisonné et massacré par la populace sous les yeux de son père. Robespierre le jeune fit à cette occasion un discours à la Convention dans lequel il déclara que Bayle s'était succidé pour ne pas mourir des mains des ennemis de la république. On le décréta martyr de la liberté et on accorda une pension à sa veuve. — Son père, nommé directeur de la poste aux lettres de Marseille, y est mort en 1812.

BAYLE (Moïse), né dans le Languedoc vers 1760, officier municipal à Marseille, député à la Convention en septembre 1792, vota la mort du roi et l'exécution dans les 24 heures. Envoyé à Marseille avec Boisset, il en fut expulsé par le parti de la Gironde, fut un des plus acharnés à la poursuite de ce parti, concourut à la formation de l'armée révolutionnaire, devint membre du comité de sûreté générale et président de la Convention nationale. Bayle se montra l'un des plus zélés soutiens du système de la terreur, et lorsqu'il fut question de décréter l'accusation de Collot d'Herbois, Barrère et les autres membres des anciens comités, il déclara qu'il voulait partager leur sort. Après la révolte du 1er prairial (mai 1795), Bayle fut décrété d'accusation et sommé de se rendre en prison. Il n'obéit pas, fut amnistié par la loi du 3 brumaire, obtint de Bourguignon un petit emploi dans la police. Ayant continué d'être lié au parti des démagogues, il fut compris dans la proscription du 3 nivôse (en 1800), et depuis cette époque forcé de vivre éloigné de Paris; il termina ses jours dans la misère vers 1815. Il avait publié en 1795 des *Lettres à Fréron*.

BAYLE (Gaspard-Laurent), médecin, né au Vernet, village des montagnes de la Provence, le 18 août 1774. Il voulait d'abord se consacrer à l'état ecclésiastique, mais il craignit de n'être pas assez parfait pour remplir les devoirs imposés aux prêtres et se fit avocat. Quoiqu'il n'eût que 19 ans, ses concitoyens le nommèrent secrétaire de l'administration du district de Digne et, en cette qualité, chargé de haranguer Barras et Fréron envoyés par la Convention, il leur dit qu'avant de les féliciter de leurs services on attendrait qu'ils en eussent rendu. Ses parents, alarmés de sa hardiesse, le firent partir pour Montpellier, et il se trouva ainsi conduit par hasard à étudier la médecine. Ses cours terminés, il alla aux armées, revint à Paris en 1798, et s'y fit recevoir docteur en 1801. Six ans après, nommé médecin de la Charité, et envoyé comme médecin par quartier en Espagne par Napoléon, il revint en France et se livra assidûment à la politique. Il mourut le 11 mai 1816, laissant, outre des articles remarquables dans les journaux de médecine de Paris et dans le Dictionnaire des sciences médicales, *Considérations sur la nosologie*, etc., suivies de l'*Histoire* de la pustule maligne, Paris; 1802; *Recherches sur les phthisies pulmonaires*, production du premier ordre qui établit la réputation de l'auteur.

BAYLES (Guill.), médecin écossais, après avoir été reçu docteur à Édimbourg, se fixa à Bath, où il s'engagea dans de si grandes discussions avec ses confrères qu'on ne le consulta plus. Alors il quitta l'Angleterre et se fixa à Berlin, où Frédéric le Grand le fit son médecin. Il est mort dans cette ville en 1787. Le docteur Bayles a écrit en anglais : *Essai sur les eaux de Bath*, *Description historique de l'hôpital de Bath*.

BAYLEY (Anselme), théologien anglican, mort à Oxford en 1794. On a de lui : l'*Ancien Testament*, en anglais et en hébreu, avec des commentaires, 4 vol. in-8°; des *Grammaires hébraïque, anglaise*; des *Statuts* religieux pour les *Églises juive et chrétienne*, etc.

BAYLEY (Nicolas), écrivain anglais, est auteur d'un *Dictionnaire étymologique universel de la langue anglaise*, estimé, Lond., 1753, in-fol., augmenté par J. N. Scott.

BAYLY (Gauth.), médecin d'Oxford, mort en 1592, a donné : *Traité des maladies des yeux*.

BAYLY (Louis), prélat anglais du 17e siècle, né à Caermarthen, ville du pays de Galles, étudia à Oxford, et fut successivement ministre d'Evesham dans le comté de Worcester, vers l'an 1611, chapelain de Jacques Ier, et évêque de Bangor en 1616. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur; mais il est encore plus célèbre comme auteur d'un livre intitulé : *la Pratique de piété*, réimprimé pour la 59e fois en 1734, in-8°, traduit en gallois, et, en 1633, en français. L'évêque de Bangor fut, le 15 juillet 1621, enfermé quelque temps dans la prison de la Flotte, pour avoir eu peut-être quelque part aux représentations du parlement contre le mariage projeté du prince Henri avec l'infante d'Espagne. Il mourut en 1632.

BAYLY (Thomas), fils du précédent, théologien anglais, suivit pendant la guerre civile la cause de Charles Ier, passa en France après la mort de ce prince, retourna en Angleterre, où il publia quelques écrits qui le firent enfermer à Newgate, et mourut catholique en Italie en 1657. On a de lui : *Conférences de religion entre Charles Ier et Henri, marquis de Worcester*, en 1646; *De la rébellion des sujets envers leurs rois*, en français, Paris, 1653, in-8°, etc.

BAYLY (Jean), ministre éloquent de Boston, mourut en 1698, dans cette ville, où il avait éprouvé de grandes persécutions.

BAYNE, capitaine de vaisseau anglais, est l'inventeur d'une nouvelle pièce d'artillerie pour la marine militaire, appelée depuis *caronade*, et fut tué en 1782, dans le combat entre le comte de Grasse et l'amiral Rodney.

BAYON (Jean de), chroniqueur estimé du 14e siècle, a sans doute pris son nom de Bayon, du bourg sur la Moselle où il reçut le jour. Vers 1326 il se retira dans l'abbaye de Moyenmoutier (Vosges), et écrivit l'histoire de cette abbaye et celle du comté de Vaudémont.

BAYR (George), virtuose sur la flûte, né en 1773 à Bœmishbrod, dans la basse Autriche et mort à Vienne en 1833, a joui d'une grande réputation et a laissé des *concertos*, des caprices, des airs variés et une méthode pour la flûte.

Digitized by Google

BAYRAS, Arabe, ami de Mahomet, devint son maître pour sa doctrine.

BAYRO (Pierre de), médecin italien, né à Turin en 1468, fut premier médecin de Charles II, duc de Savoie, et mourut en 1558. Ses ouvrages sont : *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*, 1507, in-fol.; *Lexipyretæ perpetuæ quæstionis et annexorum solutio*, 1512, in-fol.; *De medendis humani corporis malis enchiridion*, 1563, in-8°.

BAZAINE, né dans un village près de Metz, au milieu du 18e siècle. Après avoir exercé l'état de vigneron auquel se livraient ses ancêtres, il épousa la cause révolutionnaire, se montra dans les clubs, et vint à Paris où il publia les ouvrages suivants : *Métrologie française, ou traité du système métrique*, Paris, 1802; *Cours de stéréométrie appliquée au jaugeage*, 1806; *Nouveau transformateur des poids et mesures; Cours de géométrie pratique, etc.* Bazaine était revenu dans son pays où son fils, général major en Russie, lui avait acheté une jolie propriété, lorsqu'il mourut vers l'année 1820.

BAZANCOURT (le baron Jean-Baptiste-Marin-Antoine LECAT de), général français, né le 19 mars 1767 au Val de Molle (Oise), entra à l'école militaire en 1775, fut nommé sous-lieutenant en 1784, lieutenant en 1791, capitaine l'année suivante, et fit en cette qualité la campagne d'Italie en 1796 et celle d'Égypte en 1798. Il fut blessé d'un coup de pierre à l'assaut de Saint-Jean d'Acre. Colonel du 4e régiment d'infanterie en 1801, il commandait ce corps à Paris en mars 1804, et fut désigné comme un des membres de la commission chargée de juger le duc d'Enghien. Peu après il reçut le titre de baron, et celui de commandant de la Légion d'honneur à la suite de la bataille d'Austerlitz; fit en 1806 la campagne de Prusse et fut nommé général de brigade le 6 mars 1808; prit le commandement de Hambourg, revint à Paris en 1809, fut mis à la retraite en 1814, reprit du service pendant les cent jours et cessa d'être employé à la deuxième restauration. Il mourut à Paris le 18 janvier 1830.

BAZARAD, prince d'origine slave, régnait sur la Valachie en 1330; c'est le premier vayvode de cette province dont l'histoire ait parlé. Deux seigneurs, vassaux de Charles Robert, roi de Hongrie, engagèrent ce prince à attaquer Bazarad, espérant s'emparer de la Valachie pour leur propre compte. Bazarad offrit des concessions qui ne firent qu'irriter le roi : ses troupes continuèrent leur marche, et, vaincues par la fatigue et la faim, sollicitèrent du vayvode la faveur de pouvoir reprendre le chemin de la Hongrie. Bazarad feignit d'y consentir, fit occuper les montagnes que les Hongrois devaient traverser, et dès qu'ils y furent engagés, les Valachiens en firent un horrible massacre à coups de flèches. Bazarad régna tranquille depuis, et transmit sa couronne à sa postérité.

BAZARD (Amand), l'un des deux premiers *Pères suprêmes* de la religion saint-simonienne, né à Paris en 1791, se battit bravement en 1814 dans une compagnie de la garde nationale et fut décoré de la Légion d'honneur. Il vécut pendant plusieurs années d'un emploi assez modique à la préfecture de la Seine, division de l'octroi. A cette époque se formèrent les liens politiques de Bazard avec ceux qui l'aidèrent à fonder la loge des Amis de la vérité, et bientôt après la Charbonnerie française. C'est à lui que fut confiée en 1820 la direction civile du complot de Béfort. Compris au nombre des condamnés coutumaces, il se rendit dans l'Ouest; et de retour à Paris, forcé de changer de nom pour dépister la police, il se réunit en 1825 à l'école saint-simonienne. En 1830, il fit imprimer, de concert avec Enfantin, sous le titre de : *Religion saint-simonienne*, une *Lettre à M. le président de la chambre*, dans laquelle ils expliquaient leur doctrine d'association, de répartition du fonds social d'après les capacités, etc. Cette doctrine trouva des adeptes qui vendirent leur patrimoine et en versèrent le prix tout entier dans la caisse de la rue Taitbout. Bazard et son copontife ajoutèrent à leurs prédications des publications de livres distribués gratis, s'emparèrent du *Globe*, journal littéraire distribué gratis par leurs soins. Cette distribution gratuite coûtait aux deux *Pères suprêmes* 100,000 francs par an, et dura près de trois ans; le dernier n° du *Globe* parut le 20 avril 1832. Mais la division s'était introduite dans le sanctuaire et Bazard, après un débat ouvert en présence de tous les saints-simoniens, avait été déposé de sa quote-part de pontificat à la fin de novembre 1831. Le père Enfantin se retira à Ménilmontant avec quarante de ses *fils*. La police s'opposa aux exhibitions des néo-religionnaires et le tout dégénéra en un procès suivi d'une condamnation à la prison et à l'amende, prononcée le 29 août 1832. Bazard, qui eût figuré aussi dans ce procès, venait de mourir, âgé de 40 ans à Courtry, près de Montfermeil, le 29 juillet 1832.

BAZIN (Claude), né à Paris, reçu docteur en 1574, professeur de pharmacie en 1584, mourut en 1612.

BAZIN (Simon), fils du précédent, reçu docteur en 1598, fut professeur de la Faculté en 1601, élu son doyen en 1638, et présida, en cette qualité, au choix de la nourrice qui a élevé Louis XIV.

BAZIN (Denis), fils du précédent, reçu docteur en 1630, fut nommé, l'année suivante, professeur en chirurgie au collége royal.

BAZIN (Guillaume), des environs de Chartres, reçu docteur en 1466, élu doyen en 1472, mourut en 1500. C'est sous son administration que fut bâtie l'ancienne école de médecine, rue de la Bûcherie à Paris, et Bazin prêta à cette compagnie une somme fort considérable pour continuer ce bâtiment.

BAZIN, né à Rouen en 1673, mort à Paris en 1734, supérieur de la communauté de St.-Hilaire, a publié quelques ouvrages de dévotion, entre autres les *Exercices du pénitent*.

BAZIN (Nicolas), graveur au burin, né à Troyes vers 1656, s'établit à Paris, où il grava lui-même, mais fit graver en bien plus grand nombre des estampes, toutes in-4°, format que l'on appelle encore de son nom un *bazin*. Les estampes de son fonds consistent en portraits et en sujets de dévotion.

BAZIN (Gille-Augustin), médecin de Strasbourg, né à Paris, correspondant de l'Académie des sciences, mourut en 1754. Ses écrits les plus remarquables sont : *Histoire naturelle des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire des insectes*, ibid., 1748. — Son frère aîné a donné *Traité sur l'acier de l'Alsace*, 1737, in-12.

BAZIN (Jacques-Rigomer) naquit au Mans en 1771,

Digitized by Google

embrassa avec ardeur les principes de la révolution, enthousiasma la jeunesse du Mans et eut l'honneur de voir ses amis désignés du sobriquet de *Bazinistes*. Le député Garnier, envoyé par la Convention dans la Sarthe, fit arrêter Bazin qui s'opposait à ses mesures arbitraires et l'envoya à Paris où il fut acquitté, mais ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Rentré en triomphe dans sa patrie, Bazin établit un journal dont les principes déplurent au Directoire, qui le fit supprimer. Bazin vint à Paris, et y publia un autre journal qui fut également supprimé bientôt après. Un an après il était à la tête d'un pensionnat à Versailles et échouait dans cette entreprise après un an d'exercice. Il publia des écrits périodiques et semi-périodiques, se lia avec Mallet et fut emprisonné comme complice et non révélateur du complot. Obligé après sa mise en liberté de prendre Rouen pour résidence, Bazin se cacha, fut découvert et enfermé à Ham dont il sortit en 1814. Il marcha sous les drapeaux de Napoléon pendant les cent jours, se rendit ensuite à Orléans, où il fit imprimer une adresse pour exciter une insurrection contre les ennemis cantonnés dans le pays. Il eut de ce fait un procès à soutenir et fut acquitté. Il retourna au Mans et publia des brochures au prix de 15 à 20 centimes qui provoquèrent contre lui des mesures rigoureuses de la police. En 1820 il fit jouer au Mans *Jacqueline d'Olzbourg*, mélodrame qui avait eu des succès à l'Ambigu à Paris en 1803. A la septième représentation, un jeune officier vient près de Bazin, l'insulte, le provoque en duel. Bazin blessé à mort expire le 20 janvier 1820. Outre ses pamphlets réunis sous ce titre : *le Lynx et suite du Lynx*, on a de Bazin : *Charlemagne*, tragédie en 5 actes, 1807 ; *Lettres françaises*, 1807 ; *Lettres philosophiques*, 1814 ; *Séide*, nouvelle, 1816 ; *Voltaire et Rousseau*, 1817.

BAZIN. *Voyez* **BASIN.**

BAZINGHEN ou **BASINGHEN** (François-André **ABOT** de), savant nummographe, naquit en 1711, dans le Boulonnais, d'une famille d'origine anglaise. Il se fit recevoir avocat au parlement. En 1741 il fut pourvu de la charge de conseiller-commissaire à la cour des monnaies qu'il exerça pendant trente ans. S'étant démis de cette charge, il alla habiter Boulogne avec sa famille, et continua de se livrer à la culture des lettres et à son goût pour la recherche des anciens monuments historiques. Bazinghen mourut en 1791. On a de lui : *Traité des monnaies, en forme de dictionnaire*, Paris, 1764, 2 vol. in-4°, le meilleur et le plus complet que nous ayons sur cette matière ; *Tables des monnaies courantes dans les quatre parties du monde*, ibid., 1776, in-16 ; *Recherches historiques concernant la ville de Boulogne-sur-mer*, 1822 ; *Les aventures du comte de Vineville et d'Ardelise, sa fille*, ibid., 1822, in-8°, roman historique.

BAZIRE (Claude), né en 1764, d'un négociant de Dijon, voulut d'abord embrasser l'état ecclésiastique ; puis, s'étant fait recevoir avocat, il devint commis aux archives des états de Bourgogne. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra partisan très-zélé, et fut nommé administrateur de district, puis, député à l'assemblée législative. Ses accusations contre la cour firent décerner contre lui, par le juge de paix Larivière, un *mandat d'amener*, qui coûta la vie à ce magistrat, lors des massacres de septembre 1792. Bazire devint membre de la Convention, fit partie du comité de sûreté générale, et alla en mission à Lyon, où il destitua la municipalité, qu'il remplaça par des partisans de Châlier. Enveloppé dans la chute du parti de Danton, il périt sur l'échafaud, le 5 avril 1794, à l'âge de trente ans.

BAZIUS (Jean), évêque de Wexiœ, né en 1581, mort en 1649, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, en latin, Lincoping, 1642, in-4°. Il laissa trois fils qui héritèrent de ses talents ; Jean, archevêque d'Upsal, auteur de quelques écrits théologiques ; Éric, qui se distingua dans la carrière militaire ; Benoit, précepteur de Charles-Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de Charles X.

BAZMAN et **COBAD**, guerriers célèbres en Orient, décidèrent dans un combat singulier de la victoire entre les armées d'Afraiab, roi du Turkestan, et de Noudhar, dernier roi de la première dynastie persane.

BAZOCHE, avocat du roi au bailliage de St.-Mihiel, fut député du tiers état de Bar-le-Duc aux états généraux en 1789, et de la Meuse à la Convention en 1792, secrétaire du conseil des Anciens en 1797, avocat général à la cour de Nancy, député à la chambre de 1815, et mourut en 1817. Il avait voté pour l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI.

BAZVALEN (Jean de), un des principaux chevaliers de la cour de Jean IV, duc de Bretagne, sauva les jours du connétable de Clisson, en donnant le temps au remords de se faire entendre à l'âme de son souverain.

BAZZANI (Mathieu), médecin, secrétaire et ensuite président de l'Institut de Bologne, naquit en cette ville le 16 avril 1674. Il y étudia la botanique et la médecine, et y prit ses degrés en 1698. Il fut nommé à une chaire de médecine, qu'il remplit avec distinction. Il mourut à Bologne, le 29 décembre 1749. On a de lui : des *Expériences sur le moyen de colorer les os des animaux, en leur faisant manger de la racine de garance*, et un ouvrage de médecine légale, intitulé : *De ambiguè prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ*, Bologne, 1742, in-4°.

BAZZAS, auteur arabe de plusieurs ouvrages sur la religion de Mahomet.

BAZZIAVELLI (A. R. D. Z.), compositeur italien du milieu du 17e siècle, a fait imprimer plusieurs œuvres de messes et de motets, à Cologne, en 1668 et 1669.

BAZZICALVA (Ascagne Marie), médecin de Lucques au commencement du 18e siècle, adopta la plupart des explications de Borelli, et publia en faveur de la secte iatro-mathématicienne : *Novum systema medico Mechanicum*, etc., Parme, 1701. Il faisait dépendre toutes les maladies de l'augmentation ou du ralentissement de la fermentation.

BAZZINO (François), théorbiste et compositeur, né vers 1600 à Lovero, dans l'État vénitien, et mort à Bergame le 15 avril 1660, a publié des sonates pour théorbe, des *canzonettes* à voix seule, et un oratorio : *La rappresentazione di S. Orsola*.

BAZZINO (Natale), frère aîné du précédent, mort en 1639, a fait imprimer des *Messes* et des *Motets*.

BÉ. *Voyez* **LEBÉ.**

BEACH (Jean), ministre de Newtown (Connecticut).

Digitized by Google

a publié le *Devoir de l'amour de nos ennemis,* 1738; *Recherches sur l'état des morts,* 1735.

BEALE (Marie), peintre, née en 1632 au comté de Suffolk en Angleterre, fut élève de Pierre Lély, fameux peintre de portraits sous Charles II, peignit ceux de plusieurs personnages de son temps, et mourut en 1697.

BEARD (J.), comédien et chanteur anglais, mort en 1768, a joui de quelque réputation. Il avait épousé la veuve de lord Édouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune.

BÉARDÉ DE L'ABBAYE, économiste, mort en 1771, est auteur de *Dissertations* et d'*Essais sur l'agriculture.* Il a de plus traduit de l'italien de Vignoli : *la Félicité publique considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres,* 1770, in-12.

BEATILLO (Antoine), de Bari, dans le royaume de Naples, y naquit le 22 novembre 1570. Il entra chez les jésuites à dix-huit ans, y enseigna les belles-lettres, l'hébreu et l'Écriture sainte, s'adonna pendant plusieurs années à la prédication, et mourut à Naples le 7 janv. 1642. Il a laissé plusieurs *Vies de saints* écrites en italien; *la Storia della città di Bari,* Naples, 1637, in-4°.

BEATON (David), archevêque de Saint-André en Ecosse et cardinal, né en 1494, chancelier du petit sceau, se signala par son zèle contre les protestants, qui l'assassinèrent vers 1542.

BEATON (Jacques), neveu du précédent, né en 1530, en Écosse, fut archevêque de Glascow à 25 ans, passa en France en 1560, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de la cathédrale. Il écrivit une *Histoire d'Écosse,* restée manuscrite, et mourut à Paris en 1603.

BEATRICE (Nicolas), **BEATRICI** ou **BEATRICETTI**, naquit à Lunéville vers 1507, fit le voyage de Rome et travailla dans la manière d'Augustin Vénitien, chez lequel il fut admis en 1532. Il revint en Lorraine vers 1558, retourna à Rome en 1559 et vivait encore en 1562. On cite de lui : *le Jugement dernier; Joseph expliquant ses songes à ses frères,* etc.

BÉATRIX (Sainte), étranglée en prison pour avoir retiré du Tibre et donné la sépulture aux corps de ses deux frères St. Simplice et St. Faustin décapités sous Domitien, l'an 303 de J. C. L'Église honore ces trois martyrs le 29 juillet.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, veuve de Boniface III, gouverna comme tutrice de ses enfants les vastes fiefs qu'il possédait en Lombardie et en Toscane. Ayant épousé en secondes noces Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, elle fut arrêtée en 1055 par ordre de l'empereur Henri III, son ennemi; mais elle recouvra sa liberté deux ans après, et continua de régner conjointement avec la fameuse comtesse Mathilde, sa fille, jusqu'à sa mort arrivée le 18 avril 1076.

BÉATRIX, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa en 1156 l'empereur Frédéric I^er^, auquel elle apporta en dot une partie de la Bourgogne et la Provence; et elle alla rejoindre son époux en Italie avec une armée, qui fit le siége de Crême. Cette princesse mourut à Spire en 1185.

BÉATRIX de Provence, fille de Raimond-Bérenger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII, qui fut ensuite roi de Naples et de Sicile; elle fut couronnée à Rome en 1265, et mourut peu après.

BÉATRIX de Savoie, mère de la précédente, fonda en 1248 un couvent de dominicains, près de Sisteron, et une commanderie de Malte.

BEATRIX de Portugal, épousa en 1521 Charles III, duc de Savoie, et fut célèbre par sa beauté.

BÉATRIX, fille de Ferdinand, roi de Naples et d'Aragon, fut la deuxième épouse de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Le mariage se célébra à Naples le 15 septembre 1475, le roi étant représenté par les magnats; et la princesse n'arriva aux frontières qu'en octobre 1476. Couronnée le 12 décembre suivant à Albe royale, Béatrix contribua beaucoup aux progrès des arts et des sciences en Hongrie; mais comme elle ne donnait pas d'héritier à son époux, Mathias porta son attention sur Jean Corvin, son fils naturel. Béatrix, qui se flattait qu'à la mort de Mathias, elle aurait pu donner le sceptre avec sa main à celui qu'elle choisirait, conçut de l'ombrage, et forma un parti contre Jean Corvin. Mathias résista cependant à toutes les instances de Béatrix pour la faire reconnaître reine de Hongrie, s'il venait à mourir. Les discussions à ce sujet duraient encore lorsque le roi se trouva mal tout à coup et expira en poussant des cris affreux. L'archiduc Maximilien s'étant mis sur les rangs, Béatrix lui offrit sa main; il la remercia. Elle se jeta dans le parti de Vladislas Jagellon qui fut élu, et feignit de vouloir épouser la reine si la diète ne s'y opposait pas. La diète s'y opposa, bien que sollicitée par la cour de Naples. Béatrix alors envoya à Naples une partie des joyaux de la couronne, empoisonna le commandant de Zeng en Dalmatie qui les avait saisis pour les porter au roi, quitta la Hongrie, passa trois ans à Vienne et alla mourir à Ischia dans la retraite en 1508.

BEATSON (Robert), laborieux compilateur, né en 1742, à Dysart, dans le comté de Fife, en Écosse, parcourut d'abord la carrière des armes, et servit en 1757 dans une expédition sur les côtes de France. Il prit part, en qualité de lieutenant, à l'attaque de la Martinique, et à la prise de la Guadeloupe. Retiré en 1766, il resta à la demi-solde pendant toute la guerre d'Amérique, et mourut à Édimbourg, le 23 janvier 1818. On lui doit : *Index politique des histoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,* 1786; *Mémoires navals et militaires de la Grande-Bretagne,* 1790, 3 vol. in-8°, etc.

BEATTIE (Jacques) naquit le 5 novembre 1735, à Laurencekirk, en Écosse. Son père était simple fermier, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à la poésie : on conserve encore dans sa famille quelques pièces de vers de sa composition. Jacques Beattie le perdit à l'âge de 7 ans, et fut laissé sous la protection de son frère aîné, David Beattie. Les progrès de Jacques à l'école de Laurencekirk, et la réputation qu'il y acquit comme poëte, déterminèrent David, malgré la modicité de sa fortune, à conduire son frère, alors âgé de quatorze ans, à Aberdeen, pour le mettre à portée d'y obtenir une bourse dans l'université. Ses études finies, Beattie prit ses degrés, et retourna, âgé de dix-huit ans, à Laurencekirk. Il fut successivement maître d'école à Fordoun, et professeur à l'école de grammaire latine instituée à Aberdeen. Après quelque temps de séjour à Aberdeen, ses amis l'engagèrent à publier un recueil de ses poésies.

Digitized by Google

Elles furent annoncées par souscription, en 1760, et parurent en 1761 à Londres. Ses amis obtinrent pour lui, en 1760, la chaire de professeur de philosophie au collége Mareschal ; mais les études de Beattie s'étaient si peu tournées vers cette partie de l'enseignement, que, la première année, sans les manuscrits de son prédécesseur, il lui aurait été difficile de se tirer de son cours. Il paraît même, qu'excepté quelques sermons prononcés pendant son séjour à Fordoun, où il avait suivi les études de théologie, les seuls morceaux qu'il eût écrits en prose se bornaient à la préface du recueil de ses poésies et à quelques notes de sa *Traduction de Virgile ;* mais la nouvelle carrière qui s'ouvrait à lui ayant dirigé ses idées vers un but nouveau, il en fit l'objet de tous ses efforts. C'est aussi dans la philosophie morale et critique que Beattie s'est particulièrement distingué. En 1762, il composa son *Essai sur la poésie et la musique,* ouvrage très-estimé, et traduit en français, Paris, 1798, in-8°; en 1764, son *Essai sur le rire et les ouvrages de plaisanterie,* et, peu de temps après, son célèbre *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité,* ouvrage qui établit sa réputation, et auquel les circonstances donnèrent un grand intérêt en Angleterre et surtout en Écosse, où les écrits de Locke, et plus récemment ceux de Hume, avaient tourné les esprits vers les discussions philosophiques. L'ouvrage de Beattie était dirigé contre la doctrine de Locke, *des sensations, source unique de nos idées,* et contre le scepticisme de Hume. L'ouvrage de Beattie fit un grand effet d'abord en Écosse, et bientôt après en Angleterre, où son poëme du *Minstrel* (*le Ménestrel,* ou *les Progrès du génie*) obtint un très-grand succès, et attira plus particulièrement sur lui l'attention du public. En 1771, Beattie alla pour la première fois à Londres, où il fut accueilli avec distinction par lord Littleton, le docteur Johnson, Burke, lady Montague, etc. Il y revint en 1773, et fut alors présenté au roi, qui lui accorda une pension. En 1779, il publia, à l'usage des classes, une *liste de scotticismes,* au nombre d'environ deux cents, et, peu de temps après, parut son *Essai sur les songes.* En 1783, il publia sa *Théorie du langage,* un de ses meilleurs ouvrages, accompagné de trois Dissertations, sur *la Fable et le Roman,* sur les *Affections de famille,* et sur les *Exemples de sublime.* Il publia ensuite un *Traité sur l'évidence du Christianisme.* En 1790, il donna le premier volume de ses *Éléments de la science morale,* dont le second parut en 1793. En 1790, il publia à Édimbourg, les *OEuvres posthumes d'Addison,* en 4 vol., avec une préface de l'éditeur. Beattie s'était marié en 1766 ; il avait eu de ce mariage deux fils de la plus belle espérance ; il perdit l'un en 1790, à l'âge de vingt-deux ans, et le second en 1796, à l'âge de quinze ans. Ces deux pertes le plongèrent dans un état qui altéra sa santé ; il se retira entièrement du monde ; il se refusa même à la société de ses amis ; les trois dernières années de sa vie, il ne sortit point de sa chambre, et presque pas de son lit. Il mourut le 8 août 1803.

BEATTIE (Jacques-Hay), fils aîné du précédent, né à Aberdeen en 1768, était à 19 ans professeur de philosophie morale et de logique. Sa mort prématurée, arrivée en 1790, plongea dans le deuil la vieillesse de son père, qui publia ses *Mélanges* avec une *Notice* sur sa vie et son caractère, 1800.

BEATUS RHENANUS, savant allemand du 17e siècle, a publié l'*Histoire* de Velléius Paterculus et les *OEuvres* de Tertullien avec des notes.

BEAU. *Voyez* **LEBEAU**.

BEAUBREUIL (Jean de), avocat au présidial de Limoges, littérateur et poëte, dont on a une tragédie intitulée : *Atilie* (Atilius Régulus), Limoges, 1582.

BEAUCAIRE DE BÉGUILLON (François), évêque de Metz, né dans le Bourbonnais en 1514, fut d'abord précepteur du cardinal Charles de Lorraine, et le suivit au concile de Trente, où il se fit remarquer par la hardiesse et la liberté de ses opinions. Il se démit ensuite de son évêché, et se consacra dans la retraite à l'étude et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort, le 14 février 1591. On a de lui : *Rerum gallicarum commentarii ab anno* 1461 *ad annum* 1580, publié en 1625, in-fol., par Phil. Dinet, sieur de Saint-Romain.

BEAUCHAMP, célèbre danseur, mort en 1695, fut le maître à danser de Louis XIV, et compositeur des ballets de l'Opéra. J. J. Rousseau a fait l'éloge de ses talents chorégraphiques.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome, né à Vesoul le 29 juin 1752, après avoir suivi les leçons de Lalande au collége de France, se rendit en qualité de grand vicaire auprès de son oncle (Miroudot du Bourg), évêque et consul de France à Bagdad. Pendant la traversée ainsi que pendant un séjour de dix années, il transmit à Lalande des observations importantes, et lui envoya une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate sur une longueur de 300 lieues ; il en fit une de Babylone, détermina la situation de la mer Caspienne, et fournit à l'abbé Barthélemy des dessins de monuments, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des manuscrits arabes. Nommé consul à Mascate en Arabie, il rectifia la plupart des erreurs qui existaient dans les cartes de la mer Noire. Appelé en Égypte par le général Bonaparte, Beauchamp fit dans cette contrée des remarques qui sont consignées dans les *Mémoires* de l'institut du Caire. En se rendant à Constantinople pour y remplir une mission, il fut pris par les Anglais et livré aux Turcs, qui le retinrent pendant trois ans renfermé dans un château. Cette détention abrégea ses jours : il mourut le 19 novembre 1801, à son arrivée à Nice, au moment où il venait d'être nommé commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamp, correspondant de l'Académie des sciences, était membre de l'Institut. Une grande partie de ses ouvrages a été imprimée dans le *Journal des savants ;* Lalande en a donné la liste dans sa *Bibliographie astronomique.*

BEAUCHAMP (le marquis Charles-Grégoire de), né dans le Poitou, en 1731, cornette dans un régiment de cavalerie, à la bataille de Rosbach, y reçut quatorze blessures, obtint la croix de Saint-Louis, et parvint successivement au grade de maréchal de camp. Nommé député aux états généraux de 1789, il se rendit après la session dans le pays de Liége où il avait des propriétés ; obligé de s'éloigner, il passa plusieurs années dans l'exil ; et lorsqu'il lui fut permis de revenir en France, en 1802, il y resta complétement dépouillé. Il mourut à Paris le 5 mai 1817.

Digitized by Google

BEAUCHAMP (Alphonse de), historien, né à Monaco en 1767, fils du major de cette place, entra au service de Sardaigne en 1784 comme sous-lieutenant dans le régiment de la marine. Il revenait de Paris où il avait passé plusieurs années chez des parents riches qui l'introduisirent dans la haute société où il puisa le goût des arts et des plaisirs frivoles. Lorsque la guerre éclata avec la France, il refusa de servir et fut emprisonné et détenu à la Brunette, puis au château de Ceva jusqu'à la fin de 1793. Il se hâta de retourner en France, et dénué de ressources, fut forcé d'entrer dans les bureaux du comité de sûreté générale, et passa, sous le Directoire, dans les bureaux de la police, chargé de la surveillance des journaux. Il conçut alors le plan de son *Histoire de la Vendée*, pour laquelle il compulsa tous les cartons du ministère; s'occupa pendant plusieurs années de ce travail et en publia la première édition en 1806, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage lui fit perdre sa place, sous prétexte qu'il avait commis un abus de confiance. La troisième édition fut saisie et l'historien arrêté en 1809 et exilé à Reims. En 1811 il obtint une sinécure dans les droits réunis et s'occupa de travaux littéraires. Il fut le principal rédacteur des *Tables du Moniteur;* il a fourni des articles à la *Gazette de France*, à la *Biographie universelle*, à la *Biographie moderne*. Il mourut du choléra le 1er juin 1832. Beauchamp est encore auteur des ouvrages suivants : *le Faux Dauphin*, 1803; *Histoire de la campagne de Suwarow en Italie; Histoire du Pérou; Histoire du Brésil; Vie de Moreau; Histoire de la captivité de Pie VII; Biographie des jeunes gens*, etc. On lui a attribué avec raison les *Mémoires de Fouché*, et ceux de *Fauche Borel*.

BEAUCHAMP (N. Moncheau), né à Poitiers, et mort en cette ville en 1833, y fut médecin et directeur de l'école secondaire. Il remporta, en 1808, le prix proposé par l'école de médecine de Bruxelles sur la question de savoir *quelle est l'influence de la nuit sur les maladies*.

BEAUCHAMPS (Pierre-François GODART de), littérateur, né à Paris en 1680, travailla dans sa jeunesse pour les différents théâtres de la capitale. Il fit représenter, en 1721, *la Soubrette*, comédie en un acte, qui eut du succès. Beauchamps fit paraître, en 1737, ses *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, in-4°, et 3 vol. in-8°. On a encore de lui : *Funeztine*, roman, 1737; les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard, imitées en vers français*, Paris, 1737, in-8°; *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit, ou plutôt imité, du grec d'Eustathius; *les Amours de Rhodante et de Dosiclès*, de Th. de Prodrome, Paris, 1746, in-8°, et un roman licencieux, *Histoire du prince Apprius*, 1722 et 1728. Beauchamps mourut à Paris, le 12 mars 1761, âgé de 72 ans.

BEAUCHATEAU (François-Marie CHASTELET de), enfant célèbre, né à Paris le 8 mai 1645, parlait à sept ans plusieurs langues, et faisait des vers avec facilité. A douze ans, il publia le recueil de ses poésies sous le titre de la *Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, in-4°, fig., rare. Regardé comme un prodige, il fut pensionné par le cardinal Mazarin et par le chancelier Séguier. Son inconstance le conduisit en Angleterre en 1659, puis en 1661 en Perse, où il accompagnait, dit-on, un ecclésiastique apostat : on ignore ce qu'il est devenu depuis.

BEAUCHATEAU (Hippolyte CHASTELET de), frère du précédent, né comme lui avec beaucoup de talents naturels, entra jeune dans la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, et se fit une réputation comme prédicateur. Mais son inconstance et sa vanité lui firent quitter son corps en 1672. Il ne mena plus qu'une vie agitée, passant d'erreurs en erreurs, et finit par mourir ministre à Londres. On lui attribue l'*Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, Amsterdam, 1690, in-12, publié sous le nom de Lusancy.

BEAUCHÊNE (Edme-Pierre CHANVOT de), médecin, né en 1748, aux Archalis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort le 24 décembre 1824, avait, avant la révolution, le titre de médecin des écuries de Monsieur. Élu membre de la commune de Paris en 1789, il se retira dans une terre près de Sens, et revint à Paris après le 9 thermidor. Beauchêne fut successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, du corps législatif, de l'école normale, du bureau de bienfaisance de sa section, enfin médecin consultant du roi. Outre plusieurs *articles* fournis à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, on a de Beauchêne : *De l'influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8°, Paris, 1781; 3e édition, 1798; traduit en allemand; *Maximes, Réflexions et Pensées diverses*, 1817, in-18; 4e édition, 1721, in-12.

BEAUCLAIR (P. L. de), né à l'île de France, mort directeur d'un institut d'éducation, et conseiller du landgrave, à Darmstadt, le 11 mai 1804, est auteur des ouvrages suivants : *Anti-Contrat social*, la Haye, 1764, in-8°; *Histoire de Mlle de Grisoles*, 1770, in-8°; *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, 1774, in-8°; *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794-96, 3 vol.

BEAUCOUR (Gillot de). *Voyez* **GOMEZ DE VASCONCELLE.**

BEAUCOUSIN (Christophe-Jean-François), né à Noyon, vint de bonne heure à Paris, et fut reçu avocat au parlement en 1751. Un de ses manuscrits intitulé : *Délassements d'un Jurisconsulte*, devant fournir plus de quinze vol. in-8°, allait être livré à l'impression, lorsque la révolution renversant sa fortune lui ôta les moyens de publier cet ouvrage. Le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau en 1798, à l'âge d'environ 67 ans, au moment où il allait jouir d'un meilleur sort. Il apprit, la veille de sa mort, qu'il venait d'être nommé bibliothécaire du Directoire exécutif, et que son cabinet devait être incorporé à la bibliothèque confiée à ses soins. Il a laissé en manuscrit les *Vies d'Antoine Lecomte, de Philippe Delorme, de Jacques et Pierre Sarrasin*, etc., et des *hommes illustres de Noyon*, sa patrie. Il fut un des coopérateurs de la *Bibliothèque historique de France*, où l'on trouve indiqués les principaux manuscrits de son cabinet.

BEAUFFREMONT. *Voyez* **BAUFFREMONT.**

BEAUFILS (Guillaume), jésuite, né à St.-Flour le 8 février 1674, mort à Toulouse le 30 décembre 1757, eut quelque réputation comme prédicateur, à cause de son débit. On a de lui des *Oraisons funèbres, Vie de Mme de Lestonac*, celle de *Mme de Chantal*, et des *Lettres sur le gouvernement des maisons religieuses*, Paris, 1740 à 1750.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, chancelier, cardinal et ambassadeur de France,

Digitized by Google

couronna en 1430, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, son neveu, amené en France par le duc de Bedford, siégea dans l'infâme tribunal qui condamna la Pucelle d'Orléans, et mourut à Winchester en 1447, six semaines après son autre neveu le duc de Glocester, qu'il avait fait assassiner.

BEAUFORT (Marguerite), fille de Jean Beaufort, duc de Somerset, née en 1441, épousa successivement le comte de Richemond, beau-frère de Henri VI, Henri Stafford, et le comte de Derby, qui la laissa veuve à 65 ans. Depuis cette époque, elle se consacra entièrement aux œuvres de charité et à des fondations utiles. C'est principalement à elle que l'université de Cambridge doit ses colléges du Christ et de St.-Jean. Elle mourut en 1509, au commencement du règne de son petit-fils Henri VIII. On lui attribue le *Miroir d'une âme pécheresse*, traduit en anglais sur une traduction française du *Speculum aureum peccatorum*.

BEAUFORT (François de VENDOME, duc de), fils de César, duc de Vendôme, et petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1616, joua un des premiers rôles dans la guerre ridicule de la Fronde, devint l'idole de la populace, et fut proclamé *roi des halles;* mais il se signala ensuite d'une manière plus honorable dans une expédition dont Louis XIV lui confia le commandement contre les Algériens, qu'il battit deux fois. Ayant passé plus tard au service des Vénitiens avec l'agrément du roi, le duc de Beaufort fut tué dans une sortie que la garnison de Candie fit contre les Turcs le 25 juin 1669.

BEAUFORT (don Eustache de), né en 1635, fut nommé, à l'âge de 19 ans, à l'abbaye de Sept-Fonts en 1654. Après avoir fait son noviciat et ses vœux à Clairvaux, il alla à Paris étudier en théologie, se chargea la mémoire de quelques notions superficielles, et revint à son abbaye où il vécut d'une manière fort mondaine. L'abbé de Beaufort, frère d'Eustache, vint lui faire une visite, fut touché de voir un religieux vivre de la sorte, et l'engagea à une retraite, au sortir de laquelle l'abbé de Sept-Fonts, totalement changé, voulut réformer aussi ses moines qui s'opposèrent à l'exécution de son projet. Le réformateur voulut d'abord se retirer à la Trappe, mais on le détourna de son projet et il revint à son abbaye, où, dans son absence, les moines avaient tout pillé. Ils signèrent un accord avec leur abbé, le laissèrent seul, et Eustache, plein de courage, réunit bientôt une nombreuse famille sous une observance presque semblable à celle de la Trappe, gouverna son abbaye près de 45 ans depuis la réforme, et mourut le 22 octobre 1709.

BEAUFORT (Louis de), membre de la Société royale de Londres, mort à Maestricht en 1795, a publié plusieurs ouvrages, dont les plus estimés sont : *la République romaine*, ou *Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, 1767, in-4° et 6 vol. in 12; *Histoire de Germanicus*, etc., Leyde, 1741; *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la République rom.*, Utrecht, 1750.

BEAUFORT (le duc de), comte du St.-Empire, né à Namur en 1751, d'une ancienne et illustre famille de la Belgique, fut, après la chute de Napoléon en 1814, nommé président de la députation chargée de présenter à Guillaume I^er^, roi des Pays-Bas, les hommages de ses nouveaux sujets. Il mourut en 1817.

BEAUFORT-THORIGNY (Jean-Baptiste), général français, né à Paris, le 18 octobre 1761, s'enrôla à 16 ans dans le régiment de Languedoc infanterie, d'où il passa dans les dragons d'Orléans; fit en 1792 la campagne de Belgique, fut nommé adjudant général le 23 octobre de cette année, colonel à la fin de mars 1793, et général le 4 décembre, après s'être signalé à Bréda, à Menin, à Gertruidenberg, etc. L'année suivante il commanda par intérim et comme général de division *provisoire*, l'armée des côtes de Cherbourg, et contribua à la défaite des Vendéens sous les murs de Granville. Arrêté comme conspirateur, il subit quelques mois de détention, accepta une place d'inspecteur de droits réunis dans le Cantal et une autre de membre du conseil de recrutement dans la Haute-Loire et la Lozère. En 1814, il accourut à Paris, et réclama les faveurs de la famille restaurée, mais il n'en obtint que la croix de St.-Louis, et une faible pension de retraite. Il mourut à Corbeil près Paris le 1er février 1825.

BEAUFORT-D'HAUTPOUL (Édouard, comte, puis marquis de), colonel du génie, né à Paris le 16 octobre 1782, fit les campagnes de 1802, 1803, 1804 et 1805, aux armées d'Italie et de Naples où il se distingua en mainte occasion. Grièvement blessé au combat de Nicastro, il fut après sa guérison envoyé à la grande armée, se signala aux siéges de Colberg et de Stralsund où il fut encore blessé, reçut une nouvelle blessure devant Almeida en Portugal; revint en Italie en 1813 et ne quitta l'armée qu'après l'abdication de Napoléon. Nommé chef de division au ministère de la guerre et ensuite ingénieur en chef temporaire de la ville de Paris, en 1821 il fut élevé au grade de colonel du 3e régiment du génie et mourut à Paris le 24 juillet 1831. On lui doit *Éloge du prince de Condé*, avec Bexon; *Observations* sur les motifs du projet de loi sur les canaux, etc.

BEAUFORT (Henri-Ernest GROUT, chevalier de), né à Aubevoie (Eure) le 25 février 1798, entra dans la marine militaire à l'âge de 14 ans, navigua dans le Levant, arriva au Sénégal en 1819, comme enseigne de vaisseau et y passa neuf ans occupé à perfectionner la géographie de l'Afrique. Il résolut d'explorer entièrement cette partie du monde, revint en France, étudia de 1821 à 1823 la langue arabe, la botanique, la zoologie, la physique et la chimie; partit le 4 novembre 1823, et, vers la fin de janvier 1824, il était en route pour la Gambie où la veuve de Bowditch lui fit don des instruments de son mari. Il pénétra jusqu'à Barrankou et Koukongo, arriva chez les Mandingues et se retrouva le 26 mai à Bakel sur le Sénégal. Dans une seconde excursion vers Tombouctou, il fut pillé par les Maures et obligé de revenir à Bakel. Une troisième excursion le conduisit en février 1825 dans le pays de Kasso, à la cataracte de Felou et à celle de Gavina, et il entreprit l'exploration du Bambouk. La science lui doit de précieuses indications sur les mines d'or de cette contrée. Dans le mois d'août il arriva bien portant au poste français, et là il hésitait entre le projet de revenir à St.-Louis ou de se porter vers le haut Sénégal, quand le 30 août un rhume lui causa une fièvre ataxique cérébrale qui l'enleva le 3 septembre 1825.

BEAUFRANCHET (le chevalier Henri G. de), maréchal de camp d'artillerie, né à Paris en 1769, mort dans cette ville en 1832, entré en 1787 à l'école d'appli-

Digitized by Google

cation d'artillerie; devint capitaine en 1792, et de grade en grade fut élevé à celui de maréchal de camp en 1820. Il avait été fait prisonnier de guerre en Espagne et conduit sur les pontons de Cadix. Rendu à la liberté par un trait de courage, il avait servi sur différents points de l'Europe, quand la réorganisation de 1816 le rétablit sur les cadres de l'armée. Appelé à Paris, en 1821, avec les fonctions de directeur de l'artillerie, il fut mis à la retraite au commencement de 1830.

BEAUFRANCHET D'AYAT (Louis-Charles-Antoine de), naquit en 1757 en Auvergne. On l'a dit fils de Louis XV et d'une demoiselle Morphise, mariée depuis avec un gentilhomme de cette province. Dès sa plus tendre jeunesse Beaufranchet vint à la cour en qualité de page, et obtint bientôt une compagnie de cavalerie dans le régiment de Berri. Il adopta les principes de la révolution, fut nommé, en 1791, lieutenant-colonel du 14e régiment, puis colonel de carabiniers, fit la campagne de 1792 et se trouva à la bataille de Valmy sous les ordres de Kellermann. Nommé maréchal de camp aussitôt après, et chef d'état-major à l'armée de Paris, il assista en cette qualité au supplice de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Il se trouva ensuite en Vendée et se distingua à la bataille de Fontenay, fut destitué, comme noble, en 1794, et se retira dans le Puy-de-Dôme, où il obtint des fonctions civiles. Après le 18 brumaire il fut nommé membre du conseil des hôpitaux militaires, puis inspecteur général des haras; en 1805 il fut envoyé par son département comme député au corps législatif, et mourut en 1812.

BEAUGEARD (Jean-Simon FERREOL), né à Marseille en 1754, embrassa la profession d'avocat, cultiva les lettres dans ses loisirs, vient essuyer deux échecs à Paris au Théâtre-Français et au théâtre de Monsieur, revint à Marseille, se chargea après le 9 thermidor de la rédaction du journal de cette ville, et, dénoncé comme royaliste, fut embarqué pour l'Amérique d'où il ne revint qu'en 1800. Il s'établit à Lyon, où il reprit sa profession d'avocat, se distingua par de brillantes plaidoiries dans des affaires criminelles, et mourut le 21 juin 1828, laissant manuscrit un travail sur le *Code criminel*. On a cité de lui un *Mémoire sur les mesures qu'il conviendrait de prendre à l'égard des forçats libérés*, 1827.

BEAUGEARD (....) conventionnel, né vers 1760 à Vitré, vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut placé, par le Directoire, commissaire près de l'administration centrale de la ville de Rennes; en 1798 réélu membre du conseil des Cinq-Cents, il cessa d'en faire partie au 18 brumaire, disparut de la scène politique, reparut comme député à la chambre des représentants en 1815; fut exilé en 1816 et se retira dans les Pays-Bas, d'où il revint après la révolution de juillet et mourut à Vitré en octobre 1832. On lui attribue: *Résumé des écrits sur la prochaine convocation des états généraux*, 1788; *les Frontières de la France sous un point de vue politique et militaire*, 1795.

BEAUGENDRE (Antoine), bénédictin, originaire de Caudebec, né à Paris en septembre 1628, prêcha longtemps avec succès, et mourut le 16 août 1708, bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés. On lui doit une édition des *Lettres d'Hildebert*, archevêque de Tours, 1708, in-fol., dont il avait fait une traduction française, que la mort l'empêcha de publier.

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), général français, né à la Martinique en 1760, entra de bonne heure au service et parvint au grade de maréchal de camp. Député de la noblesse de Blois aux états généraux de 1789, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers état, et vota constamment pour les améliorations demandées par le parti constitutionnel. Lors de l'évasion du roi, en 1791, il présidait l'assemblée. En mai 1793, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin; mais il donna sa démission peu de temps après, par suite des décrets qui écartaient les nobles de l'armée, et se retira dans ses terres. Il y fut arrêté, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794.

BEAUHARNAIS (Eugène de) naquit à Paris, le 3 septembre 1781, d'Alexandre, vicomte de Beauharnais et de Joséphine Tascher de la Pagerie que Napoléon épousa en 1796. Vers la fin de cette année Eugène, nommé sous-lieutenant et choisi pour aide de camp par son beau-père, se rendit en Italie, fut envoyé aux îles Ioniennes pour les organiser, se trouva à Rome lors de l'émeute où Duphot perdit la vie, et montra en cette occasion beaucoup de sang-froid et de courage. Il accompagna Bonaparte en Égypte, entra dans Suez à la tête de l'avant-garde le 8 novembre 1798, et fut élevé au grade de lieutenant. Il fut blessé à l'assaut de St.-Jean-d'Acre, revint avec Bonaparte en France, et immédiatement après le 18 brumaire fut nommé capitaine, commandant les chasseurs de la garde consulaire. Eugène se distingua dans la charge de cavalerie qui décida la victoire de Marengo, et fut fait chef d'escadron sur le champ de bataille: colonel en 1802; en 1804 général de brigade, prince de l'empire; en 1805 grand amiral et grand officier de la Légion d'honneur, puis enfin vice-roi d'Italie. Après la bataille d'Austerlitz, il reçut le commandement général de l'armée d'Italie, et le gouvernement des États vénitiens. En 1806 il réprima un mouvement insurrectionnel dans le Parmesan, et consacra tous ses soins à l'organisation intérieure de l'Italie. Il épousa, le 14 janvier 1806, Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière, et le 16 fut adopté par l'empereur, sous le nom d'Eugène-Napoléon, prince héréditaire de France. A la fin de 1807, il fut déclaré l'héritier de Napoléon au royaume d'Italie, avec le titre de prince de Venise. Le prince Eugène déploya une grande activité dans l'administration de ses États, augmenta les moyens de défense, fit creuser des canaux, construire des routes, introduisit le code français, et organisa l'instruction publique. Les démêlés avec le pape occupèrent son attention, et il essaya en vain d'accommoder les différends entre l'empereur et Pie VII. Lorsque la guerre éclata de nouveau avec l'Autriche en 1809, le prince Eugène eut le commandement de l'armée d'Italie, et déploya des talents militaires. Forcé d'abord de reculer après des échecs essuyés à Sacile et à Porcia, il reprit bientôt l'offensive, poussa l'ennemi hors de l'Italie et fit sa jonction avec la grande armée aux environs de Vienne. Il gagna ensuite la bataille de Raab, prit une part très-glorieuse à celle de Wagram, et, après la paix de Vienne, fit désarmer les insurgés du Tyrol, et retourna en Italie s'occuper du soin de ses États. Mandé à Paris en 1810, il fut chargé de décider sa mère au divorce. Lors de la campagne de

Digitized by Google

Russie, il se distingua à Smolensk et à Borodino; déploya dans la retraite beaucoup de sang-froid, d'activité et de courage. Napoléon étant parti pour Paris, Murat prit le commandement général qu'il abandonna à Eugène le 18 janvier 1813, et ce dernier, après des efforts inouïs, parvint à opérer sa jonction, le 30 avril, avec la nouvelle armée que Napoléon avait réunie. Le 1er mai à Lutzen, il attaqua l'ennemi en flanc et sur les derrières, contribua à la défaite des Prussiens, et poussa les Russes devant lui jusqu'à Dresde. Napoléon renvoya Eugène en Italie où sa présence devenait nécessaire. Il était à Milan le 18 mai, parvint à lever 50,000 hommes en deux mois, et disputa le terrain pied à pied. Pendant tout le mois de janvier 1814, Eugène se maintint encore sur l'Adige, mais la rupture formelle de Murat, l'occupation de Rome, le blocus d'Ancône le forcèrent à rétrograder. Il gagna, le 8 février, une bataille sur le Mincio, se retira du fleuve et battit l'ennemi en plusieurs rencontres. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris et de l'abdication de Napoléon. Un armistice fut conclu le 16 avril jusqu'à ce que les puissances décidassent du sort de l'Italie. Le prince Eugène adressa aux Italiens une proclamation dans laquelle il se rappelait à leur affection et à leur reconnaissance, déclarant qu'il ne se séparerait jamais d'eux. Une émeute terrible éclata dans Milan le 20 avril, et le ministre des finances Prina fut mis en pièces. Eugène fit conclure une nouvelle convention par laquelle les autorités étaient conservées et l'armée maintenue, et il abandonna en fugitif et à travers mille dangers un pays qu'il avait comblé de bienfaits. Eugène se retira à Munich, auprès de son beau-père, vint à Paris recevoir les derniers soupirs de sa mère, alla à Vienne pendant le congrès et ne parut prendre aucune part aux événements politiques. Il ne s'occupa plus que d'embellir ses magnifiques propriétés, et mourut d'une attaque d'apoplexie, le 26 février 1824. On lui avait conféré les titres de prince de la maison royale de Bavière, de duc de Leuchtenberg, et d'altesse sérénissime. — Il a laissé deux fils et 3 filles, dont l'aînée Joséphine-Maximilienne-Eugénie a épousé, le 19 juin 1823, le prince royal de Suède Oscar; une autre est veuve de l'empereur don Pedro; la dernière a épousé le duc de Hohenzollern-Hechingen. Son fils aîné, mort fort jeune, avait épousé la reine de Portugal, et son 2e fils, la grande-duchesse Marie, fille aînée de l'empereur de Russie.

BEAUHARNAIS (François, marquis de), né à la Rochelle en 1756, fut nommé en 1789 député suppléant aux états généraux, par la noblesse de Paris *extra muros*. Ayant émigré, il devint major général de l'armée de Condé, et, après le licenciem., se mit à la tête de 500 gentilshommes pour aller au secours des Vendéens; mais il ne put obtenir des puissances la permission de se rendre en France. Quand Bonaparte fut nommé premier consul, Beauharnais chargea sa belle-sœur Joséphine d'une lettre par laquelle il invitait le général à rendre le sceptre à la maison de Bourbon. Cette lettre l'empêcha pendant longtemps de rentrer en France; Joséphine n'obtint le rappel de Beauharnais qu'après l'époque de son couronnement, et il fut envoyé, comme ambassadeur, d'abord en Étrurie, puis en Espagne. Bonaparte le rappela, et l'exila ensuite dans la Sologne, où il résida jusqu'à la chute de l'empire.

BEAUHARNAIS (Marie-Anne-Françoise MOUCHARD, plus connue sous le nom de Fanny, comtesse de), femme lettrée, née à Paris en 1738, fille d'un receveur général des finances, épousa le comte de Beauharnais, oncle d'Alexandre, et se livra à la culture des lettres. Elle a publié des poëmes, dont un sur l'*amour maternel*; des romans, parmi lesquels on distingue les *Lettres de Stéphanie*, 2 vol. in-12; des comédies peu estimées, et des *Mélanges de poésies fugitives*. Cette dame mourut à Paris le 2 juillet 1813.

BEAUHARNAIS (Claude, comte de), pair de France, né le 29 septembre 1759, fut officier des gardes françaises sous Louis XVI. En 1804, il fut nommé sénateur titulaire de la sénatorerie d'Amiens, puis, en 1810, eut le titre de chevalier d'honneur de Marie-Louise. Au premier retour du roi, il fut membre de la chambre des pairs, et conserva cette dignité après la rentrée du roi. Il mourut le 10 janvier 1819.

BEAUJEU (Humbert de), connétable sous S. Louis, suivit ce prince en Orient, et mourut dans cette première expédition en 1250. Le sire Joinville fait un grand éloge de sa sagesse et de sa valeur.

BEAUJEU (Guichard V de), fils du précédent, lui succéda dans la charge de connétable, fut envoyé par saint Louis ambassadeur en Angleterre, et mourut le 9 mai 1265.

BEAUJEU (Guichard VI de), petit-fils du précédent, servit avec distinction sous les rois Philippe le Bel, Louis le Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel, et Philippe de Valois. Il assista sous ce dernier à la bataille de Cassel, en 1328, et mourut le 24 septembre 1331.

BEAUJEU (Édouard de), maréchal de France, fils du précédent, né en 1326, posséda la confiance de Philippe de Valois, battit les Anglais à Ardres, et fut tué dans cette même journée en 1351.

BEAUJEU (Antoine de), fils du précédent, mort en 1374, sans postérité, laissa ses terres à Édouard II, son cousin, qui en fit la cession à Louis II, duc de Bourbon, pour acquérir la protection de ce prince.

BEAUJEU (Pierre II de BOURBON, sire de), par suite de la cession dont on vient de parler, succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean, épousa la fille de Louis XI, fut régent de France pendant la minorité de Charles VIII, et mourut en 1503.

BEAUJEU (Christophe de), de l'ancienne famille de ce nom, se distingua dans les guerres contre l'Espagne, sous Henri III. Il fut nommé commandant des troupes auxiliaires suisses en 1509, sous Henri IV. Il a laissé quelques poésies et d'autres opuscules recueillis et imprimé à Paris, en 1589, un vol. in-4°. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre.

BEAUJEU (Félix, baron de), publiciste, né en 1765 à Fréjus, se livra de bonne heure à l'étude du droit public, fut attaché jeune à divers consulats en Allemagne, et remplit ensuite plusieurs années les fonctions de consul général à Salonique. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé au tribunat. En 1804, nommé commissaire général des relations commerciales aux États-Unis, il y rétablit la prépondérance du commerce français. Plus tard il fut chargé de réorganiser les consulats dans les échelles du Levant. Député de la ville de Marseille en 1832, il fut peu de temps après honoré de la pairie, et mourut à

Digitized by Google

Paris en 1836. Il a légué par son testament 100,000 fr. à la ville de Fréjus pour l'établissement d'un hospice et d'un collége, et 20,000 à la ville de Marseille, pour la fondation d'un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur son commerce. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau du commerce de la Grèce*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°; *Avenir des États-Unis au commencement du 19e siècle*, 1814, in-8°, avec carte; *Théorie des gouvernements*, 1823, 2 vol. in-8°; *Voyages militaires dans l'Orient*, etc.

BEAUJEU (ANNE DE). *V.* **ANNE DE FRANCE**.

BEAUJEU. *Voyez* **QUINQUERAN** (DE).

BEAUJOLAIS (LOUIS-CHARLES D'ORLÉANS, comte DE), prince français, 3e fils de L.-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Paris, le 7 octobre 1779, commença dès son jeune âge à souffrir les persécutions qui s'étendirent après le 10 août sur toute la famille des Bourbons, et dont son père lui-même fut la victime, malgré ses démonstrations démocratiques. Enfermé d'abord à l'Abbaye avec ses deux frères, les ducs de Chartres et de Montpensier, il fut conduit à Marseille, ainsi qu'eux et le duc d'Orléans. Rendu à la liberté sous le gouvernement directorial, il voyagea longtemps en Amérique avec ses frères, les accompagna en Angleterre, et mourut le 30 mai 1808, à Malte, où il était allé chercher un climat plus convenable à sa santé.

BEAUJON (NICOLAS), né à Bordeaux en 1718, banquier de la cour sous Louis XV, amassa une fortune immense, qu'il dépensa surtout en bienfaits, fonda, l'an 1784, dans le faubourg du Roule à Paris, l'hôpital qui porte son nom, et le dota magnifiquement. Cette maison, destinée originairement à l'éducation de la jeunesse, est aujourd'hui consacrée aux malades de ce quartier. Il mourut le 26 décembre 1786.

BEAUJOYEULX. *Voyez* **BALTAZARINI**.

BEAULAC (GUILLAUME), jurisconsulte, né en Languedoc, mort à Paris le 23 août 1804, est auteur du *Répertoire des lois et arrêtés du gouvernement depuis* 1789 *jusqu'au 1er vendém, an XI*, Paris, 1803, in-8°. Rondonneau a donné un supplément à ce Répertoire.

BEAULAIGNE ou **BEAULÈGNE** (BARTHÉLEMI), musicien français, enfant de chœur à la cathédrale de Marseille en 1559, dédia à Catherine de Médicis des *Motets* imprimés à Lyon. Il a publié la même année des *Chansons nouvelles* en 4 parties.

BEAULATON, écrivain français, né à Montargis, mort en 1782, publia en 1778 une traduction en vers français du *Paradis perdu* de Milton, qui eut peu de succès.

BEAULIEU (EUSTACHE DE), poëte et musicien, né à Amiens, vivait en 1500 ; on a de lui plusieurs chansons notées.

BEAULIEU, musicien de la chambre de Henri III, roi de France, vers 1580, a composé une partie de la musique du ballet dont Baltazarini avait fait le programme pour les noces du duc de Joyeuse. On croit qu'il s'appelait *Lambert*, et fut désigné par le nom de *Beaulieu* du lieu de sa naissance.

BEAULIEU (EUSTORG, ou HECTOR DE), né dans un village de ce nom, dans le Limousin. Il était fort jeune, lorsqu'il perdit ses parents, et se vit obligé, pour subsister, de faire usage de ses talents ; il était musicien, et fut attaché, en cette qualité, à une troupe de comédiens ambulants. Il était à Lyon en 1536, et Beauchamps le regarde comme l'auteur de quelques moralités qui y furent représentées cette année-là. Il avait été précédemment organiste de la cathédrale de Lectoure, en Gascogne, et il avait vécu pendant longtemps en donnant des leçons de musique. Il quitta les comédiens, se fit prêtre catholique ; et, ayant ensuite embrassé les opinions de Calvin, il se retira à Genève, où il devint ministre de la nouvelle doctrine. On a de Beaulieu : *Les gestes des Solliciteurs*, Bordeaux, 1529, pièce de vers fort rare, et la plus ancienne production des presses bordelaises que l'on connaisse. Beaulieu publia, en 1537, un recueil de poésies, intitulé : *Les divers Rapports*, etc., Lyon. Il mit en musique plusieurs chansons imprimées en 1546, sous le titre de *Chrétienne réjouissance*; il a encore écrit la *Doctrine et Instruction des filles chrétiennes*, 1565, in-8°.

BEAULIEU (AUGUSTIN), navigateur français né à Rouen en 1589, obtint, à l'âge de 23 ans, le commandement d'un vaisseau, dans l'expédition de Briqueville, sur la côte d'Afrique. En 1616, il conduisit un vaisseau dans l'Inde, sous les ordres du capitaine Nets. Les Hollandais attaquèrent cette expédition, et Nets fut obligé d'abandonner le plus considérable de ses vaisseaux; mais la cargaison du second suffit pour le dédommager des frais. Enfin, en 1619, Beaulieu eut le commandement d'une expédition pour l'Inde, composée de deux grands vaisseaux et d'une patache. Il fut encore traversé par les Hollandais, qui mirent le feu à un de ses vaisseaux ; mais le seul qu'il ramena suffit pour couvrir les dépenses de l'expédition. Il fit une relation de ce voyage, dans laquelle il développa de grandes connaissances nautiques. Beaulieu fut ensuite employé au siége de la Rochelle et à la prise des îles Ste.-Marguerite ; et, au retour de cette expédition, il mourut à Toulon en 1637, âgé de 48 ans. La *Relation* de son voyage n'a été publiée qu'en 1664, par Thévenot, dans sa grande *Collection des Voyages*.

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC DE), théologien calviniste, né, en 1614, à Beaulieu, dans le Limousin, professeur à l'Académie de Sédan, mort le 23 février 1675, fut un ministre pacifique et doué d'un grand esprit de conciliation; il travailla inutilement à la réunion des Églises catholique et protestante. On a de lui : *Theses sedanenses*, 1683, in-fol.

BEAULIEU (JEAN-BAPTISTE ALLAIS DE), habile caligraphe, a donné l'*Art d'écrire*, gravé par Senault, 1688, in-fol.

BEAULIEU (SÉBASTIEN DE PONTAULT DE), ingénieur, maréchal de camp, mort en 1674, doit être regardé comme le créateur de la topographie militaire. On a de lui le *Recueil des plans et vues des siéges et batailles de Louis le Grand*, avec des discours explicatifs. Cet ouvrage, qui fait partie de la collection du cabinet du roi à Paris, est en 3 vol. in-fol., mais il a été réduit en 2 recueils, format in-4° oblong; le 1er a 3 vol., le 2e, 4 ; ils sont désignés l'un et l'autre sous le nom du *Petit Beaulieu*, pour les distinguer du grand recueil in-fol.

BEAULIEU. *Voyez* **BAULOT**.

BEAULIEU (JEAN-PIERRE, baron DE), général autrichien, naquit le 26 octobre 1725, au village de Lathuy en Brabant, d'une famille pauvre quoique d'origine noble. Il entra dans la carrière des armes en 1743, et il

Digitized by Google

était déjà capitaine d'infanterie en 1747. Aide de camp du maréchal Daun pendant la guerre de sept ans, il mérita par l'importance de ses services aux batailles de Collin, de Breslau, de Leuthen, de Hochkirchen, etc., les grades de major, de lieutenant-colonel, la croix de Marie-Thérèse et un diplôme de baron. En 1763, la paix vint changer la nature de ses occupations. Son goût pour les arts le fit charger des plans pour l'embellissement des palais impériaux ; presque tous furent exécutés sous ses yeux; et, en 1768, il fut attaché, avec le titre de colonel d'état-major, au gouvernement militaire des Pays-Bas. La révolution brabançonne le força en 1789 à servir avec plus d'activité. Nommé général major, il prit le commandement d'un corps de l'armée autrichienne, attaqua les insurgés, et les dispersa sur tous les points. Le collier de commandeur de Marie-Thérèse lui fut envoyé le 31 mai, et le brevet de lieutenant général, le 2 octobre 1790. L'année suivante, Léopold lui donna le régiment que la mort du général d'Orosz laissait disponible ; il est le premier officier belge qui ait été colonel propriétaire d'un régiment hongrois. Placé sur les frontières des Pays-Bas autrichiens, à la tête d'un corps peu considérable, Beaulieu fut attaqué près de Jemmapes, par le général Biron, le 29 mai 1792. Il parvint à se maintenir sur la défensive, et, le lendemain, ayant reçu quelques renforts, il sortit de ses retranchements, battit les Français, et les poussa jusque sous le canon de Valenciennes. Beaulieu eut des succès l'année suivante en Flandre, où il sauva Furnes et reprit Menin. Il servit encore dans la province de Luxembourg en 1794, et soutint le 30 avril près d'Arlon, avec un corps de quinze mille hommes, les efforts de l'armée de la Moselle tout entière, que commandait Jourdan. Le 19 mai, il se rendit maître de Bouillon, ce qui lui valut la grand-croix de Marie-Thérèse. Il remplit, en 1795, les fonctions de quartier-maître général de l'armée de Clerfayt, sur le Rhin. Au mois de mars 1796, il prit le commandement en chef de l'armée d'Italie avec le grade de général d'artillerie ; mais sa réputation militaire ne servit qu'à faire mieux remarquer la supériorité du vainqueur de Montenotte. Obligé, le 21 juin, de remettre le commandement à Wurmser, il se retira dans un château qu'il avait acheté près de Lintz, et mourut le 22 décembre 1819. Trois frères de Beaulieu, militaires comme lui, étaient morts les armes à la main dans la guerre de sept ans.

BEAULIEU (Claude-François), homme de lettres, né à Riom en 1754, mort à Marly en 1827, travaillait à Paris vers 1782, aux journaux qui parurent avant la révolution. Ses opinions royalistes le firent arrêter après le 10 août. Emprisonné successivement à la Conciergerie et au Luxembourg, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il écrivit depuis ce temps dans les feuilles publiques, surtout dans *le Miroir*, journal contre-révolutionnaire qui le fit proscrire de nouveau; mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. En 1803, il s'attacha à Belderbusch, préfet de l'Oise, revint à Paris après la restauration, et obtint une pension. Il a rédigé le *National religieux*, et fait, dans la *Biographie universelle*, quelques articles (*Danton, Fouquier-Tinville, Marat, Pichegru*). On lui doit : *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution en France*, Paris, 1801-1803, 6 vol. in-8°, où l'on trouve des renseignements très-curieux sur la révolution française ; *Réflexions sur les réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, Paris, 1814, in-8°; *le Temps présent*, Paris, 1816, in-8° ; *la Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples*, Paris, 1820, in-8°.

BEAULIEU (Charles GILLOTON de), publiciste, auteur d'un grand nombre d'opuscules sur les questions financières (peut-être le même qui remplaça Clavière au ministère des finances, le 13 juin 1792 jusqu'au 20 juillet, et qui était né en Bretagne, à Redon), appartenait à la secte dont le docteur Quesnay, Mirabeau père, l'abbé Bandeau et Dupont de Nemours, ont été les chefs et les principaux organes. On cite de Gilloton de Beaulieu : *Démonstration des vices de l'impôt territorial en nature; Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture des grains ; De l'Aristocratie française; Mémoire sur les droits féodaux ; De la nécessité de vendre les biens de l'Église et ceux des ordres de chevalerie, pour payer la dette publique; Nécessité de l'enseignement de l'économie politique*, etc.

BEAULIEU (Jean-François BREMONT, dit), jouait la comédie avec succès dans les rôles de niais au théâtre des Variétés. Lorsque la révolution éclata, il marcha l'un des premiers à l'attaque de la Bastille et fut nommé capitaine de la garde nationale. Après le supplice des frères Agasse, condamnés à mort pour fabrication de faux assignats, Beaulieu, voulant prouver que le préjugé qui déshonorait la famille d'un coupable n'existait plus, ôta ses épaulettes, et, dans l'assemblée de son district, en décora un des plus proches parents de ces condamnés. En 1802, il voulut reprendre la profession de comédien ; il se fit correspondant des théâtres des départements, mais ne pouvant réussir à réparer le délabrement de sa fortune et soutenir sa nombreuse famille, il se brûla la cervelle.

BEAUMANOIR (Philippe de), bailli de Clermont et conseiller du comte Robert, fils de saint Louis, né dans le 13e siècle, mort en 1296, écrivit, vers 1283, les *Coutumes du Beauvoisis*, dont Thomas de la Thaumassière a publié une édition estimée, Bourges, 1690, in-fol.

BEAUMANOIR (Jean de), chevalier breton, ami et compagnon de du Guesclin, embrassa le parti de Charles de Blois contre Jean de Montfort, et enleva aux Anglais la ville de Vannes. Chargé de la défense de Josselin, il alla trouver Brembro, commandant de la garnison anglaise de Ploermel, et lui reprocha de faire *mauvaise guerre*. La querelle s'échauffa, on convint d'un combat de trente contre trente pour le 27 mars 1351. Les Anglais obtinrent d'abord quelque avantage, mais Brembro ayant été tué, les Bretons firent de nouveaux efforts et remportèrent une victoire complète. Vers la fin de la mêlée, Beaumanoir blessé, demandait à boire : « Bois de ton sang, » lui cria un de ses chevaliers, « ta soif se passera. » Fait prisonnier avec du Guesclin à la bataille d'Aurai, il aida son compatriote à payer sa rançon ; resta toujours fidèle au parti qu'il avait embrassé, se signala dans le Poitou, l'Angoumois et la Saintonge, et illustra sa longue carrière par des ambassades importantes et des commandements difficiles.

BEAUMANOIR (baron de), mousquetaire, né vers

Digitized by Google

1720 en Bretagne, cultiva les lettres par délassement, et publia sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, 1771, 2 vol. in-8°, deux tragédies, deux comédies, et un opéra non représenté, avec des poésies et quelques opuscules en prose. Il a traduit en vers français l'*Iliade* d'Homère, Paris, 1781, 2 vol. in-8°.

BEAUMANOIR (JEAN DE), maréchal de Lavardin. *Voyez* LAVARDIN.

BEAUMARCHAIS (PIERRE-AUGUSTIN CARON DE) naquit à Paris le 24 janvier 1732. Il était fils d'un horloger qui le destinait à sa profession, et ses premières études lui donnèrent en mécanique des connaissances assez étendues; mais la nature l'appelait à cultiver les arts de l'esprit, en y joignant l'esprit des affaires. Il se passionna d'abord pour la musique, et ce goût, presque toujours un peu frivole, lui servit à jeter les fondements d'une fortune solide. Introduit auprès des princesses filles du roi Louis XV, pour leur donner des leçons de harpe et de guitare; admis à leurs concerts particuliers, et bientôt après dans leur société, il profita de cette protection puissante pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney. Ses relations ayant affermi son crédit, ses entreprises le firent parvenir, jeune encore, à une opulence inespérée; dès lors, il s'efforça d'honorer, par des succès littéraires, l'existence un peu équivoque dont il jouissait. *Eugénie* parut en 1767, *les Deux Amis* en 1770. Beaumarchais n'avait point encore trouvé le genre de son talent : il le reconnut bientôt, et le fit briller d'un grand éclat dans son procès contre MM. de la Blache et le conseiller Goëzmann. Les querelles du ministère et des cours de justice divisaient alors les intérêts et les opinions, ou plutôt tout se réunissait contre cette magistrature imprudente et servile qu'on appelait le parlement Maupeou. Goëzmann en était membre; Beaumarchais saisit d'un coup d'œil tous les avantages de cette position. Il demandait aux héritiers de Pâris Duverney le paiement d'un reste de compte peu considérable. En exposant les faits avec la clarté convenable, et discutant ses droits avec la dialectique puissante qui le caractérise, il aurait convaincu les juges et gagné son procès sans bruit; en s'adressant aux passions avec autant d'adresse que de courage, il perdit sa cause; mais il occupa de lui la France entière. Pour la première fois peut-être la malignité trouva réunies, dans une discussion juridique, des scènes de comédie, des anecdotes de roman, tout le fiel de la satire la plus amère, toute la puissance de la logique la plus serrée; ces *Mémoires* singuliers sont encore le plus beau titre littéraire de leur auteur : le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* suivirent de près le premier *Mémoire*, (1775), et ici finissent en tout genre les succès de Beaumarchais. Peu de temps avant la révolution, il fut impliqué dans le procès du banquier Kornman, et trouva dans M. Bergasse un adversaire dont l'éloquence mâle et sévère était fort au-dessus du talent moitié sérieux, moitié bouffon qui avait accablé les Goëzmann, les Marin, les d'Arnaud, etc. Beaumarchais perdit à cette époque une partie de ses droits à la bienveillance publique, et son opéra de *Tarare*, en 1787, ne les lui rendit pas. En 1792, il donna sur le théâtre du Marais le drame de la *Mère Coupable*. Il avait manifestement le projet de vouer à la haine publique, sous le nom de *Begearss*, le redoutable adversaire qu'il avait rencontré dans le procès de Kornmann. Beaumarchais ne retrouva son véritable talent qu'une seule fois, depuis *le Mariage de Figaro* : ce fut dans le mémoire intitulé : *Mes six Époques*, qu'il adressa à Lecointre de Versailles. Il y raconte, avec autant d'intérêt que de force, les dangers qu'il courut et qu'il devait courir dans une révolution, où la célébrité, les talents, la richesse étaient des titres de proscription. A cette époque, âgé de plus de 60 ans, il conservait toute la vigueur de sa jeunesse; il n'en avait perdu que la gaieté. Les temps étaient différents. La guerre, entreprise pour soutenir l'indépendance de l'Amérique septentrionale, avait élevé sa fortune, dont il fit constamment un usage noble et généreux; la guerre, allumée pour propager la prétendue liberté française, renversa l'édifice de son industrie et de son travail. Il avait déjà perdu près d'un million dans sa fameuse édition des *OEuvres de Voltaire*, monument dont l'exécution très-imparfaite ne répond pas à l'énorme dépense dont il fut l'objet. Il acheva sa ruine pour faire entrer en France soixante mille fusils dont les armées avaient besoin : c'était à la fin de 1792. Beaumarchais survécut cependant à cette époque désastreuse. Parvenu à l'âge de 69 ans et trois mois, il mourut subitement et sans maladie, comme il avait vieilli sans infirmités, le 19 mai 1799. On a publié, en 1802, in-12, une *Vie de Beaumarchais*, et, en 1809, une édition de ses OEuvres, en 7 vol. in-8°.

BEAUMAVIELLE, né en Languedoc, mort à Paris en 1688, célèbre basse-taille, fut un des acteurs avec lesquels Lulli ouvrit son théâtre de l'Opéra.

BEAUMEL, originaire du Rouergue, était capitaine au service de la république française, lorsqu'il fut fait prisonnier par le général vendéen Charette au combat de Legé. Il fut le seul de son parti à qui l'on fit quartier, grâce à l'intervention d'un de ses amis qui figurait parmi les vainqueurs. Beaumel s'attacha dès lors à Charette, devint un de ses principaux officiers, l'un de ses amis les plus intimes, fut blessé en plusieurs occasions et fut enfin tué à Froidefond à côté de son général. — Un frère de Beaumel qui était venu le rejoindre avec des royalistes du bas Poitou, montra aussi beaucoup de bravoure et fut tué dans un autre combat.

BEAUMELLE (LAURENT ANGLIVIEL DE LA), littérateur et critique judicieux, né à Vallerangue dans le Languedoc, le 28 janvier 1727, professa d'abord les belles-lettres à Copenhague, qu'il quitta pour Berlin. Il y trouva Voltaire, avec lequel il était en correspondance; mais une phrase piquante de la Beaumelle sur Voltaire les brouilla pour jamais. Telle fut l'origine de cette longue guerre de personnalités et d'injures, le scandale des lettres, et qui fit perdre à tous les deux, en débats polémiques, un temps dont ils eussent pu faire un meilleur usage. La Beaumelle se retira ensuite à Toulouse, où il se maria et cultiva la littérature jusqu'en 1772, époque à laquelle ses amis lui firent avoir une place à la bibliothèque du roi, dont il ne jouit pas longtemps, étant mort le 27 novembre 1773. Ses principaux ouvrages sont : l'*Asiatique tolérant*, 1748, in-12, sous le nom de *Bekrinoll; Suite de la Défense de l'Esprit des lois; Mes Pensées*, ou le *Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, recueil hardi et très-profond, où il décide en 10 lignes des intérêts des puis-

Digitized by Google

sances de l'Europe, réimprimé à Berlin, 1761; *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, Paris, 1752, in-12, réimprimées plusieurs fois; *Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon*, Amsterdam, 1755 et 1756, 15 vol. in-12; *Lettres à M. de Voltaire*, 1763, in-12; *Commentaire sur la Henriade*, 1775; *De l'Esprit*, œuvre posthume, 1802. Il a laissé, dit-on, manuscrites, des traductions des *Odes d'Horace* et des *Annales de Tacite*.

BEAUMESNIL (Pierre de), né sans fortune, étudia beaucoup, et pour satisfaire son goût de voyages et des recherches archéologiques, se fit comédien de province, parcourut le Limousin, le Berri, l'Angoumois, l'Agenois, dessinant à la plume les monuments qu'il rencontrait. Il obtint le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions, avec une pension de 1,500 fr., et mourut à Limoges plusieurs années avant la révolution.

BEAUMESNIL (Henriette-Adelaïde VILLARD, dite), née le 31 avril 1748, débuta à l'Opéra le 27 novembre 1766, dans la pastorale de *Sylvie*, et se retira en avril 1781. Elle épousa un avocat, nommé Philippe, homme d'affaires de la duchesse de Bourbon, et vécut dans la familiarité de cette princesse au château de Petit-Bourg, dont son mari acheta depuis une partie des dépendances. Mademoiselle Beaumesnil mourut à Paris le 15 juillet 1803. On lui doit la musique de *Tibulle et Délie* ou *les Saturnales* dans les *Fêtes grecques et romaines* de Fuzelier. Elle a présenté un opéra d'*Anacréon*, non joué, et, en 1792, au théâtre Montansier, *Plaire c'est commander* ou *les Législations*, en 2 actes.

BEAUMETZ (Bon-Albert BRIOIS, chevalier de), membre de l'assemblée constitutante, naquit à Arras, le 23 décembre 1759, d'une ancienne famille de robe. Dans la discussion sur la sanction royale (septembre 1789), il se prononça sur le *veto* suspensif, en exigeant que le roi fît connaître ses motifs. Le 29 septembre, à la suite d'un éloquent rapport sur la réforme de la jurisprudence criminelle, il fit décréter la publicité des débats judiciaires et l'abolition de la torture, ainsi que de toutes les peines qui ne faisaient qu'aggraver le sort de l'accusé. Peu de temps après (2 nov. 1789), dans la question sur les biens ecclésiastiques il soutint que ces biens n'appartenaient ni au clergé, ni à la nation, mais à Dieu, et qu'ils ne pouvaient être employés qu'aux frais du culte et à l'entretien des pauvres. Le 27 mai il fut nommé président; le 21 septembre il parla dans l'intérêt des religieuses, et demanda que leur traitement annuel fût fixé à 900 livres; le 24 il proposa la création de 800 millions d'assignats pour faciliter la vente des domaines nationaux; et, quelques jours après, il fit régler à 6,000 livres le traitement de l'illustre Lagrange. Après la session Beaumetz fut nommé membre du directoire du département de Paris; et c'est en cette qualité qu'il appuya les demandes des prêtres insermentés pour la pension promise lorsque les biens du clergé avaient été déclarés nationaux. Accusé, en 1792, de travailler à rétablir l'ancien gouvernement, il fut obligé de chercher un asile dans les pays étrangers. Après avoir séjourné quelque temps en Allemagne, il passa en Angleterre, d'où il se rendit en Amérique avec l'intention d'y fonder un établissement agricole. Il était en 1800 à Calcutta; et l'on conjecture que ce fut dans cette ville qu'il termina ses jours, à l'âge de 50 ans.

BEAUMONT (Godefroi de), chanoine de Bayeux, légat du saint-siége et évêque de Laon, né à Bayeux dans le 13e siècle, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, dans le voyage de ce prince pour prendre possession du royaume de Naples. De retour en France, il assista, comme évêque de Laon et pair ecclésiastique, au couronnement de Philippe le Hardi, en 1272, et mourut l'année suivante.

BEAUMONT (Jean de Hainaut, sire de), frère cadet de Guillaume Ier, dit *le Bon*, comte de Hainaut. Il reconduisit dans son pays Isabelle, femme d'Édouard II, que les violences de Hugues Spenser, ministre et favori de ce prince, avaient forcée d'en sortir avec son fils. Après avoir vu déposer Édouard II et couronner le fils de ce monarque détrôné, il repassa la mer, et fut bientôt obligé d'aller secourir contre l'Écosse le roi qu'il venait de créer. Édouard épousa la nièce de son défenseur qui resta en Angleterre jusqu'à la mort de Guillaume, tué en combattant les Frisons. Philippe de Valois chercha à l'attirer dans son parti, et Jean de Beaumont accepta ses offres en 1345, se signala à l'affaire de Blanche-Taque et à la bataille de Crécy et mourut le 11 mars 1356.

BEAUMONT (Jean de), dit le *Déramé*, sire de Clichy-la-Garenne, gouverneur d'Artois et maréchal de France, au lieu du sire de Noyon, qui se démit de cette dignité en 1315; rendit de grands services dans la guerre de Flandre, en 1317 et 1318. Il mourut à Saint-Omer cette même année. — Jean, son fils, vivait en 1326; il fut père de Théodore, mort avant 1369, lequel laissa une nombreuse postérité, éteinte vers le milieu du 17e siècle.

BEAUMONT (AMBLARD de), ministre et confident d'Humbert II, fils puîné du dauphin Jean II, détermina ce prince à réunir le Dauphiné à la couronne de France, et en régla lui-même les conditions avec Philippe de Valois par le traité de St.-Romans en 1349. Amblard mourut en 1375.

BEAUMONT (Jean), poëte anglais, né en 1582 dans le comté de Leicester, mort en 1628, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *la Couronne d'épines*, poëme en 8 chants; *la bataille de Bosworth*, poëme, et autres poésies, 1629.

BEAUMONT (François), frère du précédent, né en 1586, mort en 1615, a composé en société avec J. Fletcher un grand nombre de pièces dramatiques qui eurent beaucoup de succès. Ses autres *OEuvres poétiques* ont paru en 1640. Ben Johnson l'estimait tellement qu'il soumettait tous ses ouvrages à sa censure.

BEAUMONT (Simon-Hubert van), de Dordrecht, fut successivement ambassadeur des États-Généraux en Pologne, en Suède et en Danemark, et mourut en 1654, âgé de 80 ans. Il faisait ses délices de la littérature et de la botanique, et a laissé des poésies latines, Amsterdam, 1690.

BEAUMONT (Étienne), avocat, né à Genève en 1718, et mort en 1758, est auteur d'un petit ouvrage anonyme intitulé: *Principes de philosophie morale*, Genève, 1754, in-8°, inséré dans l'édition des *OEuvres* de Diderot, 1773, 5 vol. in-8°.

BEAUMONT (Joseph), professeur à l'université de Cambridge, mort en 1699, a publié un poëme allégorique intitulé: *Psyché ou le Mystère de l'amour*, tableau du

Digitized by Google

commerce entre J. C. et l'âme humaine, qui eut quelque succès dans le temps. Ses autres *poésies*, restées manuscrites, ont été publiées par souscription, Londres, 1749, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur.

BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph GEAN de), curé d'une paroisse de Rouen, sa patrie, mort en 1761, est auteur de l'*Imitation de la Ste Vierge*, in-18; *Pratique de dévotion au divin cœur de Jésus*, in-18; *Exercice du parfait chrétien*, 1757, in-24; *Vie des Saints*, en 2 vol.; *Méditations pour tous les jours de l'année*, un vol.

BEAUMONT (Claude-François), peintre, né à Turin en 1696, mort en 1766, directeur de l'Académie de peinture de cette ville, embellit le palais d'Emmanuel III, roi de Sardaigne, qui le créa chevalier de Saint-Maurice, et le fit peintre de son cabinet. Sa meilleure composition est un *saint Charles donnant la communion à des pestiférés*.

BEAUMONT (Eustache), graveur français, né en 1719, et mort en 1769, a laissé plusieurs estampes d'après Wouwermans.

BEAUMONT (Jean-Louis MOREAU de) naquit à Paris en 1715, et mourut au Mesnil le 22 mai 1785. D'abord conseiller au parlement, ensuite intendant de Poitou, de Franche-Comté, de la Flandre, il fût nommé intendant des finances en 1756. Il a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les impositions en Europe*, Paris, 1768, 4 vol. in-4°, réimprimé en 1787.

BEAUMONT (Christophe de), archevêque de Paris, naquit le 26 juillet 1703, au château de la Roque, en Périgord. D'abord chanoine et comte de Lyon, abbé de Notre-Dame-des-Vertus, diocèse de Châlons-sur-Marne, ensuite évêque de Bayonne, en 1741, il fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1745, et appelé l'année suivante à celui de Paris, qu'il refusa; mais les instances réitérées de Louis XV ayant été vaines, ce monarque lui donna l'ordre positif d'accepter. Après avoir pris possession de son nouveau siége, Beaumont se démit de son abbaye; il fut reçu commandeur de l'ordre du St.-Esprit le 1er janvier 1748; duc et pair de St.-Cloud le 22 décembre 1750; élu proviseur de Sorbonne le 8 novembre 1759. Il était fort versé dans la science du droit canonique et dans l'histoire. Son épiscopat fut sans cesse agité, soit par les querelles des jansénistes et des molinistes, soit par ses différends avec les philosophes. Il publia, contre les livres *de l'Esprit*, *Émile*, *Bélisaire*, la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades, etc., divers Mandements où il ne cessait de répéter que ces écrits, et autres de même nature, tendaient à perdre la religion et l'État. Louis XV l'exila successivement au château de la Roque, à Conflans et à la Trappe, moins pour le punir que pour le soustraire aux persécutions du parlement. Il mourut le 12 décembre 1781, emportant les regrets d'une multitude de pauvres qui étaient accourus pour le pleurer. Son tombeau, détruit à la révolution, a été rétabli dans Notre-Dame par Christophe-Marie de BEAUMONT, son filleul et petit-neveu, mort lui-même en août 1811.

BEAUMONT (Antoine-François, vicomte de), neveu du précédent, chef de division des armées navales, né au château de la Roque, en Périgord, le 3 mai 1733. Après un combat long et opiniâtre, à la portée du mousquet, le 11 septembre 1781, dans le sud-ouest d'Ouessant, le vicomte de Beaumont, commandant la frégate *la Junon*, prit la frégate *le Fox*, l'un des meilleurs voiliers d'Angleterre, sous les ordres du capitaine Windsor. Il se fit admirer par son humanité autant que par sa valeur. A la révolution, député de la noblesse d'Angers, il s'opposa à la suppression des ordres, à l'abolition de la noblesse, et mourut à Toulouse le 15 septembre 1805.

BEAUMONT DE BRIVASAC (le comte de), né en Gascogne, en 1746, entra fort jeune au service, et devint chef d'escadron au régiment de la reine, cavalerie. Il émigra au commencement de la révolution et se rendit en Angleterre, où il composa un ouvrage assez remarquable qu'il a publié à Paris, sous ce titre : *L'Europe et ses colonies en* 1819; seconde édition, 1822, in-8°. On y trouve des détails curieux sur les nouveaux États de l'Amérique du Sud. Beaumont de Brivasac est mort à Paris le 5 août 1821.

BEAUMONT (Jean-François-Albanis, né à Chambéry vers 1755, fit ses études à l'école de Mézières. Étant retourné dans sa patrie, en 1775, il fut nommé ingénieur de seconde classe, et comme tel employé à Nice. Le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, l'attacha à l'éducation de ses enfants, l'emmena avec lui dans ses voyages en Italie, en Allemagne, en France, et en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, Beaumont travailla à ses descriptions de l'immense chaîne des Alpes, depuis les bouches du Var, jusqu'en Carinthie. Il se fixa ensuite dans ses propriétés de Vernaz, près de Genève, et s'y livra tout entier à l'étude des sciences et plus particulièment à celle de l'agriculture. C'est à lui que cette contrée dut en grande partie la précieuse introduction des mérinos d'Espagne. Beaumont est mort en 1812. On a de lui : *Voyage historique et pittoresque de la ville et du comté de Nice*, Genève, 1787, in-8°; *Voyages dans les Alpes Vénitiennes*, Londres, 1792; *Description des glaciers du Faucigny*, 1793; *Voyages dans les Alpes maritimes; Voyages dans les Lepontines*, 1796; *Description des Alpes Grecques et Corinthiennes tableau hist. et statist.*, Paris, 1802-1806.

BEAUMONT (Claude-Étienne), architecte, né en 1757, à Besançon, vint fort jeune à Paris, et se plaça sous la direction de Dumont, professeur à l'Académie. A la création du département de Paris, Beaumont fut attaché comme architecte au bureau des domaines. Chaptal, ministre de l'intérieur, le chargea de la construction de la salle destinée aux séances du tribunal, et lui confia les travaux à faire au palais de justice, au Temple, à la maison des sœurs de la charité, et à l'institution des sourds-muets. De tous ces travaux celui qui fit le plus d'honneur à Beaumont, ce fut la salle du tribunat. Il mourut à Paris en 1811. C'est à lui que l'on doit le plan du théâtre des Variétés.

BEAUMONT (Mme LE PRINCE de), née à Rouen en 1711, se consacra entièrement à la composition d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, tous écrits d'un style facile, pleins d'une morale douce et attachante, et semés de traits historiques. Sa meilleure production est sans contredit le *Magasin des enfants*, parfaitement convenable à l'âge pour lequel il fut composé, réimprimé et traduit plusieurs fois. On estime également ses *Contes moraux; le Magasin des adolescents*; celui des *Artisans*; *Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans* le

Digitized by Google

monde; le Mentor moderne; le Manuel de la jeunesse; les Américains, ou Preuves de la religion par les lumières naturelles; OEuvres mêlées, etc., etc. Elle mourut en 1780 dans sa retraite de Chavanod près d'Annecy, où elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfants et du soulagement des pauvres.

BEAUMONT-LABONNINIÈRE (Marc-Antoine, comte de), général français, né le 23 septembre 1763, à Beaumont, en Touraine, fut d'abord page de Louis XVI, puis capitaine de cavalerie; à la révolution, il devint colonel du cinquième régiment de dragons. En 1793, devenu suspect, arrêté et conduit à la mort, ses dragons montèrent à cheval et déclarèrent qu'ils allaient user de violence si on ne le leur rendait. Les proconsuls intimidés cédèrent, et Beaumont reprit le commandement de ses dragons qu'il conduisit encore plus d'une fois à la victoire, sous Masséna et sous Schérer en Italie, où il préluda aux glorieuses campagnes de Bonaparte. Il prit également part à ses dernières guerres; se distingua particulièrement à Lodi, à Mantoue, à Marengo, et devint successivement général de brigade, général de division et inspecteur général de cavalerie. Il fit aussi plus tard les campagnes de la grande armée, et concourut aux victoires d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram. Nommé sénateur et écuyer de *Madame mère* sous le gouvernement impérial, il fut appelé à la chambre des pairs sous Louis XVIII, en 1814, et créé chevalier de Saint-Louis. Il combattit à Waterloo. Après le retour du roi, il rentra néanmoins à la chambre des pairs. Le général Beaumont est mort le 4 février 1830. Il avait épousé la sœur de Davoust, et il était depuis longtemps lié d'une étroite amitié avec ce maréchal. Trois frères du général Beaumont se sont illustrés dans l'administration et dans l'armée.

BEAUMONT DE CARRIÈRE (le baron), né d'une famille obscure, vers 1770, fut longtemps aide de camp de Murat qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Partout il se distingua par sa bravoure; en 1805, à Wertingen, il enleva lui seul un capitaine de cavalerie autrichienne au milieu de sa compagnie. Parvenu au grade de général de division en 1813, il mourut sur le champ de bataille dans la même année.

BEAUMONT DES ADRETS. *Voyez* **ADRETS.**

BEAUMONT (Élie de). *Voyez* **ÉLIE DE BEAUMONT.**

BEAUNAY (Jean du), ancien écrivain français, auteur de deux ouvrages en rimes avec des gloses en prose, *le Doctrinal des prudes femmes*, et *les Regrets et peines des maladvisés*, Lyon, in-8°.

BEAUNE (Jacq. de), baron de Semblançay, naquit en 1445 à Tours. Surintendant des finances sous François Ier, il fut cause de la perte du duché de Milan, par la négligence qu'il mit à fournir les fonds nécessaires. Il espéra s'en justifier en disant que la reine mère avait impérieusement exigé tout ce qui lui était dû sur ses pensions et les revenus de ses vastes domaines, ce qui avait épuisé ses coffres. Mais cette princesse irritée nia qu'on lui eût dit que c'étaient les fonds destinés pour Milan, et poursuivit la mort du malheureux de Beaune, avec tant d'acharnement, qu'il fut pendu en 1527, pour crime de péculat.

BEAUNE (Renaud de), petit-fils du précédent, né à Tours en 1527, l'année même du supplice de son aïeul, fut rétabli dans les biens et honneurs dont avait été privée sa famille; nommé archevêque de Bourges, en 1581, puis de Sens en 1596, il mourut en 1606. Il contribua beaucoup à la conversion de Henri IV, et se montra toujours bon Français dans toutes les assemblées du clergé des temps orageux de la Ligue. C'était aussi l'orateur à la mode, mais ses *Oraisons* funèbres de Catherine de Médicis et des personnages d'alors, et sa *Réformation de l'université*, n'annoncent qu'un écrivain médiocre.

BEAUNE (Florimond de), mathématicien, né à Blois en 1601, mort en 1652, contribua beaucoup à faire adopter en France la géométrie de Descartes, et détermina le premier les courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il n'a laissé que deux opuscules sur les *équations* et la *géométrie* cartésienne.

BEAUNOIR (Alexandre-Louis-Bertrand ROBINEAU, dit de), né le 4 avril 1746, était fils d'un notaire de Paris. Il refusa de succéder à la charge de son père, prit le petit collet, obtint une place à la bibliothèque du roi, et se mit à faire des vers et des pièces pour les petits théâtres: l'*Amour quêteur*, représenté en 1777 sur le théâtre de Nicolet, eut un grand succès; mais l'archevêque de Paris ordonna à Robineau de désavouer la pièce ou de quitter l'habit ecclésiastique: Robineau prit ce dernier parti, changea son nom en celui de *Beaunoir* (anagramme de Robineau), et donna successivement *Vénus pèlerine, Jeannette ou les battus ne payent pas l'amende*, contre-partie de l'ignoble pièce de *Jeanot*, en vogue à cette époque, et enfin *Jérôme Pointu* (13 juin 1781), qui fit le tour de l'Europe, et a été traduit en allemand. La susceptibilité des confrères de Beaunoir à la bibliothèque du roi, obligea l'auteur à ne plus donner de pièces aux petits spectacles, ni en son nom propre, ni sous son nom de guerre. Il venait de se marier avec Mlle Louise-Céline Cheval; ce fut sous le nom de sa femme qu'il continua a écrire pour le théâtre, et *Jérôme Pointu, les Pointus* et *Eustache Pointu*, furent joués sous ce nom. Vinrent ensuite *Fanfan et Colas*, 1781; *Rose* ou *la suite de Fanfan* et *Colas*, 1785; *les Amis du Jour*, 1786, etc., et plus de 200 productions qui valurent à Beaunoir un bénéfice de 100,000 écus. Dès 1784, on l'avait engagé à se démettre de sa place à la bibliothèque. Il partit pour Bordeaux où il prit la direction du théâtre, fit mal ses affaires, et revint à Paris en 1789, où il devint orateur de la loge du Contrat social. Effrayé des progrès de la révolution, il quitta la France le 15 septembre, se rendit en Belgique, où il prit part comme écrivain aux discussions politiques qui agitaient ce pays. Après l'expulsion des Autrichiens, il fut en butte à des persécutions du gouvernement qui dominait à Bruxelles, et, lors du retour des troupes autrichiennes, il manifesta sans réserve son ressentiment contre ses adversaires. Il publia le journal *le Vengeur*, puis, *Histoire secrète et anecdotique de l'insurrection belgique*, 1790, sorte de drame où toutes les convenances de style et de pudeur morale sont violées; et enfin, *les Masques arrachés*, ou *Vies privées de LL. EE. Vander Noot et van Cuper*, etc., *par J. Lesueur*, 1790, 2 vol. En 1791, Beaunoir parcourut les provinces rhénanes, probablement avec une mission secrète, et publia un *Voyage sur le Rhin de Mayence à Dusseldorf.* L'impératrice Cathe-

Digitized by Google

rine l'ayant appelé en Russie, il y arriva immédiatement avant la mort de cette princesse en 1796, fut accueilli par Paul Ier qui le nomma directeur des 3 théâtres de la cour, quitta St.-Pétersbourg en 1798, quand tous les Français furent bannis de Russie, vint en Prusse où il fut nommé lecteur de la reine Louise-Wilhelmine, travailla pour le théâtre de Berlin et d'autres théâtres de l'Allemagne, avec l'aide d'Ifland, d'Opitz et de Schroeder, qui traduisaient ses pièces. En 1801, Beaunoir se fixa à Paris, fut choisi pour correspondant littéraire de plusieurs personnages étrangers, rédigea des articles de spectacle dans *le Publiciste,* ne cessa d'écrire pour le théâtre et ne négligea aucune occasion de célébrer Napoléon. A la restauration de 1814, il fut attaché à la division littéraire du ministère de la police, puis de l'intérieur, bureau des gravures, et conserva cette position jusqu'à sa mort, le 5 août 1823. Sa femme était morte le 19 janvier 1821 à 55 ans. Beaunoir a travaillé à la *Bibliothèque dramatique et théâtrale;* il a publié quelques pamphlets de circonstance, une allégorie sur la naissance du duc de Bordeaux, et un roman historique en 2 volumes, *Attila ou le fléau de Dieu. Jérôme Pointu* et *Fanfan et Colas* restent comme de petits chefs-d'œuvre dans leur genre.

BEAUPLAN (Guill. LEVASSEUR de), ingénieur géographe français du 17e siècle, s'attacha au service de Sigismond III et de Ladislas IV, rois de Pologne, et suivit le général Koniecpolski dans la conquête de l'Ukraine, dont il leva la carte et où il fonda un grand nombre de villages. Mais il ne fut pas récompensé de tels services, et se retira dans sa patrie, où il publia la *Description de l'Ukraine* (Rouen, 1660, in-4°, traduit en allemand, Breslau, 1780), pleine de naïveté et d'esprit d'observation; *Carte de l'Ukraine* en 4 feuilles, très-rare.

BEAUPOIL SAINT-AULAIRE. *Voyez* **SAINT-AULAIRE.**

BEAUPRÉ (Marotte), comédienne de la troupe du Marais jusqu'en 1669, passa ensuite dans celle du Palais-Royal, et se retira en 1672. On ignore l'époque de sa mort. Sauval fait l'éloge de la beauté, du courage et des talents de cette actrice.

BEAUPRÉAU (Claude-Guillaume), chirurgien dentiste de Paris, a donné: *Dissertation sur la propriété et la conservation des dents,* Paris, 1764; *Lettre sur les maladies du sinus maxillaire,* ibid., 1769.

BEAUPUI, fameuse haute-contre de l'Opéra, élève de Lulli, débuta en 1672.

BEAUPUIS (Charles WALLON de), né à Beauvais, le 9 août 1621, fils d'un conseiller à l'élection de cette ville, vint à Paris achever son cours de philosophie au collége du Mans, sous le docteur Ant. Arnauld. Beaupuis fut chargé de la direction des petites écoles de Port-Royal, dirigea ensuite celle des Granges, où il eut pour disciples le Nain de Tillemont et Th. du Fossé. A la suppression des écoles, en 1650, Beaupuis revint à Beauvais, où son évêque, M. de Buzanval, l'obligea à prendre la prêtrise, lui donna la conduite de quelques maisons religieuses et l'établit supérieur de son séminaire: après la mort de ce prélat, M. de Janson son successeur interdit l'abbé de Beaupuis qui se retira dans sa famille, et pendant 30 ans, ne sortit plus de sa chambre que pour aller à l'église; il mourut le 1er février 1709. Outre quelques opuscules manuscrits, on a de Beaupuis *Maximes chrétiennes* tirées des lettres de l'abbé de Saint-Cyran, 1678, réimprimées en 1735; *Nouveaux essais de morale,* 1699.

BEAUPUY (Nicolas-Michel BACHELIER de), né à Mussidan (Dordogne) en 1750, entra comme sous-lieutenant à 17 ans dans le Dauphin-dragons, et était parvenu au grade de major quand la révolution éclata. Il donna sa démission, fut député à l'assemblée législative, et retourna dans sa patrie où il remplit des fonctions civiles importantes. Arrêté et dénoncé comme suspect, la chute de Robespierre le sauva. Nommé commissaire du Directoire en 1797, et député au conseil des Anciens, il concourut au triomphe de Bonaparte au 18 brumaire, fut nommé sénateur, et mourut dans un voyage qu'il fit en sa patrie, le 19 septembre 1802.

BEAUPUY (Armand-Michel BACHELIER de), général français, né à Mussidan en 1757, frère du précédent, sous-lieutenant, en 1773, dans le régiment de Bassigny, y resta jusqu'à la révolution où il devint chef de bataillon de volontaires nationaux. Il combattit à Worms, à Spire, à Mayence, et fut nommé général de brigade le 8 mars 1793. Envoyé avec les Mayençais contre les Vendéens, il contribua à la victoire de la Tremblaye, le 15 octobre 1793, lutta corps à corps avec un chef de royalistes au combat de Cholet, et fut, pour cet exploit, nommé général de division. Baupuy, blessé à Châteaugontier, alla se guérir à Angers, et lorsque cette ville fut assaillie par les royalistes, il se fit porter sur le rempart où il reçut une nouvelle blessure. Appelé à l'armée du Rhin en 1794, il se distingua à Gorick, à Forchheim et surtout dans la mémorable retraite de Bavière. Il y fut tué d'un coup de canon le 19 octobre 1796. — Deux frères du général, L. Gabriel et J. Armand, sont morts comme lui sur le champ de bataille dans des grades inférieurs.

BEAURAIN (Jean de), habile géographe, né le 17 janvier 1696, à Aix-en-Issart dans l'Artois, mort le 12 février 1771, étudia sous Sanson et lui succéda, à 25 ans, dans la charge de géographe du roi. Ses ouvrages les plus connus sont: un *Calendrier perpétuel,* Paris, 1724; *Histoire militaire de la campagne de Flandre par le maréchal de Luxembourg,* ibid., 1756, et Postdam, 1783-87, augmentée; on doit à son fils des *Cartes* pour la campagne du grand Condé en Flandre, Paris, 1774; celles pour les quatre dernières campagnes de Turenne, ibid., 1782.

BEAUREGARD (l'abbé), jésuite, fameux prédicateur, né à Pont-à-Mousson, en 1731, se distingua par son éloquence impétueuse et se fit une réputation par la liberté avec laquelle il annonçait les malheurs qui menaçaient alors (en 1789) la France et qui ne tardèrent pas à éclater. Il se réfugia à Londres lors de la tourmente révolution., passa ensuite à Maestricht, à Cologne, et mourut en 1804, âgé de 73 ans, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, qui avait apprécié ses vertus et ses talents.

BEAUREGARD (Claude de). *Voy.* **BÉRIGARD.**

BEAUREPAIRE (N. Girard de), d'une ancienne famille de Poitou, s'étant livré à toutes sortes d'écarts, dut chercher un asile contre la justice dans la forge à fer de Pouancé en Anjou. La révolution survint et Beaupaire se déclara pour la cause du trône, prit les armes, accompagna Lescure à Parthenay, à Luçon, et fut blessé

Digitized by Google

de 12 coups de sabre en octobre 1793, en s'obstinant à arriver jusqu'à Westermann, lors du passage de la Loire. Beaurepaire se fit porter au delà du fleuve et mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

BEAUREPAIRE (DE) commandait la place de Verdun lorsque l'armée prussienne vint en faire le siége en 1792. Il fit tous ses efforts pour engager la garnison de cette place à se défendre courageusement; mais le conseil de guerre ayant décidé qu'il fallait se rendre, Beaurepaire se brûla la cervelle. La Convention nationale lui décerna les honneurs du Panthéon, et accorda une pension à sa veuve.

BEAURIEU (GASPARD GUILLARD DE), né à St.-Pol en Artois le 9 juillet 1728, est mort à Paris à l'hôpital de la Charité le 5 octobre 1795. Une figure assez semblable à celle qu'on donne à Ésope, un costume grotesque; savoir: un manteau dans le genre de ceux qui sont adoptés sur la scène, pour les rôles dits *à manteaux*, un large feutre, des souliers carrés, etc., donnaient à Beaurieu un air d'originalité que ne démentaient ni ses idées, ni sa manière de vivre, ni son caractère. Simple et bon, il aimait les enfants, et s'était constamment occupé de leur éducation. On a de lui: *l'Heureux citoyen*, 1759; *Cours d'Histoire sacrée et profane*, 1763, 1766, 1770, 2 vol.; *l'Élève de la Nature*, 1763, in-12, réimprimé très-souvent, 1773, 3 vol. in-12; et que Beaurieu publia d'abord sous le nom de J. J. Rousseau, etc.

BEAUSARD (PIERRE), médecin et professeur de mathématiques, à Louvain, mort en 1577, a publié: *Annuli astronomici usus*, 1553, in-8°; *Arithmetices praxis*, 1573, in-8°.

BEAUSOBRE (ISAAC DE) naquit à Niort le 8 mars 1659, d'une famille noble et ancienne, originaire du Limousin, où elle était connue sous le nom de *Beauxpuis de Beaussart*, que son aïeul changea en celui de *Beausobre*, pour mieux se déguiser, lorsque après la St.-Barthélemi, il se réfugia à Genève. Il alla prendre ses degrés à l'académie de Saumur, reçut l'imposition des mains au synode de Loudun, en 1683, et fut aussitôt après nommé ministre de Châtillon-sur-Indre, en Touraine. Le gouvernement ayant fait apposer les scellés sur le temple de ce lieu, Beausobre eut la témérité de les briser, de faire le prêche; et, pour se soustraire à l'amende honorable à laquelle il fut condamné, il se réfugia à Rotterdam, d'où il passa à Dessau, en qualité de chapelain de la princesse d'Anhalt. Beausobre se rendit en 1694 à Berlin, où il devint successivement pasteur des réfugiés, chapelain du roi, membre du consistoire royal, directeur de l'hospice nommé *Maison française*, inspecteur des églises et du collége des Français du district de la capitale. La cour de Berlin le chargea, conjointement avec Lenfant, de travailler à une nouvelle version du *Nouveau Testament*, ornée de préfaces et de notes très-amples, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1741. Tout ce qui regarde les *Épîtres de St. Paul* est de Beausobre. Ce savant homme travailla pendant une grande partie de sa vie à une *Histoire de la réformation*, qui devait comprendre l'histoire générale de l'Église en Occident, depuis le concile de Bâle jusqu'à la confession d'Augsbourg, avec celle des différentes sectes auxquelles les réformes se rattachent, telles que les pauliciens, les bogomiles, les vaudois, les albigeois, les frères de Bohême, etc. Ce travail l'avait jeté dans une digression qui a produit l'*Histoire critique du Manichéisme*, Amsterdam, 1734-39, 2 vol. in-4°. Le deuxième a été rédigé par Formey, sur les *Mémoires* de Beausobre. Il aurait été suivi d'un troisième, si la mort n'eût enlevé l'auteur. C'est l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation. Les Églises d'Utrecht, de Hambourg, celle de Savoie à Londres cherchèrent à l'attirer par des propositions avantageuses; mais le roi de Prusse ne voulut jamais laisser sortir de ses États un savant si distingué. Beausobre prêchait encore à 80 ans avec tout le feu de la jeunesse, et mourut le 6 juin 1738, après une vieillesse exempte d'infirmités. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, des *Remarques critiques et philologiques sur le Nouveau Testament*, la Haye, 1742, 2 vol. in-4°, par les soins de Lachapelle; une *Histoire critique du culte des morts, parmi les chrétiens et les païens*; un *Supplément à l'Histoire des Hussites*, de Lenfant, Lausanne, 1745, in-4°; une *Histoire de la Réformation*, depuis 1517 jusqu'en 1630, que M. Pajon de Moncets a publiée en 1785, Berlin, 4 vol. in-8°.

BEAUSOBRE (CH.-LOUIS DE), fils du précédent, né à Dessau en 1690, fut pasteur de l'Église de Berlin, où il est mort en 1753. Entre autres ouvrages, il a laissé les *Discours sur le Nouveau Testament*, faisant suite à ceux de Saurin, et mis la dernière main à l'*Histoire de la réformation*, dont son père n'avait pas achevé le manuscrit.

BEAUSOBRE (LOUIS DE), fils d'Isaac et frère du précédent, mais d'un second mariage, né à Berlin en 1730, fut adopté par Frédéric le Grand, alors prince royal, qui lui assigna 1,500 fr. de pension et l'envoya faire ses études à Francfort, puis à Paris se former dans la société des gens de lettres. De retour à Berlin, il fut nommé conseiller privé du roi de Prusse, membre de l'Académie, et mourut le 3 décembre 1783. Il est auteur de *Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, Berlin, 1754, in-12; *Des Songes d'Épicure*, 1756, in-12; une *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, ibid., 3 vol. in-18; et d'autres ouvrages de philosophie, d'économie politique et de littérature.

BEAUSOBRE (JEAN-JACQUES baron DE BAUX, comte DE), de la même famille qu'Isaac, embrassa jeune l'état militaire, fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne, fut, en 1748, nommé maréchal de camp, en 1659 intendant général, et mourut en 1782 dans un âge avancé. Il est principalement connu par l'ouvrage suivant: *Commentaires sur la défense des places d'Æneas le Tacticien*, etc., Amsterdam et Paris 1757, in-4°. Il avait traduit *Végèce*, mais cette traduction est restée inédite.

BEAUSOLEIL (JEAN DU CHATELET, baron DE), minéralogiste, né dans le Brabant vers 1578, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, fut inspecteur des mines des États de l'Église, alla en France, vers 1602, sur l'invitation de P. de Beringhen, 1er valet de chambre de Henri IV, et contrôleur général des mines, qui s'était fait accorder la concession des mines de la Guienne et du pays de Labour. Beausoleil parcourut ensuite toute l'Europe pour en examiner les productions métallurgiques, et, de retour en Allemagne, obtint la place de conseiller aulique et commissaire général des mines de Hongrie; il fut rappelé en France en 1626 par le mar

Digitized by Google

quis d'Effiat, parcourut le Languedoc en 1627, muni de l'autorisation d'ouvrir des mines et de les exploiter, et s'établit à Morlaix. Sous prétexte qu'il se livrait à la magie, le prévôt provincial fit, en son absence, une descente dans son domicile, s'empara de tout ce qu'il possédait, bijoux, échantillons de mines, documents, papiers, etc. Le baron se justifia facilement, mais on ne lui restitua aucun des objets enlevés. En 1640, le baron de Beausoleil avait déjà dépensé 300,000 fr. en recherches et essais de mines sans avoir reçu la moindre indemnité, sans même avoir pu jouir des concessions faites à son arrivée en France. Après avoir été ruiné, il fut arrêté par l'ordre du cardinal de Richelieu, et mourut à la Bastille vers 1645.

BEAUSOLEIL (Martine de BERTEREAU, baronne de), femme du précédent, l'accompagna dans ses différents voyages, et vint en France avec lui. Ce fut elle qui, en 1632, rendit compte au roi et à son conseil des travaux accomplis par son mari depuis son arrivée en France. Son mémoire n'ayant amené aucun résultat, elle adressa six ans après au cardinal de Richelieu un nouvel écrit dans lequel elle offrait de travailler à ses frais à l'exploitation des mines déjà découvertes. Richelieu répondit en faisant arrêter le baron de Beausoleil, et probablement aussi sa femme, car on n'entendit plus parler de l'un ni de l'autre. On a de Mme de Bertereau de Beausoleil, *Véritable déclaration des riches et inestimables trésors découverts dans le royaume de France*, Paris, 1632; *la Restitution de Pluton au cardinal de Richelieu, des mines et mineries de France, cachées jusqu'à ce jour au centre de la terre*, Paris, 1640.

BEAUTEVILLE (Jean-Louis du BUISSON de), évêque d'Alais, né en 1708, fut, en 1755, député du 2e ordre à l'assemblée du clergé. Sa conduite modérée lui attira un grand nombre de persécutions de la part de ses confrères. Mais ce prélat savant et charitable vécut adoré dans son diocèse, et mourut le 25 mars 1776, pleuré des catholiques comme des protestants. On a de lui beaucoup de *Mandements,* dont les meilleurs sont ceux qu'il publia sur la mort de Louis XV et sur le mariage de Louis XVI.

BEAUVAIS (Esther de), femme savante du 16e siècle, née à Angers, a composé quelques *Sonnets*, imprimés avec les œuvres de Béroald de Verville.

BEAUVAIS (Remi de), capucin du 17e siècle, est auteur d'un poëme de *la Madeleine,* Tournai, 1617, in-8°, rare et recherché.

BEAUVAIS (Nicolas-Dauphin), graveur, né à Paris, en 1687, mort en 1763, fut élève d'Audran. Il a gravé d'après le Corrége, Benedetto Lutti, le Poussin, Lebrun, Vandyck, etc., et ses ouvrages sont dignes d'estime.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur, fils du précédent, né en 1739, mort en 1781, remporta le grand prix de Rome, et, pendant qu'il était dans cette ville, exécuta pour l'impératrice de Russie une statue de l'*Immortalité.* Employé à décorer la façade de l'église Ste.-Geneviève, il avait fait un des bas-reliefs qui ont été enlevés ou détruits en 1793.

BEAUVAIS (le P. Gilles-François), écrivain ascétique, naquit en 1695 dans la Bretagne. Il publia quelques *élégies* sur la mort de Louis XIV; et, en 1716, il remporta le prix de poésie latine au Palinod de Rouen, par un *hymne sur l'immaculée conception.* A la suppression de la société, le P. Beauvais dut obtenir sans peine la permission de résider à Paris; et l'on conjecture qu'il y mourut octogénaire, vers 1773. Outre la *Retraite pour les religieuses,* Paris, 1746, in-12; des *Épîtres et Évangiles avec des réflexions,* ib., 1752, 2 vol. in-12, on a de lui: l'*Éducation d'un grand roi,* Paris, 1718, in-4°; ibid., 1759, in-12; les *Vies* du P. Azevedo, jésuite, du P. Brito, de M. de Bretigny, ibid., 1748, in-12; *Considérations et élévations affectives envers N. S. J. C.* (1753); *Lettres de Mme... à sa fille sur les motifs et les moyens de mener une vie plus chrétienne,* ibid., 1755, réimprimées, 1758, in-12. Le P. Beauvais a, dit-on, rédigé, de 1764 à 1768, *la France ecclésiastique* ou l'Almanach du clergé.

BEAUVAIS (Guillaume), antiquaire, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, était très-versé dans la science des médailles. Il a laissé quelques ouvrages numismatiques; le plus remarquable est l'*Histoire abrégée des empereurs romains et grecs* par les médailles, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

BEAUVAIS DE PRÉAU (Ch.-Nicolas), médecin, né à Orléans le 1er août 1745, vint à Paris en 1786, fut nommé juge de paix, puis élu député à l'assemblée législative et à la Convention, vota pour la mort du roi sans sursis. En mission à Toulon lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais, il fut jeté dans un cachot, d'où il sortit à la reprise de la place, et se rendit à Montpellier, où il mourut le 27 mars 1794, des suites des mauvais traitements qu'il avait essuyés. Éditeur des *Essais historiques sur Orléans*, par Polluche, il a publié: *Description topographique du mont Olivet,* 1783, in-8°; et la traduction de *Surdus loquens,* d'Amman, imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds-muets,* par Deschamps, 1779, in-12.

BEAUVAIS (Charles-Théodore), maréchal de camp, fils du précédent, né à Orléans, le 8 novembre 1772, reçut de la Convention une pension de 1,500 fr. Il entra jeune au service, partit pour l'Égypte, en 1797, avec le grade d'adjudant général, mais demanda bientôt sa démission, qui lui fut accordée. Pris par les Turcs, dans la traversée, il ne revint en France qu'en 1803, après dix-huit mois de captivité. Ayant repris du service en 1809, il obtint, sous le général Latour-Maubourg, la place de chef d'état-major, dont il alla remplir les fonctions en Espagne. Nommé baron et général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1813 sur le Rhin. Neuss avait été surpris le 31 octobre; le général Beauvais réussit à s'en rendre maître. Pendant les cent jours, on lui confia le commandement de Bayonne. Depuis la restauration, il fut le principal rédacteur de l'important ouvrage: *Victoires et conquêtes des armées françaises,* publié par le libraire Pankoucke; il travailla aussi à un journal militaire. Le général Beauvais mourut au commencement de 1830, d'une hydropisie de poitrine.

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senez, né à Cherbourg le 17 octobre 1731, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se consacra à la chaire, où il acquit en peu de temps une réputation qui le fit appeler à la cour. Il y fit entendre des vérités dures, et n'en fut pas moins nommé à l'évêché de Senez, siége dont il se démit en 1783. Élu député par le bailliage de Paris

Digitized by Google

aux états généraux, il mourut le 4 avril 1790. Ses *Sermons, panégyriques* et *Oraisons* funèbres ont été recueillis par les soins de l'abbé Gaillard, Paris, 1807, 4 vol. in-12, précédés de la vie de l'auteur. La simplicité, l'entraînement, sont les caractères principaux de l'éloquence de ce prélat. Ses *Oraisons* funèbres, qu'il composa dans la maturité de son talent, sont supérieures à ses *Sermons*.

BEAUVAIS (Bertrand POIRIER de), général vendéen, né à Chinon vers 1755, fils d'un avocat distingué, était conseiller du roi en 1777, lorsque la révolution éclata. Il s'en déclara l'adversaire, se rendit à Coblentz en 1791, rentra en France avec une mission des princes, vit arrêter son père accusé de correspondance avec Malesherbes, fut arrêté lui-même, recouvra sa liberté; et se réunit aux royalistes de la Vendée dans l'espoir singulier de faire prisonnier quelque personnage considérable du parti républicain qui lui serait un otage pour garantir la vie de son père. Il fut chargé d'une division d'artillerie, se signala à Cholet, à Fontenay, à Autrain. Pendant ce temps son père mourait sur l'échafaud à Paris le 13 novem. 1793. Après la pacification de la Vendée Beauvais se rendit en Angleterre où il vécut longtemps dans le besoin et écrivit un *Aperçu sur la guerre de la Vendée*, Londres, 1798. Revenu en France, Beauvais est mort dans ses propriétés le 3 avril 1827, sans avoir été employé sous la restauration.

BEAUVAL (Jeanne-Olivier BOURGUIGNON), comédienne, née en Hollande vers 1643, recueillie par une blanchisseuse à la porte d'une église, adoptée par le chef d'une troupe de comédiens qu'elle quitta pour entrer dans la troupe de Lyon où elle épousa, malgré le directeur qui l'avait adoptée, un gagiste de ce théâtre, Beauval, qu'elle fit recevoir au nombre des comédiens. Molière la fit débuter à son théâtre en 1670 : elle créa plusieurs rôles de soubrettes, et joua les reines dans la tragédie. Regnard la fit paraître sous son propre nom de Beauval dans le prologue des *Folies amoureuses*, pièce dans laquelle elle remplit le rôle de Lisette, le dernier qu'elle joua d'original. Elle mourut le 20 mars 1720.

BEAUVALLET (P.-Nicolas), sculpteur, élève de Pajou, né au Havre en 1749, fut chargé en 1784 de tous les travaux de sculpture du château de Compiègne. Reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1789, il présenta, en 1793, à la Convention le buste de Marat dont les contrefaçons se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. Il exécuta ensuite les bustes de Chalier et de Guillaume Tell. On a encore de ce sculpteur *Narcisse, Pomone* et *Suzanne au bain*. Beauvallet est mort à la Sorbonne, où il était logé aux frais du gouvernement, le 17 avril 1828, à la suite d'une chute violente dans son escalier. Il avait publié : *Fragments d'architecture, sculpture, peinture dans le style antique*, etc., 3 livraisons seulement avaient paru de 1803 à 1804.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (Jean-Jacq.), né à Abbeville en 1730, organiste à Lyon, puis à St.-Victor à Paris, succéda par concours à Daquin, organiste de St.-Paul, mort en 1772. En 1793, il perdit ses places, et le chagrin le conduisit au tombeau en mai 1794. On a de lui des *pièces* d'orgue, des *sonates* pour clavecin, des *messes*, des *magnificat*, des *hymnes*, etc.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (Jacq.-Marie), fils du précédent, né à Lyon le 3 juillet 1766, succéda à son père dans la place d'organiste de St.-Paul, après le rétablissement des églises. Il est auteur de plusieurs pièces pour clavecin et orgue parmi lesquelles on remarque *la bataille de Montenotte, d'Austerlitz, d'Iéna*, des *airs* variés, une méthode d'orgue. Il a donné en 1802 au théâtre des jeunes artistes *Gervais* ou *le jeune Aveugle*, en un acte. Il était organiste de St.-Germain des Prés dans les dernières années de sa vie. Il mourut vers la fin de 1833.

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville le 25 septembre 1731, mort le 7 décembre 1797, membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1765, a publié un grand nombre d'estampes qui font plus d'honneur à son talent, comme graveur, qu'à son goût dans le choix des sujets. Ses premiers ouvrages font regretter qu'il se soit plus attaché à travailler d'après des compositions médiocres que d'après celles des grands maîtres. Les deux femmes qu'il épousa successivement, douées des mêmes talents que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses productions. Plusieurs de ses élèves, entre autres Porporati, Binet, Hubert, Andouin, etc., sont devenus d'habiles artistes.

BEAUVAU (René, baron de), accompagna le duc Charles d'Anjou dans son expédition de Naples en 1265, se distingua par sa bravoure, à la bataille de Bénévent en 1266, et mourut la même année des suites de ses blessures, avec le titre de connétable du royaume de Naples.

BEAUVAU (Louis, seigneur de), fut gouverneur et capitaine de la tour de Marseille, grand sénéchal de Provence et premier chambellan du roi René, placé par ce prince auprès de son fils Jean, duc de Calabre et de Lorraine; c'est ainsi que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Il mourut en 1472 à Rome, où il avait été envoyé ambassadeur.

BEAUVAU (Henri, baron de), fit ses premières armes en Allemagne, au service de l'Empereur et de l'électeur de Bavière. Envoyé par le duc son maître à Rome, en 1599, relativement au mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, il suivit bientôt après le duc de Mercœur en Hongrie, et se signala contre les Turcs, visita l'Europe, fut, à son retour en Lorraine, nommé grand forestier, conseiller d'État et premier chambellan du duc Henri. Il a écrit une *Relation* de ses campagnes et de ses voyages, dont l'édition la plus complète est celle de Nancy, 1619, in-4°, avec figures.

BEAUVAU (Henri, marquis de), fils du précédent, gouverneur du duc Charles V de Lorraine, a laissé des *Mémoires*, Cologne, 1690.

BEAUVAU (Marc de), prince de Craon, petit-fils du marquis Henri, né en 1679, et mort en 1754, fut gouverneur du duc François de Lorraine (empereur d'Allemagne), puis administrateur général du duché de Toscane, sous les titres de ministre plénipotentiaire, chef et président du conseil de régence. Il a laissé dans ce pays d'honorables souvenirs.

BEAUVAU (Charles-Juste de), maréchal de camp, fils du précédent, né le 10 septembre 1720, entra comme volontaire au service de France, quoiqu'il fût déjà colonel des gardes du roi Stanislas, duc de Lorraine. Aide de

Digitized by Google

camp du maréchal de Belle-Isle, il reçut la croix de St.-Louis à 21 ans, pour sa belle conduite au siége de Prague. Élevé rapidement de grade en grade, il s'offrit pour servir d'aide de camp au maréchal de Broglie. Il fut, deux ans après, nommé commandant en chef des troupes envoyées au secours de l'Espagne, en 1762, et, l'année suivante, après la paix, il fut appelé au gouvernement de Languedoc. Présent au fameux lit de justice de 1771, il refusa sa voix aux projets du chancelier Maupeou, qui recueillait lui-même les suffrages. Le roi lui écrivit, quelque temps après, qu'il n'en comptait pas moins sur son *respect,* son *attachement* et son *zèle,* et Louis XV, il faut le dire à son honneur, défendit la loyauté et la liberté de son capitaine des gardes contre les vengeances de son ministre, qui avait déjà fait dresser la lettre de cachet pour exiler M. de Beauvau à Épinal. Sous le nouveau règne, nommé commandant d'une des premières divisions militaires en 1777, gouverneur de Provence en 1782, cette province lui dut le rétablissement de ses États et la conservation de son académie, le perfectionnement de sa navigation et le bien-être de ses matelots, des monuments achevés et d'autres commencés, qui tous devaient réunir l'utile et l'agréable. A la suppression de l'arsenal de Marseille, il avait proposé de convertir cette enceinte immense en un lieu privilégié, où tout commerce serait libre et tout culte permis. C'était une idée grande et féconde. Cette double franchise d'un seul quartier de Marseille pouvait investir la France de toute la navigation et de tout le commerce de la Méditerranée. Le roi Louis XVI le nomma maréchal de France en 1783, et lui confia les sceaux de l'État le 4 août 1789. Le maréchal de Beauvau accompagna le roi, dans son voyage orageux de Versailles à l'hôtel de ville à Paris. Passionné pour les lettres, il s'était fait recevoir membre de l'Académie *della Crusca* en 1758; et l'Académie française l'avait admis dans son sein en 1771. Il mourut le 21 mai 1793.

BEAUVAU (René-François de), d'abord évêque de Bayonne, de Tournai, puis archevêque de Toulouse, né en 1664, et mort le 4 août 1739, était issu d'une branche cadette de la maison de Beauvau, établie en Poitou. Il fut président des États du Languedoc pendant 20 ans; et c'est à ses soins, à ses encouragements de tout genre, que l'on doit la *Description du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les bénédictins de St.-Maur; la *Description géographique*, et l'*Histoire naturelle* de cette même province, par la Société académique de Montpellier.

BEAUVAU (Charles-Eugène, marquis de), ancien officier de marine, de la famille du précédent, syndic du district de Cholet, fut tué en 1793 par les royalistes vendéens.

BEAUVILLIER duc de **SAINT-AIGNAN.** *Voyez* **SAINT-AIGNAN.**

BEAUVILLIER (Marie de), fille du comte de St. Aignan, gentilhomme attaché au duc d'Alençon, née le 27 avril 1574. Destinée à prendre le voile à cause du peu de fortune de ses parents, elle se trouvait à l'abbaye de Montmartre, à l'époque du siége de Paris, en 1590; Henri IV la vit, s'enflamma pour elle, et lui persuada facilement de quitter sa retraite. Henri IV conduisit sa maîtresse à Senlis, vit bientôt après Gabrielle d'Estrées, cousine germaine de Mme de Beauvillier, et négligea tout à fait cette dernière. Elle prit alors le parti de retourner à l'abbaye de Montmartre, dont Henri IV la nomma abbesse, en 1597. Marie de Beauvillier, dame de Montmartre, des Porcherons et du Fort-aux-Dames, fut cinquante-neuf ans abbesse, et mourut le 21 avril 1656, âgée de quatre-vingts ans.

BEAUVILLIERS (Antoine), fameux restaurateur de Paris, né en 1754, fonda avant la révolution, au Palais-Royal, une des plus beaux restaurants de cette capitale, et y acquit de la fortune. Il essuya en 1793 des persécutions qui l'obligèrent de quitter son commerce, le reprit dans un âge avancé, eut alors peu de succès et composa l'un des meilleurs livres connus dans son art : *L'art du cuisinier,* 2 vol. in-8°, 1814, 1824 avec supplément. Beauvilliers est mort le 31 janvier 1817.

BEAUVOIR (baron de), gouverneur de Henri de Bourbon (Henri IV) fut tué au massacre de la St.-Barthélemy en 1572.

BEAUVOIR (Claude de). *Voyez* **CHASTELLUX.**

BEAUVOIS. *Voyez* **PALISOT.**

BEAUVOLLIER l'aîné (Pierre-Louis **VALOT** de), né vers 1770 près de Loudun, au château de Sammarçole, fut placé comme page auprès de Louis XVI, retourna dans son pays lors du renvoi de la maison du roi, fut inquiété pour ses opinions et rejoignit, en 1793, l'armée vendéenne à Thouars; employé comme commandant au 2e de l'artillerie, puis intendant général et trésorier de l'armée, il se signala dans plusieurs rencontres, fit créer des assignats royaux, essaya, après l'échec de Granville, de gagner l'Angleterre et fit preuve de bravoure à la bataille de Dol. A celle de Beaugé il quitta brusquement l'armée, et on l'accusa d'avoir enlevé les fonds dont il était dépositaire. Beauvollier se tint caché au Mans jusqu'à la 1re pacification, joignit l'armée de Stofflet, dirigea un plan d'insurrect. au château de Vermette, et, en 1799, commanda une division dans l'armée du marquis d'Autichamp. En 1801 il se soumit à Bonaparte et vivait paisiblement à Paris en 1805. En 1811 il obtint une place dans l'administration de l'armée et fit la campagne de 1812 en Russie. Il figura dans les cent jours comme intendant général au 4e corps de l'armée vendéenne, obtint à la 2e restauration le grade de maréchal de camp et prit le titre de comte. Il se livra alors à des travaux littéraires, annonça un recueil historique sous le titre d'*Archives françaises,* qui ne fut pas commencé; publia, en 1816, *Essai sur la Vendée dans son agriculture, son industrie, son commerce, etc.* Alp. de Beauchamp a publié en 1825 des *Mémoires sur la campagne de Russie,* par Beauvollier. Ce dernier est mort peu après cette publication.

BEAUVOLLIER (Jean **VALOT** chevalier de), frère du précédent, né dans les environs de Loudun, entra dans la gendarmerie, fut envoyé à Bressuire et quitta son corps à l'évacuation de cette ville. Choisi par Lescure pour aide de camp, Beauvollier fut blessé le 13 mars 1793 à l'attaque de la Châtaigneraie, aida à conclure la capitulation de Saumur, reçut une forte blessure à l'attaque de Granville, fut pris les armes à la main au passage de la Loire et condamné à mort le 12 janvier 1794 par la commission militaire d'Angers.

BEAUVOLLIER (N.), frère du précédent, vint join-

Digitized by Google

dre son frère à l'âge de 15 ans, était à côté de Lescure lorsque ce général fut blessé à mort, et ne survécut pas lui-même à l'expédition d'outre-Loire.

BEAUXALMIS (Thomas), théologien de l'ordre des carmes, né à Melun en 1524, mort à Paris le 1er mai 1589, avait été curé de St.-Paul et destitué pour avoir voulu empêcher que Maugiron et d'autres mignons de Henri III fussent enterrés dans son église. Il se distingua d'ailleurs par son attachement à son prince. On a de lui : *Remontrances au peuple français sur ce qu'il n'est jamais permis d'attenter aux jours de son roi*, Paris, 1585; in-8°, et dans le tome IV des *Mémoires de la Ligue*. Ses *Commentaires* et ses *Oraisons funèbres* sont oubliés; mais les curieux recherchent encore de lui les deux opuscules suivants : *Résolutions sur certains portraits et libelles, intitulés du nom de marmites*, Paris, 1568, in-8°; *La Marmite renversée et fondue, de laquelle notre Dieu parle par les saints prophètes*, Paris, 1572, in-8°.

BEAUZÉE (Nicolas), de l'Académie française, né à Verdun, le 9 mai 1717, mourut à Paris, le 25 janvier 1789. Les sciences exactes furent le premier objet de ses travaux; mais il les quitta bientôt pour l'étude des langues anciennes et modernes. Après la mort de Dumarsais, il fut chargé des articles de grammaire de l'*Encyclopédie*. Ces articles joints aux articles de littérature de Marmontel, forment une collection intéressante, sous le titre de *Dictionnaire de Grammaire et de Littérature*, Liége, 3 vol. in-4°, ou 1789, 6 vol. in-8°. On a encore de lui : *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des Éléments nécessaires du langage*, 1767, 2 vol. in-8°, nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Gérard*, 2 vol. in-12; des nouvelles éditions augmentées des *Synonymes de l'abbé Gérard*, 2 vol. et du *Dictionnaire des Synonymes* du P. de Livoy; des traductions de *Salluste*, de *Quinte-Curce*, de l'*Imitation de Jésus-Christ*; *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*. Il était un des membres les plus assidus de l'Académie. Il y avait succédé à Duclos, et y fut remplacé par le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*.

BEAVER (Jean), appelé aussi *Bever* et en latin *Fiber, Fiberius, Castor, Castorius*, bénédictin de Westminster au 4e siècle, est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un autre ouvrage : *De rebus cœnobii Westmonasteriensis*, tous deux restés manuscrits, mais cités avec éloge. — Un autre Beaver, moine de St.-Alban, a laissé quelques traités peu estimés.

BEAVER (Philippe), navigateur anglais, né le 28 février 1760, entra dans la marine royale en 1777, servit pendant la guerre de l'indépendance américaine, fut nommé lieutenant après la paix, en 1784 et resta sans emploi, en 1791, par le désarmement de son vaisseau. Il conçut avec 5 autres officiers le projet de fonder une colonie à l'île de Boulama sur la côte occidentale d'Afrique, partit avec trois bâtiments, et 275 colons, le 12 avril 1792. L'insurbordination, les maladies, les hostilités des naturels firent avorter l'expédition, et Beaver repartit le 29 novembre 1793 avec six compagnons. Il reprit du service dans la marine, fut présent à la prise du cap de Bonne-Espérance en 1795, y devint capitaine de vaisseau et obtint, en 1799, le commandement du *Dolphin*. Il se distingua, en 1801, à la descente d'Abercromby en Égypte, commanda plus tard l'*Acosta*, joua un rôle important dans les négociations de l'Angleterre avec les nouveaux États de l'Amérique du Sud, se signala à la prise de la Mratinique, fit partie de l'expédition qui s'empara de l'île de France, et croisa dans les mers de l'Inde. Sa santé s'altéra dans son exploration de la côte de Quiloa, et il mourut au cap de Bonne-Espérance, le 5 avril 1813. On a de lui l'historique de son expédition à l'île de Boulama, Londres, 1805.

BEAZIANO, BEATIANO ou **BEAZZANO** (Augustin), poëte du 16e siècle, né à Trévise, était en correspondance avec le cardinal Bembo, et fut chargé d'affaires importantes près la cour de Rome. On a de lui : *Le Rime volgari e latine del Beaziano*, 1515, in-8°; *Le sette allegrezze e cinque passioni d'amore*, Trévise, 1590.

BEBBER (Isaac) médecin, né à Dordrecht en 1636, mort en 1668, a publié *Ware en Vaste Gronden van de Heelkunst*, Dordr., 1668.

BEBEL ou **BEBELIUS** (Henri), littérateur, né à Justingen en Souabe, fut, en 1497, nommé professeur de belles-lettres à Tubingue, reçut en 1501, de l'empereur Maximilien, la couronne poétique, et mourut en 1514, dans un âge peu avancé. L'un des premiers il introduisit dans les écoles allemandes le goût de la saine littérature et de la pure latinité. On a de lui : *Opuscula Bebeliana*, Strasbourg, 1513, in-4°; c'est un recueil de *Dissertations* historiques, philosophiques et littéraires; des *Facéties*, 1506, in-8°, où la décence n'est pas toujours respectée; et *Triumphus Veneris*, poëme en 6 livres, Strasbourg, 1512, in-4°.

BEBEL (Balthazar), savant, né à Strasbourg en 1632, professa la théologie et l'histoire à Wittenberg, et mourut en 1686. On a de lui 4 *Dissertations latines sur la théologie païenne expliquée par les médailles*, Wittenberg, 1658; *Antiquités de la Germanie*, 1669, in-4°; *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, en latin, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°.

BEBIUS, nom d'une famille romaine dont la branche principale fournit plusieurs consuls, 182 et 181 ans avant J. C.

BEBIUS (Philippe), jésuite de Cologne au 17e siècle, est auteur de plusieurs écrits ascétiques et d'une *Chronologie universelle*, Cologne, 1628.

BEC (Philippe du), l'un des pères du concile de Trente, successivement évêque de Vannes et de Nantes, et mort archevêque de Reims en 1605. On a de lui des *Sermons*, une traduction du traité des *Veuves* de St. Ambroise, et un *Réglement* pour les pauvres de son diocèse.

BEC-CRESPIN (Jean du), abbé de Mortemer, neveu du précédent, était né vers 1540. Dans sa jeunesse il entreprit un voyage au Levant, visita l'Égypte, la Palestine, etc., et en rapporta des médailles et des manuscrits. De retour en France, il prit parti dans les guerres civiles, signala sa valeur à différents siéges, et reçut en 1577, sous les murs d'Issoire, un coup de mousquet dont il ne se rétablit que difficilement : c'était sa onzième blessure. Ayant obtenu du roi la permission de quitter le service, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'abbaye de Mortemer. Revenant alors aux goûts studieux de sa jeunesse, il composa plusieurs ouvrages, qui probablement n'ont

Digitized by Google

pas été tous imprimés. En 1599, il fut nommé évêque de Saint-Malo et conseiller de la couronne. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut le 12 janvier 1610. On lui attribue une *Paraphrase française des Psaumes*, et neuf *Sermons* sur l'excellence de l'oraison dominicale, Paris, 1586, in-8°. Les autres ouvrages que l'on connaît de lui sont : *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre, et propriétés d'iceux, l'un à se bien assaillir, l'autre à se bien défendre* (sans nom de lieu, ni d'imprimeur), 1593.

BÉCAN (Jean), plus connu sous le nom de Goropius Becanus, s'appelait *van Gorp*, et naquit, en 1518, dans une bourgade du Brabant. Il fit ses études à Louvain, voyagea en Italie, en France, en Espagne, où il fut le médecin des princesses sœurs de Charles-Quint, et vint enfin pratiquer la médecine à Anvers ; mais bientôt il abandonna cette étude pour celle des belles-lettres, de l'antiquité, et des langues latine, grecque, hébraïque, teutonique, etc. Il a prétendu que la langue flamande ou teutonique était celle que parla Adam. Voici ses ouvrages : *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum becceselana novem libris complexa*, Antwerpiæ, 1569, in-fol. ; *Opera Joannis Goropii Becani*, ibid., 1580, in-fol. Bécan est mort en 1572, âgé de cinquante-quatre ans.

BÉCAN (Martin), jésuite, né en 1550 à Hilverenbeck dans le Brabant, professa la philosophie et la théologie à Mayence, à Wurtzbourg, et à Vienne en Autriche, où il mourut en 1624, confesseur de l'empereur Ferdinand II. On a de ce théologien : *Manuale controversiarum ; Summa theologiæ ; Analogia Veteris et Novi Testamenti ;* divers *Traités de morale*. Tous les ouvrages de controverse de Bécan furent imprimés à Mayence, en 1633, in-fol., 2 vol.

BÉCAN (Guillaume) naquit à Ypres (Flandre occidentale) en 1608, et entra dans la compagnie de Jésus, où il se distingua par ses talents oratoires et ses poésies. On a de lui : *Introitus triumphalis Ferdinandi Austriaci in Flandriæ metropolim Gandavum*, Anvers, 1636, in-fol., avec de belles gravures, exécutées sur les dessins de Rubens. Il a donné aussi des *Idylles* et des *Élégies*, qui ont été imprimées avec les *Œuvres du P. Hoschius*. Il mourut à Louvain le 12 décembre 1683.

BECART (Jean), religieux de l'ordre des Prémontrés, né à Furnes, mort en 1635, est auteur de *S. Thomæ cantuariensis et Henrici II monomachia de libertate ecclesiastica*, Cologne, 1624, sous le nom de Richard Brumæus.

BECCADELLI (Louis), né à Bologne le 27 janvier 1502, s'appliqua pendant 6 ans à la jurisprudence ; s'étant lié avec Jean della Casa, il partagea ses goûts pour la poésie et les lettres. Il accompagna le cardinal Contarini dans tous ses voyages, voyagea avec le cardinal Polus en 1539 lorsque ce dernier parcourut l'Europe pour ramener à l'Église le schismatique Henri VIII. Paul III confia à Beccadelli l'éducation de son neveu Ranuce Farnèse. En 1549, Beccadelli fut nommé à l'évêché de Ravello, mais fut empêché par ses emplois d'aller en prendre possession. Envoyé par Jules III nonce apostolique à Venise, nommé ensuite vicaire général, légat à la diète d'Augsbourg en 1555, et, la même année, archevêque de Raguse, il fut envoyé en 1561 par Pie IV au concile de Trente, où il se fit remarquer par son zèle, sa prudence et ses capacités. Il mourut le 17 octobre 1572. On lui doit les *Vies* de Pétrarque, des cardinaux Polus, Bembo et Contarini.

BECCADELLI (Antoine). *Voyez* **PANORMITA.**

BECCAFUMI (Dominique), dit *Mecherino*, né en 1484, près de Sienne, surpassa Sodoma dans la peinture à fresque, enrichit de nombreuses compositions les palais et les églises de la ville de Sienne, et termina le travail de mosaïque du pavé de la cathédrale. Il se rendit à Gênes sur l'invitation du prince Doria pour décorer son palais ; mais dès qu'il eut terminé ce travail, il se hâta de revenir à Sienne, disant que, pour produire, il avait besoin de l'air natal. Connaissant tous les procédés des arts, il grava sur bois les figures des douze apôtres, et coula lui-même en bronze des statues et des bas-reliefs ; mais ce travail ruina sa santé, et il mourut le 18 mai 1549.

BECCARI (Augustin), poëte de Ferrare, né vers 1510, l'inventeur de la pastorale en Italie, fit représenter pour la première fois, en 1554, dans le palais d'Hercule II, duc de Ferrare : *Il Sacrifizio*, dont Alphonse della Viola fit la musique. Il mourut le 2 août 1590.

BECCARI (Jacques-Barthélemi), médecin, physicien et philosophe italien, né à Bologne, le 25 juillet 1682, professa la chimie dans sa ville natale, fut président de l'institut, et mourut le 30 janvier 1766. On a de lui un grand nombre de *Lettres* et *Dissertations* latines et italiennes, qui roulent sur des sujets de théologie, de médecine et de physique, imprimées soit séparément, soit dans les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires* des Académies des curieux de la nature et de Bologne.

BECCARIA, famille de Pavie qui dirigeait le parti gibelin, eut la souveraineté de cette ville de 1315 à 1356, mais depuis n'y conserva plus qu'une ombre d'autorité jusqu'en 1402, où elle en fut entièrement dépouillée.

BECCARIA (J. B.), de la congrégation des écoles pies, né à Mondovi le 3 octobre 1716, mort à Turin le 27 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques. Appelé à Turin en 1748 pour y professer la physique expérimentale, il devint l'instituteur des princes de Savoie, fut comblé d'honneurs et de bienfaits, et n'épargna rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instruments nécessaires. On lui doit plusieurs *Dissertations* sur l'électricité ; *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur*, Turin, 1769, in-4° ; *Dell' elettricismo artifiziale*, 1772, in-4°. C'est un cours complet de la science électrique. Franklin en fit une traduction anglaise, qui parut à Londres. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances.

BECCARIA (César BONESANA, marquis de), naquit à Milan en 1735. Il avait de vingt et un à vingt-deux ans, lorsque la lecture des *Lettres Persanes* de Montesquieu développa en lui ses dispositions naturelles pour les études philosophiques. Il donna, en 1762, son premier ouvrage *Du désordre des monnaies dans l'état de Milan, et des moyens d'y remédier*, qu'il fit réimprimer à Lucques. Beccaria forma alors une société d'amis, nourris des mêmes sentiments que lui, et parmi lesquels on distinguait Pierre et Alexandre Verri. En songeant à tout le bien qu'avait produit en Angleterre la publication du

Digitized by Google

Spectateur, la société milanaise entreprit un ouvrage périodique du même genre, intitulé *le Café*. Différents traités de littérature et de morale, de physique et de métaphysique, composèrent ce recueil publié pendant les années 1764 et 1765. Parmi les discussions qu'y fit insérer Beccaria, on remarque celle qui a pour titre : *Recherches sur la nature du style*. Ce fut en 1764 qu'il fit paraître le célèbre *Traité des délits et des peines* qui fit sa réputation. Le triomphe du philosophe milanais ne fut troublé que dans sa ville et dans quelques petits États qui l'avoisinaient. Un orage commença même à gronder sur sa tête ; mais le comte Firmiani, gouverneur autrichien de la Lombardie, le dissipa, en déclarant qu'il prenait sous sa protection et le livre et l'auteur. Il fit plus : la régence autrichienne, en 1768, créa dans Milan une chaire d'économie publique pour le marquis de Beccaria. Rebuté par les persécutions mêmes dont il avait triomphé, il professa, mais n'imprima plus. Il donna des leçons dans sa ville, mais il brisa sa plume. Il avait annoncé sur la législation en général, un grand ouvrage qui n'a jamais vu le jour. Beccaria mourut, d'une attaque d'apoplexie, au mois de novembre 1793. Les leçons qu'il composa pour remplir les devoirs de sa place de professeur, ont été imprimées en 1804, sous le titre d'*Éléments d'économie publique*, et font partie de la collection des *Économistes italiens*, publiée à Milan. On y a joint le *Traité sur les monnaies de l'État de Milan*, et un *Rapport sur un projet d'uniformité des poids et mesures*. On avait publié, en 1770, dans la même ville, une édition in-8° de la première partie de ses *Recherches sur la nature du style* ; traduites en français par M. Morellet, 1771, in-12. La seconde partie était restée inédite, ou du moins le premier chapitre de cette seconde partie, dans lequel l'auteur en annonçait le sujet et le plan. Ce chapitre a été joint aux quinze précédents dans l'édition donnée à Milan, 1809, in-8°. M. Didot a donné, en 1781, une édition italienne du *Traité des Délits et des Peines*, tirée à quatorze exemplaires. La dernière édition de la traduction de M. Morellet, avec des *notes de Diderot*, et *la Théorie des lois pénales, par J. Bentham, traduites par St.-Aubin*, a été publiée en 1797, in-8°.

BECCUCI (Dominique-Marie), né à Florence vers 1730, professeur de littérature grecque au séminaire épiscopal, obtint ensuite la dignité de prévôt du chapitre de St.-Félix. On connaît de lui : *Dogmata orthodoxa quæ exposuerunt SS. Apostoli*, 1768 ; *Istruzione pratica sopra i voti monastici*, 1771 ; *Ars metrica seu de Græcorum prosodiâ*, etc., 1782.

BECCUTI (François), poëte italien, vulgairement nommé *il Coppetta*, naquit en 1509, à Pérouse, d'une noble et ancienne famille. Son esprit était naturellement porté à la plaisanterie, et ce fut aussi le caractère général de son talent. Il était docteur en droit, et fut même longtemps professeur. Il fut chargé, par sa patrie, de quelques missions importantes, et successivement gouverneur de Casa Castalda, de Sasso-Ferrato et de Norcia ; on dit même qu'il était nommé gouverneur de Foligno lorsqu'il mourut en 1553. Ses *Rime* furent imprimées pour la première fois, Venise, 1580, in-8°. L'abbé Vincent Cavallucci en donna une meilleure édition, intitulée : *Rime di Francesco Beccuti Perugino detto il Coppetta*, etc., Venise, 1751, in-4°. On trouve beaucoup de morceaux de lui, tant sérieux que plaisants, dans presque tous les recueils de poésies du 16e siècle.

BECDELIÈVRE (Anne-Christophe, marquis de), né en 1774, fils du 1er président de la chambre des comptes de la Bretagne, qui mourut le 7 mai 1792. Il émigra fort jeune, fit les premières campagnes de l'armée de Condé, et rentra en France à la fin de 1794, pour servir dans les armées royales de l'Ouest. Major général sous les ordres de Scépeaux, il reçut en juillet 1755, près d'Oudon, une balle dans la poitrine, et mourut le 10 août suivant des suites de sa blessure.

BECELLI (Jules-César), poëte italien et écrivain fécond, né à Vérone en 1683, mort en mars 1750, était membre d'un grand nombre d'académies où il fit de fréquentes lectures. Ses ouvrages les plus importants sont la *Traduction* des cinq premiers livres d'Hérodote, du latin en italien, Vérone, 1733 ; L'*Oreste vindicatore*, tragédie, id., 1728, in-8° ; six comédies en vers, imprimées de 1740 à 1747, in-8°.

BECERRA (Gaspard), habile sculpteur espagnol, né vers 1520 à Baeza, mort à Madrid en 1570, fut élève de Michel-Ange, embellit les églises de sa patrie de christs, de vierges et de saints dans la grande manière de ce peintre, au lieu des figures barbares et contrefaites qu'on y voyait auparavant, et, par ses talents comme peintre et comme architecte, eut une grande influence sur le goût de ses compatriotes.

BECHAD (Grégoire), poëte, né dans le Limousin, composa par l'ordre de l'évêque Eustorge, vers 1106, l'*Histoire* de la délivrance ou de la prise de Jérusalem par les croisés français en 1099. Ce poëme, écrit en vers français ou limousins, suivant l'évêque de la Ravallière, ou en latin, suivant D. Rivet, n'est connu que par la mention que Geoffr. de Vigeois en fait dans sa Chronique.

BECHER (Jean-Joachim), célèbre chimiste, né en 1628 à Spire, fut professeur de médecine à Mayence, conseiller aulique de l'Empereur et 1er médecin de l'électeur de Bavière, et mourut à Londres en 1685. Ses principaux ouvrages sont : *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8° ; Leipzig, 1739 ; *Institutiones chemicæ*, Francfort, 1664 ; Amsterdam, 1665 ; *Epistolæ chymicæ*, ib., 1673, etc.

BECHET (Antoine), chancelier d'Uzès, né en 1649 à Clermont, mort en 1722, est auteur d'une *Histoire du ministère du cardinal Martinusius*, Paris, 1717, in-12 ; et d'une traduction des *Lettres du baron de Busbecq*.

BECHET (Cosme), avocat au parlement de Paris et au présidial de Saintes pendant le 17e siècle, a composé l'*Usance de Saintonge entre Mer et Charente*, 1701 ; *Traité des Successions légitimes*, 1687 ; *Commentaire* sur la coutume de St.-Jean-d'Angely, 1689.

BECHET (Jean-Baptiste) historien, né près de Salins, en 1759, au village de Cernans, quitta le séminaire pour entrer chez un commissaire à terrier, et devint arpenteur à la suppression des redevances territoriales. Élu membre de l'administration du Jura, il concourut aux mesures prises pour organiser la résistance aux décrets de la Convention après le 31 mai, fut destitué, arrêté et emprisonné au fort Saint-André. Mis en liberté il chercha un asile en Suisse contre de nouvelles poursuites, fut

Digitized by Google

réintégré après le 9 thermidor, puis, à la création des préfectures, nommé secrétaire général de celle du Jura. En 1816, il demanda sa retraite et alla habiter Besançon, où il s'occupa de travaux historiques, et mourut le 7 janvier 1830. On a de lui : *Notions sur les nouveaux poids et mesures ; les Annuaires du Jura* de 1803 à 1812 ; *Examen critique de la 8e satire de Boileau ;* fragments du *Jura ancien et moderne ;* les *éloges* de l'abbé Jacques et de M. Courtois de Bressigny ; *Recherches historiques sur la ville de Salins*, 2 vol. in-12, 1828.

BECHSTEIN (Jean-Mathieu), naturaliste allemand, né à Waltershausen, le 11 juillet 1757, s'occupa dès l'enfance d'histoire naturelle. A vingt ans, obligé de céder à la volonté de son père, il étudia la théologie à l'université d'Iéna, mais sans négliger son étude favorite, et en s'occupant de physique et de mathématiques. Au moment d'accepter une cure, on lui proposa une place de professeur d'histoire naturelle, de mathématiques et d'artillerie à Schepfeuthal ; il accepta, mais se rendit d'abord à Dessau pour y suivre des chasses célèbres, et à Reckhahn pour y étudier au bord des lacs les mœurs des oiseaux aquatiques. C'est là qu'il commença à écrire sur l'histoire naturelle, proposa un plan d'enseignement qui servit de base à l'académie forestière créée plus tard. Bachstein, ne pouvant faire adopter ses idées au gouvernement, acheta une terre libre près du lieu de sa naissance, et ouvrit son école qui éprouva bientôt des entraves; Bechstein quitta son pays, et se retira chez le duc de Saxe-Meiningen qui le nomma directeur de son académie forestière, membre de la chambre ducale et du grand collége des eaux et forêts : le prince mit en outre à sa disposition trente acres de forêts, une ménagerie et une faisanderie. Cet établissement a exercé la plus grande influence : plus de 400 élèves en sont sortis qui ont répandu en Allemagne les connaissances acquises par les leçons de Bechstein. Ce naturaliste est mort en 1811 ; on a de lui 25 ouvrages sur l'histoire naturelle, la chasse et les forêts. Les principaux sont : *Getreue Abbildungen*, etc. (Représentations exactes d'histoire naturelle), Nuremb., 1796 et suiv. 8 vol. in-8°, fig. ; *Histoire naturelle de l'Allemagne dans les trois règnes*, Leipzig, 1791-1809, 4 volumes in-8°, fig.

BECICHEMI (Marino), savant philologue, né vers 1468 à Scutari. En 1477, pendant que les Turcs assiégeaient cette ville, il parvint à s'échapper, et gagna Dolcigno, où il trouva des parents qui l'envoyèrent faire ses études à Brescia. Revenu à Dolcigno, il fut mis à vingt ans à la tête de l'école de Raperze, entra comme secrétaire près de Melch. Trevisano, amiral en chef de la république de Venise, fut chargé de missions à Naples et en France, ouvrit à Venise une école de littérature, puis à Padoue; se mit sur les rangs pour succéder à J. Calphurnius; et s'étant vu préférer le grammairien Regio, il quitta Padoue pour Brescia, où il professa pendant 16 ans la langue latine. Enfin, en 1519, l'Académie de Padoue lui fit offrir la chaire d'éloquence, et il la remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1526. On cite de lui : *Oratio quâ Brixio senatui gratias agit. Prælectio in Plinium*, etc., 1504-1506 ; *Orationes tres*, Venise, 1525 ; *Panegyricus Lauredano*, etc., 1504, 1506.

BECIUS (Jean), né en Hollande en 1622, devint ministre à Middelbourg dans la Zélande, d'où il se fit chasser à cause de son socinianisme. En 1686, Oldembourg l'attaqua fortement dans sa *Vérité prouvée contre le mensonge*, où il l'accusait d'impiété. Les ouvrages de Becius sont : *Apologia modesta et christiana*, 1668, in-4° ; *Probatio spiritûs autoris Arii redivivi*, 1669, in-4°. Cet Arius ressuscité est Nicolas Hornius; *Institutio christiana*, Amsterdam, 1678, in-8°, etc., etc.

BECK (Jean, baron de), d'abord berger, puis postillon, puis soldat au service d'Espagne, passa par tous les grades, et devint lieutenant général et gouverneur du duché de Luxembourg. A la bataille de Thionville, le 7 juin 1639, Jean de Beck commandait l'avant-garde en qualité de sergent général de bataille. En 1641, il reprit la ville d'Aire sur le maréchal la Meilleraye ; le 26 mai 1642, il se distingua à la bataille d'Honnecourt en Cambresis ; en 1648, au blocus de Sens, après une charge brillante sur l'arrière-garde des gendarmes de Condé, le baron de Beck, témoin de la déroute de ses troupes, puis percé de coups et transporté à Arras, ne veut pas permettre de panser ses blessures et meurt peu de temps après de désespoir.

BECK (Jean-Josse), professeur de jurisprudence à Altdorf, né à Nuremberg, le 20 décembre 1684, fit ses études à Altdorf, à Iéna, à Leipzig, à Halle, exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale, professa la jurisprudence à Altdorf, et mourut à Nuremberg le 3 avril 1744. On a de lui : *Tractatus de jure limitum*, 1739, in-4° ; *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii*, 1749, in 4°, etc.

BECK (Jean-Christophe), né à Bâle le 1er mars 1711, professeur d'histoire et de théologie, a écrit : *De diluvio noachico universali*, Bâle, 1738, in-4° ; *De rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora*, 1742 ; *Introductio in historiam patriam Helvetiorum ad annum* 1743 *usque*, Zurich, 1744. Beck, de concert avec Aug.-J. Buxtorf, publia le supplément en 2 vol. in-fol. (1742-44) au grand *Dictionnaire historique* de Bayle.

BECK (Dominique), bénédictin du cloître d'Ochsenhausen, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à Salzbourg, et inspecteur du Musée physico-mathématique de cette ville, naquit, en 1732, dans un village près d'Ulm. La ville de Salzbourg doit beaucoup à ses lumières, à ses talents pour l'enseignement, et à son zèle pour tous les établissements utiles. Il mourut le 22 février 1791. Ses principaux écrits sont : *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus ; Prælectiones mathematicæ; Theoria sinuum, tangentium*, etc. ; *Institutiones physicæ; Institutiones mathematicæ; Essai abrégé d'une théorie de l'électricité*, 1787.

BECK (François-Henri), né en 1740 dans l'Alsace, était en 1765 professeur de philosophie au collége de Strasbourg, et trois ans après principal du collége de Metz. En 1772, le prince Clément de Saxe, archevêque et électeur de Trèves, l'attira auprès de lui et en fit son confesseur. Beck dénonça à l'assemblée du clergé de France et à la Sorbonne le *Febronius* de Hontheim (1775). L'année suivante, il fut nommé à un canonicat à Trèves, et deux ans après à Augsbourg : cette dernière nomination ne fut pas approuvée par Joseph II, qui ne pouvait lui pardonner son influence sur l'électeur, qui avait blâmé

Digitized by Google

les plans de l'Empereur. En 1781, l'archevêque de Trèves le fit conseiller intime et grand vicaire d'Augsbourg, et Pie VI lui conféra le titre de prélat de sa maison. Beck eut l'occasion de complimenter ce pontife à son passage par Augsbourg. Pendant un voyage qu'il fit en Alsace, on le desservit auprès de l'électeur de Trèves. En 1782, il revint à Augsbourg, puis à Ribauvilliers, près Colmar, où était sa famille. Il mourut dans cette ville, en 1828, à l'âge de 88 ans. Beck était lié avec l'abbé de Feller.

BECK (Chrétien-Daniel), théologien, littérateur, philologue et historien, né à Leipzig, le 22 janvier 1759, mort à Dresde le 13 décembre 1832, occupait avec éclat dans cette ville la chaire de littérature grecque et latine. En qualité de conseiller aulique du roi de Saxe, il exerçait d'ailleurs la censure sur les livres nouveaux. Parmi ses compositions relatives à la théologie, on cite ses *Commentarii historici decretorum religionis christianæ et formulæ Luther,* 1801, ouvrage protestant, et où l'auteur vise à l'érudition. Parmi ses autres publications, on distingue ses *éditions* de Pindare, Apollonius, Aristophane et Calpurnius; son curieux *Programme sur les études historiques et archéologiques;* son *Introduction à la connaissance de l'histoire de l'univers et des peuples,* 4 vol. in-8°, 1787, 1806. Depuis 1819, le laborieux Beck rédigeait le *Répertoire général de la littérature nouvelle et étrangère.*

BECK (Corneille), chanoine régulier de Saint-Augustin, seigneur de la maison d'Utrecht, au 15e siècle, est auteur d'une *Chronique* de son monastère et de quelques autres ouvrages.

BECK (David), habile constructeur d'orgues, vivait à Halberstadt en 1590; son premier ouvrage fut l'orgue de Saint-Martin de cette ville, mais ce qui fit sa réputation, ce fut l'orgue de l'église du château de Groningue, qu'il acheva de 1592 à 1596 avec l'aide de 9 ouvriers, et qui fut examiné solennellement et reçu par 53 des plus célèbres organistes et constructeurs d'orgues de l'Allemagne.

BECK (Michel), professeur de théologie et de langues orientales à Ulm, né dans cette ville le 24 janvier 1653, a publié une *Dissertation sur les accents des Hébreux dans la musique,* Iéna, 1678.

BECK (Pleichard-Charles), musicien allemand, vivait à Strasbourg vers le milieu du 17e siècle; il a fait imprimer *Erster theil neuer Allemanden balletten,* etc., 1654.

BECK (Jean-Philippe), de la même époque et dans la même ville, a fait imprimer *Allemanden, Giguen, Couranten,* etc., 1677.

BECK (Godefroid-Joseph), né à Podiebrad en Bohême, le 15 novembre 1723, mort à Prague le 8 avril 1787, fut un excellent organiste à l'église de Saint-Égide à Prague, entra dans l'ordre des dominicains, se rendit en Italie en 1752, fut à son retour nommé professeur de philosophie à l'université de Prague et enfin supérieur et provincial de son ordre. Il a écrit beaucoup de musique d'église, et on cite de lui une grande symphonie dédiée à l'archevêque de Prague.

BECK (François) né en Allemagne, en 1731, entra au service de la cour de Manheim en 1770, se rendit à Paris, puis à Bordeaux où il devint directeur de concert vers 1780, et où il mourut le 31 décembre 1809. En 1776, il avait publié quatre œuvres de Symphonies, de 6 symphonies chaque œuvre; en 1783, il fit exécuter un *Stabat* qui fut fort applaudi; en 1789, il fit représenter le mélodrame de *Pandore;* on connaît de lui un *Gloria* et un *Credo;* et, en manuscrit, des quatuors pour violon et des sonates de piano.

BECKE (Léonard), musicien à l'église de Notre-Dame à Nuremberg, naquit dans cette ville en 1702 et mourut en 1769. Il jouait supérieurement du *hautbois d'amour,* et a laissé manuscrit des *partite* pour son instrument, luth et basse de viole.

BECKE (Jean-Baptiste), fils du précédent, naquit à Nuremberg le 24 août 1743, embrassa l'état militaire en 1762, devint adjudant près du baron de Rodh pendant la guerre de sept ans; après la guerre il fit avec son général un voyage à Stuttgard, prit des leçons du professeur Steinhard, partit pour la Suisse en 1764 et passa l'hiver à Mersebourg. Ayant perdu son général en 1766, il quitta le service, entra dans la chapelle de Maximilien III à Munich, alla passer 8 mois à Manheim auprès du célèbre Wendling, revint à Munich prendre des leçons de composition de Jos. Michl, et commença à publier ses ouvrages pour la flûte. Vers 1780, Becke était compté parmi les plus habiles flûtistes de l'Allemagne.

BECKE (Jean-Charles von der), jurisconsulte, né à Iserlohn, en 1750, mort le 21 août 1830, fut appelé en 1782 à faire partie de la régence de Gotha, fut chargé par son souverain de travaux importants et de plusieurs missions à l'étranger. En 1822, chef de la régence et appelé au ministère secret, il se démit des fonctions de chancelier; unissant aux connaissances d'un homme d'État le talent de la versification, il a fait imprimer un Recueil de poésies estimées.

BECKER (Daniel), médecin, né à Dantzig en 1594, mort professeur à Kœnigsberg en 1655, est auteur des ouvrages suivants: *Medicus microcosmicus,* etc., Rostock, 1622, et Londres, 1660; *Anatome infimi ventris,* Kœnigsberg, 1634, in-4°; *Historia morbi academ. Regiomontani,* ib., 1649, in-4°; *De Cultrivoro prussiaco,* ib., 1636, in-4°; *De unguento armario,* Nuremberg, 1662, in-4°; *Commentarius de theriacâ,* ib., 1549, in-4°.

BECKER (Daniel), fils du précédent, né à Kœnigsberg, en 1627, reçu docteur à Strasbourg, en 1652, nommé en 1663 médecin de l'électeur de Brandebourg, et mort en 1670, fut deux fois recteur de l'université de Kœnigsberg, et sept fois doyen de la faculté.

BECKER (Daniel-Christophe), fils du précédent, né à Kœnigsberg en 1658, reçu docteur à Utrecht en 1684, nommé professeur en 1686, et mort en 1690, n'ayant laissé qu'une thèse *De vulnere capitis.*

BECKER (Nicolas-Guillaume), auteur de quelques observations dans les *Mémoires des Curieux de la Nature.*

BECKER (Jean-Conrad), médecin d'Alsfeld, traducteur latin d'un ouvrage de botanique de Valentin, et auteur des traités suivants: *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam,* Iéna, 1629, in-8°; *Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine potâ aquâ,* Iéna, 1794, in-8°, 1720, in-4°.

BECKER (Philippe-Christiern), graveur de pierres fines et de médailles, né à Coblentz vers 1675, appelé en Russie par Pierre le Grand, y perfectionna la monnaie, jusqu'alors fort négligée. Il excellait surtout dans le fini des armoiries.

Digitized by Google

BECKER (Guillaume-Gottlieb), un des archéologues les plus distingués de l'Allemagne, naquit le 4 novembre 1753, à Oberkallenberg en Saxe, étudia dans l'université de Leipzig de 1773 à 1776, et se livra de bonne heure à l'étude de l'antiquité. Il publia à cette époque des *Lettres à Élise*, ses *Épîtres à un Jardinier*, un écrit sur le *Costume dans les monuments* et une traduction du *Traité des costumes*, par Bardon. En 1777, il alla occuper une chaire à Dessau, passa en 1778 à Bâle où il se lia avec Mecheln, parcourut la Suisse, la France et la haute Italie. Revenu en Allemagne, il fut successivement nommé professeur de morale et d'histoire à l'Académie des Chevaliers à Dresde, conservateur des antiques et des médailles et conseiller de la cour électorale de Saxe. Becker mourut à Dresde en juillet 1813. Outre les ouvrages de lui déjà cités, il a donné une traduction en allemand de la *Composition du paysage*, du marquis de Girardin; une nouvelle édition de l'*Éloge de la folie*, par Érasme, avec des gravures d'après les dessins d'Holbein; *Almanach du plaisir social; Constructions horticulturales et rurales*, et enfin *Augusteum*, ou *Description des monuments qui se trouvent à Dresde*, 13 cahiers de texte et 154 planches gravées, 1805 à 1812, 3 vol. in-fol., un des plus beaux monuments de la science archéologique.

BECKER (Philippe-Jacob), peintre badois, né à Pforzheim le 15 juillet 1759, visita l'Italie en 1776 et y resta 7 ans. De retour dans sa patrie, il rentra en 1784 au service de son souverain comme peintre de la cour, devint plus tard, directeur de la galerie de tableaux et fut chargé d'enseigner le dessin aux enfants de la famille ducale. Il mourut le 13 août 1829. Il peignait le paysage, le portrait et les animaux.

BECKER (Dietrich ou Thierry), violoniste et compositeur du sénat de Hambourg, vers le milieu du 17[e] siècle, a fait imprimer des sonates pour violon, viole da gamba et basse continue, Hambourg, 1668; *les Fruits du printemps musical*, recueil d'harmonie instrumentale, à 3, 4, 5 parties, ibid.

BECKER (Jean), organiste de la cour à Cassel, né le 1[er] septembre 1726 à Helsa, mort en 1803, a écrit beaucoup de musique d'église, et a publié un livre de *Cantiques*, Cassel, 1771.

BECKER (Charles-Louis), né dans un village de la Saxe en 1756, mort en 1812, a été organiste et musicien et a publié *Ariettes und Lieder und klavier*, 3 recueils, Gottingue, 1784, et d'autres morceaux pour piano.

BECKERS (Jean de), carme déchaussé de Bruxelles, mort le 25 novembre 1763 à 84 ans, a publié *Enchiridion scripturisticum tripartitum*, Bruxelles, 1745-1748, 4 vol. in-12; *Description du marquisat d'Anvers, de la seigneurie de Malines et du Brabant wallon*, Brux., 1756.

BECKET (Thomas), évêque anglais, connu sous le nom de Thomas de Cantorbéry, naquit à Londres le 21 décembre 1119 (quelques personnes disent 1117). Son père, Gilbert Becket, était un commerçant de la Cité, et avait été shérif de Londres. Un motif de piété l'engagea à faire un pèlerinage à Jérusalem; il fut pris et fait esclave par un détachement de Sarrasins; la fille de son maître prit de l'amour pour lui, lui procura le moyen de briser ses fers, et l'accompagna dans sa fuite. Il l'amena à Londres, et voulut récompenser le service qu'elle lui avait rendu. Après avoir consulté plusieurs évêques, il la fit baptiser sous le nom de *Mathilde*, et l'épousa. C'est de ce mariage qu'est né Thomas Becket. Après avoir été quelque temps à l'université d'Oxford, il vint achever ses études à l'université de Paris, et alla ensuite étudier la théologie à Bologne, en Italie. Sur la recommandation de Théobald, archevêque de Cantorbéry, Henri II le nomma grand chancelier, et précepteur de son fils. Il affecta dans cette place un faste extraordinaire. En même temps qu'il cherchait à se rendre populaire par ses libéralités, il avait soin de cultiver la faveur du roi par un dévouement sans réserve. Il suivit ce prince dans une excursion à Toulouse, en 1159, ayant 1,200 chevaux à sa solde, et un cortége de 700 chevaliers ou gentilshommes. Envoyé à Paris pour proposer le mariage du prince Henri, fils du roi, avec la fille aînée du roi de France, Louis le Jeune, il réussit dans sa négociation, et ramena la jeune princesse en Angleterre. L'archevêque de Cantorbéry étant mort en 1162, Henri employa toute son influence sur le chapitre de Cantorbéry pour faire nommer Becket à ce siége important. Dès qu'il eut reçu l'institution du pape Alexandre III, qui était alors en France ainsi que Henri II, il envoya au roi sa démission de la place de chancelier. Cette mesure déplut beaucoup à Henri, qui, à son retour à Londres, fit un accueil très-froid au nouvel archevêque. Dès ce moment, Becket se montra sous un aspect tout nouveau. Ce même homme, qui venait d'étaler un faste exagéré, prit tout à coup le maintien grave, l'habit modeste, les mœurs régulières et austères du religieux le plus dévot. Il portait un cilice, et se donnait souvent la discipline; il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il s'annonça comme le défenseur ardent des priviléges du clergé. Un ecclésiastique qui avait commis un meurtre ne pouvait être traduit que devant les tribunaux ecclésiastiques, et très-peu de coupables y étaient condamnés. Un clerc ayant à cette époque séduit la fille d'un gentilhomme du comté de Worcester, assassina ensuite le père. L'indignation publique qu'excita cette atrocité détermina le roi à ordonner que le coupable fût traduit devant le tribunal civil. Becket s'y opposa, et, réclamant le privilége du clergé, fit juger le meurtrier par l'officialité, qui ne le condamna qu'à être dégradé. Henri, indigné, convoqua un conseil général des nobles à Clarendon, où, parmi plusieurs restrictions mises aux prétentions de l'Église, il fut statué que les clercs accusés d'un crime seraient jugés par les tribunaux civils. Becket, voyant que tous les barons et un grand nombre de prélats avaient adopté les décrets de l'assemblée, fut obligé de s'y soumettre, et fit le serment de les observer. Le roi, ayant envoyé les *Constitutions de Clarendon* au pape Alexandre, pour lui demander de les ratifier, ce pontife les rejeta. Becket, fort de cette décision du pape, rétracta hautement le consentement qu'il avait donné, et, pour se punir lui-même de sa criminelle faiblesse, s'imposa des austérités et des macérations proportionnées à l'énormité de l'offense. Il refusa même de faire aucune fonction de la dignité épiscopale, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'absolution du pape, qui ne la lui fit pas attendre longtemps. Dès ce moment, Henri prit la résolution de se venger d'un prêtre ingrat et parjure. L'archevêque fut

Digitized by Google

dénoncé à un parlement convoqué à Northampton en 1165, comme ayant violé le serment d'allégeance qu'il avait prêté au roi ; il fut condamné, tous ses biens personnels furent confisqués, les revenus de l'archevêché furent saisis ; lui-même, se voyant abandonné par les siens, ne trouva de sûreté que dans la fuite, et se retira en France, où il trouva secours et protection, malgré les instances de Henri auprès de Louis le Jeune, pour engager ce monarque à ne pas donner asile à un sujet rebelle. Becket, de sa retraite, écrivit aux évêques d'Angleterre que le pape avait annulé les *Constitutions de Clarendon*, et, en conséquence, lança des excommunications contre plusieurs fonctionnaires publics, comme ayant concouru à violer les droits de l'Église. Henri, toujours plus irrité, bannit en France tous les parents de l'archevêque, défendit à tous ses sujets de correspondre avec lui et de lui faire passer de l'argent ; il défendit même qu'on priât pour lui dans les églises. Becket ne se laissa point intimider par la persécution. Louis, vaincu par l'offre que lui fit Henri, de prendre pour arbitre le clergé de France, se déclara hautement contre le primat, qui consentit enfin à des conditions d'accommodement. Henri II eut une entrevue avec Becket sur la frontière de Normandie, et il s'abaissa jusqu'à tenir la bride du cheval de ce prélat, lorsqu'il descendit de cheval et qu'il y remonta. Becket retourna en Angleterre, où, se montrant aussi indépendant de l'autorité royale qu'auparavant, il refusa d'absoudre les évêques qu'il avait suspendus et excommuniés. Henri, poussé à bout par ce nouveau trait de désobéissance et d'orgueil, dit, au milieu de sa cour : « Ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de ce brouillon de prêtre? » Ces paroles ne furent pas perdues. Quatre gentilshommes de la maison de Henri, dont l'histoire a conservé les noms, Réginald Fitzurse, Guillaume de Traci, Hugues de Morville et Richard Brito, s'engagèrent, par serment, à venger l'injure faite à leur roi. Ils s'embarquèrent pour l'Angleterre et arrivèrent par des routes différentes à Cantorbéry, où, s'étant réunis, ils se rendirent au palais archiépiscopal. Ils trouvèrent le primat conversant dans sa chambre, avec quelques-uns de ses moines. Ils lui annoncèrent qu'ils venaient lui signifier les ordres du roi, et firent sortir les moines de la chambre; mais Becket les rappela bientôt, lorsque aux premiers discours des chevaliers il démêla leurs intentions hostiles. Les meurtriers allèrent dans la cour du palais, en ouvrirent les portes aux soldats qu'ils avaient amenés avec eux, et, dépouillant le vêtement qui cachait leur armure, ils rentrèrent dans le palais avec une hache dans une main et leur épée nue dans l'autre. Becket, sans montrer aucun symptôme de crainte, se rendit à l'église pour assister à l'office. Dès qu'il y fut, les moines voulurent en barrer la porte : « Je vous le défends, dit-il ; je ne veux faire aucune résistance, et je suis prêt à mourir. » Il se plaça sur les marches du chœur. « Où est l'archevêque? dit Réginald. — Le voici, dit Becket, d'un ton calme. — Sors d'ici et fuis, reprit l'assassin. — Ni l'un ni l'autre, répliqua Becket; vous voulez mon sang, versez-le : puisse-t-il servir à rendre à l'Église, la liberté et la paix ! mais je vous défends, au nom de Dieu, de faire le moindre mal à aucun de mes religieux. » Alors Réginald le frappa d'une massue; le primat, les mains jointes, offrit sa tête à un second coup, en disant : « O mon Dieu ! je vous recommande mon âme et le salut de l'Église, » et il tomba sous les coups redoublés des meurtriers, le 29 décembre 1170. Le bruit de cette catastrophe excita un mouvement d'horreur et de consternation dans toute l'Angleterre. Quand la nouvelle en parvint à Henri, qui était alors en Normandie, il donna des marques de la plus profonde affliction. Il envoya sur-le-champ à Rome des ambassadeurs pour désavouer solennellement toute participation à l'attentat qui venait d'être commis. Le pape Alexandre refusa d'abord de recevoir les ambassadeurs, et ce ne fut qu'à force d'instances, de largesses et de soumissions, qu'ils parvinrent à calmer un peu l'indignation du saint-père. Henri envoya en même temps à Cantorbéry deux de ses chapelains, chargés d'exprimer aux religieux sa douleur et son innocence. Il ordonna de faire enterrer l'archevêque avec une pompe conforme à sa dignité. Dès lors, tout office cessa dans l'église de Cantorbéry, et ce ne fut qu'au bout d'un an qu'elle fut consacrée de nouveau par ordre du pape, et qu'on y reprit la célébration du service divin. Un concours continuel de zélés catholiques venait honorer la tombe de ce nouveau martyr ; chaque jour, on proclamait quelque nouveau miracle qui s'y était opéré, et, deux ans après, Becket fut canonisé. Henri étant revenu en Angleterre, se rendit à Cantorbéry pour y faire une espèce de pénitence publique. Dès qu'il fut à la vue de l'église, il descendit de cheval, et pieds nus, vêtu en pèlerin, il s'approcha de la tombe de Becket, se prosterna et se soumit à recevoir de la main d'un moine une sévère flagellation ; enfin, il passa ce jour-là et la nuit entière, à genoux sur la pierre, et sans prendre aucune nourriture. On conçoit que Becket a dû être jugé fort diversement par les historiens. Ses contemporains, et ceux qui ont parlé de lui avant la réformation, ne l'ont guère considéré que comme un saint évêque, martyr de son zèle héroïque pour le maintien de sa religion. La plupart des écrivains protestants l'ont regardé comme un fanatique défenseur de la tyrannie et des usurpations de la cour de Rome. Les politiques n'ont vu en lui qu'un hypocrite factieux et un sujet rebelle, dont le zèle religieux n'était que le masque d'une ambition démesurée. Il est possible de trouver un juste milieu entre ces jugements si divers. En 1221, Henri III fit transporter le corps de Becket avec une solennité extraordinaire, dans une chapelle particulière, décorée avec la plus grande magnificence, et qui s'enrichit encore par les dons et les offrandes des personnes pieuses. L'anniversaire de cette translation devint une fête générale, qui attirait un nombreux concours. Tous les cinquante ans, après la translation, on célébrait un jubilé, pour lequel le pape accorda les indulgences plénières à ceux qui venaient visiter la tombe du saint archevêque. On a compté jusqu'à cent mille pèlerins qui ont été inscrits, en une seule année, sur les registres de l'église de Cantorbéry. La dévotion aux reliques de St. Thomas avait effacé, en libéralité, les hommages qu'on rendait à Dieu, et même à la Vierge : on cite une année où il n'y eut aucune offrande sur l'autel consacré à Dieu, où il n'y eut que 4 liv. 1 s. 8 d. sterl. déposés sur l'autel de la Vierge, tandis que la chapelle de St. Thomas reçut 950 liv. 6 s. 3 d. sterl. Le roi de France, Louis VII, fit en personne un pèlerinage au tom-

Digitized by Google

beau de Becket, et déposa sur l'autel un joyau estimé le plus riche de la chrétienté. Cette fureur de dévotion dura jusqu'au règne de Henri VIII. Ce prince commença par s'emparer du riche trésor amassé pendant plus de deux siècles sur l'autel de Becket, et fit ensuite sommer le saint de paraître devant sa cour de justice; le saint n'ayant pas obtempéré à la citation, fut jugé en forme et condamné comme traître; son nom fut rayé du calendrier; l'office de sa fête fut effacé de tous les bréviaires; ses os furent brûlés, et ses cendres jetées au vent. Hubert, Guillaume de Cantorbéry, Alain, abbé de Déoche, et Jean de Salisbury, avaient chacun écrit la *Vie de saint Thomas*. Le pape Grégoire II fit faire une compilation de ces quatre auteurs, connue sous le nom de *Quadrilogus*, ou *Histoire quadripartite*. L'ouvrage de Jean de Salisbury, qui fut chapelain de Thomas, et présent lorsqu'on l'assassina, a été imprimé en 1611. Le *Quadrilogus* a été publié à Bruxelles, 1682, in-4°, par le P. Lupus (Wolf), Camboust de Pontchasteau a donné en français (sous le nom de *Beaulieu*) une *Vie de St. Thomas*, 1674, 1679, in-4°.

BECKETT (Guillaume), chirurgien anglais, mort dans le comté de Berk en 1738, a donné : *Chirurgical remarks*, Londres, 1709; *Cure of cancers*, ibid., 1712, in-8°; *Chirurgical observations*, ibid., 1740, in-8°.

BECKETT (Isaac), graveur anglais du 18e siècle, a gravé des sujets et des portraits d'après Vandyck, Kneller, etc.

BECKFORD (William), alderman, maire de Londres, né en 1690, mort en 1770, s'occupa de littérature. On a attribué en partie à ses refus de protection, le désespoir et la mort de Chatterton.

BECKINGHAM (Charles), poëte anglais, fils d'un marchand de toiles, né en 1699 à Londres, mort en 1730, a donné au théâtre *Henri IV, roi de France*, et *Scipion l'Africain*, deux tragédies qui ont eu du succès.

BECKINGTON (Thomas), prélat anglais, né à Beckington (Somerset), vers la fin du 14e siècle, fut gouverneur du roi Henri VI, qui le nomma successivement secrétaire d'État, garde du sceau privé et enfin évêque de Bath et Wells en 1443. Il mourut à Wells en 1464 ou 1465, laissant une grande réputation de vertu et de savoir. Il avait composé sur le droit des rois d'Angleterre à la couronne de France, un ouvrage latin conservé dans la bibliothèque *Cottonienne*, et un volume de *Sermons*.

BECKMANN (Jean), économiste, né à Hoye dans le Hanovre, en 1739, professa en 1762 la physique et l'histoire naturelle au gymnase luthérien de Saint-Pétersbourg, visita la Suède, où il s'arrêta pour profiter des leçons de Linné; fut appelé en 1766 à l'université de Gottingue, où il enseigna pendant près de 50 ans. Le premier il donna des leçons d'économie rurale, de science commerciale et de technologie, appliquées au côté pratique. Dans le même temps il puisait dans la bibliothèque de cette ville cette vaste érudition, cette instruction encyclopédique qu'on trouve dans ses *Notices sur l'histoire des découvertes dans les arts et métiers*, Leipzig, 1783-1805, 5 vol. in-8°, où il en cherche l'origine dans l'antiquité la plus reculée, la marche progressive à travers les siècles et le perfectionnement par les modernes, avec une patience et une sagacité remarquables. La même profondeur de connaissances se fait remarquer dans son *Histoire des plus anciens voyages faits dans les temps modernes*, que la mort l'empêcha de terminer. Beckmann s'occupa également de travaux littéraires, donna plusieurs éditions d'auteurs latins qui exigeaient beaucoup d'instruction philologique, et fournit un grand nombre de *mémoires* à la Société royale des sciences de Gottingue, dont il était membre. Tous ses autres ouvrages, écrits en allemand ou en latin, roulent sur le commerce, sur les lois d'administration générale, de police et d'économie politique. Il mourut le 3 février 1811.

BECKMANN (Jean-Frédéric-Théophile), organiste de la grande église de Celle, né en 1737, mort le 25 avril 1792, fut un des plus habiles pianistes du 18e siècle. Il excellait dans l'improvisation; il a publié des sonates et des solos pour son instrument, et fait représenter avec succès à Hambourg en 1782, l'opéra de *Lucas et Jeannette*.

BECKMANN (Jean-Christophe), historien et géographe, né à Zerbst en 1641, mort le 6 mars 1717, à Francfort, où il professait l'histoire, le grec et la théologie, a donné *Historia orbis terrarum geographica et civilis*, 1673, et quelques ouvrages pleins de savantes recherches sur la maison d'Anhalt.

BECKMANN (Gustave-Bernard et Othon-David-Henri), deux frères, professeurs de droit à Gottingue, nés à Dewitz (Mecklembourg-Strélitz) en 1720 et 1722, morts en 1783 et 1785, enseignèrent ensemble et furent constamment attachés aux mêmes travaux. Othon publia, après la mort de son frère, un ouvrage sous le titre de *Becmannorum fratrum consultationes juris*, etc., Gottingue, 1783-1784, in-4°.

BECKNER (Volney), né à Londonderry en Irlande, fils d'un matelot, accompagnait son père dans une traversée du Port-au-Prince en France. La fille d'un passager tombe à la mer; Beckner père s'élance pour sauver l'enfant, lorsqu'un énorme requin qui nageait dans les eaux du navire s'avance rapidement vers le matelot. En vain, l'équipage fait feu sur le monstre, il va saisir sa proie. Tout à coup le jeune Beckner, une épée à la main, se précipite dans les flots, plonge sous le requin et lui enfonce l'arme jusqu'à la poignée, détournant ainsi sa fureur sur un nouvel ennemi. Pendant l'horrible lutte, des cordes sont jetées aux deux marins : tous deux parviennent à les saisir, on les élève hors de la mer, déjà ils sont à l'abri. Aussitôt le requin s'élance d'un bond furieux, saisit de ses dents acérées le jeune Beckner par le milieu du corps, et coupe en deux sa victime dont il emporte et dévore la moitié. Cet héroïque enfant avait un peu moins de 12 ans.

BECKWITH (George), général anglais, né en 1753, entra dans la carrière des armes, en 1771, comme enseigne dans le 37e régiment d'infanterie. Lieutenant en 1775, il s'embarqua pour l'Amérique du Nord et servit comme adjudant dans l'expédition de Charlestown, combattit à Brooklyn, à Whiteplains, à Brandywine et Germantown, et revint, en 1778, à Philadelphie avec le grade de capitaine. En 1781, il accompagna Arnold à l'attaque de New-London, et rendit des services diplomatiques et militaires jusqu'en 1793 où il fut nommé

Digitized by Google

gouverneur de l'île Bermude. Au printemps de 1803, il revint en Angleterre à la paix d'Amiens; en 1804, commandant les forces militaires dans les îles du Vent et Sous-le-Vent. Le 28 janvier 1809, Beckwith fit voile de la baie de Carlisle vers la Martinique, débarqua le 30 et, en 25 jours opéra la conquête de la plus importante possession des Français en Amérique. Il s'empara en janvier 1820 de la Guadeloupe et retourna aux Barbades où il ne s'occupa plus que de l'administration du pays. Forcé pour raison de santé de solliciter son rappel, il revint en Angleterre en 1814; en octobre 1816, il accepta le commandement des forces britanniques en Irlande, revint en mars 1820 en Angleterre, et mourut le 20 mars 1823 à Londres.

BECKWITH (Jean), docteur en musique et organiste de la cathédrale de Saint-Pierre à Norwich, né à Oxford et mort vers 1820, a publié des *sonates* pour piano, des *antiennes*, des *glees* et un concerto pour l'orgue.

BÉCLARD (Pierre-Augustin), médecin et célèbre anatomiste, le premier qui ait fait une application spéciale de l'anatomie à la chirurgie, et donné aux opérations chirurgicales une précision mathématique, naquit, le 15 octobre 1785, à Angers, où il fit les premières études de son art, qu'il vint perfectionner à Paris en 1808. En 1809 et 1810, il obtint successivement, à l'école de médecine et à l'école pratique, les premiers prix d'anatomie, de physiologie, d'histoire naturelle médicale, de chimie et de physique; fut choisi par M. Roux, pour être chirurgien en second de l'hôpital de la Charité, et répétiteur de son cours. En 1811, il fut nommé au concours professeur à la Faculté, et, bientôt après, chef des travaux anatomiques. Il succéda à M. Dupuytren; il avait alors 30 ans, et était devenu chirurgien en second de l'hôpital de la Pitié. Appelé, en 1818, à la chaire d'anatomie de la Faculté, il professa depuis cette époque avec le plus grand succès, lorsqu'il mourut, le 17 mars 1825, d'une fièvre cérébrale. On a de lui : *Additions à l'Anatomie général de Xavier Bichat, pour servir de complément aux éditions en 4 vol.*, Paris, 1821, in-8°; *Éléments d'anatomie générale*, ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain*, ibid., 1823, in-8°; *Mémoire sur les acéphales; Mémoires sur les blessures des vaisseaux; idem sur l'ostéologie; Essai sur l'embryologie; Dissertations sur les affections locales des nerfs.*

BECQUET (Antoine), célestin et bibliothécaire de la maison de son ordre à Paris, né en 1654, mort le 20 janvier 1730, est auteur de l'*Histoire de la congrégation des célestins de France*, en latin, Paris, 1719, in-4°.

BECQUEY (Augustin-Joseph), né à Vitry-le-Français en 1755, prêtre en 1779, puis vicaire à Sainte-Menehould, ensuite curé de Saint-Loup à Châlons, en 1782, chanoine de la cathédrale en 1786, fit le serment, fut arrêté pendant la terreur, se rétracta et rouvrit l'église de Saint-Loup, qu'il desservit de nouveau. Quand le diocèse de Châlons fut rétabli, il fut nommé premier grand vicaire. Mort en 1827.

BECQUIÉ (J. M.), né à Paris en 1800, mort le 10 novembre 1825, élève de Tulou et de Guillou, 1re flûte de l'Opéra-Comique de Paris en 1821, a publié des *Variations* sur l'air *Il pleut, Bergère,* et sur la ronde d'*Emma;* des airs variés, et des fantaisies pour flûte et piano.

BÉCRI-MUSTAPHA, favori et compagnon de débauche du sultan Amurath IV. Dans le commencement de son règne, le jeune sultan parcourait, déguisé, les rues de Constantinople. Il aperçut un homme qui se roulait dans la fange, et qui excitait la risée de la populace. Il demanda quel était cet insensé; on lui dit que c'était un malheureux pris de vin. Au même moment l'ivrogne se lève, et commande impérieusement à Amurath de se déranger. — « Ne sais-tu pas, répond Amurath, que je suis le sultan? — Et moi, dit Bécri-Mustapha, je suis Mustapha l'ivrogne : si tu veux me vendre Constantinople, je serai à mon tour Amurath le sultan, et tu seras Bécri-Mustapha. — Et avec quoi me paierais-tu cette ville? — Que cela ne t'embarrasse pas; je ferai plus, je t'achèterai toi-même; car tu n'es que le fils d'une esclave. » A ces mots, il se recouche, et se remet à dormir. Le prince fait transporter le dormeur dans le sérail. A son réveil, Bécri-Mustapha se trouve dans une chambre magnifique. Il interroge ceux qu'on a laissés à dessein autour de lui. On lui raconte son aventure, et l'engagement qu'il a pris. Il réfléchit, demande un pot de vin pour reprendre ses forces, le cache sous sa robe, et paraît devant le terrible sultan : « Où sont, dit-celui-ci, les millions qui doivent payer Constantinople? » Bécri-Mustapha tire son pot de dessous sa robe, et répond en riant : « Voilà ce qui pouvait acheter hier tous les États de Ta Hautesse : laisse-moi te faire connaître ce trésor; il est préférable à tous ceux de l'univers. » La gaieté de l'ivrogne amuse le sultan; il boit, sent une douce chaleur courir dans toutes ses veines, s'endort, et se réveille la tête pesante, le cœur plein de colère. Bécri-Mustapha lui persuade que le remède est à côté du mal, et que, pour se guérir, il lui suffira de boire encore. Amurath l'écoute, et prend dès lors un goût si décidé pour le vin, et une amitié si singulière pour Bécri-Mustapha, qu'il ne peut plus se passer ni de l'un ni de l'autre. Cet obscur et ignoble ivrogne devint un de ses plus sages musahils ou conseillers privés, comme il prouva, par sa bravoure aux siéges fameux d'Érivan et de Bagdad, qu'il était un de ses meilleurs et de ses plus fidèles soldats. Bécri-Mustapha mourut quelques années avant son maître : Amurath le pleura, et porta son deuil.

BECTAS, aga des jannissaires, fut le chef de la révolte fameuse qui devait renverser du trône Mahomet IV, presque à son avénement, l'an de l'hégire 1059 (1649 de J. C.). Le prétexte du soulèvement fut l'altération des monnaies, par laquelle les janissaires voyaient leur paye diminuée; mais le motif secret était la jalousie et l'ambition de la vieille sultane Keasem, qui, pour s'assurer de Bectas, lui avait promis le vizirat. Les conjurés se rassemblèrent au milieu de la nuit et Bectas força le grand vizir Sinus de comparaître devant cette assemblée séditieuse. Ce ministre, qui avait autant de prudence que de courage, dissimula les affronts qu'il reçut de Bectas, jura sur son cimeterre qu'il était prêt à reconnaître Soliman pour son légitime souverain, et que, dès la pointe du jour, il se transporterait lui-même au sérail pour le proclamer. L'aga eut l'imprudence de laisser sortir Sinus de la mosquée. En moins de deux heures, le grand vizir fit

Digitized by Google

prendre les armes à toute la maison militaire du sultan, aux spahis, à tous les pachas qui se trouvaient à Constantinople. La sultane Kiasem fut mise aussitôt à mort. Bectas prit la fuite, et alla chercher un asile sous le toit ignoré d'un homme du peuple. Dès le lendemain, il fut découvert, traîné jusqu'au sérail, où le fatal lacet fit justice de son crime.

BECTOZ (Claudine de) naquit près de Grenoble vers 1480, et entra jeune dans le monastère de St.-Honorat, en Provence, où elle prit le nom de *sœur Scolastique*. Un savant religieux de Lérins, *Denis Faucher*, ou *Fauchier*, lui enseigna les langues anciennes; elle y fit des progrès surprenants en assez peu de temps : elle écrivait en latin avec tant de grâce, que sa réputation franchit les bornes de sa province, et parvint à la cour de François Ier qui, dit-on, était en correspondance avec elle, et qui, passant en Provence avec la reine Marguerite de Navarre, sa sœur, se détourna de sa route pour visiter Claudine de Bectoz. Elle devint abbesse de son couvent, et mourut en 1547. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

BEDA (Noel) naquit sur la fin du 15e siècle, en Picardie, ou plutôt dans le diocèse d'Avranches, selon Duboulay. Il fut principal du collége de Montaigu, à Paris, en 1502, docteur en 1507, et syndic de la faculté de théologie vers 1520. Il porta dans cette place un zèle turbulent, dont il finit par être la victime. Deux sortes de personnes furent en butte à ses persécutions : les théologiens, qui paraissaient vouloir secouer la rouille scolastique, et les gens de lettres, dont il redoutait la critique en matière de religion. Il poursuivit le docteur Merlin, qui avait fait l'*Apologie d'Origène*, Lefèvre d'Étaples, qui croyait voir trois Madeleines dans l'*Évangile*, Érasme, dont les *Paraphrases* s'éloignaient de la précision théologique. Il réussit à faire censurer ce dernier par la faculté; mais son crédit échoua contre le *Miroir de l'âme pécheresse* de la reine de Navarre. Dans l'affaire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, sur lequel la faculté fut consultée, la majeure partie des docteurs gagnés par la cour était disposée à opiner en faveur du tyran contre une reine opprimée. Le tort du syndic ne fut point d'empêcher cette délibération injuste; mais de se permettre des réflexions indiscrètes sur l'alliance politique du monarque anglais avec François Ier, de porter le désordre dans les assemblées, d'arracher le registre des mains du bedeau, afin que la cour n'en eût point communication; d'y substituer un acte différent de celui qui avait été délibéré; de prêcher publiquement contre le roi, sous prétexte qu'il ménageait trop les hérétiques. Un premier bannissement ne l'ayant point corrigé, ses extravagances le conduisirent enfin à faire amende honorable dans le parvis de Notre-Dame, et à être enfermé au Mont-St.-Michel, où il mourut le 8 janvier 1536. On a de lui : *De unicâ Magdalenâ*, Paris, 1519; *Contrà commentarios Fabri in Evangelia; Contrà Erasmi paraphrases; Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contra Fabrum*, 1520; *Apologia contrà clandestinos lutheranos*, 1529; des *Dialogues contre l'Apologie d'Origène* du docteur Merlin; un petit *Traité sur le rétablissement de la bénédiction du cierge pascal*; une *Confession de foi* en français.

BÉDARD (Jean-Baptiste), violoniste, né à Rennes en Bretagne en 1765, mort à Paris vers 1825, a laissé deux *Symphonies* à grand orchestre, *duo* pour harpe et cor; des suites d'harmonies; des duos pour 2 violons, une *méthode* de violon, Paris, 1800, des airs variés et pots pourris.

BEDDEVOLE (Dominique), naturaliste et médecin de Guillaume III, mort en 1692, a publié des *Essais d'anatomie*, Leyde, 1684, in-12, quelques *Thèses* curieuses, et laissé des observations sur les ailes des papillons et les yeux des oiseaux de proie.

BEDDEVOLE (Jean), né en 1697 à Genève, quitta sa patrie où il plaidait avec distinction, alla à Paris, puis à Rome, où il se fit passer pour descendant de la famille des Bentivoglio, qui l'en fit chasser, et revint mourir dans un village près de Genève, vers 1760. On lui doit la traduction de l'*Histoire civile du royaume de Naples*, par Giannone, 1742, 4 vol. in-4°.

BEDDOES (Th.), médecin anglais, né dans le Shropshire en 1754, fit ses études à Oxford, et fut en 1786 nommé professeur de chimie. En 1787, il vint en France où il se lia avec Lavoisier; de retour en Angleterre, résigna sa chaire et s'établit en 1792 à Bristol, où il pratiqua la médecine avec succès. Il mourut en 1808. C'était un médecin habile, mais d'une imagination peut-être trop ardente. Il a traduit plusieurs ouvrages de chimie, et a publié des ouvrages sur la médecine, la minéralogie, la physiologie, la philosophie et la politique.

BÈDE, dit *le Vénérable*, né en 672 à Weremouth, dans le diocèse de Durham, fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, s'appliqua principalement à l'étude de l'Écriture sainte, et mourut en 735. Ses ouvrages ont été recueillis, Cologne, 1612, 4 vol. in-fol. Le plus connu est l'*Histoire ecclésiastique des Anglais*, très-importante par les faits contemporains. Elle a été publiée avec les autres ouvrages historiques de Bède, par les soins de J. Smith, Cambridge, 1722, in-fol. Cette édition est rare et recherchée.

BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE (Jean), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, a laissé : *De la liberté de l'Église gallicane*, Saumur, 1646, in-8°; *Les droits de l'Église catholique et de ses prêtres*, Genève, 1613, in-8°; *Les droits du roi, contre le cardinal Bellarmin*, Frankenthal, 1611; *la Messe en français*, Genève, 1610, in-8°; *la Pâque de Charenton*, Charenton, 1639, in-8°.

BEDELL (Guillaume), savant évêque anglican, né en 1570 à Black-Notley dans la province d'Essex. Après avoir été ministre à St.-Edmunsbury, il suivit en 1604, en qualité de chapelain, sir Henri Wotton, envoyé par le roi Jacques en ambassade à Venise. Bedell y passa 8 ans, se lia d'amitié avec Fra Paolo Sarpi et Antoine de Dominis. De retour en Angleterre, on le nomma, vers 1650, ministre de Horingsheath, et, en 1627, prévôt du collége de la Trinité à Dublin, où il introduisit des réformes nécessaires. En 1629 il réunit les évêchés de Kilmore et d'Ardagh, résigna volontairement ce dernier en 1633 pour prêcher d'exemple contre la pluralité du bénéfice. Il forma aussi le projet de rapprocher les luthériens des calvinistes; la rébellion d'Irlande en 1641 vint interrompre ses travaux. Les rebelles lui témoignèrent des égards constants, et respectèrent sa maison, qui devint l'asile d'une foule de malheureux. Bedell, sommé de faire sortir cette

Digitized by Google

multitude, s'y refusa. Les révoltés alors s'emparèrent de sa personne et l'enfermèrent avec ses enfants dans le château de Cloughboughter. Échangé 3 semaines après, il ne put survivre au spectacle des malheurs qu'il avait sous yeux, et mourut le 7 février 1642. Il a traduit en latin le *Traité de l'inquisition* de Sarpi. Il a publié un recueil de *Lettres sur les motifs de soumission au pape*, 1626. Une traduction qu'il avait fait faire en irlandais de l'Ancien Testament a été imprimée en 1685 par Rob. Boyle.

BEDÈNE (Vital), poëte du 17e siècle, né à Pézénas, est auteur d'une pièce comique intitulée : *Le secret de ne jamais payer ses dettes*, en vers, 1610, in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur ; c'est un dialogue entre un grand seigneur, ses créanciers et un intendant qui les éconduit habilement.

BÉDÉRIC (Henri), surnommé *de Bury*, parce qu'il était né à St.-Edmondsbury (Suffolk), augustin, provincial général des couvents de son ordre en Angleterre, et prédicateur, vivait en 1380. Il a composé des *Leçons sur le Maître des Sentences*, en 4 livres ; des *Sermons*, et quelques ouvrages théologiques.

BEDESIO (Fabrice), prêtre à Rome, se distingua par son habileté à sculpter les *lettres onciales*, et fut employé par les papes Paul V, Grégoire IV et Urbain VIII pour les inscriptions des édifices publics élevés sous leur pontificat.

BEDFORD ou **BETHFORD** (Jean PLANTAGENET, duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, vint au secours de Harfleur en 1416, à la tête d'une escadre et parvint à ravitailler la place ; il força, en 1418, les Écossais à lever le siége de Bocksburg. Envoyé deux ans après en France, à la tête de 30,000 hommes, le duc avait déjà remporté une victoire en Picardie, lorsque Henri V, son frère, vint se mettre à la tête de son armée, et Bedford fut renvoyé à Londres pour y tenir les rênes du gouvernement. Le jeune monarque repoussa le Dauphin derrière la Loire, puis, rentré dans Paris, écrivit au duc de Bedford de lui amener la reine, qui était accouchée d'un fils dans le château de Windsor. Le Dauphin repassa la Loire, s'empara de la Charité, et assiégea Cosne. Le monarque anglais courut au secours de cette place ; il fallut, de Melun, le ramener en litière à Vincennes. Bedford et Warwick, restés commandants de l'armée, allèrent présenter la bataille au Dauphin, qui l'évita en se reportant derrière la Loire ; et le duc, satisfait d'avoir délivré la ville assiégée, s'empressa de retourner vers son frère qui expira le 31 août 1422. Le fils que laissait après lui Henri V avait à peine huit ans. Le testament de Henri désignait deux régents : en France le duc de Bedford ; en Angleterre le duc de Glocester. Le parlement anglais nomma le duc de Bedford protecteur d'Angleterre, défenseur de l'Église, premier conseiller du roi ; et, par le même acte, commit le duc de Glocester pour suppléer à Londres le duc de Bedford, absent. Charles VI n'ayant survécu que 53 jours à Henri V, deux rois de France furent proclamés ; d'un côté Charles VII, possédant encore plusieurs provinces méridionales, le Berry, quelques contrées ou places dispersées çà et là ; et de l'autre Henri VI, maître de la capitale et des plus belles provinces du nord au midi, sous la régence du duc de Bedford, aidé du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne. Le régent anglais commença par convoquer dans Paris une assemblée générale de tous les ordres, reçut leur serment de fidélité, entra en campagne, et alla de triomphe en triomphe. La bataille de Crevant en 1423, celle de Verneuil en 1424, les conquêtes qui suivirent ces victoires, réduisirent Charles VII à une si petite étendue de pays, qu'on l'appelait par dérision le *Roi de Bourges*. Heureusement pour la France, et pour l'Angleterre elle-même, la division introduite parmi les vainqueurs, ralentit ce torrent de prospérités, dont la direction devait bientôt changer. Le duc de Bretagne déserta le premier la cause anglaise, pendant un voyage du régent à Londres. Le duc de Bourgogne, dont Bedford avait cru s'assurer la foi, en devenant son beau-frère, maria une autre de ses sœurs avec Charles de Bourbon, et devint un allié au moins incertain. Le duc de Glocester tantôt se querellait à Londres avec son oncle le cardinal de Wincester, tantôt guerroyait en Flandre avec le duc de Brabant, dont il avait enlevé la femme, et le duc de Bourgogne, cousin du Brabançon, qui avait pris fait et cause pour le mari offensé. Au milieu de ces difficultés, le duc de Bedford se multipliait. On le vit à Paris convoquer la noblesse des deux royaumes, pour déclarer nul un cartel proposé et accepté entre les ducs de Bourgogne et de Glocester ; à Londres, persuader à son frère de briser ses nœuds illicites avec l'épouse du duc de Brabant, assembler un parlement dont son éloquence obtenait un subside, et armer chevalier ce jeune roi, auquel il cherchait vainement à transmettre son courage. On le vit en Bretagne, à la tête d'une armée victorieuse, forcer le duc de cette contrée, non-seulement à redevenir l'allié, mais à se déclarer le vassal de Henri VI, et faire signer par les états bretons cet inconcevable traité de Troyes, qui avait transporté à une dynastie anglaise le patrimoine de la maison de France. On le vit, rentré dans l'intérieur du royaume, se hâter de soumettre, par lui-même ou par ses lieutenants, tout le pays qui était encore entre lui et son rival. Bedford dut se croire arrivé au dernier terme de sa conquête, et il touchait au commencement de ses revers. Une capitale, restée indépendante au milieu d'une province subjuguée, bravait encore la puissance anglaise, et devait en être l'écueil. Ce fut au mois d'octobre 1428, que, contre l'avis du régent, qui trouvait la saison trop avancée, le comte de Salisbury fit résoudre, par un conseil de guerre, ce siége d'Orléans, si célèbre par sa durée et son issue. Orléans délivré, Charles VII sacré à Reims, marchant sur Paris, et, déjà maître de Compiègne, le duc de Bedford vint au-devant de lui, à la tête d'une nouvelle armée que lui avait amenée son oncle, le cardinal de Winchester. Il la déploya dans les plaines de Montpilloi, et de là envoya proposer à Charles, ou un combat singulier, ou une bataille générale. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas de loi à recevoir de son ennemi, et qu'il ferait la guerre qui lui conviendrait. Bedford fit assiéger Compiègne par les Bourguignons. La Pucelle se jeta dans la place pour la défendre, y fut faite prisonnière dans une sortie, et fut immolée à la politique anglaise. Délivré d'un si redoutable ennemi, le régent anglais se hâta de faire sacrer roi de France, dans la cathédrale de Paris, son neveu Henri VI, âgé de dix ans. Bedford rentra aussitôt en campagne, et ne pouvant attirer son adversaire à une

Digitized by Google

bataille, fit une guerre de siéges : en 1434 il avait reconquis presque toute l'Ile-de-France. Toute balance fut enfin détruite pour les Anglais, par la défection du duc de Bourgogne. Le duc de Bedford reçut la nouvelle de cette défection étant malade ; il en fut frappé comme d'un coup de foudre, et mourut peu de jours après, le 14 septembre 1435.

BEDFORD (FRANCIS RUSSEL, duc DE). *Voyez* **RUSSEL.**

BEDFORD (KILKIAH), fils d'un quaker établi à Londres, naquit dans cette ville en 1663, obtint, dans le comté de Lincoln, une cure qu'il perdit à l'époque de la révolution, pour n'avoir pas voulu se soumettre au serment. Il fut ensuite maître de pension. Cité en 1714 devant la cour du Banc du roi, il fut condamné à une amende de mille marcs et à trois années d'emprisonnement, comme auteur, imprimeur et vendeur d'un livre intitulé : *le Droit héréditaire à la couronne d'Angleterre, maintenu et prouvé*, 1713, in-fol. Ce livre n'était cependant pas son ouvrage, et le véritable auteur, ecclésiastique réfractaire, nommé *George Harbin*, se trouva ainsi à l'abri de toute persécution. Bedford mourut en 1724. On a de lui la traduction d'une *Réponse à l'Histoire des Oracles* de Fontenelle, et *la Vie du docteur Barwick*, traduite du latin en anglais.

BEDFORD (THOMAS), ecclésiastique non conformiste, a publié : *Simeonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio atque procursu Dunhelmensis ecclesiæ*, 1732, in-8°; *Catéchisme historique*, 1742. Il mourut à Compton, en 1773.

BEDFORT (ARTHUR), né à Tidenham (Glocester), en septembre 1668, fut ordonné prêtre vers 1692, et nommé vicaire de l'église du Temple à Bristol. Appelé en 1724 comme chapelain à l'hôpital de Haberdasher à Hoxton, il y mourut le 15 septembre 1745. On a de lui : *The temple of musick*, Londres, 1706, réimprimé, 1708, 1712 ; *Le grand abus de la musique*, Londres, 1711 ; *La chronologie de l'Écriture prouvée par les calculs astronomiques*, 1730 ; *De la musique des Grecs et des Hébreux ; l'Excellence de la musique divine*, Londres, 1733, le tout en anglais.

BEDIGIS (FRANÇOIS-NICOLAS), expert-vérificateur, maître d'écriture, né en 1738, mort vers 1802, a publié *l'Art d'écrire démontré par des principes*, etc., Paris, 1769, in-fol. ; *les Agréments de l'écriture moderne*, etc., ibid., 1770, in-fol.

BEDINELLI (FRANÇOIS DE PAULE), chirurgien, né à Fano, dans le duché d'Urbin, et qui pratiqua son art à Rimini en 1750, est connu par ses observations sur un prétendu hermaphrodite, qu'il publia sous le titre de *Nuperæ perfectæ androginæ structuræ observatio*, Pise, 1755, in-8°.

BEDMAR (ALPHONSE DE LA CUEVA, marquis DE), cardinal, évêque d'Oviédo, né en 1572, s'unit en 1618 avec don Pèdre de Tolède, gouverneur de Milan, et le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, pour renverser la république de Venise, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade par Philippe III, en 1607. Mais le sénat, ayant découvert le complot, fit d'abord exécuter un grand nombre d'aventuriers complices de Bedmar, et se contenta de le faire sortir de la ville et conduire à Milan. Le pape Grégoire XV le fit cardinal en 1622, à la sollicitation du roi d'Espagne, qui l'envoya gouverner les Pays-Bas comme président du conseil. Mais il s'attira la haine des Flamands, fut rappelé, se retira à Rome, obtint l'évêché de Palestrine, puis celui de Malaga, et mourut le 2 août 1655.

BÉDOCH (PIERRE-JOS.), né à Tulle, était avocat dans cette ville en 1789. En 1810 il fut nommé procureur impérial près du tribunal criminel de la Corrèze, l'année suivante substitut du procureur général près de la cour de Limoges, et, en 1812, appelé à représenter son département au corps législatif. En 1814 il vota pour le rappel des Bourbons, et fit partie de la première chambre des députés. Dans la discussion sur la liberté de la presse, il prononça un discours remarquable contre le projet présenté par l'abbé de Montesquiou. Lorsqu'il fut question de la remise aux émigrés de leurs biens non-vendus, nommé rapporteur de la commission, il se déclara pour le maintien des faits accomplis. Appelé au conseil d'État pendant les *cent jours*, il fut en outre élu membre de la chambre des représentants. Destitué en 1815, il fut, en 1818, renvoyé par les électeurs de son département, à la chambre des députés, où il continua de siéger sur les bancs de l'opposition. A l'expiration de son mandat en 1822, il rouvrit son cabinet d'avocat à Tulle. Élu de nouveau député après la révolution de juillet, le roi lui rendit le titre de conseiller d'État. Bédoch mourut en février 1837.

BEDOS DE CELLES (dom FRANÇOIS), bénédictin de St.-Maur, correspondant de l'Académie des sciences, né à Caux, duché de Béziers, en 1706, et mort le 25 novembre 1779, publia la *Gnomonique pratique*, 1760 et 1774, in-8°, avec fig. ; l'*Art du relieur* et l'*Art du facteur d'orgues*, 1776 et 1778, 4 vol. in-fol., avec figures; excellents traités qui font partie de la *Collection des arts et métiers*.

BEDOUIN (SAMSON), religieux de l'abbaye de la Couture près du Mans, mort en 1563, est auteur de *comédies, tragédies, coqs-à-l'âne*, qu'il faisait représenter par des jeunes gens dans les rues et sur les places publiques de la ville du Mans. On lui doit des *chansons*, des *noëls*, les *Ordonnances de M. Laflac*, et un *Catalogue des paroisses de la province du Maine*.

BÉDOYÈRE (MARGUERITE-HUGUES-CHARLES-MARIE HUCHET DE LA), né à Rennes le 4 janvier 1709, d'un procureur général au parlement de Bretagne, avocat au grand conseil, devint amoureux de la belle Agathe Sticoti, actrice du Théâtre italien. La Bédoyère épousa sa maîtresse, malgré sa famille qui le déshérita, et fit annuler son mariage. Ce ne fut qu'après de longues traverses qu'il parvint à retrouver le repos avec la compagne qu'il s'était choisie ; mais il ne rentra jamais que dans une très-faible portion de son héritage. La Bédoyère avait défendu son mariage, attaqué par un père inflexible, dans des mémoires remplis de chaleur, d'intérêt, et qui ont eu une grande publicité, 1745, in-12. Il a aussi travaillé pour le théâtre, et on lui doit l'*Indolente*, comédie en trois actes et en vers, donnée aux Italiens en 1745. La Bédoyère est mort en 1786, à Rennes. Sa femme, qui fut toute sa vie un modèle de bonté, de douceur et de résignation, ne put survivre à la perte de son mari, et le suivit dans la tombe au bout de quinze jours. Arnaud Baculard a tiré des aventures de la Bédoyère le sujet d'un roman : *les Époux malheureux*, 1745, in-12.

BÉDOYÈRE (C.-ANT. HUCHET DE LA), petit-fils

Digitized by Google

du précédent, né à Paris en 1789, entra au service comme simple soldat, devint officier des gendarmes d'ordonnance en 1806, puis aide de camp du prince Eugène Beauharnais. Après avoir servi avec distinction en Espagne, dans les campagnes de Russie en 1812, d'Allemagne en 1813 et de France en 1814, il fut nommé par Louis XVIII, en 1815, colonel du 7e régiment de ligne. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, la Bédoyère fut le premier colonel de l'armée qui se rangea sous les drapeaux de l'empereur. Cette défection lui valut le grade de général de brigade et sa nomination à la nouvelle chambre des pairs. Il s'y fit remarquer par la véhémence de ses paroles dans la question de l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Après le second retour du roi, la Bédoyère suivit l'armée au delà de la Loire. Il avait obtenu des passeports pour se rendre en Amérique; mais étant venu à Paris pour faire un dernier adieu à sa jeune femme et à son enfant, il y fut arrêté et traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort. Fusillé le 19 août 1815, à l'âge de 29 ans, il montra une grande fermeté jusqu'à ses derniers moments.

BEDR-AL-DJEMALY, né dans le 5e siècle de l'hégire, 11e de l'ère chrétienne, s'éleva, par sa bravoure et ses talents, de la condition d'esclave aux premiers emplois de la cour du calife Abou-Tamin-Mostanser. Deux fois gouverneur de Damas, il soumit l'Égypte révoltée, obtint en récompense le gouvernement de cette province, qu'il administra pendant 20 ans, et mourut en 487 de l'hégire, 1094 de J. C.

BEDRASCHI. *Voyez* **JEDRASA APENNINI.**

BEDREDDIN-LOULOU (Aboul-Fadhayel), roi de Moussoul, était Turc d'origine et fut d'abord esclave des Atabeks de Moussoul. Sous le règne de Noureddin Arslan-Schah Ier, il parvint à l'emploi de hadjeb, espèce de maire du palais, fut ministre du fils et successeur de ce prince, puis tuteur des enfants de ce dernier, et régent du royaume. Ses deux pupilles étant morts successivement, Bedreddin-Loulou qui les avait servis fidèlement, régna sous le titre de Mélik el Rahim (le roi juste), eut quelques guerres à soutenir, et mourut le 20 juillet 1259, âgé de 96 ans.

BEDRICUS, Bohémien, se mit après la mort de Ziska, vers 1421, à la tête des sectaires qui désolaient la Bohême; ses partisans furent appelés Orébites, parce qu'il les réunissait sur une montagne qu'il décora de ce nom.

BEECKE (Ignace de), capitaine de dragons, gentilhomme de la chambre et de la vénerie, puis directeur de la musique du prince d'OEtting-Wallerstein, fut un des plus habiles clavecinistes de son temps et joua avec W. A. Mozart un concerto de piano à 4 mains au couronnement de l'Empereur à Francfort. Mort en janvier 1803, il a laissé *Claudine de Villabianca, les Vendanges,* opéras; des sonates, des trios pour clavecin, des quatuors pour flûte, violon, alto et basse, un oratorio *la Résurrection*, et une grande quantité de musique pour le chant avec accompagnement de piano.

BEECKMAN (Isaac), mathématicien hollandais, ami de Descartes, mort en 1637, est auteur de *Mathematico-physicarum meditationum centuria,* Utrecht, 1644, in-4°. Descartes, sur ses instances, composa son traité de la musique, dont Beeckman voulut se faire honneur en l'absence de l'auteur, et qu'il lui restitua ensuite, tout en prétendant qu'il avait présidé à la direction de cet ouvrage.

BEEK (David), peintre de portraits, né le 25 mai 1621, à Delft, ou, selon d'autres, à Arnheim, eut l'avantage d'apprendre les éléments de son art dans l'école de Vandyck. L'Angleterre, où ce genre de peinture est particulièrement en faveur, fut pendant quelque temps le séjour de Beek. Charles Ier, grand amateur des arts, l'accueillit avec bienveillance, et le chargea d'enseigner le dessin aux princes ses fils, et au prince Robert. Beek passa successivement d'Angleterre en France, en Danemark et en Suède; et la reine Christine, qui affectait pour les arts un goût très-vif, le reçut et le récompensa magnifiquement. On sait que cette princesse tenait beaucoup à la célébrité : elle donna à Beek la singulière mission d'aller porter dans divers cours de l'Europe les portraits qu'il avait faits d'elle. Absent de sa patrie depuis longtemps, Beek demanda à la reine Christine un congé, qu'elle lui refusa d'abord; mais lors du voyage qu'elle fit en France, Beek renouvela ses instances, et obtint enfin la permission qu'il désirait. Il partit, déterminé à ne pas retourner; la reine lui manda de venir à Paris, auprès d'elle; au lieu de lui répondre, Beek alla demeurer à la Haye, où peu de temps après il mourut subitement, le 20 décembre 1656, âgé seulement de 35 ans. Les auteurs hollandais pensent que cette mort prématurée ne fut pas naturelle, et l'attribuent au poison.

BEELDEMAKER (Jean), peindre, né à la Haye en 1636, est renommé pour ses tableaux de chasse.

BEELDEMAKER (Jean), fils du précédent, né à la Haye en 1669, s'adonna au genre de l'histoire, fut admis à l'Académie romaine, et, de retour dans sa patrie, chargé d'exécuter des plafonds et des tableaux à la Haye. Il mourut près de Rotterdam, dans un âge très-avancé.

BEER (Martin), théologien de Nuremberg, né en 1617, a publié en 1665 un *Enchiridion* de géographie ancienne et nouvelle, des Traités théologiques, etc.

BEER (George-Joseph), médecin et oculiste célèbre, né à Vienne, le 23 décembre 1763, exerça son art dans cette capitale. Il fut nommé professeur à l'institut clinique qui est spécialement consacré aux maladies des yeux. On doit à Beer plusieurs nouveaux instruments de chirurgie et divers procédés opératoires ingénieux. Il mourut en 1821. Ses principaux ouvrages sont : Observations pratiques sur la cataracte et les maladies de la cornée transparente, Vienne, 1791, in-8°; Observ. pratiques sur les maladies des yeux, Vienne, 1791, in-8°, fig.; Abrégé des maladies des yeux, Vienne, 1792, 2 vol. in-8°; *Bibliotheca ophtalmica,* Vienne, 1799, 3 vol. in-4°; Méthode d'extraire la cataracte avec sa capsule, Vienne, 1799, in-8°; Extrait du journal d'un médecin oculiste, Vienne, 1800, in-4°; Traité des maladies des yeux, Vienne, 1813-1815, 2 vol. in-8°, avec neuf planches, etc. Un seul opuscule de Beer a été traduit en français par M. Tiercelin, sous ce titre : *Des moyens les plus efficaces pour conserver la vue et la fortifier lorsqu'elle est affaiblie*, Paris, 1812, in-8°; 1819, 6e édit.

BEER (Michel), poëte dramatique allemand, naquit à Berlin, le 19 août 1800, d'un opulent banquier israé-

Digitized by Google

lite. Ses frères, Meyer Beer et Guillaume Beer, se sont fait remarquer, le premier comme compositeur de musique, le dernier comme astronome; et ses sœurs passaient, dans leur jeunesse, pour d'excellentes pianistes. Michel avait à peine dix ans, qu'il faisait déjà des vers. Son premier ouvrage de quelque étendue fut une traduction en vers de la célèbre tragédie de Monti, l'*Aristodemo*, qu'il publia à l'âge de douze ans. A dix-huit ans, il fit imprimer sa première tragédie, *Clytemnestre*. Après Clytemnestre, Beer donna une autre tragédie : *les Fiancés d'Aragon* (1823), et un drame en un acte, *le Paria* (1826), imprimé pour la première fois dans un almanach intitulé l'*Uranie*. Vers 1827, Michel Beer fit paraître sa tragédie de *Struensée*, qui est sans contredit la meilleure de ses productions. On ne permit de la représenter que sur le théâtre de Munich, et à peine y fut-elle donnée deux ou trois fois, que l'envoyé de Danemark réclama auprès de la cour de Bavière, et obtint que la pièce fût mise à l'index. En 1832, Michel Beer publia son dernier ouvrage, *l'Épée et la main*, espèce de mélodrame. Michel Beer est mort à Munich, dans le commencement de 1833. Pendant les dix dernières années de sa vie, il séjourna presque constamment à Paris. On a trouvé parmi ses papiers deux drames et plusieurs recueils de poésies lyriques, tous inédits, entre autres une ode sur les Journées de juillet 1830. Le seul ouvrage de Michel Beer qui, jusqu'à présent, ait été traduit en français, est la tragédie de *Struensée*. On prépare à Leipzig une édition des œuvres de Michel Beer.

BEER (Joseph) ou **BOER**, né le 8 mai 1744, à Grunwald en Bohême, s'engagea à 14 ans dans les troupes de l'Empereur, quitta ce service pour celui de France, fit comme trompette quelques campagnes de la guerre de sept ans, vint à Paris et entra dans la musique du duc d'Orléans. Là il se livra à l'étude de la clarinette, et devint en peu de temps le plus habile virtuose de France sur cet instrument. Il remplit pendant 20 ans les fonctions de chef de musique des gardes du corps, quitta le service en 1788, visita la Hollande, l'Italie, la Russie, et vint à Prague en 1791, puis à Berlin, où il mourut en 1811. Il a été publié de lui un *concerto*, *six duos*. On possède aussi une ariette avec sept variations pour clarinette.

BEER-BING (Isaïe), habile hébraïsant, a publié à Paris, en 1805, une traduction de l'allemand en hébreu du *Phedon* de Mendelsohn, et une autre de l'hébreu en français de l'*Élégie* de Judas Levi sur les ruines de Sion.

BEERINGS (Grégoire), peintre flamand du 16e siècle, auquel on attribue un grand tableau du *Déluge*, dont on a fait beaucoup de copies.

BEETHOVEN (Louis van) naquit le 17 décembre 1770 à Bonn, dans l'électorat de Cologne; son père, qui remplissait l'emploi de *ténor* dans la chapelle électorale, n'attendit pas qu'il fût entré dans sa cinquième année pour commencer son éducation. En peu de temps l'élève avait surpassé le maître, qui le confia aux soins de van der Eden, organiste de la cour, et l'un des meilleurs pianistes de l'époque. Après la mort d'Eden, Neefe, son successeur, donna des leçons à Beethoven aux frais de l'archiduc Maximilien d'Autriche, à qui la couronne électorale venait d'échoir. Neefe initia l'enfant précoce aux chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien Bach, et de Handel, dont les productions demeurèrent toujours pour lui l'objet d'un culte et d'une ardente émulation. Dès l'âge de onze ans, il exécutait avec une perfection rare le recueil d'études de Bach, connu sous le nom de *Wohl temperirte clavier*. Déjà il s'essayait à la composition : à Cologne, en présence du savant compositeur Junker, il se signala par sa facilité à improviser sur un thème donné. Dans la composition, il se heurtait sans cesse contre les règles de l'harmonie, et semblait même se plaire à les braver. Ses écarts involontaires étaient taxés de révoltes calculées par son père et par ses maîtres. Les reproches, les railleries, que lui attiraient ses fautes, le jetaient dans le découragement, et influaient sur son caractère naturellement sombre et taciturne. Un amour malheureux acheva d'en rembrunir les teintes, au point de lui donner quelque chose de dur et de farouche. Le jeune Beethoven annonçant des dispositions pour l'orgue, l'électeur lui assura la survivance de Neefe, avec le titre d'organiste de la cour, et l'envoya passer quelques années à Vienne pour y achever ses études théoriques et pratiques, sous la direction du célèbre Haydn. Haydn accueillit le jeune homme avec bonté : comme il était sur le point de se rendre pour la seconde fois en Angleterre (1774), il le recommanda au fameux maître de chapelle Albrechtsberger, son confrère et son ami; mais il ne le crut jamais appelé à la composition musicale. Mozart s'était montré plus clairvoyant. Dès l'année 1790, Beethoven avait fait un voyage à Vienne pour voir et pour entendre l'auteur de *Don Juan* : il improvisa devant lui. Mozart ne témoigna ni satisfaction, ni surprise, persuadé que c'était un morceau appris par cœur. Beethoven s'en aperçut et le supplia de lui donner un thème. Mozart nota sur-le-champ un motif de fugue chromatique, qui, pris à rebours, contenait un contre-sujet pour une double fugue. Beethoven ne se laissa pas prendre au piége : il devina aussitôt le sens caché du motif et le travailla pendant trois quarts d'heure avec tant d'originalité, de force, de vrai talent, que Mozart étonné, captivé, retenant son haleine, finit par passer, sur la pointe des pieds, dans la pièce voisine, et dit à ses amis rassemblés : « Prenez garde à ce jeune homme! quelque jour vous entendrez parler de lui. » Beethoven reçut d'Albrechtsberger des notions approfondies du contre-point. Comme pianiste et comme compositeur, sa réputation commençait à s'établir à Vienne, où il trouvait dans Woelfl un rival de son âge et de son rang. Les amateurs s'étaient divisés en deux partis : le prince de Lichnowsky protégeait Beethoven, et le baron Raimond de Wezslar soutenait Woelfl. Cependant la guerre qui troublait l'Allemagne, et la mort de l'électeur Maximilien enlevèrent à Beethoven la perspective de l'heureuse existence dont il s'était flatté dans sa ville natale. L'exercice de son art lui assurant toutefois des ressources suffisantes, il résolut de se fixer à Vienne. Deux jeunes frères, qui l'y avaient suivi, se chargèrent des soins domestiques et le délivrèrent de tous les détails de la vie commune, chose indispensable pour lui qui ne connut jamais que la vie d'artiste. Il s'exerça d'abord avec un succès prononcé dans le genre du quatuor pour instruments à cordes, créé plutôt que réformé par Haydn, et si largement exploité par Mozart. Beethoven le porta à un tel degré de supériorité, de puissance, qu'il semble en avoir posé les

Digitized by Google

bornes. Il s'était lié avec trois virtuoses attachés à la chambre du prince Rasoumofsky : Schuppanzigh, Weiss et Linke. Dès qu'il avait terminé un morceau, il leur communiquait ses idées sur le caractère et l'expression de son œuvre : il en résultait une exécution admirable, et l'on disait communément à Vienne que, pour bien connaître la musique de chambre composée par Beethoven, il fallait l'avoir entendu jouer par ces excellents artistes. Le vœu général et le commerce intime de Salieri l'engagèrent à travailler pour le théâtre : le conseiller de régence Sonnleithner se chargea d'arranger un opéra français, *Léonore* ou l'*Amour conjugal*, et Beethoven se mit à écrire sur ce canevas. Représenté d'abord à Prague, l'opéra de *Léonore*, plus connu sous le titre de *Fidelio*, ne reçut pas un accueil brillant; mais dans le cours de l'année suivante, il prit à Vienne une revanche complète. On l'avait réduit en deux actes, et Beethoven avait écrit une nouvelle ouverture, la petite marche, les couplets du geôlier, le finale du premier acte; il en avait retranché un trio et un duo très-remarquables, qui ne se sont plus retrouvés. Vers le même temps, dans l'espace de deux années, il composa l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, les symphonies *héroïque* et *pastorale*, la symphonie en *ut* mineur, et plusieurs concertos de piano qu'il exécuta dans des concerts donnés à son bénéfice. Ce fut au milieu de ces prodigieux travaux et des vives jouissances qu'ils durent lui procurer, que ce grand artiste ressentit les atteintes de l'infirmité cruelle qui attaqua chez lui l'organe de l'ouïe. Malgré les secours de la médecine, sa surdité fit des progrès si rapides, qu'il fut bientôt hors d'état de communiquer avec personne autrement que par écrit. Dans la solitude et la tristesse, n'ayant d'autre consolation que son génie, Beethoven continua de composer, d'enfanter des chefs-d'œuvre, tous empreints d'une sorte de grandeur mélancolique et sauvage. Sa fortune n'était pas à beaucoup près aussi solidement fondée que sa gloire. Beethoven crut devoir accepter la place de maître de chapelle à Cassel que le roi de Westphalie lui avait fait offrir (1809); mais trois amis des arts, les archiducs Rodolphe (depuis cardinal archevêque d'Olmutz), les princes Lobkowitz et Kinsky s'opposèrent à cette résolution. Ils firent dresser, dans les termes les plus flatteurs, un acte par lequel ils lui assuraient une rente de quatre mille florins, pour qu'il en jouît toute sa vie, et sous la seule condition de rester sur le territoire autrichien. Beethoven resta donc, enchaîné par la reconnaissance : il continua de vivre dans la ville où il avait écrit ses chefs-d'œuvre et obtenu ses succès. Dans sa retraite, les hommages de l'Europe lui arrivaient de toutes parts. Tantôt, c'était une médaille frappée à Paris, et retraçant son image; tantôt un piano envoyé de Londres, et portant les noms des donateurs, MM. Clémenti, Cramer, Kalkbrenner, Moscheles, sir Georges Smart; tantôt la magnifique collection des œuvres de Handel, qui lui fut offerte dans la dernière année de sa vie; tantôt le titre de citoyen honoraire de Vienne, le diplôme de membre de l'Académie de Suède, de la société des Amis de la musique fondée en Autriche, etc. Mais que pouvaient toutes ces distinctions, et même le pressentiment d'une mémoire éternelle, contre le chagrin que lui causait un mal incurable, et qui, loin de s'adoucir, s'augmentait en proportion de sa durée. Chaque année accroissait l'état habituel d'hypocondrie, dans lequel il était tombé. Des symptômes d'hydropisie s'étant manifestés, et les opérations, que ce mal nécessitait, se rapprochant de plus en plus, il succomba le 26 mars 1827. Le catalogue de ses œuvres est considérable. Il nous reste de lui : dix-sept *Quatuors*; trois *Quintetti*; cinq *Trios*; un *Septuor* pour instruments à cordes; un *Trio* pour flûte, violon et alto; trente-trois *Sonates* pour piano seul; dix *Sonates* pour piano et violon; six *Sonates* pour piano et violoncelle; dix *Trios* pour piano, violon et violoncelle; neuf *symphonies* en y comprenant la symphonie avec chœurs; la *Bataille de Vittoria*, ou *la Victoire de Wellington*, symphonie pittoresque; une *Messe*, en *ut*, à quatre voix, chœur et symphonie; une *Messe*, en *ré*, à double chœur; le *Christ au mont des Oliviers*, oratorio; *Armide*, *Adélaïde*, cantates; *Fidelio*, opéra; *Egmont*, mélodrame; *Prométhée*, ballet; les ouvertures de *Coriolan*; les *Ruines d'Athènes*; la *Dédicace du Temple*; des *Concertos* pour piano, pour violon, et enfin une multitude de menuets, valses, contredanses, chansons, canons, variations. A tous ces ouvrages, il faut ajouter le livre théorique des *Études* ou *Traité d'harmonie et de composition*.

BEEVERELL (Jacques), écrivain anglais, est auteur des *Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, traduit en français, Leyde, 1707, 8 vol. in-12, fig.

BEFFA NEGRINI (Antoine), poëte, né en 1532 à Asola, juge à Piubega, mort le 7 avril 1602, dans le Mantouan, fut lié avec le Tasse, et le P. Ange Grillo; il a composé les *éloges* de plusieurs hommes célèbres des maisons de Castiglione et de Gonzague.

BEFANI (le P. Isidore), grand cordelier, né à Rome vers 1740, agrégé à la chapelle pontificale en 1788, et maître de chapelle à l'église des Douze-Apôtres, a composé pour l'église beaucoup de morceaux restés inédits. On cite des *messes* à 8 voix, un *Dixit* à 8, un *Benedictus*, un *Salvum me fac*, des *études* sur les tons du plain-chant et des *canons*.

BEFFARA (Louis-François), littérateur, né en 1751, à Nonancourt, remplit, depuis 1792 jusqu'en 1816, les fonctions de commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, et mourut à Paris en 1838. On lui doit une *Dissertation sur les ancêtres et l'époque de la naissance de Molière*, 1821, in-8°; des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de Regnard*, dans le VI[e] vol. de ses *OEuvres*, édit. de 1823, et séparément, in-8°. Il a laissé manuscrits : *Dictionnaire de l'Académie royale de musique*, 7 vol. in-4°; un autre des *opéras, cantates*, etc., exécutés et imprimés dans les pays étrangers depuis la fin du 15[e] siècle, 17 vol. in-4°; des *Recherches curieuses sur les familles de Boileau, Quinault, Lully*, etc., 3 volumes in-8°.

BEFFROY DE BEAUVOIR (Louis-Étienne), né en 1754 à Laon, embrassa fort jeune la profession des armes; il était, en 1789, lieutenant dans les grenadiers royaux de Champagne, fut député par le département de l'Aisne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, mais avec l'appel au peuple et le sursis, concourut à la chute de Robespierre, passa au conseil des Cinq-Cents, dont il sortit en 1797; employé d'abord, comme capitaine de vétérans, plus tard dans l'administration de l'hôpital militaire de St.-Denis, puis comme

Digitized by Google

administrateur de celui de Bruxelles. Revenu en France après la séparation de la Belgique en 1814, il fut exilé par la loi contre les régicides en 1816, et mourut à Liége au commencement de 1825. Il a publié quelques opuscules sur l'*agriculture*, le *desséchement des marais*, etc.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), frère du précédent, plus connu sous le nom de *Cousin Jacques*, naquit à Laon, le 6 novembre 1757, fut envoyé fort jeune à Paris, où il acheva ses études et devint clerc de la congrégation de la mission. Après avoir professé les humanités dans plusieurs colléges, il renonça au petit collet, et travailla pour le théâtre. Ses pièces, qui eurent beaucoup de succès, sont tombées dans l'oubli le plus complet. Ses opéras-comiques : *Nicodème dans la lune*, 1790, le *Club des bonnes gens*, 1791, la *Petite Nanette*, 1797, comédies de circonstance, pourront cependant être consultées comme esquisses des mœurs et des impressions de l'époque. En 1800, *Cousin Jacques* fit paraître son *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, dont il publia 15 cahiers (3 vol. in-8°, Paris, an VIII, comprenant les lettres A, B, et une partie du C); la police en arrêta la publication. Beffroy mourut à Charenton le 19 décembre 1811. Il a encore publié : les *Petites-maisons du Parnasse*, poëme en vers et en prose, 1783; *Marlborough*, poëme, 1783; le *Courrier des Planètes*; *Histoire de France du 15 mai au 15 août 1789*; *Soirées chantantes*, 1805, 3 vol.; les *Lunes*, journal formant 24 pet. vol. in 12; etc. Il faisait lui-même la musique de ses opéras. — Une sœur de Beffroy de Reigny, nommé *Catherine Abel*, a fait insérer des articles dans le *Censeur*. D'Alembert, Marmontel, l'abbbé Aubert, en ont parlé avec éloge.

BEFFROY DE JISOMPRÉ (François-Geneviève), frère du précédent, né à Laon, en 1756, mort en 1800, fut nommé, à l'âge de quatorze ans, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution de 1789, et présida en 1792 le club de Metz.

BÉGA (Corneille), peintre, naquit à Harlem en 1600, d'un sculpteur nommé *Bégyn*. Chassé de la maison paternelle pour sa conduite plus que dissipée, il changea son nom pour celui de *Béga* sous lequel il est généralement connu. Il mourut de la peste à Harlem le 27 août 1664. Béga reçut les leçons du fameux Adrien van Ostade, et est regardé en Hollande comme le meilleur de ses élèves.

BEGARELLI (Antoine), sculpteur dans l'art plastique, naquit à Modène vers 1498. Déjà Guido Mazzoni avait fait quelques progrès dans ce genre de sculpture dès 1484; il avait eu pour rival Jean, père de Niccolo dell' Abbate; mais Begarelli surpassa bientôt Mazzoni, Jean dell' Abbate et tous leurs élèves. Il vécut à peu près 67 ans, et travailla jusqu'au dernier moment de sa vie. Michel-Ange, en voyant des ouvrages de cet artiste, s'écria : « Si cette terre devenait du marbre, malheur aux statues antiques ! » Begarelli fut aussi maître de dessin, et l'enseigna à Modène. Il mourut en 1565.

BÉGAT (Jean), né à Dijon en 1523, avocat puis conseiller au parlement de cette ville, fut chargé par sa compagnie de solliciter du roi Charles IX la révocation de l'édit du 17 janvier 1562, qui accordait aux calvinistes le libre exercice de leur religion dans toute l'étendue du royaume. En 1563, Bégat fut de nouveau député par sa compagnie pour s'opposer, cette fois, mais en vain, à l'enregistrement de l'édit du 19 mars de la même année, en faveur des protestants. Il fut ensuite chargé de travailler à la réforme de la coutume de Bourgogne. La plus grande partie des mémoires qu'il composa à cette occasion sont restés manuscrits. En récompense de ses services, Bégat fut nommé président au parlement en 1571; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité, étant mort le 19 juin 1572. On a de Bégat des *Remontrances à Charles IX, sur l'édit de 1563*, Anvers, 1564, in-8°; *Commentarii rerum Burgundicarum à primis Burgundiæ regibus, usque ad Carolum ducem qui apud Nanceium occisus est anno* 1476.

BEGAULT (Gilles), chanoine et archidiacre de Nîmes, né en 1660, formé aux exercices de la chaire sous les yeux et par les leçons de Fléchier, partagea 23 ans les travaux apostoliques de son maître. Il prêcha avec succès à Paris et à Montpellier, prononça, le 25 août 1695, devant le roi et la reine d'Angleterre à St.-Germain, le panégyrique de St. Louis. Reçu à l'Académie de Nîmes en 1688, il fut chargé d'aller remercier en 1692 l'Académie française, de l'association accordée à celle de Nîmes. En 1711 il publia 1 vol. de *Panégyriques et Sermons*, un 3e en 1717, le 4e et le 5e en 1725. On croit qu'il mourut peu après.

BEGER (Laurent) naquit à Heidelberg le 19 avril 1653, d'un tanneur. Il étudia d'abord la théologie; mais à la mort de son père, il se livra à l'étude du droit. En 1677, il fut choisi par Charles-Louis, électeur palatin, pour être bibliothécaire et garde des antiquités du cabinet de ce prince. Il eut cette double place jusqu'en 1685. Alors Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, s'attacha Beger, et lui donna le titre de conseiller. Beger mourut à Berlin, le 21 avril 1705. Sous le nom de *Daphnæus Arcuarius*, Beger publia en allemand des *Considérations sur le Mariage*, in-4°. Cet ouvrage, où il autorise la polygamie, fut composé pour plaire à l'électeur Charles-Louis, qui, n'aimant plus sa femme, était devenu amoureux de la baronne de Degenfeld. Ses autres ouvrages sont : *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692, in-fol.; *Thesaurus ex thes. Palat. selectus*, ibid., 1685, in-fol.; *Thesaurus Brandenburgicus*, etc., Cologne, 1701, 3 vol. in-fol.; *Numismata reg. et imper. roman*, etc., in-fol., 1700; *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol.; *Lucernæ sepulchrales*, Berlin, 1702, in-fol.; *Numismata pontif. roman.*, 1703, in-fol.; *Bellum et excid. Trojan.*, ibid., 1699, in-4°; *Hercules ethnicorum*, 1705, in-fol.

BEGEYN (Abraham), peintre du roi de Prusse, né en Hollande en 1650, a fait un grand nombre de paysages estimés.

BEGH. *Voyez* **LAMBERT.**

BEGGHE, fille de Pepin de Landen, maire du palais d'Austrasie, et mère de Pepin d'Héristal, se consacra au service de Dieu après la mort de son mari Ansigise, assassiné par Ébroïn, et fonda en 680 un monastère des femmes à Andenne. Morte en 698. On lui a attribué l'institution des béguines.

BÉGON (Michel), né à Blois en 1638, exerça les fonctions de garde des sceaux au présidial de sa ville natale, et ensuite celles de président au même siége. Nommé successivement trésorier de la marine à Toulon, commis-

Digitized by Google

saire à Brest, intendant au Havre, il fut fait en 1683, par Louis XIV, intendant des îles françaises en Amérique, montra dans ce poste difficile les talents d'un grand administrateur, et, de retour en France, fut fait intendant des galères à Marseille, premier intendant de la Rochelle, et mourut le 14 mars 1710. C'est à lui que l'on doit le recueil des *Hommes illustres du 17e siècle*, publié par Perrault.

BÉGON (Scipion-Jérôme), évêque de Toul, 2e fils du précédent, naquit à Brest, le 30 septembre 1681, fut en 1709 doyen du chapitre de la cathédrale de la Rochelle, assista en 1710 à l'assemblée générale du clergé de France, devint en 1713 abbé de Saint-Germer de Flay, vicaire général de l'évêque de Beauvais; en 1720 chargé par Louis XV de faire accepter la bulle *Unigenitus* aux évêques de Languedoc et de Limousin, il réussit dans sa mission, et fut élevé au siége épiscopal de Toul, où il fut sacré le 25 avril 1723. Il donna une saine et vigoureuse impulsion à l'administration de son évêché, s'immisca dans les grandes affaires survenues en Lorraine et mourut le 28 décembre 1753. On cite de cet évêque, outre une infinité de mandements et de lettres pastorales, des *Oraisons funèbres*, *l'Éloge du P. Fourier*, *Discours sur l'avénement du roi de Pologne*, *Discours à l'occasion du mariage du roi de Sardaigne*.

BÉGON (Étienne), avocat au parlement de Paris, reçu le 23 avril 1691, mort en 1726, était petit et contrefait; sa complexion délicate l'obligeait de se faire porter en chaise jusqu'à la chambre où il devait plaider; et pour être vu des juges, il montait sur un banc. Forcé, par sa mauvaise santé, de ne pas se charger d'un grand nombre de causes, il n'en plaida que de choisies. On cite parmi ses mémoires et plaidoyers, ceux qu'il composa pour la duchesse de Gesvres qui accusait son mari d'impuissance.

BÉGOUEN (le comte), né au Havre, se livra d'abord à de grandes spéculations commerciales, qui lui procurèrent une immense fortune. Député aux états généraux, il revint au Havre pendant la terreur, et se consacra dans cette retraite à la culture des sciences et des lettres, et à des applications des sciences agricoles. A son premier voyage au Havre, Napoléon ayant demandé des notes sur le commerce de ce port, Bégouen lui présenta un *Mémoire* qui le fit nommer sur-le-champ conseiller d'État. Il représenta le Havre au corps législatif et à la chambre des députés. Agé de 88 ans, il succomba avec la douleur de voir sa fortune engloutie dans la crise commerciale de 1830.

BEGOZZI (Pierre), jurisconsulte, né à Milan en 1437, est auteur de *traités* latins sur les *appels* et sur les *legs*.

BÈGUE (Nicolas-Antoine le), organiste de l'église de St.-Mery, naquit à Laon en 1630, fut nommé organiste du roi par quartier en 1668, et mourut à Paris le 6 juillet 1702. Il a publié des *pièces d'orgue*, des *pièces pour le clavecin*, et a laissé manuscrits des *Magnificat* et d'autres morceaux.

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume le), né à Pithiviers, fut reçu docteur à la Faculté de Paris en 1760, et mourut le 18 mai 1807. Il a traduit du latin : *Observations sur l'usage de la ciguë, sur l'usage interne de la jusquiame*, etc., de Storck; de l'anglais, *les vapeurs et maladies nerveuses*, etc., de Whytt; *Médecine d'armée*, de Monro; *Connaissance des médicaments*, de Lewis. On lui doit des Mémoires sur *l'usage interne du sublimé corrosif, des feuilles d'oranger*, etc.; *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, 1766, etc. Il fut l'ami de J. J. Rousseau, et a publié une *Notice sur les derniers jours* de l'illustre écrivain, Londres, 1778, dans laquelle il dément les bruits qu'on avait répandus sur les derniers moments de Rousseau.

BEGUELIN (Nicolas de), physicien, né en 1714 à Courlari, près de Brienne; suivit à Wetzlar un cours de droit public, et revint soutenir à Courlari un procès que les habitants avaient contre le prince évêque de Bâle, leur souverain. Il alla chercher ensuite de l'emploi en Prusse, fut attaché à la légation prussienne à Dresde, obtint une chaire à Joachimsthal, et fut admis à l'Académie de Berlin, peu après sa réorganisation. Sous-précepteur de Frédéric-Guillaume, neveu du grand Frédéric, il fut enveloppé dans la disgrâce du comte de Back, gouverneur du prince, et resta vingt ans sans avancement. A son avénement au trône, Frédéric-Guillaume nomma Beguelin directeur de l'Académie, et lui fit expédier avec des lettres de noblesse le contrat d'une terre de 100,000 francs. Beguelin mourut à Berlin, le 3 janvier 1789. Il y a de lui dans le *recueil* de l'Académie de Prusse une foule de *Mémoires* sur les couleurs, la lumière, les nombres, etc. Il a traduit le *Printemps* de Kleist, et on lui doit un poëme de *Wilhelmine ou la révolution de Hollande*, 1787, Berlin.

BÉGUILLET (Edme), né, vers 1720, à Auxonne, successivement avocat et notaire à Dijon, a publié entre autres ouvrages : *Histoire des guerres de Bourgogne;* avec Courtépée, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, 1775-85, 7 vol. in-12; *Traité général des subsistances et des grains*, 1782, 2 vol. in-4°; 1802, 6 vol. in-8°; avec Poncelin, *Histoire de Paris*, avec la description de ses monuments, Paris, 1780, 3 vol. in-8°. Mort en mai 1786.

BEGUIN (Jean), chimiste français, qui florissait sous Henri IV et fut aumônier de Louis XIII, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hongrie, et visita avec soin les mines de ces différents pays. Il est un des premiers qui aient mis en ordre les préceptes de la chimie. On a de lui : *Tyrocinium chymicum*, dont la meilleure édition est celle de J. Barthius, Wurtemberg, 1656, in-8°, traduit en français par Jean-Lucas le Roi, Paris, 1615, 1620, 1624, etc., in-8°.

BÉGUINOT (le comte), général français, né en 1747 près de Ligny (Meuse), parvint du rang de soldat au grade de général de division en 1797. Une insurrection provoquée par les lois sur la réquisition militaire ayant éclaté en 1798 dans les départements de l'Escaut et des Deux-Nèthes, Béguinot fut envoyé pour réduire les rebelles sur lesquels il reprit Malines, et qu'il écrasa ensuite avec l'aide du général Colaud. Béguinot forma un corps de réserve dont le quartier général était à Bruges, et il fut chargé de défendre toute la ligne des côtes depuis Dunkerque jusqu'à l'Écluse. Béguinot fut appelé au corps législatif en 1799, au sénat en 1807, et mourut le 30 septembre 1808. On l'appelait *Ventre d'argent*, parce qu'une blessure qui n'avait pu se cicatriser, le forçait de porter une plaque de ce métal au-dessous de l'estomac.

Digitized by Google

BEHADER-SCHAH, deuxième fils d'Aurengzeb, gouvernait le Caboul à la mort de son père, fut proclamé empereur de l'Indoustan le mercredi 4 mai 1707, fut obligé de défendre sa couronne contre son frère Aazem qui fut tué dans une bataille, puis contre Kambakhche un de ses autres frères qui périt également des suites de ses blessures. Behader recueillit les enfants de ses deux frères, les fit élever comme les siens propres. D'autres révoltes, toujours apaisées, troublèrent le règne de Behader et préparèrent la ruine de l'empire Mogol. Behader, musulman zélé, voulut faire ajouter à la profession de foi la proposition suivante : *Ali est le favori de Dieu et l'héritier du prophète*. Cette proposition, qui avait causé tant de troubles lors des commencements de l'islamisme, faillit en provoquer dans le Lahore, et causa peut-être la mort de Behader qui, après une indisposition peu dangereuse en apparence, expira en février 1712.

BEHADER-KAN ou **BEHARDUR-KAN** (Ala-ed-Dyn Abou-Sayd), fils d'Oldjaitou, sultan de la dynastie mogole, fondée dans le nord de la Perse, par les descendants de Gengis-Kan, naquit dans la station de Tourkouy, en Azerbidjan, le 8 de zoul-cadeh 701 de l'hégire (le jeudi 5 juillet 1302). Il n'avait pas encore atteint sa douzième année, lorsque son père lui confia le gouvernement du Khoraçan, et le chargea de repousser les Uzbeks qui avaient fait une irruption dans cette province. Les généraux chargés réellement de cette expédition obtinrent un plein succès, et le jeune prince recueillit toute la gloire d'une expédition à laquelle son âge le rendait incapable de prendre la plus faible part. Il ne tarda pas de quitter ce gouvernement pour succéder à son père. Plusieurs princes voisins voulaient profiter de la jeunesse du monarque pour agrandir leurs États ; l'émir Djouban abusa de son influence pour écarter ceux qui lui déplaisaient ; le médecin et historien Rachyd ed-Dyn, un des ministres de l'empire, périt victime de la haine de cet émir, mais le favori ayant voulu disposer de la main de sa fille, qui avait eu le malheur de plaire au monarque, sa perte fut résolue, et il fut mis à mort, ainsi qu'un de ses fils. Épouvanté du sort de ces infortunés, l'époux de la belle orpheline s'empressa de l'offrir au sultan, qui l'accueillit avec transport. La nouvelle favorite jouit d'une influence sans bornes, et s'en servit pour perdre tous ceux qui avaient contribué à la mort de son père et à celle de son frère. Les Uzbeks désolaient le nord de la Perse : Abou-Sayd marcha contre eux en 736. Il traversait le Chirvan pour les joindre, quand une maladie, aussi subite que cruelle, termina ses jours à Carabagh, le 13 de raby, 2e 736 de l'hégire (jeudi 30 novembre 1335), année trop remarquable par la naissance de Tamerlan. Abou-Sayd était âgé de 32 années lunaires, et en avait régné 10. On croit que le poison accéléra ses jours, et on soupçonna, avec beaucoup de vraisemblance, la sultane favorite de l'avoir préparé, d'après l'instigation du kan des Uzbeks. Ce dernier acte de perfidie coûta la vie à son auteur : le fils d'Abou-Sayd, Arbah-Kan, sans pitié pour les charmes de la princesse, la fit massacrer. La mort du sultan Abou-Sayd entraîna la chute de la dynastie mogole de Perse. Les chefs de hordes refusèrent de reconnaître son fils, et chacun d'eux s'érigea en petit souverain. Ils vécurent alors dans un état de guerre perpétuelle ; l'invasion et les conquêtes de Tamerlan mirent fin à cet état d'anarchie.

BEHAGUE (Jean-Pierre-Antoine, comte de), général français, entré au service comme cornette dans un régiment de cavalerie en 1744, passa ensuite dans les mousquetaires et devint en 1755 capitaine de dragons, fit en cette qualité la guerre de sept ans, fut nommé lieutenant-colonel en 1761, et, à la paix, commandant de la Guyane. Après 3 ans de séjour, il revint en France, devint brigadier en 1768, maréchal de camp en 1771, et lieutenant général le 20 mai 1791 ; nommé gouverneur de la Martinique, livrée à cette époque à de vives agitations, Behague lutta contre les difficultés avec avantage ; et lorsque le parti de la révolution eut triomphé à l'annonce des événements du 10 août, il partit avec le marquis de Rivière pour l'Angleterre où il fut nommé en 1797, par le comte d'Artois, pour remplacer dans le commandement de la Bretagne le comte de Puisaye, parti pour le Canada. En 1799, Behague se rendit en Bretagne où il fit une nouvelle organisation insurrectionnelle, mais George Cadoudal ne voulut pas céder le commandement. Behague, obligé de retourner à Londres, y est mort dans les premières années du 19e siècle.

BEHAIM (Martin), né à Nuremberg vers 1430, d'une famille distinguée et originaire de Bohême, suivit d'abord la carrière du commerce, et se livra en même temps à l'étude des sciences mathématiques et nautiques. Dans un voyage qu'il fit à Anvers, en 1479, il eut occasion de connaître quelques Flamands qui demeuraient dans l'île de Fayal ou de Pico ; invité par eux à les accompagner en Portugal, Behaim s'y rendit en 1480. Il fut reçu avec une distinction toute particulière. Placé, en 1484, sur la flotte de Diégo Can, qui devait poursuivre les nouvelles découvertes en Afrique, il visita, avec cet amiral, Fayal et Pico, les îles du Prince, de St.-Thomas et de St.-Martin, toute la côte d'Afrique depuis la rivière de Gambie jusqu'au Zaïre. Après un voyage de dix-neuf mois, Behaim, en récompense de ses services, fut créé chevalier du Christ. Il ne paraît pas qu'il se soit trouvé ensuite aux autres expéditions d'Afrique. Il resta à Fayal, où il se maria, en 1486, avec la fille de Job Huerter (Jeanne de Macedo), dont il eut un fils trois ans après. Le désir de voir sa famille le rappela à Nuremberg en 1492. Il y passa une année, pendant laquelle il acheva le globe terrestre qu'il avait entrepris à la demande des magistrats de cette ville. De retour en Portugal, don Juan l'employa dans quelques négociations diplomatiques ; mais à la mort de ce prince, en 1494, Behaim, retiré des affaires, se rendit à Fayal, au milieu de sa famille. Ayant fait un voyage à Lisbonne en 1506, il mourut dans cette ville le 29 juillet de la même année, à l'âge de 76 ans. Behaim doit être regardé comme un des plus savants mathématiciens et astronomes de son siècle. Il est un de ceux qui introduisirent l'usage de l'astrolabe sur les vaisseaux ; il rédigea les premières tables des déclinaisons du soleil, et offrit sur son globe terrestre l'ensemble des connaissances géographiques de cette époque. L'*Histoire de la Vie de Behaim*, donnée par M. Murr, a été publiée en allemand ; la traduction de H. J. Jansen se trouve à la suite du *Premier Voyage autour du monde*, par Antoine Pigafetta. Cet ouvrage, imprimé avec soin, contient

Digitized by Google

une carte qui est la copie fidèle de la partie la plus intéressante du *Globe terrestre* de Martin Behaim, Paris, 1802, in-8°.

BEHAIM (Jean), tambourineur et berger, natif de Bohême, suivait les erreurs de Wiclef, et s'était mis à la tête d'une bande de séditieux qui publiaient que non-seulement on ne devait pas payer la dîme à l'Église, mais même les droits de gabelle, les péages aux princes, et que les eaux et forêts appartenaient au peuple.

BEHAM ou **BOEHEM** (Jean-Sébald), peintre et graveur, né à Nuremberg en 1500, a gravé un grand nombre d'estampes en cuivre et en bois, recherchées des amateurs. Banni de sa ville natale à cause de la licence de ses productions, il vint habiter Francfort-sur-le-Mein, où il mourut marchand de vin en 1550. Il a laissé un *Traité de la manière d'apprendre à dessiner,* imprimé après sa mort, en 1552, in-8°, et souvent réimprimé depuis.

BEHAM (Barthélemi), compatriote du précédent, était un graveur médiocre.

BEHM (George), né en 1621 à Leutmeritz en Bohême, entra chez les jésuites en 1636, enseigna les humanités, la philosophie, les mathématiques et la théologie. Il mourut à Znoïm, le 7 novembre 1666. On a de lui : *Propositiones mathematico-musurgicæ*, Prague 1650, recueil de curiosités sur l'acoustique.

BEHM (Jean), né en 1578, mort en 1648, est auteur d'un livre estimé de son temps, intitulé : *Chronologie depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par l'empereur Titus.*

BEHM (Michel), professeur de théologie à Kœnigsberg, né en 1612, mort en 1650, a laissé des *Dissertations* théologiques.

BEHMER (Frédéric Ehrenreich), savant jurisconsulte, né à Berlin en 1721, attaché aux archives du royaume de Prusse, fut chargé par Frédéric de transcrire les pièces diplomatiques relatives aux droits qu'il prétendait avoir sur différents États, notamment sur la Silésie. Il mourut le 16 avril 1776. Son principal ouvrage est *Novum jus controversum*, Lemgo, 1771, 2 vol. in-4°.

BEHN (Aphara), née à Cantorbéry, sous le règne de Charles Ier, était fille d'un Anglais, nommé *Johnson,* qui s'étant embarqué pour Surinam, dont il venait d'être nommé lieutenant général, mourut dans la traversée. Sa famille fut débarquée à Surinam, où Aphara fit connaissance du prince africain Oronoko, dont la vie lui a fourni le sujet d'un roman historique fort intéressant. De retour en Angleterre, elle épousa Behn, négociant hollandais, établi à Londres, qui mourut peu de temps après. Charles II à qui elle avait présenté une *Description de la colonie de Surinam,* jeta les yeux sur elle pour lui servir d'espion sur le continent, pendant la guerre de Hollande. Ayant passé à Anvers en 1666, elle parvint à découvrir le projet des amiraux de Ruyter et de Witt de brûler les vaisseaux anglais dans la Tamise. On dédaigna son avis : elle revint à Londres, s'occupa de travaux littéraires, et mourut le 15 avril 1689. Voici ses principaux ouvrages : *Poésies diverses,* 3 vol. 1684, 1685, 1688 ; 17 pièces de théâtre, la plupart imitées de l'espagnol ou du français, 1724, et 8e édition, 1735, 4 vol. in-8° ; *Histoires et nouvelles,* 2 vol. (où est l'histoire d'*Oronoko,* traduite en français par Laplace) ; la traduction de *l'Histoire des oracles,* et celle de la *Pluralité des mondes ; Lettres d'un gentilhomme à sa sœur*, 1684.

BÉHOTTE (Adrien), théologien et archidiacre de Rouen, mort en 1636, a publié des *ouvrages* de droit canon, et un *Traité* sur les libertés de l'Église gallicane.

BEHOURT (Jean), grammairien et poëte dramatique, né dans la Normandie, vers la fin du 16e siècle, professa les belles-lettres à Rouen, pendant plus de quarante ans, avec une grande réputation. Longtemps il fut célèbre dans les écoles par un *Abrégé de la grammaire* de Despautère, que les maîtres comme les élèves ne nommaient que le *Petit Behourt.* Behourt composa, de 1597 à 1604, trois pièces de théâtre qui furent représentées par les élèves à la distribution des prix du collége des Bons-Enfants. Ce sont : *Polyxène ; Ésaü*, ou *le Chasseur*, et *Hypsicratie,* ou *la magnanimité.* C'est à Behourt que l'on doit encore *Puriores sententiæ cum dictis festivioribus ex Ovidio excerptæ,* Paris, 1632, in-8°. On ignore la date de sa mort.

BEHR (George-Henri), médecin, né à Strasbourg, le 16 octobre 1708, visita la Hollande et l'Allemagne, suivit les cours de Boerhaave, fut nommé membre de l'Académie des curieux de la nature, et mourut le 9 mai 1761. Il a publié : *Physiologia medica,* Strasbourg, 1736 ; *Lexicon physico-chimico-medicum,* ib., 1738, in-4° ; *Fundamenta medic. anat. physiol.*, ib., in-4° ; *Medic. consult.*, Augsb., 1751, in-4°.

BEHR (Chrétien-Frédéric de), né dans la Poméranie suédoise le 18 octobre 1739, entra comme cadet au service du duc de Saxe-Gotha, à l'âge de 16 ans, passa ensuite à celui du duc de Wurtemberg en qualité de page. En 1757, il accompagna le duc Charles dans la campagne de Bohême et de Silésie contre le roi de Prusse, se trouva à la bataille de Kollin, et, pendant la guerre de 7 ans, alla rejoindre l'armée française dans la Hesse. En 1759, il reçut le brevet de 1er lieutenant des gardes ; capitaine dans le régiment de Werneck, fait prisonnier à Fulde, et mis en liberté sur promesse de *ne pas servir*, il fut nommé chambellan du duc et obtint la surveillance des jardins de Louisbourg, de la Solitude et de Hohenheim. En 1769, grand échanson et président de la commission d'économie de la cour, il voyagea en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, conserva sa position sous les deux ducs Eugène et Frédéric-Eugène, et mourut le 17 janvier 1831, âgé de 91 ans, après avoir servi pendant 74 ans sous cinq souverains.

BEHRAM ou **BAHRAM**, troisième roi ou schah des Parthes ou de Perse de la dynastie des Sassanides, succéda à Hormouz Ier ou Hormisdas, son père, vers l'an 272 de J. C. Il gouverna avec sagesse, et fut assassiné par un partisan de Many, sectaire chrétien que les mages (prêtres guèbres) avaient fait écorcher vif. Des historiens grecs ont corrompu le nom de Behram et celui de *Vararanes.*

BEHRAM II, fils du précédent, hérita du nom et du sceptre de son père, mais non pas de ses vertus. Les Romains profitèrent des discordes entre le prince et ses sujets pour pénétrer jusqu'au cœur de l'empire. Il mourut en 293, après un règne de 17 ans.

BEHRAM III, fils du précédent, surnommé *Sedjestan-Schah*, régna 9 ans suivant les historiens orientaux, et 4 selon les historiens grecs.

Digitized by Google

BEHRAM IV succéda sur le trône de Perse à son frère Chapour III en 384 de J. C., et régna 10 ans. Les historiens byzantins ont changé son nom en celui de *Carmazat*.

BEHRAM V, surnommé *Gour* (l'Onagre), douzième roi sassanide, mort vers l'an 440. Les détails de sa vie et de son règne, tels que les donnent les historiens orientaux, appartiennent plus au roman qu'à l'histoire. Il réunissait, dit-on, de grands talents militaires et littéraires. On trouve des vers arabes de ce prince dans le recueil intitulé : *Monumenta vetustiora Arabiæ*, de Schultens.

BEHRAM-TCHOUBYN, l'un des généraux d'Hormouz IV, voulut, pour se venger de l'ingratitude de ce prince, s'emparer du trône de Perse, vers l'an 589 de J. C.; mais il fut abandonné de ses soldats après quelques mois d'usurpation, et se réfugia dans le Turkestan, où il fut assassiné en 590.

BEHRENS (Conrad-Barthold), médecin et historien, né le 26 août 1660, à Hildesheim, mort en 1736, après avoir obtenu le titre de médecin de l'électeur de Brunswick-Lunebourg. Il a consacré presque tous ses travaux à l'histoire de la maison de Brunswick, et à la généalogie des familles illustres, soit éteintes soit encore florissantes. Son cousin, le pasteur Behm, a publié, dans les *Annales acad. Jul. sem.* 3, la liste de plus de six cents généalogies, dressées par Behrens. Il s'occupait aussi de théologie. Il a inséré beaucoup d'observations dans les *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*, dont il était membre, sous le nom d'*Eudoxe*. Ses principaux ouvrages sont : *Selecta diætetica*, Francfort, 1710; *De constitutione artis medicæ*, Helmstadt, 1691; *Medicus legalis*, 1696; *Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine*, Francfort et Leipzig, 1708; *Fasti Carolini, in quibus vita Caroli Magni ex Henr. Turkii annalibus excerpta est*, Francfort, 1707, in-4°; *Arbre généalogique des Seigneurs d'Assebourg*, et plusieurs Dissertations insérées dans les *Acta eruditorum*.

BEHRENS (Rodolphe-Auguste), fils du précédent, mort en 1747, fut aussi un habile médecin. On a de lui : *Triga casuum memorab. medic.*, Wolfenbuttel, 1727, in-4°, et d'autres ouvrages de médecine.

BEHRENS (Adam), second fils du précédent, est auteur d'un *Traité* allemand sur l'état des mœurs, de la fortune et de la santé des habitants de Francfort.

BEHRENS (George-Henning), médecin, né à Nordhausen en 1662, et mort en 1712, est auteur d'une *Description particulière et détaillée de l'ancienne forêt Hercynie*, aujourd'hui le Hartz en Allemagne, Nordhausen, 1703, in-4°.

BEICH (Joachim-François), peintre, né en 1665, à Ravensbourg en Souabe, fut chargé, par l'électeur Maximilien-Emmanuel, de peindre les batailles livrées en Hongrie par ce prince. Il alla ensuite en Italie, où il fit plusieurs ouvrages qui méritèrent d'être distingués. De retour à Munich, Beich y mourut le 16 octobre 1748, à 83 ans. La manière de ce peintre tient de celles du Guaspre et de Salvator Rosa.

BEIDAWY (Abdallah-Ben-Omar), docteur musulman, né à Béda dans le Farsistan, au 7e siècle de l'hégire (13e de J. C.), est auteur d'un célèbre *Commentaire arabe sur le Coran*, qui existe manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe, et d'une *Chronologie universelle* en persan, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque royale de Paris.

BEIER (Hartmann), ministre luthérien, né à Francfort-sur-le-Mein le 29 septembre 1516, est mort le 11 août 1577. On a de lui : des commentaires sur la *Bible*; *Quæstiones in libellum de sphærâ Joannis de Sacro busto* (Jean de Sacrobosco), Wittenberg, 1573, in-8°, etc. On lui attribue le livre intitulé : *Pro fictitio missæ sacrificio argumenta erronea sophistarum pontificiorum cum refutationibus*, publié sous le nom d'*Andreas Epicimus*, Magdebourg, 1551, in-8°, dont il existe une traduction française, 1563, in-8°.

BEIER (Adrien), né à Iéna le 20 janvier 1634, y mourut professeur de droit en 1712. Il a laissé des ouvrages estimés sur les lois réglementaires de l'industrie et de la profession des artisans, imprimés de 1683 à 1702, Iéna, in-4°.

BEIER. *Voyez* **BEYER**.

BEIERLING. *Voyez* **BEYERLING**.

BEIL (Jean-David), acteur et auteur allemand, né à Chemnitz en 1754, mort le 15 août 1794, a composé 10 pièces de théâtre, recueillies en 2 vol. à Leipzig, 1794. Les principales sont : *Les Joueurs*; *l'École des comédiens*; *Amour et caprice*.

BEINASCHI (J. B.), peintre italien du 17e siècle, a laissé plusieurs compositions d'une imagination riche et élevée.

BEINGA-DELLA, dernier roi du Pégou, conquit, en 1752, le royaume d'Ava sur les Birmans, et fit mettre à mort, le 13 octobre 1754, le vieux Douipdi, dernier monarque de l'ancienne dynastie de cet empire. Plus tard la fortune lui fut contraire, malgré les efforts héroïques de son frère Apporaza; et après la ruine du Pégou, sa capitale, en 1757, il devint prisonnier d'Alompra, chef des Birmans. D'abord sa captivité fut assez douce; mais, à la suite d'une révolte des Pégouans, il fut ramené dans ses anciens États par Schembuan, deuxième successeur d'Alompra, jugé coupable par le tribunal du Roum d'avoir fomenté la dernière rébellion, et mis à mort par la main du bourreau, à Ava-Bao, près de Rangoun, à la fin de 1775.

BEINL DE BIENENBOURG (Antoine), né en 1749, exerça l'art de guérir à Vienne, fut professeur de pathologie à l'académie médico-chirurgicale Joséphine, dont il devint directeur; puis conseiller aulique, médecin en chef des armées impériales, président de la commission permanente de santé militaire. Beinl mourut le 12 juin 1820. Son principal ouvrage est un *Essai de police médicale militaire, appliquée principalement aux armées autrichiennes*, Vienne, 1804, in-8°, en allemand. Il est encore auteur d'un mémoire *sur une espèce particulière de tumeur lymphatique*, Vienne, 1801, in-8°, en allemand.

BEINVILLE (Charles-Barthélemi de), né en Picardie, mort en 1641, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, ou *Réfutation de la déclaration du cardinal infant* (Ferdinand d'Autriche, archevêque de Tolède, et gouverneur des Pays-Bas, pour Philippe IV), Beauvais, 1637-1639, 3 vol. in-8°; Paris, 1643, in-4°. C'est une apologie de la politique du cardinal de Richelieu.

Digitized by Google

BEIRACTAR ou **BAIRAKDAR**. *Voyez* **MUSTAPHA**.

BEIREIS (Godefroid-Christophe), professeur de chimie et de médecine à l'université de Helmstadt, à qui quelques singularités et une sorte d'existence mystérieuse avaient procuré en Allemagne une fort grande célébrité. Il est mort à Helmstadt en septembre 1809, âgé de près de 80 ans, étant né à Mulhausen en 1730. Beireis s'était acquis une maison spacieuse, qu'il avait remplie de toute sorte de curiosités et de choses rares et précieuses, ou du moins qu'il savait, avec beaucoup d'adresse, faire passer pour telles quand elles ne l'étaient pas en effet. Il donnait à entendre, et avouait même quelquefois sans détour qu'il faisait de l'or. On n'a d'autres écrits de lui que quelques dissertations physiologiques en latin, reliées en un seul vol. in-4°, à la bibliothèque de l'université de Gottingue.

BEISSEL ou **BEYSSEL** (Judocus), conseiller des archiducs d'Autriche, orateur, poëte, jurisconsulte et philosophe, vécut à Aix-la-Chapelle de 1474 à 1494. Parmi ses ouvrages on cite *Dialogus ad Hermolaum Barbarum de optimo genere musicorum*.

BEISSIER (Jacques), chirurgien du Dauphiné, mort en 1712 à 91 ans, accompagna Louis XIV dans la plupart de ses campagnes, et fut chargé par ce monarque de la direction de la chirurgie militaire. On n'a de lui aucun ouvrage.

BEISSON (Étienne), graveur, né à Aix en Provence, en 1759, mort à Paris en 1820, est connu par plusieurs belles estampes : la *Vierge au donataire* et *Ste.-Cécile* d'après Raphaël ; les *jeunes Athéniens tirant au sort*, d'après Peyron, etc.

BEITHAR. *Voyez* **ABEN-BITAR**.

BÉJART, comédien, qui, après avoir été camarade de Molière, dans la province, revint avec lui à Paris, en 1658, et joua dans presque toutes les pièces de cet auteur. Son emploi était les pères, les seconds valets et les confidents tragiques. Ce comédien, ayant voulu séparer deux de ses amis qui se battaient sur la place du Palais-Royal, fut blessé au pied, et resta boiteux. Cet accident, qui aurait forcé un acteur moins aimé du public d'abandonner sa profession, ne l'empêcha pas de créer plusieurs rôles. Béjart avait beaucoup de bravoure et de présence d'esprit ; il apaisa seul un grand nombre de militaires de la maison du roi, qui, se croyant outragés de ce que Molière avait obtenu de Louis XIV qu'ils n'entreraient plus *gratis* au spectacle, forcèrent les portes, et tuèrent les magistrats qui en défendaient l'entrée : ils se portaient vers le théâtre, pour se venger sur la troupe entière de l'insulte qu'ils prétendaient avoir reçue, lorsque Béjart, vêtu en vieillard, vint au-devant d'eux, et leur dit : « Eh ! messieurs, épargnez du moins un vieillard de 75 ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre. » Cette prière, dans la bouche d'un jeune comédien, calma les séditieux, dont la rage se changea en gaîté : le spectacle eut lieu le jour même, et depuis cette époque la maison du roi ne fit aucune difficulté de payer. Béjart se retira du théâtre en 1670, et mourut le 29 septembre 1678.

BÉJART (Élisabeth-Armande-Gresinde-Claire), sœur du précédent, épousa Molière en premières noces, malgré sa mère, et en secondes noces, Guérin d'Estriche. Elle était très-aimable, jouait agréablement dans le comique, et chantait avec beaucoup de goût. Elle quitta le théâtre en 1694, et mourut le 3 octobre 1700.

BÉJART (Geneviève), sœur de la précédente, épousa Villeaubrun, puis Aubry, qui, de maître paveur, était devenu auteur tragique. Elle jouait les rôles de soubrettes, et mourut en 1675.

BÉJART, mère des précédentes, fut mariée secrètement à M. de Modène, gentilhomme du comtat Venaissin, et mourut en 1670.

BÉJOT (François), littérateur, né à Montpellier le 14 septembre 1718, professa le grec à 20 ans, obtint en 1741 une place à la bibliothèque du roi, et eut part à la rédaction des volumes du catalogue imprimés en 1744. Garde des manuscrits en 1761, il fut admis l'année suivante à l'Académie des inscriptions, où il lut deux mémoires, l'un sur quelques passages de la *Cyropédie*, et l'autre sur les *Éparites*, l'un des corps choisis de l'armée arcadienne. Il mourut le 31 août 1787, laissant quelques ouvrages manuscrits.

BEKA (Jean de), chanoine d'Utrecht au 14e siècle, est auteur d'une *Chronique* latine des évêques d'Utrecht, depuis Willebrod jusqu'en 1346, continuée par Guillaume Héda jusqu'en 1524.

BEKA (Sibert), religieux de l'ordre des carmes, natif de Gueldre, florissait l'an 1320 ; il a laissé un *Commentaire sur les 4 livres de sentences*.

BEKA (Goswin), chartreux de Gand, mort en 1417, est auteur d'un Traité de droit canon et de plusieurs Sermons en latin.

BEKENSAU (Jean), publiciste anglais, né dans le comté de Wilt au 16e siècle, professeur de littérature distingué par son érudition, jouit de la faveur de Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie. Ses opinions religieuses le forcèrent à quitter la cour à l'avénement de la reine Élisabeth. Quoique attaché à la religion romaine, il écrivit contre la suprématie papale : *De supremo et absoluto regis imperio*, dédié à Henri VIII, Londres, 1546, in-8°, et mourut en 1550.

BEKKER (Balthazar), né en 1634 à Metselawier en Frise, fut nommé recteur d'une école latine, et ensuite pasteur à Oosterlittens. Il se signala par son zèle pour l'éducation des enfants ; zèle qui lui attira plusieurs ennemis parmi ses collègues. Ils trouvèrent mauvais que Bekker voulût accoutumer le peuple à demander aux pasteurs autre chose que des sermons. Ayant obtenu en 1666, à Franeker, le titre de docteur en théologie et la place de pasteur, il prit parti pour la philosophie de Descartes, et il essaya d'en répandre le goût par une brochure : *De philosophiâ cartesianâ admonitio sincera*, 1668, in-12. Bekker publia encore à cette époque deux espèces de catéchismes sous des titres assez bizarres : l'un s'appelait *Gesneden Brood* (pain coupé), et l'autre *Vaste spyze*. Ses collègues jaloux l'accusèrent de socinianisme et de cartésianisme. L'impression de son *Vaste spyze* fut défendue par le synode, sous peine d'une amende pécuniaire. Fatigué de toutes les contrariétés qu'il éprouvait à Franeker, il quitta cette ville, et fut successivement pasteur dans les deux villages de Loenen et de Wesop, puis ministre de camp d'un régiment. En 1679, il

Digitized by Google

s'établit à Amsterdam, et réveilla bientôt par de nouveaux écrits l'animosité de ses confrères. Il combattit les préjugés du vulgaire par une brochure qu'il publia à l'occasion de l'apparition d'une comète en 1680 et 1681 ; *Recherches sur les comètes*, Leeuwarde, 1683, in-8°. Il publia peu de temps après : *De Betooverde wereld* (le monde ensorcelé), Franeker, 1690, plusieurs fois réimprimé et traduit en français, Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12. C'est de tous les ouvrages de Bekker celui qui a le plus contribué à rendre son nom fameux. L'auteur y attaque l'opinion du peuple sur le pouvoir des démons ; il cherche à prouver que les esprits n'ont point d'influence sur l'homme ; que tout ce que l'on dit sur le diable, les sorciers, les malins esprits, n'est que superstition ; et qu'il ne faut point prendre à la lettre les passages de la *Bible* où il est question du diable. Si auparavant on avait traité Bekker de cartésien et de socinien, on le traita cette fois-ci de saducéen. Toutes les plumes furent en mouvement contre lui. Son livre fut soumis à la censure du conseil ecclésiastique. L'auteur publia une apologie, *Schriftelyke satisfactie*, dans laquelle il protesta contre toutes les interprétations malignes du *Monde ensorcelé*, et avoua qu'il croyait à l'existence du diable ; mais qu'il le croyait enchaîné au fond de l'enfer. Le synode rejeta l'ouvrage, et priva l'auteur de sa charge de prédicateur. Bekker mourut le 11 juin 1698, sans avoir été réintégré dans sa charge. Il est encore auteur d'une *Explication du prophète Daniel*, en flamand, 1688, in-4°.

BEKKER (Élisabeth **WOLF**, née), née à Flessingue en Hollande le 25 juillet 1733, possédait parfaitement, outre sa propre langue, le français, l'allemand et l'anglais, et s'était familiarisée avec les auteurs classiques dans ces différentes langues. Elle commença par se faire connaître par des poésies, parmi lesquelles on distingue *Walcheren*, 1769 ; *Plainte de Jacob sur le tombeau de Rachel*, et *Héroïde de Jacqueline de Bavière à Frans van Borselen*, 1773. Son mari étant mort en 1776, Élisabeth alla demeurer avec son amie Agathe Deken, femme de talent et d'esprit, avec laquelle elle publia *OEconomische liedjes* (chansons populaires), 1781, 3 vol. in-8° ; *Histoire de Guillaume Levend*, 8 vol. in-8°, 1785 ; *Lettres d'Abraham Blankaart à Cornélie Wildschut*, 1789 ; *Histoire de Sara Burgerhart*, 1790, 2 vol. ; *Voyage en Bourgogne*, en vers, etc. Élisabeth Bekker, afin de pourvoir à son existence, fut obligée de s'occuper de traductions, et emprunta à l'Angleterre *le don Quichotte ecclésiastique* de Smollett, 3 vol. ; *Henri*, 4 vol., traduit en hollandais, toujours de concert avec Agathe Deken. Élisabeth mourut le 5 novembre 1804, et son amie ne lui survécut que de neuf jours.

BEKTACH. *Voyez* **BEYGTACH**.

BEL (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Bordeaux, né le 21 mars 1693, mort à Paris le 15 août 1738, a donné *Apologie de M. Houdart de la Motte*, 1724, in-12 ; c'est une critique ingénieuse de l'*Inès* ; *Lettre critique* sur la *Marianne* de Voltaire, 1726, in-12 ; *Dictionnaire néologique*, dirigé contre Crébillon, Fontenelle, Voltaire, etc., et augm. par l'abbé Desfontaines, 1756, in-12.

BEL ou **BELIUS** (Mathias), théologien et historien hongrois, né à Orsova en 1684, ministre et recteur de collége à Presbourg, mort en 1749, a laissé une traduction de la *Bible* en bohémien, estimée pour son exactitude, et quelques ouvrages de dévotion. Mais il est principalement connu comme historien, et, sous ce rapport, on a de lui : *Hungariæ antiq. et nov. prodromus* Nuremberg, 1723, in-fol. ; *Notitia Hungariæ novæ historico-geograph.*, Vienne, 1735-42, 4 vol. in-fol. ; *Apparatus ad historiam Hung.*, Presbourg, 1735, 2 vol. in-fol. Belius est l'éditeur des *Scriptor. rerum Hungaric.*, Vienne, 1746-48, 3 vol. in-fol.

BEL (Charles-André), fils du précédent, né en 1717 à Presbourg, bibliothécaire de l'université de Leipzig, et conseiller de l'électeur de Saxe, auprès duquel il se fixa au retour de ses voyages, mourut le 5 avril 1782. Ses œuvres les plus remarquables sont : *De vera origine et epochâ Hunnorum*, etc., Leipzig, 1757 ; une traduction allemande de l'*Histoire de Suisse*, par Wattewille, Lemgo, 1762. Il a continué les *Acta erudit.*, de 1744 à 1780.

BEL. *Voyez*. **BELL** et **LEBEL**.

BELA Ier, roi de Hongrie, fit valoir ses prétentions à la couronne du vivant de son frère André, qu'on avait proclamé roi. Forcé de fuir en Pologne, il revint bientôt avec une armée, et livra bataille à son compétiteur, qui périt dans l'action, en 1059. Bela monta aussitôt sur le trône, pardonna à tous ceux qui avaient pris le parti de son frère, modéra les taxes, fit battre monnaie, établit des foires et l'uniformité des poids et mesures. L'introduction de la religion chrétienne ayant occasionné de grands troubles en Hongrie, Bela était sur le point de régler dans une assemblée nationale les affaires du culte, lorsque le peuple se souleva pour qu'on lui rendit son ancienne religion. Bela rassembla aussitôt une armée, et fondit sur les rebelles qu'il tailla en pièces. Il mourut en 1062, la 3e année de son règne.

BELA II, roi de Hongrie, surnommé l'*Aveugle*, parce qu'à la suite d'une guerre civile, on lui creva les yeux par ordre du roi Coloman son oncle, monta sur le trône à la mort d'Étienne, fils de Coloman, vers 1131. Après avoir étouffé plusieurs révoltes, se voyant affermi sur le trône, Bela se livra à l'intempérance, et mourut d'une hydropisie en 1141, après un règne de dix ans.

BELA III, roi de Hongrie, frère d'Étienne III, lui succéda en 1173. Il se signala par son intégrité et sa justice, soutint la guerre contre les Bohèmes et les Polonais, arrêta les incursions des Autrichiens, reprit les villes de la Dalmatie dont les Vénitiens s'étaient emparés, et signa, par la médiation du pape, en 1189, un traité avec Venise. Ce prince mourut d'une maladie de langueur en 1196, la 23e année de son règne. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste roi de France, dont il eut deux fils : Emeric qui lui succéda, et André qui monta également sur le trône.

BELA IV, roi de Hongrie, fils d'André II, lui succéda en 1235. La Hongrie ayant été envahie par les Tatars, Bela fut défait et obligé de fuir en Autriche. On l'y retint prisonnier, et il ne recouvra sa liberté qu'après avoir payé une forte rançon. Ce prince ne fut rétabli sur le trône qu'en 1244, par le secours des chevaliers de Rhodes. Il porta aussitôt la guerre en Autriche, et livra bataille au duc Frédéric, qui fut vaincu et tué. Bela employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tatars, il mourut en 1270. Son fils Étienne lui succéda.

Digitized by Google

BELA (Antoine), peintre de Cordoue, mort en 1676, excellait dans le paysage, l'architecture, les bas-reliefs, les fleurs.

BELA (le chevalier de), était en 1748 colonel du régiment de Royal Cantabre, créé sur sa proposition en 1745; il a passé 30 ans à composer une *Histoire des Basques*, qui est ce qu'on possède de plus complet sur l'histoire de la basse Navarre, de la Soule et de Labour, pays qui appartenaient à la France, et sur la haute Navarre, le Guipuscoa, la Biscaye et l'Alava, qui font partie de l'Espagne. Le manuscrit de cette histoire, formant 3 vol. in-fol. de 600 pages chacun, avait été envoyé à Paris en 1766, mais la censure n'en permit pas la publication. Sanadon, bénédictin basque, publia en 1785, d'après l'ouvrage de M. de Bela, un *Essai sur la noblesse des Basques*, qui empêcha de passer outre à la perception des taxes auxquelles on voulait soumettre ces provinces malgré leurs priviléges. Du reste on ne possède aucun autre détail sur la vie de M. de Bela.

BELAIR (Charles), général de brigade à Saint-Domingue, était neveu du fameux Toussaint-Louverture, qui lui donna le commandement d'une brigade coloniale. A l'arrivée de l'expédition commandée par Leclerc, Belair ne prit aucune part aux excès des noirs; il sauva même la vie à une foule d'habitants du Port-au-Prince, en les prenant sous sa protection. Plusieurs officiers français tombés dans les mains des noirs lui durent la vie. Après le départ de Toussaint-Louverture, Belair resta campé sur les bords de l'Artibonite avec sa brigade, attendant l'occasion d'agir avec quelque chance de succès. Le supplice de quelques nègres incendiaires fut le prétexte dont il colora sa défection. Il se retira dans les mornes du *Cahos* où l'on supposait que Toussaint avait caché des trésors, des armes et des munitions; et il y fut suivi par un grand nombre de nègres. Le général Dessalines se mit aussitôt à sa poursuite, le fit arrêter et conduire au Cap sous une escorte. Traduit avec sa femme, nommée *Sanitte*, devant une commission militaire toute composée de noirs, ils furent condamnés à mort unanimement le 5 octobre 1802. Le jugement reçut son exécution le même jour. Belair fut passé par les armes et sa femme décapitée.

BELAIR (A. P. Julienne de), né à Paris vers 1740, était fils d'un banquier qui dérangea ses affaires par de mauvaises spéculations. Le jeune Belair étudia les mathématiques, embrassa l'état militaire, obtint la permission de passer au service de la Hollande, et entra plus tard comme capitaine d'artillerie dans la légion levée par le comte de Maillebois, pour les États-Généraux. Cette légion ayant été supprimée en 1785, Belair, réduit à la moitié de son traitement, demanda le capital de ce qui lui revenait, le perdit au jeu, et, laissant sa famille en Hollande, alla solliciter du service en Prusse. Il était à Berlin en 1786, réduit à travailler à la rédaction de la *Gazette*, et plongé dans la dernière détresse. Deux ans après il vint à Paris, communiqua à Mirabeau des observations pour sa *Monarchie prussienne*, se chargea en 1790 d'un cours public de fortifications et d'artillerie; fut nommé, en 1792, ingénieur en chef chargé de mettre Paris en état de défense, et traça le plan d'une ligne de retranchements depuis St.-Denis jusqu'à Nogent-sur-Marne; pour armer cette ligne il proposa de convertir en canons les statues des rois, et demanda de faire des balles avec les plombs de Versailles. Après la retraite des Prussiens, Belair, nommé général de brigade, puis de division, fut employé en 1793 à l'armée du Nord, mis à la retraite l'année suivante, et revint à Paris s'occuper de théories philosophiques, qui le réduisirent à la pauvreté. Il mourut dans l'obscurité au mois d'août 1819. Il avait été lié avec Mercier, Rétif de la Bretonne, etc. Outre une traduction de l'ouvrage allemand du général Gaudi, *Instruction aux officiers d'infanterie*, 1792, on a du général Belair: *Défense d'un système de guerre nationale*, Amsterdam, 1779; *Nouvelle science des ingénieurs*, Berlin, 1787; *Défense de Paris*, 1792; *Éléments de fortifications*, 1792; *Mémoire sur la culture des jachères*, 1794; *les Subsistances rendues plus abondantes et plus accessibles à tous les citoyens*, etc.

BELAIR. *Voyez* **LAVAL**.

BÉLANGER (François-Joseph), architecte, né à Paris en 1744, fut avant la révolution fort à la mode et particulièrement chargé des fêtes publiques, pompes funèbres et spectacles de la cour. On lui doit des édifices élégants et des jardins paysagistes, entre autres Bagatelle, qu'il construisait pour le duc d'Artois. La révolution lui ayant fait perdre ses avantages, il s'y montra opposé et fut incarcéré longtemps à Paris. S'étant ensuite trouvé à la prison du Temple en qualité de commissaire de la commune, en 1795, il y vit le fils de Louis XVI, et obtint de tracer au crayon son portrait qu'il fit exécuter en buste par le sculpteur Beaumont. Lors du retour des Bourbons en 1814, Bélanger fit exécuter en plâtre, pour la rentrée de Louis XVIII, la statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf, et fut un des premiers souscripteurs pour l'exécution en bronze du monument. Nommé intendant des bâtiments de Monsieur, et chevalier de la Légion d'honneur, Bélanger mourut le 1er mai 1818. On lui doit la coupole en fer coulé et en cuivre de la halle aux blés de Paris; on a construit sur ses dessins les abattoirs de cette capitale; et il fit paraître en 1808, un *plan de construction d'une halle aux vins, eaux-de-vie*, etc.

BELCAMP (Jean van), peintre hollandais, mort en 1653, faisait pour la collection du roi d'Angleterre des copies de portraits que l'on admire à cause de leur extrême exactitude.

BELCARI (Feo, ou Maffeo de'), noble florentin et poëte italien, florissait vers le milieu du 15e siècle. Il occupa plusieurs fois les premières magistratures dans sa patrie, et mourut vieux, le 16 août 1484. Il a laissé: *Vita del B. Giovanni Colombini; Rappresentazione d'Abraamo e d'Isaac*, petit poëme en octaves; *Annunziazione di Maria; san Gio. Batista quando andò nel Deserto; Laudi spirituali*. Il est un des anciens auteurs faisant autorité pour la langue italienne.

BELCHER (Samuel), ministre de Newbury (Massachusett), fut un savant théologien. Son *Sermon* d'élection est de 1707.

BELCHER (Jonathan), gouverneur de Massachusett et de New-Jersey, né en 1678, mort en 1747, sut mériter l'estime publique par son désintéressement et son intégrité.

BELCHER (Jonathan), fils du précédent, fut chef de la justice dans la Nouvelle-Écosse.

Digitized by Google

BELCHIER (Jean), chirurgien anglais, né en 1706 à Kingston, dans le comté de Surrey, étudia sous Cheselden, fut, en 1736, nommé chirurgien de l'hôpital de Guy, puis membre de la Société royale, et mourut en 1785. Il est auteur de plusieurs *Mémoires* intéressants, dans les *Transactions philosophiques*, entre autres *sur le mode de nutrition des os.*

BELDERBUSCH (le comte Charles-Léopold de), né dans le duché de Limbourg en 1749, fut successivement président de la régence de l'électorat de Cologne et ministre de l'électeur près la cour de France; la révolution l'obligea de sortir de France en 1790. Il se hâta d'y revenir lorsque l'ordre commença à se rétablir, et fut nommé, dès les premières années du règne de Napoléon, préfet du département de l'Oise, où il s'occupa avec zèle du bien-être de ses administrés. Le comte de Belderbusch, créé sénateur, le 5 février 1810, vota la déchéance en 1814, ne passa pas à la chambre des pairs créée par Louis XVIII, mais reçut des lettres de grande naturalisation, et continua d'habiter Paris où il est mort le 22 janvier 1826. Il avait publié, sous le voile de l'anonyme, quelques écrits politiques : *Sur les affaires du temps,* Cologne, 1795; *Modification du* Statu quo, ibid., 1795, in-8°; *La paix du continent comme acheminement à la paix générale*, imprimé en Suisse 1797, in-8°; *Lettre sur la paix*, 1797, in-8°; *Le cri public*, juillet 1815.

BELDOMANDIS (Prodoscimo), né à Padoue, était en 1422 professeur de philosophie en cette ville. On a de lui des commentaires manuscrits sur Jean de Muris: *Compendium tractatus practicæ cantus mensurabilis*, 1408; *Opusculum contra theoricam partem*, etc., 1410; *Cantus mensurabilis*, 1412; *Tractatus musicæ planæ*, 1412; *De Contrapuncto*, 1512.

BELELLI (Fulgence), né à Buccino, dans le royaume de Naples, vers 1682, entra dès son jeune âge dans l'ordre des augustins, obtint successivement les charges les plus considérables de l'ordre, et finit par être nommé général et vicaire apostolique. Il a publié un ouvrage intitulé: *Examen S. Augustini de Modo reparationis humanæ naturæ post lapsum*, etc., qui a eu plusieurs éditions.

BELEM (Antoine de), chanoine régulier né à Evora en Portugal vers 1620, fut maître de chapelle et prieur à Espinbero, en 1667; il est mort en 1700, dans le monastère de Belem; il a laissé manuscrit des *répons, psaumes, lamentations* et *miserere*, à 4, 5 et 6 chœurs de 4 voix chacun.

BELEM (Jeanne de), plus connue sous le nom de *la Pineau*, était fille d'un pauvre savetier des faubourgs de Namur, où elle naquit le 1er mars 1734. Douée d'une beauté remarquable, elle eut recours au libertinage pour échapper à la misère. Le 3 juillet 1751, elle arriva à Bruxelles, et s'y abandonna à la prostitution la plus effrénée. M. de Quenonville, vieillard sexagénaire, membre du conseil souverain de Brabant, ayant voulu l'introduire dans sa maison sans scandale, lui fit prendre le nom de Belem, et la présenta à sa fille comme une orpheline bien née, mais abandonnée de tous ses parents. Une grossesse la força de sortir de cette maison, et, après de nombreuses aventures, elle devint la maîtresse en titre de l'avocat Henri Vander Noot, sur l'esprit duquel elle exerça le plus grand empire, quoique déjà elle eût passé la cinquantaine. Ardente, audacieuse, ayant de l'esprit naturel, elle ne fut pas inutile à ce chef de parti lorsqu'il se mit à la tête de la révolution brabançonne. C'est chez elle que fut minuté le *Manifeste au peuple brabançon*, et que se tinrent les orgies de la faction triomphante. La révolution brabançonne finie, la Pineau mourut dans l'obscurité, complétement oubliée.

BELENVEI (Aimery de), ou **BELVEZEN**, troubadour, naquit au château de l'Esparre, dans le Bordelais. L'amour lui ayant inspiré ses premières chansons, il quitta la cléricature qu'il avait d'abord embrassée, et célébra les charmes de Gentille de Ruis. Sa passion pour pour cette dame, qui était de la maison de la Valette, excita de tels murmures dans le pays, qu'il fut contraint de s'éloigner. Accueilli à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, il chanta les qualités de ce prince, les vertus de Béatrix de Savoie, sa femme. Aimery voyagea aussi en Espagne, et eut pour protecteur Nuno-Sanchez, dont il déplora la perte dans une de ses pièces de vers. Ce troubadour, qu'on a aussi nommé *Belenoi, Beauvoir* et *Belvéser*, mourut en 1264. L'abbé Millot a publié sa *Vie* et quelques-unes de ses pièces de vers.

BÉLÉSIS, chef des troupes de Babylone, versé dans l'astrologie, et le premier du collége des prêtres qu'on appelait *Chaldéens*, excita Arbace, capitaine mède, à la révolte contre Sardanapale, obtint le gouvernement de Babylone après la réussite de leurs efforts réunis, vers 770 avant J. C. On croit que Bélésis est le même que Nabonassar et Baladan.

BELESTAT (Pierre LANGLOIS de), médecin, né à Loudun dans le 16e siècle, d'une famille noble, mort en 1583, a laissé des *Recherches* curieuses sur les médailles, les bas-reliefs, la mythologie, les gravures antiques, etc., sous le titre de *Tableaux hiéroglyphiques; Traité des songes et des prodiges*, etc.

BELESTAT (......... GARDOUCH, marquis de), né en 1725 à Toulouse, acheva ses études à Paris, fut admis fort jeune dans la maison du roi, fit plusieurs campagnes sous le maréchal du Saxe, et obtint à 30 ans le titre de mestre de camp de cavalerie. L'affaiblissement de sa vue lui fit abandonner le service, et, possesseur d'une fortune considérable, il passa la plus grande partie de l'année à Paris, où il connut Voltaire qu'il revit en 1754 aux eaux de Plombières. En 1768, il parut une brochure dirigée contre le président Henault, intitulée: *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, par le marquis de B....* Voltaire, à qui on attribuait cet *Examen*, écrivit au marquis de Belestat qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de cet ouvrage et qu'il devait déclarer que c'était la Beaumelle. Belestat, admis en 1769 à l'Académie des jeux Floraux, y lut un *Éloge de Clémence Isaure*. En 1773, il fut adjoint au secrétaire perpétuel, mais sa mauvaise vue lui interdit ces fonctions. Il s'y joignit bientôt une surdité complète qui ne l'empêcha pas d'être incarcéré à Toulouse pendant la terreur. Il sortit de prison après le 9 thermidor, reprit ses habitudes studieuses, et mourut, en 1807, âgé de 82 ans.

BELFREDOTTI (Bocchino de'), seigneur de Volterra, d'une famille qui possédait la souveraineté de cette ville depuis le commencement du 14e siècle, s'attira par sa tyrannie la haine de ses concitoyens, qui se révoltèrent contre son autorité, et, après lui avoir fait tran-

Digitized by Google

cher la tête en 1361, se mirent sous la protection de Florence.

BELGIUS ou **BOLGIUS**, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 avant J. C., battit les troupes de Ptolémée Céraunus, qu'il fit prisonnier et mit à mort. On croit qu'après cette victoire il retourna dans la Gaule.

BELGRADO (Jacques), jésuite, né à Udine le 16 décembre 1704, mort le 7 avril 1789, professeur de mathématiques et de physique à Parme. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, il publia beaucoup d'ouvrages scientifiques, dont la plupart sont en latin. A l'âge de 81 ans, il fit paraître une Dissertation remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne.

BELGRAVE (Richard), moine du 14e siècle, né dans le comté de Leicester, est auteur de *Déterminations théologiques*.

BELHOMME (dom Humbert), bénédictin, né à Bar-le-Duc le 23 décembre 1653, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, et mourut abbé de Moyen-Moutier le 12 décembre 1727. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son abbaye, Strasbourg, 1724, in-4°.

BÉLIARD. *Voyez* **BELLIARD**.

BÉLIDOR (Bernard FOREST de), habile ingénieur français, né en 1697 dans la Catalogne, professeur à la Fère, puis commissaire provincial d'artillerie, fit d'utiles expériences sur la poudre à canon dont il diminua la consommation, suivit le prince de Conti en Italie, fut nommé par le maréchal de Belle-Isle inspecteur de l'artillerie, et mourut à Paris le 8 septembre 1761. Membre de l'Académie des sciences depuis 1756, il a publié plusieurs ouvrages très-estimés : *Architecture hydraulique*, Paris, 1753, 4 vol. in-4°, ouvrage très-recherché, et qui n'a pas été effacé depuis. L'édition publiée par M. Navier, Paris, 1819, est enrichie de notes et d'additions; *La Science de l'ingénieur*, Paris, 1729, 1749, grand in-4°, avec des notes par Navier, 1814, in-4°; *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1768, in-8°, édition augmentée par Jaubert.

BELIGATTI (Cassius), capucin, né à Macerata, dans les États du saint-siége, en 1708, fut nommé missionnaire au Thibet et dans le royaume du Grand Mogol, où il séjourna dix-huit ans. Beligatti publia un *Alphabet thibétain*, Rome, 1773, in-8°, et deux grammaires, l'une de la langue indoustani, l'autre de l'idiome sanscrit, en caractères malabares, traduits du portugais. Beligatti mourut à Rome en 1791.

BELIN (dom Albert), bénédictin, né à Besançon en 1610, se distingua par ses lumières et son talent pour la chaire. Colbert sut apprécier son mérite et l'en récompensa par l'évêché de Belley, en 1666; il y mourut en 1677. On a de lui les *Emblèmes eucharistiques*, Paris, 1647, in-8°; *les Aventures du philosophe inconnu*, ouvrage curieux dirigé contre les alchimistes, et plusieurs livres ascétiques.

BELIN ou **BELLIN** (François), écrivain dramatique, né à Marseille en 1672, fut bibliothécaire de la duchesse de Bouillon, et donna au théâtre *Mustapha et Zéangir*, tragédie représentée en 1705. La *Mort de Néron*, *Othon*, etc., n'ont pas été imprimées. Ce poëte mourut vers 1732.

BELIN-CHASNEY (Claude), natif de Gy, exerçait la profession d'avocat du roi au bailliage d'Amant, lorsqu'il se fit connaître au cardinal de Granvelle, dont il s'acquit la confiance et l'amitié. Granvelle, n'ayant pu lui faire donner la présidence du parlement de Dôle, le recommanda au duc d'Albe qui employa Belin dans les procès contre le comte d'Egmont et les autres seigneurs belges. Le cardinal rompit avec Belin dont il blâma la conduite et les discours; et Belin fut renvoyé en Bourgogne avec une charge de conseiller.

BELIN DE BALLU (Jacques-Nicolas), né à Paris le 28 février 1753, helléniste distingué, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professait les langues anciennes. Placé quelque temps à la tête du prytanée de St.-Cyr, ce savant estimable quitta cet emploi pour passer en 1805 en Russie, où il occupa d'abord la chaire de littérature grecque à Charkow. Appelé quelques années après à Moscou, l'incendie de cette ville l'obligea de se réfugier à Saint-Pétersbourg et il y mourut vers le milieu de 1815. On a de lui : *Hécube*, tragédie d'Euripide, traduite en français avec des remarques, 1783, in-8°; *Oppiani poemata de venatione et piscatione, cum interpretatione latinâ et scholiis*, Strasbourg, 1785, in-8°; *La Chasse*, poëme d'Oppien, traduit en français, 1788, in-8°; *OEuvres de Lucien*, traduites en français avec des notes historiques et littéraires, et des remarques critiques sur le texte, 1788, 6 vol. in-8°; *Caractères de Théophraste et de la Bruyère*, avec la traduction française de deux nouveaux caractères de Théophraste, 3 vol. grand in-8°; *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et les Romains*, 2 vol. in-8°.

BELIN ou **BELLIN** (Guillaume), chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, a mis en musique à 4 parties les *Cantiques de la Bible, mis en vers français par Lancelot de Carle*, Paris, 1560. — Un ténor de ce nom faisait en 1547 partie de la chapelle de François Ier. — **BELIN** (Jehan), chantre à déchant ou musicien contrapuntiste de la chapelle de Philippe le Bel en 1313. — Un autre BELIN (Julien), né au Mans vers 1530, fut un des plus habiles joueurs de luth de son temps; il a publié *Motets, chansons et fantaisies réduites en tablature de luth*, Paris, 1556. Il vivait encore en 1584 au Mans.

BELING (Richard), écrivain irlandais, né à Belingstown, comté de Dublin, en 1613, s'engagea dans la rébellion d'Irlande en 1641, et devint un des membres influents du conseil des catholiques à Kilkenny. Mais n'ayant pas réussi dans son ambassade près du pape, et ne pouvant parvenir à calmer les esprits, il se rangea dans le parti du roi, passa en France sous Cromwell, rentra dans ses biens à la restauration, et mourut à Dublin en 1677. Le meilleur de ses écrits est *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo*, estimé même des protestants pour l'exactitude des faits.

BÉLISAIRE, général au service de l'empereur Justinien, et le plus grand capitaine du bas Empire, naquit dans la Thrace, d'une famille obscure, et servit d'abord dans la garde de l'empereur. En 529, il fut chargé d'un commandement contre Cabadès, roi de Perse, qu'il battit en 530. Il essuya un échec l'année suivante sous les murs

Digitized by Google

d'Antioche, et ses ennemis se servirent de cet événement pour lui nuire auprès de Justinien qui le rappela. En 532 une sédition provoquée par la haine des factions des *verts* et des *bleus*, mit Constantinople en désordre et le trône de Justinien en péril : Bélisaire, avec quelques sujets fidèles, écrasa la sédition. En reconnaissance, l'empereur le choisit pour commander l'expédition contre Gélimer, roi des Vandales en Afrique, usurpateur du trône d'Hildéric. Bélisaire partit accompagné de sa femme Antonina, fameuse par ses intrigues et ses débauches, et de Procope l'historien, son secrétaire. Gélimer et son frère Amatas voulurent s'opposer à l'armée romaine. Amatas fut d'abord défait et tué; Gélimer, vaincu à son tour, s'enfuit en Numidie après avoir fait tuer Hildéric. Bélisaire s'empara de Carthage. Gélimer revint à la charge avec son frère Zazon, fut de nouveau battu, mis en fuite, poursuivi sans relâche et fait prisonnier. Les ennemis de Bélisaire ayant fait courir le bruit qu'il voulait se rendre indépendant en Afrique, le héros revint à Constantinople avec son prisonnier, et reçut les honneurs du triomphe, le premier qu'on eût vu en cette ville. La fille de Théodoric, Amalasonte, reine des Goths, ayant péri sous les coups de ses ennemis par la perfidie de Théodat son parent, Justinien saisit cette occasion de porter la guerre en Italie. Bélisaire débarque en Sicile, prend sur les Goths Catane, Syracuse, Palerme, etc.; assiége et prend Naples, puis Rome où il entre le 9 décembre 537. Assiégé dans cette ville par Vitigès, il le force à se retirer, l'assiége à son tour dans Ravenne, et le fait prisonnier. Les Goths offrent la couronne à Bélisaire, qui la refuse. Justinien, cependant, inquiet des succès de son général, le rappelle à Constantinople. En 541, Bélisaire est de nouveau envoyé en Perse, bat Chosroès et ravage l'Assyrie; il retourne en Italie en 546, chasse Totila de Rome, demande son rappel et reprend les armes en 558 pour repousser une irruption des Huns. Accusé alors d'avoir trempé dans une conjuration et réduit à prouver son innocence, il fut restitué dans ses biens et ses honneurs, dont on l'avait d'abord dépouillé; mais cette persécution abrégea ses jours et il mourut peu après en 565. Il n'est pas vrai que Bélisaire, privé de la vue, ait été réduit à mendier. Tzetzès, auteur peu estimé du 12e siècle, a inventé cette fable, accréditée par les poëtes et surtout par le roman de Marmontel.

BELISARIO (Louis), médecin de Modène au 16e siècle, a laissé divers ouvrages sur son art, entre autres un *Traité* de l'odorat.

BELIUS. *Voyez* **BEL.**

BELKNAP (Jérémie), théologien et prédicateur américain, né à Boston en 1744, fut pasteur de l'Église presbytérienne de cette ville en 1787, et mourut en 1798. On a de lui une *Histoire du Newhampshire*, 1784-92; *Biographie américaine*, 1794-98, et quelques autres ouvrages sur le commerce et la liberté religieuse.

BELL (Beaupré), antiquaire anglais du 17e siècle, eut part aux ouvrages de Stukely et d'autres savants.

BELL (Jean), médecin anglais, mort en 1780, accompagna en 1715-1718, l'ambassade de Pierre le Grand en Perse et dans la Chine. Il en publia la *Relation* en 2 vol. in-4°, Glascow, 1762, traduite en français par Eidous, 1766, 3 vol, in-12.

BELL (André) naquit en 1753 à Saint-André en Écosse. Étant entré dans les ordres, il passa en Amérique, fut nommé en 1789 chapelain du fort Saint-George à Madras. Directeur gratuit de l'asile des orphelins militaires, il introduisit dans une école à Egmore de 1792 à 1795, le système d'instruction si célèbre depuis sous le nom d'enseignement mutuel, qu'il importa en 1797 dans la Grande-Bretagne. Il publia à cet effet *Expériences sur l'éducation*, et *Instructions selon le système de Madras*, Londres, 1798. Un exemplaire de cet ouvrage tomba entre les mains de John Lancaster qui venait d'ouvrir une école au faubourg de Southwark à Londres. Lancaster adopta la méthode, organisa un enseignement analogue, et s'acquit une immense popularité. Bell, du fond de sa retraite, vint réclamer la priorité, et lutter contre son rival. La querelle s'envenima et devint une affaire de parti : Lancaster étant quaker et Bell anglican. Cependant cette guerre ne tourna qu'à l'avantage de l'enseignement. Bell mourut à Cheltenham le 27 janvier 1832 et fut enterré à Westminster. Il était membre de la Société Asiatique et de la Société royale de Londres, maître de l'hôpital de Sherborn à Durham, prébendier de Westminster. Dans le cours de sa vie il n'a pas donné moins de trois millions aux établissements publics d'instruction et de charité.

BELL (Jean), frère de Charles Bell, l'un des plus habiles opérateurs anglais du 19e siècle, et comme lui chirurgien très-exercé, naquit à Édimbourg en 1762, et mourut à Rome en 1820. Après avoir complété ses études médicales par un voyage dans le nord de l'Europe et principalement en Russie, il revint dans sa patrie se livrer à l'enseignement et à la pratique de la chirurgie et des accouchements. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables concernent l'anatomie et sont enrichis de belles planches dessinées et gravées par lui-même, avec l'aide de son frère Charles. On distingue : *The anatomy of the human body*, Londres, 1793-1802, réimprimé en 1811 et 1816. *Engravings explainings the anatomy of the bones, muscles and joints*, Londres, 1794, in-4°; réimprimé en 1808. *Engravings of the arteries*, Londres, 1801, in-8°, *Discourses on the nature and cure of woond*, Edimbourg, 1793, in-8°, etc.

BELL (Benjamin), célèbre chirurgien anglais, mort au commencement du 19e siècle, avait étudié la médecine à Édimbourg, où Monro fut son maître en anatomie. Après un voyage sur le continent, pendant lequel il visita les principales universités de l'Europe et fit un assez long séjour à Paris, il devint chirurgien en chef de l'hôpital d'Édimbourg, et membre de la Société royale. On a de lui : *A Treatise on the theory and management of ulcers*, Édimbourg, 1778, in-8°; *System of surgery*, Édimbourg, 1783-1787, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu sept éditions, dont la dernière est de 1801 en 7 vol., trad. en français par Bosquillon, 1796, 6 vol. in-8°. L'état de la chirurgie au milieu de la seconde moitié du dernier siècle y est fidèlement exposé; *Treatise on gonorrhœa virulenta and lues venerea*, Édimbourg, 1793, 2 vol. in-8°; dont Bosquillon a donné une traduction en 1802; *Treatise on hydrocele, ons arcocele, or cancer, and other diseases of the testes*, Édimbourg, 1794, in-8°.

BELL (Guillaume), savant anglais, prébendier de

Digitized by Google

Westminster, remporta plusieurs prix académiques, un entre autres sur cette question : *Des causes qui contribuent le plus à l'accroissement d'une nation,* imprimé en 1756. L'avantage qu'il eut d'appartenir, en qualité de chapelain, à la maison de la princesse Amélie, fille du roi George II, lui procura de l'avancement dans l'Église. Il publia en 1780, in-8°, un *Essai pour constater et expliquer l'autorité, la nature et le dessein de l'institution du Christ, communément appelée la Cène.* Cet écrit, dans lequel il adopte l'opinion d'Hoadly sur ce sacrement, fut l'occasion d'une controverse soutenue avec le docteur Bagot. Bell fut, en 1787, éditeur d'un traité curieux dont l'auteur, le P. le Courayer, avait donné le manuscrit à la princesse Amélie, *Déclaration de mes derniers sentiments sur différents points de doctrine.* G. Bell mourut, à l'âge de quatre-vingt cinq ans, le 29 septembre 1816. Il fut très-charitable pendant toute sa vie, et légua à l'université de Cambridge une rente de douze cent cinquante livres sterling, pour être employée à l'éducation de huit orphelins d'ecclésiastiques indigents.

BELL (Jacques), médecin anglais, mort à la Jamaïque, le 15 janvier 1801, fut président de la Société de médecine et d'histoire naturelle d'Édimbourg. On ne connait de lui que la relation d'un cas de rétroversion de l'utérus, inséré dans le journal médical de Simmons.

BELL (Jean), imprimeur célèbre par des éditions remarquables de plusieurs poëtes anglais, notamment de Shakspear, est mort en 1831.

BELLA (Giano de la), Florentin, issu d'une famille noble, entreprit au 13e siècle de mettre un frein à l'insolence et aux désordres des grands, dont le mépris pour les lois et les exactions ne connaissaient plus de bornes. Il n'y réussit qu'en partie, et devint lui-même victime de son amour pour la liberté et de sa haine pour tous les abus. Le 5 mars 1294, les magistrats le sommèrent de comparaitre pour rendre compte de sa conduite : Giano remercia ses amis qui voulaient le défendre, sortit de la ville et mourut peu après exilé de sa patrie.

BELLA (Stefano della), dit *la Belle,* graveur italien, né à Florence en 1610, élève de Canta-Gallina et de Vanni, fut employé en France par le cardinal de Richelieu à graver la prise d'Arras, et les autres conquêtes de Louis XIII. Il revint dans sa patrie à l'époque des guerres de la Fronde, s'attacha au grand-duc, qui lui fit une pension, et mourut en 1664, comblé des faveurs de la maison de Médicis, et généralement regretté pour ses talents et ses vertus. Son œuvre se compose de 1,400 pièces, parmi lesquelles on estime surtout une *Vue* du Pont-Neuf, *le Parnasse,* etc. Charles-Antoine Jaubert en a publié le *catalogue,* précédé d'une *Vie* de cet artiste, Paris, 1772, in-8°.

BELLA (Octave et Cesar), poëtes siciliens, nés à Palerme en 1661 et 1670, se firent un nom par leurs talents pour la poésie.

BELLA (Jérôme), né à Carru en Piémont, prieur de Saint-André de Mondovi, archiprêtre de Coni, et vicaire général de l'évêché de Saluces vers 1660, a donné des *Dramme pastorale,* imprimés à Coni de 1646 à 1653.

BELLA (le P. Ardellio della), jésuite, missionnaire dans la Dalmatie, s'y fit la réputation d'un grand prédicateur. Il est auteur d'un *Dizionario italiano-latino-illirico,* Venise, 1728, in-4°, rare.

BELLAGATTA (Ange-Antoine), médecin, né à Milan en 1704, mort en 1742, a publié deux *Lettres* sur un rhume épidémique qui régnait alors en Europe, en italien, Milan, 1730, in-4°; *Entretien* sur les malheurs de la médecine ; ib., 1733, in-8° ; sur la métaphysique et l'organisation des animaux. Il a laissé manuscrit des *Dialoghi.*

BELLAISE (dom Julien), né en 1641, mort en 1711, avait entrepris une nouvelle édition des *Concilia Rotomagensis provinciæ,* augmentée des 3 quarts, et que Bessin a publiée sous son nom, après y avoir ajouté une préface, des notes et quelques pièces françaises assez étrangères au sujet.

BELLAMY (Jacques), né à Flessingue en 1757, mort en 1786, occupe dans la littérature hollandaise le premier rang après Cats et Antonides. Dans sa jeunesse, la lecture de l'histoire ancienne enflamma son imagination et lui inspira un goût passionné pour les héros et les grandes actions. Il voulait se signaler dans la carrière des armes, mais sa mère, qui n'avait pas d'autre enfant, lui fit apprendre le métier de boulanger. En 1772, à l'occasion de la 2e fête séculaire de la république de Hollande, Bellamy se révéla et composa des vers patriotiques qui furent accueillis et lui procurèrent les moyens de se vouer entièrement aux lettres. Il apprit le latin, publia diverses pièces de poésies dans les recueils de la Société des arts à la Haye, se perfectionna à l'Académie d'Utrecht, où il fit *ses Vaderlandsche gedichten* (chants patriotiques), reçus par la nation avec une approbation unanime. On a encore de Bellamy des poésies érotiques *Gezangen myner jeugd,* et deux discours que Kniper a publiés avec une notice sur la vie de Bellamy.

BELLAMY (Joseph), théologien et ministre de l'église de Bethléem (Connecticut) en 1740, mort en 1790, a laissé un *Traité* de la vraie religion, 1750.

BELLANGE (Thierri), peintre célèbre du 17e siècle, né à Nancy, vers 1596, suivit avec Jacques Callot, Ruel, Sylvestre, Jean Leclerc, etc., l'atelier de Henriot, peintre champenois, que Charles III de Lorraine avait attiré à sa cour pour contribuer à l'embellissement de son palais et de sa capitale. Henriot excellait dans la peinture sur verre ; Bellange n'adopta ni le genre, ni la manière de son maître. Il quitta la Lorraine et vint à Paris où Simon Vouet l'employa à dessiner une partie des paysages et des monuments dont il était chargé. Il fit des patrons de tapisserie royale ; il travailla avec Lebrun, Lesueur, Mignard aux décorations de Saint-Germain, du Luxembourg, etc. Au bout de quelques années il retourna en Lorraine où Charles III lui donna à exécuter d'importants travaux. Il peignit à fresque une grande salle de la cour, démolie en 1718, exécuta les Douze Césars pour le château de Morainville, une *Conception de la Vierge,* à Notre-Dame, et aux Minimes, un *Christ,* une *Vierge au lit de mort,* et son chef-d'œuvre *l'Assomption,* qui occupait le fond du chœur et presque toute la coupole du sanctuaire. Bellange est mort à Nancy, vers le milieu du 17e siècle.

BELLANGÉ (Jacques), peintre médiocre, né à Châlons vers 1610, élève de Vouet, avait plus de génie que de goût. Il est le premier qui se soit servi du vernis dur dans ses compositions. On a de cet artiste quelques estampes recherchées à cause de l'ensemble.

BELLANGER (Jean-Antoine) a gravé à l'eau forte

Digitized by Google

quelques sujets de sa composition pleins de goût et de correction.

BELLARDI (Charles-Louis) né à Cigliano dans le Vercellais, en 1741, mort à Turin en 1828, se livra à l'étude de la botanique, fut le collaborateur d'Allioni pour la *Flora pedemontana,* dirigea le jardin botanique du Valentin, fut membre du conseil sanitaire, et pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. On a de lui : *Moyen de nourrir les vers à soie sans feuilles de mûrier*, 1787; *Observations botaniques*, 1788; *Observations sur un ver solitaire*, 1792, etc.

BELLARMIE (Léonard), moine de St.-Jacques, à Liége, en 1524, cultiva la médecine avec succès; il a écrit entre autres ouvrages : *De curatione podagræ, de regimine sanctitatis.*

BELLARMIN (Robert), cardinal, né le 4 octobre 1542, à Monte-Pulciano en Toscane, fils de Cinthie Cervin, sœur du pape Marcel II, professa d'abord la théologie à Louvain. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Clément VIII le fit cardinal en 1599, archevêque de Capoue en 1601; mais il se démit de ce siége 4 ans après, lorsque le pape Paul V l'eut nommé bibliothécaire du Vatican. A la mort de Léon XI et de Paul V, il aurait eu la tiare, si les cardinaux n'eussent redouté la domination des jésuites sous un pape de leur société. Il mourut le 17 septembre 1621, laissant la réputation d'un homme vertueux et instruit. Ce cardinal s'est surtout rendu célèbre par un *Corps de controverses*, dont la plus belle édition est celle de Paris, 1608, 4 vol. in-fol., qu'on nomme des *Triadelphes*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques puisent des armes contre leurs adversaires; mais un grand reproche qu'il s'est attiré, est de n'avoir pas assez distingué la doctrine de l'Église des opinions ultramontaines. Il enseigne comme la doctrine commune de l'Église romaine : 1° que les princes tiennent leur puissance du choix des peuples, et que les peuples ne peuvent exercer ce droit que sous l'influence des papes; d'où il conclut que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle; 2° que le pape, monarque absolu dans l'Église, est supérieur aux conciles généraux; qu'il est la source de toute la juridiction ecclésiastique, et que celle des évêques n'est qu'une émanation de la sienne. Ses ouvrages, comme s'en plaint Bossuet, tiennent à Rome lieu de toute la tradition. Le P. Brignon a publié à Paris, en 1701, la traduction de plusieurs ouvrages ascétiques de Bellarmin, 5 vol. in-12. Le *Catéchisme*, publié en italien par Bellarmin, a été traduit dans toutes les langues.

BELLART (Nicolas-François), procureur général près la cour royale de Paris, né dans cette ville le 20 septembre 1761, d'un père charron-carrossier, débuta au barreau en habile défenseur. La révolution venait d'éclater. L'une des causes qui lui firent le plus d'honneur fut celle de M^me^ Adelaïde de Cicé, accusée de complicité dans l'affaire de la machine infernale, pour avoir reçu et caché dans son domicile Carbon et Saint-Régent. Bellart fut un des trois conseils du général Moreau, et concourut à la rédaction du *Mémoire justificatif* de cet illustre accusé; il fut aussi l'un des conseils du marquis depuis duc de Rivière. Précédemment il avait eu l'honneur d'être désigné par Tronchet au choix de Louis XVI. Porté au conseil général du département de la Seine en 1800, Bellart abandonna vers ce temps la plaidoirie. Lorsque les événements eurent rendu possible une résistance ouverte aux volontés despotiques de Napoléon, elle se manifesta au sein du conseil et produisit la proclamation du 1^er^ avril 1814, dont Bellart fut le rédacteur. Après la restauration, il reçut des lettres de noblesse et la décoration de la Légion d'honneur. Nommé membre de la commission des biens non vendus des émigrés, puis maître des requêtes dans le conseil de Monsieur (depuis Charles X), il fut troublé dans ces nouveaux honneurs par le retour de Napoléon, et fut forcé de prendre la fuite. La 2^e^ restauration l'éleva à la charge de procureur général près la cour royale de Paris. A partir de cette époque, on trouve en lui deux hommes à juger, le chef du parquet et le député. Envoyé à la chambre, en 1815, par le collége électoral de la Seine, il défendit le ministère contre la majorité, dont cependant il partageait au fond les sentiments, fit le rapport et appuya fortement les dispositions de la première loi suspensive de la liberté individuelle, et vint à la tribune, après l'évasion de Lavalette, disculper l'administration de toute connivence dans cette affaire. Envoyé de nouveau à la chambre par le même collége après l'ordonnance du 5 septembre 1816, puis en 1818, il ne se fit guère remarquer que par ses *Discours* contre la liberté illimitée de penser et d'écrire. Il cessa d'être éligible, lors de la première élection septennale, les frais de représentation inhérents à sa dignité de procureur général l'ayant forcé de vendre ses immeubles : preuve irrécusable du désintéressement de ce magistrat. Mais c'est comme chef de parquet qu'il convient surtout d'examiner sa conduite. A peine l'était-il devenu, qu'il fut commis, en cette qualité, pour accuser le maréchal Ney devant la chambre des pairs. Pendant les dix années qui suivirent, les réquisitoires de Bellart furent constamment dictés par deux motifs, la crainte des conspirations contre l'autorité royale, et la haine de la licence de la presse. Dans le procès de Louvel, il s'attacha à le présenter comme un homme fanatisé par les feuilles libérales ou démocratiques. On a reproché à Bellart d'avoir, autant qu'il était en lui, attenté à l'indépendance de l'ordre des avocats. Mais ceux qui ont articulé contre lui les griefs les plus violents ont signalé le zèle et l'activité qu'il déploya, comme membre de la Société royale des prisons, pour l'amélioration du sort des détenus. Le dernier acte de sa vie publique fut la commission de procureur général près la cour des pairs, qu'il exerça sans résultats satisfaisants, dans l'affaire des marchés de l'expédition d'Espagne. L'état de sa santé, altérée par ses grands travaux et par les amertumes dont il avait été abreuvé, le porta à offrir sa démission à Louis XVIII, qui la refusa constamment : ce prince l'aimait beaucoup, et le lui avait prouvé en le nommant conseiller d'État, grand officier de la Légion d'honneur, et l'un des quatre témoins pour le mariage du duc de Berri. Bellart venait enfin d'obtenir de Charles X sa démission, lorsqu'il mourut à Paris le 7 juillet 1826. On peut consulter une *Notice historique sur M. Bellart*, etc., par Billecocq, Paris, 1826-1827, in-8°; une autre par Jules Persin, ibid., 1828, 8 pages in-8°. On a de Bellart : *Éloge de M. Férey, avocat*, 1810; *Voyage du*

Digitized by Google

capitaine anglais Mathews à Sierra Léone ; Choix de plaidoyers ; Essai sur la légitimité des rois, Bruxelles, 1815; *Du Devoir*, discours de rentrée. On a publié les *OEuvres de N. F. Bellart*, Paris, 1827-1828, 6 vol. in-8°.

BELLASIO (PAUL), compositeur et chanteur, né à Vérone dans le 16e siècle, a fait imprimer des *Madrigaux* à 3 et 4 voix, Venise, 1679.

BELLATI (ANTOINE-FRANÇOIS), jésuite et célèbre prédicateur italien, naquit le 2 novembre 1665 à Ferrare. Ayant pris l'habit à seize ans, il fit son noviciat à Bologne, y continua ses études jusqu'en 1688, et fit ses vœux en 1699. Alors, il se livra à la prédication, et eut, pendant plusieurs années, le plus grand succès dans les principales chaires d'Italie. Sa faible santé l'obligea d'y renoncer de bonne heure. Il passa le reste de ses jours à Plaisance, où il fut élu, en 1712, recteur du collége, et d'où il accompagna, en 1714, jusqu'aux frontières d'Espagne, la nouvelle reine, Élisabeth Farnèse, épouse de Philippe V. Il mourut le 1er mars 1742. Le recueil complet de ses œuvres a été publié à Ferrare, 4 vol. grand in-4°, contenant *Prediche ; Orazioni e Discorsi ; Trattati sacri e morali*.

BELLAUD (DE), grand vicaire de Sens et aumônier de Mme la Dauphine, s'était destiné à l'état ecclésiastique avant la révolution ; mais les troubles qui agitaient alors la France l'empêchèrent de suivre sa vocation. Il se maria, eut un fils et une fille devenue religieuse ; entra enfin dans l'état ecclésiastique, et le cardinal de la Fare, qui se l'était attaché depuis quelques années, le conduisit au dernier conclave. De Bellaud mourut en 1830, à Paris, à l'âge de 58 ans.

BELLAUDIÈRE ou **BILLAUDIÈRE** (LOUIS DE LA), poëte provençal du 16e siècle, a laissé des poésies : *Obros e rimos provenssalos*, Marseille, 1595, 3 parties in-4°.

BELLAVAINE (N.), auteur forain du 18e siècle, dont on a *Sancho Pança*, représ. à la foire St.-Germain, en 1706.

BELLAVEINE (JACQUES-NICOLAS), né à Verdun, le 20 octobre 1770, général de brigade dès le commencement de la révolution, eut la jambe emportée à Rastadt, en 1797, demanda sa retraite, reprit du service à l'armée de Sambre-et-Meuse, et forcé de renoncer aux fatigues de la guerre, fut employé au bureau topographique, puis à l'administration des postes, et enfin chargé de l'inspection des écoles militaires de Fontainebleau et de St.-Germain, et commandant spécial de cette dernière école. Mis à la réforme au 2e retour de Louis XVIII, il se retira à Milly, dans le Gâtinais, où il mourut en février 1826. Il est auteur d'un *Cours de mathématiques à l'usage des écoles militaires*, Paris, 1813.

BELLAVITI (FRANÇOIS), écrivain et poëte italien, mort en 1782 à Bassano, où il était professeur de philosophie, a donné la traduction en vers italiens de trois *comédies* de Térence, 1758, in-8°; et *OEuvres mêlées*, etc.

BELLAY (GUILLAUME DU), seigneur de Langey, né en 1491 près de Montmirail, signala sa valeur dans différentes occasions, et fut créé chevalier de St.-Michel. En 1525, il fut envoyé par la régente auprès de François Ier, prisonnier en Espagne. Il remplit plusieurs ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, et fut non moins utile à son souverain dans les négociations par sa prudence, qu'il l'avait été par son courage à la guerre. Vice-roi de Piémont, il venait de donner quelques avis importants lorsqu'il mourut à S.-Symphorien, près de Lyon, le 9 janvier 1543. C'était un des plus braves capitaines de son temps ; il se distingua aussi dans les lettres. On a de lui quelques ouvrages, dont les principaux sont un *Epitome de l'antiquité des Gaules et de France*, 1556, in-4°, et des *Mémoires* sur les affaires du temps, dont la dernière édition est celle de 1753, 7 vol. in-12.

BELLAY (JEAN DU), frère puîné du précédent, né en 1492, montra dès sa jeunesse de si grandes qualités, que François Ier l'éleva aux plus hautes dignités, et lui confia ses plus grandes affaires. Il fut d'abord évêque de Bayonne, puis de Paris, en 1532. Il avait été, en 1527, ambassadeur auprès de Henri VIII, et il y retourna en 1533. Ce prince alors menaçait d'un schisme ; il promit cependant à du Bellay de ne pas rompre avec la cour de Rome, pourvu qu'elle lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay se rendit sur-le-champ à Rome pour demander un délai au pape Clément VI ; il l'obtint, et envoya au roi d'Angleterre un courrier pour avoir la procuration qu'il avait promise ; mais le courrier n'ayant pu être de retour auprès du pape le jour qu'on lui avait fixé, les agents de l'empereur Charles-Quint firent tant de bruit qu'on fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses États, malgré les protestations de l'évêque de Paris. Le courrier arriva en effet deux jours après ; mais la bulle avait été lancée ; ce qui décida le schisme de l'Angleterre. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France auprès de Paul III, successeur de Clément, et qui le fit cardinal le 21 mai 1535. L'année suivante, il assista à un consistoire, où l'empereur Charles-Quint s'emporta tellement contre François Ier, que du Bellay crut devoir se rendre en diligence auprès de ce monarque pour l'en prévenir. Charles-Quint ayant bientôt après débarqué en Provence avec une armée nombreuse, François Ier marcha à sa rencontre, laissant à Paris le cardinal du Bellay, avec le titre de *lieutenant général*, et le commandement de la Picardie et de la Champagne. Les Impériaux ayant, au mois d'août, assiégé Péronne, dont le maréchal de Fleuranges était commandant, pour calmer la fermentation des habitants de Paris, du Bellay leur persuada d'abord de défendre leur ville par l'élévation d'un rempart, qui forme aujourd'hui boulevard, puis d'envoyer des secours aux assiégés. Ses services lui méritèrent de nouveaux bienfaits de François Ier, qui le nomma, en 1541, évêque de Limoges ; en 1544, archevêque de Bordeaux ; en 1546, évêque du Mans. Il se servit de sa faveur pour l'avancement des lettres, et se joignit au savant Budé, pour décider le roi à fonder le collége Royal ; mais après la mort du *Père des lettres*, en 1547, le cardinal du Bellay fut privé de son rang et de son crédit, par les intrigues de ceux qui lui succédèrent, et particulièrement par celles du cardinal de Lorraine. Il se retira à Rome, où, par le privilége de son âge, il fut fait évêque d'Ostie. Il s'était démis de l'évêché de Paris, en faveur d'Eustache du Bellay, son cousin, et de l'archevêché de Bordeaux. Il fit construire un superbe palais à Rome, où il était si estimé, qu'on parla de le faire pape, après la mort de Marcel II. Il mourut dans cette ville le 16 février 1560. Nous avons de du Bellay *trois livres de Poésies latines* ; quelques pièces pour la défense de Fran-

Digitized by Google

çois Ier, et un grand nombre de lettres. C'est à lui que Rabelais fut attaché.

BELLAY (Martin du), frère des précédents, lieutenant général de Normandie et prince d'Yvetot, par son mariage avec Élisabeth Chenu, propriétaire de cette principauté, mort en 1559, a laissé des *Mémoires* historiques de 1515 à 1547, que l'on trouve réunis à ceux de son frère dans l'édition de 1753.

BELLAY (René du), frère des précédents, mort évêque du Mans en 1546, se distingua par son goût pour la physique et par son inépuisable charité.

BELLAY (Eustache du), neveu des précédents, succéda à Jean dans l'évêché de Paris, soutint au concile de Trente les droits de l'épiscopat, s'opposa à l'introduction des jésuites en France, et mourut en Anjou en 1565.

BELLAY (Joachim du) naquit vers 1524 à Liré en Anjou. Ses premières productions lui procurèrent un accueil flatteur de la part de François Ier, et de sa sœur Marguerite, reine de Naples. Appelé à Rome par son parent le cardinal Jean du Bellay, qui s'y était retiré après la mort de François Ier, il y fit un séjour de trois ans, sur l'agrément duquel il s'est expliqué fort diversement. De retour en France, il fut desservi auprès du cardinal. Ces tracasseries portèrent un nouveau coup à sa santé, qui était restée très-faible, et il mourut d'apoplexie le 1er janvier 1560, au moment où son parent le cardinal, apparemment revenu de ses préventions, allait se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux; il n'était encore que chanoine de l'Église de Paris. Ses *Poésies* ont été imprimées en 1568, in-8°, par Morel. Elles consistent en odes, chansons, imitations du latin, dont le 4e et le 6e livres de l'*Énéide*, etc.; *Défense et illustration de la langue française*, Paris, 1549, in-8°. Les ouvrages de du Bellay ont été recueillis, 1569 ou 1573, 2 vol. in-8°, et mieux, Rouen, 1592, 1597. Ses poésies latines ont été imprimées en 1569, in-4°, Fréd. Morel, sous le titre de *Xenia et alia carmina*.

BELLAY (François-Philibert), médecin, né à Lent, pratiquait son art à Lyon et sut sauver sa tête lorsque les troupes de la Convention se furent emparées de cette ville. Employé ensuite aux armées des Alpes et d'Italie, il revint à Lyon où il pratiqua le premier la vaccine. Ses principaux ouvrages sont : *Galatée des Médecins*, traduit de J. Pasta, 1799; *Histoire des maladies observées à Naples*, pendant 1764, traduit de M. Sarconne, 1803; *le Conservateur de la santé*, Lyon, 1799 à 1805, 5 vol. in-8°. Mort en 1824.

BELLE (Clément-Louis-Marie-Anne), peintre d'histoire, né à Paris, le 16 novembre 1722, fils d'un membre de l'Académie de peinture, et de Marie Horthemels, peintre et graveur, fut élève de Lemoyne et se perfectionna en Italie. Inspecteur en 1755 de la manufacture des Gobelins pour la partie des arts, il fut admis à l'Académie en 1761, et mourut le 29 septembre 1806. Il a produit un assez grand nombre de tableaux, entre autres *la Réparation des saintes hosties*; *Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ*, destiné à l'une des salles du parlement à Dijon.

BELLE (la). *Voyez* **BELLA** (Stefano della).

BELLEAU (Remi), né à Nogent-le-Rotrou, au commencement de 1528, fut attaché de bonne heure au marquis d'Elbeuf, général des galères de France, qui l'emmena en Italie lorsqu'il alla faire, en 1557, son expédition de Naples, et lui confia l'éducation de son fils. Il fut un des sept poëtes de la *Pléiade française*. Il a publié des *Bergeries* divisées en journées, des traductions en vers de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des Cantiques*, des *Odes* d'Anacréon et des *Phénomènes* d'Aratus, qu'il appelle *Apparences célestes*. Acteur dans les pièces de son ami Jodelle, il fit lui-même une comédie intitulée la *Reconnue*, 1577, in-8°. La dernière édition de ses *OEuvres poétiques* est de 1604, Rouen, 2 vol. in-12. Celle que Mamert Patisson avait publiée à Paris, 1578, 2 vol in-12, est plus estimée. Sa production la plus curieuse est un poëme marcaronique, intitulé : *Dictamen metrificum de bello huguenotico*. Il mourut à Paris, le 6 mars 1577.

BELLEBUONI (Mathieu), écrivain italien, a traduit en 1333 l'*Histoire de la guerre de Troie*, écrite en latin par Gui des Colonnes; la bibliothèque Laurentienne en possède une copie manuscrite.

BELLECOUR (Gilles COLSON dit), comédien célèbre, avait d'abord appris à peindre, et fut élève de Carle Vanloo. Son goût pour le théâtre l'emporta, et il débuta à la Comédie-Française, le 31 décembre 1750, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*. Cette époque était celle des débuts de Lekain, à qui Bellecour céda bientôt les rôles tragiques, pour s'adonner entièrement à la comédie. Il excellait surtout dans les premiers rôles du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, du *Joueur*, de *l'Homme à bonnes fortunes*, etc. Les rôles de marquis ivres étaient son triomphe. Il attrapait parfaitement l'air et le ton du mauvais sujet de bonne compagnie. Bellecour est mort le 19 novembre 1778. Il avait donné en 1761, *les Fausses Apparences*, comédie en un acte et en prose, non imprimée.

BELLECOUR (Mme) née LE ROI BEAUMENARD, femme du précédent, débuta en 1743 à l'Opéra-Comique avec beaucoup de succès. Elle s'engagea successivement dans plusieurs troupes de province, et fit partie de celle que le maréchal de Saxe entretenait à la suite de son armée. En 1749, elle parut sur la scène française, à Versailles, le 11 mars; à Paris, le 17 avril, et fut reçue au mois d'octobre. Elle se retira en 1756, et reparut en 1761. Elle remplit pendant trente ans l'emploi des soubrettes, avec un talent admirable. C'était surtout dans les pièces de Molière et de Regnard qu'elle excellait. Appelé la *Rieuse*, et surnommée *Gogo*, elle fut la plus parfaite Nicole, et personne n'a possédé comme elle le talent de rire à gorge déployée. En 1791, elle se retira du théâtre. Elle était sans ressource en 1799, et voulut remonter sur la scène. Elle reprit le rôle de Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle mourut la même année, au mois d'août, dans un âge très-avancé.

BELLEFONT (Bernardin GIGAULT, marquis de), maréchal de France sous Louis XIV, se fit estimer par ses talents militaires et ses vertus religieuses, fut ambassadeur à Madrid, à Londres, commanda l'armée de Hollande en 1673, et, en 1684, celle de Catalogne, où il battit les Espagnols; mais ses ennemis l'ayant desservi à la cour, il fut disgracié, et mourut au château de Vincennes dont il était gouverneur, en 1699.

BELLEFOREST (François de), né à Sarzan, dans

Digitized by Google

le pays de Comminges, en novembre 1530, mourut à Paris, le 1er janvier 1583. La reine de Navarre, sœur de François Ier, prit soin de son enfance. Destiné au barreau, il étudia à Bordeaux et à Toulouse sous les plus fameux professeurs en droit, se dégoûta de leurs leçons, fit de très-mauvais vers, chanta les seigneurs et les dames, qui le payèrent en soupers, et l'enivrèrent de louanges. Trouvant que la province était un théâtre indigne de son talent, il se rendit à Paris, y fréquenta les savants, fit la cour aux personnes de qualité, sans en devenir ni plus docte, ni plus riche. Fatigué de publier des vers qu'on ne lisait point, il écrivit en prose, et se mit à la solde des libraires. Quelquefois il travaillait pour plusieurs à la fois. Fidèle aux engagements qu'il contractait, il ne manquait jamais de faire paraître son livre au moment convenu. Cette exactitude, qui fut son seul mérite, le fit employer souvent; et Duverdier rapporte qu'il faisait vivre sa famille avec ses nombreux ouvrages, qui s'élevèrent jusqu'au nombre de cinquante, la plupart in-folio. Belleforest publia l'*Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage lui valut la place d'historiographe de France. Mais il perdit bientôt une place qui demandait de la bonne foi, de l'exactitude et du talent. Remis à la disposition des libraires, il continua d'écrire, et mourut sans biens et sans considération. Les moins mauvais de ses ouvrages sont : *Histoire des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568; *Annales* ou *Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol., dont la continuation par G. Chapuis jusqu'en 1590 n'est pas meilleure. Belleforest a continué la traduction des *Histoires tragiques extraites de Bandel*, par Boaistuau, et a publié un volume de poésies recherchées des curieux, quoique la rareté soit son seul mérite.

BELLEGARDE (Roger de SAINT-LARY de), petit-neveu du maréchal de Termes, destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, préféra le parti des armes, rejoignit son oncle dans le Piémont, s'y distingua, et devint bientôt enseigne et lieutenant de Termes. Après la mort de ce dernier, Bellegarde s'attacha au comte de Metz, qui lui fit obtenir par Catherine de Médicis la seule commanderie de l'ordre de Calatrava qui fût en France. Bellegarde accompagna le duc d'Anjou en Pologne, repassa en Piémont, et ménagea à Henri III l'amitié des princes d'Italie et des Vénitiens. Le roi fit Bellegarde maréchal de France en 1574, et le combla de faveurs. Disgracié par les intrigues du Dugua et envoyé en mission en Pologne, Bellegarde se lia avec le duc de Savoie et de concert avec lui chassa Birague du marquisat de Saluces et s'en empara. Henri III envoya auprès de lui des négociateurs et fit marcher des troupes sans plus de succès. Le reine mère enfin, au retour d'un voyage politique dans le midi de la France, parvint à obtenir une entrevue avec le maréchal qui se trouva tout à coup atteint de maladie, et mourut en 1579.

BELLEGARDE (Roger de), de la famille du précédent, duc et pair, grand écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées lui a seule donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (Jean-Baptiste MORVAN de), connu sous le nom de *l'abbé de Bellegarde*, né dans le diocèse de Nantes, le 30 août 1648, mort à Paris le 26 avril dans la communauté des prêtres de St.-François de Sales. Il était entré chez les jésuites et avait quitté leur institution au bout de 17 ans. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise, les livres moraux de l'Ancien Testament, Epictète, les *Métamorphoses* et quelques épîtres d'Ovide, ainsi que l'ouvrage de Las Casas sur les *Découvertes des Espagnols aux Indes*, 1698, in-12. On a encore de lui *Apparat de la Bible; Réflexions sur la Genèse*, 1699; *Histoire Romaine*, 2 vol.; *Histoire d'Espagne*, 1726, 9 vol., et différentes productions de morale, recueillies en 1723, 4 vol. in-12. On lui attribue une *Histoire générale des Voyages*, 1707, in-12.

BELLEGARDE (Gabriel du PAC de), chanoine, comte de Lyon, né le 17 octobre 1717, au château de Bellegarde dans le diocèse de Carcassonne. Son attachement aux disciples de Port-Royal, la profession ouverte qu'il fit de leur doctrine, et la sévérité de ses principes lui fermèrent la porte des dignités ecclésiastiques. Il ne garda même que deux ans son canonicat de Lyon, et se retira, en 1751, au séminaire de Rhynswik près d'Utrecht. Ce fut dans cette retraite qu'il rassembla les *Mémoires sur l'Histoire de la Bulle* Unigenitus *dans les Pays-Bas*, depuis 1713 jusqu'en 1730, qui parurent en 1755, 4 vol. in-12. Bellegarde fut un des membres les plus actifs du concile d'Utrecht, en 1763, et composa la préface qui est à la tête des actes de ce concile. Ce travail fut suivi de l'*Histoire de l'Église d'Utrecht*, 1765, in-12. Étant devenu dépositaire des manuscrits de van Espen, il en fit un choix, composa la vie de l'auteur, et forma du tout le 5e volume in-fol. de l'édition des œuvres de ce savant canoniste, imprimées à Lyon, en 1778. La *Vie de van Espen* a été donnée séparément en français, Louvain, 1765, in-8o. Bellegarde, encouragé par le cardinal Passionei, avait entrepris, depuis 1760, une édition générale des *OEuvres d'Arnauld*, qui parut à Lausanne depuis 1775 jusqu'en 1782, 45 vol. in-4o y compris les 6 vol. de *Perpétuité de la foi*. Bellegarde préparait un semblable travail sur Nicole, que la mort l'a empêché d'exécuter. Il a composé divers autres ouvrages, dont le dernier a été la traduction des actes du concile diocésain de Pistoie, 2 vol. in-12, 1789. Ce laborieux écrivain mourut à Utrecht, le 13 décembre 1789.

BELLEGARDE (Antoine DUBOIS de), né dans l'Angoumois, vers 1740, d'une famille noble, reçut une éducation fort négligée; mais doué d'un beau physique et d'une taille presque colossale il fut admis fort jeune dans les gardes du corps et obtint, après quelques années de service, la croix de St.-Louis. Des fautes graves le firent chasser de son corps; il se sauva en Prusse et s'engagea dans un régiment d'infanterie; il déserta bientôt, revint dans son pays, où il se fit la plus mauvaise réputation de joueur et de spadassin. Lors de la révolution, Bellegarde s'en montra enthousiaste, fut nommé en 1790 commandant de la garde nationale d'Angoulême et député de la Charente à l'assemblée législative. Élu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Parti en mission pour la frontière du Nord, il se trouva sur ce point à l'époque de la défection de Dumouriez, et plus heureux que Bancal et Camus, ne fut pas arrêté et livré aux Autrichiens. Envoyé ensuite dans les départements de l'Ouest, il fut à son retour nommé secrétaire de la

Digitized by Google

Convention, et eut à remplir une autre mission auprès de l'armée de Sambre-et-Meuse : ce fut lui qui annonça l'entrée de Pichegru dans Amsterdam. Membre du conseil des Cinq-Cents, puis du conseil des Anciens en 1798, et secrétaire de ce conseil avant le 18 brumaire, il fut un des opposants à cette journée mémorable; aussi le gouvernement consulaire ne le comprit dans aucune nomination, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il obtint une place d'inspecteur dans l'administration forestière. Il avait d'ailleurs des propriétés considérables qu'il faisait valoir lui-même, et augmentait chaque année sa fortune par son avarice. Pendant les cent jours il fit partie du Champ de Mai et fut ensuite compris dans la loi contre les régicides. Bellegarde se rendit à Bruxelles, où il est mort vers 1825, âgé de plus de 80 ans.

BELLEGARDE (Henri de), né à Chambéri en 1758, embrassa la carrière militaire, entra au service de l'Autriche, et prit part aux guerres de la révolution dès 1793. Il assista aux siéges de Maubeuge, de Valenciennes, de Landrecies; reçut en 1796 le titre de feld-maréchal lieutenant, et fut appelé à l'état-major de l'archiduc Charles. Bellegarde fut chargé avec Meerfeldt de traiter avec Bonaparte de la suspension d'armes de Judenburg que suivirent les préliminaires de Léoben, puis le traité de Campo-Formio, et enfin le congrès de Rastadt. Chargé d'occuper en 1798 la république des Grisons, il appuya l'année suivante les manœuvres de l'archiduc Charles contre Masséna, et fut ensuite, avec ses 25,000 hommes, mis sous le commandement de Suwarow. Il prit une grande part à la victoire de Novi; fit l'année suivante partie de l'armée d'Italie sous les ordres de Mélas, faillit envelopper les Français à l'affaire de la Vezeira contre le général Soult; et fut repoussé dans les Apennins par Suchet qui lui fit éprouver de grandes pertes. Après Marengo, Bellegarde remplaça Mélas, ouvrit la campagne en décembre 1800, déploya un opiniâtre courage à la bataille de Pozzolo, et n'en fut pas moins contraint à se retirer, jusqu'à ce que le traité de Lunéville eût ramené la paix. Bellegarde administra le département de la guerre en 1805, et fut appelé peu après au commandement des provinces vénitiennes. En 1806 il fut promu au grade de feld-maréchal et reçut le gouvernement civil et militaire des deux Gallicies avec la grand-croix de l'ordre de St.-Léopold, et le titre de gouverneur du prince royal. En 1809 il rentra dans la carrière militaire, commanda un corps à Essling, à Wagram et à Znaïm. En 1813, il prit le commandement de l'armée autrichienne en Italie, parvint à engager Murat à concourir aux projets du cabinet autrichien, et s'établit à Milan comme gouverneur des provinces lombardo-vénitiennes. Remplacé dans ce gouvernement par l'archiduc Antoine, Bellegarde vint passer quelque temps à Paris, remplaça en 1820 le prince de Schwartzenberg dans la présidence du conseil de guerre, donna sa démission en 1825 et mourut à Vienne en 1831.

BELLEGINGUE (Pierre), médecin, né vers 1759, à Besançon, fit de bonnes études à l'université de cette ville, y reçut en 1785 le grade de docteur, et fut attaché aux armées du Rhin jusqu'en 1797, où un congé le ramena dans sa famille. En 1798, il publia *La philosophie du chaud et du froid,* dédiée à Bonaparte; retoucha et reproduisit son livre, en 1802, mais sans le moindre succès. Il avait écrit une sorte de poëme latin et français en l'honneur de Napoléon; celui-ci étant tombé, Bellegingue modifia son poëme, l'intitula : *la Bourbonapartide,* et en adressa le manuscrit à Louis XVIII, dans l'espoir d'en recevoir un prix quelconque. Le manuscrit lui fut renvoyé avec permission d'imprimer; mais la 7e feuille était à peine tirée, que l'ordre arriva de Paris d'arrêter l'impression et de détruire tout ce qui existait. Peu d'exemplaires échappèrent à la destruction, ceux qui sont complets ont 168 pages d'impression, in-12. Bellegingue mourut à Besançon, le 25 octobre 1826. On a encore de lui un mémoire publié lors d'un procès contre la régie des domaines, et qui porte ce titre bizarre : *Procédure orthographique de la gloire de Napoléon le Grand et du génie de la gente humaine,* 1807, in-12.

BELLE-ISLE (Charles-Louis-Auguste FOUQUET, comte de), maréchal de France, naquit le 22 septembre 1684 à Villefranche, en Rouergue, où le marquis de Belle-Isle son père s'était retiré depuis la disgrâce du surintendant Fouquet, dont il était fils. Il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Louis XIV lui donna un régiment de dragons, à la tête duquel il servit avec distinction : il reçut une blessure au siége de Lille, et fut fait brigadier des armées du roi. Après la guerre de la succession d'Espagne, où il acheva de se faire la plus brillante réputation, il accompagna le maréchal de Villars à Rastadt. Le gouvernement de Huningue fut un nouveau prix accordé à ses services, et, à cette époque, il parut à la cour. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans régent fut amené, par des considérations politiques, à déclarer la guerre à Philippe V. Le comte de Belle-Isle obtint le grade de maréchal de camp. Il partit pour l'Espagne, et contribua à la prise de Fontarabie et de Saint-Sébastien, en 1719. Revenu en France à la paix, et le duc de Bourbon ayant succédé au régent dans le ministère principal, le comte de Belle-Isle se trouva enveloppé dans la disgrâce de M. Leblanc, et fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit que pour être exilé dans ses terres. Les jansénistes et les jésuites cherchèrent à s'attacher un homme aussi considéré. Il ne figura dans leurs querelles que par le zèle avec lequel il servit le célèbre chevalier Folard, devenu, par une des bizarreries de l'esprit humain, un des enthousiastes du diacre Pâris. Le comte de Belle-Isle obtint du cardinal de Fleury la liberté de ce vieux guerrier. En 1729, M. de Belle-Isle épousa une dame de la maison de Béthune, femme respectable, qui, jusqu'à sa mort, fut le conseil et l'amie de son mari, et il en eut pour fils le comte de Gisors. En 1732, M. de Belle-Isle fut élevé au grade de lieutenant général; il était alors âgé de quarante-sept ans; il commanda un des quatre camps de plaisance qui furent formés la même année. Dans la campagne de 1734, il servit sous les ordres du maréchal de Berwick, fut ensuite le chef d'un corps sur la Moselle, et s'empara de Trèves et de Traërbach. S'étant trouvé au siége de Philipsbourg, où il fut chargé d'une des principales attaques, il reçut le cordon bleu, en récompense de ses services. Il eut ensuite la gloire de tenir tête au prince Eugène, et de déconcerter tous ses projets pour la délivrance de Philipsbourg. Le comte de Belle-Isle alliait l'esprit de détail aux conceptions les plus vastes, et sa prévoyance s'étendait sur tout; il s'occupait des parties comme de

Digitized by Google

l'ensemble, et du soldat comme de l'armée réunie, écoutant tout le monde, sachant tout, voyant tout, pourvoyant à tout. La paix de 1736 assura la Lorraine à la couronne de France, et cette cession fut l'ouvrage du comte de Belle-Isle. Le roi lui donna le gouvernement de Metz et des trois évêchés, qu'il conserva toute sa vie. Il employa les loisirs de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus et sur les diverses parties du gouvernement. Il s'appliqua dans le même temps à réformer les abus qui s'étaient glissés dans le militaire. Depuis soixante ans Louis XIV avait introduit les uniformes dans l'armée; cependant, les officiers étalaient un luxe aussi ruineux que déplacé, et, *doré comme un officier de milice*, était devenu un proverbe. Le comte de Belle-Isle dressa lui-même l'ordonnance qui réglait qu'à l'avenir les officiers ne porteraient dans leurs garnisons d'autres habits que leur uniforme. C'est à lui qu'on doit toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. Après la disgrâce de M. de Chauvelin, ministre des affaires étrangères, la voix publique appela le comte de Belle-Isle à lui succéder; mais le cardinal de Fleury voulait employer ses services d'une manière plus active; il fut envoyé, en 1737, avec le maréchal d'Asfeld, pour reconnaître l'état de toutes les places de la Meuse. L'année suivante, il fournit un plan d'arrangement qui concilia les intérêts des différents princes prétendant à l'importante succession de Berg et de Juliers. Le comte de Belle-Isle eut le bâton de maréchal de France, à cette époque, et la guerre de 1741 éclata. Quelques mois avant cette explosion, qui fut le signal d'un incendie universel, le maréchal de Belle-Isle fut envoyé à Francfort, et dans les principales cours d'Allemagne, telles que Dresde et Berlin, afin d'y négocier en secret la nomination de l'électeur de Bavière au trône impérial, devenu vacant par la mort de Charles VI. Aux premiers bruits de cette fameuse guerre le maréchal de Belle-Isle retourna en Allemagne pour y commander l'armée qui devait combattre Marie-Thérèse. Il avait demandé cent mille hommes « pour aller conclure dans trois mois la paix sous les murs de Vienne. » Peu de semaines après, il parut devant Prague, qu'il prit d'assaut. A la suite de cette conquête, le cardinal de Fleury l'envoya à Francfort, à la diète d'élection, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi de France. Dans ce conseil de rois, le général français parut avec tout l'appareil d'un souverain, il commanda à tous les suffrages, et le protégé de Louis XV fut élu Empereur sous le nom de *Charles VII*. Le prise de Prague fut suivie de disgrâces, causées par des fautes dont le prince Charles de Lorraine sut profiter. La maréchal de Belle-Isle revint en toute diligence à l'armée de Bohême, à l'époque de la victoire de Frédéric sur les Autrichiens à Czaslau. Belle-Isle, de concert avec le maréchal de Broglie, battit le prince Lobkowitz à Sahai, et le poursuivit jusqu'à Budweiss; mais il apprit le lendemain la défection du roi de Prusse et le traité de paix qu'il avait conclu, à l'insu de ses alliés, avec Marie-Thérèse. Abandonné par la Saxe et la Prusse, le maréchal se jeta dans Prague, où il ne tarda pas à être obligé de combattre toutes les forces de l'Autriche qui vinrent l'assiéger. Soixante mille Impériaux pressaient, dans l'enceinte de Prague, vingt-huit mille Français, que leur nombre même et la quantité de bouches inutiles qui suivaient leur armée empêchaient de faire une longue défense. Belle-Isle offrit au prince Charles d'évacuer Prague, pourvu qu'il eût la permission de se retirer avec l'armée; mais Marie-Thérèse exigeait que l'armée française se rendît à discrétion : Belle-Isle rejeta des conditions si dures, et placé entre les horreurs de la disette et la honte de se rendre, il conçut le projet de cette noble et difficile retraite, considérée comme une victoire. Il conduisit en dix jours de marche, à travers des défilés, des neiges et des glaces, quatorze mille Français de Prague à Egra, continuellement harcelé, attaqué, mais jamais entamé par le prince Lobkowitz et ses nuées de hussards. Ce qui fait peut-être le plus d'honneur au caractère de Belle-Isle dans cette circonstance difficile, c'est la constance avec laquelle il supporta jusqu'à l'injustice. Le vieux cardinal de Fleury l'avait sacrifié auprès des ministres de Marie-Thérèse, en l'accusant d'être le *seul* auteur de la guerre : il se contenta de répondre : « On peut bien manquer de mémoire à quatre-vingt-neuf ans. » Pendant que l'Europe admirait la retraite de Prague, et la comparait à celle des *dix mille*, la légèreté française s'égayait en pasquinades et en vaudevilles. Elle appelait l'armée de Maillebois, qui marchait au secours de celle de Bohême, *l'armée des Trinitaires*, parce qu'elle allait retirer les captifs. Le maréchal reçut, après la retraite de Prague, l'ordre de la Toison d'or dont *l'honora* Charles VII. Ce fut à cette époque, qu'allant de Cassel à Berlin avec le comte de Belle-Isle son frère, il fut arrêté à une poste hanovrienne qui se trouvait sur la route, et conduit en Angleterre. La France, l'empereur Charles VII les réclamèrent vainement; vainement la France offrit-elle de payer leurs rançons, suivant le cartel de 1743; les Anglais ne les relâchèrent qu'après un an. Le maréchal fut, en 1746, chargé de la défense des frontières du Dauphiné et de la Provence, menacées par les Autrichiens, maîtres de Gênes, et par le roi de Sardaigne. Il protégea les provinces qu'il était chargé de défendre, en forçant les ennemis à s'occuper de leur propre sûreté; mais il eut à regretter le chevalier de Belle-Isle, tué à la malheureuse affaire de l'Assiette. Louis XV récompensa les services du maréchal, en le créant duc et pair en 1748. L'Académie française le reçut dans son sein en 1756. Le maréchal de Belle-Isle visita, en 1756, toutes les places du royaume par l'ordre du roi, et donna le projet du siége de Minorque, dont l'exécution fit tant d'honneur au duc de Richelieu. En 1757, il fut nommé au ministère, et chargé du département de la guerre. Les trois années de son administration furent marquées par les ordonnances les plus sages et les plus utiles; entre autres, par celle qui régla les nominations aux régiments, et arrêta l'abus qui mettait à la tête d'un corps le fils d'un duc et pair, et même d'un homme de la cour un peu favorisé, lorsqu'il n'avait encore que douze ans : le maréchal de Belle-Isle empêcha, pour l'avenir, ces nominations de *colonels à la bavette*. L'école militaire dut au maréchal de Belle-Isle son accroissement et ses embellissements; les officiers protestants lui durent l'institution de l'ordre du Mérite, qui fut fondé sous ses auspices en 1759; enfin, la ville de Metz lui dut une académie, qu'il y établit en 1760, avec une rente annuelle de mille écus. Usé par l'âge et le travail, il mourut, le 26 janvier 1761, âgé de 77 ans.

Digitized by Google

BELLE-ISLE (Louis-Charles-Armand FOUQUET, comte de), frère du précédent, lieutenant général des armées du roi, naquit à Agde, en 1693. Successivement mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom, et brigadier des armées du roi, il fut connu d'abord sous le nom de *chevalier de Belle-Isle*. Employé, en 1734, à l'armée d'Allemagne, il emporta de vive force, le 8 avril de la même année, la ville de Traerbach. En 1741, il fut chargé par le maréchal de Belle-Isle, son frère, alors ministre plénipotentiaire à Francfort, de plusieurs missions politiques. Pendant la campagne de 1742, il contribua puissamment à la défense de Prague, et porta lui-même à Louis XV la capitulation de cette ville par Chevert. Depuis, il servit comme lieutenant général en Alsace, fut détaché, en 1743, à la poursuite de l'ennemi, se distingua à l'attaque de Suffoltzheim, se porta en avant au delà du Rhin, pour précipiter la retraite du prince Charles de Lorraine, se rendit maître de Villingen, et s'empara du fort de Bourgtett. Lorsqu'en 1746, le maréchal son frère eut le commandement en chef de l'armée d'Italie, le comte de Belle-Isle, qui servait sous ses ordres, ambitionna de franchir les Alpes, et de pénétrer dans le cœur du Piémont, avec l'armée du Dauphiné, par Embrun, Briançon, et le mont Genève. Cinquante bataillons furent mis à sa disposition pour cette grande entreprise. Belle-Isle avait la promesse du bâton de maréchal de France, s'il réussissait : il n'en fallait pas davantage pour exalter son âme, déjà trop ardente. Il divisa son armée en trois colonnes, pour attaquer de trois côtés différents, le Col-de-l'Assiette, où était posté le comte de Briquerasque, avec quatorze bataillons piémontais. Le 18 juillet, l'armée du comte de Belle-Isle se trouva aux pieds du Col-de-l'Assiette qui couvrait à la fois Exiles et Fénestrelles; et le 19, à la pointe du jour, commença cette attaque mémorable et sanglante, où tous les prodiges de la valeur française furent vains, et où le chef de l'entreprise paya de sa vie son ambitieuse témérité. Désespéré du mauvais succès d'une attaque désapprouvée par les généraux les plus expérimentés, le comte de Belle-Isle se mit à la tête des officiers de l'armée, dont il forma une colonne, et qui, presque tous, vinrent se faire tuer au pied des retranchements. Blessé aux deux mains, Belle-Isle tâchait d'arracher les palissades avec les dents, lorsqu'un grenadier du régiment de Montferrat lui porta le coup mortel. Les Français, repoussés et sans chef, firent leur retraite sous Briançon.

BELLELLI (Fulgence). *Voyez* **BELELLI**.

BELLEMANS (Daniel), poëte flamand, né à Anvers, prit l'habit de chanoine régulier à Grimberghe, et mourut en 1674, âgé de 32 ans. On a de lui des cantiques publiés sous ces titres : *Cytherken van Jesus*, Brux., 1670 et 1679, in-16, et *Den lieffelycken paradys-vogel*, 1683 et 1686, in-16.

BELLEND DE SAINT-JEAN (Antoine-Joseph), né en 1746, au château de Bateing, près de Castelnau de Montratier, entra fort jeune dans un régiment de cavalerie, obtint la croix de St.-Louis pour une action d'éclat, quitta le service avec le grade de capitaine, et fut forcé de s'expatrier pour avoir tué en duel M. de Bonnal. Le ressentiment de la famille du défunt étant calmé, Bellend revint en France et se retira dans sa terre de Bateing. Lors de la révolution, il s'en déclara l'antagoniste, et se réunit au marquis d'Escayrac-Lauture pour protéger par la force les châteaux et les propriétés menacées. A la suite d'une lutte violente dans la ville de Moncuq, Bellend eut la jambe fracassée par une balle. Cet événement et la mort du marquis d'Escayrac donnèrent une nouvelle ardeur aux agitateurs. Bellend étant venu à Castelnau, un fort détachement parti de Cahors se porta sous ses fenêtres, le 15 mai 1791, investit sa maison, et, après une lutte opiniâtre, y mit le feu. Bellend s'était réfugié dans un coin de la cave dont on avait percé la voûte, il s'y défendit seul pendant 24 heures, et employa sa dernière cartouche à se brûler la cervelle. On lui coupa la tête que l'on porta à Cahors.

BELLEND DE LA MARESQUIÈRE (Stanislas), frère du précédent, servait dans les gardes du corps et s'était, comme son frère, réuni au marquis d'Escayrac. Réfugié avec son frère dans la cave de la maison de Castelnau, il avait profité de l'incendie pour s'échapper. On le trouva sous l'arche d'un pont, on le traîna à Castelnau, on le mit dans une charrette avec la tête de son frère, et, après mille tortures, on finit par le pendre à un arbre à Cahors.

BELLENDEN ou **BALLANTINE** (Guillaume), écrivain écossais, vint professer en 1602 les humanités à Paris. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Jacques Ier qui le combla de bienfaits. On a de lui : *Cicero princeps*, 1608, ouvrage dans lequel il établit les règles du gouvernement monarchique; *Cicero consul, senator, senatusque romanus*, 1612. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris, 1615, in-8°, et Londres, 1787, par les soins du docteur Parr; *De tribus luminibus Romanor.*, 1634, in-fol.

BELLENGER (François), docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Lisieux, mort à Paris, le 12 avril 1749, à soixante et un ans, était très-versé dans l'étude des langues. On a de lui : les *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse traduites en français*, 1723, 2 vol. in-4°, réimprimés depuis en 6 vol. in-8°; *Essais de critique contre Rollin et autres*, 1740, in-12; une édition des *Psaumes*, en latin, avec notes, 1729, in-4°; *Théologie astronomique*, traduite de l'anglais, de Derham, 1729, in-8°; *Vies des hommes illustres*, faisant suite à celles par Plutarque traduites de l'anglais de Rowe; réimprimées dans le *Plutarque* de Brottier et Vauvilliers. Il a laissé une traduction inédite d'*Hérodote*.

BELLEO (Charles), théologien et poëte de Raguse en Sicile, professa la métaphysique à Padoue en 1575, et mourut en 1583. On a de lui : *De secundarum intentionum naturâ; Tractatus de multiplici sensu scripturæ; Rime diversi*.

BELLEO (Théodore), frère du précédent, docteur en médecine, né à Raguse, enseigna la médecine à Padoue, avec beaucoup de succès, pendant un grand nombre d'années. Une aussi longue absence et le bruit de sa mort portèrent sa femme à se remarier. Belleo, de retour dans son pays natal, apprit cet événement, n'entra point dans la ville, et reprit le chemin de Padoue, où il mourut vers l'an 1600. Il est auteur d'un commentaire latin sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, imprimé en 1571, in-4°.

Digitized by Google

BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE (Louis-Joseph), garde du corps et lieutenant de cavalerie, né à St.-Omer en 1727, a publié le *Patriote artésien*, 1761, in-8°; *l'Agronome*, ib., in-8°; plusieurs *Traités* et *Mémoires* sur des sujets d'économie rurale et d'agriculture; *Catalogue hebdomadaire* des livres nouveaux publié en France et à l'étranger, 1763 et années suivantes, in-8°; *Bibliographie universelle*, 1765, in-8°; *l'Art de moudre le grain*, traduit du danois et de l'italien, 1769, in-fol. On ignore l'époque de sa mort.

BELLER, **BELLERE**, ou **BELLERUS** (Jean) était originaire d'Anvers, où il exerça avec éclat la profession d'imprimeur. Ses éditions étaient recherchées pour la beauté des caractères et la qualité du papier. On le place, comme typographe, immédiatement après Plantin. Il est auteur d'un *Onomasticon*, tiré de Robert Estienne et de Conrad Gessner, et augmenté des noms modernes des lieux, Anvers, 1553. On lui doit en outre de nombreuses additions au Dictionnaire latin-espagnol d'Antonius Nebrissensis (Antoine Lebrixa), des traductions flamande et française des *Prières* latines de Simon Verrepæus. Il a aussi traduit de l'italien *l'Institution d'une fille de bonne maison*, Anvers, Plantin, 1555, in-8°; réimprimée en 1558, à Paris; du portugais de Fr. Alvarez, l'*Historiale description de l'Éthiopie*, Anvers, 1558, in-8°; du latin de Claude de Viexmont, l'*Institution du pécheur*, Anvers, 1582, in-16. Enfin on lui attribue encore une version française de l'*Imitation*, sous ce titre: *L'art et manière de parfaitement ensuivre J. C., autrement dite l'internelle consolation*, Anvers, 1565, in-16; ibid., 1572; Douai, 1595. Il mourut le 13 juillet 1595, et fut enterré dans l'église Notre-Dame. Les Beller s'établirent dans d'autres villes, telles que Douai, où Balthazar fit estimer ses éditions, et Liége, où Luc Beller, que Villenfagne regarde comme le frère de Jean, semble avoir été le premier imprimeur établi, ou du moins un des premiers qui aient exercé leur état.—Luc Beller était né à Anvers et mourut à Liége en 1564. Cependant son épitaphe lui donne seulement le titre de *Bibliopola*, ce qui indiquerait qu'il n'était que libraire. Philippe Brasseur parle d'un autre Luc Beller, qui mourut le 19 août 1606, et qui traduisit en latin le *Voyage du chevalier errant*, ouvrage ascétique du père Cartigny de Valenciennes. Cette traduction, restée en manuscrit, se trouvait en 1637 chez Gaspard Bellerus, vraisemblablement l'héritier et le fils de Luc. C'est à un descendant de Jean Beller qu'il faut donner l'édition de l'*Imitation* de 1616, si du moins elle existe réellement. On raconte que cet imprimeur, dont les jésuites d'Anvers avaient élevé le fils, leur fit présent, par reconnaissance, d'un manuscrit de l'*Imitation*, autographe d'*A-Kempis*, mais à condition qu'on lui en délivrerait une copie authentique, et que c'est sur cette copie qu'il imprima son édition. La marque des Beller d'Anvers et de Douai, était un aigle.

BELLERMANN (Jean-Joachim), né à Erfurt le 23 septembre 1735, fit, vers 1782, un voyage en Russie, et, l'année suivante, de retour dans sa patrie, fut nommé professeur de théologie et de philosophie, directeur du Gymnase, membre de l'Académie des sciences, etc. Il a publié en allemand: *Observations sur la Russie*, sous le rapport des sciences, des arts et de la religion, Erfurt, 1788.

BELLERMANN (Constantin), poëte lauréat et recteur à Minden, né à Erfurt en 1696. On a de lui un ouvrage intitulé: *Programma in quo Parnassus musarum voce, fidibus tibiisque resonans*, etc., Erfurt, 1743, in-4°; un opéra italien, *Issifile*, 8 oratorios, un grand nombre de cantates, 24 suites pour le luth, 3 concertos pour la flûte, 3 pour le hautbois d'amour, 10 pour clavecin avec accompagnement de violon, 6 ouvertures et 6 sonates pour flûte, viole da gamba et clavecin.

BELLEROSE (Pierre le Messier, dit), comédien français de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, le premier qui ait joué avec décence la comédie et la tragédie, et rendu dignement Corneille, fut regardé comme l'acteur le plus parfait de son temps. Il mourut en 1670, 23 ans après sa retraite du théâtre.

BELLET (Charles), bénéficier de la cathédrale de Montauban, né dans le Quercy en 1702; il avait eu des succès dans la prédication, mais les jésuites l'ayant fait interdire en 1734, Bellet se livra à la littérature, et remporta, de 1746 à 1750, divers prix dans les académies. Il était membre de celle de Montauban, et mourut à Paris le 20 novembre 1771. On lui doit un ouvrage estimé: *Les Droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, 1764, 2 vol. in-12.

BELLET (l'abbé), chanoine de Cadillac, membre de l'Académie de Bordeaux, a publié dans les mémoires de cette société de bonnes observations sur l'histoire naturelle, et dans *le Mercure: Lettres sur des monnaies de Philippe-Auguste et de saint Louis*.

BELLET (Isaac), médecin, mort à Paris en 1778, inspecteur des eaux minérales de France, a donné: *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1745, in-12; *Histoire de la conjuration de Catilina*, ib., 1752, in-12.

BELLET-VERRIER, auteur d'un *Mémorial alphabétique*, concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714, in-8°.

BELLETESTE (B.), né à Orléans en 1778, et mort près de Paris le 17 mai 1808, suivit l'étude des langues orientales, et partit, en 1798, en qualité d'interprète, pour l'expédition d'Égypte avec M. Venture, son professeur. A son retour, il fut attaché au ministère des relations extérieures, comme secrétaire interprète, et cultiva la littérature orientale avec une nouvelle ardeur. Les fruits de ses travaux sont: une traduction française d'un recueil moral et politique, écrit en turc, et intitulé les *Quarante vizirs*; une autre traduction, restée manuscrite, du *Traité des pierres précieuses*, composé en arabe, par Teïfachy. Ce jeune savant a rendu des services à la commission d'Égypte, par la correction des cartes géographiques, et la composition de mémoires importants. Ce fut aussi Belleteste que le gouvernement chargea de traduire en turc, conjointement avec M. Kieffer, les bulletins de la grande armée pour les campagnes de 1805, 1806 et 1807.

BELLEVAL (Pierre Richer de), médecin et célèbre botaniste, né à Châlons-sur-Marne en 1558, mort à Montpellier en 1623, doit être regardé comme l'un des fondateurs de la botanique en France, et le premier qui l'ait enseignée spécialement. Henri IV ayant été instruit que les étudiants étaient obligés d'aller en Italie pour apprendre la botanique, résolut d'établir un jardin à Mont-

Digitized by Google

pellier, et de créer une cinquième régence, dont le professeur enseignerait l'anatomie en hiver, et la botanique le printemps et l'été. Richer de Belleval fut nommé, sur la recommandation d'André du Laurens et sur celle du duc de Montmorenci, qui fit valoir les services qu'il avait rendus pendant la dernière épidémie de Pezenas. L'édit de création fut donné à Vernon, au mois de décembre 1593, et il fut enregistré au parlement de Languedoc en 1595. Belleval avait étudié la médecine à Montpellier, et il avait pris ses degrés à Avignon; mais pour exercer les fonctions auxquelles il était nommé, il fallait être membre de la faculté de Montpellier. Il s'y présenta, et fut reçu docteur le 20 avril 1596. Deux ans après, en 1598, il publia *Onomatologia*, etc. (Nomenclature des plantes du jardin botanique de Montpellier), et successivement: *Recherche des plantes du Languedoc*, Montpellier, 1603, in-4°; *Dessein touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc*, etc., Montpellier, 1605, in-8°. L'auteur y réclame la protection et des secours pécuniaires des États, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sur l'histoire des végétaux de cette province. Il mourut en 1623, avant d'avoir publié son grand ouvrage, laissant quelques manuscrits et quatre cents planches de format in-4°, gravées sur cuivre, au simple trait, et d'une belle exécution, par Gouarin, habile artiste. Ses descendants vendirent les cuivres. On n'en a pu retrouver qu'un petit nombre. Il avait imaginé un système particulier de nomenclature, qui consistait à donner à chaque plante un nom grec composé, qui exprimait son caractère. Richer de Belleval, entièrement occupé de la botanique, négligea de démontrer l'anatomie, quoiqu'il en fût expressément chargé. La Faculté l'exigeait; ses sommations ayant été sans effet, elle le priva de ses émoluments et de la présidence. La chambre des comptes ordonna la suppression de son traitement, et un arrêt du parlement lui enjoignit de faire les démonstrations anatomiques. On ne put rien obtenir de Belleval. Il se disait trop occupé par la botanique, qui réclamait tout son temps. Ces altercations durèrent plusieurs années. Enfin, la Faculté chargea un de ses professeurs de le suppléer pour l'anatomie.

BELLEVAL (Martin RICHER de), neveu du précédent, lui succéda dans les fonctions de professeur d'anatomie et de botanique, devint chancelier de l'université, et mourut en 1644.

BELLEVAL (Ch.-Fr. du MAISNIEL de), botaniste, né en 1733, mort en 1790, a fourni des articles à l'*Encyclopédie*, et laissé des *Notes* sur les plantes de Picardie, sur les coquilles et les lithophytes.

BELLEVILLE ou **TURLUPIN** (Henri LEGRAND, dit), comédien français du 17e siècle, jouit d'une grande réputation, d'abord comme farceur, sous le nom de *Turlupin*, sur des tréteaux, ensuite au théâtre du Marais, et sur celui de l'hôtel de Bourgogne. Cet acteur était fort bel homme, mais il était roux; sa figure et ses saillies excitaient le rire, et l'on dit que le cardinal de Richelieu, qui le fit jouer dans son palais, avec ses deux camarades Gros-Guillaume et Gautier-Garguille, non moins célèbres que lui dans la farce, en fut si satisfait, qu'il ordonna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne de les recevoir. Belleville mourut en 1634, dans la même semaine où il apprit la mort de son camarade Gros-Guillaume, qui avait été décrété de prise de corps pour avoir poussé trop loin la licence de la farce.

BELLEVUE (Jacques de), jurisconsulte d'Aix en Provence, professa le droit à Pérouse en 1314. Ses *Commentaires* sur le droit romain ont été impr. à Cologne, 1580.

BELLEVUE (Armand de), dominicain du même pays, a donné un *Dictionnaire* des mots les plus difficiles de la philosophie et de la théologie; *Sermones per ferè totum annum*, et quelques livres de piété.

BELLEY (Augustin), antiquaire, né le 19 décembre 1697, à Sainte-Foi de Montgommery, diocèse de Lisieux, fut chargé de l'éducation des fils du marquis de Balleroy, nommé en 1735 gouverneur du duc de Chartres. Belley accompagna ses élèves à Paris, vint loger au Palais-Royal, devint le secrétaire du duc d'Orléans, et ensuite de son fils, et mourut à Paris le 26 novembre 1771, membre de l'Académie des inscriptions. Il est auteur des *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, imprimés à la suite du *Traité des mesures itinéraires*, par d'Anville, 1741; de *l'Explication des marbres de Cyzique*, publiée par Caylus, dans le t. II de son *Recueil d'Antiquités*, et d'un grand nombre de *Dissertations* sur des points obscurs de l'ancienne géographie de la France, ou sur des médailles inconnues ou mal expliquées.

BELL'HAVER (Vincent), compositeur et organiste, né à Venise, vers 1530, a publié des *Madrigali a cinque et sei voci*, Venise, 1567 et 1575.

BELLI (Pierre), célèbre jurisconsulte, né à Alba le 20 mai 1502, fut le premier, suivant Tiraboschi, qui appliqua d'une manière étendue la science des lois à l'usage de la guerre. Il fut auditeur de guerre à 33 ans dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, puis conseiller de guerre de Philippe II, roi d'Espagne, et enfin conseiller d'État d'Emmanuel Philibert de Savoie. Belli mourut le 31 décembre 1575. Des divers ouvrages qu'il a laissés, celui qui lui donna le plus de célébrité, est son Traité des choses militaires et de la guerre, sous ce titre: *De re militari et bello tractatus*, Venise, 1563, in-4°, réimprimé dans le tome XVI de la grande collection in-fol., qui a pour titre: *Tractatus juris universi*.

BELLI (Ottonello), écrivain de Capo d'Istria, né dans le 16e siècle, a publié des *Satires* et des *Dialogues*.

BELLI (Jules), de Capo d'Istria, secrétaire du cardinal de Dietrichstein en Moravie, a publié: *Hermes politicus*, Francfort, 1608; mais on lui attribue sans preuve des *Comment.* sur la guerre d'Allemagne qui eut lieu de son temps.

BELLI ou **BELLIUS** (Honorius), savant botaniste, né à Vicence, se fixa dans l'île de Crète et rendit un grand service à la science en reconnaissant les plantes dont les anciens ont parlé; Clusius, avec qui il était en correspondance, consigna le résultat de ses travaux dans son *Histoire des plantes*. Belli vivait en 1597.

BELLI (Valère), poëte et orateur de Vicence, fut en 1580, chargé de l'oraison funèbre du célèbre Palladio, que l'on croit inédite. On a de lui: *Madrigali*, Venise, 1599; *Testamento amoroso*, Vicence, 1612.

BELLI (Nicolas), écrivain politique du 17e siècle, a publié sous le titre d'*Emporium universale*, la traduction de la *Piazza universale* de Garzoni, Francfort, 1614, in-4°, et *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., ibid., 1615, in-4°.

Digitized by Google

BELLI (CHÉRUBIN), poëte sicilien et théologien, a donné *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario* en langue sicilienne, Palerme, 1635; des *Idylles*, des *Pastorales*, des *Tragédies sacrées; l'Agnese; il Martirio di S. Agata; il nascimento del Bambino Gesu*.

BELLI (FRANÇOIS), poëte italien, né en 1577 à Arzignano dans le Vicentin, fut membre de plusieurs académies, voyagea longtemps en France et en Hollande, et, de retour dans sa patrie, y mourut en 1644. On a de lui : *Observations* faites dans ses voyages, Venise, 1632, in-4°; *Caterina d'Alessandria*, Vérone, 1660; des *Poésies* sacrées et lyriques, etc.

BELLI (PAUL), jésuite, né en 1588, mort à Messine, sa patrie, le 15 janvier 1658, a laissé l'*Histoire de la Passion* en latin; *il Sacrifizio d'Abraamo*, tragédie, Rome, 1648, etc.

BELLI (NICOLAS), religieux hospitalier, né dans la Sicile, à Mazzara, se distingua par son talent dans la chaire. On a de lui deux volumes de *Panégyriques*, Rome, 1669, in-12, et 1672, in-4°.

BELLI (JULES), chanoine mineur à Longiano, maître de chapelle de la cathédrale d'Imola, au commencement du 17e siècle, puis à Venise, a publié des *Messes* à 5 voix, Venise, 1598; des *Psaumes*, 1615; un concerto d'église, Francfort, 1621, et des motets.

BELLI (JEAN), sopraniste qui eut beaucoup de réputation vers le milieu du 18e siècle; il était à Dresde, en 1750, et est mort à Naples, vers 1760. On dit qu'il arrachait des larmes à tous ses auditeurs dans l'air de l'*Olympiade, Consola il genitore*.

BELLI (LAZARE-VENANZIO), chanoine et maître de chant au séminaire de l'évêché de Tusculano, a fait imprimer en latin, une *Dissertation sur les prières du chant grégorien*, Frascati, 1788.

BELLI (CHARLES), littérateur, naquit à Venise en 1742. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, il remplit avec succès la chaire de rhétorique dans divers colléges. A la suppression de la société en 1773, il revint dans sa ville natale, y trouva bientôt une place de précepteur dans une famille patricienne, acheva sa vie au milieu des travaux littéraires, et mourut en 1816. Il a traduit en vers *sciolti* le premier chant de la *Messiade* de Klopstock, Venise, 1774, in-8°, et les *Quatre parties du jour*, poëme de Zacharie, ibid., 1778. Parmi ses autres ouvrages on cite : *Il Ventaglitto*, Venise, 1782; réimprimé en 1822; *Gli uccelli*, ibid., 1817, in-8°.

BELLIARD (GUILLAUME), né à Blois, secrétaire de Marguerite de Valois, publia en 1578 *les Amours d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie; *le Triomphe de l'Amour*, et des *Imitations* d'Ovide, de l'Arioste, etc., Paris, in-4°, qu'on ne lit plus.

BELLIARD (AUGUSTIN-DANIEL, comte DE), né à Fontenai-le-Comte en Poitou, le 25 mai 1769, entra au service le 5 décembre 1791 dans le premier bataillon des volontaires nationaux de la Vendée, et fut élu capitaine. Il fit les campagnes de 1792 et 1793 en qualité d'aide de camp de Dumouriez, et se distingua aux journées de Grand-Pré, de Sainte-Menehould et de Jemmapes. Il eut deux chevaux tués sous lui à Liége et à Neerwinden, et le grade d'adjudant général venait de lui être conféré, lorsque Dumouriez fut près de l'entraîner dans sa défection. Il avait d'abord suivi ce général, mais il revint bientôt auprès de Dampierre qui l'admit dans son état-major. Dénoncé un peu plus tard au représentant Cochon, il fut destitué et renvoyé dans l'intérieur. Alors il se plaça dans les derniers rangs de l'armée, en s'enrôlant comme simple chasseur à cheval dans le troisième régiment, où il fit une campagne tout entière. Enfin le ministre de la guerre révoqua la décision du représentant, et Belliard fut rétabli dans son grade de colonel adjudant général. Il suivit Hoche en cette qualité à l'armée de l'Ouest en 1795; mais bientôt il fut envoyé en Italie où il combattit à Castiglione, à Vérone sous les yeux de Bonaparte. Belliard fut blessé à Caldiéro; il eut deux chevaux tués sous lui à Arcole, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Il ne se distingua pas moins à Saint-George et à la Favorite, lorsque les Autrichiens entreprirent de débloquer Mantoue, et se fit encore remarquer au passage du Lavis, puis à Trente, à Cimbra, Brixen, Neumark, et à Civita-Vecchia dont il s'empara. Peu après, Bonaparte l'envoya en mission à Naples, afin d'empêcher la cour des Deux-Siciles d'accéder aux projets de la coalition. Le général en chef voulut que Belliard le suivît en Égypte; il y commanda souvent des corps d'infanterie, notamment à la bataille des Pyramides où il reçut, à la tête de la vingtième demi-brigade d'infanterie légère, la première charge des mameluks. Bientôt Bonaparte confia au général Belliard le gouvernement du Saïd ou haute Égypte : ce gouvernement supposait d'abord la conquête du pays. Belliard l'avança beaucoup par le zèle avec lequel il ne cessa de harceler et de poursuivre l'ennemi. Il eut la principale part aux affaires de Sedinan, d'Ossouan, de Philœ : il fit luire les armes françaises jusque dans la Nubie où il poursuivit Mourad. Il commanda une division à la bataille d'Héliopolis, soutint la première charge de la cavalerie ottomane, rompit ce corps, et le poursuivit jusqu'aux portes de Damiette qu'il prit ainsi que le fort de Lesbé. Il détruisit un corps turc de douze mille hommes dans cette brillante excursion. Il ne contribua pas moins à la prise de Boulak, et à celle du Caire. Blessé à cette dernière attaque, il avait eu la présence d'esprit de se faire couvrir et emporter à l'insu des soldats. Il retourna dans le Saïd, et y resta jusqu'à l'assassinat de Kléber. Il fit alors évacuer le Saïd, et le nouveau général en chef, Menou, donna à Belliard, devenu général divisionnaire, le commandement du Caire. On sait combien la position était difficile. Sa bonne contenance, ses sorties imposèrent assez aux Turco-Anglais réunis devant la place, pour que l'on consentît à le transporter en France avec toute la garnison, et tout ce que la ville renfermait de Français. De retour à Paris, Belliard fut nommé à la 24e division militaire dont Bruxelles était le chef-lieu. Sa conduite modérée, sa justice lui valurent dans ce commandement l'affection et le respect des habitants. En 1805 il était à l'armée d'Allemagne chef d'état-major du prince Joachim, et il le seconda partout de la manière la plus brillante. Après la capitulation d'Ulm, il poursuivit le corps commandé par l'archiduc Ferdinand, signa la capitulation du général Verneck, et enfin, après la victoire d'Austerlitz, reçut de l'empereur même sur le champ de bataille le titre de grand officier de la Légion d'honneur. Encore chef d'état-

Digitized by Google

major de Murat, qu'alors on nommait grand-duc de Berg, Belliard prit part aux campagnes de 1806, 1807 et 1808 dans l'Allemagne septentrionale, et il se distingua successivement à Jéna, à Erfurt, à Stettin, à Lubeck, Halsberg, Hoff, Eylau, Friedland, et devant Tilsitt. Bientôt Murat se rendit en Espagne pour y préparer les voies du trône à Joseph : Belliard l'y suivit; et, peu de temps après l'entrée de Napoléon à Madrid, le 4 décembre 1808, il fut nommé gouverneur de cette capitale. Après la bataille de Talaveira éclata une insurrection : il se rendit seul au milieu des mécontents et eut l'art de les calmer. En 1812, Belliard quitta l'Espagne pour la Russie. Aide-major général de cavalerie, il se distingua dans toutes les grandes affaires, à Kakoviacki, à Witepsk, à Ostrovno, à Smolensk, à Dorogoboudje et à Borodino. L'élévation du général Gouvion Saint-Cyr au maréchalat ayant laissé vacant le poste de colonel général des cuirassiers, Belliard y fut nommé le 5 décembre 1812. Il venait de mériter encore ce titre par sa conduite à Mojaïsk où il fut blessé à la jambe par un boulet. A l'ouverture de la campagne de 1813, il reçut le poste d'aide-major général de l'armée; c'est alors qu'un boulet de canon lui cassa le bras. Aux trois journées de Leipzig, il eut plusieurs chevaux tués sous lui. A l'affaire d'Hanau, il fit encore preuve d'un amirable sang-froid. Arrivé à Mayence avec les débris de l'armée, il alla remplir à Metz les fonctions de major général, tandis que Berthier suivait Napoléon à Paris. Après la bataille de Craon en mars 1814, Belliard fut nommé commandant général de la cavalerie de la garde. Il prit part aux affaires de la Haute-Épine, de Château-Thierri, de Fromenteau, deLaon, de Reims et devant Paris. Napoléon reconnut ces services en lui accordant le 3 avril 1814, à Fontainebleau, le grand cordon de la Légion d'honneur. Belliard resta près de Napoléon jusqu'à son départ. Aussitôt après il alla présenter son épée à Louis XVIII qui le nomma pair de France et chevalier de Saint-Louis. Lors du débarquement de Napoléon en Provence, Belliard fut nommé major général de l'armée que devait commander le duc de Berri. La rapidité des événements ayant rendu la résistance impossible, Belliard suivit la famille royale à Beauvais où Louis XVIII lui ordonna de retourner à Paris. Il n'y arriva que le 24 mars, quatre jours après Napoléon. Alors il se rapprocha bientôt de lui, et finit par accepter une mission auprès de Murat. Belliard partit de Toulon sur une frégate, le 4 mai 1815. Bientôt poursuivi par une frégate et un brick anglais, il fut forcé de s'arrêter à Ischia et d'y prendre terre. Mais déjà tout était désespéré. Belliard revint apporter à Paris la nouvelle de la défaite de Murat. Il reçut des mains de Napoléon la pairie et le commandement des troisième et quatrième divisions militaires. Fidèle à ses nouveaux devoirs, il était le 23 juin à la tête de l'armée de la Moselle, et arrêtait par ses dispositions une colonne prussienne qui avait ordre de s'emparer de Bitche. Mais les événements de Paris rendirent bientôt cette défensive inutile. Après la seconde abdication, Belliard quitta aussitôt son armée et revint à Paris où il ne tarda pas à être arrêté et enfermé à l'Abbaye. Cependant on ne le mit pas en jugement, et après six mois d'une rigoureuse captivité, il recouvra sa liberté. Le 5 mars 1819, il fut réintégré sur la liste des pairs d'où Louis XVIII l'avait rayé. Une ordonnance royale de 1822 déclara qu'en lui rendant la pairie le gouvernement ne lui rendait pas le majorat qu'il avait eu pendant les cent jours. A la révolution de juillet, Belliard fut chargé d'aller notifier au cabinet de Vienne l'avénement de Louis-Philippe. En mars 1831, le général fut envoyé en Belgique pour y représenter la France. Dévoué aux intérêts des Belges, il lutta avec énergie contre les intrigues de l'Angleterre et contre le mauvais vouloir ou la faiblesse du cabinet français, aida puissamment à l'organisation de l'armée, arrêta le feu de la citadelle d'Anvers, sauva la Belgique de la traîtreuse invasion de 1831, signa la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, et eut part au choix et à l'installation du roi Léopold, ainsi qu'au mariage de ce prince avec la fille du roi des Français. Le 28 janvier 1832, en sortant du palais du roi, à Bruxelles, Belliard tomba dans le parc frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante; deux jours après il était mort. Une statue en marbre lui a été érigée à Bruxelles en témoignage de reconnaissance pour ses services rendus au pays. Les *Mémoires du comte Belliard*, écrits par lui-même et recueillis par M. Vinet, un de ses aides de camp, ont été publiés à Paris, 1842, 2 vol. in-8°, et à Bruxelles, 3 vol. in-18.

BELLICARD (Jérôme-Charles), architecte, né à Paris en 1726, remporta le grand prix, fut professeur de l'école royale d'architecture, et mourut en 1786, réduit à la misère par sa passion pour le jeu. On lui doit des *Observations* sur les antiquités de la ville d'Herculanum, 1754, in-12, avec planches.

BELLIER (Pierre), conseiller au Châtelet de Paris, se fit connaître au 16e siècle comme traducteur de Philon. Il se démit de sa charge, et fit le voyage de Rome afin de collationner sur les manuscrits du Vatican la copie qu'il avait faite de cet auteur *d'après l'original de la Bibliothèque du grand roy Françoys*. Sa traduction a été publiée sous ce titre : *OEuvres de Philon juif*, Paris, 1575, in-fol.

BELLIER DUCHESNAY (Alexandre-Claude), né en 1739 à Chartres, maire de cette ville en 1780, fut député à l'assemblée législative par le département d'Eure-et-Loir, et mourut à Chartres en 1810. Cet écrivain est l'un des éditeurs de la *Collection* des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, dont il a publié les 66 premiers vol. avec des observations; et en société avec d'Ussieux, son gendre, de la collection de la *Bibliothèque des dames*.

BELLIÈRE (Jacques, marquis du PLESSIS). *Voyez* **ROUGÉ**.

BELLIÈVRE (POMPONNE de), chancelier de France, né à Lyon en 1529, fils d'un premier président au parlement de Grenoble, fut successivement conseiller à Chambéry, surintendant des finances et ambassadeur sous Charles IX, Henri III et Henri IV, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie. Il remplit avec honneur ces fonctions importantes, se signala surtout au congrès de Vervins, fut fait chancelier en 1599, perdit les sceaux en 1605, et mourut le 5 septembre 1607. — Son fils Nicolas fut procureur général au parlement de Paris. — Un de ses descendants, premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657, a mérité

Digitized by Google

la reconnaissance de la postérité par la fondation de l'hôpital général de Paris.

BELLIN (Jacques), peintre d'histoire et de portrait, natif de Venise, mort en 1470, se fit une réputation moins encore par les portraits de Cornaro et de la reine de Chypre, que par la bonne éducation qu'il donna à ses fils, Gentile et Jean, auxquels il communiqua le secret de la peinture à l'huile.

BELLIN ou **BELLINI** (Gentile), peintre vénitien, né en 1421, peignit à fresque la salle du grand conseil à Venise, fut envoyé près de Mahomet II, qui avait demandé à la république un artiste distingué, fit plusieurs tableaux pour le Grand Seigneur, et revint mourir à Venise en 1501.

BELLIN (Jean), frère du précédent, né en 1426, fut l'un des artistes les plus distingués de l'école vénitienne. Ce peintre a fait, à l'âge de 79 ans, un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus accompagnés de St. Pierre, de Ste Catherine, de Ste Agathe et de St. Jérôme*. Jean mourut en 1516. Le Giorgion fut son élève.

BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur de la marine, né à Paris en 1703, a dressé, pour le service des vaisseaux, les cartes de toutes les côtes des mers connues. On lui doit aussi celles qui accompagnent l'Histoire générale des voyages. Il a écrit plusieurs *Mémoires géographiques*. Il mourut le 21 novembre 1772. Ses cartes ont été recueillies sous les titres suivants : *le petit Atlas maritime*, 1764, 5 vol. in-4°; l'*Hydrographie française*, 2 vol. in-fol. et *le Neptune français*, grand in-fol.

BELLINCIONI (Bernard), célèbre poëte florentin, florissait vers la fin du 15e siècle. Louis Sforce, surnommé *le Maure*, duc de Milan, l'appela à sa cour, l'admit dans son intimité, et le combla de bienfaits. Bellincioni vécut honoré, et mourut riche, en 1491, laissant son bien aux pauvres. Ses poésies ou *rime* furent imprimées, après sa mort, à Milan, 1493, in-4°.

BELLING (Guillaume-Sébastien de), lieutenant général prussien, qui servit avec distinction dans les armées de Frédéric II. Il était cornette dans le régiment de hussards de Werner, en Silésie. En 1758, le prince Henri lui ayant donné un escadron de hussards, nouvellement formé, il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres, et parvint rapidement à des grades supérieurs. Il mourut à Stolpe, en 1799.

BELLINGEN (Fleury de), grammairien, enseignait la langue française en Hollande, et a publié *les Premiers essais des proverbes français*, la Haye, 1653, in-12 ou petit in-8°, refondus et reproduits sous ce titre : *Étymologie ou explication des proverbes français*, 1656. Un libraire de Paris s'empara de l'ouvrage de Bellingen, et le fit réimprimer sous ce titre : *Les illustres proverbes nouveaux*, etc., dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1665, 2 vol. in-12. Mais toutes ces contrefaçons ne valent pas l'édition de 1656, faite sous les yeux de Bellingen.

BELLINI (Laurent), médecin et célèbre anatomiste italien, naquit à Florence le 3 septembre 1643. Dès l'âge de dix-neuf ans, il publia, dans une dissertation écrite en latin très-élégant, sa découverte sur la structure des reins et sur leur usage. Un an après, en 1663, il fut nommé professeur de médecine théorique à Pise, et ensuite d'anatomie dans la même université. Ayant rempli honorablement cette chaire pendant trente ans, Bellini obtint une pension de retraite, et fut appelé à Florence, où il eut la confiance de toute la cour. Il fut nommé premier médecin du grand-duc Cosme III. Il mourut à Florence, le 8 janvier 1704. Médecin, mathématicien, mécanicien, philosophe et poëte, ses découvertes anatomiques l'ont mis au premier rang parmi les savants. Ses talents poétiques lui donnent aussi une place distinguée sur le Parnasse italien. Il a laissé : *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, Florence, 1662, in-4°; *Gustûs organum novissime deprehensum*, etc., Bologne, 1665; *De urinis et pulsibus*, etc., Bologne, 1683; *La Bucchereide*, poëme, Florence, 1792, in-8°. Ses sonnets et autres poésies sont répandus dans plusieurs recueils.

BELLINI (Vincent), antiquaire et conservateur du musée de Ferrare, naquit à Gambolago, le 22 juin 1708, et mourut en février 1783. Il a fait imprimer plusieurs dissertations, entre autres : *Dell' antica Lira ferrarese di Marchesin*, Ferrare, 1754.

BELLINI (Vincent), compositeur dramatique, né le 3 novembre 1802, à Catane en Sicile, entra fort jeune au Conservatoire de Naples, où il eut pour maître Zingarelli. Bellini se forma par la lecture des partitions des bons maîtres plutôt que par les leçons de ses professeurs. Après avoir publié quelques petites compositions pour la flûte, la clarinette, le piano, etc., il fit connaître à Naples une cantate intitulée : *Ismène*, 15 ouvertures et symphonies, trois vêpres, 2 *Dixit*, 3 messes, et d'autres morceaux de musique religieuse. Son premier opéra, *Adelson e Salvina*, fut représenté en 1824; 2 ans après, il donnait à St.-Charles *Bianca e Gernando*, dont le succès lui valut un engagement pour la Scala de Milan, en 1827. Le bonheur voulut encore que Bellini eût pour interprètes de ses compositions, Rubini, pour son *Pirata*, et pour *la Straniera*, Mme Méric-Lalande et Tamburini. *Zaira*, exécuté à Parme en 1829, ne réussit pas; mais Bellini se releva par le succès de *I Capuleti ed i Montecchi*, à Venise, et la *Sonnanbula*, à Milan, pour Mme Pasta. *La Norma* eut un succès d'enthousiasme avec l'admirable talent de Mme Malibran. A cette pièce succéda bientôt *Beatrice Tenda*. Bellini se rendit à Paris, en 1833, alla ensuite à Londres pour y diriger la mise en scène d'un de ses ouvrages. De retour à Paris, en 1834, il y donna *I Puritani*, son dernier triomphe. Bellini mourut au printemps de 1835, âgé de 32 ans.

BELLISSENS (Laurent), né à Aix, en 1694, devint maître de chapelle à St.-Victor de Marseille, et mourut en 1762. On a de lui en manuscrits des *motets* à grand chœur.

BELLMANN (Gustave), poëte suédois du 18e siècle, excella dans le genre grotesque; le *Recueil* de ses poésies a été publié à Stockholm.

BELLMANN (Charles-Godefroi), facteur d'instruments à Dresde, né à Schellenberg en Saxe, le 11 août 1760. Il devint un virtuose sur le basson, et établit une fabrique de pianos qui acquit de la célébrité vers la fin du 18e siècle. Bellmann est mort à Dresde, vers 1816.

BELLO (Philippe), littérateur napolitain, né en 1666, à Atripalda, exerça la profession d'avocat à Naples, retourna dans sa ville natale à la mort de ses parents, et chercha dans la culture des lettres un soulagement à sa

Digitized by Google

douleur. Il mourut en 1719, sans avoir pu terminer un grand ouvrage de droit auquel il travaillait depuis plusieurs années. On lui doit : *La Vita di san Sabino, vescovo di Canosa,* une Dissertation sur Atripalda, sa patrie, et un choix de *Rime,* Naples, 1714.

BELLO (Nicolas), né à Mazzara en Sicile, a publié des *Dialogues politiques,* 2 vol., des *Panégyriques,* Francfort, 1515.

BELLOC (Jean-Louis), chirurgien, né près d'Agen en 1730, commença ses études sous son père, alla les continuer à Montpellier, à Paris; fut reçu maître ès arts à l'âge de vingt-quatre ans, et s'établit ensuite à Agen, où il est mort en 1807. On lui doit des *Mémoires* insérés parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie, et dont deux furent couronnés en 1762 et 1771 ; un *Traité de médecine légale ; Topographie du Département de Lot-et-Garonne.* Il a laissé inédit un *Mémoire sur les hydropisies.*

BELLOC (l'abbé) naquit dans le canton de St.-Afrique en 1757. N'étant encore que vicaire, il eut recours, pendant les années de disette, à un emprunt pour former un grenier public dans sa paroisse, et rendit ensuite les fonds qu'on lui avait confiés, après avoir nourri gratuitement les pauvres. En 1790, il fut nommé curé à Brusque, et ensuite président du canton et électeur. Obligé de se réfugier en Italie pendant la terreur, il revint ensuite dans sa petite cure. Peu de temps après, il fut nommé à celle de St.-Afrique, une des plus importantes du diocèse; mais il demanda à retourner dans sa première paroisse, qui se trouvait sans curé. Non-seulement il donna à ses ouailles des instructions et des aumônes, mais il leur procura une branche de commerce, en découvrant quelques mines de charbon qu'il fit fouiller à ses frais, et, pour faciliter le transport, il fit terminer une route nouvelle. Il s'était d'ailleurs appliqué à la médecine, et avait établi dans sa maison une pharmacie pour les pauvres. L'archevêque d'Albi lui proposa des lettres de grand vicaire, sans pouvoir le déterminer à quitter un lieu qui réunissait toutes ses affections. Il y mourut en 1827, et les habitants prirent le deuil. Belloc avait étudié les mathématiques, l'histoire naturelle, et savait assez de droit pour concilier les différends de ses paroissiens.

BELLOCQ (Pierre), littérateur, né à Paris en 1645, valet de chambre de Louis XIV, était en correspondance avec Molière, Racine et Boileau. Ses meilleures pièces sont : *l'Église des Invalides,* poëme; et la *Satire des petits maîtres et des nouvellistes,* 1702. Il mourut en 1704.

BELLOLI (Louis), né à Castel-Franco dans le Bolonais, le 2 février 1770, virtuose sur le cor et professeur de cet instrument au conservatoire royal de Milan en 1812, mort le 17 novembre 1817, a composé deux ballets en 1803, *il Trionfo di Vitellio* et *la Distruzione di Pompejano;* en 1804 *la Morte di Tipoo Saib* et *Eliazar;* en 1806 *Sofonisba* et *Andromacca ;* en 1815 *le Avventure di Aroldo ;* il a laissé en manuscrit une méthode de cor.

BELLONI (Jean), chanoine de Padoue, professeur à l'université de cette ville, mort en 1623, était membre de l'académie des Ricovrati, pour laquelle il composa : *Dissertation sur l'antre des Naïades.*

BELLONI (Paul), né dans le Pavesan, professa le droit civil à Pavie, fut élu sénateur de Milan en 1619, président en 1621, et mourut le 20 avril 1625. Il a laissé plusieurs ouvrages : *In titulum de testamentis ordinandis,* Pavie, 1601, in-4° ; *De potestate earum quæ incontinenti vel ex intervallo fiunt, libri II,* Pavie, 1618, in-fol. ; Milan, 1621, in-4°.

BELLONI (Fabio), frère du précédent, professa le droit à Pavie et à Turin. On a de lui un ouvrage intitulé : *De jure sui,* Pavie, 1617, in-4°.

BELLONI (Jérome), banquier à Rome dans le 18e siècle, acquit un crédit immense dans le commerce; il voulut rendre utiles au public les réflexions que lui avait fournies la longue pratique de son état, et en former une théorie, qu'il publia dans une *Dissertation sur le commerce.* La première édition du texte italien parut à Rome, avec une traduction latine, par Nicolas Rubbi, 1750, in-fol. Elle était dédiée au pape Benoît XIV, qui fut si satisfait de cet ouvrage, qu'il décora l'auteur du titre de marquis. Cette dissertation a été traduite en français, sur la première édition, par Morénas, historiographe d'Avignon, avec une préface du traducteur et de savantes notes, 1756, in-12. Jérôme Belloni mourut en 1761.

BELLORI (Jean-Pierre), antiquaire, né à Rome en 1615, fut élevé par Fr. Angeloni, son oncle maternel, se fit jeune une réputation qu'accrurent et soutinrent ses ouvrages. Bibliothécaire et antiquaire de la reine Christine de Suède, il reçut du pape Clément X le titre d'antiquaire de Rome, et mourut en 1696. Il avait réuni une belle collection d'antiquités, de dessins, d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du musée de Berlin. Parmi ses ouvrages les plus recherchés sont : *Veteres arcus Augustorum,* 1690, in-fol.; *Columna antoniniana,* in-fol. obl.; *le Pitture antiche del sepolcro de' Nasoni,* in-fol.; *le Pitture antiche delle grotte di Roma,* 1706, in-fol. Cet ouvrage et le précédent ont été traduits en latin, 1738, grand in-fol.; 1791, avec un appendice contenant 19 planches nouv. *Admiranda romanarum antiquitatum vestigia,* in-fol. obl.; *Le antiche lucerne sepolcrali,* 1691, in-fol.; *Veterum illust. philosoph. imagines,* 1685 ; *Vite de' pittori, scultori ed archit. moderni,* 1672, avec des augmentations, 1728, in-4°.

BELLOROSIO (Thomas), chanoine de Palerme, mort en 1535, est auteur d'un ouvrage de théologie sur les sept ordres d'Anges qui entourent le trône de l'Éternel.

BELLOSTE (Augustin), chirurgien, né à Paris en 1654, employé dans les armées de France et de Savoie, mort le 15 juillet 1730, n'est plus connu que par les pilules qui portent son nom. Son livre, intitulé : *le Chirurgien d'hôpital,* in-12, souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues, est aujourd'hui complétement oublié.

BELLOVÈSE, chef gaulois, fut le premier qui conduisit une colonie de cette nation au delà des Alpes; il défit les Étrusques, bâtit Milan, et s'établit dans la Ligurie avec les Gaulois, dont cette contrée reçut le nom de Gaule Cisalpine.

BELLOY (Pierre de), jurisconsulte, né vers 1540 à Montauban, professeur à Toulouse, puis conseiller à la sénéchaussée de cette ville, défendit, quoique zélé catholique, les droits de Henri IV à la couronne, et fut mis à la Bastille par les ligueurs. Henri le nomma depuis avocat général au parlement de Toulouse. Il mourut vers 1609. Il a laissé divers ouvrages peu connus aujourd'hui. Les principaux sont : *Apologie catholique contre les libelles*

Digitized by Google

publiés par la Ligue, 1588, in-8°; *Examen du discours public contre la maison royale de France,* 1587, in-8°; *Moyens d'abus et de nullité de la bulle du pape Pie V contre le roi de Navarre,* 1586; *De l'origine et institution des divers ordres de chevalerie,* 1604 et 1653, in-8°.

BELLOY (Pierre-Laurent BUIRETTE de), de l'Académie française, né à St.-Flour le 17 novembre 1727, fut entraîné de bonne heure par une passion violente pour les lettres; ne pouvant s'y livrer librement à cause d'un de ses oncles, avocat, qui le destinait à la même profession, il prit le parti de voyager dans le Nord, et y joua quelque temps la comédie. Mais cet oncle si sévère étant mort, il revint en France, et donna successivement ses tragédies de *Titus,* 1758; *Zelmire,* 1760; *le Siége de Calais,* 1765; *Gaston et Bayard; Gabrielle de Vergy,* et *Pierre le Cruel.* La chute de cette dernière pièce lui causa un tel chagrin qu'il en mourut le 5 mars 1775, âgé de 48 ans. *Le Siége de Calais* eut un succès prodigieux, et lui valut, avec *Zelmire,* une médaille promise aux auteurs dramatiques qui réussiraient, mais qui ne fut décernée que cette fois. En général de Belloy entend assez bien la scène, mais il vise trop aux coups de théâtre, et son style est sentencieux et recherché. Son talent, répréhensible sous ces rapports, cependant est très-estimé; son caractère ne l'était pas moins : il a eu la gloire de mettre le premier sur la scène des sujets nationaux. Ses *OEuvres* ont été publiées en 6 vol. in-8°.

BELLOY (Jean-Baptiste de), cardinal, archevêque de Paris, né le 9 octobre 1709 à Morangles, diocèse de Beauvais, évêque de Glandèves en 1751, fut à l'assemblée du clergé de 1755 l'un des prélats les plus modérés. A la mort de Belsunce, évêque de Marseille, il lui succéda sur ce siége. Il quitta Marseille en 1790, et vint habiter Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, où il traversa le règne de la terreur, sans courir aucun danger. A l'époque du concordat, il fut nommé archevêque de Paris, et, l'année suivante, cardinal. Il atteignit presque à son année séculaire, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse, et mourut le 10 juin 1808.

BELLUCCI (J. B.), né en 1506, peintre et ingénieur de Cosme de Médicis, perdit la vie à son service en 1541.

BELLUCCI (Antoine), peintre, né en 1654 à Soligo dans le Trévisan, mort en 1726, entendait très-bien la distribution de la lumière; les empereurs Joseph Ier et Charles VI se l'attachèrent. On voit de lui un excellent tableau dans l'église du St.-Esprit à Venise.

BELLUCCI (Jean-Baptiste), fils du précédent, marcha sur ses traces, mais fut loin de l'égaler : la fortune que lui avait laissée son père le détourna de cette étude.

BELLUCCI (Thomas), botaniste, né à Pistoie, fut professeur de botanique et directeur du jardin de l'université de Pise. Il en publia le catalogue, in-16 de 64 pages, rare.

BELLUNE (Victor PERRIN, depuis duc de), maréchal et pair de France, né en 1766 à Marche (Vosges), entra dans l'artillerie en 1781, passa successivement par tous les grades, qu'il dut à sa bravoure et à sa bonne conduite, et fut nommé général de brigade en 1793, au siége de Toulon, où il s'était distingué et avait reçu deux coups de feu. Envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, il y prit part au siége de St.-Elme et de Rozes, et à toutes les batailles qui eurent lieu jusqu'à la paix avec l'Espagne. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, où il fit les campagnes de 1796 et 1797, et fut nommé général de division après l'affaire de St.-George, où il fit mettre bas les armes à 8,000 Autrichiens. Il prit ensuite Ancône, et détermina par ce succès le traité de Tolentino. Après le traité de Campo-Formio, appelé au commandement du département de la Vendée, il contribua, par sa sagesse et sa modération, à y rétablir le calme. De retour en Italie en 1799, il y prit une part honorable aux succès des armes françaises, détermina le gain de la bataille de Montebello, et l'année suivante, à Marengo, soutint seul avec sa division le choc des Autrichiens pendant huit heures. Le premier consul lui décerna un sabre d'honneur. Victor alla prendre le commandement de l'armée gallo-batave en Hollande, et, après la paix d'Amiens, fut pourvu de l'ambassade de Danemark. Plus tard il revint à l'armée d'Allemagne, fut blessé à la bataille d'Iéna, contribua beaucoup au succès de celle de Friedland, et, créé maréchal de France, fut nommé gouverneur militaire de la Prusse, après le traité de Tilsitt. En 1818 il acquit une nouvelle gloire en Espagne. Espinosa, Somosierra, Madrid, Modelin, Talavera, Sierra-Morena, furent témoins de son habileté et de sa valeur brillante. En 1812 il partagea les succès et les revers de la grande armée de Russie, qui lui dut son salut au passage de la Bérésina. En 1813 il commanda le 2e corps d'armée; il enleva 15,000 Autrichiens à la bataille de Dresde, et rendit d'éminents services à Wachau, à Leipzig, à Hanau, etc. Il continua de combattre en 1814 avec vigueur, d'abord dans l'Alsace et la Lorraine, ensuite à Brienne, à Nangis, à Villeneuve, à Craonne, où il fut grièvement blessé. Sous la restauration, nommé commandant de la 2e division militaire, au retour de Napoléon, il suivit le roi à Gand, et, après la bataille de Waterloo, fut créé pair de France, major général de la garde royale, et nommé gouverneur de la 16e division militaire. Ministre de la guerre en 1821, il céda le portefeuille, en 1823, à M. de Damas, et fut nommé membre du conseil privé, puis ambassadeur à Vienne. Il ne tarda pas à se démettre de son ambassade, et revint à Paris, où il vécut dès lors dans la retraite. A la révolution de 1830, il prêta serment à la nouvelle dynastie, et continua de siéger à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 2 mars 1841, à l'âge de 75 ans.

BELLUTI (Bonaventure), cordelier, né vers 1599 à Catane, professa la théologie et la philosophie en Italie, en Allemagne, en Pologne, et mourut dans sa patrie le 8 mai 1676. On a de lui : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer,* Venise, 1678 et 1727, in-fol.; et *Moralium miscellanea,* Catane, 1679, in-fol.

BELMISSERO (Paul), ou **BELMESSERE**, poëte latin, né à Luni vers 1490 dans la Ligurie, enseigna dès 1519 la médecine à Bologne, d'où il passa en France auprès de François Ier, auquel il dédia plusieurs de ses poésies latines. On a de lui 36 *élégies,* intitulées : *de Animatibus,* Rome, 1539; d'autres aussi en latin sur la guerre contre les Turcs, sans désignation d'année ni de lieu, imprimées à Paris, 1534, in-4°.

BELMOND (J. Ant.), graveur, né à Troyes en 1696, élève de Poilly, s'établit à Turin et fut employé par le

Digitized by Google

roi de Sardaigne. On a de lui plusieurs *Vues* estimées des châteaux du Piémont.

BELMONDI (PIERRE), né à Virieux dans le Bugey, en 1774, d'une famille de cultivateurs, entra jeune dans l'administration des contributions directes ; il était parvenu à l'emploi de directeur lorsque les événements politiques de 1814 lui firent perdre sa place. Il vint à Paris et y travailla dans plusieurs journaux, entre autres dans les *Annales politiques* et le *Journal de Paris*. Il a publié *Code des contributions directes, ou Recueil méthodique des lois, ordonnances, règlements, instructions, et décisions sur cette matière*, Paris, 1817-1820, 3 vol. in-8°. Il obtint en 1819 un emploi de chef de bureau dans le cadastre; atteint d'aliénation mentale il mourut le 20 mai 1822. Belmondi a publié en 1819 sous le voile de l'anonyme une brochure intitulée : *M. Cigogne*, contre M. Bricogne qui avait attaqué le baron Louis, ministre des finances.

BELMONT (AIMERI DE), troubadour, vécut à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, et chanta les charmes et le savoir de la comtesse de Sobiras. Sainte-Palaye a, dans son *Histoire de la chevalerie*, inséré une de ses pièces pleine de sentiment.

BELMONTI (PIERRE), moraliste et poëte, né à Rimini en 1537, mort en 1592, est auteur d'un ouvrage de morale, intitulé : *Instituzione della sposa*, Rome, 1587, in-4°. Ses *Rime* sont dans les recueils du temps.

BELOE (GUILLAUME), né à Norwich, comté de Norfolk, en 1756, étudia au collége Bennet de l'université de Cambridge, devint le second du docteur Parr, chef de l'école libre de Norwich. Trois ans après il entra dans l'Église, et devint d'abord curé puis vicaire d'Earlham. L'espoir de trouver dans sa plume des ressources plus abondantes, lui fit abandonner son vicariat pour se rendre à Londres où il acquit de la réputation par ses traductions d'Hérodote, d'Aulu-Gelle et des Lettres d'Alciphron. Il écrivit dans plusieurs recueils périodiques, et notamment dans le *Gentleman's magazine*, se déclara l'antagoniste de la révolution française qu'il combattit surtout dans le *Bristih Critic* dont il fut d'abord le seul éditeur et pour lequel il s'adjoignit ensuite l'archidiacre Nares. Tous deux continuèrent ce recueil jusqu'au 41e volume. Beloe avait obtenu la maîtrise de l'hôpital Emmanuel à Westminster, en 1796 il fut nommé au rectorat d'All-Hallows; l'année suivante, prébendier de la cathédrale de Lincoln, et, en 1805, prébendier de Pancras à Londres. En 1804 il avait été nommé un des conservateurs du Muséum britannique, mais des intrigues lui enlevèrent cette place en 1810. Beloe mourut le 11 avril 1817. Voici ses principaux ouvrages : *Ode à miss Boscawen*, 1783; *l'Enlèvement d'Hélène*, traduit du grec de Coluthus, 1786; *Poëmes et traductions*, 1788; *Hérodote*, traduction avec notes, 1790, 4 vol.; *Lettres d'Alciphron*, traduction, 1791; *les Nuits attiques*, traduites d'Aulu-Gelle, 1795; *Mémoires sur les meneurs de la révolution française; Miscellanea*, 3 vol., 1795; *les Nuits arabes*, traduites du français, 4 vol.; *Joseph*, traduit de Bitaubé; *Anecdotes bibliographiques et notices de livres rares*, 6 vol., 1807-1812, ouvrage fort curieux; *le Sexagénaire*, ou *Mémoires d'une vie littéraire*, 1818; ce sont ses propres mémoires publiés après sa mort par un de ses amis.

BELON (PIERRE), botaniste et médecin, naquit à la Soultière, hameau de la paroisse d'Oisé, dans le Maine, vers l'an 1518. Dès ses jeunes années, il se livra à l'étude de la médecine, et particulièrement à celle de la botanique. Il eut successivement pour protecteurs René du Bellay, évêque du Mans; Guillaume Duprat, évêque de Clermont; enfin, le cardinal de Tournon et celui de Lorraine. Il dut à leurs bienfaits son éducation, les moyens de voyager avec fruit, et la facilité de publier ses ouvrages. Il reçut les leçons de Valérius Cordus, qui s'en fit accompagner dans ses excursions en Allemagne et dans la Bohême, pour les progrès de l'histoire naturelle. Au retour de l'une de ces courses, Belon fut arrêté à Thionville. On mettait à sa liberté un prix qu'il était hors d'état de payer. Un gentilhomme, nommé *Dehamme*, en fit l'avance, parce que Belon était compatriote de Ronsard. Belon parcourut l'Italie, les États du Grand Seigneur, la Grèce, l'Égypte, la Palestine, l'Asie Mineure. Possesseur d'une collection précieuse, il revint à Paris, en 1550, après trois ans d'absence, mit ses matériaux en ordre, et publia différents ouvrages. Malgré leur succès et leur mérite, il eut de la peine à se faire admettre dans la faculté de médecine de Paris. En 1557, il entreprit un dernier voyage, et parcourut l'Italie, la Savoie, le Dauphiné, l'Auvergne. Charles IX lui donna un logement au petit château de Madrid. Il s'y occupait à traduire Dioscoride, Théophraste, et préparait un ouvrage important sur l'agriculture, lorsqu'en 1564, il fut assassiné dans le bois de Boulogne, en revenant de Paris. Il était âgé d'environ quarante-cinq ans. Voici ses principaux ouvrages : *Histoire naturelle des étranges poissons marins*, Paris, 1551, in-4°; *De aquatilibus libri duo*, Paris, Ch. Étienne, 1553, in-8° oblong, traduit par l'auteur sous ce titre : *De la nature et diversité des poissons*, Paris, 1555, in-fol.; *l'Histoire des poissons*, Paris, 1555, in-4°, en latin et en français; *De arboribus coniferis, resiniferis*, etc., Paris, 1553, in-4°, fig.; *De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum præstantiâ liber*, Paris, 1553, in-4°; *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers, rédigées en trois livres*, Paris, 1553, 1554, 1555 et 1588; Anvers, Plantin, 1555, in-8°. Ces observations furent traduites en latin par Lécluse ou Clusius, Anvers, 1559, in-8°, et réimprimées dans le recueil *De exoticis*, Anvers, 1605, in-fol; *L'Histoire de la nature des oiseaux*, Paris, 1555, in-fol., etc.

BÉLOSELSKY (ALEXANDRE, prince), né à Pétersbourg en 1757, mort à la fin de 1809, avait été, dans sa première jeunesse, envoyé de l'impératrice Catherine II à la cour de Turin. Le comte Panin, ministre des affaires étrangères, n'avait ni le goût ni le sentiment des lettres : on assure qu'il rappela le prince Béloselsky, parce que celui-ci écrivait ses dépêches avec une élégance un peu recherchée, qu'il faisait des vers français, qu'il avait même composé une tragédie, et qu'il voulait entreprendre les éloges historiques des grands hommes que la Russie a produits. Le prince se consola de cette disgrâce, en consacrant une grande fortune à protéger les arts, et ses loisirs studieux à les cultiver lui-même. On a de lui : *Dianyologie*, ou *Tableau de l'entendement*, in-8° de 40 p., rare; *De la Musique en Italie*, 1778, in-8°; *Poésies fran-*

Digitized by Google

çaises d'un prince étranger (publiées par Marmontel), 1789, in-8°.

BELOT (Jean), curé de Mil-Monts, né à la fin du 16e siècle, s'adonna, dès son enfance, à l'étude des sciences occultes. La lecture des ouvrages de Raymond Lulle et de Corneille Agrippa lui remplit la tête d'idées chimériques. Il se persuada qu'au moyen de quelques oraisons composées de mots bizarres, on pouvait acquérir toutes les connaissances, parler en public avec méthode, et faire des progrès rapides dans l'éloquence. Il développa ses idées dans un livre intitulé : l'*OEuvre des OEuvres*, ou *le Plus Parfait des sciences stéganographiques, paulines, armadelles et lullistes*, Paris, 1623 ; Rouen, 1640, in-8° ; Belot publia encore des *Instructions pour apprendre les sciences de chiromancie et physionomie*. Ses différents ouvrages furent recueillis en 1 vol. in-8°, à Rouen, 1647, 1669, et Lyon, 1654.

BELOT (Jean), né à Blois à la fin du 16e siècle, et avocat au conseil privé du roi Louis XIII, prétendait que les ouvrages de sciences ne devaient point être écrits dans la langue vulgaire; de Lachambre était d'une opinion contraire; et lorsqu'il eut donné les raisons de son sentiment dans la préface de son *Traité de la digestion*, Belon lui répondit par une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, très-rare. Il dit, dans cet ouvrage, qu'il est important de tenir cachés les secrets de chaque science, ou au moins de ne les déclarer qu'à des personnes capables ; qu'il y va du bien de l'État et de la religion ; que les Romains ont été cruellement punis d'avoir agi autrement, et que leur exemple doit servir de leçon.

BELOT (Michel) fit imprimer à Blois, 2 vol. in-fol., en 1666, les *Mémoires de Guillaume Ribier*, son oncle, précédés de la *Vie de Ribier*, composée par l'éditeur, ainsi que *celle du cardinal Sadolet*.

BELOT (Octavie), née GUICHARD, et femme en deuxième noces du président Durey de Meynières, se fit connaître par les *Réflexions d'une Provinciale* à l'occasion du discours de J. J. Rousseau sur l'inégalité des conditions, 1756, in-8°. Elle donna depuis : *Observations sur la noblesse et le tiers état*, 1758, in-12 ; *Ophélie* et l'*Histoire de Rasselas*, traduits de l'anglais ; et enfin la traduction de l'*Histoire des maisons de Tudor et de Plantagenet*, par Hume, 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12. Cette dame mourut à Chaillot en 1805.

BELOW (Bernard), naturaliste et médecin distingué, président du conseil de médecine de Stockholm et premier médecin du roi, a publié quelques observations dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature*.

BELOW (Jacques-Frédéric), fils du précédent, médecin et naturaliste, né à Stockholm en 1669, professeur à Dorpat, puis à Lund ; médecin de Charles XII ; prisonnier après la bataille de Pultawa, fut conduit à Moscou, où il exerça sa profession avec succès, et mourut en 1716. On a de lui deux *Dissertations* latines sur les divers genres de végétaux et sur la génération équivoque des animaux, 1706, in-4°.

BELPRATO (Jean-Vincent), comte d'Averse, fit son délassement de la culture des lettres. Outre des *Rime* dans les recueils du temps, on a de lui des traductions en italien du *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*; de l'*Histoire romaine de Sextus Rufus*, 1550, in-8°; de *Solin*, des *Choses merveilleuses du monde*, 1557, in-8°; et un Dialogue intitulé : *la Veronica, o del sonetto*, 1589, in-8°.

BELPUSI (Th.), gentilhomme napolitain, joua un rôle dans la révolution de Naples. Chargé de la défense de cette ville contre les Calabrois, il fut excepté de la capitulation, jeté dans un cachot et condamné à mort en 1798.

BELSHAM (Guillaume), historien anglais, auteur de plusieurs écrits sur les lois de *test*, sur celles des pauvres, sur la révolution française, sur la distinction entre les anciens et les nouveaux whigs, etc., professait en politique l'opinion du constitutionnalisme et du whiggisme pur. On cite de lui *Essais historiques, politiques et littéraires*, 1789, 2 vol. ; *Mémoires sur les rois de la Grande-Bretagne de la maison de Brunswick-Lunebourg*, 1793, 2 vol. ; *Mémoires sur le règne de George III*, 1795, 4 vol., et deux autres volumes en 1801 ; *Histoire de la Grande-Bretagne de 1688 à l'avénement de la maison de Hanovre*, 1798, 2 vol. Les trois derniers ouvrages ont été améliorés par l'auteur et réunis en un seul corps, 4 vol. in-4° et 12 vol. in-8°. Belsham est mort à Londres le 17 novembre 1827, âgé de 73 ans.

BELSHAM (Thomas), ecclésiastique, frère aîné du précédent, dirigea l'école des dissenters de Daventry, résigna cet emploi en 1789, et adopta la doctrine des unitaires qu'il soutint dans la chaire et avec la plume. On cite de lui : *Examen impartial de la doctrine de l'Écriture concernant la personne du Christ*, 1811. Il a donné une traduction anglaise des *Épîtres de St. Paul*, 4 vol., 1822. Thomas Belsham est mort en novembre 1829, âgé de 80 ans.

BELSUNCE DE CASTEL MORON (Henri-François-Xavier de), né le 4 décembre 1671 au château de la Force en Périgord, entra chez les jésuites en 1691, d'où il sortit, quelques années après, pour être fait grand vicaire d'Agen. Devenu évêque de Marseille en 1709, il reproduisit, durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, le zèle et la charité dont St. Charles Borromée lui avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On le voyait, au plus fort de la contagion, allant de rue en rue, portant les secours spirituels et temporels aux malades, encourageant par son exemple, encore plus que par ses discours, et ses coopérateurs, et les magistrats, et les militaires dévoués à cette œuvre héroïque. Sa conduite généreuse en cette occasion fait le sujet d'un petit poëme de Millevoye. La cour, pour le récompenser de son zèle, lui offrit, en 1723, l'évêché de Laon, duché-pairie, et, en 1729, l'archevêché de Bordeaux ; mais n'ayant pas voulu abandonner l'Église de Marseille, il en fut dédommagé par deux riches abbayes, et par le *pallium*, dont Clément XII l'honora en 1731. L'influence que ses anciens confrères eurent dans l'administration de son diocèse le précipita dans des démarches sur les affaires du jansénisme qui le mirent perpétuellement en guerre avec le parlement d'Aix. Il fut le premier des évêques qui imagina de faire interroger les malades sur leur soumission à la bulle *Unigenitus*, et de faire refuser les sacrements aux opposants. Le régent disait un jour, en sortant d'une conférence avec lui : « Voilà un saint qui a bien de la rancune ! » Tous ces actes d'un zèle exagéré mirent le trouble dans son diocèse, qu'il édifiait d'ailleurs

Digitized by Google

par ses vertus, et où il termina sa longue carrière le 4 juin 1755. Belsunce avait fondé pour les jésuites le collége qui portait son nom. Il avait composé, étant grand vicaire d'Agen, l'*Abrégé de la vie de Susanne-Henriette de Foix* (sa tante), Agen, 1707, in-12. Pendant son épiscopat, il publia un grand nombre d'instructions pastorales, la plupart sur le jansénisme, et un ouvrage intitulé : l'*Antiquité de l'Église de Marseille et la succession de ses évêques*, Marseille, 1747-1751, 3 vol. in-4°. On les croit d'un jésuite auquel Belsunce voulut bien permettre de les annoncer sous son nom.

BELSUNCE (le comte DE), de la même famille, major en second au régiment de Bourbon, se trouvait en 1790 en garnison à Caen, où il était parvenu à maintenir la tranquillité, lorsque les soldats de son corps excitèrent contre lui une émeute dans laquelle il fut massacré. On a prétendu, sans aucun fondement, que Charlotte Corday fut sa maîtresse, et qu'elle ne donna la mort à Marat que pour venger celle de son amant.

BELTRAMELLI (JOSEPH), littérateur, né en 1734 à Bergame, fut envoyé jeune à Bologne, y cultiva les lettres et les siences sous la direction des jésuites, et acquit des connaissances en peinture. Revenu dans sa ville natale, il recueillit des tableaux des meilleurs maîtres, des médailles, des livres rares et des manuscrits précieux et mit toutes ses richesses à la disposition de ceux qui voudraient en profiter. Il consacrait ses jours et ses nuits à l'étude; il visita les principales villes de l'Europe pour augmenter son érudition, habita Paris et Londres, et revint à Bergame reprendre ses habitudes studieuses. Ses voyages lui avaient occasionné des dépenses considérables, et les guerres d'Italie achevèrent de le ruiner. Il soutint sa nouvelle position avec noblesse, sollicita la chaire d'éloquence au lycée de sa ville natale, la remplit jusqu'à la fin de la vie, et mourut en 1816 âgé de 82 ans. On a de Beltramelli *Lettere sulle belle arti*, 1797; *Discorso sulla letteratura*, 1803; *Notice* sur un tableau du palais de la préfecture à Bergame, 1806; *Éloge de Tiraboschi*, 1819, etc. Il a laissé manuscrites des *Dissertations* sur la bibliographie, sur les *Variantes* d'un manuscrit de l'*Aminte* du Tasse, sur l'*Anneau du pape Sixte IV*, arraché de son doigt au sacre de Rome; sur *la mauvaise foi de l'historien Glatina*.

BELTRAMI (FABRICE), né à Cétone dans l'État de Sienne au 16e siècle, secrétaire du prince de la Mirandole, a écrit quelques ouvrages sur l'art poétique, les allégories, etc.; le seul qui ait été imprimé a pour titre : *Discorso intorno alle impresse communi accademiche*, Pérouse, 1612, in-4°, dans lequel il s'élève contre les écrivains qui prennent des noms supposés.

BELTRAND (HERMAN-DOMINIQUE), habile sculpteur, né à Vittoria dans le 16e siècle, se forma par l'étude de Michel-Ange, embellit de ses statues l'Escurial et les palais de Madrid, et mourut en 1590, dans un âge avancé.

BELTRANO (OCTAVE) de Terranova, dans la Calabre citérieure, exerçait en 1640, à Naples, les professions d'homme de lettres, de libraire et d'imprimeur. Il a publié : *la Breve descrizione del regno di Napoli*, 1640, in-4°, imprimée plusieurs fois depuis; une espèce de refonte et de division en cinq parties de l'*Almanach perpétuel* de Benincasa, etc., Venise, 1662 et 1668, in-8°, etc.

BELTZ (URBAIN-NATHANIEL), docteur en médecine à Neustadt-Eberswalde, dans la Marche moyenne, a fait imprimer en allemand à Berlin, 1764, une *Dissertation sur l'ouïe*, mémoire qui avait obtenu le prix à l'Académie des sciences de Berlin. Beltz est mort en décembre 1776.

BELURGER (CLAUDE), savant helléniste, professeur de belles-lettres au collége de Navarre, avait composé plusieurs ouvrages sur la littérature grecque, entre autres des *Commentaires* sur Homère, qui se sont perdus dans un voyage qu'il fit à Alexandrie d'Égypte, où il mourut vers 1622. On trouve de lui quelques vers grecs en tête de l'édition de Michel Psellus, *De operatione dæmonum*, par Gaulmin, 1615, et dans celle des *Éthiopiques* d'Héliodore, de Bourdelot, Paris, 1619, in-8°.

BÉLUS, nom de plusieurs rois d'Orient, dont l'existence paraît douteuse. Le plus ancien est BÉLUS, roi d'Assyrie, père de Ninus, qui lui succéda et lui fit rendre les honneurs divins. — Un autre BÉLUS, père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 avant J. C. — Hérodote parle d'un troisième BÉLUS, fils d'Alcée et père de Ninus, l'un des ancêtres des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

BELVÉDÈRE (ANDRÉ), peintre napolitain, né en 1646, mort en 1732, excellait à peindre les fleurs et les fruits. Ses tableaux sont très-recherchés.

BELVEZEN. *Voyez* **BELENVEI**.

BELYARD (SIMON), poëte français, peu connu, vivant à la fin du 16e siècle. Il signait *Belyard Vallegeois*, ce qui fait croire qu'il était du Vallage, partie de la Champagne. On a de lui une tragédie en 5 actes, intitulée : *le Guysien*, ou *Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois*, etc., Troyes, 1592, in-8°. C'est un véritable libelle, et un des plus injurieux à la mémoire de Henri III. On trouve ordinairement à la suite une pastorale qui a pour titre : *Charlot, églogue sur les misères de la France*, très-bien écrite pour ce temps.

BELZONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, d'une famille pauvre, quitta jeune la maison paternelle, et ne fut longtemps qu'un aventurier, parce que l'instruction lui manquait, ainsi que les circonstances favorables. A Rome, il se fit moine pour vivre, et n'en eut pas plus de goût pour la vie sédentaire, jeta le froc à l'arrivée des troupes françaises, passa en France, puis en Hollande, sans y rien trouver à faire, revint en Italie, partit encore une fois pour la Hollande, et de là pour l'Angleterre, où il arriva en 1803. Il s'y maria, et sans doute il eût aggravé sa misère, s'il ne se fût avisé de se donner lui-même en spectacle, avec sa taille de six pieds et demi anglais, sa force musculaire et quelques tours d'hydraulique. Belzoni alla exploiter en Portugal et en Espagne une industrie analogue, s'embarqua ensuite pour Malte, et de là pour l'Égypte, où il entreprit et acheva une machine destinée à l'arrosement des jardins de plaisance que le pacha possède à Soubra, sur le Nil; mais la machine ne fut mise en mouvement qu'une fois, soit qu'elle fût imparfaite, soit qu'un accident arrivé lorsqu'on en fit l'essai eût dégoûté le pacha d'en faire usage. Belzoni se trouvait encore sans ressource, lorsque M. Salt, consul anglais, fit un engagement avec lui pour enlever et transporter jusqu'à Alexandrie l'énorme buste colos-

Digitized by Google

sal, en granit rouge, représentant Memnon le Jeune, qui gisait à moitié enseveli dans les sables, sur le bord du Nil, auprès de Thèbes, et qui orne aujourd'hui le Muséum britannique. Le succès de cette entreprise ouvrit à l'aventurier italien une nouvelle carrière, où sa force corporelle, son caractère persévérant et sa merveilleuse sagacité devaient lui faire obtenir des avantages étonnants. Il était déjà, par d'autres travaux et d'autres recherches, devenu un antiquaire habile, lorsque, toujours sur l'indication et pour le compte du consul anglais, il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Isamboul, qu'une colline de sable couvrait au point de n'en plus laisser apercevoir que la sommité. A peine de retour dans la haute Égypte, il entreprit une excursion dans la vallée de Biban-el-Molouk, sur le revers des collines qui bordent les environs de Thèbes, et, à force de sonder et de chercher, il découvrit dans un rocher qui semblait n'avoir jamais été ouvert par la main de l'homme, une longue allée souterraine, dont les murs étaient couverts de sculptures et de peintures, et qui le conduisit à une salle, au milieu de laquelle était un sarcophage d'albâtre. C'est la tombe du roi Psammuthis, selon l'orientalisme anglais Young, qui a été contredit par plusieurs savants. Les travaux et les études de Belzoni sur ce monument antique lui permirent de montrer plus tard à Londres et à Paris une représentation en petit de ce qu'il appelait la tombe royale de Biban-el-Molouk. De retour au Caire, il se chargea d'une entreprise non moins importante. Un autre Italien avait examiné un souterrain qui s'enfonçait sous la plus grande des pyramides. Belzoni conçut la possibilité de pénétrer dans la seconde pyramide, celle de Chephren, qu'on croyait n'avoir jamais été ouverte. Il y réussit. Nous ne pouvons énumérer, après ces grandes entreprises, toutes les fouilles, les recherches et les expéditions, par lesquelles il signala son séjour en Égypte, et dont quelques-unes furent un jeu pour lui, malgré leur difficulté. Il quitta ce théâtre de ses honorables travaux en 1819, et alla jouir un moment de sa renommée, d'abord dans sa ville natale, puis en Angleterre, où il publia la relation de ses ouvrages, Londres, 1820, in-4°, avec un atlas de planches lithographiées. M. Depping en a donné une traduction avec quelques changements, sous ce titre : *Voyage en Égypte et en Nubie*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-8°, avec le même atlas. La passion des voyages était loin d'être éteinte chez Belzoni. Aussi, après avoir visité la France et la Russie, et vu rapidement Stockholm et Copenhague, il revint en Angleterre, où il se disposa à une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. D'après son plan, bien plus vaste que celui des voyageurs qui l'avaient précédé, il devait pénétrer par le nord de l'Afrique jusqu'à Tombouctou, se diriger ensuite sur le Sennaar, entrer dans le haut de la Nubie, et redescendre dans l'Égypte. Au commencement de 1823, il se trouvait à Fez, où il fit d'inutiles efforts auprès de l'empereur de Maroc pour obtenir la permission définitive d'accompagner une caravane qui allait se mettre en marche pour Tombouctou. Il fut réduit alors à prendre pour point de départ la côte de Guinée; mais, dès ses premiers pas dans cette nouvelle direction, la dyssenterie le força de retourner en arrière. Il arriva tout épuisé à Gato, où il expira le 3 décembre 1823.

BEMBO (Bernard), né à Venise le 19 octobre 1433, accompagna, à l'âge de 22 ans, une ambassade envoyée par la république au pape Calixte III, pour le féliciter de son avénement au trône pontifical. Il fut lui-même ensuite chargé de plusieurs ambassades. En 1481, il fut nommé podestat de Ravenne. Dante y avait été enterré sans honneurs dans l'église de St.-François; Bernard Bembo lui fit élever, à ses frais, un beau mausolée en marbre, surmonté d'un buste du poëte. Il mourut vers la fin de mai 1519. On trouve une de ses lettres latines parmi celles de Sabellicus, liv. IX, et deux autres parmi celles du cardinal son fils, n^os^ 15 et 16 du liv. II.

BEMBO (Pierre), fils du précédent, et l'un des plus célèbres auteurs italiens, né le 20 mai 1470, étudia le grec à Messine sous Constantin Lascaris, fit ensuite son cours de philosophie à Padoue, et, résolu de se consacrer entièrement à la culture des lettres, prit l'habit ecclésiastique. Sse poésies commencèrent sa réputation et lui gagnèrent la faveur d'Alphonse d'Este et de son épouse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. En 1612, il suivit à Rome Julien de Médicis (frère du cardinal Jean, qui depuis fut pape sous le nom de Léon X), et Jules II lui donna la riche commanderie de Bologne. Léon X le nomma son secrétaire. Ce fut à cette époque qu'il fit connaissance de la belle Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Les fonctions laborieuses de sa charge, ses travaux littéraires, qu'il n'avait point interrompus, ayant affaibli sa santé, il était allé prendre les eaux à Padoue, lorsqu'il apprit la mort de Léon X (1521). Se trouvant déjà pourvu de trois riches abbayes, de deux commanderies et d'autres bénéfices simples, il résolut de renoncer aux affaires, et passa quelques années à Padoue, où il partageait sa vie entre la culture des lettres et le commerce de ses amis. En 1529, le sénat de Venise le chargea du soin d'écrire l'*histoire* de la république et le nomma bibliothécaire de St.-Marc. Dix ans après, Paul III le fit cardinal. Ce fut alors qu'il se fit ordonner prêtre. Il obtint ensuite le riche évêché de Bergame, et mourut à Rome, le 18 janvier 1547, âgé de 77 ans, avec la réputation de restaurateur du bon style dans les langues latine et italienne. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Venise en 1729, 4 vol. in-fol. Les principaux ouvrages dont elles se composent sont : *Rerum venetarum histor. lib. XII*; l'auteur la traduisit lui-même en italien; *le Prose divise in tre libri, nelle quali si ragiona della volgar lingua; gli Asolani; Lettere volgari; Epistolarum lib. XVI; Familiarium lib. VI; Carmina; le Rime.*

BEMBO (Jean), doge de Venise, succéda, au mois de novembre 1615, à Marc-Antoine Memmo, à une époque où la république de Venise était engagée dans des hostilités avec l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui avait pris sous sa protection les pirates uscoques et dalmates. C'est sous Jean Bembo que s'ourdit la conspiration du marquis de Bedmar. Bembo mourut avant qu'elle éclatât, au mois de mars 1618, âgé de 83 ans. On lui donna pour successeur Nicolas Donato, qui ne vécut que trois semaines, et auquel on substitua Antoine Priuli.

BEMBO (Dardi), noble vénitien, suivit d'abord avec honneur la carrière des emplois publics, joignit l'amour des lettres à l'esprit des affaires, et mourut en 1633, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Tutte le opere di*

Digitized by Google

Platone in lingua volgare tradotte, 1601, 5 vol. in-12, réimprimés à Venise, 1742; *Comento di Ierocle sopra i versi di Pitagora*, 1603, in-4°; *Trattato di Timeo da Locri*, 1607, in-12; *Discorsi di Teodoreto, vescovo di Cirene*, 1617, in-4°.

BÈME ou **BESME**, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était Charles DIANOWITZ, élevé par les Guise, eut la principale part au meurtre de Coligny, dont il jeta le corps par la fenêtre. Ayant été pris par les protestants de Saintonge, il était parvenu à leur échapper; mais Bertauville, gouverneur de la place, l'atteignit, et, dit d'Aubigné, « mit l'épée jusqu'aux gardes dans le ventre de son prisonnier. »

BÈME ou **BEHME**. *Voyez* **BOEHM**.

BEMETZRIEDER, né dans un village de l'Alsace, en 1743, embrassa d'abord l'état ecclésiastique et prit l'habit de l'ordre de St.-Benoit; le désir de l'indépendance et son goût pour les sciences et la musique le firent rentrer dans le monde. Il se rendit à Paris où Diderot, à qui il était adressé, lui procura un moment de vogue. Bemetzrieder quitta Paris, en 1782, pour aller à Londres, où il vivait encore en 1816, sans que la fortune lui fût devenue plus favorable. Il a publié, entre autres, *Leçons de clavecin et principes d'harmonie*, Paris, 1771; *Traité de musique*, 1776, etc. Il a laissé aussi des brochures sur des sujets de philosophie et de morale en anglais.

BEMMEL (Guillaume van), peintre, né le 10 juin, 1630 à Utrecht, mort à Nuremberg, le 10 novembre 1708, fut un bon paysagiste, et entendait fort bien la distribution de la lumière.

BEMMEL (Jean-George van), fils du précédent, né à Nuremberg, en 1669, mort en 1723, se distingua comme peintre de batailles.

BEMMEL (Charles-Sébastien), peintre, né à Bamberg en 1748, excella dans le paysage, les vues de mer, les incendies.

BEMMELEN (Abraham van), professeur à l'établissement de Renswoude, mourut à la Haye, directeur de la *Société économique des Pays-Bas* et membre de plusieurs sociétés savantes, le 16 août 1822, âgé de 59 ans. Il était versé dans les sciences physiques et mathématiques, et il a publié en hollandais: *Éléments de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°; *Introduction à l'architecture hydraulique*; *Leçons d'algèbre à l'usage des écoles latines*, 2 vol.; *Exposé des travaux de la société économique, pendant les 25 premières années de son existence.*

BEMPDE (Jourdan van den), poëte flamand, natif de Tournay, mort à Bruges, est auteur d'un poëme sur la Passion, *Den Bloedighe vrydach*, Louvain, 1670.

BENABEN (L.-G.-J.-Marie), né à Toulouse, le 12 février 1774, fit à 24 ans, comme commissaire des guerres, partie de l'expédition d'Égypte sous Bonaparte, revint dans sa ville natale, où il fut chef du bureau militaire à l'administration départementale. Cet emploi ayant été supprimé, Benaben entra dans la carrière de l'enseignement, professa les belles-lettres à Orléans, à Carcassonne, à Napoléonville, et les mathématiques à Angers. En 1815, obligé de quitter l'enseignement, il vint à Paris, prit part à la rédaction de divers journaux, publia des brochures politiques, et se dévoua au ministère Villèle qui le rétribua largement. Benaben, en butte aux attaques des journaux de l'opposition, auxquels il répondait parfois, mourut d'une attaque d'apoplexie à la fin de 1832. On a de lui une traduction des *Lettres de Phalaris*, Angers, 1803; *Éloge du général Dupuy, assassiné au Caire*, Toulouse, 1800; *l'Éducation publique doit-elle être confiée au clergé*, Paris, 1817; *Procès de l'oligarchie contre la monarchie*, 1817; *Le fond de la question*, 1818; *Sur la loi de recrutement*, 1818; *Le Modérateur*, 7 cahiers, 1818-1819; *Résumé des travaux de la chambre sur l'indemnité des émigrés*, 1815. Benaben avait composé, en 1811, une pièce de vers *sur la naissance du roi de Rome*, et en 1804, *six satires Toulousaines*, contre Baour Lormian.

BENADAD, roi de Syrie, appelé Adad par l'écrivain Josèphe, était fils d'Æsion, et secourut Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, 948 ans avant J. C.

BENADAD, fils et success. du précéd., fut défait plusieurs fois par Achab, roi d'Israël, continua la guerre contre Joram, son successeur, vint assiéger Samarie, et tomba malade à Damas, où il fut étouffé par Hazaël, l'un de ses principaux officiers, qui s'empara du trône.

BENADAD roi de Syrie, succéda à Hazaël, son père, l'an 368 avant J. C., et fut vaincu trois fois par Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël.

BENAÏ, poëte persan, né à Hérat, obligé de quitter sa patrie pour éviter la colère de l'émir Ali-Chyr, qu'il avait offensé par des vers, passa dans le Mawaralnahr (Transoxane), trouva un asile auprès d'Ali-Mirza, et fut le favori de Mohammed-Kan, qui s'empara du Mawaralnahr. Il périt en 918 de l'hégire (1512-1513 de J. C.), lors de la conquête de Schah-Ismaël, qui ordonna à son vizir de faire main-basse sur tous ses ennemis. Benaï est auteur du poëme *Behram et Behrouz*, d'un recueil de *Ghazels* ou chansons, et de la traduction en vers persans du poëme *Medjma-Algharyb*.

BENALCAZAR (Sébastien), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1533, en fut nommé gouverneur, et resta fidèle au parti du roi. Il passa ensuite au gouvernement de Popayan, dans lequel, après avoir eu à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzale Pizarre, qui le fit prisonnier, il fut confirmé par Charles-Quint, et mourut vers 1550, avec la réputation d'un de plus braves conquérants espagnols.

BEN-AL-OUARDY. *Voyez* **IBN-AL-OUARDY**.

BENAMATI (Guidobalde), poëte italien du 17e siècle, membre de plusieurs académies, fut attaché aux princes Farnèse et aux ducs d'Urbin, et mourut à Gubbio, sa patrie, en 1653. On a de lui: des *Pastorales*, plusieurs recueils de *poésies*, et deux poëmes héroïques, *la Vittoria navale*, Bolog., *il Trivisano*, Venise, 1630, in-12.

BENANA, poëte arabe, mort à Bagdad, en 400 de l'hégire, auteur d'un recueil de poésies estimées.

BENARD (dom Laurent), savant bénédictin, né à Nevers, mis jeune encore à la tête du collége de Cluny, à Paris, porta la réforme dans les monastères de son ordre, et fut le créateur des bénédictins de Saint-Maur, dont il fut nommé le procureur général. Il mourut le 21 avril 1620, dans un âge avancé. On lui doit: *De l'Esprit des ordres religieux*, Paris, 1616; *Parénèses ou exhortations sur la règle de St.-Benoît*, Paris, 1616, 1618, 1619, 3 vol; *La police régulière*.

BEN ASCHER et **BEN NEPHTALI**, savants rabbins de Tibériade, inventèrent les points-voyelles dans la langue hébraïque.

BENASCHI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Turin en 1636, mort à Naples en 1690, a gravé à l'eau-forte des estampes très-estimées.

BENASECH (Pierre-Paul), graveur anglais, né vers 1744, a gravé des marines et des paysages d'après Vernet, Lucatelli, Dietricht, etc.

BENAT (François-Gérard), littérateur, né à Marseille, a publié des fragments choisis d'éloquence, 1755, 2 vol. in-12, réimprimé sous ce titre : l'*Art oratoire en exemples ou Choix de morceaux d'éloquence*, etc., 1760, 4 vol. in-12.

BENAU (Joseph), né à Gand, cultiva la poésie avec succès, et fut l'un des fondateurs d'une société instituée pour encourager l'étude de la langue française. Il est mort à 32 ans. On a de lui des chansons et autres pièces fugitives, et un bon Dictionnaire français-flamand et flamand-français.

BENAVIDÈS (Vincent de), peintre, né à Oran en Afrique, réussissait dans les sujets de perspective et d'architecture ; il peignit à fresque une *chapelle* de l'église de la Victoire à Madrid, et divers palais de cette ville. Il mourut en 1706.

BENAVIDÈS (Marc), en latin BONAVIDIUS, connu encore sous le nom de MANTOVA, ou de *Marco Mantuano*, naquit à Padoue le 25 novembre 1489 ; nommé en 1515 professeur des Institutes à l'Académie de Padoue, il refusa les offres de l'Académie de Bologne et du pape Paul III, fut en 1545 créé comte palatin par Charles-Quint, et mourut le 2 avril 1582 à 92 ans. Il consacra la plus grande partie de sa fortune à favoriser les savants et les artistes. On a de lui : *Dialogus de concilio*, Venise, 1541 ; *Epitome virium illustrium, qui vel scripserunt vel jurisprudentiam docuerunt in scolis*, Padoue, 1553 ; *Polymathiæ libri XII*, Venise, 1558 ; *Operetta nuova de l'Eremita*, Venise, 1521 ; *Annotazioni sopra le rime di Petrarcha*, Padoue, 1566 ; *Epistolæ familiares*, 1578, etc.

BENBOW (Jean), amiral anglais, né vers 1650, d'une ancienne famille du Shropshire, fut, en 1686, promu par Jacques II au commandement d'un vaisseau de la marine royale. Sous Guillaume III, il fut employé dans la Manche pour inquiéter le commerce français, prit part au bombardement de Saint-Malo en 1693, fut ensuite chargé de bloquer Jean Bart dans Dunkerque, partit pour les Indes occidentales en 1698 comme contre-amiral, fut à son retour nommé vice-amiral de l'escadre bleue, et vint croiser devant Dunkerque d'où l'on craignait qu'il ne sortît une armée d'invasion. Parti pour les Indes orientales, Benbow arrivé à la Barbade en 1701, rencontra l'escadre française commandée par Ducasse. Un engagement eut lieu qui dura cinq jours. Vers la fin Benbow eut la jambe cassée et la plupart de ses capitaines l'ayant abandonné, il fut forcé de se retirer malgré la supériorité de sa flotte. Arrivé à la Jamaïque, Benbow fit juger ses officiers dont deux furent condamnés et fusillés à leur retour en Angleterre. Ayant subi l'amputation, il languit et mourut le 4 novembre 1702.

BENBOW (Jean), fils du précédent, était contremaître sur un vaisseau de la compagnie orientale des Indes, qui, en revenant du Bengale en 1701, échoua sur la côte de Madagascar. L'équipage fut fait prisonnier et conduit dans l'intérieur des terres, où se trouvaient déjà d'autres marins anglais. Les Européens se rendirent maîtres du roi et de son fils, les échangèrent pour six fusils sur les instances des noirs qui leur demandèrent ensuite leurs armes en promettant de ne pas les inquiéter. Benbow et quelques autres refusèrent et marchèrent tout armés vers le fort Dauphin, d'où un capitaine hollandais ramena Benbow en Angleterre. Ses compagnons y retournèrent aussi, mais ceux qui s'étaient fiés à la parole des sauvages furent massacrés à l'exception d'un mousse, Robert Drury. Benbow avait composé une *Description* de la partie méridionale de Madagascar, brûlée par accident en 1714. Le mousse Robert Drury a suppléé cette perte en fournissant des matériaux pour un vol. in-8° que l'on cite comme fort intéressant.

BENCE (Jean), oratorien, mort à Lyon en 1642, a publié des *Commentaires sur le Nouv. Testam.*, Lyon, 1699.

BEN-CHAIM (Abraham), célèbre rabbin, auteur d'une *Bible* imprimée en 1488, à Sancino, et qui passe pour être la première édition complète du texte hébreu. Elle est en beaux caractères carrés, avec des points et des accents. On n'en connaît que 4 exemplaires dont 2 à Rome, dans les bibliothèques Barberini et Ste.-Prudentienne, un 3° dans celle du grand-duc de Toscane, et le quatrième chez le margrave de Dourlach. Ben-Chaim a composé d'autres ouvrages.

BENCI (François), jésuite italien, né à Acquapendente en 1542, mort à Rome le 6 mai 1594. Orateur et bon poëte latin, il a donné : *Annuar. litter. de rebus soc.* de 1586 à 1591, Rome, 1589-1593, in-8° ; *Carminum lib. IV*, et *Orationes viginti duæ*, 1590, in-8°.

BENCINI (Pierre-Paul), compositeur de musique d'église, maître de la chapelle Sixtine à Rome depuis le 1er mars 1743 jusqu'au 6 juillet 1755, époque de sa mort, a laissé manuscrit : 2 *Te Deum* à 4 voix, l'hymne de la Nativité, des psaumes et motets, etc.

BENCIUS ou de **BENCIIS** (Hugues), médecin, connu sous le nom de *Hugues de Sienne*, mort à Rome en 1438, est auteur d'un *Commentaire* latin sur Hippocrate et Galien, Venise, 1498 et 1523, in-fol. ; de *Conseils pour toutes les maladies*, en latin, ib., 1518, in-fol.

BENCIUS (François), fils du précédent, professa la médecine à Padoue avec distinction, et mourut en 1487.

BENCIVENNI (Joseph), mort à Florence le 31 juillet 1808, à 77 ans, était directeur de la galerie de cette ville, dont il donna la *description*. On lui doit aussi la *Vie de Dante*, ouvrage estimé ; des *Dialogues des morts* ; *Éloges des hommes illustres de Toscane*.

BENDA (François), violoniste célèbre, maître des concerts du roi de Prusse Frédéric II, né à Althenatka en Bohême le 25 novembre 1709. A l'âge de 7 ans il commença l'étude de la musique, entra comme sopraniste à l'église de Saint-Nicolas de Prague, puis à la chapelle du roi de Saxe à Dresde, où il passa 18 mois. Il lui prit la fantaisie de retourner à Prague, mais on lui refusa un congé ; il s'enfuit alors, mais fut arrêté en route et ramené à Dresde ; la fatigue, le froid, peut-être la crainte, lui firent perdre subitement sa belle voix, et on ne mit plus d'obstacle à son départ. De retour à

Digitized by Google

Prague il recouvra sa voix qui devint un contr'alto, fut admis au séminaire des jésuites en 1723, et s'adonna à la composition; son premier essai fut un *Salve regina*. Il s'engagea dans une troupe de musiciens ambulants où il trouva un juif aveugle, nommé *Lœbel*, violoniste habile, qui devint son maître et son modèle. Benda revint à Prague, prit des leçons de Koniesek, passa au service du comte d'Uhlefeld, du feld-maréchal de Montecuculli et du baron Andler qui l'emmena en Transylvanie. Benda se rendit ensuite à Vienne où il entendit Franciscello dont il reçut des conseils, partit pour la Pologne et revint chercher de l'emploi à Dresde où Quanz l'engagea en 1732 au service du prince royal de Prusse. Il succéda 40 ans après à Graun l'aîné comme maître de concerts, et mourut à Potsdam le 7 mars 1786. Benda était parvenu à un degré de perfection inconnu jusque-là aux violonistes de l'Allemagne. Il a composé près de 100 solos pour le violon, des concertos, des symphonies. Il n'a été publié que 11 solos pour violon, 1 solo pour flûte, des *études* ou caprices et des *exercices progressifs*.

BENDA (Jean), frère du précédent, musicien de la chambre du roi de Prusse, né à Altbenatka vers 1714, mort en 1752, a laissé manuscrits 3 *concertos* de violon.

BENDA (Joseph), frère des précédents, né à Altbenatka en 1724, succéda à François dans son emploi de maître des concerts, et est mort en 1804 à Berlin. Il a beaucoup écrit, mais aucune de ses compositions n'a été gravée.

BENDA (George), frère des précédents, naquit à Jung-Bunslau en 1722; admis à la chapelle du roi de Prusse comme 2e violon, il devint en 1748 maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha et y composa un grand nombre de *Messes*, de *Passions* et d'*Hymnes* qui lui acquirent une grande réputation. Dans un voyage en Italie en 1764, Benda devint partisan de la musique italienne et, à son retour, publia en 1766, *Ciro riconosciuto* et *il Buon marito;* vinrent ensuite *la Foire de village, Walder, Ariane à Naxos, Médée*, le *Bûcheron, Pygmalion* de Rousseau; *Roméo et Juliette; la Loi tartare; Lucas et Barbe* et *l'Enfant trouvé*. Benda était allé à Paris en 1781 pour diriger la mise en scène d'*Ariane à Naxos* qui ne réussit pas. Il se retira à Georgenthal près de Gotha, puis à Ordruff, puis à Ronnebourg et enfin à Kaestritz où il mourut le 6 novembre 1795. A Kaestritz il avait composé une sorte d'élégie en musique sous le nom de *Plaintes de Benda*, ce fut son dernier ouvrage. « La moindre fleur, disait-il, me fait plus de plaisir que toutes les musiques du monde. » Outre les opéras cités, Benda a écrit beaucoup de musique de clavecin.

BENDA (Frédéric-Guillaume-Henri), fils aîné de François, né à Potsdam le 15 juillet 1745, se distingua comme claveciniste et compositeur. Il a écrit: *Orphée*, opéra, 1789; le *Disciple au tombeau*, oratorio, 1792, des trios, des concertos, des sonates pour violon, clavecin, flûte, etc.

BENDA (Charles-Herman-Ulric), frère du précédent, né à Potsdam le 2 mai 1748, excellent violoniste, a écrit quelques solos pour son instrument.

BENDA (Frédéric-Louis), fils de George, né à Gotha en 1746, fut en 1778 chef d'orchestre du petit théâtre de Seyler, puis directeur à Hambourg, voyagea à Berlin et à Vienne, passa à Kœnigsberg comme directeur des concerts et mourut le 27 mars 1792. On a de lui le *Barbier de Séville*, 1782; 3 concertos de violon, 1779, Leipzig; *Cantate sur la mort du duc de Mecklembourg*, 1785; le *Pater Noster*, 1785; *la Mort*, cantate, 1788; la *Religion*, id., 1790; le *Ballet des Fous*, 1787, *les Fiançailles*, opérette, 1790; *Louise*, id., 1791, *Mariechen*, id., 1792.

BENDA (Ernest-Frédéric), fils de Joseph, né à Berlin en 1747, dirigeait en 1770, avec Bachmann, le concert des amateurs de Berlin qu'il avait fondé. Il mourut le 31 mars 1778. Il a fait imprimer un menuet pour le piano avec variations, Leipzig, 1769.

BENDA (Félix), né à Skalska en Bohême, vers le commencement du 18e siècle, mort en 1768, est compté parmi les plus grands organistes de l'Allemagne. Il a laissé manuscrits beaucoup d'oratorios, de messes, de litanies, mais rien n'en a été imprimé.

BENDA (Jean-Guillaume-Amédée-Othon), fils d'Ernest, né à Berlin le 30 octobre 1775, fut élevé par son oncle Reinbeck, archidiacre de Berlin; en 1797, envoyé avec le titre d'auditeur à Pétrikau, il passa à Kalish comme référendaire et fut ensuite nommé conseiller criminel. En 1806, il résigna ses fonctions, et se retira à Landshut où il entra de bonne heure dans le Tugendbund, fut choisi en 1809 comme bourgmestre de Landshut, déploya une grande activité contre les partisans des Français, traversa ainsi la crise de 1813, passa ensuite à Oppeln comme conseiller du gouvernement et mourut le 28 mars 1832. On a de lui: *les Erreurs de l'amour et les bizarreries de la fortune*, 1806; *Des impôts sur l'industrie en Prusse*, Breslau, 1815; *De la police à l'égard des étrangers et des voyageurs*, 1816; *Contes romantiques*, 1817; *Agrippa*, tragédie inédite; une traduction de *Shakspeare*, 1825, 19 vol.; la traduction des œuvres poétiques de Walter Scott, et de plusieurs morceaux de Byron.

BEN-DAVID (Abraham), savant rabbin du 12e siècle, donna dans l'école juive de Beaucaire des leçons sur la loi et le Talmud, qui attirèrent une grande foule de disciples dans cette ville. Il entretenait à ses frais les étudiants qui n'avaient pas de fortune. Ses commentaires sur les textes sacrés ne nous sont point parvenus.

BEN-DAVID (D. Lazare), né à Berlin le 18 octobre 1762, gagna d'abord sa vie en exerçant le métier de graveur sur verre, se rendit ensuite à Gœttingue où il se livra à l'étude des mathématiques, puis à Halle où il reçut le diplôme de docteur en philosophie. Il entreprit avec Éberhard un travail sur des matières philosophiques, s'adonna à l'étude du système de Kant, et ouvrit à Vienne un cours de philosophie qui obtint un succès prodigieux. L'envie des professeurs de l'université lui suscita des persécutions, et Ben-David, obligé d'abandonner la salle où il faisait ses cours, revint dans sa ville natale où il mourut le 28 mars 1832. Il s'occupait d'antiquités hébraïques et travaillait dans les recueils périodiques de l'Allemagne et de l'étranger, et surtout à la *Revue mensuelle* (*Deutsche Monatschrift*). Il occupa la place de calculateur à la caisse royale des veuves, et fut directeur de l'école israélite libre de Berlin. On a de lui: *Sur les lignes parallèles*, 1786; *Sur l'amélioration morale des juifs*, traduit du français, 1789; *Essai d'une analyse logique de l'infini mathématique*, 1789; *Un mot sur les traits caractéristiques des juifs*,

Digitized by Google

1792; *Essai sur le plaisir*, Vienne, 1792, 2 vol.; *Lectures publiques sur la critique de la raison pure, sur la critique du jugement*, etc.; *Sur la religion des Hébreux avant Moïse*, 1811; *Calcul et histoire du calendrier des juifs*, 1817.

BENDELER (Jean-Philippe), chantre au collége de Quedlinbourg, né à Riethnordhausen, près d'Erfurt, vers 1660, et mort vers 1712. On a de lui: *Melopée pratique*, etc., Nuremberg, 1686; *Organopœia*, etc., 1690; *Directorium musicum*, 1706; *Collegium musicum de compositione*, manuscrit.

BENDELER (Salomon), fils du précédent, habile chanteur et musicien, né à Quedlinbourg en 1683, fit un voyage en Angleterre, fut attaché à l'Opéra de Hambourg, de Leipzig et de Brunswick, et mourut en 1724. Il avait une voix de basse-contre d'une force extraordinaire. On raconte que, dans un voyage à Dantzig, il toucha l'orgue de l'église principale et, après avoir préludé, déploya tout à coup la force de sa voix étonnante. La femme d'un des principaux sénateurs, épouvantée de ces accents formidables, accoucha dans l'église, et son mari, tourmenté de la goutte, fut si transporté de joie en apprenant la naissance d'un fils, qu'il se trouva guéri sur-le-champ. Cette aventure fit connaître Bendeler et lui procura accès dans toutes les sociétés.

BENDER (Blaise-Colombau), général autrichien, né dans le Brisgau en 1713, s'éleva successivement par son mérite aux grades de major, colonel et général major, lieutenant général, gouverneur du château de Luxembourg et feld-maréchal. Chargé du commandement en chef de l'armée des Pays-Bas en 1789, il ne put, à raison de son grand âge, prendre aucune part aux victoires remportées sur les insurgés. Toutefois il reçut en 1790 le grand-cordon de Marie-Thérèse. Bloqué en 1794 par les Français dans Luxembourg, il fut obligé de capituler, se rendit à Vienne, fut nommé au gouvernement de la Bohême, et mourut à Prague en 1798, à 85 ans.

BENDINELLI (Auguste), chanoine régulier de Latran, né à Lucques vers 1550. On a de lui: *Cantiones sacræ*, imprimées à Venise, 1585, à Francfort, 1604.

BENDISH (Brigitte), petite-fille d'Olivier Cromwell, et fille du général Ireton, ressemblait autant à son grand-père par le caractère que par la figure. Accoutumée aux travaux les plus durs, passant la plus grande partie de la journée parmi des ouvriers, dont le plus misérable était mieux vêtu qu'elle, après avoir bu et mangé presque toujours avec excès des aliments les plus grossiers, elle dormait quelques heures, se levait, se parait de ses plus riches vêtements, et, vers le soir, se rendait dans sa voiture à Yarmouth, pour y briller dans la société la plus choisie, rendre des visites, s'occuper d'actes de charité et de générosité, et expédier les affaires les plus importantes.

BENDLOWES (Édouard), poëte anglais, mort en 1676, a publié *Théophile ou le sacrifice de l'amour*, Londres, 1652, in-fol; *Sphynx theologica*, Cambridge, 1626, in-8°.

BENDUSI (François), compositeur, né à Vienne vers la fin du 16e siècle, a publié *Opera nova de balli a quattro*, etc., Milan, 1609.

BENECKEN (Frédéric-Burchardt), né vers 1760, prédicateur à Ronneberg, mort en 1818, a publié un recueil d'*airs* et de six *menuets* pour piano, Hanovre, 1787; *Airs et morceaux de différents caractères*, ib., 1799, des chants avec accompagnement de piano.

BENEDETTE (Jean-Benoit CASTIGLIONE), dit en italie *Il Grechetto*, peintre, né à Gênes, en 1616, dessinait à la plume sur la marge de ses livres d'école des arbres, des animaux, etc. Son père le fit étudier chez Paggi; il passa ensuite dans l'atelier de J. A. de Ferrari, et reçut des leçons de Vandyck qui voyageait en Italie. Il alla successivement à Florence, à Rome, à Naples, à Bologne et à Venise. Sur la fin de sa vie il se rendit à Mantoue, où il s'attacha au duc Charles Ier, et mourut de la goutte en 1670. *Le Bénédette* peignait le portrait avec goût, il gravait aussi à l'eau-forte dans le genre de Rembrandt. — Il a laissé deux élèves qui lui firent quelque honneur. *Salvatore*, son frère, et *François*, son fils.

BENEDETTI (Zacharie), chartreux, né dans le 15e siècle à Vicence, et mort après 1508 dans la maison de son ordre à St.-Andrea, près de Venise, a composé en vers latins la *Vie de St. Bruno*, imprimée dans les différentes éditions des *OEuvres* du saint fondateur.

BENEDETTI ou **BENEDICTI** (Alexandre), célèbre médecin, né à Legnano, pratiqua son art dans la Grèce, professa depuis à Padoue, et s'établit vers 1590 à Venise, fut employé avec un traitement honorable dans l'armée contre Charles VIII, se fit remarquer à la bataille de Taro, ainsi qu'au siége de Navarre, et mourut à Venise après 1511. Ses ouvrages de médecine, etc., ont été réunis, Venise, 1535, in-fol., Bâle, 1539, in-4°; ibid., 1549 et 1572, in-fol. On lui doit encore: *Diario de bello Carolino in Italiá gesto per Carolum VIII contra Venetos, ann.* 1495, Venise, 1496, in-4°, très-rare. Il donna une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline avec une préface, 1507, in-fol.

BENEDETTI (J. B.) célèbre mathématicien, né en 1530 à Venise, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 23 ans il avait résolu les *problèmes* d'*Euclide*. Il fut attaché dans la suite à la cour de Savoie, comme philosophe, astrologue et surintendant de la musique. Il mourut en 1590, laissant plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est un traité *De gnomonum umbrarumque solarium usu*, Turin, 1574, in-fol. De Thou le regardait comme le restaurateur de la gnomonique.

BENEDETTI (Pierre de), poëte génois, habita quelque temps à Anvers, où il publia une tragédie pastorale, *Il magico legato*, 1607, et concourut à la traduction italienne des *Odes* d'Horace qui fait partie des *Emblemat. Horatian.* d'Otto Venius.

BENEDETTI (Jules-César), médecin d'Aquila, pratiqua à Rome. Il a publié *de Pepasmo, seu de coctione*, Aquila, 1636, in-8°; *De Loco in pleuritide*, Rome, 1644, 1695, in-8°; *Epist. medicin.*, ib., 1649; *Consultat. medicin.*, Venise, 1650, in-4°.

BENEDETTI (Antoine), jésuite, né le 9 mars 1715 à Fermo, professa plusieurs années la rhétorique à Rome, revint, après la suppression de la société, dans sa patrie, et y mourut en 1788. Outre une édition de l'*Aulularia* de Plaute, ont lui doit: *Numismata græca non antè vulgata*, Rome, 1777.

BENEDETTO. *Voy.* **MARCELLO**.

Digitized by Google

BENEDETTI (François), poëte dramatique, né à Cortone, vers 1792, mort en 1821, laissant en portefeuille 11 tragédies en partie terminées, et parmi lesquelles on cite : *La Congiura di Milano*, *la Gismonda*, *les Eleusini*, et *Nicola di Rienzo*. De 1815 à 1818, il avait fait représenter *Telegono* et *Druso*, tragédies dans le genre d'Alfieri. Il a laissé en outre des Vies de Rienzi, de P. Strozzi, de Pierre et de Nicolas Capponi et de Jean de Procida.

BENEDETTO DA ROVEZZANO, né à Rovezzano, aux environs de Florence, existait en 1500; il concourut, avec le Sansovino et Baccio Bandinelli, aux ouvrages de sculpture de la cathédrale de Florence, et fut chargé de la statue en marbre de St. Jean. En 1515, il entreprit un superbe monument composé de statues et de bas-reliefs, que les religieux de Vall'ombrosa érigeaient à la mémoire de saint Jean Gualbert, leur fondateur. Benedetto fut appelé au service du roi d'Angleterre Henri VIII, et exécuta dans ce pays beaucoup de sculptures en marbre et en bronze, et particulièrement le tombeau du roi : il fut richement récompensé. Étant ensuite revenu dans sa patrie, il devint aveugle et mourut vers l'an 1550.

BENEDETTO ou de **BENEDICTIS** (Jacques). *Voyez* **JACOPONE**.

BENEDICT ou **BENOIT**, dit l'*Appenzélien*, né à Appenzell en Suisse, fut un des plus grands compositeurs du commencement du 16e siècle. On a de lui : *Monodia in Josquinum a Prato*, etc., déploration à 4 parties sur la mort de Josquin des Prés, excellent morceau. On trouve des motets de Benedict dans le *Concentus quatuor, quinque, sex et octo vocum* de Salbinger, Augsbourg, 1545, et dans *liber primus ecclesiasticorum Cantionum*, etc., Anvers, 1553.

BENEDICTIS (Jean-Baptiste de), jésuite célèbre dans les écoles de philosophie péripatéticienne, au 17e siècle, naquit à Ostuni, petite ville de la province de Lecce, terre d'Otrante, le 20 janvier 1622. Entré dans la compagnie en 1659, le jour anniversaire de sa naissance, il fit profession en 1677. Il enseigna la philosophie et la théologie, d'abord à Lupia, et ensuite à Naples. Des querelles très-vives avec les cartésiens l'obligèrent à quitter Naples. Il fit quelque séjour en Sicile, et se rendit ensuite à Rome en 1703. Il mourut subitement, en observant une éclipse, le 15 mai 1706. On lui doit : *Analecta poetica colleg. soc. Jesu*, Naples, 1686-1689, in-12; *Philosophia peripatetica*, Naples, 1687-92; *Lettere apologetiche in difesa della teologia scolastica e della filosofia peripatetica*, Naples, 1694, in-12; une traduction italienne des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres provinciales*, et du *Monde* de Descartes.

BENEDICTUS (Jean), médecin allemand, pratiqua sa profession en Italie et en Pologne. On a de lui un ouvrage sur une épidémie de suette qui affligea l'Allemagne en 1530 : *Libellus de causis et curat. pestilentiæ*, Cracovie, 1552, in-8°.

BENEDICTUS ou **BENOIT DE SAINT-JOSEPH**, carme déchaussé, dont le nom de famille était BUNS, compositeur de musique d'église, connu en France sous le nom du *Grand Carme*, naquit à Nimègue en 1642, et mourut, en 1716, organiste et sous-prieur du couvent de Boxmeer, près de Bois-le-Duc. On cite de lui : *Des Messes*, litanies et motets à 4, 5 et 6 voix, accompagnement de violon et d'orgue, Anvers, 1666; *Encomia sacra musica*, Utrecht, 1684; *Orpheus Elianus*, sonates pour violons, basse de viole et basse continue, Amsterdam. Benoît de St.-Joseph a composé le chant de l'office divin pour diverses provinces de l'ordre des carmes, et a fait imprimer *Processionale novum*, Anvers, 1711.

BENEFIAL (Marc), peintre, né à Rome en 1684, a peint un grand nombre de tableaux pour les églises d'Italie. On cite ceux qu'il fit pour le dôme de Viterbe, et un *Martyre de St. Saturnin* qui passe pour son chef-d'œuvre. Il mourut en 1764.

BENELLI (Antoine PEREGRINO), né le 5 septembre 1771, à Forli, dans la Romagne, débuta comme ténor, en 1790, au théâtre de Saint-Charles, à Naples, et obtint du succès. En 1798, il fut appelé à Londres; fut attaché, en 1801, au théâtre de Dresde, jusqu'en 1822, époque où il perdit la voix, demanda sa retraite et obtint une pension. Pendant qu'il était au théâtre, Benelli s'était fait connaître comme un compositeur habile, surtout en musique d'église, et il s'était fait beaucoup d'honneur par une excellente méthode de chant et des solféges publiés lors de son séjour à Dresde. Il travaillait aussi à la *Gazette musicale* de Leipzig. Après sa retraite, il obtint de Spontini la place de professeur de chant à l'Opéra de Berlin. Dans la Gazette musicale Benelli publia une critique de l'opéra d'*Olympie* de Spontini. Celui-ci fit réimprimer en regard de cette diatribe une analyse louangeuse du même opéra faite jadis par Benelli lui-même. Benelli garda le silence, mais il reçut sa démission de professeur de chant, quitta Berlin et alla mourir à Bœrnichen, dans les montagnes du Hartz, le 6 août 1830. Benelli a laissé en Allemagne un souvenir favorable comme chanteur, comme professeur, comme critique et comme compositeur. On a de lui : *Sonate* pour piano à 4 mains, *Rondo* pour piano seul, *Pater noster*, à 5 voix sans accompagnement, *Salve regina*, *Stabat mater*, à 4 voix et orchestre; *Il giorno Natalizio*, cantate; des nocturnes, des scènes, airs et cavatines, une méthode de chant en allemand, Dresde, 1819, etc.

BENETON DE MORANGE DE PEYRINS (Étienne-Claude), mort à Paris en 1752, après avoir été gendarme de la garde du roi, a laissé : *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre*, 1735, in-12; *Commentaires sur les enseignes de guerre*, 1742, in-8°; *Traité des marques nationales*, 1739, in-12; *Histoire de la guerre*, 1741, in-12; *Éloge historique de la chasse*, 1735, in-12.

BENETTI (Jean-Dominique), médecin, né à Ferrare le 3 février 1658, reçu docteur en 1680, d'abord professeur à l'université de Ferrare, et médecin de l'hôpital de cette ville, puis médecin du duc de Mantoue, mort en 1732, ne mérite le souvenir de la postérité que pour un ouvrage de médecine canonique, c'est-à-dire où sont rapportés tous les préceptes médicaux qui peuvent être appliqués aux cérémonies du culte : *Corpus medico-morale, etc.*, Mantoue, 1718, in-4°.

BENETTI (Jean), littérateur italien, né à Ferrare, en 1802, se consacra à la profession d'avocat à Naples, et cultivait la littérature avec succès, lorsque la mort vint le saisir, le 23 janvier 1825, à peine âgé de 23 ans. Il

Digitized by Google

avait traduit quelques jours avant sa mort le *Super flumina Babylonis*. On a imprimé de Benetti un choix de poésies.

BÉNÉVENT (Jérôme de), conseiller du roi, et trésorier de France, en la généralité de Berri, a traduit du latin de Claudien, en vers héroïques, la pièce intitulée *le Phénix*. On a encore de cet auteur : *Plaintes funèbres sur le décès de François de Bénévent, son père; Discours des faits héroïques de Henri le Grand*, Paris, 1611, in-8°; *Discours sur la Mort de Mme de Lionne Isabeau de Servient*, Paris, 1612, in-4°; *Oraison funèbre de François, cardinal de Joyeuse, et de Pierre, cardinal de Gondy*.

BENEVOLI (Horace), fils naturel du duc Albert de Lorraine et célèbre compositeur et contrapuntiste du 17e siècle, né à Rome en 1602, eut pour maître de composition Vincent Ugolini, fut maître de chapelle à Saint-Louis des Français, fut appelé au service de l'archiduc d'Autriche, revint à Rome reprendre ses fonctions, passa en 1646, à Ste.-Marie-Majeure, puis au Vatican, et mourut le 17 juin 1672. Il a laissé beaucoup de messes à 12, 16 et 24 voix, des psaumes, des motets et offertoires. Benevoli est le premier musicien qui ait fait le tour de force d'écrire une messe à 48 *voix réelles* en 12 chœurs. Cette messe a été chantée à Rome par 150 professeurs, le 4 août 1650.

BENEVOLI (Antoine), chirurgien célèbre, né dans le duché de Spolette en 1685, exerça dans l'hôpital Ste.-Marie de Florence, s'acquit une grande réputation par son habileté dans le traitement des maux d'yeux et des hernies, et mourut le 17 mai 1756. Il a publié : *Lettera sopra la cataratta glycomatosa*, Florence 1722, in-8°, et plusieurs autres *Dissertations* sur son art, de 1724 à 1747, toutes très-estimées des praticiens.

BENEZECH (Pierre), né à Montpellier en 1745, ministre de l'intérieur sous le Directoire en 1795, s'était fait la réputation d'un administrateur habile autant qu'intègre. Compromis par les éloges indiscrets des royalistes, il fut remplacé quelques jours avant le 18 fructidor par François de Neufchâteau. Nommé conseiller d'État après le 18 brumaire, il fut en 1802 désigné pour accompagner Leclerc à St.-Domingue, avec le titre de préfet colonial, et mourut dans cette expédition.

BENEZET (St.), berger du Vivarais, se crut inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, et conduisit en partie cette utile entreprise, commencée en 1177, et qui ne fut achevée qu'en 1188. Il est regardé comme le fondateur d'une congrégation d'ouvriers qui construisirent la plupart des ponts sur le Rhône, ce qui les fit nommer frères *pontifes*. Le pont du St.-Esprit est un monument de leurs travaux. Benezet, mort en 1184, est honoré par l'Église le 14 avril.

BENEZET (Antoine), l'un des premiers défenseurs de la liberté des nègres, naquit en 1713, à Saint-Quentin en Picardie, d'une famille protestante, suivit ses parents à Londres en 1715, puis en 1731 en Philadelphie, où il adopta les principes des quakers, et se dévoua à l'affranchissement des noirs. Il publia à ce sujet : *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies*, 1767; et *relation historique de la Guinée*, avec une recherche sur l'origine et les progrès de la *Traite des Nègres*, etc., 1762, réimprimé à Londres, 1788, 4e édit. Ses talents, son activité, sa bienfaisance lui procurèrent une grande popularité. Lorsque, vers 1756, des familles françaises furent, sur des soupçons politiques, transportées de l'Acadie dans la Pensylvanie, Benezet vola au secours de ses compatriotes, et provoqua en leur faveur une contribution volontaire. On lui doit l'établissement d'une école à Philadelphie pour l'instruction des noirs. Il y sacrifia sa fortune et sa santé, et mourut en 1784.

BENGEL (Jean-Albert), théologien luthérien, naquit en 1687 à Winneden dans le Wurtemberg, d'un père ecclésiastique. Il fit ses études à Stuttgard et à Tubingen, fut ensuite pasteur et professeur à Denkendorf. La langue grecque était un des principaux objets de son enseignement, et il s'occupa surtout des Pères de l'Église et du *Nouveau Testament*. En 1751, la faculté de théologie de Tubingen lui conféra le titre de docteur. Il mourut à la fin de l'année 1752. Bengel est le premier théologien luthérien qui ait traité en totalité la critique des écrits du Nouveau Testament avec la sagacité, la patience et la sagesse de jugement que requiert un pareil travail. La partie qui consiste à rectifier le texte est surtout celle où s'il est montré supérieur. On a de lui : *Novum Testamentum græcum*, Tubingen, 1734, in-4°, réimprimé en 1790, in-8°, par les soins d'Ernest Bengel, fils de Jean-Albert; *Harmonie exacte des quatre Évangélistes*, etc., Tubingen, 1736, 1747, 1766, in-8°; *Explication des révélations de St. Jean, ou plutôt de J. C.*, etc., Stuttgardt 1740, 1746, in-8°; *Ordo temporum à principio per periodos œconomiæ divinæ*, etc., Stuttgard, 1753; *Cyclus, sive de anno magno solis*, etc., *ad incrementum doctrinæ propheticæ*, Ulm, 1745, in-8°.

BENGER (Élisabeth OGILVY), née à Wells, Somerset, en 1778, morte le 9 janvier 1827; entra à 12 ans dans une école de garçons, où on lui enseigna le latin; trois ans après elle fit paraître un petit poëme qui n'était pas sans mérite. En 1802, elle vint à Londres avec sa mère et se trouva en relation avec mistress Hamilton, Campbell, le médecin Aikin, et sa sœur mistress Barbauld. Élisabeth travailla pour le théâtre, écrivit quelques romans et un poëme sur l'abolition de la traite des noirs. On lui doit : *le Cœur et l'imagination*, 1813, 2 vol.; *Mémoires sur mistress Hamilton*, 1818, 2 vol.; *Mémoires sur Tobin*, 1820; des Mémoires sur *Anne Boleyn*, sur *Marie d'Écosse*, sur *la reine de Bohême*; elle en avait commencé sur Henri IV, roi de France, lorsque la mort l'enleva.

BENGI (Antoine), jurisconsulte et seigneur de Puis-Vallée, né en 1569. Ses progrès dans le droit le mirent en état, lorsqu'il n'avait encore que 26 ans, de succéder au fameux Cujas, qui professait cette science dans l'université de Bourges. Il eut souvent jusqu'à deux mille écoliers, et professa depuis 1595 jusqu'en 1616, époque où il mourut, âgé de 47 ans, laissant un fils qui exerça aussi plusieurs charges dans la magistrature, et une fille qui fut mariée à François Pinsson, professeur distingué dans la même université. Antoine Bengi avait composé un *Traité des bénéfices*, qu'il ne put achever. Son petit-fils, François Pinsson, avocat au parlement de Paris, le termina et le publia en 1659, à Paris, 1654, in-fol.

BEN GORION. *Voyez* **GORIONIDES** (Joseph).

BENGTSON (Jean), archevêque d'Upsal, né en

Digitized by Google

Suède en 1417, se déclara pour Christian d'Oldenbourg, contre Charles Canutson Bonde, proclamé sous le nom de Charles VIII. Il leva des troupes, battit Charles et le mit en fuite, et obtint une bulle du pape pour administrer le gouvernement jusqu'à ce que Christian fût appelé au trône de Suède. L'archevêque ayant accordé une amnistie à des paysans revoltés, Christian l'accusa de trahison, le fit arrêter et conduire à Copenhague. Kettil, évêque de Linkoping et parent de Bengtson, se mit à la tête des paysans insurgés et demanda que l'archevêque fût mis en liberté. Charles Canutson voulut profiter des circonstances et retourna en Suède, où on le proclama roi une seconde fois en 1464. Christian rendit alors la liberté à Bengtson qui, secondé par Kettil, souleva les Suédois contre Charles, et le força de renoncer une seconde fois au trône. Mais les deux prélats s'emparèrent eux-mêmes du gouvernement, et Kettil étant mort, Bengtson l'exerça seul, et s'aliéna bien des partisans par son orgueil et sa dureté. Avant de succomber il ralluma la guerre civile, et provoqua les plus affreux excès. Enfin on rappela Charles, qui cette fois resta sur le trône jusqu'à sa mort. Bengtson, abandonné de tous ses amis, prit la fuite et se rendit à l'île d'OEland, où il mourut en 1467.

BENI (Paul), littérateur et habile critique, né dans l'île de Candie en 1552, fut élevé à Gubbio, prit l'habit de jésuite qu'il quitta ensuite, et fut successivement secrétaire du duc d'Urbin, professeur de philosophie à Pérouse, de théologie à Rome, et de belles-lettres à Padoue, où il mourut le 12 février 1625. Ses ouvrages les plus connus sont : *Comparazione di Omero, Virgilio e Tasso*, Padoue, 1607, in-4°, dans lequel il donne la palme à l'auteur de la *Gerusalemme* ; l'*Anti-Crusca*, Padoue, 1612, in-4°, où il soutient, contre l'Académie, que l'ancienne langue italienne du 14e siècle est grossière, et que celle du 16e est seule noble et régulière ; *Rime diverse, ibid.*, 1614 ; *Orationes quinquaginta*, ib., 1615, in-4° ; *De histor. conscribend. lib. IV*, Venise, 1614, in-4°, où il s'attache à critiquer Tite-Live.

BÉNIGNE (St.), apôtre de Bourgogne, fut martyrisé dans les Gaules, vers le 2e siècle. St. Grégoire, évêque de Langres, fit bâtir sur son tombeau une église qui fut l'origine de l'abbaye de St.-Bénigne de Dijon.

BENIGNO (Corneille), né à Viterbe dans le 15e siècle, a publié une édition de la *Géographie de Ptolémée*, Rome, 1507, et une de *Pindare* avec scolies, Rome 1515.

BENINCARA (André), auteur de 4 cartes géographiques dressées en 1476, et qui représentent les 4 parties du monde, bien qu'à l'époque où elles ont paru, l'Amérique n'eût pas été découverte ; ce qui fait conjecturer que l'auteur en soupçonnait l'existence, ou qu'il a voulu représenter l'île Atlantide dont parle Platon.

BENINCASA (Joachim), chanteur et directeur de la chapelle pontificale à Rome, mort en 1615, a publié des motets à 5, 6, 8 et 12 voix, Rome, 1607.

BENINCASA (Joachim), basse chantante de l'Opéra de Dresde, né à Pérouse en 1784, mort en janvier 1835. Sa belle voix lui avait fait obtenir des succès sur quelques théâtres d'Italie.

BENINCASA (Barthélemi, comte de), né dans les États de Modène en 1745, après avoir rempli une mission à Vienne, abandonna sa patrie pour se fixer à Venise, où il devint épris de la comtesse de Rosenberg, et, pour lui plaire, paraphrasa en français le *Viaggio in Dalmazia* de l'abbé Fortis, sous ce titre : *les Morlaques*, Venise, 1788. Il accompagna la comtesse dans un voyage en Angleterre, et revint sur le continent avec une pension de 24,000 francs que cette dame lui avait assurée en se séparant de lui. Benincasa s'arrêta d'abord à Paris, retourna en Italie, et fournit des articles de littérature et de spectacle au *Giornale* de Milan. Lors de la formation de la république Cisalpine, il fut directeur d'ordre dans les 2 grands théâtres de Milan, et dans les jeux publics de la capitale de la haute Italie. A l'avénement de Napoléon au royaume d'Italie, Benincasa, envoyé en mission en Dalmatie, y fonda un journal intitulé *Dalmata Veneta* ; il passa alors à Brescia, où il traduisit de l'anglais en italien le *Mémoire sur la tragédie italienne* de Walker. Il fut ensuite nommé secrétaire de la commission d'instruction publique et sous-directeur des théâtres royaux de Milan, perdit ces places en 1814, et mourut vers 1825.

BENINCORI (Ange-Marie), compositeur musicien, né à Brescia le 28 mars 1770, était fils d'un secrétaire du duc de Parme. Dès l'âge de 5 ans, il apprit la musique, reçut des leçons de violon de l'habile virtuose Rolla ; et ses progrès furent si rapides, qu'à sept ans il fut en état de jouer un concert en public, devant le duc de Parme, qui, satisfait de son talent précoce, lui envoya le lendemain une montre à répétition. Benincori ayant perdu son père quelque temps après, fut mis au collége par les soins du prince. Obligé de suspendre ses études de violon, parce qu'on ne lui laissait pas le temps de s'y livrer pendant le jour, il prit le parti d'y consacrer quelques heures toutes les nuits, et pour qu'on ne l'entendît pas, il avait imaginé de graisser l'archet de son violon. Le prince, informé de cette circonstance, lui fit donner les meilleurs maîtres, au nombre desquels fut le célèbre Cimarosa. A 14 ans, Benincori, pour son coup d'essai, composa une messe, qui fut exécutée. Comblé des bontés du duc de Parme, il partit pour l'Espagne, avec son frère aîné, en 1797 ; mais la faillite de la maison où ils avaient placé leurs fonds les obligea de donner des concerts. Son frère étant mort de la fièvre jaune, et son protecteur n'existant plus, il se rendit en Allemagne, et s'y fit connaître par diverses compositions, entre autres un opéra de *Niteti*. Arrivé en France, vers 1803, il se fixa à Paris, où la fortune ne le traita pas favorablement, quoiqu'il y donnâ des leçons de chant, de violon, de piano, de composition et d'harmonie. Il fit représenter au théâtre Feydeau trois opéras-comiques : *Les Parents d'un jour, la Promesse de mariage*, 1818 ; et *les Époux indiscrets*. Ces ouvrages réussirent peu ; mais la musique en fut trouvée spirituelle et agréable, et fit juger Benincori capable de terminer la partition d'*Aladin ou la lampe merveilleuse*, dont Nicolo n'avait pas achevé les deux premiers actes ; Benincori a composé seul la musique des trois derniers, la marche qui termine le premier, la fin du premier chœur, la 2e, la 4e scène et une partie du dernier chœur du second acte, l'ouverture et tous les airs de danse. La pièce fut jouée le 6 février 1822 avec le plus grand succès. Benincori, atteint d'une affection au pylore, mourut le 30 décembre 1821, âgé de 45 ans, six semaines avant son triomphe. On a de Benincori une

Digitized by Google

Symphonie, dédiée à Haydn; six œuvres de *Quatuors* pour deux violons, alto et basse; un œuvre de *Trios* pour piano, violon et violoncelle, etc. Il a laissé trois quatuors manuscrits et deux opéras non représentés, mais lus au comité, savoir : *Galatée* ou *le nouveau Pygmalion*, paroles de Portelance, 1804, et *Hésione*, en 3 actes, 1807.

BENING (François), jésuite, prédicateur du 17e siècle, né à Avignon, devint recteur du collége de cette ville. Il est connu par un ouvrage singulier intitulé, le *Bouclier d'honneur où sont représentés les beaux faicts de très-généreux et puissant seigneur feu messire Louis de Bertons, seigneur de Crillon*, Avignon, 1616, in-8°, et Lyon, 1616, in-4°. Cette oraison funèbre fut prononcée dans l'église cathédrale d'Avignon, au mois de décembre 1615. Dans une longue dédicace à Louis XIII, Bening, entre autres gentillesses, dit que *que sa plume n'osant prendre son vol vers le sceptre d'un roy, s'est perchée sur le baston d'un maistre de camp*. Il appelle les blessures, *les oriflammes du courage... Les vingt-deux que Crillon avait reçues sont autant de bouches pourprines qui prêcheront sa valeur; ce sont vingt-deux présidents en robbes rouges, prononçant arrest en faveur de sa générosité*. Tout est écrit dans ce style et dans le même ordre d'idées.

BENINGA (Eggerik), d'une famille noble de la Frise orientale, et seigneur de Grimersum, fut attaché dès sa jeunesse à la cour du comte Edzard, surnommé le Grand, et devint conseiller des souverains de son pays et gouverneur de Lehroort. Il mourut le 19 octobre 1562, laissant en manuscrit une *chronique*, qui parut en 1706 dans le t. VIII des *Analecta* d'Antoine Matthæus, 2e édition, Embden, 1723, in-4°.

BENINGSEN. *Voyez* **BENIGSEN**.

BENINI (Vincent), médecin, né à Bologne en 1713, pratiqua son art à Padoue, et mourut en 1764. On a de lui : la traduction en vers *sciolti* de la *Syphilis* de Fracastor; des notes sur la *Coltivazione* d'Alamanni, 1745, et sur les *OEuvres* de Celse, 1750.

BENIOWSKI (Maurice-Auguste, comte de), naquit en 1741, à Wrbwna, en Hongrie, embrassa de bonne heure la profession des armes, servit dans l'armée impériale, et se trouva aux batailles de Prague et de Schweidnitz. Appelé en Pologne par un de ses oncles, staroste en Lithuanie, il quitta le service de l'Empire, et revint peu après en Hongrie, pour chasser à main armée ses beaux-frères, qui avaient envahi son patrimoine ; mais la chancellerie de Vienne l'ayant considéré comme un sujet rebelle, il fut dépouillé par un décret, et se vit forcé de se retirer de nouveau en Pologne. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, et enfin en Angleterre, où il s'instruisit dans l'art de la navigation. Les républicains polonais ayant formé différents partis pour s'opposer aux Russes, qui les menaçaient de leur joug, vers 1768, Beniowski se joignit aux confédérés de Cracovie, signa l'acte d'union, et fut nommé successivement colonel, commandant de la cavalerie, et quartier maître général. Il défit à Kumenka un détachement de l'armée russe, s'empara de Landseron; mais vaincu dans un combat, fait prisonnier et délivré presque aussitôt, il retomba ensuite au pouvoir des Russes, qui le traitèrent avec beaucoup de rigueur. Échappé de ses fers en Russie même, il se cacha à Pétersbourg, où il fut reconnu et arrêté. Ayant refusé de retourner parmi les confédérés pour y servir les intérêts de la Russie, on l'exila au Kamtschatka en 1770, pour être employé, avec les plus vils malfaiteurs, à faire du charbon de terre. Mais Beniowski forma une conjuration, réunit 150 exilés, escalada la forteresse russe, s'en empara, et fit prêter serment, par les habitants, à la confédération de Pologne. Il s'embarqua sur une corvette avec sa troupe; et, emportant avec lui les archives russes du Kamtschatka, il mit à la voile en 1771, découvrit quelques îles, aborda au Japon, à l'île Formose, à la Chine, parvint aux établissements européens dans les Indes, et, ramené en Europe sur un vaisseau français, fut accueilli par le ministère de France, auquel il remit les manuscrits et les archives du Kamtschatka. Beniowski projeta de former, à Madagascar, un établissement sous la protection de la France; parti du port de Lorient avec 400 à 500 aventuriers, il arriva à Madagascar en 1774, et fit un établissement à la baie d'Anton-Gil. Les insulaires le chassèrent, détruisirent son établissement, et le forcèrent à se réfugier dans la petite île Marosse, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'un bâtiment pour le ramener à l'Ile-de-France. Il revint en Europe, fit des propositions au cabinet de Saint-James, et, mettant une seconde fois à la voile pour Madagascar, il y arriva en juillet 1785, avec quelques aventuriers anglais, dans l'intention de se servir du comptoir de Foulpointe. L'arrivée imprévue d'une frégate française l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Attaqué lui-même, l'année suivante, par des troupes réglées venues de l'Ile-de-France, il fut tué d'une balle dans la poitrine, le 23 mai 1786, après s'être défendu avec beaucoup de courage, dans une redoute où il s'était retranché. Les *Voyages et Mémoires du comte de Beniowski sur la Pologne*, rédigés par J. H. de Magellan, ont été publiés par M. Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8°.

BEN-ISAAC (Abraham), beau-père d'Abraham Ben-David, professeur à Beaucaire, vivait à Montpellier dans le 12e siècle, et y devint chef de la synagogue. On a de lui un livre *sur les coutumes et les cérémonies des Juifs*.

BÉNISE, musicien de la Comédie-Italienne à Paris, s'est fait connaître par la musique des divertissements d'une comédie intitulée : *Caroline magicienne*, jouée le 2 juillet 1744.

BENIT (Anne-François), né à Mirecourt en 1796, mort en Espagne en 1823, est auteur des *Idées d'un jeune officier sur l'État militaire*, Paris 1820; *Analyse du système de philosophie anatomique de Geoffroy de St.-Hilaire*, dans les *Annales de médecine physiologique*.

BENIVIENI (Dominique), savant théologien de Florence au 15e siècle, professa la dialectique dans l'université de Pise, fut chanoine de Florence, et mourut en 1507. Il publia divers écrits pour la défense de Jérôme Savonarole, et le *Trionfo della croce*, Florence, 1497, in-4°, dont la préface, en forme de lettre, est encore une défense de Savonarole.

BENIVIENI (Antoine), frère du précédent, cultiva les lettres, fut médecin de profession, et mourut le 11 novembre 1502. On lui doit : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, Florence, 1506, in-4°. Cet ouvrage posthume a eu plusieurs éditions.

Digitized by Google

BENIVIENI (Jérôme), le dernier des trois frères, né vers 1453, se distingua comme poëte, et fut un de ceux qui, vers la fin du 15e siècle, ramenèrent à l'étude de l'italien, négligée alors pour celle du grec et du latin. Il fut l'ami de Pic de la Mirandole, qui lui donna l'administration de ses aumônes, et mourut en 1542. On a de lui une traduction italienne du livre *De simplicitate vitæ christianæ*, de Savonarole, dont il embrassa aussi la défense; des *Poésies* sur des sujets pieux, Florence, 1500, in-fol.; des *Canzone;* des *Odes* réunies dans un vol. sous le titre d'*Opere Hier. Benivieni*, Florence, 1519; Venise, 1522 et 1524, in-8°. Ces trois éditions sont rares et recherchées.

BENJAMIN, le 12e et dernier des enfants de Jacob, naquit près de Bethléem, vers l'an 2297 avant J. C.; sa mère Rachel, dont sa naissance causa la mort, l'appela, en le mettant au monde, *Ben-Oni* (*enfant de douleurs*), nom que Jacob changea en celui de *Ben-Imin* (*enfant des jours*), pour marquer qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Lorsque les fils de Jacob allèrent acheter du blé en Égypte, Benjamin resta auprès de son père; mais Joseph, en les renvoyant, exigea, qu'à leur retour, ils l'amenassent avec eux. A leur départ, Joseph fit mettre secrètement sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin, et à peine furent-ils en route, que l'intendant de sa maison, étant accouru à eux, les accabla de reproches, fouilla dans leurs sacs, et trouva le vase dans celui de Benjamin, que Joseph feignit de vouloir retenir en esclavage. Touché de leurs larmes, il se découvrit à ses frères, les combla de présents pour leur père, et leur ordonna de revenir promptement en Égypte, avec Jacob.

BENJAMIN (Saint), diacre, fut emprisonné pendant la persécution provoquée par le zèle inconsidéré de l'évêque Abdas, en Perse sous Varane V. Après un an de détention, Benjamin sortit de prison à la prière de l'ambassadeur romain, qui avait promis que le diacre ne chercherait plus à convertir au christianisme aucun sectateur de la religion des mages. Benjamin prêcha cependant, fut arrêté et mourut empalé, l'an 424. L'Église l'honore le 31 mars.

BENJAMIN de TUDÈLE, célèbre voyageur du 12e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, en Navarre. Il entreprit son voyage dans les trois parties du monde, en l'année 1160 et fut de retour en 1173. Zacuth fixe sa mort à cette même année. Il mit en écrit tout ce qu'il avait vu; principalement ce qui était intéressant pour sa nation, et il en composa un livre sous le titre de *Masahoth*, voyages, imprimé pour la première fois à Constantinople, en 1543, in-12, et réimprimé plusieurs fois ensuite dans d'autres villes. Arias Montanus et Constantin l'Empereur ont tous deux traduit cet ouvrage en latin, et l'ont publié avec le texte: le premier à Anvers 1575; et le second, à Leyde, 1633. L'une et l'autre édition sont très-rares et les traductions sont fort peu exactes. Beckius en fit une nouvelle qu'il augmenta de discours préliminaires, de notes et d'une carte géographique. On la conserve manuscrite à Nuremberg, dans la bibliothèque Treviane. Le livre de Benjamin de Tudèle a encore été traduit en allemand, en hollandais, en anglais et en français; on en a même plusieurs versions dans les deux dernières langues, parmi lesquelles on remarque celle que Baratier publia à Amsterdam en 1734, et celle que Gerrans mit au jour à Londres en 1784. Un voyage de cette époque ne peut manquer d'être utile et curieux: mais il a été publié jusqu'à présent de la manière la plus défectueuse. Le texte fourmille d'erreurs, et les traductions sont remplies de bévues. M. Carmoly, à qui nous devons déjà *une notice sur Benjamin de Tudèle et ses voyages*, Bruxelles, 1837, in-8°, entreprit dans ces derniers temps, de rendre à la science, intact et correct, un de ses premiers et précieux monuments géographiques du moyen âge. A l'exemple de Marco-Polo, Benjamin, son devancier, sera réhabilité et reprendra le rang auquel il a droit parmi les écrivains consciencieux.

BENJAMIN I, patriarche d'Alexandrie, mort, suivant Elmacin, le 3 janvier 661. Benjamin était d'une naissance distinguée, et avait d'abord embrassé la vie monastique. Lorsque Cyrus fut monté sur le siége d'Alexandrie, il se vit réduit, dit-on, à sortir de cette ville et à mener une vie errante dans l'Égypte et la Thébaïde. Mais aussitôt que les Sarrasins eurent fait la conquête de ce pays, Benjamin reparut et obtint du général Amrou une charte de pleine sécurité pour tous les Cophtes: c'est ainsi qu'on nommait dès lors les Égyptiens naturels, qui tous étaient chrétiens jacobites.

BENJAMIN II fut substitué par les jacobites, l'an 1327, au patriarche Jean IX, d'Alexandrie. La mort l'enleva en 1339.

BENJAMIN, poëte hébreu fort distingué, auteur d'un ouvrage en vers qui porte le titre: *Massaghé-Chisaïon*, et qui fut imprimé à Riva de Trenta en 1560.

BENJAMIN BEN IÉHUDA, savant rabbin de Rome, du 13e siècle. On a de lui plusieurs commentaires sur l'Écriture sainte inédits, principalement sur les livres des Rois, des Proverbes et sur les Chroniques.

BEN-JOHNSON. *Voyez* **JOHNSON** (Benjamin).

BENKENDORF (Ernest-Louis de), général de cavalerie, né à Anspach, le 5 juin 1711, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans, décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II, eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et s'acquit dans cette guerre l'estime générale par sa bravoure et son affabilité. Il mourut le 5 mai 1801, après 60 ans de glorieux services.

BENKENDORF (Charles-Frédéric de), économiste allemand, mort à Blumenfeld en 1788, a composé un grand nombre d'ouvrages utiles à la science et précieux pour les faits qu'ils contiennent, entre autres: *Matériaux pour servir à l'économie rurale*, 7 vol. in-8°, Berlin, 1771-83; *Catéchisme universel d'agriculture*, ibid., 1776 et 1785, etc.

BENNATI (François), médecin italien, né en octobre 1798, à Mantoue, étudia la médecine et la chirurgie à Pavie et à Padoue, passa dans la capitale de l'Autriche, pour y perfectionner ses connaissances. Bientôt il se rendit à Londres, puis à Édimbourg, et vint enfin se fixer à Paris, où un accident fatal termina brusquement sa carrière le 10 mars 1834. La veille il avait été renversé par un cheval et blessé mortellement à la tête. Il a publié *Recherches sur le mécanisme de la voix humaine*, Paris, 1832, in-8°; *Recherches sur les maladies qui affectent les organes de la voix*

Digitized by Google

humaine, Paris, 1832, in-8° (cet ouvrage, réimpr. avec le précédent, sous le titre d'*Études physiologiques et pathologiques sur les organes de la voix humaine*, Paris, 1833, in-8°, lui valut une part dans les prix de médecine fondés par Montyon) ; *Mémoire sur un cas particulier d'anomalie de la voix humaine pendant le chant*, Paris, 1834, in-8°.

BENNET (Christophe), médecin anglais, né dans le comté de Somerset en 1617, mort à Londres, le 1er mai 1665, a publié : *Theatri tabidorum vestibulum*, etc., 1654, in-8° ; *Exercitationes diagnosticæ*, ibid., in-8°.

BENNET (Robert), théologien anglais, non conformiste, mort à Reading en 1681, a publié une *Concordance* des synonymes de la Bible.

BENNET (Henri), comte d'Arlington, né en 1618, à Arlington, dans le comté de Middlesex. Lorsque, après le premier éclat de la guerre civile, Charles Ier se retira à Oxford, Henri Bennet s'engagea dans l'armée royale. Il se distingua en différentes rencontres, notamment à Andover, où il reçut plusieurs blessures. Après la fin de la guerre civile, il passa en France, et de là en Italie. En 1649, le duc d'York, alors en France, le nomma son secrétaire ; en 1658, Charles II le créa chevalier à Bruges, l'envoya comme ministre près la cour de Madrid, et, après son rétablissement sur le trône, le nomma son trésorier, et premier secrétaire d'État en 1662. Il fut créé baron d'Arlington l'année suivante ; il était, en 1670, un des membres du conseil désigné en anglais par le nom de *Cabal*, mot formé des lettres initiales du nom des cinq membres qui composaient ce conseil, savoir : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington et Lauderdale. Il se vit élevé, en 1672, aux dignités de comte d'Arlington, de vicomte Thetford en Norfolk, et fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. En 1673, il fut un des trois plénipotentiaires envoyés par la cour d'Angleterre à Utrecht, pour ménager une paix entre l'empereur d'Autriche et le roi de France ; cette négociation n'eut point le résultat qu'on en avait espéré, et la chambre des communes présenta contre les plénipotentiaires, regardés comme les promoteurs de la guerre, plusieurs articles d'accusation. Le comte d'Arlington, sur qui on avait voulu rejeter tout l'odieux de cette affaire, se défendit avec beaucoup d'habileté, et fut absous. Ayant résigné sa place de secrétaire d'État, il fut fait, en 1674, lord chambellan. Bientôt son crédit déclina. Il conserva néanmoins sa place de chambellan sous le règne du roi Jacques, et jusqu'à sa mort, arrivée le 28 août 1685. Les lettres qu'il a écrites pendant la période de son ministère, ont été publiées en 2 vol. in-8°, en 1701.

BENNET (Thomas), théologien anglican, né à Salisbury en 1673, est connu par ses écrits de controverse dirigés contre la doctrine catholique et les communions séparées de l'Église anglicane. Vicaire de Saint-Gilles à Londres, il mourut en 1728. On a de lui des *Réfutations* du papisme et du quakérisme, Cambridge, 1701, 1716 ; une *Grammaire* hébraïque, Londres, 1726, in-8°, très-estimée.

BENNET (Roelof-Gabriel), colonel-capitaine de la marine des Pays-Pas, s'est fait connaître comme écrivain par une histoire des *Navigations néerlandaises* au 16e et au 17e siècle ainsi qu'au commencement du 18e, dans laquelle il eut pour collaborateur M. J. Van Wyk. Ce fut encore avec cet écrivain qu'en 1825 il reçut de la société provinciale d'Utrecht une médaille d'or pour un Mémoire sur les découvertes des Néerlandais en Amérique, en Australie, aux Indes et aux terres polaires, Utrecht, 1827, in-8° de 215 pages, sept tableaux et une carte. Parmi plusieurs articles de journaux qu'on doit à la plume de Bennet et à celle de son fidèle associé, nous signalerons celui qui a pour objet la découverte du *Gerritsland* ou *New-South-Sherland* (*Letterbode*, 1826, I, 324-331), et un autre article qui traitait de l'île *Karlshof* retrouvée (ibid., 1825, II, 150-152). Bennet mourut dans sa 55e année, au village d'Ede, près d'Arnhem, le 11 février 1829.

BENNET (Jean), compositeur anglais, vécut à la fin du 16e siècle, et au commencement du 17e, et fit imprimer *Madrigals for four voices*, Londres, 1599. — **BENNET** (Thomas) organiste de la cathédrale et de la chapelle épiscopale de Chichester, a publié une *Introduction à l'art du chant*, en anglais ; *Sacred melodies*, et *Cathedral Selections*, recueil d'antiennes, de chants et de prières. — **BENNET** (Saunders), organiste à Woodstock, mort jeune, en 1809, a fait imprimer des pièces pour piano, et des recueils d'airs et de *glees*.

BENNETT (Mistress Éliza), romancière anglaise, morte le 12 février 1808, a laissé un grand nombre de romans qui ont eu du succès, et dont plusieurs ont été traduits en français. Le meilleur est *Rosa* ou *la fille mendiante* (traduit en français, Paris, an VI, 7 vol. in-12 ; 2e édition, 1799, 10 vol. in-18). Les autres ouvrages de mistress Bennet sont : *Anna*, ou *l'héritière galloise* ; *Les Imprudences de la jeunesse* ; *Agnès de Courcy* ; *Bennett et Julie Johnson* ; *La Malédiction paternelle* ; *L'Orpheline du presbytère* ; *Hélène, comtesse de Castle-Howel* ; *Beauté et laideur*.

BENNIGSEN (Lievin-Auguste-Théophile comte de), général russe, naquit le 10 février 1745 à Brunswick où son père était colonel des gardes. Bennigsen, après avoir passé cinq ans à la cour de George II, fut nommé lieutenant, puis capitaine dans ses gardes à pied, et fit en cette qualité la dernière campagne de la guerre de sept ans en Allemagne. Il quitta le service pour épouser la fille du baron de Steimberg, ministre de Hanovre à la cour de Vienne, et il alla vivre dans sa terre de Banteln. Sa femme étant morte, il résolut de rentrer dans la carrière militaire et partit pour la Russie, où il jugea qu'il lui serait plus facile de réussir. L'impératrice Catherine l'admit comme lieutenant-colonel dans un de ses régiments de Cosaques, et il fut envoyé contre les Turcs sous les ordres de Romanzoff, puis contre le rebelle Pugatscheff avec Suwarow. Le crédit de Romanzoff et de Potemkin lui fit donner le commandement du régiment de *Kiow*, puis celui des hussards d'*Ium*. Ce fut alors que commencèrent réellement sa réputation et sa fortune militaires. Il était au siége d'Otschakow en 1788, et fut chargé d'observer la garnison de Bender avec un corps de troupes légères, tandis que Potemkin se portait en avant pour s'emparer de Kilianova et d'Akkiermann. En 1793, il commandait un corps de troupes légères, lorsqu'il attaqua à *Iwa* les Polonais Jasinski et Glewinski, qu'il mit en fuite. Après les affaires d'Oschmiani et de Solli, il fut nommé général. A Oliva il s'empara des

Digitized by Google

ponts de bateaux sur le Niémen, et mit encore en fuite les Polonais ; il enleva ensuite la place de Kowno. Après la campagne de Pologne, il obtint le commandement des troupes réunies sur les frontières de Prusse. Mais cette destination changea bientôt, et il fut envoyé à l'armée de Perse, où il commanda la cavalerie. Après un bombardement de dix jours, il se rendit maître de Derbent sur la mer Caspienne : 12,000 prisonniers, une nombreuse artillerie et des magasins considérables furent le prix de cette victoire ; la croix de Saint-André de 1re classe en fut la récompense. Ce fut le dernier présent que Bennigsen reçut de Catherine ; elle mourut peu de temps après, et l'empereur Paul qui lui succéda se hâta de faire la paix avec les Perses. Bennigsen fut aussitôt rappelé, et il parut tombé dans une disgrâce complète. Il en ressentit un profond chagrin et demanda sa retraite à plusieurs reprises. Cette demande lui avait été accordée ; et il allait partir pour le Hanovre, lorsque le hasard le fit entrer dans un complot qui se tramait contre Paul Ier. Ce fut lui qui dans le moment fatal, effrayé de l'hésitation des autres conjurés, leur fit comprendre qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la mort du malheureux prince, ce fut lui qui porta sur la victime les premiers et les plus terribles coups. Cependant, seul des auteurs de ce meurtre, il n'en fut puni ni par l'exil ni par aucune disgrâce. Dès les premiers jours de son règne, Alexandre nomma Bennigsen gouverneur de la Lithuanie. L'année suivante (1802) il lui donna le grade de général en chef ; et lorsque, en 1805, se forma une nouvelle coalition, il le mit à la tête d'une armée destinée à combattre les Français. Cette armée arriva trop tard pour prendre part à la bataille d'Austerlitz ; mais elle fut envoyée en Silésie aussitôt après, et mise à la disposition du roi de Prusse, qui ne jugea pas à propos d'en faire usage. Alexandre donna alors à Bennigsen l'ordre de se rendre sur les frontières de la Turquie, où une rupture semblait inévitable. Mais dès le mois de septembre suivant, il fallut revenir au secours des Prussiens, et Bennigsen fut encore chargé d'y conduire 60,000 hommes. Il s'était à peine mis en marche que l'issue funeste de la bataille d'Iéna et la marche rapide de Napoléon le forcèrent de rester sur la Vistule, où il concentra ses troupes, et prit son quartier général à Pultusk, sur la Narew. C'est dans cette position qu'il fut attaqué, le 26 décembre 1806, par les maréchaux Lannes et Davoust, et qu'il soutint pendant plusieurs jours, et par le temps le plus affreux, une lutte terrible. Bennigsen fit à son souverain un rapport fort exagéré, et il se plaignit amèrement de la conduite de Kamenskoi et de Buxhowden, qui auraient dû le seconder et qui l'avaient abandonné dans le péril. Alexandre éloigna de l'armée le premier de ces généraux ; il envoya le second contre les Turcs, et il décora de l'ordre de St.-George Bennigsen, qui resta ainsi tout seul généralissime de toutes les forces de la Russie employées contre les Français. Il conçut l'idée de se porter rapidement sur la gauche de l'armée française, de pénétrer jusqu'aux bords de la Vistule, et d'aller dégager la place de Dantzick, où la garnison prussienne était réduite à la dernière extrémité. Napoléon, accouru de Varsovie où il avait transporté son quartier général après la bataille de Pultusk, fit marcher ses colonnes avec tant de promptitude et de vigueur, que Bennigsen se vit près d'être coupé dans sa retraite sur Kœnigsberg, et forcé de recevoir cette terrible bataille d'Eylau (8 février 1806), l'une des plus meurtrières de ces sanglantes guerres. Le champ de bataille resta aux Français, et ils purent, avec raison, s'attribuer les honneurs de la victoire. Selon son usage, Bennigsen les réclama également, et il envoya à sa cour un rapport emphatique, où il avoua cependant une perte de 12,000 hommes. Bennigsen n'avait pu reprendre Thorn, ni délivrer Graudentz et Dantzick. Alexandre vint alors à son armée, et essaya de l'encourager par ses promesses et les nombreuses récompenses qu'il distribua. Mais Dantzick fut obligé de capituler, et après avoir encore essuyé de grandes pertes à Heilsberg, il fallut abandonner Kœnigsberg à ses propres forces, il fallut évacuer toute l'ancienne Prusse. Après le revers de Friedland Alexandre se décida enfin à demander la paix. Napoléon n'insista point et le traité de Tilsitt fut conclu. Après ce grand événement, Bennigsen se retira dans ses terres de la Lithuanie, et il y vécut au milieu des plaisirs de la société et de l'étude. Lorsque la guerre recommença en 1811, il saisit avec empressement cette occasion de rentrer dans son ancienne carrière. Alexandre vint le voir dans sa terre de Zacrest, près de Wilna, l'emmena avec lui, et voulut recevoir ses avis sur tous ses projets. Lorsque Alexandre retourna à Pétersbourg, il l'envoya auprès de Koutousoff, qu'il venait de charger du commandement général. Ainsi Bennigsen se trouva à la fameuse bataille de Borodino, et y commanda le centre. Dans le conseil qui précéda l'évacuation de Moscou, il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à cette mesure. Il ne s'éloigna qu'à regret de cette capitale, et le 18 octobre, avec une partie de l'aile droite, il attaqua Murat, près de Tarontino, et le battit complétement. Les suites de cette victoire furent l'évacuation immédiate de Moscou et la retraite de l'armée française. Bennigsen n'approuva point dans cette retraite la lenteur de Koutousoff ; et, ne pouvant être d'accord avec lui, il quitta l'armée et se rendit auprès de l'empereur, qui lui permit de se retirer dans ses terres, afin d'y soigner sa santé. Après la mort de Koutousoff et les batailles de Bautzen et de Wurschen, Bennigsen reçut l'ordre de se rendre à Varsovie, pour y prendre le commandement d'une armée de réserve, à la tête de laquelle il se dirigea bientôt vers l'Allemagne. Arrivé devant Dresde dès les premiers jours d'octobre, avec 60,000 hommes, il eut d'abord à combattre le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qu'il força de rentrer dans la place. Appelé ensuite à la grande armée, il arriva sous les murs de Leipzig le 17 octobre, et prit une part glorieuse à la grande *bataille des nations*. Alexandre le fit comte sur le champ de bataille, et l'empereur d'Autriche lui envoya peu de jours après la croix de commandeur de Marie-Thérèse. Il reçut ensuite l'ordre de retourner sur l'Elbe, pour empêcher les garnisons de Dresde, de Magdebourg et des autres petites places de se réunir à Davoust qui occupait Hambourg. Il se contenta d'investir ces places. Ensuite il marcha sur Hambourg, y enferma le maréchal et dirigea contre lui quelques attaques, qui furent sans résultats, jusqu'à ce que la nouvelle des événements de Paris (avril 1814) vint mettre fin aux hostilités. Bennigsen reçut alors la décoration de Saint-George de 1re classe,

Digitized by Google

et le grand cordon de la Légion d'honneur. Alexandre le chargea dans le même temps du commandement de l'armée du Midi, en Bessarabie, et il conserva cet emploi jusqu'en 1818. Frappé d'une cécité presque complète, par suite d'une chute de cheval, il obtint la permission de se retirer dans ses terres du Hanovre, et il y mourut le 2 octobre 1826. Bennigsen a publié en allemand : *Pensées sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie légère,* Riga, 1794, et Wilna, 1805. Il avait composé des *Mémoires,* mais le cabinet russe en a réclamé le manuscrit, et il est probable qu'ils ne verront jamais le jour.

BENNING (Jean), président de la cour provinciale de Luxembourg, mort le 30 janvier 1638, est auteur d'une *Histoire* inédite *du duché de Luxembourg.*

BENNING (Jean BODECHER), né au village de Loosdrecht, en Hollande, vers l'année 1606, n'ayant encore que 23 ans, fut professeur de philosophie à l'université de Leyde, et mourut en 1642. Ses opuscules, imprimés à Leyde en 1631, petit in-12, contiennent une Satire contre les mœurs des jeunes gens ; quelques Discours en vers latins ; différentes pièces de poésies latines ; et *Dissertatio epistolica de philosophiæ et poetices studiis conjungendis.*

BENNINGER (Jean-Nicolas), médecin du 17e siècle, a publié *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque,* Monsbelgardi, 1673.

BENNITSKI (Alexandre-Pétrovitsch), mort à 28 ans en 1808, s'était déjà fait en Russie quelque réputation dans les lettres, et surtout comme poëte. Un grand nombre de ses ouvrages, tels que nouvelles, fables, traductions de morceaux lyriques, etc., ont été publiés dans les recueils littéraires de son pays. Il a laissé le 1er vol. de *Thalie, ou Choix de morceaux russes en prose et en vers,* St.-Pétersbourg, 1807. Parmi ses propres *OEuvres,* qui en font partie, il faut distinguer : *Ibrahim, ou l'Homme généreux,* nouvelle ; *Komala,* poëme ; une *Traduction* en vers d'*Ossian,* et des *Fables.*

BENNON, chanoine de Strasbourg au 10e siècle, se retira dans un désert où il jeta les fondements du monastère qui porte aujourd'hui le nom d'Einsiedlen. Appelé en 727 à l'évêché de Metz par Henri, roi de Germanie, il fut mal accueilli par le peuple, et dans une émeute il fut privé de la vue par des furieux qui le mutilèrent de la manière la plus horrible. Henri fit périr dans les supplices les auteurs de cet attentat ; mais Bennon n'en persista pas moins à se démettre de son siége et retourna dans sa solitude, où il mourut en 940.

BENNON (St.), évêque de Meissen en Allemagne, mourut en 1107, âgé de 96 ans, avec la réputation d'un saint. Sa canonisation en 1523 fournit à Luther l'occasion d'un écrit intitulé : *La nouvelle Idole de Meissen,* réfuté par J. Emser, à qui l'on devait déjà la *Vie de Bennon,* 1512, in-fol.

BENNON ou **BENNO,** écrivain allemand du 11e siècle, nommé cardinal par l'antipape Guibert, publia des satires contre les papes Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII.

BENOIST (P. V.), conseiller d'État, né vers 1757 dans l'Anjou, se fit connaître avantageusement par différents articles d'économie politique, qu'il publia dans les recueils périodiques d'économie. Nommé par le duc de Bassano chef de division au ministère de l'intérieur et directeur de la correspondance, à la 1re restauration, il obtint le titre de conseiller d'État. Après les *cent jours,* il fut attaché au comité du contentieux, et nommé par le département de Maine-et-Loire à la chambre des députés, où il vota presque constamment avec la majorité. Exclu du conseil d'État après l'ordonnance du 5 septembre, il y fut rappelé en 1819, et n'en sortit qu'à la suite de la révolution de 1830. Il mourut à Paris en 1834. Benoist a eu part à la traduction du *Cultivateur anglais,* et a traduit les *Voyages* de W. Bartram dans l'Amérique septentrionale, 1798, 2 vol. in-8° ; les *Mémoires de miss Bellamy,* célèbre actrice, 1799, 2 vol. in-8°, etc.

BENOIT (St.), chef de l'ordre nombreux qui a porté son nom pendant plus de 1200 ans, et regardé comme le fondateur des ordres monastiques en Occident, ainsi que St. Antoine le fut en Orient, deux siècles auparavant. Il naquit l'an 480, au territoire de Norcia, dans le duché de Spolette, d'une famille riche et illustre. Il était frère jumeau de Ste. Scholastique. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome, où il fit ses premières études. Dès l'âge de 17 ans, Benoît était dégoûté du monde et désabusé de ses plaisirs. Il avait néanmoins devant lui une magnifique perspective. Rien ne put le tenter ; il abandonna parents, amis, fortune, espérances, pour aller méditer les vérités éternelles, dans une caverne affreuse, au milieu du désert de Subiaco, à 40 milles de Rome. Il y demeura pendant trois ans, seul, inconnu à l'univers entier, excepté à un moine des environs, nommé *Romain,* qui l'avait instruit des devoirs de la vie cénobitique, et qui lui apportait, tous les huit jours, la modique subsistance nécessaire au soutien de sa vie : il la lui descendait au moyen d'une corde à laquelle était attachée une sonnette pour l'avertir de son arrivée. Un secret si extraordinaire ne pouvait rester longtemps caché, et l'étrange vie que menait le jeune Benoît finit par exciter la curiosité et ensuite l'admiration de tous ceux qui entendirent parler de lui. On voulut voir et examiner de plus près ce prodige d'abstinence et d'humilité. La foule des curieux augmentait chaque jour ; le désert de Subiaco devint un point de réunion et un objet de pèlerinage pour un grand nombre d'habitants des environs. Les auditeurs de Benoît devinrent ses disciples, et voulurent rester et vivre avec lui ; il y consentit, et il bâtit avec eux des cellules pour les loger ; il cultiva des grains et des légumes pour les nourrir ; la terre se vivifiait sous leurs mains ; et la petite colonie s'augmentait tous les jours. Bientôt cependant Benoît fut calomnié, persécuté, et menacé de périr par le poison. Il résista quelque temps à l'orage ; mais s'apercevant que rien ne pouvait adoucir ni changer l'humeur de ses ennemis, il leur abandonna le champ de bataille, et conduisit sa petite colonie au mont Cassin : il y trouva d'autres idolâtres qu'il convertit par ses éloquentes prédications, et qui, devenus chrétiens, l'aidèrent à construire un vaste monastère, qui est devenu depuis le chef-lieu et le berceau de presque tous les ordres religieux de l'Europe. Le nom du fondateur devint célèbre en Italie. Totila, roi des Goths, ne fut point insensible au désir de voir un homme dont la renommée disait tant de bien ; mais, en même temps, il

Digitized by Google

voulut s'amuser à tromper la pénétration miraculeuse dont on assurait qu'il était doué. Il se mit à la suite d'un de ses écuyers qu'il avait fait revêtir d'habits royaux : dans cet équipage, il se présenta devant le modeste abbé du mont Cassin; mais celui-ci eut peu de peine à démêler la supercherie. Sans s'arrêter aux apparences, il alla droit au-devant de celui qui voulait le tromper, et il osa lui parler en homme que ses vertus mettaient au-dessus de tous les rangs; il lui reprocha ses cruautés, ses injustices et ses conquêtes : il alla plus loin, il osa lui prédire sa fin prochaine, en l'invitant à profiter du peu de temps qui lui restait à vivre pour réparer une partie des maux qu'il avait faits au monde. Soit conviction, soit étonnement, le fier barbare ne s'offensa point de cette noble hardiesse; et l'on dit même que, depuis ce moment, il fut plus humain. Benoît mourut un an après cette singulière entrevue, le 21 mars 543; son corps resta déposé au mont Cassin, jusqu'au temps où les Lombards, ayant fait une irruption dans ce pays, y pillèrent et détruisirent le monastère. On ignore si les restes du saint fondateur périrent dans l'incendie; mais ils devinrent par la suite un sujet de contestation entre les bénédictins d'Italie et ceux de France : ceux-ci prétendaient qu'ayant été découverts dans les débris du monastère, par Aigulfe, moine de Fleury-sur-Loire, ils avaient été transportés en France, en 660; et, en effet, les bénédictins de France célébraient cette translation par une fête solennelle; mais ceux d'Italie ne reconnaissaient ni la fête, ni la cause qui l'avait fait instituer; ils assuraient que le corps du saint avait été retrouvé intact dans son propre tombeau, et n'en était jamais sorti. La règle de St.-Benoît, adoptée par la plus grande partie des ordres religieux de l'Europe, est, suivant l'expression de St. Grégoire, aussi remarquable par le style que par l'esprit de sagesse qui l'a dictée. Elle n'ordonnait rien qui surpassait les forces de l'homme; elle n'exigeait ni macérations extraordinaires, ni efforts surnaturels; elle renfermait les principes de conduite les plus propres à contenir en paix une multitude d'hommes rassemblés et vivant en commun; elle tendait surtout à les détourner de cette contemplation oisive et dangereuse qui avait produit tant de maux dans les monastères d'Orient. Le travail des mains, prescrit par ce saint législateur, fut à la fois un principe de santé pour ses disciples, la cause de la plus grande tranquillité dans son ordre qui était très-étendu, et les sources d'une véritable prospérité dans les États qui eurent le bon esprit de le recevoir et de le protéger. Ces religieux, qui passaient une partie de la journée à défricher les landes, à dessécher les marais, à fertiliser les terres, rentraient modestement dans leurs cellules pour se livrer à d'autres travaux non moins utiles et plus relevés : ils étudiaient les livres saints; ils enseignaient le dogme et la morale; ils copiaient les anciens manuscrits; ils nous conservaient les trésors des sciences et des lettres que les Grecs et les Romains nous avaient légués, mais qui auraient péri avec leur puissance, si de pieux cénobites n'en avaient senti le prix et n'en avaient multiplié les copies, tandis que les Goths et les Vandales, les soldats, les barbares de toutes nations pillaient et ensanglantaient la terre. Pendant que ces barbares achevaient d'anéantir l'empire romain, ce fut au fond des monastères, que l'opinion rendait sacrés, que furent conservés les précieux restes de l'antiquité. Les guerres continuelles et la licence effrénée du soldat exposaient chaque jour au pillage le hameau du paysan et le château du baron; mais l'église et les monastères furent respectés; c'est là que Homère et Aristote se réfugièrent, poursuivis par l'ignorance des Goths et des Vandales; c'est là que furent déposés les manuscrits de Virgile, d'Horace, de Tacite, d'Hérodote, de Tite-Live et de Platon. A la renaissance des lettres, on les retira de leur retraite. On découvrit, dans un monastère d'Amalfi, une copie des *Pandectes de Justinien*, ce monument des lois romaines, qui donna à l'Europe l'idée d'une jurisprudence plus parfaite. Les *Instituts de Quintilien* furent trouvées en 1415, par le Pogge, dans une tour de l'abbaye de St.-Gall; on retrouva de la même manière la plupart des auteurs classiques. Sans les monastères, nous aurions été forcés de recommencer tout ce qui avait été fait, et de créer une seconde fois les sciences, les lettres et les arts. L'ordre de St.-Benoît, répandu dans tous les États catholiques, prospéra longtemps, à l'abri des sages institutions qui entretenaient et garantissaient la pieuse ferveur de ses membres : il déclina, dès que l'esprit des institutions s'affaiblit; les réformes devinrent nécessaires; et celles qu'on y introduisit en différents temps ont détaché du tronc principal différentes branches, connues depuis sous le nom de *congrégations*, dont les plus célèbres sont celle de Cluni, qui doit sa naissance à St. Bernon, abbé de Cluni en 910; celle du Mont-Cassin, qui fut établie en 1408, et renouvelée en 1504; celle de St.-Vannes et de St.-Hidulphe, établie en Lorraine, dans le 17e siècle, par dom Didier de la Ceur; celle de St.-Maur, fondée en 1611, par les soins du même dom Didier, et qui s'est soutenue avec honneur dans l'Église et dans les sciences jusqu'à l'époque du grand bouleversement du trône et de l'autel. Dans les dernières années de leur existence, les religieux de cette congrégation s'étaient voués spécialement à l'éducation de la jeunesse. Louis XVI leur avait confié plusieurs écoles militaires qu'ils conduisirent avec succès. Leur vêtement consistait dans un habit long de couleur noire, un capuchon et un scapulaire; l'habit de chœur était une ample robe, comme celle des avocats, surmontée d'un capuchon. Ils prononçaient trois vœux, savoir : de *chasteté*, de *stabilité* et de *conversion des mœurs*. Leur général faisait sa résidence à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés; et, tous les trois ans, ils tenaient un chapitre dans celle de Marmoutier, près de Tours. La règle de St.-Benoît a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1734, en 2 vol. in-4°, avec des Commentaires de D. Calmet. La Vie du même saint a été écrite et publiée par dom Meg, en 1690, 1 vol. in-4°.

BENOIT (St.), Anglais, d'une famille noble, officier d'Oswin, roi de Northumberland, quitta la cour à 25 ans pour se rendre à Rome, prit ensuite l'habit monastique à Lérins, et, de retour en Angleterre, fut fait abbé du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul près de Cantorbéry. Il se démit de cette charge pour retourner à Rome, visita les principaux monastères de l'Italie, pour s'instruire des différentes règles, revint en Angleterre, où il fonda les abbayes de Veremouth et de Jarrow, et mourut le 12 janvier 690. Il contribua beaucoup aux progrès

Digitized by Google

du christianisme en Angleterre, y établit le chant grégorien et les cérémonies romaines. Sa *Vie* a été écrite par le vénérable Bède, son disciple.

BENOIT D'ANIANE (St.), réformateur de la discipline monastique en France, né en Languedoc, fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne, fut échanson de Pepin et de Charlemagne, prit en 774 l'habit religieux à St.-Seine, dont les moines voulurent le mettre à leur tête, mais il refusa leur offre, et revint en Languedoc où il fonda l'abbaye d'Aniane, qui devint pour la France ce que le Mont-Cassin était pour l'Italie. Employé par Charlemagne dans différentes affaires relatives à l'Église, il combattit l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, rédigea les canons du concile d'Aix-la-Chapelle en 817, qui furent confirmés par l'empereur Louis le Débonnaire, et mourut le 11 février 821. Il a écrit : *Codex regularum*, Rome, 1661, in-4°, auquel il faut joindre un *Appendix* imprimé la même année, Paris, 1663, in-4°; *Concordia regularum*, Paris, 1638, in-4, publié par D. Ménard sur un manuscrit de la bibliothèque de Fleury. Ses *écrits* contre Félix d'Urgel se trouvent dans le 5e volume des *Miscellannea* de Baluze.

BENOIT Ier, surnommé *Bonose*, élu pape en 574, plusieurs mois après la mort de Jean III. Cette époque est remarquable par les progrès que les Lombards commençaient à faire en Italie. Ils succédaient aux Goths, dont la puissance avait été détruite par Narsès. Mais ce grand homme était mort depuis six ans. L'empire d'Orient avait joui bien peu de temps du recouvrement de sa domination en Italie. Des barbares remplaçaient d'autres barbares, et les pontifes de Rome allaient se trouver de nouveau froissés entre deux puissances ennemies d'intérêts et de religion. A cette époque aussi commence un gouvernement établi au nom de l'empire d'Orient, connu sous le nom d'*exarchat*, et dont le siége est à Ravenne. Il s'ensuivit pendant longtemps un partage de domination dans toute l'Italie, et même quelquefois dans Rome, entre les empereurs grecs et les rois des Lombards. Quoi qu'il en soit, ce furent les premières irruptions de ces derniers peuples du Nord, qui retardèrent l'élection de Benoît Ier, et sa consécration fut différée jusqu'à l'arrivée du consentement de l'empereur. On ne sait rien de ce pontife, sinon qu'il fut très-utile aux Romains dans des moments de famine et de peste. Il mourut le 30 juillet 578.

BENOIT II (St.), Romain de naissance, fils de Jean, fut élu pape le 26 juin 684, onze mois et quelques jours après la mort de son prédécesseur Léon II. Benoît fut nommé et consacré aussitôt, parce que l'empereur Constantin-Pogonat ordonna qu'on n'attendît point son consentement. Il est probable que ce fut l'exarque de Ravenne qui le donna au nom de l'empereur. Benoît s'occupa sur-le-champ d'ordonner la convocation du quatorzième concile de Tolède, pour y faire recevoir la définition du sixième concile œcuménique, tenu à C. P. Il tenta, mais inutilement, de convertir Macaire d'Antioche. Il répara les églises de St.-Pierre, de St.-Valentin et de Ste-Marie. Il mourut le 7 mai 685. L'Église l'a mis au nombre des saints.

BENOIT III, né Romain, fils de Pierre, fut élu pape le 1er septembre 855. Sa nomination ne fut pas exempte de troubles. Anastase, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel, protégé par les empereurs Lothaire et Louis, lui disputa la tiare. Ce cardinal avait été excommunié par le pape Léon IV, prédécesseur de Benoît, et déposé dans un concile. Benoît ayant été élu par le clergé, les grands et le peuple, aussitôt après la mort de Léon, des députés furent envoyés auprès des empereurs, pour obtenir le consentement accoutumé; mais ils rencontrèrent en chemin Arsène, évêque d'Eugubio, qui venait dans l'intention de protéger Anastase. Ces députés, intimidés ou séduits, rendirent le décret d'élection de Benoît. Ce pape envoya d'autres députés qu'Anastase fit lier et jeter en prison. Une troisième députation n'eut pas plus de succès. Les envoyés de l'empereur, accompagnés d'Anastase, entrèrent dans Rome à main armée, et l'intrus s'assit sur le trône pontifical, après en avoir fait ôter Benoît avec violence. Benoît, dépouillé de ses habits, chargé d'injures et de coups, fut donné en garde à deux prêtres déposés par le pape Léon pour leurs crimes. Ces violences jetèrent la consternation dans Rome. Le clergé, le sénat et le peuple s'assemblèrent dans l'église, et les députés de l'empereur y vinrent aussi. Ils présentaient aux évêques la pointe de leurs dards et de leurs épées, en disant avec fureur : « Rendez-vous et reconnaissez Anastase. » Ces menaces n'intimidèrent point les évêques, qui refusèrent constamment et de reconnaître et de sacrer Anastase. Tant de fermeté étonna les gens de l'empereur. Ils cédèrent à la résistance des évêques, aux vœux de tous les Romains; Anastase fut chassé à son tour, et Benoît, tiré de l'église où on le gardait prisonnier, fut ramené en triomphe au palais de Latran, au milieu des larmes de joie universelle et des cantiques de bénédictions. Benoît III n'occupa le saint-siége que deux ans et demi, et mourut le 10 mars 858. C'est entre Benoît III et son prédécesseur, Léon IV, que d'anciens chroniqueurs ont placé la fable de la prétendue papesse Jeanne.

BENOIT IV, Romain, fils de Mammole, d'une race noble, élu pape en 900, après la mort de Jean IX. Il fut consacré sans le consentement de l'empereur. On regardait en ce moment l'empire comme vacant, attendu qu'il était disputé par deux compétiteurs, Bérenger et Louis. Ce dernier l'emporta, et vint se faire reconnaître et couronner à Rome, en 901, où il tint un plaid solennel, assisté du pape et de tous les grands du royaume d'Italie. Benoît occupa le saint-siége pendant quatre ans et demi. Il mourut au mois d'août 904.

BENOIT V, Romain, élu pape en mai 964. Jean XII, son prédécesseur, protégé par l'empereur Othon le Grand, contre la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert, s'était depuis montré ingrat envers son bienfaiteur, en se jetant dans le parti de ses ennemis. Othon, irrité contre Jean XII, avait convoqué à Rome un concile où ce pape avait été déposé, et où on lui avait donné pour successeur Léon VIII. L'empereur s'étant absenté de Rome, Jean XII y rentra, au moyen des intelligences qu'il avait conservées avec les Romains, et tint à son tour un concile, où il déposa Léon VIII; mais bientôt après Jean XII mourut, et sa faction se hâta de lui donner Benoît V pour successeur. Othon revint alors sur ses pas, mit le siége devant Rome, qui fut pressée par la

Digitized by Google

famine, et se rendit en recevant Léon et en abandonnant Benoît. Un nouveau concile remit Léon sur le siége pontifical, et Benoît y parut pour s'humilier et demander grâce à son rival victorieux. Il partit avec l'empereur qui retournait en Allemagne, et le remit à la garde d'Adaldague, archevêque de Brême et de Hambourg. Benoît V mourut dans cette dernière ville le 5 juillet 965. Léon VIII était mort à Rome trois mois auparavant.

BENOIT VI, Romain de naissance, fils d'Hildebrand, élu pape, à ce qu'on croit, le 22 septembre 972, après la mort de Jean XIII. Il n'occupa le saint-siége que dix-huit mois. L'absence de l'empereur Othon en Allemagne, et sa mort arrivée vers cette époque, rallumèrent dans Rome des factions funestes. Benoît VI fut pris et enfermé au château St-Ange par Centius ou Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et, suivant quelques écrivains, du pape Jean X. On élut aussitôt Francon, qui prit le nom de *Boniface VII*. Cependant Benoît fut étranglé, d'autres disent empoisonné, dans sa prison, en 974. L'antipape Francon fut chassé lui-même aussitôt après la mort de Benoît VI.

BENOIT VII, élu pape le 28 décembre 975, succéda à Donus II. Il était parent d'Albéric, seigneur de Rome. Il paraît que le choix de Benoît VII déplaisait à l'Empereur. Il offrit la tiare à saint Mayeul, abbé de Cluni, qui la refusa. On ne connaît aucun acte remarquable de Benoît VII, si ce n'est un concile, où l'on prétend que l'antipape Boniface VII fut de nouveau déclaré schismatique. Benoît VII est mort le 6 juillet 984, après huit ans et demi de pontificat.

BENOIT VIII, nommé Jean, évêque de Porto, fils de Grégoire, né à Tusculum, succéda à Sergius IV; il fut élu pape au mois de juillet 1012, en concurrence d'un autre Grégoire, dont la faction eut le dessous. Mais elle se releva bientôt, et Benoît, chassé de Rome, fut obligé d'aller en Saxe implorer le secours de Henri, roi d'Italie, depuis Empereur, et mis au nombre des saints. L'année suivante, le monarque passa en Italie, où il reçut, le jour de Noël 1013, la couronne impériale des mains de Benoît VIII, qu'il avait rétabli dans sa dignité. Henri promit au pape d'être le protecteur et le défenseur de l'Église, et fidèle en tout à lui et à ses successeurs. En 1016, les Sarrasins ayant fait une irruption en Toscane, s'emparèrent de la ville de Lune ou Luni, chassèrent l'évêque, et se rendirent maîtres du pays. Benoît VIII assembla aussitôt les évêques et les défenseurs des Églises, et leur ordonna de marcher avec lui contre les ennemis. En même temps il envoya une multitude de barques pour leur couper la retraite. Le succès répondit aux efforts de Benoît. Les Sarrasins furent taillés en pièces; leur roi se sauva avec peine; la reine fut prise et eut la tête coupée. Le pape partagea ses riches dépouilles avec l'Empereur. Le monarque sarrasin irrité envoya au pape un sac rempli de châtaignes, en lui signifiant que, l'année suivante, il reviendrait avec autant de soldats; Benoît répondit à ce défi par une allégorie du même genre, en envoyant au Sarrasin un petit sac plein de grains de millet. La même année, l'Italie eut une autre guerre à soutenir contre les Grecs qui avaient subjugué une partie de la province de Bénévent. Un seigneur normand, nommé *Raoul*, vint à Rome offrir le secours de son bras et de ses compagnons pour en chasser les ennemis. Benoît accepta cet appui, et le succès répondit aux espérances. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les commencements de la gloire qui devait accompagner le nom des Normands dans cette partie de l'Italie. En 1020, le pape retourna encore en Allemagne, pour presser l'envoi de nouveaux secours contre les Grecs qui menaçaient Rome même. Henri y vint en personne avec son armée, et, appuyé par de nouveaux renforts de Normands, il obtint des victoires complètes. Le pape avait tenu précédemment un concile à Pavie, pour la réforme des mœurs des ecclésiastiques, à qui le mariage même fut défendu, suivant les décrétales de St. Sirice et de St. Léon. Le 10 juillet 1024, Benoît VIII mourut, au bout de douze ans de pontificat. Il ne paraît pas qu'il ait laissé d'ouvrages.

BENOIT IX, élu pape vers le mois de juin 1033, à l'âge de 12 ans. Il se nommait *Théophylacte*, était neveu du pape Jean XIX, à qui il succédait, et fils d'Albéric, comte de Tusculum. Cette famille, habituée à disposer de la tiare, l'acheta cette fois pour la placer sur la tête d'un enfant. Benoît IX la garda une première fois pendant 12 ans; mais l'infamie de ses mœurs, ses rapines et ses cruautés le rendirent odieux aux Romains; ils le chassèrent en 1045, pour élever à sa place Silvestre III, qui ne tint le saint-siége que trois mois. Benoît IX réussit alors à rentrer dans Rome avec le secours puissant de sa famille. Mais les mêmes causes de haine s'étant de nouveau élevées contre lui, il fut obligé de céder; il se retira pour se livrer tranquillement à ses plaisirs, et les Romains lui donnèrent pour successeur Jean Gratien, qui prit le nom de *Grégoire VI*, et fut installé pape le 8 avril 1045. Les désordres qui régnaient à Rome excitèrent le zèle du nouveau pontife; mais les moyens de répression qu'il employa firent naître les clameurs du peuple, accoutumé à la licence. On prétendit que Grégoire VI n'était monté au siége pontifical que par des voies simoniaques. On élevait des doutes sur la légitimité de ses pouvoirs, attendu que Benoît IX et Silvestre III existaient encore, et qu'ils n'avaient pas été légalement dépossédés. Enfin, on implora l'assistance de Henri le Noir, roi de Germanie, pour remédier à ces désordres. Henri vint en Italie, et tint un concile à Sutri, près de Rome, où l'élection de Grégoire VI fut déclarée irrégulière. Grégoire obéit sur-le-champ à cette décision, se dépouilla de ses ornements, et remit le bâton pastoral à Suidger, qui fut installé à sa place le jour de Noël 1046, et prit le nom de *Clément II*. Ce nouveau pape étant mort au bout de neuf mois, c'est-à-dire le 9 octobre 1047, Benoît IX rentra pour la troisième fois dans Rome le 8 novembre 1047, et s'y maintint jusqu'au 10 juillet 1048. Enfin, touché de repentir, il fit appeler Barthélemi, abbé de Grotta-Ferrata, lui confessa ses péchés, et lui en demanda le remède. Le saint directeur ne lui dissimula point qu'il était indigne du sacerdoce, et qu'il devait se réconcilier avec Dieu par la pénitence. Benoît suivit ce conseil, et renonça aussitôt à sa dignité. Dès ce moment, l'histoire semble le perdre de vue; et la fin de sa vie politique contribue à jeter de l'obscurité sur sa fin naturelle. On croit cependant qu'il mourut en 1054, dans ce même monastère de Grotta-Ferrata.

Digitized by Google

BENOIT X, antipape, nommé Jean, évêque de Velétri, élevé au St.-siége par une faction tumultueuse, composée en grande partie de gens armés. Cette élection s'était faite nuitamment, au mois de mars 1058, au moment où le pape Étienne IX venait de fermer les yeux, et au mépris du conseil qu'il avait donné de ne rien terminer avant le retour d'Hildebrand, qu'il avait envoyé négocier en Allemagne. L'intrus qui avait été nommé était si ignorant, qu'il n'aurait pu expliquer un seul verset des psaumes. Les Italiens lui donnèrent le surnom de *Mincio* ou *Minchione*, qui signifie stupide. L'évêque d'Ostie se refusa à sacrer Benoit. On s'adressa à l'archiprêtre, qu'on amena de force et qu'on sut y contraindre. Hildebrand, étant revenu de son ambassade, fit procéder à une autre élection à Sienne. On nomma, au commencement de 1059, Gérard, qui prit le nom de *Nicolas II*. Benoit, ayant appris qu'il était question de le déposer dans un concile, fut touché de remords, vint se jeter aux pieds du pape, qui lui pardonna, et leva l'excommunication prononcée contre lui, à condition qu'il demeurerait à Ste.-Marie-Majeure, déposé de l'épiscopat et de la prêtrise. Le schisme fut ainsi terminé. L'usurpateur mourut dans le cours de l'année 1059. Il est compté cependant, comme Benoit X, dans la liste des papes légitimes.

BENOIT XI (St.), élu pape le 27 octobre 1303, après la mort de Boniface VIII. Il était fils d'un notaire de Trévise, nommé *Boccasio Boccasini*. Il fut élevé à Venise, où, étant très-jeune encore, il gagnait sa vie à instruire des enfants. Il se retira ensuite chez les frères prêcheurs, où il se distingua tellement par sa science et sa vertu, qu'il passa rapidement par toutes les charges, et fut sous-prieur, prieur, provincial, et enfin neuvième général de l'ordre. Ce fut Boniface VIII qui le fit cardinal. Il était connu sous le nom de *Nicolas* de Trévise ; il était en outre évêque d'Ostie au moment de son exaltation. Pendant la durée de son pontificat, qui ne fut que de huit mois, Benoit XI répara quelques-uns des maux que l'on reprochait à la mémoire de son prédécesseur. Il reçut les envoyés de Philippe le Bel, qu'il releva des censures lancées par Boniface VIII. Benoit XI ne laissa subsister que treize excommunications de toutes celles prononcées par Boniface VIII, parmi lesquelles demeurèrent celles de Nogaret et de Sciarra Colonne. Benoit envoya à Florence le cardinal de Prato, pour tâcher de réconcilier les deux factions ennemies des Guelfes et des Gibelins. Cette négociation infructueuse fut encore troublée par un événement sinistre, la chute du pont sur l'Arno, qui était chargé d'une multitude de spectateurs. Benoit, porté par reconnaissance en faveur des frères prêcheurs, les autorisa, sous certaines restrictions, à exercer la prédication et la confession sans avoir recours à leur évêque. Il fit trois cardinaux, et tous trois furent pris dans cet ordre. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, âgé de 63 ans. On fit courir le bruit qu'il avait été empoisonné dans des figues que lui apporta un jeune garçon habillé en fille, et dont il mangea beaucoup. On a de lui des sermons, des commentaires sur l'Écriture sainte, et une lettre circulaire qu'il écrivit aux frères prêcheurs lorsqu'il fut élu général de l'ordre : cette lettre se trouve dans le tome IV du *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène.

BENOIT XII, élu pape à Avignon le 20 décembre 1334. Il s'appelait *Jacques de Nouveau*, surnommé *Fournier*. Il était né à Saverdun, dans le comté de Foix ; son père était boulanger, et c'est de là sans doute que lui venait le surnom de *Fournier*. Étant jeune, il avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Boulbonne, de l'ordre de Cîteaux. Il vint étudier à Paris, où il était bachelier quand il fut élu abbé de Fontfroide du même ordre. Parvenu au doctorat, il fut fait évêque de Pamiers en 1317, puis évêque de Mirepoix ; enfin cardinal par le pape Jean XXII, auquel il succéda huit ans après. Benoit XII fut nommé au refus du cardinal de Comminge, à qui la faction française voulait imposer pour condition de ne point aller à Rome. A peine élevé au siége pontifical, il reçut une députation des Romains qui le pressaient de revenir en Italie. Il n'en était pas éloigné, et voulait établir sa résidence à Bologne. Mais l'esprit de faction et de révolte qui troublait cette ville, le fit renoncer à son dessein. Il s'occupa donc de gouverner l'Église au lieu où la Providence l'avait placé. Les hérésies qui infestaient alors plusieurs pays, telles que celles des Vaudois en Lyonnais et en Dauphiné, celles des Fraticelles en Italie, et d'autres encore en Irlande et en Allemagne, fixèrent son attention, l'engagèrent à établir des inquisitions en plusieurs endroits, ou à invoquer le secours de la puissance séculière dans les États où l'inquisition n'était pas admise. Philippe de Valois, qui régnait alors en France, envoya proposer à Benoit XII de faire Jean, son fils aîné, roi de Vienne, de le faire lui-même vicaire de l'Empire en Italie, de lui donner les décimes des dîmes pendant dix ans, et tout le trésor de l'Église pour le secours de la terre sainte. Le pape et les cardinaux, effrayés de ces prétentions, cherchèrent alors à négocier avec l'empereur Louis de Bavière, qu'il s'agissait de relever des censures dont l'avait frappé Jean XXII. Mais l'accommodement ne put pas avoir lieu. Les rois de France et de Naples, d'un côté, le roi de *Bohême* et le duc de Bavière son gendre, de l'autre, s'y opposèrent par divers motifs ; et de plus, Philippe avait saisi, dans tous ses États, les revenus des cardinaux. Les dispositions favorables de Benoit XII pour l'empereur Louis, se trouvant ainsi paralysées par la crainte du roi de France, l'Empereur convoqua une diète à Francfort, où il fut décrété en principe que la puissance impériale ne venait point du pape ; et établit en fait que les procédures de Jean XXII étaient nulles, attendu qu'elles avaient été faites au préjudice de l'appel, que l'Empereur avait interjeté un futur concile dans le cours de l'année 1337. Le roi Philippe de Valois vint visiter Benoit XII à Avignon, et lui faire part du dessein qu'il avait d'entreprendre une nouvelle croisade. Ce prétexte fournit ensuite à ce même monarque, ainsi qu'au roi d'Angleterre, un moyen pour lever sur le clergé de leurs États des décimes, dont ils employaient les deniers à la guerre qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Benoit écrivit à Philippe pour se plaindre de cette infidélité. Cette lettre est du 4 avril 1337. Le pape articulait les mêmes griefs contre le roi de Portugal. Il formait encore d'autres plaintes contre le roi de France, au sujet de l'extension et de l'abus du droit de régale. Benoit XII s'occupa aussi de la situation du roi d'Arménie, qui avait été obligé de se soumettre au soudan d'É-

Digitized by Google

gypte, et de lui prêter serment de fidélité. Il lui écrivit pour lui représenter que ce serment, extorqué par la violence, était contraire à la volonté de Dieu, à la justice et à la dignité royale. En conséquence, il l'en déchargea par l'autorité apostolique, dans sa lettre du 1er mai 1338. Vers ce même temps, Benoît XII reçut à Avignon une ambassade du grand kan des Tatars, et des lettres de quatre princes de la nation des Alains, qui demandaient à renouveler plus intimement leur alliance religieuse avec le pape. Benoît reçut avec honneur ces ouvertures, fit des présents aux députés, répondit d'une manière affectueuse à leurs princes, et envoya quatre frères mineurs, en qualité de nonces, en Tatarie. L'affaire de Sicile occupa également ses soins. Ce royaume, occupé par Pierre d'Aragon, lui était disputé par Robert, roi de Naples. Le pape se déclara pour celui-ci. Le clergé de Hongrie formait des plaintes contre les vexations des officiers du roi et des seigneurs. Ces plaintes supposaient au pape un droit sur le temporel des souverains, suivant les prétentions de Boniface VIII et la doctrine d'Augustin *Triomfe*. Benoît XII se contenta d'écrire au roi de Hongrie une lettre d'exhortation, en date du 20 septembre 1338. Au nord de l'Europe, d'autres affaires attirèrent aussi son attention. L'ordre Teutonique avait envahi quelques domaines appartenant au roi de Pologne, entre autres, Culm et la Poméranie. Benoît envoya deux nonces pour informer sur cette invasion qui intéressait l'Église, dont le roi de Pologne était regardé comme tributaire. L'ordre fut condamné par coutumace à restitution, à une indemnité de 194,500 marcs, et à 1,600 marcs de dépens, avec excommunication contre les auteurs du délit. Le roi de Suède, Magnus, après l'expulsion de Christophe, roi de Danemark, s'était emparé de la Scanie, et demandait au pape de lui confirmer la possession de cette province. Benoît XII lui répondit qu'il ne pouvait faire ce qu'il désirait, attendu que l'usage de tous ses prédécesseurs était de ne faire aucune concession de ces sortes de biens temporels, sans avoir cité ceux qui peuvent y être intéressés. Les objets de discipline et de dogme occupèrent pareillement les soins de Benoît XII. Il réforma les moines noirs et les frères mineurs. Il fut question de son temps de la réunion des Églises grecque et latine; mais cette tentative n'eut point de succès. Le pontificat de Benoît XII, qui dura sept ans et quatre mois, fut dénué de grands événements, mais rempli de travaux utiles à la religion. Benoît XII mourut le 25 avril 1342, et fut inhumé à Avignon. La statue de ce pape, que l'on voit au Vatican, porte deux couronnes à la tiare. Quelques auteurs pensent que ce fut Clément V, ou Jean XXII qui ajouta la seconde. Ce fut Boniface VIII. Benoît laissa plusieurs écrits qui ne sont pas imprimés; mais on conservait à Rome son *Traité de la vision béatifique*, qui paraît avoir été son principal ouvrage.

BENOIT XIII, élu pape le 29 mai 1724, succéda à Innocent XIII. Il était de l'illustre famille des *Ursins* ou *Orsini*. Il était né à Rome le 2 février 1649. Ses prénoms étaient *Pierre-François;* il prit ceux de *Vincent-Marie* en entrant dans l'ordre des dominicains de Venise, fut nommé cardinal en 1671, et fut successivement évêque de Manfredonia, de Césène, et enfin archevêque de Bénévent. Ce fut dans cette dernière ville que, le 5 juin 1688, un tremblement de terre pensa lui coûter la vie : la secousse renversa une partie du palais archiépiscopal. Un gentilhomme, qui était à ses côtés, fut écrasé. Le prélat fut précipité de l'appartement du second jusque sur la voûte de la cave, où quelques roseaux se croisèrent en tombant et formèrent une espèce de cintre qui le mirent à l'abri. Au bout d'une heure et demie, on parvint à le retirer des décombres, et le jour même il prêcha, le St. sacrement à la main. Bénévent fut réparé et embelli par ses soins. Benoît XIII porta sur le siége pontifical des vertus qui ont fait honorer sa mémoire. Il mourut le 21 février 1730, âgé de 81 ans, après un pontificat de cinq ans et huit mois. On a de lui : des *Homélies sur l'Exode,* qu'il avait prononcées étant archevêque de Bénévent, 2 vol. in-4°, Rome, 1724. Le 3e vol., publié en 1725, est d'un dominicain, que le pape avait chargé de compléter l'ouvrage. Sa Vie a été écrite en latin par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, et dédiée à Benoît XIV, Rome, 1741, in-4°.

BENOIT XIV, élu pape le 17 août 1740, succéda à Clément XII. Il s'appelait *Prosper Lambertini*, et sortait d'une famille illustre de Bologne, où il était né le 13 mars 1675. Son éducation fut remarquable par ses rapides progrès dans toutes les sciences. St. Thomas fut son auteur de prédilection pour la théologie. Il s'appliqua également au droit canonique et civil, devint clerc du fameux avocat Justiniani, et ne tarda pas à être fait lui-même avocat consistorial. On le fit ensuite promoteur de la foi. Passionné pour les sciences, pour les recherches historiques, pour les monuments des arts, Lambertini se lia avec tous les hommes célèbres de son temps. Il avait la plus haute estime pour le père Montfaucon qu'il connut à Rome. Clément XI le nomma chanoine de Saint-Pierre, et ensuite prélat. On le vit bientôt consulteur du saint office, associé à la congrégation des rites, et enfin Innocent XIII ajouta la place de canoniste de la Pénitencerie. Bientôt il fut appelé aux emplois du premier ordre. Benoît XIII lui donna l'évêché d'Ancône en 1727. Ce fut là qu'il développa des talents supérieurs et de grandes vertus. Sa conduite fut la même à l'archevêché de Bologne, dont il fut revêtu en 1732. Il ne souffrait point les actes de fanatisme, et s'y opposait même au risque de sa propre sûreté. Un étranger ayant été arrêté pour avoir tourné en ridicule quelques pratiques religieuses, il le prit sous sa protection, et le fit évader secrètement. Le chapeau de cardinal que Lambertini avait reçu de Benoît XIII, en 1728, lui donnait entrée au conclave de 1740, où les intrigues du cardinal de Tencin surtout retardaient l'élection au delà du terme accoutumé. Les cardinaux, excédés de fatigue, divisés par des factions à peu près égales, ne savaient à quel choix s'arrêter, lorsque Lambertini s'avisa de leur dire avec son enjouement ordinaire : « Si vous voulez un saint, nommez Gotti; un politique, Aldovrandi; un bonhomme, prenez-moi. » Ces mots, comme jetés au hasard, furent une illumination soudaine pour tout le conclave; les projets de Tencin furent déjoués, et Lambertini fut élu. Il prit le nom de *Benoît XIV;* mais on le désigne souvent sous celui de sa famille, qui a commencé sa célébrité. Il fit son principal ministre le cardinal Valenti, dont la perte lui causa ensuite les plus vifs regrets. C'était un homme du plus grand mérite, ainsi que les cardinaux Passionei et Quirini, que

Digitized by Google

Benoît XIV admit également dans son intimité. On sait aussi qu'il faisait un cas particulier de l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*. L'état de l'Église et la position de la cour de Rome n'avaient pas échappé à la pénétration et à la prudence de Lambertini. Depuis la réforme, les foudres du Vatican ne faisaient plus trembler les souverains sur leurs trônes. Les pontifes avaient abdiqué de fait leurs prétentions à la suprématie temporelle. A ces grandes discussions, avaient succédé des contestations quelquefois ridicules, des controverses polémiques sur des points de théologie indifférents dans leur essence aux articles essentiels de la foi. La cour de Rome y avait pris parti, plutôt par condescendance que par intérêt personnel. Le foyer de ces disputes était principalement en France, où deux partis acharnés s'étaient divisés pendant le 17e siècle sur la doctrine de Molina et de Jansénius, et se déchiraient dans le 18e sur les articles de la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Le formulaire et cette bulle n'en avaient pas moins compromis l'autorité des pontifes romains, en revêtant de leur sanction des excès qui se commettaient en leur nom. Les quatre articles de l'assemblée du clergé de 1682 dormaient dans un oubli apparent, et subsistaient toujours comme principe héréditaire dans le cœur des Français. Benoît XIV était digne de se mesurer avec toutes ces difficultés, qu'il avait su prévoir. Il fut consulté par la cour de France, et invité à s'expliquer sur ces refus de sacrements, qui tourmentaient des malheureux jusque sur leur lit de mort, et, presque toujours, d'après des délations obscures, qui servaient souvent des haines et des vengeances privées, sous le voile imposteur d'un zèle religieux. Benoît XIV, par sa lettre encyclique de 1756, décida qu'on ne pouvait refuser les secours spirituels qu'à ceux qui seraient *notoirement* convaincus d'être réfractaires ou désobéissants à la bulle *Unigenitus*. Un seul événement politique, en contact avec les anciennes prétentions de la cour de Rome, signala le pontificat de Benoît XIV ; ce fut la guerre entreprise par la France et la Prusse coalisées, pour exclure la nouvelle maison d'Autriche de la dignité impériale. La majorité des électeurs s'étant déclarée pour le duc de Bavière, Benoît XIV lui envoya seulement un nonce pour le complimenter ; mais la contestation une fois remise au sort des armes, le pape garda la plus stricte neutralité. Son attachement pour la France fut inaltérable. Il chercha également à obliger Marie-Thérèse, qui croyait, mais à tort, avoir à s'en plaindre, pour avoir marqué quelque prédilection à l'électeur de Bavière. Il accorda à cette princesse la suppression du patriarcat d'Aquilée, malgré l'opposition des Vénitiens ; il lui permit de tolérer le culte des protestants dans ses États. Benoît XIV aimait les sciences et les lettres. Il fonda des académies à Rome ; il envoya des gratifications à celle de Bologne ; il fit mesurer un degré du méridien, relever l'obélisque du *champ de Mars*, bâtir l'église de St.-Marcellin, dont il traça lui-même le plan ; exécuter en mosaïque les beaux tableaux de Saint-Pierre ; traduire en italien les bons livres anglais et français ; enfin, on avait commencé à imprimer, par son ordre, une Notice des manuscrits presque innombrables qui enrichissaient la bibliothèque du Vatican, et dont il avait augmenté lui-même le nombre jusqu'à 3,300. Benoît XIV protégeait les savants et les récompensait. Sa piété était sincère, mais éclairée et tolérante. Il s'appliqua à conserver le dogme et les bonnes mœurs, dont il donnait lui-même le plus louable exemple. Il réforma les jésuites en Portugal. Il confirma la bulle de Clément XI contre les cérémonies chinoises. Benoît XIV mourut le 3 mai 1758, après une maladie assez douloureuse. L'édition la plus complète des œuvres de Benoît XIV est celle de Venise, en 16 volumes, in-fol., précédée de la Vie de l'auteur. Elle est composée : du *Traité de la Béatification et de la Canonisation*, dont Baudeau a donné une analyse en français ; du *Sacrifice de la Messe*, écrit d'abord en italien, et traduit en latin par l'abbé Giacomelli, Bologne, 1740 ; *De festis in honorem Christi et B. Mariæ*, traduit par le même de l'italien en latin ; *Institutiones ecclesiasticæ ; De Synodo diœcesanâ ; Bullarium*, imprimé séparément à Venise, 1760, 4 vol. in-fol. ; *Quæstionum canonicar. et moralium in materiis ad sacram congregationem spectantibus ab ipso propositarum et discussarum ; Opera Miscellanea*. Outre les ouvrages compris dans cette grande collection, et qui tous avaient paru d'abord séparément, on a encore de Benoît XIV une édition du *Martyrologe* de Grégoire XIII, Rome, 1748, et quelques autres pièces.

BENOIT, antipape, connu sous le nom de Benoit XIII. Il s'appelait *Pierre de Lune*, et était né en Aragon d'une famille illustre. Il avait d'abord étudié la jurisprudence et le droit canonique. Il prit depuis le parti des armes, revint ensuite à ses premières études, et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire IX le fit cardinal en 1375. Le retour des papes à Rome avait commencé dans l'Église une dissension connue dans l'histoire sous le nom de *schisme d'Occident*. Le clergé s'était séparé en deux factions, dont l'une élisait le pape à Rome, et l'autre dans Avignon. Pierre de Lune s'était attaché au parti de Clément VII, siégeant à Avignon ; il fut son légat en Espagne, où il le fit reconnaître dans le concile de Salamanque en 1387. Après la mort de Clément VII, Pierre de Lune fut choisi pour lui succéder, le 28 septembre 1394, par la faction avignonaise des cardinaux. L'université de Paris, dont les opinions étaient une autorité dans ces sortes d'affaires, avait proposé, dès le vivant de Clément VII et d'Urbain VI, une réunion des deux pontifes, pour soumettre leur droit respectif à l'arbitrage d'un concile général. Clément VII avait rejeté cet acte conciliatoire. Les cardinaux avignonais assurèrent Charles VI que le pape qu'ils allaient élire consentirait à l'union et même à la cession, si elle était jugée nécessaire. Pierre de Lune ratifia lui-même cette convention ; mais il ne tarda pas à manifester le dessein de l'éluder. Les ambassadeurs de Charles VI, qui étaient les premiers princes de son sang, accompagnés de quelques membres de l'université, ne purent engager Benoît à exécuter fidèlement sa promesse, relative à l'union. Il ne restait plus à tenter que la voie de la cession. Tous les princes chrétiens s'y déterminèrent, à l'exception du roi d'Aragon ; mais les tentatives qu'ils firent auprès de Boniface IX, qui siégeait à Rome, furent également inutiles. Benoît surtout fulminait contre l'université de Paris, qui interjetait appel de ce pape à un autre pape reconnu par l'Église universelle. Cet état de choses nécessita un concile national en France, où il fut résolu de se soustraire à

Digitized by Google

l'obéissance de Benoît. Le roi ratifia la décision du concile, et l'édit de soustraction fut enregistré au parlement le 19 août 1398. Cet édit ordonne qu'il sera pourvu à la collation des bénéfices, suivant le droit commun, par l'élection des chapitres, ou par la collation des ordinaires. Cet exemple ayant été suivi dans toute l'Europe, dix-huit des cardinaux du parti de Benoît l'abandonnèrent; deux seuls lui restèrent fidèles. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique dangereux et turbulent, et il fut résolu de s'emparer de sa personne. Le maréchal de Boucicault fut chargé de cette expédition. Il se rendit sans peine maître d'Avignon. Benoît ne fut point déconcerté par ces succès. Il se retira dans le château avec les troupes aragonaises, que lui avait amenées son frère Rodrigue de Lune, et il y fut assiégé pendant tout l'hiver, et pressé par les rigueurs de la famine. Le maréchal cependant reçut ordre de convertir le siége en blocus, et de laisser entrer des provisions dans le château, sans néanmoins en rien laisser sortir. Benoît, ainsi resserré, ne perdit point courage. Il concerta, avec un gentilhomme normand, appelé *Robinet*, ou *Robert de Braquemont*, les moyens de s'évader. Il y parvint, et une escorte de 500 hommes qui l'attendait hors de la ville, lui aida à se réfugier à Château-Raynard, petite ville peu distante d'Avignon. Cet événement changea la fortune de Benoît. Les cardinaux qui l'avaient abandonné vinrent lui demander pardon en se jetant à ses pieds, et rentrèrent en grâce. La France, en proie aux factions des princes qui se disputaient et s'enlevaient tour à tour la tutelle du malheureux monarque, était en ce moment gouvernée par le duc d'Orléans, qui la remit sous l'obédience de Benoît. Ce pontife vint aussi à bout de rengager le roi de Castille dans ses intérêts, et de faire donner à son neveu, Pierre de Lune, l'archevêché de Tolède, le plus riche de la chrétienté. Cependant il ne négligeait point de pourvoir à sa sûreté personnelle; une forte garde l'accompagnait à l'église, et l'environnait même à l'autel. Il témoignait en même temps le désir extrême d'accomplir l'acte d'union, et envoya pour cet effet des députés à Boniface IX, qui se refusa à ses propositions. Innocent VII, successeur de Boniface, fit les mêmes réponses aux mêmes instances; et enfin Grégoire XII, qui avait témoigné tant d'ardeur pour des mesures conciliatoires, rejeta toute espèce d'arrangement. Benoît n'était pas fâché au fond de ces résistances des papes romains, qui autorisaient ses propres refus; mais l'université ne se laissa point tromper par ces défaites astucieuses. Elle provoqua une seconde fois la soustraction à l'obédience de Benoît. Charles VI en fit suspendre pour un moment l'exécution, et envoya une ambassade solennelle aux deux papes. Benoît répondit à tous ces actes par une excommunication furieuse, et du monarque, et de l'université, et de tous ceux qui auraient gardé la neutralité. Cette bulle fut déchirée dans le conseil du roi, et ceux qui l'avaient apportée furent punis. Le pape de Rome, Grégoire XII, ne se conduisait pas mieux. Tant d'excès fatiguaient et révoltèrent enfin tous les esprits, et le malheur commun rapprocha toutes les opinions. Les cardinaux des deux obédiences, réunis à Livourne, s'adressèrent au roi de France pour le prier de concourir avec eux à l'extirpation du schisme. Le seul moyen raisonnable était l'assemblée d'un concile œcuménique. Benoît et Grégoire refusèrent, chacun de leur côté, de comparaître au concile, qui fut indiqué à Pise, et s'ouvrit le 25 mars 1409. Après les procédures préliminaires, les deux contendants, Benoît et Grégoire, furent déclarés schismatiques, et remplacés par Alexandre V. L'un et l'autre pontife méprisèrent le décret du concile. Benoît, qui conservait dans son obédience les royaumes d'Aragon, de Castille et d'Écosse, abandonna le séjour d'Avignon, et se retira d'abord à Collioure, et ensuite à Peniscola, petit château dans le royaume de Valence, où il conserva un fantôme de puissance. Le schisme n'étant pas entièrement éteint, il fallut recourir de nouveau à l'autorité d'un concile œcuménique, auquel consentirent enfin les puissances qui tenaient encore pour le parti de Benoît. Ce concile fut celui de Constance, qui eut lieu en 1414, et l'un de ses principaux actes fut d'élire pour pape Othon Colonne, qui prit le nom de *Martin V*. Il déclara ensuite Benoît hérétique, parjure, schismatique, et, comme tel, déposé et dégradé de toutes ses dignités. L'obstiné vieillard n'obéit pas davantage à cet irrévocable décret. Il ne se rendit pas non plus aux instances d'une ambassade solennelle qui lui fut envoyé pour l'inviter à céder. Il comptait sur la versatilité d'Alphonse, roi d'Aragon, qui en effet revint à son parti, après s'être brouillé avec Martin V. Ce nouveau retour de faveur endurcit de plus en plus Benoît dans sa rébellion, jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Peniscola, le 17 novembre 1424, à l'âge de 90 ans, sans avoir cédé sur un seul point de ses prétentions : il prit même des précautions pour continuer le schisme après lui; il fit promettre avec serment aux deux cardinaux qui lui restaient, d'élire un autre pape en sa place, ce qu'ils exécutèrent.

BENOIT, écrivain anglais, fit ses études à Oxford, embrassa la règle de St.-Benoît, devint prieur du monastère de Cantorbéry, reçut en 1177 de Henri II l'abbaye de Peterborough, fut chancelier de Richard I[er], et mourut vers 1200. Outre une *Vie de Thomas Becket*, son ami, citée par Leland avec éloge, mais qui paraît inédite, on a de lui : *De vitâ et gestis Henrici II et Richardi I*, Oxford, 1735, 2 vol. in-8°, qui font partie de la belle et rare *Collection* d'histoires anglaises publiée par Hearne.

BENOIT (René), curé de St.-Eustache à Paris, connu par son dévouement à Henri IV, était né à Savenières près d'Angers, en 1521. Confesseur de Marie Stuart, il accompagna cette princesse, en 1561, à son départ pour l'Écosse. En 1566, il fit paraître une traduction française de la *Bible* qui fut censurée par la Sorbonne, à raison de sa ressemblance avec la version de Genève; et plus tard il fut exclu de la faculté de théologie par un décret qui reçut l'approbation de la cour de Rome. Nommé curé de St.-Eustache en 1569, l'autorité qu'il acquit sur ses paroissiens lui fit donner le sobriquet de *Pape des halles*. En 1587 il fut fait professeur royal en théologie au collége de Navarre; et l'année suivante il eut l'imprudence de réimprimer sa traduction de la *Bible*, précédée de son *Apologie*. C'était une provocation à ses adversaires, qui recommencèrent à l'accuser d'hérésie. Pour échapper aux persécutions des Ligueurs, il alla chercher, en 1591, un asile dans le camp de Henri IV. Il gagna la confiance de ce prince, qu'il contribua beaucoup à faire rentrer dans l'Église, et qui le choisit pour son confes-

Digitized by Google

seur. Présenté par le roi pour l'évêché de Troyes, il ne put obtenir l'expédition de ses bulles, donna sa démission en 1604, et mourut à Paris le 7 mars 1608. Indépendamment de sa version de la Bible, dont la meilleure et la plus belle édition est celle de 1588, 2 vol. in-4°, Benoît a publié un grand nombre d'écrits de controverse et de circonstance.

BENOIT (Guillaume), jurisconsulte, professeur de droit à Cahors, et conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1520, est auteur d'un *Traité sur les Testaments*, 1582.

BENOIT (le P. Jean), né à Carcassonne en 1632, fit ses études à Toulouse, y prit l'habit religieux en 1650, se fit un nom dans le Midi par son talent pour la chaire, et mourut le 8 mai 1705. Il est auteur d'une *Histoire des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691, 2 vol. in-12, et d'une *Vie de St.-Dominique*, Toulouse, 1693, in-12.

BENOIT (Élie), ministre protestant, né à Paris en 1640, réfugié à Delft après la révocation de l'édit de Nantes, y fut pasteur de l'Église wallonne, et mourut en 1728. On a de lui plusieurs ouvrages, le principal est l'*Histoire de l'édit de Nantes*, Delft, 1693-96, 5 vol. in-4°; *Mélanges de remarques critiques* (contre Toland), Delft, 1712, in-8°, recherchés.

BENOIT (le P.), savant maronite, dont le nom de famille était *Ambaruch*, né en 1663, à Gusta dans la Phénicie, alla faire ses études à Rome, et retourna en Orient pour y prêcher la doctrine catholique. L'Église maronite d'Antioche l'envoya une seconde fois en députation à Rome pour y terminer quelques affaires. Il se disposait à retourner dans son pays, lorsque le duc de Florence l'attira dans cette ville pour mettre en ordre les caractères que Ferdinand de Médicis avait fait fondre pour l'impression des livres écrits en langues orientales. Il se fit jésuite à 44 ans, et fut appelé à Rome par Clément XI, pour concourir à la révision des textes sacrés. Il entreprit une édition de *St. Éphrem*, dont le 2e vol. était sous presse lorsqu'il mourut le 22 septembre 1742.

BENOIT (Jérôme), graveur, né à Soissons en 1721, mort en 1770, a gravé des estampes pour les libraires, plusieurs sujets de batailles et autres.

BENOIT (Michel), jésuite, né à Autun le 8 octobre 1715, dirigea ses études vers les mathématiques, l'astronomie et la physique, fit partie de la mission de Pékin en 1745, fut chargé par l'empereur Kien-Long d'exécuter plusieurs travaux hydrauliques, fit connaître à ce prince les usages du télescope à réflexion, ceux de la machine pneumatique, la gravure au burin et à l'eau-forte, les presses en taille-douce, etc., et mourut le 23 octobre 1774.

BENOIT (Françoise-Albine PUZIN de la MARTINIÈRE, femme), romancière, né à Lyon en 1724, morte vers 1799, a publié quelques comédies non représentées et un assez grand nombre de romans, dont les plus connus sont : *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 parties in-12; et les *Aveux d'une jolie femme*, 1782, in-12. On a encore de Mme Benoit : *Journal en forme de lettres*, etc., 1757 ; *Mes principes*, 1759; *Céliane*, 1766 ; *Agathe et Isidore*, 1768 ; *Sophronie*, 1769, etc.

BENOIT (Vincent Vernier), publiciste, naquit en 1769 à Dôle, et termina ses études à Paris, au séminaire de Saint-Lazare. La lecture des ouvrages philosophiques lui inspira la plus vive antipathie pour l'état ecclésiastique. Il se chargea d'abord d'une éducation, et fut ensuite employé dans diverses administrations. Admis en 1805 dans les bureaux de la secrétairerie d'État, il obtint la confiance de M. Maret qu'il accompagna dans ses voyages et dans toutes les campagnes où ce ministre suivit Napoléon. Après la bataille de Waterloo, Benoît eut la direction des bureaux du gouvernement provisoire. Inquiété par la police royale à raison de ses anciennes liaisons, il se rendit à Genève ; mais la police l'y suivit, et dans le temps qu'il se disposait à quitter cette ville, il fut remis dans les mains de la gendarmerie française et conduit dans les prisons de Bourg, où il subit une assez longue détention. Placé depuis en surveillance à Orléans, il reçut l'autorisation de revenir à Paris. En 1817, il fut un des collaborateurs de la *Bibliothèque historique*, où il inséra contre le clergé catholique un article très-violent et qui donna lieu à un procès. Il mourut du choléra, le 12 avril 1832. On a de lui : *De la liberté des cultes et des concordats*, Paris, 1818, in-8° ; *De la liberté religieuse*, ib., 1819, 1825, in-8° ; traduit en espagnol par Marchena, Montpellier, 1820, in-8°.

BENOIT (Alexandre). *Voyez* **BENEDETTI.**

BENOIT (Jean). *Voyez* **BENEDICTUS.**

BENOIT (Gentien). *Voyez* **GENTIEN.**

BENONI (le P.), religieux franciscain, se déclara en faveur de la révolution qui éclata à Naples en 1798 lors de l'invasion française. Il prêcha au milieu de la place publique, l'Évangile et le crucifix en main. Le cardinal Ruffo le fit condamner à mort avec un autre moine de son ordre après la reprise de Naples.

BENOZZO GOZZOLI, peintre, né en 1400. Élève de Frà Giovanni da Fiesole, et imitateur de Masaccio, cet artiste excella dans la représentation de beaux et vastes édifices, du paysage, des animaux, et dans l'expression d'idées joyeuses, d'objets agréables et pittoresques. Il peignit dans la chapelle du palais Ricardi, à Florence, une *Gloire*, une *Nativité* et une *Épiphanie*. Benozzo fit le voyage de Rome et laissa de ses tableaux à l'Ara-Cœli, à Sainte-Marie-Majeure, etc. A son retour, il se fixa à Pise où l'on voit ses meilleurs ouvrages. Les immenses peintures à fresque qu'il exécuta au Campo-Santo sont très-remarquables. Benozzo les termina dans l'espace de deux ans ; elles offrent la création du monde jour par jour. Benozzo Gozzoli termina sa carrière à l'âge de 78 ans.

BENSERADE (Isaac de) naquit, en 1612, à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Comme sa mère se nommait *Laporte*, il se prétendit allié au cardinal de Richelieu, qui, sans trop approfondir la chose, lui fit une pension assez considérable, et lui aurait peut-être fait faire un grand chemin dans l'Église, s'il n'eût trop souvent déserté la Sorbonne pour l'hôtel de Bourgogne, où il allait faire sa cour à la Bellerose, fameuse comédienne du temps. Ce fut par suite de cette liaison qu'il composa plusieurs pièces de théâtre, *Cléopâtre*, *la Mort d'Achille*, *Iphis et Iante*, *Gustave ou l'Heureuse Ambition* et *Méléagre*, imprimées à Paris, de 1636 à 1641, in-4°. Après la mort du cardinal de Richelieu, un méchant quatrain sur cette mort lui fit perdre sa pension. L'amiral

Digitized by Google

de Brezé, autre allié maternel qu'il s'était donné, l'emmena avec lui sur sa flotte, et fut tué sous ses yeux. De retour à la cour, il obtint du cardinal de Mazarin plusieurs pensions sur des bénéfices ecclésiastiques, ce qui, joint aux bienfaits de la reine mère et de quelques dames riches et libérales, lui composa un revenu d'environ 12,000 livres, et le mit en état d'avoir un carrosse, sorte de luxe alors très-inusité parmi les poëtes. La source de sa fortune et de sa réputation à la fois, fut l'ingénieuse facilité avec laquelle il composait des vers pour le roi et les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. On sait que son sonnet de *Job* et celui de Voiture à *Uranie* divisèrent la cour en deux partis, nommés *Jobelins* et *Uranins*, et ayant à leur tête, l'un le prince de Conti, l'autre la duchesse de Longueville, sa sœur. Benserade publia ensuite les *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, Paris, 1676, in-4°. Cet ouvrage, orné de figures, pour lequel le roi avait donné 10,000 livres, tomba aussitôt qu'il parut; les curieux le recherchent encore, mais pour les gravures seulement. Benserade mit ensuite en quatrains environ 200 fables, dont 39 ont été gravées dans le *Labyrinthe de Versailles*. Ce fut son dernier ouvrage; dégoûté du monde, il se retira à Gentilly, et consacra ses derniers vers à la religion. Tourmenté de la pierre, il résolut de se faire tailler; mais un chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère, et, au lieu de travailler à arrêter le sang, prit la fuite. Il mourut quelques heures après, le 19 octobre 1691, âgé de près de 80 ans. Il était de l'Académie française depuis 1674. Il était homme à bons mots, ou plutôt à jeux de mots et à turlupinades. Ses OEuvres, comprenant ses vers pour les ballets, ses chansons, ses sonnets et un choix de ses rondeaux tirés d'Ovide, ont été imprimées en 2 vol. in-12, Paris, 1697.

BENSI (Jules), peintre génois, né en 1601, mort en 1668, était très-habile à rendre les reliefs et la perspective.

BENSI (Bernard), jésuite, né à Venise le 16 juillet 1688, mort en 1760, a publié plusieurs ouvrages de théologie, dont les plus remarquables sont : *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742; et *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit, et l'auteur fut forcé d'en publier une rétractation.

BENSON (George), né en 1699, théologien anglais dissident, pasteur à Abington, et ministre d'une congrégation de non conformistes à Londres, où il mourut en 1762, généralement estimé pour son esprit de tolérance, son savoir et sa piété, a donné des *Paraphrases* sur les épîtres de saint Paul, 1731; une *Histoire de la fondation du christianisme*, 1756; un *Traité de l'excellence de la religion chrétienne*, 1759, 2 vol. in-8°, traduit en latin et en allemand; des *sermons*, des *lettres*, etc.

BENT (Jean van der), peintre, né à Amsterdam en 1650, eut pour maîtres, d'abord Pierre Wouwermans, et ensuite Vanden Velde. Il mourut de chagrin en 1690, parce que l'hôte chez lequel il demeurait lui avait volé une somme de 4,000 florins.

BENTABOLE (Pierre), avocat, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé d'abord procureur général du département du Bas-Rhin, puis député à la Convention : il y vota pour toutes les mesures violentes, et fut un des antagonistes les plus ardents des *girondins*. Après le 31 mai, il fit mettre hors de la loi Félix Wimpfen, commandant des troupes du Calvados, et fut ensuite envoyé à l'armée du Nord. Lorsque les *girondins* furent décrétés d'accusation, il s'opposa à ce que Ducos, Boyer-Fonfrède et Vigée, parlassent à la tribune. Le 8 thermidor (juillet 1794), il se déclara contre Robespierre, et entra le 5 octobre suivant au comité de sûreté générale. Membre du conseil des Cinq-Cents, il persista dans les mêmes idées de modération. Il mourut à Paris le 22 avril 1798.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poëte arabe, cultiva la poésie et l'éloquence, brilla dans les académies de Cordoue, et mourut en 1009 (400 de l'hégire).

BENTHAM (Thomas), théologien anglais, né en 1513 dans le Yorkshire, était très-versé dans la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque; il fut, à cause de son attachement au protestantisme et de ses actes de violence, destitué de sa place de professeur à Oxford, se retira en Suisse, rentra en faveur sous Élisabeth, qui lui donna l'évêché de Coventry, fut nommé professeur de théologie à Londres, puis créé docteur, et mourut dans le comté de Stafford en 1578. Outre quelques ouvrages inédits, on a de lui : *les Psaumes et les livres d'Ézéchiel et de Daniel*, traduits en anglais dans l'édition de la *Bible* publiée par ordre d'Élisabeth.

BENTHAM (Jacques), antiquaire, né à Ély en 1708, d'abord ministre dans les comtés de Cambridge et Norfolk, puis prébendier du chapitre d'Ely, a donné l'*Histoire* et les *Antiquités* de l'église cathédrale de cette ville, depuis sa fondation en 673 jusqu'en 1771, Cambridge, 1771, in-4°, ouvrage estimé. Il mourut en 1794.

BENTHAM (Édouard), frère du précédent, mort en 1776, professeur de théologie à Hereford, a laissé quelques *Sermons* et des *Traités* sans valeur.

BENTHAM (Jérémie), célèbre publiciste anglais, naquit à Londres, en 1748. Son père, qui comme lui s'appelait Jérémie, nom d'un de leurs ancêtres, banquier sous Charles II, était attorney : son aïeul paternel avait été chargé des mêmes fonctions, et de plus il était clerc de la compagnie des notaires. Sir Samuel Bentham, mort général au service de Russie, le 30 avril 1831, était son frère. En sa qualité de fils aîné, Jérémie fut destiné à suivre la même carrière que son père et son aïeul. Dès l'enfance il avait manifesté des dispositions rares. A trois ans il lisait l'histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras; à sept il comprenait Télémaque en français; à treize, après s'être distingué au collége de Westminster, il fut admis dans celui de la Reine, à Oxford, et y soutint une discussion publique, dans laquelle la finesse de ses remarques, la précision de son langage excitèrent la surprise et les applaudissements de tout l'auditoire. Trois ans après, il fut reçu bachelier, et, à vingt ans, devenu maître ès arts, il était cité comme le plus jeune gradué qu'eussent vu les universités. Il entra ensuite à Lincoln's Inn, et en 1772 il débuta au barreau. Mais déjà sa vocation était bien plus d'observer que de mettre à profit les vices des lois et de l'organisation judiciaire. La vue de tout ce qui se passait dans l'enceinte de la justice lui inspira bientôt un profond dégoût, non pour la science ju-

Digitized by Google

diciaire, mais pour l'exercice de la profession qui se joue si bien de l'insuffisance et des bizarreries de la loi par l'astuce de la chicane. Il voua sa vie à une tâche bien autrement difficile, celle de reconnaître et de démontrer au monde le vice de toutes les institutions législatives, et de provoquer par des convictions rationnelles les réformes que commandent le bien de l'humanité et le progrès des lumières. Dès l'année 1776, Bentham s'était signalé par ses *Fragments sur le gouvernement*. Cette brochure était surtout dirigée contre les principes de Blackstone, dont il louait l'exactitude à exposer les lois telles qu'elles sont, mais auquel il reprochait de ne jamais indiquer les lois telles qu'elles devraient être. Bentham s'appliquait sans relâche à connaître le réel des lois, leurs vices, la cause de ces vices, ainsi que leur connexion, et à en chercher le remède. Dans le laps de temps qui s'écoula entre son début au barreau et la révolution française, il fit trois voyages sur le continent, principalement à Paris, où il forma une liaison intime avec Brissot, dont le caractère offrait quelques points de contact avec le sien, et qui alors conçut le projet de se fixer à Londres pour y diriger un écrit périodique, sous le titre de *Correspondance universelle sur les points intéressants du bien-être de l'homme et de la société*. Cependant l'entreprise ne réussit point : Brissot fut même arrêté par suite des dettes contractées pour ce journal. L'intervention généreuse d'un ami qui paya tout lui rendit la liberté ; et l'on supposa généralement que cet ami était Bentham. De retour à Paris, Brissot ayant acquis une grande influence par les événements, fit nommer son ami citoyen français et membre de la seconde assemblée nationale. De 1784 à 1788, Bentham avait accompli un grand voyage européen. Traversant la France par Montpellier et Marseille, il était parti de Gênes pour Florence, où il passa plusieurs jours. Là, ayant fait rencontre d'un de ses amis, propriétaire et capitaine d'un navire qui allait à Smyrne, il quitta la Toscane avec lui, et se dirigea vers l'Orient. Un coup de vent les mit en danger dans les parages de Mitylène : ils débarquèrent enfin sur la rive d'Asie, et Bentham passa trois semaines à Smyrne. De là un bâtiment turc le transporta dans la capitale des Ottomans. Son séjour à Constantinople fut de près de deux mois. Au bout de ce temps, il prit par mer la route de la Russie, et arriva au chef-lieu du gouvernement des Slobodes d'Ukraine, Kharkov, où son frère commandait un bataillon franc ; mais, parti récemment pour une expédition du côté de la Tauride et de Kherson, il était retenu par la nécessité de défendre le pays contre la soudaine irruption du capitan-pacha. Bentham mit cette absence à profit, en écrivant ses *Lettres sur les lois relatives à l'usure* et la première partie du *Panoptique*. Il revint, par la Pologne, l'Allemagne et les Provinces-Unies, à Londres, où il arriva en février 1788, ayant parcouru presque toute l'Europe. Quatre ans après, son père mourut, lui laissant une fortune plus que suffisante pour assurer son indépendance. C'est surtout à partir de ce temps que Bentham arrangea sa vie de manière à se livrer commodément et fructueusement à ses méditations sur les lois. Il n'avait encore publié que huit brochures et un grand ouvrage, le *Panoptique*, 2 vol. in-8° : les trentes années suivantes devaient le voir produire dix fois autant de volumes. Penseur profond, mais écrivain inhabile, toutes ses réflexions, à mesure qu'il les faisait, étaient jetées sur le papier, sans liaison, sans méthode. Le hasard mit sur son chemin le ministre genevois Dupont, qui, forcé de quitter sa patrie pour la France et ensuite la France pour l'Angleterre, était devenu bibliothécaire du marquis de Lansdowne. Bentham et Dumont se virent à Bowood, résidence du marquis, et bientôt ils s'apprécièrent. Dumont consentit à mettre en ordre les feuilles volantes de Bentham ; et c'est à cette association qu'est due la promulgation des idées du savant anglais. Le premier fruit de cette union de travaux fut une critique du plan proposé par le comité de l'assemblée constituante pour l'organisation de la justice en France. Ce morceau, dont les principales idées entrèrent depuis, avec de larges développements, dans son grand *Traité de l'organisation judiciaire et de la codification*, parut alors en quatre lettres dans le *Courrier de Provence*, journal qu'avait commencé Mirabeau. En 1802, Bentham profita de la paix que le traité d'Amiens donnait à l'Europe, pour se rendre de nouveau à Paris ; et ce fut pendant son séjour dans cette ville que l'Institut, classe des sciences morales et politiques, le comprit parmi ses membres. En 1825, il revint encore en France, et il y fut reçu avec enthousiasme. Amené un jour par le hasard à la cour de cassation, il vit tout le corps des avocats se lever à son approche, et le tribunal lui donner une place d'honneur. Tandis que le comte de Toréno lui demandait son avis sur le code pénal donné à l'Espagne, par les cortès, le roi de Bavière, auquel il faisait hommage d'un projet de Code, lui répondait qu'il avait communiqué cet ouvrage à une commission qui ne manquerait pas de profiter de l'expérience d'un esprit aussi judicieux, etc. Bentham venait de mettre la dernière main au 3e vol. de son Code constitutionnel, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'enleva au monde le 6 juin 1832. Les ouvrages de Bentham sont nombreux : *Introduction aux principes de morale et de jurisprudence*, 1789, Londres, in-4° ; ibid., 1823, 2 vol. ; *Traités de législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol. in-8° ; seconde édition, 1820 ; *Théorie des peines et des récompenses*, Paris, 1812, 2 vol. in-8° ; troisième édition, 1826 ; traduite en espagnol, à Paris, première édition, 1825 ; seconde édit., 1826, 4 vol. in-18 ; traduit en anglais, 1825 et 1829, in-8° ; le traducteur, qui s'intitule *A friend* (un ami), a profité de quelques parties écrites originairement en anglais, et qui en conséquence appartiennent à Bentham : l'ouvrage a été scindé en deux parties différentes ; l'une porte le titre de *Rationale of recompense*, 1825, l'autre de *Rationale of Penality*, 1829 ; celui-ci, en effet, ne traite que de la pénalité, celui-là que des récompenses ; *Pièces relatives à la codification et à l'instruction publique*, Londres, 1817, 1 vol. in-8° ; *Traité des preuves judiciaires*, Paris, 1823, in-8° ; traduit en espagnol, 1825, 4 vol. in-18 ; *De l'Évidence judiciaire, spécialement appliquée à la pratique anglaise*, Londres, 1827, 5 forts vol. in-8° ; *Panoptique* ou *Maison d'inspection*, Londres, 1791, 2 vol. in-12 ; *Code proposé à toutes les nations qui professent des idées libérales*, Londres, 1822, 72 pages in-8°, traduit en français la même année ; *Code constitutionnel*, Londres, 1830 ; *Essai sur la Tactique des assemblées politiques*, Genève, 1816, 2 vol. in-8° ; seconde édition, Paris, 1822, traduite en es-

Digitized by Google

pagnol, 1824, 2 vol. in-18; *Déontologie ou Théorie des devoirs*, Paris, 1833, Bruxelles, 2 volumes in-18. Les autres ouvrages de Bentham, tous écrits en anglais, sont : *Fragment sur le gouvernement*, Londres, 1776; *Coup d'œil sur le bill relatif aux travaux forcés*, Londres, 1778; *Défense de l'usure*, Londres, 1787; traduite en français, Paris, 1827; *Esquisse d'un Code pour l'organisation judiciaire de la France*, Londres, 1791; *Essai sur la tactique des corps politiques*, 1791, in-4°; *Lettre à un membre de la convention nationale*, 1792; *Émancipez vos colonies*, Londres, 1793; *Finances sans charges ou échutes au lieu de taxes*, Londres, 1795; *Protestations contre les taxes*, 1796; *Plan d'administration* pour les pauvres, 1797, traduit en français par Duquesnoy; *Lettres à lord Pelham*, 1802 (sur Botany-Bay dont il blâme beaucoup l'établissement); *Plaidoyer pour la constitution*, 1803; *Réforme écossaise*, 1806; *Défense de l'économie contre Burke*, 1810-1811; *Éléments de l'art d'assortir un jury; Sur la loi relative à la conviction*, 1812; *Ne jurez pas*, 1813 (contre le serment qu'il attaque comme inutile, abusif et antichrétien); *Tableau des motifs et des sources des actions*, 1817; *Chrestomathie*, 1817, 2 vol. in-8°; *Considérations sur l'Église d'Angleterre et son catéchisme*, vol. de 800 pages, notes, etc.; *Plan d'une réforme parlementaire*, 1817, in-8° de 400 pages; *Bill de réforme radicale*, 1819, avec notes; *Observations sur les restrictions et prohibitions apportées au commerce*, 1820; *Traité sur les affaires d'Espagne et de Portugal*, 1821; *Lettres au comte de Toreno sur le code pénal des cortès*, 1822; *La vérité contre Ashurt*, 1822; *Principes fondamentaux d'un Code constitutionnel pour chaque État*, 1823; *Traité des déceptions* (*The Book of fallacies*, etc.,) 1824, (publié par un ami); *Dénonciations qui concernent lord Eldon*, 1827; *Pétitions en faveur de la justice et de la codification*, 1830; *J. Bentham à ses concitoyens les Français, sur la peine de mort; J. Bentham à la chambre des pairs de France; Déclaration de principes des candidats parlementaires; Du bill de banqueroute*, etc., 1832. Une édition des œuvres complètes de Bentham a été publiée à Bruxelles, 3 vol. in-8°, 1841.

BENTINCK (Charles), major des gardes hollandaises, général d'infanterie et commandant de l'ordre Teutonique, combattit vaillamment sous les yeux du prince d'Orange en 1793, se retira du service lors de l'occupation de son pays par les républicains français et fut nommé, en 1815, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume. Mort en 1825, âgé de 74 ans.

BENTINCK (lord Guillaume-Henri CAVENDISH), né en 1774, frère cadet du duc de Portland, fut nommé en 1803 gouverneur de Madras, et resta plusieurs années dans l'Inde, où il acquit une immense fortune. De retour en Angleterre, il fut en 1812 accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès de Ferdinand, roi de Sicile, et nommé commandant des forces anglaises dans la Méditerranée. Sa maison avait pour but de maintenir la Sicile dans le système de l'Angleterre pendant la guerre contre Napoléon. Après avoir pris toutes les mesures qu'il jugea propres à ce dessein, il se rendit au mois de juin 1813 en Catalogne, où il eut d'abord quelques succès; mais s'étant avancé jusqu'à Villafranca, il fut repoussé et forcé de se rembarquer. Il revint alors en Sicile, et prit des mesures vigoureuses pour comprimer le mécontentement qui avait éclaté pendant sa courte absence. En 1814 il commandait une expédition sur les côtes de la Toscane, et, s'étant emparé de Gênes, s'y maintint jusqu'à la fin de la guerre. Ayant alors cessé d'être employé par son gouvernement, il s'établit à Rome, où il tint plusieurs années un train de maison considérable. Rentré dans sa patrie, il fut nommé membre de la chambre des communes par le comte de Nottingham. Lord Bentinck mourut en 1830.

BENTINCK (Guillaume). *Voyez* **PORTLAND** (comte de).

BENTIVOGLIO (Jean), premier des princes d'une famille souveraine de Bologne, qui prétendait descendre d'un fils naturel de Hensius, lui-même fils naturel de l'empereur Frédéric II. Jean Bentivoglio s'éleva, vers la fin du 14ᵉ siècle, par son activité, ses talents, et surtout son ambition; il se fit reconnaître comme chef par le parti de l'échiquier. Il supplanta Manne Gozzadini, qui lui disputait le premier rang dans l'État, et le 28 mars 1401, il se fit proclamer, par le peuple, seigneur de Bologne. Le règne de Jean Bentivoglio fut très-court; attaqué par Jean Galéas Visconti, son armée fut défaite à Casalecchio, le 26 juin 1402, et, le lendemain, il fut tué à Bologne par le peuple qui s'était révolté contre lui.

BENTIVOGLIO (Antoine), fils du précédent, après quinze ans d'exil obtint, en 1435, la permission de rentrer dans sa patrie; mais la faveur populaire dont il paraissait jouir, excitant la défiance du pape Eugène IV, il fut arrêté, comme il sortait du palais, le 23 décembre de la même année, et, à l'heure même, il eut la tête tranchée sans jugement. Thomas Zambeccari, qui, après lui, était l'homme le plus considéré de Bologne, fut en même temps pendu aux fenêtres du palais.

BENTIVOGLIO (Annibal), fils du précédent, fut mis à la tête du gouvernement en 1438, et, pour s'assurer la protection du duc de Milan, épousa une de ses filles naturelles. Cependant, en 1442, il fut arrêté et enfermé dans la citadelle de Varrani. Ses amis réussirent l'année suivante à le faire évader de sa prison; dès qu'il fut rentré à Bologne, le peuple prit les armes, et le remit en liberté; mais Bentivoglio demeura à la tête du gouvernement sans titre ni dignité publique, quoiqu'il fût le vrai chef de l'État. Les Canedoli et les Ghisilieri, gentilshommes de Bologne, conjurèrent contre lui et le tuèrent le 24 juin 1445.

BENTIVOGLIO (Sanche ou Santi), fils naturel d'Hercule Bentivoglio, fut choisi à l'âge de 22 ans par les Bolonais pour remplacer Annibal, le 13 novembre 1446. Pendant seize ans, il gouverna avec autant de vigueur que de modération. Il mourut en 1462, regretté de tous ses concitoyens.

BENTIVOGLIO (Jean II), fils d'Annibal, successeur de Santi, qui lui avait servi de père, orna Bologne de plusieurs édifices somptueux, et protégea les arts et les lettres. Après un règne de 44 ans, il fut chassé par le pape Jules II, et mourut à Milan en 1508 âgé de près de 70 ans.

BENTIVOGLIO (Annibal II et Hermès), fils de Jean II, furent rétablis le 21 mai 1511 par les Français dans la souveraineté de Bologne; mais, après l'évacuation de l'Italie, cette ville se rendit au pape le 10 juin 1512,

Digitized by Google

et les Bentivoglio, réfugiés à Mantoue et à Ferrare, renoncèrent à jamais à leur souveraineté.

BENTIVOGLIO (Hercule), poëte distingué, né à Bologne en 1506, fils d'Annibal II, fut élevé à Milan, puis à Ferrare, où il mérita la protection des princes d'Este. Employé dans des négociations délicates, il montra beaucoup de capacité. Il mourut le 6 novembre 1573. On a de lui des *sonnets*, des *stances*, des *églogues*, des *satires*, des *épîtres*, des *comédies*. Ses œuvres (*opere poetiche*) ont été recueillies en un vol. in-12, Paris, 1719.

BENTIVOGLIO (Camille), premier marquis de Gualtieri, petit-fils d'Annibal II, amené de bonne heure en France, fut gentilhomme des rois Henri II et François Ier. Accusé par les ennemis des Guise du meurtre de François de Bourbon, comte d'Enghien, et cité pour un cas encore plus grave par le pape Pie IV, il se rendit en Pologne, et, s'étant distingué contre les Turcs, fut récompensé de ses services par Maximilien II, qui l'investit du château de Gualtieri. Alphonse, duc de Ferrare, dont Camille devint généralissime en 1582, érigea sa terre en marquisat pour lui et ses descendants.

BENTIVOGLIO (Gui), cardinal célèbre comme historien et comme politique, né à Ferrare en 1579, fut à 19 ans, premier secrétaire de Clément VIII, puis successivement référendaire de Paul V, archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre et en France, enfin cardinal. Louis XIII le choisit pour protecteur de la France à Rome : il fut le confident intime d'Urbain VIII, et, après la mort de ce pape, on pensait qu'il serait appelé à lui succéder; mais il mourut à l'ouverture du conclave le 7 septembre 1644. L'un des juges de l'illustre Galilée, son maître, il n'avait pas tenu à lui d'empêcher sa condamnation. Il a laissé des *Mémoires* sur ses dénonciateurs, un *Recueil de lettres*, une *Histoire de la guerre de Flandre*, et des *Mémoires* sur sa vie. Tous ces ouvrages ont été traduits en français.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), né à Ferrare, entra jeune au service de France, et joignit à la science des armes la culture des lettres et des arts. Instruit dans les langues anciennes et modernes, il était bon musicien, et avait fait une étude des différentes branches de l'architecture. Il cultiva la poésie dramatique, fut membre de plusieurs académies, et mourut à Ferrare le 1er février 1685. On a de lui : *l'Annibale in Capoa; la Filli di Tracia; l'Achille in Sciro; Tiridate*, et des poésies lyriques.

BENTIVOGLIO (Cornelio), cardinal, l'un des fils du précédent, né à Ferrare le 27 mars 1668, était en 1712 nonce apostolique à Paris, et déploya beaucoup de zèle dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*. De retour à Rome, il fut revêtu de la pourpre, fait légat dans la Romagne, etc., et mourut le 30 septembre 1732. Il prononça dans une séance de l'Académie des Arcadiens un discours sur l'utilité morale des beaux-arts. Il a traduit en vers *sciolti* la *Thébaïde* de Stace, Rome, 1729, in-4°. Cette traduction est estimée.

BENTIVOGLIO (Louis), frère du précédent, orateur et poëte, eut la commission importante de réformer l'université de Ferrare, y fut président de l'Académie des *Intrepidi*, prononça dans diverses occasions solennelles des discours très-remarquables, et mourut à Venise en 1744. Il avait obtenu la grandesse d'Espagne.

BENTIVOGLIO (Mathilde), sœur des précédents, cultiva la poésie, se fit souvent applaudir à l'Académie des Arcadiens de Rome, dont elle était membre, et mourut en 1711.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), marquis de Gualtieri, noble vénitien, patrice de Ferrare, grand d'Espagne, mort à Mantoue en 1729, cultiva les belles-lettres avec succès.

BENTLEY (Richard), l'un des meilleurs critiques anglais, né en 1661 à Oulton, près de Wakefield (York), se fit remarquer de bonne heure par ses progrès dans les langues savantes et par son goût et son talent pour l'érudition critique. Tant qu'il vécut, il ne se fit en Europe presque aucune réimpression d'auteurs anciens, que les éditeurs ne s'adressassent à lui pour avoir ses observations. Il en a publié sur les deux premières comédies d'*Aristophane*, qui prouvent une grande sagacité. Son *Horace* avec des *Commentaires*; ses éditions de *Térence* et de *Phèdre*, celle du *Paradis perdu* de Milton agrandirent sa réputation. Bentley, d'abord maître d'école, devint chanoine de Worcester et bibliothécaire de Saint-James. Son caractère peu traitable lui fit un grand nombre d'ennemis, et lui attira de violentes persécutions. Ses compatriotes rendirent moins de justice à ses talents que les étrangers. Il mourut en 1742, âgé de 81 ans.

BENTLEY (Thomas), neveu du précédent, mort en 1782, a donné les *Souhaits*, comédie, 1761; *Philodamus*, tragédie, 1767; le *Patriotisme*, poëme satirique inséré dans le *Repository* de Dilly.

BENTLEY (Élisabeth), née à Norwich en 1767, a publié en 1791 un *Recueil* de poésies.

BENVENUTI (Charles), jésuite, né à Livourne, le 8 février 1716, d'abord professeur de philosophie à Fermo, remplaça le P. Boscowich dans la chaire de mathématiques au collége romain, où il reprit ensuite ses leçons de philosophie, qu'il continua jusqu'à la suppression de la société. Son ouvrage intitulé : *Riflessioni sul gesuitismo* l'ayant forcé de quitter Rome, il se rendit en Pologne, et mourut à Varsovie en septembre 1789. On a de lui deux thèses : *Synopsis physicæ generalis*, 1754; *De lumine dissertatio*, 1754, in-4°, d'après les principes de Newton.

BENVENUTI (Joseph), médecin, né à Lucques en 1728, membre correspondant de la société royale de Gottingue et de plusieurs autres académies, se fit une réputation par le succès qu'il obtint en employant le mercure au lieu du quinquina dans le traitement des fièvres épidémiques, et mourut vers 1770. Entre autres ouvrages, on a de lui : *De Lucensium thermarum sale tractatus*, in-8°; *Riflessioni sopra gli effetti del moto à cavallo*, 1760, in-4°; *Dissertatio physica de lumine*, 1761, in-4°; *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, 1762; *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt collectio prima*, 1764.

BENVOGLIENTI (Hubert), né à Vienne en 1668, passe en Italie pour un de ceux qui ont restauré les études historiques. Il a fourni d'utiles observations à Apostolo Zeno, à Salvini, à Grandi, et particulièrement à Muratori. Dans le second tome des *Delizie degli Eruditi Toscani*, on trouve l'opinion de Benvoglienti sur l'origine de la langue italienne. Il mourut le 22 février 1733.

BENZEL DE STERNAU (Anselme-François de),

Digitized by Google

conseiller intime de l'électeur de Mayence, né le 28 août 1738, avait déjà obtenu à 19 ans la dignité de conseiller. Appelé à Vienne par l'Empereur, il refusa un honneur qui l'aurait éloigné de son pays, et resta à Mayence, où, parvenu au rang de chancelier d'État, il s'appliqua à réformer les écoles, à régler et à diminuer les couvents. En 1782, on lui confia la haute curatelle des universités de l'électorat. Il mourut le 7 mai 1784. On a de lui : *Nouvelle organis. de l'université de Mayence*, 1784, in-8°.

BENZEL-STERNAU (Charles-Chrétien, comte de), né le 9 avril 1767, à Mayence, fut d'abord conseiller de régence de l'électeur, assesseur de justice à Erfurt, et passa en 1804 à l'archichancellerie de Ratisbonne en qualité de conseiller d'État. En 1807, il devint conseiller secret au département de la police et directeur de la commission générale des études de Carlsruhe, puis conseiller aulique. Ayant obtenu sa retraite, il se fixa dans une maison de campagne à Erlenbach, près du lac de Zurich. Il mourut le 2 septembre 1832, à Rippoltsau, près d'Offenburg. Le comte de Benzel-Sternau figure parmi les écrivains humoristes les plus distingués de l'Allemagne. Voici ses principaux ouvrages : *Recherches poétiques sur les objets de la philosophie critique*, Wurtzbourg, 1794 ; *Camillo Alfierra*, histoire, Erfurt, 1795 ; *Nouvelles pour le cœur*, Hambourg, 1795 ; *Contes au coin du feu*, Hambourg, 1797 ; *Le veau d'or*, Gotha, 1802-3, 4 vol.; cet ouvrage fonda sa réputation ; *La fête de Schiller*, Gotha et Ratisbonne, 1805 ; *Dialogues dans le labyrinthe*, Gotha, 1805 ; *Protée, ou l'Empire des images*, Ratisbonne, 1806 ; *Titania, ou l'Empire des contes*, Ratisbonne, 1807 ; *Morphée, ou l'Empire des rêves*, Ratisbonne, 1807 ; *Le Convive de pierre*, Gotha, 1808 ; *Le vieil Adam*, histoire de famille, Gotha, 1819 ; *Blanc et noir*, comédie, Zurich, 1826 ; *Bibliothèque de l'étranger*, Francfort sur le Mein, 1812-13, 2 vol. ; *Sources et pièces officielles relatives au Congrès de Vienne* (1814).

BENZÉLIUS (Éric), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1642, professa la théologie et donna des leçons à Charles XII, qui lui conserva toujours de l'affection. Il dirigea l'édition de la *Bible* en suédois qui conserve le nom de ce prince, et mourut le 17 février 1709. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique ;* des *Dissertations* sur des sujets de théologie et l'histoire ecclésiastique, et la *Traduction latine* de plusieurs homélies de St. Jean-Chrysostôme. Marié deux fois, il avait eu 13 enfants de sa première femme, trois de ses fils lui succédèrent dans l'archevêché d'Upsal.

BENZÉLIUS (Éric), fils du précédent, né à Upsal en 1675, écrivit sur plusieurs objets de théologie, d'antiquité et d'histoire, fonda la Société des sciences d'Upsal, qui est la plus ancienne académie du Nord, fut l'un des premiers associés à l'Académie de Stockholm, fondée en 1739, et mourut en 1743, archevêque d'Upsal.

BENZÉLIUS (Jacob), frère du précédent, et archevêque d'Upsal, mort en 1747, est connu par un *Abrégé de théologie*, une *Description de la Palestine*, et quelques autres *ouvrages*, tous écrits en latin.

BENZÉLIUS (Henri), frère des précédents, né à Strengnes en 1689, se trouvait à Bender à l'époque où Charles XII y était retenu. Ce prince le désigna pour parcourir les contrées de l'Orient avec quelques savants. Benzélius, après avoir visité l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, revint en Suède par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, fut nommé professeur de théologie, évêque de Lunden, puis archevêque d'Upsal, et mourut en 1758. Le journal de ses voyages est conservé en manuscrit à Upsal.

BENZÉLIUS (H. Jesper), de la même famille, et mort vers la fin du 18e siècle, évêque de Strengnes, avait fait ses études sous le fameux Mosheim, et publia en 1744, à Helmstædt, une *Dissertation latine sur Jean Duræus*, Écossais, qui, dans le 17e siècle, parcourut une partie de l'Europe pour prêcher la réunion des luthériens et des calvinistes.

BENZERADT (Charles-Henri), abbé d'Orval, à deux lieues de Montmédy, naquit à Echternach, dans le grand-duché de Luxembourg. Il embrassa l'état ecclésiastique, à l'âge de 21 ans, gouverna l'abbaye d'Orval pendant 39 ans, et mourut le 12 juin 1707. Il avait composé lui-même son épitaphe.

BENZIO (Tryphon), bon poëte latin et italien, natif d'Assise, florissait vers l'an 1530, et vivait encore en 1571. Il fut, à Rome, secrétaire de plusieurs papes, et en particulier, de Jules III. Il excellait dans l'art de chiffrer les dépêches ; mais ce n'était pas son seul talent, et il montra dans plusieurs affaires beaucoup de capacité. Il fut envoyé, pour les affaires du saint-siége, à Cambrai, en 1537 ; à Ratisbonne, en 1541 ; à Trente, en 1546. La nature lui avait refusé tous les avantages extérieurs ; il était contrefait, velu, et avait de longues dents. Il joignait à cette difformité une malpropreté habituelle. Ses poésies, tant latines qu'italiennes, sont éparses dans différents recueils, entre autres, dans celui des *Rime di diversi nobili poeti toscani*, donné par Atanagi, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Giammatteo Toscano.

BENZIO (Maximilien-Soldani), sculpteur florentin, né en 1658, réussissait surtout dans le fini des bas-reliefs.

BENZONI (Venturino), souverain de la ville de Crême, d'une famille qui y gouvernait depuis 1258, fut, en 1310, contraint par l'empereur Henri VII d'abdiquer. Il recouvra le pouvoir peu après la mort de ce prince ; mais sa patrie, trop faible pour le soutenir, se soumit à un Visconti, seigneur de Milan.

BENZONI (George), de la même famille, parvint à recouvrer en 1405 la souveraineté de Crême, qu'il garda jusqu'en 1410, où le duc de Milan s'en empara définitivement. Ne conservant plus aucune autorité, il s'engagea au service de Venise, qui inscrivit sa famille sur le livre d'or.

BENZONI (Jérôme), Milanais, né vers 1519, partit en 1541 pour l'Amérique, où il recueillit un grand nombre d'observations ; à son retour, en 1556, il les publia sous le titre de la *Storia del Mondo-Nuovo*, Venise, 1565, in-8°, traduites en latin et en français.

BEOLCO ou **BIOLCO** (Ange), poëte, surnommé *il Ruzzante* (le folâtre), né à Padoue vers 1502, s'appliqua à bien saisir le caractère des paysans, et se fit une réputation en composant dans le dialecte padouan cinq comédies intitulées : *la Piovana*, l'*Anconitaria*, la *Moschetta*, la *Fiorina* et la *Vaccaria*. Ces pièces, dans lesquelles l'auteur jouait un rôle, eurent un très-grand succès ; elles ont été réunies sous le titre de *Tutte l'opere del famosissimo Ruzzante*, Venise, 1565, in-8° ; 1584, in-12 ; et

Digitized by Google

Vicence, 1617, in-8°. Les deux dernières éditions contiennent, outre ses *comédies*, des *dialogues* et des *discours* en langue rustique. Beolco mourut, le 17 mars 1542, à 40 ans.

BERAIN (Jean), dessinateur ordinaire de la chambre et du cabinet de Louis XIV, né à Saint-Mihiel en Lorraine, vers 1630, mort à l'âge de 77 ans dans les galeries du Louvre. On a de lui un vol. in-fol. atlantique, contenant les gravures de ses principaux dessins qui consistent surtout en arabesques. On a encore de lui des cahiers d'*ornements*, des recueils pour la décoration des appartements, etc.

BERAIN (Jean), fils du précédent, fut aussi dessinateur. Les cérémonies des pompes funèbres faites à Saint-Denis en l'honneur du Dauphin et de Louis XIV, sont de Berain fils; c'était sur les dessins de son invention que l'on sculptait la poupe et la proue des galères et des vaisseaux de l'État; il donnait aussi les dessins des costumes de chaque carrousel.

BERAIN (Pierre-Martin), frère du précédent, prévôt du chapitre de Hazelach, en Alsace, a publié un *Mémoire historique sur le règne des trois Dagobert*, etc., Strasbourg, 1717, in-8°.

BÉRARD (Pierre), apothicaire à Grenoble vers le milieu du 17e siècle, a beaucoup travaillé sur les plantes du Dauphiné, et a laissé un manuscrit de 7 vol. in-fol., en très-bon état, que l'on voit à la bibliothèque de Grenoble, et dont cette ville fit l'acquisition en 1780. Il est intitulé : *Theatrum botanicum*, 1653, et distribué suivant la méthode du *Pinax* de Gaspard Bauhin.

BERARD, né en Franche-Comté, commandant la cavalerie de l'armée vendéenne, en 1793, aide-major général sous Stofflet, s'attacha ensuite au général Canclaux, ne parut point dans l'insurrection de 1799, et se fit placer comme garde général des eaux et forêts à Sainte-Hermine, puis à Bourbon-Vendée, où il est mort quelques années avant la restauration.

BÉRARD (Frédéric), professeur d'hygiène à la Faculté de Montpellier, associé de l'Académie royale de Paris, né en 1789, et mort le 16 avril 1828 à Montpellier, prit pour thèse inaugurale : *Plan de médecine naturelle*, ou la *Nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature*. Pendant un séjour à Paris, il travailla au *Dictionnaire des sciences médicales*, où il critiqua le système de Gall, et donna le tableau de la doctrine analytique fondée à Montpellier par Barthez et Dumas. Revenu dans cette ville, il se voua à l'enseignement particulier de la médecine. On a de lui un ouvrage sur la *Différence de la variole et de la petite vérole*, un vol. in-8°. De retour à Paris, il y publia avec Rouzet le travail de Dumas sur les *Maladies chroniques*. Il fit paraître aussi la *Doctrine des rapports du physique et du moral*, et une *Lettre* inédite de Cabanis *sur les Causes premières*. L'université le nomma, peu de temps avant sa mort, à la faculté de Montpellier. Bérard s'est montré, dans la *Revue médicale*, l'un des adversaires de Broussais.

BÉRARD (Jean-Baptiste), né en 1710, mort à Paris, le 1er décembre 1772, débuta comme ténor, en 1733, à l'Opéra, ne réussit pas, entra en septembre, même année, à la Comédie-Italienne, où il fut plus heureux, rentra à l'Opéra en 1736, et fut sifflé dans *les Indes galantes* de Rameau. En 1737, Bérard étonna son public par la manière dont il chanta à *la Capitation*, et il fut applaudi dès cette époque jusqu'en 1745, où il quitta la scène pour se livrer à l'enseignement du chant. Il jouait bien de la guitare, du violoncelle, et de la harpe. On a de lui : *L'Art du chant*, dédié à Mme de Pompadour, Paris, 1755, in-8°.

BÉRARDI (Charles-Sébastien), canoniste, né en 1719 à Oneille, professeur à l'université de Turin, mort en 1766, a publié des *Dissertations* de droit, 1752, 4 vol. in-4°. Son successeur, l'abbé Baudisson, est l'éditeur de ses *Instituts de droit canonique*, 2 vol. in-8°.

BERARDI (Angelo), savant musicien, était né vers le milieu du 17e siècle, à Santa-Agatha, dans le royaume de Naples. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat au chapitre de Viterbe, et consacra ses loisirs à la culture de son art. Ses principaux ouvrages sont : *Ragionamenti musicali*, Bologne, 1681; *Documenti armonici*, ibid., 1687; *Miscellane musicali*, ibid., 1689; *Arcani musicali*, ibid., 1690; *Il Perchè musicale, ovvero Stafetta armonica*, ibid., 1693. Outre ces ouvrages, il a publié des *Livres de motets* à 2, 3 et 4 voix, Bologne, 1665; *Offertoires* à 2 et 3 voix, ib., 1680; des *Psaumes*, 1668 et 1682.

BÉRARDIER DE BATAUT (François-Joseph), ancien professeur d'éloquence, puis grand maître du collége de Louis le Grand, était né à Paris en 1720. Il fut député du clergé de Paris, à l'assemblée constituante, et mourut en 1794, à 74 ans; il s'était acquis une réputation honorable dans l'université, qu'il soutint parfaitement dans cette assemblée, où il signa la protestation du 12 septembre 1791. Les ouvrages de Bérardier sont : *Précis de l'Histoire universelle*, qui a eu plusieurs éditions; *Essai sur le récit*, 1776, in-12; *l'Anti-Lucrèce en vers français*, 1786, 2 vol. in-12; *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église en opposition à la constitution civile du clergé*, in-8°, réimprimés 14 fois en six mois.

BERARDINI, né à Bari, royaume de Naples, a traduit en vers italiens une partie de l'Énéide, Naples, 1555.

BERARDO (Jérôme), noble ferrarais, florissait en 1530 à la cour de Ferrare, et fut en faveur auprès des ducs Hercule et Alphonse Ier. Il publia deux traductions italiennes, en tercets ou *terza rima*, des deux comédies de Plaute, la *Casina* et la *Mostellaria*, Venise, 1530, in-8°.

BÉRAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon le 5 mars 1703, y professa depuis 1740 les mathématiques, et remplit en même temps les fonctions de directeur de l'observatoire et de garde du médailler. Admis à l'Académie de cette ville, il enrichit ses recueils de nombreuses observations météorologiques et de mémoires sur les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité; d'autres sur la végétation, l'évaporation des liquides, l'ascension des vapeurs, etc. Il remporta plusieurs prix aux académies de Bordeaux et d'Angers, fut nommé correspondant de l'Académie royale des sciences, forma d'illustres élèves parmi lesquels il suffit de citer Montucla et Lalande, et mourut le 26 juin 1777, de chagrin de la suppression des jésuites.

BÉRAUD (Jean-Jacques), physicien et naturaliste, naquit le 5 février 1753, à Allons près de Castellane. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et remplit suc-

Digitized by Google

cessivement les places de préfet et de professeur de mathématiques et de physique expérimentale, au collége de Marseille. A la révolution, élu membre du bureau central des sections, il fut avec tous ses collègues mis hors la loi après la journée du 31 mai. Il se réfugia en Espagne, où il obtint la charge d'ingénieur hydraulique du port de Carthagène. Il y mourut le 1er février 1794, âgé de 41 ans. On a du P. Béraud : *Mémoire sur la culture du câprier; Sur l'éducation des abeilles; Sur une machine propre à pêcher le corail*, etc.

BÉRAUDIÈRE (François de la), né vers la fin du 16e siècle à Poitiers, d'abord conseiller au parlement de Paris, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Périgueux en 1614, fit dans son diocèse plusieurs fondations utiles, et mourut en 1649. On a de lui un recueil intitulé : *Otium episcopale*, 1635, in-4o.

BÉRAULD (Nicolas) naquit à Orléans en 1473, et mourut en 1550. Il fut précepteur d'Odet de Coligni, cardinal, de l'amiral de Coligni son frère, et de Châtillon. Bérauld publia plusieurs ouvrages en latin, dont les principaux sont : *Oratio de pace restitutâ et de fœdere sancito apud Cameracum*, Paris, 1528, in-8o; *Metaphrasis in OEconomicom Aristotelis*, Paris, in-4o. En 1516, il fit paraître une édition des *OEuvres de Guillaume*, évêque de Paris, imprimée dans la même ville, in-fol. La même année il en publia une de l'*Histoire naturelle de Pline*, et fit au texte de nombreuses corrections. On a encore de lui des notes sur le *Rusticus de Politien*, une édition d'un *Dictionnaire grec et latin*, Paris, 1521.

BÉRAULD (François), fils du précédent, né à Orléans, embrassa la religion calviniste. Il composa des poésies en grec et en latin. Très-versé dans la langue grecque, il l'enseigna successivement à Montbelliard, à Lausanne, à Genève, à Montargis, où il fut principal en 1571, et enfin à la Rochelle. Il fut choisi par Henri Estienne pour traduire les deux livres d'Appien, qui contiennent les guerres d'Annibal et celles d'Espagne.

BÉRAULT (Michel), pasteur et professeur de théologie à Montauban, vers le commencement du 17e siècle, fut choisi pour entrer en conférence à Mantes, en 1593, avec le cardinal du Perron, et écrivit contre lui, en 1598, une *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile*, in-8o, etc.

BÉRAULT (Claude) succéda à d'Herbelot dans la chaire de langue syriaque au collége royal de Paris; il mourut en 1705 : on a de lui une édition de *Stace, ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4o.

BÉRAULT (Christophe), avocat au parlement de Rouen, publia, en 1625, un vol. in-8o, *Sur les droits de tiers et danger*.

BÉRAULT (Josias), avocat au parlement de Rouen sous Henri III, né en 1563, mort vers 1640, a publié un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, 1650 et 1660, in-fol.

BÉRAULT (Jean) donna une traduction de l'*Euphormion* de Barclay, avec des notes estimées, 1640, in-8o.

BÉRAULT-BERCASTEL (Antoine-Henri), né au commencement du 18e siècle, dans le pays Messin, fut d'abord jésuite, puis curé d'Omerville, au diocèse de Rouen; enfin chanoine de Noyon. Il est mort vers 1794. Il débuta, en 1754, dans la république des lettres, par un petit poëme sur *le Serin des Canaries*, qui fut suivi, en 1756, de la traduction d'un roman espagnol, intitulé : *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*, et d'un recueil d'*Idylles*. Il publia ensuite, en 2 vol. in-12, un poëme en douze chants sur *la Terre promise*, et enfin l'*Histoire de l'Église jusqu'en* 1721, en 24 vol. in-12, 1778 et années suivantes, seconde édition, Toulouse, 1811. L'auteur avait laissé en manuscrit un abrégé de son histoire, en 5 vol. in-8o. Il travailla aussi au *Journal étranger*.

BERCEO. *Voyez* **GONZALEZ.**

BERCH (Charles-Reinhold), conseiller de la chancellerie en Suède, et chevalier de l'Étoile polaire, mort en 1777, était versé dans l'histoire, dans la numismatique et dans l'économie politique. Il a publié en suédois : *la Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et l'*Histoire des rois de Suède et des Personnages remarquables de ce pays, d'après les médailles*.

BERCH (André), professeur d'économie à Upsal, membre de l'Académie de Stockholm, chevalier de l'ordre de Vasa, né en 1711, mort en 1774, a donné en suédois : *Économie rurale de l'Angermanie*, Upsal, 1747, in-8o; *Observations sur la chasse en Jemtland*, Upsal, 1749, in-4o; *Observations sur l'état économique de la Westmanie*, Upsal, 1750, in-4o; *Traité sur la culture du Lin*, Upsal, 1753, in-4o.

BERCHEM (Jacques, Jachetto ou Jachet), compositeur, né en Flandre au commencement du 16e siècle, brilla de 1535 à 1560, habita longtemps à Mantoue, et vivait encore en 1580. Ses ouvrages les plus connus sont : *Primo, secondo et terzo libro del capriccio*, etc., Venise, 1561; *Motetti*, 1545; *Missæ sex vocum*, Paris, 1557, etc.

BERCHEM. *Voyez* **BERGHEM.**

BERCHENY (Nicolas), né en 1664, d'une famille originaire de Transylvanie, qui en 1635 s'établit en Hongrie, où elle fut connue sous le nom de *Berc'seny*, et, dans la suite, passa en France. Son père, nommé aussi Nicolas, avait embrassé le parti du comte Tékéli; mais il l'abandonna dans la suite, et recouvra les bonnes grâces de l'empereur Léopold. En 1700, Bercheny concerta le soulèvement de la Hongrie avec son parent, le prince Ragotzky. La cour impériale donna ordre de les arrêter, ainsi que leurs principaux partisans; mais Bercheny s'enfuit en Pologne. Ragotzky vint le rejoindre, et tous deux rassemblèrent un corps de troupes à la tête duquel ils se présentèrent, en 1703, sur les frontières de Hongrie. Un grand nombre de mécontents se joignirent à eux; Bercheny fut nommé grand général du royaume de Hongrie et des armées de la confédération. Il se vit alors à la tête d'une armée de 50 à 60 mille hommes, et fit des courses en Moravie, sur les frontières de la Silésie, en Autriche, et jusqu'aux portes de Vienne; il fut sourd aux offres brillantes que lui fit l'empereur Joseph Ier, et refusa, entre autres dignités, celle de prince de l'Empire. Les Hongrois, pour se l'attacher de plus en plus, en 1707, lui donnèrent le titre de lieutenant ducal. Cependant les revers s'étant multipliés, peu à peu la confédération se dissipa. Bercheny passa en Pologne dans l'hiver de 1711, et de là en Turquie, où il mourut, à Radosto, le 6 novembre 1725, âgé de 61 ans.

BERCHENY (Ladislas-Ignace), fils du précédent,

né le 3 août 1689, à Épériès, en Hongrie, servit en 1708, 1709 et 1710 dans la compagnie des gentilshommes hongrois qui faisaient partie de la maison du prince Ragotzky. En 1712, il vint en France, où il obtint de grandes dignités, et même le bâton de maréchal, et où un régiment de hussards porta son nom jusqu'en 1790.

BERCHEURE ou **BERCHOIRE** (Pierre), savant bénédictin et prieur de St.-Éloi à Paris, né à St.-Pierre du Chemin, près de Maillezais en Poitou, mort à Paris en 1362, avait composé un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus ; ceux qui nous restent sont : *Dictionarium morale utriusque Testamenti,* Strasbourg, 1474, in-folio, réimprimé plusieurs fois dans le 15e siècle, et qui suppose de vastes connaissances ; *Tite-Live*, translaté du latin en français, Paris, 1515, 3 vol. in-fol.

BERCHOUX (Joseph), littérateur, né en 1765 à St.-Symphorien-de-Lay, dans la Bresse, fit d'excellentes études à Lyon, qu'il vint achever à Paris. A la révolution, il retourna dans sa famille, fut élu juge de paix, et s'adonna à la culture des lettres. Le succès qu'obtint son poëme de *la Gastronomie* (1801) aurait dû le décider à se fixer à Paris. Mais il ne put consentir à s'éloigner de la riante campagne qu'il habitait sur les bords de la Saône ; après la restauration, il vint passer plusieurs années à Paris, et sentant l'âge avancer, il regagna, dès qu'il le put, son champêtre asile, et y mourut en 1839. Indépendamment de *la Gastronomie,* regardée comme son meilleur ouvrage, on citera de Berchoux : le *Philosophe de Charenton, roman nouveau,* 1803, in-18 ; c'est une critique en action des principes de quelques philosophes du 18e siècle ; *La Danse des Dieux de l'Opéra,* poëme héroï-comique, en VI chants, 1808, in-18 ; *Voltaire, ou le triomphe de la philosophie moderne,* 1814, in-8° ; *l'Art politique,* poëme en IV chants, 1819, in-8°. Tous ces ouvrages ont eu plusieurs éditions.

BERCHTOLD (le comte Léopold de), philanthrope allemand, né en 1738, d'une famille très-distinguée, fut chambellan de l'Empereur et chevalier de Saint-Étienne. Possesseur d'une fortune immense, il la consacra en entier au soulagement de l'humanité. Pendant plus de quinze ans il parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il possédait huit langues différentes ; cette connaissance lui servit beaucoup pour utiliser ses voyages. Souvent quand il était dans un pays, il y publiait et distribuait gratuitement de petits ouvrages propres à populariser ses vues de bienfaisance et d'utilité publique. Il fit paraître un livre contenant les précautions les plus sûres pour voyager, et l'écrivit en anglais sous ce titre : *An essay to direct and extend the inquiries of patriotic travellers*, Londres, 1789. Le comte de Berchtold proposa un prix de mille florins pour le meilleur ouvrage sur les établissements d'humanité. Il fonda une société d'humanité en Moravie, et des établissements de secours à Brunn et à Prague. Il fut un des membres les plus actifs et les plus influents de la *Société humaine* de Londres. Comme on s'occupait beaucoup, en Allemagne, du danger d'enterrer les personnes vivantes, il publia en allemand : *Courte méthode pour rappeler à la vie toutes les personnes atteintes de mort apparente,* Vienne, 1791, in-8°. Il traduisit lui-même ce livre en plusieurs langues et le distribua partout gratuitement. Il en adressa une traduction française à l'assemblée constituante qui lui décerna des éloges. Dans ses voyages en Turquie, en 1795-1797, il s'occupa des moyens de prévenir et de guérir la peste, et s'exposa pour cela à de grands dangers. La vaccine ne pouvait manquer d'exciter le zèle philanthropique de Berchtold. Il usa de toute son influence pour en favoriser la propagation, et vaccina lui-même un grand nombre de personnes. En 1805, les habitants des montagnes des Géants ayant été affligés d'une famine, Berchtold ouvrit pour eux une souscription, à laquelle il contribua pour des sommes considérables. Il parcourut l'Autriche pour recevoir lui-même les offrandes, et fit venir des contrées éloignées du seigle et autres moyens de subsistance. En 1801, il institua dans son château de Buchlovitz une école d'instruction pour la jeunesse. Plus tard, lors de la sanglante bataille de Wagram, il convertit ce château en un hôpital pour les malades et les blessés des armées autrichiennes. Il y prodigua lui-même des soins à ces malheureux, avec un zèle dont il fut victime. Une fièvre typhoïde s'y étant développée, il crut pouvoir la braver comme la peste d'Orient, mais il en fut atteint et mourut en 1809. Outre les ouvrages que nous avons cités, Berchtold a publié des Tables dans lesquelles il donne aux artisans et aux gens de campagne des avertissements sur les dangers qui menacent leur santé et sur les moyens de s'y opposer, Vienne, 1806, in-fol.

BERCKEL (Théodore-Victor van), né à Bois-le-Duc, le 21 avril 1739, montra, dès sa plus tendre enfance, un goût prononcé pour le dessin ; et, après avoir fait dans cet art des progrès rapides et remarquables, il s'appliqua à la gravure en médailles chez un nommé Marme, graveur à l'hôtel de la monnaie qui existait à Clèves. Il se maria, alla se fixer à Rotterdam, et commença à établir sa réputation. Il avait 37 ans (en 1776), lorsque le duc Charles de Lorraine le fit venir à Bruxelles. Il voulait que la gravure en médailles atteignît chez les Belges la perfection où Hedlinger l'avait portée en Allemagne ; et il choisit à cet effet van Berckel qui s'était formé à l'école de cet artiste. On s'aperçut bientôt que la monnaie lui était confiée. Lorsque les Français firent la conquête des Pays-Bas en 1792, Berckel accompagna dans leur retraite les autorités autrichiennes, fut pendant quelque temps attaché à l'hôtel des monnaies à Vienne, avec le titre de graveur en second, et obtint enfin une chétive pension. Découragé de voir ses talents si mal récompensés, il revint dans le sein de sa famille en 1803, et se fixa à Bois-le-Duc, où il mourut le 19 septembre 1808.

BERCKHEIM (le baron Sigismond Frédéric de), né à Ribeauvillé, près Colmar, le 9 mai 1775, entra très-jeune dans la carrière des armes, et parvint en 1809, au grade de colonel du 1er régiment de cuirassiers. Il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, et se distingua particulièrement aux batailles de Heilsberg et de Friedland, puis à celles d'Eckmuhl et de Wagram. Nommé général de brigade après la paix de Vienne, il fut chargé de commander les cuirassiers dans la campagne de Russie, en 1812, et se signala à Borodino, à Polotzk et surtout aux rives de la Bérésina. Nommé lieutenant général, le 3 septembre de l'année suivante, il fit en cette qualité la campagne de Saxe, et commanda un corps de cavalerie à Dresde et à Leipzig. A l'époque de l'invasion de la

Digitized by Google

France, en 1814, l'empereur lui confia le commandement des gardes d'honneur et la levée en masse du département du Haut-Rhin. Après la chute de Napoléon, le baron de Berckheim se soumit au gouvernement royal et fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant du département du Haut-Rhin. Lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, en 1815, Berckheim commanda, dans la courte campagne des cent jours, les divisions de réserve sur le Rhin. Après le second retour des Bourbons, il ne cessa pas d'être employé, et fut particulièrement accueilli du duc d'Angoulême, qui le fit nommer inspecteur général de la cavalerie. Il avait été élu, à la même époque, par le département du Haut-Rhin, membre de la chambre des députés. Berckheim est mort à Paris, le 28 décembre 1819.

BERCKMANS (Henri), peintre, naquit à Klundert, près de Willemstadt, en 1629. Ayant commencé par recevoir les leçons de Philippe Wouwermans, de Thomas Willeborts et de Jacques Jordaens, il ne prit ensuite d'autre maître que la nature. Il avait déjà fait des progrès dans le genre de l'histoire, lorsqu'il peignit plusieurs portraits qui lui réussirent, et ne fit presque plus d'autres tableaux. Il s'attacha au comte Henri de Nassau, gouverneur de Hulst, et, jusqu'à la mort de ce seigneur, ne travailla guère que pour lui. A cette époque, l'artiste alla résider à Middelbourg. Le portrait de Jean Evertsen et celui du célèbre Ruyter accrurent encore la renommée de Berckmans. On ignore l'année et le lieu de sa mort.

BERCKRINGER (Daniel), né, selon Vossius, dans le Palatinat, fit ses études à Groningue. Il était instituteur des enfants du roi de Bohême, lorsqu'il fut, sur la recommandation de la reine, nommé, en 1640, par l'académie d'Utrecht, professeur de philosophie; en 1648, devint professeur d'éloquence. Il mourut le 24 juillet 1667, laissant : *Exercitationes ethicæ, œconomicæ, politicæ*, Utrecht, 1664; *Dissertatio de cometis*, Utrecht, 1665, in-12, etc.

BERCKZAIMER (Wolfgang), compositeur allemand du 16e siècle, a publié *Sacrorum hymnorum modulationes*, Munich, 1564.

BERCY ou **BERSIL** (Hugues de). *Voyez* **BERZE**.

BÈRE (Louis), théologien catholique, né à Bâle vers la fin du 15e siècle, fut en 1526 un des 4 présidents des conférences de Bade sur la religion. Il mourut le 14 avril 1554, à Fribourg, où il s'était retiré lorsque les protestants eurent le dessus à Bâle. On a de lui : *De christianâ præparatione ad mortem, quorumdam psalmorum expositio*, Bâle, 1551.

BÈRE (Oswald), médecin, né à Francfort en 1472, mort à Bâle en 1567, a écrit : *Commentaire sur l'Apocalypse de St. Jean; De veteri et novâ fide; Catéchisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré de Cicéron, Quintilien et Plutarque.

BEREAU (Jacques), poëte français, né en Poitou dans le 16e siècle. Il exerçait la profession d'avocat, mais sans succès, ce dont il s'est plaint dans ses poésies. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à Poitiers en 1565, in-4°. Il contient dix *Églogues sur différents sujets*, des *Odes*, des *Sonnets*, etc.

BEREGANI (le comte Nicolas), auteur italien dans le 17e siècle, naquit à Vicence le 21 février 1627. Il reçut à 19 ans, du roi de France Louis XIII, le cordon de St.-Michel et le titre de chevalier. Sa famille fut agrégée en 1649 à la noblesse vénitienne. Il se livra dans cette république aux exercices du barreau, où il acquit une grande réputation. Il joignit des travaux littéraires à ceux de son état, et cultiva surtout la poésie et l'histoire. Il mourut à Venise le 17 décembre 1713. Il a laissé : *Annibale in Capua*, drame; *Tito, Genserico, Eraclio, Ottaviano* et *Giustino*, celui de ses drames qui eut le plus de succès; *Istoria delle guerre d'Europa*, Venise, 2 vol. in-4°; *Composizioni poetiche*, Venise, 1792, in-12; une traduction en vers de Claudien, Venise, 1716, 2 vol. in-8°.

BERENDS (Charles-Auguste-Guillaume), médecin, né à Anklam, petite ville du nord de la Prusse, en 1753, obtint une place de professeur en 1788. L'université de Francfort ayant été transférée à Breslau en 1811, Berends y fut aussi professeur; et quelques années après il vint à Berlin occuper la chaire de clinique et de thérapeutique spéciale. Le docteur Sundelin a publié après sa mort ses leçons de médecine pratique, sous ce titre : *Vorlesungen uber praktische Arzneiwissenschaft*, Berlin, 1827-1829, 9 vol. in-8°. Le docteur Stosch a fait imprimer en latin les œuvres posthumes du professeur Berends, Berlin, 1829-1830, 2 vol. in-8°, contenant un traité des maladies consomptives, et un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate. Il n'avait publié pendant sa vie qu'un petit nombre de dissertations.

BÉRENGER Ier, fils d'Éberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fils de Louis le Débonnaire, fut déclaré roi d'Italie par les états du royaume vers 885, lors de la décadence de l'empire de Charlemagne. Il eut alternativement pour compétiteurs, Guido et Lambert, son fils, ducs de Spolette, Arnolphe, roi de Germanie, Louis, fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois, et dont il se délivra par son habileté et sa valeur. En 915, Bérenger reçut du pape Jean X le titre d'empereur, et chassa les Sarrasins de l'Italie méridionale. Mais après 36 ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un 5e compétiteur. Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné l'an 924.

BÉRENGER II, petit-fils du précédent, était marquis d'Ivrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Avec le secours d'Othon le Grand, Bérenger s'empara d'une partie de l'Italie, dont il se fit déclarer roi en 950. Mais Othon ayant fait des Etats de Bérenger un fief de l'Empire, et s'étant réservé la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée du pays, Bérenger se révolta contre lui. Ludolphe, fils d'Othon, entra dans la Lombardie en 956, et la conquit presque entièrement. Quatre ans après, Othon vint lui-même en Italie, s'empara de Bérenger et l'envoya prisonnier à Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER, fameux archidiacre d'Angers, né à Tours au commencement du 11e siècle, fut disciple du célèbre Fulbert de Chartres, et fit de grands progrès dans la grammaire, la dialectique, et l'éloquence, dont il donna lui-même bientôt des leçons. Piqué de voir son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina de se dis-

Digitized by Google

tinguer par des opinions singulières, et attaqua le mystère de l'Eucharistie. Il fut successivement condamné et excommunié dans les conciles de Rome et de Verceil, en 1050, et dans celui de Paris, qui le priva de ses bénéfices. Condamné de nouveau dans un concile de Rome en 1059, réfuté et confondu par Abbon et Lanfranc, il abjura ses erreurs et brûla ses livres ; mais à son retour en France, il recommença à dogmatiser. Il reconnut enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome, 1078, et se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence dans l'île de Saint-Cosme près de Tours, où il mourut le 6 janvier 1088, à 90 ans. La plupart de ses ouvrages sont perdus ; ceux qui nous restent se trouvent dans les œuvres de Lanfranc, et dans les *collections* des PP. d'Achery et Martenne.

BÉRENGER (Pierre) de Poitiers, dit *le Scolastique*, disciple d'Abailard, est auteur d'une *Apologie* de son maître au sujet de sa condamnation au concile de Sens.

BÉRENGER DE PALASOL, troubadour du 12e siècle, né dans le Roussillon, composa des *pièces de vers* et des *chansons* pleines de sentiment et de naturel. Raynouard en a publié quatre dans le *Choix de poésies*, III, 231.

BERENGER (Raimond), 34e grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, en 1365, d'une ancienne famille de Dauphiné, réunit ses forces à celles du roi de Chypre contre les corsaires égyptiens qui infestaient ces parages, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli. Il apaisa ensuite les troubles élevés en Chypre par la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères, travailla à rétablir la discipline dans son ordre, y introduisit une réforme devenue nécessaire, qui fut sanctionnée par Urbain V, et mourut à Rhodes en 1373.

BÉRENGER (Jacques), médecin et anatomiste du 16e siècle, né à Carpi, dans le duché de Modène, ce qui lui a fait donner le nom de *Carpi* par plusieurs biographes, fut un des premiers qui traitèrent le mal vénérien par les frictions mercurielles, et gagna par ce moyen de grandes richesses. Banni de Bologne sur des imputations calomnieuses, il vint habiter Ferrare, et il y mourut en 1550. On a de lui : *De calvæ sive cranii fracturâ*, Bologne, 1518, in-4° ; *Isagogæ breves in anatomiam humani corporis*, 1523, in-4° ; *Comment. super anatom. Mundini*, 1521, in-4°. Ces trois ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois.

BÉRENGER DE LA TOUR, poëte français, né à Albenas dans le Vivarais, mort en 1559, a publié : *le Siècle d'or*, et autres *poésies diverses*, Lyon, 1551, in-8° ; *La Choréide*, ib., 1556 ; *L'Amie des Amies*, imitation de l'Arioste, 1558, in-8° ; *L'Amie rustique et autres vers divers*, 1558. Ce dernier volume est recherché des amateurs de l'ancienne poésie française.

BERENGER (Richard), littérateur anglais, né en 1720, était intendant des écuries du roi George III. Il est auteur de : *The History and art of Horsemanship*, histoire et principe de l'art du palefrenier, 1771, 2 vol. in-8°. Ses *poésies* se trouvent dans la collection de Dodsley. On y remarque beaucoup d'élégance et de simplicité. On a encore de Bérenger trois bons articles dans le *Monde* (*The World*), nos 76, 156, 202. Il mourut le 9 septembre 1782.

BÉRENGER (Jean-Pierre), né à Genève, en 1740. Rangé, par sa naissance, dans la classe de ceux qu'on nommait à Genève *natifs*, qui, pour être issus de familles étrangères, n'acquéraient jamais le rang de citoyens, il réclama pour eux, par quelques écrits, l'égalité des droits politiques. Cette querelle fut décidée par les armes ; et Bérenger, après la défaite de son parti, fut exilé, avec plusieurs autres, par édit du conseil souverain, le 10 février 1770 ; il se retira à Lausanne, et s'y livra à des travaux littéraires, qu'il continua encore lorsqu'il revint à Genève : il y est mort en juin 1807. On a de lui une édition des *OEuvres d'Abauzit ; Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1772-73, 6 vol. in-12 ; *Géographie de Busching*, Lausanne, 1776-79, 12 vol. in-8° ; *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, 1788-90, 9 vol. in-8°, réimprimés en 1795 ; les *Amants républicains*, ou *Lettres de Nicias et Cynire*, 1782, 2 vol. in-8° ; deux éditions du *Cours de géographie de feu Ostervald ;* une du *Dictionnaire géographique* de Vosgien, 1805, in-8° ; *Laure et Auguste*, traduit de l'anglais, 1798, 2 vol. in-12 ; *Histoire des trois voyages autour du monde par Cook*, 1795, 3 vol. in-8° ; *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie, etc.*

BÉRENGER (Laurent-Pierre), né à Riez en 1749, professeur de rhétorique au collége d'Orléans, puis successivement professeur à l'école centrale, au lycée de Lyon, et enfin inspecteur de l'Académie, mort en 1822, était membre d'un grand nombre de sociétés littéraires, et correspondant de l'Institut. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels on citera : *Nouveau règne*, poëme, 1774, in-8° ; *Le Portefeuille d'un troubadour*, Marseille et Paris, 1782, in-8° ; *Éloge de l'abbé de Reyrac*, Orléans, 1783, in-8° ; *Voyage en Provence*, ib., 1783, in-12 ; *Les Soirées provençales*, Marseille, 1819, 2 vol. in-12 ; *Le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788 ; Paris, 1808, in-12 ; *Rec. amusant de voyages* en vers et en prose, 9 volumes in-12 ; *La Morale en action*, 1785 ; *La Morale en exemples*, 1801 ; *Fablier de la jeunesse*, etc.

BÉRENGÈRE, fille de Raimond IV, comte de Barcelone, épouse d'Alphonse VIII, roi de Léon, en 1128, fut célèbre par son esprit, sa beauté, et par une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, pour défendre cette ville contre les Maures, elle monta sur le rempart et leur reprocha de venir assiéger une femme lorsque la gloire les appelait à défendre Oréga, que le roi son époux assiégeait en personne. Non moins galants que braves, les chevaliers maures se retirèrent en célébrant ses vertus et sa beauté. Elle ne fut pourtant pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, et mourut le 3 février 1149, avec la douleur de s'être vu préférer une rivale, Gontrade.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse III, et sœur de Blanche de Castille, fut répudiée en 1209 par Alphonse IX, roi de Léon, son mari, sous prétexte de parenté. Déclarée régente par les états de Castille pendant la minorité de son frère Henri Ier, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit du royaume ; elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda, remit la couronne à son fils aîné Ferdinand, et mourut en 1244.

Digitized by Google

BÉRÉNICE, petite-fille de Cassandre frère d'Antipater, par Antigone sa mère, épousa en premières noces, Philippe Macédonien, et en eut plusieurs enfants, entre autre Magas, roi de Cyrène, et Antigone, qu'elle maria à Pyrrhus, roi d'Épire. Elle suivit en Égypte Eurydice, fille d'Antipater, qui allait rejoindre Ptolémée, son époux, et elle sut inspirer une telle passion à ce prince, que, quoiqu'il eût des enfants d'Eurydice, il l'abandonna pour épouser Bénénice.

BÉRÉNICE II était fille de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, fille de Lysimaque; elle suivit, à ce qu'il paraît, sa mère dans son exil, et se retira avec elle auprès de Magas, roi de Cyrène, qui épousa Arsinoé, et adopta Bérénice. Magas ayant fait la paix avec Ptolémée Philadelphe, on convint, pour la cimenter, d'un mariage entre Bérénice et Ptolémée Évergète, son frère de père et de mère. Elle était à peine mariée, que Ptolémée fut obligé de partir pour une expédition dans l'Assyrie; elle fit vœu de couper sa chevelure, et de la consacrer à Vénus, s'il revenait victorieux. Ptolémée paraissant fâché qu'elle se fût privée d'un si bel ornement, Conon de Samos, célèbre astronome, annonça à Ptolémée qu'il avait découvert au ciel une nouvelle constellation, qui était la chevelure de Bérénice que les dieux avaient enlevée, et Callimaque fit, à ce sujet, un charmant petit poëme, que nous avons perdu, mais dont il nous reste la traduction latine par Catulle. Bérénice fut tuée par les ordres de Ptolémée Philopator, son fils, l'an 216 avant J. C.

BÉRÉNICE III était aussi fille de Ptolémée Philadelphe, qui, pour sceller la paix qu'il venait de conclure avec Antiochus Théos, la lui donna en mariage, avec une dot très-considérable, l'an 252 avant J. C.; mais à peine fut-il mort, qu'Antiochus la renvoya, et rappela Laodicé, sa première épouse, qui, l'ayant empoisonné lui-même, fit périr Bérénice et son fils l'an 246 avant J. C.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Lathyre, monta sur le trône après la mort de son père, l'an 81 avant J. C. Sylla, qui était alors dictateur, l'obligea d'épouser et d'associer au trône Alexandre, son cousin, qui prit le nom de *Ptolémée Alexandre*. Il n'y avait pas plus de 19 jours qu'ils étaient mariés, lorsque ce monstre la fit mourir pour régner seul.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Aulétès. Le peuple d'Alexandrie s'étant révolté contre ce prince, l'an 58 avant J. C., le chassa, et plaça sur le trône Tryphéna et Bérénice, ses deux filles. L'aînée mourut peu de temps après; on maria Bérénice avec Séleucus, surnommé *Cybiosactès*, qu'elle fit étrangler. Elle épousa ensuite Archélaüs, mais Ptolémée Aulétès ayant été rétabli dans ses États par Gabinius, fit tuer sa fille, l'an 55 avant J. C.

BÉRÉNICE, l'une des femmes de Mithridate. Elle s'empoisonna vers l'an 70 avant J. C., à la suite des revers éprouvés par Mithridate.

BÉRÉNICE, princesse juive, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils d'Hérode, et excita le roi à faire périr son époux.

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa Ier, roi de la Judée, naquit l'an 28 de J. C. Agrippa la donna en mariage à Hérode, son frère, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils, Bérénicien et Hyrcan. Ayant perdu son époux à l'âge de 20 ans, elle alla demeurer avec Agrippa son frère, ce qui donna lieu à des bruits injurieux sur sa conduite et sur ses mœurs. Pour les faire cesser, elle fit proposer à Polémon, roi de la Cilicie, de se faire juif pour se marier avec elle; il y consentit; mais elle le quitta bientôt, et retourna probablement avec son frère; car elle était avec lui lorsque saint Paul fut arrêté à Jérusalem, l'an 63 de J. C. Elle suivit Agrippa lorsqu'il alla se joindre à Vespasien, que Néron avait chargé de faire rentrer les Juifs dans le devoir. Tacite dit que, lorsque Vespasien quitta la Judée pour aller prendre l'empire, Titus son fils, après s'être mis en marche pour le rejoindre, retourna sur ses pas, rappelé dans la Judée par les charmes de la reine Bérénice. Lorsque Vespasien fut rétabli sur le trône, et que Titus fut de retour à Rome, après avoir terminé la guerre de Judée, elle s'y rendit avec Agrippa son frère, l'an 75 de J. C., y vécut publiquement avec Titus. On la regardait effectivement comme l'épouse de Titus; mais le peuple romain ayant trouvé mauvais qu'il épousât une femme barbare, il fut obligé de la renvoyer. Cette histoire est difficile à concilier avec l'âge de Bérénice, qui avait au moins 42 ans lorsqu'elle put connaître Titus, et 51 ans à l'époque de la célèbre scène qui est le sujet de la tragédie de Racine. La Bérénice dont Titus fut amoureux était sans doute la fille de Marianne, sœur de notre Bérénice; elle pouvait avoir 25 ans lorsque Titus vint dans la Judée. Elle avait également un frère nommé *Agrippinus* ou *Agrippa*.

BÉRÉNICIUS, aventurier qui parut en Hollande vers 1670, était, d'après les bruits du temps, un religieux apostat; il gagnait sa vie à ramoner les cheminées et à repasser les couteaux; il mourut d'ivresse. Quelques contemporains lui attribuent des talents extraordinaires, et disent qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, le français, l'italien et le hollandais, savait par cœur Homère, Horace, Aristophane, Cicéron et les deux Pline, et mettait sur-le-champ en vers ce qu'on lui disait en prose. On le croit auteur d'un ouvrage intitulé: *Geogarchonismachia*.

BERENT (Simon), jésuite, né en Prusse vers 1585, enseigna la philosophie et la théologie, devint confesseur du prince Alexandre de Pologne et mourut à Brunswick le 16 mai 1649. On a de lui: *Litaniæ de nomine Jesus*, 1639, et *Litaniæ de B. Virg. Mariâ*, 1639.

BERESTRAETEN ou **BAERSTRAAT** (J. G. E.), peintre flamand du 17e siècle, renommé pour les marines.

BEREZOSKY, musicien russe, né en Ukraine vers 1725, fut compositeur de la chapelle de l'impératrice Catherine II de 1765 à 1767. Il composa de la musique d'un genre neuf et original qui est encore admirée des étrangers. On a publié de sa composition un *Pater noster* à 4 voix, Leipzig.

BERG (Mathieu van den), peintre, naquit à Ypres en 1615, d'un maître d'école, qui, s'étant appliqué à la peinture, reçut des leçons de H. Goltzius, et, dans la suite, inspira assez de confiance à Rubens pour que ce grand artiste lui confiât la direction de ses biens; mais privé du génie qui invente, il ne put parvenir qu'à être un copiste habile. Van den Berg fut reçu, en 1646, dans la corporation des peintres, à Alkmaar, où il mourut en 1647, âgé seulement de 32 ans.

Digitized by Google

BERG (Isaac van den), jurisconsulte hollandais, auteur de *Consultations de droit*, 1782.

BERG (Jean-Pierre), philologue et orientaliste, né le 3 septembre 1737 à Brême, professa avec distinction la théologie dans l'université de Duisbourg, où il mourut le 3 mars 1800. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est le *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta Veteris Testamenti loca*, Leyde, 1761, in-8°; il a eu beaucoup de part aux *Symbolæ litterariæ Duisburg.*, la Haye et Duisbourg, 1786, 4 parties in-8°.

BERGA (Antoine), médecin, professeur à Mondovi, puis à l'université de Turin, vivant en 1579, a publié plusieurs ouvrages cités par Mazzuchelli, entre autres un *Discours* en italien sur l'étendue de la terre et des mers.

BERGALLI (Charles), mineur conventuel, né à Palerme, avait de la réputation comme prédicateur en 1650. Il fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvents de son ordre, provincial en Sicile, et gardien du grand couvent à Palerme, où il mourut le 17 novembre 1679. Il a publié: *De objecto philosophiæ*, Pérouse, 1649, in-4°, et a laissé manuscrit un poëme épique italien intitulé *Davidiade;* des mélanges de poésie latine, un livre élémentaire de médecine, *Tyrocinium medicæ facultatis.*

BERGALLI (Louise), femme poëte, née à Venise le 15 avril 1703, s'est fait un nom par ses talents. A 35 ans, elle épousa le comte Gaspard Gozzi dont elle eut cinq enfants, se partagea entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut vers 1760. Outre des traductions en prose de Térence et de Racine, Venise, 1733 et 1737, des *Amazones* de Mme Duboccage en vers martelliens, ibid., 1756, on lui doit plusieurs tragédies et drames en musique, Venise, de 1720 à 1750.

BERGAMASCO (J. B. CASTELLO, dit IL), de la ville de Bergame, sa patrie, élève de Michel-Ange, contribua beaucoup à naturaliser en Espagne le goût mâle et fier de ce grand maître, et mourut à Madrid, en 1750. — Ses deux fils, Granello et Fabrice, excellaient dans le genre grotesque, et décorèrent le palais de l'Escurial.

BERGAMASCO (Archangelo), contrapuntiste italien du 16e siècle, a laissé des Madrigaux insérés dans la collection : *Dolci affetti*, Rome et Venise, 1568.

BERGAMINI (Antoine), poëte, né à Vicence en 1666, mort vers 1745, joignit au talent de la poésie la connaissance des mathématiques, de l'astronomie et des langues anciennes. Ses *Poésies* ont été imprimées avec celles de Marano, son ami, Padoue, 1701, in-12.

BERGAMON (Guilhem), poëte provençal cité par Nostradamus qui le fait vivre dans le 13e siècle.

BERGANO (George-Josse), poëte latin, est auteur d'un poëme en vers hexamètres intitulé : *Benacus*, Vérone, 1546, in-4°, avec une carte représentant les contours de ce lac (aujourd'hui le lac Garda), célébré par Virgile et Catulle. — Un autre BERGANO (Diégo), est auteur de : *Arte de la lengua Pampanga*, etc., Sampaloc, 1737, in-4°, et de *Bocabulario de Pampango en Romance y diccionario de Romance en Pampango*, Manilla, 1732, in-fol.

BERGANTINI (Jean-Pierre), littérateur, né à Venise le 4 octobre 1685, entra chez les théatins en 1711, fut secrétaire de l'ordre à Rome, se livra à la prédication et à la culture de la poésie, enrichit la littérature italienne de traductions en vers du poëme de de Thou, *De re accipitrariâ ;* de l'*Ixeuticon* de Bargeo, Venise, 1735, in-4° ; du *Prædium rusticum* de Vanière, 1748, in-8°; et de l'*Anti-Lucrèce* de Polignac, Vérone, 1752, in-8°. Il avait composé un *Dictionnaire* italien plus complet que celui de *la Crusca ;* mais il est resté inédit. Bergantini mourut vers 1760.

BERGASSE (Nicolas) naquit à Lyon en 1750, d'une famille originaire d'Espagne. Il était le 3e de cinq frères dont l'aîné, établi à Marseille, faisait le commerce de la commission, et dont deux autres se trouvaient dans Lyon, à la tête des messageries. L'un d'eux, Dominique, périt sur l'échafaud, à Lyon, en 1793, condamné le 19 frimaire an II, par la commission révolutionnaire. Nicolas Bergasse suivit la carrière du barreau. Il n'avait que vingt-deux ans lorsque, invité par les magistrats, il prononça un *Discours sur l'honneur*, en 1772. Un autre discours lui fut demandé en 1774, et il choisit pour sujet: *L'humanité des juges, dans l'administration de la justice criminelle*. En 1774, il fit imprimer, dans la *Gazette de France*, des *Réflexions sur les préjugés*, et il prononça, à l'hôtel de ville de Lyon, un *Discours* sur cette question : *Quelles sont les causes générales des progrès de l'industrie et du commerce, et quelle a été leur influence sur l'esprit et les mœurs des nations?* En 1784, il publia ses *Considérations sur le magnétisme animal, d'après les principes de M. Mesmer*, in-8° de 149 pages. On lui reprocha d'attaquer, dans cet ouvrage, toutes les doctrines des médecins, toutes les doctrines des physiciens, tous les principes des moralistes et des législateurs sur le système social, et tous les principes qui dirigent les arts dans leur création. Il croyait au somnambulisme magnétique, et n'eut pendant plusieurs années, après 1785, d'autre médecin qu'une servante, douée « de cette seconde vue. » Bergasse était venu s'établir à Paris. Trois procès célèbres et une comédie, en donnant en France un grand ébranlement aux esprits, ont accéléré la révolution. Ces procès furent celui des trois *hommes condamnés à la roue*, en 1784; celui du *Collier*, en 1786, et de celui de Kornmann, en 1780. La comédie fut celle de la *Folle journée*. Dupaty, Cagliostro et d'Eprémesnil, Bergasse et Beaumarchais imprimèrent le mouvement précurseur. Le procès de Kornmann qui occupa le public pendant plus de deux ans fit la réputation de Bergasse : Guillaume Kornmann, ancien magistrat de Strasbourg, connu à Paris dans la banque, avait intenté contre sa femme une accusation d'adultère. L'ex-lieutenant de police le Noir, conseiller d'État, qui venait de partager la disgrâce de Calonne, fut attaqué comme corrupteur, et Beaumarchais comme l'agent de la corruption : le sieur Daudet de Jossau, syndic-adjoint de la ville de Strasbourg, et le prince de Nassau-Siegen, se trouvèrent aussi poursuivis comme corrupteurs de la dame Kornmann. Les mémoires de Bergasse, pour l'époux trahi, eurent un succès prodigieux. Voulant donner à cette cause un intérêt plus grand et plus large que celui qui pouvait ressortir d'une simple accusation d'adultère, il y fit entrer la politique, l'attaque contre le despotisme ministériel, et la nécessité de réformer les mœurs et les lois. Cependant de quoi s'agissait-il? Bergasse qui se vantait que la France lui serait redevable du beau présent de la liberté ; lui qui criait

Digitized by Google

contre le despotisme ministériel, contre l'arbitraire des lettres de cachet, écrivait depuis deux ans, sans relâche, contre la levée ou la suppression d'une lettre de cachet! car c'était là toute la cause. Kornmann avait obtenu du ministre Breteuil une de ces lettres pour faire enfermer sa femme, et le lieutenant de police le Noir n'était poursuivi que pour avoir fait exécuter la mainlevée de cette lettre, à la sollicitation de Beaumarchais, de Daudet de Jossan et du prince de Nassau! Le 2 avril 1789, un mois avant l'ouverture des états généraux, le parlement rendit son arrêt dans ce procès mémorable; la séparation des deux époux fut prononcée, et Kornmann condamné à restituer une dot de 364,000 livres. Kornmann, diffamé par lui-même, se vit ainsi ruiné. Le président de Saint-Fargeau, en prononçant l'arrêt, fut deux fois interrompu par des murmures approbateurs, et Bergasse s'écria que cet arrêt *blessait le ciel et déshonorait la terre.* C'est ainsi que se termina ce procès, où chacun avait apporté son scandale. Le procès seul fut perdu. Bergasse avait traîné, aux applaudissements de la multitude, les ministres du roi dans le scandale de sa cause. Il avait déjà publié dans le mois de février une *Lettre sur les états généraux* (in-8° de 58 pages). Il se peignait comme l'homme à qui la France devrait la liberté, le retour de la justice et des lois, etc. Mais il voulait le droit de *veto,* la noblesse héréditaire, une chambre haute. Il déposa chez le notaire Margantin un exemplaire de cette lettre, signé de lui et certifié conforme à l'original, annonçant que désormais il prendrait la même précaution pour tous les ouvrages qui sortiraient de sa plume, afin de se garantir à l'avenir du *brigandage* qui faisait publier plusieurs écrits sous son nom. Il siégeait alors dans l'assemblée nationale, ayant été nommé député du tiers état par la sénéchaussée de Lyon. D'abord, il parut devoir prendre une part active aux travaux législatifs. Il soutint l'opinion de Sieyès sur la dénomination à adopter pour les communes. Il présenta ensuite avec Chapelier un projet d'adresse au roi, sur la constitution de l'assemblée, et fut invité à le refondre avec celui de Barnave. Nommé membre du *comité de constitution,* il fit, en son nom, un *rapport sur l'organisation du pouvoir judiciaire,* suivi du projet de constitution des tribunaux (1789, in-8°, 64 p.). Il fit imprimer un *Discours sur la manière dont il convient de limiter le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif dans une monarchie* (1789, in-8°, 92 pages). L'assemblée nationale venait de décréter, que le corps législatif serait constitué en une assemblée unique, et que le consentement libre du prince ne serait pas nécessaire pour la promulgation de la loi. Ce décret détermina la démission de Bergasse, de Mounier et de Lally-Tolendal; ils cessèrent de faire partie du comité de constitution, et ne tardèrent pas à se retirer de l'assemblée. Après les événements des 5 et 6 octobre, Bergasse ne reparut plus à l'assemblée nationale. Ce fut à l'occasion de ces fatales journées qu'il publia un *Discours sur les crimes et les tribunaux de haute trahison* (1789, in-8°, 46 pages). Vers cette époque parut sa *Lettre relative au serment de la constitution,* 1790, in-8°; et sa *Lettre à M. Dinochau, auteur du Courrier de Meudon,* 1790, in-8°. Retiré de l'assemblée, Bergasse continua d'écrire. Il publia une brochure intitulée : *De la liberté du commerce,* 1789, in-8°, et dans le mois de novembre, des *Recherches sur le commerce, les banques et les finances* (in-8° 99 pages). Au mois d'avril 1790, il fit imprimer sa *Protestation contre les assignats-monnaie* (in-8°, 43 pages). Les assignats n'eurent pas de plus terrible adversaire. Dans ses écrits il prenait toujours le titre de *député de la sénéchaussée de Lyon,* quoiqu'il ne siégeât plus à l'assemblée; Bergasse s'était alors rapproché du parti de la cour. Il fut invité par Louis XVI, de recueillir ses idées en un corps d'ouvrage. Bergasse fit le travail demandé, mais les événements en empêchèrent la publication. Une copie fut remise au roi. Le manuscrit original périt dans l'un des incendies du siége de Lyon. Bergasse avait aussi fait passer au roi divers projets et mémoires qui, après le 10 août, furent trouvés aux Tuileries dans l'armoire de fer. Déjà il avait été dénoncé, en 1790, pour sa protestation contre les assignats. Il fut attaqué plus sérieusement dans une lettre que lui adressa l'avocat Loyseau, alors auteur du *Journal de constitution et de législation.* Les mauvais jours de la révolution étaient arrivés. Beaumarchais avait fait représenter en juin 1792, sur le théâtre du Marais, son drame de *la Mère coupable.* Bergasse fut comme dévoué aux haines populaires, dans l'odieux personnage de *Begearss,* anagramme de son nom. Après la fin tragique de Louis XVI, regardant sa carrière politique comme terminée, il s'éloigna de Paris, voulut se réfugier en Espagne et ne put franchir le passage des Pyrénées. Il s'était enfin retiré à Tarbes, lorsqu'il fut arrêté au commencement de juillet 1794, et conduit de brigade en brigade à Paris. Il savait qu'alors le plus sage calcul était de gagner du temps : il se montra faible et souffrant; et le trajet fut long suivant son désir. Avant d'entrer dans Paris, Bergasse avait appris la nouvelle révolution de thermidor : il fut conduit à la Conciergerie, mais la prudente lenteur de son voyage l'avait sauvé de l'échafaud : il fut jugé dans l'an III, et condamné, *comme suspect,* à la détention jusqu'à la paix. Devenu libre sous le Directoire, il se tut, comme publiciste, sous le consulat et sous l'empire; il vécut dans la retraite chez son frère Alexandre, près de Lyon, et ne publia dans cette période de quatorze ans qu'un *Fragment sur l'influence de la volonté sur l'intelligence,* 1807, in-8°. La même année il rédigea, sur les notes qui lui furent fournies par le notaire Boileau, un *Éloge historique du général d'Hautpoul,* in-8°; mais il n'attacha pas son nom à cet éloge. En 1808 il publia des *Discours et fragments,* in-8° de 244 pages. Enfin, la restauration arriva, Bergasse se hâta de publier une brochure sous le titre de *Réflexions sur l'acte constitutionnel du sénat.* Il eut, en 1814, de fréquentes entrevues avec l'empereur Alexandre chez M[me] de Krudner. Bergasse influa sur l'entrée au ministère du duc de Richelieu, de Dubouchage et du marquis de Vaublanc. Bergasse devint bientôt comme l'avocat consultant de la restauration. En 1816, il publia une *Défense de la Monarchie selon la Charte,* ouvrage de M. de Chateaubriand. En 1817 parut son *Essai sur la loi, sur la souveraineté et sur la liberté de la presse.* La 3e édition, qui est de 1822, est augmentée d'une *Lettre sur l'indivisibilité du pouvoir législatif,* in-8° de 126 pages. Bergasse continuait de correspondre avec l'empereur Alexandre. En 1821, il fit imprimer un *Essai sur le rapport qui doit exister entre la loi religieuse et les lois politiques,* in-8°

Digitized by Google

de 12 pages. Depuis 1821, Bergasse cessa ses publications politiques, et écrivit peu dans sa retraite au sein de sa famille. Il était octogénaire quand la révolution de 1830 arriva. Il avait été compris comme conseiller d'État dans les petites ordonnances jointes aux grandes ordonnances du 25 juillet. Il s'éteignit sans souffrance le 28 mai 1832.

BERGASSE (Alexandre), frère du précédent, s'était de bonne heure retiré du commerce et vivait dans sa maison de campagne, sur les bords de la Saône, mêlant l'étude de la culture des lettres aux travaux de l'agriculture. C'est dans cette retraite qu'il appela et qu'il retint son frère pendant plusieurs années. Il appartenait à ce qu'on appelait en France la *petite Église*, et il s'était rattaché à la minorité du clergé qui refusait de reconnaître le concordat de 1801. Alexandre fit imprimer à Lyon, en 1816, chez J. M. Boursy, un vol. in-8° de 290 pages, qui avait pour titre : *Réfutation des faux principes et des calomnies avancées par les jacobins pour décrier l'administration de nos rois et justifier l'usurpation de l'autorité royale et du trône, par un vieux Français*. L'auteur y regarde la charte constitutionnelle comme illégitime et irrégulière; il soutient que Louis XVIII peut et doit la réformer, etc., il dénie aux chambres le droit de participation au pouvoir législatif; il blâme la protection accordée aux cultes non catholiques, et la confirmation de la vente des biens nationaux. Alexandre Bergasse allait publier son ouvrage déjà imprimé. Le préfet du Rhône fit appeler l'auteur, et lui représenta la nécessité où se trouverait le gouvernement de le poursuivre, et de faire condamner son livre s'il ne consentait lui-même à sa suppression. Le livre ne fut pas mis en vente, et il est devenu très-rare. Alexandre Bergasse mourut à Lyon, en 1821.

BERGASSE-LAZIROULE (George), ancien officier d'artillerie, cousin des précédents, forma, avec Vadier, la députation du tiers état de la sénéchaussée de Pamiers aux états généraux, et combattit l'émission des assignats. Il était substitut du commissaire du Directoire exécutif près les tribunaux de l'Arriége, lorsqu'il fut nommé membre du conseil des Cinq-Cents, dans l'an VI (1798). S'étant fortement prononcé contre la révolution du 18 brumaire, il fut éliminé du corps législatif, et ne reparut plus sur la scène politique.

BERGAVENNY (Jeanne), dame anglaise qui vécut sous le règne d'Élisabeth, est auteur de quelques opuscules insérés dans le *Monument des matrones* de Th. Bentley.

BERGE (le baron François), général français, naquit en 1779, à Collioure, dans le Roussillon, fut admis en 1794 à l'école polytechnique, où il fut distingué par le célèbre Monge, qui le chargea d'exécuter les planches de sa Géométrie descriptive. Nommé lieutenant d'artillerie en 1797, Berge fut désigné l'année suivante pour faire partie de l'expédition d'Égypte, et il y obtint le grade de capitaine. En 1803, Berge fut nommé chef de bataillon; et il fit en cette qualité les campagnes du Nord de 1805, 1806 et 1807. Il passa ensuite à l'armée d'Espagne, et se distingua particulièrement au siége de Cadix; puis à l'armée de Portugal. Élevé en 1813 au grade de général de brigade, Berge, en 1814, fut créé chevalier de Saint-Louis, et fit partie du comité central d'artillerie. Lors du retour de Napoléon, en mars 1815, il fut attaché à l'état-major du duc d'Angoulême. En 1816, il fut chargé de commander l'école d'application d'artillerie et du génie; et en 1823 il dirigea toute l'artillerie dans l'expédition d'Espagne, en Catalogne, sous le maréchal Moncey. Ce général est mort à Paris, le 18 avril 1832, du choléra.

BERGEAT (Nicolas), chanoine de Reims, naquit dans cette ville en 1832. Son père, bailli et lieutenant général de police, obtint pour lui de l'archevêque un canonicat, lorsqu'il était à peine âgé de seize ans. Fait vidame de la même Église en janvier 1758, il se distingua par ses connaissances en physique et dans les beaux-arts, par des poésies spirituelles et par des épigrammes caustiques. Il succéda en 1768 à Desaulx, poëte de la ville de Reims. La révolution lui ayant enlevé une grande partie de ce qu'il possédait, il accepta la place de conservateur du dépôt des arts. Il mourut le 12 novembre 1815. On a de Bergeat des *Poésies anacréontiques* imprimées, des *Fables, Épîtres, Épigrammes*, etc. Il avait traduit de Catulle, de Martial, du Pogge et d'Owen tout ce que ces poëtes avaient fait de plus libre.

BERGEDAN (Guillaume de), troubadour de l'ancienne maison de ce nom, en Catalogne. Ayant assassiné par trahison un de ses ennemis, il fut dépouillé de ses biens par sentence du roi d'Aragon; par ses excès et ses emportements, il était la terreur des époux et des pères de famille. La plupart de ses pièces roulent sur ses bonnes fortunes. Après avoir eu beaucoup d'aventures en guerre et en amour, Bergedan fut tué par un simple fantassin, vers le milieu du 13e siècle.

BERGELLANUS (Jean-Arnold), correcteur d'épreuves, très-versé dans la science typographique, vivait dans le 16e siècle. Il est auteur d'un poëme à la louange de l'imprimerie, en vers latins hexamètres et pentamètres, intitulé : *Encomium chalcographiæ*. La 1re édition est de Mayence, dans l'abbaye de Saint-Victor, 1551, in-4°. La 2e édition est celle que Duverdier a mise à la fin de son Supplément à la bibliothèque de Gesner, Lyon, 1585, in-fol. La 3e se trouve, avec quelques notes par Guill.-Ernest Tentzel, dans sa *Bibliothèque curieuse*, Francfort et Leipzig, 1704 et suiv., in-8°. La 4e, augmentée d'une préface curieuse et de quelques notes par George-Christian Johannis, est insérée dans le 2e volume de ses *Res moguntiacæ in unum collectæ*, Francfort, 1727, in-fol.; la 5e, dans l'*Histoire de l'imprimerie* de Prosper Marchand, la Haye, 1740, in-4°; la 6e, dans le tome Ier des *Monumenta typographica* de Jean Christian Wolf, Hambourg, 1740, 2 vol. in-8°; et enfin dans le tome VI de la nouvelle édition des *Biblioth.* de Lacroix du Maine et Duverdier, Paris, 1773, in-4°.

BERGEN (van), peintre, né à Bréda vers 1670. Descamps cite de lui une *Ste.-Famille* dans le genre de Rembrandt.

BERGEN (Thierry van), né à Harlem, élève d'Adrien van den Velde, excella comme lui dans les *paysages* avec des *animaux*.

BERGEN (Charles-Auguste de), né à Francfort-sur-l'Oder le 11 août 1704, élève de Boerhaave, fut reçu médecin dans sa patrie en 1731, y professa avec distinction l'anatomie et la botanique, et mourut le 7 octobre 1760. On a de lui : *Icon nova ventriculorum cerebri*,

Digitized by Google

Francfort, 1734; *Methodus cranii ossa dissuendi*, ibid., 1741, in-4°; *Pentas observationum*, ibid., 1743; *Elementa physiologiæ*, Genève, 1749, in-8°; *Flora francofurtana*, 1750, in-8°.

BERGENHIELM (Jean de), chancelier de Suède, né en 1629, professa l'histoire à l'université d'Upsal, fut en 1699 ambassadeur en Russie, cultiva les lettres au milieu des agitations des cours, et mourut en 1704. On a de lui : *Poemata* et *Epigrammata*, 1693; un *ouvrage* latin relatif à la ligue des puissances du Nord contre Charles XII, 1700.

BERGER (Marc-Claude), médecin de Paris, reçu docteur en 1669, élu doyen en 1692, continué jusqu'en 1696, nommé censeur en 1696, et mort en 1702.

BERGER (Claude), fils du précédent, reçu bachelier en 1698, soutint une thèse sur l'usage du tabac, fut successivement élève de Tournefort et de Homberg; reçu docteur en 1700, il fut nommé professeur de chimie au collége de France, en remplacement de Fagon son parent et son ami, et mourut prématurément en 1712. Fontenelle a fait son éloge.

BERGER (Jean-Henri de), savant jurisconsulte, né à Géra, le 27 janvier 1657, fit ses études à Halle, Leipzig et Iéna, fut professeur de droit à Wittenberg, et conseiller à Dresde. En 1713, Charles VI l'appela à Vienne en qualité de conseiller aulique de l'Empire, et il y mourut le 25 novembre 1732. Ses ouvrages principaux sont : *Electa processûs executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis*, Leipzig, 1705, in-4°; *Electa disceptationum forensium*, 1738, 3 vol. in-4°; *Electa jurisprudentiæ criminalis*, Leipzig, 1706, in-4°; *Responsa ex omni jure*, 1708, in-fol.; *OEconomia juris*, 1731, in-fol., etc. Berger laissa trois fils, Christophe-Henri, Frédéric-Louis et Jean-Auguste, qui se sont distingués dans la même carrière.

BERGER (Christophe-Henri de), fils aîné du précéd., naquit vers 1680 à Wittenberg, succéda à son père comme professeur, et plus tard comme conseiller de l'électeur de Saxe. Il fut enfin appelé, comme l'avait été son père, à la cour de Vienne, et mourut conseiller aulique, en 1737, dans un âge avancé. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on se contentera de citer : *Decisiones summi provocationum senatus electoralis Saxonici*, Dresde et Leipzig, 1720, in-4° (recueil des arrêts de la chambre des comptes); *Commentatio de personis vulgo larvis seu mascheris*, Francfort et Leipzig, 1723, in-4°, figures, rempli de recherches curieuses sur l'origine des masques.

BERGER (J.-Godefroid de), frère de Jean-Henri, médecin, né à Halle en 1659, mort en 1736, professeur à l'université de Wittenberg, a publié : *Physiologia medica*, etc., Wittenberg, 1701; Francfort, 1737, in-4°; *De Thermis Carolinis comment.*, etc., Wittenberg, 1709, in-4°, en allemand, Dresde, 1709, in-8°, 1711, in-4°.

BERGER (J.-Guillaume de), frère du précédent, professeur d'éloquence à Wittenberg, conseiller aulique d'Auguste II, roi de Pologne, mort le 28 avril 1751, a donné de savantes *Dissertations* sur l'histoire et la littérature ancienne : *De antiquâ poetarum sapientiâ*, 1699, in-4°; *De Mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, etc.

BERGER (Théodore), professeur de droit et d'histoire à Cobourg, né en 1683 à Unterlautern, fit ses études à Halle, accompagna plusieurs jeunes gentilshommes dans leurs voyages, et mourut le 20 novembre 1773. Son *Histoire universelle synchronistique des principaux États de l'Europe depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, Cobourg, 1729, in-fol. (en allemand), est un ouvrage estimé, qui a eu cinq éditions, et a été continué par Wolfgang Jæger, professeur à Altdorf, Cobourg, 1781, in-fol.

BERGER (Jean-Godefroid-Emmanuel), théologien distingué, né à Ruhland dans la haute-Lusace, le 27 juillet 1773, mort le 20 mai 1803. Ses écrits, tous en allemand, sont : *Histoire de la philosophie des religions*, ou *Tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et la Religion*, Berlin, 1800, in-8°; *Introduction pratique au Nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1798-99.

BERGER (Albert-Louis), jurisconsulte, naquit à Oldenbourg, en 1768, fit ses études à Gœttingue, et fut placé ensuite dans l'ordre judiciaire, d'abord à Eutin, puis à Oldenbourg où il eut le titre de conseiller de chancellerie. Ayant hérité de son père une fortune considérable, il l'employa à parcourir l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Italie. Le grand-duc d'Oldenbourg l'employa aux affaires diplomatiques. Lorsque Napoléon s'empara du nord-ouest de l'Allemagne, et en fit des départements de son empire, en 1811, Berger perdit ses places; il fut nommé ensuite membre du conseil de la préfecture. Au commencement de 1813, l'approche des Russes causa un soulèvement dans le bas Weser : le sous-préfet d'Oldenbourg jugea prudent de se retirer avec les autorités françaises. Avant son départ, il institua une commission de cinq membres, parmi lesquels il désigna Berger et Finck, pour gérer les affaires administratives en son absence. Cette commission n'exerça son autorité que trois jours. Elle modifia légèrement le système français, et fit ce qu'elle put pour apaiser l'émeute. Sur ces entrefaites, le général Vandamme avait envoyé des secours militaires. La commission fut cassée, Berger et Finck furent arrêtés comme rebelles, traduits à Brême, devant un conseil de guerre, et fusillés le 10 avril 1813. Berger a publié : *Studien*, études, seconde édition, 1816; *Briefe*, etc., lettres écrites pendant un voyage en Italie, dans les années 1802 et 1803, Leipzig, 1813, in-8°.

BERGER (Jean-Éric), né en Danemark vers 1775, fut professeur à l'université de Kiel, où il enseigna d'abord l'astronomie, et obtint, en 1825, la chaire de philosophie. Ses principaux ouvrages sont : *Philosoph. Darstellung des Weltalls* (exposé philosophique de l'univers), Altona, 1808; *Allgemeine grundsetze der Wissenschaft der natur und des Menschen* (principes généraux de la science de la nature et de l'homme), Altona, 1817-27. Berger est mort le 23 février 1833.

BERGER (André), musicien aulique du prince de Wurtemberg, naquit à Dolsen en Misnie, vers 1580; on a de lui : *Harmoniæ sacræ*, etc., Augsbourg, 1606; *Chants funèbres*, ibid., 1609, et des motets.

BERGER (Jean-Antoine), organiste de la cathédrale de Grenoble, né en 1719, mort en 1777, trouva le moyen de produire sur l'épinette et le clavecin les effets du crescendo au moyen d'un mécanisme mis en jeu par la pression du genou. Il vint à Paris en 1762 pour soumettre sa découverte et ses plans à l'Académie des sciences, mais

Digitized by Google

ne publia pas son invention. Il avait conçu l'idée d'ajouter un clavier à la harpe, mais Frique, ouvrier allemand qui travaillait pour lui, lui enleva ses plans et sa mécanique.

BERGERAC (SAVINIEN CYRANO DE), né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, après d'assez mauvaises études faites chez un pauvre prêtre de campagne, vint à Paris, et s'y livra tout entier à la débauche. Il entra ensuite comme cadet dans le régiment des gardes, et s'y fit une grande réputation de bravoure; il servait de second à tous ceux qui avaient des duels, sans compter qu'il se battait souvent pour son propre compte. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se mit à cultiver les lettres. Jaloux de son indépendance, il refusa des offres avantageuses que lui faisait le maréchal de Gassion, et cependant finit par s'attacher au duc d'Arpajon. Il mourut en 1655, à 35 ans, des suites d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Ses *OEuvres,* souvent imprimées, ne l'ont pas été depuis 1741, 3 vol. in-12. On y trouve : *Agrippine,* tragédie ; et *le Pédant joué,* comédie, la première qui ait été écrite en prose, et à laquelle Molière a emprunté deux scènes des *Fourberies de Scapin*. Fontenelle, dans ses *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas,* et Swift dans les *Voyages de Gulliver,* se sont approprié plusieurs idées du *Voyage dans la lune* et de l'*Histoire comique des États et empires du soleil,* ouvrages de Bergerac.

BERGERET (JEAN-PIERRE), botaniste, né le 25 novembre 1751, à Lasseube, dans la généralité d'Auch, avait entrepris, en 1776, la *Description* des plantes qui croissent aux environs de Paris; mais, ayant ouvert un cours de botanique, il dut renoncer à ce travail. Il acquit, en 1785, une charge de chirurgien de Monsieur (depuis Louis XVIII). Pendant la révolution, il reprit l'exercice de la chirurgie qu'il avait négligée pour la botanique, et s'acquit la réputation d'un praticien habile. Il mourut à Paris le 28 mars 1813. On connaît de lui : *Remarques sur un Mémoire sur un ordre de champignons* qu'on peut appeler *coiffés ou bulbeux ; Observations de grossesse extra-utérine* (Journal de médecine par Sedillot, XIV, 288); *Phytonomatotechnie universelle,* ou *l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères,* Paris, Didot jeune, 1783-85, in-fol. 3 vol. L'auteur l'avait promis en trente livraisons; mais les deux dernières n'ont point paru, non plus que la vingt et unième qui devait contenir le système.

BERGERET (JEAN-LOUIS). *Voyez* **VERTRON**.

BERGERON (NICOLAS), avocat au parlement de Paris, naquit à Béthisy, dans le duché de Valois, vers le milieu du seizième siècle. Il avait rassemblé les matériaux d'une *Histoire valésienne touchant la louange et illustration tant du pays que de la maison royale de Valois ;* mais il n'en fit paraître qu'un extrait intitulé : *le Valois royal,* Paris, 1583, in-8°. Bergeron peut être considéré comme le premier auteur de ces tables synchroniques qui présentent, d'un seul coup d'œil, la série des principaux événements de l'histoire. Ce fut en 1562 qu'il publia à Paris, chez Vascosan, un *Sommaire des temps,* qui reçut l'accueil le plus favorable, et fut souvent réimprimé. La dernière édition, faite du vivant de l'auteur, parut sous la dénomination de *Table historique, contenant un abrégé de ce qui est advenu de plus notable depuis le commencement du monde jusqu'à présent,* Paris, 1584. Bergeron est mort à la fin de la même année. On a encore de lui : *Procès-verbal de l'exécution testamentaire de feu Pierre de la Ramée,* dit Ramus, Paris, Jean Richer, 1576, in-8°. Le célèbre Ramus avait choisi Bergeron et Antoine Loisel pour ses exécuteurs testamentaires. Cet opuscule est relatif à une disposition de son testament qui créait une chaire de mathématiques au collége Royal ; *In regis Henrici III adventum carmen,* Paris, 1574, in-4° ; *Description de l'estat, gouvernement et justice de France*, Paris, Richer, 1574. Bergeron fut l'éditeur du recueil des opuscules de Ramus et d'Omer Talon, qui parut en 1577. L'édition de la *Gramère francoēse* de Ramus, qui parut en 1587, contient des additions de Bergeron. Il enrichit la deuxième édition des *Arrêts de Papon*, publiée en 1584, de plusieurs décisions *notables* qu'il avait eu soin de recueillir lui-même. On croit qu'il eut quelque part à la rédaction du commentaire de Dumoulin, sur la coutume de Paris. Il cultiva aussi la poésie grecque, latine et française ; on trouve des vers de sa façon dans plusieurs recueils du temps.

BERGERON (PIERRE), fils du précédent, naquit à Paris, et, de même que son père, suivit d'abord la carrière du barreau. Il plaida d'une manière distinguée, et devint conseiller du roi et référendaire en la chancellerie. Il allia la culture des lettres à l'étude des lois, et s'occupa principalement de géographie et de voyages. Il mourut en 1637, dans un âge avancé. Il a publié : *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes, et principalement des François ; Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite dès l'an 1402, par messire Jean de Béthencourt, chambellan du roi Charles VI,* Paris, 1630, in-8°; *Relation des voyages en Tartarie de François-Guillaume de Bubruquis,* etc. ; plus un *Traité des Tartares,* etc. Van der Aa, libraire à Leyde, fit réimprimer la relation des *Voyages en Tartarie*, sous ce titre : *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie et ailleurs,* Leyde, 1729, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures, ou avec un nouveau frontispice : *Voyages faits principalement en Asie dans les 12e, 13e, 14e et 15e siècles,* etc., la Haye, 1735, 2 vol. in-4°. Bergeron a rédigé, en grande partie sur les mémoires de l'auteur, *les Voyages fameux du sieur Vincent le Blanc*, *Marseillais, dans les quatre parties du monde*, Paris, 1649, in-4°. Il s'était d'abord adonné à la poésie; on trouve des vers de sa façon en tête de l'édition des œuvres de du Bartas, 1610, in-fol., et des frères de Sainte-Marthe, 1633, in-4°. Bergeron eut beaucoup de part à l'édition de la traduction latine de la *Geographia nubiensis*, Paris, 1619, in-4°, et a laissé en manuscrit deux itinéraires, l'un *italo-germanique*, et l'autre *germano-belgique*, ce dernier en 1617.

BERGEYCK (ARMAND VAN), maître d'école à Enghien, mort vers 1553, a laissé plusieurs ouvrages sur la grammaire grecque. Dominique Sylvius en a fait imprimer un sous ce titre : *Summa linguæ græcæ,* Paris, 1538.

BERGH (PIERRE VAN DEN), poëte latin, ami d'Érasme, fut recteur du collége d'Amesfoort, et a laissé quelques *satires*, Zwolle, 1506, in-8°.

BERGHE (PAUL VAN DEN), jurisconsulte, natif d'Utrecht, mort en 1587 âgé de 57 ans, a publié : *Tractatus*

Digitized by Google

de jure tutelarum et curationum, Leyde, 1595, Francfort, 1607; la Haye, 1656 et 1657.

BERGHE (Robert van den) ou **MONTANUS**, né à Dixmude vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Diætema seu salubris victûs ratio*, etc., Louvain, 1637, 1640, in-12.

BERGHE (Thomas van den), fils du précédent, né à Dixmude en 1615, fut également médecin et publia : *Qualitas Loimodea, seu Pestis Brugana*, Bruges, 1669, in-4°.

BERGHE (Henri, comte de), général des troupes espagnoles, était issu d'une des plus illustres familles de la Flandre. Il servit contre les Hollandais, porta la consternation dans la Gueldre en 1624, se rendit maître de Mundbergx, de Clèves, et, poursuivant ses succès, fit sa jonction avec Spinola, devant Breda. Après la prise de cette place, le comte de Berghe défit les Hollandais en plusieurs rencontres. Mécontent du gouvernement espagnol, il résigna son commandement, et se retira à Liége. L'archiduchesse, craignant qu'un exemple si dangereux ne fût imité par la noblesse mécontente, invita le comte de Berghe à revenir dans le pays, mais ce seigneur ayant résisté à toutes les instances, la cour de Bruxelles le déclara traître à la patrie, et le condamna à perdre la tête sur un échafaud. Il se retira auprès du prince d'Orange, auquel il fut utile par ses conseils, et mourut en Hollande.

BERGHEM (Nicolas) naquit à Harlem en 1624. Il reçut les premières leçons de peinture de son père, Pierre van Haerlem, artiste médiocre; il passa ensuite sous des maîtres plus habiles, entre autres van Goyen et Weninx. On rapporte qu'un jour, poursuivi par son père, il se réfugia dans l'atelier de van Goyen, qui tacha de le garantir, en criant, *Berg hem* (*cachez-le*), et que ce fut l'origine du nouveau nom qui lui resta. Les heureuses dispositions de Berghem pour la peinture se développèrent rapidement, et il acquit de bonne heure une grande réputation. Sa femme méchante et avare le retenait chez lui du matin au soir, ne lui permettait aucun moment de repos, et s'emparait de tout l'argent qu'il gagnait; logée au-dessous de son atelier, elle l'excitait à travailler en frappant d'un bâton au plancher, lorsqu'elle ne l'entendait ni chanter ni agir. Berghem réussit à peindre également bien le paysage, les animaux et les figures. Il mourut à Harlem, en 1683, à l'âge de 59 ans. Carle Dujardin et Glauber furent ses élèves. Berghem a gravé à l'eau-forte des études d'animaux dessinées d'après nature.

BERGHEN (Gérard van), médecin, mort à Anvers le 15 septembre 1585, a publié : *De pestis præservatione*, 1565, 1586, in-8°; *De præservat. et curat. morbi articularis et calculi*, 1584, in-8°; *De consult. medic.*, ibid., 1586, in-8°.

BERGIER (Nicolas) naquit à Reims, le 1er mars 1567; il fut précepteur des enfants du comte de Saint-Souplet, grand bailli de Vermandois, se fit ensuite recevoir avocat, fut nommé professeur en droit, puis syndic de la ville. Dans les différents séjours qu'il fit à Paris, pour défendre les intérêts de ses concitoyens, il eut l'occasion de se lier d'une étroite amitié avec Dupuy et Peiresc; il sut aussi mériter l'estime et l'amitié du président de Bellièvre, qui lui fit obtenir le brevet d'historiographe, et une pension de deux cents écus. Il mourut le 18 août 1623, dans sa 57e année. Bergier est particulièrement connu par son *Histoire des grands Chemins de l'Empire romain*, 1622, grand in-4°. Cet ouvrage étant devenu rare, Jean-Léonard, libraire-imprimeur de Bruxelles, en donna une édition sur un exemplaire corrigé par l'auteur, et la publia à Bruxelles, 1728, 2 vol. in-4°, à laquelle il joignit la *Carte itinéraire de Peutinger*, réduite par Georges Hornius, ouvrage nécessaire à toutes les personnes qui font une étude sérieuse de l'histoire romaine. Bergier avait beaucoup travaillé à l'histoire de sa patrie; mais il n'eut pas le temps de terminer son ouvrage. Jean Bergier, fils de l'auteur, publia les deux livres qui étaient achevés, avec les sommaires des 14 autres livres, sous le titre de *Dessein de l'Histoire de Reims*, Reims, 1635, in-4°. On a encore de Bergier : *Le Point du Jour* ou *Traité du Commencement des Jours et de l'endroit où il est établi sur la terre*, Reims, 1629, in-12.

BERGIER (Nicolas-Sylvestre), né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, curé de Flangebouche, petit village de Franche-Comté, professeur en théologie, et ensuite principal du collége de Besançon, chanoine de l'Église de Paris et confesseur du roi, fut un des adversaires les plus redoutables de la philosophie moderne. Il se fit d'abord connaître par des discours sur différents points d'érudition, couronnés à l'Académie de Besançon : ses *Éléments primitifs des Langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, Paris, 1764, in-12, étendirent sa réputation; il publia ensuite l'*Origine des Dieux du Paganisme*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. Sa traduction d'*Hésiode* est fort estimée; il fit paraître en 1768, Paris, in-12, *la Certitude des Preuves du Christianisme*. Cet ouvrage est celui de Bergier qui a trouvé le plus d'adversaires et le plus de partisans; on en fit trois éditions dans la même année, et il fut traduit en italien et en espagnol. Voltaire répondit à cet ouvrage par les *Conseils raisonnables*, etc. Anacharsis Cloots opposa à l'ouvrage de Bergier, la *Certitude des Preuves du Mahométisme*. A cette époque, le clergé de France accorda à Bergier une pension de 2000 liv., et on lui offrit des bénéfices; mais il ne voulut accepter qu'un canonicat à Notre-Dame de Paris, et ce fut malgré lui que, dans la suite, il devint confesseur de Mesdames, tantes de Louis XVI; il mourut le 9 avril 1790. Il a publié *le Déisme réfuté par lui-même*, 1768, in-12; *Apologie de la religion chrétienne*, 1769, in-12; *Examen du matérialisme*, 1771, in-12; *Traité dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12; le *Dictionnaire théologique* de l'*Encyclopédie méthodique*, est de Bergier. Tous ses ouvrages ont été réimprimés in-8°, sous le titre d'*OEuvres* de Bergier.

BERGIER (Claude-François), frère du précédent, avocat au parlement de Paris, né à Darnay en Lorraine vers 1720, mort en 1784, cultiva les lettres, et publia plusieurs écrits auxquels il n'attacha pas son nom : *Recherches sur les beautés de la peinture*, traduit de Dan. Webb, Paris, 1765; *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, traduit de Porter; *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage, la religion et la philosophie des Indous*; suivie d'une exposition générale et succincte du gouvernement et de l'état actuel de l'Indoustan, ibid., 1769, in-12; *Essai sur la société civile*, traduit de Fergusson.

Digitized by Google

BERGIER (Antoine), né à Myon, près de Salins, en 1704, mort en 1748, a traduit du latin d'Ét.-Fr. Geoffroi la *Matière médicale*, etc., Paris, 1743, 7 vol. in-12.

BERGIUS (Jean-Henri-Louis), publiciste, né à Laasphe, en 1718, mort en 1781, a donné en allemand : *la Bibliothèque des administrateurs* ou *Catalogue des livres d'économie politique, de finance, d'administration*, etc., Nuremberg, 1760, in-8°; *Magasin de police*, 1767, et Leipzig, 1780; *Collection des ouvrages* allemands relatifs à l'administration, 4 vol., Francfort, 1780.

BERGIUS (Pierre-Jonas), méd. et botaniste suédois, mort en 1791, a publié en latin : *Description des plantes du cap de Bonne-Espérance*, Stockholm, 1767, in-8°; en suédois : *une Matière médicale* tirée du règne végétal, ibid., 1778, in-8°; *Traité* sur les arbres fruitiers, 1780.

BERGIUS (Benoît), frère du précédent, né en 1723, se livra comme lui à l'étude de l'histoire naturelle, et mourut en 1784. On trouve plusieurs de ses écrits dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, et on a publié de lui, après sa mort, un *Traité* sur les friandises de tous les peuples, ibid., 1785, in-8°, traduit en allemand, Halle, 1792, in-8°.

BERGKLINT (Olaüs), ecclésiastique suédois du 18e siècle, cultivait l'histoire, la philosophie et la poésie. On a de lui quelques ouvrages de morale et de littérature à l'usage de la jeunesse, et des poésies entre lesquelles il faut distinguer l'*Ode sur le revers*, que la plupart des Suédois savent par cœur.

BERGLER (Étienne), savant helléniste, né vers 1680 à Hermanstadt dans la Transylvanie, quitta de bonne heure sa patrie, vint à Leipzig, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, puis à Amsterdam, où il dirigea les belles éditions d'*Homère* et de l'*Onomasticon de Pollux*, 1706 et 1707; à Hambourg, où il aida Fabricius dans l'impression de sa *Bibliothèque grecque*; retourna à Leipzig, où il publia plusieurs bonnes éditions et des remarques critiques sur un grand nombre d'auteurs grecs. Appelé dans la Valachie par l'hospodar Const. Maurocordato pour soigner l'éducation de ses enfants, il mourut en 1746 à Bucharest. Outre une traduction latine du *Traité des Offices*, de J.-Nic.-Alex. Maurocordato, Leipzig, 1722, in-4°, on cite parmi ses publications une édition grecque et latine des *Lettres* d'Alciphron, avec d'excellentes notes, Leipzig, 1715, in-8°; d'Aristophane, restée inédite, mais enfin mise au jour par Burmann, Leyde, 1760, 2 vol. in-4°.

BERGLER (Joseph), directeur de l'Académie des arts à Prague, naquit à Salzbourg le 1er mai 1753 et mourut le 25 juin 1829. Il reçut de son père, statuaire de l'évêque de Passau, les premiers éléments de dessin et de peinture, fut envoyé en Italie par ce prélat en 1776, obtint le prix de peinture à Parme et revint se fixer à Passau, fut en 1800 appelé à diriger l'Académie de Prague, et imprima aux beaux-arts un essor remarquable. On cite de lui un Cyclus en 70 feuilles tiré de l'histoire de Bohême, et trois tableaux à l'huile tirés de cette même histoire.

BERGMANN (Tobern), professeur de chimie à Upsal, membre des Sociétés royales de Londres, de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Turin, etc., naquit le 20 mars 1735, à Catharineberg, dans la province de Westrogothie en Suède. Son père, receveur des finances du domaine, le destinait à lui succéder un jour dans cet emploi ; mais le jeune Bergmann avait une vocation pour les sciences, et obtint la liberté de s'y livrer entièrement. Il parvint à se faire remarquer de Linné. Ses premières observations eurent pour objet les insectes; il fit aussi des recherches curieuses sur les sangsues; fixa plusieurs points encore douteux de leur anatomie, et découvrit qu'elles sont ovipares. Il publiait dans les volumes de l'Académie des sciences de Stockholm plusieurs Mémoires sur des objets de physique expérimentale; il suppléait souvent les astronomes à l'observatoire royal de Suède, et faisait les leçons publiques d'algèbre dans l'université d'Upsal, à la place du professeur Melderereutz. Enfin, en 1761, il fut nommé professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle, emploi qu'il remplit avec distinction pendant cinq années. Devenu alors professeur de chimie, en remplacement de Wallérius, il consacra toutes ses recherches à la théorie et aux applications de cette science. C'est lui qui a le premier découvert que l'*acide carbonique* est en effet un acide particulier. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique. Il découvrit le gaz hydrogène sulfuré dans les eaux minérales, et l'appela *gaz hépatique*. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales, et fit sentir la nécessité de prendre la composition chimique pour base fondamentale de la minéralogie. Il rendit encore un plus grand service à la science: ce fut lui qui découvrit l'illustre Scheele, simple garçon dans la boutique d'un apothicaire, apprécia ses observations, le présenta à l'université, à l'académie, l'établit et le maria honorablement. Appelé à Berlin par Frédéric le Grand, il refusa de quitter sa patrie, et Gustave III qui l'avait protégé au commencement de sa carrière. Bergmann mourut en 1784, à l'âge de 49 ans. Une grande partie de ses ouvrages a été publiée sous ce titre: *Opuscula physica et chimica*, Ulm, 1779-90, 6 vol. in-8°, traduit en partie en français, par Guyton de Morveau, Dijon, 1780, 2 vol. in-8°, fig. Ses autres écrits les plus importants sont : *Description physique du globe terrestre*, en suédois, 1770 et 1774, 2 vol. in-8°; *Manuel du minéralogiste*, traduit en français par Mongez, Paris, 1792, in-8°; *l'Analyse du fer*, traduit par Grignon, 1783; *Mémoires sur le gaz*, traduit par Vicat, Lausanne, 1782; *Traité des affinités*, traduit par Bonjour, Paris, 1788.

BERGMULLER (Jean-Georges), peintre et graveur, né à Dirckheim (Bavière) en 1687, mort à Augsbourg en 1762. Imitateur de Carle Maratte, il prit sa manière, traita avec bonheur plusieurs sujets d'histoire qu'il grava ensuite. Deux ouvrages, dont l'un traite de la structure de l'homme et l'autre de l'architecture, ajoutèrent encore à la renommée de Bergmuller; il fut appelé à la cour de l'électeur, et nommé directeur de l'Académie d'Augsbourg. On cite parmi ses estampes : *Le Baptême de Jésus-Christ; la Résurrection, la Transfiguration, l'Ascension; la Mort de saint Joseph;* une *Sainte Famille*, etc.

BERGOEING (François), né à St.-Macaire vers 1755, chirurgien à Bordeaux, député en 1792 à la Convention, vota la détention de Louis XVIII jusqu'à la paix, l'appel au peuple et le sursis. En mai 1793 il fit partie de la commission des douze chargés de surveiller la com-

Digitized by Google

mune de Paris, il fit imprimer *la Longue conspiration des Jacobins pour dissoudre la Convention nationale, prouvée*, pièce importante pour l'histoire. Après la dissolution de la commission, Bergoeing fut mis hors la loi dans la séance du 2 juin, ne reparut à la Convention qu'après le 9 thermidor, entra au comité de sûreté générale, devint membre du conseil des Cinq-Cents, prit part aux révolutions du 18 fructidor et du 18 brumaire, mais ne reçut aucune faveur du pouvoir. Murat le fit venir à Naples, où il occupa une place de peu d'importance jusqu'en 1815. Revenu dans sa patrie, il y est mort deux ans après.

BERGON (le comte JOSEPH-ALEXANDRE), né à Mirabel, dans le Rouergue, en 1741, débuta dans le barreau à Paris, et abandonna cette carrière, lors de l'exil du parlement sous le ministère Maupeou, pour se livrer exclusivement aux lettres. Il composa alors, entre autres : un *Éloge du maréchal d'Estrées*, un *Éloge de Clairaut* et un autre de *Restout*. Bergon, à l'âge de vingt-six ans, entra dans la carrière de l'administration, fut nommé secrétaire des intendances d'Auch et de Pau, puis chef de division au contrôle général et directeur de correspondance à l'administration de l'enregistrement et des domaines, et enfin intendant de Bigorre. En 1802, il fut nommé l'un des cinq administrateurs des forêts; et, le 4 avril 1806, il en devint le directeur général, avec le titre de comte et celui de conseiller d'État. Bergon refusa de servir Napoléon pendant les cent jours; et, aussitôt après le retour de Louis XVIII, il fut rétabli dans le conseil d'État, où il est resté jusqu'à sa mort, le 16 octobre 1824.

BERGOPZOOMER (CATHERINE LEIDNER), née à Vienne en 1753, morte en juin 1788, cantatrice de réputation à la cour de Marie-Thérèse en 1770, sous le nom de Schindler, son beau-frère, directeur de l'école de peinture, qui l'avait élevée et placée au théâtre de la cour. Elle fut mariée en 1777, prit le nom de son mari, Bergopzoomer, fut attachée au théâtre de Brunswick de 1780 à 1783, et passa au théâtre national de Prague.

BERGROT (OLAUS), savant suédois, né à Helsinge, vers la fin du 17e siècle, fut bon luthiste et professeur de musique à Upsal vers 1717. Il a fait imprimer *Exercitium academicum instrumenta musica leviter delineans*, Upsal, 1717.

BERICHAU (H.), peintre du 17e siècle, né et mort à Hambourg, a laissé des compositions riches et vigoureuses, mais manquant de grâce. La plus remarquable est son tableau du *Jugement dernier*, dans la cathédrale de Brême.

BERIGARD ou **BEAUREGARD** (CLAUDE GUILLERMET, seigneur DE), naquit à Moulins, le 15 août 1578, termina ses études à l'Académie d'Aix en Provence, où il s'adonna particulièrement à la médecine et à la philosophie. Il revint ensuite se fixer à Paris, d'où, en 1628, il fut appelé à Pise, pour y professer la philosophie. En 1640, le sénat de Venise lui donna la chaire de Padoue, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1663. On a de cet auteur : *Dubitationes in dialogo Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4°; *Circulus Pisanus*, en six parties, Udine, 1643; Padoue, 1661, in-4°.

BERIGARD (PIERRE), neveu du précédent, natif de Florence, mit les *Aphorismes* d'Hippocrate en vers léonins. — Un autre BERIGARD a donné, en 1688, le *Docteur extravagant*, comédie en cinq actes, non imprimée.

BERING (VITUS), poëte latin, né en 1617, cultiva les lettres avec succès, fut nommé conseiller des finances, puis historiographe du roi de Danemark, et mourut en 1675. Outre quelques *Discours* d'apparat et l'*Oraison funèbre* de Frédéric III, on a de lui : *Florus danicus, sive Danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani I Breviarium*, Odensée, 1698, in-fol.; ses *poésies* ont été en partie réunies dans le tome II des *Deliciæ poetarum Danorum*, Leyde, 1693, in-12.

BERING ou **BEERING** (VITUS), né à Horsens, dans le Jutland, commença à naviguer pour sa patrie dans les Indes orientales, où il acquit la réputation d'un excellent marin, ce qui le fit rechercher par Pierre le Grand. Il se distingua comme lieutenant et comme capitaine dans toutes les expéditions navales contre la Suède. Choisi pour commander l'expédition de découvertes que la Russie envoya dans les mers de Kamtschatka, il reconnut toutes les côtes septentrionales de cette grande presqu'île, jusqu'au 67° 18'. Bering fut chargé de décider si les terres à l'opposé de la côte du Kamtschatka, faisaient partie de l'Amérique. Il partit le 4 juin 1741, avec deux vaisseaux. Après avoir abordé la côte nord-ouest de l'Amérique, entre le 55 et le 60 degré de longitude nord, il fut jeté loin de sa route sur une île déserte qui porte aujourd'hui son nom. La neige couvrait alors cette terre stérile et sans abri. Bering était dangereusement malade; il fut porté à terre, et placé dans une fosse creusée entre deux monticules de sable, et couverte d'une voile. C'est dans cette espèce de tombeau que mourut l'infortuné commandant, le 8 décembre 1741. La postérité a donné le nom de Bering au détroit qui sépare les deux continents.

BERINGER (JEAN-BARTHÉLEMI-ADAM), médecin et naturaliste allemand, vivait au commencement du 18e siècle. Passionné pour les curiosités naturelles, il les amassait sans choix, et mettait surtout un grand prix aux productions monstrueuses, le P. Rodrik, ex-jésuite, ayant fabriqué des pétrifications représentant toute sortes d'animaux et de plantes, les fit présenter à Beringer, qui les acheta fort cher, et composa sur ces prétendues pétrifications une thèse qu'il fit soutenir publiquement par Georges-Louis Hueber, son élève, et la publia sous ce titre : *Lithographiæ Wirceburgensis, ducentis lapidum figuratorum, etc., specimen primum*, Wurtzbourg, 1726, in-folio de 96 pages et 21 planches. Averti de la tromperie, Beringer retira tous les exemplaires de son ouvrage qu'il parvint à recouvrer; mais ne pouvant se résoudre à les détruire, il les garda dans son cabinet. Après sa mort ils furent achetés par un libraire de Leipzig, qui les fit paraître avec un nouveau frontispice, sous ce titre : *Lithographia Wirceburgensis, editio secunda*, Francfort et Leipzig, 1767. On connaît de Beringer : *Connubium galenico-hippocraticum*, Wurtzbourg, in-8°; *Tractatus de conservandâ corporis humani sanitate*, ibid, 1710, in-8°; *Dissertatio de peste*, Nuremberg, 1714, in-4°; *Plantarum quarumdam exoticarum catalogus*, Wurtzbourg, 1722, in-fol.; *Dissertatio de emeticis sive vomitoriis*, ibid., 1723, in-4°. On a encore de Beringer un Manuel de chimie en latin, Wurtzbourg, 1736, in-4°, et une Description, en

Digitized by Google

langue allemande, des eaux minérales de Kissingen, ibid., 1738, in-8°.

BERINGER (Materne), chanteur à Weissembourg en Nordgau, au commencement du 17e siècle, a publié un *Traité élémentaire* de l'art du chant, en allemand, Nuremberg, 1605, réimprimé en 1610.

BERINGUEN (Jacques-Louis, marquis de), premier écuyer de la petite écurie de Louis XIV, né à Paris le 20 octobre 1651, d'une famille du duché de Gueldre attachée à la cour depuis Henri IV, obtint successivement un régiment de cavalerie, le cordon bleu, donna de bons avis à Louis XIV pour les embellissements de Versailles, et mourut le 1er mai 1723, laissant un précieux recueil d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du cabinet du roi. C'est lui que, lors des revers de Louis XIV, un parti hollandais eut la hardiesse d'enlever entre Paris et Versailles, croyant s'emparer du Dauphin.

BERINGTON ou **BERRINGTON** (Joseph), historien anglais, naquit dans le comté de Shrop, vers 1760, et fut envoyé fort jeune en France au collége de Saint-Omer; il exerça les fonctions du sacerdoce en France pendant vingt ans; puis il revint en Angleterre, et fut nommé, en 1814, curé de Buckland, près d'Oxford, où il mourut en 1820. On a de lui la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 1784, in-4°; et l'*Histoire du règne de Henri II* (roi d'Angleterre), et *de Richard et Jean, ses fils*, en anglais, 1790, in-4°. Mais le véritable titre de Berington à la reconnaissance des savants est son *Histoire littéraire du moyen âge*, dont les deux premiers livres, contenant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne, parurent en 1814, et dont il donna la suite en 1816.

BERKEL (Abraham van) ou **BERKELIUS**, philologue, né vers 1630, à Leyde, fréquenta d'abord les écoles de médecine, mais revint à l'étude des lettres, et fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine. Il fut pourvu d'une chaire à l'Académie de Delft, et dans la suite il en devint recteur. Animé du désir de marcher sur les traces des Heinsius et des Gronovius, il voulut à leur exemple s'illustrer en publiant des éditions plus correctes des anciens auteurs. Le hasard ayant fait tomber son choix sur le *Dictionnaire géographique* d'Étienne de Byzance, Berkel consacra le reste de sa vie à rétablir ce précieux ouvrage d'après le plan primitif de l'auteur. Berkel mourut en 1688, âgé de moins de 60 ans, pendant l'impression, qui fut achevée par Gronovius. On lui doit encore une édition du *Manuel d'Épictète*, etc., Leyde, 1670, in-8°; une édition des *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis, ibid., 1674, in-12; *Genuina Stephani Byzantini de urbibus et populis fragmenta; cum Hannonis periplo, græcè-latinè*, Leyde, 1674.

BERKEL (Janus van), fils du précédent, né vers 1675, était recteur de l'Académie de Dordrecht, en 1704. Cette même année il publia un recueil intitulé : *Dissertationes selectæ criticæ de poetis græcis et latinis*, Leyde, 1704 ou 1707, in-8°. On ignore la date de la mort de Janus Berkelius.

BERKELEY ou **BERKLEY** (George), théologien, philosophe, métaphysicien, né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de Dublin, dont il devint associé en 1707; le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, se rendit peu après aux îles Bermudes, afin d'y établir un collége pour l'instruction et la conversion des sauvages; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande, fut nommé à l'évêché de Cloyne, et mourut à Oxford en 1753. On a de lui : *Théorie de la vision*, 1709; *Principes des connaissances humaines*, 1710; *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1713, traduit en français par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12; *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*, 1721; *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts*, traduit en français par de Joncourt, la Haye, 1734, 2 vol, in-12; *Maximes sur le patriotisme*, 1750, et des *Poésies* assez estimées.

BERKELEY (George), fils du précédent, né à Londres en 1733, hérita de son esprit et de ses belles qualités, et fut de plus bon prédicateur. Chanoine de Cantorbéry, il mourut en 1795, après avoir publié quelques *Sermons*, entre autres un pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, imprimé pour la sixième fois en 1794, et intitulé *le Danger des innovations violentes dans l'État*.

BERKEN. *Voyez* **BERQUEN**.

BERKENHOUT (Jean), écrivain anglais, mort en 1679, est auteur du *Cabinet de la cour*, journal qui parut depuis 1642, et qui est encore aujourd'hui fort recherché.

BERKENHOUT (Jean), médecin, né vers 1730 à Leeds, capitaine au service de Prusse, puis d'Angleterre, étudia la médecine à Édimbourg, où il publia en 1764 le premier dictionnaire de botanique en langue anglaise sous le titre de *Clavis anglica linguæ botanicæ*; se fit recevoir docteur à Leyde en 1765; fut en 1778 envoyé par le gouvernement anglais à Philadelphie pour négocier avec le congrès, et, de retour à Londres, y mourut en 1791. Ses autres ouvrages sont : *Pharmacopœa medici*; *Esquisse de l'histoire naturelle de la Grande-Bretagne*; *Biographia litteraria*, in-4°; *Traité sur les maladies hystériques, sur la morsure du chien enragé*; *Symptomatologie*; *Premiers éléments de chimie*; *Lettres sur l'éducation*.

BERKHEY (Jean **LEFRANCQ** van), poëte et naturaliste, né à Leyde, le 3 janvier 1729, avait pour nom de famille Lefrancq, qu'il changea pour celui de van Berkhey, son aïeul maternel. Fort jeune encore et sans avoir ouvert un livre d'anatomie, il s'amusait à disséquer des insectes et quantité de petits animaux. L'adresse qu'il y mettait lui obtint les suffrages des professeurs Allamand et Albinus et du célèbre anatomiste anglais Monro. Ces honorables témoignages l'encouragèrent à fonder un cabinet d'anatomie comparée. Il se livra en même temps à toutes les études qui pouvaient le seconder dans la spécialité à laquelle il se vouait. A l'histoire naturelle, à l'anatomie, il joignit les langues grecque et latine. En 1761, il se fit conférer le degré de docteur et s'établit comme médecin à Amsterdam. Alors il ajouta singulièrement à sa réputation comme naturaliste; mais sa clientèle fut peu nombreuse; il prit le parti de quitter le séjour de la capitale, et alla s'établir à Leervliet aux environs de Leyde. En 1773, il fut nommé professeur à l'université de Leyde : il se distingua également comme poëte et comme savant. Mais absolu dans ses opinions, il eut à soutenir de vives querelles scientifiques, se fit des ennemis nombreux et négligea le soin de

Digitized by Google

sa fortune. En 1807, lors de l'explosion de Leyde, il fut enseveli sous les ruines de sa maison, d'où par une espèce de miracle on le retira sain et sauf. Il alla ensuite habiter la Haye, et fut obligé de s'exiler à la campagne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il y resta quatre mois, et enfin sa famille se chargea de lui, il mourut le 13 mars 1812. Berkhey a laissé : *Expositio de structura florum qui dicuntur compositi*, Leyde, 1761; *Mémoire sur les meilleurs moyens de préparer les terres de la Hollande; Histoire naturelle de la Hollande*, Amsterdam, 1769, 6 vol. in-8°, histoire à laquelle il donna une suite en 1805; il en parut une traduction française abrégée, en 1781, à Bouillon, 4 vol. in-12; une traduction de l'*Histoire naturelle de Raff*; un *Mémoire sur l'usage des cendres de la tourbe et du bois*; une *Carte du lac de Harlem*; *Discours en vers* prononcé en 1774 pour l'anniversaire de la délivrance de Leyde, en 1574; *Adieux d'un père; Triomphe de la liberté batave remporté le 5 août 1781, au combat naval de Dogger's Bank*, Amsterdam, 1782, 2 vol. in-8°; *Poésies détachées*, 2 vol. in-8°; *Les Amours arcadiens de Dichterslief et Gloorvos; Narrations académiques; Poésies posthumes*, Harlem, 1815, 1 vol. in-8°.

BERKHEYDEN (Job), peintre, né à Harlem en 1628, réussit dans le paysage et le portrait, travailla longtemps pour l'électeur de Cologne avec son frère, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut très-occupé. Il se noya malheureusement, à 70 ans, en juin 1698.

BERKHEYDEN (Gérard), frère du précédent, vécut et travailla constamment avec lui dans une union inaltérable, et mourut le 23 novembre 1693. Son tableau représentant la *Colonne trajane* et *l'église Ste.-Marie de Lorette*, à Rome, fait partie du musée de Paris.

BERKLEY (Guillaume), gouverneur de la Virginie, mort en Angleterre en 1667, a donné la *Description de la Virginie*, et un *Recueil des lois qui y sont en usage*.

BERKLEY (George, comte de), d'une famille d'origine danoise, mort en 1698, conseiller privé de Charles II, a publié en anglais : *Applications historiques* et *Méditations accidentelles sur différents sujets*.

BERLEMONT (Noel de), maître d'école à Anvers, auteur de *Vocabulaire pour apprendre à bien lire, escripre et parler françoys et flameng*, Anvers, 1511, in-4° gothique, le plus ancien vocabulaire français-flamand qui existe imprimé.

BERLENDIS (Angelo), jésuite, né à Vicence, le 22 décembre 1733, professeur de rhétorique à Plaisance. Envoyé par ses supérieurs, en 1765, dans la Sardaigne, sur la demande du roi Charles-Emmanuel III, il contribua beaucoup à y ranimer le goût des lettres et des bonnes études. Il mourut en 1793, à Cagliari. On a de lui: *Delle poesie*, Turin, 1784, 3 vol. in-12. On a publié un *choix* de ses poésies, Vicence, 1788, in-8°.

BERLENDIS (François), frère du précédent, mort curé de Saint-Michel à Vicence, en 1803, occupait un rang distingué parmi les prédicateurs de l'Italie. On cite de lui des *Poésies Bernesques*, Vicence, 1789; des *Epigrammati morali*, ibid., 1799.

BERLICHINGEN (Goetz ou Godefroid de), dit *Main de fer*, né à Jaxthausen, accompagna, en 1495, son cousin Conrad de Berlichingen, à la diète de Worms. Gœtz entra dans l'armée du margrave Frédéric de Brandebourg, servit l'électeur de Bavière dans la guerre contre le Palatinat, et, ayant eu la main emportée, se fit mettre une main de fer, d'où il tira son surnom. Retiré dans son château, il eut plusieurs querelles avec ses voisins, et se rendit redoutable par sa bravoure. Ayant fourni des secours au duc Ulric de Wurtemberg contre la ligue de Souabe, il fut fait prisonnier en 1522. La guerre dite *Guerre des paysans* vint à éclater, les révoltés s'emparèrent de Gœtz, et le forcèrent de leur servir de chef pendant quatre semaines. Pris de nouveau par les confédérés de Souabe, et retenu à Augsbourg, il ne put obtenir sa liberté qu'en prêtant le serment de rester inactif, et en donnant seize cautions de sa fidélité. Il mourut le 23 juillet 1562. Il a raconté lui-même son histoire : *Vie de Gœtz de Berlichingen*, dit *Main de fer*, avec des notes, seconde édition, Nuremberg, 1775, in-8°. Gœthe en a fait le sujet d'un drame qui a eu beaucoup de succès.

BERLICHINGEN (Jean-Frédéric de), général au service de l'empereur d'Allemagne, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne : après avoir fait plusieurs campagnes en Hongrie et en Italie, il fut fait, en 1737, feld-maréchal; et, dans la guerre de la succession d'Autriche, il eut un commandement contre les troupes prussiennes. Fait prisonnier, en 1746, près de Striegau, il obtint à la paix, de l'impératrice Marie-Thérèse, un fief dans le bas Palatinat, où il mourut en 1751.

BERLICHINGEN (Joseph-Frédéric-Antoine, comte de), né le 8 février 1759, à Tyrnau, en Hongrie, commença en 1778 sa carrière militaire et fit, en qualité de lieutenant dans les chevau-légers de Lœvenem, la guerre de la succession de Bavière. En 1784 il entra dans le régiment de cuirassiers de Mecklembourg, dont le prince George de Mecklembourg-Strélitz, frère du roi d'Angleterre, était colonel. Il devint son adjudant et l'accompagna dans plusieurs voyages au nord de l'Allemagne. Ce prince étant mort en 1786, Berlichingen rentra au service d'Autriche et fit les deux campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs. En 1790 il obtint son congé et se fixa à Iagsthausen, où il se fit élever une demeure aussi commode qu'élégante. Il porta aussi son attention sur ses vassaux et surveilla leur bien-être. A l'époque de la médiation, ses terres passèrent en grande partie sous la souveraineté de la maison de Wurtemberg. Le nouveau roi, Frédéric, le nomma chef du cercle de Schorndorf, et lui confia en 1809 l'administration du bailliage de Ludwigsbourg, résidence d'été de la cour de Wurtemberg, l'appela au conseil d'État (1814), l'éleva au rang de comte, et enfin le nomma membre de la commission pour le projet de constitution que préparait le gouvernement. Plus tard Berlichingen fit partie de l'assemblée des états de Wurtemberg. La mort du roi de Wurtemberg mit un terme à sa carrière politique en 1818. Ce fut alors qu'il mit en ordre les archives de la famille, dont il dressa un arbre généalogique composé de plus de 500 noms. Il s'occupait aussi beaucoup de littérature, et composa la traduction presque littérale, en vers latins, d'*Hermann et Dorothée*, dans laquelle il s'est astreint à rendre vers pour vers la poésie de Gœthe. Le comte de Berlichingen mourut le 23 avril 1832.

BERLIER (Théophile), né à Dijon, en 1761, embrassa la carrière du barreau. Partisan de la révolution,

Digitized by Google

il fut nommé président de la Côte-d'Or et député, en 1792, à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Le 27 août 1793, il fut envoyé à l'armée du Nord, en qualité de commissaire. Membre du comité de salut public, et le 16 fructidor, an III, président de la Convention, après la session, il fut appelé au conseil des Cinq-Cents et bientôt aux fonctions de substitut de commissaire du gouvernement près la cour de cassation. Nommé de nouveau, en floréal an VI, membre du conseil des Cinq-Cents, puis secrétaire, il fit proroger la loi du 9 fructidor, an V, dont les dispositions arrêtaient toute liberté de la presse; mais dès l'année suivante il proposa une loi qui lui rendait tout son essor. Après le 18 brumaire, le premier consul le nomma conseiller d'État, puis président du conseil des prises, commandant de la Légion d'honneur, et comte. Le 6 avril 1814 il adhéra à la déchéance de Napoléon, resta sans emploi à la première restauration, et devint, pendant les cent jours, secrétaire du gouvernement provisoire. Le 3 juillet 1815, il donna sa démission. Le 19 janvier de l'année suivante, banni de France, en vertu de la loi dite d'amnistie, il se retira à Bruxelles, et, après 1830, revint à Paris, où il est mort dans ces dernières années.

BERLIKOM (Bald. van), poëte latin de Bois-le-Duc, conseiller au sénat de Brabant, mort à la Haye en 1605, a publié le recueil de ses poésies sous ce titre: *Hierosticon*, etc., *lib. IX*, Leyde, 1598, in-8°. On trouve quelques pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum belgar.*

BERLIN (Jean-Daniel), musicien, né à Memel en 1710, inventeur du monochorde, mort organiste à Drontheim en 1775, a publié: *Éléments de musique à l'usage des commençants*, 1742; *La Tonométrie*, Leipzig, 1767; *Sonates* pour le clavecin, Augsbourg, 1751.

BERLINGHIERI (Francesco), poëte de Florence, a donné: *Geografia in terza rima*, 1478, in-fol., avec des cartes assez bien gravées pour le temps.

BERLINGHIERI (André VACCA), l'un des plus habiles chirurgiens modernes, vint au monde à Pise, en 1772, et embrassa la carrière de l'art de guérir. Les écoles de Paris virent ses premiers efforts et ses premiers succès. Berlinghieri passa, vers 1795, en Angleterre, où il suivit les leçons de Hunter et de Bell. A son retour en Italie, il prit le grade de docteur, revint en 1799 à Paris, où il gagna beaucoup du côté de la pratique, sans ajouter autant à ses notions théoriques. Vers la fin de 1799, il devint l'adjoint de son père pour les cours de chirurgie que ce dernier faisait à Pise, et trois ans après on le mit à la tête d'une nouvelle école de clinique externe, qui n'a pas cessé d'attirer un grand concours d'élèves de tous les points d'Italie, jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1826. Parmi les perfectionnements dont il a enrichi l'art chirurgical, on distingue une machine compressive pour l'anévrisme de l'artère poplitée, une sorte de cuiller pour le trichiasis, un bistouri boutonné pour l'opération de la taille chez l'homme, etc. Ses principaux ouvrages sont: *Riflessioni sul trattato di chirurgia del sign. Bell*, Pise, 1792, 2 vol. in-8°; *Traité des maladies vénériennes*, Paris, 1800, in-8°; *Storia dell' anevrisma*, Pise, 1803, in-8°; *Memoria sopra l'allacciatura dell' arterie*, Pise, 1819, in-8°; *Della esofagotomia e di un nuovo metodo di eseguirla*, Pise, 1820, in-8°; *Istoria di una allacciatura dell' iliaca esterna*, Pise, 1823, in-8°; *Memoria sopra il metodo di estrarre la pietra*, 1821, in-8°; *Sulla litotomia nei due sessi*, Pise, in-8°.

BERLS (Jean-Rodolphe), organiste et compositeur, né à Alach près d'Erfurt le 8 mai 1758, nommé organiste à Nœda en Thuringe en 1780, y a passé le reste de ses jours. Il a composé des morceaux de musique d'église pour toutes les fêtes de l'année, des oratorios, des cantiques, des symphonies, des sonates à 4 mains pour le piano et 96 variations sur un air allemand. Il a publié à Leipzig, 1797, *Trente mélodies nationales* pour le piano.

BERMANN (de), avocat à la cour souveraine de Lorraine, né à Nancy en 1741, remporta, à l'âge de 19 ans, le prix de belles-lettres, à l'Académie, par un discours sur cette question: *En écrivant, c'est moins son siècle que l'on doit envisager que l'avenir.* Il mit au jour, en 1763, une *Dissertation historique sur l'ancienne chevalerie et la noblesse de Lorraine*, Nancy, petit in-8°. On connait encore de Bermann un *Mémoire sur la terre et seigneurie de Fénestrange*, Nancy, 1763, in-8°. Il mourut dans un âge peu avancé.

BERMANN (M[lle] de), sœur du précédent, fut attachée fort jeune à la maison de la princesse Adélaïde, et remporta divers prix aux académies de Nancy et de Besançon.

BERMINGHAM (Michel), médecin, né à Londres, membre de l'Académie de chirurgie de Paris, a publié: *Manière de bien nourrir et soigner les enfants nouveau-nés*, 1750, in-4°; *Traduction* des statuts des docteurs régents de la Faculté de Paris, 1754, in-12.

BERMUDE ou **VEREMOND I**[er], surnommé *le Diacre*, frère d'Aurelio, roi des Asturies, fut tiré du cloître et élu roi en 788, par les grands, au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila. A peine monté sur le trône, il attira Alphonse près de lui, l'introduisit dans le conseil, dissipa les préventions qui existaient contre lui, et fit élire Alphonse à sa place en 791, après deux ans et deux mois de règne.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et des Asturies, disputa la couronne qui lui appartenait légitimement, à son cousin Ramire III, et, l'ayant vaincu en 982, resta seul possesseur du trône. Bermude livra bataille à Almanzor, chef des Maures, en 992, sur les rives de l'Elza, fut défait, et trouva un asile dans les Asturies. Les dangers communs des chrétiens les ayant enfin réunis, Bermude joignit ses forces à celles du roi de Navarre et du comte de Castille, et contribua puissamment à la victoire mémorable remportée sur Almanzor dans les plaines d'Osma, en 998. Bermude mourut l'année suivante, après un règne de 17 ans.

BERMUDE III, fils d'Alphonse V, lui succéda en 1027. Il abandonna une partie de ses États à sa sœur en la mariant à Ferdinand, fils de Sanche le Grand, en faveur duquel la Castille fut érigée en royaume. Mais après la mort de Sanche, Bermude, espérant reconquérir ce que la nécessité l'avait forcé de céder, livra bataille aux rois de Castille et de Navarre, et fut tué en 1037. Avec lui finit la postérité de Pélage et celle des anciens rois goths descendants de Récarède, laquelle avait régné trois siècles en Espagne.

BERMUDEZ (Jérôme), dominicain et professeur de

Digitized by Google

théologie à Salamanque, un des premiers poëtes tragiques espagnols, est auteur de *Nise malheureuse* et *Nise couronnée*; d'une tragédie dont l'héroïne est Inès de Castro, imprimée à Madrid en 1577, sous le nom d'*Antonio de Sylva*, son Mécène, et reproduite dans le *Parnasse espagnol*. On lui doit encore *la Esperodia*, 1589. Ce poëme, dont le duc d'Albe est le héros, fut écrit en vers latins, et traduit ensuite par l'auteur en vers espagnols.

BERMUDEZ (Jean), né dans la Gallicie en 1520, suivit l'ambassadeur de Portugal en Abyssinie, s'insinua dans l'esprit du roi de ce pays, qui le nomma son ambassadeur et patriarche du royaume. Confirmé dans ce poste éminent par Paul III en 1538, il retourna dans l'Abyssinie; mais le roi était mort, son successeur exila Bermudez, qui parvint enfin à gagner Goa, d'où il se rendit à Lisbonne, où il mourut vers 1575. Il a laissé une *Relation* sur ce royaume, dédié au roi Sébastien.

BERMUDO (Jean), moine franciscain, né à Assigi en Bétique, a écrit *Libro de la declaration de instrumentos*, Grenade, 1555, 2e édition, Ossuna, 1599.

BERNABEI (Joseph-Hercule), compositeur, né à Caprarola, dans les États de l'Église, fut maître de chapelle à St.-Jean de Latran, de 1662 à 1667, puis à Saint-Louis des Français, succéda à Horace Benevoli, son maître, le 20 juin 1672, dans la maîtrise de la chapelle *Giulia* au Vatican, remplaça J. Gaspard de Kerl à la cour de Munich, en 1675, où il mourut en 1690. Il est auteur des opéras suivants : *La Conquista del Vello d'Oro*, 1674; *la Fabrica d i Corone*, ib., *Il Litigio del Cielo e della terra*, 1680. On conserve dans les archives du Vatican des messes, des psaumes, des offertoires de Bernabei. On a imprimé de lui : *Madrigali a cinque e sei voci*, Venise, 1669; *Opus Motettarum*, Munich, 1690.

BERNACCHI, chanteur, né vers 1700 à Bologne, élève de Pistocchi, reçut des Italiens le titre de *Roi des chanteurs*, se fit admirer en Allemagne, en France et en Angleterre, revint en 1736 à Bologne, où il établit une école de chant devenue célèbre, et mourut vers 1770.

BERNAERTS (Jean), en latin *Bernartius*, né à Malines en 1568, exerça la profession d'avocat au grand conseil, et mourut le 16 décembre 1601. On a de Bernaerts : *la Vie et le martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse*, en flamand, Anvers, 1588, in-12, traduit de Blackwood; les *Oraisons funèbres de J. Hauchin*, deuxième archevêque de Malines, et de *Baius* (Michel de Bay); *De utilitate legendæ historiæ libri II*, Anvers, 1589, ibid., 1593, in-8o; *Commentarius in P. Statii Papinii opera; De Lirani oppidi, liberatione commentariolus*, Louvain, 1596, in-12; *A. M. S. Boetii de consolatione philosophiæ*, etc., Anvers, 1607, in-8o.

BERNAERTS (Guillaume), médecin, né à Thielt en 1520, mort le 15 mai 1572, devint premier professeur de médecine à Louvain en 1554 à la mort de Jérémie Drivère.

BERNAI. *Voyez* **ALEXANDRE DE BERNAI.**

BERNALDEZ (André), historien espagnol du XVIe siècle, né à Fuentes, mort en 1513, fut chapelain de l'archevêque de Séville, Deza, protecteur de Christophe Colomb. Il connut ce célèbre navigateur qui eut même assez de confiance en lui pour lui laisser des papiers. Il a laissé manuscrite une *Historia de los reyes catolicos*, où il résume en quatorze chapitres les deux premiers voyages de Colomb.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin, roi d'Italie. Celui-ci mourut avant son père Charlemagne, le 8 juillet 810, et l'empereur, qui avait donné à Pepin le royaume d'Italie, ne le transmit à son fils Bernard que deux ans plus tard. Charlemagne étant mort le 28 janvier 814, Louis, qui lui succéda, conçut des soupçons contre Bernard son neveu, et lui montra beaucoup de malveillance. Lorsque en 817, Louis associa son fils aîné, Lothaire, à l'Empire, et lui donna ainsi un rang supérieur à celui de Bernard, ce dernier, comme fils du fils aîné de Charlemagne, et comme roi d'Italie, rassembla une armée pour faire valoir ses droits; mais à l'approche de Louis, il se vit abandonné par presque tous ses partisans. Arrêté avec toute sa cour, il fut jugé, avec ses fidèles, en 818, et condamné à mort. Louis commua cette sentence, et ordonna qu'on lui arrachât les yeux, ainsi qu'à tous ses complices. Bernard mourut trois jours après.

BERNARD, duc de Septimanie, fut d'abord en grande faveur à la cour de Louis le Débonnaire. Accusé d'un commerce criminel avec l'impératrice, il se lava de l'accusation, mais ne put rentrer en grâce. Il prit cependant le parti de Louis contre ses enfants révoltés, et, de concert avec Pepin, roi d'Aquitaine, fit rétablir l'Empereur déposé par Lothaire. Cette conduite généreuse lui valut le duché de Septimanie, et quelque temps après celui de Toulouse; mais ayant cherché à se rendre indépendant, Charles le Chauve convoqua en Aquitaine une diète dans laquelle il fut condamné au dernier supplice, qu'il subit en 844. Bernard ne fut point regretté de ses peuples, dont il avait été le fléau par ses exactions et ses rapines.

BERNARD de Thuringe, ermite fanatique de la fin du 10e siècle, s'appuyant sur ces mots de l'Évangile, *mille ans et plus*, annonça la fin du monde et troubla toute l'Europe. Il avait tellement jeté l'effroi dans l'âme de ses contemporains par ses prédications, qu'un grand nombre abandonnèrent leur état et leur commerce pour se rendre en terre sainte. L'autorité fut obligée d'intervenir, et rassura les peuples; mais les craintes ne furent calmées que vers la fin du 11e siècle.

BERNARD (St.), né en 1091 à Fontaine dans la Bourgogne, de parents nobles, prit à 33 ans l'habit religieux à Citeaux, fut, en 1115, envoyé à Clairvaux pour en être le premier abbé, y attira en peu de temps jusqu'à sept cents novices, dont un grand nombre se signalèrent dans la suite, et parmi lesquels on compte un pape (Eugène III), six cardinaux et plus de trente évêques; s'acquit une si grande réputation, que les pontifes et les rois eux-mêmes le prenaient pour arbitre de leurs différends, donna, sur l'invitation du grand maître, des statuts à l'ordre des templiers; fit reconnaître Innocent II pape légitime, et força Victor d'abdiquer; écrivit contre Abailard, avec lequel il se réconcilia franchement dès qu'Abailard eut rétracté ses erreurs; prêcha la croisade avec un tel succès que les villes et les châteaux furent convertis en désert, refusa le commandement de l'armée qu'on lui offrit, combattit les hérésies de Pierre de Bruis, Arnaud de Bresse, Gilbert de la Porée, Eon de l'Étoile, et mourut le 20 avril 1153 à 63 ans, après avoir vu s'élever jusqu'à 160 monastères de l'ordre qu'il avait fondé.

Ses *Sermons* passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de force; Henri de Valois les préférait à tous les discours des anciens. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées au Louvre, 1642, 6 vol. in-fol.; mais cette édition est moins estimée que celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. Ant. de Saint-Gabriel en a traduit une partie en français, Paris, 1678. Villeforce et Leroy ont traduit ses *Lettres;* le P. Gerberon son *Traité sur la grâce*, etc.,

BERNARD, prêtre d'Utrecht au 12e siècle, est auteur d'un *Commentaire sur Theoduli Ecloga*, manuscrit dans la bibliothèque du roi, à Paris, à celle de Leyde, etc.

BERNARD (Jacques), cordelier, prit une grande part à la réforme de Genève, où il fut pasteur, en 1535.

BERNARD, abbé du Mont-Cassin, vers 1340, est auteur d'une règle de St.-Benoît, *Speculum monachorum*, etc.

BERNARD *de Pavie*, célèbre canoniste, était né dans cette ville au milieu du 12e siècle. Plusieurs jurisconsultes, entre autres Pancirole, lui donnent le surnom de *Circa*. Bernard s'acquit une grande réputation dans les écoles de Rome et de Bologne, où, après avoir achevé ses études, il enseigna lui-même avec succès le droit canonique. Nommé prévôt du chapitre de Pavie, il succéda, vers la fin de 1191, sur le siége de Faenza, à l'évêque Jean, mort devant Ptolémaïs. L'évêché de Pavie étant devenu vacant en 1198, Bernard y fut élu. En 1203, Bernard fut employé par la cour de Rome à rattacher les villes de la Lombardie au parti de l'empereur Othon IV. Il mourut à Pavie le 18 décembre 1213. Bernard est principalement connu par sa collection de *Décrétales*, imprimée en 1567, à Ilerda (Lerida), par les soins du savant Ant. Augustin. On doit en outre à Bernard un commentaire ou glose sur les *Décrétales*, intitulé: *Summa super capitula extravagantium*. La bibliothèque royale de Turin possède deux autres ouvrages de Bernard: ce sont des *Commentaires sur l'Ecclésiaste et sur le livre des Cantiques*.

BERNARD *le Trévisan*, fameux alchimiste, né à Padoue en 1406, travailla beaucoup sur le grand œuvre. Ses ouvrages, alors fort recherchés, sont aujourd'hui inintelligibles; ce sont: *De philosophiâ hermeticâ, lib. IV*, Strasbourg, 1682; *Tractatus de secretissimo philosophor. opere*, etc., Leipzig, 1605; le *livre de la philosophie naturelle des métaux* dans le tome Ier de la *Bibliothèque* de Salmon.

BERNARD (Claude-Barthélemi), né à Riom dans le 16e siècle, a traduit du latin en français une *histoire* de cette ville, Lyon, 1559, in-16. On lui attribue des paraphrases en rimes françaises de l'*Épître de St. Paul aux Romains*, des *poésies sacrées*, des *odes*, des *épigrammes*, etc.

BERNARD de Bruxelles, peintre du 16e siècle, connu par ses chasses, où il peignit les portraits de l'empereur Charles-Quint et des seigneurs de sa cour. On a de lui à Anvers, un tableau du *Jugement dernier*.

BERNARD (Émery), né à Orléans, dans le 16e siècle, a écrit *Briève et facile méthode pour apprendre à chanter en musique*, Paris, 1514.

BERNARD (Salomon), graveur, connu sous le nom du *Petit-Bernard*, élève de Jean Cousin, né à Lyon vers 1512, se fit une réputation par ses tailles de bois. Les amateurs recherchent les éditions de la *Bible* et des *Métamorphoses* d'Ovide ornées de ses planches. Cet artiste vivait en 1580, mais on ignore la date de sa mort.

BERNARD (Étienne), né à Dijon en 1553, avocat et conseiller au parlement de cette ville, fut zélé ligueur, puis, par un retour honorable, servit fidèlement Henri IV, et mourut en 1609 à Châlons-sur-Saône, son lieutenant-général du bailliage. Il a laissé quelques écrits politiques.

BERNARD (Jean), fils aîné du précédent, né à Dijon, en 1576, hérita de sa place. Il avait, dans sa jeunesse, habité Rome et Naples. On a de lui des *harangues* et des *poésies* médiocres.

BERNARD (le P. Jean), dominicain, naquit en 1553, à Linicour, près de Bapaume. Ayant embrassé la vie religieuse à Douai, il s'y consacra quarante ans à la prédication, et mourut le 2 février 1620. Il est auteur de quelques opuscules ascétiques; on a trouvé dans le *Fouet divin des jureurs*, etc., Douai, 1618, un Traité de la confrérie du très-saint nom de Dieu par le P. Bernard.

BERNARD (Charles), conseiller du roi, son lecteur ordinaire, historiographe de France, né à Paris, le 25 décembre 1571, mort en 1640, consacra la plus grande partie de ses travaux à l'histoire de France. On a de lui: *la Conjonction des mers*, 1613, in-4°; *Discours sur l'état des finances*, Paris, 1614, in-4°; *Carte généalogique de la royale maison de Bourbon*, Paris, 1634, in-folio; ibid., 1646, in-folio, sous le titre de *Généalogie de la maison de Bourbon; Histoire de Louis XIII*, Paris, 1646, in-folio.

BERNARD (Claude), surnommé *le pauvre prêtre*, né à Dijon, le 26 décembre 1588, se consacra 20 ans de suite au service des pauvres et des malades à l'Hôtel-Dieu, continua le même exercice à l'hôpital de la Charité, et s'établit sur la place publique, où il prêchait avec un zèle à toute épreuve. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesquelles il trouva des ressources dans le produit d'un héritage de 40,000 fr. qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans les quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville. L'activité de son zèle s'étendait aux prisonniers qu'il visitait, aux criminels qu'il accompagnait à l'échafaud. Ce digne émule de saint Vincent de Paule mourut le 23 mars 1641.

BERNARD (Richard), théologien, né en 1641, auteur d'un *Thesaurus biblicus*.

BERNARD (Pierre), annaliste, né vers 1640 à Calais, était de la même famille que Jean Bernard, fameux corsaire de cette ville, qui se signala contre les Anglais sur la fin du règne de Louis XIII. Il exerçait la profession d'avocat. Il remplissait la place de mayeur en 1701 et 1702. Il mourut vers 1720, dans un âge assez avancé. On a de lui: *Les Annales de Calais*, St.-Omer, 1715, in-12.

BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615, élève de Vouet, peignit en miniature et à fresque, et grava à l'eau-forte et en manière noire. Admis en 1655 professeur à l'Académie de peinture, il en fut exclu comme protestant, à la révocation de l'édit de Nantes; mais s'étant fait catholique, il fut réintégré dans sa place, et mourut en 1687. On cite de lui plusieurs pièces d'après Rembrandt, le Corrége, Vandyck, Philippe de Champagne, etc. On fait cas de son *Attila* d'après Raphaël.

BERNARD (Samuel), fils du précédent, fut un des plus riches banquiers de l'Europe. Sa fortune s'élevait à

Digitized by Google

33,000,000 de capital. Louis XIV eut besoin d'avances, Bernard les accorda après s'en être fait prier toutefois par le roi lui-même, et en usa de même envers Louis XV. Il acheta plusieurs terres titrées. Un de ses fils, président à l'une des chambres du parlement, portait le nom de Rieux; l'autre s'appela le comte de Coubert. Son petit-fils, Anne-Gabriel-Henri Bernard, prévôt de Paris, fut marquis de Boulainvilliers. Sa famille se trouva par la suite alliée à de très-grands noms. Il mourut en 1739, âgé de 88 ans.

BERNARD (Édouard), astronome, philologue et critique anglais, né en 1638 à Perry-St.-Paul, près de Towcester (Northampton), fit, en 1668, un voyage à Leyde pour y consulter quelques manuscrits orientaux. En 1673, l'évêque de Bath et Wells le choisit pour son chapelain, et il fut nommé, la même année, professeur d'astronomie à Oxford. Le comte d'Arlington l'envoya en France en 1676, en qualité de gouverneur des jeunes ducs de Grafton et de Northumberland, fils naturels de Charles II et de la duchesse de Cleveland; il revint un an après à Oxford pour se livrer uniquement à ses études chéries. Il fit, en 1683, un nouveau voyage en Hollande, revint en 1684 prendre à Oxford le degré de docteur en théologie, et fut nommé recteur de Brightwell, dans le comté de Berk. Il résigna, peu de temps après, sa place de professeur d'astronomie. Il épousa, en 1693, une très-jeune femme, et fit avec elle, en 1696, un troisième voyage en Hollande. Il mourut peu de temps après son retour, le 22 janvier 1697, âgé de cinquante-neuf ans. Ses principales productions sont: *Traité sur les anciens poids et mesures*, Oxford, 1688, in-8°; *Dévotions privées*, etc., 1689, in-12; *Orbis eruditi litteratura à charactere Samaritico deducta*, Londres, 1689; *Etymologicum britannicum*, Oxford, 1689, in-4°; *Chronologiæ Samaritanæ synopsis*; quelques écrits sur l'astronomie, insérés dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres.

BERNARD (Édouard), ecclésiastique anglais, a donné dans le 17e siècle, un *Abrégé de la Bible*, et le *Guide des jurés*, concernant les sorciers.

BERNARD (Jacques), ministre protestant, né le 1er septembre 1658 à Nions, en Dauphiné, après la révocation de l'édit de Nantes, alla s'établir à la Haye, où il ouvrit une école pour la philosophie, les belles-lettres et les mathématiques. En 1693, il se chargea de continuer *la République des lettres*, journal que Bayle avait rendu célèbre, y travailla jusqu'en 1710, le reprit en 1716, et ne l'abandonna qu'à sa mort. Il mourut le 27 avril 1718, à 60 ans. On a de lui: *Recueil des Traités de paix depuis 536 de J. C.*, la Haye, 1700, 4 vol. in-fol.; *le Théâtre des États du duc de Savoie*, trad. de Blaeu, 1700, 2 vol.; *Traité de la repentance tardive*, Amsterdam, 1712; *De l'excellence de la religion chrétienne*, Amsterdam, 1714, 2 vol.

BERNARD (Jean-Frédéric), savant et laborieux libraire d'Amsterdam, mort en 1752, est éditeur d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: *Recueil de voyages au Nord*, Amst., 1715-38, 10 vol. in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, représentées par des figures de B. Picart, 1739-43, 11 vol. in-fol., édition originale la plus recherchée; avec les explications de Banier, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; avec les additions de Prudhomme, Paris, 1807, 13 vol. in-fol.; *OEuvres* de Rabelais, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°.

BERNARD (Jean), médecin de Nantes, né le 14 mai 1702, mort en 1781. Nommé professeur d'humanités à Saumur, il alla exercer l'art de guérir à la Rochelle, puis vint à Paris, où il fit des préparations sous le célèbre Ferrein. Il fut ensuite professeur d'anatomie et de physiologie à Douai. On a de lui des dissertations, et entre autres: *Problema physiologicum cum tabula figurativa ipsius solutionem exhibente, seu hydraulice corporis humani, variis tabulis figurativis, demonstrata*, Douai, 1758, 1759, in-4°.

BERNARD (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1710 à Paris, chanoine régulier de Ste.-Geneviève, eut des succès comme prédicateur, prononça quelques oraisons funèbres et le panégyrique de St. Louis, publia une ode sur la reconstruction de Ste.-Geneviève, en 1751, et mourut le 23 avril 1772.

BERNARD (Pierre-Joseph, surnommé *Gentil*), poëte gracieux et spirituel, né en 1710 à Grenoble, fils d'un sculpteur, acheva ses études à Lyon sous les jésuites. Ses maîtres tentèrent de le retenir; mais il préféra l'indépendance, vint à Paris, où il passa 2 ans chez un procureur, griffonnant des exploits et faisant des vers; c'est alors qu'il écrivit son Épître à Claudine et sa chanson sur la Rose, deux de ses plus jolies pièces. Il se trouvait en 1733 aux batailles de Parme et de Guastalla. Le maréchal de Coigny se l'attacha comme secrétaire, mais en lui défendant de faire des vers. Il obéit; mais à la mort du maréchal, son fils, colonel général des dragons, lui donna la place de secrétaire général qui valait 20,000 livres de rente, et dès lors il put reprendre ses goûts pour la poésie et les plaisirs. Recherché, accueilli dans toutes les sociétés pour cette finesse, cette grâce d'esprit, cet épicurisme qui respirent dans ses vers, il passa de joyeux instants. Mais il eut la douleur de se survivre; privé de mémoire et de raison, il passa 5 années dans cet état, et mourut le 1er novembre 1775, au château de Choisi, dont il était bibliothécaire. Voltaire lui a donné le surnom de *Gentil* que la postérité lui conserve. Ses *OEuvres* ont été recueillies et imprimées plusieurs fois. Les plus jolies éditions sont celles de Didot jeune, 1795, in-8°; de Didot l'aîné, 1797, in-4°, avec des gravures d'après Prudhon; mais la plus complète est celle de Paris, 1803, 2 vol. in-8°. On y distingue deux poëmes: l'*Art d'aimer*, froide imitation d'Ovide, et *Phrosine et Mélidor*; l'opéra de *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre, et quelques jolies pièces.

BERNARD (François), gouverneur de Massachusett, fut rappelé en Angleterre en 1769 pour cause de vexations et d'actes arbitraires, et mourut en 1779. On a de lui: *Lettres choisies sur le commerce et le gouvernement de l'Amérique*, Londres, 1774. On avait publié d'autres lettres de lui en 1768 et 1769.

BERNARD (Jean-Étienne), médecin, né en 1718 à Berlin, où son père Gabriel était pasteur, fit ses études en Hollande, et joignant au goût de sa profession celui de la littérature grecque, il publia plusieurs bonnes éditions, en 1743, de Démétrius-Pépagomène, *De podagrâ*; en 1744, de Hypatus, *De partibus corporis*; en 1745, de

Digitized by Google

Palladius, *De Febribus*, et de Psellus, *De lapidum virtutibus*; en 1754, de *Daphnis et Chloé* de Longus. Il se retira vers 1757 à Arnheim, partagea son temps entre la pratique de son art et l'étude, et mourut en août 1793. Son édition posthume de Théoph. Nonnus, *De curatione morborum*, Gotha, 1794-95, 2 vol. in-8°, passe pour son chef-d'œuvre. On publia encore un vol. de Bernard : *Reliquia medico-critico*, Iéna, 1795.

BERNARD (Catherine), née à Rouen, se distingua par son talent pour la poésie, fut couronnée plusieurs fois à l'Académie française et à celle des Jeux floraux, et mourut à Paris en 1712. Elle était membre des *Ricovrati* de Padoue. Elle a donné au théâtre en 1689 *Laodamie*, et en 1690 *Brutus*. Elle renonça à la carrière du théâtre à la prière de Mme de Pontchartrain qui lui faisait une pension. Elle avait écrit trois romans, *les Malheurs de l'Amour, le Comte d'Amboise* et *Inès de Cordoue*. On a d'elle quelques pièces de vers.

BERNARD (Pons-Joseph) naquit en 1748, à Trans, près de Draguignan, entra dans la congrégation de l'oratoire, et professa la philosophie et les mathématiques. Il fut nommé, en 1778, directeur-adjoint de l'Observatoire de Marseille. En 1780, les états de Provence le chargèrent d'examiner le cours de la Durance, afin de reconnaître s'il existait des moyens de fixer un lit à cette rivière dont les débordements causent chaque année des pertes considérables. A l'invitation de Lalande, il fit des observations sur les satellites de Saturne, oubliés depuis 70 ans; et ce fut d'après ses calculs que l'on dressa les nouvelles tables insérées dans la *Connaissance des temps pour* 1792. Bernard avait fait un voyage à Paris, pour l'impression de ses ouvrages, et il s'y trouvait à l'époque de la révolution. Il se retira dans la petite ville de Bagnols, cherchant à s'y faire oublier. Pendant plusieurs années il ne cessa de parcourir à pied le département du Var, observant la nature du sol et ses productions. Ce savant mourut à Trans, le 29 juillet 1816. Outre divers Mémoires couronnés sur l'*utilité des étangs*, les *moyens de garantir les canaux et écluses des atterrissements*, les *avantages de l'emploi de la houille*, etc., on doit à Bernard : *Mémoire sur les engrais que la Provence peut fournir; Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Provence*, Paris, 1787, trois vol. in-12; *Nouveaux principes d'hydraulique*; c'est le résultat des travaux de Bernard, pour encaisser la Durance et assurer la navigation du Rhône depuis Arles jusqu'à son embouchure.

BERNARD (Marc-Antoine), député-suppléant des Bouches-du-Rhône à la Convention nationale, fut admis à la place de Barbaroux le 20 août 1793; cinq mois après, sur la motion de Dubarrand, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort comme conspirateur, le 22 janvier 1794; il n'était âgé que de 38 ans.

BERNARD (Jean-Baptiste), libraire de Paris, mort en 1808; on lui doit l'édition des *Œuvres posthumes* de Montesquieu, Paris, 1798; il est auteur de l'*Abrégé de l'histoire de la Grèce*, 1799, 2 vol. in-8°.

BERNARD (Simon), ministre de la guerre, né en 1779 à Dole, de parents pauvres, fut admis à 15 ans élève à l'école des travaux publics, et se rendit ensuite à l'école d'application de Metz, dont il sortit officier du génie. Il était parvenu au grade de capitaine, lorsque, au début de la campagne de 1805, Napoléon le chargea d'une reconnaissance sur Vienne. La manière dont il s'acquitta de cette mission lui valut le grade de chef de bataillon. Il partit alors pour Ingolstadt, dont il devait démanteler les fortifications, et passa dans la Dalmatie, où il traça de magnifiques routes, et soutint une guerre terrible contre les Monténégrins. Il fut en 1811 rappelé d'Illyrie pour prendre, avec le grade de major, la direction des travaux d'Anvers. En 1813, nommé colonel du génie et aide de camp de l'empereur, en galopant à la portière de Napoléon, il tomba de cheval et se cassa la jambe. Il n'était pas encore guéri, lorsqu'il reçut l'ordre de s'enfermer dans Torgau, qu'il défendit pendant trois mois. La place ayant été forcée de capituler, il revint en France, se cassa de nouveau la jambe près de Strasbourg, et, sans prendre le temps de se faire panser, il rejoignit à Châlons-sur-Marne Napoléon qui le fit maréchal de camp. Il passa l'année 1814 dans la retraite, livré à l'étude des sciences exactes. Au 20 mars il reprit ses fonctions d'aide de camp de l'empereur, combattit à Waterloo, accompagna Napoléon à Rochefort, mais ne put obtenir de s'embarquer avec lui pour Ste-Hélène. De retour à Paris, il fut peu de temps après envoyé en surveillance à Dole. Il forma le projet de passer en Amérique. A son arrivée aux États-Unis, il fut chargé de relier entre elles toutes les parties de l'Union par des routes, des canaux, et de mettre à l'abri de toute invasion une frontière de 1,400 lieues, en construisant quinze places fortes et un grand nombre de forts. Il avait terminé tous les projets qui devaient entrer dans ce vaste système de défense et de communications commerciales, quand la révolution de 1830 lui fit désirer de revoir la France. Le roi le nomma l'un de ses aides de camp, et le promut en 1831 au grade de lieutenant général du génie. En 1834 il fit partie du ministère dont le duc de Bassano était président, mais qui ne put se soutenir plus de trois jours, et fut nommé à la pairie. Il reprit, en 1836, le portefeuille de la guerre, se retira deux ans après, et mourut au mois de novembre 1839, à 60 ans.

BERNARD (sir Thomas), philanthrope anglais, était le deuxième fils de sir Francis Bernard, baronnet. Il naquit à Lincoln, le 27 avril 1750, suivit son père en Amérique, à l'âge de 8 ans, étudia au collége d'Havard, dans la Nouvelle-Angleterre, et y prit le degré de bachelier. Revenu dans sa patrie, il se décida pour la carrière des lois, entra comme élève à Lincoln's Inn, et en 1780 débuta dans le barreau. Il acquit assez de renom et de richesse pour conclure en 1782 un mariage avantageux et qui le fut encore davantage par la suite, sa femme étant devenue l'unique héritière d'une fortune considérable. Sir Th. Bernard ne vit dans cet accroissement de biens qu'un moyen d'être utile à l'humanité. Il se retira graduellement des affaires et ne se livra plus qu'aux méditations philanthropiques les plus capables de diminuer les maux des classes souffrantes : secours aux pauvres, instruction aux ignorants, encouragement aux beaux-arts, à l'industrie et à l'agriculture, tout était également l'objet de ses sollicitudes. L'établissement des Enfants trouvés, à Londres, dont il fut d'abord un des directeurs (1796), puis trésorier pendant sept ans, gagna beaucoup

Digitized by Google

par ses soins, sous le rapport de la santé, et sous celui de la considération. La Société pour l'amélioration de la condition des classes pauvres, conçue par lui en 1796, répandit parmi les masses un grand nombre de connaissances utiles. C'est encore lui qui le premier appela l'attention et la pitié sur la situation des enfants employés dans les filatures de coton, et dont l'usage exigeait un travail plus long que leur âge ne peut le supporter ; sur celle des ramoneurs, soumis à des maîtres dont la brutalité et l'avarice étaient passées en proverbe ; sur celle des aveugles, alors dénués de tout moyen d'apprendre, et pour lesquels il provoqua l'ouverture d'écoles appropriées à leur état. Bernard fut du nombre de ceux qui favorisèrent le plus activement la propagation de la vaccine. La littérature, les sciences, les beaux-arts ne lui demeurèrent pas non plus indifférents. En 1799, Thomson ayant conçu le plan d'un établissement du même genre à peu près que l'Institut de France, Bernard seconda ses vues. En 1800, l'Institut royal d'Albemarle-street fut ouvert. Cinq ans après, sir Th. Bernard exquissa le plan de l'institut connu aujourd'hui sous le nom de Galerie britannique. Animé d'une louable émulation et du désir de contribuer à l'embellissement d'un vrai musée national, conjointement avec ses amis, il fonda le club d'Alfred, dans le voisinage de l'Institut royal. Sir Bernard mourut le 1er juillet 1818. Voici ses principaux ouvrages : *Observations sur les procédés des amis de la liberté de la presse*, 1793, in-8° ; *Lettre à l'évêque de Durham concernant les progrès de l'industrie et le soulagement des pauvres*, 1807, in-8° ; *la Nouvelle école*, 1810, in-8° ; *Notice sur l'École de Barrington*, 1810, in-8° ; *Notice sur les distributions de poissons aux indigents dans les manufactures*, 1813, in-8° ; *Spurinna ou Consolations pour la vieillesse*, 1813, 1816 et 1817 ; *Examen des droits sur le sel*, 1817 ; *Méditations de l'habitant des chaumières ; Dialogue entre un monsieur français et Jean l'Anglais* ; des *Préfaces*, et beaucoup de *rapports* de la Société pour l'amélioration de la condition des classes pauvres.

BERNARD D'AURIAC, troubadour du 13e siècle, né près de Toulouse, est auteur de quelques pièces dont la plus importante est un *Sirvente* sur la croisade publiée par le pape Martin IV pour tirer vengeance des *vêpres* siciliennes.

BERNARD DE BADE. *Voyez* **BADE.**

BERNARD DE BESANÇON, avocat au parlement, mort en 1823, à 70 ans, a rédigé, conjointement avec l'abbé Bonnefoy de Bonyon, le livre intitulé : *De l'état religieux, son esprit, son établissement, ses progrès*, etc, 1784.

BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, que l'on compte au nombre des troubadours pour un *Sirvente*, fut élevé vers 1192 sur le siége pontifical ; mais la licence de ses mœurs et les délits dont il se rendit coupable engagèrent le pape Innocent III, après plusieurs avertissements, à l'engager de donner sa démission. Il y consentit en 1214.

BERNARD DEL CARPIO, héros espagnol dont les historiens de cette nation rapportent des faits incroyables, le mettant en parallèle avec le fameux Roland qu'il tua, selon eux, dans les plaines de Roncevaux, naquit d'un mariage secret entre don Sanche et la sœur d'Alphonse le Chaste. La colère du prince, qui n'épargna point le père, ne s'étendit point jusque sur le fruit de cette union malheureuse. Mais, sous ce règne et les suivants, il beau beau rendre des services signalés à l'État, il ne put jamais obtenir la liberté de son père, qu'Alphonse le Grand fit périr. Don Bernard quitta l'Espagne, et mourut en France.

BERNARD DE MENTHON (St.), archidiacre d'Aoste, né en 923, près d'Annecy, d'une famille noble et puissante de Savoie, s'est rendu célèbre par la fondation de deux établissements hospitaliers appelés de son nom le *grand* et le *petit St.-Bernard*, qu'il établit sur les débris de deux temples dédiés à Jupiter. Il en confia le soin à des chanoines réguliers de St.-Augustin, qui, depuis 900 ans, ont fidèlement rempli les vues du saint fondateur, en exerçant généreusement l'hospitalité envers les voyageurs que l'instinct admirable de leurs chiens arrache souvent à la mort. Bernard mourut à Novarre, le 28 mai 1008.

BERNARD DE SAINTES (Adrien-Antoine), né dans cette ville vers 1750, était président du tribunal de la Charente, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative dans le mois de septembre 1791. Nommé en 1792 membre de la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, fut ensuite nommé membre du comité de sûreté générale, et envoyé dans les départements de la Côte-d'Or et du Jura, pour y faire exécuter les cruelles lois de la terreur. Gravement compromis dans la révolte de prairial an III, il fut arrêté. Pendant sa détention il composa un mémoire justificatif sous ce titre : *Bernard de Saintes, représentant du peuple, à la Convention nationale*, in-8°. Bernard, dénoncé dans le même temps par Lecointre de Versailles, comme agent et complice de Robespierre, publia un *Compte-rendu sur la partie critique de sa mission*. Malgré tous ces mémoires, il ne recouvra la liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an IV. Retiré dans sa patrie, il fut juge au tribunal civil sous le gouvernement impérial. En 1815, le département de la Charente le nomma député à la chambre des représentants, où il ne se fit point remarquer. Compris en 1816 dans la loi contre les régicides, il se réfugia à Bruxelles, y dirigea un journal intitulé : *le Surveillant*, et fit paraître un ouvrage sur l'instruction publique. Il reçut du roi des Pays-Bas l'ordre de s'éloigner de ses États, et se rendit aux États-Unis d'Amérique, où il est mort en 1819.

BERNARD DE STELLAT, chanoine de l'église cathédrale de Béziers, mort de la peste, en 1629, avait fait des recherches sur l'histoire des comtes de Carcassonne, dont Guillaume Besse a profité.

BERNARD DE VARENNES (Dom), historien, né vers le milieu du 17e siècle, avait embrassé la vie religieuse dans la congrégation des théatins. Élevé à la dignité de supérieur, il se démit de cet emploi pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Le maréchal de Catinat l'avait choisi pour confesseur. D. Bernard est mort vers 1730. On a de lui : *Vie de St. Gaëtan*, fondateur des clercs réguliers, Paris, 1698, in-12 ; *Traité de la reconnaissance chrétienne*, in-12 ; *Odes morales*, 1722, in-12 ; *Histoire de Constantin le Grand*, ibid., 1728, in-4°.

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour du 12e siècle, né dans le Limousin, chanta successivement dans

Digitized by Google

ses vers Agnès de Montluçon, Éléonore de Guienne, et d'autres maîtresses moins illustres. Fixé depuis à la cour de Raimond V, il finit ses jours à l'abbaye de Dalon dans le Limousin. On a de lui 50 chansons et 2 tensons. Raynouard a publié 22 pièces de ce troubadour dans son *Choix de poésies*, III, 42-93.

BERNARD D'HÉRY (Pierre), littérateur, né en 1756, dans un village près d'Auxerre. A la révolution, il fut nommé membre de la première administration du département de l'Yonne, et député par ce département à l'assemblée législative. Sous le régime de la terreur, dénoncé comme royaliste, il n'échappa qu'en se tenant caché. A la création des conseils de préfecture, en 1800, il fut nommé membre de celui de l'Yonne. En 1830 il fut remplacé dans ses fonctions, et mourut à Sens le 23 avril 1833. On a de Bernard d'Héry : *Préludes poétiques*, Paris, 1786, in-18; *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prevost ; l'Histoire naturelle de Buffon, réduite*, ibid., 1791-1801, in-8°, 11 vol.; *la Jérusalem délivrée, traduction nouvelle en vers français*, Auxerre, 1832, 2 vol. in-12. Bernard a laissé en portefeuille des *chansons* et des *pièces fugitives*.

BERNARD PTOLOMEI (St.), né en 1272, d'une des premières familles de Sienne, fut en 1319 autorisé par Jean XII à fonder, sous la règle de St.-Benoît, un nouvel ordre qui reçut le nom de *congrégation de la Vierge Marie du mont Olivet*, et mourut le 20 août 1348.

BERNARDÈS (Diego), surnommé *le Théocrite Portugais*, poëte élégiaque, l'ami et le contemporain du Camoëns, mort en 1596, était natif de Ponte-de-Barca, dans l'Entre-Duero, et frère d'Agostino de Cruz. Sa vie ne fut qu'une série de traverses et de malheurs. Le recueil des éloges et épîtres de Bernardès fut imprimé la première fois à Lisbonne en 1596, sous le titre du *Lyma*, qui est le nom d'un ruisseau. L'année suivante parurent ses poésies diverses (*Flores do Lyma*). On cite encore de lui : *Rimas portug. e castellan.*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, ibid., 1616.

BERNARDI (Jean), graveur en pierres fines, né vers 1495 à Castel-Bolognèse, mort à Faenza en 1555, fut le premier dans son art qui marcha sur les traces des anciens. Il existe de lui deux morceaux curieux gravés sur cristal, représentant *la Chute de Phaéton*, et *Tityus auquel un vautour ronge le cœur*.

BERNARDI (Étienne), maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, au commencement du 17° siècle. Il a publié *Porta musicale*, etc., traité élémentaire de composition, Vérone, 1615; il a laissé une grande quantité de *Madrigaux*, des *Psaumes*, des *Messes*, des motets.

BERNARDI (François), surnommé *Senesino*, né à Sienne, vers 1736, fut un des plus fameux chanteurs qu'ait produits la cruelle méthode de la castration. Ce fut à Dresde, au grand Opéra de Lotti, qu'il commença à faire connaître son éclatante voix. Handel, frappé d'étonnement, le conduisit à Londres, et le plaça, avec un traitement de 1,500 guinées, au grand théâtre de l'Opéra, où pendant neuf ans Bernardi excita l'admiration universelle. Il se brouilla ensuite avec Handel, et se rendit à Florence, où il fut entendu avec beaucoup d'intérêt, et il eut l'honneur d'y chanter avec l'archiduchesse, qui devait s'asseoir sur le trône de France. La voix de Bernardi était pénétrante, claire et flexible. Son intonation était pure, et il fut le premier de son temps pour le récitatif.

BERNARDI (Barthélemy), maître de chapelle du roi de Danemark et académicien philharmonique de Copenhague, florissait vers 1720. Il était né en Italie, et s'y trouvait encore en 1686. On connaît de lui des *sonates* pour violon, Bologne, 1696.

BERNARDI (Joseph-Elzéar-Dominique), jurisconsulte et académicien, né dans un village du comtat Venaissin, appelé Monieux, le 16 février 1751. Il avait à peine 20 ans lorsqu'il se fit recevoir avocat et qu'il publia un *Éloge de Cujas*, remarquable par l'érudition et la profondeur des pensées. En 1779 l'Académie de Châlons-sur-Marne couronna son mémoire intitulé : *Moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France, sans nuire à la sûreté publique*, Châlons, 1781, in-8°; Bernardi publia, en 1782, un *Essai sur les révolutions du droit français*, 1 vol. in-8°; il publia en 1786 des *Lettres sur la justice criminelle de la France, et sa conformité avec celle de l'inquisition*, 1 vol. in-8°; en 1788, les *Principes des lois criminelles, suivis d'observations impartiales sur le droit romain*, in-8°. Il accepta, en 1791, une place de juge; mais il fut destitué après la révolution du 10 août 1792, et mis en arrestation au mois de mars suivant. Rendu à la liberté par le parti fédéraliste, qui s'empara momentanément du pouvoir à Marseille, dans le mois de juin 1793, il se hâta de fuir dans les États du roi de Sardaigne, où un de ses frères était officier; et il ne rentra en France qu'après la chute de Robespierre. Nommé peu de temps après (1797) député au conseil des Cinq-Cents, par le département de Vaucluse, sa nomination fut annulée par suite de la révolution du 18 fructidor an V (septembre 1797). A cette époque il s'occupa de reproduire le *Traité de la République*, de Cicéron. L'ouvrage de Cicéron, découvert par M. Mai, a rendu inutile l'œuvre de Bernardi. A l'avénement de son parti au pouvoir, Bernardi obtint un emploi au ministère de la justice, fut destitué en 1818, se retira dans le village où il était né, et mourut le 25 oct. 1824. On a encore de Bernardi : *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution*, Paris, 1800, in-8°; *Institution au droit français, civil et criminel*, Paris, 1799, in-8°; *Théorie nouvelle des lois civiles*, Paris, 1802, in-8°; *Cours complet de droit civil français*, Paris, 1803-1805, 4 vol. in-8°, etc. On lui doit une nouvelle édition des *OEuvres de Pothier*, mise en rapport avec le Code civil. Il a laissé inédit un ouvrage sur l'origine de la pairie.

BERNARDIN (St.) de Sienne, naquit le 8 septembre 1380, à Massa-Carrara. A l'âge de 17 ans, il entra dans la confrérie de la Scala, et se voua entièrement, avec douze de ses compatriotes, au service des pestiférés, pendant une affreuse contagion, qui, durant quatre mois, fit, en 1400, de grands ravages dans la ville de Sienne. En 1404, le désir d'une vie plus retirée le conduisit dans la solitude de la Colombière, à quelques milles de Sienne, où il fit profession chez les franciscains de l'étroite observance. Il prêcha avec succès pendant 14 ans, refusa les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin, et devenu vicaire général de son ordre, il le rappela à l'observance primitive, d'où vint le nom d'*Observantins*, et fonda plus de 300 monastères. Il mourut à Aquila en 1444,

Digitized by Google

épuisé de fatigues. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450. On doit à ce Père des *Sermons*, des *Traités de spiritualité*, et des *Commentaires sur l'Apocalypse*. L'édition la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Venise, 1745, 5 vol. in-fol.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (Henri-André, dit *le Père*), né dans cette ville en 1649, embrassa jeune la règle des carmes, professa la philosophie et la théologie, et mourut à Orange en 1714. On a de lui : *Antiqua priscorum hominum philosophia*, Lyon, 1690, 3 volumes in-8°.

BERNARDIN DE PECQUIGNI, capucin, né dans la Picardie en 1663, professa la théologie avec succès dans son ordre, et mourut à Paris en 1714. On lui doit d'excellents *Commentaires des épîtres de St. Paul*, 1703, in-fol., et des *quatre Évangiles*, Paris, 1726, in-fol., en latin. Le *Commentaire sur les épîtres de St. Paul* a été traduit en français par le frère de l'auteur, Paris, 1707 ou 1714, 4 vol. in-12.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri), né au Havre en 1737, d'une famille qui s'honorait de descendre de l'illustre Eustache de St.-Pierre, maire de Calais. Il n'avait pas encore terminé ses études, lorsque, à l'âge de 16 ans, il accompagna à la Martinique l'un de ses oncles, capitaine de vaisseau. De retour il acheva ses études au collége de Rouen, où il remporta le premier prix de mathématiques en 1757. Il entra dans l'arme du génie, fit la guerre de sept ans, puis passa, en qualité d'ingénieur, à Malte que les Turcs menaçaient d'assiéger. De retour à Paris, se voyant oublié de sa famille et dénué de protection, il employa ses dernières ressources pour passer en Russie. Le maréchal Munich le prit en amitié et le présenta à l'impératrice Catherine II qui, sans adopter ses plans romanesques, lui offrit du service dans l'armée russe. Au bout de quatre ans, il donna sa démission et se rendit en Pologne pour concourir à la défense de cette malheureuse contrée. Revenu à Paris, à force d'envoyer des mémoires dans les ministères, il s'attira quelque attention. L'amitié d'un M. Ménin lui valut d'être envoyé à l'île de France en qualité de capitaine ingénieur. Il revint trois ans après, sans rapporter autre chose que des coquillages, des insectes et la relation de son voyage, qu'il publia en 1773. Dès ce moment d'Alembert le produisit dans la société des philosophes ; mais il rompit bientôt avec eux ; pauvre et abandonné de tous, il avait loué une petite chambre au cinquième étage dans le faubourg St.-Victor d'où l'on voyait quelques arbres et quelques fleurs. C'est vers cette époque qu'il rechercha l'amitié de Jean-Jacques. En 1784, il fit paraître les *Études de la nature*, qui eurent cinq éditions consécutives. Ce ne fut qu'en 1788 que parut son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*. Le succès immense de cet ouvrage qui fut bientôt traduit en toutes les langues de l'Europe, permit à son auteur d'acheter une petite maison avec un jardin à l'extrémité du faubourg St.-Marceau. Il adressa en 1789, à Louis XVI, les *Vœux d'un solitaire*, et, en 1791, fit paraître la *Chaumière indienne*, petit chef-d'œuvre de bon sens et de grâce. Nommé, en 1792, intendant du Jardin des plantes et du cabinet d'histoire naturelle, il préparait ses *Harmonies de la nature*, lorsqu'il perdit sa place et ses pensions, et n'échappa que par miracle à la proscription révolutionnaire. Il fut nommé en 1795, professeur de morale à l'école normale, et fut appelé en 1797, à l'Institut, par la protection de Bonaparte. Veuf de mademoiselle Didot, Bernardin épousa en 1801, mademoiselle de Pelleport. Joseph Bonaparte fit aux nouveaux époux une pension de 6,000 fr., et le gouvernement une de 2,000. Bernardin passa ses dernières années dans le petit village d'Éragny près de Pontoise, où il finit ses jours en 1814, à l'âge de 77 ans. M. Aimé Martin, qui a épousé sa veuve, a donné en 1815 une édition de ses *Harmonies de la nature*, ouvrage de la vieillesse de l'auteur, et plus tard une édition des *OEuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, 1810-20, 12 vol. in-8°, figures, réimprimées à Bruxelles, 8 vol.

BERNARDIN DE TOME, surnommé *le Petit*, religieux de l'ordre des frères mineurs, né vers 1420 à Feltri dans l'État de Venise, mort à Pavie en 1494. Les énormes usures dont les juifs accablaient les habitants de Padoue, lui firent imaginer l'établissement d'un mont-de-piété, au moyen duquel il déjoua la cruelle avidité des usuriers. On a imprimé de lui à Brescia, en 1542, des Sermons italiens, un petit Traité sur la manière de se confesser, et un ouvrage sur la Perfection chrétienne.

BERNARDINI (Marcello), compositeur dramatique, né à Capoue vers 1752, a composé 19 opéras italiens qui ont eu du succès, particulièrement ceux dans le genre bouffe. En voici quelques-uns : *l'Isola incantata*, 1784 ; *le Donne Bisbetiche ; Il Comte di Bell' umore*, 1785 ; *la Fiera di Forlipopoli*, 1789 ; *la Statua per Puntiglio*, etc.

BERNARDONI (Pierre-Antoine), poëte italien, naquit à Vignola, dans le duché de Modène, le 30 juin 1672. Il annonça dès sa première jeunesse les plus heureuses dispositions, et fut admis, à dix-neuf ans, dans l'académie Arcadienne. Il fut nommé, en 1701, poëte impérial à la cour de Vienne, remplit cet emploi sous les deux empereurs Léopold et Joseph Ier, et mourut à Bologne le 19 janvier 1714. Il avait donné au public : deux recueils de poésies, *I Fiori*, Bologne, 1694, in-12 ; *Rime varie*, Vienne, 1705, in-4° ; *Irene* et *Aspasia*, tragédies ; deux drames en musique, et un oratorio, *il Meleagro*, Vienne, 1706 ; *il Tigrane, re d'Armenia*, Vienne, 1710 ; *Gesù flagellato*, oratorio, Vienne, 1709, etc.

BERNARET (Nicaise), habile peintre d'animaux dans le goût de Fr. Snyders, son maître, qu'il égala quelquefois.

BERNASCONI (André), fils d'un officier français, naquit à Marseille en 1712 dans un voyage que ses parents firent en cette ville. Le père de Bernasconi alla se fixer à Parme, s'adonna au commerce, essuya des revers et mourut de chagrin. Le jeune Bernasconi fut obligé de donner des leçons pour vivre, se livra à l'étude de la composition, et donna en 1741 à Venise, son premier opéra d'*Alessandro Severo*. Il alla ensuite à Rome et dans plusieurs autres villes d'Italie, revint à Parme en 1747 où il épousa la fille d'un capitaine autrichien qui avait de son premier mariage une fille nommé *Antonia*. Bernasconi lui donna des leçons de chant et lui fit acquérir un beau talent. Bernasconi mourut à Munich le 24 janvier 1784. Ses opéras sont : *Bajazet*, *Adriano*, *Alessandro*, *Didone*, *Agelmondo*, *Artaserse*, *l'Olimpiade*, *Demofonte*, *Endi-*

Digitized by Google

mione, la Clemenza di Tito, Demetrio; il est encore auteur de *la Betulia liberata*, oratorio, 1754, et l'on a de lui beaucoup de messes, de vêpres et de litanies en manuscrit.

BERNAWERIN (Anne), Allemande d'une grande beauté, plut au prince Albert de Bavière, qui, après la mort de sa femme, déclara à son père Ernest l'intention d'épouser cette beauté. Le père la fit jeter dans le Danube, ce qui faillit causer la mort d'Albert.

BERNAY (Camille), auteur dramatique, mort le 16 juin 1842. Il est auteur de l'*Héritage du Mal*, drame en 4 actes et en vers, représenté le 29 septembre 1842, pour la réouverture de l'Odéon, à Paris.

BERNAZZANO, peintre milanais du 16e siècle, excella dans le paysage et les tableaux de genre, et travailla presque toujours avec son ami César da Sesto, qui faisait les figures de ses tableaux.

BERNEGGER (Mathias), savant littérateur, né le 8 février 1582 à Hallstadt, recteur, puis professeur d'histoire à Strasbourg, où il mourut le 3 février 1640, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages tous écrits en latin; le plus important est son traité de *Jure eligendi reges*, Strasbourg, 1627. Il a donné des éditions de *Tacite*, 1638; de *Pline le Jeune*, 1635, et traduit de l'italien en latin *le Traité du système du monde* de Galilée.

BERNELIN, prêtre qui vivait dans le 11e siècle, a écrit un petit traité en italien *De la division du monocorde*, dont le manuscrit se conserve au Vatican parmi ceux de la reine de Suède.

BERNER (André), violoniste et compositeur, né en Bohême en 1766, mort à Bonn le 5 août 1791, a écrit des symphonies, des concertos de violon, etc.

BERNER (Frédéric-Guillaume), né à Breslau le 16 mai 1780, mort le 9 mai 1817, est une des gloires de la musique moderne en Silésie. Il commença l'étude de la musique à l'âge de 5 ans, à 9 ans exécuta un concerto de piano dans un concert public, obtint à 16 ans une place de clarinettiste au théâtre de Breslau, se lia en 1804 avec Weber et les frères Pixis, fut appelé à Berlin pour pouvoir fonder à Breslau une école à l'instar de celle du professeur Zelter, et se fit connaître par son talent comme organiste. De retour dans sa patrie, Berner fut nommé directeur de musique au séminaire des instituteurs protestants, ce qui l'obligeait à enseigner le chant choral, l'orgue et l'harmonie à 100 élèves environ. Dans ses moments de loisir, il rédigeait le catalogue de la musique des couvents. Il a publié: *Divertissement* pour violon et orchestre, *concerto* pour flûte, 2 *rondos* pour piano et orchestre, des *variations* pour piano seul, des *chants* pour voix d'homme; on a de lui en manuscrit un intermède comique: *le Maître de Chapelle*, des *variations* pour flûte et clarinette, des *ouvertures*, un *Te Deum*, un *offertoire*, etc., etc.

BERNERI (Lubert), dont le nom de famille était *Van den Bussche*, naquit à Zwolle, ville de l'Over-Yssel, dans la 2e moitié du 14e siècle, et fut contemporain d'A-Kempis. Ses *OEuvres* sont imprimées avec celles de ce dernier, Cologne, 1660, tome III.

BERNERON (le chevalier François de), général français, né en 1750. Nommé capitaine dans le régiment colonial de l'île de France, il servit dans l'Inde avec quelque distinction, et remplit avec beaucoup de succès plusieurs missions auprès de Tippoo-Sultan et de différents chefs des Marattes. Revenu en France au commencement de la révolution, il fut nommé adjudant général et employé en cette qualité à l'armée de Luckner, puis à celle de Dumouriez où il concourut aux victoires de Valmy et de Jemmapes. Chargé du siége de Willemstadt, lors de l'invasion de la Hollande dans le mois de mars 1793, il ne réussit pas à s'emparer de cette place, et revint à la grande armée où il montra beaucoup d'attachement au général en chef Dumouriez, lors de sa défection. L'ayant accompagné dans sa fuite, il séjourna d'abord à Bruxelles, et devint suspect aux Autrichiens qui le retinrent en prison pendant près de deux ans. Rendu enfin à la liberté, il alla à Londres où il mourut dans l'obscurité et presque dans la misère, vers le commencement de ce siècle.

BERNEVAL (Alexandre de), célèbre architecte et sculpteur du 16e siècle, fit, en 1436, les croisées de l'église de St.-Ouen de Rouen, et fut pendu peu de temps après pour avoir poignardé par jalousie son élève.

BERNEVILLE (Gillebert de), trouvère du 13e siècle, né à Courtrai en Flandre, fut attaché au service de Henri III, duc de Brabant. Un manuscrit 7222 de la bibliothèque du roi à Paris, contient 15 chansons notées de ce trouvère.

BERNHARD, surnommé l'*Allemand* ou le *Teutonique*, organiste de Saint-Marc à Venise, est regardé comme l'inventeur des pédales de l'orgue, vers 1470.

BERNHARD (Christophe), maître de chapelle à Dresde, naquit à Dantzig en 1612 et mourut à Dresde le 14 novembre 1692. Il a laissé deux *messes*, des *harmonies sacrées*, une hymne *Prudentia prudentiana*, 1669; un traité de composition, etc.

BERNHARD (Guillaume-Christophe), excellent organiste et claveciniste, né à Saalfeld en 1760, mort à Moscou en 1787, a publié 3 sonates et un prélude pour le clavecin, Gottingue, 1784.

BERNHARD (Jean-Adam), né à Hanau en 1688, laborieux compilateur, pasteur et archiviste d'Hanau, mort en 1771, a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont: *Fr. Irenici Ettlingiacensis exegesis historiæ germanicæ, nunc denuò recognita ac notis illustrata*, Hanovre, 1728; *Antiq. Wetteraviæ*, Francfort, 1745, in-4°.

BERNHARDT, conservateur de la bibliothèque royale de Munich, mort dans cette ville le 26 juin 1821, s'est fait connaître par ses *Essais sur l'histoire de l'imprimerie; Codex traditionum ecclesiæ Ravennensis*, etc.

BERNHOLD (Jean-Balthazar), professeur de théologie à Altdorf, né le 3 mai 1647, mort vers 1730; bon helléniste, dont on a des dissertations, des programmes et un traité de musique d'église.

BERNHOLD (J.-Godefroy), fils du précédent, professeur d'histoire à Altdorf, est auteur de deux tragédies *Irène* et *Jeanne d'Arc*, Nuremberg, 1752, et d'une table des matières des *Récréations numismatiques* de Kœhler, ib., 1765.

BERNHOLD (J.-Michel), médecin, né en 1736, exerçait son art à Uffenheim, où il mourut en 1797. On lui doit des éditions enrichies de notes des *distiques* de

Digitized by Google

Caton, *De moribus*, 1784, in-8°; de Scribon. Largus, *Compositio medicamentorum*, 1786, in-8°; d'Apicius, *De arte coquinariâ*, 1791; de Théodore Priscien, *Quæ exstant*, 1791, in 8°.

BERNI (François), un des poètes italiens les plus célèbres du 16e siècle, il naquit vers la fin du 15e siècle, à Lamporecchio, en Toscane. Envoyé très-jeune à Florence, il se rendit, à 19 ans, à Rome, auprès du cardinal de Bibiena, son parent, et fut obligé de se placer, en qualité de secrétaire, chez Ghiberti, évêque de Vérone. Il prit l'habit ecclésiastique pour être en état de tirer parti des bontés de cet évêque. Berni s'était formé à Rome une société ou académie de jeunes ecclésiastiques aussi gais que lui, qui riaient de tout dans leurs réunions, faisaient sur les objets les plus graves, et même les plus tristes, des plaisanteries et des vers. Ceux de Berni étaient les meilleurs, les plus piquants, et avaient un tour si particulier que son nom est resté au genre dans lequel il les composait, *Bernesque*, ou *Berniesque*. Il était à Rome en 1527, lorsqu'elle fut saccagée par l'armée du connétable de Bourbon, et il y perdit tout ce qu'il pouvait avoir. Il fit depuis plusieurs voyages avec son patron Ghiberti, à Vérone, à Venise et à Padoue. Enfin, las de servir, il se retira à Florence où il avait un canonicat. Alexandre de Médicis, alors duc de Florence, était en inimitié ouverte avec le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Il proposa, dit-on, à Berni d'empoisonner Hippolyte. Le poëte refusa, le cardinal n'en fut pas moins empoisonné en 1535, et le Berni mourut aussi de poison le 26 juillet 1536. On a réuni ses *Rimes burlesques* à celles de poëtes du même genre, Venise, 1538, in-8°, souvent réimpr. Son meilleur ouvrage est l'*Orlando inamorato*, Venise, 1541, in-4°. C'est la première édition du fameux poëme de Bojardo, refait par le Berni, qui, pour la grâce du style, est quelquefois comparé à l'Arioste. Ses *Poésies latines* sont insérées dans les *Carmina illustr. poetarum italor.*, Florence, 1719, in-8°.

BERNI (François), orateur et poëte, né en 1610 à Ferrare, y professa les belles-lettres, fut en grande faveur auprès des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IV, et des ducs de Mantoue dont il reçut le titre de comte, et mourut le 13 octobre 1673. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. Onze de ses pièces ont été réunies en un vol., Ferrare, 1666, in-12. On a encore de lui un recueil de *Discours, Caprices, Problèmes*, etc., sous le titre de : *Accademia*, ib., 1658, 2 vol.

BERNIA (Vincent), luthiste et compositeur, né à Bologne, vivait vers 1600. On a de lui une *Toccata cromatica*, un *riercare sopra ut re mi fa sol*, et une pièce intitulée : *le Coq et la Poule*.

BERNIA (Mario). *Voyez* **TELLUCINI**.

BERNIER, trouvère du 13e siècle, célèbre par son talent pour la poésie et par celui de conter agréablement. La seule pièce connue de lui est un fabliau, tiré du manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, numéro 7218, et dont les premiers vers manquent. Elle est intitulée : *la Housse partie*, et imprimée au tome IV, p. 472-485 du recueil de Méon.

BERNIER (Jean), prévôt de Valenciennes, se rendit célèbre, ainsi que sa famille, par sa fortune et sa magnificence. En 1333, Louis de Nevers comte de Flandre, se préparant à faire la guerre au duc de Brabant, vint, accompagné de ses confédérés, à Valenciennes, pour s'y concerter avec le comte de Hainaut Guillaume Ier. Ce prince requit Jean Bernier de traiter tous ces hauts personnages. L'assemblée était composée de 2 rois, de 8 comtes souverains du pays, de 24 de ses principaux seigneurs, et de 10 des plus notables bourgeois de la ville, chacun ayant une dame pour compagne. La mémoire du banquet de Bernier était encore populaire en 1639. Jean Bernier, dit *le Vieil*, mourut en 1341.

BERNIER (le P. François), dominicain, né vers 1580, à Pont-sur-Yonne, docteur en Sorbonne, prieur de la maison de son ordre à Nevers, mit au jour un opuscule intitulé : *De Hominum prima ratione vivendi*, Sens, 1610.

BERNIER (François), célèbre voyageur, né vers 1620 à Angers, se fit recevoir docteur à la faculté de Montpellier, partit en 1654 pour la terre sainte, d'où il se rendit en Égypte, au Caire, puis dans les Indes où il résida 12 ans, dont 8 en qualité de médecin d'Aureng-Zeb, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et mourut à Paris le 22 septembre 1688. On a de lui ses *Voyages*, Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés; traduits en anglais, Londres, 1673, in-8°; un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol., 1684; *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1585, in-12, etc.

BERNIER (Jean), médecin, né vers 1622 à Blois, pratiqua son art à Paris, où il mourut le 18 mai 1698. On a de lui : *Histoire de la ville de Blois*, 1682, in-4°; *Histoire chronologique de la médecine*, 1695, in-4°; *Anti-menagiana*, 1693, in-12; *Jugement sur Rabelais*, 1697; *Recueil de réflexions, pensées et bons mots* sous le nom de J. de Popincourt, 1696, in-12.

BERNIER (Nicolas), musicien, né à Mantes le 28 juin 1664, maître de la chapelle du roi, mort à Paris le 5 septembre 1734, alla se former à Rome sous Caldara, habile compositeur de son temps avec lequel il contracta une liaison intime. Ce fut un des musiciens les plus versés dans la science du contre-point, et son école en France eut longtemps de la réputation. On estime surtout ses *Motets*, son *Miserere*, ses *Cantates*, etc.

BERNIER (Pierre-François), astronome, né à la Rochelle le 9 novembre 1779, vint étudier à Paris en 1800, à l'école de Lalande, fit partie de l'expédition du capitaine Baudin, en qualité d'astronome, recueillit d'importantes remarques nautiques, qui depuis ont été transmises à l'Institut, et mourut en juin 1803 à la fleur de l'âge.

BERNIER (l'abbé), fameux par le rôle qu'il joua en France dans les guerres civiles de 1790, né à Daon en Anjou, le 31 décembre 1764, était curé de Saint-Laud à Angers. Il se rendit en 1793 à l'armée d'Anjou, fut nommé membre du conseil supérieur d'administration, acquit d'abord un ascendant universel; mais on s'aperçut qu'il cherchait à rendre sa domination absolue, et qu'il semait la discorde partout, flattant les uns aux dépens des autres pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Le respect qu'on avait pour lui allait toujours en s'affaiblissant; toutefois on conservait une haute idée de son esprit et de ses talents. Après la déroute de Savenay, il traversa

Digitized by Google

périlleusement la Loire, revint en Poitou, de l'armée de Charette passa dans l'armée d'Anjou que commandait Stofflet, et dès ce moment devint le vrai chef de l'armée. A la mort de Stofflet, il eut la même influence sur d'Autichamp, et fut nommé l'agent général des armées catholiques près des puissances étrangères. Il entretenait beaucoup de correspondances au dedans et au dehors, et faisait sans cesse des plans d'insurrection; mais vers la fin, il n'inspirait plus la moindre confiance. En 1799, on reprit les armes : il ne put jouer aucun rôle. Lorsque le premier consul voulut faire cesser les troubles, il s'établit auprès du gouvernement comme le représentant de la Vendée, fut l'un des plénipotentiaires chargés de traiter du concordat avec l'envoyé du pape, obtint l'évêché d'Orléans, et mourut à Paris le 1er octobre 1806.

BERNIER DE LA BROUSSE. *Voyez* **BROUSSE (DE LA).**

BERNIÈRES-LOUVIGNY (Jean de), gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de la Normandie, né à Caen en 1602, fut un de ces hommes rares qui osent observer dans le monde les plus sévères pratiques de la religion. N'ayant embrassé ni le sacerdoce ni la vie religieuse, sa piété n'en fut que plus remarquable. On le vit plusieurs fois traverser la ville de Caen, portant à l'Hôtel-Dieu des malades sur ses épaules. Devenu trésorier de France, à Caen, il ne changea rien à ses pratiques de piété, et vécut dans le célibat. Le 8 mai 1695, il n'avait eu aucune atteinte de mal. Le domestique chargé de l'avertir tous les soirs que le temps de son oraison était fini, étant venu pour s'acquitter de sa commission, Bernières le pria de lui donner encore un moment; le moment fini, le domestique entre et trouve son maître à genoux et sans vie. Il n'était âgé que de 57 ans. On a réuni un extrait de ses lettres sous ce titre : *le Chrétien intérieur,* Pamiers, 2 vol. in-12. Ce livre publié pour la première fois en 1695 a eu onze éditions successives, outre les contrefaçons.

BERNINI (Pierre), né en 1562, quitta de bonne heure la Toscane sa patrie, pour aller à Rome où il étudia la peinture et la sculpture, devint habile dans ces deux arts, passa à Naples, où il les exerça avec distinction et où il se maria. En 1598 il eut un fils qui montra de si heureuses dispositions, que son père le conduisit à Rome pour les cultiver; ce fils fut le célèbre *Bernin.* Pierre Bernini décora avec A. Tempête, pour le cardinal Farnèse, le château de Caprarole, et exécuta divers morceaux de sculpture pour les papes Paul V et Urbain VIII.

BERNINI (Jean-Laurent), dit le *Cavalier Bernin,* né à Naples en 1598, reçut de ses contemporains le titre de *Michel-Ange moderne,* parce qu'il réunissait à un degré supérieur les trois parties de l'art. Peintre, statuaire et architecte, c'est surtout en cette dernière qualité qu'il mérita sa réputation. Aussi riche des dons de la nature que favorisé par les circonstances, il s'éleva au-dessus des règles, se créa une manière facile, dont il sut couvrir les défauts par un vernis si brillant, que la multitude en fut éblouie. Dès son enfance, le Bernin annonça la plus étonnante facilité pour l'étude de tous les arts du dessin, et, à l'âge de huit ans, il exécuta en marbre une tête d'enfant, qui fut considérée comme une merveille. Le pape voulut voir cet enfant extraordinaire, qui, à dix ans, étonnait les artistes; et il lui demanda s'il saurait dessiner sur-le-champ une tête à la plume : « Laquelle? répondit le Bernin. — Tu sais donc les faire toutes! s'écria le pape avec surprise, et il ajouta : Fais un saint Paul. » Le jeune artiste termina cette tête en une demi-heure; et le pape, enchanté, le recommanda vivement au cardinal Maffeo Barberini, amateur très-éclairé des arts. L'un des premiers ouvrages du Bernin fut le portrait en marbre du prélat Montajo, d'une telle ressemblance, qu'en le voyant, quelqu'un dit : « C'est Montajo pétrifié. » Il fit ensuite les bustes du pape, de quelques cardinaux, et plusieurs figures grandes comme nature; un *St. Laurent;* le *David s'apprêtant à lancer une pierre;* son groupe d'*Énée et Anchise.* Il était encore dans sa 18e année, lorsqu'il fit celui d'*Apollon et Daphné,* chef-d'œuvre de grâce et d'exécution. Ayant revu ce groupe vers la fin de sa vie, il avoua que, depuis cette époque, il avait fait bien peu de progrès. Les succès du Bernin dans la statuaire allaient toujours croissant. Grégoire XV, qui avait succédé à Paul V, reconnut également son mérite, en le créant chevalier; mais le cardinal Maffeo Barberini devait mettre le comble à sa fortune. A peine fut-il parvenu au siége pontifical qu'il fit appeler son protégé : il le chargea de faire des projets pour l'embellissement de la basilique de St.-Pierre, et lui assura une pension de trois cents écus par mois. Sans abandonner la statuaire, le génie du Bernin se tourna vers l'architecture, et conçut les projets du baldaquin, de la chaire de St.-Pierre et de la place circulaire qui devait précéder le temple. Le pape fit compter dix mille écus à l'artiste, augmenta ses pensions, et répandit des grâces sur ses frères. Nous ne parlerons pas de la fontaine de la *Barcaccia,* dont l'idée bizarre a été plus louée qu'elle ne le mérite; celle de la place Barberini est mieux composée. Ne pouvant entrer dans le détail des nombreux ouvrages que le Bernin exécuta à cette époque, citons-en quelques-uns : le Palais Barberini, qui est d'une belle ordonnance; le Campanile de St.-Pierre; le modèle du tombeau de la comtesse Mathilde, qui fut travaillé par ses élèves; et enfin, celui de son bienfaiteur, le pape Urbain VIII. La réputation du Bernin s'étendait de plus en plus, et Charles Ier roi d'Angleterre, voulut avoir sa statue de la main de l'artiste italien. Il lui envoya trois portraits, dans lesquels Vandyck l'avait représenté sous différents aspects; par ce moyen ingénieux, la figure fut très-ressemblante; et en la recevant, le roi tira de son doigt un diamant qui valait six mille écus, le remit à l'envoyé du Bernin : « Ornez, dit-il, cette main, qui exécute de si belles choses. » A la même époque, un Anglais fit le voyage d'Italie, pour avoir sa statue de la main de cet artiste, et il la paya, comme le roi Charles, six mille écus. En 1644, le cardinal Mazarin, qui avait connu le Bernin à Rome, essaya vainement de l'attirer en France, et lui offrit, de la part de Louis XIV, 12,000 écus d'appointements. Aussitôt que son protecteur, Urbain VIII, eut fermé les yeux, et qu'Innocent X lui eut succédé, l'envie, que l'artiste en faveur avait jusque-là comprimée, se déchaîna contre lui, et le Campanile qu'il avait construit à l'angle de la façade de St.-Pierre sur de mauvaises fon-

Digitized by Google

dations, menaçant ruine, l'on ne manqua pas de publier que le poids de cette construction allait entraîner dans sa chute le portique entier, et peut-être même le dôme, qui s'était lézardé depuis que le Bernin avait creusé des niches dans les piliers. Quoique ces craintes fussent exagérées, elles nécessitèrent la démolition du campanile, et les ennemis du Bernin triomphèrent. Le pape, indisposé contre cet artiste, le priva d'une partie de ses travaux, et laissa languir les autres. Cependant le Bernin, restreint à des ouvrages particuliers, exécuta pour l'église de Ste.-Marie de la Victoire le fameux groupe de *sainte Thérèse avec l'Ange*. Innocent X voulait faire construire une belle fontaine dans la place Navone; il consulta à ce sujet tous les artistes de Rome, affectant d'oublier le Bernin, qui n'en fit pas moins un modèle, que le prince Ludovisi mit par surprise sous les yeux du pontife. Ce projet magnifique, et qui écrasait ceux des rivaux du Bernin, fut admiré par le pape, qui convint de ses torts avec cet homme supérieur, et fit construire la fontaine d'après son dessin. Le pontife étant venu voir ce monument avant qu'il fût découvert, demanda à l'architecte si les eaux y arriveraient bientôt; l'adroit courtisan répondit qu'il ferait en sorte que l'époque n'en fût pas très-éloignée; et le pape, après lui avoir donné sa bénédiction, sortait de l'enceinte, lorsqu'un bruit soudain, produit par la chute des eaux, le fit revenir sur ses pas; enchanté de la beauté de ce spectacle, il dit à l'artiste: « Par cette jouissance imprévue, vous prolongez ma vie de dix ans. » Le Bernin exécuta à la même époque le palais de Monte Citorio. Alexandre VII, successeur d'Innocent X, montra autant de goût pour les arts que de bienveillance pour le Bernin, et lui demanda un projet pour la décoration de la place de Saint-Pierre. Louis XIV voulut honorer le mérite du Bernin, en le consultant sur la restauration du palais du Louvre. Colbert lui envoya les plans de ce palais, en l'engageant à jeter sur le papier quelqu'une de ces *admirables pensées qui lui étaient si familières*. Le Bernin fit l'esquisse d'un nouveau projet de restauration, qui plut tant à Louis XIV, que ce monarque écrivit à l'artiste: « qu'il avait le plus grand désir de voir et de connaître une personne aussi illustre, pourvu que ce vœu s'accordât avec le service de Sa Sainteté, et avec sa propre commodité. » Le Bernin ne put résister à de telles instances, et il partit de Rome en 1665, à l'âge de 68 ans, avec l'un de ses fils, deux de ses élèves, et une nombreuse suite. Jamais artiste ne voyagea avec tant de pompe et d'agrément. Tous les princes dont il traversait les États le comblaient de présents. En France, il fut reçu et complimenté à la porte de toutes les villes par les magistrats, et à Lyon même, qui ne rendait cet honneur qu'aux seuls princes du sang. Quand il approcha de Paris, on envoya à sa rencontre de Chantelou, maître d'hôtel du roi, qui devait le recevoir, lui tenir compagnie, le mener partout, et qui a laissé un journal du voyage et du séjour du Bernin en France. Le Bernin fut installé dans un hôtel qu'on lui avait préparé, et où Colbert vint lui rendre visite de la part du roi, qui l'attendait à St.-Germain; il y fut reçu honorablement, causa longtemps avec le roi, et fut ensuite admis, ainsi que son fils, à la table des ministres. Le Bernin s'occupa d'abord des projets de restauration du Louvre; mais il ne vit pas, comme on l'a prétendu, la célèbre colonnade de Perrault, dont les dessins ne furent présentés au roi qu'après le départ de l'artiste italien, et qui ne fut terminée que cinq ans après. Pendant les cinq mois que le Bernin resta à Paris, on jeta, d'après ses dessins, les fondements de la colonnade du Louvre, qu'il avait projeté de réunir aux Tuileries par une galerie parallèle à l'ancienne; mais comme son plan de distribution de ce palais ne tendait à rien moins qu'à détruire tout ce qui existait déjà, l'on n'eut pas de peine à y renoncer, pour adopter celui de Perrault. Le Bernin fit aussi le buste de Louis XIV, qui lui donnait de fréquentes séances, et se plaisait à le faire causer. Un jour, le roi posa pendant une heure entière; l'artiste, fier d'une si grande faveur, s'écria, en jetant ses outils: « Miracle! un grand roi, jeune et français, a pu rester une heure tranquille. » Une autre fois, ayant écarté de dessus le front de son royal modèle une boucle de cheveux qui le recouvrait: « Votre Majesté, dit-il, peut montrer son front à toute la terre. » Et la cour ne tarda pas à imiter cet ajustement de cheveux, qu'on appela la *coiffure à la Bernin*. Néanmoins, cet artiste ayant éprouvé quelques dégoûts, ils lui firent désirer de retourner à Rome; et, sous le prétexte que le pape le demandait, il prit congé du roi, qui lui donna 10,000 écus, lui fit une pension de 2,000 écus, et une de 400 à son fils. Le retour du Bernin se fit également aux frais du roi, qui, voulant immortaliser ce voyage, fit frapper une médaille avec le portrait de l'artiste, au revers les Muses de l'art, et cet exergue: *Singularis in singulis, in omnibus unicus*. Le Bernin s'était engagé à faire la figure équestre de Louis XIV en marbre, et d'une proportion colossale, il la termina en quatre ans; mais soit qu'on ne trouvât pas la tête ressemblante, soit qu'on ne fût pas content du motif de la figure, l'on en a fait depuis un Curtius, qui se voit encore à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. A son retour à Rome, le Bernin avait été reçu avec de grandes démonstrations de joie; le pape nomma son fils chanoine de Ste.-Marie-Majeure, et le pourvut de plusieurs bénéfices. Le cardinal Rospigliosi, que le Bernin avait beaucoup connu, étant devenu pape, sous le nom de *Clément IX*, Bernin fut admis dans sa familiarité, et chargé de divers ouvrages, entre autres de l'embellissement du pont St.-Ange. Cet artiste infatigable exécuta à l'âge de 70 ans l'un de ses plus beaux ouvrages, le tombeau d'Alexandre VII. Arrivé à l'âge de 80 ans, et avant de poser le ciseau, le Bernin sculpta, pour la reine Christine, une demi-figure en bas-relief, représentant le Sauveur du monde. S'étant ensuite occupé de quelques ouvrages d'architecture, et, entre autres, de la réparation du vieux palais de la chancellerie, qui tombait en ruine, il se livra, malgré son grand âge, avec tant d'ardeur à ces travaux pénibles, qu'il perdit le sommeil, ses forces, et, bientôt après, il arriva au terme de son existence, le 28 novembre 1680, à l'âge de 82 ans. Par son testament, il légua au pape un grand tableau de sa main, représentant un Christ; et à la reine de Suède, la figure du Sauveur, son dernier ouvrage de sculpture, que cette princesse avait d'abord refusé, ne croyant pas pouvoir assez le payer. Il laissa à ses enfants une statue de *la Vérité*, et une fortune qui s'élevait à

Digitized by Google

400,000 écus romains (environ 3,300,000 fr.). Il fut enterré avec la plus grande pompe, à Ste.-Marie-Majeure. Le Bernin était d'une taille ordinaire, très-brun; son visage avait quelque chose de l'aigle; son regard, ordinairement vif et spirituel, devenait terrible, lorsqu'il était animé par la colère. D'un tempérament tout de feu, il ne pouvait cependant souffrir les rayons du soleil sans en être incommodé. Sa santé fut faible jusqu'à l'âge de quarante ans; depuis, elle devint parfaite; il supporta les plus grandes fatigues de corps et d'esprit, et n'eut aucune infirmité jusqu'à la fin de sa vie. Il était sobre, et mangeait néanmoins beaucoup de fruits. Le Bernin eut beaucoup d'élèves, parmi lesquels on cite Pierre Bernin, son frère, sculpteur, architecte et mathématicien, qui inventa cette charpente légère et mobile de la hauteur de soixante pieds, dont on se sert dans l'intérieur de l'église de St.-Pierre, pour placer les ornements dans les jours d'apparat. Ceux de ses élèves que le Bernin chérissait le plus, étaient Mattia Rossi, Romain, qui travailla avec lui jusqu'à la fin de sa vie; François Duquesnoi, dit le *Flamand*, si célèbre par ses figures d'enfants; enfin, le Borromini, qui, pour ne point ressembler à son maître en architecture, s'est livré aux écarts de l'imagination la plus bizarre. Les autres élèves du Bernin sont Francesco Mochi, Carlo Fontana, Gio-Battista Contini, architectes; Giuliano Sinelli, Lazzaro Morelli, sculpteurs; et Giulio Cezare, qui l'accompagna à Paris.

BERNINI (Dominique), fils du précédent, fut chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et prélat de la cour de Rome. Il est auteur d'une *Histoire de toutes les hérésies*, depuis saint Pierre jusqu'au pontificat d'Innocent XI, Rome, 1705 et suiv., 4 vol. in-fol.

BERNINI (Joseph-Marie), capucin missionnaire, né à Carignan (Piémont), mort dans l'Indoustan en 1753, est auteur d'une description de la province de Népal dans l'Inde, traduite en anglais et insérée dans les *Asiatic Researches*; de *Dialogues* en langue indienne, parmi les manuscrits de la Propagande, à Rome. On lui attribue la traduction de plusieurs ouvrages concernant la religion des brahmanes. Ses *Mémoires* ont été publiés à Vérone, 1767.

BERNIS (François-Joachim de PIERRES, comte de Lyon, et cardinal de), naquit à St.-Marcel de l'Ardèche, le 22 mai 1715. L'abbé de Bernis vint jeune à Paris. Après avoir passé quelques années dans le séminaire de St.-Sulpice, il entra dans le monde, où une figure heureuse, des manières pleines de grâces et de politesse, un esprit enjoué, et le talent de faire des vers faciles et agréables, lui procurèrent des succès flatteurs auprès des hommes les plus distingués, des femmes les plus aimables, et dans un monde choisi. Cette vie un peu mondaine déplut au cardinal de Fleury, alors premier ministre et dispensateur de toutes les grâces. Après lui avoir reproché sa dissipation: « Vous n'avez rien à espérer, lui dit-il, tant que je vivrai. — Monseigneur, j'attendrai, » répondit l'abbé de Bernis, et il se retira en faisant une profonde révérence. M^{me} de Pompadour, à qui l'abbé de Bernis avait plu, et dans la maison de laquelle il avait été admis dans le temps où, sous le nom de M^{me} d'Étioles, elle était déjà célèbre par ses charmes, le présenta à Louis XV, qui le goûta; mais l'intérêt du roi et de la favorite ne lui valut qu'un appartement aux Tuileries, que M^{me} de Pompadour voulut meubler, et une pension de 1,500 livres que Louis XV accorda sur sa cassette. Nommé à l'ambassade de Venise, il fit estimer et apprécier son esprit et son caractère chez cette nation. Au retour de son ambassade, il jouit de la plus grande faveur à la cour, et ne tarda pas à être chargé du ministère des affaires étrangères. Alors changea le système politique de l'Europe; la France et l'Autriche, jusque-là rivales et ennemies, s'unirent par un traité défensif et offensif. Ce traité fut suivi de la guerre désastreuse de sept ans, terminée par la paix honteuse de 1763. Ce ne fut qu'après la bataille de Rosbach que de Bernis fut attaqué de toutes parts: accablé des désastres de sa patrie, qu'il ne se dissimulait pas qu'on lui attribuait en partie, le cardinal de Bernis (il venait alors de recevoir le chapeau) remit le portefeuille des affaires étrangères. Sa démission fut acceptée; bientôt après, il fut exilé, et sa disgrâce fut complète, elle dura six ans environ, jusqu'à l'année 1764. Le roi le nomma alors à l'archevêché d'Alby, en l'envoya cinq ans après à Rome, en qualité d'ambassadeur; il joignit quelques années après, à ce titre, celui de protecteur des Églises de France, et il fixa sa résidence à Rome, où il demeura, en effet, jusqu'à la fin de ses jours. Deux occasions le mirent à même de développer son habileté dans les négociations; les conclaves de 1769 et de 1774. Il poursuivit aussi, au nom de sa cour, et contre son opinion particulière, la destruction des jésuites. En 1791, les tantes de Louis XIV ayant quitté la France, le cardinal de Bernis les reçut chez lui. Elles y demeurèrent pendant tout le temps de leur séjour à Rome. La révolution vint interrompre le cours de ses prospérités. Dépouillé de ses abbayes et de son archevêché, il perdit 400,000 livres de rente, et fut réduit à une sorte de dénûment; la cour d'Espagne l'en tira, en lui assurant une forte pension, à la sollicitation du chevalier d'Azara. Il ne survécut que trois ans à cette faveur, et mourut à Rome le 2 novembre 1794, âgé de 79 ans et six mois. Après sa mort, on a publié son poëme de la *Religion vengée*. Azara en fut l'éditeur, il est bien inférieur, pour l'exécution, à celui de L. Racine. Sa *Correspondance* avec Voltaire, Paris, 1799, fait infiniment d'honneur au cardinal de Bernis. Ses *OEuvres complètes* ont été publ., Paris, Didot l'aîné, 1797, in-8°.

BERNITZ (Martin-Bernard), chirurgien, est auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil des *Curieux de la nature*, et d'un *Catalogue* latin des plantes du jardin royal de Varsovie et de diverses parties de la Pologne, Dantzig, 1652, in-12; Copenhague, 1653, in-16.

BERNO (Joseph), fils d'un chirurgien, né en 1788 à Moncrivello, dans le Vercellais, mort en 1818. Étant venu à Turin pour suivre les cours de philosophie et de médecine, il reçut le doctorat en 1809, et fut nommé répétiteur au collége des Provinces pendant le temps de sa clinique. Il a écrit en italien *Sur l'efficacité des eaux de Courmaïeur et de St.-Didier, avec des observations sur les maladies et l'usage des bains*, Turin, 1817.

BERNON, premier abbé de Cluny, issu des comtes de Bourgogne, s'acquit par la sainteté de ses mœurs une grande réputation, établit la réforme dans plusieurs monastères, et mourut en 927, partageant les abbayes qu'il gouvernait entre Vido ou Guido, son parent, et Odon qui lui succéda comme abbé de Cluny.

Digitized by Google

BERNOU (Le père), missionnaire français, mort à Nîmes au commencement du 18e siècle, est auteur de *Conduite à l'Éternel; Manuel de l'écolier chrétien; Jeux historiques sur l'Ancien Testament; Cantiques des familles chrétiennes; Paraboles de l'Évangile*, mises en vers franç.

BERNOULLI (Jacques), savant géomètre, naquit à Bâle le 25 décembre 1654. Sa famille, établie originairement à Anvers, fut obligée de s'expatrier pour cause de religion, sous le gouvernement du duc d'Albe; elle se réfugia d'abord à Francfort, et passa ensuite à Bâle, où elle parvint aux premières places de la république. Des figures de géométrie, qui tombèrent par hasard sous les yeux de Jacques, firent naître en lui, pour cette science, un goût que l'opposition de son père, qui le destinait à être ministre, ne put vaincre, quoiqu'elle l'eût contraint à ne s'y livrer qu'en secret. Il voyagea en France, en Hollande, en Angleterre, et n'y perdit pas de vue ses études favorites. Le premier ouvrage qu'il publia eut pour objet l'astronomie; il tâchait d'établir, que les comètes ne sont pas des météores, mais des astres permanents qui ont un cours réglé. Bernoulli donna ensuite *Cogitationes de gravitate ætheris*. Il s'exerça d'abord sur la physique, la logique, sur l'analyse de Descartes, et se plaça dès lors au rang des géomètres distingués; mais il prit un vol bien plus élevé, lorsqu'il saisit les premiers linéaments du calcul différentiel et du calcul intégral, indiqués plutôt qu'exposés par Leibnitz dans les *Actes de Leipzig*. Ce fut Jacques Bernoulli qui eut l'honneur de publier la première intégration d'une équation différentielle. Il résolut le problème des isopérimètres, qui depuis donna lieu à la découverte du calcul des variations par Lagrange. Il obtint, en 1687, la chaire de mathématiques de l'université de Bâle. Lorsque l'Académie des sciences de Paris, à son renouvellement en 1699, eut reçu la permission de s'agréger, sous le nom d'*associés étrangers*, huit des plus célèbres savants de l'Europe, Jacques Bernoulli et son frère furent du premier choix. Leibnitz s'empressa de les associer à l'Académie de Berlin. Jacques Bernoulli mourut le 16 août 1705, âgé de 51 ans. On a de lui : *Opera*, Genève, 1744, in-4°, 2 vol.; *Ars conjectandi, opus posthumum, accedit tractatus de Seriebus infinitis*, Bâle, 1713, in-4°, 1 vol.

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, naquit à Bâle, le 27 juillet 1667. Il partagea avec son frère l'honneur de plusieurs découvertes, mais eut avec lui de pénibles démêlés pour des points de science. Il eut aussi des débats avec les théologiens : une dissertation sur la nutrition, qu'il publia à Groningue, où il était alors professeur, et dans laquelle il prouvait que les corps perdent journellement de leurs parties, et en reçoivent de nouvelles, le fit accuser d'impiété, en soutenant une opinion contraire au dogme de la résurrection des morts. Il repoussa ces chicanes théologiques avec la vigueur et la causticité qu'il mettait dans la dispute. Il s'était d'abord destiné à la médecine, et composa une dissertation sur le mouvement des muscles, dans laquelle il essaya d'évaluer leurs forces par des considérations mathématiques. La physique ne lui fut point étrangère; il a laissé un Traité de la fermentation, d'après les idées de ce temps, où l'on expliquait les propriétés des acides et des alcalis par la figure de leurs molécules. Il est aussi l'auteur d'une *Physique céleste* dans les principes de Descartes, qu'il soutint jusqu'à la fin de sa vie. Il termina sa carrière mathématique par un Traité d'hydraulique. Enfin il cultiva la poésie latine, et même la poésie grecque. A 18 ans, il soutint, sur cette question : *Que le prince est pour les sujets*, une thèse écrite en vers grecs. Il fut appelé à Groningue en 1695 pour y professer les mathématiques; en 1705, il vint remplacer son frère dans l'université de Bâle, et mourut dans cette ville à l'âge de 85 ans, le 1er janvier 1748. Membre des Académies de Paris et de Berlin il le fut aussi de celle de Pétersbourg, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne. Il eut trois fils : Nicolas, qui mourut jeune à Pétersbourg; Daniel et Jean, qui lui survécurent. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°. On doit y réunir sa correspondance avec Leibnitz : *Commercium philosophicum et mathematicum*, 1745, 2 vol. in-4°.

BERNOULLI (Nicolas), né à Bâle le 10 octobre 1687, mort le 29 novembre 1759, fils d'un frère des précédents, fut l'éditeur de l'*Ars conjectandi* de son oncle Jacques; résolut plusieurs des problèmes proposés aux géomètres par Jean Bernoulli, fut professeur de mathématiques, puis de logique, à Padoue, et enfin de droit à Bâle, membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne; on trouve quelques morceaux de lui dans les œuvres de Jean Bernoulli, dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*.

BERNOULLI (Nicolas), né à Bâle le 27 janvier 1695, fils aîné de Jean, annonça de bonne heure de grandes dispositions. Dès l'âge de 16 ans, il soulageait Jean Bernoulli dans sa correspondance avec les géomètres; il voyagea en Italie et en France; il fut appelé à Pétersbourg, pour y professer les mathématiques avec son frère Daniel, en 1725, et y mourut le 26 juillet 1726. Avant d'aller à Pétersbourg, il fut professeur de droit à Berne, et fut aussi membre de l'Institut de Bologne. Les *Acta eruditorum* contiennent quelques-uns de ses mémoires.

BERNOULLI (Daniel), second fils de Jean Bernoulli, né à Groningue, le 9 février 1700, et destiné d'abord au commerce, préféra la médecine; mais pendant ses études il cultiva toujours les mathématiques, dont son père lui avait donné des leçons. Il alla en Italie pour étudier Michelotti et Morgagni; le premier, qui était un mathématicien distingué, fut défendu par son disciple dans quelques discussions qu'il eut avec des géomètres, ses compatriotes; et, en paraissant ainsi sur la scène, Daniel Bernoulli s'acquit déjà beaucoup d'honneurs littéraires. Il n'avait encore que 24 ans, et on lui proposa la présidence d'une académie qu'on venait de fonder à Gênes; il la refusa, et fut bientôt appelé à Pétersbourg, avec son frère, pour y professer les mathématiques. En 1733, il revint se fixer dans sa patrie, où il obtint d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique, à laquelle on réunit une chaire de philosophie spéculative. Son *Traité d'hydrodynamique*, Strasbourg, 1738, fut le premier qui ait été publié sur ce sujet. De nombreux mémoires, répandus dans les collections académiques de Pétersbourg, de Berlin et de Paris, attestent à la fois son assiduité au travail, et sa grande sagacité. Depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, pendant 91 ans,

Digitized by Google

la liste si peu nombreuse des associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris contint toujours le nom de Bernoulli. Daniel s'était fait une sorte de revenu des prix décernés par l'Académie ; il les remporta ou les partagea dix fois. Il fut aussi membre des Académies de St.-Pétersbourg, de Berlin, et de la Société royale de Londres. Il mourut à Bâle, le 17 mars 1782. Ses ouvrages sont, outre son *Traité d'hydrodynamique, Dissertatio inauguralis phys. med. de respiratione*, Bâle, 1721, in-4°; *Positiones anatomico-botanicæ*, Bâle, 1721, in-4°; *Exercitationes quædam mathematicæ*, Venise, 1724, in-4°, 1 vol.

BERNOULLI (Jean), frère des deux précédents, né à Bâle, le 18 mai 1710, y mourut le 17 juillet 1790. Il étudia le droit et les mathématiques, voyagea en France, et fut nommé professeur d'éloquence à Bâle, en 1743; cinq années après, il y obtint la chaire de mathématiques. Il a concouru pour les prix de l'Académie des sciences de Paris. Il fut membre de cette académie et de celle de Berlin.

BERNOULLI (Jean), fils du précédent, licencié en droit, astronome royal de Berlin, naquit à Bâle le 4 novembre 1744, et mourut à Berlin le 13 juillet 1807. A 19 ans, il fut appelé, comme astronome, à l'Académie de Berlin. Quelques années après, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France; et, dans plusieurs voyages subséquents, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Pologne, etc. Depuis 1779, il vécut à Berlin, où il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'Académie. Il fut aussi membre des Académies de Pétersbourg, de Stockholm, et de la Société royale de Londres. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels en distingue : *Recueil pour les astronomes*, 1771-76, 3 vol. in-8°, avec un supplément; et la *Description historique et géographique de l'Inde*, Berlin, 1786-1788, 3 parties in-4°.

BERNOULLI (Jacques), frère du précédent, et licencié en droit, né à Bâle, le 17 octobre 1759, fut disciple de son oncle Daniel, qu'il remplaça dans la chaire de physique de l'université de Bâle, pendant le cours de ses infirmités; après quelques voyages il se fixa à Pétersbourg, où il occupa une place de professeur des mathématiques, et se maria avec une petite-fille d'Euler. Il fut membre de l'Académie de cette ville, de la Société de physique de Bâle, correspondant de la Société royale de Turin. Il périt à l'âge de 30 ans, en se baignant dans la Néva, le 3 juillet 1789.

BERNOULLI (Jérôme), naturaliste, naquit en 1745 à Bâle. Son père joignait à l'exercice de la pharmacie le commerce des drogues. Le jeune Bernoulli devint l'associé de son père; mais il profitait de ses loisirs pour cultiver l'histoire naturelle; et, avant l'âge de 20 ans, il avait déjà recueilli des échantillons de minéraux, qui furent la base de son cabinet, un des plus riches de la Suisse. Dans un voyage qu'il fit pour son commerce, en 1766, il vit les plus célèbres naturalistes de France, de Hollande, d'Allemagne. Il remplit successivement différents emplois, et fut enfin nommé président du conseil de Bâle, charge dont il ne se démit que peu de temps avant sa mort. Bernoulli mourut en 1829, à l'âge de 84 ans. Son beau cabinet, offert par ses héritiers au gouvernement, fait partie du Musée de Bâle.

BERNSTORF (Jean-Hartwig-Ernest, comte de), ministre d'État, né à Hanovre le 13 mai 1712, fixa par ses talents l'attention du gouvernement danois; et après avoir été employé dans diverses ambassades, fut mis par Frédéric V à la tête des affaires étrangères, et suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité des États danois. A la mort du roi Frédéric, remplacé dans le ministère par Struensée, en 1770, il se retira à Hambourg; mais il allait reprendre le ministère, lorsqu'il mourut le 19 février 1772.

BERNSTORF (André-Pierre, comte de), neveu du précédent, né à Hanovre le 28 août 1735, fut aussi ministre d'État en Danemark. Son principal titre à la célébrité est d'avoir provoqué l'affranchissement des paysans danois et l'abolition de la traite des nègres. Il mourut à Copenhague le 21 janvier 1797. On a de lui plusieurs pièces diplomatiques dont les plus remarquables sont l'*Exposé des principes de la cour de Danemark*, etc., remis aux puissances belligérantes en 1780, et la *Déclaration* aux cours de Vienne et de Berlin, remise en 1792.

BERNWARD, évêque d'Hildesheim, amateur des arts et artiste lui-même, naquit à Hildesheim, dans la basse Saxe, entre les années 950 et 955. Il était neveu par sa mère d'Adalbéron, comte palatin, et parent de Tangmar, chanoine et primicier dans le chapitre d'Hildesheim, et chargé de la direction de l'école attachée à ce chapitre. C'est à Tangmar que l'éducation de Bernward fut confiée. Il devint peintre, sculpteur, orfèvre, ouvrier en mosaïque; il montait les diamants, et ne copiait pas moins habilement les manuscrits; dans la suite, il développa même les talents d'un architecte. Après avoir terminé ses études et avoir été ordonné prêtre, Bernward alla demeurer auprès de son aïeul Adalbéron. Il s'attacha ensuite au service du jeune empereur Othon III, alors âgé de sept ans, et fut chargé de son éducation, sous l'inspection de Théophanie, impératrice mère et régente. A la mort de cette princesse, il dirigea seul l'instruction d'Othon III, et eut la plus grande part au gouvernement de l'État. En 993, Bernward fut nommé à l'évêché d'Hildesheim. Il accompagna Othon en Italie, où sa modération servit plusieurs fois à tempérer la colère de son élève contre les habitants de Tusculum et contre les Romains. De retour dans son diocèse, il s'occupa d'embellir son église, et de protéger les arts en les cultivant lui-même et en formant les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions. Ce prélat mourut le 20 novembre 1023, et fut canonisé en 1193.

BERO (Aug.), jurisconsulte italien, mort à Bologne en 1554, a laissé des *Questions familières*, des *Conseils*, et des *Leçons sur les décrétales*.

BÉROALD ou **BÉROALDE** (Mathieu) naquit à St.-Denis, près de Paris. Il se trouvait en 1550 à Agen, précepteur d'Hector Frégose, depuis évêque de cette ville, lorsqu'il y embrassa la réformation avec Jules César Scaliger et d'autres savants. Venu à Paris, en 1558, il y fut précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné. Persécuté pour ses opinions religieuses et arrêté à Coutances, on le condamna à être brûlé; un officier favorisa son évasion, et l'envoya à Montargis, d'où il alla à Orléans. Il y fut attaqué de la peste; après son rétablissement, il alla à la Rochelle, puis à Sancerre; il se distingua lors du siége de cette ville par le maréchal de Lachâtre. Après avoir

Digitized by Google

séjourné quelque temps à Sédan, Béroalde vint en 1574 à Genève, où il fut ministre et professeur de philosophie. Il paraît qu'il mourut en 1576. On a de lui : *Chronicon, sacræ Scripturæ auctoritate constitutum*, Genève, 1575, in-fol.

BÉROALDE DE VERVILLE (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Paris le 28 avril 1558. Après la mort de son père, il rentra dans la religion romaine, et même il embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint un canonicat à Saint-Gatien de Tours, le 5 novembre 1593. Il avait montré fort jeune des dispositions pour les sciences, et il était à peine âgé de 20 ans, quand il publia, en latin et en français, *le Théâtre des Instruments mathématiques et mécaniques de Jacques Besson, Dauphinois*, avec des interprétations de sa façon. Il se flattait de posséder plusieurs rares secrets, d'avoir découvert la pierre philosophale, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle. La plupart de ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Appréhensions spirituelles*, Paris, 1583, in-12. On cite de lui : l'*Histoire véritable* ou *le Voyage des Princes fortunés*, Paris, 1610, in-8° ; *le Cabinet de Minerve, auquel sont plusieurs singularités*, etc., Rouen, 1601, in-12, plein d'une érudition mal digérée. Le plus curieux des ouvrages de Béroalde est son *Moyen de parvenir*, imprimé sous le titre de *Salmigondis*, qui lui convenait davantage, et sous celui de *Coupe-cu de la Mélancolie* ou *Vénus en belle humeur*. Il y a des contes agréables dans ce livre; mais on y en trouve un plus grand nombre d'obscènes et de bouffons. On présume que Béroalde est mort vers 1612.

BEROALDO (PHILIPPE), *l'ancien*, l'un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, était d'une ancienne et noble famille de Bologne. Il y naquit le 7 décembre 1453. Il ouvrit à 19 ans une école, d'abord à Bologne, ensuite à Parme et à Milan. La réputation dont jouissait l'université de Paris lui inspira le désir de la visiter. Il vint donc à Paris, et y enseigna publiquement pendant plusieurs mois, avec un grand concours d'auditeurs. L'université de Bologne conféra à Beroaldo la chaire de professeur de belles-lettres, qu'il remplit le reste de sa vie avec autant d'assiduité que d'éclat. Il fut nommé en 1489 l'un des anciens de Bologne, et, quelques années après, député, par le sénat, avec Galéas Bentivoglio, auprès du pape Alexandre VI. Il fut aussi, pendant plusieurs années, secrétaire de la république. Il mourut le 17 juillet 1505. Outre des éditions de *Pline le naturaliste*, des Commentaires de *Servius* sur Virgile, de *Properce*, de *Suétone*, etc., on a de lui un recueil de *Harangues (orationes)*, et trois *Déclamations* de l'ivrogne, du joueur et du libertin, dont il existe des traductions françaises très-rares.

BEROALDO (PHILIPPE), *le jeune*, naquit à Bologne le 1er octobre 1472. Parent de Beroaldo l'ancien, il fut un de ses disciples favoris et l'un des plus illustres. Il devint lui-même professeur de belles-lettres à 26 ans, et alla professer à Rome, où il fut fait, en 1514, préfet ou président de l'Académie romaine. Le cardinal Jean de Médicis conçut pour lui une estime particulière, se l'attacha en qualité de secrétaire, et, lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de *Léon X*, lui donna, en 1516, la place de bibliothécaire du Vatican. Il mourut en 1518. Outre une édition de *Tacite*, 1515, in-fol., très-précieuse et mise au rang des *princeps*, parce qu'elle est la première qui contienne les 5 premiers livres des *Annales*, on lui doit : *Odarum lib. III; Epigrammatum liber*, Rome, 1530, in-4°, rare.

BEROALDO (VINCENT), fils de Beroaldo *l'ancien*, a fait une explication de tous les mots employés par le Bolognetti, dans son poëme intitulé : *Il Constante*. Bolognetti était frère utérin de Béroaldo.

BEROALDO (JEAN), né à Palerme, mort en 1566, fut évêque de *Ste.-Agathe*, et assista au concile de Trente. On a imprimé les *Harangues* qu'il y prononça.

BÉROLD. *Voyez* SAVOIE (maison DE).

BEROLDINGEN (FRANÇOIS DE), minéralogiste distingué, né à Saint-Gall le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798, chanoine d'Hildesheim et d'Osnabruck, fut membre de plusieurs sociétés savantes, parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes et leurs produits minéraux, et publia en allemand plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Observations sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier; Observations faites dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts*, Berlin, 1788, in-8°; *les Volcans des temps anciens et modernes*, Manheim, 1791, in-8°; *Nouvelle Théorie sur le basalte; Description de la fontaine de Dribourg*, Hildesheim, 1782, in-8°.

BERONIE (NICOLAS), ex-jésuite, professeur au collége de Tulle, né dans cette ville en 1742, mort en décembre 1820, est auteur d'un *Dictionnaire du patois du bas Limousin*, etc., publié après sa mort, par M. Vialle, Tulle, 1823, in-4°.

BEROSE, astronome et historien chaldéen, né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire de Chaldée*, dont Josèphe a cité quelques fragments, dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie, fit connaître aux Athéniens le cadran soaire et fut honoré d'une statue.

BEROTIUS (JEAN), natif de Valenciennes, a traduit en français *Commentarium expeditionis Tunicæ à Carolo V susceptæ*, Louvain, 1547.

BERQUEN (LOUIS DE), né à Bruges dans le 15e siècle, découvrit, en 1476, le moyen de tailler le diamant ; en remarquant que deux diamants s'entamaient lorsqu'on les frottait l'un contre l'autre; au moyen d'une roue qu'il avait imaginée, et de la poudre de ces mêmes diamants, il acheva de leur donner un poli complet.

BERQUEN (ROBERT DE), petit-fils du précédent, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Merveilles des Indes orientales*, Paris, 1661, in-4°, et d'une *Liste des gardes de l'orfévrerie de Paris, avec plusieurs pièces sur cet art*, Paris, 1615, in-4°.

BERQUIN (LOUIS), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier, fut dénoncé en 1525 comme fauteur du luthéranisme au parlement, qui le condamna à faire abjuration et fit brûler ses livres. Mais François Ier le fit relâcher. Il ne fut pas plutôt en liberté qu'il recommença à dogmatiser, fut pris de nouveau, condamné et brûlé en place de Grève le 17 avril 1529. On a de lui : *le vrai Moyen de bien se confesser*, in-16; *le Chevalier chrétien*,

Digitized by Google

Lyon, 1742. Ces deux ouvrages sont traduits du latin d'Érasme.

BERQUIN (Arnaud), né à Bordeaux vers l'an 1749, débuta, en 1774, par des idylles pleines de grâces et de sensibilité. Il mit en vers le *Pygmalion* de Rousseau, la même année; et après avoir donné, en 1775, in-8°, les *Tableaux anglais*, il publia des romances, parmi lesquelles on distingue *Geneviève de Brabant*. Il publia successivement les ouvrages suivants consacrés à l'instruction de la jeunesse: l'*Ami des enfants*, *Lectures pour les enfants*, *l'Ami de l'adolescence*, *l'Introduction familière à la connaissance de la nature*, *Sandfort et Merton*, *le Petit Grandisson*, *Biblioth. des villages*, *le Livre de famille*; ces ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres complètes*. La meilleure édition est celle de Paris, 1803, 20 vol. in-18, ou 17 vol. in-12. Les *Tableaux anglais* ne se trouvent ni dans cette édition, ni dans aucune autre. L'*Ami des enfants*, le plus célèbre des ouvrages de Berquin, obtint, en 1784, le prix décerné par l'Académie française à l'ouvrage le plus utile qui eût paru dans l'année. Berquin en a imité une grande partie des ouvrages allemands de Weiss; mais on peut dire qu'il se les est appropriés par les charmes de son style et la candeur de ses sentiments. Il aimait beaucoup les enfants, et se plaisait à leurs jeux. Berquin fut pendant quelque temps le rédacteur du *Moniteur*; il travailla, avec Ginguené et Grouvelle, à la *Feuille villageoise*. Il fut, en 1791, un des candidats proposés pour être instituteur du prince royal, et mourut la même année à Paris, le 21 décembre.

BERRAIN. *Voyez* **BERAIN.**

BERRÉ (N.), né à Anvers vers 1780; tailleur dans sa jeunesse, il se sentit de bonne heure une vocation prononcée pour la peinture. Il vint à Paris en 1803, et se livra à son goût pour le paysage et la peinture des animaux dans laquelle il excella. L'impératrice Joséphine l'honora de ses bontés. Il est mort en 1838, dans sa ville natale, dans un état voisin du dénûment.

BERRETINI. *Voyez* **CORTONE** (Pierre de).

BERRI (Jean, duc de), 3e fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, naquit au château de Vincennes, le 30 novembre 1340, et fut d'abord appelé comte de Poitou. Il se trouva à la bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier, et, par le traité de Bretigny, fut donné en otage aux Anglais, avec plusieurs autres princes et seigneurs du royaume. Le duc de Berri demeura 9 ans en Angleterre, et n'en sortit qu'après avoir obtenu un congé d'Édouard III, pour venir *moyenner sa rançon*. Ce prince jugeant que les hostilités allaient recommencer, différa de retourner à Londres pour attendre l'événement. Il eut, en 1372, le commandement de l'armée royale de Guienne, contre le prince de Galles, sur lequel il emporta les villes de Limoges, de Poitiers, de la Rochelle et de Thouars. Son caractère inconsidéré, dissipateur, et modéré par indolence, détermina d'abord Charles V à l'écarter du conseil de régence; mais à sa mort, en 1380, il lui confia une partie de l'autorité, conjointement avec le duc de Bourgogne, afin de balancer le pouvoir de son frère, le duc d'Anjou, nommé régent du royaume. Immédiatement après la mort du roi, les ducs de Berri et de Bourgogne s'assurèrent, à Melun, de la personne de Charles VI. Le duc de Berri, qui jusqu'alors n'avait témoigné aucune ambition, demanda et obtint le gouvernement du Languedoc; mais avec un pouvoir si étendu, qu'il en était plutôt le souverain que le gouverneur. Les Parisiens s'étant soulevés en 1382, il détourna le roi d'user de clémence. La dureté de son commandement en Languedoc excita des révoltes qu'il étouffa par des exécutions sanglantes, de même qu'en Auvergne et en Berri. Lorsque Charles VI prit les rênes du gouvernement, il l'éloigna des conseils, et le duc, se voyant sans autorité, se retira dans ses domaines. La maladie de Charles VI remit le duc de Berri à la tête du gouvernement, avec le duc de Bourgogne, qui, plus habile, disposa bientôt à son gré de l'autorité principale. Il se rendit médiateur dans les différends du duc d'Orléans, son neveu, avec le duc de Bourgogne; mais lorsque Jean sans Peur, fils de ce dernier, se fut rendu maître du gouvernement, le duc de Berri, honteux de n'avoir plus aucun crédit, se retira de nouveau dans les terres de son apanage. Il se ligua ensuite à Gien, avec les princes du sang, contre le duc de Bourgogne, et prit part à la guerre civile. Le duc de Berri mourut à l'âge de 76 ans, dans son hôtel de Nesle à Paris, le 15 juin 1416.

BERRI (Charles, duc de), troisième fils de Louis, Dauphin de France appelé *le Grand Dauphin*, et de Marie-Christine de Bavière, naquit le 31 août 1686. Il fut appelé, en 1700, à la succession de la monarchie espagnole, dans le cas où le duc d'Anjou monterait sur le trône de France. Il était compatissant, accessible et plein d'aménité, aimant la vérité et la justice; mais il avait un sens plus droit qu'étendu. Il épousa en 1710, Mademoiselle d'Orléans, fille du neveu de Louis XIV, depuis régent de France. Il eut beaucoup à souffrir de la conduite scandaleuse de cette princesse, ferma longtemps les yeux sur ses égarements; mais les désordres qu'on lui reprochait vinrent au point qu'à Rambouillet il la surprit et lui donna un coup de pied, la menaçant de la faire enfermer dans un couvent le reste de sa vie. Il était sur le point de déclarer ses peines au roi son aïeul, lorsqu'il fut attaqué, en 1714, de la maladie dont il mourut. Le malheur semblait attaché à sa destinée: en 1704, étant à la chasse au loup, il tomba de cheval, et se démit une épaule; en 1712, croyant tirer sur un lièvre, il creva, d'un coup de fusil, un œil au duc de Bourbon. Enfin, en 1714, il fit une chute de cheval, et dissimula les incommodités qu'il en ressentait, pour ne pas augmenter les afflictions dont son aïeul était accablé. Ce silence aggrava le mal, sa poitrine s'affecta, et il mourut au château de Marly le 4 mai, à l'âge de 28 ans.

BERRI (Marie-Louise-Élisabeth d'ORLÉANS, duchesse de), épouse du précédent, née le 20 août 1695, l'aînée des filles de Philippe, duc d'Orléans, depuis régent de France, et de Françoise-Marie de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan. A l'âge de 7 ans, elle eut une maladie dont les médecins désespérèrent de la guérir. Le duc d'Orléans entreprit de la traiter à sa manière et réussit; de là cette affection pour sa fille aînée qui ne fit que croître avec l'âge. La jeune princesse en butte d'une part aux duretés d'une mère jalouse, de l'autre à l'excessive indulgence de son père, dut à ce conflit la plus mauvaise éducation. Elle épousa, le 6 juillet 1710, le duc de Berri, fils du Dauphin, et

Digitized by Google

aussitôt après son mariage jeta le voile dont elle avait jusqu'alors enveloppé ses projets ambitieux et ses penchants dépravés. Son époux était son esclave et sa victime. Elle profita d'une intrigue avec une de ses femmes de chambre pour tenir le pauvre prince en bride, en le menaçant, s'il s'avisait de la contrarier, de tout révéler au roi. Un des premiers amants de la duchesse fut Lahaye, écuyer du duc de Berri. Elle voulut se faire enlever par lui et conduire en Hollande. Lahaye fit part de sa proposition au duc d'Orléans, qui parvint avec quelque peine à en détourner sa fille. Le bruit d'un coupable amour du duc d'Orléans pour sa fille avait pris consistance surtout quand, le duc s'étant lié intimement avec son gendre, tous les trois mangeaient ensemble et en particulier, servis par la seule Devienne, confidente de la duchesse et capable de favoriser tous les genres de débauches. Le roi fut mécontent de tous ces bruits, et sentit redoubler son éloignement pour le duc d'Orléans. La veille d'un bal à la cour, la duchesse de Berri avait demandé des pendants d'oreille de diamants provenant de la feue reine mère Anne d'Autriche : Madame d'Orléans refusa ces bijoux à sa fille, parce que la duchesse de Bourgogne, qui croyait y avoir des droits, l'engagea à ne pas les donner. Le duc d'Orléans, sollicité par sa fille, demanda les diamants de sa femme, sous prétexte de les mettre en gage pour payer de grosses sommes qu'il devait en Espagne, en tira les fameux pendants d'oreilles et les donna à sa fille qui s'en para au bal. La duchesse de Bourgogne se plaint, le roi fait appeler la duchesse de Berri, lui reproche ses désordres, et lui fait rendre les diamants. La duchesse de Berri, furieuse, demeura six jours enfermée chez elle sans voir personne. Elle avait, dit-on, proféré des menaces contre la duchesse de Bourgogne, et lorsque cette princesse et son mari eurent succombé en six jours de temps, 12 et 18 février 1712, on chercha à lier ces menaces avec ces funestes événements. On répandait des craintes sinistres sur le sort du duc de Berri qui, las des désordres de sa femme, avait formé vingt fois le projet de se séparer d'elle, de la faire enfermer dans un couvent ; il avait même eu une scène terrible avec son beau-père, au sujet des bruits d'inceste répandus dans le monde; mais faible, irrésolu, infidèle lui-même à une épouse qu'il avait éperdument aimée et qui portait dans son sein un gage de leur union, il s'était calmé et vint la voir à Versailles pendant que la cour était à Marli. Après une chasse dans le parc, il dîna avec sa femme, éprouva le soir même de violentes douleurs d'estomac, se rendit à Marli et y mourut quelques jours après, le 4 mai 1714. Le duc de Berri avait fait depuis plusieurs jours une chute dangereuse à la chasse; des vases pleins de sang avaient été trouvés sous son lit. Il était d'ailleurs d'une extrême intempérance ; ses excès de table avaient continué, même depuis sa chute. Le roi avait assisté aux derniers moments de son petit-fils, qui probablement lui avait parlé de manière à écarter tout soupçon. Il alla visiter la duchesse de Berri, lui manifesta un intérêt que depuis longtemps il ne lui témoignait plus, et lui laissa les diamants de son mari, le duc de Berri. Madame de Maintenon se rapprocha alors de la duchesse de Berri, et essaya de la mettre aussi bien auprès du roi que l'avait été la feue Dauphine (duchesse de Bourgogne). La mort de Louis XIV, en faisant passer dans les mains du régent, duc d'Orléans, toute l'autorité royale, ouvrit une nouvelle carrière à l'orgueil de la duchesse de Berri, orgueil qui allait jusqu'à la folie. Elle traversa une fois Paris précédée de trompettes et de cymbales. Une autre fois elle parut au spectacle sous un dais. Pour recevoir l'ambassadeur de Venise, elle voulut s'asseoir sur un fauteuil placé sur une estrade. Cette incartade d'une jeune personne mit en émoi toute la diplomatie européenne. Les ambassadeurs protestèrent ; et il fallut que le régent promît que pareille scène ne se renouvellerait plus. La duchesse se plaisait aussi à accabler le régent de ses hauteurs, et faisait même contre lui une sorte d'opposition politique. En un mot, toutes ses démarches tendaient à occuper le rang de reine. Cette hauteur ambitieuse ne l'empêchait pas de vivre en très-mauvaise compagnie et de passer ses jours et ses nuits dans d'obscènes orgies. Là toujours, par exemple, elle était parfaitement d'accord avec son père, que les courtisans aimaient à comparer au patriarche Loth. Si le régent son père était à ses pieds, elle était soumise en esclave à un cadet de Gascogne, Rions, neveu de ce duc de Lauzun qui épousa M[lle] de Montpensier, unique héritière de la première maison de Bourbon-Orléans. Ce Rions n'était pourtant qu'un fat, fort laid et assez sot. Il avait pris sur la duchesse de Berri un ascendant tel, qu'il l'avait façonnée à tolérer jusqu'à ses mépris, et réduite à souffrir qu'il eût sous ses yeux, dans sa maison, une autre maîtresse, la dame de Mouchy, attachée au service de la princesse. Du reste Rions finit par se faire épouser secrètement. Au milieu de tous ces désordres, la duchesse faisait fréquemment « des retraites austères aux Carmelites du faubourg Saint-Germain. » Elle ne voulait se contraindre sur rien ; elle était indignée que le monde osât parler de ce qu'elle-même ne prenait pas la peine de lui cacher ; et toutefois elle était désolée de ce que sa conduite fût connue... Elle était enceinte de Rions et s'en cachait tant qu'elle pouvait... La grossesse vint à terme, la duchesse se trouva en danger. Languet, curé de Saint-Sulpice, parla des sacrements au duc d'Orléans. Le curé déclara qu'il ne les administrerait point tant que Rions et la dame de Mouchy seraient au Luxembourg. La duchesse se mit en fureur, se répandit en emportements contre ces *cafards*, qui abusaient de son état et de leur caractère pour la déshonorer par un éclat inouï. Cette scène n'empêcha pas la duchesse d'accoucher heureusement. Elle fit vers la fin de mars un voyage prématuré à Meudon, et voulut y offrir une fête nocturne à son père, pour donner le change au public autant sur son accouchement que sur la froideur qui existait entre elle et le régent depuis qu'elle l'obsédait pour faire déclarer son mariage. C'était aussi le plus vif désir de Rions, qui ne s'était marié que par ambition ; mais le régent, pour gagner du temps, l'avait envoyé à l'armée après les scènes de l'accouchement. Quant à la duchesse, le fatal souper de Meudon, fait en plein air, au mois de mars, ne lui réussit pas : elle éprouva une rechute dont elle ne releva plus. Le 14 juillet, la maladie prit un caractère alarmant ; elle reçut les sacrements, les portes ouvertes. Après ce spectacle, elle s'applaudit avec ses familiers de la fermeté qu'elle avait montrée, et leur demanda, comme Auguste, si elle n'avait pas bien joué son rôle. Peu de temps après

Digitized by Google

cette explosion d'orgueil, la peur du diable revint, et elle reçut de nouveau les sacrements *avec beaucoup de piété à ce qu'il parut.* Le 21 juillet 1719 elle expira au château de la Muette, comme si elle s'était endormie. L'empirique Garus qui faisait alors beaucoup de bruit, fut admis à lui administrer son élixir. Le remède réussissait, mais elle fut empoisonnée, dit St. Simon, par un purgatif que lui donna le médecin Chirac.

BERRI (Charles-Ferdinand de BOURBON, duc de), né à Versailles le 24 janvier 1778, était le second fils du comte d'Artois et de Marie-Thérèse de Savoie; il eut pour gouverneur M. le duc de Sérent, et pour sous-précepteurs les abbés Guénée et Marie. Emmené hors de France dans la nuit du 16 juillet 1789, il passa quelques mois dans les Pays-Bas, puis en Allemagne, et à Turin auprès de son oncle, le roi de Sardaigne; fit ses premières armes devant Thionville, en juillet 1792, sous les ordres de son père, qui commandait le centre de l'armée coalisée; reprit du service comme volontaire dans l'armée de Condé à Rastadt, le 28 juillet 1794; commandant de la cavalerie de cette armée le 25 juillet 1796; il fit les campagnes de 1795, 1796 et 1797. La paix de 1801 le décida à rejoindre sa famille en Angleterre. Il s'acquit à Londres une triste célébrité par ses débauches. En 1814, il débarqua sur les côtes de France et vint à Paris. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut chargé du commandement d'une armée sous les murs de Paris; mais les événements le forcèrent, lui et sa famille, de s'enfuir en Belgique. Il rentra à Paris le 8 juillet 1815, et fut marié l'année suivante à Marie-Caroline-Thérèse, fille aînée du prince royal des Deux-Siciles. Le 13 février 1820, il fut poignardé au sortir de l'Opéra, par Louvel; il expira le lendemain. La duchesse, sa veuve, mit au jour, le 29 septembre de cette même année, un prince auquel Louis XVIII donna le nom de duc de Bordeaux.

BERRI (Charles, duc de). *Voyez.* **GUIENNE.**

BERRIAT. *Voyez* **BERRYAT.**

BERRIAYS (René le), agronome, né près d'Avranches en 1722, mort en 1807, est principalement connu par son *Traité des jardins, ou le nouveau la Quintinie,* Paris, 1775, 4 vol. in-8°, ouvrage excellent dans son genre, et dont l'auteur a publié lui-même un *Abrégé,* 1791, in-18, et 1795, 2 vol. in-12. Il est en grande partie l'auteur du *Traité des arbres fruitiers*, publié sous le nom de Duhamel de Monceau. Dans les dernières années de sa vie, il avait composé sur les haricots un *Traité,* qui est orné de 49 planches enluminées, dont il fit présent à M. Barenton d'Avranches, et qui est resté manuscrit. M. Lair a fait son éloge à l'Académie de Caen, 1808, in-8°.

BERRIMAN (Guillaume), né le 24 septembre 1688, fut recteur de Saint-André, puis membre du collége d'Éton, de 1727 jusqu'à sa mort, arrivée le 5 février 1750. Théologien érudit, casuiste subtil, écrivain correct, logicien irréprochable, il se signala également dans la prédication et la polémique sacrée. Dans cette deuxième classe se rangent et sa *Revue par saisons*, 1717-18, et la *seconde revue de l'Histoire des Doxologies primitives*, par Whiston, 1719. Indépendamment de ses sermons isolés et imprimés à part, Berriman publia : *Huit sermons sur le texte de lady Moyer*, 1725. *Sermons sur le texte de Bayle,* 2 vol. 1773. Après sa mort parurent encore trois volumes de sermons sous le titre de *Doctrines et devoirs du Christianisme,* etc. Deux volumes furent mis au jour en 1750, et contiennent 40 sermons; le troisième volume ne fut livré au public que treize ans après.

BERRIMAN (Jean), de Saint-Edmond-Hall, à Oxford, fils du précédent, après avoir été apprenti tireur d'or et d'argent, fréquenta les colléges, et finit par être curé de Saint-Swithen, lecteur de Sainte-Marie-Aldermanbury, recteur de Saint-Alban et Saint-Olave, et mourut en 1768, âgé de 79 ans. Il a laissé quelques morceaux d'éloquence sacrée, et fut éditeur des deux premiers vol. des sermons de son frère : *Doctrines et devoirs*, etc.

BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a recueilli les Arrêts de Bardet, son ami, in-fol., et donné une nouvelle édition avant Laurière de la *Coutume* de Paris de Duplessis, Paris, 1709, in-fol.; de la *Bibliothèque des Coutumes,* etc.

BERRUER, sculpteur, professeur à l'Académie en 1797, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue la statue de d'Aguesseau, au Musée, les deux bas-reliefs de la façade de l'École de médecine de Paris; *l'Amour lançant une flèche,* etc.

BERRUGUETE (Alonzo), sculpteur et architecte, né à Paredes de Nava, près de Valladolid; élève de Michel-Ange, il contribua beaucoup à ramener le goût des arts dans sa patrie, et fut aimé de Charles-Quint, qui le nomma chevalier et gentilhomme de sa chambre. Il mourut à Madrid en 1545. On voit de lui à Tolède une *Transfiguration,* en marbre, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses autres compositions sont dans les églises de cette ville. Son père, *Pierre Berruguete,* peintre estimé, fut un des 18 artistes occupés en 1500 à décorer le maître-autel de Tolède.

BERRUYER (Philippe), archevêque de Bourges, était né à Tours d'une famille considérable. Archidiacre du chapitre de cette ville, il en fut élu archevêque, mais il refusa constamment cette dignité. Plus tard évêque d'Orléans, il passa sur le siége de Bourges en 1236, et fut honoré de la confiance de la reine Blanche qu'il aida de ses conseils pendant sa double régence. Il mourut le 9 janvier 1266.

BERRUYER (Guillaume), oncle du précédent, mort en 1209, occupa pendant neuf ans le siége archiépiscopal de Bourges et y donna l'exemple de toutes les vertus. Il fut mis au rang des saints par une bulle du pape Honorius, du 17 mai 1218. L'Église célèbre sa fête chaque année le 10 janvier, jour de sa mort.

BERRUYER (Simon), écuyer, archer des ordonnances du roi, mort glorieusement à la bataille de Ravenne.

BERRUYER (Louis d'ARS), compagnon d'armes et ami de Bayard, un des plus vaillants capitaines de son temps, tué à la bataille de Pavie en 1524.

BERRUYER (Jacques), procureur général de Catherine de Médicis, tué à la bataille de Montcontour.

BERRUYER (Jean), sieur de Barnesault et de Rougeville, conseiller et secrétaire du roi pendant les règnes de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV.

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né à Rouen, le 7 novembre 1681, mort à Paris, le 18 février 1758, est surtout connu par l'*Histoire du Peuple de Dieu,* ouvrage dans lequel le texte sacré est revêtu des couleurs du ro-

Digitized by Google

man. Cette histoire, mêlée de traits singuliers et brillants, écrite avec élégance, tissue avec art, fit beaucoup de bruit. L'évêque de Montpellier, l'archevêque de Paris et d'autres prélats en défendirent la lecture. Benoit XIV et Clément XIII la condamnèrent ; le parlement de Paris cita l'auteur à comparaître ; mais toutes ces condamnations n'empêchèrent pas Berruyer et ses confrères de multiplier les éditions et les traductions d'un ouvrage qui faisait tant de bruit, et qui trouve encore des lecteurs.

BERRUYER (Jean-François), général, né à Lyon, le 6 janvier 1737, parvint de soldat au grade de lieutenant-colonel, avant la révolution. Colonel du régiment de Guienne en 1791, il fut appelé l'année suivante au commandement de carabiniers, et devint successivement maréchal de camp, lieutenant général et général en chef de l'armée de l'Ouest en 1793. Ayant éprouvé divers échecs contre les Vendéens, il fut suspendu de ses fonctions ; mais, en 1796, le Directoire le nomma commandant de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 27 avril 1804.

BERRUYER (Pierre-Marie), fils du précédent, né à Paris le 19 novembre 1780 ; aide de camp de son père en 1795 ; lieutenant en 1796 ; capitaine en 1798 ; chef d'escadron au premier régiment de dragons en 1803 ; major en 1805 ; colonel au 3ᵉ dragons en 1810 ; maréchal de camp le 18 janvier 1814. Il fit toutes les campagnes depuis celle d'Italie jusqu'à celle de France en 1815. Mort à Versailles en 1816, par suite des blessures qu'il reçut à Waterloo.

BERRY (Jean), amiral anglais, naquit en 1635, à Chowestou, dans le Devonshire ; il navigua d'abord pour le commerce, et fut longtemps prisonnier en Espagne. Il s'embarqua vers 1661, comme maître, sur le kecht *le Swallow*, se rendant aux Indes occidentales, de conserve avec deux frégates qui périrent dans une tempête au milieu du golfe de la Floride. Le ketch se sauva en sacrifiant ses mâts et son artillerie, et parvint à gagner Campêche, puis la Jamaïque, après avoir été pendant quatre mois le jouet des flots. Un corsaire de 20 canons et de 60 hommes d'équipage exerçait de grandes déprédations dans ces parages. *Le Swallow*, armé de 8 caronades et monté par 40 hommes seulement, reçut l'ordre de lui donner chasse, et l'atteignit sur les côtes de Saint-Domingue. Le capitaine hésitait à engager une lutte aussi inégale. Berry, qui en partant avait été nommé lieutenant, l'enferme dans sa chambre, prend le commandement, aux acclamations de l'équipage, enlève le corsaire à l'abordage et le traîne en triomphe à la Jamaïque. Traduit à une cour martiale, il fut acquitté avec honneur, et repartit pour l'Angleterre au moment où la guerre venait de recommencer entre cette puissance et la Hollande. Après une fructueuse croisière sur le sloop *la Maria*, il obtint le commandement du vaisseau *la Coronation*, et fit voile pour les Indes occidentales. Arrivé à la Barbade, le gouverneur de cette île lui confia la direction d'une escadre qu'il improvisait avec des bâtiments marchands, pour secourir Nevis, menacée par les Français, déjà maîtres de St.-Christophe, d'Antigoa et de Mont-Serrat. Berry passa des Antilles dans la Manche et la Méditerranée. Il montait le vaisseau *la Révolution* au mémorable combat de Sols-Bay. Voyant le duc d'York enveloppé par plusieurs vaisseaux ennemis, il s'exposa au plus grand danger pour le dégager, et fut fait chevalier par Charles II en récompense de ce dévouement. Choisi l'an 1683 par lord Darmouth pour être vice-amiral de l'expédition qu'il dirigea sur Tanger, ce lord lui laissa le commandement en chef de l'escadre pendant le bombardement, et se mit, pour faire sauter les fortifications, à la tête des troupes de débarquement. Berry fut nommé intendant de la marine, et plus tard membre de la célèbre commission instituée par Jacques II, à laquelle la marine anglaise dut sa puissante organisation. Le vice-amiral Berry mourut empoisonné, dit-on, le 14 février 1691, à l'âge de 56 ans.

BERRY (Guillaume), graveur écossais, né vers 1730, fut mis en apprentissage chez Proctor, graveur de cachets à Édimbourg. La conscience avec laquelle étaient soignées toutes ses productions et la modicité de ses prix l'empêchèrent de devenir jamais assez riche pour changer sa vie, coter plus haut son temps, attendre des commandes les plus généreusement payées, et ne travailler que dans un genre au-dessous des cachets héraldiques. On a de lui une douzaine de têtes de la plus grande beauté, parmi lesquelles on distingue César, le jeune Hercule, Newton, le poëte Thomson, la reine d'Écosse Marie, Olivier Cromwell et le poëte Hamilton de Bangour. Berry mourut le 3 juin 1783.

BERRYAT (Jean), médecin inspecteur des eaux minérales de France, mort en 1754, a publié les deux premiers volumes de la *Collection académique*, et des *Observations physiques et médicinales sur les eaux minérales d'Époigny*, Auxerre, 1752, in-12.

BERRYER (Nicolas-René), fils d'un procureur général du grand conseil, fut d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes. Il épousa, en 1738, Mˡˡᵉ Fribois, fille d'un sous-fermier, qui lui apporta une grande fortune. Il dut à la figure, à l'amabilité et à l'esprit de sa femme une grande partie des places éminentes où il fut porté. Intendant de Poitou en 1743, il fut fait lieutenant de police en 1747 et exerça cette charge pendant six ans. Comme lieutenant de police, il se rendit agréable à Mᵐᵉ de Pompadour, et celle-ci se piqua, dans toutes les occasions, de lui montrer sa reconnaissance. Le gouvernement s'étant occupé, en 1755, d'arrêter la mendicité, et voulant peupler les colonies, s'avisa d'établir une espèce de presse. En conséquence, il fit ramasser les vagabonds, et surtout les enfants qu'on rencontrait errants dans les rues de Paris, pour les envoyer à la Louisiane. Cette mesure autorisa le bruit que les enfants qu'on enlevait ainsi, étaient secrètement égorgés pour faire un bain de sang au Dauphin, tombé, disait-on, dans une espèce de paralysie. Un attroupement considérable se forma à la porte de l'hôtel de la police. Toutes les vitres furent cassées ; un exempt de police déguisé fut massacré. Berryer s'évada par une porte de derrière. Sa femme, au contraire, fit ouvrir les portes de l'hôtel, et parut, en peignoir, sur son balcon. Sa figure et surtout son courage imposèrent aux séditieux, qui se retirèrent ; mais le parlement sévit contre le lieutenant de police. La cour fut obligée de sacrifier Berryer. Mᵐᵉ de Pompadour le fit alors nommer conseiller d'État ; puis, en 1757, conseiller au conseil des dépêches, elle porta ensuite son protégé au ministère de la marine, en 1758,

Digitized by Google

enfin, en 1761, il fut nommé garde des sceaux, et mourut le 15 août 1762.

BERSACQUES (Denis de), né à Arras, avocat au conseil d'Artois, au 16e siècle, a composé : *De origine, serie et rebus gestis comitum Artesiæ,* dont Ferri de Locres s'est servi pour sa Chronique belgique.

BERSELIUS (Pasquier), religieux bénédictin, au couvent de Saint-Laurent, près de Liége, mort en 1535, âgé de 54 ans, est auteur de deux *Lettres* à Érasme, dans la collection des œuvres de ce dernier.

BERSENEW (Iwan), graveur russe, mort en 1798, coopéra pendant son séjour à Paris, en 1787, à la gravure des tableaux du duc d'Orléans.

BERSMANN (George), né le 11 mars 1536, à Annaberg dans la Misnie, fit ses études à Meissen, s'appliqua surtout à la médecine, voyagea en France, en Italie, et passa pour un des meilleurs poëtes de son temps. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de poésie et de grec à Wittenberg et à Leipzig; n'ayant pas voulu signer la *Formule de concorde,* il fut exilé en 1580, et passa dans les États du prince d'Anhalt-Zerbst, où il mourut le 5 octobre 1611. On a de lui : *Poemata, orationes; rhetorica, dialectica,* etc. Il a commenté Horace, Virgile, Ovide, Lucain, etc., et traduit les Psaumes en vers latins.

BERT (Pierre-Claude-François), mort à Paris, en 1824, âgé d'environ 86 ans, a laissé : *D'une alliance entre la France et l'Angleterre,* 1790 ; *Des prêtres salariés par la nation,* 1793.

BERTA (l'abbé François), savant bibliographe, né en 1719, à Turin, d'une famille patricienne. Berta accompagna le cardinal des Lances dans ses voyages à Florence, à Rome, à Naples, etc., et profita de cette occasion favorable pour perfectionner les connaissances qu'il avait dans les arts. De retour à Turin, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque royale ; et il se livra dès lors avec une ardeur infatigable à l'histoire littéraire et à la diplomatique. Berta mourut à Turin le 7 avril 1787, à 68 ans. Il a eu part avec Jos. Pasini et Rivautella, à la rédaction du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Turin,* 1749, 2 vol. in-fol. ; et avec Rivautella, à la publication du *Cartulaire de l'abbaye d'Oulx,* 1753, in-4° ;

BERTAIRE (St.), issu des rois de France de la deuxième race, abbé du Mont-Cassin en 856, fut, le 22 octobre 884, massacré par les Sarrasins, qui désolaient l'Italie.

BERTALDO (Jacob), jurisconsulte, notaire et chancelier de la cour ducale et évêque de Neglia. On lui doit une *compilation* des coutumes de Venise.

BERTANI (Lucie), femme poëte, né à Bologne vers 1520, eut pour amis les plus célèbres littérateurs de son siècle. Son nom était Dell' Oro, qu'elle échangea en épousant le frère du cardinal Bertani, Gorone ou Gurone Bertani de Modène. Ses poésies sont éparses dans les recueils du temps ; elle écrivait également bien en prose, comme le prouvent ses lettres à Annibal Caro.

BERTANI (Barbe), autre dame poëte, de l'Académie de Reggio, sa patrie, florissait vers la fin du 16e siècle.

BERTANI (Antoine), maître de chapelle de l'empereur d'Autriche, né à Vérone, en 1605, occupa ce poste pendant 40 ans, vivait encore en 1680, et a fait représenter à Vienne plusieurs opéras, parmi lesquels on remarque : *Il re Gilidoro* et *Gli Amori d'Apollo con Clizia.* On lui doit encore : *Thesaurus musicus trium instrumentorum,* 1671 ; *Missa, Kyrie, Magnificat,* etc.

BERTANI (Lélio), né à Brescia, dans la première moitié du 16e siècle, maître de chapelle à la cathédrale de cette ville, se rendit à la cour du duc Alphonse de Ferrare, et entra au service de l'évêque de Padoue. Il mourut en 1600, laissant beaucoup de compositions musicales, dont on n'a imprimé que des *sonnets* et des *madrigaux,* Venise, 1586 et 1609.

BERTANO (Jean-Baptiste GHIZI dit), habile peintre et architecte, né à Mantoue, élève de Jules Romain, avait un dessin hardi et élégant, et laissa des cartons qui longtemps servirent de modèle aux artistes. Comme écrivain on lui doit une *lettre* à Martin Bassi, architecte de Milan, sur le *Duomo* de cette ville, et des *observations* savantes et instructives sur Vitruve, Mantoue, 1558.

BERTANO (Jean-Baptiste), poëte, né à Venise en 1596, fut l'ami de Marini, dont il adopta la manière, ce qui ne l'empêcha pas d'être en grande réputation, et recherché de l'empereur Mathias, qui le créa chevalier. On a de lui *I Tormenti amorosi,* pastorale, représentée et imprimée à Padoue en 1641 ; quelques autres pastorales et tragédies, imprimées à Venise, des *Idylles,* etc.

BERTAROLLI (François), cardinal, né le 1er mai 1754, à Lugo, dans la Romagne, devint chanoine de la collégiale de son lieu natal. Pie VII, lorsqu'il était évêque d'Imola, l'employa dans le gouvernement de son diocèse ; lorsqu'il fut pape, il le nomma archevêque d'Éphèse, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et son aumônier secrétaire. Après l'invasion de Rome en 1806, Bertarolli fut forcé de se retirer à Lugo, puis on le déporta en France : mais on le rendit à Pie VII, dont il partagea la captivité. De retour à Rome avec le souverain pontife, il reçu la pourpre dans le consistoire du 10 mars 1823. Léon XII le nomma préfet de la congrégation des études et protecteur de l'ordre des carmes, du collége des Irlandais et de toutes les églises d'Irlande. Il devint aussi évêque de Palestrine en décembre 1828. Pie VIII ne lui donna pas moins de marques de bienveillance. Bertarolli mourut subitement le mercredi saint, 7 avril 1832.

BERTAUT (Jean), né à Caen en 1552, dut à des poésies galantes la grande fortune qu'il fit dans l'Église et dans les affaires. Il fut successivement secrétaire et lecteur du roi, conseiller au parlement de Grenoble, abbé d'Aunay, évêque de Séez, et premier aumônier de la reine Marie de Médicis. Il était auprès de Henri III, lorsque ce prince fut assassiné par Jacques Clément. Il mourut à Séez le 6 ou 8 juin 1611, dans sa 59e année. Admirateur de Ronsard, il évita pourtant ses défauts. Les *Œuvres poétiques* de Bertaut ont été imprimées à Paris en 1602, 1605, 1620 et 1623. Il a laissé aussi une traduction du deuxième livre de l'*Énéide,* de quelques livres de saint Ambroise, des Traités de controverse, des Sermons et une *Oraison funèbre de Henri IV.*

BERTAUT (François), sieur de Fréauville, fils de Pierre Bertaut, gentilhomme ordinaire du roi, neveu du précédent, naquit à Paris en 1621. Il obtint, par la protection de sa sœur Mme de Motteville, et malgré le cardi-

Digitized by Google

nal de Richelieu, une charge de lecteur de la chambre du roi. Il accompagna en Espagne (1659) le maréchal de Grammont, qui allait demander l'infante Marie-Thérèse, au nom du roi. Madame de Motteville a conservé, dans ses Mémoires, le journal de l'ambassade, qui lui fut envoyé par son frère. Fréauville était alors conseiller-clerc au parlement de Rouen et prieur du Mont-aux-Malades. Mais il quitta ensuite la cléricature pour acheter, en 1666, une charge de conseiller au parlement de Paris. Il mourut avancé en âge, dans les premières années du 18e siècle. On a de lui : *Journal d'un voyage d'Espagne fait en* 1650, Paris, 1669, in-4°; *Les prérogatives de la robe*, Paris, 1701, in-12.

BERTAUT (Léonard), historien, naquit à Autun, au commencement du 17e siècle, ayant embrassé la règle des minimes, il consacra ses loisirs à rechercher dans les archives des monastères tous les documents relatifs à l'histoire de Bourgogne. Il s'occupait de les publier lorsqu'il mourut à Châlons, le 12 mai 1662. Il avait publié : *La très-ancienne et très-auguste ville d'Autun couronnée de joie, etc.*, Châlons, 1653, in-4°. Bertaut fit paraître ensuite *l'Illustre Orbandale, ou l'Histoire ancienne et moderne de la ville et cité de Châlons-sur-Saône*, Châlons, 1662, 2 vol. in-4°.

BERTAUT (Éloi), littérateur, né à Vesoul, en 1782, fut, à 18 ans, nommé professeur de mathématiques au lycée de Besançon. A 24 ans il avait composé : *Sur le vrai considéré comme source du bien*. Nommé peu de temps après inspecteur de l'Académie universitaire, le travail auquel il se livra, finit par altérer gravement sa santé. Pendant sa convalescence, il composa pour se distraire quelques *opéras* et traça le plan d'une *comédie* de caractère dont il n'a terminé que le premier acte. En 1819, il fut nommé recteur de l'académie de Clermont. Transféré en 1823, à l'académie de Cahors, il refusa d'aller occuper un poste qui l'éloignait de plus en plus de Paris. Le conseil royal de l'université n'ayant pu vaincre sa résistance, il resta sans emploi jusqu'à la révolution de 1830, où il fut nommé recteur de l'académie de Besançon. Il mourut le 25 juillet 1834, à 52 ans, avec le regret de n'avoir pu terminer aucun de ses ouvrages.

BERTAUT, BERTHAUT ou **BERTAULT**, fondateur de l'école de violoncelle en France, naquit à Valenciennes, dans les premières années du 18e siècle, voyagea en Allemagne dans sa jeunesse, et reçut des leçons de basse de viole d'un Bohémien, nommé Koseez. Il devint d'une grande habileté sur cet instrument, mais il y renonça pour le violoncelle, et éclipsa bientôt tous ses rivaux. Il se fit entendre à Paris pour la première fois, en 1739, au concert spirituel, eut pour élèves Cupis, les deux Jansson et Dupont l'aîné. Bertaut est mort en 1756. On a de lui des concertos exécutés par lui au concert spirituel.

BERTAUX (Duplessis), dessinateur et graveur, mort en 1815, se fit surtout remarquer par son habileté à saisir la manière de Callot. Il fut appelé, jeune encore, à l'école militaire de Paris comme professeur de dessin; et bientôt après il grava quantité de planches pour le *Voyage d'Italie*, sous la direction de l'abbé de Saint-Non. Aide de camp de Ronsin, il fut emprisonné avec son général. Rendu à la liberté, il reprit ses travaux d'artiste, et grava à l'eau-forte des collections d'estampes qui eurent beaucoup de succès. De ce nombre sont : 1° les scènes épisodiques de la révolution ; 2° les métiers et les cris de Paris; 3° les campagnes de Bonaparte en Italie, d'après Carle Vernet, et les figures du Voyage aux terres australes (par Baudin). Lié avec les acteurs du théâtre de la République, Bertaux a fait une collection curieuse de leurs portraits en costumes scéniques. Il fut constamment aux prises avec la misère, et il se trouvait, à sa mort, dans un dénûment si déplorable, que les comédiens français se cotisèrent pour les frais de son enterrement.

BERTEAUX (Nicolas-François), né à Metz le 10 octobre 1743, mourut dans la même ville le 3 mai 1820. Le 20 juillet 1775, receveur des domaines, et depuis lors successivement secrétaire général de l'assemblée provinciale des Trois-Évêchés, du directoire du département et de la préfecture, il fut appelé en 1803 au corps législatif, où il siégea cinq ans. Il fut le rédacteur du *Procès-verbal des séances de l'assemblée provinciale des Trois-Évêchés et du Clermontois, tenue à Metz au mois d'août* 1787, Metz, in-4° de 505 pages.

BERTEL (Jean), **BERTELS**, ou **BERTHELS**, bénédictin, né en 1559 à Louvain, abbé de St.-Benoît de Luxembourg, puis d'Echternach, fut fait en 1596 prisonnier par les Hollandais, ne se racheta qu'au moyen d'une grosse somme, et mourut le 19 juin 1607. On lui doit des *Dialogues* sur la règle de St.-Benoît, Cologne, 1581, in-8°, et une *Histoire du Luxembourg*, Cologne, 1603, in-4°.

BERTERA (Barthélemi-Antoine), né en Italie, devint interprète du roi et maître de langues à Paris, et mourut le 10 novembre 1782. Il a publié *Nouvelle Méthode contenant en abrégé les principes de la langue italienne*, 1746, in-12; id. *de la langue espagnole*, 1764, in-12; id. *de la langue française*, 1773, 1782, in-12.

BERTEREAU. *Voyez* **BEAUSOLEIL**.

BERTERO, naturaliste, docteur en médecine et voyageur piémontais, a, depuis quelques années, parcouru une grande partie de l'Amérique méridionale, où il a fait d'immenses collections de végétaux de tout genre. Son dernier envoi du Chili et de l'île Juan-Fernandez, à M. Delessert, se composait de 20,000 échantillons de plantes parfaitement conservées et la plupart décrites sur place. Parti de Valparaiso en juillet 1830 pour Otahiti, où il avait fait d'amples moissons pour la science, il s'embarqua sur une goëlette construite dans le pays pour revenir à Valparaiso, et paraît avoir péri en route.

BERTHA (Louis), dominicain, mort en 1697, à Bruges, sa patrie, a publié : *Origo plagarum christianum orbem devastantium*, Bruges, 1658; *Medicus christianus*, Anvers, 1685.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, né vers 1600 à Sens, professa la rhétorique au collége de Marseille, et mourut doyen du chapitre de Chartres, le 19 octobre 1681. Il est auteur du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, un des meilleurs abrégés de l'histoire de France, d'un traité *de Ara*, ouvrage plein d'érudition, Nantes, 1635, in-8°, et de vers latins estimés.

BERTHAULD (abbé), auteur du *Quadrille des enfants*, ou *Système nouveau de lecture*, 1743, in-8°, souvent réimprimé.

Digitized by Google

BERTHAULT (RENÉ), sieur de la Grise, littérateur, était secrétaire du cardinal Gabriel de Grammont, mort archevêque de Toulouse en 1534, et l'accompagna dans ses ambassades en Espagne et en Italie. Il a dédié sa traduction du *Livre d'or de Marc-Aurèle* à la reine de Navarre. On doit encore au sieur de la Grise : *la Pénitence d'amour en laquelle sont plusieurs persuasions et réponses très-utiles pour ceux qui veulent converser honnêtement avec les dames*, etc., 1537, in-16, très-rare.

BERTHAULT (LOUIS-MARTIN), architecte, né à Paris, vers 1771, se fit connaître par son habileté à dessiner les parcs dans le goût anglais. Ce fut surtout la disposition des jardins de la Malmaison qui le mit en vogue. Un grand nombre de parcs et de jardins des environs de Paris ont été dessinés et embellis par cet artiste. De tous les pays de l'Europe on lui demandait des plans. Il restaura aussi plusieurs hôtels à Paris. Napoléon l'avait nommé membre de la Légion d'honneur. Il avait acquis par ses travaux une fortune considérable. Sa santé s'étant altérée, il se rendit en 1823, aux eaux des Pyrénées, mais il mourut en route, à Tours, au mois d'août de la même année.

BERTHAUME, violoniste distingué, dirigeait l'orchestre du concert spirituel à Paris en 1783; il passa comme premier violon à l'Opéra-Comique en 1789, sortit de France avec beaucoup d'émigrés en 1791, se rendit à Eutin, grand-duché d'Oldenbourg, où il devint maître de concerts, et ensuite à St.-Pétersbourg où il fut premier violon dans la musique particulière de l'empereur. Il mourut dans cette dernière ville le 20 mars 1802. Il avait publié à Paris des *sonates*, des *solos*, des *duos*, etc., pour violon, et des *sonates* pour piano.

BERTHE ou **BERTRADE**, fille de Caribert, comte de Laon, fut surnommée *Berthe au grand pied*, parce qu'elle en avait un plus grand que l'autre. Elle épousa Pepin le Bref, et fut mère de six enfants : Charles et Carloman, à qui leur père, avant de mourir, assura une monarchie indépendante; Gilles, qui se fit moine; enfin, trois filles, dont deux furent religieuses; et la dernière, mariée à Milan, comte d'Angers, fut mère de Roland, si célèbre dans les romans de chevalerie. Après la mort de Pepin, en 769, Berthe conserva une grande influence sous les rois d'Austrasie et de Neustrie, ses enfants. Didier, roi de Lombardie, redoutant le jeune roi Charles, déjà vainqueur de l'Aquitaine, forma le projet de lui faire épouser une de ses filles : ce prince était marié à Hémiltrude, dont il avait un fils. Berthe sut décider Charles à répudier sa femme, et partit pour l'Italie. Depuis cette époque de 770, l'histoire ne fait plus mention de la reine Berthe, jusqu'en 783 qu'elle mourut à Choisy, dans un âge avancé.—Une fille de Charlemagne, une de Pepin Ier, roi d'Aquitaine, et quelques autres princesses, portèrent aussi le nom de *Berthe*.

BERTHE, marquise de Toscane, fille de Lothaire roi de Lorraine, femme de Théobald II comte de Provence, et ensuite d'Adalbert II, entraina son mari, le marquis de Toscane, dans un grand nombre de guerres, avec les concurrents au trône qu'elle favorisait pour les abandonner ensuite. La cour de Toscane ne fut jamais plus brillante que pendant son règne. Son nom est demeuré l'indication du bon vieux temps, et l'on dit en Italie : au temps que Berthe filait, pour renvoyer à l'époque de la simplicité et des bonnes mœurs.

BERTHEAU (CH.), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, et mort en 1732 à Londres, où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes, et où il exerça le pastorat, a publié deux volumes de *Sermons* en français.

BERTHELEMY (JEAN-SIMON), peintre d'histoire, né à Laon, le 5 mars 1743, remporta le grand prix de peinture, et fut à son retour de Rome, agréé à l'académie. Cet artiste réussissait surtout dans le genre des plafonds; il en a exécuté plusieurs à Fontainebleau, au Muséum et au Luxembourg à Paris. Il est mort à Paris, le 1er mars 1811, professeur de l'école spéciale de dessin.

BERTHELET (GRÉGOIRE), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né à Berain, dans le Barrois, le 20 janvier 1680, mort le 31 mars 1754. On a de lui un *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes*, 1731, in-4°.

BERTHELIER (PHILIBERT), né à Genève, vers 1470, était membre du conseil suprême de sa patrie, lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de la soumettre à son autorité. Berthelier obtint des lettres de bourgoisie à Fribourg, afin d'obliger le duc à respecter en lui la sauvegarde des ligues suisses. Il dut bientôt recourir à cette sauvegarde. Compromis, en 1517, dans la querelle privée d'A. Malvenda avec Claude de Grossi, juge des excès cléricaux, Berthelier s'enfuit chez les Fribourgeois, qui réclamèrent en sa faveur, et obtinrent que son procès fût jugé par les syndics de Genève. Il fut absous. Berthelier pendant son séjour à Fribourg avait négocié une alliance avec sa patrie par laquelle les Genevois et les Fribourgeois s'y reconnurent pour *combourgeois*, et mirent en commun leurs intérêts. Le duc alors essaya de gagner Berthelier par des offres séduisantes que ce digne citoyen rejeta avec mépris malgré les dangers de la résistance. Le duc de Savoie entra dans Genève, le 15 avril 1519, mais fut bientôt contraint d'en sortir sans avoir pu y exercer de violences, grâce à l'approche des Fribourgeois. Charles III, pour éviter l'intervention de ces derniers, fit agir l'évêque qui, comme prince de Genève, avait des droits que ne pouvaient lui contester ni les Fribourgeois, ni les Genevois. L'évêque leva une armée et fit son entrée à Genève, le 20 août 1519. Berthelier refusa de fuir, et persuadé que les Fribourgeois n'agiraient avec vigueur, que si un outrage sanglant provoquait leur ressentiment, il se dévoua comme première victime au salut de sa patrie. Arrêté et emprisonné, Berthelier fut réclamé par les syndics comme justiciable d'eux seuls; mais l'évêque rejeta leur demande, et donna une commission de prévôt à un arracheur de dents de sa suite, pour procéder contre Berthelier. Ce dernier refusa de répondre, fut condamné à avoir la tête tranchée et exécuté immédiatement sur la place de l'Isle.

BERTHELIN (PIERRE-CHARLES), littérateur, né à Paris vers 1720, embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir avocat au parlement, fut professeur à l'école militaire, et mourut vers 1780. On a de lui une *Ode* latine sur le siége de Berg-op-Zoom, Paris, 1747, in-4°; *Recueil* d'énigmes, etc., ibid., in-12; *Recueil* de pensées ingénieuses tirées des poëtes latins, traduites ou imitées en vers français, Paris, 1752; *Supplément* au *Dictionnaire*

Digitized by Google

de Trévoux, ibid., 1752, in-fol.; *Abrégé* du même dictionnaire, 5 vol, in-4°. Il a revu l'édition du *Dictionnaire* des rimes de Richelet, 1751.

BERTHELOT, poëte satirique, ami de Régnier, le prit pour modèle. On a de lui des *Satires*, des *Épigrammes*, etc., qui sont remplies de naturel et d'abandon, mais trop licencieuses; elles ont été recueillies avec celles de Régnier et autres satiriques dans le *Cabinet satirique*, 1666, in-12.

BERTHELOT (Pierre), né à Honfleur en 1600, pilote et cosmographe royal dans les Indes orientales, prit en 1635 l'habit du Carmel à Goa, des mains du P. Philippe de la Ste.-Trinité, prieur de ce couvent, et reçut le nom de P. Denis de la Nativité. Envoyé comme interprète de l'ambassade portugaise près du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il y fut massacré en 1638 par ordre de ce prince, avec un de ses confrères. On a de lui des *Cartes nautiques* dont on vante la belle exécution.

BERTHELOT (Claude-François), ingénieur mécanicien, né le 19 avril 1718 à Château-Châlons en Franche-Comté, vint à Paris, travailla quelque temps dans des ateliers de charpenterie et de serrurerie, consacra ses loisirs à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs voyages en Angleterre pour examiner les machines employées dans les principales manufactures. De retour en France, il offrit au gouvernement le résultat de son expérience et fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire. Il composa pour l'usage de ses élèves un *Cours de mathématiques*, Paris, 1762. Berthelot fut l'inventeur d'un affût de batteries pour la défense des côtes, d'un moulin à blé qui pouvait être mis en mouvement par deux hommes, etc. Il a publié: *la Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre*, Paris, 1782, 2 vol. in-4°. A la révolution Berthelot perdit sa place et demeura sans ressources. Dans la séance publique du 20 novembre 1797, le Lycée des arts décerna une couronne et une médaille à ce vieillard octogénaire qui se présenta dans un état de nudité presque complète. Berthelot mourut à Noailles près de Beauvais en 1800, âgé de 82 ans.

BERTHELOT (Jean-François), avocat, né à Paris en juin 1749, mort le 13 février 1814, professeur de droit romain à l'école de droit. On a de lui: *Traité des évictions et de la garantie formelle*, 1781, 2 vol.; *Réflexions sur la loi du Digeste de Quæstionibus*, 1785. Il a traduit en 1802, les livres 45 à 48 du Digeste, pour compléter la traduction de Hulot, Metz, 1803-1805.

BERTHEMIN (Dominique), médecin du duc de Lorraine, né à Vezelize en 1580, mort en 1655, a le premier fait connaître la vertu des eaux minérales de Plombières, dont il régla l'usage dans un *discours*, Nancy, 1615, in-8°, réimprimé à Mirecourt en 1738.

BERTHEREAU (dom George-François), bénédictin, né à Bélesme le 29 mai 1732, professa le grec et l'hébreu à l'abbaye de St.-Lucien de Beauvais et à celle de St.-Denis, quitta la carrière de l'enseignement pour s'associer aux bénédictins chargés de la collection des historiens de France, qui le choisirent pour compulser à la bibliothèque du roi et à celle de St.-Germain des Prés les manuscrits orientaux, travail dont il s'occupa pendant trente années avec une impatience et une ardeur incroyables. Ses *Extraits* n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut le 26 mai 1794. M. Silvestre de Sacy a donné sur cet estimable religieux une *notice* intéressante dans *le Magasin encyclopédique*.

BERTHET (Jean), jésuite, né à Tarascon en Provence, le 24 février 1622, enseigna d'une manière distinguée les humanités, la philosophie et la théologie, eut des conférences publiques à Lyon avec des ministres de Genève et de Grenoble; fut renvoyé de chez les jésuites, par ordre de Louis XIV, pour avoir eu la curiosité ou la faiblesse d'aller consulter une devineresse (la Voisin), qui faisait beaucoup de bruit à Paris. Il entra chez les bénédictins, et mourut dans leur maison d'Oulx, en 1692, d'une fluxion de poitrine. Ses ouvrages sont: *Traité de la présence réelle; Traité historique de la charge de grand aumônier de France; Traité sur la chapelle des ducs de Bourgogne*, fondée à Dijon, en 1772, sur celle des rois d'Espagne et de Portugal, fondée en 1515. Cet auteur a composé encore divers écrits sur l'ordre Teutonique, sur l'abbaye de Cluni, sur les droits du roi au comté d'Avignon et au comtat Venaissin, sur les Indes orientales, sur la langue italienne et la chronologie. Quelques-uns de ces Traités sont restés manuscrits. Il est de plus auteur de plusieurs pièces de vers latins, français, italiens et provençaux. Il termina sa carrière littéraire par la traduction de l'opéra d'*Armide*, en vers italiens.

BERTHET (Jean), frère du précédent, capucin, connu sous le nom du *P. Théodore de Tarascon*, mort en 1709, s'est fait un nom par ses *Sermons*, imprimés à Lyon, 1693 et 1694.

BERTHET (Pierre), musicien français du 17e siècle, et professeur de chant à Paris, a publié: *Leçons de chant*, etc., 1695.

BERTHIER (Jean), sculpteur du 16e siècle, a exécuté les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe, que l'on voit aujourd'hui aux Invalides, à Paris.

BERTHIER (Guillaume-François), jésuite, né à Issoudun le 7 avril 1704, fut en 1742 choisi par ses supérieurs pour remplacer le P. Brumoy dans la continuation de *l'Histoire de l'Église gallicane*; il en publia 6 vol., dont le dernier, qui est le 18e, va jusqu'en 1629. Il fut ensuite chargé de la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant dix-sept ans à la satisfaction du public et des gens de lettres. Après la dissolution de sa compagnie, le Dauphin voulut l'attacher à l'éducation des princes, ses enfants, et lui fit assigner une pension de 4,000 francs sur l'abbaye de Molesme; mais en 1764 les jésuites ayant été bannis de la cour, il fut obligé de se retirer à Offenbourg. Après dix ans d'exil il obtint la permission d'aller demeurer à Bourges, où il avait un frère et un neveu chanoines. Il mourut dans cette ville le 15 décembre 1782. Outre les ouvrages cités, on lui doit: *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, Paris, 1785-89, 15 vol. in-12; *OEuvres spirituelles*, 1811, 5 vol. in-12; des *Observations sur le Contrat social*, publiées par Querbœuf en 1789, in-12.

BERTHIER (L. Benigne). *Voyez* **BERTIER**.

BERTHIER (Jean-Baptiste), né à Tonnerre en 1721, ingénieur géographe, fut chargé de construire à Versailles, en 1759, les hôtels de la guerre, de la marine

Digitized by Google

et des affaires étrangères. Il fut créé gouverneur de ces hôtels, et directeur du dépôt de la guerre. C'est sous sa direction et avec l'aide de ses trois fils Alexandre, César et Léopold, que furent levées et exécutées les *Cartes* dites des *Chasses du roi*, au nombre de onze, chef-d'œuvre de topographie. Berthier reçut en récompense des lettres de noblesse. Il était en outre colonel d'infanterie, commandant en chef les ingénieurs géographes des camps et armées, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Michel, etc. A la révolution, il perdit tous ces avantages, se retira à Boynes dans le Loiret, vint ensuite habiter Paris avec son fils Alexandre devenu ministre de la guerre, et mourut dans cette ville le 21 mai 1804.

BERTHIER (Louis-Alexandre), fils aîné du précédent, maréchal de France, vice-connétable, prince de Neufchâtel et de Wagram, né à Versailles le 20 novembre 1753, fut d'abord ingénieur géographe, obtint ensuite une compagnie dans les dragons de Lorraine, servit comme officier d'état-major dans l'armée de Rochambeau aux États-Unis, se signala dans plusieurs rencontres, et reçut le grade de colonel aide-major général. De retour en Europe, il fut, en 1789, nommé major général de la garde nationale de Versailles, se rendit à Metz vers la fin de 1791 avec le grade d'adjudant général, devint, en 1792, maréchal de camp, chef de l'état-major du maréchal Luckner, servit ensuite dans la Vendée sous les ordres de Biron, eut trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les insurgés le 13 juin 1793 et donna de fréquentes preuves de valeur. Nommé en 1796 général de division, et placé chef de l'état-major de l'armée d'Italie sous le général Bonaparte, il se fit remarquer aux combats de Millesimo, Ceva, Mondovi, au passage du pont de Lodi, à la bataille de Rivoli, fut chargé d'apporter au Directoire le traité de Campo-Formio, prit ensuite le commandement de l'armée d'Italie (décembre 1797), marcha sur Rome, occupa cette ville, et y établit un gouvernement républicain. Il suivit Bonaparte en Égypte, toujours comme chef d'état-major, et partagea la gloire et les travaux de l'armée d'Orient. A son retour en France, Bonaparte, devenu premier consul, le nomma ministre de la guerre. Berthier quitta ce poste le 2 avril 1800 pour prendre le commandement de la nouvelle armée qui se portait en Italie; mais dans le fait il ne fut que chef de l'état-major de Bonaparte pendant les opérations de la campagne dite de Marengo, à cause de la mémorable bataille de ce nom. La fortune de Berthier s'éleva en proportion de celle de Bonaparte. Le 19 mai 1804 il fut créé maréchal de l'empire, puis grand veneur, prince souverain des pays de Neufchâtel et de Valangin en Suisse. Il accompagna le nouvel empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses secrets, reçut l'épée de vice-connétable, et le nouveau titre de prince de Wagram après la bataille de ce nom. A la restauration de 1814, l'ex-confident de Napoléon ne fut point un des derniers à rendre hommage au roi Louis XVIII, qui le nomma pair de France, et lui confia le commandement d'une des deux compagnies de gardes du corps ajoutées aux quatre qui existaient en 1789. A l'époque du retour de l'empereur, le 20 mars 1815, Berthier se retira à Bamberg, où il mourut le 1er juin de la même année. On ne connaît pas les causes précises de cette mort; elle fut attribuée dans le temps à un accès de fièvre chaude, qui porta le prince à se précipiter d'un balcon de sa maison dans la rue. On lui doit la *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, 1800, in-8°.

BERTHIER (César), frère du précédent, né à Versailles le 9 novembre 1765, nommé officier d'infanterie à la révolution, puis adjudant général à l'état-major de l'armée d'Italie; en janvier 1802 inspecteur aux revues, puis remis en activité et nommé général de brigade et chef d'état-major de la place de Paris; en 1810 il commandait un corps de troupes dans le Valais, fut créé bientôt après général de division, comte, et remplaça Menou dans le gouvernement du Piémont. Il fut ensuite commandant à Corfou; en 1809 intendant de la maison du pape à Savone. César alla rejoindre son frère à la grande armée et lui rendit quelques services. Comme lui il se soumit aux Bourbons en 1814, fut créé chevalier de Saint-Louis et mourut à Grosbois le 18 août 1819, par suite d'une attaque d'apoplexie qui le fit tomber dans l'eau après le dîner, au moment où il entrait dans un bateau pour s'y promener.

BERTHIER (Victor-Léopold), général de division, frère des précédents, né à Versailles en 1770, sous-lieutenant en 1785, ingénieur géographe et chef de bataillon en 1794, adjudant général en 1795, fit, dans les années 1796-97-98, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Général de brigade et chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, il assista à la bataille de la Trebia, et s'y distingua. Employé en 1803, à l'armée de Hanovre, il en fut le chef d'état-major, avec le grade de général de division, fit en cette qualité les campagnes de 1805 et 1806, se distingua à la bataille d'Austerlitz, ainsi qu'à la prise de Lubeck, et mourut à Paris en 1807.

BERTHOD (Claude), savant et laborieux bénédictin, des Académies de Besançon et de Bruxelles, né à Rupt en Franche-Comté le 21 février 1733, se fit bientôt connaître par son goût pour les recherches historiques. Chargé par le ministre Bertin de recueillir les chartes et les diplômes dans les archives des principales abbayes de France, il reçut une mission pour les Pays-Bas, d'où il rapporta de précieux documents, y retourna quelque temps après pour travailler à la continuation des *Acta sanctorum* de Bollandus, eut part au 51e vol., et mourut à Bruxelles le 19 mars 1788.

BERTHOIS (de) était colonel du génie et directeur des fortifications à Lille, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1792. Les échecs éprouvés alors irritèrent les soldats, qui se révoltèrent contre leurs chefs, et massacrèrent Berthois dans son domicile. L'assemblée constituante honora sa mémoire, en accordant une pension de 1,500 francs à sa veuve.

BERTHOIS (Conrad de), lieutenant-colonel du génie, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la chambre des députés, mort à Paris en 1832, dans un âge peu avancé, entré de bonne heure au service, avait obtenu sa retraite en 1822, comptant plus de trente ans de services effectifs.

BERTHOLD, frère mineur, né à Ratisbonne, célèbre prédicateur du XIIIe siècle, eut sur cette époque la même influence que saint Bernard avait exercée sur le

Digitized by Google

siècle précédent. Il mourut en 1272, et fut enterré à Ratisbonne, dans la maison de son ordre. Le frère Berthold parcourut, en prêchant, l'Autriche et la Moravie; il prononçait ses discours dans les champs et dans les forêts. Il parcourut aussi la Thuringe et la Bohême. Il paraît que c'est à Paris que l'on a commencé à publier au moins une partie de ses sermons. Panzer (*Annal. typ.*, tome VIII, nº 2769) cite l'ouvrage suivant : *Fratris Bertholdi Teutonis Horologium devotionis circa vitam Christi*; Paris, par Jean Gourmont, sans date. Un savant Allemand (Ch. Fried. Kling) a publié : *Berthold, des Franziskaners deutsche Predigten, aus der zweyten Halfte des 13ten Jahrhundert* (Sermons allemands du franciscain Berthold, de la deuxième moitié du XIIIe siècle), Berlin, 1824.

BERTHOLD SCHWARTZ, ou LE **NOIR**. *Voy.* **SCHWARTZ**.

BERTHOLDE. *Voy.* **BERTOLDUS**.

BERTHOLET (JEAN), jésuite, né à Salm, dans le duché de Luxembourg, mort à Liége en 1755, a laissé : *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746, in-4º; *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg*, Luxembourg, 1743, 8 vol. in-4º; *L'Ancienne tradition d'Arlon injustement attaquée*, Luxembourg, 1744, in-8º.

BERTHOLET-FLÉMAEL. *Voyez* **FLEMALLE** (BARTHÉLEMI).

BERTHOLLET (CLAUDE-LOUIS), savant chimiste, né à Talloire, à deux lieues d'Anneci en Savoie, le 9 novembre 1748, fut docteur à Turin, et vint en 1772 à Paris où Tronchin le fit admettre comme médecin du duc d'Orléans; la chimie étant devenue son occupation exclusive et sa passion dominante, il contribua puissamment à ses progrès. Reçu à l'Académie des sciences en 1788, il fut successivement membre de la commission des monnaies et de celle d'agriculture et des arts, professeur de chimie aux écoles polytechnique et normale, et membre de l'Institut en 1795. Bonaparte l'ayant emmené avec Monge en Égypte, Berthollet y déploya toutes les ressources du génie et du zèle pour assurer l'existence de l'armée. Sa conduite fut récompensée par les croix d'officier de la Légion d'honneur, de la Réunion et par la dignité de sénateur. Il fut cependant un des premiers à consentir à la déchéance de son bienfaiteur. Conservé par le roi à la restauration, Berthollet, n'ayant pas été porté sur la liste des pairs des *cent jours*, fut réintégré au retour de Louis XVIII dans la chambre haute. Il mettait la dernière main à ses importants ouvrages, lorsqu'il fut emporté dans trois jours par une fièvre adynamique, le 6 novembre 1822, dans sa maison d'Auteuil. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont : *Éléments de l'art de la teinture*, 1791 et 1804, in-8º, traduits en anglais et en allemand; *Recherches sur les lois de l'affinité*, 1801, in-8º; *Essai de statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8º; il a joint un discours préliminaire et des notes à la traduction française du *Système de chimie de Thompson*, ibid., 1809, 9 vol. in-8º. Son *Cours de chimie des substances animales* a été imprimé dans le *Journal* de l'école polytechnique.

BERTHOLON, lazariste, né à Lyon où il mourut en 1799, professeur de physique à Montpellier, puis d'histoire à Lyon, est auteur d'un grand nombre de *Mémoires* sur des questions de physique, l'électricité, les paratonnerres, dont il établit un grand nombre dans les principales villes de France. On estime sa *Théorie des incendies et des moyens de les prévenir*, 1787, in-4º.

BERTHONIE (PIERRE THOMAS), dominicain, né à Toulon, le 7 février 1708, se distingua par son talent pour la prédication, combattit avec zèle les nouveaux incrédules, et mourut dans sa ville natale le 15 janvier 1774. On a publié après sa mort : *Défense de la religion contre les incrédules et les Juifs*, 1777, 3 vol. in-12; *Supplément aux œuvres de la Berthonie*, 1811, in-12.

BERTHOUD (FERDINAND), célèbre horloger, né le 19 mars 1729 à Plancemont dans le comté de Neufchâtel, se passionna jeune pour la mécanique, et vint se perfectionner à Paris, où il acquit promptement une grande réputation. Horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, il fut membre de l'Institut, de la Société royale de Londres et de la Légion d'honneur, et mourut le 20 juin 1807. Ses horloges marines, supérieures à toutes les autres, ont servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786, 2 vol. in-4º; *Éclaircissements sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer*, 1773, in-4º; *Traité des horloges marines*, 1773, in-4º, avec un *supplément*, 1787, in-4º; *Histoire de la mesure du temps par les horloges*, 1802, 2 vol. in-4º.

BERTHOUD (LOUIS), neveu et élève du précédent, a fait des montres marines fort estimées des navigateurs, qui les préfèrent même à celles de son oncle. Il mourut en 1813.

BERTI (CHARLES), maître de chapelle à Florence, a fait imprimer : *Magnificat octavi toni quinque voc.*, Florence, 1593.

BERTI (ALEXANDRE-POMPÉE), religieux de la congrégation de la Mère-de-Dieu, né à Lucques le 23 décembre 1686, enseigna la rhétorique, la philosophie, la théologie, jusqu'en 1739, alla ensuite s'établir à Rome, fut nommé assistant général et historien de son ordre, devint membre de plusieurs académies, et mourut le 23 mars 1752. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : le *Catalogue* de la bibliothèque Capponi, Rome, 1747, in-4º, très-estimé des bibliographes; la traduction en italien de l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, Venise, 1737, et celle d'une grande partie des *OEuvres de Nicole*, ib., 1729-32; et parmi ceux restés inédits les *Memorie degli scrittori Lucchesi*, etc.

BERTI (JEAN-LAURENT), religieux augustin, né le 28 mai 1696 à Seravezza dans la Toscane, fut assistant de son général à Rome, garde de la bibliothèque Angélique, professeur de théologie à Pise, et mourut le 26 mai 1766. On a de lui : *De theologicis disciplinis*, Rome, 1739-45, 8 vol. in-4º; *Historia ecclesiastica*, 7 vol. in-4º; des *dialogues*, des *dissertations* et des *discours* académiques, etc.

BERTI (PIERRE), littérateur, naquit à Venise en 1741, entra chez les jésuites, professa la rhétorique à Parme et ensuite à Reggio, et mourut à Padoue en 1813. à 73 ans. On lui doit une bonne édition de l'*Esopo volgarizzato*, Padoue, 1811, in-8º. Outre l'*Oraison funèbre*, en latin, du *doge Louis Mocenigo*, Venise, 1779,

Digitized by Google

et quelques *Discours*, on cite de Berti un petit poëme, publié quelques années après sa mort *La Pesca di Commacchio, stanze*, Padoue, 1814, in-8°.

BERTIE (Thomas HOAR, connu sous le nom de), amiral anglais, né à Londres, le 3 juillet 1758, fut à l'âge de 13 ans placé sur les registres d'équipage du yacht *Guillaume et Marie*, prit la mer en 1773 sur la frégate *le Cheval Marin*, et s'y lia avec Nelson et Trowbrige. Lieutenant en 1778, il se distingua à la bataille entre Keppel et d'Orvilliers, puis en 1779 devant la Grenade; en 1780, il faisait partie de la flotte qui eut à combattre l'amiral français Guichen, fut nommé commandant, le 10 août 1782, et, à la paix de 1783, mis en non activité jusqu'en 1790. Dans cet intervalle il avait épousé miss Bertie, et, par condescendance pour son beau-père, il avait substitué ce nom au sien. Envoyé successivement aux Indes occidentales avec l'amiral Bowen, au blocus de la flotte du Texel, à Copenhague, à Cadix, puis aux Indes orientales avec Tyler, Bertie fut élevé, en 1808, au poste de contre-amiral, et envoyé dans la Baltique sous Saumarez, et enfin, en 1809, employé au blocus de la Zélande et des côtes de Danemark, de Norwége et de Suède. En 1810, il quitta le service actif, reçut le titre de chevalier, et le brevet de vice-amiral, et mourut le 13 juin 1825, à Wyford-lodge (Hampshire).

BERTIER, contemporain de maître Adam Billaud, menuisier, son ami, dont il publia le *Vilebrequin*, qu'il a fait précéder d'une épître en vers, où il fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes.

BERTIER (Pierre-Antoine), prêtre, mort à Paris en 1784, a publié : *Projet d'une pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8°.

BERTIER (Joseph-Étienne), né à Aix en Provence, en 1740, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie dans plusieurs colléges ; la physique surtout fixa son attention. Il s'y livra avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 15 novembre 1783. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre de la Société royale de Londres, et de plusieurs académies de province. On a de lui une *Dissertation*, où il examine si l'air passe dans le sang ; des *Lettres sur l'électricité*; la *Physique des comètes*, 1760, in-12; *Principes de physique*, dont le 1er vol. parut en 1763; *Physique des corps animés*, 1755, in-12; *Histoire des premiers temps du monde, d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*, 1777 ou 1784, in-12.

BERTIER (Louis-Bénigne-François), intendant de Paris, conseiller d'État, signalé à la haine du peuple, au mois de juillet 1789, fut accusé d'avoir la direction du camp de Saint-Denis, où la cour rassemblait des troupes, de faire distribuer des cartouches aux soldats, et de pratiquer des manœuvres pour faire enchérir les grains. Poursuivi par le peuple, il fut arrêté à Compiègne après la prise de la Bastille, et conduit à Paris le 23 juillet, jour même du massacre de Foulon, son beau-père. Des forcenés, se précipitant en foule sur le malheureux Bertier, lui présentèrent à baiser la tête de son beau-père, l'arrachèrent des mains de ses gardes, le percèrent de plusieurs coups de baïonnette, et le mirent en pièces.

BERTIN (St.), né à Constance en Suisse, d'une famille noble, vers la fin du 6e siècle, se consacra à la vie monastique dans un couvent de la règle de Saint-Colomban à Luxeuil en Franche-Comté. Vers l'an 637, il fut choisi pour aider dans la conversion des peuples de l'Artois, saint Omer, son parent, évêque de Térouanne. Il bâtit, avec deux de ses compagnons, un monastère à une lieue de Sithiu (aujourd'hui Saint-Omer); le nombre des religieux s'accrut, et ils se transportèrent à Sithiu même, qui n'était alors qu'une île formée par les eaux d'un marais. Adroald, un des seigneurs du pays, avait donné Sithiu à saint Omer; celui-ci céda l'île au monastère de saint Bertin. Parmi les donations qu'il reçut encore, on compte la fameuse abbaye, connue si longtemps sous le nom de *Berg-Saint-Winnoqs*. En 700, saint Bertin se trouvant accablé par l'âge, choisit pour successeur Rejobert, un de ses disciples, et alla se confiner dans un petit ermitage. On prétend qu'il vécut jusqu'à cent douze ans, et qu'il mourut le 9 septembre 709. L'Église célèbre la mémoire de ce saint le 5 septembre.

BERTIN DE LA DOUÉ (Henri), né à Paris, vers 1680, fut maître de clavecin de la maison d'Orléans, et organiste de l'église des Théatins. Vers 1714, il entra à l'orchestre de l'Opéra comme violoniste, et se retira en 1734. Il a donné à l'Opéra : *Cassandre*, avec Bouvard, en 1706; *Diomède*, 1710; *Ajax*, 1716; *le Jugement de Pâris*, en 1718; les *Plaisirs de la Campagne*, des *airs* ajoutés à l'opéra d'*Atys* de Lulli. Bertin est mort en 1745.

BERTIN (Nicolas), peintre, né à Paris en 1667, fils d'un sculpteur, élève de Jouvenet et de Bon Boullongne, obtint le grand prix à 18 ans; à son retour de Rome, fut admis à l'Académie, plus tard nommé professeur, et mourut en 1736. Il a fait beaucoup de tableaux pour les églises de Paris, le château de Trianon, les électeurs de Mayence et de Bavière, etc. *St. Philippe baptisant l'eunuque de la reine Candace*, que l'on voyait à St.-Germain des Prés, est un de ses meilleurs tableaux.

BERTIN (Exupère-Joseph), médecin, né dans la Bretagne, le 21 septembre 1712, acheva ses études à Paris où il fut reçu docteur régent en 1741, accepta la place de médecin du vaivode de Moldavie; à son retour en France, fut nommé membre de l'Académie des sciences, se retira peu de temps après dans sa province, et mourut le 21 février 1718. On a de lui : *Traité d'ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12; *Lettres* sur le nouveau système de la voix, la Haye, 1745-48, 2 vol. in-8°; *Consultation* sur la légitimité des naissances tardives; *Mémoire* sur la structure des os pariétaux, *Journal de médecine*, 1756. Condorcet a lu son éloge à l'Académie.

BERTIN (René-Hyacinthe), fils aîné du précédent, naquit le 10 avril 1767 à Gahard, près de Rennes. En 1793, il servit à l'armée des côtes de Brest, d'où il passa à celle d'Italie. En 1798, il fut envoyé en Angleterre, comme inspecteur général du service de santé des prisonniers français. A son retour en France, il devint médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des Vénériens, et en 1807, il fit les campagnes de Prusse et de Pologne. En 1822, l'amitié d'un ministre lui fit conférer la chaire d'hygiène que la mort de Hallé laissait vacante à la faculté de Paris. Il est mort à Fougères en 1827, laissant : *Observations sur l'Angleterre, les Anglais et les Français détenus dans les prisons de Plymouth*, Paris, 1801, in-12;

Digitized by Google

Sur l'emploi des incisions dans les plaies d'armes à feu, Paris, 1802, in-8°; *Traité de la maladie vénérienne chez les nouveau-nés, les femmes et les nourrices*, Paris, 1810, in-8°; *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1824, in-8°. Il avait traduit, pendant son voyage en Angleterre, les *Éléments de la doctrine de Brown*.

BERTIN (Jean), né à Guignen, près de Rennes, vers 1730, d'une famille d'agriculteurs, fut employé dans l'administration des domaines, et fit partie, au commencement de la révolution, de l'administration départementale d'Ille-et-Vilaine. Ayant voulu s'opposer aux premiers excès de la révolution, il paya d'une longue captivité sa courageuse résistance. Il fut nommé en 1801, membre du corps législatif, et mourut à Paris, en mars 1803. Il naturalisa dans ses domaines plusieurs arbres exotiques, enrichit l'agriculture de son département de plusieurs variétés de froment, et y propagea la culture de la châtaigne.

BERTIN (Pierre-Vincent), trésorier général du sceau, puis des parties casuelles, sous le règne de Louis XIV.

BERTIN (Antoine), poëte, surnommé *le Properce français*, né à l'île Bourbon, le 10 octobre 1752, compatriote de Parny, fut son émule et son ami le plus tendre, vint en France en 1761, fit ses études au collége du Plessis, entra dans la cavalerie, et, par une faveur spéciale, reçut bientôt, avec le brevet de capitaine, la croix de St.-Louis; publia en 1773 un petit vol. de *poésies*, qui obtint peu de succès, mais en 1782 donna quatre livres d'*élégies*, intitulées *les Amours*, qui furent très-applaudies. Elles offrent quelques-unes des beautés et plusieurs des défauts de Properce, qu'il semblait avoir pris pour modèle. A la fin de 1786, Bertin passa à St.-Domingue pour épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. La surveille du jour où le mariage devait être célébré, il éprouva des mouvements de fièvre; le jour même où il devait se rendre à l'autel il demanda que la cérémonie eût lieu dans sa chambre. A peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit : il mourut dix-sept jours après, en juin 1790. Les *OEuvres* de Bertin, recueillies en 1782, 2 vol. in-8°, ont été réimprimées en 1802, et depuis, un grand nombre de fois; l'édition de 1824, in-8°, par Boissonade, est la plus belle. Elles contiennent, outre *les Amours*, un *Voyage en Bourgogne*, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, et plusieurs pièces fugitives.

BERTIN (Henri-Léonard-Jean-Baptiste), contrôleur général des finances, naquit en 1719, dans le Périgord d'une ancienne famille de robe. Conseiller en 1741, puis président au grand conseil en 1750, il fut l'un des commissaires chargés d'instruire le procès de Mahé de la Bourdonnais. De l'intendance de Roussillon, il passa bientôt (1754) à celle de Lyon. Il fut nommé en 1757 lieutenant général de police à Paris. Les finances étaient dans la situation la plus déplorable. Silhouette fut obligé de se retirer, et le roi jeta les yeux sur Bertin pour le remplacer (octobre 1759). Jamais aucun ministre ne s'était trouvé dans un plus grand embarras. Les coffres étaient vides, les revenus dépensés par anticipation; et le refus de payer les billets des fermes, avait, en alarmant les prêteurs, détruit toute espèce de crédit. La première opération de Bertin fut d'ouvrir un emprunt viager, dans lequel il admit, avec des sommes effectives, les créances sur l'État qui n'avaient aucune valeur. Malgré tant de sollicitudes que lui donnait l'état du trésor, Bertin put s'occuper utilement d'encourager le commerce et l'agriculture. On lui dut l'établissement à Paris et dans les provinces des sociétés d'agriculture. Il faut le regarder aussi comme le fondateur des écoles vétérinaires en France. En quittant le ministère (1763), Bertin conserva sa place au conseil avec le titre et le traitement de ministre d'État. L'histoire de France doit beaucoup à Bertin : c'est lui qui fit rechercher à Paris, dans les provinces et jusque dans la Tour de Londres, les documents inédits propres à répandre quelque lumière sur les temps encore obscurs de la monarchie. C'est à lui que la manufacture de Sèvres a dû son développement; il encouragea aussi l'exploitation des mines, et fit traduire de l'allemand les meilleurs ouvrages métallurgiques. Après la retraite du duc d'Aiguillon (1774), il tint le portefeuille des affaires étrangères jusqu'à la nomination de Vergennes. A la révolution, Bertin fut complétement oublié. Il mourut en 1792, âgé d'environ 73 ans.

BERTIN DE BARNEVAL, l'un des gentilshommes qui accompagnait Jean de Bethencourt, en 1402, dans son expédition aux Canaries. Nommé commandant du fort Rubicon de Lancerote, Bertin de Barneval profita de l'absence de Gadifer Delasalle, commandant des troupes, s'empara de plusieurs habitants qu'il vendit à des marchands espagnols, et fit pour un moment prisonnier le roi même du pays. Après avoir pillé et dissipé les provisions du fort, Bertin abandonna ceux qui l'avaient aidé dans sa révolte, et retourna en Espagne.

BERTIN DE BLAGNY (Auguste-Louis), parent du précédent, entra jeune dans la carrière des finances, obtint en 1742 la charge de trésorier général des fonds particuliers du roi. Il s'y maintint jusqu'à la suppression de cette caisse, qui fut réunie au domaine, en janvier 1788, et il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Admis en 1747 à l'Académie des inscriptions, il lui communiqua deux mémoires : l'un intitulé, *Réflexions sur la vénalité des charges en France* (tome XXII, 278); et l'autre. *Dissertations sur les bailliages royaux* (tome XXIV, 737). Son nom se trouve encore sur la liste des académiciens, en 1791.

BERTIN D'ANTILLY (Louis-Auguste) littérateur, né vers 1760, à Paris, était le fils naturel de Mlle Hus, actrice de la Comédie-Française, et du précédent, qui lui donna la place de premier commis dans ses bureaux. Bertin d'Antilly concourut, en 1785, pour l'*Éloge de Vauban*. Ayant perdu sa place et obtenu une pension en 1788, d'Antilly se livra entièrement à la littérature. En 1789 il fit jouer au Théâtre-Italien l'*École de l'adolescence*, comédie en deux actes, et *la Vieillesse d'Annette et Lubin*, opéra-comique en un acte. Il fit paraître, en 1790, le *Prospectus de la vie publique et privée des députés à l'assemblée nationale;* mais il ne donna aucune suite à cette annonce et revint au théâtre. Après la terreur, d'Antilly fit paraître *le Thé*, ou *le Contrôleur général*, feuille royaliste, dans laquelle toutes les opérations du Directoire étaient vouées au ridicule. Ce journal, commencé le 27 germinal an V (5 avril 1797), cessa de paraître le 18 fructidor (4 septembre), et l'auteur fut inscrit sur la liste des condamnés à la déportation. D'An-

Digitized by Google

tilly parvint à se soustraire aux recherches de la police, et il se réfugia à Bâle, puis à Hambourg où il fonda le *Censeur*. En 1779 il fit imprimer un poëme, dans lequel il célébrait les efforts de l'empereur Paul I[er] contre les progrès de l'esprit révolutionnaire. Le czar rendit bientôt à l'auteur un très-grand service, en le faisant réclamer par le chargé d'affaires russe auprès du sénat de Hambourg; ce sénat l'avait fait arrêter à la demande de Bonaparte, et il était près de le livrer aux agents du consul. Bertin d'Antilly, ayant recouvré la liberté, se rendit à Pétersbourg, où il fut très-bien accueilli et attaché comme poëte au théâtre de la cour. Il mourut dans cette capitale en juillet 1804.

BERTIN (Théodore-Pierre), littérateur, était né vers 1760, dans la Brie. La connaissance qu'il acquit de l'anglais devint sa principale ressource. Il en donna des leçons à Paris; publia les traductions des *Satires d'Young*, en prose, de la *Vie de Bacon*, par David Mallet, et de quelques ouvrages politiques de Guill. Paley, entre autres de ses *Réflexions sur le jury*. En simplifiant le *système de sténographie*, inventé par Jean Taylor, il contribua beaucoup à répandre cette utile invention; et dès 1790, il employa lui-même ce procédé pour recueillir les discours prononcés à la tribune législative, qu'il transmettait ensuite aux journaux. Il fut compris, en 1794, dans le nombre des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours, et il reçut 1500 francs. A cette époque il avait un magasin de librairie et faisait aussi le commerce des médailles. Le 27 septembre 1799, il obtint un brevet d'invention pour une lampe docimastique. Il prit un second brevet le 12 juin 1811, pour l'application à la reliure des livres d'un cartonnage recouvert d'un vernis. Cet écrivain mourut à Paris en janvier 1819, âgé d'environ 60 ans. La liste des traductions et des opuscules de Bertin ne s'élève pas à moins de 50, formant plus de 100 volumes. Nous nous bornerons à citer les principaux : *Système universel et complet de sténographie*, adapté à la langue française, d'après Taylor, Paris, 1792, in-8°, et avec des améliorations, ibid., 1794, 1796, 1804, in-8°; *Histoire des principaux lazarets de l'Europe*, traduite de l'anglais de J. Howard; *l'Été du Nord*, traduit de John Carr, ibid., 1808, 2 vol. in-8°; *les Misères de la vie humaine*, traduites de l'anglais, de James Beresford, ibid., 1818, 2 vol. in-8°; *les Curiosités de la littérature*, traduit d'Israéli, ibid., 1819, 2 vol. in-8°.

BERTIN (Antoine), curé du diocèse de Reims, né en 1761, à Droupt-Saint-Basle, mort le 30 juillet 1823, est auteur de plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, tels que : *Éléments d'histoire naturelle*, extraits de Buffon, Valmont de Bomare, etc., Reims, 1801, 1809, in-12; *Éléments de géographie*, etc., 1802, in-12; *Le jeune Cosmographe*, etc., in-12; *Esquisse d'un tableau du genre humain*, etc., in-12. On lui doit encore des *Instructions religieuses*, et un *Mémoire* sur le sacre.

BERTIN (Rose), marchande de modes, née en 1744, à Amiens, fut envoyée à Paris pour y travailler chez la modiste du *Trait-Galant*, avec laquelle elle s'associa en 1769, et prit quelque temps après à son compte un magasin qui obtint la vogue à Paris et à Versailles. Les grâces de sa personne et de ses manières, non moins que ses talents, avaient plu à la cour. Elle fut chargée de fournir en 1770, les parures destinées à la Dauphine Marie-Antoinette. Cette princesse sut apprécier l'esprit et le caractere de M[lle] Rose; et, devenue reine, elle se fit un plaisir de contribuer à sa fortune. En 1792, elle fut envoyée secrètement en Angleterre et à Vienne de la part de la reine Marie-Antoinette. En 1793, informée que les agents du gouvernement révolutionnaire devaient se présenter chez elle pour demander l'état des fournitures faites à la reine, M[lle] Bertin brûla ses registres de commerce, et répondit que la reine ne lui devait rien. On a publié des *Mémoires* sous son nom, Paris et Leipzig, 1824, in-8°. Elle est morte à Paris, le 22 septembre 1813.

BERTIN l'aîné (Louis-François) naquit à Paris, le 15 décembre 1766, fit ses études au collége de du Plessis, et fut destiné à l'état ecclésiastique auquel la révolution le fit renoncer. Il concourut, depuis 1793, à la rédaction de plusieurs journaux et notamment de l'*Éclair*. Après le 18 brumaire an VIII, Bertin fonda avec son frère le *Journal des Débats*. Grâce à ses talents et à ceux de ses collaborateurs, cette feuille ne tarda pas à devenir le premier des journaux politiques et littéraires de l'époque. L'année suivante, impliqué dans l'affaire du chevalier de Coigny, il fut détenu au Temple pendant 9 mois. Après sa mise en liberté il fut arrêté de nouveau pour la même affaire et déporté à l'île d'Elbe, où il resta quatre mois. Il voyagea ensuite en Italie pendant deux ans, et revint à Paris en 1805. Il avait conservé la propriété du *Journal des Débats*, propriété qui lui fut enlevée en 1811, par Napoléon. Dès ce moment le journal devint semi-officiel sous le titre de *Journal de l'Empire*. Cette feuille fut restituée en 1814 aux ex-propriétaires. Dès le 30 mars, Bertin reprit possession de la rédaction, et le n° 31 parut avec l'ancien titre de *Journal des Débats*. Lors des événements de 1815, Bertin suivit le roi Louis XVIII à Gand, et y fut chargé de la rédaction du *Moniteur universel*. Rentré à Paris avec le roi, il reprit la rédaction du *Journal des Débats* et partagea les principes de la *chambre introuvable*. Le *Journal des Débats*, pendant le ministère de M. de Chateaubriand, fut l'organe du pouvoir; mais après la subvention et les documents ministériels furent refusés. Soutenu par la collaboration de MM. de Chateaubriand, Salvandy, Villemain, auxquels se sont joints de plus jeunes rédacteurs, MM. Buquet, de Sacy, Nizard, Saint-Marc-Girardin, Janin, etc., etc., le *Journal des Débats* devint contre les ministères Villèle et Polignac, l'arme d'une opposition systématique d'autant plus gênante, que le royalisme de Bertin ne pouvait être révoqué en doute. Le 10 août 1829, deux jours après la formation du ministère Polignac, un article du *Journal des Débats*, qui finissait par ces mots : *Malheureuse France, malheureux roi*, amena M. Bertin sur les bancs de la police correctionnelle; il fut condamné, mais la cour royale l'acquitta. Après la révolution de 1830, Bertin et ses collaborateurs embrassèrent les principes et les conséquences du nouvel ordre des choses avec réserve; et bientôt, tout en conservant un grand intérêt dans la propriété du journal, Bertin ne prit plus une part si active à la rédaction : il se retira à la campagne, où il est mort le 13 septembre 1841. Il a publié dans sa jeunesse quelques traductions de romans anglais, savoir : *Élisa*, ou la *Famille d'Elder-*

Digitized by Google

land, 1798, 4 vol. in-12; *La Caverne de la Mort*, 1792, in-12; *l'Église de Saint-Siffrid*, 1799, 5 vol. in-18.

BERTIN DE VAUX, frère cadet du précédent, né en 1771, fut employé à la rédaction de plusieurs journaux pendant les troubles révolutionnaires, et devint aussi copropriétaire du *Journal des Débats*. Napoléon le dépouilla de cette propriété en 1801. Bertin établit une maison de banque qu'il conserva pendant quelques années, et fut nommé en 1805 un des juges du tribunal de commerce de Paris, et ensuite vice-président. En septembre 1815 il épousa avec ardeur la cause des ultra-royalistes, obtint la présidence du collége électoral du 2e arrondissement de Paris, et fut élu candidat à la chambre des députés. Dans le mois d'octobre il fut nommé secrétaire général du département de la police, et, en juin 1816, à celui de la commission du budget. Il reçut en 1817 sa démission de secrétaire général de la police. En 1820, les suffrages du grand collége de Seine-et-Oise l'appelèrent à la députation. Il ne tarda pas à se placer à la tête d'une opposition systématique sans cesser d'être royaliste. Défenseur invariable de la liberté de la presse, Bertin de Vaux s'éleva, dans la séance du 6 juillet 1821 contre l'établissement de la censure. En 1824, le collége électoral de Versailles, qu'il avait été appelé à présider, l'élut député. Lorsque M. de Chateaubriand fut appelé à faire partie du premier ministère Villèle, Bertin de Vaux accepta la place de conseiller d'État, dont il s'empressa de se démettre lorsque son noble ami fut si subitement rejeté de son ministère. Depuis cette époque Bertin de Vaux n'a cessé de se faire remarquer à la tribune nationale parmi les défenseurs des libertés publiques. Il s'éleva toujours contre les désastreuses mesures du ministère *déplorable*, entre autres contre l'emprunt proposé à l'occasion de l'émancipation de Saint-Domingue, et contre le nouveau système de la dette publique et d'amortissement proposé par M. de Villèle. L'opinion qu'il énonça sur cette matière le 22 mars 1825, fut très-remarquée alors. En général on reconnaît dans ses opinions législatives, un homme profondément au fait des affaires et des plus hautes questions financières et en même temps un écrivain exercé. Sous le court ministère Martignac, Bertin de Vaux rentra au conseil d'État : il donna de nouveau sa démission à l'avénement du ministère Polignac. Il fut un des 221 qui protestèrent contre la formation de ce cabinet, et fut de nouveau envoyé à la chambre au mois de juin 1830. Après la révolution de juillet, Louis-Philippe le nomma ambassadeur auprès du roi des Pays-Bas. Il est mort au mois d'avril 1842.

BERTINAZZI. *Voy*. **CARLIN**.

BERTINI (George), médecin napolitain du 16e siècle, auteur d'un *Cours de médecine méthodique*, en latin, Bâle, 1587, et de *Consultations médicales*, en latin, ib., 1586, in-8°.

BERTINI (Antoine-François), médecin, né à Castel-Fiorentino, le 28 décembre 1658, fit ses études à Sienne et à Pise, s'établit à Florence, fut nommé professeur à l'hôpital Ste-Marie, eut avec ses confrères de vives querelles qui, loin de lui nuire, établirent sa réputation, et mourut le 10 décembre 1726. Son principal ouvrage est la *Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari, e dalle opposizione de' dotti*, Lucques, 1699, in-4°.

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), médecin, fils du précédent, né à Florence, le 10 mars 1694, eut comme son père des discussions très-animées avec ses confrères, fut membre de la société Colombaire et de la société de botanique, et mourut le 12 avril 1756. On n'a de lui qu'un *Discours* sur l'usage extérieur et intérieur du mercure, Florence, 1744, in-4°, réimprimé dans un *Recueil* sur les fièvres malignes et contagieuses, Venise, 1746, in-8°.

BERTINI (Salvador), né à Palerme, en 1721, élève du conservatoire de *la Picta*, à Naples, maître de la chapelle royale à Palerme, écrivit des opéras, dont il fit représenter quelques-uns à Rome et à Naples, et composa des messes, des oratoires, des psaumes et d'autre musique d'église. Il est mort le 16 décembre 1794.

BERTINI (Joseph), fils du précédent, né à Palerme, en 1756, maître de la chapelle royale, a composé beaucoup de musique d'église, et a publié *Dizionario degli scrittori di musica*, Palerme, 1814.

BERTINI, musicien, né à Tours, vers 1750, mort vers 1811, maître de musique de la collégiale du Mans, écrivit plusieurs messes et motets restés manuscrits, se rendit à Lyon, en 1780, puis à Paris, où il donna des leçons de piano et de chant; il voyagea ensuite dans la Belgique, en Hollande et en Allemagne pour y faire entendre son fils Henri, habile pianiste.

BERTIPAGLIA (Léonard), chirurgien de Padoue, mort en 1460, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Chirurgia, seu recollectæ super quartum canonis Avicennæ*, Venise, 1490, in-fol., réimprimé en 1519, et depuis dans des recueils.

BERTIUS (Pierre) naquit à Beveren, en Flandre, sur les confins des diocèses de Bruges et d'Ypres, le 14 novembre 1565. Les troubles de religion engagèrent ses parents à le transporter à Londres, où il commença son éducation. Il l'acheva à Leyde, où son père, qui était devenu ministre protestant à Rotterdam, le fit venir à l'âge de 12 ans. En 1582 Bertius, âgé seulement de 17 ans, embrassa la carrière de l'enseignement, et professa successivement à Dunkerque, à Ostende, à Middelbourg, à Goes et à Strasbourg. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre un voyage en Allemagne avec Juste-Lipse; le même motif le conduisit aussi en Bohême, en Silésie, en Pologne, en Russie et en Prusse. Il revint enfin à Leyde, où il avait été nommé professeur. On le chargea aussi du soin de la bibliothèque de l'université de cette ville, qu'il mit le premier en ordre, et dont il publia le catalogué. En 1606, il fut nommé régent du collége des États à la place de Jean Kuchlin son beau-père; mais ayant pris le parti des disciples d'Arminius contre ceux de Gomarus, et publié contre ces derniers un grand nombre d'écrits théologiques, il se vit dépouillé de toutes ses places, et de tout moyen de subsistance, quoique chargé d'une nombreuse famille. Au mois de mars 1620, il présenta aux États de Hollande une requête pour obtenir une pension, qui lui fut refusée. Deux ans auparavant, Louis XIII l'avait honoré du titre de son cosmographe. Contraint par la misère, Bertius se rendit en France, et embrassa la religion catholique. Il fit son abjuration le 25 juin 1620, entre les mains de Henri de Gondi, cardinal de Retz, évêque de Paris. Peu

Digitized by Google

de temps après, Bertius fut nommé professeur d'éloquence du collége de Boncourt, ensuite historiographe du roi, et il fut enfin pourvu d'une chaire surnuméraire de professeur royal en mathématiques. Il mourut le 3 octobre 1629, à l'âge de 64 ans. Le meilleur de ses ouvrages est : *Theatrum geographiæ veteris,* Elzevir, 1619, 2 vol. in-fol. Parmi ses autres écrits on distingue : *Commentariorum rerum germanicarum lib. III,* Amsterdam, 1616, in-4°, et 1635, in-12 ; *De aggeribus et pontibus,* Paris, 1629, etc. Il est l'éditeur des *Illustrium virorum Epistolæ,* 1617, in-8°, et de la *Consolation* de Boëce, avec une préface.

BERTOLA (l'abbé Aurèle-George), né à Rimini, en 1753, élevé au séminaire de Iesi, entra dans l'ordre des Olivétains, s'échappa de son couvent pour aller s'enrôler en Hongrie dans les troupes autrichiennes, où il passa plusieurs années sans être connu, retourna à son couvent, où il fut accueilli avec bonté et reçut un emploi au collége de Sienne. Il composa alors un poëme sur la mort de Clément XIV, *les Nuits Clémentines.* Nommé professeur de géographie et d'histoire au collége royal de la marine à Naples, il publia des *Leçons d'histoire* estimées, et écrivit un grand nombre de poésies. Il se rendit à Vienne, en 1783, se lia avec Gessner dont il avait traduit les idylles en italien, alla occuper à Pavie une chaire que l'invasion des Français, en 1798, lui fit abandonner. Bertola se réfugia à Rome, où il mourut en 1798. On a encore de lui : *Essai sur la poésie allemande,* Naples, 1779 ; Lucques, 1784 ; *Cent fables,* Bassano, 1785 ; *OEuvres diverses,* ib., 1589 ; *Le premier poëte,* Vérone, 1792 ; *Sonnets amoureux,* Milan, 1793.

BERTOLA (Jean-Antoine), compositeur italien, du commencement du 17e siècle, a publié : *Salmi a 5 voci,* Venise, 1639, et *Sonata per il fagotto e basso continuo,* ib.

BERTOLACCI (Antoine), fils de Pascal Bertolacci, ancien président de la cour suprême en Corse, émigra, en 1793, en Angleterre avec sa famille, fut employé en qualité d'administrateur et de contrôleur général à l'île de Ceylan pendant 17 ans, revint en Angleterre, où il publia divers écrits d'économie sociale, se fixa en France à la paix, et mourut au Petit-Chenay, près de Versailles, le 10 août 1833. Il est auteur de : *A View of the agricultural, commercial and financial interests of Ceylon,* Londres, 1817 ; *An inquiry into several questions of political economy,* ib., 1817 ; un écrit en faveur des Grecs, intitulé : *La France et la Grande-Bretagne réunies,* 1828, Paris ; *Projet d'assurances générales sur la vie,* 1809.

BERTOLDO (Jean), né à Florence au 15e siècle, élève de Donato, réussit surtout dans l'art de fondre en bronze de petits sujets de bataille, fut garde de la fameuse collection de vases, statues et bas-reliefs antiques de Laurent de Médicis, et directeur de l'Académie de dessin, eut la gloire de compter Michel-Ange au nombre de ses élèves, et mourut dans un âge avancé.

BERTOLDUS, BERNALDUS, BERTOUL ou **BERNOUL**, prêtre du diocèse de Constance, mort vers 1100, a continué la *Chronique* d'Hermannus Contractus depuis l'an 1054, époque de la mort de cet historien, jusqu'à l'an 1100, que l'on trouve dans le recueil des historiens latins d'Allemagne, Francfort, 1585, in-fol. ; réimprimée en 1670, et à St.-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°, édition plus ample et plus correcte que les précédentes. On a encore de lui un Traité pour montrer qu'il faut éviter la société des excommuniés ; et quelques ouvrages en faveur de Grégoire VII, publiés par le jésuite Gretser, dans son Apologie de ce pape, Ingolstadt, 1609.

BERTOLI (Jean-Dominique), littérateur et antiquaire, né à Mereto dans le Frioul, le 13 mars 1676, chanoine d'Aquilée, consacra tout son temps et ses revenus à recueillir les médailles, les inscriptions et les monuments des environs de cette ville, et publia *Le antichità di Aquileja profane e sacre,* Venise, 1739, in-fol. Membre de la société Colombienne de Florence et de l'académie Étrusque de Cortone, on a de lui des dissertations dans leurs mémoires, dans la *Raccolta* du P. Cologera, etc. Il mourut vers 1755.

BERTOLIO (Antoine-René-Constance), né à Avignon, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais ne fut jamais engagé dans les ordres. Reçu, en 1775, avocat au parlement, il coopéra à l'ancienne collection de droit (*Répertoire universel de Jurisprudence*), dont Guyot était l'éditeur, et au Dictionnaire de droit de l'Encyclopédie méthodique. Électeur de 1789, et représentant de la commune de Paris, il se présenta, le 6 juillet, à la barre de l'assemblée nationale, à la tête d'une députation de la ville, et y prononça un discours relatif à la délivrance des gardes-françaises détenus à l'Abbaye et à la grâce que le roi leur avait accordée, et il accompagna sa harangue de la présentation d'un rameau d'olivier. Bertolio prononça, le 13 juillet 1790, dans l'église métropolitaine de Paris, un discours à l'occasion du *Te Deum.* Ce discours a été imprimé. L'abbé Bertolio publia, la même année, un pamphlet intitulé : *Ultimatum à monseigneur l'évêque de Nancy,* Paris, in-8°, de 78 pages. L'auteur cherche à y établir que le catholicisme n'est pas *la religion de l'État,* mais une *religion dans l'État.* Pendant le cours des années 1793 et 1794, l'abbé Bertolio s'effaça de la scène politique ; mais il reparut sous le Directoire. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire de légation à Rastadt, il fut nommé, le 15 messidor an VI, commissaire français à Rome, puis ambassadeur. L'occupation de Rome par les Anglo-Napolitains vint terminer sa mission. Mais Bertolio, dans le conseil de guerre tenu pour la capitulation, stipula et obtint qu'il aurait pour retourner en France une garde d'honneur d'une compagnie de grenadiers armés, et une pièce de canon servie par ses canonniers ; c'est le premier exemple d'une semblable capitulation. Sous le consulat de Bonaparte, Bertolio fut nommé grand juge à la Guadeloupe ; et, lorsque cette colonie eut secoué le joug de la métropole, il revint en France où il obtint une place de conseiller à la cour d'Amiens. Il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 2 juin 1812. Outre les ouvrages cités, Bertolio a fait paraître : *Nouvel équilibre politique à établir en Europe,* Paris, an IX (1801), in-8°.

BERTON (Gilles de). *Voyez* **BALBES.**

BERTON (Léonard), jésuite de Namur, mort en 1666, âgé de 61 ans, a composé : *Via Veritas et Vita,* Douai, 1667, in-4°.

BERTON (Pierre) naquit à Paris en 1727. A 6 ans il lisait la musique à livre ouvert, et à 12 il touchait l'orgue, et faisait exécuter plusieurs *motets* à la ca-

Digitized by Google

thédrale de Senlis. Après avoir chanté la basse-taille à Notre-Dame de Paris, il entra à l'Opéra en 1744, en sortit deux ans après, alla jouer deux autres années à Marseille, et, trouvant que sa voix baissait, renonça au chant. Chef de l'orchestre de Bordeaux en 1750, il obtint au concours la même place à l'Académie royale de musique et fut nommé successivement maître et surintendant de la musique du roi, et administrateur de l'Opéra en 1774, 1776, 1778 et 1780. Ce fut pendant son administration que Gluck et Piccini vinrent à Paris, et que s'effectua en France la révolution musicale. C'est à Berton que l'orchestre de l'Opéra doit sa haute réputation. Il mourut le 14 mai 1780, des suites d'une fluxion de poitrine que lui occasionna la reprise de *Castor et Pollux*, à laquelle il présida lui-même. Outre les heureux changements qu'il a faits à plusieurs anciens opéras, tels que la *Camille* de Campra en 1761 ; l'*Iphigénie en Tauride* de Desmarets et Campra, en 1766; l'*Amadis des Gaules* de Lulli, en 1772; le *Castor et Pollux* et le *Dardanus* de Rameau, où il a ajouté le morceau longtemps fameux, sous le nom de *Chaconne de Berton;* et à la cour, en 1773, le *Bellérophon* de Lulli, et *Issé* de Destouches, il a donné seul ou en société : en 1755, *Deucalion et Pyrrha*, paroles de Sainte-Foix; en 1765, *Érosine*, paroles de Moncrif; en 1767, *Sylvie*, paroles de Laujon; en 1771, *Théonis*, paroles de Poinsinet; et en 1773, *Adèle de Ponthieu*, paroles de Saint-Marc. Gluck lui laissa le soin de composer tous les airs des divertissements de son opéra de *Cythère assiégée*, et de refaire le dénoûment de son *Iphigénie en Aulide*, tel qu'on l'a toujours exécuté depuis.

BERTON (Louis-Sébastien) naquit à Brienne le 6 mars 1746. Fils d'un cultivateur, il fit ses études à l'université, et s'engagea dans le régiment du roi. Il quitta bientôt l'état militaire pour prendre le froc, entra chez les minimes et devint un bon prédicateur. Nommé principal de l'école militaire de Brienne, il occupa cette place près de 20 ans, jusqu'à la suppression de cette école, en 1790. Berton se retira à Sens et devint vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel de cette ville. Bonaparte, qui avait été son élève à Brienne, étant devenu premier consul, lui confia la direction du lycée des arts de Compiègne. En 1803, Berton quitta le lycée de Compiègne pour la place de proviseur du lycée de Reims, qui venait d'être établi, et perdit cette place, en 1809, à cause de sa mauvaise administration. Depuis ce moment sa tête se dérangea, et, retiré seul dans une petite maison, il se laissa mourir après un jeûne de quarante-deux jours, le 20 juillet 1811.

BERTON (le baron Jean-Baptiste), général français, naquit le 15 juin 1769, à Francheval, près de Sedan. A l'âge de 17 ans, il entra à l'école de Brienne. De là il passa à l'école d'artillerie, qui venait de se former à Châlons-sur-Marne. Nommé, en 1792, sous-lieutenant dans la légion des Ardennes, il fit les premières campagnes aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et parvint au grade de capitaine. Durant les campagnes de 1806 et 1807, en Allemagne, il servit dans l'état-major de Bernadotte, puis dans celui du maréchal Victor, etc. Sa conduite à la bataille de Friedland attira sur lui les regards de ce dernier, qui l'emmena en Espagne, où il se distingua, particulièrement à Spinosa. Présenté à Napoléon, au moment d'une revue passée à Burgos, il fut créé adjudant commandant. Quelque temps après, Berton fut attaché à l'état-major du général Valence, puis à celui de Sébastiani. Il combattit avec valeur aux journées de Talaveira et d'Ocuna. Étant passé avec le corps du général Sébastiani dans le royaume de Grenade, Berton à la tête d'un détachement de mille hommes, s'empara de Malaga, défendue par sept mille Espagnols, et fut nommé gouverneur de cette place. Créé général de brigade le 30 mai 1813, il se distingua de nouveau à la bataille de Toulouse. Après la restauration, il fut créé chevalier de Saint-Louis et mis à la demi-solde. Mais aussitôt après le 20 mars il reparut sous les armes et combattit à Waterloo. Revenu à Paris après cette défaite, Berton fut gravement compromis et conduit à la prison de l'Abbaye, d'où il ne sortit qu'au bout de cinq mois, sans avoir subi de jugement. En 1818, il fit paraître sur la campagne de 1815 un *Précis historique et critique*. A la même époque, il fournissait des articles à *la Minerve française*, et aux *Annales militaires*. Tous ces écrits de Berton, surtout ses pétitions aux deux chambres, et ses *Considérations sur la police*, précédées d'une lettre extrêmement violente à M. Mounier alors directeur général de la police, éveillèrent l'attention de l'autorité. La radiation de Berton du contrôle de l'armée, fut prononcée le 25 septembre 1820. Un mandat d'arrêt fut même lancé contre lui, on vint pour l'arrêter dans son domicile, et il n'eut que le temps de s'enfuir. Bientôt (janvier 1822), étant allé en Bretagne, il fut désigné par les chefs de la conspiration qui se tramait alors à Saumur pour en diriger l'explosion, il se rendit dans cette ville, puis à Thouars où le complot avait un grand nombre d'adhérents. Le 24 février, il paraît revêtu de son grand uniforme, accompagné d'une espèce d'état-major à cheval, portant la cocarde et le drapeau tricolores; il publie des proclamations, où il annonce que la république va être rétablie et qu'un mouvement insurrectionnel doit avoir lieu simultanément dans toute la France. A la tête de quinze hommes à cheval et de cent vingt hommes à pied, il marche vers Saumur, et, pendant la route, sa troupe se grossit de quelques hommes venus des villages environnants. Sa tentative sur Saumur ayant échoué, il renvoya ses soldats qui se dispersèrent. Quelques-uns des chefs furent bientôt arrêtés. Quant à Berton, il erra quelque temps dans les départements des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure et surtout à la Rochelle. La police le fit bientôt tomber dans un piége. Il fut arrêté, le 17 juin, traduit devant la cour royale de Poitiers, avec cinquante-cinq personnes accusées d'avoir participé à l'insurrection de Thouars. Les débats de cette affaire se terminèrent au bout de 17 jours, par un arrêt de mort contre Berton et cinq de ses coaccusés; le 5 octobre le général fut conduit à l'échafaud, et reçut courageusement la mort. Voici la liste des écrits de Berton : *Précis historique des batailles de Fleurus et de Waterloo, juin 1815*; 1818, in-8°; *Commentaire sur l'ouvrage* de M. le général J. J. Tarayre, intitulé : *De la force des gouvernements*, 1819, in-8°; *Considérations sur la police*, 1820, in-8°. — Le fils aîné du général Berton, qui avait été nommé depuis la révolution de 1830 inspecteur-adjoint de la culture au Sénégal, est mort dans cette colonie vers la fin de l'année 1831, à l'âge de 32 ans.

Digitized by Google

BERTON (François-Henri), petit-fils du précédent, et né à Paris le 3 mai 1784, était fils naturel de M. Henri-Montan Berton et de Mlle Maillard, actrice de l'Académie royale de musique. Il a donné à l'Opéra-Comique, en 1810, *M. Desbosquets*; en 1811, *Jeune et vieille*. Berton fut plus heureux en adaptant sa nouvelle musique à d'anciennes pièces, telles que *Ninette à la cour*, de Favart, *les Caquets*, de Riccoboni, et *Une heure d'absence*, de M. Loraux. On a encore de Berton plusieurs airs tirés d'opéras et arrangés pour le piano, des *romances*; *les Veillées parisiennes*, collection de contredanses, valses, etc. Nommé en 1821 professeur de chant à l'école royale de musique et de déclamation, il fut enlevé par le choléra-morbus, le 19 juillet 1832.

BERTONI (Ferdinand), maître de chapelle au conservatoire des *Mendicanti* de Venise, né dans l'île de Salo en 1737, mort après 1800. Il fut organiste de la chapelle de St.-Marc, et professeur au conservatoire des Incurables. Il a composé une trentaine d'opéras dont les principaux sont: *Orfeo*, *Armide*, *Quinto Fabio*, et *Tancredi*; des *oratorios*, des *sonates* pour clavecin, des *quatuors*, etc.

BERTOUT (Jacques-Madeleine), supérieur du séminaire du Saint-Esprit, né en 1753 à Halenghem, diocèse de Boulogne, étudia à Paris au séminaire du Saint-Esprit, dont l'abbé Duflos, son oncle, était directeur, s'attacha à cette congrégation, et fut destiné en 1778 pour la mission de Cayenne. Le navire qui le portait fit naufrage sur la côte d'Afrique; les Maures s'emparèrent de Bertout; mais le gouverneur anglais du Sénégal le racheta; et, comme un bâtiment de cette nation le conduisait en Angleterre, un corsaire français prit ce vaisseau et ramena Bertout dans sa patrie. Une *Relation* manuscrite de ce voyage fournit ces détails. Bertout professa alors la théologie à Meaux et à Paris. Il se retira en 1792 en Angleterre, d'où il revint, après dix ans d'exil, travailler au rétablissement du séminaire du Saint-Esprit. Après de longs efforts il était parvenu à élever un petit séminaire. La révolution de 1830 détruisit son œuvre, et Bertout mourut de chagrin en 1832.

BERTOUX (Guillaume), né le 14 novembre 1723, entra chez les jésuites, et, à la suppression de cet ordre, se retira à Senlis, où il fut pourvu d'un canonicat. Il a publié: *Histoire poétique tirée des poëtes français*, Paris, 1767-1786; *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV*, Paris, in-8°; *Anecdotes espagnoles et portugaises*, Paris, 1773, 2 vol. in-8°.

BERTRADE, femme de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion si violente à Philippe Ier, roi de France, que ni l'opposition d'Yves, évêque de Chartres, ni l'excommunication prononcée contre lui par le pape, dans le concile d'Autun de 1094, ne purent l'empêcher de l'épouser. Il promit bien d'y renoncer, mais il ne put jamais s'en séparer.

BERTRAM. *Voyez* **RATRAMNE.**

BERTRAM (Corneille-Bonaventure), né à Thouars en Poitou, l'an 1531, se rendit habile dans les langues orientales, surtout dans l'hébreu et l'araméen. Il se trouvait à Toulouse au temps de la St.-Barthélemi, se sauva à Cahors, et de là à Genève, où il devint ministre, puis professeur d'hébreu. Il passa depuis à Franckental. On l'appela à Lausanne pour une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1594. On a de Bertram: *De politiâ judaicâ, tam civili quàm ecclesiasticâ*, Genève, 1580, in-8°; *Parallèle de la langue hébraïque et de la langue araméenne*, Genève, 1574, in-4°, en latin, des explications sur les endroits les plus difficiles du *Nouveau Testament*, sous le titre: *Lucubrationes Franckentallenses*, Spire 1588. Il fit imprimer la seconde édition du *Commentaire de Josias Mercier sur Job*, Genève, 1574, in-fol. On lui attribue une édition du *Trésor de Pagnin*, Lyon, 1575, in-fol., et l'on croit qu'il eut part à l'édition de la petite *Polyglotte*, connue sous le nom de *Vatable*, Heidelberg, 1586, 2 vol. in-folio. Il a revu la *Bible française* sur le texte hébreu, Genève 1588.

BERTRAM (Philippe-Ernest), professeur de droit à Halle, né à Zerbst, en 1726, fit ses études à Halle et à Jéna; fut, en 1749, gouverneur des pages à Weimar; en 1753, secrétaire intime, puis secrétaire d'État, charge dont il donna sa démission en 1761, pour se retirer à Halle, où il professa la jurisprudence, et où il mourut le 13 octobre 1777. Tous ses ouvrages sont en allemand. Les principaux sont: *Essai d'une histoire de l'érudition*, Gotha, 1764, in-4°; *Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt*, 1780, in-8°; *Histoire d'Espagne* de Ferreras, continué jusqu'à nos jours, Halle, 1762-1772.

BERTRAM (Chrétien-Auguste), conseiller de guerre et des domaines de Prusse, naquit à Berlin le 17 juillet 1751. Dès son plus jeune âge Bertram avait montré beaucoup de goût pour les lettres. En 1789, ses occupations à la direction des finances et à celle du théâtre de Berlin l'obligèrent de cesser ses travaux littéraires. En 1790 l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, l'éleva à la dignité de baron. En 1806, la direction générale des finances et des domaines ayant été transférée dans la vieille Prusse, il y accompagna son chef, le ministre Schroetter, et fut mis à la retraite en 1813 par suite d'une nouvelle organisation. Alors il s'occupa de réunir une collection de portraits de personnages historiques dont il fit la biograph et il continua de cultiver les sciences. Il mourut le 18 septembre 1830. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on cite: *Almanach des muses allemandes*, Francfort et Leipzig, 1773; *Feuille littéraire*, de 1776 à 1777; *Bibliothèque générale pour les artistes dramatiques*, Francfort et Leipzig, 1776-1777; *Gazette des théâtres*, de 1778 à 1784; *Projet d'amélioration du théâtre allemand*, 1780; *Biographie des artistes et des savants de l'Allemagne*, Berlin, 1780; *Annales du théâtre*, Berlin, 1788-1797.

BERTRAM (Auguste-Guillaume), médecin allemand, naquit le 18 août 1752, dans la Vieille-Marche, où son père exerçait l'art de guérir. En 1776, il alla parcourir les montagnes des Géants, dans la Bohême. L'année suivante, il se rendit à Gœttingue, puis revint à Halle où le bonnet de docteur lui fut donné en 1781, après neuf années d'études. Il finit par devenir un médecin très-répandu, fut nommé en 1787 professeur à l'université, et mourut l'année suivante, le 25 mars. On n'a de lui qu'un seul opuscule, intitulé: *Dissertatio de spasmo, ab examinatione conjecturas sistens*, Halle, 1781, in-8°.

BERTRAND (Prudent), moine de l'abbaye de Charoux dans le Poitou, vivait vers la fin du 9e siècle. Il est auteur d'un poëme latin sur la musique, manuscrit, dans la bibliothèque de Paris, n° 3976.

Digitized by Google

BERTRAND (Pierre), cardinal, né vers 1280 à Annonay, professa d'abord avec réputation le droit civil et canonique, entra ensuite dans les ordres, et fut successivement chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, évêque de Nevers et d'Autun et cardinal. Il eut une grande influence sur les décisions de l'assemblée convoquée à Vincennes, en 1329, par Philippe de Valois, pour régler l'exercice de l'autorité ecclésiastique. C'est la première fois qu'il était question des deux pouvoirs. Les prélats promirent une réformation et n'en firent rien. Le zèle que Bertrand avait montré pour les intérêts du clergé fut récompensé par le chapeau de cardinal qu'il reçut en 1331. Il mourut le 24 juin 1349 à Avignon, avec la réputation d'un savant canoniste. On lui dut la fondation à Paris d'un collége qui porta quelques temps le nom de *Cardinal-Bertrand*. La *Relation* de la conférence de Vincennes, ou plutôt le plaidoyer qu'y prononça Bertrand en faveur du clergé, a été imprimé pour la première fois avec exactitude en 1731, par Brunet, dans son *Recueil* des libertés gallicanes. On lui doit aussi : *Tractatus de jurisdictionum origine*, etc., Paris, 1551, in-8°.

BERTRAND (Antoine de), musicien, né à Fonteges en Auvergne, dans la première moitié du 16e siècle. On a de lui : *Les Sonnets, ou Amours de Ronsard,* à 4 voix, Paris, 1576, 1578.

BERTRAND (Étienne), jurisconsulte, né en Dauphiné au 16e siècle, a laissé un *Recueil de conseils*, imprimé en 1532, 6 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Dumoulin.

BERTRAND (François), avocat d'Orléans, au seizième siècle, a laissé un livre d'*Églogues* et de *Mélanges*, Orléans, 1599, in-8°; *Priam*, tragédie, ibid., 1611.

BERTRAND (Philippe), sculpteur, né à Paris en 1664, travailla pour les églises et les maisons royales, fut reçu à l'Académie sur un groupe en bronze de l'*Enlèvement d'Hélène,* et mourut en 1724. On voit encore deux bas-reliefs de cet artiste, *la Force* et *la Justice*, dans le chœur de Notre-Dame.

BERTRAND (Alexandre), né à Paris au milieu du 17e siècle, mort en 1740, fut un mécanicien habile. En 1690, il dirigeait à la foire St.-Germain un théâtre de marionnettes. Il imagina de faire représenter dans sa loge, par de petits enfants, une comédie. Les comédiens français obtinrent la démolition du théâtre de Bertrand, qui s'en tint alors aux danseurs de corde et aux marionnettes. En 1697, lors de l'expulsion des comédiens italiens, Bertrand et les autres entrepreneurs de jeux forains crurent pouvoir s'emparer de leur répertoire. Sur de nouvelles plaintes des comédiens français, il fut interdit aux acteurs forains de donner aucune *comédie par dialogue*. Ceux-ci eurent recours aux scènes en monologue. Les comédiens français se plaignirent de nouveau. Les poursuites continuaient, et, pendant ce temps, les acteurs parodiaient dans leurs pantomimes non-seulement les pièces du Théâtre-Français, mais les acteurs français eux-mêmes, qu'ils désignaient sous le nom de *Romains*, et dont ils imitaient le geste et le débit, en prononçant d'un ton tragique des mots sans aucun sens, mais qui se mesuraient comme des vers alexandrins. En 1710, on imagina les écriteaux. Il paraît qu'en 1712 Bertrand se retira de ses entreprises, et les céda à Bienfait son gendre.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin, né à Martigue le 12 juillet 1670, déploya un grand zèle dans la peste de Marseille en 1720, fut atteint lui-même de ce fléau auquel il eut le bonheur d'échapper, en publia la *Relation*, 1721, in-12, obtint une pension pour son dévouement, et mourut le 10 septembre 1752. Outre quelques *lettres* sur le mouvement des muscles et sur la trituration, dans le *Journal de Trévoux*, on a de lui : *Dissertations sur l'art maritime*, 1724, in-4°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

BERTRAND (Thomas-Bernard), médecin, né à Paris le 22 octobre 1682, et mort le 19 avril 1751, a composé plusieurs *Thèses* estimées; une *Pharmacie*, une *Chimie*, et plusieurs *Vies* d'hommes illustres. — Nicolas, son fils, né à Paris en 1715, mort en 1780, est auteur d'*Éléments de physiologie*, Paris, 1756, in-12; et d'*Éléments d'ornithologie*, Neufchâtel, 1770.

BERTRAND (François-Séraphique), avocat, né à Nantes le 30 octobre 1702, quitta le barreau pour cultiver les lettres, et mourut le 15 juillet 1752. On a de lui des *Poésies diverses*, 1749, in-16. Il est l'éditeur des *Ruris deliciæ*, 1736, in-12.

BERTRAND (Jean), agronome, naquit en 1708 à Orbe. Après avoir achevé ses études dans les académies de Lausanne et de Genève, il se rendit en Hollande pour y perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il soumit sa traduction des *Nouveaux sermons* de Tillotson au jugement de Barbeyrac. Pendant son séjour en Hollande, Bertrand publia successivement diverses traductions de l'anglais. On lui doit celle de *Léonidas,* poëme de Glover, la Haye, 1739, in-12; de *l'Amitié après la mort*, ou *Lettres des morts aux vivants*, par mistriss Rowe, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; et enfin du *Voyage de Kolb au cap de Bonne-Espérance*, ibid., 1741, 3 vol. in-12. A son retour dans sa patrie, il fut attaché d'abord à l'église de Grandson, et quelque temps après nommé pasteur d'Orbe. Dès lors il consacra tous ses loisirs à l'agronomie; Bertrand mourut le 28 décembre 1777, dans sa 69e année. Outre les traductions dont on a déjà parlé, on lui attribue encore celle des *Nouveaux sermons* de Doddrige, Genève, 1769, et celle de la *Théologie astronomique,* de Derham, ibid., 1760. On lui doit une édition, considérablement augmentée, de la *Théorie et pratique du jardinage,* in-4°. Enfin on a de lui : *Traité de l'irrigation des prés,* Avignon et Lyon, 1764; Paris, 1801, in-8°; traduit en allemand, Nuremberg, 1765; *Essai sur l'esprit de la législation favorable à l'agriculture,* etc., Berne, 1766, in-8°; *Éléments d'agriculture fondés sur les faits, à l'usage des gens de la campagne*, ibid., 1775, in-8°; traduit en allemand, ibid., 1785; l'*Encyclopédie économique,* Yverdun, 1770-71, 16 vol. in-8°.

BERTRAND (Élie), naturaliste distingué, frère du précédent, né à Orba en Suisse, en 1712, remplit les fonctions du pastorat dans un village, puis à Berne, fut revêtu du titre de conseiller privé du roi de Pologne, admis dans les Académies de Berlin, Stockholm, Florence, etc., et mourut vers 1790, dans un âge très-avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera : *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud*, Genève,

Digitized by Google

1758, in-8°; *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles,* Avignon, 1766, in-8°; *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels,* la Haye, 1763, 2 vol. in-8°.

BERTRAND (PHILIPPE), géologue et ingénieur, né vers 1730 près de Sens au château de la commanderie de Launay, fut admis jeune dans le corps du génie civil et employé successivement dans l'Auvergne, les Alpes et les Pyrénées; en 1769 il fut nommé ingénieur en chef de la Franche-Comté. Il présenta un plan de canalisation du Doubs à la Saône, dont la première idée appartenait à Lachiche, et, malgré les réclamations de ce dernier, fut chargé de la direction des travaux de ce canal. Nommé en 1787 inspecteur général des ponts et chaussées, il profita de sa position pour proposer la jonction du Rhône au Rhin, déjà proposée par Lachiche en 1765, et fut encore chargé de cette entreprise qu'il n'eut pas la satisfaction de voir exécuter. Il mourut à Paris en 1811. On a de lui : *Projet d'un canal de navigation pour joindre le Doubs à la Saône,* 1777; *Lettre à M. de Buffon,* ou *critique et nouvel essai sur la théorie générale de la terre,* 1780; *Mémoire sur le projet de jonction du Rhône au Rhin,* 1790; *Nouveaux principes de géologie,* 1798, in-8°, 2e édition, 1804, in-8°.

BERTRAND (LOUIS), géomètre distingué, naquit à Genève le 3 octobre 1731. A 21 ans il se présenta pour disputer la chaire que la retraite de Jallabert laissait vacante; Trembley, l'un de ses concurrents, lui fut préféré. Peu de temps après, il se rendit à Berlin, attiré par la réputation d'Euler. Ce grand homme l'admit au nombre de ses élèves, et bientôt s'en fit un ami. L'Académie de Berlin s'associa Bertrand en 1754. En quittant Berlin, Bertrand visita la Hollande, l'Angleterre, et revint à Genève. En 1761, il se mit de nouveau sur les rangs pour la chaire devenue vacante, l'obtint et la remplit avec succès pendant plus de trente ans. Lors de la révolution de Genève, il se démit de sa chaire, et se retira dans une vallée paisible de la Suisse. Il revint à Genève en 1799, et consacra ses dernières années à perfectionner ses *Éléments de géométrie,* ouvrage devenu classique à Genève. Bertrand mourut le 15 mai 1812, âgé de 81 ans. Outre plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin, on a de lui : *De l'instruction publique,* Genève, 1774, in-12; *Développements nouveaux de la partie élémentaire des mathématiques, prise dans toute son étendue,* ibid., 1778, 2 vol. in-4°; *Renouvellements périodiques des continents terrestres,* Hambourg, 1799; deuxième édition, Genève, 1803, in-8°; *Éléments de géométrie,* Genève, 1812, in-4°.

BERTRAND (JEAN-ÉLIE), parent du précédent, naquit à Neufchâtel en 1737. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut appelé à Berne pour y remplir les fonctions de premier pasteur de l'Église française. Nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Neufchâtel et l'un des fondateurs de la société typographique établie dans cette ville, en 1770, il se chargea de surveiller l'impression des ouvrages. On lui doit en particulier la nouvelle édition des *Descriptions des arts et métiers,* Neufchâtel, 1771-83, in-4°, 19 vol. Bertrand mourut à Neufchâtel le 26 février 1779. Il était membre de l'Académie des sciences de Munich et de la Société des curieux de la nature de Berlin. On lui doit une édition d'Eutrope (*Breviarium hist. romanæ*), corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque de Berne, 1762 ou 1768, in-8°, et une édition du *Voyage* de Lalande *en Italie,* Yverdun, 1769. On connaît encore de Bertrand : *Sermons sur différents textes de l'Écriture sainte,* Neufchâtel, 1773 et 1779, in-8°; *Morale évangélique,* ou *Discours sur le sermon de N. S. J. C. sur la montagne,* ibid.; *Sermons pour les fêtes de l'Église chrétienne,* Yverdun, 1776, 2 vol. in-8°, etc.

BERTRAND (l'abbé), astronome, né vers 1755 à Autun, se distingua de bonne heure par ses dispositions pour les sciences et les lettres. L'évêque d'Autun l'envoya continuer ses études à Paris, où il fut reçu bachelier en théologie. Après qu'il eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé vicaire à Braux, près de Semur, dans l'Auxois. Son goût pour l'astronomie lui avait attiré déjà plusieurs réprimandes de la part de son curé, lorsque, en 1782, l'abbé Fabaret, grand chantre de la Sainte-Chapelle de Dijon, le fit venir dans cette ville et mit à sa disposition l'observatoire qu'il avait récemment établi dans la tour du logis du roi. Sur la recommandation de son protecteur, l'abbé Bertrand fut pourvu de la chaire de physique au collége de Dijon. Admis à l'Académie de Dijon, il seconda Guyton de Morveau dans ses travaux aérostatiques; et il l'accompagna le 25 avril 1784 dans son voyage aérien, le cinquième dans l'histoire de cette science alors nouvelle. Dès 1786 il avait déterminé la position des principales villes de Bourgogne : il réduisit les étoiles du catalogue de Mayer, et commença le calcul de leurs longitudes. A sa sollicitation, Lalande le fit comprendre comme astronome au nombre des savants qui devaient accompagner d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Pérouse. Arrivé au cap de Bonne-Espérance le 17 janvier 1792, il donna sa démission à raison du mauvais état de sa santé, et fut remplacé par M. de Rossel. Malgré sa faiblesse, il gravit au sommet de la montagne de la Table pour en mesurer la hauteur et faire des observations météorologiques; mais en descendant il tomba de rocher en rocher de plus de cinquante pieds de hauteur. Aucune de ses blessures ne se trouva dangereuse; mais son mal empira, et il mourut dans le mois d'avril 1792. Les recueils de l'Académie de Dijon, 1784-90, contiennent de Bertrand des *Mémoires,* des *Rapports,* des observations physiques et astronomiques, des *Considérations sur les étoiles fixes,* et l'*Éloge* de Guéneau de Montbeillard. Il a publié séparément : *Table astronomique à l'usage de l'observatoire de Dijon,* 1786, in-8°.

BERTRAND (CHARLES-AMBROISE), connu sous le nom de *Bertrand de la Hodiesnière,* né à la Corneille (département de l'Orne), était procureur du roi près le bailliage de Falaise lorsque la révolution éclata. Il y prit une part très-active, et fut, en 1792, nommé, par le département de l'Orne, député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Il fut ensuite l'un des membres de la commission des Douze, et donna sa démission quelques jours avant la révolution du 31 mai. Cette démarche le rendit suspect au parti vainqueur, et Bourdon de l'Oise fit décréter son arrestation dans la séance du 2 juin; mais, Saint-Just lui-même ayant pris sa défense, il fut rendu à la liberté, compris dans le tiers des députés que le sort exclut du corps législatif après la fin de la

Digitized by Google

session en 1795; se retira dans le département du Calvados, dont il devint un des administrateurs, et qui le nomma en 1798 député au conseil des Cinq-Cents, où on le désigna sous le nom de Bertrand du Calvados. Après le 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif et vécut dans l'obscurité, jusqu'à ce que la loi du 12 janvier 1816, contre les conventionnels régicides, l'obligea de sortir de France. Il se rendit alors à Bruxelles; mais il revint bientôt dans sa patrie, par une exception ministérielle, et il mourut à la Corneille en 1819.

BERTRAND (Antoine-Marie), négociant à Lyon, à l'époque où Chalier et son parti dominaient, se montra l'un de ses plus ardents sectaires, et fut nommé maire en février 1793. Après la mort de Chalier, Bertrand vint à Paris, fut membre du club des Cordeliers, figura dans l'affaire de Babeuf et dans l'attaque du camp de Grenelle. Arrêté par suite de cette dernière affaire, il fut condamné à mort par une commission militaire, et exécuté le 9 octobre 1796.

BERTRAND (Jean-Baptiste), né à Cernay-lès-Reims, en Champagne, le 8 septembre 1764, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Lorsque la révolution éclata, il vint à Paris, où il fut employé assez longtemps à la bibliothèque du Louvre, puis correcteur d'épreuves dans plusieurs imprimeries. Professeur à l'école centrale de Limoges, il fut nommé en 1803, au lycée de Rennes, où il exerçait en même temps la profession de libraire. Membre de la Société académique de cette ville, il y lut plusieurs dissertations grammaticales. Au bout de quelques années, il vendit son fonds et quitta Rennes. Revenu à Paris il donna ses soins à un grand nombre d'éditions et se retira ensuite à Ste-Périne de Chaillot, où il est mort le 11 octobre 1830. On a de lui : *Il y a des cas dans toutes les langues, et c'est une erreur de croire qu'il n'y en a point dans les noms français*, 1797, in-8°; *Raison de la syntaxe des participes dans la langue française*, 1809, in-8° de 35 p.

BERTRAND D'ALAMANON, troubadour et poëte provençal, mort en 1295, fit, selon Nostradamus, des vers satiriques et des sirventes contre les souverains de son temps, et composa un poëme intitulé : *les Guerres intestines*. Raynouard a publié 3 *sirventes* de ce poëte dans le *Choix de poésies*, IV, 218-24.

BERTRAND DE BORN. *Voyez* **BORN**.

BERTRAND DE GORDON, troubadour du treizième siècle, d'une famille du Quercy, est connu par un *tenson* ou dialogue entre un jongleur et un grand seigneur, dans le genre de la scène de Vadius et Trissotin de Molière.

BERTRAND DE MOLLEVILLE (Antoine-François, marquis de), né à Toulouse en 1744, fut d'abord, par la protection du chancelier Maupéou, intendant de la Bretagne; chargé, en 1778, de dissoudre le parlement de Rennes, il faillit perdre la vie dans l'accomplissement de cette mission. Sa nomination au ministère de la marine, en 1791, fut accueillie avec défaveur par l'opinion et par l'assemblée législative. Bertrand de Molleville était homme de bien, mais attaché aux idées anciennes, et craignant les innovations. Il fut obligé de donner sa démission, mais Louis XVI lui conserva sa confiance et le chargea de la direction d'une police secrète destinée à surveiller les jacobins, et à procurer à la cour quelque influence sur la garde nationale parisienne. Dénoncé à la tribune comme auteur d'un complot contre-révolutionnaire, il parvint à se soustraire à la condamnation prononcée contre lui, et alla débarquer en Angleterre où il resta jusqu'en 1814. Il s'y occupa de travaux littéraires jusqu'à ce qu'il rentra en France, où il vécut dans la retraite. Il mourut à Paris le 19 octobre 1818. On a de lui : *Lettre à l'auteur de l'Éloge du chancelier de l'Hôpital*, (Cordorcet), Paris, 1778, in-8°; *Lettre au président de la Convention nationale* (sur le procès du roi), 1792, in-8°; *Histoire de la révolution de France*, Paris, 1800-03, 14 vol. in-8°; *Réfutation du libelle contre la mémoire du roi Louis XVI, publié par M^lle Helena Williams; Costumes des États héréditaires de la maison d'Autriche*, etc., 1804, in-fol.; *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°; *Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de 1763, avec tables généalogiques et politiques*, Paris, 1815, 6 vol. in-8°.

BERTRAND DE RANS. *Voyez* **RANS**.

BERTRAND, ou **BERTRANDI** (Jean), d'une des plus anciennes maisons de Toulouse, capitoul en 1519, second président du parlement en 1533, premier président en 1536. François I^er, à la sollicitation d'Anne de Montmorency, le nomma, en 1538, troisième président du parlement de Paris, et, en 1550, premier président. Diane de Poitiers, lors de la disgrâce du chancelier Olivier, lui fit, le 22 mai 1551, donner la commission de garde des sceaux, charge qu'il exerça jusqu'à la mort de Henri II, arrivée le 10 juillet 1559. Bertrand, devenu veuf, avait embrassé l'état ecclésiastique. D'abord évêque de Comminges, il fut fait archevêque de Sens en 1555, et cardinal en 1559. Il se trouva à Rome à l'élection du pape Pie IV, à la fin de 1559, et mourut à Venise en revenant en France, le 4 décembre 1560, à 90 ans.

BERTRAND (Jean), sieur de Catourze, neveu du précédent, fut aussi premier président au parlement de Toulouse, et mourut le 1^er novembre 1594. — François Bertrand, son fils, a écrit sa Vie à la tête de son livre, intitulé : *De vitis jurisperitorum*, Toulouse, 1617; Leyde, 1675.

BERTRAND (Nicolas), de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, et professeur en droit en 1527, a laissé : *De Tholosanorum gestis*, Toulouse, 1515, in-fol., traduit en français, Toulouse, 1517, in-4°.

BERTRANDI (Jean-Ambroise-Marie), célèbre anatomiste, né à Turin le 18 octobre 1723, se destinait à la prêtrise; mais un chirurgien de sa connaisssance l'en dissuada et lui fit étudier la médecine; il n'avait que 22 ans lorsqu'il lut une excellente dissertation sur l'ophtalmographie. En 1747, il fut associé au collége de chirurgie, et la même année il publia une dissertation sur le foie. Nommé membre de l'Académie de médecine de Paris en 1754, il se rendit à Londres, et, à son retour à Turin, le roi fonda pour lui une nouvelle chaire de chirurgie, et fit bâtir un amphithéâtre dans l'hôpital. Bertrandi fut aussi professeur de chirurgie et premier chirurgien du roi. Il mourut en 1765. Son principal ouvrage est : *Trattato delle operazione di chirurgia*, 2 vol. in-8°. Tous ses ouvrages ont été publiés en 13 vol. in-8°.

BERTRANS CLERC, ainsi surnommé à cause de sa profession, composa à Bar-sur-Aube, au 13^e siècle,

Digitized by Google

le roman de *Gérard de Viane* ou *de Vienne*, dont M. Em. Bekker a donné un extrait de 4,060 vers.

BERTRATIUS ou **BERTRUCCIUS** (Nicolas), médecin de Bologne dans le 14e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Collectorium artis medicæ*, Lyon 1509, et Cologne 1537 ; *In medicinam practicam introductio*, Strasbourg, 1533 ; *Methodus cognoscendorum morborum*, Mayence, 1534, in-4°.

BERTUCCIO (François), minime sicilien au 16e siècle ; on a de lui un *Traité sur les êtres surnaturels et la conception*.

BERTUCH (Frédéric-Justin), littérateur allemand, né à Weimar le 30 septembre 1747, étudia la théologie, puis la jurisprudence et les sciences naturelles. Nommé précepteur des enfants du baron Bachof d'Echt, ancien ambassadeur de Danemark à Madrid, Bertuch conçut un goût très-vif pour la littérature espagnole, traduisit l'*Histoire de Fra Gerundio de Campazas*, le *Don Quichotte*, et divers ouvrages dramatiques pour le théâtre du château de Weimar. En 1779, Bertuch devint secrétaire intime du grand-duc, et six ans plus tard il fut nommé conseiller de légation. Il forma en 1784 le plan de la *Gazette littéraire universelle d'Iéna*, qui fut d'abord rédigée par Wieland et Schutz de Halle ; ce journal fut imité ensuite à Vienne, à Leipzig, à Munich, etc. Il donna naissance aux nombreuses feuilles littéraires de l'Allemagne. Bertuch fut encore le créateur du *Journal des Modes*, en 1786, du *Journal pomologique*, du *Magasin d'horticulture*, des *Éphémérides géographiques*, des *Archives pour l'Ethnographie et la linguistique* ; de *Londres et Paris* ; de la *Bibliothèque des francs-maçons* ; de la *Némésis* ; de la *Gazette d'opposition de Weimar*. Vers 1797, il imagina de faire graver des cartes chorographiques qu'il put vendre à très-bas prix, et publia dans le cours de trois années plusieurs ouvrages remarquables. Il fonda près de Weimar une pépinière où venaient s'instruire les élèves du séminaire normal, et mourut le 3 avril 1822.

BERTUCH (Jean-George), docteur en droit à Kiel, né le 19 janvier 1668, à Helmershausen en Franconie, soutint une thèse sur l'opéra, imprimée à Kiel en 1693. Bertuch prit du service comme auditeur et quartier-maître dans l'armée danoise, et, après 45 ans de service, obtint le grade de général-major de cavalerie. Il vivait encore en 1739.

BERTUCH (Charles-Volkmar), un des plus habiles organistes de l'Allemagne, né à Erfurt vers 1730, mort à Berlin en 1790, fut élève d'Adlung, et jouait admirablement les compositions pour l'orgue de Jean-Sébastien Bach dont il avait les traditions.

BÉRULLE (Pierre de), cardinal, naquit le 4 février 1575, au château de Sérilly, dans les environs de Troyes. A l'âge de 18 ans il composa un traité de *l'Abnégation intérieure*. Avant d'être prêtre et après qu'il le fut devenu, il s'appliqua fortement à la conversion des hérétiques ; il entra souvent en controverse avec eux, et servit de second au cardinal Duperron, dans la conférence de Fontainebleau. Le crédit qu'avaient en cour les Séguier, ses oncles maternels, pouvait le faire aspirer aux grandes prélatures ; mais il y renonça par esprit d'humilité et de désintéressement, refusa plusieurs évêchés, et n'accepta, sur la fin de sa vie, que deux abbayes, dont les revenus furent jugés nécessaires pour soutenir les dépenses qu'occasionna sa dignité de cardinal. L'établissement des carmélites en France, qui fut son ouvrage, lui coûta de longs et pénibles embarras, d'abord de la part des carmes espagnols, qui mirent les plus grands obstacles au départ de la colonie que Bérulle était allé chercher en Espagne ; puis de celle des carmes français, qui, jaloux de le voir chargé de la direction générale de ces religieuses, tentèrent toutes sortes de moyens pour s'en emparer. La fondation de la congrégation de l'Oratoire lui suscita des contradictions plus sérieuses encore. Il prit pour modèle la congrégation de l'Oratoire d'Italie, nouvellement érigée par saint Philippe de Néri. Paul V l'approuva par une bulle de 1613 ; Louis XIII et la reine mère la prirent sous leur protection, et elle se répandit en peu de temps dans un grand nombre de diocèses, pour y occuper des colléges ou des séminaires. Jusqu'alors les jésuites lui avaient donné toute leur confiance ; mais quand ils le virent ériger une congrégation destinée à remplir les mêmes fonctions qu'eux, dès lors commença cette guerre interminable qui s'est prolongée au delà de l'existence des deux sociétés rivales. Les soins que Bérulle donnait aux affaires de l'Église ne l'empêchèrent pas de se livrer avec succès à celles de l'État. Il parvint à réconcilier Louis XIII avec la reine mère, malgré l'astuce du Florentin Ruccelaï, les intrigues de Richelieu, et le crédit de Luynes, qui entretenaient la désunion dans la famille royale ; il prévint par là une guerre civile près d'éclater. La paix de Mouçon, entre la France et l'Espagne, lui coûta deux ans de négociations. Chargé d'aller négocier à Rome la dispense pour le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, il eut à combattre les difficultés qui naissaient de la différence de religion, et les intrigues des Espagnols qui venaient d'échouer dans le projet de donner une infante pour épouse à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Deux mois lui suffirent pour faire expédier la dispense pure et simple. Il suivit la princesse en Angleterre, en qualité de son confesseur, et dressa l'avis que la reine mère fit à sa fille au moment de son départ. Tant de services rendus à l'État valurent, en 1627, à Bérulle, le chapeau de cardinal, qu'Urbain VIII lui conféra à la prière du roi et de la reine mère. Cette faveur lui fit des jaloux dans l'épiscopat. Elle ne changea rien à sa manière de vivre ; il continua à porter des habits de laine, à coucher sur la dure, et se borna à très-peu de domestiques. Le cardinal de Richelieu avait toujours eu une secrète jalousie contre le cardinal de Bérulle. Cette jalousie se changea en une haine déclarée, lorsque le cardinal de Bérulle fut créé ministre d'État sous Marie de Médicis, régente du royaume, pendant l'absence de Louis XIII, et son principal ministre, partis pour la guerre d'Italie ; il lui sut mauvais gré d'avoir réconcilié Gaston d'Orléans avec sa mère ; il le rendit responsable de l'évasion de ce prince ; ses intrigues l'obligèrent enfin à se retirer de la cour et à consacrer à des exercices de piété les derniers moments de sa carrière. Bérulle tomba en défaillance pendant qu'il célébrait la messe, au moment où il prononçait les paroles de l'oblation, et il expira entre les bras de ses disciples, le 2 octobre 1629. Richelieu fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Ses *OEuvres* de controverse et de spiritualité ont été publiées par les PP. Bourgoin et Gibieuf, 1644, in-fol. Son meil-

Digitized by Google

leur ouvrage est le *Discours de l'état et des grandeurs de J. C.*, Paris, 1623, in 8°. Sa *Vie* a été écrite par Habert de Cérisy, Paris, 1646, in-4°, et par Caraccioli, 1754, in-12. Tabaraud en a publié une nouvelle qui est bien supérieure aux précédentes, 1817, 2 vol. in-8°.

BÉRURIA, femme juive du 2e siècle de l'ère chrétienne, est le sujet d'une thèse soutenue en 1714 à l'Académie d'Altdorf : *De Beruriâ Judæorum doctissimâ fœminâ præside* G. G. Y. Zeltner, in-4°.

BERVIC (Jean-Guillaume BALVAY), célèbre graveur en taille-douce, né à Paris le 23 mai 1756, mort le 23 mars 1822. Ses véritables prénoms étaient Charles-Clément, mais une erreur de copie aux registres de l'état civil lui ayant donné ceux de *Jean-Guillaume*, il les conserva pour éviter les difficultés qu'il aurait éprouvées pour opérer le changement. Bervic fut élève de George Wille, fut reçu à l'Académie de peinture en 1784, et passa à l'Institut dans la section de gravure. On a de lui *le Repos, la Demande accordée, le Portrait de Louis XVI, saint Jean dans le Désert* d'après Raphaël, *l'Éducation d'Achille, l'Enlèvement de Déjanire, Laocoon*, etc.

BERVILLE. *Voyez* **GUYARD**.

BERWICK (Jacques-Fitz-James, duc de), était fils naturel du duc d'York, depuis Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Il naquit le 21 août 1670, et porta d'abord le nom de *Fitz-James*. Envoyé en France dès l'âge de sept ans, il fut élevé à Juilly, puis au collége du Plessis, et ensuite à celui de la Flèche. Le duc d'York ayant succédé à son frère Charles II, en 1685, Berwick alla cette même année apprendre l'art de la guerre sous le célèbre Charles, duc de Lorraine, général de Léopold Ier, et il fit ses premières armes en Hongrie. Il se trouva au siége de Bude, à la bataille de Mohatz. Vers 1697, le roi Jacques créa son fils duc de Berwick. La révolution d'Angleterre arriva peu de temps après ; Berwick suivit son père dans l'expédition d'Irlande : il y fut blessé assez grièvement dans un combat, en 1689, et il était à la bataille de la Boyne. En 1692, le duc de Berwick accompagna son père sur les côtes de Normandie. Il vit, comme lui, du rivage, Tourville battu, et quarante-quatre vaisseaux aux prises avec les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, et toutes les espérances de Jacques II ruinées par le désastre de la Hogue. Il alla ensuite servir en Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, et se trouva à la journée de Steinkerque et à celle de Neerwinden, où il fut fait prisonnier. En 1702 et 1703, le duc de Berwick servit sous le duc de Bourgogne, et ensuite sous le maréchal de Villeroi : il se fit alors naturaliser Français. En 1704, il alla commander en Espagne, et en 1705, en Languedoc, contre les Camisards. Bassville, intendant de cette province, et lui, faillirent être pris par les rebelles, dans la ville de Nîmes ; mille conjurés avait gardé le secret ; un seul trahit et découvrit le complot quelques heures avant son exécution. Berwick fit périr dans les supplices presque tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir trempé. Devenu maréchal de France en 1706, il fut renvoyé en Espagne pour rétablir les affaires qui paraissaient désespérées. L'année suivante, il gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. En 1708, le vainqueur d'Almanza se trouva, dans l'espace de quatre mois, tour à tour à la tête des armées du roi de France en Espagne, en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle, jusqu'à ce qu'il fût appelé en Dauphiné. Il couvrit cette province dans les années 1709, 1710, 1711 et 1712. En 1713, il retourna commander en Catalogne ; il assiégea et prit Barcelone. En 1716, il fut nommé commandant en Guienne ; et en 1718 et 1719, il dut servir contre le même Philippe V, qu'il avait si glorieusement secouru. Un long intervalle de tranquillité succéda à cette guerre de famille ; celle de 1743 vint tirer Berwick de l'inaction. Il conseilla le siége de Philipsbourg, où il fut tué d'un coup de canon le 12 juin 1734. Lord Bolingbroke appelle le maréchal de Berwick le *meilleur grand homme* qui ait jamais existé. En 1699, il épousa en secondes noces une Bulkeley, dont il eut le premier maréchal de Fitz-James. En 1700, le roi de France érigea la terre de Warthi, près de Clermont en Beauvoisis, en duché-pairie, pour le maréchal de Berwick et ses héritiers mâles du second lit. Le nom de *Warthi* fut changé en celui de *Fitz-James*. Margon a donné, en 1737, des *Mémoires* informes *du maréchal de Berwick*, 2 vol. in-12. Le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié, en 1778, 2 vol. in-12, les véritables *Mémoires de Berwick*, revus par l'abbé Hook.

BERWICK (François de FITZ-JAMES), fils du précédent, né en 1709 et mort en 1764, fut abbé de Saint-Victor et évêque de Soissons en 1739. On a publié ses *OEuvres posthumes*, 1769-70, 3 vol. in-12, avec sa *Vie*.

BÉRYLLE, évêque de Bostres en Arabie, vers l'an 240, soutint que J. C. n'avait été dieu qu'en naissant de la Vierge. Mais Origène le réfuta, et, convaincu par ses raisons, il se rétracta.

BERZE ou **BERSIL** (Hugues de), poëte français du 13e siècle, était seigneur de Berze-le-Châtel, bailliage de Mâcon. Il parle comme témoin oculaire de la chute de l'empire grec et de la fin déplorable des Comnènes. Il nous apprend aussi qu'il assista à la prise de Constantinople par les Latins, en 1204. Cette expédition terminée, Hugues revint en France ; et ce fut alors qu'il composa le poëme qu'à l'exemple de Guyot il intitula *Bible*, et qui, comme celui de son modèle, offre un tableau réel des désordres du siècle. Ce poëme est écrit en vers de huit syllabes, et en contient 838. Méon a publié *la Bible au seignor de Berze*, à la suite de celle de Guyot de Provins, dans son édition des *Fabliaux*, connus sous le nom de Barbazan, qui en fut le premier éditeur.

BERZEWICZY de BERZEWICZ et KAKAS LOMNITER (Grégoire de) naquit le 15 juin 1763, à Kakas-Lomnitz ou grand Lomnitz, comitat de Lips, en Croatie. Il s'appliqua aux sciences politiques, à la jurisprudence, et il obtint en 1783 le diplôme d'avocat. L'année suivante il alla passer six mois à l'université de Gœttingue pour s'y perfectionner dans ses études, et voyagea ensuite dans les pays étrangers, en Angleterre, en France, et dans divers États de l'Allemagne. Revenu à Vienne, en 1787, Berzewiczy fut nommé pratiquant (employé subalterne), et ensuite commis près de l'administration supérieure gouvernant la Hongrie. Fatigué de vaines promesses et d'interminables délais, il renonça en 1795 à la carrière administrative et se fixa dans ses domaines du comitat de Lips, où il partagea ses loisirs entre les travaux philosophiques et littéraires, et les fonc-

Digitized by Google

tions gratuites dont l'honorait la confiance de ses concitoyens. A la mort d'Émeric Horwatz, il fut nommé à l'unanimité, par la surintendance de la Theiss, inspecteur des églises et des écoles de district. Plus tard il fut assesseur de plusieurs tribunaux. Berzewiczy mourut le 22 février 1822. La plus grande partie de ses travaux se trouve éparse dans les journaux de la Hongrie ou de l'étranger. Parmi ces morceaux nous citerons les fragments de son voyage à Varsovie et à Dantzick, publié dans le *Libéral* et dans les *Annales de la littérature et de l'art* de Vienne. On lui doit : *De commercio et industria Hungariæ*, Leutschau, 1797 ; *De conditione indoleque rusticorum in Hungaria*, 1806 ; *Tableau du commerce entre l'Asie et l'Europe*, Pesth, 1808, in-8° ; Notice sur l'état *actuel de la religion évangélique en Hongrie*, Leipzig, 1822, in-8°.

BESANÇON (Étienne-Modeste), littérateur, naquit en 1730, à Lavotte, bailliage de Baume, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé desservant de la chapelle des Fontenottes, près de Morteau, et employa ses loisirs à composer de petites pièces de vers dont il adressait des copies à ses amis. Encore simple chapelain à l'âge de 60 ans, il embrassa les principes de la révolution, mais il fut obligé peu de temps après de quitter sa cure, et de chercher un asile dans les hautes montagnes du Jura où il se tint caché pendant la terreur. En 1802, il fut nommé succursaliste à Fessevillers, arrondissement de Montbéliard. Il y mourut, le 18 mai 1816, à l'âge de 86 ans. On a de lui : *Le vieux Bourg*, poëme héroï-comique en cinq chants, 1779, in-8° ; *Blanc-Blanc*, ou le chat de mademoiselle de Cliton, poëme héroï-comique en quatre chants, 1780, in-8° ; *le Curé savoyard*, poëme en cinq chants, 1782 ; *Dictionnaire portatif de la campagne*, contenant les vrais noms de tous les instruments d'agriculture, de leurs parties, de leurs usages, etc., 1786, in-8° de 469 pag. et un Supplément de 27 pages.

BESARD (Jean-Baptiste), né à Besançon vers 1576, étudia la jurisprudence et la médecine, voyagea dans presque toutes les parties de l'Europe, exerça la médecine à Cologne, et publia *Antrum philosophicum*, etc., Augsbourg, 1617, in-4° ; *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. ; *Arcana chimica*.

BESARD (Raimond), médecin, né à Vesoul vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un *Discours sur la peste*, Dôle, 1630, in-8°, estimé.

BESBORODKO (Alexandre), ministre d'État russe sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier, mort à Pétersbourg en 1799, dut son avancement à la promptitude extraordinaire avec laquelle il rédigeait les actes du cabinet. Il porta cette activité dans l'administration, et eut toute la confiance de Catherine II. Paul Ier le fit prince et le chargea en 1797 de négocier le traité conclu cette même année entre la Russie et l'Angleterre contre la France.

BESCHEFER (Louis-François-Xavier), chanoine de Châlons-sur-Marne, né en 1708, est auteur d'un *Mémoire* en forme de lettres sur le jeu d'arquebuse, 1754, in-4°.

BESCHI (Constantin-Joseph), jésuite italien, missionnaire dans le royaume de Madura, arriva à Goa en 1700, d'où il se rendit à Avour dans le district de Tritchinopoly, pour y apprendre la langue tamule, le sanscrit et le télougou, ainsi que l'indoustani et le persan. En 1736 il était *divan* ou conseiller de Tchenda-Saïb. Beschi se conformait en tout aux mœurs et aux usages des Indous. Il fonda une église sous l'invocation de la Vierge, et composa à cette occasion le poëme intitulé *Tembavani*, aussi volumineux que l'*Iliade*. En 1740, Tritchinopoly fut conquise par les Marattes et Tchenda-Saïb fait prisonnier. Beschi se réfugia à Gayalpatanam qui appartenait alors aux Hollandais ; il y mourut en 1742. On a imprimé de lui *Grammaire latine-tamule*, Tranquebar, 1738 ; Madras, 1813. Il a laissé aussi des poëmes, des dictionnaires *tamul-français, tamul-portugais, tamul-latin*, etc.

BESCHITZY (Élie), surnommé *le Byzantin*, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople, est auteur d'un ouvrage intitulé le *Manteau d'Élie*, fameux parmi les juifs Caraïtes qui le regardent comme le code et la règle de leurs croyances. Né vers 1420 à Andrinople, Élie visita la Palestine et les différentes contrées de l'Asie dont il est parlé dans la Bible ; et s'établit à Constantinople, où il devint l'oracle de ses coreligionnaires. A la prière de ses disciples, il entreprit de rassembler tous les documents qu'il avait recueillis sur les usages civils ou religieux des caraïtes ; mais il mourut en 1490, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage qui fut achevé, en 1497, par Kaseb Aphendopol. Le *Manteau d'Élie* a été imprimé à Constantinople, sous le règne de Soliman (1331), in-folio.

BESCHITZY (Moïse), arrière-petit-fils du précédent, né vers 1554 à Constantinople. Il visita les principales synagogues de l'Orient pour recueillir des manuscrits grecs, arabes et espagnols. Il mourut en 1572, à 18 ans, regardé par ses coreligionnaires comme un prodige d'esprit et d'érudition. Le rabbin Mardochée dit que Moïse avait laissé 245 ouvrages ; mais presque tous furent détruits dans un incendie qui réduisit en cendres une partie de Constantinople. Parmi ceux qui subsistent encore, Wolf cite *la Verge de Dieu*, et *Sacrificium Paschale*.

BESCLÉEL, fils d'Uri et de Marie, sœur de Moïse, qui l'employa avec Ooliab au ciselage des métaux du tabernacle, travail dans lequel ils excellaient.

BESENVAL (Jean-Victor), mort en 1736, avait été lieutenant général et colonel des gardes suisses ; il fut envoyé extraordinairement auprès de Charles XII, et montra quelque habileté dans cette mission.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), fils du précédent, lieutenant général au service de France, né à Soleure en 1722, entra à l'âge de 9 ans dans le régiment des gardes suisses, dont son père était colonel. Son nom, sa valeur, sa belle figure et son esprit, le firent parvenir assez rapidement aux premiers emplois militaires. Il était en 1789 lieutenant général, inspecteur général des Suisses et Grisons, et commandant des troupes réunies autour de Paris. Dans ce dernier poste, il ne prit que des mesures timides, ne donna que des ordres vagues, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent, et resta oublié dans Paris, où il mourut tranquillement le 27 juin 1794. Le vicomte de Ségur a publié les *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8° ;

Digitized by Google

mais cette publicité a été désavouée par la famille du baron.

BESIERS (Michel), chanoine du St.-Sépulcre à Caen, des Académies de Caen et de Cherbourg, né à St.-Malo, mort à Caen en décembre 1782, a publié : *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769; *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, etc.

BESLER (Basile), botaniste, né à Nuremberg en 1561, et mort en 1629, a publié : *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol. C'est l'édition la plus recherchée de cet ouvrage, le plus beau qui eût paru jusqu'alors sur la botanique. Il y a des exemplaires dont les figures sont enluminées. *Fasciculus rariorum et aspectu digniorum varii gener.*, ibid., 1616, in-4° oblong. C'est un recueil de planches représentant les principaux objets de son musée.

BESLER (Michel-Robert), neveu du précédent, habile médecin, né à Nuremberg en 1607, et mort en 1661, fut quatre fois doyen du collége. On lui doit : *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium delineatio*, Nuremberg, 1640, in-fol.; *Observ. anatomico-medicæ*, ibid., 1642, in-4°; *Gazophylacium rerum naturalium*, ibid., 1642, avec des planches, et Leipzig, 1716, in-fol.; *Mantissa ad viretum Stirpium Eystettense*, ib., 1646-1648, etc.

BESLER (Manuel), né en Silésie le 15 décembre 1574, chantre du séminaire en 1599, recteur du collége du St.-Esprit à Breslau en 1605, mort le 19 juillet 1625, est auteur d'une grande quantité de compositions pour l'église, conservées manuscrites dans la bibliothèque Saint-Bernardin à Breslau. — BESLER (Simon), frère cadet du précédent, chantre à Strechlen et à Liegnitz, est mort en 1638.

BESLY (Jean), historien, né en 1572 à Coulonges-les-Royaux, avocat du roi à Fontenay-le-Comte, mort en 1644, s'était distingué aux états de 1614, par son opposition à la réception du concile de Trente. Ses ouvrages sont : *Histoire des comtes de Poitou et des ducs de Guienne*, Paris, 1647, in-fol.; *Des évêques de Poitiers*, 1647, in-4°.

BESME. *Voyez* BÊME.

BESNARD (François-Joseph), médecin alsacien, né le 20 mai 1748, à Buschweiler, pratiqua son art à Strasbourg, fut 1er médecin de Maximilien, comte palatin, proposa en 1783 de renoncer au traitement par le mercure des maladies vénériennes. La révolution vint interrompre le cours de ses travaux. Il retourna, en 1790, dans le Palatinat, exerça d'abord la médecine à Manheim, et fut ensuite mis à la tête des hôpitaux militaires de Munich. C'est surtout à son influence et à son activité que la Bavière est redevable des bienfaits de la vaccine. Il est mort le 16 juin 1814, laissant les ouvrages suivants : *Theses ex universa medicina*, Strasbourg, 1775, in-4°; *Organisation sanitaire des hôpitaux militaires du Palatinat* (en allemand), Munich, 1801, in-fol.; *Contre l'emploi du mercure dans diverses maladies* (en allemand), Munich, 1808, in-8°; *Exposé analytique de l'organe, de la nature et des effets du virus vénérien* (en allemand), Munich, 1811, in-8°.

BESNARD (Pierre-Joachim), inspecteur général des ponts et chaussées, naquit à Rennes en 1741. Après avoir fait de bonnes études, il fut admis à l'école des ponts et chaussées, de la province de Bretagne. Il fut successivement nommé sous-ingénieur, ingénieur ad interim à Vannes, puis en titre à Landerneau. Un de ses plus remarquables travaux fut le redressement de la tour de St.-Louis à Brest. On lui doit la construction de la belle église de St.-Martin de Morlaix; plusieurs projets pour perfectionner la navigation de la Vilaine. Après la révolution de 89 il fut nommé l'un des inspecteurs généraux des ponts et chaussées et chargé spécialement de l'inspection de sa province natale. Un grand amour de l'étude, un sage emploi de ses moments lui permirent d'allier la culture des lettres à celle des sciences et aux devoirs de son état. Il mourut le 27 février 1808.

BESNECKER (Jean-Adam), docteur en droit et professeur à Prague au commencement du 17e siècle, passait pour un des plus grands organistes de son temps. Il y a des pièces d'orgue de sa composition, manuscrites, à l'église de la Sainte-Croix, à Prague.

BESNIER (Pierre), jésuite, né à Tours, en 1648, mort à Constantinople le 8 septembre 1705, a laissé : *La réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Paris, 1674, in-4°; Liége, 1674, in-12; *Discours sur la science des étymologies*, Paris, 1694, in-12. Besnier a travaillé avec les pères Bouhours et le Tellier à la traduction du *Nouveau Testament*, suivant la Vulgate, Paris, 1697 et 1703, 2 vol. in-12; réimprimés à Paris, 1734, in-12.

BESNIER (Pierre-Charles-Louis), né en 1668 à Souzay dans la Touraine, se fit recevoir docteur à Montpellier, et vint pratiquer son art à Caen, où il mourut en 1761, à 93 ans. On lui doit : *le Jardinier botaniste*, Paris, 1705, in-12; *Abrégé curieux touchant les jardinages*, 1706, in-12. Il a publié le *Traité de la matière médicale*, de Tournefort, et la 3e édition de la *Nouvelle maison rustique*, de Liger, 1721, 2 vol. in-4°.

BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1686, mort le 25 janvier 1763, se distingua par son opposition à la bulle *Unigenitus*. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, 1756, 8 vol. in-12.

BESOLD (Christophe), historien, né à Tubingue en 1577, se convertit à la foi catholique, devint conseiller à la cour d'Autriche, puis professeur de droit à Ingolstadt, et mourut le 15 septembre 1638. Ses principaux ouvrages sont : *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, 1598; *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4°; *Documenta rediviva monasteriorum*, etc., Wurtemberg, 1636, in-4°; *Ecclesiæ Stuttgard et Backenang*, in-4°, Tubingue, 1636, très-rare, etc.; *Historia imperii Constantinopolitani*.

BESOMBES DE SAINT-GENIÈS (Pierre-Louis de), conseiller à la cour des aides de Montauban et de l'académie de cette ville, mort à Cahors, sa patrie, le 20 août 1783, est auteur du *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, 1787, traduit en français, ibid., 2 vol. in-12. Il a laissé une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, non publiée.

BESOZZI (Joseph), musicien, né à Parme, eut quatre fils qui se sont fait une grande réputation sur le basson et le hautbois.

BESOZZI (Alexandre), fils aîné du précédent, né à Parme en 1700, mort à Turin en 1775, fut attaché comme

Digitized by Google

hautbois à la chambre et à la chapelle du roi de Sardaigne. Plusieurs de ses compositions de musique instrumentale ont été gravées à Paris et à Londres.

BESOZZI (Jérôme), frère du précédent, né à Parme en 1712, fut attaché à la même cour, et jouait du basson avec une grande supériorité.

BESOZZI (Antoine), frère du précédent, né à Parme en 1707, fut longtemps attaché, comme hautbois, à la chapelle de Dresde, et mourut à Turin en 1781.

BESOZZI (Charles), fils du précédent, né à Dresde en 1745, surpassa son père, et obtint les plus grands succès en France, en Italie et en Allemagne.

BESOZZI (Gaetan), quatrième fils de Joseph, né à Parme en 1727, n'eut pas moins de réputation sur le hautbois, et alla successivement à la cour de Naples et à celle de France.

BESOZZI (Jérôme), fils du précédent, entra au service du roi de France en 1770, se fit remarquer comme hautbois, et mourut en 1785.

BESOZZI (Ambroise), peintre et architecte, né à Milan en 1648, mort en cette ville en 1706, excella dans les bas-reliefs et les décors, et grava aussi à l'eau-forte.

BESPLAS (Joseph-Marie-Anne GROS de), grand vicaire de Besançon, né le 13 octobre 1734 à Castelnaudary, mort à Paris le 26 août 1783, montra de très-bonne heure un grand zèle pour les devoirs de son état. Il composa un livre intitulé : *Rituel des esprits forts*, pour prouver que les incrédules démentaient ordinairement dans ce dernier moment la hardiesse des sentiments irréligieux qu'ils avaient témoignés durant leur vie. Ce premier ouvrage fut suivi, en 1763, d'un *Discours sur l'utilité des voyages* et du *Traité des causes du bonheur public*, 1768, in-8°; réimprimé en 1774, 2 vol. in-12, et d'un *Essai sur l'éloquence de la chaire*, réimprimé en 1778. Dans un sermon de la Cène qu'il prêcha devant Louis XV, le tableau qu'il fit des prisons émut toute la cour, et il en résulta un ordre de faire combler les cachots, pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes : c'est de cette époque que date l'établissement de la maison de la *Force*.

BESSARION (Jean), l'un des restaurateurs des lettres, né à Trébizonde en 1395, fut d'abord religieux de l'ordre de St.-Basile, et passa 21 ans dans un monastère du Péloponèse. L'empereur Jean Paléologue ayant en 438 formé le projet de se rendre au concile de Ferrare, pour réunir l'Église grecque à l'Église latine, tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'emmena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople; à la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour la tiare. La cour de Rome lui donna quatre légations importantes, mais il ne réussit pas dans celle de France, où Sixte IV l'avait envoyé pour obtenir des secours contre les Turcs, et pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne. Il reprit le chemin de Rome, et mourut à Ravenne le 19 novembre 1472. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres. La plupart de ses ouvrages de théologie sont restés manuscrits. On a imprimé ses cinq livres *Adversus calumniatorem Platonis* (George de Trébizonde), Rome, 1469 (*circà*), in-fol., rare; Venise, 1503 et 1516, in-fol.; *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4°; *Traduction* latine des quatre livres de Xénophon sur Socrate, Louvain, 1533, in-4°; *De la Métaphysique d'Aristote*, Paris, 1516, in-fol.; et quelques autres écrits insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les *Conciles* des PP. Labbe et Hardouin,

BESSASIRI, esclave persan, s'éleva par son courage au commandement des armées du sultan Boha-Eddaulah, et le rendit maître de Bagdad en 454 de l'hégire.

BESSE (Pierre de), docteur de Sorbonne, né dans le Limousin vers 1550, fut d'abord principal d'un collége de Paris, puis chanoine de St.-Eustache, prédicateur de Louis XIII, et mourut en 1639. Ses *Sermons*, 6 vol. in-8°, estimés de son temps, ne sont pas plus lus aujourd'hui que son *Démocrite* et son *Héraclite chrétien*. On ne consulte pas davantage ses *Concordantiæ bibliorum*, Paris, 1611, in-fol.

BESSE (Jean de), médecin, né à Peyrusse, dans le Rouergue, disciple de Chirac, reçu docteur à Paris en 1704, est connu par ses démêlés avec le médecin Helvétius, contre lequel il publia : *Lettre critique sur l'idée générale de l'économie animale*, Paris, 1723, in-12; *Réplique* au sujet de la critique du livre de l'*Économie animale et de la petite vérole*, etc., ibid., 1726, in-12.

BESSE (Guillaume), avocat, né à Carcassonne dans le 17e siècle, mort en 1680, composa l'histoire de cette ville en un volume in-4°, qu'il fit imprimer à Béziers, en 1645, sous le titre d'*Histoire des comtes de Carcassonne*, autrement appelés *princes des Goths, ducs de Septimanie*, et *marquis de Gothie*. En 1669 il donna une nouvelle édition de cet ouvrage, qu'il intitula *Histoire des ducs, marquis et comtes de Carcassonne*.

BESSÉ ou **BESSET** (Henri de), inspecteur des bâtiments royaux sous Louis XIV, a publié : *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg*, en 1643 et 1644, imprimée à la suite des *Mémoires pour servir à l'histoire du grand Condé*, 1693, 2 vol. in-12.

BESSEL (Godefroid de), savant abbé du couvent des Bénédictins de Gottwich, en Autriche, né le 5 septembre 1672 à Buchheim, dans l'électorat de Mayence. L'archevêque de Mayence, Lothaire-François, de la famille des comtes de Schœnborn, l'employa dans diverses ambassades à Rome, à Vienne, à Wolfenbüttel, et l'admit dans son conseil privé. En 1714, il fut élu abbé de Gottwich, et en 1720, l'empereur Charles VI l'envoya à Kempten pour y accommoder les différends qui s'y étaient élevés. Un incendie ayant consumé son couvent en 1718, il en sauva la bibliothèque, et fit reconstruire le couvent avec beaucoup de magnificence. On lui a attribué longtemps l'ouvrage intitulé : *Chronicon Gottwicense*, Tegernsée, 1732, in-fol.; mais il paraît que le véritable auteur de ce livre est François-Joseph de Hahn, qui fut ensuite évêque de Bamberg, et dont Bessel parle dans la préface, comme de son collaborateur. Bessel a publié les *Lettres* de St. Augustin à Optat de Milève : *De pœnis parvulorum*

Digitized by Google

qui sine baptismate decedunt, Vienne, 1733, in-fol. Il mourut le 20 janvier 1749.

BESSENYEI DE BESSENYE ET GALANTHA (Georges), littérateur hongrois du 18e siècle, avait servi dans la garde impériale, et consacra ses loisirs à publier dans sa langue nationale quelques *tragédies* estimées, une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et un *Discours sur la vérité de la religion chrétienne*.

BESSER (Jean de), poëte, né à Frauenberg dans la Courlande en 1654, fut conseiller intime de l'électeur de Prusse Frédéric-Guillaume, du roi Frédéric Ier qui l'anoblit, et de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe. Il mourut à Dresde, le 11 février 1729. J. U. Konig a publié ses *poésies*, Leipzig, 1732, 2 vol. in-8o. On a encore de lui : *Relation du couronnement de Frédéric Ier*, Berlin, 1722, in-fo.

BESSI. *Voyez* **FRENICLE.**

BESSIÈRES (le maréchal Jean-Baptiste), duc d'Istrie, était né à Preissac, en Languedoc, le 6 août 1768, d'une famille obscure et dénuée de fortune. Il entra, en 1792, comme simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Dévoué à ce prince, il resta dans la capitale après le licenciement, et fit tous ses efforts pour défendre le trône dans la journée du 10 août. Obligé de se tenir caché, ce ne fut que trois mois après (1er novembre) qu'il rentra au service dans la légion des Pyrénées, devenue plus tard le 22e régiment de chasseurs à cheval. Bessières parvint successivement dans ce corps aux grades d'adjudant sous-officier et de capitaine, et se distingua dans la guerre contre les Espagnols. Après la paix de Bâle, en 1795, il passa à l'armée d'Italie, et se fit encore remarquer dans plusieurs occasions, notamment à Roveredo, où il prit deux pièces de canon, et à Rivoli, où le général en chef Bonaparte, témoin de ses exploits, le nomma chef d'escadron, commandant de ses guides, et l'envoya à Paris pour présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi. Dès ce moment Bessières ne se sépara plus de Napoléon. Déjà il était colonel lorsqu'il partit pour l'Égypte, en 1798 ; et il commanda encore dans cette expédition le corps des guides à pied et à cheval. Compris dans le petit nombre des amis les plus intimes qui revinrent en France avec le général en chef, il le seconda merveilleusement dans son audacieuse entreprise du 18 brumaire. A Marengo, il eut une grande part à la dernière charge où quelques escadrons décidèrent la victoire, en enfonçant l'immense ligne de la cavalerie autrichienne. Il fut nommé général de brigade le mois suivant. Dès ce moment les honneurs de toute espèce vinrent pleuvoir sur sa tête. Promu au grade de général de division le 13 septembre 1802, il fut créé maréchal d'empire le 19 mai 1804, puis grand-aigle de la Légion d'honneur, et enfin duc d'Istrie. A la journée d'Austerlitz, Bessières culbuta la garde impériale russe et enleva son artillerie ; il assista aux batailles d'Iéna et d'Eylau. Il accompagna l'empereur à l'entrevue de Tilsit sur le Niémen, et, dès que la paix fut conclue, il partit pour l'Espagne, où Napoléon lui donna le commandement d'un corps d'armée. Arrivé dans cette contrée au moment où le roi Joseph, forcé de se retirer, allait être coupé de sa capitale, le maréchal Bessières, à la tête d'un corps de douze mille hommes, obtint sur le général Cuesta une victoire décisive à Medina de Rio Seco, et rétablit complétement les communications. Le maréchal reprit alors le commandement de la garde impériale, et conduisit cette formidable troupe à Landshut, à Elsberg, et à Wagram. La campagne terminée, le duc d'Istrie alla remplacer Bernadotte dans le commandement de l'armée qui devait reprendre Flessingue sur les Anglais ; et, par ses bonnes dispositions, il parvint rapidement à ce but. Revenu dans la capitale, il assista à toutes les solennités du mariage de Napoléon. Il retourna bientôt après en Espagne, où il commanda pour la seconde fois l'armée du Nord, et fut gouverneur de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. Il demanda son changement, l'obtint, et suivit l'empereur dans l'expédition de Russie. Il commanda encore dans cette campagne la garde impériale, qui se trouva cette fois presque tout entière réunie sous ses ordres. Aucune puissance humaine ne semblait capable de vaincre une pareille troupe. Mais l'âpreté du climat, l'immensité des déserts, étaient des ennemis bien autrement redoutables que le canon des Russes. La garde perdit peu de monde sur le champ de bataille, et ceux qui eurent la force de résister au froid, à la fatigue et à toutes les privations, restèrent constamment auprès de Napoléon, qu'ils sauvèrent à Wiasma, où six mille Cosaques furent près de l'enlever à son quartier général. Bessières ne s'éloigna pas un instant, dans cette longue marche, de la personne de l'empereur ; et lorsque celui-ci eut quitté l'armée, après le passage de la Bérézina, il resta en Allemagne pour y rallier les débris de cette garde naguère si redoutable. Il ne fit au commencement de 1813 qu'une courte apparition à Paris, et il retourna bientôt en Allemagne, pour commander encore la garde impériale dans cette campagne de Saxe, qui pour lui devait être la dernière. Le 1er mai, veille de la bataille de Lutzen, il fut tué d'un coup de canon, comme Turenne, lorsqu'il allait reconnaître la position de l'ennemi, et non loin des lieux où avait péri Gustave-Adolphe.

BESSIÈRES, frère aîné du précédent, était parvenu, en 1794, au grade de général de division, et commandait, à cette époque, à Metz, la troisième et la quatrième division militaire. Il obtint sa retraite sous le gouvernement impérial à cause de ses infirmités, et mourut à Montauban, le 22 septembre 1825, à l'âge de 71 ans.

BESSIÈRES (Georges), naquit en 1785, dans les environs de Montpellier, d'une famille obscure. Il quitta la France pour échapper à la conscription, et passa en Espagne ; il se trouvait à Barcelone, lorsque le général Duhesme le prit pour domestique. Admis dans l'armée française comme soldat, il déserta à l'ennemi, et s'enrôla dans la légion espagnole de Bourbon, où il parvint au grade de lieutenant-colonel. A la paix, il revint à Barcelone, et retomba dans la détresse. Au rétablissement du règne constitutionnel, en 1820, il n'obtint point d'emploi ; alors il embrassa le parti des *exaltados*, et s'en montra l'un des plus fougueux. Il organisa un complot dont le but était de renverser la monarchie pour lui substituer la république. Ce complot fut découvert, et Bessières condamné à mort. On le conduisait déjà à l'échafaud, lorsque sa peine fut commuée en bannissement. Bessières se rendit à Perpignan. Peu de temps après, la régence d'Urgel l'admit au nombre de ses défenseurs, et lui donna le brevet de colonel. Ses nouveaux services

Digitized by Google

dans l'armée de la Foi furent récompensés par le grade de maréchal de camp, qu'il reçut de Ferdinand. Le 14 août 1825, il leva l'étendard de la révolte, et proclama l'infant don Carlos à Brihuega dans l'Aragon. Bientôt il fut joint, et fait prisonnier par le comte d'Espagne, capitaine général de la Catalogne. Il fut fusillé, le 26 août, avec sept de ses complices.

BESSIN (dom Guillaume), naquit à Glos-la-Ferté; au diocèse d'Évreux, le 27 mars 1654, prononça ses vœux dans l'ordre des bénédictins le 27 janvier 1674, enseigna la philosophie et la théologie dans les abbayes du Bec, de Séez et de Fécamp, fut official de cette dernière ville, et syndic des monastères de Normandie. Il mourut à Rouen le 18 octobre 1726. On a de lui : *Réflexions sur le nouveau système du R. P. Lami*, 1697, in-12. Bessin a publié sous son nom : *Concilia Rotomagensis provinciæ*, 1717, in-fol., dont la première édition avait été donnée en 1677 par dom Pommeraye, et que dom Julien Bellaise avait augmentée des trois quarts pour en faire une nouvelle édition. Dom Bessin a eu part à l'édition des *OEuvres de St. Grégoire le Grand*, 1705, 4 vol. in-fol.

BESSON (Jacques), mathématicien, né à Grenoble, professeur de mathématiques à Orléans, en 1569, est auteur de *Theatrum machinarum*, publié après sa mort, Lyon, 1578, in-fol., fig., et traduit en plusieurs langues. On lui doit encore un *Traité* sur la manière d'extraire les huiles et les eaux des médicaments simples, 1557, in-8°; *Description et usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°. Quelques biographes lui attribuent l'*Art de trouver les eaux souterraines*.

BESSON (Joseph), jésuite missionnaire, né à Carpentras en 1607, mort à Alep en Syrie, le 17 mars 1691, a publié plusieurs ouvrages, entre autres la *Syrie sainte*, Paris, 1660, in-8°.

BESSON, historien, naquit au commencement du 18e siècle à Flumel, petite ville du haut Faucigny. Après avoir achevé ses études au séminaire d'Annecy, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur du couvent de la Visitation, fondé par la mère de Chantal. Il employa ses loisirs à compulser les archives de l'évêché, et ayant découvert une *Histoire du diocèse de Genève*, écrite en latin par un chanoine de la cathédrale nommé Boniface Dumonal de Cherasson, il s'occupa de compléter l'ouvrage de Cherasson, qui finissait à l'année 1666, et étendit ses recherches à toute la Savoie. Besson mit au jour son travail, sous ce titre : *Mémoire pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Maurienne, Aoste et du Décanat de Savoie*, Nancy (Annecy), 1759, in-4°. On doit en outre à l'abbé Besson la *Table généalogique de la maison de Savoie*, in-folio; et il a laissé manuscrites les *Généalogies* de cent vingt familles nobles de Savoie.

BESSON (Alexandre), conventionnel, était né vers 1757 au village d'Amancey, près d'Ornans. Ayant embrassé la cause de la révolution a ce chaleur, il fut élu maire de sa commune et, en 17' 0, membre du directoire du département du Doubs. Député par le district d'Ornans à l'assemblée législative, il n'y joua qu'un rôle secondaire. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Après le 18 brumaire il fut nommé président du conseil général du département du Doubs et inspecteur général, puis un des administrateurs de la régie intéressée des salines, qui fut supprimée en 1806. Il se livra dès lors à des spéculations commerciales importantes, et devint un des actionnaires pour l'exploitation des houillères de Grand-Denis. Ayant, en 1815, assisté comme électeur au Champ de Mai, il fut compris dans la loi du bannissement contre les régicides. Cependant il parvint à se soustraire à tous les mandats d'arrêt lancés contre lui, en se tenant caché dans sa maison d'Amancey, où il avait pratiqué une chambre souterraine, dont sa femme avait seule le secret. Il y mourut d'apoplexie le 29 mars 1826, à 70 ans, ne laissant aucune fortune.

BESSON-BEY, né à Rochefort, en 1782, fut admis jeune dans la marine royale, et parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Propriétaire d'un bâtiment de commerce, ce bâtiment se trouvait sur la rade de Rochefort, lorsque Napoléon, après sa seconde abdication, arriva dans cette ville, se disposant à quitter la France. Besson offrit à l'empereur de le conduire aux États-Unis sur son vaisseau. Napoléon accepta cette proposition; mais, au moment de s'embarquer, il changea d'avis, et Besson partit seul pour l'Amérique. Rayé des contrôles de la marine française, il se vit obligé de naviguer pour le commerce. Se trouvant en 1820 à Alexandrie, il proposa ses services à Méhémet-Ali. Chargé de surveiller la construction des vaisseaux que le pacha faisait construire en France, il ne tarda pas à obtenir le commandement d'une frégate de 64 canons. Dans peu d'années Besson devint vice-amiral et major général, c'est-à-dire, ministre de la marine. Ce fut alors qu'il prit le nom de Besson-Bey. Sous sa direction, la marine égyptienne prit un rapide accroissement. Il est mort au Caire, dans le mois d'octobre 1837.

BESSUS, satrape de la Bactriane, amena à Darius, pour la bataille de Gaugamèle, des forces considérables de la Bactriane, de la Sogdiane et de la partie de l'Inde soumise aux rois de Perse. Darius, après sa défaite, s'enfuit avec lui, comptant se retirer par l'Hyrcanie dans la Bactriane. Bessus et quelques autres, désespérant de l'état des affaires de Darius, le firent prisonnier dans l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses d'Alexandre, en le lui livrant. Mais ce prince se mit à leur poursuite avec encore plus d'activité qu'auparavant, pour sauver Darius, si cela était possible. Alors Bessus, se voyant serré de trop près, prit le parti de tuer Darius pour qu'il ne l'embarrassât pas dans sa fuite, et se donna le titre de roi : il fut bientôt après livré par ses propres complices; Alexandre le fit battre de verges, et l'envoya à Bactres, où il fut jugé par les Macédoniens et les Persans réunis, et ensuite conduit à Ecbatane où il fut attaché à deux arbres qu'on avait courbés l'un contre l'autre, et qui, en se redressant, l'écartelèrent.

BEST (Guillaume), jurisconsulte hollandais, né à Amersfort en 1683, obtint à vingt et un ans le titre de docteur en droit, et se distingua au barreau. Choisi pour enseigner le droit civil à l'université d'Harderwyck, il en fut quelque temps le recteur. Il mourut en 1719. Les écrits que Best a publiés sont : *De ratione emendandi leges*, Utrecht, 1707, in-8°; *Oratio de æquitate juris*, Harderwyck, 1717, in-8°; *Oratio de pactuum et contractuum secundum jus gentium et Romanorum, natura et æquitate*, ibid., 1719.

Digitized by Google

BESTIA (Lucius-Calpurnius), tribun du peuple vers l'an de Rome 631, obtint le rappel de Popilius, exilé à la demande de Caïus Gracchus, pour avoir, pendant son consulat, fait punir les complices de Tibérius Gracchus. Bestia devenu consul se laissa corrompre par Jugurtha, et conclut avec ce prince un traité honteux pour les Romains, dont il fut puni par un exil perpétuel.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis, comte de), chancelier et sénateur de Russie, naquit à Moscou en 1693. Dès l'année 1712, il fit son entrée dans la carrière diplomatique, en accompagnant l'ambassade envoyée par Pierre Ier au congrès d'Utrecht. Peu de temps après, il entra au service de la cour de Hanovre. Lorsque l'électeur Louis-George fut parvenu au trône d'Angleterre, ce prince envoya Bestucheff à Pétersbourg, en ambassade solennelle. Bestucheff retourna auprès de George Ier, et resta en Angleterre jusqu'en 1717. Revenu en Russie, il se fit bientôt remarquer par son activité et ses talents, et il obtint une mission diplomatique en Danemark. Nommé envoyé extraordinaire près le cercle de la basse Saxe, par l'impératrice Anne, et, en 1740, conseiller privé et ministre d'État, Bestucheff s'attacha à la fortune de Biren, fut disgracié avec le régent et mis aux arrêts. Élisabeth étant montée sur le trône, il recouvra la liberté, devint sénateur, chevalier de St.-André, et obtint la place importante de chancelier de l'Empire. Antagoniste décidé de Frédéric II, Bestucheff fit conclure, entre la Russie et l'Autriche, une alliance, dont les effets se développèrent en 1756. Une armée russe, commandée par le général Apraxin, entra en Prusse, pour seconder les opérations des puissances coalisées. Le 30 août 1757, les Russes remportèrent un avantage sur les Prussiens ; mais, au lieu d'avancer, ils se replièrent sur la Courlande. Cette retraite, qui étonna l'Europe entière, eut pour cause une lettre écrite au général en chef par Bestucheff, qui, en faisant rétrograder l'armée, voulait s'assurer en Russie un appui contre Pierre, ou gagner ce prince, dont il connaissait le dévouement aux intérêts de la Prusse. Mais Élisabeth se rétablit, demanda des nouvelles de l'armée ; et ayant appris que cette armée, malgré l'avantage qu'elle avait remporté, était en pleine retraite, elle ordonna des recherches qui firent découvrir le mystère de la lettre. Bestucheff fut arrêté, et transféré l'année suivante, avec sa famille, dans un village qu'il possédait à une distance considérable de la capitale. Logé d'abord dans une cabane de paysan, il lui fut permis ensuite de construire une habitation plus commode, qu'il appela la *Maison de l'Affliction*. Rappelé le 14 juillet 1762, il rentra au sénat, mais ne prit part à aucune affaire importante. Peu avant sa mort, arrivée le 21 avril 1766, il fit imprimer en plusieurs langues le recueil des passages de la *Bible* et des prières qui avaient fait sa consolation dans son exil.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Michel, comte de), frère du précédent, s'appliqua comme lui à la politique, et fut principalement employé dans les ambassades. Il obtint celle de Suède peu après la mort de Charles XII, au moment où se formaient les partis connus sous le nom de *chapeaux* et de *bonnets ;* favorisé par ceux-ci, qui, dès leur naissance, penchèrent pour la Russie, Bestucheff fit renouveler, en 1734, l'alliance conclue avec la cour de Pétersbourg en 1725, alliance qui avait été peu favorable à la Suède, et que le parti des chapeaux voulait remplacer par une union étroite avec la France. Bestucheff quitta Stockholm lorsque, le système politique de la Suède ayant changé, la guerre éclata entre ce pays et la Russie, en 1741. Plusieurs autres ambassades lui furent confiées depuis, et il fut envoyé successivement en Prusse, en Pologne, en Autriche et en France. Il resta en France de 1756 à 1760, année de sa mort. Il avait épousé la veuve d'un seigneur russe très-riche et très-puissant ; accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Élisabeth, sa femme fut reléguée en Sibérie, après avoir reçu le knout et avoir eu la langue coupée.

BESTUCHEFF-RIUMIN, arrière petit-fils du chancelier, lieutenant au régiment de Pultava, fut l'un des agents les plus actifs de la conjuration qui éclata lors de l'avénement à la couronne de l'empereur Nicolas, le 14 décembre 1825. Les rebelles ayant été mitraillés et mis en fuite, Bestucheff-Riumin et quatre autres chefs, condamnés à être écartelés, furent, par commutation de peine, pendus sur un des bastions de la citadelle de St.-Pétersbourg, le 13 juillet 1826.

BÉSUCHET (Élisabeth), femme poëte, née à Paris en 1704, morte en 1784, est auteur de quelques pièces fugitives et de stances sur le *Miserere*, publiées dans les recueils du temps.

BETBEDER (Jean), professeur à l'université de Bordeaux, membre de l'académie et médecin de l'hôpital St.-André de cette ville, mort vers 1789, est auteur d'une *Dissertation* sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan, Bordeaux, 1750, in-12 ; d'une *Histoire de l'hydrocéphale* de Bègle, ib., 1755, in-12, et de quelques autres opuscules, notamment d'un *Mémoire* sur un enfant monstrueux, inséré dans le tome V des savants étrangers de l'Académie des sciences.

BETENCOURT (Pierre-Louis-Joséph de), né le 16 juillet 1743, dans l'Artois, embrassa l'état ecclésiastique. Le 2 août 1816, élu membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il publia, mais en gardant l'anonyme : *Noms féodaux, ou noms de ceux qui ont tenu des fiefs en France depuis le douzième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième, extrait des archives du royaume*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage n'a point été terminé. L'abbé de Betencourt mourut à Paris en 1829.

BÉTHENCOURT (Jean de), baron de St.-Martin-le-Gaillard, dans le comté d'Eu, et chambellan du roi Charles VI. Les troubles de la France le décidèrent à former un établissement aux îles Canaries, qui n'étaient alors fréquentées que par des marchands ou pirates espagnols. Ayant réuni un corps d'aventuriers, il descendit dans une de ces îles, s'y établit, et entreprit la conquête des autres ; mais n'ayant pas assez de monde pour effectuer cette entreprise, il vint demander des secours au roi d'Aragon, Henri III, qui lui concéda la souveraineté des Canaries, à condition qu'il en ferait hommage à la couronne d'Aragon. Au moyen de ces renforts il soumit les trois principales de ces îles. Mais pour achever sa conquête, il eut encore besoin de recourir à la France. Il y réunit une nouvelle troupe d'individus de toutes les classes, avec leurs femmes et leurs enfants, qu'il emmena dans ses nouveaux États, et réussit à s'emparer de la totalité des îles. Son dessein étant de finir ses jours en France, il

Digitized by Google

distribua les terres à tous ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, nomma son neveu Maciot de Béthencourt gouverneur général, en qualité de son lieutenant; lui enjoignit de rendre la justice suivant les coutumes de France et de Normandie, et partit en 1405, pour se rendre d'abord en Espagne, où il renouvela son hommage, et ensuite à Rome, où il obtint du pape un évêque pour les Canaries. Il revint en 1406 dans ses terres de Normandie, et y mourut en 1425. Son frère Regnauld fut son seul héritier; après lui la seigneurie des Canaries resta à Maciot de Béthencourt, que Jean, comme on l'a vu, en avait nommé gouverneur.

BÉTHENCOURT (JACQUES DE), médecin, né à Rouen au 16e siècle, est regardé comme le premier Français qui ait écrit sur le mal vénérien. C'est le sujet de son ouvrage intitulé: *Nova pœnitentialis quadragesima*, Paris, 1527, in-8°.

BETHENCOURT Y MOLINA (AUGUSTIN DE), descendant de Jean de Bethencourt, naquit en 1760 dans l'île de Ténériffe, fit ses études à Madrid, entra dans le corps des ponts et chaussées, parvint rapidement au grade d'inspecteur général, et fut décoré de l'ordre St.-Jacques. Étant à Paris, en 1807, il soumit à l'Institut, le plan d'une nouvelle *écluse* applicable aux canaux de petite navigation. Resté sans emploi, en 1808, il passa au service de la Russie avec le grade de général major, fut fait lieutenant général l'année suivante et décoré de l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Il a exécuté en Russie d'immenses travaux et fait construire à Nischnei-Novogorod les bâtiments de la foire. On lui doit la création du corps des ingénieurs hydrauliciens et une école pour les sciences exactes. Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet 1826. On lui doit des *Mémoires Sur la force expansive de la vapeur de l'eau*, 1790; *sur un nouveau système de navigation intérieure*, 1805; un *Essai sur la composition des machines*, 1808 et 1818.

BÉTHISAC (JEAN), conseiller et favori de Jean de France, duc de Berri, frère de Charles VI, né à Béziers, obtint la confiance de ce prince dont il était secrétaire, et s'enrichit promptement en rançonnant les habitants du Languedoc au nom de son maître qui était gouverneur de cette province. Charles VI l'ayant fait arrêter, un faux ami lui conseilla de se déclarer hérétique, pour être renvoyé à la justice des évêques, dont le duc de Berri le délivrerait plus facilement. Il donna dans le piége, et, condamné à être brûlé vif, fut exécuté en décembre 1389, à Toulouse.

BÉTHISY (JEAN-LAURENT DE), né à Dijon, le 1er novembre 1702, et maître de musique à Paris, est auteur de l'*Exposition de la théorie et de la pratique de la musique*, Paris, 1754, in-8°; d'une *Ode sur la campagne du prince de Conti*, en italien; et d'une réfutation du discours de Rousseau sur l'origine de l'inégalité. Il a fait aussi la musique de l'*Enlèvement d'Europe*.

BÉTHISY (le comte EUGÈNE-EUSTACHE), général français, naquit à Montière, le 5 janvier 1739, entra au service comme enseigne, dans le régiment de son cousin le prince de Rohan-Rochefort, en 1750, et se trouva au premier siége du fort St.-Philippe, en 1756, sous le duc de Richelieu. Il fit ensuite les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. A la paix de 1763, le comte de Béthisy rentra au corps des grenadiers de France; il obtint peu après le régiment de Cambrésis; et, en 1770, celui de Poitou. Maréchal de camp en 1781, commandeur de St.-Louis en 1787, il était commandant temporaire à Toulon en 1789, émigra au commencement de 1791, et fit à l'avant-garde du corps de Condé, comme inspecteur et brigadier de la brigade de Hohenlohe, les campagnes de 1792, 1793, 1795 et 1796. Lorsque l'armée de Condé se rendit en Russie, en 1797, le comte de Béthisy entra comme général major au service de l'Autriche, revint en France en 1814, fut créé lieutenant général à partir de 1801, et nommé gouverneur de la 12e division militaire, puis gouverneur des Tuileries. Il mourut à Paris le 14 juin 1823.

BÉTHISY (le vicomte JULES-JACQUES-ÉLÉONORE DE) frère du précédent, né en 1747, entra en 1764 dans la marine, passa dans le régiment de Royal-Auvergne, où il devint colonel en second, et fit avec ce corps la guerre d'Amérique. Il se trouva, sous les ordres du comte d'Estaing, à l'affaire de Savannah, et y reçut cinq blessures graves; il en reçut encore deux en revenant en France, dans un combat de mer. Nommé à son retour colonel des grenadiers royaux de Picardie, il refusa le grade de maréchal de camp qui lui fut offert au commencement de la révolution. Alors il émigra; fit toutes les campagnes des armées des princes; fut créé lieutenant général le 1er juin 1814, et mourut à Paris des suites de ses blessures à la fin de 1816.

BÉTHISY DE MÉZIÈRES (HENRI-BENOIT-JULES DE), évêque d'Uzès, frère des précédents, naquit au château de Mézières, diocèse d'Amiens, le 28 juillet 1744. Dès qu'il eut achevé ses études, il s'engagea dans les ordres sacrés, fut nommé abbé de Bazzelles, et devint un des vicaires généraux de M. de Talleyrand, archevêque de Reims. Il fut nommé, par Louis XVI, à l'évêché d'Uzès, et sacré le 16 janvier 1780. Député par le clergé de la sénéchaussée de Nîmes et Beaucaire, aux états généraux de 1789, ce prélat n'approuva point l'abandon que la députation du clergé fit de ses dîmes dans les fameuses séances des 4 et 11 août 1789. Obligé de quitter la France en 1792, Béthisy se retira à Bruxelles, puis en Allemagne, à la fin de la même année, chassé par les armées françaises. Les événements militaires lui permirent, quelque temps après, de se rendre en Hollande; et de là, il rentra dans Paris, en 1793, quatre jours après la mort de Louis XVI, revint à Bruxelles, passa en Angleterre, et ne cessa jamais de gouverner son Église, malgré la distance et la persécution. M. de Béthisy fut chargé de l'administration des secours accordés aux émigrés et aux ecclésiastiques exilés. En 1814, l'évêque d'Uzès revint à Paris; il parut un instant aux Tuileries; mais les affaires ecclésiastiques n'avaient pas encore pris la marche qu'il eût désirée; il retourna bientôt à Londres, où il mourut à la fin de 1817.

BÉTHISY (CHARLES, comte DE), fils d'Eugène, naquit en 1770, entra en 1785 au service, fut fait capitaine en 1788, émigra en 1791, fit la campagne de 1792 au corps de Condé, devint colonel en second d'un des régiments de Hohenlohe en 1793, reçut diverses blessures, entre autres deux à Bergstein, et obtint à 23 ans la croix de St.-Louis. Il fit, en 1794 et 1795, les campagnes de

Digitized by Google

Hollande, comme lieutenant-colonel des hussards de Rohan; successivement maréchal de camp à la rentrée de Louis XVIII en 1814, aide de camp du duc de Berri, chargé d'un commandement sur la frontière du Nord, en 1815, député du département du Nord, et commandant d'une brigade de la garde royale, il fut créé marquis, pair de France, et gouverneur des Tuileries après la mort de son père. En 1823, il fut, après l'affaire du Trocadero en Espagne, nommé lieutenant général, revint à Paris; tomba malade et languit jusqu'au 5 octobre 1827, jour de sa mort.

BÉTHISY (Richard, marquis de), fils du précédent, lui avait succédé à la pairie, et mourut à Paris, le 25 septembre 1830, âgé de 21 ans, à son retour d'Alger, où il avait servi comme officier de cavalerie.

BETHLEM-GABOR, vaivode de Transylvanie, fils d'un gentilhomme pauvre et calviniste, avec l'aide des Turcs, chassa le prince Gabriel Battori, son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi en 1618. L'empereur Ferdinand II fit marcher contre lui une armée commandée par le comte de Tilly, qui le força de demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il renoncerait au titre de roi de Hongrie. Il allait reprendre les armes contre l'Empereur lorsqu'il mourut en 1629. Après sa mort, la principauté de Transylvanie passa à la maison d'Autriche.

BETHLEN (Wolfgang, comte de), chancelier de Transylvanie, massacré par les Tatars en 1679, est auteur de l'ouvrage intitulé: *Historiarum pannonico-dacicarum lib. X*, 1690, in-fol. Cette 1re édition est très-rare; mais l'ouvrage, qui est très-précieux, à raison des documents authentiques dont il est enrichi, a été réimprimé vers 1796, par M. Hochmeister, avec une continuation et des notes.

BETHLEN (Jean de), chancelier de Transylvanie, parent du précédent, mort en 1678, a donné un *Abrégé de l'Histoire de Transylvanie*, de 1629 à 1663, Amsterdam, 1664, in-12.

BETHLEN (comtesse de), de la même famille, morte vers 1760, a laissé en langue hongroise un ouvrage intitulé: *le Bouclier du chrétien*, et des *Mémoires* sur sa vie.

BETHSABÉE, femme d'Urie, enlevée par David qui donna l'ordre à Joab de faire périr son mari, fut la mère de Salomon.

BÉTHUNE (Philippe de), comte de Slully et de Charost, frère puîné du célèbre Sully, et 6e fils de François, baron de Rosny, s'acquit de la réputation par ses ambassades en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, fut gouverneur de Gaston, duc d'Orléans, et mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui: *Diverses observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*, imprimées à la suite de l'*Ambassade* de monseigneur le duc d'Angoulême, publiée par Henri, comte de Béthune, en 1667, in-fol., réimprimée plusieurs fois sous ce titre: *le Conseiller d'État*.

BÉTHUNE (Hippolyte de), fils du précédent, né à Rome en 1603, suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinction aux siéges des places de sûreté que tenaient les protestants, et mourut le 24 septembre 1665 à 62 ans, léguant à Louis XIV, outre un grand nombre de statues et de bustes antiques, 200,500 manuscrits, dont 1,200 relatifs à l'histoire de France, qui furent tous déposés à la bibliothèque royale.

BÉTHUNE (Quesnes ou Coesnes de), un des ancêtres de Sully, naquit en 1150. Son frère aîné Guillaume était avoué de la ville de Béthune. Quant à lui, il passa une grande partie de sa vie hors de son pays. Il vint à la cour de France vers 1180, et ce fut là qu'il put voir la comtesse de Champagne, qui, quoique plus âgée d'au moins dix ans, lui inspira une véritable passion. Quesnes, avec Antoine de Béthune, arbora le premier l'étendard sur les murs de Constantinople, lorsque Baudouin, comte de Flandre, emporta cette capitale sur Alexis Comnène; il gouverna plusieurs fois en l'absence de l'empereur, ainsi que pendant l'interrègne, et ne se rendit pas moins célèbre par ses vers que par sa bravoure et ses talents politiques. Il composa des pièces satiriques, genre dans lequel il réussit complétement. M. Paulin Paris a ressuscité en quelque sorte Quesnes de Béthune; et dans son *Romancero*, Paris, 1833, pages 77-110, a inséré neuf chansons très-remarquables sous son nom, avec des notes et une notice sur sa vie.

BÉTHUNE-CHAROST (Armand-Joseph, duc de), pair de France et gouverneur de Picardie, né à Versailles le 1er juillet 1728, employa sa vie entière à des œuvres de bienfaisance. Peu occupé de politique et peu attaché à ses dignités, il échappa aux proscriptions révolutionnaires, créa dans sa terre de Meillant, en Berri, une société d'agriculture et d'économie rurale; publia en 1799 le *Résumé des vues et des premiers travaux de cette société*, fut, à l'établissement du gouvernement consulaire, nommé l'un des douze maires de Paris, et mourut dans l'exercice de cette fonction le 27 octobre 1800. On a encore de lui des *Vues générales sur l'organisation de l'instruction rurale*, Paris, in-8°.

BÉTHUNE-CHAROST (Louis-François de), de la famille du précédent, ayant élevé des prétentions sur la souveraineté de Brabant en 1790, fut condamné à mort par un tribunal de ce pays comme perturbateur du repos public, et se réfugia en France où il ne put éviter la faux révolutionnaire. Il fut décapité en 1794, à l'âge de 23 ans.

BETHUNE. *Voyez* **SULLY.**

BÉTIS ou **BATIS**, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit courageusement cette place contre Alexandre. Quinte-Curce dit que ce prince, s'étant rendu maître de la ville, fit attacher Bétis à un char par les pieds et le traîna autour des murs, 332 ans avant J. C.; mais de Sainte-Croix n'admet point ce fait, qui n'est rapporté par aucun autre historien.

BETOUW (Jean in de), savant antiquaire hollandais, né en 1731, mort à Nimègue le 11 novembre 1819, membre de la Société des lettres de Zélande et correspondant de l'Institut royal des Pays-Pas. On a de lui des *Mémoires* estimés sur les antiquités du pays.

BETTA (François dal TOLDO), jurisconsulte, né à Roveredo en 1526, employé dès sa jeunesse à réformer les statuts municipaux de sa patrie, obtint divers emplois honorables, fut en 1561, nommé comte palatin par le

Digitized by Google

pape, et mourut conseiller à Parme en 1599. Il a laissé 4 volumes de *consultations* qui n'ont jamais été imprimés.

BETTA (Félix-Joseph), parent du précédent, archiprêtre de Roveredo, mort sexagénaire le 11 novembre 1765, cultiva les lettres; ses poésies latines et italiennes sont conservées dans les archives de l'académie des Agiati de cette ville.

BETTA (Jean-Baptiste), de la même famille et de la même académie, a publié divers morceaux en prose intitulés : *Journées pastorales*, où il s'attache à imiter l'*Arcadie* de Sannazar.

BETTERTON (Thomas), l'un des plus célèbres acteurs du théâtre anglais, naquit à Westminster, en 1635. Son père était employé dans les cuisines du roi Charles I^er. Il entra, en qualité d'apprenti, chez le libraire Jean Holden, où il eut occasion de connaître sir Guillaume Davenant, dont Holden avait publié un poëme intitulé *Gondibert*. Le puritanisme régnant en Angleterre sous Cromwell avait interdit toute espèce de représentation dramatique. Cependant, en 1656, sir Guillaume Davenant ayant obtenu, avec beaucoup de peine, la permission de faire représenter des espèces d'opéras, engagea dans sa troupe le jeune Betterton. Après la restauration, la cour de Charles II rapporta de France le goût des spectacles; il s'éleva à Londres, sous la protection du gouvernement, deux troupes d'acteurs, dont l'une s'établit à Drury-Lane, sous le nom de *Compagnie du Roi*, et l'autre à Lincoln's Inn, sous celui de *Compagnie du Duc*. Betterton fut envoyé en France, par Charles II, pour y acquérir de nouvelles lumières sur les moyens de perfectionner les représentations théâtrales, et en rapporta, dit-on, l'usage des décorations mobiles et analogues au sujet, qu'on substitua aux tapisseries. Ce fut aussi à cette époque que les femmes montèrent pour la première fois sur le théâtre. En 1675, on représenta chez le roi l'opéra de *Caliste;* Betterton y joua un rôle avec plusieurs hommes de la cour et avec les filles du duc d'York, à qui mistress Betterton, sa femme, avait donné des leçons. En 1686, la première passion du public, étant un peu ralentie, ne suffisait plus à soutenir deux théâtres : les deux compagnies se réunirent, et ce fut alors que Betterton s'éleva à son plus haut degré de réputation. On voit qu'il a chanté dans l'opéra, et il doit avoir joué aussi la comédie, mais il paraît s'être fait remarquer principalement dans la tragédie, et surtout dans Hamlet de Shakspeare. C'était surtout, à ce qu'il paraît, par l'expression et le jeu passionné de sa physionomie, qu'il savait rendre, de la manière la plus terrible ou la plus imposante, les passions violentes ou profondes. Betterton, à la fin de sa vie, se trouva réduit à une situation assez malheureuse; on donna au théâtre royal une représentation à son bénéfice, faveur très-rare alors, et qu'on promit de renouveler tous les ans; mais l'année d'après, Betterton, attaqué d'un accès de goutte qui l'empêchait de se tenir sur ses pieds, et ne voulant pas faire manquer cette représentation dans laquelle il devait jouer, usa de quelques remèdes qui le mirent effectivement en état de paraître sur la scène. Il joua avec un talent et une vivacité extraordinaires, et fut couvert d'applaudissements; mais la goutte étant remontée par suite des remèdes mêmes qu'il avait employés, il mourut peu de jours après, le 20 mai 1710, âgé de 75 ans, et fut enterré avec beaucoup de solennité, à l'abbaye de Westminster. Betterton a fait deux ou trois comédies. L'une de ces pièces, *la Veuve amoureuse*, ou *l'Épouse libertine* (the Wanton Wife), est une imitation de *George Dandin*.

BETTI (Antoine-Marie), médecin, né à Modène, professa la logique à Bologne, puis la philosophie et enfin la médecine, et mourut dans cette ville en 1562. Il est auteur d'un *Commentaire* sur Avicenne, et d'un traité *de Causâ conjunctâ deque bilis coctione in febribus*, Bologne, 1566, in-8°.

BETTI (Zacharie), poëte italien, né à Vérone le 16 juillet 1732, et mort en 1788 dans cette ville, où il fonda l'académie d'agriculture, était membre des Géorgophiles de Florence. Son poëme du *Ver à soie*, en IV chants, Vérone, 1756, in-4°, est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation.

BETTINELLI (Xavier), célèbre littérateur italien, né à Mantoue le 18 juillet 1718, entra chez les jésuites, professa les belles-lettres à Brescia, s'y fit connaître par quelques poésies composées pour les exercices scolastiques, et fut admis à l'Académie de Bologne, récemment fondée, passa professeur de rhétorique à Venise, où il se lia avec tout ce que l'État possédait de plus illustre, eut la direction du collége des nobles à Parme, voyagea en Italie, en Allemagne, en France, à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices. A la suppression des jésuites il revint à Mantoue, qu'il ne quitta que pendant le siége qu'en firent les Français en 1796. Dès que cette ville se fut rendue, il y retourna pour s'occuper d'une édition complète de ses *OEuvres*, qu'il avait eu le bonheur de terminer lorsqu'il mourut le 13 septembre 1808. Les *OEuvres* de Bettinelli, Venise, 1801, 24 vol. in-12, contiennent des discours philosophiques qui forment un cours de morale religieuse; un discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts chez les différents peuples; des *Dialogues* sur l'amour et un *Éloge de Plutarque;* des morceaux d'histoire littéraire à la gloire de Mantoue, sa patrie; des *Lettres sur Virgile*, ouvrage qui fit du bruit, lui attira beaucoup d'ennemis et le brouilla avec Algarotti; des *poésies* diverses; les tragédies de *Xercès, Jonathas, Démétrius-Poliorcète*, et *Rome sauvée*, traduite de Voltaire; des *Lettres* à Lesbie et un *Discours* sur la tragédie italienne et sur les tragédies d'Alfiéri; un *Essai sur l'éloquence;* enfin l'*Éloge du P. Granelli, jésuite.*

BETTINI (Antoine), l'auteur du plus ancien livre connu où l'on trouve des planches en taille-douce, naquit en 1396 à Sienne, embrassa la vie religieuse en 1439, et fut tiré de son couvent en 1461, pour occuper le siége épiscopal de Foligno. Il se distingua surtout par son zèle pour le soulagement des pauvres. Il établit un mont-de-piété pour diminuer le fléau de l'usure, et le dota de la plus grande partie de ses revenus. Il se démit de son siége à raison de son grand âge, et se retira dans un couvent à Sienne, où il mourut le 22 octobre 1487. Celui de ses ouvrages auquel il doit sa réputation est intitulé : *Il monte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4°, orné de trois estampes gravées sur cuivre, que l'on croit du même artiste à qui l'on attribue celles du Dante de 1481. On a encore de Bettini : *De divina præordinatione vitæ et mortis humanæ*, 1480, in-4°; *Esposizione della*

Digitized by Google

dominicale orazione, Brescia, 1586, in-12; Gênes, 1690, même format.

BETTINI (Mario), jésuite, né à Bologne le 6 février 1582, professeur de morale, de mathématiques et de philosophie à Parme, composa en latin des drames ou tragédies pastorales, des poésies lyriques et des ouvrages savants, tels que: *Apiaria universæ philosophiæ mathematicæ*, etc.; *Euclides explicatus; Ærarium philosophiæ mathematicæ*, et mourut le 7 novembre 1657.

BETTINI (Dominique), peintre, né à Florence en 1644, mort à Bologne en 1705, a excellé dans la représentation des animaux et des fruits.

BETTINI (Sébastien), peintre, né à Florence en 1707, enrichit sa patrie de ses ouvrages, parmi lesquels on cite un *saint François de Paule*, un plafond du palais Salviati, où il a peint *l'Aurore précédant le char du Soleil*, et une *Vie du prophète Élie*, dans le cloître des carmes.

BETTINI (Étienne), surnommé *il Fornarino* (le boulanger), fut un contrapuntiste distingué du 16e siècle. Il eut pour maître Goudimel, et fut condisciple d'Animuccia, de Palestrina, etc. Ses compositions sont restées manuscrites. — BETTINI (Girolamo), compositeur italien du 17e siècle, a publié des *messes* à 5 voix, Venise, 1647.

BETTONI (Charles, comte), né à Bugliaco sur le lac de Garde, le 26 mai 1735, s'occupa surtout d'agriculture et des arts mécaniques, et propagea de tout son pouvoir les découvertes utiles. Il a écrit beaucoup de mémoires, entre autres sur la tourbe, les engrais, les vers à soie, la culture des oliviers, des vignes, etc. Il avait fondé divers prix pour des découvertes en agriculture, et d'autres pour perfectionner la morale publique. Ce philanthrope éclairé est mort le 31 juillet 1786. Il avait publié: *Pensieri sul governo de' Fiumi*, 1782, in-4°; l'*Uomo volante per aria*, etc., 1784, Venise; dans ses loisirs, il avait composé des pièces de théâtre pour l'instruction de la jeunesse; on cite entre autres: *le Milord philanthrope*.

BETTONI (l'abbé Bartholomé), savant ital., a publié: *Osservazioni sopra i Salmi*, Bergame, 1786, 2 vol. in-8°.

BETTS (Jean), médecin anglais, né à Winchester, fut expulsé de son collége, en 1648, par les commissaires du parlement, à cause de son attachement au catholicisme. Reçu docteur en 1654, il pratiqua son art avec une grande célébrité à Londres, et finit par être nommé médecin ordinaire du roi Charles II. On a de lui: une Dissertation assez mauvaise *De ortu et naturâ sanguinis*, Londres, 1669, in-8°; et *Anatomia Thomæ Parri*, dans laquelle on trouve l'histoire de la dissection de cet individu, qui vécut 152 ans et 9 mois.

BÉTULÉE (Sixte), en allemand *Birck*, en latin *Betula*, né le 2 février 1500 à Memmingen en Souabe, enseigna la philosophie et les belles-lettres, fut principal du collége d'Augsbourg, où il fonda la bibliothèque devenue depuis célèbre par ses manuscrits, composa divers ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont: des *Notes sur Lactance*, Bâle, 1563, in-fol.; des commentaires sur le traité *de Naturâ deorum* de Cicéron, ibid., 1550, in-8°; quelques pièces dramatiques, telles que *Suzanne, Judith, Joseph*, et mourut le 19 juin 1554.

BETUSSI (Joseph), célèbre littérateur italien, né à Bassano, publia dès sa première jeunesse des poésies qui lui firent une réputation précoce. Ses mœurs, qu'il régla sur celles du fameux Pierre Arétin, son guide dans ses études, furent toujours un obstacle à son avancement. Il mourut après 1573. On de lui: *Dialogo amoroso e rime*, Venise, 1543, in-8°; des traductions italiennes de trois ouvrages latins de Boccace: *De casibus virorum et fœminarum illustrium; De claris mulieribus; De genealogiâ deorum*, cette dernière a eu treize éditions; une *Vie de Boccace* en italien, Venise, 1546, in-8°; *La Leonora*, 1557, in-8°; *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Enea Obizzi*, Padoue, 1567, in-4°, Ferrare, 1669; *l'Immagine del tempio di Dorina Giovanna d'Aragona*, Venise, 1557, in-8°.

BEUCKELS (Guillaume), pêcheur hollandais, trouva, au commencement du 15e siècle, l'art de saler et d'encaquer les harengs, de manière à les conserver longtemps et les rendre transportables au loin; art précieux, qui fut le principe du commerce et le fondement de la grandeur d'Amsterdam. Il était né à Biervliet, dans la Flandre hollandaise, et il y mourut en 1449. Sa patrie lui éleva une statue. Charles-Quint et la reine de Hongrie, sa sœur, avaient conçu pour lui tant d'intérêt, qu'étant dans les Pays-Bas, en 1536, ils allèrent voir son tombeau, comme pour rendre hommage à l'auteur d'une découverte si utile.

BEUF. *Voyez* **LEBEUF.**

BEUGHEM (Corneille de), libraire à Emmerich, a publié divers ouvrages de bibliographie: *Bibliographia juridica et politica*, Amsterdam, 1680, in-12; *Bibliographia medica et physica*, 1696; *Bibliographia eruditorum critico-curiosa*, 1689; *la France savante*, 1683; *Incunabula typographiæ*, 1688, in-12, etc.

BEUGHEM (Charles-Antoine-François-de-Paule, de), né à Bruxelles en 1744, obtint en 1763, à l'université de Louvain, le grade de bachelier de la faculté de théologie, et cinq ans après reçut les ordres sacrés. Il fut d'abord professeur de poésie à Turnhout, et passa ensuite au collége de Courtrai, qu'il dirigea pendant quatre années. Il réclama, un des premiers, la répression des désordres de la mendicité, question qui donna occasion au vicomte de Vilain XIIII, de publier à Gand, en 1775, in-4°, son *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et fainéants*. De Beughem obtint la place de principal du collége de la ville de Gand, qu'il ne quitta, douze ans après, que pour remplir les fonctions de secrétaire du siége vacant de l'évêché de Tournai. Son attachement aux principes de la révolution brabançonne le fit choisir en 1790, par le cardinal de Frankemberg, archevêque de Malines, pour occuper le même poste auprès de sa personne. Le prélat prit la fuite, quand l'armée française envahit la Belgique en 1792. De son côté de Beughem n'ayant pas voulu prêter serment de haine à la royauté, fut arrêté à Malines, détenu sept mois dans cette ville, conduit ensuite à Versailles, et condamné à être déporté à l'île d'Oléron. Mais le mauvais état de sa santé ne le permit pas; et, après avoir passé deux ans dans la prison de Versailles, il obtint la permission de se promener quelques heures de la journée dans la ville, et même, plus tard, celle de s'y choisir une habitation sous la responsabilité du maire. Il partageait son temps entre la culture des lettres et la visite des hôpitaux. A la chute de Napoléon, il revint dans sa patrie. Il était alors

Digitized by Google

question du sort de la Belgique et de sa réunion à la Hollande. De Beughem considérait cet événement comme la perte de la religion catholique. Il voulait le rétablissement des jésuites et le gouvernement conçu par Vander Noot. En 1814, il publia plusieurs brochures et déclara surtout la guerre à van Boeckhout, qui se portait l'avocat de la réunion de toutes les anciennes provinces belges. Ce fut cette année qu'il imprima le *Bouclier, l'Unité, l'Antidote contre le somnambulisme*. Il mourut à Bruxelles le 21 décembre 1820, âgé de soixante et dix ans. La plupart de ses vers latins, flamands et français ont été recueillis sous ce titre : *Documenta e variis testamenti historiis petita*, Malines, 1797, in-8°. On cite de lui : *Fructus suppressd Cortraci mendicitate exorti*, Courtrai, 1776, in-12; traduit en flamand par M. Wolf, échevin de Courtrai; *Oratio in funere Mariæ-Theresiæ*, Gand, 1781, in-4°, traduit en français par J. B. Lesbroussart, qui traduisit encore un autre discours scolastique du même, sur l'*Homme, œuvre de la Providence*.

BEUGNOT (Jacques-Claude), né en 1761 à Bar-sur-Aube, était, avant la révolution, lieutenant général au présidial de cette ville. Nommé en 1790 procureur général syndic du département de l'Aube, il fut député l'année suivante à l'assemblée législative. Beugnot se tint à l'écart après la catastrophe du 10 août. Mais découvert dans sa retraite en 1793, il fut arrêté comme suspect, ne sortit de prison qu'après le 9 thermider, et continua de vivre dans l'isolement. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte, devenu ministre de l'intérieur, chargea Beugnot de l'organisation des préfectures, et lui fit obtenir celle de Rouen, qu'il occupa jusqu'en 1806. A cette époque, nommé conseiller d'État, on lui confia, l'année suivante, le soin d'organiser le nouveau royaume de Westphalie; et le roi Jérôme le fit ministre des finances. En 1808, Beugnot fut mis à la tête du grand-duché de Berg et reçut le titre de comte. Rappelé en France par les événements de 1813, il fut nommé par le préfet du Nord. En 1814, après la déchéance de Napoléon, il reçut du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur, et, la même année, fut nommé par le roi directeur général de la police, place qu'il échangea peu de temps après contre le ministère de la marine. Après la seconde restauration, il fut fait directeur général des postes, puis ministre d'État et membre du conseil privé. Député du département de la Marne à la chambre de 1815, il y vota avec la minorité, et réélu après l'ordonnance du 5 septembre, continua de siéger au côté gauche, donna sa démission en 1821, et vécut depuis dans la retraite à Bagneux, près de Paris, où il mourut en 1835. Il a laissé des *Mémoires* dont on trouve des extraits dans la *Revue française*, 1838.

BEULAN, en latin **BEULANUS**, étudia laborieusement les généalogies des familles étrangères, introduites par les invasions saxonne et anglaise dans la Grande-Bretagne, et en consigna les résultats dans son *De Genealogiis gentium*.

BEULAN, fils du précédent, moine, né dans le Northumberland, vécut au milieu du 7e siècle, fut élève de l'évêque Elbode, et a laissé en latin : *Description de l'île de Wight; Annotations sur Nonnius; Histoire du roi Arthur en Ecosse; itinéraire historique.*

BEUMLER (Marc) naquit en 1555, à Volketswyl, village du canton du Zurich, et mourut de la peste à Zurich, en 1611. Il étudia à Genève et à Heidelberg, et, après avoir occupé pendant quelques années des emplois ecclésiastiques en Allemagne, il revint à Zurich en 1594 pour être fait professeur en théologie au gymnase de cette ville. Sa *Grammaire*, Zurich, 1592, et sa *Rhétorique* Zurich, 1629, ont été souvent réimprimées. Il a traduit et commenté différents Traités de Cicéron, de Démosthène et de Plutarque : *De liberorum educatione, gr. et lat.*, Spire, 1584. Il rédigea un Catéchisme en allemand et en latin, Zurich, 1609, in-8°, dont on s'est servi longtemps à Zurich pour l'enseignement public.

BEUNINGUE (Gérard van), capitaine d'un vaisseau de la flotte que les Hollandais envoyèrent par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, pour y faire la guerre aux Espagnols. La flotte partit le 27 juin 1598, et ne sortit du détroit que le 3 septembre de l'année suivante. Beuningue, séparé de la flotte par les tempêtes, atteignit le Japon le 19 avril 1600 avec le pilote Adams, fut emprisonné avec son équipage, resta cinq ans au Japon, partit sur une jonque japonaise pour les Moluques, et chargé du commandement d'un vaisseau hollandais, fut tué peu après dans un combat livré aux Portugais près de Malaca.

BEURÉE (Denis), homme d'État, né en France dans le 16e siècle, fut chargé de l'éducation d'Éric, fils aîné de Gustave Wasa. A l'avénement de son élève au trône, il fut anobli, admis au sénat du royaume et au conseil du roi; mais Éric, dans un accès de démence, le fit poignarder par ses gardes en 1557.

BEURHUSIUS (Frédéric), né à Menertsau, était correcteur à Dortmund, en 1573. On a de lui : *Erotematum musicæ*, etc., Nuremberg, 1551.

BEURNONVILLE (Pierre RIEL, comte de), maréchal de France, né à Champignoles près de Bar-sur-Aube, le 10 mai 1752, s'embarqua jeune avec Suffren, et fit ses premières armes dans l'Inde où il se maria richement. Nommé major de l'île de Bourbon, puis injustement destitué, il revint en France, et se fit remarquer dès les premières années de la révolution. Parvenu au grade de lieutenant général, il servit sous Dumouriez, mais ne fut pas heureux contre les Autrichiens. En 1793, chargé du portefeuille de la guerre, il n'échappa aux sicaires des jacobins qu'en escaladant les murs de son hôtel. Envoyé près de Dumouriez soupçonné de vouloir renverser la Convention, Beurnonville fut arrêté avec quatre membres de cette assemblée, incarcéré à Olmutz jusqu'en novembre 1795, et de là conduit avec ses compagnons à Bâle, où ils furent échangés contre Madame, fille de Louis XVI. A son retour en France, il eut le commandement des armées de Sambre-et-Meuse, puis de la Hollande, et fut nommé, sous le consulat, inspecteur général, ambassadeur à Berlin et à Madrid, et sous l'empire, grand officier de la Légion d'honneur, comte et sénateur. Il vota la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Napoléon, et parla pour le rappel des Bourbons. Créé pair de France et ministre d'État par Louis XVIII, Beurnonville le suivit à Gand dans les *cent jours*, fut rétabli dans ses dignités à son retour, et présida la commission chargée d'examiner les titres des anciens officiers. Le roi le nomma, en 1816, commandeur de l'ordre de

Digitized by Google

Saint-Louis, et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut le 23 avril 1823.

BEURRER (Jean-Ambroise), pharmacien, né à Nuremberg, en 1716, mort en 1754, a fourni plusieurs mémoires sur la minéralogie et les fossiles, imprimés dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Magaz.* de Hambourg, dans les *Mémoires* de l'Académie des curieux de la nature, etc.

BEURRIER (Louis), religieux célestin, né à Chartres, mort le 8 avril 1645, outre des ouvrages de dévotion, a publié l'*Histoire du monastère des Célestins de Paris*, 1634, in-4°; *L'histoire des fondations et réformations des ordres religieux*, 1638, in-4°.

BEURRIER (Vincent-Toussaint), supérieur du grand séminaire de Rennes, né à Vannes, le 1er novembre 1715, fit des missions dans la Normandie, la Bretagne, les diocèses de Chartres, Paris, etc., et mourut à Blois en 1782. On a de lui : *Conférences ecclésiastiques*, Paris, 1779, in-8°; des *Sermons*, 1784, 2 vol. in-8°.

BEURS (Guillaume), peintre hollandais, né à Dordrecht, en 1656, élève de Drillenburg, était très-habile dans le portrait et le paysage.

BEUTHER (Michel), philologue, né à Carlstadt en 1522, professeur d'histoire à Strasbourg, où il mourut en 1581, a publié plusieurs traités historiques, entre autres : *Animadversiones histor. et chronolog.*; *Fasti antiq. Roman.*, *Hebr. Athen.*; *Animadversiones in Tacit.*, *Sallust.*, *Velleium Paterculum*, etc.

BEUTLER (Clément), peintre de Lucerne, bon paysagiste, a laissé dans sa patrie plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite comme ses chefs-d'œuvre *le Jardin d'Éden*; une *Chute des Anges rebelles*; *Saint Antoine prêchant au bord de la mer*.

BEUVELET (Mathieu), prêtre du séminaire St.-Nicolas du Chardonnet, dans le 17e siècle, est auteur d'un *Manuel* pour les ecclésiastiques, de *Méditations sur les vérités chrétiennes*, nouvelle édit., Besançon et Paris, 1819, 5 vol. in-8°; du *Symbole des Apôtres expliqué*, de *Sermons*, etc.

BEVER (Thomas), légiste anglais, né à Mortimer, comté de Berks, en 1725, fit ses études à l'université d'Oxford, y professa la législation, fut nommé juge des Cinq-Ports et chancelier de Lincoln et de Bangor, et mourut à Londres le 8 novembre 1791. Il a publié : *Discours sur l'étude de la jurisprudence et des lois civiles*, 1766, et une *Histoire de l'origine, des progrès et de l'extension des lois dans l'État romain*, Londres 1781.

BEVERIDGE (Guillaume), savant évêque de St.-Asaph, né en 1638, à Barrow, dans le comté de Leicester, s'appliqua surtout aux langues orientales, et le premier fruit de ses travaux en ce genre fut un traité publié lorsqu'il n'était encore âgé que de 20 ans, sous ce titre *De linguarum orientalium præstantiâ et usu, cum grammaticâ syriacâ*, Londres, 1658, 1684, in-8°. Son mérite lui valut, en 1672, la cure de St.-Pierre de Cornhill à Londres, une prébende de St.-Paul, en 1674, l'archidiaconé de Colchester, en 1681, un canonicat de Cantorbéry, en 1684, et la place de chapelain du roi à l'avénement de Guillaume III. En 1704, il accepta l'évêché de St.-Asaph, sur la nomination de la reine Anne; il n'en jouit que trois ans et quelques mois, étant mort le 5 mars 1708. Il était en correspondance avec Bossuet. Ses principaux ouvrages sont : *Synodicon, sive Pandectæ canonum apostolorum, et concil. ab Ecclesiâ græcâ receptorum*, Oxford, 1672, 2 vol. in-fol. Il n'existe que cette édition, et par conséquent elle est rare; *Institutionum chronologic. libri IV*, Londres, 1669, in-4°; Utrecht, 1734, in-8°. Ce livre renferme d'excellents principes de chronologie. On a encore de lui : *Pensées sur la religion*, Londres, 1709, in-12, traduites en français, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12; des *Sermons*, 1708, in-8°; *Thesaur. theologicus*, 1711, 4 vol. in-8°.

BEVERINI (Barthélemi), l'un des plus savants littérateurs italiens du 17e siècle, né à Lucques, le 3 mai 1629, avait, dès l'âge de 15 ans, fait sur les principaux poëtes du siècle d'Auguste des commentaires qui méritèrent l'approbation des savants. Entré dans la congrégation dite de la Mère de Dieu à Rome, il y professa la théologie, puis la rhétorique à Lucques, fut en correspondance avec d'illustres personnages, entre autres la reine Christine qui lui demandait souvent des vers, et mourut le 24 octobre 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en italien; les principaux sont : des *Poésies dédiées à Christine, reine de Suède*, Rome, 1666, in-12; une traduction de l'*Énéide*, Lucques, 1680, in-12; *Syntagma de ponderibus et mensuris*, ibid., 1711, in-8°; suivi d'un *Traité des comices des Romains*: *les Annales de la ville de Lucques*, conservées dans cette ville, manuscrites.

BEVERINI (François), médecin du 15e siècle, est auteur d'un Mystère de la *Conversion de St. Paul*, représenté à Rome, en 1480.

BEVERLAND (Adrien), avocat, né à Middelbourg en 1654, fit paraître en 1680, à Leyde, son livre *De stolatæ virginitatis jure*, et travaillait en même temps à un ouvrage plus licencieux intitulé : *De prostibulis veterum*, que ses amis l'empêchèrent de publier. Il avait précédemment mis au jour *Peccatum originale philologicè elucubratum*, Eleutheropolis, 1678, in-8°, traduit ou plutôt imité en français par le libraire J. Fr. Bernard, 1714. Le bruit que fit cet ouvrage força les curateurs de l'université de Leyde de citer l'auteur à leur tribunal; il fut enfermé dans une prison, et ne recouvra la liberté qu'après avoir promis par serment de ne plus rien écrire de semblable. Méprisé dans sa patrie, il passa en Angleterre, où il publia une espèce d'amende honorable, intitulée : *De Fornicatione cavendâ*, Londres, 1697. Il se rendit à Utrecht, où il publia sous le nom d'Alard Uchtman une satire violente contre les professeurs de Leyde, intitulée : *Vox clamantis in deserto*, et mourut en démence vers 1712.

BEVERLEY (Jean de), en latin *Joannes Beverlacius*, archevêque d'York dans le 8e siècle, naquit à Harpham, dans le Northumberland. Il fut d'abord moine, et ensuite abbé du monastère de St.-Hilda. Alfred, roi de Northumberland, le fit, en 685, évêque d'Hexam, et archevêque d'York en 687. Il se montra le protecteur des études, surtout de celle des saintes Écritures, et il fonda, en 704, à Beverley, un collége pour les prêtres séculiers. Après avoir occupé le siége archiépiscopal pendant trente-quatre ans, il se retira à Beverley, où il mourut en 721. Ce prélat a écrit : *Pro Luca exponendo*; *Homiliæ in Evangelia*; *Epistolæ ad Hildam abbatissam*; *Epistolæ ad Herebaldum, Andenum et Bertinum*.

Digitized by Google

BEVERLEY (R. B.), Américain, est auteur d'une *Histoire de la Virginie*, Londres, 1705, traduite en français, 1707, in-12, fig.

BEVERNING (Jérôme), né à Tergau, en Hollande, le 25 avril 1614, d'une famille originaire de Prusse. Après avoir exercé plusieurs fois des fonctions publiques dans son pays, il conclut, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, la paix entre la Hollande et l'Angleterre, le 28 avril 1654. Il fut aussi un des négociateurs que la Hollande chargea de traiter avec les Français, les Espagnols, l'électeur de Cologne, et l'évêque de Munster, et alla enfin, comme plénipotentiaire, à Nimègue, où il eut part à la paix générale, signée le 10 août 1678 : depuis ce temps, il se retira dans une de ses terres, à une lieue de Leyde, et y mourut d'une fièvre violente, le 30 octobre 1690, à 76 ans. Il se délassait de ses travaux politiques, et des soins de la direction de l'université de Leyde, dont il était curateur, par la culture des plantes, et contribua puissamment aux progrès de la botanique.

BEVERWICK (Jean van), dit **BEVEROVICIUS**, médecin, né à Dordrecht, le 17 septembre 1594, étudia successivement à Leyde; en France, à Caen, Paris et Montpellier; à Padoue, où il se fit recevoir docteur, et à Bologne. Il revint à Dordrecht pratiquer la médecine, et professa la chirurgie dans l'université de cette ville; mais, en 1627, il abandonna la médecine pour ne plus remplir dans sa patrie que des fonctions administratives. Il mourut le 19 janvier 1647. Très-versé dans les langues grecque et latine, il a écrit : *De vitæ termino fatali an mobili*, Dordrecht, 1634, in-8°; Leyde, 1636, 1639, 1651, in-4°; *Refutatio argumentorum quibus Michael de Montaigne impugnat necessitatem medicinæ*, Dordrecht, 1639, in-12; *De excellentia fœminei sexûs*, Dordrecht, 1636, 1639, in-12; en holl., Dordrecht, 1643, in-13; *Idea medicinæ veterum*, Leyde, 1637, in-8°; un *Traité du scorbut*, en holl., Dordrecht, 1642, in-12; un *Discours sur l'anatomie*, un *Éloge de la Chirurgie*, une *Instruction sur la peste*; *Introductio ad medicinam indigenam*, Leyde, 1644, in-12; 1664, in-12; ses *OEuvres médicales* ont été publiées en hollandais, Amsterdam, 1656.

BEVIN (Elway), un des plus célèbres musiciens du 16e siècle, florissait sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier. Gallois de naissance, il eut Tallis pour maître, et c'est sur sa recommandation qu'il fut nommé, en 1589, gentilhomme extraordinaire de la chapelle. A cette place, il joignit dans la suite celle d'organiste de la cathédrale de Bristol. Il garda ces deux emplois jusqu'en 1637, époque à laquelle il fut dénoncé comme secrètement catholique. On a de lui beaucoup de musique sacrée, de services funéraires, d'antiennes, de chœurs concertants. Mais ce qui recommanda surtout son nom aux compositeurs et même aux simples exécutants contemporains, ce fut sa Brève et courte explication de l'art musical : *A brief and short instruction of the art of musick*, etc., 1631, in-4°.

BEVIS, secrétaire de la Société royale de Londres, un des plus habiles astronomes d'Angleterre, naquit dans le comté de Wills le 31 octobre 1695, et mourut en 1771, des suites d'une chute qu'il avait faite en se tournant trop rapidement pour regarder son pendule, dans une observation astronomique. Ayant pris le grade de docteur en médecine, il exerça cette profession pendant quelques années; mais sa passion pour l'astronomie l'emporta. Il fit un grand nombre d'observations, d'après lesquelles il entreprit une *Uranographie britannique*, qui fut gravée dans le temps, mais non publiée. Bevis contribua à la publication des Tables de Halley, son ami : il y ajouta des Tables auxiliaires. On a de lui une règle mobile pour trouver les immersions des satellites de Jupiter. Il a publié plusieurs ouvrages anonymes ou pseudonymes.

BÉVY (dom Charles-Joseph), né à Saint-Hilaire, près d'Orléans, le 4 novembre 1738. Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et historiographe du roi pour la Flandre et le Hainaut, il s'occupa pendant toute sa vie de recherches sur la maison royale de France et sur la noblesse de l'Europe. Il a publié : *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs et des autres souverains de l'univers*, etc., avec gravures, Paris, 1776, in-8°. La révolution l'ayant privé de ses prieurés, il se retira en Angleterre, où il fit imprimer son *Histoire de la noblesse héréditaire*, etc., tome Ier, Londres, 1791, in-4°; réimprimé à Liége même année et même format. On a aussi de lui : *Mémoires sur huit grands chemins militaires construits par Marcus Vipsanius Agrippa, qui conduisaient de Bavay, capitale des Nerviens, aux huit principales villes de la seconde Belgique*, dans le tome V du recueil de l'Académie de Bruxelles. En 1797. Le gouvernement d'Angleterre chargea Bévy de mettre en ordre les papiers d'État, comme il y avait mis ceux de la chambre des comptes à Paris. Rentré en France vers 1802, il fut mis en prison, pour avoir eu des relations avec les Bourbons, puis on l'exila, et quatre mois après il obtint de revenir à Paris. Lors de la restauration, il publia : *Unique origine des rois de France, tous issus d'une même dynastie*, etc., Paris, 1814, in-8°. Outre ses ouvrages imprimés, Bévy a composé des généalogies, principalement de familles nobles de Flandre, du Hainaut et de l'Irlande. Le duc de Feltre l'avait nommé aumônier et bibliothécaire du ministère de la guerre. Bévy était membre de la Société royale de Londres, de l'Académie de Bruxelles et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Il est mort à Paris, dans sa quatre-vingt-douzième année, le 20 juin 1830.

BEWICK (Thomas), célèbre graveur anglais, naquit le 12 août 1753, à Cherry-Burn, dans le comté de Northumberland. Son père était propriétaire d'une mine de houille à Mickley-Bank. Dès l'enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour le dessin. Son passe-temps favori était de dessiner au charbon ou à la craie, sur les portes et sur les volets, des animaux et tous les objets qui souriaient à sa jeune imagination. Le graveur Ralph Beilby, de Newcastle, en passant dans le hameau de Cherry-Burn, fut frappé du talent qu'annonçaient les croquades de Bewick, et le demanda à ses parents, qui le lui confièrent en qualité d'apprenti. Le jeune graveur n'avait pas encore terminé ses années d'apprentissage, lorsque Charles Hutton, préparant la publication de son *Traité d'arpentage*, pria Beilby d'exécuter pour lui, sur des planches de cuivre, les figures nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage (1770). Beilby pensa qu'il serait mieux de les graver sur bois, et il confia l'exécution de cette tâche à Bewick. Celui-ci s'en acquitta de manière à ce que Hutton, son maître, et le public fussent également charmés et de l'idée et du tra-

Digitized by Google

vail. En effet, grâce à ce procédé, les figures, au lieu d'être réunies en une masse et pêle-mêle, refoulées à la fin du volume, se trouvent isolément, chacune à la place qui lui convient, à côté du théorème ou du problème dont elles rendent la démonstration facile. Cet essai pour faire revivre un art en quelque sorte éteint depuis un siècle et demi, l'art de la gravure sur bois, ne demeura pas infructueux. Bewick, à la sollicitation ou d'après le conseil de son patron, s'y livra spécialement. A l'expiration de son noviciat, il alla visiter Londres et y séjourna quelques mois. Il alla ensuite en Écosse, vint à Newcastle, et s'associa avec son ancien maître. Son jeune frère, Jean Bewick devint le disciple commun des deux graveurs. Un grand nombre d'ouvrages sortirent de leurs mains, mais principalement de celles de notre artiste; il poussa enfin l'art de la gravure sur bois à un tel point, qu'il en fut presque considéré comme l'inventeur. Bewick mourut près de Windmill-Hills le 8 novembre 1828, dans sa 76e année. Voici la liste de ses principales productions : les planches du *Traité d'arpentage* de Hutton, 1772; des *Éléments de géométrie* de Rossignol, traduction anglaise du docteur Enfield; des *Fables de Gay*, 1779, à Newcastle; des *Fables choisies*, 1784; *Histoire générale des quadrupèdes*, 1790; un magnifique *Taureau sauvage*, d'après nature; les planches de l'*Ermite* de Parnell, du *Voyageur* et du *Village abandonné*, de Goldsmith, chefs-d'œuvre de gravure sur bois; l'*Histoire des oiseaux de la Grande-Bretagne*, 2 vol., 1797 et 1800, etc.

BEWICK (Jean), frère du précédent, né en 1760, à Cherry-Burn, fut élève de Beilby et de son frère, quitta Newcastle pour aller s'établir à Londres et y acquit en peu d'années un grand renom. Une affection pulmonaire l'emporta en 1795. On n'a de lui que quelques planches de l'*Ermite*, du *Voyageur* et du *Village abandonné*, plus les dessins des planches de la *Chasse*, poëme de Somerville.

BEXON (Gabriel-Léopold-Charles-Amé), né à Remiremont au mois de mars 1748, mourut à Paris le 15 février 1784. D'abord chanoine, puis grand chantre de la Ste.-Chapelle, il dut son élévation à une *Histoire de Lorraine*, 1777, in-8o., dont il n'a paru que le premier volume. Il avait publié précédemment : *Système de la fermentation; Catéchisme d'agriculture; Oraison funèbre d'Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont.* Bexon était l'un des collaborateurs de Buffon à l'*Histoire naturelle*.

BEXON (Scipion-Jérôme), jurisconsulte, frère du précédent, né à Remiremont en 1753, acheva ses études à Nancy, et revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. En 1787 il fut un des commissaires élus pour rédiger les cahiers du bailliage, publia en 1790 une apologie de l'abbaye de Remiremont, sous ce titre : *Cri de l'humanité et de la raison;* fut nommé commissaire du roi près la municipalité de Remiremont, et vint à Paris où il remplit successivement diverses fonctions judiciaires. Élu président du tribunal criminel de la Seine, en 1796, il publia plusieurs ouvrages sur l'application du code criminel, et fut nommé en 1800 vice-président du tribunal de 1re instance. Invité par le roi de Bavière à rédiger un code criminel pour les États de ce prince, il envoya le projet à Munich en 1805, et le publia en 1807, sous le titre : *Application de la théorie de la législation pénale*, 2 vol. in-folio. Bexon ne fut pas compris dans la réorganisation des tribunaux en 1808, reprit ses fonctions d'avocat, se retira à Chaillot, et y mourut le 17 novembre 1825. On remarque parmi ses ouvrages nombreux : *Sur la forme de la procédure par jurés*, 1799; *Parallèle du code pénal d'Angleterre, avec les lois pénales françaises*, 1800; *Du pouvoir judiciaire en France*, 1814; *De la liberté de la presse*, etc., 1814, etc.

BEY DE BATILLY. *Voyez* LEBEY.

BEYER (Georges), né à Leipzig en 1665, mort en 1714, est le premier, dit Camus, qui ouvrit à Wittenberg en 1698, un cours de bibliographie de droit. Ses principaux ouvrages sont : *Notitiæ auctorum juridicorum*, etc. Leipzig, 1698-1705, et 1726; *Declinatio juris divini naturalis et positivi universalis*, Wittenberg, 1712, in-4o.; Leipzig, 1716, 1726, in-4o.

BEYER (Jean de), peintre, né à Arau en Suisse en 1705, vint très-jeune en Hollande, où il se fixa. Il rendit avec talent les vues de quelques villes, châteaux, etc.

BEYER (Jean de), né à Bâle, porta très-loin le goût et la connaissance des médailles, et mourut à Berne, en 1738, dans un âge très-avancé.

BEYER (Auguste), savant bibliographe, né à Friedberg, le 21 mai 1707, pasteur à Zorbig près de Dresde, où il mourut en 1741, a publié : *Memoriæ historico-criticæ libror. rariorum*, Dresde, 1734, in-8o; *Arcana sacra Bibl. Dresdensium*, ibid., 1738, 1740, 3 parties in-8o.

BEYER (Jean-Samuel), né à Gotha vers 1680, directeur de musique à Freyberg, mort en 1744, fut compositeur et écrivain didactique pour la musique. On cite de lui : *Primæ lineæ musicæ vocalis*, en allemand, Freyberg, 1703; *Musikalischer Vorrath, Geistlich-musikalischer Seelenfreude*, etc.

BEYER, physicien allemand, inventa à Paris, en 1785, un instrument composé de lames de verre frappées par des marteaux, dont on se servit à l'Opéra pour remplacer la flûte enchantée des *Mystères d'Isis*. C'est cet instrument qui, dépouillé de clavier et frappé par un marteau de liége, est devenu populaire sous le nom d'harmonica.

BEYERLINCK (Laurent), d'une famille originaire de Berg-op-Zoom, naquit au mois d'avril 1578, à Anvers, où son père était apothicaire. Après avoir fait sa rhétorique chez les jésuites, il alla étudier la philosophie à Louvain. Professeur en poésie et en rhétorique au collége de Vaulx (*Vaulxianum, vulgò Gandense*), il eut, peu de temps après, la cure de Hérent, près de Louvain, fut appelé, en 1605, à Anvers, pour avoir la direction du séminaire, et eut ensuite un canonicat gradué dans la cathédrale, l'archiprêtré du district, puis celui de la ville d'Anvers, où il mourut, le 7 juin 1627. On a de lui : *Apophthegmata christianorum*, Anvers, 1608, in-8o; *Biblia sacra variarum translationum*, 3 vol. in-folio, Anvers, 1616; *Promptuarium morale super evangelia communia*, trois parties in-8o; *Magnum theatrum vitæhumanæ;* une continuation de la *Chronique* d'Opmeer, etc.

BEYGTACH (Hadjy), surnommé *Vély (le saint)*, était un religieux musulman du temps d'Amurath Ier. Il fonda l'ordre de derviches appelés de son nom *Beygta-*

Digitized by Google

chys. Ce fut lui qu'Amurath appela pour bénir le drapeau de la milice fameuse des janissaires, qu'il institua l'an de l'hégire 763 (1361-2). Il mourut à Quere-Chehr en 769 de l'hégire (1367-8).

BEYMA (Jules de), jurisconsulte, né à Dockum, en Hollande, vers l'an 1539, prit les degrés de licencié en droit à Orléans, et exerça à Leeuwarde, en Frise, les fonctions d'avocat; mais, devenu suspect au gouvernement espagnol à cause de son attachement au luthéranisme, il fut obligé de quitter cette ville, se retira en Allemagne, et enseigna le droit à Wittenberg pendant dix ans. De retour dans sa patrie, il obtint une chaire de droit à l'université de Leyde, fut appelé en 1596, à Franeker, pour y professer la même science; mais l'année d'après il quitta l'enseignement, et passa, en qualité de conseiller, à la cour de Frise. Il mourut en 1598. Beyma a écrit plusieurs dissertations sur le droit, recueillies en un volume in-4°, Louvain, 1645.

BEYS (Gilles), imprimeur à Paris dans le 16e siècle, a le premier employé dans l'imprimerie les consonnes *j* et *v*, que le grammairien Ramus avait déjà distinguées.

BEYS (Charles de), né à Paris vers 1610, cultiva de bonne heure la poésie. A quatorze ans, il avait déjà composé un grand nombre de vers latins et français qui lui firent une réputation parmi les beaux esprits. Il fut mis à la Bastille, comme l'auteur de la *Miliade*, l'une des plus violentes satires qui aient paru contre le cardinal de Richelieu. Beys, rendu à la liberté, reprit son train de vie épicurienne, perdit presque la vue, et mourut le 26 septembre 1659, âgé d'environ quarante ans. On a de lui trois tragi-comédies : le *Jaloux sans sujet*, 1635; l'*Hôpital des fous*, représenté en 1635; *Céline*, en 1636; une comédie intitulée les *Illustres Fous*, jouée en 1652; un recueil de ses *OEuvres poétiques*, Paris, 1651, in-8°; en tête est un *Poëme latin sur les victoires de Louis XIII*, imprimé avec les *Triomphes de Louis le Juste*, 1649, in-fol., orné de gravures de Jean Valder, Liégeois.

BEYSSER (Jean-Michel), général français, né à Ribauvilliers, en Alsace, en 1754, chirurgien de marine, puis capitaine au service de la Hollande, major des dragons de Lorient en 1792, parvint rapidement au grade de général en chef de l'armée des côtes de la Rochelle, obtint d'abord d'assez brillants succès contre les Vendéens; mais ayant essuyé deux déroutes complètes, il fut condamné à mort, et exécuté le 13 avril 1794, par le tribunal révolutionnaire, comme complice de Danton.

BEYTS (le baron Joseph-François), né à Bruges, obtint en 1782 le titre de primus à l'université de Louvain, nommé substitut du procureur général au conseil de la Flandre autrichienne, puis conseiller pensionnaire et greffier en chef du magistrat de Bruges. La Belgique ayant été réunie à la France, Beyts fut élu, en 1797, au conseil des Cinq-Cents comme représentant du département de la Lys. Au 18 brumaire, lorsque Bonaparte entra dans la salle du conseil, Beyts s'élança à la tribune et proposa de mettre le général hors la loi. Contraint de s'éloigner de Paris, Beyts ne tarda cependant pas à être nommé préfet du département de Loir-et-Cher; il demanda et obtint la place de commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel de Bruxelles, place qui, aussitôt après la nouvelle organisation judiciaire, fut transformée en celle de procureur général impérial. En 1804, il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. Vers la fin de 1810, il partit pour la Haye comme procureur général près la cour impériale établie en cette ville. En avril 1811, il fut nommé premier président de la cour impériale de Bruxelles. Il portait alors les titres de baron et de commandant de la Légion d'honneur. En 1813, il fut chargé de présider la *cour spéciale* formée à Hambourg par suite des troubles qui avaient éclaté dans les villes hanséatiques. En 1814 il resta sans emploi et se livra à l'étude. A la révolution de 1830, il fut appelé au congrès, vota l'exclusion des Nassau, et fit ensuite partie du sénat. Mais l'âge avait affaibli sa tête, et, par une longue inaction, il était devenu presque étranger aux affaires publiques. Il mourut au commencement de l'année 1832. Ses manuscritse achetés pour la bibliothèque de Bourgogne, sont des recueils de notes et de dissertations sur l'astronomie, la physique et le système planétaire. Parmi ses essais, qui occupent les nos 1286-1292 du Catalogue de sa bibliothèqne, il en est un intitulé *Manethon restitué*, et un autre, *Histoire ancienne et critique de l'ouvrage* (de M. de Grave) *qui a pour titre : la République des Champs-Élysées*. Il avait conçu, en 1813, et fait exécuter à Paris, en 1825, un globe céleste destiné à vérifier les dates et à constater ou à combattre la haute antiquité des monuments sur lesquels l'histoire écrite des nations manque de renseignements suffisants. Il avait été inspecteur général des écoles de droit, spécialement chargé de celles de Bruxelles, de Strasbourg et de Coblentz, et chancelier de la troisième cohorte de la Légion d'honneur.

BEYTS (Pierre), frère du précédent, fut professeur de chimie et de physique expérimentale à l'école centrale du département de l'Escaut. On a de lui : *Discours inaugural sur les progrès récemment faits dans les sciences physiques et chimiques*, etc., Bruxelles, an X (1802), 57 pages in-12.

BEZBORODKO. *Voyez* **BESBORODKO.**

BÈZE (Théodore de) naquit à Vezelai, petite ville du Nivernais, le 24 juin 1519, et passa à Paris les premières années de sa vie, chez son oncle, Nicolas de Bèze, conseiller au parlement, qui l'envoya à Orléans, avant l'âge de dix ans, pour faire ses études. Volmar son maître ayant quitté Orléans pour aller remplir à Bourges une chaire de professeur, Théodore de Bèze l'y suivit, et y demeura avec lui jusqu'en 1535. Il n'avait alors que seize ans, et avait déjà fait de grands progrès dans les lettres et dans les langues anciennes. Il retourna à Orléans pour étudier en droit, et y reçut des grades en 1539. Ce fut dans cet intervalle qu'il composa la plupart des pièces dont il forma quelques années après un recueil, sous le titre de *Poemata juvenilia*. De retour à Paris, il fut pourvu du prieuré de Lonjumeau et d'un autre bénéfice. Attaché depuis longtemps à une femme d'une naissance très-inégale, mais à qui il avait promis secrètement de l'épouser, en 1548, à la suite d'une maladie grave, il abandonna ses bénéfices, ses espérances et sa famille, pour se rendre à Genève, où il épousa cette femme, aux instances de laquelle il résistait depuis quatre ans. Il embrassa en même temps la religion réformée. Bèze fut nommé, l'année suivante, professeur de langue grecque à

Digitized by Google

Lausanne. Il y passa près de dix ans, pendant lesquels il publia quelques ouvrages qui étendirent sa réputation. Sa tragédie française d'*Abraham sacrifiant*, fut traduite en latin et répandue partout. Il fit imprimer, en 1556, sa version du *Nouveau Testament*, dont il donna depuis un grand nombre d'autres éditions, avec beaucoup de changements; mais de tous les ouvrages de Bèze, pendant son séjour à Lausanne, le plus remarquable est sans contredit son petit Traité intitulé : *De hæreticis à civili magistratu puniendis*. C'est une apologie du jugement et du supplice de Servet, condamné au bûcher, comme hérétique. Bèze fit un voyage, en 1558, pour solliciter l'intercession de quelques princes d'Allemagne, auprès du roi de France, en faveur des protestants de ce royaume, qui étaient alors vivement persécutés. L'année suivante, il quitta Lausanne pour venir s'établir à Genève, et y fut reçu bourgeois, à la sollicitation de Calvin. On cherchait dans cette petite république tous les moyens de perfectionner les études et de répandre le goût des sciences. Une académie venait d'être formée; Calvin refusa le titre de recteur pour lui-même; il voulut que Théodore de Bèze fût élu à cette place, et il s'engagea à se charger en même temps de l'enseignement de la théologie. A cette époque, les grands du royaume qui avaient embrassé la réforme, jetèrent les yeux sur Bèze pour convertir le roi de Navarre, et conférer avec lui sur des choses importantes. Sa mission obtint un succès complet; la réforme fut prêchée publiquement à Nérac, où résidaient Antoine de Bourbon et Jeanne de Navarre. Un temple y fut bâti, et l'esprit de prosélytisme, on pourrait presque dire d'intolérance, fut poussé à tel point, que, dans le courant de l'année suivante, 1560, la reine de Navarre ordonna la démolition de toutes les églises et de tous les monastères de Nérac. Théodore demeura dans cette ville jusqu'au commencement de 1561, où il fut appelé au colloque de Poissy. Bèze, qui y joua un des principaux rôles, fut plutôt rhéteur que théologien. Oubliant le respect dû à une assemblée dans laquelle se trouvait le roi, la reine mère et tous les princes du sang, il employa, sur la présence réelle, des expressions inconvenantes qui soulevèrent contre lui tous les catholiques, et contribuèrent à envenimer la dispute, et à rendre inutiles toutes les intentions de paix. Il ne retourna point alors à Genève, et fut retenu en France par le roi de Navarre et le prince de Condé. L'édit de janvier 1562 ayant permis aux réformés l'exercice public de leur culte, Bèze prêcha souvent à Paris. La guerre civile recommença, et Bèze se trouva à la bataille de Dreux, où les protestants furent défaits, et le prince de Condé fait prisonnier. Il ne cessa ensuite de prendre une grande part aux affaires des protestants, jusqu'à la paix de 1563. Ce fut alors seulement qu'il retourna prendre sa place dans l'académie de Genève. Calvin étant mort en 1564, Théodore de Bèze succéda à tous les emplois de son ami et de son maître, et fut dès lors regardé comme le chef des réformés, en France comme à Genève. Des affaires de famille l'appelèrent à Vezelai en 1568. De retour à Genève, peu de temps après, il ne revint en France qu'en 1570, pour le synode de la Rochelle. Sur la demande de la reine de Navarre et de l'amiral de Coligny, le conseil de Genève permit à Bèze de s'y rendre. L'honneur de présider cette assemblée générale de toutes les Églises réformées de France, lui fut unanimement déféré. Bèze fut encore plusieurs fois obligé d'abandonner pour quelques moments les fonctions qu'il remplissait dans l'académie de Genève. Il fut employé à une négociation importante en Allemagne, en l'année 1574, et assista à différentes époques à des conférences tenues en Suisse ou en Allemagne, pour l'éclaircissement de quelques points de doctrine. Il perdit sa femme en 1588, et, quoique âgé de soixante et dix ans, se remaria peu de mois après avec une jeune personne qu'il appelait sa *Sunamite*. On a même dit, sans fondement, qu'il s'était marié trois fois. Il conserva jusqu'après quatre-vingts ans une grande activité d'esprit et une santé robuste, et ne discontinua ses leçons qu'en 1600. Il vécut encore cinq années, affaibli par l'âge et les infirmités; mais toujours plein de zèle et de dévouement pour son parti, et le servant encore par ses conseils. Il mourut le 13 octobre 1605. Ses principaux ouvrages sont : *Poemata juvenilia*, Paris, 1548; *le Sacrifice d'Abraham*, tragédie, 1550, 1553; *Confessio christianæ fidei; De hæreticis puniendis*, 1554; *Histoire de la Mappemonde papistique; Histoire des Églises réformées en France*, etc. Bèze a eu part à la traduction de la *Bible* corrigée sur l'hébreu et sur le grec par les pasteurs de l'Église de Genève, 1588.

BÈZE (le P. DE), jésuite français, missionnaire aux Indes, a consigné ses observations sur la physique et l'histoire naturelle du pays des Malais, dans un écrit intitulé : *Description des arbres et des plantes de Malaca*, inséré dans les mémoires de l'Académie des sciences, 1666 à 1699, in-4°.

BEZIERS (MICHEL). *Voyez* **BESIERS**.

BEZONS (CLAUDE BAZIN, seigneur DE), conseiller d'État ordinaire, membre de l'Académie française, naquit à Paris, en 1617. Avocat général au grand conseil, à 22 ans; nommé intendant du Languedoc, il en exerça les fonctions 20 ans. De retour à Paris, en 1673, il reprit son service ordinaire de conseiller d'État, jusqu'à sa mort arrivée le 20 mars 1684. Il avait remplacé à l'Académie française, le 3 février 1643, le chancelier Séguier, devenu protecteur de cette compagnie. Il fut le premier qui, à l'exemple de Patru, prononça un discours de réception. On a de lui : *Discours sur le traité de Prague fait, le* 30 (20) *mai* 1635, *entre l'Empereur et le duc de Saxe, translaté du latin; Discours prononcés en* 1666, aux *États de Carcassonne*, comme intendant *de la province du Languedoc*. Il eut quatre fils, dont l'aîné, d'abord conseiller au parlement de Metz, mourut intendant de Bordeaux; le second devint maréchal de France; le troisième, chevalier de Malte, périt sur le vaisseau le *Conquérant*, en 1679.

BEZONS (ARMAND BAZIN DE), 4e fils du précédent, né en 1635, agent général du clergé, successivement évêque d'Aire, archevêque de Bordeaux et ensuite de Rouen, fut député aux assemblées générales du clergé qui se tinrent de 1685 à 1715. Après la mort de Louis XIV, il fit partie du conseil de régence, et fut chargé de la direction des économats. Il mourut le 8 octobre 1721, dans son château de Gaillon. On a de lui des *Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux*, Bordeaux, 1704, in-8°; et le *Procès-verbal de l'assemblée du clergé*, *tenue en* 1685, *à St.-Germain en Laye*.

Digitized by Google

BEZONS (Jacques BAZIN de), fils de Claude et frère du précédent, servit à l'âge de 22 ans en Portugal, sous le maréchal de Schomberg, l'an 1667. L'année suivante, il accompagna le duc de la Feuillade à l'expédition de Candie. Devenu capitaine de cuirassiers, il se trouva, en 1671, au passage du Rhin, et en 1674, à la bataille de Seneffe, où il fut blessé grièvement. Fait brigadier en 1688, il commanda en 1692 le corps de réserve, sous les ordres du duc d'Orléans, à la bataille de Steinkerque. A celle de Neerwinden, on le chargea du même commandement, et il fut toujours en activité jusqu'à la paix de Riswick, en 1697. Le roi récompensa alors ses services par le gouvernement de Gravelines. En 1701, il eut ordre d'aller combattre en Allemagne, sous le maréchal de Villeroi. La même année, il passa en Italie, et se trouva au combat de Chiari. En 1702, il devint lieutenant général, et fit la guerre sous le duc de Vendôme. En 1704, Bezons se trouva au passage du Pô, aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de Verrue. En Espagne, sous le duc d'Orléans, il assista à la prise de Tortose. Nommé maréchal de France en 1709, il fut envoyé de nouveau en Espagne. Le maréchal de Bezons fut chargé, en 1711, du commandement de l'armée française en Allemagne. Il termina sa carrière le 22 mai 1733, à l'âge de 88 ans.

BEZOUT (Étienne), mathématicien, membre de l'Académie des sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps de l'artillerie, né à Nemours le 31 mars 1730, mort le 27 septembre 1783 dans une petite terre qu'il possédait en Gatinois, se fit connaître de bonne heure par plusieurs *Mémoires scientifiques*. Placé en 1763 par M. de Choiseul à la tête de l'instruction de la marine royale, il composa pour les gardes du pavillon un cours complet de mathématiques, qui fit époque par sa profondeur et sa clarté; l'auteur y aborde les questions les plus difficiles. Ce fut en 1768 que Bezout prépara pour les élèves du corps de l'artillerie une édition de son *Cours*, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de cette arme, à celles qui concernaient la marine. Il publia enfin en 1779 sa *Théorie générale des équations algébriques*. Se renfermant dans l'exercice de ses fonctions et dans la société de sa famille, Bezout mena une vie paisible, jouit d'une considération méritée et d'une réputation que les nombreuses éditions de ses cours avaient rendue populaire. Ses ouvrages sont : *Cours de mathématiques* à l'usage des gardes du pavillon et de la marine, Paris, 9 vol. in-8°, y compris un *Traité* de navigation; *Cours de mathématiques* à l'usage du corps royal de l'artillerie, Paris, in-8°, 4 vol. La première édition fut faite à l'imprim. royale dans les années 1770-72.

BIACCA (François-Marie), littérateur italien du 18e siècle, naquit à Parme le 12 mars 1673. Il embrassa l'état ecclésiastique, et entra, en 1702, dans la maison Sanvitali, où il remplit la double fonction de chapelain et de précepteur des deux jeunes fils du chef de cette famille. Un de ses ouvrages le fit sortir de cette maison; il défendait dans ce livre l'historien Josèphe contre la critique d'un Père César Calino, jésuite. L'aîné des jeunes Sanvitali, resté maître de ses biens par la mort de son père, et qui était très-attaché aux jésuites, fit entendre à son ancien maître que la publication de cet ouvrage lui serait désagréable. Biacca confia son manuscrit au célèbre Argelati, à Milan, et, soit avec ou sans le consentement de l'auteur, l'ouvrage fut imprimé en 1728. Sanvitali signifia à Biacca de sortir de chez lui. Biacca fut recueilli par d'autres maisons distinguées, qui lui offrirent successivement un asile. Après avoir habité Milan quelques années, il mourut à Parme, le 15 septembre 1735. Ses principaux ouvrages sont : *Ortografia manuale*, Parme, 1714, in-12; un *Traité* historique et chronologique, Milan, 1728, 2 vol. in-4°, où il soutient la concordance des histoires des antiquités judaïques de Josèphe avec l'Écriture; des traductions de Catulle, des *Sylves* de Stace, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, insérées dans les tomes III, IX et XXI de la grande collection des traductions en vers italiens.

BIAGI (Jean-Marie de'), savant grammairien et professeur d'éloquence à Roveredo, sa patrie, né en 1724, mourut en 1777 avec la réputation d'un bon poëte latin. On lui doit la préface d'une édition de *St. Jean Chrysostôme*, Roveredo, 1753; quelques livres de piété, et un petit traité *de Situ Austriæ subjectarumque regionum*, 1772.

BIAGI (le P. Clément), camaldule, savant archéologue, né vers 1740 à Crémone, fut professeur de théologie au collége de la Sapience à Rome, et chargé de la continuation du *Diario ecclesiastico*. Ayant obtenu la sécularisation, il se démit de sa chaire, et vint habiter Milan où il mourut en 1804. Outre les notes de la traduction italienne de l'*Argonautique* de Val. Flaccus, par Flangini, et une traduction du *Dictionnaire théologique* de Bergier avec de nombreuses additions, on connait de Biagi : *Monumenta græca ex musæo J. Nanii illustrata*, 1785; *Tractatus de decretis atheniensium*, 1787, 3 vol. in-4°, etc.

BIAGIOLI (Nicolas-Josaphat), littérateur, né en 1768, à Vezzano, près Sarzana, mourut à Paris, le 13 octobre 1833. Professeur de rhétorique à l'université d'Urbin lorsqu'il n'avait encore que 17 ans, il se distingua par le talent avec lequel il savait faire apprécier les beautés d'Homère et de Virgile. A la création de la république romaine, il obtint une préfecture; en 1798, les revers de l'armée française le forcèrent de quitter l'Italie. Réfugié en France, le gouvernement lui confia une chaire d'italien au prytanée français. Lorsqu'elle fut supprimée, il se vit réduit à ses propres ressources, et se livra tout entier à l'enseignement. Parmi ses ouvrages, où l'on remarque du goût et de l'érudition, nous citerons sa *Grammaire* italienne, qui a eu six éditions; ses *Commentaires* sur *Dante, Pétrarque, Michel-Ange*. Il laissa en manuscrit un *Commentaire littéraire sur le Décaméron de Boccace*; une 2e édit. de son commentaire sur Dante; un *Dictionnaire italien-français et français-italien* sur un plan nouveau, etc.

BIALOBOCKI, poëte polonais, a traduit du latin quelques *Hymnes*, Cracovie, 1648, et composé un *Poëme* sur la guerre des Cosaques, ibid., 1653; un *Recueil* de vers sur les rois et princes de Pologne, 1661.

BIAMONTI (l'abbé Joseph-Louis), philologue et poëte distingué, né vers 1730, à Vintimille, fit l'éducation de quelques enfants de famille noble, devint conservateur de la bibliothèque privée du prince de Khevenhüller, quitta ces fonctions pour occuper la chaire d'éloquence de Bologne, d'où il passa bientôt à celle de Turin, et, après avoir pris sa retraite, vint se fixer à Milan où il mourut le 13 octobre 1824. On lui doit plusieurs *Dis-*

Digitized by Google

cours prononcés dans des occasions solennelles. Une *Grammaire italienne*; un *Traité sur l'art oratoire*; *Iphigénie en Tauride*, tragédie; *Sophonisbe*, tragédie, etc. Il traduisit du grec, en prose italienne, quelques *morceaux* d'Eschyle, les *Œuvres* de Sophocle, la *Poétique* d'Aristote, l'*Iliade* d'Homère, les *Odes* de Pindare; *il Camillo*, poëme, Milan. 1814 et 1817, in-8°. La *Version* qu'il avait entreprise *du Livre de Job* est demeurée inachevée.

BIANCA, femme du gouverneur de Bassano, tué à la prise de cette ville en 1253 par le tyran Acciolino, eut le malheur d'attirer ses regards et devint bientôt victime de sa brutalité. Mais ne pouvant supporter sa honte, elle s'ensevelit toute vivante dans la tombe de son époux.

BIANCANI (Joseph), jésuite, né à Bologne en 1566, cultiva les mathématiques et l'astronomie avec beaucoup de zèle, et mourut à Parme le 7 juin 1624. Ses ouvrages les plus importants sont : *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta*, Bologne, 1615; *Brevis introductio ad geographiam; Sphera mundi, seu cosmographia demonstrativa*, ibid., 1620.

BIANCARDO (Ugolotto), l'un des bons généraux de l'Italie, à la fin du 14e siècle, élève du comte Albéric de Barbiano, fut longtemps au service de François de Carrare, seigneur de Padoue; mais celui-ci fut obligé de le céder, en 1387, à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Il contribua puissamment à la ruine des maisons de Carrare et de la Scala.

BIANCHI (Pierre-Antoine), compositeur, né à Venise vers 1430, fut chanoine de Saint-Sauveur dans cette ville et ensuite chapelain de l'archiduc Ferdinand d'Autriche. On a de lui : *Canzoni napolitane a tre voci*, 1572; *Sacri concentus octo vocibus*, 1609.

BIANCHI (François FERRARI), dit *il Frari*, peintre et sculpteur modénois, florissait en 1481, et mourut en 1510; il passe pour avoir été le maître du Corrége, ses tableaux se voient encore dans les églises de Modène. Le musée royal à Paris possède de cet artiste *la Vierge et l'enfant Jésus*.

BIANCHI (Marc-Antoine), avocat, né en 1498 à Padoue, se rendit célèbre au barreau par son éloquence, fut nommé professeur de droit à l'université, et mourut le 8 octobre 1548. Il a laissé : *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi*, Venise, 1545, in-fol.; *Practica criminalis aurea*, ibid., 1547, in-8°; *Tractatus de compromissis*, etc., ib., 1547, in-8°. — Un cardinal du même nom, envoyé légat en Sicile par le pape Martin IV, s'y trouvait à l'époque des Vêpres siciliennes, et mourut à Rome en 1302.

BIANCHI (André), né à Sarzana dans le pays de Gênes vers 1580, organiste de la collégiale de Chiavari, a fait imprimer *Motetti a messe à otto voci*, Venise, 1611. On a de lui : *Motelli* à 2, 3 et 4 voix, Anvers, 1626.

BIANCHI (Jules-Cesar), compositeur italien du 17e siècle, a publié *Motetti de beata Virgine*, Venise, 1620.

BIANCHI (Christophe), compositeur, né à Rome, a fait imprimer vers 1650 un traité de composition sous ce titre : *Tavola d'imparare a formare passagi e fughe*, etc.

BIANCHI (Eusèbe), cordelier, né à Milan, mort vers 1725, était savant en mathématiques, en architecture, en astronomie et possédait une grande connaissance des langues hébraïque, grecque, allemande, française et espagnole. Parmi ses ouvrages on cite : *Regole per fabbricar un organetto*, etc.

BIANCHI (Jean), compositeur de musique instrumentale, né à Ferrare vers 1660, vécut à Milan. Il a publié : *Dodici sonate a tre, sei concerti a quattro stromenti, sei sonate a tre*.

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste, né à Turin le 12 septembre 1681, reçu docteur à 17 ans, professa dans sa patrie avec le plus grand succès la médecine, la chirurgie et la pharmacie, fut comblé d'honneurs par son souverain, et mourut le 20 janvier 1761. Ses deux principaux ouvrages sont : *Historia hepatica*, Genève, 1725, 2 vol. in-4°; *De naturali in humano corpore vitiosâ morbosâque generatione historiâ*, Turin, 1741, in-8°.

BIANCHI (Jean-Antoine), frère mineur, né à Lucques le 2 octobre 1686, professa la théologie et la philosophie, fut l'un des conseillers de l'inquisition, examinateur du clergé romain, et mourut le 18 janvier 1758. Dans ses loisirs, il cultiva les belles-lettres. Admis à l'académie Arcadienne, il y fit plusieurs lectures. On a de lui des *Tragédies* sacrées en prose et en vers; plusieurs comédies, un écrit dans lequel il défend les théâtres, qui avaient été attaqués par le P. Concina, comme contraires à la religion et aux mœurs, et un ouvrage composé par ordre de Clément XII, dans lequel il prétend réfuter les opinions de Pierre Giannone, contraires au pouvoir temporel de la cour de Rome.

BIANCHI (Jean), naturaliste, né le 3 janvier 1693 à Rimini, plus connu sous le nom latin de *Janus Plancus*, étudia à Bologne la botanique, l'histoire naturelle, les mathématiques et la physique, y reçut le laurier doctoral en médecine, se dévoua au service des pauvres, refusa les offres avantageuses qui lui furent faites pour le fixer à Padoue et à Sienne, fit revivre à Rimini l'académie des *Lincei* qui le nomma son secrétaire et dont il écrivit l'histoire, et mourut le 3 octobre 1775. Il a donné des éditions augmentées des *Phytobasanos* et des *Conchæ min. cognitæ* de Fabio Colonna. Ses écrits roulent sur la médecine et sur l'anatomie. Dans les premiers on distingue son discours *soprà il vitto pitagorico*, Venise, 1752, in-8° de 94 pp. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Actes de l'Académie de Sienne, de l'Institut de Bologne*, et dans le *Journal littéraire de Florence*.

BIANCHI (Vendramino), noble de Padoue, fut secrétaire du sénat de Venise au commencement du 18e siècle. Nommé résident de sa république à Milan, à la mort de Charles II, roi d'Espagne, il fut envoyé en Suisse, en 1705, pour traiter de l'alliance des cantons de Zurich et de Berne, qui fut conclue par ses soins le 12 janvier 1706. Le 3 février suivant, il passa chez les Grisons, et y conclut un autre traité d'alliance le 17 décembre de la même année. Après son retour à Venise, le sénat l'envoya ministre en Angleterre, où il résida pendant vingt ans. Enfin, le procurateur Carlo Rusini ayant été choisi pour intervenir au traité de Passarowitz, Bianchi lui fut donné pour secrétaire au congrès par le sénat. Cette mission et celle qu'il avait remplie chez les Suisses lui ont fourni le sujet des deux ouvrages suivants : *Relazione del paese de' Svizzeri e loro alleati*, Venise, 1708, in-8°; *Istorica relazione della pace di Passarowitz*, Padoue, 1718 et 1719, in-4°.

Digitized by Google

BIANCHI (Pierre), peintre, né à Rome en 1694 mort en 1739, obtint des succès dans tous les genres, l'histoire, les paysages, les portraits, les marines, les animaux. L'église de St.-Pierre de Rome possède de cet artiste un *Trait de l'histoire de la Vierge*, la galerie du roi de Prusse, une *Vénus couchée sur le dos*, dans le style du Corrége.

BIANCHI (Antoine), poëte, né vers 1710 à Venise, simple gondolier, n'avait jamais fait d'études, et cependant composa deux poëmes dans lesquels les règles de la grammaire ne sont pas toujours observées, mais où l'on trouve de l'imagination, de la verve et de la poésie : *Il Davide, re d'Israele*, Venise, 1751, in-fol. ; *Il Tempio, ovvero il Salomone*, ib., 1753, in-4°. Bianchi vivait en 1760, mais on ignore la date de sa mort.

BIANCHI (le P. Isidore), historien et archéologue, né en 1733 à Crémone, embrassa jeune la règle des camaldules, enseigna la philosophie et la rhétorique dans l'abbaye de Classe à Ravenne, et fut ensuite relégué dans le monastère de l'Avellana d'où l'archevêque de Montréal en Sicile, le tira pour le nommer professeur de philosophie au collége de sa ville épiscopale. Il passa en Danemark en 1775 comme secrétaire du prince Raffadale, ambassadeur de Naples ; puis s'étant mis en route pour accompagner ce prince en Portugal, il s'arrêta à Paris, y visita les littérateurs les plus distingués, et eut un entretien avec J. J. Rousseau, à la suite duquel ils se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre. Le P. Bianchi, tombé malade, ne poursuivit son voyage que jusqu'à Madrid, revint en Italie, fut retenu à Milan où il professa la philosophie morale au collége de Brera. N'ayant pu obtenir sa sécularisation, il reprit l'habit monastique, revint à Crémone où il professa jusqu'à la suppression de son couvent. Il mourut à Crémone en 1807. Il s'occupait d'un ouvrage important sur l'histoire de cette ville. Il a publié : *Meditazioni su vari punti di felicita pubblica et privata*, Palerme, 1774 ; *Discours sur le commerce de la Sicile*, ib. ; *Lettres sur l'état des sciences et des arts en Danemark*, Crémone, 1779 ; *I marmi Cremonesi*, etc.

BIANCHI (François), compositeur dramatique et maître de chapelle à Crémone, naquit dans cette ville en 1752, vint à Paris en 1775 et y fut attaché au Théâtre-Italien comme claveciniste. Il y donna cette année *la Réduction de Paris* et *le Mort marié* en 1777. Trois ans après il quitta son emploi pour aller composer à Florence *Castor et Pollux ;* alla successivement à Naples, à Venise, à Rome, à Londres, écrivant une trentaine d'opéras, dont le meilleur est *Mérope*, joué en 1798 à Londres. Bianchi est mort à Bologne le 24 septembre 1811.

BIANCHINI (Barthélemi), biographe, né vers 1470 à Bologne, élève de Philippe Beroaldo, montra beaucoup de goût pour la peinture, se rendit très-habile dans la numismatique, et mourut avant 1528, dans un âge peu avancé. Il n'a laissé que deux opuscules : la *Vie d'Antoine Codrus Urcéus* et celle de *Philippe Beroaldo*, son maître.

BIANCHINI (Dominique), célèbre luthiste du 16e siècle, surnommé *il Rossetto*, parce qu'il était roux. On a de lui : *Intabolatura di lauto*, Venise.

BIANCHINI (François), savant italien, né à Vérone le 13 décembre 1662, fut élève de Montanari, qui lui légua son cabinet, entra dans la carrière ecclésiastique, mais sans abandonner ses travaux, se lia à Rome avec les savants les plus distingués, ajouta à ses connaissances celles du grec, de l'hébreu, du français et des antiquités ; il dessinait avec habileté tous les monuments, et assistait à toutes les fouilles. Les papes Alexandre VIII, Clément XI et Innocent XII, le protégèrent constamment ; le sénat l'agrégea, lui, toute sa famille et les descendants qu'elle pourrait avoir, à la noblesse romaine et à l'ordre des patriciens. Secrétaire de la commission pour la réforme du calendrier, il fut chargé de tirer une ligne méridienne, et de dresser un gnomon dans l'église de Ste.-Marie-des-Anges, afin de fixer avec la plus grande exactitude les points équinoxiaux pour régler avec précision le cours de l'année. Nommé président des antiquités, il proposa au pape de former une collection d'antiquités sacrées, destinée à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique par les monuments. L'épuisement du trésor pontifical força d'ajourner ce projet. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il offrit à l'Académie des sciences, dont il était associé étranger, une machine destinée à corriger dans les lunettes du plus grand foyer les imperfections des tubes dont la courbure avait paru jusqu'alors inévitable. Il mourut le 2 mars 1729, laissant un grand nombre d'ouvrages savants, parmi lesquels, outre une belle édition des *Vitæ roman. pontificum*, par Anastase, Rome, 1718-28, 4 vol. in-fol., on distingue : *Astronomicæ et observat. selectæ*, Vérone, 1737, in-fol. ; *Del palazzo de' Cesari*, ibid., 1738, in-fol. ; *Circi maximi et antiqui imperat. romanor. palatii iconographia*, 1728, grand in-fol. ; *Camera ed inscrizioni sepolcrali de' liberti, servi ed ufficiali della casa di Augusto*, 1727.

BIANCHINI (Joseph), neveu et héritier du précédent, né à Vérone, le 9 septembre 1704, acheva ses études à Rome, quitta son canonicat et la place de bibliothécaire pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, se consacra tout entier à l'étude de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques, composa plusieurs ouvrages, donna ses soins à des éditions estimées, tant des productions de son oncle que de celles de quelques autres écrivains, et mourut vers 1770.

BIANCHINI (Joseph-Marie), littérateur, né à Prato dans la Toscane, le 18 novembre 1685, se fit recevoir docteur en droit à l'académie de Pise, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de quelques bénéfices, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut le 17 février 1749. Outre des opuscules récités à l'académie Florentine, et publiés dans les *Prose florentine*, on a de lui : *Dei granduchi di Toscana della reale casa di Medici, ragionamenti istorici*, Venise 1741, in-fol.

BIANCHINI (Jean-Fortunat), médecin, né en 1720, à Chieti, dans le royaume de Naples, exerça son art à Venise, puis à Udine, fut nommé professeur de médecine pratique à l'université de Padoue, et mourut le 2 septembre 1779. On a de lui plusieurs *opuscules* qui prouvent beaucoup d'érudition et de savoir.

BIANCIARDI (François), musicien, né à Casola, château de Sienne, fut académicien *intronato* et maître de chapelle de la cathédrale de Sienne. Il mourut à l'âge de 35 ans. Ses principaux ouvrages sont : 3 livres de *Motets*, Venise, 1596-1607 ; 4 livres de *Motets*, 1599-

Digitized by Google

1608 ; 3 livres de *Motets* sans orgue, 1600 ; 2 livres de *Messes*, 1604-1605 ; *Salmi*, 1604.

BIANCO ou **BIANCHO** (André), géographe du 15e siècle, n'est connu que par des *Cartes hydrographiques*, conservées à la bibliothèque de St.-Marc, portant en tête : *Andreas Bianchо de Venet. me fecit*, 1436.

BIANCO (Barthélemi), architecte, né à Côme, mort en 1656, fut appelé à Gênes, environna cette ville d'une nouvelle enceinte, fortifia le môle, et bâtit, avec le collége des jésuites, le palais Balbi.

BIANCO (Jean-Baptiste), fils du précédent, mort de la peste en 1657, non moins habile dans l'architecture, fut aussi sculpteur et peintre distingué. On cite de lui comme son chef-d'œuvre à Gênes un *Groupe d'anges et de la Vierge*, en bronze.

BIANCOLELLI. *Voyez* **DOMINIQUE.**

BIANCOLINI (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur, né le 10 mars 1697 à Vérone, mort en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des monuments historiques. On lui doit la publication de la *Chronique de la ville de Vérone*, par Pierre Zagata, 1745-49, 2 vol. in-4°, avec des notes et une continuation de l'éditeur ; *Notice historique sur les églises de Vérone*, 1749 et années suivantes, 6 vol. in-4° ; *Dissertation sur les évêques et les gouverneurs de Vérone*, 1757, in-4°. Il eut part à la collection des traductions des historiens grecs, publiée à Rome en 1789, par Charles Fea, in-fol. avec 20 planches et la traduction française.

BIANCONI (Jean-Baptiste), né à Bologne en 1698, acheva ses études au séminaire de Padoue, accompagna à Rome le P. Gotti son maître de théologie, promu au cardinalat, et revint à Bologne où il fut curé pendant 6 ans. En 1741 il devint professeur de grec et d'hébreu à l'académie, en 1746 conservateur des antiques de l'Institut, et, en 1762, envoyé en mission à Milan où il passa plusieurs années, et découvrit un manuscrit d'une ancienne chronique ecclésiastique qu'il publia avec une version latine et des notes, sous ce titre : *Anonymi scriptores historiæ sacræ ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem, imp.*, Bologne, 1779. Bianconi mourut à Bologne le 17 août 1781 ; on a de lui : *De antiquis litteris Hebræorum et Græcorum*, Bologne, 1748 et 1763.

BIANCONI (Jean-Louis), neveu du précédent, né à Bologne le 30 septembre 1717, fut à 19 ans médecin assistant d'un des hôpitaux de sa patrie, reçu docteur en 1742 et l'année suivante élu membre de l'académie annexée à l'institut des sciences. Il publia en 1743 et 1744, une excellente traduction italienne de l'*Anatomie* de Winslow, 6 vol. Le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela auprès de lui en qualité de médecin. Six ans après, il se rendit à Dresde où le roi de Pologne Auguste III le nomma conseiller aulique, l'admit dans son intimité, l'employa dans diverses missions importantes et le nomma enfin son ministre résident à Rome, où Bianconi se livra avec ardeur à son goût pour les études littéraires. Il mourut subitement à Pérouse le 1er janvier 1781. On cite de lui : *Dissertation sur l'électricité*, Amsterdam, 1748 ; *Lettres sur la Bavière et sur l'Allemagne*, Lucques, 1763 ; *Lettres sur Celse*, 1779 ; *Dissertation sur le cirque de Caracalla*, 1789. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Milan, 1802, 4 vol. in-4°.

BIANDRATE (Benvenuto), seigneur de San-Giorgio, mort à Casal, en 1527, fut d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; ensuite président du sénat de Casal, et chargé après la mort du marquis Boniface IV, en 1473, de la tutelle de ses enfants et du gouvernement du Montferrat. Il fut député à Rome vers le pape Alexandre VI, vers l'empereur Maximilien et autres princes. Il a laissé : *Oratio obedientulis*, Rome, 1493 ; *Historia marchionum Montisferrati*, Asti, 1515 ; Turin, 1521 ; *Chronique du Montferrat*, 1639.

BIANDRATE (Jean-Antoine), frère du précédent, évêque de Parme et cardinal, a laissé divers ouvrages sur le droit canonique.

BIARD (Pierre), sculpteur et architecte, né à Paris en 1559, mort le 17 septembre 1609, fut employé par Henri IV qu'il avait représenté à cheval dans un bas-relief placé sur la grande porte de l'hôtel de ville, et qui a été détruit en 1793.

BIARD (Paul), jésuite, né à Grenoble, envoyé l'un des premiers dans les missions de l'Amérique, fut à son retour professeur de théologie à Lyon, et mourut en 1622. On a de lui : *Relation de la Nouvelle France et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1616, in-12.

BIAS, fils de Teutamus, naquit à Priène, une des principales villes de l'Ionie, vers l'an 570 avant J. C. Il se livra à l'étude de la philosophie, s'occupant principalement de la morale et de la politique ; il avait coutume de dire que nos connaissances sur la Divinité se bornent à savoir qu'elle existe, et qu'on doit s'abstenir de tout raisonnement sur son essence. Il fit une étude particulière des lois de sa patrie, et consacra ses connaissances en ce genre à rendre service à ses amis, soit en plaidant pour eux devant les tribunaux, soit en se faisant leur arbitre. Favorisé des dons de la fortune, il en faisait un noble usage : des filles de la Messénie ayant été prises par des pirates, il les racheta, et, les ayant élevées comme s'il eût été leur propre père, il les dota et les renvoya à leurs parents. La défaite de Crésus, et la conquête de la Lydie par Cyrus, ayant donné beaucoup d'inquiétude aux Ioniens, qui craignaient de se voir attaqués par le vainqueur, Bias leur conseilla de s'embarquer, avec tout ce qu'ils possédaient, et d'aller s'établir dans l'île de Sardaigne ; mais son avis ne fut pas suivi, et les Ioniens, après une vaine résistance, furent subjugués par les généraux de Cyrus ; les Priéniens eux-mêmes, assiégés par Mazarès, se décidèrent à quitter leur ville en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce fut à cette occasion que Bias répondit : « Je porte tout avec moi, » à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne faisait aucune disposition pour son départ. Bias resta dans sa patrie, où il mourut à un âge très-avancé, en plaidant pour un de ses amis. Après avoir fini son discours, il posa sa tête sur son petit-fils, qui était auprès de lui, et il cessa de vivre sans qu'on s'en aperçût. On ne connaissait pas de lui d'autre ouvrage qu'un poëme en deux mille vers sur les moyens de rendre l'Ionie heureuse et florissante. On cite un grand nombre de ses maximes et de ses apophthegmes. Il disait qu'il faut vivre avec ses amis comme si on devait les avoir un jour pour ennemis. Se trouvant sur un vaisseau avec des impies, il les entendit implorer le ciel au

Digitized by Google

milieu d'une tempête furieuse : « Taisez-vous, leur dit-il, de peur que les dieux ne sachent que vous êtes ici. » Bias était un des sept sages de la Grèce.

BIAUZAT (JEAN-FRANÇOIS GAULTIER DE), avocat à Clermont en Auvergne, député du tiers état aux états généraux de 1789, embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et prit une part active aux délibérations de l'assemblée. Après la session de 1791, il retourna à Clermont reprendre ses fonctions d'avocat, revint en 1793 à Paris comme orateur d'une députation à la Convention, siégea comme juré dans le procès de Babeuf à Vendôme, et fut nommé député, en 1798, mais son élection fut annulée par le Directoire. Un peu plus tard, Biauzat fut nommé juge au tribunal de cassation, conseiller à la cour d'appel de Paris sous le gouvernement impérial, et mourut le 22 février 1815. Il a publié : *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toutes espèces d'impôts*, 1789 ; *Projet motivé d'articles additionnels à la loi sur l'organisation des ponts et chaussées*, 1791.

BIBARS, surnommé *el Bondoucdary*, 4e sultan de la dynastie des Mameluks Baharites, était un esclave du Captchac, amené en Syrie, acheté par le général des arbalétriers (bondoucdar) de Mélik el Saleh ; affranchi par son maître, il passa au service de Mélik, s'éleva aux premières charges de l'empire, assassina le sultan Kothous, fut élu à sa place, le 17 de djoul-caadah, 658 de l'hégire (24 octobre 1260), et prit le surnom de *Al-Mélik Al-Dhaher*. Il réduisit à l'obéissance Damas et Alep, qui s'étaient révoltées, donna une forme stable à l'empire des Mameluks, repoussa les Tatars, rétablit la puissance du Musulmans, et combattit les Francs avec succès. Il enleva à ces derniers Laodicée, Césarée, Antioche, Tibériade, etc., mais échoua à deux reprises devant Saint-Jean d'Acre. Une éclipse de lune ayant eu lieu, les astrologues prédirent la mort d'un grand personnage. Bibars craignant que ce pronostic le regardât, fit prendre du poison à un prince de la maison de Saladin, sur lequel il voulait détourner le malheur qui lui paraissait pouvoir menacer sa personne. On oublia d'enlever le vase qui avait contenu le poison, Bibars s'en servit lui-même, le poison eut encore assez de force, et Bibars mourut le 27 de moharrem 676 (30 juin 1277).

BIBARS II, 12e sultan des Mameluks Baharites, succéda à Mohammed fils de Kalil, privé du trône pour la 3e fois. Il fut élu, le 23 de chewal 708 (26 mars 1309). Des séditions s'élevèrent bientôt parmi le peuple, toujours attaché à Mohammed. Abandonné de ses troupes, Bibars prit la fuite, fut arrêté près de Gaza, et conduit au Caire, où il fut étranglé en présence de Mohammed. Il avait régné près de onze mois.

BIBAUCIUS ou **BIBAUT** (GUILLAUME), 35e général des chartreux, était natif de Thielt en Flandre. Ses progrès étonnants, pendant qu'il étudiait à Louvain, le firent regarder comme un prodige de science ; il devint professeur à Gand, et s'y distingua par son éloquence et son érudition. Le tonnerre étant tombé un jour au milieu de sa classe, et ayant blessé plusieurs de ses écoliers, Bibaucius fit vœu de se faire chartreux, et accomplit ce vœu environ l'an 1500. Quoique déjà avancé en âge, son mérite le fit bientôt parvenir aux premières charges de son ordre, dont il fut fait général en 1521. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut le 24 juillet 1535. Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurt, publia, en 1539, sous le titre de *Orationes capitulares*, etc., les discours que Bibaucius avait prononcés dans le chapitre de ses religieux ; ils furent réimprimés à Anvers en 1610 et 1654, in-4°. On trouve à la fin de *la Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe, Paris, 1534, in-fol., deux petits poëmes latins de sa façon, en l'honneur de saint Joachim. Sa *Vie* a été publiée par Levin Ammon, chartreux de Gand.

BIBBIENA (BERNARD DOVIZI, connu sous le nom DE), né de parents obscurs à Bibbiena, petite ville du Casentin, en 1470, dut à l'un de ses frères, secrétaire de Laurent de Médicis, l'entrée dans cette maison, et donna des leçons de littérature à l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal en 1513, et l'envoya cinq ans après légat en France pour engager François Ier à se croiser contre les Turcs. Bibbiena se flattait de réussir, lorsque les différends survenus entre les deux cours rompirent la négociation ; il revint à Rome à la fin de l'année suivante, et fut enlevé par une mort imprévue en 1520, au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses. Paul Jove dit qu'il mourut de poison qui lui fut donné dans des œufs frais. Bibbiena est compté parmi les restaurateurs du théâtre en Italie. Sa comédie intitulée *Calandria* est la première pièce composée en italien à l'imitation et suivant les règles des anciens. Sa *Vie* a été publiée par Bandini : *Il Bibbiena ossia il ministro di stato*, Livourne, 1758.

BIBBIENA (FERDINAND GALLI, dit), peintre et architecte, né à Bologne en 1657, se distingua de bonne heure par son talent pour les décorations théâtrales et la perspective, fut employé par l'empereur Charles III, et mourut dans sa patrie en 1743. On lui doit des *Traités d'architecture et de perspective*, Parme, 1711, in-8°, et reproduits par l'auteur en 1731, avec des planches très-supérieures à celles qu'avait gravées Buttognotti pour la première édition.

BIBBIENA (FRANÇOIS GALLI), frère du précédent, né à Bologne en 1659, et mort en 1739, fut également bon peintre d'architecture, et réussit comme lui dans les décorations théâtrales. Attaché à l'empereur Joseph II, ce prince lui permit de voyager en France, où son mérite fut apprécié. On lui doit les belles salles de spectacle de Vienne, de Vérone, de Nancy, le manége de Mantoue, etc.

BIBBIENA (JEAN GALLI DE), romancier, né vers 1709 à Nancy, fils du précédent, cultiva les lettres, et vint encore jeune à Paris, où il publia des romans, maintenant oubliés. Bibbiena fit jouer, en 1762, sur le Théâtre-Italien, la *Nouvelle Italie*, comédie héroï-comique en trois actes et en prose, mêlée de chants. Convaincu de tentatives de viol sur une fille de trois ans, il fut condamné à mort par un arrêt du Châtelet du 25 octobre 1763. Bibbiena, qui s'était soustrait dans les premiers moments aux recherches dirigées contre lui, n'attendit pas l'issue de l'affaire pour prendre la fuite. Il est assez vraisemblable qu'il se retira en Italie, où il mourut vers 1779. Les romans de cet écrivain sont : *Mémoires de M. De...*, traduit de l'italien, in-12 ; *Histoire des amours de Valérie et du noble Vénitien Barbarigo*, Lausanne, 1741 ; *Le petit Toutou*, Amsterdam, 1746 ; *La Poupée*,

Digitized by Google

la Haye, 1748; *La force de l'exemple*, ibid. 1748; *Triomphe du sentiment*, ibid. 1750.

BIBER (François-Henri de), écuyer tranchant et maître de chapelle de l'archevêque de Salzbourg, naquit vers 1638 à Wartenberg, sur les frontières de la Bohême, et mourut en 1698. Il fut anobli par Léopold Ier, charmé de son talent sur le violon. On a de Biber : *Six sonates* pour violon, 1681, Salzbourg; *Fidicinium sacro profanum* (12 sonates), *Harmonica artificiosa-ariosa*, Nuremberg; *Sonatæ duæ*, Salzbourg, 1676; *Vespera longiores ac breviores*, Salzbourg, 1693.

BIBERSTEIN (le baron MARSCHALL de), conseiller d'État russe, né dans le Wurtemberg, en 1768, entra au service militaire de la Russie, en 1792. Encouragé par le célèbre Pallas qu'il avait connu en Crimée, il vint à St.-Pétersbourg, en 1795, fut envoyé à l'armée de Perse pour faire des recherches géologiques dans les provinces de la mer Caspienne; et, lorsque cette armée fut rappelée à l'avénement de Paul, il fut nommé inspecteur général pour l'éducation des vers à soie dans les provinces méridionales de l'empire. Il est mort en 1828. Il a publié : *Flora Taurico-Caucasica*.

BIBERSTEIN (Ernest-François-Louis MARSCHALL de), né le 9 août 1770 à Wellertein, prit, en 1791, du service dans les troupes de Nassau-Usingen, entra ensuite dans la carrière civile, et devint, en 1806, ministre d'État. Il améliora les finances, et établit l'égalité dans la répartition des impôts. Il est mort à Francfort, le 22 janvier 1834.

BIBIANE (Ste.), vierge, né à Rome dans le 4e siècle, souffrit le martyre sous Julien l'Apostat.

BIBILIA (François), né vers 1590 à Catanzaro, dans la Calabre Ultérieure, chanoine de Ste.-Marie-Majeure en 1620, fut fait en 1631 évêque d'Isola dans le royaume de Naples, et mourut en 1634, après avoir publié : *Discorso soprà la moneta e cambi di regno di Napoli*, 1621, in-4°.

BIBLIANDER (Théodore), en allemand *Buchman*, fameux théologien, né près de St.-Gall en 1504, remplaça Zwingle en 1532 dans la chaire de théologie à Zurich, et mourut de la peste en 1564, avec la réputation d'un homme très-savant dans les langues orientales. Son principal ouvrage est intitulé : *Mahometis Saracenorum princip. ejusque Vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, etc., Bâle, 1643, in-fol. Ce recueil curieux est rare.

BIBULUS (Marcus-Calpurnius), gendre de Caton, consul avec César l'an 59 avant J. C., ne put empêcher son redoutable collègue d'usurper toute l'autorité, eut pendant la guerre civile le commandement de la flotte de Pompée, et mourut sur mer l'an 48 avant J. C.

BICAISE (Honoré), médecin, né à Aix en 1590, rendit de grands services à sa patrie pendant les deux pestes de 1629 et 1649, et mourut vers 1652, laissant un fils héritier de ses talents et de sa chaire. On a de lui : *Manuel medicorum ex aphorism. Hippoc.*, Londres, 1659, Paris, 1739, in-12.

BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin physiologiste, né à Thoirette en Bresse le 11 novembre 1771, fit ses études élémentaires et ses premiers cours de médecine à Lyon, sous Marc-Antoine Petit. Les troubles de 1793 l'amenèrent à Paris, où Desault le distingua bientôt de la foule d'élèves qui suivaient sa clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Il en fit son disciple et son émule, et à sa mort Bichat continua les travaux de son maître. C'est lui qui a fait une science de l'anatomie pathologique. Professeur en 1797, il joignit à l'exposition orale de ses découvertes et à ses vues nouvelles des mémoires non moins utiles, sur les *membranes synoviales*, sur *les membranes en général*, sur *les organes symétriques*, ouvrages fondus depuis dans son beau *Traité des membranes*, publié en 1800, et où il est déjà le Bichat de l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*. Ce vaste travail en 4 vol. in-8°, 1801, est le vrai titre de gloire de Bichat; il avait été précédé des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, un vol. in-8°, qui suffirait seul à sa réputation comme physiologiste. Ardent à la recherche de nouveaux faits, Bichat multipliait ses expériences, enrichissait la médecine d'observations nouvelles, lorsqu'il succomba le 22 juillet 1802 à une fièvre putride maligne, suite peut-être de ses nombreuses dissections anatomiques, et que fit déclarer une chute sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu. Il expira dans les bras de la veuve de Desault qu'il n'avait jamais abandonnée. Sa mort causa un deuil général. Son *Anatomie descriptive*, qu'il laissa incomplète, a été achevée par Roux et Buisson, 5 vol. in-8°.

BICKERTON (Richard), contre-amiral anglais, fut nommé lieutenant en 1745, capitaine en second en 1756, commodore en 1786, et plus tard commandant de Portsmouth, et membre du parlement pour Rochester. Il prit part le 20 juin 1783, au combat de sir E. Hughes contre Suffren.

BICKERTON (sir Richard HUSSEY), fils du précédent, né le 11 octobre 1759, fut à 12 ans midshipman à bord du *Marlborough*, lieutenant en 1777, commandant en 1779, contre-amiral en 1799, vice-amiral le 9 novembre 1805, et, le 31 juillet 1810, amiral de la flotte bleue, commandant en chef de Portsmouth en 1812, et mourut le 9 février 1832. Bickerton avait assisté aux combats qui amenèrent la conquête de l'île de St.-Eustache en 1771; il prit part au blocus des côtes de France, à celui de Cadix, à celui d'Alexandrie; il présida à l'embarcation des débris des troupes françaises, après la capitulation en Égypte, et commanda en 1804 la station Méditerranéenne en l'absence de Nelson.

BICTAS. *Voyez* **BEYGTACH**.

BIDDLE (Jean), théologien anglais, né en 1615 à Wotton, fut un des écrivains distingués de la secte des unitaires, en faveur de laquelle il publia de nombreux écrits sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II. Plusieurs fois emprisonné pour ses opinions, il mena la vie la plus agitée, fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendants à Londres, et finit par mourir en prison en 1662. Son *Traité contre le Saint-Esprit* et son *Double Catéchisme*, Londres, 1647 et 1654, furent brûlés par le bourreau.

BIDÈNE. *Voyez* **BÉDÈNE**.

BIDERMANN (Jacques), jésuite, né dans la Souabe, enseigna la philosophie à Dilingen, la théologie à Rome, et mourut le 20 août 1639. Ses ouvrages théologiques sont depuis longtemps oubliés; mais les amateurs recherchent encore ses poésies lat. : *Epigrammat. lib. III*,

Digitized by Google

1649 ; *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum lib. III*, Lyon, 1636, in-12.

BIDERMANN (Jean-Théophile) naquit à Naumbourg le 5 avril 1705. Il étudia dans l'université de Wittenberg, et obtint en 1717 la place de bibliothécaire de la ville. Il retourna à Naumbourg en 1732, pour y diriger l'école publique; et, en 1747, il passa à Friedberg, en qualité de recteur. Il mourut en 1772. Il est auteur d'un grand nombre de *Dissertations philologiques*; des *Acta scholastica*, 8 vol., 1741 ; des *Otia litteraria*, Freib., 1751, etc.

BIDERMANN (Jean-Godefroid), curé à Aufsess dans l'évêché de Bamberg, a donné : *Généalogie des comtes de Franconie*, Erlangen, 1746; id. *de la noblesse du Voigtland*, Culmbach, 1752, in-fol., et *Tables généalogiques*, etc.

BIDLAKE (Jean), théologien et poëte, né à Plymouth, en 1755, mort en 1814, a publié des *sermons*, deux vol. de *discours*, une *Introduction à l'étude de la géographie ; Eugénio*, ou *préceptes de Prudentius*, conte ; *Virginie*, tragédie ; et quatre poëmes intitulés : *la Mer*, *la Soirée d'été*, *la Jeunesse*, et *l'Année*.

BIDLOO (Godefroid), médecin et anatomiste hollandais, naquit à Amsterdam le 12 mars 1649, s'appliqua d'abord à la chirurgie, la pratiqua avec succès dans les armées, et se fit ensuite recevoir docteur en médecine. Il fut nommé professeur d'anatomie à la Haye, en 1688 ; plus tard, médecin du roi d'Angleterre, Guillaume III ; et, en 1694, professeur d'anatomie et de chirurgie à la faculté de Leyde, où il mourut en avril 1713, âgé de 64 ans. Son plus grand titre à la célébrité est son recueil de planches, intitulé : *Anatomia corporis humani*, Amsterdam, 1685, in-fol., avec 105 planches dessinées par G. de Lairesse ; Leyde, 1739, in-fol., format d'atlas, avec cent quatorze planches, Utrecht, 1750, in-fol., avec un supplément. On a encore de lui : *Observationes de animalculis in ovillo hepate*, Leyde, 1698, in-4° ; *De anatomes antiquitate oratio*, ibid., 1694 ; *Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ*, ibid., 1708, in-4°. Ces divers ouvrages ont été réunis : *Opuscula omnia*, Leyde, 1715, 1725, in-4°, avec figures.

BIDLOO (Lambert), frère du précédent, apothicaire à Amsterdam, a composé des poésies hollandaises, et a laissé quelques écrits sur l'histoire, sur les anabaptistes, et sur la botanique, notamment une dissertation *De re herbariâ*, imprimée à la suite du *Catalogue du Jardin d'Amsterdam*, de Commelin, Leyde, 1709, in-12.

BIDLOO (Nicolas), fils du précédent, devint premier médecin de Pierre Ier, et inspecteur de l'hôpital de Pétersbourg.

BIDPAY. *Voyez* **VICHNOU-SARMA**.

BIE (Jacques de), graveur et antiquaire, né à Anvers en 1581, fut élève de Collaert, dont on trouve qu'il a bien saisi la manière, devint antiquaire du duc d'Aerschot et conservateur de ses médailles, dont il a gravé la suite des empereurs en or, s'établit depuis en France, et mourut vers 1650. Outre quelques estampes, telles que le *Portrait de François Ier* d'après Raphaël, et le *Lazare*, d'après de Vos, on a de lui différentes suites : la *France métallique*, Paris, 1636, in-fol. ; les *Portraits* des rois de France pour l'*Histoire* de Mézeray ; les planches de l'*Iconologie* de Baudouin.

BIE (Adrien de), peintre, naquit à Lierre, petite ville du Brabant, en 1594, et fut élève de Vautier Abts, peintre médiocre. Il se rendit à Paris à 18 ans, resta deux années chez Rudolf Schoof, peintre de Louis XIII, et passa huit années à Rome. Plusieurs cardinaux lui firent exécuter, sur des plaques d'or et d'argent, et sur des pierres précieuses, de petits sujets, qu'il traitait avec une grande pureté. En 1623, il revint à Lierre, où il fit plusieurs bons tableaux et portraits. On regarde comme le plus beau, celui qui représente *saint Éloi*, qui fut placé dans l'église principale de la ville, dédiée à saint Gommaire.

BIE (Corneille de), fils du précédent, notaire, et auteur d'une *Vie des Peintres, Sculpteurs, Architectes et Graveurs*, en vers flamands et avec portraits, 1661.

BIEGO (Paul), compositeur dramatique, né à Venise, est auteur des opéras suivants : *Ottone il Grande*, 1688 ; *Fortunatrale disgrazie* et *Pertinace*, 1689.

BIEL (Gabriel), théologien allemand, né à Spire, prêchait avec réputation à Mayence, lorsque Eberhard, duc de Wittemberg, qui avait fondé l'université de Tubingue, l'y appela pour être professeur de théologie, en 1477 : Biel s'en acquitta avec succès. Vers la fin de ses jours, il se retira dans une maison de chanoines réguliers, où il mourut en 1495. C'était un des meilleurs scolastiques du 15e siècle. On a de lui : *Collectorium super lib. sententiarum G. Occani*, Tubingue, 1501, in-fol. ; *Lectura super canonem Missæ*, Rutlingue, 1488, in-fol.

BIEL (Jean-Christian), prédicateur, né à Brunswick en 1687, mort en 1745, a laissé un grand nombre de dissertations théologiques, insérées dans le *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolin, et un ouvrage important publié après sa mort, par E. H. Mutzenbecher, sous le titre de : *Novus Thesaurus philologicus*, la Haye, 1779-1780, 3 vol. in-8°.

BIEL (Louis), professeur de philosophie à Vienne, a donné *Utilitates rei nummariæ*, Vienne, 1733, in-8°.

BIELFELD (Jacques-Frédéric de), publiciste, né à Hambourg le 31 mars 1717, fut d'abord secrétaire de la légation prussienne à Londres ; mais Frédéric II, le reconnaissant peu propre à la carrière diplomatique, le nomma précepteur du prince Ferdinand, son frère, puis curateur des universités, et enfin son conseiller privé. Il quitta la cour sur la fin de sa carrière, et se retira à Trebau dans le pays d'Altenbourg, où il mourut le 5 avril 1770. Son meilleur ouvrage est *Institutions politiques*, 3 vol. in-8°, en français, réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui : *Lettres familières*, 1763 ; *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, 1768, etc.

BIELING (François-Ignace), né à Viel, organiste du chapitre de Kempten en 1710, mort en 1757, a composé beaucoup de musique d'église estimée de son temps en Allemagne. On a imprimé de lui : *six Ariettes dans le style moderne*, 1720 ; *six Litanies* et *deux Te Deum*.

BIELING (Joseph), fils du précédent, né à Kempten en 1734, succéda à son père en 1755 dans les fonctions d'organiste et fut nommé ensuite directeur de la chapelle du chapitre. Il avait un talent distingué pour l'orgue, et a laissé beaucoup de musique manuscrite.

BIELINSKI (François), noble polonais, s'attacha d'abord à la fortune du roi Stanislas qu'il suivit à Dantzig, se soumit ensuite au roi Auguste III, qui le nomma

Digitized by Google

grand maréchal de Pologne; réorganisa la police de Varsovie et de tout le royaume, et mourut en 1766. On a de lui la *traduction* en polonais d'une pièce concernant les prétentions de la Pologne sur la Livonie et la Courlande, Varsovie, 1751.

BIELINSKI (Pierre), sénateur palatin, né en 1754 dans la grande Pologne, fut à diverses reprises élu nonce aux diètes, membre de la commission des finances en 1782, et en 1812, lors de la création du grand-duché de Varsovie, président du nouveau gouvernement à Kalisch. Lorsque, à la suite du congrès de Vienne, le royaume de Pologne fut constitué d'un fragment du duché, Bielinski resta sénateur, mais fut privé en 1821, de la présidence du sénat qui lui appartenait par rang d'ancienneté. A l'occasion de la mort d'Alexandre une émeute éclata à St.-Pétersbourg le 26 décembre 1825, et il s'ensuivit un mémorable procès de conspiration à la suite duquel de nombreuses arrestations eurent lieu en Pologne, et 8 des principaux accusés furent renvoyés, après trois ans de détention, devant le tribunal de la diète présidé par Bielinski. Le 17 octobre 1828, le sénat tout entier, moins une voix, celle de Vincent Krazinski, y prononça l'acquittement des accusés. Bielinski est mort le 9 mars 1829.

BIELKE (Sténon-Charles, baron de), savant suédois, né à Stockholm en 1709, vice-président du tribunal d'Abo, se montra très-zélé pour le progrès des sciences et surtout de l'histoire naturelle dont il étendit le domaine par ses observations curieuses et savantes, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie de Stockholm, et mourut en 1754.

BIELKE (Nicolas, comte de), de la même famille, fut, en 1782, nommé sénateur, directeur des mines, déploya dans cette place une grande activité, s'en démit en 1789, et mourut peu de temps après. Membre de l'Académie de Stockholm, protecteur éclairé des sciences, il possédait une riche bibliothèque et une précieuse collection de minéraux.

BIELKE, Suédois de la même famille, impliqué dans l'assassinat de Gustave III, s'empoisonna après avoir avoué son crime. Son corps fut traîné sur la claie, et exposé aux regards du public.

BIELSKI (Martin), historien polonais du 16e siècle, a publié : *Chronicon rerum polonicarum, ab origine gentis ad 1587.*

BIELSKI (Joachim), fils du précédent, écrivit en polonais les *Annales de Pologne*, et des épigrammes en latin.

BIENAIMÉ (Pierre-Théodore), architecte, né le 11 janvier 1765 à Amiens, fils d'un entrepreneur de bâtiments, apprit dans la maison paternelle la pratique de toutes les professions relatives à l'architecture, alla à Paris pour se perfectionner, emporta divers prix à des concours, reconstruisit la salle du théâtre Favart en 1797, et exécuta plusieurs travaux remarquables. Il suivit en 1808 Élisa Bonaparte dans la principauté de Lucques et Piombino, puis à Florence, revint à Paris où il fut chargé de divers projets; fut nommé en 1823 inspecteur des bâtiments civils, et mourut le 14 décembre 1826. Membre depuis 20 ans de l'Athénée des arts, il y fut chargé d'une foule de rapports et de travaux académiques parmi lesquels on remarque son *Éloge de Soufflot*.

BIENAYMÉ (Pierre-François), savant ecclésiastique et naturaliste instruit, fut d'abord chanoine à Montbard sa ville natale, et vécut longtemps dans la familiarité de Buffon et de Daubenton. Nommé ensuite chanoine à Évreux, il vint à Paris pendant les troubles de la révolution, visita souvent le Jardin des plantes et y rencontra quelquefois le jeune Bonaparte qui, à son avénement, lui offrit la chaire épiscopale de Metz. Bienaymé, installé le 27 juin 1802, mourut le 9 février 1806. Il a publié : *Mémoire sur les abeilles*, 1780; Metz et Paris, 1804.

BIENNAISE (Jean), chirurgien, né à Mazères dans le comté de Foix en 1601, mort le 25 décembre 1681, acquit une grande réputation, et donna son nom à un bistouri dont on fait usage dans l'opération de la hernie. On a de lui un ouvrage posthume intitulé: *Opérations de chirurgie par une méthode courte et facile*, Paris, 1688 et 1693, in-12.

BIENNASSIS (Paul), médecin, né à Poitiers, a traduit du latin d'Eucher Roeslin ou Rhodion, un traité de l'*Accouchement*, Paris, 1540, in-16. On lui attribue un *Commentaire sur Dioscoride*.

BIENNÉ (Jean), *Benè natus*, imprimeur de Paris, succéda en 1566 à G. Morel, imprimeur du roi pour le grec, se distingua par la beauté et la correction de ses éditions, et mourut le 15 février 1588. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite *Démosthène*, 1570, in-fol.; *Lucrèce*, in-4o; le *Nouveau Testament* syriaque, grec et latin, in-4o; etc.

BIENVENU (Jacques), écrivain protestant, a traduit du latin de J. Foxus en rimes françaises *le Triomphe de J. C.*, drame apocalyptique, Genève, 1562. On lui doit encore une *Satire* contre les divers états et les médecins surtout, ibid., 1558, sous ce titre : *la Comédie du monde malade et mal pansé*, etc.

BIENVILLE (D. T. de), médecin français, exerçait à la Haye, où il mourut vers 1780, après avoir publié *la Nymphomanie*, Amsterdam, 1771, in-8o; *le Pour et le contre de l'inoculation de la petite vérole*, 1770; *Recherches sur la petite vérole*, 1772; *Traité des erreurs populaires sur la santé*, 1775, in-8o.

BIERBRAUER (Jean-Jacob), né dans Hesse en 1705, conseiller et juge criminel à Cassel, où il mourut en 1760, avait un grand talent pour interroger les criminels et découvrir leurs complices. Il contribua puissamment à délivrer la Hesse des fameuses bandes de brigands qui l'infestaient, et dont il publia des *Descriptions*, 1755 et 1758, in-fol.

BIERKANDER (Claude), pasteur à Grefback en Westrogothie, né en 1735, mort en 1795, est auteur de plusieurs ouvrages suédois sur l'*Histoire naturelle*, entre autres de la transpiration des plantes, 1773; de l'action du froid sur les végétaux, 1778, etc.

BIERLING (Gasp.-Théophile), médecin, né à Leipzig, fit ses études à Padoue, pratiqua son art avec succès à Magdebourg, où il mourut en 1693. On a de lui les ouvrages suivants : *Adversar. curiosorum centuria prima*, Iéna, 1679, in-4o; *Consilium pestifugum*, Magdebourg, 1680; *Problema pharmaceutico-medicum*, etc., 1684, in-4o; *Thesaurus theoretico-practicus*, Magdebourg, 1693, in-4o; Iéna, 1697, in-4o.

BIERLING (Frédéric-Guillaume), savant théologien, né à Magdebourg en 1676, professa la théologie à l'académie de Rinteln dont il publia l'*Histoire* à l'occasion

Digitized by Google

de son jubilé séculaire, 1721, in-fol., et mourut en 1728. Il était en correspondance avec Leibnitz. Outre l'ouvrage cité, on a de lui plusieurs dissertations : *de Pyrrhonismo historico*, Leipzig, 1724, in-8°; *Observationum specimina in Genesim*, Rinteln, 1722, etc.

BIERLING (Conr.-Fréd.-Ern.), fils du précédent, né en 1709, mort en 1755 à Rinteln, où il était professeur de théologie, de logique et de métaphysique, a publié : *Fasciculus dissertat. logic.*, Rinteln, 1740, et un grand nombre d'écrits insérés dans la collection des dissertations historiques relatives à l'histoire d'Allemagne.

BIESELINGHEN (Chrétien-Jean van), peintre, né à Delft en 1560, réussit dans le portrait et en peignit un grand nombre en Hollande, ceux entre autres de Guillaume, prince d'Orange, et de Balth. Gérard, son assassin. Ayant accompagné quelques amis en Espagne, avec sa femme et ses deux enfants, il s'établit à Madrid et fut nommé peintre du roi. Devenu veuf, il revint à Middelbourg, et y mourut à 42 ans.

BIESIUS (Nicolas), médecin, philosophe et poëte, né à Gand le 27 mars 1516, mort le 28 avril 1572, fut professeur de médecine à Louvain, et médecin de l'empereur Maximilien II. Il a publié : *Theoreticæ medicinæ lib. VI*, Anvers, 1558, in-4°; *In artem medicam Galeni comment.*, ib., 1550, in-8°; *De Methodo medicinæ* ; ib., 1560, in-8°; Louvain, 1564, in-8°; *De naturâ lib. V*, Anvers, 1572-73, 1613, in-8°.

BIESTER (Jean-Éric), philologue, né en 1749 à Lubeck, devint secrétaire intime du baron de Zedlitz, ministre de l'instruction publique à Berlin, se lia d'amitié avec Gedicke, s'associa avec lui pour la rédaction d'une *Revue* mensuelle qu'il continua seul depuis 1790, et mourut à Berlin en 1816. Outre une édition des *Quatre dialogues de Platon*, Berlin, 1780, on connaît de Biester des traductions allemandes du *Discours de réception du baron de Zedlitz à l'Académie de Berlin*, 1777; du *Voyage du jeune Anacharsis*, 1792, 6 vol., etc. Il était membre de l'Académie de Berlin.

BIET (René), chanoine régulier, abbé de St.-Léger-de-Soissons, mort le 29 octobre 1767, a laissé : *Éloge du maréchal d'Estrées*, 1739, in-8°; *Dissertation sur la véritable époque de l'établissement fixe des Francs dans les Gaules*, 1736, in-12. Biet eut pour successeur, à l'abbaye de St.-Léger, le célèbre bibliographe Mercier.

BIET (Antoine), supérieur de la mission de Cayenne, était né vers 1620 dans le diocèse de Senlis. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il remplit les fonctions de vicaire, et fut ensuite pourvu de la cure de Ste.-Geneviève, à Senlis. En 1651, une compagnie obtint du gouvernement la cession de Cayenne, abandonnée depuis la mort du malheureux Bretigny. Les associés choisirent pour chef de la nouvelle colonie Royville, gentilhomme normand, homme de tête et d'action, qui d'ailleurs avait eu le premier l'idée de former cet établissement. La direction de la partie ecclésiastique fut confiée à l'abbé de l'Isle-Marivault, qui s'adjoignit plusieurs jeunes prêtres, et décida Biet à quitter sa cure pour le suivre; les colons s'embarquèrent près du Pont-Rouge, le 18 mai 1652, sur des bateaux qui devaient les conduire au Havre, où deux bâtiments avaient été nolisés pour les transporter en Amérique. Au moment du départ, l'abbé de l'Isle-Marivault ayant voulu passer d'un bateau dans un autre, tomba dans la Seine et se noya. Biet, désigné tout d'une voix pour le remplacer, n'accepta qu'avec une extrême répugnance une charge qu'il jugeait au-dessus de ses forces. Un séjour de 3 semaines au Havre avait diminué les provisions des colons; et lorsqu'on mit à la voile, le 2 juillet, ils n'avaient plus de vivres que pour trois mois. Royville n'en commit pas moins la faute de s'arrêter devant Madère pendant plusieurs jours. Il descendit seul dans l'île avec une partie de ses gardes, et reçut du gouverneur des fêtes magnifiques, qu'il lui rendit à son bord aux dépens de l'équipage. Dans cette circonstance il traita ses associés avec tant de mépris, qu'ils résolurent de s'en venger à la première occasion. Royville étant tombé malade voulut rester la nuit couché sur le tillac pour y respirer le frais. Pendant qu'il dormait, quelques-uns des conjurés se jetèrent sur lui, et après l'avoir percé de coups de baïonnette, le précipitèrent dans la mer. Ce fut le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, que les nouveaux colons débarquèrent à Cayenne. La division qui régnait parmi les associés ne leur permettant pas de se concerter pour la défense commune, ils eurent le chagrin de voir plusieurs habitations dévastées et brûlées par les sauvages. Cependant les colons eurent moins à souffrir de leurs ennemis que du manque de vivres. Une fièvre maligne ne tarda pas à se déclarer. Dans quelques jours elle enleva les médecins et les ecclésiastiques. Biet resta seul pour soigner et consoler les malades. Les colons se décidèrent enfin à quitter Cayenne, et s'embarquèrent le 26 décembre 1653, sur un bâtiment hollandais qui se rendait à Surinam, où ils trouvèrent un capitaine anglais, avec lequel ils traitèrent pour leur transport à la Barbade. Biet se rendit vers la fin d'avril 1654 à la Martinique, puis à la Guadeloupe dont le gouverneur, obligé de faire un voyage en France, offrit à Biet de l'y ramener. Biet arriva sur les côtes de Normandie le 25 août 1654, il rapportait des notes dont il se servit pour rédiger le *Voyage de la France équinoxiale, ou l'île de Cayenne, entrepris par les Français en* 1652, Paris, 1664, in-4°. Le volume se termine par un *Dictionnaire de la langue galibi*.

BIET (Claude), pharmacien, né vers 1668 à Chauvot, près de Verdun-sur-Saône, premier apothicaire du roi à Versailles, mort le 18 juillet 1728. On a de lui quelques opuscules insérés dans les *Mémoires de Trévoux*, sur la *thériaque*, 1704; sur les *pilules de longue vie*, même année; sur le *quinquina*, 1707; sur les *gouttes d'Angleterre*, 1713.

BIÈVRE (George MARÉCHAL, marquis de), bel esprit, né à Paris en 1747, mousquetaire, écuyer de *Monsieur*, maître de camp de cavalerie, est moins connu par son mérite militaire que par ses reparties ingénieuses et ses calembours. De Bièvre a donné au théâtre, en 1783, *le Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers, pièce restée au répertoire. *Les Réputations*, autre comédie de Bièvre, jouée en 1788, n'eut qu'une seule représentation. Les autres ouvrages de ce facétieux auteur sont : *Lettre écrite à Mme la comtesse Tation, par le sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil*, Paris, 1770, in-8°; *Lettre sur cette question :* Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? etc., réimprimée dans le *Cours de littérature*

Digitized by Google

de la Harpe, à la suite de l'analyse de *Zaïre*; *Vercingétorix*, tragédie burlesque en un acte, 1770, in-8°; *les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, 1772, in-32, très-rare; *Almanach en calembours*, 1771, in-18. Bièvre sollicita vivement une place vacante à l'Académie : on lui dit qu'il avait été prévenu par l'abbé Maury : « En ce cas, répondit-il, *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori* (à Maury). » M. A. Deville a recueilli en 1800, sous le titre de : *Bievriana*, les calembours de Bièvre, in-18. Bièvre alla, en 1789, aux eaux de Spa, pour y rétablir sa santé. Il y mourut en conservant, à ce que l'on prétend, le goût des calembours jusqu'au dernier instant. « Mes amis, disait-il, je m'en vais de ce pas (de Spa). »

BIEZ (OUDART DU), maréchal de France, né dans le 15e siècle, d'une ancienne maison de l'Artois, doit être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de François Ier et de Henri II. Après avoir servi avec une haute distinction en Italie, il reçut le bâton de maréchal en 1542. Sa réputation était telle, que le Dauphin, depuis Henri II, voulut être armé chevalier de sa main, comme François Ier l'avait été de celle de Bayard. Du Biez partagea avec le connétable de Montmorenci la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint. Il battit deux fois les Anglais; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit à ces mêmes Anglais la place de Boulogne, lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy, ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui, après une détention de trois ans au château de Loches, mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

BIFFI (JEAN), poëte latin, né dans le Milanais le 21 juin 1464, eut une école, fut curé de Mezago, sa patrie, et mourut vers 1515. Il a publié : *Miraculorum vulgarium B. Virginis Mariæ in carmen heroicum trad., ad Sixtum IV*, Rome, 1484, in-4°; *Carmina in laudem B. Virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4°; d'autres poésies latines adressées à Laurent de Médicis, ibid., 1512, etc.

BIFFI (JEAN-AMBR.), poëte, né à Milan, fils d'un marchand de drap, quitta le commerce pour reprendre ses études, vint à Louvain, où il donna des leçons d'italien, et mourut en 1618. Il a laissé : *il Dolore del peccatore pentito*, etc., Milan, 1605, in-12; *la Risorgente Roma*, ibid., 1610, 1611, in-12; *Versi*, ibid., 1616, in-12.

BIFFI (JOSEPH), compositeur, né à Cesano dans le Milanais, vers le milieu du 16e siècle, fut d'abord maître de chapelle du cardinal André Battori, et ensuite compositeur de la cour du duc de Wurtemberg. Il a fait imprimer des *Madrigali a quattro voci*, Brescia, 1582; *Cantiones sex vocum*, Nuremberg, 1596; *Madrigali a cinque voci*, Venise, 1599, etc.

BIFFI (dom ANTONIO), maître de chapelle à l'église de Saint-Marc à Venise, et du conservatoire *dei Mendicanti*, a donné à Venise un opéra: *Il Figliuolo prodigo* en 1704. — BIFFI (le P. EGIDE-MARIE), grand cordelier, a laissé manuscrit un traité de composition intitulé : *Regole per il contrapunto*.

BIFFIDA (JEAN), compositeur, né à Sienne, vivait vers la fin du 16e siècle. On connait de lui : *Canzonette a tre*, Nuremberg, 1596.

BIGAGLIA (le P. DIOGENIO), bénédictin au monastère de St.-George-le-Majeur, naquit à Venise vers la fin du 17e siècle. Il a composé un opéra intitulé : *Giaele*, représenté en 1731. On a publié de sa composition : *Dodici sonate a violino solo ossia flauto*, Amsterdam, 1725.

BIGARRÉ (AUGUSTE-JULIEN, comte), lieutenant général, né en 1775 à Belle-Isle-en-Mer, fils du sénéchal de la juridiction royale de cette ville, s'embarqua dès l'âge de 14 ans comme marin pour les Antilles, fit 4 voyages de suite à St.-Domingue, et guerroya en 1788 et 1791 contre les nègres révoltés de cette colonie. De retour en France, il fut nommé sous-lieutenant du 9e régiment d'infanterie, fit en cette qualité la guerre de l'Ouest, et fut blessé d'un coup de feu à Quiberon. Nommé capitaine par le général Hoche en 1796, il fit partie, l'année suivante, de l'expédition d'Irlande, à bord du vaisseau *les Droits de l'homme*, et, après un combat de 12 heures contre un vaisseau anglais et une frégate, échoua dans la baie d'Audierne, d'où il eut le bonheur de se sauver à la nage. Employé successivement à l'armée d'Allemagne et en Suisse, en 1802 il entra dans la garde des consuls, fut fait en 1804 major du 4e régiment de ligne, dont Joseph Bonaparte était colonel, et commanda ce corps à la bataille d'Austerlitz, où sa conduite lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Joseph, devenu roi de Naples en 1806, le choisit pour un ses aides de camp, et l'emmena en Espagne. Nommé général de brigade, il eut le commandement de l'infanterie de la garde, et se trouva aux diverses affaires commandées par le prince. Après la débâcle de Vittoria, il rejoignit l'empereur sur le Rhin, fit la campagne de 1813, à la tête d'une brigade du corps de Macdonald, et, créé lieutenant général, obtint le commandement d'une division de la jeune garde, avec laquelle il fit la campagne de 1814. Après l'abdication de l'empereur, il sollicita la place de gouverneur d'une des Antilles; mais, en attendant qu'il pût être transporté en Amérique, il fut désigné pour commander le département d'Ille-et-Vilaine. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui confia le commandement de la 13e division militaire. Remplacé dans son commandement après la bataille de Waterloo, il cessa d'être employé et fut mis à la retraite en 1825. A la révolution de 1830, il s'occupa de réorganiser la garde nationale de Rennes, et prit le commandement de la division, dans lequel il fut maintenu par le roi. Il mourut à Rennes le 19 mai 1838.

BIGELOT (FRANÇOIS-EMMANUEL-SIMÉON), homme de lettres, né le 18 février 1789 à Nancy, occupa de 1810 à 1818 divers emplois administratifs à Paris, et retourna dans sa ville natale, où il racheta une étude de notaire qu'avait possédée son père. Il mourut le 14 juillet 1850. Bigelot a travaillé pour le *Mercure* de 1816 à 1818, et publié entre autres opuscules : *Ode sur la Poésie*, etc., Paris, 1816; *Satire sur le dix-neuvième siècle*, 1817, in-8°.

BIGEOT (CLAUDE-ÉTIENNE), publiciste, était fils de François Bigeot, avocat général au parlement de Dôle. Avant 1646, il remplissait la charge de lieutenant général du bailliage de Pontarlier. Employé, dès cette époque, par la cour d'Espagne dans diverses missions, il fut autorisé à se choisir un suppléant. Après la conquête de la Franche Comté et sa réunion définitive à la France, Bigeot se retira dans les Pays-Bas, et y mourut en 1675.

Digitized by Google

Il est auteur de plusieurs ouvrages, tous anonymes, écrits les uns en français et les autres en espagnol, contre les projets de Louis XIV. Celui qui fit le plus de bruit dans le temps est le *Bourguignon intéressé*, Cologne, 1668, in-12. On peut lui attribuer aussi le *Bon Bourguignon*, in-12, que d'autres bibliographes donnent à Boyvin.

BIGET. *Voyez* **MARTHE.**

BIGEX (François-Marie), archevêque de Chambéry, né en 1751, à la Balme de Thuy, dans le pays de Genève, mort en 1827. A l'époque de l'invasion des Français en Savoie (1792), il se retira à Lausanne. En 1818, il devint évêque de Pignerol, et adressa aux fidèles de son diocèse une *Lettre pastorale* qui a été imprimée en France. Après la démission de Dessoles, il passa à l'archevêché de Chambéry, où il se distingua par ses vertus. Ses principaux ouvrages sont : *Étrennes catholiques*, qu'il publia pendant douze ans de suite, et que Bonaparte supprima en 1810, parce que l'auteur avait pris la défense de Pie VII, alors prisonnier; *le Missionnaire catholique*, ou *Instructions familières sur la religion*, 1796, in-8°; *Instruction à l'usage des fidèles de Genève*, Lausanne, 1793, in-8°; *De la sanctification des fêtes et dimanches*, 1799, in-8° ; *Oraison funèbre de M. de Biord, évêque de Genève*, Annecy, 1796, in-8°.

BIGI (Louis). *Voyez* **PITTORIO.**

BIGLAND (Jean), historien anglais, né à Skirlaugh, dans le comté d'York, en 1750, passa la plus grande partie de sa vie dans les humbles fonctions de maître d'école de village. A l'âge de plus de cinquante ans, il publia un petit volume intitulé : *Réflexions sur la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*, 1803. Il obtint un grand succès; les témoignages d'approbation qu'il reçut de diverses parts l'engagèrent à persévérer et insensiblement il devint auteur de profession. Il publia encore successivement *Lettres sur l'étude et l'usage de l'histoire ancienne et moderne*, 1804 ; *Lettres sur l'histoire moderne et sur l'aspect politique de l'Europe*, 1804; *Essai sur divers sujets*, 2 vol. 1805; *Lettres sur l'histoire naturelle*, 1805; *Système de géographie et d'histoire*, 5 vol., 1809; *Histoire d'Espagne*, 1809-1824 ; *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, depuis la paix de 1783*, 1811-1819, 3 vol. in-8°; *Les voyageurs philosophes*, 1811 ; *Le comté d'York*, 1812 ; *Histoire d'Angleterre*, 1812 ; *Lettres sur l'histoire naturelle; Système de géographie à l'usage des écoles*, 1816 ; *Explication historique et effets des causes physiques et morales sur le caractère et les vicissitudes des nations*, 1817 ; *Lettres sur l'histoire de France*, 1818; *Lettres sur l'histoire d'Angleterre ; Histoire des Juifs*. Bigland travaillait aussi à quelques *Magazines*. Ses travaux littéraires ne lui firent point quitter sa province. Il menait dans son jardin à Finningley, près de Doncaster, la vie d'un sage et d'un patriarche. C'est là qu'il mourut, âgé de 82 ans, le 22 février 1832. — Un autre Bigland a publié : *Collection historico-monumentale et généalogique du pays de Glocester*, Kent, 1791, 2 vol. in-8°.

BIGLIA (André), né à Milan en 1375, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, se fit connaître de 1420 à 1435, par quelques ouvrages, et par ses connaissances profondes dans les langues grecque, latine et hébraïque. Il assista au chapitre général de son ordre, tenu à Bologne en 1425, et y prononça, en latin, un long discours qui fut trouvé très-éloquent. Il mourut à Sienne en 1435. Il écrivit plusieurs ouvrages sur différents sujets; deux seuls ont été imprimés : *De ordinum eremitarum propagatione*, Parme, 1601, in-4° ; *Historia rerum Mediolanensium*.

BIGNE (GACÉ de la), né en Normandie vers 1428, chapelain de Philippe de Valois et du roi Jean, avec lequel il passa en Angleterre après la malheureuse journée de Poitiers, mort postérieurement à 1473, est auteur du *Roman des Oyseaulx*, poëme imprimé, mais avec des retranchements, à la suite de l'ouvrage de Phœbus G. de Foix.

BIGNE (MARGUERIN de la), de la même famille que Gacé, haut doyen de l'église du Mans, né vers 1546, à Bernières-le-Patry en Normandie, publia de 1575 à 1578 une *Bibliothèque des Pères* en 8 vol. in-fol., la première qui ait paru. Député du chapitre de Bayeux en 1581 au concile provisoire de Rouen, il soutint vivement les droits des chanoines contre l'évêque. Le prélat l'ayant cité devant l'official, il s'ensuivit un procès si long, que la Bigne aima mieux abandonner ses bénéfices que ses études, et se retira à Paris, où il mourut vers 1590.

BIGNICOURT (Simon de), né à Reims, le 15 mai 1709, mort à Paris en 1775, était conseiller au présidial de Reims, sa patrie, et fut très-versé dans la littérature ancienne et moderne. On a de lui : un *Recueil de poésies latines et françaises*, 1754, 1767, in-12 ; *Nouvelles pensées détachées*, 1750, in-12, réimpr. sous le titre de *Pensées et Réflexions philosophiques*, 1755, in-12, et la troisième édition sous le titre de *l'Homme du monde et l'Homme de lettres*, Orléans, 1774, in-12.

BIGNON (Jérôme) naquit à Paris, le 24 août 1589. Rolland Bignon, son père, lui enseigna les langues, les humanités, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la jurisprudence et la théologie. Le jeune Bignon fit de tels progrès, qu'à dix ans il publia la *Chorographie*, ou *Description de la terre sainte*, Paris, 1600, in-12. Il donna, peu de temps après, *Discours de la ville de Rome, principales antiquités et singularités d'icelle*, Paris, 1604, in-8° ; *Traité sommaire de l'élection du Pape; plus le Plan du conclave*, Paris, 1605, in-8°. Henri IV, ayant entendu parler de Jérôme Bignon, voulut le voir, et le choisit pour être, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du Dauphin, depuis Louis XIII. Bignon parut à la cour avec des manières aisées et polies. L'étude ne l'avait pas rendu étranger au monde; la cour ne le rendit pas étranger à l'étude; il publia en 1610, un *Traité de l'excellence des rois et du royaume de France*. Après la mort de Henri IV, il quitta la cour; il y revint bientôt, à la sollicitation de Nicolas Lefebvre, nouveau précepteur de Louis XIII, et y demeura jusqu'à la mort de cet ami, arrivée en 1612. Bignon fit un voyage en Italie en 1614, reçut des marques d'estime de Paul V et des plus illustres savants. Fra Paolo le retint quelque temps à Venise. De retour en France, il se livra tout entier aux exercices du barreau. Son père le fit pourvoir, en 1620, d'une charge d'avocat général au grand conseil, et le roi le nomma, quelque temps après, conseiller d'État, puis avocat général au parlement, en 1625. En 1641, Bignon céda cette charge à Briquet, son gendre, et fut, en 1642, après la mort de

Digitized by Google

de Thou, nommé grand maître de la bibliothèque du roi. Il refusa dans la suite la place de surintendant des finances. Son gendre étant mort en 1645, Bignon fut obligé de reprendre sa charge pour la conserver à son fils. Il avait été employé dans plusieurs affaires importantes pour l'État. Anne d'Autriche, pendant sa régence, l'appela quelquefois au conseil. Il mourut à Paris, le 7 avril 1656. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a laissé : *Marculfi monachi Formulæ*, 1613, in-8°., Strasbourg, 1655, in-4°, réimprimé par les soins de son fils, Paris, 1666, in-4° ; *La Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, in-8° ; une édition du *Voyage de François Pyrard*, 1615, 2 vol. in-8°.

BIGNON (Jérôme), fils du précédent, avocat général, conseiller d'honneur au parlement en 1673, conseiller d'État en 1678, avait succédé à son père dans la charge de maître de la librairie. Louvois le força de s'en démettre pour la donner à son neveu l'abbé de Louvois, âgé de 8 ans. Il mourut en 1697.

BIGNON (Jean-Paul), quatrième fils du précédent, connu sous le nom de l'*abbé Bignon*, né à Paris en septembre 1662, mort à l'Isle-Belle près de Melun, le 14 mai 1743, bibliothécaire du roi, membre de l'Académie française, de celle des sciences et de celle des inscriptions, cultiva et protégea les lettres. On a de lui une *Vie de François Lévesque, prêtre de l'Oratoire*, Paris, 1684, in-12; un roman intitulé : *les Aventures d'Abdalla*, ouvrage achevé par Colson, 1773, 2 vol. in-12. L'un des collaborateurs du *Journal des savants*, il eut part aux *Explications des médailles de Louis le Grand*, à la *Description du sacre de Louis XV*. Tournefort, dont il fut le protecteur, a donné le nom de *Bignonia* à un genre de plantes, arbres et arbustes exotiques, remarquables par la beauté de leurs fleurs.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu du précédent, né le 27 octobre 1711, mort le 8 mai 1772, maître des requêtes et intendant de Soissons, obtint, en 1722, la survivance de la charge de bibliothécaire du roi ; occupa cette place, en 1741, lors de la démission de son oncle, et s'en démit lui-même en 1770, en faveur de son fils.

BIGNON (Jean-Frédéric), fils du précédent, né à Paris le 11 janvier 1747, devint conseiller au parlement, et, sur la démission de son père, fut, en 1770, nommé bibliothécaire du roi. Sous son administration on acheva la construction du salon commencé en 1731, où sont les deux énormes globes que Vincent Coronelli avait faits pour Louis XIV. Reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1781, Bignon est mort le 1er avril 1784.

BIGNON (Louis-Édouard), né en 1771 à la Meilleraye (Normandie), fit ses études à Paris, au collège de Lisieux, et venait de les terminer lorsque éclata la révolution de 1789. Atteint par la loi sur la réquisition, il partit comme simple soldat ; mais le général Huet l'attacha bientôt à son état-major, et le fit son secrétaire particulier. Il ne tarda pas à être employé dans la diplomatie. Secrétaire de légation en Prusse en 1799, il obtint en 1802 le titre de chargé d'affaires, et quitta Berlin en 1803 pour aller à Cassel remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire. Après la campagne de 1807, il fut nommé intendant de Berlin, puis l'un des admininistrateurs généraux de l'Autriche, et enfin ministre de France près le grand-duc de Bade. Envoyé en 1810 résident à Varsovie, il fut plus tard chargé d'organiser l'insurrection des Polonais, et parvint à retarder la marche des Russes. Lors de la retraite de l'armée française, enfermé dans Dresde, il n'en sortit qu'après la capitulation. Retiré à la campagne pendant la première restauration, il revint à Paris, au mois de mars 1815, offrir ses services à l'empereur, et fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. Le département de la Seine-Inférieure l'élut membre de la chambre des représentants. Le 8 juillet il remit son portefeuille et quitta momentanément la scène politique. Renvoyé par le département de l'Eure, en 1816, au corps législatif, il fit entendre dans la chambre quelques paroles en faveur des bannis. Il demanda l'établissement du jury pour les délits de la presse. Nommé député du Haut-Rhin en 1820, il ne fut point réélu en 1824 ; mais en 1827, les électeurs de Rouen le choisirent pour remplacer Stanislas de Girardin. A la révolution de 1830, chargé du ministère des affaires étrangères, par la commission municipale, il passa quelques jours après à celui de l'instruction publique qu'il ne conserva pas non plus, parut à la chambre, et fut élevé à la pairie en 1838. Bignon mourut en janvier 1841. On a de lui différents ouvrages de circonstance : *Du système suivi par le Directoire exécutif, relativement à la république cisalpine*, 1799 ; *Exposé comparatif de l'état de la France et des principales puissances de l'Europe*, 1824 ; *Coup d'œil sur les démêlés des cours de Bavière et de Bade*, 1818 ; *Des proscriptions*, 1820 ; *Du congrès de Troppau*, 1821 ; *Histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815* ; *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, Bruxelles, Meline, 2 vol. in-8°, à 2 colonnes, 1839-1842. Bignon entreprit ce dernier ouvrage sur l'invitation de Napoléon, qui lui légua par son testament 100,000 fr. en l'engageant à écrire cette histoire ; la mort l'a empêché de le terminer.

BIGNOTTI (Vincent), né à Verceil, en 1764, mort en 1831, fut docteur en théologie, puis chanoine de la métropole de Verceil. Orateur distingué, il fut chargé, en 1806, d'un *Discours sur le rétablissement de la religion par l'empereur Napoléon*, imprimé à Verceil, in-8°. Il a publié en latin : *Collection de poésies diverses*, 1784 et 1787 ; *Le baume salutaire* ou *Réflexions philosophiques et morales ; Éloge du bienh. Amédée duc de Savoie*, Verceil, 1825, in-8°.

BIGONI (Louis), poëte italien, né à Brescia le 29 juin 1712, membre de l'académie des *Agiati* de Roveredo, mourut à Chiari, petite ville du Brescian, le 10 avril 1785, à 72 ans. Outre une traduction en vers italiens du poëme *de Partu Virginis* de Sannazar, Brescia, 1768, in-8°, et celle des Coutumes (*Statuti*) de Brescia, ib., 1776, in-4°, on lui doit un recueil de vers (*Rime*), ibid., 1763.

BIGONNET (Jean-Adrien), né en 1755, était président de l'administration municipale de Mâcon en 1798, lorsqu'il fut nommé député au conseil des Cinq-Cents par le département de Saône-et-Loire. Après le 18 brumaire, où il interpella Bonaparte, Bigonnet se retira dans son département jusqu'en 1815, où Napoléon le nomma maire de Mâcon. Nommé deux mois après député à la chambre des représentants, Bigonnet retourna dans sa patrie après la dissolution des chambres, et mourut en mai 1832, d'une attaque du choléra. On a de lui : *Coup*

Digitized by Google

d'*État du 18 brumaire*, Paris, 1819, in-8°; *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence*, Paris, 1821.

BIGOT (Guillaume), né en 1502, à Laval, dans la province du Maine, poëte français et latin. Sa vie ne fut qu'une suite d'événements malheureux; il faillit mourir de la peste étant encore au berceau. Une querelle qu'il eut pendant qu'il faisait à Angers son cours de philosophie, l'obligea de se sauver pour éviter les poursuites qu'on dirigeait contre lui. Il se retira à la campagne où il apprit, sans le secours d'aucun maître, la langue grecque, et fit des progrès rapides dans la philosophie, l'astronomie, l'astrologie et la médecine. Il suivit en Allemagne du Bellay de Langey, qui était chargé d'une mission secrète. En 1535, il professait la philosophie à l'université de Tubingue. Ce fut dans la même ville qu'il composa son poëme latin, intitulé : *Catoptron*, ou le *Miroir*, qu'il fit imprimer avec quelques autres pièces, à Bâle, en 1536, in-4°. Il s'était réfugié à Bâle pour se soustraire aux persécutions des disciples nombreux de Mélanchthon, dont il avait combattu le système. De là, il revint en France, où on lui avait promis une chaire de professeur, qu'il n'obtint pas. On lui offrit une place à l'université de Padoue; mais il la refusa pour en accepter une à l'université de Nîmes. Il ne l'occupa pas tranquillement; il fut même obligé de faire plusieurs fois le voyage de Paris, pour obtenir des arrêts qui le maintinrent dans ses priviléges. Sa femme, qu'il avait laissée à Toulouse, se conduisit mal; et le complice de ses débauches ayant été mutilé, on accusa Bigot d'être le premier auteur de ce crime, exécuté par un de ses anciens domestiques. Il fut mis en prison, où il resta longtemps. Cette malheureuse affaire n'était pas encore terminée en 1549. Il publia, cette même année, un poëme latin, dans lequel il se plaint amèrement de son sort. Il est probable que le chagrin abrégea sa vie. On ignore l'époque de sa mort. Outre son *Catoptron*, il est encore auteur d'un poëme latin, intitulé : *Somnium in quo imperat. Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio*, Paris, 1537, in-8°. Il a fait imprimer à la suite son *Catoptron*, corrigé, *Christianæ philosophiæ prœludium*, Toulouse, 1549, in-4°.

BIGOT (Émery), érudit, né en 1626 à Rouen, mort le 18 octobre 1689, doyen de la cour des aides de Normandie, avait fait, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, différents voyages qui le mirent en correspondance avec tous les savants de l'Europe. Il découvrit dans la bibliothèque Laurentienne de Florence le texte grec de la *Vie* de St. Chrysostôme par Palladius, et c'est à lui qu'on en doit l'édition (1680) en grec et en latin. Son père lui avait laissé une bibliothèque de plus de 6,000 volumes, parmi lesquels il y avait environ 500 manuscrits, que l'abbé de Louvois acheta pour la bibliothèque du roi.

BIGOT DE PRÉAMENEU (Félix-Julien-Jean), ministre des cultes sous le gouvernement impérial, né à Redon en 1750, d'abord avocat au parlement de Paris, puis juge au quatrième arrondissement de Paris (1790), fut envoyé commissaire du roi à Uzès pour apaiser quelques troubles religieux, et nommé député de Paris à l'assemblée législative, disparut après le 10 août de la scène politique. Appelé par le gouvernement consulaire, il passa bientôt au conseil d'État, section de législation, dont il devint président. Élu en 1804 par le département d'Ille-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de grand officier de la Légion d'honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet du code civil, succéda en 1808 à Portalis dans le ministère des cultes; ces fonctions difficiles lui furent retirées lors de la première restauration. Il les reprit pendant les *cent jours*, avec le titre de directeur général des cultes, fit partie de la chambre des pairs de cette époque, fut définitivement écarté des affaires par la deuxième restauration et mourut le 31 juillet 1825. Il cultiva les lettres et les sciences; mais bien qu'il fût de l'Académie française, il n'a rien publié. On ne connaît de lui que des *lettres* dans les journaux, adressées d'Italie en 1805 à l'archichancelier Cambacérès, et dans lesquelles il décrit une éruption du Vésuve.

BIGOT (Marie Kiéné), pianiste célèbre, née le 3 mars 1786 à Colmar, où ses parents professaient la musique, montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses, et s'adonna avec ardeur à l'étude du piano. Sa famille quitta l'Alsace pour s'établir à Neufchâtel en Suisse. Marie Kiéné y fit la connaissance de M. Bigot qui l'épousa en 1804 et la conduisit peu de temps après à Vienne en Autriche, où elle vit Haydn, Salieri Beethoven et se livra entièrement à son art. En 1089 elle se rendit en France avec son mari, étudia la composition sous Chérubini et Auber et fit de sa maison le rendez-vous des artistes et amateurs les plus distingués. En 1811, M. Bigot fit partie de l'expédition de Russie, resta prisonnier à Wilna et perdit ses places. Sa femme, resté sans ressources, s'en fit une de son talent et donna des leçons de piano. Elle est morte le 16 septembre 1820 âgée de 34 ans. Elle a publié *Études pour le piano*, Paris; *Rondo*, ibid., etc.

BIGOT de MOROGUES. *Voyez* **MOROGUES.**

BIGOT de SAINTE-CROIX. *Voyez* **SAINTE-CROIX.**

BIGOTIER ou **BIGOTHERIUS** (Claude), poëte latin, né dans la Bresse au commencement du 16e siècle, professeur de rhétorique au collége de la Trinité de Lyon, pendant plus de vingt ans, s'amusa dans ses loisirs à composer une apologie de la rave, sous ce titre : *Rapina seu raporum encomium*, Lyon, 1540, petit in-8°. On trouve à la suite : *Alectryomachia, id est Gallorum certamen cum pompa scholasticorum Lugduni acta*, petit poëme de deux à trois cents vers; *De adventu Cæsaris in Galliam*, autre poëme, que l'auteur donne comme une traduction de Clém. Marot, et deux *Hymnes*, l'une adressée aux saints patrons de la Bresse, et l'autre à sainte Catherine, patronne des philosophes.

BIGOTIÈRE (René PERCHAMBAULT de la), président aux enquêtes, mort à Rennes, sa patrie, en 1727, était un magistrat laborieux et intègre. Son *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, 1702, in-4°, a été réimprimé plusieurs fois.

BIGOTIÈRE (PERCHAMBAULT de la), né à Rennes, de la même famille que le précédent, quitta la France plusieurs années avant la révolution, avec son père qui avait figuré dans les troubles de la Bretagne et dans les actes de résistance du parlement. A l'époque de l'émigration, il se rendit à Coblentz, passa en Vendée, assista à

Digitized by Google

la bataille de Bois-du-Moulin-aux-Chèvres, où il eut un bras fracassé par un boulet. La Bigotière fut pris à la déroute du Mans en 1794, et fusillé quelques jours après.

BIHERON (Marie-Catherine), née le 17 novembre 1719, fille d'un apothicaire de Paris, apprit le dessin de Madeleine Basseporte, se livra ensuite à l'étude de l'anatomie, et réussit à faire un corps entier de femme dont on pouvait déplacer à volonté les parties intérieures. Elle avoit formé un cabinet de personnages en cire qui fut acheté par l'impératrice Catherine II.

BIHLER (Grégoire), moine bénédictin de l'abbaye de Ste.-Croix et compositeur à Donawerth, vers la fin du 18e siècle, a fait imprimer *Deux petites pièces faciles pour clavecin*, Londres, 1796.

BIKHAM (George), graveur anglais, né à Lincoln en 1722, a gravé, d'après Rembrandt et Rubens, *la Paix et la Guerre, l'Age d'or, l'Age de fer*, etc.

BILAIN (Antoine), avocat, né à Fismes, diocèse de Reims, et dont le véritable nom était *Vilain*. Son père ayant eu l'honneur de complimenter Louis XIII à son passage à Fismes, le roi lui demanda son nom, et l'autorisa à le changer contre celui de Bilain. Antoine, après avoir fait de bonnes études, plaida pendant plusieurs années avec assez de succès. A l'époque de la guerre de la succession, il fut chargé d'établir les droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté, et il publia à ce sujet, en 1667, un *Traité* qui a été traduit en latin par Duhamel, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Bilain a encore publié quelques *Mémoires* dans des affaires importantes, entre autres, dans le procès de la comtesse de St.-Géran avec la duchesse de Ventadour, 1633, in-4o. Il mourut à Paris, en 1672.

BILBERG. *Voyez* **BILLBERG.**

BILCHILDE, née esclave, fut achetée par la reine Brunehaut, qui lui fit épouser son fils Théodebert, roi d'Austrasie. Ce dernier, après en avoir eu deux fils et une fille, la fit assassiner en 709.

BILD (Vitus), né en 1481 à Hochstett en Bavière, entra en 1503 dans l'ordre de St.-Benoît au couventd'Augsbourg, reçut les ordres l'année suivante, eut en 1511 l'autorisation d'aller au couvent de Tegernsée, dont il sortit par suite de différends avec le supérieur, se retira dans une solitude de l'Autriche, retourna en 1512 à Hochstett où il se livra à des travaux sur les sciences, et mourut le 1er août 1529. Il a laissé 3 vol. de manuscrits où l'on trouve des Traités de morale, d'histoire, de mathématiques, des poésies, des ouvrages ascétiques, etc. Il a fait imprimer : *Stella musicæ juvenibus*, etc., Augsbourg, 1508.

BILDERBECK (Christophe-Laurent de), jurisconsulte, né à Schwerin en 1682, mort en 1749, avait été nommé conseiller à Zell. Il a traduit en allemand le traité d'Abbadie : *De la vérité de la religion chrétienne*. On lui doit aussi quelques ouvrages de jurisprudence, imprimés à Leipzig en 1707 et 1720, in-4o.

BILDERDYK (Guillaume), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1756, mort à Harlem le 18 décembre 1831, étudia la jurisprudence à l'université de Leyde. Il recherchait la solitude et travaillait avec une ardeur qui fit craindre pour sa santé. La poésie était son délassement d'études plus sérieuses, et, en 1776, il remporta le prix proposé par la Société littéraire de Leyde pour le meilleur poëme sur l'*Influence de la poésie sur le gouvernement d'un État;* l'année suivante il fut couronné deux fois pour un poëme en deux chants intitulé : *le Véritable amour de la patrie*, et pour une ode sur le même sujet. La profession d'avocat qu'il alla exercer à la Haye, nuisit à ses travaux littéraires. Lié avec le poëte Feith, Bilderdyk ne tarda pas à rompre avec lui pour opinions politiques; il était partisan de la maison d'Orange et Feith était opposé au stathoudérat. La guerre civile fut suivie de la guerre étrangère, et Bilderdyk chercha une retraite en Angleterre où il ouvrit des cours de poésie dans lesquels il se servit de la langue française contre laquelle il professait la haine la plus ardente. Depuis 1806 il était revenu dans sa patrie. Louis Napoléon le choisit pour maître de langue hollandaise, et le nomma président de la 2e classe de l'Institut d'Amsterdam. Vers cette époque il perdit presque tous ses enfants et devint en proie à une profonde mélancolie qui influa sur ses ouvrages. L'abdication du roi Louis fit perdre à Bilderdyk la pension dont il jouissait. Le poëte, dans une position critique, obligé de chercher des ressources dans sa plume et ne trouvant pas à Amsterdam de libraires qui voulussent imprimer ses ouvrages, se rendit à Groningue où il publia un *Voyage aérostatique* et un *Traité de géologie*. La Hollande étant redevenue libre, Bilderdyk et sa femme Wilhelmine donnèrent l'essor à leur amour pour la famille d'Orange et publièrent des chants de triomphe et d'allégresse. En 1814 et 1815 diverses productions de sa plume féconde virent le jour; d'autres parurent en 1817 après deux ans de silence. A cette époque Bilderdyk alla se fixer à Leyde. En 1815, le gouvernement l'avait nommé *auditeur militaire!* Bilderdyk ne garda pas longtemps cette place, renonça à son fauteuil académique, et tomba avec l'âge dans une noire misanthropie. Il finit sa carrière littéraire par la composition du poëme : *la Destruction du premier monde*, dont il écrivit cinq chants. Les ouvrages de Bilderdyk sont, ses poëmes couronnés en 1776 et 1777; *Elius*, romance; la traduction d'*OEdipe roi*, de Sophocle, 1779, et d'*OEdipe à Colone*, 1789; *Loisirs; Petites fleurs*, 1785; *Poésies diverses*, 1799, 1803, 1807; une imitation de l'*Homme des champs* de Delille; *Mélanges*, 1804, 3 vol.; *Fingal*, 1805; *Nouveaux mélanges*, 1806, 2 vol., *les Maladies des savants*, poëme, 1807; *Guillaume Ier de Hollande, Cormak, Cinna*, tragédies, 1808; *Fleurs d'automne;* un poëme sur le *Désastre de Leyde;* une traduction des *Hymnes* de Callimaque; *Floris V*, tragédie; *Fleurs d'hiver, Asphodèles*, poésies; *Nouveaux rejetons*, 1817; *Nouveaux mélanges* (avec sa femme), 1819; *Fustigations morales*, 1820; la *Guerre des souris et des grenouilles*, 1821, etc. Bilderdyk s'est fait un nom comme grammairien par ses *Variétés grammaticales et poétiques*, par ses *Observations sur Huydecooper*, 1828, par son traité sur le *Genre des substantifs dans la langue hollandaise*, 1805-1818, par son *Tableau des genres*, 1822.

BILDERDYK (Catherine-Wilhelmine), seconde femme du précédent, a contribué à la publication de divers ouvrages de son mari; elle est auteur de deux tragédies *Elfride* et *Iphigénie en Aulide*, imprimées en 1808 avec celles de Bilderdyk. Elle s'est fait connaître en outre

Digitized by Google

par ses poëmes : *De overstrooming* (l'inondation), 1809, et *la Bataille de Waterloo*, 1816. Il existe d'elle un recueil de *Poésies pour les enfants*, et une traduction du *Rodrigue* de Southey. Cette dame est morte à Harlem le 16 avril 1830.

BILDSTEIN (Jérôme), compositeur allemand du 17e siècle, a publié sous ce titre : *Orpheus christianus*, Augsbourg, 1624, des motets à 5 et à 6 voix.

BILFINGER (George-Bernard), savant universel, écrivain et homme d'État, né à Canstadt dans le Wurtemberg, le 23 janvier 1693, professa la philosophie à Pétersbourg, remporta le prix sur la cause de la pesanteur des corps, à l'Académie des sciences de Paris en 1726, revint à l'académie de Tubingue, où sa réputation attira un grand nombre d'élèves, fut nommé conseiller privé du duc de Wurtemberg, et mourut à Stuttgard le 18 février 1750, après avoir rendu les plus grands services au commerce, à l'instruction publique, à l'agriculture. C'est un des plus grands hommes qu'ait produits le Wurtemberg, et un excellent modèle pour les gens de lettres et les hommes d'État. Il a laissé, outre plusieurs *Dissertations théologiques et morales*, imprimées à Tubingue de 1720 à 1730 : *Dilucidationes philosophicæ*, etc., Tubingue, 1725, in-4°; *Elementa physices*, Leipzig, 1742, in-4°; quelques écrits sur l'art des fortifications, auquel il fit faire un grand pas, etc.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien, né à Coire en 1720, servit dans les armées prussiennes en qualité de chirurgien en chef, fut reçu, sur la présentation d'une thèse très-remarquable : *De membrorum amputatione rarissimè administrandâ, aut quasi abrogandâ*, Berlin, 1761, in-4°, traduite en français par Tissot, 1764, in-12, et mourut en 1796. Il a laissé en allemand des *Instructions sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux militaires*, Leipzig, 1763, in-8°; *Conseils aux hypocondriaques*, Copenhague, 1767, in-8°; des *Mémoires* sur les fièvres malignes, sur les blessures à la tête; etc.

BILHON (Jean-Joseph-Frédéric), né à Avignon le 2 février 1759, vint faire ses études de droit à Paris : il y publia une *Dissertation sur l'état du commerce des Romains*, 1788, 1803; *Éloge de Jean-Jacques Rousseau*, 1788, 1799. Bilhon entra le 1er janvier 1790 au ministère des finances, où il devint en peu d'années chef de bureau du contentieux, fut mis à la retraite le 1er juillet 1814 et mourut à Paris le 8 avril 1834. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *De l'administration des revenus publics chez les Romains*, Paris, 1803; *Le gouvernement des Romains considéré sous le rapport de la politique, de la justice, des finances et du commerce*, ibid., 1807; *Principes d'administration et d'économie politique des anciens peuples, appliqués aux peuples modernes*, Paris, 1819.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence, le dernier défenseur de la liberté de sa patrie, et l'un des meilleurs capitaines de son temps, n'ayant pu résister aux armes de Charles-Quint en Italie, passa au service de France avec Strozzi, et fut tué au siége de Dieppe en 1560.

BILIOTTI (Joseph-Joachim, marquis de), chef de cette famille, chevalier de Saint-Louis, âgé de 70 ans, fut la dernière victime du tribunal révolutionnaire d'Orange, le 29 juillet 1794.

BILING. *Voyez* **BYLING.**

BILISTEIN (Charles-Léopold ANDREU, baron de), conseiller de commerce en Russie, naquit en 1724 en Lorraine, d'une ancienne famille hollandaise originaire de Delft. Un séjour de dix années qu'il fit à Nancy, lui donna l'occasion de recueillir sur l'agriculture, la population et le commerce de sa province, un grand nombre d'observations qu'il mit à profit en publiant successivement : *Essai sur la ville de Nancy, capitale du duché de Lorraine; Essai sur les duchés de Lorraine et de Bar*, Amsterdam, 1762; *Essai sur la navigation lorraine*, Amsterdam, 1764; *Institutions militaires de la France* ou *le Végèce français*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°. Il avait épousé en secondes noces la fille du prince moldave Jean Rosetto, dont il eut deux filles mariées à des officiers généraux russes. Cette femme, après avoir tenté vainement de le faire changer de religion, le fit périr victime de son attachement à sa croyance.—Il avait eu d'un premier mariage, avec une dame d'honneur de l'impératrice, un fils nommé Paul, qui fut colonel aux gardes d'Ismaïloff, et une fille nommée Catherine, du nom de l'impératrice Catherine II, sa marraine. Elle épousa le comte d'Arimont, d'une branche cadette des comtes de Spanheim.

BILKINE ou **BELKME**, prince sage et guerrier, succéda à son père dans le gouvernement de la province de Sunich (Perse orientale), obtint de grands avantages sur l'armée persane, commandée par Omar, en 1428 remporta la victoire la plus complète sur les troupes de Skander, et mourut en 1438.

BILL (Robert), mécanicien anglais, né en 1754, d'une bonne famille du comté de Stafford, avait été destiné à la profession militaire. La mort de ses parents le laissa, jeune encore, possesseur d'une fortune indépendante. Bill ne voulut se livrer, pour l'accroître, à aucune profession, à aucune espèce de commerce. Doué d'un esprit très-inventif, formé par les expériences de physique auxquelles il consacrait une partie de son temps, il se plaisait surtout à faire passer les résultats de l'observation ou de la science dans le domaine de la vie usuelle, à imaginer des améliorations positives. Les murailles de son jardin à Stone étaient construites non-seulement d'après un plan économique, mais encore de manière à concentrer plus fortement et à retenir plus longtemps que d'autres la chaleur du soleil. Son pavillon de bains, son pressoir étaient chauffés par un mode particulier à l'aide de cylindres de fer. Une méthode aussi ingénieuse que nouvelle maintenait sa maison à une température très-douce, et distribuait à volonté de l'air chaud dans toutes ses parties. En 1793, il publia un traité sur les dangers de la circulation du papier-monnaie. En 1820 il prit une patente pour faire des mâts en fer à l'usage de la navigation. Mais la découverte qui doit le mieux recommander son nom à la postérité, c'est celle d'un procédé pour donner aux planches du bois le plus commun, le hêtre, le frêne, l'orme, le peuplier, etc., toute la solidité des bois les plus durs et les plus forts, et cela au meilleur marché possible. Ses échantillons de merrain ainsi préparés furent huit ans de suite soumis par le gouvernement aux épreuves les plus sévères sans qu'ils fussent aucunement altérés. L'administration de la marine demeura tellement convaincue de l'excellence de la méthode

Digitized by Google

de Bill qu'elle lui permit de construire un vaisseau avec ses merrains, dans les chantiers de Deptfort. Bill n'eut pas le plaisir de mettre cette œuvre à exécution, car il mourut le 23 septembre 1827 à Birmingham. Parmi ses autres inventions plus ou moins ingénieuses, nous ne pouvons passer sous silence ni son nouveau moyen pour mesurer exactement le chemin fait sur mer, ni ses ressorts élastiques pour faire indéfiniment garder l'accord aux pianos.

BILLAINE (Louis), habile imprimeur de Paris, mort en 1681, savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Parmi les ouvrages sortis de ses presses on distingue : *le Glossaire de Ducange; les Familles byzantines; la Diplomatique du P. Mabillon*, etc.

BILLARD (Claude), sieur de Courgenay, né à Sauvigny, petite ville de la province de Bourbonnais, vers 1550, fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz. Il prit d'abord le parti des armes, obtint ensuite la place de conseiller et celle de secrétaire des commandements de la reine Marguerite de Valois. Il mourut vers 1618, âgé d'environ 67 ans. On a de cet auteur les tragédies suivantes : *Polixène, Gaston de Foix, Mérovée, Panthée, Saül, Albouin et Genèvre*, Paris, Huby, 1610; *Henri le Grand, tragédie avec des chœurs*, Paris, 1612. Billard est un des premiers poëtes français qui mirent sur la scène des événements pris dans l'histoire nationale. Il a composé aussi : *L'Église triomphante, poëme héroïque en treize chants*, Lyon, 1618. On lui attribue encore : *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosiæ* (le duc de Joyeuse), Paris, 1587, in-8°.

BILLARD (Pierre), né à Ernée dans le Maine, le 13 février 1653, entré en 1671 dans la congrégation de l'oratoire, mort en mai 1726, à Charenton, chez son neveu, qui en était seigneur, est auteur de *la Bête à sept têtes*, 1693, ouvrage dirigé contre les jésuites, et pour lequel l'auteur fut conduit à la Bastille, de là à St.-Lazare, et ensuite à St.-Victor : il fut mis en liberté en 1699. Il avait, avant sa détention, fait imprimer *le Chrétien philosophe*, qui ne parut qu'en 1701.

BILLARD (Jean-Pierre), médecin, né en 1726 à Vesoul, mourut dans la même ville, le 29 janvier 1790, membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris et de l'Académie d'Arras. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Traité complet des fièvres*. Il y a encore de lui cinq opuscules qui font partie du recueil de *Dissertations françaises et latines sur les points les plus importants de l'art de guérir*, publié par son fils, Vesoul, 1820.

BILLARD (François-Gabriel), fils aîné du précédent, mort à Genevreuil près Vesoul, le 29 avril 1824, à l'âge de 60 ans, est auteur d'un *Cours théorique et pratique sur les prairies artificielles*, 1809, 2e édition augmentée, 1810.

BILLARD (Étienne), receveur des finances de Lorraine, né à Nancy vers le milieu du 18e siècle, avait composé pour le Théâtre-Français plusieurs comédies, mais il ne put les faire jouer, et s'en dédommagea en les livrant à l'impression et en lançant des épigrammes et des satires contre les membres du comité qui les avaient refusées. A la Comédie-Française, le 30 novembre 1772, avant la représentation, Billard monta sur une banquette de l'orchestre, et, haranguant le parterre, lui fit connaître que les comédiens avaient refusé sa comédie intitulée : *le Suborneur;* qu'il en appelait au public assemblé et le priait d'entendre la lecture de sa pièce. Le parterre consentit à l'écouter ; mais Billard avait à peine commencé, qu'un sergent lui vint mettre la main sur le collet. Il tira son épée, qui lui fut arrachée. On le mena au corps de garde : il voulut prendre les soldats pour juges entre les comédiens et lui. L'inspecteur de police, devant lequel il fut ensuite conduit, ne put parvenir à le calmer qu'en subissant la lecture du *Suborneur*. Le parterre, entre les deux pièces, accueillit par des huées Molé, qui s'était présenté pour annoncer, et redemanda à grands cris l'auteur du *Suborneur*. On fit envahir cette partie de la salle par la force armée, et les plus mutins allèrent partager le sort de Billard. Celui-ci fut transféré, le lendemain, à Charenton, où il ne resta que quelques jours. Renvoyé à Nancy dans le sein de sa famille, il n'y devint pas plus sage. Ses parents furent obligés à plusieurs reprises de solliciter contre lui des lettres de cachet. Il mourut en 1785, ayant hâté sa fin par ses déportements. On connait de lui : *Du théâtre et des causes de sa décadence*, satire, Londres et Paris, 1771 ; *Le joyeux moribond*, comédie, Genève, 1779; *Le Suborneur*, comédie en cinq actes et en vers, Amsterdam, 1782. La bibliothèque publique de Nancy possède les œuvres manuscrites de Billard, 3 vol. in-4°. Elles sont composées de comédies, d'épîtres, etc. Parmi les premières on remarque *Archiloque*, ou *Le poëte aux petites maisons*.

BILLARD (Charles-Michel), médecin, naquit le 16 juin 1800 à Pelouaille près d'Angers. Il commença ses études à Laval et alla les terminer à Angers, où peu de temps après il obtint une place dans le service de l'hôpital. Il se rendit à Paris pour compléter son éducation médicale dans la fréquentation des hôpitaux, il parvint en peu de temps à recueillir une grande suite de faits qui lui permirent de mettre au jour un ouvrage estimé, sous ce titre : *Traité de la membrane muqueuse gastro-intestinale* ou *Recherches d'anatomie pathologique sur les divers aspects sains et morbides que peuvent présenter l'estomac et les intestins*, Paris, 1825. En même temps il traduisait de l'anglais les *Principes de chimie* de Thomson (Paris, 1825, 2 vol. in-8°), et donnait une édition du *Précis de l'art des accouchements* de M. Chevreul (Paris, 1826, in-12), à laquelle il ajoutait une histoire rapide des vices de conformation du fœtus. Ayant obtenu au concours une place d'interne à l'hospice des Enfants-Trouvés, il ne tarda pas à sentir vivement le manque d'un ouvrage complet sur les maladies des nouveau-nés, et résolut de remplir cette lacune. Un voyage dans la Grande-Bretagne lui fournit l'occasion de publier des documents d'un haut intérêt sur les hôpitaux, les établissements de charité et l'instruction médicale tant en Angleterre qu'en Écosse ; et, à son retour, il se hâta de livrer à l'impression son *Traité des maladies des enfants nouveau-nés*, Paris, 1828, seconde édition, 1833. A cet ouvrage, il joignit un *Atlas d'anatomie pathologique*, Paris, 1828. La même année il prit le grade de docteur, et soutint à cette occasion une *Dissertation médico-légale sur la viabilité* (Paris, 1828). Peu de temps après il alla demeurer à Angers. Il y traduisit les *Leçons sur les maladies des yeux* de Lawrence (Paris, 1830, in-8°), augmentées d'un Précis de l'anatomie pathologique de l'œil. Il publia quelques opuscules d'un in-

Digitized by Google

térêt purement local, et mourut le 31 janvier 1832.

BILLARDAN. *Voyez* **SAUVIGNY.**

BILLARDIÈRE (Jacques-Julien HOUTON de la), membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, né à Alençon en 1755, mort en 1834 à Paris, était un savant laborieux. Ses travaux ont pour objet la science spéciale à l'étude de laquelle il s'était consacré.

BILLAUD-VARENNES (Jacques-Nicolas), né à la Rochelle en 1762, entra de bonne heure à l'Oratoire, fut très-jeune préfet des études à Juilly, quitta la congrégation, se fit recevoir avocat à Paris et se maria. Membre de la commune en 1792, il fut l'un des plus ardents instigateurs des massacres de septembre; porté ensuite à la Convention, non-seulement il y vota la mort du roi, mais il s'opposa à ce qu'on lui donnât des défenseurs, entra dans le comité de salut public, dont il partagea les fureurs. Après le 9 thermidor, il fut déporté à Cayenne avec Collot-d'Herbois. Échappé du lieu de sa captivité, il se rendit dans le Mexique, entra profès sous le nom de Polycarpe Varénas dans le couvent des dominicains de Porto-Rico, embrassa le parti des colons insurgés contre la métropole, et plus d'une fois faillit partager le sort destiné à leurs chefs lorsqu'ils étaient prisonniers. Obligé de fuir le continent, il alla demander un asile à Pétion, alors président d'Haïti, qui le nomma son secrétaire. Après la mort de Pétion, Boyer, son successeur, qui méprisait Billaud-Varennes, refusa de l'employer. Il vint alors habiter Philadelphie, où il vécut de la pension que lui avait assurée Pétion, et mourut en 1819. On a publié en 1821, sous le nom de cet homme odieux, des *Mémoires* (2 volumes in-8°) qui ne sont pas de lui. Outre ses *Rapports* à la commune et à la Convention, Billaud-Varennes a fait paraître : *Le dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*, Londres (Paris), 1789; *Le peintre politique*, 1789; *Le despotisme des ministres de France*, 1790, 3 vol.; *Plus de ministres, ou point de grâces*, 1790; *l'Acéphalocratie, ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous pour un grand empire*, Paris, 1791; *Éléments de républicanisme*, 1793; *Mes opinions politiques et morales*, 1794, in-8°; *Questions du droit des gens; Les républicains d'Haïti possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance? par un observateur philosophe*, Port-au-Prince, 1818.

BILLAUDEL (Jean-Baptiste), né en 1754 à Servion près Sainte-Menehould, mort en 1827, reçut les ordres en 1779, quitta la France à la révolution, et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie. Il revint en 1795 exercer en secret son ministère dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon, se livra ensuite au travail des missions, et faillit plusieurs fois être arrêté. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même; et s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre des missions.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, naquit à Nevers, où il exerçait l'état de menuisier. Sans études, mais doué d'une sorte de génie naturel, il s'amusait à faire des vers. Les princes de Gonzague, qui allaient de temps en temps dans leur duché de Nevers, en ayant vu quelques-uns, récompensèrent l'auteur. Celui-ci étant venu à Paris pour un procès, adressa une ode au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension. Ce fut un signal; les présents des grands seigneurs, et les éloges des beaux esprits plurent sur lui. Le grand Condé fut du nombre de ses Mécènes, et le grand Corneille du nombre de ses panégyristes. On ne l'appelait que le *Virgile au rabot*. Il fit trois recueils de ses poésies, auxquels il donna des noms tirés de sa profession, les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*. Ce dernier n'a point été imprimé; les *Chevilles* ont été imprimées à Paris, 1644, in-4°; à Rouen, 1654, in-8°; *le Vilebrequin*, 1662 et 1663, in-12, fut publié par Bertier, prieur de Saint-Quaize. M. Pissot a fait imprimer en 1806 un vol. in-12, sous le titre d'*OEuvres de Maître Adam*. Billaut mourut dans sa patrie, le 19 mai 1662.

BILLBERG (Jean), professeur de mathématiques à Upsal, en 1679, fut envoyé par Charles XI à Tornéo, pour y observer le phénomène qu'y présente le soleil au solstice d'été. S'étant appliqué depuis à la théologie, il fut fait évêque de Strengnes, et mourut en 1717. On a de lui : *Tractatus de cometis*, Stockholm, 1682; *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687; *Iter in septentr. Sueciæ regni provincias*, Londres, 1698, in-8° (en anglais); *Tractatus de reform. calend. Jul. et Gregor.*, 1699, in-4°, contre la réforme du calendrier.

BILLE (Steen-Andersen), amiral danois, naquit le 22 août 1751, à Assense, en Fionie. Voué à la marine dès son plus jeune âge, il navigua beaucoup dans les mers de l'Europe et des deux Indes, fut nommé capitaine de vaisseau, en 1789, fut chargé du commandement de la station de la Méditerranée, en 1796, et, par un exploit brillant contre la flottille tripolitaine, décida le pacha à signer la paix. Il termina avantageusement un autre différend avec la régence d'Alger, et, en 1801, combattit contre Nelson à l'attaque de Copenhague. Nommé, en 1803, membre du collége royal de l'amirauté, et, en 1804, commandeur, Bille étant chargé, en 1807, de la défense de Copenhague du côté de la mer, voulut détruire la flotte pendant qu'il ferait une sortie sur les Anglais, et refusa de signer la capitulation à laquelle la ville fut contrainte. Contre-amiral en 1809, vice-amiral en 1824, amiral en 1829, et enfin ministre d'État et conseiller intime du roi en 1831, Bille mourut à Copenhague, le 15 avril 1834.

BILLECOCQ (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), avocat, chevalier de la Légion d'honneur, né à Paris, le 31 janvier 1765, s'acquit une réputation méritée par sa modération et par son talent. Dans le procès de George Cadoudal, il défendit le marquis de Rivière, accusé d'attentat à la vie du premier consul. Élève distingué du collége du Plessis, rival de Barbier en vers latins, il a passé ses plus belles années à traduire Salluste et Lucain, des ouvrages anglais, etc. Lorsque les occupations du palais et des causes plus ou moins célèbres l'enlevaient à la littérature, il trouvait encore des loisirs pour composer diverses brochures ministérielles, notamment celle de *la Charte et de sa durée*. Mais celui de ses ouvrages le plus important, c'est le livre : *De la Religion chrétienne dans ses rapports avec l'intérêt des familles et de l'État*. Il est mort, le 15 juillet 1829, dans un âge assez peu avancé, victime de travaux trop assidus.

Digitized by Google

BILLEMAZ (François), né vers 1750, à Belley, acheta la charge de greffier civil et criminel à Lyon, qu'il exerçait en 1787. Malgré la perte de son emploi, par la suppression des tribunaux, il montra le plus grand zèle pour la révolution. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il vit les principaux chefs des jacobins; et dès qu'il fut de retour à Lyon, il organisa un club, qui s'ouvrit le 30 mai 1790. Ce fut le premier qui s'établit dans cette ville, et il fut appelé depuis le club central. Billemaz fut nommé juge de paix en 1791. Après le siége de Lyon, arrêté comme agent des Girondins, il périt sur l'échafaud, le 5 décembre 1793. On connaît de Billemaz : *Discours de l'âne de F*** Naboth*, 1787; *Le grand bailliage de Lyon*, Lyon, pièce satirique devenue rare.

BILLERBEK (Constantin de), lieutenant général prussien, né à Janikow, le 19 novembre 1713, entra en 1727 dans l'école des cadets, fut placé en 1737 dans le nouveau régiment du prince Henri, y devint successivement lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel; se distingua au siége de Prague, à Pirna, aux batailles de Reichenberg, de Kollin et de Cunnersdorf, à l'affaire de Nimbourg, où il reçut l'ordre du Mérite; fut nommé major général en 1772, chef du régiment de Kosen, en 1784, lieutenant général et chevalier de l'Aigle-Noir, et mourut le 27 novembre 1785.

BILLEREY (Claude-Nicolas), médecin, né vers 1667 à Besançon, mort en 1759, professeur à l'université de cette ville, a laissé : *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12; *Traité du régime*, 1748, in-12; et un *Traité* (en latin) *sur les médicaments*, manuscrits à la bibliothèque de Besançon.

BILLET (Pierre), poëte latin, né en 1656, ami et condisciple d'Hersan, se livra comme lui à l'instruction publique, fut professeur de rhétorique au collége du Plessis, recteur de l'université, et mourut en 1719, après avoir fait dans l'enseignement des améliorations sensibles.

BILLI (Lucio), moine camaldule, né à Ravenne, vers 1575, a publié de sa composition *Missæ et Motteti*, des *Canzonette*, des *Madrigali* à 5 voix, et des chansons italiennes sous ce titre : *Gli amorosi affetti*, Venise.

BILLI (Jacques de). *Voyez* **BILLY**.

BILLIARD. *Voyez* **BILLARD**.

BILLICHIUS (Antoine-Gunth.), chimiste allemand, gendre et élève d'Angelus Sala, le premier écrivain clair et précis qui se soit occupé de chimie, vivait au commencement du 17e siècle. Ses ouvrages sont : *Responsio ad animadversiones in Angeli Salæ aphorismos chimiatricos*, 1622; *Exercitatio de naturâ et constitutione spagyrices emendatæ*, 1623; *Exercitium chimicum ultimum*, Brunæ, 1625, etc.

BILLICK (Évrard), religieux carme, né dans le diocèse de Munich, professeur à l'université de Cologne, se distingua par son zèle contre les nouvelles doctrines, parut avec éclat dans différents colloques, accompagna l'archevêque de Cologne au concile de Trente, où il prononça un *Discours* imprimé séparément en 1552, et dans les recueils du P. Labbe, et mourut en 1757, laissant en manuscrit une *Histoire du concile de Trente*. On a de lui quelques ouvrages de controverse.

BILLINGSLEY (sir Henri), mathématicien et lord maire de Londres sous le règne d'Élisabeth, avait pour père Roger Billingsley de Canterbury, de très-médiocre naissance. Cependant il fut placé à l'université d'Oxford, et là il inspira de l'attachement à un ex-augustin de la ville, Whitehead, mathématicien profond pour l'époque où il vivait. Les parents de Billingsley, ne se souciant pas qu'il parcourût la carrière des sciences, le mirent en apprentissage chez un armurier. La fortune de Billingsley finit par être une des plus considérables de Londres : il fut successivement nommé shérif, alderman, membre de la commission des douanes, et enfin, en 1597, lord maire de cette capitale. Ses richesses et ses honneurs ne l'empêchèrent point de se livrer à ses premiers goûts. Il retira chez lui Whitehead que la suppression des maisons religieuses sous Henri VIII avait réduit à un état précaire; il continua sous ce maître l'étude des mathématiques, hérita de ses manuscrits et de tous ses papiers. Parmi ceux-ci étaient des notes sur Euclide; Billingsley les publia à la suite d'une traduction d'Euclide dont lui-même était l'auteur, sous ce titre : *The elements of geometry*, Londres, 1570, in-fol. Billingsley mourut le 22 novembre 1606. Il étoit un des premiers membres de la société des Antiquaires.

BILLINGTON (Élisabeth WEICHSELL), cantatrice célèbre, fille de Weichsell, musicien allemand de Freyberg en Saxe, naquit à Londres, en 1765. Sa mère, élève de Jean-Chrétien Bach, parut en Angleterre, en 1763, et se fit entendre dans plusieurs concerts. Élisabeth, à peine âgée de 7 ans, exécutait des concertos de piano au théâtre de Haymarket. Elle fit, peu de temps après, des essais de composition, à 14 ans chanta en public à Oxford, et, à l'âge de 16 ans, épousa Billington, musicien du théâtre de Drury-Lane, qui avait été son maître de vocalisation, et qui l'emmena à Dublin, où elle débuta dans l'opéra d'*Orphée*. Elle revint à Londres, débuta dans l'*Amour au Village*, à Covent-Garden, en 1785. Dès lors sa réputation ne fit que croître. Mistress Billington était de tous les concerts, et chantait aux grandes réunions de Westminster pour la commémoration de Handel. Elle était allée, dans l'été de 1785, passer quelque temps à Paris et suivre les leçons de Sacchini. Ses dépenses extravagantes, la légèreté de sa conduite l'obligèrent à peu près à quitter Londres en 1794. Elle parcourut l'Italie en donnant des concerts qui contribuaient à élever sa réputation et sa fortune. Elle fut introduite à la cour de Naples par lady Hamilton, qui l'avait prise sous son patronage. Sur ces entrefaites, son mari fut frappé d'apoplexie, et on fit courir le bruit qu'il était tombé sous le coup de poignard d'un nouvel amant qui voulait se venger de la brutalité du mari. En 1797, elle épousa M. de Felissent, fournisseur à la suite de l'armée française, conserva le nom de Billington, lorsque 2 ans et demi après elle abandonna sa retraite et son mari pour reparaître à Covent-Garden, et à Drury-Lane où elle attira la foule. Pendant 6 années, elle chanta à l'Opéra-Italien, au concert du roi, à celui d'Hanover-square, et dans une foule de concerts particuliers. Enfin, ayant amassé une fortune de plus d'un million et demi, elle se retira en 1809, et ne chanta plus qu'une fois en public, dans un concert donné au profit des pauvres à Whitehall. Dans sa résidence de Hammer-

Digitized by Google

smith elle vivait splendidement, réunissant l'élite de la haute société, et accueillant les hommages de nombreux adorateurs. En 1817, M. de Felissent parut tout à coup en Angleterre, emmena sa femme sur le continent, traversa la France et se dirigea vers Venise dans l'intention de visiter leur villa, puis Rome, et d'aller se fixer à Naples. La mort vint mettre un terme aux voyages de mistress Billington; elle expira, le 25 août 1818, d'une attaque d'apoplexie.

BILLINGTON (Thomas), mari de la précédente, contrebassiste et compositeur, mort à Naples, en mai 1794, a laissé 12 *canzonets for 2 voices; 6 Songs; Celadon and Amelia; Gray's elegies; Eloisa to Abelard; Pope's Elegy; Young's night thougts*, etc.

BILLON (François de), auteur du 16e siècle, suivit, en qualité de secrétaire, le cardinal Jean du Bellay à Rome, où il composa un ouvrage bizarre intitulé: *le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, 1555, in-4°, reproduit en 1564, sous un nouveau titre.

BILLOT (Jean), curé du diocèse de Besançon, né en 1709, mort en 1767, a publié: *Prônes réduits en pratique pour les dimanches et fêtes de l'année*, Lyon, 1785, 5 vol. in-12, estimés.

BILLUART (Charles-René), dominicain, né à Revin, près de Rocroy, le 18 janvier 1685, professeur de philosophie à Douai, prêcha avec succès à Liége et à Maestricht, fut élu prieur du couvent de Revin, où il mourut le 21 janvier 1757. Il a laissé, sous le titre de *Summa sancti Thomæ*, un *Cours de théologie*, Liége, 1751, 19 vol. in-8°; et un *Abrégé* de ce grand ouvrage, ibid., 1754, 6 vol. in-8°. Ce cours a été réimprimé à Venise et à Wurtzbourg, 3 vol. in-fol. Il est encore auteur de divers ouvrages de controverse.

BILLY (Jacques de), né en 1535 à Guise, fils du gouverneur de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et mourut à Paris, le 25 décembre 1581. Il a donné des *traductions* latines des *OEuvres* de St. Grégoire de Nazianze, d'Isidore de Peluze, de Jean Damascène, et de quelques opuscules de St. Jean-Chrysostôme; des *poésies* françaises, 1579; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol.

BILLY (Jacques de), jésuite astronome, né à Compiègne, le 18 mars 1602, ami de Fermat, professeur de philosophie puis de mathématiques, mort à Dijon le 14 janvier 1679, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, de l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4°, etc. Jacques de Billy eut six frères, *Claude*, tué à la bataille de Jarnac; *Louis*, blessé à la défense de Poitiers, et qui mourut de ses blessures; deux qui furent tués à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562; *Godefroy*, ou *Geoffroy*, évêque de Laon, mort le 28 mars 1612, et qui traduisit du latin et de l'espagnol en français, quelques ouvrages de dévotion; *Jean*, abbé de St.-Michel-en Lerm et de Notre-Dame-des-Châtelliers, qui résigna ces abbayes à son frère *Jacques* pour se faire chartreux, et qui ne vivait plus en 1585. On a de ces deux derniers quelques traductions d'ouvrages de piété.

BILLY (Nicolas-Antoine LABBEY de), né en 1753 à Vesoul, admis à 15 ans à l'école du génie, quitta Metz, en 1770, pour aller étudier la théologie à Besançon, et l'année suivante abandonna la théologie pour le droit. Reçu avocat, il reprit l'étude de la théologie, alla continuer ses cours à St.-Sulpice à Paris, et revint à Besançon recevoir les ordres sacrés, en 1782. Il retourna à Paris cette même année, se fit agréger à la communauté des prêtres de St.-Roch et ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la prédication. Lors de la révolution, il était grand vicaire de l'évêque de Langres; ayant refusé de prêter le serment, Billy émigra, parcourut l'Allemagne et l'Italie, revint en France et fut nommé professeur d'histoire à la faculté de Besançon, où il est mort le 21 mai 1825. On lui doit une édition de l'*Histoire du père d'Aubusson*, une *Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, Besançon, 1814, 2 vol.; des *Sermons*, ibid., 1817.

BILON ou **PILON**, écrivain arménien, né à Dirag, en 645, conseiller de Nersch, qui en était gouverneur général, a traduit en arménien et continué l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate jusqu'au 2e concile d'Éphèse. On a aussi de lui une *Histoire des Patriarches d'Arménie*.

BILON (Hippolyte), médecin, secrétaire de la faculté des sciences et professeur de sciences physiques à l'académie de Grenoble, né dans cette ville, en 1780, y mourut le 29 octobre 1824. On lui doit: *Dissertation sur la douleur*, Paris, 1803; Un *Éloge historique de Bichat*, 1802, in-8°; plusieurs articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, ainsi que différents *Mémoires*, *Dissertations* ou *Rapports* lus aux sociétés des sciences et de médecine de Grenoble dont il faisait partie. Il a laissé manuscrits: des *Essais sur l'influence des passions dans la production des maladies*, et *sur l'amour considéré physiologiquement*.

BILOTTA (Scipion), jurisconsulte, mort en 1581, a laissé des *Conclusions sur des questions féodales*, imprimées longtemps après sa mort (1637).

BILOTTA (Jean-Baptiste), jurisconsulte, mort en 1636, occupa plusieurs charges importantes, et entre autres celle de commissaire général dans le royaume de Naples. On a de lui: *Communes conclusiones ex quæstionibus feudalibus*, etc., Naples, 1637; *Decisiones causarum civitatis Beneventi*, etc., Naples, 1645, in-fol.

BILOTTA (Octave), fils du précédent, jurisconsulte et avocat à Naples, mourut vers le milieu du 17e siècle, et laissa: *Discorso istorico circa la patria di S. Gennajo martire*, Rome, 1656, in-fol.; *Vita Bartholomæi Camerarii*, Naples, 1645.

BILOTTA (Jean-Camille), frère de Scipion, jurisconsulte, né à Bénévent en 1537, juge criminel et avocat fiscal de la cour et de la chambre royale. Il mourut le 4 juin 1588. Il avait composé, en 1562: *De juramenti absolutione tractatus*, imprimé à Naples, 1610, in-fol.

BILOTTA (Vincent), duc de Lentace et de Mancusio, avait épousé une Valois, descendante de l'ancienne maison royale de France.

BILOTTA (Vincent), fils du précéd., cultiva la poésie, et voulut être appelé le *Thyrsis de Bénévent*. Après avoir été à Rome secrétaire et camérier intime du pape Paul V, il retourna dans sa famille, partagea sa vie entre Mancusio et Bénévent, et mourut dans cette dernière ville, au commencement du 17e siècle. On a imprimé de lui: deux odes ou *canzoni*, pour deux mariages, 1598 et 1602, in-4°; *Paride, tragi-comédie*, Naples, 1638, in-12.

Digitized by Google

BILOTTA (Barthélemy), gentilhomme bénéventin, publia dans le 17e siècle, sous le nom de *Allessandro Michele Sannito*, un poëme singulier, intitulé : *Pianto di Theone con 350 descrizioni dell' Aurora*, Naples, 1660, in-8°.

BILPAY. *Voyez* **VICHNOU-SARMA.**

BILS ou **BILSIUS** (Louis de), anatomiste hollandais du 17e siècle, s'est donné pour avoir découvert une méthode de disséquer les animaux vivants, et un secret pour préserver les cadavres de la corruption ; mais les préparations qu'il fit pour l'université de Louvain ne subsistèrent pas longtemps dans leur entier. On a de lui entre autres écrits : *Epist. ad omnes veræ anat. studiosos*, Rotterdam, 1660, in-4° ; *Specimina anat.*, ib., 1665, in-4° ; *Auditûs organi anat.*, ibid., 1661, in-4°. Tous ont été recueillis et publiés à Amsterdam, 1692, in-4°.

BILSON (Thomas), savant prélat anglais des 16e et 17e siècles, né à Winchester, fut successivement maître de l'école de Winchester, chanoine de l'église et gardien du collége de cette même ville. En 1585, il publia son livre de *la Véritable différence entre la sujétion chrétienne et la rébellion antichrétienne* ; et, en 1593, un ouvrage intitulé : *le Gouvernement perpétuel de l'Église du Christ*, etc. Ces deux traités lui valurent, en 1596, l'évêché de Worcester, d'où il fut transféré, l'année suivante, à celui de Winchester, avec une place dans le conseil privé. Un traité en forme de sermons, qu'il fit imprimer en 1599, sur l'*Effet de certains Sermons touchant l'entière rédemption du genre humain par la mort et le sang de J. C.*, alarma les puritains, qui répondirent par l'organe d'un savant théologien de leur parti. Bilson reprit la plume, par l'ordre exprès d'Élisabeth, et composa à cette occasion le plus célèbre de ses ouvrages, publié à Londres, in-fol., en 1604, sous le titre de *Tableau des souffrances de J. C. pour la rédemption de l'homme.* Bilson prêcha à Westminster, en 1603, devant le roi Jacques et la reine, le jour de leur couronnement, un sermon qui fut imprimé à Londres la même année. Ce fut à lui, conjointement avec le docteur Miles Smith, que fut confiée la révision de la traduction anglaise de la *Bible*, faite sous le règne de ce prince. En 1604, il se montra, dans la conférence d'Hamptoncourt, un des plus ardents champions de l'Église anglicane. Il fut, en 1613, un des commissaires qui prononcèrent et signèrent la sentence de divorce entre Robert Devereux, comte d'Essex, et lady Françoise Howard. Il mourut en 1616. On a conservé de lui en manuscrit des poëmes et des discours latins.

BIMARD. *Voyez* **LABASTIE.**

BIMET, chirurgien de Lyon, a publié un *Traité d'ostéologie*, en vers français, Lyon, 1664, in-8°.

BINASCO (Philippe), poëte, né dans le Milanais, mort à Pavie en 1576, fut un des fondateurs de l'académie des Affidati de cette ville. Le volume de ses *Rime* ou *poésies diverses*, parut à Pavie en 1588 et 1589, in-8°.

BINCHOIS (Gilles ou Égide), contrapuntiste français vers 1420, né en Picardie, est cité comme ayant eu pour élèves quelques-uns des plus grands musiciens du 15e siècle. Binchois était vers les dernières années du 15e siècle à Dijon, à la cour du duc de Bourgogne, comme chanteur ou maître de chapelle. On a conservée de lui un *fragment* à deux parties, rapporté par Tinctor, et trois *chansons* manuscrites dans un recueil intitulé : *Chansons italiennes, provençales et françaises.*

BINCK (Jacques), graveur, qui tient un rang distingué parmi les petits maîtres, né à Nuremberg en 1504, élève d'Albert Durer, mort à Rome en 1560, est principalement connu par une estampe allégorique, représentant *des femmes qui forgent un cœur.* Huber cite de lui 76 p. dans le *Manuel des Curieux*, I, 178.

BINDERNAGEL (Joseph), musicien à Dorf en Thuringe, mort en 1803, a composé une année entière de musique d'église sans accompagnement, et un oratorio : *La Résurrection de Jésus.*

BINER, jésuite allemand, mort en 1778, est auteur d'un *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiastic.*, dont la dernière édition est d'Augsbourg, 1776, 7 vol. in-4.

BINET (François), premier général des minimes, né en 1472 à Tours, mort à Rome en 1520, d'abord bénédictin, fut ensuite disciple de St. François de Paule, dont il imita les vertus et qu'il contribua à faire canoniser.

BINET (Claude), avocat au parlement, né à Beauvais, fut l'admirateur et l'ami de Ronsard, qui le choisit pour donner une édition complète de ses œuvres. On a de lui une foule de petites pièces de vers mentionnées dans les bibliothèques de Duverdier et Lacroix du Maine ; un *Discours de la vie de P. Ronsard*, Paris, 1586, in-4°. Il a encore traduit du latin de Dorat *les Oracles des douze Sibylles*, Paris, 1586, in-fol. — Jean Binet, son oncle, et jurisconsulte comme lui, faisait passablement des vers latins et français. — Pierre, frère de Claude, mort vers 1548, est auteur de quelques *sonnets*, d'un *Poëme sur la truite* ; du *Vœu du pêcheur à Neptune*, et de quelques autres pièces insérées dans l'ouvrage de son frère intitulé : *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

BINET (François-Isidore), né à Niort en 1620, entra dans l'ordre des capucins, et fut successivement provincial de la province de Touraine et gardien du couvent de Poitiers. Il se fit remarquer comme un habile prédicateur, parcourut les provinces voisines du Poitou, et composa : *Le Missionnaire controversiste*, ou *Cours entier de controverses*, Poitiers, 1686. Binet mourut à Poitiers, dans un âge avancé, vers la fin du 17e siècle.

BINET (Isidore), neveu du précédent, né aussi à Niort, entra dans le même ordre et fut deux fois provincial. Il fut appelé par plusieurs évêques pour prêcher le carême ou l'avent, et se rendit à Rome, comme prédicateur du chapitre général de l'ordre. Il avait écrit son voyage d'Italie, mais avant de mourir il exigea qu'on brûlât son manuscrit. Il mourut à Poitiers en 1774, à l'âge de 81 ans.

BINET (Étienne), jésuite, né à Dijon en 1569, mort à Paris le 4 juillet 1639, recteur du collége de Clermont, a publié, sous le nom de René-François : *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, in-4°, qui a eu plus de 20 éditions ; les *Vies de plusieurs saints*, Anvers, 1634, in-4° ; *Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux*, 1636, in-8°, 1776, in-12.

BINET (Nicolas), avocat à Paris au 17e siècle, est auteur de plusieurs traductions qui eurent une certaine vogue, notamment celles des *Méditations* du P. Busée,

Digitized by Google

jésuite, Paris, 1669; de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, Paris, 1674, 2 vol. in-4°, revue par Alexandre Varet.

BINET (Benjamin) est auteur d'une *Histoire des dieux et des démons du paganisme,* Delft, 1696, in-12.

BINET (Étienne), chirurgien-major des hôpitaux d'armée, mort au siége de la Rochelle en 1628, a recueilli et publié en français les *Leçons anatomiques* de Germain Courtin, Paris, 1612.

BINET (Nicolas-Joseph), recteur de l'université, a publié la *Rhétorique des prédicateurs,* traduit de l'espagnol de dom L. de Grenade, Paris, 1678; les *Sermons,* traduits du même, Paris, 1698, 3 vol. etc.

BINET (René) naquit le 23 janvier 1732 à Notre-Dame-du-Thil, près de Beauvais. Nommé professeur à l'école militaire et ensuite au collége de Plessis, il y enseignait la rhétorique lors de la suppression de cet établissement, en 1792. A cette époque, il remplissait les fonctions de recteur de l'ancienne université. A la création des écoles centrales, professeur de grammaire latine à l'école du Panthéon, et plus tard nommé proviseur du lycée qui prit le nom de Bonaparte, dans les courts loisirs que lui laissaient ses pénibles fonctions, il s'était occupé à faire passer dans la langue française quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Il mourut à Paris le 31 octobre 1812, à 80 ans. Outre une traduction de l'allemand de l'ouvrage de Meiners, *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains,* Paris, 1795, in-8°, on a de Binet les traductions suivantes: *OEuvres d'Horace,* avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol in-12; sixième édition, 1817; *Valère-Maxime,* ibid., 2 vol. in-8°; *OEuvres de Virgile,* ibid., 1805, 4 vol. in-12; cinquième édition, 1833; *Oraisons de Cicéron.* Cette traduction, terminée avant 1796, était restée inédite. Revue par Lemaire, elle a été imprimée dans la collection des *OEuvres de Cicéron,* Paris, Fournier, 1816, in-8°, 31 volumes.

BING (Isaïe-Beer), né à Metz en 1759, d'une famille juive, passa une grande partie de sa jeunesse à étudier la langue hébraïque et la théologie juive. A 25 ans il traduisit en hébreu l'ouvrage de Mendelsohn intitulé: *Phédon* ou *de l'immortalité de l'âme.* Il plaida ensuite la cause de sa nation outragée dans une *lettre* à Aubert-Dubayet, Metz, 1787. Cette brochure eut du retentissement, et fut citée par Mirabeau. Bing se lia avec Grégoire, Lafayette, Rœderer et Emery, devint conseiller municipal, et quitta cette place honorifique ainsi que sa ville natale, pour venir à Paris chercher des ressources plus solides, afin de subvenir aux besoins de sa famille. Il était administrateur général des salines de l'Est, lorsqu'il mourut le 21 juillet 1805. La *Décade philosophique* contient plusieurs morceaux litéraires de sa composition, et, entre autres, un fragment de *Nathan le sage,* traduit de Lessing.

BING. *Voyez* **BYNG.**

BINGHAM (Joseph), savant ecclésiastique anglais, né en 1668, mort en 1723, curé de Headbourn-Worthy, près de Winchester, est auteur des *Origines ecclésiastiques,* Londres, 1708-22, 8 vol. in-8°; ibid., 1726, 2 vol. in-fol.; traduit du latin par J. H. Grischow, Halle, 1724-38, 11 vol. in-4°, ouvrage estimé et d'un travail immense. On lui doit encore des *sermons* et différents *écrits* de controverse.

BINGHAM (Joseph), le plus jeune des fils du précéd., mort à 22 ans d'un excès de travail, avait préparé une édition de la *Thébaïde* de Stace qui parut après sa mort.

BINGHAM (George), théologien anglais, né en 1715, mort en 1800, recteur à Pimpern, a laissé des *sermons* et des *dissertations* sur l'Apocalypse, Londres, 1804, 2 vol. in-8°, remarquables par les opinions singulières qui y règnent.

BINGLEY, né à Rotterdam en 1755, de parents anglais, destiné au commerce, se fit acteur à 18 ans, dans la troupe de Corver, et débuta à Amsterdam à 24 ans, où d'abord il fut écouté avec peu de faveur, mais il força les applaudissements dans le rôle d'*Achille,* d'une tragédie de ce nom, et dès lors ne cessa d'obtenir le suffrage du public. En 1796 il se mit à la tête d'une compagnie qui exploitait les théâtres d'Amsterdam et de la Haye, et parcourait le reste de l'année une partie de la Hollande. Il est mort en 1818, à la Haye.

BINGLEY (Guillaume), né dans le comté d'York, mort à Bloomsbury le 11 février 1823, commença l'étude des lois, mais préférant bientôt la carrière ecclésiastique, il se rendit au collége de Saint-Pierre à Cambridge, et y prit ses degrés. C'est à l'époque de son baccalauréat qu'il publia: *Voyage dans le nord du pays de Galles pendant l'été de* 1798, 2 vol. in-8°, 1800. Il donna ensuite sa *Biographie animale,* ou *Anecdotes sur la vie, les mœurs et l'économie du règne animal,* 1802, 3 vol. in-8°, réimprimée plusieurs fois (4° édition 1813), et traduite en allemand et en français. On a encore de lui: *Économie de la vie chrétienne,* 1808, 2 vol.; *Mémoires sur les quadrupèdes de la Grande-Bretagne,* 1809; *Dictionnaire biographique des compositeurs de musique des trois derniers siècles,* 1813, 2 vol. Il avait composé une *Histoire du comté de Hamp;* mais elle n'a pas été publiée.

BINI (Severin), en latin *Binius,* né à Randerad dans le pays de Juliers, fut chanoine et professeur de théologie à Cologne, où il mourut en 1641. Il est connu par une *Collection des Conciles,* Cologne, 1606, 4 vol. in-fol.; 1618, 9 vol.; et Paris, 1636, 10 vol.

BINI (Pasqualino), né à Pesaro vers 1720, un des meilleurs élèves de Tartini pour le violon, fut appelé à Rome, où il étonna les professeurs par la hardiesse et la pureté de son jeu, et passa à Stuttgard comme maître de chapelle du duc de Wurtemberg; on ignore l'époque de sa mort.

BINKES (Jacques), marin hollandais, commandant en 1676 le fort de Tabago, résista aux forces supérieures de l'amiral d'Estrées, et continua, malgré ses pertes, à défendre sa position; mais une bombe ayant éclaté dans le magasin à poudre, Binkes périt avec toute la garnison.

BINNING (Hugues), théologien écossais, mort en 1654, fut professeur de philosophie au collége de Glascow. On a de lui des *sermons* et des *traités,* publiés à Édimbourg, 1735, 1 vol. in-4°.

BINNINGER (Jean-Nicolas), médecin, né à Montbéliard en 1628, fut professeur à la faculté de cette ville, et premier médecin du duc son souverain. On lui doit: *Observat. et curat. med. centuriæ quinque,* Montbéliard, 1673, in-8°.

Digitized by Google

BINOS (l'abbé DE), né vers 1730, à Saint-Bertrand de Comminges, chanoine de la cathédrale, parti en 1777 pour l'Orient, publia en 1786 son *Voyage par l'Italie en Égypte, au mont Liban et en Palestine,* 2 vol. in-12, qui ont été traduits en allemand, et mourut en 1803, curé de sa ville natale, âgé de 74 ans.

BINSFELD (PIERRE), chanoine et grand vicaire de Trèves, mort en 1606, est auteur de l'*Enchiridion theolog. pastoralis,* in-8°, souvent réimprimé, et d'autres ouvrages théologiques.

BINTINAYE (AGATHON-MARIE-RENÉ DE LA), officier de marine, né à Rennes le 24 mars 1758, servait comme enseigne au combat d'Ouessant le 7 octobre 1779, où il eut un bras cassé, et n'en continua pas moins ses services; il était parvenu par son talent et son courage au grade de major de vaisseau, et périt en mer en décembre 1792.

BIOERN. Quatre rois de Suède ont porté ce nom. Les deux plus connus sont : BIOERN I^er^, *Côte de Fer,* qui régna dans le 8^e^ siècle, et fit plusieurs expéditions par terre et par mer. — BIOERN III, qui, au 9^e^ siècle, envoya des ambassades à Louis II, roi de France, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit saint Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie.

BIOERNER (ÉRIC-JULES), antiquaire, né en 1696, interprète du roi de Suède en 1719, puis assesseur de la chancellerie, mort en 1750, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages latins et suédois sur l'histoire et la géographie du Nord, les monuments scandinaves, les monnaies suédoises, etc., peu connus en France.

BIOERNKLOW (MATTHIEU), savant suédois, né en 1607, professa la logique à Upsal, puis devint successivement secrétaire de légation, ambassadeur près plusieurs cours, enfin sénateur, et mourut en 1671, avec la réputation d'un habile politique. On cite de lui, entre autres écrits : *Oratio de revolutâ periodo bellor. Goth. extra patriam sub Gustavo Adolpho.*

BIOERNSTAHL (JACOB-JONAS), voyageur suédois, né en 1731, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, et fut à son retour nommé professeur de langues orientales à Lund. Il entreprit ensuite, par ordre de Gustave III, un voyage en Grèce, qu'il ne put terminer, étant mort à Salonique le 12 juillet 1779. La relation de ses voyages, publiée en allemand à Stockholm en 1778, sous le titre de *Lettres de Biœrnstahl,* 3 vol. in-8°, est très-curieuse.

BIOLCO. *Voyez* **BEOLCO.**

BION, mathématicien d'Abdère, 400 ans environ avant Jésus-Christ, assura le premier, au rapport de Diogène Laërce, qu'il est un lieu sur le globe où l'année se partage en un seul jour et une seule nuit d'égale durée. Il ne reste aucun écrit de ce mathématicien astronome.

BION, poëte grec, de Smyrne, fut contemporain de Théocrite et ami de Moschus, qui, dans une *Idylle* consacrée à la mémoire de son ami, nous apprend que Bion mourut empoisonné. Il ne nous reste de lui que quelques pièces : Idylle sur l'*Enlèvement d'Europe;* le *Tombeau d'Adonis.* Aussi souvent traduit que Théocrite, il l'accompagne dans toutes les éditions qui jouissent d'une estime méritée. Nous signalerons entre autres celles de Walckenaer, Leyde, 1779; de Jacobs, Gotha, 1795, et celle de M. Boissonade, dans la jolie collection in-32 des poëtes grecs, Paris, Lefèvre, 1823, traduit en français par Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec, embrassa d'abord la secte cynique, puis reçut les leçons de Théodore l'Athée, de Théophraste, et finit par se créer un système propre de philosophie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Par une réponse franche et hardie, il plut à Antigone Gonatas, dans l'esprit duquel on avait cherché à lui nuire; et ce prince lui donna deux esclaves pour le servir pendant la maladie dont il mourut. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont les fragments conservés dans Stobée font regretter la perte. On cite de lui quelques mots ingénieux et plusieurs plaisanteries sur les dieux de la mythologie, qui lui attirèrent la réputation d'athée.

BION, de Soli en Cilicie, a écrit sur les plantes et sur leurs usages : on ignore le siècle où il vécut; Pline en fait mention, mais ses ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

BION (NICOLAS), cosmographe et marchand de globes et de sphères, était né vers le milieu du 17^e^ siècle. Il publia plusieurs ouvrages estimables, et reçut le titre d'ingénieur du roi pour ses instruments de mathématiques. Il mourut à Paris en 1733, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : *Usage des globes céleste et terrestre et des sphères,* 1699, 1751, in-8°; *Traité de la construction et des principaux usages des instruments de mathématiques,* Paris, 1725, 1752, in-4°; *Description et usage d'un planisphère nouvellement construit,* Paris, 1727, in-12.

BION (JEAN), ministre de l'Église anglicane, naquit à Dijon, en 1668. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure d'Ursy, sollicita son changement, et obtint la place d'aumônier sur la galère *la Superbe,* qui servait de prison aux protestants. La patience et la résignation de ces malheureux le touchèrent; et il ne tarda pas à partager la croyance de ceux qu'il était chargé de convertir. S'étant démis de son emploi, Bion se retira vers 1704 à Genève, où il embrassa le calvinisme. Il passa depuis en Angleterre; et, après y avoir rempli quelque temps les fonctions de recteur d'une école, il fut fait chapelain d'une église anglaise en Hollande. Bion vivait encore en 1731, mais on ignore la date de sa mort. On cite de lui : *Relation des tourments que l'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France.* Londres, 1708; *Essais sur la Providence et sur la possibilité de la résurrection,* la Haye, 1719, in-12; Amsterdam, 1731 et 1771; *Relation exacte et sincère du sujet qui a excité le funeste tumulte de la ville de Thorn,* traduit de l'anglais, Amsterdam, 1725, in-8°; *Traité dans lequel on approfondit les funestes suites que les Anglais et les Hollandais ont à craindre de l'établissement de la compagnie d'Ostende,* Amsterdam, 1726, in-4° de 42 pages; *Recherches sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé,* traduit de l'anglais de Swinden, Amsterdam, 1728, petit in-8°; *Traité des morts et des ressuscitants,* traduit du latin de Th. Burnet, Rotterdam, 1731.

BION (JEAN-MARIE), avocat à Loudun, fut nommé député du tiers état de ce bailliage aux états généraux; puis député à la Convention nationale par le département de la Vienne. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la détention et le bannissement. Après la constitution de

Digitized by Google

l'an III, il fut nommé au conseil des Cinq-Cents, et en fut élu secrétaire le 19 avril 1796. Bion cessa de faire partie du corps législatif en 1798, et se retira dans son pays, où il est mort quelques années après.

BIONDI (JEAN-FRANÇOIS), écrivain, né dans la Dalmatie en 1572, s'attacha à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui le fit chevalier et le nomma gentilhomme de sa chambre. Lors des troubles qui éclatèrent sous Charles Ier, il se retira dans le canton de Berne, et mourut en 1644. Son *Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre,* écrite en italien, Venise, 1637, in-4°, estimée pour la correction du style, ne l'est point pour l'exactitude des noms, traduction anglaise, Londres, 1724. Un de ses romans, *Éromène*, a été traduit en français, 1633, 3 vol. in-8°.

BIONDI (ANGÉLIQUE-LUCIE), née en Piémont en 1771, fille de l'architecte Zucchi, établi à Verceil depuis plusieurs années, reçut des leçons de littérature italienne du chanoine Biondi, épousa jeune encore Étienne Biondi neveu du chanoine, devint bientôt veuve, s'occupa de poésie, et mourut à Voghera en 1805. Parmi ses compositions on remarque : l'*Anacreontica sopra il sogno.*

BIONDO ou **BLONDUS** (MICHEL-ANGE), né à Venise le 4 mai 1497, pratiqua son art à Naples, où il eut le malheur d'épouser une femme si méchante qu'elle faillit le réduire au désespoir. Il a raconté ses chagrins dans un ouvrage fort rare, intitulé : *le tre Furie del mondo.* Après son mariage, il revint à Venise, où il se lia avec le fameux Arétin, et s'établit ensuite à Rome, où ses talents lui firent une assez grande réputation. Délivré de sa femme qui se tua en tombant d'une fenêtre, malgré ses déclamations, il ne laissa pas de se remarier à Venise, où il mourut vers 1565. Mazzuchelli donne les titres de 33 ouvrages de Biondo. Les plus connus sont : *Epitome ex libris Hippocratis*, Rome, 1528, in-4° ; *Libellus de morbis puerorum*, Venise, 1539, in-8°; *De origine morbi gallici*, Venise, 1542, Rome 1559 ; *De canibus et venatione liber*, Rome, 1544, in-4°, très-rare.

BIONDO. *Voyez* **BLONDUS** et **FLAVIO.**

BIONI (ANTOINE), compositeur dramatique, né à Venise en 1698, donna en 1721 l'opéra de *Climène*, et en 1722 celui d'*Udine.* Directeur de musique attaché à une troupe italienne à Breslau, il écrivit en neuf années vingt et un opéras, dont quelques-uns et particulièrement celui d'*Endimione* eurent beaucoup de succès. En 1730 il prit la direction générale de ce théâtre, reçut en 1731 le titre de compositeur de la chapelle de l'électeur de Mayence, et quitta Breslau 2 ans après, pour retourner en Italie.

BIORDI (JEAN) compositeur, né à Rome, dans la 2e moitié du 17e siècle, obtint au concours la place de maître de chapelle de Saint-Jacques des Espagnols, et l'emporta sur Porpora. On a de lui beaucoup de musique sacrée manuscrite, et on en exécute encore à la chapelle pontificale.

BIORN ET LEIF. *Voyez* **ZENO.**

BIRAGO (FRANÇOIS), héraldiste, né en 1562 à Milan, fut de son temps l'arbitre des discussions chevaleresques dans la Lombardie, et mourut vers 1640. Les ouvrages qu'il avait publiés sur la matière de ses études ont été réimprimés à Bologne, 1686, in-4°, sous ce titre : *Opere cavalleresche distinte in IV lib.; Discorsi, consigli, lib. I et II, e decisioni.*

BIRAGO AVOGADRO (JEAN-BAPTISTE), historien, né à Gênes, mort vers 1660, a laissé différents ouvrages sur l'histoire et la jurisprudence, entre autres : *Storia africana della divisione dell' imp. degli Arabi dall' anno 770 fin al* 1007, Venise, 1650, in-4°, traduit en français par l'abbé de Pure; *Istoria della disunione del regno di Porto-Gallo e della corona di Castiglia*, Amsterdam, 1647, in-8°.

BIRAGO (LAPO, diminutif de JACOPO), philologue, était neveu de Lapo Castiglionco, célèbre canoniste, avec lequel la plupart des biographes l'ont confondu. Il naquit, comme son oncle, en Toscane, et peut-être à Florence, fut disciple de François Philelphe, dont il resta constamment l'ami, et s'attacha principalement à l'étude des langues anciennes. Il professa la littérature et ensuite la philosophie à Bologne, et vécut jusqu'en 1470. On a de Birago : Quatorze *Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en latin : *Dionysii Halicarnassii antiquitatum libri*, Trévise, 1480, in-fol., etc.

BIRAGUE (RENÉ DE), chancelier de France, né le 3 février 1507 à Milan, hérita de l'attachement de sa famille pour la France, échappa au ressentiment de Louis Sforce, duc de Milan, en se réfugiant près de François Ier, qui le fit conseiller au parlement de Paris, surintendant de la justice et commandant de Lyon. Devenu garde des sceaux sous Charles IX, il fit partie de l'atroce conseil qui décida la St.-Barthélemy, fut récompensé de son lâche acquiescement par la charge de chancelier qu'il conserva sous Henri III, et son élévation au cardinalat par Grégoire XIII, et mourut le 24 novembre 1583 avec la réputation d'un politique habile, mais pour qui rien n'était sacré, se servant au besoin du poison pour se débarrasser de ses ennemis et de ceux de la reine mère. — Deux autres BIRAGUE servirent, l'un, neveu du cardinal, sous le marquis de Brissac, et l'autre, surnommé *Sacremore,* sous Mayenne, qui le tua de sa propre main.

BIRAGUE (FLAMINIO DE), neveu du cardinal René, gentilhomme ordinaire du roi, cultiva, quoique Italien, la poésie française, et prit pour modèle Ronsard, dont il copia les défauts. Ses premières œuvres poétiques, dédiées à son oncle, ont été publiées à Paris en 1581, in-12. On lui attribue l'*Enfer de la mère Cardine,* 1597, satire réimprimée en 1793 par Didot l'aîné.

BIRAGUE (CLÉMENT), graveur italien en pierres fines au 16e siècle, est l'inventeur de la gravure sur le diamant. Son essai fut le portrait de don Carlos, fils de Philippe II. Cet artiste, fort considéré à la cour d'Espagne, vivait en 1580.

BIRCH (THOMAS), historien, né en 1705 à Londres, fils d'un artisan, embrassa l'état ecclésiastique, obtint plusieurs bénéfices, fut admis à la Société royale, qui plus tard le choisit pour secrétaire, et mourut le 9 janvier 1766. Il est l'un des collaborateurs de la traduction anglaise du *Dictionnaire* de Bayle, avec des additions, 1741, 10 vol. in-fol. Ses autres ouvrages les plus importants sont : *Esquisses biographiques de personnages distingués*, avec leurs portraits, 1743-1752, 2 vol.; *Mémoires du règne d'Élisabeth,* 1754, 2 vol. in-4°; *Histoire de la Société royale de Londres,* 1756-1757 ; la *Vie de l'archevêque de*

Digitized by Google

Tillotson, 1753; id. *du prince de Galles, fils de Jacques Ier*, 1760, etc.

BIRCHENSHA (Jean), musicien, né en Irlande, se rendit d'abord à Dublin dans la maison du comte de Kilnare, mais après la rébellion de 1641 il se rendit à Londres où il enseigna à jouer de la viole. Il a publié en 1664 la traduction anglaise de l'*Elementale musicum* d'Alsted, sous ce titre : *Templum musicum*. Il a placé une préface en tête de l'*Essay to advancement of music* de Salmon, Londres, 1672.

BIRCHERODA (Jean), professeur de théologie, naquit à Bircherod dans l'île de Séeland, en 1623, et mourut à Copenhague en 1686. Il est auteur de *Exercitatio de ludis gymnicis*, etc., Copenhague, 1655 et 1664.

BIRCK. *Voyez* **BÉTULÉE**.

BIRD (William), habile compositeur anglais, fut organiste de la reine Élisabeth, et mourut en 1623, âgé de 80 ans. On a de lui un ouvrage sur la musique, en société avec Tallis, son maître, Londres, 1571.

BIRD (A. A.), peintre anglais, mort en 1820 après une maladie de six ans qui avait fini par le mettre hors d'état d'exercer son art. Il fut protégé par le marquis de Stafford, reçut le titre de peintre de la princesse de Galles, fut membre du club royal de l'Hospitalité de Sussex et membre élu de l'Académie. On cite de lui le *Débarquement* et l'*Embarquement du roi de France*, les *Chantres de psaumes d'une église de campagne*.

BIRÉ (Pierre), sieur de la **DOUCINIÈRE**, avocat du roi au présidial de Nantes, a publié, sous le titre de *Gazette d'Aletin le Martyr*, son *Episemasie*, ou *Relation contenant l'origine, l'antiquité et la noblesse de l'ancienne Armorique, et principalement des villes de Nantes et de Rennes*, ouvrage curieux et savant, imprimé petit in-4°, à Nantes, en 1580, et réimprimé dans la même ville en 1637. — Un autre Biré, aussi Breton, a donné une *Histoire de la Ligue en Bretagne*, Paris, 1739, 2 vol. in-12.

BIREN (Jean-Ernest de), duc de Courlande et de Semigalle, était, dit-on, petit-fils d'un palefrenier de Jacques, duc de Courlande, et fils d'un paysan courlandais, nommé *Bühren*. Il naquit en 1687, et chercha de bonne heure à faire oublier son origine. Inutilement il brigua une place à la cour de la grande-duchesse, femme du jeune Alexis, fils de Pierre Ier. Il fut plus heureux auprès d'Anne, duchesse de Courlande, nièce du czar. Son extérieur agréable et son esprit orné lui captivèrent la faveur intime de cette princesse, cependant il ne put alors se faire admettre parmi la noblesse de Courlande, qui le rejeta avec dédain. Lorsqu'Anne, en 1730, monta sur le trône, une des conditions que lui imposa le parti qui l'appelait à régner, fut de ne pas amener Biren en Russie, et ce fut une des premières conditions auxquelles manqua la nouvelle impératrice. Biren, comblé d'honneurs, prit, en s'installant à la cour de Russie, le nom et les armes de la maison des ducs de Biron en France, et régna sous le nom de sa souveraine. Il se livra à toutes les fureurs de la haine contre ses rivaux d'ambition. Les Dolgorouki furent ses premières victimes; il fit périr, dans les supplices, 11,000 personnes, et en exila deux fois autant. On assure que l'impératrice se mettait souvent à ses genoux pour l'adoucir, sans que les prières ni les larmes de cette princesse fussent capables de le toucher. En 1737, Anne força les Courlandais à élire pour duc son favori, à qui elle avait déjà fait épouser une Courlandaise de la maison de Treden. Cette élection fut confirmée par le roi de Pologne, et, sans quitter la cour de Russie, Biren fut reconnu souverain par la noblesse de Courlande et par toutes les cours étrangères. A sa mort, en 1740, Anne lui donna la régence, en désignant pour lui succéder sur le trône le prince Yvan, son petit-neveu. Biren se fit prêter serment par les armées. Il écarta tous ceux qui lui faisaient ombrage, et laissa entrevoir le projet de faire passer le trône dans sa famille, en faisant épouser son fils à la princesse Élisabeth, et sa fille au jeune duc de Holstein, depuis empereur sous le nom de *Pierre III*. Mais un complot vint renverser ce plan. Le maréchal Munich, un de ceux à qui Biren devait la régence, le fit arrêter dans son lit. La commission nommée pour le juger lui fit grâce de la vie, en le privant de ses biens et de la liberté. Il fut conduit en Sibérie ; l'année suivante, 1741, une révolution nouvelle ayant placé la princesse Élisabeth sur le trône, Munich fut exilé à son tour en Sibérie, et Biren rappelé. Ils se rencontrèrent à Casan, et se saluèrent sans se dire un mot. Biren eut la permission de s'établir à Jaroslaw. Catherine II, à son avénement au trône de Russie, rendit à Biren le duché de Courlande. Instruit par le malheur et l'expérience, l'ancien favori de l'impératrice Anne ne s'occupa que de gouverner avec modération un peuple qu'il avait autrefois opprimé. Six ans après sa réinstallation, en 1766, il remit le pouvoir souverain à son fils Pierre, et mourut à Mittau, le 28 octobre 1772. Quatre ans après, le duc Pierre fut dépossédé par la Russie, et la Courlande réunie à l'empire.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, naquit vers l'an 1210, d'une famille puissante dans laquelle la charge de comte ou maire du palais était héréditaire. Beau-frère du roi Éric XI, il sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois, et acheva la conquête ainsi que la conversion au christianisme de la Finlande. A la mort d'Éric, Birger fut nommé régent pendant la minorité de son propre fils, élu roi par les états, et mourut dans l'exercice de cette autorité en 1266.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 1284, à l'âge de 4 ans. On lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, qu'une cabale puissante fit condamner à mort comme traître à la patrie et à l'Église, après plusieurs années d'une administration sage, pendant lesquelles la Suède, jouissant du calme et de la paix, avait vu croître sa prospérité. Depuis cette condamnation, les ennemis de Canutson, à la tête desquels se trouvaient deux des frères du roi, se montrèrent plus exigeants; et Birger ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions de leur part, fut emprisonné ainsi que la reine son épouse. Il parvint à recouvrer la liberté, et se vengea de ses frères, en les faisant mourir de faim dans un cachot. Mais ce prince fut bientôt forcé de chercher un asile en Danemark, où il mourut en 1321.

BIRINGUCCIO (Vanuccio), mathématicien, né à Sienne, fut successivement au service des ducs de Parme et de Florence, et de la république de Venise, s'occupa surtout de l'art de fonder et de couler les métaux et des divers emplois de la poudre, et mourut vers 1560. Sa

Digitized by Google

Pyrotechnia, Venise, 1540, in-4°, traduite en latin, 1572, et en français, Rouen, 1627, un des premiers ouvrages qui traite de l'usage et des effets de la poudre, n'est plus aujourd'hui recherchée que comme curiosité.

BIRKENHEAD, ou **BERKENHEAD** (sir John), écrivain politique anglais, né vers l'an 1615, dans le Cheshire, entra, en qualité de secrétaire, au service du docteur Laud, archevêque de Cantorbéry. Lorsque, pendant la guerre civile, Charles I^er se réfugia à Oxford, Birkenhead fut choisi pour écrire une espèce de journal en faveur de la cause royale, imprimé sous le titre de *Mercure aulique.* Charles I^er lui fit obtenir la place de professeur de philosophie morale, qu'il conserva jusqu'en 1648, qu'il fut expulsé de l'université par les commissaires du parlement. Il vint ensuite à Londres, où il vécut du fruit de son travail. Persécuté et emprisonné à diverses reprises, rien ne put l'empêcher de publier, contre les hommes alors en autorité, un grand nombre d'écrits, qui furent dans le temps singulièrement goûtés, et qui, aujourd'hui devenus très-rares, sont encore recherchés des curieux. Après la restauration, sur la recommandation de Charles II, il fut créé, en 1661, docteur en droit civil, par l'université d'Oxford. Il fut élu, vers la même époque, membre du parlement, créé chevalier, et nommé maître des requêtes. La Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres; et il continua d'être en faveur à la cour jusqu'à sa mort, arrivée à Westminster, en 1679. Outre ses ouvrages en prose, il a écrit quelques poésies estimées. Il a publié l'ouvrage de Robert Waring, intitulé : *Effigies amoris, sive quid sit amor efflagitanti responsum,* Londres, 1649, in-12.

BIRNBACH (Charles-Joseph), né au village de Kœpernick près de Neisse en 1751, mort le 29 mai 1805. Pendant ses études au gymnase de Neisse, il avait amassé à l'âge de 15 ans, et en donnant des leçons de musique, une somme suffisante pour faire reconstruire la petite maison de ses parents détruite par un incendie. Ce trait de piété filiale lui mérita la protection du maître de chapelle Dittersdorf qui se chargea de perfectionner les talents du jeune artiste. Après avoir quitté le gymnase, Birnbach se rendit à Breslau et entra à la cour de l'archevêque jusqu'en 1795; il perdit sa place à cette époque, se rendit à Berlin où il donna des leçons de musique et fut admis à la chapelle royale. En 1803 il alla s'établir à Varsovie qu'il quitta bientôt pour être directeur de musique au théâtre allemand de Breslau. Il a écrit beaucoup de musique : 20 *quatuors* pour violon, des *quintette*, des *concertos*, des *solos*, des *symphonies*, des *cantates*, etc., deux opéras *Saphire* et *la Femme du pêcheur.*

BIRNBAUM (Jean-Abraham), magister à Leipzig vers le milieu du 18^e siècle, a publié des *Observations* sur un passage du *Musicien critique* de Scheibe, sous ce titre : *Unpartheyische anmerkungen*, etc., 1738.

BIROAT (Jacques), jésuite, né à Bordeaux, ensuite prieur de Beussan, de l'ordre de Cluny, et prédicateur du roi, mort en 1666, a publié des *Sermons* et des *Panégyriques,* in-8°.

BIROLI (Jean), professeur de botanique à Novarre, d'agriculture à Pavie jusqu'en 1814, puis de botanique et de matière médicale à l'université de Turin, né à Novarre en 1772, mort le 1^er janvier 1825. On a de lui : *Del riso,* Milan, 1807; *Flora agoniensis,* Vigevano, 1808, 2 vol. in-8°; *Trattato d'agricoltura,* Novare, 1809, 4 vol. in-8°; *Georgica del dipartimento dell' Agogna,* ibid., 1809; trois lettres sur la culture du coton, du *Ciperus esculentus* et du *Sedum novariensis*, adressées à la société géorgique de l'Agogna.

BIRON (Armand de GONTAUT, baron de), naquit vers l'an 1524, et fut d'abord élevé parmi les pages de Marguerite, reine de Navarre, et sœur de François I^er. Il se signala dans les guerres du Piémont, où le maréchal de Brissac lui donna le guidon de la compagnie de cent hommes d'armes. Il reçut un coup d'arquebuse au siége du fort Marin, dont il resta toute sa vie estropié et boiteux. Pour récompense, le roi le fit gentilhomme de sa chambre. La première guerre civile ayant éclaté, il se trouva à la bataille de Dreux, en 1562, et servit le parti de la cour quoiqu'il eût une affection secrète pour le parti des huguenots. Lors de la seconde guerre civile, il se signala aux journées de St.-Denis, en 1567, et de Moncontour, en 1569. Il fut nommé, la même année, grand maître de l'artillerie. L'année suivante, il conclut, avec de Mesme, seigneur de Malassise, la paix de St.-Germain avec les huguenots; ce qui fit appeler cette paix *boiteuse et mal assise.* Dans la terrible nuit de la St.-Barthélemy, il se renferma à l'Arsenal, où il commandait : il ne dut sa sûreté qu'à sa contenance ferme, et à deux coulevrines qu'il fit pointer contre la ville pour repousser les assassins. Ce fut chez lui que se réfugia le jeune Caumont de la Force, échappé si miraculeusement du massacre. Maréchal de France, en 1577, il fit rentrer sous l'obéissance royale toutes les places de la Guienne et du Languedoc. Le roi Henri III, en rappelant le maréchal de Biron de la Guienne, en 1580, le fit chevalier du Saint-Esprit. Il fut envoyé dans les Pays-Bas, avec le duc d'Alençon, en 1583; mais ses conseils et ses exploits n'empêchèrent pas le duc de Parme de chasser les Français de la Flandre. En 1586, Henri III envoya Biron commander en Saintonge, où il reçut une blessure au siége de Marans : il traita dans le même temps avec le roi de Navarre, au nom de la cour, ce qui lui attira le mécontentement des Guises et des ligueurs. A la mort de Henri III, le maréchal de Biron rendit le plus signalé service à son successeur, d'abord en le reconnaissant, et lui prêtant serment un des premiers; ensuite, en retenant les Suisses sous ses drapeaux. Le maréchal de Biron commandait l'armée de Henri IV, à la journée d'Arques; il y reçut le premier choc des ligueurs, et eut un cheval tué sous lui au milieu du feu. Enfin, au premier siége de Paris, en 1589, il était à la tête du corps de bataille de l'armée, où il s'empara des faubourgs St.-Victoire et de St.-Marceau, qu'il était chargé d'attaquer. En 1590, à la bataille d'Ivry, il dirigea les attaques, plutôt qu'il ne les conduisit. Le maréchal de Biron mourut le 26 juillet 1592, à 68 ans : il eut la tête emportée d'un coup de canon, au siége d'Épernay, en Champagne.

BIRON (Charles de GONTAUT, duc de), fils du précédent, naquit vers l'an 1562. A 16 ans, il avait changé deux fois de religion, et se moquait également des deux partis. Son goût dominant était pour les armes. Son père l'emmena avec lui, dans son expédition de Guienne. Quatre ans après, il tua en duel Carency,

Digitized by Google

qui lui disputait la main de l'héritière de la maison de Caumont, fut obligé de se cacher, et ne reparut que quand Henri III lui eut accordé sa grâce, à la sollicitation du duc d'Épernon. Lorsque, en 1589, Henri de Bourbon eut été reconnu roi de France, Biron le servit, à l'exemple de son père, avec autant de dévouement que d'intrépidité, se couvrit de gloire à la journée d'Arques, en 1589, à la bataille d'Ivry, l'année suivante, aux siéges de Paris, de Rouen, au combat d'Aumale, en 1592. Dès l'âge de quatorze ans, colonel des Suisses, ensuite maréchal de camp, lieutenant général, le roi le nomma amiral de France en 1592, maréchal de France en 1594, lui donna en 1595, le gouvernement de Bourgogne, et, dans la même année, lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française. Biron servit sous Henri IV, à la reprise d'Amiens, en 1598, et fut fait duc et pair la même année. Comblé des faveurs de son maître, Biron s'irritait de ce que le roi le laissait manquer d'argent; et il vantait ses services, qui, selon lui, n'étaient pas assez payés. Le parti espagnol, qui, depuis la paix de Vervins, ne pouvait plus nuire à Henri IV que par des manœuvres secrètes, recueillit avidement ces plaintes. Le fameux Beauvais la Nocle, sieur de Lafin, agent secret des Espagnols, s'insinua dans l'esprit de Biron, que Henri envoya à la cour de Bruxelles faire jurer la paix de Vervins à l'archiduc. La cour espagnole l'enivra à dessein de fêtes, de spectacles, d'acclamations et de marques d'honneur, et le faible Biron promit que, si les catholiques remuaient, il se joindrait à eux, et permit que, dans ce cas, on vînt en France le sommer de sa parole. Il entra en traité avec le duc de Savoie et le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, avec l'engagement de prendre les armes contre son bienfaiteur. En 1601, la guerre fut déclarée au duc de Savoie, et Biron se trouva obligé de le combattre et de le vaincre. Fuentès et le duc proposèrent au maréchal de leur livrer le roi; il s'y refusa; mais au siége du fort Ste.-Catherine, près de Genève, se doutant bien que Henri, qui se trouvait dans le voisinage, viendrait visiter la tranchée, le duc de Biron fit avertir le gouverneur de pointer du canon sur un endroit indiqué; cependant il empêcha le roi de se rendre à l'endroit convenu. En 1601, la paix se fit avec la Savoie. Le roi, informé d'une partie de cette intrigue, prit un jour à part le maréchal, et lui demanda ce que c'était que le complot en entier, promettant de lui pardonner. Biron fit des aveux imparfaits, déclarant qu'il ne se serait pas écarté de son devoir, si le roi ne lui avait pas refusé le gouvernement de la citadelle de Bourg en Bresse; Henri l'embrassa, et lui dit : « Bien, maréchal, ne te souvienne jamais de Bourg, et je ne me souviendrai jamais aussi de tout le passé. » Mais le maréchal continua ses pratiques secrètes. Henri l'en avertit encore, et néanmoins l'envoya en ambassade, en 1601, auprès de la reine Élisabeth, pour lui faire part de son mariage avec Marie de Médicis. Les menées secrètes de Biron n'en continuèrent pas moins; mais Lafin, commençant à craindre pour lui-même, découvrit tout le complot, et les complices étrangers ou français furent nommés par lui à Henri IV. Le duc, mandé à Fontainebleau, arriva sans soupçonner qu'il fût trahi, et sans savoir que son maître était encore disposé à lui pardonner. « Bon courage, mon maître! ils ne savent rien, » lui dit à l'oreille le perfide Lafin. Biron persista dans ses orgueilleux désaveux. Henri IV se décida alors à abandonner le duc de Biron à la sévérité des lois; le malheureux ayant refusé avec hauteur la grâce que cet excellent prince lui offrait encore, sous la condition de tout avouer, il fut arrêté au milieu de la nuit, en sortant de la chambre du roi, conduit à la Bastille, jugé et condamné; il fut décapité dans l'intérieur de la Bastille, à l'âge de 40 ans, le 31 juillet 1602.

BIRON (Charles-Armand de GONTAUT de), petit-neveu du précédent, né le 5 août 1663, maréchal de France, mourut en 1756.

BIRON (Louis-Antoine de GONTAUT de), fils du précédent, né le 2 février 1701, introduisit dans le régiment des gardes françaises, dont il était colonel, une discipline sévère que son successeur le duc de Châtelet ne sut point maintenir; il mourut en 1788.

BIRON (Armand-Louis GONTAUT, duc de), né le 13 avril 1747, neveu et héritier du précédent, fut connu jusqu'en 1788, sous le nom de *duc de Lauzun*. Entouré de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, il joignait à ces avantages une figure noble, un esprit facile et orné par la lecture, un caractère doux, une générosité sans bornes, enfin une ardeur extraordinaire pour le métier des armes. Il fut marié jeune et contre son gré; l'inquiétude de son esprit et la légèreté de ses affections le firent courir pendant plusieurs années en Angleterre, en Russie, en Pologne, à la suite de chaque beauté qui attirait son hommage, genre de vie qui plongea ce jeune seigneur dans un abîme de dettes. En 1777, n'ayant plus de ressources, il céda tous ses biens au prince de Guémené, à la charge de payer ses dettes et de lui faire 80,000 livres de rente viagère. Il partit pour la guerre d'Amérique, et s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresque. A la mort du maréchal de Biron, il prit le titre de *duc de Biron;* mais il resta colonel des hussards de Lauzun. Par ressentiment de son attente déçue, le nouveau duc de Biron, élu député de la noblesse aux états généraux, embrassa avec chaleur les principes de la révolution de 1789. Il fut accusé d'avoir pris part, avec le duc d'Orléans, dont il était l'ami, aux événements des 5 et 6 octobre de cette même année. En 1792 il fut employé à l'armée de Flandre, où il courut le risque d'être massacré par ses soldats avec Th. Dillon, remplaça le général Anselme à l'armée de Nice, et passa de là au commandement d'un corps d'armée dans la Vendée. Ayant donné sa démission au moment où son titre de noble allait le faire destituer, il fut mis en prison et bientôt traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 31 décembre 1793. On a publié les *Mémoires de Lauzun*, Paris, 1822, in-8° et 2 vol. in-18.

BIROTEAU (Jean-Baptiste), né à Perpignan, député des Pyrénées-Orientales à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, et s'opposa ensuite, mais en vain, à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Arrêté au 31 mai lors du triomphe des montagnards, auquel il avait coopéré, il s'échappa, et se rendit à Lyon, dont il exaspéra les malheureux habitants et ne les abandonna pas moins pendant le siége pour se cacher dans les environs de Bordeaux, où le décret contre les proscrits l'atteignit et le conduisit à l'échafaud le 24 octobre 1793.

Digitized by Google

BIRR (Antoine), médecin, né en 1693 à Bâle, professeur de grec à l'université de cette ville, mort en 1762, a publié un *Essai sur l'histoire helvétique*, en latin, Bâle, 1730, in-4°, et corrigé l'édition du *Trésor de la langue latine*, de Robert Étienne, ib., 1741, 4 vol. in-fol.

BISACCIONI (Jérôme MAJOLINO), poëte italien, professeur de rhétorique et de poésie à l'université de Ferrare, a laissé une comédie en vers, intitulée : *I Falsi pastori*, Vérone, 1605, in-12, et des poésies lyriques éparses dans divers recueils.

BISACCIONI (le comte MAJOLINO), fils du précédent, naquit à Ferrare, en 1582, fit ses études à Bologne, et y fut reçu docteur en droit. Il prit d'abord l'état militaire, entra à 16 ans au service de la république de Venise, et eut une affaire d'honneur avec le capitaine Cresti. En 1603, après une campagne en Hongrie, il se battit en duel avec Alexandre Gonzague, sous les ordres de qui il servait, ce qui l'obligea de sortir des États de l'Église. Il se mit alors à exercer la profession d'homme de loi dans le duché de Modène. Nommé podestat de Baïso, il fut accusé, auprès du duc, d'avoir tiré un coup d'arquebuse contre un particulier, et mis provisoirement en prison ; mais cette accusation étant reconnue fausse, le duc lui donna, comme une réparation, une *podestaterie* supérieure. Le prince de Corrège lui confia la régence de son État. Bisaccioni reprit ensuite l'état militaire, fut lieutenant général du prince de Moldavie, et se trouva, en 1618, au siége de Vienne, où il défendit, seul avec le comte de Buquoy, et cinq autres officiers généraux, le pont de cette ville, vivement attaqué par les troupes de Bohême. On le voit, en 1622, à Rome, traitant, auprès du pape, des intérêts de plusieurs princes ; puis gouvernant, au nom du prince d'Avellino, son petit État ; employé ensuite à la cour de Savoie, par le duc Victor-Amédée, servant dans l'armée piémontaise, sous le nom de *Comte de St.-Georges*, et se battant encore en duel avec un officier du duc de Mantoue. Enfin, il alla chercher le repos à Venise, où il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages, et mourut le 8 juin 1663. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les guerres d'Allemagne*, publiés de 1633 à 1642 ; *Istoria delle guerre civile di questi tempi : cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc., Venise, 1653-55, in-4° ; des *drames* en musique, ibib., 1650-1651 ; des *Romans et nouvelles*, ibid., 1638 à 1670, in-12 ; des traductions italiennes de *Clélie*, de Mlle Scudéry, et de *Cassandre*, de la Calprenède, ibid., 1656, etc.

BISAGNI (François), chevalier de Malte, né à Messine, a publié en italien un *Traité de la peinture*, Venise, 1642, in-8°.

BISCAINO (Barthélemi), peintre et graveur génois, né en 1632, fils d'André, peintre médiocre, s'était déjà fait remarquer par des morceaux d'une belle exécution, et donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il périt à 25 ans, de la peste, à Gênes, avec toute sa famille, en 1657. On voyait de lui au Musée royal à Paris, une *Adoration des bergers*. Ses estampes sont très-rares.

BISCHOFF (Melchior), né à Possneck, le 20 mai 1547, maître d'école à Rudolstadt en 1565, chanteur à Altenbourg, diacre à Possneck, puis pasteur ; ensuite prédicateur de la cour à Cobourg, surintendant spécial à Eisfeld en 1597, surintendant général à Cobourg en 1599, et mort le 19 décembre 1614, est compté parmi les bons compositeurs de l'Allemagne au 16e siècle. Il y a un *motet* de lui dans les *Florilegii* de Bodenschatz.

BISCHOFSBERGER (Barthélemi), né en 1622, dans le canton d'Appenzell, mort en 1678. Il était ministre à Trogen et doyen du clergé de son canton. Il a donné une *Histoire du canton d'Appenzell*, estimée dans son temps, St.-Gall, 1682.

BISCHOFSWERDER, gentilhomme saxon, ministre de Prusse sous Frédéric II et Frédéric Guillaume, tout-puissant à la cour de Berlin, fut plénipotentiaire au congrès de Sistowo, puis aux conférences de Pilnitz, ambassadeur à Francfort en 1794, et mourut près de Berlin en 1803.

BISCHOP (Nicolas), en latin *Episcopius*, naquit à Weissembourg en Alsace, vers la fin du 15e siècle. Très-versé dans les langues grecque et latine, il cultiva la typographie avec le plus grand succès. Bischop s'accocia avec Jérôme Froben, son beau-frère, et ils entreprirent la *Collection des Pères grecs*, 1529. Il est sorti un grand nombre d'ouvrages de ses presses, et tous sont remarquables par la sévérité de la correction, la netteté du caractère, et la beauté du papier.

BISCHOP (Jean), jésuite, né à Bruxelles le 12 juin 1586, se distingua par ses écrits mystiques et par ses soins à propager la foi. Il mourut de la peste, le 14 mai 1636, à Courtrai, victime de son zèle à secourir les malades. On a de lui : *Der Lof der Suyverheydt*, Anvers, 1625, in-12.

BISCIOLA (Lelio), jésuite, né à Modène, professa dans différents colléges, et mourut à Milan en 1629. Il a publié plusieurs ouvrages ascétiques, des *Commentaires* sur les évangiles de saint Mathieu et de saint Jean, et sur les épîtres de saint Paul, et un grand ouvrage d'érudition : *Horarum subcesivarum libri XX*, Cologne, 1611, 2 vol. in-fol.

BISCIOLA (Jean-Gabriel), frère du précédent, jésuite, mort à Ferrare en 1615, a donné *l'Abrégé des annales ecclésiastiques* de Baronius, Cologne, 1601, 2 vol. in-4°.

BISCIONI (Antoine-Marie), littérateur italien, né à Florence le 14 août 1674, entra dans les ordres, se livra à la prédication, fut ensuite curé de Saint-Laurent, puis garde de la bibliothèque Laurentienne, enfin bibliothécaire royal en 1741, et mourut le 14 mai 1756, sans avoir pu terminer plusieurs travaux littéraires importants. Les plus remarquables consistent en *notes, commentaires, préfaces, dissertations*, les éditions de *Dante*, de *Boccace*, Florence, 1713, 1728, in-4° ; de *Lippi*, de *Grassini*, etc. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la famille des Panciatichi*, de Florence, et deux satires contre ses ennemis. Il avait commencé l'impression du catalogue de la bibliothèque Laurentienne, dont le premier vol., Florence, 1752, in-fol., contient les manuscrits orientaux.

BISET (Charles-Emmanuel), peintre, naquit à Malines en 1633. On ignore quel fut son maître : jeune encore, il se rendit à Paris, où quelques seigneurs occupèrent son pinceau ; il retourna dans les Pays-Bas, où le comte de Monterey, gouverneur, le nomma son peintre. Peu de temps après, Biset alla s'établir à Anvers, s'y maria, et fut nommé, en 1674, directeur de l'académie.

Digitized by Google

Une conduite crapuleuse et une extrême paresse furent cause que cet artiste, dont les tableaux étaient recherchés, mourut misérable à Breda. Ses tableaux représentaient des bals, des assemblées galantes, des concerts, etc. Ses compositions sont abondantes et spirituelles, mais trop libres. Le plus considérable des tableaux de Biset fut fait pour la confrérie des arbalétriers d'Anvers. Il représente *Guillaume Tell abattant d'un coup de flèche une pomme sur la tête de son fils*. L'architecture du fond a été peinte par Herderberg; le paysage est d'Emelraet.

BISHOP (Guillaume), vicaire apostolique en Angleterre, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, né en 1553 dans le comté de Warwick, fut député à Rome par suite de la dispute élevée entre les catholiques anglais relativement à la promotion de Blackwell à la dignité d'archiprêtre; mais il y fut confiné dans le couvent des jésuites, et n'y put rien terminer. A son retour en Angleterre il fut de nouveau renfermé pour avoir refusé le serment d'allégeance exigé des catholiques par Jacques Ier à l'occasion de la conjuration des poudres. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, où le clergé le jugeant propre à rétablir le régime épiscopal dans l'Église catholique d'Angleterre, il fut sacré en 1623 sous le titre d'évêque de Chalcédoine à 70 ans. Il travaillait avec zèle à donner une organisation régulière à l'Église catholique anglaise, lorsqu'il mourut le 16 avril 1624. On a de lui: *Défense de l'honneur du roi et de son titre au royaume d'Angleterre; Protestation de loyauté des treize ecclésiastiques la dernière année du règne d'Élisabeth*, et d'autres *écrits* contre l'élection de l'archiprêtre Blackwell.

BISHOP (Corneille), né à Anvers en 1630, peintre d'histoire et de paysage, élève de Ferd. Dol. Louis XIV et le roi de Danemark faisaient grand cas de ses tableaux.

BISHOP (Samuel), professeur et poëte anglais, naquit à Londres au commencement d'octobre 1731. A l'âge de neuf ans il expliquait le Nouveau Testament en grec. Envoyé au collége dit *Merchant Taylor's School*, à l'âge de douze ans, il en devint l'élève le plus distingué. En 1750, il fut admis au collége de St.-Jean à Oxford. Entré dans les ordres, il fut envoyé à la cure de Headley (Surrey), partagea son temps entre l'université, ses devoirs sacerdotaux et ses délassements poétiques, jusqu'en 1758. Il se fit alors recevoir maître ès arts, quitta Headley, fixa sa résidence à Londres, obtint la cure de Sainte-Marie-Abchurch, ainsi que la place de lecteur à Saint-Christophe. En janvier 1783, il fut choisi pour maître en chef de Merchant Taylor's School; et mourut à la fin de novembre 1795. L'année suivante furent publiées par souscription ses *OEuvres poétiques*, Londres, 1796, 2 vol. in-4°. Il avait aussi du talent pour la poésie latine, et il le prouva par la publication de ses *Feriæ poeticæ*, 1763-64. Enfin on a de lui des *Sermons*, sur des sujets de morale pratique, 1798.

BISHOP (Jean), musicien anglais du 18e siècle, organiste de la cathédrale de Winchester en 1750, puis chanteur du collége royal à Cambridge, a laissé: *Harmonia brevis*, airs pour deux flûtes; *Psalms*, Londres, sans date.

BISI (Bonaventure), Bolonais, élève de Massari, prit l'habit de Saint-François et continua de peindre, ce qui lui valut le surnom de *Padre Pittorino*, réduisit à la dimension de miniatures les principaux ouvrages du Guide, grava d'après le Parmesan, et mourut en 1662.

BISOGNO (Gennaro del), philosophe et médecin du 17e siècle, né à Naples, et professeur de médecine dans cette ville, est auteur de *Doctrinæ morborum particularium censura sceptica*.

BISOT ou **BIZOT** (Jean-Louis), gnomoniste, né en 1702 à Besançon, était fils du procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts. Ayant acheté la charge de conseiller au bailliage, il en remplit les fonctions avec zèle et intégrité. Dans ses loisirs il cultivait les sciences, et s'attacha particulièrement à la pyrotechnie et à la gnomonique. Il imagina une nouvelle espèce de bombes à fusée. En 1757 il construisit dans un des faubourgs de Besançon un cadran solaire très-ingénieux. Un ange peint contre la muraille est abrité par un toit incliné, sur lequel sont découpées les heures et les demi-heures, depuis 11 jusqu'à 5, et c'est le doigt de l'ange qui montre l'heure. Bisot mourut le 14 septembre 1781, âgé de 79 ans, lorsqu'il se proposait de publier un *Traité des feux d'artifice sur l'eau*. Il a composé dans le patois de Besançon des chansons et de petits poëmes pleins de malice et de gaieté. On a imprimé de lui: l'*Arrivée dans l'autre monde d'une dame en paniers*, 1735; *la Jacquemardade*, poëme épicomique, Dole, 1753.

BISSARO ou **BISSARI** (Pierre-Paul), gentilhomme de Vicence, joignit à la science du droit la science appelée *chevaleresque*, et composa un grand nombre de pièces de théâtre, entre autres *la Torilda*, Venise, 1650; *Bradamante*, ib.; *la Romilda*, Vicence, 1659, etc. On lui doit en outre deux recueils, l'un en prose et l'autre en vers, Venise, 1650, in-12.

BISSCHOP ou **BISKOP** (Jean de), dessinateur au lavis, né à la Haye en 1646, abandonna le barreau pour se livrer à son goût pour les arts, fit des copies très-estimées des tableaux de Paul Véronèse, Tintoret, Rubens, Vandyck, et commença de graver à l'eau-forte des *Principes de dessin* d'après les maîtres d'Italie, mais mourut avant d'avoir terminé cette utile entreprise en 1686.

BISSE (Thomas), prédicateur célèbre, membre du collége du Christ à Oxford, prédicateur en 1715, chancelier d'Hereford l'année suivante, prébendier de la cathédrale, recteur de Crudley et de Weston, et chapelain ordinaire du roi, mourut le 22 avril 1731. On a de lui deux *sermons* sur la musique, 1727, 1729; *La défense de l'épiscopat*, 1711; l'*Usage chrétien du monde*, 1717; *Huit sermons*, 1731; *Latina carmina*, 1716.

BISSE (Philippe), frère du précédent, fut évêque de Saint-David, puis d'Hereford en 1715.

BISSEL ou **BISSELIUS** (le P. Jean), jésuite, né en 1601 à Babenhausen, en Souabe, professa la rhétorique et la philosophie dans plusieurs colléges, se voua à la prédication, et remplit trente ans les principales chaires de l'Allemagne. Sur la fin de sa carrière, il rentra dans l'enseignement. En 1676, il était au collége d'Amberg. On a de Bissel: *Icaria*, Ingolstadt, 1636, in-16, réimp. en 1766; *Vernalia*, ibid., 1638; Munich, 1640; *Deliciæ æstatis*, ibid., 1644; *Argonauticon Americanorum*, Munich, 1647, réimprimé; Amsterdam, 1698; c'est une traduction de l'ouvrage espagnol de Pierre de Victoria, qui se fit jésuite au Pérou; *Illustrium ab orbe condito ruinarum*

Digitized by Google

Decades IV, Amberg et Dillingen, 1656-1664; 2e édition, Dillingen, 1679; *Palæstina, seu terræ sanctæ topothesis*, Amberg, 1659; *Reipublicæ romanæ veteris ortus et interitus*, Dillingen, 1664, in-8°; *Antiquitatum Evangelicarum Veteris Testamenti libri tres*, Amberg, 1668; *Medulla historica*, ibid., 1675, 5 vol.

BISSENDORFF (Jean), pasteur de Godringen, publia en 1614 le *Solatium jesuiticum*, en vers allemands, et, en 1624, *Nodi Gordii solutio*, également en vers, in-8°, dans lesquels il se déchaîne contre l'Église romaine. Arrêté et jugé à Cologne, il fut condamné au feu et exécuté le 26 mars 1629.

BISSET (Robert), élève de l'université d'Édimbourg, né vers 1759, se consacra entièrement à l'instruction publique et à la culture des lettres, et mourut en 1805. On a de lui : *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8°; *Vie d'Edmond Burke*, Londres, 1800, in-8°, estimée; quelques romans, entre autres *Douglas*, 4 vol. in-12. Il a donné une édition du *Spectateur* d'Addison, avec des notices biographiques.

BISSET (Charles), médecin et ingénieur dans les armées anglaises, mort en 1791, âgé de 75 ans, a laissé : *Essai sur la théorie des fortifications*, 1751, in-8°; *Essais et observations de médecine*, Londres, 1767, en anglais.

BISSET (Jacques), né à Perth en 1752, vint à Birmingham où il établit un cabinet de curiosités qu'il transporta en 1813 à Leamington où il mourut le 17 août 1832. Il avait obtenu en 1814 le titre de modeleur du roi, et écrivait avec facilité en prose et en vers. On cite de lui : *Chants sur la paix*, 1802; *Clairon patriotique*; le *Conducteur de Birmingham*, 1808; le *Guide à Leamington*, 1814; *Voyage autour de Birmingham*, 1800; ces *vade-mecum* entremêlés de prose et de vers eurent du succès dans le monde fashionable.

BISSETT (Guillaume), recteur de Whiston dans le comté de Northampton, se fit, au commencement du 18e siècle, une réputation par ses pamphlets religieux, publiés dès 1704 sous les titres du *Franc Anglais*, du *Bon averti*, du *Moderne fanatique*, etc.

BISSO (François), médecin, né à Palerme, se délassait par la culture des lettres, s'acquit la réputation d'un bon poëte et d'un habile orateur, fut nommé par Philippe II premier médecin du royaume de Sicile, et mourut le 20 janvier 1598. On a de lui quelques ouvrages, entre autres *Epistola medica de erysipelate*, Messine, 1589, in-4°; et des poésies dans le recueil des *Accesi* de Palerme.

BISSON (le comte P. F. J. G.), général français, né à Montpellier le 25 août 1767, chef de bataillon en 1793, se distingua à la défense du Catelet, à l'affaire de Neissenheim, fut en 1800 nommé général de brigade, en 1805 général de division et en 1806 grand officier de la Légion d'honneur avec le titre de comte. Le 20 mai il fut pourvu du commandement de la 6e division, devint gouverneur des États de Brunswick, et plus tard de la Navarre, du Frioul et du pays de Goritz. Bisson mourut à Mantoue le 20 juillet 1811.

BISSON (Louis-Charles), évêque constitutionnel de Bayeux, naquit le 10 octobre 1742 à Geffosses, près de Coutances. Il fut, dès l'âge de 27 ans, pourvu de la cure de Saint-Louis-sur-Lozon; il prêta le serment exigé par l'assemblée constituante, et devint l'un des grands vicaires du nouvel évêque de Coutances (Becherel). Détenu pendant dix mois, pour avoir refusé de remettre ses lettres de prêtrise, il sortit de prison après le 9 thermidor. En 1799, il fut nommé évêque de Bayeux, assista en 1801 au concile de Paris, et la même année donna la démission de son siége entre les mains du cardinal Caprara. Nommé chanoine honoraire de Bayeux, il y passa les dernières années de sa vie, partageant son temps entre la culture des lettres et les exercices de piété. Bisson mourut le 28 février 1820. Il a rédigé l'*Almanach de Coutances* de 1770 à 1776, et l'*Almanach du Calvados* pour l'an XII (1803-1804). Outre des *Mandements*, des *Lettres pastorales*, et deux opuscules en faveur des prêtres constitutionnels, on lui doit : *Instructions sur le Jubilé*, Caen, 1802, in-18; *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne*, ibid., 1807, in-12. Il a laissé manuscrits l'*Éloge du général Dagobert*; *Pensées chrétiennes pour tous les jours de l'année*; l'*Année chrétienne*; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Bayeux pendant la révolution*; *Dictionnaire biographique des départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne.*

BISSON (Hyppolite) naquit à Guémené le 3 février 1796. Placé d'abord au collége d'Avranches, puis à l'école de la marine à Brest, fut promu, le 1er mars 1820, au grade d'enseigne, et fit en cette qualité plusieurs voyages de long cours. Devenu lieutenant il était en 1827 à bord de la frégate *la Magicienne*, qui faisait partie de la croisière de l'amiral Rigny dans l'Archipel. Le 4 novembre, cette frégate ayant capturé le brick *le Pancioty*, Bisson fut chargé d'en prendre le commandement avec quinze matelots sous ses ordres. Un coup de vent sépara le brick de la flotte française; et Bisson se trouva dans la nécessité de chercher un abri sous les rochers qui bordent l'île de Stampalie. Quelques-uns de ses prisonniers profitèrent du voisinage de la terre pour s'évader, et donnèrent avis aux pirates que l'équipage français était trop faible pour résister en cas d'attaque. Environné presque aussitôt d'une foule de barques, Bisson est sommé d'amener son pavillon; mais il déclare qu'il fera sauter le bâtiment plutôt que de se rendre à des forbans. Le brick est alors attaqué par deux mysticks, portant chacun soixante hommes. Au premier feu, le courageux lieutenant voit tomber neuf de ses compagnons, et reçoit lui-même une blessure grave. Il descend alors, une mèche à la main, dans la chambre des poudres; et, après avoir ordonné à son pilote Trémintin de se jeter à la mer avec le reste de l'équipage, il accomplit sa généreuse résolution. Le bâtiment saute; Trémintin est lancé vivant sur le rivage qu'atteignirent les quatre autres matelots. Ainsi périt glorieusement Bisson. Le 17 mai suivant, une pension de quinze cents francs fut accordée à sa sœur, et sa statue en bronze décore la place principale de Lorient.

BISSY. *Voy.* **THIARD**.

BISTAC (François), grammairien, né à Langres en 1677, et mort en 1752, recteur du collége de cette ville, fit paraître, en 1745, avec des corrections et des augmentations, la sixième édition des *Rudiments de la langue latine*, connus sous le nom de *Rudiments de Langres*, réimprimés à Lyon en 1810, à Avignon en 1824, et traduits en italien, Pérouse, 1813.

Digitized by Google

BITAUBÉ (Paul-Jérémie), né à Kœnigsberg le 24 novembre 1732, d'une famille de réfugiés français, se livra de bonne heure au ministère évangélique, fut admis à l'Académie de Berlin, et, dans un premier voyage qu'il fit à Paris, obtint le titre d'associé de l'Académie des inscriptions, fut autorisé par son souverain à s'établir en France; fut jugé suspect et mis en prison pendant la terreur; membre de l'Institut à sa création, fut fait chevalier de la Légion d'honneur, et mourut le 22 novembre 1808. Outre quelques opuscules qui n'offrent que peu d'intérêt, on lui doit des traductions en prose de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, qui eurent un grand succès, mais que la traduction de Dugas-Montbel doit faire oublier; d'*Hermann et Dorothée*, poeme de Gœthe; *Joseph*, poëme en prose; *les Bataves*, ou *Guillaume de Nassau*. Ces divers ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres* de Bitaubé, Paris, 1804, 9 vol. in-8°.

BITHNER (Victor), médecin polonais, mort en 1664, prit ses degrés en Angleterre et exerça la médecine à Bambridge. On lui attribue : *Syra prophetica Davidis regis, sive analysis psalmorum*.

BITON, mathématicien grec, écrivit, vers l'an 335 avant J. C., un *Traité* des machines de guerre qu'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

BITUITUS, roi de Vernes, vivait 2 siècles environ avant notre ère. L'an 121 avant J. C., à la tête de 100,000 hommes, il s'opposa aux Romains commandés par Fabius Maximus qui le défit entièrement en Dauphiné. Après cette défaite, il alla à Rome, y fut arrêté, et relégué à Albe par le sénat.

BIUMI (Paul-Jérôme), médecin, professeur d'anatomie à Milan en 1699, mort dans cette ville en 1731, est auteur de plusieurs ouvrages d'anatomie et de médecine vétérinaire, imprimés de 1701 à 1717; celui auquel il dut sa réputation fut : *Esamina di alcuni canaletti chiliferi*, etc., Milan, 1717, in-8°.

BIVAR (François), procureur général de l'ordre de Cîteaux à Rome, né à Madrid dans le 16e siècle, mort dans la même ville en 1636, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : un *Traité* des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux; un *Commentaire* sur la philosophie d'Aristote; un *Commentaire* sur la *Chronique* qui porte le nom de Flavius-Lucius-Dexter, mais que l'on sait être d'un écrivain plus récent.

BIVERO (Pierre de), ou **BIVER**, jésuite, né en 1572, à Madrid, professa d'abord la rhétorique, la philosophie et la théologie dans divers collèges de l'Institut. Ses talents pour la chaire le firent envoyer en 1616 à Bruxelles, pour y remplir les fonctions de prédicateur des infants Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas. Il ne revint en Espagne qu'après la mort de ces princes, fut nommé recteur du collége de Madrid, et mourut en cette ville, le 26 avril 1656. Outre plusieurs sermons en espagnol, on a du P. Bivero des ouvrages ascétiques en latin dont nous nous contenterons de citer les trois suivants que les gravures dont ils sont ornés font encore rechercher : *Emblemata in psalmum Miserere; Sacrum sanctuarium crucis*, Anvers, 1634, in-4°; *Sacrum oratorium piarum imaginum immaculatæ Mariæ*, etc., ib., 1634, in-4°.

BIZARDIÈRE (Michel-David de la), auteur français du 17e siècle, a publié : *Histoire des diètes de Pologne pour les élections des rois*, Paris, 1697, in-12; *Histoire de la scission et division arrivée en Pologne en* 1697, 1699, in-12; *Caractères des auteurs anciens et modernes*, 1704, in-12; *Histoire de Louis le Grand*, 1712; id. d'*Érasme*, 1721, etc., etc.

BIZAS, sculpteur grec de l'île de Naxos, tailla le premier le marbre en forme de tuile pour couvrir les temples. Mort 560 ans avant J. C.

BIZET (Martin-Jean-Baptiste), théologien, né près de Bolher, fut successivement prieur à Beaugency, à Châteaudun, et curé de Nantouillet. A l'époque de la révolution, il alla chercher un asile en Angleterre, revint en France, fut, après le concordat de 1801, nommé vicaire de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont; et, à la mort de Leclerc de Bradin, lui succéda dans cette cure. Il mourut à Paris le 8 juillet 1821. On a de lui : *Discussion épistolaire entre G. W., protestant de l'Église anglicane et M. J. B. B., catholique et romain*, Paris, 1801, in-12.

BIZOT (Pierre), chanoine de St.-Sauveur d'Hérisson au diocèse de Bourges, mort en 1696 à l'âge de 66 ans, a laissé : *Histoire métallique de la république de Hollande*, Paris, 1687, in-fol., effacée par celle de Gérard van Loon.

BIZOT (Denis), prêtre, mort à Paris en 1752, est auteur d'une *traduction* en vers latins des chants Ier et Ve du *Lutrin* de Boileau, 1737, et dans la traduction latine de Boileau, par Godeau, 1768, in-8°.

BIZZARI (Pierre), né Sassoferato dans l'Ombrie en 1530, vint jeune à Venise et y donna des leçons de littérature; en 1565 il alla en Angleterre, retourna en Italie, se rendit ensuite dans les Pays-Bas où il embrassa les principes de la réforme et obtint de l'électeur de Saxe un traitement par la protection d'Hubert Languet. En 1573 Bizzari se trouvait à Bâle, où il faisait imprimer sa traduction latine de l'*Histoire de la Hongrie*; il séjourna peu de temps après à Anvers, passa à Leyde en 1581, retourna en Allemagne, où il vivait encore en 1583. On a de lui : *Varia opuscula*, Venise, Alde, 1565, dédié à la reine Élisabeth; *Delle guerre fatte in Ungheria*, Lyon, trad. en latin, Bâle, 1573; *Epitome insigniorum Europæ historiarum ab anno* 1564; *Cyprium bellum*, 1573; *Senatus populique genuensis annales*, 1579, Anvers; *Historiæ rerum persicarum*, Francfort, 1601.

BJERKEN (Pierre de), né à Stockholm, le 2 janvier 1765, fit ses premières études sous les yeux de son père, Pierre de Bjerken, assesseur, et fut envoyé à Upsal en 1781, pour les terminer; il y obtint le grade de docteur, après avoir soutenu deux thèses brillantes intitulées : *Museum naturalium academiæ upsaliensis; De indole et curatione febris puerperalis*. En 1793, il se rendit à Londres. Après un séjour de trois ans, il revint en Suède, et fut nommé médecin de l'hôpital vénérien de Stockholm, reçut, en 1802, le titre de médecin ordinaire du roi, et fut six ans plus tard promu au grade de chirurgien major de l'armée finoise. Dans les diverses expéditions contre les Russes, Bjerken se fit remarquer par son activité à soigner les blessés, et reçut en récompense l'ordre de Wasa et la décoration d'une médaille en or. La guerre étant terminée en 1809, il fut attaché à l'hôpital de l'ordre du Séraphin, comme chirurgien-major. En 1812, le collége de médecine le compta au nombre de ses asses-

Digitized by Google

seurs. Deux ans après, il fut nommé chirurgien en chef et décoré de l'ordre de l'Étoile Polaire. Il mourut le 2 février 1818. On a de lui : *Sur l'opération d'un prolapsus linguæ ; De l'effet spécifique de l'arsenic sur les chancres, etc.*, dans les Annales de la société de médecine de Stockholm.

BLAARER (Jean de WARTENSÉE de) naquit à Zurich en 1685, et y mourut en 1757. Pour continuer ses études, il se rendit d'abord à Genève, et de là à Paris. Il y suivit des cours de physique et de médecine. Il passa ensuite en Hollande, puis en Allemagne, et resta quelque temps à l'université de Marpurg, pour suivre des cours de jurisprudence. Revenu à Zurich en 1707, il s'y voua aux travaux de la chancellerie d'État, et composa des mémoires sur les causes de la décadence des lettres. Ces mémoires firent sensation, et présentèrent des plans de réforme qui ont été réalisés plus tard. D'autres travaux de Blaarer furent dirigés vers l'agriculture et l'exploitation des mines ; son pays lui doit l'ouverture d'une mine de houille assez riche, et l'emploi de ce combustible, dont on n'avait point fait usage jusqu'alors. En 1724, il entra au conseil d'État, et se trouva à peu près le directeur des longues négociations occasionnées par les différends qui s'élevèrent entre le prince-abbé de St.-Gall et le pays de Toggenbourg. Ce fut aussi par lui qu'un régiment zurickois entra au service de France en 1752.

BLACAS (le duc de), né vers 1770 à Aulps en Provence, entra fort jeune au service, et parvint au grade de capitaine de cavalerie. Il émigra l'un des premiers, et servit à l'armée des princes, puis dans la Vendée. Plus tard il rejoignit en Italie Louis XVIII. Chargé d'une mission particulière en Russie, il obtint de Paul Ier un asile à Mittau pour la famille des Bourbons, et, lorsque Louis XVIII fut obligé de quitter la Russie, il l'accompagna dans sa retraite en Angleterre, et remplaça M. d'Avary dans les fonctions de ministre et dans l'intimité du roi. Revenu en France en 1814, il jouit d'un crédit immense. Les charges de grand maître de la garde-robe et d'intendant des bâtiments furent réunies en sa faveur au titre de la maison du roi. Au 20 mars 1815, il quitta les Tuileries avec le roi, qu'il suivit dans son nouvel exil ; mais le roi se vit forcé de se séparer de son favori, en l'envoyant comme ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage du duc de Berri avec la princesse Caroline. Chargé depuis de l'ambassade de Rome, il eut la plus grande part aux concordats avec le saint-siége. Une intrigue de cour le fit rappeler à Paris pour opposer son influence à celle du nouveau favori ; mais toutes les tentatives pour le faire rentrer dans la faveur du roi furent inutiles. A la révolution de 1830, il se hâta de rejoindre Charles X en Angleterre, et le suivit dans ses diverses résidences. Le duc de Blacas mourut à Prague en 1839, léguant une partie de sa fortune au duc de Bordeaux. Il avait une belle collection de livres rares, et un cabinet de médailles.

BLACAS, chevalier et troubadour du 13e siècle, était originaire d'Aragon selon Nostradamus. Il reste de lui quelques poésies qui ne donnent qu'une faible idée de ses talents. S'il faut en croire le troubadour Sordel, ce poëte avait d'ailleurs de grandes qualités et un courage à toute épreuve.

BLACASSET, fils du précédent, suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et a laissé quelques poésies insignifiantes. Il avait écrit sur la manière de guerroyer un petit *Traité* qui s'est perdu.

BLACHE (Antoine), né à Grenoble le 28 août 1635, embrassa la profession des armes, mais étant resté estropié d'une blessure reçue à l'assaut de Valence en Italie, il entra dans l'état ecclésiastique, devint curé de Ruel, directeur des Calvairiennes du Luxembourg et visiteur de la congrégation. Il fit beaucoup de bruit d'une confidence qu'on lui aurait faite d'un complot ayant pour but d'empoisonner le roi Louis XIV et le Dauphin. Il fut enfermé en 1679 à St.-Lazare comme atteint d'aliénation mentale. Sorti par la protection du cardinal de Noailles, Blache écrivit : *Anecdote ou Histoire secrète des menées sourdes du cardinal de Retz,* etc. Ce manuscrit fut mis au nombre des pièces de conviction contre les jésuites le 27 février 1768. Blache fit courir des extraits de son ouvrage, présenta au roi un placet pour l'exhorter à bannir une seconde fois les jésuites, fut arrêté de nouveau en 1709, conduit à la Bastille, puis à Charenton et enfin à la Bastille où il mourut le 29 janvier 1714.

BLACK (Joseph), célèbre chimiste, né en 1728 à Bordeaux, professeur de médecine à Glascow, et de chimie à Édimbourg, où il mourut en 1799, s'est rendu célèbre par ses découvertes. Sa dissertation *de Humore acido à cibis orto et magnesiâ albâ*, est regardée comme le germe de toutes celles qui depuis ont été faites sur la magnésie et les autres alcalis. Il éclaircit la théorie de la chaux et contribua surtout à répandre la science par les nombreux élèves qu'il forma. Ses *leçons de chimie* ont été publiées par le docteur Robinson en 1803, 2 vol.

BLACKALL (Offspring), théologien anglais, né à Londres en 1654, fut fait recteur de Ste.-Marie-Aldermary à Londres, chapelain du roi Guillaume, et en 1707 évêque d'Exeter, où il mourut en 1710. Son *Sermon* pour l'anniversaire de l'avénement de la reine Anne en 1708 passe pour son chef-d'œuvre ; il a été imprimé dans le recueil de ses *OEuvres,* Londres, 1723, 2 vol. in-fol.

BLACKBOURN (Guillaume), architecte anglais, né en 1750, membre de la Société royale, fut particulièrement employé à la construction des prisons et maisons de correction pour lesquelles ses plans furent constamment préférés, et mourut en 1790.

BLACKBOURNE (Jean), né en 1683, était membre du collége de la Trinité à Cambridge. Ayant, après la révolution, refusé de prêter le serment politique, il fut obligé de résigner sa place, et pour vivre il se mit comme correcteur d'épreuves au service de l'imprimeur Bowyer. Lord Winchelsea le recommanda au roi Jacques, et peu de temps après Blackbourne en reçut une commission de consécration ; mais le siége n'était pas plus vacant que le trône de Jacques, alors occupé par Guillaume III. Aussi le pouvoir épiscopal de Blackbourne fut-il borné au plaisir de donner de temps à autre sa bénédiction à ceux qui lui faisaient celui de la demander. Il mourut le 17 novembre 1741. On a de lui une excellente édition des œuvres de Bacon, Londres, 1740, et une édition de la *Chronique* concernant sir Jean Oldcastle, avec un appendice, Londres, deux éditions dont la seconde est de 1729, in-8°.

BLACKBURNE (François), théologien anglican,

Digitized by Google

né à Richmond dans le comté d'York en 1705, mort en 1787, fut d'abord chapelain du docteur Huston, archevêque d'York, qui le nomma chanoine de Bilton, et archidiacre de Cleveland ; c'est alors qu'il se fit connaître comme défenseur de la liberté religieuse. En 1766 parut le plus célèbre de tous ses ouvrages : *le Confessionnal,* ou libre examen du droit, de l'utilité de l'établissement de professions de foi ou de doctrine dans les églises protestantes. Les opinions de l'auteur parurent tellement opposées à la doctrine de l'Église anglicane, qu'une congrégation de dissidents voulut le prendre pour pasteur ; mais il s'y refusa. On lui doit encore une *Notice* sur l'état intermédiaire, dans laquelle il soutient que l'âme reste dans le sommeil de l'insensibilité jusqu'à la résurrection.

BLACKE. *Voyez* **BLAKE.**

BLACKET (Joseph), poëte anglais, né dans le Yorkshire en 1786, mort à Seaham le 23 août 1810, était le plus jeune des douze enfants d'un simple ouvrier. Appelé à Londres par son frère, cordonnier, il y vint à l'âge de douze ans, consacra ses loisirs à la lecture, réussit dans sa profession, perdit sa femme en 1807, après une longue maladie, et vendit tout ce qu'il possédait pour acquitter les dettes qu'il avait été obligé de contracter. Il se retira alors dans la solitude, continua son métier de cordonnier et dans les moments qu'il prenait sur son repos, il confiait ses pensées au papier. On a publié en 1811 : *Remains of J. Blacket* (Ce qui reste de J. Blacket).

BLACKETT (Marie DAWEC), Anglaise, a publié en 1789 un poëme intitulé : *le Suicide*, Londres, in-8°.

BLACKLOCK (Thomas), poëte écossais, né en 1721, à Annan, dans le comté de Dumfries, était fils d'un maçon. Il perdit la vue, par l'effet de la petite vérole, six mois après sa naissance. Son père, plus instruit qu'on ne l'est communément dans son état, prit soin, à l'aide de quelques amis, de cultiver les dispositions que son fils avait manifestées de bonne heure. A douze ans, Blacklock avait déjà composé quelques ouvrages de poésie, qui ont été imprimés après sa mort, et qui sont remarquables pour un enfant de cet âge, aidé de si peu de secours. A dix-neuf ans, il perdit son père par un accident. Un savant médecin d'Édimbourg, le docteur Stephenson, qui se trouvait alors par hasard à Dumfries, ayant vu quelques-unes de ses productions, l'emmena dans la capitale de l'Écosse. Blacklock vint à Édimbourg en 1741, et, après avoir étudié quelque temps dans une école de grammaire, fut admis dans l'université de cette ville, où il resta jusqu'en 1745. Les troubles civils de cette époque l'obligèrent à se retirer à Dumfries. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il retourna à Édimbourg pour continuer ses études. Il y fit connaissance avec plusieurs écrivains recommandables, entre autres, avec David Hume. Un recueil de ses poésies avait été publié, pour la première fois, à Glascow, en 1745 ; une seconde édition in-8° parut à Édimbourg en 1754 ; une troisième, in-4°, publiée par souscription, à Londres, en 1756, le mit en état de vivre agréablement dans l'université. Il prit les ordres dans l'Église d'Écosse, vers l'année 1759, et se fit de la réputation comme prédicateur. Il se maria en 1762. Il fut nommé, cette même année, ministre de Kircudbright ; mais les habitants s'étant montrés prévenus contre lui, il résigna ses prétentions à cette cure, et accepta à la place une rente peu considérable. Il vint, en 1764, se fixer à Édimbourg, où il ouvrit une espèce de pension pour de jeunes élèves de l'université, dont il aidait les études. Il mourut en 1791, âgé de 70 ans. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, outre le recueil de ses poésies, on remarque : *Paraclesis,* ou *Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, in-8°, 1767 ; *Deux discours sur l'esprit et les preuves du christianisme,* trad. du français de Jacques Armand, in-8°, 1768 ; *Panégyrique de la Grande-Bretagne* (pièce satirique), in-8°, 1773 ; *Graham, ballade héroïque en 4 chants,* in-8°, 1774 ; *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté,* etc., en réponse au docteur Price, in-8°, 1776 ; *De l'éducation des aveugles,* traduit du français de M. Haüy, et imprimé dans l'*Encyclopédie britannique,* 1783.

BLACKLOE (Thomas) fut d'abord professeur de théologie au collége anglais de Douai, puis chanoine du chapitre de Londres, fondé par Bishop. C'était un homme savant, mais d'un caractère inquiet et turbulent. Il forma dans le chapitre un parti contre Richard Smith, successeur de Bishop, intéressa le gouvernement dans sa querelle, et finit par obtenir, en 1628, l'expulsion du prélat. Après la mort de Smith, en 1657, il suscita les mêmes tracasseries à Gage, son successeur, et l'obligea de se désister de sa dignité de vicaire apostolique. Dans ces querelles, Blackloe publia plusieurs écrits qui furent condamnés par l'inquisition romaine, tels que *Sonus Buccinæ; Appendicula ad Sonum Buccinæ; Tabulæ suffragales; Monumethes excantatus*, contre Robert Pugh. Il dédia, en 1660, ses *Institutiones ethicæ,* aux évêques des Pays-Bas. Les jésuites firent censurer l'ouvrage par la faculté de théologie de Douai. Blackloe est encore auteur d'un traité singulier : *De medio animarum statu,* qui fit beaucoup de bruit dans le temps. Il avait composé, en faveur de Cromwell, un ouvrage intitulé : *De obedientiæ et gubernationis fundamentis,* qui fut condamné par le parlement de 1661.

BLACKMORE (sir Richard), médecin et poëte, né dans le Wiltshire, passa en Italie au sortir de l'université, et prit le grade de docteur en médecine à Padoue. Il parcourut la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. A son retour, il fut nommé membre du collége des médecins et commença à pratiquer à Londres. Le roi Guillaume le fit son médecin ordinaire et le nomma chevalier ; il fut aussi médecin de la reine Anne, et mourut en 1729. Ses principaux ouvrages, jadis trop vantés et depuis trop décriés, sont : *le Prince Arthur,* poëme héroïque ; *Paraphrase du livre de Job; Satire sur l'esprit; la Création,* poëme ; c'est le meilleur de ses ouvrages.

BLACKSTONE (Jean), apothicaire de Londres et botaniste, mort en 1753, a publié en latin : un *Fascicule des plantes* qui croissent spontanément aux environs de Harefield, dans le comté de Middlesex, Londres, 1737, in-12, de 118 pages ; *Essai de botanique* sur plusieurs plantes rares qui sont indigènes de l'Angleterre, avec l'indication du lieu natal, Londres, 1746, in-8°, de 106 pages ; *Plantæ rariores Angliæ* ; Londres, 1737, in-8°.

BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fit ses études à l'université d'Oxford, où il se distingua par son application. Il montra même du goût et du talent pour la poésie et pour les beaux-arts. A l'âge de vingt

Digitized by Google

ans, il composa pour son propre usage un *Traité sur les éléments de l'architecture,* qui n'a point été publié. Malgré le penchant qui le portait vers la littérature, il y renonça pour se livrer à l'étude des lois, et publia alors une pièce de vers, intitulée : *Adieu du légiste aux muses.* Il commença à suivre le barreau en 1746. Découragé par le peu de succès qu'il obtint dans les sept premières années de sa pratique, il se détermina à quitter le barreau de Londres pour se retirer à Oxford, où il obtint une place d'associé dans un collége. Le système d'éducation qu'on suit dans les universités d'Angleterre ayant été établi dans des temps d'ignorance et de superstition, où l'on n'avait pour but que l'instruction des ecclésiastiques catholiques, on n'y avait aucune fondation pour l'enseignement des lois constitutionnelles et civiles du pays. Blackstone se proposa de remédier à ce défaut, en faisant un cours de leçons publiques sur la constitution et les lois d'Angleterre. Ce cours, commencé en 1753, attira une grande affluence d'auditeurs, et se répéta plusieurs années de suite. Un savant jurisconsulte, M. Viner, laissa, par son testament, une somme considérable destinée à fonder une chaire pour l'enseignement du droit commun. Le fondateur étant mort au mois d'octobre 1758, son plan fut mis à exécution sans délai, et Blackstone fut choisi à l'unanimité pour remplir la nouvelle chaire. Dans le même mois, il prononça, devant les chefs de l'université, un discours qui devait servir d'introduction à son cours. Les leçons qu'il donna pendant une assez longue suite d'années, formèrent les matériaux du grand ouvrage qui a fait sa réputation, et qu'il intitula : *Commentaires sur les lois d'Angleterre.* Il en publia, en 1765, un premier volume, qui fut suivi de trois autres. L'auteur n'y est pas seulement jurisconsulte; il ne s'y borne pas à recueillir les lois, à en rappeler l'origine, et à en donner une interprétation claire et précise ; il remonte aux principes de la législation, il entre dans l'esprit des lois, il en discute les effets, et, dans cette grande entreprise, il traite la jurisprudence en philosophe, et relève les connaissances positives par des vues générales. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été réimprimés plusieurs fois, in-4° et in-8°, avec des corrections et des additions successives, qui rendent les dernières éditions préférables aux premières. Aux quatre volumes des *Commentaires*, on en joint d'ordinaire un cinquième, composé de plusieurs traités relatifs à l'histoire de la jurisprudence anglaise. Blackstone a publié encore quelques écrits moins considérables sur différentes questions de droit, mais qui ont peu d'intérêt hors des îles Britanniques. L'auteur obtint plusieurs places honorables et lucratives, et il en refusa quelques-unes. Il exerça jusqu'à sa mort celle de juge au tribunal des *Plaids-communs.* En 1761, il avait été élu membre de la chambre des communes, où il siégea pendant plusieurs parlements; mais il y parla peu, et n'y exerça aucune influence. La vie sédentaire et trop laborieuse que mena Blackstone altéra sa santé de bonne heure : il mourut d'hydropisie le 4 février 1780. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été traduits en français, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. La partie qui concerne la justice criminelle a été traduite plus exactement par l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-8°, la dernière traduction est celle de Chompré, 1823, 6 vol. in-8°.

BLACKWAL (Antoine), critique anglais, né en 1674 dans le comté de Derby, dirigea l'école de cette ville avec succès, et mourut en 1730. Outre une traduction latine des *Sentences morales* de Théognis, il a publié : *Introduction à la Lecture des classiques;* une *Grammaire* latine, et les *Classiques sacrés défendus et éclaircis,* 1728-1731, 1 vol. in-8°.

BLACKWELL (George), né en 1545 dans le comté de Middlesex, fut, après la mort du cardinal Alan, nommé par le crédit des jésuites, dont il était la créature, protecteur de la nation anglaise à Rome, et supérieur du clergé sous le titre d'archiprêtre d'Angleterre, se laissa gouverner par le fameux Garnet, provincial des jésuites, et lança des interdits contre ses adversaires. Sa conduite dans l'affaire du serment d'allégeance lui fit plus d'honneur. En 1605, à l'occasion de la conspiration des poudres, il adressa aux catholiques anglais une lettre pastorale pour leur déclarer que toute atteinte portée au roi, à la famille royale, à ses ministres était un scandale digne des censures de l'Église. Bientôt après Jacques Ier exigea des catholiques le serment d'allégeance qui excita une grande fermentation. Blackwell ne fit pas difficulté de le prêter, et la plupart des catholiques suivirent son exemple. Le cardinal Bellarmin lui écrivit pour l'engager à se rétracter ; sur son refus, il fut destitué de sa dignité d'archiprêtre, et mourut subitement le 13 juin 1613. On a de lui plusieurs pièces relatives à sa juridiction.

BLACKWELL (Alexandre), médecin, né à Aberdeen, en Écosse étudia la médecine à Leyde sous Boerhaave, alla exercer son art en Suède, où il était déjà connu pour un ouvrage sur la manière de dessécher les marais et de mettre en valeur les terrains improductifs. Mais ayant trempé dans une conspiration qui avait pour but de changer l'ordre de la succession au trône, il fut décapité à Stockholm le 9 août 1746.

BLACKWELL (Élisabeth), femme du précédent, étudia la botanique, dessina, grava et coloria un grand nombre de plantes qui ont été recueillies sous le titre de *Curious herbal* (herbier curieux), Londres, 1737, 2 vol. in-fol., contenant 500 planches. Cet ouvrage était alors le plus complet et le mieux exécuté que l'on eût dans ce genre. Il en existe des exemplaires avec les dates de 1739 et de 1751. Chr.-Jacques Trew corrigea et augmenta ce *Recueil de planches,* et le publia sous le titre : *Herbarium Blackwellian.,* en latin et en allemand, Nuremberg, 1757-1773, 6 vol. in-fol., dont le sixième contient une centurie supplémentaire.

BLACKWELL (Thomas), savant écrivain écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui : *Mémoires de la cour d'Auguste,* Édimbourg, 1752-55-57, 3 vol. in-4°, traduit ou plutôt abrégés en français par Feutry, 1759, 4 vol. in-12 ; *Recherches sur Homère,* Édimbourg, 1737, in-8°, trad. en français par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8° ; *Lettres sur la mythologie,* Édimbourg, 1748, traduites en français par Eidous, Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLACKWOOD (Adam), né en 1539 à Dumferline en Écosse, suivit en France Marie Stuart qui le fit conseiller au présidial de Poitiers et son conseiller secrétaire. Il passa et repassa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et mourut à Poitiers

Digitized by Google

en 1613. Ses œuvres latines et françaises ont été publiées par Gabriel Naudé, Paris, 1644, in-4°. La pièce la plus curieuse de ce recueil est la *Relation* du martyre de Marie Stuart, où il déclare aux rois de l'Europe qu'ils sont indignes de régner s'ils ne vengent point sa mort. Il en existe plusieurs éditions séparées ; celle d'Anvers, 1588, in-8°, est recherchée des amateurs.

BLACKWOOD (Henri), médecin, neveu du précédent, né à Paris, y professa la médecine au collége royal en 1624 à 1626, se démit de sa chaire, fit le voyage de Rome où il fut accueilli par le souverain pontife, n'eut pas moins de succès à Venise, et, de retour en France, y mourut presque subitement à Rouen le 17 octobre 1634. On a de lui : *Hippocratis quædam cum MSs collata*, 1625. Il eut un fils qui portait ses deux noms et fut aussi médecin.

BLACKWOOD (Henri), né en 1770, mort le 13 décembre 1832, à Ballyliedy, comté de Down, entra fort jeune dans la marine, fut lieutenant en 1790, et, resté sans service, vint en France en 1791, où il se trouva compromis comme agent d'une correspondance contre-révolutionnaire, emprisonné et traduit à la barre de la Convention. Au commencement des hostilités il reprit du service en Angleterre, se signala en diverses rencontres, notamment au blocus de Malte, à la bataille de Trafalgar. En 1806, capitaine de l'Ajax, il accompagna lord Duckworth dans l'expédition contre Constantinople. Le feu prit à son navire, qui périt avec la moitié de l'équipage, le 14 février 1807, et, Blackwood, traduit par-devant une cour d'enquête et une cour martiale, et acquitté honorablement, passa en qualité de volontaire à bord du vaisseau amiral. Revenu en Angleterre, il eut le commandement d'un autre vaisseau qu'il garda six ans, employé dans les flottes de la mer du Nord, de la Manche, de la Méditerranée. En 1813, il donna sa démission ; en 1814, il fut chargé de conduire Louis XVIII en France, et désigné pour transporter les souverains alliés de France en Angleterre. A cette occasion il fut créé baronnet, contre-amiral et aide de camp de marine du prince régent. En 1819, nommé au commandement des forces navales dans les Indes orientales ; il faillit faire naufrage devant Madère, revint en Angleterre, fut en 1827 nommé grand amiral et commandant de la station de Chatham, qu'il garda 3 ans, et se retira du service actif, en 1830.

BLACONS (le marquis de), député de la noblesse de Dauphiné aux états généraux de 1789, fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers qui demandait l'abolition des privilèges et des ordres, et resta constamment lié au parti de l'opposition. Rentré en France de l'émigration, il ne put faire honneur à ses nombreux créanciers, et se suicida en 1805.

BLADEN (Martin), écrivain anglais du temps de la reine Anne, servit d'abord en qualité de lieutenant-colonel sous le duc de Marlborough, auquel il dédia une traduction des *Commentaires de César* encore estimée en Angleterre; fut membre de cinq parlements, contrôleur de la monnaie en 1714, et mourut en 1746. Il est auteur de : *Orphée et Euridice*, opéra, et *Solon*, tragi-comédie, 1705.

BLAES (Gérard), médecin flamand, né à Oostvliet, près de Bruges, étudia la médecine successivement à Copenhague et à Leyde, fut reçu docteur dans l'université de Leyde, en 1646 ; vint ensuite se fixer à Amsterdam, en 1660 ; fut nommé professeur de médecine à l'université de cette ville, puis médecin de l'hôpital et bibliothécaire ; enfin, en 1682, année de sa mort, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Podalire II*. Il a laissé sur son art beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : *Anatome medullæ spinalis*, Amsterdam, 1666, in-12 ; *Anatome contracta*, ibid., 1666 ; *Observation. anatom. selectior.*, 1667 ; *Observata anatom. in homine, simiâ, equo*, Leyde, 1674, in-8° ; *Anatome animalium*, Amsterdam, 1681, in-4°, fig., le seul de ses ouvrages qui soit encore recherché ; *Medicina generalis*, ibid. 1661, in-12 ; un *Traité* en flamand sur le moyen de guérir la peste, ib., 1663, in-12 ; *Institut. medic. compendium*, 1667, in-12, etc.

BLAES (Abraham), fils du précédent, né à Amsterdam vers 1650, fut également médecin, et traduisit du flamand en latin les *Observations médico-chirurgicales* de Job van Meeckeren, Amsterdam, 1682, in-8°.

BLAESING (David), professeur de mathématiques à Kœnigsberg, né dans cette ville, le 29 octobre 1660, mort le 9 octobre 1719, membre de la Société royale des sciences de Berlin, a publié *De Sphærarum cœlestium symphonia*, Kœnigsberg, 1705, in-4°.

BLÆSUS (Caius-Sempronius) fut deux fois consul, l'an de Rome 501, avec Cn.-Serv. Cæpio, et 9 ans après avec A.-Man. Torquatus. Pendant son premier consulat, il fit voile pour la Sicile avec 260 galères, fut repoussé par Amilcar Barcas, et perdit dans une tempête 160 galères et un grand nombre de bâtiments de transport. Les Romains, attribuant cet échec à la volonté des dieux, lui accordèrent les honneurs du triomphe à l'exclusion de son collègue, et le sénat décréta qu'on n'entretiendrait plus qu'une flotte de 50 galères.

BLAEUW (Guillaume), imprimeur, éditeur et auteur de cartes géographiques, né à Amsterdam, en 1571, et mort dans la même ville, le 21 octobre 1638, âgé de 67 ans. Disciple et ami de Tycho-Brahé, il savait faire de bonnes observations astronomiques qu'il appliquait à ses cartes géographiques ; il essaya même de mesurer un arc du méridien entre le Texel et la Meuse. On a de G. Blaeuw : *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*, Amsterdam, 1642, in-4° ; 1169, in-4° ; et un *Theatrum urbium et munimentorum*, ou *Atlas de plans de villes et de forteresses*.

BLAEUW (Jean), imprimeur, éditeur et auteur des cartes géographiques, fils du précédent. C'est des presses de Blaeuw que sont sorties tant de belles éditions des auteurs classiques, éditions qui ne le cèdent en élégance qu'aux Elzevirs. On a le catalogue des livres publiés par J. Blaeuw, Amsterdam, 1659, in-8°, et deux autres comprenant aussi les cartes géographiques et sphères, 1655, 1661, in-8°. On a de Jean : *Novum ac magnum theatrum civitatum totius Belgii*, 1649, 2 vol. in-fol. ; *Théâtre d'Italie* (dressé sur ses dessins), Amsterdam, 1704, in-fol., 4 vol. ; la Haye, 1724, 4 vol. ; l'original latin est de 1663, 2 vol. in-fol. ; *Théâtre du Piémont et de la Savoie*, traduit par Jacques Bernard, la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. C'est Jean Blaeuw, et non pas Guillaume, qui est l'éditeur du *Grand Atlas*, ou *Cosmographie*

Digitized by Google

blaeuwienne, Amsterdam, 1661-66, 14 vol. in-fol., que l'incendie de son imprimerie en 1673 a rendu fort rare, mais que les progrès de la géographie empêchent de regretter, si ce n'est pour la beauté de l'exécution.

BLAEUW (Corneille), frère du précédent, homme de grand talent, était mort avant l'an 1650, et avait partagé les travaux de son frère.

BLAGDEN (sir Charles), savant anglais, né vers 1740, embrassa de bonne heure la carrière de la médecine, et la fit marcher de front avec celle de l'histoire naturelle et de la physique. Ses études le lièrent avec les principaux savants de la Grande-Bretagne et principalement avec Joseph Banks. Ses belles expériences sur la chaleur et sur la glace, divers travaux de physique et de chimie enrichirent la science de faits nouveaux. Arrivé après de longs services au poste de médecin en chef des armées, il jouissait d'un revenu honorable; depuis Cavendish lui légua une somme de seize mille livres sterl. (quatre cent mille francs). Il avait beaucoup voyagé en Amérique, en Italie, en Allemagne; mais la France était sa terre de prédilection. Dès que 1814 eut rouvert aux Anglais la route de Paris, il alla invariablement passer six mois chaque année dans cette capitale. Il mourut presque subitement à Arcueil, chez Berthollet, le 26 mars 1820, d'un épanchement au cerveau. Sir Charles Blagden était membre de la Société royale de Londres.

BLAGRAVE (Jean), savant mathématicien anglais, naquit vers le milieu du 16e siècle, dans le comté de Berk, et étudia à Reading et à l'université d'Oxford. Il se retira ensuite à Southcote-Lodge, où il passa le reste de sa vie dans l'étude et la méditation. Il a composé, sur les mathématiques, plusieurs ouvrages ayant pour objet de rendre l'étude de cette science plus facile et plus générale. Il mourut à Reading, le 9 août 1611. Les ouvrages de Blagrave sont : *Bijou mathématique*, etc., Londres, 1582 ou 1585, in-fol.; *De la construction et de l'usage du bâton géométrique,* ibid. 1590; *Astrolabium Uranicum generale*, ib., 1596; *L'Art de faire les cadrans solaires,* ib. 1609, in-4°.

BLAGRAVE (Joseph), parent du précédent, se distingua par son enthousiasme pour les études astrologiques. Il était né à Londres en 1610, et il y mourut en 1675. On a de lui : *Introduction à l'astrologie*, 1682, in-8°; *Supplément à l'herbier de Culpepper; La Médecine astrologique.*

BLAINVILLE (Charles-Henri), violoncelliste et maître de musique à Paris, naquit dans un village près de Tours, en 1711, et mourut à Paris, en 1769. Il a publié : *Essai sur un troisième mode*, Paris, 1750, qui provoqua une polémique à laquelle prirent part J. J. Rousseau et Serre de Genève; *Harmonie théorico-pratique,* Paris, 1751; l'*Esprit de l'art musical*, 1754; *Histoire générale, critique et philologique de la musique,* 1767. Il a composé la musique de *David et Jonathas,* et de *Midas,* ballets non représentés à l'Opéra; *Bouquet à la marquise de Villeroy;* les *Plaintes inutiles,* cantatille; des *Symphonies* à grand orchestre; les *Grandes sonates de Tartini,* arrangées en 7 parties.

BLAIR (Jean), auteur écossais et chapelain du chevalier Wallace, avait été le témoin de presque tous les exploits de ce guerrier, dont la mort a imprimé une tache ineffaçable sur la mémoire du roi d'Angleterre Édouard Ier. Après la bataille de Bannockburn, en 1312, Thomas Randolph, comte de Murray, appela Blair auprès de lui, et lui fit obtenir une cure, où il passa le reste de ses jours dans la retraite et l'aisance. Il mourut sous le règne de Robert Bruce, laissant un poëme latin sur la mort de Wallace, dont Hume a donné une belle traduction dans son *Histoire des Douglas.* Il avait aussi écrit en latin les mémoires de son héros; mais le temps a détruit cet ouvrage.

BLAIR (Patrice), né à Dundée, vers la fin du 17e siècle, mort vers 1728, exerça la médecine et la chirurgie à Dundée, se fit connaître en 1706 par la dissection d'un éléphant qui était mort dans les environs, dont il fit le sujet de deux mémoires à la Société royale de Londres. Son attachement à la maison des Stuarts lui attira quelques désagréments : en 1715, lors de la rébellion, il fut mis en prison, comme suspect. Il se retira par la suite à Londres, et fut reçu membre de la Société royale. Il publia, en 1718, un volume de *Mélanges et Observations sur la pratique de la médecine, de l'anatomie,* etc. En 1720, il publia un autre ouvrage sous le titre d'*Essai de botanique.* Après un court séjour dans la capitale, il se retira à Boston dans le comté de Lincoln, où il exerça la médecine le reste de sa vie; il y travailla à un ouvrage qui parut par livraisons, sous ce titre : *Pharmaco-Botanologie,* etc., ou *Dissertation de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne*, etc., Londres, 1723 à 1728.

BLAIR (Jacques), théologien écossais, fut d'abord placé dans l'Église épiscopale d'Écosse, mais ayant éprouvé quelques dégoûts, il passa en Angleterre, vers la fin du règne de Charles II. L'évêque Compton l'envoya, en qualité de missionnaire, dans la Virginie, et le nomma ensuite son commissaire pour cette colonie. Blair forma le projet de fonder à Williamsburgh, qui en est la capitale, un collége pour la propagation des lumières et de l'Évangile. Il occupa pendant 50 ans la place de principal de ce collége, et fut en outre recteur de Williamsburgh et président du conseil de la colonie. Il mourut en 1743, dans un âge avancé. On a de lui : *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne,* etc., Londres, 1742.

BLAIR (Robert), poëte écossais, né à Édimbourg en 1699, fit le tour de l'Europe, entra dans les ordres, et obtint une petite cure dans le *Lothian oriental.* Il mourut en 1746, dans la 47e année de son âge. Il avait du talent comme prédicateur et comme poëte. On ne connaît guère d'autre ouvrage de lui qu'un poëme intitulé : le *Tombeau*, Londres, 1743; Édimbourg, 1747; très-souvent réimprimé depuis. Blair avait fait aussi des recherches et des expériences sur l'optique, et beaucoup d'observations microscopiques.

BLAIR (Jean), ministre et professeur de théologie au collége de New-Jersey en Pensylvanie, mort en 1771, a publié quelques *Traités théologiques* et des *sermons.*

BLAIR (Jean), savant chronologiste écossais, mort en 1782, membre de la Société royale de Londres, et de celle des antiquaires, avait été chapelain de la princesse douairière de Galles et précepteur du duc d'York pour les mathématiques. Ses *Tables chronologiques*, dont il a publié trois éditions, 1754, 1756 et 1758, successivement

Digitized by Google

améliorées, ont été réimprimées avec des additions en 1790, 1803 et 1815, in-fol. Il en existe une traduction française par Chantreau, 1795, in-4°. On doit encore à Blair des *Leçons sur les canons de l'Ancien Testament*, ouvrage posthume.

BLAIR (Hugues) naquit à Édimbourg, le 7 avril 1718. Jean Blair, son père, était un négociant considéré de cette ville. Hugues, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, fut placé, en 1730, dans la classe des humanités de l'université d'Édimbourg. Il étudiait encore la logique, lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, dont les professeurs furent si frappés qu'ils le désignèrent pour être lu publiquement à la fin de la session. Sa réputation se répandit bientôt par le succès de ses premiers sermons, qui parurent destinés à faire révolution dans la manière des prédicateurs écossais, qui ne cherchaient guère à se distinguer que par un mélange de trivialité et de mysticisme. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collesie, dans le comté de Fife, puis ministre de Cannongate à Édimbourg; et, enfin, en 1758, premier ministre de ce qu'on appelle *la haute Église*, l'une des plus éminentes dignités de l'Église anglicane. A peu près dans le même temps, l'université de St.-André lui conféra le titre de docteur. En 1761, il fut nommé professeur dans cette université; il y fit un cours de leçons sur les principes de la composition littéraire, le premier qui eût jamais été fait en Écosse. Bientôt après, le roi créa, dans l'université d'Édimbourg, une chaire de rhétorique et de belles-lettres, dont Blair fut nommé professeur. Ses leçons que, durant vingt années, il continua tous les hivers, furent suivies avec un empressement toujours croissant. Le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer est une *Dissertation critique sur les poëmes d'Ossian*, qui parut en 1763. En 1777, Blair fit imprimer un premier volume de ses *Sermons*, suivi bientôt de plusieurs autres, et traduits en français par Froissart, Lausanne, 1791, et par l'abbé de Tressan, 1807, 5 vol. En 1783, son grand âge l'obligea de cesser ses fonctions de professeur, dont il conserva cependant les émoluments. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de publier son *Cours de littérature*, dont il s'était répandu dans le public plusieurs copies imparfaites. Cet ouvrage a été réimprimé six fois en Angleterre (pour la dernière, Londres, 1803, 3 vol.), plusieurs fois en Amérique et en Irlande, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe; il y en a en français deux traductions, l'une par M. Cantwell, 1797, la seconde par M. Prévost, de Genève, 1808, 4 vol. in-8°. Agé de 82 ans, Blair corrigea et prépara pour l'impression un volume des sermons de sa jeunesse, qui n'a été imprimé qu'après sa mort, arrivée le 27 décembre 1800.

BLAIR (Jean), juge assesseur de la cour suprême des États-Unis, mort en 1800, fut membre de la Convention générale qui détermina la constitution de l'Amérique.

BLAISE (S.), évêque de Sébaste, en Arménie, fut martyrisé par les ordres d'Agricola, gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, vers l'an 316. C'était le patron titulaire de la république de Raguse. L'Église latine le fête le 3 février; l'Église grecque, le 11 du même mois.

BLAISE (Pierre), dit *Chevalier de St.-Blaise*, né à Remiremont en 1717, mort en 1790, membre de l'Académie des *Arcadi* de Rome, a donné: *OEuvres de mathématiques*, 1704, in-12°; *Nouveaux éléments d'algèbre et de géométrie*, 1743, in-4°; *Traité de gnomonique*, 1744; id. *d'agriculture*, 1788, in-8°, etc.

BLAISE, basson de la Comédie Italienne à Paris, mort en 1772, entra à l'orchestre de ce théâtre en 1737, fut chargé de la composition des divertissements, écrivit en 1738 les ballets d'*Orphée* et des *Filets de Vulcain*, suivies du *Pédant*, des *Amours de Cupidon*, etc. En 1759 il composa la musique d'*Isabelle et Gertrude* et d'*Annette et Lubin*, opéras de Favart. Il est encore auteur du *Trompeur trompé*, opéra en un acte.

BLAISE (Barthélemi), sculpteur, né à Lyon, en 1738, mort à Paris en avril 1819, fut, à son retour d'Italie, chargé d'exécuter les statues en marbre de saint Étienne et de St. Jean-Baptiste, dans le chœur de la cathédrale de Lyon. Il se rendit ensuite à Paris, se retira à Poissy pendant la révolution, et fut associé à l'Institut lors de sa création. On a de lui les bustes de *Jules Romain*, et du *Poussin*, celui de *Frédéric II*, un bas-relief dans l'intérieur de Ste.-Geneviève, représentant le *commerce et la navigation*.

BLAKE (Robert), amiral anglais, né en 1599, à Bridgewater, fut membre du parlement de 1640. Cette assemblée dissoute, Blake entra au service et prit parti pour le long parlement contre le gouvernement royal. Blake fut nommé en 1648 membre du conseil de marine, et investi du commandement de la flotte, avec Deane et Popham. La flotte royale aux ordres du prince Rupert menaçait les côtes d'Angleterre; Blake eut bientôt chassé cette flotte, la poursuivit jusque dans la Méditerranée, et intimida tellement l'Espagne et le Portugal, que ces deux puissances n'osèrent se déclarer contre le parlement. En 1652, Blake soumit à l'autorité du parlement les îles de Guernesey et Jersey. Le 14 mai, le commodore Young avait forcé, après un vif combat, une division hollandaise à baisser pavillon devant la bannière de St.-Georges. Le 20, Tromp se présente avec son escadre devant celle Blake sur la rade des Dunes. Celui-ci tire plusieurs coups de canon sur l'amiral hollandais qui, après avoir fait feu du côté opposé en signe de mépris, riposte par toute sa bordée. Voyant le combat inévitable, il se détache de son escadre dans le dessein de proposer à Tromp un combat particulier, afin d'éviter l'effusion du sang et de guerre entre les deux nations. Accueilli par une nouvelle bordée il soutint seul le feu des Hollandais jusqu'à ce que l'escadre aux ordres de Bourne vint le rallier au bruit du canon. Le combat, devenu général et très-animé, se prolongea jusqu'à la nuit. Les États-Généraux envoyèrent à Londres Paw, négociateur habile, pour prévenir une rupture. Mais le parlement, excité par Cromwell qui ne leur pardonnait pas l'appui qu'ils avaient accordé au prétendant, se montra peu disposé à la conciliation. Le 8 juillet la guerre fut déclarée. Resté dans la Manche, Blake avait augmenté et si bien dirigé ses forces, que les Hollandais n'osaient plus s'y montrer même sous escorte. Leurs cargaisons, débarquées dans les ports de France, arrivaient aux Pays-Bas par terre et par eau. Non content d'avoir ainsi paralysé le commerce des États, il voulut porter un dernier coup à leur puissance navale en

Digitized by Google

détruisant les pêcheries de hareng qui employaient annuellement un quart de leur population et plus de 3,000 bâtiments. Il laissa la défense des Dunes à sir G. Ayscue récemment arrivée de la Barbade, et fit voile au nord. Malgré la belle défense de l'escadre chargée de protéger les pêcheries, Blake s'en rendit maître ainsi que du convoi. Tandis que Blake s'emparait des pêcheries hollandaises, Tromp se présenta à l'entrée de la Tamise avec une flotte de 70 voiles pour y surprendre le vice-amiral Ayscue. Ne l'ayant pas trouvé, il fit route au nord pour intercepter l'amiral à son retour. Les deux flottes se rencontrèrent en vue des côtes d'Écosse et se préparaient au combat lorsqu'elles furent séparées par une violente tempête. Cinq frégates hollandaises, restées de l'arrière, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Tromp se vit remplacé par Ruyter qui livra peu de temps après à l'amiral Ayscue le sanglant combat de Plymouth. Une escadre française aux ordres du duc de Vendôme s'avançait au secours de Dunkerque assiégé par les Espagnols. Cromwell ordonna à Blake de détruire l'escadre. Vendôme fut surpris, défait, et Dunkerque dut se rendre à l'archiduc. La lutte entre les deux républiques d'Angleterre et de Hollande s'étendit du détroit à toutes les mers. Une nouvelle flotte, aux ordres de Witt, fut promptement équipée et fit jonction avec celle de Ruyter, entre Dunkerque et Nieuport, le 2 octobre 1652. Witt prit le commandement en chef des deux flottes réunies, et, après s'être débarrassé de son convoi, fit voile à la recherche des Anglais qu'il atteignit le 28 septembre. Blake prit l'initiative de l'attaque, coula plusieurs vaisseaux hollandais, poursuivit les autres jusqu'à Gorée, et revint triomphant aux Dunes. En moins de six semaines, les États mirent à la mer une flotte de 80 voiles aux ordres de Tromp, pour escorter un immense convoi. Blake n'avait aux Dunes que 37 bâtiments. Malgré cette infériorité, il accepta le combat que Tromp vint lui présenter le 29 novembre, et dut se retirer devant son ennemi. Le parlement équipa une nouvelle flotte. Le commandement fut partagé entre Blake, Deane et Popham. Le 11 février 1654, les deux escadres se réunirent sous le cap Bévéziers; puis Blake alla attendre les Hollandais devant Portland. Les flottes, au dire des deux amiraux, étaient de 70 voiles chacune. Blake et Deane montaient le *Triumph* qui fondit le premier sur l'ennemi et fut extrêmement maltraité. Un même coup blessa Blake et faillit tuer son collègue; leur capitaine de pavillon et le commissaire d'escadre tombèrent morts à leurs côtés. Plus de cent hommes de l'équipage furent tués, et le vaisseau était tellement criblé qu'il ne prit qu'une faible part aux combats des jours suivants. Les deux flottes profitèrent de la nuit pour se réparer, et le combat recommença le lendemain en vue de l'île de Wight. Le combat dura toute la nuit et recommença le lendemain près de Boulogne. Tromp profitant de la nuit alla mouiller aux dunes de Calais, et fit route pour la Hollande faiblement poursuivi par les Anglais. Les deux nations s'attribuèrent la victoire. Cette lutte mémorable ne se termina qu'en avril 1654, par le traité d'union entre les deux républiques, traité par lequel la Hollande vaincue se soumit à l'hommage du pavillon. Dès que la paix fut signée, Cromwell voulut exiger de l'Espagne ce qu'il venait d'obtenir de la Hollande. Il équipa deux flottes considérables : l'une, commandée par le vice-amiral Penn, fit route pour les Indes occidentales ; l'autre, aux ordres de Blake, eut pour mission d'établir dans la Méditerranée la prépondérance navale de l'Angleterre. Après avoir exigé une indemnité considérable du grand-duc de Toscane pour le commerce anglais, après avoir obtenu satisfaction des pirateries commises par les Algériens, bombardé Tunis et forcé à la paix le dey de Tripoli, il entra dans Cadix avant l'époque convenue de la prise de la Jamaïque par Penn. Les Espagnols, justement indignés de la surprise de cette colonie si importante par sa situation à l'entrée du golfe du Mexique, séquestrèrent tous les biens des sujets anglais. Le protecteur envoya un renfort à Blake et l'ordre de bloquer Cadix, afin d'empêcher la sortie de l'escadre qui devait aller à la rencontre du convoi des Indes occidentales. Tandis qu'il était allé se ravitailler sur les côtes du Portugal, ce convoi parut et fut pris ou détruit par le contre-amiral Stayner. Blake continua de croiser devant Cadix et dans le détroit jusqu'en avril 1657. Informé de l'arrivée de 8 galions et de dix autres bâtiments richement chargés dans le port de Sainte-Croix de Ténériffe, il força le 20 l'entrée de la baie, les brûla ou coula tous, et ressortit malgré le feu des batteries. Il voulut continuer sa croisière ; mais se sentant atteint du scorbut, il fit voile pour l'Angleterre, et mourut dans la traversée le 17 août 1657, âgé de 59 ans.

BLAKE (Jean Bradley), naturaliste, né à Londres le 4 novembre 1745. En 1766, la compagnie anglaise des Indes orientales l'envoya en qualité de subrécargue, à Canton en Chine. Il consacra tout ce qui lui restait d'instants à former une collection des graines de tous les végétaux de la Chine qui peuvent être de quelque utilité pour la médecine, pour les arts ou pour l'alimentation, et il les envoya en Europe, afin d'en introduire la culture. Blake mourut le 16 novembre 1775, à Canton.

BLAKE (Guillaume), graveur anglais, né vers 1759, avait été l'élève du célèbre Basire. A un talent incontestable il joignait une telle naïveté, une telle incurie des affaires de la vie, qu'il ne sortit jamais d'une position voisine de la misère. Blake mourut le 13 août 1827. On a de cet artiste : *Les Portes du Paradis*, petit vol. in-12, 1793, avec 15 planches d'emblêmes ; *Chants de l'Expérience*, 1793, avec des planches ; *l'Amérique*, prophétie, in-folio ; *l'Europe*, prophétie, in-folio. Ces deux estampes sont maintenant fort rares ; Planches pour les *Nuits d'Young*, 1797 ; *Illustrations* pour les Tombeaux de Blair ; *Catalogue descriptif de peintures, sujets de poésie et d'histoire exécutés à l'aqua-tinta*, etc. Suite d'*Illustrations pour le livre de Job*.

BLAKE (Joachim), général espagnol, né à Velez-Malaga, d'une famille originaire d'Irlande, se trouvait capitaine dans le régiment d'Amérique lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Il passa en qualité de major au régiment des volontaires de Castille et à la fin de cette guerre, fut nommé lieutenant-colonel, puis colonel du régiment de la Couronne. Investi en 1808 du commandement des troupes levées en Galice pour repousser l'invasion de Napoléon, il les mena au secours du général Cuesta dans la Castille, et fut battu avec lui à Rio-Seco par le général Bessières ; mais il réorganisa son armée à Bénavente, et, après que Castanos, en s'em-

Digitized by Google

parant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Èbre, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de la Romana, et se dirigea vers les frontières de la France pour opérer sa jonction avec Castanos. Il en fut empêché par Napoléon, qui venait d'entrer en Espagne, fut repoussé jusqu'à Espinosa, mais se replia en assez bon ordre. Élevé au grade de lieutenant général et chargé du commandement des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il se porta sur Saragosse, obtint d'abord quelques succès; puis, défait en deux rencontres, retourna dans la Catalogne, secourut Girone par une habile manœuvre, entra dans le royaume de Valence, où il n'eut que des engagement partiels avec les Français. En 1810, les cortès l'admirent dans la nouvelle régence. Son absence ne tarda pas à être remarquée dans les opérations de l'armée, et par une exception au réglement des cortès qui défendait qu'un commandant militaire fît partie de la régence, on le nomma capitaine général. L'affaire la plus importante à laquelle il ait pris part depuis cette époque est celle d'Albuera, où il céda à Castanos le commandement des forces anglo-espagnoles. Défait à Murviedro à la tête de l'armée de Valence, il se renferma dans cette capitale, capitula après une longue résistance, et fut conduit prisonnier en France, où il resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne à la paix, il fut nommé, sous le ministère de Ballesteros, à la direction générale du corps des ingénieurs militaires, qu'il quitta en 1820, lorsque la constitution eut été rétablie, pour entrer au conseil d'État. Depuis la contre-révolution de 1823, il cessa d'être employé, et n'obtint qu'avec peine, quelques mois avant sa mort, arrivée à Valladolid en 1827, la garantie de la *purification*. On le considère comme l'un des meilleurs généraux qu'ait fait connaître la guerre de l'indépendance espagnole.

BLAKE (Jacques), prédicateur de Dorchester au Massachusett, mort en 1711 à peine âgé de 21 ans; ses *sermons* ont été publiés après sa mort.

BLAMONT (François COLIN de), surintendant de la musique du roi, né à Versailles le 22 novembre 1690, mort le 14 février 1760. Après avoir mis en musique, avec un grand succès, la célèbre cantate de *Circé*, de J. B. Rousseau, il composa successivement la musique des opéras suivants : les *Fêtes grecques et romaines*, en trois actes, paroles de Fuselier, 1723; le *Caprice d'Érato*, en un acte, du même, 1730; *Endymion*, pastorale en cinq actes, de Fontenelle, 1731; la *Fête de Diane*, de Fuselier, en un acte, etc.

BLAMONT (Hyacinthe COLIN de VERMONT), frère du précédent, né en 1693, membre de l'académie de peinture, mort en 1761, a exécuté plusieurs tableaux, entre autres la *Présentation au temple*, que l'on voit dans l'église Saint-Louis, à Versailles.

BLAMPIN (Dom Thomas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Noyon en 1640, fut choisi par ses supérieurs pour continuer la belle édition de saint Augustin, commencée sous la direction de dom Delfau. Les onze volumes qui composent cette collection furent publiés de 1679 à 1700. Dom Blampin, successivement prieur de Saint-Remi, de Saint-Nicaise de Reims, et de Saint-Ouen de Rouen, visiteur de la province de Bourgogne, mourut dans l'abbaye de Saint-Benoît sur-Loire ou de Fleury, le 13 février 1710.

BLAMPOIX (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel du département de l'Aube, était né le 16 octobre 1740, à Mâcon. Il professa d'abord la philosophie au collége de sa ville natale, et fut ensuite pourvu de la cure de Vandœuvres, près de Troyes. L'abbé Blampoix prêta le serment. Élu évêque de Troyes, il assista en cette qualité au concile national de 1801, et donna sa démission par suite du concordat. Depuis, il occupa quelque temps la cure d'Arnay, dans le diocèse de Dijon; se retira dans sa famille à Mâcon, et y mourut en juin 1820. Outre des *Mandements* et des *Lettres pastorales*, il a publié quelques articles dans les *Annales de la religion*.

BLANC (Jean-Denis-Ferréol), avocat, naquit à Besançon en 1744, publia plusieurs *Mémoires* dans l'affaire de l'enlèvement de Mme de Mounier par Mirabeau, et contribua beaucoup à faire condamner le ravisseur. A l'assemblée des états de Franche-Comté, Blanc fut un des commissaires chargés de rédiger les cahiers du tiers état. Il fut ensuite élu député aux états généraux; mais, déjà souffrant à son départ des suites d'une chute de voiture, il ne prit qu'une faible part aux premières délibérations des trois ordres; et mourut à Versailles, le 3 juillet 1789.

BLANC DE GUILLET (Antoine), né à Marseille en 1730, professa pendant 10 ans la rhétorique dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il abandonna pour venir à Paris embrasser la carrière des lettres, et travailla d'abord au *Conservateur*. En 1761, il publia les *Mémoires du comte de Guines*, roman, et plusieurs tragédies. En 1788, il était dénué de ressources, accepta en 1793, un secours de 2,000 fr., et la place de professeur de langues anciennes dans une des écoles centrales de Paris. En 1798, il devint membre de l'Institut, et mourut le 2 juillet 1799. On a de lui : *Manco-Capac*, tragédie, 1763; *les Druides*, ib., 1772; l'*Heureux événement*, comédie; une traduction du poëme de Lucrèce, etc.

BLANC, mécanicien, mort en 1801, fut entrepreneur de la manufacture d'armes à Roanne, et confectionna le fusil *modèle* 1777 encore usité aujourd'hui.

BLANC (le). *Voyez* **LEBLANC**.

BLANCARD. *Voyez* **BLANCKAERT**.

BLANCARD (Pierre), navigateur, né à Marseille, le 21 avril 1741, entra de bonne heure dans la marine marchande. Il avait déjà fait dix campagnes en Amérique, lorsqu'en 1769 le privilége exclusif de l'ancienne compagnie des Indes orientales fut supprimé. Alors les différentes villes de commerce s'empressèrent de faire des armements pour ces contrées, et Blancard fut chargé, en 1770, des opérations commerciales de la frégate *la Thétis*, que le gouvernement avait accordée à une maison de Marseille qui en fit l'armement. Pour son début, Blancard alla jusqu'à Batavia en 1772. A Moka, en 1774, il força le gouverneur à se conformer aux clauses du traité conclu pour la France en 1737 par la Garde-Jazier. En 1777, la frégate *le Duras*, qu'il commandait, fit naufrage le 12 avril, sur les écueils qui bordent les Maldives. C'est sur ce vaisseau qu'était embarqué Barras, depuis directeur de la république française. La guerre qui éclata en 1778 entre la France et l'Angleterre, puis

Digitized by Google

le rétablissement de la compagnie des Indes, après la paix, obligèrent Blancard à naviguer sous les pavillons toscan et autrichien et à effectuer son retour à Livourne et à Ostende. Dans une période de vingt ans, il visita tous les marchés de l'Asie sur la mer des Indes, où les Européens vont commercer, depuis Moka jusqu'à Canton, où il était en 1792. Il se rendit aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, et y vendit sa cargaison et son vaisseau. De retour à Marseille, quand la paix intérieure y reparut, il fut nommé syndic des classes, et membre du conseil de commerce. Au déclin de l'âge, il chercha une retraite à Aubagne, et il y mourut le 16 mars 1826. On a de lui : *Manuel du commerce des Indes orientales et de la Chine*, Paris, 1806, in-folio, avec une carte de Lapie.

BLANCAS (Jérôme de), historiographe, né à Saragosse, fut le successeur du célèbre Zurita dans la charge d'historiographe, et mourut en 1590. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Arragonensium rerum commentarii*, Saragosse, 1588, in-fol., et *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., 1641, in-4°, publié longtemps après sa mort par Jérôme Martel.

BLANCAS DE SAINT-JOSEPH (François), dominicain, né à Tarragone en 1560, fut en 1594 envoyé missionnaire aux îles Philippines, y publia, d'après les procédés typographiques des Chinois, l'*Art d'apprendre la langue tagala*, et dans cette langue divers livres de piété, à l'usage des Indiens convertis, et mourut en 1614, sur le point de repasser en Europe.

BLANCHA (Juan) était consul de Perpignan lorsque, en 1474, les Français mirent le siége devant cette ville pour la 3e fois. Son fils étant tombé, dans une sortie, au pouvoir des assiégeants, ils crurent ébranler la constance du consul en le menaçant d'égorger le prisonnier sous ses yeux, si les portes de la place ne leur étaient ouvertes. Blancha répondit que sa religion, son roi et sa patrie lui étaient plus chers encore que son fils, et les Français accomplirent leur menace. Cette cruauté, loin d'abattre le courage de ce père malheureux, ne servit qu'à l'animer. Malgré l'autorisation du roi d'Aragon de rendre la place plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités, il y tint encore 8 mois. Cette défense l'immortalisa, et valut à Perpignan le titre de *très-fidèle*.

BLANCHARD (Alain), habitant de Rouen, commandait une partie de la population de cette ville lors du siége mémorable qu'elle soutint en 1418 contre Henri V, roi d'Angleterre. Ce dernier, lors de la capitulation, exigea qu'on lui livrât un certain nombre de victimes, parmi lesquelles se trouvait Blanchard. Ces malheureux rachetèrent leur vie à prix d'argent; mais Blanchard, qui était sans fortune, fut décapité.

BLANCHARD (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, reçut les premières leçons de son art de Bellori, son oncle maternel, étudia quelque temps à Lyon, et alla, en 1624, à Rome avec son frère, nommé *Jean*, qui ne s'est point élevé au-dessus de la médiocrité. Deux ans après, Jacques Blanchard se rendit à Venise, où il étudia les ouvrages du Titien et des autres grands coloristes de cette école. Plusieurs tableaux qu'il fit à Venise même, à Turin et à Lyon, lui acquirent une réputation qui l'avait précédé lorsqu'il revint à Paris. Il était alors d'usage que, le 1er mai de chaque année, la confrérie des orfèvres offrit à l'église de Notre-Dame un tableau, connu sous le nom de *Mai*; et on n'employait à ces travaux que des artistes déjà célèbres. Blanchard peignit deux de ces tableaux : *la Descente du St.-Esprit*, et *St. André à genoux devant sa croix*. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Blanchard, et l'un des meilleurs tableaux de l'école française. Ce peintre exécuta encore à Paris deux galeries, dont l'une était celle de l'ancien hôtel de Bullion, un plafond à Versailles, etc. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, et mourut à Paris en 1638, laissant un fils, nommé *Gabriel*, qui cultiva comme lui la peinture.

BLANCHARD (François), avocat de Paris, mort en 1660, a publié : *Éloges des premiers présidents du parlement de Paris*, 1645; *Les présidents à mortier*, 1647; *Les maîtres des requêtes*, 1670, in-fol.

BLANCHARD (Guillaume), fils du précédent, avocat au parlement de Paris, mort le 24 septembre 1724, a laissé une *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France*, 1715, 2 vol. in-fol.

BLANCHARD (Élie), né à Langres le 8 juillet 1672, élève d'André Dacier, admis en 1714 à l'Académie des inscriptions, a publié trois *Dissertations* dans les *Mémoires* de cette compagnie; il est mort à Paris en 1756.

BLANCHARD (Charles-Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rhétel le 20 janvier 1737, mort à Caen le 19 mars 1797, a laissé manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne* de Caen, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de l'Armorique.

BLANCHARD (Jean-Baptiste), jésuite français, né à Turteron, dans le département des Ardennes, en 1731, mort le 15 juin 1797, a laissé : *le Temple des Muses*, ou *Recueil des meilleures fables des fabulistes français*, 1766, 2 vol. in-12; *l'École des mœurs*, Lyon, 1782, 3 vol. in-12, réimprimés en 6 vol. in-12.

BLANCHARD (Jean-Pierre), aéronaute, né au petit Andely en 1753, était fils d'un tourneur. Il s'appliqua dès son enfance à la mécanique; ayant conçu l'idée de s'élever dans les airs, il étudia la conformation et la manière de voler de plusieurs espèces d'oiseaux. Il imagina une machine qui, contenant assez d'air pour se soutenir, pût fendre cet élément, comme un navire fend les eaux. Désespérant de recevoir en France des dédommagements suffisants, il était sur le point de porter son industrie dans les pays étrangers; un abbé Deviennay, chez lequel il était logé à Paris, au commencement de 1782, le retint dans sa patrie. C'est chez lui que les curieux allaient voir la machine. Il avait eu aussi l'idée de montrer à Long-Champ une voiture allant sans chevaux; mais le temps ne lui permit pas de l'exécuter. Ses essais n'avaient produit aucun résultat connu, lorsque le marquis de Causans tenta l'expérience de l'appareil à l'aide duquel il s'élança du Pont-Royal dans la Seine. Blanchard était oublié, lorsque le moteur qu'il avait cherché en vain fut trouvé par Montgolfier, inventeur des aérostats. Blanchard se flatta de les diriger en y adaptant sa voiture aérienne; il fut autorisé à ouvrir une souscription à trois francs le billet, qui lui produisit quarante à cinquante mille francs. Le 2 mars 1784, tout était préparé au Champ-de-Mars pour son ascension. Il était embarqué avec le physicien dom

Digitized by Google

Pech, bénédictin, lorsqu'un élève de l'école militaire, nommé Dupont, voulut partir avec les aéronautes. Furieux d'être refusé, il tira l'épée, brisa le parachute et les ailes, et blessa le mécanicien à la main. Dom Pech descendit alors; et Blanchard s'éleva seul, passa et repassa la Seine, et descendit, au bout de deux heures, près de la manufacture de Sèvres. N'ayant pu obtenir de répéter son expérience dans la capitale, il alla faire sa deuxième ascension à Rouen, le 23 mai. Recevant peu d'encouragement en France, il partit pour l'Angleterre et fit à Londres, le 6 octobre, une nouvelle ascension avec des ailes perfectionnées. Ayant annoncé le projet de traverser la Manche en ballon, il trouva un rival dans Pilâtre qui entreprit de le précéder dans ce voyage. Mais, tandis qu'il faisait construire à grands frais deux ballons à Boulogne, d'où il se proposait de partir, Blanchard le devança. Il s'éleva de Douvres, le 7 janvier 1785, avec le docteur Jefferies, et descendit, en moins de trois heures, sans accident, à une lieue de Calais, au delà de la forêt de Guines. On lui rendit les plus grands honneurs à Calais, et une colonne de marbre fut érigée pour perpétuer le souvenir de cet événement. Arrivé à Paris, trois jours après, il dîna, le 16, chez le baron de Breteuil, ministre, qui lui annonça que le roi lui accordait une gratification de 12,000 francs et une pension de 1,200. Blanchard alla recueillir à Londres les mêmes tributs d'éloges. A la Haye, il fit, le 12 juillet, sa 12ᵉ ascension. A la veille de tomber dans le *Bies-Bosch,* à 6 lieues de la ville, il ouvrit la soupape et alla descendre à cent pas du bord de l'eau, dans une prairie, dont le propriétaire exigea dix ducats de dommages-intérêts. Il eut beaucoup de peine à se tirer des mains des paysans hollandais, qui l'accueillirent avec des bâtons et des fourches, brisèrent la nacelle et emportèrent la gaze d'or et la toile qui l'entouraient. Sa 14ᵉ ascension eut lieu à Lille. Après diverses expériences du parachute, qu'il avait ajouté à son appareil, comme il ne remplissait pas sa promesse de monter en ballon le 25 août, les magistrats le firent comparoir et garder à vue jusqu'au lendemain; alors il s'éleva avec un chevalier de Lespinar; laissa d'abord tomber en parachute un chien, qui ne se fit aucun mal; et, après sept heures de voyage aérien, il alla descendre à soixante-trois lieues de là, à Sevon, en Clermontois. Dans sa 16ᵉ ascension, qu'il fit à Gand, le 19 novembre, Blanchard courut de grands dangers. Ne pouvant résister à la froide température jusqu'à laquelle son ballon s'était élevé, il le creva, laissa tomber sa nacelle, s'accrocha aux cordes et descendit sans se faire de mal, mais en causant quelques dégâts. La 17ᵉ ascension de Blanchard eut lieu à Douai, le 18 avril. Il descendit à 32 lieues de cette ville, où il revint le surlendemain. Au mois de mai 1786, il perdit à Bruxelles un superbe ballon qui, aux trois quarts plein, rompit les cordes qui le retenaient, s'éleva rapidement et retomba en lambeaux. Blanchard fit, le 10 juin, devant l'archiduc et l'archiduchesse des Pays-Bas, sa 18ᵉ ascension avec deux ballons. Il était dans la nacelle du plus grand, et à l'autre était attaché un parachute dont il coupa la corde et qui retomba sans accident avec un mouton. Il répéta la même expérience à Hambourg, le 23 août, sans innovations, et sans progrès dans sa manœuvre. Il voulait porter son industrie dans toutes les cours de l'Europe; mais il ne trouva point partout les mêmes facilités. Cependant il attirait partout la même affluence; partout il excitait le même enthousiasme; partout on lui rendait les mêmes honneurs, on lui payait les mêmes tributs. Son vingt-huitième voyage eut lieu, au mois d'octobre, à Nuremberg. En 1788, il traversa encore le Pas-de-Calais en ballon et descendit en Angleterre. Mais au mois de mai 1793, il fut arrêté parcourant le Tyrol, et renfermé dans la forteresse de Kustein, comme soupçonné d'avoir voulu propager les principes de la révolution française. Il recouvra bientôt la liberté et alla porter son industrie hors de l'Europe. En août 1796, il fit à New-York son quarante-sixième voyage aérien; mais les succès de son rival Garnerin excitèrent alors sa jalousie et l'engagèrent à revenir en France. Au mois d'août 1798, il s'éleva à Rouen avec seize personnes dans une flotte aérienne, et alla descendre à Bazancourt, près de Gournay. Piqué contre Garnerin, qui lui avait dérobé l'invention du parachute, mais qui, au lieu d'y attacher un chien ou un mouton, avait osé faire lui-même cette descente périlleuse, Blanchard, défié par son adversaire, ne put se dispenser de l'imiter : en juillet 1799, il fit une ascension à Tivoli, traversa la Seine, la retraversa; puis, ayant coupé la corde de son parachute, descendit dans un jardin, au village de Boulogne. Dans les premiers jours de février 1808, Blanchard, ayant fait sa 60ᵉ ascension, au château du Bois, près de la Haye, fut frappé d'apoplexie : hors d'état d'entretenir le feu de son fourneau, il tomba de plus de soixante pieds et reçut de Louis Bonaparte, roi de Hollande, tous les secours qu'exigeait sa position. Transporté en France, il retomba bientôt dans un état de névralgie complète, et mourut à Paris, le 7 mars 1809.

BLANCHARD (Marie-Madeleine-Sop. **ARMANT**), femme du précédent, naquit le 25 mars 1778, à Trois-Canons, près de la Rochelle. Elle avait à peu près vingt-six ans lorsqu'elle fit avec son mari sa première ascension aérostatique. A la mort de son mari, madame Blanchard fonda son existence sur les produits du métier d'aéronaute. Elle multiplia ses voyages aériens, et acquit une telle intrépidité qu'il lui arrivait souvent de s'endormir pendant la nuit dans sa frêle et étroite nacelle, et d'attendre ainsi le lever de l'aurore pour opérer sa descente avec sécurité. Après s'être montrée dans les principales villes de France et dans quelques capitales de l'Europe, elle fit, à l'ancien Tivoli de Paris, sa 67ᵉ ascension, le 6 juillet 1819, à dix heures et demie du soir, dans une nacelle pavoisée, brillamment illuminée et supportant un artifice. Son ballon trop chargé peut-être s'étant accroché aux arbres qui bordaient l'enceinte, elle le dégagea en jetant du lest, et renversa en s'élevant quelques cassolettes d'esprit-de-vin. A une certaine hauteur elle lança des fusées romaines; mais bientôt, soit que l'une de ces fusées eût percé le ballon, ou que la mèche eût enflammé le gaz qui sortait par l'appendice, une vive lumière annonça l'incendie du ballon. L'infortunée tomba avec sa nacelle sur une maison dont elle enfonça le toit, au coin des rues Chauchat et de Provence. Son corps n'était pas défiguré, quoique fracassé; la tête et les jambes étaient entières, on a supposé que l'asphyxie avait d'abord occasionné la mort.

BLANCHARD (Pierre-Claude-Toussaint), ancien eudiste, né dans le diocèse de Coutances, mort en 1830,

Digitized by Google

dirigeait le petit séminaire de Rennes à l'époque de la révolution. Il ne prêta point le serment, resta d'abord caché dans le diocèse, passa ensuite à Jersey et en Espagne, rentra en France avant le concordat, forma un séminaire à Rennes, et devint proviseur du collége, puis recteur de l'académie. Privé de ses fonctions rectorales, il continua de s'occuper de l'instruction de la jeunesse, et surtout de celle des élèves du sanctuaire. La maison d'éducation qu'il avait établie au Pont-Saint-Martin reçut de grands développements. Il y réunit, le 9 juin 1826, les eudistes qui avaient survécu, et en fut nommé supérieur général. Chanoine de la cathédrale, il fut aussi grand vicaire des trois derniers évêques de Rennes.

BLANCHE DE CASTILLE, fille du roi Alphonse IX, épouse de Louis VIII, roi de France, et mère de St. Louis, fut amenée en France l'an 1200, étant à peine dans sa 14e année; Louis VIII n'était pas plus âgé qu'elle; et l'histoire a remarqué qu'ils vécurent ensemble pendant 26 ans, sans s'éloigner l'un de l'autre, et sans que leur union eût été altérée un seul instant. Blanche, aussi séduisante par sa beauté qu'étonnante par son esprit et la fermeté de son caractère, prit un grand ascendant sur son époux; elle assistait avec lui au conseil, et le suivait dans ses expéditions militaires. Louis VIII étant mort en 1226, Blanche se hâta de faire sacrer Louis IX, l'aîné de ses fils, et s'empara de l'autorité, sans attendre le consentement des grands. On vit bientôt se former un parti des plus puissants seigneurs, dont quelques-uns réclamaient la régence, comme parents du jeune roi; ils prirent les armes, mais Blanche déconcerta toutes leurs mesures, assembla une armée; et, par la promptitude de ses démarches, par sa fermeté et son adresse, elle rompit l'association formée par les seigneurs avant qu'elle eût eu le temps de devenir formidable. Elle fit en personne le siége de Bellesme au Perche, au milieu d'un hiver extrêmement rigoureux, et s'en rendit maîtresse, malgré les efforts du duc de Bretagne, soutenu par les Anglais; elle poursuivit sa condamnation avec la plus grande sévérité, le fit déclarer coupable de lèse-majesté et de félonie, et lui accorda ensuite sa grâce. Elle était secrètement servie par Thibaut, comte de Champagne, qui, se piquant d'une grande passion pour elle, ne s'était lié aux mécontents que pour l'instruire de leurs desseins. Quand sa trahison leur fut connue, ils voulurent s'en venger en lui faisant la guerre; mais Blanche marcha à son secours, montrant toujours le roi à la tête de l'armée; et, dès qu'elle n'eut plus rien à redouter, elle se chargea elle-même d'abaisser cette maison de Champagne, depuis si longtemps redoutable à la couronne, par l'étendue et la position de ses domaines. Le comte Thibaut poussa la galanterie jusqu'à se plaindre bien plus amèrement des rigueurs de Blanche, que de la politique de la régente, qui lui enlevait une partie de son héritage. Dans le temps même où elle prévoyait qu'elle aurait à dissiper une grande faction, elle osa renouveler la guerre contre les Albigeois, guerre qui durait depuis Philippe-Auguste. Elle eut la gloire de la terminer, et maria Louis IX à Marguerite, fille du comte de Provence. Lorsque, à la suite d'une maladie violente dont il fut attaqué en 1244, saint Louis fit vœu de marcher à la conquête de la terre sainte, on vit la reine mère employer les larmes, les prières, lui opposer le sentiment des ecclésiastiques les plus respectables, pour l'engager à renoncer à cette résolution. Elle l'accompagna jusqu'à Marseille, et perdit connaissance en recevant ses adieux. De retour à Paris, elle s'occupa de l'administration du royaume avec une assiduité qui ne se démentit jamais. Elle maintint les seigneurs dans le devoir, les étrangers dans le respect des traités; et, lorsque les paysans se révoltèrent, en apprenant la captivité du roi; que, sous le nom de *Pastoureaux*, ils se livrèrent aux plus grands excès, Blanche retrouva, pour les soumettre, l'activité de sa jeunesse. La longue absence de St. Louis, le bruit répandu qu'il voulait se fixer dans la Palestine, lui causèrent une douleur qui contribua à abréger ses jours; elle mourut à Melun le 1er décembre 1252, dans sa 65e année

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, fille de Robert, comte d'Artois, frère de St. Louis, épousa, en 1270, Henri Ier, qui succéda, la même année, à son frère Thibaut II, roi de Navarre. Ce prince étant mort quatre ans après, Blanche prit les rênes du gouvernement, comme tutrice de sa fille Jeanne, âgée alors de trois ans; mais les états de Navarre ayant nommé don Pedro Sanche de Montaigu, pour gouverner conjointement avec la reine mère, ce choix occasionna des divisions et de grands déchirements politiques. Blanche, alarmée, enleva sa fille, et vint à Paris, implorer le secours du roi de France, Philippe le Hardi, contre ses propres sujets. La France envoya des troupes, qui, sous les ordres de Robert d'Artois, ravagèrent et soumirent enfin la Navarre. La reine Blanche épousa en secondes noces, par le conseil du roi de France, Edmond, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre. Elle négociait en même temps le mariage de sa fille, héritière de la Navarre, avec Philippe de France, deuxième fils de Philippe le Hardi, qui devint bientôt l'aîné, par la mort de Louis, son frère. Le traité fut conclu en 1275, mais le mariage ne s'accomplit que neuf ans après. Blanche mourut vers l'an 1300.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa, en 1353, à l'âge de 15 ans, Pierre, roi de Castille, surnommé *le Cruel*. Pierre ne se rendit qu'avec répugnance à Valladolid, où son mariage fut célébré le 3 juin de la même année; mais, dès le lendemain, il quitta brusquement son épouse pour aller se jeter dans les bras de sa rivale, Maria de Padilla. Le ressentiment de la reine l'ayant portée à s'unir en secret à la faction des frères du roi qui troublaient la Castille, la haine de Pierre contre son épouse ne connut plus de bornes; il déclara que son mariage était nul; qu'il ne l'avait point consommé, jura la perte de Blanche, la fit arrêter et transférer, en 1354, à l'alcazar de Tolède. En traversant la ville, Blanche trouva moyen de s'échapper des mains de ses gardes, et de se réfugier dans la cathédrale. Sa beauté, ses larmes, ses malheurs attendrirent le peuple, qui se souleva en sa faveur. Mais Tolède fut prise d'assaut, et Blanche tomba au pouvoir de Pierre le Cruel, qui la fit transférer au château de Médina-Sidonia. Elle y périt, dit-on, empoisonnée en 1361, à peine âgée de 24 ans.

BLANCHE, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa, en 1402, Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean, fils de

Digitized by Google

Ferdinand Ier, roi d'Aragon, qui lui fut redevable, en 1425, de la couronne de Navarre. Blanche mourut le 3 avril 1441, après un règne de 16 ans, laissant la couronne à don Carlos, son fils; mais cette princesse avait fait, deux ans auparavant, un testament par lequel elle recommandait à don Carlos de ne point prendre possession de la royauté, sans l'agrément de Jean d'Aragon, son père : ce qui occasionna, dans la suite, de grands démêlés entre le père et le fils.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de la précédente et de Jean d'Aragon, épousa, en 1440, don Henri, prince des Asturies, depuis roi de Castille, dont elle n'eut point d'enfants. On soupçonnait ce prince d'impuissance. Quelques historiens assurent que Blanche sollicita elle-même son divorce; mais il paraît certain que la demande en fut suggérée à Henri par le marquis de Villena, le plus accrédité de ses favoris. L'évêque de Ségovie en prononça la sentence. Blanche fut aussitôt congédiée, et arriva presque sans suite, en 1453, à la cour du roi, son père, où la haine et l'ambition de sa belle-mère, Jeanne Henriquez, lui attirèrent bientôt de plus grands malheurs. Devenue héritière du royaume de Navarre par la mort tragique de son frère don Carlos, elle fut arrêtée par l'ordre de son père, en 1462, pour être livrée, sous l'escorte de Péralta, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus mortelle ennemie. Enlevée de force, conduite au delà des Pyrénées, et vouée à la mort, elle trouva moyen, malgré la vigilance de ses gardes, de laisser une protestation contre la violence dont elle était victime, et d'écrire au roi de Castille, dont elle avait été l'épouse, pour lui céder ses droits au royaume de Navarre. Péralta, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi, la remit au captal de Buch, qui l'enferma dans le château d'Orthez. Deux années d'abandon et de souffrance n'ayant pu terminer la malheureuse destinée de cette princesse, la comtesse de Foix la fit empoisonner par une des femmes qu'elle avait mises auprès d'elle pour la servir.

BLANCHE, comtesse DE LA **MARCHE**, morte vers l'an 1340, avait épousé Charles le Bel, alors 2e fils de France et comte de la Marche. Renfermée pour ses désordres au château Gaillard, près des Andelys, en Normandie, elle fut ensuite répudiée par son mari, sous prétexte de parenté, et ne sortit de prison que pour prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle finit ses jours dans la pénitence.

BLANCHE, ou **BIANCA CAPELLO**. *Voyez* **CAPELLO**.

BLANCHELANDE (PHILIBERT-FRANÇOIS **ROUXÉE** DE), maréchal de camp, né à Dijon en 1735, fut en 1789 nommé par le roi gouverneur de l'île Saint-Domingue. Après avoir fait de vains efforts pour maintenir la paix et le bon ordre dans cette colonie, il fut destitué, renvoyé en France, incarcéré, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 11 avril 1793. Son fils, arrêté comme complice des prétendus délits de son père, dont il avait été l'aide de camp, subit le même sort le 20 juillet 1794, à l'âge de 20 ans.

BLANCHEROSE (CLAUDE), né en Franche-Comté, médecin de la princesse d'Orange, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien bref pour pourvoir aux maladies ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12.

BLANCHET (PIERRE), né à Poitiers en 1459, suivit d'abord le barreau, puis à 40 ans embrassa l'état ecclésiastique, sans cesser de cultiver la poésie. Il avait composé dans sa jeunesse plusieurs pièces; mais il ne reste de lui que la farce si spirituelle de *Pathelin*, 1490, in-4° gothique, rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre; traduite en latin par Al. Connibert, Paris, 1512, in-12.

BLANCHET (THOMAS), peintre, né à Paris en 1617, fit le voyage d'Italie, y reçut d'utiles conseils du Poussin, à son retour s'établit à Lyon, où il exécuta plusieurs beaux ouvrages qui le firent admettre à l'académie de peinture, et mourut en 1689, laissant une réputation fondée sur un assez grand nombre de tableaux qui presque tous ont été détruits au sac de Lyon en 1793.

BLANCHET (l'abbé FRANÇOIS), né à Angerville, près de Chartres, le 26 janvier 1707, parcourut avec honneur la carrière de l'éducation et fit d'excellents élèves, se démit d'un canonicat qu'il avait à Boulogne pour se livrer plus librement à la culture des lettres, fut nommé interprète à la bibliothèque du roi, censeur-garde des livres du cabinet du roi à Versailles, quitta toutes ces places pour s'ensevelir dans la retraite à Saint-Germain en Laye, et mourut le 29 janvier 1784. On a de lui : *Variétés morales et amusantes*, 1784, 2 vol. in-12; *Apologues et contes orientaux*, 1785; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12; quelques *poésies* qui n'ont pas été imprimées. Il possédait à un degré supérieur l'art de raconter avec grâce et de donner du prix aux moindres bagatelles.

BLANCHET (JEAN) naquit à Tournon, le 10 septembre 1724. Après avoir professé à la Flèche pendant quelques années, il se rendit à Paris, s'y livra sans réserve à l'étude des sciences, et cultiva surtout la médecine. Il mourut en 1778. On a de lui : l'*Art*, ou les *Principes philosophiques du chant*, en société avec Bérard, Paris, 1750, in-12; *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs*; *l'Homme éclairé par ses besoins*; *Logique de l'Esprit et du Cœur*, Paris, 1760, in-12.

BLANCHETTI (JEANNE), savante Italienne, née à Bologne dans le 16e siècle, a composé divers ouvrages cités par Léandre Alberti qui a écrit son éloge.

BLANCHON (JOACHIM), poëte, né à Limoges en 1553, a dédié à Henri II, roi de France, ses *Premières œuvres poétiques*, Paris, 1583, in-8°.

BLANCKHOF (ANTOINE), peintre, né à Alkmaar, en 1628, eut pour maître César van Everdingen, alla plusieurs fois à Rome, s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie, y étudia la mer dans ses divers aspects, et fut reconnu comme un bon peintre de marine. Blanckhof mourut en 1670, âgé de 42 ans.

BLANCMESNIL. *Voyez* **POTIER**.

BLAND (ÉLISABETH), née à Londres en 1660, était très-versée dans la langue hébraïque : la Société royale a conservé quelques-uns de ses écrits.

BLAND (RICHARD-THOMAS), écrivain politique de la Virginie au 18e siècle, a publié : *Essai sur les droits des colonies*, 1780.

BLAND (THÉODORE), homme d'État et médecin, né

Digitized by Google

en Virginie, prit une part active à la révolution des colonies anglaises, parvint au rang de colonel, et se signala par des actions brillantes, fut en 1780, membre du congrès des États-Unis, ensuite de la législature de Virginie, et mourut à New-York en 1790, âgé de 89 ans.

BLANDINE (sainte) souffrit le martyre à Lyon dans le 4e siècle.

BLANDINIÈRE (J. P. COTELLE DE LA), curé de Soulaines en Anjou, né à Laval en 1709, de l'Académie d'Angers, second supérieur des prêtres du Mont-Valérien, fut en 1784 chargé de continuer les *Conférences d'Angers*, rédigées par Babin, en publia 10 nouveaux vol. qui furent vivement attaqués par Maultrot, et mourut en 1795 dans l'exil. On cite de lui : *Discours académiques*, 1749.

BLANDRATA (GEORGE), né dans le marquisat de Saluces au 16e siècle, médecin de Jean Sigismond et d'Étienne Battory, roi de Pologne, abandonna de bonne heure la religion catholique, et embrassa successivement le luthéranisme, le calvinisme, le socinianisme, l'arianisme, etc. Sa manie de dogmatiser l'exposa plus d'une fois à perdre la vie dans les prisons de l'inquisition ; son avarice causa enfin sa perte : un neveu qu'il avait menacé de le déshériter l'étrangla dans une rixe, vers 1590.

BLANENSTEIN (NICOLAS), dit *Gerung*, chapelain du chapitre de Bâle vers 1460, est auteur d'une *Chronique abrégée des évêques de Bâle*, et de 3 vol. sur la *Guerre des Suisses contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne*, conservés à la bibliothèque de Bâle.

BLANES (HENRI-BARTHÉLEMI DE), mestre de camp de cavalerie, né dans l'Auvergne en 1707, mort en 1754, est auteur de *Néraïr et Méthoé*, roman oriental, Paris, 1753, 2 vol. in-12.

BLANKAART (NICOLAS) naquit à Leyde, le 11 décembre 1624. Il n'avait pas tout à fait vingt ans, lorsque la chaire d'histoire du gymnase de Steinfurt lui fut offerte. Il la quitta, en 1650, pour aller professer l'histoire et les antiquités dans le gymnase de Middelbourg, qui venait d'être fondé ; mais bientôt cet établissement fut négligé, et Blancard, qui y était resté seul, l'abandonna en 1666, pour se retirer à Heerenveen, en Frise, où il exerça la médecine. Au mois de novembre 1669, il fut nommé à la chaire de langue et d'histoire grecque, vacante dans l'université de Franeker, par la mort de Pierre Moll. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Quinte-Curce*, avec des notes, Leyde, 1649, in-8o ; un *Florus*, ibid., 1650, in-8o ; 1690, Franeker, in-4o ; une édition de l'*Histoire d'Alexandre*, par Arrien, Amsterdam, 1668, in-8o ; *Arriani Tactica, Periplus, de Venatione ; Epicteti Enchiridion*, etc., Amsterdam, 1683, in-8o ; *Harpocrationis Lexicon*, Leyde, 1683, in-4o ; *Philippi Cyprii Chronicon Ecclesiæ græcæ*, Franeker, 1679, in-4o ; *Thomæ Magistri dictionum atticarum eclogæ*, Franeker, 1690, in-8o, réimprimé en 1698. Il avait commencé à travailler sur Thucydide et sur le Glossaire de Cyrille ; mais les graves et nombreuses infirmités dont il fut attaqué vers 1690 le forcèrent d'abandonner toute occupation littéraire. Il mourut le 15 mai 1703, âgé de 78 ans.

BLANKAART (ÉTIENNE), fils du précédent, né à Middelbourg, embrassa la médecine, fut reçu docteur à Franeker, puis alla pratiquer son art à Amsterdam. Il est auteur d'écrits qui, pour la plupart, ont eu de nombreuses éditions et ont été traduits en plusieurs langues, entre autres : *Anatomie réformée*, en hollandais, 1686, en latin, 1695, in-8o, avec 84 planches ; en allemand, Leipzig, 1691, in-4o ; en français, Amsterdam, 1688 ; en anglais, Londres, 1690 ; *Lexicon medicum græco-latinum*, etc., Amsterdam, 1679, in-8o, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1756 ; *Anatomia practica rationalis*, Amsterdam, 1688, in-12. C'est sa production la plus remarquable. On a recueilli ses principaux ouvrages sous le titre d'*Opera medica, theoretica, practica et chirurgica*, Leyde, 1701, in-4o.

BLANKENBURG (QUIRIN VAN), né en Hollande vers 1660, mort en 1739, organiste de la nouvelle église réformée à la Haye, est auteur de : *Elementa musica*, la Haye, 1739 ; *Clavicimbel en orgelboek der gereformeerde psalmen*, etc., ib., 1772.

BLANKENBURG (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC DE), littérateur, né à Colberg le 24 janvier 1744, servit comme lieutenant dans l'armée prussienne pendant la guerre de 7 ans. Sa mauvaise santé lui fit solliciter sa retraite qu'il obtint après 21 ans de service. Il vint alors habiter Leipzig, où il cultiva les lettres et mourut le 4 mai 1796. Outre plusieurs traductions allemandes d'ouvrages anglais et français, on a de lui : *Essai sur le roman*, Leipzig et Liegnitz, 1774, in-8o ; *Supplément à la théorie universelle des beaux-arts de Sulzer*, Leipzig, 1792-1794, 4 vol. in-8o ; *Essai sur la langue et la littérature allemande*, dans le *Magasin d'Adelung*.

BLANKENSTEIN (ERNEST, comte DE), général autrichien, né à Reinsdorff en Thuringe en 1733, entra au service comme cornette dans les cuirassiers de Schmerzing, se distingua à la bataille de Kollin et fut nommé lieutenant ; il devint successivement capitaine, colonel, lieutenant feld-maréchal, fit la guerre contre les Turcs, celle de la révolution française en 1793 et 1794, se retira l'année suivante et mourut le 12 juin 1816 à Battelau en Moravie.

BLANPAIN (JEAN), religieux prémontré, né au Vignot près de Commercy, le 21 octobre 1704, professa successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie et le droit canon dans l'abbaye d'Ensival dont il devint prieur ; il aida l'abbé Hugo à achever ses *Annales des prémontrés*, et lui fournit des matériaux pour son recueil *Sacræ antiquitatis monumenta* ; mais il se brouilla avec son chef, se retira à Nancy et y publia : *Jugement des écrits de M. Hugo*, etc., 1736. Après la mort de l'abbé Huge, le P. Blanpain revint à Ensival où il fut curé et official jusqu'à sa mort arrivée en 1765. Parmi les morceaux dont il enrichit le recueil des *Monuments* de Hugo, on remarque la *Chronique* de Baudouin de Ninove, et celle de l'abbaye de Vicogne. Il a fourni pour la *Bibliothèque de Lorraine* de dom Calmet, des Mémoires sur la vie et les écrits des religieux de l'ordre des prémontrés et la *Vie du B. Louis, comte d'Arnstein* pour la *Bibliothèque des prémontrés* du P. Pagi.

BLANQUET (SAMUEL), médecin et naturaliste, né dans le diocèse de Mende vers la fin du 17e siècle, fut un des médecins appelés à combattre la peste dans le Gévaudan en 1722, fit imprimer ses observations dans une *lettre* à Dodart, et mourut avant 1750. On a de lui :

Digitized by Google

Examen des eaux du Gévaudan, 1728; *Discours pour servir de plan à l'histoire naturelle du Gévaudan*; *De aqua quæ in Saxa obrigescit*, 1731.

BLANQUET (Antoine-Athanase), petit-fils du précédent, né à Mende le 13 septembre 1734, mort le 11 décembre 1803, fut subdélégué de l'intendance du Languedoc où il introduisit des méthodes améliorées de culture. Dans ses loisirs il cultivait les muses latines. On cite de lui trois poëmes : *Oporotheca mimatense* (le verger de Mende); *Ludicra stirpium gebanensis*; *Psyche seu hortorum origo*.

BLANQUET DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie), né le 9 mai 1759 à Marvejols (Lozère), se destina de bonne heure à la marine et naviguait déjà depuis plusieurs années quand éclata la guerre d'Amérique. Il prit part aux différents combats, servit après la paix dans les escadres d'évolution de la Manche et de la Méditerranée, fut destitué comme noble en 1793, réintégré dans son grade après la chute de Robespierre et nommé contre-amiral en septembre de cette année. Il montait *le Franklin* au combat d'Aboukir, reçut presque à bout portant le feu de cinq vaisseaux ennemis et se rendit à Nelson après une belle défense. Admis à la retraite en 1803, il reparut sur les cadres à la première restauration, fut créé chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et vice-amiral honoraire, mais il ne put obtenir d'être remis en activité et mourut à Versailles le 29 août 1826.

BLANQUI (Jean-Dominique), né à Nice en 1759, fils d'un cultivateur aisé du village de Drap, embrassa les principes de la révolution française, fut nommé député des Alpes maritimes à la Convention, signa la protestation du 6 juin et fut emprisonné pendant dix mois. Il publia alors : *Mon agonie de dix mois*, Paris, 1794. Rentré à la Convention après le 9 thermidor, Blanqui se consacra aux finances et à l'administration, devint membre du conseil des Cinq-Cents, fut, après le 18 brumaire, nommé sous-préfet de Paget-Théniéres, se retira en 1814 dans un petit village du département d'Eure-et-Loir, fut en 1815 nommé sous-préfet à Marmande, mais destitué après le deuxième retour de Louis XVIII, il vécut à Paris occupé de littérature et de sciences et mourut du choléra, le 1er juin 1832.

BLARU (Pierre de), en latin, *Petrus de Blarrorivo*, chanoine de St.-Diez, en Lorraine, naquit le 6 avril 1437, dans une abbaye de l'ordre de Citeaux, du diocèse de Bâle, nommée *Paris* ou *Peris*. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé : *Insigne Nanceidos opus*, etc., 1518, in-fol., fig. Le sujet de ce poëme est le siége de Nancy par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tué devant cette ville, en 1476. Blaru le composa sur les Mémoires de René II, duc de Lorraine : il était resté manuscrit; ce fut Jean Basin de Sandancourt qui le fit imprimer par Pierre Jacobi, ou Jacques, curé du bourg de St.-Nicolas. Le poëme de Blaru a été traduit en vers français par Nicolas-Claude Romain. Aveugle dans sa vieillesse, Blaru mourut à St.-Diez, le 23 décembre 1505. On a encore de lui une élégie en vers latins, sur *la chasse à la pipée*, qu'il aimait, dit-on, beaucoup.

BLASCO NUNÈS VÉLA. *Voyez* **VÉLA**.

BLASI, avocat de Palerme, condamné à mort et décapité le 24 mai 1795 comme chef d'un complot contre le roi et le gouvernement napolitain.

BLASIUS. *Voyez* **BLAES**.

BLASSET (Nicolas), sculpteur et architecte du roi, né à Amiens au 17e siècle. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Enfant pleureur*, dans la cathédrale de sa ville natale.

BLASTARES (Mathieu), moine grec de l'ordre de Saint-Basile au 14e siècle, est auteur d'un recueil de *Consultations ecclésiastiques*, publié pour la première fois par Beveridge, évêque de Saint-Asaph, dans le *Synodicon, sive pandecta canonum*, et qui peut servir à faire connaître la discipline de son temps.

BLASTIUS, hérétique du 2e siècle, professa les opinions des gnostiques; sa doctrine avait pour objet le rétablissement du judaïsme.

BLAU (Félix-Antoine), professeur de théologie à Mayence, né en 1754, est auteur d'un des ouvrages les plus forts qui aient jamais été écrits contre l'Église romaine, intitulé : *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique*, Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8o, en allemand. La part qu'il prit, dans Mayence, à la révolution française, le fit enfermer, en 1793, dans la forteresse de Kœnigstein; il en sortit, fut nommé juge au tribunal criminel de Mayence, et mourut le 23 décembre 1798. Son dernier ouvrage fut une *Critique des ordonnances relatives à la Religion, rendues en France depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, Strasbourg, 1797, in-8o. On a aussi de lui un *Essai sur le développement moral de l'homme*, Francfort, 1795, in-8o.

BLAURER (Ambroise), théologien, disciple de Luther, né en 1492, prêcha sa doctrine à Constance, sa patrie, à Ulm, et au duché de Wurtemberg, et mourut en 1567, laissant des ouvrages de piété peu lus même par les luthériens.

BLAVET (Michel), musicien, né à Besançon, le 13 mars 1700. Son père était tourneur, et le destinait à suivre la même profession. Une flûte étant tombée par hasard entre ses mains, il apprit à en jouer sans maître; et, en très-peu de temps, il acquit une grande supériorité sur cet instrument. Le duc de Lévis l'engagea à se rendre à Paris, où il fut accueilli par tous les amateurs, et obtint une place de musicien à l'orchestre de l'Opéra. Quelques morceaux qu'il publia accrurent sa réputation. Le roi de Prusse, Frédéric II, voulut entendre Blavet, et il en fut si charmé qu'il l'engagea à rester dans ses États, mais Blavet résista aux propositions du monarque, et revint à Paris. Le prince de Carignan lui accorda un logement dans son hôtel et une pension; le comte de Clermont se l'attacha ensuite, et le fit surintendant de sa musique. Il avait en outre le titre de musicien ordinaire du roi. Blavet a mis en musique plusieurs pièces pour le théâtre du comte de Clermont, entre autres, *Églé*, pastorale de Laujon; *les Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre; *la Fête de Cythère*, opéra du chevalier de Laurès, et *le Jaloux corrigé*, de Collé. Il est mort à Paris, en 1768.

BLAVET (l'abbé Jean-Louis), fils du précédent, bibliothécaire du prince de Conti, censeur royal, et écrivain économiste, né à Besançon le 6 juillet 1719, a donné :

Digitized by Google

Essai sur l'agriculture moderne; et traduit de l'anglais la *Théorie des sentiments moraux* d'Ad. Smith; l'*Histoire d'Écosse* de Robertson; les *Contes* de Hakerworth, et les *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne*, de J. Dalrymple; *Recherches sur la nature et la cause de la richesse des nations,* de Smith, Paris, 1800, 4 vol. in-8°, version surpassée par celle de M. Garnier.

BLAVIER (Jean-Antoine), né à Liége en 1620, mort le 9 juillet 1699, entra chez les frères mineurs conventuels de la province de Liége à l'âge de 19 ans, fit ses études de philosophie à Cologne, et celles de théologie à Munster; de retour à Liége, il enseigna la théologie depuis 1647, succéda à son frère Jean-Eustache dans la charge de provincial, fut nommé suffragant le 30 janvier 1654 par Maximilien Henri, prince évêque de Liége, et créé évêque titulaire de Dionysie par Innocent X.

BLAYNEY (Benjamin), habile hébraïsant, était chanoine de l'église du Christ, professeur royal d'hébreu à l'université d'Oxford, recteur de Polshot. Il fut aussi pendant plusieurs années un des prédicateurs de Whitehall. Il mourut à Polshot, le 20 septembre 1801. Il publia entre autres ouvrages : *Dissertation tendant à fixer le véritable sens et l'application de la vision relatée dans Daniel,* 1775, in-4°; des traductions des *Prophéties et Lamentations de Jérémie* et *de Zacharie,* 1784. Il a laissé aussi une *Traduction nouvelle des Psaumes,* 2 vol. in-4°; un *Commentaire critique* sur le même ouvrage, 3 vol. in-4°; des *Notes sur Isaïe,* 3 vol. in-4°; des *Remarques sur les petits Prophètes,* etc., etc. Blayney surveilla la correction de la Bible anglaise vulgaire, sortie en 1769, in-4°, des presses de Clarendon.

BLAZE (Henri-Sébastien), né à Cavaillon dans le comtat Venaissin en 1763, vint achever ses études à Paris en 1779, s'y livra à sa passion pour la musique, et rapporta cette passion à Cavaillon où il reprit l'étude de notaire de son père. A la révolution, il fut poursuivi pendant la terreur ; membre de l'administration départementale de Vaucluse après le 9 thermidor, il profita de son séjour à Paris en 1799 pour se livrer à son art favori, alla s'établir à Avignon en 1805 et y exerça la profession de notaire jusqu'à sa mort arrivée à Cavaillon, le 11 mai 1833. On a de Blaze 2 œuvres de *sonates* pour piano; des *duos* pour piano et harpe; des *messes*, des *motets,* un *requiem ;* il a publié en outre : *De la nécessité d'une religion dominante en France,* et *Julien ou le prêtre,* roman, 1805.

BLAZON. *Voyez* **BLIZON.**

BLEAMIRE (Guillaume), écrivain anglais, mort à Londres le 7 septembre 1803, a donné : *Remarks on the poor laws and the maintenance of the poor,* 1800.

BLEDA (le P. Jaime), né vers 1550 à Algemese, petite ville du royaume de Valence, fut établi curé dans un canton habité par les descendants des anciennes familles maures qui s'étaient fait baptiser pour échapper à la prison ou à l'exil. Convaincu que ces chrétiens ne l'étaient que de nom, le P. Bleda travailla à les faire expulser de l'Espagne, fit plusieurs voyages à Rome dans ce but, et de concert avec l'évêque de Valence, obtint l'expulsion des Maures en 1609. Le P. Bleda vivait encore en 1622, on ignore l'époque de sa mort. On lui doit : *Defensio fidei in causa neophytorum regni Valentini,* 1610; *Tractatus de justâ Moriscorum ab Hispania expulsione*, ibid.; *Coronica de los moros de Espana,* 1618.

BLEDDIN, barde anglais du 13° siècle, a laissé quelques pièces insérées dans l'*Archéologie welche.*

BLEEK (Pierre van), peintre hollandais, mort à Londres en 1764, a gravé de beaux portraits à la manière noire. On cite dans le nombre ceux de Johnson et de Griffin, acteurs célèbres.

BLEFKEN (Dithmar), voyageur et historien du 16° siècle. On croit qu'il naquit en basse Saxe. En 1563, il s'embarqua sur l'Elbe pour se rendre en Islande, où il s'arrêta quelque temps à recueillir les matériaux d'une description géographique et historique de cette île. En 1565 il fit un voyage à Lisbonne, et passa en Afrique, dont il parcourut plusieurs contrées. Revenu en Europe, il s'engagea à la cour des comtes de Schaumbourg, et fit, avec le comte Othon, un séjour à Vienne. Ayant quitté cette ville pour aller à Bonn, à l'invitation de l'électeur de Cologne, il tomba, sur la route, entre les mains d'une bande de voleurs, qui lui firent vingt-trois blessures, le dépouillèrent de tous ses effets, et lui enlevèrent le manuscrit de sa *Description d'Irlande.* On n'a point de renseignements sur le reste de sa carrière, qu'il termina probablement au service de l'électeur de Cologne. Son manuscrit, retrouvé à Bonn, en 1588, fut imprimé, en 1607, sous ce titre : *Islandia, sive Populorum et mirabilium quæ in eâ insulâ reperiuntur accuratior descriptio,* Leyde, 1607, in-8°, traduit en allemand, Leipzig, 1613, rare.

BLÉGNY (Nicolas de), chirurgien empirique, né à Paris dans le 17° siècle, exerça d'abord la profession de bandagiste herniaire, et publia en 1679 un recueil périodique contenant les *Nouvelles découvertes en médecine.* Ce journal ayant été supprimé en 1682, il en fit paraître la suite en 1684, à Amsterdam, sous le titre de : *Mercure savant.* Il était parvenu par ses intrigues à se faire nommer médecin du roi; mais s'étant rendu coupable d'escroquerie, il fut dépouillé de ses charges en 1693, et conduit au château d'Angers, où il resta détenu 8 ans. Retiré depuis à Avignon, il y mourut en 1722. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, quoique souvent réimprimés; le plus connu est : l'*Art de guérir les maladies vénériennes,* qui a eu 5 éditions, de 1673 à 1693, in-12.

BLEISWICK (Pierre van) naquit à Delft, en 1724, acheva ses études à Leyde, où il reçut le titre de docteur en philosophie en 1745; il publia alors une excellente dissertation sur les digues, intitulée : *De aggeribus,* Leyde, 1745, in-4°; traduite en hollandais, par Esdré, Leyde, 1778. Bleiswick fut d'abord conseiller pensionnaire de Delft; en 1772, il fut nommé grand pensionnaire des États-Généraux, et il en a rempli les fonctions jusqu'en 1787, où commencèrent les troubles de la Hollande. Il est mort à la Haye, en 1790.

BLEISWICK (Théodore van) né à Delft, mort en 1671, âgé de 30 ans, a laissé en hollandais une *histoire* de sa ville natale, 1667, 2 vol. in-4°.

BLEKER (Jean-Gaspard), peintre et graveur flamand, né à Harlem vers 1600. Il a gravé d'après Poellenbourg trois pièces capitales : *le Partage des troupeaux entre Jacob et Laban; les Lystriens voulant sacrifier à saint Paul et saint Pierre, et le Calvaire.*

Digitized by Google

BLEKERS, peintre, né à Harlem vers 1635; son meilleur ouvrage est le *Triomphe de Vénus*.

BLEMMIDAS. *Voyez* **NICÉPHORE BLEMMIDAS.**

BLENDE (Barthélemi de), né à Bruges le 24 août 1675, fit ses études chez les jésuites de Malines, se consacra aux missions de l'Amérique, s'embarqua à Cadix avec l'archevêque de Lima et fut pris en mer par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne. Ayant recouvré la liberté, Blende repartit pour Buenos-Ayres, visita les Guaranis, et fut chargé de remonter le Paraguay, pour découvrir une route plus courte vers les missions des Chiquitos. Le P. Blende et son compagnon le P. de Arce s'embarquèrent le 24 janvier 1715, remontèrent le fleuve pendant près de cent lieues, rencontrèrent une barque remplie de Layaguas qui feignirent de se mettre sous leur protection, profitèrent d'un moment favorable pour massacrer l'équipage, et ensuite le P. Blende luimême qu'ils avaient épargné d'abord, le chef de ces sauvages l'ayant pris sous sa protection.

BLES (Henri de), peintre, né à Bouvignes, près de Dinant, en 1480. Il se forma sans maître, et devint habile paysagiste. Il peignit une *chouette* dans presque tous ses tableaux, qui reçurent leur dénomination de cette particularité bizarre; ils furent recherchés en Italie. On cite de lui : *Porte-balle endormi sous un arbre* tandis qu'une troupe de singes s'emparent de sa boutique, et les *Pèlerins d'Emmaüs*. Cet artiste mourut en 1550, à l'âge de 70 ans.

BLESSEBOIS. *Voyez* **CORNEILLE.**

BLÉSUS (Junius), oncle de Séjan, était lieutenant de Germanicus en Pannonie, quand éclata la sédition de Pescennius. Envoyé quelques années après proconsul en Afrique, il défit Tacfarinas, obtint à Rome le triomphe par le crédit de Séjan, mais fut enveloppé dans la disgrâce de ce favori.

BLÉSUS. *Voyez* **BLÆSUS.**

BLETTERIE (J. P. René de la), littérateur, né à Rennes le 25 février 1696, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa la rhétorique, puis fut appelé à Paris pour y faire un cours d'histoire sacrée. Un règlement de discipline l'ayant fait sortir de l'Oratoire, il se chargea d'une éducation particulière, et fut peu de temps après nommé professeur au collége royal et membre de l'Académie des inscriptions. Il mourut le 1er juin 1772. Son *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1735, 1746, in-12, et celle de *l'empereur Jovien*, sont des modèles d'impartialité, de précision, d'élégance et de jugement. Sa traduction de *quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 2 vol. in-12, avec une *Vie* de ce grand historien, est aussi élégante que fidèle. On estime moins sa traduction des six premiers livres des *Annales de Tacite*, Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de lui quelques *Dissertations* très-estimées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions.

BLEULAND, médecin hollandais, mort jeune, a donné : *De sand et morbosd œsophagis structurd*, Leyde, 1787, in-4°, et *Difficulté du passage des aliments dans le duodenum*, 1787, in-4°.

BLÉVILLE (Jean-Baptiste-Thomas), né à Abbeville, le 11 novembre 1692, mort le 2 juillet 1783, a laissé : *Traité des changes ou comptes faits*, 1754, in-8°; *Traité du toisé*, 1758, in-12; *Le Banquier et le Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4°.

BLEWITT (Jonas), organiste à Londres, mort en 1805, est auteur du premier traité de l'orgue publié en Angleterre, sous ce titre : *Treatise on the organ with explanatory voluntaries*. On a encore de lui : *Ten voluntaries or pieces for the organ*, et *Twelve easy and familiar movements*.

BLEYER (Nicolas), musicien de ville à Lubeck pendant 37 ans, mort le 3 mai 1658, âgé de 68 ans, a publié : *Neue paduanen, Gagliarden, Canzonen und Sinfonien*, Leipzig, 1624.

BLIGH (Guillaume), navigateur anglais, né en 1753 à Farningham, dans le comté de Kent, servit sous les ordres de Cook dans son troisième voyage autour du monde et parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Envoyé en 1787 avec le vaisseau *the Bounty* dans les îles du grand Océan pour y chercher des arbres à pain et d'autres végétaux utiles pour les Antilles, Bligh découvrit les îles du *Bounty*, débarqua à Taïti, se fit une cargaison de 1015 pieds d'arbres à pain et de beaucoup d'autres arbres, et partit le 4 avril 1789. Le 28 avril, l'équipage se révolta contre son capitaine à cause de sa brutalité; Bligh et dix-huit hommes furent forcés de descendre dans une chaloupe et abandonnés à la dérive. Après une navigation périlleuse, poursuivis par les insulaires, battus par la tempête, tourmentés par la faim, les navigateurs arrivèrent le 14 juin devant Coupang, dans l'île de Timor. Bligh acheta une goëlette avec laquelle il arriva à Batavia, d'où il retourna en Angleterre. La frégate *la Pandore* avait été envoyée à Taïti pour y rechercher les révoltés du *Bounty*, et était parvenue à en saisir dix. Bligh fut de nouveau expédié vers les îles de la Société en 1791, fit diverses découvertes, remplit sa mission avec succès et revint en 1793 en Angleterre, où il continua de servir dans la marine royale. On le nomma gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, en récompense de ses services, mais ses rigueurs, sa tyrannie provoquèrent un soulèvement général le 26 janvier 1808, et Bligh, arraché de dessous son lit par les insurgés, fut embarqué pour l'Angleterre. Parvenu au grade de contre-amiral il mourut à Londres, le 7 décembre 1817. On a de Bligh *A narrative of the mutinery on board of H. M. ship Bounty*, Londres, 1790, traduit en français par Lescallier, Paris, 1790; *A Voyage to the South sea*, Londres, 1792, traduit par Soulès, Paris, 1792. Les révoltés du Bounty qui ne furent pas capturés par la Pandore allèrent habiter l'île Pitcairn. (*Voyez* à l'art. ADAMS (John), patriarche de l'île Pitcairn.)

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Mic.-Hyacinthe), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, né à Paris, le 15 février 1733, de parents dont le système de Law avait occasionné la ruine, se vit dénué de ressources et d'appui, dès le début de sa carrière. Il se consolait, dans la retraite, des disgrâces de la fortune, et s'essayait au travail de la composition. Il débuta, en 1752, par *la Mort de l'amiral Byng*, poëme. Lorsque l'*Héloïse* de Colardeau parut, le succès de cet ouvrage produisit une foule d'imitateurs, parmi lesquels on distingua Blin de Sainmore, qui publia successivement : *Sapho à Phaon*, 1760; *Biblis à Caunus*, 1760; *Gabrielle d'Estrées à*

Digitized by Google

Henri IV, 1761; *Calas à sa femme et à ses enfants*, 1765, réunis en un volume, 1767, réimprimés en 1768, puis en 1774. Dans cette dernière édition, on ajouta une *Épître à Racine*, et *la Duchesse de la Vallière*, héroïde. Encouragé par ce succès, Blin s'essaya dans le genre dramatique, et l'on vit, en 1773, *Orphanis* paraître avec un assez grand éclat. En 1776, la fortune cessa de lui être contraire. Nommé censeur royal, il obtint en outre une pension sur la *Gazette de France*. Trois ans après, il fut l'un des fondateurs, et devint le secrétaire perpétuel de la *Société philanthropique*. Les lettres que Blin de Sainmore publia dans le *Journal de Paris* donnèrent beaucoup d'éclat à cette société, et grossirent considérablement le nombre de ses souscripteurs, parmi lesquels on comptait Louis XVI, qui témoigna à Blin de Sainmore sa satisfaction et son estime, en le nommant, en 1786, garde des archives, secrétaire et historiographe décoré des ordres de St.-Michel et du St.-Esprit. La révolution le dépouilla de ses places et du fruit de ses économies; et il était dans un état voisin de la misère, lorsqu'il reçut deux mille écus de la grande-duchesse de Russie, dont il avait été 14 ans le correspondant littéraire. Il commençait à recouvrer une partie de son aisance, depuis que l'empereur l'avait nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Outre ses *Héroïdes*, son *Épître à Racine*, sa tragédie d'*Orphanis*, Blin de Sainmore est encore l'auteur de diverses traductions de psaumes, d'odes de Sapho, d'Horace, d'idylles de Bion, de Gessner, insérées dans les recueils et dans les journaux du temps. Nous lui devons encore : *Joachim*, ou *le Triomphe de la piété filiale*, drame en trois actes et en vers, suivi d'un choix de poésies fugitives, 1775; *Histoire de Russie depuis l'an 862 jusqu'au règne de Paul Ier, représentée par figures, gravées par David*, 1798-99, 2 vol. in-4°; *Éloge historique de G. L. Phelippeaux d'Herbault*, archevêque de Bourges, et d'excellentes notices sur MM. de Charost, Molé, Jean Rotrou, etc. Il a laissé dans son portefeuille une tragédie, intitulée : *Isimberge*, ou *le Divorce de Philippe-Auguste*, en cinq actes et en vers, reçue à la Comédie-Française en 1786; *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle, traduite en français; et un *Traité sur la poésie ancienne et moderne*. C'est à Blin de Sainmore qu'on doit l'*Élite des poésies fugitives*, 1769, 3 vol. in-12. Enfin, on attribue à Blin de Sainmore les *Commentaires sur Racine*, publiés sous le nom de *Luneau de Boisjermain*. Blin de Sainmore s'apprêtait à donner une édition complète de ses œuvres en 4 forts volumes in-8°, lorsque la mort vint le frapper, le 26 septembre 1807.

BLIN (M. S.), organiste de la cathédrale de Paris, né à Beaune le 9 juin 1757, mort le 9 février 1834, a laissé en manuscrit beaucoup de pièces d'orgue, et a publié quelques morceaux dans le journal de Ledue. Son véritable nom était *Lacodre*; resté orphelin à l'âge de 4 ans, il fut confié aux soins d'un parent, organiste des Dominicains de Lyon, nommé Blin, qui l'éleva et lui donna son nom.

BLIN (Pierre), né à Rennes en 1758, fit ses études à Paris et exerçait la médecine à Nantes lors de la révolution. Député aux états généraux en 1789, il revint à Nantes après la session reprendre l'exercice de la médecine, fut en 1815 nommé conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, se retira en 1830 et mourut à la fin d'octobre 1834. Il a publié : *Opinion sur les réclamations relatives aux colonies*, Paris, 1790.

BLIN (Joseph), frère du précédent, né à Rennes en 1763, s'enrôla à l'âge de 16 ans et servit pendant 4 ans aux Antilles. Il revint en France après la paix de 1783, et entra dans les aides. En 1792, il fit la campagne contre les Prussiens comme capitaine de volontaires et fut nommé à son retour directeur de la poste aux lettres. Blin partit en 1793 à la tête d'une compagnie de garde nationale, pour combattre les Vendéens, résista à Carrier en 1794 et sauva Rennes des excès du féroce proconsul; en 1798 député aux Cinq-Cents, il combattit le Directoire, s'opposa à la révolution du 18 brumaire et alla reprendre ses fonctions de directeur de la poste de Rennes. Le 23 avril 1815 il fut élu président de la fédération des cinq départements de la Bretagne, et reçut la croix d'honneur qu'il perdit avec sa place après la deuxième rentrée des Bourbons. En 1830 on lui offrit la direction de la poste de Caen, mais il se contenta de la pension de retraite, et mourut à Rennes le 12 juillet 1834.

BLIOUL (Jean du), cordelier et docteur en théologie, né dans le Hainaut, au 16e siècle, fit un voyage à Jérusalem, au retour duquel il vint se fixer à Besançon, où il publia sa relation, sous le titre de *Voyage de Hiérusalem*, 1602, in-16. On lui attribue encore : *Oratio Philippica quâ inter hujus sæculi tenebras veritatis domicilium demonstratur*, Liége, Hovius, 1597; et *Tractatus de libero arbitrio.*

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontents, à la tête desquels se trouvait Bodillon, seigneur qui, par les ordres du roi, avait été battu de verges pour lui avoir adressé des remontrances.

BLITTERSWYCK (Guillaume de), né à Bruxelles, échevin de cette ville, nommé en 1643 membre du conseil supérieur de Gueldre et vice-chancelier, abandonna ces dignités en 1662 pour venir siéger au grand conseil de Malines où il mourut en 1680. Il traduisit de l'espagnol : *Symbola politica christiana* de Didace de Saavedra, Bruxelles, 1649, Amsterdam, 1652; on a encore de lui : *Dissertatio de rebus publicis* et *Ruremonda vigens, ardens, renascens*, Bruxelles, 1666. Blitterswyck dédia ce dernier ouvrage au pape Alexandre VII, parrain de son 7e fils, lequel, entré dans la compagnie de Jésus avec son frère Charles, l'un des premiers prédicateurs de son temps, mourut à Anvers le 14 avril 1705.

BLITTERSWYCK (Jean de), né à Bruxelles, entra le 22 janvier 1605 chez les chartreux comme sacristain, fut envoyé à Bruges en 1637, afin d'administrer les biens d'un couvent de religieuses de son ordre et y mourut le 28 juillet 1661. Il a publié : *Soupirs spirituels vers Dieu*, Bruges, 1629; *Trésor de prières à la Vierge avant et après la confession*, et un grand nombre d'ouvrages de dévotion écrits en flamand et traduits soit du français, soit du latin, soit de l'espagnol.

BLIZON (Thibaut de), troubadour du 13e siècle, dont on trouve trois pièces dans les manuscrits de la bibliothèque du roi à Paris, ne doit pas être confondu avec Thiébaut de Blizon, autre troubadour attaché à la cour de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. Une

Digitized by Google

pastourelle qui porte son nom dans les manuscrits, a été publiée par Raynouard, *Choix de poésies*, II, 230.

BLOCH (Jean-Érasme), jardinier danois, est connu par un ouvrage intitulé : *Horticultura Danica*, 1647, in-4°.

BLOCH (George-Castaneus), évêque de Ripen en Danemark, né en 1717, cultiva la botanique sous les rapports de la littérature sacrée et de l'érudition, fit une *Dissertation latine* sur le palmier-dattier de la Palestine et de l'Idumée, dont il est souvent parlé dans la Bible, Copenhague, 1767, in-8°, et mourut en 1773.

BLOCH (Marc-Éliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, se livra à l'étude de l'anatomie et de toutes les branches de l'histoire naturelle, exerça la médecine à Berlin, fut membre de la société des *Curieux de la nature*, et mourut le 6 août 1799. On a de lui une *Histoire naturelle générale et particulière des poissons* avec 432 planches, traduit en français par Laveaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. grand in-fol., avec 432 planches coloriées ; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre. Un *Traité* sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire, lui valut un prix proposé par la Société royale de Danemark. Il a fait aussi un *Traité* sur les eaux médicales de Pyrmont.

BLOCHWITZ (Martin), médecin allemand, mort avant 1631, est auteur de : *Anatomia sambuci*, etc., Leipzig, 1631 ; Londres, 1650, in-12 : c'est la même édition.

BLOCK (Benjamin), peintre, né à Lubeck en 1631, voyagea en Hongrie, en Saxe, en Italie, et y fut recherché pour son talent dans le portrait. Il fit entre autres celui du P. Kircher, du duc et de la duchesse de Saxe. De retour dans sa patrie, il y épousa Anne-Catherine Fischer de Nuremberg, qui peignait habilement les fleurs. Block était le plus jeune des quatre fils de Benjamin Block, peintre, originaire d'Utrecht, et qui mourut de chagrin de ce que toute sa fortune avait péri dans un incendie.

BLOCK (Jacques-Rengers), né à Gouda vers l'an 1580, étudia dans sa jeunesse en Italie. La connaissance des mathématiques le mit en état de peindre l'architecture et la perspective. Le roi de Pologne le nomma directeur de ses fortifications ; mais Block, sachant qu'il excitait l'envie des courtisans, obtint son congé, et revint dans sa ville natale. Il entra peu de temps après au service de l'archiduc Léopold, qui lui fit une pension. Block le suivit dans ses campagnes ; mais un jour, observant les fortifications de Berg-Saint-Vinox, il tomba de son cheval, qui avait fait un faux pas sur une planche en passant un ruisseau, et mourut de cette chute. Son fils, qui le remplaça, fut blessé peu de temps après, et mourut de ses blessures.

BLOCK (Jeanne KOERTEN) naquit à Amsterdam, le 17 novembre 1650. Dès sa jeunesse, elle modelait et coloriait des figures et des fruits en cire, et gravait avec le diamant sur le cristal et le verre avec une extrême délicatesse ; elle copia ensuite des tableaux avec de la soie et des couleurs ; enfin, elle s'adonna exclusivement à la découpure, genre de travail dans lequel elle acquit une grande réputation. A l'aide seulement de ses ciseaux, elle exécuta des paysages, des marines, des animaux, des fleurs et même des portraits parfaitement ressemblants. Elle mourut le 28 décembre 1715, à l'âge de 65 ans.

BLOCK (Magnus-Gabriel de), savant médecin, né en 1669 à Stockholm, après avoir achevé ses études, visita l'Italie, et remplit quelque temps la charge de secrétaire du grand-duc de Toscane ; à son retour en Suède, il fut membre du conseil de médecine, et mourut en 1722. Il a laissé en suédois : *Traité des phénomènes de la rivière de Motala et du lac Veter*, Stockholm, 1708 ; *Observations sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes*, Linkoping, 1708.

BLOCKLAND. *Voyez* **BROCKLAND.**

BLOEMAERT (Abraham), peintre, né à Gorcum en 1564, se perfectionna à Paris, fut nommé architecte de la ville d'Amsterdam, et s'établit ensuite à Utrecht, où il mourut en 1647. Il peignit les sujets historiques et le paysage. Le musée de Paris possède de lui *les Noces de Thétis et de Pélée*. Bloemaert s'est aussi distingué dans la gravure à l'eau-forte et au burin. Son œuvre est considérable. Bolswert a gravé, d'après lui, *Sylva anachoretica Ægypti et Palestinæ*, 1619, in-4° ; et B. Picart, *Principes de dessin*, 1740, in-fol. Ses meilleurs morceaux sont : *une sainte Famille*, d'après A. Carrache ; *une Adoration des Bergers*, d'après Cortone ; *Méléagre*, d'après P. Rubens, etc.

BLOEMAERT (Frédéric), deuxième fils du précédent, né à Utrecht vers 1600, élève de son père, a presque toujours travaillé d'après les dessins de son maître, dont il imita la manière au point de mettre en défaut les connaisseurs.

BLOEMAERT (Henri et Adrien), frères du précédent, se distinguèrent par leur talent dans la peinture.

BLOEMAERT (Corneille), troisième fils d'Abraham, né à Utrecht en 1603, quitta la peinture pour se livrer entièrement à la gravure dont Crispin de Passe lui donna des leçons. Il vint à Paris en 1630, y grava plusieurs estampes pour le *Temple des Muses*, et se rendit ensuite à Rome, où il devint chef de l'école des Natalis, des Rousselet, etc., et mourut en 1680. On vante le moelleux de son burin et la savante dégradation des ombres.

BLOEMEN (Jean-François van), peintre, né à Anvers en 1656, se fixa en Italie, peignit les sites admirables de la campagne de Rome, et mourut dans cette ville en 1740, membre de l'académie de St.-Luc. Ses tableaux sont très-recherchés, surtout pour la savante dégradation des plans. Le musée de Paris possède de ce peintre *trois paysages ornés de fabriques et de ruines*.

BLOEMEN (Pierre van), frère du précédent, cultiva la peinture avec succès, et fut également admis à l'académie de St.-Luc. De retour à Anvers, il fut nommé directeur de l'école des arts, et mourut en 1699.

BLOEMEN (Norbert van), frère des précédents, né à Anvers en 1672, passa en Italie, où il fut également agrégé à l'académie de Rome, et revint à Amsterdam où il mourut. Il a peint des portraits et des scènes familières.

BLOIS. *Voyez* **BLOSIUS.**

BLOM (Charles-Magnus), médecin suédois, né à Kafsvik en Smolandie, le 1er mars 1737, était destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle et eut pour maître l'illustre Linné. Blom voyagea en divers pays surtout en Hollande, obtint à Upsal, en 1763, le bonnet de docteur, pratiqua la médecine pendant 4 ans en Dalécarlie, introduisit la vaccine en Suède, et mourut le 4 avril 1815. Il a laissé :

Digitized by Google

Descriptiones quorumdam insectorum ad Aquisgranum anno 1761 detectorum; Essai de l'aconitum napellus en médecine; Remèdes contre la dyssenterie, etc.

BLOMBERG (Barbe), d'une famille distinguée de Nuremberg, maîtresse de Charles-Quint, passa pour avoir donné le jour à don Juan, qui la regardait en effet comme sa mère; mais il est certain qu'elle ne fit que se prêter aux désirs de Charles-Quint et d'une grande princesse, véritable mère de don Juan.

BLOND (Jehan le), seigneur de Branville, mort vers 1550, publia des poésies qu'il opposa à celles de Marot; mais la postérité a mis une grande différence entre ces deux poëtes. Son recueil, intitulé : *le Printemps de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-12, est très-rare.

BLOND (Jacques-Christophe le), peintre en miniature, né en 1670, passe pour l'inventeur de la manière de graver en couleur. Il mourut en 1741.

BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), architecte français, né en 1679, auteur des *Dessins de la théorie et pratique du jardinage* de d'Argenville, mourut en 1719, architecte du czar Pierre le Grand.

BLOND (Guillaume le), né à Paris en 1704, maître de mathématique des enfants de France en 1751, mort à Versailles en 1781, a composé plusieurs ouvrages estimés : *Essai sur la Castramétation*, Paris, 1748, in-8°; *l'Arithmétique et la géométrie de l'officier*, ibid., 1768, 2 vol. in-8°; *Éléments de la guerre des siéges, des fortifications*, etc., ibid., même année. Tous les articles de stratégie de l'*Encyclopédie* lui appartiennent.

BLOND (Auguste-Savinien le), petit-neveu du précédent, mort à Paris en 1811, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle, a laissé, entre autres ouvrages : *le Portefeuille des enfants*, Paris, 1784-98, 22 cahiers in-4°; *Barème métrique*, Versailles, 1801, in-12; *Dictionnaire abrégé des hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes*, ibid., 1802, 2 vol. in-12.

BLOND (Gaspard-Michel le), né à Caen en 1738, bibliothécaire du collége Mazarin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la commission des monuments, instituée par l'assemblée constituante, fut chargé du dépouillement des diverses bibliothèques supprimées, et enrichit la bibliothèque Mazarine de plus de 30,000 vol. On a de lui des *Observations sur les médailles du cabinet de Pellerin*, in-4°, Paris, 1771; avec l'abbé Lachau, la *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 2 vol. in-fol., ibid., 1780-84, et plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie. Il mourut à l'Aigle en 1809.

BLONDE (André), né à Auxerre en 1734, oratorien, professeur de philosophie, puis avocat, se vit contraint en 1771 de se réfugier en Hollande où il publia une traduction des *Fondements de la jurisprudence naturelle* de Pestel, Amsterdam, 1774; et les *Maximes du droit public français* de Mey et Maultrot. Rentré dans son pays après l'avénement de Louis XVI, Blonde reprit le cours de ses travaux, fut un des signataires du *Mémoire à consulter* sur la compétence de la puissance temporelle relativement aux siéges épiscopaux, travailla aux *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé*, recueil commencé le 15 septembre 1791, par Jobineau, suppléa ce dernier pendant sa maladie et le remplaça après sa mort en juillet 1792. Blonde mourut à Paris le 3 avril 1794. On a de lui : *Lettre à M. Bergier sur son ouvrage :* le Déisme réfuté par lui-même, 1770; *Lettre à M. Baudeau*, 1773; c'était une critique du système des économistes, qui valut à son auteur une incarcération à la Bastille.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon, est auteur du *Triomphe de la charité*, etc., Besançon, 1664, in-12.

BLONDEAU (Charles), avocat au Mans, mort le 31 décembre 1680, a publié : *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*, le Mans, 1666, in-4°.

BLONDEAU (Jacques), né à Langres en 1649, fit le voyage d'Italie, et grava beaucoup à Rome, d'après plusieurs maîtres, surtout Piètre Cortone. Il vivait en 1686.

BLONDEAU (Claude), avocat, né à Paris, entreprit en 1672, avec Guéret, le *Journal du Palais*, qu'il continua jusqu'en 1700. En 1689, il publia, sous le titre de *Bibliothèque canonique*, une nouvelle édition de *la Somme bénéficiaire* de Laurent Bouchel, enrichie de notes, d'arrêts et de règlements, Paris, 2 vol. in-fol.

BLONDEAU (Antoine-François-Raimond), général français, né le 7 janvier 1747, à Baume-les-Dames, petite ville de la Franche-Comté, entra jeune au service, comme simple soldat dans les chasseurs d'Afrique, parvint au grade de capitaine, et reçut la croix de Saint-Louis en 1791. Nommé, l'année suivante, chef du second bataillon des volontaires du Doubs, il fit en cette qualité la campagne de 1793 sur le Rhin; fut fait adjudant général puis maréchal de camp. Il servit, en 1794, à l'armée du Nord, sous les ordres de Pichegru, et commanda une des brigades qui s'emparèrent de la Hollande. En 1795, il se trouvait à Paris lors de la révolte des sections; il contribua à la victoire de la Convention. Il prit, en 1799, une part glorieuse à l'attaque du camp retranché devant Mantoue, et fut blessé à la bataille de Trébia. Nommé officier de la Légion d'honneur en 1804, il prit sa retraite deux ans après, et vint habiter Clerval, petite ville non loin de Baume, où il mourut le 8 mai 1825.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), écrivain, né à Châtelblanc près de Pontarlier, le 12 mai 1710, mort à Paris le 20 octobre 1776, a publié diverses brochures sur la littérature et l'histoire, réunies en 2 vol. in-12, sous le titre de : *OEuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745, et l'inventaire des titres de son cabinet, 1764 et années suivantes, 5 vol. in-12.

BLONDEL ou **BLONDIAUS**, surnommé *de Nesles*, du lieu de sa naissance, a été l'un des chansonniers les plus féconds et les plus estimés du 12e siècle. Il passa en Angleterre, où il fut attaché à Richard Ier, surnommé *Cœur-de-Lion*, devint le favori de ce prince, et l'accompagna en Palestine. Richard ayant fait naufrage à son retour près d'Aquilée, s'engagea imprudemment dans les États de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé au siége d'Acre, et y fut arrêté déguisé en pèlerin. Blondel se déguisa en pèlerin, parcourut l'Allemagne pour tâcher d'apprendre de ses nouvelles, et découvrit enfin que l'on gardait un prisonnier de distinction dans l'une des tours du château de Lowenstein. Après avoir examiné cette forteresse, Blondel en fit le tour, chantant la moitié d'une chanson qu'il avait composée avec Richard; aussi-

Digitized by Google

tôt ce prince acheva la chanson. Blondel, assuré de l'endroit où était son maître, se hâte de partir pour l'Angleterre, et d'instruire la cour de la découverte qu'il avait faite. Une ambassade envoyée à l'Empereur obtint la liberté de Richard, moyennant 250,000 marcs. Cette petite anecdote a fourni à Sedaine le sujet d'un opéra-comique, dont Grétry a fait la musique. On conserve une vingtaine de chansons manuscrites de Blondel à la bibliothèque de Paris.

BLONDEL (Pierre-Marin), médecin, né à Loudun, pratiquait à Londres dans le 16e siècle. On a de lui un *Commentaire* en latin sur les *Pronostics* d'Hippocrate, Paris, 1575, in-4°. Il mourut vers 1584.

BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille, a traduit la *Chirurgia militaris* de Nicolas Godin, Anv., 1558, in-8°.

BLONDEL (François), médecin, né à Liége en 1613, fut premier médecin de l'électeur de Trèves, alla en 1652, après la mort du prince, s'établir à Aix-la-Chapelle où il fut nommé médecin pensionné de la ville et surintendant des bains, et mourut le 9 mai 1703. On a de lui : *Lettres sur les eaux minérales d'Aix et de Borset,* Bruxelles, 1662, in-12 ; traduites en latin, en allemand et en français.

BLONDEL (David), ministre protestant, né à Châlons-sur-Marne en 1591, fut appelé en 1650 à Amsterdam pour succéder à Vossius dans la chaire d'histoire, et mourut dans cette ville le 6 avril 1655, ayant perdu la vue par l'insalubrité du climat. Ses nombreux ouvrages annoncent une vaste érudition ; il suffira de citer : *Familier éclaircissement de la question si une femme a été assise au siége papal de Rome,* 1647, in-8° ; il l'a résolue négativement ; *Des sibylles célèbres,* in-4° ; *De formulæ regnante Christo in monumentis usu,* Amsterdam, 1646, in-4° ; c'est un traité curieux sur la puissance des rois ; *Amandi Flaviani commonitorium adversùs Innocentii X bullam in tractatum Monasteriensem,* Eleutheropolis (Amsterdam), 1651, in-4°. C'est un ouvrage assez rare en faveur de la liberté de conscience.

BLONDEL (Moïse), frère aîné du précédent ministre à Meaux, puis à Londres, est auteur d'un livre intitulé : *Jérusalem au secours de Genève,* Sédan, 1624.

BLONDEL (François), né à Paris, et mort en 1682, fut docteur en médecine de la faculté de cette ville, dont il devint doyen en 1658 ; c'est à lui qu'on doit la publication des trois derniers volumes des *Commentaires* de Chartier sur Hippocrate. On lui doit en outre : *Epistola de curâ carcinomatis, absque ferro et igne,* Paris, 1666, in-4°.

BLONDEL (François), l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la gloire de l'architecture française, né à Ribemont, dans la Picardie, en 1617, accompagna dans ses voyages le jeune comte de Brienne, fut employé dans diverses négociations, réussit à tirer des Sept-Tours l'ambassadeur français, et fut récompensé par le brevet de conseiller d'État, enseigna les belles-lettres et les mathématiques au Dauphin, fils de Louis XIV, fut aussi professeur de mathématiques au collége de France. Ayant fait en 1665 connaître ses talents pour l'architecture, il fut l'année suivante admis à l'Académie des sciences, et le roi ordonna qu'à l'avenir les ouvrages publics de Paris seraient exécutés sur les plans de Blondel. A la création de l'académie d'architecture, il en fut nommé directeur et professeur, reçut en 1675 le titre de maréchal de camp, et mourut en février 1686. Le principal monument construit sur ses plans est l'arc triomphal connu sous le nom de porte St.-Denis. Il a publié : *Cours d'architecture enseigné dans l'académie royale,* 1675, in-fol., 5 parties qui se relient en un ou 2 vol. ; *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture,* 1673, grand in-fol. Parmi ses autres écrits, on distingue : l'*Histoire du calendrier romain,* 1682, in-4°, réimprimée en Hollande ; cet ouvrage curieux est peu commun ; des *Notes sur l'architecture de Savot ; l'Art de jeter les bombes ; Nouvelle manière de fortifier les places.*

BLONDEL (Jacques-François), neveu du précédent, né le 8 janvier 1705 à Rouen, vint à Paris, y ouvrit en 1739 une école d'architecture dont il est sorti plusieurs bons élèves, fut admis en 1755 à l'académie, y donna des leçons pendant 30 ans avec un zèle infatigable, et mourut le 9 janvier 1774. Il a construit l'archevêché de Cambrai, le portail de la cathédrale de Metz, son évêché, ses casernes, son hôtel de ville, etc. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie,* à laquelle il a fourni les articles relatifs à son art, il a publié séparément : *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices,* 1737, 2 vol. in-4°, figures ; *Architecture française, ou recueil des plans des édifices le plus considérables de Paris,* 1752, 4 vol. grand in-fol., ouvrage non terminé ; *Cours d'architecture civile,* 1771, 9 vol. in-8°, achevé par Patte, l'un de ses élèves.

BLONDEL (Laurent), agiographe, né à Paris en 1671, ouvrit une école à Chaillot pour les enfants, dirigea ensuite l'imprimerie de Duprez, et sur la fin de sa vie se retira dans le diocèse d'Évreux, où il mourut le 25 juillet 1748. Outre quelques livres ascétiques et de nouvelles éditions de bons ouvrages devenus rares, il a donné les *Vies des saints pour chaque jour de l'année, tirées des auteurs originaux,* 1722, in-fol.

BLONDEL (Pierre-Jacques), parent du précédent, né à Paris en 1674, mort le 30 août 1730, a fourni de 1702 à 1710, aux *Mémoires de Trévoux,* l'analyse des séances de l'Académie des sciences et de l'Académie des inscriptions, et publia quelques ouvrages, entre autres : les *Vérités de la religion enseignées par principes,* 1705, in-12.

BLONDEL (Jacques-Auguste), médecin du 17e siècle, membre du collége royal de Londres, est fameux par ses discussions avec Daniel Turner, relativement à l'influence que l'imagination des femmes enceintes peut avoir sur le fœtus. On écrivit de part et d'autre, et l'on a, en anglais, Londres, 1727, un petit traité de Blondel sur ce sujet, qui a été traduit en français, par Albert Brun, sous ce titre : *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus,* Leyde, 1737, in-8°, et où il se déclare contre les effets de cette influence.

BLONDEL (Jean), fils d'un boulanger, naquit à Reims, en avril 1733, et mourut à Paris en 1810, président de la cour impériale. Il s'était fait recevoir avocat en 1760, débuta dans le procès du maréchal de Richelieu contre madame de Saint-Vincent, et prit ensuite la défense de la d'Oliva dans l'affaire du Collier. Nommé en 1787 secrétaire du sceau, il obtint du roi une pension qu'il perdit en 1791. Blondel se prononça fortement contre la révolution, et subit une longue détention. Sous le gouvernement impérial, en 1803, il devint membre et

Digitized by Google

ensuite président de la cour d'appel, et fut un des rédacteur du Code criminel. Blondel a publié : *Loisirs philosophiques ou étude de l'homme*, Londres et Paris, 1756, in-12; *Notes sur ce qu'on voit dans le monde social*, 1757, in-12; *Les hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils doivent être*, Londres et Paris, 1750, in-12; Hambourg, 1160; *Introduction à l'ouvrage intitulé* De l'administration des finances, par Necker, *avec de petites notes*, 1785, in-8°; *Discussion des principaux objets de la législation criminelle*, Paris, 1789, in-8°.

BLONDET (Abraham), chanoine et maître de musique de Notre-Dame de Paris, né vers 1570, est auteur de la musique d'un ballet intitulé : *Cæciliade*, et d'un recueil intitulé : *Officium D. Cæciliæ*, Paris, 1611.

BLONDIN (Pierre), botaniste, né à Vaudricourt dans le Vimeu en Picardie, le 18 décembre 1682, fut élève de Tournefort, qu'il suppléait dans sa place de démonstrateur au jardin royal, enrichit ce jardin d'un grand nombre de nouvelles espèces et forma des herbiers fort amples, fut admis à l'Académie des sciences en 1712, et mourut le 15 avril 1713, à 31 ans. Fontenelle a fait son *éloge*.

BLONDIN (Jean-Noel), né à Paris en 1753, entra dans l'ordre des feuillants, où il professa la théologie, et devint secrétaire interprète à la bibliothèque royale. Pendant la révolution, Blondin ouvrit gratuitement, au Louvre et à l'Oratoire, des cours de grammaire. Il est mort à Paris, le 13 mai 1832. Sa *Grammaire française démonstrative* lui mérita un des prix décernés en 1790, par le jury des livres élémentaires. Nous citerons encore de lui : *Nouvelle grammaire pour apprendre le français aux Anglais ; Précis de la grammaire française*, 1788, 1816, 6e édition ; *Précis de la grammaire anglaise*, ibid., 1790, 1800 ; *Précis de la grammaire italienne*, ibid., 1791, 1800 ; *Grammaire polyglotte, française, latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise*, Paris, 1811, 1825 ; *Le flambeau des participes*, Paris, 1828, in-8°, etc.

BLONDUS (Flavius), en italien *Biondo*, né en 1388 à Forli, fut envoyé fort jeune à Milan pour quelques affaires, et dans ce voyage ayant découvert le manuscrit unique du dialogue de Cicéron, *De claris oratoribus*, en fit, de sa main, une copie qu'il s'empressa de communiquer aux savants, et contribua de cette manière à répandre cet ouvrage en Italie. En 1430, il accepta la place de chancelier de Fr. Barbaro, nommé préteur à Bergame. Quelque temps après, le pape Eugène l'envoya son légat à Florence et à Venise pour solliciter des secours, et sa mission eut un plein succès. Secrétaire d'Eugène, il remplit le même emploi sous ses trois successeurs, et mourut à Rome en 1463, laissant plusieurs *ouvrages* qui ont été recueillis et imprimés à Bâle en 1531 et 1559, in-fol. Les principaux sont : *Roma instaurata*. C'est la description des monuments de l'ancienne Rome, il en existe une rarissime édition in-fol., sans date, que l'on croit de 1471 ; *Roma triumphans*. L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage tout ce qui concerne l'administration de la république romaine, et fait voir, autant qu'il le pouvait, comment les lois des Romains ont influé sur leur grandeur. L'édition principale, également sans date, mais imprimée vers 1472, est aussi très-rare. ; *Italiæ illustratæ lib. III, sive descriptio XIV region. Italiæ*, Rome, 1472, in-fol., 1re édition publiée par Gasp. Blondus ou Biondo, fils de l'auteur.

BLONDUS (Michel-Ange). *Voyez* **BIONDO**.

BLONDY, habile danseur et compositeur de ballets, fit longtemps les délices de l'Opéra de Paris, et mourut en 1747.

BLONKEBYLE (Jérôme), charpentier de navires, né vers 1680 à Flessingue, a publié : *Aaumerkingen op het selvstandig bestaan des Satans*, Flessingue, 1715.

BLOOD (Thomas), homme entreprenant et audacieux, communément appelé *le colonel Blood*, était un officier licencié de l'armée de Cromwell. Son premier exploit remarquable fut le projet d'un complot pour surprendre le château de Dublin, et que fit échouer la vigilance du duc d'Ormond. Blood se sauva en Angleterre, et, résolu de faire payer au duc son mauvais succès, arrêta un soir sa voiture, et se saisit de sa personne, dans l'intention de l'aller pendre lui-même à Tyburn ; mais ce raffinement de vengeance fut ce qui sauva la vie du duc : il fut délivré par ses domestiques. Peu de temps après, Blood conçut le dessein d'enlever de la Tour de Londres la couronne et les autres attributs de la royauté. Déguisé en ecclésiastique, il était près de réussir, et s'échappait chargé de son butin, lorsque sa pitié envers le concierge, dont il épargna la vie, fut cause qu'il fut surpris et arrêté, ainsi que plusieurs des siens. Il avoua tout, excepté les noms de ses complices. Charles II eut la curiosité de le voir. Blood lui déclara que, voyant la tyrannie qu'il exerçait sur les consciences, il avait eu un jour le dessein de le tuer d'un coup de fusil, mais qu'il s'était senti arrêté par l'impression de respect que la majesté royale lui fit éprouver. Charles II lui accorda sa grâce, et donna à Blood, en Irlande, un bien de 500 livres sterling de revenu. Blood jouit de sa fortune pendant dix années, au bout desquelles ayant imputé au duc de Buckingham une action scandaleuse, il fut arrêté, et mis en prison, où il mourut en 1680.

BLOOMFIELD (Robert), poëte anglais, né le 3 décembre 1766, au hameau d'Honington, dans le comté de Suffolk, n'avait que six mois lorsque son père, pauvre tailleur de village, laissa sa femme veuve avec six enfants, et sans autre ressource que la petite école qu'elle tenait à Honington. Peu de temps après, cette femme se remaria, eut d'autres enfants, et l'éducation de Robert fut totalement abandonnée. Il avait onze ans lorsqu'un oncle par alliance, M. William Austin, offrit de le prendre dans sa ferme, sans imposer à la mère d'autre condition que de lui fournir un léger trousseau. Sa demande excédait encore les facultés de la pauvre mère, elle écrivit en conséquence à deux aînés de Robert (George et Nathaniel), ouvriers cordonniers à Londres, les priant de contribuer pour quelque chose à l'équipement de leur frère. Ceux-ci répondirent en invitant leur mère à rompre son engagement avec Austin et à leur envoyer Robert : ils se chargeaient, l'un de le nourrir et loger, l'autre de le vêtir. Arrivé à Londres, Robert leur parut si chétif, si maigre qu'ils ne lui imposèrent pas de rudes travaux. C'est lui qui faisait leurs petites commissions, qui allait chercher leurs repas, et qui le plus souvent lisait aux ouvriers cordonniers la gazette de la veille, où lecteur ni éditeurs ne comprenaient pas grand' chose. Cependant Robert éprouvait un vif désir de tout comprendre, et posséder un dictionnaire eût été pour lui le comble de la félicité.

Digitized by Google

Son frère George finit par lui en acheter un, tout usé, relégué avec la vieille ferraille et la faïence ébréchée sur le pavé des quais de Londres. Ce trésor coûtait quatre pence (huit sous). Bloomfield le mit largement à contribution, et grâce à ce vénérable *Vade-mecum*, en vint à suivre aisément les débats du parlement et à comprendre d'un bout à l'autre ce que disaient les Burke, les Fox, les Wilberforce. Il l'expliquait à l'atelier émerveillé. Un dimanche, le hasard le conduit au quartier de la Vieille-Juiverie, dans une maison destinée au culte non conformiste. Le prédicateur, nommé Fawcett, était un homme éloquent, peut-être un peu emphatique. Bloomfield, alors âgé de quinze ans, se mit à phraser son débit comme le prédicateur; dans quelques occasions solennelles il allait au théâtre de Covent-Garden. Tels sont les seuls maîtres qui formèrent l'éducation de Robert Bloomfield. On peut y joindre une Histoire d'Angleterre, un vieux traité abrégé de géographie, le *British Traveller*, et quelques livres dépareillés, enfin ce qui pouvait former le fond de bibliothèque d'un ouvrier cordonnier. Un jour Robert se trouva, sans qu'il sût comment, avoir composé, sur un vieil air, un chant dont il répétait souvent les paroles, et dont il finit, à la grande surprise de son frère George, par se déclarer l'auteur. George fut d'avis d'essayer si le directeur du *London Magazine* insérerait ses vers; Robert, en vrai fils des muses, se laissa persuader: la pièce fut accueillie et parut dans un des premiers numéros; c'est celle qui a pour titre: *la Laitière* ou *le Premier de mai*. Encouragé par ce succès, Bloomfield composa le *Retour du tailleur* et envoya au journal ce morceau qui fut publié comme le premier. Il était dans sa dix-septième année. A cette époque la dissension se mit à Londres dans l'association des cordonniers. Bloomfield, par suite de ces débats, auxquels il ne voulait point prendre part, retourna dans le comté de Suffolk, et reçut un cordial accueil à la ferme de M. Austin. Au bout de quelques mois d'absence, Bloomfield revint à Londres, entra en qualité d'apprenti chez le cordonnier Dudbridge, et choisit pour spécialité la chaussure de dames. Bientôt assez habile pour suffire à son existence, il étudia la musique, et devint bon violoniste. Pendant ce temps, son frère George s'était marié à Woolwich; Robert l'imita et prit femme dans la même ville, mais il retourna à Londres. Il eut longtemps à lutter contre les circonstances difficiles qui assiégent si souvent les ouvriers: le manque d'ouvrage, le bas prix de la main-d'œuvre, le peu d'espace et de salubrité du local. C'est en travaillant ainsi dans une chambre, au milieu de six ou sept ouvriers cordonniers, ses compagnons, que Bloomfield composa son beau poëme du *Garçon de ferme*. Il termina son œuvre en 1798. Désirant en donner connaissance à sa mère, il s'adressa à divers libraires de Londres, mais toujours en vain. Enfin le libraire Hood se chargea d'éditer l'ouvrage; et le traité assura au poëte cinquante livres sterling, plus une part dans les bénéfices. Cette part devint importante; car en peu de temps Hood vendit 40,000 exemplaires du *Garçon de ferme*; et Bloomfield reçut 200 livres sterling indépendamment de la somme fixe qui lui avait été allouée. L'apparition du *Garçon de ferme* influa sur le sort de Bloomfield. Le duc d'York lui accorda une gratification. Le vieux duc de Grafton lui fit une pension d'un schelling par jour, pension que lui continua le nouveau duc, après la mort de son père, et deux ans plus tard, il obtint pour lui un emploi. Cependant il travailla encore, quelques années après la publication de son poëme, à sa première profession. Il se mit ensuite à faire d'admirables harpes éoliennes. Beaucoup de personnes du grand monde achetèrent à très-haut prix ces instruments, profitant ainsi de l'occasion pour lui faire des présents, sans que sa délicatesse pût les refuser. Vers 1815, sa santé s'affaiblit. Il abandonna sa place, quitta Londres et se retira dans le comté de Bedford, aux environs de Shefford. En 1819, il devint incapable de supporter le moindre travail. Il eut ensuite le malheur de perdre presque entièrement la vue. Des embarras pécuniaires vinrent ajouter à ces causes de souffrances. Malgré les soins pieux de sa fille, Bloomfield eut donc une fin presque aussi malheureuse que l'avait été sa jeunesse. Il mourut le 19 août 1823. On a de lui, outre le *Garçon de ferme* et les deux premières pièces que nous avons mentionnées: *Contes, Ballades et Chants de campagne*, 1802; *Heureuse annonce* ou *Nouvelles de la ferme*, 1804; *Fleurs sauvages* ou *Poésies pastorales et locales*, 1806; *Les bords de la Wye*, 1811; *Le premier du mois de mai avec les Muses*, 1822; *Hazlewood Hall*, pastorale en trois actes: la préface est datée du 12 avril 1823.

BLOOT (Pierre), peintre flamand, mort en 1667, peignit avec beaucoup de vérité les animaux et les réunions de villageois.

BLOSIUS, ou **DE BLOIS** (François-Louis), d'une maison alliée à plusieurs souverains, né au château de Donstiennes, au pays de Liége, en 1506, prit l'habit de St.-Benoît à Liessies dans le Hainaut, en devint abbé en 1530, refusa l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournay, introduisit la réforme dans son monastère, auquel il donna des règles approuvées par Paul III en 1545, et y mourut en 1563. La meilleure édition de ses *Ouvrages ascétiques* est celle qu'a publiée Ant. de Winghe, Anvers, 1632, in-fol. Parmi ces ouvrages on distingue le *Speculum*, etc., où il déplore le relâchement des religieux. Le P. de la Nauze, jésuite, en a donné une bonne traduction française sous ce titre: le *Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726. On en doit une nouvelle à M. de la Mennais, Paris, 1809, in-18, et dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*.

BLOT, baron de Chauvigny, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, poëte et chansonnier agréable, surnommé l'*Esprit*, mort à Blois, le 13 mars 1655, se fit une réputation momentanée par ses *poésies*, dont Lancelot, de l'Académie des inscriptions, possédait un manuscrit. Oublié du cardinal de Mazarin, à l'élévation duquel il avait contribué, il s'en vengea par des épigrammes et des couplets satiriques. Une pension de ce ministre le fit taire.

BLOT (Maurice), graveur, né à Paris en 1754, élève de Saint-Aubin, a gravé des portraits et différentes compositions d'après le Brun, Aubry, Fragonard, etc. Il est mort vers 1829.

BLOT, architecte, mort du choléra à Chartres, en 1832, a fait exécuter dans cette ville ainsi que dans le département un grand nombre d'ouvrages d'architecture.

BLOTELING (Abraham), graveur, né en 1634 à

Digitized by Google

Amsterdam, fréquenta l'école de Visscher, et se fit une grande réputation par ses belles estampes à l'eau-forte et à la manière noire. A l'entrée des Français en Hollande, il alla en Angleterre où il fut très-occupé, revint à la paix dans sa patrie, et mourut après 1690. On a de lui plusieurs suites de paysages, les portraits des amiraux hollandais, et une foule de sujets d'après Rubens et d'autres maîtres.

BLOUET (JEAN-FRANÇOIS-NICOLAS), né à Metz le 21 mars 1745, fils d'un procureur au parlement de la même ville et reçu avocat en 1764, était devenu, au moment de la révolution, propriétaire-rédacteur du *Journal de la Moselle*. Enfermé à l'ancienne abbaye de Saint-Vincent en 1793, il ne sortit de prison qu'après la chute de Robespierre. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, il continua la publication de sa feuille périodique. Il a été imprimé de lui un *Mémoire* relatif à la navigation des trois évêchés, couronné à l'académie de Metz en 1772. Il est encore auteur de différents mémoires relatifs à l'agriculture et au commerce, et mourut le 3 août 1809.

BLOUNT (JEAN), théologien du 13e siècle, chancelier de la cathédrale d'York, fut nommé, en 1232, archevêque de Cantorbéry, mais le pape ne voulut pas approuver sa nomination. Blount se retira à Oxford, où il mourut; il a écrit : *Summarium sacræ facultatis*, etc.

BLOUNT (sir HENRI), écrivain anglais, né le 15 décembre 1602, à Tittenhanger, dans le comté de Hertford, reçut son éducation à l'école de St.-Alban et à l'université d'Oxford. Il se livra ensuite à l'étude du droit, partit pour ses voyages, en 1634, et fit à Venise la connaissance d'un janissaire avec lequel il passa en Turquie. De retour en Angleterre, il y publia, en 1636, in-4°, *Voyage dans le Levant*, qui eut au moins huit éditions, et fut traduit en français. Charles Ier créa l'auteur chevalier en 1639; pendant la guerre civile, il suivit la fortune de ce monarque, se trouva à la bataille d'Edge-hill, et c'est, dit-on, à lui que fut confié le soin des jeunes princes. Après la mort du roi, il vint à Londres, et fut même employé par le parlement et par Cromwell dans plusieurs affaires importantes. Cela n'empêcha pas qu'après la restauration, Charles II ne le nommât grand shérif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682. Il a publié, outre la relation de ses voyages, *six comédies, écrites par Jean Lilly, sous le titre de Comédies de Cour*, Londres, 1632, in-8°; *la Promenade de la Bourse*, satire, 1647; et une *Épître à la louange du tabac et du café*. On croit qu'il eut beaucoup de part à l'ouvrage intitulé : *Anima mundi*, publié par son fils, Charles Blount.

BLOUNT (sir THOMAS POPE), fils aîné du précédent, naquit, en 1649, à Upper-Holloway, dans le comté de Middlesex. Charles II le créa baronnet en 1679. Il siégea dans deux parlements sous le règne de ce prince, comme député de la ville de St.-Alban; et, après la révolution, il représenta, dans trois parlements successifs, le comté de Hertford. Il se montra constamment l'ami de la liberté de son pays, et le protecteur des lettres. Il mourut à sa terre de Tittenhanger, le 30 juin 1697, âgé de quarante-huit ans, et père de quatorze enfants. Ses ouvrages sont : *Censura celebriorum authorum*, Londres, 1690, in-fol.; Genève, 1694 et 1710, in-4°; *Essais sur différents sujets*, Londres, in-8°; ces Essais, au nombre de sept, ont été comparés, par quelques auteurs anglais, aux fameux *Essais* de Montaigne, sous les rapports du jugement et de la liberté des pensées; *Histoire naturelle, contenant nombre d'Observations rares, tirées des meilleurs auteurs modernes*, 1693, in-12; *De re poetica*, ou *Remarques sur la Poésie*, etc.

BLOUNT (CHARLES), frère du précédent, et déiste célèbre, né en 1654, publia, en 1679, un livre intitulé *Anima mundi*, ou *Exposé historique des opinions des anciens, concernant l'âme humaine après la mort, conformément aux simples lumières de la nature*, in-8°. Cet ouvrage, qui excita un soulèvement général contre l'auteur, fut réfuté dans plusieurs pamphlets, et condamné par l'évêque de Londres. Ce fut en 1680 que parut le plus célèbre de ses écrits, les *Deux premiers Livres de Philostrate, concernant la vie d'Apollonius de Tyane*, etc. Ce livre fut supprimé dès qu'il parut, comme la plus dangereuse attaque qui eût jamais été tentée en Angleterre contre la religion révélée. Dans la même année, Charles Blount éleva contre lui de nouvelles clameurs, par la publication d'un autre livre, où, sous le prétexte de démasquer la superstition, il attaqua de nouveau la doctrine de l'Écriture. Ce livre a pour titre : *Grande est la Diane des Éphésiens*, ou *Origine de l'idolâtrie et institution politique des sacrifices des Gentils*, 1680, in-8°. Il publia, en 1683, in-12, mais sans y mettre son nom, *Religio laici*, et, en 1684, *Janua scientiarum*. Blount écrivit ensuite en faveur de la liberté de la presse, un traité qui a été regardé comme un de ses meilleurs ouvrages. Partisan de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, il composa un pamphlet où il établit que le roi Guillaume et la reine Marie sont parvenus au trône par le droit de conquête. Cette opinion, déjà soutenue par l'évêque Burnet, blessa tellement la chambre des communes, que le pamphlet fut condamné à être brûlé. Après un premier mariage, Blount, resté veuf, devint amoureux de la sœur de sa femme; celle-ci opposa à ses désirs des scrupules fondés sur sa première union. Blount prit alors la plume, et écrivit sur ce sujet une lettre remplie d'érudition et d'adresse; mais l'archevêque de Cantorbéry et quelques théologiens s'étant déclarés contre son opinion et ses vœux, et la femme qu'il aimait s'étant montrée déterminée à suivre leur décision, le désespoir lui fit perdre la raison, et il se tira un coup de pistolet : il survécut trois jours à sa blessure, et mourut dans le mois d'août 1693. Un grand nombre de ses lettres furent publiées la même année sous le titre d'*Oracles de la raison*. C'est une apologie du suicide. Elles ont été reproduites en 1695, avec quelques opuscules de Blount. Ses *Notes* sur la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, ont été traduites en français par Castilhon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12.

BLOUNT (THOMAS), savant anglais, né en 1619, fréquenta d'abord la société des avocats d'Inner-Temple; mais la plaidoirie lui étant interdite comme catholique, il quitta l'étude du droit pour celle des lettres, suppléa par son génie au défaut d'éducation littéraire, et revint dans sa province, où ses connaissances dans les lois le rendirent très-utile à ses voisins. Poursuivi lors de la conspiration des poudres, quoiqu'il y fût complétement étran-

Digitized by Google

ger, il prit la fuite, et mourut de fatigue, le 26 décembre 1679. On a de lui : l'*Académie de l'éloquence ; Glossographie* ou *Dictionnaire des mots hébreux, grecs, latins, italiennes*, etc., *les plus difficiles*, 5e édition, augmentée, Londres, 1681 ; *Dictionnaire des lois*, ib., 1691 ; *Histoire de l'évasion de Charles II après la bataille de Worcester*, Londres, 1660, et plusieurs ouvrages en faveur des catholiques anglais.

BLOW (Jean), musicien, né en 1648 dans le comté de Nottingham, fut après la restauration, attaché à la chapelle du roi Jacques II, maître des chœurs de la cathédrale de St.-Paul, organiste de l'abbaye de Westminster, et mourut le 1er octobre 1708. On a de Blow beaucoup de musique d'église répandue dans la *Cathedral music* de Boyce, la *Sancred music* de Stevens, etc.; et en outre *Amphion anglicus*, Londres, 1700 ; *A set of lessons for the harpsichord*, etc.

BLOWER (Élisabeth), romancière anglaise, a donné : *Maria* ou *Lettres d'un gentilhomme anglais à une religieuse*, traduit en français, Paris, 1787, in-12 ; *George Bateman*, 3 vol. in-12, 1782, traduit par Durand, Paris, 1804 ; *Tableaux d'après nature*, 1788, traduit par la Montagne, Paris, 1788, 2 vol. in-12, etc.

BLOWERS (Thomas), né à Cambridge, en 1677, pasteur de Beverley en Massachusset, mort en 1729, a laissé un *Sermon* sur la mort du révérend Joseph Green, 1745.

BLOXIUS (Pierre), maître d'école à Leyde, en 1562, natif de Dieghem, a composé en latin : *Instruction familière conforme à l'Écriture sainte*, traduite en flamand, Kempen, 1566.

BLUCHER (Gerhard-Lebrecht von), prince de Wahlstædt, naquit à Rostock, dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin, le 16 décembre 1742. Sa famille était ancienne et son père possédait, à Gross-Renzow, une terre où il faisait sa résidence habituelle. Il avait cinq fils dont les trois aînés avaient pris service sous les drapeaux de la Russie, de la Prusse et du Danemark. Lorsque la guerre de sept ans éclata (1756), il envoya ses deux plus jeunes fils chez une parente, Mme de Krakwitz, dans l'île de Rugen. L'éducation de ces enfants y fut, comme elle avait été déjà, fort négligée. En revanche, les deux frères eurent et saisirent, sur terre et sur mer, de nombreuses occasions de se perfectionner dans les exercices du corps. Le régiment des hussards suédois de Moërner fixa surtout leur attention ; et ils s'engagèrent dans cette troupe en 1757. Gerhard fut pris à l'affaire de Suckow par les hussards de Belling ; le colonel le pressa de prendre du service dans l'armée de Prusse. Blücher résistait depuis un an, lorsqu'on se décida, pour l'avoir sans qu'il pût passer pour déserteur, à renvoyer un lieutenant suédois prisonnier. Alors il entra cornette dans le régiment des hussards noirs (20 décembre 1760) et fut fait sous-lieutenant, et lieutenant dès l'année suivante. Ce régiment prit une part très-active à la guerre de sept ans ; Blücher se fit remarquer aux batailles de Kunersdorff et de Freyberg, et fut blessé au pied à la dernière. Ses duels fréquents lui firent aussi une réputation de bravoure ; mais s'étant un jour avisé de provoquer Belling, son ancien colonel, alors général, il dut passer du premier escadron, ou escadron du colonel, dans celui du major. La longue paix qui régna en Europe, à partir du traité d'Hubertsbourg (1763), satisfit peu le jeune lieutenant. La table, les femmes et le jeu se disputaient ses instants ; et l'on sait qu'il a conservé tant qu'il a pu toutes ces habitudes jusqu'à la fin de sa vie. Sept ans se passèrent ainsi pendant lesquels Blücher devint capitaine. En 1770, commencèrent les événements de Pologne. Les hussards noirs firent partie du cordon que l'on établit sur les frontières de ce pays. Bientôt Blücher trouva moyen de se brouiller avec le général de Lossow, chargé du commandement de ce cordon ; et il eut en même temps le tort de se porter pour opposant au système de douceur et de ménagement que la Prusse affectait de garder à l'égard des malheureux Polonais. Le premier escadron, qui vint à vaquer, fut donné à un de ses cadets. Blücher se plaignit de ce passe-droit au général, qui n'en tint compte. Alors il écrivit au ministre de la guerre, pour solliciter son congé définitif. Frédéric, qui avait déjà reçu un rapport défavorable, répondit en ordonnant de mettre le turbulent capitaine en prison et de l'y garder jusqu'à ce qu'il devînt plus raisonnable. Mais le prisonnier s'obstina ; et le monarque impatienté finit par accepter sa démission en ces termes : « Le capitaine Blücher est congédié et peut aller au diable. Janvier 1773. » Ainsi rendu à la vie civile, Blücher épousa la fille de M. de Mehling, colonel saxon et fermier général, prit à ferme une des terres de son beau-père, et en peu de temps il y fit des bénéfices assez considérables pour pouvoir lui-même devenir propriétaire d'une terre près de Stargard, en Poméranie. Ses voisins le nommèrent membre du conseil de la noblesse. Enfin il eut le bonheur d'attirer l'attention du roi, qui lui prêta des sommes considérables pour le mettre à même de réaliser des plans nouveaux, et plus tard lui fit don de tout l'argent prêté. Ainsi pendant quatorze années la fortune de Blücher alla sans cesse s'améliorant. En 1786, à la mort du grand Frédéric, il se rendit à Berlin, où Bischoffswerder le fit rentrer presque aussitôt en qualité de major dans le même régiment qu'il avait quitté avec le titre de capitaine. Sa femme, qui s'était vainement opposée à ses desseins, mourut l'été suivant. Dans la même année, 20,000 Prussiens ayant été dirigés sur la Hollande, le régiment de Blücher fit partie de cette armée. En 1788, il fut promu au grade de lieutenant-colonel ; et, après avoir obtenu l'ordre du Mérite, il devint colonel des hussards noirs en 1790. Deux ans après il fit partie de l'invasion de la France, et joua un des principales rôles dans le petit nombre d'affaires de postes qui eurent lieu. La paix de Bâle, signée le 3 avril 1795, mit fin aux hostilités. Blücher resta non loin des frontières ; il eut même quelque temps le commandement des forces destinées à maintenir l'intégrité de la ligne de démarcation. Sa résidence était alors dans l'Ost-Frise. C'est à cette époque qu'il épousa en secondes noces Mlle de Kolomb, fille d'un président de chambre d'Aurich. Remplacé ensuite par le prince de Brunswick dans le commandement du corps destiné à garder les frontières, Blücher n'eut plus que celui de l'avant-garde, dont le quartier général fut établi à Munster. Frédéric-Guillaume III, devenu roi (1797), le nomma lieutenant général en 1801. La paix de Lunéville rendit bientôt superflu le cordon militaire qui observait la limite du Rhin ; mais

Digitized by Google

une partie des pays qu'obtint la Prusse comme indemnité de ce qu'elle perdait sur la rive gauche du Rhin, fut occupée au nom du roi par Blücher, et, le 10 février 1803, il devint gouverneur de Munster. Aucune autre circonstance de sa vie ne fut importante jusqu'à la guerre de 1806. On lui donna d'abord le commandement d'une avant-garde sous Rüchel. Dans la fameuse journée du 14 octobre, signalée par deux batailles, celle d'Iéna et celle d'Auerstædt, il ne prit part qu'à la dernière; ce fut lui qui commença l'attaque, en marchant à la tête de vingt-cinq escadrons contre les Français, que commandait Davoust. Après s'être réuni au prince de Hohenlohe et à Kalkreuth, qui ralliaient les débris de l'armée, tandis que le premier signait la capitulation de Prenzlau, Blücher eut l'art de persuader au général français Klein qu'on venait de signer un armistice, et par cette ruse il échappa avec dix mille hommes. Son projet était de se jeter dans le Mecklenbourg et de manœuvrer sur les derrières de l'armée victorieuse, qui marchait vers l'Oder. Chemin faisant, il rallia environ dix mille hommes des troupes du duc de Weimar, qui erraient sous les ordres du général de Winning, et qui se trouvaient alors près de Sandow, sur l'Elbe, réunis à d'autres débris des corps de Brunswick-OEls et du duc de Wurtenberg. Ces forces montaient à vingt-cinq mille hommes. Le 1er novembre, Blücher combattit entre Wahren et Vieux-Schwérin, et il fit quelques prisonniers, mais sans avantage réel. Bientôt, traqué par les corps de Bernadotte, de Soult, et de Murat, il dut s'avouer l'impossibilité d'arriver jusqu'à l'Oder, et n'eut d'autre parti que de marcher de plus en plus au nord, ou de se rendre aux Français, dont le cercle se resserrait autour de lui. Voulant à tout prix prolonger sa résistance, il força les portes de la ville libre de Lubeck, également neutre, et s'y mit à la hâte en état de défense. En même temps, il envoya un corps le long de la Trave, pour occuper Travemunde. Le 6 novembre les Français parurent devant Lubeck, et n'eurent pas de peine à entrer dans une ville démantelée; mais il leur fallut combattre dans l'enceinte des murailles. La troupe de Blücher en désordre se retira sur Schwartau, laissant quatre mille prisonniers, un grand nombre de morts et presque toute son artillerie. Le lendemain, les Français se préparant à l'attaquer en plaine, il reconnut l'impossibilité de résister, et devint leur prisonnier, ainsi que le duc de Brunswick-OEls, dix généraux, seize mille officiers et soldats, dont quatre mille de cavalerie. Lubeck paya cruellement cette tentative. Pendant trois jours la soldatesque s'y livra à tous les excès dont les villes prises d'assaut sont le théâtre. Ce sanglant épisode de la campagne de 1806 a été fréquemment reproché à Blücher par les Allemands eux-mêmes. Napoléon donna l'ordre de traiter Blücher avec beaucoup d'égards, et l'envoya prisonnier sur parole à Hambourg. Mais ce séjour lui déplut bientôt et il demanda qu'on le transférât à Spandau. Ce fut alors que le maréchal Victor ayant été fait prisonnier, on consentit à son échange contre Blücher; et ce général parut bientôt à la cour de Kœnigsberg, où il reçut l'accueil le plus flatteur. On l'envoya presque aussitôt dans la Poméranie suédoise, pour défendre Stralsund. Son avant-garde seule eut quelques affaires à soutenir contre la cavalerie espagnole du général la Romana. La paix de Tilsitt vint mettre fin à ces insignifiantes hostilités, et Blücher, laissant les Anglais et les Suédois soutenir seuls la lutte contre les Français, établit son séjour à Kolberg, dont il fut nommé commandant. Dans cette nouvelle position, il dirigea sans ordre ostensible les travaux des fortifications de la ville avec assez d'activité pour que Napoléon s'en inquiétât. Le gouvernement prussien s'empressa de désavouer son général, et même en apparence de le mettre hors de service. Blücher vécut dès lors tantôt à Berlin, tantôt à Stargard, Treptov, etc., toujours s'exprimant avec amertume sur le compte des Français. Enfin eut lieu la désastreuse campagne de Russie. Les défections commencèrent; et l'exemple d'York, de Massenbach fut bientôt suivi par toute l'armée prussienne. Blücher sortit alors de sa retraite, et fut chargé du commandement de l'armée de Silésie, destinée à former l'aile droite des forces coalisées. Il avait alors 71 ans. Il s'avança à la tête de 40,000 Prussiens et Russes, par Neumarkt, Liegnitz, vers les frontières de la Saxe. Le 30, il était dans Dresde, et quelques jours après il traversa Freiberg et Chemnitz; il atteignit Altenbourg le 14 avril, et détacha quelques troupes sur Gotha et sur Eisenach. Toutefois, les Russes n'avançant pas avec la même rapidité, il reçut l'ordre d'attendre que réunis ils pussent l'appuyer. La jonction opérée, il se trouva sous les ordres de Wittgenstein, commandant en chef de toutes les troupes alliées, et ne se soumit qu'avec peine à cette nouvelle organisation. Le 1er mai, il soutint dans la plaine de Lutzen quelques engagements, préludes de la grande bataille du lendemain. Ses Prussiens y formaient la première ligne. Cinq villages, occupés en force par les Français, furent attaqués, défendus, pris, et repris avec acharnement. A l'attaque de celui de Kaïa, Blücher blessé légèrement ne quitta point le combat. En définitive, l'avantage resta aux Français, que Napoléon commandait en personne. Le 21 eut lieu la bataille de Bautzen, perdue encore par les Russes et les Prussiens, mais où la victoire ne fut pas moins disputée qu'à Lutzen. Blücher fit sa retraite sur Schweidnitz. Le 25 mai, Wittgenstein remplaça dans le commandement en chef de toutes les troupes alliées Barclay de Tolly, qui prit le commandement des Russes, tandis que Blücher reçut celui de toute l'armée prussienne. L'armistice qui eut lieu sur ces entrefaites trouva les troupes de Blücher distribuées de Strehlin à Breslau, et lui-même occupant Schweidnitz. Lors de la dénonciation de l'armistice (10 août), Blücher se trouvait à la tête de 70,000 hommes, dont deux corps russes sous Langeron, et il avait Gneisenau pour chef d'état-major. Schwarzenberg était devenu général en chef. Blücher qui, en conséquence de sa position à Schweidnitz, devait occuper successivement les lieux évacués par l'ennemi, mais en évitant toute action importante, se dirigea sur Bunzlau, tandis que l'armée de Bohême marchait sur Dresde, et s'avança jusqu'à la Bober; mais là, pressé par les corps de Ney et de Marmont, il se retira sans beaucoup de perte derrière la Katzbach, et, le 26, il attaqua les corps français qu'il avait en présence (Macdonald et Sébastiani). La Katzbach, qui a donné son nom à cette bataille, fut passée entre Goldberg et Liegnitz. Cette victoire de Blücher, jointe au succès de Kulm, obtenu sur Vandamme, compensa fort à propos pour les alliés l'échec qu'ils venaient d'é-

Digitized by Google

prouver sous les murs de Dresde. Tandis que l'armée silésienne, passant la Neisse, profitait de sa victoire, Napoléon en personne dirigea contre elle les forces qui lui restaient. Blücher alors prit position derrière le Lobauer-Wasser. Attaqué le 5, il fut forcé de repasser la Neisse et le Queiss. Mais l'impossibilité où l'empereur des Français se trouvait, par suite des événements de Kulm, de reprendre l'offensive, rendit bientôt Blücher à même de marcher de nouveau en avant. Dès le 13 septembre Bubna, commandant d'un corps autrichien, étant venu se réunir à lui, il reprit l'offensive, porta ses avant-postes à un mille de Dresde, et se mit en rapport avec le prince royal de Suède, qui jusqu'à ce moment n'avait agi qu'avec mollesse. Napoléon, arrivé le 23 à Bischoffswerda, sembla vouloir tenter une attaque contre les Silésiens. Mais les dispositions de Blücher le forcèrent à reprendre la route de Dresde. Blücher passa l'Elbe, la Mulde, la Saale; et chaque jour fut marqué de sa part par quelque nouvelle entreprise. Bien que les succès de tant de combats fussent très-variés, il en résulta pour les Français des pertes d'autant plus sensibles qu'ils étaient hors d'état de les réparer. Le 14, en avançant sur la route de Leipzig, Blücher rencontra leurs 4e, 6e et 7e corps et une grande partie de la garde, sous les généraux Ney, Marmont et Bertrand, tenant une ligne à droite sur Freiroda, et une autre à gauche sur Lindenthal. Malgré l'absence de l'artillerie légère et de la cavalerie du prince royal de Suède, il ordonna le combat; et quelque opiniâtre que fut la résistance des Français, les alliés l'emportèrent. Le village de Mockern, pris et repris jusqu'à cinq fois, resta enfin au général York. Les Français se concentrèrent alors autour de Leipzig; tous les corps des alliés se dirigèrent vers cette ville et tout annonça une bataille importante et décisive. Le 16, Napoléon en personne attaqua toute la ligne des alliés et, mettant sa cavalerie au centre, il parvint à s'ouvrir un passage avant que celle des ennemis pût s'y opposer; mais bientôt il perdit le terrain qu'il avait gagné. La journée du 17 se passa de part et d'autre en nouveaux préparatifs. Blücher confia au prince royal 30,000 hommes, pour attaquer les hauteurs de Taucha, tandis que lui-même restait devant Leipzig prêt à se mettre en mouvement dès qu'il apercevrait la grande armée engagée. Le village de Schneefeld ayant été repris par les Français, il le fit enlever de nouveau à la baïonnette; et la défection de treize bataillons westphaliens et saxons, qui passèrent aux alliés pendant la bataille, compléta la défaite des Français. Malgré leur résistance désespérée, le succès le plus complet couronna les efforts de leurs ennemis, et ceux-ci bivouaquèrent sur le champ de bataille. Vers le soir, Blücher reçut ordre de se porter sur Weissenfels et Naumbourg, direction dans laquelle les Français opéraient leur retraite, et il fit fermer par le prince royal la route de Wittenberg, ce qui ne laissait plus à Napoléon d'autre ligne que celle de la Saale pour gagner le Rhin. Le lendemain 19, Leipzig, après une courte résistance, fut emporté par Blücher et le prince royal, Bennigsen et la grande armée. C'est le lendemain de cette grande bataille *des Nations* que Blücher fut créé, par le roi son maître, feld-maréchal. De tous les généraux confédérés, c'est lui qui pressa le plus vivement les Français dans leur retraite. Cependant il se trompa sur leur direction; et s'étant engagé dans les montagnes impraticables de la Thuringe, il leur fit peu de mal, et ne les rejoignit réellement qu'à Eisenach où il s'empara d'un millier de prisonniers et de quelques caissons d'artillerie. Il se dirigea ensuite vers Fulde, puis sur Wetzlar et Coblentz. Enfin il arriva devant le Rhin. L'invasion était résolue. Les 1er, 2 et 3 janvier 1814, Blücher passa le Rhin sur trois points, Coblentz, Kaub et Manheim, et s'avança jusqu'à Kreuznach, poussant devant lui le maréchal Marmont. Le feld-maréchal prussien passa la Sarre, fit occuper Trèves, entra le 17 dans Nancy, ordonna au corps de Sacken de prendre Toul; et du 16 au 18 opéra sa jonction avec la grande armée entre la Moselle et la Meuse, tandis que les Français se retiraient derrière cette rivière. Bientôt 160,000 hommes, appartenant à l'armée de Schwarzenberg et à celle de Silesie, se trouvèrent réunis autour de Trannes, Brienne et la Rothière. Napoléon les attaqua le 1er février, à la tête d'une armée moitié moins nombreuse, et après des efforts réitérés il donna le signal de la retraite. Le succès de cette bataille fut dû en grande partie à la valeur de Blücher. Enflée de ce succès, chaque armée des alliés se croyait capable désormais de triompher seule de Napoléon; et le feld-maréchal prussien, voulant arriver le premier à Paris, se sépara de Schwarzenberg sans s'inquiéter de la dispersion de ses différents corps. Napoléon surprend, le 10, à Champ-Aubert le corps russe d'Alsufiev, le fait prisonnier avec deux mille hommes, atteint Sacken et York à Montmirail et remporte sur eux une victoire pareille. Le 14 au soir, il entoure de ses colonnes victorieuses l'armée de Blücher à Vauchamp, enfonce ses lignes, lui tue ou prend 12,000 hommes. Le 16, il revient se mettre en position sur la Seine et se réunit à Victor et à Oudinot qu'il avait quittés huit jours auparavant. Blücher, dans cette semaine, perdit près de 20,000 hommes. L'arrivée du corps russe Winzingerode de la Belgique, et sa jonction avec Schwarzenberg, qui lui ordonna de se rendre à Méri et à Épernai, lui donnèrent la facilité de se réorganiser. Il était alors d'avis de passer la Seine et de livrer bataille à Napoléon. Le feld-maréchal autrichien refusa, et s'avança vers Coulommiers, tenant toujours son armée réunie. Le 22, Blücher fut attaqué à Méri et se retira non sans perte. Ses communications avec la grande armée devinrent très-difficiles. Il était acculé à l'Aisne, et sa position était critique. La prise ou plutôt la reddition de Soissons diminua ce danger. Il s'établit dans une forte position sur les hauteurs de Laon avec 80,000 hommes. Napoléon vint l'y attaquer les 9 et 10 mars. De cette bataille peut-être dépendit l'événement de la campagne. Si Blücher n'eût pas été vainqueur, il se serait vu forcé de se retirer dans les Pays-Bas, et tous les plans des alliés étaient rompus. Le succès de Laon les encouragea à reprendre l'offensive. Une bataille générale eut lieu à la Fère-Champenoise et Arcis, les 20 et 21; le 22 les deux armées (silésienne et grande armée) se joignirent dans l'ouest; et, par une marche excessivement rapide, Blücher, après avoir suivi divers corps français que Napoléon dirigeait vers l'ouest, revint manœuvrer sur la Marne. Le 26, après une autre marche de vingt-six lieues en deux jours, il combattait à la Ferté-Gaucher, et le lendemain, toutes les armées se con-

Digitized by Google

centraient autour de Paris. Blücher commanda le centre des alliés dans l'attaque de cette ville, le 30 mars 1814, et il eut encore une grande part à leur triomphe. Mais la capitulation lui déplut singulièrement; il fallait, selon lui, entrer de vive force dans cette capitale, afin d'y dicter des lois; il fallait brûler cette Sodome, cette Babylone. On pense que ce fut par dépit de n'avoir pu faire prévaloir de pareilles idées qu'il n'entra pas à Paris, le 31 mars, en même temps que les souverains alliés; et qu'il se tint, pendant que ceux-ci faisaient leur entrée solennelle, sur les hauteurs de Montmartre. Ce ne fut que le lendemain qu'il vint se loger à l'hôtel de Fouché. Le 2 avril, il se démit du commandement, alléguant le besoin de rétablir sa santé. En effet, le mal d'yeux et la fièvre le minaient. Le titre de prince de Wahlstædt, que lui donna le roi de Prusse, fut pour lui un moyen de consolation. Simple particulier, Blücher vécut sans grand éclat à Paris. La paix signée, il s'embarqua pour l'Angleterre, dans la compagnie des souverains. A peine eut-il touché le rivage de Douvres, que la foule le porta de main en main jusqu'aux portes de la ville. A Londres, les démonstrations ne furent pas moins vives. Après avoir passé quatre jours à Londres, les monarques se rendirent aux universités d'Oxford et de Cambridge. Blücher qui les accompagnait reçut de celle-là le titre un peu facétieux à son égard de membre honoraire de la faculté de droit, et de celle-ci le titre non moins plaisant de docteur. Des hommages moins splendidement exprimés, mais probablement plus sincères, l'accueillirent en Allemagne. L'ancien comté de la Mark, et Brunswick, se distinguèrent surtout par leur enthousiasme. Une pompe triomphale et l'inauguration de la statue de la Victoire qui, huit ans auparavant, avait été emportée à Paris, signalèrent l'entrée de Blücher dans la capitale de la Prusse. L'université de Berlin ne voulut point rester au-dessous de celle de Cambridge, et elle lui délivra un diplôme de docteur en philosophie. Vers le commencement de l'automne Blücher fit un voyage en Silésie; puis revint à Berlin, d'où il observa avec un intérêt très-vif tout ce qui se passait au congrès de Vienne. Lors du débarquement de Bonaparte à Cannes, Blücher reprit son épée et endossa l'uniforme. Nommé général en chef de l'armée destinée à opérer entre le Rhin et la Moselle, il partit de Berlin le 10 avril; et huit jours après il se trouvait à Liége. Il y manda les autorités à l'hôtel de ville, et leur adressa de vifs reproches sur le mauvais esprit des habitants, qui regrettaient la domination française. Les troupes saxonnes, qui n'avaient reçu d'autre prix de leur dévouement à Leipzig et en Flandre que le démembrement de leur patrie au profit de la Prusse, devinrent décidément hostiles. Le 3 mai quelques-uns de leurs grenadiers se portèrent en tumulte à l'hôtel du maréchal, qui s'échappa par une fenêtre. Les séditieux assouvirent leur ressentiment sur des meubles, des vitres qu'ils brisèrent. Les troupes prussiennes, s'étant aussitôt rassemblées, entourèrent les Saxons, et se saisirent des plus mutins. Blücher livra ensuite les chefs du mouvement à une commission militaire, qui en condamna deux à être fusillés. Le régiment des grenadiers fut dissous et l'on brûla publiquement ses drapeaux. A la fin de mai, Blücher se porta sur la Sambre. Il avait près de cent mille hommes. Le 15 juin, Napoléon commença les hostilités en repoussant un corps de troupes qui occupait Charleroi. Celles-ci se retirèrent avec beaucoup d'ordre sur Fleurus, et Blücher les recevant se concentra sur Sombreffe. Le lendemain 16, les Français passèrent la Sambre et marchèrent contre les Prussiens étendus en amphithéâtre sur toute la largeur d'un coteau qui défendait un ravin profond garni de bouquets boisés. La droite prussienne était appuyée au village de Saint-Amand, le centre à Ligni, la gauche, dont à peine on apercevait l'extrémité, à Sombreffe. La cavalerie prolongeait la gauche fort avant sur la route de Namur. Ces fortes positions furent enlevées par la vieille garde impériale; et à dix heures du soir, Blücher, après une résistance opiniâtre, après s'être continuellement exposé au feu le plus vif, et avoir été culbuté par la chute de son cheval, fit sa retraite sur Gembloux et Namur, toujours poursuivi jusqu'à ce que les ténèbres et la fatigue forçassent enfin l'armée française à prendre quelque repos. Napoléon, dans cette sanglante journée, tua ou prit aux Prussiens quinze mille hommes. Il est positif que Blücher lui-même, engagé sous son cheval, au milieu des cuirassiers français, serait resté prisonnier, si la rapidité de ceux-ci ne les eût empêchés de l'apercevoir. Pendant ce temps, Ney tombait sur l'avant-garde de Wellington et lui faisait perdre six mille hommes. Intrépide et infatigable, au moment même de sa défaite, et tandis que Napoléon faisait courir le bruit de sa mort, Blücher s'occupa toute la journée du 17 à concentrer ses troupes sur Wavre, et parvint à dérober une marche au général Grouchy. Grâce à cette circonstance, il apparut dans la soirée du 18 aux champs de Waterloo, sur le flanc gauche de Wellington, à l'instant même où les deux armées, après une lutte terrible, mais sans avantage décisif de part ni d'autre, recommençaient à combattre avec une nouvelle fureur. Ce fut comme l'arrêt du destin. Les Prussiens se chargèrent de la poursuite et firent toute la nuit des prises incalculables en hommes, en artillerie et en équipages. Napoléon n'ayant tenté aucune résistance, aucune diversion, et s'étant rendu en toute hâte à Paris, où les chambres, loin de le soutenir, lui imposèrent la loi d'abdiquer pour la seconde fois, rien ne s'opposa plus à la marche des Anglo-Prussiens. En moins de dix jours les deux généraux furent aux portes de Paris. Peu de jours après Blücher passa la Seine au Pecq, et seul ainsi, sur la rive gauche de ce fleuve, tourna la capitale avec son armée par Saint-Germain, Versailles et Meudon. Chassé de Versailles par le général Excelmans qui écrasa sa cavalerie à Roquencourt, il fut heureux d'en être quitte à si bon marché. La convention de Saint-Cloud (3 juillet) ouvrit aux deux généraux alliés les portes de Paris. En attendant que la capitale fût évacuée, le quartier général de Blücher resta dans Saint-Cloud. Lorsqu'il fut enfin dans la capitale, il s'y livra à toute sa haine contre les Français. Enfin il lui vint à l'idée de faire sauter le pont d'Iéna, sous prétexte qu'il portait un nom injurieux à la nation prussienne. Heureusement les ingénieurs prussiens ne surent pas miner le pont avec la rapidité nécessaire, et la ville ayant porté trois cent mille francs au général, il les accepta et fit cesser les travaux de destruction. Bientôt l'arrivée des souverains, et particulièrement de l'empereur de Russie, mit fin, au moins dans

Digitized by Google

la capitale, à ces actes de vandalisme. Blücher se dédommagea dans les départements de ce qu'il ne pouvait faire dans la capitale. La paix définitive n'étant pas encore conclue, il transporta son quartier général à Rambouillet, à Chartres, continuant la guerre contre les forteresses et espérant avoir à se battre contre l'armée de la Loire ; mais celle-ci se soumit au roi de France et fut licenciée. Alors Blücher répandit ses troupes dans l'Eure, Eure-et-Loir, la Sarthe, l'Orne, Loir-et-Cher, le Loiret, et en un mot dans tous les pays en deçà de la Loire, où elles vécurent à discrétion et commirent des désordres de tout genre, en présence de leur général. Il leva lui-même de fortes contributions, fit arrêter et envoya prisonniers en Prusse beaucoup d'individus, autorisa tacitement les voies de fait et de pillage contre ceux qui lui étaient dénoncés. Personne, parmi les chefs des alliés, n'approuvait la conduite de Blücher; et son roi lui-même tenta en vain d'adoucir ce caractère indomptable. Il l'honora même d'un ordre créé exprès pour lui, c'était une croix de fer entourée de rayons d'or. Blücher quitta la France en automne. Sa santé depuis longtemps délabrée languissait de plus en plus : il se rendit deux fois à Carlsbad en 1816 et en 1817. Du reste il passait son temps moitié dans ses terres, moitié dans les villes de Breslau et de Berlin. Il fit aussi quelques excursions à Hambourg, à Dobberau, etc. Sa vie était redevenue obscure, comme avant les guerres de 1806 et de 1813, mais il était plus riche. En 1819 il devint mélancolique, irascible, jaloux des honneurs qu'il se croyait dus. Atteint d'une hydropisie de poitrine et d'une inflammation, il fit un nouveau voyage à Carlsbad où il passa quelques jours auprès du prince de Schwarzenberg. En revenant dans ses terres, il tomba malade à Krieblowicz et mourut le 12 septembre 1819.

BLUM (Jean), architecte de Zurich, est auteur d'*Éléments d'architecture*, 1596, in-fol., souvent réimprimés et traduits en français et en anglais.

BLUM (Joachim-Christian), littérateur et poëte, né le 17 novembre 1739, à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg, mort le 28 août 1790, a publié des *poésies lyriques, des épigrammes*, des *idylles*, Leipzig, 1776; *la Délivrance de Rathenau*, drame, ib., 1775 ; *Mes promenades*, ib., 1784-85; *Dictionnaire des proverbes allemands*, ib., 1782. La pureté de son style et la sagesse de son esprit l'ont mis au rang des classiques de sa nation.

BLUMAUER (Aloys), poëte satirique et burlesque, né à Steyer en Autriche le 21 décembre 1755, entra dans l'ordre des jésuites, et, après sa suppression, vécut des leçons de grammaire qu'il donnait à quelques élèves, fut ensuite chargé de l'examen des livres soumis à la censure, puis libraire, et mourut en 1798. Avec une imagination originale et une gaîté piquante, il ne sut point se garantir du mauvais goût et de la trivialité. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Leipzig, 8 vol. in-8°, 1801 ; dans le nombre, on distingue : l'*Adresse au diable;* l'*Éloge de l'âne;* l'*Énéide travestie*, fort répandue en Allemagne, et traduite en russe, Pétersbourg, 1791-93.

BLUMBERG (Chrétien-Gotthelf), théologien luthérien, né en 1664, à Ophausen, aumônier d'un régiment, puis pasteur en Saxe, mort à Zwickau en 1735, a publié un grand nombre d'ouvrages. Les plus remarquables sont : *Fundamenta linguæ copticæ*, Leipzig, 1716, in-8° ; *Grammatica turcica ; Institut. ling. arab. ; Diction. hebr. ;* une *Bible* complète avec des remarques.

BLUMENSTEIN (François de), né à Strasbourg en 1678, mort en 1739, obtint en 1717 la permission de faire usage d'un nouveau procédé pour l'exploitation des mines du Forez, et dans peu de temps en porta le produit annuel de 100 quintaux de minerai à 3,000. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse.

BLUMENTROST (Laurent), docteur en médecine de la faculté de Leyde, premier médecin du czar et président de l'académie de Saint-Pétersbourg, mort à Moscou en avril 1755, est auteur de *Medicus castrensis exercitui Moscovitarum præfectus*, Konigsberg, 1700 ; *Dissertatio de secretione animali*, Leyde, 1713.

BLUNTHLI (Jean-Henri), écrivain suisse, né en 1656, mort à Zurich en 1722, est auteur de : *Memorabilia Tigurina*, ou *Description topographique du canton de Zurich*, en allemand, ouvrage curieux et estimé, dont Buliger a donné une bonne édition, 1740, in-4°.

BLUTEAU (dom Raphael), théatin, né le 4 décembre 1638 à Londres, de parents français, acquit rapidement des connaissances dans les lettres, fut prédicateur de la reine Marie, épouse de Charles I^er^ ; lorsqu'elle retourna en Angleterre après la restauration, la suivit en France, et de là se rendit à Lisbonne, où ses talents lui procurèrent des emplois importants et son admission à l'académie d'histoire. Il y mourut en 1734, à 96 ans. Outre des *sermons* en portugais, 1685, in-4°, on lui doit : *Vocabulario portuguez e latino*, Coimbre, 1712-21, 8 vol. in-fol. ; *supplément*, 1727-28, 2 vol. Ce dictionnaire très-rare a été corrigé et abrégé par Ant. de Moraïs-Silva, 1789, 2 vol. in-4°.

BLUTEL (Charles-Auguste-Esprit-Rose), né à Caen, le 29 mars 1757, était avocat à Rome avant la révolution. Il fut nommé juge de paix en 1790, et en 1792, député à la Convention ; il vota l'appel au peuple dans le procès du roi, puis la reclusion et le bannissement à la paix ; fut envoyé en mission vers la fin de 1794, dans les départements de la Charente-Inférieure, de la Gironde, des Landes, des Basses-Pyrénées ; en 1796, député au conseil des Cinq-Cents par son département et la colonie de Cayenne, il fit décréter la prohibition des marchandises anglaises, présenta, en février 1797, un rapport lumineux sur les douanes, et donna sa démission peu de temps après. L'administration des douanes lui offrit une place de directeur de correspondances à Paris ; en 1798, le Directoire le nomma un des régisseurs généraux. Blutel passa à la direction de Rouen, puis à celle d'Anvers, où il mourut le 1^er^ novembre 1806.

BLYENBURG (Damase van), poëte latin, né en 1558 à Dordrecht, remplit après son père la charge de garde de la monnaie de Hollande, et fut dans la suite premier conseiller du vice-roi de Virginie. Le chagrin qu'il éprouva de la mort de sa femme fut si violent, qu'on lui conseilla de voyager pour se distraire. Il se mit en route, en 1616, pour la Bohême, et comme on n'entendit plus parler de lui, on conjecture que la douleur termina ses jours. On a de lui : *Cento ethicus ex ducentis poetis hinc inde contextus*, Leyde, 1599, petit in-8°, Dordrecht, 1600, in-8° ; *Veneres Blyenburgicæ, sive amorum*

Digitized by Google

hortus, Dordrecht, 1600, petit in-8°; *B. Fulgentii sententiæ sacræ*, Amsterdam, 1612, in-8°.

BLYENBURG (Adrien van), neveu du précédent, né en 1560, à Dordrecht, y mourut le 23 février 1599. On a de lui : *Poemata varia*, Leyde, 1582, petit in-8°. Ce recueil est estimé. On trouve plusieurs pièces d'Adrien dans les *Deliciæ poetar. Belgar.*, I, 587.

BNINSKI (Alexandre, comte de), né à Cracovie en 1788, parcourut divers pays et entra, en 1807, comme volontaire dans la légion polonaise au service de France. Il parvint rapidement au grade de capitaine, signala sa bravoure dans la guerre d'Espagne ; devint major, et suivit, en 1812, les troupes françaises en Russie. Lors du désastreux passage de la Bérésina, il concourut à suspendre pendant quelques heures la marche des ennemis. Napoléon apprécia ce service et le nomma major général. Bientôt après, il accepta son congé et retourna en Pologne. Depuis cette époque, Bninski vécut à Varsovie dans une profonde retraite. Il se trouvait dans une terre de sa femme, sur les frontières de la Lithuanie, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'insurrection du 29 novembre 1830 ; il quitta à l'instant même sa famille ; et, malgré le froid excessif et la hauteur de la neige, il alla à pied à Varsovie. Arrivé dans cette ville, il fut élu sénateur et se chargea spontanément de la difficile mission de pourvoir l'armée de vivres. Accompagnant un convoi pendant la nuit, il fut atteint du choléra, qui mit un terme à sa vie, le 15 juin 1831. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en polonais, entre autres : *Traité sur l'exercice de l'infanterie polonaise*, Varsovie, 1810, in-8°; *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1811, in-8°; *Tables de logarithmes*, ibid., 1818, in-4°; *Traité d'arithmétique*, Plotsko, 1822, in-8°.

BO (Jean-Baptiste), médecin à Mur-de-Barrez, département de l'Avignon, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, se fit remarquer parmi les plus effrénés révolutionnaires, provoqua les plaintes des départements dans lesquels il fut envoyé en mission, et fut enfin décrété d'accusation, le 9 août 1795, pour vexations et cruautés commises pendant sa mission. A l'amnistie du 4 brumaire an IV, il recouvra sa liberté, fut placé comme chef du bureau des émigrés au ministère de la police, perdit sa place à la fin de 1799, reprit ses fonctions de médecin et alla se fixer à Fontainebleau, où il mourut en 1812. On a de lui : *Topographie médicale de Fontainebleau*, Paris, 1811.

BOABIL ou **ABOUABOULLAH**, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi. Mais ayant été fait prisonnier par Ferdinand d'Aragon, il racheta sa liberté à des conditions honteuses, et tourna de nouveau ses armes contre son père, qui en mourut de douleur. Sa tyrannie l'ayant rendu odieux à ses sujets, il livra Grenade à Ferdinand en 1491, et passa en Afrique, où il périt en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOACK. *Voyez* **BOCK**.

BOADICÉE était femme de Prasutagus, roi des Icènes, peuples de la côte orientale de l'Angleterre. Son mari avait en mourant institué Néron son héritier conjointement avec ses filles, dans l'espoir d'assurer à sa famille la protection de ce prince. Mais les officiers romains, maîtres de son palais, firent fouetter sa veuve et outragèrent ses filles. Aussitôt Boadicée, à la tête de 120,000 hommes, s'empara de Colchester et fit massacrer les Romains au nombre, dit-on, de 80,000. Mais le gouverneur Suetonius Paulinus mit bientôt les Bretons en déroute, l'an 61. Boadicée en mourut de douleur.

BOAISTUAU ou **BOISTUAU** (Pierre), surnommé *Launay*, écrivain, né à Nantes, mort à Paris en 1566, passait de son temps pour bon orateur. On a de lui : *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, 1561 ; *Théâtre du monde*, Paris, 1598, 6 vol. in-16; *Histoires tragiques*, traduites de l'italien de Bandel, ib., 1616. Ces différents recueils, quoique imprimés plusieurs fois sont devenus très-rares. Il est assez probable que le fond en est le même, et que les libraires n'ont fait que changer les titres pour donner un air de nouveauté à l'unique ouvrage de Boaistuau.

BOARETTI (l'abbé François), né en 1748, dans un village près de Padoue, professeur d'éloquence sacrée en 1785, au gymnase ecclésiastique de Venise, exerça cette charge pendant dix ans, de la manière la plus brillante. Le chagrin que lui causa la suppression de cette école, en 1795, fut si vif que peu de jours après il eut une attaque d'apoplexie. Le sénat, informé de sa situation, s'empressa de lui confirmer son traitement par un décret. Boaretti ne fit que languir et mourut à Venise, le 15 mai 1799, à 51 ans. Outre des thèses (*Assertiones philosophicæ*), Padoue, 1783, in-8°, et des poésies dans les *Raccolte*, on a de Boaretti : Les *Trachiniennes* de Sophocle; l'*Électre*, l'*Hécube*, l'*Iphigénie en Tauride* et la *Médée* d'Euripide, traduites *in versi sciolti*, publiées séparément, in-8°; l'*Hymne à Cérès* d'Homère, *in versi sciolti*, Padoue, 1784, in-8°; l'*Iliade* d'Homère, *in ottava rima*, Venise, 1788, in-8°; les *Psaumes* de David, ibid., 1788, 2 vol. in-8°; *Dottrina de' padri greci*, 1791, 2 vol. in-8°; l'*Ecclésiaste* de Salomon traduit en prose, ibid., 1792, in-8°; le *Livre de la Sagesse*, ibid., 1792, in-8°; *Pensieri sulla trisezione dell' angolo*, ib., 1793, in-4°.

BOATE (Gérard), médecin hollandais, s'établit en Irlande, publia l'histoire naturelle de cette contrée sous le titre de *Ireland's natural history*, etc., Londres, 1652, traduite en français par P. Briot, Paris, 1666.

BOATON (Pierre-François de), né à Longiraud près d'Aubonne, pays de Vaux, en 1734, capitaine dans les troupes du roi de Sardaigne, fut gouverneur à l'école militaire de Berlin, puis maître de pension et précepteur, et mourut en juin 1794. On a de lui : *Essais* en prose et en vers, Berlin, 1782; *Oberon*, poëme, traduction libre de Wieland, ib., 1784; une traduction libre en vers de *la Mort d'Abel* de Gessner, ibid., 1785, in-8°; Hambourg, 1791.

BOBART (Jacques), médecin et botaniste, né à Brunswick, surintendant du jardin botanique de l'université d'Oxford, dont il publia le catalogue, Oxford, 1658, in-8°, mourut le 4 février 1679, âgé de 81 ans.

BOBART (Jacques), fils du précédent, lui succéda dans sa place, acheva la dernière partie de l'*Histoire universelle des plantes* de Morison, Oxford, 1699, in-fol., et mourut vers 1704.

BOBOLINA, héroïne de la Grèce moderne, appartenait à une riche famille albanaise. Son mari, officier dans le corps des Armatolis au service de la Porte, fut

Digitized by Google

exécuté en 1812. Bobolina, à la révolution grecque, arma trois vaisseaux et envoya ses deux fils à l'avant-garde de l'armée de terre. Elle assista, comme guerrière, au siége de Tripolizza, essaya de faire cesser les divisions parmi les Grecs, appuya avec une division navale le blocus de Naupli de Romanie, et s'opposa à la capitulation que demandaient les Turcs. Bobolina ne cessa de prendre part aux opérations des Grecs, et périt, en 1825, victime d'une de ces rixes qui prouvent combien la civilisation est restée en arrière dans certains pays. Son frère avait séduit une jeune fille : les parents et amis de cette dernière courent aux armes pour venger leur injure, et viennent en tumulte devant la maison de Bobolina ; celle-ci ouvre la fenêtre, les harangue en termes assez hautains et tombe aussitôt frappée d'un coup de fusil.

BOBROF (Simon-Sergeievitsch), poëte russe assez distingué, mort à St.-Pétersbourg en 1810, imita plus que tout autre de ses compatriotes le genre de la littérature anglaise. Son meilleur ouvrage est le poëme de *la Chersonide*, ou *un Jour d'été en Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1803. On remarque aussi *l'Aveugle voyageur*, ib., 1807-1809. Ses *OEuvres lyriques* ont été réunies et imprimées à St.-Pétersbourg, 1804, en 4 vol.

BOBROWSKI. *Voyez* **ALI-BEY.**

BOBRUN (Henri et Charles), d'Amboise, cousins, furent deux peintres habiles dans le portrait et travaillèrent toujours en commun et aux mêmes tableaux, sans qu'on pût distinguer qu'ils étaient de deux mains. Ils peignirent Louis XIV, Anne d'Autriche, un grand nombre de personnages de cette cour brillante, où ils étaient recherchés à cause de leur goût et de leur talent pour diriger les fêtes. Les Bobrun était de l'académie de peinture. Henri, né en 1603, mourut en 1677, et Charles, né en 1604 mourut en 1692.

BOCAGE. *Voyez* **DUBOCAGE.**

BOCARRO. *Voyez* **BOCCARO.**

BOCAUD (Jean), médecin de Montpellier au 16e siècle, a publié : *Tabulæ curationum et indicationum*, etc., Lyon, 1554.

BOCCACCINI (Antoine), chirurgien de Comacchio, vivant en 1720, a publié : *Cinque disinganni chirurg. per la cura delle ferite, delle ulcere, de seni*, Venise, 1713-14 et 1715, in-8°.

BOCCACE (Jean) naquit à Paris en 1313. Son père était marchand à Florence, et sa famille originaire de Certaldo, village situé à vingt milles de Florence, c'est pourquoi il joignit toujours à son nom ces mots : *da Certaldo*. Boccace fut le fruit illégitime d'une liaison que son père eut à Paris, où il était venu pour des affaires de commerce. Amené de bonne heure à Florence, il y commença ses études, et montra, dès ses premières années, un goût déclaré pour la poésie ; mais il avait à peine dix ans, que son père le plaça chez un autre marchand, pour apprendre le commerce. Ce marchand le conduisit quelques années après à Paris, le garda six ans chez lui, et le renvoya enfin à son père. A Florence, Boccace fut, comme à Paris, partagé entre des occupations pour lesquelles il n'avait que de la répugnance, et son goût pour les lettres qui allait toujours en augmentant. Ce goût prit encore des accroissements à Naples, où son père l'envoyait pour l'en distraire, et pour l'attacher définitivement à la profession du commerce. Il y resta huit ans, et au lieu de n'y voir que des négociants, il se lia d'amitié avec plusieurs savants, soit napolitains, soit florentins, que la faveur du roi Robert, ami des lettres, y avait attirés. Il obtint les bonnes grâces d'une fille naturelle de Robert, pour qui il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers, et qu'il y désigne souvent sous le nom de *Fiammetta*. Après un séjour de deux ans qu'il alla faire à Florence, auprès de son père, de retour à Naples, il y fut favorablement accueilli par la reine Jeanne, et l'on croit que ce ne fut pas moins pour complaire à cette jeune reine, qu'à sa chère Fiammetta, qu'il commença le *Décaméron*, ou le *Recueil de cent Nouvelles*, qui le place, sans rival, au premier rang des prosateurs italiens. Ayant perdu son père, et maître de suivre son penchant, il alla se fixer à Florence, et n'eut plus d'autre distraction dans ses études, que le plaisir, et quelques missions honorables dont il fut chargé par ses concitoyens. Il fut choisi pour aller à Padoue, porter à Pétrarque la nouvelle de son rappel et de la restitution qui lui était faite du bien de son père, banni autrefois de Florence, et mort dans l'exil. C'est là qu'il s'unit avec lui d'une amitié qui dura toute leur vie. Quelques années après, ayant dérangé entièrement sa médiocre fortune par les dépenses qu'il faisait pour se procurer des livres, et par son goût pour le plaisir, il trouva dans Pétrarque les secours les plus généreux ; il y trouva aussi les meilleurs conseils pour ses ouvrages et pour sa conduite. De nouveaux troubles qui s'élevèrent à Florence, l'engagèrent à se retirer à Certaldo, où il possédait un petit bien de campagne, pour y continuer paisiblement ses travaux. Il n'avait, jusqu'à ce moment, écrit qu'en langue vulgaire, et des ouvrages de pur agrément : ce fut alors qu'il en composa plusieurs d'érudition et d'histoire ; il les écrivit en latin ; et l'un de ces traités a été le premier ouvrage moderne où l'on ait rassemblé toutes les notions mythologiques qui sont éparses dans les écrits des anciens. Il savait assez bien le grec, et avait amené, à ses frais, de Venise à Florence, Léonce Pilate de Thessalonique, qu'il entretint chez lui pendant trois ans, pour apprendre de lui cette langue, expliquer avec lui l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et même les lui faire traduire en latin tout entières. Il eut la gloire de faire venir le premier de Grèce, à ses frais, des copies de ces deux ouvrages. L'autorité qu'il avait acquise le fit charger de deux ambassades importantes pour la république de Florence, auprès du pape Urbain V. Il les remplit, et revint à Certaldo reprendre ses douces études ; mais il y éprouva une longue maladie, qui le laissa dans un état de langueur et d'abattement. Les Florentins, voulant honorer et venger la mémoire de Dante, instituèrent, par un décret du sénat, une chaire publique destinée à l'explication de son poëme, rempli de choses sublimes, mais aussi d'obscurités et de difficultés qui s'augmentaient à mesure qu'on s'éloignait du temps où l'auteur avait écrit. Ce fut à Boccace qu'ils conférèrent ce nouveau professorat. Les efforts qu'il fit pour le remplir retardèrent sa convalescence ; et il reçut alors un coup si sensible, qu'il lui fut, depuis, impossible de se rétablir. Il apprit subitement la mort de Pétrarque, son maître et son plus cher ami ; il ne lui survécut qu'un peu plus d'une année, et s'affaiblissant tous les jours de plus en

Digitized by Google

plus, il mourut à Certaldo, le 21 décembre 1375. Voici la liste de ses ouvrages : *De genealogiâ Deorum libri XV ; De montium, sylvarum, lacuum, fluviorum, stagnorum et marium nominibus, liber ; De casibus virorum et fœminarum illustrium libri IX ; De claris mulieribus ; Eclogæ ; la Teseide ; Amorosa visione ; Il Filostrato,* poëme romanesque en octaves; *Nimfale Fiesolano ; Rime*, ou *Poésies diverses ; Il Filocopo, ovvero amorosa fatica ; L'Amorosa Fiammetta ;* l'*Urbano ; Ameto*, ou *Nimfale d'Ameto ; Il Corbaccio, o sia Laberinto d'amore ; Origine, vita et costumi di Dante Alighieri ; Commento sopra la commedia di Dante Alighieri* ; enfin, *il Decamerone,* le premier titre de Boccace à l'immortalité. Les libertés qu'on y trouve circulèrent sans obstacle en manuscrit pendant plus d'un siècle ; ce livre fut prohibé par les papes Paul IV et Pie IV ; des académiciens furent chargés de réformer le *Décameron ;* mais les éditions complètes se multiplièrent tellement depuis la fin du 16e siècle, qu'on ne parla plus ni de prohibition ni de réforme. La Fontaine a imité un grand nombre de ces nouvelles. Les *OEuvres diverses* de Boccace ont été recueillies à Florence ou plutôt à Naples en 1723 et 1724, 6 vol. in-8° ; il faut y joindre le *Décameron*, dont l'édition la plus ancienne est celle de Venise, 1471, in-fol., et la plus précieuse celle de Florence, 1527, in-4°. On peut se contenter de l'édition de Paris, 1768, 3 vol. in-12, ou de Milan, 1803, 4 vol. in-8°. On recherche encore l'ancienne traduction française de Jean Martin, réimprimée à Paris en 1757, 5 vol. in-8° ; l'abbé Sabatier de Castres en a rajeuni le style, 1779, 10 vol. in-18, réimprimé en 1804. Une traduction publiée sous le nom de Mirabeau, Paris, 1802, 4 vol. in-8°, n'a pas eu de succès.

BOCCADIFERRO (Louis), noble Bolonais, né vers 1482, fut un savant médecin et philosophe, professa la logique et la philosophie dans l'université de Bologne, puis à Rome, et mourut le 3 mai 1545, avec la réputation du premier professeur de son temps. On a de lui des *Commentaires latins sur les principaux ouvrages d'Aristote.*

BOCCADIFERRO (Jérôme), neveu du précédent, né à Bologne, en 1552, y fut professeur en droit et mourut le 1er mars 1623. Il a laissé : des *Consultations,* Bologne, 1645, in-fol. ; des *Leçons sur toutes les matières de droit civil.*

BOCCAGE (Marie-Anne LEPAGE, épouse de FIQUET du), née à Rouen, le 22 octobre 1710, morte le 8 août 1802, réunit aux charmes de la figure les agréments de l'esprit et du caractère. De la couronne qui lui fut décernée par l'académie de Rouen pour une pièce de vers date sa réputation, qui s'accrut bientôt par la publication du *Paradis perdu*, poëme en VI chants, imité de Milton, 1748 ; de *la Mort d'Abel*, de *la Colombiade.* Sa tragédie des *Amazones,* représentée avec succès en 1749, des traductions de Pope, et d'autres de l'italien, etc., complètent ses *œuvres,* imprimées à Lyon, 1702, 3 vol. in-8°.

BOCCAGE (Pierre-Joseph FIQUET du), mari de la précédente, né en 1700, mort en août 1767, receveur des tailles à Dieppe, cultiva aussi la littérature. On a de lui : *Oronoko* ou *le Prince nègre,* et *l'Orpheline*, comédies traduites de l'anglais et insérées dans *Mélanges de pièces traduites de l'anglais,* Berlin et Paris, 1751, 3 vol. in-12.

BOCCAGE (Manuel-Maria BARBOSA du), poëte portugais de la même famille que le précédent, né à Sétuval en 1771, entra dans les gardes marines, et ayant offensé le ministre par une repartie très-piquante, fut embarqué pour Goa après avoir été expulsé du corps. Du Boccage fut bien accueilli par ses compatriotes dans l'Inde, mais sa verve satirique lui fit de nombreux ennemis. Obligé de fuir de Macao dont il avait offensé le premier magistrat, il retourna à Goa où il trouva un protecteur, un ami dans Joaquim Pereira d'Almeida, riche négociant, qui le ramena à Lisbonne, et mit sa maison et sa bourse à la disposition du poëte. Celui-ci se voua entièrement à l'improvisation, et se vit bientôt entouré d'une foule d'admirateurs. Les vers jaillissaient de son cerveau avec plus de rapidité que la parole ne pouvait les reproduire, et sa mémoire prodigieuse lui permettait de répéter à volonté une pièce quelconque de celles qu'il venait d'improviser. Il savait à fond le latin, le français, l'italien, l'espagnol ; savait par cœur Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Molière, le Tasse, l'Arioste, Virgile Ovide, Horace, Tibulle, etc. Vers 1797, il composa une épître philosophique dans laquelle il niait l'immortalité de l'âme ; des copies de cette pièce circulèrent ; et l'auteur, arrêté par ordre de l'inquisition, languit quelque temps dans les prisons du saint office. Il en sortit par la protection du ministre de l'intérieur Seabra, du duc de Lafoës, et du marquis de Pombal, mais la terreur inspirée par le séjour du cachot, fit sur son esprit une impression si profonde qu'elle abrégea ses jours. Il mourut en 1826. Ses *OEuvres* ont été imprimées, Lisbonne, 6 volumes ; elles se composent de sonnets, d'épîtres, d'idylles, d'élégies, d'odes, de satires, de cantates, d'épigrammes, etc. Il a fait paraître à Paris la traduction des poëmes de Rosset sur *l'Agriculture,* de *Plantes*, de Castel, des *Jardins,* et de *l'Imagination* de Delille, et *de la Colombiade* de Mme du Boccage ; il a aussi traduit du français le roman de Gil-Blas. Il avait ébauché trois tragédies, *Viriatus, Alphonse Henriquez* et *Vasco de Gama.*

BOCCALINI (Trajan), écrivain satirique, né à Lorette en 1556, fut successivement gouverneur de plusieurs villes dans l'État de l'Église ; obligé de quitter Rome, où la liberté de ses écrits lui avait fait de nombreux ennemis, et craignant le ressentiment de l'Espagne, il se retira à Venise, où il mourut le 16 novembre 1613. On a de lui : *Ragguaglj di Parnasso,* Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12, jolie édition, mais qui ne passe pas pour correcte ; traduite en français par Fougasse, Paris, 1615 ; *Pietra del paragone politico,* Amsterdam, 1653, traduction française, Paris, 1629, satire violente contre le gouvernement espagnol ; *Commentari soprà Corn. Tacito*, Genève, 1669, in-4° ; et dans la *Bilancia politica di tutte le opere di Traj. Boccalini,* Castellane, 1678, 3 vol. in-4° ; *Secretaria d'Apollo,* Amsterdam, 1663, in-24.

BOCCANERA (Guillaume), d'une famille illustre de Gênes, s'étant mis à la tête du parti démocratique, fut, en 1257, choisi par le peuple pour chef, et placé pour dix ans à la tête du gouvernement. Mais devenu odieux par sa tyrannie, il fut déposé de la seigneurie en 1262.

BOCCANERA (Simon), petit-fils du précédent, premier doge de Gênes, élu en 1339, eut à combattre les Spinola, les Doria, qui depuis longtemps exerçaient tous les droits de la souveraineté, et trouva dans Grimaldi et Fieschi, chefs du parti guelfe, des adversaires non moins

Digitized by Google

jaloux de son élévation. Cette lutte acharnée ne l'empêcha pas d'équiper des flottes qui remportèrent de grands avantages sur les Turcs, les Tatars et les Maures d'Espagne. Réduit à traiter avec les nobles, il abdiqua sa dignité en 1344, et vécut à Pise dans un honorable exil. Rentré dans sa patrie en 1351, il en expulsa les Visconti, de Milan, que, pendant son absence, les Génois avaient appelés à leur secours, et fut de nouveau créé doge. Il mourut par le poison en 1363.

BOCCANERA (Gilles), frère du précédent, envoyé par lui au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures, remporta deux victoires signalées sur l'armée du roi de Maroc, contribua ensuite à la prise d'Algésiras, et mérita par ses services le titre d'amiral de Castille avec le comté de Palma. Il ne se distingua pas moins sous Henri II, par ses victoires sur les Portugais, les Anglais, et mourut vers 1372, avec la réputation du plus grand homme de mer du 14e siècle.

BOCCANERA (Baptiste), fils du précédent. Les Génois, après s'être soumis volontairement au roi de France, se révoltèrent, en 1400, contre Colard de Calleville, qu'il leur avait donné pour gouverneur. Ils mirent à sa place Baptiste Boccanera. Charles VI envoya Boucicault, maréchal de France, à Gênes ; et celui-ci, le surlendemain de son entrée dans cette ville, ayant fait saisir Baptiste Boccanera, lui fit trancher la tête sur un échafaud, en novembre 1401.

BOCCANERA (Martin), architecte, de la même famille, a construit des aqueducs à Gênes dans le 14e siècle, agrandi le port et achevé l'arsenal des Galères.

BOCCANGELINO (Nicolas), né à Madrid de parents génois, médecin de Philippe III, roi d'Espagne, a publié en espagnol un ouvrage sur les fièvres, Madrid, 1600, in-4°; traduit en latin, ibid., 1604, in-4°.

BOCCARDO. *Voyez* **PILADES.**

BOCCARRO (Antoine), historien portugais, a voulu continuer l'ouvrage de Jean de Barros, intitulé : l'*Asie portugaise ;* il en fit la 13e Décade.

BOCCARRO (Emmanuel), portugais du 17e siècle, a écrit *Anacephaleosis indicæ historiæ*, 1624. On attribue à Bocarro, ou du moins à un auteur du même nom : *Quinta essentia Aristotelica*, 1632 ; *Fœtus astrologicus*, Rome, 1626, réimprimé avec des augmentations, Hambourg, 1645 ; *Carmen intellectuale*, Amsterdam, 1639.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques, le 14 janvier 1740, alla se perfectionner à Rome, puis revint dans sa patrie. Quelques-unes des productions qu'il y exécuta ne tardèrent pas à se répandre, et sa réputation l'avait devancé à Madrid, où l'accueil qu'il reçut du roi d'Espagne l'engagea de se fixer. Attaché à l'Académie royale sous la condition de composer annuellement neuf morceaux, il publia successivement 58 *OEuvres* de symphonies, sextuors, quintetti, qui l'ont placé au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale. Admirable surtout dans les *adagio*, son chant, toujours noble, suave et gracieux, a quelque chose de céleste ; ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. On n'a cependant de lui en musique religieuse qu'un *Stabat mater* gravé. Ce grand musicien mourut à Madrid, en 1806.

BOCCHI (Achille), littérateur bolonais, né en 1488, professa les lettres grecques et latines dans sa patrie, y construisit un palais où il établit une académie, appelée de son nom *Bocchiana*, et une imprimerie dont il est sorti de belles éditions; fut nommé, par le sénat, historiographe de Bologne, et mourut le 6 novembre 1562. Indépendamment d'une *Apologie* de Plaute et de quelques pièces de vers latins, on a de lui : *Symbolicarum quæstionum libri V*, Bologne, 1555, in-4°, réimprimé en 1574, ouvrage très-estimé pour les estampes gravées par Jules Bonasone, et retouchées pour la seconde édition par le célèbre Carrache. Une de ces estampes représente l'instrument de supplice qui porte le nom de Guillotin, son introducteur en France. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire de Bologne*, en 17 livres. La bibliothèque du roi à Paris en possède une copie.

BOCCHI (François), écrivain fécond, né à Florence en 1548, mort en 1618, a laissé un grand nombre d'écrits en latin et en italien; les principaux sont des *discours* sur différents sujets ; une *Description des beautés de la ville de Florence*, 1592, in-8°, réimprimée avec des *additions* en 1677 et 1678 ; les *Éloges des hommes illustres de Florence*, 1607 ; une *Histoire de Flandre*, des *Lettres*, etc.

BOCCHI (Faustino), peintre, né à Brescia en 1659, élève d'Ange Everard, dit *il Fiamminghino*, grand peintre de batailles, se fit connaître par des tableaux d'un goût bizarre. Il se plaisait à composer des figures de nains et les introduisait dans des compositions d'une assez grande dimension. Un de ses tableaux, représentant une *fête populaire* en l'honneur d'une idole, se voit à Bergame. Pour faire juger la petitesse de ses pygmées, Bocchi a placé près d'eux un *cocomero* (espèce de melon) de grandeur naturelle, qui paraît comme une colline à côté de ces nains. Il mourut vers 1742.

BOCCHORIS, roi d'Égypte, 781 avant J. C., fut, dit-on, le législateur des Égyptiens, dont il encouragea l'industrie. Trogue-Pompée et Tacite attribuent à ce prince l'expulsion des Juifs de l'Égypte. Ainsi, selon toute apparence, il serait le Pharaon dont parle Moïse dans le Pentateuque.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, se ligua avec Jugurtha, son gendre, qui lui promit un tiers de la Numidie, s'il l'aidait à chasser les Romains de l'Afrique. Bocchus joignit ses forces à celles de Jugurtha ; mais, vaincu deux fois par Marius, il rechercha son amitié, et lui écrivit de lui envoyer un officier de confiance auquel il livrerait Jugurtha. Sylla, alors questeur de Marius, eut cette mission. Après bien des incertitudes, Bocchus fit ses conditions avec Sylla, et lui livra Jugurtha, l'an 103 avant J. C. Le traître eut en récompense le pays des Massæsyliens qu'il réunit à ses États.

BOCCONE (Paul-Sylvius), né à Palerme en 1633, fut nommé botaniste du grand-duc de Toscane. Dégoûté du monde, il prit à Florence, en 1682, l'habit de l'ordre de Citeaux, sous le nom de *Sylvius*, se retira dans un couvent de son ordre près de Palerme et y mourut le 22 décembre 1704. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui traitent des plantes de la Sicile, de la France, de l'Italie, de l'île de Malte, de la Corse, du Piémont et de l'Allemagne. On a encore de lui des *Recherches* sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna ; et il a fourni quelques obser-

vations à l'Académie des curieux de la nature dont il était membre.

BOCCONIO (Marin), né à Venise, entreprit de renverser dans sa patrie l'aristocratie héréditaire, et de rétablir l'ancienne égalité ; mais, prévenu par la vigilance du doge Gradenigo, il périt sur l'échafaud avec ses complices en 1299.

BOCERUS (Jean BOEDEKER ou BOCKER, plus connu sous le nom de), né en 1525 à Hausberge, près de Minden dans la Westphalie, suivit à Wittenberg les leçons de Melanchton, et à Franfort-sur-l'Oder, celles de G. Sabinus qui passait pour le meilleur poëte du temps. Ses précoces dispositions ne le garantirent pas de la misère. Errant et sans ressource, il éprouva plus d'une fois la faim, et a décrit lui-même sa triste situation dans un livre d'*Élégies* touchantes. Enfin, il devint poëte lauréat, fut pourvu d'une chaire de droit à Rostock, et put se livrer à son penchant pour la poésie. Il mit en vers la généalogie et l'histoire des ducs de Mecklenbourg et des rois de Danemark. Il avait entrepris de célébrer dans un poëme intitulé : *Francias*, les belles actions des rois de France, lorsqu'il mourut de la peste, le 6 octobre 1565. On a de Bocerus, en latin, la *Description de Freyberg*, Leipzig, 1553 ; *Élégies*, 1554 ; *De origine ducum Megapolensium*, 1556 ; *De origine regum Daniæ*, 1557 ; *Brevis illustratio urbis Hagensis*, Rostock, 1560 ; *De origine, etc., urbis Mindæ*, 1563 ; *Sacrorum carminum libri quatuor*, 1565.

BOCH (Jean), né à Bruxelles, le 27 juillet 1555, se distingua tellement par ses talents poétiques, que ses compatriotes l'ont surnommé le *Virgile Belgique*. Attaché au cardinal Radziwill, il étudia quelque temps la théologie, et fut le disciple du jésuite Bellarmin, depuis cardinal. Il parcourut ensuite l'Italie, la Pologne, la Livonie, la Russie et autres pays. Boch, de retour dans son pays, ne vécut que pour les muses, et mourut le 13 janvier 1609. Ses *Poésies* ont été recueillies par Fr. Swert, fils, et imprimées à Cologne en 1615.

BOCH (Jean-Ascagne), fils du précédent, né à Anvers, s'adonna avec succès à la philosophie et à la jurisprudence, voyagea en France et en Italie, et mourut en Calabre, à la fleur de son âge. Ses *Poésies* se trouvent à la suite de celles de son père.

BOCHART (Samuel), ministre protestant, né à Rouen en 1559, neveu par sa mère du célèbre Pierre Dumoulin, obtint une place de pasteur à Caen, et devint bientôt célèbre par ses conférences avec le P. Véron. Sa *Géographie sacrée* augmenta sa réputation au point que Christine, reine de Suède, lui écrivit de sa propre main, pour l'engager à venir à Stockholm. Bochart fit ce voyage avec Huet, en 1652. De retour à Caen, il s'y maria, et n'eut de son mariage qu'une fille qui fut attaquée d'une maladie de langueur. Le chagrin qu'il en ressentit lui glaça le sang, et il mourut d'aploplexie, le 16 mai 1667, dans une dispute avec Huet en pleine académie. Il possédait la plupart des langues orientales ; mais, comme tous les érudits enthousiastes de la langue qui fait l'objet de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans les mots celtiques ; de là le grand nombre d'étymologies chimériques dont fourmillent ses ouvrages qui ont été recueillis à Leyde, 1712, 3 vol. in-fol.

BOCHART DE SARON (Jean-Baptiste-Gaspard), né le 16 janvier 1730, premier président du parlement de Paris, en fut un des membres les plus distingués par ses vertus et sa profonde connaissance des lois, à laquelle il réunissait la culture des sciences ; il s'occupa spécialement du calcul des comètes, et fut reçu à l'Académie des sciences en 1779. On lui doit l'édition de l'ouvrage de Laplace, *la Théorie* du mouvement elliptique et de la figure de la terre, 1784, in-4°. Son mérite éminent ne put le sauver des fureurs révolutionnaires. Il périt le 20 avril 1794 avec les autres membres de la chambre des vacations du parlement.

BOCHAT (Charles-Guillaume-Lois de), philologue et antiquaire, né à Lausanne en 1695, y professa le droit et l'histoire, se démit de sa chaire pour remplir les places de lieutenant baillival et de contrôleur général, et mourut le 4 avril 1754. On a de lui : *Mémoires* sur le différend entre le pape et le canton de Lucerne, Lausanne, 1727, in-8° ; *Traité pour et contre les services étrangers*, ibid., 1738, in-8° ; *Mémoires critiques sur l'histoire ancienne de la Suisse*, ibid., 1747, 3 vol. in-4°, ouvrage plein de recherches et fort estimé.

BOCK ou le **BOUCQ** (Jérôme), botaniste célèbre, plus connu sous le nom de *Tragus*, doit être regardé comme un des fondateurs de la botanique chez les modernes. Né en 1498 à Heidesbach, il reçut une éducation soignée, fut d'abord maître d'école, puis médecin, et, ayant embrassé la réforme, ministre à Hornbach, où il mourut en 1554. Son ouvrage sur les plantes qui croissent en Allemagne, 1539, in-fol., fig., avec des *additions*, 1546, et traduit en latin, 1552, in-4°, fit le fondement de sa réputation. Il est le premier qui, comparant les plantes entre elles, les distingua par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, et détermina les noms qu'elles portent dans les écrits des anciens.

BOCK (Jean ou Jérôme), peintre suisse du 16e siècle, est faussement regardé comme l'auteur de la fameuse *Danse des morts*, qu'on voyait à Bâle et qui était bien réellement du peintre Holbein.

BOCK (George), né à Arlon au 16e siècle, a laissé : *Lucubrationes, videlicet elegiæ, epigrammata*, etc., Bâle, 1540, in-4°.

BOCK (Frédéric-Samuel), professeur de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, né dans cette ville, le 20 mai 1716, mort en 1786, a publié de nombreux ouvrages sur la théologie, l'instruction, et l'histoire naturelle. Les plus remarquables sont : *Specimen theologiæ naturalis*, Zullichau, 1743, in-4° ; *Histoire abrégée de l'ambre de Prusse*, Kœnigsberg, 1767, in-8°, en allemand ; *Manuel d'éducation*, ibid., 1780, in-8° ; *Essai d'une histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782-83-84, 4 vol. ; *Essai sur l'histoire naturelle et le commerce de harengs*, Kœnigsberg, 1769, in-8°.

BOCK (le baron Jean-Nicolas-Étienne de), né à Thionville, le 4 janvier 1747, fils d'un lieutenant des maréchaux de France, embrassa la carrière des armes, parvint au grade de capitaine de cavalerie, et quitta cette profession pour exercer l'emploi de son père dont il avait obtenu la survivance. Fixé à Metz, quoique sa juridiction regardât Thionville, Saint-Avold et Boulay, Bock s'occupait de travaux littéraires et de l'éducation de ses en-

Digitized by Google

fants. Lors de la convocation des états généraux, Block fit partie de l'assemblée pour l'ordre de la noblesse, regagna bientôt son asile, émigra en Allemagne, séjourna longtemps à Anspach, y dirigea plusieurs éducations particulières, et se livra à l'étude de la langue allemande. Bock est mort à Arlon en 1809. On a de lui : *Recherches philosophiques sur l'origine de la pitié*, 1787 ; *La vie de Frédéric baron de Trenck,* traduite de l'allemand, Metz, 1787 ; *Mémoire sur Zoroastre et Confucius, et essai sur l'hist. du Sabéisme,* 1787 ; *OEuvres diverses*, 1788-1789, 4 vol. ; *Tableau de l'armée prussienne avant et pendant la guerre de sept ans ; Hermann d'Unna*, roman, 1791 ; *Le Tribunal secret,* drame ; *Les chevaliers des sept montagnes,* 1800, 3 vol. ; *Histoire du tribunal secret,* Metz, 1801 ; *La vie du feld-maréchal baron de Laudon ; Erminia ; De la fièvre,* par le docteur Reisch, *Mémoire sur la peste* du même ; *Le mensonge généreux*, drame de Kotzebue, etc., traduit de l'allemand.

BOCK (Auguste-Charles), né à Magdebourg en 1782, fit ses études classiques à Genthin, et suivit ensuite les leçons du célèbre médecin Rosenmüller à Leipzig, leçons dont il profita si bien qu'il devint, en 1814, professeur à la faculté. Cet anatomiste, mort dans cette dernière ville en 1833, s'était distingué par deux écrits, l'un *sur les nerfs de la 5e paire*, et l'autre *sur ceux de la moelle épinière.*

BOCKEL (Jean), médecin, né à Anvers, le 1er novembre 1535, fut professeur d'anatomie à Helmstadt, et vint ensuite exercer son art à Hambourg, où il mourut le 21 mars 1605. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *De phiitris,* etc., 1599 ; *Synopsis novi morbi,* etc., 1580, in-8° ; *De peste Hamburgi anni* 1565, 1577, in-8°.

BOCKENBERG (Pierre van), né à Gouda en Hollande, en 1548. Après avoir été successivement professeur de théologie à Loo, près d'Ypres, curé à Saint-Nicolas de Cassel, jésuite, chapelain de Guillaume, duc de Bavière, curé de Varick en Hollande, il abjura la religion catholique, et épousa la fille d'un maitre d'école ; ce qui lui attira une foule d'épigrammes de la part de Janus Douza et de Dominique Baudius. Il devint historiographe des États de Hollande et de West Frise, et mourut à Leyde le 17 janvier 1617. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Catalogus, genealogia et brevis historia regulorum Hollandiæ, Zelandiæ et Frisiæ,* 1584, in-12 ; *Historia et genealogia Brederodiorum*, 1587, in-12 ; *Egmondanorum historia et genealogia*, 1589, in-12 ; *Prisci Bataviæ et Frisiæ reges*, 1589, in-12.

BOCKHORST (Jean van), surnommé *Langen-Jan* (Jean le Long), peintre, né à Munster en 1610, fut l'élève de Jacques Jordaens. Ses principaux tableaux ont été exécutés pour les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc. ; on l'a comparé, pour le coloris, à Rubens et à Vandyck.

BOCKHORST (Jean van), né à Dentekoom en 1661, passa fort jeune à Londres, travailla chez Kneller, peintre de portraits, fit plusieurs tableaux pour le duc de Pembroke, se rendit en Allemagne, exerça son talent pour le portrait à la cour de Brandebourg, et mourut en 1724.

BOCKLER (George-André). *Voyez* **BOECKLER.**

BOCKSBERGER (Jean), peintre allemand, né à Saltzbourg dans le 16e siècle, a peint des batailles et des sujets de chasse ; il gravait aussi très-bien sur bois. On a de lui 122 planches d'après les dessins de J. Amman, pour une Bible imprimée en 1569 à Francfort, et d'autres pour un Tite-Live allemand, d'après les dessins de T. Stimmer.

BOCQUET DE CHANTERENNES (Jean-Joseph), avocat au conseil, mort en 1775, a publié un *Traité* des lois sur la chasse, intitulé : *Plaisirs, Varennes, et Capitaineries*, Paris, 1744, in-12.

BOCQUILLOT (Lazare-André) naquit à Avallon le 1er avril 1649, de parents pauvres, qui lui donnèrent une bonne éducation. En 1670, il suivit Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Bourges, et se livra d'abord à la dissipation avec l'emportement de son âge. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et fut curé de Chatelux, ensuite chanoine d'Avallon, où il mourut le 22 septembre 1728. On a de lui plusieurs vol. d'*Homélies*, Paris, 1688, in-12 ; un *Traité* de la liturgie sacrée ou de la messe, 1701, in-8°, livre intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques ; *Nouvelle histoire du chevalier Bayard,* 1702, in-12, sous le nom de Lonval ; des *Lettres* et des *Dissertations,* in-12.

BOCRISIUS (Jean-Henri), professeur de philosophie à Schweinfurt, né à Eberbach le 19 novembre 1687, mort le 17 octobre 1716, auteur d'une *dissertation* sur la musique des Hébreux, dans le *Thes. antiq. sacrar.* d'Ugolini.

BOCTHOR (Ellious), né à Syout dans la haute Égypte, le 12 avril 1784, fut attaché à l'armée française d'Orient en qualité d'interprète. Revenu avec elle en Europe, il eut beaucoup de succès dans l'étude de la langue et de la littérature française ; succéda à don Raphaël dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours très-suivis furent malheureusement de peu de durée, et mourut le 26 septembre 1821. On lui doit un *Alphabet* arabe accompagné d'*exemples,* Paris, 1820, in-4° ; *Dictionnaire français et arabe vulgaire,* publié par M. Caussin de Perceval, 1828, 2 part. in-4° ; la *Notice* des livres turcs, persans, arabes, coptes, composant la bibliothèque de Bocthor, Paris, 1821.

BOCTONER ou **BUTONER**, médecin, historien et mathématicien anglais au 15e siècle, a écrit un *livre* des antiquités d'Angleterre ; quelques *traités* d'astrologie et d'autres de médecine peu estimés.

BODARD DE TEZAY (Nicolas-Marie-Félix), littérateur, né à Bayeux en 1757, mort à Paris le 13 janvier 1823. Destiné au barreau, Bodard le négligea pour le culte des Muses, publia quelques poésies fugitives et donna à divers théâtres de la capitale des pièces d'un genre léger. Il entra ensuite dans les bureaux de l'administration générale et devint, en 1792, chef de division à la caisse de l'extraordinaire. Dénoncé pendant la terreur, comme modéré, il fut incarcéré et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Lorsque Laumond fut nommé consul général à Smyrne, Bodard l'y suivit en qualité de vice-consul. En 1799, on le nomma commissaire civil à Naples, d'où il fut envoyé à Gênes vers la fin de la même année, avec le double titre de consul général et de chargé d'affaires, et il se trouva dans cette ville pendant le fameux siége que Masséna y soutint. Gênes, réunie à la

Digitized by Google

France, en 1805, perdit son existence politique, et les fonctions de Bodard cessèrent immédiatement. Il se livra alors entièrement aux lettres. Nous citerons de lui : une *Ode sur l'électricité; le Siècle des Ballons*, satire; *le Ballon, ou la Physicomanie*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1785; le *Rival par amitié*, ou *Frontin quaker; les Trois Damis; Arlequin, roi dans la lune; les Saturnales modernes; le Duc de Montmouth; Pauline et Valmont*, comédies; *Spinette* et *Marine*, opéra-comique en un acte.

BODASCH (Jean), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Prague, mort en 1772, est auteur d'une *Description* de plusieurs plantes utiles pour l'économie domestique et la teinture en Bohême, Prague, 1755-58. On lui doit encore *De quibusdam animalibus marinis*, Dresde, 1701, in-4°.

BODDAERT (Pierre), poëte hollandais, né à Middelbourg en Zélande en 1694, mort en 1760, débuta par une traduction de l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon. En 1717, il publia en société avec deux de ses compatriotes, Jean Steengracht et Pierre de la Rue, un recueil de *Recréations poétiques*, réimprimé en 1728. Ses *Poésies sacrées et édifiantes* eurent un grand succès à leur apparition. Boddaert publia aussi les poésies posthumes d'Anne Rethaan, sa belle-mère, et celles de Jean Moorman, avocat de Hulst en Flandre, qui vécut de 1696 à 1743.

BODDAERT (Pierre), savant médecin et naturaliste, de la même famille que le précédent, né dans la Zélande vers 1730, s'établit à Flessingue et partagea son temps entre la pratique de son art et la culture des sciences naturelles. Nommé membre du conseil de cette ville, il se démit bientôt de sa place pour se livrer plus tranquillement à l'étude; et visita les principales villes de Hollande. Pendant son séjour à Amsterdam, il se lia avec Jean-Albert Schlosser qui, jeune encore, avait déjà formé une collection précieuse d'histoire naturelle. Schlosser étant mort en 1769, Boddaert se chargea, par attachement à sa mémoire, de continuer la description des objets les plus curieux de son cabinet. Boddaert habitait Utrecht en 1770, et il demeura deux ans dans cette ville. Outre des *Dissertations*, dans les mémoires des académies des Curieux de la nature de Harlem et de Zélande, dont il était membre, on connaît de lui : la traduction en hollandais de l'*Elenchus zoophitorum*, de Pallas, Utrecht, 1768; *Mélanges de zoologie*; la *traduction* en latin et en hollandais de la première partie de l'*Histoire naturelle des dents*, par Jean Hunter, Dordrecht, 1773, in-4°; *Elenchus animalium*, Rotterdam, 1785, in-8°; l'*Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, par Zimmermann, traduite en hollandais, Utrecht, 1787, in-8°.

BODE (Christophe-Auguste), savant orientaliste, né en 1722 à Wernigerode, étudia à Leipzig l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien, l'hébreu des rabbins, l'arménien, le turc et le copte; fut en 1754 nommé professeur extraordinaire, et en 1763 professeur ordinaire de langues orientales à l'université d'Helmstadt, et mourut d'apoplexie le 7 mars 1796. Ses principaux ouvrages sont : une *traduction* éthiopienne de St. Mathieu, Halle, 1748, in-4°; des *traductions* persanes de St. Mathieu, mises en latin; de St. Marc, de St. Luc, de St. Jean, Helmstadt, 1750, in-4°; une *traduction* arabe de St. Marc, Lemgow, 1752, in-4°; le *Nouveau Testament* éthiopien, traduit en latin, 2 vol. in-4°, Brunswick, 1753-55; et un écrit intitulé : *Pseudo-critica Millio-Bengeliana*, Halle, 1767, in-8°, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints.

BODE (Jean-Joachim-Christophe) naquit à Brunswick le 16 janvier 1730. Son père, ancien soldat, après avoir obtenu son congé, se retira dans un village, où il gagnait péniblement sa vie, en fabriquant des tuiles. Le jeune Bode apprit à lire et à écrire avec les autres enfants du village. Son père ne pouvant, à cause de la faiblesse de sa santé, l'employer à de rudes travaux, l'envoya chez son grand-père, qui le chargea du soin de garder les troupeaux. L'enfant se montra tout à fait inhabile aux occupations rustiques de tout genre, et dans la famille on ne l'appelait pas autrement que Christophe l'*imbécile*. Cependant Bode avait un goût prononcé pour la musique; et, à l'âge de 15 ans, il obtint d'être mis en pension chez Kroll, musicien de Brunswick, aux frais d'un oncle maternel. En sept années, son talent musical se développa tellement qu'il jouait avec facilité de tous les instruments à vent et à cordes, et qu'on lui accorda une place de hautbois à Brunswick. Alors il se maria; mais cette union le jeta dans des embarras de fortune. Pour se perfectionner dans l'étude du basson, et dans celle de la composition, il sollicita un congé, et se rendit à Helmstadt, (1749), auprès de Stolze, basson célèbre. En même temps, un de ses amis, Schlabeck, lui enseignait les langues française, italienne et latine. Le professeur Stockausen l'initiait à la théorie des beaux-arts et à la connaissance de la langue anglaise. Revenu à Brunswick, et trompé dans l'espoir d'être admis à la chapelle de la cour, il alla se fixer à Celle, au service de Hanovre, en qualité de hautbois. Là, il s'occupa de musique et de composition. Il publia deux recueils lyriques, sous le titre d'*Odes et chansons plaisantes et sérieuses*. La mort lui ayant ravi sa femme et son enfant, il partit en 1757 pour Hambourg, où son esprit et ses talents achevèrent de prendre l'essor. Il traduisit plusieurs romans et pièces de théâtre, soit de l'anglais, soit du français; et, pendant les années 1762 et 1763, il fut chargé de la rédaction du journal le *Correspondant Hambourgeois*. Bode avait été reçu franc-maçon, et il parcourut l'Allemagne, visitant les loges maçonniques, et cherchant à pénétrer les mystères qu'on ne lui avait pas encore révélés. Le fameux Weisshaupt venait de fonder la société des *Illuminés*. Bode voulut en faire partie; après la fuite de Weisshaupt, il devint même le véritable chef de l'illuminisme, et continua de l'être jusqu'à l'entière extinction de cette secte. Les travaux littéraires de Bode ne l'avaient pas détourné de la musique; il dirigeait des concerts, conduisait des orchestres, donnait des leçons. Une de ses anciennes écolières, jeune, belle et riche, voulut l'épouser; mais elle mourut dans la première année de son mariage. Sa femme lui avait fait une donation considérable; il en rendit la plus forte part. Néanmoins, ce qui lui restait de bien pouvait lui assurer une existence agréable et indépendante : il l'employa à réaliser un projet qu'il nourrissait depuis longtemps : il se fit imprimeur : la *Dramaturgie* de Lessing fut le premier ouvrage qui sortit de ses presses. S'étant marié, en troisièmes noces, avec la fille d'un libraire, Bode s'associa avec Lessing pour ouvrir une librairie spécialement des-

Digitized by Google

tinée aux gens instruits : l'entreprise échoua. Bode en revint aux travaux qu'il avait quittés : ce fut Lessing qui l'engagea à traduire le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*. Bode traduisit encore le *Vicaire de Wakefield*, les *Essais de Montaigne*, les *Incas* de Marmontel, *Tom Jones*, *Humphry Klinker*, plusieurs ouvrages périodiques, entre autres : *the World*, journal anglais, et le *Pensador* de Clavijo. Dans l'espace de dix ans, Bode perdit sa femme et les quatre enfants qu'elle lui avait donnés. La comtesse de Bernsdorf, veuve du célèbre ministre danois, qu'il avait connue à Hambourg, le choisit pour son homme d'affaires, et l'emmena à Weimar en 1778. Il fut successivement honoré des titres de conseiller de la cour de Saxe-Meinungen, de conseiller de légation du duc de Saxe-Gotha, et de conseiller privé du margrave de Hesse-Darmstadt. En 1787, Bode avait fait un voyage à Paris comme député par les loges maçonniques de l'Allemagne, auprès de la loge des *Philalèthes*, pour s'occuper de recherches sur l'origine et le but de la franc-maçonnerie. A son retour, il fut chargé d'examiner un projet d'association proposée par le docteur Barhdt pour éclairer le peuple ; il n'y vit qu'une spéculation déguisée sous l'apparence du bien public, et dévoila ce charlatanisme dans un écrit intitulé : *Mehr noten als text* (plus de notes que de texte). Peu de temps avant sa mort, relevant d'une maladie, Bode était venu en basse Saxe dire un dernier adieu aux lieux où il avait passé sa jeunesse. A son retour à Weimar, ayant recouvré ses forces, il se disposait à commencer une traduction de Rabelais, lorsque sa dernière heure sonna le 13 décembre 1793. Il a laissé de nombreuses compositions musicales, *solos, concertos, symphonies*.

BODE (Jean-Elert), astronome, naquit le 19 janvier 1747 à Hambourg, où son père tenait un pensionnat pour les jeunes gens qui se destinaient au commerce. Il y fit ses premières études et, dès l'âge de 17 ans, fut en état d'aider son père dans ses fonctions d'instituteur. Il consacrait à l'étude de mathématiques, de la géographie et de l'astronomie les moments destinés à la récréation et, à l'âge de 18 ans, il calculait la marche des planètes et les éclipses. Le professeur Busch, auquel on avait communiqué un travail de Bode, fit venir chez lui ce jeune astronome, et mit à sa disposition ses livres et ses instruments. Bode fit paraître bientôt après une *Introduction à la connaissance du ciel étoilé*, Hambourg, 1768, devenue classique et parvenue à sa 20e édition. Pendant 7 ans, de 1770 à 1777, il publia des feuilles mensuelles connues sous le titre d'*Introduction à la connaissance de la situation et du mouvement de la lune et des autres planètes*. En 1772, il fut appelé à Berlin par Frédéric II, et reçu membre titulaire de l'Académie des belles-lettres, en 1782. Outre les *Annales astronomiques*, Bode a publié son *Uranographie* ou *Grand atlas céleste* en 20 cartes. Membre des académies des principales villes de l'Europe, il fut décoré de divers ordres, comblé d'honneurs, et mourut le 23 novembre 1826. On a encore de Bode : *Représentation des astres sur 34 planches*, Berlin, 1805 ; *Système planétaire du soleil*, 1788, et un grand nombre de *dissertations* en français, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

BODEKKER, né en 1760, au pays de Clèves, mort à Amsterdam, en 1727, se fit une réputation comme peintre de portraits.

BODEL ou **BODIAUS** (Jean), trouvère, né à Arras au 13e siècle, vivait sous le règne de saint Louis. On connaît de lui des *Chansons*, les *Adieux à la ville d'Arras*, imprimés dans la nouvelle édition de Barbazan, tome I ; une pièce dramatique intitulée : le *Jeu de St. Nicolas*, dont Legrand d'Aussy a donné un extrait dans le *Recueil* de ses fabliaux, tome Ier.

BODEN (Jean), prêtre catholique, né à Bois-le-Duc, a composé *Conciones morales*, etc., Anvers, 1621 à 1631, 3 vol. in-12.

BODENBURG (Joachim-Christophe), recteur du collége du Cloître à Berlin, né en 1691, mort le 5 février 1759, a fait imprimer en allemand : *De la musique des anciens*, 1743 ; *De la musique du moyen âge et des temps modernes*, 1746.

BODENSCHATZ (Magnus-Erhardt), né vers 1570, à Lichtenstein en Misnie, mort en 1636, pasteur à Osterhausen a publié une *Collection de motets* des meilleurs compositeurs de la fin du 16e et du commencement du 17e siècle, Leipzig, 1603-1606 ; *Psalterium Davidis*, etc. 1605 ; *Harmonia angelica*, 1608 ; *Bicinia 90 selectissima*, 1615 ; *Florilegium selectissimorum hymnorum*, etc., 1624.

BODENSCHATZ (Jean-Christophe-George), orientaliste distingué, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 octobre 1797, avait étudié surtout les antiquités judaïques, et s'en est servi pour expliquer les livres sacrés. On a de lui, en allemand : *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes*, etc., Erlangen et Cobourg, 1748-1749, 4 parties in-4o ; *Explication des livres saints du Nouveau Testament, d'après les antiquités judaïques*, Hanovre, 1756, in-8o.

BODENSTEIN (André), plus connu sous le nom de *Carlstadt*, né dans cette ville vers 1480, chanoine, archidiacre et professeur de théologie à Wittenberg, fut le maître et l'ami de Luther, et le premier ecclésiastique en Allemagne qui se maria publiquement. Il se brouilla depuis avec Luther, fut chassé de l'Allemagne comme séditieux, et vint mourir misérablement à Bâle le 25 décembre 1541. On a de lui beaucoup d'*ouvrages* de controverse, qu'on ne lit plus maintenant.

BODENSTEIN (Adam), médecin spagyrique, né en 1528, à Wittenberg, fils du précédent, n'avait que 21 ans à la mort du fameux Paracelse, en sorte qu'il ne put recevoir longtemps ses leçons ; cependant il embrassa ses principes avec beaucoup de chaleur, et les propagea le premier dans toute l'Allemagne. Héritier des secrets de son maître, il se flattait aussi de posséder, avec le talent de faire de l'or, celui de prolonger la vie humaine bien au delà des bornes naturelles. Néanmoins il vécut pauvre et mourut, aussi jeune que Paracelse, vers la fin de février 1577, à 49 ans. Outre des traductions latines de quelques *écrits* de Paracelse, on a de Bodenstein : *Epistola ad Fuggeros in qua argumenta alchymiæ infirmantia et confirmantia adducuntur ; De Podagræ præservatione ; De Herbis duodecim Zodiaci signis dicatis ; Isagogen in rosarium chymicorum Arnoldi de Villanova*, réunis en un vol. in-fol., Bâle, 1581.

BODERIE (LEFÈVRE de la). *Voyez* **LEFÈVRE**.

BODICÉE. *Voyez* **BOADICÉE**.

Digitized by Google

BODIN (Jean) naquit à Angers, vers l'an 1530. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut moine dans sa jeunesse; d'autres l'ont nié. Il paraît, par ses ouvrages, qu'il avait acquis de grandes connaissances dans les langues et dans les sciences. Il fit ses premières études en droit à Toulouse, y professa quelque temps, et alla à Paris, dans l'intention d'y suivre le barreau. Sans talent pour la plaidoirie, il ne put lutter contre les Brisson, les Pasquier, les Pithou, qui y tenaient le premier rang. Il ne réussit pas, et s'adonna uniquement à la composition des livres. Ses premiers ouvrages lui firent une grande réputation. Henri III admit Bodin dans ses conversations familières. L'opposition qu'il montra aux états de Blois, en 1576, contre les projets du roi, lui fit perdre ses bonnes grâces. Il trouva un asile auprès du duc d'Alençon, le 4e des enfants de Henri II, qui voulait se faire déclarer souverain des Pays-Bas, et prétendait à la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Bodin l'accompagna, et fut son conseiller dans tous les voyages qu'il fit pour tenter ces aventures. Ce prince le fit en outre son secrétaire des commandements, maître des requêtes de son hôtel, et son grand maître des eaux et forêts. Ces faveurs furent perdues pour lui, par la mort prématurée de son protecteur. Il se retira, en 1576, à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat; il y occupa même la place de procureur du roi. Député aux états-généraux de 1576, par le tiers état du Vermandois, il s'y opposa aux desseins de ceux qui voulaient faire révoquer les édits de pacification. Il empêcha qu'on mît obstacle à l'aliénation du domaine, qu'il regardait comme une opération funeste. Cette fermeté contribua à le perdre entièrement dans l'esprit du roi. Bodin continua à demeurer à Laon, et, par l'influence qu'il exerçait dans cette ville, il la fit déclarer pour la Ligue, en 1589. Il répara cependant, en partie, sa faute, en ramenant la ville de Laon à l'obéissance de Henri IV. Il y mourut de la peste, en 1596. Le premier ouvrage qu'il publia fut un *Commentaire sur les livres de la Chasse d'Oppien*, et une Traduction en vers latins de ces mêmes livres, Paris, 1555, in-4o. Il donna ensuite *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4o. L'ouvrage qui contribua le plus à faire une grande réputation à Bodin fut ses *Six livres de la république*. Avant lui, plusieurs avaient déjà écrit sur la politique, mais personne ne l'avait fait avec autant d'étendue. Son livre parut un code complet sur cette matière; et c'est ce qui fit sa prodigieuse fortune. La première édition est de Paris, 1577, in-fol. Il en parut ensuite trois autres, en 1577, 1578 et 1580; mais on préfère les éditions de Lyon, 1593, et de Genève, 1600, in-8o, parce qu'on y a joint quelques traités de Bodin sur les monnaies. Il traduisit lui-même cet ouvrage en latin, Paris, 1586, in-fol. La *Démonomanie*, autre ouvrage de Bodin, parut à Paris, en 1581, in-4o, et fut traduite en latin par François Junius, caché sous le nom de *Lotavius Philoponus*, Bâle, 1581, in-4o. Il y en a une édition française, sous le titre de *Fléau des démons et sorciers*, Niort, Duterroir, 1616, in-8o, et une traduction italienne par Hercule Cato, Venise, Alde, 1589, in-4o. Cet ouvrage fut suivi d'un autre, intitulé : *Universæ naturæ theatrum*, Lyon, 1596, in-8o; traduit en français, par Fougeroles, ibid., 1597, in-8o. On a encore de lui : *Paradoxes, doctes et excellents discours de la vertu, touchant la fin et souverain bien de l'homme*, Paris, 1604, in-12; *Oratio de instituendâ in republicâ juventute, ad S. P. Q. Tolosatem*, Toulouse, 1559, in-4o. Le dernier ouvrage de Bodin qui mérite qu'on en fasse mention, est celui intitulé : *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*.

BODIN (Henri), jurisconsulte allemand, mort à Halle en 1720, a composé un grand nombre de *Dissertations* de jurisprudence, qui ne sont connues qu'en Allemagne.

BODIN (Pierre-Joseph-François), chirurgien dans le bourg de Limeray en Touraine, fut en 1790 maire de Gournay, député à la Convention en 1792, et vota la reclusion du roi et ensuite le sursis à l'exécution; le 2 octobre 1794, il parla en faveur des *suspects* dont les prisons étaient remplies, fit décréter la liberté des entreprises des voitures publiques, fit partie du conseil des Cinq-Cents, et fut, après le 18 brumaire, nommé commandant de la gendarmerie du département de Loir-et-Cher. Bodin est mort à Blois en 1809. Il avait publié, en 1757, un *Essai sur les accouchements*.

BODIN (Laurent), médecin, né à Saint-Paterne en 1762, a publié des *Réflexions* contre le système de Gall, et une *Bibliographie analytique* de la médecine.

BODIN (Jean-François), ancien receveur particulier de Saumur et député de Maine-et-Loire, né le 26 septembre 1766 à Angers, mort en 1829, correspondant de l'Institut et de la Société royale des antiquaires de France, entré de bonne heure dans la carrière administrative, cultiva aussi quelques branches des arts, notamment l'architecture, pour laquelle il avait un goût particulier, et concourut, en 1796, à l'Institut national, pour le plan d'un monument triomphal qui devait être érigé en l'honneur des armées françaises. Ses opinions politiques lui firent perdre en 1815 l'emploi de receveur, et ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part du ministère qu'il arriva en 1820 à la chambre élective. Outre quelques morceaux imprimés dans le recueil de l'Académie celtique et le tome III (1821) des *Mémoires* de la Société royale des antiquaires de France, on a de lui : *Recherches historiques sur la ville de Saumur* (haut Anjou), *ses monuments et ses deux arrondissements*, Saumur, 1812-1815, 2 vol. in-8o, avec planches dessinées par l'auteur; *Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments* (Angers et le bas Anjou), ib., 1821-22, 2 vol. in-8o. Il a publié de plus trois *Lettres à ses commettants sur les sessions de* 1820 *à* 1822, Paris, 1821-22, grand in-8o.

BODIN (Félix), fils du précédent, né à Saumur en décembre 1795, publia sous la restauration quelques pamphlets politiques, et le *Résumé de l'histoire de France*, traduit en différentes langues. Il fit en 1825 le *Cours d'histoire* à l'athénée, concourut à la rédaction de plusieurs journaux politiques et littéraires, et fut quelque temps directeur du *Mercure du* 19e *siècle*. Après la révolution de juillet 1830, il fut nommé par le département de Maine-et-Loire membre de la chambre des députés, et mourut à Paris, d'une maladie de langueur, le 6 mai 1837, âgé de 42 ans.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né en 1544 à Exeter, fut chargé par la reine Élisabeth de plusieurs

Digitized by Google

négociations diplomatiques; mais ayant éprouvé quelque disgrâce, il quitta la cour, s'occupa du rétablissement de la bibliothèque d'Oxford, qu'il enrichit d'une immense quantité de livres, et à laquelle il légua aussi ses biens. Cette bibliothèque, une des plus belles de l'Europe, porte le nom de bibliothèque Bodléienne. Créé chevalier par Jacques Ier, Bodley mourut en 1612. Hearne a recueilli quelques écrits de cet ami des lettres sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8°.

BODLEY (Laurence), chanoine d'Exeter, né dans cette ville en 1546, et mort en 1615, est auteur d'une *Élégie* sur l'évêque Gwel.

BODLEY (Jean), médecin anglais du 18e siècle, a publié un *Essai de critique sur les ouvrages des médecins*, Londres, 1741.

BODMER (Samuel), boulanger à Berne, s'appliqua à la géométrie, fut chargé de lever une carte de l'État de Berne et les différentes parties de la Suisse, dirigea les travaux de construction d'un nouveau lit qu'on donna au torrent de Cander, au-dessus de Thun, opération qui préserva une contrée étendue des inondations et de l'infection des marais, et mourut en 1721. On conserve dans les archives de Berne les ouvrages de Bodmer.

BODMER (Jean-Jacques), naquit à Zurich, le 19 juillet 1698, et y mourut le 2 janvier 1783. Destiné par son père, qui était curé, à l'état ecclésiastique, et ensuite au commerce, il y renonça pour se livrer à son goût naturel, qui le portait à cultiver la poésie et les sciences historiques. Il avait observé de bonne heure l'imperfection de la littérature et de la poésie allemandes. A peine eut-il atteint sa 20e année, qu'il conçut le projet de corriger le goût de sa nation. Il avait trouvé dans son ami Breitinger le meilleur aide qu'il pût souhaiter; et tous les deux ils débutèrent dans le monde littéraire (en 1722) par une feuille périodique, où ils osèrent citer au tribunal de leur critique quelques poëtes allemands qui jouissaient alors d'une grande réputation. Gottsched, ce célèbre aristarque, qui lui-même passait pour le réformateur de la littérature allemande, et qui d'abord s'était prononcé pour les jeunes Suisses, en fut bientôt mécontent, et, peu ménagé par eux, se mit à la tête de leurs adversaires. C'est de cette lutte qu'est sortie la période la plus brillante de la littérature allemande. En 1725, Bodmer obtint la chaire d'histoire dans sa patrie : il l'a occupée pendant cinquante ans avec distinction. Il a publié un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse; ils respirent l'amour le plus ardent de la liberté, de la république, et des institutions qui sont propres à affermir et à garantir l'une et l'autre. Aidé de son ami Breitinger, Bodmer déterra et publia, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, en 1748 et en 1758, deux collections des poëtes allemands du moyen âge, connus sous le nom des *Minnesinger*, ou *Chantres d'amour*. L'une est intitulée : *Fables du temps des Minnesinger*, in-4°, 1758; l'autre, *Collection des Minnesinger*, in-4°, 1759. Les succès brillants qu'obtenait alors le jeune Klopstock dans la poésie sacrée, paraissent avoir engagé Bodmer, déjà âgé de cinquante ans, à composer des poëmes épiques. Le plus connu est celui qui parut sous le titre de la *Noachide*, Zurich, 1752, 1765, 1772; ce poëme est en douze chants. Il traduisit *Homère* et *Milton*, et, dans un âge très-avancé, il donna des tragédies patriotiques. On a aussi de lui des *Principes de la langue allemande*, 1768; et un *Essai de Grammaire allemande*; le *Paradis perdu* de Milton, 1732, 1742 et 1769; *Bibliothèque helvétique*, 1735, 1741, 6 cahiers; *Lettres critiques*, 1746 et 1763.

BODOEUS van de STAPEL (Jean), médecin hollandais, a préparé une édition de l'*Histoire des plantes* de Théophraste, publiée après sa mort par Egbert Bodœus son père, Amsterdam, 1644.

BODONI (Jean-Baptiste), célèbre imprimeur, naquit le 16 février 1740, à Saluces, dans les États du roi de Sardaigne. Dès son enfance il montra du goût pour le dessin, et dans ses loisirs il gravait sur bois de petites vignettes que les curieux recherchent encore. A 18 ans, le désir de se perfectionner dans son état lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il partit de Saluces avec son condisciple Dominique Costa, qui se flattait qu'un de ses oncles, secrétaire d'un prélat romain, leur faciliterait les moyens de vivre, en attendant qu'ils eussent trouvé de l'ouvrage. Les deux amis, encore éloignés du terme de leur voyage, avaient épuisé toutes leurs ressources. En vendant quelques-unes de ses tailles de bois aux imprimeurs, Bodoni se procura l'argent nécessaire pour continuer sa route; mais, à leur arrivée à Rome, l'oncle de Costa déclara qu'il ne pouvait rien pour eux, et leur conseilla de reprendre le chemin de Saluces. Découragé par cette réception inattendue, peu s'en fallut que Bodoni ne suivît ce conseil; mais, avant de quitter Rome, il voulut voir l'imprimerie de la Propagande qu'il avait entendu vanter tant de fois à son père. La politesse de ses manières et la vivacité de son esprit plurent à l'abbé Ruggieri, surintendant et directeur de l'établissement, et il y fut admis comme ouvrier. Il montra dans les différents travaux dont il fut chargé tant de goût et d'habileté, que le cardinal Spinelli se déclara son protecteur. D'après les conseils de ce prélat, il suivit les cours de langues orientales à l'université de la Sapience; et, dès qu'il fut en état de lire facilement l'arabe et l'hébreu, il remplaça les compositeurs pour ces deux langues. Ayant été chargé de l'impression du *Missel arabe-cophte* et de l'*alphabet thibétain*, du P. Giorgi, il s'acquitta de cette tâche avec un tel succès que Ruggieri fit mettre son nom dans la suscription avec celui de sa ville natale. La fin tragique de Ruggieri lui rendant le séjour de Rome insupportable, Bodoni accepta les propositions qui lui furent faites pour l'attirer en Angleterre; mais arrivé à Saluces pour prendre congé de ses parents, il y tomba malade. Sur ces entrefaites, le marquis de Félino, premier ministre de Parme, lui fit offrir par le P. Paciaudi la direction de l'imprimerie qu'il se proposait d'établir sur le modèle de celle du Louvre. Bodoni se rendit à Parme en 1768. Il s'occupa sur-le-champ de la construction des presses; et, ayant fait venir de Paris des caractères de Fournier, il imprima dès la même année un opuscule poétique qu'avait composé l'abbé Frugoni. Ne voulant pas se servir plus longtemps de caractères étrangers, il en grava lui-même d'après les beaux modèles laissés par les imprimeurs italiens du 15e siècle, et il en publia les épreuves en 1771, sous ce titre : *Saggio tipografico di fregi e majuscole*, in-8°. Il serait inutile d'indiquer ici les divers ouvrages sortis chaque année des

Digitized by Google

presses de Bodoni; mais on doit citer le *Couronnement* de la célèbre Corilla Olimpia (Morelli-Fernandez), 1779, petit in-4°; les *OEuvres* de Mengs, 1780, 2 vol.; la traduction italienne, par Annibal Caro, de *Daphnis et Chloé*, de Longus, avec le texte grec, 1786, et enfin son *Manuale tipografico*, 1788, in-4°. Cette même année, Bodoni, cédant aux instances d'Azara, ambassadeur d'Espagne, fit un second voyage à Rome où il reçut l'accueil le plus distingué des savants et des membres du sacré collége, ainsi que du pape Pie VI. Il était de retour à Parme dans les premiers mois de 1789. Azara, qui n'avait point abandonné son projet de donner de belles éditions de ses auteurs favoris, le pressait de revenir à Rome pour en diriger l'impression. Le duc de Parme qui l'aurait vu s'éloigner avec peine, voulant concilier avec le désir d'Azara son désir de conserver Bodoni, l'autorisa à établir une imprimerie particulière, mettant pour cet objet à sa disposition un immense bâtiment. C'est de cette imprimerie que sortirent successivement les *Edizioni Bodoniane*, savoir : *Horatii Flacci opera*, 1791, 1 vol. in-fol.; *Virgilii opera*, 1793, 2 vol. in-fol.; *Catulli, Tibulli, Propertii opera*, 1794, 1 vol. in-fol.; *Taciti Annales*, 1795, 3 vol in-4°. Le roi d'Espagne Charles III lui avait, dès 1782, conféré le titre de son imprimeur particulier; en le lui confirmant, Charles IV joignit à ce titre honorifique une pension de six mille réaux. Bodoni offrit à ce prince, par reconnaissance, la dédicace de sa belle édition de la *Gerusalemme liberata*, 1789, deux vol. in-folio. En 1793, il donna deux éditions, in-fol. et in-4°, du *Traité du sublime*, de Longin, en grec; avec une dédicace au pape Pie VI. Cette même année 1793, il publia l'édition in-fol. de l'*Imitation de Jésus-Christ*; il reproduisit aussi dans le même format l'*Aminte* du Tasse, dont il avait donné une édition in-4°, en 1789, et mit au jour l'*Anacréon*, grec et latin, un de ses chefs-d'œuvre. Ses magnifiques éditions, en répandant son nom dans toute l'Europe, avaient inspiré le désir à chaque imprimeur de pourvoir ses ateliers des beaux types avec lesquels on avait produit de tels chefs-d'œuvre. Avec ses bénéfices il se trouva bientôt en état d'acheter, près de Borgo-San-Donnino, une riche propriété, dans une situation délicieuse. C'est dans cette charmante retraite, appelée *il Pozzetto*, qu'il se proposait de se retirer dès qu'il aurait achevé son *Manuale tipografico*. Des affaires de famille l'ayant appelé en 1798 à Turin, il y fut accueilli de la manière la plus distinguée par les savants et par le roi Charles-Emmanuel; mais rien n'égala la réception qui lui fut faite à Saluces où il avait annoncé qu'il se rendrait de Turin. Invité en 1806, à envoyer pour l'exposition des produits de l'industrie française quelques-uns des ouvrages sortis de ses presses, Bodoni fit passer quatorze ouvrages, dont le plus récent était l'Oraison dominicale en 155 langues orientales et latines. Bodoni obtint le premier prix. Cette même année, il avait commencé l'impression de l'Iliade; mais, par la lenteur des savants chargés d'en corriger les épreuves, elle ne fut terminée qu'en 1808. Cette magnifique édition, en trois vol. in-fol., est dédiée à Napoléon. Un exemplaire, sur vélin, lui en fut présenté le 21 janvier 1810, dans la galerie de Saint-Cloud. L'empereur fit expédier à l'imprimeur le brevet d'une pension de trois mille francs. Depuis que l'Italie était sous la domination française, Bodoni avait reçu les offres les plus avantageuses. Le prince Eugène lui avait proposé la direction de l'imprimerie royale de Milan, et Murat, celle de Naples. En 1811, Bodoni reçut de Murat la croix de l'ordre des Deux-Siciles; et, voulant témoigner sa reconnaissance, lui proposa de publier, pour l'éducation du prince royal, une suite de classiques français. Une maladie grave ne permit au célèbre typographe de commencer l'exécution de ce projet qu'en 1812, par l'impression du *Télémaque* in-fol. Le *Racine*, qui devait suivre, ne fut terminé qu'après la mort de Bodoni, en 1814, par sa veuve, M^me^ Marguerite dell' Aglio. Dans les derniers mois de sa vie, Bodoni reçut de nouvelles marques de la bienveillance de Napoléon; il fut nommé chevalier de la Réunion et reçut une gratification de 18,000 francs pour l'aider dans la publication des classiques français. La fièvre s'étant jointe à ses autres maux, il succomba le 20 novembre 1813. Le *Manuale tipografico* de Bodoni, terminé par Louis Orsi, parut en 1818, 2 vol. grand in-4°. Il offre des échantillons de plus de deux cent cinquante caractères différents. Le manque de correction que l'on reproche aux éditions de Bodoni en a fait baisser le prix en France et en Angleterre; mais son *Anacréon*, son *Aminte*, son *Horace* in-fol., son *Oraison dominicale*, ses *Classiques français*, et surtout son *Homère*, conserveront toujours un rang très-distingué parmi les chefs-d'œuvre de la typographie. Bodoni joignait à ses talents, comme typographe, des connaissances très-variées. On a de lui des *sonnets* très-agréables. Ses *Lettres*, dont plusieurs sont imprimées, formeraient une collection intéressante pour l'histoire littéraire de son temps.

BOE. *Voyez* **DUBOIS** DE LE **BOE.**

BOÈCE (ANICIUS-MANLIUS-TORQUATUS-SÉVÉRINUS), philosophe latin, né vers 470 à Rome, y fit de brillantes études qu'il alla continuer à Athènes. De retour dans sa patrie, il fut élevé aux plus hautes dignités par Théodoric, roi des Visigoths, qui lui accorda longtemps toute sa confiance. Élevé trois fois au consulat, en 487, 510 et 511, il vit le même honneur accordé en 522 à ses deux fils jeunes encore, et, dans la cérémonie de leur installation, fut proclamé prince de l'éloquence. Mais des ennemis secrets trouvèrent le moyen de le perdre dans l'esprit de Théodoric. Des remontrances qu'il eut le courage d'adresser à ce prince, au sujet des exactions des receveurs des deniers publics, furent le prétexte de sa disgrâce. Un décret du sénat le déclara coupable de trahison; renfermé dans un château écarté, il fut mis à mort le 23 octobre 526. On lui serra la tête avec une corde attachée à une roue qui en tournant lui fit sortir les deux yeux; on l'étendit sur une poutre où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons, et enfin ils l'achevèrent à coups de hache. Ses biens, dont la confiscation avait été prononcée, furent rendus à sa veuve par la reine Amalasonte qui fit relever ses statues. Boèce, si admirable par son courage et par ses vertus, fut aussi l'écrivain et le philosophe le plus distingué de son temps. Il avait embrassé la doctrine d'Aristote, et commenté ses ouvrages; il avait aussi composé des traités de théologie. Mais parmi les écrits qui nous restent de ce grand homme, et qui ont été recueillis en un vol. in-fol., Bâle, 1570, bonne édition, le seul qu'on lise aujourd'hui est la *Consolation de la philosophie*,

Digitized by Google

dont la meilleure édition est celle de Leyde, *cum notis variorum*, 1671, in-8°. Il en existe plusieurs traductions françaises; la plus estimée est celle de l'abbé Colesse, Paris, 1671, in-12. On a l'*Histoire de Boèce*, par D. Gervaise, 1715, in-12.

BOÈCE (Christian-Frédéric), graveur, né à Leipzig en 1706, mort à Dresde en 1778, a gravé plusieurs sujets d'après Téniers, Rubens, Wouwermans, etc.

BOECKER (Philippe-Henri), médecin, né à Strasbourg en 1718, mort en 1759, se distingua à la fois dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, et surtout dans l'art des accouchements. On a de lui plusieurs *Dissertations académiques*.

BOECKH (Christian-Godefroid), diacre à Nordlingen, né à Memmingen le 8 avril 1732, mort le 31 janvier 1792, s'est distingué par son zèle et par ses nombreux écrits pour l'éducation et l'instruction publique. Il était le principal rédacteur de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, 11 vol. in-8°, Nordlingen, 1774-1786. Ses principaux ouvrages sont : *Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, Stuttgard, 1771-72, 4 vol. in-8°; *Des principales difficultés de la discipline des écoles*, Nordlingen, 1766, in-4°; *Gazette des enfants*, 14 petits volumes, Nuremberg, 1780-83. Il s'était aussi occupé de l'histoire littéraire de l'Allemagne, et publia, de concert avec F. D. Græter, un Journal sur l'ancienne littérature allemande, 1791-92, 2 vol. in-8°.

BOECKHOUT (Jean-Joseph van), né à Bruxelles, s'était montré dans sa première jeunesse partisan des principes de Van Eupen et de Van der Noot; après la révolution française il devint un des adeptes les plus ardents de la philosophie du 18e siècle; il se trouvait, en 1814, chef de division à l'administration départementale de la Dyle, puis directeur des prisons du même ressort. Il se montra grand partisan de la réunion de la Belgique à la Hollande, par la raison que celle-ci était protestante. Il publia plusieurs factums, tels qu'une *Renonciation de la souveraineté des Pays-Bas, faite prétendument par Van der Noot en faveur de l'empereur d'Autriche*, une *Lettre de S. E. Pierre Van Eupen à S. E. Henri Van der Noot, ci-devant père de la patrie; La réunion de la Belgique à la Hollande sera-t-elle avantageuse ou désavantageuse? Le réveil d'Épiménide*, etc. Quand le royaume des Pays-Bas fut constitué, Van Boeckhout fut nommé inspecteur de l'enregistrement et des domaines. En 1815, il publia les *Éphémérides de l'opinion*, ou *Observations politiques, philosophiques et littéraires sur les écrits du temps*, Bruxelles, in-8°. Van Boeckhout est mort à Bruxelles en 1827.

BOECKLER (George-André), architecte de la ville de Nuremberg, publia en allemand un *Recueil* de moulins et autres inventions de mécanique, qui fut traduit en latin par H. Schmitz, Cologne, 1662, in-fol., figures. On lui doit encore l'*Architecture hydraulique*, Nuremberg, 1663, in-fol., trad. en latin par J. Chr. Sturm, 1664, sous le titre d'*Architectura curiosa*, avec 200 planches; l'*École de l'économie domestique et rurale*, ornée de planches, Francfort, 2 parties in-4°, réimprimée en 1683 et 1699.

BOECKMANN (Jonas), médecin suédois, né le 16 décembre 1716 à Windberg, près de Falkenberg, petite ville de la province de Halland, s'était destiné à l'état ecclésiastique qu'il abandonna pour l'étude de la médecine, alla s'établir à Stockholm, obtint en 1747 une chaire à l'université de Greifswald, où il mourut en 1760, laissant : *Dissertatio de cardine novatorum sine de erroribus stoicorum fundamentalibus; De fanatismo stoicorum; De conscientiâ sui; De venæ sectione corroborante*, etc.

BOECLER (Jean-Henri), historiographe, né en 1611 à Cronheim en Franconie, obtint à 20 ans la chaire d'éloquence à l'académie de Strasbourg; plus tard il fut nommé professeur à Upsal, puis historiographe de Suède, avec une pension que la reine Christine lui conserva lorsqu'il fut obligé pour sa santé d'aller habiter un climat moins rigoureux. Rappelé à Strasbourg pour y occuper la chaire d'histoire, il devint bientôt conseiller de l'électeur de Mayence, et de l'Empereur qui le créa comte palatin. Il mourut en 1692. On a de lui des *Commentaires* sur Hérodien, Suétone, Manilius, Térence, Cornélius Népos, Polybe, Tacite, Velléius Paterculus, Virgile, Hérodote, Ovide; des discours oratoires, des poésies et des programmes académiques, recueillis par J. Alb. Fabricius, 1712, 4 vol. in-4°, et quelques ouvrages d'histoire et de politique oubliés aujourd'hui.

BOECLER (Jean-Wolfgang), théologien luthérien, remplit plusieurs fonctions ecclésiastiques dans la Livonie et l'Esthonie, vint à Cologne abjurer et se fit prêtre catholique, publia divers écrits en faveur de sa nouvelle communion, et mourut en 1717. Son ouvrage intitulé : *Rites superstitieux, mœurs et coutumes des Esthoniens*, Cologne, 1691, est recherché.

BOECLER (Jean), né à Ulm, le 20 octobre 1651, exerçait avec succès la médecine à Strasbourg, où il mourut le 19 avril 1701.

BOECLER (Jean), né en 1681, professeur de médecine, de botanique et de chimie à Strasbourg, est auteur de quelques *dissertations*, parmi lesquelles on distingue celle sur le *Fenouil;* mais il est connu surtout par une édition de la *Matière médicale* de Paul Hermann, Strasbourg, 1726, in-4°, qu'il augmenta successivement d'un second, puis d'un troisième vol. en 1729 et 1731. On a encore de lui des *Observations* sur la peste de Marseille de 1721, in-8°. Cet habile médecin mourut en 1733.

BOECLER (Jean-Philippe), fils du précédent, né en 1719, professeur de chimie, de botanique et de matière médicale à l'académie de Strasbourg, mort le 7 juin 1759, a donné une nouvelle édition de la *Matière médicale* de Hartman, 1745-1754, 3 vol. in-4°, et laissé plusieurs *Dissertations* de chimie.

BOECOP (Arnold), né à Zutphen vers 1583, mort en 1622, empoisonné dans sa prison à Arnhem, est auteur de *Justus Lipsius catholicus*, etc., 1613.

BOEDIKER (Jean), grammairien, né dans la Poméranie en 1641, fit ses études à Berlin, au gymnase dont il devint recteur, cultiva la poésie latine, composa des vers allemands estimés, et mourut en 1695. On a de lui : *Principes de la langue allemande*, souvent réimprimé; *Vestibulum linguæ latinæ, epigrammata juvenilia*, et un *Recueil* de mélanges intitulé : *Boedikeri opuscula*.

BOEGERT (Jean-Baptiste), directeur des hautes études classiques du séminaire de Molsheim, né à Kayser-

Digitized by Google

berg en 179..., mort à Mulhausen en 1832, a publié en 1823, à Strasbourg, chez Levrault, un ouvrage intitulé : *Méditations philosophiques, ou la philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur ;* vers la même époque : *Réflexions amicales d'un chrétien catholique sur une lettre adressée à M. l'abbé Maccarthy ;* et depuis la révolution de juillet 1830, un écrit intitulé : *Cri de la vérité et de la justice*, où il expose les véritables rapports du clergé avec l'État.

BOEHM (Jacob), fondateur de la secte des Bœhmistes, naquit en 1575, dans un petit village près de Gœrlitz, dans la haute Lusace. Ses parents, qui étaient pauvres, lui firent apprendre le métier de cordonnier, et il l'exerça à Gœrlitz. Au milieu de son travail, Walther lui ayant donné quelques notions de chimie, Bœhm se créa un système philosophique tout nouveau, s'abandonna à des extases mystiques, se crut appelé de Dieu, eut des visions, des révélations, et écrivit, en 1612, un livre intitulé *Aurora*, que le clergé de Gœrlitz fit saisir et défendre. En 1619, parut son traité *De tribus principiis*. Il alla ensuite à Dresde, où il fut examiné par quelques théologiens plus indulgents qui le trouvèrent irréprochable. De retour à Gœrlitz, il y mourut en 1624, laissant un grand nombre de traités mystiques *du Mystère céleste et terrestre, de la Vie intellectuelle*, etc. Saint-Martin a traduit en français trois ouvrages de Bœhm, savoir : *l'Aurore naissante, les trois Principes* et *la Triple vie*. Boehm a fait aussi une *Métallurgie* en allemand, Amsterdam, 1695, in-12. Son *Miroir temporel de l'éternité, ou de la signature des choses*, est traduit en français, Francfort, 1669, in-8°. Tous ses ouvrages ont été réimprimés à Amsterdam, en 1730, in-8°, sous le titre de *Theosophia revelata*.

BOEHM (George), jésuite, né à Prague vers 1616, enseigna successivement les humanités, la philosophie, les mathématiques et la théologie, et mourut à Znaïm le 7 novembre 1666. Il a publié : *Propositiones mathematico-musurgicæ*, Prague, 1650.

BOEHM (André), professeur de philosophie et de mathématiques à Giessen, né à Darmstadt le 17 novembre 1720, mort le 6 juillet 1790, fut disciple du célèbre Wolff. On a de lui : *Logica ordine scientifico*, etc., Francfort, 1749-1762-1769, in-8°; *Metaphysica*, Giessen, 1763-1767, in-8°; *Nouvelle bibliothèque militaire* en allemand, Marbourg, 1790, 4 vol.; *Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs*, Giessen, 1777-1785, 12 vol. in-12.

BOEHM (Wenzel-Amédée), né à Prague en 1771, mort le 1er mai 1823 à Leipzig, où il était établi depuis 1786. Élève de Schumzer et de Kuhl, qui faisaient école dans la ville de Prague, Bœhm fut un des artistes sur lesquels ils comptèrent le plus pour soutenir les bonnes doctrines. A 16 ans, il gravait déjà pour les principaux libraires de l'Allemagne qui achevèrent de gâter son burin, en l'obligeant de faire vite et beaucoup, le *Portrait du roi de Danemark*, et un *saint Paul* d'après Sereta, sont ses plus beaux ouvrages.

BOEHME (Jean-Eusèbe), professeur d'histoire et historiographe de l'électeur de Saxe, né à Wurtzen le 20 mars 1717, mort à Leipzig le 30 août 1780 ; est auteur de plusieurs *Dissertations* latines, écrites avec élégance, et qui renferment des recherches précieuses sur le culte, les mœurs et le commerce des anciens Germains ; et de *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe*, en allemand, Augsbourg, 1782, in-8°, etc.

BOEHMER (Juste-Henning), savant jurisconsulte, né en 1674 à Hanovre, professeur, puis directeur de l'université de Halle, dont il contribua beaucoup à étendre la réputation, a publié d'importants ouvrages sur le droit canonique de l'Allemagne, et mourut le 11 août 1749, laissant une grande réputation.

BOEHMER (Jean-Samuel), fils du précédent, né à Francfort-sur-l'Oder, le 29 décembre 1704, professa le droit à Halle, fut conseiller intime de Frédéric II, dont il reçut des lettres de noblesse, et mourut le 20 mai 1772. Il a laissé un grand nombre d'écrits en latin *sur le droit criminel*.

BOEHMER (Georges-Louis), frère du précédent, né à Halle, le 18 février 1715, fut professeur ordinaire à Gœttingue, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, s'occupa beaucoup du droit canonique et du droit féodal, dont ses ouvrages facilitèrent l'étude, et mourut le 17 août 1797.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), frère des précédents, né en 1717 à Halle, où il professa la médecine et l'anatomie, se distingua dans l'art des accouchements, composa plusieurs *Dissertations* recueillies par Haller dans les *Disputat. selectæ*, et publia une nouvelle édition de l'*Art des accouchements* par Manningham, qu'il enrichit de l'*Examen* critique des instruments employés alors. Il mourut le 1er novembre 1789.

BOEHMER (Jean-Benjamin), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipzig, né à Liegnitz en Silésie, le 14 mars 1719, mort en 1753, pour avoir usé sans modération de remèdes violents, a donné une nouvelle édition de l'*Introduction à la chirurgie* de Platner, 2 vol., Leipzig, 1749, in-8°. On a de lui : *Bibliotheca medico-philosophica*, ibid., 1755, in-8°; *De ossium callo*, ib., 1748, in-4°; *De radicis Rubiæ tinctoriæ effectibus in corpore animali*, ibid., 1751, in-4°; *De cortice cascarillæ*, Halle, 1638, in-4°.

BOEHMER (Georges-Rodolphe), né à Liegnitz en Silésie le 1er octobre 1723, professeur de botanique et d'anatomie à Wittenberg, publia un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire, et mourut le 4 avril 1803. On citera de lui : *Biblioth. scriptor. histor. naturalis*, Leipzig, 1785-89, 9 vol. in 8°; *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures* (en allemand), 1794, in-8°.

BOEL (Pierre), peintre, né à Anvers en 1625. On conjecture qu'il reçut des leçons de Pierre Snayers, et qu'il imita sa belle manière de peindre les animaux, les fruits et les fleurs. Boël voyagea en Italie, et s'y fit remarquer par ses talents. A son retour en Flandre il passa par Paris, et il n'eût tenu qu'à lui d'y avoir une existence très-agréable; mais le désir de revoir sa patrie lui fit abandonner des ouvrages commencés.

BOEL (Corneille), frère du précédent, né à Anvers en 1634, a gravé les *Batailles de Charles-Quint*, d'après Tempesta, et quelques autres sujets d'après Michel-Ange.

BOENER (Jean), de Ruremonde, a publié *Waerachtige en levende figuren van de H. Martelaers van Gorcom*,

Digitized by Google

Bois-le-Duc, 1623, et *Delineatio historica fratrum minorum provinciæ Germaniæ inferioris, à Geusis in odium fidei crudeliter occisorum*, Anvers, 1735, in-4°.

BOERHAAVE (Hermann) naquit le 31 décembre 1668, dans le petit bourg de Voorhout, attenant à la ville de Leyde. Son père, qui était ministre de ce bourg, et fort versé dans les lettres grecques, latines, hébraïques, dans l'histoire, destina son fils à le remplacer, et s'appliqua, de bonne heure, à lui donner une éducation convenable; le jeune Hermann, avant onze ans, savait le grec et le latin. En 1682, il fut envoyé à Leyde, pour y continuer ses études, qui furent brillantes. A peine y était-il arrivé, qu'il perdit son père, et resta sans fortune; heureusement, un ami de sa famille le recommanda à Van Alphen, qui le soutint. Il se livra dès lors avec ardeur à l'étude; à la connaissance du grec, du latin, il joignit bientôt celle du chaldéen, de l'hébreu; celle de l'histoire universelle, ancienne et moderne, de l'histoire ecclésiastique, de la philosophie, etc. Dès 1687, il se livra aussi avec zèle à l'étude des mathématiques. Continuant ses études théologiques, dans le dessein d'obéir aux dernières volontés de son père, son peu d'aisance le contraignit à donner d'abord des leçons de mathématiques; quelque temps après, on lui confia le soin de collationner le catalogue de la bibliothèque de Vossius, que la ville de Leyde venait d'acheter. Ce fut alors que, âgé de vingt-deux ans, il commença l'étude de la médecine : Drelincourt fut son premier et unique maître; il en reçut peu de leçons, et Boërhaave apprit seul une science sur laquelle il devait exercer un si grand empire. Il se fit recevoir, à Harderwyck, docteur en médecine en 1693. De retour à Leyde, des doutes calomnieux élevés sur son orthodoxie le dégoûtèrent de la profession de ministre, et l'attachèrent tout à fait à la médecine. En 1701, l'université de Leyde l'associa, comme lecteur ou répétiteur, à la chaire de théorie de la médecine de Drelincourt; et ce fut alors qu'il prononça son premier discours de médecine : *Oratio de commendando studio Hippocratico*, Leyde, 1701. Il fut bientôt le professeur le plus remarquable de toute l'Europe, et on accourut de toutes parts pour l'entendre. En 1703, l'académie de Groningue voulut l'attirer à elle; mais Boërhaave resta fidèle à celle de Leyde, quoiqu'il n'y fût pas encore professeur en titre; et, dans cette même année, se chargeant, à la sollicitation des élèves, de répéter aussi les cours de pratique et de chimie, il prononça un autre discours : *De usu ratiocinii mechanici in medicinâ*, Leyde, 1703, in-4°. Boërhaave voulut fondre dans une même théorie, et la philosophie vitale d'Hippocrate, et les principes chimiques de Sylvius, et le mécanisme de Bellini, etc., accordant cependant bien plus aux forces mécaniques et chimiques, qui ne doivent être qu'accessoires, qu'aux puissances plus profondes et plus secrètes de la vie, qui sont les principales. C'est ainsi que le calibre des vaisseaux coordonné au calibre des globules composant nos liquides, fut, selon lui, le rapport hydraulique qui présida à la circulation de nos humeurs, à leur séparation du sang dans les divers organes sécréteurs, à la congestion morbifique de celui-ci dans les différentes fluxions maladives, dans les tumeurs, les inflammations, etc.; que toutes les vues du médecin, dans le traitement des maladies, tendirent à établir ce rapport, cet équilibre mécanique, et qu'on appela les médicaments *incisifs, désobstruants*, etc. C'est encore ainsi qu'à ces hypothèses mécaniques, il en ajouta d'autres chimiques, en admettant, pour expliquer les causes et les phénomènes des maladies, la formation de prétendues acrimonies dans le sang, qu'on devait avoir en vue de neutraliser, acrimonies qui furent longtemps fameuses dans le langage des écoles. En 1709, l'université de Leyde le nomma professeur de médecine et de botanique, en remplacement de Hotton. La chaire de botanique, que Boërhaave joignait à celle de médecine, ne servit pas moins à son illustration. En 1714, Boërhaave fut nommé recteur de Leyde, et, à la fin de son rectorat, il prononça un de ses meilleurs discours : *Oratio de comparando certo in physicis*, Leyde, 1715, in-4°. A la fin de cette même année, Boërhaave fut encore chargé, en remplacement de Bidloo, de la chaire du collége pratique, dont il faisait déjà le cours depuis plus de dix années. Ce fut là que, voulant faire concorder l'enseignement théorique et l'enseignement pratique, il fit rouvrir un hôpital, où, deux fois la semaine, le tableau des maladies sous les yeux, il exposait aux élèves les différents traits de leur histoire. Enfin, malgré les travaux qu'exigeait ce triple enseignement, médecine théorique, médecine pratique et botanique, en 1718, l'université lui confia encore, à la mort de Lemort, la chaire de chimie, dont il donnait aussi des leçons depuis 1703. On venait le consulter de toutes les parties de l'Europe. Aussi sa fortune, si modique d'abord, devint-elle colossale, et s'élevait-elle, à sa mort, à plus de deux millions de florins. Le czar Pierre, à son passage en Hollande, crut se devoir à lui-même le plaisir de l'entretenir. Son système médical acquit bientôt une prépondérance universelle, et fut généralement adopté. En 1722, une forte attaque de goutte, jointe à une paralysie, le força d'interrompre ses travaux. De nouvelles rechutes, en 1727 et 1729, le forcèrent à se démettre des chaires de botanique et de chimie, après plus de vingt ans d'exercice. Enfin, dans l'année 1738, les symptômes de son mal s'aggravèrent, et, après quelques mois de souffrances, il succomba le 23 septembre de cette année, âgé de soixante et dix ans. La musique et le jardinage avaient été ses seuls amusements. Son jardin, près de Leyde, était rempli de tous les végétaux exotiques qu'il avait pu se procurer. Ses restes furent déposés dans la grande église de Leyde, sous une urne de marbre, qui portait cette inscription : *Salutifero Boerhaavi genio sacrum*. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos*. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, et même en arabe, a eu l'honneur d'être commenté par Haller; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis in usum doctrinæ medicinæ*, Leyde, 1715, in-12, commenté par van Swieten, traduit en français par la Mettrie, 1745, in-12; *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur*, 1727, 2 vol. in-4°, figures; *Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis*, Londres, 1718, in-8°; *Epistola ad Ruischium pro sententiâ Malpighianâ de glandulis*, 1724, in-8°; *Atrocis nec descripti prius morbi historia secundum medicæ artis leges conscriptæ*, 1720, in-8°; *Atrocis rarissimique morbi historia altera; Elementa chimiæ quæ anniversario labore docuit in publicis, privatisque scholis*,

Digitized by Google

Leyde, 1732, in-4°, traduit en français par Allamand, augmenté par Tarin, 1754, 6 vol. in-12. Boërhaave publia des *éditions* d'un grand nombre d'ouvrages; plusieurs ont été imprimés sous son nom.

BOERHAAVE (Abraham-Kaw), neveu du précédent, né à la Haye en 1715, se rendit en 1740 à St.-Pétersbourg, où il fut professeur de médecine et membre de l'Académie. Il mourut en 1753. On a de lui : *Perspiratio dicta Hippocrati*, 1738; *Impetum faciens dictum Hippocrati*, etc., 1745.

BOERIO (Joseph), jurisconsulte italien, né à Lendinara en 1754, étudia le droit à Padoue, fut juge dans divers tribunaux, assesseur au tribunal de Venise en 1797, juge à la cour de justice de l'Adriatique en 1800, puis enfin conseiller à Venise, obtint sa retraite après 30 ans de service et mourut le 25 février 1832. On a de lui : *Raccolta delle leggi Venete*, 1761; *La pratica del processo criminale*, 1815; *Repertorio del Codice criminali austriaco*, Venise, 1815; *Dizionario del dialetto veneziano*, 1827.

BOERNER (Christian-Frédéric), professeur de théologie à Leipzig, né à Dresde le 6 novembre 1683, fit ses études à Leipzig et à Wittenberg, parcourut la Hollande, l'Angleterre, et revint à Leipzig, où il mourut le 19 novembre 1753. Son érudition était prodigieuse. Parmi ses nombreux écrits, on estime : *De doctis hominibus gr. litter. græc. in Italiâ instauratoribus*, Leipzig, 1750, in-8°, réimprimé en 1782; *De ortu et progressu philosophiæ moralis*, ib., 1707; *Institutiones theologiæ symbolicæ*, 1751, in-4°; *Dissertat. sacræ*, ibid., 1752. On lui doit une édition corrigée et augmentée de la *Bibliothèque sacrée*, du P. Lelong, Anvers, 1709, 2 vol. in-8°; et une édition complète des *OEuvres de Luther*, 1728-34, 22 vol. in-fol.

BOERNER (Frédéric), fils du précédent, né à Leipzig le 17 juin 1723, étudia à Torgau, à Halle, s'adonna à la théologie et apprit l'hébreu; en 1744, il se rendit à Wittenberg où il se consacra à la médecine, et deux ans après s'établit à Brunswick où il pratiqua son art avec succès. Il alla ensuite se fixer à Wolfenbuttel, où il accepta une chaire de médecine. La guerre ayant éclaté il se réfugia à Leipzig où il mourut le 30 juin 1761. On a de lui : *Relationes de libris medico-physicis antiquis, raris*, etc., Wittemberg, 1756; *Instructiones medicinæ legalis*, ibid., 1756, in-8°, et beaucoup de dissertations intéressantes; *De arte gymnasticâ novâ; De tabe siccâ lethali*, etc. Il fut le principal rédacteur des *Notices sur la vie et les écrits des médecins et des naturalistes vivants les plus distingués*, 3 vol. in-8°, Wolfenbüttel, 1748-68, en allemand.

BOERNER (Nicolas), né à Schmieritz dans la Thuringe, le 27 janvier 1693, perdit son père de très-bonne heure, entra comme apprenti chez un apothicaire de Frauenbourg, parcourut successivement diverses officines à Francfort, Strasbourg, Landau, Spire, Worms et Coblentz. A la mort de sa mère, il recueillit son petit héritage et se rendit à Iéna où il étudia la médecine, pratiqua d'abord à Frankenthal, puis à Giefser et enfin à Neustadt où il mourut vers 1770. Il a publié : *Dissertatio exhibens rorem marinum*, Iéna, 1723; *Traité rationnel des sciences naturelles* (en allemand), Leipzig, 1753; *Le médecin de soi-même*, Leipzig, 1744-1748; *Manuel des maladies des enfants*, 1752, 2 vol.

BOERS (Charles), né en Hollande en 1746, professeur de théologie à l'université de Leyde, mort en 1824, a publié un *Manuel pour les jeunes prédicateurs*.

BOESCHENSTEIN (Jean), savant orientaliste, né en Autriche en 1471, fut un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne. Il l'enseignait à Augsbourg, lorsque, sur sa réputation, le duc Frédéric le nomma en 1518 professeur à Wittenberg. Il vivait encore en 1530, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : *Grammaire hébraïque*, Augsbourg, 1514; Corrections et additions au *Rudiment hébreu* du rabbin Mosche Kinchi, ibid., 1520; Version allemande et latine des *Psaumes de la pénitence* d'après le texte hébreu, ibid., 1526, in-4°.

BOESSET (Antoine), sieur de Villedieu, surintendant de la musique du roi de France Louis XIII, né vers 1585, conseiller du roi et son maître d'hôtel, mort en 1643, a publié 9 recueils d'*Airs de cour à 4 et 5 parties*, 1617 à 1642, réimprimés en 1689. Il a écrit aussi la musique de beaucoup de ballets pour la cour.

BOESSET (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1612, gentilhomme ordinaire du roi et de la reine, maître et surintendant de la chambre, en survivance de son père, mort le 25 décembre 1685, a composé la musique des ballets suivants : *Ballet du Temps* (1654), *Alcidione; la Mort d'Adonis; le Triomphe de Bacchus*.

BOESSET (Claude-Jean-Baptiste), fils du précédent, né vers 1636, surintendant de la musique du roi, mort le 10 septembre 1667, a composé *Alphée et Aréthuse*, ballet; *Divertissement* pour le retour du roi à Versailles en 1687, et un recueil d'airs à 2 voix, les *Fruits d'Automne*, Paris, 1684.

BOETHE. *Voyez* **BOETHUS**.

BOETHIUS (Hector), historien écossais, né vers 1740 à Dundée, fit ses études à Paris, où il remplit depuis une chaire de philosophie, fut ensuite chanoine et principal du collége d'Aberdeen, et mourut vers 1550. Il a publié les *Vies* des évêques d'Aberdeen et quelques autres écrits historiques; mais il est principalement connu par son *Histoire d'Écosse*, Paris, 1526, in-fol., traduite en écossais par J. Bullanden, 1536. Cet historien est crédule; mais comme écrivain, son style ne manque ni de force ni de pureté.

BOETHIUS (Jacob), écrivain suédois, né en 1647, professa le grec et la théologie à Upsal, puis fut nommé pasteur et archidiacre de Mora en Dalécarlie. La hardiesse de ses sermons causa sa perte. Arrêté pour avoir dit, en faisant allusion à la jeunesse de Charles XII : « Malheur au pays gouverné par un enfant! » il fut condamné à une détention perpétuelle; il eut cependant en 1710 la permission de rejoindre sa femme à Vesteras, où il mourut en 1718.

BOETHIUS (Chrétien-Frédéric), habile peintre d'histoire, de l'académie de Dresde, né à Leipzig en 1706, exécuta plusieurs beaux ouvrages qui sont un des ornements de la galerie royale de Saxe.

BOETHUS, nom de quatre philosophes de l'antiquité : le premier, stoïcien, cité par Cicéron et Diogène Laërce; le deuxième, péripatéticien, né à Sidon, disciple

Digitized by Google

d'Andronicus, fut l'un des plus célèbres philosophes de son temps; le troisième, Flavius, né à Ptolémaïs, contemporain de Gallien, et disciple d'Alexandre de Damas; le quatrième, épicurien et mathématicien, est l'un des interlocuteurs du dialogue de Plutarque sur l'*Oracle de la Pythie*. — Un sculpteur célèbre de Carthage porta le même nom.

BOÉTIE (Étienne de la), né à Sarlat dans le Périgord le 1er novembre 1530, fut conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1550. Dès l'âge de seize ans, il avait déjà traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque, et il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il composa son *Discours de la servitude volontaire*. Il fut l'ami de Montaigne, à qui il légua ses livres et ses écrits, et qui parle de lui dans son beau chapitre *de l'Amitié*. La Boétie mourut à Germignat près Bordeaux le 18 août 1563, âgé de près de 33 ans, sans avoir mis au jour aucun ouvrage. C'est à son légataire que l'on doit ce qui nous reste de cet auteur; savoir : *la Ménagerie de Xénophon; les Règles de mariage de Plutarque; Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, 1571, 1572, in-8°; *Vers français de feu Étienne de la Boétie*, 1571, in-8°; Paris, 1572; *vingt-neuf Sonnets* insérés dans plusieurs éditions des *Essais de Montaigne*. On a encore de cet auteur : *Historique Description du solitaire et sauvage pays de Médoc*, 1593, in-12.

BOÉTON, chargé avec Diognète de diriger et préparer la marche des armées d'Alexandre, en avait écrit l'*Itinéraire*, qui ne nous est pas parvenu.

BOETTCHER (Jean-Frédéric) naquit dans la dernière moitié du 17e siècle, à Schleiz dans le Voigtland. Placé d'abord chez un apothicaire à Berlin, il s'occupa d'alchimie, et passa pour avoir trouvé la pierre philosophale; forcé de s'enfuir de Berlin, il alla en Saxe, et l'électeur, roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, le fit venir à Dresde pour lui demander s'il était vrai qu'il sût faire de l'or. Bœttcher répondit que non; le roi le fit enfermer dans la forteresse de Kœnigstein, avec ordre de chercher ce grand secret. Bœttcher, en y travaillant, trouva la composition de la porcelaine dite de Saxe. Ce fut, dit-on, en 1702 ou 1703 qu'il fit cette découverte; on exécuta d'abord sa porcelaine à Dresde; en 1710, une grande fabrique fut établie à Meissen, et Bœttcher s'occupa du perfectionnement de ses procédés jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1719. Le roi, pour le récompenser, lui avait donné des lettres de noblesse.

BOETTCHER (Ernest-Christophe), négociant, né le 18 juin 1697, dans le pays d'Hildesheim, consacra sa fortune à la fondation d'une école gratuite à Hanovre, d'un séminaire d'instructeurs, et d'autres établissements utiles.

BOETZLAER (le baron de), général hollandais, né vers 1720, mort dans les dernières années du 18e siècle, commandait comme général major la place de Willemstadt au commencement de 1793, lorsque Dumouriez voulut envahir la Hollande. Boetzlaer soutint un bombardement de près de deux mois, repoussa deux assauts, et fit plusieurs sorties. Délivré le 16 avril par la retraite des Français, il fut nommé lieutenant général, et reçut des États de Hollande une lettre extrêmement flatteuse, avec une épée à poignée d'or, et une pension de mille florins pour chacune de ses filles.

BOETZLAER DE LANGROCK, parent du précédent, avait été condamné en 1789 à un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens, pour avoir pris part à l'insurrection qui éclata contre la maison d'Orange.

BOEUF (Daniel le), dominicain, né à Ypres, mort le 14 septembre 1613, a laissé en manuscrit deux ouvrages sur l'art de guérir qu'il pratiqua avec succès parmi ses confrères.

BOFFRAND (Germain), architecte, né à Nantes le 7 mai 1667, neveu de Quinault, se rendit à Paris, étudia la sculpture pendant l'hiver chez Girardon, et l'été, l'architecture; finit par gagner l'amitié de Mansard, qui le chargea de suivre les travaux de la place Vendôme; fut reçu en 1719 à l'académie; lutta tant qu'il le put contre le mauvais goût de l'époque, et mourut le 18 mars 1754, doyen de l'académie, et 1er ingénieur des ponts et chaussées. Entre les édifices qu'il a construits, on remarque à Paris l'hôpital des Enfants-Trouvés, et le puits de Bicêtre. On a de lui des remarques sur ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris en 1699, et un *Livre d'architecture* renfermant les principes généraux de cet art, 1745, in-fol., fig.

BOGAERT (Adam), né à Dordrecht en 1413, nommé sept fois recteur de l'université de Louvain, y occupa pendant 36 ans une chaire de médecine et mourut en 1483.

BOGAERT (Jacques), fils du précédent, né à Louvain en 1440, professa aussi pendant 36 ans dans cette ville, et fut plusieurs fois recteur de l'université. Il est mort le 17 juillet 1520, laissant 5 vol. de commentaires sur Avicenne, conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Anvers.

BOGAERT (Adam), fils du précédent, né à Louvain, en 1486, reçu docteur en 1512, tout à la fois professeur de médecine et chanoine comme son père et son aïeul; recteur de l'université en 1524, auteur d'une épître sur la goutte : *Epistola ad Petrum Bruhesium*, mort le 25 mars 1550, après s'être fait religieux.

BOGAERT (van den). *V.* **DESJARDINS** (Martin).

BOGAN (Zacharie), philologue, né en 1625 dans le Devonshire, mort en 1659, est surtout connu par son *Homeri comparatio cum scriptoribus sacris*, Oxford, 1658, savant, mais systématique. On lui doit aussi des *Additions à l'archéologie attique de Rous*, en anglais, Londres, 1685, in-4°.

BOGDAN, fils d'Étienne le Grand, souverain des deux Moldavies, qui retiennent encore de lui le nom général de *Bogdanie* chez les Turcs, régnait vers l'an 1529. Étienne, qui avait prévu la grandeur de Soliman 1er, conseilla en mourant à son fils de renoncer à une indépendance imaginaire, et de se soumettre à l'empire ottoman sous des conditions honorables et protectrices. Bogdan vint offrir l'hommage de ses États à Soliman, dans le moment où ce prince retournait à Constantinople, après la levée du premier siége de Vienne. Soliman n'exigea de lui et de ses successeurs que d'envoyer à la Sublime Porte, tous les ans, des boyards ou nobles chargés de présenter quatre mille écus, quarante juments et vingt-quatre faucons à titre de présent. En 1714, à la mort de Constantin Brancovani, décapité aux Sept-Tours, la Porte

Digitized by Google

Ottomane retira aux Moldaves le droit d'élire leurs souverains.

BOGDANOVITSCH (Hyppolyte-Féodorovitsch), membre de l'Académie russe, et l'un des littérateurs les plus distingués du siècle de Catherine, naquit le 23 décembre 1743, à Pérévolotchno, bourg de la Petite-Russie, de parents nobles. A l'age de 15 ans, enflammé par la lecture des pièces dramatiques et la fréquentation du théâtre de Moscou, il voulut s'engager comme acteur. Le poëte Kherascof le détourna de ce projet, dirigea son goût et ses études vers les sciences et la littérature, et lui fit ouvrir la carrière diplomatique, puis celle de l'administration intérieure. Bogdanovitsch obtint en 1795 une honorable retraite; il mourut à Koursk le 6 janvier 1803. On regarde comme son chef-d'œuvre le poëme romantique intitulé : *La bonne Amie* (Douschenka), St.-Pétersbourg, 1778 : c'est une imitation du conte de *Psyché*, de la Fontaine. Ses autres ouvrages sont : une *Traduction* des *Révolutions de Rome*, par Vertot, 3 vol. ibid., 1771-73; le 1er volume d'un *Tableau historique de la Russie*, ibid., 1777; *Proverbes russes*, ibid., 1785, 3 vol.; les *Slaves*, drame, ibid., 1782. Il a publié de plus en 1765 un journal intitulé : *Divertissement innocent*, et, de 1778 à 1779, le *Courrier de St.-Pétersbourg*, recueils dans lesquels il inséra plusieurs de ses compositions.

BOGDANUS (Martin), médecin, né à Driessen dans le Brandebourg en 1630, tenta vainement d'assurer à Th. Bartholin la découverte de quelques vaisseaux lymphatiques reconnus par Rudbeck; publia la traduction latine du traité de Siméon Seth, médecin grec, des *Aliments*, et composa, d'après la doctrine d'Hippocrate, un *Traité* latin sur les *Rechutes dans les maladies*, Bâle, 1660, in-8°.

BOGERMAN (Jean), ministre réformé, né à Oplewert dans la Frise orientale, prêcha l'Évangile dans plusieurs villes, fut délégué en 1618 pour assister au synode de Dordrecht, et élu président le 14 novembre; il mourut en 1687. On lui doit : *van het Ketter straffen*, Franeker, 1601, traduit de Bèze; *Spieghel der Jesuiten*, Leeuwarde, 1608; *Het christelyk overlyden van Mauritius van Nassau*, Utrecht, 1625, et plusieurs ouvrages de théologie.

BOGÈS ou **BUTÈS**, Persan, était commandant d'Eioné, ville de Thrace, pour Xercès, après que ce prince eut été vaincu par les Grecs. Ayant été assiégé dans cette place par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, il refusa de la rendre et de retourner en Asie. Il résista jusqu'à la dernière extrémité; et, lorsqu'il ne lui resta plus de vivres, il fit allumer un bûcher, égorgea sa femme, presque tous ses enfants, toute sa famille et ses amis, et les fit jeter dans les flammes. Il ramassa ensuite tout l'or et l'argent qu'il possédait et qui était dans la ville, le jeta du haut des murs dans le Strymon, et se précipita lui-même dans le bûcher.

BOGIN (Jean-Baptiste), né à Turin le 21 juillet 1701, grand chancelier de Victor-Amédée, puis ministre d'État de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, rendit d'importants services à ce prince pendant la guerre avec la France en 1742, et depuis par son habileté dans les négociations. Plus tard, il eut le département de la Sardaigne, où il fit fleurir le commerce, l'agriculture et les lettres. Après la mort de Charles-Emmanuel, il tomba dans la disgrâce qu'il supporta courageusement, et mourut à Turin le 9 février 1784. Le Piémont lui dut le rétablissement des écoles de génie et d'artillerie, et la fondation d'une école de minéralogie.

BOGOENBERGER, professeur de physique à l'université de Tubingen, mourut dans cette ville en 1831, à l'âge de 69 ans. Il a publié dans divers recueils périodiques des *Mémoires* sur la science qu'il professait.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet injuste, et lui envoya un évêque qui le convertit au christianisme vers 841.

BOGSCH (Jean), né en 1745 à Deutschendorf, maître d'école à Leutschau pendant 16 ans, puis organiste et maître de grammaire à Presbourg en 1785, mort le 18 janvier 1821, a publié deux ouvrages d'agronomie estimés, sur l'*Art de faire croître les arbres fruitiers et les plantes indispensables à la cuisine*, Vienne, 1794, et sur l'*Éducation des abeilles*, 1795.

BOGUD, roi de la Mauritanie Tingitane, unit ses forces à celles de César, eut part à son triomphe sur Pompée, prit ensuite le parti d'Antoine, et fut tué après la bataille d'Actium : ses États devinrent alors une province de l'empire romain.

BOGUET (Henri), jurisconsulte, né dans le 16e siècle à Pierrecourt, bailliage de Gray, grand juge de la terre de St.-Claude, puis conseiller au parlement de Dôle, mourut le 23 février 1619. On a de lui : *Discours sur les sorciers*, Paris, 1603, in-8°, réimprimé plusieurs fois. L'auteur s'y montre excessivement crédule; *Les actions de la vie de St. Claude*, Lyon, 1609, in-8°; *In consuetudines generales comitatûs Burgundiæ observationes*, Lyon, 1604; Besançon, 1725, in-4°.

BOGUPHALUS, évêque de Posnanie, mort en 1253, est auteur d'une *Chronique de Pologne* jusqu'en 1252, continuée jusqu'en 1271 par Godisias Basko, custode de l'Église de Posnanie. Elle a été imprimée en 1729, dans les *Scriptores rerum silesiacarum*; et séparément, Varsovie, 1752.

BOGUSLAS BARANOWSKI, gentilhomme polonais, profita des troubles survenus en 1696, après la mort de Jean Sobieski, pour exciter l'armée polonaise à la révolte, se fit proclamer général et causa d'affreux dégâts en Russie et en Pologne, que les Tartares ravageaient d'un autre côté; mais l'amnistie proclamée par la diète ayant ramené les révoltés dans leur devoir, il rentra lui-même dans l'obscurité.

BOGUSLAWSKI (Albert), auteur dramatique polonais, né en 1752, mort à Varsovie en 1829. Dès sa jeunesse il joua la comédie avec beaucoup de succès, traduisit d'abord *les Fausses infidélités* qu'il fit représenter à Varsovie, puis composa l'*Amant auteur et serviteur* qui fut très-bien accueilli. Devenu directeur des théâtres allemand et polonais en 1784, Boguslawski donna des représentations à Grodno, à Wilna et à Léopol, rentra à Varsovie en 1790, où il imprima au théâtre un élan prodigieux. Les événements politiques le forcèrent de se retirer à Cracovie; il revint ensuite donner des représentations à Léopol, puis à Varsovie, où il fit en neuf mois représenter trente pièces nouvelles. Ses opinions lui suscitèrent des persécutions, et le reste de sa vie ne fut plus qu'une succession de contrariétés. Il a publié : ses *Œu-*

Digitized by Google

vres dramatiques, 10 vol. in-8°, 1819 à 1821, dont le 1er vol. contient l'*Histoire du théâtre polonais*. Comme acteur il excellait également dans la tragédie et dans la comédie.

BOHADIN ou **BOHA-EDDYN**, célèbre historien arabe, né à Mossoul en 539 de l'hégire (1145 de J. C.), fut cadilesker ou juge de l'armée sous Saladin, et très en faveur auprès de ce prince dont il écrivit la *Vie* ou plutôt le *panégyrique*, publié en arabe et en latin, à Leyde, 1732, par Schultens. Il avait rétabli les études à Alep, et fondé un collége où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 633 de l'hégire (29 octobre 1235).

BOHADSCH (Jean-Baptiste), professeur d'histoire naturelle et de botanique à Prague, mort en 1772, a publié quelques ouvrages d'économie domestique en allemand, entre autres : *Description des plantes de la Bohême qui peuvent être utiles dans la teinture*, Prague, 1755, in-8°; mais il doit sa réputation comme naturaliste à l'ouvrage suivant : *De quisbusdam animalibus marinis*, Dresde, 1761, in-4°, figures.

BOHA-EDDAULAH, prince de la dynastie des Déliémites, succéda en 989 de J. C. (389 de l'hég.) à son frère Cherf-Eddaulah dans le gouvernement de Bagdad, accrut sa puissance par la conquête du Farès, du Kerman et de l'Ahwaz, et mourut en 1013 de J. C. (403 de l'hég.)

BOHAIRE (Dutheil de), auteur dramatique et satirique, né à la Ferté-sous-Jouarre en 1750, mort en 1825, est auteur d'*Eulalie*, drame en prose non représenté, imprimé en 1777; *le Siége de Paris*, tragédie, *la Nouvelle Héloïse*, id., 1792 et *la Passion de Jésus-Christ*; deux *Épîtres*, une à Chénier, l'autre à Bonaparte; des *poëmes*, des *satires* et des *opuscules* imprimés de 1813 à 1824, parmi lesquels on cite le *Zélateur du régime monarchique*, 1823, et le *Royaliste philosophe* (en vers), 1824.

BOHAN (François-Philippe LOUBAT, baron de), lieutenant général, né à Bourg-en-Bresse, département de l'Ain, le 22 juillet 1751, fut successivement officier dans royal-Pologne, capitaine des dragons de la Rochefoucauld, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major général de la gendarmerie. Reçu membre de la société littéraire de sa ville natale, il y lut plusieurs *Mémoires*, fut très-utile à cette même ville dans diverses circonstances, et mourut à Bourg le 12 mars 1804. Nous citerons de lui : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8°; *Mémoires sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France*, publié par Lalande avec une *Notice* sur l'auteur, Paris, 1805, in-8°.

BOHAN, frère du précédent, officier de cavalerie, général dans la révolution, fit toutes les campagnes de cette époque, et, parvenu à un âge très-avancé, obtint sa retraite et mourut vers 1830.

BOHEM (Antoine-Guillaume), théologien allemand, mort en 1732, chapelain du prince George de Danemark à Londres et ministre de la chapelle allemande à Saint-James, a publié des *Sermons* qui ont été traduits en anglais.

BOHÉMOND (Marc), fils de Robert Guiscard, aventurier normand, duc de la Pouille et de la Calabre, s'embarqua avec Tancrède à la tête des croisés, vers 1096, et se distingua par son habileté et son courage impétueux. Chargé de la conduite du siége d'Antioche, il s'en empara par ruse en 1097, et en fit la capitale d'une principauté qui, dans une suite de neuf princes, subsista 190 ans. Il en reçut à Jérusalem l'investiture des mains du patriarche Daimbert. Étant tombé au pouvoir des Turcs, il demeura deux ans leur prisonnier, et ne fut pas plus tôt libre qu'aidé du secours de Tancrède, il étendit ses États par de nouvelles conquêtes, entreprit de renverser l'empire grec, se fit passer pour mort, parcourut l'Europe, et rassembla des forces considérables qui firent trembler l'empereur Alexis. Mais la peste et la famine, combattant pour les Grecs, rendirent inutiles tous ses efforts. Il mourut en 1111, tandis qu'il préparait contre Alexis un nouvel armement.

BOHIER (Nicolas), en latin *Boerius*, savant jurisconsulte, né à Montpellier en 1470, fut successivement avocat à Bourges, conseiller au grand conseil, président à mortier à Bordeaux, et mourut le 10 mai 1579. Son ouvrage le plus estimé est : *Decisiones in senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ*, Lyon, 1567, in-fol.

BOHL (Jean-Chrétien), médecin du roi de Prusse et professeur à l'université de Kœnigsberg, naquit dans cette ville le 19 novembre 1703, alla terminer ses études à Leipzig et à Leyde, et mourut le 29 décembre 1785. On a de lui : *Dissertatio de morsu*, Leyde, 1726, in-4°; *De usu novarum cavæ propaginum in systemate Chylopœo*, Amsterdam, 1727, etc.

BOHLEN (Adrien), né le 19 octobre 1679 à Aurich, Frise orientale, étudia la théologie à Wittenberg en 1697, et trois ans après fut nommé *cantor* de sa ville natale. En 1702 directeur de musique à Hambourg, en 1705, chantre à Jever, il y est mort le 17 mars 1727, laissant en manuscrit plusieurs années complètes de musique d'église.

BOHM (Léopold, comte de), né à Berlin en 1802, mort à Paris en octobre 1824, a laissé une traduction de la *Conjuration de Catilina et de la guerre de Jugurtha* de Salluste, Paris et Strasbourg, 1816; *Le droit des gens européen*, traduit de l'allemand de Schmalz, 1813.

BOHN ou **BOHNIUS** (Jean), médecin, né à Leipzig en 1640, y professa l'anatomie et la thérapeutique, et mourut en 1718. On a de lui, entre autres ouvrages : *De acide et alcali insufficientiâ*, Leipzig, 1675, in-8°; *Circulus anatomicus physiologicus, seu œconomia corporis humani*, ibid., 1680, in-4°; *De officio medici duplici, clinici nimirùm ac forensis*, 1689; *De renunciatione vulnerum lethalium examen*, 1689, in-4°, réimprimé plusieurs fois, notamment en 1710, avec *préface* de Heister. Ces deux ouvrages de médecine légale peuvent encore être consultés utilement aujourd'hui.

BOHTORI (Alvalid), poëte arabe, de la tribu de Tay, naquit en Syrie, à Manbedj (l'ancienne Hiérapolis), vers l'an 206 de l'hégire, 821 de J. C. Il fut dirigé dans son goût pour les vers par le célèbre Abou-Temam, mari de sa mère, et se rendit ensuite à Bagdad pour y chercher fortune. C'est là qu'admis dans les bonnes grâces du calife Motavakkel et de son vizir Fath, il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Il mourut en Syrie vers la fin du 9e siècle de notre ère. Il nous reste de Bohtori : un *divan*, où ses poésies sont rangées d'après l'ordre alphabétique des rimes; un recueil d'anciennes poésies arabes, à l'imitation de celui d'Abou-Temam, et intitulé également *Hamasa*.

Digitized by Google

BOHUN (Edmond), écrivain anglais au temps de la reine Anne, a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Défense de la déclaration de Charles II ; Histoire de la désertion, ou Récit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689 ; *Grand Dictionnaire historique, géographique et poétique; Caractère de la reine Élisabeth*.

BOHUSZ (Xavier), historien polonais, naquit en Lithuanie le 1er janvier 1746, voyagea dans presque toute l'Europe, et laissa trois énormes volumes d'observations recueillies pendant ses voyages. Frère d'Ignace Bohusz, secrétaire de la confédération de Bar, Xavier Bohusz écrivit l'histoire de cette confédération ; mais en 1794 les Russes l'enlevèrent à Wilna, et l'emmenèrent en Sibérie. Ses papiers furent égarés. Après une longue captivité, Bohusz rentra dans sa patrie et fut nommé juge de paix du premier arrondissement de la ville de Varsovie, et membre de la société royale des Amis des sciences de cette ville. En 1786, il fit imprimer à Wilna un ouvrage intitulé : *Le philosophe sans religion ;* mais son ouvrage capital, ce sont ses *Recherches sur les antiquités de l'histoire et de la langue lithuaniennes*, publiées en 1808, et réimprimées en 1828. Bohusz mourut à Varsovie en 1825, âgé de 79 ans.

BOIARDO. *Voyez* **BOJARDO.**

BOICEAU (Jean), seigneur de la Borderie, jurisconsulte, né dans le Poitou, cultiva dans ses moments de loisir la poésie latine et française, et mourut le 14 avril 1589. On cite de lui : le *Monologue de Robin*, Poitiers, 1555, plaisanterie spirituelle contre les plaideurs; *Commentaire latin sur l'article 54 de l'ordonnance de Moulins de 1566, concernant la preuve par témoins*, 1582, in-4°, augmenté et réimprimé en 1715. Son *Commentaire sur la coutume de Poitou*, terminé par J. Constant, son neveu, a été publié en 1659.

BOICHOT (Guillaume), sculpteur, né à Châlons-sur-Saône en 1738, alla fort jeune se perfectionner en Italie, revint exécuter divers travaux dans sa patrie, se rendit plus tard à Paris, fut admis à l'Académie royale de sculpture en 1789 ; nommé professeur de dessin à l'école centrale d'Autun, il revint à Paris, et y mourut pauvre le 9 décembre 1814. Il a laissé à Paris entre autres morceaux : l'*Hercule assis*, le grand *bas-relief* du porche de Sainte-Geneviève, la statue du patron de St.-Roch, et les *bas-reliefs* du grand portique de l'arc de triomphe du Carrousel.

BOIE (Henri-Chrétien), né à Meldorp, dans le Holstein, en 1745, mourut conseiller d'État en 1806. Il fut avec Frédéric-Guillaume Gotter le père et le créateur des Almanachs des Muses en Allemagne, et publia celui de Gœttingue avec cet écrivain, de 1770 à 1775. On a un recueil des poésies de la jeunesse de Boie, intitulé : *Gedichte*, Brême, 1770.

BOIELDIEU (Adrien), célèbre compositeur, né le 15 décembre 1775 à Rouen, fils d'un secrétaire à l'archevêché, reçut les premières leçons de musique d'un organiste de cette ville, nommé Broche. A 18 ans il composa un petit opéra qui obtint un tel succès qu'on lui conseilla de le porter à Paris. Malheureusement pour le jeune artiste, il venait de s'opérer dans cette capitale une sorte de révolution musicale, dont les chefs étaient Méhul et Chérubini, et la pièce ne put être jouée. Boïeldieu se trouva donc obligé de recommencer son éducation ; mais comme il fallait vivre d'abord, il se fit accordeur de pianos. Accueilli dans la maison d'Érard, il ne tarda pas à se trouver en rapport avec les maîtres, dont les utiles conseils devaient le diriger dans la nouvelle voie où il venait d'entrer. La musique délicieuse qu'il composa sur quelques romances commença sa réputation. Vinrent ensuite des duos de piano et de harpe qui ne réussirent pas moins, et Saint-Just lui confia enfin l'opéra de *Zoraïme et Zulnare ;* mais il ne put le faire représenter qu'après s'être essayé sur un petit acte intitulé : *La Famille suisse*. Il donna ensuite successivement *Montbreuil et Verville, la Dot de Suzette, les Méprises espagnoles, Beniowski*, et *le Calife de Bagdad*. Professeur alors au conservatoire, il eut la modestie de demander des leçons à Chérubini, et l'opéra de *Ma tante Aurore* prouva combien il en avait profité. On lui offrit et il accepta peu de temps après la place de maître de chapelle de l'empereur de Russie. Pendant qu'il était à Pétersbourg, il composa la musique de *Télémaque et* d'*Aline, reine de Golconde*. De retour à Paris en 1811, il donna successivement *Rien de trop, la Jeune femme colère, Jean de Paris, la Fête du village voisin, le Nouveau seigneur, le petit Chaperon, les Voitures versées, la Dame blanche*, et les *Deux Nuits*, sa dernière production. Sa santé, depuis longtemps altérée, lui commandait le repos le plus absolu. Son médecin lui conseilla les eaux ; mais elles ne lui procurèrent pas le soulagement qu'il y cherchait. Rapporté presque mourant à Bordeaux, et de là à Jarcy, il y expira le 8 octobre 1834. Il avait remplacé Méhul à l'Institut en 1817.

BOIER. *Voyez* **BOHIER** et **BOYER.**

BOIGNE (le général Benoit LEBORGNE, comte de), né le 8 mars 1741 à Chambéry, où son père était marchand de pelleteries, était destiné à l'étude du droit; mais il préféra l'état militaire et entra dans un régiment irlandais au service de France, suivit ce corps à l'île de France et revint en Europe au bout de dix-huit mois. Il demanda son congé et alla rejoindre à Naxos l'amiral russe Orloff qui se disposait à aller assiéger Ténédos. Boigne fut admis comme capitaine d'un régiment grec au service de Catherine; dans une sortie de la garnison, sa compagnie fut presque entièrement détruite et lui-même, conduit prisonnier à Chio, puis à Constantinople, ne recouvra sa liberté qu'à la paix au bout de sept mois. Il donna sa démission et se rendit à Smyrne où il conçut l'idée de chercher fortune dans l'Inde. Après avoir surmonté de graves obstacles il parvint à sa destination, donna des leçons d'escrime à Madras, reçut un brevet d'enseigne dans un bataillon de cipayes qui fut presque entièrement détruit dans une affaire partielle contre Hyder-Ali. Boigne demanda son congé et résolut d'effectuer son retour en Europe par terre. Il partit avec des lettres de créance du gouverneur Hastings pour toutes les autorités anglaises et les princes alliés de la Compagnie ; fut bien accueilli par le nabab de la province d'Oude à Lucknow, où il se perfectionna dans les divers dialectes indous, et se rendit à Dehli vers la fin de 1783. Il renonça alors publiquement à son retour en Europe, offrit ses services au rajah de Gohed contre Scindiah, puis au rajah de Djipour et enfin à Scindiah lui-même,

Digitized by Google

maharajah des Marattes. Il rendit de grands services à ce prince qui le nomma général commandant de son infanterie, le combla d'honneurs et de richesses, et enfin le créa gouverneur et administrateur du pays conquis avec part au tribut. Seindiah étant mort le 12 février 1794, Boigne songea à retourner en Europe, quitta l'Inde, vint se fixer en Angleterre où il épousa la fille du marquis d'Osmond, ancien ambassadeur de France près de la cour de Londres. Cette union ne fut pas heureuse et Boigne alla chercher le repos dans son pays natal. Il s'établit près de Chambéry, combla cette ville de bienfaits, la dota d'un théâtre, d'un collége, d'un hospice de vieillards, d'un refuge aux personnes sans travail, et d'un établissement pour les aliénés. Boigne fut créé comte, lieutenant général, grand'croix de l'ordre militaire de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Louis XVIII l'avait nommé maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Boigne mourut le 21 juin 1830, laissant une fortune évaluée à 37,678,000 francs.

BOILE. *Voyez* **BOYLE.**

BOILEAU (GILLES DE BULLION), écrivain du 16e siècle, né en Flandre, a traduit de l'espagnol les *Commentaires de don Loys d'Avila et de Cuniga,* Paris, 1551, in-8°; et le 9e livre d'*Amadis de Gaule,* Paris, 1551, in-fol.; du latin, le livre d'*Albert Durer sur la fortification,* et l'ouvrage de Sleidan sur *le siége de Metz* par les Impériaux en 1552. On a encore de lui : *Traité des causes criminelles,* extrait des lois impériales, Anvers, 1555, et Lyon, 1570; et sous le nom de Darinel : la *Sphère des deux mondes,* avec un épithalame sur les noces de D. Philippe, etc., Anvers, 1555, in-4°, figures, volume rare.

BOILEAU (ÉTIENNE). *Voyez* **BOYLEAUX.**

BOILEAU (GILLES), greffier de la grand' chambre du parlement de Paris, naquit à Paris le 28 juin 1584. Il était fils de Jean Boileau, trésorier provincial de l'extraordinaire des guerres, et sortait d'une ancienne et noble famille issue d'Étienne Boileau, prévôt de Paris, sous le règne de saint Louis. Il eut de sa première femme, Charlotte de Brochart, cinq enfants, qui suivirent la même carrière, et une fille. Gilles Boileau, devenu veuf, épousa en secondes noces, Anne de Nielle, qui mourut en 1637, à vingt-trois ans. De ce second mariage naquirent Gilles, Jacques et Nicolas Boileau. Gilles Boileau mourut le 2 février 1657.

BOILEAU (GILLES), fils aîné du précédent, d'abord avocat au parlement, payeur de rentes de l'hôtel de ville, puis contrôleur de l'argenterie du roi, et membre de l'Académie française, naquit à Paris l'an 1631, et mourut en 1669. On a prétendu que ce fut lui qui relégua son cadet dans une guérite, au-dessus du grenier; d'autres ont rejeté sur Despréaux la cause de la brouillerie des deux frères. Ils s'étaient réconciliés depuis quelque temps, et Gilles, ayant laissé fort avancée une traduction de la *Poétique d'Aristote,* Despréaux se proposait d'y mettre une préface, où il aurait relevé le mérite de son aîné. On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit. Nous avons de cet auteur : le *Tableau de Cébès,* avec une petite pièce en prose, intitulée : la *Belle Mélancholie,* 1653, in-8°; la *Vie d'Épictète* et l'*Enchiridion*, ou l'*Abrégé de sa philosophie,* 1655, in-8°, Paris, 1657, 1667, in-8°; Amsterdam, 1709, in-12; *Diogène Laërce, de la Vie des philosophes*, Paris, 1668, 2 vol. in-12; *Avis à M. Ménage, sur son Églogue, intitulée* Christine, *avec un remercîment à M. Costar,* 1656, in-4°; *Réponse à des critiques de M. Costar,* 1659, in-4°; *OEuvres posthumes,* Paris, 1670, in-12; Despréaux en fut l'éditeur; elles contiennent des *Poésies diverses*, des *Lettres*, son *compliment à l'Académie française,* et la *traduction en vers français du quatrième livre de l'Énéide;* des *Poésies* dans le *Ménagiana* et dans les recueils du temps.

BOILEAU (JACQUES), docteur de Sorbonne, frère puîné du précédent, né à Paris le 16 mars 1635, nommé doyen et grand vicaire de Sens, remplit ces deux places pendant plus de 20 ans, en 1694 fut pourvu d'un canonicat à la Sainte-Chapelle, et mourut le 1er août 1716, dans sa 82e année. Parmi ses ouvrages assez nombreux, on recherche encore : *Historia confessionis auricularis*, Paris, 1684, in-8°; *Historia flagellantium, sive de recto et perverso flagellorum usu apud christianos,* Paris, 1700, in-12. Cet ouvrage, réfuté par Thiers, a été traduit en français par l'abbé Granet. On lui attribue : *De l'abus des nudités de gorge*, Bruxelles, 1675, in-12; édition augmentée, Paris, 1677 et 1680, in-12, ouvrage singulier et peu commun.

BOILEAU-DESPRÉAUX (NICOLAS), frère cadet des deux précédents, né le 1er novembre 1636 à Crône, ou, suivant d'autres biographes, à Paris, n'annonça pas dès son enfance ce qu'il devait être un jour. La faiblesse de sa constitution, les maladies qu'il essuya, ne contribuèrent pas peu à retarder ses études. Il les avait commencées au collége d'Harcourt; mais ce ne fut qu'à celui de Beauvais, étant à sa troisième, qu'il se fit remarquer par sa passion pour la lecture des grands poëtes de l'antiquité. Après avoir suivi quelque temps le barreau et s'être fait recevoir avocat, il abandonna Cujas et Alciat, au grand scandale de sa famille et surtout de son beau-frère Dongois, le greffier, qui jugea dès lors qu'il ne serait qu'un sot toute sa vie. La scolastique n'eut pas plus d'attraits pour ce disciple d'Horace, et il se livra dès lors tout entier aux lettres. Sa première satire parut dans un temps où, malgré les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière, Chapelain était encore l'oracle de la littérature. Mais avant Boileau personne n'avait encore si bien écrit en vers, ni développé comme lui toutes les ressources de la langue poétique; les sept premières satires qui parurent en 1666, obtinrent un succès prodigieux, qu'accrut encore la haine maladroite des auteurs que le jeune poëte avait critiqués. Il leur répondit par la 9e satire *à son esprit,* chef-d'œuvre dans lequel il se surpassa lui-même, et où se trouve réunie à l'élégance continuelle du style une plaisanterie piquante et toujours de bon ton. Il fut moins bien inspiré dans la satire *contre les femmes*, qui pèche par la monotonie, et dans celles de *l'équivoque* et de *l'homme,* ses deux plus faibles. Ce fut dans la maturité de l'âge qu'il composa ses *épîtres,* qui l'ont mis au-dessus d'Horace, auquel il est inférieur pour les *satires.* Mais il reprit sa supériorité dans l'*Art poétique,* où, surmontant de nombreuses difficultés, il s'élève plus haut qu'on ne devait l'attendre d'un tel sujet. Le *Lutrin* suivit bientôt l'*Art poétique*, et ce charmant badinage, que l'auteur entreprit sur un défi du président de Lamoignon, devint un autre chef-d'œuvre. Des productions d'un si

Digitized by Google

haut mérite, et la pureté de ses mœurs, lui valurent la protection de Louis XIV. Une pension de 2,000 livres, le privilége pour l'impression de ses ouvrages, et l'honneur d'être associé à Racine pour écrire l'histoire du grand règne, furent la récompense de ses travaux. Les deux grands poëtes suivirent quelque temps Louis dans ses triomphes, mais ne laissèrent rien d'important sur les événements dont ils furent témoins. Après la mort de Racine, Boileau ne revint que rarement à la cour. Dégoûté du monde, il ne sortait plus guère de sa retraite d'Auteuil, et n'y recevait que des amis. Il supporta courageusement les infirmités de l'âge et le dépérissement d'une santé qui avait toujours été délicate, et fut enlevé aux lettres le 13 mai 1711, à la suite d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de 75 ans. Il laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres. En 1684, l'Académie française et celle des inscriptions et belles-lettres lui ouvrirent leurs portes. Comme poëte, Boileau mérite à jamais la reconnaissance de la postérité pour avoir achevé d'expulser le mauvais goût, et fixé d'une manière invariable les lois et les ressources de la véritable poésie. Les principales éditions des *OEuvres de Boileau* sont celles de Brossette, son ami, publiée par Souchay, Paris, 1740; de Didot, à l'usage du Dauphin, Paris, 1789, 2 vol. in-4°; de P. Didot, 1819, 2 vol. in-fol.; de M. Daunou, Paris, 1809, 3 vol., et 1825, 4 vol. in-8°; de M. Amar, Paris, 1825, 4 vol. in-8°. Cependant l'édition de 1747, 5 vol. in-8°, avec les remarques de Lefèvre de Saint-Marc, est encore recherchée.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'Académie française, prédicateur de Louis XIV, né à Beauvais, mort à Paris en 1704, est connu par des *homélies*, des *sermons* et des *panégyriques*, imprimés après sa mort. D'Alembert dit qu'on y trouve sinon de l'éloquence, au moins de l'esprit.

BOILEAU (Jean-Jacques), prêtre, né près d'Agen en 1649, chanoine de Saint-Honoré à Paris, où il mourut le 10 mars 1735, a publié des *Lettres sur différents sujets de piété*, 2 vol. in-12; les *Vies de Mme de Liancourt* et *de Mme de Combé*. Il a laissé manuscrit une *Vie de Mme d'Épernon*, carmélite, qui contient, dit-on, des matériaux intéressants pour l'histoire contemporaine.

BOILEAU (Jacques-René), né à Amiens en 1715, mort en 1772, directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, contribua beaucoup à la réputation de cet établissement.

BOILEAU (Jacques), né en 1752, juge de paix à Avalon, député à l'assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut mis hors la loi après le 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud, avec les girondins, le 31 octobre même année, à 41 ans.

BOILEAU (Marie-Louis-Joseph de), jurisconsulte, né à Dunkerque en 1741, mort à Paris le 7 avril 1817, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *les Embarras du père de famille*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1787; *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès*, 3e édition, 1806, in-12; *Histoire du droit français*, 1806, in-8°; *Code des faillites*, 1806; *Histoire ancienne et moderne des départements belges*, 1807, 2 vol. in-12.

BOILEAU DE MAULAVILLE (Edme-François-Marie), archéologue, né à Auxerre le 21 décembre 1759, s'établit dans sa terre de Mont-Regnault, près de Tours, où sa fortune lui permit de se livrer à son goût pour l'étude; il était maire de sa commune lors des deux invasions de la France. Afin de compléter le travail d'Étienne Boyleaux *sur les métiers au XIIIe siècle*, il se rendit à Paris où il est mort le 25 septembre 1826. On a de lui quelques articles dans la *Biographie universelle* de Michaud; des *Mémoires* d'archéologie dans les *Mémoires de l'académie celtique* et le *Recueil de la société des antiquaires*.

BOILLOT (Joseph), architecte, né à Langres, vers 1550, fut employé comme ingénieur à l'armée de Henri IV, et depuis il contribua de tout son pouvoir à maintenir sa ville natale dans l'obéissance de ce prince. En récompense il obtint le modeste emploi de contrôleur du grenier à sel, et la direction du magasin des poudres et salpêtres. Il vivait en 1603; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui: *Nouveaux portraits et figures de thermes pour user en l'architecture, et composez et enrichis de diversité d'animaux et représentez au vrai selon l'antipathie et contrariété naturelle d'iceulx*, Langres, Jehan Desprey, sans date, in-fol. de 60 feuillets non chiffrés. Ce volume est très-rare. Boillot l'a dédié au duc de Nevers par une épître datée du 1er janvier 1592, traduit en allemand par Jean Brantz, Strasbourg, 1604, in-fol; *Modèles d'artifices de feu et de divers instruments de guerre*, etc., Chaumont, 1598, in-4°, fig., très-rare, réimprimé avec la traduction allemande de Brautz, Strasbourg, 1603, in-folio.

BOILLOT (Jean), minime, né à St.-Mémin en Auxois, en 1658, mort à Semur, le 16 mars 1728, a laissé: *Lettres sur le secret de la confession*, Cologne (Dijon), 1703, in-12; *la Vraie Pénitence*, Dijon, 1707, in-12.

BOILLOT (Philibert), oratorien, né à Beaune en 1668, professa la philosophie à Dijon, et préparait ses *cours* pour l'impression, lorsqu'il mourut le 25 décembre 1729. Il est auteur d'un poëme latin, *Passeres* (les moineaux), et d'une pièce de vers français, insérée au t. VIII des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets.

BOILLOT (Henri), jésuite franc-comtois, né le 29 septembre 1698, professa la théologie dans diverses maisons de son ordre, fut recteur du collége de Grenoble, puis de Dole, et mourut le 3 juillet 1733. On a de lui: *Explication latine et française du 2e livre des Épitres d'Horace; Le Noyer*, élégie d'Ovide, expliquée en français, avec une traduction en vers, Lyon, 1712; *Maximes chrétiennes et spirituelles*, extraites des œuvres du P. Nieremberg, ib., 1714; *Sermons sur divers sujets*, ib., etc.

BOINDIN (Nicolas), né à Paris le 29 mai 1676, fils d'un procureur du roi au bureau des finances auquel il succéda, fut reçu en 1706 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et mourut le 30 novembre 1751. L'athéisme qu'il professait publiquement l'empêcha d'entrer à l'Académie française. Quoique maltraité dans les fameux couplets attribués à J. B. Rousseau, il refusa de croire que ce grand poëte en était l'auteur. Ses *OEuvres*, publiées à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent ses pièces de théâtre, *les trois Gascons; le Bal d'Auteuil; le Port de Mer*, folie très-spirituelle restée au théâtre; *le Petit Maître de robe;* et des *dissertations académiques*.

Digitized by Google

BOINEBOURG (Jean-Christian de), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né le 12 avril 1622 à Eisenach, siégea dans la diète de Ratisbonne, acquit une réputation méritée d'habile négociateur, et mourut en 1673. Il cultivait les lettres, avait une correspondance très-étendue, entre autres avec Leibnitz, et possédait une riche bibliothèque chargée de notes de sa main.

BOINEBOURG (Philippe-Guillaume de), fils du précédent, s'illustra dans la même carrière; devenu gouverneur d'Erfurt, il y fonda une chaire d'histoire et de droit politique, enrichit la bibliothèque de précieux ouvrages, et mourut en 1717.

BOINVILLIERS (Jean-Étienne-Judith FORESTIER de), laborieux grammairien, naquit à Versailles, le 3 juillet 1764. Désigné par le département de la Seine comme élève de l'école normale, il y suivit les leçons de Garat et de Sicard. Lors de la création des écoles centrales, il fut nommé professeur de belles-lettres à Beauvais; puis censeur du lycée de Rouen. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à Orléans; et, en 1809, il fut fait inspecteur de l'académie de Douai. Admis à la retraite en 1816, il revint à Paris avec le projet de s'y fixer pour surveiller la réimpression de ses ouvrages. En 1819 il se mit sur les rangs pour remplacer l'abbé Morellet à l'Académie française; mais il n'eut pas une seule voix, se retira peu de temps après à Ourscamp, département de l'Oise, et y mourut le 1er mai 1830, à 66 ans. Comme éditeur, il a publié les *Dictionnaires français et latin* de Boudot et de Lallemand, le *Gradus ad Parnassum*, le *Dictionnaire des synonymes*, le *Dictionnaire des antiquités* de Furgault, les *Comédies* de Térence, les *Fables* de Phèdre, celles de Faërne, le *De viris illustribus* de Lhomond, et il a donné des traductions de ces trois derniers ouvrages. On lui doit en outre les *abrégés* du *Dictionnaire* de Boudot, à l'usage des commençants, de l'*Histoire* et des *Antiquités romaines*; et de plus il a composé les *Dictionnaires* des mots qui se trouvent dans *Cornélius Népos*, *Phèdre* et l'*Appendix* du P. Jouvency. Enfin, on a de cet infatigable grammairien: *Avantage de l'étude approfondie de la langue française, et moyens de la perfectionner*, Paris, 1796, in-8°; *Manuel latin*, ibid., 1797; 16e édit., 1824, 2 vol. in-12.; *Grammaire élémentaire et latine*, réduite à ses vrais principes, ibid., 1798, in-12; *Apollineum opus*, ibid., 1801, in-12; *Grammaire raisonnée*, ou cours théorique et analytique de la langue française; ibid., 1803, 2 vol. in-12; 1818, 2 vol. in-12; *Cacographie*, ou Recueil de phrases dans lesquelles on a violé à dessein l'orthographe, ib., 1803; *Corrigé* de la cacographie, 1803, 7e éd., 1822, 2 v. in-12; *Cacologie*, ou Recueil de locutions vicieuses; avec le *Corrigé*, ib., 1807, 6e édit., 1824, 2 vol. in-12; *Grammaire latine théorique et pratique*, 9e édit., 1813, in-12, etc.

BOIORIX, roi des Boïens, dans la Gaule Cisalpine, se souleva contre les Romains, vers l'an 194 avant J.C.

BOIREL (Antoine), chirurgien, né en 1625, à Argentan en Normandie, est auteur d'un *Traité des plaies de tête*, Alençon, 1677, in-8°, d'après la doctrine d'Hippocrate, de Galien et d'Ambroise Paré.

BOIREL (Nicolas), frère du précédent, médecin d'Argentan, a donné *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes*, Paris, 1711, in-12.

BOIS (du). *Voyez* **DUBOIS**.

BOIS (Jean), en latin *Boisius*, théologien anglais. *Voyez* **BOYSE**.

BOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie de LANFERNAT, épouse de N. de), née près de Verneuil en Normandie en 1663, eut quelque réputation dans son temps par son talent pour la poésie, fut en correspondance avec Fontenelle, avec le P. de Montfaucon, auquel elle fournit beaucoup de documents pour son *Histoire de la monarchie française*, ainsi qu'au P. Simplicien pour l'*Histoire généalogique de la maison de France*, et mourut le 14 septembre 1730, laissant manuscrite: la *Chronologie historique des prieures de la Chaise-Dieu*.

BOISARD (Jean-Joseph-François-Michel), fabuliste, né à Caen, en 1743, était membre de l'académie des belles-lettres de cette ville et secrétaire de l'intendance de Normandie, depuis 1768, lorsqu'il fut nommé, en 1772, secrétaire du conseil des finances de Monsieur, comte de Provence, puis, en 1778, secrétaire du sceau et de la chancellerie de ce prince. La révolution ayant obligé le frère de Louis XVI à faire des réformes dans sa maison en 1790, Boisard perdit sa place et obtint une modique pension qui cessa bientôt de lui être payée, par suite de l'émigration de son ancien maître. Il passa quelques années à Paris. Il vécut oublié, malheureux, et enfin retourna dans sa ville natale, où il est mort presque nonagénaire dans les derniers mois de 1831. Dès l'année 1764, il fit des vers; et il publia en 1769, dans le *Mercure de France*, quatre fables lues à l'académie de Caen. Il continua d'en insérer dans ce recueil jusqu'en 1773 que parut le tome Ier de ses *Fables*, Paris, in-8°. Il en publia un second, ibid., 1777, in-8°, réimprimé sous ce titre: *Mille et une Fables*, 1re partie, Caen, 1806, in-12.

BOISARD (Jean-François), neveu du précédent, né aussi à Caen, vers 1762, cultiva la peinture et fut élève de Regnault, de l'académie royale. Il émigra au commencement de la révolution, rentra en 1792, fut arrêté, condamné à mort, et sauvé. Il paraît que Boisard est mort dans la misère. Il a publié: *Fables* dédiées au roi, Paris, 1817, in-8°, 2e partie, 1822.

BOISARD. *Voyez* **BOIZARD**.

BOISBAUDRON (le baron de LOYNES de), frère du marquis de la Coudraye, député de la noblesse d'Anjou aux états généraux de 1789, servit dans la marine jusqu'en 1791, émigra, fit les campagnes de l'armée de Condé jusqu'en 1793, se rendit à Jersey, d'où il s'embarqua pour la Bretagne, où il fut blessé et fait prisonnier par les républicains. Remis en liberté par suite du traité de la Mabilais, il se rendit aux eaux d'Aix-la-Chapelle, puis à Orléans, où il fut traduit devant une commission militaire comme prévenu d'émigration. Échappé à ce danger, Boisbaudron se rendit à Paris d'où le renvoya le décret du 18 fructidor contre les émigrés. Il passa en Angleterre, puis en Danemark, et revint mourir dans sa patrie en septembre 1801.

BOIS-BERENGER (la marquise Charlotte-Henriette TARDIEU-MALESSY de), née à Paris en 1767, fut une des victimes de la Terreur. Son mari ayant émigré, elle resta à Paris, feignit de vouloir se séparer de son mari, fut arrêtée comme suspecte, comprise dans une

Digitized by Google

accusation de conspiration et exécutée le 14 juillet 1794 avec toute sa famille. Elle mourut avec le plus grand courage.

BOISGELIN (JEAN-DE-DIEU-RAYMOND DE CUCÉ), né à Rennes le 27 février 1732, archevêque d'Aix en 1770, a laissé dans ce diocèse des souvenirs qui ne périront jamais. La Provence lui doit la construction d'un canal, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissements utiles. En 1765, il avait prononcé l'*oraison funèbre* du Dauphin; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne; en 1769, celle de Mme la Dauphine. Désigné pour prononcer le discours d'usage, en 1774, dans la cérémonie du sacre de Louis XVI à Reims, il fut interrompu deux fois par de nombreux applaudissements. En 1776, il remplaça l'abbé de Voisenon à l'Académie française. Député aux états généraux, il sortit de France à la fin de la session pour aller en Angleterre, d'où il ne revint qu'à l'époque du concordat. Nommé archevêque de Tours, il obtint bientôt après le chapeau de cardinal, et mourut le 22 août 1804. Outre ses *lettres pastorales* et ses *discours académiques*, nous avons de ce prélat la traduction en vers des *Héroïdes d'Ovide*, Philadelphie (Paris), 1784, in-8°, très-rare, réimprimée en 1825 dans la collection des *OEuvres d'Ovide*, traduction de Saint-Ange; *le Psalmiste*, traduction des *Psaumes* en vers français, précédé d'un *Discours sur la poésie sacrée*, Londres, 1799, in-12. L'auteur la publia pour venir au secours de quelques familles d'émigrés.

BOISGELIN (le comte LOUIS-BRUNO DE), frère du précédent, né à Rennes en 1733, entra comme enseigne dans les gardes-françaises en 1748, fut dix ans plus tard cornette dans les mousquetaires avec rang de colonel, et chevalier de Saint-Louis en 1761, colonel des gardes-lorraines l'année suivante, brigadier et maréchal de camp en 1780. Il était en même temps maître de la garde-robe du roi, ministre de France à Parme, chevalier du Saint-Esprit et baron des états de Bretagne. Il se tint à l'écart pendant les premiers orages de la révolution. Cependant il n'émigra pas. Il fut arrêté en 1794, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 19 messidor an II (7 juillet 1794). — Sa femme, sœur du chevalier de Boufflers, dame d'honneur de Madame Victoire, subit le même sort.

BOISGELIN (GILLES-DOMINIQUE vicomte DE), cousin du précédent, ancien colonel du régiment de Béarn, commandait ce corps dans les premières années de la révolution. Il fut ensuite fait maréchal de camp, donna sa démission et se retira en 1792 au Havre, où il fut arrêté comme suspect, et périt sur l'échafaud avec ses parents.

BOISGELIN (l'abbé DE), frère du précédent, agent général du clergé de France, et grand vicaire de l'archevêque d'Aix, périt dans les massacres de l'abbaye de Saint-Germain, en septembre 1792.

BOISGELIN DE KERDU (le chevalier PIERRE-MARIE-LOUIS DE), frère des précédents, né à Plélo, diocèse de Saint-Brieux, en 1758, fut destiné à l'état ecclésiastique, mais quelques changements survenus dans sa famille le décidèrent à entrer dans la carrière des armes, et il fut nommé officier dans le régiment du roi, infanterie, où il se lia d'une étroite amitié avec M. de Fortia de Piles, alors lieutenant dans le même corps. Ils visitèrent ensemble le nord de l'Europe de 1790 à 1792. Admis dans l'ordre de Malte, il se trouvait dans cette île en 1793, et il se rendit à Toulon, lorsque cette place fut occupée par les Anglais au nom de Louis XVII. Il y commanda un régiment qui fut levé pour le service du roi, et qu'après l'évacuation il conduisit en Corse. Il passa ensuite en Angleterre et ne retourna point à Malte. Il fit pendant la révolution plusieurs voyages sur le continent; et plus tard il a fait connaître ses judicieuses observations sur le commerce, l'administration et les forces militaires de divers États. Le chevalier de Boisgelin ne revint en France qu'après le retour des Bourbons; en 1814, et il mourut à Pleubihan, département des Côtes-du-Nord, le 10 septembre 1816. Il fut un des auteurs ou éditeurs de la *Correspondance* de Mesmer. On a de lui: *Ancient and modern Malta,* Londres, 1804, 3 volumes in-8°; *Travels through Denmark and Sweden,* Londres, 1810, 2 vol. grand in-4°; *Histoire des révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot, continuée jusqu'au temps présent,* Londres, 1809, in-12.

BOISGELOU (FRANÇOIS-PAUL ROUALLE DE), conseiller au grand conseil, né à Paris, le 10 avril 1697, mort le 19 janvier 1764, s'est adonné à la haute analyse et à la théorie de la musique; il appliquait le calcul aux intervalles, entre lesquels il voulait trouver des rapports symétriques. J. J. Rousseau s'est occupé de lui à l'article *Système* de son Dictionnaire de musique.

BOISGELOU (PAUL-LOUIS ROUALLE DE), fils du précédent, né le 27 juin 1734, mort le 16 mars 1806, capitaine de cavalerie dans les mousquetaires noirs à la réforme de cette compagnie, fut un violoniste habile; on lui doit *six duos* pour 2 violons, et un *catalogue général* de la partie musicale de la bibliothèque du roi à Paris.

BOISGÉRARD (MARIE-ANNE-FRANÇ. BARBUAT DE), né le 8 juillet 1767, à Tonnerre. Il sortit des écoles militaires, en 1791, avec le grade de capitaine du génie. En 1793, il fit partie de la garnison qui défendait Mayence, et la suivit dans la Vendée. Il fut ensuite employé aux siéges de Charleroi, de Landrecies, du Quesnoi, de Valenciennes et du fort St.-Pierre à Maestricht. Ayant reçu ordre de rétablir Kehl et la tête de pont d'Huningue, il donna l'idée de former des ponts-radeaux, au moyen desquels on entretint constamment des communications entre tous les ouvrages des îles du Rhin. Peu de temps après, nommé général de brigade et commandant en chef du génie, il fut employé à l'armée d'Angleterre, et quitta bientôt cette armée pour se rendre en Italie, où il joignit l'armée du général Championnet sous les murs de Capoue. Il y reçut une blessure dont il mourut peu de temps après, âgé de 32 ans. Il a laissé divers manuscrits, notamment: *Journaux d'attaque devant la citadelle de Valenciennes, du siége de Maestricht, du fort St.-Pierre;* des *Mémoires militaires sur divers sujets; Exposé sommaire sur la nature des différents pays situés sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Coblentz,* etc.; *Précis des entretiens entre les généraux Desaix et Boisgérard;* un *Journal d'un voyage à Genève.*

BOIS-GUILLEBERT (PIERRE LE PESANT DE), lieutenant général au bailliage de Rouen, neveu, à la mode de Bretagne, du maréchal de Vauban, mort en 1714,

Digitized by Google

a traduit du grec en français l'*Histoire de Dion Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*, Paris, 1674 ; et l'*Histoire d'Hérodien*, ib., 1675. On lui doit en outre : *Marie Stuart*, nouvelle historique, ib., 1675 ; *Détail de la France sous Louis XIV*, Rouen (Hollande), 1707, réimprimée sous le titre de *Testament politique de Vauban*, 1712.

BOIS-GUILLEBERT (Jean-Pierre-Adrien-Augustin le PESANT de), né à Rouen, petit-neveu du grand Corneille, est auteur d'un *poëme* sur la sédition d'Antioche, couronné par l'académie de *l'Immaculée Concept.* de Rouen, 1770, in-8°.

BOISHARDY (le chevalier Charles de), ancien officier au régiment de Royal-marine, quitta le service à la révolution, prit part à la première conspiration vendéenne, se joignit à Puisaye en 1794, commanda les royalistes des Côtes-du-Nord, fit des ouvertures de paix en octobre, reprit l'offensive peu après la pacification, et fut tué le 15 juin 1795.

BOISIUS. *Voyez* **BOYSE.**

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie VIELH de), né à Alençon le 29 juillet 1760, mort du choléra à Paris en 1832, se fit connaître de bonne heure par des poésies fugitives. Le poëme intitulé : *Les Fleurs*, un fragment sur *la Pêche*, imité de Thompson, et une traduction de *la Forêt de Windsor* de Pope, lui avaient acquis déjà une certaine réputation quand la révolution éclata. Il avait aussi publié en 1778, *l'Amour et l'Amitié ermites*, comédie en trois actes, qui ne fut pas admise au théâtre. Dès lors il fournit plusieurs *articles* à divers recueils périodiques, et particulièrement au *Mercure* et à la *Décade*. En 1799, il composa un *Hymne à la souveraineté du peuple*, et un *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt*. Après douze ans de repos, il fit imprimer dans *le Mercure* une pièce intitulée : *L'affermissement de la quatrième dynastie, par la naissance du roi de Rome*. Boisjolin a été quelque temps professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Il a aussi remplacé plusieurs fois la Harpe dans la chaire du lycée de Paris, mais non comme professeur, car c'était des cahiers mêmes de la Harpe qu'il faisait la lecture. Après la révolution du 18 brumaire, Boisjolin siégea au tribunal pendant deux ans, et depuis, il fut nommé sous-préfet à Louviers, et remplit même pendant quelque temps les fonctions de chef de division au ministère des relations extérieures.

BOISJOLIN (Claude-Augustin-Charles VIELH de), fils du précédent, né à Paris le 24 février 1788, mort le 25 juin 1832. Dans sa jeunesse, Augustin de Boisjolin se livra à l'étude des mathématiques. Il se destinait à l'école polytechnique ; des revers de famille le forcèrent à entrer prématurément dans l'arme du génie en qualité de simple soldat ; et il fit en Espagne les campagnes de 1808, 1809 et 1810. Nommé caporal dans les sapeurs, il assista au siége de Saragosse. Ses protecteurs lui firent avoir l'emploi d'adjoint au payeur général de l'armée. Mais, des revers ayant contraint les Français d'évacuer l'Espagne en 1813, Boisjolin revint en France, blessé, après avoir perdu tout ce qu'il possédait à la journée de Vittoria. Boisjolin fut près d'être nommé secrétaire particulier de la grande-duchesse de Toscane, lorsque les événements de 1814 détruisirent encore pour lui cette nouvelle chance de fortune. Après avoir été sur le point d'obtenir, par le crédit de Fontanes, la place de secrétaire d'ambassade en Espagne, il se décida à entrer dans la maison du roi, où ses goûts littéraires le singularisèrent un peu, et où il fut signalé comme *mal-pensant*, et réformé sans traitement. Il embrassa alors le commerce de la librairie, qu'il quitta pour la direction d'une imprimerie. La mort d'Alphonse Rabbe, en rendant vacante la direction de la *Biographie portative des contemporains*, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses goûts et à ses talents. Cette entreprise touchait à sa fin, mais un *Supplément* était nécessaire : ce fut la tâche à laquelle Boisjolin se consacra tout entier. On a de lui, outre ses notices biographiques : *Sur l'éducation des femmes*, Paris, 1818, in-4° ; la *Préface* du *Dictionnaire de médecine d'Auboui*, la *Préface* placée en tête du livre *de l'Amour* par Senancour.

BOISLANDRY (Louis de), né en 1749, négociant à Versailles, député du tiers état de Paris aux états généraux de 1789 ; il ne s'occupa guère que d'objets de finances et d'administration. Il essuya quelques persécutions pendant la terreur ; et il est mort à Paris en novembre 1834. On a de lui : *Vues impartiales sur l'établissement des assemblées provinciales*, Paris, 1787, in-8° ; *Considérations sur le discrédit des assignats*, Paris, 1791, in-8° ; *Examen des principes les plus favorables aux progrès de l'agriculture*, Paris, 1815, 2 vol. in-8° ; *Des impôts et des charges des peuples en France*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°.

BOISLÈVE (Pierre), né à Saumur le 12 septembre 1745, embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir docteur en droit ; fut nommé vicaire de Saint-Michel d'Angers, et pourvu d'un canonicat de la collégiale de Saint-Martin, fut en même temps nommé vice-promoteur du diocèse, place qu'il remplissait à l'époque de la révolution. Son refus de prêter le serment l'obligea de quitter Angers. Il vint à Paris, et se tint caché pendant la terreur à Passy. Après le concordat, l'abbé Boislève fut nommé chanoine honoraire de Notre-Dame. Napoléon voulant faire casser son mariage sans l'intervention du pape, alors captif, rétablit l'officialité de Paris ; et Boislève, comme jurisconsulte, fut revêtu du titre d'official. La cause ayant été portée devant lui, après l'instruction préliminaire, il prononça, le 9 janvier 1810, la sentence de divorce, qui ne fut point publiée. On croit que l'abbé Boislève fut également chargé d'annuler le mariage de Jérôme Bonaparte avec mademoiselle Paterson. Devenu chanoine titulaire et vicaire général, il était en même temps directeur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et des dames de la Congrégation. Il mourut à Paris le 3 décembre 1830.

BOIS-MESLÉ (Jean-Baptiste TORCHET de), avocat au parlement de Paris, mort vers 1755, a publié avec le P. Théodore de Blois, *Histoire générale de la marine*, Amsterdam (Paris), 1744-46 ; et seul, l'*Histoire du chevalier du Soleil*, 1749, 2 vol. in-12. L'*Histoire de la marine* a été continuée par Richebourg, qui fit paraître un 3e vol. en 1758, et reproduisit les 2 premiers avec de nouveaux frontispices en 1759.

BOISMONT (Nicolas THYREL de), prédicateur du roi, né en 1715, dans un village près de Rouen, fut admis en 1755 à l'Académie française, à la place de l'évêque de

Digitized by Google

Mirepoix, et prit pour sujet de son discours de réception, *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques*. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée des dames de la charité. Depuis quelques années, des personnes bienfaisantes sollicitaient l'établissement à Paris d'un hospice pour les militaires en grade et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies. La quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 livres, qui servirent à construire l'hospice de Montrouge. De Boismont mourut à Paris le 20 décembre 1786. On a publié ses *OEuvres*, Paris, 1805, in-8°.

BOISMORAND (Claude-Joseph CHÉRON de), jésuite, né vers 1680 à Quimper, quitta la société, quoique prêtre, et rentra dans le monde, où il fut connu sous le nom de l'abbé Sacre-Dieu, son jurement ordinaire. Joueur déterminé, les hôtels de Gesvres et de Carignan, alors privilégiés pour les jeux de hasard, étaient ses galeries. Il vendait volontiers sa plume à qui voulait la payer. On lui attribue la traduction du *Paradis perdu*, de Dupré de St.-Maur, ainsi que la plupart des ouvrages de M^lle de Lussan. Cet homme singulier mourut sous la haire et le cilice en 1740. On a de lui plusieurs *Mémoires*, entre autres ceux pour les jésuites dans l'affaire de la Cadière et du P. Girard, et une *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12.

BOISMORTIER (Joseph BODIN de), compositeur de musique, né à Perpignan en 1691, mort en 1765, était attaché à l'Opéra. Outre plusieurs motets, parmi lesquels on cite son *Fugit nox*, il est connu par la musique de trois opéras : les *Voyages de l'Amour*, ballet en 4 actes, paroles de la Bruère, 1736; *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet comique en trois actes, paroles de Favart, 1743; *Daphnis et Chloé*, pastorale, paroles de Laujon, 1747. Ce dernier, qui a eu plusieurs reprises, est son meilleur ouvrage.

BOISMORTIER (Suzanne BODIN de), fille du précédent, morte à Paris en 1799, a laissé deux romans : *Mémoires historiques de la comtesse de Marienberg*, 1751; *Histoire de Jacques Féru*, 1766.

BOISOT (Jean-Baptiste), né à Besançon, en juillet 1638, avait achevé sa philosophie à l'âge de 15 ans, et son cours de droit à 17 ans; il alla passer ensuite quelque temps à Paris, où il se lia avec Pélisson et d'autres beaux esprits de ce temps-là. De Paris, il se rendit à Rome, où son mérite lui valut la protection de plusieurs personnages distingués, entre autres du cardinal Azzolini et de la reine Christine de Suède. A la recommandation de cette princesse, il obtint du pape quelques bénéfices en Franche-Comté, où il revint après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, en savant et en observateur. Député par le clergé aux états de sa province, il fut chargé d'une négociation très-délicate près du gouverneur de Milan. Ne voulant prendre aucune part aux troubles qui agitaient la Franche-Comté, il se retira en Espagne, et il y demeura jusqu'en 1678, où cette province fut cédée à la France par le traité de Nimègue. De retour en Franche-Comté, il fut nommé à l'abbaye de St.-Vincent de Besançon, et, dès ce moment, il se livra entièrement à sa passion pour les lettres. Il avait acquis dans ses voyages un grand nombre de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés; il les céda aux religieux de son abbaye, avec la bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait achetée du comte de St.-Amour, et y joignit un fonds de deux mille écus pour son entretien, à condition qu'elle serait ouverte au public deux fois la semaine. Cette bibliothèque, qu'il avait beaucoup augmentée, était considérable, et riche surtout en manuscrits précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol. in-fol., connue sous le nom de *Mémoires du cardinal de Granvelle*. L'abbé Boisot l'avait formée lui-même, après avoir sauvé les papiers du cardinal des mains d'un épicier à qui ils venaient d'être vendus. Il passa dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il avait le projet d'écrire l'histoire du cardinal de Granvelle d'après ces mémoires. L'abbé Boisot avait appris l'hébreu et le grec, pour étudier l'histoire ecclésiastique dans ses sources. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, entre autres l'italien et l'espagnol, et il était en correspondance avec les savants les plus distingués de France, d'Italie et d'Allemagne. Le *Journal des Savants* contient quelques pièces de l'abbé Boisot assez curieuses, et qui ont été traduites en latin, et réimprimées dans les *Acta eruditorum*. La charité de l'abbé Boisot surpassait encore son savoir. En 1694, la disette ayant été générale, il fit faire aux pauvres des distributions avec si peu de ménagement, qu'il se vit contraint ensuite d'emprunter une somme modique pour ses besoins particuliers. Il mourut le 4 décembre de la même année, âgé de 56 ans.

BOISOT (Louis de), amiral de Zélande, né à Bruxelles, échappé à la St.-Barthélemy, alla servir sous le prince d'Orange, et se distingua à la défense du fort de Rammekes, à la bataille navale de Romerswaal en 1574, et contribua à la capitulation de Middelbourg. La levée du siége de Leyde est l'acte le plus glorieux de sa vie. Voulant porter quelques secours à Zierickzee le 15 juin 1576, son navire toucha la digue de Borndam et creva. Boisot chercha à se sauver à la nage, mais il périt dans les flots.

BOISOT (Charles de), frère du précédent, devint en 1573, gouverneur de Flessingue, et fut envoyé en 1574 en Angleterre pour déjouer les intrigues des Espagnols auprès de la reine Élisabeth. Boisot fit lever le siége de Bauren, d'Oudewater, de Schoonhoven, de Vaart, et fut tué à la défense de l'île de Schouwen.

BOISROBERT (François METEL de), né à Caen, vers 1592, d'un père avocat, porta lui-même quelque temps ce titre. Étant à Rome, en 1630, le pape Urbain VIII, sur sa réputation d'esprit et de talent, voulut le voir, le goûta, et lui donna un petit prieuré en Bretagne, ce qui l'obligea de quitter l'épée pour prendre la soutane; de retour en France, il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à Rouen, dont les devoirs lui étaient fort à charge, et qu'il ne conserva pas longtemps. Les agréments de sa conversation l'avaient déjà introduit auprès du cardinal de Richelieu. Son talent devint tellement nécessaire au cardinal, que Citois, son premier médecin, lui disait : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues seront inutiles, si vous n'y mêlez une ou deux dragmes de Boisrobert. » Boisrobert ayant encouru la disgrâce de son patron, ce même médecin mit en forme d'ordonnance, au bas d'une requête de l'abbé : *Recipe Boisrobert*, et l'ordonnance fut suivie par le cardinal.

Digitized by Google

Pour prix de ses bons mots, l'abbé obtint de riches et nombreux bénéfices, entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine; de plus, il fut fait conseiller d'État ordinaire. C'est lui qui fut cause que Richelieu eut l'idée de fonder l'Académie française, et il en fut l'un des premiers membres; ce qui ne l'empêcha point de s'égayer de temps en temps aux dépens de la compagnie, sur la lenteur qu'elle mettait dans la rédaction du *Dictionnaire*. Richelieu étant mort, Boisrobert fut une seconde fois exilé de la cour, pour avoir souvent juré le nom de Dieu, en perdant son argent contre les nièces du cardinal Mazarin. C'était un étrange ecclésiastique; il aimait avec fureur le jeu et la table. Il était tellement occupé de bons dîners, qu'un jour, passant dans une rue de Paris, et appelé pour confesser un malheureux qui venait d'être blessé à mort, il lui dit: « Mon camarade, pensez à Dieu, et dites votre *Benedicite*. » Il excellait dans la déclamation, et était passionné pour la comédie, ce qui lui valut le sobriquet d'*abbé Mondori* (Mondori était le plus fameux comédien du temps). Il mourut, après une courte maladie, le 30 mars 1662. Il était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces de théâtre du cardinal de Richelieu. Il en a fait, pour son compte, dix-huit, dont les titres mêmes sont oubliés, quoique sa *Belle Plaideuse* ait fourni à Molière, suivant quelques auteurs, deux belles scènes de l'*Avare*. Ses autres ouvrages sont des *Épîtres*, imprimées en 1647 et 1659, in-4° et in-8°; un roman intitulé: *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*, 1629, 1636, in-8°; *le Sacrifice des Muses*, adressé à Richelieu, Paris, 1635, in-4°; des *Nouvelles héroïques et amoureuses*, 1657, in-8°; une *Paraphrase en vers des Psaumes de la Pénitence*, Paris, 1627, in-12, et quelques autres pièces dans les recueils du temps. Il a été l'éditeur du *Parnasse Royal, où les immortelles actions du roi Louis XIII, sont publiées par les plus célèbres poètes de son temps, en latin*, Paris, 1635, in-4°. Boisrobert a aussi été l'éditeur des œuvres de Théophile, Rouen, 1627, in-8°.

BOISSARD (Jean-Jacques), antiquaire et poëte latin, né à Besançon en 1528, avait, pendant un long séjour en Italie, formé de riches collections d'antiquité, qui furent pillées pendant les guerres de la Franche-Comté. Il quitta sa province pour aller à Metz, où il mourut le 30 octobre 1602. On a de lui: *Romanæ Urbis topograph. et antiquitates*, Francfort, 1597, 6 part. in-fol.; *De divinat. et magic. præstig.*, in-fol.; *Parnassus biceps*, 1627, in-fol.; *Poemata*, Bâle, 1574, in-16; Metz, 1589, in-8°; *Emblemata*, 1593, in-4°; *Icones viror. illustr. cum eorum Vitis*, 5 part. in-4°; *Vitæ et icones sultanor.*, 1596, in-4°. Tous ces ouvrages, peu communs, sont recherchés.

BOISSAT (Pierre de) de Vienne en Dauphiné, qui vivait sous le règne de Henri III, fut un savant jurisconsulte, et un profond helléniste. Il n'a laissé aucun ouvrage.

BOISSAT (Pierre de), fils du précédent, né à Vienne en Dauphiné, vice-bailli de cette ville, mort en 1613, a laissé une *Histoire des chevaliers de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem*, traduite en partie de l'italien de Bosio; une *Histoire généalogique de la maison de Médicis*, et des *Recherches sur les duels*.

BOISSAT (Pierre de), fils du précédent, naquit à Vienne en Dauphiné, en 1603. Il prit d'abord le petit collet, qu'il quitta pour suivre le barreau, lequel à son tour fut abandonné pour le parti des armes. Il fit quelques campagnes sous Lesdiguières. Il fut bientôt gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans, et membre de l'Académie française, nouvellement établie. Gaspard Lascaris, vice-légat d'Avignon, le créa comte palatin, et fit le même honneur à Chapelain. Boissat était homme du monde. Dans un bal, à Grenoble, étant déguisé en femme, il se permit quelques propos libres avec M^me^ de Sault, depuis duchesse de Lesdiguières, qui s'en courrouça, et le fit maltraiter le lendemain par les gardes et les valets de son mari, lieutenant de roi en Dauphiné. Après treize mois de pourparlers, la noblesse du pays arrangea cette affaire. Boissat, après sa disgrâce, s'était retiré à Vienne, où il se maria. Sur la fin de ses jours, il se livra à des excès de dévotion, négligea ses cheveux, se vêtit d'habits grossiers, et catéchisa dans les carrefours. Boissat mourut le 28 mars 1662. On a de lui: *Histoire négrépontique, contenant la vie et les amours d'Alexandre Castriot, arrière-neveu de Scanderberg, et d'Olimpe, la belle Grecque de la maison des Paléologues*, Paris, 1631, in-8°; *Les Fables d'Ésope, illustrées de discours moraux, philosophiques et politiques*, 1633, in-8°; ces deux ouvrages ont été publiés sous le nom de *Jean Baudouin*; *Relation des miracles de Notre-Dame de l'Ozier*, en latin et en français; *Opera et operum fragmenta, historica et poetica*, in-fol., sans indication de lieu ni d'année, dont les exemplaires sont de la plus grande rareté.

BOISSEL DE MONVILLE (le baron Thomas-Charles-Gaston), pair de France, naquit à Paris au mois d'août 1763, d'une famille honorable, originaire de Normandie. Reçu conseiller au parlement en 1785, il prit part aux délibérations de ce corps jusqu'à sa suppression. A l'époque de la terreur, ne se croyant pas en sûreté à Paris, il se fit employer comme ingénieur. Maniant avec beaucoup d'habileté la lime et la varlope, il exécuta différentes machines utiles, entre autres une faux à moissonner le blé. Il s'occupa aussi quelque temps à perfectionner les moulins à vent. Après le 9 thermidor, se trouvant sur les bords du Rhône, il résolut de descendre ce fleuve depuis le fort l'Écluse jusqu'à Seissel, partie réputée non navigable. Lorsque le calme fut rétabli, Boissel vint habiter Rouen avec sa famille. Quelque temps après, une partie des gardes nationales ayant été mobilisée pour la défense des côtes, il entra volontairement dans la légion de la Seine-Inférieure, dont il fut nommé major, et il reçut en 1810 la croix d'honneur. A la restauration, nommé pair de France par Louis XVIII, il fut en 1819 l'un des fondateurs de la société des prisons. Boissel mourut au mois d'avril 1832. On a de lui: *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône non navigable*, Paris, an III (1795), in-4°; *Description des atomes*, Paris, 1813; *Développements*, etc., 1815, 2 vol. in-8°. C'est une nouvelle théorie de l'univers; *Peut-être*, ibid., 1825, in-8°; *De la législation sur les cours d'eau*, février 1818, in-4°.

BOISSET (Joseph de), né à Montélimart vers 1750, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI, poursuivit avec acharnement celle de la reine Marie-Antoinette, fut un des députés proscrits au 31 mai, fit partie des assemblées législatives jusqu'en 1799, et mourut dans l'obscurité vers 1816.

Digitized by Google

BOISSET (N. SÉGUR DE), frère du précédent, émigra en 1791, entra au service de l'Espagne, défendit le fort Lamalgue, à Toulon, contre Bonaparte, rentra en France après le 18 brumaire, fut mis en surveillance dans le département du Gard et mourut à Lyon en 1814.

BOISSIER (HENRI), né à Genève, où il mourut en 1827, laissa une somme de 11,800 fr. pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables; 12,000 fr. à la confédération suisse pour les travaux d'utilité publique; 5,000 pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonale fondé par des dispositions jointes à son testament.

BOISSIER DE SAUVAGES. *Voyez* **SAUVAGES.**

BOISSIÈRE (CLAUDE), mathématicien du 16e siècle, né dans le diocèse de Grenoble, est auteur d'un *Traité d'arithmétique*, de *Principes d'astronomie et cosmographie*, et d'un ouvrage curieux sur un ancien jeu mathématique appelé *Rhythmomachie*.

BOISSIÈRE (SIMON HERVIEUX DE LA), prêtre janséniste, né à Bernay en 1707, mort en 1777, a écrit plusieurs ouvrages pour la défense de la religion. Les principaux sont : *Traité des miracles*, 1763, 2 vol. in-12; *Contradictions du livre intitulé :* De la philosophie de la nature, 1775, in-12.

BOISSIEU (DENIS SALVAING DE), né le 21 avril 1600 à Vienne en Dauphiné, quitta la carrière des armes pour la magistrature, accompagna M. de Créqui à Rome en 1633, et fut chargé de haranguer le pape. Employé depuis par le cardinal de Richelieu dans des négociations avec la république de Venise, il fut récompensé par le titre de conseiller d'État, fut ensuite nommé président de la chambre des comptes en Dauphiné, et mourut le 10 avril 1683. On a de lui quelques écrits sur *les merveilles du Dauphiné*, sur les *droits seigneuriaux*, et un recueil de pièces en vers et en prose.

BOISSIEU (BARTHÉLEMI-CAMILLE), médecin, né à Lyon en 1734, connu par deux dissertations couronnées par l'académie de Dijon, l'une en 1767, sur les *antiseptiques*, l'autre en 1769, sur les *méthodes échauffante et rafraîchissante*, et mourut prématurément en 1770.

BOISSIEU (JEAN-JACQUES DE), né à Lyon en 1736, de parents nobles, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour le dessin; ses parents, qui le destinaient à la magistrature, forcés de céder à sa vocation, après lui avoir donné pendant quelque temps un maître de dessin, le placèrent sous la direction de Frontier, peintre d'histoire en réputation. Désirant perfectionner ses talents, il se rendit à Paris à l'âge de 24 ans; il s'y lia avec Vernet, Greuze, Soufflot, et autres artistes célèbres. De retour à Lyon, il se livra à la gravure à l'eau-forte, à laquelle il joignit par la suite un mélange de pointe sèche et de roulette qui lui réussit très-bien. Le duc de la Rochefoucauld, qui l'avait connu et apprécié lors de son voyage à Paris, vint le prendre à Lyon pour l'emmener en Italie. Boissieu fit une ample moisson de tous les chefs-d'œuvre qui se rencontrent à chaque pas dans cette terre classique des arts. De retour dans sa patrie, il peignit plusieurs tableaux; mais l'usage de l'huile devenant nuisible à sa santé, il fut obligé de se fixer à la gravure et à la composition des dessins lavés. L'œuvre de ce maître monte à 107 pièces, parmi lesquelles on distingue surtout *le Charlatan*, d'après le tableau de Carle Dujardin. Plusieurs de ses estampes, dans le genre de Rembrandt, sont d'un effet très-piquant. Boissieu est mort le 1er mai 1810.

BOISSIN DE GALLARDON (JEAN), poëte dramatique du Vivarais, a publié, de 1617 à 1618, ses *Tragédies et Histoires saintes*, Lyon, in-12, rare. Ce vol. contient : *les Urnes vivantes; Andromède; la Conquête du sanglier de Calydon*, etc.

BOISSY (JEAN-BAPTISTE THIAUDIÈRE DE), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 20 octobre 1666, fut chargé de l'éducation de deux princes de la maison de Soubise-Rohan. Admis à l'Académie des inscriptions en 1710, il y lut quelques mémoires, entre autres : *Sur les expiations en usage chez les anciens; Sur les sacrifices de victimes humaines dans l'antiquité*. L'abbé Boissy a empêché la dispersion de la fameuse bibliothèque de de Thou, dont il détermina le cardinal de Rohan, son protecteur, à faire l'acquisition, et qu'il disposa ensuite d'une manière convenable. Il mourut le 27 juin 1729, dans sa 63e année.

BOISSY (LOUIS DE) naquit à Vic en Auvergne, le 26 novembre 1694. Ses parents, sans fortune, le destinèrent à l'état ecclésiastique, et il en porta quelque temps l'habit. Il vint de bonne heure à Paris, et composa, pour vivre, des satires, qui lui valurent peu d'argent et beaucoup d'ennemis. Il se mit à travailler pour le théâtre. Dans l'espace d'environ trente années, il donna près de quarante comédies, tant aux Français qu'aux Italiens. Les seules qui soient restées au théâtre, sont : le *Français à Londres*, le *Babillard*, le *Sage étourdi*, l'*Époux par supercherie*, et enfin l'*Homme du jour*, ou *les Dehors trompeurs*, l'une des meilleures comédies du 18e siècle. Un nombre si prodigieux d'ouvrages ne put tirer Boissy de la misère; il l'aggrava encore en faisant un mariage d'inclination et en s'efforçant de cacher son indigence aux yeux du monde sous un extérieur d'opulence. L'infortune des deux époux en vint à tel point, qu'un jour, les aliments leur manquant pour satisfaire leur faim, ils prirent le parti de se laisser mourir; des voisins charitables vinrent à temps les détourner de cet affreux dessein. La fortune se lassa enfin de le persécuter. En 1754, il obtint à l'Académie française la place vacante par la mort de Destouches, et, quelque temps après, fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure*. Parvenu à une sorte d'opulence, il en usa sans modération, et mourut le 19 avril 1758 dans sa 63e année. Son théâtre a été imprimé à Paris, en 1758, 9 vol. in-8°. On attribue à Boissy : *l'Élève de Terpsichore, ou le Nourrisson de la satire*, 1718, 2 vol. in-12; *les Filles femmes et les Femmes filles*, 1751, in-8°, publié sous le nom de *Simien*.

BOISSY (LOUIS-MICHEL), fils du précédent, se jeta par une fenêtre dans un accès de fièvre et de désespoir, en 1788. Il avait publié : *Histoire de la vie de Simonide*, 1755, in-12; *Dissertation historique et critique sur la vie du grand prêtre Aaron*, 1761, in-12; *Dissertations critiques sur l'histoire des Juifs avant et depuis Jésus-Christ*, 1784, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

BOISSY (Charles DESPREZ de), avocat, né à Paris vers 1730, mort le 29 mars 1787, a donné : *Lettres sur les spectacles*, suivies du *Catalogue raisonné des ouvrages écrits pour et contre les spectacles*, 4e édition, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Cet écrit le fit admettre dans plusieurs académies de France et d'Italie.

BOISSY-D'ANGLAS (François-Antoine, comte de), né le 8 décembre 1756 à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay, maître d'hôtel ordinaire de Monsieur, quoique inscrit sur la liste des avocats, s'occupa exclusivement de littérature. Député aux états généraux par la sénéchaussée d'Annonay, le premier il déclara que le tiers état seul constituait la véritable *assemblée nationale*. Après la session, nommé procureur général syndic de l'Ardèche, il sut maintenir la tranquillité dans ce département. Député à la Convention, dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la détention et le sursis. Après le 9 thermidor, il saisit toutes les occasions de faire réparer les nombreuses iniquités du pouvoir qui venait de tomber. Membre du comité de salut public, il s'occupa avec zèle des approvisionnements de la capitale; mais il n'en passa pas moins aux yeux, du peuple abusé, pour le premier auteur de la disette que l'on redoutait. Une première irruption de la populace dans la Convention fut sans résultat; mais un mois après (le 1er prairial 1795), la foule se précipita de nouveau dans cette assemblée, en poussant des cris horribles. Vernier et André furent l'un après l'autre obligés d'abandonner le fauteuil de la présidence. Boissy-d'Anglas alors s'en empara, et, quoique vingt fusils fussent dirigés contre lui, quoique la tête de son collègue Ferraud lui fût présentée toute sanglante, il conserva une attitude calme, et imposa à cette multitude forcenée, qui, bientôt repoussée par la force armée, finit par évacuer la salle. Le lendemain, quand il parut dans l'assemblée, redevenue paisible, d'unanimes applaudissements l'accueillirent, et Louvet fut chargé de lui voter des remercîments au nom de la patrie. Cette même année, il prononça sur la situation politique de l'Europe un *Discours* éloquent dont l'assemblée ordonna l'impression et la traduction dans toutes les langues. Il fit ensuite passer à l'ordre du jour sur la proposition de faire arrêter certains députés et d'examiner leur conduite. Quelque temps après, des soupçons s'élevèrent sur son patriotisme, parce que son nom se trouva dans la correspondance interceptée de Lemaître. Cependant il entra au conseil des Cinq-Cents, dont il devint bientôt secrétaire, et où il défendit constamment le principe de la liberté de la presse dans sa plus grande extension. Il s'honora véritablement par le courage avec lequel il plaida pour la liberté des cultes, pour les émigrés rentrés, et pour l'abolition des jeux et de la loterie. Compris par le Directoire dans la déportation du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il eut le bonheur de se soustraire à cette persécution, et ne reparut qu'après la révolution du 18 brumaire pour entrer au tribunat, dont il fut élu président en 1803. Nommé sénateur et commandant de la Légion d'honneur, en 1805, il fut, lors de la première invasion de la France, chargé de prendre les mesures de salut public qu'il jugerait convenables dans la 12e division militaire, dont le chef-lieu est la Rochelle. Il s'acquitta de cette mission pénible avec sagesse, et fut un des premiers à donner son adhésion aux actes du sénat pour le rétablissement de la maison de Bourbon. Créé pair en 1814, par le roi, il accepta dans les cent jours une mission dans les départements méridionaux et une place à la nouvelle chambre des pairs, réorganisée par Bonaparte; mais il se conduisit dans toutes les circonstances avec beaucoup de modération. Il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs convoquée au second retour du roi; mais il ne tarda pas à y être réintégré. En 1816, appelé à l'Académie des inscriptions, il fut en 1818 un de ceux qui demandèrent l'application du jury aux délits de la presse, et qui combattirent la proposition de M. Barthélemi, tendant à modifier la loi sur les élections. En 1819, il fit un *Rapport* plein d'intérêt sur le droit d'aubaine, et fit prononcer l'abolition de ce droit exceptionnel. Il mourut à Paris, le 20 octobre 1826. Parmi ses écrits nous citerons : *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelques idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la Convention nationale*, an II (1794), in-8°; *Discours préliminaire au projet de constitution pour la république française, prononcé au nom de la commission des onze*, Paris, 1795, in-8°; Leipzig, 1795, in-8°; *Recueil de discours sur la liberté de la presse, prononcés dans diverses assemblées législatives et à diverses époques*, Paris, 1817, in-8°; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfants*, 1818, 2 vol. in-8°; 3e *partie : Supplément contenant une réponse à la Biographie universelle*, ibid., 1821, in-8°; *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, 1825, 6 vol. in-12.

BOISTE (Pierre-Claude-Victorin), avocat, littérateur et lexicographe, né à Paris en 1765, mort à Ivry-sur-Seine, le 24 avril 1824, a publié l'*Univers*, poëme en prose, 1801, in-8°, 2e édit., 1805, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage n'eut pas de succès. *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, in-8°; *Dictionnaire universel de la langue française* (avec son beau-père J. F. Bastien), 1800, in-8°, oblong et in-4°; 6e édit., 1823, 2 vol. in-8° et in-4°; *Nouveaux principes de grammaire*, 1820, in-8°; *Dictionnaire des Belles-Lettres*, tome 1er, 1821; il n'a paru que 3 vol. de ce dictionnaire qui devait en avoir 5. Le meilleur ouvrage de Boiste est son *Dictionnaire de la langue française*, où il a eu l'heureuse idée de placer une espèce de concordance de l'orthographe de l'Académie française et de celle de Richelet.

BOISVILLE (Jean-François-Martin de), né en 1755 à Rouen; chanoine de la cathédrale, il émigra pendant la révolution, fut en 1801 un des vicaires généraux de l'archevêque Cambacérès, donna sa démission en 1812 pour raison de santé, se retira dans une terre près du Havre, et accepta, en 1822, l'évêché de Dijon, où il est mort le 27 mai 1829. Il est auteur d'une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1818, in-8°.

BOISY (Artus de GOUFFIER de), comte d'Étampes, était frère de l'amiral Bonnivet; enfant d'honneur de Charles VIII, il suivit ce prince à la conquête de Naples, et depuis accompagna dans le Milanais Louis XII, qui le fit gouverneur de François 1er. A son avénement au trône, son royal élève le récompensa de ses soins en le nommant grand maître de sa maison. Il conclut en 1516 un premier traité entre le roi et Charles-Quint, et

Digitized by Google

il était sur le point d'en terminer un plus avantageux pour la France, lorsqu'il mourut en mai 1519.

BOIT (Charles), Suédois, peintre sur émail au 18e siècle, a, sur un plateau d'or que l'on voit au garde-meuble à Vienne, exécuté en émail les portraits de la famille royale.

BOITEL D'WELLEZ (Jean-Baptiste-Robert), trésorier de France à Amiens, a publié deux tragédies *Antoine et Cléopâtre*, 1741; *Irène*, 1762; des *poésies*, une *Épître à Racine*, 1736; une *Ode à M. Turgot*.

BOITEL (Pierre), sieur de Gaubertin, a publié: les *Tragiques accidents des hommes illustres depuis le 1er siècle jusqu'en* 1616, in-12; Le *Théâtre du malheur*, 1621, in-12; *Tableau des merveilles du monde*, 1617; *Histoire de ce qui s'est passé en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'à l'assemblée des notables*, Rouen, 1617; etc.

BOITET DE FRAUVILLE (Claude), avocat, né en 1570 à Orléans, mort en 1625, a traduit du grec de Nonnus *les Dyonisiaques*, ou *les Voyages, les amours et les conquêtes de Bacchus aux Indes*, Paris, 1625, in-8o; il avait précédemment donné une traduction de l'*Odyssée* d'Homère, 1619, in-8o, suivie de l'*Histoire* de la prise de Troie, d'après les auteurs grecs, et *le Fidèle historien des affaires de France*, ib., 1623.

BOIVIN (François de), baron du Villars, bailli de Gex, conseiller et maître d'hôtel des reines douairières Élisabeth et Louise de France, accompagna, en 1550, Charles de Cossé-Brissac, maréchal de France, qui allait prendre le commandement de l'armée française en Piémont, et le suivit, pendant près de neuf ans, dans toutes ses campagnes, en qualité de conseiller et de secrétaire intime. Après la bataille de St.-Quentin, le maréchal et tous les seigneurs qui servaient sous ses ordres envoyèrent Boivin à Paris, pour offrir à Henri II leurs services et les secours de toute l'armée. Le roi lui donna audience, et s'entretint familièrement avec lui. En 1559, le maréchal de Brissac, instruit qu'on traitait de la paix avec l'Espagne, dépêcha de nouveau Boivin à la cour, avec des instructions sur tout ce qui concernait la guerre d'Italie, afin d'engager Henri II à garder ses conquêtes. Le roi envoya Boivin à Guise pour assister aux négociations, et, après la signature de la paix, il lui fit donner une gratification de 500 écus, et le renvoya en Italie. Boivin nous a laissé les détails de ces campagnes, sous le titre de *Mémoires sur les guerres démêlées tant dans le Piémont qu'au Montferrat et duché de Milan*, etc., Paris, in-4o, 1607; et in-8o, Lyon, 1610. Les mêmes, 3e édition, avec une continuation, depuis 1562 jusqu'en 1629, par Claude Malingre, historiographe, Paris, 1630, 2 vol. in-8o. Boivin a encore donné une *Instruction sur les affaires d'État, de la guerre, et des parties morales*, Lyon, 1610, in-8o. Il mourut en 1618, dans un âge fort avancé.

BOIVIN (Louis), né le 20 mars 1649, à Montreuil-l'Argilé, dans l'ancien diocèse de Lisieux, se livra à l'étude de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine, et devint en 1701, membre de l'Académie des inscriptions. Ses ouvrages imprimés se réduisent aux *Mémoires* qu'il lut à l'Académie des inscriptions; ils roulent presque tous sur des matières de chronologie. Il mourut le 22 avril 1724, âgé de soixante et quinze ans. Sa mort interrompit l'impression de trois petits *Traités chronologiques*, en vers français, auxquels il voulait joindre l'*Évangile*, traduit également en vers. On doit regretter qu'il n'ait pas terminé un travail sur Josèphe, dont il s'occupa pendant trente ans. Ses notes, fort nombreuses et fort étendues, sont écrites sur les marges d'un exemplaire de l'édition de 1544, que possède aujourd'hui la bibliothèque royale de Paris.

BOIVIN (Jean) **DE VILLENEUVE**, frère du précédent, naquit à Montreuil-l'Argilé, le 28 mars 1663. L'abbé de Louvois, qui était maître de la librairie et bibliothécaire du roi, commença la fortune du jeune Boivin, en lui accordant un appartement à la bibliothèque; peu de temps après, en 1692, une place vint à y vaquer, et elle lui fut donnée. Il signala cette première année de ses nouvelles fonctions par la découverte d'un manuscrit palimpseste, qui contenait la Bible, cachée sous une copie des homélies de St. Éphrem. A force d'application, il parvint à déchiffrer une partie de l'écriture primitive, qui était onciale et de douze à treize siècles d'antiquité. L'année suivante, parut la belle édition, in-folio, des *Mathematici veteres*, laissée imparfaite par Thévenot. Boivin y ajouta le recueil des *testimonia*, et des notes sur les *Cestes* de Jules Africain. Il s'occupa ensuite de Nicéphore Grégoras, et, en 1702, il en donna les deux premiers volumes in-fol. Admis, en 1705, dans l'Académie des inscriptions, Boivin fut nommé, trois mois après, professeur de grec au collége royal. En 1721, l'Académie française le choisit pour succéder à Huet. Boivin mourut le 29 octobre 1726, dans sa 64e année. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, on connaît encore de lui: une traduction en vers français du *Santolius Pœnitens*, 1696; quelques remarques sur Longin, dans la traduction de Boileau; *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, Paris, 1715, in-12; *Vies de P. Pithou et de Cl. le Pelletier*, en latin, 2 vol. in-4o, Paris, 1716; *la Batrachomyomachie d'Homère*, en vers français, Paris, in-8o, 1717; une traduction de l'*OEdipe roi* de Sophocle, et des *Oiseaux* d'Aristophane, Paris, 1729, in-12, etc.

BOIVIN (Jacques-Denis), maréchal de camp, commandeur de la Légion d'honneur, né à Paris le 28 septembre 1756, mort dans cette ville en 1832, doyen des généraux français, avait fait ses premières armes sous le règne de Louis XV. Entré au service en 1771 comme simple dragon dans le régiment du roi, il demanda et obtint son congé en 1779, mécontent de n'avoir obtenu aucun avancement, reprit du service en 1789 dans les volontaires de la garde nationale de Paris, passa dans la ligne en 1793, et combattit dans l'Ouest comme chef de bataillon sous le général Biron. En 1794, il commandait la place de Nantes, où il sut mériter l'estime de tous les partis, servit ensuite sous Kellermann en Italie. Au 18 brumaire, se trouvant à Paris, il se prononça pour Bonaparte, qu'il suivit à St.-Cloud. En 1814, comptant 36 ans de service, il obtint sa retraite avec une pension.

BOIZARD (Jean), conseiller à la cour des monnaies de Paris, chargé de commission pour les monnaies, de la part de la cour, consulta d'habiles gens, et, sur leurs mémoires, rédigea un *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, 1711, ou 1714, 2 vol. in-12;

Digitized by Google

1723, idem. Boizard mourut au commencement du 18e siècle.

BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur, né à Paris en 1743, remporta le grand prix à 19 ans ; à son retour de Rome fut admis à l'académie en 1778 ; fut chargé de la statue de *Racine* que l'on voit à l'Institut, nommé professeur en 1785 ; et plus tard à l'école supérieure, et mourut le 10 mars 1809. Son chef-d'œuvre est la *Victoire dorée* qui couronne la fontaine de la place du Châtelet à Paris.

BOJARDO (le comte Mathieu-Marie) naquit à Scandiano, l'une des terres seigneuriales de sa famille, près Reggio de Modène, vers l'an 1434, de Jean Bojardo et de Lucie Strozzi, sœur du célèbre poëte Tite-Vespasien Strozzi. Le jeune Bojardo fit d'excellentes études dans l'université de Ferrare. Il apprit les langues grecque et latine, même les langues orientales, et fut reçu docteur en philosophie et en droit. Attaché d'abord au duc de Ferrare, Borso d'Este, il le fut ensuite à Hercule Ier, son successeur. Revêtu dans cette cour de plusieurs emplois honorables, il fut nommé gouverneur de Reggio, charge qu'il exerçait en 1478. Trois ans après, il fut élu capitaine de Modène, redevint ensuite gouverneur de la ville, et de la citadelle de Reggio, et mourut dans cette ville, dans la nuit du 20 au 21 décembre 1494. C'est pour l'amusement du duc Hercule et de sa cour qu'il composa presque tous ses ouvrages, et principalement son grand poëme de l'*Orlando innamorato*, l'un des poëmes les plus importants de toute la littérature italienne, puisqu'il a offert le premier exemple de l'épopée romanesque qui méritât d'être suivi, et qu'il a produit l'*Orlando furioso*. Ce poëme, que le Bojardo n'acheva pas, fut imprimé l'année qui suivit sa mort, à Scandiano même, par les soins du comte Camille, son fils. Le titre du livre est sans date, mais une lettre latine d'Antoine Caraffa de Reggio, imprimée au-devant du poëme, est datée des calendes de juin 1495. Nicolo degli Agostini, poëte médiocre, osa continuer l'action commencée par le Bojardo, et y ajouta trois autres livres, qu'il fit imprimer avec les trois premiers, à Venise, 1526, 1531, in-4°. Le Berni refit, en 1541, le poëme tout entier, et le roman épique de Bojardo ne se lit plus que dans Berni. Nous en avons une ancienne traduction en prose, faite par Jacques Vincent, et imprimée à Lyon, 1544 ; Paris, 1549 et 1550, in-fol.; 1574, in-8° ; une seconde, par François de Rosset, Paris, 1619, in-8° ; et une troisième de le Sage, Paris, 1717, 1720 et 1721, 2 vol. in-12. On doit encore à Bojardo : *Il Timone*, comédie traduite du *Timon* de Lucien, Scandiano, 1500, in-4°, réimprimée à Venise, 1504, 1513 et 1517 ; *Sonetti e Canzoni*, Reggio, 1499, in-4° ; Venise, 1501, in-4°, deux éditions très-rares ; *Carmen bucolicon*, Reggio, 1500, in-4° ; *Cinque Capitoli in terza rima ; Apulejo dell' asino d'oro*, etc., Venise, 1516, 1518, in-8°, 1519, in-12, etc. ; l'*Asino d'oro di Luciano, tradotto in volgare ; Erodoto Alicarnasseo istorico*, etc., *tradotto di greco in lingua italiana*, Venise, 1533 et 1538 ; etc.

BOJOCALUS, chef des Ansibariens, peuple de Germanie, qui, ayant été chassés de leur pays par les Causses, vinrent, sous sa conduite, s'établir sur des terres que les Romains s'étaient réservées. Bojocalus, pour engager le général romain, Avitus, à approuver leur établissement, employa les raisons les plus fortes. Il allégua qu'il avait servi pendant cinquante années dans les armées romaines, avec une inviolable fidélité, et que son intention était de rendre sa nation tributaire de l'empire. Il ajouta que le pays était presque désert, et que ce serait une cruauté que de refuser aux hommes, des terres que l'on abandonnait aux bêtes. Avitus fit valoir la grande raison de Rome, le droit du plus fort. Il fallut alors recourir aux armes ; et les malheureux Ansibariens, poursuivis par les soldats de Néron, périrent presque tous.

BOKELSON. *Voyez* **JEAN DE LEYDE.**

BOKHARY (Abou-Abdallah-Mohammed, surnommé), théologien musulman, né à Bokhara en juillet 810, mort près de Samarcande en 870 (256 de l'hégire), doit surtout sa célébrité à un *Recueil* des sentences et paroles de Mahomet, intitulé : *Al-djam al-sabyh*, dont l'autorité est presque égale à celle du Coran.

BOL ou **BOLL** (Hans ou Jean), peintre, né à Malines le 16 décembre 1534, voyagea en Allemagne, se fixa 2 ans à Heidelberg, et, de retour dans son pays, peignit des paysages en détrempe ; il quitta sa patrie ravagée par la guerre en 1572, et se rendit à Anvers où ses petits ouvrages à la gouache lui procurèrent quelque argent ; il habita depuis Berg-op-Zoom, Dordrecht, Delft, et finit par se fixer à Amsterdam, où il mourut le 29 novembre 1583. Son chef-d'œuvre est un petit livre d'heures in-24 qu'il fit pour le duc d'Alençon et d'Anjou, 5e fils de Henri II : il contient onze grandes miniatures et quarante et une petites : on peut les voir à la bibliothèque royale de Paris. On a de Bol un ouvrage intitulé : *Venationis, piscationis et aucupii typi*, in-4° oblong, 48 pièces.

BOL (Ferdinand), peintre, né à Dordrecht en 1611, élève de Rembrandt dont il saisit souvent la manière, fit des tableaux d'histoire et des portraits, et mourut en 1681, à Amsterdam où il était venu avec sa famille dès l'âge de trois ans. Le musée de Paris possède quatre tableaux de ce maître : *deux portraits ; un philosophe méditant dans son cabinet*, et des *enfants traînés par des chèvres ;* la galerie de Dresde en contient cinq ; le musée de la Haye, deux : *l'amiral de Ruyter*, et *son fils*.

BOLANA (Laurent), médecin de Catane au 16e siècle, a publié une *Dissertation* sur les éruptions du mont Gibel.

BOLDETTI (Marc-Antoine), né à Rome, le 19 novembre 1663, étudia les antiquités, et apprit si parfaitement l'hébreu, qu'il fut élu, pour l'écrire dans la bibliothèque du Vatican, sous le pontificat d'Innocent XII. Il fut aussi chargé d'assister à la prédication que l'on faisait aux juifs, tous les samedis, dans une église de Rome, et fut choisi, par la congrégation du saint-office, pour revoir tous les écrits relatifs à la langue hébraïque. Clément XI le nomma gardien des saints cimetières de Rome. Il fut, pendant plus de quarante ans, chanoine de Ste.-Marie d'au-delà du Tibre. Boldetti mourut à 86 ans, le 4 décembre 1749. On a de lui : *Osservazioni sopra i cimiterj de' santi martiri ed antichi cristiani di Roma*, etc., ouvrage divisé en trois livres, Rome 1720, in-fol.

BOLDONI (Sigismond), noble milanais, philosophe et médecin, naquit vers 1597 à Milan, termina ses études à Padoue, passa ensuite à Urbin, et de là à Rome, où il fu

Digitized by Google

reçu de l'académie des Humoristes. De retour dans sa patrie, en 1625, il y fut agrégé au collége de médecine, et fut nommé, à 25 ans, professeur de philosophie à l'université de Pavie. Il y mourut d'une maladie contagieuse, le 3 juillet 1630. Il a laissé les ouvrages suivants : *Apotheosis in morte Philippi III regis Hispaniarum, poema*, Pavie et Anvers, 1621, in-4° ; *la Caduta de' Longobardi, poema eroico* (*canti* 20), Bologne, 1656, in-8° ; *Epistolarum tomi II*, Milan, 1631 et 1651, in-8° ; *Larius*, Padoue, 1617, in-8° ; Lucques, 1660 (description du lac du Côme) ; *Orationes academicæ XXIII*, Lucques, 1660, in-12.

BOLDONI (Nicolas), frère du précédent, barnabite, a corrigé et publié, après la mort de son frère, *la Caduta de' Longobardi*, et ses *Épîtres*. Il est auteur de quelques poésies sacrées et profanes.

BOLDUC (Jean), peintre et graveur en médailles, né à Uri en Suisse au 15e siècle, est un des premiers qui aient gravé sur l'acier.

BOLDUC (Jacques), capucin, né à Paris en 1580, bon prédicateur pour son temps, est auteur d'ouvrages théologiques, imprimés de 1620 à 1640, pleins de paradoxes et d'idées singulières, de *Commentaires* sur l'épître de St. Jude, Paris, 1620, et sur le livre de *Job*, 1638, en latin.

BOLESLAS LE GRAND, premier souverain de la Pologne qui ait porté le titre de roi, était fils du duc Miecislas, de l'illustre maison des Piast, si chère aux Polonais, et lui succéda en 999. Il parvint insensiblement à établir le christianisme, que son père avait commencé d'introduire en Pologne. Il contribua beaucoup aux progrès de la civilisation, et soumit l'armée polonaise à une discipline inconnue jusqu'alors. L'empereur Othon III en conçut de l'inquiétude; il vint à sa cour, sous prétexte de visiter le tombeau de St. Adalbert, dont le roi de Pologne avait fait publier les miracles. Ce prince, qui aspirait en secret au titre de roi, reçut l'Empereur avec magnificence, et le toucha tellement par sa déférence et par les honneurs qu'il lui rendit, qu'Othon lui plaça lui-même la couronne sur la tête, l'an 1001, en l'exemptant de tout tribut et hommage envers l'Empire; il reçut aussi, du pape Silvestre II, le titre de roi. Boleslas environna le trône du plus grand éclat, et devint bientôt redoutable. Après avoir repoussé l'agression du duc de Bohême, il pénétra dans ses États, en fit la conquête en 1005, s'empara également de la Moravie, et ternit ses victoires en faisant crever les yeux au vieux duc de Bohême. C'est la seule action cruelle que l'histoire reproche à Boleslas. Il attaqua les Russes, qui, dans les précédentes guerres, avaient toujours été les agresseurs, et, après avoir remporté plusieurs victoires sur Jaroslaw, leur duc, il s'empara de Kiovie, et rétablit Swiatopelk, que Jaroslaw avait dépouillé. Les Russes, frappés de l'air menaçant de Boleslas, le nommèrent, dans leur langue, *Chrobry*, qui veut dire *Intrépide*, surnom que les historiens lui ont conservé. A peine avait-il soumis les Russes, qu'il entreprit de reprendre tout ce que ses prédécesseurs avaient possédé en Saxe. L'empereur d'Allemagne, le duc de Bohême et le marquis d'Autriche, effrayés des progrès de Boleslas, formèrent une ligue contre lui, et l'attaquèrent en Silésie, en 1012. Ils eurent d'abord quelques succès ; mais Boleslas surprit les Impériaux et les tailla en pièces. Il accepta enfin la paix, que l'Empereur lui offrit, en 1018, mais se vit obligé de reprendre les armes contre les Russes, dont il soumit de nouveau les principales provinces, à la suite d'une grande victoire qu'il remporta sur les bords du Bug. Boleslas mourut en 1025, après vingt-six ans de règne. Son fils, Miecislas, qu'il avait désigné lui-même pour son successeur, fut aussitôt proclamé roi.

BOLESLAS II, surnommé *le Hardi*, monta sur le trône de Pologne en 1058, à l'âge de seize ans. Ses vices et ses cruautés le rendirent odieux à la nation polonaise, qui, déliée par le pape Grégoire VII du serment de fidélité, le déposa, le força de s'enfuir en Hongrie, et de là en Carinthie, où il entra dans un couvent, et mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs ; il avait tué de sa propre main l'évêque de Cracovie, Stanislas, mis depuis au rang des saints.

BOLESLAS III devint souverain de la Pologne en 1103 ; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, de chagrin d'avoir vu son armée complétement défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, auquel il donna pour domaine la Silésie, qui, depuis cette époque, ne rentra plus sous la domination des rois de Pologne. Boleslas mourut le 30 octobre 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, dit *le Chaste*, duc de Pologne en 1227, ne monta cependant sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il mourut le 20 décembre 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne de l'invasion des Tatars, qui la pillèrent et la ruinèrent à deux reprises différentes sous ce règne honteux.

BOLEYN. *Voyez* **BOULEN** (Anne de).

BOLGENI (Jean-Vincent), jésuite, né à Bergame le 22 janvier 1733, enseigna la philosophie puis la théologie à Macerata. A la suppression de la société, il fut mandé à Rome par Pie IV, qui le nomma son théologien pénitencier. Il combattit tous ceux qui attaquaient les principes qu'il avait puisés chez les jésuites, se prononça avec emportement contre la nouvelle Église de France en 1794, et mourut le 3 mai 1811. Parmi ses ouvrages on cite : *Esame della vera idea della santa sede*, Macerata, 1785 ; c'est une réfutation de l'ouvrage du fameux P. Tamburini ; *Il critico corretto*, 1786 ; *Fatti dommatici*, etc., Brescia, 1788, 2 vol., Rome 1795, 3 vol. ; *Della carita o amor di Dio*, Rome, 1788, 2 vol. ; *Il vescovado*, Rome, 1789 ; *L'Economia della fede cristiana*, 1790 ; *Il possesso*, 1796.

BOLINGBROKE (Henri SAINT-JEAN, vicomte de), naquit en 1672, dans le comté de Surry, à Batersea. Il se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit, la fécondité de son imagination, la douceur, l'énergie, la variété de son style. Il entra dans le monde, précédé d'une réputation peu commune, et il y porta, en même temps que ces précieuses facultés de son esprit, un extérieur doué de tout ce qui peut séduire, une beauté

Digitized by Google

de figure, une élégance de manières, un mélange de noblesse et d'affabilité, un charme d'élocution, auxquels tous ses contemporains ont dit qu'il était impossible de résister. Malheureusement les passions de sa jeunesse vinrent retarder les élans de son génie : déjà il avait atteint vingt-huit ans, et tout ce qui devait servir à faire un grand homme n'avait encore produit qu'un *parfait roué* (*a complete rake*). Ses parents imaginèrent que le mariage pourrait opérer en lui une réforme. On lui fit épouser, en 1700, une riche héritière, qui joignait à un extérieur agréable un esprit distingué. Mais à peine les deux époux eurent-ils vécu ensemble quelque temps, qu'on vit se manifester entre eux une discorde irréconciliable. Le père de St.-Jean, après l'avoir marié, l'avait fait élire, par le bourg de Wotton-Basset, membre de la chambre des communes, où lui-même siégeait pour le comté de Wilts ; Saint-Jean fit preuve d'un torrent d'éloquence et d'une profondeur de vues et de raisonnements qui frappèrent tous les esprits. Son père, son aïeul, tous les *whigs* avaient compté sur lui : il se déclara *tory* par principe, et s'attacha, dès le premier jour, à Robert Harley, alors l'un des chefs les plus éminents de ce parti. Lorsqu'en 1704, Harley fut fait secrétaire d'État, Saint-Jean, qui l'avait suivi dans trois parlements, fut nommé secrétaire de la guerre et de la marine. Ce poste l'établit dans des rapports directs et continuels avec le duc de Marlborough. Les plus grands exploits de Marlborough, leurs effets prodigieux, leurs magnifiques récompenses eurent lieu pendant que l'administration de la guerre était entre les mains de St.-Jean. Les *whigs* reprirent le dessus en 1708 ; Harley fut renversé. St.-Jean donna sa démission. Il put consacrer deux années entières à l'étude : on l'a souvent entendu dire que ces deux années avaient été les plus actives de sa vie. Elles le furent d'autant plus que, même au milieu de ses études, il ne resta cependant pas aussi étranger aux affaires qu'il paraissait l'être. La reine Anne eut souvent chez lady Masham, la nouvelle favorite, tantôt avec Harley, tantôt avec St.-Jean, des conférences ignorées du public. En 1710, le ministère *whig* tomba subitement en pièces. Harley fut chancelier de l'échiquier, et ne devait pas tarder à être grand trésorier avec le titre de comte d'Oxford : St.-Jean, secrétaire d'État, eut le département des affaires étrangères, et la paix d'Utrecht devint l'objet de ses travaux, le miracle de ses talents, et l'orgueil de sa vie. Il eut à vaincre, pour y parvenir, les *whigs* et les pairs, la banque et la compagnie des Indes, Marlborough, Eugène, l'Empereur, la Hollande, les jalousies de toutes les puissances, la faiblesse de sa propre souveraine, l'indécision, l'imprudence, et jusqu'à l'envie de ses collègues. Il fallut trois ans pour préparer et consommer ce grand ouvrage. Dans le mois d'août 1712, St.-Jean, qui venait d'être créé pair, sous le titre de vicomte de Bolingbroke, alla en France fixer définitivement le traité préparé, pendant sept mois, sous sa direction, par son ami Prior. Louis XIV reçut à Versailles cet ambassadeur, comme il eût reçu la souveraine même dont il était le représentant. A Paris, la première fois que lord Bolingbroke parut à l'Opéra dans tout l'éclat de sa personne et de son caractère, tout le monde se leva par un mouvement imprévu et spontané. Cette pacification tant désirée fut signée le 5 avril 1713. A peine la paix d'Utrecht était-elle signée, que, du parti des *torys*, se détacha aussitôt la section de ceux qui furent appelés *les Bizarres* ou les *Torys-Hanovre*. Si jamais ministère avait eu besoin d'une parfaite union, c'était celui que menaçaient tant d'agresseurs. Mais Harley et St-Jean s'étaient aimés dans la chambre des communes : le comte d'Oxford et le vicomte de Bolingbroke se jalousaient dans le ministère. Contenue avec peine par l'intérêt commun d'arriver à la paix, cette jalousie sourde devint une guerre ouverte dès que cette paix eut été signée. La reine Anne, accablée de malaise et de chagrin, destitua le comte d'Oxford et nomma Bolingbroke premier ministre, quatre jours avant de mourir. La reine était à peine entrée dans le tombeau, et déjà tous ses ministres étaient dénoncés dans la chambre des communes. Oxford, qui réclamait le mérite d'avoir trompé la cour de St.-Germain par ses promesses clandestines, fit tête à l'orage et finit par le surmonter. Bolingbroke, qui n'avait pu en imposer à la cour de Hanovre par ses protestations ostensibles, Bolingbroke, aussi envié que haï, insulté à Londres par le conseil de régence, destitué par George en Allemagne, instruit enfin que les chefs du parti voulaient le conduire à l'échafaud, se réfugia en France. Invité aussitôt par Jacques III, dit le chevalier de St.-George ou le prétendant, à venir le trouver en Lorraine, il attendit, pour se décider, des nouvelles de Londres ; vit à Paris lord Stairs, ambassadeur du roi George, et lui promit solennellement de n'entrer dans aucune faction jacobite ; apprit en Dauphiné que le parlement d'Angleterre le proscrivait, partit pour la Lorraine, et fut secrétaire d'État jacobite. Son nouveau maître projetait alors une invasion en Écosse, et Louis XIV vivait encore. Louis mourut, et Bolingbroke, en cessant d'espérer, se repentit d'avoir entrepris. Le duc d'Ormond arriva d'Angleterre, et Bolingbroke supporta ce premier ministre de Jacques aussi impatiemment qu'il avait supporté le premier ministre d'Anne. Jacques, qui à son retour d'Écosse avait reçu Bolingbroke à bras ouverts, le destitua sévèrement au sortir d'une conférence particulière avec le régent ; il envoya le duc d'Ormond lui redemander les sceaux de son office ; et telle fut alors la bizarre destinée de Bolingbroke, qu'il se vit tout à la fois accusé de trahison envers le roi effectif et envers le roi titulaire de la Grande-Bretagne. Lord Stairs reçut immédiatement de George l'ordre de traiter avec Bolingbroke. On lui proposa des révélations à faire, des articles à signer : il refusa de rien souscrire, déclara que sa probité lui défendait de révéler soit les projets, soit les noms qui lui avaient été confiés ; mais elle lui permit de s'engager à *porter un coup décisif à la cause jacobite*, si on lui accordait sa réhabilitation, en se fiant à lui pour le reste. Lord Stairs le cautionna, et fut autorisé à lui promettre le pardon royal à l'expiration du parlement qui l'avait frappé d'*attainder*. Mais ce parlement qui venait de naître avait sept ans à vivre. Pour calmer l'impatience de Bolingbroke, on créa son père baron de Battersea, et vicomte Saint-Jean. Lui, de son côté, fut jaloux de préluder à l'accomplissement de ses promesses, et, dans une espèce de manifeste adressé à tout le parti *tory*, sous le titre de *Lettre au chevalier Wyndham*, il répandit à pleines mains l'odieux et le ridicule sur la personne, les conseils, les amis du prince, dont il se prétendait dispensé de

Digitized by Google

respecter le malheur. Ces premiers gages une fois échangés entre la cour de Londres et lord Bolingbroke, le chevalier Walpole, que les *torys* avaient emprisonné et que les *whigs* venaient de faire ministre, laissa, tant qu'il put, dans l'exil, un ambitieux formidable à ses pareils. L'année 1723 vint dissoudre le parlement de 1716, et une première grâce du roi autorisa l'illustre fugitif à rentrer dans sa patrie, mais non encore dans ses biens : ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'un acte du parlement lui rendit la qualité de propriétaire. Pendant quelque temps, Bolingbroke parut goûter sans distraction ce plaisir de la propriété, qu'on avait rendu nouveau pour lui. Il fit l'acquisition d'une campagne appelée *Dawley*, dans le comté de Middlesex. La trompette de l'opposition sonna, et Bolingbroke courut à Londres. Pendant huit années entières, tandis que Pulteney battait en ruine le ministère dans la chambre basse, Bolingbroke, pour qui la chambre haute ne s'était pas rouverte, accusa sans relâche les ministres au tribunal de la nation, sur laquelle il avait retrouvé tout son ascendant. Et les écrits détachés qu'il publia, et la suite de lettres dont, sous des noms supposés, il remplit la feuille hebdomadaire appelée le *Craftsman*, furent reçus du public avec une avidité toujours croissante. Bolingbroke se brouilla encore une fois avec ses associés, reprocha aux uns leur perfidie, aux autres leur ignorance; ramassa toute sa vigueur pour lancer dans le public une *Dissertation sur les partis*, regardée comme son chef-d'œuvre, et retourna en France chercher une retraite isolée, l'oubli des débats politiques, et la tranquillité des travaux littéraires. A peine fixé dans la terre de Chanteloup en Touraine (9 novembre 1735), le noble réfugié eut la plume à la main. Il écrivit d'abord ses *Lettres sur l'étude de l'histoire*, adressées au petit-fils de l'illustre Clarendon. Il ne tarda pas à s'ennuyer à Chanteloup, revint en Angleterre, et y écrivait en décembre 1738 son *Idée d'un roi patriote*, sous les yeux et presque sous la dictée du prince de Galles que Walpole avait fait exiler loin des yeux de son père. Bolingbroke passait sa vie, tantôt à Twickenham, dans la maison de son ami Pope, tantôt à Kew, lieu où le prince était relégué, avec défense de paraître à la cour. Il fallut enfin que Walpole succombât, et Bolingbroke, qui lui avait porté les coups les plus terribles, dut prendre sa part de la victoire. Ce fut son dernier combat. Le prince de Galles vola dans les bras de son père. Bolingbroke vécut encore pendant neuf années dans son château patrimonial de Battersea, et mourut le 25 novembre 1751. Il avait légué tous ses manuscrits au poëte écossais David Mallet, qui, dès l'année 1753, se hâta de faire imprimer les *Œuvres complètes de Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke*, Londres, 5 vol. in-4° ou 9 in-8°. Nous avons en français de lord Bolingbroke : *Lettres sur l'esprit de patriotisme*, etc., traduites par de Bissy, Londres (Paris), 1750, in-8°; *Lettres sur l'Histoire*, etc., traduites par Barbeu-Dubourg, Londres (Paris), 1752, in-12, 3 vol.; *Mémoires secrets sur les affaires d'Angleterre, depuis 1710 jusqu'en 1716*, traduits par Favier, Londres (Paris), 1754, in-8°, 3 vol.; *Politique des deux partis par rapport aux affaires du dehors*, la Haye, 1734, in-12; *Essai d'une traduction des dissertations sur les partis qui divisent l'Angleterre* (par Silhouette), Londres (Paris), 1739, in-12; *Testament politique*, ou *Considérations sur l'état présent de la Grande-Bretagne*, Londres (Paris), 1754, in-8°.

BOLIVAR (Grégoire de), cordelier espagnol, parcourut le Mexique, le Pérou et des régions alors inconnues pour y prêcher l'Évangile, passa ensuite aux îles Moluques, où il continua ses missions, et mourut vers 1660. Il avait publié à Madrid en 1626 : *Memorial de Arbitrios para la reparacion de España*.

BOLIVAR (Simon), général en chef de l'armée indépendante de Vénézuéla, etc., né le 24 juillet 1783, à Caracas, d'une famille noble extrêmement riche, fut envoyé de bonne heure en Espagne, pour y terminer son éducation, et se rendit ensuite à Paris. Avide d'instruction, il suivit avec exactitude les leçons des professeurs, et s'instruisit dans toutes les découvertes modernes. Ami de Humboldt et de Bompland, avec lesquels il voyagea longtemps, il parcourut successivement la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. A son arrivée à Madrid, il épousa la fille du marquis d'Ustaris, qui mourut peu d'années avant la révolution de Caracas. Ayant été dès sa première jeunesse officier de milice, il fut, à l'époque de l'établissement de la république de Vénézuéla, en 1810, élevé au grade de colonel; puis chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante, qu'il remplit à ses frais. A son retour, nommé par le général Miranda commandant de Puerto-Cabello, il s'y trouvait encore au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caracas en 1812, et qui donna sans doute aux prisonniers espagnols l'idée de briser leurs fers. Bolivar, hors d'état de leur résister, gagna Caracas. Lors de la capitulation du général Miranda avec le vice-roi Monteverde, il résolut d'émigrer aux colonies pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols; et, voyant que Miranda, qui voulait s'échapper seul, s'opposait à son départ, il le fit prisonnier dans un château fort, où ce général resta depuis au pouvoir des Espagnols, qui le conduisirent à Cadix. Pendant ce temps Monteverde entrait à Caracas, et ses troupes marchaient, sous la conduite d'un autre chef, vers la Guyane. Bolivar, qui s'était rendu à Curaçao, y forma le projet de délivrer la république; il partit en conséquence pour Carthagène, où il se mit à la tête d'une division, et obtint un renfort du congrès de la Nouvelle-Grenade. Ses armes lui ayant ouvert la route de Caracas, il y fit son entrée en 1813, et assiégea ensuite Puerto-Cabello. Des murmures s'étant élevés contre son gouvernement, Bolivar convoqua, en janvier 1814, une assemblée générale, dans laquelle il résigna son autorité; mais, sur la proposition du gouverneur don Hurtado de Mendoza, on décida unanimement que le *libérateur de Vénézuéla* serait investi de nouveau du pouvoir dictatorial et nommé chef suprême de la république. Le parti royaliste ayant armé les esclaves, Bolivar sut rendre cette mesure inutile; mais alors la guerre devint terrible, les prisonniers furent impitoyablement massacrés, et Bolivar lui-même en fit fusiller une fois jusqu'à 800. Au milieu de ces exécrables désordres, il battit plusieurs chefs royalistes; défait à son tour dans les plaines de Cura, il reparut dans la province de Barcelone, mais succomba encore dans la journée d'Areguita. Il s'embarqua pour Carthagène, qu'il quitta lorsque le général Morillo arriva en Améri-

Digitized by Google

que avec une nouvelle armée. Voyant Carthagène assiégée par les Espagnols, il se hâta d'aller à la Jamaïque pour y chercher des renforts. Saint-Domingue lui ayant envoyé des secours, il s'empare de l'île Marguerite, où il convoque les représentants de Vénézuéla dans un congrès général, et institue un gouvernement provisoire à Barcelone. Nommé chef suprême de Vénézuéla, il établit son quartier général à Angostura, y règle toutes les affaires de la république, remonte l'Orénoque, et va continuer la lutte à la Cabrera, à Maracay et à la Puerta, à Sebanos et à Coxedo. En février 1819, il ouvre le congrès de Vénézuéla, y présente un plan de constitution républicaine, et se démet du pouvoir suprême, qu'on le presse aussitôt de reprendre. Dès lors il se remet en campagne, franchit les Cordilières, derrière lesquelles le général Santander avait refoulé les Espagnols; ceux-ci sont vaincus près de Tunja et de Boyaca. Les portes de Santa-Fé sont ouvertes à Bolivar; la Nouvelle-Grenade, livrée à son pouvoir, se réunit à la province de Vénézuéla. Le vainqueur revint à Angostura : le congrès, qui s'y réunit, donna au nouvel État le nom de *Colombia*, et décida que l'on y construirait une capitale, qu'on appellerait *Bolivia*. Connaissant la révolution qui avait éclaté en Espagne le 1er janvier 1820, Bolivar fit proposer à Morillo de cesser une guerre malheureuse, et un armistice fut conclu, ainsi qu'un traité par lequel l'Espagne devait reconnaître Bolivar président de la république de Colombia. Ce traité ne fut pas ratifié. Pendant qu'un congrès fixait à Cucuta les bases du nouvel État, Bolivar assurait définitivement contre les généraux de la métropole l'indépendance de la Colombie, encourageait même par sa présence le soulèvement du Pérou, et devenait le centre de la révolution américaine. En mai 1826, il fut encore nommé président par 583 suffrages sur 608 votants, et Santander vice-président à une moins forte majorité. Ces deux hommes ne tardèrent pas à être séparés par la plus fâcheuse mésintelligence. La conduite de Paez, commandant de la province de Vénézuéla, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement sépara l'administration de Vénézuéla de celle de Bogota : et, en attendant l'arrivée de Bolivar, qui était allé envahir le haut Pérou, Paez eut tous les pouvoirs. Bolivar, proclamé président perpétuel de la Bolivia (car la nouvelle république du haut Pérou avait pris son nom), retourna dans la Colombie, où l'appelait l'insurrection de Paez. Après 5 ans d'absence il rentra à Bogota, en 1826, s'investit lui-même de l'autorité dictatoriale, et approuva la conduite de Paez. Santander, indigné, offrit sa démission : Bolivar, informé qu'on l'accusait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions ne furent point acceptées. Alors on apprit la nouvelle d'une insurrection dans le Pérou : la constitution bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit. Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une *convention :* Santander s'y opposa, mais le congrès décida comme le désirait Bolivar. Ces deux personnages représentaient chacun un système particulier : Bolivar voulait l'unité de la république ; Santander un État fédératif, comme dans l'Amérique du Nord. La convention convoquée pour le 2 mars 1828 se constitua le 9 avril, et ne fit rien : Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales le prièrent alors de prendre le pouvoir suprême, et Santander fut obligé de se retirer. Blessé par l'affront que recevaient les Colombiens, chassés du Pérou, Bolivar déclara la guerre à cette république, mais apprit qu'une armée espagnole se formait à la Havane, et semblait être destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances il publia, le 27 août 1828, en qualité de *président libérateur,* un *décret organique,* qui était une nouvelle constitution provisoire de la république et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout paraissait soumis, lorsque éclata une conspiration parmi des hommes qui lui semblaient dévoués. La bonne contenance de ses fidèles soldats fit manquer cette insurrection, à laquelle le peuple ne prit aucune part. Le danger qu'il avait couru lui fit prendre le pouvoir dictatorial. Plusieurs conjurés furent arrêtés et fusillés. Santander fut condamné à mort, mais sa peine commuée en une déportation perpétuelle. Bolivar comprima encore une autre insurrection dans le Popayan. Cependant la guerre avec le Pérou devenait plus active. Bolivar, par un armistice, rentra en possession de Guayaquil, dont les Péruviens s'étaient emparés, et le traité du 22 novembre 1829 rendit à la Colombie ses limites primitives, stipula l'égalité des deux pays, et sépara les dettes. Deux mois avant la signature de ce traité qui détruisait des rêves si brillants, un autre fédéraliste, Cordova, dans Rio-Negro, avait levé l'étendard de la révolte : un fort parti le seconda, puis l'abandonna ; il mourut en combattant le 17 octobre, à Santuario ; mais ce triomphe de Bolivar devait être le dernier. Sentant que son étoile pâlissait, le libérateur voulait en finir, c'est-à-dire qu'il voyait la nécessité de devenir maître ou de s'exiler. Il tenta un dernier effort. Une circulaire invita les citoyens à exprimer avec franchise les modifications qu'on désirait faire à la constitution. Cinq cents notables assemblés à Caracas répondirent à cet appel ; et un nombre à peu près égal de généraux et de fonctionnaires publics signèrent une résolution portant séparation du gouvernement de Bogota et de Vénézuéla, qui néanmoins devaient conserver la dénomination commune de Colombie. Une députation présenta ce décret à Paez, et sollicita son adhésion à celle de Vénézuéla; mais, secondé par Arismendi il demanda une séparation totale. Le sénat répondit à Paez par un refus formel ; et tandis que cette réponse ajoutait au mécontentement de Vénézuéla, l'insurrection se préparait sur d'autres points. Bolivar se mit en route et se convainquit par ses yeux des symptômes toujours croissants du mécontentement public et du découragement de ses amis. Pour sonder la pensée publique jadis effrayée de l'idée de son absence, il donna de nouveau sa démission. Nommé alors à la présidence, il quitta néanmoins la ville de Bogota, laissant le pouvoir exécutif par intérim au général Calcédo, et encore une fois il fit répondre aux manifestes de Paez que le congrès était décidé aux mesures les plus vigoureuses pour empêcher le démembrement de la Colombie, et que la guerre en déciderait. Effectivement, vers la fin de mars 1830, il se mit à la tête de huit mille hommes, prit Cucuta révoltée, se dirigea vers la province de Maracaïbo, où Paez l'attendait avec douze mille hommes, dans une forte position, et se renforçant tous les jours. Lorsqu'il fut informé de ces

Digitized by Google

dispositions, Bolivar, déconcerté, ne sut plus quel parti prendre. Il voulut alternativement se soumettre à Paez, dissoudre le congrès; et il écrivit à Calcédo, puis se prépara à partir pour l'Europe. Et pendant ce temps les ministres anglais, anglo-américain et brésilien, notifièrent officiellement au général Calcédo (et non au congrès) que la séparation des deux parties intégrantes de la Colombie et la convocation d'assemblées provinciales mettraient à leurs yeux un terme à l'existence de la république, et les forceraient à demander leurs passe-ports. A cette déclaration, du 23 avril, il fut répondu que; par la convocation des assemblées provinciales, le congrès voulait, autant qu'il le pourrait, prévenir le démembrement redouté. Un instant le bruit courut que le congrès se rattachant plus que jamais à l'unité nationale, conférait au libérateur la présidence à vie, et que désormais le seul point incertain, c'était de savoir s'il l'accepterait. Mais ce dénoûment n'était plus possible : l'influence et la puissance des amis de Bolivar allaient sans cesse s'affaiblissant. Après plusieurs négociations évasives, il adressa, le 27 avril, au congrès un message où, en renouvelant l'offre de son abdication, il fit à cette assemblée quelques modestes demandes. Cette fois le congrès promit de prendre en considération tous les vœux du libérateur, et nomma (4 mai) président de la Colombie don Joachim Mosquera, et vice-président Calcédo; il vota une constitution nouvelle, et, pour le général Bolivar, des remerciments et une pension annuelle de cent cinquante mille francs, payable soit en Colombie, soit hors de la Colombie. Il se retira d'abord dans sa maison de campagne aux environs de Bogota, où il reçut la visite et les félicitations des autorités et des citoyens les plus honorables. Lorsqu'il prit congé de ses anciens compagnons d'armes, l'émotion du général Urdaneta et des officiers qui l'accompagnaient fut telle, que des larmes coulèrent des yeux de tous les assistants. Le 10, il quitta Bogota, dans la compagnie de son aide de camp le colonel Wilson, et de quelques officiers. Sur sa route, il reçut des adresses de diverses villes et corporations. Il s'avança le plus lentement qu'il put, et resta dans Carthagène sous prétexte d'attendre de Bogota ses passe-ports. Le jour même de son départ, les troupes se révoltèrent, demandant sept mille dollars qui leur étaient dus, et se retirèrent dans le Vénézuéla. Plusieurs tentatives eurent lieu en faveur du général absent. Florez se déclara chef suprême du Sud, et notifia au gouvernement de Bogota qu'il ne se soumettrait que lorsqu'il aurait cédé la place à Bolivar. Le général Infante, appuyé des colonels Panégo, Armas, Tamora, Austria, se révolta dans le district d'Oritico. Le général Machado agit dans le même sens en Vénézuéla. Enfin, les troupes du gouvernement furent complétement battues par les insurgés de Calloa, et les vainqueurs occupèrent Bogota le 28 août. Une députation se rendit à Carthagène où Bolivar était encore. Après avoir attendu ses passe-ports, il avait attendu un vaisseau, balançant sur le pays où il fixerait son séjour. Au milieu de ces tergiversations, il tomba malade, et bientôt on désespéra de ses jours. Est-ce le poison qui en abrégeait le cours si à propos pour les fédéralistes? Certes, on a cru à des empoisonnements sur moins de vraisemblance : mais les preuves n'existent point encore pour l'histoire. Quoi qu'il en soit, il reçut la nouvelle de sa fin prochaine avec calme et résignation; légua ses croix de diamants et autres magnifiques décorations qui lui avaient été données par divers États et villes de Pérou et de Bolivie, aux donateurs; écrivit le 11 décembre 1830 une adresse aux Colombiens, adresse où il leur recommande l'inestimable bien de l'union, et que l'on peut regarder comme son testament politique. Il mourut le 17 du même mois. Son activité avait augmenté dans les dernières années de sa vie. Il avait appris la guerre. Sa générosité n'avait pas de bornes, il en résulta qu'il était souvent gêné; malheureusement il porta ce vice dans son administration, où du reste, il faut l'avouer, tout était à créer lorsqu'il commença comme lorsqu'il finit sa carrière politique. Bolivar n'a pas, comme Washington, laissé un État pour trophée au jour de ses funérailles. L'histoire ne gardera pas moins un grand souvenir du fondateur de la Colombie, qui, née à sa parole, a semblé trouver dans le cercueil du libérateur des germes de mort. On a publié sur Bolivar, dans toutes les langues, un grand nombre d'écrits. Le plus important qui existe en français est l'*Histoire de Bolivar*, par le général Ducoudray-Holstein, continuée jusqu'à sa mort, par Viollet, Paris, 1831, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage d'un officier qui servit longtemps sous le dictateur, et qui eut ensuite à se plaindre de lui, semble trop souvent dicté par d'injustes ressentiments.

BOLLAN (GUILLAUME), agent du conseil de la province de Massachusett (États-Unis), mort en Angleterre en 1776, a publié : *Coloniæ anglicanæ illustratæ*, 1742; *Considérations sur les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et des colonies*, 1765, etc., et quelques autres écrits politiques moins importants.

BOLLANDUS (JEAN) naquit à Tirlemont, en Belgique, le 13 août 1596. Le Père Héribert Rosweide d'Utrecht, jésuite de la maison professe d'Anvers, avait conçu le projet de faire une collection des *Actes des vies des saints*, mais il mourut en 1629, avant d'avoir commencé son ouvrage, dont il n'avait publié que le projet; et Bollandus entré dans la compagnie de Jésus, y travailla dès l'année suivante. Godefroid Henschen lui fut associé, et ces deux laborieux écrivains publièrent, à Anvers, en 1643, les deux premiers volumes des *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, in-fol., qui contiennent les vies des saints du mois de janvier. Les trois volumes pour février parurent en 1658. Bollandus mourut le 12 septembre 1665, dans sa 70e année, avant que le mois de mars fût en état de paraître. Daniel Papebroch, qui avait été adjoint aux deux collaborateurs, continua le travail avec le survivant. Les autres continuateurs furent Fr. Baert, Conrad Jauning, J. Pinius, Guill. Cuper, N. Rayæus, J. B. Sollier, P. Bosch, J. Stilting, J. Limpenus, J. Veldius, Const. Suyskhen, J. Perier, Urb. Sticker, J. Cleus, Corn. Bye, J. Buc, Jos. Ghesquière, J. B. Fonson et Hubens, tous jésuites. Le P. Berthod, bénédictin, S. Dyck, Cypr. Goorius, Heylen, et M. Stalsius, prémontrés, y ont aussi coopéré. On nomme ces écrivains les *Bollandistes*, du nom du premier d'entre eux. Les travaux des *Bollandistes*, interrompus lors de la destruction des jésuites, repris en 1779, ont été de nouveau interrompus en 1794, à l'entrée des troupes françaises dans

Digitized by Google

la Belgique; ils ont été repris depuis sous la protection du roi des Belges. La collection des *Acta sanctorum* se compose actuellement de 52 vol. in-fol., qui finissent au 14e jour d'octobre. Bollandus avait fait des notes latines sur la vie de Charlemagne par Eginhart; elles se trouvent dans l'édition de cet ouvrage, donnée par Schminck, 1711, in-4°. Il avait d'abord fait imprimer sans son nom ou sous un faux nom, quelques vers, quelques discours et quelques opuscules traduits de l'italien en latin; on croit aussi qu'il a publié, de concert avec Tollenar et Henschen, le recueil intitulé : *Imago primi sæculi societatis Jesu*, Anvers, 1640, in-fol.

BOLLANDUS ou **DE BOLLANDT** (Sébastien), né à Maestricht, dans le 16e siècle, fut récollet, et professa la philosophie et la théologie. Il mourut à Anvers le 13 octobre 1645. Il a été éditeur des ouvrages suivants: *Historica, theologica et moralis terræ sanctæ elucidatio, auctore Francisco Quaresmio*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; *Sermones aurei fratris Petri ad Boves* (Pierre aux Bœufs, cordelier de Paris au 15e siècle), *in Dominicas et festa per annum*, Anvers, 1643, in-fol.

BOLLANDUS ou **BOLANDUS** (Pierre), qu'on croit natif de Boland, village du duché de Limbourg, florissait en 1485 et 1495, et fit sa principale occupation de la poésie latine.

BOLLANI (Candiano), né à Venise en 1413, est auteur d'un *Commentaire* sur la Rhétorique de Cicéron, d'un *Éloge* de François Sforze, d'un *Traité* d'astronomie, et d'*Observations* sur les *Météores* d'Aristote.

BOLLEMONT, né en 1749 au village d'Arrancy (Meuse), servait depuis 17 ans dans l'artillerie lorsqu'il fit sa première campagne en 1792 à l'armée des Alpes où il commanda l'artillerie de l'avant-garde; l'année suivante il dirigea le parc d'artillerie de l'armée du Nord. Nommé général de brigade, il concourut à la défense de Maubeuge en octobre 1793, et plus tard passa à l'armée de Sambre-et-Meuse où il dirigea un corps d'artillerie à Fleurus, devant Charleroi et devant Maestricht. En 1797, il eut le commandement de la forteresse de Wurtzbourg qu'il rendit aux Autrichiens le 4 septembre après une défense opiniâtre. Fait prisonnier et bientôt échangé, il fut nommé inspecteur général de l'artillerie par le Directoire, entra en 1802 au corps législatif, fut créé officier de la Légion d'honneur le 22 novembre 1804, et mourut quelques années plus tard dans la retraite.

BOLLET (Philippe-Albert), député du Pas-de-Calais à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis, fut commissaire près de l'armée du Nord en 1794; adjoint à Barras pour marcher au 9 thermidor contre la maison commune, puis envoyé en Bretagne pour terminer la guerre civile; membre du conseil des Cinq-Cents, puis du corps législatif, il se retira en 1803 à Violaines dont il était maire et y mourut en 1811.

BOLLIOUD-MERMET (Louis), né à Lyon le 13 février 1709, fut longtemps secrétaire de l'académie de cette ville, et mourut en 1793. On a de lui: *De la corruption du goût dans la musique française*, 1745; *De la bibliomanie*, 1761; *Discours sur l'Émulation*, 1763; *Essai sur la Lecture*, 1765.

BOLMA (Abraham), médecin napolitain du 16e siècle, se livra à l'étude de l'hébreu, et publia en cette langue une *Grammaire*, traduite depuis en latin.

BOLOGNA (Antoine), chevalier napolitain, né à Palerme, fut conseiller d'Alphonse Ier d'Aragon, président de la chambre royale et poëte lauréat en 1449. On a imprimé de lui 5 livres d'épîtres, de harangues et de poésies latines, Venise, 1553, in-4°.

BOLOGNA (Antoine), de Palerme, savant jurisconsulte, mort le 6 mars 1633, a laissé des *Allégations* et des *Sentences*.

BOLOGNANO (Basile), né dans l'Abruzze ultérieure, au 18e siècle, a publié 2 ouvrages latins sur la *Métaphysique* de Raimond Lulle, et un *commentaire* sur le même auteur.

BOLOGNE (Laurenzo SABBATINI dit Lorenzino ou Laurentin de), peintre du 16e siècle, eut un pinceau fin et délicat. Ses *Saintes Familles* sont recherchées. Il se distingua dans les fresques, visita Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, et fut chargé de présider aux peintures du Vatican. Il est mort jeune en 1577.

BOLOGNE (Jean de), sculpteur, né à Douai en 1524, alla jeune en Italie, eut le bonheur d'y recevoir les conseils de Michel-Ange, dont il sut profiter, fut employé à Rome par le cardinal de Médicis pour lequel il exécuta le beau *Mercure*, le plus connu de ses ouvrages, parce qu'il en reste des réductions en bronze et en marbre dans les cabinets des amateurs; s'établit ensuite à Florence, où l'on voit encore plusieurs de ses chefs-d'œuvre, entre autres *le Groupe du soldat romain enlevant une Sabine*; un *Neptune* et *Jupiter pluvieux*, statues colossales; il mourut dans cette ville en 1608, à 84 ans. On possède en France de ce grand artiste un *Esculape* à Meudon, et un *Groupe de l'Amour et de Psyché* à Versailles. Il avait commencé la statue équestre de Henri IV, que l'on voyait à Paris sur le Pont-Neuf, et qui a été détruite à la révolution.

BOLOGNE (Jean de), peintre, né à Liége, apprit les principes du dessin et les premiers éléments de la peinture de Pierre Dufour. Il partit ensuite pour l'Italie, où il étudia les grands modèles, revint dans sa patrie où il peignit *la Piscine* dans l'église des Dominicains, acheva en 1603 plusieurs tableaux pour l'abbaye du Val-Saint-Lambert, laissa tout son bien aux religieuses du St.-Sépulcre par testament du 23 octobre 1634 et mourut peu d'années après dans un âge fort avancé.

BOLOGNE (Pierre de), poëte lyrique, né à la Martinique, en 1706, fut amené jeune en France, entra dans les mousquetaires, fit toutes les campagnes du Rhin et des Pays-Bas; mis à la réforme en 1748, il se retira à Angoulême, et y mourut vers 1789. Il était membre des académies de la Rochelle, d'Angers, de Marseille et des *Inestricati* de Bologne. Après Pompignan c'est celui des poëtes français du 18e siècle qui a le mieux réussi dans l'ode sacrée. On a de Bologne *Poésies diverses*, Angers et Paris, 1746; *Odes sacrées*, ibid., 1758 (ces deux recueils réunis en 1769 sous le titre d'*OEuvres de Bologne*); *Amusements d'un septuagénaire*, Paris, 1786.

BOLOGNÈSE (le). *Voyez* **GRIMALDI** (Jean-François).

BOLOGNETTI (François), sénateur bolonais, et poëte italien du 16e siècle. Il fut dans sa patrie l'un des

Digitized by Google

quarante en 1555, et gonfalonier l'année suivante. Il était d'une académie qui portait le titre de *Conviviale*. Les académiciens, après un dîner modeste, partageaient entre eux des cartes, sur lesquelles étaient écrites des questions de galanterie, de littérature ou de philosophie; chacun était obligé d'y répondre sur-le-champ par une pièce de vers, ou par un discours oratoire. Bolognetti eut pour amis la plupart des hommes célèbres de son temps, entre autres, Paul Manuce, Bernardo Tasso, J. B. Giraldi, les Flaminio, etc. Il est mort après 1576. On a de lui : *Il Costante*, poëme héroïque, Venise, 1565, en huit livres, in-8°; Bologne, 1566, en seize livres, in-4°; Paris, 1654, ib., in-4°; *Rime*, Bologne, 1566; *La Cristiana vittoria marittima ottenuta a tempo di Pio V*, lib. III, Bologne, 1572.

BOLOGNETTI (Pompée), médecin, de la même famille que le précédent, reçu docteur en 1611, professa successivement à Bologne la philosophie, la médecine théorique et la médecine pratique, et mourut après 1650. Il a publié : *Consilium de præcautione ab insultibus contagii*, etc., Bologne, 1630, in-fol.; *Remora senectutis*, 1650, in-4°.

BOLOGNI (Jérôme), poëte latin, né à Trévise le 26 mars 1454, fut d'abord avocat, puis chancelier du podestat de Bellune, et secrétaire du patriarche d'Antioche avec lequel il se trouva en 1482 à la prise de Città di Castello par les troupes papales. Il avait précédemment donné des soins aux éditions des auteurs classiques imprimées par Manzolo de Trévise, et par là s'était fait un nom parmi les érudits. La mort de ses parents et de ses enfants, et quelques autres sujets de chagrin le décidèrent à chercher des distractions dans les voyages; il reçut à Milan un accueil distingué des littérateurs; et l'empereur Frédéric III l'honora de la couronne poétique. Il mourut à Trévise le 25 septembre 1517. On a de lui : *Apologia pro Plinio*, Trévise, 1479, in-fol., en tête de l'édition de l'*Histoire naturelle*, qu'il avait corrigée; *Mediolanum, sive itinerarium, carmen epicum*, 1626, in-4°, publié par Barth. Burchelati, petit-neveu de la femme de Bologni. Cet écrivain a laissé plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Recueil* considérable de poésies latines dont il n'a été publié que le poëme d'*Antenor*, 1625, par le même Burchelati.

BOLOGNINI (Louis), né à Bologne en 1447, fut admis, dès l'âge de 22 ans, parmi les jurisconsultes, enseigna le droit civil dans sa patrie, et ensuite dans l'université de Ferrare. Il retourna en 1470 à Bologne; il y fut nommé juge, et spécialement chargé, quelques années après, de décider des causes auprès du pape Innocent VIII, qui était son parent. Il reçut le titre de chevalier, et fut nommé conseiller du roi de France, Charles VIII, par un diplôme daté du 19 juin 1494. Il remplit le même emploi auprès du duc de Milan, Louis Sforce. Il fut juge et podestat à Florence, sénateur de Rome, et avocat consistorial, nommé par Alexandre VI en 1499. Ce pape l'envoya en ambassade auprès du roi Louis XII. Après avoir rempli cette mission, il retournait de Rome dans sa patrie, lorsqu'il fut attaqué à Florence d'une maladie dont il mourut le 10 juillet 1508. Il fut, après Politien, un des premiers jurisconsultes qui entreprirent de corriger le texte des *Pandectes*. Il intitula son travail *Emendationes juris civilis*. Ces *Emendationes*, qu'il avait laissées manuscrites, furent publiées à Lyon, dans le *Corpus legum*, imprimé en 1516. Il donna lui-même au public : *Interpretationes novæ in jus civile*, Bologne, 1494; *Interpretationes ad omnes fermè leges*, Bologne, 1495; *Epistolæ decretales Gregorii IX*, etc., Francfort, 1590; *Collectio florum in jus canonicum*, Bologne, 1496; *Consilia*, Bologne, 1499; Lyon, 1556, etc.; *De quatuor singularitatibus in Galliâ repertis*.

BOLOGNINI (Barthélemi), fils du précédent, jurisconsulte et littérateur, laissa, outre quelques ouvrages relatifs à sa profession, un abrégé des *Métamorphoses* d'Ovide, Bologne, 1492, in-4°.

BOLOGNINI (Ange), médecin, né dans le Padouan vers 1470, reçut le laurier doctoral à Padoue, et professa la chirurgie à Bologne, de 1508 à 1517, avec beaucoup de réputation. Il se démit de sa chaire pour retourner dans sa patrie; content de sa modeste fortune, il refusa toutes les offres qui lui furent faites, et mourut en 1656. C'était un zélé partisan de la doctrine d'Avicenne. Son traité *de Curâ ulcerum*, Bologne, 1514, in-fol., a été réimprimé plusieurs fois, notamment avec d'autres pièces, Bâle, 1536, in-4°.

BOLOGNINI (Jean-Baptiste), peintre, élève du Guide, né à Bologne en 1612, mort en 1689, marcha sur les traces de son maître. On cite de lui un *St. Ubald*, dans l'église de St.-Jean in Monte, à Bologne.

BOLOGNINI (Jacques), neveu et élève du précédent, né en 1651, mort en 1734, a laissé quelques tableaux moins estimés que ceux de son oncle.

BOLOMIER (Guillaume de), seigneur de Villars, chancelier de Savoie, d'abord secrétaire d'Amédée VIII, devint ensuite maître des requêtes, et s'éleva, par son propre mérite, au rang de premier ministre. Il prit, sur Félix V, un grand ascendant, dont il se servit pour le dissuader de se démettre du pontificat, ce qui le fit regarder comme le principal auteur de la continuation du schisme, et le rendit odieux au duc Louis, fils d'Amédée. A la mort d'Amédée on l'accusa de concussions. Il fut condamné à mort, et jeté vivant dans le lac de Genève, avec une pierre au cou, en 1446.

BOLOT (Claude-Antoine), conventionnel, né vers 1740 à Gy, petite ville de la Franche-Comté, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne fréquenta pas le barreau, et s'établit à Vesoul où il fut élu procureur de la commune à la révolution, et député à la Convention, vota la mort du roi sans l'appel au peuple, mais avec sursis. Après la session il entra au conseil des Anciens, fut nommé juge à Vesoul, se retira dans son domaine de la Chapelle-Saint-Quillain et y mourut le 28 juin 1812, âgé de 70 ans.

BOLSEC (Jérôme-Hermès), natif de Paris, après avoir été carme et aumônier chez la duchesse de Ferrare, apostasia et exerça la profession de médecin à Ferrare, où il se maria. Il vint à Genève en 1551, se lia d'abord avec Calvin, puis se brouilla avec lui, pour s'être hautement élevé, à l'exemple de Pélage, contre la doctrine des décrets absolus, sur la prédestination. Emprisonné, puis banni de Genève, il se retira à Berne, puis à Thonon en Savoie, où le zèle ardent du chef de la réforme le poursuivit. Il rentra en France, alla faire abjuration à Autun, et exercer la médecine à Lyon, où il mourut en 1585, après s'être marié deux fois. On a de lui l'*Histoire* de

Digitized by Google

J. Calvin, Paris, 1564, in-8°, et celle de Théodore de Bèze, ibid., 1582, pleines d'invectives et de fiel. Elles ont été traduites en latin et en allemand.

BOLSWERT ou **BOLWERT** (Schelte de), graveur, né dans la Frise vers 1586, s'établit à Anvers où il reçut des leçons de Rubens, qui l'honora de son amitié. Il a gravé, d'après ce maître et d'après Vandyck, une foule d'estampes dont Huber a donné la liste dans le *Manuel du curieux*, tome V, et parmi lesquelles on cite la *Ste. Cécile* d'après Rubens. Son *Christ au roseau*, d'après Vandyck, est très-recherché, ainsi que le *Christ à l'éponge* et la *Chasse au lion* d'après Rubens.

BOLSWERT (Boëce de), frère aîné du précédent, grava également d'après Rubens; on cite comme ses chefs-d'œuvre *la Cène* et *la Résurrection du Lazare*, d'après ce grand maître.

BOLTINE (Jean-Nikititsch), général-major et membre de l'Académie russe, né en 1735, à St.-Pétersbourg, où il mourut le 6 octobre 1792, n'avait commencé à se faire connaître comme écrivain qu'en 1782, par une *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*. Six ans après parurent (St.-Pétersbourg, 1788, 2 vol. in-4°) ses *Remarques* sur la grande *Histoire de la Russie*, par Leclerc, imprimées à Paris, 1787; ces *Remarques* furent aussi traduites en français, et provoquèrent une polémique entre Boltine et le prince Tscherbatof. Catherine II employa fréquemment Boltine à des travaux littéraires, et ce fut par son ordre qu'il publia à St.-Pétersbourg, en 1792, des *Remarques sur le tableau historique de la Vie de Rurick*, composé par cette impératrice. Après sa mort, on trouva chez lui, en manuscrit, une *Traduction* de l'*Encyclopédie* jusqu'à la lettre *K*; la lettre *A* d'un *Dictionnaire raisonné slavo-russe*, ainsi que beaucoup de matériaux pour la continuation de cette grande entreprise; enfin des *Notes* explicatives des anciennes chroniques, des noms de lieux ou autres qui sont mentionnés et qui sont aujourd'hui hors d'usage. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

BOLTON ou **BOULTON** (Edmond), antiquaire anglais du 17e siècle, était catholique romain, et attaché au célèbre George Villiers, duc de Buckingham. Il a composé divers ouvrages, dont le plus considérable a pour titre: *Nero César*, ou la *Monarchie corrompue*, Londres, 1624, ouvrage curieux pour l'histoire de la Grande-Bretagne depuis l'invasion de César; *Éléments de blason*, Londres, 1610; *Hypercritica*, ou *Règles du jugement pour écrire ou pour lire l'histoire d'Angleterre*, Oxford, 1722; une *Vie de Henri II*, inédite, et un ouvrage manuscrit sur les antiquités de Londres, intitulé: *Vindiciæ Britannicæ*.

BOLTON (Robert), théologien de la secte des puritains, né en 1571, professa la philosophie naturelle à l'université d'Oxford, composa plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité sur le bonheur*, souvent réimprimé, et mourut en 1631.

BOLTON (Robert), théologien anglais, doyen de Carlisle en 1735, puis vicaire de Ste.-Marie de Reading, mort à Londres en 1763, a publié plusieurs écrits, dont le meilleur est l'*Emploi du temps*, 1750, in-8°.

BOLTS (Guillaume), né en Hollande vers 1740, passa en Angleterre à l'âge de 15 ans, partit pour Lisbonne où il se trouva lors du tremblement de terre de 1755, et se rendit au Bengale où il fut employé par la compagnie des Indes. Il s'établit à Calcutta, où il fut élu alderman. Victime des injustices du gouverneur et conduit prisonnier en Angleterre, il publia pour sa défense *Considerations of Indian affairs*, 2 vol. in-4°. Cette lutte, qui dura 7 ans, absorba sa fortune. Bolts passa alors au service de Marie-Thérèse comme colonel avec des pouvoirs sur les établissements projetés dans les Indes orientales. Il en avait déjà formé six sur les côtes de Malabar et de Coromandel, lorsque la mort de l'impératrice renversa ses espérances. Bolts vint tenter la fortune en France, et créa un établissement près de Paris; la guerre avec l'Angleterre vint de nouveau entraver ses efforts. Il mourut pauvre à Paris le 28 avril 1808. Son *État civil, politique et commercial du Bengale* a été traduit en français, Paris, 1775, 2 vol.

BOMBARDINI (Antoine), gentilhomme, né à Padoue en 1666, obtint à 25 ans la chaire de droit canonique à l'université, et 3 ans après celle de droit criminel. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Nommé professeur de droit civil en 1725, il mourut l'année suivante. On a de lui: *De carcere et antiquo ejus usu*, etc., Padoue, 1713, in-8°. Cet ouvrage devait avoir une suite qui n'a pas paru.

BOMBASIO (Gabriel), poète et orateur, né vers 1540 à Reggio, s'attacha au duc de Parme Octave Farnèse, qui l'employa dans diverses affaires importantes, et lui confia l'éducation du jeune Farnèse, depuis cardinal. On lui doit *Alidoro*, pièce jouée à Reggio devant la duchesse de Ferrare, et l'*Oraison funèbre* d'Octave Farnèse, Parme, 1587, in-8°.

BOMBELLES (Siméon de) couvrit de son écu le roi saint Louis, dans une mêlée pendant la croisade. Philippe le Hardi, fils et successeur de ce prince, auprès duquel Siméon avait été dangereusement blessé, fit à ce gentilhomme, à son retour d'Afrique, la concession de la baronnie de la Mothe-Saint-Lié, sise en la forêt d'Orléans.

BOMBELLES (Henri-François, comte de), né le 29 février 1681, entra au service en 1696, en qualité de garde de la marine; il se trouva, l'année suivante, au siége de Barcelone; en 1699, il fit la campagne des côtes d'Afrique. En 1700, il fut commandé pour aller à Cadix et à Naples, où Philippe V fut reconnu roi d'Espagne. Ayant quitté le corps de la marine en 1701, il entra dans le régiment de Vendôme, et se distingua à la bataille de Friedlingen, au combat de Munderkirchen, et au siége d'Augsbourg. Il se signala aussi dans plusieurs autres affaires, notamment à Audenarde et à la bataille de Malplaquet. Il fut fait colonel du régiment de Boufflers, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Hongrie contre les Turcs, et se trouva au siége et à la bataille de Belgrade en 1717. En 1718, ayant été choisi par le régent pour donner des leçons de l'art militaire au duc de Chartres, son fils, il composa plusieurs ouvrages de tactique, qui augmentèrent sa réputation. En 1727, il fut nommé gouverneur de Louis-Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres (petit-fils du régent). Brigadier des armées du roi, et ensuite maréchal de camp, il se distingua dans l'armée du maréchal de Coigny, et fut choisi pour commander à Bitche, et sur la frontière de la Lor-

Digitized by Google

raine allemande. En 1744, le roi le fit lieutenant général, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut le 29 juillet 1760. On a du comte de Bombelles : *Mémoires pour le service journalier de l'infanterie*, 2 vol., 1719; *Traité des évolutions militaires*, 1754.

BOMBELLES (le marquis MARC-MARIE DE), fils du précédent, naquit le 8 octobre 1744, dans la place de Bitche. Il servit dans les mousquetaires dès l'âge de treize ans, fit les dernières campagnes de la guerre de sept ans dans le régiment de Colonel-général cavalerie, et comme aide de camp du marquis de Béthune. Après la paix de 1763, il passa comme capitaine dans le régiment des hussards de Berchiny. Deux ans plus tard, il entra dans la diplomatie, d'abord avec le titre de conseiller d'ambassade à la Haye, ensuite à Vienne et à Naples; puis comme ministre de France à la diète de l'Empire. Chargé de différentes missions, il se rendit en Angleterre, en Écosse, en Irlande et en Allemagne. Le 27 juin 1785, il fut nommé ambassadeur en Portugal, et reçut à Lisbonne le brevet de maréchal de camp en 1788. Au commencement de l'année suivante, il fut envoyé en ambassade à Venise. En 1790, ne voulant pas prêter le serment exigé des fonctionnaires publics, il déposa le caractère d'ambassadeur. Le roi de France le chargea de traiter secrètement pour lui d'abord avec l'empereur d'Autriche, ensuite avec les cours de Russie, de Stockholm et de Copenhague. Au commencement de l'année 1800, il rentra dans la carrière militaire et fit à l'armée de Condé, comme officier général, toutes les campagnes qui précédèrent le licenciement. Ce fut dans ce temps-là qu'il perdit sa femme M^lle de Mackau. Résolu de renoncer au monde, il entra dans un couvent à Brunn en Moravie. Nommé ensuite chanoine de Breslau, puis prélat d'Ober-Glogau, il rentra en France en 1814, en sortit l'année suivante lors du retour de Napoléon, et y revint avec le roi Louis XVIII. Il fut sacré évêque d'Amiens le 3 octobre 1819, puis nommé aumônier de la duchesse de Berri, et mourut à Paris le 5 mars 1822. On a de lui : *la France avant et depuis la révolution*, 1799.

BOMBELLI (RAPHAEL), savant mathématicien de Bologne, a donné le premier une méthode uniforme pour résoudre les équations, et fait d'autres découvertes exposées dans son *Traité d'algèbre*, Bologne, 1572 et 1579.

BOMBELLI (SÉBASTIEN), peintre, né à Udine en 1635, élève du Guerchin et grand imitateur de Paul Véronèse, excella dans le portrait, visita les cours d'Allemagne, de Danemark, etc., fut dignement récompensé par les princes qui l'employèrent, et, riche de leurs bienfaits, revint dans sa patrie, où il mourut en 1716. — RAPHAEL, son frère, fut un peintre médiocre.

BOMBERG (DANIEL), célèbre imprimeur en caractères hébreux, naquit à Anvers dans le 16^e siècle, et alla s'établir à Venise, où il mourut en 1549. Il ne commença à étudier la langue hébraïque qu'en 1515. Félix de Prato, juif italien, qui fut son maître, l'engagea à imprimer, en caractères hébreux, une *Bible*, qui parut à Venise en 1518, avec la *Masore* et les *Targums*, 4 vol. in-fol. Les juifs chargèrent le rabbin Jacob Ben Haim d'en publier une nouvelle qui parut en 1526, dans le même format, et chez le même imprimeur. Bamberg a imprimé plusieurs autres *Bibles* hébraïques, in-4°, in-8°, in-16, toutes estimées pour la beauté des caractères et la pureté du texte. C'est encore à ce savant imprimeur que l'on doit la première impression de la *Concordance hébraïque* du rabbin Isaac Nathan, 1524, in-fol. Il entreprit, en 1520, la publication du *Talmud* de Babylone, qui lui prit quinze ans de travail, et dont il fit trois éditions, qui lui coûtèrent, dit-on, chacune cent mille écus. Le *Talmud*, avec ses commentaires, forme 12 vol. in-fol. Bomberg employait un certain nombre de juifs des plus savants à la correction et à l'impression de tous ces ouvrages, et il y dépensa plus de trois millions; ces frais excessifs le ruinèrent.

BOMBINO (BERNARDIN), jurisconsulte, né à Cosence en 1523, reçut les premières leçons de son père, très-savant dans la science du droit, et, forcé par quelque aventure fâcheuse de quitter sa patrie, visita successivement Venise, Rome et Ferrare, où il donna des preuves de sa capacité. De retour à Cosence, il s'y maria, devint un avocat très-accrédité, et mourut en 1588. Il a publié, outre des avis de droit (*Consilia*), *Discorsi intorno al governo della guerra*, etc., Naples, 1566, in-8°.

BOMBINO (PIERRE-PAUL), théologien, né comme le précédent à Cosence vers 1575, d'abord jésuite et professeur de philosophie au collége romain, entra depuis dans la congrégation de Somasque, dont il devint supérieur général, et mourut à Mantoue en 1648. On a de lui des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand-duc de Toscane, etc.; *Vie de St. Ignace de Loyola*, Rome, 1622, en italien; *Vie d'Edmond Campian*, Mantoue, 1620, etc.

BOMILCAR, général carthaginois, fut mis en croix par ses concitoyens pour avoir voulu usurper l'autorité pendant qu'Agathocle assiégeait Carthage, vers 308 avant J. C.

BOMICAR, amiral carthaginois, chargé de secourir Syracuse contre les Romains, prit la fuite à la vue de la flotte commandée par Marcellus et gagna Tarente vers l'an 209 avant J. C.

BOMILCAR, favori de Jugurtha, fit périr par son ordre le petit-fils de Massinissa; mais ayant voulu assassiner Jugurtha lui-même, ce prince le fit mettre à mort ainsi que ses complices, vers l'an 107 avant J. C.

BOMMEL (HENRI), religieux hiéronymite, né dans la Gueldre, directeur des filles de Ste.-Madeleine à Utrecht, mort en 1542, est auteur de *Bellum ultraject. inter Geldriæ ducem Carolum et Henricum Bavarum, episcopum, ultrajectinum*, Marbourg, 1542, in-8°.

BOMPART (MARCELLIN-HERCULE), conseiller-médecin du roi Louis XIII à Clermont, est auteur des ouvrages suivants : *Nouveau chasse-peste*, Paris, 1630; *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite*, traduit du grec en français, ibid., 1632; *Miser homo*, ibid., 1633.

BOMPART DE SAINT-VICTOR, l'un des descendants du précédent, a laissé des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages du médecin de Louis XIII; sur la vie et les œuvres de Savarron, et une *Ode* à l'honneur de la ville de Clermont conservée dans les registres de la société littéraire de cette ville, dont il était membre.

BOMPART (JEAN) a donné : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio*, Anvers, 1694, in-fol.

Digitized by Google

BOMPIANO (Ignace) naquit à Frosinone le 29 juillet 1612, et entra chez les jésuites en 1627. Après avoir enseigné, dans le collége romain, les belles-lettres et l'hébreu, il mourut le 1er janvier 1675, laissant entre autres ouvrages imprimés : *Elogia sacra et moralia*, Rome, 1651 ; *Historia pontificatûs Gregorii XIII*, Rome, 1655; *Seneca Christianus*, Rome, 1658 ; *Historia rerum christianarum ab ortu Christi*, Rome, 1665 ; les *Oraisons funèbres de Philippe IV*, roi d'Espagne, et d'*Anne d'Autriche*, reine de France, en latin, Rome, 1666 et 1668.

BON (Jean-Philippe), littérateur, né dans le 16e siècle à Piazza en Sicile, docteur en philosophie et en médecine, professa, dit-on, à l'université de Padoue, et mérita la couronne poétique pour ses vers. On a de lui : *De concordantiis philosophiæ et medicinæ*, Venise, 1575, in-4°.

BON (Florent), jésuite au collége de Reims, est auteur d'un *Recueil* de vers sur la réduction des Rochellois par Louis le Juste, Reims, 1629, in-4°.

BON (Jean le), médecin du roi Henri III, né dans le Bassigny, a publié : *Therapeia puerperarum*, Paris, 1577, avec le *Thesaurus sanitatis; Les bâtiments, érections et fondations des villes et cités des Gaules*, Lyon, 1590, in-16; *Abrégé* des propriétés des eaux de Plombières et de Lorraine, Paris, 1616, in-12.

BON (Louis-André), né à Romans en Dauphiné le 25 octobre 1758, s'enrôla jeune encore dans le régiment de Bourbon-infanterie, avec lequel il passa aux colonies et fit une partie de la guerre d'Amérique. Revenu dans sa patrie, il s'y trouvait en 1792 chef d'un bataillon de volontaires qu'il conduisit à l'armée des Pyrénées sous le général Dugommier. Un brillant exploit lui valut le titre de général de brigade : il passa à l'armée d'Italie, se distingua dans toutes les batailles, notamment à Mantoue, au pont d'Arcole, au passage du Tagliamento. Après la paix de Campo-Formio il eut le commandement de la 8e division militaire dont Marseille était le chef-lieu et rétablit le calme dans le pays. Nommé général de division il accompagna Bonaparte en Égypte, se fit remarquer à Alexandrie, à Rosette, au Caire, à la bataille d'el Arisch, à celle du Mont-Thabor, et au siége de St.-Jean-d'Acre. Au quatrième assaut livré à cette dernière ville, Bon tomba mortellement blessé à la tête des grenadiers de sa division, le 10 mai 1799.

BON DE SAINT-HILAIRE (François-Xavier), premier président de la cour souveraine de Montpellier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la Société royale de Londres, né le 15 octobre 1678, apprit des meilleurs maîtres la jurisprudence, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, les cultiva toute sa vie, et mourut le 18 janvier 1761. On a de lui quelques *Mémoires* sur des objets d'antiquité dans les recueils de l'Académie des inscriptions; des *Observations* astronomiques dans le recueil de l'Académie des sciences, et des *Mémoires* d'histoire naturelle dans le recueil de l'académie de Montpellier; mais son écrit le plus remarquable est la *Dissertation sur la soie de l'araignée*, traduit en italien, 1710, en latin, 1748, et en chinois par le célèbre P. Parennin.

BONA (Valerio), né à Brescia dans la deuxième moitié du 16e siècle, moine de l'ordre des conventuels de St.-François ou grands cordeliers, fut maître de chapelle à la cathédrale de Verceil, puis à Mondovi. Il a publié un *Traité* du contrepoint, Cazale, 1595; des *Exemples de consonances et dissonances*, Milan, 1596; des motets, des madrigaux, etc.

BONA (Jean), savant cardinal, naquit en octobre 1609, à Mondovi en Piémont, entra, en 1625, dans l'ordre des feuillants, dont il devint général en 1651. Clément IX le fit cardinal en 1669. Il entretint un commerce de lettres avec les savants de l'Europe, revit ses ouvrages, et mourut le 25 octobre 1674. Ses œuvres furent recueillies et imprimées à Paris en 1677, 3 gros volumes in-8°, et à Anvers, 1677, in-4°; mais la meilleure édition est celle de Turin, 1747, 4 vol. in-fol., revue par Robert Sala. On cite entre autres ses traités *De rebus liturgicis*, et *De principiis vitæ christianæ*, traduit en français par le président Cousin et l'abbé Goujet.

BONA (Jean de), né en 1712 dans le Véronais, reçut en 1735 le laurier doctoral à la faculté de Padoue, s'établit à Vérone où il pratiqua son art avec succès, fut en 1764 nommé professeur de clinique à Padoue, obtint la création d'une chaire à l'hôpital, et la remplit jusqu'à sa mort en 1786. On a de lui : *Historiæ aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum*, etc., Vérone, 1758, in-8°; *Tractatus de scorbuto*, ibid., 1761; *Dell' uso e dell' abuso del caffe*, etc., Venise, 1766; *Observationes medicæ*, Padoue, 1766.

BONAC (Jean-Louis d'USSON, marquis de), conseiller d'État et lieutenant général au gouvernement du pays de Foix, d'abord mousquetaire, puis capitaine de dragons, obtint par ses talents la confiance de Louis XIV, fut successivement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, à Brunswick, en Saxe, près de Stanislas Leczinski, qu'il reconnut roi de Pologne, et de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il détermina à faire sa paix avec l'Angleterre. Nommé en 1716 ambassadeur à Constantinople, il devint médiateur entre Achmet III et le czar Pierre Ier, et conclut en 1724 un traité qui fixa les limites entre la Porte et la Russie. Comblé des faveurs et des présents de ces deux cours, Bonac quitta l'ambassade de Constantinople pour celle de la Suisse; mais le délabrement de sa santé le força de revenir en France, et il mourut à Paris le 1er septembre 1738, à l'âge de 66 ans.

BONAC (Jean-Louis d'USSON de), évêque d'Agen en 1779, député du clergé de son diocèse aux états généraux de 1789, vota avec le côté droit, et donna le premier à la tribune l'exemple du refus de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé. Émigré, il se fixa à Munich, fut à son retour en France nommé premier aumônier du roi, et mourut en 1821.

BONACCIUOLI (Louis), célèbre médecin, né dans le 16e siècle à Ferrare, d'une noble famille, professa la médecine à l'université de cette ville, dont il fut un des réformateurs; acquit par ses succès dans la pratique, avec une grande réputation, d'immenses richesses; cultiva dans ses loisirs la poésie grecque et latine, et mourut avant 1540. On a de lui : *Enneas muliebris*, in-fol., sans date, mais imprimé vers 1510. C'est un traité de la génération, dédié à la fameuse Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, dont Bonacciuoli était le médecin. Cet ouvrage a été réimprimé sous différents titres : *De uteri partiumque*

Digitized by Google

ejus confectione, Strasbourg, 1537, in-8°; *De conceptionis indiciis*, etc., 1538. On lui doit encore des notes sur Galien.

BONACCIUOLI (Alphonse), savant helléniste de la même famille que Louis, fut maître d'hôtel du duc Hercule II, et mourut avant 1590. On lui doit des traductions italiennes des *Noces de Mercure* de Mart. Cappellanus, de la *Géographie* de Strabon et de la *Description de la Grèce* de Pausanias, qui passent pour plus exactes que les traductions latines de ces deux auteurs.

BONACINA (Martin), célèbre théologien, né vers 1585 à Milan, d'une ancienne famille, professa d'abord le droit canonique au séminaire de sa ville natale, puis fut recteur du collége des nobles, et se fit agréger à la congrégation des oblats. Ses talents lui méritèrent l'affection de l'empereur Ferdinand II, qui le créa comte palatin et chevalier doré (*equus auratus*). Il s'établit à Rome en 1619, devint référendaire du pape Urbain VIII, fut nommé par ce pontife évêque d'Utique, puis suffragant de l'archevêché de Prague, et, comme il se rendait en Bohême, mourut près de Vienne en 1631. On a de lui : *De morali theologiâ*, Lyon, 1624, in-fol., souvent réimprimé; la meilleure édition est celle de Venise, 1754, 3 vol. in-fol.; divers *Traités* en latin de l'élection des papes, des bénéfices, etc.

BONACORSI (Barthélemi), médecin, né à Bologne, y enseigna d'abord la logique, puis la médecine théorique. Ses principaux ouvrages sont : *De humano sero seu de urinis liber*, Bologne, 1656, in-4°; *De malis externis*, etc., ibid., 1656, in 4°.

BONACOSSI (Pinamonte), préfet de Mantoue avec Zanicalli, en 1272, fit assassiner son collègue et resta seul au pouvoir. Après avoir écrasé le peuple révolté contre lui, Pinamonte passa du parti guelfe au parti gibelin; s'allia avec les seigneurs de Vérone de la maison de Scala et remporta divers avantages sur les Bressans, les Padouans et les Vicentins. Il régna dix-huit ans et mourut en 1293.

BONACOSSI (Bardellone), fils du précédent, jaloux de Taino, son frère, séduisit les gardes du palais, s'empara de son père et de son frère en 1292, les enferma dans une étroite prison et se fit proclamer seigneur de Mantoue. Il rappela les exilés guelfes, persécuta le parti gibelin, et chassé de sa ville en 1299, par le seigneur de Vérone et Bottesella, il se retira à Padoue où il mourut trois ans après.

BONACOSSI (Bottesella), neveu du précédent, s'unit au seigneur de Vérone pour usurper la seigneurie de Mantoue, s'associa ses deux frères Passerino et Bectirone, s'allia plus étroitement au parti gibelin qu'il dirigea jusqu'à l'entrée de Henri VII en Italie. Bottesella mourut vers 1310.

BONACOSSI (Passerino), frère du précédent, lui succéda, et fut constitué vicaire impérial par Henri VII. Ce fut un des meilleurs politiques et des meilleurs capitaines d'Italie, et le chef du parti gibelin. L'insolence de son fils François causa la perte de tous les deux. Les Gonzague offensés soulevèrent le peuple en 1328, et Passerino fut tué en se défendant. Son indigne fils fut massacré dans la tour de Castellero où il avait laissé mourir de faim, en 1319, Pic de la Mirandole et deux de ses fils.

BONACOSSUS ou **BUONACOSSA** (Hercule), noble Ferrarais, professa la philosophie et la médecine dans sa patrie, où il jouissait de la confiance des princes d'Este, et s'étant fait recevoir citoyen de Bologne, y remplit la chaire de médecine et de chirurgie jusqu'à sa mort, en 1578. Ses principaux ouvrages sont : *De affectu quem Latini tormina appellant*, 1552; *De humorum exuperantium signis*, etc., Bologne, 1553; *De curatione pleuritidis*, ibid., 1553, in-4°.

BONACURSI (Jean), religieux franciscain, ayant, sous le règne de Louis XII, écrit que le pape était au-dessus du roi dans les affaires temporelles, fut condamné par le parlement à être dépouillé de ses habits religieux, et à faire amende honorable devant l'image de la Vierge de la Ste.-Chapelle, et banni du royaume.

BONAERT (Nicolas), né à Bruxelles en 1563, entra chez les jésuites, enseigna la philosophie à Douai et la théologie à Louvain; étant passé en Espagne il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. Parmi ses ouvrages on distingue : *Mare non liberum*, contre le traité de Grotius *Mare liberum*.

BONAFIDE (François), de Padoue, né vers 1474, botaniste, fondateur et premier directeur du jardin de botanique de Padoue, y professa cette science depuis 1533 jusqu'en 1549, où l'âge l'obligea de prendre sa retraite, et mourut en 1558, à l'âge de 84 ans. On a de lui un petit traité : *De pleuritidis curâ per venæ sectionem*, 1533, in-4°.

BONAFOND D'ALBRET (Madeleine), femme poëte, morte à la fin du 18e siècle, a publié dans les journaux diverses poésies et entre autres un conte allégorique intitulé *Tanastès*.

BONAIR (Henri STUARD, sieur de), historiographe du roi de France et gentilhomme de la garde écossaise, est auteur d'ouvrages dont le plus considérable est le *Sommaire royal de l'Histoire de France*, Paris, 1682, traduit du *Florus Franciscus* du P. Berthault, avec une continuation de vingt années; et de *Factums* et *Mémoires* pour la maison de Vendôme, dont il était serviteur.

BONAL (François de), évêque de Clermont, né le 9 mai 1734 au château de Bonal, diocèse d'Agen, député aux états généraux, se prononça fortement contre le plan de spoliation du clergé, la suppression des ordres monastiques; il refusa de prêter serment, signa la protestation du 12 septembre 1791, passa en Flandre et de là en Hollande, fut arrêté au Texel, jugé à Breda et condamné à la déportation. Il se rendit à Altona, habita ensuite diverses parties de l'Allemagne et mourut à Munich le 3 septembre 1800. On a de lui : *Testament spirituel*, qu'il avait dicté avant de mourir.

BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de), né en 1753, d'une des plus anciennes familles du Rouergue, servit d'abord dans la maison du roi. Il s'essaya de bonne heure à combattre les idées qu'avaient mises en crédit les philosophes du 18e siècle. Lorsque éclata la révolution, nommé président de l'administration centrale du département de l'Aveyron, il ne tarda pas à se démettre de ses fonctions, et quitta la France en 1791. Après la campagne des princes, il s'établit à Heidelberg, et ce fut dans une obscure chaumière qui lui servait d'asile ainsi qu'à sa famille, qu'il composa sa *Théorie du pouvoir politique*

Digitized by Google

et religieux. Cet ouvrage est devenu très-rare, parce que la plus grande partie de l'édition ayant été envoyée en France, y fut saisie et détruite par ordre du Directoire. Après le 18 brumaire, Bonald, rayé de la liste des émigrés, put revoir sa patrie. Il concourut en 1806, avec M. de Chateaubriand, à la rédaction du *Mercure* et de quelques autres journaux. Ses articles ont été en partie recueillis dans le *Spectateur français au XIXe siècle*. Nommé en 1808 conseiller de l'université, il n'accepta cette place qu'après deux ans. Il rejeta constamment toutes les offres qui lui furent faites pour l'attacher au service de l'empereur, et ne voulut pas même accepter l'emploi de gouverneur du fils du roi de Hollande. Après la restauration, nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, il n'en exerça les fonctions que jusqu'au 20 mars, et ne voulut pas les reprendre. Membre de la chambre des députés, il prit une part active à tous les grands débats de cette époque. Il concourut par son éloquence à faire prononcer l'abolition du divorce, au rétablissement de la censure, et au projet conçu pour la répression du sacrilége. A la chambre des pairs comme à celle des députés, il se montra constammment l'adversaire inflexible de toutes les idées, de toutes les innovations qui devaient finir par triompher. Ayant donné sa démission de tous ses emplois en 1830, il vécut dès lors dans la retraite, et mourut au mois de décembre 1840, à 87 ans. Il était depuis 1816 membre de l'Académie française. L'édition qu'il a donnée lui-même de ses *OEuvres*, mais qui ne comprend pas la *Théorie du pouvoir*, a été imprimée de 1817 à 1840, en 12 vol. in-8°, et se compose des ouvrages suivants : t. I, *Essai analytique sur les lois sociales*; II-IV, *Législation primitive*; V, *du Divorce*; VI et VII, *Pensées et Discours*; VIII et IX, *Recherches philosophiques*; X et XI, *Mélanges*; XII, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, suivie de méditations politiques tirées de l'Évangile.

BONAMI (François), médecin et botaniste, né le 10 mai 1710 à Nantes, y entretint à ses frais depuis 1735 un jardin des plantes, et donna gratuitement des leçons; il fut l'un des fondateurs de la société d'agriculture de Bretagne, la première établie en France, et mourut en 1786. Vicq d'Azyr a fait son éloge. On a de lui : *Floræ nannetensis prodromus*, Nantes, 1782, suite 1785, in-12.

BONAMY (Pierre-Nicolas), savant littérateur, né en 1694 à Louvres, sous-bibliothécaire à St.-Victor, fut reçu en 1727 à l'Académie des inscriptions dont il enrichit les Mémoires d'un grand nombre de *Dissertations*. Plus tard il fut nommé historiographe de la ville de Paris, place créée pour lui; il y joignit celle de bibliothécaire et de commissaire au trésor des chartres, et mourut le 8 juillet 1770. Parmi ses dissertations les plus estimées sont celles sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, les antiquités et la topographie de Paris, la langue tudesque, etc. Ce savant, estimé sous tous les rapports, était depuis 1749 chargé de la rédaction du *Journal de Verdun*.

BONAMY (Charles-Auguste-Jean-Baptiste-Louis-Joseph), né en 1764 à Fontenay-le-Comte, s'enrôla en 1791 dans le premier bataillon de volontaires nationaux de la Vendée, et vint en 1792 dans l'armée de Lafayette à la frontière du Nord. Il fit la campagne contre les Prussiens sous Dumouriez, et plus tard celle de la Belgique. En 1793 adjoint à l'état-major de Dampierre, puis chef d'état major de Kléber, il passa en 1795 à la division de Marceau qui tomba à ses côtés en 1796; Bonamy, resté sans emploi pendant près de deux ans, suivit Championnet à l'armée de Rome et fut nommé général de brigade; arrêté avec son général et enfermé à l'Abbaye, la révolution du 18 juin 1799 les rendit à la liberté. Bonamy publia à cette époque : *Coup d'œil sur les opérations de la campagne de Naples*. Bonamy passa à l'armée du Rhin, et cessa d'être employé après Marengo; il se retira dans son département, devint maire du village qu'il habitait, parut en 1809 en présence de Napoléon à la tête d'une députation, fut réinstallé dans son grade de général de brigade et fit en 1812 partie de la grande armée. A la bataille de la Moscowa il enleva une redoute armée de 40 pièces de canon, fut laissé pour mort sur le champ de bataille et prisonnier, pendant 22 mois, revint en France en 1814, où il resta sans emploi. Il est mort en 1830.

BONANI (Antoine et Vincent), deux frères, que le père Cupani avait pris pour l'aider à composer un grand ouvrage sur les plantes de la Sicile, qui devait paraître sous le titre de *Panphyton siculum*. Il était sous presse lorsque Cupani mourut, en 1711. Antoine Bonani, voulant se l'approprier, supprima tout ce qui était imprimé. Déjà cent quatre-vingt-dix-huit planches étaient tirées. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'exemplaires qui échappa à sa jalousie. Ensuite, il fit paraître l'ouvrage sous son nom, à Palerme, en 1713; et il annonça qu'il donnerait incessamment seize volumes, qui devaient en former la totalité. Antoine Bivona Bernardi et Bernardino Ucria ont dévoilé l'ingratitude et la perfidie de Bonani envers le père Cupani, et ont prouvé que ce dernier était le véritable auteur de l'ouvrage.

BONANNI. *Voyez* BUONANNI.

BONAPARTE (Charles), père de Napoléon, naquit à Ajaccio en 1744, d'une des familles appelées *dei cittadini* qui occupaient le premier rang de *la cité* dans l'île de Corse. Il fut envoyé à l'université de Pise, en Toscane, pour y étudier la science des lois; et, après son retour en Corse, il épousa Lætitia Ramolino qui le rendit père de treize enfants, huit desquels, cinq garçons et trois filles, lui ont survécu et ont occupé, au commencement du 19e siècle, les trônes de nations puissantes. En 1768, Charles Bonaparte se rendit à Corte auprès du général Paoli, pour défendre l'indépendance de sa patrie menacée par les Français. Il emmena avec lui sa jeune famille, sa sœur Maria-Gertrude, et son oncle Napoléon décédé dans cette même année à Corte. Après la sanglante défaite de Ponte-Nuovo, Charles Bonaparte fut du nombre des patriotes qui accompagnèrent Clemente Paoli, frère du général, à Niolo, dans l'espoir de soulever la population. Mais ce voyage ne produisit aucun résultat. Clemente Paoli, toujours accompagné de Charles Bonaparte, passa de Niolo à Vico pour engager une nouvelle et dernière lutte : mais la marche rapide des événements rendit encore inutiles d'aussi louables efforts, et Clemente Paoli fut contraint de s'éloigner, avec son frère, d'une patrie qu'ils avaient voulu arracher au joug de l'étranger et aux fureurs de l'anarchie. Pendant ces malheureuses expédi-

Digitized by Google

tions de Niolo et de Vico, Charles Bonaparte fut toujours accompagné de sa femme. Au moment où Paoli abandonnait le rivage de l'île pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, Charles Bonaparte, qui de Vico s'était retiré au petit village d'Apietto, rentrait paisiblement dans ses foyers avec son épouse enceinte, de sept mois environ, de l'enfant qu'elle mit au monde deux mois après, et à qui l'on donna le nom de Napoléon en souvenir de l'oncle de Charles, décédé à Corte dans l'année qui avait précédé la catastrophe. Après l'établissement du nouveau gouvernement, Charles Bonaparte, reconnu noble par arrêt du conseil supérieur du 13 septembre 1771, fut mis au nombre de ceux qui devaient avoir le plus de part aux faveurs de l'administration française, et, par l'influence du comte de Marbœuf, gouverneur de l'île, il fut nommé, en 1773 ou 1774, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio; en 1777, député de la noblesse de Corse à la cour, et enfin, en 1781, membre du conseil des douze nobles de l'île. En 1785 il se rendit à Montpellier pour consulter les gens de l'art sur une maladie grave, et mourut dans cette ville d'un ulcère à l'estomac, le 24 février 1785.

BONAPARTE (Marie Lætitia RAMOLINO), née en 1750 à Ajaccio, fut mariée, à 17 ans, à Charles Bonaparte. Mme Bonaparte vécut avec la plus grande simplicité jusqu'en 1804, où Napoléon, en montant sur le trône, la fit venir à sa cour et lui donna le titre de Madame mère. Après la chute du trône impérial, elle alla chercher un asile à Rome, qu'elle habita constamment depuis 1814. Une chute qu'elle fit à la villa Borghèse, en la privant de l'usage des jambes, la força de garder le lit; à ce premier accident se joignit la perte de la vue; elle ne vécut plus dès lors qu'au milieu d'un petit nombre d'amis intimes, se faisant lire les journaux par son secrétaire, ancien officier de la vieille garde, et causant avec son beau-frère le cardinal Fesch, qui lui a prodigué jusqu'au dernier moment les soins les plus affectueux. Elle mourut dans son palais, place de Venise, le 2 février 1836, âgée de 86 ans.

BONAPARTE. *Voyez* **NAPOLÉON**.

BONAPARTE (Marie-Anne-Élisa). *Voyez* **BACIOCCHI**.

BONAPARTE (Marie-Pauline, princesse BORGHÈSE). *Voyez* **BORGHÈSE**.

BONAPARTE (Lucien), prince de CANINO, frère puîné de l'empereur Napoléon, né en 1775 à Ajaccio, vint en 1793 en France avec sa famille, et remplit d'abord des emplois subalternes à l'armée des Alpes-Maritimes. Député en 1797 par le département du Liamone au conseil des Cinq-Cents, ses discours lui acquirent, avec une certaine popularité, une grande influence dans le conseil. Il en était président au 18 brumaire, cette circonstance décida le résultat de cette journée. Membre du tribunal, il remplaça, peu de temps après, Laplace au ministère de l'intérieur, organisa les préfectures, et se signala surtout par l'éclatante protection qu'il accorda aux arts et aux lettres. Des discussions un peu vives qu'il eut avec son frère ayant amené sa disgrâce, il accepta l'ambassade d'Espagne. A la fin de sa mission, il rentra au tribunat. En 1802 il fit adopter le projet de loi portant création de la Légion d'honneur. A la réorganisation de l'Institut en 1803, il devint membre de la classe de la langue et de la littérature française. La même année il se rendit dans les départements du Rhin pour y prendre possession des biens affectés à la Légion d'honneur. De retour à Paris, il épousa en secondes noces Mme Jouberthon, veuve d'un agent de change. Ce mariage, contracté à l'insu de son frère, fit éclater entre eux de nouvelles mésintelligences. Il partit en 1804 pour l'Italie, avec l'intention de s'y fixer, et s'établit à Rome. En 1807 il eut à Mantoue avec Napoléon une entrevue qui ne produisit pas le rapprochement que l'un et l'autre semblaient désirer. Ennuyé du séjour de Rome, il vint alors habiter la terre de Canino près de Viterbe, érigée pour lui en principauté par le pape. Ne s'y croyant pas en sûreté contre la vengeance de Napoléon, qui l'avait menacé de le faire arrêter, il résolut de passer en Amérique. Il s'embarqua dans le mois d'août 1810 à Civita-Vecchia, sur un bâtiment que son beau-frère Murat avait mis à sa disposition. Enlevé dans le trajet par deux frégates anglaises en croisière, il fut conduit à Malte, et transporté de là en Angleterre. Il y fit venir sa famille, et, ayant acquis une belle propriété près de Ludlow, il y passa trois années. C'est dans cette retraite qu'il mit la dernière main à son poëme de *Charlemagne*, auquel il travaillait depuis longtemps. Les événements de 1814 lui permirent de revoir Rome, où l'amitié de Pie VII s'efforça de le fixer. Mais les malheurs de Napoléon avaient réveillé la tendresse de Lucien pour son frère, et il lui écrivit plusieurs fois à l'île d'Elbe. Napoléon étant remonté sur le trône impérial, Lucien vint à Paris solliciter de l'empereur l'ordre de faire évacuer les États du pape, dont les troupes napolitaines s'étaient emparées. Sa mission finie, il voulut retourner à Rome; mais arrêté sur la frontière, il fut forcé de reprendre le chemin de Paris, où il arriva le 9 mai. Appelé à la chambre des pairs, il y soutint avec chaleur les intérêts de son neveu, et, après l'abdication qui suivit le désastre de Waterloo, proposa de reconnaître Napoléon II. Vers la fin de 1815 il retourna en Italie, où, grâce à la protection du souverain pontife, il continua de vivre paisiblement, se livrant à ses goûts littéraires. Après la révolution de 1830 il rejoignit son frère Joseph en Angleterre, et s'établit à Londres, où il s'occupa de la rédaction de ses mémoires. Il est mort le 29 juin 1840. Ses ouvrages principaux sont : *Sellina*, 1799, roman plein d'intérêt; *Charlemagne, ou l'Église délivrée*, poëme en XXIV chants, 1815, 2 vol. in-4 et in-8; *la Cyrnéide, ou la Corse sauvée*, 1819, 2 vol. in-8° Lucien fut le premier protecteur de Béranger, qui lui a dédié une édition de ses *Chansons*.

BONARDI (Jean-Baptiste), né à Aix, vers la fin du 17e siècle, mort à Paris en 1756, fut docteur de Sorbonne, et bibliothécaire du cardinal de Noailles. Il était fort opposé à la bulle *Unigenitus*, et fit imprimer quelques brochures sur des matières théologiques; il a laissé en manuscrit : *Histoire des écrivains de la faculté de théologie de Paris*; *Bibliothèque des écrivains de Provence*, *Dictionnaire des écrivains anonymes et pseudonymes*.

BONARELLI della ROVERE (Guidubalde), littérateur et diplomate, né à Urbin le 25 décembre 1563, s'annonça de bonne heure par de brillantes études; s'attacha successivement aux ducs de Ferrare et de Modène

Digitized by Google

qui le chargèrent d'importantes négociations dont il se tira bien ; fut un des fondateurs de l'académie des *Intrepidi* à Ferrare, et mourut le 8 janvier 1608, majordome du cardinal d'Este. Sa *Filli di Sciro* (*Philis de Sciros*), pastorale, Ferrare, 1607, et Amsterdam, Elzevir, 1678, est placée en Italie après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons en français cinq traductions, dont la dernière est de Dubois de Saint-Gelais, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12.

BONARELLI DELLA **ROVERE** (PROSPER), frère du précédent, poëte dramatique, né vers 1588, fut l'un des gentilshommes du grand-duc de Toscane, et, pendant son séjour à Vienne, où il fit représenter quelques-unes de ses pièces, s'insinua dans les bonnes grâces de l'archiduc Léopold. Retiré dans Ancône, sa patrie, il y fonda l'académie des *Caliginosi*, dont il fut le président perpétuel, et mourut le 9 mars 1659. On a de lui : *Il Solimano,* tragédie, Florence, 1620, une des meilleures de son temps ; neuf *drames* en musique, Ancône, 1647 ; des *comédies* en prose, Macerata, 1646 ; des *lettres*, *poésies* et diverses autres pièces éparses dans les recueils.

BONARELLI DELLA **ROVERE** (PIERRE), fils aîné du précédent, cultiva aussi la poésie dramatique, fut très-utile aux cardinaux Barberini et Mazarin avec lesquels il vint en France, soutint après son père l'académie des *Caliginosi*, et mourut en 1669. On a de lui : *Poesie drammatiche,* Ancône, 1615, in-4° ; *Poesie liriche,* 1651 ; *Discorsi academici*, Rome, 1658.

BONART (JEAN), chirurgien, prévôt de l'ancien collége de Paris, mort en 1638, est auteur de la *Semaine des médicaments*, Paris, 1629, dans laquelle il donne l'idée des connaissances alors nécessaires pour la maîtrise dans la communauté de St.-Côme.

BONASIO (BARTHÉLEMI), sculpteur, né à Modène, travaillait le bois et la marqueterie avec une grande habileté. On admirait de lui les stalles du chœur des dominicains et des augustins de cette ville, mais elles ne subsistent plus depuis longtemps. Nommé en 1508 architecte de Modène, il donna les plans de quelques édifices publics, et mourut en 1527.

BONASONI (JULES), peintre et graveur, surnommé *le Bolognèse,* né vers 1498 à Bologne, élève du célèbre Marc-Antoine, grava dans la manière de Raphaël Michel-Ange, Jules Romain, mais surtout d'après ses propres compositions. Cet artiste mourut vers 1564 à Rome.

BONATI, **BONATO** ou **BONATTI** (GUI), astronome ou plutôt astrologue florentin du 13e siècle, en réputation dans son temps, fut en faveur auprès du duc de Montferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvrages d'astrologie ont été publiés à Augsbourg, 1491, in-4°, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONATI (THÉODORE-MAXIME), né à Bondeno dans le Ferrarais, le 8 novembre 1724, se livra à l'étude des mathématiques, sous la direction de Battaglia, se rendit à Rome avec ce dernier pour traiter la question du dessèchement des marais Pontins, obtint la place de consulteur de la congrégation des travaux publics de la province ferraraise, et fut nommé professeur de mécanique et d'hydraulique de l'université de Ferrare. Honoré de la confiance des ducs de Modène et de Parme, du prince de Piombino, et de la plupart des villes de l'État romain, il fut appelé aux premiers emplois de la république cisalpine, un des premiers membres de l'Institut national d'Italie, inspecteur général honoraire des eaux en 1806, et mourut le 2 janvier 1820. Il a laissé *Memoriale idrometrico,* Rome, 1765 ; *Essai sur une théorie du mouvement des eaux,* Pavie, 1785 ; *Lettera sull' affare del Reno,* Ferrare, 1803, etc.

BONAVENTURA (FRÉDÉRIC), philosophe, né à Ancône en 1555, mort en mars 1602, fut élevé à la cour du duc d'Urbin, qui le chargea de diverses missions auprès de Grégoire XIII et de quelques princes d'Italie. Il obtint sa retraite et cultiva les sciences avec ardeur. On a de lui : *De naturâ partûs octomestris,* Urbin, 1600, Francfort, 1612 ; *Divers opuscules réunis,* Urbin, 1627. On lui doit une bonne édition de l'ouvrage de Ptolémée : *Apparentiæ incessantium stellarum*, Urbin, 1592, et un traité de Météorologie intitulé *Anemologia,* Venise, 1594.

BONAVENTURE (SAINT), célèbre docteur de l'Église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane, se nommait Jean FIDENZA. Reçu dans l'ordre de St.-François, en 1243, il vint étudier à Paris, professa successivement la philosophie et la théologie, et fut élu général de son ordre en 1256. Il y rétablit la discipline, et se concilia tellement l'estime générale, qu'après la mort de Clément IV, les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Il indiqua l'archidiacre de Liége Thibaut, qui prit le nom de Grégoire X. Ce pontife le créa cardinal en 1273, et l'emmena l'année suivante au concile de Lyon, pendant la durée duquel il mourut le 14 juillet 1244. On a de St. Bonaventure des *Commentaires* sur le maître des sentences et des *ouvrages* de piété qui lui ont valu le surnom de *Docteur séraphique*. Ses *ouvrages,* recueillis pour la première fois, Rome, 1588-1596, en 7 vol. in-fol., ont été réimprimés, Lyon, 1668, in-fol., et Venise, 1751, 14 vol, in-4°. Quelques-uns ont été traduits en français : l'*Aiguille de l'amour divin*, par le célèbre Gerson ; *les Tentations de l'ennemi,* in-4° goth. ; et *le Psautier de la Vierge,* par le P. Gallifet, jésuite.

BONAVENTURE (le baron NICOLAS), légiste distingué, naquit à Thionville le 7 octobre 1751. On le nomma, en 1784, membre du conseil aulique de Tournay ; trois années plus tard, lors de la révolution du Brabant, il fut un des plénipotentiaires envoyés à la Haye pour traiter de la paix avec le stathouder. Élu, en 1797, député du département de la Dyle au conseil des Cinq-Cents, il y prit plusieurs fois la parole. Un arrêté du premier consul (6 juillet 1800) le nomma juge à la cour d'appel de la Dyle, et président du tribunal criminel de Bruxelles. Décoré, en 1804, de la croix de la Légion d'honneur, il devint, le 25 avril 1806, membre du conseil de discipline et d'enseignement de l'école de droit de Bruxelles, fut présenté à l'empereur, le 10 février 1811, comme député du collége électoral de la Dyle, et obtint, dans le cours de la même année, les titres de baron et d'officier de la Légion d'honneur. Ayant pris sa retraite peu de temps après, il s'établit à Jette, près de Bruxelles, au centre d'immenses propriétés que lui avait laissées un oncle maternel. Il mourut en 1831. Bonaventure n'a rien publié. Il était dans sa jeunesse le premier violoncelliste des Pays-Bas.

BONAVENTURE (le Père). *Voyez* **GIRAUDEAU**.

Digitized by Google

BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, carme déchaussé, né à Bordeaux, prit l'habit à Toulouse en 1633, et mourut à Limoges en 1691, après avoir rempli plusieurs emplois dans son ordre, qu'il édifiait par ses vertus. Il a publié sous le titre de *Vie de St. Martial*, etc., l'*Histoire ecclésiastique et civile du Limousin*, la plus complète qu'il y ait, Clermont et Limoges, 1676-1685, 3 vol. in-fol.

BONAVENTURE DE SISTERON, capucin, a composé une *Histoire* de la ville et principauté d'Orange, Avignon, 1741, in-4°, tome I^{er}, le seul qui ait paru.

BONAVERA (Dominique-Marie), graveur, né vers 1660 à Bologne, élève de Canuti, son oncle, se distingua surtout par ses eaux-fortes. Ses deux pièces capitales sont *le Baptême de Jésus-Christ* d'après l'Albane, et *la Prédication de St. Jean* d'après Carrache.

BONAVIDIUS ou **BONAVITI.** *Voyez* **BENAVIDES.**

BONCERF (Pierre-François), né à Chasot, en Franche-Comté, vers 1745, fut reçu avocat au parlement de Besançon en 1770. Son mérite seul lui valut une place dans les bureaux de Turgot; et ce fut avec l'approbation de ce ministre qu'il fit imprimer, en 1776, sous le nom de *Francaleu*, une brochure intitulée : *les Inconvénients des droits féodaux*. Cet ouvrage fut dénoncé au parlement par le prince de Conti, et condamné à être brûlé par un arrêt du 23 février. Les principes qui y sont établis ont servi de base aux décrets rendus, le 4 août 1789, par l'assemblée constituante. Lorsque Turgot eut quitté le ministère, Boncerf se retira dans la vallée d'Auge, en Normandie, où il s'occupa du desséchement des marais. Le duc d'Orléans nomma ensuite Boncerf son secrétaire, et il était encore attaché à ce prince à l'époque où la révolution commença, et il accepta la place d'officier municipal de la commune de Paris. En cette qualité, il fut chargé d'installer le tribunal civil dans le même local où le parlement avait autrefois condamné son livre, et, le 11 octobre 1790, il mit les scellés sur les greffes qui renfermaient la procédure criminelle faite contre lui. Pendant le régime de la terreur, sous le prétexte de ses anciennes liaisons avec le duc d'Orléans, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et n'échappa à la mort que d'une seule voix. Le chagrin que lui causa cette persécution altéra sa santé, et il mourut au commencement de 1794. On a encore de Boncerf : un *Mémoire* sur cette question : « Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des gens de la campagne vers les grandes villes. *De la nécessité et des moyens d'occuper avantageusement tous les ouvriers*, Paris, 1789, in-8°, etc.

BONCERF (Claude-Joseph), littérateur, né en 1724, à Chasot, bailliage de Baume, en Franche-Comté, frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris dans l'espoir de s'y placer. La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne, l'emmena dans son diocèse, et lui conféra la dignité d'archidiacre, avec un canonicat de sa cathédrale. A la révolution, il se retira chez un de ses neveux à Étampes, et il y mourut le 22 janvier 1811, dans un âge très-avancé. On connait de lui : *Le citoyen zélé*, 1757 ; *Le vrai philosophe*, Paris, 1762 ; *La poétique ou épître à un poëte sur la poésie*, ibid., in-8°.

BONCHAMP (Charles-Melchior-Arthur de), général vendéen, né à Jouverdeil, dans l'Anjou, le 10 mai 1760, servit d'abord avec distinction dans la guerre que la France soutint pour l'indépendance des États-Unis, fut en 1793, avec d'Elbée, mis à la tête des armées de la Vendée, contribua beaucoup à la prise de Bressuire, de Thouars, de Fontenai, et se distingua constamment par son zèle et sa valeur, malgré l'injustice qui lui fit préférer d'Elbée pour le commandement en chef de cette armée qu'il mena presque toujours à la victoire, jusqu'au moment où la mésintelligence entre les chefs lui fut si funeste. Le 17 octobre, Bonchamp tentait d'effectuer le passage de la Loire lorsqu'il fut assailli par des forces supérieures et blessé mortellement ainsi que d'Elbée. Il expira 24 heures après comme on le descendait de la barque, dans laquelle on lui avait fait traverser le fleuve.

BONCIARIO (Marc-Antoine), savant littérateur, né le 9 février 1555 à Antria, près de Pérouse, fit ses premières études au séminaire de cette ville, et, conduit à Rome, y reçut des leçons de Muret, fut ensuite directeur du séminaire de Pérouse, puis y professa les belles-lettres avec beaucoup de succès, malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, et mourut le 9 janvier 1616. On lui doit un grand nombre d'ouvrages estimés pour la composition et le style. Les principaux sont : *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8°; *Epistolæ*, ib., 1604; *Pia poemata*, ib., 1606 ; *Idyllia*, ib., 1607 ; *Opuscula decem*, ib., 1607, in-12, etc.

BONCOMPAGNI (Ignace), cardinal, secrétaire d'État sous Pie VI, se signala par son esprit novateur et ses galanteries, et mourut à Lucques en 1790, des suites de ses excès.

BONCORE (Thomas), docteur en médecine et en droit à Naples, est auteur d'un ouvrage latin sur une *maladie épidémique* qui venait de désoler cette ville et une partie du royaume, 1622, in-4°.

BOND (Jean), médecin et philologue, né dans le Somerset en 1550, consacra plus de 20 années à l'instruction publique, quitta cette carrière pour se livrer à la pratique de la médecine et mourut le 3 août 1612. Il est principalement connu par une édition des *OEuvres d'Horace*, accompagnée de petites notes marginales assez faibles, qui néanmoins ont été reproduites dans une foule d'éditions. Son *Commentaire* sur Perse, publié en 1614, n'a pas eu le même succès.

BOND (Olivier), né à Dublin, vers 1720, accusé d'avoir conspiré contre la vie de George III, roi d'Angleterre, et d'avoir engagé le gouvernement français à faire une descente en Irlande, fut, malgré l'intérêt de ses compatriotes, condamné au dernier supplice; mais il mourut subitement dans sa prison, quelques jours avant celui qui avait été fixé pour son exécution.

BOND (Thomas), médecin et professeur de clinique à Philadelphie, au 18^e siècle, est auteur de mémoires assez importants dans les *Recherches médicales*, Londres, 2 volumes.

BONDAM (Pierre), jurisconsulte, né en 1727 à Campen, professa successivement le droit à l'université d'Harderwick, puis à celle d'Utrecht, et mourut le 6 février 1800. On a de lui ; *Specimen animadv. critic. ad*

Digitized by Google

loca quædam juris civilis depravata, Franeker, 1747 ; des *Dissertations* sur la nécessité pour les jurisconsultes de connaître le grec, Zutphen, 1753 et 1763 ; *quatre Harangues académiques*, 1762-1779.

BONDE (Gustave, comte de), né à Stockholm en 1682, parvint assez jeune à la dignité de sénateur. Des voyages dans les principaux pays de l'Europe lui avaient fait acquérir de vastes connaissances ; il était versé dans la théologie, la chimie, l'histoire et les antiquités, et il fut longtemps chancelier de l'université d'Upsal, et président de la société littéraire établie dans la même ville. Sorti du sénat pendant les troubles de la diète de 1738, il y rentra en 1760. Il mourut en 1764, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a du comte de Bonde plusieurs ouvrages en suédois, dans lesquels il met en avant quelques opinions singulières sur l'origine des peuples du Nord, et en particulier des Finois, qu'il fait descendre des dix tribus dispersées d'Israël. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires sur la Suède, pendant le règne de Frédéric Ier*, qui renferment des détails intéressants, et dont il a paru un extrait à Stockholm, en 1779.

BONDI (Clément), jésuite et professeur de belles-lettres, né à Mezzano Superiore, territoire de Parme, en 1742, publia, lors de la suppression des jésuites, un *canzone* où la cour d'Espagne crut voir des allusions. Le poëte chercha un asile dans le Tyrol autrichien, vint ensuite à Venise, puis à Mantoue où il publia son poëme *le Conversazioni*, 1783, et enfin à Milan, à la cour de l'archiduc Ferdinand, qui, en 1797, le nomma son bibliothécaire à Brunn. Il mourut le 21 juin 1821. Il a publié les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, et l'*Énéide* de Virgile en vers *sciolti*, Parme, 1790-1797 ; les *Métamorphoses* d'Ovide ; *Petits poëmes*, Venise, 1785, 1799 ; *Poésies*, Nice, 1793 ; *La journée champêtre*, etc. ; Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Vienne, 1808, 3 vol.

BONDIOLI (Pierre-Antoine), né à Corfou en 1765, fut envoyé à l'université de Padoue, et fit des progrès rapides dans l'étude des sciences. Il adressa divers mémoires à l'Académie et se livra à la médecine qu'il alla pratiquer à Venise, puis à Constantinople où il accompagna le doge de Venise. Il vint ensuite à Paris, fut attaché à l'armée d'Italie depuis la bataille de Marengo, et, en 1803, nommé professeur de matière médicale à l'université de Bologne. En 1806 il était professeur de clinique à l'université de Padoue et mourut le 16 septembre 1808. On lui doit : *Sulle vaginali del testicolo*, Vicence, 1789, Padoue, 1790 ; *Ricerche sopra le forme particulari delle malattie* et *Memoria dell' azione irritativa*.

BONDT (Nicolas) naquit en 1732, à Voorburg, en Hollande et mourut en 1792. En 1754, il donna à Utrecht une édition très-soignée des *Lectiones variæ* de Vincent Contareni. Son *Histoire de la confédération des Provinces-Unies* parut à Utrecht en 1756. Cette même année il publia une dissertation *De Polygamiâ*, qui lui mérita le degré de docteur en droit. On a encore de lui un *Recueil des Harangues* de Burmann (*senior*), la Haye, 1759, in-4°.

BONELLI (George), botaniste, né à Vico près de Mondovi, professa la médecine à Rome, et conçut le projet de publier la description des plantes du jardin pontifical ; il en fit paraître le 1er vol. sous ce titre : *Hortus romanus juxta systema Tournefort*, Rome, 1772, in-fol. Les 7 autres vol., dont les planches sont d'une exécution médiocre, ont été publiés par Martelli.

BONELLI (François-André), né à Cuneo en Piémont, en 1785, et mort le 18 novembre 1830, à Turin, à l'âge de 45 ans, avait manifesté dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour l'ornithologie et l'entomologie. Il était encore jeune lorsqu'il fut appelé à Turin pour y occuper la chaire de zoologie de l'université, et la place de directeur du Musée zoologique, dont il sut faire disparaître en peu de temps le désordre. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il publia sa *Monographie des Carabes*, ouvrage rempli d'observations neuves, où l'on remarque une heureuse classification et un assez grand nombre d'espèces nouvelles. Elle fut suivie du *Specimen faunæ subalpinæ*, où il décrit une foule d'insectes nouveaux ou rares, utiles ou nuisibles à l'agriculture. Bonelli a publié un grand nombre de *Mémoires* ornithologiques et une *Notice* sur l'hippopotame, tous remplis d'intérêt.

BONELLO (André), professeur de jurisprudence au 13e siècle, et conseiller du roi de Naples, est auteur d'un *Commentaire* sur les lois lombardes.

BONELLO (Michel), né en 1541, mort évêque d'Albe en 1598, était dominicain et cardinal légat sous Pie IV, son oncle ; il parcourut l'Espagne, le Portugal et la France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade. Il a laissé Mss. l'histoire de ses légations.

BONER, poëte allemand du 13e siècle, passe pour l'auteur d'un *Recueil de fables rimées*, tirées des auteurs latins, Bamberg, 1461, petit in-fol., 1re édition très-recherchée. Il en existe une foule d'autres du 15e et du 16e siècle. La plus rare est celle qu'a donnée le savant Oberlin, Strasbourg, 1782, in-4°. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger.

BONESI (Benoît), né à Bergame, vers le milieu du 18e siècle, mort à Paris au commencement de 1812, étudia la composition pendant 10 années, sous la direction d'André Fioroni, maître de chapelle de la cathédrale de Milan, vint à Paris en 1779, et fut employé comme maître de chant à la Comédie-Italienne. On lui doit : *Pygmalion*, duodrame, 1780 ; *Judith*, oratorio, 1781 ; la *Magie à la mode*, le *Rosier*, opéras ; *Amasis*, ballet, et *Traité de la mesure et de la division du temps dans la musique et la poésie*, Paris, 1806.

BONET ou **BONT** (St.), en latin *Bonus*, *Bonitus*, naquit en France, d'une famille distinguée, et fut référendaire ou chancelier de St. Sigebert III, roi d'Austrasie. Il jouit de l'estime publique sous quatre rois. Après la mort de Dagobert II, Thierri III réunit l'Austrasie à la monarchie française, et nomma St. Bonet gouverneur de la province de Marseille, en 680. St. Avit, son frère aîné, évêque de Clermont, l'ayant demandé pour successeur, il prit, en 689, le gouvernement de cette Église ; mais après dix ans d'épiscopat, ayant eu quelques scrupules sur la canonicité de son élection, St. Bonet se démit de son évêché, et se retira à l'abbaye de Marlieu, où il vécut quatre ans dans les pratiques d'une austère pénitence. Il revenait de Rome, où il avait fait un pèlerinage, lorsqu'il mourut de la goutte, à Lyon, le 15 janvier 710, à l'âge de 86 ans.

BONET (Nicolas), religieux franciscain du 14e siècle, surnommé *le Docteur profitable*, fit du bruit par ses opi-

Digitized by Google

nions singulières. On lui doit *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim metaphysicam*, Venise, 1505, etc.

BONET (Jean-Paul), Aragonais attaché au service secret de Charles II, s'occupa avec zèle des moyens de rendre la parole aux muets, et publia : *Reduccion de las letras y artes para ensenar a hablar u los mudos*, Madrid, 1620, in-4°, rare.

BONET DE LATES, médecin et astrologue provençal au 15e siècle, est l'inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, dont il donna la description, en indiquant ses divers usages, dans un *Traité* latin, Rome, 1493, in-4°, et réimprimé plusieurs fois dans le 16e siècle.

BONET DE TREYCHES (Antoine-Joseph), juge-mage de la sénéchaussée de Valey, fut successivement député aux états généraux de 1789, président du tribunal criminel de son département, se fit remarquer par sa modération et ses lumières, dut son salut à la révolution du 9 thermidor, fut de nouveau persécuté en 1798, et mourut quelque temps après.

BONFADIO (Jacques), littérateur italien, né à Gazzano dans le Brescian au 16e siècle, fut secrétaire du cardinal Mérinos, à Rome, obtint en 1545 une chaire de philosophie à Gênes, et fut chargé de continuer l'histoire de la république. Il en composa 5 livres *ab anno* 1528 *ad annum* 1550. Sa mort interrompit ce travail. Accusé d'un crime honteux, dont la peine était le feu, il obtint, par grâce, d'avoir la tête tranchée avant d'y être jeté, le 19 juillet 1550. Les *Annales de Gênes* furent imprimées, Pavie, 1586, in-4°, très-rare. On lui doit encore : 43 *lettres* familières, une traduction italienne du discours de Cicéron *pro Milone*, et un petit nombre de vers latins et italiens publiés par Mazzuchelli, Brescia, 1746, in-8°.

BONFANTE (Ange-Mathieu), poëte, philosophe et botaniste de Palerme, mort en 1676, a laissé quatre ouvrages imprimés : un *poëme héroïque*, un *poëme lyrique*, un *recueil* de vers, une *Épître sur la botanique*. Ses ouvrages restés manuscrits sont : des *Discours académiques*; un *Vocabulaire botanique*, et quelques autres écrits. Il était l'ami de Boccone, célèbre botaniste.

BONFINI (Antoine), historien latin, né à Ascoli en décembre 1427, fut élève d'Hénoc d'Ascoli, occupa la chaire de littérature ancienne à Recanati, fut ensuite appelé en Hongrie par Mathias Corvin, qui le chargea d'instruire dans les lettres Béatrix d'Aragon, sa femme, et mourut en 1502. On a de lui : *Rerum hungaricarum decades tres*, Bâle, 1568, in-fol., Cologne, 1690, in-fol., ouvrage estimé pour l'exactitude des faits; *Symposiæ Beatricis, sive dialogi tres de pudicitiâ conjugali*, etc., Bâle, 1572, in-8°. Il a de plus traduit en latin les *Vies des sophistes* par Philostrate, et les *Traités de rhétorique* d'Hermogène et d'Aphtonius, et laissé des *Commentaires* sur Horace.

BONFOS (Manahem), juif de Perpignan, est auteur d'une espèce de manuel lexique intitulé *Michal-Jofi* (*perfection de beauté*), Salonique, 1567, in-4°.

BONFRÈRE (Jacques), jésuite, né en 1573 à Dinant, professa la philosophie, la théologie et l'hébreu à Douai, et mourut à Tournai le 9 mars 1643. On a de lui des *Commentaires sur le Pentateuque*, Anvers, 1625, in-fol.; sur *Josué, les Juges* et *Ruth*, 1631, in-fol.; sur *les Rois* et *les Paralipomènes*, 1643, 2 vol. in-fol.; *Onomasticon ou Description des lieux et des villes de l'Écriture sainte*, Paris, 1707, in-fol., estimée.

BONGARS (Jacques), habile critique, né en 1546 à Orléans, fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV, qui l'employa dans différentes négociations en Allemagne, et auquel il rendit de grands services; fit en 1585 un voyage à Constantinople dont il écrivit le journal, forma dans ses courses une collection très-précieuse de manuscrits qui passa dans la bibliothèque de Berne dont elle est l'ornement, et mourut à Paris en 1612, laissant la réputation d'un savant distingué et d'un très-honnête homme. Ses ouvrages imprimés sont : *Gesta dei per Francos*, etc., Hanau, 1611, 2 tom. in-fol. C'est le Recueil des historiens originaux des Croisades; *Collect. hungaric. rerum scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol.; *Epistolæ*, Leyde, 1641, in-12, traduit en français par l'abbé de Brianville, Paris, 1668, in-12; une édition de Justin avec des notes, Paris, 1581; des *Notes* sur Pétrone; des *Variantes* de Paul Diacre, etc.

BONGARS (Jean-François-Marie de), né le 11 mars 1758, entra dans les pages du roi le 10 mai 1770, puis comme sous-lieutenant dans le régiment de Noailles en 1774. Il fut fait capitaine en 1779, et chef d'escadron en 1788. Émigré en 1791, il fit avec les princes la campagne de l'Argonne, passa à l'armée de Condé, entra lors du licenciement au service du prince de Hohenrollern-Hechingen qui le fit grand écuyer et le nomma colonel en 1806. Bongars fit la campagne de Prusse et passa en 1808 au service du royaume de Westphalie. Nommé aide de camp du roi, inspecteur de la gendarmerie, puis général de brigade, il marcha contre Schill, et battit le duc de Brunswick-Oels. En 1812, Bongars fut fait général de division, rentra en France après les malheurs de Leipzig et fut mis à la retraite en 1815, avec le titre de général de brigade. Il a traduit de Végèce les *Institutions militaires*, Paris, 1772, in-12; et de l'espagnol de Clavijo, l'*Éloge de Philippe V, roi d'Espagne*, 1785, in-8°.

BONGARS (le vicomte de), colonel, né en 1762, mort en 1833, âgé de 71 ans, remplit dans sa jeunesse les fonctions d'écuyer auprès de Louis XVI. Il fit toutes les campagnes de Napoléon, et subit à la Corogne une longue et dure captivité dont le maréchal Soult le délivra. La croix d'honneur lui fut donnée sur le champ de bataille de Friedland, et le grade de colonel à Moscou. Après l'abdication de l'empereur, il fut rappelé aux fonctions d'écuyer, puis nommé commandant des écuries de Charles X.

BONGARTEN (Anichius), gentilhomme allemand, rassembla au milieu du 14e siècle, un grand nombre de ces aventuriers qui se mettaient à la solde des puissances belligérantes et qui les quittaient ensuite pour vivre de pillage aux dépens des peuples. Bongarten, en 1358, se mit à la solde des Siennois avec un corps de 1,200 gendarmes, pour faire la guerre aux Pérousins. L'année suivante, il se réunit à une bande plus redoutable, connue sous le nom de *grande compagnie*, et commandée par le comte Laudo. Avec elle, il dévasta une grande partie de l'Italie. Malgré ses brigandages, Bongarten rentra de nouveau au service de différents princes d'Italie; il vendait

Digitized by Google

ses services au plus offrant, et il trahissait ses serments dès qu'il y trouvait quelque avantage.

BONGIOVANNI (Antoine), littérateur, né dans le Véronais en 1712, aida Zanetti dans la rédaction du catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de la bibliothèque St.-Marc de Venise, et reçut du sénat, à titre de récompense, une médaille d'or de grand poids. Il a publié les traductions du grec en latin, avec de savantes notes d'un ancien scoliaste, de l'*Iliade*, de quelques opuscules du moine Léonce, relatifs à l'histoire ecclésiastique, de dix-sept discours inédits de Libanius, et de deux opuscules de Théodoret, tirés comme les précédents, des manuscrits de Venise.

BONGO, en latin *Bungus* (Pierre), chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, dans le 16e siècle, mort le 24 septembre 1601, était savant dans les langues, les belles-lettres, la musique, les mathématiques, la philosophie, la théologie, l'histoire, l'Écriture sainte, l'astronomie, et aussi dans l'astrologie et la cabale. Il a laissé un traité curieux : *De mysticâ numerorum significatione*, Bergame, 1583, 1584, Venise, 1585, 3e édition, Bergame, 1585, sous le titre de *Numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, réimprimé en 1599, et enfin, Paris, 1617 ou 1618, in-4°. Cette dernière édition mérite la préférence.

BONGUYOD (Marc-François), conventionnel, né en 1751 à Moirans près de St.-Claude, avocat au parlement de Besançon, vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple et le sursis, cessa de prendre part aux discussions jusqu'à la chute de Robespierre, réclama des mesures en faveur du commerce et de l'agriculture, fut nommé membre du conseil général de son département. Après le 18 brumaire, il donna des marques d'aliénation mentale, et, le 28 octobre 1805, on retrouva son corps dans une mare, sans qu'on ait pu savoir si c'était par suite d'accident ou de sa volonté.

BONHOMIUS (Pierre), chanoine de l'église de Ste.-Croix à Liége au commencement du 17e siècle, a publié *Melodiæ sacræ*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1603 ; *Missæ 12 vocibus*, Anvers, 1617.

BONHOMME DUPIN (Pierre-Jean-Baptiste), conseiller au parlement de Toulouse, né en cette ville en 1737, fut traduit avec quelques membres de ce parlement au tribunal révolutionnaire de Paris en 1793 et condamné à mort en juin 1794.

BONI (Gabriel), né à St.-Flour, maître des enfants de chœur à St.-Étienne de Toulouse, a mis en musique les sonnets de Pierre Ronsard, Paris, 1579 ; on a aussi de lui : *Les quatrains du sieur de Pibrac* mis en musique, 1582 ; et *Psalmi Davidivi novis concentibus*, ibid.

BONI (Gaetano), compositeur, auteur d'un opéra de *Tito Manlio*, représenté à Rome en 1720.

BONI (le Père Mauro), jésuite, archéologue et bibliographe distingué, né à Gênes le 3 novembre 1746, mort à Reggio le 4 janvier 1817. Il professa la rhétorique dans un collége d'Allemagne, se rendit à Raguse en 1771 pour classer le musée du comte Purazzo, fut professeur de littérature au seminaire de l'évêque de Crémone, précepteur des enfants du prince Giustiniani, reprit en 1814 l'habit de St.-Ignace et vint occuper au collége de Reggio les fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. Boni fut un des principaux coopérateurs de l'édition italienne du *Dictionnaire des hommes illustres* de dom Chaudon ; on lui doit l'édition des *OEuvres latines et italiennes* du P. Cordara, Venise, 1805, et des *OEuvres* de Métastase, Padoue, 1811 ; il a traduit en italien l'ouvrage de Laharpe *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire ;* on a encore de lui *Sulla pittura di un gonfalone*, etc., *da G. di Udine*, Venise, 1790 ; *Degli autori classici.... biblioteca portatile*, 1793, 2 vol. ; *Lettere su i primi libri a stampa di alcune città e terre dell' Italia superiore*, 1794 ; *Series monetæ romanæ*, 1801, etc.

BONI (Onufre), architecte, né en 1743, mort en 1818, fut surintendant des travaux publics en Toscane et l'ami de Lanzi auquel il consacra un monument dans l'église de Sainte-Croix, et dont il publia l'*éloge*, Pise, 1816. Il est auteur en outre de plusieurs mémoires dans les *Efemeredi intorne all' architectura*, et d'une *Défense* de Michel-Ange contre les critiques de Fréard.

BONICHON (François), oratorien, professeur de belles-lettres, puis curé de St.-Michel d'Angers, mort en 1662, est connu par les deux ouvrages suivants : *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol. ; l'*Autorité épiscopale défendue contre les entreprises de quelques religieux mendiants*, ib., 1658, in-4°.

BONIFACE, général des armées romaines d'Occident, né en Thrace, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. En 413 il se distingua à la défense de Marseille assiégée par Ataulfe roi des Goths. Chargé par l'empereur Honorius d'un commandement en Afrique, il préserva cette province des incursions des ennemis. Il aida l'impératrice Placidie à soutenir l'éclat de son rang et obtint toute sa confiance lorsqu'elle devint maîtresse des affaires en 424. Tombé en disgrâce, il voulut punir l'ingratitude de Placidie en appelant les Vandales en Afrique, sous la conduite de Genseric qui fonda une nouvelle monarchie sur les débris de la grandeur romaine. Boniface reconnut sa faute, et voulut détruire son ouvrage, mais il fut complétement battu. Aétius, son rival, furieux de voir Boniface recouvrer la faveur de Placidie, marcha contre lui en Italie avec les troupes de la Gaule. Boniface, à la tête des légions de Ravenne, le défit après un combat acharné, mais blessé mortellement de la main de son rival, il expira peu après l'an 432.

BONIFACE (St.), né en Angleterre vers 680, enseigna d'abord dans un monastère, puis, résolu de prêcher l'Évangile aux nations barbares, parcourut, vers 716, plusieurs pays de l'Allemagne, la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe, où il fit un grand nombre de conversions ; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II en 723, retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755 par les barbares. On a de Boniface des *Lettres* recueillies par Serrarius, 1605, in-4° ; des *Homélies* insérées dans le tome IX du *Thesaurus anecdotorum* de D. Martenne, et dans le *Thesaurus novissimus* de Bern. Pez, et le *Recueil* de ses canons dans le *Spicilége* de d'Achery.

BONIFACE Ier, pape, élu en décembre 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius contre son compétiteur Eulalius, et mourut le 25 octobre 422. Saint Jérôme mourut sous son pontificat, et c'est à Boniface que St. Augustin dédia son ouvrage contre les Pélagiens.

Digitized by Google

BONIFACE II, Romain, élu pape en octobre 430, eut pour compétiteur Dioscore, dont la mort fit promptement évanouir la crainte d'un schisme ; il tenta d'en prévenir le retour en faisant élire d'avance Vigile pour son successeur, et mourut le 8 novembre 532. On a de lui une *Lettre à St. Césaire d'Arles* dans les *Epistolæ rom. pontificum*.

BONIFACE III, né Romain, fils de Jean Candiote, fut élu pape le 15 février 606. Il avait été nonce à Constantinople, du temps de Phocas. Il obtint de cet empereur que le saint-siége de Rome conserverait la primauté sur celui de Constantinople. Boniface assembla un concile à Rome, dans lequel il fut défendu, sous peine d'anathème, que, du vivant du pape, ou de quelque autre évêque, on parlât de son successeur ; mais, trois jours après ses funérailles, on devait s'assembler pour procéder à l'élection. Boniface III mourut le 12 novembre 606.

BONIFACE IV (St.), né à Valérie, au pays des Marses, fils de Jean, médecin, fut élu pape le 8 septembre 607, après la mort de Boniface III, et une vacance de plus de dix mois. Il obtint de l'empereur Phocas le Panthéon, que Boniface consacra à tous les martyrs et à la Vierge, sous le nom de *Ste.-Marie de la Rotonde*. Boniface IV mourut l'an 614, au bout de six ans et huit mois de pontificat. Il avait fait de sa maison un monastère, et lui avait donné de grands biens. L'Église honore sa mémoire le 25 mai.

BONIFACE V, né à Naples, élu pape le 25 décembre 617, après la mort de Deusdedit. Il tint le saint-siége sept ans et dix mois, et mourut le 25 octobre 625.

BONIFACE VI, Romain, fils d'Adrien, élu pape après la mort de Formose, le 11 avril 896. Boniface avait été déposé du sous-diaconat, et ensuite de la prêtrise, et il fut nommé par une faction populaire ; mais il mourut de la goutte au bout de quinze jours.

BONIFACE VII, antipape, appelé *Francon*, fils de Ferratius, et diacre de l'Église romaine, élu pape en 974, du vivant même de Benoît VI. Francon fut chassé de Rome, soupçonné d'avoir participé à la mort de ce même Benoît, et se réfugia à Constantinople. Il revint sur la nouvelle de la mort de Benoît VII, mais il trouva Jean XIV élevé au saint-siége. Sa faction en usa de même qu'avec Benoît VI ; Jean fut arrêté, déposé, et jeté en prison, où il mourut de faim et de misère. Francon fut reconnu pape et se maintint dans son intrusion pendant onze mois, et mourut subitement en décembre 985.

BONIFACE VIII (Benoît CAIETAN), élu pape le 24 décembre 1294, était né à Anagni, d'une famille originaire de Catalogne. Appliqué dès sa jeunesse à l'étude du droit, il fut successivement chanoine de Paris et de Lyon, puis avocat et notaire du pape à Rome. Élevé au rang de cardinal par Martin IV, en 1281 il exerça les fonctions de légat en Sicile et en Portugal, et fut chargé de différentes négociations auprès de plusieurs souverains. L'élection de Boniface se fit à Naples, dix jours après l'abdication de Célestin V. Ce mode inusité fit naître des murmures, surtout de la part des *Colonne*. Boniface voulut dissiper les doutes et les orages, il ramena avec lui Célestin à Rome ; mais celui-ci, pendant la route, parvint à s'échapper, avec le dessein de se retirer à Sulmone, dans son ancienne cellule. On le joignit à Vesti, ville de la Capitanate, où il était près de s'embarquer. Ramené à Rome, Boniface le traita avec douceur, lui persuada de se retirer volontairement au château de Fumone, en Campanie, où il mourut dix mois après, âgé de plus de 80 ans. Délivré de cet embarras, Boniface ne négligea point de se venger des *Colonne*, qu'il excommunia, et songea ensuite à l'établissement de sa puissance. Son installation fut magnifique et fastueuse. Les rois de Sicile et de Hongrie tenaient la bride de son cheval lorsqu'il se transporta à Saint-Jean-de-Latran ; ils le suivirent à table, au festin solennel, la couronne en tête. Cependant, Boniface ne fut pas heureux dans les premiers essais de sa puissance ; il ne put obtenir l'exécution du traité fait entre Charles, roi de Sicile, et Jacques, roi d'Aragon. On lui refusa l'hommage de la Sicile ; les peuples couronnèrent Frédéric, et s'embarrassèrent peu de l'excommunication lancée contre eux. Le pape ne réussit pas mieux dans sa médiation entre la France et l'Angleterre. Aux propositions de paix que ses légats firent à Londres, on répondit que rien ne pouvait se faire sans la participation d'Adolphe de Nassau, roi des Romains. Boniface ordonna entre les trois puissances une trêve qui ne fut point acceptée. Il crut parvenir à son but par une autre voie ; et, comme la guerre exige toujours de nouveaux tributs, il voulut la faire cesser, en affranchissant le clergé de toute contribution, ou, ce qui revient au même, en établissant pour principe qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être imposé sans le consentement du saint-siége ; tel est l'esprit de la bulle : *Clericis laïcos*, qu'il fulmina en 1296. Cette bulle fut applaudie unanimement par le clergé d'Angleterre ; mais celui de France n'osa pas l'approuver, intimidé par la violente opposition de Philippe et des seigneurs. Ici commencent les fameux démêlés entre Philippe et Boniface, qui occupèrent si longtemps la scène politique, et qui finirent par une affligeante catastrophe. Le pape avait déjà toléré quelques modifications à sa bulle, et par un acte agréable à la nation française, il consacra en 1297 la mémoire de saint Louis ; mais ces liens de rapprochement furent bientôt brisés, et l'affaire de l'évêché de Pamiers réveilla tous les ressentiments. Le nouvel évêque, Bernard de Saisset, s'était permis des propos injurieux contre la personne du roi. Philippe l'avait fait arrêter, et remettre à la garde de l'archevêque de Narbonne, jusqu'au jugement de son procès. Boniface réclama le prisonnier comme justiciable de lui seul, et enjoignit à Philippe de lui rendre sa liberté et ses biens. Il lui adressa en même temps la bulle *Ausculta, fili*, dans laquelle il développa de la manière la plus hardie et la plus offensante les principes de cette suprématie absolue qu'il s'attribuait. Philippe, après avoir convoqué une assemblée d'ecclésiastiques et de seigneurs, fit brûler en leur présence cette bulle, qui lui reprochait en outre l'altération des monnaies, et contenait une sommation au clergé de France de se trouver au concile que le pape se proposait d'assembler. Le conseil de Philippe s'animait à l'exemple du maître, qui, dans une réponse à Boniface, lui avait écrit : *Sciat fatuitas vestra*. Pierre Flotte, garde des sceaux, Guillaume de Nogaret, avocat du roi, un gentilhomme nommé *Guillaume de Plasian*, se faisaient remarquer par la véhémence de leurs injures. Ils accusaient Boniface de duplicité, de simonie,

Digitized by Google

d'intrusion, d'hérésie, d'impudicité. Il fut bientôt arrêté que l'on convoquerait à Lyon un concile général, où Boniface serait jugé, et pourrait être déposé, le roi et la nation entière appelant du tout au concile futur et au futur pape. Boniface ne demeura pas tranquille, ni insensible à ces attaques; il y répondit par la bulle *Unam sanctam*, où il fait la distinction des deux glaives, et en attribue la puissance exclusive à l'autorité spirituelle. Il chercha à se rapprocher d'Albert d'Autriche, roi des Romains, dont il avait précédemment désapprouvé l'élection, parce qu'il lui imputait la mort d'Adolphe de Nassau. Boniface travailla en même temps à gagner l'amitié de Frédéric, roi de Sicile, en favorisant son parti contre les prétentions de Charles de Valois. Le pape fit aussi au roi d'Angleterre des propositions d'alliance. Cependant Philippe avait fait arrêter les bulles qui prononçaient son excommunication, et chasser honteusement les messagers qui les apportaient. Il avait envoyé Nogaret en Italie, pour se saisir de la personne de Boniface, et l'amener au concile de Lyon. Nogaret trouva en Toscane un homme bien capable de seconder son entreprise : c'était Sciarra Colonne, qui se souvenait d'avoir été excommunié et proscrit avec toute sa famille. Ces deux hommes réunirent bientôt leurs intérêts et leurs moyens; ils séduisirent les esprits, achetèrent des soldats, et disposèrent tout pour un coup de main. L'imprudent Boniface, qui n'avait pas su conjurer l'orage, abandonna Rome, et se réfugia dans Anagni avec ses richesses et une partie de sa cour. Le 8 septembre 1303, il devait publier contre Philippe la dernière bulle d'excommunication, par laquelle il déliait ses sujets de leur serment de fidélité; mais la veille, Nogaret et Colonne entrèrent dans Anagni avec trois cents chevaux et quelques gens de pied, aux cris répétés de : *Meure le pape Boniface! Vive le roi de France!* Après avoir forcé la maison du marquis de Caïetan, neveu du pape, et pillé les trésors et les meubles qui tombèrent sous leurs mains, ils se dirigèrent vers la demeure du pontife, s'emparèrent de sa personne, et le retinrent prisonnier dans sa propre maison. Deux jours après, les compatriotes du pape prirent les armes, en criant : *Vive le pape, et meurent les traîtres!* Ils dissipèrent ou massacrèrent les troupes commises à la garde de Boniface. Le pape, devenu libre, se fit transporter à Rome, où il se proposait d'assembler un concile; mais il mourut le 11 octobre 1303, au bout de près de neuf années de pontificat. Boniface était un homme fort instruit pour le siècle où il vivait; il fit recueillir en 1298, les décrétales appelées *le Sexte*, parce que ce recueil fait suite aux cinq livres des *Décrétales* de Grégoire IX; l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1465, in-fol.; mais ses ouvrages les plus marquants, ce sont ses bulles.

BONIFACE IX (PIERRE TOMACELLI), Napolitain, nommé cardinal en 1381 et élu pape à Rome le 2 novembre 1389, après la mort d'Urbain VI, et pendant le schisme d'Occident. Il soutint Ladislas de Hongrie dans ses prétentions au royaume de Naples, contre Louis d'Anjou, protégé par le pape avignonais Clément VII. Il eut des démêlés avec le roi d'Angleterre, Richard II, au sujet de la collation des bénéfices qu'il enlevait aux évêques et aux patrons. Il établit les annates perpétuelles, dont Clément V avait déjà donné l'exemple. Quelques écrivains ont loué sa chasteté; le plus grand nombre l'accuse de simonie, de cupidité pour enrichir sa famille, et d'exactions pour soutenir son gouvernement. Il mourut le 1er octobre 1404, après quatorze ans et onze mois de pontificat.

BONIFACE Ier, Bavarois d'origine, comte de Lucques et duc de Toscane en 812, présida aux plaids publics de Pistoia et de Lucques. Il mourut vers 823.

BONIFACE II, fils du précédent, duc de Toscane en 823. Chargé, par Louis le Débonnaire, de défendre la Corse contre les invasions des Sarrasins, il fit, en 828, une descente entre Utique et Carthage. Il contribua, en 834, à remettre en liberté l'impératrice Judith, que Lothaire retenait prisonnière à Tortone, et, s'étant ainsi attiré la haine de cet empereur, il fut obligé de se retirer en France, auprès de Louis le Débonnaire. Il y mourut avant 847.

BONIFACE III, duc de Toscane, fils du marquis Théodald, porta lui-même, dès l'an 1004, le titre de marquis. Il gouvernait alors Mantoue, et il fut un des premiers à se déclarer avec Henri II contre Ardoin. La Toscane fut soumise à Boniface III en 1027, après la mort de Renier. Boniface eut deux femmes, dont la seconde, Béatrix, fut mère de la fameuse comtesse Mathilde; il fut tué en 1052, avec des flèches empoisonnées, dans un bois, entre Mantoue et Crémone. Mathilde, sa fille, recueillit son immense héritage.

BONIFACE. *Voyez* **MONTFERRAT** (BONIFACE, marquis DE), et SAVOIE (maison DE).

BONIFACE (HYACINTHE), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier le 14 octobre 1612, mort le 28 juillet 1699. Syndic des avocats en 1670, recteur de l'université d'Aix en 1677, procureur des trois états de Provence en 1680, il est connu par une compilation recherchée des jurisconsultes, intitulée : *Recueil des arrêts notables du parlement de Provence*, Paris, 1670 et suiv., 5 vol. in-fol., ou Lyon, 1708, 5 vol. in-fol.

BONIFACIO (JEAN), littérateur, né le 6 septembre 1547 à Rovigo, y suivit quelque temps le barreau, puis s'établit à Trévise dont il écrivit l'histoire, et, après avoir rempli différentes magistratures, se retira dans sa ville natale, où il mourut le 23 juin 1635. On a de lui : *Storia Trivigiana, divisa in libri XII*, Trévise, 1591, in-4°; deuxième édition augmentée, Venise, 1748; l'*Arte de cenni* (l'art des signes), Vicence, 1616, in-4°, rare et curieux; *De Epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4°; l'*Arti liberali e mecaniche dagli animali agli uomini dimostrati*, ibid., 1624, in-4°; *la Republica degli api*, ibid., 1627, in-4°; *Componimenti poetici*, ibid., 1625, in-4°; des *Discours* académiques, des *Lettres*, etc.

BONIFACIO (BALTHAZAR), littérateur, neveu du précédent, né à Crême vers 1584, fut employé jeune à des négociations en Allemagne, obtint à son retour des bénéfices, fut en 1637 le premier recteur du collége des nobles à Padoue, puis en 1653 évêque de Capo-d'Istria, et mourut en 1659. Ses principaux ouvrages sont : *Stichidicon, lib. VIII*, Venise, 1619, in-16; *Musarum pars prima*, ibid., 1646, in-8°; *Amata*, tragédie estimée, ibid., 1622, in-8°; *Historia ludicra*, Bruxelles, 1656, in-4°; des *Discours*, des *Lettres*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc.

BONIFACIO (GASPARD), frère jumeau du précédent,

Digitized by Google

cultiva la poésie par délassement. On a de lui : *Amor venale, favola boschareccia*, Venise, 1616; *Il vaticinio delle muse, opera scenica*, Rovigo, 1631, in-4° ; des *Rime* et *Rime piacevoli*, éparses dans les recueils.

BONIFAZIO BEMBO, peintre de Crémone, florissait vers 1461.

BONIFAZIO (François), peintre, né à Vérone en 1491, mort en 1553, fut élève de Palma ou du Titien, auquel on a quelquefois attribué ses ouvrages. Les plus connus sont : *les Marchands chassés du temple*, au palais ducal à Venise; *les Triomphes*, d'après Pétrarque, en Angleterre; une *Ste. Famille* à Rome, etc.

BONIFAZIO (François), peintre, né à Viterbe en 1637, élève de Pietro de Cortone, marcha sur ses traces, et composa un assez grand nombre de tableaux estimés.

BONINGTON (Richard-Parkes), peintre de genre, né à Nottingham le 25 octobre 1801, mort à Londres, le 23 septembre 1828. Son père, d'abord gouverneur de la prison du comté, destitué pour ses opinions politiques, s'était fait peintre de portraits; c'était un artiste médiocre, mais un bon professeur. Il ouvrit, de concert avec sa femme, une école de dessin et de peinture; mais il négligea bientôt son école pour les *meetings* populaires, et sa famille, traquée par les créanciers, fut obligée de partir pour la France, où elle vécut pauvrement d'un petit commerce de dentelles. Le jeune Bonington visita le Louvre, y copia les tableaux des diverses écoles, suivit les leçons du baron Gros, mais quitta son atelier à 16 ans pour aller étudier les grands modèles de l'Italie, qu'il choisit surtout dans l'école vénitienne. Lorsqu'il revint en France, il avait acquis assez d'habileté pour se soutenir par ses propres forces. Il se rangea néanmoins encore parmi les élèves de son ancien maître, qui revint des préventions que lui avait fait concevoir d'abord l'imagination trop fougueuse du jeune artiste. Plein de sensibilité et de goût, Bonington réussit particulièrement dans les compositions, où, libre du joug de l'école, il s'inspirait des émotions que lui avait fait ressentir le spectacle de la nature. C'est surtout dans ces tableaux qu'on reconnaît la mélancolie toute poétique qui faisait le type de son caractère. Il avait essayé tous les genres, excepté celui de l'histoire : il réussit également dans la marine, le paysage, l'architecture et les *intérieurs*. On cite la magnifique *Vue du grand canal de Venise*. Ce jeune artiste avait formé le projet d'emprunter au moyen âge les sujets d'une suite de tableaux, où il eût combiné avec le style anglais, la vigueur de l'école vénitienne et la finesse des Hollandais. Les *Vues pittoresques d'Écosse*, Paris, 1826, renferment douze planches lithographiées par Bonington.

BONINI (Pierre-Marie), né à Florence vers la fin du 15e siècle, est auteur de : *Acutissimæ observationes nobilis disciplinarum omnium musices*, Florence, 1520.

BONINI (Sévère), moine de Vallombrosa, né à Florence et compositeur au commencement du 17e siècle, a publié : *Lamento d'Ariana*, cantate; *Serena celeste*, Venise, 1615.

BONIVENTI (Joseph), Vénitien, compositeur dramatique, est auteur d'une douzaine d'opéras dont voici quelques titres : *Il grand Macedone*, 1690; l'*Almerinda*, 1691; l'*Almira*, 1691; l'*Endimione*, 1709; *Arianna abbandonata*, 1719; *Bertarido*, 1727, etc.

BONIZONE, évêque de Putri et de Plaisance, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire des papes*.

BONJOUR ou **BONJOURS** (Guillaume), savant mathématicien et orientaliste, né en 1670 à Toulouse, entra jeune dans l'ordre de St.-Augustin, fut appelé en Italie pour prendre la direction du séminaire de Montefiascone, puis en 1710, sur sa demande, envoyé missionnaire à la Chine; concourut à dresser la carte de ce vaste empire, et mourut en février 1714 dans la province de l'Yun-Nan. On a de lui des *Dissertations* en latin sur le nom imposé à Joseph par Pharaon, sur les monuments coptes de la bibliothèque du Vatican, sur différents passages de l'Écriture sainte, sur le calendrier perpétuel, etc. Il a laissé manuscrite une *Histoire des dynasties d'Égypte; Grammaire, Lexique, Psautier copte-arabe*, etc. ; *Traité des cérémonies chinoises*.

BONJOUR (les frères), chefs de la secte des *fareinistes*, qui prit naissance à Fareins village près de Trévoux vers la fin du 18e siècle, étaient originaires du Pont-d'Ain en Bresse. L'aîné fut d'abord curé d'une paroisse dans le Forez où il commença à répandre une doctrine peu différente de celle prêchée par Pierre de Valdo sur la fin du 12e siècle. L'archevêque Montazet le rappela, lui fit une mercuriale et l'envoya en 1775 à Fareins comme curé avec son frère pour vicaire. Au bout de huit ans de pratiques de vertu et de piété, l'aîné cessa de célébrer la messe, céda sa cure à son frère qui eut pour vicaire un nommé Furlay. Tous trois vécurent ensemble, opérant de prétendus miracles, et se créèrent des adeptes, surtout parmi les filles et les femmes, auxquelles ils distribuaient d'amples fustigations. Un des principaux opposants à ces désordres étant mort presque subitement d'une piqûre d'aiguille trouvée dans son lit, des plaintes furent portées à l'archevêque et aux magistrats. Bonjour aîné fut exilé avec Furlay, et Bonjour cadet enfermé au couvent de Toulay, d'où il parvint à s'évader. A la révolution de 1789, le curé Bonjour crut trouver l'occasion de reprendre sa cure, réunit ses partisans, pénétra dans le jardin curial et déclara qu'il n'en sortirait que par la force. La maréchaussée de Trévoux eut bientôt dissipé l'attroupement. Le curé retourna à Paris où il continua sa correspondance avec ses affidés, jusqu'à l'époque où Bonaparte fut nommé premier consul. Les deux frères Bonjour furent alors exilés à Lausanne où ils sont morts dans un état voisin de l'indigence.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google